

PS
1404
F7
L3
1820
Rom. ill.
V.3

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FENIMORE COOPER.

TROISIÈME SÉRIE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE PAR BERTALL.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete03coop

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 Cmes LA LIVRAISON

L'ONTARIO,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

On sait quelles idées sublimes se rattachent à une vaste étendue. En sondant les profondeurs du vide, on conçoit involontairement les pensées les plus élevées, les plus mystérieuses, les plus pures, qui puissent se présenter à l'imagination des poëtes. Il est rare qu'un novice contemple pour la première fois avec indifférence l'immensité de l'Océan, et même dans les ténèbres des nuits, notre esprit s'agrandit devant le spectacle que nos sens ne peuvent embrasser.

Au moment où commence notre récit, l'admiration qu'excitent les paysages grandioses était éprouvée par quatre individus qui, escaladant un monceau d'arbres renversés par l'ouragan, s'étaient établis sur une espèce d'observatoire. De ce point élevé, placé à mi-côte, ils apercevaient des forêts sans bornes. Le passage rapide d'une trombe ou d'une tempête avait abattu une partie des bois et tracé de larges avenues. Çà et là les troncs énormes, confondus ensemble par de puissants tourbillons, entrelacés comme des fétus de paille, formaient des monticules sur le sol; leurs branches, d'où s'exhalait l'odeur particulière aux feuilles à demi flétries, s'unissaient de manière à présenter aux mains un appui suffisant. A l'endroit où s'étaient installés nos quatre voyageurs, un arbre déraciné avait été jeté sens dessus dessous, et ses racines encore remplies de terre s'étalaient comme une plate-forme qui dominait les environs.



Mabel Dunham sur les bords de l'Ontario.

Les personnages que nous mettons en scène n'étaient pas de condition très-supérieure. Parmi eux se trouvaient un homme et une femme de la tribu indienne des Tuscaroras, qui avait jadis possédé cette partie du territoire américain. Leurs compagnons étaient un homme dont le costume annonçait un vieux marin, d'un grade supérieur à celui des matelots vulgaires, et une jeune fille qui ne paraissait pas occuper un rang plus relevé dans la hiérarchie sociale. Toutefois la jeunesse de cette femme, la douceur de sa physionomie, son air d'intelligence, ajoutaient au charme de sa beauté. Ses yeux bleus avaient pris une expression d'enthousiasme, et de profondes émotions se lisaient sur son gracieux visage.

Les voyageurs avaient les yeux tournés vers l'ouest, le seul côté où la vue ne fût point bornée : ils planaient sur un océan de feuilles, dont

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

20 Ces LA LIVRAISON

L'ONTARIO,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

On sait quelles idées sublimes se rattachent à une vaste étendue. En sondant les profondeurs du vide, on conçoit involontairement les pensées les plus élevées, les plus mystérieuses, les plus pures, qui puissent se présenter à l'imagination des poëtes. Il est rare qu'un novice contemple pour la première fois avec indifférence l'immensité de l'Océan, et même dans les ténèbres des nuits, notre esprit s'agrandit devant le spectacle que nos sens ne peuvent embrasser.

Au moment où commence notre récit, l'admiration qu'excitent les paysages grandioses était éprouvée par quatre individus qui, escaladant un monceau d'arbres renversés par l'ouragan, s'étaient établis sur une espèce d'observatoire. De ce point élevé, placé à mi-côte, ils apercevaient des forêts sans bornes. Le passage rapide d'une trombe ou d'une tempête avait abattu une partie des bois et tracé de larges avenues. Çà et là les troncs énormes, confondus ensemble par de puissants tourbillons, entrelacés comme des fétus de paille, formaient des monticules sur le sol; leurs branches, d'où s'exhalait l'odeur particulière aux feuilles à demi flétries, s'unissaient de manière à présenter aux mains un appui suffisant. A l'endroit où s'étaient installés nos quatre voyageurs, un arbre déraciné avait été jeté sens dessus dessous, et ses racines encore remplies de terre s'étalaient comme une plate-forme qui dominait les environs.



Mabel Dunham sur les bords de l'Ontario.

Les personnages que nous mettons en scène n'étaient pas de condition très-supérieure. Parmi eux se trouvaient un homme et une femme de la tribu indienne des Tuscaroras, qui avait jadis possédé cette partie du territoire américain. Leurs compagnons étaient un homme dont le costume annonçait un vieux marin, d'un grade supérieur à celui des matelots vulgaires, et une jeune fille qui ne paraissait pas occuper un rang plus relevé dans la hiérarchie sociale. Toutefois la jeunesse de cette femme, la douceur de sa physionomie, son air d'intelligence, ajoutaient au charme de sa beauté. Ses yeux bleus avaient pris une expression d'enthousiasme, et de profondes émotions se lisaient sur son gracieux visage.

Les voyageurs avaient les yeux tournés vers l'ouest, le seul côté où la vue ne fût point bornée : ils planaient sur un océan de feuilles, dont

la riche et éclatante verdure était nuancée des teintes propres au 42e degré de latitude septentrionale. L'orme, l'érable, le chêne, le tilleul à larges feuilles mêlaient leurs cimes pour former un interminable tapis de feuillage, qui se confondait avec les nuages aux extrémités de l'horizon, comme les vagues se confondent avec les bases de la voûte azurée. Çà et là, par l'effet des tempêtes ou par un caprice de la nature, des arbres d'une élévation moindre avaient pu se faire jour et montrer leur modeste végétation presque au niveau de la surface verdoyante. A cette classe appartenaient le bouleau, le tremble frémissant, le noisetier et diverses autres espèces d'arbres, qui semblaient d'humbles hommes du peuple mis brusquement en présence de grands dignitaires. Par intervalles, le tronc droit d'un pin s'élevait vers les nues et dominait les massifs, comme un monument élevé par l'art au-dessus de la plaine de feuillage.

— Mon oncle, dit la jeune fille, qu'on nommait Mabel Dunham, au compagnon sur le bras duquel elle s'appuyait légèrement; ce paysage doit vous rappeler l'Océan.

— Voilà bien l'idée d'une jeune fille ignorante, répondit le vieux marin; un enfant seul est capable de comparer cette poignée de feuilles à l'Atlantique. Toutes ces cimes d'arbres, si on les jetait à la mer, feraient à peine un bouquet à la boutonnière de Neptune.

— Vous vous abusez, mon oncle. Regardez devant vous, il y en a des centaines de milles, et pourtant vous ne voyez que des feuilles. L'aspect de l'Océan est-il plus admirable?

— Eh, sans doute! s'écria l'oncle avec impatience; où sont les vagues bleues, les lames onduleuses, les brisants, les baleines et le mouvement perpétuel de la mer? Où sont les grains et les rafales, et les poissons de l'Océan? On nous contait à Albany des histoires d'animaux sauvages, et nous n'avons pas encore rencontré une seule bête redoutable.

— Voyez, dit Mabel, plus occupée de la contemplation des bois que des arguments de son oncle, j'aperçois une fumée qui tournoie au-dessus des arbres; elle provient sans doute d'une maison.

— En effet, reprit le marin, elle paraît annoncer la présence des hommes; il faut que je la montre à Tête-de-Flèche, qui passerait devant un port sans le remarquer. Là où l'on voit de la fumée, il doit y avoir une cambuse.

En disant ces mots, le marin frappa légèrement sur l'épaule de l'Indien qui était debout auprès de lui, et lui montra la vapeur grêle qui, sortant lentement du désert, s'éparpillait dans l'atmosphère en filets presque imperceptibles.

Le Tuscarora était un de ces guerriers imposants qu'on rencontrait il y a un siècle parmi les aborigènes du continent américain. La fréquentation des blancs ne lui avait fait rien perdre de la sauvage grandeur et de la dignité simple d'un chef. Accoutumé à voir les commandants des différents postes militaires, il comprenait que son compagnon de voyage n'était qu'un subalterne, et le traitait avec cordialité, mais en le tenant à distance. La réserve du Tuscarora était si imposante que Charles Cap, c'était le nom du vieux marin, n'avait pas été rendu familier par des relations qui duraient depuis huit jours. Frappé de l'aspect de cette fumée, comme de celui d'une voile en mer, c'était la première fois qu'il osait frapper sur l'épaule du guerrier indigène. Celui-ci se dressa sur la pointe du pied, ouvrit ses narines, et fixa ses regards sur l'objet indiqué avec autant d'attention que le chien d'arrêt qui attend le coup de fusil de son maître. Il murmura ensuite une exclamation presque inintelligible; mais sa physionomie était calme, et ses yeux d'aigle se promenaient avec vivacité sur le panorama de verdure, afin d'y chercher des particularités propres à dissiper les doutes de son esprit. L'oncle et la nièce savaient que le long voyage qu'ils avaient entrepris dans les déserts n'était pas exempt de dangers; mais ils ignoraient si l'existence d'autres hommes dans le voisinage était de bon ou de mauvais augure.

— Tête-de-Flèche, dit Charles Cap, il doit y avoir près de nous des Oneidas ou des Tuscaroras; allons les rejoindre, et nous passerons la nuit dans leur wigwam.

— Point de wigwam ici, répondit Tête-de-Flèche, il y a trop d'arbres.

— Ce doivent être pourtant des Indiens, et probablement de vos compatriotes.

— Ni Tuscaroras, ni Oneidas, ni Mohawks... C'est un feu de visages pâles.

— Comment diable! Ma foi, Mabel, voilà qui surpasse ma science de marin. Nous autres loups de mer, nous savons distinguer la chique d'un soldat de celle d'un marin, et le nid d'un conscrit du hamac d'un lieutenant; mais le plus vieil amiral de la flotte de Sa Majesté serait, je crois, incapable d'établir la moindre différence entre la fumée d'un roi et celle d'un charbonnier.

A l'idée qu'il y avait des êtres humains dans le voisinage, les yeux de la jeune fille s'étaient animés, et le frais coloris de ses joues avait pris un nouvel éclat. Elle lança un regard de surprise à son oncle, et lui dit avec hésitation, car tous deux avaient eu l'occasion d'admirer la science ou plutôt l'instinct du Tuscarora :

— Il est impossible qu'il sache cela, mon oncle.

— C'est ce que j'aurais juré il y a dix jours, mon enfant; mais maintenant je ne sais plus à quoi m'en tenir. Permettez-moi, Tête-de-Flèche, de vous demander pourquoi vous pensez que la fumée actuelle provient d'un blanc et non pas d'une peau rouge?

Le guerrier répondit avec le calme d'un mathématicien qui démontre à son élève embarrassé un problème difficile :

— C'est du bois vert; il est humide et donne beaucoup de fumée. Il y a trop d'eau, et la fumée est noire.

— Je vous demande pardon, Tête-de-Flèche; la fumée n'est pas noire, et il n'y en a pas beaucoup. Elle me semble aussi légère que celle qui s'échappe de la théière d'un capitaine quand on allume le feu avec les copeaux du fardage.

— Je vous dis qu'il y a trop d'eau, reprit Tête-de-Flèche avec insistance; le Tuscarora est trop malin pour faire du feu avec de l'eau. Les visages pâles étudient toujours, et ils brûlent tout au hasard; beaucoup de livres, peu de science!

— C'est assez raisonnable, j'en conviens, dit Charles Cap, qui n'était pas très-partisan de l'érudition : le chef jette des pierres dans votre jardin, Mabel, car vous liriez volontiers du matin au soir. Maintenant, Tête-de-Flèche, dites-moi, d'après vos calculs, à quelle distance est encore cette mare aux canards que vous appelez le grand lac.

— Encore un soleil, répondit le guerrier, et le grand voyageur verra l'Ontario.

— Je suis un grand voyageur, j'en conviens; mais je n'ai jamais fait de voyage plus long, moins profitable et plus avant dans les terres. Puisque cette nappe d'eau douce est si proche et si étendue, nous devrions l'apercevoir du haut de cette éminence.

— Regardez là-bas, dit l'Indien en tendant le bras avec un mouvement gracieux; c'est l'Ontario!

— Il est tout simple que vous ne l'aperceviez pas, mon oncle, dit la jeune fille; vous êtes accoutumé à crier : Terre! terre! et non pas : De l'eau! de l'eau! En outre celle de l'Ontario n'est pas votre élément naturel, puisqu'elle est douce, et que vous n'avez jamais parcouru que les flots salés.

— Le fait est que je ne vois rien, reprit Cap en scrutant inutilement l'horizon du côté du nord-ouest. Je suis obligé de m'en rapporter à Tête-de-Flèche; mais en attendant que nous fassions flotter notre canot sur le grand lac, il serait bon de héler les visages pâles qui sont près d'ici.

Le Tuscarora fit un signe d'assentiment, et la compagnie abandonna les racines de l'arbre renversé. Quand elle eut atteint le sol, Tête-de-Flèche manifesta l'intention d'aller à la découverte, et engagea sa femme et les deux autres voyageurs à retourner au canot qu'ils avaient laissé sur la rivière voisine.

— Nous sommes dans des parages étrangers, dit le vieux Cap; nous ne connaissons pas le chenal, et il me semble imprudent de laisser le pilote s'éloigner du vaisseau.

— Que désire mon frère? demanda le guerrier indien sans s'offenser d'une méfiance qui était assez évidente.

— Vous accompagner, maître Tête-de-Flèche.

Le Tuscarora ne fit aucune difficulté, et ordonna à sa petite femme de retourner au canot. Rosée-de-Juin, accoutumée à l'obéissance passive, à la solitude et à l'obscurité, se mit en marche sans répondre, après avoir fixé sur son époux ses grands yeux noirs, qui exprimaient toujours, en le regardant, le respect, la crainte et l'amour étrangement combinés ensemble; mais Mabel Dunham, quoique d'une rare énergie dans les circonstances critiques, ne put se faire à l'idée de rester seule dans ce désert dont elle venait d'apprécier l'immensité : elle exprima le désir de suivre son oncle.

— L'exercice me fera du bien, dit-elle; je suis lasse d'être assise dans un canot.

— Venez donc, mon enfant; il n'y a qu'une encâblure de distance, et nous serons de retour avant le coucher du soleil.

Le trio s'aventura dans le labyrinthe d'arbres abattus et gagna la lisière des fourrés. Avant de se glisser sous l'épais ombrage des arbres, le vieux Cap crut nécessaire de consulter sa boussole.

— Les Indiens, dit-il, gouvernent avec le nez; mais nous autres gens civilisés, nous connaissons la vertu de l'aiguille aimantée, sans laquelle l'Amérique n'aurait jamais été découverte. Avez-vous jamais vu une machine semblable, mon ami Tête-de-Flèche?

— C'est l'œil du visage pâle; le Tuscarora a le sien dans sa tête. Maintenant qu'Eau-Salée ferme la bouche.

C'était le nom que l'Indien donnait habituellement à Charles Cap.

— Il vous recommande le silence, mon oncle, dit la jeune fille; il n'a pas grande confiance dans les étrangers que nous allons rencontrer. Voyez, il examine l'amorce de sa carabine!

— Il a ma foi raison, je vais aussi donner un coup d'œil à mes pistolets.

Ces préparatifs étaient trop familiers à Mabel pour qu'elle en conçût la moindre alarme, et elle suivit ses compagnons d'un pas ferme en observant un profond silence.

Toute la végétation de la forêt semblait avoir cherché la lumière du jour. On s'y promenait sous un dais de verdure, immense voûte naturelle que soutenaient des milliers de colonnes rustiques. Les troncs d'arbres, droits et élancés, servaient à cacher l'aventurier, le chasseur ou l'ennemi : aussi, en approchant du lieu où ses sens exercés lui ré-

vélaient la présence des étrangers, Tête-de-Flèche redoubla de vigilance et dissimula sa marche avec plus de précaution.

— Regardez, dit-il tout à coup d'un air de triomphe, c'est un feu de visages pâles.

— Par le ciel! le drôle a encore raison, murmura Charles Cap; voilà trois hommes qui dînent aussi tranquillement que s'ils étaient dans la cabine d'un vaisseau à trois ponts.

— Tête-de-Flèche se trompe, dit Mabel, car je ne vois qu'un blanc et deux Indiens.

Le Tuscarora leva deux doigts en disant : Visages pâles; il leva un doigt en ajoutant : Homme rouge.

— Eh bien! reprit Cap, il est difficile de décider qui a tort ou raison. L'un des étrangers est un blanc d'une physionomie distinguée; l'autre est un homme rouge, dont le physique est, suivant l'usage, enjolivé par la peinture; mais le troisième porte un gréement équivoque, qui tient à la fois du brick et du schooner.

— Il doit dire la vérité, mon oncle, car sa vue est infaillible; mais il est urgent de savoir si nous avons affaire à des amis ou à des ennemis : ce sont peut-être des Français.

— C'est ce que nous saurons en les hélant, reprit le vieux marin : mettez-vous derrière ce chêne, et à moins que les drôles ne s'avisent de lâcher une bordée sans parlementer, nous saurons bientôt sous quel pavillon ils naviguent.

Il appliquait ses deux mains à sa bouche en guise de porte-voix, quand le Tuscarora dérangea l'instrument par un mouvement brusque.

— L'homme rouge est un Mohican; les visages pâles sont Anglais.

— Voilà d'excellentes nouvelles, murmura Mabel, qui ne se souciait guère de voir une escarmouche au milieu des bois : avançons et faisons-nous connaître.

— Bien, dit le Tuscarora; l'homme rouge est froid et calme, le visage pâle s'emporte. Que la squaw marche la première.

— Quoi, dit Cap avec étonnement, envoyer la petite Mabel en avant tandis que nous resterions en panne! plutôt...

— C'est le parti le plus sage, interrompit la généreuse jeune fille. Aucun chrétien n'osera tirer sur une femme, et ma présence sera un gage de paix. Laissez-moi approcher, comme Tête-de-Flèche le désire, et tout ira bien.

— Bon, repartit le guerrier enthousiasmé du courage de la jeune fille.

— C'est indigne d'un marin, répondit Cap; mais nous sommes dans les bois, personne ne le saura. Si vous croyez, Mabel...

— Je suis sûre de ne courir aucun danger, mon oncle; d'ailleurs vous êtes toujours là pour me protéger.

— Prenez au moins un de mes pistolets.

— J'aime mieux compter sur mon jeune âge et ma faiblesse, répondit Mabel animée par l'émotion. La meilleure sauvegarde d'une femme auprès de chrétiens, c'est le droit qu'elle a de réclamer leur protection. Je ne connais pas l'usage des armes et j'espère l'ignorer toujours.

L'oncle n'hésita plus, et, après avoir reçu quelques instructions préalables, Mabel, recueillant tout son courage, s'avança seule vers le groupe assis autour du feu. Son cœur palpitait avec force, mais elle marchait d'un pas assuré. Un silence de mort régnait dans la forêt, car les étrangers étaient trop occupés d'apaiser leur faim pour songer à la conversation. Lorsque Mabel fut à cent pas du foyer, le bruit d'une branche sèche qui se brisa sous ses pieds attira l'attention des inconnus. Celui que Tête-de-Flèche avait désigné comme un Mohican se leva avec la rapidité de la pensée, ainsi que son compagnon, dont le caractère n'avait pu être nettement déterminé. Tous deux firent un mouvement vers leurs carabines, appuyées contre un arbre; mais ils s'arrêtèrent en apercevant une jeune fille. L'Indien murmura quelques mots et reprit son repas interrompu; l'autre s'avança à la rencontre de Mabel.

L'étranger était un blanc; mais les ajustements des deux races étaient si singulièrement mêlés dans son costume qu'il fallait le voir de près pour le juger. Il était d'un âge moyen, et sa physionomie portait le caractère de l'honnêteté, et, quand même elle n'aurait pas été belle, elle eût rassuré la jeune fille sur la nature de ses intentions. Toutefois, pour obéir aux lois des instincts et des habitudes, Mabel attendit l'inconnu, et ne voulut pas avoir l'air d'avancer trop hardiment vers une personne d'un autre sexe.

— Ne craignez rien, jeune femme, dit le chasseur; car son attirail indiquait cette profession, vous avez rencontré dans le désert des chrétiens disposés à traiter amicalement tous ceux qui sont amis de la paix et de la justice. Je suis un homme bien connu dans ces parages, et peut-être l'un de mes noms est parvenu à vos oreilles. Les Français et les peaux rouges de l'autre côte des grands lacs m'appellent la Longue-Carabine. Je suis OEil-de-Faucon pour ce qui reste de la juste et loyale tribu des Mohicans. Les troupes et les officiers forestiers de ce côté de l'eau m'appellent l'Eclaireur, le Guide, le Chercheur-de-Sentiers, d'autant plus qu'on ne me voit jamais m'égarer quand il y a au bout du chemin un Mingo à combattre ou un ami à défendre.

Ces paroles ne furent pas prononcées d'un ton de forfanterie; elles étaient dictées par la conscience d'être connu avantageusement, n'importe sous quel nom. L'effet qu'elles produisirent sur Mabel fut instantané.

— L'Eclaireur! répéta-t-elle en joignant les mains.

— C'est ainsi qu'on m'appelle, jeune femme, et plus d'un grand seigneur se pare de titres qu'il n'a pas aussi bien mérités. Je suis fier de découvrir des chemins où il y en a, et surtout où il n'y en a pas. Les troupes régulières me suivent sans s'inquiéter si je les mène par un sentier ou par une piste, quoique l'un se reconnaisse à la vue et l'autre seulement au flair.

— Alors vous êtes l'ami que mon père a promis d'envoyer au-devant de moi.

— Si vous êtes la fille du sergent Dunham, le grand prophète des Delawares n'a jamais dit plus vrai.

— Je suis Mabel, et mon oncle Charles Cap est là-bas caché sous les arbres avec un Tuscarora nommé Tête-de-Flèche. Nous ne comptions vous voir qu'après avoir atteint les bords du lac.

— J'aimerais mieux vous voir sous la conduite d'un autre Indien, dit le Chercheur-de-Sentiers; je n'aime pas les Tuscaroras, qui se sont trop éloignés des tombes de leur père pour se souvenir toujours du grand esprit. Tête-de-Flèche est un chef ambitieux. Rosée-de-Juin est-elle avec lui?

— Sa femme l'accompagne : c'est une humble et douce créature.

— Oui, et elle a le cœur bien placé, mais l'on ne pourrait guère en dire autant de Tête-de-Flèche. Allons, acceptons la part que Dieu nous envoie pendant que nous suivons le chemin de la vie. Vous auriez pu trouver un guide moins sûr encore que le Tuscarora, quoiqu'il ait trop du sang des Mingos pour un homme qui fait cause commune avec les Delawares.

— Il est peut-être heureux que nous l'ayons rencontré.

— En tout cas, ce n'est pas malheureux. J'ai promis au sergent de ramener sa fille à la garnison, et je tiendrai mon serment, fût-ce au péril de ma vie. Nous nous attendions à vous trouver avant les Cataractes, où nous avons laissé notre canot; mais nous avons pensé que nous ferions bien de remonter quelques milles plus haut, afin de vous être utiles au besoin. C'était une bonne idée, car je ne crois pas que Tête-de-Flèche soit capable de conduire la barque.

— Voici mon oncle et le Tuscarora, et nous pouvons nous réunir.

Cap et l'Indien s'étaient approchés en voyant que la conférence était amicale, et quelques mots suffirent pour leur communiquer tout ce que Mabel savait elle-même. Ensuite ils rejoignirent les deux hommes qui étaient restés auprès du feu.

CHAPITRE II.

Le Mohican continua à manger; mais le second homme blanc se leva et ôta poliment son bonnet pour saluer Mabel Dunham. Il était jeune, plein de force et de santé; il portait un costume qui, sans être aussi caractéristique que celui de l'oncle, dénotait également un marin. A cette époque, les matelots formaient une classe entièrement distincte de l'humanité. Ils étaient reconnaissables à leur extérieur, à leur langage, à leurs idées.

Quoique le Chercheur-de-Sentiers fût à la fleur de l'âge, Mabel l'avait abordé sans émotion, peut-être parce qu'elle avait recueilli ses forces pour soutenir cette entrevue; mais, lorsque ses yeux rencontrèrent ce jeune homme, ils se baissèrent sous le regard d'admiration qu'il lui lança, ou qu'elle crut du moins remarquer. Tous deux éprouvèrent l'un pour l'autre cette sympathie que la ressemblance d'âges, de conditions et de bonnes mines devait naturellement inspirer à des jeunes gens naïfs dans une situation aussi romanesque.

— Voici les amis que votre digne père a envoyés à votre rencontre, dit l'Eclaireur en souriant à Mabel. Cet Indien est un illustre Delaware qui a connu les dignités et le malheur; il porte un nom de chef, mais, comme la langue des indigènes n'est pas toujours facile à prononcer, nous l'avons traduit en anglais et nous l'appelons le Gros-Serpent. N'allez pas supposer toutefois d'après ce nom que ce soit un perfide animal; il a seulement la prudence et l'adresse qui conviennent à un guerrier.

Pendant cette explication les deux Indiens se regardaient fixement; puis le Tuscarora s'approcha et s'entretint avec le Mohican d'un air de cordialité.

— Bravo! poursuivit le Chercheur-de-Sentiers : deux Indiens qui se saluent dans les bois sont comme deux vaisseaux qui s'accostent sur l'Océan. Demandez plutôt à mon jeune ami Jasper Western, surnommé Eau-Douce par les Français et les Indiens! Il est compétent en matière aquatique, attendu qu'il a passé sa vie sur le lac Ontario.

— Je suis charmé de vous voir, mon ami, dit Cap en donnant une poignée de main au marin d'eau douce. Vous devez avoir beaucoup à apprendre, eu égard à l'école à laquelle on vous a envoyé; néanmoins nous nous entendrons, je l'espère. Nous allons faire connaissance, le verre à la main, autour de cette tranche de venaison, qui nous prouve que la terre a quelquefois des produits supérieurs à ceux de la mer. Maître Western, il est aussi facile à votre âge d'être poli avec une jeune fille que d'abraquer le mou des drisses du pavillon. Prenez donc soin de la servir pendant que je mangerai à la gamelle du guide et de nos amis indiens.

Jasper Western n'avait pas besoin de ces recommandations; il fut

plein d'attentions pour sa compagne, avança un tronc d'arbre pour lui servir de siége, lui servit un excellent quartier de gibier, lui versa de l'eau pure de la source, et lui témoigna un empressement sincère qui manquait peut-être de la délicatesse des salons, mais dont la rudesse même n'était point désagréable. Quant aux autres voyageurs, ils avaient pris place autour d'un grand plat qui leur était commun et qui contenait des morceaux de venaison. Les Indiens satisfaisaient en silence leur insatiable appétit, et les blancs mêlaient au plaisir du repas les charmes de la conversation.

— La vie que vous menez doit vous plaire, monsieur l'Eclaireur, dit Cap après avoir assouvi sa faim. Elle offre presque les mêmes hasards que celle du marin.

— D'autant plus, répondit l'Eclaireur, que l'eau nous barre quelquefois le passage, et que nous autres hommes des frontières, nous manions la gaffe et l'aviron aussi aisément que la carabine et le couteau de chasse.

— Oui, mais connaissez-vous la bouline, le gouvernail, le plomb de sonde, les garcettes de ris et les queues-de-rat? La rame est bonne sans doute dans un canot, mais à quoi sert-elle à bord d'un navire?

— Je respecte toutes les professions, et je crois que toutes les choses dont vous parlez ont leur usage. J'ai fréquenté assez de tribus pour savoir que les coutumes diffèrent à l'infini. La peinture des Mingos n'est pas la même que celle des Delawares, et les guerriers ne s'habillent pas comme les femmes. Je suis jeune encore, mais j'ai longtemps vécu dans les bois et j'ai acquis quelque connaissance de la nature humaine. Je n'ai pas grande confiance dans la science des citadins, car je n'en ai pas rencontré un seul qui sût ajuster une carabine ou découvrir un sentier.

— Je partage votre opinion sur les habitants des villes, repartit le vieux Cap. Se promener dans les rues, aller à l'église le dimanche, entendre un sermon, tout cela n'est pas propre à former un homme. Si vous voulez faire quelque chose d'un jeune gars, lancez-le sur le vaste Océan, faites-lui voir les nations étrangères, montrez-lui la nature face à face. Voilà, par exemple, mon beau-frère le sergent; c'est un brave homme au fond, mais qui est-il après tout? Rien qu'un soldat. Vous me direz qu'il a un grade; mais un sergent, comme vous le savez, n'est qu'une variété du soldat. Quand il voulut épouser ma pauvre sœur Brigitte, je fis à la jeune fille toutes les représentations possibles; malheureusement elle avait la tête montée et son parti était pris. A la vérité, son époux s'est distingué et a été investi d'un grade qui n'est pas sans importance; mais sa femme n'a pas vécu pour être témoin de ses succès, car il y a maintenant quatorze ans qu'elle est morte.

— Le métier de soldat est honorable, dit l'Eclaireur, pourvu qu'il soutienne le bon droit; or, comme dans nos guerres les Français ont toujours tort et que Sa Majesté Britannique a toujours raison, j'admets que le sergent doit avoir la conscience tranquille. Pour ma part, je n'ai jamais mieux dormi qu'après avoir combattu les Mingos, quoique je me fasse une loi de me battre toujours à l'européenne et jamais à l'indienne. Le Gros-Serpent a sa manière, j'ai la mienne, ce qui ne nous empêche pas de marcher côte à côte sans songer à nous critiquer. J'ai confiance en lui; et il me rend la pareille jusqu'à un certain point. Il croit ce que je lui raconte des mœurs de l'homme blanc et des lois de la nature; mais il n'a jamais voulu croire qu'il existât de grands lacs salés et des fleuves qui remontent leur courant.

— Cela ne m'étonne pas, dit Charles Cap; moi-même, j'ai douté d'abord qu'il y eût des mers intérieures, et, qui plus est, des mers d'eau douce. J'ai entrepris ce long voyage pour m'en assurer par le témoignage de mes yeux et de mon palais, autant que pour obliger mon beau-frère le sergent, et sa fille, que j'aime comme la mienne.

— La puissance qui a fait de l'eau salée peut avoir fait aussi de l'eau douce, reprit le Guide d'un ton solennel. Vous le reconnaîtrez vous-même. Vous autres qui vivez sur la mer, vous avez des capacités spéciales; mais il vous manque certaines connaissances qu'on ne peut acquérir qu'au désert.

— J'en conviens, dit le vieux marin; et lorsque, par exemple j'ai entendu Tête-de-Flèche déclarer que votre fumée venait d'un feu de visage pâle, je n'ai pu m'empêcher d'être pénétré d'admiration.

— Ce n'est pas un grand secret, répondit le Chercheur-de-Sentiers en riant sans faire de bruit, comme la prudence lui en avait donné l'habitude; c'est une de ces mille choses que nous apprenons à la grande école de la Providence. Il faut plusieurs années pour acquérir l'éducation des bois, surtout quand on est blanc, car les peaux rouges ont plus de dispositions que nous. Je ne connais pas de chrétiens, quand même ils auraient lu tous les livres imprimés, aussi capables qu'un Delaware de suivre une piste ou de porter un message à travers les forêts. Les Indiens arrivent à une perfection de sens qui nous est inconnue, et, quand il s'agit de souffrir, ils montrent un courage supérieur au nôtre. Avez-vous jamais vu des blancs chanter leurs chansons de mort pendant qu'on leur enfonçait des éclats de bois dans la chair, qu'on les déchirait à coups de couteau et que les flammes les environnaient?

— Les blancs ne sont jamais exposés à de pareilles tortures, dit Cap en jetant un regard inquiet sur les arceaux de la forêt.

— C'est ce qui vous trompe, répliqua froidement l'Eclaireur; les supplices dont je vous parle sont dans les usages des peaux rouges, mais on les inflige parfois aux peaux blanches quand on veut les traiter comme des braves.

— Heureusement, dit Cap épouvanté, aucun des alliés de l'Angleterre n'oserait exercer de semblables cruautés sur les fidèles sujets de Sa Majesté. Quant aux sauvages amis des Français, ils sont de l'autre côté du lac, qui est, je crois, d'une vaste étendue.

— Sans doute, reprit l'Eclaireur; mais, quand un ennemi n'ose pas le traverser, il en fait le tour.

— Ah! voilà l'inconvénient de vos diables de marécages, grommela Cap de mauvaise humeur: nous n'avons rien à craindre sur les bords de l'Atlantique. Une immensité sans bornes nous sépare de nos ennemis. A moins de connaître la navigation, on ne saurait venir nous scalper, et nous sommes certains de retrouver le matin nos cheveux sur notre tête, si nous ne portons pas perruque.

— Ce n'est pas la même chose ici; mais je ne veux entrer dans aucun détail pour ne pas effrayer la jeune fille qui cause avec notre ami Eau-Douce. Je dirai seulement qu'il y a presque autant d'Iroquois sur cette rive de l'Ontario que sur l'autre.

— Quoi! les coquins osent croiser sous le canon des forts anglais!

— Est-ce que les corbeaux ne s'attroupent pas autour de la carcasse d'un daim, quoique le chasseur soit proche? Les sauvages du Canada viennent ici tout naturellement pour surprendre les blancs qui vont et viennent entre les établissements et les forts. Le Gros-Serpent a remonté un côté de la rivière, tandis que je rôdais de l'autre. Quant à Jasper, en hardi marinier, il remontait notre embarcation. Le sergent Dunham, les larmes aux yeux, lui avait parlé de sa fille avec tant de tendresse et d'enthousiasme que le jeune homme aurait traversé seul un camp de Mingos pour aller au-devant d'elle.

— Nous le remercions de son empressement, quoiqu'il n'ait pas dû courir un grand danger.

— Non: on aurait pu seulement lui envoyer une balle du milieu d'un fourré. De tous les voyages périlleux, le plus redoutable est celui qu'on fait sur une rivière dont les bords sont boisés et recèlent à chaque pas des embuscades.

— Eh! pourquoi diable, s'écria Cap avec anxiété, le sergent m'a-t-il condamné à cette étrange expédition? Mettez-moi au large, et j'affronterai l'ennemi, soit de loin, soit à l'abordage; mais je ne me soucie pas d'être tué comme une tortue endormie sur le sable. Sans la petite Mabel, je virerais de bord à l'instant même pour retourner tant bien que mal à York, et je ne m'occuperais plus de l'Ontario, qu'il soit d'eau douce ou salée.

— Ça ne vous avancerait pas beaucoup, mon ami le marin, car la route qu'il vous faudrait faire pour rétrograder est beaucoup plus longue et presque aussi dangereuse que celle que nous aurons à suivre. Ayez confiance en nous, et nous vous conduirons à bon port, ou nous perdrons la peau de nos crânes.

Cap était presque chauve, mais il portait une grande queue enveloppée de peau d'anguille; il promena machinalement la main sur sa tête, comme pour s'assurer qu'elle était encore sur ses épaules. Il était brave au fond et avait plusieurs fois affronté la mort, mais jamais sous la forme effrayante dont elle était revêtue dans les descriptions courtes et pittoresques du Chercheur-de-Sentiers. Il était trop tard pour battre en retraite, et il résolut de faire bonne contenance, tout en maudissant intérieurement son beau-frère le sergent.

— Monsieur l'Eclaireur, répondit-il, je suis convaincu que nous aborderons sains et saufs. A quelle distance pouvons-nous être maintenant du fort?

— A un peu plus de quinze milles; mais nous les franchirons rapidement, puisque nous allons en aval, pourvu que les Iroquois nous laissent le passage libre.

— Et je suppose que les bois s'étendent à bâbord et à tribord de la rivière.

— Assurément.

— Faudra-t-il encore chercher un chemin à travers ces maudits arbres?

— Non, nous voyagerons en canot sur l'Oswego, que les troupes ont débarrassé de tout le bois flotté. Le courant est rapide, et nous entraînera comme une flèche.

— Mais qui empêchera ces scélérats d'Iroquois de tirer sur nous pendant que nous doublerons un cap ou que nous chercherons à éviter les rochers?

— La Providence, qui est notre seul appui dans les grandes difficultés! Il y a longtemps que ma tête aurait été dépouillée de ses cheveux, si le Seigneur n'avait veillé à mes côtes. Je n'ai jamais entamé une escarmouche sans me recommander à ce puissant allié, dont l'intervention est plus efficace que celle de tous les bataillons du 60e régiment. Examinez la tête du Gros-Serpent, vous y verrez la trace d'un couteau le long de son oreille gauche: c'est une balle de ma longue carabine qui l'a empêché d'être scalpé; et lorsqu'il me serre la main en m'exprimant sa reconnaissance, je lui dis que c'est le Seigneur qui m'a amené sur le terrain pour lui sauver la vie. L'idée du tomahawk qui menaçait la tête d'un ami redoubla mon énergie, et sans l'aide de Dieu, l'esprit du Gros-Serpent chasserait aujourd'hui dans le paradis de ses ancêtres.

— Assez, monsieur l'Eclaireur, il me semble en vous entendant que je suis écorché tout vif. Nous avons encore quelques heures de

soleil, occupons nous donc à descendre le courant dont vous avez parlé. Ma chère Mabel, êtes vous prête à mettre à la voile?

La jeune fille tressaillit, rougit jusqu'aux oreilles et fit ses préparatifs de départ. Elle n'avait pas entendu une syllabe de la précédente conversation, car Jasper avait absorbé toute son attention en l'entretenant de l'asile encore lointain vers lequel elle se dirigeait, de son père qu'elle n'avait pas vu depuis longues années, et de la manière dont on vivait dans les garnisons des frontières. Les apprêts du départ interrompirent cet intéressant dialogue, et comme les bagages n'étaient pas considérables, on se mit bientôt en route. A la surprise universelle, l'Eclaireur ramassa une grande quantité de branches, et les jeta sur les tisons. Il eut soin de ne prendre que du bois vert, afin de produire le plus de fumée possible.

— Lorsqu'on veut cacher ses traces, dit-il à Jasper, il importe de laisser beaucoup de fumée dans l'endroit où l'on a campé. On est sûr d'y attirer ainsi tous les Mingos du voisinage.

— Mais, s'ils viennent, ils trouveront la trace de nos pas, répondit Jasper, qui remarquait mieux les dangers de sa position depuis qu'il avait rencontré Mabel.

— Peu importe; la finesse de l'Iroquois n'ira jamais jusqu'à décider si notre embarcation est allée en amont et en aval. L'eau est le seul élément sur lequel il ne reste pas d'empreinte. Si quelques Mingos nous ont suivi à la piste, ils s'achemineront vers cette fumée, et croiront naturellement que nous remontons le courant. Ils savent que nous sommes sortis du fort, et il leur sera impossible de s'imaginer que nous sommes venus jusqu'ici pour le plaisir de retourner en arrière.

— Assurément, reprit Eau-Douce, ils n'ont pas entendu parler de la fille du sergent, dont l'arrivée a été tenue secrète.

— Et ils n'en sauront rien, ajouta l'Eclaireur en effaçant avec soin sur les feuilles la trace du petit pied de Mabel, à moins que ce vieux poisson de mer ne se soit amusé à promener sa nièce dans les bois.

— Il en serait capable, reprit Jasper.

— Quel original! poursuivit l'Eclaireur en riant silencieusement selon son usage. Je puis m'entendre avec un marin comme vous, Eau-Douce, et je ne vois pas grande différence entre nos professions, quoique nous vivions, vous sur les lacs, et moi dans les bois; mais j'ai envie de jouer un tour à ce vieux marsouin. Voulez-vous essayer la trempe de sa lame en le faisant sauter par-dessus les cataractes?

— Et que deviendra pendant ce temps sa jolie nièce?

— Il ne lui arrivera aucun mal, elle fera la route à pied pendant que nous mettrons à l'épreuve ce navigateur de l'Océan.

Le jeune Jasper sourit, car il n'était pas fâché de se divertir aux dépens du marin sentencieux; mais la charmante figure, la taille svelte et les séduisants sourires de Mabel se présentaient comme une égide pour protéger son oncle menacé.

— La fille du sergent sera peut-être effrayée, dit-il.

— Pas du tout, si elle est digne de son père; elle n'a pas l'air de s'intimider aisément. Laissez-moi faire, Eau-Douce, je me charge d'arranger les choses.

— Je veux en être, mon cher l'Eclaireur, pour vous empêcher de vous noyer.

— Soit, reprit l'Eclaireur, fumerons-nous une pipe ensemble pour la conclusion du marché?

Jasper fit en riant un signe d'adhésion, et la conversation finit là; les deux contractants avaient souvent employé moins de mots, pour terminer des affaires plus graves.

CHAPITRE III.

Les cours d'eau qui se jettent dans la partie méridionale du lac Ontario sont généralement étroits, lents et profonds. Toutefois quelques-uns sont rapides et forment çà et là des chutes et des cataractes. De ce nombre est l'Oswego, formé par la jonction de l'Onéida et de l'Onondaga. Il arrose un pays accidenté, et arrive au bord d'une espèce de terrasse naturelle, d'où il tombe pour prendre un niveau situé environ quinze pieds plus bas. Il continue ensuite sa route en silence, jusqu'à ce que ses eaux profondes se mêlent au vaste réservoir de l'Ontario.

Le canot qui avait amené Cap et ses compagnons de la station militaire du fort Stanwix reçut toute la société, à l'exception du guide, qui demeura sur la plage pour pousser au large le frêle esquif. Jasper, dépossédant Tête-de-Flèche de la rame, prit les fonctions de timonier.

— Retournez le bateau, Jasper, dit l'homme des bois au jeune marinier du lac. Si ces damnés Iroquois découvrent nos traces, ils examineront la vase du rivage, et ils croiront que nous sommes allés du côté du fort Stanwix, si l'avant du canot a été placé en amont.

Ces indications furent suivies, puis le guide, qui était dans la force de l'âge, poussa le canot par un mouvement énergique; et, faisant un saut rapide, il sauta légèrement sur l'avant de la barque sans en déranger l'équilibre.

L'embarcation était une de ces pirogues d'écorce que les Indiens savent construire, et qui, par leur excessive légèreté sont admirablement propres à une navigation qu'entravent souvent des bas-fonds, des rochers ou du bois flotté. Les deux hommes qui en composaient l'équipage l'avaient plusieurs fois portée l'espace de plusieurs vergues, et un seul homme aurait pu l'enlever assez aisément. Elle était cependant longue et large : son principal défaut était de manquer d'aplomb. Au reste, au bout de quelques heures il cessa d'être sensible. Mabel et son oncle, se prêtant au mouvement du canot, finirent par rester solidement assis.

La charpente de l'embarcation était élégante; les couples, de petite dimension, étaient assujettis avec des chevilles; toute la construction, malgré sa fragilité apparente, pouvait porter deux fois plus de passagers qu'elle n'en avait reçu. Le poids des trois nouveaux venus ne parut pas la faire enfoncer davantage, car la carène large et arrondie déplaçait la quantité d'eau nécessaire sans que le plat bord se rapprochât de la surface du courant. Cap était placé sur un banc assez bas au centre du canot, ayant le Gros-Serpent à genoux près de lui. Tête-de-Flèche et sa femme occupaient une partie de l'avant. Mabel était derrière son oncle, appuyée sur les bagages. Eau-Douce et le guide, l'un à la proue, l'autre à la poupe, maniaient sans bruit de longues et solides pagayes. Par intervalles, les voyageurs échangeaient entre eux quelques mots à voix basse, car tous sentaient d'autant plus la nécessité de la prudence que l'on approchait du fort.

L'Oswego, près de son embouchure, avait peu de largeur, mais il était profond, et ses flots sinueux étaient obscurcis par des massifs de verdure, qui dans quelques endroits cachaient presque la lumière des cieux. Çà et là, quelques géants des forêts à demi tombés s'allongeaient horizontalement sur les eaux, et une multitude d'arbustes y trempaient leurs branches ou leurs feuilles. La rivière coulait à pleins bords en arrosant un sol noirâtre, engraissé par les détritus de plusieurs siècles de végétation. Tout annonçait une nature sauvage, mais riche et bienveillante, prête à se soumettre à la domination de l'homme. On était en 1760, et la civilisation n'avait pas encore pénétré dans ces contrées. On avait établi des postes militaires le long du lac Champlain, du lac Georges et des rivières par lesquelles on communiquait de la colonie de New-York aux frontières du Canada; mais il existait une lacune, entre le dernier fort placé à la source de la Mohawk et l'embouchure de l'Oswego. C'était l'espace que Cap et Mabel avaient parcouru presque entièrement sous la protection de Tête-de-Flèche.

— J'ai souvent désiré le retour de la paix, dit le Guide. On peut du moins, grâce à elle, parcourir les forêts sans rencontrer d'autres ennemis que les bêtes fauves et les poissons. Hélas! il y a bien longtemps que le Gros-Serpent et moi nous avons joui des délices de ces contrées, vivant de pêche et de chasse, ayant à discrétion des daims, des saumons et des truites, sans craindre pour notre chevelure le couteau à scalper des Iroquois. Je voudrais que cet heureux temps revînt, car je ne suis pas fait pour tuer mes semblables, et je suis sûr que la fille du sergent ne me considère pas comme un être inhumain.

En adressant cette question indirecte, l'Eclaireur tourna vers la jeune fille son visage hâlé, dont la rudesse était tempérée par un air de franchise et de droiture.

— Mon père ne m'aurait pas confiée à un méchant homme, dit Mabel en répondant par un sourire au sourire de l'honnête Chercheur-de-Sentiers.

— Non certes; le sergent est un homme de sens auprès duquel j'ai souvent combattu.

— Vous êtes donc le jeune ami dont mon père m'a parlé souvent dans ses lettres?

— Précisément. Le sergent a l'avantage d'avoir trente ans de plus que moi.

— Ce n'est peut-être pas un avantage aux yeux de sa fille, suggéra Charles Cap, qui commençait à se rassurer; trente ans de plus ne prêtent pas de nouveaux charmes à un homme aux yeux d'une jeune fille de dix-neuf ans.

Mabel rougit, et en se détournant pour éviter les regards des personnes assises à l'avant du canot, elle rencontra les yeux pénétrants du jeune homme placé à l'arrière. Comme dernière ressource, elle abaissa ses cils soyeux sur ses prunelles bleues, qu'elle fixa sur les eaux. En ce moment, des bruits sourds retentissaient le long de l'avenue formée par les arbres, une légère brise les emportait. — Ces bruits sont agréables, dit Cap dressant l'oreille comme un chien qui entend aboyer dans le lointain. Est-ce qu'il y a des rochers qui barrent la rivière, à quelque distance d'ici?

— C'est une chute d'eau, dit froidement le guide.

— Diable! ne ferions-nous pas bien de nous approcher du rivage? ces chutes d'eau ont généralement au-dessous d'elles des tourbillons qui pourraient nous engloutir.

— Fiez-vous à nous, répondit le guide, nous ne sommes que des marins d'eau douce; mais nous ferons honneur à notre métier, en descendant la cataracte.

— En la descendant! s'écria Cap. Est-ce que vous songez sérieusement descendre une cataracte dans cette coquille de noix?

— Sans doute; c'est notre chemin, il est plus facile de le suivre que de débarquer et de transporter par terre le canot avec tout ce qu'il contient.

Mabel pâlit en regardant Jasper. Le souffle de la brise apportait de nouveau à ses oreilles des mugissements qui lui semblaient terribles, maintenant qu'elle en connaissait la cause.

— Nous avons pensé, dit Jasper avec le plus grand sang-froid, qu'après avoir débarqué les femmes et les deux Indiens, nous pourrions aisément faire franchir la cataracte à notre embarcation. C'est un exercice auquel nous sommes habitués.

— Et nous avons compté sur notre ami le marin, ajouta le guide en clignant de l'œil. Vous êtes accoutumé aux ondulations des lames, et s'il ne reste assez de passagers dans le canot pour le lester, tous les effets de la fille du sergent s'en iront à la dérive.

Cap éprouvait un embarras mortel. Il connaissait la puissance des eaux, ainsi que la faiblesse de l'homme exposé à leur fureur, et l'idée d'être emporté sur une cataracte avait plus de gravité pour lui que pour un novice. D'un autre côté, il se piquait d'honneur et n'osait, par amour-propre, abandonner la barque, tandis que ses compagnons s'apprêtaient avec calme à braver le danger. En proie à une grande perplexité, il aurait fini néanmoins par déserter son poste, si le souvenir des Indiens qui rôdaient pour chercher des chevelures ne lui avait fait considérer le canot comme une espèce de sanctuaire.

L'affection qu'il portait à sa nièce multipliait encore ses tourments.

— Que fera-t-on de Mabel? demanda-t-il : nous ne pouvons la mettre à terre, si les sauvages sont près d'ici.

— Ne craignez rien, répondit l'Eclaireur avec confiance. Ce chemin est trop frayé pour que les Iroquois s'y aventurent. On ne les trouve jamais dans les sentiers battus; ils tombent sur les gens à l'improviste, au moment où on s'y attend le moins. Ramez vers la terre, Eau-Douce, nous débarquerons la fille du sergent au bout de ce tronc d'arbre, d'où elle pourra gagner le rivage à pied sec.

Jasper obéit à cette injonction, et au bout de quelques minutes toute la bande avait quitté le canot, à l'exception du guide et des deux marins. Malgré l'orgueil que lui inspirait sa profession, Cap aurait volontiers quitté la barque; mais il ne voulait pas témoigner une faiblesse indigne de lui en présence d'un marin d'eau douce.

— Je prends tout le monde à témoin, dit-il, que je ne vois rien de merveilleux dans cette entreprise. L'homme le plus inexpérimenté peut faire passer une barque sur une chute d'eau. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir navigué pendant longtemps.

— Ne méprisez pas les chutes de l'Oswego, interrompit l'Eclaireur. Elles ne valent pas assurément celles du Niagara, mais elles sont de nature à mettre un novice dans l'embarras. Que la fille du sergent s'installe sur ce rocher, et elle verra comment d'ignorants habitants des bois triomphent des obstacles. Allons! Eau-Douce, ayez l'œil vif et la main ferme; tout dépend de vous, puisque nous ne pouvons considérer maître Cap que comme un simple passager.

Comme il achevait ces mots, la barque quitta le rivage et Mabel monta avec précipitation sur le rocher qui lui avait été indiqué. Dès qu'elle eut atteint le point culminant, elle poussa un cri involontaire et se couvrit les yeux au premier aspect de la chute. Bientôt elle reprit courage, mais elle demeura comme pétrifiée par l'émotion qu'elle éprouvait. Rosée-de-Juin vint se placer auprès d'elle, et suivit les mouvements du canot avec une curiosité enfantine.

Quant aux deux Indiens, assis tranquillement sur un tronc d'arbre, ils daignaient à peine regarder la rivière.

Dès que l'embarcation fut au milieu du courant, l'Eclaireur se mit à genoux et remua sa pagaye avec plus de lenteur pour ne pas contrarier les efforts de son compagnon. Celui-ci se tenait debout à l'arrière et gouvernait avec autant de force que d'agilité.

— Plus à l'ouest! murmura l'Eclaireur, là où vous voyez l'eau écumer.

Jasper ne répondit point, car déjà le canot courait sur les vagues avec plus de vitesse, entraîné vers la cataracte. En ce moment Cap aurait renoncé avec joie à la gloire qu'il allait acquérir. Il entendait grossir le mugissement des eaux et voyait la rivière coupée brusquement par une ligne droite au delà de laquelle ses particules constitutives semblaient perdre leur principe de cohésion.

— La barre toute à bas! s'écria-t-il avec angoisse.

— Nous y allons à bas, répondit l'Eclaireur avec son rire silencieux. Pesez sur l'arrière, mon garçon!

Une seconde après, Cap se vit environné de vagues écumantes; il vit l'avant du canot plonger dans un gouffre qui lui parut comme une chaudière d'eau en ébullition; et, à sa grande surprise, sans avoir eu à peine le temps de réfléchir, il se retrouva sur un bassin d'eau paisible. Le guide continuait à rire; mais il se leva pour prendre un pot d'étain et une cuiller de corne et se mit à mesurer l'eau que le canot avait embarquée dans ce périlleux passage.

— Quatorze cuillerées, dit-il; je vous ai vu, Jasper, descendre en embarquant seulement dix cuillerées d'eau.

— Maître Cap m'a dérangé dans la manœuvre, répondit le jeune homme.

— Il faut bien que cela soit, car vous n'avez pas déployé tous vos talents.

Le vieux marin toussa, examina si sa longue queue était bien à sa place, et jeta un regard en arrière pour juger des périls qu'il avait encourus. L'impunité de ce saut périlleux pouvait facilement s'expliquer. La cataracte tombait perpendiculairement d'une hauteur d'environ douze pieds; mais au centre, la force du courant avait usé les rochers et formé un étroit goulet par lequel l'eau se précipitait en décrivant un angle de quarante-cinq degrés. Le canot avait suivi cette voie au milieu des quartiers de roche, des tourbillons, de l'écume, et d'une agitation si violente, qu'elle semblait menacer d'une destruction inévitable un objet aussi fragile. Mais la légèreté même du canot en avait favorisé la descente. Emporté sur la crête des vagues, dirigé par des yeux attentifs et des bras musculeux, il avait passé comme une flèche en mouillant à peine ses flancs lustrés. Il y avait quelques rocs à éviter, une direction à maintenir et la force du courant avait fait le reste. Pour qu'on ne l'accuse pas de fiction, l'auteur de ce récit ajoutera qu'il a vu transporter par-dessus cette cataracte un énorme canon de trente-deux.

Dire que Cap était étonné, ce ne serait pas exprimer la moitié de ses sentiments; il était frappé de stupeur. Son admiration pour cet acte de hardiesse était en raison de cette profonde crainte que les marins ont pour les rochers. Après avoir poussé un hem! retentissant, afin de s'éclaircir la voix, il retrouva sa volubilité ordinaire.

— Monsieur Eau-Douce, dit-il, car il commençait à désigner Jasper sous ce nom, pour se conformer aux usages des bois : monsieur Eau-Douce, j'avoue que vous devez bien connaître le chenal, et c'est là le point essentiel. J'ai eu avec moi des patrons de canot qui en auraient fait autant que vous s'ils avaient seulement connu le chenal.

— Cela ne suffit pas, il faut du nerf et de l'adresse pour tenir le canot droit et lui faire éviter les rochers. Eau-Douce est sans contredit le seul homme du pays capable de passer la chute de l'Oswego. Moi-même je n'en viendrais pas à bout.

— Vous aviez l'air cependant de donner des instructions au batelier! — C'était par faiblesse humaine, monsieur le marin; j'ai encore un peu du caractère des peaux blanches. Si le Gros-Serpent avait été dans le bateau, pas un mot n'aurait été prononcé. Les Indiens savent se retenir; mais nous autres blancs, nous croyons toujours être plus sages que nos compagnons. Je commence à me guérir de mes préjugés, mais il faut du temps pour déraciner un arbre qui croît depuis plus de trente ans.

— En y réfléchissant, monsieur le guide, je ne vois rien de remarquable dans notre traversée. C'est bien autre chose de passer le pont de Londres, et pourtant on le voit faire chaque jour à des centaines de personnes et même aux femmes les plus délicates du pays.

— Eh bien! je ne me soucierais pas d'avoir avec moi des femmes délicates pour descendre la chute de l'Oswego, attendu qu'il ne faudrait qu'une légère erreur pour se noyer. Eau-Douce, pour achever l'éducation du frère du sergent, nous lui ferons faire le saut du Niagara.

— Comment diable! monsieur le guide, vous plaisantez; il est impossible à une pirogue d'écorce de franchir une aussi puissante cataracte.

— C'est ce qui vous trompe, maître Cap; rien n'est plus facile, et j'espère vous le démontrer.

Cap demeura muet d'étonnement, quoique la descente des chutes du Niagara puisse sembler praticable à tout le monde, la difficulté réelle étant de les remonter.

Les voyageurs avaient atteint l'endroit où Jasper avait laissé son canot caché dans les buissons. La bande se répartit dans les deux embarcations : Eau-Douce, Cap et sa nièce dans l'une; le guide, Tête-de-Flèche et Rosée-de-Juin dans l'autre. Le Mohican demeura à terre pour servir d'éclaireur et deviner, avec la sagacité particulière à sa tribu, les indices du voisinage de l'ennemi.

Mabel avait été épouvantée en voyant le canot lancé sur les tourbillons; mais elle n'avait pu s'empêcher d'admirer l'intrépidité et le sang-froid du jeune Eau-Douce, qui était resté debout même pendant la descente, et qui avait à propos fait un écart pour éviter un rocher que la nappe écumante recouvrait par intervalles et contre lequel elle s'éparpillait parfois en jets d'eau, laissant la pierre brune à découvert. L'image de l'intrépide batelier se confondit dans l'esprit de Mabel avec celle de la pirogue glissant sur les ondes. Elle ouvrit son cœur à ce sentiment insidieux qui attache si fortement la femme à l'homme en lui faisant trouver plus de sécurité sous sa protection. Pour la première fois depuis son départ, elle se sentit à l'aise dans le frêle esquif qui la portait. L'autre canot demeura près du sien, et la conversation put continuer entre Cap et le guide. Jasper ne s'y mêla que rarement; il montrait dans la conduite de sa barque une circonspection qui contrastait avec son insouciance et son audace habituelles.

— Nous connaissons trop bien la nature féminine pour faire passer les chutes à la fille du sergent, dit l'Eclaireur en souriant à Mabel, pendant qu'il s'adressait à l'oncle.

— Mabel, répondit Cap, est faible et timide comme sa mère. Il faut vous souvenir qu'elle n'a jamais été sur l'Océan.

— On aurait pu s'en apercevoir rien qu'en comparant sa faiblesse avec votre intrépidité; mais elle ne nous a pas dit ce qu'elle pensait de notre saut périlleux.

— J'aurais voulu qu'il ne fût pas tenté, répondit Mabel; mais maintenant que vous en êtes quittes, j'admire la hardiesse et la présence d'esprit que vous avez déployées.

— Ne croyez pas que nous ayons agi pour nous faire valoir aux yeux d'une femme. Il y a beaucoup de jeunes gens disposés à faire des prouesses pour obtenir les suffrages du beau sexe. Mais ni Eau-Douce

ni moi ne sommes de cette race ; ma nature est droite, sans détours, et je n'irais pas céder à la vanité pendant que j'accomplis mes devoirs. Quant à Jasper, il passerait plutôt les chutes de l'Oswego sans témoins qu'en présence d'un nombreux public. Je connais le jeune homme ; je l'ai pratiqué pendant longtemps et je suis sûr qu'il n'est pas fanfaron.

Mabel récompensa l'Eclaireur par un sourire, et les deux canots se rapprochèrent encore. La vue de la jeunesse et de la beauté était si rare sur ces frontières éloignées, que le rude habitant des bois ne pouvait s'empêcher d'en subir l'influence.

— Nous avons fait pour le mieux, ajouta l'Eclaireur : si nous avions pris le temps de porter le canot par le chemin de halage, nous aurions couru le risque d'être attrapés par les Iroquois. Et maintenant nous n'avons plus rien à craindre ; nos barques filent bien, dans deux heures nous serons au fort ; et vous embrasserez votre père, auquel nous avons promis de vous amener saine et sauve. Il faudrait que les Mingos fussent bien adroits pour nous atteindre. Mais que vois-je !

— C'est le Gros-Serpent, dit Jasper ; il fait des signes que je ne comprends pas.

— C'est le Serpent, aussi sûr que je suis un blanc, et il nous invite à nous rapprocher du rivage. Il se trame quelque méfait. Sans cela, un homme aussi résolu ne se dérangerait pas pour nous avertir. Du courage, mes amis, sachons déjouer la scélératesse. Ah ! l'on a toujours tort de se vanter. Je parlais de notre sécurité, et voilà que le danger vient de me donner un démenti !

CHAPITRE IV.

L'Oswego, au-dessous des chutes, devient plus rapide et plus inconstant dans son cours. Parfois il est calme et uni comme un étang ; mais plus souvent ses flots tourbillonnent autour d'un bas-fond avec la rapidité d'un torrent, et sa navigation n'est pas toujours sans danger. Le Mohican savait qu'en certains endroits la force du courant et la multiplicité des roches exigeaient les plus grandes précautions : aussi avait-il choisi une espèce d'anse paisible pour conférer avec ceux qui dirigeaient les embarcations.

Aussitôt que l'Eclaireur eut reconnu son ami le sauvage, il donna un vigoureux coup de pagaye et fit signe à Jasper de l'imiter. Les deux canots s'approchèrent des touffes d'arbres qui s'avançaient en arcades au-dessus des eaux. Tous les voyageurs observaient un profond silence : les uns par crainte, les autres par prudence. Quand ils furent près de l'Indien, l'Eclaireur lui adressa la parole dans la langue des Delawares.

— Le chef ne prend pas un tronc d'arbre pour un ennemi ! Pourquoi nous arrête-t-il dans notre marche ?

— Les Mingos sont dans les bois !

— C'est ce que nous croyons depuis deux jours. Comment le chef le sait-il ?

Le Mohican montra une pipe dont la tête était de pierre sculptée.

— Je l'ai ramassée, dit-il, dans un sentier qui mène au fort et qui porte des traces de pas toutes fraîches.

— C'est peut-être la pipe d'un soldat !

— Voyez, dit le Gros-Serpent en présentant l'objet à son ami.

Le fourneau de la pipe était de pierre savonneuse, sculptée avec soin et même avec habileté. On remarquait au centre une petite croix nettement dessinée. — Cela décèle quelque diablerie, dit l'Eclaireur, qui avait pour le divin symbole l'antipathie ordinaire qu'éprouvaient les puritains d'Amérique. Pour qu'un Indien ait pensé à ciseler pareille chose sur sa pipe, il faut qu'il ait été perverti par les prêtres du Canada. Je vous garantis que le coquin a dû quelquefois prier devant cette image avant de circonvenir un innocent. Cette pipe vient d'être fumée, Chingachgook ?

— Le tabac brûlait encore quand je l'ai trouvée.

— L'affaire est urgente, mon ami. Où sont les traces de ces mécréants ?

Le Mohican indiqua un emplacement situé à cent pas plus loin. Il eut une conférence privée avec l'Eclaireur, et tous deux allèrent examiner les empreintes avec une grande attention. Après cette investigation, qui dura un quart d'heure, l'homme blanc revint seul ; son ami rouge avait disparu dans la forêt.

La physionomie de l'Eclaireur exprimait habituellement la simplicité, la franchise, la probité, et une assurance qui se communiquait aux personnes placées sous sa garde ; mais quand il reparut, on lisait sur ses traits une inquiétude dont tous ses compagnons furent frappés.

— Eh bien ! demanda Cap d'une voix enrouée, l'ennemi croise-t-il entre nous et le port ?

— Peut-être.

— Les sauvages ont-ils jeté l'ancre à la hauteur de notre rade, afin de nous en couper l'entrée ?

— C'est très-possible, ami Cap ; mais parlez plus clairement, s'il vous plaît : je n'entends rien à votre ancre et à votre rade. Seulement je sais que j'ai reconnu près d'ici les traces d'une bande d'Iroquois. Ils se dirigent vers le fort, et personne ne traversera la clairière qui l'entoure sans être aperçu par leurs yeux perçants et sans recevoir leurs balles.

— Le fort dont vous parlez ne peut-il lâcher une bordée sur tout ce qui se présente auprès de son câble d'amarrage ?

— Les garnisons de ce côté n'ont pour défense que deux ou trois pièces de campagne, et ce serait user inutilement de la poudre que de viser des Mingos cachés derrière les arbres. Nous n'avons qu'un parti à prendre : restons ici, où nos canots sont cachés à tous les yeux par la hauteur des rives et l'épaisseur des buissons. Mais comment déterminer ces démons altérés de sang à remonter la rivière ? Ah ! je tiens le moyen ! s'il est inutile, il ne peut du moins nous nuire. Voyez-vous, Jasper, ce grand châtaignier qui est au tournant de la rivière ?

— Auprès d'un pin renversé ?

— Précisément. Prenez le briquet et l'amadou, glissez-vous le long de la rive, et allumez du feu au pied de cet arbre. La fumée les attirera peut-être au-dessus de nous, et pendant ce temps nous irons en aval chercher un autre abri.

— C'est convenu, dit Jasper en sautant à terre ; dans dix minutes le feu sera allumé.

— Ayez soin de prendre du bois humide, ajouta l'Eclaireur en riant silencieusement, selon sa coutume.

Le jeune homme, qui sentait combien il était urgent de se hâter, s'éloigna rapidement sans égard pour les objections de Mabel, qui trouvait cette démarche imprudente. Pendant ce temps, les embarcations changèrent de place, et allèrent s'amarrer à quelque centaines de pas plus loin. Bientôt après, une colonne de fumée, chassée par le vent, s'éleva en spirales, et plana au-dessus du lit de la rivière.

— Bravo ! s'écria le guide ; avec une bonne pierre, un morceau d'acier et des feuilles sèches, on obtient aisément du feu ; j'espère qu'Eau-Douce aura eu le bon esprit de choisir du bois vert, maintenant que nous pouvons en tirer parti.

— Trop de fumée, trop d'astuce ! dit Tête-de-Flèche d'un ton sentencieux.

— Ce serait une parole d'Evangile, Tuscarora, si les Mingos ne savaient pas qu'ils sont près d'une garnison. Mais les soldats songent plus communément, dans une halte, à préparer leur dîner qu'à observer les lois de la prudence. Que le jeune homme entasse les bûches et fasse un feu d'enfer ; on l'attribuera à la stupidité de quelques conscrits irlandais ou écossais, qui pensent plus à leur gâteau d'avoine ou à leurs pommes de terre qu'aux embuscades des Indiens.

— Pourtant, dit Mabel, d'après ce qu'on nous raconte dans les villes, les soldats de ces frontières sont accoutumés aux artifices de leurs ennemis, et sont devenus presque aussi rusés que les hommes rouges.

— Pas encore, pas encore, l'expérience ne les éclaire pas. Ils manœuvrent, font l'exercice, se divisent en pelotons ou en bataillons dans la forêt, comme s'ils étaient dans les parcs de Londres, dont ils aiment tant à parler. Une seule peau rouge a plus de ruses que tout un régiment venu de la Grande-Bretagne, je veux dire plus de ruses des bois. Mais, en bonne conscience, voilà assez de fumée, et nous ferons bien de changer d'abri. On dirait que Jasper a jeté toute la rivière sur son feu, et il est à craindre que les Iroquois s'imaginent que la garnison entière est en campagne.

Tout en prononçant ces mots, l'Eclaireur démarra et alla s'établir plus loin, dans une espèce d'anse presque entièrement cachée par des arbrisseaux qui retombaient en arcade. Pour être plus à l'aise, toute la compagnie débarqua sur un banc de sable.

— Voilà un bon asile, dit l'Eclaireur ; on ne pourrait nous voir que de l'autre rive, et le sol en est tellement fangeux que la plage est presque inabordable. Il n'est pas inutile toutefois de renforcer notre citadelle. Maître Cap, je ne vous recommande que de garder le silence, et de ne pas déployer les talents que vous pouvez avoir acquis en mer.

Le guide fit signe à Tête-de-Flèche de le suivre ; tous deux entrèrent dans les buissons, où ils coupèrent des branches d'aune et d'autres arbres, en ayant soin de faire le moins de bruit possible. Ils enfoncèrent dans la vase l'extrémité de ces branchages, et formèrent ainsi une sorte de paravent entre le canot et la rive opposée. Ces dispositions furent prises avec autant d'adresse que de célérité ; elles furent favorisées par le peu de profondeur de l'eau, les dentelures de la plage et l'entrelacement des buissons qui s'inclinaient sur l'Oswego. L'Eclaireur avait su choisir des plantes naturellement courbées, qu'il avait coupées au pied, de sorte que son bosquet artificiel semblait prendre racine au bord de la rivière pour s'étendre horizontalement.

— C'est la meilleure cachette que j'aie jamais eue, dit l'Eclaireur avec son rire silencieux. Les feuilles de notre nouvelle plantation se confondent avec les rameaux qui ombragent nos têtes, et l'œil le plus exercé distinguerait difficilement notre œuvre de celle de la Providence. Mais chut ! voici Eau-Douce qui revient en marchant dans l'eau pour mieux dissimuler la trace de ses pas. Nous allons savoir tout à l'heure si nous sommes réellement bien cachés.

Jasper, après avoir accompli sa mission, n'avait pas retrouvé les canots où il les avait laissés, et avait deviné naturellement qu'ils avaient voulu s'éloigner de l'endroit où la fumée allait attirer les Iroquois. Comme il comprenait la nécessité de ne laisser aucun vestige de son passage, il était entré dans l'eau jusqu'aux genoux, et suivait la berge pour tâcher de découvrir les canots. Il aurait échoué dans ses perqui-

sitions, et avait même dépassé les buissons sans rien remarquer, si le guide qui l'observait ne l'avait appelé à voix basse.

— Tout va bien, dit-il; quoique la vue d'un Indien soit différente de celle d'un homme blanc, je parierais avec la fille du sergent, une corne de poudre contre un collier de coquillages, que tout le régiment de son père passerait devant notre remblai sans se douter de la supercherie. Mais si les Mingos entrent dans le lit de la rivière, s'ils suivent la même route que Jasper, ils sont capables de nous découvrir.

— Après tout, monsieur l'Eclaireur, dit le vieux marin, il serait peut-être à propos de mettre à la voile et de fuir vent arrière.

— Je ne bougerai pas d'ici sans avoir des nouvelles du Gros-Serpent, quand même on me donnerait toute la poudre que contiennent les magasins du fort. Ayant avec nous la jolie fille du sergent, nous serions sûrs d'être tués ou faits prisonniers. Si une jeune biche comme elle pouvait courir les bois en compagnie de vieux daims, nous laisserions là les canots, et, en faisant un détour à travers la forêt, nous arriverions au fort avant le jour.

— Partons donc, dit Mabel se levant avec une brusque énergie; je suis jeune, active, habituée à l'exercice, et je ne voudrais pas que votre existence fût exposée à cause de moi.



Mabel Dunham et son oncle Cap conduits par Tête-de-Flèche le Tuscarora.

— Nous sommes disposés à courir deux fois plus de dangers pour rendre service à votre père et à vous. N'est-ce pas votre avis, Eau-Douce?

— Rien ne me coûtera pour lui rendre service, s'écria Jasper; rien ne pourra me déterminer à quitter Mabel Dunham avant de l'avoir remise entre les bras de son père.

— Bien répondu, mon garçon; je me joins à vous de cœur et d'âme. Ce n'est pas la première fois que je conduis des jeunes filles dans le désert, et il n'est jamais arrivé malheur qu'à une seule : ce fut un triste jour sans doute, mais il ne reviendra plus!

Mabel regarda tour à tour ses deux protecteurs, et ses beaux yeux se remplirent de larmes. Elle leur tendit la main avec effusion et leur dit d'un voix émue :

— Je n'ai pas le droit de vous exposer pour moi; Dieu vous récompenserait de votre dévouement, mais il ne faut pas néanmoins affronter pour moi des dangers inutiles. Je puis marcher longtemps; j'ai souvent fait plusieurs milles pour satisfaire mes caprices d'enfant. Pourquoi ne pas employer mes forces quand il s'agit de sauver ma vie et la vôtre?

— Brave fille, dit l'Eclaireur, qui n'abandonna la main qu'il tenait que lorsque Mabel la retira par un mouvement de pudeur naturelle; nous avons de la rudesse dans les bois, mais la vue d'une douce colombe comme vous, Mabel, fait renaître les émotions de notre jeunesse, et nous améliore pour le reste de nos jours. J'ose affirmer que Jasper pense comme moi, car sur l'Ontario ou dans les bois, il y a peu de femmes telles que vous pour adoucir nos cœurs et réveiller en nous l'amour de nos semblables. Parlez, Jasper, n'est-ce pas la vérité?

— Je doute qu'il y ait, n'importe où, des femmes comme Mabel, répondit le jeune homme avec un air de sincérité plus éloquent encore que ses paroles. On chercherait en vain sa pareille, non-seulement dans les bois et sur les lacs, mais encore au milieu des villes.

— Quittons les canots, interrompit précipitamment Mabel, je ne me sens pas en sûreté ici.

— C'est impossible, il faudrait faire plus de vingt milles dans les ténèbres, au milieu des broussailles, des racines et des marécages. Nous laisserions de larges traces, et nous pourrions avoir à combattre avant d'arriver au fort. Attendons le Mohican.

La résolution du Guide paraissant inébranlable, on ne lui fit plus d'objection. Toute la bande se divisa en groupes. Tête-de-Flèche et Rosée-de-Juin se placèrent à l'écart sous les buissons, et causèrent entre eux à voix basse. L'homme parlait d'un ton sévère, et sa compagne lui répondait avec cette humilité qui caractérise la condition dégradée des femmes sauvages. Le guide et Cap occupaient un canot et s'entretenaient de leurs différentes aventures de terre et de mer. Jasper et Mabel, assis dans l'autre, devenaient plus intimes en une heure qu'ils ne l'auraient été au bout d'un an en d'autres circonstances. Malgré la crainte d'une attaque, le temps s'écoulait avec rapidité, et les jeunes gens surtout furent étonnés lorsque Cap leur apprit combien avait duré leur conversation.

— Si seulement on pouvait fumer, fit observer le vieux marin, ce logement serait assez commode.

— La fumée du tabac nous trahirait: et à quoi nous auraient servi de prendre des précautions contre les yeux des Mingos, si nous nous révélions à leur odorat? Comprimez vos appétits; habituez-vous à la patience, imitez les peaux rouges, qui passeraient jusqu'à huit jours sans manger pour conquérir une seule chevelure.

— N'entendez-vous rien, Jasper? c'est le Serpent qui arrive. Voyons si le Mohican a meilleure vue qu'un batelier.

Chingachgook s'avançait avec la plus grande précaution, en se glissant dans les buissons et en regardant par intervalles derrière lui.

— Le Serpent voit les coquins, murmura le guide. Aussi vrai que je suis un blanc et un chrétien, ils ont mordu à l'hameçon et dressé une embuscade à la fumée. Il termina sa phrase par un rire joyeux, mais toujours muet, et poussa Cap avec le coude pour l'engager à suivre les mouvements du Mohican. Celui-ci resta un moment en observation sur un rocher d'où il descendit précipitamment, comme s'il eût été inquiété par quelque soudaine apparition. Il entra dans l'eau et promena les yeux sur tous les endroits où les canots pouvaient être cachés.

— Appelez-le, murmura Jasper, ou il ne pourra nous découvrir.

— Pas encore, mon garçon; rien ne presse. Soyez-en sûr, sans cela le Serpent irait à plat ventre. Que le Seigneur nous aide et nous enseigne la sagesse! Je crois que Chingachgook lui-même, dont l'œil est aussi sûr que l'œil d'un limier, ne trouvera pas notre cachette.

Cette assertion était inexacte; car l'Indien, après avoir dépassé le bosquet artificiel, se retourna tout à coup, regarda attentivement les branches transplantées, et, les écartant avec soin, il parut au milieu de ses compagnons.

— Les Mingos sont là? lui dit l'Eclaireur.

— Les Iroquois, répliqua gravement le chef.

— Iroquois, Mingos, Mengwes, ou démons, c'est toujours la même chose. Allons, chef, approchez-vous de moi, et causons raisonnablement.

Les deux amis se mirent à l'écart et s'entretinrent longtemps dans la langue des Delawares. A la fin de la conférence, l'Eclaireur traduisit aux autres blancs la narration du Mohican. Les ennemis, au nombre de quinze, se dirigeaient vers le fort; quand ils avaient aperçu la fumée du feu allumé par Jasper, ils étaient immédiatement retournés sur leurs pas, et Chingachgook, qui les suivait, avait été obligé de se cacher à la hâte sous la berge de la rivière. Par bonheur pour lui, les Indiens, occupés de leur découverte, n'avaient pas examiné aussi attentivement que d'habitude les signes de la forêt. Ils s'étaient dirigés vers la fumée avec la plus grande célérité, mais sans oublier de marcher dans les pas les uns des autres. Du haut d'un rocher Chingachgook les avait vus rôder autour du feu, mais il paraît qu'ils n'avaient pas été dupes de l'artifice. Après avoir examiné la place assez sommairement, ils s'étaient séparés. La moitié s'était enfoncée dans les bois; les autres avaient suivi les pas de Jasper, et s'acheminaient vers les embarcations.

— Mettons-nous en route, dit Jasper; le courant est rapide, et en nous servant de nos rames avec vigueur, nous serons bientôt hors de la portée de ces misérables.

— Et cette pauvre fleur qui est née dans les villes doit-elle se dessécher dans la forêt? demanda l'Eclaireur, dont le langage poétique se ressentait parfois de ses longs rapports avec les Delawares.

— Plutôt mourir! répondit le jeune homme avec ardeur; allons, Mabel et Rosée-de-Juin s'étendront au fond des canots tandis que nous resterons debout pour ramer et pour combattre.

— Vous êtes un habile batelier, Eau-Douce, j'en conviens; mais vous ne sauriez échapper aux Mingos; leurs balles vont plus vite que vos rames.

— Il est de notre devoir d'affronter tout péril pour tenir notre promesse envers un père.

— Il n'est pas de notre devoir d'oublier la prudence.

— La prudence doit-elle jamais faire oublier le courage?

L'Eclaireur était debout sur le rivage, appuyé sur sa carabine, dont la crosse reposait sur le gravier. Il avait les deux mains jointes sur le canon, à la hauteur de ses épaules. L'insulte imméritée de Jasper ne le fit changer ni d'attitude ni de visage; seulement ses doigts se crispèrent convulsivement sur le canon de son arme.

— Vous êtes jeune, et vous avez la tête chaude, dit-il avec une dignité où perçait le sentiment de sa supériorité morale; mais j'ai passé ma vie au milieu des dangers, et l'impatience que vous témoignez ne triomphera pas de mon expérience. Je ne répondrai pas à vos injures par des injures, car je sais que vous êtes solide au poste; mais prenez conseil d'un homme qui a lutté contre les Mingos quand vous étiez encore enfant, et apprenez qu'on déjoue plus facilement leurs artifices par la prudence que par une folle témérité.



La Rosée-de-Juin, femme de Tête-de-Flèche.

— Je vous demande pardon, dit Jasper repentant en serrant la main que l'Eclaireur ne lui refusa pas. Je vous demande humblement pardon. J'ai eu tort de médire d'un homme dont le cœur est aussi inébranlable que les rochers des bords du lac.

Les joues du guide se colorèrent, et l'air solennel qu'il avait pris fit place à l'expression de simplicité qu'il avait habituellement. Il répondit à l'étreinte de son jeune ami aussi cordialement que s'il n'y eût eu entre eux aucune altercation, et ses yeux un moment assombris rayonnèrent de nouveau de la douce flamme d'une bienveillance naturelle.

— C'est bien, Jasper, répondit-il en riant; je ne veux de mal à personne. J'ai le caractère d'un blanc et d'un chrétien. L'affaire ne se serait pas passée ainsi si vous aviez apostrophé le Serpent, car il est Delaware, et les habitudes de sa race...

En ce moment Mabel, qui fixait les yeux sur la campagne par une ouverture pratiquée entre les broussailles, toucha l'épaule de l'Eclaireur avec une ligne de pêche qu'elle tenait à la main. Il se pencha aussitôt pour examiner ce qui se passait, et murmura à Jasper :

— Voici les Mingos! à vos armes, mes amis; mais soyez aussi immobiles que des arbres morts.

Jasper s'avança rapidement mais sans bruit vers le canot, et employa une douce violence pour décider Mabel à se cacher presque entièrement au fond de l'embarcation; mais il ne put obtenir d'elle qu'elle baissât la tête, au lieu d'épier l'approche de l'ennemi. Il se mit à ses côtés, arma sa carabine, et se tint prêt à faire feu. Tête-de-Flèche et Chingachgook rampèrent comme des serpents sous les broussailles, et s'y placèrent à l'affût. Rosée-de-Juin pencha la tête entre ses genoux, la couvrit avec sa robe de calicot, et demeura passive et immobile. Cap ôta ses pistolets de sa ceinture; mais il semblait indécis sur le parti qu'il avait à prendre. Quant à l'Eclaireur, il ne bougea pas. Il avait déjà pris une position favorable dans laquelle il pouvait faire un feu meurtrier à travers les feuilles, et il avait trop de résolution pour se déconcerter dans ce moment critique.

La situation était réellement alarmante. A l'instant où Mabel avait touché l'épaule de son guide, trois Iroquois venaient de se mettre à l'eau pour examiner la rivière. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, couverts de leurs peintures de guerre et armés pour une expédition. Il était évident qu'ils hésitaient sur le choix de la route à suivre. L'un regardait en aval, l'autre en amont, et le troisième indiquait du doigt la rive opposée.

CHAPITRE V.

Les fugitifs ne pouvaient connaître les intentions de leurs adversaires que par leurs gestes, et les mouvements brusques auxquels ils se livraient dans l'excès de leur désappointement. Il était certain qu'une partie de la bande avait continué sa route, et que le stratagème du feu n'avait pas réussi; mais les trois sauvages qui côtoyaient l'Oswego étaient seuls plus dangereux que tous leurs compagnons.

— Préparons-nous, murmura l'Eclaireur à l'oreille de ses amis; ils ne sont que trois, et nous sommes cinq dont quatre hommes bien déterminés. Eau-Douce, chargez-vous de ce sacripant qui est peint en squelette; Chingachgook, je vous recommande le chef, tandis que Tête-de-Flèche surveillera le plus jeune. Qu'il n'y ait point d'erreur, car il serait inutile d'envoyer deux balles dans le même corps. Je me tiendrai moi-même en réserve dans le cas où l'un de vous manquerait son coup. Ne faites feu qu'à mon commandement. Puisque tout le reste de ces scélérats est encore près d'ici, il importe d'éviter les explosions. Jasper, si nous sommes attaqués par derrière, emmenez la fille du sergent dans le canot, et ramez vers le fort à la grâce de Dieu.

Dès que ces instructions eurent été données, l'approche de l'ennemi rendit le plus profond silence nécessaire. Les trois Iroquois suivaient à gué la rivière, mais le frôlement des feuilles et le craquement des branchages annonçaient qu'ils avaient des camarades sur le rivage. Arrivé à l'endroit où les fugitifs étaient postés, le trio qui marchait



Jasper Eau-Douce.

dans l'eau dut faire un détour, à cause des buissons artificiels qui prolongeaient la berge. Il aperçut alors la bande restée à terre, et les deux troupes, s'arrêtant d'un commun accord, se parlèrent par-dessus la tête de ceux qui étaient cachés. Nos voyageurs n'étaient abrités que par des branches si flexibles, qu'elles cédaient au moindre courant d'air; mais les feuillages rapportés étaient artistement mêlés aux autres, et les regards qu'échangeaient entre eux les deux troupes de sauvages ne s'abaissaient point au niveau des buissons. La hardiesse même de l'expédient détourna tous les soupçons.

Les Indiens se parlèrent avec animation dans un dialecte que comprenait l'Eclaireur, et dont Jasper lui-même savait quelques mots.

— L'eau a effacé la trace, dit l'un des sauvages ; un chien de chasse anglais même ne pourrait la retrouver.

— Les visages pâles sont partis dans leurs canots, répondit un Iroquois du haut de la berge.

— C'est impossible, nos guerriers les attendent et leurs carabines sont sûres.

Le guide échangea avec Jasper un coup d'œil significatif, et serra les dents pour étouffer le bruit de sa respiration.

— Que mes jeunes gens regardent avec des yeux d'aigle, dit le chef des sauvages qui suivaient l'Oswego. Il y a toute une lune que nous sommes sur le sentier de la guerre, et nous n'avons conquis qu'une chevelure. Il y a une jeune fille parmi les étrangers, et quelques-uns de nos braves manquent de femmes.

Ces paroles furent heureusement perdues pour Mabel ; mais le front de Jasper se rembrunit, et son visage fut coloré par une sourde irritation. Les sauvages cessèrent cet entretien, et les voyageurs cachés entendirent le bruit de la marche lente de ceux qui longeaient la berge, et qui écartaient les buissons pour passer. Le groupe qui marchait à gué demeura encore quelques minutes à la même place.

Les yeux des Iroquois étincelaient sur leurs visages bigarrés comme des charbons ardents. Cependant le redoutable trio finit par s'éloigner, et le guide, respirant plus librement, ouvrit la bouche pour donner carrière à l'hilarité muette qui était un des traits caractéristiques de ce singulier personnage. Les voyageurs se croyaient sauvés, mais leur joie était prématurée, car le dernier de la bande, jetant un regard en arrière, s'arrêta tout à coup, comme s'il eût remarqué quelque chose de suspect dans la disposition des buissons.

Par bonheur, celui qui donnait ces signes alarmants de méfiance était encore jeune et avait à faire sa réputation. Son âge lui commandait la discrétion et la modestie ; il craignait de s'exposer au ridicule s'il était l'auteur d'une fausse alerte. Sans rappeler ses compagnons, il retourna sur ses pas, et s'approcha doucement des buissons. L'ardeur du soleil avait desséché quelques feuilles des arbustes rapportés, et cette légère infraction aux lois de la nature avait suffi pour attirer l'attention de l'Indien.

Il était partagé entre la crainte de se tromper et l'espoir d'obtenir une gloire sans partage. Il avait des éloges à recueillir ou des sarcasmes à mériter, et pour atteindre son but, il laissa ses compagnons partir avant de commencer son investigation. Il prit ensuite les feuilles dans sa main, mais les changements produits par la chaleur sur des plantes qui trempaient dans l'eau étaient si peu sensibles qu'il crut d'abord s'être trompé. Pour éclaircir son incertitude, il écarta les rameaux, et fit un pas dans la cachette, où il trouva les voyageurs immobiles comme des statues. Il tressaillit; ses yeux sortirent de leurs orbites, et il allait pousser un cri, lorsque le tomahawk du Gros-Serpent s'abattit sur sa tête rasée. L'Iroquois agita convulsivement les bras, se renversa en arrière et tomba à l'eau. Le Mohican fit un effort énergique pour s'emparer de lui, afin de le scalper ; mais un courant rapide entraîna le jeune sauvage, dont les membres se tordaient dans les dernières angoisses de l'agonie, et les flots furent souillés d'une large teinte de sang.

Tout cela se passa en moins d'une minute, et l'événement fut si imprévu, que des hommes moins exercés à la guerre des bois n'auraient su comment y faire face.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit Jasper en écartant les broussailles. Imitez-moi, maître Cap, si vous voulez sauver votre nièce ; et vous, Mabel, étendez-vous dans le canot de tout votre long.

Aussitôt, saisissant l'avant de l'embarcation, il la traîna, avec l'assistance de Cap, pour la conduire un peu plus loin. Pendant ce temps, le Mohican sautait sur la grève et disparaissait dans la forêt. L'Eclaireur se mit à haler sa propre embarcation, où se trouvaient Tête-de-Flèche et Rosée-de-Juin ; mais au bout de quelques instants, il s'aperçut que la charge avait brusquement diminué, et que le couple indien s'était enfui. La pensée d'une trahison lui vint à l'esprit, mais il n'eut pas le temps de s'y arrêter, car les clameurs qui s'élevèrent lui apprirent que les sauvages avaient retrouvé le cadavre ensanglanté de leur infortuné camarade. Bientôt il entendit un coup de feu, et vit Jasper, debout à l'arrière du canot, qui essayait de traverser la rivière en pagayant de toutes ses forces. Cap le secondait avec ardeur.

Habitué à toutes les vicissitudes des escarmouches de la frontière, le guide jugea la situation d'un coup d'œil, et trouva immédiatement un expédient. Il poussa son canot au large, et commença à traverser lui-même l'Oswégo ; mais, se trouvant beaucoup plus bas que ses compagnons, il devenait le point de mire de ses farouches antagonistes.

— Remontez le courant, Jasper, cria-t-il en ramant avec vigueur, et allez aborder sur l'autre rive entre ses bosquets d'aunes. Ne songez qu'à sauver la fille du sergent, le Serpent et moi nous nous chargerons de ces gredins d'Iroquois.

Jasper brandit sa pagaye pour indiquer qu'il avait compris ; cependant les coups de fusil se succédaient rapidement, tous dirigés sur l'individu qui occupait seul l'embarcation la plus proche.

— Déchargez vos carabines comme des imbéciles que vous êtes, dit l'Eclaireur qui avait acquis dans l'isolement des bois l'habitude du monologue. Le but est trop mobile pour que vous puissiez l'atteindre, et chaque seconde vous en sépare davantage. Je ne vous déferai pas comme un Delaware ou un Mohican, car j'agis en homme blanc et non en Indien ; et il est indigne d'un soldat chrétien de pousser des cris dans la bataille ; mais je puis dire ici, à part moi, que vous tirez votre poudre aux moineaux.

En ce moment même une balle lui effleura la tempe droite et lui enleva une mèche de cheveux.

— Bien visé, reprit-il en secouant la tête ; mais le plomb qui manque son but d'un pouce est aussi inutile que celui qui reste dans le canon. Bravo, Jasper ! il faut sauver la jolie fille du sergent, dussions-nous y perdre nos chevelures.

Jasper et Cap étaient sur le point d'atterrir à l'endroit indiqué. Le vieux marin faisait bravement son devoir ; il était stimulé par l'attachement sincère qu'il portait à sa nièce et par le désir assez prononcé de sa propre conservation. D'ailleurs il se trouvait sur son élément, et avait déjà vu le feu, quoiqu'il fît son apprentissage de la guerre des bois. Après quelques nouveaux coups de pagaye, le canot pénétra sous les buissons, et les trois fugitifs furent momentanément en sûreté.

La position de l'Eclaireur était loin d'être aussi favorable. Malgré ses efforts, la violence du courant le faisait dériver, et le rapprochait de ses ennemis, qui étaient tous descendus sur la rive pour le mieux ajuster. Les mouvements rapides qu'il imprimait à son embarcation n'étaient plus suffisants pour le protéger ; car ses adversaires, accoutumés à tuer le daim bondissant, savaient adapter le tir aux circonstances. Heureusement ils étaient obligés de remonter sur la berge pour recharger leurs armes, ce qui donnait à l'Eclaireur quelques instants de répit ; mais un nouveau danger se présenta à l'improviste. On se rappelle que les sauvages avaient fait mention dans leur courte conférence d'un détachement laissé en embuscade. Ce détachement s'était judicieusement posté sur un endroit où l'Oswego tourbillonnait au milieu des rochers et des bas-fonds. L'Eclaireur comprit que, s'il s'engageait dans cette partie de la rivière, dont le courant était irrésistible, il était perdu sans ressource. Comme tous ses ennemis étaient sur la rive orientale, il essaya de gagner la rive opposée ; mais les tentatives qu'il faisait pour triompher du courant ralentissaient l'allure de son embarcation, et le rendaient par conséquent plus facile à atteindre. Dans cette extrémité, il prit une résolution avec son sang-froid et sa promptitude ordinaires. Il saisit son carnier et sa carabine, sauta sur un bas-fond, et se dirigea de rocher en rocher vers le bord occidental. Le canot, emporté par le courant furieux, tourbillonna au milieu des vagues écumeuses en s'emplissant et se vidant tour à tour, et fut enfin jeté à quelques pieds du bas-fond où les Iroquois étaient embusqués.

L'Eclaireur n'était pas encore hors de danger. Son audace et sa présence d'esprit, qualités si admirées par les Indiens, les tinrent quelques minutes en suspens ; mais la soif de la vengeance, le désir de conquérir un précieux trophée effacèrent bientôt ce sentiment passager. Ils recommencèrent le feu ; les balles sifflèrent autour de la tête du fugitif au milieu du rugissement des eaux. Il poursuivit toutefois sa route comme si sa vie eût été protégée par un charme, car ses grossiers vêtements furent percés à plusieurs reprises sans que sa peau fût entamée. Comme il avait parfois de l'eau jusqu'à la poitrine, et qu'il tenait en l'air sa carabine et ses munitions, il ne tarda pas à se fatiguer. Il s'estima heureux de trouver une large pierre qui s'élevait au-dessus de la rivière. Il y plaça sa poudrière, et s'embusqua lui-même derrière pour être à l'abri des coups de l'ennemi. La rive occidentale n'était qu'à cinquante pieds de distance ; mais la couleur sombre des flots prouvait que cet intervalle était trop profond pour être traversé autrement qu'à la nage.

Les Indiens cessèrent momentanément leur feu, se réunirent autour du canot, et ayant retrouvé les pagayes ils se mirent en devoir de traverser l'Oswégo.

— L'Eclaireur ! cria une voix qui partait de la rive occidentale.

— Que voulez-vous, Jasper ? prenez courage ; vos amis sont près de vous et pas un seul Mingo ne passera la rivière sans être puni de son audace. Laissez votre carabine sur le rocher et nagez jusqu'à nous avant que les coquins ne mettent la barque à flot.

— Un véritable homme des bois ne quitte jamais son arme tant qu'il a de la poudre dans sa corne et une balle dans son sac. Je n'ai pas tiré la détente d'aujourd'hui, Eau-Douce, et je ne voudrais pas me séparer de ces reptiles sans leur laisser des marques de souvenir. Un peu d'eau ne fera pas de mal à mes jambes, et j'aperçois parmi les Iroquois l'infâme Tête-de-Flèche, auquel je veux envoyer le salaire qu'il a mérité. Vous n'allez point, je l'espère, laisser la fille du sergent à portée des balles ?

— Elle est en sûreté cachée dans un tronc d'arbre creux, dont la fente est masquée par des ronces ; mais il importe de tenir la rivière entre nous et l'ennemi.

— Comptez pour cela sur moi, Jasper ; on sait que mon tueur de daims manque rarement son coup.

— Oui, mais pour combattre avec votre habileté ordinaire il faudrait que vous fussiez sur terre. Si vous aviez notre canot, ne pourriez-vous passer sur cette rive sans mouiller votre carabine ?

— L'aigle peut-il voler ? répondit l'Eclaireur en riant à sa manière. Mais voilà le feu qui recommence, et il serait imprudent de vous exposer sur l'eau.

— Je peux m'en dispenser, reprit Jasper; maître Cap est remonté jusqu'à l'embarcation : il va jeter une branche d'arbre, et si elle est portée jusqu'à vous par le courant, il lâchera ensuite le canot. Dans le cas où vous ne le saisiriez pas au passage, il y a un remous qui me le ramènera.

Jasper parlait encore lorsque la branche flottante se montra sur l'eau. La rapidité toujours croissante du courant la porta du côté de l'Eclaireur, qui s'en empara et l'éleva en l'air en signe de succès. Cap comprit le signal et lança le canot avec l'intelligence et la précision d'un marin expérimenté.

— Cette invention est digne d'un homme des frontières, dit le guide en posant la main sur le plat-bord de l'embarcation. A présent que les Mingos se hâtent d'armer leurs carabines, car ils n'auront pas longtemps la chance de tirer sur un homme sans abri.

— Poussez le canot obliquement, et sautez-y quand il s'écartera du rocher sur lequel vous êtes.

Le guide suivit ce conseil : le frêle esquif franchit le chenal et fut retenu à terre par Jasper. Après l'avoir mis en sûreté, les deux amis se donnèrent une poignée de main, comme s'ils s'étaient revus après une longue séparation.

— Maintenant, Jasper, nous verrons si les Iroquois oseront passer l'Oswégo sous le feu de mon tueur de daims. Vous savez peut-être mieux manier la rame que la carabine; mais vous avez le cœur intrépide et la main ferme : ce sont deux précieuses qualités dans un combat.

— Mabel me trouvera entre elle et ses ennemis, dit Jasper avec calme.

— Oui ! oui ! il faut sauver la fille du sergent. Je vous aime pour vous-même, mon garçon; mais je vous aime encore davantage parce que vous pensez à une créature si faible dans un moment où vous avez besoin de toute votre énergie. Voyez, voilà trois sauvages qui entrent dans le canot : ils s'imaginent sans doute que nous sommes en fuite, autrement ils ne montreraient pas tant de témérité.

Comme le disait l'Eclaireur, il y avait dans le canot trois guerriers : deux agenouillés et prêts à faire feu; le troisième, debout à l'arrière pour manœuvrer la pagaye.

— Faut-il tirer? demanda Jasper tremblant d'impatience d'engager l'action.

— Pas encore. Ils ne sont que trois, et si maître Cap sait se servir des joujoux qu'il porte à sa ceinture, nous pouvons même les laisser débarquer.

— Mais Mabel?

— Ne craignez rien pour elle : elle est en sûreté dans son arbre creux, si vous avez eu soin d'effacer vos empreintes aux environs. Elle pourrait y passer un mois entier sans avoir rien à craindre des Mingos.

— On n'est jamais sûr de rien : je voudrais la voir plus près de nous.

— Pourquoi, Eau-Douce? Pour exposer aux balles sa jolie petite tête et son jeune cœur qui palpite. Non ! non ! elle est mieux où elle est, parce qu'elle est plus en sûreté.

— Pourtant, nous nous croyions bien cachés, et nous avons été découverts.

— L'Iroquois a payé cher sa curiosité, et ses infâmes camarades vont apprendre à leur tour...

Le guide cessa de parler, car on entendit en cet instant la détonation aiguë d'une carabine. L'Indien placé à l'arrière du canot fit un bond en l'air et tomba dans l'eau sa pagaye à la main. Une guirlande de fumée s'échappa des buissons de la rive orientale et se confondit bientôt avec l'atmosphère.

— C'est le Serpent qui siffle ! s'écria l'Eclaireur avec transport; jamais cœur plus loyal n'a battu dans la poitrine d'un Delaware ! Je suis fâché qu'il soit intervenu; mais il ne pouvait connaître nos moyens de défense.

Dès que le canot eut perdu celui qui le dirigeait, il fut entraîné par le courant : incapables d'en maîtriser la violence, les deux sauvages qui restaient promenaient autour d'eux des regards effarés. Leur position, heureusement pour Chingachgook, attira l'attention de la plupart des Iroquois. Portée vers des tourbillons, l'embarcation pivotait sur son centre avec une effrayante rapidité, et les deux sauvages étendus au fond faisaient des efforts surhumains pour la maintenir en équilibre. Elle ne tarda pas à donner sur une roche et à chavirer : les deux guerriers tombèrent à l'eau; leurs armes furent entraînées par les flots; mais eux-mêmes se mirent en devoir de regagner à la nage la rive où leur bande était campée.

— A nous, maintenant! s'écria Jasper en voyant par intervalles les deux Iroquois montrer tout leur corps hors de l'eau dans les endroits peu profonds.

L'impatient jeune homme fit feu tout en parlant; mais ce fut une balle perdue, et les deux fugitifs agitèrent les bras en signe de dédain. L'Eclaireur ne tira pas.

— Je ne verse pas le sang inutilement, dit-il. Je réserve pour une bonne occasion ma balle recouverte d'une bourre de cuir. Je n'aime pas les Mingos, comme de juste, ayant longtemps fraternisé avec les Delawares, leurs mortels ennemis; mais jamais je ne vise un de ces mécréants sans qu'il me soit démontré que sa mort est nécessaire. Jamais je n'ai tué un daim en pure perte; et quiconque vivra seul avec Dieu dans le désert reconnaîtra la justesse de mes opinions. La vie d'un homme nous suffit actuellement; il faut attendre que mon tueur de daims puisse s'utiliser au service du Gros-Serpent, qui a mal à propos décélé sa cachette aux sauvages. Par le ciel ! en voici un qui se glisse le long de la berge, comme un conscrit de la garnison qui chercherait à tirer un écureuil.

L'Eclaireur désignait du doigt un jeune guerrier qui, brûlant du désir de se distinguer, s'était acheminé à pas de loup où s'était tapi Chingachgook. Celui-ci n'était pas visible de la côte occidentale, mais il paraissait certain que l'Iroquois l'apercevait, car il faisait ses préparatifs pour lui envoyer un coup de fusil.

— Le Serpent doit être de ce côté, dit le guide sans perdre un instant de vue le jeune guerrier. Que peut-il faire? Comment se laisse-t-il approcher par un satané Mingo?

— Voyez, interrompit Jasper, voici le corps de l'Indien que le Delaware a tué ! Il a été poussé sur un rocher, et l'on distingue son visage.

— Cela n'a rien d'étonnant, mon garçon. Le corps humain ne vaut guère mieux qu'une bûche de bois flotté, lorsque ses narines ont cessé d'aspirer l'air. Cet Iroquois ne fera jamais de mal à personne; mais son camarade se dispose là-bas à scalper mon meilleur et mon plus fidèle ami.

Le guide s'interrompit brusquement, leva avec une admirable précision sa carabine, qui était d'une longueur inusitée, et fit feu dès qu'il eut épaulé. L'Iroquois embusqué sur la rive opposée ajustait Chingachgook, lorsque la balle du tueur de daims lui arriva. Sa carabine partit en l'air, et lui-même tomba au milieu des broussailles, mort ou grièvement blessé.

Le guide laissa tomber à terre la crosse de sa carabine, et se mit à la recharger avec soin en murmurant :

— Le misérable l'a voulu! Chingachgook et moi nous nous connaissons depuis l'enfance. Nous avons combattu ensemble sur le lac Horican, la Mohawk, l'Ontario, et sur les bords de toutes les rivières qui coulent entre ce pays et les possessions françaises. Cet Iroquois a eu tort de croire que je verrais de sang-froid mon vieil ami menacé d'être tué dans une embuscade.

— Nous avons rendu au Serpent service pour service. Nos ennemis sont inquiets et se retirent derrière les arbres, maintenant qu'ils voient que nous pouvons les atteindre d'une rive à l'autre.

— Ce n'est pas difficile, Jasper : interrogez les soldats du 60ᵉ régiment, tous vous diront que mon tueur de daims en a fait bien d'autres, et dans des circonstances où les balles pleuvaient comme la grêle. Le coup n'a rien d'extraordinaire, et le sauvage se l'est attiré.

— Est-ce un chien ou un daim qui nage vers nous?

L'Eclaireur tressaillit, car un être animé dont la tête était cachée par un monceau de feuilles traversait en ce moment la rivière. Les observateurs crurent reconnaître un homme et un Indien; mais il était si bien caché qu'il était presque impossible de distinguer ses traits.

— C'est quelque diablerie sauvage, dit le guide; mais la franchise chrétienne sait déjouer l'astuce des païens... Par le ciel! ajouta-t-il en riant aux larmes, c'est le Gros-Serpent : il a attaché des broussailles sur sa tête; il a mis sa corne à poudre en haut du fagot, et lié sa carabine à la pièce de bois qu'il pousse devant lui. Ah ! que de fois nous avons joué de pareils tours à la barbe des Mingos sanguinaires, dans les environs de la forteresse de Tideronga!

— Peut-être n'est-ce pas le Serpent, dit Jasper; je ne reconnais pas sa figure.

— Sa figure ! est-ce qu'on fait attention aux traits d'un Indien. C'est la peinture qu'il faut examiner, et les Delawares seuls portent ce genre d'ornements. Chaque tribu a ses couleurs, comme les Anglais ont la croix de Saint-Georges, et les Français leurs nappes blanches fleurdelisées. Ensuite, regardez l'œil, Eau-Douce; c'est bien l'œil étincelant d'un chef, et pourtant, tout féroce qu'il se montre dans le combat, j'en ai vu tomber les larmes comme la pluie! Il y a une âme sous cette peau rouge, soyez-en sûr, quoique cette âme ait des qualités différentes des nôtres.

— On n'en doute pas quand on connaît le chef mohican.

— Je le sais, repartit fièrement le guide, car j'ai partagé avec lui la joie et la douleur. Mais silence ! il a l'oreille fine; n'offensons pas sa modestie. Il n'aime pas qu'on le vante, quoiqu'il soit disposé à se vanter lui-même si jamais on l'attache au poteau.

Le Serpent aborda auprès de ses deux camarades, dont il avait dû connaître exactement la position avant de quitter la rive orientale. En sortant de l'eau, il se secoua comme un barbet, et fit entendre l'exclamation habituelle des Indiens : — Hugh!

CHAPITRE VI.

Dès que le chef fut débarqué, l'Eclaireur lui adressa la parole en langue delaware.

— Est-il raisonnable, lui dit-il d'un ton de reproche, d'attaquer seul une douzaine d'Iroquois? Mon tueur de daims est toujours là sans doute; mais l'Oswego est large, et votre adversaire ne montrait que la tête et les épaules.

— Le Gros-Serpent est un guerrier mohican. Il ne voit que ses en-

nemis quand il marche sur le sentier de la guerre, et ses pères ont frappé les Mingos depuis que les eaux ont commencé à couler.

— Je connais vos vertus, et je les respecte. Personne ne m'entendra reprocher aux peaux rouges de faire ce qui est dans leur caractère; mais la prudence doit s'allier à la valeur. Si les Iroquois n'avaient pas été occupés à regarder leurs camarades dans l'eau, ils se seraient tous mis à vos trousses.

— Qu'est-ce que le Delaware veut faire? s'écria Jasper, qui vit le Serpent rentrer brusquement dans le lit du fleuve. Il n'est pas assez fou pour aller chercher sur l'autre rive ce qu'il peut y avoir oublié.

— Non, certes, dit l'Eclaireur, car il commet rarement une imprudence. Laissons-le agir à sa guise : un soldat du roi boit et jure, et il serait impossible de l'en empêcher. Un gentilhomme aime ses aises, une dame aime ses marabouts, et l'on ne peut y apporter aucun obstacle. De même, et à plus forte raison, il serait inutile de contrarier un Indien dans ses allures.

— Mais quel peut être son but? Il nage vers le cadavre arrêté sur ce rocher. Voudrait-il le scalper?

— C'est son goût, Eau-Douce, son point d'honneur. Nous autres, hommes blancs, serions incapables du mutiler un ennemi mort; mais nous avons d'autres préjugés bizarres. J'ai souvent réfléchi là-dessus dans le silence des bois, et je me suis persuadé que la Providence ne fait rien en vain. Si les Indiens étaient inutiles sur la terre, ils n'auraient pas été créés, et je suppose même qu'en creusant au fond des choses, on découvrirait que les Mingos ont une raison d'être, quoique je ne devine pas laquelle.

— Le Serpent s'expose grandement pour conquérir cette chevelure! il peut nous faire perdre la partie.

— Dans ses idées, Jasper, il est plus glorieux de dépouiller un seul crâne que de laisser un champ de bataille couvert de morts qui conserveraient tous leurs cheveux. J'ai vu un jeune capitaine du soixantième mourir en essayant d'enlever aux Français une pièce d'artillerie : c'était l'honneur qui le lui commandait. J'ai vu un jeune enseigne s'envelopper dans son drapeau et tomber percé de coups. Ces chevelures sont le drapeau de Chingachgook. Il les montrera à ses enfants, s'il en a quelque jour, car maintenant, hélas! il est seul dans le monde, et en lui s'éteindra la vieille race des Mohicans!

En cet instant, un grand cri s'éleva parmi les Iroquois; il fut suivi de l'explosion de leurs carabines, et, dans leur empressement à repousser le Delaware, une douzaine d'entre eux s'élancèrent au milieu des vagues écumantes. Mais le Gros-Serpent, toujours impassible, accomplit sa tâche avec la dextérité que lui donnait une longue habitude. Brandissant ensuite son sanglant trophée, il poussa son redoutable cri de guerre, et pendant plusieurs minutes les arceaux de la forêt retentirent de cris si épouvantables que Mabel courba la tête et que son oncle eut envie de prendre la fuite.

— Ces clameurs surpassent tout ce que j'ai entendu, dit Jasper en se bouchant les oreilles avec horreur.

— C'est la musique des Indiens, répondit le guide avec impassibilité. Ces sons réveillent en eux des instincts féroces et sanguinaires. Ils m'épouvantaient dans ma jeunesse; mais pour moi ils sont aujourd'hui comme le chant de l'émérillon ou de l'oiseau moqueur. Tous les infâmes reptiles qui rampent entre la cataracte et la garnison n'ont plus d'influence sur mes nerfs. Je ne dis pas cela pour me flatter, Jasper; car il faut un cœur bien faible pour y laisser entrer la lâcheté par les oreilles. Les cris sont bons pour alarmer les femmes et les enfants plutôt que nous autres batteurs d'estrades... J'espère que le Serpent est maintenant satisfait, car il revient avec sa chevelure à sa ceinture.

Jasper détourna la tête avec dégoût; mais l'Eclaireur regarda son ami avec l'indifférence d'un homme qui avait pris son parti relativement aux choses de peu d'importance. En s'enfonçant dans un fourré pour y tordre sa jaquette de calicot, le Delaware jeta un coup d'œil de triomphe sur ses compagnons, puis il ne parut plus songer à son récent exploit.

— Jasper, reprit le guide, descendez à la station de maître Cap et demandez-lui de se joindre à nous; nous avons peu de temps pour tenir conseil, et il faut bien l'employer; car, avant qu'il soit peu, les Mingos comploteront notre perte.

Le jeune homme obéit, et au bout de quelques minutes les quatre individus se mirent à délibérer sans perdre de vue leurs ennemis. Le soleil était déjà couché, et le crépuscule d'une basse latitude allait bientôt faire place aux ténèbres d'une nuit qui promettait d'être plus obscure que de coutume. Cette circonstance favorisait les projets des fugitifs; mais elle n'était pas sans danger, en ce qu'elle leur dérobait les mouvements de l'ennemi.

— Le moment est venu, mes amis, dit l'Eclaireur, d'arrêter froidement nos plans pour les exécuter avec promptitude. Dans une heure ces bois seront aussi sombres qu'à minuit, et il faut en profiter pour retourner au fort, si jamais nous devons le revoir. Qu'en dites-vous, maître Cap? Quoique vous ne soyez pas des plus expérimentés en matière de guerre forestière, votre âge vous donne le droit de parler le premier.

— Et ma proche parenté avec Mabel Dunham doit aussi compter pour quelque chose.

— Peut-être : l'affection peut aussi bien venir de notre choix que de la nature. Je ne dirai rien du Serpent, qui depuis longtemps ne songe plus aux femmes; mais Jasper et moi, nous sommes prêts à nous mettre entre les Mingos et la fille du sergent. Est-ce que je dis plus que la vérité, mon garçon?

— Mabel peut compter sur moi jusqu'à la dernière goutte de mon sang, répondit Jasper à voix basse, mais avec animation.

— Eh bien! reprit l'oncle, puisque nous sommes tous d'accord pour la servir, ne discutons pas là-dessus; les actions valent mieux que les paroles. Selon moi, ce que nous avons de mieux à faire est de nous embarquer dès que les vigies des sauvages ne pourront plus nous voir, et de mettre le cap vers le port autant que le vent et la marée le permettront.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, répondit le guide. Nous serons plus exposés dans la rivière qu'en suivant les bois. En outre, nous avons au-dessous de nous des tourbillons que Jasper lui-même ne passerait pas aisément dans l'obscurité. Qu'en dites-vous, jeune homme?

— Je suis de l'avis de maître Cap. Mabel est trop délicate pour voyager à travers les racines d'arbres et les marécages. Quant à moi, je suis plus solide sur l'eau que sur terre.

— Votre opinion a du pour et du contre, mes camarades : le pour, c'est que l'eau ne laisse pas de traces, qu'il va rapidement, et que ses mouvements ne fatigueront point la fille du sergent; mais, d'un autre côté, la rivière n'a d'autre abri que les nuages des cieux. Les tourbillons sont difficiles à passer, et il y a six bons milles par eau d'ici à la garnison. Je suis embarrassé, Jasper, et je ne sais quel parti prendre.

— La route que j'ai indiquée sera la plus sûre, répondit le jeune marin, si nous parvenons à reprendre le canot échoué.

— Nous y parviendrons sans peine quand il fera plus noir, et en somme votre conseil est le meilleur. Si nous n'étions que des hommes, ce serait un vrai plaisir que de jouer à cache-cache avec ces mécréants. Allez donc chercher le canot avec le secours du Serpent, qui est déjà presque nu. Ce sera ôter aux Mingos un de leurs moyens de nuire.

L'Eclaireur, qui ne cherchait ni la gloriole, ni l'effet théâtral, laissa à ses deux amis toute la gloire de l'expédition. Jasper et le Gros-Serpent entrèrent dans l'eau à la nuit close, n'ayant pour armes que leur couteau et le tomahawk du Mohican.

Pendant ce temps le guide fit entrer Mabel et son oncle dans l'embarcation, qu'il retint amarrée en attendant que les deux aventuriers eussent repris possession de leur autre canot.

Jasper et le Serpent atteignirent bientôt des rochers sur lesquels ils avaient pied. Ils marchèrent à gué dans la direction du canot; mais l'obscurité était déjà si profonde que le sens de la vue leur était inutile, et qu'ils n'étaient guidés que par cette espèce d'instinct qui aide l'habitant des bois à trouver son chemin au milieu du labyrinthe de la forêt quand le soleil est couché. Eau-Douce se laissa guider par le Delaware, dont les habitudes se prêtaient à la circonstance; toutefois, il n'était pas facile de se diriger à cette heure au milieu du rugissement des vagues, et d'avoir un souvenir exact des localités. Les deux rives n'étaient reconnaissables qu'à leur masse sombre dont les sommités dentelées se confondaient presque avec les nuages. Les deux aventuriers erraient au hasard, tantôt tombant dans des abîmes, tantôt se retrouvant sur les bas-fonds. Ils savaient seulement que l'embarcation devait être sur la partie la moins profonde des rochers; mais, après l'avoir cherchée en vain pendant un quart d'heure, ils allaient renoncer à leur entreprise quand le Mohican aperçut un être humain presque à la portée de son bras.

— Mingo! murmura-t-il, le Serpent donnera à son frère une leçon d'adresse.

Le jeune marin comprit que l'Iroquois venait dans la même intention que lui-même. Il sentit la nécessité de s'en rapporter entièrement au Mohican, qui s'avança hardiment vers l'étranger.

— Hugh! s'écria celui-ci, le canot est trouvé, mais je n'ai personne pour m'aider. Venez, enlevons-le du rocher.

— Volontiers, répondit Chingachgook, conduisez-nous.

Au milieu du vacarme des eaux, l'étranger ne pouvait reconnaître ni la voix ni l'accent; il mena ses nouveaux compagnons vers le canot et se plaça à l'avant. Le Gros-Serpent se mit au centre et Jasper à l'extrémité opposée; car il était important que la présence d'un visage pâle ne fût pas dévoilée par la conformation de sa tête et par les vêtements qu'il portait encore.

— Levez! dit l'Iroquois du ton sententieux qui était propre à sa race.

Le canot fut enlevé par un triple effort. On le secoua quelques instants pour le vider et on le remit à flot; puis l'Iroquois en prit la direction pour le conduire à la plage orientale. Jasper et le Mohican, en voyant que leur apparition n'avait excité aucune surprise, avaient deviné qu'il y avait d'autres sauvages sur les rochers; des hommes moins déterminés se seraient préoccupés du danger qu'ils couraient en s'aventurant au milieu de leurs adversaires; mais ces braves habitants des frontières, inaccessibles à la crainte et accoutumés aux hasards, comprenaient l'importance de s'emparer du bateau ou du moins de ne pas le laisser entre des mains ennemies. Jasper avait tiré son couteau et se disposait à percer au besoin les flancs d'écorce de la barque. Quant à Chingachgook, il leva plusieurs fois son tomahawk pour le

laisser retomber sur la tête de son voisin trop confiant; mais il s'arrêta, de peur que le dernier cri du mourant ne donnât l'éveil à ses complices. Pendant ces instants d'indécision, le canot se trouva brusquement entouré de quatre autres sauvages. Après avoir exprimé leur satisfaction par les exclamations ordinaires, ils prirent à la hâte possession du canot et le poussèrent vers la rive pour aller chercher les pagayes et prendre trois ou quatre guerriers qui s'y trouvaient avec leurs carabines et leurs boîtes à poudre. On ne tarda pas à débarquer; le chef de la bande prit la parole et tous l'écoutèrent avec la déférence qui lui était due, et que les Indiens accordent toujours au rang, au mérite ou à l'expérience. Comme ils tournaient le dos à l'embarcation, ils ne voyaient pas Jasper, qui était d'ailleurs dépouillé de sa veste et de sa chemise, et que ses formes ne pouvaient déceler dans les ténèbres; mais Chingachgook était au milieu de ses plus mortels ennemis et pouvait à peine bouger sans les toucher. Néanmoins il demeurait immobile, prêt à s'enfuir ou à frapper selon les circonstances, et il attendait le moment d'agir avec l'indomptable patience d'un Indien.

— Que mes jeunes hommes prennent leurs armes, dit le chef iroquois, qu'ils les mettent dans le canot, que deux d'entre eux conduiront pendant que les autres traverseront à la nage.

Les Indiens obéirent tranquillement, laissant à l'arrière Jasper, et à l'avant l'Iroquois qui avait découvert le canot. Chingachgook plongea si profondément que les autres passèrent sans l'apercevoir. Le clapotement des eaux, l'agitation des bras, les paroles échangées par intervalles, annoncèrent bientôt que quatre guerriers traversaient l'Oswego. Dès qu'il se fut assuré du fait, le Delaware reprit sa position au centre du canot. Un homme moins habitué à réprimer ses passions aurait agi immédiatement; mais, par un excès de prudence, Chingachgook laissa l'Indien placé à l'avant pousser l'embarcation au large, et tous trois nagèrent dans la direction de la rive occidentale. Toutefois, au lieu d'aider le canot à franchir le courant rapide, Jasper et le Mohican en ralentirent la marche et le firent dériver adroitement. L'Iroquois s'imagina d'abord que l'impétuosité du courant l'entraînait malgré lui; mais il finit par découvrir la vérité, et cette seconde nature qui résulte de l'habitude lui révéla dès lors qu'il était seul avec deux ennemis. Il sauta à la gorge de Chingachgook, et les deux Indiens, abandonnant le canot, se saisirent l'un l'autre comme des tigres. Au milieu de l'horreur de cette sombre nuit, dans un élément aussi agité, ils parurent tout oublier, à l'exception de leur animosité farouche et de leur désir mutuel de victoire.

Jasper était resté maître du canot qui volait comme une plume, poussé avec violence en travers par les deux combattants; le premier mouvement du jeune homme fut de nager au secours du Mohican, dont il entendait la respiration entrecoupée; mais la nécessité de s'emparer du bateau se présenta à lui avec une nouvelle force, et il ne voulut pas sacrifier tous ses compagnons en essayant d'en sauver un seul. Il se dirigea donc à la hâte vers la rive occidentale, l'atteignit aisément, et, après de courtes perquisitions, il retrouva ses habits et sa compagnie, à laquelle il raconta ce qui s'était passé.

Aux explications de Jasper succéda un profond silence, et chacun écouta attentivement dans l'espoir de recueillir quelques indices des résultats de l'effroyable lutte qui continuait au sein des ondes. Comme la tactique des Iroquois était le plus profond silence, on n'entendait que le fracas monotone des tourbillons.

— Prenez cette pagaye, Jasper, dit l'Eclaireur avec calme, mais d'un ton plus mélancolique que de coutume; il ne serait pas prudent de rester ici plus longtemps.

— Mais le Serpent!

— Le Gros-Serpent est entre les mains de son Dieu. Il vivra ou mourra, selon les intentions de la Providence. Nous ne pouvons lui être utiles, et nous restons ici comme des femmes à bavarder sur notre malheur.

Un cri long et perçant se fit entendre sur la rive opposée et interrompit les paroles du Guide.

— Que signifie ce tintamarre? demanda maître Cap, on dirait les cris des damnés ou des diables.

— C'est un cri de joie que les sauvages poussent comme vainqueurs. Sans aucun doute, le Serpent est, mort ou vif, en leur pouvoir.

— Et nous? s'écria Jasper qui éprouvait un généreux remords d'avoir abandonné son camarade.

— Nous ne pouvons être utiles au chef, et il faut quitter ce lieu le plus tôt possible.

— Sans essayer de le sauver? sans même savoir s'il est mort ou vivant?

— Ce serait une barbarie, dit Mabel d'une voix étouffée. Je n'ai pas peur, mon oncle, et je resterai ici jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles de notre ami.

— C'est un parti raisonnable, dit Cap. Un vrai marin n'abandonne jamais son camarade, et je vois avec satisfaction qu'on a les mêmes usages parmi les marins d'eau douce.

— Bah! bah! repartit le Guide avec impatience en poussant l'embarcation au large, si vous tenez à la vie, songez à atteindre le fort et laissez le Delaware aux mains de la Providence. Hélas! le daim qui sort trop tôt de son gîte finit par rencontrer le chasseur!

CHAPITRE VII.

La scène n'était pas sans sublimité. L'ardente et généreuse Mabel sentit son sang frémir dans ses veines et ses joues brûler lorsque le canot se trouva au milieu de la rivière. La dispersion des nuages avait diminué l'obscurité, mais les bois qui dominaient les hautes berges assombrissaient le lit de l'Oswego et empêchaient les embarcations d'être vues. Cependant les voyageurs ne pouvaient se défendre d'une vive inquiétude, et Jasper lui-même, tremblant pour la jeune fille, jetait autour de lui des regards troublés au moindre son qui sortait de la forêt.

On ne maniait la pagaye qu'avec précaution, car le moindre bruit à cette heure taciturne aurait appris à des oreilles vigilantes la position des fugitifs. Les deux canots étaient près l'un de l'autre, et de temps en temps on causait à voix basse.

— J'espère que vous n'avez aucune crainte, dit Jasper à Mabel, dont les beaux yeux bleus brillaient d'une expression de résolution qui, malheureusement, était à moitié perdue dans les ténèbres. Nous sommes là pour vous protéger; comptez sur nous.

— Je vous crois, Jasper Western, répondit la jeune fille; mais, en ma qualité de fille d'un soldat, j'ai moins de faiblesse que vous ne croyez, et je ne suis pas disposée à voir le danger où il n'est pas.

— Vous pensez comme votre père, le brave Thomas Dunham, interrompit l'Eclaireur. Ah! ma chère demoiselle, que de fois nous avons rôdé ensemble sur les flancs de l'ennemi par des nuits plus sombres que celle-ci et avec la certitude de tomber dans de meurtrières embuscades! J'étais auprès de lui quand il fut blessé à l'épaule, et l'honnête homme vous racontera la manière dont il sauva sa chevelure en passant avec moi la rivière.

— Il me l'a déjà dit dans ses lettres, repartit Mabel, et je vous rends grâces du fond de mon cœur. Dieu s'en souviendra, l'Eclaireur, et pour avoir sauvé le père il n'y a point de récompense que vous ne puissiez réclamer de la fille.

— Vous avez toute la bienveillance et la pureté de votre mère, dont le sergent m'a si souvent parlé, qu'il avait eu tant de peine à obtenir, et qu'il a perdue si promptement. Le sergent, voyez-vous, n'a point de secrets pour moi, car étant beaucoup plus âgé, il me considère comme son fils.

— Rien n'empêcherait que vous le fussiez réellement, dit Jasper d'un ton de plaisanterie forcé.

— Et quand cela serait, Eau-Douce, où serait le mal? Il sait ce que je suis, lorsque j'éclaire la marche des troupes ou que je me trouve face à face avec les Français du Canada. J'ai quelquefois pensé que nous devions tous prendre femme, car l'homme qui vit seul dans les bois avec des ennemis ou des bêtes fauves finit par perdre les sentiments humains. — Dites plutôt les vices et la fausseté des villes, interrompit Mabel.

— Il est vrai qu'il n'est pas facile de demeurer toujours en présence de Dieu sans ressentir le pouvoir de sa bonté. J'ai assisté à l'office divin dans les garnisons, et j'ai fait tous les efforts imaginables pour unir mes prières à celles des autres, puisque, sans être enrôlé dans l'armée, j'ai toujours servi le roi d'Angleterre. J'ai cherché à imiter mes camarades dans leur culte, mais sans éveiller en moi ces émotions solennelles et cette véritable dévotion que j'éprouve quand je suis seul avec Dieu dans la forêt. Il me semble que j'y suis face à face avec mon maître. Tout ce qui m'entoure est frais et magnifique comme en sortant de ses mains, et il n'y a ni cérémonies, ni formalités dogmatiques pour me refroidir. Les bois sont le vrai temple, et c'est là seulement que les pensées peuvent s'élever même plus haut que les nuages.

— J'ai éprouvé comme vous, dit Cap, ces effets de la solitude. Les marins ne restent pas à terre pour payer le clergé, mais il est certain, malgré les calomnies contraires, qu'ils sont remplis de religion. Toutes les fois que j'ai été de quart sous l'équateur et dans la mer du Sud, où la nuit s'illumine de milliers de flambeaux, je n'ai jamais manqué de faire le relèvement de mes péchés et de réparer les agrès de ma conscience. Je dis donc avec vous, monsieur l'Eclaireur, que, pour trouver un homme vraiment pieux, il faut le chercher en mer ou dans les bois.

— Dans les bois surtout, reprit le guide. On n'y a pas besoin du ciel et des tempêtes pour se rappeler le créateur. La voix calme et solennelle de Dieu s'y fait aussi bien entendre dans le craquement d'une branche morte, dans le gazouillement d'un oiseau, que dans le rugissement des tempêtes.

Pendant cet entretien, les embarcations continuaient à descendre lentement le long de la rive occidentale. La rivière était d'une profondeur inégale; tantôt elle coulait lentement, tantôt elle bondissait entre les écueils. Jasper avait calculé que leur voyage pourrait durer encore deux heures. Rien ne semblait devoir en troubler la fin. La plus profonde et la plus paisible solitude régnait dans cette forêt presque sans limites. Quoique la nature y parlât avec ses mille voix le langage éloquent de la nuit, l'air soupirait à travers les arbres; l'eau gazouillait ou mugissait tour à tour. On entendait par intervalles le frôlement des branches qui se choquaient dans leurs légères vibrations. Tout bruit d'êtres humains avait cessé. Une fois seulement, l'Eclai-

reur crut entendre au loin le hurlement d'un loup; mais les sons étaient si vagues et si passagers, qu'il pouvait les attribuer à sa seule imagination.

Tout à coup le guide, qui était toujours aux aguets, reconnut sur la rive occidentale le son d'une baguette sèche qui se brisait sous un pas humain.

— Silence! dit-il à Jasper; il doit y avoir quelque Iroquois sur la rive occidentale : il aura traversé à la nage.

— Ce peut être le Delaware qui suit la berge et nous cherche. Je vais pousser une reconnaissance.

— Allez, mon garçon; mais remuez doucement la pagaye et gardez-vous bien de débarquer au hasard.

— Quelle imprudence! dit Mabel avec une impétuosité qui lui fit oublier de baisser la voix.

— C'est, en effet, une imprudence de parler si haut, ma jolie fille. Votre voix est douce et harmonieuse. On aime à l'écouter quand on n'a entendu si longtemps que des hommes. Votre père, le sergent, vous dira, quand vous le reverrez, que le silence est une vertu indispensable dans nos parages. Allez, Jasper, et faites preuve de votre sagacité habituelle.

Le canot s'éloigna si rapidement qu'il avait déjà disparu dans l'ombre avant que Mabel pût se figurer que le jeune homme se proposait réellement d'entreprendre une excursion aussi périlleuse.

Pendant dix minutes la compagnie demeura dans une muette anxiété sans qu'aucun bruit l'avertît de ce qui pouvait se passer sur le rivage.

C'était toujours le même silence solennel, troublé seulement par le murmure de la brise ou des eaux. Enfin, on distingua le craquement des branches sèches et même des voix étouffées.

— Je puis me tromper, dit l'Eclaireur, car on s'imagine souvent ce que l'on désire. Mais il me semble que je reconnais la voix du Mohican.

— Est-ce que les sauvages morts reviennent? demanda maître Cap avec une certaine frayeur.

— Non, ils restent à courir dans leurs heureux territoires de chasse, et ne rôdent plus autour de leurs wigwams.

— Je vois quelque chose sur l'eau, murmura Mabel, qui n'avait cessé de fixer les yeux sur la rive sombre depuis que Jasper s'était éloigné.

— C'est le canot, repartit le guide : tout va bien!

Bientôt on vit Jasper à l'arrière de son embarcation. A l'avant était un second individu. Le jeune marin gouverna de manière à rapprocher la figure de son compagnon des yeux de l'Eclaireur et de Mabel, qui reconnurent tous deux le Delaware.

— Chingachgook, mon frère! s'écria le guide d'une voix dont les tremblements trahissaient la violence de ses émotions; chef des Mohicans! mon cœur est dans la joie; nous nous sommes souvent trouvés ensemble au milieu du carnage, mais j'avais peur de ne plus vous revoir.

— Hugh! les Mingos sont des femmes. Trois de leurs chevelures pendent à ma ceinture. Ils ne savent pas comment frapper le Grand-Serpent, le Delaware; leurs cœurs n'ont pas de sang et leur pensée est de s'enfuir à travers les eaux du grand lac.

— Qu'avez-vous fait parmi eux, chef, et qu'est devenu le guerrier qui était dans la rivière?

— Il est changé en poisson, couché au fond avec les anguilles! Que ses frères tendent leurs lignes pour le repêcher. L'Eclaireur, j'ai compté les ennemis et j'ai touché leurs carabines.

— Ah! je reconnais là votre témérité, s'écria le guide. Dites-nous toute votre histoire, et j'en instruirai nos amis.

Dès que le Delaware avait été vainqueur dans sa terrible lutte, il avait repris le chemin de la rive orientale et s'était glissé parmi les Iroquois à la faveur des ténèbres. Une seule fois, on lui avait demandé son nom, et il avait répondu : Tête-de-Flèche. D'après les discours qu'il avait entendus, le principal but de la bande était de s'emparer de Mabel et de son oncle, sur le rang desquels on s'abusait.

L'Eclaireur communiqua ces nouvelles à ses compagnons. Il leur apprit en outre que les Iroquois n'étaient pas entièrement remis du trouble causé par leurs pertes, et que Tête-de-Flèche les avait trahis, pour des motifs encore inconnus, puisqu'il n'avait pas reçu la récompense de ses services. — Maintenant, ajouta le guide, il faut agir : les Mingos nous attendent sans doute un peu plus bas, à la cascade de l'Oswego, et je suis d'avis de continuer notre voyage par terre.

— Comment? s'écria maître Cap. Si vous n'avez pas peur des sauvages, ne craignez-vous pas les loups et les ours?

— Bah! dit l'Eclaireur, ce n'est rien pour un chasseur expérimenté.

— Ce n'est rien pour vous, reprit maître Cap. Vous êtes habitué aux bêtes de ces parages, comme nous autres marins, nous sommes accoutumés aux requins. J'ai vu des marins, dans les basses latitudes, nager pendant des heures entières au milieu de requins de quinze pieds de long, sans s'en inquiéter plus qu'un paysan ne songe aux fidèles qui sortent avec lui de l'église après l'office du dimanche.

— C'est bien extraordinaire, s'écria Jasper, qui n'avait pas encore acquis le génie inventif qui caractérise ordinairement sa profession.

— J'oubliais d'ajouter, reprit maître Cap, que mes amis les marins avaient tous des barres de cabestan ou des anspecs avec lesquels ils frappaient le nez des requins qui devenaient gênants. Depuis ce temps, je ne crains aucun monstre de la mer; je me soucie d'une baleine comme d'un hareng-saur, mais ni les loups ni les ours ne sont de ma compétence. J'aime donc mieux rester dans le canot.

— Je suis de l'opinion de mon oncle, dit Mabel.

— En ce cas, ajouta Jasper, vous ferez bien de changer de barque. La mienne est vide, et l'Eclaireur lui-même conviendra que mon œil est plus sûr que le sien sur les flots. — Volontiers, mon ami; l'eau est de votre ressort, et vous savez en tirer parti. Puisqu'il est convenu que la fille du sergent sera mieux sous votre garde que sous la mienne, je consens à vous la confier. Accostez!

Jasper obéit, et Mabel passa dans l'autre esquif. Elle s'assit sur les bagages, qui avaient jusque-là composé exclusivement la cargaison. Aussitôt les canots se séparèrent, et l'on fit de nouveau usage des pagayes. Toute conversation cessa, car on approchait de l'endroit le plus dangereux, où l'Oswego, resserré entre les écueils et les bas-fonds, n'avait qu'un chenal excessivement étroit. Les cascades de la rivière qui sautillait sur les roches produisaient un bruit qui alarma maître Cap. Mabel n'était pas non plus sans inquiétude; mais sa situation était si nouvelle, et elle avait une confiance si absolue dans son batelier, qu'elle conservait un sang-froid qui aurait été peut-être ébranlé si elle avait mieux connu l'insuffisance de l'homme en lutte avec la nature.

— C'est là l'endroit en question, dit-elle à Jasper en entendant les mugissements de la cataracte. — Vous l'avez dit, mais comptez sur moi, Mabel. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais on vit plusieurs jours en un seul au milieu du désert, et il me semble qu'il y a plusieurs années que nous nous voyons.

— Je ne vous considère pas comme un étranger, Jasper. J'ai confiance dans votre habileté, autant que dans l'envie que vous avez de m'être utile.

— Vous allez en avoir la preuve. L'Eclaireur est trop au centre de la rivière; le chenal est plus près de la rive orientale; malheureusement je ne puis me faire entendre d'ici. Tenez-vous ferme, Mabel, et ne craignez rien.

En ce moment le canot tournoyait sur les cascades bouillonnantes; pendant quelques minutes la jeune fille épouvantée ne vit que des nappes d'écume, n'entendit que le tumulte des eaux. Vingt fois, le canot parut prêt à être renversé par une lame dont la cime étincelait dans l'obscurité; vingt fois il triompha de l'obstacle, grâce au bras vigoureux de celui qui le gouvernait. Jasper fut enfin récompensé de ses efforts en se trouvant dans un bassin calme et profond.

— Tout est fini, Mabel, s'écria le jeune homme d'un ton enjoué; le danger est passé, et vous pouvez vous attendre à retrouver votre père cette nuit même.

— Dieu soit loué! Jasper, c'est à vous que je devrai ce bonheur

— L'Eclaireur n'a pas moins de droits à votre reconnaissance. Mais que sont devenus vos amis? N'est-ce pas leur embarcation que j'aperçois?

Jasper se dirigea vers l'objet qu'il distinguait sur les vagues : c'était l'autre canot vide et sens dessus dessous. Près de là se soutenait à grand'peine maître Cap, qui aimait mieux se noyer que courir la chance de débarquer au milieu des sauvages. On le hala dans le canot, et Jasper ne s'inquiéta pas de l'Eclaireur qu'il savait disposé à gagner le rivage à gué plutôt que d'abandonner sa chère carabine.

Le reste de la traversée fut court. Au bout de quelques instants, on entendit de sourds murmures qui ressemblaient à ceux d'un tonnerre lointain, et Jasper annonça à ses compagnons que c'était le ressac du lac Ontario. Le canot s'engagea entre deux langues de terre, et aborda doucement sur une plage sablonneuse. Les incidents qui se succédèrent furent tellement précipités, que Mabel sut à peine ce qui se passait. Dans l'espace de quelques minutes, plusieurs postes furent franchis; une porte s'ouvrit, et la jeune fille troublée se trouva dans les bras d'un père, qui était presque un étranger pour elle.

CHAPITRE VIII.

Le repos qui succède à la fatigue, et qui résulte d'une sécurité nouvellement acquise, est ordinairement doux et profond. Dans cette forteresse des frontières, on ne put donner à Mabel qu'un humble lit de sangle, mais elle y reposait encore longtemps après les roulements des tambours qui avaient convoqué la garnison à la parade du matin. Le sergent Dunham fit son service habituel, et commençait à songer au déjeuner lorsque sa fille parut, ravie non moins qu'étonnée de sa nouvelle situation.

A l'époque où se passe l'action de ce récit, le fort de l'Oswego était l'un des derniers postes des colonies anglaises d'Amérique. Il était resté longtemps inoccupé, et avait enfin reçu un bataillon écossais, qui avait recruté un grand nombre d'Américains depuis son arrivée dans le pays. Par suite de l'admission des indigènes, le père de Mabel avait été reçu dans le bataillon où il remplissait les fonctions qui échoient au plus ancien sergent. Il avait avec lui quelques jeunes officiers, nés comme lui dans les colonies.

La citadelle, comme la plupart des places frontières, était plutôt faite pour résister aux attaques des sauvages que pour soutenir un siége régulier. Les ingénieurs qui l'avaient construite n'avaient point prévu le cas d'un blocus en règle, vu la difficulté de transporter aussi

loin des pièces de grosse artillerie. Des bastions de terre et de bûches, un fossé, une palissade, un champ de manœuvre d'une étendue considérable et des baraques de troncs d'arbres servaient à la fois de moyens de défense et d'habitation. La cour renfermait quelques pièces de campagne, prêtes à être transportées partout où elles seraient nécessaires; et deux vieux canons de fer montraient leurs gueules massives sur la plate-forme des deux principaux bastions.

Lorsque Mabel quitta la hutte commode, mais retirée, où son père avait obtenu la permission de la placer, elle se trouva aux pieds des fortifications, et en gravit la rampe de gazon pour jeter un coup d'œil sur le paysage que lui avaient la veille dérobé les ténèbres. La jeune fille au cœur et au pied légers se trouva bientôt sur un point culminant, d'où elle pouvait examiner à son aise les environs de sa résidence. Elle était séparée de la palissade par un glacis très-étendu qui avait été pris sur la forêt. Au delà s'allongeaient les bois interminables que Mabel avait si péniblement parcourus, avec leurs lacs cachés, leurs sombres cours d'eau et leurs labyrinthes de verdure. De l'autre côté notre héroïne sentit sa joue éventée par une fraîche brise, et ce ne fut pas sans laisser échapper une exclamation de plaisir qu'elle contempla le spectacle tout nouveau qui s'offrit à ses yeux avides.

Au nord, à l'est, à l'ouest, de toutes parts enfin s'étendaient des eaux moutonneuses. Leur couleur n'était ni le bleu-foncé de l'Océan, ni le vert transparent des fleuves américains; elles avaient une légère teinte d'ambre qui en altérait à peine la limpidité. On n'apercevait d'autre terre que la côte adjacente hérissée de ses forêts, entrecoupée de larges baies ou de caps anguleux; mais formant presque partout une formidable barrière de rochers, dans les cavernes desquels les eaux s'engouffraient avec de sourdes détonations. Aucune voile n'était en vue; aucun poisson ne se jouait sur l'immense surface. Mabel se trouvait entre deux étendues sans limites. La nature semblait s'être complu à produire de grands effets en mettant en relief l'un près de l'autre deux de ses principaux agents. Les yeux passaient du large tapis de feuillage à la plaine liquide plus large encore, de l'agitation du lac au recueillement de la forêt.

Mabel Dunham, de même que la plupart de ses compatriotes, n'avait pas reçu une éducation très-complète; mais elle était capable de comprendre la poésie de ce beau pays. Elle avait d'ailleurs des idées et des goûts supérieurs à sa condition. Recueillie après la mort de sa mère par la veuve d'un officier supérieur, elle avait demeuré auprès d'elle en qualité de demoiselle de compagnie; et son langage, ses manières, ses sentiments se ressentaient de cette fréquentation; elle avait perdu les habitudes un peu grossières de sa première enfance sans en contracter d'autres qui n'auraient pas été en harmonie avec le rôle qu'elle devait jouer dans le monde; elle n'avait ni trop, ni trop peu d'élégance; elle s'était améliorée sans que le développement de ses facultés formât un contraste trop marqué avec sa position de naissance et de fortune.

Mabel était donc capable d'éprouver plus qu'un étonnement vulgaire à l'aspect du lac Ontario; elle était capable d'en comprendre la sublimité, de goûter cette grandeur calme et imposante de la nature que les travaux de l'homme n'ont pas encore modifiée.

— C'est magnifique! s'écria-t-elle presque à son insu en aspirant la brise qui rafraîchissait en même temps son corps et son esprit.

Le cours de ses idées fut interrompu brusquement : on venait de lui frapper sur l'épaule. Elle se retourna, s'attendant à voir son père et reconnut l'Eclaireur, appuyé sur sa longue carabine et riant à sa manière, pendant qu'il indiquait de la main droite le vaste panorama de la terre et des eaux.

— Voici nos domaines, dit-il : le lac est pour Jasper, et les bois sont pour moi. Il se vante quelquefois de l'étendue de ses possessions; mais je lui réponds que mes arbres occupent autant de place sur cette terre que son eau. Vous semblez faite également pour les lacs et les bois, Mabel; car la crainte des Iroquois et les marches nocturnes n'ont pas altéré votre bonne mine.

— Je ne vous savais pas complimenteur, mon cher guide, mais je suis charmée de vous revoir. Je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur sur les cascades de l'Oswego.

— Non, Dieu merci! il eût été difficile de nager avec une longue carabine à la main; mais par bonheur l'eau était basse, et j'ai pu gagner la terre avec mon tueur de daims, dont je ne me serais pas séparé volontiers. Nous avons débarqué paisiblement, et nous sommes restés cachés jusqu'à ce que nous vissions des lanternes sur l'eau. Nous savions bien que le sergent enverrait au-devant de vous, et que les Iroquois s'empresseraient de déguerpir en face des soldats du fort.

— Que Dieu vous récompense de ce que vous avez fait pour moi! Je suis charmé de savoir que vous n'avez couru aucun danger; car, malgré mes fatigues, je ne pouvais pas dormir en songeant à celui qui vous menaçait.

— Dieu bénisse votre bon petit cœur, Mabel! pour ma part, j'ai été ravi de voir les lanternes le long de la rivière; c'était une preuve certaine que vous étiez en sûreté. Nous autres guides et chasseurs, nous sommes des êtres grossiers; mais nous avons nos idées et nos sentiments aussi bien qu'un général d'armée. Eh bien, vous avez vu votre père? le vieux et brave soldat est-il conforme à l'idée que vous vous en faisiez?

— Il m'a semblé que je ne l'avais jamais quitté, et je crois qu'il mérite toute mon affection. Y a-t-il longtemps que vous le connaissez?

— Un peu plus de vingt-deux ans. Je n'en avais alors que douze, et ce fut lui qui m'apprit à suivre les Mingos à la piste. Nous avons, depuis, vu le feu bien des fois, et comme c'était avant votre naissance, vous n'auriez pas eu de père s'il n'eût été dans ma nature de manier habilement la carabine.

— Vous lui avez sauvé la vie, s'écria Mabel en serrant par un mouvement involontaire les mains de l'Eclaireur.

— Sinon la vie, du moins la chevelure, qu'il a conservée jusqu'à présent, et qui est certes la plus belle qu'on puisse trouver dans le régiment. Je n'ai la prétention d'avoir sauvé la vie à personne, pas même à vous, qui n'auriez jamais descendu l'Oswego sans le secours de Jasper Western, le meilleur de nos mariniers, que vous pouvez voir aux pieds de ce bastion.

Mabel regarda en bas, et remarqua pour la première fois le premier plan du tableau qu'elle avait étudié avec tant de plaisir. L'Oswego versait ses eaux noirâtres dans le lac, entre des berges assez élevées, dont l'une du côté de l'est s'avançait comme un promontoire. Le fort était bâti sur la rive occidentale, et, pour recevoir les marchandises que l'on débarquait, on avait construit sur la grève quelques cabanes de bois placées de manière à ne pas gêner la défense. Deux pointes sablonneuses, formées avec une régularité surprenante par les forces contraires du courant et des vents du nord, protégeaient une espèce de port où abordaient les nombreuses embarcations qui faisaient le commerce sur l'Ontario. Il y en avait un grand nombre halé sur le rivage ou à l'ancre dans la baie. Le navire que commandait Jasper était gréé en cutter et pouvait jauger quarante tonneaux. Il avait été construit sur les plans envoyés de Londres par un habile charpentier, et, quoiqu'il n'eût pas de gaillard, sa peinture sombre et sévère, ses agrès aussi bien disposés qu'élégants, ses formes imposantes et gracieuses lui donnaient l'air d'un vaisseau de guerre. On l'appelait *le Véloce*.

— Voilà donc le vaisseau de Jasper, dit Mabel; y en a-t-il d'autres semblables sur le lac?

— Les Français en ont trois. L'un est un véritable vaisseau qui pourrait naviguer sur l'Océan, le second est un brick et le troisième un cutter qu'on appelle *l'Ecureuil*. Ce dernier semble avoir une antipathie naturelle pour notre joli bâtiment, car *le Véloce* ne sort jamais sans avoir *l'Ecureuil* à ses trousses. Jasper serait assez brave pour résister, quoique les Français aient du canon et des sabords; mais le major n'a pas voulu favoriser son humeur belliqueuse en lui donnant un équipage et des armes.

Sur ces entrefaites, maître Cap annonça son approche en toussant à plusieurs reprises, et après avoir salué les deux interlocuteurs, il accorda son attention au lac Ontario. Pour le mieux juger, le vieux marin monta sur des canons, croisa les bras, et se balança comme s'il eût été soumis au roulis d'un vaisseau.

— Eh bien! maître Cap, lui demanda le guide, n'est-ce pas là une véritable mer?

— Ça, répondit dédaigneusement le marin, en ôtant sa pipe de sa bouche et en s'en servant pour indiquer l'horizon; mon attente n'est pas trompée; c'est un marais, une espèce de barrique.

— Comme vous traitez l'Ontario! s'écria l'Eclaireur; on s'accorde à le regarder comme un grand et beau lac, dont l'eau est excellente pour ceux qui ne peuvent se procurer de l'eau de fontaine.

— Un grand lac, dit Cap en haussant les épaules; Jasper lui-même convient qu'il n'y a que vingt lieues d'une rive à l'autre.

— Cependant, mon oncle, interrompit Mabel, on n'aperçoit la terre d'aucun côté; il me semble que l'on est ici absolument comme sur les côtes de l'Océan.

— Quelle comparaison pour une fille d'esprit qui a pour parents de véritables marins. En vérité, Mabel, vous m'étonnez; il est vrai qu'on ne peut voir d'un bout à l'autre de cette pièce d'eau, mais elle a cela de commun avec le fleuve des Amazones, l'Orénoque, la Plata et autres rivières. Les côtes de l'Océan sont garnies de villes, de fermes, de maisons de campagne et de phares. Ici, au contraire, on ne voit pas même un fanal.

— Ce qui vaut mieux, dit l'Eclaireur; c'est une forêt, de nobles arbres, un temple digne de Dieu.

— Sans doute une forêt peut-être en harmonie avec un lac, mais à quoi servirait l'Océan si la terre qui l'environne était couverte de bois? Ce serait la mort du commerce, dont le monde ne peut se passer. Plus je réfléchis, Mabel, plus je suis étonné que vous osiez comparer à la mer cet étang où il n'y a ni baleine, ni albatros, pas même un hareng.

— Mais qu'est-ce que je vois là-bas à l'ancre?

— C'est le cutter de Jasper, mon oncle, répondit vivement Mabel; on le nomme *le Véloce*, et l'on prétend que c'est un bâtiment parfait.

— Oui, reprit le vieux marin, il n'est peut-être pas mal pour un lac, quoiqu'il ait un beaupré dormant, ce qui est sans exemple dans un cutter. Il faudra que je l'étudie de plus près, et que je fasse avec le patron une excursion sur ce marécage.

— Vous en aurez bientôt l'occasion, dit l'Eclaireur, car le sergent est sur le point de s'embarquer avec un détachement pour aller relever

un poste aux Mille-Iles; et, comme on m'a dit qu'il se proposait d'emmener Mabel, vous pourrez être de la partie.

— Est-ce vrai, ma nièce?

— Je le crois, répondit la jeune fille avec une imperceptible rougeur; mais je n'en suis pas sûre, n'ayant pas eu beaucoup de temps pour causer avec mon père. Au reste, le voici qui vient, et vous pourrez l'interroger.

Malgré son rang subalterne, le sergent Dunham avait une physionomie imposante : il était de haute taille; il avait des manières sévères qui dénotaient la réflexion et la régularité. Le sententieux Cap lui-même, si dédaigneux pour ceux qui n'étaient pas marins, ne pouvait



Chingachgook, brandissant en l'air son trophée sanglant, poussa son redoutable cri de guerre.

s'empêcher de le traiter avec respect. Le commandant du poste, Duncan-de-Lundie, laird écossais, avait des égards marqués pour le sergent Dunham. Celui-ci avait renoncé à toute espérance d'avancement; mais, fort de son expérience et de ses services, il apportait tant de réserve et de dignité dans toute sa conduite, qu'on ne pouvait se soustraire à son influence. Les capitaines le considéraient comme un vieux camarade; les lieutenants n'osaient contrecarrer ses opinions militaires, et les enseignes lui témoignaient de la déférence. L'Eclaireur était le seul homme de condition inférieure qui eût avec le sergent la cordiale familiarité d'un ami.

— Bonjour, frère Cap, dit le sergent en portant la main à son chapeau; j'ai eu l'air de vous négliger ce matin, mais j'y étais contraint par mes devoirs. Nous avons maintenant quelques heures à passer ensemble. Ne remarquez-vous pas, mon frère, une forte ressemblance entre ma fille et celle que nous avons perdue, il y a si longtemps?

— Je l'ai toujours dit, répliqua le vieux marin. Mabel est l'image de sa mère; seulement sa figure reproduit en même temps cette fermeté qui vous caractérise.

Mabel jeta un coup d'œil timide sur les traits sévères de son père, qu'elle avait toujours aimé avec cette affection que les cœurs ardents accordent à leurs parents absents. Elle remarqua sur le visage du sergent une certaine contraction, et elle eut un moment l'envie de se jeter sur son sein pour pleurer; mais elle fut retenue par la froideur méthodique qu'il conservait encore malgré ses émotions.

— Vous avez fait pour moi un long et pénible voyage, mon frère, poursuivit le sergent, et je tâcherai de vous rendre la vie agréable pendant le temps que vous passerez parmi nous.

— Je viens d'apprendre, sergent, que vous vous disposez à lever l'ancre et à faire route pour une partie du monde où il y a mille îles.

— Voilà une de vos indiscrétions, l'Eclaireur.

— Ma foi, sergent, je n'ai pas cru nécessaire de dissimuler vos intentions à des gens qui vous sont unis par les liens du sang.

Le sergent frappa doucement sur l'épaule du guide, mais il lui dit en même temps d'un ton de reproche :

— Tous les mouvements militaires doivent être tenus secrets autant que possible. Vous avez trop souvent passé devant les avant-postes des français pour ne pas connaître le prix du silence. Mais n'importe, il faut que la chose se sache, et il serait inutile d'essayer de la cacher. Un détachement doit s'embarquer bientôt pour relever un poste sur le lac. Je ne dis pas que ce soit celui des Mille-Iles, et que je doive faire partie de l'expédition. Si je suis commandé, j'emmènerai Mabel avec moi, et j'espère, mon frère, que vous ne refuserez pas de partager mon sort pendant quelques mois.

— Cela dépendra de la manière de voyager. Je n'aime pas beaucoup les bois et les marécages.

Nous naviguerons sur *le Véloce*, qui ne peut déplaire en rien à un homme auquel l'eau est familière.

— L'eau salée, mais non l'eau d'un lac. Si pourtant vous n'avez personne pour conduire ce cutter, je veux bien être de la partie, tout en protestant contre la qualification de mer intérieure que l'on donne à cette grande mare.

— Jasper est suffisamment capable de diriger son navire, mon frère Cap, et il n'a pas besoin d'adjudant. Nous n'en serons pas moins charmés de vous avoir. Vous ne pourriez d'ailleurs retourner aux établissements sans qu'on y envoyât un détachement, ce qui n'aura lieu qu'après mon retour. Vous vous déciderez pendant le déjeuner; suivez-moi, je vais vous montrer comment nous autres, pauvres soldats, nous traitons nos hôtes sur cette frontière éloignée.

CHAPITRE IX.

Le sergent Dunham aurait pu vanter avec raison son régime; car les habitants du poste avaient une table que des souverains auraient enviée sous plusieurs rapports. La région de l'ouest, alors presque déserte, regorgeait de toute espèce de productions. Les Indiens qui rôdaient dans les bois, les chasseurs et les garnisons éparses, ne produisaient pas plus d'effet sur ces vastes contrées que l'abeille sur le champ



Le sergent Dunham.

de sarrasin ou l'oiseau-mouche sur la fleur. La quantité de bêtes fauves, d'oiseaux et de poissons qu'on trouvait sur les bords des grands lacs était si prodigieuse qu'elle nous semblerait encore incroyable si elle n'était attestée par des vieillards. L'Oswego surtout fournissait de quoi garnir amplement le garde-manger d'un épicurien. Les poissons y étaient aussi nombreux que les insectes au-dessus des marais voisins. Le pêcheur n'avait qu'à jeter sa ligne pour prendre des perches ou des truites saumonées. Des volées d'oies et de canards sauvages s'abattaient dans les grandes baies qui dentelaient les bords du lac. Les daims, les lapins, les écureuils, les élans offraient une proie facile aux chasseurs : le gibier était une nourriture si ordinaire que, par une capricieuse bizarrerie, les soldats se lassaient de ce qui aurait fait l'orgueil d'une

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

table parisienne, et retournaient avec joie au porc salé, au chou mariné et aux légumes secs.

Le luxe et les privations d'une place frontière se faisaient remarquer à la fois dans les repas du sergent Dunham. Il n'avait que de grossières gamelles de bois ou de terre, mais elles contenaient un délicieux saumon grillé et des tranches de venaison qui exhalaient les plus appétissantes odeurs.

— Sergent, dit Cap après avoir dégusté différents mets, vous n'êtes pas à la demi-ration dans cette partie du monde. Votre saumon contenterait un Ecossais.

— Il serait pourtant dédaigné, répondit le sergent, par la majorité des trois ou quatre cents hommes qui composent la garnison. Nous avons même ici des individus qui ne mangeaient de gibier en Angleterre que lorsqu'ils pouvaient braconner, et qui maintenant ont l'air de le dédaigner. Le major Duncan-de-Lundie prétend quelquefois qu'un gâteau de farine d'avoine vaut mieux qu'une perche de l'Oswego, et il soupire après l'eau de ses montagnes, quand il a toute celle de l'Oswego pour étancher sa soif.

— Le major Duncan a-t-il une femme et des enfants? demanda Mabel, dont les pensées se reportaient naturellement sur son sexe.

— Non, ma fille. Il a, dit-on, une fiancée dans son pays; mais elle aime mieux l'attendre que de braver les privations de ce pays sauvage, ce qui n'est guère conforme aux idées que je me fais des devoirs des femmes.

— Votre sœur pensait différemment, ami Cap, et s'il avait plu à Dieu de me la conserver, elle serait assise sur la chaise grossière que sa fille occupe si bien.

— J'espère, sergent, que vous ne songez pas à faire de Mabel la femme d'un soldat, répondit le vieux marin d'un air grave. Notre famille a payé son tribut à l'armée, et il est temps de penser à la marine.

— Je ne lui chercherai un mari ni dans le 55e, ni dans aucun autre régiment, mon frère Cap; pourtant je suis d'avis qu'il est temps de la marier convenablement.

— Mon père!

— Il n'est pas dans la nature des filles, sergent, de parler si ouvertement de ces sortes de choses, et l'expérience m'a prouvé que celui qui suit une jeune fille à la piste ne doit pas crier par derrière ses déclarations. Parlons donc, s'il vous plaît, d'autre chose. Eh bien, ami Cap, comment trouvez-vous ce cochon rôti?



Maître Cap examine *le Véloce* en connaisseur.

— Excellent, répondit le marin. Donnez-moi des viandes civilisées, si vous voulez que je mange. La venaison peut plaire aux bateliers d'eau douce; mais nous autres hommes de l'Océan, nous aimons ce que nous connaissons.

Le guide déposa son couteau et sa fourchette pour s'abandonner à un accès d'hilarité, mais toujours de la même manière silencieuse.

— N'auriez-vous pas désiré qu'on laissât la peau? demanda-t-il.

— Certes, il serait meilleur avec son enveloppe; mais je pense que c'est la manière dont on sert le cochon de lait dans ce pays.

— Eh bien! un homme peut faire le tour du monde et ne pas tout savoir. Si vous vous étiez chargé d'écorcher ce cochon, maître Cap, vous vous seriez égratigné les mains : l'animal est un porc-épic.

— Aussi, répondit Cap, ne l'ai-je jamais pris pour du véritable porc. Je lui ai reconnu de suite un goût étrange; mais il m'a paru naturel que la race eût dégénéré dans les bois.

— J'espère que Mabel vous a été soumise pendant la marche? demanda brusquement le sergent à l'Eclaireur.

— Elle s'est admirablement comportée. Si elle est aussi contente du guide et de Jasper que le guide et Jasper sont contents d'elle, nous resterons amis jusqu'à la fin de nos jours.

En disant ces mots, l'Eclaireur tourna les yeux vers la jeune fille qui rougissait. Il avait le désir bien innocent de connaître son opinion; mais, par une délicatesse innée, il se repentit presque aussitôt d'avoir voulu pénétrer dans le sanctuaire du cœur féminin, et il baissa humblement la tête sur son assiette.

— Mon ami, repartit le sergent, il faut avoir égard au caractère et à l'éducation des femmes, et vous rappeler qu'elles ne sont pas des hommes. Un conscrit n'est pas un vétéran; la fille d'un sergent a besoin pour se former de plus de temps qu'une autre femme, puisque l'éducation complète s'acquiert plus lentement dans l'état militaire que dans toute autre profession.

— Voilà une nouvelle doctrine! s'écria Cap avec une certaine ardeur : nous autres marins, nous pensons qu'on peut faire six soldats d'élite pendant l'apprentissage d'un seul marin.

— Je sais votre prédilection pour la marine, répondit Dunham avec un sourire aussi doux que le comportaient ses traits austères. Nous avons souvent conféré là-dessus, et nous ne nous entendrons jamais : cela vient de ce que vous n'appréciez pas toutes les qualités exigées dans un fantassin. Vous ne vous figurez pas, par exemple, qu'il faut une année entière pour lui apprendre à manger?

La discussion allait s'échauffer, et maître Cap se préparait à répondre lorsque Mabel intervint pour le prier de lui donner le bras et de lui faire voir le fort en détail. Cap comprit le motif de cette proposition, et comme il avait au fond une amitié sincère pour son beau-frère, il consentit à ajourner l'altercation. Le sergent resta seul avec l'Eclaireur, auquel il demanda après un moment de silence en lui serrant cordialement la main :

— Eh bien! mon camarade, comment trouvez-vous ma fille?

— Vous avez raison d'en être fier, sergent; vous devez vous applaudir de voir en elle tant de grâce et de bonnes manières. J'ai vu bien des femmes : quelques-unes belles et de la plus haute volée; mais je n'en ai jamais rencontré une seule qui fût si heureusement douée par la Providence.

— Elle n'a pas moins bonne opinion de vous, l'Eclaireur. Elle me vantait hier soir votre sang-froid, votre courage, votre bonté surtout, car c'est, aux yeux des femmes, la qualité essentielle; vous vous êtes convenus à la première vue. Brossez donc votre uniforme; soignez un peu plus votre toilette et vous obtiendrez son cœur et sa main.

— Vous me l'avez fait déjà espérer, sergent, et je n'oublierai aucune de vos recommandations pour me rendre agréable aux yeux de Mabel. Ce matin, par exemple, dès le lever du soleil, j'ai nettoyé à fond le canon de mon fusil, et jamais mon tueur de daims n'a eu meilleure mine qu'aujourd'hui.

— Il peut être remarquable pour une arme de chasse; mais je n'aime que les fusils qui étincellent au soleil, et je n'ai jamais compris la beauté d'un canon bronzé.

— Lord Howe n'était pas de votre avis, et pourtant il passait pour un bon militaire.

— Il est vrai que Sa Seigneurie avait fait brunir tous les fusils de son régiment; mais qu'en est-il résulté de bon? Cela ne l'empêche pas de reposer actuellement dans l'église d'Albany. Croyez-moi, mon digne ami, un soldat ne doit pas rougir de porter les insignes de son métier... Avez-vous beaucoup causé avec Mabel, pendant que vous naviguiez ensemble?

— L'occasion ne s'en est pas souvent présentée. En outre, je trouvais ses idées tellement supérieures aux miennes que je n'osais parler que de ce qui concerne ma vocation.

— Vous avez eu à la fois tort et raison, mon camarade. Les femmes aiment qu'on les entretienne de bagatelles, quoiqu'elles préfèrent d'or-

dinaire en entretenir les autres. Vous savez que je ne suis pas homme à dire étourdiment tout ce qui me passe par la tête, et cependant il y avait des jours où la mère de Mabel n'avait pas plus mauvaise opinion de moi, parce que je me départais un peu de ma dignité d'homme. A la vérité, j'avais alors vingt-deux ans de moins, et j'étais le plus jeune sergent du régiment, au lieu d'en être le plus vieux. La dignité sied à l'homme, et l'on ne peut rien faire sans elle; mais il faut savoir y renoncer par intervalles si l'on veut gagner complétement l'estime d'une femme.

— Hélas, sergent, j'ai bien peur de ne pas réussir.

— Pourquoi parler avec tant de découragement d'une affaire sur laquelle nous sommes d'accord?

— Nous sommes convenus que si Mabel était telle que vous me l'annonciez, et si elle pouvait s'accommoder d'un chasseur grossier, je renoncerais à ma vie errante pour tâcher d'avoir femme et enfants; mais depuis que j'ai vu la jeune personne, j'avoue que j'ai conçu de sinistres pressentiments.

— Qu'est-ce que cela veut dire? interrompit le sergent d'un ton sévère. Me suis-je abusé? Ne m'avez-vous pas dit qu'elle vous avait plu, et Mabel est-elle fille à tromper mon attente?

— Ah! sergent, ce n'est pas de Mabel que je me méfie, c'est de moi-même. Je ne suis après tout qu'un pauvre habitant des bois, un chasseur ignorant, que vous voyez peut-être d'un œil trop favorable.

— Vous pouvez douter de votre propre jugement, l'Eclaireur; mais il ne vous est pas permis de douter du mien. Ne suis-je pas accoutumé à apprécier le caractère des hommes? rapportez-vous-en à moi. Vous ne vous connaissez pas vous-même. D'abord vous avez de l'expérience, et comme toutes les jeunes filles ont besoin de cette qualité, elles ne peuvent la dédaigner dans un mari. Ensuite, vous n'êtes pas un de ces fats qui s'en font accroire dès qu'ils ont rejoint le régiment. Vous avez du service, vous êtes un loyal sujet du roi d'Angleterre, et vous avez vu le feu trente ou quarante fois.

— Rien n'est plus certain, sergent; mais est-ce là ce qu'il faut pour se concilier les bonnes grâces d'une jeune fille? J'ai peur d'être trop vieux, trop sauvage, pour plaire à Mabel, qui n'est pas habituée à nos manières du désert, et leur préfère probablement celles des chefs-lieux coloniaux.

— Voilà de fâcheuses appréhensions, mon ami; pourquoi ne m'en avoir pas fait part plus tôt?

— Parce que je n'avais pas la conscience de mon indignité avant d'avoir vu Mabel. J'ai conduit à travers la forêt des femmes aussi belles. Je les ai vues dans les dangers et dans la joie; mais elles étaient toujours trop au-dessus de moi pour que j'y fisse attention. Je ne les considérais que comme des êtres faibles que mon devoir était de défendre. Maintenant le cas est différent : Mabel et moi sommes à peu près de la même condition, et je suis étonné de nous trouver si dissemblables. Je voudrais être plus jeune de dix ans, plus aimable cavalier, et mieux fait pour captiver une jeune et jolie fille.

— Rassurez-vous, mon brave ami. Mabel vous aime déjà à moitié, et dans quinze jours elle sera tout à vous.

— Le croyez-vous, sergent? s'écria le guide, dont la modestie était à l'épreuve de tous les éloges. Croyez-vous que votre fille renonce à habiter les villes, à faire des visites, à aller à l'église, pour demeurer dans les forêts avec un simple chercheur de sentiers?

— L'extrême indépendance lui fera bientôt oublier les usages des villes, et les hasards mêmes de l'existence que l'on mène sur la frontière seront un attrait pour son courage. Je n'ai pas combiné ce mariage, mon ami, sans des réflexions aussi profondes que celles d'un général qui trace un plan de campagne. J'avais d'abord songé à vous faire entrer dans mon régiment, afin que vous puissiez me remplacer quand je prendrai ma retraite; mais, en définitive, cela ne vous convient pas. Quoique vous ne soyez attaché à aucun corps, vous êtes un soldat dans la véritable acception du mot; vous êtes aimé de tous les officiers; vous nous rendez des services en allant à la découverte. Tant que je vivrai, Mabel pourra demeurer avec moi, et vous aurez toujours un asile en revenant de vos excursions.

— C'est une perspective agréable, sergent; mais il est à craindre que la jeune fille n'entre pas dans vos vues. J'aurais quelques chances si j'étais seulement comme Jasper Western.

— Fi de Jasper Eau-Douce et de tous les novices! s'écria le sergent en faisant claquer ses doigts. Vous avez certainement l'air plus jeune que le patron du *Véloce*.

— Vous croyez? dit l'Eclaireur avec hésitation.

— Parbleu! Jasper est un brave jeune homme; mais vous lui êtes de beaucoup supérieur. Vous êtes estimé du major Duncan de Lundie, qui a plus de confiance en vous que dans tous les autres guides; vous avez la réputation d'être le plus habile tireur du pays, et puis vous êtes mon ami dévoué.

— Oui, depuis vingt ans, sergent, et alors Mabel n'était pas née.

— La petite mijaurée oserait-elle refuser la main d'un homme qui était l'ami de son père avant qu'elle vînt au monde?

— Peut-être, sergent, peut-être! Chacun aime son semblable, la jeunesse recherche la jeunesse.

— Bah, bah! j'ai vu maintes fois des vieillards épouser de jeunes femmes. Je vois qu'il faudra que je fasse pour vous la cour à ma fille; car vous qui êtes toujours au milieu de la fumée dans une escarmouche, vous êtes le galant le moins hardi que je connaisse.

Là-dessus le sergent se leva et quitta l'Eclaireur sans cérémonie pour aller vaquer aux devoirs de son grade.

La conversation qui précède a dû instruire le lecteur des projets que Dunham avait conçus en mandant sa fille auprès de lui. Quoique déshabitué des caresses qui la lui avaient rendue si chère pendant les premières années de son veuvage, il avait toujours pour elle une affection profonde, mais peu démonstrative. Il ne voulait pas la contrarier dans ses inclinations; mais accoutumé à commander ou à être obéi, sans souffrir ou sans adresser de questions, il était peut-être trop disposé à croire que Mabel épouserait l'homme qu'il avait choisi. Cet homme d'ailleurs était doué de qualités extraordinaires; d'une humeur égale, d'une grande naïveté, fidèle, intrépide et toutefois prudent, l'Eclaireur était une espèce de type de ce qu'Adam pouvait être avant sa chute. Toujours le premier dans les entreprises légitimes, il n'en avait jamais accepté de déshonorantes. Il inspirait à tous le respect, la confiance et l'admiration. Ce qu'il y avait en lui de plus étrange, c'était le peu d'égards qu'il témoignait pour les distinctions qui n'étaient point basées sur le mérite personnel. Il était par habitude respectueux envers ses supérieurs; mais il ne craignait pas de blâmer leurs fautes et de juger leur conduite avec une sagacité qui, pour n'avoir pas été développée par l'éducation, n'en était pas moins remarquable. Ceux qui nient l'aptitude de l'homme à distinguer le bien d'avec le mal sans le secours de l'instruction auraient changé d'avis en observant ce rude habitant des frontières. Il avait bien ses préjugés, mais ils étaient tempérés par un infaillible sentiment de justice : il devait à ce sentiment l'influence qu'il exerçait même sur les indisciplinés, dont son exemple et ses paroles changeaient les dispositions, et qui se montraient plus traitables quand ils revenaient avec lui d'une expédition.

La fidélité de l'Eclaireur était inébranlable comme un roc; il mettait la trahison au nombre des choses impossibles. Rarement il battait en retraite devant ses ennemis, et jamais il n'abandonnait un ami qu'à la dernière extrémité. Recherchant naturellement ses analogues, il était lié avec les hommes les plus honorables, et, par un discernement instinctif il choisissait ceux dont les vertus pouvaient le payer de son dévouement. C'était un homme juste et pur, étranger à l'ambition et aux désirs insensés. Il suivait la pente de ses inclinations, au milieu de la grandeur solitaire d'une nature sublime, sans être détourné de sa voie par les prétendus raffinements de la civilisation. Il n'oubliait jamais l'Être tout-puissant dont l'esprit règne au désert aussi bien que dans les cités.

Tel était le personnage que le sergent Dunham avait choisi pour être l'époux de Mabel, et auquel il accordait une prédilection bien fondée. Le vieux soldat ne s'était jamais imaginé que sa fille eût un seul instant l'idée de s'opposer à cette union, et il se voyait déjà l'aïeul d'une petite famille qu'il aimerait à cause du père et de la mère, et qui charmerait le déclin de ses jours.

CHAPITRE X.

Une semaine se passa dans les occupations ordinaires d'une garnison. Mabel commençait à s'habituer à une situation qu'elle avait d'abord trouvée un peu monotone. Les officiers et les soldats se familiarisaient avec la présence d'une jeune fille dont le costume et le maintien étaient ceux d'une femme comme il faut, mais sans prétention. On ne la fatiguait pas de fades galanteries; on lui témoignait seulement un respect dont elle attribuait l'honneur à son père, mais qui en réalité était dû à sa propre conduite.

Les connaissances qu'on peut faire dans une forêt atteignent bientôt leurs limites. Au bout de huit jours de résidence au fort de l'Oswego, Mabel sut les gens qu'elle pouvait voir et ceux qu'elle devait éviter. La position neutre de son père, qui était au-dessus des soldats ordinaires, sans être pourtant officier, diminuait le nombre de ceux avec lesquels elle était forcée d'avoir des relations. Toutefois elle s'aperçut bientôt qu'il y avait même parmi les commensaux du major Duncan des jeunes gens qu'une jolie figure et une taille élégante attiraient chez le sous-officier. Le quartier-maître surtout, homme d'un âge mûr, qui avait déjà connu plusieurs fois les douceurs du mariage, éprouva brusquement pour le sergent une recrudescence d'amitié; et, quoique leurs devoirs les missent souvent en rapport l'un avec l'autre, cet homme, qui était un Ecossais nommé Muir, fit à son subordonné des visites beaucoup plus fréquentes. Au reste, il ne se permettait que quelques plaisanteries en l'honneur de la fille du sergent, dont il portait parfois la santé. Les enseignes et les lieutenants ne dédaignaient pas non plus d'offrir un toast à Mabel Dunham.

A la fin de la semaine, Duncan de Lundie, après l'appel du soir, envoya chercher le sergent Dunham pour une affaire particulière. Le major habitait une maison mobile placée sur des trucks, de manière à pouvoir être transportée tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Elle était alors au centre de la cour; le sergent put y entrer sans faire le pied de grue dans une antichambre. Il est bon de dire que les logements des soldats et ceux des officiers étaient à peu près identiques et ne différaient que par les dimensions.

— Prenez un siége, mon brave camarade, dit le major Lundie au sous-officier; je vous ai envoyé chercher pour vous parler de toute autre chose que du prêt et des cadres. Il y a longtemps que nous nous connaissons, et de longues relations finissent par unir même un major avec son sergent d'ordonnance, même un Ecossais avec un Américain. Asseyez-vous et mettez-vous à votre aise. La journée a été belle, sergent.

— Assurément, major Duncan, et dans cette saison de l'année nous pouvons espérer bien d'autres beaux jours.

— Les récoltes seront magnifiques, et vous verrez que les soldats du cinquante-cinquième sont aussi de bons laboureurs. Je n'ai jamais vu en Ecosse de pommes de terre comme celles qu'ils ont obtenues.

— Nous aurons de bonnes provisions pour notre hiver, major Duncan.

— Nous en avons besoin, sergent, car nous devenons vieux; nous sentons plus que jamais le prix de l'aisance et du bien-être. Quant à moi, je ne songe plus maintenant qu'à me reposer, et, renonçant à devenir lieutenant-colonel, je prendrais ma retraite si j'avais une femme.

— Nous savons tous, répondit le sergent, qu'une belle dame vous attend en Ecosse, et qu'elle est toute disposée à vous rendre heureux.

— C'est vrai, dit Duncan, dont le visage se voila d'une teinte de mélancolie; mais l'espérance nous ajourne sans cesse au lendemain; la terre des bruyères et du gâteau d'avoine est loin de nous, et je commence à me lasser d'attendre..... Vous avez une aimable fille, sergent.

— Elle ressemble à sa mère, major Duncan, et peut subir avantageusement l'inspection.

— J'en réponds; elle a des joues roses, une taille svelte, une allure vive, qui ne sont point à dédaigner. Or donc, allons droit au but et faisons avancer ma réserve. Davy Muir, le quartier-maître, est disposé à épouser votre fille; craignant de compromettre sa dignité, il m'a chargé de la demander en mariage. C'est une affaire conclue, n'est-ce pas?

— Je remercie Votre Honneur; mais Mabel est promise à un autre.

— Comment diable! voilà qui fera du bruit dans le fort, où tous les jeunes gens parlent de votre fille du matin au soir. A vrai dire, je ne suis pas fâché de ce que vous m'apprenez, car je ne suis pas partisan des unions disproportionnées.

— Ni moi non plus, répliqua Dunham, et je n'ai aucun désir de voir ma fille mariée à un officier; tout ce que je souhaite pour elle, c'est qu'elle s'élève au niveau de sa mère.

— Puis-je vous demander, sergent, quel est l'heureux mortel dont vous voulez faire votre gendre?

— C'est l'Eclaireur, Votre Honneur.

— L'Eclaireur!

— Lui-même, et c'est tout dire, major Duncan; il n'y a pas sur la frontière d'homme plus honnête, plus brave et plus loyal.

— J'en conviens, mais pensez-vous qu'il puisse plaire à votre fille?

— J'en suis persuadé. Quand je lui parle du guide, elle me regarde toujours en face; elle est toujours d'accord avec moi pour en dire du bien et semble le considérer déjà comme un époux.

— Mais, reprit le major, n'y a-t-il pas une grande différence d'âge entre l'Eclaireur et sa jolie fiancée?

— Vous avez raison, monsieur; l'Eclaireur approche de la quarantaine, et c'est précisément pour cela qu'il convient à Mabel, qui est certaine d'avoir un époux plein d'expérience. J'avais moi-même quarante ans lorsque j'épousai sa mère.

— Mais votre fille peut-elle préférer une blouse de chasse verte et un bonnet de peau de renard à l'élégant uniforme du cinquante-cinquième?

— Il est possible que non, monsieur, et dans ce cas elle aura le mérite de l'abnégation, qui rend toujours une jeune femme meilleure et mieux avisée.

— Mais n'avez-vous pas peur qu'elle ne soit veuve de bonne heure? Au milieu des bêtes féroces et des sauvages plus féroces encore, la vie de l'Eclaireur ne tient qu'à un fil.

— Chaque balle a sa destination, Lundie; car le major aimait qu'on lui donnât ce nom dans ses moments de condescendance et en dehors du service: — pas un homme du cinquante-cinquième ne peut se croire à l'abri d'une mort subite. Mabel ne gagnerait donc rien au change. D'ailleurs je crois que l'Eclaireur ne mourra jamais dans un combat, ou par suite d'une de ces catastrophes soudaines qui se présentent au milieu des bois.

— Comment cela? demanda le major, qui, comme tous les Ecossais d'alors, avait une disposition secrète à croire aux choses surnaturelles.

— Je vous certifie que l'Eclaireur ne mourra jamais d'une balle; je l'ai vu manier sa carabine avec autant de sang-froid que si c'eût été une houlette, à travers une grêle de balles; et il a tant de fois échappé, sous mes yeux, à une mort certaine que je ne pense pas que la Providence veuille le faire périr ainsi. Pourtant, s'il y a quelqu'un aux colonies qui soit digne de la mort d'un brave, c'est assurément l'Eclaireur.

— Nous ne pouvons rien affirmer, dit Lundie d'un air grave et réfléchi, et nous ferons bien de ne rien dire à ce sujet. Mais votre fille voudra-t-elle accepter un individu qui en somme n'est qu'un maraudeur de l'armée et qui n'a aucune chance d'avancement?

— Il est déjà à la tête du corps des guides, Votre Honneur. En définitive, Mabel a pris son parti, et, comme vous avez bien voulu me parler de M. Muir, ayez la bonté de lui dire que ma fille a un billet de logement pour le reste de ses jours.

— Cela vous regarde; occupons-nous d'autre chose..... sergent Dunham!

— Votre Honneur! dit le sergent se levant et en faisant le salut militaire.

— Vous savez que mon intention est de vous envoyer aux Mille-Iles pendant tout le mois prochain? Les vieux sous-officiers y sont allés tour à tour, du moins ceux dans lesquels j'ai confiance, et c'est à vous de prendre ce poste. Le lieutenant Muir réclame; mais il serait contraire aux précédents qu'un quartier-maître commandât cette expédition. Avez-vous choisi vos hommes?

— Oui, Votre Honneur, et le canot qui est entré au port hier au soir nous a appris que nous étions attendus.

— Vous mettrez à la voile demain soir ou après-demain matin. Peut-être sera-t-il prudent d'appareiller pendant la nuit.

— C'est ce que pense Jasper Western, et personne ne s'y connaît mieux que lui.

— Est-ce qu'il sera de la partie, sergent?

— Votre Honneur se rappellera que *le Véloce* ne quitte jamais le port sans lui

— C'est vrai, mais il n'y a pas de règle sans exception. N'est-il pas venu un marin au fort il y a quelques jours?

— Oui, Votre Honneur, c'est maître Cap, mon beau-frère, qui m'a amené ma fille.

— Pourquoi ne prendrait-il pas le commandement du *Véloce* pour cette croisière?

— J'avais l'intention de demander à Votre Honneur la permission de l'emmener, mais seulement à titre de volontaire. Il serait injuste de dépouiller Jasper de son emploi, et il serait mal remplacé par maître Cap, qui professe un souverain mépris pour la navigation d'eau douce.

— Que Jasper reste donc en fonctions. Vous comptez aussi emmener l'Eclaireur?

— Si Votre Honneur le permet. Il y aura de l'occupation pour les deux guides, l'homme blanc et l'Indien.

— C'est entendu: je vous souhaite bonne chance dans votre entreprise. Souvenez-vous que le poste sera abandonné ou détruit après votre campagne. Il aura eu alors toute l'utilité que nous en attendons, ou nous aurons échoué complétement. C'est une position trop dangereuse pour être conservée sans nécessité. Vous pouvez vous retirer.

Le sergent Dunham porta la main à son bonnet, tourna sur ses talons comme sur un pivot, et il tirait la porte après lui quand le major le rappela brusquement.

— J'avais oublié, sergent, de vous dire que les jeunes officiers avaient demandé la permission de faire une partie de tir à la cible. Elle aura lieu demain. Les prix seront une poudrière de corne montée en argent, une bouteille de cuir montée de même et un camail de soie pour femme. Ce dernier prix mettra le vainqueur à même de montrer sa galanterie en faisant un cadeau à la femme qu'il préférera.

— Ce sera un divertissement plein de charme, major, surtout pour celui qui triomphera. Sera-t-il permis à l'Eclaireur de concourir?

— Pourquoi pas? J'ai cependant remarqué qu'il prenait rarement part à ces jeux, sans doute à cause de sa grande supériorité.

— Oui, major Duncan, l'honnête garçon sait qu'il n'y a pas un homme sur la frontière qui puisse l'égaler, et il ne veut pas troubler les plaisirs des autres; mais peut-être jugera-t-il convenable de se présenter dans cette circonstance.

— Qu'il fasse à sa guise, sergent, et qu'il tâche d'être aussi heureux que par le passé. Je vous souhaite le bonsoir, Dunham.

Le sergent se retira, laissant Duncan de Lundie livré à ses pensées, qui n'étaient pas d'une nature désagréable, à en juger par les sourires qui effleuraient de temps à autre sa physionomie rude et martiale. Au bout d'une demi-heure, on frappa doucement à la porte de la cabane, et le major salua du nom de Muir un homme d'un âge mûr, portant l'uniforme d'un officier, sans avoir une toilette aussi soignée que celle de la plupart de ses collègues.

— Je suis venu connaître mon sort, dit le quartier-maître avec un accent écossais très-prononcé. La fillette fait dans le fort de l'Oswego autant de ravages que les Français en ont fait devant Ticonderaga. Tous les jeunes gens se la disputent.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, dit le major; mais j'avoue qu'il est singulier que vous vous mettiez sur les rangs, vous qui devriez avoir perdu toutes vos illusions, après quatre mariages consécutifs.

— Trois seulement, major, il y en a un qui ne compte pas, ayant été cassé par une cour de justice. Ce sont trois épreuves que j'ai subies, dans l'espoir de rencontrer le bonheur, mais je me suis trompé jusqu'à présent, et je veux tenter encore la fortune avec Mabel Dunham.

— Malheureusement, mon cher Davy, vous n'avez pas beaucoup de chances de réussir.

— Pourquoi donc, Lundie? qui empêcherait un quartier-maître de réussir auprès de la fille d'un sergent, après avoir épousé trois femmes de haute qualité? Est-ce que vous n'avez pas parlé au sergent?

— Si fait, mais il m'a répondu que sa fille était promise : la parole est donnée, la main engagée.

— Diable! c'est un obstacle, major; mais je le surmonterai, pourvu que la jeune fille ait le cœur libre.

— C'est précisément ce qui arrive, car je suppose que le prétendu a été choisi par le père plutôt que par la fille.

— Et quel est-il? demanda le quartier-maître, qui envisageait son échec avec une physionomie et un sang-froid dus à l'habitude. Je ne vois aucun parti sortable qui puisse me faire concurrence.

— Vous avez raison, vous êtes le seul parti sortable de la frontière, mais l'Eclaireur est le préféré.

— L'Eclaireur, major Duncan!

— Ni plus ni moins, David Muir; mais, pour calmer votre jalousie, je vous dirai que, selon moi du moins, la jeune fille ne songe pas à lui.

— Je m'en étais douté, s'écria le quartier-maître en respirant avec effort, comme un homme qui se sent soulagé; il est impossible qu'avec mon expérience de la nature humaine...

— Et en particulier de la nature féminine.

— Plaisantez tant que vous voudrez, Lundie, mais il est impossible que je m'abuse sur les inclinations d'une femme. Je déclare donc que Mabel Dunham est complétement au-dessus de l'Eclaireur. Quant à celui qu'elle aimera, on le connaîtra plus tard.

Lundie regarda son interlocuteur en face avec une expression comique de surprise, qui faisait ressortir l'air sérieux du vétéran.

— Franchement, dit le major, croyez-vous qu'une jeune fille comme Mabel puisse s'éprendre d'un homme de votre âge, de votre extérieur et je puis ajouter de votre expérience?

— Allez, Lundie, vous ne connaissez pas le sexe, et voilà pourquoi vous êtes encore garçon dans votre quarante-cinquième année.

— Quel âge avez-vous donc vous-même, lieutenant Muir? si je puis me permettre une question aussi délicate.

— Quarante sept, je l'avoue, et si j'obtiens Mabel Dunham, j'aurai changé de femme tous les dix ans.

— Je doute que vous l'obteniez, David. Je vous ai transmis la réponse du sergent, et vous voyez que mon influence, sur laquelle vous comptiez tant, a été entièrement inutile. Buvons donc un coup à notre ancienne amitié, aux jours de notre enfance, où le fils du laird et le fils du ministre erraient ensemble sur leurs collines natales, sans se soucier de l'avenir. Pensons ensuite au détachement qui se met en marche demain, et tâchez d'oublier Mabel Dunham.

— Ah! major, j'ai toujours reconnu qu'il était plus facile d'oublier une femme qu'une maîtresse. Lorsqu'un couple est marié, il est casé jusqu'à la mort, et après la dernière séparation, il m'a toujours semblé inconvenant de troubler par mes plaintes le repos de la défunte. Mais il y a dans l'attente d'un amant une incertitude, un mélange d'espoir et de découragement, qui double notre existence.

— Je bois à votre succès, lieutenant, ou à votre prompte guérison.

— Merci, mon cher major; et moi je bois au prompt dénoûment de votre vieille passion. La mienne sera récompensée, si vous voulez accorder une faveur au compagnon de votre enfance.

— Laquelle, David?

— Donnez-moi une mission pour les Mille-Iles pendant environ une quinzaine, et tout s'arrangera à la satisfaction générale. N'oubliez pas, Lundie, que Mabel est la seule fille blanche à marier sur toute la frontière.

— Votre présence est toujours utile dans un poste; mais la besogne peut être faite aux Mille-Iles par un sergent aussi bien que par le quartier-maître général, et même mieux.

— Un lieutenant a toujours le coup d'œil plus sûr qu'un sous-officier.

— J'y réfléchirai, reprit le major en riant, et vous aurez ma réponse demain matin. Au revoir, ne manquez pas de venir au tir, et d'y faire briller votre adresse.

CHAPITRE XI.

Tous les vœux des jeunes gens de la garnison furent comblés par le soleil magnifique qui éclaira la journée du lendemain. On était en septembre, et le vent du lac avait une fraîcheur vivifiante qui donnait de nouvelles forces aux concurrents.

— Duncan de Lundie avait une instruction assez étendue, et possédait une bibliothèque bien garnie, dont il aimait à prêter les livres à ceux qui les lui demandaient. C'était en lisant les chroniques du temps de la chevalerie que les habitants de ce fort isolé avaient pris goût aux passe-temps belliqueux. Le major les encourageait, mais il ne négligeait pas pour cela les précautions exigées par sa position. Un homme monté sur les remparts, en voyant la nappe d'eau qui étincelait au soleil et la silencieuse forêt qui s'étendait de l'autre côté jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon, aurait pu se croire dans le séjour de la paix et de la sécurité. Mais Duncan de Lundie savait que d'un instant à l'autre des sauvages pouvaient sortir des bois pour chercher à détruire le fort et à massacrer la garnison. Il savait aussi que le lac perfide offrait une route facile aux Français. Des patrouilles furent envoyées à la découverte, sous la conduite de deux vieux officiers, qui s'inquiétaient peu des amusements de la journée, et une compagnie entière se tint sous les armes pour défendre le fort au besoin. Le reste de la garnison put se livrer sans crainte au plaisir.

L'emplacement choisi était une esplanade, située à l'ouest du fort, sur la rive du lac. On en avait abattu les arbres et enlevé les souches avec soin. Ce champ de manœuvre avait l'avantage d'être protégé d'un côté par le lac, et de l'autre par les glacis de la place.

Quoique le régiment fût armé de fusils, on se servit en cette occasion de carabines. Chaque officier en avait une; d'autres appartenaient aux éclaireurs, ou aux Indiens qui rôdaient sans cesse dans le fort; et il y en avait au magasin, à l'usage des pourvoyeurs qui allaient chasser le daim dans les bois. Parmi ceux qui se servaient de ces armes, cinq ou six avaient une réputation supérieure. Une douzaine étaient considérés comme excellents tireurs, et un beaucoup plus grand nombre auraient passé pour habiles s'ils n'avaient été placés dans une situation exceptionnelle. La distance était de cent vergues; le but était un pavois, sur lequel on avait tracé les différents cercles d'usage, avec un point blanc au centre. Les exercices commencèrent par des épreuves d'essai entre des soldats, dont le plus habile fut un Américain d'origine hollandaise, appelé Valten-Burg. Au moment où l'on venait de le proclamer vainqueur, les officiers et les dames du fort parurent sur l'esplanade; au milieu de la compagnie, trois femmes d'officiers se faisaient remarquer par leur attitude imposante, et leur air de supériorité contrastait singulièrement avec leurs manières assez vulgaires. Les autres femmes étaient unies à des sous-officiers. Comme l'avait dit le quartier-maître, Mabel était la seule qui pût aspirer au mariage, car toutes les autres jeunes filles du fort sortaient à peine de l'enfance. Elle se distinguait entre toutes ses compagnes par sa physionomie animée, ses formes irréprochables et sa bonne tenue.

On s'était mis en frais pour la réception des femmes : un amphithéâtre de planches avait été dressé sur la rive du lac, et non loin de là les prix étaient suspendus à un poteau. On avait eu soin de réserver le premier banc aux trois dames et à leurs enfants; le second était occupé par Mabel et les femmes des sous-officiers, et sur le troisième s'entassèrent les femmes ou filles des simples soldats. Mabel, qui avait déjà été admise dans la société des femmes des officiers, ne manqua pas d'attirer leur attention, car l'idée exagérée qu'elles avaient de leur dignité ne les empêchait pas d'apprécier sa grâce et sa modestie. Dès que cette importante partie des spectateurs fut en place, Lundie donna le signal. Les meilleurs tireurs de la garnison, tant officiers que soldats, vinrent tour à tour exercer leur adresse, et presque tous touchèrent le point central. Conformément aux règles du jeu, il fallait réussir dans cette première épreuve pour être admis à continuer, et l'adjudant de place, qui remplissait le rôle de maître des cérémonies, appela à haute voix tous les débutants heureux en annonçant que ceux qui ne se présenteraient pas pour tirer au blanc seraient mis hors de concours. Au même instant Lundie, le quartier-maître, et Jasper Eau-Douce arrivèrent ensemble à l'endroit d'où l'on visait, et autour duquel se promenait tranquillement l'Eclaireur, sans sa chère carabine, comme s'il eût dédaigné de prendre part aux exercices de la journée. Tout le monde fit place au major Duncan, qui ajusta négligemment, et envoya sa balle à plusieurs pouces du but.

— Le major Duncan est exclu des autres épreuves, s'écria l'adjudant d'une voix forte et assurée.

— Les vieux officiers et sergents comprirent que l'échec du commandant était prémédité. Les jeunes officiers et les simples soldats se sentirent encouragés par la manière impartiale dont les lois du tir étaient appliquées, rien n'étant plus séduisant pour les êtres naïfs qu'une apparence de justice rigoureuse.

— A votre tour, maître Eau-Douce, dit le lieutenant Muir, et si vous ne visez pas plus juste que le major, je soutiendrai que vous maniez mieux la rame que la carabine.

La belle figure de Jasper se couvrit de rougeur. Il posa le pied sur la raie, jeta un coup d'œil à Mabel, qui se penchait en avant pour juger du coup, laissa tomber le canon de sa carabine sur la paume de sa main gauche, et fit feu après être resté un moment immobile. La balle frappa droit au centre du pavois, et ce coup fut considéré comme le meilleur de la journée, puisque les autres avaient seulement effleuré la peinture.

— Bravo! s'écria Muir. Ce résultat ferait honneur à des yeux plus expérimentés. Je suis d'avis pourtant que le hasard vous a favorisé, car vous n'avez pas visé avec soin. Vous avez de la vivacité dans vos mouvements, mais vous ne possédez pas la science du tir. Vous auriez tué votre ennemi, j'en conviens, mais il n'aurait pas été consolé par l'idée d'avoir été tué dans les règles. Maintenant, sergent Dunham, veuillez prier ces dames de m'accorder toute leur attention. Elles vont connaître ce qu'on peut appeler l'emploi intellectuel de la carabine.

— Tout en disant ces mots, de quartier-maître se préparait à son épreuve scientifique; mais, avant de viser, il constata que les yeux de Mabel étaient fixés sur lui avec curiosité. Comme les autres concurrents s'étaient écartés par respect pour son grade, il n'avait auprès de lui que le major, auquel il dit d'un ton familier :

— Vous voyez, Lundie, qu'on gagne quelque chose à exciter la curiosité d'une femme, sentiment très-actif, dont il faut savoir tirer parti.

— Rien n'est plus vrai, David; mais vos préparatifs sont bien longs, et voici l'Eclaireur qui attend de vous une leçon.

— Soyez le bienvenu, l'Eclaireur! vous aussi vous voulez avoir une idée exacte de la science du tir? Elle vous sera démontrée; je n'entends pas cacher la lumière sous le boisseau... Avez-vous envie d'entrer en lice?

— A quoi bon, quartier-maître! je n'ai pas besoin des prix, et quant à l'honneur, j'en ai assez, si c'en est un d'ajuster mieux que vous.

— Comment, vous n'avez pas de femme à laquelle vous désiriez offrir...

— Allons, David, interrompit le major, tirez, ou abandonnez la partie : l'adjudant s'impatiente.

— Je suis prêt, Lundie; écartez-vous, l'Eclaireur, laissez les dames jouir du coup d'œil.

Le lieutenant Muir se posa avec une élégance étudiée, leva lentement sa carabine, la baissa, la releva encore et fit feu.

— La balle n'a pas touché le pavois, s'écria l'homme chargé d'examiner les coups.

— C'est impossible! s'écria Muir avec indignation; je suis incapable d'une pareille maladresse. J'en appelle à ces dames!

— Les dames ont fermé les yeux, s'écrièrent à la fois plusieurs jeunes gens; vos préparatifs leur faisaient peur.

— Messieurs, répondit le quartier-maître avec emportement, vous calomniez les dames et vous méconnaissez mon adresse; il y a une conspiration tramée pour m'enlever la récompense de mon mérite.

— C'est un coup manqué, Muir, dit le major en souriant : supportez tranquillement votre disgrâce.

— Non, non, major, dit l'Eclaireur, le quartier-maître tire bien, lorsqu'il a le temps d'ajuster; regardez le pavois, et vous verrez que sa balle a couvert celle de Jasper. On avait tant de confiance dans les talents du guide et dans la justesse de son coup d'œil, qu'une douzaine de spectateurs se précipitèrent vers le pavois, pour vérifier l'exactitude de sa déclaration. On reconnut en effet que la balle du quartier-maître avait passé par le même trou que celle de Jasper, et on les retrouva l'une sur l'autre dans le tronc d'arbre auquel la planche était fixée.

— Je vous l'avais bien dit, mesdames, s'écria Muir en s'avançant vers l'amphithéâtre. Le major Duncan prétend que les mathématiques sont inutiles à un tireur; mais je soutiens que la science et la philosophie perfectionnent, agrandissent, et expliquent toutes les actions humaines, qu'il s'agisse de tirer au blanc ou de composer un sermon.

— Pendant cette apostrophe, l'Eclaireur s'était emparé d'une arme, et se disposait à en faire usage. Le lieutenant Muir le remarqua et s'écria en levant les bras pour donner plus de force à ses paroles : — Je proteste, je proteste formellement, messieurs, contre l'admission de l'Eclaireur à cet exercice. On sait que son tueur de daims est hors de toute proportion avec les carabines du gouvernement.

— Mon tueur de daims est au repos, reparlit l'Eclaireur avec calme. Je n'avais pas envie d'être de la partie, mais le sergent Dunham me fait observer que ce serait manquer de politesse envers sa jolie fille qui est venue ici sous ma conduite. Comme vous le voyez, quartier-maître, je me sers de la carabine de Jasper, qui n'est pas meilleure que la vôtre.

Le lieutenant Muir n'avait rien à objecter, et tous les yeux se tournèrent vers le célèbre guide, qui montrait, en ajustant, un admirable sang-froid et une connaissance approfondie de l'arme, ainsi que des facultés du corps humain. L'Eclaireur n'était pas ce qu'on appelle vulgairement un bel homme, quoique son extérieur inspirât la confiance et commandât le respect. Il était de haute taille et solidement charpenté; mais il eût fallu un peu d'embonpoint pour compléter la perfection de ses formes. Il avait les contours un peu trop anguleux; néanmoins ses mouvements étaient gracieux, naturels, et leur invariable régularité lui donnait un air de dignité qui était en harmonie avec les idées qu'éveillaient ses services et ses talents spéciaux. Ses traits auxquels le soleil avait communiqué des teintes d'un brun-rouge, rappelaient les fatigues de son existence et exprimaient la franchise et l'honnêteté. Ses mains annonçaient la force, et n'avaient point ces callosités difformes qui proviennent des travaux rustiques. Quoiqu'il n'eût pas ces grâces douces et insinuantes qui sont propres à captiver le beau sexe, toutes les femmes fixèrent les yeux sur lui avec plaisir lorsqu'il leva sa carabine. Il visa avec la rapidité de la pensée, et au moment où la fumée flotta au-dessus de sa tête, il avait posé sa crosse à terre, et la main appuyée sur le canon, il riait de son rire habituel.

— Si l'on osait avancer un pareil fait, s'écria le major Duncan, je dirais que l'Eclaireur a aussi manqué le but.

— Non! non! major, répondit le guide d'un ton de confiance, ce serait une assertion hasardée : je n'ai pas chargé l'arme, et je ne puis dire ce qu'il y avait dedans, mais s'il y avait du plomb, vous trouverez ma balle sur celles du quartier-maître et de Jasper, autrement je ne m'appelle pas l'Eclaireur.

Les cris qui s'élevèrent autour du pavois prouvèrent que le guide avait dit vrai.

— Ce n'est pas tout, mes amis, continua-t-il en s'avançant lentement vers l'amphithéâtre. Si le pavois est touché, je m'avoue vaincu. Le quartier-maître a entamé le bois, mais moi je n'en ai pas enlevé une seule ligne.

— C'est la vérité, répondit Muir. Le quartier-maître avait ouvert un passage à votre balle, et elle l'a traversé sans dévier.

— Eh bien, quartier-maître, nous allons commencer l'épreuve du clou, puis viendra celle de la pomme de terre. Nous verrons qui l'emportera. Je n'avais pas envie de montrer aujourd'hui ce que peut faire une carabine; mais maintenant que j'y suis, je ne reculerai pas, et je prétends vous battre, quoique vous soyez un tireur expérimenté; la fille du sergent décidera entre nous, si vous voulez bien vous en rapporter à son jugement.

L'Eclaireur, qui ne s'inquiétait pas des vaines distinctions des rangs, s'était adressé ouvertement à Mabel; mais le lieutenant Muir, sous l'influence de ses vieux préjugés, hésita à lui montrer une semblable déférence, en présence des femmes d'officier. Il craignait en outre de se poser comme prétendant à sa main, sans assurance de succès, sachant qu'il trouverait difficilement à se marier, si l'on apprenait jamais qu'il avait été refusé par la fille d'un officier. Toutefois la rougeur de Mabel était si charmante, son sourire si doux; elle avait tant de jeunesse, de beauté et de modestie, qu'il éprouva un vif regret de n'oser lui adresser la parole.

— Faites comme vous l'entendrez, l'Eclaireur, répondit-il; que la fille du sergent soit notre arbitre, et nous lui offrirons le prix que l'un ou l'autre de nous doit infailliblement gagner. Si l'Eclaireur n'était pas si capricieux, mesdames, nous aurions eu l'honneur de soumettre notre lutte à l'appréciation de l'une d'entre vous.

Quelques moments après, la seconde épreuve commença. On planta dans le pavois un clou grossier, dont la tête avait été enduite de peinture. Il fallait le toucher pour être admis aux épreuves supérieures.

Il ne se présenta qu'une demi-douzaine d'aspirants aux honneurs de cet exercice. Quelques-uns de ceux qui, ayant touché le point central, avaient le droit de concourir une seconde fois, jugèrent prudent de s'abstenir, pour ne pas compromettre leur réputation. Les trois premiers candidats approchèrent du clou, sans l'atteindre. Le quatrième était le lieutenant Muir, qui, après ses façons et ses cérémonies accoutumées, enleva un morceau de la tête du clou, et planta sa balle à côté de la pointe.

— Vous restez des nôtres, quartier-maître, dit l'Eclaireur en riant; mais il serait difficile de bâtir une maison avec un marteau de semblable qualité. Si Jasper n'a rien perdu de la sûreté de son coup d'œil et de la fermeté de sa main, il va vous montrer comment on enfonce un clou; vous seriez capable de faire mieux, lieutenant, mais vous tenez trop à vous donner une tournure militaire. Il faudrait déployer naturellement votre adresse naturelle.

Pendant que l'Eclaireur parlait, la balle d'Eau-Douce toucha le clou, et l'enfonça dans la planche à un pouce de la tête.

— Tenez-vous prêts à le river, mes amis, s'écria l'Eclaireur, en se mettant immédiatement à la place de son ami; je n'ai pas besoin d'un nouveau clou, je vois celui-ci, quoique la peinture en soit effacée, et ce que je ne puis voir, je puis l'atteindre à cent vergues de distance, quand même ce ne serait que l'œil d'un moucheron.

La détonation retentit, la balle traversa l'espace, et la tête du clou disparut dans le bois, couverte par le morceau de plomb aplati. Sans se préoccuper de son exploit, il laissa tomber la crosse de sa carabine, et poursuivit en ces termes :

— Ma foi, Jasper, vous faites tous les jours des progrès. Encore quelques courses dans les bois avec moi, et vous deviendrez le plus habile chasseur du pays. Le quartier-maître ne va pas mal, mais il est arrivé à son apogée, tandis que vous perfectionnez sans cesse vos excellentes dispositions.

— Bah! bah! s'écria Muir, n'est-ce pas la perfection de l'art que d'effleurer délicatement la tête d'un clou, au lieu de l'enfoncer comme avec un maillet à deux mains?

— Vidons la question en passant à la pomme de terre, dit le major Duncan. Vous êtes Ecossais, monsieur Muir; vous auriez mieux aimé vous exercer sur un gâteau d'avoine ou sur une tête de chardon; mais la loi des frontières s'est prononcée en faveur du fruit américain. Comme le major témoignait quelque impatience, Muir eut assez de tact pour ne pas retarder l'épreuve par d'inutiles dissertations, et il se mit en devoir d'agir. La pomme de terre était entre les mains d'un homme placé à soixante pas de distance. Au mot *lâchez*, prononcé par le tireur, il devait la lancer en l'air, et il fallait qu'elle fût traversée par la balle, avant qu'elle fût tombée à terre.

Le quartier-maître avait souvent tenté ce tour d'adresse difficile, et n'avait réussi qu'une seule fois. Il entra en lice avec une vague espérance qui ne devait pas être réalisée, la pomme de terre fut jetée, et retomba sans avoir été atteinte.

— En arrière, quartier-maître, dit Lundie, assez content de l'échec d'un officier qui songeait à se mésallier. Le camail sera disputé par Jasper, Eau-Douce et l'Eclaireur.

— Et en quoi consiste l'épreuve, major? demanda ce dernier : faut-il percer la pomme de terre au centre, ou seulement en entamer la peau?

— Il faut la percer d'outre en outre, répondit le major.

— Voici un moment terrible pour moi, dit Jasper, pâle d'émotion. Le guide regarda gravement le jeune homme, et priant le major de lui accorder un moment de répit, il conduisit son ami à l'écart.

— Vous semblez prendre la chose à cœur, lui dit-il.

— Je l'avoue, je n'ai jamais désiré plus ardemment le succès.

— Quoi! vous voulez surpasser votre vieil ami dans sa spécialité? Je suis né pour le tir, mon camarade, et personne ne peut m'égaler.

— Je le sais, l'Eclaireur, je le sais; cependant...

— Eh bien, Jasper, expliquez-vous franchement, vous parlez à un ami.

Le jeune homme serra les lèvres, passa la main sur ses yeux, rougit et pâlit alternativement, comme une jeune fille qui avoue son amour. Puis, serrant la main de son compagnon, il lui dit avec le calme d'un homme résolu :

— Je donnerais un bras pour pouvoir offrir ce camail à Mabel Dunham.

Le chasseur baissa les yeux, et s'éloigna lentement en paraissant réfléchir sur ce qu'il avait entendu.

Quelle singulière créature que l'homme! il méprise les dons de la Providence, et aspire à des choses qui ne sont pas de sa compétence. N'importe...

— A votre place, Jasper, car le major attend...

— Ecoutez-moi! il faut que je touche la pomme de terre; sans cela je serais déshonoré aux yeux de la garnison.

— Je me soumettrai à mon sort, reprit Jasper; mais je tenterai l'aventure, dussé-je en mourir.

— Quelle singulière créature que l'homme! répéta l'Eclaireur en s'écartant pour laisser son ami satisfait. La pomme de terre fut lancée; Jasper fit feu, et sa balle traversa la pomme de terre presque au centre. De grandes acclamations s'élevèrent de toutes parts.

— Vous avez un compétiteur digne de vous, l'Eclaireur, s'écria le major Duncan.

— Que l'homme est bizarre! répéta le chasseur, inattentif à ce qui se passait autour de lui, tant il était absorbé dans ses réflexions. — Lâchez!

On lança la pomme de terre; le coup partit sans que le tireur prît la peine de viser, et ceux qui ramassèrent le tubercule firent entendre un murmure de désappointement.

— Les deux trous n'en font qu'un? demanda le major.

— Il n'a touché que la peau, répondit-on.

— Qu'est-ce que cela veut dire, l'Eclaireur? Jasper Eau-Douce doit-il remporter les honneurs de la journée?

— Le capuchon de soie est à lui, répliqua le guide en secouant la tête; que l'homme est bizarre! sans se contenter de ses qualités, il aspire à celles que Dieu lui refuse.

Comme l'Eclaireur n'avait fait qu'effleurer la superficie de la pomme de terre, le prix fut immédiatement adjugé à Jasper, et il tenait entre les mains le capuchon de soie, lorsque le quartier-maître s'approcha de lui d'un air de cordialité :

— Je vous félicite de votre victoire, lui dit-il poliment. Mais à quoi vous servira cette babiole? Vous ne pouvez en faire ni une voile, ni même un pavillon. N'aimeriez-vous pas mieux l'échanger contre de bonne monnaie ayant cours dans le royaume?

— Je ne tiens pas à l'argent, répondit Jasper dont les yeux étincelaient du feu de la joie. J'aime mieux avoir gagné ce capuchon de soie que d'avoir obtenu cinquante voiles neuves pour *le Véloce*.

— Bah! bah! c'est de la folie. Je vous offre une demi-guinée de cette bagatelle, pour ne pas la voir traîner dans la cabine de votre cutter.

Quoique Jasper ignorât que le rusé quartier-maître ne donnait pas de l'objet la moitié de sa valeur, il reçut la proposition avec indifférence. Secouant la tête en signe de refus, il s'avança vers l'amphithéâtre, où son approche produisit une vive sensation. Les femmes des officiers avaient résolu d'accepter le présent, si la galanterie du jeune marinier le leur offrait; mais Jasper alla droit à la fille du sergent. — Mabel, dit-il, ce camail est à vous, à moins que...

— Achevez votre pensée, dit la jeune fille oubliant sa timidité, dans la bienveillante intention de tirer Jasper d'embarras. — A moins que vous ne le considériez avec trop d'indifférence, comme vous étant présenté par un homme qui n'est pas en droit de le faire accepter.

— Je l'accepte, Jasper. Ce sera un souvenir des dangers que nous avons affrontés ensemble et une preuve de la reconnaissance que me font éprouver vos services et ceux de l'Eclaireur.

— Ne vous occupez pas de moi, s'écria le guide; Jasper a eu la chance, et c'est lui qui fait le cadeau. Mon tour viendra un autre jour, comme celui du quartier-maître, qui semble envier le capuchon de soie. Pourquoi? je l'ignore, car il n'a pas de femme. — Et Jasper Eau-Douce en a-t-il une? s'écria le lieutenant Muir avec chaleur. Je puis désirer cet ajustement en mémoire de l'épouse que j'ai perdue, ou pour m'aider à en trouver une autre. La meilleure preuve qu'un homme a été bon mari, c'est qu'il cherche à remplacer convenablement sa défunte. Les sentiments sont un don du ciel, et quand on les possède, après avoir aimé fidèlement une femme, il faut se hâter d'en aimer une autre.

— C'est possible; je ne suis pas expert en ces matières, et Mabel les comprendra mieux que moi. Allons, Jasper, quoique la journée soit finie pour nous, voyons comment les autres vont se comporter.

Les jeux recommencèrent; mais les dames oublièrent le tir pour s'occuper du camail de soie. Il passa de main en main; on en palpa l'étoffe; on en examina la façon, et l'on émit secrètement l'avis qu'une aussi belle parure ne convenait guère à la fille d'un sous-officier.

— Peut-être seriez-vous disposée à vendre ce capuchon? demanda la femme du capitaine. Vous ne le porterez jamais.

— Peut-être, madame, répondit notre héroïne avec modestie; mais je ne veux pas m'en défaire.

— Le sergent Dunham, j'en suis convaincu, ne vous met pas dans le cas de vendre vos effets; pourtant, c'est perdre de l'argent que de garder un objet dont vous ne vous servirez jamais.

— Je ne veux pas me séparer du présent d'un ami.

— Comme il vous plaira, mon enfant; les jeunes filles de votre âge ne comprennent pas toujours ce qui leur est avantageux. En tout cas, rappelez-vous que, si vous voulez le vendre, je le retiens, pourvu qu'il ne vous ait jamais servi.

— Oui, madame, dit Mabel avec la plus grande douceur. Cependant ses yeux brillaient comme des diamants, et ses joues s'étaient colorées d'un vif incarnat. Elle plaça sur ses épaules l'ajustement qu'on semblait lui interdire, le garda quelques minutes, comme pour l'essayer, et le mit tranquillement de côté.

La fin des divertissements ne présenta aucun intérêt, les épreuves étant moins difficiles, et les compétiteurs moins habiles. Toutes les dames ne tardèrent pas à se retirer, et le reste de la bande féminine suivit leur exemple. Mabel revenait le long des rochers plats qui bordaient le lac, tenant à la main son joli capuchon, lorsqu'elle rencontra l'Eclaireur. Il portait l'arme dont il s'était servi pendant la journée; mais il semblait inquiet et ses manières avaient moins d'aisance et de franchise que de coutume. Après quelques mots insignifiants sur la nappe d'eau qui s'étendait à leurs pieds, il dit à Mabel :

— Jasper vous a gagné ce capuchon de soie sans beaucoup de peine.

— Son triomphe est légitime, répondit la jeune fille.

— Sans doute! sans doute! la balle a passé au centre de la pomme de terre. On ne pouvait faire davantage; mais on aurait pu en faire autant.

— Mais personne n'en a fait autant, s'écria Mabel avec une vivacité qu'elle regretta immédiatement, car le guide parut mortifié de l'observation et du sentiment qui l'avait dictée.

— C'est vrai, Mabel, personne n'en a fait autant, mais... au fait, je ne vois pas pourquoi je dissimulerais mes talents naturels. Je n'ai pas réussi là-bas, mais je vais vous montrer ici ce dont je suis capable. Voyez-vous ces mouettes qui volent au-dessus de nos têtes?

— Certainement; elles sont en trop grand nombre pour ne pas être remarquées.

— Elles se croisent dans leur vol; eh bien, j'en tuerai deux d'un seul coup... Regardez!

Il arma sa carabine, et, prompt comme l'éclair, il visa deux oiseaux qui se trouvaient sur la même ligne, à la distance de plusieurs vergues l'un de l'autre. Les deux victimes tombèrent dans le lac, et l'Eclaireur, faisant résonner sa crosse sur le sol, se mit à rire à sa manière. Son amour-propre n'était plus offensé, et toute trace de mécontentement avait disparu de son honnête physionomie.

— Ce coup vaut quelque chose, dit-il, quoique je n'aie pas de capuchon à vous offrir. Au reste, interrogez Jasper lui-même; il n'y a pas d'homme plus franc dans toute l'Amérique.

— Il ne doit donc pas la victoire à ses talents?

— Si fait, pour un marinier il ajuste à merveille, et l'on ne peut désirer de meilleur second sur la terre ou sur l'eau. Toutefois, c'est moi qui ai assuré son succès, ce qui est peu important, puisque le capuchon de soie a pris le bon chemin.

— Je vous comprends, l'Eclaireur, dit la jeune fille en rougissant involontairement, et je regarde le capuchon comme un présent que vous m'avez fait tous deux.

— Vous ne rendez pas justice à mon ami. Il a gagné le camail, et avait le droit de vous l'offrir. Seulement croyez bien que, si je l'avais obtenu, j'en aurais disposé de même.

— Je m'en souviendrai, l'Eclaireur, et je ferai connaître à tous l'habileté que vous avez montrée en ma présence au détriment de ces pauvres mouettes.

— Merci, Mabel; il est aussi inutile de parler de mon adresse aux gens de la frontière que de l'eau du lac ou du soleil des cieux. Tout le monde sait ce que je puis faire en ce genre.

— Vous croyez donc que Jasper avait conscience de l'avantage que vous lui donniez, et dont il a profité avec si peu de délicatesse?

— Pas du tout; mais ayant devant les yeux le capuchon de soie, et désirant vous en faire hommage, il a conçu de lui une trop haute opinion, qui n'était peut-être pas justifiée.

— Je tâcherai d'oublier tout cela, dit Mabel en cherchant à maîtriser son émotion. Je ne veux me souvenir que des bontés que vous avez eues tous deux pour une pauvre fille qui n'a plus de mère. L'amitié que vous m'avez témoignée ne sortira jamais de ma mémoire; je vous dois la vie et la liberté, et en signe de gratitude je vous offre

cette broche d'argent. — Qu'en ferai-je? demanda le chasseur en regardant le bijou d'un œil effaré ; je n'ai sur moi ni boucles ni boutons. Je ne porte que des lacets de peau de daim. Cette bagatelle est jolie; mais elle l'était plus encore à la place qu'elle occupait.

— Mettez-la à votre chemise de chasse ; elle vous siéra bien. Souvenez-vous, l'Eclaireur, que c'est un gage d'amitié entre nous.

Mabel lui dit adieu en souriant, et, bondissant d'un pied léger sur la rive, elle disparut derrière les glacis du fort.

CHAPITRE XII.

Quelques heures après, Mabel, plongée dans ses réflexions, errait sur le bastion qui dominait le lac et l'Oswego. La soirée était calme et douce, et l'on ne savait encore si le détachement destiné aux Mille-Iles pourrait partir le soir, à cause de l'absence totale de vent. Les armes, les munitions et les approvisionnements étaient déjà embarqués. Les bagages même de Mabel étaient à bord; mais l'équipage restait encore à terre, et se promenait de long en large sur la plage, dans une complète irrésolution. Jasper avait remorqué *le Véloce* hors de la baie de manière à pouvoir franchir au premier signal la passe de la rivière.

Aux jeux du matin avait succédé dans le fort une tranquillité qui était en rapport avec celle du paysage, et dont Mabel sentit l'influence sans pouvoir s'en rendre compte. Elle reconnut pour la première fois que les plaisirs des villes et de la civilisation n'étaient pas les seuls désirables; elle comprit qu'on pouvait vivre heureux entre cette vaste forêt et ce lac paisible. Cette conviction naissante était due sans doute en partie aux dix jours qu'elle venait de passer; mais il nous serait difficile de rien ajouter là-dessus, au point où notre narration en est arrivée.

— Quel beau coucher de soleil! s'écria d'une voix enjouée maître Cap qui survint brusquement; pour un lac d'eau douce, cette pièce d'eau présente un coup d'œil agréable; seulement elle est trop tranquille.

— Vous n'êtes jamais content, mon oncle. Ne pouvez-vous jouir en paix des charmes de la nature et les admirer ici aussi bien que dans notre île de Matanham?

— Quelle différence! dit le vieux marin d'un ton dédaigneux; si nous étions sur les bords de la mer, nous verrions les vagues onduler sans cesse, quoiqu'il ne fasse pas un souffle d'air. L'Océan respire comme un être vivant, tandis que la surface de cette mare est à peine agitée. Je ne conçois pas comment Jasper consent à naviguer sur le lac Ontario, car c'est un jeune homme auquel il ne faudrait qu'un peu d'instruction pour être quelque chose.

— Pensez-vous qu'il en manque, mon oncle? répondit Mabel en ajustant sa chevelure. Il me paraît en savoir beaucoup plus que les jeunes gens de sa classe : il a peu lu, les livres étant rares dans cette partie du monde, mais il s'est développé par la réflexion.

— Il est ignorant comme quiconque navigue sur ces eaux de l'intérieur; il peut faire un nœud plat ou un nœud d'anguille, mais il serait incapable d'attacher le bouton des bosses ou de nouer un cul-de-porc en tête de mort. Il faut que je fasse quelque chose pour lui, ainsi que pour l'Eclaireur, afin de les récompenser des services qu'ils nous ont rendus.

— Fort bien, mon cher oncle, je vous sais gré de penser à ces braves gens.

— C'est parler en digne fille de votre mère, reprit maître Cap. J'ai donc conçu un plan qui arrangera tout le monde et que je développerai à notre retour des Mille-Iles.

— Puis-je vous demander quelles sont vos intentions?

— Je ne vois pas pourquoi je vous en ferais un secret, Mabel; mais je vous prie de n'en rien dire à votre père, qui a pour l'état militaire une prédilection trop marquée. Jasper et l'Eclaireur perdent leur temps ici, et je me propose de les conduire jusqu'à la côte et de les embarquer tous les deux. Eau-Douce aurait le pied marin au bout d'une quinzaine et serait le meilleur des matelots après une traversée d'un an. L'Eclaireur serait plus difficile à dresser; mais avec du temps on viendrait à bout de l'utiliser, surtout en qualité de vigie, car il jouit d'une excellente vue.

— Croyez-vous qu'ils acceptent la proposition? demanda Mabel en souriant.

— Parbleu! quel être raisonnable refuserait son bonheur? Laissez-moi le soin d'arranger l'affaire. Voici justement l'Eclaireur, dont je vais exciter l'émulation en lui développant mes intentions bienveillantes... Arrivez, mon camarade, nous parlions de vous à l'instant même.

— Et qu'en disiez-vous, Eau-Salée? demanda le guide, qui commençait à désigner le vieux marin sous le nom que lui avaient donné les Indiens.

— Nous disions, mon ami, qu'à notre retour de la croisière que nous allons entreprendre, vous devriez venir avec nous.

— Et que ferais-je dans vos villes? Y pourrais-je chasser? Y serais-je réduit à suivre à la piste les gens qui vont au marché ou à me mettre à l'affût des chiens et de la volaille? Vous n'êtes pas ami de mon bonheur, maître Cap, puisque vous voulez m'enlever aux ombrages des bois pour m'exposer au soleil des clairières.

— Je ne compte pas vous laisser dans les établissements; mais je vous emmènerai en mer, où tout homme peut respirer en liberté. Mabel vous dira que j'avais formé ce projet avant de vous entretenir.

— Et quels en seraient les résultats selon Mabel? elle sait que tout homme a sa vocation et ne peut en chercher une autre sans contrecarrer la Providence. Je suis un chasseur, un guide, un batteur d'estrades, et vouloir cesser de l'être, ce serait lutter contre le ciel. Ai-je raison, Mabel, ou êtes-vous assez femme pour avoir le désir de me voir changer de caractère.

— Je ne désire aucun changement en vous, répondit Mabel avec une cordiale sincérité qui alla droit au cœur du chasseur; mon oncle a beau vanter la mer et ses avantages, je ne me soucierais pas de voir transformer même en amiral le meilleur et le plus noble chasseur des bois. Restez ce que vous êtes, mon brave ami, et ne craignez rien, si ce n'est la colère de Dieu.

— Entendez-vous cela, Eau-Salée? Entendez-vous ce que dit la fille du sergent? et elle est trop sensée, trop spirituelle et trop jolie pour ne pas penser ce qu'elle dit. Tant qu'elle sera contente de me voir tel que je suis, je ne méconnaîtrai pas ma nature en essayant de me métamorphoser. Je puis paraître inutile dans une garnison, mais quand nous serons aux Mille-Iles, j'aurai souvent l'occasion de vous prouver qu'une carabine sûre est un don du ciel.

— Vous êtes donc de la partie? dit Mabel avec tant de douceur que le guide l'aurait suivie jusqu'au bout de la terre. Je suis peut-être la seule femme de l'expédition, et votre présence ne diminuera pas ma sécurité.

— Savez-vous, demanda maître Cap, quel est le but de cette expédition? Mon beau-frère est discret comme un franc-maçon et ne m'a rien révélé. Je sais seulement que nous mettrons à la voile quand le vent le permettra et que nous resterons un mois absents.

— L'objet du voyage n'est pas un grand secret, dit l'Eclaireur, quoiqu'il soit défendu d'en parler dans la garnison. Moi qui ne suis pas soldat, je puis me servir de ma langue quand bon me semble, et certes tout le monde conviendra que je n'abuse jamais de cette faculté. Vous savez que nous allons aux Mille-Iles, maître Cap?

— Oui, c'est le nom de notre port; mais je doute que ce soit de véritables îles pareilles à celles de l'Océan, et mille signifie probablement deux ou trois.

— Mes yeux sont bons, reprit le guide, et pourtant j'ai souvent tenté inutilement de compter ces îles.

— Oui! oui! j'ai connu des gens qui ne pouvaient compter que jusqu'à un certain nombre... Je suis presque persuadé que vos îles n'existent pas, et que ce sont seulement des péninsules ou des promontoires. Quoi qu'il en soit, quel est le but de la croisière? Je vais vous l'expliquer. Il est bon que vous sachiez que les grands lacs forment une chaîne, et que leurs eaux passent des uns dans les autres et se déversent dans le lac Erié. Elles tombent ensuite du haut d'une montagne dans l'Ontario et communiquent avec la mer par un grand fleuve. Or, cette innombrable quantité d'îles est située au point de jonction du lac et du fleuve, et plus bas est un poste français nommé Frontenac. C'est là que nos ennemis entassent des munitions et des approvisionnements pour les distribuer aux sauvages qui habitent les bords des lacs.

— Et vous espérez les en empêcher? demanda Mabel.

— Peut-être oui, peut-être non. Duncan de Lundie a placé un détachement aux Mille-Iles pour arrêter les embarcations françaises; mais jusqu'à présent on n'a pris que deux bateaux. Des nouvelles apportées la semaine dernière par un courrier ont décidé le major à tenter un dernier effort. Jasper connaît la route, et nous serons entre bonnes mains, car le sergent a autant de prudence que d'activité, et personne ne le vaut pour une embuscade.

— Est-ce tout? dit Cap d'un ton dédaigneux, j'avais présumé d'après les préparatifs que c'était une grande expédition où l'on pourrait prendre sa part de prise.

— Que voulez-vous dire? Je me suis sans doute trompé; il n'y a pas de part de prise sur l'eau douce, et le roi accapare tout dans ces sortes de combats d'infanterie que vous appelez des embuscades.

— Je l'ignore, maître Cap, je prends ma part du plomb et de la poudre qui me tombent entre les mains, sans en rien dire au gouvernement. S'il y a de plus grands bénéfices, ce n'est pas pour moi; et cependant il est temps que je songe à me caser, à me meubler et à m'établir.

Quoique l'Eclaireur n'osât pas regarder Mabel en parlant de la nécessité d'un changement pour lui, il eût donné le monde entier pour savoir si elle avait compris et quelle était l'expression de sa physionomie. Mabel était loin de soupçonner le sens de cette allusion directe, et elle n'eut point l'air embarrassé quand elle tourna les yeux vers l'Oswego, où *le Véloce* se préparait à mettre à la voile.

— Jasper va faire sortir son cutter, dit le guide, dont l'attention fut attirée du même côté par le bruit de la chute d'un ballot sur le pont. Il aperçoit des pronostics de vent et il se dispose à en profiter.

— Et nous allons avoir l'occasion de prendre une leçon de navigation, reprit Cap d'un air sarcastique. Il y a une manière d'appareiller qui décèle le véritable marin, de même qu'il suffit, pour juger un soldat, de voir comment il boutonne son habit.

— Jasper n'est peut-être pas bon marin, dit l'Eclaireur, étranger

à tout sentiment de basse jalousie; mais c'est un hardi gaillard, et il dirige son cutter avec une habileté inconnue sur le lac. Vous ne le trouviez pas maladroit, maître Cap, quand il a passé les chutes de l'Oswego.

Cap ne répondit que par une exclamation, et toutes les personnes placées sur le bastion s'attachèrent à suivre les mouvements du cutter avec un intérêt tout naturel, puisqu'ils devaient s'y embarquer. Il faisait toujours un calme plat, et la surface du lac étincelait aux derniers rayons du soleil. *Le Véloce* était sorti du port à la touée; mais, vu l'absence de vent, il fut obligé de continuer sa route à l'aviron. Une fois en rade, il jeta l'ancre à une lieue environ de la terre et attendit les canots qui devaient lui amener les passagers.

CHAPITRE XIII.

L'embarquement d'un aussi faible détachement ne pouvait causer de grands embarras; les forces confiées au sergent Dunham ne se compo-



— Trois mariages seulement, major, dit Muir; il y en a un qui ne compte pas, ayant été cassé par une cour de justice.

saient que de dix soldats et deux sous-officiers. Le lieutenant Muir était adjoint à l'expédition en qualité de simple volontaire, mais le major l'avait chargé d'une mission insignifiante en rapport avec ses fontions habituelles. Il fallait ajouter à cet effectif l'Éclaireur, maître Cap, Jasper et ses matelots, et un mousse de quatorze ans. Il y avait en somme une vingtaine d'hommes à bord : Mabel et la femme d'un fantassin représentaient seules le beau sexe.

Le sergent Dunham installa ses gens sur un grand bateau, puis il alla prendre les ordres de son commandant et avertir sa fille et son beau-frère. Il était presque nuit lorsque Mabel se plaça dans le canot qui devait l'emmener. Comme l'eau était aussi unie qu'un étang et qu'il n'y avait point de ressac, l'embarquement s'effectua en dehors de la rade, sans qu'il fût nécessaire d'entrer dans la rivière. Quelques coups de rames suffirent pour amener le canot près des flancs du cutter, qui s'élevait à deux ou trois pieds au-dessus de l'eau. Les passagers montèrent sans peine, et Jasper leur fit voir les dispositions qu'il avait prises pour les recevoir convenablement. Le petit navire contenait quatre chambres, ayant été construit spécialement pour transporter des militaires avec leurs familles. L'arrière-cabine, réservée ordinairement aux femmes, avait des croisées qui y laissaient entrer l'air et le jour. On y voyait quatre cadres, et comme Mabel était seule avec son oncle, ils avaient tout l'espace désirable.

Plus large et éclairée par en haut, la grande cabine était destinée au quartier-maître, au sergent, à Cap et à Jasper; quant à l'Eclaireur, il lui était loisible d'errer à son gré dans tout le bâtiment, excepté dans la chambre des femmes. Les caporaux et les soldats logeaient sous la grande écoutille, qui était recouverte d'un capot, et l'équipage occupait, comme de coutume, le gaillard d'arrière. Quoique le cutter ne jaugeât que cinquante tonneaux, il aurait pu recevoir un nombre triple de passagers.

Mabel prit possession de sa jolie cabine et ne put s'empêcher de réfléchir aux attentions particulières que Jasper lui avait témoiguées. Elle remonta ensuite sur le pont, où tout était en mouvement; les hommes erraient au hasard en quête de leurs havre-sacs ou de leurs autres effets. Mais la discipline et l'habitude eurent bientôt rétabli l'ordre, et le silence qui s'établit à bord devint même imposant, car il se rattachait à des idées de périls lointains et d'entreprises aventureuses.

L'obscurité commençait à rendre les objets indistincts; la terre ne formait plus qu'une masse noire informe; mais les étoiles, se montrant les unes après les autres, inspiraient par leur douce clarté ce sentiment de calme qui accompagne ordinairement la nuit. Il y avait dans ce spectacle quelque chose de doux et d'émouvant à la fois, et Mabel, assise sur le gaillard d'arrière, éprouva cette double influence. L'Eclaireur était à côté d'elle, appuyé sur sa longue carabine, et, malgré les ténèbres croissantes, les effets d'une méditation inusitée se remarquaient sur ses traits fortement accentués.

— Vous devez être habitué à de semblables expéditions, lui dit-elle; mais je suis surprise de voir les soldats si taciturnes et si pensifs.

— On apprend le silence en faisant la guerre aux Indiens. Des troupes qui se taisent dans les bois sont doublement fortes, des troupes qui jasent doublement faibles. Si la langue faisait les bons soldats, ce serait les femmes de la garnison qui remporteraient la victoire.

— Mais nous ne sommes pas dans les bois, et nous n'avons rien à craindre des Mingos à bord du *Véloce*.

— Demandez à Jasper comment il est devenu patron de ce cutter, et vous changerez d'opinion.

— Et comment l'est-il devenu? demanda Mabel avec intérêt : il est honorable pour lui d'avoir obtenu ce poste dans un âge si tendre.

— Certainement, dit l'honnête Eclaireur, toujours enchanté de trouver un mot à dire en faveur d'un ami; mais il méritait cent fois davantage, et ce n'eût pas été trop d'une frégate pour le récompenser de son courage et de son sang-froid.

— Racontez-moi cela?

— C'est une longue histoire, Mabel, et votre père la sait mieux que moi, car il était présent, tandis que j'étais à guider des troupes dans un autre pays. *Le Véloce* allait tomber entre les mains des Français et des Iroquois, lorsque Jasper le sauva de la manière la plus brillante. Comment? Je l'ignore. J'ai souvent interrogé Jasper à ce sujet, mais sans succès. Ses narrations sont embrouillées et ses meilleurs amis doivent avouer qu'il est mauvais conteur. Si vous êtes curieuse de connaître l'aventure, il faut la demander au sergent.

Mabel résolut d'interroger son père le soir même. Elle pensa qu'elle ne pouvait rien faire de mieux que d'écouter dans la bouche d'autrui les éloges d'un homme qui racontait mal ses propres exploits.

— *Le Véloce* restera-t-il avec nous quand nous serons arrivés? demanda-t-elle avec hésitation, car elle doutait que sa question fût convenable.

— Je ne sais, car Jasper reste rarement oisif; mais j'ai si peu de goût pour l'eau et les navires, à moins qu'il ne s'agisse de franchir une cataracte, que je m'occupe peu de ces expéditions. Je m'en rapporte à Jasper, qui suit une piste sur l'Ontario, comme un Delaware dans la forêt.

— Et votre Delaware, le Gros-Serpent, pourquoi n'est-il pas avec nous?

— Vous devriez plutôt me demander pourquoi je suis ici. Le Serpent est à sa place et je ne suis pas à la mienne. Il rôde sur les bords du lac avec trois ou quatre compagnons et nous rejoindra aux îles pour nous apporter des nouvelles. Il agit par les ordres du sergent, qui est trop bon soldat pour négliger ses derrières quand il fait face à l'ennemi. C'est dommage, Mabel, que votre père ne soit pas né général comme certains Anglais qui viennent en Amérique, je vous garantis qu'en une semaine il aurait expulsé tous les Français du Canada.

— Verrons-nous l'ennemi en face? demanda Mabel, qui fut pour la première fois alarmée des dangers de l'expédition.

— S'il se présente, Mabel, il trouvera des hommes prêts et disposés à vous défendre. Mais vous êtes fille d'un soldat, et nous savons tous que vous en avez le courage; que la crainte d'une bataille n'empêche pas vos jolis yeux de se fermer.

— Je me sens plus brave dans ces solitudes qu'au milieu des plaisirs énervants des villes.

— Ah! votre père me l'a souvent répété. — Vous trouverez Mabel semblable à sa mère, me disait-il; elle n'est pas femme à troubler un homme en danger par ses criailleries et ses syncopes. Elle serait plutôt capable d'encourager son époux et de le fortifier dans les plus rudes épreuves. Voilà ce que me disait le sergent avant que j'eusse eu le plaisir de contempler vos jolis traits.

— Et pourquoi mon père vous a-t-il parlé de tout cela? demanda Mabel avec vivacité.

La déception était si peu dans le caractère de l'Eclaireur qu'il fut embarrassé de cette simple question. Une espèce d'instinct l'avertit que l'occasion n'était pas favorable pour avouer toute la vérité; mais

il était contraire à ses habitudes de dissimuler complétement le pacte conclu entre lui et le sergent. Dans sa perplexité, il adopta un moyen terme.

— Il faut que vous sachiez, dit-il, que le sergent et moi nous sommes deux vieux amis et que nous nous sommes souvent battus côte à côte ou du moins à la distance qui sépare ordinairement un éclaireur d'un soldat du roi. Nous autres tirailleurs nous ne pensons guère au feu lorsque la carabine a cessé de se faire entendre ; et le soir au bivouac ou dans la marche, nous causons de choses et d'autres comme de jeunes femmes qui bavardent en riant de leurs propres idées. Il était naturel que le sergent, dont vous êtes la fille unique, vous prît pour sujet de ses conversations; et comme je n'avais ni parents ni alliés, je l'écoutai non moins naturellement avec complaisance, et, à force d'entendre parler de vous, je me pris à vous aimer avant de vous avoir vue.



Le tir.

— Et maintenant que vous m'avez vue, répondit en souriant la jeune fille naïve, qui ne songeait qu'à une affection fraternelle, vous devez commencer à comprendre combien on a tort de concevoir de l'amitié pour quelqu'un avant de le connaître.

— Ce n'était pas de l'amitié, Mabel. Je suis ami des Delawares depuis mon enfance; mais les sentiments qu'ils m'inspirent sont tout différents de ceux que j'éprouve pour vous, surtout depuis que je suis à même de vous apprécier. Je me suis dit parfois qu'un homme engagé dans le périlleux métier de guide, d'éclaireur ou même de soldat, devait s'abstenir de toute liaison avec les femmes, surtout quand elles sont jeunes. Ce commerce les détourne de leurs occupations naturelles et diminue en eux l'amour des hasards.

— Quoi ! l'amitié que vous pressentez pour moi vous rendrait-elle moins hardi, moins disposé à combattre les Iroquois ?

— Non, sans doute. Si vous étiez en danger, par exemple, mon audace irait jusqu'à la folie ; mais avant que nous devenions si intimes, comme je puis le dire, j'aimais à songer à mes marches, à mes reconnaissances, à mes combats. Aujourd'hui j'en suis moins préoccupé. Je renonce presque à mes idées de vie errante et de carnage ; je rêve au coin du feu, aux soirées paisibles, aux jeunes femmes, à leurs sourires, à leurs douces voix enjouées, à leurs regards séduisants. Je dis quelquefois au sergent que sa fille et lui gâteront l'un des meilleurs guides de la frontière.

— Loin de là, l'Eclaireur, ils chercheront à vous rendre parfait. Vous ne nous connaissez pas, si vous pensez que nous désirons changer vos allures. Restez ce que vous êtes, un guide honnête, consciencieux, intrépide, intelligent, et ni mon père, ni moi, ne changerons jamais d'avis à votre égard.

La nuit était trop sombre pour que Mabel remarquât l'agitation intérieure qu'exprimaient les traits de l'Eclaireur. Elle n'éprouvait elle-même aucun trouble en lui déclarant l'affection qu'il avait fait naître en elle par ses bonnes qualités et son dévouement. Le cœur de la jeune fille ne battait pas plus vite qu'à l'ordinaire, la rougeur inusitée qui colorait son visage n'était due qu'à l'animation avec laquelle elle énonçait des pensées pures et sincères. Elle n'était point saisie de ce tremblement involontaire qui accompagne invariablement l'aveu d'une tendre inclination.

L'Eclaireur était trop inexpérimenté pour comprendre des distinctions subtiles, et les paroles qu'il venait d'entendre furent pour lui un encouragement. Hors d'état de prolonger l'entretien, il se retira à l'écart, et, appuyé sur sa carabine, il regarda les étoiles en observant un profond silence.

Cependant le sergent Dunham était encore sur le bastion, en conférence avec Lundie.

— Avez-vous bien examiné les sacs, les armes, les munitions ? demanda le major après avoir jeté les yeux sur un rapport écrit que l'obscurité l'empêchait de lire.

— Oui, Votre Honneur, tout est en règle.

— Avez-vous réuni tous les hommes désignés ?

— Tous, sans exception, et ce sont les meilleurs du régiment.

— Vous avez besoin de l'élite de nos hommes, sergent; cette expédition a été tentée trois fois sans succès : après tant de dépenses et de sacrifices, je ne me soucie pas de renoncer complétement à mes projets ; mais ce sera mon dernier effort. Le résultat dépend en grande partie de vous et de l'Eclaireur.

— Vous pouvez compter sur nous, major Duncan. La tâche qui nous est confiée n'est pas au-dessus de nos forces; vous me connaissez, et je puis répondre de l'Eclaireur.

— Oui, c'est un homme sûr, que ses manières originales m'ont d'abord empêché d'apprécier, mais pour lequel j'ai maintenant autant d'égards que pour un général.

— J'ose espérer, monsieur, que vous favoriserez le mariage que je médite entre lui et ma fille.



— En signe de gratitude, dit Mabel, je vous offre cette broche d'argent.

— Nous verrons, répondit Lundie en souriant. Une femme est quelquefois plus difficile à diriger qu'un régiment tout entier. A propos, vous savez que le quartier-maître, qui se met aussi sur les rangs, sera de l'expédition ? J'espère que vous le laisserez entrer en lice avec l'autre prétendant ?

— Il suffit que Votre Honneur le désire.

— Je vous remercie, sergent ; mais comprenez bien que je ne vous demande pour David Muir que la plus stricte impartialité. En amour comme en guerre, il faut laisser les rivaux libres de dresser leurs batteries. Etes-vous certain que les rations aient été convenablement calculées ?

— Oui, major ; mais, si elles ne l'étaient pas, nous aurions pour y suppléer l'adresse de l'Eclaireur et du Serpent.

— Cela ne suffit pas, Dunham, interrompit Lundie avec une certaine irritation. Je reconnais là vos habitudes américaines ; mais je prétends

y soustraire mes soldats et les accoutumer à ne recevoir leurs vivres que de l'intendance militaire.

— Vous serez obéi, major Duncan ; permettez-moi pourtant de vous faire observer que les soldats écossais préfèrent le gibier et la venaison au porc salé.

— Leur goût ne doit influer en rien sur l'application d'un système. La subsistance d'une armée ne doit être assurée que par l'administration qui en est spécialement chargée, et c'est pour avoir enfreint cette règle que vos troupes provinciales ont tant de fois compromis la fortune de l'Angleterre.

— On y a vu pourtant le colonel Washington...

— Au diable, votre Washington! vous autres provinciaux, vous vous soutenez les uns les autres, comme si vous formiez une confédération.

— Je crois, major, que Sa Majesté britannique n'a pas de plus fidèles sujets que les Américains.

— Vous avez raison, Dunham, et je me suis peut-être trop emporté. Au reste, je ne vous considère pas comme un provincial, sergent; car, quoique vous soyez né en Amérique, jamais meilleur soldat n'a épaulé le mousquet.

— Et le colonel Washington, Votre Honneur?

— Le colonel Washington peut être aussi un sujet précieux : c'est le prodige de l'Amérique, et je ferai bien de lui accorder l'estime que vous me demandez pour lui... Vous ne doutez pas des talents de ce Jasper Eau-Douce ?

— Il a été mis à l'épreuve, et il a toujours été trouvé capable.

— Il porte un surnom français et il a passé une partie de son enfance dans les colonies françaises du Canada. A-t-il du sang français dans les veines?

— Pas une goutte, Votre Honneur; le père de Jasper était un de mes vieux camarades, et sa mère appartenait à une honnête famille de cette province.

— Comment donc a-t-il eu tant de relations avec nos ennemis? D'où vient qu'il parle le patois du Canada et qu'il a reçu un surnom français ?

— Cela s'explique aisément, major Duncan. Pendant l'ancienne guerre, l'enfant était confié à la garde d'un de nos mariniers et il allait à l'eau comme un canard. Votre Honneur sait que nous n'avons point sur l'Ontario de port qui soit digne de ce nom, de sorte que Jasper passa naturellement la moitié de sa vie de l'autre côté du lac où les Français ont des navires depuis cinquante ans. Il apprit à parler leur langue et dut son sobriquet aux Canadiens, qui aiment à baptiser un homme en raison de sa capacité. Telle est son histoire, et je vois avec regret, monsieur, que vous avez des doutes sur la fidélité du jeune marin.

— Il est de mon devoir, Dunham, de déployer constamment la plus active vigilance, tant parce que je suis placé dans un poste isolé que parce que j'ai affaire à des ennemis artificieux.

— Puisque Votre Honneur m'a confié la direction de cette nouvelle entreprise, j'espère qu'elle daignera me faire connaître les motifs qui lui rendent Jasper suspect.

— J'hésite à vous les révéler, Dunham. J'ai confiance en vous, mais il me répugne de propager des rapports défavorables à un homme que j'avais jusqu'alors considéré comme brave et loyal. — Une lettre sans signature me conseille de me méfier de Jasper Western, dit Eau-Douce. On le représente comme vendu à l'ennemi, et l'on me promet de plus amples renseignements.

— On accorde peu d'attention aux lettres anonymes en temps de guerre.

— Ou même en temps de paix, Dunham. Plus que personne je méprise les lâches qui calomnient clandestinement; mais, dans le cas actuel, on me signale certaines circonstances équivoques.

— Sont-elles de nature à être communiquées à un sous-officier?

— A vous? certainement. On dit, par exemple, que les Iroquois n'ont laissé échapper votre fille et son oncle que pour m'inspirer plus de confiance dans Jasper; et que, de concert avec la garnison de Frontenac, ils se dédommageront de n'avoir pas fait la jeune fille prisonnière en capturant le détachement que porte *le Véloce*.

— Je n'en crois rien, monsieur. Pour que Jasper fût un traître, il faudrait que l'Eclaireur fût son complice, et je répondrais sur ma vie de sa probité.

— C'est vraisemblable, sergent; mais, après tout, Jasper et l'Eclaireur sont deux. J'aurais plus de confiance dans le jeune homme, s'il ne parlait pas français. C'est un diable de jargon qui n'a jamais fait de bien à personne, du moins aux sujets anglais, car il faut bien que les Français aient une langue pour s'entendre entre eux. Quoi qu'il en soit, surveillez Jasper, et si vous découvrez qu'il est coupable, mettez-le aux fers et renvoyez-le ici sur son cutter, dont vous donnerez le commandement à votre beau-frère. Après avoir fait la route des Mille-Iles, le vieux marin saura bien la retrouver. Adieu, sergent; montrez de la vigilance, et vous en serez récompensé. Muir songe à prendre sa retraite, et j'userai de mon influence pour vous faire obtenir sa place, à laquelle vous avez des droits.

— Je vous remercie, répondit froidement le sergent, qui recevait depuis vingt ans de semblables encouragements.

— Vous n'avez pas oublié l'obusier?

— Jasper l'a transporté à bord ce matin.

— Soyez prudent, et ne vous confiez pas à lui sans nécessité. Faites votre confident de l'Eclaireur, dont la fidélité est à toute épreuve. Adieu, Dunham, donnez-moi la main, et que Dieu vous protége!

Le sergent prit avec un respect convenable la main que lui tendait le commandant, et tous deux se séparèrent. Pendant que Lundie s'acheminait vers sa maison mobile, Dunham s'embarqua dans le canot qui devait le mener au *Véloce*. Aussitôt le cutter leva l'ancre et mit le cap à l'est. Ces manœuvres s'effectuèrent avec un silence extraordinaire. Tous ceux qui étaient à bord paraissaient comprendre qu'ils commençaient une entreprise hasardeuse. Ce départ mystérieux au milieu des ténèbres avait quelque chose de solennel.

Dunham, en arrivant au *Véloce*, fit sa ronde et conduisit ensuite l'Eclaireur dans l'arrière-cabine, dont il ferma la porte avec précaution.

— Il y a longtemps, mon ami, dit-il, que nous bravons ensemble les dangers des bois.

— Oui, sergent; aussi je crains parfois d'être trop trop vieux pour Mabel, qui n'était pas née quand nous avons commencé à être compagnons d'armes.

— N'ayez pas peur, mon cher guide, j'avais presque votre âge quand j'ai dû gagner le cœur de sa mère. Mabel est une fille d'esprit, de réflexion, et elle tient plus au caractère qu'à toute autre chose. Par exemple, un jeune homme comme Jasper Eau-Douce ne réussirait jamais auprès d'elle, quoiqu'il ait très-bonne tournure.

— Jasper songe-t-il à se marier? demanda le guide avec simplicité, mais avec une curiosité véritable.

— J'espère que non, du moins avant qu'il ait prouvé qu'il a les qualités nécessaires pour entrer en ménage. Pour être franc avec vous, l'Eclaireur, c'est pour vous parler de ce même jeune homme que je vous ai conduit ici. Le major Duncan a reçu des renseignements qui le portent à croire qu'Eau-Douce nous trahit et qu'il est à la solde de l'ennemi. Quel est votre avis là-dessus?

— Vous dites?...

— Que le major soupçonne Jasper d'être un traître, un espion des Français. Il a reçu une lettre relative à cette affaire, et m'a chargé de surveiller la conduite du personnage qui peut nous livrer d'un moment à l'autre.

— Duncan de Lundie vous a dit cela, sergent Dunham?

— Oui, l'Eclaireur; et, quoiqu'il me répugne de mal penser de Jasper, quelque chose me dit que je dois me méfier de lui. Croyez-vous aux pressentiments, mon ami?

— A quoi?

— Aux pressentiments, à une espèce de prescience secrète des événements qui doivent arriver. Les Ecossais du régiment ergotent là-dessus du matin au soir, et mon opinion sur Jasper change si vite que je commence à partager leurs doctrines.

— Je n'entends rien aux pressentiments, sergent; mais je connais Jasper Eau-Douce depuis son enfance, et sa probité m'est aussi démontrée que celle du Serpent.

— Mais le Serpent lui-même a des ruses de guerre et emploie la fourberie contre l'ennemi.

— C'est l'habitude de sa nation. Ni peaux rouges ni visages pâles ne peuvent lutter contre leur nature; mais Chingachgook est un homme sûr.

— Je le sais, et Jasper était de même à mes yeux. J'ai pris chaleureusement sa défense dans mon entretien avec le major. Mais il n'y a pas moyen de tenir contre un pressentiment; j'en ai un qui me poursuit sans que je puisse le chasser. Depuis que je l'ai, il me semble que Jasper n'agit pas naturellement à son bord, qu'il est sombre, refrogné, pensif comme un homme qui a un poids sur la conscience.

— Jasper n'est jamais bruyant, et je lui ai entendu dire que les navires où l'on faisait du bruit étaient les plus mal conduits. C'est aussi l'avis de maître Cap. Non, non, je ne croirai rien de fâcheux pour Jasper qu'après avoir vu des preuves. Envoyez chercher votre frère, sergent, et questionnons-le sur ce sujet, car se coucher en soupçonnant un ami, c'est se coucher avec du plomb sur le cœur.

Sans se rendre bien compte de l'utilité de cette démarche, le sergent appela Cap et l'invita à prendre part à la délibération. Comme l'Eclaireur était plus calme et plus convaincu de l'innocence de l'accusé, il se chargea d'exposer l'affaire.

— Maître Cap, dit-il, nous vous avons fait venir pour vous demander si vous trouviez ce soir quelque chose d'extraordinaire dans les manœuvres de Jasper?

— Ma foi, non. Elles seraient critiquées sur mer; mais elles peuvent passer en eau douce.

— Oui, oui, nous savons que vous ne serez jamais d'accord avec lui sur la manière de conduire un bâtiment. Mais c'est sur un autre point que nous appelons votre attention.

L'Eclaireur expliqua alors à Cap la nature et l'origine des soupçons que nourrissait le sergent.

— Le jeune homme parle français, n'est-ce pas? demanda Cap.

— On dit qu'il le parle à merveille, dit le sergent d'un ton grave.

— C'est vrai, reprit le guide; mais cela ne prouve rien contre un

Mississagua, et moins encore contre Jasper. Je parle moi-même la langue iroquoise que j'ai apprise pendant que j'étais prisonnier de ces infâmes sauvages, qui oserait dire pourtant que je suis leur ami?

— Fort bien, l'Eclaireur; mais Jasper n'a pas appris le français en étant prisonnier. Il l'a appris dans son enfance, à une époque où l'esprit était docile aux impressions, et où la nature a pour ainsi dire le pressentiment de ce que l'homme deviendra.

— Cette observation est très-juste, ajouta Cap, car c'est à cette époque de la vie où on nous enseigne le catéchisme et la morale. La remarque du sergent prouve qu'il connaît le cœur humain, et je suis parfaitement d'accord avec lui. C'est une chose damnable, Dunham, de parler français sur ce lac. J'y attacherais moins d'importance si nous étions en mer où les marins ont mainte occasion de converser avec un pilote ou un interprète; mais ici, sur l'Ontario, je considère la circonstance comme propre à inspirer des soupçons.

— Il faut bien pourtant, reprit l'Eclaireur, que Jasper parle français aux gens du Haut-Canada, qui ne comprennent pas d'autre langue. On parle anglais, hollandais et indien de ce côté du lac, et français et indien de l'autre côté.

— Mais vous ne pouvez nier, s'écria Cap, qu'il a des manières françaises. Je l'ai vu tout à l'heure amarrer le bout des drisses du foc à un traversin, ce qui ne se fait jamais dans la marine anglaise.

— Il est possible, dit l'Eclaireur, qu'il ait emprunté aux Canadiens quelques-unes de leurs habitudes; mais cela ne constitue pas une trahison. Moi-même qui suis dévoué aux Delawares, j'ai pris souvent des idées et des expressions aux Iroquois. Je soutiendrai donc toujours que Jasper Western n'est pas un traître. Au reste, ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait de l'interroger lui-même.

— Nous verrons, dit le sergent; préalablement que nos soupçons ne soient communiqués à personne. Ayons tous trois les yeux ouverts, et si les Français apprennent quelques particularités qui n'aient pu leur être communiquées que par Jasper, mettons-le immédiatement en état d'arrestation. En ce cas, frère Cap, je compte sur vous pour gouverner *le Véloce*.

— Soyez tranquille, je verrai le parti qu'on peut tirer de ce cutter.

La conversation finit là, et les membres du conseil remontèrent sur le pont.

CHAPITRE XIV.

Pendant ce temps, les soldats, accoutumés à se coucher de bonne heure, s'étaient arrimés dans la grande cale. Il ne restait sur le pont que l'équipage, M. Muir et les deux femmes. Le quartier-maître essayait de se rendre agréable à Mabel, qui accueillait avec assez de froideur des assiduités qu'elle attribuait tant à ses charmes personnels qu'à la galanterie habituelle d'un militaire. Le modeste Jasper errait sur le gaillard d'arrière sans oser prendre part à la conversation. Les beaux yeux bleus de notre héroïne étaient fixés sur lui avec tant d'attention, que Muir était souvent obligé de répéter des compliments qu'elle entendait à peine.

Les voiles avaient été hissées; mais le navire, poussé par le courant de l'Oswego à un peu plus d'un quart de mille de la terre, demeurait complétement immobile. Tout à coup un aviron tomba dans un canot placé sous le fort, et le bruit de cette chute retentit distinctement à bord du *Véloce*. On entendit ensuite un léger murmure, comme un soupir de la nuit; la voile s'agita; le boute-hors craqua, et le foc battit son bâton. Ces pronostics bien connus furent suivis du gonflement de toutes les voiles, et le navire donna légèrement à la bande.

— Voici le vent, Anderson, prenez la barre.

— Cet ordre fut exécuté : on mit la barre au vent; les bossoirs du *Véloce* firent leur abatée. On entendit le clapotis de l'eau sous l'avant, et le cutter courut sur le lac avec une vitesse de cinq milles à l'heure. Au moment où le sergent, son beau-frère et le guide reparurent, Jasper donnait l'ordre de longer la terre et de filer un peu l'écoute.

— Eh bien! dit Cap, votre navire obéit-il au gouvernail?

— Très-facilement, répondit Jasper; mais il lui faut une bonne brise.

— Je suppose que vous avez des ris, quoique vous n'ayez pas souvent l'occasion d'en prendre.

— Nous avons des ris! répondit Jasper avec une expression de surprise qui fut remarquée par Mabel. Nous nous en servons souvent, et vous pourrez voir de quelle manière, maître Cap; car le temps menace à l'est, et les sautes de vent sont fréquentes et rapides sur l'Ontario comme sur l'Océan.

— Voilà ce que c'est que de ne pas s'y connaître. J'ai vu sur l'Atlantique le vent tourner comme la roue d'un carrosse, de sorte que toutes les voiles craquaient, et que le vaisseau demeurait immobile au milieu de tous ces courants d'air qui se contrariaient.

— Nous ne voyons rien de semblable ici, repartit Jasper avec douceur; mais nous sommes exposés à des sautes de vent imprévues. J'espère toutefois que cette brise de terre nous portera jusqu'aux premières îles, et après les avoir dépassées, nous courrons moins de risque d'être poursuivis par les croiseurs de Frontenac.

— Croyez-vous que les Français entretiennent des espions sur le lac? demanda l'Eclaireur.

— Assurément; il s'en est présenté à la hauteur de l'Oswego dans la nuit de lundi dernier. Une barque d'écorce s'est approchée de la pointe orientale et a mis à terre un Indien et un officier. Si vous aviez rôdé ce soir-là suivant votre habitude, vous auriez fait peut-être quelque capture importante.

Les traits basanés du guide se colorèrent, car il se reprocha d'avoir été retenu dans le fort par la douce voix de Mabel qui chantait des ballades à son père. Il se considéra comme déshonoré par sa négligence, mais il avait trop de droiture pour chercher à s'excuser.

— J'en conviens, dit-il humblement; j'aurais dû être dehors.... Je n'avais pas de motifs suffisants pour rester oisif.

— C'est la soirée que vous avez passée avec nous, fit observer innocemment Mabel; un homme dont les jours s'écoulent presque entièrement dans les bois en face de l'ennemi peut bien accorder quelques heures à un vieil ami et à sa famille.

— Non, non, répondit le guide en soupirant; je n'ai fait que paresser depuis notre arrivée au fort, et je mérite les remontrances de Jasper.

— Mes remontrances, l'Eclaireur! je n'ai jamais songé à vous en faire; et maintenant que je sais où vous étiez, je trouve que votre absence était la chose la plus naturelle du monde.

— Mais comment, interrompit Cap, a-t-on su que nous avions eu des espions si près de nous?

En disant ces mots, le vieux marin donna un coup de coude au guide, marcha sur le pied du sergent, et fit un clignement d'œil qui malheureusement fut perdu dans l'obscurité.

— Le Serpent a reconnu le lendemain les empreintes d'une botte et d'un mocassin; et l'un de nos chasseurs a vu un canot se diriger vers Frontenac.

— Quoi, il y a des gens qui traversent notre lac en canot! Ils ont donc envie de se noyer?

— J'ai souvent traversé l'Ontario dans une pirogue d'écorce, même quand la vague était houleuse. Ces embarcations bien dirigées sont mieux étanchées que toutes les autres.

Cap emmena à part son beau-frère et le guide, et leur déclara que la déposition de Jasper relativement aux espions était une circonstance singulière qui méritait toute leur attention. L'assurance avec laquelle le jeune homme précisait la qualité des deux individus qui avaient débarqué était une preuve qu'il les connaissait autrement que par une empreinte. On était dans une partie du monde où les hommes blancs portaient des mocassins comme les Indiens, puisque Cap lui-même en avait acheté une paire; et quant aux bottes, elles n'avaient jamais été considérées comme un attribut caractéristique du soldat.

Cette argumentation produisit quelque effet sur le sergent Dunham. il lui parut étrange qu'on eût découvert des espions si près du fort sans qu'il en eût été averti, et que Jasper fût mieux instruit que lui. Après quelques instants de conférence avec son beau-frère, il demeura presque convaincu de la culpabilité du jeune marinier, malgré les négations énergiques de l'Eclaireur.

Pendant que cette discussion avait lieu sur le couronnement de la poupe, Jasper, les bras croisés, promenait les yeux des voiles aux nuages et des nuages aux sombres contours de la côte. Muir était descendu pour procéder à son installation, et Mabel, assise près du capot d'échelle, réfléchissait aux événements de son voyage; elle pouvait à peine se persuader qu'elle avait si récemment quitté la ville, et que tant d'incidents s'étaient accomplis en si peu de jours. Douée de plus de sensibilité que d'imagination, elle ne concevait pas la force des affections qui l'unissaient à son père qu'elle ne connaissait point quinze jours auparavant, et à des étrangers avec lesquels ses rapports étaient tout nouveaux.

La saison et la nuit étaient de nature à stimuler les sensations qu'on peut éprouver dans une situation nouvelle avec de la jeunesse, de la santé et du bonheur : le temps était chaud, ce qui est rare dans cette contrée, même en été; la brise de terre apportait la fraîcheur et les parfums de la forêt; le vent ne soufflait pas avec force, quoiqu'il fût assez vif pour accélérer la marche du bâtiment et pour tenir l'attention en éveil, dans l'incertitude qui accompagne toujours plus ou moins l'obscurité. Jasper ne semblait pas mécontent de la situation, comme on en pourra juger par le court entretien qu'il eut avec Mabel.

— En marchant ainsi, Eau-Douce, dit Mabel, qui commençait à désigner le jeune marinier par son surnom, nous atteindrons bientôt notre destination.

— Votre père vous a-t-il dit cela, Mabel?

— Il ne m'a rien dit : mon père est trop militaire et trop peu accoutumé aux douceurs de la famille pour nous parler de choses semblables. Est-il défendu de dire où nous allons?

— Ce n'est pas loin d'ici; car, en gouvernant dans cette direction pendant une soixantaine de milles, nous arriverions dans le fleuve Saint-Laurent, où les Français nous recevraient un peu trop chaudement. Un voyage sur ce lac ne saurait être très-long.

— C'est ce qu'assure mon oncle Cap. Mais quant à moi, je ne trouve aucune différence entre l'Ontario et l'Océan.

— Vous avez été sur l'Océan, Mabel; tandis que moi, qui me pique d'être marin, je n'ai jamais vu l'eau salée. Vous devez avoir au fond du cœur un profond mépris pour un marin de mon espèce.

— En aucune façon, Jasper. Aurais-je le droit, fille sans expérience et sans instruction, de mépriser qui que ce soit, vous surtout qui possédez la confiance du major et qui commandez un navire? Je n'ai jamais été sur l'Océan, quoique je l'aie vu, et je répète que je n'établis aucune différence entre ce lac et l'Atlantique.

— Ni entre ceux qui naviguent sur l'un et sur l'autre? Votre oncle a tant déclamé contre nous autres marins d'eau douce que j'avais peur d'être considéré par vous comme un fol ambitieux.

— Rassurez-vous, Jasper; je connais mon oncle. Je ne tiens aucun compte de ses déclamations tant contre les marins d'eau douce que contre ceux qui vivent à terre. Ni moi ni mon père ne partageons ses opinions; et, si mon oncle s'exprimait franchement, vous verriez qu'il dédaigne encore plus un soldat qu'un matelot qui n'a jamais vu la mer.

— Mais votre père, Mabel, a une haute idée de l'état militaire, puisqu'il désire que vous épousiez un soldat.

— Moi, la femme d'un soldat! mon père aurait formé ce vœu!... et pourquoi? Quel est le soldat de la garnison que je puis épouser, ou qu'il désire me donner pour mari? Je n'en vois pas. Je suis dans une position assez embarrassante, car je n'ai pas les qualités nécessaires pour m'unir à un officier, et pourtant vous conviendrez, Jasper, que je suis au-dessus d'un simple soldat.

En s'exprimant avec cette franchise, Mabel ne put s'empêcher de rougir.

— Il est vrai, reprit Jasper, que vous n'êtes pas ce qu'on appelle une dame dans le sens ordinaire du mot...

— Ni dans aucun sens, interrompit la généreuse jeune fille. J'espère ne pas avoir de vanité sur ce chapitre. La Providence m'a donné pour père un sergent, et je m'estimerais heureuse de rester dans la condition où je suis née.

— Mais, Mabel, chacun ne reste pas dans la condition où il est né: les uns montent, les autres descendent. Il y a des sergents qui sont devenus officiers, voire même généraux. Pourquoi les filles de sergents ne deviendraient-elles pas femmes d'officiers?

— La raison en est toute simple pour moi, répliqua la jeune fille en riant; c'est parce qu'aucun officier n'a envie de demander ma main.

— Telle peut être votre opinion, mais elle est erronée. Je suis sûr qu'il y a un officier du cinquante-cinquième qui désire vous prendre pour femme.

Les pensées de Mabel Dunham se portèrent avec la rapidité de l'éclair sur les cinq ou six lieutenants capables de concevoir un pareil projet; et nous devons dire qu'elle éprouva momentanément un vif sentiment de plaisir à l'idée de s'élever au-dessus d'un rang dans lequel sa bonne éducation l'empêchait d'être parfaitement heureuse, malgré ses protestations contraires. Cette émotion fut aussi passagère que subite, car Mabel Dunham avait trop de délicatesse et de pureté pour envisager le mariage au seul point de vue des avantages mondains. Son mouvement de joie provenait d'habitudes factices; mais les pensées qui le remplacèrent étaient le résultat de son caractère et de ses principes.

— Je ne connais, dit-elle, aucun officier qui veuille faire une pareille folie, et je n'aurais pas d'ailleurs celle d'y consentir. Je me verrais avec peine liée à un homme qui aurait cédé à un caprice et qui, exposé aux reproches du monde, regretterait toujours d'avoir épousé la fille d'un sergent.

— Il est probable, Mabel, que votre mari pensera moins au père qu'à la fille.

Mabel parlait avec animation; mais, après avoir entendu cette dernière observation de Jasper, elle demeura silencieuse pendant près d'une minute. Elle continua ensuite avec moins d'enjouement, et un observateur vétilleux aurait même pu signaler dans le son de sa voix une légère teinte de mélancolie.

— Le père et l'enfant, dit-elle, ne devraient pas avoir deux manières de sentir. Un intérêt commun en toutes choses est nécessaire entre les membres de la même famille, comme entre un mari et une femme: aussi faut-il éviter que l'un ou l'autre des conjoints ait une cause exceptionnelle de tourments.

— Dois-je donc comprendre, Mabel, que vous refuseriez d'épouser un officier uniquement parce qu'il serait officier?

— Avez-vous quelque droit de m'adresser une semblable question? demanda la jeune fille en souriant.

— Aucun autre droit que celui que peut donner un vif désir de vous voir heureuse. Mon inquiétude sur votre sort a augmenté quand j'ai appris que votre père vous destinait au lieutenant Muir.

— Mon père n'a pu former un projet aussi ridicule, aussi cruel!

— Il m'a déclaré lui-même qu'il vous avait choisi un mari dans un entretien que nous avons eu ensemble pendant qu'il surveillait l'embarquement des vivres. De son côté, M. Muir m'a fait savoir qu'il se mettait sur les rangs. J'ai tiré de ces deux faits la conclusion que je viens de vous soumettre.

— Mon père n'aurait-il pas en vue une autre personne? dit Mabel en accentuant ses paroles avec lenteur, quoique le feu lui montât au visage.

— Ce n'est pas probable, Mabel. Quels motifs ont amené ici le quartier-maître, qui n'a jamais pris part à de semblables expéditions? Il aspire à votre main, et votre père la lui a promise. C'est pour vous suivre que M. Muir est ici.

Mabel ne répondit point. Son instinct de femme lui avait révélé la passion du quartier-maître, sans qu'elle supposât qu'il se fût avancé si loin. Elle savait aussi que son père songeait sérieusement à l'établir, et, quoiqu'elle fût loin de deviner quel était le préféré, elle ne supposait pas qu'il eût fixé son choix sur le lieutenant Muir. Par un sentiment de réserve et de pudeur, elle jugea à propos de ne pas approfondir ces questions avec son interlocuteur actuel. Après un silence assez embarrassant pour tous deux, elle lui dit pour changer de conversation:

— Une chose dont vous pouvez être sûr, Jasper, c'est que M. Muir, fût-il colonel, ne sera jamais le mari de Mabel Dunham... Et maintenant parlez-moi de votre traversée; quand finira-t-elle?

— Dieu le sait: une fois à bord, nous sommes à la merci des vents et des vagues. L'Eclaireur vous dira que celui qui commence à chasser le daim avec l'aurore ne sait pas où il reposera le soir.

— Mais nous ne chassons pas le daim et nous ne sommes pas à l'aurore; ainsi la maxime de l'Eclaireur est hors de saison.

— Nous sommes lancés dans une entreprise plus difficile encore que la chasse, et je ne puis vous répondre positivement. J'ai peur toutefois de ne pas vous garder assez longtemps à bord du *Véloce* pour vous montrer ce qu'il peut faire au besoin.

— Je crois qu'une femme a grand tort d'épouser un marin, dit brusquement Mabel par un mouvement involontaire.

— C'est une étrange opinion; qui vous l'a inspirée?

— La certitude que, dans le cœur d'un marin, sa femme a pour rivale son navire. Mon oncle Cap prétend qu'un marin ne devrait jamais se marier.

— Il veut parler des marins d'eau salée, répondit Jasper en riant. S'il considère les femmes comme indignes de ceux qui naviguent sur l'Océan, il doit naturellement les trouver bonnes pour les navigateurs des lacs.

— Ohé! une voile! s'écria le personnage dont il venait d'être question.

Jasper s'élança à l'avant, et remarqua en effet par les bossoirs du vent un objet à peine visible que son œil exercé reconnut pour un canot d'écorce.

— Serait-ce un ennemi? dit-il.

— Il rame de toute sa force, fit observer l'Eclaireur; il veut traverser nos bossoirs et gagner au vent pour nous échapper.

— Lofe! cria Jasper au vieil Anderson; lofe et tiens ferme!

Le timonier obéit, et *le Véloce* eut bientôt placé le canot sous le vent, de manière à lui barrer le passage. Jasper prit lui-même le gouvernail, et par une habile manœuvre il se rapprocha du canot assez pour y jeter un grappin. D'après ses ordres, les deux personnes qui étaient dans l'embarcation montèrent sur le pont du cutter, et l'on reconnut en elles Tête-de-Flèche et Rosée-de-Juin.

CHAPITRE XV.

La rencontre de l'Indien et de sa femme n'excita aucune surprise dans la majorité des assistants. Mais tous ceux qui connaissaient la manière dont le chef avait abandonné la troupe de Cap concurent des soupçons qui malheureusement n'étaient pas faciles à éclaircir. L'Eclaireur, seul en état de s'entretenir avec les prisonniers, car on pouvait les considérer comme tels, prit Tête-de-Flèche à part et lui fit subir un interrogatoire. Le Tuscarora répondit avec le stoïcisme d'un Indien. Il expliqua sa disparition par un fait très-simple et assez vraisemblable.

— Je croyais, dit-il, que nous allions tous être massacrés sur la place lorsque notre retraite a été découverte, et je me suis enfui pour sauver ma vie.

— C'est bien, répondit l'Eclaireur feignant de croire aux excuses du sauvage. Mon frère s'est conduit sagement; mais pourquoi sa femme l'a-t-elle suivi?

— Est-ce que les femmes des visages pâles ne suivent pas leurs maris? L'Eclaireur ne tournerait-il pas la tête pour voir si celle qu'il aime vient après lui?

Le guide était favorablement disposé pour admettre la force de cet argument, dont Mabel occupait constamment les pensées. Le Tuscarora vit que son excuse était admise sans deviner pourquoi, et attendit avec une dignité calme la question suivante:

— C'est raisonnable et naturel, se dit l'Eclaireur se servant involontairement de l'anglais pour se parler à lui-même. Vos paroles sont pleines de sens, ajouta-t-il en reprenant le dialecte indien; mais pourquoi mon frère a-t-il été si longtemps éloigné du fort? Ses amis ont souvent pensé à lui; mais ils ne l'ont jamais vu.

— Si la daine accompagne le daim, le daim doit à son tour accompagner la daine, répondit le Tuscarora en souriant et en posant un doigt sur l'épaule de son interrogateur. Rosée-de-Juin avait suivi Tête-de-Flèche, et il était juste que Tête-de-Flèche suivît sa femme qui s'était fourvoyée, et qu'on forçait à faire la cuisine dans un wigwam étranger.

— Je vous comprends, Tuscarora : Rosée-de-Juin était tombée entre les mains des Iroquois, et vous marchiez sur leurs traces.

— L'Eclaireur voit une raison aussi aisément qu'il découvre la mousse des arbres.

— Et depuis combien de temps avez-vous retrouvé votre femme ?

— Depuis deux soleils. Rosée-de-Juin n'a pas tardé à venir lorsque son époux lui a indiqué la route.

— Tout cela est naturel et conforme aux principes du mariage; mais d'où vous vient ce canot, et pourquoi, au lieu de vous rendre au fort, vous dirigiez-vous vers le Saint-Laurent ?

— Ce canot est le mien : je l'ai pris sur la plage auprès du fort, mais je n'ai pas osé aller trouver le père, qui m'aurait demandé sa fille.

Ce qui tendait à confirmer cette assertion, c'était que Tête-de-Flèche, après avoir reçu la moitié de son salaire, au commencement du voyage, s'était abstenu de demander le surplus. Il avait montré en cela de la délicatesse, quoique dans les idées de l'Eclaireur, il eût été plus convenable d'aller trouver le père et de lui révéler ce qui s'était passé.

— Vos explications coulent comme une cascade, répondit-il après un moment de réflexion. Vous avez agi en peau rouge ; vous ne vouliez pas voir le chagrin du père de la jeune fille.

Tête-de-Flèche inclina légèrement la tête en signe d'adhésion.

— Mon frère me dira encore une chose, ajouta l'Eclaireur, et il n'y aura plus de nuages entre son wigwam et la maison forte des Yenguis. Si son haleine peut dissiper ce reste de brouillard, ses amis le regarderont assis à son foyer; il pourra les regarder aussi, et oublier qu'ils sont guerriers, car ils auront déposé leurs armes. Pourquoi la pirogue de Tête-de-Flèche allait-elle au Saint-Laurent, où il n'y a que des ennemis?

— Pourquoi l'Eclaireur et ses amis y vont-ils ? demanda le Tuscarora avec calme : le Tuscarora peut suivre le même chemin qu'un Yenguis.

— Nous sommes en mission, Tête-de-Flèche, nous faisons les affaires du roi, et nous avons le droit d'être ici, sans avoir celui de dire pourquoi nous y sommes.

— Tête-de-Flèche a vu le grand canot. Il pagayait vers le soleil couchant, pour regagner son wigwam. Mais, s'apercevant que le jeune Eau-Douce allait d'un autre côté, il a changé de direction, pour rejoindre celui dont il aime à voir le visage.

— Il suffit, Tuscarora, et vous êtes le bienvenu. Vous mangerez de notre venaison, et puis nous nous séparerons. Nous marchons vite, et en restant trop longtemps à bord, vous vous éloigneriez de votre habitation. L'Eclaireur alla rejoindre ses compagnons, et rendit compte de son enquête. Il paraissait croire aux déclarations de Tête-de-Flèche, mais ses auditeurs, à l'exception de Jasper, ne partagèrent point son opinion.

— Il faut mettre ce sauvage aux fers sur-le-champ, maître Dunham, s'écria maître Cap, dès que l'Eclaireur eut achevé son récit; il faut le confier au capitaine d'armes, s'il existe un officier de ce genre dans la marine d'eau douce, et constituer une cour martiale au premier port que nous atteindrons.

— Il est inutile de l'enchaîner tant que nous serons à bord, répondit le sergent; mais il importe de le retenir et d'examiner cette affaire demain matin.

On fit approcher Tête-de-Flèche pour lui apprendre la résolution adoptée par le conseil. L'Indien écouta gravement. Loin de faire des objections, il se soumit avec cette dignité impassible que les aborigènes américains opposent à la mauvaise fortune. Jasper fit orienter les voiles, et *le Veloce* reprit sa course.

Le moment approchait où l'on réglait d'ordinaire le quart, et où l'équipage se livrait au repos. Presque tout le monde descendit dans l'entre-pont. Il ne resta sur le pont que Cap, le sergent, Jasper et deux matelots. Tête-de-Flèche se tint à l'écart, se renfermant dans une orgueilleuse réserve, et observant avec calme ce qui se passait. Rosée-de-Juin, placée à ses côtés, montrait cette humble passivité qui caractérise une femme indienne.

Au moment de quitter le pont, le sergent dit d'un ton affectueux :

— Vous trouverez en bas une place pour votre femme aux besoins de laquelle ma fille pourvoira, et voilà une voile sur laquelle vous pouvez vous coucher.

— Je remercie mon père. Les Tuscaroras ne sont pas pauvres. Rosée-de-Juin ira chercher mes couvertures dans le canot.

— A vos souhaits, mon ami. Nous croyons nécessaire de vous retenir, mais non pas de vous incarcérer ou de vous maltraiter. Envoyez votre squaw chercher les couvertures dans le canot, et allez-y vous-même pour y prendre les rames. Il est bon de s'en emparer, Eau-Douce, ajouta le sergent à voix basse, car le sommeil peut gagner parmi nous les plus vigilants.

Jasper fit un signe d'assentiment, et Tête-de-Flèche obéit en silence, ainsi que Rosée-de-Juin, qui semblait étrangère à toute résistance. Dans le canot, l'Indien parut vivement gronder sa femme pour avoir mis de côté une couverture, au lieu d'une autre qui convenait mieux à son tyran.

— Allons, dépêchez-vous, Tête-de-Flèche, dit le sergent qui avait envie de dormir, et qu'impatientait la lenteur des deux sauvages. Il se fait tard, et nous autres soldats nous devons nous coucher de bonne heure pour nous lever de même.

— Tête-de-Flèche vient, répondit le Tuscarora en se dirigeant vers l'avant de sa pirogue.

D'un coup de son couteau acéré, l'Indien coupa la corde qui retenait l'embarcation. Cette opération fut accomplie avec tant d'adresse et de célérité, que le canot se trouvait par la hanche du vent du *Véloce* avant que le sergent s'en fût aperçu.

— La barre dessous ! cria Jasper en filant l'écoute de foc de ses propres mains.

Le cutter vira rapidement et courut dans le lit du vent; mais le Tuscarora avait prévu cette manœuvre, et, aidé par sa femme, il se dirigeait au sud-ouest, de manière à gagner à la fois le vent et la côte. Jasper sentait la nécessité de faire son abatée avant de perdre son air; et deux minutes après qu'on eut mis la barre dessous, *le Véloce* eut les voiles masquées à l'avant, et abattit pour courir la bordée opposée.

— Il nous échappera, dit Jasper en comparant la situation respective du cutter et du canot. Le rusé coquin rame droit au vent, et il nous sera impossible de l'atteindre.

— Vous avez un canot, s'écria le sergent; mettez-le à flot, et donnez-lui la chasse !

— Ce serait inutile. Si l'Eclaireur était sur le pont, nous aurions quelque chance, mais à présent tout espoir est perdu.

Cap et le sergent se résignèrent. En effet le rivage n'était qu'à un demi-mille, et le canot pouvait y arriver avant qu'on eût fait les préparatifs pour le poursuivre. On mit à regret la barre au vent; le cutter vira sur sa quille, et continua sa route. Cap et le sergent se prêtèrent machinalement à ces manœuvres; mais quand elles furent achevées, Cap prit Dunham par un bouton de son habit, et l'ayant entraîné vers la porte de la cabine, il commença à lui ouvrir son cœur.

— Ecoutez-moi, frère Dunham, dit-il d'un air sinistre. Voici une affaire qui exige la plus grande circonspection. Je regarde la capture de Tête-de-Flèche comme une circonstance grave, et son évasion comme une circonstance plus grave encore. Ce Jasper Eau-Douce me paraît compromis.

— Les deux faits sont contradictoires, mon frère; si Jasper a eu tort de laisser échapper l'Indien, il a eu raison de le prendre.

— Sans doute, mais deux circonstances ne se détruisent pas l'une l'autre, comme deux négations ; suivez l'avis d'un vieux marin, sergent; il n'y a pas un moment à perdre pour assurer le salut du navire et de tous ceux qui sont à bord. Nous filons six nœuds à l'heure, et comme les distances sont courtes sur cette mare, nous pouvons nous trouver demain matin dans un port français, et demain soir dans une prison française.

— C'est assez probable. Que me conseillez-vous, mon frère?

— De mettre Eau-Douce aux arrêts sur-le-champ, de le confier à la garde d'une sentinelle, et de me donner le commandement du cutter. Vous en êtes le maître, puisque le navire appartient à l'Etat, et que vous commandez les troupes de l'expédition.

Le sergent Dunham délibéra plus d'une heure sur l'opportunité de cette mesure; car il était d'ordinaire prudent et circonspect, quoiqu'il agît avec promptitude une fois qu'il avait pris une résolution. Il avait longtemps eu une confiance absolue dans Jasper; mais les intrigues des Français étaient tellement redoutées, et les avis de son commandant avaient produit une telle impression dans son esprit, qu'il oubliait tous les services passés du jeune marinier. Cependant, avant de rien arrêter, il résolut de consulter le quartier-maître.

Il est fâcheux pour un homme indécis d'en consulter un autre qui désire obtenir ses bonnes grâces, car celui-ci donne presque toujours l'avis qu'il croit devoir être le plus agréable à celui-là. Le lieutenant Muir était trop bon politique pour contrarier les parents de la femme qu'il espérait épouser. L'affaire lui fut contée par Cap, qui lui laissa entrevoir de quel côté il désirait que penchât la balance. Les explications du vieux marin furent tellement concluantes, que le lieutenant pensa réellement, abstraction faite de toute condescendance, qu'il fallait ôter momentanément à Jasper la direction du navire.

Une fois décidé, Dunham annonça sans ambages à Jasper qu'il croyait nécessaire de le priver provisoirement du commandement du cutter, et de le conférer à son beau-frère. La surprise de Jasper fut grande, et pour le calmer, le sergent lui rappela que le service militaire exigeait parfois des arrangements mystérieux, dont la cause semblait au premier abord inexplicable.

Malgré son étonnement, le jeune commandant, accoutumé à la soumission militaire, annonça lui-même à ses matelots qu'ils recevraient désormais les ordres de Cap. Cependant on lui dit, que non-seulement il devait rester dans l'entre-pont, mais qu'on y consignait encore son second, vulgairement appelé le pilote, à cause de la connaissance qu'il avait du lac. Alors Jasper changea de visage, et parut en proie à une vive émotion, que, sous l'empire de la méfiance, Cap interpréta naturellement de la manière la plus défavorable.

Dès que les deux prévenus furent sous le pont, la sentinelle placée à l'écoutille, reçut l'ordre de les surveiller de près, et de ne pas les laisser remonter. Cette précaution était inutile, car Jasper et son se-

cond s'étendirent silencieusement sur leur matelas, qu'ils ne quittèrent pas de la nuit.

— Et maintenant, sergent, dit maître Cap, ayez la bonté de m'indiquer la route et la distance, pour que je me maintienne dans la bonne voie.

— Je ne le puis, répondit Dunham assez embarrassé de la question. Nous allons à la station des Mille-Iles, pour y relever un poste, ainsi que le portent mes ordres écrits. Mais vous avez du moins une carte qui peut me servir de guide.

— Je crois que Jasper ne s'en est jamais servi.

— Quoi? pas une carte, sergent Dunham !

— Pas même un trait de plume. Nos marins naviguent sur ce lac sans aucune espèce de documents écrits ou dessinés.

— Comment diable font-ils? Croyez-vous, sergent Dunham, que je puisse trouver une île entre mille, sans en connaître le nom ni la position?

— Quant au nom, frère Cap, il vous importe peu, puisqu'aucune de ces îles n'ayant de nom, il vous est impossible de vous méprendre à ce sujet. Pour la position, je n'en puis rien dire, vu que je ne suis jamais allé dans ces parages; mais l'un des matelots pourra vous l'indiquer.

— Un moment, s'il vous plaît, sergent Dunham. Si je commande ce navire, ce doit être sans tenir conseil avec le coq et le mousse. Un patron est un patron et doit avoir une opinion à lui-même erronée. Vous connaissez assez le service pour comprendre qu'il vaut mieux qu'un commanant aille de travers, que de ne pas aller du tout. Il est possible que je coule à fond, mais, morbleu, je coulerai maritimement, et avec dignité.

— Mais, frère Cap, je n'ai nulle envie de vous voir couler bas.

— Eh bien, il y a un moyen d'obtenir des renseignements sans montrer de l'ignorance. Je vais interroger adroitement le timonier, et je saurai lui tirer les vers du nez.

Cap, suivi du sergent s'approcha avec assurance du jeune homme qui tenait la barre, et lui parla du ton d'un supérieur qui daigne s'entretenir avec un subalterne favorisé.

— L'air est doux ce soir, dit-il. La brise de terre souffle sans doute ainsi toutes les nuits.

— Oui, dans cette saison de l'année, répliqua le timonier, portant respectueusement la main à son chapeau.

— Le vent se maintiendra sans doute au milieu des Mille-Iles, quoique nous ayons alors la terre de toute part... Vous connaissez ces Mille-Iles ?

— Mon Dieu non, monsieur, le plus vieux marin du lac ne les connaît pas, et la plupart n'ont pas plus de nom qu'un enfant mort sans baptême.

— Vous devez savoir du moins s'il y a un bon mouillage à la station où nous allons ?

— Non, monsieur, attendu qu'on n'y jette jamais l'ancre, et que maître Eau-Douce amarre toujours le cutter au rivage.

— Quel chenal prenez-vous d'ordinaire pour arriver à la ville?

— Il n'y a pas là de ville, maître Cap ; et, quant au chenal, je ne le connais pas. Lorsque nous approchons du poste ou que nous appareillons, maître Eau-Douce fait descendre sous le pont tout le monde, à l'exception du pilote.

— C'est encore une circonstance, dit Cap au sergent en le prenant à part; mais comment diable vais-je trouver la route de la station ? sera-ce à l'aide du flair, comme les chiens de l'Eclaireur?

— Interrogez encore le timonier, répliqua Dunham. Je doute qu'il soit aussi ignorant qu'il feint de l'être.

— Hum! c'est encore une circonstance. Cette aventure devient tellement hérissée de circonstances qu'on finit par s'y perdre. Il faut pourtant tâcher de l'éclaircir... Savez-vous, continua-t-il en s'adressant au timonier, la latitude et la longitude de l'île où nous allons ?

— Plaît-il ?

— La latitude et la longitude. Je vous adresse cette question pour savoir jusqu'à quel point va l'éducation des marins d'eau douce.

— Je pense, répliqua le jeune homme avec hésitation, que latitude est un mot français pour désigner les lacs supérieurs, et que la longitude est la taille voulue par les règlements pour entrer au service du roi.

— Que me contez-vous là ! s'écria Cap avec un sifflement pareil à celui d'un soufflet d'orgue cassé ; savez-vous au moins vous servir de l'azimut et de la boussole pour mesurer les distances ?

— Quant à l'azimut, je n'en ai jamais entendu parler; mais, pour les distances, nous savons les mesurer, et nous calculons les quarts du compas ni plus ni moins que des amiraux : nord, nord-est quart de nord, nord-est, nord-est quart d'est, est-nord-est, est quart de nord-est...

— Assez, assez; vous amèneriez un changement de temps en continuant de la sorte. Je vois clairement, sergent, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il n'y a rien à espérer de ce drôle. Je vais courir cette bordée pendant deux heures encore, puis nous mettrons en panne, et nous jetterons la sonde.

Le sergent ne fit aucune objection, et, comme la brise était tombée, ce qui arrive d'ordinaire pendant la nuit, il s'étendit sur une voile et dormit bientôt du profond sommeil d'un soldat. Cap continua à se promener sur le pont, car c'était un homme dont le corps de fer bravait la fatigue, et il ne ferma pas les yeux de toute la nuit.

Il faisait grand jour lorsque Dunham s'éveilla, et en se levant il laissa échapper une exclamation de surprise. Le temps était changé complétement. La vue était bornée par une brume épaisse, et le lac couvert d'écume. Maître Cap lui expliqua brièvement ce qui était arrivé. Après s'être maintenu calme jusqu'à minuit, le vent avait tout à coup sauté au nord-est, et une pluie fine avait commencé à tomber. Cap, sachant que la côte de New-York se trouvait au nord-ouest, avait gouverné dans cette direction. A une heure et demie, il avait amené le clinfoc, pris un ris à la grande voile et ôté la bonette maillée du grand foc. A deux heures, il avait été forcé de prendre un second ris à l'arrière, et une demi-heure après il avait mis à la cape.

— Je dois convenir que le navire se comporte bien, ajouta le vieux marin; mais le vent souffle avec la force d'un canon de quarante-deux. Je ne me figurais pas qu'il pût y avoir de pareils courants d'air sur cette mare. Au reste, je m'en soucie comme d'un fil de caret. La tempête donne à notre lac un certain aspect, et si son eau avait le goût de sel, on pourrait s'en contenter.

En prononçant ces mots, il cracha avec dégoût l'écume qu'une vague venait de lui envoyer au visage.

— Combien y a-t-il de temps que vous courez au nord-ouest? demanda le prudent soldat.

— Deux ou trois heures. J'avais aperçu les îles; mais, redoutant leur voisinage, j'ai pris moi-même la barre pour gagner le large. Elles sont maintenant là-bas dans les brouillards, où je crois à propos de les laisser.

— Si nous consultions quelqu'un de l'équipage?

— Que me proposez-vous, sergent? ce serait avouer mon ignorance et par conséquent compromettre la discipline. Rien n'est plus funeste. J'ai connu un patron qui a fait fausse route pendant une semaine entière plutôt que de convenir qu'il s'était trompé, et vous ne sauriez croire combien il gagna dans l'estime de ses gens uniquement parce qu'ils ne le comprenaient pas.

— Cette conduite peut être bonne sur mer, père Cap; mais elle a des dangers sur l'eau douce. La côte du Canada ne doit pas être loin, et, plutôt que d'exposer mes hommes à y faire naufrage, je lèverai les arrêts de Jasper.

— Pour qu'il nous conduise à Frontenac! Gardez-vous-en bien, sergent; *le Véloce* est en très-bonnes mains et je vais le dresser à la navigation. Reposez-vous sur moi; Charles Cap ne compromettra pas sa réputation.

Dunham fut obligé de céder. Il avait une confiance absolue dans l'habileté nautique de son parent, et d'un autre côté il craignait tellement une trahison qu'il aurait chargé de son salut le premier venu plutôt que Jasper. En outre, chargé par le major d'une mission qui revenait de droit à un lieutenant, Dunham sentait qu'elle lui serait infailliblement retiré s'il reparaissait au fort de l'Oswego sans avoir atteint sa destination.

CHAPITRE XVI.

Comme le jour avançait, tous ceux qui avaient la liberté de monter sur le pont y firent leur apparition. Les lames n'étaient pas encore très-fortes ; mais tout faisait présager un de ces grains d'automne qui sont si violents dans cette saison. La terre n'était visible nulle part, et l'horizon présentait de tous côtés ce vide sombre qui, sur les vastes nappes d'eau, prête à tous les aspects la sublimité du mystère. Les vagues moutonnaient et se brisaient nécessairement plus vite que celles de l'Océan. L'eau, au lieu d'avoir ces riches couleurs qui rivalisent avec l'azur des cieux, avait pris une teinte glauque qui manquait de l'éclat qu'auraient pu lui donner les rayons du soleil.

Les soldats furent bientôt las de ce spectacle et redescendirent les uns après les autres. Il ne resta sur le pont que l'équipage, le sergent, Cap, l'Eclaireur, le quartier-maître et Mabel. Le front de cette dernière s'était assombri. Instruite de l'état des choses, elle avait inutilement sollicité en faveur de Jasper. Le repos et les méditations de la nuit semblaient aussi avoir confirmé l'Eclaireur dans ses convictions, et il avait également plaidé la cause de son ami, mais sans plus de succès

Quelques heures se passèrent, et le tangage devint tellement fort que Mabel et le quartier-maître furent forcés de battre en retraite. Battu par les vagues furieuses auxquelles il lui était impossible de résister longtemps, *le Veloce* entrait dans la partie la plus large et la plus profonde du lac; Cap ne paraissait pas s'en inquiéter. Comme le chasseur qui dresse l'oreille au son du cor, ou comme le cheval de guerre qui piaffe et hennit de plaisir au bruit du tambour, il sentait se ranimer en lui tout ce qu'il avait de viril. Ce n'était plus cet ergoteur vétilleux qui relevait les moindres bagatelles, et exagérait les choses les plus insignifiantes; il commençait à déployer les qualités d'un marin hardi et expérimenté. Les matelots reconnurent bientôt ses talents, et quoique étonnés de la disparition de leur ancien chef dont on ne leur avait pas communiqué la cause, ils montrèrent à leur nouveau commandant une obéissance absolue.

— En définitive, frère Dunham, s'écria Cap en se frottant les mains, cette mare d'eau douce a du bon; cette tempête est à la mode de ses aïeules, et ses lames ressemblent à celles d'un détroit. J'en suis charmé, j'aurais du respect pour votre lac s'il se comportait de la sorte pendant vingt-quatre heures seulement.

— Terre! terre! cria le matelot placé à l'avant.

Cap s'élança et aperçut la terre à travers la brume. Le premier mouvement du vieux marin fut de donner l'ordre de virer, mais le judicieux sergent l'arrêta.

— En approchant un peu, dit-il, nous pourrons reconnaître la côte, et il est bon de déterminer notre position.

— Vous avez raison : continuons notre route. Qu'est-ce que je vois dans notre bossoir du vent? On dirait un promontoire.

— Pardieu, c'est le fort de l'Oswego, s'écria Dunham dont les yeux exercés reconnurent les fortifications.

En effet, à travers le voile mystérieux de la bruine, on voyait les glacis verdoyants, les sombres palissades, les toits de quelques maisons, et le drapeau britannique, dont la constance du vent rendait les plis invariables. Les sentinelles étaient à l'abri dans leurs guérites, et la garnison ne donnait pas signe de vie. Bientôt cependant quelques hommes se montrèrent sur les points culminants, et les remparts se garnirent peu à peu de curieux.

— Ils nous voient, dit le sergent, et croient que la tempête nous force à rentrer. Voici le major Duncan en personne sur le bastion du nord-est. Je le reconnais à sa taille et aux officiers qui l'environnent.

— Sergent, nous nous exposerions volontiers à quelques railleries pour entrer dans la rivière et y jeter l'ancre. Nous purifierions en même temps le cutter en débarquant maître Eau-Douce; mais quelque agréable que soit la vue de la terre, il faut y renoncer. Il est bon dans une tempête de l'avoir loin derrière soi.

Le Véloce s'était avancé si près de terre qu'il devint indispensable de remettre le cap au large. On plaça le tourmentin à l'avant, on amena le pic, on mit la barre au vent, et le petit navire, qui semblait folâtrer comme un canard sur les eaux, s'enfuit vent arrière jusqu'à ce qu'il fût éloigné de la côte. Il courut au hasard pendant plusieurs heures, et vers le soir, Cap, éclairé par quelques renseignements qu'il avait obtenus, pensa qu'il pouvait être au centre du lac. La nuit ne ralentit pas la fureur de la bourrasque. Le soleil, en se levant, montra toujours un horizon obscurci par une pluie fine et des vagues courroucées, dont le choc faisait trembler le cutter jusqu'au centre. A l'heure du déjeuner, les vigies signalèrent brusquement une voile.

L'Ontario avait un aspect si sauvage et si désert qu'on s'attendait à peine à y rencontrer un bâtiment. *Le Véloce* ressemblait à un chasseur solitaire qui en trouve un autre dans une vaste forêt. Le temps qu'il faisait rendait l'apparition de l'étranger plus romanesque encore et presque surnaturelle. Cap seul, les bras croisés, se laissant aller en vrai marin à tous les mouvements du vaisseau, le regarda venir avec un sang-froid apparent, quoique en proie à de vives sensations intérieures. Le navire étranger portait des voiles carrées et semblait d'une construction irréprochable. Il arrivait par le travers des bossoirs du *Véloce*, et quoique sa voilure fût presque entièrement carguée, il était souvent incliné par la force de la rafale, de manière à tremper dans l'eau ses boute-hors.

— Il doit bien connaître sa position, dit Cap, car il gouverne hardiment au sud, où il espère rencontrer un bon mouillage. Aucun homme de bon sens n'irait ainsi vent largue sans connaître parfaitement le but de sa course.

— C'est le vaisseau français *le Montcalm*, dit un matelot, et il court vers le Niagara, où le roi de France possède une forteresse. Nous ferions bien de le suivre, car nous allons entrer bientôt dans une baie d'où il nous sera difficile de sortir.

— Bah! bah, laissons ces Français se cacher derrière une langue de terre, et continuons à tenir le large!.... Bâbord tout et passez à l'arrière!

Cet ordre fut donné à propos, car l'avant du *Véloce* était alors directement en face du brion du navire français, dont l'équipage s'était assemblé sur le pont et faisait quelques démonstrations hostiles; elles n'avaient pour but que de maintenir *le Véloce* à distance, car la violence de l'ouragan excluait toute idée de lutte. Personne ne pouvait songer à détacher les canons qui vomissaient par la gueule l'eau dont ils étaient inondés. Les flancs noirs du *Montcalm*, sortant des vagues par intervalles, étincelaient d'un feu sinistre; mais le vent hurlait dans ses agrès, et les sifflements de la tempête étouffaient les clameurs qui échappent si facilement aux Français. Les deux navires faillirent se toucher. Le jeune officier qui commandait *le Montcalm* sauta sur le couronnement de la poupe, et avec cette politesse qui colore même les plus mauvaises actions de ses compatriotes, il ôta son chapeau et salua *le Véloce* en souriant. Il y avait autant de bonhomie que de bon goût dans cet acte de courtoisie, puisque les circonstances n'admettaient pas d'autre communication; mais Cap ne sut aucun gré à son ennemi de tant d'urbanité, et lui montrant le poing d'un air menaçant, il murmura :

— Oui, oui, vous êtes diablement heureux que mon cutter ne soit pas armé; sans cela je vous aurais donné des carreaux à remettre.

— Il a l'air de nous narguer, sergent; mais que nous importe! Tandis qu'il rentrera au port, nous resterons maîtres du lac, comme il convient à de vaillants Anglais.

Malgré ces paroles emphatiques, Cap regardait d'un œil d'envie la coque noire et brillante du *Montcalm*, sa voile de hune flottante et les vagues contours de ses esparres qui finirent par disparaître dans la brume. Il aurait volontiers couru dans les eaux de son ennemi, car la perspective de passer encore une nuit d'orage sur le lac était loin d'être rassurante. Cependant l'orgueil de sa profession soutenait son courage, et il voulait essayer de justifier l'aveugle confiance qu'on accordait à sa capacité.

Les ténèbres revinrent augmenter les périls du *Véloce*. Toutefois, une légère intermittence dans l'ouragan détermina Cap à orienter au plus près. Le cutter, toujours à la cape, virant parfois de bord pour s'éloigner de la terre, éprouvait une redoutable dérive. Il était bon boulinier et peu chargé au haut des mâts, mais si léger qu'il tombait parfois sous le vent avec une rapidité égale à celle des lames qui l'entraînaient.

Durant cette nuit, Cap dormit profondément durant plusieurs heures; il fut réveillé à la pointe du jour par l'Eclaireur qui lui frappa sur l'épaule et qu'il trouva debout auprès de lui. Le chasseur s'était peu montré sur le pont, car sa modestie naturelle lui disait que les marins seuls devaient se mêler de la direction du bâtiment. Il était disposé à s'en rapporter entièrement à l'équipage du *Véloce*, comme il voulait qu'on s'en rapportât à lui-même, quand il conduisait des voyageurs à travers les bois. En ce moment, toutefois, il croyait devoir intervenir, et il le fit avec sa franchise habituelle.

— Le sommeil est agréable, maître Cap, dit-il; je le sais par expérience, mais il ne faut pas lui sacrifier la vie. Regardez autour de vous, et dites-moi si c'est le moment où un commandant doit être couché?

— Quoi! maître Eclaireur, grommela Cap en se frottant les yeux : vous vous mettez aussi du parti des mécontents! J'ai admiré à terre comment vous traversiez les forêts sans boussole, et depuis que nous sommes embarqués votre assurance est changée en soumission. En vérité, je m'attendais peu à l'avis que vous me donnez.

— En ce qui me concerne, maître Cap, je sens ma vocation et ne veux point contrarier celle des autres. Je ne vous parle point pour moi, mais pour Mabel Dunham.

— Aurait-elle peur? Fille d'un soldat et nièce d'un marin, montrerait-elle de la faiblesse?

— Non : elle est femme, mais elle a de la raison et ne parle pas mal à propos. Je suis convaincu pourtant qu'elle voudrait voir Jasper Eau-Douce reprendre son commandement.

— C'est bien digne d'une jeune fille. On préfère tout autre individu à un vieil oncle, et l'on croit que tout le monde en sait plus qu'un vieux marin. Mais que le diable m'emporte si je m'écarte d'une brasse à bâbord ou à tribord. Je n'ai pas navigué pendant quarante ans pour écouter en eau douce les observations d'une fillette. Que cette tempête est persistante! Tous les soufflets de Borée sont en jeu! Mais que vois-je sous le vent? La terre, la terre, aussi vrai que je m'appelle Cap!

L'Éclaireur secoua la tête sans mot dire, et étudia avec anxiété la physionomie de son interlocuteur.

— C'est la terre, répéta Cap, il y a, à une lieue de nous, une côte sous le vent avec une belle rangée de brisants.

— Notre situation est sérieuse, frère Cap, dit le sergent qui survint immédiatement. Les matelots viennent de me dire que le cutter ne pouvait plus porter de voiles, et que la dérive le jetterait à la côte dans quelques heures.

Cap ne répondit pas, mais il contempla la terre d'un air piteux, et jeta au ciel des regards courroucés.

— Il serait peut-être à propos, mon frère, ajouta le sergent, d'envoyer chercher Jasper, et de lui demander son avis.

— Eh bien! qu'il vienne; et maudites soient les circonstances qui ont amené tous ces embarras!

Jasper parut bientôt sur le pont. Sa physionomie exprimait le dépit et l'humilité, et ceux qui l'observaient crurent y lire le regret d'avoir été démasqué. Du premier coup d'œil, il vit l'imminence du danger; il regarda d'abord au vent, suivant l'habitude de tous les marins, puis il examina l'horizon et les autres falaises qui se trouvaient sous le vent.

— Je vous ai envoyé chercher, dit Cap en se balançant avec autant de grâce que de dignité, pour nous aider à conduire le cutter à bon port. Nous présumons que vous n'avez pas assez de rancune pour vouloir nous noyer tous, même les femmes.

— Je mourrais pour sauver Mabel Dunham, répondit le jeune homme avec vivacité.

— Je le savais, s'écria l'Eclaireur en frappant amicalement sur l'épaule de Jasper. Il est sûr comme une boussole, et c'est un péché mortel que de penser autrement.

— Expliquons-nous en marins, jeune homme; y a-t-il un port sous le vent?

— Aucun : il y a une large baie à l'extrémité du lac, mais elle est inconnue et l'entrée en est difficile.

— Et qu'y a-t-il de remarquable dans cette côte sous le vent?

— C'est un désert depuis l'embouchure du Niagara jusqu'à Frontenac.

— Dieu merci, il ne peut s'y trouver de Français. Les sauvages y sont-ils en grand nombre?

— Je ne le crois pas; on peut en rencontrer çà et là ou passer des mois sans en voir un seul.

— Eh bien! maître Western, allons maintenant droit au but : que feriez-vous si vous aviez gardé le commandement?

— Je suis plus jeune marin que vous, maître Cap, dit Jasper avec modestie, et à peine capable de vous donner conseil; mais je crois qu'avant deux heures d'ici, le cutter devra jeter l'ancre.

— Jeter l'ancre! s'écria Cap avec stupéfaction; jeter l'ancre par un temps pareil avec une côte sous le vent!



Le cutter de Jasper Eau-Douce.

— C'est, à mon avis, le seul moyen de salut, maître Cap

— Quelle absurdité! reprit Cap avec emportement. Plutôt que de la commettre, je jetterais à la mer la garniture de mes ancres. Si je me rendais coupable d'un pareil acte d'ignorance, je n'oserais plus me présenter dans un port! L'Éclaireur a sur ma foi plus de connaissances en navigation que celui qui donne un tel conseil. Vous pouvez vous retirer, maître Eau-Douce.

Jasper s'inclina, et, comme il descendait l'échelle, on le vit jeter sur l'horizon et sur la côte des regards remplis d'angoisse.

CHAPITRE XVII.

En rentrant dans la cabine, Jasper y trouva Mabel, qui, frappée de l'air sombre du jeune homme, chercha généreusement à le consoler. Elle avait conçu contre lui de vagues soupçons, mais ils achevèrent en ce moment de se dissiper, et elle ne vit plus en lui qu'une victime de l'injustice.

— Vous vous occupez trop de cette affaire, lui dit-elle. Ceux qui vous connaissent ne peuvent vous croire longtemps coupable, et je suis persuadée que vous ne méritez pas les doutes injurieux dont vous êtes l'objet.

— Non, Mabel, répondit Jasper, dont les yeux bleus exprimaient la franchise et la candeur; aussi n'est-ce pas cela qui m'occupe. *Le Véloce* est en danger; je ne vois qu'un seul moyen de salut, et votre oncle refuse de l'employer. Après tout, il est plus âgé et plus expérimenté que moi, et peut-être a-t-il raison.

— Vous connaissez le lac, vous connaissez le cutter, vous êtes le meilleur juge de la situation. Insistez donc auprès de mon oncle, songez à mon père, à vous-même, à tous ceux donc l'existence dépend d'un mot que vous prononcerez à propos.

— Je songe à vous, Mabel, plus qu'à tous les autres ensemble, répondit le jeune homme avec une énergie et une animation non moins éloquentes que les paroles mêmes.

Le danger était trop grave pour qu'on s'abandonnât à de douces pensées; cependant le cœur de Mabel battit vivement; ses traits se colorèrent, et elle n'essaya pas de réprimer un regard de reconnaissance.

— Il ne faut pas que l'entêtement de mon oncle nous perde, reprit-elle; hâtez-vous de remonter sur le pont, et dites à mon père de descendre.

Jasper se hâta d'obéir et revint quelques minutes après avec le sergent, auquel sa fille exposa les idées de Jasper sur la situation du bâtiment, en le conjurant de décider maître Cap à une restitution devenue nécessaire.

— Jasper est fidèle, ajouta-t-elle d'un ton pénétré; et d'ailleurs quel motif aurait-il de nous faire faire naufrage dans cette partie lointaine du lac, au risque d'y périr avec nous? Je réponds de sa loyauté sur ma vie.

— Propos de jeune fille effrayée, répondit l'impassible sous-officier. Néanmoins vos idées ne sauraient être admises par un homme qui commande une expédition. Jasper peut regarder la chance de se noyer comme compensée par celle de s'évader en atteignant la terre.

— Sergent Dunham!

— Mon père!

Ces deux exclamations furent simultanées. Dans l'une la surprise était le sentiment dominant, dans l'autre c'était le reproche. Sans y faire attention, le vieux soldat poursuivit :

— Et puis mon frère Cap n'est pas disposé à recevoir des leçons à bord d'un navire.

— Quoi, mon père, lorsque nous sommes en si grand péril!

— C'est un motif de plus : il n'est pas difficile de commander par un beau temps; c'est quand le ciel s'obscurcit que le bon officier se montre. Charles Cap n'abandonnera pas la barre parce que le navire est en danger. Il prétend d'ailleurs, Jasper Eau-Douce, que votre projet est plutôt une perfidie qu'un acte de raison.

— Eh bien, qu'il consulte le pilote, que je n'ai pas vu, comme vous le savez, depuis hier au soir.

— La proposition est raisonnable, et l'on peut tenter l'expérience. Suivez-moi donc sur le pont afin que tout se passe au grand jour.



David Muir, lieutenant-quartier-maître.

Jasper suivit le sergent, et Mabel prenait tant d'intérêt à ce qui allait arriver qu'elle s'aventura jusqu'au capot d'échelle, où elle était suffisamment garantie de la violence du vent et des éclaboussures des lames. Le pilote arriva bientôt, et il fut impossible de méconnaître l'air d'inquiétude qu'il prit dès qu'il eut jeté les yeux autour de lui. Après lui avoir laissé quelques minutes de réflexion, on lui demanda ce qu'il croyait à propos de faire.

— Je ne vois qu'un moyen de sauver le cutter, c'est de jeter l'ancre, répondit-il sans hésitation.

— Comment! au milieu du lac! demanda Cap en répétant la question qu'il avait adressée à Jasper.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

— Non, mais plus près de la côte, en dehors des brisants.

En entendant cette déclaration, Cap fut convaincu qu'il existait entre Jasper et le pilote un projet secret de faire échouer *le Véloce*, et il communiqua ses idées à Dunham.

— Je suis responsable de la vie de mes hommes, répondit celui-ci. Jasper et le pilote connaissent mieux que nous le lac Ontario, et comme ils sont de même opinion, on peut ajouter foi à ce qu'ils disent.

— Mon oncle! s'écria Mabel d'un ton suppliant; mais un geste de Jasper l'invita à ne pas intervenir.

— Nous dérivons si rapidement, dit le jeune homme, qu'il n'y a pas de temps à perdre en paroles. Dans une demi-heure la question sera tranchée; mais j'avertis maître Cap, que si nous franchissons la ligne des brisants, nous serons infailliblement coulés bas.

— Et comment nous sauverons-nous en jetant l'ancre? demanda Cap en fureur.

— Ce serait en tout cas une bonne précaution, reprit doucement Jasper; en présentant l'avant à la lame, nous diminuerions la dérive, et le danger d'échouer serait moindre. J'espère donc, maître Cap, que vous voudrez bien nous permettre de nous préparer à mouiller.

— Faites donc biture, et parez vos ancres, si vous voulez! j'y consens de tout mon cœur. Sergent, un mot, s'il vous plaît.

Cap entraîna son beau-frère à l'arrière, et lui ouvrit son cœur avec une sensibilité qui ne lui était pas habituelle.

— Pauvre Mabel! dit-il d'une voix plus ou moins tremblante. Vous et moi, sergent, nous sommes de vieux routiers accoutumés à voir la mort de près. Notre métier nous en fait une loi; mais Mabel! c'est une bonne et tendre fille, et j'avais conçu l'espoir de la voir convenablement établie et mère de famille avant ma dernière heure. Il faut nous résigner, quoiqu'il soit dur à un vieux loup de mer de périr dans cette infernale eau douce!

Le sergent Dunham était brave, et s'était trouvé dans des circonstances plus terribles encore que celles-ci: mais il avait pu du moins alors lutter contre ses ennemis, tandis qu'il était maintenant pressé par un adversaire contre lequel il n'avait aucun moyen de résistance. Il s'inquiétait moins de lui que de sa fille, car il avait cette assurance presque toujours départie à l'homme courageux et robuste, qui a éprouvé toutes ses forces en plusieurs occasions difficiles. Il espérait se tirer lui-même du danger s'il pouvait en tirer Mabel, car le tendre père avait résolu de mourir ou de sauver sa fille.

— Croyez-vous le naufrage imminent? demanda-t-il à Cap d'un ton ferme mais avec une vive émotion.

— Dans vingt minutes nous serons au milieu des brisants, sergent, et jugez par vous-même si nous pouvons échapper à cette chaudière en ébullition.

L'aspect des brisants leur laissait en effet peu d'espoir. *Le Véloce* était à un mille de la côte, sur laquelle le vent soufflait à angle droit avec une violence qui empêchait d'augmenter de voiles pour gagner le vent en courant au plus près. Le lambeau de la grande voile, qui était alors déployée, ne servait qu'à tenir l'avant du *Véloce* assez près du vent pour défendre le pont de l'envahissement des lames. Chaque bouffée de vent faisait trembler les agrès dans tous leurs fils comme si elle eût menacé de les déchirer. La pluie avait cessé; mais à cent pieds au-dessus de la surface du lac, l'air était rempli d'une écume argentine qui formait comme un brouillard étincelant au-dessus duquel le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Jasper s'aperçut de ces pronostics et annonça l'issue prochaine de la tempête. En gagnant deux heures, on pouvait sauver le cutter. Le commandant et son vieux compagnon se hâtèrent donc de profiter de la permission que Cap leur avait donnée de parer les deux ancres de poste et de placer sur le pont deux empennelles avec leurs haussières. Ces préparatifs achevés, Jasper quitta le gaillard d'avant, où à chaque plongeon du navire les lames déferlaient en masses si énormes que tous les travailleurs avaient accompli leur tâche en ayant le corps à moitié dans l'eau.

Jasper s'avança vers la partie la plus sèche du pont, où il trouva l'Eclaireur, Mabel et le quartier-maître. La plupart de ceux qui étaient à bord restaient dans l'entre-pont, les uns pour calmer leurs souffrances physiques, les autres pour s'occuper tardivement de leurs péchés. On entendait prier à bord du *Véloce*, et c'était sans doute pour la première fois depuis que sa quille flottait sur les eaux limpides de l'Ontario.

— Jasper, dit le guide, mes talents ne servent pas à grand'chose maintenant; mais, s'il plaît à Dieu de nous laisser vivre, la connaissance que j'ai des bois nous permettra de rejoindre le port. Montons d'abord cette barque d'écorce et passons les brisants avec la fille du sergent.

— Je suis prêt à tout pour sauver Mabel, répondit Jasper avec un sourire mélancolique; mais il est au-dessus des forces humaines de conduire le canot à travers ces tourbillons dans une pareille tempête. Notre seule chance est de jeter l'ancre, puisque c'est ainsi que j'ai déjà sauvé *le Véloce* dans un péril presque aussi grand.

— Hâtez-vous donc! cria de loin le sergent.

Le jeune marin prit la main de Dunham, la serra avec énergie et lui dit d'un ton solennel:

— Sergent, vous êtes un brave homme, quoique vous m'ayez injustement traité. Vous aimez votre fille?

— En doutez-vous, Eau-Douce, répondit le sergent d'une voix étouffée.

— Voulez-vous essayer de sauver ses jours et les vôtres?

— Que faut-il faire pour cela?

— Me soutenir un seul instant contre maître Cap.

Au même instant le vieux marin, qui avait passé quelques minutes auprès du timonier, s'approcha de Jasper et lui demanda s'il connaissait un endroit de la côte où l'on pût faire échouer le bâtiment. En voyant l'indécision de son beau-frère, le sergent se décida à favoriser les projets d'Eau-Douce, auquel il fit un signe d'assentiment.

— Il y a une crique sous le vent, dit le jeune homme à Cap: voulez-vous que je prenne la barre?



Chingachgook le Gros-Serpent.

— Oui, oui, répondit le vieux marin en toussant pour s'éclaircir la voix; je ne vois rien de mieux à faire. Echouer ou couler bas, telle est notre alternative.

Jasper sauta à l'arrière, et s'empara du gouvernail. Sur un signe du commandant, le pilote rentra la grande voile. Pendant que Jasper mettait la barre au vent, on largua à l'avant la ralingue de têtière d'une voile d'étai; le léger cutter fit son abatée et tomba dans le creux de la lame, comme s'il eût deviné qu'il était dirigé par la main de son maître. Il courut ensuite droit vers les brisants, mais Jasper remit la barre dessous, et les bossoirs du *Véloce* revinrent au vent, malgré la turbulence des eaux, aussi gracieusement qu'un oiseau aquatique qui change de route sur la surface unie d'un bassin. Sur un signal de Jasper, tout le monde se mit à l'œuvre; on jeta les empennelles, puis les ancres, et bientôt après le cutter offrait le cap à la lame, maintenu par deux câbles, qui étaient tendus comme des barres de fer.

— Qu'avez-vous fait, maître Jasper? s'écria Cap dès qu'il se fut aperçu du tour qu'on lui avait joué. Je vous ordonne de couper les câbles à l'instant même et de faire échouer le cutter.

Personne ne parut disposé à obéir à cet ordre, car les matelots ne reconnaissaient d'autre chef que Jasper, maintenant qu'il jugeait con-

venable de reprendre le commandement. Les voyant rester impassibles, Cap exhala de nouveau son courroux.

— Où est votre prétendue crique? s'écria-t-il : pourquoi gouverner vers cette falaise contre laquelle nous serons mis en pièces?

— Vous voulez pourtant que je coupe les câbles, et que je laisse le bâtiment porter sur cette falaise.

— Jetez une ligne de sonde par-dessus le bord, et assurez-vous de la dérive! dit Cap d'une voix retentissante.

Cet ordre fut appuyé par un signe de Jasper, et mis immédiatement à exécution. Tout le monde se réunit autour de la ligne et attendit avec anxiété le résultat de l'expérience. Dès que le plomb eut atteint le fond, le câble se tendit, et l'on constata que dans l'espace de deux minutes le cutter avait dérivé de toute sa longueur vers la falaise.

— Traître! dit Cap en montrant le poing au jeune commandant.

La colère l'empêcha un moment de parler, puis il reprit :

— Votre vie en répondra! Oui, sergent, si j'étais le maître, je pendrais sur-le-champ Jasper à la grande vergue pour lui épargner le désagrément de se noyer.

— Calmez-vous, mon frère, je vous en conjure. Jasper a fait tout pour le mieux, et notre état n'est pas aussi désespéré que vous le croyez.

— Pourquoi n'a-t-il pas gouverné vers la crique dont il parlait? Pourquoi nous mène-t-il au vent de cette falaise sous laquelle les brisants sont moins larges que partout ailleurs?

— C'est précisément pour cela, répondit Jasper.

— Oserez-vous dire à un vieux marin comme moi que *le Véloce* peut franchir les écueils?

— Non sans doute; mais j'espère l'en dégager.

— Avec une dérive de sa longueur par minute!

— Les empennelles n'ont pas encore agi, et peut-être ne produiront-elles aucun effet.

— Sur quoi donc comptez-vous pour amarrer votre cutter? Est-ce sur la foi, l'espérance et la charité?

— Non, monsieur, je compte sur le courant inférieur. J'ai gouverné vers cette falaise, parce qu'il se fait sentir là plus que partout ailleurs, et parce que nous y sommes plus près de la terre, sans dépasser les brisants.

Cette réponse fut faite avec animation, mais sans emportement : elle eut pour effet d'étonner Cap au suprême degré.

— Le courant inférieur! répéta-t-il : qui diable a jamais empêché un vaisseau d'aller à la côte au moyen de courants inférieurs?

— Il n'y en a peut-être pas sur l'Océan, monsieur; mais on en trouve dans l'Ontario, répliqua Jasper avec modestie.

— Il a raison, frère, interrompit le sergent; j'ai souvent entendu les marins du lac parler de ce phénomène, et nous ferons bien de nous confier à Jasper en cette extrémité.

Après avoir bien juré et tempêté, Cap finit par s'apaiser. On demanda à Jasper des explications qu'il s'empressa de donner de la manière suivante : l'eau chassée vers la plage par l'ouragan retournait au lac par de secrets canaux; elle obéissait à la superficie à la double influence des vents et des vagues, et suivait nécessairement une autre route pour regagner son lit; elle formait ainsi une espèce de jusant qui devait contrarier le flux supérieur et agir sur la quille du bâtiment!

Quelque simple et ingénieuse que fût cette théorie, elle semblait démentie par la pratique. La dérive continuait; cependant elle diminua sensiblement lorsque commença la tension des haussières et des ancres de touée qui empennellaient les ancres de poste. L'homme qui tenait la sonde annonça enfin que ces dernières avaient cessé de draguer. A ce moment même la première ligne des écueils était environ à cent pieds à l'arrière du *Véloce*, et semblait même beaucoup plus près lorsque le ressac des vagues faisait disparaître l'écume. Jasper courut à l'avant, et sourit d'un air de triomphe en montrant les câbles qui avaient repris leur balant. Le cutter s'élevait et retombait sur les ondes avec l'aisance d'un navire placé dans le ras de marée, lorsque la puissance du vent est neutralisée par l'action contraire des flots.

— Voilà le courant inférieur! s'écria Jasper avec transport en traversant le pont à grands pas pour aller affermir la barre et donner au vaisseau des mouvements encore plus doux; voilà le courant inférieur! La Providence nous a placés sur sa route, et il n'y a plus de danger.

— Oui, oui, la Providence est un bon marin, grommela maître Cap; elle tire souvent les ignorants d'embarras. Que le courant soit dessus ou dessous, la tempête s'est apaisée, et par bonheur nos ancres ont trouvé un bon fond. Cette diablesse d'eau douce n'a pas des manières naturelles!

Les hommes sont rarement querelleurs quand ils sont favorisés par le sort; mais ils sont aisément de mauvaise humeur dans la détresse. Toutefois, on laissa Cap gronder à son aise, et sans tenir compte de ses observations critiques, on fut généralement d'avis que l'habileté et l'expérience de Jasper avaient sauvé le bâtiment. A la vérité, il y eut encore une heure d'incertitude; mais le sentiment de la sécurité revint par degrés dans tous les cœurs, et les matelots harassés purent s'endormir sans rêver à une mort imminente.

CHAPITRE XVIII.

Il était près de midi lorsque la tempête tomba aussi brusquement qu'elle s'était élevée. En moins de trois heures, la surface du lac se calma; mais comme la marche du vaisseau eût été contrariée par un vent d'est, Jasper renonça à mettre à la voile. Ayant repris sans contestation nouvelle le commandement du navire, il ordonna de lever les ancres et de se préparer à partir à la première occasion.

Cependant Mabel jetait un œil d'envie sur la plage, et manifesta bientôt le désir de s'y rendre s'il était possible. L'Eclaireur lui proposa de l'y mener dans un canot d'écorce, et le sergent consentit à cette partie après avoir fait quelques objections. Tous trois descendirent dans le canot : Mabel s'installa au centre, afin de ne pas déranger l'équilibre de la frêle embarcation; Dunham se mit à l'avant, et le guide se chargea de pagayer. Il était inutile qu'il se fatiguât, car les lames poussaient le canot à la côte avec une force invincible. Plus d'une fois avant d'atteindre le rivage, Mabel se repentit de sa témérité; mais l'Eclaireur déployait tant de sang-froid et de vigueur musculaire, qu'elle n'osait manifester ses alarmes. Elle éprouvait d'ailleurs un étrange plaisir à voir le léger esquif raser la crête des vagues écumeuses, comme une hirondelle qui voltige sur les eaux. La jeune fille s'amusait du mouvement des ondes, qui reculaient derrière le canot comme avec le regret d'être vaincues.

Il ne fallut que quelques minutes pour franchir le ressac. En débarquant, le sergent embrassa affectueusement sa fille, car il était trop militaire pour ne pas se trouver mieux sur la terre ferme qu'à bord. Prenant son fusil, il annonça l'intention de passer une heure à chasser.

— L'Eclaireur restera auprès de vous, mon enfant; il vous racontera ses aventures avec les Iroquois et les traditions de cette partie du monde.

Le guide promit en riant d'avoir soin de Mabel; et, laissant le père s'enfoncer dans les bois, ils gravirent une rude montée pour arriver au sommet d'un promontoire d'où les yeux s'étendaient sur un vaste panorama. Mabel se reposa sur un quartier de roche, et son compagnon, dont les muscles bravaient la fatigue, se tint debout, appuyé assez gracieusement sur sa carabine; ils demeurèrent ainsi plusieurs minutes sans parler, et Mabel ne s'occupa que d'admirer le paysage. Le lac, s'étendant au nord-est, étincelait aux rayons du soleil et gardait encore quelques symptômes de sa récente agitation. La terre le bornait au sud-est et au nord en forme d'immense croissant; elle était garnie de forêts, et pas une trace de civilisation n'interrompait l'uniforme magnificence de la nature, car la tempête avait poussé *le Véloce* au delà de la ligne de ces forts, dont les Français s'efforçaient alors d'entourer les possessions anglaises de l'Amérique du Nord. Le cutter, maintenu sur une seule ancre en dehors des récifs, ressemblait plutôt à un de ces petits modèles qu'on met sous verre, qu'à un navire fait pour lutter avec les éléments.

— Nous sommes bien loin des habitations humaines! s'écria Mabel après une longue rêverie.

— Avez-vous beaucoup de vues aussi belles près de la mer et dans les environs de vos grandes villes? demanda l'Eclaireur.

— Je ne le pense pas : peut-être rappellent-elles davantage l'idée de nos semblables; mais on s'y trouve moins près de Dieu.

— C'est aussi mon avis, Mabel : je ne suis qu'un pauvre chasseur ignorant; mais Dieu est aussi près de moi dans mes forêts que d'un roi dans son palais.

— Qui pourrait en douter? reprit Mabel; il est certain que dans un lieu comme celui-ci on est moins distrait des pieuses pensées que dans l'enceinte des cités.

— Je m'en suis aperçu quand je suis venu ici pour la première fois; c'était avant la guerre, et je m'occupais de chercher des pelleteries. Je débarquai, non pas à cette place, mais là-bas où vous voyez ce chêne desséché qui domine un bouquet de sapins.

— Comment pouvez-vous vous rappeler si minutieusement de pareils détails?

— Ces arbres sont nos rues et nos villes, nos églises et nos palais. Je donnai un jour rendez-vous au Gros-Serpent, à six mois d'intervalle, au pied d'un pin dont nous étions à plus de trois cents milles : je l'y trouvai le jour indiqué à midi précis; il avait traversé un marécage. Ses jambières étaient déchirées et ses mocassins couverts de boue; mais, comme le soleil qui se lève le matin au-dessus des collines de l'orient pour se coucher le soir à l'occident, le Delaware n'avait manqué ni l'heure ni le lieu.

— Et où est actuellement le Delaware? Pourquoi ne nous a-t-il pas accompagnés?

— Il suit la piste des Iroquois, et je serais avec lui sans la faiblesse humaine.

— Vous paraissez y être étranger, l'Eclaireur!

— Si vous voulez parler de force et de santé, la Providence m'a traité assez favorablement. D'ailleurs le grand air, les longues chasses, les affûts, les courses dans les bois tiennent toujours les médecins à distance. Néanmoins je suis homme et j'ai des sentiments humains.

Les traits de Mabel exprimèrent la surprise et même la curiosité; mais elle s'abstint d'énoncer ses réflexions. — Il y a quelque chose de

séduisant dans votre sauvage existence, s'écria-t-elle avec enthousiasme. Je m'habitue aisément aux frontières et j'aime l'imposant silence des bois. Les villes me semblent monotones, et, puisque mon père est destiné sans doute à passer ici le reste de ses jours, je commence à croire que je pourrai vivre heureuse auprès de lui et ne plus retourner sur les bords de la mer.

— Les bois ne sont jamais silencieux, Mabel, pour ceux qui comprennent leur langage. Je les ai souvent parcourus seul sans éprouver le besoin de la société.

— Quoi! vous n'avez jamais songé à prendre une compagne? demanda la jeune fille avec la droiture et la simplicité d'un cœur pur. Il me semble que pour vous rendre complétement heureux, il vous manque un foyer où vous puissiez trouver le repos après vos longues excursions.

— Vous avez raison, répondit le guide, tous les êtres vivants vont deux à deux. Voyez ce pigeon qui vient de s'abattre sur le rivage, il n'est pas seul; sa compagne a pris l'essor pour le rejoindre, et ils ne seront pas longtemps séparés.

— Je vous comprends, répliqua Mabel avec un doux sourire, quoiqu'elle fût aussi calme que si elle eût causé avec son père. Mais un chasseur peut trouver un parti, même dans cette contrée sauvage. Les Indiennes sont tendres et fidèles, témoin la femme de Tête-de-Flèche.

— Le mélange des races n'amène jamais rien de bon, Mabel. Pour que mon avenir fût radieux, pour que mes fatigues passées fussent oubliées complétement, il me faudrait une femme comme vous, qui ne dédaignât point mon ignorance et ma rusticité.

— Une femme comme moi! Voudriez-vous d'une jeune fille aussi frivole, aussi vaine, aussi inexpérimentée? Mabel allait ajouter : — Aussi jeune; mais elle fut retenue par une délicatesse instinctive.

— Et pourquoi pas? dit l'Eclaireur; si vous ignorez les usages des frontières, vous connaissez les coutumes et les curieuses anecdotes des villes. Quoi que vous en disiez, vous n'avez ni vanité, ni sot amour-propre; et, quant à l'expérience, elle vous viendra trop vite avec les années. Et puis, je le crains bien, les hommes ne réfléchissent pas à tout cela quand ils veulent se marier.

— Vos paroles.... vos regards.... assurément c'est une plaisanterie.

— Il m'est toujours agréable d'être auprès de vous, Mabel, et je dormirais mieux cette nuit que les précédentes si j'étais certain que cette conversation vous plût autant qu'à moi.

Nous ne dirons pas que Mabel Dunham eût entièrement méconnu les intentions du guide. La sagacité féminine les lui avait promptement révélées; mais jamais la naïve jeune fille n'avait présumé qu'il aspirât à sa main. Elle fut éclairée, moins peut-être par les paroles de l'Eclaireur que par l'expression de son honnête physionomie.

— Il ne faut pas de malentendus entre nous, dit-elle avec une douceur plutôt faite pour le captiver davantage que pour le décourager : expliquons-nous à cœur ouvert. Est-ce que réellement....

La fille du sergent hésita par un sentiment de pudeur; mais, s'armant de courage, elle ajouta :

— Est-ce que réellement vous avez envie de m'épouser?

— Oui, Mabel; et vous m'avez mis sur la voie dont j'allais m'écarter, à cause de mes manières provinciales et de mes habitudes sauvages. Le sergent et moi avons conclu l'affaire, sauf votre agrément, sur lequel il a compté, quoique je me croie incapable de plaire à une femme qui mérite le meilleur mari d'Amérique.

Par une transition subite, Mabel passa de l'embarras à la surprise, et de la surprise à la peine.

— Mon père a cru que je vous épouserais! s'écria-t-elle.

— Oui, Mabel; et il a même pensé que cette union pourrait vous convenir.

— Mais vous-même vous ne vous souciez pas que cette singulière attente soit réalisée?

— Vous dites?.....

— Je dis que vous avez parlé de ce projet de mariage uniquement pour obliger mon père, et que vous ne tenez pas à la réponse que je puis y faire.

Le Chercheur-de-Sentiers répondit en fixant des yeux ardents sur le charmant visage de Mabel, qu'animaient de vives et nouvelles sensations :

— Je me suis souvent cru heureux lorsque après une chasse fructueuse je respirais l'air pur des collines; mais le plaisir que j'éprouvais alors n'était rien comparativement à celui que me donnerait la certitude d'être estimé de vous.

— Oui, certes, je vous estime, l'Eclaireur; je crois même que vous valez mieux que la plupart des hommes, et que votre bravoure, votre probité, votre franchise sont sans égales.

— Ah! Mabel, voilà de bonnes paroles, et le sergent n'était pas tout à fait dans l'erreur.

— Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, l'Eclaireur, ne nous abusons pas dans une affaire aussi importante. Je vous estime, j'ai pour vous presque autant de respect que pour mon père; mais il est impossible que je devienne jamais votre femme, que je....

Ces paroles produisirent un si brusque changement sur les traits du guide que, malgré son désir de s'expliquer franchement, Mabel n'osa continuer, tant il était peu dans son caractère de causer de la peine à quelqu'un.

Les deux interlocuteurs demeurèrent un moment silencieux. Les traits rudes et hâlés du chasseur étaient assez bouleversés pour effrayer sa compagne; il éprouva une telle suffocation que ses doigts se portèrent convulsivement à sa gorge, pour soulager physiquement sa souffrance physique.

— Allons, reprit Mabel aussitôt qu'elle fut en état de parler; j'en ai dit plus que je n'en voulais dire, car tout est possible, et l'on prétend que les femmes ne doivent jamais répondre de leurs inclinations. Ma seule intention était de vous faire comprendre que probablement nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

— Je ne.... je n'y penserai plus, dit l'Eclaireur d'une voix entrecoupée, je renonce à jamais au mariage pour vous comme pour d'autres.

— De grâce, mon cher guide, comprenez-moi bien, ne donnez pas à mes paroles un sens qu'elles ne sauraient avoir; une union comme celle que vous avez rêvée serait contraire à la raison.

— C'est bien ce que j'avais dit au sergent; mais il n'a pas voulu me croire.

— Donnez-moi la main, mon excellent ami, prouvez-moi que vous ne me haïssez pas. Au nom du ciel que je vous voie encore me sourire!

— Vous haïr, Mabel! vous sourire!... Ah! mon Dieu!

— Oui, donnez-moi votre main, votre main d'homme loyal et brave; vos deux mains, l'Eclaireur, car je ne serai tranquille que lorsque je serai sûre que nous sommes toujours amis et qu'il n'y a pas de méprise entre nous.

Le guide regarda d'un air triste l'impétueuse jeune fille, dont les doigts fins et délicats serraient deux mains rudes et brunies par le soleil. Il riait à sa manière silencieuse, mais la douleur se peignait sur ses traits incapables de déception, même quand ils étaient agités par des sentiments contraires.

— Mabel! dit-il, le sergent s'était trompé!

Il ne put se maîtriser davantage, et les larmes tombèrent comme la pluie le long de ses joues. Ses doigts se reportèrent convulsivement à sa gorge, et sa poitrine se souleva comme gênée par un poids dont elle aurait voulu se délivrer.

— L'Eclaireur! l'Eclaireur! cria Mabel éplorée, calmez-vous, souriez-moi, dites-moi une parole amicale et quelque chose qui me prouve que vous me pardonnez.

— Le sergent s'était trompé! dit le guide riant au milieu de sa douleur et effrayant sa compagne par un étrange mélange d'émotions opposées.

— Nous pouvons être amis, si nous ne pouvons être mari et femme, reprit Mabel, presque aussi troublée que son interlocuteur.

— Je pensais bien que le sergent s'était trompé, dit l'Eclaireur avec effort : mes allures ne sont pas faites pour plaire à une jeune fille des villes. Il aurait mieux valu, Mabel, que votre père ne m'eût pas donné de fausses idées et que vous n'eussiez pas été si confiante et si gracieuse avec moi.

— Si j'avais par erreur entretenu en vous de fausses espérances, même à mon insu, je ne me le pardonnerais pas. Croyez bien que je suis disposée à souffrir pour vous éviter des souffrances.

— Voilà ce qui a fait tout le mal. Ce sont vos sentiments exprimés d'une voix si douce et d'une manière à laquelle nous sommes si peu habitués dans les bois. Mais je commence à comprendre la différence qu'il y a entre nous. Je m'efforcerai d'étouffer mes pensées et d'errer comme autrefois en cherchant le gibier ou l'ennemi. Ah! Mabel, j'ai suivi une fausse trace depuis que nous nous sommes rencontrés.

— Vous retrouverez la véritable. Vous me regarderez comme une amie que vous avez sauvée de la mort et vous oublierez tout le reste.

— Cela se pratique ainsi dans vos villes; mais je doute que ce soit possible dans nos forêts. Quand nous voyons un beau paysage, nous le contemplons pendant longtemps, et quand nous avons un sentiment juste et convenable, il nous coûte d'y renoncer.

— Mais il n'est pas convenable que vous m'aimiez, et la réflexion vous amènera à reconnaître que je n'étais pas propre à être votre femme.

— C'est ce que j'avais dit au sergent, mais il a prétendu le contraire. Je savais que vous étiez trop jeune et trop belle pour un homme d'un âge mûr comme moi et qui n'a jamais été séduisant, même dans sa jeunesse. Et puis vos manières ne sont pas les miennes; la cabane d'un chasseur ne conviendrait pas à une jeune personne qui a été élevée au milieu des chefs. Si j'étais plus jeune et plus avenant, comme Jasper Eau-Douce...

— Ne me parlez pas de Jasper Eau-Douce, interrompit Mabel avec impatience.

— C'est un brave garçon, répondit le naïf Eclaireur en regardant la jeune fille d'un air de reproche. Si j'avais eu seulement la moitié de ses grâces, mes craintes auraient été moindres et peut-être moins fondées.

— Encore une fois, ne parlez pas de Jasper Western, répéta Mabel en rougissant; il tient bien sa place sur le lac ou dans une tempête, mais il est déplacé dans notre entretien.

— Il vaut toujours mieux que l'homme qui sera probablement votre mari.

— De quel homme parlez-vous? Ce que vous me dites maintenant est presque aussi étrange que ce que vous me disiez tout à l'heure.

— Je sais qu'il est naturel de rechercher son semblable, et qu'on peut désirer d'épouser un officier quand on a vécu longtemps en compagnie de femmes d'officiers; mais on ne trouve pas toujours le bonheur sous une belle tente, et je dois vous déclarer, dans votre intérêt, que l'individu qu'on vous destine ne vous rendrait jamais heureuse. Le major Lundie m'avait conseillé de m'effacer pour laisser des chances de succès à celui qu'il favorisait, et j'avais cru d'abord généreux de céder la place à un officier plutôt que de chercher à vous faire partager le sort d'un chasseur; mais j'ai changé d'avis quand j'ai su qu'il s'agissait du lieutenant Muir.

— C'est lui que le major favorise ?

— Lui-même. Je le tiens de la propre bouche de Lundie, qui m'a fait part de ses intentions.

— Peu m'importe, répondit Mabel; le major du cinquante-cinquième a le droit d'ordonner à son gré des marches et des changements de front, mais il ne saurait me contraindre à épouser personne. Le quartier-maître peut se pourvoir ailleurs, mon nom ne grossira pas son catalogue.

— Merci, Mabel, car, bien qu'il n'y ait plus d'espoir pour moi, j'aurais gémi de vous voir accepter le quartier-maître. Ce n'est pas la jalousie qui me fait parler ; mais je connais l'homme. Par exemple, si vous jetiez les yeux sur quelqu'un de méritant, comme Jasper Western.....

— Pourquoi citez-vous toujours Jasper Eau-Douce ? il n'a rien de commun avec notre amitié; parlons de vous, de la manière dont vous comptez passer l'hiver.

— Hélas ! je n'ai jamais valu grand'chose, si ce n'est comme guide ou comme chasseur, et je vaux encore moins depuis que j'ai reconnu l'erreur du sergent : il est donc inutile de parler de moi. J'ai pris plaisir à rester si longtemps auprès de vous et à me persuader que le sergent ne s'était pas trompé ; mais à présent tout est fini. Je descendrai le lac avec Jasper, et je trouverai des occupations qui chasseront de mon esprit d'inutiles pensées.

— Et vous m'oublierez, l'Eclaireur, ou plutôt vous cesserez d'accorder à une jeune fille une importance qui trouble la paix de votre cœur.

— Ah ! Mabel, avant de vous connaître, je ne me doutais pas de l'influence des femmes sur la vie ; je dormais aussi tranquillement qu'un nouveau-né. Ma tête était à peine posée sur une racine ou quelquefois sur une fourrure, que mes sens étaient appesantis, et que les affaires de la journée ne s'offraient plus à moi que dans des rêves confus. Je dormais toute la nuit, et les hirondelles n'étaient pas plus sûres d'être le matin sur leurs ailes que moi sur mes pieds. C'étaient là mes habitudes, et je ne les perdais pas, même au milieu des Iroquois.

— Vous y reviendrez, et vous songerez encore à vos chasses, aux daims que vous avez tués, aux castors que vous avez pris.

— Hélas ! je désire ne plus rêver. Avant de vous avoir vue, je me plaisais en imagination à suivre les chiens, à chercher les Iroquois, à dresser des embuscades, à combattre dans des escarmouches : c'était dans mon caractère. Mais toutes ces choses n'ont plus de charme pour moi depuis que j'ai fait votre connaissance ; mes songes n'ont rien de rude et de farouche. La dernière nuit que nous avons passée dans le fort, je me suis imaginé que j'avais une chaumière dans un bosquet d'érables à sucre, et au pied de chaque arbre était une Mabel Dunham, et les oiseaux qui étaient sur les branches chantaient des ballades au lieu de gazouiller leur gamme habituelle, et le daim lui-même leur prêtait une oreille attentive. Je voulus tirer une biche, mais mon tueur de daims rata ; l'animal me regarda en face d'un air narquois aussi plaisant que le rire d'une jeune fille; puis il s'enfuit, en se retournant de temps en temps pour voir si je le suivais.

L'ardeur et la simplicité avec lesquelles ce sauvage habitant des bois exprimait l'impression profonde que Mabel avait produite sur son cœur, touchèrent jusqu'aux larmes l'objet d'un amour aussi sincère.

— Assez, dit Mabel en s'essuyant les yeux; cherchons mon père, qui ne peut être loin, puisque je viens d'entendre la détonation de son fusil.

— Le sergent s'était trompé, et il est inutile de chercher à unir le loup avec la colombe.

— Voici mon père, interrompit Mabel. Ayons l'air joyeux et enjoués comme doivent l'avoir deux amis, et gardons réciproquement nos secrets.

Il y eut un moment de silence; on entendit le craquement des branches sèches qui se cassaient sous le pied du sergent, et le vieux soldat sortit brusquement d'un taillis voisin.

— Mon enfant, dit-il, vous êtes jeune et alerte; allez chercher l'oiseau que j'ai tué, et qui est tombé sur le rivage au delà de ce bouquet de jeunes sapins. Comme les signaux de Jasper nous annoncent qu'il veut appareiller, ne vous donnez pas la peine de remonter la côte ; nous vous rejoindrons dans cinq minutes.

Mabel obéit et descendit la pente escarpée avec cette souplesse que donnent la jeunesse et la santé; mais, malgré la légèreté de sa course, elle avait le cœur gros, et, dès que les fourrés l'eurent dérobée aux regards, elle se jeta au pied d'un arbre et se mit à sangloter. Après l'avoir vue disparaître, le sergent se tourna vers son compagnon et lui dit en souriant :

— Eh bien! l'Eclaireur, je suppose que vous n'avez pas dédaigné l'occasion, et que vous vous êtes expliqué avec cette franchise qui plaît aux femmes ?

— Je crois du moins que Mabel et moi nous nous comprenons, répondit l'Eclaireur en évitant les regards du sergent.

— Tant mieux ! Il y a des gens qui s'imaginent que l'amour a besoin d'un peu d'incertitude; mais je suis de ceux qui veulent qu'on aille droit au but. Mabel a-t-elle été surprise ?

— Je le crains, sergent.

— Eh bien! les surprises en amour sont comme les embuscades en guerre et tout aussi légitimes. Seulement les femmes conviennent moins aisément de leur défaite que les ennemis. Mabel n'a pas cherché à vous fuir, mon digne ami ?

— Non, sergent; je puis le dire en conscience.

— J'espère pourtant qu'elle n'y a pas mis trop de complaisance. Sa mère a fait des façons pendant un mois. Au surplus, pour une femme comme pour un homme, la franchise est une recommandation.

Pendant que Dunham parlait, le guide était en proie à une invincible agitation, quoiqu'il eût recouvré en partie ce stoïcisme qu'il devait sans doute à ses longs rapports avec les Indiens.

— Sergent, dit-il en maîtrisant mieux son émotion, nous sommes d'anciens compagnons d'armes : nous avons fait ensemble dans le désert des campagnes qui peuvent compter double. Nous avons donc le droit de nous parler à cœur ouvert. Sachez donc que j'ai des motifs pour croire que je ne conviens guère à Mabel.

— Que me dites-vous là? aurait-elle osé refuser le plus ancien ami de son père ?

L'Eclaireur détourna la tête pour cacher la douleur que ses traits exprimaient malgré lui, et répondit d'un ton calme :

— Mabel est trop bonne pour blesser quelqu'un par un refus direct, et je n'ai pas posé la question de manière à le provoquer.

— Et vous pensiez peut-être qu'elle allait se précipiter dans vos bras? Elle n'eût été dans ce cas ni la fille de sa mère ni la mienne. Je crois deviner que vous vous y êtes mal pris, et je me charge de parler pour vous ce soir même.

— N'en faites rien, sergent; laissez-moi m'expliquer avec Mabel comme je l'entendrai, et tout finira par aller bien. Les jeunes filles sont craintives comme des oiseaux, et il ne faut pas les effaroucher par trop d'empressement et de brusquerie. Laissez-moi le soin d'arranger l'affaire.

— A une condition, mon ami, c'est que vous me promettrez sur votre honneur de guide qu'à la première occasion vous direz tout à Mabel sans marchander vos paroles. Vous êtes trop modeste, voyez-vous, et les femmes préfèrent aux hommes qui doutent d'eux-mêmes les individus qui ne doutent de rien. La modestie est bonne dans un conscrit ou dans un jeune sous-lieutenant, elle n'est pas même déplacée dans un employé de l'intendance ou dans un ecclésiastique ; mais c'est le diable quand elle s'empare d'un vrai soldat ou d'un amant. Evitez-la donc et avancez-vous hardiment.

— Oui, sergent... mais promettez-moi de ne pas vous mêler de cette affaire ; à cette condition, je m'engage à demander à Mabel si elle veut m'épouser, quand même elle me rirait au nez.

Le sergent Dunham fit volontiers la promesse qu'on exigeait de lui; car il ne pouvait se persuader que sa fille n'acceptât pas un homme pour lequel il avait tant d'estime et de déférence. Il avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, et n'était nullement choqué de la disproportion d'âge des deux futurs. Il ne sentait pas non plus la supériorité que Mabel avait acquise par l'éducation ; car des rapports de l'ignorance avec le savoir, de la grossièreté avec le bon goût, de la simplicité agreste avec la civilisation, il résulte presque toujours que les qualités supérieures sont soumises au jugement d'individus incapables de les apprécier. Ainsi le sergent Dunham n'était pas apte à comprendre les aspirations de sa fille ; cependant il n'était pas complétement dans l'erreur en calculant les chances que le guide pouvait avoir. Connaissant le courage, le dévouement, le désintéressement et la loyauté du personnage, il avait quelques motifs de croire que Mabel s'apercevrait à la longue de ces précieux avantages; mais il avait eu tort de penser qu'elle découvrirait, pour ainsi dire par intuition, ce qui lui avait été révélé par une liaison de plusieurs années.

La conversation ne languit pas pendant que l'Eclaireur et le vieux soldat descendaient la côte. Dunham essaya de persuader à son interlocuteur que le manque de confiance en lui-même l'avait seul empêché de réussir. Il l'engagea à persévérer, et finit par le faire revenir sur ses premières impressions. L'honnête guide commença à attribuer la conduite de Mabel à la timidité et à la pudeur virginales.

— Ne prétendez pas qu'il faut se ressembler pour s'aimer, dit le sergent en achevant de convaincre son ami; s'il en était ainsi, les femmes n'aimeraient que les femmes. On n'aime jamais que ceux avec lesquels on n'a pas la moindre analogie. Allons, ferme ! vous n'avez d'autre rival que le lieutenant Muir, et il n'est pas à craindre avec ses quatre ou cinq défuntes.

L'Eclaireur, qui commençait à reprendre son insouciance accoutumée, se mit à rire à sa manière en répondant :

— Il est vrai qu'il a eu plus que sa part. Se marier une seule fois c'est déjà ce que maître Cap appelle une circonstance.

— Oui, mon ami, une circonstance très-solennelle. Si Mabel ne vous était pas destinée, je vous engagerais à rester célibataire. Mais voici votre prétendue. Silence! notre mot d'ordre est *discrétion*.

— Hélas! sergent, je crains que vous ne vous trompiez!

CHAPITRE XIX.

Mabel attendait sur la plage, et le canot fut bientôt lancé. L'Eclaireur franchit le ressac avec autant d'habileté qu'en débarquant, et quoique l'émotion augmentât l'incarnat de Mabel et que son cœur palpitât plus vite, elle fut conduite sans encombre à bord du *Véloce*.

L'Ontario ressemble à un homme vif et irascible, mais facile à apaiser. Les lames étaient déjà aplanies; les brisants qui bordaient la plage n'étaient plus indiqués que par des lignes blanchâtres qui disparaissaient à des intervalles réguliers comme les cercles concentriques que produit une pierre jetée dans une mare. Le câble de l'ancre était à peine visible au-dessus de l'eau, et Jasper avait déjà hissé les voiles pour se préparer au départ. A la chute du jour la grande voile s'emplit et la proue commença à fendre les eaux. La brise venait du sud, et le bâtiment, qu'elle favorisait, navigua tranquillement pendant toute la nuit.

Il y eut quelques difficultés relativement au commandement du vaisseau, et elles furent enfin réglées à l'amiable. Comme les soupçons qu'avait inspirées Jasper étaient loin d'être apaisés, Cap conserva un pouvoir de surveillance en laissant la direction des manœuvres à Jasper et au pilote. Le jeune homme consentit à cet arrangement pour ne pas exposer plus longtemps Mabel au danger de la situation actuelle. Il eut le bon esprit de ne pas communiquer à ses compagnons les craintes qu'excitait en lui l'apparition du *Montcalm*. Il supposait que le bâtiment ennemi tiendrait le milieu du lac afin d'apercevoir *le Véloce* au passage, et il jugeait à propos de rallier la côte pour ne pas être découvert. Il suivit la plage méridionale, parce que c'était celle du vent et parce que l'ennemi devait l'y chercher moins que partout ailleurs, puisqu'elle était bordée d'établissements français.

Heureusement, Cap et le sergent ignorèrent les plans de Jasper, qu'ils n'auraient pas manqué de contrarier. On ne lui fit aucune opposition, et avant le matin il avait reconquis toute son autorité.

Le retour de l'aurore ramena tout le monde sur le pont, et, suivant l'habitude des navigateurs, les passagers examinèrent avec curiosité les objets que la lumière toujours croissante faisait ressortir à l'horizon. A l'est, à l'ouest et au nord, on ne voyait que l'eau resplendissante aux rayons du soleil levant; mais au sud s'étendait une verte lisière de forêts. Tout à coup l'on vit sur un cap à l'embouchure d'une large rivière une citadelle avec des glacis, des bastions et des palissades. Le drapeau blanc de France flottait au-dessus comme un léger nuage.

A ce fâcheux aspect, Cap poussa un cri et cligna de l'œil en regardant son beau-frère.

— Aussi vrai que je m'appelle Charles Cap, murmura-t-il, voilà la nappe sale pendue en l'air, et nous nous approchons de cette maudite côte comme si notre famille nous y tendait les bras! Ecoutez, Jasper, êtes-vous à la recherche d'une cargaison de grenouilles pour venir si près de la nouvelle France?

— Je rallie la terre, monsieur, dans l'espoir d'éviter le vaisseau ennemi qui doit être quelque part sous le vent.

— Fort bien, reprit Cap, et j'espère que les résultats répondront à votre espérance; mais quel est ce tintamarre que nous entendons? On dirait le bruit du ressac sur une longue falaise.

— C'est le Niagara qui tombe du haut d'une montagne, répondit Jasper.

— Vous n'aurez pas l'audace de me soutenir qu'une aussi grande rivière se précipite du haut d'un coteau!

— C'est pourtant la vérité, maître Cap, dit l'Eclaireur. La nature de ces parages offre des phénomènes non moins curieux que ceux de l'Océan, et l'on y voit les fleuves former des cataractes que vous chercheriez vainement ailleurs. Ah! Mabel, qu'elles sont belles à voir, et qu'il me serait agréable de vous y conduire!

— Vous les connaissez donc? demanda la jeune fille avec empressement.

— Si je les connais! oui, je les ai vues et dans un moment terrible. Je rôdais autour de ce fort avec le Serpent, quand il me dit que les traditions de sa tribu mentionnaient une chute d'eau immense. J'en avais entendu parler par des soldats du 60[e], auquel j'appartenais, car je n'étais pas alors au 55[e]; mais il y a tant de menteurs déterminés dans tous les régiments que je croyais à peine aux récits qu'on me faisait. Le Serpent me proposa de m'assurer de la vérité par le témoignage de mes yeux, et je me rendis avec lui au saut du Niagara. Nous comptions être guidés par le mugissement lointain des eaux; mais il y a des instants où les voix de la nature se taisent dans les bois. Nous nous trouvâmes tout à coup au-dessus de la cataracte, et un jeune Delaware qui nous accompagnait, ayant trouvé un canot d'écorce, voulut entrer dans le courant pour atteindre une île qui était au centre des tourbillons. Je lui fis des remontrances sur le danger auquel il s'exposait inutilement; mais, parmi les Delawares, comme parmi les conscrits, la jeunesse est aventureuse et vaine. Il partit malgré nos remontrances. Il me semble, Mabel, que toute chose réellement grande et puissante possède une majesté tranquille bien différente de l'agitation mesquine des petits objets; et c'est ce qui arrive à ces cataractes. Dès que le canot y fût engagé, il dériva sans que l'habileté du jeune Delaware pût résister au courant; et pourtant il fit d'héroïques efforts pour sauver sa vie, comme un daim qui nage afin d'éviter la meute. D'abord il traversa la rivière avec tant de vitesse que nous crûmes qu'il allait réussir; mais il avait mal calculé la distance, et lorsqu'il s'en aperçut, il essaya de remonter le courant avec une effroyable énergie. J'aurais eu pitié de lui même si c'eût été un Iroquois. Pendant quelques instants il déploya tant de force qu'il triompha de la puissance des flots, mais la nature a ses limites. Un coup de pagaye porté à faux le fit rétrograder; et, perdant peu à peu du terrain, il arriva à l'endroit où la rivière formait une vaste surface verte, comme si elle eût été formée de millions de fils d'eau tendus sur un énorme rocher. Il fut lancé comme une flèche et disparut dans la brume des cataractes.

— Et que devint le pauvre malheureux? demanda Mabel vivement impressionnée par l'éloquence naturelle de l'orateur.

— Il alla sans doute aux heureux territoires de chasse de sa nation. Car, malgré sa témérité et sa forfanterie, il était juste et courageux. Il mourut follement, mais le Manitou a compassion de ses créatures aussi bien que le Dieu des chrétiens.

En ce moment un coup de canon partit d'un blockhaus situé près du fort, et le boulet de léger calibre passa en sifflant par-dessus le mât du cutter. C'était avertir les aventuriers de n'avoir pas à s'approcher davantage; Jasper s'éloigna, et comme *le Véloce* était dans le courant, il fut bientôt hors de portée. Quand il arriva en face de l'embouchure du Niagara, il put s'assurer que *le Montcalm* n'y était pas à l'ancre. Il était vraisemblable que la tactique de Jasper avait réussi, et que le commandant français tenait le milieu du lac.

Pendant toute la journée, le vent se maintint au sud et le cutter continua à courir à une lieue de la terre à raison de six à huit nœuds à l'heure. Quoique le paysage fût assez monotone, il ne manquait pas de charmes. La ligne des côtes était coupée par divers promontoires, et en allant de l'un à l'autre, on traversait des baies assez profondes pour mériter presque le nom de golfes. On ne voyait nulle part de traces de civilisation. Par intervalles, des rivières versaient leur tribut dans le grand réservoir du lac, mais leurs bords n'offraient qu'une interminable haie de verdure, et les larges baies qui ne communiquaient avec l'Ontario que par d'étroits goulets avaient une ceinture de bois épais sans le moindre vestige d'habitations.

De tous ceux qui se trouvaient à bord, l'Eclaireur était celui qui prenait le plus de plaisir à la vue de la forêt; quoiqu'il fût charmé d'écouter la douce voix et les rires de Mabel, il errait en esprit sous les arceaux élevés des érables, des chênes et des tilleuls, où ses habitudes lui faisaient trouver le véritable bonheur. Cap regardait d'un autre œil la perspective; il était indigné de ne voir ni phares, ni clochers, ni signaux, et affirmait gravement au sergent que cette contrée sauvage ne serait jamais bonne à rien.

Les diverses réflexions des passagers n'influaient point sur la marche du *Véloce*, et au coucher du soleil il était déjà à cent milles de l'Oswego, où le sergent croyait devoir se rendre pour recevoir de nouvelles instructions. Jasper continua à rallier la terre toute la nuit, et quoique le vent tombât vers le matin, il en resta assez pour conduire le cutter jusqu'à un promontoire qui n'était qu'à une lieue du fort.

A la pointe du jour, au moment où l'on tira dans le fort le canon du matin, le commandant ordonna de mollir les écoutes et de gouverner vers le port. Mais en ce moment une exclamation s'éleva sur le gaillard d'avant, et attira les yeux sur la pointe orientale qui s'avançait à l'embouchure de l'Oswego. *Le Montcalm* s'y tenait hors de la portée de l'artillerie du fort, et n'ayant dehors que très-peu de voiles. Il attendait évidemment le retour du *Véloce*. Il ne fallait pas songer à passer, et les circonstances exigeaient une prompte décision. Après un conseil de quelques instants, le sergent résolut de se rendre à la station qui lui avait été primitivement indiquée, et de lutter de vitesse avec l'ennemi. En conséquence, *le Véloce* boulina le plus promptement possible et mit toutes voiles dehors. La garnison du fort s'assembla sur les remparts, déploya ses drapeaux et tira quelques coups de canon; mais ces marques de sympathie étaient tout le secours que Lundie pouvait accorder aux navigateurs. De son côté *le Montcalm* fit retentir son artillerie, hissa le pavillon français et éventa ses voiles pour donner la chasse au *Véloce*. Pendant plusieurs heures, les deux bâtiments fendirent les eaux en courant de courtes bordées au vent. Mais le cutter avait un avantage marqué. A midi, le navire français avait la quille noyée sous le vent, et l'on avait déjà signalé quelques-unes des Mille-Iles, entre lesquelles Jasper proposa de passer pour éviter l'ennemi. Cap, le sergent, et surtout le lieutenant Muir, à en juger par son langage, doutaient encore de la fidélité de Jasper. Néanmoins ils adhérèrent à son projet, et le laissèrent s'engager dans le labyrinthe d'îles au milieu duquel était la station. Cependant, à neuf heures maître Cap exigea qu'on jetât l'ancre, car il craignait d'être conduit, pendant la nuit, par cette route compliquée, sous les canons d'un for

français. *Le Véloce* mit en panne dans une baie retirée, où il eût été difficile de le découvrir pendant le jour, et où il était parfaitement en sûreté dans les ténèbres sous la garde d'une seule sentinelle.

Cap était tellement fatigué que son sommeil fut long et profond. Quand il se réveilla, le jour commençait à poindre, et son instinct nautique l'avertit qu'on avait levé l'ancre : il courut sur le pont, où il ne trouva que Jasper et le pilote, avec la sentinelle, qui ne se préoccupait guère des manœuvres.

— Qu'est-ce que cela signifie, maître Western? demanda Cap d'un ton sévère. Voulez-vous nous conduire à Frontenac, pendant que nous sommes endormis à fond de cale?

— J'exécute mes ordres, maître Cap. Le major Duncan veut éviter que la position de ce poste soit révélée par quelques déserteurs; j'ai donc ordre, toutes les fois que je m'en approche, d'envoyer tout le monde sous le pont. L'Angleterre ne veut pas avoir dans ces eaux plus de pilotes qu'il ne faut.

— Avec cela que c'est facile de naviguer dans de pareils étiers. J'y aurais fait une belle figure, seul sur le pont, au milieu des broussailles et des rochers!

— J'ai toujours pensé, monsieur, dit Jasper en souriant, que vous auriez bien fait de laisser le cutter entre mes mains jusqu'à notre arrivée.

— Nous vous l'aurions laissé, Jasper, sans les circonstances, qu'un homme prudent ne doit jamais dédaigner.

— Eh bien, monsieur, j'espère que vous vous en êtes débarrassé. Nous arriverons en moins d'une heure, si le vent se maintient, et vous serez alors à l'abri de toutes les circonstances que je pourrai provoquer.

— Hum! grommela Cap d'un air d'incertitude, en descendant sous le pont.

L'homme le plus susceptible en fait de circonstances n'aurait pu s'imaginer que *le Véloce* fût aussi près d'un port établi depuis longtemps et connu sur toutes les frontières, comme celui de Frontenac. Les îles n'étaient pas littéralement au nombre de mille; mais il eût été impossible de les compter. Jasper naviguait entre elles, à la faveur de la brise et du courant, par des canaux quelquefois si étroits, que les agrès du *Véloce* s'embarrassaient dans les arbres. D'autres fois le navire traversait de petites baies entourées de rochers et de buissons. L'eau était si transparente qu'il était inutile de jeter la sonde, et la profondeur si égale partout, que l'on courait peu de dangers. Cependant Cap, avec ses habitudes maritimes, éprouvait des transes mortelles, et s'imaginait toujours que le bâtiment allait toucher.

— J'y renonce, l'Eclaireur, j'y renonce, s'écria le marin lorsque le petit esquif sortit sain et sauf d'une vingtaine de chenaux; c'est braver toutes les règles de la navigation!

— Non pas, Eau-Salée, c'est la perfection de l'art. Vous voyez que Jasper n'hésite jamais, et que, pareil à un bon limier, il semble être guidé par le flair. Je réponds sur ma vie qu'il nous amènera à bon port, comme il l'aurait fait déjà si vous n'étiez pas intervenu mal à propos.

— Quoi! sans pilote, sans bouée, sans phare, sans plomb de sonde!...

— Et sans piste, interrompit l'Eclaireur, ce qui est pour moi la partie mystérieuse de l'opération. L'eau ne laisse point de trace, comme chacun sait, et pourtant Jasper va de l'avant avec autant de hardiesse que s'il avait devant lui des empreintes de mocassin sur les feuilles.

— Que le diable m'emporte! si je crois qu'il ait même une boussole.

— Sois paré à amener le foc! cria brusquement Jasper. Tribord la barre! tribord tout!... en douceur! Maintenant, jetez l'amarre; il y a du monde à terre pour la recevoir.

Tous ces ordres furent donnés avec tant de précipitation, que les spectateurs purent à peine remarquer les différentes évolutions. On était arrivé à la station, et les hommes que l'on venait relever témoignaient à leurs camarades du 55e une satisfaction bien naturelle.

Mabel sauta sur le rivage avec un plaisir marqué, et son père y conduisit les militaires fatigués de leur longue navigation. L'île qu'on appelait la Station semblait en effet promettre des jouissances à des hommes qui avaient été si longtemps emprisonnés dans un bâtiment de la dimension du *Véloce*. Elle ne comprenait guère que vingt acres de terre. Longtemps avant qu'elle fût occupée, des accidents inexpliqués l'avaient dépouillée des grands arbres qui couvraient l'archipel; ils avaient été remplacés par une épaisse pelouse. L'officier qui avait choisi ce lieu pour en faire un poste militaire supposait que les Indiens, attirés par l'existence d'une source limpide, l'avaient souvent fréquenté dans leurs chasses ou quand ils allaient pêcher le saumon. En tout cas, l'absence des arbres et la hauteur des gazons lui donnaient un air de civilisation qui manquait aux îlots circonvoisins.

Les rives de l'île de la Station étaient hérissées de buissons que l'on entretenait avec un grand soin, afin de dérober l'intérieur aux regards curieux. Quelques bouquets d'arbres étaient restés çà et là sur le sol, et l'on avait construit sous leurs ombrages des cabanes de bois, couvertes d'écorce, pour loger les officiers et les soldats. A l'extrémité orientale de l'île s'allongeait une péninsule entièrement boisée, dont les taillis étaient presque inextricables. Sur la langue de terre qui la réunissait à l'îlot on avait établi un blockhaus pourvu de moyens de défense assez bien combinés. Il se composait de troncs d'arbres équarris, joints hermétiquement et à l'épreuve de la balle; il avait pour fenêtres des meurtrières. La porte en était basse et massive, et le toit d'écorce et de solives impénétrables à la pluie. Le rez-de-chaussée contenait les munitions et les approvisionnements; le second étage servait à la fois d'habitation et de citadelle, et le grenier, divisé en appartements, pouvait recevoir dix à quinze personnes. Ces dispositions simples et peu coûteuses suffisaient pour mettre la garnison à l'abri d'une surprise. Comme tout l'édifice n'avait pas quarante pieds de haut, il était caché du côté du lac par la cime des arbres. Les meurtrières supérieures dominaient l'intérieur de l'île, mais la base de la tour de bois était plus ou moins ensevelie sous les broussailles. Comme on s'était proposé la défense pour but principal, on avait placé le fortin auprès d'un rocher de pierres calcaires, dans les cavités duquel l'eau séjournait; et, en cas de siége, la garnison n'avait qu'à descendre un seau pour se procurer le liquide si nécessaire à la vie.

Afin de faciliter cette opération, on avait mis les étages supérieurs en encorbellement sur le rez-de-chaussée. Des trappes étaient pratiquées dans les planchers, et l'on ne pouvait monter au sommet de la tour qu'au moyen d'échelles.

La position de l'île faisait surtout sa force. Située au milieu d'une multitude d'autres avec lesquelles on pouvait aisément la confondre, elle était si bien cachée que les matelots du *Véloce*, en revenant de la pêche, avaient souvent cherché la baie pendant plusieurs heures avant de retrouver leur bâtiment.

L'heure qui suivit l'arrivée du cutter fut laborieusement employée. Le détachement qu'on venait relever n'avait rien fait qui valût la peine d'être cité, et fatigué de son isolement, il brûlait de retourner au fort de l'Oswego. Dès que son commandant eut eu avec le sergent Dunham une conférence indispensable, il fit embarquer tout son monde à bord du *Véloce*, et Jasper, qui eût volontiers passé la journée dans l'île, reçut l'ordre de profiter de la brise pour mettre immédiatement à la voile. Toutefois, avant le départ, le lieutenant Muir, Cap et le sergent communiquèrent à l'enseigne qui s'éloignait les soupçons qu'ils avaient conçus. L'officier promit de surveiller le jeune marin, et moins de trois heures après l'arrivée, le cutter appareillait.

Mabel prit possession d'une hutte, tant pour elle que pour son père; elle apporta dans l'organisation de son ménage la promptitude et l'esprit judicieux d'une femme, et pour la première fois depuis qu'elle avait atteint la frontière elle se sentit fière de son logement. Elle était installée dans la meilleure cabane de l'île, et pour éviter l'encombrement, on établit dans une hutte voisine une salle à manger, à l'usage des principaux personnages du détachement.

Quand elle se fut acquittée de ses devoirs, Mabel se promena dans l'île, et prit à travers la pelouse un sentier qui la conduisit au seul endroit du rivage où fût interrompue la ceinture de broussailles. Là elle regarda l'eau limpide qui se ridait à peine, et rêva à la nouvelle situation dans laquelle elle était placée.

— Vous êtes comme la déesse de ce séjour enchanteur, dit David Muir, qui parut tout à coup auprès d'elle.

— Vos compliments peuvent être agréables, monsieur Muir, répondit vivement la jeune fille; mais vous me supposez certes assez d'intelligence pour comprendre d'autres sujets de conversation.

— Sans doute, charmante Mabel, votre esprit est aussi poli qu'un canon de fusil, et votre conversation est trop attrayante pour un pauvre diable qui végète depuis quatre ans sur les frontières... Eh bien, vous n'êtes pas fâchée, j'en suis sûr, d'appuyer encore votre joli pied sur la terre ferme.

— J'en étais ravie, il y a deux heures, monsieur Muir; mais *le Véloce* a tant de grâce, vu de loin à travers ces échappées, que je regrette presque de n'être plus au nombre des passagers.

En achevant de parler, Mabel agita son mouchoir pour répondre à un salut de Jasper, qui tint les yeux fixés sur elle jusqu'à ce que les voiles blanches du cutter, ayant doublé une pointe, eussent disparu derrière un rideau de feuillage.

— Les voilà partis, dit le quartier-maître, et puissent-ils arriver à bon port, car sans eux nous risquerions de passer l'hiver dans cette île, à moins d'être conduits au château de Québec! Ce Jasper Eau-Douce est un être équivoque, sur lequel il court dans la garnison des bruits qui me sont pénibles. Votre digne père et votre non moins digne oncle n'ont pas très-bonne opinion de lui.

— J'en suis fâchée, monsieur Muir, mais je suis convaincue que le temps éclaircira leurs doutes.

— Ah! si le temps pouvait éclaircir les miens, ravissante Mabel, reprit le quartier-maître d'un ton câlin, je ne porterais envie à personne, et je quitterais volontiers le service pour céder la place à l'honorable sergent.

— Que vous remplaceriez sans doute.

— Qu'entendez-vous par là, aimable Mabel? voudriez-vous me faire descendre au grade de sous-officier?

— Non, vraiment, monsieur, je ne pense pas à l'armée, mais je me dis que, rappelant mon père par votre expérience et votre sagesse, vous pourriez le remplacer en qualité de chef de famille.

— Comme nouveau marié, délicieuse Mabel, mais non comme père. Vous avez la repartie vive, et mon admiration se partage entre votre personne et votre esprit. Votre causticité me rappelle celle de feu madame Muir.

— De laquelle? demanda Mabel d'un air innocent.

— Hum! je parie que ce bavard d'Eclaireur a essayé de vous faire croire que j'avais déjà eu plus d'une femme.

— C'eût été peine perdue, monsieur, car chacun sait...

— Trois seulement, aussi vrai que je m'appelle David Muir. La quatrième est une calomnie, ou plutôt elle est encore en expectative. Si c'était vous, ravissante Mabel, toutes les autres seraient oubliées, et vos charmes vous élèveraient tout de suite au premier rang.

— C'est une perspective agréable, monsieur Muir, dit Mabel en riant, mais j'avoue que j'aimerais mieux être une beauté de quatrième ordre que d'être une quatrième femme.

En disant ces mots, elle s'éloigna avec agilité. Doué de persévérance, le lieutenant Muir se demandait s'il devait la suivre, lorsqu'il entendit l'Eclaireur lui crier :

— Ne perdez pas vos peines, quartier-maître, elle est jeune et alerte, et vous ne l'attraperiez jamais... Vous lui faites donc la cour?

— Et vous?

— J'avoue que j'ai cette faiblesse, dit le guide avec humilité. Elle est agréable à mes yeux comme le jeune faon aux yeux du chasseur. Mais je crains d'avoir conçu des projets trop ambitieux.

— Puisque vous avez cette idée, mon ami, je crois de mon devoir de vous dire, à titre de frère d'armes...

— Quartier-maître, interrompit brusquement l'Eclaireur, nous avons longtemps vécu ensemble derrière les remparts des forts, mais nous nous sommes rarement trouvés en rase campagne et en face de l'ennemi.

— N'importe, repartit M. Muir; mes devoirs m'ont souvent retenu en vue des magasins, mais c'était contrairement à mes inclinations. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; si vous aviez entendu Mabel parler de vous tout à l'heure, vous seriez encore mieux convaincu que vous n'avez aucune chance.

— Qu'a-t-elle dit? demanda l'Eclaireur avec anxiété.

— Je ne veux pas vous le répéter, de peur de blesser votre amour-propre, mais vous avez pu remarquer qu'elle s'était enfuie à votre approche?

— Hélas! oui, répondit l'Eclaireur en soupirant et en serrant de ses doigts crispés le canon de sa carabine.

— Sachez donc, mon camarade, que, si elle s'est sauvée si vite, c'était pour ne pas achever d'entendre les arguments que je lui soumettais en votre faveur.

— Lesquels, s'il vous plaît, quartier-maître?

— Je lui disais que, si elle vous trouvait original et presque sauvage, c'était à cause de la vie que vous aviez menée sur les frontières; mais elle a refusé de prêter l'oreille à votre apologie.

— Cela ne m'étonne pas, quartier-maître, et je reconnais de plus en plus que le sergent s'est trompé.

— Eh bien, l'Eclaireur, est-il nécessaire de vous désoler, et de compromettre la réputation que vous avez acquise? Mettez sur votre épaule cette carabine dont vous vous servez si bien, et retournez dans les bois, car il n'y a pas une femme qui vaille la peine qu'on s'afflige pour elle, et je le sais par expérience. Vous avez une occasion magnifique pour humilier Mabel, en la quittant brusquement. Les sauvages rôdent autour des Mille-Iles, pour chercher notre station; vous pouvez les dérouter, les éloigner par de fausses indications, prendre des renseignements sur leurs desseins. Montez donc dans un canot, et partez!

— Mais, dit l'Eclaireur, le Gros-Serpent rôde sur la côte, et doit surveiller tous les mouvements des Mingos.

— Sans doute, mais ce n'est qu'un Indien, et nous aurions besoin du savoir-faire d'un homme blanc. Lundie conservera une éternelle reconnaissance pour celui qui assurera le succès de sa petite entreprise. Peut-être regrette-t-il de l'avoir tentée, mais vous connaissez son entêtement.

Le quartier-maître s'embarqua dans une multitude de raisonnements pour décider son interlocuteur à sortir de l'île sans délai. L'Eclaireur ne soupçonnait pas que le lieutenant se proposait uniquement pour but de se débarrasser d'un rival; toutefois il lui sembla que les arguments de Muir avaient quelque chose de louche et de sophistique. Après un long entretien, tous deux se séparèrent avec une méfiance réciproque; celle du guide avait sa source dans un caractère droit, loyal et désintéressé.

Une conférence qui eut lieu quelque temps après entre le sergent Dunham et le lieutenant amena des résultats plus positifs. Quand elle fut terminée, des ordres secrets furent donnés aux soldats, et leurs mouvements annoncèrent les préparatifs d'une expédition. Au soleil couchant, le sergent qui, s'était occupé activement dans le port, rentra dans sa cabane avec Cap et l'Eclaireur, et s'assit à la table que Mabel avait dressée.

— Ma chère fille, dit-il, la manière dont vous avez ordonné le souper me prouve que vous serez ici de quelque utilité, et j'espère qu'à l'occasion vous prouverez que vous êtes issue d'hommes qui savent affronter l'ennemi.

— Vous ne vous attendez pas, mon cher père, à ce que je joue le rôle de Jeanne d'Arc?

— Le rôle de qui, mon enfant? L'Eclaireur, quelle est la personn dont Mabel a voulu parler?

— Je l'ignore, sergent; mais qu'est-ce que cela me fait : je suis un pauvre hère sans éducation, et j'ai trop de plaisir à écouter Mabel pour faire attention à ce qu'elle dit.

— Je sais ce que c'est, dit Cap d'un ton résolu; Jeanne d'Arc était le nom d'un corsaire de Morlaix qui a fait d'excellentes croisières pendant la dernière guerre.

Mabel se repentit d'avoir fait une allusion incompréhensible pour ses auditeurs, et elle ajouta en souriant :

— Vous ne pensez pas, mon père, que je puisse contribuer avec les militaires à la défense de l'île.

— C'est pourtant ce qu'ont fait bien des femmes dans cette partie du monde, comme peut vous l'affirmer notre ami l'Eclaireur. Mais, afin que vous ne soyez pas surprise de notre absence quand vous vous éveillerez demain matin, il est bon de vous dire que nous comptons nous mettre en marche cette nuit.

— Quoi! vous voudriez me laisser seule ici avec Jennie, la femme du soldat Sandy!

— Non, ma fille, ce serait contraire aux habitudes militaires. Nous laissons ici le lieutenant Muir, mon frère Cap, le caporal Mac Nab et trois hommes pour composer la garnison. Vous resterez avec Jennie dans cette cabane, et mon frère Cap me remplacera.

— Et le lieutenant Muir? dit Mabel, qui prévoyait des persécutions désagréables.

— Il vous fera la cour, ma chère enfant, car c'est un individu de complexion amoureuse, et ayant déjà eu quatre femmes, il grille d'en prendre une cinquième; mais n'y faites pas attention; vous savez fort bien qu'il ne sera jamais votre époux.

A cette affirmation positive, Mabel fut saisie d'un léger tremblement; cependant elle eut la force de répliquer :

— Je ne songe pas à me marier, mon père, et j'aimerais mieux qu'il n'en fût pas question, si cela pouvait vous être agréable; mais en tout cas, un homme dont les affections ont été déjà partagées entre trois ou quatre femmes ne sera jamais de mon goût.

Le sergent cligna de l'œil en regardant le guide comme pour lui dire que tout allait bien; puis, afin d'épargner à sa fille une conversation embarrassante, il entama un autre sujet.

— Ni vous, ni Mabel, mon frère Cap, n'exercerez une autorité légale sur la petite garnison; mais vous aurez place au conseil. Le caporal Mac Nab sera le commandant de la Station, et je me suis efforcé de lui inspirer le sentiment de sa dignité, pour qu'il ne soit pas influencé par le grade supérieur du lieutenant Muir, qui, en sa qualité de volontaire, n'a pas le droit de se mêler des dispositions stratégiques. Je vous prie de soutenir le caporal, mon cher frère; car, si le quartier-maître enfreignait les règlements de l'expédition, il finirait par donner des ordres à M. Mac Nab, et à moi-même.

— Bien entendu, sergent, dit le vieux marin, que vous abandonnez à ma garde toutes les embarcations. La plus diabolique confusion provient souvent de la mésintelligence du général avec l'amiral.

— Soit : si vous êtes obligés à battre en retraite, tous les bateaux seront placés sous votre direction, mon frère. En attendant, surveillez le caporal, mais laissez-lui le commandement en chef. C'est un brave homme, un bon soldat, sur lequel on peut compter; malheureusement il aime un peu trop le rhum de Santa-Crux, et, vu sa qualité d'Ecossais, il est trop disposé à céder à l'influence du lieutenant Muir.

— Mais pourquoi me quitter, mon cher père? demanda Mabel. Je suis venue ici pour vous servir de compagne : qui m'empêche de vous suivre?

— Vous êtes une bonne fille, Mabel, et du vrai sang des Dunham; mais vous devez vous arrêter ici. Nous quitterons l'île demain avant la pointe du jour, afin que des espions ne nous voient pas sortir de notre cachette. Nous prendrons les deux plus grandes chaloupes, et nous vous laisserons l'autre avec un canot d'écorce. Nous allons croiser dans le chenal que suivent d'habitude les bateaux de transport français en se rendant à Frontenac.

— Avez-vous bien examiné vos papiers? demanda Cap avec inquiétude. Vous savez que la capture d'un vaisseau en pleine mer est un acte de piraterie quand on n'a pas de lettres de marque.

— J'ai l'honneur, répondit Dunham en se rengorgeant, d'avoir le brevet de sergent-major du 55e, et les ordres écrits du major Duncan. Ces pièces me suffisent pour capturer et mener au fort de l'Oswego les bateaux qui me sont signalés. Ils contiennent des couvertures, des carabines, des verroteries, des munitions, enfin tous les objets que les Français fournissent à leurs alliés sauvages, contrairement aux préceptes de la religion, aux lois de l'humanité, et à tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. En interceptant ces convois, nous dérangeons les plans de l'ennemi, et nous gagnons du temps, puisqu'on ne peut fréter de France une nouvelle cargaison pendant le cours de cet automne.

— Mais, mon père, demanda Mabel avec curiosité, Sa Majesté Britannique n'emploie-t-elle pas aussi des Indiens?

— Certainement, ma fille; elle a le droit d'en employer, que Dieu la bénisse! Tout le monde comprendra aisément que, si les Français ou les Anglais tirent parti des sauvages, cela fait une énorme différence.

— J'avoue que je ne la vois pas, mon père.

— Elle est pourtant évidente. D'abord les Anglais sont naturellement humains, et les Français naturellement féroces.

— Et vous pouvez ajouter, dit Cap, qu'ils aiment la danse outre mesure.

— C'est vrai, repartit gravement le sergent.

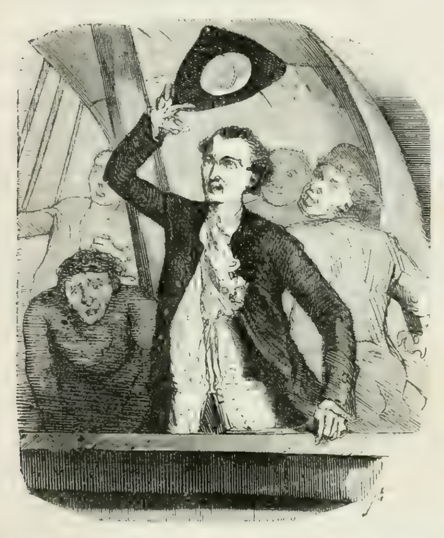
— Mais, mon père, je ne vois pas en quoi cela change la question. Si c'est un tort pour un Français d'avoir à sa solde des sauvages, c'en doit être un également pour les Anglais. Vous, du moins, en conviendrez, l'Eclaireur.

— Il n'y a rien à objecter, et je n'ai jamais été de ceux qui déclament contre les Français parce qu'ils font ce que nous faisons nous-mêmes. Cependant il est plus criminel de s'allier à des Iroquois qu'avec des Delawares.

— Est-ce que tous deux ne scalpent pas et ne tuent pas les jeunes et les vieux, les femmes et les enfants?

— C'est leur nature, Mabel, et il ne faut pas leur reprocher de la suivre. Pour ma part, je suis blanc, et je tâche de conserver les sentiments d'un blanc.

— Je n'y comprends rien, repartit Mabel; ce qui est juste pour le roi Georges devrait l'être aussi pour le roi Louis.



Le jeune commandant du *Montcalm* salue le cutter anglais pendant la tempête.

— Le vrai nom du roi de France est Capet, dit le vieux marin d'un air pédantesque. Je le tiens d'un savant illustre que j'eus un jour pour passager. Il me dit que tous ces mots de Louis XIII, XIV, XV, n'étaient que des fadaises, et que le véritable nom de ces personnages était Capet, mot français qui signifie tête : il fit même un jeu de mots en ajoutant que toutes ces têtes avaient mérité d'être mises au pied de l'échelle, en attendant l'heure de les pendre.

— Eh bien, lui fit observer l'Eclaireur de l'air de surprise d'un homme qui perçoit une nouvelle idée, vouloir pendre les gens équivaut à vouloir les scalper, et je me repens moins que jamais de combattre les Français.

Comme tous les assistants, excepté Mabel, semblaient satisfaits de cette conclusion, ils ne jugèrent pas nécessaire de pousser plus loin l'entretien. Ainsi que la plupart des hommes, ils jugeaient sans examen et sans équité, et nous n'aurions pas rapporté leur entretien, s'il n'expliquait jusqu'à un certain point leur conduite.

Dès que le souper fut achevé, le sergent congédia ses hôtes, et eut un entretien confidentiel avec sa fille. Il s'abandonnait rarement à de douces émotions, mais la nouveauté de sa situation présente éveillait en lui des sentiments qui ne lui étaient point familiers.

Le soldat ou le marin, tant qu'il agit sous les ordres immédiats d'un supérieur, songe peu au danger qu'il affronte; mais dès qu'il assume la responsabilité du commandement, tous les hasards de son entreprise commencent à s'associer dans son esprit aux chances de succès et de défaite. Il pense moins peut-être à ses risques personnels que lorsqu'il devrait en être exclusivement occupé; mais il comprend mieux l'ensemble des risques généraux.

Ainsi le sergent Dunham, au lieu de regarder la victoire comme assurée, suivant son habitude, entrevoyait la possibilité d'une séparation éternelle.

Jamais Mabel ne lui avait paru aussi charmante que ce soir-là; jamais peut-être elle n'avait montré de son côté des qualités si attrayantes, car elle commençait à craindre pour lui, et ses témoignages de tendresse étaient encouragés par l'expansion inusitée du sévère vétéran. Elle n'avait jamais été à l'aise avec son père; la grande supériorité de son éducation créait entre eux une espèce d'abîme encore élargi par la rudesse que le vieux soldat avait acquise dans ses rapports avec des êtres dont une discipline infatigable entretenait seule la soumission. Toutefois, en cette circonstance, l'entretien du père et de la fille fut plein d'un abandon que celle-ci avait longtemps désiré.

— Vous ressemblez en tout à votre mère, dit le vieux sergent en contemplant sa fille avec tendresse.

— Elle était donc de ma taille, demanda Mabel? elle m'avait semblé plus grande.

— C'est ce qui arrive à la plupart des enfants : l'habitude de traiter leurs parents avec respect fait qu'ils les trouvent plus grands et plus imposants qu'ils ne sont réellement. Votre mère, Mabel, avait presque exactement la même taille que vous.

— Et ses yeux, mon père?

— Ses yeux étaient comme les tiens, mon enfant : bleus, doux, attrayants, mais exprimant peut-être moins de gaieté.

— Les miens ne riront plus, mon cher père, si vous ne prenez pas soin de vous dans cette expédition.

— Merci, Mabel, merci, mon enfant. Mon désir serait de ne pas vous quitter; mais il faut que je fasse mon devoir. J'aurais eu l'esprit plus tranquille si avant de m'éloigner je vous avais vue bien mariée.

— A qui, mon père?

— Vous connaissez l'homme que je désire vous faire aimer. Vous pouvez trouver des prétendus d'un caractère plus jovial et d'une toilette plus élégante; mais personne n'aura le cœur plus fidèle et l'esprit plus juste.

— Personne, mon père!

— Non, sans doute : sous ce rapport, l'Eclaireur n'a guère de rivaux.

— Je ne veux pas me marier; vous êtes seul, et mon intention est de vous tenir compagnie.

— Dieu vous bénisse, Mabel! je sais que vous me prodiguerez tous vos soins, et ce sentiment est naturel; il y en a cependant un autre qui l'est encore davantage.

— Qu'y a-t-il de plus légitime que d'honorer ses parents?

— C'est d'honorer son mari, ma chère enfant.

— Mais je n'ai pas de mari, mon père.

— Prenez-en donc un le plus tôt possible; je ne puis vivre toujours. Si je ne succombe pas dans le cours de la guerre, je suivrai le cours de la nature. Vous êtes jeune, et vous pouvez vivre encore longtemps : il est à propos que vous ayez un protecteur qui garantisse votre sécurité pendant la jeunesse, et qui prenne soin de vous plus tard comme vous voulez prendre soin de moi.

Les petites mains de Mabel jouaient avec les doigts noueux du sergent, et elle les regardait fixement comme s'ils eussent été un objet digne d'un profond intérêt. Un sourire effleura ses lèvres lorsqu'elle les entr'ouvrit pour laisser tomber ces mots :

— Croyez-vous, mon père, que l'Eclaireur soit précisément l'homme qu'il me faut? N'est-il pas presque aussi vieux que vous à dix ou douze ans près?

— Qu'importe! il a mené une vie active et sobre; il faut moins tenir compte des années que de la constitution. Connaissez-vous quelqu'un qui soit plus propre à vous servir de protecteur?

Mabel ne connaissait personne, personne du moins qui eût exprimé des vœux au-devant desquels elle serait peut-être allée.

— Nous ne parlons que de l'Eclaireur, répondit-elle évasivement. S'il était plus jeune, je pourrais le regarder comme sortable.

— Je vous le répète, mon enfant, c'est à la constitution qu'il faut s'attacher. L'Eclaireur n'est pas officier comme M. Muir, mais il est le premier dans son métier, et compte des généraux au nombre de ses amis. Je crois que je mourrais heureux, Mabel, si vous étiez sa femme.

— Mon père!

— C'est une triste chose de marcher au combat avec l'idée de laisser sa fille sans appui.

— Je donnerais tout au monde pour soulager votre cœur de ce fardeau, mon cher père.

— Vous le pouvez, dit le sergent d'une voix tremblante en regardant sa fille avec tendresse; mais je ne voudrais pas que ce fardeau retombât sur vous. Je ne prétends exiger de vous aucune promesse téméraire, je désire vous voir fiancée à l'Eclaireur; mais Dieu me garde de vous faire contracter un engagement dont vous auriez à vous repentir.

Si le sergent Dunham eût fait acte d'autorité, il aurait rencontré une résistance presque insurmontable; mais en laissant un libre cours au sentiment naturel, il s'attira un puissant allié. La généreuse Mabel, qui n'aurait pas cédé aux menaces, fut disposée à écouter la voix de

l'affection; elle éprouva dans toute sa force un amour filial comprimé jusqu'à ce jour par la roideur du vétéran; elle ne songea qu'au bonheur de ce père qui allait la quitter pour toujours, et se sentit capable de supporter les sacrifices même les plus pénibles.

— Mon père, dit-elle tranquillement avec un calme presque saint, Dieu bénit la fille obéissante : j'épouserai qui vous voudrez.

— Non, Mabel, il faut que vous choisissiez...

— Je n'ai pas à choisir : les seuls aspirants sont l'Eclaireur et M. Muir, et entre eux il n'y a pas à hésiter. Oui, mon père, j'épouserai qui vous voudrez.

— Tu sais qui je préfère, ma chère amie; personne ne peut te rendre plus heureuse que notre brave guide.



Au moment où elle arrivait, la porte fut fermée violemment par Jennie.

— Eh bien donc, je l'accepte, s'il persiste à vouloir m'épouser, s'il me demande encore, car vous ne voudriez pas que j'allasse m'offrir moi-même, ou que l'on fît cette démarche pour moi.

Pendant que Mabel parlait, le sang qui avait reflué vers son cœur reparut sur ses joues blêmies.

— Dieu vous bénisse, Mabel, et vous récompense comme une fille pieuse mérite d'être récompensée!

— Oui, mon père, ayez l'esprit en paix : allez à cette expédition avec le cœur léger et la confiance de Dieu. Vous n'aurez point de soucis pour moi. Au printemps prochain, il faut m'accorder un peu de temps, mon père; mais au printemps prochain, j'épouserai l'Eclaireur, si ce brave chasseur le veut encore.

— Il vous aime comme j'ai aimé votre mère, et je l'ai vu pleurer comme un enfant en parlant de ses sentiments pour vous.

— Oui, je le crois. J'ai pu déjà me convaincre qu'il avait trop bonne opinion de mon peu de mérite, et certes il n'existe aucun homme au monde, pas même vous, mon père, pour lequel j'aie plus de respect que pour l'Eclaireur.

— Tant mieux, ma fille, et cette union sera bénie. Dois-je avertir l'Eclaireur de votre résolution?

— Je préfère que vous la lui cachiez, mon père : laissez les choses venir d'elles-mêmes, et contentez-vous de ma promesse solennelle. L'homme doit rechercher la femme, et la femme ne doit pas rechercher l'homme.

Le sourire qui illumina la belle figure de Mabel était angélique; mais des yeux exercés auraient pu découvrir sur sa physionomie des émotions passagères assez violentes pour lui donner quelque chose d'égaré. Le père répondit sans s'en apercevoir :

— Vous avez raison, Mabel : maintenant embrassez-moi. Que Dieu vous bénisse et vous protége! vous êtes une bonne fille.

Pour la première fois de sa vie, Mabel se jeta dans les bras de son père et sanglota sur son sein comme un enfant. Le sévère soldat fut attendri, et tous deux mêlèrent leurs pleurs; mais le sergent Dunham tressaillit bientôt, comme s'il eût eu honte de lui-même, et repoussant doucement sa fille, il lui souhaita le bonsoir. Mabel se retira sous le grossier abri qui lui avait été préparé, et au bout de quelques minutes, l'on n'entendait dans la cabane que la respiration sonore du vétéran.

CHAPITRE XX.

Non-seulement il faisait grand jour lorsque Mabel s'éveilla, mais encore le soleil était déjà assez haut sur l'horizon : elle avait eu un sommeil tranquille, grâce à la fatigue et au calme de sa conscience; elle s'habilla à la hâte et sortit pour respirer l'air du matin. C'était une de ces magnifiques journées d'automne si communes dans un climat qui n'est pas suffisamment apprécié, et l'influence vivifiante de la température se faisait sentir partout. Mabel s'y abandonna volontiers, car elle avait le cœur oppressé à l'idée du danger que courait son père; elle commençait à l'aimer avec la tendresse que les femmes accordent si aisément lorsqu'elles ont donné leur confiance.

L'île semblait complétement déserte : le tumulte qui avait régné le soir de l'arrivée avait entièrement cessé, et notre héroïne avait promené les yeux autour de l'horizon sans avoir aperçu un seul être humain, quand elle vit enfin tous ses compagnons rassemblés près d'un feu de camp. Il y avait là Cap, le quartier-maître, le caporal, trois soldats et la cuisinière.

Les cabanes étaient vides et silencieuses; le sommet du fortin s'élevait comme une fabrique pittoresque au-dessus des taillis qui le cachaient à demi. Le soleil versait tous ses feux sur la pelouse, et la voûte des cieux, qui était pure de tout nuage, offrait des profondeurs d'azur infinies. La beauté du ciel parut à Mabel une garantie de paix et de sécurité. Voyant que tous étaient occupés de la grave affaire du déjeuner, Mabel se dirigea sans être observée vers une extrémité de l'île, où elle était complétement cachée aux regards par les arbres et les broussailles. Après avoir écarté les branches, elle s'assit au bord de l'eau et s'amusa à examiner le flux et reflux presque imperceptible des vagues en miniature qui lavaient la côte : c'était une espèce d'écho matériel de l'agitation qui régnait sur le lac à cinquante milles plus



Elle joignit les mains, et poussa un cri qui retentit dans toutes les îles.

loin. Tous les détails du paysage étaient doux et agréables; et notre héroïne, qui savait discerner les beautés de la nature, reconnut bientôt celles des principaux sites qui l'environnaient. Elle regarda les uns après les autres les différents points de vue formés par les détroits qui séparaient les îles, et pensa qu'elle n'avait jamais rien contemplé de plus admirable.

Pendant qu'elle s'occupait ainsi, Mabel fut brusquement alarmée en croyant voir une forme humaine au milieu des buissons d'une île voisine. Cet endroit n'était pas à plus de deux cents pieds de distance, et en y réfléchissant, la jeune fille fut certaine de ne pas s'être trompée. Sachant que son sexe ne la protégerait pas de la balle d'un Iroquois,

elle recula instinctivement et se cacha autant que possible derrière un rideau de feuilles, tout en examinant la rive opposée avec une attention soutenue. Elle attendit en vain pendant quelques minutes, et se disposait à aller avertir son oncle, lorsqu'une main inconnue tendit une branche d'aulne du milieu des buissons, et l'agita en signe d'amitié. Cet incident devait jeter dans une grande perplexité une jeune fille aussi peu habituée aux usages des frontières; toutefois, elle sentit la nécessité de rester maîtresse d'elle-même et d'agir avec autant de prudence que de fermeté.

L'un des résultats de la vie aventureuse que menaient les colons des frontières d'Amérique était de développer les qualités morales des femmes à un degré qu'elles se seraient crues incapables d'atteindre en des circonstances moins critiques. Mabel n'ignorait pas les légendes dans lesquelles les gens de ces contrées vantaient la présence d'esprit et l'héroïsme qu'avaient en maintes occasions déployés leurs femmes ou leurs sœurs. De si glorieux récits avaient éveillé son émulation, et elle se dit que le moment était venu pour elle de montrer qu'elle était vraiment la fille du sergent Dunham.

Le mouvement de la branche semblait indiquer des dispositions pacifiques. Après un moment d'agitation, elle rompit une baguette, la fixa à un bâton, et la passant entre les fourrés, l'agita à son tour en imitant de son mieux les gestes du personnage mystérieux. Cette scène muette dura deux ou trois minutes; puis Mabel vit les buissons s'écarter lentement, et à l'ouverture parut une figure humaine qu'elle reconnut au premier coup d'œil pour celle d'une peau rouge et d'une femme. Par un second regard, elle s'assura que c'était Rosée-de-Juin, femme de Tête-de-Flèche.

Les manières douces de cette jeune sauvage, son humilité, l'affection mêlée de respect qu'elle témoignait à son époux avaient été remarquées par Mabel. Deux ou trois fois, dans le cours du voyage, elle s'était aperçue que le Tuscarora lui accordait certaines prévenances et Rosée-de-Juin en avait témoigné un singulier dépit. Cependant comme Mabel avait compensé par ses attentions la peine qu'elle avait pu causer involontairement à sa compagne, celle-ci lui avait montré beaucoup d'amitié, et toutes deux s'étaient séparées dans les meilleurs termes. Remplies d'une mutuelle confiance, elles sortirent de leur cachette et échangèrent des signaux. Mabel invita la Tuscarora à approcher sans deviner comment elle y parviendrait; mais Rosée-de-Juin ne tarda pas à lui montrer qu'elle en avait la facilité, car, s'éloignant un moment, elle reparut à l'avant d'une pirogue dont les bossoirs pointaient en dehors des broussailles et dont le corps était encore caché dans une espèce d'anse couverte.

Mabel allait inviter la jeune fille, car Rosée-de-Juin était encore plus jeune qu'elle, à traverser le canal, lorsqu'elle s'entendit appeler par la voix de stentor de son oncle. Elle courut du côté où elle l'entendait, et vit toute la société assise pour déjeuner. Cap avait déjà commencé; c'était le moment le plus favorable pour une entrevue avec la jeune sauvage, et Mabel, s'excusant sur ce qu'elle n'avait pas encore d'appétit, retourna sur la plage et rentra en communication avec la femme Indienne.

Rosée-de-Juin avait la compréhension facile; ses pagayes fendirent silencieusement les eaux, et une minute après sa pirogue était cachée au pied des taillis de l'île de la Station. Prendre la jeune sauvage par la main et la conduire par les bois jusqu'à sa cabane, ce fut pour Mabel l'affaire d'une autre minute. Cette cabane était heureusement si retirée que les deux amies purent y entrer sans être aperçues de ceux qui étaient attablés près du feu.

Mabel expliqua tant bien que mal à Rosée-de-Juin qu'elle était obligée de la quitter momentanément et alla s'asseoir au milieu des convives avec tout le sang-froid dont elle était susceptible. Elle avait la certitude que la Tuscarora, qu'elle avait enfermée dans sa chambre, n'en sortirait pas avant un nouvel avis.

— Dernier venu, dernier servi, dit Cap à sa nièce entre deux bouchées de saumon grillé; c'est une bonne maxime propre à activer les traînards.

— On aurait tort de m'accuser de paresse, mon oncle. Il y a une heure que je suis debout et j'ai exploré toute notre île.

— Ce n'est pas difficile, vu sa petitesse, interrompit le lieutenant Muir. Le major Duncan n'a pas ajouté un empire au domaine de l'Angleterre en prenant possession de cet îlot, qui vaut à peine celui du célèbre Sancho, dont vous avez sans doute entendu parler, maître Cap?

— Oui, oui, quartier-maître, l'île de Sancho est basée sur un rocher de corail de nouvelle formation, avec un mauvais mouillage. Elle est renommée pour ses noix de coco.

— Et peu renommée pour ses dîners, repartit Muir en réprimant, par égard pour Mabel, le sourire qui effleurait ses lèvres. Eh bien! cette île de Sancho est, je le pense, supérieure à celle-ci, qui me paraît très-mal choisie comme poste militaire et où il arrivera infailliblement quelque catastrophe. J'en ai averti le major, mais il était butté. En me joignant à l'expédition, je me suis proposé d'abord de me rendre utile à votre charmante nièce, maître Cap; et, en second lieu, de faire un inventaire exact des approvisionnements, pour qu'il n'y ait point de discussion quand l'ennemi s'en sera emparé.

— Croyez-vous notre situation grave? demanda Cap assez inquiet pour interrompre la mastication d'un quartier de venaison qu'il avait fait succéder au poisson.

— Je n'affirmerai rien; la guerre offre toujours des dangers, surtout dans les postes avancés, et je ne serais pas surpris de recevoir d'un moment à l'autre la visite des Français.

— Que ferions-nous en pareil cas? dit Cap; six hommes et deux femmes composent toute notre garnison, et nous aurions sans doute à lutter contre des forces bien supérieures.

— Il est certain, reprit le quartier-maître, que les Français se présenteraient en nombre. Pour les repousser, il faudrait d'abord envoyer sur la côte un détachement de tirailleurs; un autre corps serait placé dans le fortin, autour duquel on établirait un camp retranché pour empêcher l'ennemi de miner les murailles. Des chevaux de frise tiendraient la cavalerie en échec et l'artillerie serait distribuée dans des redoutes couvertes par les bois. Des compagnies de voltigeurs seraient en outre essentielles pour harceler les Français, et elles se concentreraient au besoin dans les cabanes qu'on aurait eu soin d'entourer de fossés et de palissades.

— Voilà un plan admirable, quartier-maître; mais où diable comptez-vous trouver les hommes nécessaires à son exécution?

— Cela regarde le roi, maître Cap; c'est sa cause que nous soutenons, et c'est à lui à nous en fournir les moyens.

— Et nous ne sommes que six! quel parti voulez-vous que nous prenions? Vous pourriez vous rendre au rivage pour vous opposer au débarquement; Mabel escarmoucherait avec la langue, la femme du soldat ferait le cheval de frise pour embarrasser la cavalerie, le caporal défendrait le camp retranché, ses trois hommes occuperaient les cinq cabanes et je me chargerais du blockhaus. Pardieu, lieutenant, vous faites de superbes descriptions, et vous auriez dû vous faire peintre au lieu d'entrer dans l'armée!

— J'ai exposé les faits tels qu'ils sont. Si nous n'avons pas une force plus grande à notre disposition, c'est la faute du ministère anglais, et non la mienne.

— Mais si l'ennemi se présente? demanda Mabel qui songeait à la jeune femme enfermée dans sa cabane.

— Mon avis, charmante Mabel, serait d'imiter l'illustre Xénophon.

— C'est-à-dire de battre en retraite, si je comprends bien l'allusion.

— Vous avez deviné ma pensée avec une rare intelligence. Je sais que votre digne père a indiqué au caporal quelques moyens de défense, mais il n'a consulté que son courage, et, si le fort était pris, le blâme en retomberait sur lui. Quoi qu'il arrive, il importe de nous ménager une retraite, et je conseillerais à maître Cap, qui est notre amiral, de tenir une embarcation prête pour évacuer l'île. La plus grande chaloupe que nous possédions est bien gréée, et, en la menant de ce côté, elle pourra nous servir pour traverser l'étroit chenal qui nous sépare des autres îles.

— Mais si l'ennemi vient de ce côté, monsieur Muir? demanda Mabel.

— Ce n'est pas à craindre, répondit le lieutenant en jetant autour de lui un coup d'œil furtif et inquiet. Les Français ont la tête chaude et marchent au hasard. S'ils viennent, ce sera donc de l'autre côté.

Cet entretien causa une vive surprise à Mabel. Elle s'étonna que le lieutenant Muir, qui jouissait d'une réputation de courage, proposât ouvertement un abandon dont le déshonneur devait retomber sur le sergent Dunham. Au reste, occupée de la jeune femme qu'elle avait recueillie, elle quitta la table à la première occasion et retourna à la hâte dans sa cabane. Après avoir fermé la porte avec soin et tiré le rideau de l'unique fenêtre, elle emmena Rosée-de-Juin dans la chambre du fond.

— Je suis charmée de vous voir, lui dit-elle avec un doux sourire. Qui vous a amenée ici et comment avez-vous découvert cette île?

— Parlez lentement, dit la Tuscarora en pressant affectueusement les mains de sa compagne dans les siennes, qui n'étaient guère plus grandes, quoique endurcies par le travail.

Mabel recommença son interrogatoire en essayant de réprimer l'impétuosité de ses émotions.

— Rosée-de-Juin, amie, répondit la jeune Indienne.

— Je vous crois sincèrement; mais quel est le motif de votre visite?

— L'amie est venue voir son amie, répondit la Tuscarora en souriant.

— Il y a une autre raison, autrement vous ne vous seriez pas exposée seule..... vous êtes seule?

— Rosée-de-Juin a conduit seule le canot; personne avec elle.

— Je l'espère, j'en suis même convaincue; vous ne voudriez pas me trahir, me livrer aux Français, aux Iroquois, à Tête-de-Flèche?

La jeune Indienne passa son bras autour de la taille svelte de Mabel et la pressa contre son cœur avec une tendresse qui fit venir les larmes aux yeux de notre héroïne. Il était impossible de douter de la sincérité d'une femme aussi jeune et aussi naïve.

Mabel fut émue par les manières caressantes de sa compagne; toutefois, après l'avoir doucement repoussée, elle la regarda fixement et continua ses questions.

— Si Rosée-de-Juin a quelque chose à dire à son amie, qu'elle s'explique, mes oreilles sont ouvertes.

— Rosée-de-Juin a peur que Tête-de-Flèche la tue.

— Tête-de-Flèche ne le saura jamais, reprit Mabel en rougissant, car elle sentait qu'elle engageait une femme à tromper son mari.

— Il enfoncera son tomahawk dans ma tête.

— Ne craignez rien, ma chère, j'aimerais mieux ne rien savoir que de vous compromettre.

— Le blockhaus est une bonne place pour dormir, une bonne place pour rester.

— Entendez-vous par là que je puis sauver ma vie en me tenant dans le blockhaus? Assurément Tête-de-Flèche ne vous punira pas de m'avoir dit cela; il ne peut me vouloir du mal, car je ne lui en ai jamais fait.

— Tête-de-Flèche ne veut pas de mal aux jolis visages pâles; il aime la jeune fille blanche.

L'Indienne prononça ces mots en détournant la face, et quoique sa voix eût toujours la douceur qui caractérisait les femmes de sa tribu, ses accents étaient empreints de mélancolie. Mabel rougit involontairement, et, pendant quelques instants, elle suspendit ses questions par un sentiment de délicatesse; mais il était nécessaire d'en apprendre davantage.

— Tête-de-Flèche, reprit-elle, n'a aucune raison de m'aimer ou de me haïr; est-il auprès de vous?

— Un mari est toujours auprès de sa femme. Là, répondit Rosée-de-Juin en posant la main sur son cœur.

— Excellente créature!... mais, dites-moi, dois-je entrer au blockhaus aujourd'hui, ce matin même?

— Le blockhaus est très-bon pour les femmes; on n'y est pas scalpé.

— Je crains de vous comprendre trop bien, Rosée-de-Juin. Voudriez-vous voir mon père?

— Il n'est pas ici, il est parti.

— Vous ne pouvez le savoir; vous voyez que l'île est remplie de ses soldats.

— Elle n'est pas remplie; ils sont partis; il ne reste que cela d'habits rouges...

Et en disant ces mots l'Indienne leva quatre doigts en l'air.

— Et l'Eclaireur, ne vous plairait-il pas de le voir? il vous parlerait iroquois.

— Sa langue s'est en allée avec lui, dit Rosée-de-Juin en riant; il garde sa langue dans sa bouche.

Il y avait quelque chose de si doux et de si contagieux dans l'hilarité enfantine de la jeune femme que Mabel ne put s'empêcher d'y prendre part, quoique son anxiété fût éveillée au plus haut point.

— Vous semblez instruite de tout ce qui se passe ici, dit-elle; mais, si l'Eclaireur est absent, Eau-Douce peut s'entretenir avec nous; vous le connaissez; voulez-vous que j'aille le chercher?

— Eau-Douce est aussi parti, excepté son cœur qui est là.

Rosée-de-Juin prononça ces paroles en riant, et mit sa main sur le sein de Mabel. Notre héroïne avait souvent entendu parler de l'étonnante sagacité des Indiens et de la manière dont ils découvraient les choses les plus mystérieuses; mais elle n'était nullement préparée à la tournure qu'avait prise la conversation. Elle essaya, en poursuivant, d'éviter des allusions embarrassantes.

— Vous savez, dit-elle, jusqu'à quel point vous pouvez vous expliquer avec moi. J'espère que vous m'aimez assez pour me donner tous les renseignements nécessaires. Mon cher oncle est aussi dans l'île, et vous êtes, vous devez être son amie aussi bien que la mienne. Nous récompenserons tous deux votre conduite quand nous serons de retour à l'Oswego.

— Peut-être jamais; qui sait? dit la jeune Indienne d'un air de doute, sans aucune intention de braver ou d'alarmer sa compagne.

— Dieu seul sait ce qui arrivera; notre existence est entre ses mains; vous serez l'instrument qu'il emploiera pour nous sauver.

Ces paroles étaient trop élevées pour Rosée-de-Juin. Elle exprima un moment d'embarras et répondit en appuyant sur les mots : Le blockhaus est très-bon.

— Bien, je comprends cela, et j'y coucherai cette nuit, après avoir averti mon oncle de ce que vous m'avez dit.

Rosée-de-Juin tressaillit et s'écria avec cette volubilité et cette véhémence qu'elle tenait des Français du Canada :

— Non, non, non! pas bon de le dire à Eau-Salée; il a la langue longue et parle beaucoup; il croit que les bois sont comme de l'eau et ne comprennent rien; il le dirait à Tête-de-Flèche, et Rosée-de-Juin mourrait.

— Vous ne rendez pas justice à mon oncle; car il serait incapable de vous trahir.

— Je ne comprends pas. Eau-Salée a une langue; mais il n'a pas d'yeux, pas d'oreilles, pas de nez; rien qu'une langue, une langue, une langue!

Quoique Mabel ne partageât pas complétement cette opinion, elle vit que Cap ne jouissait pas complétement de la confiance de la jeune Indienne, et qu'il était inutile d'essayer de la faire changer d'avis.

— Vous semblez connaître assez bien notre situation, ajouta Mabel; étiez-vous venue dans l'île avant cette visite?

— J'arrive.

— Comment donc savez-vous que vous ne vous trompez pas? Mon père, l'Eclaireur et Eau-Douce peuvent être à portée de ma voix, si je veux les appeler.

— Tous partis, dit Rosée-de-Juin avec assurance.

— Vous ne pouvez l'affirmer, puisque vous n'étiez pas dans l'île pour le voir.

— J'ai de bons yeux; j'ai vu passer le vaisseau avec Eau-Douce et le canot avec les soldats.

— Alors il y a quelque temps que vous nous épiez. Je crois pourtant que vous n'avez pas bien compté ceux qui restent.

— Rosée-de-Juin se mit à rire, et leva quatre doigts en disant : — Habits rouges; puis elle ajouta en montrant ses deux pouces : — Eau-Salée, quartier-maître.

Tout cela était très-exact, et Mabel se demanda si elle devait laisser partir la visiteuse avant d'en avoir obtenu des éclaircissements plus précis. Mais il lui répugnait tant d'abuser de la confiance évidente de cette douce créature qu'elle repoussa l'idée d'avertir maître Cap. A l'appui de cette bonne résolution, venait la certitude que, si l'on tentait d'arracher des aveux à Rosée-de-Juin, elle se renfermerait dans un silence obstiné.

— Vous pensez donc, poursuivit Mabel dès qu'elle eut écarté les pensées qui l'assiégeaient, que je ferai bien d'entrer au blockhaus.

— Bonne place pour une femme, avec des troncs d'arbres épais.

— Vous parlez avec assurance comme si vous aviez eu l'occasion de mesurer les murailles du fort.

Rosée-de-Juin recommença à rire et prit un air entendu, mais elle ne dit rien.

— Un autre que vous connaît-il le chemin de cette île? Les Iroquois l'ont-ils vu?

Rosée-de-Juin prit un air triste, et jeta les yeux autour d'elle comme si elle eût craint d'être écoutée.

— Tuscarora partout! l'Oswego est ici, Frontenac là, Mohawk partout.

— Mais nous étions persuadés que personne ne connaissait cette île, et qu'en nous y tenant nous n'avions rien à craindre de nos ennemis.

— Les Iroquois ont beaucoup d'yeux.

— Les yeux ne suffisent pas toujours. Cet endroit est masqué de toutes parts, et nos hommes mêmes en ignorent le chemin.

— Un homme peut le dire, un Anglais peut parler français.

Mabel sentit au cœur un froid glacial. Tous les soupçons contre Jasper, qu'elle avait d'abord repoussés, s'accumulèrent dans sa pensée, et les sensations qu'ils excitèrent furent si pénibles qu'elle se crut sur le point de défaillir. Pour se ranimer, elle se promena à grands pas dans la cabane et s'efforça de s'imaginer que les torts de Jasper lui étaient indifférents, quoique au fond de l'âme elle éprouvât un vif désir de le trouver innocent.

— Ainsi, Rosée-de-Juin, reprit-elle, vous voulez me donner à entendre que quelqu'un a traîtreusement indiqué à votre tribu la position de l'île?

Rosée-de-Juin sourit, car à ses yeux la perfidie en guerre était plutôt un mérite qu'un crime; mais elle était trop dévouée à ses compatriotes pour révéler leurs projets. Son but était de sauver Mabel, et Mabel seule, et elle ne jugeait pas à propos, comme disent les avocats, de s'occuper de faits étrangers à la cause.

— La femme pâle est instruite, dit-elle; le blockhaus est bon pour elle; qu'importent les hommes et les guerriers?

— Mais il importe beaucoup, car l'un de ces hommes est mon oncle que j'aime, et les autres sont mes compatriotes et mes amis; il faut que je les avertisse.

— Alors Rosée-de-Juin sera tuée, répondit la jeune Indienne tranquillement, mais avec une tristesse profonde.

— Non, ils ne sauront pas que vous êtes venue ici; mais ils pourront se mettre sur leurs gardes et s'enfermer avec moi dans le blockhaus.

— Tête-de-Flèche le saura; il voit tout, et tuera Rosée-de-Juin. Rosée-de-Juin est venue pour voir la jeune amie pâle, et non pour parler aux hommes. Tout guerrier doit veiller sur sa propre chevelure. Rosée-de-Juin est femme et ne parle qu'aux femmes.

Mabel fut désolée de la déclaration de sa sauvage amie, qui tenait évidemment à ce que leur entretien ne fut pas divulgué. En effet, afin d'éviter de nouvelles questions, Rosée-de-Juin ramassait différents petits objets qu'elle avait quittés pour prendre la main de Mabel, et se préparait au départ.

— Nous sommes amies, lui dit Mabel en la serrant dans ses bras. Ne craignez rien de moi, personne ne saura votre visite; mais ne pourriez-vous me donner un signal qui, à l'heure du danger, m'indiquera le moment d'entrer dans le blockhaus.

— Apportez un pigeon à Rosée-de-Juin.

— Un pigeon! où en trouverais-je?

— Dans la hutte voisine : apportez-en un vieux dans la pirogue.

— Fort bien; mais ne vaudrait-il pas mieux vous conduire aux buissons, de peur que vous soyez aperçue?

— Sortez d'abord, dit Rosée-de-Juin en levant les doigts; comptez les hommes, un, deux, trois, quatre, cinq, six. S'ils sont tous loin, bon! s'il y en a un sur votre chemin, emmenez-le à l'écart, puis chantez et revenez chercher le pigeon.

Mabel sourit de l'expédient proposé et se prépara à le mettre en œuvre. Cependant, au moment de sortir, elle regarda l'Indienne d'un air suppliant en disant :

— Ne m'en apprendrez-vous pas davantage?

— Vous savez tout : le blockhaus est bon ; le pigeon vous avertira. Tête-de-Flèche me tuerait.

Cette assertion suffit pour que Mabel n'insistât pas. Elle fit un signe d'adieu à Rosée-de-Juin, et sortit de la hutte. Au lieu d'examiner ses compagnons pour les reconnaître à leur costume ou à leur visage, elle eut recours au simple procédé indiqué par l'Indienne et se contenta de les compter. Il y en avait encore trois auprès du feu ; un autre et M. Muir étaient allés visiter la chaloupe, et maître Cap arrangeait paisiblement des agrès de pêche. La femme du soldat venait d'entrer dans sa hutte. Après ce rapide recensement, Mabel, feignant d'avoir laissé tomber quelque chose, revint sur ses pas en fredonnant un air. Elle se rapprocha de la cabane qu'elle venait de quitter, se baissa comme pour ramasser un objet quelconque sur le sol, et courut au bâtiment que Rosée-de-Juin lui avait indiqué. C'était une masure transformée en poulailler par les soldats du dernier détachement. Elle contenait entre autres volatiles, quelques douzaines de pigeons qui picoraient sur un tas de blé provenant du pillage d'une des fermes de la côte du Canada. Mabel n'eut pas de peine à en prendre un, quoique tous voltigeassent au hasard avec un bruit pareil à celui des tambours ; elle le cacha dans sa robe, et courut à son habitation qu'elle trouva vide. Elle se hâta de rejoindre au canot Rosée-de-Juin, qui prit le pigeon, le plaça dans un panier qu'elle avait confectionné elle-même, et démarra sans bruit en répétant ces mots :

— Le blockhaus est bon.

Mabel attendit quelque temps un signe d'adieu de la part de son amie ; mais celle-ci disparut après être débarquée. Les îles voisines, sans exception, étaient aussi tranquilles que si personne n'eût jamais troublé le sublime repos de la nature, et l'on y aurait cherché vainement les moindres symptômes du danger imminent dont Rosée-de-Juin avait donné avis.

A son retour, Mabel fut frappée d'une circonstance trop futile pour attirer l'attention en temps ordinaire, mais que ses appréhensions lui firent remarquer. A la branche inférieure d'un arbuste pendait un morceau d'étamine rouge, comme celle qu'on emploie pour les pavillons, et qui était attachée de manière à flotter au gré des vents.

L'imagination de Mabel, éveillée par le péril, n'était pas moins prompte que celle de Rosée-de-Juin dans l'analyse des faits dont pouvait dépendre la sûreté commune. Elle s'aperçut du premier coup d'œil que ce lambeau d'étoffe pouvait être vu de l'île voisine ; qu'il était sur le chemin de sa cabane à la pirogue, et que par conséquent Rosée-de-Juin avait dû passer à côté ; enfin que ce pouvait être un signal relatif au mode d'attaque et destiné à des ennemis embusqués. Mabel s'empressa d'arracher l'étoffe, et poursuivit son chemin, indécise de ce que son devoir lui commandait. La Tuscarora pouvait l'avoir trompée, malgré tous les dehors de la bonne foi. Elle devait nécessairement être en proie à la jalousie, dont peu de femmes se défendent contre celle qui leur ravit l'affection de leur époux, car il était certain que Tête-de-Flèche avait plusieurs fois contemplé avec admiration les traits de la fille au visage pâle. Toutes ces réflexions se pressèrent dans l'esprit de Mabel, sans qu'elle en tirât la conclusion nette et rapide qui suivait ordinairement ses pensées. Elle s'avançait à grands pas vers la chaumine occupée par la femme de Sandy, pour l'inviter à la suivre au blockhaus, lorsque sa marche impatiente fut interrompue par la voix de Muir.

— Où allez-vous si vite, charmante Mabel, s'écria-t-il, et pourquoi recherchez-vous ainsi la solitude ? Le digne sergent me regardera comme un mal appris, quand il saura que sa fille passe ses matinées dans l'isolement, au lieu d'avoir pour compagnon le plus dévoué de ses esclaves.

— Sans doute, monsieur Muir, dit brusquement Mabel, un officier de votre rang a quelque influence sur un caporal.

— Quelle étrange question ! reprit Muir ; pourquoi me l'adressez-vous? Qu'avez-vous et qu'est-ce que vous tordez entre vos doigts délicats?

— Ce n'est rien qu'un morceau d'étoffe, une bagatelle à peine digne de notre attention dans ce moment critique.

— Une bagatelle, dit le quartier-maître en prenant le morceau d'étamine et en le développant de toute la longueur de ses deux bras. C'est plus sérieux que vous ne pensez, Mabel Dunham. Vous n'avez pas trouvé cela à la halte du déjeuner ?

— Mabel rendit compte de la manière dont elle avait découvert ce signal. Pendant qu'elle parlait, les yeux du quartier-maître se portèrent tour à tour du visage de notre héroïne au lambeau de toile, et sa physionomie parut inquiète.

— Nous ne sommes pas dans une partie du monde, dit-il en secouant la tête, où l'on puisse déployer au vent ses enseignes. Cette pièce d'étoffe appartient à un bâtiment, comme vous pouvez le remarquer, et ressemble singulièrement au battant du pavillon du *Véloce*. Je me souviens maintenant qu'on en avait coupé un morceau.

Mabel sentit son cœur faiblir, mais elle fut assez maîtresse d'elle-même pour ne pas hasarder une réponse.

— Il faut examiner cette affaire, ajouta Muir, et il est bon que j'en confère avec maître Cap, dont la loyauté m'est connue.

— L'avertissement m'a paru si grave, répondit Mabel, que j'allais de ce pas me réfugier dans le fort.

— La démarche me semble imprudente, Mabel. Si nous sommes attaqués, le blockhaus sera le point de mire des assaillants, et il n'est pas préparé à soutenir un siége. S'il m'est permis de vous donner un conseil dans une circonstance aussi délicate, je vous recommande de chercher un asile dans la chaloupe, qui nous mettra en peu de temps hors de toute atteinte. J'ai toujours déclaré que Lundie avait eu tort de faire occuper un poste aussi avancé et aussi exposé que celui-ci.

— Il est trop tard pour en exprimer le regret, monsieur Muir, et nous n'avons qu'à songer à notre salut.

— Et à l'honneur des armes de Sa Majesté, que l'on ne doit jamais négliger.

— En ce cas, dit Mabel en souriant, je crois qu'au lieu de diriger nos yeux vers le bateau, il vaudrait mieux les tourner vers la place qui a été construite pour soutenir l'honneur britannique. Je suis donc disposée, monsieur Muir, à attendre au blockhaus le retour de mon père, qui éprouverait un douloureux désappointement si, en revenant après sa victoire, et avec la persuasion que nous avons accompli comme lui nos devoirs, il s'apercevait que nous nous sommes sauvés.

— Vous me comprenez mal, interrompit le lieutenant avec un léger trouble. Il est toujours entré dans ma pensée que les hommes devaient se confiner dans le fort, et que les femmes seules s'échapperaient dans la chaloupe.

— Et vous avez cru, monsieur Muir, que deux femmes étaient capables de conduire cette lourde embarcation de manière à échapper au canot d'écorce d'un Indien ?

— Ah ! charmante Mabel, l'amour est rarement logique, et les craintes qu'il inspire sont de nature à égarer les facultés. J'ai vu votre aimable personne en possession de moyens de salut, et j'ai oublié que vous n'étiez pas à même de vous en servir. Mais vous n'aurez pas la cruauté de m'imputer une faute causée par le vif intérêt que je vous porte.

Mabel n'était pas d'humeur à écouter d'amoureuses fadaises qui, même dans ses moments de gaieté, lui auraient été désagréables. Elle prit à la hâte congé de son interlocuteur, et s'acheminait vers la cabane de la femme du soldat, lorsque Muir lui mit la main sur le bras.

— Un mot, dit-il, avant que vous me quittiez ? Ou ce petit pavillon a un sens, ou il n'en a pas. Dans le premier cas, il est peut-être bon de le déployer, afin de déjouer la conspiration ; dans le second cas, nous ne risquons rien en le rattachant.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur Muir, dit Mabel, et, sans tarder davantage, elle se dirigea vers la cabane. Le quartier-maître la suivit des yeux, et regarda d'un air incertain le morceau d'étamine. Son irrésolution ne dura qu'une minute, il s'approcha de l'arbre, et arbora de nouveau à une branche le pavillon en miniature. Mais au lieu de le mettre précisément à la place où l'avait trouvé Mabel, il le fit flotter, de façon à l'exposer davantage du côté du lac et à le dérober aux yeux du côté de l'île.

CHAPITRE XXI.

Dès que Mabel Dunham fut entrée chez Jennie, la femme du soldat Sandy, elle lui dit de transporter des provisions dans le blockhaus et de ne pas s'en écarter pendant la journée. Elle allégua pour toute raison que divers indices lui faisaient pressentir une attaque, et qu'il était urgent de s'y préparer. Il ne fut pas difficile d'exciter les alarmes de Jennie, qui avait le courage d'une Ecossaise, mais dont l'image des cruautés indiennes troublait l'imagination. Mabel, après l'avoir suffisamment effrayée pour la rendre prudente, lui fit entendre qu'il était inutile de communiquer au soldat toute l'imminence du danger. Elle ne voulait pas trahir Rosée-de-Juin, et comptait n'avoir pas besoin de révélations pour déterminer la troupe à prendre des précautions indispensables.

Malheureusement l'armée anglaise n'aurait pu fournir un individu moins propre à la tâche dont il s'agissait que le caporal Mac Nab, chargé du commandement en l'absence du sergent Dunham. Il était résolu, prompt, habitué à la guerre, initié à tous les détails de la vie militaire ; mais, d'un autre côté, il avait des vues étroites, des préjugés enracinés à l'égard des colons, et la conviction que l'Angleterre était le pays le plus civilisé du globe, et que l'Ecosse en était le point central. En somme, Mac Nab représentait parfaitement ces serviteurs de la couronne qui regardaient les Américains comme des êtres inférieurs, surtout en ce qui concernait la discipline et la stratégie. Un pareil sujet devait nécessairement contrecarrer les intentions de Mabel ; cependant elle se crut obligée de s'adresser à lui sans délai.

— Mon père a laissé peser sur vous une grande responsabilité, dit-elle après avoir pris le caporal à part ; car, si l'île tombait entre les mains de l'ennemi, vous seriez fait prisonnier avec tous vos soldats.

— Je le sais, jeune femme, répondit sèchement Mac Nab ; les enfants de l'Ecosse, s'ils peuvent se laisser surprendre, savent du moins comment résister.

— Je ne parle pas de l'Ecosse, mon brave ; il n'est question que

de cette île, et je doute de votre vigilance plutôt que de votre courage.

— Mon courage, miss Dunham, n'est que celui d'un Ecossais. Si votre père, qui est Américain, se trouvait parmi nous, il prendrait sans doute d'autres précautions. Hélas! je ne m'étonne pas que les campagnes finissent toujours si mal, puisque des étrangers obtiennent des grades dans un corps écossais.

Mabel était presque au désespoir; mais, se rappelant les avertissements de Rosée-de-Juin, elle persista à vouloir attirer tout le détachement dans le blockhaus sans être forcée de dévoiler la source où elle avait puisé ses renseignements.

— Vous avez raison, caporal Mac Nab, dit-elle; car j'ai souvent entendu parler des héros de votre pays, qui ont été les premiers du monde si ce que l'on dit d'eux est vrai.

— Avez-vous lu l'histoire d'Ecosse? demanda le caporal, dont la rude physionomie s'éclaira pour la première fois d'un sourire.

— Je l'ai peu lue, mais j'en ai beaucoup entendu parler, caporal : la dame qui m'a élevée avait du sang écossais dans les veines, et m'entretenait souvent de son pays.

— Je parie que le sergent ne s'est pas donné la peine de vous vanter la gloire de l'Ecosse, où son régiment a été levé.

— Mon père avait à s'occuper d'autre chose, et le peu que je sais me vient de la dame en question.

— Elle n'aura pas oublié Wallace?

— Il en a été souvent question entre nous.

— Elle vous aura parlé de Bruce, et de l'affaire de Bannockburn?

— Oui, et de celle de Culloden, Muir.

Cette dernière bataille était encore assez récente, puisqu'elle s'était passée en 1746. Notre héroïne savait que c'était une victoire et s'imaginait que le souvenir en serait agréable à tout militaire anglais. Par malheur, Mac Nab avait combattu ce jour-là contre le duc de Cumberland en faveur de Charles-Edouard; et la profonde cicatrice qui lui balafrait le visage était due au sabre d'un soldat allemand au service de la maison de Hanovre. A l'allusion de Mabel, il se figura que sa blessure se rouvrait; il est positif que le sang lui monta par torrents à la face, comme pour y chercher une issue.

— Fi donc! s'écria-t-il : allez au diable avec votre bataille de Culloden. Vous ne savez pas ce qui s'y est passé, et vous feriez bien de ne parler que de votre pays. Le roi Georges y a sans doute de fidèles sujets, mais il se passera longtemps avant qu'il en tire rien de bon.

Mabel fut surprise de l'emportement du caporal sans pouvoir deviner où le bât le blessait. Cependant elle ne se découragea pas.

— Je connais, dit-elle, la valeur et la circonspection des soldats écossais, et je suis convaincue que le caporal Mac Nab soutiendra l'honneur national.

— Demandez à votre père, miss Dunham; nous avons combattu ensemble, et comme mon supérieur il a le droit de donner des renseignements sur mon compte.

— Mon père a bonne opinion de vous, Mac Nab; sans cela il ne vous aurait pas confié l'île avec tout ce qu'elle renferme, y compris sa fille. Il compte principalement sur votre prudence, et il a dû vous recommander de veiller sur le blockhaus.

— S'il veut défendre l'honneur du 55e derrière des troncs d'arbres, il aurait bien fait de garder le commandement. Il est dans le caractère des Ecossais de se battre en rase campagne et de ne pas lâcher pied. La stratégie américaine, qui devient à la mode, détruira la réputation et même peut-être le courage des troupes de Sa Majesté.

— Il me semble qu'aucun soldat ne doit négliger d'utiles précautions, et le major Duncan lui-même, dont la bravoure est bien reconnue, est célèbre par les soins qu'il apporte à la conservation de ses soldats.

— Lundie a ses faiblesses, et à force d'escarmoucher derrière des arbres, il oublie l'arme blanche et les landes. Croyez-en un vieux soldat qui entre dans sa cinquante-sixième année; le meilleur moyen d'encourager l'ennemi, c'est de paraître le craindre, et vos Américains ont exagéré les périls des guerres indiennes au point de voir un sauvage dans chaque buisson. Nous autres Ecossais, nous venons d'un pays découvert et nous n'avons pas besoin d'abri. Nous vous prouverons bientôt, miss Dunham.....

En ce moment le caporal fit un bond en l'air, tomba la tête la première et roula sur le dos. Le tout se passa si brusquement que Mabel entendit à peine la détonation de la carabine dont la balle avait traversé le corps de Mac Nab. Notre héroïne ne poussa pas un cri, elle ne trembla même pas. L'événement était trop inattendu et trop terrible pour admettre ces marques de faiblesse.

Au contraire, par une impulsion instinctive, elle se pencha pour secourir son malheureux compagnon, auquel il restait juste assez de vie pour avoir la conscience de ce qui s'était passé. La physionomie de Mac Nab avait cette expression d'égarement qui caractérise ceux qui sont surpris par la mort, et Mabel s'imagina plus tard qu'elle y avait lu le tardif repentir d'un pécheur endurci.

— Rendez-vous au blockhaus le plus tôt possible, murmura Mac Nab à la jeune fille qui s'inclinait pour recueillir les dernières paroles du moribond.

Notre héroïne comprit qu'il était temps d'agir. Elle jeta un coup d'œil rapide sur le corps étendu à ses pieds, vit qu'il avait cessé de respirer, et s'enfuit vers le blockhaus. Au moment où elle arrivait la porte en fut fermée violemment par Jennie qui, dans son aveugle terreur, ne songeait qu'à son propre salut. Pendant que Mabel demandait à entrer, cinq ou six coups de feu se firent entendre et troublèrent tellement la femme du soldat qu'elle ne put enlever qu'imparfaitement les barres qui tenaient la porte. Toutefois Mabel parvint à se glisser par l'étroite ouverture, et comme elle avait recouvré ses esprits, elle ne laissa refermer la porte qu'après s'être assurée que personne du détachement ne venait se réfugier dans le fort. Elle donna ensuite des ordres avec calme et résolution, et enjoignit à Jennie de ne replacer qu'une seule barre, et de se tenir aux aguets pour ouvrir au premier qui réclamerait asile. Montant alors l'échelle qui conduisait à l'étage supérieur, elle appliqua les yeux à une meurtrière, et examina les environs. A sa grande surprise, elle n'aperçut d'abord ni amis, ni ennemis. Un nuage blanchâtre chassé par le vent lui indiqua de quel côté ses regards devaient se diriger. Les coups de feu étaient partis de l'île d'où Rosée-de-Juin était venue, mais il était impossible de dire si les agresseurs y étaient encore, ou s'ils étaient débarqués.

Mabel monta jusqu'au grenier de la forteresse, et son sang se glaça en voyant à côté du caporal ses trois soldats inanimés. Ils s'étaient rassemblés à la première alerte; et ils étaient tombés presque simultanément sous les coups de l'invisible ennemi que Mac Nab feignait de mépriser. Quant à maître Cap et au lieutenant Muir, ils avaient tous deux disparu. La chaloupe était toujours amarrée à la même place, et Mabel supposa qu'un accident quelconque avait empêché Muir de s'y rendre. L'île était tranquille comme la tombe, et les cadavres des soldats étendus sur la pelouse offraient un spectacle aussi effrayant qu'extraordinaire.

— Au saint nom de Dieu, madame Mabel, cria la femme du soldat conservant encore le respect dû à la fille d'un sergent malgré la peur qui l'empêchait de garder le silence; au saint nom de Dieu, madame Mabel, dites-moi si quelqu'un de nos gens vit encore? Je crois entendre des gémissements qui deviennent de plus en plus faibles.

Mabel, qui voyait distinctement Sandy couché auprès du caporal, n'osa faire brusquement part de sa mort à sa femme. D'ailleurs les gémissements qu'elle entendait lui laissaient encore quelque espoir, quoiqu'elle craignît qu'ils ne fussent poussés par son oncle, qu'elle n'apercevait nulle part.

— Nous sommes tous à la merci de la Providence, Jennie, répondit-elle, ne négligeons point les moyens de salut qu'elle nous offre. Veillez à la porte et ne l'ouvrez sous aucun prétexte sans mon ordre.

— Oh! dites-moi, madame Mabel, si vous voyez Sandy quelque part! Si je pouvais seulement lui faire savoir que je suis en sûreté, le brave homme aurait l'esprit plus tranquille, qu'il fût libre ou prisonnier... Vous ne me répondez pas?

— Il y a quelques-uns de nos gens réunis autour du corps de Mac Nab, répondit Mabel, à laquelle il semblait sacrilége de dissimuler complétement la vérité dans une circonstance aussi terrible.

— Sandy est-il avec eux? demanda Jennie avec une effrayante énergie.

— Il doit y être, car je vois un, deux, trois, quatre habits rouges.

— Sandy! cria la pauvre femme avec égarement, pourquoi ne pas prendre soin de vous? Venez, mon ami, partager le sort de votre femme! Il ne s'agit plus d'écouter votre sotte discipline et vos vaines idées d'honneur! Sandy! Sandy!

La barre de la porte fut enlevée; le battant grinça sur ses gonds. L'attente et la terreur retinrent Mabel en suspens à la meurtrière, et elle vit Jennie courir à travers les taillis dans la direction du monceau de cadavres. Il ne fallut qu'un instant à la pauvre femme pour atteindre le lieu fatal, et dans son trouble elle ne comprit pas d'abord toute l'étendue de son malheur. En proie à un étrange délire, elle s'imagina d'abord que les soldats se jouaient de ses craintes. Elle prit la main de son mari qui était encore chaude, et crut remarquer sur ses lèvres un sourire mal réprimé.

— Pourquoi risquer votre vie, Sandy? cria-t-elle en le tirant par le bras; vous serez tous massacrés par ces maudits Indiens, si vous ne vous rendez vite au fort!

Dans ses efforts désespérés, Jennie tira le corps de son mari de manière à lui retourner la tête; un petit trou à la tempe, fait par une balle de carabine, quelques gouttes de sang qui ruisselaient sur la peau, lui révélèrent la cause du silence de son mari. En reconnaissant l'affreuse vérité, elle joignit les mains, poussa un cri qui retentit dans toutes les îles voisines, et tomba de toute sa longueur sur le cadavre du soldat. Quoique ce cri fût épouvantable et perçant, il avait de l'harmonie comparativement à la clameur qui le suivit d'assez près pour que les sons fussent confondus. Le terrible cri de guerre des Indiens s'éleva du milieu des bois, et une vingtaine de sauvages, affreusement diaprés de leurs peintures de guerre, s'avancèrent pour s'emparer des chevelures qu'ils convoitaient. Tête-de-Flèche marchait le premier; ce fut son tomahawk qui brisa le crâne de la femme évanouie, et moins de deux minutes après qu'elle eut quitté le blockhaus, ses cheveux encore fumants furent suspendus comme un trophée à la ceinture du chef indien. Toute la bande se mit à l'œuvre, et les militaires anglais ne présentèrent plus l'aspect paisible d'hommes endor-

mis. Ces horribles incidents se succédèrent avec tant de rapidité, que Mabel eut à peine le temps de les remarquer. Elle demeura immobile, clouée à sa place comme par un pouvoir magique et incapable de songer même à sa propre conservation; mais dès qu'elle vit l'île envahie par des sauvages triomphants, il lui vint à l'esprit que Jennie avait laissé la porte ouverte. Son cœur battit violemment; car cette porte seule la préservait d'une mort immédiate. Elle se hâta de descendre: elle avait déjà atteint le second étage, quand elle entendit la porte crier sur ses gonds. Elle se considéra comme perdue; mais, tombant à genoux, elle essaya de se préparer courageusement à mourir, et d'élever ses pensées vers Dieu. Toutefois l'instinct de la conservation était trop fort en elle pour lui permettre de prier, et pendant que ses lèvres s'agitaient, ses oreilles épiaient avidement tous les sons qui partaient d'en bas. Quand elle entendit poser successivement toutes les barres de la porte, elle tressaillit et interrompit sa méditation spirituelle, elle se figura d'abord que c'était son oncle qui avait pénétré dans le blockaus; mais le profond silence qui régnait n'était pas en rapport avec l'agitation habituelle de maître Cap. Elle se posta derrière des tonneaux, s'attendant à voir paraître à chaque instant l'horrible figure d'un sauvage. En effet, des pas résonnèrent sur l'échelle, mais ils étaient timides, mesurés, et le craquement qu'ils produisaient sur les barreaux ressemblait à celui qu'elle produisait elle-même en montant. Bientôt les cheveux noirs et le front basané d'une tête indienne se firent voir au-dessus du niveau de la trappe. Des yeux noirs étincelèrent, et leur éclat inspira à la jeune fille des idées de supplice, de mort et d'éternité; mais, en examinant avec plus de soin, elle reconnut la douce et gracieuse figure de Rosée-de-Juin.

CHAPITRE XXII.

Il serait difficile de dire qui témoigna le plus de satisfaction, de Mabel en revoyant son amie, ou de la femme Tuscarora en s'apercevant que ses conseils avaient été suivis. Toutes deux s'embrassèrent avec effusion, et la naïve Rosée-de-Juin témoigna sa joie par des éclats de rire, lorsqu'elle eut contemplé face à face celle qu'elle cherchait depuis le commencement de l'action.

— Le blockhaus est bon, dit la jeune Indienne; on n'y est point scalpé.

— C'est vrai, répondit Mabel en frémissant et en se voilant les yeux comme pour écarter l'image des horreurs dont elle venait d'être témoin. Mais dites-moi, au nom du ciel, si vous savez ce qu'est devenu mon oncle.

— Il n'est pas dans le blockhaus? demanda Rosée-de-Juin avec curiosité.

— Non, je suis seule ici. Jenny qui était avec moi, est sortie pour aller rejoindre son mari, et a péri victime de son imprudence.

— Rosée-de-Juin le sait, c'est très-mal. Tête-de-Flèche n'a de pitié pour aucune femme, même pour la sienne.

— Votre vie est du moins en sûreté.

— Peut-être! Tête-de-Flèche me tuera, s'il sait tout.

— Que Dieu vous protége et vous récompense de votre humanité! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse, et si mon pauvre oncle est encore vivant.

— Je ne sais; Eau-Salée a encore un bateau, il est peut-être sur la rivière.

— Le bateau est encore amarré; mais je n'aperçois ni mon oncle ni le quartier-maître.

— Ils ne sont pas tués, ou je l'aurais vu. Ils se sont cachés.

— Votre attaque a été si soudaine! dit Mabel.

— C'est le Tuscarora, répondit l'autre en se rengorgeant: Tête-de-Flèche est un grand guerrier.

— Vous êtes trop bonne et trop douce pour ce genre de vie, Rosée-de-Juin. Il ne saurait vous rendre heureuse.

La physionomie de l'Indienne s'assombrit, et il y avait dans ses yeux quelques étincelles du feu sauvage d'un chef quand elle répondit:

— Les Yenguis sont trop avides. Ils nous enlèvent tous nos territoires de chasse; ils poursuivent les six nations du matin au soir. Mauvais roi, mauvais peuple: race de méchants.

Mabel sentit que ces reproches n'étaient pas sans fondement, et elle n'essaya pas d'y répondre, quoiqu'elle sût qu'on faisait retomber sur le monarque, en ce cas comme en beaucoup d'autres, le blâme d'actions auxquelles il était probablement étranger.

— Quel parti prendre? demanda-t-elle. Vos compatriotes ne peuvent tarder à attaquer ce bâtiment qu'ils savent dépourvu de garnison, puisqu'ils connaissent le nombre de nos soldats.

— Tête-de-Flèche le sait, répondit Rosée-de-Juin en levant six doigts. Quatre sont morts, il en reste deux.

— Ne m'en parlez pas. Cette horrible pensée me glace le sang; vos gens ne peuvent savoir que je suis seule ici. Ils s'imaginent que mon oncle et le quartier-maître sont avec moi, et ils mettront le feu à notre retraite.

— On ne brûlera pas le blockhaus, dit tranquillement la femme du chef.

— Qu'en savez-vous, ma chère amie?

— On ne brûlera pas le blockhaus; le blockhaus est bon; on n'y est point scalpé.

— Pourquoi?

— Le blockhaus est mouillé; il a plu; les troncs d'arbres sont verts; il n'est pas facile de le brûler. Les hommes rouges le savent, et puis, on ne le brûlera pas, de peur d'avertir les Yenguis que les Iroquois sont venus. Votre père reviendrait, et ne le trouverait plus. Les Indiens sont trop rusés pour y toucher.

— Je vous comprends, et j'espère que votre prédiction s'accomplira; mais peut-être mon père est-il déjà mort ou prisonnier.

— On ignore où il est. L'eau ne laisse pas de trace; les hommes rouges ne peuvent le suivre.

— Croyez-vous que nous puissions l'attendre ici sans danger?

— Je ne sais. La fille sait mieux que moi quand doit revenir le père.

L'expression des yeux noirs de Rosée-de-Juin fit croire à Mabel que la femme du chef se proposait d'obtenir un renseignement utile aux sauvages, et qui amènerait la destruction du reste du détachement. Elle allait faire une réponse évasive, lorsqu'on frappa à la porte à coups redoublés.

— On vient, s'écria-t-elle: c'est peut-être mon oncle ou le quartier-maître: je ne voudrais pas laisser dehors même M. Muir dans un moment pareil.

— Pourquoi ne pas regarder? il y a des meurtrières faites exprès.

Mabel mit le conseil à exécution; elle s'approcha d'une meurtrière ménagée dans la partie du plancher qui surplombait la base de l'édifice; elle enleva avec précaution la planchette qui fermait ordinairement la petite ouverture, et regarda ce qui se passait à la porte. Son tressaillement involontaire et son changement de physionomie avertirent sa compagne que c'étaient des Indiens qui frappaient.

— Hommes rouges? dit Rosée-de-Juin en faisant un geste pour recommander la prudence.

— Quatre avec leurs peintures de guerre et leurs sanglants trophées. Tête-de-Flèche est du nombre.

Rosée-de-Juin s'était approchée d'un coin où étaient déposées plusieurs carabines de rechange, mais elle s'arrêta en entendant prononcer le nom de son mari. Toutefois son hésitation fut passagère; elle prit une arme, et en plaçait le canon dans l'ouverture lorsque Mabel lui cria par un sentiment de répugnance naturelle:

— Non, non, ne tirez pas sur votre mari, quand même ma vie en dépendrait.

— Je ne veux pas lui faire de mal, répondit Rosée-de-Juin, je ne veux pas blesser les peaux rouges, c'est seulement pour les effrayer.

Mabel comprit les intentions de son amie, et n'y apporta plus d'obstacles. Rosée-de-Juin passa par la meurtrière le bout de la carabine, et lâcha la détente, après avoir eu soin de faire assez de bruit pour attirer l'attention. Dès que le coup fut parti, Mabel reprocha à son amie l'acte même qui avait pour but de la protéger.

— Vous auriez pu tuer votre mari, dit-elle.

— Ils se sont tous sauvés avant que je tire, répondit Rosée-de-Juin en riant, et son hilarité redoubla quand, par une autre meurtrière, elle eut jeté un coup d'œil sur la campagne.

— Voyez! tous les guerriers cherchent un abri. Ils s'imaginent qu'Eau-Salée et le quartier-maître sont ici.

— Dieu soit loué! il me restera donc un peu de temps pour me disposer à la prière, afin de ne pas mourir comme Jennie, en ne pensant qu'à la vie et aux choses de ce monde.

Sous l'empire de la réaction physique qui accompagne la joie ou le chagrin, Mabel tomba anéantie sur un coffre. Rosée-de-Juin mit de côté la carabine, vint s'asseoir auprès de notre héroïne, et la regarda avec une expression d'intérêt, mais en même temps de sévérité.

— Tête-de-Flèche est un grand guerrier, dit la femme du Tuscarora. Toutes les filles de la tribu ont les yeux fixés sur lui. Le beau visage pâle a aussi des yeux.

— Que veulent dire vos paroles? que signifient-elles?

— Pourquoi avez-vous eu peur que Rosée-de-Juin tuât Tête-de-Flèche?

— N'eût-il pas été horrible qu'une femme fît périr son mari? Pour l'empêcher, je serais morte moi-même.

— Est-ce là tout?

— C'est là tout, aussi vrai que Dieu est mon juge, et certes c'est assez. Assez d'horreurs ont été commises aujourd'hui, sans les augmenter par une pareille action. Quel autre motif me supposez-vous?

— Je ne sais; la pauvre fille Tuscarora a de folles idées. Tête-de-Flèche est un grand chef. Il parle du beau visage pâle dans ses rêves, et il voudrait avoir plusieurs femmes.

— Est-il d'usage parmi vous qu'un guerrier ait plus d'une épouse?

— Il en a autant qu'il peut en entretenir. Les grands chasseurs se marient plusieurs fois. Tête-de-Flèche n'a maintenant que Rosée-de-Juin; mais il en veut davantage. Il parle trop de la fille au visage pâle.

Mabel s'était aperçue de cette passion secrète; mais il lui était pénible d'entendre la femme même de Tête-de-Flèche y faire allusion. Outre la douleur qu'elle éprouvait de se voir la rivale involontaire d'une épouse, elle éprouvait la crainte que sa sûreté fût compromise

par d'invincibles sentiments de jalousie. Toutefois l'examen de la physionomie de Rosée-de-Juin la rassura. Cet être naïf était évidemment blessé au cœur, atteint d'une tristesse profonde; mais on ne pouvait lire sur ses traits ni le mensonge ni la perfidie.

— Vous ne me trahirez pas, lui dit Mabel en lui pressant la main avec abandon; vous n'abandonnerez pas au tomahawk une personne de votre sexe?

— Vous n'avez pas à craindre le tomahawk si vous consentez à devenir ma sœur, la femme de Tête-de-Flèche.

— Ma religion, mes sentiments, mes préjugés me le défendent; et si je devenais la femme d'un Indien, je ne prendrais jamais dans un wigwam la place qui vous appartient.

Rosée-de-Juin ne fit aucune réponse; mais elle parut satisfaite et même reconnaissante. Elle savait que parmi les jeunes filles indiennes qui étaient en rapport avec Tête-de-Flèche, aucune ne la dépassait en attraits personnels, et, tout en accordant à son mari le droit de prendre une douzaine de femmes, elle ne redoutait réellement que Mabel. Toutefois la beauté, la douceur, les manières séduisantes de notre héroïne avaient excité une vive sympathie dans le cœur de la Tuscarora; et cette sympathie, chose étrange! fut plutôt augmentée que diminuée par la jalousie. Elle devint si forte, qu'elle décida, comme on l'a vu, Rosée-de-Juin à courir les plus grands risques pour sauver sa rivale imaginaire des conséquences de l'expédition qu'on méditait. Au lieu de concevoir cette haine invétérée qui n'aurait pas manqué de torturer une Européenne, la femme sauvage, accoutumée à se plier aux caprices despotiques du sexe le plus fort, avait étudié avec soin les qualités morales et physiques de la belle au visage pâle. N'y rencontrant rien de répulsif, elle avait ressenti pour Mabel Dunham une tendresse qui, quoique certainement bien différente de celle du chef, avait à peine moins de force.

C'était Tête-de-Flèche lui-même qui avait envoyé avertir Mabel du prochain danger; mais il ignorait que sa femme s'était glissée dans l'île derrière les assaillants, et qu'elle était actuellement renfermée dans la citadelle avec l'objet de leur commune sollicitude. Il supposait au contraire que Cap et Muir occupaient le blockhaus avec la fille du sergent, et que c'étaient des hommes qui avaient repoussé l'attaque.

— Rosée-de-Juin est fâchée que le Lys n'épouse pas Tête-de-Flèche, dit la jeune Indienne qui, dans son langage poétique, avait ainsi désigné notre héroïne. Le wigwam du chef est grand, et il lui faut des femmes pour le remplir.

— Je vous remercie de la préférence, répondit Mabel en souriant, malgré l'affreuse position dans laquelle elle était placée; ce que vous me proposez n'est pas dans les idées d'une femme blanche; d'ailleurs il est probable que je ne me marierai jamais.

— Il vous faut un bon mari, dit Rosée-de-Juin; épousez Eau-Douce si vous n'aimez pas Tête-de-Flèche.

— De pareils sujets de conversation ne conviennent pas à une jeune fille qui n'a peut-être pas une heure à vivre. Tâchez plutôt d'avoir des nouvelles de mon oncle.

— Je vais aller voir.

— Le pouvez-vous? le voulez-vous? ne vous exposez-vous pas en vous montrant dans l'île? votre présence est-elle connue des guerriers? et seront-ils contents de trouver une femme avec eux dans le sentier de la guerre?

Mabel fit toutes ces questions successivement avec la crainte que les réponses ne fussent pas satisfaisantes. Elle avait regardé comme invraisemblable que Rosée-de-Juin fût de la bande. Elle croyait que la femme du chef avait suivi clandestinement les Iroquois dans son canot et avait pris les devants pour venir l'avertir. Rosée-de-Juin la détrompa et lui fit connaître, tant bien que mal, tout ce qui s'était passé.

Tête-de-Flèche, quoique chef, était en disgrâce dans sa tribu, et servait momentanément les Iroquois, avec lesquels il s'entendait à merveille. Il avait un wigwam, mais il y paraissait rarement. Feignant de l'amitié pour les Anglais, il avait été ostensiblement à leur solde pendant toute la durée de l'été; mais en réalité il travaillait pour les Français. Sa femme le suivait dans toutes ses pérégrinations et ne le quittait qu'à de très-rares intervalles.

Ces détails prouvèrent à Mabel que son amie pouvait sortir sans danger et s'enquérir du sort de maître Cap. Il fut bientôt convenu entre elles que l'Indienne sortirait du fort dans ce but à la première occasion favorable.

CHAPITRE XXIII.

Les deux femmes examinèrent d'abord l'île aussi complétement que leur position pouvait le permettre par les différentes meurtrières, et s'aperçurent que les sauvages préparaient un banquet, après s'être emparés des provisions des Anglais et avoir dévalisé les cabanes. Les principaux magasins se trouvaient dans le blockhaus, mais il y avait au dehors assez de butin pour récompenser les Indiens d'une attaque qui leur avait si peu coûté.

On enleva les morts, qui furent transportés dans un fourré pour y être ensevelis ou du moins dérobés à la vue. Rien de ce qui était en évidence ne fut dérangé, car le désir des conquérants était de tromper le sergent et de l'attirer dans une embuscade. Rosée-de-Juin fit remarquer à sa compagne un homme placé en sentinelle sur un arbre pour signaler l'approche de toute embarcation, quoique le départ de l'expédition fût trop récent pour qu'on attendît son retour prochain, à moins d'incident imprévu.

Les Indiens ne paraissaient pas vouloir attaquer immédiatement le blockhaus. Leur intention était de le tenir investi jusqu'au retour de la troupe du sergent, de peur d'attirer par les indices d'un siége en règle l'attention de l'Eclaireur.

La chaloupe avait été conduite à l'endroit où les canots des Indiens étaient cachés dans les buissons.

Rosée-de-Juin, jugeant le moment propice pour quitter le fort, manifesta le désir de rejoindre ses amis. Mabel éprouva quelque défiance quand elles descendirent l'échelle; mais elle ne tarda pas à rougir d'un sentiment indigne d'elle et injuste pour sa compagne. Tous ses doutes étaient dissipés quand elles atteignirent le rez-de-chaussée. La porte était garnie de trois barres, qui furent enlevées avec précaution, et la jeune sauvage se glissa dehors aussitôt qu'il y eut assez de place pour laisser passer son corps. Mabel referma la porte avec un mouvement convulsif et un battement de cœur si violent qu'on pouvait l'entendre. Elle ne se sentit en sûreté que lorsqu'elle eut remis les trois barres; puis elle remonta au premier étage afin de rester spectatrice des événements.

De longues heures se passèrent pour elle dans un isolement absolu. Elle entendit les cris des sauvages, auxquels la boisson faisait dépasser les limites de la prudence. Elle fut témoin de leur folle orgie, et ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, lui aurait glacé le sang, si elle n'eût pas tout récemment assisté à des scènes plus effroyables encore.

Vers le milieu du jour parut dans l'île un homme blanc, qu'à son teint basané, à son front hâlé, à son extérieur inculte, on aurait pu prendre aisément pour un sauvage. Mabel se sentit toutefois rassurée par la présence d'un individu qui était à peu près de son espèce, et dont elle pouvait au besoin réclamer la protection. Elle ne savait pas, hélas! combien était faible l'influence exercée par les blancs sur leurs sauvages alliés, quand ceux-ci avaient commencé à flairer le sang. Elle ne savait pas que les Européens, qui avaient fait un pacte avec la population indigène, étaient peu disposés à intervenir pour la détourner de ses cruautés.

La journée parut un mois à Mabel, et le temps qui s'écoula rapidement pour elle fut celui qu'elle consacra à la prière. A chaque aspiration vers le monde supérieur, elle se sentit plus de calme, plus de courage, plus de résignation. Elle avait compris les raisonnements de Rosée-de-Juin, et croyait certain qu'on n'attaquerait pas le fort avant le retour de son père. En conséquence, elle ne prévoyait aucun danger immédiat; mais l'avenir lui offrait peu d'espoir, et elle avait déjà devant les yeux la perspective d'une longue et pénible captivité. Elle savait que les Indiens emmenaient ordinairement dans leurs villages les prisonnières qu'ils ne tuaient pas, et les gardaient souvent à perpétuité dans leurs wigwams. L'injurieuse passion de Tête-de-Flèche lui réservait peut-être un pareil destin.

La situation de notre héroïne ne fut qu'alarmante tant que durèrent les clartés du jour; mais elle devint épouvantable lorsque les ombres de la nuit enveloppèrent l'Ontario. Les sauvages avaient vidé les caves de la garnison; leur délire bachique allait jusqu'à la frénésie, et leurs clameurs annonçaient des hommes possédés par de mauvais esprits. Le capitaine français, après avoir fait d'inutiles efforts pour retenir ses amis, avait jugé prudent de se mettre à l'abri de leur contact, et s'était retiré dans une île adjacente, où il avait établi une sorte de bivouac. Cependant, avant de quitter la place, cet officier, au péril de sa vie, était parvenu à éteindre le feu, tout en conservant le moyen de le rallumer. Il avait pris cette précaution pour empêcher les Indiens de brûler le blockhaus, dont la conservation était indispensable au succès de ses plans. Il aurait volontiers enlevé toutes les armes, mais les sauvages lui opposèrent une résistance désespérée, car ils regardaient comme un point d'honneur de ne pas se dessaisir de leurs coutelas et de leurs tomahawks. Quant aux carabines, il eût été inutile de les faire disparaître, puisque c'étaient des armes dont on ne faisait pas généralement usage en de pareilles occasions.

L'extinction du feu se trouva être une mesure de prudence, car, dès que l'officier eut le dos tourné, un des guerriers proposa d'incendier le blockhaus. Tête-de-Flèche s'était séparé du groupe des buveurs dès qu'il avait vu leur raison se troubler, et il avait pris possession d'une hutte, où il s'était jeté sur la paille pour goûter le repos que deux nuits de veilles et de travaux lui rendaient nécessaire. Il en résultait qu'en supposant que les Indiens fussent instruits de l'existence de Mabel, aucun d'entre eux n'était disposé à la protéger. La proposition de l'ivrogne fut reçue avec des cris de joie par une dizaine d'individus aussi ivres et ordinairement aussi féroces que lui.

Ce fut un terrible moment pour Mabel. Les Indiens, dans l'état où ils étaient, s'inquiétaient peu des carabines que le blockhaus pouvait contenir, et la pensée vague qu'il renfermait des êtres vivants contribuait à exciter leur fureur. Ils s'approchèrent de la base du bâtiment en poussant des cris et en bondissant comme des démons. Le liquide qu'ils avaient absorbé troublait leurs facultés sans nuire à leurs forces physiques. D'abord ils se ruèrent en masse sur la porte, mais le solide édifice, entièrement composé de troncs d'arbres, était à l'épreuve de

leurs efforts et capable de résister à la pression simultanée de cent hommes vigoureux. Néanmoins Mabel ignorait cette particularité et elle tressaillait de tous ses membres à chaque coup dirigé contre la porte. Elle se rassura en voyant le battant massif aussi inébranlable qu'un bloc de pierre, indiquer seulement qu'il était isolé de la muraille par un léger grincement de ses gonds.

Pour ceux qui ont conscience d'un danger imminent, rien n'est plus alarmant que l'impossibilité d'en constater les progrès. Le profond silence qui succéda brusquement au tumulte remplit Mabel d'anxiété, et, afin d'en connaître la cause, elle appliqua les yeux à une meurtrière.



Les cheveux noirs et le front basané d'une tête indienne se firent voir au-dessus du niveau de la trappe.

Quelques Iroquois avaient fouillé dans les cendres et recueilli des charbons qu'ils essayaient de raviver. L'ardeur qu'ils mettaient à l'œuvre, l'espoir de détruire, la force de l'habitude donnaient de l'ensemble à leur tentative. Un blanc aurait renoncé à allumer du feu avec des charbons qui ressemblaient à des étincelles, mais ces enfants des forêts avaient des expédients inconnus à la civilisation. Ils surent découvrir des feuilles sèches, des branches de bois mort et finirent par obtenir un brasier. Un monceau de broussailles fut entassé contre la porte, la flamme courut de branches en branches et bientôt l'amas de combustibles pétilla en jetant une vive clarté. Les Indiens poussèrent un cri de triomphe et retournèrent auprès de leurs compagnons pour leur apprendre que l'œuvre de destruction était commencée.

Mabel se pencha vers l'ouverture pratiquée dans le plancher et suivit avec angoisse les progrès de l'incendie. Bientôt l'éclat des flammes l'éblouit et la força de se retirer. Au moment où elle se rejetait dans un coin de la chambre, une langue de feu pénétra par la meurtrière, dont le couvercle n'avait pas été remis, et illumina le grossier intérieur.

Mabel pensa naturellement que son heure était venue, car une barricade de broussailles enflammées avait été établie devant la porte avec un art infernal. Notre héroïne ferma les yeux et adressa au Créateur une prière qu'elle regardait comme la dernière, mais les instincts humains la détournaient malgré elle de sa méditation. Elle rouvrit les yeux et s'aperçut que les lueurs de l'incendie ne brillaient plus, quoique le tour de la petite ouverture se fût embrasé et que le feu se développât lentement sous l'influence d'un courant d'air extérieur.

Un baril d'eau était dans un coin. Mabel s'en saisit moins par raison que par instinct, et le versa sur le bois d'une main tremblante. Pendant plusieurs minutes la fumée déroba tous les objets à sa vue. Quand elle regarda de nouveau par la meurtrière, elle reconnut avec joie que le monceau de broussailles s'était éparpillé, et que l'eau était tombée sur les bûches de la porte qui fumaient encore, mais qui ne brûlaient plus.

Tout à coup des pas légers se firent entendre au-dessous, et l'on frappa doucement aux pieds de l'édifice.

— Qui est là? dit Mabel en appliquant sa bouche à la meurtrière. Quel ami la Providence envoie-t-elle à mon secours? Est-ce vous, mon cher oncle?

— Eau-Salée n'est pas ici, répondit-on. Ouvrez vite; j'ai besoin d'entrer.

Les mouvements de Mabel n'avaient jamais été plus vifs que lorsqu'elle descendit l'échelle et enleva les barres de la porte. Elle ouvrit avec une promptitude qui ne lui permit pas de consulter la prudence, et ne songeant qu'à s'échapper, elle s'élança en plein air dans l'espoir de s'éloigner de son dangereux asile. Rosée-de-Juin la repoussa, entra et referma froidement la porte sans faire attention aux transports de Mabel.

— Soyez bénie! cria notre héroïne avec ardeur : vous êtes véritablement mon ange gardien!

— Ne me serrez pas si fort, répondit la femme Tuscarora. Les femmes pâles sont tout larmes ou tout rires. Laissez Rosée-de-Juin barrer la porte.

Mabel se calma, et quelques minutes après les deux amies étaient assises dans la chambre d'en haut, la main dans la main, sans aucun sentiment de méfiance ou de rivalité. Toute mauvaise pensée était étouffée d'un côté par la reconnaissance des services rendus, de l'autre par le plaisir d'avoir bien agi.

— Dites-moi, demanda Mabel après de tendres et mutuels embrassements, n'avez-vous aucune nouvelle de mon pauvre oncle?

— Je ne l'ai pas vu, je n'en ai pas entendu parler, je n'en sais rien. Eau-Salée s'est enfui sur le lac, à ce que je crois. Le quartier-maître est parti aussi. J'ai regardé, regardé, regardé; mais je n'ai vu ni l'un ni l'autre nulle part.

— Dieu soit loué! Ils ont dû s'échapper, j'ignore de quelle manière. N'est il pas venu un Français dans l'île?

— Oui, le capitaine français est venu, mais il s'est en allé. Il n'y a plus ici que des Indiens.

— O Rosée-de-Juin! n'y a-t-il aucun moyen d'empêcher mon bien-aimé père de tomber entre les mains de ses ennemis?

— Je ne sais. Je crois que les guerriers sont en embuscade et que les Yenguis perdront leurs chevelures.



Le blockhaus est bon, dit Rosée-de-Juin; on n'y est point scalpé.

— Certes, vous qui avez tant fait pour la fille, vous ne refuserez pas de secourir le père.

— Je ne connais pas le père; je n'aime pas le père. Rosée-de-Juin secourt sa tribu; elle secourt Tête-de-Flèche; son mari aime à scalper.

— Mon amie, vous n'êtes plus vous-même. Je ne puis croire que vous désiriez voir massacrer nos gens.

L'Indienne fixa tranquillement sur Mabel ses yeux noirs, qui prirent un moment un aspect farouche auquel succéda une expression de douloureuse compassion.

— Le lys est une fille d'Angleterre? dit-elle d'un ton interrogatif.

— Assurément; et à ce titre je voudrais sauver mes compatriotes.

— Très-bien, si cela est possible; mais Rosée-de-Juin n'est pas

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8

Yengui : elle est Tuscarora; elle a un mari tuscarora, un cœur tuscarora. Le Lys ne voudrait pas aller dire aux Français que son père revient pour les combattre?

— Non, non, répondit Mabel en appuyant sa main sur son front brûlant; mais vous me servez, vous me protégez, vous m'avez sauvée, Rosée-de-Juin! Pourquoi avoir fait cela si vous n'avez que les sentiments d'une Tuscarora?

— J'en ai d'autres; j'ai ceux d'une fille, ceux d'une femme. J'aime le beau lys, et je l'ai mis sur mon sein.

Mabel fondit en larmes et pressa la douce créature contre son cœur. Elle fut quelque temps avant de reprendre l'entretien, et réussit à parler avec plus de suite et de calme.

— Avouez-moi tout, dit-elle; ce soir, vos guerriers sont en liesse; que comptent-ils faire demain?

— Je ne sais; j'ai peur de voir Tête-de-Flèche, j'ai peur de l'interroger; je crois qu'on se cachera jusqu'au retour des Yenguis.

— Ne fera-t-on aucune tentative contre le blockhaus? Vous avez vu qu'on l'avait déjà menacé.

— Trop de rhum! Tête-de-Flèche reposait: sans cela, on n'aurait pas osé. Le capitaine français était parti; sans cela, on n'aurait pas osé. Tous sont endormis maintenant.

— Et vous croyez que je suis en sûreté, pour cette nuit du moins?

— Trop de rhum! Si le Lys ressemblait à la Rosée, il pourrait rendre grand service aux Yenguis.

— Je vous ressemble, mon amie, si le désir de servir mes compatriotes peut me donner quelque ressemblance avec une femme aussi courageuse que vous.

— Non, non, murmura l'Indienne à voix basse; vous n'auriez pas le cœur; et, si vous l'aviez, la Rosée ne vous laisserait pas faire. Sa mère était autrefois prisonnière, les guerriers s'enivrèrent, sa mère les assomma tous à coups de tomahawk. C'est ainsi qu'agissent les femmes rouges quand la tribu est en danger et veut des chevelures.

— Vous dites vrai, repartit Mabel en frémissant; je ne puis faire cela, je n'en ai ni la force ni le courage; je ne voudrais pas tremper mes mains dans le sang.

— C'est ce que je pensais. Alors restez où vous êtes. Le blockhaus est bon; on n'y est point scalpé.

— Vous croyez donc que je suis en sûreté ici jusqu'au retour de mon père et de sa troupe?

— J'en suis sûre. On n'osera pas toucher au blockhaus jusqu'à demain matin. Ecoutez! Tout est calme maintenant; le rhum a courbé les têtes; tous dorment comme des souches.

— Ne puis-je me sauver, monter dans un canot et avertir mon père de ce qui s'est passé?

— Savez-vous pagayer? demanda Rosée-de-Juin.

— Pas si bien que vous peut-être, mais assez pour être hors d'atteinte demain matin.

— A quoi bon? Vous ne pourriez ramer pendant six, huit, dix milles.

— Je ne sais. Je voudrais avertir mon père, le guide et tous les autres du danger qui les menace.

— Vous aimez le guide?

— Tous ceux qui le connaissent ont de l'affection pour lui; vous en auriez aussi si vous connaissiez son bon cœur.

— Je ne l'aime pas; il a une trop bonne carabine, de trop bons yeux; il a tué trop d'Iroquois; je le scalperais si je pouvais.

— Et je le sauverai si je puis. En cela nous différons l'une de l'autre. Quand je serai bien sûre que tout le monde dort, je prendrai un canot et je quitterai l'île.

— Non, la Rosée ne le souffrira pas; elle appellera Tête-de-Flèche.

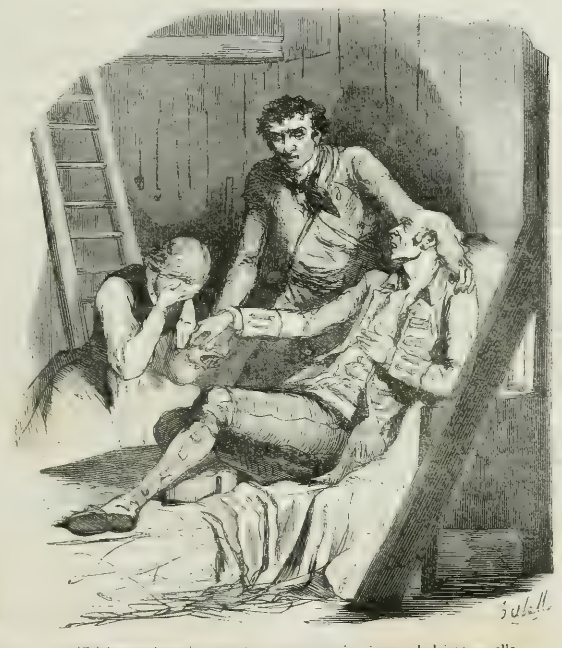
— Vous ne voudriez pas me trahir, m'abandonner après tout ce que vous avez fait pour moi.

— Si, répondit Rosée-de-Juin en faisant avec la main un signe de répulsion. J'appellerai Tête-de-Flèche à haute voix. L'appel d'une épouse réveille le guerrier. La Rosée ne laissera pas le Lys favoriser l'ennemi; elle ne laissera pas non plus les Indiens flétrir le Lys.

— Je vous comprends et je sens combien vos idées sont justes et naturelles. Après tout, il vaut mieux que je reste ici, car j'ai peut-être trop bonne opinion de mes forces. Mais, dites-moi, si mon oncle vient cette nuit et demande à entrer, vous me permettrez de lui ouvrir la porte du blockhaus?

— Sans doute. Il sera prisonnier ici, et j'aime mieux le voir prisonnier que scalpé. Mais Eau-Salée s'est si bien caché qu'il ne sait pas lui-même où il est.

Là-dessus Rosée-de-Juin éclata de rire comme un enfant, car les scènes de violence lui étaient trop familières pour lui laisser des impressions capables de changer son caractère.



— L'Eclaireur, ajouta le sergent, prenez sa main; je vous la laisse,... elle est à vous!

Les deux amies entamèrent ensuite une longue conversation dans laquelle Mabel essaya d'obtenir sur sa position, des renseignements plus précis afin d'en tirer parti s'il était possible.

L'Indienne répondit avec simplicité, mais avec réserve; elle sut distinguer ce qui était sans importance de ce qui pouvait compromettre la sûreté ou contrarier les futures opérations de ses concitoyens. Notre héroïne était incapable d'user d'artifice; elle fut d'ailleurs à même de voir que, si elle avait tenté d'employer la ruse, elle aurait eu affaire à forte partie. Questionnée sans détour, Rosée-de-Juin n'eut qu'à mettre dans ses réponses du discernement et de la discrétion, et voici en substance ce qu'elle raconta:

Tête-de-Flèche était depuis longtemps en rapport avec les Français; mais c'était la première fois qu'il jetait complétement le masque; il ne voulait plus s'aventurer désormais au milieu des Anglais, parmi lesquels il avait remarqué des signes de défiance, surtout de la part de l'Eclaireur. Avec la forfanterie naturelle aux sauvages, loin de dissimuler sa trahison, il avait résolu de l'afficher; il avait en conséquence conduit à l'attaque de l'île une bande de guerriers choisis, sous la direction suprême des Français. Mais Rosée-de-Juin refusait de dire par quels moyens on avait découvert la position de la place, qu'on croyait avoir dissimulée avec tant de soin. Elle convenait seulement qu'elle épiait le départ du *Véloce* au moment où on s'était emparé d'elle et de son mari. Les insinuations de Rosée-de-Juin, ses vagues allusions donnaient à entendre que les Français avaient été instruits tout récemment de l'emplacement de la Station par l'entremise d'un visage pâle au service de Duncan de Lundie.

Mabel éprouva une douleur aussi vive que si elle eût eu le cœur traversé par un fer acéré. Cependant, en réfléchissant aux paroles brèves et saccadées de sa compagne, elle conçut l'espoir qu'il y avait une méprise, et que Jasper Western sortirait honorablement de cette affaire.

Rosée-de-Juin n'hésita pas à avouer qu'on l'avait envoyée dans l'île pour s'assurer exactement du nombre des individus qu'on y avait laissés et de leurs occupations, elle ajouta naïvement que le désir de sauver Mabel l'avait déterminée à se charger de cette mission. Son rapport avait éclairé l'ennemi sur la force qui pouvait agir contre eux. Il savait aussi quel était le but de l'expédition du sergent Dunham.

Il eût été curieux d'étudier ces deux femmes occupées à s'interroger mutuellement sur tout ce qui pouvait intéresser leurs amis res-

pectifs, et n'osant toutefois se demander de trop complètes révélations. Elles avaient l'une pour l'autre une entière confiance; mais elles conservaient pour leurs compatriotes une inaltérable fidélité. Rosée-de-Juin désirait ardemment savoir où le sergent était allé et quand il comptait revenir; mais elle s'abstenait de poser la question, avec une délicatesse qui eût fait honneur à la femme la plus civilisée. Seulement, lorsque Mabel tenait spontanément des discours propres à élucider ce point important, l'Indienne écoutait avec attention et presque sans respirer.

Les heures s'écoulaient ainsi rapidement. Les deux amies étaient trop émues pour songer au repos. Ce fut le matin seulement que la nature reprit ses droits, et que Mabel se décida à s'étendre sur un des lits de paille préparés pour les soldats. Rosée-de-Juin se coucha auprès d'elle, et le repos qui régna dans l'île entière fut aussi profond que si le domaine des bois n'eût jamais été envahi par l'homme.

Lorsque Mabel se réveilla, les rayons du soleil pénétraient par les meurtrières, et le jour était déjà avancé. L'Indienne était toujours auprès d'elle, dormant aussi tranquillement que si elle n'eût jamais éprouvé d'inquiétude. Néanmoins les mouvements de Mabel ne tardèrent pas à réveiller une femme aussi accoutumée à la vigilance, et les deux amies examinèrent ensemble ce qui se passait.

CHAPITRE XXIV.

Les mouvements du jour n'étaient pas en contradiction avec la tranquillité de la nuit. Mabel et Rosée-de-Juin eurent beau regarder par toutes les meurtrières, elles ne virent dans l'île aucune trace d'être vivant, à l'exception d'elles-mêmes. A la place où Mac-Nab et ses camarades avaient préparé leurs repas, il y avait un feu couvert dont la fumée onduleuse semblait destinée à servir de leurre aux absents. Les huttes et leurs alentours conservaient leurs anciennes dispositions.

Mabel tressaillit involontairement lorsque ses yeux, après avoir longtemps erré, s'arrêtèrent sur un groupe de trois hommes revêtus des uniformes écarlates du cinquante-cinquième, et assis nonchalamment sur le gazon comme s'ils eussent charmé leurs loisirs par un insoucieux entretien. La jeune fille frémit d'horreur en reconnaissant en eux trois cadavres inanimés. Ils étaient assez près du fort pour avoir échappé à une première investigation. Leurs membres roidis avaient été arrangés avec une révoltante ironie pour imiter l'attitude d'êtres vivants.

Quelque horrible que fût ce spectacle pour ceux qui pouvaient en découvrir l'affreux mensonge, les poses étaient si naturelles et combinées avec tant d'art qu'un observateur superficiel devait infailliblement s'y laisser prendre à la distance de deux ou trois cents pas. Rosée-de-Juin découvrit sur les bords du lac le quatrième soldat adossé à un arbuste, les pieds suspendus au-dessus de l'eau et tenant une ligne à la main. Les têtes scalpées étaient recouvertes de chapeaux, et l'on avait lavé avec soin toutes les traces de sang.

Mabel chancela à cette vue, qui choquait à la fois ses idées acquises et ses sentiments naturels; elle se laissa tomber sur un banc et se cacha le visage dans son tablier.

Rosée-de-Juin la rappela pour lui montrer le corps de Jennie, debout contre la porte d'une cabane, tenant un balai dans la main et la tête tournée du côté du groupe de soldats. La distance était trop grande pour qu'on distinguât exactement les traits; mais Mabel crut remarquer que la mâchoire avait été déprimée, et que la bouche contournée simulait un épouvantable rire.

— Rosée-de-Juin! s'écria-t-elle, cela dépasse tout ce que j'avais entendu dire, tout ce que j'avais cru possible de la perfidie de vos compatriotes!

— Les Tuscaroras sont très-rusés, dit l'Indienne de manière à montrer qu'elle approuvait plutôt qu'elle ne condamnait l'emploi qu'on avait fait des cadavres.

— Eh quoi! vous n'êtes pas révoltée de cette profanation?

— Les soldats ne font plus de mal maintenant; ils font du bien aux Iroquois. On a eu leurs chevelures, et on se sert maintenant de leurs corps, que l'on finira par brûler.

Ces paroles apprirent à Mabel par quel immense intervalle elle était séparée de son amie, et elle fut quelque temps avant de pouvoir lui parler; mais cette aversion momentanée ne fut point remarquée de l'Indienne, qui s'occupait à préparer un simple déjeuner avec l'insensibilité que lui avait donnée l'habitude. Elle mangea de bon appétit, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, tandis que notre héroïne toucha à peine au modeste repas. Celle-ci brûlait d'un désir fiévreux de mettre la tête aux meurtrières; elle s'en rapprochait sans cesse, et quoiqu'elle s'en retirât immédiatement avec dégoût, elle y était ramenée par le moindre frôlement des feuilles, par les moindres soupirs du vent. Il y avait en effet quelque chose de solennel dans ce lieu désert, peuplé par des morts qui parodiaient les vivants et qui semblaient s'abandonner négligemment au plaisir de l'existence rustique. Mabel se figurait parfois qu'elle assistait à un carnaval de démons.

Pendant cette longue journée on ne vit ni Indiens ni Français, et la nuit s'étendit sur l'effrayante mascarade en vertu des lois invariables auxquelles obéit la terre, indifférente aux misérables scènes qui se passent sur son sein.

La seconde nuit fut beaucoup plus calme que la première. Mabel s'endormit avec plus de confiance, car elle savait que son sort ne serait décidé qu'après le retour de son père; elle l'attendait le lendemain, et en s'éveillant elle s'élança à son observatoire pour juger de l'état des choses, de l'aspect du ciel et des pronostics du temps. L'horrible groupe reposait encore sur le gazon : le pêcheur, persévérant dans sa monotone récréation, avait toujours les jambes pendantes au-dessus de l'eau, et la figure de Jennie grimaçait toujours affreusement à la porte de la cabane; mais le temps avait changé : le vent soufflait du sud avec force, et quoique l'air fût doux, il contenait les principes d'un orage.

— Ma situation est de plus en plus difficile à supporter, dit Mabel; j'aimerais mieux voir l'ennemi que de contempler ce lugubre étalage de cadavres.

— Silence! ils viennent! Rosée-de-Juin entend des cris tels que ceux des guerriers qui scalpent leurs adversaires.

— Que voulez-vous dire? devons-nous encore assister à une nouvelle boucherie?

— Eau-Salée! s'écria l'Indienne en riant après avoir regardé par une meurtrière.

— Mon oncle! grâce au ciel il vit encore! Oh! vous ne souffrirez pas qu'on le tue.

— La Rosée est une pauvre squaw : quel guerrier ferait attention à ses paroles? Tête-de-Flèche le conduit ici.

Mabel vit en effet Cap et le quartier-maître entre les mains des sauvages, et amenés par une dizaine d'entre eux au pied du fort, qu'après cette capture ils savaient ne pouvoir contenir aucun homme; elle respirait à peine, lorsque toute la bande se rangea devant la porte. L'officier français vint s'y joindre, et tint conseil avec Tête-de-Flèche; puis tous deux eurent avec leurs prisonniers une conversation animée, à la suite de laquelle le quartier-maître dit à haute voix :

— Mabel, charmante Mabel, mettez la tête à la fenêtre et prenez pitié de notre situation. Nous sommes menacés d'une mort immédiate, si vous n'ouvrez aux vainqueurs. Attendrissez-vous donc, sinon, avant une demi-heure, nous aurons perdu la peau de nos crânes.

Le ton léger et impertinent de cette apostrophe fortifia Mabel dans la résolution de garder la place le plus longtemps possible.

— Parlez-moi, mon oncle, dit-elle, et faites-moi savoir ce que je dois faire.

— Dieu soit loué! cria maître Cap : le son de votre douce voix soulage mon cœur d'un pesant fardeau, car je craignais que vous eussiez partagé le sort de la pauvre Jennie. J'ai eu depuis vingt-quatre heures la poitrine aussi oppressée que si l'on y avait arrimé un tonneau de saumons de fer pour lest. Vous me demandez ce que vous devez faire, mon enfant, et je ne sais que vous conseiller, quoique vous soyez la fille de ma propre sœur. Tout ce que je puis vous recommander, ma pauvre amie, c'est de maudire avec moi le jour où nous avons vu cet étang d'eau douce.

— Mais, mon oncle, votre vie est-elle en danger? Pensez-vous que je doive ouvrir la porte?

— Un tour rond et deux demi-clefs font une amarre solide, et je ne conseillerais à personne étant hors des mains de ces enragés d'ouvrir n'importe quoi pour tomber en leur pouvoir. Quant au quartier-maître et à moi, nous sommes d'un certain âge, et comme pourrait vous le dire l'honnête Eclaireur, nous n'occupons pas une grande place dans la masse de l'espèce humaine. Il importe peu à mon compagnon de régler ses comptes cette année ou la suivante. Pour moi, si j'étais sur le pont d'un navire, je saurais ce qu'il y aurait à faire; mais dans ce désert je n'ai qu'une chose à dire : c'est que, si j'étais derrière ces planches, les Indiens auraient de la peine à m'en arracher.

— N'écoutez pas votre oncle, interrompit Muir; le malheur dérange évidemment ses facultés, et il est loin de calculer toutes les exigences de la position. Nous sommes, je dois le reconnaître, entre les mains d'individus très-respectables, qui ne se permettront pas de violences à notre égard. Les désastres qui sont arrivés sont des incidents ordinaires de la guerre, et n'indiquent pas que l'ennemi ait l'intention de maltraiter des prisonniers. Ni maître Cap ni moi n'avons à nous plaindre de maître Tête-de-Flèche, dont les vertus et la modération sont dignes d'un Spartiate. Cependant il faut vous rappeler que les Indiens ont des usages particuliers, et qu'on peut offrir nos chevelures en holocaustes aux mânes des victimes du combat, si vous ne nous sauvez par une capitulation.

— Je ferai mieux de rester dans le fort jusqu'à ce que le sort de l'île soit réglé. Nos ennemis ne peuvent s'inquiéter beaucoup de moi, sachant qu'ils n'ont rien à en craindre, et je préfère rester ici, ce qui convient à mon âge et à mon sexe.

— S'il ne s'agissait que de votre convenance, Mabel, nous nous empresserions d'acquiescer à vos vœux; mais ces messieurs s'imaginent que la possession du fort facilitera leurs opérations, et ils ont un vif désir de s'en emparer. Pour vous parler franchement, me trouvant ainsi que votre oncle dans une position très-épineuse, j'en ai éloigné les conséquences en faisant une capitulation verbale par laquelle je me suis engagé à rendre le blockhaus avec l'île entière. C'est la fortune de la guerre, il faut s'y soumettre. Ouvrez donc la porte, charmante Mabel, et confiez-vous aux soins d'hommes qui savent les égards dus à la beauté, à la vertu et au malheur. Il n'y a pas de courtisans qui soient plus complaisants que ce chef, ou plus familiarisés avec les lois de l'étiquette.

— Ne quittez pas le blockhaus, murmura Rosée-de-Juin, qui, placée aux côtés de Mabel, observait tout ce qui se passait. Le blockhaus est bon; on n'y est point scalpé.

Notre héroïne était peu disposée à suivre ce conseil; elle commençait à croire que le parti le plus sage était de se concilier l'ennemi par des concessions, au lieu de l'exaspérer par une aveugle résistance. Du moment que Muir et son oncle étaient au pouvoir des sauvages, et que ceux-ci connaissaient la faiblesse de la garnison, Mabel s'imaginait qu'ils allaient battre la porte en brèche ou se frayer un passage avec leurs haches.

Rosée-de-Juin, voyant son amie indécise, lui pressa la main avec ardeur, et lui lança des regards suppliants.

— Ils ne sont pas encore prisonniers, murmura-t-elle. Avant de les emmener prisonniers on parlementera longtemps.

Mabel, s'armant de résolution, déclara formellement qu'elle ne voulait pas rendre la place. Ce fut le lieutenant Muir qui lui répondit, car maître Cap semblait vouloir s'abstenir.

— Madame Mabel, dit Muir, vous oubliez la capitulation que j'ai faite en vertu de mon grade. L'honneur d'un serviteur de Sa Majesté, et par conséquent du roi lui-même, est présentement mis en jeu. Vous allez compromettre la réputation d'un militaire.

— Je sais, monsieur Muir, que vous n'avez aucun commandement dans cette expédition; vous n'avez donc pas le droit de rendre le blockhaus. En outre, si j'ai bonne mémoire, j'ai entendu dire à mon père qu'un prisonnier perdait toute son autorité.

— Pur sophisme, charmante Mabel! vos refus sont attentatoires à la dignité de la couronne, et discréditent la commission que le roi m'a donnée. Prenez la peine de réfléchir, pesez les faits, et vous ne persisterez pas dans vos intentions. Il faut se prêter à la circonstance.

— Oui, interrompit Cap, c'est une circonstance; mais que le diable l'emporte!

— Ne faites pas attention à ce que vous dit votre oncle, cria Rosée-de-Juin, qui s'était assise dans un coin de la chambre. Le blockhaus est bon; on n'y est point scalpé.

— Je resterai ici, monsieur Muir, jusqu'au retour de mon père, qui doit revenir dans dix jours.

— Ah! Mabel, cet artifice ne trompera pas les ennemis : ils sont instruits de tous nos plans par des moyens qui nous seraient incompréhensibles, si nous n'avions des soupçons trop fondés contre un malheureux jeune homme. Ils savent qu'avant le coucher du soleil le digne sergent et ses compagnons seront en leur puissance. Ne perdez donc point de temps; la soumission à la Providence est la première vertu du chrétien.

— Monsieur Muir, reprit Mabel avec fermeté, vous vous abusez sur la force de cette citadelle. Voulez-vous voir ce que je pourrais faire pour la défendre, si j'en avais envie.

— Je ne m'en soucie pas, répondit le quartier-maître avec un accent écossais plus prononcé que de coutume, car l'émotion rendait toujours sa prononciation moins correcte.

— Que pensez-vous de cela? Regardez à la meurtrière de l'étage supérieur.

Aussitôt que Mabel eut parlé, tous les yeux se levèrent, et l'on vit sortir par l'ouverture d'une meurtrière le canon d'une formidable carabine. Rosée-de-Juin avait eu recours à cette ruse, dont le résultat ne trompa point son attente. Dès que les Indiens eurent aperçu l'arme fatale, ils firent des cabrioles en arrière, et en moins d'une minute ils étaient tous tapis dans les buissons. L'officier français regarda le canon de la carabine pour s'assurer qu'il n'était pas spécialement dirigé sur lui, et il prit froidement une prise de tabac. Comme Muir et Cap n'avaient rien à craindre du blockhaus, ils ne se dérangèrent pas.

— Soyez sage, ma jolie Mabel! soyez sage! s'écria le quartier-maître; ne provoquez pas une lutte inutile. Par tous les rois d'Écosse! quel être altéré de sang avez-vous enfermé avec vous dans cette tour de bois? Il y a de la magie là-dedans, et notre honneur exige des explications.

— Que penseriez-vous de l'Eclaireur pour défendre un poste aussi imprenable? cria Mabel, se permettant une phrase ambiguë fort excusable dans un pareil moment.

— Ménagez des malheureux, charmante Mabel. Ne confondez pas les serviteurs du roi avec ses ennemis. Si l'Eclaireur est vraiment dans le blockhaus, qu'il parle, et nous entamerons directement les négociations avec lui. Il nous considère comme amis, et notre rivalité même est une garantie pour moi, puisque l'amour pour une même femme atteste une communauté de goûts et de sentiments.

Les autres assistants ne parurent pas avoir tant de confiance dans les dispositions amicales de l'Eclaireur, car le Français lui-même, qui avait fait jusqu'alors bonne contenance, recula à ce terrible nom. C'était un homme de fer, accoutumé depuis longtemps aux dangers exceptionnels des guerres d'Amérique; mais il avait entendu parler du tueur de daims, dont la réputation était aussi bien établie sur toute la frontière que celle de Marlborough en Europe. Il avait si peu d'envie de s'y exposer, qu'il ne dédaigna pas de décamper en invitant ses deux prisonniers à le suivre. Mabel était trop heureuse d'être délivrée de ses ennemis pour gémir du départ de ses compatriotes. Pendant que maître Cap s'éloignait à regret, elle lui prodigua des témoignages d'affection, et lui envoya des baisers avec la main.

L'ennemi renonça provisoirement à tous ses projets sur le blockhaus. Rosée-de-Juin, qui était montée au grenier pour mieux voir, annonça que toute la bande s'était réunie pour manger dans une partie boisée de l'île, et que les deux prisonniers prenaient part au festin avec la plus complète insouciance. Cette nouvelle donna du courage à Mabel, qui se mit à chercher les moyens de s'évader, ou du moins de faire connaître au sergent l'embuscade où il allait tomber. Il devait revenir dans l'après-midi, et un seul instant d'avance ou de retard pouvait décider de son sort.

Plusieurs heures s'écoulèrent : l'île était toujours ensevelie dans la paix la plus profonde. Le jour tirait à sa fin, et cependant Mabel n'avait rien décidé : Rosée-de-Juin était dans le soubassement à préparer le dîner, et Mabel était montée au faîte de l'édifice, qui était garni d'une plate-forme à laquelle on arrivait par une trappe. De là on dominait l'île entière, à l'exception de quelques points qui étaient masqués par la cime des arbres. La jeune fille n'osa se hasarder sur la plate-forme, de peur qu'il ne prît fantaisie à quelque sauvage de lui envoyer une balle : elle passa seulement la tête en dehors de la trappe, et employa l'après-midi à examiner les différents bras d'eau qui environnaient l'île; elle était comme la sœur Anne au sommet du donjon de la Barbe-Bleue.

Le soleil disparaissait à l'horizon, et l'on n'avait aucune nouvelle des embarcations, quand Mabel monta pour la dernière fois à son belvédère; elle espérait que le détachement reviendrait dans les ténèbres, ce qui rendrait l'embuscade des Indiens moins dangereuse, et lui permettrait peut-être de faire, à l'aide du feu, quelque signal intelligible. Ses yeux firent avec soin le tour de l'horizon, et elle allait se retirer, lorsqu'un objet nouveau frappa ses regards. Les îles étaient si voisines les unes des autres qu'on distinguait à la fois six ou huit des canaux qui les séparaient. Sur l'un d'eux, presque entièrement caché par les taillis des rivages, flottait une pirogue d'écorce montée par un homme. Convaincue qu'un signal pouvait avoir son utilité si c'était un ennemi, et n'avait aucun inconvénient si c'était un ami, la jeune fille arbora pour l'étranger un petit pavillon qu'elle avait préparé pour son père, en ayant soin de ne pas l'offrir aux regards des habitants de l'île.

Mabel avait en vain répété huit ou dix fois ce signe de reconnaissance, et elle commençait à se désespérer, quand l'homme qui montait la pirogue répondit en agitant sa pagaye et se découvrit assez pour qu'on pût reconnaître Chingachgook. C'était donc un protecteur qui avait autant de capacité que de bon vouloir.

A partir de ce moment, Mabel fut entièrement ranimée; le Mohican l'avait vue, il devait l'avoir reconnue; et, sans doute, aussitôt que les ténèbres seraient complètes, il ferait les démarches nécessaires pour la délivrer. Elle pouvait compter sur l'adresse et la prudence du vieux chef, dont les allures circonspectes prouvaient qu'il était instruit de la présence de l'ennemi.

Rosée-de-Juin devenait un obstacle; malgré la sympathie qu'elle avait témoignée à son amie blanche, elle était trop dévouée aux intérêts de sa tribu, pour laisser entrer dans le blockhaus un Indien d'une race hostile, ou pour souffrir que Mabel, en sortant de la forteresse, déjouât les plans de Tête-de-Flèche.

La demi-heure qui suivit la découverte du Serpent fut la plus pénible de l'existence de Mabel Dunham. Tous les moyens d'accomplir ses projets se trouvaient à sa portée, et cependant elle ne pouvait y atteindre. Sachant que la douceur féminine de la jeune Iroquoise n'excluait ni le sang-froid, ni la résolution, elle arriva naturellement à conclure que son unique ressource était de tromper sa fidèle compagne. Une femme aussi franche, aussi pure de cœur, aussi naïve que Mabel Dunham, avait peine à se décider à une perfidie; mais il s'agissait de la vie de son père et d'intérêts qui auraient écarté de plus grands scrupules.

Dès qu'il fut nuit, le cœur de Mabel battit avec plus de violence, et dans l'espace d'une heure, elle changea de plan plusieurs fois. Elle était convaincue que Chingachgook ne tarderait pas à se présenter à la porte; mais comment s'assurer de sa présence, comment le faire

entrer sans donner l'alarme à sa vigilante compagne? Il fallait néanmoins prendre une prompte résolution, car le Mohican pouvait se montrer et disparaître avant qu'elle fût prête à le recevoir. Il eût été dangereux pour lui de rester trop longtemps dans l'île, et il devenait nécessaire d'adopter un parti quelconque, fût-il contraire à la prudence.

Après avoir ruminé divers projets, Mabel se rapprocha de son amie, et lui dit avec tout le calme dont elle était susceptible :

— Vos compatriotes s'imaginent maintenant que l'Éclaireur est dans le fort; pensez-vous qu'ils viendront y mettre le feu?

— Je ne le crois pas. On ne brûlera pas le blockhaus. Le blockhaus est bon; on n'y est pas scalpé.

— C'est ce que nous ignorons, Rosée-de-Juin. Les Indiens se cachent, parce qu'ils croient à ce que je leur ai dit de la présence du guide.

— C'est cette présence qui leur fait peur. Mais la crainte vient vite, et s'en va de même. Elle a déterminé leur fuite; le courage leur reviendra. La crainte trouble l'esprit des guerriers, aussi bien que celui des jeunes filles.

Là-dessus, Rosée-de-Juin se mit à rire, comme pouvait le faire une personne de son sexe, en ayant l'esprit traversé par une idée plaisante.

— Je suis inquiète, la Rosée, et je vous prie de monter à la plate-forme pour voir encore ce qui se passe dans l'île, et vous assurer qu'on ne complote rien contre nous. Vous devez mieux que moi distinguer les indices de ce que préparent vos compatriotes.

— La Rosée ira, puisque le Lys le désire; mais nous savons bien que les Indiens dorment et qu'ils attendent votre père. Les guerriers mangent, boivent et dorment toujours quand ils ne sont pas dans le sentier de la guerre. Alors, ils ne mangent pas, ils ne boivent pas, ils ne dorment pas. En ce moment, ils se livrent au repos.

— Puisse-t-il en être ainsi! mais montez, ma chère amie, et regardez bien de tous côtés. Le danger peut venir à l'instant où on s'y attend le moins.

Rosée-de-Juin se leva, et se prépara à monter sur la plate-forme; mais elle s'arrêta quand elle eut mis le pied sur le premier barreau de l'échelle. Le cœur de Mabel palpita avec tant de violence, qu'elle craignit que son trouble ne fût remarqué; elle se figura que ses véritables intentions avaient été devinées par son amie. Elle avait raison jusqu'à un certain point, puisque la femme indienne réfléchissait sur l'opportunité de sa démarche. L'idée que Mabel voulait s'enfuir lui avait d'abord passé par l'esprit; mais elle s'était dit que le visage pâle était dans l'impossibilité de sortir de l'île, et que le blockhaus était encore le lieu de refuge le plus sûr. La seconde pensée qui lui vint fut que la fille du sergent avait reçu de loin l'arrivée prochaine de son père. Mais cette pensée ne dura qu'un instant. Rosée-de-Juin avait une pauvre opinion de la capacité de sa compagne en matière de découverte; elle la jugeait hors d'état de comprendre des symptômes qui avaient échappé à sa propre sagacité; elle avait pour elle le même dédain qu'une femme du grand monde pour sa camériste.

Aucune autre objection ne s'étant présentée à son esprit, Rosée-de-Juin gravit lentement les degrés. A l'instant où elle atteignait l'étage supérieur, une heureuse conception dont les résultats étaient inappréciables s'offrit rapidement à notre héroïne.

— Je vais descendre, dit-elle, et écouter à la porte pendant que vous serez sur le toit. De cette manière nous serons toutes deux aux aguets, vous en haut et moi en bas.

C'était, aux yeux de l'Iroquoise, une précaution inutile, puisque personne ne pouvait pénétrer dans le fort sans l'intervention de celles qui l'occupaient, et que les dangers du dehors ne pouvaient se déclarer sans avertissement préalable. Cependant la proposition fut faite avec une apparence de franchise; aussi fut-elle accueillie sans défiance et attribuée simplement à l'ignorance et à l'inquiétude de Mabel. Celle-ci eut la faculté de descendre pendant que son alliée s'acheminait vers le toit. La distance entre les deux jeunes filles était trop grande pour qu'il leur fût possible de continuer la conversation. Pendant quelque temps l'une fut occupée à percer du regard les épaisses ténèbres de la nuit, et l'autre à écouter à la porte avec tant d'attention que l'ouïe absorbait toutes ses facultés.

CHAPITRE XXV.

Rosée-de-Juin ne put rien découvrir du haut de son observatoire que l'ombre enveloppait de toutes parts; mais il serait difficile de décrire les sensations qu'éprouva Mabel en entendant frapper doucement à la porte. Craignant que ses vœux ne fussent pas satisfaits et voulant toutefois faire savoir à Chingachgook qu'elle était là, elle se mit à chanter d'une voix tremblante et étouffée. Le silence de la nuit étai si profond que cette espèce de gazouillement entrecoupé se fit entendre jusqu'au faîte de l'édifice et Rosée-de-Juin ne tarda pas à descendre.

Immédiatement après, on frappa de nouveau à la porte, mais avec plus de force et d'assurance qu'auparavant, car on s'était d'abord contenté d'exercer une légère pression sur le battant.

Il n'y avait pas de temps à perdre. L'espérance fut chez Mabel plus forte que la terreur, et ses mains incertaines commencèrent à enlever les barres. L'une d'elles était déjà ôtée lorsque le bruit des mocassins de l'Indienne se firent entendre au premier étage. Il ne restait plus qu'une barre lorsque Rosée-de-Juin se montra sur l'échelle inférieure.

— Que faites-vous? s'écria-t-elle avec colère. Folle, vous voulez vous enfuir, quitter le blockhaus! le blockhaus est bon.

Les mains des deux amies se rencontrèrent sur la dernière barre; la femme blanche voulait l'enlever, l'Indienne le replacer; et celle-ci l'aurait probablement emporté si l'homme qui poussait au dehors n'avait fait sauter tout à coup par la pression de son corps le tasseau qui retenait la porte.

Elle s'ouvrit. L'étranger entra, et les deux femmes remontèrent précipitamment au premier étage comme si elles eussent eu les mêmes appréhensions.

L'étranger referma la porte, examina le rez-de-chaussée avec le plus grand soin et gravit lentement l'échelle.

Dès que la nuit était venue, Rosée-de-Juin avait fermé toutes les ouvertures de l'étage principal et avait allumé une chandelle. A la lueur vacillante de ce chétif flambeau, les deux femmes se tinrent aux aguets afin de constater l'identité du visiteur, dont on entendait sur les barreaux les pas lents mais assurés. Ce fut avec un inexprimable étonnement qu'elles reconnurent l'Eclaireur!

— Dieu soit loué! s'écria Mabel frappée de l'idée que le blockhaus serait imprenable avec un pareil renfort. Oh! l'Eclaireur, qu'est devenu mon père?

— Le sergent va bien et il est vainqueur, quoiqu'il n'appartienne à personne de dire comment il finira. N'est-ce pas la femme de Tête-de-Flèche qui est blottie dans ce coin?

— N'en parlez pas avec mépris, mon cher guide; je lui dois la vie jusqu'à présent. Dites-moi ce qui est arrivé au détachement de mon père; dites-moi pourquoi vous êtes ici, et je vous raconterai les horribles événements qui se sont passés dans cette île.

— Je les connais déjà, Mabel; les hommes accoutumés aux diableries indiennes n'ont pas besoin d'explication. Notre expédition a réussi; le Serpent, qui était sur le qui-vive, nous a fourni tous les renseignements désirables. Nous avons attendu les chaloupes françaises; nous en avons chassé les possesseurs, et nous les avons coulées bas, conformément à vos ordres, dans la partie la plus profonde de l'Ontario. Les sauvages du haut Canada se passeront cet hiver d'approvisionnements; la poudre et les balles seront assez rares chez eux pour exciter les regrets des chasseurs et des guerriers. Nous n'avons pas perdu un seul homme, nous n'avons pas eu même une égratignure, et l'ennemi n'a guère plus souffert que nous. En somme, c'est une expédition telle que les aime le major. Le résultat est immense et la perte insignifiante.

— Ah! l'Eclaireur, quand le major Duncan de Lundie apprendra l'issue définitive de cette entreprise, il est à craindre qu'il ne regrette de l'avoir conçue!

— Je vous comprends; mais laissez-moi achever. Dès que le sergent s'est vu triomphant, il m'a envoyé devant avec le Serpent pour vous donner des nouvelles, et il nous suit avec les deux chaloupes, qui, étant beaucoup plus pesantes, n'arriveront que demain matin. Je me suis séparé de Chingachgook dans l'après-midi, et il a été convenu qu'il viendrait d'un côté, tandis que j'irais de l'autre pour mieux déblayer la route. Je n'ai pas vu depuis le chef mohican.

Mabel raconta la manière dont elle avait découvert le Serpent, et dit qu'elle s'attendait à le voir venir au blockhaus.

— Il n'y paraîtra pas! Un batteur d'estrade ne se poste jamais derrière des murailles quand il peut se rendre utile en rase campagne. Moi-même je ne serais pas venu, Mabel, si je n'avais promis au sergent de vous rassurer et de veiller à votre sûreté. Hélas! j'ai eu le cœur gros en poussant ma reconnaissance dans l'île, et j'ai été bien tourmenté de la cruelle pensée que vous étiez au nombre des morts!

— Mais quel heureux hasard vous a empêché d'aborder hardiment dans l'île et de tomber entre les mains de l'ennemi?

— Le hasard qui indique au limier où il trouvera le daim et au daim comment il évitera le limier. Ces diaboliques arrangements de cadavres peuvent tromper les soldats du cinquante-cinquième et les officiers du roi; mais ils n'ont point de prise sur des hommes dont la vie s'est écoulée dans les bois. Je me suis trouvé, à mon arrivée, en face du prétendu pêcheur, et, quoique les scélérats l'eussent campé assez adroitement, la ruse n'était pas assez bien ourdie pour tromper des yeux expérimentés; la ligne était placée trop haut, car les soldats du

cinquante-cinquième ont appris à pêcher au bord de l'Oswego, quand même ils ne l'auraient pas su auparavant. En outre, l'homme était trop tranquille pour un pêcheur qui ne prend rien. Mais nous n'approchons jamais d'un poste en aveugles, et j'ai passé toute la nuit autour d'un fort, parce qu'on avait changé la place des sentinelles. Le Serpent et moi, nous ne nous laissons pas attraper par ces grossières manigances; elles sont bonnes pour tromper les Ecossais, qui ont quelques qualités, mais qui sont loin d'être des sorciers quand il s'agit de déjouer les projets des Indiens.

— Croyez-vous que mon père s'y laisse prendre? dit Mabel avec vivacité.

— Je tâcherai de l'avertir, Mabel. Vous dites que le Serpent est en embuscade : il y a donc double chance pour lui faire connaître le danger. Malheureusement j'ignore de quel côté il viendra.

— L'Eclaireur, dit l'héroïne d'un ton solennel, car, après les scènes affreuses qu'elle avait vues, la mort lui paraissait entourée d'horreurs inusitées; l'Eclaireur, vous m'avez témoigné de l'amour et le désir de m'avoir pour femme.

— J'ai pris la liberté d'en parler au sergent, Mabel, et il m'a dit dernièrement que vous étiez favorablement disposée; mais je ne suis pas homme à persécuter les gens que j'aime.

— Ecoutez-moi, l'Eclaireur : je vous respecte, je vous honore, je vous révère; sauvez mon père de cette horrible mort, et je suis capable de vous adorer. Voici ma main, comme gage de ma foi.

— Merci, Mabel, merci, c'est plus que je ne mérite, et j'oserai à peine profiter de votre bonne volonté. Je n'avais pas besoin de cela pour me décider à servir votre père. Nous nous devons mutuellement la vie. Nous sommes de vieux camarades, ce qui n'est peut-être pas une recommandation à vos yeux.

— Vous vous recommandez vous-même, l'Eclaireur. Ma raison approuve vos actions et vos paroles, et mon cœur vous sera donné.

— C'est un bonheur sur lequel je ne comptais pas cette nuit, mais nous sommes entre les mains de Dieu, et il nous protégera comme il le jugera à propos. Vos paroles sont douces, Mabel; elles n'étaient pas nécessaires pour me faire accomplir tout ce qu'un homme peut entreprendre dans les circonstances actuelles; mais elles ne diminueront pas non plus mes efforts.

— Maintenant que nous nous comprenons, ajouta Mabel d'une voix étouffée, ne perdons pas un de ces instants dont le prix est incalculable. Ne pouvons-nous prendre votre canot, et aller au-devant de mon père?

— Ce n'est pas là ce que je vous conseille. J'ignore par quel canal le sergent viendra, et il y a une vingtaine de cours d'eau. Laissez faire le Serpent, qui connaît les détours de ce labyrinthe, et restons ici. Les bûches de ce blockhaus sont encore vertes et il ne sera pas facile d'y mettre le feu. Si je parviens à l'empêcher, je suis en état de défendre la place contre toute la nation iroquoise. En tirant quelques coups de feu, nous avertirons le sergent, qui campe actuellement sur quelque îlot, et ne reparaîtra que demain. C'est pour lui rendre service que nous devons rester ici; s'il ne s'agissait que de nous, il ne serait pas très-difficile de nous échapper.

— Restons, murmura Mabel, restons; au nom du ciel, bravons tout pour sauver mon père.

— C'est la nature qui parle, Mabel, et je l'entends avec plaisir, car je souhaite que le sergent se tire d'embarras avec honneur. Il a réussi dans son expédition; et s'il parvient à battre en retraite, après avoir chassé les sauvages et réduit en cendres les habitations, Lundie l'en récompensera. Nous avons à sauver non-seulement la vie du sergent, mais encore sa réputation.

— On ne peut reprocher à mon père la surprise de l'île.

— Je ne saurais vous le dire. La gloire militaire est une chose très-incertaine. J'ai vu les Delawares mis en déroute en se comportant plus vaillamment que dans d'autres circonstances où ils avaient triomphé. On estime d'ordinaire le mérite d'un guerrier d'après ses succès, sans se demander comment il les a obtenus; et l'essentiel est moins de montrer toujours du courage que de n'être jamais battu. Pour ma part, j'ai pour règle de conduite de presser vigoureusement l'ennemi pendant l'action, et d'être modéré après la victoire. Il va sans dire que je suis modéré après la défaite, puisqu'une volée est la chose la plus humiliante du monde. Les ecclésiastiques prêchent l'humilité dans les forts; mais si l'humilité faisait les chrétiens, les soldats du roi seraient des saints, car depuis le commencement de la guerre, ils n'ont fait que recevoir des leçons entre le fort Duquesne et Ticondéraga.

— Mon père ne pouvait deviner que la position de l'île était connue à l'ennemi, reprit Mabel, qui calculait les conséquences que les derniers événements pouvaient avoir pour le sergent.

— C'est vrai; et je ne sais pas comment les Français l'ont découverte. Le lieu est bien choisi, difficile à trouver, même pour ceux qui l'ont abordé, et sans doute il serait encore caché, sans une trahison.

— Est-il possible?

— C'est tout simple, Mabel; car, pour certains hommes, il est aussi naturel de trahir que de manger. Quand je vois un beau parleur, j'examine de près ses actions, car lorsqu'on a un bon cœur et de bonnes intentions, on fait taire sa langue pour laisser parler sa conduite.

— Jasper Western n'est pas un de ces faiseurs de phrases, s'écria Mabel avec impétuosité.

— Non sans doute, personne n'est plus sincère, plus droit dans ses discours comme dans ses actions. Lundie, le quartier-maître, le sergent et votre oncle se sont mis en tête d'aussi folles idées que s'ils avaient cru voir briller le soleil pendant la nuit, ou les étoiles en plein jour. Je répondrais de la probité d'Eau-Douce sur ma chevelure, et au besoin sur ma carabine.

— Dieu vous bénisse, l'Eclaireur! s'écria Mabel en pressant les doigts nerveux de son compagnon avec une force dont son émotion l'empêchait de se rendre compte. Vous êtes tout ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux; Dieu vous en récompensera.

— Ah! Mabel, si cela est vrai, je ne devrais point convoiter une femme comme vous! Je devrais plutôt vous abandonner quelque personne plus digne que vous.

— N'en disons pas davantage là-dessus, ce soir, répondit Mabel d'une voix émue : nous devons moins nous occuper de nous-mêmes que de nos amis. Mais je me réjouis de toute mon âme à l'idée que Jasper est innocent. Maintenant, parlons d'autre chose... Faut-il rendre à Rosée-de-Juin sa liberté?

— J'y songerai; il serait imprudent de fermer nos yeux, et de laisser les siens ouverts, dans le cas où elle resterait ici. Si nous la tenions prisonnière dans le grenier en enlevant l'échelle?

— Je ne saurai traiter ainsi celle qui m'a sauvé la vie. Il vaudrait mieux la laisser partir, car je crois qu'elle m'est trop dévouée pour me nuire.

— Vous ne connaissez pas sa race, Mabel; peut-être ne partage-t-elle pas toute la méchanceté des Iroquois, mais elle fait cause commune avec eux, et doit avoir appris quelques-uns de leurs tours... Mais qu'est-ce que cela?

— On dirait un bruit de rames; c'est quelque embarcation qui traverse le canal.

L'Eclaireur ferma la trappe qui menait au rez-de-chaussée pour empêcher l'Indienne de s'échapper. Il éteignit la chandelle, et courut rapidement vers une meurtrière. Mabel le suivit de près, et regarda avec anxiété par-dessus son épaule. Avant que les yeux du guide eussent pu sonder les ténèbres, deux bateaux étaient arrivés à un débarcadère situé à deux cents pas environ du blockhaus. L'obscurité l'empêchait de distinguer les objets, et il murmura à l'oreille de Mabel que les nouveaux venus pouvaient être des ennemis aussi bien que des amis, puisqu'il n'attendait pas sitôt le retour du sergent.

Un certain nombre d'hommes quittèrent les embarcations, et trois hurrah proférés en anglais ne laissèrent aucun doute sur le caractère de la troupe. L'Eclaireur leva la trappe, se laissa glisser le long de l'échelle, et enleva les barres avec un empressement qui dénotait l'excès de son inquiétude. Mabel le suivit, mais elle gênait ses mouvements, au lieu de les favoriser; et la première barre seulement venait d'être ôtée, lorsqu'on entendit une forte décharge de mousqueterie. Elle fut accompagnée du redoutable cri de guerre des sauvages, qui retentit dans tous les fourrés voisins.

La porte s'ouvrit; l'Eclaireur et Mabel s'élancèrent au dehors. Tous les bruits avaient cessé; toutefois, après avoir écouté pendant quelques instants, le guide crut distinguer près des bateaux quelques gémissements étouffés; mais la brise soufflait avec tant de force, et le frémissement des feuilles se mêlait si complétement avec les murmures des courants d'air, qu'il était impossible de s'assurer du fait.

Emportée par ses sentiments, Mabel prenait le chemin des bateaux, lorsque l'Eclaireur la prit par le bras, et lui dit vivement mais à voix basse :

— Qu'allez-vous faire? Vous vous exposez à une mort certaine, qui ne servira à personne. Il faut retourner au blockhaus.

— Mon père! mon pauvre père est assassiné! dit la jeune fille avec égarement, quoique même en ce moment terrible une prudence habituelle lui imposât l'obligation de ne pas élever la voix. L'Eclaireur, si vous m'aimez, laissez-moi courir au secours de mon père.

— Vous ne pouvez rien pour lui, Mabel. Il est singulier que personne ne parle, que personne ne riposte. J'ai laissé mon tueur de daims dans le fort, mais à quoi me servirait-il, puisque je ne vois pas mes ennemis?

Tout en retenant Mabel avec force, l'Eclaireur n'avait cessé de promener les yeux autour de lui; il aperçut cinq ou six figures humaines qui s'approchaient de lui en rampant, dans l'intention évidente de lui couper la retraite. Aussitôt il prit Mabel sous son bras comme un enfant, et, développant toute son énergie, il parvint à entrer dans la citadelle. Les pas de ceux qui le poursuivaient se faisaient entendre derrière lui; mais il eut le temps de déposer son fardeau, de placer une barre et de solidifier la porte, que l'ennemi, par de violentes secousses faisait grincer sur ses gonds.

Assujettir les autres barres fut l'affaire d'un instant.

Mabel monta au premier étage, et l'Eclaireur resta en sentinelle au rez-de-chaussée. Notre héroïne était dans cet état où le corps continue à exercer ses fonctions, sans être soumis en apparence à l'empire de l'esprit. Elle ralluma machinalement la chandelle, comme son compagnon le lui avait recommandé, et la rapporta au guide. Celui-ci s'en servit pour examiner la place avec soin, pour visiter successivement tous les étages. Il se convainquit ainsi qu'il était seul avec Mabel dans la citadelle, et que Rosée-de-Juin s'était enfuie. Dès que ce point important fut bien constaté, le brave chasseur rejoignit notre héroïne dans la grande salle du premier étage, et avant de s'asseoir, il regarda attentivement l'amorce de son tueur de daims.

— Nos plus tristes prévisions sont réalisées! dit Mabel, pour laquelle les émotions d'une existence entière semblaient se concentrer dans les cinq dernières minutes. Mon bien-aimé père et tout son détachement sont tués ou faits prisonniers!

— Nous ne le savons pas encore; le jour nous l'apprendra. Je ne crois pas que l'affaire soit terminée, autrement nous aurions entendu ces coquins de Mingos pousser leurs chants de triomphe autour de notre retraite. Ce qui est certain, c'est que, si les sauvages sont vainqueurs, ils ne tarderont pas à nous sommer de nous rendre. La Squaw les instruira de notre situation, et comme ils savent qu'ils ne pourront incendier le blockhaus en plein jour, tant que le tueur de daims méritera sa réputation, ils ne manqueront pas de nous attaquer à la faveur des ténèbres.

— Bien certainement, j'entends un gémissement.

— C'est votre imagination, Mabel: quand une femme à la tête troublée, elle invente souvent des choses qui n'ont aucune espèce de réalité. J'en ai vu qui donnaient une forme positive à leurs rêves...

— Mais je ne me trompe pas; il y a bien certainement en bas quelqu'un qui souffre et se plaint.

L'Eclaireur fut forcé d'avouer que les sens de Mabel ne l'avaient point abusée. Il lui recommanda de réprimer son agitation; il lui rappela que les sauvages avaient recours à toutes sortes d'artifices pour atteindre leur but, et qu'il était vraisemblable que ces soupirs étaient simulés afin d'attirer la garnison hors du blockhaus, ou de la décider du moins à ouvrir la porte.

— Non, non, non! dit précipitamment Mabel. Ces bruits ne sont pas l'effet d'une ruse; ils expriment une douleur physique et morale; ils sont d'un naturel effrayant.

— Eh bien, nous ne tarderons pas à connaître s'ils viennent d'un ami ou d'un ennemi. Cachez la lumière, Mabel, et je vais entamer la conversation par une meurtrière.

D'après le jugement et l'expérience de l'Eclaireur, il fallait une grande circonspection, même pour exécuter ce simple projet; car il avait vu des imprudents périr faute d'avoir pris des précautions que des ignorants auraient pu trouver superflues. Il n'appliqua point ses lèvres à l'ouverture, mais il les mit assez près pour se faire entendre en élevant la voix; il observa la même règle de prudence en collant son oreille au plancher.

— Qui est là? demanda-t-il, est-ce quelqu'un qui souffre? si c'est un des nôtres, qu'il parle, et qu'il compte sur notre protection.

— Mon cher guide, répondit une voix que Mabel et l'Eclaireur reconnurent en même temps pour celle du sergent, au nom du ciel, dites-moi ce qu'est devenue ma fille?

— Mon père, je suis ici en sûreté, et je voudrais pouvoir en dire autant de vous!

Ces paroles furent accueillies par un cri de joie auquel se mêla un gémissement de douleur.

— Mes pressentiments ne m'avaient point trompée! dit la jeune fille avec le calme du désespoir. L'Eclaireur, il faut introduire à tout prix mon père dans le blockhaus.

— Ainsi le veut la nature, ainsi le veut la loi divine, mais de grâce, conservez votre sang-froid. Nous allons entreprendre pour le sergent tout ce dont les forces humaines sont capables. Je ne vous demande que d'être calme.

— Je le suis, je le suis; je n'ai jamais été plus recueillie, plus courageuse qu'en ce moment. Mais rappelez-vous que chaque minute augmente le danger, et agissez sans délai.

Le guide fut frappé de la fermeté avec laquelle s'exprimait Mabel; peut-être fut-il un peu abusé par la tranquillité forcée dont elle faisait parade. En tout cas, il ne crut pas nécessaire d'entrer dans de plus longues explications, mais il se mit en devoir d'enlever les barres de la porte. Il y procédait avec sa prudence habituelle, et il avait déjà mis le battant en état de rouler sur ses gonds, quand il sentit une pression de dehors, qui le lui fit brusquement refermer. Reconnaissant d'un coup d'œil la cause des craquements qu'il entendait, il n'opposa plus de résistance, et le sergent Dunham, qui était appuyé contre la porte, tomba en partie dans l'intérieur. Le guide s'empressa de le faire entrer, et de remettre les barres; puis, avec sa compagne, il prodigua ses soins au blessé.

En cette cruelle épreuve, Mabel se conduisit avec l'énergie exceptionnelle que déploie son sexe dans les moments de surexitation. Elle prit la lumière, versa de l'eau sur les lèvres desséchées de son père, et aida l'Eclaireur à lui faire un lit de paille et un oreiller de hardes. Tout cela se fit rapidement, et presque sans parler; Mabel ne versa de larmes que lorsqu'elle entendit son père la remercier de sa tendresse par de sourdes bénédictions.

Pendant tout ce temps, la jeune fille n'avait formé que des conjectures sur l'état de son père; mais l'Eclaireur l'avait apprécié; après un examen attentif; il s'était assuré qu'une balle avait traversé le corps du sergent, et il connaissait assez les blessures de ce genre pour présumer que le vieux soldat ne survivrait pas à la sienne.

CHAPITRE XXVI.

Les yeux du sergent Dunham n'avaient cessé de suivre les mouvements de sa fille, depuis que la lumière avait été descendue au rez-de-chaussée. Il jeta ensuite ses regards du côté de la porte pour s'assurer qu'elle défiait les tentatives des agresseurs. On le laissa en bas, car on n'avait aucun moyen de le transporter à l'étage supérieur.

Quand le sergent eut parcouru des yeux son asile, il les reporta sur Mabel Elle était l'objet presque unique de ses pensées, car les affections reprennent leurs forces à mesure que la vie s'en va, et l'on commence a mieux apprécier ceux qu'on aime quand on est sur le point de les perdre pour toujours.

— Dieu soit loué, mon enfant! dit il d'une voix qui avait conservé son énergie : vous avez du moins échappé à ce feu meurtrier. Comment s'est passée cette malheureuse affaire?

— Elle est bien malheureuse, en effet, sergent. Il y a eu trahison, et la position du poste a été révélée à l'ennemi, aussi vrai que nous sommes maintenant dans le blockhaus.

— Le major Duncan avait raison, interrompit Dunham en posant une main sur le bras de son interlocuteur.

— Pas comme vous l'entendez, sergent. Je sais que la nature humaine est faible, et qu'on ne peut guère compter sur nous hommes blancs et peaux rouges, mais je ne crois pas qu'il y ait sur les frontières un homme plus honnête que Jasper Western!

— Merci, merci, l'Eclaireur! s'écria Mabel du fond de son âme. Le brave n'abandonne jamais le brave; l'homme loyal soutient son semblable.

Successivement en proie a des émotions non moins violentes que variées, Mabel soulagea son cœur par un torrent de larmes, et pour les cacher, elle se couvrit le visage de son tablier. Le sergent parut étonné de cette manifestation de douleur. Il fixa longtemps sur sa fille des regards inquiets qu'il reporta ensuite sur le guide. Ce dernier n'avait que son expression habituelle de franchise, de droiture et de sincérité. Le sergent lui fit signe de continuer son récit.

— Je n'ai pas besoin, reprit l'Eclaireur, de vous rappeler ce qui s'est passé avant notre séparation. Il est trop tard pour avoir des regrets, mais je crois que, si j'étais resté avec les chaloupes, nous aurions évité nos malheurs. Il peut y avoir d'aussi bons guides que moi. Je suis même convaincu qu'il y en a, mais la nature m'a doué de qualités particulières. Je suis sûr que le pauvre Gilbert, qui a pris ma place, a été puni de ses erreurs.

— Il est tombé à mes côtés, répondit le sergent d'un ton mélancolique. Nous avons été tous, en effet, punis de nos erreurs.

— Je ne vous accuse pas, sergent. Jamais on n'a commandé des hommes plus habilement que vous ne l'avez fait dans cette expédition. Vos dispositions ont été admirables, et Lundie lui-même aurait pu prendre de vous une leçon lorsque, avec la chaloupe que vous montiez, vous avez enlevé l'obusier de l'ennemi.

Les yeux du sergent s'allumèrent et sa figure brilla même d'une expression d'orgueil militaire, mais proportionnée au peu d'étendue de l'humble sphere où il avait agi.

— L'opération était bonne, mon ami, dit-il, et nous avons emporté d'assaut le retranchement de la côte.

— Et avec courage, sergent! Il est vrai qu'on s'apercevra plus tard que nos adversaires ont repris leur obusier. Prenons-en notre parti et tâchons d'oublier ce qu'il y a de désagréable, pour ne voir que le beau côté de l'affaire. C'est la vraie philosophie et la vraie religion. Si l'ennemi est maître de son obusier, il n'a fait que reprendre son bien, et nous ne pouvons l'empêcher. Ne songeons qu'à défendre le blockhaus, dont ils ne s'empareront pas à moins d'y mettre le feu dans les ténèbres. A ce propos, il est bon de vous dire comment j'y suis venu. J'avais quitté le Serpent à dix milles d'ici; car il nous avait paru nécessaire de ne pas aborder même un camp allié sans les précautions habituelles. J'ignore ce qu'est devenu Chingachgook; Mabel me dit qu'il n'est pas loin, et je suis convaincu que le noble Delaware fait son devoir, quoiqu'il ne soit pas visible à nos yeux. Soyez-en sûr, sergent, nous le retrouverons au moment critique, et il saura s'uti-

liser. C'est un chef vertueux et sage, dont tout homme blanc peut envier la capacité, quoique sa carabine ne soit pas aussi sûre que mon tueur de daims.

Le sergent fit un geste d'adhésion.

— Or donc, poursuivit l'Eclaireur, lorsque je m'approchai de l'île, je conçus une certaine défiance en ne voyant pas la fumée; car je savais que, malgré nos avertissements, les soldats du 55e n'étaient pas assez malins pour cacher cet indice. Je m'avançai lentement et me trouvai en face du faux pêcheur. Les ruses infernales des Mingos furent alors pour moi aussi évidentes que si je les avais vues sur une carte. Il est inutile de vous dire que mes premières pensées furent pour Mabel, et que, me doutant qu'elle était dans le fort, je m'y rendis pour vivre ou mourir avec elle.

Le sergent regarda sa fille d'un air satisfait. Celle-ci, qui croyait toutes ses pensées absorbées par la situation de son père, ne put s'empêcher d'éprouver un serrement de cœur. Elle prit la main du sergent, la baisa et, s'agenouillant à ses côtés, elle sanglota amèrement.

— Mabel, dit le sergent avec fermeté, la volonté de Dieu doit être accomplie. Il est inutile de vous tromper et de chercher à m'abuser moi-même. Mon heure est venue, et c'est une consolation pour moi de mourir en soldat. Lundie me rendra justice; car notre ami le guide lui exposera en détail tout ce qui s'est passé. Vous n'avez pas oublié notre dernière conversation?

— Non, mon père; mais probablement mon heure est aussi arrivée, s'écria Mabel, qui désirait presque la mort. Je ne puis échapper aux coups des sauvages, et l'Eclaireur ferait bien de nous quitter, pendant qu'il le peut encore, pour aller porter à l'Oswego ces tristes nouvelles.

— Mabel Dunham, dit le guide d'un ton de reproche, mais en lui prenant la main avec tendresse, je n'ai pas mérité vos paroles. Je sais que je suis un homme ignorant, grossier, d'une humeur sauvage...

— L'Eclaireur!...

— Eh bien, n'en parlons plus: vous n'avez pas eu intention de me blesser. Il n'est pas moins inutile de parler d'évasion, puisque le sergent ne peut être transporté. Il faut défendre le blockhaus à tout prix. Lundie aura peut-être des nouvelles de notre désastre, et nous enverra du renfort.

Cependant le sergent se tordait de douleur, et avait la front inondé d'une sueur froide.

— L'Eclaireur, Mabel, murmura-t-il, venez tous deux à mes côtés. Vous vous entendez, je l'espère?

— Mon père, ne vous occupez pas de cela. Tout va comme vous le désirez.

— Dieu soit loué! donnez-moi votre main, Mabel; prenez-la, mon ami. Je vous donne ma fille, et je sais que vous ferez un bon mari. N'attendez pas à cause de ma mort. Un chapelain doit venir au fort avant la fin de la saison, qu'il célèbre votre mariage. Mon frère, s'il vit encore, retournera à son vaisseau, et l'enfant n'aura plus de protecteurs. Votre époux, Mabel, a été mon ami et vous devez l'en chérir davantage.

— Rapportez-vous-en à moi, sergent, interrompit l'Eclaireur; j'aurai égard à votre dernière requête, et le bonheur de votre fille sera assuré.

— J'ai toute confiance en vous, mon brave camarade. Je vous donne pleins pouvoirs, et je vous autorise à agir comme j'agirais moi-même en toute occasion. Mabel, donnez-moi de l'eau... pauvre enfant, vous ne reposerez pas de toute la nuit!... Merci, ma fille, que Dieu vous ait en sa sainte garde!

La tendresse touchante du moribond produisit sur Mabel un effet indicible. Il lui sembla que sa future union avec le guide avait reçu une consécration qu'aucune cérémonie de l'Eglise ne pouvait rendre plus solennelle. Pourtant son cœur était oppressé d'un lourd fardeau, et elle regardait comme un bonheur de mourir.

Après un moment de silence, le sergent raconta en phrases entrecoupées ce qui lui était arrivé. Comme le vent était favorable, au lieu de camper sur une île, conformément à ses premières intentions, il avait résolu de continuer sa route et d'atteindre la Station le soir même. L'approche des chaloupes n'aurait sans doute pas été remarquée, si l'une d'elles n'avait touché sur les bas-fonds d'un îlot. Il fallut la dégager, et le bruit donna l'éveil aux ennemis, qui se disposèrent à recevoir le détachement.

Les Anglais étaient débarqués sans le moindre soupçon, quoique surpris de ne pas trouver de sentinelles. Ils avaient laissé leurs armes dans l'embarcation, pour prendre d'abord leurs provisions et leurs havre-sacs. Les coups tirés à bout portant avaient été très-meurtriers, malgré les ténèbres. Tous les hommes étaient tombés; deux ou trois avaient pu se relever et s'enfuir; cinq ou six avaient été tués roides, ou n'avaient survécu que quelques minutes. Des motifs inconnus avaient empêché les sauvages de quitter leur retraite pour scalper les morts.

Le sergent Dunham était tombé avec ses camarades, et il avait entendu les cris de Mabel, qui se précipitait hors du blockhaus. Guidé et fortifié par cette voix chérie, il avait pu se traîner jusqu'à la porte de la forteresse.

Après ces simples explications, le sergent se trouva si faible, qu'il eut besoin de repos, et ses compagnons le veillèrent silencieusement. L'Eclaireur prit le temps de faire une reconnaissance par la plateforme et les meurtrières, et d'examiner l'état des carabines, dont il y avait une douzaine dans le fort, les soldats s'étant servis de fusils dans l'expédition. Pour Mabel, elle ne quitta pas son père d'un instant, et lorsqu'elle le crut endormi, elle s'agenouilla et pria. Elle passa ainsi une demi-heure dans un calme solennel. Elle entendait à peine au-dessus de sa tête les mocassins de l'Eclaireur, et par intervalles, le retentissement d'une crosse sur le plancher, car il passait en revue les armes, afin de constater si elles étaient convenablement chargées et amorcées. Le seul bruit que l'on distinguât en outre était celui de la respiration haletante du blessé.

Mabel brûlait d'envie d'avoir un entretien avec son père, qu'elle allait perdre bientôt, mais elle ne voulait pas troubler son sommeil apparent. Toutefois Dunham ne dormait pas. Il était dans cet état où le monde perd tout à coup ses attraits, ses illusions, son empire et où l'avenir inconnu remplit l'esprit de ses conjectures, de ses révélations et de son immensité. Il avait eu une conduite morale, eu égard à son genre de vie; mais il n'avait guère pensé au moment suprême. Si le cliquetis des batailles eût retenti à ses oreilles, son ardeur martiale se serait entretenue jusqu'au bout; mais dans le silence de ce blockhaus presque abandonné, n'étant soutenu ni par l'espoir de la victoire, ni par le tumulte du combat, ni par aucun incident propre à exciter des sentiments factices, il commençait à envisager les choses d'ici-bas sous leur véritable couleur. Il eût donné des trésors pour obtenir quelques consolations religieuses, mais il ne savait à qui les demander. Il songea au guide, qui lui parut en définitive trop simple et trop ignorant. Il pensa à Mabel, mais il réfléchit qu'un père, en réclamant de sa fille un semblable secours, renversait en quelque sorte l'ordre de la nature. Et puis, il sentait la responsabilité de son rôle paternel, et se demandait s'il l'avait complétement rempli à l'égard d'une orpheline.

Pendant que ces pensées s'élevaient dans son esprit, Mabel, qui épiait les moindres changements de sa respiration, entendit frapper doucement à la porte; supposant que ce pouvait être Chingachgook, elle se leva, enleva deux barres et mit la main sur la troisième en demandant qui était là.

— C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut pour celle de son oncle, ouvrez-moi, ouvrez vite, je vous en supplie!

Sans hésiter davantage, elle enleva la dernière barre, et maître Cap entra. Aussitôt Mabel referma la porte. A force de pratique, elle avait acquis dans cette tâche autant de prestesse que de dextérité.

Lorsque le vieux marin se fut assuré que Mabel était saine et sauve, et que son beau-frère était à l'agonie, il fut attendri presque jusqu'aux larmes. Il raconta que le quartier-maître et lui avaient été gorgés de boisson par les sauvages, qui voulaient les mettre hors d'état d'agir pendant l'engagement qu'on méditait. Comme on les croyait assoupis par les fumées bachiques, on les avait gardés avec assez de négligence. Muir s'était réellement endormi; mais, à la première alerte, Cap s'était glissé dans les buissons, et, à l'aide du canot de l'Eclaireur, il était arrivé jusqu'auprès du blockhaus, où il venait dans l'intention d'emmener sa nièce par eau. Il est inutile de dire qu'il changea de plan en voyant la triste situation du sergent et la sûreté momentanée dont on jouissait dans la citadelle.

— Si le mal s'empire, dit-il au guide, il faudra résister énergiquement pour acquérir des droits à une capitulation. Nous sommes des hommes, et nous nous devons à nous-mêmes de tenir pendant un temps raisonnable, et de n'amener pavillon qu'à des conditions avantageuses. J'aurais voulu que le lieutenant Muir en eût stipulé quand nous avons été capturés par ces scélérats, que vous qualifiez si justement de vagabonds.

— Vous avez d'eux une opinion exacte, interrompit l'Eclaireur, toujours prêt à faire chorus pour injurier les Mingos, comme pour vanter ses amis. Si vous étiez tombé entre les mains des Delawares, vous auriez vu la différence.

— Ma foi, je n'en vois guère; ce sont tous des coquins, à l'exception de notre ami le Serpent, qui est un homme comme il faut.

— Mais qu'étiez vous devenu après la mort du caporal et de ses hommes?

— Je m'étais réfugié avec le lieutenant Muir dans une des cavernes de cette île, une espèce de terrier formé par les eaux. Nous n'en sommes sortis que faute de nourriture. J'avais prié le quartier-maître de poser des conditions, car nous aurions pu nous défendre pendant une heure au moins dans notre retraite; mais il s'y refusa, sous le prétexte que les sauvages ne tenaient jamais leurs promesses, et que par conséquent il était inutile d'en exiger d'eux. Je consentis à me rendre, pour deux raisons: la première, c'est que je m'étais déjà rendu, puisqu'on pouvait me considérer comme à fond de cale; la seconde, c'est

que j'avais dans l'estomac un ennemi plus formidable que celui du dehors. La faim est une circonstance diabolique pour un homme qui l'a supportée pendant quarante-huit heures.

— Mon oncle, dit Mabel, d'une voix suppliante et plaintive, mon pauvre père est grièvement blessé.

— Ce n'est que trop vrai, Mabel et je vais tâcher de le consoler. Les barres sont-elles bien attachées, mon enfant? Vous savez que, dans une occasion semblable, l'esprit a besoin d'être en repos.

— Nous n'avons rien à craindre, je crois, que le coup fatal dont la Providence nous accable.

— En ce cas, montez au premier, et restez-y en paix, tandis que l'Eclaireur se mettra en vigie dans les barres traversières des hunes. Votre père peut avoir des choses à me dire en particulier, et il est bon de nous laisser seuls. Des gens inexpérimentés comme moi n'aiment pas avoir de témoins quand ils se chargent d'une mission aussi grave.

L'idée de son oncle administrant un mourant ne s'était jamais certes présentée à l'esprit de Mabel; cependant elle accéda à la requête de maître Cap, la regardant comme suffisamment motivée. Le guide faisait déjà sa ronde sur le toit, et les deux beaux-frères restèrent seuls. Cap prit place au chevet du sergent, et se mit à réfléchir sérieusement au devoir dont il était chargé. Il y eut un moment de silence, pendant lequel le marin prépara le discours qu'il se proposait de prononcer.

— Sergent Dunham, dit-il enfin, il faut avouer que cette funeste expédition a été mal conduite. L'heure est venue de dire la vérité, rien que la vérité, et je crois de mon devoir de m'expliquer à cœur ouvert. Or donc, sergent, il ne saurait y avoir sur ce point deux opinions. Moi qui suis marin, et n'appartiens pas à l'armée, je découvre des fautes qui sautent aux yeux des plus ignorants.

— Que voulez-vous, frère Cap! répondit Dunham d'une voix affaiblie. Ce qui est fait est fait; et il est maintenant trop tard pour y remédier.

— Sans doute, frère Dunham, mais non pour se repentir. Le bon livre nous l'enseigne, il n'est jamais trop tard pour faire pénitence; j'ai toujours entendu dire que la dernière heure était le moment précieux. Si vous avez quelque chose sur la conscience, déroulez-le franchement; vous savez que vous parlez à un ami. Vous êtes le mari de ma sœur dont la pauvre petite Mabel est la fille, et, vivant ou mort, je vous regarderai toujours comme un frère. Quel dommage que vous n'ayez pas couru des bordées et envoyé un canot en reconnaissance! Votre détachement aurait été sauvé, et nous ne serions pas tous enveloppés dans cet affreux désastre. Quoi qu'il en soit, sergent, nous sommes tous mortels, et si vous partez quelque temps avant nous, nous devons infailliblement vous suivre un jour ou l'autre. Ce doit être pour vous une consolation.

— Je sais tout cela, frère Cap, et j'espère que je suis préparé à subir la destinée d'un militaire... la pauvre Mabel.

— Oui, oui, il est triste de la laisser derrière vous. Mais vous n'avez pas envie de l'emmener quand même vous le pourriez. Tâchez donc de supporter cette séparation. Mabel est une bonne fille, comme l'était sa mère avant elle, et je veillerai à la marier avantageusement si nous sauvons notre vie et nos cheveux; car je suppose que personne ne se soucierait d'entrer dans une famille qui aurait été scalpée.

— Mon frère, ma fille est promise. Elle sera la femme de l'Eclaireur.

— Eh bien, frère Dunham, tout homme a ses opinions et sa manière d'envisager les choses, et dans mon idée ce parti ne sera pas agréable. Ce n'est pas l'âge du prétendu qui m'effraie, je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il faut être jeune pour faire le bonheur d'une femme, et je préfère même à tout autre un époux de cinquante années. Mais pour assurer le bonheur des époux, il faut qu'il n'y ait entre eux aucune circonstance. Les circonstances amènent le diable dans le ménage, et c'en est une essentielle que l'ignorance de notre guide comparée à l'instruction de ma nièce. Vous ne connaissez pas encore bien l'enfant, sergent; vous n'avez pas suivi le cours de ses connaissances, mais sachez que peu de maîtres d'école sont capables de courir des bordées avec elle.

— C'est une bonne et douce fille, murmura le sergent, dont les yeux se remplirent de larmes, et mon malheur est de l'avoir si peu connue.

— C'est vraiment une bonne fille, et elle en sait trop pour le pauvre Eclaireur qui est un homme de sens et d'expérience qui ne s'entend pas plus au mariage que vous sur la trigonométrie sphérique.

— Ah! frère Cap, si l'Eclaireur se fût trouvé avec nous dans les embarcations, cette malheureuse affaire ne serait pas arrivée!

— C'est probable, car ses ennemis mêmes doivent convenir que c'est un excellent guide. En somme, sergent, vous avez apporté dans cette expédition une grande négligence. Comme je vous l'ai déjà dit, vous auriez dû mettre en panne à la hauteur du port et envoyer devant vous un canot.

— J'expie cher mes erreurs, frère Cap, et j'ai peur qu'elles ne retombent sur Mabel. Je crois toutefois que notre désastre doit être attribué surtout à la trahison, et que Jasper Western nous a trompés.

— C'est précisément mon avis; cette existence d'eau douce doit tôt ou tard détruire la moralité d'un homme. J'en ai causé dans mon trou avec le lieutenant Muir, et nous avons conclu tous deux que la perfidie de Jasper pouvait seule nous avoir attirés dans ce piège infernal. En tout cas, sergent, apaisez votre esprit et pensez à d'autres choses. Quand un navire va entrer dans un port étranger, il vaut mieux s'occuper du futur mouillage que des événements de la traversée. Ils sont tous notés dans le livre de loc, et ce qu'il renferme forme une colonne de chiffres dont le total doit nous être favorable ou contraire... Qu'y a-t-il, l'Eclaireur? Pourquoi descendez-vous l'échelle comme un Indien qui cherche à scalper?

Le guide leva l'index pour recommander le silence, et fit signe à Cap de monter en laissant Mabel le remplacer auprès du sergent Dunham. — Il faut à la fois de la prudence et de la hardiesse, murmura-t-il. Le projet des Iroquois est d'incendier le fort, dont la conservation ne leur est que nuisible. J'entends la voix de l'infâme Tête-de-Flèche qui les invite à réaliser leurs intentions cette nuit même. A l'œuvre, Eau-Salée, à l'œuvre! Heureusement pour nous, nous avons quatre ou cinq barils d'eau, et c'est quelque chose dans un siége. Nous avons en outre l'avantage d'être protégés au dehors par notre ami le Serpent.

Cap n'attendit pas une seconde invitation; il alla rejoindre le guide au premier, tandis que Mabel s'installait au chevet de l'humble lit de son père.

CHAPITRE XXVII.

Après avoir caché la lumière pour ne pas s'exposer à recevoir une balle, l'Eclaireur se colla le visage contre une meurtrière et attendit que les assiégeants lui fissent des propositions. Le silence fut enfin troublé par la voix de Muir.

— Monsieur l'Eclaireur, cria l'Ecossais, c'est un ami qui vient parlementer avec vous. Montrez-vous librement, car vous n'avez rien à craindre tant que vous causerez avec un officier du 55ᵉ.

— Que voulez-vous, quartier-maître? Je connais le 55ᵉ et je l'estime, quoique j'accorde au 60ᵉ une certaine préférence; mais que venez-vous faire ici? Il faut que vous ayez à remplir une commission bien pressée pour vous aventurer à cette heure de nuit sous les murs d'un blockhaus qui renferme, comme vous savez, le tueur de daims.

— Oh! vous ne ferez pas de mal à un ami, et je puis me risquer sans crainte. Vous êtes un homme de jugement et vous avez une réputation de bravoure trop bien établie sur les frontières pour chercher à vous distinguer par une folle témérité. Vous comprenez très-bien, mon brave camarade, qu'il y a autant d'honneur à se soumettre de bon gré quand la résistance est impossible, qu'à se défendre obstinément en dépit des règles de la guerre. L'ennemi a des forces supérieures, et je vous conseille de rendre la place, à la condition d'être traité comme prisonnier de guerre.

— Merci du conseil, quartier-maître, je l'accepte d'autant mieux qu'il ne coûte rien. Mais il n'est pas dans ma nature de rendre une forteresse comme celle-ci tant que j'y aurai de l'eau et des vivres.

— Je serais le dernier à combattre une résolution aussi héroïque, si je voyais les moyens de résister avec succès. Songez que maître Cap a déjà succombé.

— Pas encore, cria l'individu en question par une autre meurtrière : loin de là, lieutenant, j'ai jeté l'ancre dans cette fortification et je n'ai pas envie d'en sortir pour livrer ma tête à vos gredins de perruquiers. Je regarde cette forteresse comme une circonstance, et je n'ai pas envie de la négliger.

— Si c'est la voix d'un vivant, répondit Muir, je suis charmé de l'entendre, car nous avions cru que maître Cap avait péri dans la dernière mêlée. Si vous jouissez encore de sa société, c'est un grand plaisir pour vous, comme je le sais par expérience, ayant passé avec lui deux jours et une nuit dans une caverne; mais nous avons perdu le brave Dunham qui est tombé avec tous les hommes de son détachement.

— Vous vous trompez encore, répondit l'Eclaireur en recourant à la ruse pour exagérer ses forces : le sergent est en sûreté dans le blockaus, où l'on peut dire que toute la famille est réunie.

— En vérité, j'en suis ravi, car nous avions compté le sergent au nombre des morts. Si la jolie Mabel est encore dans le fort, qu'elle le quitte sans délai, car l'ennemi est sur le point d'y mettre le feu. Vous connaissez la puissance de ce redoutable élément, et vous justifierez mieux votre renommée d'expérience en rendant la place qu'en vous exposant ainsi que vos compagnons à une perte certaine.

— Je connais la puissance du feu, quartier-maître; je sais depuis longtemps qu'on peut l'employer à autre chose qu'à faire cuire un dîner. Mais vous avez sans doute entendu parler de la puissance du tueur de daims, et quiconque amassera des fagots contre ses bûches saura à

quoi s'en tenir sur elle. On ne peut incendier cet édifice avec des flèches, car nous avons sur les toits, non pas des lattes, mais des troncs d'arbres solides et d'écorce verte. Nous avons de l'eau en abondance et les moyens de la jeter du haut de la plate-forme. Je suis assez pacifique quand on me laisse tranquille, mais si quelqu'un veut faire écrouler sur moi cette forteresse, le feu sera éteint avec son sang.

— Ce sont de vaines paroles, l'Eclaireur, et la réalité démentira vos folles illusions. J'ose espérer que vous ne compromettrez pas la loyauté du 55ᵉ, et qu'un conseil de guerre décidera de l'opportunité d'une reddition. La témérité n'est pas plus semblable à la bravoure de Wallace ou de Bruce, que la ville d'Albany à la vieille cité d'Edimbourg.

— Comme chacun a son parti pris, quartier-maître, trêve de conversation. Si les scélérats sont disposés à exécuter leurs diaboliques projets, qu'ils commencent. Ils pourront brûler du bois et je brûlerai de la poudre. Si j'étais un Indien attaché au poteau, je déclamerais suivant l'usage; mais j'ai la nature et les idées d'un blanc, mais j'aime mieux agir que parler. Vous en avez dit assez en votre qualité d'officier du roi, et si nous sommes tous rôtis, nous ne vous en garderons pas rancune.

— Quoi! vous voulez exposer Mabel, la jolie Mabel Dunham à une pareille calamité!

— Mabel Dunham est auprès de son père blessé, et Dieu veillera sur la fille pieuse. On ne lui ôtera pas un cheveu de la tête tant que j'aurai l'œil sûr et le bras ferme. Vous pouvez avoir confiance dans les Mingos, monsieur Muir; quant à moi, je les crois capables de tout. Le Tuscarora que vous avez auprès de vous a assez de malice pour corrompre toutes les tribus qu'il fréquente, mais la tâche ne lui a pas été difficile avec les Iroquois. Mais nous en avons assez dit, que chacun des partis fasse usage de ses ressources et de ses talents.

Pendant ce dialogue, le guide avait eu soin de se tenir à l'abri, de peur de quelque coup perfide. Il enjoignit à Cap de monter sur le toit pour être à même de repousser le premier assaut; quoique le marin y mît une grande diligence, il ne trouva pas moins de dix flèches incendiaires plantées dans l'écorce. L'air était rempli des hurlements de l'ennemi; les coups de carabine se succédaient, et les balles venaient en grand nombre s'aplatir contre les troncs d'arbre.

Le combat était engagé; le tumulte, qui en était l'inévitable suite, n'avait rien d'effrayant ni pour Cap ni pour l'Eclaireur, et Mabel était trop absorbée par son affliction pour s'alarmer. Elle avait assez de bon sens pour comprendre la nature et l'importance des moyens de défense. Quant à son père, ces bruits connus le ranimèrent; son œil vitreux s'alluma, le sang remonta à ses joues décolorées, et sa raison, jusqu'alors si ferme, commença à s'égarer.

— Faites avancer les compagnies de voltigeurs, murmura-t-il : grenadiers, chargez! Ose-t-on bien nous relancer dans le fort? pourquoi l'artillerie n'ouvre-t-elle pas son feu?

En ce moment l'île fut ébranlée par la retentissante détonation d'un canon; on entendit le craquement du bois labouré par un obus qui, en pénétrant à l'étage supérieur, fit trembler tout l'édifice des fondements jusqu'au faîte : le projectile faillit atteindre l'Eclaireur en passant, et éclata avec un fracas horrible. Mabel ne put s'empêcher de pousser un cri, car elle crut à la destruction complète de tout ce qui était au-dessus d'elle, êtres vivants ou objets inanimés. Pour augmenter l'horreur d'un pareil instant, son père en délire s'écria : chargez! chargez!

— Mabel! dit le guide en mettant la tête à la trappe, c'est de la besogne d'Iroquois! il y a plus de bruit que de dommage. Les vagabonds se sont emparés de l'obusier que nous avions pris aux Français, et l'ont déchargé contre le blockhaus. Heureusement ils n'avaient qu'un obus, et maintenant leur pièce d'artillerie leur est inutile. Il y a quelque désordre dans les greniers, mais personne n'est blessé; votre oncle est toujours sur la plate-forme, et quant à moi, j'ai bravé trop de carabines pour redouter une machine à lancer des obus pointée par des mains iroquoises.

Mabel murmura des actions de grâces, et essaya de donner toute son attention à son père qui faisait d'infructueux efforts pour se lever. Elle fut dès lors si occupée du moribond, qu'elle fit à peine attention au tumulte qui régnait autour d'elle, et dont l'effet eût été moins de l'alarmer que de jeter le désordre dans ces esprits, si elle n'avait pas dirigé ailleurs toutes ses pensées.

Cap conserva un admirable sang-froid. Il avait un respect profond et toujours croissant pour les sauvages, mais ses appréhensions provenaient moins d'une indigne crainte de la mort, que de la peur d'être scalpé et torturé. Placé au faîte du fort comme sur le pont d'un vaisseau, et sachant qu'il était à l'abri d'un abordage, il allait et venait avec une intrépidité, avec une imprudence, un mépris de la vie, que l'Eclaireur aurait été le premier à condamner s'il en avait eu connaissance. Au lieu de se tenir le corps à couvert, suivant les usages de la guerre en Amérique, il se promenait sur le toit et lançait de l'eau à droite et à gauche. Il montrait autant d'insouciance et de fermeté que s'il eût raccommodé une voile pendant un combat naval. Son attitude était la principale cause des clameurs extraordinaires qui s'élevaient parmi les assaillants. Peu habitués à voir tant d'indifférence dans leurs adversaires, les sauvages les harcelaient de leurs injures, comme une meute poursuit le renard de ses aboiements. Ils ne se bornaient pas aux apostrophes, les balles sifflaient autour du vieux marin; ses habits étaient déchirés en plusieurs endroits; mais il n'avait pas une égratignure, et sa vie semblait protégée par un charme. Au moment où l'obus se logea dans les madriers du fort et éclata au milieu du grenier, l'intrépide Cap versa le contenu de son seau, agita son chapeau, et poussa trois hourrahs! Cet acte d'héroïsme lui sauva la vie; car, à partir de cet instant, les Indiens cessèrent de tirer sur lui, et même de lancer sur le blockhaus leurs traits enflammés. L'idée leur vint à tous en même temps que l'Eau-Salée était fou; et leur magnanimité singulière consistait à ne lever jamais la main contre les individus qu'ils croyaient dépourvus de raison.

La conduite de l'Éclaireur était bien différente. Toutes ses actions étaient le résultat du calcul, de l'expérience et de la réflexion. Il se tenait avec soin en dehors de la ligne des meurtrières, et il avait choisi pour centre de ses opérations un emplacement à l'abri de tout danger. Ce célèbre guide avait été souvent téméraire. Attaché une fois au poteau fatal, il avait supporté sans se plaindre les insultes et les cruautés des sauvages; sur toute l'étendue de ces vastes frontières, partout où il y avait des habitations ou des combats, circulaient de romanesques légendes de ses exploits, de son audace et de son sang-froid. Mais, en cette occasion, ceux qui n'auraient pas connu son histoire et son caractère auraient attribué à de misérables motifs les soins exagérés qu'il prenait pour sa conservation. Un pareil jugement eût été mal fondé. L'Éclaireur pensait à Mabel, aux funestes conséquences qu'aurait pour elle la mort de son meilleur protecteur. Cette idée donnait plutôt une nouvelle activité à son intelligence qu'elle ne modifiait sa prudence habituelle. Il était de ceux qui sont si peu accessibles à la crainte qu'ils ne s'inquiètent jamais de la manière dont on pourra interpréter leur conduite : à la circonspection du Serpent, il joignait, à l'heure du danger, la simplicité d'un enfant.

Pendant les dix premières minutes de l'assaut, l'Eclaireur laissa reposer sur le plancher la crosse de sa carabine, sauf quand il changeait de position. Il savait que les bûches solides du fort étaient à l'épreuve des balles; et comme il avait participé à la prise de l'obusier, il était certain que les sauvages n'avaient pas d'autre obus que celui dont on s'était emparé avec la pièce. Le feu des assaillants n'était donc pas à redouter... Si quelques balles entraient par les meurtrières, elles ricochaient sur les parois, et tant que l'ennemi tirerait d'aussi près, elles devaient décrire un angle qui les rendait inoffensives. S'il s'éloignait, il y avait à peine une chance sur cent pour qu'elles atteignissent les ouvertures.

Tout à coup un bruit de mocassins, un frôlement de ramées au pied du blockaus avertirent le guide qu'on allait renouveler contre la base une tentative d'incendie. Il fit descendre Cap de la plate-forme, où tout danger avait cessé, et le posta avec un seau d'eau auprès d'une meurtrière, immédiatement au-dessus de l'endroit menacé.

Un guerrier moins habile, moins maître de lui que notre héros, se serait hâté d'agir, et aurait prématurément épuisé ses ressources. Le but du guide était non-seulement d'éteindre le feu, ce qui lui causait peu d'inquiétude, mais encore de donner aux sauvages une leçon capable de suspendre leurs entreprises pendant le reste de la nuit. Afin d'y parvenir, il était nécessaire d'attendre que la clarté de l'incendie projeté lui permît de diriger ses coups. Il savait bien qu'alors son adresse ne lui faillirait pas. En conséquence, il laissa les Iroquois rassembler un amas de branches sèches, le dresser contre le blockaus, et retourner paisiblement à leurs cachettes. Tout ce qu'il permit à Cap, ce fut de rouler jusqu'au bord de la meurtrière un baril rempli d'eau, qu'on pouvait répandre au premier signal. Pour que l'occasion fut jugée favorable, il fallut que le brasier illuminât les taillis voisins, et que le chasseur pût apercevoir trois ou quatre sauvages qui rôdaient en suivant des yeux les progrès des flammes avec la froide apathie d'hommes accoutumés aux misères humaines.

— Etes-vous prêt, ami Cap? demanda-t-il. La chaleur commence à se faire sentir à travers les crevasses; et, quoique ces bûches vertes ne soient pas de la nature d'un homme irascible, elles pourraient s'enflammer, si on les poussait à bout. Penchez bien votre baril, afin de ne pas perdre une goutte d'eau.

— C'est fait, répondit Cap avec le laconisme d'un marin.

— Alors attendez le mot d'ordre. Ne soyez jamais ni trop impatient dans un moment critique, ni trop téméraire dans un combat!

Tout en donnant ces ordres, l'Éclaireur faisait ses préparatifs. Il ajusta, et déchargea résolument le tueur de daims. Après avoir retiré sa carabine, il appliqua l'œil à la meurtrière.

— Voilà un reptile de moins, se dit-il à lui-même. J'avais déjà vu ce misérable, et je sais que c'était un démon sans pitié. Il agissait suivant sa nature, et il a eu une récompense proportionnée à ses mérites. Encore une victime, et nous leur ôterons l'envie de nuire pour le reste de la nuit.

Une autre carabine avait été armée; le coup partit et un second

sauvage tomba. Peu disposée à attendre une troisième épreuve, toute la bande sortit des taillis et chercha un asile plus sûr.

— Maintenant versez, maître Cap. Les coquins ont reçu une leçon et n'allumeront plus de feu ce soir.

— Gare l'eau, dit Cap en renversant son baril.

Les précautions qui furent prises dans cette opération furent telles que les flammes s'éteignirent complétement; le combat cessa et le reste de la nuit s'écoula en paix. Le guide et Cap veillèrent alternativement; mais on peut dire qu'aucun d'eux ne ferma l'œil. Accoutumés à des veilles prolongées, ils avaient à peine besoin de sommeil, et le chasseur paraissait parfois insensible à la faim, à la soif et à la fatigue.



Le capitaine Sanglier Cœur-de-Pierre.

Mabel veilla auprès du lit de son père, et commença à sentir que le bonheur de ce monde tient souvent à l'imagination. Elle avait jusqu'alors vécu loin de son père; elle avait eu avec lui des relations plus idéales que positives; et maintenant qu'elle était sur le point de le perdre, elle se figurait que sa mort lui laisserait un vide immense et qu'il lui serait désormais impossible d'être heureuse.

CHAPITRE XXVIII.

Au retour de l'aurore, Cap et son ami montèrent sur le toit pour examiner encore ce qui se passait dans l'île. La plate-forme était environnée d'une balustrade crénelée qui protégeait ceux qui s'y trouvaient, et les mettait à même de tirer sans s'exposer aux coups de l'ennemi.

Il ventait frais du sud, et dans certaines parties du lac les eaux étaient vertes et agitées. La forme de la Station était presque ovale, et sa plus grande longueur allait de l'est à l'ouest. En naviguant dans les canaux qui la baignaient, il était possible à un navire de longer la côte en tous sens et de conserver toujours le vent par le travers. Cette facilité, qui résultait de la direction de la brise et des cours d'eau, fut immédiatement remarquée par Cap, qui l'expliqua à son compagnon. Elle était importante, car toutes les chances de salut des assiégés dépendaient d'un renfort envoyé par la garnison de l'Oswego.

Après avoir un moment promené ses regards autour de lui, Cap s'écria brusquement d'un ton joyeux :

— Ohé! une voile!

L'Eclaireur suivit la direction des yeux du marin et distingua l'objet de cette exclamation. L'élévation de l'observatoire permettait d'embrasser plusieurs îles adjacentes, et c'était derrière les buissons de l'une d'elles, située au sud-ouest, qu'on voyait la voilure d'un bâtiment. Elle n'était pas entièrement déployée; mais la force du vent était telle que les blancs contours de la toile passaient devant les yeux des deux amis, à travers les éclaircies du feuillage, avec la rapidité d'un cheval au galop.

— Ce n'est pas Jasper, dit le guide désappointé, car il ne reconnaissait pas le cutter de son ami dans cet objet presque insaisissable; c'est quelque vaisseau que les Français envoient au secours des maudits Iroquois leurs alliés.

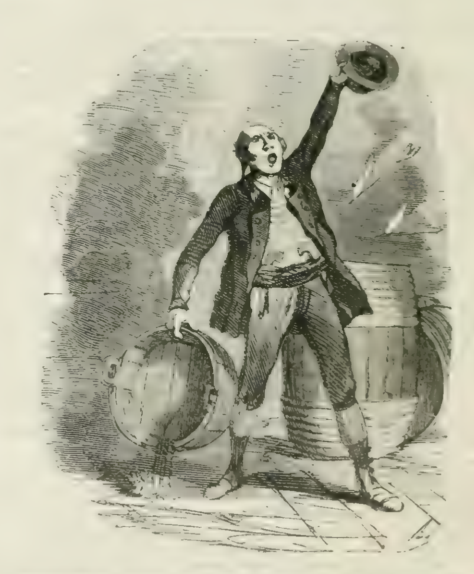
—Vous êtes dans l'erreur cette fois, répondit Cap d'un ton dogmatique qui ne diminuait en rien les circonstances critiques où ils se trouvaient. C'est positivement la voile de hune du *Véloce* dont la pointe est taillée plus petite que d'ordinaire. Remarquez en outre que la vergue à corne a été jumellée.

— Je ne vois rien de cela, je l'avoue, répondit l'Eclaireur, pour lequel les termes employés par Cap étaient du grec.

— En vérité! eh bien, j'avoue que cela m'étonne, car je croyais que vos yeux étaient capables de tout voir!

— Rien ne semble plus facile à distinguer que cette pointe et cette jumelle. A votre place, mon brave ami, je craindrais que ma vue commençât à faiblir.

— Si Jasper est vraiment en route, cette crainte ne me tourmentera pas. Nous pouvons défendre le blockhaus pendant huit ou dix heures contre toute la race des Iroquois; et, pourvu qu'Eau-Douce couvre notre retraite, je ne désespère de rien. Que Dieu garde l'enfant de trop s'approcher du rivage et de tomber, comme le sergent, dans une embuscade!



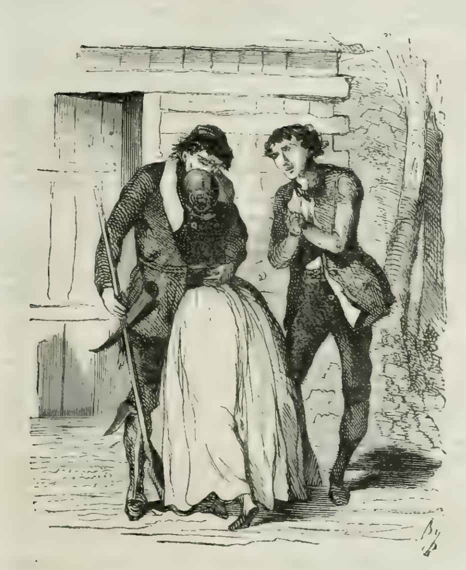
Au moment où l'obus se logea dans les madriers du fort, l'intrépide Cap agita son chapeau et poussa trois hourras.

— Oui, voilà le danger. On aurait dû établir ici des signaux concertés, un mouillage balisé en dehors, et même un lazaret, si nous avions pu décider ces maudits Mingos à respecter les lois. Dans le cas où votre ami débarquerait sur cette île ou même dans le voisinage, nous pouvons le considérer comme perdu. Et après tout, mon maître, ne devons-nous pas considérer Jasper comme un secret ami des Français? C'est l'avis du sergent, et certes la trahison a joué un rôle dans cette aventure.

— Nous le saurons bientôt, maître Cap, car c'est bien réellement *le Véloce*. Il sera ici dans cinq minutes, et il serait à propos de lui faire un signal pour l'empêcher de tomber entre les mains des bandits.

Ce projet ne pouvait être réalisé. *Le Véloce* se dirigeait vers l'île,

dû côté du vent, avec une rapidité qui eût laissé à peine le temps d'établir des communications. D'ailleurs il n'y avait personne de visible sur le pont, et le gouvernail semblait même abandonné ; mais Cap reconnut que la barre était mise en jeu au moyen de drosses dirigées par une main cachée. Comme le cutter avait des bords assez élevés, il était probable que son équipage se tenait derrière, afin de se garantir des balles. Il résultait de ce fait que l'équipage composait sans doute l'unique force qui fût à bord.



Derniers adieux de Mabel et de l'Eclaireur.

— Hélas! dit le guide, je crains bien que le Serpent ne soit pas arrivé à l'Oswego, et que nous n'ayons pas de secours à attendre de la garnison! J'espère que Lundie ne se sera pas mis en tête de déplacer Jasper Western, qui nous vaudrait seul une armée. A nous trois, maître Cap, nous sommes presque invincibles : vous comme marin pour aider aux manœuvres du cutter, Jasper comme connaissant à fond le lac, et moi comme destructeur d'Iroquois. Nous pouvons soutenir une fameuse lutte en faveur de Mabel.

— Et nous la soutiendrons, répondit Cap, qui commençait à se rassurer sur les destins de sa chevelure. Je regarde l'arrivée du *Véloce* comme une circonstance et l'innocence probable d'Eau-Douce comme une autre. Ce Jasper est un jeune homme prudent qui tient sagement le large, et ne mouillera qu'après avoir vu comment les choses se passent dans cette île.

— Tout m'est expliqué! s'écria l'Eclaireur avec transport. Voilà le canot du Serpent sur le pont du cutter ; le chef est à bord, et il a sans doute exposé fidèlement notre situation, car un Delaware diffère d'un Mingo en ce qu'il se tait quand il ne dit pas la vérité.

— Ce canot ne peut appartenir au cutter, dit le marin ergoteur; Eau-douce l'avait à bord quand nous l'avons mis à la voile.

— C'est vrai, ami Cap; mais, si vous connaissez vos agrès par des pointes et des jumelles, je connais mes canots grâce à mon instruction des frontières. Si vous savez discerner une toile neuve dans une voile, je remarque une écorce neuve dans un canot. C'est bien la pirogue du Serpent. Le brave homme est parti pour l'Oswego dès le commencement du siége, et il a rencontré *le Véloce* qu'il nous ramène. Dieu veuille que Jasper Western soit encore à bord!

— Oui, oui! car, traître ou loyal, il faut avouer qu'il sait gouverner dans une tempête.

— Et en passant les cataractes, ajouta le guide, qui accompagna ces mots d'un rire silencieux et d'un coup de coude dans les côtes de son interlocuteur. Il faut rendre justice au jeune homme quand même il nous scalperait de sa propre main.

Le Véloce était si près que Cap ne fit aucune réponse. La scène était si singulière qu'il est bon d'en faire à nos lecteurs une exacte description. L'ouragan avait redoublé de force; les arbustes inclinaient leurs cimes presque jusqu'à terre, et le sifflement du vent dans les branches ressemblait au sourd murmure de chars lointains. L'air était rempli de feuilles, qui dans cette saison avancée étaient facilement arrachées de leurs tiges et passaient d'île en île comme des volées d'oiseaux. Au reste, tout était silencieux comme la tombe. Les sauvages ne s'étaient point retirés ; mais leur présence n'était indiquée que par leurs canots réunis dans la baie aux embarcations du cinquante-cinquième. Quoiqu'ils eussent été pris à l'improviste pas le retour inattendu du *Véloce*, ils avaient dans le sentier de la guerre des habitudes de prudence si uniformes et si enracinées qu'à la première alerte chacun s'était tapi dans sa cachette comme un renard dans son terrier.

La même tranquillité régnait dans le blockhaus. Cap et l'Eclaireur se tenaient en observation, mais cachés. L'absence inusitée de tout signe de vie à bord du navire était encore plus remarquable. En le voyant se mouvoir sans direction apparente, les Indiens éprouvèrent un sentiment de superstitieuse terreur, et les plus hardis augurèrent mal de l'issue d'une expédition commencée sous de si heureux auspices. Tête-de-Flèche lui-même, tout familiarisé qu'il était avec les manœuvres des hommes blancs, trouvait quelque chose de sinistre dans l'aspect de ce vaisseau sans équipage, et il aurait voulu de grand cœur avoir le pied sur le continent.

La marche du cutter était aussi constante que rapide ; il se tenait au milieu du chenal et faisait jaillir l'eau en écume sous ses bossoirs. Tantôt il s'inclinait sous les rafales, tantôt il se relevait comme le philosophe qui se courbe sous le poids des calamités humaines et qui se redresse quand elles sont passées. Quoiqu'il portât peu de voiles, sa vitesse était si grande que dix minutes à peine s'écoulèrent entre le moment où il fut signalé derrière les broussailles et celui où il parut



Mabel et Jasper quittent l'île de la Station.

par le travers du blockhaus. Du haut de leur aire Cap et l'Eclaireur se penchèrent en avant pour mieux plonger sur le pont, et à leur vive satisfaction Jasper Eau-Douce se leva en poussant trois bruyants hourrahs.

Bravant tous les dangers, Cap monta sur le parapet de troncs d'arbres, et répondit au salut par trois acclamations. Heureusement la politique des ennemis le sauva, car ils se tenaient toujours tranquilles, et pas un coup de feu ne fut tiré.

De son côté, l'Eclaireur, dédaignant ce qui était purement dramatique, n'envisageait que le côté utile de la guerre. Dès qu'il aperçut son ami Jasper, il lui cria d'une voix de stentor :

— Gouvernez vers nous, mon ami, et la victoire est assurée! Envoyez de la dragée dans ces broussailles, et vous ferez partir les drôles comme des perdrix.

Une faible partie de cette allocution arriva aux oreilles de Jasper, mais le reste fut emporté au large sur les ailes du vent.

Cependant *le Véloce* avait dépassé la forteresse, et il était dérobé aux regards par les fourrés qui la cachaient. Il reparut bientôt, et il avait viré de bord, mudé, et cargué ses voiles en courant l'autre bordée sous le vent de l'île. Cette manœuvre fut exécutée avec la plus grande facilité, sans toucher une écoute, avec le seul concours du gouvernail. Elle était favorisée par un vent largue et par le courant, qui prenait le cutter sous le bossoir du vent.

Le Véloce semblait vouloir pousser une reconnaissance; quand il eut fait le tour du rivage, il revint au vent de l'île, dans le chenal par lequel il était arrivé, mit la barre dessus et vira de bord. Bien qu'il eût fait ses ris près, les battements de la grande voile éventrée retentirent comme le bruit du canon, et Cap eut peur de voir se disloquer les coutures.

— Il faut l'avouer, murmura le vieux marin, Sa Majesté nous fournit de bonne toile, et il faut avouer aussi que le jeune homme conduit sa barque comme s'il avait reçu une éducation complète. Le diable m'emporte, cher guide, si je crois maintenant que cet Eau-Douce ait étudié sur l'étang que nous appelons l'Ontario.

— C'est pourtant vrai; il n'a jamais vu l'Océan. J'ai souvent pensé qu'il avait des dispositions naturelles à conduire les schooners et les sloops, et je l'ai respecté en conséquence. Quant à la trahison, au mensonge, à tous les vices hideux, Jasper Western en est aussi pur que le plus vertueux des guerriers delawares; et si vous désirez voir un honnête homme, c'est dans cette tribu qu'il faut l'aller chercher.

— Il vire de bord! s'écria Cap avec joie au moment où le cutter éventait ses voiles : nous allons voir maintenant ce qu'il va faire. Il ne peut vouloir chasser et croiser dans ces canaux comme une jeune fille qui exécute une contredanse.

Jasper laissa arriver, et les deux observateurs crurent qu'il avait l'intention funeste de jeter l'ancre. Les sauvages, blottis dans leur reposée, le regardaient avec les yeux avides du tigre, qui voit approcher sa victime imprévoyante.

Mais Jasper avait d'autres projets. Il connaissait la profondeur de l'eau, et savait qu'on pouvait lancer impunément *le Véloce* tout près de la côte. Il s'en approcha hardiment, entra dans la baie, défit les amarres des deux chaloupes du 55ᵉ, et les entraîna à la remorque. Comme tous les canots étaient attachés aux embarcations de Dunham, cette audacieuse expédition eut pour résultat de priver les sauvages des moyens de quitter l'île autrement qu'à la nage. Ils s'en aperçurent, et, se levant en masse, ils ébranlèrent l'île de leurs cris et firent une décharge inutile. Deux coups de feu leur furent tirés en même temps. L'un partit du haut de la tour, et traversa la cervelle d'un Iroquois, l'autre vint du *Véloce*, et blessa grièvement un ennemi. L'équipage du cutter applaudit par des clameurs, et les Indiens disparurent de nouveau, comme s'ils se fussent enfouis dans les entrailles de la terre.

— C'est la voix du Serpent, dit l'Eclaireur en entendant le second coup de feu. Je connais le son de sa carabine comme celui du tueur de daims. C'est une bonne arme, quoiqu'elle ne tue pas toujours. Eh bien, Chingachgook et Jasper étant sur l'eau, et nous dans le blockhaus, ami Cap, je serais bien surpris si nous ne démontrons à ces gueux de Mingos ce que c'est qu'un combat régulier.

Cependant *le Véloce* ne restait pas inactif. Dès qu'il eut atteint l'extrémité de l'île, Jasper laissa ses prises aller à la dérive, et descendant vent arrière, elles s'ensablèrent environ à un mille de distance. Le cutter vira de bord, et remonta le courant par l'autre canal. Ceux qui étaient au faîte du blockhaus remarquèrent quelque agitation sur le pont, et à leur grande satisfaction, lorsque le cutter arriva par le travers de la principale baie, l'obusier qui composait son unique armement fut démasqué, et une pluie de mitraille tomba en sifflant dans les buissons. A cette attaque inattendue, les Iroquois se levèrent aussi précipitamment qu'une compagnie de cailles effrayées, et cherchèrent de nouvelles retraites. Pendant leur fuite, le tueur de daims abattit encore un Iroquois, et un autre fut estropié par la carabine de Chingachgook.

Néanmoins le combat semblait devoir recommencer sous une autre forme, lorsque Rosée-de-Juin s'avança portant un pavillon blanc, accompagnée de Muir et de l'officier français.

C'était le prélude d'une négociation; elle eut lieu sous les murs du blockhaus. Les assiégés et leurs amis n'hésitèrent pas à exposer leurs personnes. Ils étaient protégés d'un côté par l'arme infaillible du guide, et de l'autre par l'obusier du navire. Chingachgook seul se mit en embuscade plutôt par habitude que par défiance.

— Vous avez triomphé, l'Eclaireur, cria le quartier-maître, et le capitaine Sanglier vient vous offrir un arrangement. Vous ne refuserez pas une honorable retraite à un brave ennemi qui a vaillamment combattu, et s'est montré fidèle à son pays. Je suis autorisé à vous proposer d'accorder à l'ennemi l'évacuation de l'île, l'échange des prisonniers et la restitution des chevelures. C'est tout ce qu'on peut faire en l'absence de bagages et d'artillerie.

Comme cette conversation était nécessairement sur un ton très-élevé, tant à cause du vent que de la distance, elle fut entendue également des assiégés et de l'équipage du cutter.

— Qu'en dites-vous, Jasper? cria l'Eclaireur, vous entendez la proposition. Laisserons-nous partir les vagabonds, ou les marquerons-nous comme on marque les moutons dans un établissement pour pouvoir les reconnaître un jour?

— Qu'est devenue Mabel Dunham? demanda le jeune homme en fronçant le sourcil. Si l'on a touché un seul cheveu de sa tête, malheur à la tribu des Iroquois!

— Elle est en bas, auprès d'un père mourant. Nous n'avons pas de représailles à exercer pour la blessure que le sergent a reçue. Quant à Mabel...

— La voici! s'écria la jeune fille, qui était montée sur la plate-forme en voyant la tournure que prenaient les choses; la voici! Elle vient, au nom de notre sainte religion, vous conjurer de ne plus verser de sang. Il y en a eu assez de répandu déjà, et si ces hommes veulent se retirer, s'ils veulent s'éloigner en paix, qu'on ne les retienne pas. Mon pauvre père approche de sa fin; ne troublez pas ses derniers moments. Allez, Français et Indiens, nous ne sommes plus vos ennemis!

— Ta, ta, ta, interrompit Cap, c'est de la poésie religieuse, mais ça n'a pas le sens commun. L'ennemi est prêt à frapper; Jasper va lâcher sa bordée, et il a sans doute des embossures à ses câbles; l'Eclaireur a l'œil et la main aussi sûrs que l'aiguille aimantée, et si vous ne vous en mêlez pas, nous allons acquérir une part de prise et de l'honneur par-dessus le marché.

— Ma foi, dit l'Eclaireur, je penche pour l'opinion de Mabel. Il y a eu assez de sang versé, et quant à l'honneur que nous pourrions acquérir, il est propre à séduire de jeunes enseignes et des recrues, plutôt que des chrétiens réfléchis. Il y a de l'honneur à faire ce qui est bien, et du déshonneur à faire ce qui est mal, et je crois qu'on a tort d'ôter la vie même à un Iroquois sans un but d'utilité. Ainsi, lieutenant Muir, laissez parler eux-mêmes vos amis les Français et les Indiens.

— Mes amis! dit Muir en tressaillant; vous ne donnerez pas ce nom aux ennemis du roi, parce que la fortune des combats m'a jeté entre leurs mains. Les plus grands guerriers des temps anciens ou modernes ont été prisonniers de guerre, et maître Cap est là pour vous attester que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour échapper à ce malheur.

— Echapper est le mot propre, repartit sèchement le marin : nous nous sommes cachés si discrètement, que nous serions encore dans notre trou sans la nécessité de refaire la soute au pain. Vous vous êtes serré dans cette occasion comme un lapin, quartier-maître, et, le diable m'emporte! j'ai été émerveillé de la manière précise dont vous connaissiez ce gîte! Vous vous y êtes rendu aussi directement qu'un matelot novice se rend à l'arrière quand il s'agit d'arrimer le foc!

— Et ne m'avez-vous pas suivi? Il y a des moments dans la vie humaine où la raison, tenant lieu de l'instinct, s'élève à un degré...

— Et où les hommes descendent, interrompit Cap en ricanant : on dit que le diable ne ferait pas un marin d'un homme qui ne sait pas grimper très-haut; il semble qu'il ne ferait pas davantage un soldat d'un homme qui ne saurait pas s'enfoncer très-bas.

Là-dessus, Cap rit de plus belle; l'Eclaireur l'imita toujours avec sa réserve accoutumée, et Jasper, quoique préoccupé par le sort de Mabel, ne put s'empêcher de sourire. Le vieux marin s'imagina qu'il avait fait une délicieuse plaisanterie, et pour récompenser ses auditeurs de valider ses prétentions à l'esprit, il fut disposé à leur céder dans la discussion principale.

Après une courte délibération, tous les sauvages furent réunis sans armes à cent pas du fort, et sous le feu du *Véloce*. Le guide descendit à la porte du blockhaus, et régla les conditions définitives de l'évacuation de l'île. Eu égard aux circonstances, elles n'étaient déshonorantes pour aucun des partis. Les Indiens, par mesure de précaution, puisque leurs forces étaient quadruples de celles de leurs adversaires, furent obligés d'abandonner toutes leurs armes, même leurs coutelas et leurs tomahawks. L'officier français, M. Sanglier, surnommé Cœur-de-Pierre, représenta que ce procédé avait pour ses alliés quelque chose d'humiliant; mais ses arguments furent combattus par l'Eclaireur, qui avait été témoin de plusieurs massacres, et savait le peu de prix que les sauvages attachaient à leurs promesses quand elles étaient contraires à leur intérêt.

Le second article du traité ne fut pas moins important. Il obligeait le capitaine Sanglier à rendre les prisonniers, qui étaient sous bonne garde dans la caverne même où Cap et Muir avaient cherché un asile. Lorsque ces hommes furent amenés, il s'en trouva quatre qui n'avaient aucune blessure, et qui s'étaient laissés tomber uniquement pour sauver leur vie : artifice très-usité dans les guerres d'Amérique. Parmi les autres, il y en avait deux qui, très-légèrement atteints, étaient encore en état de servir. Comme ils avaient leurs fusils, ce renfort

mit l'Eclaireur à son aise. Après avoir réuni dans le blockhaus toutes les armes de l'ennemi, il enjoignit aux captifs délivrés de prendre possession de la citadelle, et plaça une sentinelle à la porte.

Dès que Jasper fut instruit des termes de la capitulation, et que l'observation des préliminaires lui permit de s'absenter sans inconvénient, il mit à la voile, alla reprendre les embarcations sur le sable, et les ramena dans le canal situé sous le vent. Les sauvages montèrent immédiatement dans leurs pirogues, que *le Véloce* prit à la remorque pour la troisième fois pour les conduire à deux milles sous le vent de l'île. Quoiqu'il n'y eût qu'une seule pagaye dans chaque canot, les Indiens, en se maintenant vent arrière, pouvaient débarquer dans la matinée sur les côtes du Canada.

Le capitaine Sanglier, Tête-de-Flèche et Rosée-de-Juin restèrent seuls de leur bande dans l'île de la Station. Le Français avait certains papiers à faire signer au lieutenant Muir, qui avait à ses yeux pleins pouvoirs en vertu de sa commission. L'Indien, pour des raisons à lui connues, ne se souciait pas d'accompagner ses amis les Iroquois. On réserva des canots pour mettre ces trois personnages à même de partir quand ils le jugeraient convenable.

Pendant que *le Véloce* escortait la flottille indienne, l'Eclaireur et Cap préparèrent un repas si nécessaire, puisque la majeure partie des personnes présentes n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures. Avant le retour du cutter, le guide eut le temps de rendre une visite au Serpent, de donner des ordres pour adoucir l'agonie du blessé et d'inviter Mabel à prendre quelque nourriture; pour ne pas l'importuner dans l'accomplissement de ses pénibles devoirs, il fit retirer la garde, dont la présence n'était plus nécessaire. Puis il s'achemina du côté du feu.

CHAPITRE XXIX.

Les hommes habitués à une guerre comme celle que nous avons décrite subissent rarement en campagne l'influence des sentiments tendres. Néanmoins, pendant les incidents que nous allons rapporter, plus d'un cœur fut dans le fort avec Mabel, et plus d'un soldat aurait mangé de meilleur appétit si le sergent n'avait été si près de sa fin.

Chemin faisant, l'Eclaireur fut abordé par Muir, qui désirait avoir avec lui un entretien particulier. Le quartier-maître avait cet air d'extrême politesse qui dénote presque toujours la fourberie. En effet, si la phrénologie et la physiognomonie sont des sciences imparfaites, il n'en est pas moins certain qu'à défaut d'actions patentes, le signe le plus infaillible de l'hypocrisie est la multiplicité des sourires inutiles et la surabondance des paroles mielleuses. Muir était remarquable par un excès de politesse, mais son accent écossais et ses idiotismes nationaux lui donnaient une apparence de franchise. Il avait dû son avancement à sa longue déférence pour Duncan de Lundie, qui, trop fin pour en être la dupe, faisait d'involontaires concessions aux flatteurs dont il suspectait cependant la sincérité.

— Mon très-cher ami, dit Muir, je vous aime cent fois davantage depuis ces derniers événements. Vous avez mis le sceau à votre réputation, et vous pouvez reposer le reste de vos jours. Mariez-vous sans délai, mon camarade. Vous aviez en moi un rival, vous le savez; mais j'abandonne la partie, et je souhaite que vous réussissiez auprès de Mabel Dunham.

— Voilà, quartier-maître, une générosité à laquelle je ne m'attendais pas.

— Oui, mon garçon, vous aviez en moi, je puis le dire, un rival formidable, qui n'a jamais fait la cour en vain, et qui a eu cependant cinq femmes. Lundie m'accuse d'en avoir eu quatre, et je lui oppose des dénégations; mais il ne se doute pas qu'il est au-dessous de la vérité. Eh bien! je renonce à tous mes avantages; et si l'honnête sergent survit, je me charge de lui parler pour vous.

— Je vous remercie, quartier-maître, mais je n'en ai pas besoin. L'affaire est aussi certaine que peut l'être une affaire en temps de guerre, puisque j'ai le consentement de Mabel et de son père. Hélas! le pauvre homme ne verra pas la réalisation de ce qu'il désire depuis si longtemps.

— Il aura du moins la consolation de savoir que ses vœux sont accomplis. C'est une grande douceur pour les mourants de savoir que les personnes aimées qu'ils laissent sur la terre seront convenablement établies. Toutes mes défuntes ont exprimé ce sentiment.

— Et leur attente n'a pas été trompée, quartier-maître.

— Vous me raillez, mon camarade, mais je ne vous en veux pas. Je ne vous chercherai point querelle pour une plaisanterie; mais vous comprenez aisément, mon cher guide, qu'un pauvre diable qui perd une semblable fiancée a besoin d'un dédommagement.

— C'est tout naturel, répondit l'Éclaireur. Je sens moi-même combien la perte de Mabel m'aurait été pénible.

— Elle l'est aussi pour moi, mais vous pouvez m'aider à la supporter, en me rendant un service. Quoique investi d'une commission du roi, j'ai suivi l'expédition en qualité de volontaire, tandis qu'un simple sergent en avait le commandement. Je me suis résigné pour diverses raisons, quoique brûlant d'impatience, au moment où nous combattions pour les droits du pays et l'honneur de Sa Majesté...

— Quartier-maître, interrompit le guide, vous êtes tombé si vite entre les mains de l'ennemi, que votre conscience doit être apaisée là-dessus. Le mieux est de n'en pas parler.

— Je suis de votre avis, mon brave; mais maintenant que le sergent est hors de combat, ne trouvez-vous pas pénible de laisser un caporal à la tête d'une troupe victorieuse. Les fleurs qui prospéreraient dans un jardin se fanent dans une terre en friche, et je songe à réclamer l'autorité qui appartient à mon grade. Les soldats ne feront aucune objection, et quant à vous, mon cher ami, maintenant que vous avez de la gloire, une jolie femme et la conscience d'avoir fait votre devoir, j'espère que vous ne vous opposerez pas à mes projets.

— Personne ne vous disputera le droit de commander les soldats du 55e, lieutenant, quoique certains hommes pussent être disposés à ne pas obéir à un prisonnier de guerre délivré par leurs mains. Je crois toutefois que vous ne rencontrerez aucune résistance.

— C'est ce que j'espère, et, quand je ferai mon rapport sur la défense du fort et les opérations générales, je n'oublierai pas d'y consigner vos exploits.

— Laissez de côté mes exploits, quartier-maître! Lundie sait ce que je suis dans les bois et dans une citadelle, et notre général en chef le sait encore mieux que lui. Ne vous occupez pas de moi, et arrangez votre histoire à votre guise, en ayant soin seulement de rendre justice au père de Mabel.

Muir parut satisfait, et dès qu'il eut rejoint ses compagnons, il prit pour la première fois l'autorité qui lui était due. Il annonça au seul caporal qui eût survécu qu'il croyait devoir commander en vertu de sa commission, et ce changement de dynastie ne causa dans la troupe aucun mouvement insurrectionnel. L'état du sergent Dunham motivait suffisamment son remplacement.

Pendant ce temps, le capitaine Sanglier s'occupait de son déjeuner avec la résignation d'un philosophe, le sang-froid d'un vétéran, l'industrie d'un Français et la voracité d'une autruche. Ce personnage était depuis environ trente ans dans la colonie. Une constitution de fer, une insensibilité complète, une certaine adresse bien faite pour diriger des sauvages et un courage indomptable l'avaient fait remarquer du général en chef, qui l'avait mis à la tête des opérations militaires de ses alliés indiens. Il avait dès lors pris le titre de capitaine, et s'était identifié avec ses nouveaux compagnons, grâce à cette flexibilité qui caractérise ses compatriotes. Dans les expéditions qu'il avait conduites, il avait tâché de réprimer les fureurs des Iroquois, et les avaient alimentés d'un autre côté, en mettant à leur service les ressources de la civilisation. Il concevait des entreprises, qui par leur importance et leurs résultats dépassaient de beaucoup la politique ordinaire des Indiens, et il s'efforçait ensuite de diminuer les maux dont il était l'auteur. Quoiqu'il ne fût pas homme à manquer un succès par les scrupules d'une délicatesse inopportune, jamais non plus on ne l'avait vu abuser des faveurs de la fortune, ou se la rendre contraire en se livrant à d'inutiles cruautés. Cependant, comme son nom était inévitablement mêlé à tous les excès commis par ses bandes, on le regardait, dans les provinces américaines, comme un misérable, avide de sang, dont le plus grand bonheur était de torturer les innocents et les faibles. Les sobriquets de Sanglier et de Cœur-de-Pierre attestaient l'épouvante qu'il inspirait généralement.

La rencontre de l'Éclaireur et de Sanglier eut quelque rapport avec la célèbre entrevue de Blucher et de Wellington. Les deux guerriers se regardèrent d'abord sans parler pendant plus d'une minute; chacun d'eux sentait qu'il avait devant les yeux un formidable ennemi; et tout en s'imposant le devoir de le traiter avec égard, ils comprenaient qu'ils étaient divisés par les idées aussi bien que par les intérêts. L'un servait pour de l'argent et des grades; l'autre parce que le hasard avait jeté sa vie dans le désert, et que sa terre natale avait besoin de ses bras et de son expérience. Le désir de s'élever au-dessus de sa position présente n'avait jamais troublé la tranquillité de l'Éclaireur. Il n'avait conçu d'idées ambitieuses qu'après avoir connu Mabel, et il avait un moment rêvé au moyen de la faire parvenir à un rang supérieur. Mais sa simplicité naturelle avait bientôt repris son empire, et il avait pensé avec raison que ce n'était pas l'humilité de sa fortune qui empêcherait la jeune fille de l'accepter pour mari. Il respectait le Sanglier comme un brave guerrier, et pour croire tous les propos qu'on tenait sur lui, il avait trop de cette impartialité qui résulte de la pratique, car les hommes les plus disposés à juger d'une chose en fanatiques, sont ceux qui ne la connaissent pas. Cependant le guide ne pouvait approuver les calculs égoïstes, les cruautés froidement préméditées du capitaine, et la manière dont il oubliait la nature de blanc, pour prendre exclusivement le caractère d'un homme rouge.

D'un autre côté, le capitaine Sanglier ne pouvait comprendre les motifs qui dirigeaient la conduite de l'Eclaireur, dont il connaissait le désintéressement, la droiture et la sincérité. Il avait même été parfois induit en erreur par ces qualités, en vertu de l'axiome qu'un diplo-

mate garde mieux ses secrets en agissant avec franchise qu'en employant la ruse et la dissimulation.

Lorsque les deux héros se furent regardés de la manière ci-dessus mentionnée, le Sanglier porta la main à son chapeau; car l'existence grossière qu'il menait n'avait pas entièrement détruit la politesse qu'il devait à son éducation première et cette apparence de bonhomie qui semble innée chez un Français.

— Monsieur l'Eclaireur, dit-il dans un anglais entremêlé de mots de sa langue, *un militaire honore le courage et la loyauté.* Vous parlez iroquois?

— Oui, répondit naïvement le guide; je comprends le langage des reptiles, mais il n'est pas de mon goût. Selon moi, monsieur Cœur-de-Pierre, partout où vous trouvez un Mingo vous êtes en face d'un coquin. Sans vous offenser, vous fréquentez bien mauvaise compagnie.

— Vous êtes trop bon, monsieur, répondit le Français, qui, comprenant avec difficulté, était disposé à croire qu'on lui adressait un compliment; vous êtes trop bon, mais *un brave* est toujours comme ça... Qu'est-ce que cela? que fait ce *jeune homme?*

Le capitaine Sanglier indiqua du geste Jasper, qui, placé de l'autre côté du feu, venait d'être saisi brusquement par deux soldats d'après les ordres de Muir.

— Qu'est-ce que cela? cria le guide en s'avançant et en montrant aux deux satellites une puissance musculaire incontestable. Qui a le cœur de maltraiter Jasper Eau-Douce? qui a l'audace de lui lier les bras sous mes yeux?

— C'est moi qui le commande, répliqua le quartier-maître, et je suis responsable de mes actes. Vous ne vous permettrez pas de contester la légalité des ordres donnés aux soldats du roi par un homme muni d'une commission royale.

— Je contesterais les paroles du roi en personne s'il prétendait que Jasper mérite une pareille injure. N'est-ce pas lui qui a sauvé nos têtes? n'a-t-il pas prévenu notre défaite et assuré notre victoire? Lieutenant, si c'est là le premier usage que vous faites de votre autorité, je ne la respecterai pas.

— Cela sent l'insubordination, répondit Muir; mais on peut passer bien des choses à l'Eclaireur. Il est vrai que Jasper a paru nous servir dans cette affaire, mais il ne faut pas oublier ce qui s'est passé. Le major Duncan n'a-t-il pas dénoncé le jeune homme au sergent Dunham? n'avons-nous pas vu clairement que nous étions trahis? n'est-il pas naturel de croire que Jasper était le traître? Ah! cher guide, vous ne serez jamais ni un grand homme d'Etat, ni un grand capitaine, si vous vous laissez abuser par les apparences. Vous ignorez que l'hypocrisie est un vice encore plus commun que l'envie et que c'est le fléau de la nature humaine.

Le capitaine Sanglier haussa les épaules, et regarda alternativement le quartier-maître et Jasper d'un air étonné.

— Je m'inquiète peu de vos grandes phrases, repartit l'Eclaireur. Jasper Eau-Douce est un brave garçon, un homme honnête et loyal, et aucun soldat du cinquante-cinquième ne mettra la main sur lui sans les ordres de Lundie tant que je pourrai l'empêcher. Vous pouvez avoir de l'autorité sur vos soldats, maître Muir, mais vous n'en avez aucune sur Jasper ni sur moi.

— *Bon*, dit le Sanglier d'une voix qui partait à la fois du nez et de la gorge.

— Vous ne voulez donc pas entendre la raison, l'Eclaireur? Vous n'avez pas oublié nos délibérations, et voici une circonstance aggravante. Voyez ce morceau d'étamine, il a été trouvé par Mabel Dunham sur la branche d'un arbre de cette île, une heure avant l'attaque de l'ennemi, et si vous vous donnez la peine d'examiner le battant du pavillon du *Véloce*, vous verrez que cette étoffe en a été coupée. Jamais preuve ne fut plus concluante.

— *Ma foi, c'est un peu fort ceci*, grommela le Sanglier entre ses dents.

— Ne me parlez pas de pavillon et de signaux lorsque je connais le cœur, poursuivit le guide. Jasper a de la probité, et c'est une qualité qui doit inspirer le respect. Eloignez-vous ou nous aurons recours aux armes. Nous verrons qui l'emportera de vous avec vos gens du 55e, ou de Jasper avec son équipage, le Serpent, et le tueur de daims. Vous évaluez trop haut vos forces, lieutenant Muir, et trop bas la sincérité de Jasper.

— *Très-bon!*

— Il faut donc que j'entre dans des explications, reprit le quartier-maître; le capitaine Sanglier que voici, et le brave Tuscarora Tête-de-Flèche, m'ont appris que cet infortuné jeune homme était le traître. Après un pareil témoignage vous ne pouvez vous opposer à ce que je lui inflige un châtiment aussi légitime que nécessaire.

— *Scélérat*, murmura le Français.

— Le capitaine Sanglier est un brave soldat, interrompit Jasper, et il ne voudra pas calomnier un honnête marin. Y a-t-il un traître parmi nous, capitaine Cœur-de-Pierre?

— Oui, ajouta Muir, qu'il parle, puisque vous le désirez, malheureux jeune homme! Que la vérité soit connue, et puissiez vous échapper au dernier supplice, quand une cour se sera assemblée pour juger vos méfaits! Qu'en dites-vous, capitaine? Y a-t-il un traître parmi nous?

— *Oui*, oui, monsieur, *bien sûr.*

— C'est trop de mensonges, dit Tête-de-Flèche d'une voix de tonnerre: où sont mes guerriers? où sont les chevelures anglaises?

En disant ces mots par un mouvement dont il ne fut pas maître, il frappa Muir à la poitrine avec le revers de sa main. Le lieutenant ne manquait ni de courage ni d'un certain sentiment d'honneur. Il regarda ce geste violent comme un coup, et recula d'un pas en étendant la main vers un fusil. Sa conscience s'était soudain réveillée; il était livide de rage, et sa physionomie révélait les plus sinistres intentions. Mais Tête-de-Flèche le prévint; il lui lança un regard farouche, saisit dans sa ceinture un couteau qu'il y avait caché, et le plongea jusqu'au manche dans le corps du quartier-maître. Celui-ci tomba aux pieds du capitaine Sanglier, sur lequel il fixa les yeux hagards d'un homme surpris par la mort.

Le capitaine Sanglier prit une prise de tabac et dit d'une voix calme en haussant les épaules:

— Voilà l'affaire finie, mais ce n'est qu'un scélérat de moins.

Ce meurtre n'avait pu ni être prévu ni être empêché. Lorsque Tête-de-Flèche s'élança dans les taillis en poussant un cri, les blancs étaient trop stupéfaits pour le suivre. Chingachgook avait plus de sang-froid, et les buissons s'étaient à peine refermés derrière le Tuscarora qu'ils se rouvrirent pour livrer passage au Mohican.

Jasper Western parlait couramment français, et il avait compris les paroles du Sanglier.

— Parlez, monsieur, dit-il, suis-je le traître?

— *Le voilà*, répondit l'impassible Français. C'est notre *espion*, notre *agent*, notre ami. Ma foi, c'était un grand *scélérat: voilà!*

Tout en parlant, le capitaine s'inclina vers le cadavre et mit la main dans la poche du quartier-maître d'où il tira une bourse. Il en vida le contenu sur le sol, et plusieurs doubles louis roulèrent du côté des soldats qui s'empressèrent de les ramasser. L'aventurier jeta la bourse avec mépris, et pour goûter la soupe qu'il s'était préparée suivant les règles de l'art. La trouvant à son goût il se mit à déjeuner avec une indifférence qu'aurait enviée l'Indien le plus stoïque.

CHAPITRE XXX.

Le lecteur doit s'imaginer aisément les circonstances qui suivirent la mort de Muir. Pendant que les soldats mettaient son corps à l'écart et le couvraient décemment d'une redingote, Chingachgook revint silencieusement prendre sa place auprès du feu, mais l'Eclaireur et le Sanglier remarquèrent qu'il avait une chevelure toute saignante à la ceinture. Ils ne lui adressèrent aucune question, et le Français, quoique parfaitement convaincu que Tête-de-Flèche avait succombé, ne manifesta ni curiosité ni émotion. Il continua à manger sa soupe comme s'il eût déjeuné dans des circonstances ordinaires. Il y avait un peu de fanfaronnade dans cette indifférence imitée des Indiens; mais elle était plutôt le résultat de l'habitude, de l'endurcissement et de l'empire que le capitaine avait acquis sur lui-même.

Quoique aussi calme en apparence, l'Eclaireur fut vraiment ému. Il détestait Muir, dont la civilité doucereuse était en contradiction avec sa propre nature si franche et si naïve; mais tout accoutumé qu'il était à de pareilles scènes, il avait été troublé du spectacle de cette mort violente, et il avait été surpris d'appendre que Muir trahissait. Il interrogea là-dessus le capitaine Sanglier, et comme celui-ci n'avait aucun motif pour garder le secret, maintenant que l'agent était mort, il lui révéla les détails suivants, qui serviront à éclaircir quelques particularités de notre récit.

Peu de temps après l'arrivée du 55e sur les frontières, Muir avait offert ses services aux Français en se vantant de son intimité avec Lundie, et des moyens qu'il avait de fournir des renseignements précis. Ses conditions avaient été acceptées, et le Sanglier avait eu plusieurs entrevues dans les environs du fort de l'Oswego, où il avait même passé une nuit entière. Tête-de-Flèche avait favorisé ces communications, et la lettre anonyme envoyée au major Duncan avait été écrite par Muir, transmise à Frontenac, recopiée et répétée par le Tuscarora qui revenait de remplir cette mission quand il fut arrêté par *le Véloce.*

Il est à peine nécessaire d'ajouter que le quartier-maître avait révélé la position de l'île, et qu'il voulait sacrifier Jasper pour s'assurer l'impunité. Il avait consenti, moyennant une forte somme, à accompagner le détachement confié au sergent Dunham, afin de donner des signaux aux assaillants.

Le goût de Muir pour le beau sexe était une faiblesse naturelle, et il aurait épousé Mabel comme toute autre femme disposée à accepter

sa main; mais sa passion pour elle était exagérée à dessein, et lui servait de prétexte pour s'attacher à l'expédition, sans assumer la responsabilité d'une défaite.

Le capitaine Sanglier accompagna ses explications de rires sarcastiques, et termina en tendant la main au guide, auquel il dit :

— *Touchez là ;* vous êtes *honnête*, et c'est *beaucoup.* Nous prenons des espions comme on prend *médecine*, pour notre bien ; *mais je les déteste, touchez là !*

— Volontiers, répliqua le guide, car vous êtes un valeureux ennemi. Vous avez eu, il est vrai, des rapports avec des traîtres; mais je suppose que cela tient essentiellement aux exigences du service militaire. Je vous dirai franchement, toutefois, que j'aime mieux que ce soit vous que moi qui ayez cette affaire sur la conscience. Quelle infamie! conspirer contre son pays, ses camarades et le Seigneur! Le corps de ce perfide ne déshonorera pas le sol anglais. Au lieu de le porter à Lundie, je l'inhumerai ici sur le théâtre de ses complots, et sa trahison sera inscrite sur sa pierre tumulaire. Jasper, un mot, s'il vous plaît!

L'Eclaireur emmena le jeune homme à part, et lui serrant la main, il lui dit les larmes aux yeux :

— Vous me connaissez, Eau-Douce; je n'ai jamais cru un seul moment les calomnies qu'on dirigeait contre vous; mais j'avoue que j'étais loin de soupçonner le quartier-maître.

— Un homme qui tenait une commission de Sa Majesté! s'écria Jasper.

— C'est peu de chose, mon ami, c'est peu de chose. Il tenait de Dieu une commission pour agir avec équité, pour se bien conduire avec ses semblables, et il a manqué terriblement à son devoir.

— Et il feignait d'aimer Mabel!

— C'était certes une scélératesse : l'homme qui trompe une femme ne peut être qu'un métis ayant du sang iroquois dans les veines, car le Seigneur a créé les faibles pour que nous gagnions leur amour à force de services et d'affections. C'est ainsi, je l'espère, que j'ai obtenu celui de Mabel; elle m'accorde sa main, d'après le vœu de son père mourant. Hélas, Jasper, je suis peut-être indigne de cette charmante enfant.

Eau-Douce fut presque suffoqué en apprenant cette nouvelle : ses joues devinrent d'une pâleur mortelle; mais il parvint à réprimer tout autre symptôme d'émotion, et il eut la force de répondre d'un ton ferme :

— Ne parlez pas ainsi, mon cher guide, vous seriez digne d'une reine.

— Selon vous, mon garçon. Il est vrai que je sais tuer au besoin un daim ou un Iroquois; je suis avec assurance les sentiers de la forêt, et je sais lire dans les étoiles. Sans doute je fournirai à Mabel du gibier et du poisson en abondance; mais trouvera-t-elle en moi une instruction, des idées et une conversation suffisante? J'ai les manières un peu rudes, et je suis assez vieux pour être son père. Je m'étonne qu'elle n'ait point songé à un homme plus jeune, à vous par exemple.

— A moi! s'écria Jasper d'une voix dont il dissimulait avec peine le tremblement. Qu'ai-je pour plaire à Mabel Dunham? J'ai tous les défauts que vous vous reprochez à vous-même, sans aucune des qualités qui vous font respecter même des généraux.

— C'est possible; mais avouez que c'est le hasard seul qui a tout fait. J'ai guidé des femmes dans les bois, j'en ai connu d'autres dans les forts, mais jamais je n'avais éprouvé une véritable inclination avant d'avoir vu Mabel Dunham. Le pauvre sergent avait jeté les yeux sur moi pour sa fille; mais après l'avoir vue, je n'ai pas eu besoin d'encouragement pour penser à elle jour et nuit. J'ai de la vigueur et de la résolution, comme vous le savez, et cependant je crois que je tomberais dans le marasme si je perdais Mabel Dunham.

— N'en parlons plus, dit Jasper. Vous êtes digne de Mabel, et Mabel est digne de vous; vous l'aimez et elle vous aime; son père vous a désigné. C'est une affaire qui ne regarde personne.

A ces mots, Jasper serra la main de son ami, et retourna lentement vers le feu, sans savoir pour ainsi dire où il allait. En cet instant même, Cap, qui avait assisté son beau-frère mourant, et qui ignorait ce qui s'était passé depuis la capitulation, s'approcha tristement du groupe. Il n'avait plus son air dogmatique et hautain, et son attitude exprimait une rêveuse mélancolie.

— Messieurs, dit-il, la mort de mon beau-frère est proche. Il est sur le point de filer son câble, et pourtant, il le tient par le bon bout, comme s'il était décidé à ne jamais le laisser sortir de l'écubier. C'est l'amour de sa fille qui le retient ici-bas; mais puisqu'il se trouve obligé de faire le grand voyage, il vaudrait mieux pour lui qu'il fût déjà parti.

— Vous ne voudriez pas le tuer avant son heure, répondit le guide d'un ton de reproche. La vie est douce, même pour les vieillards, et j'ai vu des gens y tenir d'autant plus qu'elle avait moins de valeur réelle.

Cap était loin de vouloir hâter la fin de son beau-frère ; tout ce qu'il désirait, c'était que le sergent fût délivré promptement de son incertitude et de ses souffrances. Légèrement choqué de l'interprétation donnée à ses paroles, il répondit avec une certaine aigreur :

— Vous avez trop de bon sens, l'Eclaireur, pour reprendre un homme dont l'affliction dérange les facultés. Le sergent Dunham est mon beau-frère et mon ami, autant qu'un militaire peut être l'ami d'un marin. Je n'ai donc aucune mauvaise intention, en souhaitant qu'après une existence d'une longueur raisonnable il aille occuper une cabine dans les cieux. Mais où est le quartier-maître? Il serait bon qu'il eût un entretien avec le pauvre sergent.

— Je partage votre opinion, maître Cap; malheureusement, voyant que le sergent Dunham se préparait à un long voyage, le quartier-maître s'est hâté de prendre les devants. Je crois toutefois qu'ils suivent tous deux des routes si différentes, qu'ils ne se rencontreront jamais.

— Expliquez-vous plus clairement, mon ami, dit le vieux marin étonné. Je ne vois pas le lieutenant Muir, et je le crois incapable de s'être enfui, maintenant que la bataille est gagnée.

— Tout ce qui reste de lui est sous cette redingote, répondit le guide, et il raconta brièvement la mort du quartier-maître. Le Tuscarora, ajouta-t-il, a été aussi promptement meurtrier qu'un serpent à sonnette. J'ai vu plusieurs exemples de ces emportements des sauvages, mais je n'ai jamais vu un homme trépasser d'une manière plus inattendue, et dans un moment plus défavorable à son salut. Le souffle s'est arrêté sur ses lèvres en même temps que le mensonge, et son âme s'est envolée à l'instant même où elle déployait toute sa perversité.

Cap écouta la bouche béante, et toussa à plusieurs reprises pour dégager sa poitrine oppressée.

— On n'est pas à l'aise, dit-il, au milieu de l'eau douce et des sauvages, et il me tarde d'en être débarrassé. Je me rappelle maintenant que j'ai été surpris de voir un officier se sauver à la première alerte dans une caverne des rochers. Est-il possible qu'il nous ait trahis, et qu'il ait vendu son pays à un gredin de Français!

Le capitaine Sanglier ôta son chapeau avec une gravité ironique, et répondit au compliment par une expression de dédaigneuse politesse, que le vieux marin ne remarqua pas. Mais le guide avait trop de courtoisie naturelle pour ne pas relever les paroles de maître Cap.

— Ne dites pas de mal des Français, reprit-il ; ils ont une autre langue que la nôtre, ils vivent sous un autre gouvernement, mais ce sont des hommes comme nous, et ils montrent à l'occasion des sentiments humains.

Le capitaine Sanglier salua de nouveau, mais avec un sourire amical. Néanmoins, trop philosophe pour faire attention à ce que pouvait dire un homme de l'espèce de Cap, il acheva son déjeuner sans prendre aucune part à la conversation.

— Je venais principalement pour m'embaucher avec le quartier-maître, poursuivit Cap après avoir observé quelque temps la pantomime de l'officier français. J'aurais désiré savoir quel devait être le successeur de mon beau-frère?

— Ce sera sans doute, dit le guide, le caporal qui commandera les débris fatigués et découragés de notre détachement. La tâche n'est pas difficile. Enterrer nos morts, brûler le blockhaus et les cabanes et nous en aller, voilà tout ce que nous avons à faire, car rester dans l'île à présent qu'elle est connue des Français, ce serait mettre sciemment la main dans un piège à loups.

— Songeons donc à mon pauvre beau-frère, reprit Cap, ne le laissons pas partir sans prendre congé de lui. Aidons-le à démarrer, maître Eclaireur. En définitive, la mort est une circonstance d'autant plus essentielle, que nous devons nous y soumettre tôt ou tard.

— Vous dites vrai, Eau-Salée, vous dites vrai ; et c'est pour cette raison que, selon moi, il faut se tenir toujours prêt. J'ai souvent pensé que le plus heureux était celui qui n'avait rien à regretter au moment suprême. Moi qui ne suis qu'un simple guide, un humble chasseur, moi qui ne possède pas un pouce de terrain, quand j'ai les cieux sur ma tête et les feuilles sèches sous mes pieds, je marche aussi fièrement que si j'étais maître du monde. Que me faut-il de plus? A l'exception de Mabel Dunham, je puis emporter avec moi tout ce que j'aime sur la terre. Rien ne m'empêche de faire tenir mon tueur de daims dans ma bière; nous sommes exactement de la même taille. Qu'on place en outre sous ma tête un sac contenant la pipe que le Serpent m'a donnée, avec quelques souvenirs de peu de valeur, que j'ai reçus des voyageurs; et je serai prêt à la minute, quand l'ordre viendra de se mettre en marche.

— C'est juste comme moi, répondit le marin pendant que tous deux s'avançaient vers le blockhaus. Que de fois, sur le point de faire naufrage, je me suis dit : Je perdrai la vie, mais non ma fortune, et c'est une grande consolation. J'ai remarqué dans mes voyages que, lorsqu'un homme avait mis sous clef des dollars dans un coffre, il enfermait son cœur avec eux. Aussi, pour tenir toutes mes parties vitales à leur place, je porte dans ma ceinture tout ce que je possède.

— Ma foi, maître Cap, je ne m'inquiète pas pour ma part des monnaies d'or ou d'argent. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois durant la

dernière paix de chasser deux étés de suite et de ramasser tant de pelleteries que je commençais à sentir l'amour de la propriété. Je ne l'ai plus aujourd'hui, et ma seule crainte, en épousant Mabel, c'est de le voir ranimé par l'envie de lui procurer des douceurs.

— Vous êtes un vrai philosophe, l'Eclaireur, et je dirai même un peu chrétien.

— Je chercherais querelle à l'homme qui dirait le contraire, car je tiens au christianisme comme à toutes les qualités des blancs. A mes yeux, un blanc se déshonore en n'étant pas chrétien, de même qu'une peau rouge en ne croyant pas aux heureux territoires de chasse. Je tiens compte de la différence des traditions, et je prétends qu'un bon Delaware est un bon chrétien, même quand il n'a pas été baptisé par les Moraves. Je raisonne souvent là-dessus avec le Serpent, qui pense à se convertir.

— Quoi! interrompit Cap, que diable veut-il aller faire dans les églises avec toutes les chevelures qu'il porte autour du corps?

— Ne vous faites pas de fausses idées, ami Cap. Il obéit à son édution, à ses lois, à ses traditions; mais il ne faut pas le condamner parce que vous ne le comprenez pas. Regardez autour de vous et ditesmoi pourquoi vous voyez ici des armées blanches, là des guerriers rouges ou noirs? Tout cela a été ordonné dans un but spécial que nous ignorons, et il ne nous appartient pas de juger les gens d'une autre couleur.

— Vous devez avoir beaucoup lu, répondit Cap, pour arriver à faire ces réflexions. A quelle secte appartenez-vous?

— Que voulez-vous dire?

— Quelle église fréquentez-vous?

— Regardez autour de vous et décidez vous-même. Je suis maintenant à l'église; je mange, je bois, je dors à l'église. La terre est le temple du Seigneur et je ne cesse de l'y adorer. Je suis chrétien et je mourrai dans ma foi. Les Moraves ont essayé de m'attirer à eux; un des chapelains du roi m'a poursuivi de ses prédications, et un missionnaire de Rome que je guidais dans la forêt a eu avec moi de longues conversations; mais je leur ai rivé leur clou à tous. Je ne suis ni morave, ni anglican, ni papiste; je suis chrétien.

— Eh bien! maître Eclaireur, je crois qu'un mot de vous peut relever le sergent; nous voici au blockhaus, entrons et disons-lui un dernier adieu.

CHAPITRE XXXI.

Quoique le soldat affronte la mort avec indifférence au milieu du tumulte de la bataille, hors de là, le passage suprême amène pour lui, comme pour les autres hommes, des réflexions solennelles, des regrets et des appréhensions. Le sergent Dunham était brave; mais il partait pour une contrée inconnue où sa résolution lui était inutile. Il sentait se relâcher graduellement les liens qui l'attachaient au monde, et ses idées prenaient naturellement une direction élevée; car, quelle que soit la variété de nos croyances religieuses, nous sommes tous convaincus que la mort n'est qu'un degré entre cette vie et un ordre de choses supérieur.

L'Eclaireur, malgré son originalité et ses opinions particulières, était d'une nature rêveuse et disposé à jeter sur les événements le coup d'œil du philosophe. Mais Cap, ce marin sentencieux, vantard et déclamateur, entra dans le blockhaus sans avoir pu se pénétrer de la conduite qu'il devait tenir. Il débuta par raconter les événements qui avaient amené la mort de Muir et de Tête-de-Flèche.

— Tous deux ont levé l'ancre à la hâte, dit-il en achevant son récit. Vous avez la consolation de savoir que vous êtes précédé par deux hommes dont vous n'aviez aucun motif pour être l'ami. Si j'étais à votre place, ce serait pour moi un sujet de vive satisfaction.

Rosée-de-Juin se leva à la nouvelle de la mort de son mari et se glissa à l'instant même hors du blockhaus. Dunham écouta d'un air égaré. Il s'inquiétait peu de Muir, et il avait déjà oublié Tête-de-Flèche; mais il demanda Eau-Douce d'une voix faible. Le jeune homme fut immédiatement mandé et accourut avec empressement. Le sergent le regarda avec bienveillance comme pour lui exprimer le regret de l'avoir méconnu. Cap, le guide et Jasper se groupèrent autour du lit de Dunham, et Mabel s'agenouilla auprès de lui.

— Nous vous rejoindrons bientôt, dit l'Eclaireur, qui avait souvent assisté à des agonies, mais qui trouvait la mort au sein du foyer domestique bien différente de celle des champs de bataille: vous ne verrez plus ni le lieutenant Muir, ni Tête-de-Flèche; mais j'espère que nous nous rencontrerons plus tard. Vous avez fait votre devoir, et vous pouvez vous mettre en chemin d'un pied agile et d'un cœur léger.

— Certainement, ajouta Cap, il eût été mieux de mettre en panne au large, et d'envoyer une embarcation avant d'aborder; mais nous sommes tous convaincus que vous avez fait pour le mieux.

— Mon père, mon bien aimé père, s'écria Mabel, ne songez pas à ce que vous avez fait! Placez toute votre confiance dans la médiation de notre saint Rédempteur. Vous avez souvent éprouvé votre insuffisance en essayant de réaliser vos moindres vœux. Comment donc pourriez-vous penser à élever votre nature fragile et imparfaite à la hauteur nécessaire pour être admis en la présence de l'éternelle pureté?

— C'est ce que j'ai entendu dire aux frères moraves, murmura l'Eclaireur à l'oreille de Cap.

— J'ai peur, dit le vieux marin, que Mabel n'entraîne le sergent à la dérive, quand nous le tenions au beau milieu du canal.

— Laissez-la faire; elle s'y entend mieux que vous.

— Mettez votre confiance en Dieu, poursuivit Mabel; priez, mon père, et implorez son appui.

— Je ne suis pas habitué à prier. Mes amis, ne pourriez-vous m'indiquer les paroles que je dois prononcer?

Cap n'avait jamais su ce que c'était qu'une prière. L'Eclaireur implorait l'assistance du ciel par des aspirations mentales, qui n'étaient point formulées, et par conséquent il n'avait rien à répondre. Quant à Jasper Eau-Douce, il était incapable de se rendre utile en cette grave circonstance, qui anéantissait toutes ses forces et bouleversait toutes ses facultés.

— Mon père, dit Mabel en s'essuyant les yeux et en essayant de composer son maintien, je prierai pour vous, pour moi, pour nous tous. La requête des plus faibles et des plus humbles est toujours exaucée.

Il y avait quelque chose de sublime et de touchant dans cet acte de piété filiale. Le calme de la jeune fille, le sacrifice qu'elle faisait de la timidité de son sexe, l'élévation de ses pensées, inspirèrent à tous les assistants une profonde vénération. Elle prit la parole, et sans répéter servilement les formules que lui fournissait sa mémoire, elle emprunta à la liturgie les plus magnifiques accents. Peu à peu Dunham se trouva dans l'état d'un homme pesamment chargé, chancelant au bord d'un précipice, et auquel on enlève son fardeau pour le placer sur les épaules d'un autre plus capable de le soutenir. Cap fut surpris de ses propres sensations, et se demanda même si elles n'étaient pas indignes d'un marin. Jasper, à genoux en face de Mabel, se couvrit le visage, et s'efforça de suivre Mabel; mais peut-être songeait-il moins à l'objet de la prière qu'à la douce voix qui la prononçait. L'Eclaireur, debout en face de Mabel, appuyé sur sa carabine, en serrait parfois le canon, que ses doigts nerveux semblaient comprimer. En communication spirituelle avec la jeune fille, il levait de temps en temps les yeux comme s'il se fût attendu à rencontrer quelque témoignage visible de la présence de l'être redouté auquel on s'adressait. Puis il reportait un regard de tendresse paternelle et d'admiration naïve sur notre héroïne, qui, les joues animées d'un saint enthousiasme, les yeux tournés vers la lumière, ressemblait à quelque vierge de Guido Reni.

— Dieu vous bénisse, ma chère enfant! murmura le sergent Dunham lorsque Mabel eut terminé; et il étendit sa main débile sur la tête inclinée de la jeune fille. — Dieu vous bénisse! Que ne puis-je prier aussi!

— Mon père, vous connaissez l'oraison dominicale; vous me l'avez apprise quand j'étais enfant.

La figure du sergent s'éclaira d'un souvenir, car il se rappelait qu'il avait rempli jadis cette portion des devoirs paternels, et la conscience de l'avoir accomplie lui causait à cette heure solennelle une inconcevable satisfaction.

— Mabel, murmura-t-il après quelques minutes de recueillement silencieux, et d'une voix qui semblait se ranimer: — Mabel, je vais vous quitter!...

L'esprit, au moment du grand et dernier passage, paraît touours ne tenir aucun compte du corps.

— Je vais vous quitter, mon enfant; où est votre main?

— La voici, mon père!... prenez-la; prenez-les toutes les deux.

— L'Eclaireur, ajouta le sergent, la voici!.... Je vous la laisse.... elle est à vous!... Dieu vous garde tous deux!...

Et tâtonnant de l'autre côté de son lit, il saisit à son insu la main de Jasper agenouillé, et la tint dans les siennes avec celles de Mabel: il mourut une minute après, et notre héroïne ne s'en était pas aperçue. Avertie par une exclamation de Cap, elle vit les yeux de Jasper fixés sur les siens, et sentit la brûlante étreinte des mains du jeune homme; mais un unique sentiment prédominait en elle. Sans se rendre compte de ce qui s'était passé, elle se retira à l'écart pour pleurer.

Le guide prit le bras d'Eau-Douce, et les deux amis s'éloignèrent ensemble. Ils traversèrent l'île dans le plus profond silence, et s'arrêtèrent sur le rivage..

— Tout est fini! dit l'Eclaireur: le pauvre sergent Dunham est arrivé à la halte; il est mort de la main d'un misérable Iroquois!

— Que va devenir Mabel?

— Vous avez entendu les dernières paroles du sergent: il a confié sa fille à ma garde, Jasper; il m'a chargé là d'une tâche imposante!

— D'une tâche dont tout homme consentirait volontiers à vous alléger, dit Jasper avec un amer sourire.

— J'en suis indigne peut-être : je n'ai pas d'esprit, Jasper, mais j'aurais tort de me décourager si Mabel Dunham veut bien passer sur mon ignorance et mes imperfections. Ce que je crains, c'est l'envie, c'est la médisance : croyez-vous, mon ami, que Mabel en m'épousant ne s'expose pas à la critique? Tout le monde ne me voit pas avec les mêmes yeux que vous et la fille du sergent. J'ai parfois désiré que Mabel ait de l'inclination pour vous, et que vous en ayez pour elle. Il me semble qu'un homme comme vous était plus capable que moi de la rendre heureuse.

— Il suffit, interrompit Jasper avec impatience : vous serez l'époux de Mabel; il est inutile de songer à un autre. Quant à moi, je suivrai l'avis de maître Cap, et j'essaierai de devenir quelque chose en m'embarquant sur l'eau salée.

— Vous! Jasper Western, vous! quitter les lacs, les forêts, les frontières, pour les villes et les grandes routes des colonies! J'avais compté sur vous, Jasper; j'avais jeté mon dévolu sur un site charmant, auprès duquel est une bonne rade où votre navire aurait pu mouiller. J'espérais qu'un jour vous y bâtiriez une cabane auprès de la mienne, et que vous vous établiriez là avec votre femme!... Nous aurions formé à nous quatre un groupe d'heureuses créatures!...

Jasper prit la main du guide, et dit en s'efforçant de sourire :

— Vous oubliez, mon ami, que je n'ai personne à aimer; je doute d'ailleurs que j'aime jamais personne autant que vous et Mabel.

— Merci, mon garçon, merci; mais votre affection n'est que de l'amitié, et c'est bien différent de ce que j'éprouve : au lieu de dormir aussi profondément que la nature à minuit, je rêve jusqu'au matin de Mabel Dunham. Les jeunes daims folâtrent devant moi, et quand je lève mon tueur de daims pour les ajuster, il me semble qu'ils ont tous la douce physionomie de Mabel, et qu'ils me disent en me riant au nez : Tirez donc si vous l'osez! Je l'entends gazouiller au milieu des oiseaux qui chantent, et hier encore je rêvais que je sautais le Niagara en tenant Mabel dans mes bras plutôt que de m'en séparer. Les plus cruels moments que j'aie jamais passés sont ceux où le diable, ou quelque conjurateur iroquois, m'a fait croire en rêve que par une inconcevable calamité, par un changement imprévu, Mabel m'était enlevée à jamais!

— O l'Eclaireur, puisque vous trouvez cette perte si pénible dans un rêve, que doit-elle être pour celui qui l'éprouve en réalité, qui la voit positive, inévitable, auquel il ne reste que le désespoir!

Ces paroles échappèrent à Jasper presque à son insu, mais avec l'accent d'un sentiment sincère et profond. Le guide, éperdu, fixa sur son ami des yeux hagards, et malgré sa simplicité, il devina tout en un moment. Lorsque l'esprit saisit un premier indice d'un fait jusqu'alors ignoré, on sait avec quelle rapidité les preuves corroborantes s'accumulent; avec quelle force se pressent les pensées, avec quelle logique les conclusions sont tirées des prémisses. Trop confiant et trop équitable pour ne pas s'imaginer que ses amis lui souhaitaient un bonheur qu'il leur aurait souhaité, le guide n'avait jamais eu le moindre soupçon de l'amour de Jasper pour Mabel. Toutefois il connaissait par sa propre expérience les émotions qui caractérisent la passion ; et celle du marinier s'était manifestée avec tant de violence qu'aucun doute ne lui était permis.

Il prit Jasper par le bras et le conduisit près d'un tronc d'arbre renversé, sur lequel il le força de s'asseoir. Le jeune homme se laissa faire; il se reprochait amèrement d'avoir divulgué son secret, mais il avait trop de franchise pour hasarder une rétractation, ou pour éviter des explications, dont l'attente lui causait pourtant un tremblement insurmontable.

— Jasper, dit le guide d'un ton solennel, vous avez pour Mabel des sentiments plus tendres que je ne l'avais cru, et si ma vanité ne m'a cruellement trompé, je vous plains de toute mon âme! On est bien à plaindre, quand on a donné son cœur à une femme comme Mabel, et qu'on n'a pas l'espoir d'en être aimé. Il faut que cette affaire s'éclaircisse et qu'il n'y ait pas de nuage entre nous.

— De quel éclaircissement avez-vous besoin? J'aime Mabel Dunham, et Mabel Dunham ne m'aime pas! elle vous préfère; et le meilleur parti que j'ai à prendre est de m'en aller en mer, et de tâcher de vous oublier tous deux.

— M'oublier, Jasper! ce serait un châtiment que je ne mérite pas. Mais comment savez-vous que Mabel me préfère? cela me semble impossible!

— Ne doit-elle pas vous épouser, et se donnerait-elle à un homme qu'elle n'aime pas?

— Elle a été sollicitée par le sergent. Une fille dévouée aurait résisté difficilement aux instances d'un père mourant... Avez-vous jamais fait part à Mabel de vos sentiments pour elle?

— Jamais, l'Eclaireur! je n'aurais pas voulu me déclarer votre rival.

— Je vous crois, mon ami; je crois que vous êtes prêt à aller en mer en emportant votre secret avec vous; mais cela ne doit pas être : Mabel saura tout et elle décidera, dût cette épreuve me briser le cœur... Vous n'avez échangé ensemble aucunes paroles?

— Rien de direct. Pourtant je dois à votre générosité de vous avouer ma folie. Vous savez comment les jeunes gens se comprennent ou croient se comprendre l'un l'autre, comment ils se communiquent leurs pensées, sans parler, de mille petites manières?

— Non, Jasper, répliqua le guide, Mabel s'est toujours expliquée ouvertement avec moi.

— Elle vous a dit qu'elle vous aimait?

— Pas précisément, Jasper. Elle m'a dit que nous ne devions pas être époux, que nous ne le serions jamais; qu'elle m'honorait, qu'elle me respectait, mais qu'elle n'était pas digne de moi. Alors le sergent a prétendu que c'était là le langage de toutes les jeunes filles, que sa mère l'avait tenu, que je devais m'estimer heureux si elle consentait à m'épouser; et voilà pourquoi j'ai conclu que tout allait bien.

Malgré son amitié pour son heureux rival, Jasper ne put s'empêcher de sentir son cœur bondir de plaisir en apprenant qu'aucun autre n'avait entendu les doux aveux qui lui étaient refusés.

— Donnez-moi quelques détails sur ces muets entretiens dont vous parlez, reprit l'Eclaireur, dont la physionomie devint grave, et qui parut s'attendre à la découverte de quelque coupable machination. Je me suis souvent entendu, sans user de la langue, avec Chingachgook, avec son fils Uncas ; mais j'ignorais que cet art fût pratiqué par les jeunes filles.

— Ne vous inquiétez pas de cela, l'Eclaireur. Un regard, un sourire, un coup d'œil, une main tremblante, voilà tout ce dont j'ai voulu parler. Parce que j'ai eu la faiblesse de trembler au souffle de Mabel, au contact de ses habits, je me suis laissé entraîner à de vaines illusions. Je ne me suis jamais expliqué avec Mabel, et toute explication serait maintenant inutile.

— Jasper, répondit le guide avec dignité, pensons aux funérailles du sergent, à notre départ de l'île, et nous nous occuperons ensuite de Mabel. Cette affaire doit être examinée à fond, car le père m'a confié son enfant.

Jasper fut charmé que l'entretien cessât, et les deux amis se séparèrent. Dans l'après-midi, on enterra tous les morts, et le tombeau du sergent Dunham fut creusé au centre de la pelouse, à l'ombre d'un gigantesque ormeau. D'abondantes larmes soulagèrent Mabel pendant la lugubre cérémonie.

Jasper ayant déclaré que le temps était trop mauvais pour s'aventurer sur le lac, on ne songea au départ que trois jours après la mort de Dunham. Dès que le vent fut favorable, le capitaine Sanglier s'embarqua après avoir pris congé de l'Eclaireur, qu'il n'espérait plus revoir. Tous deux se séparèrent comme deux hommes qui s'estiment, mais qui sont une énigme l'un pour l'autre.

CHAPITRE XXXII.

Mabel avait eu besoin de trop de courage pour se laisser abattre par la douleur : elle regrettait son père, elle frémissait au souvenir du meurtre de Jennie; mais elle n'éprouva pas longtemps l'accablement qui accompagne le chagrin. Ce qui contribua à lui rendre toute son énergie, ce fut l'attention qu'elle dut accorder à la pauvre Rosée-de-Juin, qui, depuis la mort de son mari, était plongée dans un état de stupeur.

Le jour fixé pour le départ, on avait embarqué les effets : les soldats et les matelots étaient déjà à bord; il ne restait plus dans l'île que Rosée-de-Juin, qui pleurait à l'écart, l'Eclaireur, Jasper et notre héroïne. Le guide conduisait ses deux amis vers les canots qui devaient les emmener; tout à coup il s'arrêta, indiqua à ses compagnons un arbre tombé qu'on ne pouvait apercevoir du cutter, et dit après s'y être assis :

— Mettez-vous ici, Mabel, et vous là, Eau-Douce; j'ai sur le cœur un poids dont je veux me délivrer, si c'est possible. Il faut que je soulage mon cœur, sinon ma conscience, tandis que j'ai encore la force de le faire!

Les deux jeunes gens se regardèrent avec étonnement; il leur semblait improbable que l'Eclaireur eût un poids sur la conscience.

— Mabel, dit notre héros, expliquez-vous ouvertement, avant d'aller rejoindre votre oncle, qui s'est établi depuis trois jours à bord, prétendant que c'était le seul endroit où un homme pouvait garder ses cheveux sur la tête. Que dis-je, hélas! j'essaie d'être plaisant, de montrer de la gaieté, mais la puissance humaine ne peut faire remonter le courant. Vous savez, Mabel, qu'avant sa mort le sergent a décidé que nous devions être mari et femme, vivre ensemble, et nous aimer l'un l'autre, tant qu'il plairait au Seigneur de nous garder sur la terre et même après.

Les joues de Mabel avaient recouvré leur coloris, grâce à la fraîcheur du matin; mais à cette apostrophe inattendue, elles reprirent la pâleur qu'elles devaient au chagrin. Cependant elle essaya de répondre d'un air affectueux, et même avec un sourire.

— C'est vrai, mon excellent ami, tel est le vœu de mon pauvre père, et je sens que le dévouement de ma vie entière vous récompensera à peine de ce que vous avez fait pour moi.

— J'ai peur, Mabel, qu'il faille des liens plus forts entre l'homme et la femme. Vous n'avez rien fait pour moi, ou du moins rien d'important, et pourtant mon cœur incline vers vous. L'amour tient à autre chose qu'à des chevelures sauvées et à des courses dans les bois.

— Ne pourrions-nous ajourner cette conversation, reprit Mabel en rougissant de nouveau. Nous ne sommes pas seuls, et rien n'est plus désagréable pour un auditeur que des affaires de famille, qui ne l'intéressent point.

— C'est précisément, parce que nous ne sommes pas seuls, ou plutôt parce que Jasper est avec nous, que je désire éclaircir mes doutes. Le sergent a cru que je vous convenais. J'ai fini par le croire moi-même. Mais quand vous m'avez accordé votre main, Mabel, il y avait, comme dit votre oncle, une circonstance que vous ne connaissiez pas, et qu'il est bon de vous apprendre. J'ai souvent pris un pauvre daim pour mon dîner, quand je ne trouvais pas d'autre gibier, mais il est naturel de prendre ce qu'il y a de mieux, quand on peut l'avoir.

— Vous parlez par énigmes, mon cher guide. Si cette conversation est vraiment nécessaire, expliquez-vous clairement.

— Eh bien, j'ai songé que, lorsque vous avez promis à votre père de m'épouser, vous ignoriez ce que Jasper Western éprouvait pour vous.

— L'Eclaireur, vous oubliez que nous sommes fiancés, dit Mabel, dont les joues redevinrent pâles, pour reprendre bientôt les plus vives couleurs. Eau-Douce s'était caché le visage entre les mains.

— Tout ce qui est juste est convenable, reprit le guide. J'ai interrogé mon ami; j'ai comparé ses rêves à mes rêves, ses désirs à mes désirs, et j'ai reconnu que nous avions pour vous des sentiments trop analogues pour être heureux tous les deux. Mais peut-être si vous aviez été avertie de ceux d'Eau-Douce, n'auriez-vous pas consenti à épouser un vieux et grossier chasseur comme moi.

— Pourquoi cette cruelle épreuve? A quoi cela mène-t-il? Jasper Western n'a pas les idées que vous lui supposez. Il ne dit rien, il ne pense à rien.

— Mabel! s'écria le jeune homme révélant par ce seul mot toute sa passion.

Mabel se cacha la tête entre les mains, et les deux jeunes gens ressemblèrent à deux coupables pris en flagrant délit d'un crime qui compromettait le bonheur d'un commun patron. En apprenant si brusquement un fait qu'elle avait vaguement deviné, Mabel ne savait si elle devait se réjouir ou pleurer. Malgré son trouble, elle fut la première à parler, car Jasper ne pouvait que mentir ou affliger son ami.

— Pourquoi s'occuper de tout cela? dit-elle : c'est de la cruauté!

— Vous savez que je suis à moitié sauvage, répondit le guide, et il essaya de rire à sa manière habituelle, mais il émit un son étrange et discordant.

— Mon cher ami, reprit Mabel, ne croyez pas que je veuille vous le reprocher. Si le courage, la noblesse d'âme, des principes invariables peuvent faire aimer et respecter un homme, vous n'avez rien à envier aux autres.

— Quelle voix séduisante ont les femmes, Jasper! dit le guide en riant cette fois avec facilité. Oui, la nature semble les avoir faites pour chanter à nos oreilles lorsque se tait la musique des bois. Mais il faut parvenir à nous entendre. Répondez-moi, Mabel : si vous aviez su que Jasper vous aimait, qu'il voyait votre image dans les eaux du lac, que vos rires le poursuivaient dans son sommeil, qu'il était prêt à baiser la terre sous vos pas, auriez-vous consenti à m'épouser?

Mabel ne répondit pas tout d'abord. Quoiqu'elle eût le visage caché par les mains, on put voir les teintes du sang qui y montait entre ses doigts, auxquels même la rougeur sembla se communiquer. Etonnée et presque terrifiée, elle jeta cependant un coup d'œil furtif à Jasper, dont l'attitude lui confirma la vérité des assertions de l'Eclaireur.

— Répondez-moi, reprit ce dernier, le sergent m'a chargé d'être votre protecteur, mais non votre tyran, et je lui ai promis d'être pour vous un père autant qu'un époux.

Mabel se leva, et se plaçant en face des deux prétendants : — Que demandez-vous, dit-elle au guide : n'ai-je pas déjà promis à mon père de faire tout ce que vous désireriez?

— Eh bien! je désire que vous me répondiez. Habitant des bois, sans instruction, j'ai eu peut-être des vues trop ambitieuses, et je veux savoir à quoi m'en tenir. Jugez entre nous! Nous vous aimons tous les deux : Jasper croit peut-être que ses sentiments sont plus vifs que les miens; mais il me semble que cela est impossible. Ainsi, sous ce rapport, nous sommes tous deux dans des conditions égales. Voyons maintenant ce qu'il y a à dire pour et contre chacun de nous. Je commence par moi, comme étant le plus âgé. Je suis le meilleur chasseur des frontières, et si l'on manque avec moi de gibier ou de poisson, il ne faudra s'en prendre qu'à la Providence; mais je suis bien ignorant! Il est vrai que je parle plusieurs langues, mais je suis loin d'être habile dans la mienne. Je pourrais aussi être plus élégant et plus jeune; et en y réfléchissant, j'arrive à conclure que je ne vous conviens guère.

— Homme noble et généreux! s'écria notre héroïne en baisant la main de l'Eclaireur avec vénération.

— Passons à Jasper, continua-t-il : Il peut aussi bien que moi pourvoir une cabane, car il est économe et industrieux. En outre, il est savant, il sait le français, et a lu bien des livres que je ne comprendrais pas. Il a une manière de s'exprimer à laquelle je n'arriverai jamais. Il me faisait bouillir le sang en parlant de votre beauté, de vos grâces naturelles, de la générosité de votre cœur...

— Jasper, Jasper! pourquoi ne pas m'avoir évité cet entretien?

Et, en prononçant ces mots, la jeune fille, par un mouvement irrésistible, se laissa tomber entre les bras d'Eau-Douce en pleurant comme un enfant.

Eau-Douce lui répondit par des paroles incohérentes, mais le langage de l'affection se fait aisément comprendre. Les deux amants oublièrent l'Eclaireur; mais celui-ci s'était retiré avec une délicatesse instinctive, et il ne revint que longtemps après.

— Je sais maintenant ce que vous avez voulu dire, Jasper, quand vous me parliez de langage muet, et c'est un genre de conversation qui a ses charmes. Hélas! j'avais bien dit au sergent que je n'étais pas fait pour Mabel, mais il n'a pas voulu me croire!

On aurait pu appliquer à Jasper et à Mabel la peinture que fait Milton de nos premiers parents, au moment où ils eurent la conscience de leur péché. Jasper était pâle comme la mort, mais la pudeur virginale avait rendu à la fille du sergent l'incarnat de ses plus belles heures de joie et d'insouciance. Le sentiment d'un amour partagé donnait à sa figure un air de douceur et de tendresse. L'Eclaireur la contempla avec ravissement, mais son extase fut troublée par la pensée que cette belle et jeune créature était perdue à jamais pour lui. Il se remit promptement de cette émotion, et prit la parole avec une gravité solennelle.

— Chaque homme a ses talents, dit-il, les miens ne sont pas de nature à séduire la jeunesse et la beauté. J'ai commis une erreur, mais j'en ai été cruellement puni, et je viens de passer une heure d'amertume...

— Une heure, répéta Mabel.

— Une heure! s'écria Jasper, au même instant. Non, mon digne ami, il n'y a pas dix minutes que vous nous avez quittés.

— C'est possible, mais le temps m'a semblé bien long; je commence à croire que les gens heureux le comptent par minutes, et les misérables par années; mais ne parlons pas de tout cela. Je sais ce que vous auriez à me dire, Mabel, et vos explications ne changeraient pas ma résolution. Elle est à vous, Jasper, et je pense que vous la rendrez plus heureuse que moi, quoique j'eusse fait bien des sacrifices pour cela. J'aurais dû ajouter foi à ce que Mabel m'avait dit sur les bords du lac; la raison aurait dû me convaincre que c'était la vérité; mais il est si doux de croire ce que l'on désire, et si facile à l'amour-propre de s'aveugler! A la vérité, Mabel semblait consentante, mais c'était par égard pour son père, et par crainte des sauvages...

— L'Eclaireur!

— Rassurez-vous, Mabel; je suis loin de vous en vouloir. J'ai eu un moment l'envie d'aller m'établir dans votre voisinage pour être témoin de votre bonheur; mais, en somme, il vaut mieux que je quitte le 55e, et que je retourne au 60e, qui est mon premier régiment. Il eût mieux valu peut-être ne jamais le quitter; pourtant, Jasper, je ne regrette pas de vous avoir connu.

— Et moi? interrompit impétueusement Mabel.

— Vous, reprit le guide en lui prenant la main et en la regardant avec affection, comment regretterais-je qu'un rayon de soleil ait brillé dans un jour sombre? que la lumière se soit un moment glissée à travers les ténèbres? Je ne me flatte pas de conserver mon ancienne gaieté, mon sommeil profond d'autrefois; mais je me rappellerai toujours combien j'ai été près d'être heureux sans le mériter. C'est fini maintenant; vous allez partir; maître Cap s'impatiente sur le pont et il est temps de prendre congé de vous.

— Prendre congé de nous! s'écrièrent ensemble les deux amants.

— C'est le parti le plus sage. Je vivrais et mourrais avec vous, si je suivais mes inclinations; mais il faut écouter la raison. Vous retournerez au fort de l'Oswego, où vous vous marierez, et moi je retour-

nerai au désert. Allons, Mabel, embrassez-moi, Jasper voudra bien le permettre; et puis nous nous séparerons.

— Oh! mon ami, s'écria Mabel en l'embrassant à plusieurs reprises avec une liberté et une ardeur qu'elle n'avait pas témoignées à Jasper, vous viendrez nous voir. Vous logerez chez nous dans votre vieillesse, et je serai pour vous comme un enfant.

— Oui, c'est cela, répondit le guide; j'essaierai de penser de la sorte. Vous êtes plus propre à être ma fille que ma femme. Adieu, Jasper; allons au canot, il est temps de se rendre à bord.

La manière dont l'Eclaireur les conduisit au rivage fut calme et solennelle. Au bord du lac, il prit de nouveau les mains de Mabel et la regarda fixement jusqu'à ce que des larmes involontaires vinssent à ruisseler sur ses joues basanées.

—Bénissez-moi, dit Mabel en s'agenouillant respectueusement à ses pieds.

Le chasseur fit ce qu'elle désirait, et, l'aidant à entrer dans le canot, il s'éloigna avec effort. Toutefois, avant de se retirer, il prit Jasper à l'écart et lui dit tout bas :

— Vous avez un bon caractère; mais nous sommes tous deux grossiers et sauvages comparativement à cette chère enfant. Veillez sur elle, comprenez-la bien, et le Seigneur des lacs et des forêts vous donnera le bonheur et la force d'en être toujours digne!

L'Eclaireur fit signe à Jasper de partir et demeura appuyé sur sa carabine jusqu'à ce que le canot fût arrivé à bord du *Véloce*. En s'éloignant de la Station solitaire, les voyageurs aperçurent au centre de la pelouse les formes musculeuses de cet homme extraordinaire, immobile comme une statue destinée à rappeler les scènes dont cette île venait d'être le théâtre.

CONCLUSION.

L'Eclaireur était accoutumé à la solitude; néanmoins, quand *le Véloce* eut disparu, il fut presque accablé par le sentiment de son isolement. Il était déjà fait à la vie sociale, aux affections domestiques; et il se trouvait désormais sans espoir et sans compagnons. Chingachgook même était absent; il manquait à notre héros dans le moment le plus critique.

Après être resté longtemps à la même place, l'Eclaireur poussa un profond soupir et s'avança vers le tombeau de Tête-de-Flèche, sur lequel Rosée-de-Juin pleurait, les cheveux épars et absorbée par la douleur. Elle avait pour siége une pierre qu'on avait enlevée du sol en creusant la fosse. Ce spectacle produisit sur le guide une impression salutaire; il trouva ses motifs d'affliction futiles comparativement à ceux qu'avait une jeune femme si brusquement privée de son époux.

— Rosée-de-Juin, lui dit-il, vous n'êtes pas la seule à gémir; Tournez les yeux sur un ami!

— La Rosée n'a plus d'ami, répondit l'Indienne; Tête-de-Flèche est parti pour les heureux territoires de chasse, et personne ne prendra soin de la Rosée. Les Tuscaroras la chasseraient de leurs wigwams; les Iroquois sont détestables à ses yeux et elle ne pourrait les regarder. Laissez la Rosée mourir sur la tombe de son mari.

— Non, c'est contre la raison et la nature. Vous croyez au Manitou?

— Il a détourné la face de la Rosée, parce qu'il est en colère; il l'a laissée seule pour mourir.

— Ecoutez un homme qui a une longue connaissance de la nature rouge, quoiqu'il soit né parmi les blancs. Quand le Manitou d'un visage pâle veut produire du bien dans le cœur d'un visage pâle, il le frappe de douleur, car c'est dans la douleur que nous apprécions d'un œil plus sûr et nos actions et les règles de la justice. Le grand esprit vous veut du bien, et il a emporté le chef pour vous empêcher d'être pervertie par sa langue astucieuse.

— Tête-de-Flèche était un grand chef, répondit fièrement l'Indienne.

— Il avait ses qualités et ses défauts. Mais vous n'êtes pas abandonnée, Rosée-de-Juin; que votre chagrin s'épanche et je vous reparlerai plus tard.

L'Eclaireur monta dans son canot et quitta l'île. Dans le courant de la journée Rosée-de-Juin entendit plusieurs fois l'explosion de sa carabine, et au coucher du soleil il reparut apportant des oiseaux tout rôtis, qui exhalaient un fumet délicieux. L'Indienne consentit à manger, mais elle refusa d'abandonner la tombe.

Un mois entier se passa ainsi. La saison s'avançait, les arbres avaient perdu leurs feuilles et les nuits devenaient glaciales. Rosée-de-Juin s'était décidée à coucher dans une des cabanes désertes, et l'Eclaireur se retirait tous les soirs dans une île voisine.

Au bout de ce temps Chingachgook revint; il eut un long entretien avec son ami, qui parut triste et rêveur. Rosée-de-Juin s'approcha de lui avec l'instinct et la douceur d'une femme, pour essayer de le consoler.

— Merci, la Rosée, lui dit-il; vos intentions sont bonnes; mais il est temps de quitter ce lieu. Nous partirons demain et nous vous emmènerons.

Rosée-de-Juin fit un signe d'assentiment. Elle passa toute la nuit sur la tombe de son époux en priant à la manière de sa tribu. Quoiqu'elle eût pu sembler dégradée aux yeux des hommes superficiels, elle avait l'image de Dieu dans le cœur, et elle le prouvait par des inspirations qui auraient surpris ceux dont les sentiments sont plus apparents que réels.

Les trois amis partirent le matin. Ils gouvernèrent à l'ouest, traversèrent le lac sans encombre, passèrent devant le fort, sous les remparts duquel ils saluèrent de loin Lundie, et entrèrent dans une baie où *le Véloce* était à l'ancre. Jasper les attendait sur la rive; il reçut l'Eclaireur avec cordialité, et le conduisit vers une cabane de troncs d'arbres récemment bâtie.

Prévenu par Chingachgook, l'Eclaireur demanda peu d'explications, il se contenta de dire après un moment d'hésitation :

— Où est-elle, Jasper, où est-elle?

— Elle vous attend à la maison, mon cher ami, où Rosée-de-Juin vous a déjà devancé.

— Elle a les pieds plus agiles que les miens; mais je vais aussi vite par le cœur. Ainsi, mon garçon, vous avez trouvé le chapelain au fort, et l'affaire a été bientôt conclue?

— Nous nous sommes mariés une semaine après vous avoir quitté, et maître Cap est parti le lendemain. Vous n'en demandez pas de nouvelles?

— Le Serpent m'en a donné, et puis je ne songe qu'à Mabel et à son bonheur. A-t-elle pensé à moi le jour de ses noces?

— Elle y pense toujours; elle parle de vous journellement. Personne ne vous aime comme nous vous aimons.

— J'en suis convaincu, Jasper : Chingachgook est le seul qui puisse soutenir la comparaison avec vous. Eh bien, ne tardons pas : conduisez-moi, Jasper; je vais tâcher de voir encore son charmant visage!

Les deux amis furent bientôt en présence de Mabel : elle reçut son ancien amant en rougissant, et tout son corps trembla au point qu'elle eut à peine la force de se tenir; cependant elle se montra franche, affectueuse et sans embarras. Avec son époux au contraire elle avait encore un peu de la réserve d'une nouvelle mariée; mais en lui parlant, sa voix était plus tendre, son œil plus animé, et le coloris de ses joues trahissait des émotions que le temps et l'habitude n'avaient pas encore amorties.

La visite ne dura qu'une heure, au bout de laquelle le guide se leva pour faire ses adieux.

— Mon sort a été rude, dit-il; mais celui de cette femme est plus triste encore.

— Rosée-de-Juin reste avec moi, interrompit notre héroïne avec empressement.

— C'est comme ça que je l'entends. Tâchez de la consoler, Mabel; la pauvre créature a perdu à la fois sa tribu et son mari, et il n'est pas facile de lui faire oublier ses misères.... Mais pourquoi m'occuper des peines d'autrui, comme si je n'avais pas assez des miennes? Ne me parlez pas, Mabel... ne me parlez pas, Jasper; laissez-moi m'éloigner en paix, comme un homme. J'ai été témoin de votre bonheur, et cela m'aidera à supporter mon chagrin.... Non! je ne veux plus vous embrasser, Mabel; je ne veux plus vous embrasser! Voici ma main, Jasper, serrez-la, mon ami; ne craignez point qu'elle vous échappe, car c'est la main d'un homme.... et vous aussi, Mabel, prenez-la!... Non, n'en faites rien! ajouta-t-il en empêchant Mabel de la baiser et de la baigner de ses larmes.

— L'Eclaireur, demanda la jeune femme, quand vous reverrons-nous?

— J'y ai réfléchi : s'il vient un temps où je puisse vous considérer comme une sœur ou comme un enfant... il vaut mieux dire comme un enfant, puisque vous êtes assez jeune pour être ma fille, je reviendrai, soyez-en sûr; car ce serait un soulagement pour moi de voir votre félicité : mais si je ne le puis, adieu! adieu!... Hélas! le sergent s'était trompé!...

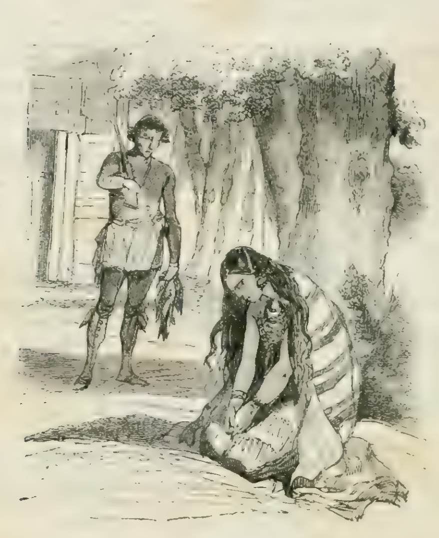
Telles furent les dernières paroles que l'Eclaireur fit entendre aux oreilles de Jasper Western et de Mabel Dunham. On l'eut bientôt perdu de vue; ses amis le suivirent des yeux, dans l'espoir qu'il leur adresserait un coup d'œil, un geste d'adieu; mais il ne se retourna pas!

Jasper et sa femme passèrent encore une année sur les rives de l'Ontario; et, cédant aux pressantes sollicitations de maître Cap, ils allèrent s'établir à New-York, où Jasper fit le commerce avec suc-

cès. Trois fois, à plusieurs années d'intervalle, Mabel reçut des présents considérables en fourrures; mais aucun nom n'en accompagnait l'envoi. Plus tard, étant mère de plusieurs enfants, elle eut l'occasion de voyager sur les rives de la Mohawk, accompagnée de ses fils, dont l'aîné était capable d'être son protecteur. Elle aperçut alors un homme, bizarrement vêtu, qui la regardait de loin avec une étrange persistance. Elle prit des renseignements, et on lui dit que c'était le plus célèbre chasseur de l'Etat (c'était après la Révolution), qu'il avait la réputation la plus intacte, et qu'il était connu sous le nom de Bas-de-Cuir. Madame Western n'en apprit pas davantage; mais le singulier maintien du chasseur inconnu qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, lui causa une nuit d'insomnies, et jeta sur sa figure encore belle une teinte durable de mélancolie.

Comme l'Eclaireur l'avait prévu, Rosée-de-Juin ne put supporter sa double perte. Elle mourut dans la chaumière de Mabel, et fut enterrée, par les soins de Jasper, à côté de Tête-de-Flèche.

Lundie épousa son ancienne passion, et prit sa retraite; mais son nom a été illustré par les actions d'un de ses frères, qui succéda à son titre patrimonial, et en acquit bientôt après un autre par ses exploits sur l'Océan.



Rosée-de-Juin sur la tombe de son époux

FIN DE L'ONTARIO.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, EDITEUR, 31 RUE DE SEINE

A. LAFONTAINE. V. DUCANGE. A. RICARD. P. DE KOCK. PIGAULT LEBRUN. HOFFMANN. MARRYAT. DICKENS. COOPER.

20 C. LA LIVRAISON

OEIL-DE-FAUCON

(DEERSLAYER)

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Les événements produisent l'effet du temps sur l'imagination humaine. Aussi celui qui a fait de longs voyages, et qui a beaucoup vu, s'imagine qu'il a vécu longtemps; et quand une histoire abonde en incidents remarquables, elle prend bien vite un caractère antique. C'est ce qui explique l'air vénérable qu'ont déjà les annales américaines; lorsque l'esprit se reporte aux premiers jours de la colonie, ils semblent obscurs et éloignés. Les mille transformations accumulées le long de la chaîne de nos souvenirs rejettent si loin l'origine de la nation, qu'on dirait qu'elle se perd dans la nuit des temps; et pourtant quatre existences d'une durée ordinaire suffiraient pour transmettre de bouche en bouche, sous forme de tradition, tout ce que la civilisation a accompli dans la limite des Etats-Unis. Quoique New-York possède seul une population supérieure à celle de la Confédération suisse, il n'y a guère plus de deux siècles que les Hollandais, arrachant le pays à l'état sauvage, y commencèrent des établissements. L'histoire à laquelle une succession rapide d'incidents imprime un cachet de vétusté nous paraît presque contemporaine, si nous l'envisageons uniquement au point de vue du temps.



Halte de Henry Hurry et du Tueur-de-Daims sur les bords du lac.

Ce regard jeté sur le passé diminuera la surprise que pourraient faire éprouver à nos lecteurs les tableaux dont nous allons tracer l'esquisse.

Quelques explications achèveront de leur représenter l'état de société que nous nous proposons de peindre. On sait qu'il y a un siècle les établissements situés sur les rives orientales de l'Hudson, tels que Claverack, Kinderook, et même Pougheepsie, n'étaient pas à l'abri des incursions des Indiens; et l'on voit encore sur les bords du même fleuve, à une portée de fusil des quais d'Albany, la résidence d'une branche cadette des van Reusselaers, résidence qui remonte à peine à une époque aussi reculée, et qui a pourtant des meurtrières pour se défendre d'un astucieux adversaire. D'autres indices de l'enfance de notre pays, épars au centre même de la civilisation actuelle, prouvent surabondamment que nous ne sommes à l'abri des invasions et de la violence, que depuis un espace de temps égal à la vie moyenne d'un homme.

Les incidents de ce récit

se passent entre les années 1740 et 1745. A cette époque, la colonie de New-York se bornait à quatre comtés baignés par l'Atlantique, à une étroite lisière de chaque côté de l'Hudson, depuis les cataractes voisines de la source jusqu'à son embouchure, et à quelques postes avancés sur la Mohawk et sur la Soharie.

De larges ceintures de forêts vierges, s'étendant jusque dans la Nouvelle-Angleterre, offraient un abri aux guerriers indigènes, dont le moccassin silencieux foulait le sentier de la guerre.

En examinant à vol d'oiseau toute la contrée à l'est du Mississipi, on apercevait l'immense étendue de bois bordée le long de la mer par d'étroites cultures, diaprée de lacs étincelants et entrecoupée par les lignes onduleuses des rivières.

Par un beau jour de juin, des voix d'hommes s'appelaient dans les profondeurs d'une forêt séculaire, dont la superficie de feuillage était baignée d'une éblouissante clarté, tandis que les troncs des arbres restaient ensevelis dans une ombre éternelle. Ces voix étaient évidemment celles de deux hommes qui avaient perdu leur chemin et qui cherchaient à le retrouver. Enfin l'un d'eux poussa un cri de triomphe, et, sortant d'un labyrinthe de taillis, il entra dans une éclaircie qui semblait avoir été formée à la fois par le feu et par les ravages de l'ouragan. Cette clairière, quoique encombrée d'arbres morts, laissait voir le ciel; elle était située sur le flanc d'une des collines qui couvraient la presque totalité du pays d'alentour.

— On peut respirer ici! s'écria le chasseur délivré en secouant ses membres solides, comme un mâtin qui sort d'un monceau de neige : hurrah! Tueur-de-Daims, enfin voici le jour et voilà le lac.

A peine avait-il prononcé ces mots que les buissons s'écartèrent et qu'un second individu parut en rajustant ses habits en désordre.

— Connaissez-vous ce lieu? demanda celui qu'on avait appelé Tueur-de-Daims, ou vous réjouissez-vous seulement de la vue du soleil?

— Je me réjouis doublement, mon camarade; je reconnais la place, et je ne suis pas fâché de revoir un ami aussi utile que le soleil. Maintenant, nous avons retrouvé notre boussole, et ce ne sera pas ma faute si nous la perdons encore. Mon nom n'est pas Hurry-Harry, ou c'est précisément à cette place que les chercheurs de terre ont campé l'été dernier et qu'ils ont passé une semaine. Voilà la source où ils ont bu et les buissons morts sous lesquels ils se sont abrités. Quoique j'aime le soleil, je n'ai pas besoin de lui pour m'avertir qu'il est midi. Mon estomac marque l'heure aussi bien que la première horloge de la colonie. Ouvrons donc la gibecière et remontons-nous pour six heures.

Sur cette insinuation tous deux se mirent à faire les préparatifs de leur repas ordinaire, frugal, mais pris avec appétit. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour donner au lecteur une idée de ces hommes, destinés à jouer un rôle assez important dans notre légende.

Il eût été difficile de trouver un plus beau type de force virile que la personne de Hurry-Harry : son véritable nom était Henri March, mais les hommes des frontières avaient emprunté aux Indiens l'usage de donner des sobriquets, et on l'appelait Hurry, qui signifie empressé, à cause de sa pétulance, de sa hardiesse et de cette inquiétude qui le tenait toujours en mouvement et grâce à laquelle il était connu dans toutes les habitations éparses entre la province et les Canades. Il avait six pieds de haut, et cette taille gigantesque était jointe à des proportions irréprochables, de sorte que sa force réalisait complètement les promesses de son extérieur. Sa figure ne déparait point le reste de sa personne; il avait un air de bonne humeur et de franchise, et quoique ses manières se ressentissent nécessairement de la rudesse de son existence, la noblesse imposante de son physique l'empêchait de devenir commun.

Tueur-de-Daims différait de Hurry autant par l'aspect que par le caractère. Il avait quelques pouces seulement de moins que son compagnon; mais il était frêle et maigre, et ses muscles, à défaut de force extraordinaire, annonçaient une rare agilité. Son visage n'eût été remarquable que par la fraîcheur de la jeunesse, sans une expression qui captivait presque toujours ceux qui avaient le temps de l'examiner : c'était celle d'une grande sincérité et d'une fermeté inébranlable. L'air de simplicité répandu sur ses traits pouvait faire croire d'abord qu'il manquait de ressources intellectuelles pour distinguer la vérité du mensonge; mais on changeait bientôt d'avis pour peu qu'on le fréquentât.

Ces deux personnages étaient encore jeunes. Hurry avait vingt-six ou vingt-huit ans, et Tueur-de-Daims quelques années de moins. Leur costume n'avait rien de particulier. Il portait les traces d'une vie aventureuse, et se composait principalement de cuir de daim. Il y avait toutefois dans l'habillement du plus jeune quelque recherche et quelque tendance au pittoresque. Sa carabine était en excellent état; des ciselures ornaient la poignée de son couteau de chasse et les faces de sa poire à poudre; son sac à plomb était décoré de ces petits coquillages appelés wampums. Quant à l'autre chasseur, soit par insouciance, soit par l'idée secrète qu'il n'avait pas besoin de parure, il négligeait ses ajustements; et l'effet de ses belles formes et de sa haute stature était peut-être augmenté plutôt que diminué par cette dédaigneuse indifférence.

Hurry donna le signal du festin en ouvrant la bouche pour recevoir une tranche de venaison qui aurait fait le repas complet d'un paysan d'Europe.

— Allons, dit-il, mettez-vous à l'œuvre, et prouvez que vous êtes un Delaware par l'appétit, comme vous prétendez l'être par l'éducation. Montrez autant de courage à exercer vos dents sur ce pauvre diable de daim que vous en avez eu à le tuer.

— Il ne faut pas grand courage pour tuer un daim; à la bonne heure si c'était une panthère ou un chat sauvage! Les Delawares m'ont donné mon surnom, moins à cause de ma hardiesse qu'à cause de l'activité de mes jambes et de la justesse de mon coup d'œil.

— Les Delawares eux-mêmes ne sont pas des héros, murmura Hurry entre ses dents, autrement ils ne se seraient pas laissé dompter par les Iroquois.

— C'est une affaire qui n'a jamais été éclaircie, dit le Tueur-de-Daims avec ardeur, car c'était un ami aussi zélé que son compagnon était un dangereux ennemi. Les Mingos remplissent les bois de mensonges et n'observent aucun traité. J'ai vécu dix ans avec les Delawares et je sais qu'ils sont aussi résolus que d'autres quand vient le moment de frapper.

— Puisque nous abordons ce sujet, maître Tueur-de-Daims, veuillez répondre à une question. Vous avez assez maltraité le gibier pour acquérir un titre; mais avez-vous eu affaire à un être humain? Avez-vous jamais envoyé un coup de fusil à un ennemi capable de riposter?

Cette question produisit dans l'esprit du jeune homme une lutte singulière entre le chagrin d'être humilié et le désir d'être exact; toutefois cette collision fut courte, et sa droiture l'emporta sur un faux orgueil.

— A vrai dire, répliqua-t-il, jamais une occasion favorable ne s'est offerte à moi. Les Delawares ont été en paix depuis que j'habite avec eux, et je regarde comme illégitime d'ôter la vie à un homme en dehors des combats réguliers.

— Quoi! n'avez-vous jamais surpris quelqu'un à voler vos peaux ou vos trappes? Ne vous êtes-vous jamais fait justice vous-même, pour épargner de l'embarras au juge et des frais au défendeur?

— Je ne suis point trappeur, repartit fièrement le Tueur-de-Daims. Je vis de ma carabine, avec laquelle je me flatte d'égaler tout individu de mon âge entre l'Hudson et le Saint-Laurent. Toutes les peaux que je mets en vente ont un trou à la tête, indépendamment de ceux que la nature a fait pour voir et pour respirer.

— Oui, oui, c'est très-bien par rapport aux animaux; mais qu'est-ce que cela, comparativement à des têtes scalpées et à des embuscades! Tirer un Indien du fond d'un taillis, c'est suivre son exemple et se conformer aux lois équitables de la guerre. Défaites-vous de vos préjugés et vous en dormirez mieux, ne fût-ce que par la certitude d'avoir un ennemi de moins dans les bois. Je ne resterai pas longtemps avec vous, mon cher Nathaniel, si vous n'exercez votre adresse que sur des bêtes à quatre pattes.

— Notre voyage touche à sa fin, maître March, et nous pouvons nous séparer ce soir si vous le jugez convenable. Je suis attendu par un ami qui ne regardera pas ma société comme déshonorante, parce que je n'ai jamais tué mon semblable.

— Je voudrais bien savoir, grommela Hurry, qui a pu attirer de ce côté le jeune chef delaware dans une saison aussi peu avancée. Où vous a-t-il donné rendez-vous?

— Sur un rocher rond, où les tribus viennent faire leurs traités et enterrer leurs haches de guerre. Je ne connais pas plus ce rocher que le lac auprès duquel il est situé, mais j'en ai entendu parler très-souvent par les sauvages. Ce pays est réclamé à la fois par les Mingos et par les Mohicans; ils y chassent et y pêchent ensemble, et c'est une espèce de territoire neutre.

— De territoire neutre! s'écria Hurry en éclatant de rire. Je voudrais bien savoir ce que dirait à cela Tom Hutter ou Tom Flottant, qui regarde le lac comme sa propriété, en vertu de quinze ans de sa possession, et qui ne le céderait sans combat ni aux Iroquois ni aux Delawares.

— Quel est l'homme dont vous faites mention? demanda Tueur-de-Daims : d'après les récits que l'on m'a faits, ce doit être un personnage extraordinaire.

— Je ne saurais trop vous le définir, répondit Hurry; il tient moins par ses habitudes à la nature de l'homme qu'à celle du rat musqué, dont on lui a donné le surnom. On prétend que dans sa jeunesse il écumait les mers en compagnie d'un certain Kidd, qui fut pendu pour piraterie longtemps avant notre naissance. On ajoute qu'il vint ici dans l'espoir que les croiseurs du roi ne franchiraient jamais les montagnes et qu'il jouirait en paix dans les bois du fruit de ses rapines.

— Il avait tort, Hurry; un criminel ne peut jamais vivre en paix.

— Cela dépend de la tournure de son esprit. J'ai connu des gens qui se plaisaient dans la société, et d'autres dans la solitude. Les uns vivent en paix quand ils trouvent à voler, et d'autres quand ils ne volent pas. Quoi qu'il en soit, le vieux Tom Flottant, flibustier ou non, mène une vie tranquille avec ses filles et ne désire rien de plus.

— En effet, les Delawares qui ont chassé dans ces contrées m'ont débité diverses histoires sur ces jeunes femmes. N'ont-elles point de mère?

— Elles en ont eu autrefois, comme de juste; mais il y a deux ans qu'elle est morte et coulée bas.

— Que voulez-vous dire? demanda Tueur-de-Daims avec surprise.

— Morte et coulée bas. Le vieux Tom a inhumé sa femme dans le lac, comme je puis le certifier, ayant été témoin oculaire de la cérémonie.

— Mais le fit-il pour s'épargner la peine de creuser une fosse, besogne toujours difficile au milieu des souches, ou bien eut-il l'idée que l'eau lavait plus vite les fautes que la terre?

— C'est ce qu'il m'est impossible de décider.

— La pauvre femme était-elle une grande pécheresse?

— Mais non, quoiqu'elle eût ses défauts, et je crois qu'elle est morte aussi chrétiennement que pouvait le faire une femme qui avait si peu entendu le son des cloches. Elle avait un caractère d'acier, et comme le vieux Hutter ressemble aux cailloux, ils s'entre-choquaient parfois et lançaient des étincelles.

C'était alors que les auditeurs pénétraient dans leur vie passée, comme on pénètre dans les plus sombres parties du bois de la forêt, quand un rayon de soleil s'égare jusqu'aux racines des arbres.

— En tout cas, j'estimerai toujours la défunte, eu égard à sa fille Judith Hutter.

— C'est un nom que j'ai souvent entendu prononcer aux Delawares; mais, d'après ce qu'ils rapportent, je crois que la fille ne serait pas de mon goût.

— De votre goût! s'écria March en prenant feu comme le vieux Tom. Que d'indifférence et de présomption! vous n'êtes qu'un enfant, un plantard qui n'a pas encore pris racine. Judith, qui est maintenant dans sa vingtième année, a été courtisée par des hommes, même quand elle avait à peine quinze ans, et elle ne daignerait pas jeter les regards sur un avorton comme vous.

— Nous sommes au mois de juin, répondit Tueur-de-Daims avec calme, et il n'y a pas de nuages entre nous et le soleil; par conséquent il est inutile de nous échauffer : il est permis a un écureuil d'avoir son opinion sur un chat sauvage.

— Oui, murmura March, mais il n'est pas toujours prudent que le chat sauvage en soit instruit; mais vous êtes jeune et je pardonne à votre inexpérience. Allons, Tueur-de-Daims, ajouta-t-il en riant après un moment de réflexions, nous sommes amis jurés, et je ne vous chercherai point querelle à propos d'une jolie fille surtout, puisque vous ne l'avez jamais vue. Judith ne convient qu'à un homme dont les dents ont toutes leurs marques, et ce serait folie que d'être jaloux d'un enfant... Que disaient d'elle les Delawares? car, après tout, les Indiens comme les blancs peuvent avoir des idées sur l'espèce féminine.

— Ils disaient qu'elle était agréable à regarder et à entendre, mais légère et coquette.

— Ce sont des diables incarnés! ils sont plus forts que tous les maîtres du monde dans les connaissances de la nature! On prétend parfois qu'ils ne sont propres qu'à la chasse ou à la guerre, mais je soutiens que ce sont des philosophes et qu'ils comprennent l'homme et la femme de même que le castor. Pour vous parler franchement, Tueur-de-Daims, ils vous ont dépeint Judith trait pour trait, et il y a deux ans que je l'aurais épousée sans des raisons particulières, dont la première est sa légèreté.

— Et quelle est la seconde? demanda Tueur-de-Daims, qui continuait à manger et semblait prendre peu d'intérêt à la conversation.

— La seconde était la crainte de ne pas lui plaire. La drôlesse est jolie, et elle le sait. Il n'y a pas sur ces collines de daines qui bondissent avec plus de grâce, pas d'arbres qui soient plus élancés et qui se courbent au vent avec plus de souplesse; mais elle a des défauts que je ne puis lui passer, et je jure quelquefois de ne jamais retourner au lac.

— Et par quelle raison y retournez-vous toujours? tous vos serments sont inutiles.—Ah! Tueur-de-Daims, vous êtes un homme à part! vous êtes aussi fidèle à votre éducation que si vous n'aviez jamais quitté les établissements. Pour moi, toutes les fois que je songe à exécuter une chose, je ne manque pas d'en faire serment. Je lâche aussi de temps en temps des jurons qui vous sembleraient excusables si vous saviez ce qui concerne Judith. Les officiers des forts qui longent la Mohawk s'égarent quelquefois jusqu'au lac pour pêcher et pour chasser; alors il faut voir comme elle se rengorge, comme elle s'attife, comme elle se donne des airs avec les galants!

— Cela ne sied pas à la fille d'un pauvre homme, repartit Tueur-de-Daims d'un ton grave; les officiers sont tous gentilshommes, et ne peuvent avoir à son égard que de mauvaises intentions.

— Voilà ce qui me fait hésiter : j'ai surtout des soupçons sur certains capitaines, et la conduite de Judith en est la cause. Je voudrais la regarder comme modeste et convenable, mais les nuages qui passent sur nos têtes ne sont pas plus inconstants.

— A votre place, je n'y songerais plus, et je ne m'occuperais que des forêts.

— Si vous connaissiez Judith, vous verriez que c'est plus facile à dire qu'à faire. Sans l'inquiétude que me causent les officiers, je l'épouserais malgré ses imperfections, et je laisserais le vieux Tom avec Hetty, son autre fille.

— Il y a donc deux oiseaux dans le même nid? demanda Tueur-de-Daims, dont la curiosité s'éveillait : les Delawares ne m'avaient parlé que d'un seul.

— C'est assez naturel, car Judith seule attire l'attention par son esprit et sa beauté. La pauvre Hetty est pour ainsi dire sur la limite de l'ignorance, et il lui arrive souvent de la franchir. Le vieux Tom veille sur elle avec tendresse, autrement je n'affirmerais pas qu'elle fût en sûreté au milieu des gens qui hantent parfois les bords du lac.

— Je croyais que ces eaux étaient inconnues et peu fréquentées, dit le Tueur-de-Daims, qui semblait craindre de se rapprocher du monde civilisé.

— Il est vrai qu'on y a vu à peine une vingtaine de blancs rassemblés; mais ces gens des frontières, chasseurs, trappeurs, éclaireurs, sont capables de tout. Ce serait une chose affreuse pour moi de retrouver Judith mariée après une absence de six mois.

— Avez-vous reçu ses serments, pour vous faire concevoir de meilleures espérances?

— Pas du tout, et je ne sais pourquoi. J'ai assez bonne mine, comme je puis le voir dans toutes les sources qu'éclaire le soleil, et pourtant je n'ai pu obtenir d'elle une promesses, je dirai même un sourire d'amitié. Si elle a osé se marier en mon absence, elle ne tardera pas à connaître les plaisirs du veuvage.

— Vous ne voudriez pas nuire à l'homme qu'elle aurait choisi, uniquement parce qu'il l'aurait emporté sur vous?

— Pourquoi pas? quand un ennemi se place sur mon passage, n'ai-je pas le droit de le repousser? Suis-je homme à me laisser vaincre par un vil marchand de pelleteries, dans une affaire qui m'intéresse autant que l'amour de Judith? Vivant en dehors des lois, nous devons rendre des sentences et les exécuter nous-mêmes; et si l'on trouvait un homme mort dans les bois, en supposant que la colonie s'en inquiétât, qui oserait dénoncer le meurtrier?

— Moi! dit le Tueur-de-Daims, si cet homme était le mari de Judith Hutter, j'en sais assez pour éclairer la justice coloniale,

— Vous, extrait d'homme! vous oseriez dénoncer Henri March!

— J'oserais dire la vérité sur vous comme sur tout autre.

March regarda son compagnon avec un étonnement silencieux; puis, le saisissant à la gorge, il le secoua avec une violence qui menaçait de lui disloquer les os. Ce n'était pas un jeu, car, malgré la futilité de l'offense, la colère étincelait dans les yeux du géant. Tout autre adversaire aurait été intimidé; mais le Tueur-de-Daims resta impassible, et il répondit d'une voix qu'il ne daigna pas élever pour faire parade de sa résolution :

— Vous pouvez m'abattre, Hurry, mais vous ne m'arracherez point un mensonge. Il est probable que Judith n'a point de mari que vous puissiez tuer, et quand elle en aurait un, vous ne seriez pas à même de lui tendre des piéges, car je l'avertirais de vos menaces.

March lâcha prise et regarda son interlocuteur avec un surcroît d'étonnement. — Je croyais que nous étions amis, dit-il enfin, mais voilà le dernier de mes secrets que je vous révèle.

— Je n'ai pas besoin de les connaître s'ils sont pareils à celui-ci. Je sais que nous vivons dans les bois, et que nous sommes de fait à l'abri des lois humaines; mais il y a une loi et un législateur qui règnent sur toute l'Amérique, et quiconque les brave n'a pas besoin de m'appeler son ami.

— Le diable m'emporte, Tueur-de-Daims, si vous n'êtes pas un frère morave plutôt qu'un intelligent et franc chasseur, comme vous prétendez l'être.

— Intelligent ou non, Hurry, vous me trouverez aussi franc dans mes actions que dans mes paroles. La facilité avec laquelle vous vous emportez prouve que vous n'avez pas assez vécu parmi les peaux rouges. Judith Hutter est sans doute encore célibataire, et vous avez laissé courir votre langue au hasard, sans écouter votre cœur... Voici ma main, et brisons là.

Hurry parut plus surpris que jamais, et partit d'un éclat de rire qui lui fit venir les larmes aux yeux; puis il accepta la main qu'on lui présentait, et tous deux redevinrent amis.

— Il eût été insensé de nous quereller à propos d'une idée! s'écria March, c'eût été une conduite moins digne d'un homme des bois que d'un avocat des villes. On m'a assuré, Tueur-de-Daims, que dans les bas comtés les hommes se tuent parfois pour des idées.

— C'est possible; j'ai entendu même dire aux Moraves qu'il y avait des pays où l'on se querellait au sujet de la religion, et que le Seigneur ait pitié d'eux! En tout cas, il est inutile de suivre leur exemple, surtout au sujet d'un mari à laquelle cette Judith Hutter ne songe probablement pas. Pour ma part, je suis plus curieux de voir la sœur qui a l'esprit faible que votre belle et spirituelle coquette. Il y a quelque chose de touchant dans une créature humaine qui a tout l'extérieur d'un être raisonnable, et qui pourtant manque de raison. C'est déjà assez triste dans un homme, mais l'absence d'intelligence dans une femme jeune et peut-être attrayante m'inspire une compassion profonde. Dieu sait que les personnes du sexe ont de la peine à se défendre quand elles sont douées de toutes leurs facultés; qu'est-ce donc quand elles n'ont point dans l'esprit de guide et de protecteur!

— Ecoutez, Tueur-de-Daims, vous connaissez les chasseurs, les trappeurs, les marchands de pelleteries; on ne peut nier, même quand on leur porte intérêt, qu'ils se livrent à leurs caprices sans égard pour les droits d'autrui; mais je crois qu'il n'y a pas dans tout le pays un individu capable de nuire à la pauvre Hetty, pas même une peau rouge.

— Vous appréciez bien les Indiens, ou du moins les Delawares et les tribus qui leur sont alliées, car les peaux rouges regardent comme placé immédiatement sous la protection divine celui auquel sa puissance a refusé les dons de l'esprit. Je suis heureux d'apprendre que Hetty Hutter est respectée de tous ; mais comme le soleil descend à l'horizon, nous ferons bien de reprendre notre route pour avoir occasion de juger par nous mêmes des deux sœurs.

Henri March y consentit : les voyageurs rassemblèrent les débris de leur festin, mirent leur bagage sur leurs épaules, reprirent leurs armes; et quittant la petite clairière, ils se plongèrent de nouveau dans les profondeurs de la forêt.

CHAPITRE II.

Nos deux aventuriers n'avaient pas un long voyage à faire. Henri March avait reconnu son chemin en trouvant l'éclaircie et la source, et il conduisait son camarade avec la confiance d'un homme sûr de son fait. La forêt était sombre, mais elle n'était plus encombrée de broussailles, et le sol était ferme et sec. Après avoir fait près d'un mille, March s'arrêta et se mit à examiner les objets circonvoisins, même les arbres tombés dont la terre était jonchée.

— Nous sommes dans la bonne voie, dit-il après après avoir terminé ses observations. Voici les arbres que je m'attendais à trouver, un hêtre à côté d'un chêne vert, trois pins à droite, et plus loin un bouleau blanc dont la cime est brisée. Pourtant je ne vois ni le rocher, ni les branches inclinées dont je vous avais parlé.

— Les branches ne sont pas un bon signe de reconnaissance, répondit le Tueur-de-Daims, car les mains expérimentées savent qu'elles ne se cassent pas elles-mêmes : les Delawares ne s'y fient qu'en temps de paix. Quant aux bouleaux, aux pins et aux chênes verts, nous en voyons de tous côtés, non-seulement par groupes de deux ou trois, mais par quarantaines ou cinquantaines.

— C'est vrai, Tueur-de-Daims, mais vous n'établissez pas bien vos calculs. Le bouleau et le chêne vert que j'indique. ..

— Se rapprochent avec une amitié toute fraternelle, je le vois ; mais il en est d'autres absolument semblables. Je crains, Hurry, que vous ne vous entendiez pas mieux à prendre des castors ou à tuer des ours qu'a découvrir une piste cachée... Ah! voici pourtant ce que vous cherchez ! regardez là-bas, voyez-vous ce jeune hêtre, dont la cime est accrochée dans les branches d'un tilleul? Il a été autrefois courbé par les neiges, mais ce n'est pas lui qui s'est redressé et qui a pris pour soutien les rameaux du tilleul : c'est la main d'un homme qui lui a rendu ce service.

— C'est la mienne ! s'écria Hurry. J'ai trouvé ce frêle plantard penché vers la terre comme un être accablé par le malheur, et je l'ai relevé. Ma foi, Tueur-de-Daims, je conviens que vous acquérez un excellent coup d'œil pour les bois.

— Je fais des progrès, Hurry, mais je ne suis qu'un enfant auprès de certaines gens de ma connaissance. Ainsi, Tamenund, quoiqu'il soit si vieux que peu d'Indiens se souviennent de l'avoir vu jeune, a des regards qui tiennent plutôt de l'odorat d'un chien que de la vue d'un homme. Uncas, père de Chingachgook, et chef légitime des Mohicans, aperçoit tout dans les bois les plus sombres.

— Quel est ce Chingachgook dont vous parlez tant? demanda March en se dirigeant vers le hêtre redressé.

— C'est le meilleur des peaux rouges. Si on reconnaissait ses droits, ce serait un grand chef; mais sa race est déchue et sa tribu dispersée. Ce n'est plus qu'un juste et brave Delaware, respecté et souvent même obéi. Ah! Henri March ! vous sentiriez palpiter votre cœur si vous étiez assis par une soirée d'hiver dans une cabane indienne, écoutant le récit de l'ancienne grandeur des Mohicans !

— Mon ami Nathaniel, dit March en regardant en face son compagnon, afin de donner plus de poids à ses paroles, si l'on croyait tout ce que les autres avancent en leur faveur, on aurait trop bonne opinion d'eux et trop mauvaise opinion de soi-même. Les peaux rouges sont connus par leurs fanfaronnades, et la moitié de leurs traditions sont des contes.

— Je l'avoue, Hurry, je ne chercherai pas à le nier. Ils se vantent, mais c'est chez eux un don de la nature. Il ne faut jamais aller à l'encontre des dons naturels : voilà l'endroit que vous cherchez !

A ces mots, le Tueur-de-Daims montra à son compagnon un énorme tilleul qui avait fait son temps et qui était tombé par son propre poids.

Cet arbre, comme des millions de ses frères, gisait à la place où il s'était abattu, moisissant sous l'influence lente mais certaine des saisons. Pendant qu'il était encore debout, la pourriture l'avait attaqué au centre, dans tout l'orgueil de sa végétation, et l'avait creusé entièrement comme ces maladies qui détruisent les organes essentiels tout en respectant l'extérieur. Le chasseur s'était promptement aperçu de cette particularité, et il avait deviné que c'était l'arbre que March désirait retrouver.

— Oui, voilà notre affaire, s'écria Hurry en regardant l'extrémité la plus large du tilleul ; ce que j'ai caché là est en aussi bon état que si je l'avais laissé dans l'armoire d'une vieille femme. Allons, un coup de main, Tueur-de-Daims, et nous nous embarquerons dans une demi-heure.

A cet appel, le chasseur et son compagnon se mirent à l'œuvre avec la méthode que donne l'expérience. Hurry commença par enlever des morceaux d'écorce placés devant l'énorme ouverture de l'arbre, et, tout en l'aidant, le Tueur-de-Daims déclara qu'ils étaient disposés de manière à attirer l'attention plutôt qu'à dissimuler la cachette. On tira bientôt des flancs du tilleul un léger canot d'écorce garni de bancs, d'avirons et même de lignes de pêche. Quoiqu'il fût de dimension assez grande, le robuste March l'enleva sans assistance, et le plaça aisément sur ses épaules.

— Marchez devant, dit-il au Tueur-de-Daims, et écartez les buissons, le reste me regarde.

Le jeune homme obéit en inclinant à droite ou à gauche, selon les indications de son guide. Au bout de dix minutes, ils se trouvèrent brusquement en plein soleil sur une grève que baignaient les eaux.

Une exclamation de surprise échappa des lèvres du Tueur-de-Daims, quoiqu'il évitât d'élever la voix, car il avait déjà contracté des habitudes de prudence et de réflexion. Son enthousiasme était justifié par le spectacle qui s'offrait à lui. Un lac d'environ trois lieues de long sur une demi-lieue de large présentait une nappe d'eau si calme et si limpide, qu'on eût dit une couche de l'air pur des montagnes resserrée entre les rochers et les bois. Ses bords étaient dentelés de bois et de promontoires. Au nord, il était borné par une éminence isolée dont les pentes s'abaissaient gracieusement pour rejoindre la plaine. En général la contrée environnante était accidentée, et sur les neuf dixièmes du circuit, des côteaux s'élevaient perpendiculairement au-dessus des eaux. Les parties basses du rivage elles-mêmes aboutissaient à des monticules plus éloignés.

Mais ce qui impressionnait le plus dans ce paysage, c'était sa solitude et sa tranquillité solennelle. De quelque côté que l'œil se tournât, on ne voyait que le ciel paisible, le lac uni comme un miroir, et le vert encadrement des forêts. La végétation était si riche et si puissante, que, depuis le sommet arrondi de la montagne jusqu'au niveau de l'eau, le sol avait invariablement les mêmes teintes verdoyantes, et comme si la nature n'eût pas été satisfaite d'un triomphe aussi complet, les arbres se penchaient vers le lac pour chercher le grand jour. Le long de la côte orientale, une barque aurait pu faire plusieurs milles sous les branches des trembles frémissants, des lugubres sapins et des chênes nuancés des couleurs bitumineuses de la palette de Rembrandt. En un mot, la main de l'homme n'avait jamais altéré les traits de ce tableau inondé de lumière, diversifié par un mélange d'eau et de verdure, et embaumé des doux parfums du mois de juin. Le Tueur-de-Daims, appuyé sur sa carabine, promena les yeux de tous côtés et s'écria : — C'est grand ! c'est magnifique ! c'est un spectacle qui vaut une éducation tout entière ! les sauvages eux-mêmes n'ont pas touché un seul arbre de ces lieux ! tout y est conforme à l'ordre établi par le Seigneur ! Hurry, si votre Judith a de bonnes dispositions, elle doit être parfaite, ayant passé la moitié de sa vie dans un séjour aussi favorable.

— Assurément, et pourtant la fillette a ses caprices : cela vient de ce qu'au lieu de la garder ici, le vieux Tom avait l'habitude de visiter pendant l'hiver les établissements voisins situés sous le canon des forts. C'est là que Judith a trop écouté les colons et sur tout les galants officiers

— S'il en est ainsi, soyez-en persuadé, elle s'amendera dans ce lieu solitaire. Mais que voyons-nous au milieu de l'eau? c'est trop petit pour une île, et trop grand pour un bateau.

— C'est ce que les militaires des forts appellent le château du Rat-Musqué ; et, quoique cette qualification soit injurieuse pour le vieux Tom, il en rit tout le premier. C'est son habitation stationnaire, car il en a une autre qui flotte, et qu'on a surnommée l'Arche, mot dont je ne comprends pas bien le sens.

— Il doit venir des missionnaires, Hurry ; ils racontent que la terre a été autrefois couverte d'eau, et que Noé et ses enfants se sont sauvés en construisant un vaisseau appelé Arche, sur lequel ils se sont embarqués à propos. Parmi les Delawares, les uns croient à cette tradition, et les autres la rejettent ; mais il convient à vous et à moi, en notre qualité d'hommes blancs, d'ajouter foi à un tel récit..... Voyez-vous cette Arche quelque part?

— Elle doit être à l'ancre dans une baie du côté du sud ; mais le canot est prêt, et dans un quart d'heure nous arriverons au château.

Aussitôt les deux voyageurs s'embarquèrent après avoir arrimé leurs bagages dans le canot, qu'ils envoyèrent dès leurs premiers efforts à huit ou dix vergues du rivage. Henri March se plaça à l'arrière, et le Tueur-de-Daims prit les rames. De temps en temps ils s'arrêtaient pour examiner sous un nouvel aspect la courbure des baies, les ondulations des collines et la parure de feuillage dont la terre était revêtue.

— C'est une vue qui réjouit le cœur, s'écria le Tueur-de-Daims après trois ou quatre poses : ce lac semble fait tout exprès pour nous permettre de juger toute la grandeur des forêts. La terre et les eaux attestent également les bienfaits de la providence divine ! N'avez-vous pas dit, Hurry, que personne ne réclamait un droit de propriété sur ces magnificences ?

— Personne, excepté le roi, mon garçon ; encore il est si loin, qu'il n'importunera jamais le vieux Tom Hutter, qui en jouit paisiblement. Ce n'est pas un propriétaire foncier, puisqu'il n'habite pas la terre, mais c'est un propriétaire aquatique.

— Eh bien, je lui porte envie ! je sais que c'est mal ; mais j'ai beau m'en défendre, je porte envie à cet homme ! Ne croyez pas toutefois

que je songe à m'emparer de ses moccassins, mais je ne puis m'empêcher d'avoir à son égard un peu de jalousie. Après tout, c'est un sentiment naturel, et nous n'en valons que mieux quand nous écoutons la nature.

— Vous n'avez qu'à épouser Hetty pour hériter de la moitié du domaine, dit Henri March en riant. La jeune fille a des charmes, elle passerait même pour jolie si elle n'était pas à côté de sa sœur; en outre elle a l'esprit si borné, que vous la dirigerez à votre guise. Débarrassez le vieux Tom de sa fille Hetty, et je vous garantis qu'il vous donnera une part de tous les daims que vous pourrez tuer à plusieurs milles à la ronde.

— Le gibier est-il abondant ici ? demanda brusquement Nathaniel, qui faisait peu d'attention aux railleries de son camarade.

— Il est maître du pays; on ne lui tire jamais un coup de fusil, et les trappeurs viennent rarement lui tendre des piéges. Je ne devrais pas moi-même me montrer si souvent dans ces parages, mais Judith m'entraîne d'un côté, tandis que les castors m'attirent d'un autre. Elle m'a coûté plus de cent dollars d'Espagne pendant les deux dernières saisons, et pourtant je ne puis résister au désir de la revoir encore.

— Les hommes rouges visitent-ils souvent ce lac? demanda le Tueur-de-Daims suivant le cours de ses propres pensées.

— Ils vont et viennent, tantôt par bandes, tantôt isolément. Le pays semble n'appartenir à aucune tribu indigène. Ainsi il est tombé entre les mains de la tribu des Hutters. A la vérité quelques enjôleurs ont essayé de passer un contrat avec les Mohawks, pour se faire ensuite donner un titre par la colonie: mais ces démarches sont jusqu'à ce jour sans résultat, et longtemps encore les chasseurs peuvent prendre leurs ébats dans le désert.

— Tant mieux, Hurry, tant mieux! Si j'étais roi d'Angleterre, je bannirais dans une région lointaine l'homme qui abattrait un de ces arbres sans nécessité. Je suis charmé d'avoir donné rendez-vous à Chingachgook sur ce lac, qui me paraît une des merveilles de la nature.

— C'est que vous avez séjourné longtemps parmi les Delawares, dans le pays desquels il n'y a point de lacs. Au nord et à l'ouest, au contraire, ces nappes d'eau se multiplient; et, comme vous êtes jeune, vous aurez occasion de les contempler. Mais quoiqu'il y ait d'autres lacs, Tueur-de-Daims, il n'y a pas d'autre Judith Hutter.

Le rameur sourit de cette observation, et, par égard pour un amant empressé, il fit mouvoir ses avirons avec énergie. Il s'arrêta à une centaine de vergues de l'habitation, pour contempler ce singulier édifice; et l'admirateur de Judith réprima d'autant plus facilement son impatience, qu'il remarqua qu'il n'y avait personne au logis.

Le château du Rat-Musqué, ainsi nommé par quelques officiers facétieux, s'élevait au centre du lac, à un quart de mille de la rive la plus proche. Il était bâti sur pilotis, ce qui étonna d'abord le Tueur-de-Daims, qui avait été frappé de la grande profondeur du lac : mais Henri March lui apprit qu'il existait un bas-fond assez étendu sur lequel Hutter avait bâti sa maison.

— Le vieux Tom avait été brûlé trois fois, ajouta-t-il, tant par les Indiens que par les chasseurs, et il avait perdu son seul enfant mâle dans une escarmouche avec les Peaux-Rouges. Ce fut alors qu'il se réfugia sur l'eau. On ne peut l'y attaquer sans venir en bateau et le butin qu'on pourrait faire ne dédommagerait pas de la peine de creuser des canots. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'on réussît, car le vieux Tom a des armes et des munitions, et vous voyez que sa forteresse est à l'épreuve de la balle.

Le Tueur-de-Daims avait une connaissance théorique de la manière de combattre sur les frontières, quoiqu'il n'eût pas encore trouvé l'occasion de lever la main contre un de ses semblables. Il reconnut que Hurry, au point de vue militaire, n'exagérait pas la force de la position, puisqu'il était impossible de l'attaquer, sans s'exposer de toutes parts au feu des assiégés. L'art qui avait été déployé dans la disposition des madriers rendait cette cabane de bois plus sûre que les huttes ordinaires. Les murailles en étaient composées de troncs de gros pins, d'environ neuf pieds de long, et plantés droit, au lieu d'être posés horizontalement, suivant l'usage du pays. Ces poteaux étaient équarris de trois côtés, et avaient à chaque bout de larges tenons. Des racinaux massifs avaient été assujettis à l'extrémité des pilotis, et sur leurs surfaces équarries avaient été creusées des mortaises, pour recevoir les tenons inférieurs. Sur le haut de la muraille étaient posées des planches, solidifiées par des moyens analogues; tous les angles de l'édifice avaient été chevillés et assemblés à queue d'aronde.

Les planchers étaient faits de bûches, et le toit composé de perches légères, hermétiquement unies et couvertes d'écorce. Cette construction avait partout au moins deux pieds d'épaisseur, et ne pouvait être détruite que par les efforts réitérés de l'homme, ou par l'action lente du temps.

Comme les troncs d'arbres étaient de grandeur inégale, l'extérieur de la maison présentait une surface rude et anfractueuse; mais à l'intérieur, les parois et le plancher étaient aussi unis qu'on pouvait le désirer.

La cheminée n'était pas la partie la moins singulière du château, surtout quand on savait la manière dont elle avait été bâtie. Elle était de blocs d'argile, qu'on avait mis successivement en place entre des moules de bois et qu'on avait laissés sécher, en les unissant au dehors par des crampons. On avait ensuite allumé un grand feu, qui avait rougi le tuyau; et, à force de remplir les crevasses avec de l'argile fraîche, on avait fini par obtenir un âtre et une cheminée solides.

— Le vieux Tom a mis là tous ses talents, dit Hurry après avoir donné ces explications; il avait craint d'abord d'établir dans son domicile un foyer d'incendie, mais il arrivera à triompher même de la fumée.

— Vous semblez posséder à fond l'histoire du château, repartit le Tueur-de-Daims en riant. L'amour occupe-t-il l'homme au point de lui faire étudier jusqu'à l'habitation de sa maîtresse?

— C'est possible, reprit le géant avec gaieté; mais je connais le local pour y avoir travaillé moi-même. Nous étions en bande sur le lac, quand le vieux Tom a bâti sa maison, et nous lui avons prêté main-forte. J'ai porté moi-même la plupart de ces madriers sur mes épaules, et je puis vous assurer, maître Nathaniel, que les haches ne restaient pas oisives parmi les arbres du rivage. Le vieux diable nous régalait à gogo, et, par reconnaissance, nous avions résolu de finir sa hutte avant de retourner vendre nos peaux à Albany. Oui, j'ai fait plus d'un bon dîner chez Tom Hutter, car sa fille Hetty, quoique dénuée d'intelligence, est une admirable cuisinière.

Pendant ce dialogue, le canot atteignit le débarcadère. C'était une plate-forme, d'une vingtaine de pieds carrés, planchéiée et située en face de l'entrée.

— Voilà ce que les officiers appellent la cour du château, dit Hurry en amarrant le canot; mais comme il n'y a pas de justice ici, je ne vois pas trop ce qu'y vient faire une cour... Comme je l'avais supposé, il n'y a pas une âme ici, et toute la famille est partie pour un voyage de découvertes.

Pendant que Hurry examinait les filets, les lignes et autres agrès de pêche épars dans la cour, le Tueur-de-Daims entrait, montrant une curiosité qui n'était pas ordinaire chez un homme si familiarisé avec les habitudes indiennes. La première pièce du château servait de cuisine et de salon. Le reste de l'espace, renfermant une superficie de vingt pieds sur quarante, était divisé en petites chambres à coucher. Le mobilier était un étrange amalgame; il se composait, en général, d'objets rustiques et d'un travail grossier. Mais on y remarquait un beau coffre de bois d'ébène, un bureau et deux fauteuils, qui provenaient évidemment d'une habitation plus somptueuse. On y entendait encore les tintements d'une horloge dont la marche semblait répondre à son triste aspect, car ses aiguilles de plomb marquaient onze heures, quoique le soleil déclinât déjà. Les ustensiles de cuisine étaient simples et peu nombreux, mais d'une excessive propreté.

Lorsque Nathaniel eut jeté un coup d'œil sur la première pièce, il leva un loquet de bois et pénétra dans un étroit corridor qui séparait la maison en deux parties égales. Poussé par la curiosité, il ouvrit sans scrupule une porte, et se trouva dans l'appartement des femmes. Le lit était composé de matelas énormes rembourrés de plumes d'oies sauvages, et reposant sur un bois grossier. D'un côté de la chambre étaient suspendues à des chevilles des robes d'une qualité très-supérieure à celle des costumes qu'on se serait attendu à trouver dans un pareil lieu. Çà et là étaient dispersés des rubans, de jolis souliers à boucles d'argent, et six éventails entr'ouverts, afin d'attirer l'œil par leurs devises et leurs couleurs. De ce même côté du lit, l'oreiller était orné d'une dentelle, et l'on y avait attaché avec une épingle une paire de gants longs et un chapeau coquettement enjolivé de rubans. Le Tueur-de-Daims remarqua ces ajustements, qui étaient étalés avec ostentation. Doué d'un esprit d'observation qui eût fait honneur à un Delaware, il ne manqua pas de reconnaître un contraste frappant entre la place qu'occupait Judith et celle que se réservait sa sœur. Du côté de celle-ci, tout était propre, mais simple, les vêtements étaient taillés sans goût, de l'étoffe la plus grossière, et totalement dénués de rubans.

Il y avait plusieurs années que Nathaniel n'avait visité un séjour exclusivement destiné à des femmes de sa couleur. Ce spectacle réveilla en lui des souvenirs d'enfance, et il parcourut la chambre avec un attendrissement auquel il avait été longtemps étranger. Il pensa à sa mère, dont il se rappelait avoir vu les habits d'une étoffe commune suspendus à des patères, comme ceux qu'il croyait devoir appartenir à Hetty. Il songea à sa sœur, dont il avait vu le goût pour la toilette se développer comme celui de Judith. Ces légères analogies ouvrirent en lui une source nouvelle de sensations, et quand il quitta la chambre, il avait un air rêveur.

— Le vieux Tom a embrassé une profession que je ne connaissais pas, lui cria Hurry, qui examinait les bagages du propriétaire; il tend maintenant des piéges aux castors, et si vous êtes disposé à rester quelque temps dans ces parages, nous pourrons y faire de bonnes affaires, nous. Vous pêcherez et vous tuerez des daims pour notre consommation, tandis que nous recueillerons des fourrures.

— Volontiers, Hurry; et quoique mes coups soient funestes au gibier, comme mon surnom l'indique, je pourrai vous aider de temps en temps à chasser le castor... Mais que ce lac est magnifique! Quel nom lui a-t-on donné?...

— A vrai dire, répondit Henri March, je crois que les gens du roi ne se sont pas encore occupés de le baptiser. Entre nous, nous l'appelons Glimmerglass.

— Il en sort une rivière, n'est-ce pas?... C'est près de ses bords, sur un rocher, que j'ai donné rendez-vous à Chingachgook.

— Oui, c'est la Susquehannah, que vous avez dû voir couler dans le pays des Delawares.

Le Tueur-de-Daims ne fit point de réponse. Il était tout occupé à admirer la réflexion des montagnes dans le lac, la surface polie des eaux, et les baies étincelantes sous des voûtes de feuillage. La voix des solitudes parlait à son cœur; il prenait plaisir à étudier les contours des bois qu'il avait souvent parcourus sans en voir la fin, et le calme saint de la nature lui faisait éprouver à son insu un enthousiasme poétique.

CHAPITRE III.

Henry Hurry pensait plus aux charmes de Judith Hutter qu'à ceux du Glimmerglass et du paysage qui l'environnait. Après s'être convaincu que rien ne manquait dans le canot, il appela son compagnon pour se mettre en route à la recherche de la famille. Préalablement au départ, il parcourut à l'aide d'une mauvaise longue-vue la ligne nord de la rivière et tous les recoins, les criques, les caps, de préférence aux lisières des bois.

— C'est comme je le pensais, dit-il, déposant sa lunette; le vieux bonhomme a pris sa course vers le sud, abandonnant le château à sa propre défense. Nous sommes certains qu'il n'est pas de ce côté, nous n'aurons donc pas de peine à descendre le fleuve et à le dépister dans son antre.

— Que peut faire maître Hutter sur ce lac? demanda le chasseur qui suivit son compagnon dans le canot; c'est à mes yeux une solitude où tout chrétien doit ouvrir son âme, et livrer ses pensées à l'adoration du Créateur.

— Vous oubliez vos amis les Mingos et tous les sauvages des possessions françaises. Il n'y a pas un point sur ces terres où ces coquins remuants ne viennent fureter. Où est le lac, le ruisseau, qu'ils n'aient découverts et bientôt ensanglantés?

— Ils ont une bien mauvaise réputation, c'est vrai, ami Hurry, quoique je ne les aie pas encore rencontrés sur le sentier de la guerre. Mais je ne crois pas que ce délicieux endroit soit connu de ces pillards. Les Delawares m'en ont fait une telle peinture que je les crois de vrais mécréants.

— Et vous pouvez le croire en toute confiance, ainsi que de toute autre tribu sauvage que vous rencontrerez.

Le chasseur protesta en faveur des Delawares, et leur dispute continua sur les distinctions à faire entre les visages pâles et les Peaux-Rouges, tout en dirigeant le canot dans la descente. Hurry conservait les préjugés et les antipathies des chasseurs blancs, qui trouvaient dans les Indiens des concurrents redoutables, et de plus des ennemis à combattre. Il parlait haut, déversait des injures, et argumentait peu. Le chasseur, d'un autre côté, montrait un caractère tout différent. La modération de ses expressions, la netteté de ses aperçus, prouvaient chez lui un vif désir de rendre justice, et d'éviter les sophismes pour soutenir un argument ou combattre un préjugé.

— Vous conviendrez, Nathaniel, qu'un Mingo est plus qu'à moitié diable, s'écria Hurry reprenant la discussion avec une ardeur qui approchait de la férocité; et vous aurez de la peine à me faire croire que la tribu des Delawares n'est composée que d'anges. Il est certain que les blancs ne sont pas sans défauts, mais ils valent cent fois mieux que tous les Indiens du monde; ainsi tombe votre argument. Mais voici ce que j'appelle raisonner. Il y a sur la terre trois couleurs d'hommes, la blanche, la noire et la rouge. Le blanc est la première couleur, donc l'homme blanc est le meilleur; le noir vient ensuite et semble avoir été créé pour servir le blanc; puis le rouge vient en dernier pour prouver que les hommes de cette race n'ont jamais été compris que comme une imperfection des deux premières espèces.

— Dieu les a faits tous les trois semblables, Hurry.

— Semblables? Est-ce qu'un nègre ressemble à un blanc: qu'ai-je de commun avec une peau rouge?

— Vous vous emportez sans me laisser achever. Dieu nous a tous créés blancs, noirs et rouges, et il avait sans doute ses intentions en nous donnant ainsi des couleurs différentes; toutefois il nous a donné à peu près à tous les mêmes sensations. Je ne nierai pas que chaque race possède ses dons particuliers. Un homme blanc est chrétien, il vit en société, tandis que le peau-rouge habite les déserts. Ce qui est un crime pour le blanc, scalper les morts, est une vertu chez un Indien. Puis les blancs n'entraînent pas leurs femmes et leurs enfants à la guerre. C'est cruel, j'en conviens; mais chez les Peaux Rouges, c'est l'usage.

— Cela dépend de l'ennemi à qui l'on a affaire. Quant à scalper ou écorcher un sauvage, je n'en fais pas plus de cas que de couper les oreilles des loups pour la prime, ou de dépouiller un ours de sa fourrure. Et d'ailleurs n'est-ce pas parfaitement légal, puisque le gouverneur a établi une prime pour chaque chevelure de sauvage comme pour les oreilles de loup ou les têtes de corbeau?

— Et c'est une honte, Hurry. Les Indiens eux-mêmes en déduisent que nous ne valons pas mieux qu'eux. Tout ce que font les blancs est loin d'être chrétien; et s'il y a parmi les Indiens des tribus naturellement perverses et méchantes, on trouve parmi les blancs des nations qui ne valent pas mieux. En état de guerre loyale, comme nous y sommes depuis quelque temps, nous devons comprimer nos sentiments de compassion, quant à la vie; mais, dès qu'il s'agit de scalper, c'est bien différent.

— Ecoutez un peu la raison, Tueur-de-Daims, et dites moi s'il est possible que la colonie fasse une mauvaise loi. Une loi ne peut pas être illégale pas plus que la vérité ne saurait être le mensonge.

— Ceci sonne raisonnablement à l'oreille, et pourtant il n'est rien de plus déraisonnable. Les lois ne viennent pas toutes de la même source. Dieu nous a donné les siennes; il y en a qui viennent de la colonie, et d'autres nous sont transmises par le roi et le parlement. Lorsque les lois de la colonie ou même celles du roi sont contraires à celles de Dieu, elles sont injustes et ne devraient pas être obéies. Mais à quoi bon discuter? chacun a sa manière de voir et de penser. Soyons plutôt attentifs à chercher votre ami Tom Flottant et à ne pas passer l'endroit où il est caché le long de ces bords fertiles.

Le chasseur définissait bien les rives du lac. Dans toute leur étendue, les plus jeunes arbres qui les couvraient ombrageaient les bords et baignaient souvent leur feuillage dans les eaux transparentes. Les bancs étaient en pente, et comme la végétation recherche invariablement la lumière, les branches se croisaient en faisceaux et donnaient au paysage une physionomie pittoresque et accidentée. Le canot serrait de près la rive ouest du lac, afin de pouvoir reconnaître les ennemis, s'il devait s'en rencontrer, avant que de se risquer trop ouvertement à la lumière du jour. L'attention des deux aventuriers était constamment tenue en haleine par la quantité innombrable de tournants et de langues de terre dont les recoins pouvaient recéler un ennemi. Leur marche était rapide, grâce à la force athlétique d'Hurry, qui maniait les avirons comme il eût fait d'une plume, tandis que le talent de son compagnon se déployait au gouvernail.

A chaque coude du fleuve, Hurry regardait derrière lui, s'attendant à découvrir l'arche ancrée ou abritée dans la baie, et chaque fois son regard revenait désappointé. Ils parcoururent ainsi la distance de deux lieues depuis le château, qui était alors caché à leur vue par les inégalités du terrain, quand tout à coup Hurry cessa de ramer, paraissant incertain de la route qu'il conviendrait de suivre.

— Il se pourrait bien que le vieux gaillard eût descendu la rivière, dit-il après avoir interrogé les touffes des taillis. Il s'occupe beaucoup depuis quelque temps à tendre des trappes et à ramener le bois flottant, de sorte qu'il est peut-être à un mille ou deux d'ici. En tout cas il aura une rude tâche pour remonter.

— Où est situé ce bras? demanda le Tueur-de-Daims, je ne vois pas de courbe ou d'issue par où la Susquehannah puisse pénétrer de ce côté.

— Ah! Nathaniel, les rivières sont comme le genre humain: petites sources en commençant, elles finissent par de larges épaules et de grandes bouches. Vous ne voyez pas le second bras parce qu'il passe entre des bords élevés et garnis de pins, de chênes et de taillis, qui sont suspendus au-dessus comme les toits d'une maison. Si le vieux Tom n'est pas dans le Trou-du-Rat, il aura descendu la rivière; nous le chercherons dans le prochain couvert, puis nous traverserons du côté du passage.

En avançant, Hurry expliqua à son compagnon qu'il y avait une baie profonde formée par un creux allongé, et auquel on avait donné le nom de Trou-du-Rat, parce que c'était le refuge ordinaire du rat musqué, et où le propriétaire de l'arche aimait à s'abriter sous le ciel de verdure qui le fermait.

Comme on ne sait jamais quelle sorte de visiteurs on peut rencontrer dans ces parages, il est bon d'avoir l'œil attentif, afin de ne pas les laisser approcher de trop près. Nous sommes en guerre, et un Canadien ou un Mingo pourrait s'introduire dans la hutte sans y être invité. Mais Hutter est un dépisteur de premier ordre, et il flaire le danger comme le limier sent le chevreuil.

— Le château est tellement à découvert qu'il attirera les ennemis s'ils pénètrent dans ces eaux, ce qui du reste est assez peu probable, vu son éloignement des autres forts et des émigrants.

— Pourquoi, Nathaniel? on rencontre les ennemis plus aisément que les amis. C'est effrayant de penser combien il y a de raisons pour avoir des ennemis, lorsqu'on en trouve si peu pour se faire des amis. Les uns déterrent la hache parce que l'on diffère d'avis avec eux; d'autres parce que l'on pense de même, et j'ai connu une fois un vagabond qui s'est pris de querelle avec un ami parce qu'il le trouvait laid. Maintenant vous n'êtes pas un phénix en fait de beauté, et pourtant vous ne seriez pas assez déraisonnable pour devenir mon ennemi parce que je vous trouverais laid.

— Je suis ce que le Seigneur m'a fait, et je ne désire être ni mieux ni pire. Je ne suis pas beau, c'est vrai, surtout dans le sens que les hommes le disent; mais j'espère n'avoir rien à me reprocher dans ma conduite. Il y a peu d'hommes d'aussi noble prestance que vous, Hurry, et je ne m'attends pas à ce que l'on daigne me regarder quand vous êtes présent; mais je ne crois pas qu'un chasseur soit moins habile à manier le fusil parce qu'il ne s'arrête pas au-dessus de chaque cours d'eau pour mirer son visage.

Hurry partit d'un éclat de rire.

— Non, non, Tueur-de-Daims, vous n'êtes pas beau, comme vous pouvez vous en convaincre en regardant par-dessus le canot: Judith vous le dira en face si vous la regardez, car il n'y a pas de langue plus libre parmi les filles des colonies lorsqu'elle est excitée. Je vous conseille de ne

pas la mettre à l'épreuve. Quant à Hetty, vous pouvez lui dire tout ce que vous voudrez; elle est douce comme un agneau.

— Je ne cacherai pas que j'ai souvent désiré paraître moins laid que je ne le suis; mais je me consolais en pensant que j'aurais pu être boiteux, aveugle ou sourd, ce qui m'aurait mis à la merci des hommes et rendu incapable de servir de guide ou de chasser

— Je n'ai pas voulu vous humilier, mon ami, répondit Hurry avec douceur — pardonnez-moi et oubliez ce que je vous ai dit : si vous n'êtes pas régulièrement beau, vous avez une physionomie fraîche et franche qui plaît à première vue. Je ne dirai pas que Judith vous admirera, ce serait vous donner des espérances qui ne produiraient que des regrets; mais il y a Hetty qui vous trouvera aussi agréable à la vue qu'aucun autre homme. Et puis vous êtes trop grave et trop sérieux pour Judith, qui aime beaucoup qu'on s'occupe d'elle; je crois même quelquefois que la petite coquette aime sa propre personne plus que toute autre au monde.

— Elle ressemble en cela, je le crains, mon cher Hurry, à toutes les reines sur leur trône ou à toutes les femmes de la ville, répondit Nathaniel en souriant et sans conserver la moindre trace de ressentiment.

— Je ne connais pas même parmi les Delawares un être féminin qui soit exempt de cette faiblesse... Mais nous voici au bout de cette longue pointe que vous avez indiquée, et le Trou-du-Rat ne doit pas être loin.

Cette pointe, au lieu de se projeter en avant comme les autres, courait dans la même direction que le lac qui la creusait à cet endroit et formait une baie profonde, contournant vers le sud pendant un quart de mille, et formant la limite du lac au milieu de la vallée qu'il coupait par la moitié. Hurry avait la certitude de trouver l'arche à l'ancre dans cette petite crique, qu'abritait une bordure touffue d'arbres et de plantes aquatiques, où elle aurait pu demeurer cachée à tous les yeux pendant toute une saison d'été.

— Nous apercevrons bientôt l'arche, dit Hurry comme le canot glissait vers l'extrémité du cap, où l'eau paraissait noire, tant le lac était profond : il aime s'enterrer parmi les roseaux, et dans cinq minutes nous découvrirons son nid.

Cependant le canot doubla la pointe et découvrit aux yeux des voyageurs toute l'étendue de la baie sans que nul vestige humain réalisât les prévisions d'Hurry. L'eau paisible s'arrondissait en courbe gracieuse, les roseaux se balançaient mollement sur la surface, et les arbres s'y reflétaient comme dans toute la longueur du lac; mais le tout était plongé dans la sublime solitude du désert. La scène était telle qu'un poëte ou un artiste l'eût désirée; mais sans aucun charme pour Hurry, qui brûlait d'impatience de rejoindre la belle écervelée.

Le canot effleurait en silence la surface de l'eau, tant les hommes des frontières avaient pris l'habitude de la prudence et de comprimer leurs mouvements. A ce moment le bruit sec d'une branche qui craque se fit entendre sur l'étroite langue de terre qui séparait la baie du lac. Les deux aventuriers s'arrêtèrent étonnés, et tous deux mirent la main sur leur fusil.

— Le craquement était fort, dit tout bas Hurry, et semblait produit par le pied d'un homme.

— Non pas, non pas — ce n'est pas un homme. En tout cas, dirigez le canot de ce côté... J'aborderai et couperai la retraite vers la pointe, que ce soit un Mingo ou un rat musqué.

Hurry obéit, et son compagnon fut bientôt sur le bord, s'avançant d'un pied léger vers le fourré. Il arriva au centre, et s'avançant lentement, l'œil en arrêt, les branches sèches craquèrent de nouveau, le bruit se répercutant à de courts intervalles, indiquant qu'une créature quelconque se dirigeait vers la pointe. Hurry entendit le bruit, et rapprochant le canot du bord, il saisit son fusil, prêt à tout événement. Une minute d'angoisses suivit, après laquelle un beau chevreuil sortit du fourré, se dirigeant lentement vers l'extrémité sablonneuse du cap. Il vint étancher sa soif dans l'eau limpide du lac. Hurry hésita un instant; puis épaulant son fusil, il visa et fit feu. L'effet de cette interruption soudaine du silence solennel qui régnait dans ces parages fut prodigieux; le bruit d'abord sec, bref comme celui que produit une arme à feu, traversa l'espace de l'autre côté de la rive, se heurta contre le granit des montagnes, où les vibrations se répercutèrent, de cavité en cavité, à une grande distance, réveillant les échos des bois et des rochers; le chevreuil secoua la tête lorsque la balle passa en sifflant près de ses oreilles. Il semblait ignorer le danger qu'il avait couru; mais les échos des montagnes éveillèrent ses craintes; ramassant ses jambes sous son ventre, il plongea en pleine eau et se dirigea en nageant de l'autre côté du lac; Hurry poussa un cri et lança le canot dans la même direction. Il avait déjà tourné la pointe lorsque le Tueur-de-Daims parut sur la rive et lui fit signe de revenir.

— Quelle imprudence d'armer un fusil avant de savoir s'il n'y a pas ici près quelque ennemi caché! dit-il lorsque son compagnon se fut à regret rapproché de lui. Les Delawares m'ont appris à être prudent, et, quoique je n'aie pas encore pénétré dans le sentier de la guerre, je m'attache à suivre leurs conseils. La saison du gibier n'est pas encore venue, et nous ne manquons pas de vivres. On m'appelle tueur de daims, j'en conviens, et peut-être méritai-je ce nom pour ce qui est de connaître les habitudes de cet animal et pour la sûreté de mon coup d'œil; mais on ne peut pas m'accuser de tuer lorsque cela n'est pas nécessaire : je suis chasseur, et non pas un boucher.

— C'est une fière maladresse d'avoir manqué ce chevreuil! s'écria Hurry ôtant son bonnet et plongeant ses doigts dans sa riche et noire chevelure; je n'ai pas manqué un si beau coup depuis que je manie un fusil.

— Il ne faut pas le regretter, la mort de cet animal ne nous eût rien rapporté de bon; elle aurait pu au contraire nous faire beaucoup de tort. Les échos résonnent dans mes oreilles, comme la voix de la nature qui semble s'élever pour blâmer une action inutile et irréfléchie.

— Vous en entendrez bien d'autres si vous restez longtemps dans ces parages, mon garçon, répondit l'autre en riant; ces échos répètent à peu près tout ce qui se dit ou se fait sur le lac brillant, surtout dans cette calme saison d'été. Qu'un aviron tombe, vous entendez sa chute au loin encore et encore, comme si les montagnes se riaient de votre maladresse; et un éclat de rire ou un sifflet se multiplie parmi ces pins, comme si un signal provoquait entre eux une conversation.

— Raison de plus pour être prudents et silencieux. Je ne crois pas que l'ennemi ait encore frayé sa route parmi ces montagnes; car je ne sais pas ce qu'il y gagnerait : mais les Delawares m'ont appris que, si le courage est la première vertu d'un guerrier, la prudence en est la seconde. Un tel signal des montagnes suffit à mettre dans le secret de notre arrivée une tribu tout entière.

— Enfin cela pourrait servir à informer le vieux Tom que ses visiteurs approchent. Allons, mon garçon, entrez dans le canot et allons à la recherche de l'arche pendant quil fait encore jour.

Les deux voyageurs reprirent leur route : on apercevait déjà l'extrémité du lac, dont la rapidité des rameurs diminuait la distance, et de l'autre côté de la rive le chevreuil ayant atteint le bord secoua ses flancs et disparut bientôt à leurs yeux dans les profondeurs de la forêt.

— Cet animal semble joyeux d'avoir échappé au danger; vous devriez éprouver le même sentiment, Hurry, en pensant que votre coup d'œil a manqué et que votre main a tremblé.

— L'œil et la main ne signifient rien, répliqua Hurry avec aigreur; vous avez une certaine réputation parmi les Delawares pour votre adresse à chasser le chevreuil; mais je voudrais vous voir derrière l'un de ces arbres et un Mingo bien affreusement tatoué de l'autre, chacun avec un fusil armé et le doigt sur la détente. Voilà la vraie situation, Nathaniel, pour éprouver le coup d'œil et la main; car elle repose alors sur la solidité des nerfs. Je ne considère pas comme un exploit de tuer une créature humaine; mais c'en est un de tuer un sauvage. Nous aurons bientôt l'occasion de vous mettre à l'épreuve, car nous sommes près d'en venir aux coups, et nous verrons alors ce que devient sur le champ de bataille une réputation de chasseur. Je soutiens que ni ma main, ni mon œil n'ont dévié, mais que c'est au contraire le chevreuil qui s'est arrêté tout à coup, et qu'alors ma balle a passé par-dessus sa tête.

— Comme vous voudrez, Hurry; tout ce que je puis dire, c'est que je ne crois pas jamais tirer sur un homme avec autant d'impassibilité que si je tue un chevreuil.

— Qui vous parle d'homme ou de créature humaine, Nathaniel! il ne s'agit ici que d'un Indien.

— Je tiens les peaux-rouges pour des créatures humaines comme nous, Hurry : ils ont leur propre dieu et leur religion; mais, en définitive, la différence disparaîtra lorsque chacun sera jugé selon ses actes et non pas d'après la couleur de sa peau.

— Voilà ce que j'appelle un sermon de missionnaire qui trouvera peu de faveur dans cette partie de nos contrées, où les frères Moraves n'ont pas encore pénétré. Ici la peau fait l'homme; autrement comment les peuplades pourraient-elles se reconnaître? C'est par la peau que nous distinguons un ours d'un cochon, et un écureuil gris d'un écureuil noir.

— C'est vrai, Hurry; mais ce ne sont pas moins deux écureuils.

— Qui en doute! Mais vous ne direz pas qu'un Peau-Rouge et un homme blanc sont tous deux Indiens?

— Non, mais je dirai qu'ils sont hommes tous les deux; hommes de différentes races, hommes de différentes couleurs, mais de même nature, possédant tous deux une âme, ayant un compte égal à rendre de leurs actions sur terre.

Hurry était un de ces théoriciens qui croient à l'infériorité de toute race humaine qui n'est pas blanche; ses notions sur ce sujet étaient très-obscures, mais son opinion n'en était que plus absolue et plus dogmatique. Sa conscience l'accusait d'actes illégaux et sanguinaires commis sur les Indiens, et il trouvait un moyen excessivement facile d'en apaiser les remords en classant leur famille en dehors de la catégorie des droits de la famille humaine. Rien ne l'irritait tant que d'attaquer ses sophismes par des arguments plausibles. Aussi les observations de son compagnon éveillèrent-elles sa colère.

— Vous n'êtes qu'un enfant égaré et mal conseillé par les artifices des Delawares et l'ignorance des missionnaires. Libre à vous d'appeler frère un Peau-Rouge; mais je soutiens que ce sont tous des animaux qui n'ont rien d'humain que la ruse et la fourberie, ce que possèdent également le renard et l'ours. Je suis plus vieux que vous, et j'ai vécu trop longtemps dans les bois pour que vous m'appreniez ce qu'est un Indien et ce qu'il n'est pas. Si vous voulez passer pour sauvage, vous n'avez

qu'à le dire, et je vous présenterai comme tel à Judith et au vieillard. Nous verrons alors comment vous trouverez l'accueil qui vous sera fait.

Ce trait de l'imagination d'Hurry lui représentant la réception que ferait sa connaissance aquatique au jeune homme qu'il introduirait ainsi transforma sa colère en un joyeux et grand éclat de rire. Nathaniel connaissait trop bien l'inutilité de chercher à convaincre son compagnon, et il ne fut pas fâché que l'approche du terme de leur course vînt donner une nouvelle direction à ses idées; ils étaient en effet tout près de l'endroit que March avait indiqué comme l'entrée du passage, et tous deux interrogeaient les taillis et les bosquets dans l'espoir de découvrir l'arche.

Il pourrait paraître étrange à nos lecteurs que l'endroit où un courant, quel que fût son peu de largeur, coulait entre des bords élevés en quelques endroits de près de vingt pieds, ne pût pas être découvert par nos voyageurs, qui en étaient au plus à deux cents pas; mais ils se souviendront que les arbres et les plantes couvraient le lac dans une proportion assez large pour cacher les irrégularités de ses bords.



Tom Hutter le Rat musqué.

Il y a deux saisons d'été que je ne suis venu par ici, dit Hurry se dressant dans le canot pour mieux voir autour de lui. Ah! voici le rocher qui montre sa tête au-dessus de l'eau, et je sais que le passage commence tout près de là.

Les hommes reprirent l'aviron et se rapprochèrent du rocher, qui ne s'élevait qu'à deux ou trois pieds au-dessus de l'eau, et dont le roulement incessant du fleuve avait arrondi les aspérités au point de le faire ressembler à une énorme ruche. Hurry observa à son compagnon que c'était un endroit bien connu des Indiens, et comme un point de ralliement dans leurs chasses ou dans leurs marches guerrières.

— Et voici le passage, Nathaniel, continua-t-il, il est tellement obstrué par les arbres et les buissons qu'on dirait plutôt un hangar qu'un bras du Glimmerglass.

En effet, la description d'Hurry était juste; car la rampe du bord était couverte d'épais buissons à sa base et dominée par des pins ondoyants comme les arceaux d'une église, entrelaçant leurs branches de manière à former une voûte épaisse de verdure. La forêt, située en amont, ne laissait apercevoir non plus aucune trace de ce passage, toute la partie basse présentant un interminable tapis de verdure et de feuilles. Le canot pénétra sous ce berceau d'arbres à travers lequel de faibles rayons du jour pénétraient par intervalles, éclairant à peine l'obscurité du courant.

— Voilà ce qui s'appelle un berceau naturel! murmura Hurry; c'est là bien sûr que le vieux Tom a caché l'arche, nous le découvrirons bientôt.

— Ce ne me semble pas un endroit capable de recéler un bâtiment d'une dimension quelconque, et il me semble que nous pourrons à peine y diriger le canot.

Cette remarque fit rire Hurry; et, en effet, ils eurent à peine pénétré sous l'arcade que leur vue s'ouvrit sur une petite rivière étroite, assez profonde et d'un courant rapide. Des touffes de plantes se projetaient en avant, laissant un espace d'environ vingt pieds de large pour la navigation. Hurry cessa de ramer, se bornant à maintenir le canot au milieu du courant, et tous deux interrogeant les coudes que formait le passage ou fouillant de leurs regards vigilants les profondeurs des buissons. En passant sous un couvert de pins, Hurry attrapa une branche, et arrêta subitement et silencieusement le canot. Le Tueur-de-Daims mit machinalement le doigt sur la détente de son fusil.

— Le vieux doit être là, dit tout bas Hurry, et pourtant je ne vois pas signe de son habitation flottante. Judith ne se hasarderait pas à baigner ses jolis pieds dans cette eau bourbeuse; mais je parierais toutes les peaux que je peux prendre cette saison qu'elle tresse ses cheveux non loin d'ici, dans une source limpide où elle peut contempler son gracieux visage et amasser des sentiments de coquetterie envers les hommes.

— Vous jugez mal les jeunes filles, Hurry, et vous parlez de leurs imperfections sans tenir compte de leurs qualités. Je suis sûr que cette Judith ne s'admire pas autant que vous le dites, et qu'elle ne se joue pas de notre sexe comme vous paraissez le croire; elle est plutôt occupée aux soins du ménage ou à aider son père au milieu de ses trappes.

— Il est au moins agréable d'entendre une fois dans sa vie de jeune fille la vérité sortir de la bouche d'un homme, s'écria une voix féminine douce et claire partant si près du canot que les deux voyageurs reculèrent. Quant à vous, maître Hurry, un sentiment favorable à notre égard est si loin de votre esprit qu'il n'y a pas d'espoir de jamais vous entendre l'exprimer. Cependant je suis bien aise de voir que vous tenez meilleure compagnie qu'autrefois, et qu'un homme qui sait comment estimer et apprécier les femmes n'a pas honte de voyager dans votre compagnie.

Aussitôt un gai et frais visage apparut entre les feuilles d'un bouquet d'arbustes à la portée de la rame de Nathaniel, qui fut récompensé de sa bonne opinion par un doux sourire; tandis qu'un regard boudeur dirigé aussitôt sur Hurry indiquait combien cette physionomie expressive savait changer rapidement du gai au sévère, de la douceur à la colère.

Un second coup d'œil donna bientôt l'explication de la surprise. Sans s'en douter, les deux voyageurs avaient abordé les flancs de l'arche, cachée à leur vue par des ajoncs taillés et dressés à cet effet, Judith Hutter n'avait eu qu'à en écarter quelques-uns qui cachaient une fenêtre d'où elle montrait alors son joli visage pour leur parler.

CHAPITRE IV.

L'Arche, comme on appelait communément l'habitation des riverains, était construite très-simplement. C'était une sorte de radeau aux deux tiers duquel s'élevait une hutte grossière ayant tout juste l'élévation nécessaire pour qu'un homme de taille moyenne pût se tenir debout. Des bords plus élevés qu'un radeau ordinaire et la légèreté de sa construction la rendaient facile à gouverner. La cabine était divisée en deux appartements, l'un composé d'un petit salon et de la chambre à coucher du père, l'autre approprié à l'usage et aux habitudes simples des deux filles. La cuisine, établie à l'avant à distance de la cabine, était à ciel ouvert, l'Arche étant avant tout une habitation d'été.

Hutter n'avait pas eu de peine à faire entrer l'Arche dans l'un de ces épais fourrés que nous avons déjà décrits; quelques pierres suspendues aux extrémités des branches avaient suffi pour la cacher entièrement à la vue

Aussitôt que le canot eut tourné vers le point convenable de l'abordage, Hurry sauta sur le pont de l'Arche, et engagea aussitôt une dispute vive et gaie avec Judith, oubliant dans le feu de cet entretien le monde entier. Il n'en fut pas de même du chasseur : il posa un pied prudent sur l'Arche, étudiant d'un œil scrutateur les arrangements du fourré et la construction de l'Arche. Il est vrai de dire que la beauté éclatante de Judith le frappa un moment d'admiration; mais son attention fut bientôt détournée par le désir de visiter dans tous ses recoins l'habitation flottante du vieux Tom. Il pénétra dans toutes les chambres, et, ouvrant une porte qui se trouvait à l'extrémité opposée de l'endroit où il avait laissé ensemble Hurry et Judith, il se trouva tout à coup en présence de la seconde fille, assise sous l'ombrage du couvert et occupée à des travaux d'aiguille.

Le chasseur laissa tomber la crosse de son fusil à terre, et, s'appuyant sur le canon, il contempla la jeune fille avec un intérêt que la beauté singulière de sa sœur n'avait su éveiller en lui. Les réflexions d'Hurry sur la jeune Hetty lui avaient appris qu'on accordait à la pauvre fille moins d'intelligence que Dieu n'en donne d'ordinaire à une créature humaine, et son éducation parmi les Indiens lui faisait considérer ces sortes d'êtres incomplets avec une respectueuse tendresse. Il n'y avait, du reste, rien dans la physionomie d'Hetty Hutter qui pût affaiblir l'intérêt qu'inspirait son état; on ne pouvait dire sans injustice qu'elle fût idiote, son esprit n'ayant que ce degré de faiblesse qui enlève à la femme ses qualités artificielles de finesse et de ruse, mais lui laisse une appréciation et un amour naïf de la vérité. On avait souvent remarqué que sa perception de tout ce qui était juste semblait pres-

que instinctive, tandis que son aversion pour le mal l'entourait d'une atmosphère de candeur et d'innocence, comme si Dieu eût défendu aux méchants esprits d'approcher d'un être dont il avait pris la faiblesse sous sa protection. Son visage était agréable, ressemblant à celui de sa sœur comme une esquisse légère et moins accentuée. L'expression calme et presque sanctifiée de ses traits ne manquait jamais d'inspirer un intérêt de douce compassion en sa faveur.

— Vous vous appelez Hetty Hutter, je vous reconnais à la manière dont Harry Hurry vous a dépeinte, dit le Tueur-de-Daims d'un air de franchise qui devait lui attirer aussitôt la confiance de la jeune fille.



Judith et Hetty, les deux filles du Rat musqué.

— Oui, je m'appelle Hetty Hutter, répondit la jeune fille d'une voix douce, je suis la sœur de Judith Hutter et la plus jeune fille de Thomas Hutter.

— Alors je connais votre histoire, car Hurry Harry parle beaucoup et il aime à raconter ce qu'il sait des affaires des autres. Vous passez la majeure partie de votre vie sur le lac?

— Certainement! Ma mère est morte; mon père va tendre ses trappes, et Judith et moi nous restons à la maison. Comment vous appelez-vous?

— C'est une question plus facile à faire que d'y répondre, jeune fille; car, quoique jeune, j'ai déjà porté plus de noms que quelques-uns des plus grands chefs de toutes les tribus indiennes.

— Mais cependant vous avez un nom, vous ne le jetez pas ainsi avant d'en avoir honnêtement acquis un autre?

— Je ne le pense pas. Mes noms sont venus naturellement, et je suppose que celui que je porte maintenant ne durera pas longtemps, car les Delawares donnent rarement à un homme un titre définitif avant qu'il ait eu l'occasion de montrer son vrai caractère, soit dans le conseil, soit dans le sentier de la guerre, ce qui ne m'est pas encore arrivé : d'abord parce que ma peau n'est pas rouge, que je n'ai aucun droit de m'asseoir dans leurs conseils, et que je suis trop humble pour donner mon opinion aux êtres plus élevés de ma propre couleur; secondement, parce que c'est la première guerre qui survient de mon temps, et qu'aucun ennemi ne s'est encore aventuré assez près de la colonie pour être à la portée d'un bras même plus long que le mien.

— Alors dites-moi vos noms, ajouta Hetty avec modestie, et peut-être vous dirai-je quel caractère vous avez.

— Il y a là-dedans quelque vérité, je n'en disconviens pas, mais on s'y trompe souvent. Les hommes se méprennent parfois sur le caractère de leurs semblables et leur donnent souvent des noms qu'ils ne méritent pas. C'est pourquoi je n'attache pas d'importance aux noms.

— Dites-moi tous vos noms, répéta la jeune fille, qui paraissait attacher beaucoup d'importance aux dénominations, je veux savoir ce qu'il faut penser de vous.

— Bien sûr, je le veux bien, et je vous les dirai tous. D'abord je suis chrétien comme vous, et mes parents m'ont transmis leur nom de père en fils. Mon père s'appelait Bumppo, et à ce nom on a ajouté pour moi celui de Nathaniel, ou par abréviation Natty, comme beaucoup de gens me nomment.

— Oui! oui!... Natty et Hetty... interrompit vivement la jeune fille, qui sourit en quittant les yeux de son ouvrage pour regarder le chasseur... Vous êtes Natty et moi Hetty... Quoique vous soyez aussi Bumppo et moi Hutter... Bumppo n'est pas aussi joli que Hutter, n'est-ce pas?

— Ma foi! c'est suivant le goût des gens. Je n'ai pas gardé longtemps ce nom; car les Delawares, découvrant que je n'aimais pas le mensonge, m'appelèrent d'abord Bouche-Franche.

— C'est un bon nom, interrompit Hetty avec feu; ne me dites plus qu'il n'y a pas de la vertu dans les noms.

— Je ne dis pas cela, et je l'ai peut-être mérité, car je ne veux pas mentir. Au bout de quelque temps ils trouvèrent que je courais bien, et ils me nommèrent le Pigeon, qui, vous le savez, a le vol rapide et en droite ligne.

— C'est un joli nom!... s'écria Hetty... les pigeons sont de jolis oiseaux.

— La plupart des choses que Dieu a créées sont jolies, ma bonne fille; les hommes seuls les déforment souvent et changent leur nature. Plus tard je portais des messages, je suivis les hommes à la chasse, et comme je levais très-bien le gibier, ils me nommèrent le Lévrier, comme possédant surtout la sagacité de cet animal.

— Celui-là n'est pas aussi joli, j'espère que vous ne l'avez pas gardé longtemps?

— Jusqu'à ce que je fusse assez riche pour acheter un fusil, répliqua Nathaniel laissant apercevoir un léger grain d'orgueil sur sa physionomie d'ordinaire impassible. Ils reconnurent plus tard que je pouvais fournir un wiwam de vivres; et j'en portai alors le nom, que j'ai encore aujourd'hui : Deerslayer ou Tueur-de-Daims. Il y en a qui préfèrent un nom de guerre à ce nom paisible.



Le Tueur-de-Daims reçoit le nom d'*Œil-de-Faucon*.

—Moi, Tueur-de-Daims, je ne suis pas de ceux-là, répondit Hetty avec simplicité. Judith aime les soldats, les habits rouges et les belles plumes, mais je n'y tiens pas. Elle dit que les officiers sont fiers, gais et parlent doux à l'oreille; mais ils me font trembler, car c'est leur état de tuer leurs semblables. J'aime mieux vos noms, le dernier surtout; je le préfère à celui de Natty Bumppo.

— C'est bien ce que j'attendais de votre simplicité, Hetty. On me dit que votre sœur est belle... remarquablement belle pour une mortelle; et la beauté recherche les admirateurs.

— N'avez-vous jamais vu Judith? demanda la jeune fille... dans ce cas, allez la voir. Hurry lui-même n'est pas plus beau.

Le Tueur-de-Daims regarda un moment la jeune fille avec stupéfaction. Son pâle visage s'était légèrement coloré, et son œil, d'ordinaire serein, brillait et trahissait une vive émotion.

— Oh ! oh ! murmura-t-il en lui-même comme il sortait de la cabine pour regagner l'extrémité de l'arche, Hurry, Hurry ! ceci vient de vos regards attractifs, si la légèreté de votre langue n'y est pour rien. Il est aisé de voir où s'adressent les vœux et les désirs de cette jeune fille, quelle que soit votre position vis-à vis de Judith.

La subite apparition du propriétaire de l'arche vint interrompre les propos galants d'Hurry, la coquetterie de sa maîtresse, et les pensées de Nathaniel. Hutter ou Tom flottant, sobriquet que lui donnaient les chasseurs, initiés à ses habitudes, avait reconnu le canot d'Hurry, car il ne témoigna pas de surprise en le trouvant sur le radeau. Il l'accueillit avec satisfaction et lui reprocha même de n'être pas venu plus tôt.

— Je vous attendais la semaine dernière, dit-il avec une brusquerie empreinte de bonhomie et je m'impatientais de ne pas vous voir arriver. Un coureur a passé par ici pour avertir tous les trappeurs et les chasseurs que la guerre était de nouveau déclarée entre la colonie et les Canadiens, et j'avoue que je me trouvais un peu seul pour protéger de ces deux mains trois têtes du scalpel.

— C'est juste, et c'est penser en bon parent. Sans doute, si j'avais deux filles comme Judith et Hetty j'aurais les mêmes craintes.

— Vous avez jugé à propos de vous faire accompagner, à ce qu'il me semble, pour venir dans ce lieu désert, et vous saviez déjà sans doute que les Sauvages sont en campagne, répliqua Hutter regardant le chasseur d'un œil méfiant et inquisiteur.

— Pourquoi pas? On dit que même un mauvais compagnon en voyage aide à abréger le chemin ; et ce jeune homme est un assez bon gaillard pour en faire oublier la longueur. C'est le Tueur-de-Daims, vieux Tom, un chasseur remarquable parmi les Delawares, et cependant né et élevé en chrétien comme vous et moi. Peut-être n'est-il pas parfait, mais il y en a de pires. Si nous sommes obligés de défendre nos trappes et le territoire, il sera très-utile pour nous entretenir de vivres, car c'est un excellent pourvoyeur de gibier.

— Soyez le bienvenu, entrez, jeune homme, grogna Tom en avançant une main large et rude vers Nathaniel, comme gage de sincérité ; dans des temps comme celui-ci, un blanc visage est celui d'un ami, et je compte sur vous pour nous défendre. Les enfants affaiblissent quelquefois le cœur le plus ferme ; et mes deux filles me donnent plus d'inquiétude que toutes mes trappes, mes fourrures et mes droits dans cette contrée.

— C'est tout naturel, répliqua Hurry, et j'honore l'homme qui avoue de tels sentiments. Je m'inscris dès à présent pour être le défenseur de Judith, et voici Nathaniel qui vous aidera à protéger Hetty.

— Mille remercîments, maître March, répondit la beauté, mais Judith Hutter possède le courage et l'expérience qui lui feront compter plus sur elle-même que sur de beaux galants comme vous. S'il devient nécessaire de combattre les sauvages, allez à terre avec mon père, au lieu de vous enterrer dans les huttes sous le prétexte de protéger des femmes, et...

— Fille ! fille ! interrompit le père, calmez cette hardiesse de langage. Les Sauvages errent déjà sur les bords du lac, et ils sont peut-être plus près de nous que nous ne le pensons.

— Si cela est, maître Hutter, dit Hurry, dont le visage devint sérieux à cette nouvelle, mais sans trahir toutefois aucune faiblesse indigne d'un homme courageux, si cela est vrai, votre arche est dans la position la plus déplorable du monde ; car si le fourré est assez épais pour avoir pu tromper Nathaniel et moi, il ne peut échapper à l'œil perçant d'un Indien qui serait à la chasse de chevelures.

— Je pense comme vous, Hurry, et je souhaiterais de tout mon cœur nous voir en ce moment partout ailleurs que sur ce ruisseau étroit et tortueux, qui peut être assez avantageux pour s'y cacher, et qui nous deviendrait fatal si nous étions découverts. Mais les Sauvages sont proches, et il devient difficile de sortir de la rivière sans courir le risque d'être abattu comme un chevreuil.

— Etes-vous sûr, maître Hutter, que les Peaux rouges que vous redoutez soient de véritables Canadiens? demanda Nathaniel d'un ton modeste mais ferme, en avez-vous vu? et pouvez-vous dépeindre leurs tatouages?

— J'ai su par des signes certains qu'ils étaient dans le voisinage. Mais je ne les ai pas vus; j'étais à un mille environ en deçà du passage à examiner mes trappes, quand je tombai sur des traces fraîches dans la direction du nord, et que je reconnus provenir des pieds d'un Indien par la grandeur du pied et la forme de l'orteil, avant que j'eusse trouvé un moccassin usé que son propriétaire avait jeté comme inutile. Quelques pas plus loin, je reconnus l'endroit où il avait fait halte pour en tresser un neuf.

— Cela ne ressemble guère à un Peau rouge sur le sentier de la guerre, répondit Nathaniel hochant la tête; un guerrier expérimenté eût au moins brûlé, enterré ou jeté dans la rivière cette marque de son passage ; et vos traces ne sont probablement que celles d'un homme paisible ; mais le moccassin peut grandement nous éclairer, si vous avez eu l'idée de l'apporter avec vous. Je suis venu ici pour rencontrer un jeune chef, et sa course devait être dans la direction que vous avez indiquée. Les pas que vous avez vus sont peut-être les siens.

— J'espère, Hurry, que vous connaissez bien ce jeune homme, qui a des rendez-vous avec des sauvages dans cette partie de la contrée où il n'a pas encore mis le pied, demanda Hutter d'un air de doute et de méfiance; la traîtrise est une vertu indienne, et les blancs qui fréquentent longtemps leurs tribus prennent bientôt leurs habitudes et leurs vices.

— C'est vrai comme l'Evangile, vieux Tom, mais nullement applicable à Nathaniel Bumppo, qui, s'il n'a pas d'autres recommandations, possède en toute vérité celle de la franchise. Je réponds de son honnêteté.

— Malgré cela, je serais curieux de connaître le but de son message dans cet étrange rendez-vous.

— Ce sera bientôt dit, maître Hutter, répondit le jeune homme avec l'aplomb d'une conscience pure, je pense en outre que vous avez le droit de le demander. Le père de deux jeunes filles qui habite sur un lac, à sa façon, a autant de droit de s'informer des affaires d'un étranger dans son voisinage que la colonie en aurait de demander la raison pourquoi les Français renforcent leurs régiments le long des lignes. Non, non, ce n'est pas moi qui nierai votre droit de demander ce que je viens faire près de vous dans des temps aussi sérieux que ceux-ci.

— Si telle est votre manière de voir, parlez sans plus attendre.

— Je suis jeune, et comme tel je n'ai pas encore parcouru le sentier de la guerre; mais aussitôt que la nouvelle parvint chez les Delawares que le vampum et la hache allaient être envoyés dans la tribu, ils m'envoyèrent chez les peuples de ma couleur pour leur rendre un compte exact de leurs forces, c'est ce que j'ai fait ; à mon retour je rencontrai sur le Soharie un officier de la couronne qui avait de l'argent à envoyer à quelques tribus amies campées sur les confins de l'Ouest. On pensa que c'était une bonne occasion pour Chingachgook, un jeune chef qui n'a pas encore frappé un ennemi, et moi, de faire nos premières armes de compagnie ; et un rendez-vous nous fut assigné par un vieux Delaware sur le rocher qui est au pied de ce lac. Je ne nierai pas que Chingachgook peut avoir un autre objet en vue ; mais cela ne concerne personne ici, c'est son secret, non le mien, donc je n'en dirai pas davantage.

— C'est quelque chose comme un rendez-vous d'amour, interrompit vivement Judith ; puis riant et rougissant de sa propre impétuosité, elle ajouta :

— Si ce n'est ni la guerre ni la chasse, ce doit être l'amour.

— C'est ce qui vient naturellement à l'esprit de la jeunesse et de la beauté de supposer que l'amour est au fond de toute chose, mais sur ce sujet je dois rester discret; notre rendez-vous est pour demain au soir, une heure avant le coucher du soleil. Connaissant Hurry de longue date, et l'ayant rencontré sur le Soharie comme il allait se mettre en route pour ses pérégrinations d'été, nous convînmes de faire route ensemble, non pas autant par la crainte des Mingos que par bonne camaraderie, et, comme il vous l'a dit, pour abréger une longue route.

— Et vous pensez que la trace que j'ai vue est celle de votre ami, qui aura pris l'avance ? demanda Hutter.

— C'est mon idée ; pourtant, si je voyais le moccassin je pourrais dire de suite s'il est ou non de la façon des Delawares.

— Alors, le voici, dit Judith, qui était allée le chercher dans le canot, dites-nous ce qu'il signifie, ami ou ennemi. Vous paraissez honnête, et je croirai tout ce que vous direz quoi qu'en pense mon père.

— C'est comme cela que vous êtes toujours, Judith, trouvant des amis où je crains des traîtres, murmura Tom ; mais parlez, jeune homme, et dites ce que vous pensez du moccassin.

— Il n'a pas été fait par les Delawares, répondit Nathaniel examinant attentivement la chaussure usée; je suis trop jeune peut-être pour l'affirmer, mais je dirais pourtant que c'est la forme des moccassins des Indiens du Nord qui habitent au delà des grands lacs.

— S'il en est ainsi, nous ne devons pas rester plus longtemps ici, dit Hutter regardant à travers le feuillage comme s'il redoutait déjà la présence d'un ennemi sur le bord opposé du fleuve, dans une heure il fera nuit et il est impossible de marcher la nuit sans faire du bruit qui nous trahisse. N'avez-vous pas entendu il y a une heure le retentissement d'un coup de fusil dans les montagnes?

— Oui, vieux Tom ! répondit Hurry, qui reconnut l'imprudence dont il s'était rendu coupable, d'autant mieux que c'est moi qui l'ai tiré.

— Je craignais qu'il ne vînt des Canadiens ; néanmoins cela peut suffire pour les mettre sur la piste et nous découvrir : vous avez eu tort de faire feu en temps de guerre, à moins d'y être contraint.

— Je commence à le croire, maître Tom; mais aussi si un homme ne peut pas tirer un coup de fusil dans un désert de mille milles carrés sans craindre qu'un ennemi ne l'entende, à quoi bon porter un fusil?

Hutter tint conseil avec ses deux hôtes sur la gravité de leur situation; il leur expliqua les difficultés d'essayer de sortir du passage sans attirer l'attention des Indiens.

— Que gagnerions-nous, maître Hutter, à changer notre position? demanda Nathaniel. Ce fourré est un sûr abri, et on peut établir une solide défense dans l'intérieur de la cabine ; je n'ai encore combattu qu'en imagination, mais il me semble que nous pourrions vaincre une vingtaine de Mingos derrière des palissades comme celles-ci.

— Ah ! on le voit bien, jeune homme, vous ne connaissez les combats que par les récits qu'on vous en a faits ; aviez-vous vu avant ce jour une nappe d'eau de cette étendue?

— Non, c'est la première fois, répliqua modestement Deerslayer. La jeunesse est faite pour apprendre, et je suis loin de vouloir élever ma voix dans le conseil avant qu'elle ne soit justifiée par l'expérience.

— Alors, je vous enseignerai le désavantage de combattre dans cette position, et l'avantage de gagner le lac. Ici, voyez-vous, les sauvages sauront où diriger leurs coups, et ce serait trop espérer de croire que quelques balles ne trouveront pas leur route à travers les crevasses des pieux. Nous, au contraire, nous ne pouvons viser qu'en pleine forêt. En outre, le château pourrait être ravagé et détruit en notre absence, ainsi que toutes mes possessions. Une fois sur le lac, nous ne pouvons être attaqués que par des bateaux ou des radeaux, et nous aurons une meilleure chance contre l'ennemi, sans compter qu'avec l'Arche nous protégerons le château; comprenez-vous ce raisonnement, jeune homme?...

— Il me paraît juste, et je n'y ferai pas d'objection.

— En ce cas, dit Hurry, si nous devons partir, le plus tôt sera le mieux, et nous verrons si ce soir nous aurons, ou non, nos chevelures pour bonnets de nuit.

Les trois hommes se mirent aussitôt à faire les préparatifs du départ. Ils débarrassèrent l'Arche de ses amarres et de son ancre, et, à l'aide de la gaffe, le lourd bateau fut bientôt sorti du fourré, nageant dans le courant et maintenu dans sa direction le long du bord ouest de la ligne. Le frôlement de la cabine contre les buissons et les arbres causa aux voyageurs un sentiment d'inquiétude et de terreur, car le bruit pouvait attirer sur leur tête quelque ennemi errant dans le voisinage. L'obscurité qui commençait à couvrir de ses ombres toute l'étendue du lac ajoutait à toutes les apparences de danger.

Néanmoins, Tom-Flottant et ses deux vigoureux compagnons eurent bientôt donné l'impulsion nécessaire pour faire descendre l'Arche avec assez de rapidité vers le grand bras du lac. Ils atteignirent bientôt la première courbe de la Susquehannah, et leurs poitrines se dilatèrent à la vue de l'immense nappe d'eau qui s'étendait devant eux.

— Dieu merci ! s'écria Hurry, on commence à voir clair, à présent, et bientôt, si nous devons sentir les coups de l'ennemi, au moins nous les verrons venir.

— C'est plus que vous ou tout autre pourriez dire, murmura Hutter; nous ne sommes pas encore sortis des roseaux et il n'y a pas de lieu plus capable de cacher une troupe tout entière que les bords qui entourent le passage, et lorsque nous allons arriver à la pointe de ces arbres pour gagner le large, nous serons au plus dangereux moment, attendu que nous serons entièrement à découvert, tandis que l'ennemi peut rester caché. Judith, ma fille, et ta sœur Hetty, laissez là l'aviron et retirez-vous dans la cabine ; ayez soin surtout de ne pas vous approcher des fenêtres, car les yeux que vous apercevriez ne s'arrêteraient pas pour admirer votre beauté. Et maintenant, Hurry, entrons dans cette pièce extérieure où nous serons au moins à l'abri d'une première surprise. Vous, ami Deerslayer, comme le courant est plus léger, maintenez la direction en allant d'une fenêtre à l'autre, et en ayant soin, si vous tenez à la vie, de ne pas montrer votre tête. Deerslayer obéit, tout en éprouvant une sensation nouvelle qui, sans avoir rien de commun avec la peur, renfermait tout l'intérêt d'une situation critique. Pour la première fois de sa vie il allait affronter l'ennemi, et dans les circonstances compliquées des surprises et des artifices des Indiens. L'Arche passait dans ce moment la dernière courbe du bras du fleuve, lorsque le chasseur, après avoir examiné toute la partie est de la rive, traversa la pièce pour interroger le côté opposé. Il arrivait à propos, car son œil s'était à peine fixé à l'ouverture de la fenêtre, qu'un spectacle capable d'alarmer une sentinelle aussi jeune et aussi inexpérimentée vint pour la première fois éprouver son courage. Deux ou trois pins plantés sur le bord de l'eau, et formant un demi-cercle, se penchaient sur le lac, courbés par le poids des neiges tombées l'hiver précédent, circonstance assez commune dans les bois américains. Sur l'un de ces arbres pendants, six Indiens s'étaient avancés, et d'autres, groupés derrière eux, semblaient attendre qu'ils eussent sauté pour les suivre, ayant évidemment l'intention de sauter sur le toit de l'Arche lorsqu'elle passerait sous les derniers arbres. Lorsque Deerslayer les aperçut, il reconnut aussitôt qu'ils appartenaient à une tribu hostile, et qu'ils étaient peints pour la guerre.

— Tirez, Hurry ! s'écria-t-il; au nom du ciel, tirez de toutes vos forces si vous tenez à la vie !

Cet appel fut proféré avec une voix si solennelle, qu'Hutter et March devinèrent aussitôt un danger imminent. Ils déployèrent simultanément toute la force musculaire dont la nature les avait doués. L'Arche céda à l'impulsion et glissa rapidement sous l'arbre, comme si elle avait la conscience du danger suspendu sur sa tête. Voyant qu'ils étaient découverts, les Indiens poussèrent leur cri de guerre ; et, courant sur l'extrémité penchée de l'arbre, ils s'élancèrent vers leur prise imaginaire. Les six premiers, à l'exception de celui qui les conduisait, tombèrent dans la rivière à une distance plus ou moins rapprochée de l'Arche, selon l'élan qu'ils avaient pris. Le chef, qui s'était placé en avant sur le point le plus dangereux, s'élança plus à propos que les autres et vint tomber sur la poupe de l'Arche.

Sa chute fut plus forte qu'il ne s'y était attendu; il resta un moment étourdi et perdant la conscience de sa situation. Dans cet instant Judith s'élança de la cabine, sa beauté rehaussée par l'excitation que produisait la hardiesse de son action, et rassemblant toutes ses forces, elle poussa l'intrus par-dessus le bord de l'Arche, la tête la première dans la rivière. Ce haut fait n'était pas plutôt accompli que la femme reprenait son empire; Judith regarda par-dessus le bord pour voir ce qu'était devenu le sauvage, et l'expression de sa physionomie s'adoucit sensiblement, puis sa joue se colora de honte et d'étonnement de sa propre témérité, puis elle se mit à rire de son exploit. Tout ceci s'était passé en moins d'une minute, quand le bras de Nathaniel jeté autour de sa taille vint l'enlever rapidement et l'entraîna dans l'intérieur de la cabine. Cette retraite fut effectuée à temps, car aussitôt après la forêt retentit de cris sauvages, et les balles commencèrent à pleuvoir sur la pont de la barque.

Cependant l'Arche continuant la rapidité de sa marche fut bientôt hors de tout danger de poursuite, et les sauvages après ce premier éclat de fureur cessèrent le feu, reconnaissant l'inutilité de perdre leurs munitions. La petite famille fut bientôt au milieu du lac. Hutter et March saisirent deux petits avirons et, abrités par la cabine, ils s'éloignèrent des bords à une assez grande distance pour ôter à l'ennemi tout espoir de les attaquer.

CHAPITRE V.

Un nouvel entretien eut lieu à l'avant du bateau, et Judith et Hetty y assistèrent. Comme nul danger ne pouvait s'approcher sans être vu, la crainte du moment céda à la réflexion sur la force et la situation probable de l'ennemi.

— Nous possédons un grand avantage sur les Iroquois, dit Hutter, qui le premier prit la parole, ou sur l'ennemi quel que soit son nom, d'être ainsi au large. Il n'y a pas sur le lac un seul canot dont je ne connaisse le propriétaire. Or, le vôtre étant ici, Hurry, il en reste trois à terre, et ils sont si bien cachés que je doute que les Indiens puissent les découvrir.

— Il ne faut pas trop s'y fier, répliqua Nathaniel; le limier n'est pas plus fin d'odorat que le Peau rouge. Si cette bande entrevoit du butin ou des chevelures à prendre, il n'y aura pas de fourré assez épais pour cacher un canot à leurs yeux. J'ai calculé que d'ici à demain soir ils se seront procuré toutes les pirogues nécessaires, et que s'ils ont réellement l'intention de vous déterrer, monsieur Tom, nous ferons bien de faire marcher sérieusement l'aviron.

Hutter ne répondit pas immédiatement. Il regarda autour de lui, parcourant de l'œil le ciel, le lac et la lisière de la forêt qui l'entourait. L'immense étendue d'arbres qui se déroulait à l'horizon paraissait ensevelie dans le repos solennel de la nature. Le ciel était pur et reflétait encore la lueur dorée du soleil couchant, tandis que la surface paisible et argentée du lac donnait à ce tableau un éclat poétique.

— Judith ! appela le vieux Tom lorsqu'il eut terminé son examen, la nuit approche, préparez le repas de nos amis, car une longue route aiguillonne l'appétit.

— Oh ! nous ne mourrons pas de faim, maître Hutter, observa March, nous avions mangé avant de descendre sur le lac; et quant à moi je préfère la société de Judith à son souper. Cette paisible soirée est si agréable à passer à ses côtés !

— La nature est impérieuse, objecta Hutter, et exige son entretien. Judith, faites ce que je vous dis et prenez votre sœur pour vous aider... Je désire vous parler, ajouta-t-il lorsque ses filles eurent disparu, et je ne veux pas que mes filles nous entendent. Vous voyez ma situation, et je désire avoir votre avis sur ce qu'il convient mieux de faire. On m'a brûlé trois fois mes propriétés, mais c'était sur la terre ferme; et je me considère très-heureux, puisque j'ai pu reconstruire le château et mettre cette arche à flot; mais le danger actuel paraît plus sérieux, et vos conseils me seront d'un grand secours.

— Je pense pour ma part, mon pauvre Tom, que vos personnes et toutes vos possessions courent les plus grands dangers, répondit le positif Hurry, qui ne jugea pas nécessaire de déguiser sa pensée.

— Et de plus mes enfants sont exposés, et ce sont des filles, entendez-vous, Hurry, et de bonnes filles encore, je puis le dire quoique je sois leur père.

— Ce sont des filles en effet, mon brave Hutter, et l'une d'elles surtout n'a pas son égale sur toute la frontière pour la beauté et la conduite. Pour ce qui est de la pauvre Hetty, elle s'appelle Hetty Hutter, c'est tout ce que l'on peut dire en sa faveur. Confiez-moi Judith et je me charge de la sauver.

— Je vois bien, Hurry March, que l'on ne doit compter sur vous qu'en temps de calme et de soleil, et sans doute que votre compagnon vous ressemble, ajouta le vieux riverain avec un certain air d'orgueil blessé... C'est bien ! je me confierai à la Providence, qui, je l'espère, ne sera pas sourde aux prières d'un père.

— Si vous croyez qu'Hurry a l'intention de vous abandonner, dit Nathaniel avec une noble simplicité, vous êtes injuste envers lui, comme vous l'êtes à mon égard en supposant que je voudrais le suivre. Je suis venu sur ce lac, maître Hutter, pour rejoindre un ami; et je voudrais qu'il fût ici, car vous auriez un fusil de plus pour vous défendre; et si, comme à moi, l'expérience lui manque, je répondrais de son cœur comme du mien.

— Puis-je alors compter sur vous, Tueur-de-Daims, pour rester auprès de moi et de mes filles? demanda Tom avec toute l'anxiété paternelle.

— Bien certainement, Tom-Flottant si tel est votre nom, comme un frère auprès de sa sœur, un mari auprès de sa femme, ou un amant auprès de sa maîtresse. Dans cette rude épreuve vous pouvez compter sur moi, et je pense qu'Hurry mentirait à sa nature et à ses désirs s'il n'en disait autant.

— Il n'y a pas de danger, s'écria Judith montrant sa jolie figure à travers la porte; sa nature est étourdie comme son nom, et il se sauvera dès qu'il croira sa belle personne en danger. Ni le vieux Tom ni sa fille ne compteront beaucoup sur maître March, maintenant qu'ils le connaissent, mais ils se reposeront sur vous, Nathaniel, car votre franche et honnête figure nous dit que vous tiendrez votre promesse.

Ceci fut dit autant pour affecter le mépris qu'elle n'éprouvait pas pour Hurry, que pour stimuler les sensations fougueuses du jeune homme. La coquette n'était pas fâchée non plus de déployer sur sa physionomie le jeu des sentiments les plus opposés.

— Sortez, Judith! ordonna sévèrement Hutter avant que l'un ou l'autre des jeunes gens n'eût le temps de lui répondre, sortez! et ne revenez ici qu'avec le poisson et le gibier. Cette fille a été gâtée par les flatteries des officiers qui s'arrêtent quelquefois ici, maître March, et j'espère que vous ne prendrez pas au sérieux ses folles divagations.

— Vous n'avez jamais dit si vrai, vieux Tom, riposta Hurry, qui était encore sous l'influence de la critique mordante de Judith, la langue empoisonnée des jeunes fats de la garnison a gâté Judith, et je finirai par me tourner du côté de sa sœur, que je trouve actuellement bien plus suivant mes goûts.

— Je suis content de vous entendre parler ainsi, Hurry; c'est, je pense, de votre part, un retour à la raison. Hetty fera une compagne plus sûre et plus raisonnable que Judith, et vous écoutera de préférence à sa sœur, à qui les officiers ont tourné la tête.

— Il est certain qu'on trouvera difficilement une femme plus sûre qu'Hetty, dit en riant Hurry, sinon plus raisonnable. Mais peu importe; Nathaniel ne vous a pas trompé en disant que je resterais à mon poste; je ne vous quitterai pas, oncle Tom, quels que soient mes sentiments et mes intentions à l'égard de votre fille aînée.

La réputation de prouesse d'Hurry était si bien établie dans la contrée, que le vieux Tom reçut cette affirmation avec la plus grande joie. Une minute avant il songeait aux moyens à employer pour se tenir sur la défensive; actuellement il pensait à porter la guerre dans le camp ennemi.

— On offre des deux côtés de fortes primes pour les chevelures, il n'est peut-être pas tout à fait équitable de recevoir de l'or pour du sang humain, et pourtant quand les hommes sont occupés à se tuer les uns les autres, je ne vois pas qu'il y ait grand mal à ajouter un petit morceau de peau à la somme du pillage.

— Je pense que vous vous êtes grandement trompé en appelant du sang humain le sang d'un sauvage. Je ne fais pas plus de cas de la chevelure d'un Peau rouge que des oreilles d'un loup, et je ne me ferais pas plus de scrupule pour toucher la prime de l'un que celle de l'autre. Avec les blancs c'est différent, ils ont une aversion bien naturelle pour le scalpel; tandis que vos Indiens rasent leurs têtes d'avance pour le couteau, et n'y laissent qu'une touffe de cheveux comme pour narguer l'ennemi à venir la leur enlever.

— Puisqu'il en est ainsi, nous pouvons tirer un bon profit de l'aventure qui nous arrive. Je suppose, Nathaniel, que vous pensez comme Hurry, et que vous considérez l'argent gagné de cette manière d'aussi bon aloi que celui que procurent les trappes ou la chasse.

— Je ne partage pas vos sentiments, ils sont contraires à ma religion et à ma couleur; je resterai près de vous, vieillard, sur l'Arche ou dans le château, sur les canots ou dans les bois, mais je ne dégraderai pas ma nature par des moyens que Dieu réprouve et qui n'appartiennent qu'aux races ignorantes et sauvages. Si vous ou Hurry avez envie d'acquérir l'or de la colonie, allez seuls le chercher et laissez les femmes à ma garde. Si nous différons sur les dispositions qui n'appartiennent pas en propre à la race blanche, nous sommes d'accord sur l'obligation pour le fort de protéger la faiblesse; surtout lorsque cette faiblesse appartient au sexe que la nature nous commande de secourir et de consoler.

— Voilà une leçon, Hurry Harry, que vous pourriez retenir et pratiquer avec quelque avantage, dit la voix douce et malicieuse de Judith partant de derrière la cabine et prouvant qu'elle avait écouté leur conversation.

— Allez-vous-en, Judith, s'écria le père irrité, nous avons à parler de choses qu'une femme ne doit pas entendre.

Toutefois le père ne chercha pas à savoir s'il était obéi; mais baissant un peu la voix il continua :

— Le jeune homme a raison, Hurry, nous pouvons laisser les enfants à sa garde; voici ce que je propose, et je pense que vous serez d'accord avec moi. Il y a une grande partie de ces sauvages à l'autre bord; et quoique je ne l'aie pas dit devant mes filles, parce que leurs idées pouvaient déranger mes projets, il y a des femmes parmi eux, ce que j'ai reconnu à l'empreinte des moccassins. Il est probable que ce ne sont après tout que des chasseurs qui sont en route depuis si longtemps, qu'ils ignorent la déclaration de guerre.

— Comment alors interpréter leur salut, qui n'avait d'autre but que de nous couper la gorge?

— Nous ne sommes pas sûrs que tel était leur dessein. Les Indiens sont habitués aux embûches et aux surprises, et ils voulaient sans doute pénétrer d'abord dans l'Arche pour ensuite faire leurs conditions. Il n'y a rien d'étonnant que le désappointement ait provoqué leur colère, c'est la règle. Que de fois n'ont-ils pas brûlé et saccagé mes champs et mes trappes, même en temps de paix!

— Les coquins, j'en conviens, nous jouent souvent de semblables tours, et nous le leur rendons bien. Les femmes n'ont pas l'habitude de les accompagner à la guerre, et je commence à croire que vous avez raison.

— Un chasseur ne couvre pas son corps des peintures de guerre, répliqua Nathaniel; j'ai vu les Mingos, et je sais qu'ils sont à la chasse des hommes et non pas de l'ours ni du chevreuil.

— Que dites vous de cela, mon vieux camarade? dit Hurry; pour le coup d'œil, je me fierais plutôt à ce jeune homme qu'au plus vieux chasseur de la colonie; s'il dit qu'il y a peinture, la peinture existe.

— Alors c'est qu'une troupe de chasseurs aura rencontré une troupe de guerriers; il y a peu de jours seulement que le coureur a répandu ses nouvelles, et il se peut que les guerriers aient rassemblé leurs femmes et leurs enfants pour être plutôt prêts à commencer l'attaque.

— Voilà qui me paraît vraisemblable. Et qu'en voulez-vous conclure?

— J'en conclus qu'il y aura des primes, répondit froidement le vieux trappeur dont l'œil brilla d'un éclat de cupidité. S'il y a des femmes il y a aussi des enfants, et grands et petits ont des chevelures que la colonie paye au même prix.

— Honte, honte sur elle, s'il en est ainsi, interrompit le Tueur-de-Daims, et si elle interprète si mal la volonté de Dieu!

— Ecoutez la raison, mon garçon, lui répondit Hurry, et ne criez pas ainsi avant de comprendre. Les sauvages scalpent vos amis les Delawares ou les Mohicans quels qu'ils soient; pourquoi ne les scalperions-nous pas à notre tour? Je conviens qu'un homme ne doit pas prendre de chevelure s'il n'est pas exposé lui-même à être scalpé, mais un bon tour en mérite un autre dans tous les pays du monde; voilà ce que j'appelle la raison et la vraie dévotion.

— Et est-ce là, maître Hurry, votre religion? interrompit de nouveau la voix fraîche de Judith.

— Je ne discuterai jamais contre vous, Judith, car vous me battrez par votre beauté sinon par le raisonnement. Les colons du Canada payent à leurs Indiens le prix des chevelures, pourquoi ne payerions nous pas...

— Nos Indiens! s'écria la jeune fille avec un sourire de mélancolie. Père! père! ne pensez plus à cela et écoutez le conseil de Nathaniel, qui possède une conscience; ce que je ne saurais affirmer à l'égard d'Harry March.

Hutter se leva et, pénétrant dans la cabine, il contraignit ses deux filles à se retirer dans la seconde chambre, où il les enferma; puis il revint sur le pont, où il reprit la conversation commencée avec ses deux compagnons. Comme le résultat se fera connaître dans la suite de ce récit nous en abrégerons les détails.

On peut juger par ce qui précède des principes relâchés qui avaient envahi l'esprit des habitants des frontières, et qu'ils traitaient les Peaux rouges commes des bêtes fauves. Nathaniel Bumppo avait échappé à cet esprit sordide de convoitise qui pour un peu d'or versait sans remords le sang humain.

La conférence dura jusqu'à ce que Judith, délivrée par son père, reparut sur le pont, apportant le souper. March remarqua avec assez de surprise qu'elle plaçait les morceaux les plus délicats devant Nathaniel, pour lequel elle observait ces attentions et ces prévenances que l'on accorde aux convives qu'on veut honorer. Habitué toutefois qu'il était aux allures coquettes de la jeune fille, cette découverte le troubla peu, et il en donna la preuve en attaquant vigoureusement les vivres placés devant lui.

Une heure plus tard la scène avait totalement changé d'aspect : le lac était toujours calme et brillant, mais la nuit couvrait de ses ombres les alentours de la forêt, où tout semblait plongé dans un silence profond et solennel. On n'entendait que le battement régulier des rames, maniées avec dextérité par Hurry et Nathaniel, qui avaient repris leurs fonctions. Hutter voyant que les jeunes gens suffisaient à la rapidité de la course se retira à l'avant, alluma sa pipe et fuma. Il était à peine installé qu'Hetty, glissant hors de la cabine, vint se placer à ses pieds sur un petit banc qu'elle avait apporté avec elle. Le vieillard, habitué à voir souvent sa seconde fille dans cette position, ne fit pas d'autre attention, et appuya avec affection sa main sur la tête de l'enfant.

Au bout de quelques minutes, Hetty se mit à chanter; sa voix était faible et tremblante, mais elle parlait à l'âme. Elle chantait un hymne religieux que sa mère lui avait enseigné. Bientôt l'effet magique et mystérieux de cette voix humaine au milieu de la nuit, berçant pour ainsi dire le repos de la nature, pénétra les habitants de l'Arche d'une sainte admiration. Les rames s'arrêtèrent et les deux jeunes gens prêtèrent une oreille attentive aux stances qui s'échappaient lentement des lèvres de la jeune inspirée.

— Vous êtes triste ce soir, enfant, dit le père, dont la nature brutale

perdait un peu de sa rudesse dans la compagnie de cette enfant; nous venons d'échapper aux ennemis, et ce serait plutôt le cas de nous réjouir.

— Vous ne ferez pas ce que vous avez dit, père! murmura Hetty d'une voix plaintive mêlée de reproches et serrant la main calleuse de son père dans les deux siennes. Vous en avez parlé longtemps avec Harry March, mais ni l'un ni l'autre, j'espère, n'aura ce courage.

— Ceci est au-dessus de votre intelligence, folle enfant; vous avez été assez désobéissante pour écouter, autrement vous ne sauriez rien de nos projets.

— Pourquoi vouloir tuer les gens..... les femmes surtout et les enfants?

— Ma fille, taisez-vous! Nous sommes en guerre, et nous devons traiter nos ennemis comme ils nous traiteraient.

— Ce n'est pas cela, père; Nathaniel vous a dit qu'il fallait traiter vos ennemis comme vous voudriez être traité par eux, et personne ne désire être tué.

— Nous tuerons nos ennemis à la guerre, afin qu'ils ne nous tuent pas, ma fille, il faut que l'un des deux commence, et le premier a toujours plus de chance de gagner la victoire. Mais vous ne savez rien de tout cela, pauvre Hetty, et vous feriez mieux de vous taire.

— Judith dit que c'est mal, mon père, et Judith a du jugement, si je n'en ai pas.

— Judith a assez de jugement pour ne pas parler de ces choses. Que préférez-vous, Hetty, qu'on vous enlève votre chevelure pour la vendre aux Canadiens, ou que nos ennemis soient tués pour les empêcher de nous faire du mal?

— Ce n'est pas cela, père; empêchez qu'ils ne vous tuent, mais ne les tuez pas. Vendez vos fourrures, gagnez plus si vous pouvez, mais ne vendez pas le sang.

— Allons, allons, enfant, parlons de choses que vous comprenez. Etes-vous bien contente de voir notre vieil ami March de retour? Vous l'aimez, et vous serez heureuse d'apprendre qu'il pourra bientôt devenir votre frère sinon quelque chose de plus.

— Cela ne peut pas être, mon père, répondit la jeune fille après avoir longtemps réfléchi, Harry a un père et une mère; on n'en a jamais deux.

— Votre esprit est trop faible pour comprendre. Quand Judith se mariera, le père de son mari sera son père; et si elle épouse Harry il deviendra votre frère.

— Judith n'épousera jamais Harry, répondit doucement Hetty mais d'un ton décidé; elle ne l'aime pas.

— C'est plus que vous ne savez, Hetty. Harry March est le plus beau, le plus hardi et le plus fort jeune homme qui ait visité le lac; et comme Judith est la plus belle fille, je ne vois pas pourquoi ils ne se marieraient pas ensemble.

Hetty retomba dans son attitude méditative. Au bout de quelque temps elle reprit:

— Est-ce un péché d'être laide, mon père?

— On peut être coupable de chose pire; mais vous n'êtes pas laide, Hetty!

— Judith est-elle plus heureuse de sa beauté?

— Cela dépendra de l'usage qu'elle en fera. Mais parlons d'autre chose: comment trouvez-vous notre nouvelle connaissance, Deerslayer?

— Il n'est pas beau, mon père, Harry est bien plus beau que lui.

— C'est vrai, mais on dit que c'est un grand chasseur; sa réputation était venue jusqu'à moi avant que je le connusse.

— Je voudrais être aussi belle que Judith!

— Pourquoi cela, pauvre enfant? La beauté de ta sœur peut lui causer bien des tourments, comme à sa pauvre mère.

— Ma mère était bonne, si elle était belle! répondit l'enfant, dont les yeux se remplirent de larmes.

Le vieux Tom devint silencieux au souvenir de sa femme; il continua de fumer jusqu'à ce que sa fille lui répéta son observation.

Alors il secoua la cendre de sa pipe, et posant une main sur la tête de sa fille, il lui répondit:

— Votre mère était trop bonne pour ce monde. Pensez moins à la beauté, ma fille, et plus à votre devoir, et vous serez aussi heureuse sur ce lac que vous pourriez l'être dans un palais.

— Je le sais, mon père; mais Hurry dit que la beauté est tout dans une jeune fille.

Hutter fit un geste d'impatience, cet aveu naïf de son enfant en faveur de March éveilla en lui un doute qu'il résolut d'éclaircir en provoquant une explication avec son jeune parent; il se dirigea vers l'avant du bateau et prit la rame des mains de Nathaniel, lui indiquant d'aller reprendre sa place au gouvernail. Au moyen de ce changement, le vieillard et Hurry restèrent seuls et purent causer librement.

Lorsque Nathaniel eut atteint son nouveau poste, Hetty avait disparu. Pendant quelque temps il resta seul, occupé à diriger les mouvements de l'Arche.

Il ne demeura pas longtemps ainsi, car Judith sortit bientôt de la cabine et s'approcha en riant du jeune chasseur.

— J'ai pensé mourir de rire, Nathaniel, commença-t-elle aussitôt, lorsque j'ai vu cet Indien tomber dans la rivière; c'était un sauvage de bonne mine, mais je n'ai pas eu le temps de rester pour m'assurer si sa peinture était bon teint.

— Et moi j'ai eu bien peur qu'ils ne vous atteignissent avec leurs fusils; c'était bien hardi pour une femme d'affronter une douzaine de Mingos.

— Est-ce pour cela que vous êtes sorti de la cabine sans crainte des balles? demanda Judith avec plus d'intérêt qu'elle n'eût désiré en laisser voir.

— Les hommes n'ont pas l'habitude de voir les femmes en danger sans courir à leur secours; un Mingo en ferait autant.

Ce sentiment fut émis avec tant de simplicité et en même temps de sensibilité, que Judith le récompensa d'un sourire.

— Vous êtes un homme d'action et vous ne perdez pas votre temps en paroles, je le vois bien, Deerslayer, continua la fière beauté, qui vint s'asseoir à côté du chasseur, et je prévois que nous deviendrons de très-bons amis. Hurry Harry a la langue trop longue, et malgré sa stature athlétique il parle plus qu'il n'agit.

— March est votre ami, Judith, et des amis ne doivent pas dire de mal l'un de l'autre lorsqu'ils sont éloignés.

— Nous savons tous ce que vaut l'amitié d'Hurry: qu'on lui cède sur tous les points, ce sera le meilleur garçon de la colonie; mais il ne faut pas lui tenir tête, car alors il maîtrise tout ce qui l'approche excepté lui-même. Hurry n'est pas mon favori, Nathaniel, et je crois que si la vérité pouvait être connue il ne pense guère mieux de moi que moi de lui.

Judith prononça ces derniers mots avec une sorte de contrainte qui eût laissé voir à un esprit plus retors que ne l'était celui du chasseur, qu'elle n'était pas aussi indifférente à l'opinion que March pouvait avoir d'elle.

— March a sa manière de parler sur toutes choses, répliqua lentement et discrètement Nathaniel; il est de ceux qui parlent comme ils sentent et qui par conséquent se contredisent souvent.

— Je crois que les discours de March sont assez libres lorsqu'ils roulent sur Judith Hutter et sa sœur, dit-elle d'un air dédaigneux; la réputation de jeunes filles est une plaisante matière pour ces messieurs, qui ne seraient peut-être pas si inconséquents si nous avions un frère pour nous protéger; mais il pourrait bien tôt ou tard s'en repentir.

— C'est attacher trop d'importance à mes paroles; Hurry n'a jamais dit un mot contre la réputation d'Hetty.

— Je vois ce que c'est, interrompit impétueusement Judith, je suis celle qu'il se plaît à déchirer à belles dents... Hetty, en vérité... pauvre Hetty! continua-t-elle la pétulance de sa voix baissant tout à coup; elle est au-dessus de ses méchancetés comme de ses calomnies. Il n'y a pas de créature plus innocente et plus pure qu'Hetty Hutter.

— Oui, je le crois, Judith, et on peut en dire autant de sa sœur.

Il y avait une expression de sincérité dans la voix de Nathaniel qui toucha la jeune fille. Toutefois sa rancune contre Harry n'était pas encore calmée.

— On aura parlé à March des officiers de la garnison, ajouta-t-elle; ce sont des gentilshommes et il ne peut pas leur pardonner la supériorité de rang et d'éducation qu'il ne lui est pas donné d'atteindre.

— Non pas comme officier du roi, Judith, car Harry n'a aucun droit de ce côté, mais pourquoi un chasseur ne serait-il pas aussi respectable qu'un gouverneur? Puisque vous en parlez vous-même, je ne nierai pas qu'il ne se soit plaint que dans votre humble position vous fréquentiez trop souvent les habits rouges et les ceintures de soie; mais c'était la jalousie seule qui le faisait parler.

Nathaniel ne put apercevoir le rouge qui colora le front de Judith; et l'eût-il aperçu, il n'en eût pas compris toute la portée. Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence; puis Judith se leva tout à coup, et saisissant convulsivement la main du chasseur:

— Nathaniel, dit-elle précipitamment, je me réjouis que la glace soit rompue entre nous; on dit que de soudaines amitiés produisent de longues inimitiés. Je ne sais pas comment cela se fait, mais vous êtes le premier homme que j'ai rencontré qui n'ait pas cherché à me flatter et qui ne fût pas un ennemi déguisé... Ne dites rien à Hurry de notre conversation; nous la reprendrons une autre fois.

L'étrange créature laissa tomber la main de Nathaniel et disparut dans la maison, laissant le jeune homme stupéfait et immobile. Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il fallut le cri d'Hutter pour l'avertir qu'il avait à maintenir l'Arche dans une bonne direction; il revint alors à la réalité de sa situation.

CHAPITRE VI.

Peu de temps après la disparition de Judith, un léger vent du sud s'éleva, et Hutter déploya une large voile carrée qui avait appartenu jadis à un lougre d'Albany. L'effet de cette manœuvre fut bientôt assez sensible pour rendre inutile le travail des avirons. Deux heures plus tard le château était visible à travers l'obscurité de la nuit et dressait sa tête hors de l'eau à la distance de cent vergues environ; la voile fut alors carguée, et le bateau dériva par degrés jusqu'à l'édifice, où il fut amarré.

Personne n'avait visité la maison depuis que les deux chasseurs l'avaient quittée. Elle était plongée dans le repos de minuit, comme un type de la solitude au désert. Comme on savait que l'ennemi était pro-

che, Hutter ordonna à ses filles de ne pas user de lumière, ce qu'on faisait d'ailleurs rarement pendant l'été.

— En plein jour, ajouta Hutter, établi derrière ces bûches solides, je ne craindrais pas une armée de sauvages qui n'aurait aucune cachette pour s'embusquer. J'ai trois ou quatre fusils toujours chargés, entre autres une carabine infaillible. Mais si j'attirais les Indiens ici pendant la nuit, je ne saurais comment m'en défaire. Au reste, je suis plus en sûreté sur l'eau que sur terre. Quelques gens trouvent ma demeure trop exposée, mais je crois avoir bien fait de jeter l'ancre dans ce mouillage, au large des buissons et des fourrés.

— On prétend que vous avez été marin, vieux Tom? dit avec sa brusquerie ordinaire March frappé des expressions dont le vieux Tom se servait. On assure encore que, si vous vouliez, vous raconteriez d'étranges histoires de batailles navales et de naufrages.

— Il y a des gens dans le monde, répondit Tom d'une manière évasive, qui vivent des pensées d'autrui, et qui viennent jusque dans ces bois. Ce que j'ai été et ce que j'ai vu dans ma jeunesse est moins important que ce que sont les sauvages. Il vaut mieux s'occuper de ce qui nous arrivera dans les vingt-quatre heures prochaines que de ce qui s'est passé il y a vingt-quatre ans.

— C'est parler sensément, dit Hurry au Tueur-de-Daims, nous avons à veiller sur Judith et sur Hetty; sans parler de nos têtes, qui pourraient être compromises. En attendant, couchons-nous sans chandelle. Je dors aussi bien dans l'obscurité qu'en plein midi, et je n'ai pas besoin de lumière pour me voir fermer les yeux.

Les deux jeunes filles se retirèrent; et aussitôt le vieux Tom invita ses compagnons à retourner dans l'Arche, où il leur fit part du projet qu'il avait conçu.

— Ce qui est important pour nous, dit-il, c'est d'être maîtres des eaux. Or nous possédons ici trois canots : deux à moi, un à Hurry; mais j'en connais encore deux autres cachés dans des troncs d'arbres creux, et les sauvages ne manqueront pas de les découvrir demain.

— Ami Hutter, interrompit Harry, il n'y a pas d'Indiens capables de déterrer un canot bien abrité, et Tueur-de-Daims peut vous dire que je suis si habile à cacher une barque que je ne la retrouve plus moi-même.

— C'est vrai, dit le jeune chasseur; mais je la retrouve à votre défaut, et c'est une circonstance dont il faut tenir compte. Je suis de l'avis de maître Hutter : il vaut mieux croire à la sagacité des sauvages que de s'en rapporter à leur peu de clairvoyance. Hâtons-nous donc, s'il est possible, d'amener ces deux canots au château.

— Est-ce que vous avez envie d'être de la partie? demanda Hutter avec surprise.

— Assurément, je suis prêt à m'enrôler dans toute expédition qui n'est pas contraire à la dignité d'un blanc. La nature nous ordonne de défendre notre vie et la vie des autres; aussi vous suivrai-je jusque dans le camp des Mingos; je m'efforcerai de faire mon devoir si l'on en vient aux coups; mais, n'ayant jamais vu le feu, je ne puis promettre plus que je ne saurais tenir. Chacun est sûr de ses intentions, mais on ne connaît ses forces qu'après en avoir fait l'épreuve.

— Vous parlez avec une modestie convenable, s'écria Hurry. Bien que vous n'ayez point d'égal contre les daims, je ne m'attends pas à vous trouver très-belliqueux. Entre le son d'un fusil de chasse et celui d'une carabine de guerre il y a la même différence qu'entre le rire de Judith et le grognement d'une fermière hollandaise.

Les hommes sont d'ordinaire très-sensibles aux doutes qu'on émet sur leur courage, surtout quand ils ont la conscience qu'ils sont fondés. Cependant le Tueur-de-Daims ne parut nullement choqué des soupçons injurieux de son camarade. — Nous verrons, dit-il avec douceur : n'ayant jamais essayé, j'attendrai l'expérience pour me former une opinion sur moi-même; alors je parlerai avec certitude et sans jactance. Il y a des gens très-vaillants avant le combat qui n'y font pas grande besogne, et d'autres qui, s'ignorant d'abord eux-mêmes, finissent par s'en tirer à leur honneur.

— En tout cas, jeune homme, dit Hutter, vous savez ramer, et c'est tout ce que nous vous demandons ce soir. Ne perdons plus de temps, entrons dans le canot et agissons au lieu de parler.

Hurry et le Tueur-de-Daims prirent les rames, et le vieillard vint s'asseoir auprès d'eux après être rentré dans la maison et avoir conféré quelques minutes avec Judith. S'il y eût eu un temple élevé à Dieu dans cette solitude, son horloge aurait sonné minuit au moment où commença l'expédition. Les ténèbres s'étaient épaissies; cependant le temps était clair et la lueur des étoiles suffisait pour guider les aventuriers. Hutter, qui connaissait seul la place où les canots étaient cachés, se chargea de gouverner pendant que ses deux compagnons ramaient avec précaution, de peur que le clapotement de cette nappe d'eau n'arrivât aux oreilles de leurs ennemis dans le silence d'une nuit profonde. Au bout d'une demi-heure, on toucha le rivage à environ une lieue du château.

— Arrêtons-nous, dit Hutter à voix basse, et observons. Il faut être tout yeux et tout oreilles, car ces gredins ont des nez de limier.

On examina avec soin les bords du lac; aucune trace de camp ne s'y remarquait, et l'on cherchait en vain sur les flancs de la montagne ces filets bleuâtres qui s'élèvent des derniers tisons d'un foyer éteint. Comme on était assez loin de la crique où les sauvages avaient été aperçus, on pouvait débarquer sans danger. Hutter et March s'aventurèrent sur le sable en laissant au Tueur-de-Daims la surveillance du canot. Le vieux Tom prit les devants, et il eut soin de s'arrêter tous les trois ou quatre pas pour écouter les bruits qui pouvaient déceler la présence d'un ennemi. Partout régnait le calme le plus profond, et tous deux atteignirent, sans être inquiétés, le tilleul où se trouvait l'un des canots.

— C'est là, murmura le vieux Tom; passez-moi d'abord les rames, et retirez l'embarcation avec soin : car les scélérats peuvent l'avoir laissée là comme une amorce. Tenez ma carabine prête en mettant le canon de mon côté, et regardez si le bassinet est plein. Dans le cas où l'on m'attaquerait, étant chargé, je pourrai du moins lâcher la détente.

— Tout est en ordre, dit Tom : agissez lentement et laissez-moi vous conduire.

Hurry chargea le canot sur ses épaules et retourna à la plage avec lenteur, de peur de culbuter sur les flancs inclinés de la montagne. Vers la fin du voyage, le Tueur-de-Daims fut obligé d'aller à la rencontre de ses compagnons pour aider à soulever la barque au-dessus des buissons. Grâce à son assistance, elle fut bientôt placée à côté de l'autre canot et remorquée vers le milieu du lac, où Tom l'abandonna sachant que la brise du sud la pousserait du côté de sa maison. De là le vieillard gouverna vers la pointe où March avait tiré vainement sur un daim. Elle était voisine de la baie, et la prudence devenait plus nécessaire que jamais sur ce territoire ennemi. A cette place, il n'y avait point de pente à gravir; les montagnes se dessinaient comme une masse sombre à un quart de mille plus loin, séparées du sable par une plaine couverte çà et là de grands arbres. Celui qui renfermait le canot était situé à moitié chemin de l'endroit où la pointe très-resserrée se réunissait au continent.

Tom et Hurry abandonnèrent encore la surveillance de l'embarcation à leur collègue et s'avancèrent à la découverte du dernier canot, qu'ils trouvèrent aisément. Favorisés par la proximité de l'eau, ils le mirent à flots, et l'eurent bientôt conduit au mouillage où les attendait le Tueur-de-Daims.

— Nous avons déjoué les ruses des Indiens, dit Hurry en éclatant de rire; s'ils veulent visiter le château, il faudra qu'ils se jettent à la nage. En vérité, vieux Tom, vous avez eu une idée sublime en vous installant au milieu du lac. Il y a des hommes qui regardent la terre comme plus sûre que l'eau; mais les castors, les rats et autres bêtes intelligentes se précipitent dans les flots quand ils sont serrés de près.

— Abordons, dit Hutter, et voyons s'il n'y a point de traces de camp autour de la baie.

Tous trois s'avancèrent sur la plage, et bientôt un tressaillement général prouva qu'ils avaient aperçu simultanément quelque chose. C'était un brasier mourant dont la lumière papillonnait sur les objets environnants. Ce feu avait été probablement allumé par une bande d'Indiens, et le vieux Tom, qui savait qu'une source était proche et que l'endroit était favorable à la pêche, en conclut aussitôt que les sauvages avaient dû y rassembler leurs femmes et leurs enfants.

— Ce n'est pas là un camp de guerriers, dit-il à Hurry, et il doit y avoir quelque butin à prendre autour de ce foyer. Renvoyez le jeune homme au canot, car il ne serait bon à rien, et allons tous deux à la découverte.

— Votre avis est excellent, vieux Tom. Tueur-de-Daims, retournez aux embarcations et dirigez-vous vers le milieu du lac; vous laisserez aller l'une d'elles à la dérive. Si nous avons besoin de vous, j'imiterai le cri d'un plongeon. Dans le cas où vous entendriez nos carabines et où vous auriez envie de guerroyer, venez nous rejoindre pour voir si vous avez la main aussi sûre contre les sauvages que contre les daims.

— Croyez-moi, Hurry, ne vous exposez pas...

— Nous vous remercions, mon garçon, mais notre parti est pris. Menez donc le canot au centre du lac, et à votre retour il y aura du mouvement dans ce camp.

Le chasseur, qui savait à quoi s'en tenir sur l'entêtement des hommes des frontières, n'insista pas davantage; il conduisit le canot au point indiqué, le lâcha près du centre de la nappe liquide, et revint promptement vers la terre; il se cramponna aux roseaux, dont les touffes s'étendaient à une centaine de pieds du rivage, et attendit les deux aventuriers avec la plus vive anxiété. Son attente fut longue, surtout pour un homme qui voyait un lac pour la première fois, et qui ne connaissait qu'en théorie la guerre des frontières. Il était patient, maître de lui-même, et sentait la nécessité d'être prudent; mais il ne put se défendre d'une certaine agitation quand il entendit sur la rive le cri perçant d'un plongeon. Etait-ce celui d'un oiseau véritable ou le cri de ses compagnons? Ce fait ne demeura pas longtemps incertain. Le même cri fut répété quelques minutes après, et le Tueur-de-Daims fut convaincu que c'était un son naturel, malgré l'habileté de March à contrefaire le chant des oiseaux.

Mais, peu d'instants après, des sons d'une autre espèce se firent entendre sur les bords du lac. C'était la voix d'une femme en détresse, ou celle d'un jeune enfant. Sans savoir de quel côté il devait se diriger, Nathaniel lâcha les roseaux et se mit à ramer. Il ne tarda pas à entendre le frôlement des buissons et le craquement des branches mortes sur le rivage qu'il longeait, et qui présentait en cet endroit un escarpement presque perpendiculaire. Il était hors de doute que des fugitifs

cherchaient à se frayer un passage entre les taillis. Tout à coup les détonations de cinq ou six carabines furent répétées par les échos; ils furent suivis par les cris qui échappent au plus brave dans un moment de surprise, et par le bruit bien distinct d'une lutte corps à corps.

— Il me glisse dans la main! s'écria Hurry avec la fureur du désappointement. Ce démon a la peau graissée! Tiens... voilà pour ta peine!

Ces mots furent suivis par la chute d'un corps pesant au milieu des broussailles; c'était celui du sauvage, dont March s'était débarrassé sans cérémonie. La fuite et la poursuite recommencèrent, et le jeune homme vit une forme humaine descendre l'escarpement et s'avancer à grands pas dans l'eau. Il prit aussitôt ses rames pour aller à la rencontre de ses compagnons, sans s'inquiéter d'être remarqué. Il se mettait à peine en mouvement, quand Hurry, littéralement chargé d'ennemis, roula sur la grève en remplissant l'air de ses imprécations. L'athlétique chasseur, étendu à terre et presque étouffé sous le poids de ses antagonistes, imita le cri du plongeon d'une manière qui aurait excité le rire en de moins terribles circonstances. Hutter, qui était déjà assez loin dans l'eau, parut se repentir brusquement de sa fuite et retourna au rivage pour secourir son compagnon; mais il fut immédiatement renversé par une demi-douzaine d'Indiens qui descendirent du haut de la falaise.

— Laissez-moi me relever, reptiles bigarrés! s'écria Hurry; n'est-ce pas assez de m'avoir lié comme un fagot, faut-il encore que vous m'étouffiez?

Ce discours prouva au Tueur-de-Daims que ses amis étaient prisonniers, et qu'en débarquant il s'exposait à partager leur sort. Il était déjà près du rivage; mais quelques coups de rames donnés à propos l'éloignèrent de ses ennemis, qui par bonheur avaient déchargé leurs carabines pendant la poursuite et n'avaient pas remarqué le canot dans le premier désordre de la mêlée.

— Au large! cria Hutter, les jeunes filles ne comptent plus que sur vous. Vous aurez besoin de toute votre habileté pour échapper à ces sauvages. Au large, et que Dieu vous récompense de l'appui que vous donnerez à mes enfants!

Il y avait peu de sympathie entre Hutter et le jeune homme; mais la douleur morale et physique qui se révélait dans cet appel toucha le Tueur-de-Daims, qui résolut de défendre avec énergie les intérêts du vieillard.

— Rassurez-vous, répondit-il, je veillerai sur vos filles et sur votre château. L'ennemi est maître du rivage, c'est incontestable; mais il n'a point le lac. Personne ne peut dire ce qui arrivera; mais si la bonne volonté peut vous servir, vous et les vôtres, comptez sur la mienne, elle me tiendra lieu d'expérience.

— Oui, oui, répondit Hurry de sa voix de stentor, qui était un peu abattue, vous avez de bonnes intentions, mais que pouvez-vous faire? Inutile dans les temps les plus favorables, comment deviendrez-vous une merveille dans l'adversité? Il y a sur les bords du lac non pas un sauvage, mais quarante, et c'est une armée dont vous ne viendrez pas à bout. Le meilleur parti à prendre, c'est d'aller droit au château, d'y prendre les filles avec quelques vivres, de gagner le coin du lac par où nous sommes venus et de vous diriger vers la Mohawk. Ces diables ne sauront où vous êtes pendant quelques heures; d'ailleurs pour vous atteindre, il leur faudra faire le tour du lac. Voilà mon avis, et le vieux Tom l'adoptera s'il veut avantager ses filles dans son testament.

— Mauvaise idée, jeune homme, répondit Hutter, l'ennemi a des éclaireurs qui vous verront et vous feront prisonnier. Enfermez-vous au château et surtout fuyez la terre. Tenez pendant une semaine, et des détachements des garnisons voisines chasseront les sauvages.

— Avant vingt-quatre heures, mon vieux, les scélérats auront construit un radeau pour assiéger votre domaine, interrompit Henri March avec une chaleur qu'on n'aurait pas attendue d'un homme garrotté qui n'avait de libre que la langue et les opinions. Votre conseil a quelque fondement, mais il amènerait de fâcheux résultats. Si nous étions au logis, nous pourrions tenir quelques jours; mais rappelez-vous que ce jeune homme voit l'ennemi ce soir pour la première fois.

— Nathaniel, ces sauvages me font des signes pour que je vous invite à venir à terre; mais ce serait une démarche insensée. Quant au vieux Tom et à moi, va-t-on nous scalper cette nuit, nous mettre à la torture, ou nous transporter au Canada; personne ne le sait, excepté le diable qui les inspire. J'ai la tête si grosse, que je crois qu'ils essaieront d'en tirer deux chevelures... Ils recommencent leurs signes; mais si je vous conseille d'aborder, je consens à ce qu'ils me mangent après m'avoir rôti. Loin de là, attendez le jour au large; et quand il aura paru...

Les recommandations de March furent interrompues par un sauvage qui entendait assez d'anglais pour avoir compris enfin le sens de cette harangue, et qui lui mit rudement la main sur la bouche. Immédiatement après toute la bande s'enfonça dans les bois, emmenant les prisonniers, qui ne parurent faire aucune résistance. Au moment où le craquement des buissons écartés cessa de se faire entendre, la voix du père retentit une dernière fois à travers les tourrés :

— Sauvez mes filles, jeune homme, et que Dieu vous récompense!

Un silence de mort succéda à ces paroles. L'éloignement et l'obscurité avaient empêché le Tueur-de-Daims de distinguer la troupe, mais l'idée de la présence des hommes, les rapports imparfaits qu'il avait avec eux, avaient suffi pour animer la solitude. Il se pencha pour écouter, retint son haleine et concentra toutes ses facultés dans le sens de l'ouïe; mais toute espèce de son avait cessé; et tel fut le sentiment d'abandon dont Nathaniel fut saisi, qu'il regretta les jurons de March et le cri perçant qui venait de troubler le calme de la forêt. Toutefois, il n'était pas homme à se laisser abattre; il plongea ses rames dans l'eau, vira de bord, et se dirigea vers le centre du lac, avec la lenteur d'un homme qui se promène en méditant. Chemin faisant, il retrouva le dernier canot, qu'il prit à la remorque. Ne voyant dans l'aspect du ciel et dans la direction du vent rien qui fût contraire à ses projets, il s'étendit au fond de son embarcation pour goûter quelques heures de sommeil. Mais quoique les hommes robustes dorment profondément quand ils sont fatigués, même à proximité du danger, il fut quelque temps avant de perdre connaissance. Ses facultés à demi endormies lui représentaient les événements de la soirée dans une sorte d'hallucination. Il se leva tout à coup, croyant entendre le signal convenu par Hurry; mais quand il fut debout, tout était rentré dans le silence de la tombe. Les canots dérivaient lentement au nord. Les étoiles parsemaient le firmament de leurs clartés mélancoliques. Le plongeon fit entendre de nouveau son cri tremblotant, et Nathaniel eut l'explication du bruit qui l'avait alarmé. Il arrangea son rude oreiller, s'étendit au fond du canot et s'endormit.

CHAPITRE VII.

Le jour naissait lorsque le Tueur-de-Daims rouvrit les yeux, et les promena autour de lui avec un empressement bien facile à comprendre. Rien n'avait troublé son sommeil, aussi se leva-t-il avec une intelligence aussi nette que les circonstances l'exigeaient. Le soleil n'avait pas encore paru, mais la voûte des cieux était enrichie de ces teintes douces qui accompagnent la naissance ou la chute du jour; et les tribus emplumées remplissaient l'air de leurs chants, qui rappelèrent tout d'abord à Nathaniel les dangers qu'il courait. En effet ces hymnes matinales indiquaient le voisinage de la terre. Les légères embarcations s'étaient rapprochées de la base de la montagne qui dominait la rive orientale, et le troisième canot, prenant la même direction, dérivait vers une pointe, où il devait inévitablement toucher, à moins d'une saute de vent ou d'une intervention humaine. Au reste, c'était là l'unique sujet d'inquiétude. Le château reposait en paix sur son écueil, et l'Arche demeurait amarrée au pilotis. Le vent étant venu à fraîchir assez mal à propos, le canot en dérive ne tarda pas à toucher le rivage. Le Tueur-de-Daims ne voulut pas le laisser exposé à tomber entre les mains des Indiens, et il gouverna vers la plage, après s'être assuré que sa carabine était en bon état. La plus grande circonspection lui était nécessaire, puisqu'il pouvait y avoir des sauvages aux aguets sur la côte, et c'était un moment difficile à passer pour un novice qui n'avait aucun ami pour le seconder, et qui manquait de l'encouragement que donne au plus timide la certitude d'être observé. Néanmoins Nathaniel se comporta comme aurait pu le faire un vétéran des bois. Sans hésitation et sans témérité, il s'avança avec une espèce de prudence philosophique, et l'on peut dire qu'il débuta avec éclat dans la carrière à laquelle il doit sa célébrité.

Quand il fut à cent vergues du rivage, le Tueur-de-Daims donna trois ou quatre vigoureux coups de rame, qui suffisaient pour pousser la barque vers la grève, et quitta l'instrument du travail pour prendre celui de la guerre. Il levait sa carabine, quand une détonation perçante fut suivie du sifflement d'une balle qui en passant auprès de lui le fit involontairement tressaillir. Il chancela et s'étendit tout de son long au fond du canot. Presque aussitôt un Indien s'élança en poussant un cri du milieu des buissons sur le sable. C'était sur quoi comptait le jeune homme; il visa son ennemi à découvert, mais il hésita à faire partir la détente sur un homme contre lequel il avait tant d'avantages. L'Indien, dont il épargnait ainsi la vie, rentra dans les broussailles aussi vite qu'il en était sorti.

Pendant ce temps, le Tueur-de-Daims débarqua sur une plage de sable et de gazon, surmontée d'épaisses broussailles. Cette végétation rabougrie faisait place, un peu plus loin, aux sombres voûtes de la forêt. Les arbres étaient gros, élevés, et partaient d'un sol tellement nu qu'ils ressemblaient à d'immenses colonnes distribuées çà et là au hasard pour soutenir un dôme de feuilles. Quoiqu'ils fussent assez près les uns des autres, vu leur âge et leur dimension, l'œil pouvait pénétrer sous leur ombrage à une distance considérable.

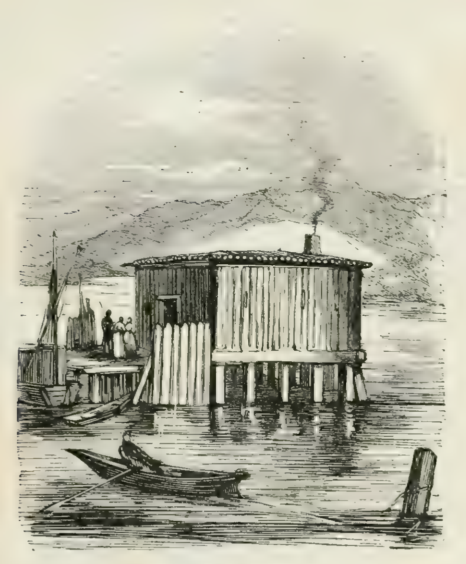
Prévoyant qu'il lui serait impossible de se remettre à l'eau sans recevoir une nouvelle balle, Nat[illegible]t audacieusement à la recherche de son adversaire. Il aperçut bientôt les bras de l'Indien, dont le corps était caché derrière un chêne et qui s'occupait de bourrer son arme. Rien n'eût été plus facile que de le surprendre, mais le Tueur-de-Daims, peu habitué aux expédients déloyaux des escarmouches, se révoltait à l'idée d'assaillir un ennemi désarmé. Ses joues se colorèrent, il fronça le sourcil, il recueillit toutes ses forces, mais au lieu de s'avancer pour tirer il demeura dans la position d'un chasseur qui se prépare à ajuster.

— Non, non, se dit-il à lui-même, une pareille conduite serait digne d'une peau rouge; mais elle n'est pas dans le caractère d'un chrétien. Que le mécréant recharge son arme, et nous en viendrons aux mains

comme des hommes ; car il ne doit pas s'emparer du canot, et il ne l'aura pas. Laissons-lui le temps de se mettre en mesure, et Dieu protégera le bon droit.

Cependant l'Indien était tellement absorbé dans ses occupations, qu'il ne s'était pas même aperçu de la présence de son ennemi. Après avoir rechargé sa carabine, il s'avança en évitant avec soin de se mettre sous le feu du canot, sans se douter qu'il s'exposait en réalité. Alors Nathaniel quitta son abri et apostropha l'Indien.

— Par ici, peau rouge, par ici, si vous me cherchez. Je suis novice dans la guerre, mais pas assez pour rester sur une grève où je serais aussi facile à tuer qu'un hibou en plein jour. Il dépend de vous que nous soyons en paix ou en guerre ; car j'ai les inclinations d'un homme blanc, et je ne suis pas de ceux qui regardent comme une belle action de tuer des créatures humaines dans les bois.



Le château du Rat musqué.

Le sauvage ne fut pas médiocrement interdit, mais il savait assez d'anglais pour comprendre le sens de ces paroles rassurantes. Loin de manifester de l'inquiétude, il laissa tomber à terre la crosse de sa carabine et fit un geste de confiance et d'amitié avec l'aisance d'un homme qui ne reconnaissait point de supérieur. Toutefois le volcan qui brûlait dans son cœur communiquait sa flamme à ses regards, et ses narines se dilataient comme celles d'une bête féroce contrariée dans son élan fatal.

— Deux canots, dit-il avec l'accent guttural de sa race en levant deux doigts pour prévenir toute erreur, l'un pour vous, l'autre pour moi.

— Non, non, Mingo, c'est impossible ; ni l'un ni l'autre ne vous appartiennent, et vous ne les aurez pas tant que je pourrai vous en empêcher. Je sais que la guerre est déclarée entre votre peuple et le mien, mais ce n'est pas une raison pour que deux hommes se tuent au coin d'un bois comme des bêtes. Allez de votre côté, laissez-moi aller du mien. Le monde est assez grand pour nous deux, et si nous nous rencontrons en bataille rangée le Seigneur décidera de notre destin.

— Bon ! s'écria l'Indien ; mon frère est missionnaire... il parle beaucoup, toujours sur le Manitou.

— Vous vous trompez, guerrier ; je ne suis pas digne d'être Morave, et je vaux mieux que la plupart des vagabonds qui prêchent dans la forêt. Je suis tout simplement chasseur, quoique plus tard, si la paix n'est point faite, je puisse avoir l'occasion de me mesurer avec vos compatriotes. Je voudrais pourtant que ce fût dans un combat régulier, et non pas à propos d'un misérable canot.

— Bon ! mon frère est très-jeune, mais il est très-sage ; petit guerrier, grand parleur : c'est quelquefois un chef au conseil.

— Je n'ai pas cette prétention, Indien, repartit le Tueur-de-Daims en rougissant de l'ironie mal dissimulée de son interlocuteur, je ne demande qu'à vivre en paix dans les bois. Tous les jeunes gens doivent suivre le sentier de la guerre quand il le faut, mais la guerre n'est pas un massacre inutile ; je vous invite donc à continuer votre route, et j'espère que nous nous séparerons en amis.

— Bon ! mon frère a deux chevelures, une grise sous l'autre noire. Vieille sagesse, jeune langue.

Là-dessus le sauvage s'avança avec confiance ; sa figure était souriante, et tout son extérieur indiquait des dispositions pacifiques. Les deux adversaires se donnèrent cordialement une poignée de main.

— Chacun son bien, dit le sauvage ; mon canot est à moi, le vôtre est à vous. Allons voir : s'il est à vous, vous le garderez ; s'il est à moi, je le prendrai.

— C'est juste, peau rouge ; mais vous avez tort de supposer qu'un des canots vous appartienne. Au surplus, il faut voir pour croire ; rendons-nous donc au rivage, et puisque vous ne vous fiez pas à mes yeux vous pourrez vous en rapporter aux vôtres.

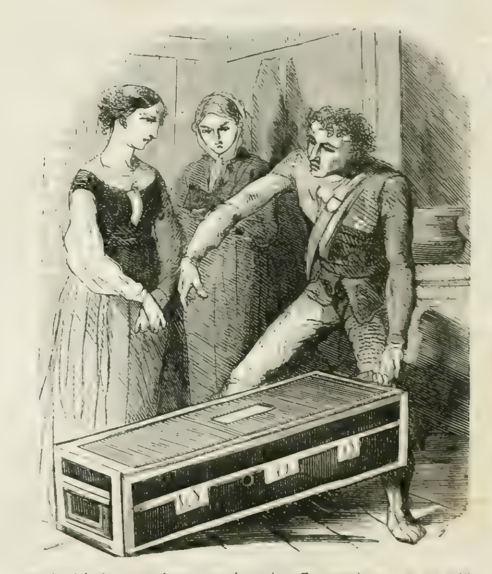
L'Indien proféra son exclamation favorite, et tous deux s'approchèrent de la grève sans aucune défiance apparente. Le sauvage prenait même quelquefois les devants, comme s'il eût voulu prouver qu'il ne craignait pas de tourner le dos à son compagnon. En arrivant sur les bords du lac il indiqua du doigt la barque du Tueur-de-Daims, et dit avec emphase : — Celui-ci est un canot de visage pâle, celui-là un canot d'homme rouge : je ne veux pas de l'un, l'autre est à moi.

— Vous avez tort, vous avez complétement tort. Ce canot m'a été confié par le vieux Tom Hutter, et il est à lui d'après toutes les lois des blancs ou des rouges. Les bancs et les coutures en sont une preuve évidente.

— Bon ! mon frère n'est pas vieux, mais il a beaucoup de science. L'Indien n'a pas fait cela, c'est l'ouvrage d'un homme blanc.

— Je suis charmé de vous voir penser ainsi, car l'opinion contraire aurait été un sujet de querelle. Pour faire cesser toute discussion, je vais mettre hors de votre portée l'embarcation que vous aviez réclamée.

A ces mots le Tueur-de-Daims mit ses pieds sur le bout du frêle esquif, et l'envoya à cent pieds du rivage. Cet expédient brusque et décisif fit tressaillir le sauvage, qui prit d'abord un air farouche, et qui revenant promptement à son expression première feignit de sourire amicalement.



Nathaniel réunit ses forces pour lever le coffre mystérieux, et vit qu'il était d'une grande pesanteur.

— Bon ! répéta-t-il avec plus d'emphase que jamais. Jeune tête, vieil esprit ; il sait comment vider une querelle. Adieu, frère ; va dans la maison sur l'eau, dans le château du Rat musqué. L'Indien retournera au camp, et dira au chef qu'il n'a pas trouvé de canot.

Le Tueur-de-Daims, qui avait hâte de rejoindre les deux femmes, saisit avec joie la main que l'Iroquois lui tendait. Après de nouvelles protestations d'amitié, celui-ci s'achemina tranquillement vers la forêt, sa carabine sous le bras, sans se retourner une seule fois par inquiétude ou par défiance. L'homme blanc, portant son arme d'une manière non moins pacifique, s'approcha du canot qui restait, mais il ne put

Paris Typographie Plon frères rue Garancière, 8.

s'empêcher de suivre des yeux les mouvements de l'Indien. Cependant, honteux des soupçons qu'il avait conçus, il s'occupa exclusivement des préparatifs nécessaires à son départ. Il y travaillait depuis une minute à peine, quand ses yeux sûrs et perçants, se tournant par hasard du côté de la terre, lui révélèrent l'imminence du danger qui menaçait sa vie. Les noires prunelles du sauvage le contemplaient avec la férocité du tigre, et la gueule d'une carabine posée entre les broussailles se trouvait juste en face de la poitrine de Nathaniel. Ce fut alors que sa longue expérience de chasseur lui fut profitable. Il se conduisit comme s'il eût eu devant lui un daim bondissant, dont il n'aurait pas connu la position exacte. Armer et ajuster sa carabine, ce fut l'affaire d'un instant; il n'apercevait qu'une figure sinistre, mais il tira au milieu des broussailles où devait être le corps qui en dépendait. Ses mouvements furent si rapides que les deux adversaires firent feu au même instant, et que les deux détonations se confondirent. Le sauvage poussa son terrible cri de guerre, bondit à travers les buissons, et se rua sur la rive en brandissant un tomahawk. Nathaniel attendit, la crosse à terre, la tête droite, ferme comme un pin dans une calme matinée d'été; toutefois, par suite de ses habitudes de chasseur, il chercha machinalement son sac à plomb et sa poudrière. Arrivé à vingt pas de son ennemi, le sauvage lui lança sa hache acérée, mais d'un œil si incertain et d'une main si faible, que le Tueur-de-Daims put saisir par le manche le tomahawk qui passait près de lui. Au même instant l'Indien chancela et tomba tout de son long sur le sable.

—Je le savais! je le savais! s'écria Nathaniel tout en se préparant à glisser une nouvelle balle dans sa carabine; je savais quel serait le résultat lorsque j'ai vu cet individu m'ajuster. On vise et l'on tire vite quand on est en danger de mort, et je n'ai prévenu ce maudit que de la centième partie d'une seconde. Sa balle m'a effleuré les côtes, mais qu'on dise ce qu'on voudra pour ou contre les Mingos, ils ne sont pas aussi bons tireurs que les blancs. Chingachgook lui-même, si habile sous d'autres rapports, est inférieur, n'est qu'un tireur très-ordinaire.

Pendant ce monologue, le Tueur-de-Daims avait rechargé son arme. Il jeta le tomahawk, s'avança vers la victime et la regarda avec une attention mélancolique, appuyé sur sa carabine. C'était la première fois qu'il voyait tomber un homme dans le combat; c'était le premier homme qu'il atteignait. Ses sensations étaient nouvelles, et des regrets généreux se mêlaient à son triomphe.

Judith se revêtit de la robe de brocart, et rentra, pour exposer à l'admiration des jeunes gens la richesse de son costume et l'élégance de sa taille.

L'Indien n'était pas mort, quoiqu'il eût le corps traversé par la balle. Il gisait immobile sur le dos; mais ses yeux expressifs suivaient tous les mouvements du vainqueur comme l'oiseau démonté regarde le chasseur. Le malheureux s'attendait au coup fatal qui devait précéder la perte de sa chevelure, ou peut-être croyait-il qu'il serait mutilé avant sa mort.

Tueur-de-Daims devina ses pensées, et trouva une triste satisfaction à dissiper les alarmes du sauvage. Non, non, Peau-Rouge, dit-il, vous n'avez rien à craindre de moi. Je suis de race chrétienne, et scalper n'est pas dans mes attributions; je vais m'emparer de votre carabine, et je reviens vous rendre tous les services que je pourrai. Pourtant je ne puis rester ici longtemps, car le bruit des coups de feu ne manquera pas d'y attirer vos infâmes camarades. La fin de ce discours fut un soliloque que le jeune homme prononça en allant ramasser la carabine. Il la mit dans le canot, et retourna auprès de l'Iroquois. Toute inimitié, lui dit-il, est finie entre vous et moi, Peau-Rouge, et vous pouvez vous rassurer sur le compte de votre crâne. J'ai les inclinations d'un blanc, comme je vous l'ai dit, et j'espère me conduire comme un blanc. Si Nathaniel eût lu dans les yeux du sauvage mourant, il est probable qu'il eût montré moins de vanité à l'endroit de sa couleur; mais il y vit de la reconnaissance, sans remarquer l'ironie amère qui s'y mêlait.

— De l'eau, vociféra le malheureux; donnez de l'eau au pauvre Indien!

— Oui, vous aurez de l'eau, dussiez-vous mettre le lac à sec. Je vais vous porter sur le bord pour que vous puissiez boire à votre aise. Tous les blessés sont comme ça, dit-on, c'est de l'eau qu'ils désirent pardessus tout. En parlant ainsi, le Tueur-de-Daims souleva l'Indien dans ses bras et le porta sur le bord du lac. Il s'assit ensuite sur une roche, et prit sur ses genoux la tête du moribond qu'il essaya de consoler.

— Guerrier, lui dit-il, j'aurais tort de prétendre que votre heure n'est pas venue. Vous avez déjà dépassé l'âge mûr, et vu le genre de vie que vous menez, vos jours ont été assez bien remplis. Ce qui vous importe maintenant, c'est de songer à l'autre existence. Ni les Peaux-Rouges ni les visages pâles ne croient s'endormir pour toujours; mais ils s'attendent à vivre dans un monde meilleur. Chacun a ses inclinations selon lesquelles il sera jugé sans doute, et je suppose que vous avez assez réfléchi là-dessus pour n'avoir pas besoin de mes serments. Si vous avez été un juste Iroquois, vous irez vers les heureux territoires de chasse, sinon vous serez puni. J'ai mes idées sur ce sujet, mais vous êtes trop vieux et trop expérimenté pour avoir besoin des explications d'un jeune homme comme moi.

— Bon! s'écria l'Indien, dont la voix conservait toute sa force, quoique sa vie s'en allât: jeune tête, vieille sagesse!

C'est quelquefois une consolation, au moment de l'agonie, de recevoir le pardon de ceux auxquels nous avons essayé de nuire. Ce n'est qu'à l'heure du jugement que nous savons si Dieu nous prend en pitié; mais nous désirons en attendant obtenir de la miséricorde sur la terre. Dans ce monde ou dans l'autre on aime à savoir que quelqu'un nous pardonne. Pour moi, je ne vous en veux pas d'avoir médité ma perte: d'abord, parce que vous m'avez manqué; ensuite, parce que c'était dans vos inclinations, dans votre nature, dans votre éducation, et que je n'aurais pas dû avoir la moindre confiance en vous; enfin, parce que je ne peux en vouloir à un mourant, qu'il soit païen ou chrétien. Ayez donc l'esprit en paix, en tant que cela me concerne.

L'Iroquois avait sur l'avenir inconnu de ces lueurs vagues et terribles que la miséricorde divine répartit dans toute la race humaine; mais ses idées étaient nécessairement conformes à ses habitudes et à ses préjugés. Comme la plupart de ses compatriotes, et comme un grand nombre des nôtres, il songeait plutôt à mourir de manière à mériter les applaudissements qu'à assurer la paix dans une existence extérieure. Malgré l'égarement de son esprit, il comprit que le Tueur-de-Daims avait de bonnes intentions, mais il regretta que personne de sa tribu ne fût témoin de la fermeté stoïque avec laquelle il supportait l'agonie. Il avait cette courtoisie innée qui distingue si souvent les guerriers indiens avant qu'ils soient corrompus par la fréquentation de la lie des hommes blancs: aussi s'efforça-t-il d'exprimer de la gratitude à son ennemi compatissant.

— Bon! répéta-t-il; car c'était un mot très-usité parmi les sauvages: jeune tête et jeune cœur aussi. Les vieux cœurs sont rudes; ils ne versent pas de larmes. Ecoutez l'Indien quand il meurt; il n'a pas besoin de mentir. Comment vous appelle-t-on?

— Nathaniel Bumppo, dit le Tueur-de-Daims; mais les Delawares m'ont promis de me donner un surnom plus digne, si je le méritais en marchant dans le sentier de la guerre.

— C'est un nom d'enfant, un pauvre nom pour un guerrier. Vous en aurez bientôt un autre.

Surexcité par ses émotions, l'Iroquois eut la force de lever la main et de toucher la poitrine du jeune homme en ajoutant : — Pas de crainte, là : œil certain, main foudroyante, coup mortel...

Grand guerrier bientôt... non, pas Tueur-de-Daims... OEil-de-Faucon, OEil-de-Faucon... Donnez-moi la main !

Le Tueur-de-Daims, ou OEil-de-Faucon, comme on l'appela par la suite dans tout le pays, prit la main du sauvage, qui rendit le dernier soupir en regardant avec admiration l'étranger qui avait montré dans une circonstance aussi critique tant de présence d'esprit, d'adresse et de fermeté. Si l'on songe à l'extrême plaisir qu'éprouve un Indien en voyant son ennemi montrer de la faiblesse, on appréciera mieux la conduite que méritait un pareil hommage.

— Son âme s'est envolée, s'écria OEil-de-Faucon d'une voix étouffée; hélas ! voilà où nous arrivons tôt ou tard; et le plus heureux, quelle que soit sa couleur, est celui qui est le mieux préparé. Voici le corps d'un brave guerrier sans doute, et son âme est déjà dans le ciel ou l'enfer. Territoires de chasse, ou lieux dépourvus de gibier, d'après ses idées; séjour de lumière ou flammes dévorantes, suivant la doctrine des Moraves ! Je pourrais prendre sa chevelure et l'aller porter au magistrat des colonies, qui me donnerait la prime accordée en pareille occasion; mais jamais pareil argent ne souillera mes mains. Je suis né blanc, et je mourrai blanc, quand même Sa Majesté, ses gouverneurs et tous ses conseils oublieraient leur origine pour obtenir un léger avantage à la guerre. Que votre âme repose en paix, guerrier ! votre corps sera intact quand il la rejoindra dans la terre des esprits !

A ces mots, le Tueur-de-Daims appuya le cadavre contre un rocher avec toutes les précautions nécessaires, pour l'empêcher de tomber ou de prendre une attitude qui aurait pu sembler inconvenante à la délicatesse des Indiens. Quand il eut accompli ce devoir, il regarda d'un air rêveur la figure contractée de son ennemi, et recommença ses monologues suivant l'habitude qu'il avait acquise en vivant isolément dans les bois.

— Peau-Rouge, dit-il, je n'en voulais pas à vos jours; mais il fallait tuer ou être tué : vous avez été traître, suivant votre usage. J'ai été trop confiant, suivant le mien, nous ne sommes pas à blâmer. J'avais combattu jusqu'ici des ours, des loups, des panthères et des chats sauvages; vous m'avez forcé de débuter avec les Peaux-Rouges, et probablement je ne m'en tiendrai pas là.

Ces réflexions furent interrompues par l'apparition d'un second Indien, qui, en apercevant le Tueur-de-Daims, poussa un cri perçant, auquel répondirent une douzaine de voix sur différentes parties de la montagne. Il n'y avait pas de temps à perdre, et une minute après le canot s'éloignait rapidement du rivage.

Dès que Nathaniel se crut en sûreté, il cessa de ramer et examina l'état des choses. Les Indiens s'étaient groupés autour du cadavre et remplissaient l'air de cris de rage. A ces cris succédèrent des exclamations de joie, lorsqu'on s'aperçut que la victime avait conservé sa chevelure; puis vinrent les lamentations et les gémissements qui accompagnent d'ordinaire les funérailles d'un guerrier. On ne songea point à poursuivre le vainqueur, car les sauvages d'Amérique, comme les panthères de leurs forêts, n'attaquent jamais un ennemi sans avoir la presque certitude de l'atteindre.

N'ayant aucun motif pour rester près de la pointe, le jeune homme s'occupa de réunir les canots. L'un d'eux fut facile à rattraper : l'autre se dirigeait vers la terre d'une façon si étrange qu'il fallait supposer que l'action d'un courant caché venait en aide à la brise. En se rapprochant toutefois, le Tueur-de-Daims découvrit la cause mystérieuse de ce mouvement qui l'étonnait. Un Iroquois, parvenu à la nage jusqu'à l'embarcation, était étendu au fond; et, se servant de son bras en guise d'aviron, il la poussait lentement mais sûrement vers le rivage. Persuadé qu'il ne pouvait avoir d'armes, le Tueur-de-Daims, sans même lever sa carabine, n'hésita pas à s'approcher du sauvage, qui se leva tout à coup en poussant un cri de surprise.

— Peau-Rouge, lui dit-il, vous avez assez joui de ce canot, vous ferez bien de me le laisser; je suis raisonnable, et n'ai pas envie d'imiter les gens qui regardent un sauvage comme un bon de prime plutôt que comme un être humain. Jetez-vous dans le lac avant que nous en venions aux gros mots.

L'Indien ne savait pas un mot d'anglais, mais il vit aux gestes et aux yeux expressifs du Tueur-de-Daims qu'il n'y avait pas à hésiter; il sauta dans le lac, et son corps nu disparut sous l'eau. Quand il revint à la surface pour respirer, il était déjà loin, et les regards inquiets qu'il jetait derrière lui annonçaient qu'il redoutait un coup de carabine; mais le jeune blanc n'avait point d'intention hostile. Au moment où l'Indien atteignait la terre et se secouait comme un épagneul qui sort de l'eau, Nathaniel, en route pour le château, se livrait à ses monologues habituels.

— Ma foi, dit-il, j'aurais eu tort de tuer un homme sans nécessité. Ce Mingo est sans doute une canaille; mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie ma qualité de blanc... OEil-de-Faucon ! ce ne serait pas un mauvais nom pour un guerrier : cela sonne mieux que Tueur-de-Daims; mais, pour que l'on m'accorde ce titre, il faut que je parle de l'aventure, et ces fanfaronnades ne conviennent guère qu'à un sauvage. A ma place, Chingachgook irait se vanter de ses exploits, et les chefs le nommeraient OEil-de-Faucon en moins d'une minute...

Ma foi, cette affaire est, comme toutes les autres, entre les mains de la Providence, et je compte sur elle pour me faire obtenir ce que j'ai mérité.

Après cette manifestation de sentiments intimes, le jeune homme continua à ramer vers l'édifice, dont les murailles d'écorce et le toit en saillie se dessinaient d'une manière pittoresque, éclairés par les splendeurs du soleil levant. Judith Hetty, debout devant la porte, attendait avec anxiété l'arrivée des canots, que sa sœur aînée regardait de temps en temps à l'aide d'une vieille lunette de bord. Jamais cette jeune fille n'avait eu plus d'éclat qu'en ce moment; l'animation de l'inquiétude lui avait donné les plus riches couleurs et augmentait le charme de ses yeux.

CHAPITRE VIII.

Aucune des sœurs ne parla quand le Tueur-de-Daims se présenta seul devant elles, après avoir amarré ses canots auprès de l'arche. Enfin Judith eut la force de s'écrier : — Mon père !

— Il a été malheureux, et il est inutile de le cacher, répondit le Tueur-de-Daims avec sa droiture accoutumée; il est avec Hurry entre les mains des Mingos, et Dieu sait comment il s'en tirera. J'ai ramené les canots, et c'est une consolation, puisque les scélérats ne peuvent venir ici qu'à la nage ou en radeau. Au coucher du soleil nous recevrons pour renfort Chingachgook, si je trouve moyen de l'aller chercher; et alors je crois que nous pourrons répondre de l'arche et du château jusqu'à ce que nous soyons secourus par les officiers des garnisons.

— Les officiers ! s'écria Judith avec impatience et non sans émotion : qu'avons-nous besoin de ces galants sans cœur? Nous sommes capables de défendre seuls le château... mais parlez-nous de mon père et du pauvre Hurry Harry !

Le Tueur-de-Daims raconta succinctement tout ce qui s'était passé et n'essaya pas de dissimuler les fatales conséquences que pouvait avoir la captivité de ses compagnons. Les jeunes filles l'écoutèrent avec une attention profonde sans montrer le trouble que n'auraient pas manqué d'éprouver d'autres femmes moins accoutumées aux hasards d'une vie de frontière. A la grande surprise du Tueur-de-Daims, Judith parut la plus affligée, ce qu'il attribua tant à l'amour filial qu'à l'intérêt qu'elle portait à Hurry. La sœur cadette entendit ce triste récit avec une morne indifférence, peut-être parce qu'elle ne prévoyait pas tous les dangers qui menaçaient son père. Toutes deux s'abstinrent de réflexions et s'occupèrent à préparer le repas du matin; car les personnes habituées aux soins du ménage travaillent machinalement au milieu des plus grandes douleurs. Le repas fut silencieux, les filles mangèrent peu; mais le Tueur-de-Daims prouva qu'il possédait une qualité nécessaire dans un bon soldat, celle de conserver son appétit dans les circonstances les plus critiques. Presque à la fin du repas, Judith prit la parole du ton brusque et entrecoupé d'une personne qui trouve plus pénible d'étouffer ses émotions que de leur donner carrière.

— Mon père aurait aimé ce poisson ! s'écria-t-elle : il assure que le saumon des lacs est presque aussi bon que le saumon de la mer.

— Il paraît que votre père a navigué, répondit le jeune homme, qui, comme tous ceux qui connaissaient Hutter, aurait voulu pénétrer les mystères de sa vie passée : Hurry Harry m'a dit qu'il avait été marin.

— Si Hurry sait quelque chose de mon père, répondit Judith, je voudrais bien qu'il me le communiquât. Tantôt je crois aussi qu'il a été marin, tantôt je cesse de le croire. Si ce coffre était ouvert, il pourrait éclaircir tous nos doutes; mais les ferrures en sont trop fortes pour être brisées comme un fil.

Le Tueur-de-Daims tourna les yeux vers le coffre en question et l'examina de près pour la première fois : c'était une caisse d'un bois précieux, polie et travaillée avec soin, et supérieure à tous les ouvrages du même genre qu'il avait vus précédemment; mais le lustre en était altéré par le défaut de soin, et diverses raies profondes prouvaient que le bois s'était trouvé en contact avec des substances plus dures que lui; les coins étaient en acier ciselé; les serrures, qui étaient au nombre de trois, auraient, ainsi que les gonds, attiré l'attention, même dans un magasin de curiosités. Ce coffre était large; et lorsque Nathaniel essaya de le soulever en saisissant la poignée massive, il reconnut que le poids correspondait parfaitement avec l'aspect extérieur.

— Avez-vous jamais vu ce coffre ouvert? demanda le jeune homme avec franchise, car les ménagements étaient peu connus à cette époque sur la limite extrême de la civilisation.

— Jamais. Si mon père en a soulevé le couvercle, ce n'est pas en ma présence; je crois même qu'il n'a jamais regardé dedans.

— Vous vous trompez, Judith, dit tranquillement Hetty; mon père a levé le couvercle, et je l'ai vu.

— Quand l'avez-vous vu? demanda précipitamment Judith.

— Ici, et à plusieurs reprises. Mon père ouvre le coffre quand vous êtes dehors; mais peu lui importe que je le voie ou que je l'entende.

— Et que dit-il?

— Je ne puis vous le dire, répliqua Hetty à voix basse, mais d'un ton résolu; les secrets de mon père ne sont pas mes secrets.

— Voilà qui est étrange! Concevez-vous, Tueur-de-Daims, que mon père ait des secrets qu'il me cache et qu'il confie à ma sœur?

— Il a sans doute ses raisons, Judith; mais, comme il n'est pas là pour les expliquer, je n'en parlerai pas davantage.

Judith parut un moment contrariée; puis, se remettant tout à coup, elle tourna le dos à sa sœur et s'adressa au jeune homme.

— Vous n'avez pas, dit-elle, compté toutes vos aventures; nous avons entendu des détonations au pied de la montagne du côté de l'est.

— Les carabines ont fait leur devoir ce matin, jeune fille, quoique la poudre ait été épargnée autant que possible. Un guerrier iroquois est parti pour les heureux territoires de chasse, et si je n'en ai pas parlé, c'est qu'il est indigne d'un blanc de se vanter de ses exploits.

Judith écoutait presque hors d'haleine; et comme le modeste Nathaniel semblait disposé à n'en pas dire davantage, elle se leva, traversa la chambre et prit un siége auprès de lui. Ses manières n'avaient rien de hardi, mais elles indiquaient les douces et tendres inclinations d'une femme; elle prit, même à son insu peut-être, les mains rudes du chasseur et les pressa dans les siennes en disant d'un ton de reproche : — Vous avez seul combattu les sauvages pour nous défendre, Hetty et moi; vous avez affronté bravement l'ennemi sans avoir personne pour témoin de vos actions ou de votre chute, si la Providence avait permis un tel malheur.

— C'est vrai, Judith; je me suis battu, et c'était pour la première fois de ma vie : j'en éprouve un mélange d'orgueil et de tristesse; mais il paraît que la guerre est dans la nature humaine, puisque toutes les nations s'y adonnent, et il faut suivre nos inclinations. Ce qui s'est passé aujourd'hui n'est rien; mais si Chingachgook arrive ce soir au rendez-vous et que je l'amène ici malgré les sauvages, vous verrez quelque chose de bien en fait de combat, avant que les Mingos s'emparent du château, de l'arche ou de vous.

— Quel est ce Chingachgook? d'où vient-il, et pourquoi vient-il ici?

— Ces questions sont naturelles, quoique le jeune homme soit déjà célèbre. Chingachgook est de race mohicane, et il s'est associé aux Delawares, comme la plupart des hommes de sa tribu qui a été depuis longtemps dispersée par l'extension de la race blanche. Il est de la famille des grands chefs; son père Uncas était le guerrier et le conseiller le plus renommé de son peuple; le vieux Tamnund lui-même honore Chingachgook. Cependant on le croit encore trop jeune pour conduire une expédition; et puis la nation est tellement affaiblie que le titre de chef n'est plus qu'un vain nom. Donc, après la déclaration de guerre, nous nous sommes donné rendez-vous pour ce soir, au coucher du soleil, sur un rocher, au pied du lac, dans l'intention de commencer notre première expédition contre les Iroquois. Pourquoi nous venons de ce côté, c'est notre secret; mais des jeunes gens réfléchis, dans le sentier de la guerre, ne font rien qu'à bon escient.

— Un Delaware peut n'avoir pas de mauvaises intentions à notre égard, et nous pensons que les vôtres sont amicales.

— La trahison est le dernier crime dont j'espère être accusé, répliqua le Tueur-de-Daims, blessé du soupçon vague qui avait traversé l'esprit de Judith.

— Personne ne vous accuse, s'écria la jeune fille avec impétuosité; votre honnête physionomie est une garantie de votre franchise! Si tous les hommes s'exprimaient comme vous et ne promettaient que ce qu'ils veulent tenir, il y aurait moins de malheurs dans le monde; les belles plumes et les habits écarlates ne serviraient pas d'excuse à la bassesse et à la déception. Ces mots furent prononcés avec énergie, et des éclairs jaillirent des yeux de Judith, d'ordinaire si doux et si caressants. Nathaniel ne put s'empêcher de remarquer cette émotion extraordinaire; mais avec le tact d'un courtisan il évita d'y faire allusion. Judith redevint graduellement plus calme; et comme elle voulait évidemment se montrer au jeune homme avec tous ses avantages, elle reprit tout son sang-froid pour continuer la conversation.

— Tueur-de-Daims, dit-elle, je n'ai pas le droit de pénétrer vos secrets, et je suis prête à croire tout ce que vous m'affirmerez. Si nous pouvons réellement nous assurer du renfort, nous lutterons contre les sauvages, qui finiront par consentir à échanger leurs prisonniers contre des peaux ou contre le baril de poudre que nous avons à la maison.

Le jeune homme avait le mot de scalper sur les lèvres, mais il s'arrêta de peur d'alarmer les jeunes filles. Il fut toutefois deviné par Judith, dont l'existence hasardeuse avait aiguisé l'intelligence.

— Je vous comprends, poursuivit-elle, quoique vous gardiez le silence dans la crainte de me blesser...... je veux dire de nous blesser, car Hetty n'aime pas son père moins que moi. Mais je ne crains rien pour la chevelure de mon père, car les Indiens ne scalpent jamais un prisonnier qu'ils ont pris vivant; ils le gardent pour en tirer rançon, à moins qu'il ne leur prenne l'atroce fantaisie de le mettre à la torture.

— En effet, ce sont leurs usages... mais comprenez-vous, Judith, pourquoi votre père et Hurry ont attaqué les Indiens?

— Sans doute, c'était par la cruelle pensée de gagner des primes; mais, que voulez-vous! il y a des hommes parés d'or et d'argent, porteurs d'une commission royale, qui se rendent coupables de la même barbarie.

Les yeux de Judith étincelèrent de nouveau; mais, par un effort désespéré, elle recouvra sa présence d'esprit.

— Je m'anime, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, quand je pense à tout le mal que les hommes se font entre eux. Que de sottise!... Mais les Indiens ne sont pas foncièrement sanguinaires; ils estiment un ennemi en raison de la hardiesse de ses entreprises, et s'ils découvrent que leurs prisonniers ont été attirés par l'appât de la prime attachée à chaque chevelure, ils les honoreront loin de les maltraiter.

— Pendant quelque temps, Judith, j'en conviens; mais l'amour de la vengeance prendra ensuite le dessus. Il faut que Chingachgook et moi nous tâchions d'arracher votre père et Hurry aux Mingos, qui rôderont sans doute pendant plusieurs jours autour du lac afin de compléter leur succès.

— Vous croyez qu'on peut compter sur ce Delaware? demanda la jeune fille d'un air rêveur.

— Autant que sur moi-même : vous avez dit que vous ne me soupçonniez pas.

— Vous! s'écria Judith en lui serrant la main et en la pressant avec une chaleur qui aurait éveillé la vanité d'un homme moins simple et moins modeste; je soupçonnerais plutôt un frère! Je ne vous connais que depuis un jour, Tueur-de-Daims, mais ma confiance est aussi grande que si nos relations dataient d'une année. Votre nom d'ailleurs m'a souvent été répété; les officiers des garnisons parlent souvent des leçons de tir que vous leur avez données, et tous s'accordent à vanter votre probité.

— Parlent-ils de leur adresse? demanda Nathaniel en riant de bon cœur, mais sans bruit. Je n'ai pas besoin de savoir ce qu'ils pensent de la mienne; car, si elle n'était pas constatée, il serait inutile de se donner du mal; mais que disent les officiers de leurs propres talents? Ils exercent, à les en croire, la profession des armes, et pourtant la plupart d'entre eux ne savent guère s'en servir.

— En cela, sans doute, ils ne ressemblent pas à votre ami Chingachgook; quel est le sens de ce nom?

— Le gros serpent, ou le grand serpent. C'est un titre qu'il a mérité par sa sagesse ou par ses ruses de guerre. Son véritable nom est Uncas, et tous les membres de sa famille s'appellent Uncas jusqu'à ce qu'ils aient gagné par leurs hauts faits une autre qualification.

— Puisqu'il en est ainsi, il nous sera utile, à moins que les affaires qui l'amènent dans ce pays ne l'empêchent de nous servir.

— Ma foi, je ne vois pas d'inconvénient à vous mettre au courant de ses affaires. Apprenez donc que le Gros-Serpent est un Indien d'agréable tournure, et que les jeunes filles de sa tribu l'admirent tant pour lui-même qu'à cause de sa naissance. La plus recherchée de toutes, celle que les guerriers se disputent, est la fille d'un chef nommée Wah-tah-Wah, mot qu'on ne peut traduire que par cette apostrophe : St-oh!-st! Or Chingachgook s'est épris de Wah-tah-Wah, et Wah-tah-Wah s'est éprise de Chingachgook.

Nathaniel s'interrompit en cet endroit de son récit en voyant Hetty Hutter se lever et s'approcher de lui comme un enfant s'approche de sa mère pour écouter des histoires.

— Oui, reprit-il en lui adressant un coup d'œil amical, Chingachgook s'est fait aimer, et les parents ont consenti à son mariage; mais il ne pouvait obtenir une si précieuse conquête sans s'attirer des inimitiés. Un certain Yoconnon, dont le nom signifie épine de ronce, fut le plus désolé de ses rivaux, et nous pensons qu'il est pour quelque chose dans ce qui s'est passé depuis. Il y a deux lunes, Wah-tah-Wah suivait son père et sa mère, qui allaient pêcher le saumon dans les rivières de l'ouest, où il abonde, et pendant ce temps la jeune fille disparut. On fut quelques semaines sans avoir de ses nouvelles; mais il y a dix jours un coureur nous apprit qu'elle avait été enlevée par les Mingos, qui l'avaient adoptée et voulaient la marier à l'un des leurs. Ce messager nous dit en même temps que la bande avait le projet de passer quelques mois dans ces parages avant de retourner au Canada, et c'est pour essayer de retrouver la jeune fille que nous venons nous installer ici.

— Et en quoi cela vous intéresse-t-il? demanda Judith avec quelque inquiétude.

— Tout ce qui regarde mon ami me regarde. Je suis l'adjudant de Chingachgook, et si je parviens à lui rendre sa fiancée, je serai aussi joyeux que si j'avais retrouvé ma maîtresse.

— Et où est votre maîtresse?

— Elle est dans la forêt, dans les branches des arbres rafraîchies par la pluie, dans la rosée qui baigne le gazon, dans les nuages qui nuancent l'azur des cieux, dans le gazouillement des oiseaux, dans les fontaines où j'étanche ma soif... enfin dans tous les autres présents dont nous a comblés la Providence.

— Ainsi donc vous n'êtes attaché qu'à votre genre de vie sauvage; vous n'avez jamais aimé une personne de mon sexe?

— C'est cela même. Je suis blanc, et par conséquent je ne puis aimer une Indienne, qui doit avoir le cœur et les idées d'une Peau-Rouge. Ce sont mes principes, mais j'espère n'y pas manquer, du moins jusqu'à la fin de la guerre. Je suis trop occupé du Grand-Serpent pour songer moi-même à l'amour.

— La jeune fille qui vous captivera, Tueur-de-Daims, gagnera du moins le cœur d'un honnête homme, étranger à toute perfidie, et ce sera un triomphe que la plupart des femmes devront lui envier.

En prononçant ces mots, Judith fronça le sourcil, et un sourire amer effleura ses lèvres, dont aucune contraction ne pouvait détruire la grâce enchanteresse. Son interlocuteur remarqua ce changement, et, quoique peu initié aux émotions du cœur des femmes, il eut assez de délicatesse pour comprendre qu'il ferait bien de terminer la conversation.

Comme l'heure où l'on attendait Chingachgook n'était pas encore prochaine, Nathaniel eut le temps d'examiner les fortifications et de les augmenter autant qu'il était en son pouvoir. L'expérience et la prévision de Hutter lui avaient laissé peu de chose à faire; toutefois il combina diverses précautions dont l'idée lui avait été suggérée par les traditions et les récits des Indiens. La distance entre le château et le point le plus rapproché du rivage mettait à l'abri des balles qu'on aurait pu envoyer de la terre, quoique l'habitation fût à portée de fusil. La seule chose à craindre était que les Indiens, traversant le lac sur un radeau, ne vinssent à prendre d'assaut la citadelle. Hutter avait prévu ce cas extrême; la maison n'avait de combustible que son toit d'écorce, et des trappes pratiquées dans les planchers permettaient de puiser de l'eau à tous moments. Judith, qui connaissait tous les plans de défense de son père, et qui avait contribué à leur exécution, expliqua tous ces détails au jeune homme, dont les manières simples et naïves parlaient à son imagination comme à son cœur.

Lorsque l'heure du rendez-vous fut arrivée, Le Tueur-de-Daims s'embarqua dans l'arche avec Judith et Hetty, qui ne voulurent pas rester seules à garder l'habitation.

CHAPITRE IX.

Le rocher sur lequel Nathaniel devait trouver son ami était isolé et séparé de la terre par les eaux, qui s'étaient frayé un passage pour se déverser dans la Susquehannah. Avant d'y arriver, le jeune homme mouilla une ancre au-dessus du courant, afin de pouvoir le remonter en halant le câble; ensuite, craignant quelque ruse des Iroquois, il fit rentrer les deux femmes dans la cabine. Comme il gouvernait à l'aide d'une voile, et qu'il ne pouvait épier ce qui se passait sur les rives boisées, il invita les deux sœurs à se tenir en embuscade.

— Voyez-vous le chef delaware? demanda-t-il à Judith.

— Non, je n'aperçois que le rocher, les arbres et le lac qu'éclaire le soleil couchant.

— Ne vous exposez pas, Judith! ne vous exposez pas, Hetty! les carabines ont l'œil vigilant, le pied leste et la parole fatale! cachez-vous, mais observez! Je serais désespéré qu'il vous arrivât malheur.

— Et à vous! s'écria Judith en adressant au jeune homme, par une meurtrière, un regard de reconnaissance.

— Ne craignez rien pour moi, ma bonne fille. Vos yeux sont doux; mais, au lieu de les fixer sur moi, tenez-les attachés au rocher...

Le Tueur-de-Daims fut interrompu par une exclamation de Judith.

— Qu'est-ce? demanda-t-il précipitamment.

— Il y a un homme sur le rocher, un guerrier indien décoré de ses peintures et armé.

— Où porte-t-il sa plume de faucon? reprit le Tueur-de-Daims avec empressement; est-elle plantée sur la touffe de guerre ou au-dessus de l'oreille gauche?

— Au-dessus de l'oreille gauche.

Le guerrier sourit et murmura le mot Mohican!

— Dieu soit loué! c'est le Serpent! s'écria Nathaniel; et il s'empressa de diriger l'arche du côté du rocher. Aussitôt qu'elle eut touché le bord, la porte de la cabine s'ouvrit précipitamment, et un sauvage s'élança dans l'intérieur en proférant son exclamation familière: — Hugh!

Au même instant, les échos répétèrent le cri de vingt Iroquois qui sautèrent sur la plage voisine, à travers les broussailles, et dont quelques-uns, dans leur précipitation, allèrent tomber au sein des flots.

— Au large! s'écria Judith en barrant la porte par laquelle Chingachgook venait d'entrer; au large! les sauvages vont nous aborder.

Nous avons dit que Nathaniel avait eu soin de jeter, en passant, une ancre dans le lac, au-dessus de l'endroit où le courant de la Susquehannah commençait à se faire sentir. Il suffisait de tirer la corde qui y restait attachée pour échapper aux embûches de l'ennemi; mais la difficulté était de mettre en mouvement une masse énorme, qui opposait une force d'inertie considérable.

— Halez! s'écria de nouveau Judith; il y va de votre vie: les Iroquois se jettent dans l'eau comme des chiens acharnés à leur proie.

Chingachgook se hâta d'aller aider son ami, et pendant que tous deux se cramponnaient au câble, ils interrogèrent la jeune fille sur la position de leurs adversaires, que la cabine empêchait de voir.

— Les Mingos s'éloignent, répondit Judith; ils n'osent pas s'aventurer à la nage et disparaissent dans les buissons... Vous avez rencontré votre ami, et nous sommes tous en sûreté.

Ces paroles encourageantes redoublèrent l'activité des jeunes gens, et ils parvinrent à l'ancre, qu'ils levèrent pour continuer leur route. Lorsque la toue fut loin de la terre, on mouilla de nouveau, et les deux amis se donnèrent la main pour la première fois. Chingachgook, jeune et beau guerrier de taille athlétique, examina d'abord sa carabine, en ouvrit le bassinet pour s'assurer si l'amorce n'était pas mouillée, et jeta ensuite un coup d'œil furtif autour de lui, sans témoigner une curiosité puérile qui ne convenait pas à un guerrier.

— Voilà Judith et Hetty, dit le Tueur-de-Daims avec sa politesse innée; voici le chef mohican dont vous avez entendu parler; Chingachgook ou le Grand-Serpent, ainsi nommé à cause de sa sagesse et de sa prudence: c'est mon premier et mon meilleur ami.

En cessant de parler, le Tueur-de-Daims manifesta sa joie par un éclat de rire d'autant plus remarquable qu'il n'était accompagné d'aucun son. Quoique le Gros-Serpent entendît et parlât l'anglais, comme la plupart de ses compatriotes, il n'aimait pas à s'en servir, et il s'abstint de toute réflexion; seulement il donna une poignée de main à Judith et fit un salut à Hetty; puis il se tourna vers son ami, dont il attendait des explications. Nathaniel le comprit.

— Le soleil est couché, dit-il, et le vent ne tardera pas à tomber: dans une demi-heure, la brise du sud pourra se lever, et alors nous continuerons à voguer vers le château. Provisoirement, laissez-moi me concerter avec le Delaware sur la conduite que nous devons tenir.

Personne ne s'opposa à ses propositions; les jeunes filles se retirèrent dans la cabine pour préparer le souper, et les jeunes gens s'assirent à l'avant de la toue. Leur conférence eut lieu dans la langue des Delawares, dialecte peu compris, même par les savants, et dont nous tâcherons, en le traduisant, de conserver la couleur.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur les détails qui concernent le Tueur-de-Daims; mais il est bon de dire qu'il les énonça sommairement, en s'abstenant surtout de raconter sa victoire sur l'Iroquois. Quand il eut fini, le Delaware prit la parole à son tour, d'un ton sententieux, et avec une grande dignité. Après avoir quitté les villages de son peuple, il avait remonté la Susquehannah jusqu'à sa source, et n'avait pas tardé à reconnaître une piste, qui lui avait révélé le voisinage des Mingos. Il s'était tenu sur les bords du lac, et avait passé plusieurs heures à rôder sur les flancs de l'ennemi, pour épier l'occasion de revoir sa maîtresse ou de prendre une chevelure: deux choses qu'il désirait avec une ardeur presque égale. Quand il avait aperçu l'arche, il avait aisément deviné qu'elle était conduite par des hommes blancs, et il avait supposé que c'étaient ses amis. Au coucher du soleil, il était sorti de la forêt pour se rendre au rocher, où il avait eu le bonheur de trouver l'arche prête à le recevoir.

Quoique Chingachgook eût surveillé de près les ennemis, il avait été étonné non moins que son ami de leur brusque poursuite. Il ne pouvait l'expliquer que par cette circonstance, qu'ils étaient plus nombreux qu'ils ne l'avaient pensé d'abord, et qu'ils avaient des détachements dont il ignorait l'existence. Leur camp régulier devait être, comme toujours, près d'une source, et peu éloigné du lieu où Tom et March étaient tombés entre leurs mains.

— Eh bien! Serpent, demanda le Tueur-de-Daims, puisque vous avez erré autour de ces Iroquois, avez-vous quelque chose à nous dire de leurs prisonniers?

— Chingachgook les a vus, un vieillard et un grand guerrier, un chêne tombant et un pin élancé.

— Vous n'êtes pas loin de la vérité, Delaware. Le vieux Tom décline certainement, quoiqu'on puisse encore tailler dans son tronc quelques planches solides: quant à Hurry-Harry, vu sa taille, sa force et sa bonne mine, on peut l'appeler l'orgueil de la forêt humaine. Ces hommes étaient-ils enchaînés ou retenus d'une manière quelconque?

— Non; les Mingos sont trop nombreux pour mettre leur gibier en cage. Les uns veillent, les autres dorment. Les visages pâles sont traités en frères aujourd'hui; demain ils seront scalpés.

— C'est la nature des hommes rouges, et il faut s'y soumettre. Judith, Hetty, le Delaware m'apporte des nouvelles rassurantes; votre père et son compagnon ne sont pas à la gêne; ils ne souffrent que de la perte de la liberté. On les retient dans le camp, mais ils y font ce qu'ils veulent.

— J'en suis charmée, répondit Judith; et maintenant que votre ami est avec nous, je suis convaincue que nous trouverons l'occasion de racheter les prisonniers. S'il y a des femmes dans le camp, j'ai des objets de toilette qui les séduiront; et, au pis aller, nous pouvons ouvrir le coffre, où nous trouverons de quoi tenter les chefs.

— Judith, reprit le jeune homme avec un sourire, en la regardant fixement, aurez-vous le courage d'abandonner vos parures pour la rançon des prisonniers, quoique l'un soit votre père et l'autre votre amant avoué?

La jeune fille rougit, tant parce qu'elle fut offensée de l'observation, que parce qu'un caprice bizarre et subit l'avait rendue plus sensible à la bonne opinion de Nathaniel qu'à celle de toute autre personne. Toutefois, réprimant un accès de mauvaise humeur, elle répondit avec une vivacité qui attira l'attention de sa sœur, quoique cette dernière fût incapable de comprendre les mouvements d'un cœur aussi inconstant et aussi fantasque que celui de la beauté gâtée par l'adulation.

— Tueur-de-Daims, dit Judith, je serai franche avec vous. J'avoue qu'il y a eu un temps où mes parures me semblaient la plus précieuse chose de la terre; mais je commence à penser différemment. Hurry-Harry n'est rien et ne sera jamais rien pour moi; pourtant je donne-

rais tout ce que je possède pour le délivrer. Jugez donc de ce que je ferais pour mon père.

— C'est bien, et conforme au caractère de la femme. J'ai rencontré les mêmes dispositions chez les jeunes filles des Delawares ; je les ai vues maintes fois sacrifier leur vanité à leur tendresse. Tout se passe suivant les règles dans les deux couleurs.. La femme a été créée pour sentir, et elle est dirigée par le sentiment.

— Les sauvages laisseront-ils partir mon père, si nous donnons ce que nous avons de mieux ? demanda Hetty d'un air de douceur.

— Oui, bonne Hetty, si leurs femmes s'en mêlent. Mais dites-moi, Serpent, y en a-t-il beaucoup dans le camp?

Le Delaware entendait et comprenait tout, quoiqu'il fût assis, avec la finesse et la gravité indienne, la tête détournée, inattentif en apparence à une conversation dans laquelle il n'avait point d'intérêt direct. Cependant, à cet appel, il répondit de la manière sententieuse qui lui était habituelle :

— Six, dit-il en levant les cinq doigts d'une main et le pouce de l'autre; puis, posant une main sur son cœur pour désigner sa fiancée, il ajouta : Sans compter celle-ci.

— L'avez-vous vue, chef? Avez-vous aperçu son joli visage? Vous êtes-vous approché de ses oreilles pour lui chanter la chanson qu'elle aime tant?

— Non, Tueur-de-Daims. Les arbres étaient trop nombreux, et le feuillage cachait les cieux comme les nuages de la tempête. Mais j'ai entendu le rire de Wah-tah-Wah, et je l'ai distinguée du rire des femmes iroquoises. Il a résonné à mes oreilles comme le gazouillement du roitelet.

En disant ces mots, le jeune guerrier sourit, et son visage, dont la peinture augmentait la sévérité naturelle, s'illumina d'un éclair de joie.

— Oui, reprit Nathaniel; on peut s'en rapporter dans ce cas aux oreilles d'un amant, surtout quand c'est un Delaware, qui entend les moindres bruits dans les bois. J'ignore comment cela se fait, Judith ; mais, lorsque deux jeunes gens sont épris l'un de l'autre, les sons de leur voix leur causent mutuellement un ravissement incroyable. J'ai vu de fiers guerriers, écouté le babillage des jeunes filles, comme si c'eût été la musique qu'on entend dans la vieille église d'Albany, où je suis allé vendre des peaux et du gibier.

— Et vous? demanda brusquement Judith d'un ton de sensibilité qui contrastait avec sa légèreté ordinaire, avez-vous jamais oublié combien il était doux d'entendre rire la jeune fille que vous aimez ?

— Jamais, en vérité! Je n'ai pas assez vécu avec les femmes de ma couleur pour me laisser prendre à ces sentiments. Je ne les blâme pas, mais il n'y a pas pour moi de musique plus harmonieuse que les soupirs du vent dans les arbres et le murmure d'une source jaillissante, à moins que ce ne soit l'aboiement de certain limier quand je suis sur la piste d'un daim. Les autres chiens me sont indifférents, attendu qu'ils crient à tort et à travers.

Judith s'éloigna lentement, d'un air pensif, et le léger soupir qui s'échappa en tremblant de ses lèvres n'avait rien de commun avec les calculs de la coquetterie. Hetty suivit sa sœur dans la cabine, en réfléchissant à l'étrange découverte qu'avait fait son esprit borné, à savoir : que le jeune homme préférait la mélodie des bois aux joyeuses chansons des jeunes filles. Restés seuls, le Tueur-de-Daims et son ami reprirent leur conversation.

— Le jeune chasseur au visage pâle était-il depuis longtemps sur le lac? demanda le Delaware au chasseur.

— Depuis hier seulement, mais j'ai bien employé mon temps.

L'Indien lança à son compagnon un regard perçant, qui semblait braver l'obscurité croissante de la nuit. Ses yeux noirs étincelaient comme ceux de la panthère. Nathaniel comprit la pensée du chef et répondit avec la modestie qu'il croyait convenir au caractère d'un blanc :

— Vous avez deviné, Serpent; j'ai rencontré l'ennemi, et je l'ai combattu.

L'Indien poussa un cri de joie, et, mettant la main sur le bras de son ami, il lui demanda s'il avait scalpé quelqu'un.

— Ce n'est pas dans la nature des blancs, et je le soutiendrai en présence de toute la tribu delaware, y compris le vieux Tamenund et votre père, le grand Uncas.

— J'ai encore ma chevelure comme vous pouvez le voir, et c'est la seule qui ait été compromise, puisque l'un des adversaires était un chrétien et un blanc.

— Un guerrier n'est-il point tombé? le Tueur-de-Daims ne doit-il pas son nom à la justesse de son coup d'œil et à la sûreté de sa carabine?

— Sous ce rapport, chef, vous êtes près de la vérité. Je puis dire qu'un Mingo est tombé.

— Un chef? demanda Chingachgook avec véhémence.

— Ma foi, c'est ce que j'ignore. Il était adroit, traître et courageux, et pouvait avoir obtenu un titre parmi les siens. Il a combattu bravement, mais il n'avait pas l'œil assez prompt pour lutter avec un homme élevé à votre école, Delaware.

— Mon frère a-t-il achevé le blessé?

— C'était inutile, car il est mort dans mes bras. Il faut dire la vérité; il m'a attaqué en Peau-Rouge, et je l'ai combattu en chrétien. Dieu m'a donné la victoire; mais je n'ai pu songer à l'offenser en méconnaissant ma nature. Il m'a créé blanc, je vivrai et mourrai blanc.

— Bon! Nathaniel est un visage pâle, et il a des mains d'un visage pâle. Un Delaware ira chercher la chevelure; il la suspendra à une perche, et il en fera l'objet d'une chanson qu'il chantera devant ses frères. L'honneur appartient à la tribu, et ne doit pas être perdu.

C'est facile à dire; mais le cadavre du Mingo est entre les mains de ses amis, qui l'ont enfoui dans quelque trou, d'où toute l'habileté d'un Delaware ne pourra le retirer.

— Le jeune homme raconta alors à l'Indien l'aventure de la matinée, sans rien omettre d'important, mais en évitant la forfanterie. Chingachgook félicita de nouveau son ami; puis tous deux se levèrent, car l'heure était arrivée où il était prudent d'éloigner l'arche du rivage.

Il faisait alors nuit close; les cieux étaient couverts et les étoiles cachées. Le vent du nord était tombé, comme de coutume, au coucher du soleil, et une brise légère soufflait du sud. Ce changement favorisant les desseins de Nathaniel, il leva le grappin, et la toue commença aussitôt à dériver sensiblement vers le château du Rat-Musqué. La voile fut déployée et donna à la marche du bâtiment une vitesse d'environ deux milles à l'heure. Comme la rame devenait inutile, le Tueur-de-Daims, Chingachgook et Judith s'assirent à l'arrière de la toue, que le premier se chargea de conduire. Ils s'entretinrent du parti qu'ils auraient à prendre et des moyens qu'ils auraient à employer pour parvenir à la délivrance de leurs amis.

Judith fut l'âme de cette conversation. Le Delaware comprenait aisément tout ce qu'elle disait; les observations rares, concises du jeune Indien, étaient de temps en temps rendues en anglais par son ami. Judith fit de grands progrès dans l'estime de celui-ci pendant une demi-heure d'entretien. Elle avait une résolution prompte, une fermeté inébranlable, un esprit fécond en expédients; tout cela était de nature à plaire à des hommes de la frontière. Les événements qui s'étaient accomplis depuis deux jours, l'isolement de la jeune fille, le besoin qu'elle avait d'un appui la poussèrent à considérer le Tueur-de-Daims comme un vieil ami. La droiture et la franchise de cet homme, qualités que sa propre expérience ne lui avait pas révélées dans notre sexe, avaient excité en elle une confiance que jamais aucun autre ne lui avait inspirée. Dans tous ses rapports avec les hommes, elle avait été jusqu'alors obligée de se tenir sur la défensive avec un succès qu'elle seule pouvait apprécier; mais elle se trouvait brusquement placée sous la protection d'un jeune chasseur, qui, bien certainement, ne pensait pas plus à mal que si elle eût été sa sœur. Sa probité, ses idées poétiques, ses locutions originales avaient contribué à remplir l'âme de Judith d'un sentiment aussi profond que subit. La belle figure et l'imposante stature de Hurry March avaient racheté la grossièreté de ses manières; comparés avec quelques-uns des officiers qui venaient pêcher ou chasser sur le lac, ses avantages physiques eux-mêmes ne semblaient plus exceptionnels; mais le souvenir des galants en uniforme était tout en faveur du jeune étranger; s'ils avaient flatté l'amour-propre de Judith, elle avait toutefois des motifs pour regretter, pour gémir peut-être de les avoir connus. Elle avait trop de perspicacité pour ne pas s'apercevoir que les mieux intentionnés la regardaient moins comme une égale et comme une amie que comme la distraction, le passe-temps d'une heure de loisir. Le Tueur-de-Daims, au contraire, avait dans le cœur comme une fenêtre par laquelle l'honnêteté se faisait voir au grand jour. L'indifférence même qu'il montrait pour des charmes qui manquaient si rarement de produire leur effet piquait l'orgueil de la fille aînée du vieux Tom.

— Comme la nuit est sombre! dit Judith après un silence de plusieurs minutes : pourvu que nous puissions découvrir le château?

— Nous n'avons pas à craindre de le manquer en gouvernant vers le milieu du lac, repartit le Tueur-de-Daims. La nature nous a tracé cette route que l'obscurité même ne saurait nous empêcher de suivre.

— N'entendez-vous pas quelque chose, Tueur-de-Daims? On dirait que l'eau s'agite tout près de nous.

— C'est vrai; il se passe dans l'eau quelque chose d'inusité. Peut-être n'est-ce qu'un poisson... Ces animaux sont comme les hommes ou les bêtes de la terre: ils s'attaquent les uns les autres. L'un d'eux vient de sauter en l'air et de retomber dans son élément. On ne gagne jamais, Judith, à sortir de son élément, puisque la nature nous enjoint d'y rester... Ah! ceci ressemble au bruit d'une rame qu'on remue avec précaution.

En ce moment le Delaware se pencha et désigna un objet perdu sur la limite des ténèbres. Judith et le Tueur-de-Daims suivirent la direction de son bras, et aperçurent au même instant un canot. Ce fâcheux voisin était à peine visible, il ne l'aurait pas été pour des yeux moins exercés; mais l'équipage de l'Arche distingua bien nettement un canot, qu'un seul individu, debout, dirigeait avec une pagaie. Cette pirogue cachait-elle au fond de sa coque d'autres individus, c'est ce qu'on ne pouvait voir. Fuir au moyen des rames avec un bâtiment aussi lourd que l'Arche, quelle que fût la vigueur des bras qui la dirigeaient, était impossible. C'est ce que comprirent les deux hommes qui, d'un commun accord, saisirent leurs fusils dans l'attente d'un conflit.

— Je puis aisément abattre le rameur, murmura Nathaniel, mais hélons-le d'abord et sachons ses intentions.

Elevant la voix, il continua d'un ton solennel :

— Arrêtez ! Si vous approchez davantage, je ferai feu, quoique à contre-cœur, et vous tomberez mort; cessez de ramer et répondez.

— Faites feu et vous tuerez une pauvre fille sans défense, répondit une voix douce et tremblante, et Dieu ne vous pardonnera jamais; continuez votre route, Tueur-de-Daims, et laissez-moi suivre la mienne.

— Hetty ! s'écrièrent d'une seule voix Judith et le chasseur, qui s'élança aussitôt vers l'endroit où il avait attaché le canot à la poupe de l'Arche. Il n'y était plus et tout s'expliquait. La fugitive, intimidée par la menace, s'arrêta et resta obscurément visible, comme un spectre humain rasant la surface de l'eau. La voile fut carguée pour ralentir la marche de l'Arche, mais pas assez à temps; le changement de position au contraire mit une plus grande distance entre eux et la jeune fille.

— Que veut dire ceci, Judith? Pourquoi votre sœur a-t-elle pris le canot pour nous quitter?

— Vous savez qu'elle est faible d'esprit, la pauvre enfant, et qu'elle a ses idées à elle sur ce qu'il convient de faire. Elle aime son père plus que bien des enfants n'aiment leurs parents... et puis...

— Puis quoi, jeune fille? Nous sommes dans un moment critique où il faut dire la vérité!

Judith éprouvait une répugnance féminine et généreuse à trahir les secrets de sa sœur, et elle hésita un moment; mais, pressée par le chasseur et comprenant le danger auquel ils allaient tous être exposés par l'imprudence d'Hetty, elle ajouta :

— La pauvre fille, je le crains, n'a pas été à même de discerner tout ce qu'il y a de vanité, de folie et de légèreté cachées sous la belle figure et la tournure élégante d'Harry Hurry. Son nom s'échappe de ses lèvres lorsqu'elle dort; le jour même elle dissimule à peine les sentiments qu'il a su lui inspirer.

— Ainsi vous pensez, Judith, que votre sœur se dispose à accomplir quelque projet insensé qui mettra bien certainement ces reptiles de Mingos en possession d'un canot, et tout cela pour sauver son père et Hurry?

— C'est, je le crains, ce qui arrivera!

Pendant ce court dialogue, l'ombre du canot et de la jeune fille était devenue presque imperceptible. Il n'y avait pas de temps à perdre; les deux hommes saisirent les avirons et tournèrent la tête de l'Arche vers la direction du canot.

La chasse se fût bientôt terminée par la prise de la fugitive, si elle n'eût fait sur elle-même plusieurs courbes qu'il était impossible au lourd bateau d'imiter. Cette tactique accrut sensiblement la distance qui la séparait de ceux qui la poursuivaient, et bientôt elle disparut complétement à leur vue.

Judith se pencha en avant, espérant saisir le moindre son qui pût indiquer la direction que sa sœur avait prise; ce fut en vain. Un profond silence régnait sur toute la surface du lac. Et pourtant Hetty était tout près d'eux. Par une habile manœuvre, elle avait regagné l'obscurité produite par les arbres de la forêt, et, ainsi protégée, elle se trouvait actuellement à couvert derrière de hauts nénuphars.

— Nathaniel et le Delaware se consultèrent un instant dans la langue de ce dernier, puis les avirons plongèrent de nouveau et l'Arche reprit sa marche un peu plus au sud dans la direction du camp ennemi. Arrivés près du bord dans l'endroit le plus sombre de la rive, ils restèrent une heure dans l'attente qu'Hetty viendrait peut-être les rejoindre.

Cette manœuvre n'eut pas le résultat qu'ils en attendaient; la fugitive ne reparut plus. Désappointés et comprenant l'importance de s'emparer de la forteresse avant que l'ennemi n'y arrivât, ils reprirent leur première route avec une inquiétude de plus, celle que tous leurs efforts pour rassembler les canots ne fussent déjoués par la démarche imprudente de la pauvre idiote.

CHAPITRE X.

L'instinct suppléait chez Hetty à l'absence de raisonnement dont l'accusaient généralement ceux qui n'appréciaient que superficiellement sa manière d'être. En abordant la rive à l'endroit même que ses amis venaient de quitter, elle imprima avec son pied au canot un mouvement de rotation qui le fit descendre dans la direction du château de son père. A la surprise de Nathaniel et de Judith, ils aperçurent le faible esquif complétement vide et abandonné au gré du courant.

— Mettez le cap au large, Delaware! s'écria Nathaniel, j'aperçois le canot qu'Hetty a sans doute abandonné avant de pénétrer dans la forêt.

— Hetty! Hetty! cria Judith, dont la voix tremblante trahissait l'angoisse; pouvez-vous m'entendre? pour l'amour de Dieu, répondez-moi!

— Je suis ici, Judith; ici, à terre où il serait inutile de me suivre, car je me sauverais dans les bois.

— Oh! Hetty, qu'allez-vous faire? Il est près de minuit, et les bois sont remplis d'Indiens et de bêtes féroces.

— Ils ne feront pas de mal à une pauvre idiote comme moi, ma chère Judith; Dieu me protége ici comme dans l'Arche ou dans le château. Je vole au secours de mon père et du pauvre Harry Hurry, qui seront torturés et assassinés si personne n'intercède en leur faveur.

— Nous y songeons comme vous, et demain nous enverrons une rançon pour les racheter; revenez donc, ma sœur, et fiez-vous à nous qui avons l'esprit plus sain; nous ferons tout ce qu'il est possible de faire pour sauver notre père.

— Je sais que votre esprit est plus fort que le mien, Judith, car le mien est bien faible; mais rien ne peut me détourner de mon dessein. Gardez le château, vous et Nathaniel, et laissez-moi dans les mains de Dieu.

— Nous sommes tous sous la garde de Dieu, Hetty, et c'est un péché que de ne pas se confier à sa bonté. Vous ne pourrez rien faire dans l'obscurité, vous vous égarerez et vous mourrez de faim.

— Dieu ne peut pas abandonner une pauvre fille qui veut sauver son père; j'irai trouver les sauvages.

— Revenez pour cette nuit seulement, et demain matin nous vous laisserons faire comme vous voudrez.

— Vous le dites et vous le pensez aussi, mais demain vous ne me laisseriez pas partir. Votre cœur faiblirait et vous n'auriez plus devant les yeux que des tomahawks et des scalpels. Et puis j'ai à dire au chef indien quelque chose qui servira mes projets, et je l'oublierais si j'attendais trop longtemps. Vous verrez que sitôt que je lui aurai parlé il mettra mon père en liberté.

— Pauvre Hetty! que pourriez-vous dire à un sauvage qui pût modifier ses projets sanguinaires?

— Je ferai entrer le remords dans son âme, et vous verrez, ma sœur, que je vous ramènerai mon père.

— Voulez-vous me dire, Hetty, ce que vous avez l'intention de dire au sauvage? demanda OEil-de-Faucon; je les connais assez pour juger si vos paroles auront quelque effet sur leur résolution. Si elles ne sont pas appropriées aux idées d'un Indien, vous ne réussirez pas.

— Eh bien donc, Nathaniel, comme vous semblez un bon et honnête garçon, je vais vous le dire; je me tairai jusqu'à ce que l'on me mette en présence du chef. Alors il apprendra par ma bouche que Dieu ne pardonne ni le meurtre, ni le vol, et qu'en admettant que mon père et Hurry fussent partis avec l'intention de scalper les Iroquois, il doit rendre le bien pour le mal, suivant les commandements de la Bible; sinon il s'expose aux châtiments éternels. Lorsque cette vérité aura pénétré son esprit, il laissera partir mon père et Hurry.

Cette saillie naïve de la simplicité d'esprit de la jeune fille rendit Nathaniel muet de stupéfaction. Judith venait d'imaginer un moyen de contre-carrer le projet insensé de sa jeune sœur, lorsque le bruit des feuilles et le craquement des branches lui apprirent qu'elle s'enfonçait dans le bois. Elle l'appela en vain par son nom; les échos seuls de la forêt lui répondirent. Toute poursuite eût été folle et inutile; en conséquence, l'Arche reprit sa course vers son ancrage habituel, Nathaniel se félicitant intérieurement d'avoir retrouvé le canot et dressant ses plans en prévision des événements du lendemain. En moins d'une heure la petite troupe atteignit le château. Tout était dans le même état, et l'on prit, pour y pénétrer, les précautions qui avaient été mises en usage pour le quitter. Judith occupa cette nuit une couche solitaire, inondant l'oreiller de ses larmes, à la pensée que sa compagne d'enfance errait dans les bois à la merci des bêtes féroces et des sauvages. Nathaniel et le Delaware se retirèrent dans l'Arche, où nous les laisserons jouir d'un sommeil paisible pour suivre Hetty dans sa course à travers la forêt.

La nuit était si obscure sous la voûte épaisse des arbres, que sa marche fut lente et incertaine. Elle erra ainsi deux heures au milieu des profondeurs des bois, déchirant ses pieds délicats aux ronces et aux cailloux qui jonchaient le sol. A la fin ses forces l'abandonnèrent et elle sentit le besoin de chercher un lieu de repos pour la nuit. Elle n'ignorait point que des bêtes sauvages erraient aux alentours de la forêt, mais son père lui avait appris qu'elle renfermait peu d'animaux qui fissent leur nourriture de la chair humaine, et que les serpents dangereux étaient presque inconnus dans cette partie de la contrée. Elle commença donc ses préparatifs pour la nuit avec autant de sang-froid et de promptitude que si elle les eût faits dans la maison de son père. Elle se fit un lit des feuilles répandues en quantité autour d'elle; puis, s'agenouillant au pied de cette couche improvisée, élevant ses mains vers la voûte ombragée, elle murmura d'une voix douce et claire la prière du Seigneur, et se coucha, s'endormant bientôt du sommeil calme et paisible de l'innocence.

Les heures de la nuit s'écoulèrent, et l'aube pénétrait déjà de sa lueur incertaine les rares interstices des arbres qu'Hetty Hutter dormait encore. Cependant la fraîcheur de la rosée commençait à agir sur ses membres engourdis, un sourire vint effleurer ses lèvres, d'où s'échappèrent quelques mots inarticulés; elle étendit ses bras comme un enfant qui cherche le premier baiser de sa mère. Ce changement de posture laissa retomber sa main sur un objet doux et chaud qui paraissait reposer à côté d'elle, et qui aux mouvements involontaires qu'elle avait faits sembla se fourrer plus avant sous le lit de feuilles et la soulevait comme pour prendre la place qu'elle occupait. Elle prononça le nom de Judith et s'éveilla tout à fait. En ouvrant les yeux elle aperçut devant elle un petit ourson brun de l'espèce commune d'Amérique, se balançant sur ses pattes de derrière et paraissant inquiet de son réveil. La première impulsion d'Hetty, qui avait eu souvent en sa possession de jeunes animaux de cette espèce, fut de s'en emparer, mais un sourd rugissement l'avertit du danger. Elle recula de quelques pas, regarda autour d'elle et aperçut la mère qui épiait ses mouvements,

roulant des yeux féroces, à une petite distance du lieu où elle avait passé la nuit; le voisinage de cet animal était dû à un tronc d'arbre où des abeilles ayant déposé des rayons de miel, quatre ours et deux autres petits se délectaient de cette nourriture, dont leur espèce est très-friande.

Les influences qui gouvernent les actes des classes inférieures d'animaux dépassent la perception humaine. Dans cette circonstance la mère ne manifesta aucune intention d'attaquer la jeune fille. Elle quitta le tronc d'arbre, s'avança à vingt pas environ et, s'asseyant sur ses pattes de derrière, elle balança son corps en faisant entendre un grognement sourd et prolongé. Hetty ne chercha pas à se sauver; au contraire, émue de terreur, elle s'agenouilla et, tendant les bras vers l'animal, elle répéta sa prière de la veille. Lorsqu'elle se releva, l'ourse rassembla ses petits autour d'elle et se mit paisiblement à les lécher. Hetty crut devoir profiter de cette occasion pour continuer sa course le long de la lisière du lac. La famille oursine se mit à la suivre à une petite distance, observant ses gestes et ses moindres détours.

La jeune fille parcourut un mille environ avec son étrange escorte. Elle atteignit un ruisseau qui s'était creusé un lit dans le sol et allait tortueusement se jeter dans le lac, encaissé entre des pentes hautes et roides recouvertes d'une riche végétation. Hetty s'arrêta pour faire ses ablutions; puis, se désaltérant à l'eau pure et limpide de la source, elle reprit sa course fraîche et légère et toujours suivie de ses velus compagnons. De l'autre côté du ruisseau le terrain changeait d'aspect; une terrasse élevée au-dessus de ses bords conduisait par une pente douce à une seconde plate-forme plus élevée, qui faisait partie de la vallée qu'encadraient obliquement les montagnes jusqu'à la partie sud du lac. Hetty reconnut qu'elle approchait du camp, et, l'eût-elle ignoré, que les ours l'eussent avertie du voisinage des créatures humaines. Aspirant l'air de ses naseaux, la mère s'arrêta; en vain, la jeune fille l'invita des yeux et de la voix par des appels enfantins à la suivre. Pendant qu'elle était ainsi occupée poursuivant lentement sa marche à travers les broussailles et la tête tournée vers l'animal immobile, elle sentit qu'une main pesait légèrement sur son épaule.

— Où allez? dit une voix douce et féminine à mots entrecoupés et rapides. Indiens! Peaux-Rouges! sauvages! méchants guerriers par là-bas.

Cette interpellation inattendue n'alarma pas plus la jeune fille que la présence du féroce habitant des bois. Il est vrai de dire que la créature qui se tenait devant elle était peu faite pour inspirer la terreur. C'était une jeune fille de son âge environ dont le sourire était aussi attrayant que celui de Judith et à la voix mélodieuse. La beauté n'est pas inconnue parmi les femmes des Américains aborigènes avant qu'elles aient été exposées aux travaux douloureux de femme et de mère.

Celle qui venait d'arrêter si soudainement les pas d'Hetty portait une mantille de calicot qui couvrait la partie supérieure de son corps. Un court jupon de drap bleu bordé d'un galon d'or descendait à moitié au-dessous du genoux, des genouillères de même étoffe et des moccassins de peau de chevreuil complétaient son costume. Ses cheveux, séparés au milieu d'un front bas et uni, retombaient sur ses épaules en longues tresses noires et soyeuses. L'ovale de sa figure était parfait; ses traits réguliers et délicats; sa bouche rose et souriante laissait entrevoir une rangée de petites perles blanches alignées. Elle devait le nom qu'elle portait à la douceur remarquable de sa voix. On l'appelait Wah-tah-Wah; c'était la fiancée de Chingachgook, qui, ayant réussi à endormir les soupçons de ses geôliers, avait la permission d'errer autour du camp. Cette indulgence s'accordait avec la politique ordinaire des Peaux-Rouges, qui du reste étaient sûrs de suivre sa trace, en supposant qu'elle eût essayé de fuir. On se rappellera en outre que les Iroquois ou plutôt les Hurons, comme il convient mieux de les appeler, ignoraient entièrement que son fiancé fût si près d'eux; la jeune fille ne le savait pas davantage.

Il serait difficile de dire laquelle des deux, de la fille blanche ou de la fille rouge, manifesta le plus de surprise. Dans cette rencontre inattendue Wah-tah-Wah fut la première à en prévoir les conséquences et à aviser aux moyens de les détourner. Lorsqu'elle était enfant, son père, employé en qualité de guerrier par les autorités de la colonie, avait habité quelques années près des forts et la jeune Indienne y avait appris la langue anglaise, qu'elle parlait avec facilité mais avec l'expression laconique d'une Indienne.

— Où allez? répéta-t-elle rendant à Hetty son sourire bienveillant; méchants guerriers ici, bon guerriers bien loin.

— Comment vous appelle-t-on? demanda Hetty avec la simplicité d'une enfant.

— Wah-tah-Wah, mais pas Mingo. Bonne Delaware. Yankeese amis. Mingos très-cruels, ils aiment scalper pour le sang. Delaware aiment aussi scalper, mais pour l'honneur. Venez par ici, où il n'y a pas d'yeux méchants.

Elle conduisit sa compagne vers le lac, descendant le talus pour se mettre toutes deux à l'abri sous les arbres penchés et derrière les buissons. Elles s'assirent côte à côte sur un tronc d'arbre tombé, dont la partie supérieure baignait dans la rivière.

— Pourquoi venez-vous, et de quel lieu?

Hetty raconta son histoire avec sa franchise et sa simplicité habituelles. Elle expliqua la situation de son père, elle révéla son intention de le servir et de le sauver s'il était possible.

— Pourquoi votre père est-il venu la nuit dans le camp mingo?

— Il a entendu le cri de guerre, il n'est pas enfant, la barbe couvre son menton, il sait que les Iroquois portent un tomahawk, un couteau, un fusil!

— Pourquoi lui venir la nuit me saisir par les cheveux et chercher à scalper la fille delaware?

— Vous! s'écria Hetty, qui pâlit d'horreur, il vous a saisie et il a essayé de vous scalper?

— Pourquoi pas? la chevelure delaware rapporte autant d'or que celle du Mingo, gouverneur ne fait pas de différence. Méchante chose pour pâle visage de scalper; le bon Tueur-de-Daims l'a dit à moi.

— Vous connaissez le Tueur-de-Daims? reprit Hetty rougissant de plaisir et oubliant un moment ses chagrins, je le connais aussi; il est dans ce moment dans l'Arche avec Judith et un Delaware qu'on appelle le Grand-Serpent, un beau et hardi guerrier.

Malgré la sombre couleur de son visage, la joue de la beauté indienne se couvrit d'une teinte pourpre et ses yeux noir de jais brillèrent d'un éclat plus vif. Elevant un doigt sur sa bouche dans l'attitude du Silence, elle baissa la voix et continua.

— Chingachgook, son père Uncas grand chef des Mohicans après le vieux Tamenund. Plus comme guerrier; pas tant de cheveux gris et moins au feu du conseil. Vous connaissez le Serpent?

— Il nous a joints hier au soir, il était dans l'Arche avec moi pendant deux ou trois heures avant que je ne la quittasse; je crains bien, Wah-tah-Wah, qu'il ne soit venu pour chercher des chevelures aussi bien que mon pauvre père et Harry-Hurry.

— Pourquoi pas? Chingachgook est guerrier rouge, très-rouge, les chevelures sont ses trophées, il en prendra, soyez sûre.

— Alors, dit vivement Hetty, il sera aussi méchant que les autres, Dieu ne pardonnne pas à un homme rouge ce qu'il défend aux visages pâles.

— Pas vrai, répliqua la fille delaware avec feu, pas vrai! je vous le dis. Le Manitou sourit et est content lorsqu'il voit un jeune guerrier quitter le sentier de la guerre, avec deux dix, cent chevelures sur un bâton; le père de Chingachgook a pris des chevelures, son grand-père et tant de vieux chefs en ont pris, et Chingachgook en prendra autant qu'il en pourra porter.

— Alors son sommeil doit être affreux à penser; nul ne peut être cruel et espérer le pardon!

— Pas cruel! beaucoup de pardon, répondit Wah-tah-Wah frappant la terre avec son pied et secouant la tête d'un air mutin, je vous le dis, le Serpent est brave, il rentrera au wigwam avec quatre, six, douze chevelures.

— Est-ce donc là son but? est-il venu de si loin, a-t-il traversé les montagnes et les vallées, les rivières et les lacs pour tourmenter ses semblables et ne commettre que des actions cruelles?

Cette question calma tout à coup la colère croissante de la beauté indienne et donna à ses pensées un cours plus doux et plus féminin. Elle regarda autour d'elle avec précaution comme si elle craignait d'être espionnée; puis, fixant attentivement sa compagne, elle poussa plusieurs petits cris coquets et joyeux, et, jetant ses bras autour du cou d'Hetty, elle l'embrassa avec une tendresse de sœur.

— Vous, bonne, murmura-t-elle, vous bonne, je le sais. Wah-tah-Wah veut une amie, une sœur pour parler à son cœur, vous son amie, dis-je, pas vrai?

— Je n'ai pas eu d'amie, répondit Hetty lui rendant ses caresses avec la même amitié, j'ai une sœur, mais pas d'amie; j'aime Judith, Judith m'aime, mais c'est naturel, la Bible nous le dit, mais j'aimerais avoir une amie. Je serai la vôtre de tout mon cœur, car j'aime votre voix, votre sourire et votre manière de penser sur toutes choses, excepté sur les chevelures.

— Plus parler de cela, vous visage pâle, moi Peau-Rouge, élevées différemment; Tueur-de-Daims et Chingachgook grands amis et pas de même couleur; Wah-tah-Wah et... quel est votre nom, joli visage pâle?

— On m'appelle Hetty, mais, suivant la Bible, mon nom est Esther.

— Wah-tah-Wah et Hetty sont deux sœurs...

Passant un bras autour de la taille d'Hetty, la jeune Indienne pencha sa tête sur le visage de sa nouvelle amie et continua en riant:

— Hetty connaît un jeune guerrier, elle l'aime presque comme père, pourquoi ne m'en parle-t-elle pas; il doit être beau et brave?

— C'est mal d'aimer un homme autant que son père, répliqua la consciencieuse Hetty, qui ne savait comment cacher l'émotion que cette simple question produisait sur elle, et je pense quelquefois que je tomberai dans cette faute si Hurry vient si souvent sur le lac. Je vous dis la vérité, chère Wah-tah-Wah, parce que vous me la demandez, mais je mourrais s'il fallait la lui dire.

— Pourquoi lui pas demander lui-même? Un jeune guerrier doit demander la jeune fille, et la jeune fille pas parler la première.

Ceci fut dit avec indignation el avec la chaleur ardente d'un esprit féminin et sauvage qui défend les plus grands priviléges de son sexe.

— S'il me demandait, répondit Hetty, si je l'aime autant que mon père, j'en mourrais, je vous le dis.

— Non, non, pas mourir tout à fait, mais rougir d'abord, et lui, pas rester longtemps, puis revenir; et alors tous les deux plus heureux que jamais. Le jeune guerrier dira à la jeune fille qu'il la veut pour femme, sans cela, elle ne jamais entrer dans son wigwam.

— Hurry ne veut pas m'épouser... personne ne voudra m'épouser.

— Comment savez-vous? Peut-être tout le monde veut épouser vous, et bientôt la langue dira ce que ressent le cœur. Pourquoi personne vouloir vous épouser?

— Ils disent que je n'ai pas toute ma raison. Mon père me l'a souvent dit, et Judith, quelquefois, lorsqu'elle est fâchée. Mais je n'y ai fait attention que quand ma mère me l'a dit un jour; puis elle s'est mise à pleurer, et c'est comme cela que je sais que je suis idiote.

Wah-tah-Wah contempla quelques instants la jeune fille sans parler; puis, la vérité se faisant jour dans son esprit, la pitié, le respect et la tendresse semblèrent se confondre en un même sentiment pour sa jeune compagne. Elle se leva brusquement et lui fit signe de la suivre dans le camp. Cette brusque résolution fut prise par Wah-tah-Wah parce qu'elle était désormais certaine que les sauvages respecteraient une jeune fille visitée par le Grand-Esprit.



Chingachgook reçut un serrement de main cordial de Judith et un salut plus réservé de Hetty.

Hetty suivit sa nouvelle amie sans crainte ni répugnance, continuant la conversation et adressant à sa compagne de nouvelles questions.

— Vous n'êtes pas pauvre d'esprit, vous; il n'y a donc pas de raison pour que le Serpent refuse de vous épouser.

— Wah-tah-Wah est prisonnière, et les Mingos ont de longues oreilles. Pas parler de Chingachgook devant eux. Bonne Hetty, promettre cela?

— Je sais, je sais. — Nathaniel et le Serpent veulent vous enlever des mains des Iroquois, et vous ne voulez pas que j'en parle.

— Comment, vous savoir?... interrompit vivement Wah-tah-Wah contrariée dans ce moment que sa compagne ne fût pas plus obtuse de compréhension. — Comment, vous savoir?... Mieux ne parler que du père et d'Hurry. Promettez de ne pas parler quoi ne comprenez pas. Si Serpent veut voir Wah-tah-Wah, Hetty aussi veut voir Hurry. Une bonne fille ne dit pas le secret de son amie.

Hetty comprit cet appel et promit à la jeune Delaware de ne faire aucune allusion à la présence de Chingachgook ou aux motifs de sa visite sur le lac. Ainsi rassurée, l'Indienne reprit avec sa compagne blanche le chemin du camp ennemi.

CHAPITRE XI.

La présence des femmes dans le camp indiquait suffisamment que les Indiens, ainsi rassemblés, n'étaient pas régulièrement sur le sentier de la guerre. En effet, ce n'était qu'une fraction de tribu qui avant le commencement des hostilités était venue pêcher et chasser dans le voisinage des frontières, et qui, après avoir séjourné l'hiver et une partie du printemps sur le territoire de ses ennemis, avait l'intention de faire quelque action d'éclat avant de se retirer. Lorsque le messager des forts vint annoncer la reprise des hostilités entre les Anglais et les Français, le parti des sauvages porté sur les bords de l'Onéida comprit que la lutte allait entraîner avec elle toutes les tribus dépendantes des deux colonies belligérantes; et que d'essayer de fuir immédiatement et en ligne directe vers le Canada les exposerait à une poursuite active de la part de leurs ennemis. En conséquence, les chefs avaient adopté l'expédient de rester au cœur de la région dangereuse; espérant rester ainsi sur les derrières de l'armée au lieu d'être attaqués par la tête.

Le campement n'étant que temporaire, n'offrait à la vue que l'aspect d'un simple bivouac. Un seul feu brillait au centre et ne semblait avoir été allumé que pour faire cuire les vivres destinés à leurs sobres repas. Autour du foyer étaient groupées çà et là quinze ou vingt huttes faites avec des branches d'arbres et recouvertes d'écorces sèches, et suffisamment closes pour le repos de la nuit ou pour abriter les familles contre la pluie ou les orages. Il n'y avait à l'intérieur d'autres meubles que les ustensiles les plus simples du ménage: quelques vêtements gisaient épars autour des huttes; des fusils, des poires à poudre et des gibecières étaient entassés au pied des arbres, et les carcasses de deux ou trois chevreuils étaient exposées à la vue, étendues sur deux morceaux de bois fendus et dressés en forme de fourches. Quelques enfants sautant et jouant autour des huttes donnaient à l'aspect du camp un air de famille, et l'on entendait les rires étouffés et les chuchotements des femmes tandis que les hommes mangeaient, dormaient, ou examinaient leurs armes.

Hetty, en s'approchant, ne put retenir une exclamation à la vue de son père. Il était assis à terre, le dos appuyé contre un arbre et Hurry à côté de lui. Ils paraissaient aussi libres que les sauvages eux-mêmes. Wah-ta-Wah conduisit auprès d'eux sa nouvelle amie et se retira discrètement pour les laisser donner un libre cours aux sentiments qui les agitaient. Hetty s'approcha simplement de son père, et demeura silencieuse comme une statue représentant l'affection filiale. Le vieillard ne témoigna ni alarme ni surprise de sa venue. Il possédait et imitait le stoïcisme des Indiens, sachant bien que c'était le moyen le plus sûr de s'en faire respecter. Les sauvages eux-mêmes ne trahirent aucun signe d'émotion à cette soudaine apparition d'une étrangère parmi eux. Toutefois, quelques guerriers se réunirent; et les regards qu'ils dirigeaient vers Hetty pendant qu'ils conversaient à voix basse indiquaient aisément qu'elle était le sujet de leur entretien. La force de l'Arche était connue. Les yeux vigilants postés autour du lac, guettant nuit et jour, avaient appris qu'il n'y avait encore aucun corps de troupes dans les environs, et, comme nous l'avons déjà dit, ils ignoraient même l'arrivée de Chingachgook.

Hutter, malgré l'indifférence qu'il affectait, était ému de l'arrivée de sa fille. Il se rappelait les douces instances de l'enfant pour l'empêcher de quitter l'Arche. Connaissant en outre son dévouement simple, il comprit pourquoi elle était venue et le peu de soin qu'elle avait pris de sa propre conservation.

— C'est mal, Hetty, ce que vous avez fait: ces Iroquois sont féroces et n'oublient pas plus une injure qu'un service.

— Dites-moi, père, répliqua-t-elle jetant autour d'elle un regard furtif dans la crainte d'être entendue, Dieu vous a-t-il laissé accomplir l'action cruelle qui vous a fait nous quitter? Je tiens à savoir cela avant que de parler aux Indiens.

— Vous n'auriez pas dû venir ici, Hutty; ces brutes ne comprendront ni votre nature ni vos intentions.

— Que s'est-il passé, père? Ni vous, ni Harry, ne semblez avoir pris de ces horribles trophées.

— Si cela suffit pour mettre votre esprit en repos, enfant, je vous répondrai non. J'avais suivi la jeune créature qui vous a amenée ici; mais ses cris firent tomber sur moi une troupe de ces chats sauvages, beaucoup trop forte pour qu'un seul chrétien pût y résister.

— Merci pour cela, mon père!... Maintenant, je parlerai aux Iroquois, et avec une conscience paisible. J'espère que Hurry n'a pas eu l'occasion non plus de faire du mal à ces Indiens.

— Quant à cela, Hetty, répondit celui-ci, vous avez dit la vérité; Hurry n'a pas pu, voilà tout.

— Vous paraissez libres; vos bras ni vos jambes ne sont retenus par aucun lien.

— Nos membres sont libres, en effet, mais c'est à peu près tout, car il ne nous est pas permis d'en faire usage. Les arbres qui nous entourent ont des yeux; et si le vieillard, lui et moi, nous essayions de sortir des limites de notre prison, cinq ou six balles de fusil, courant après nous, viendraient nous inviter à modérer notre impatience.

— Il vaut mieux que mon père et vous restiez tranquilles et calmes, jusqu'à ce que j'aie parlé aux Iroquois; alors tout sera bien. Ne me suivez pas; aussitôt que tout sera arrangé et que vous serez rendus à la liberté, je viendrai vous avertir.

Hetty parlait avec tant d'assurance et semblait avoir une telle confiance dans le succès, que les prisonniers la laissèrent partir sans objection et se diriger vers le groupe des chefs qui tenaient conseil sur les motifs de son apparition dans le camp.

Lorsque Wah-tah-Wah avait quitté sa compagne, elle s'était approchée

des guerriers qui lui avaient témoigné le plus d'intérêt et de bonté pendant sa captivité, affectant une indifférence et un mutisme qui devaient nécessairement exciter leur curiosité. En effet un geste significatif l'invita à entrer dans le cercle où les guerriers la questionnèrent aussitôt sur la présence de la fille blanche au milieu d'eux, et les motifs qui l'avaient amenée. C'était tout ce que l'Indienne désirait. Elle expliqua comment elle avait découvert la faiblesse d'esprit d'Hetty, exagérant avec intention son manque d'intelligence, puis elle raconta en termes généraux le sujet qui amenait la jeune fille au milieu de ses ennemis. Son récit réussit, comme elle en avait eu l'intention, à couvrir la personne de la fille du visage pâle d'un caractère sacré qui lui assurait le respect et la vénération de la part de la tribu tout entière. Son but ainsi rempli à sa satisfaction, elle regagna sa hutte, où elle se mit à préparer un repas pour l'offrir à sa nouvelle amie, aussitôt qu'elle serait libre de le partager.



Escortée de la sorte par la mère et les oursons, Hetty Hutter fit près d'un mille.

A l'approche d'Hetty, les chefs ouvrirent leur petit cercle avec l'aisance et la déférence qui eussent fait honneur à des hommes d'origine plus courtoise : un vieillard lui fit signe d'approcher et de venir s'asseoir à côté de lui, sur un arbre abattu et disposé à cet effet ; les autres guerriers vinrent se grouper, les uns assis, les autres debout, autour des deux principaux personnages. Au moment où la jeune fille ouvrait la bouche pour parler, le vieux chef la retint du geste, dit quelques mots à l'oreille de l'un de ses plus jeunes conseillers, et attendit patiemment que l'on eût amené Wah-tah-Wah au milieu d'eux.

L'Indienne était appelée pour servir d'interprète et transmettre aux chefs les réponses de la jeune Anglaise, dont les Hurons ne comprenaient qu'imparfaitement la langue. Sachant combien il était dangereux de chercher à tromper l'ennemi, l'Indienne n'était pourtant pas fâchée d'assister à l'interrogatoire, bien décidée à tenir secrète l'arrivée de son fiancé.

Aussitôt qu'elle eut prit place à côté d'Hetty, le vieux chef la pria de demander à la fille pâle ce qui causait sa présence parmi les Iroquois.

— Dites-leur, Wah-tah-Wah, que je suis la plus jeune fille de Thomas Hutter, le plus âgé des deux prisonniers, le propriétaire du château de l'Arche, celui qui a le plus de droits sur ces montagnes, sur ce lac, qu'il habite depuis longtemps, où il étend ses trappes, d'où il tire le poisson. Ajoutez que je suis venue parmi eux pour les convaincre qu'ils ne doivent pas faire de mal à mon père ni à Hurry, mais au contraire les laisser partir en paix et les traiter plutôt en frères qu'en ennemis ; répétez-leur tout cela très-exactement et ne craignez rien pour vous ni pour moi, Dieu nous protégera.

Wah-tah-Wah fit comme son amie le désirait et traduisit ces premières paroles aussi littéralement que possible dans la langue des Iroquois. Les chefs restèrent silencieux, les deux d'entre eux qui avaient quelque connaissance de la langue anglaise donnant un signe d'approbation à la jeune interprète.

— Et maintenant Wah-tah-Wah, traduisez-leur mot pour mot ce que je vais vous dire. D'abord, que mon père et Hurry sont venus ici avec l'intention d'enlever autant de chevelures qu'ils pourraient; car le méchant gouverneur a promis des primes pour les chevelures qu'elles appartinssent aux guerriers, aux femmes ou aux enfants, que l'amour de l'or fut trop fort pour les faire s'abstenir.

Wah-tah-Wah hésita, tant lui parut étrange ce moyen de gagner la bienveillance des ennemis ; mais, craignant que les paroles de la jeune fille n'eussent déjà été comprises, elle continua à remplir fidèlement sa tâche. Ces motifs de la démarche des prisonniers ne produisirent aucun effet défavorable sur l'auditoire ; c'était un but tout naturel et qu'ils se proposaient eux-mêmes.

Hetty, s'apercevant qu'elle avait été comprise des chefs, continua :
— Ils savent que mon père et Hurry n'ont pas réussi, ils ne peuvent donc leur en vouloir pour un crime qui n'a pas été commis. Mais, en admettant qu'ils eussent tué leurs femmes et leurs enfants, cela ne changerait rien à la question et donnerait peut-être au contraire plus de poids à ce que je vais leur dire. Mais demandez-leur d'abord s'ils savent qu'il y a un Dieu qui règne sur toute la terre et gouverne tout ce qui existe, quelle que soit la couleur, rouge, blanche ou noire.

Les guerriers s'inclinèrent affirmativement à cette question.

— C'est bien! ma tâche sera légère. Le Grand-Esprit, comme vous appelez notre Dieu, a fait écrire un livre que nous appelons la Bible et qui renferme sa volonté, ses commandements et les règles imposées aux hommes pour vivre, pour diriger leurs pensées et leurs désirs. Voici un de ces saints livres ; dites aux chefs de prêter attention, car je vais leur lire quelques passages de la parole sacrée.

Un léger murmure de curiosité échappa à la gravité silencieuse des guerriers à la vue d'une petite Bible anglaise qu'Hetty retira de son enveloppe de calicot.

— Les paroles, les lignes, les versets, les chapitres de ce livre, tout émane de Dieu.

— Pourquoi le Grand-Esprit pas envoyé ce livre aux Indiens ? demanda Wah-tah-Wah.



Chêne-Fendu chef des Mingos.

— Pourquoi? répondit Hetty un peu troublée par une question si inattendue, pourquoi?... Ah! parce que les Indiens ne savent pas lire

L'Indienne ne jugea pas nécessaire de pousser plus loin ses questions. Elle attendit les arguments ultérieurs de la jeune enthousiaste.

— Dites aux chefs que ce livre ordonne aux hommes de pardonner aux ennemis, de les traiter en frères, et de ne leur faire du mal ni par vengeance, ni par mauvaise passion. Croyez-vous pouvoir leur dire cela et vous faire comprendre ?

— Dire assez bien ; mais pas facile à comprendre.

Hetty eut beau insister pour savoir si elle avait été comprise des chefs ; elle ne reçut qu'une réponse évasive, dont il fallut bien se contenter.

— Je vais actuellement leur lire quelques versets dont ils devront s'attacher à pénétrer le sens, continua la jeune fille, dont les gestes devinrent solennels et dont la physionomie s'éclairait d'un regard inspiré et plein de feu. D'abord le Grand-Esprit *commande d'aimer son prochain comme soi-même.*

— Prochain pour Indien veut pas dire visage pâle, répondit précipitamment la fille delaware, prochain signifie Iroquois pour Iroquois, Mohican pour Mohican, visage pâle pour visage pâle; pas besoin dire aux chefs autre chose.

— Vous oubliez, Wah-tah-Wah, que c'est le Grand-Esprit qui parle et que les chefs doivent obéir comme les autres. Voici un autre commandement : *Quiconque te frappera sur la joue droite, tu lui présenteras l'autre.*

— Que veut dire cela?

Hetty expliqua que c'était un commandement d'oublier les injures et de se soumettre à en recevoir de nouvelles, plutôt que d'en tirer vengeance.

— Dites-leur ceci aussi, ajouta-t-elle : *Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, rendez le bien pour le mal et priez pour ceux qui vous haïssent et vous persécutent.*

La jeune illuminée passait rapidement de verset en verset, choisissant les passages qui traitaient du pardon et de la charité chrétienne. Traduire partie de ce qu'elle disait eût été impossible. Lorsqu'elle eut fini seulement, l'Indienne transmit aux chefs une traduction abrégée des passages qui avaient le plus frappé son imagination. La révélation préalable de son infirmité avait préparé les Hurons à quelque action extravagante de sa part. Ils attribuèrent donc au dérangement de son esprit l'ardeur que la pauvre enfant déployait inutilement pour les convaincre; toutefois il y avait parmi eux quelques vieillards qui avaient entendu de semblables doctrines de la bouche des missionnaires, et qui, désirant occuper un moment d'oisiveté, prolongèrent l'entretien par leurs questions.

— Ceci est le bon livre des visages pâles, observa l'un d'eux qui prit le volume des mains d'Hetty et se mit à en tourner les feuillets; ceci est la loi par laquelle mes frères blancs professent de vivre.

Wah-tah-Wah répondit d'elle-même que les Français du Canada et les Yankees des provinces britanniques admettaient également son autorité et affectaient d'en respecter les principes.

— Avertissez ma jeune sœur, dit le Huron, que ma bouche va s'ouvrir pour dire quelques paroles.

— Le chef Huron va parler, mon amie visage pâle, écoute-t-elle?

— Je m'en réjouis, s'écria Hetty, Dieu a touché son cœur et il rendra à la liberté mon père et Hurry.

— Ceci est la loi du visage pâle résuma le chef, et lui dit de rendre le bien à ceux qui lui font mal, et quand son frère lui demande son fusil, de lui donner aussi sa poudre.

— Non pas! répondit vivement Hetty, il n'est pas question de fusil dans tout le livre; la poudre et les balles offensent le Grand-Esprit.

— Pourquoi donc le visage pâle en fait-il usage? S'il lui est ordonné de donner deux choses à celui qui en demande une, pourquoi prend-t-il le double des pauvres Indiens qui ne lui demandent rien? Il vient d'où le soleil se lève, avec son livre à la main, et il enseigne à l'homme rouge de le lire, mais pourquoi oublie-t-il lui-même tout ce qu'il contient? Quand les Indiens lui donnent, il n'est jamais content; aujourd'hui il offre de l'or pour les chevelures de nos femmes et de nos enfants et il nous appelle bêtes sauvages si nous enlevons la chevelure d'un guerrier tué en pleine guerre. Je m'appelle le Chêne-Fendu.

De plus fortes têtes que celle de la pauvre fille eussent été en grande perplexité de répondre à des questions aussi positives. On ne s'étonnera donc pas que, malgré ses sentiments et sa sincérité chrétiennes, elle ne sût que répondre :

— Que leur dirai-je, Wah-tah-Wah? semblant implorer sa jeune amie de venir à son secours; je sais que tout ce que j'ai lu dans ce livre est vrai, et pourtant la conduite de ceux qui en parlent là semble me démentir.

— Donnez raison aux visages pâles, répondit l'Indienne avec ironie; c'est toujours bon pour eux, mais mauvais pour les autres.

— Non, non, il ne peut y avoir deux vérités, cela ne peut pas être! Une fois les visages pâles disent blanc, l'autre fois noir; cela ne peut pas être.

Hetty, accablée par cette logique irrésistible et entrevoyant qu'elle allait échouer dans son projet de sauver la vie de son père et celle d'Hurry, fondit en larmes; aussitôt la froide ironie et l'indifférence empreintes sur la physionomie de l'Indienne disparurent. Elle entoura de ses bras la jeune fille affligée cherchant à calmer sa douleur par des témoignages vifs et sincères de sympathie. — Cessez de pleurer! pas pleurer, dit-elle essuyant les larmes qui inondaient le visage d'Hetty. Pourquoi êtes-vous si troublée? Nous pas faire le livre s'il est mauvais, et vous pas faire méchant visage pâle; il y a mauvais Peau Rouge et méchant homme blanc; couleurs pas toutes bonnes, pas toutes mauvaises : les chefs savent cela.

Hetty se remit un peu de cet élan involontaire de tristesse, et, se rappelant le but essentiel de sa démarche, elle profita de ce que les chefs étaient encore groupés autour d'elle pour tenter un nouvel effort.

— Ecoutez-moi, Wah-tah-Wah, dit-elle s'efforçant de comprimer les sanglots qui étouffaient sa voix; dites aux chefs que peu importe ce que font les méchants, le bien sera toujours le bien, les paroles du Grand-Esprit sont toujours les mêmes; et nul ne peut espérer l'impunité pour une méchante action, parce qu'elle aurait été commise avant lui : *Rendez le bien pour le mal*, dit ce livre, et cette loi est aussi bien pour la Peau Rouge que pour le visage pâle.

— Jamais entendre telle loi parmi les Delawares ou parmi les Iroquois, répondit l'Indienne avec douceur; pas bon de dire aux chefs telle loi; dire à eux quelque chose qu'ils puissent croire.

La fille delaware allait continuer lorsqu'elle fut interrompue par un léger mouvement du plus âgé des chefs, qui lui posa le doigt sur l'épaule. Elle leva les yeux et aperçut l'un des guerriers rejoignant le groupe, accompagné d'Hutter et d'Hurry qu'il était allé chercher.

— Ma fille, dit le chef, demandez à cette barbe grise pourquoi il est venu dans notre camp?

Hutter était trop courageux et trop vindicatif pour reculer devant les conséquences de ses actes, sachant d'ailleurs qu'il n'y avait rien à gagner à équivoquer par crainte de leur colère; il répondit donc à la question qui lui fut transmise par l'Indienne en avouant les projets qui l'avaient attiré dans les parages du camp ennemi, faisant valoir pour toute justification le prix élevé auquel le gouverneur de la province avait mis les chevelures. Cette franchise fut accueillie par les Indiens avec une satisfaction évidente, parce qu'elle leur prouvait qu'ils avaient au moins capturé un homme digne de leur vengeance. Hurry, également interrogé, eût volontiers dissimulé ses intentions mercenaires, mais il eut le tact d'imiter par nécessité la franchise de son compagnon d'infortune. Ces deux réponses parurent concluantes aux chefs indiens, qui, jugeant sans doute inutile de prolonger la séance, se dispersèrent, laissant nos personnages livrés à leurs tristes réflexions.

— Je ne vous blâmerai pas, Hetty, de votre imprudente sortie, commença le vieillard qui s'assit auprès de sa fille et lui prit les mains; mais la Bible et les sermons ne sont pas des moyens capables de détourner des Peaux Rouges de leurs desseins. Nathaniel n'a-t-il envoyé aucun message? ou a-t-il découvert un moyen de nous tirer de ce mauvais pas?

— Ah! voilà la vraie question, ajouta Hurry; si vous pouvez seulement nous aider à courir un demi-mille en liberté, je réponds du reste.

Hetty paraissait désolée; ses yeux erraient de l'un à l'autre sans qu'elle pût trouver une réponse à leurs questions.

— Nathaniel ni Judith n'ont connu mon projet avant ma disparition de l'Arche; ils ont peur que les Iroquois ne tentent une attaque sur le château, et ils songent plutôt à se défendre qu'à venir à votre secours.

— Non! non! non! dit Wah-tah-Wah précipitamment et à voix basse, baissant la tête jusqu'à terre afin d'amortir ses paroles. Non! non! Nathaniel est un homme tout différent. Lui pas penser à défendre lui-même, quand un ami est en danger. Nous nous aiderons tous et nous gagnerons ensemble le château.

— Voilà qui résonne bien, vieux Tom, dit Hurry riant et clignant de l'œil; donnez-moi l'esprit prompt d'une Squaw, et si je ne défie pas un Iroquois, au moins je défierai le diable.

— Pas parler fort! Les Iroquois ont l'oreille ouverte.

— Pouvons-nous compter sur vous, jeune femme? s'informa Hutter avec intérêt. Dans ce cas vous pouvez compter vous-même sur une bonne récompense, et nous vous aiderons à regagner votre tribu une fois que nous serons nous-mêmes sains et saufs dans le château. Avec l'Arche et les canots nous serons maîtres du lac en dépit de tous les sauvages du Canada.

— Mais si vous venez encore à terre pour chercher des chevelures? répliqua l'Indienne avec ironie.

— Ah! ah! ce fut une faute, mais il faut s'en tirer.

— Père! dit Hetty, Judith pense de forcer la grande caisse dans l'espoir d'y trouver de quoi payer votre rançon aux sauvages. Un regard sombre de mécontentement obscurcit la dure physionomie d'Hutter à la nouvelle de ce fait.

— Pourquoi pas ouvrir cette caisse? s'écria Wah-tah-Wah, la vie est plus douce que le vieux bois. Si ne pas dire à la fille de l'ouvrir, Wah-tah-Wah n'aidera pas à se sauver.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez; vous n'êtes que de sottes filles, et le plus sage pour vous serait de parler de ce que vous comprenez. Cette négligence affectée des sauvages me fait peur, Hurry. C'est une preuve certaine qu'ils ont de mauvaises intentions à notre égard; si donc nous voulons entreprendre quelque chose pour notre salut, il faut nous hâter. Croyez-vous que nous puissions compter sur cette Squaw?

— Ouvrez l'oreille, reprit celle-ci d'une voix brève, Wah-tah-Wah pas Huronne. Tout Delaware-cœur Delaware-pensée Delaware, elle aussi prisonnière; un prisonnier aider un autre prisonnier! pas bon parler davantage. Fille rester avec père, Wah-tah-Wah venir plus tard si tout est bien, pour dire ce qu'il faut faire. Ceci fut dit à voix basse mais distinctement et de manière à produire une impression décisive sur l'esprit des captifs. Puis aussitôt l'Indienne se leva et s'é-

loigna, se dirigeant à pas lents vers le wigwam qu'elle occupait, comme si elle n'avait plus d'intérêt à prendre part à la conversation des trois visages pâles.

CHAPITRE XII.

Nous avons laissé les habitants du château plongés dans le sommeil. A plusieurs intervalles Nathaniel et le Delaware se levèrent pour observer les alentours, et trouvant chaque fois que tout était paisible, ils retournèrent sur leur grabat et dormirent d'un profond sommeil jusqu'à l'aube. Nathaniel se leva le premier, et revint quelques instants après apporter à Chingachgook quelques vêtements d'été, grossiers et légers, qui appartenaient à Hutter.

— Couvrez-vous de cette veste et de ce pantalon, dit-il au jeune Indien, car il serait imprudent de vous montrer avec vos peintures de guerre. Enlevez de vos joues ces larges raies belliqueuses, habillez-vous et portez ce chapeau, qui avec le reste vous donnera une tournure d'un homme à peu près civilisé parmi les civilisés, comme disent les missionnaires. Souvenez-vous que Wah-tah-Wah est prisonnière, et que nous devons ruser pour la retirer des mains de ses bourreaux.

Chingachgook contempla d'un air de dégoût ces liens gênants des visages pâles; mais il comprit la nécessité de cacher aux Iroquois qu'un Delaware se trouvait dans le château, et se revêtit des objets placés devant lui, mais non sans y déployer une maladresse moitié réelle, moitié affectée, laissant errer sur ses lèvres un sourire grave de dédain. Le déguisement était assez complet, et la couleur cuivrée de son visage différait peu de la peau brûlée par le soleil de son compagnon le Tueur-de-Daims. Ce dernier eut plus d'une fois l'occasion de sourire de l'air gauche et emprunté de l'Indien dans son costume européen; mais il se garda bien d'en rien laisser paraître au jeune chef, dont la gravité et la dignité de guerrier eussent été compromises.

La réunion des trois occupants du château pour le repas du matin fut silencieuse et pensive. Judith se ressentait des effets d'une nuit agitée et passée sans sommeil, et les deux jeunes gens réfléchissaient à la gravité de leur situation : tant que dura le déjeuner Nathaniel et Judith échangèrent quelques mots de simple politesse sans faire d'allusion aux événements passés ou futurs. Enfin Judith, ne pouvant plus longtemps renfermer les inquiétudes qui l'agitaient, ramena la conversation sur l'objet principal de leur réunion.

— Ce serait affreux, Nathaniel, s'écria-t-elle brusquement, s'il arrivait malheur à mon père et à Hetty! Nous ne pouvons pas rester ainsi tranquilles et les laisser entre les mains des Iroquois sans aviser à quelque moyen d'aller à leur secours.

— Je suis prêt, Judith, à les secourir, comme tous les autres humains dans le danger, si seulement un moyen était indiqué. Ce n'est pas une plaisanterie que de tomber entre les mains des Peaux-Rouges, surtout avec les intentions qui ont conduit Hutter et Hurry dans la forêt; et je ne voudrais pas savoir mon plus mortel ennemi dans pareille situation, à plus forte raison des hommes avec qui j'ai voyagé, mangé et dormi. Avez-vous imaginé quelque stratagème que moi et le Serpent pussions mettre à exécution?

— Je ne connais d'autre moyen de sauver les prisonniers qu'en les rachetant. Ils ne résisteront pas à des présents, surtout si nous leur en portons une grande quantité, et ils préféreront les emporter à emmener avec eux de pauvres prisonniers inutiles.

— Ceci est assez bien imaginé, Judith, surtout s'il est possible de gagner l'ennemi par des présents et si les présents sont assez riches pour les seduire. Votre père possède une assez belle propriété, bien située pour la défense, quoiqu'elle ne soit pas surchargée d'objets capables de former une rançon. Il a en outre la carabine appelée comme moi Tueur-de-Daims, qui peut compter pour quelque chose; il y a, je crois, encore, caché en un certain endroit, un baril de poudre qui produirait un assez bon effet; mais on ne rachète pas deux hommes vigoureux avec si peu.... puis...

— Puis quoi? demanda Judith avec impatience, voyant que Nathaniel hésitait à continuer dans la crainte d'augmenter sa détresse...

—Je voulais dire, Judith, que les Français offrent aussi des primes, de celles qui éblouissent la vue des Peaux-Rouges, quoiqu'elles ne vaillent pas sans doute le fusil et le baril de poudre.

— Que faire alors? murmura Judith frappée par l'évidence de ces faibles ressources. Mais vous avez vu mes hardes, à moi, Nathaniel, elles plairont sans doute aux femmes des Iroquois.

— Je le crois, je le crois, Judith, répliqua celui-ci finement, cherchant à s'assurer si elle aurait le courage d'en faire le sacrifice; mais vous décideriez-vous à vous en séparer? Bien des hommes se sont crus courageux avant d'affronter le danger. Vous êtes belle, Judith, remarquablement belle, et vous devez aimer ce qui sert à rehausser votre beauté.

— Gardez pour les filles delawares vos opinions favorables, Nathaniel, si vous croyez sérieusement que tel est le caractère des femmes de votre couleur, répondit Judith moitié sérieuse, moitié souriant; mais mettez-moi à l'épreuve, et si vous me voyez regretter un seul ruban ou une plume, vous pourrez alors dire et penser de moi tout ce que vous voudrez.

— C'est justice, et vous savez combien j'aime tout ce qui est juste.

— C'est vrai, Tueur-de-Daims, et c'est ainsi que je veux vous voir m'apprécier en toute chose par vous-même, et ne pas croire tous les bavardages d'Hurry sur la réputation d'une jeune fille qui n'a peut-être pas une si haute opinion que lui de la belle tournure de son visage.

— Les idées d'Hurry Harry ne sont pas de l'Evangile pour moi, Judith; mais de moins dignes que lui ont aussi des yeux et des oreilles, répondit gravement Nathaniel.

—Assez sur ce sujet, s'écria Judith l'œil brillant et le rouge colorant son visage; parlons de mon père et de sa rançon. Je crois que vous avez raison et que les Indiens ne lâcheront pas leurs prisonniers pour une aussi faible rançon que mes vêtements, le fusil et la poudre de mon père. Mais il nous reste la caisse.

— Comme vous dites, Judith, il y a la caisse, et la question reste actuellement entre un secret et la chevelure de nos amis. Votre père vous a-t-il jamais intimé sa volonté au sujet de cette caisse?

— Jamais! il a sans doute pensé que ses ferrures et sa serrure étaient sa meilleure protection.

— C'est une pièce curieuse et solidement construite, reprit le chasseur se levant et examinant attentivement l'objet sur lequel il était assis. Le bois dont il est fait n'existe dans aucune des forêts que nous avons parcourues; ce n'est pas le noir noyer et pourtant il lui ressemble, mais il est bien plus beau. Je pense, Judith, que la caisse seule suffirait pour racheter votre père, ou je ne connais pas la curiosité des Indiens.

— Le rachat pourrait se faire plus avantageusement peut-être, Nathaniel; la caisse est pleine, et la moitié de son contenu pourrait suffire. En outre, mon père, j'ignore pourquoi, paraît tenir grandement à la conserver.

— C'est ce que je pense, car il y a trois serrures!... n'y a-t-il pas aussi trois clefs?

— Je n'en ai jamais vu, et cependant il doit y en avoir, puisque Hetty m'a souvent dit avoir trouvé la caisse ouverte.

— Les clefs ne voltignent pas dans l'air et ne flottent pas sur l'eau plus que les créatures humaines; s'il y a une ou plusieurs clefs, elles sont quelque part.

— C'est vrai, et il serait possible de les trouver si nous cherchions bien.

— Ceci vous regarde, Judith. C'est votre propriété ou celle de votre père. La curiosité est une faiblesse de femme. Si la caisse contient des objets de rançon, il me semble qu'on ne saurait en faire un meilleur usage que de préserver la chevelure de votre père. Quand le propriétaire d'une trappe, d'un daim ou d'un canot est absent, son plus proche parent le représente, selon les lois de tous les habitants des forêts. Donc nous vous laissons libre de décider si la caisse doit ou non être ouverte.

— J'espère que vous ne me croyez pas capable d'hésiter lorsque la vie de mon père est en danger.

— Non! mais il n'est pas déraisonnable de prévoir que le vieux Tom blâmera ce que vous aurez fait, lorsqu'il se retrouvera libre et dans sa maison; mais c'est assez l'ordinaire des hommes de se fâcher de ce que l'on a fait pour leur bien.

— Tueur-de-Daims, si nous trouvons la clef, je vous autorise à ouvrir la caisse et à en retirer les objets que vous jugerez propres à rendre la liberté à mon père.

—Trouvez d'abord la clef, jeune fille; nous verrons ensuite. Vous, Serpent, qui avez des yeux de renard et dont le jugement n'est jamais en défaut, aidez-nous à deviner où Tom Flottant pourrait avoir caché la clef d'un meuble auquel il paraît attacher tant de valeur.

Le Delaware, qui n'avait pris aucune part à ce court dialogue, se leva dès qu'il fut directement interpellé, et se joignit aux jeunes gens pour commencer les recherches. Ils pénétrèrent au premier, dans la chambre à coucher d'Hutter. L'ameublement en était plus complet que dans les autres pièces, et contenait divers meubles et autres objets féminins qui avaient appartenu à sa défunte femme; mais, comme Judith avait toutes les clefs de cette pièce, elle fut bientôt visitée et n'amena aucune découverte.

Ils passèrent ensuite dans les chambres des deux sœurs. Chingachgook fut frappé du contraste qui existait dans l'ameublement de ces deux pièces.

— Cela vous étonne, ami? dit Nathaniel répondant aux gestes d'étonnement de son compagnon; mais cette différence existe dans le caractère des deux filles du vieux Tom : l'une aime les belles choses et les colifichets, tandis que l'autre, simple et humble dans ses goûts, ne cherche rien à ajouter aux dons de Dieu et des hommes. Après tout, il se peut que Judith ait ses vertus particulières et Hetty ses défauts.

— Et l'esprit faible a vu la caisse ouverte! demanda Chingachgook avec une expression de curiosité.

— Elle me l'a dit elle-même et vous avez pu l'entendre aussi. Il semblerait donc que le père a plus de confiance dans la discrétion de la plus jeune fille que dans celle de l'aînée.

— Alors la clef n'est cachée que pour l'Eglantine-des-Bois; tel était le nom que dans sa galante appréciation des charmes de Judith, le guerrier indien lui avait donné.

— C'est cela! c'est bien cela! à l'une il se fie, et de l'autre il se cache.

— Une clef ne peut donc être mieux cachée de l'Eglantine-des-Bois que parmi de grossiers vêtements.

Le Tueur-de-Daims fut frappé d'admiration de la perspicacité de son ami, et, se tournant vers lui, il sourit, et d'un geste approbateur la félicita de sa conjecture ingénieuse.

— On vous a judicieusement appelé le Serpent.... Judith, en effet, ne voudrait pas toucher de ses doigts délicats un jupon grossier comme ceux que porte sa sœur Hetty, comme celui-ci, par exemple; descendez-le, Chingachgook, et voyons si vous êtes prophète.

Chingachgook fit ce qu'on lui demandait, mais il n'y avait pas de clef. Une poche grossière pendue au clou voisin attira leur attention. En ce moment Judith, qui avait été occupée à chercher ailleurs, se rapprocha d'eux et leur dit :

— Ce sont les vêtements de la pauvre Hetty; rien de ce que vous cherchez ne saurait être là.

Ces mots étaient à peine sortis de ses lèvres que l'Indien triomphant élevait dans sa main la clef qu'il avait retirée de la poche. Judith avait l'esprit trop prompt pour ne pas comprendre la raison d'une telle cachette. Elle rougit de dépit autant que de honte, se mordit les lèvres et demeura silencieuse. Nathaniel et son compagnon montrèrent dans cette circonstance la délicatesse instinctive de leur âme, ne trahissant ni l'un ni l'autre le moindre regard, le plus léger sourire qui indiquât qu'ils avaient compris les motifs de cet adroit artifice. Le premier, prenant la clef des mains de l'Indien, se dirigea vers la pièce où était placée la caisse; il s'assura qu'elle s'appliquait indistinctement aux trois serrures, les ouvrit, déplaça les barres de fer qui l'entouraient, leva le couvercle et se retira aussitôt à quelques pas de distance, faisant signe à son ami de l'imiter.

— Ceci est un coffre de famille, Judith, dit-il, et pourrait contenir des secrets de famille. Le Serpent et moi nous allons nous retirer dans l'Arche pour veiller aux canots, aux avirons, pendant que vous examinerez tout ceci par vous-même pour voir s'il y a des objets suffisants de valeur pour sauver votre père. Lorsque votre examen sera terminé, appelez-nous, et nous tiendrons conseil sur ce qu'il reste à faire.

— Arrêtez, Nathaniel, s'écria Judith au moment où il se disposait à sortir; je ne toucherai pas à un seul des objets ici renfermés que vous ne soyez présent. Mon père et Hetty ont jugé convenable de se méfier de moi, et j'ai trop de fierté pour plonger dans leurs trésors cachés autrement que pour sauver leurs jours. Restez donc avec moi, et soyez témoin de ce que je ferai.

— Je crois, Serpent, que Judith a raison de réclamer notre présence, et s'il y a là-dedans des secrets, ils seront confiés à la discrétion de deux jeunes gens dont la bouche sait rester fermée. Nous resterons, Judith.... mais d'abord allons voir au dehors si tout est paisible, car il nous faudra du temps pour examiner tout ce qu'il y a là-dedans.

Les deux hommes sortirent sur la plate-forme, et Nathaniel interrogea les alentours avec sa longue-vue tandis que l'Indien parcourait gravement des yeux l'étendue du lac et des bois environnants, épiant le moindre son qui pût trahir les projets de leurs ennemis. Tout paraissait calme et silencieux, et quelques minutes plus tard les trois jeunes gens étaient de nouveau rassemblés autour du vieux coffre.

— Il y a là une pleine cargaison, dit Nathaniel soulevant le lourd couvercle qu'il assujettit au moyen d'un morceau de bois. Serpent, apportez quelques siéges pendant que j'étalerai cette couverture à terre pour y déposer les objets.

Le Delaware accomplit l'ordre qui lui était donné; Nathaniel plaça un siége près du coffre pour Judith, il en prit un pour lui et enleva la toile épaisse qui recouvrait l'intérieur de la caisse. Les premiers objets qui s'offrirent à leur vue composaient un costume complet et riche à l'usage d'un homme à la mode du siècle. Un habit écarlate avec des galons d'or sur les boutonnières frappa surtout l'imagination de Chingachgook, dont les yeux brillèrent de convoitise et qui sembla perdre à cette vue tout son stoïcisme et sa philosophie indienne. Deerslayer se retourna et parut mécontent de cette marque de faiblesse humaine chez son ami; puis, comme il en avait l'habitude, il murmura en lui-même quelques réflexions sur le sujet.

— C'est un de ses dons... Oui, il est donné à un Peau-Rouge d'aimer le clinquant, et je ne puis l'en blâmer. C'est en effet un singulier costume, et sa couleur ne peut manquer d'exciter les désirs des Iroquois. Si ce vêtement a jamais été confectionné pour votre père, je ne m'étonne plus que vous ayez conservé le goût des beaux atours.

— Cet habit n'a jamais été fait pour mon père, il est beaucoup trop long pour lui.

— L'étoffe n'a pas été épargnée, ni l'or, répliqua le Tueur-de-Daims, riant en lui-même... Serpent, ce costume paraît aller à votre taille, et je serais curieux de le voir sur vos épaules.

Chingachgook ne se fit pas prier; jetant de côté la veste usée et grossière d'Hutter, il s'empressa d'endosser l'habit écarlate, et courut à un miroir qui servait au vieux Tom pour faire sa barbe, il s'y arrêta stupéfait d'admiration à la vue de sa grotesque transformation.

— Otez-le, Serpent... quittez cet habit, reprit l'inflexible chasseur, de tels vêtements ne vous vont pas plus qu'à moi. Votre costume est la peinture, le tatouage, les plumes de héron et le wangnun, comme le mien se compose de vêtements de peau et de moccassins.

— Je ne vois pas pourquoi, Tueur-de-Daims, un homme ne porterait pas un habit écarlate aussi bien qu'un autre..... Je voudrais vous voir ainsi costumé.

— Me voir dans un costume de seigneur! Si vous attendez ce jour, Judith, vous attendrez donc que j'aie perdu la raison..... Non! non! jeune fille, mes dons sont mes dons, et je mourrai avec eux quand même je ne devrais plus abattre un seul chevreuil ou piquer un saumon. Mettez l'habit sur la couverture, Serpent, et voyons plus loin.

Aux vêtements d'homme succéda une riche toilette de femme, qui attira des exclamations de plaisir des lèvres de Judith. Jamais dans ses rêves de grandeur où elle avait désiré briller parmi les dames de la garnison, la jeune fille n'eût imaginé un costume plus approprié à ses goûts. Son ravissement fut presque enfantin, et il fallut interrompre l'examen des autres objets renfermés dans le coffre pour la laisser passer dans une autre pièce, où elle se revêtit aussitôt de la robe de brocart et de ses accessoires, et rentra au bout de quelques minutes pour exposer à l'admiration des deux jeunes gens la richesse de son costume et l'élégance de sa taille, pour laquelle la robe semblait avoir été confectionnée.

— Je ne connais pas de meilleur moyen de traiter avec les Mingos, s'écria le Tueur-de-Daims, que de vous envoyer vers eux comme vous voilà, et de leur dire qu'une reine est arrivée au milieu d'eux! Ils abandonneront Hutter, Hurry et Hetty pour un si beau spectacle.

— Je vous croyais trop franc pour flatter, Nathaniel, répondit la coquette flattée intérieurement de l'admiration qu'elle inspirait.

— Je le suis en effet, Judith, et c'est pour cela que j'affirme que jamais mes yeux n'ont contemplé une beauté plus admirable que vous, et qui, blanche ou rouge, eût pu supporter la plus légère comparaison avec l'éclat dont vous brillez en ce moment à mes yeux; Judith, jamais, je le jure.

Le regard de satisfaction que la jeune fille laissa tomber sur le chasseur parut ébranler un moment son indifférence stoïque. Il baissa les yeux fixement sur le couvercle du coffre, puis, secouant la tête, il poursuivit ses investigations.

Divers autres articles destinés à compléter les deux costumes, tels que ceintures, plumes et gants, furent étalés sur la couverture. Puis une seconde enveloppe de toile, recouvrant les objets que renfermait encore le coffre, arrêta subitement Deerslayer dans ses recherches.

— Tout homme a ses secrets, dit-il, et c'est son droit de les garder pour lui. Nous avons retiré une quantité d'objets suffisants pour remplir notre but, et nous agirons sagement en laissant à maître Hutter la disposition et le secret de ce qui reste au fond du coffre.

— Pensez-vous sérieusement à offrir ces vêtements aux Iroquois, à titre de rançon? demanda vivement Judith.

— Il me semble que c'est pour cela que nous avons ouvert cette caisse. Cet habit seul l'emportera aux yeux du chef Indien sur tout autre présent, et s'il possède une femme ou une fille, la robe que vous avez là suffirait pour attendrir le cœur de toute femme que nous pourrions rencontrer entre Albany et Montréal. Je ne vois pas ce qu'il nous faudrait encore après ces deux articles.

— Cela peut vous sembler ainsi, Nathaniel, répondit Judith désappointée, mais quel usage une femme indienne pourra-t-elle faire d'un tel costume. Les branches d'arbre, la fumée et la boue du wigwam l'auraient bientôt souillé.

— Sans doute... mais que nous importe l'usage qu'ils feront de notre présent, pourvu que notre but soit rempli. Je ne vois pas en quoi ces objets pouvaient être utiles à votre père, si ce n'est qu'aujourd'hui ils peuvent servir à racheter sa vie; en y ajoutant les autres babioles, nous rachèterons Hurry par-dessus le marché.

— Alors vous pensez que Thomas Hutter n'a personne dans sa famille... ni enfant, ni fille, à qui ce costume puisse convenir et que vous désiriez voir porter de temps en temps, ne fût-ce qu'à titre de distraction.

— Je vous comprends, Judith... Oui, je devine votre secret désir. Mais vous êtes la fille de Thomas Hutter et cette robe a été faite pour la fille de quelque gouverneur ou pour toute autre grande dame, pour être portée dans de riches salons et en compagnie de seigneurs et d'officiers de la couronne. A mes yeux, Judith, une fille ne me paraît jamais plus belle que lorsqu'elle est vêtue suivant sa condition dans le monde. Et puis s'il existe dans toute la colonie une fille qui peut se passer de tous ces ornements artificiels et se reposer sur sa beauté naturelle, je crois que c'est vous, Judith.

— Je cours enlever ces chiffons, Nathaniel, s'écria Judith, qui s'élança hors de la chambre, et je ne les reporterai jamais.

— Voilà comme elles sont toutes, Serpent; aimant les colifichets, mais leur préférant les dons naturels de la beauté. Je suis bien aise qu'elle ait consenti à quitter ces habits, qui ne lui vont pas et dont elle n'a réellement pas besoin pour paraître belle. Wah-tah-Wah vous semblerait bien belle, croyez-vous, dans cette robe, Delaware?

— Wah-tah-Wah, fille peau rouge... comme le jeune pigeon... on le connaît à son plumage. Je passerais près d'elle sans la reconnaître si elle portait cette peau étrangère. Il est plus sage de rester vêtu de telle sorte que nos amis ne demandent pas notre nom. L'Églantine très-agréable... mais pas plus douce pour tant de couleurs.

Judith reparut bientôt revêtue de sa simple robe de toile et déposa la robe et les accessoires sur le tapis.

— La question est de savoir actuellement si nous chercherons au fond du coffre d'autres articles pour assurer la rançon d'Hutter ?

— Si nous connaissions tout ce qu'il contient, reprit Judith lorsqu'elle fut un peu remise de l'effet qu'avaient produit sur elle les compliments sincères du chasseur, nous pourrions mieux décider ce qu'il faut laisser ou ce qu'il vaut mieux emporter.

— Votre réflexion me paraît raisonnable... mais il est fâcheux d'être obligés de forcer les secrets de votre père.

— La curiosité est bien naturelle et justifiée ici par la nécessité.

Judith n'était pas aussi désintéressée qu'elle affectait de le paraître. Elle se souvenait que la curiosité d'Hetty avait été satisfaite, et elle n'était pas fâchée de saisir l'occasion d'en savoir autant sur ce sujet que sa plus jeune sœur. Dès qu'il fut bien décidé entre tous que la perquisition serait poussée plus loin, Nathaniel enleva la seconde toile et découvrit des armes de toutes sortes. Une paire de pistolets richement incrustés d'argent attira surtout son attention et il s'arrêta à en examiner les desseins. Ce qui s'ensuivit de cette découverte sera expliqué dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

Le Tueur-de-Daims, se retournant vers la Delaware, lui montra la précieuse découverte dont il ne se lassait pas d'admirer le travail.

— Fusil d'enfant! dit le Serpent maniant l'un des pistolets comme un jouet.

— Non, Serpent, non! C'est fait pour un homme, et remplirait le but, s'il était bien employé. Mais arrêtez, les blancs sont remarquables pour leur négligence. Laissez-moi voir si ces pistolets sont chargés.

Le pressentiment du chasseur fut justifié par l'épreuve; il passa alternativement la baguette dans le canon des deux pistolets, et reconnut qu'ils étaient chargés: circonstance qui frappa d'étonnement l'Indien, habitué à prendre le plus grand soin de ses armes et à les décharger tous les jours pour en entretenir la propreté.

— C'est ainsi que les accidents arrivent fréquemment, dit Nathaniel secouant la tête. Mais nous allons jouer un tour au propriétaire de ces armes en les déchargeant pour lui. Il suffira de changer l'amorce et nous essaierons notre adresse pour voir quel est le plus habile de nous au pistolet, car quant au fusil, c'est une affaire jugée entre nous.

Quelques instants plus tard, ils étaient tous deux debout sur la plate-forme, choisissant un objet particulier de point de mire. Judith, attirée par la curiosité, était auprès d'eux.

— Retirez-vous en arrière, Judith, il y a longtemps que ces armes sont chargées, et un accident pourrait arriver.

— Alors ne les tirez pas! donnez-les tous deux au Delaware. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas les tirer et les décharger avec le tire-bourre.

— C'est contre l'usage. Nous les tirerons, Judith; mais je crois que nous n'aurons, ni l'un ni l'autre, à nous vanter de notre adresse.

Judith, que ses habitudes de jeunesse avaient familiarisé, avec les armes à feu, n'insista pas davantage et se retira derrière Nathaniel, laissant l'Indien sur le devant de la plate-forme. Chingachgook éleva l'arme à plusieurs reprises, cherchant à l'affermir avec ses deux mains, changeant une position maladroite pour en prendre une plus maladroite encore, et enfin lâcha la détente sans viser et avec une indifférence produite par les efforts inutiles qu'il avait faits au premier abord. Il en résulta qu'au lieu d'atteindre le but indiqué sur l'Arche, la balle n'atteignit pas même le bateau, mais tomba dans l'eau comme une pierre que l'on y eût jetée.

— Bien visé, Serpent, bien visé! s'écria Nathaniel riant des lèvres sans proférer aucun son, vous avez frappé le but, et pour de certains hommes ce serait un exploit. Vous autres, Peaux rouges, n'êtes pas habitués à ces sortes d'armes. Maintenant reculez-vous et voyons ce qu'un blanc peut faire avec des armes fabriquées par les blancs. Un pistolet n'est pas aussi commode qu'un fusil, mais nous allons voir.

Le Tueur-de-Daims visa rapidement et ferme et le coup suivit immédiatement le mouvement. Mais le pistolet éclata et les fragments volèrent autour de lui. Judith poussa un cri, et lorsque les deux hommes inquiets se retournèrent, elle était pâle et tremblait.

— Elle est blessée... la pauvre fille est blessée, Serpent, qui eût pu le prévoir, à cette distance... Asseyons-la et voyons ce que nos efforts et notre science réunis pourront lui procurer de soulagement.

Judith se laissa porter sur un siége, avala quelques gouttes d'eau que le Delaware lui offrit de sa gourde et fondit en larmes.

— Courage! pauvre Judith, courage! dit Nathaniel avec douceur... Où avez-vous mal? Je ne vois pas de sang ni de déchirure.

— Je ne suis pas blessée, Nathaniel, balbutia Judith à travers ses larmes... c'est la frayeur, rien de plus, je vous assure... Et, Dieu soit loué, personne n'a été blessé par cet accident.

— C'est extraordinaire! je vous croyais plus courageuse, Judith, et moins capable de vous laisser effrayer par le bruit d'une arme à feu.

La honte tenait Judith silencieuse; car elle ne se rendait pas compte elle-même d'une frayeur qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. Elle se remit bientôt et, essuyant les traces de ses larmes, elle sourit de nouveau.

— Puisque vous n'êtes pas blessée, Judith, voyons ce que contient encore le vieux coffre. L'objet suivant qui frappa leur vue était un instrument de mathématiques avec garnitures de cuivre que le Tueur-de-Daims et son compagnon admirèrent sans en comprendre l'usage.

— Voici quelque chose de bien plus curieux encore, s'écria le chasseur retirant d'un petit sac les pièces d'ivoire d'un échiquier, chaque pièce artistement travaillée et conforme au nom qui la distinguait; les cavaliers montés sur des chevaux, les tours supportées par des éléphants et les pions surmontés de têtes de guerrier. La vue de ces jouets dont ils ne connaissaient pas l'usage amusa beaucoup Judith et l'Indien. Le Tueur-de-Daims restait silencieux et un nuage obscurcissait son front. A la fin ses compagnons, frappés de son silence, se turent aussi.

— Judith, demanda-t-il tout à coup s'adressant à la jeune fille d'un air de tendre compassion, vos parents vous ont-il jamais parlé de religion ?

Le front de la jeune fille se colora d'un riche pourpre comme un ciel napolitain par une soirée de novembre. Mais le Tueur-de-Daims lui avait inspiré un goût si puissant pour la vérité, qu'elle répondit avec franchise :

— Ma mère m'en a souvent parlé; mon père, jamais.

— Je le vois, c'est cela. Il n'a pas de Dieu comme il convient à un blanc d'en avoir, ou même à un Peau Rouge. Il adore des idoles.

Judith parut d'abord profondément blessée; puis, après réflexion, elle éclata de rire.

— Vous croyez, Tueur-de-Daims, que ces jouets d'ivoire sont les dieux de mon père? Détrompez-vous, j'ai entendu parler des idoles et je sais ce que c'est.

— Ce sont des idoles, repartit Nathaniel d'un ton doctoral. Pourquoi votre père les garderait-il s'il ne les adorait pas ?

— Garderait-il ses dieux enfermés dans un sac au fond d'un coffre ?... Non, non, Deerslayer... Mon père porte son Dieu avec lui partout où il porte ses pas. Ces hochets pourraient bien être des idoles, d'après ce que j'ai moi-même entendu dire au sujet de l'idolâtrie; mais ils viennent de loin comme le reste et sont tombés en la possession de mon père lorsqu'il était marin.

— Je suis content de votre réponse, Judith, très-content. Le vieillard est de ma couleur et je désire lui rendre service; mais il m'eût répugné d'obliger un homme qui eût adoré plusieurs dieux.

— Maintenant je crois me rappeler, Nathaniel, que ces pièces composent un jeu connu des officiers de la garnison, et voici une planche bien enveloppée qui pourrait bien faire partie de vos idoles.

Nathaniel, enlevant l'enveloppe, découvrit en effet un échiquier dont les cases, comme les pièces elles-mêmes, étaient d'ébène et d'ivoire, et arrangeant les pièces à peu près dans l'ordre usité, il commença à croire que Judith avait raison et que ces pièces formaient simplement un jeu destiné à occuper les heures d'oisiveté des officiers et des gens de haute condition.

Cette découverte détermina néanmoins la somme des objets à offrir aux sauvages pour la rançon des prisonniers. Il fut reconnu que rien n'était plus apte à tenter leur cupidité que ces objets, surtout les éléphants que Chingachgook ne pouvait se lasser d'admirer. Aussi commencerait-on par les offrir en premier, les autres ne devant servir que comme dernières ressources. Les vêtements d'homme et de femme, les pistolets furent replacés avec soin dans l'ordre où ils avaient été trouvés, le couvercle abaissé et les trois serrures refermées avec la clef que le Tueur-de-Daims alla reporter dans la poche où son ami le Serpent l'avait trouvée.

Une heure se passa à régler les préliminaires de leur démarche et à remettre tout en ordre. Judith, qui avait trouvé un plaisir nouveau dans la franche admiration qu'elle avait inspirée au chasseur, cherchait toutes les occasions de prolonger l'entretien. Nathaniel s'aperçut le premier que le temps s'écoulait et qu'il importait de mettre au plus tôt leur projet à exécution.

— Il y a du plaisir, Judith, dit-il en se levant, à causer avec vous, mais le devoir nous appelle ailleurs. Pendant ce temps, Hurry, votre père et peut-être Hetty...

Un événement inattendu arrêta la parole sur ses lèvres. Un pas léger se fit entendre sur la plate-forme, une forme humaine obscurcit la porte d'entrée et presque aussitôt Hetty, dont il venait de prononcer le nom, s'arrêtait devant lui. A peine sa présence avait-elle arraché un cri à Judith et provoqué un geste de surprise chez Nathaniel et le Delaware qu'un jeune Indien d'environ quinze à seize ans parut à ses côtés. Le chasseur conserva son sang-froid, il dit quelques mots au Delawarre, lui recommandant de ne pas se montrer, puis il s'avança vers la porte pour reconnaître l'étendue du danger qui les menaçait. Il n'y avait personne autre que les deux arrivants et rien de changé sur le bord, excepté un petit radeau amarré à l'Arche, paraissant avoir été construit à la hâte pour amener Hetty au château. Le chasseur secoua la tête et rentra dans la pièce où étaient Hetty et le jeune Indien.

— Voilà ce que c'est que d'avoir fouillé si longtemps dans le coffre du vieillard. Si nous eussions fait plus d'attention à ce qui se passait autour de nous, nous n'aurions pas reçu une telle leçon de prudence de la part d'un enfant. Néanmoins ceci nous ouvre la voie des négo-

ciations et j'écouterai ce qu'Hetty est sans doute chargée de nous proposer.

Judith, dès qu'elle fut remise de sa frayeur, témoigna toute la joie de revoir sa sœur; elle la pressa dans ses bras et l'embrassa avec toute la ferveur des jours d'innocence; Hetty prit le siége qui lui fut offert et raconta les aventures qu'elle avait traversées depuis son départ de l'Arche. Le jeune Iroquois restait debout près de la porte d'entrée, indifférent en apparence à tout ce qui se passait devant lui et aussi immobile que les morceaux de bois contre lesquels il était adossé.

— Lorsque je lus aux chefs les textes de l'Ecriture sainte, continua Hetty, ils ne parurent pas produire sur leur esprit l'effet que j'en attendais... Mais le grain semé croîtra. Dieu a planté les semences des arbres...

— Oui, c'est vrai, murmura Nathaniel, et le produit en est riche.

— Dieu a planté les graines de tous les arbres et vous voyez à quelle hauteur ils se sont élevés et les ombres qu'ils projettent. Il en est ainsi de la Bible. Lisez un verset cette année, vous l'oublierez, puis il reviendra tout à coup à votre mémoire l'année suivante.

— Et avez-vous trouvé qu'il en fût ainsi avec les sauvages, ma pauvre Hetty?

— Oui, Judith, et plutôt que je ne l'aurais espéré. Aussitôt que je me fus restauré avec Wah-tah-Wah, les chefs revinrent et me dirent que ce que j'avais lu dans le bon livre était juste... devait être juste... et sonnait doux aux oreilles comme le chant pur d'un oiseau. Ils me prièrent de venir ici en dire autant au guerrier qui avait tué l'un des leurs, et qu'ils seraient heureux de faire la paix, de venir ici dans le château entendre de nouveau les paroles du Manitou des visages pâles; que je devais vous prier de leur prêter vos canots pour ramener mon père et Hurry. Avez-vous jamais vu un meilleur effet produit par la puissance de la Bible, Judith?

— Si cela était, ce serait un miracle, en vérité. Mais je doute fort qu'un Indien ou qu'un Iroquois... Que dites-vous de cela, Nathaniel?

— Laissez-moi causer un peu avec Hetty... Ce radeau a-t-il été construit après votre déjeuner, ma chère enfant, et êtes-vous venue du camp par le bord opposé à celui-ci?

—Oh! non, Tueur-de-Daims, le radeau était déjà prêt et mis à l'eau.

— Oui, oui, c'est là un miracle indien, répliqua le chasseur. Ils sont experts dans ces sortes de miracles. Ainsi le radeau vous attendait?

— C'est comme vous le dites. Les Indiens m'y firent entrer et, au moyen de cordes faites avec l'écorce des arbres, ils m'ont conduite le long de la rive jusqu'au point qui fait face au château, et alors ils ont ordonné à ce jeune homme de m'amener ici au moyen des avirons.

— Et les bois sont actuellement remplis de ces vagabonds, attendant les résultats de leur miracle. Nous comprenons tout maintenant, Judith, et je vais d'abord me débarrasser de ce jeune Canadien, buveur de sang, et puis nous nous mettrons en route. Laissez-nous seuls, apportez-moi seulement les éléphants d'ivoire, il ne faut pas laisser ce jeune cerf un moment seul; car il nous emprunterait un canot sans notre permission.

Judith fit ce qu'il désirait et se retira avec sa sœur dans une pièce voisine. Connaissant la plupart des idiomes indiens, Deerslayer fit signe au jeune Iroquois de s'asseoir à côté de lui et plaça tout à coup devant lui les deux pièces de l'échiquier. Jusqu'à ce moment le jeune Indien n'avait trahi aucune émotion d'étonnement ou de curiosité. Le Tueur-de-Daims avait bien vu de temps à autre un éclair jaillir de ses yeux et mesurer les moyens de défense du château, mais il fallait l'œil exercé du chasseur pour en deviner l'objet. La vue des jouets d'ivoire produisit l'effet qu'il en avait attendu. Le jeune Huron poussa une exclamation de plaisir, qu'il comprima aussitôt, semblant honteux de cette infraction involontaire au décorum d'un messager. Néanmoins ses yeux restèrent ardemment fixés sur les deux tours, et bientôt, cédant à un mouvement irrésistible, il s'empara de l'une d'elles. Le Tueur-de-Daims le laissa examiner attentivement l'objet, sachant d'avance qu'il en donnerait une fidèle description aux chefs à son retour. Lorsqu'il crut que l'objet désiré avait produit son effet, il posa un doigt sur le cou nu du jeune homme pour attirer son attention.

— Ecoutez, dit-il, je veux parler avec mon jeune ami du Canada. Qu'il oublie un instant sa surprise.

— Où est l'autre frère pâle? demanda le garçon regardant autour de lui et laissant échapper la première idée qui avait frappé son esprit avant d'avoir aperçu les échecs.

— Il dort... ou, s'il ne dort pas, il s'est retiré dans la chambre destinée pour dormir... Comment mon jeune ami sait-il qu'il y a un autre homme?

—Vus de l'autre bord les Iroquois ont de longs yeux... voient au delà des nuages... voient le fond du grand lac.

— Eh bien! les Iroquois sont les bienvenus. Deux visages pâles sont prisonniers dans le camp de vos pères, jeune homme.

L'enfant fit un signe de tête et eut l'air de traiter cette circonstance avec une indifférence complète, quoiqu'un moment après il se mît à rire en pensant à la supériorité de sa tribu.

— Pouvez-vous me dire, enfant, ce que vos chefs veulent faire de leurs captifs?

L'adolescent regarda le chasseur avec surprise; puis il fit le tour de sa tête avec son index, à partir de l'oreille gauche, avec une exactitude d'imitation qui faisait honneur à ses talents naissants.

— Quand? demanda Nathaniel irrité de cette pantomime inhumaine; pourquoi ne les conduisez-vous pas dans vos wigwams?

— La route est trop longue et remplie de faces pâles. Le wigwam est loin et les chevelures se vendent cher. Pour une petite chevelure, beaucoup d'or!

— Eh bien, cela s'explique: il est inutile d'en parler plus longuement. Maintenant vous savez, mon jeune ami, que le plus vieux des captifs est le père de ces jeunes femmes, et l'autre le prétendu de l'aînée; elles désirent naturellement sauver le cuir chevelu de leurs protecteurs, et elles donneront pour rançon ces deux créatures d'ivoire. Allez dire cela à vos chefs, et rapportez-moi la réponse avant le coucher du soleil.

L'enfant entra avec zèle dans ce projet. Le désir de posséder un pareil trésor lui fit oublier un moment son antipathie pour les Anglais et leurs alliés indiens, et Nathaniel fut satisfait de l'impression qu'il avait produite. A la vérité l'enfant proposa d'emporter l'un des éléphants comme échantillon; mais l'autre négociateur avait trop de finesse pour y consentir, sachant qu'en de pareilles mains l'animal pourrait bien jamais n'atteindre sa destination. Quoique déçu dans son espoir, l'enfant se prépara à partir. Au moment de mettre le pied sur son radeau, il hésita et fit quelques pas en arrière pour demander à emprunter un canot, afin d'abréger sa mission. Nathaniel refusa nettement, et l'Iroquois prit le parti de s'éloigner. Le Tueur-de-Daims, assis sur un tabouret, suivit longtemps des yeux la marche du jeune ambassadeur; et plaçant le coude sur ses genoux, il demeura longtemps, le manteau dans la main, occupé à examiner les bords du lac.

Pendant ce temps, une scène différente se passait dans la chambre voisine. Hetty s'était informée du Delaware, et elle était allée le rejoindre dans sa cachette. Il la reçut avec respect et bienveillance, et ces dispositions amicales furent augmentées par l'espoir d'apprendre des nouvelles de sa fiancée. Voyant qu'il ne se décidait pas à prendre la parole, Hetty débuta en ces termes:

— Vous êtes, Chingachgook, le Grand-Serpent des Delawares?

— Oui, Lis penché; c'était le nom que le chef avait donné à la pauvre Hetty: mon nom a-t-il été prononcé parmi les Iroquois? un petit oiseau l'a-t il chanté à vos oreilles?

Hetty ne répondit pas d'abord; avec ce sentiment indescriptible qui éveille l'intelligence des jeunes filles, elle baissa la tête, et ses joues se couvrirent de rougeur; il lui eût été difficile d'expliquer cet embarras; mais, si elle ne pouvait pas toujours raisonner, elle pouvait toujours sentir. Elle regarda l'Indien d'un air malin et lui sourit avec l'innocence d'un enfant, mêlée de l'affection d'une femme.

— Ma sœur le Lis penché a-t-elle entendu l'oiseau dont je parle? reprit le Delaware d'une voix douce et mélodieuse qui contrastait avec les sons gutturaux de son langage ordinaire.

— Oui, j'ai entendu l'oiseau dont vous parlez, Grand-Serpent; vous êtes bien Chingachgook, car il n'y a pas d'autre homme rouge ici, et elle m'a dit qu'elle attendait votre arrivée.

— Chin-gach-gook, dit l'Indien en prononçant son nom lentement et en s'arrêtant sur chque syllabe.

— Chin-gach-gook, répéta Hetty avec la même accentuation; oui, c'est ainsi que Wah-tah-Wah vous a nommé. Je vous comprends et je l'ai comprise: il y a des moments où il me semble que je ne suis pas aussi faible d'esprit qu'on le prétend; jetez les yeux au plafond, et je vous raconterai tout: vous avez dans les regards une flamme qui m'épouvante depuis que je vous parle de Wah-ta-Wah!

L'Indien accéda à cette requête, et Hetty lui rendit compte de ses relations avec l'Indienne en répétant diverses expressions qui comblèrent de joie le fiancé.

Wah m'a accompagnée jusqu'au radeau, ajouta-t-elle, et doit se trouver encore dans les bois; elle vous engage à vous défier des Iroquois, les plus perfides Indiens qu'elle ait jamais vus. Elle dit qu'il y a une grande étoile brillante qui paraît au-dessus de la colline, environ une heure après la brume; dès que cette étoile se montrera, notre amie viendra à la pointe où j'ai débarqué hier au soir, et vous l'irez chercher dans un canot.

— Bon! Chingachgook comprend.

— Les Iroquois ne soupçonnent pas votre présence, quoique quelques-uns prétendent vous avoir vu autour du château, sous le costume d'un visage pâle. Ils craignent aussi que la garnison ait reçu un renfort d'hommes blancs; car voici la saison où les détachements se mettent en campagne. Wah-ta-Wah m'a communiqué tout cela pendant que les Indiens nous halaient le long du rivage; et maintenant que je vous ai parlé pour elle, laissez-moi vous dire quelque chose pour moi. — Hetty prit machinalement les mains de l'Indien et joua avec ses doigts, comme un enfant joue avec ceux de son père. — Quand vous épouserez Wah, soyez bon pour elle et souriez-lui comme à présent; ne la regardez pas de travers, comme certains chefs regardent leurs squaws. Me le promettez-vous?

— Toujours bon pour Wah! c'est une branche trop tendre pour la faire plier, on la briserait.

— Oui, et souriez-lui aussi. Vous ne savez pas combien une femme désire un sourire de celui qu'elle aime. Mon père m'a souri à peine une

seule fois pendant que j'étais avec lui. Quant à Hurry, il parlait haut et riait ; mais il ne souriait pas. Vous savez la différence qui existe entre un rire et un sourire ?

— Le rire vaut mieux ; écoutez, Wah! le sien ressemble à un chant d'oiseau.

— Je le sais, mais, vous, vous devez lui sourire ; et puis, Serpent, vous ne lui faites pas porter de fardeaux et cultiver la terre comme font les Indiens. Tâchez de la traiter à la manière des visages pâles.

— Wah-tah-Wah n'est point visage pâle ; elle a peau rouge, cœur rouge, sentiment rouge ; elle doit porter des *papous*.

— Toute femme est disposée à porter ses enfants, dit Hetty en souriant, et il n'y a pas de mal à cela ; mais vous devez aimer Wah-tah-Wah, être doux et bon pour elle, car elle est bonne et douce elle-même.

Chingachgook s'inclina gravement et parut juger convenable de ne pas insister. Avant qu'Hetty eût le temps de reprendre ses communications, le Tueur-de-Daims appela son ami dans l'autre chambre. Le Serpent se leva pour lui obéir, et Hetty rejoignit sa sœur.

CHAPITRE XIV.

Le premier acte du Delaware fut de se débarrasser gravement de son costume d'homme civilisé, malgré les objections de Nathaniel. L'Indien allégua que sa présence ne tarderait pas à être connue de tous les Iroquois, et qu'il valait mieux agir ouvertement ; mais, en réalité, la nature avait triomphé des coutumes de ce jeune guerrier sauvage, au point de le mettre au niveau d'un citadin. Sachant que sa maîtresse était sur la rive opposée, il voulait se faire remarquer par elle ; et il se promena sur la plate-forme dans son costume indigène, comme un Apollon du désert, l'esprit occupé de tant de rêveries. Tout cela fut perdu pour Nathaniel, qui n'était pas un néophyte très-versé dans les mystères de l'amour, et il était préoccupé d'intérêts plus positifs. Il apprit au Delaware les négociations entamées pour une rançon.

— J'irai au camp iroquois, répondit gravement Chingachgook. Personne ne me connaît, excepté Wah, et un pareil traité ne peut être fait que par un chef ! Donnez-moi les bêtes étrangères, et laissez-moi prendre un canot.

Nathaniel pencha la tête, battit l'eau avec le bout d'une ligne et, au lieu de répondre directement à son ami, exprima ses nouvelles idées par un soliloque.

— Oui, oui, murmura-t-il, ce doit être ce qu'on appelle l'amour ! J'ai entendu dire qu'il bouleversait le cerveau des jeunes gens, mais est-il possible que le Serpent perde à ce point la raison ! pour la lui rendre, il faudra le marier sans retard ; autrement, il ne sera jamais tel qu'il était... Serpent, votre proposition n'est pas sérieuse : voulez-vous livrer toutes vos ressources à l'ennemi ?

— Wah ! cria l'Indien.

— Oui, je sais bien que c'est Wah, rien que Wah ! En vérité, Serpent, vous m'inquiétez, et vous m'humiliez ! Je n'ai jamais entendu un semblable projet exposé par un chef qui s'est déjà fait un nom par sa sagesse. Vous n'aurez pas de canot, à moins que vous ne soyez sourd à la voix de l'amitié.

— Mon frère le visage pâle a raison. Un nuage a passé sur la face de Chingachgook, et la faiblesse est entrée dans son âme pendant que ses yeux étaient couverts. Mon frère a la mémoire bonne pour les bonnes actions, et faible pour les mauvaises. Il oubliera.

— Oui, c'est assez facile ; n'en parlons plus, chef. Mais [illegible] nuages de cette espèce passent encore sur votre tête, faites en sorte de les éviter. Les nuages nuisent à l'atmosphère ; mais quand ils tombent sur la raison, c'est encore pis. Asseyez-vous auprès de moi, et calculons nos opérations, car nous aurons bientôt une trêve ou une guerre sanglante. Vous voyez que les misérables peuvent nous envahir en construisant des radeaux. J'ai pensé à mettre à bord de l'Arche tout ce que le vieux Tom possède et à nous y réfugier. En tenant la voile larguée et en changeant de place, nous pouvons empêcher longtemps ces loups du Canada de pénétrer dans notre bergerie.

Chingachgook accueillit ce plan avec faveur, et après une mûre délibération, les deux jeunes gens reconnurent que c'était le seul acceptable. On le communiqua à Judith, et on se mit aussitôt à l'exécuter. Comme Tom Flottant n'avait pas grand'chose en ce monde le déménagement fut bientôt opéré. L'Arche halée près de la partie orientale du château, reçut les lits, les armes, la batterie de cuisine et le coffre mystérieux. On ne crut pas nécessaire d'emporter les meubles lourds et grossiers dont on n'avait pas besoin, et qui étaient de peu de valeur.

Ces préparatifs étaient achevés quand on aperçut au loin le radeau, et Nathaniel, à l'aide de sa longue-vue, constata qu'il était monté par deux guerriers. Judith et sa sœur rentrèrent avec le Serpent dans la maison pendant que le Tueur-de-Daims, qui avait porté un tabouret sur la plate-forme, attendait tranquillement les visiteurs sa carabine entre les jambes.

Lorsque le canot fut à cinquante pieds environ du château, le Tueur-de-Daims héla les Hurons en leur enjoignant de cesser de ramer, son intention n'étant pas de les laisser débarquer.

— Etes-vous chefs ? demanda-t-il avec dignité, ou les Mingos m'ont-ils député des guerriers sans nom ?

— Hugh ! s'écria le plus âgé des Iroquois en promenant autour de lui des regards investigateurs : mon frère est très-fier, mais le Chêne-Fendu porte un nom qui fait pâlir les Delawares.

— Quant à moi, je ne pâlirai pas, attendu que je suis né visage pâle. Que demandez-vous ? et pourquoi arrivez-vous sur des troncs d'arbre, qui ne sont pas même creusés ?

— Les Iroquois ne sont pas des canards pour marcher sur l'eau. Que les visages pâles leur donnent un canot, et ils viendront en canot.

— C'est raisonnable, mais il n'en sera pas ainsi. Nous n'avons que quatre canots, et étant quatre, c'est un pour chacun de nous. Cependant, nous vous remercions de la proposition, tout en vous demandant la permission de ne pas l'accepter. Iroquois, vous êtes les bienvenus sur vos troncs d'arbre.

— Merci, jeune guerrier... Comment les chefs vous nomment-ils ?

Nathaniel hésita un moment ; il sourit, grommela entre ses dents ; puis, cédant à la faiblesse humaine : — Mingo, dit-il, comme tous ceux qui sont jeunes et actifs, j'ai reçu différents noms. Un de nos guerriers, dont l'esprit est allé hier matin vers les heureux territoires de chasse, m'a cru digne du nom d'Œil-de-Faucon, parce que mon coup d'œil a été plus prompt que le sien dans une question de vie et de mort.

Chingachgook, qui écoutait attentivement, comprit toute la vérité, et il interrogea plus tard le Tueur-de-Daims sur ce qui s'était passé. Il ne manqua pas d'en répéter tous les détails à sa tribu, et le jeune chasseur fut bientôt connu parmi les Delawares, sous le nom qu'il avait honorablement gagné.

L'Iroquois ne fut pas moins frappé de la forfanterie de l'homme blanc. Il poussa un cri de surprise ; puis il adressa au vainqueur un sourire courtois, accompagné d'un salut qui aurait fait honneur à la diplomatie orientale. Les deux Iroquois s'entretinrent à voix basse, et se rapprochèrent de la plate-forme.

— Mon frère Œil-de-Faucon, reprit le Chêne-Fendu, a envoyé un message aux Hurons, et il a rendu leurs cœurs très-contents. Ils ont su qu'il possédait des images de bêtes à deux queues ; peut-il les montrer à ses amis ?

— Il serait plus exact de dire : à ses ennemis, repartit Œil-de-Faucon ; mais les mots ne signifient rien. Voici l'une des images ; je vous la remets sur la foi des traités. Si elle ne m'est pas rendue, la carabine décidera entre nous.

L'Iroquois parut adhérer à ces conditions, et Nathaniel lança l'un des éléphants aux sauvages, qui le reçurent avec l'adresse d'hommes expérimentés.

La surprise et le ravissement des deux vieux guerriers triomphèrent de leur stoïcisme, ils montrèrent même plus d'émotion que l'enfant ; car celui-ci était soumis à l'influence d'une éducation récente, tandis que les vieillards, ne craignant point de compromettre leur réputation bien établie, se laissaient aller à leurs impressions. La matière, le travail, l'objet représenté, tout excitait leur admiration. La lèvre de l'élan d'Amérique offre quelque analogie avec la trompe d'éléphant ; mais cette ressemblance était loin d'être assez frappante pour faire rentrer le nouvel animal dans la sphère de leurs idées. Ils se gardèrent bien de prendre pour une partie de l'éléphant l'édifice qu'il portait sur le dos. Ayant vu au Canada des tours et des bêtes de somme, ils supposèrent naturellement que l'étrange quadrupède qu'on exposait à leurs yeux avait la force de porter une citadelle ; ce qui accrut encore leur étonnement.

— Mon frère Œil-de-Faucon a-t-il encore beaucoup de bêtes semblables ? demanda le plus vieux des Iroquois.

— Il y en a encore d'autres à l'endroit d'où elles viennent, Mingos, mais une seule suffit pour acheter cinquante chevelures.

— Un de mes prisonniers est un grand guerrier, droit comme du pin, fort comme l'élan, actif comme un daim, fier comme une panthère ! quelque jour, ce sera un grand chef et il conduira l'armée du roi Georges.

— Bah ! bah ! Hurry-Harry ne sera jamais qu'un caporal, il est grand, sans doute, mais sa taille ne lui sert qu'à lui faire cogner sa tête contre les branches lorsqu'il rôde dans la forêt. Il est fort, mais au physique seulement ; et l'on ne choisit pas les généraux à cause de la vigueur de leurs membres. Il court vite, mais moins qu'une balle de carabine ; et sa fierté pourrait bien diminuer dans la mêlée... Vous avez beau dire, le crâne de Hurry ne nous offre que des boucles de cheveux frisés recouvrant la cervelle d'un étourdi.

— Mon vieux prisonnier est [illegible] roi du lac, grand guerrier, conseiller prudent.

— Eh bien, il y a des gens qui pourraient encore contester tout cela. Un homme très-sage ne se serait pas fait prendre aussi follement que maître Hutter, et s'il donne de bons conseils, il en a certainement suivi de mauvais dans toute cette affaire. Il n'y a qu'un roi de ce lac, qui est loin d'ici et qui ne le verra probablement jamais. Tom-Flottant est roi de cette contrée à peu près comme le loup est roi de la forêt dans laquelle il rôde. Une bête à deux queues vaut bien deux pareilles têtes.

— Mais mon frère a une autre bête ? Il en donnera deux pour le vieux père, dit l'Indien en levant deux doigts.

— Tom-Flottant n'est pas mon père, mais je ne l'en protégerai pas

moins; quant à donner pour lui deux bêtes, dont chacune a deux queues, c'est complétement absurde.

Pendant ce colloque, le Chêne-Fendu avait repris son sang-froid et ses habitudes artificieuses. Il serait inutile de rapporter les détails qui suivirent, et dans lesquels le sauvage essaya de regagner le terrain qu'il avait perdu sous l'influence de la surprise : il nia que l'original de la pièce d'échecs existât, sans se douter qu'avant moins d'un siècle la civilisation introduirait des éléphants sur les bords même de ce lac, où avait lieu l'entrevue. La discussion s'échauffa ; car Nathaniel opposait à tous les arguments son impassible rectitude et son immuable amour de la vérité. Il ne savait guère mieux que le sauvage, ce que c'était qu'un éléphant ; mais il comprenait parfaitement que des morceaux



En examinant la pièce si curieusement travaillée, les deux vieux guerriers à mine rébarbative manifestèrent une vive émotion

d'ivoire sculptés avaient autant de valeur pour un Iroquois que des peaux de castor pour un commerçant. Aussi jugea-t-il prudent de ne pas céder. Enfin le sauvage feignit de vouloir suspendre toute négociation, et il repoussa le radeau de la plate-forme. Ses traits exprimaient le dépit, ses yeux étincelaient, quoiqu'il affectât de sourire amicalement. Il dit quelques mots à voix basse à son vieux compagnon et remua avec les pieds les branches de chêne vert, qui formaient à la fois le fond et les bancs de son radeau. Heureusement pour Nathaniel, Judith épiait par une meurtrière tous les mouvements des deux sauvages.

— Prenez garde à vous, s'écria-t-elle ; j'aperçois des carabines sous les broussailles, et l'Iroquois les dégage avec ses pieds !

Il paraît que l'ennemi avait eu la précaution de prendre pour ambassadeur un homme sachant l'anglais. Il avait conféré dans sa propre langue avec OEil-de-Faucon ; mais la manière dont il s'interrompit dans son occupation perfide prouva qu'il avait compris les paroles de Judith. Il fit signe à son compagnon de cesser de ramer, et s'avança vers l'extrémité du radeau qui était la plus proche de la plate-forme.

— Pourquoi, dit-il, le Chêne-Fendu et son frère laisseraient-ils un nuage entre eux ? Ils sont tous deux sages, tous deux braves, tous deux généreux, et ils doivent se séparer bons amis. Une bête sera le prix du prisonnier.

— Soit, répondit OEil-de-Faucon enchanté de renouer l'entretien et déterminé à sceller le marché par une libéralité extraordinaire : vous verrez qu'un visage pâle ne marchande pas, lorsqu'il trafique à cœur ouvert. Gardez l'animal que vous avez oublié de me rendre en partant, et que j'ai oublié de vous redemander parce que j'étais triste. Montrez-le à vos chefs. Quand vous ramènerez vos amis, nous vous en donnerons deux de plus ; et même, ajouta-t-il après s'être consulté sur l'opportunité d'une si grande concession, nous pourrons en trouver un quatrième, si nous revoyons nos frères avant le coucher du soleil.

L'affaire fut ainsi réglée, et les deux Iroquois la conclurent avec joie. Le vieux compagnon du Chêne-Fendu avait pris la résolution de jeter la pièce d'échecs dans le lac, plutôt que de la restituer, dans l'espoir de la repêcher un jour. Toutefois, cet extrême expédient devenait inutile, et après avoir bien précisé les conditions du traité, les Iroquois se dirigèrent lentement vers la terre.

— Pouvons-nous avoir confiance dans de tels misérables ? demanda Judith en revenant avec Hetty sur la plate-forme.

— Oui, dans le cas actuel ; leur nature me répond d'eux. Cette bête à deux queues va faire dans la tribu un remue-ménage, comme un bâton jeté dans une ruche. Voilà le Serpent, dont les nerfs sont comme du caillou, et dont la prudence modère toujours la curiosité... Eh bien, il a été tellement ému de la vue de cet animal sculpté en os, que j'en ai eu honte pour lui ; il triomphera bientôt de sa faiblesse ; il se souviendra qu'il est chef, qu'il descend d'une race illustre, qu'il a un grand nom à soutenir ; mais quant à ces Hurons, ils n'auront pas de repos avant d'avoir entre les mains tous les os sculptés que peuvent contenir les magasins de Tom Hutter.

— Croyez-vous, demanda Hetty avec simplicité, que les Iroquois ne veuillent pas relâcher mon père et Hurry ? Leurs dispositions sont pourtant bien changées depuis que je leur ai lu des versets de la Bible.

Le chasseur écouta cette observation avec une affectueuse bonté qu'il témoignait toujours à Hetty ; puis il rêva en silence, et ses joues se colorèrent.

— Je ne sais, dit-il, si un homme blanc peut avouer qu'il ne sait pas lire, mais je me trouve dans ce cas. Vous êtes instruite, à ce qu'il paraît, tandis que je n'ai étudié que sur les collines et dans les vallées. On peut acquérir de la science au milieu des bois aussi bien que dans les livres, et pourtant il y a des moments où je pense que la lecture rentre dans les attributions de l'homme blanc. Lorsque j'entends les frères moraves citer les versets dont il s'agit, il me semble que j'aurais du plaisir à les déchiffrer moi-même ; mais la chasse, les traditions, les leçons de guerre se sont toujours jetées à la traverse.

— Voulez-vous que je vous apprenne à lire ? demanda Hetty ; je suis faible d'esprit, dit-on, mais je sais lire aussi bien que Judith. Il peut se présenter des circonstances où vous échapperez à un péril de mort en lisant la Bible aux sauvages, et, à coup sûr, cela sauvera votre âme, comme ma mère me l'a mainte fois répété.



Wah-tah-Wah fiancée de Chingachgook.

— Merci, Hetty, merci de tout mon cœur. Nous n'aurons pas sans doute beaucoup de loisir ; mais quand je reviendrai vous voir après la paix, je vous prendrai pour institutrice, j'y trouverai à la fois plaisir et profit. Quant à ces Iroquois, je crois qu'une bête à deux queues vaut pour eux tous les versets de la Bible, et, pour entretenir leurs dispositions amicales, je suis disposé à leur abandonner une demi-douzaine de ces images d'archer dont le coffre est rempli.

— Judith y consentit volontiers ; elle aurait renoncé à sa robe de brocart à fleurs pour racheter son père et pour plaire au Tueur-de-Daims.

Les chances de succès devinrent dès lors assez apparentes pour rani-

mer le courage de tous les habitants du château, sans toutefois les faire départir de leur vigilance et d'une rigide surveillance des mouvements de l'ennemi. Les heures s'écoulèrent néanmoins et le soleil descendait de nouveau derrière le sommet des montagnes de l'ouest qu'aucun signe n'annonçait le retour du radeau. A force de scruter les bords du lac avec sa lunette, Nathaniel découvrit enfin un point dans la profondeur épaisse des bois où les Iroquois paraissaient réunis en grand nombre. C'était près du buisson d'où le radeau était sorti, et un petit ruisseau qui filtrait dans le lac annonçait le voisinage d'une source. Là, sans doute, les sauvages tenaient conseil et décidaient la question de vie ou de mort pour les prisonniers. Une espérance restait encore que Deerslayer ne manqua pas de communiquer à ses compagnons pour ranimer leur courage. Les Indiens devaient avoir laissé leurs prisonniers au camp, sous la garde des femmes et de quelques guerriers, car il n'était pas probable que pour une excurtion temporaire ils s'en fussent embarrassés en les traînant à leur suite dans les bois. Cette supposition admise, il leur faudrait encore du temps pour envoyer à cette distance un messager porteur de l'ordre d'amener les prisonniers à l'endroit de l'embarquement. Encouragés par ces sages prévisions, ils reprirent donc courage et considérèrent l'approche de la nuit avec moins d'inquiétude.

Les résultats justifièrent pleinement les conjectures du chasseur. Les deux pièces flottantes qui composaient le radeau ne sortirent de nouveau du fourré que lorsque l'ombre épaisse commençait à obscurcir le lac, Judith déclarant qu'elle apercevait son père et Hurry attachés et couchés sur les branches du milieu. Les Indiens, contrairement à leurs habitudes d'indolence, paraissaient comprendre que l'heure avancée réclamait toutes leurs forces; ils se courbaient sur les rames par des mouvements précipités et vigoureux, et en la moitié moins de temps qu'ils n'en avaient mis dans leur première visite le radeau fut amarré au pied du château.

Les Indiens n'étaient pas sans appréhension du danger qu'il y avait pour eux de laisser aller libres et sur parole deux hommes qui allaient donner au parti qui occupait le château une force supérieure qu'accroissaient encore la situation formidable du terrain et la possession de trois grandes pirogues et de l'Arche, et ils n'eussent jamais consenti à accepter un compromis sans la confiance que la physionomie ouverte et franche du chasseur avait inspirée au Chêne-Fendu, effet qu'elle produisait sur tous ceux qui l'abordaient.



OEil-de-Faucon prisonnier des Mingos.

— Mon frère sait que j'ai foi en lui, dit le chef indien s'avançant avec Hutter, dont les jambes avaient été degagées pour lui permettre de gravir la plate-forme... Une chevelure encore pour un autre animal.

— Attendez, Mingo, interrompit le chasseur, gardez votre prisonnier jusqu'à ce que j'aie apporté sa rançon.

Cette raison, vraie dans un sens, n'était toutefois qu'un prétexte. Deerslayer quitta la terrasse, et, entrant dans la maison, il dit à Judith de rassembler les armes et de les cacher dans sa propre chambre. Il s'entretint ensuite quelques instants avec le Delaware, qui était toujours en observation à l'entrée des bâtiments; puis, mettant dans sa poche les trois tours qui restaient, il revint auprès de l'Indien.

— Soyez le bienvenu, de retour à votre château, maître Hutter, dit-il à ce dernier en l'aidant à monter sur la terrasse pendant qu'il glissait adroitement dans la main du Chêne-Fendu une autre tour. Vos filles seront bien aises de vous voir, et voici Hetty qui vient d'elle-même vous en donner l'assurance.

Le chasseur cessa de parler pour se livrer à son rire intérieur et silencieux. Les jambes d'Hurry étaient en ce moment débarrassées de leurs liens et on le mettait sur ses pieds. Les cordes d'écorce d'arbre avaient tellement engourdi les membres du jeune géant qu'il fut quelque temps sans pouvoir en reprendre l'usage.

— Vous ressemblez à un pin ballotté par la tempête, mon pauvre Hurry Harry, reprit Nathaniel comprimant un sourire; je suis aise toutefois que les barbiers iroquois ne vous aient point coiffé à leur façon à votre dernière visite dans leur camp.

— Prenez garde, Deerslayer, répondit celui-ci d'un air bourru; ménagez votre gaieté pour d'autres occasions que celle-ci. Agissez en chrétien et non comme une rieuse fille à l'école lorsque le dos du maître est tourné; et dites-moi s'il y a encore des pieds au bout de mes jambes, car je ne les sens pas plus que si les sauvages les avaient laissés sur les bords de la Mohawk.

— Vous en êtes sorti tout entier, Hurry, et ce n'est pas peu dire, répondit Nathaniel poussant à l'Indien le complément de la rançon convenue et lui faisant signe d'opérer sa retraite. Vous êtes revenu sain et sauf, un peu engourdi seulement par les liens qui vous ont comprimé. La nature aura bien vite rétabli la circulation du sang, et alors vous pourrez vous mettre à danser pour célébrer ce que j'appelle une délivrance miraculeuse d'une tanière de loups.

Le chasseur débarrassa les bras de ses deux amis des liens qui les retenaient encore. Leur atonie dura assez de temps pour permettre aux sauvages de gagner le radeau, et ils étaient déjà à cent pas du rivage quand Hurry, qui le premier avait recouvré ses forces, s'aperçut de leur fuite. Saisissant le fusil qu'OEil-de-Faucon portait sur son épaule, il l'arma pour tirer sur les fuyards; mais le chasseur fut trop prompt pour lui: il s'empara de l'arme, qu'il lui arracha des mains, et le coup partit au-dessus du but que visait le jeune imprudent. Il rentra dans la maison pour chercher une autre arme qui pût satisfaire sa soif de vengeance; mais Judith l'avait prévenu en cachant dans la chambre, suivant les ordres qu'elle avait reçus du chasseur, toutes les armes disponibles. Désappointé dans ses projets, Hurry s'assit à côté d'Hutter, où, pendant une demi-heure, ils furent tous deux trop occupés à se remettre de leur commotion pour penser à former le moindre projet. Pendant ce temps le radeau avait complétement disparu, et la nuit enveloppait de son voile épais le paysage environnant. La soirée se termina par le récit que fit OEil-de-Faucon à son hôte des événements survenus dans le château pendant son absence et des moyens qu'il avait employés pour sauvegarder ses enfants et ses propriétés.

CHAPITRE XV.

Le calme de la nuit contrastait avec les passions des hommes autant que l'obscurité sombre en était la profonde image. Les habitants du château étaient aussi silencieux et sombres que la nuit. Les deux prisonniers rançonnés se sentaient humiliés et déshonorés, et à leur honte se joignait le désir de la vengance. Plus disposés à garder le souvenir du traitement qui leur avait été infligé pendant les heures de leur captivité qu'à se montrer reconnaissants de la liberté qui leur avait été rendue, ils se révoltaient contre leur conscience et rendaient l'ennemi responsable de leur tentative insensée et avortée. Le repas du soir vint faire quelque diversion et rompit le silence qui s'était prolongé depuis le départ des Indiens.

— Vieux Tom, s'écria enfin Hurry partant d'un grossier éclat de rire, vous aviez l'air, lorsque vous étiez étendu au fond du radeau, d'un

gros ours muselé, et je m'étonne seulement que vous n'ayez pas grogné davantage. Enfin, nous en réchappons, et toutes nos récriminations ne changeront rien au passé. Ce coquin de Chêne-Fendu, qui nous a amenés ici, a une chevelure remarquable que je payerais aussi cher que le conseil de la colonie si on la lui apportait. Judith, ma chérie, m'avez-vous bien pleuré quand j'étais au pouvoir de ces Philistins?

— Nos larmes ont grossi les eaux du lac, Harry March ; ne vous en êtes-vous pas aperçu, répliqua Judith avec une légèreté affectée qu'elle était loin de ressentir. On devait s'attendre à ce qu'Hetty et moi nous éprouvassions de la douleur pour la perte de notre père... mais, pour vous, nous avons répandu une pluie de larmes.

— Nous regrettions la perte d'Hurry autant que celle de mon père, Judith, interrompit l'innocente fille.

— C'est vrai, ma sœur, mais nous éprouvons du chagrin pour toutes les infortunes, vous le savez... Néanmoins nous sommes bien aises de vous revoir, maître March, et hors des griffes des Philistins encore.

— C'est une vilaine race, ainsi que toutes celles qui descendent des grands lacs. Je m'étonne comment vous avez pu nous tirer de ce mauvais pas, Deerslayer, et pour ce service je vous pardonne de m'avoir empêché de faire justice de ce vagabond. Dites-nous votre secret, afin que nous puissions en faire autant pour vous à l'occasion. Fut-ce par le mensonge ou la flatterie?

— Ni l'un ni l'autre... mais par le rachat. Nous avons payé une rançon pour vous deux, et une rançon si élevée que vous ferez bien, à l'avenir, d'être plus prudents, dans la crainte que notre fonds de richesses ne soit épuisé.

— Une rançon! Alors c'est le vieux Tom qui a payé les violons, car rien de ce que je possède n'eût suffi pour racheter ma chevelure ni ma peau. Je ne croyais pas que des êtres si rusés abandonnassent si facilement leur proie. Mais l'Indien, pas plus que l'homme blanc, ne sait résister à l'attrait de ce métal.

Hutter se leva précipitamment et fit signe à Nathaniel de le suivre dans une autre pièce, où il l'accabla de questions pour savoir le prix auquel sa vie avait été achetée, où et comment la clef avait été trouvée et enfin jusqu'à quel point l'examen des objets contenus dans le coffre avait été poussé. Heureux des réponses franches du jeune chasseur et d'en être quitte à meilleur marché qu'il ne l'eût pensé, il vint reprendre sa place à la table.

— Après tout, nous ne savons pas encore si nous sommes en paix ou en guerre avec les sauvages, reprit Hurry au moment où Nathaniel, qui s'était arrêté un moment à la porte d'entrée pour écouter, disparaissait tout à coup de la salle à manger. Cette facilité à rendre les prisonniers me paraît de bon augure ; quand des hommes ont traité une affaire sur un bon pied, ils devraient se quitter bons amis, pour le moment, du moins. Revenez, Tueur-de-Daims, et donnez-nous votre avis là-dessus ; car je commence à avoir meilleure opinion de vos avis depuis ce que vous avez fait pour nous.

— Puisque vous êtes si pressé d'en venir aux prises de nouveau, voici la réponse à votre question, Hurry.

Parlant ainsi, Nathaniel jeta sur la table un paquet de flèches solidement liées ensemble au moyen d'une lanière de peau de daim. March s'en empara et la présentant au feu de la cheminée, il put se convaincre que les extrémités en avaient été trempées dans le sang.

— Si ceci n'est pas de l'anglais intelligible, dit l'étourdi jeune homme des frontières, c'est de l'indien facile à comprendre. C'est ce qu'on appelle une déclaration de guerre, Judith. Comment ce défi vous est-il parvenu, Nathaniel?

— Il n'y a pas une minute que je l'ai trouvé dans la cour du vieux Tom.

— Il n'est pas tombé des nuages comme on voit quelquefois de petits crapauds qui proviennent de la pluie. Voyons, Deerslayer, tâchez de savoir d'où ces flèches nous viennent.

Ce dernier s'approcha d'une fenêtre et laissa errer un moment ses regards sur le lac ; puis, se rapprochant d'Hurry, il prit le paquet de flèches et l'examina attentivement.

— En vérité, c'est une belle déclaration de guerre, dit-il, et si les sauvages vous ont laissé votre chevelure sur la tête, il semblerait qu'ils vous ont enlevé les oreilles, autrement vous auriez entendu le jeune Indien revenir de ce côté sur son radeau, tout exprès pour nous jeter ces baguettes, comme pour nous dire : Depuis l'exécution de notre marché, nous avons frappé le glas du combat, et la première chose que nous frapperons ensuite, ce sera vous.

— Les loups affamés! Passez-moi ce fusil, Judith, et je vais envoyer ma réponse aux brigands à travers leur messager.

— Non pas, tant que je serai là, maître March! répliqua froidement Nathaniel lui faisant signe de s'abstenir. Une parole est une parole, fût-elle donnée à un Peau-Rouge ou à un chrétien. Le gars est venu une torche allumée à la main, loyalement éclairé pour nous avertir, et nul n'a le droit de lui faire du mal en ce moment.

— C'est ce que nous allons voir, répondit Hurry : pour le fusil, je ne dis pas; mais il y a moyen de le rattraper par le canot.

Il avait à peine achevé ces mots que, son fusil à la main, il partit à grandes enjambées, ajoutant : — Nous verrons bien si quelqu'un m'empêchera de rapporter la chevelure de ce reptile! Plus nous en écraserons de petits dans l'œuf moins nous en aurons à nos trousses dans les bois.

Judith trembla comme la feuille dans la crainte de voir surgir une scène de violence; car si Hurry était emporté et hargneux dans sa force colossale, Nathaniel possédait la froide détermination qui annonce la persévérance. Ce fut même le regard terne du dernier plutôt que la violence bruyante du premier qui excita ses appréhensions. Hurry atteignit bientôt l'endroit où le canot était amarré, mais pas avant que Deerslayer n'eût eu le temps de glisser quelques mots à l'oreille du Serpent en langue delaware. Ce dernier avait entendu le premier le bruit des pagaies et il avait surveillé sur la terrasse les mouvements du jeune Iroquois, se bornant à tenir son fusil en arrêt dans l'éventualité d'une surprise. Obéissant à l'injonction du chasseur, il s'élança dans le canot et en enleva les avirons. Hurry, furieux de ce nouvel empêchement à ses projets, s'avança sur l'Indien la menace et l'injure à la bouche, et les spectateurs de la terrasse redoutèrent un moment les conséquences d'un conflit qui se fût terminé d'une façon sanglante, mais le regard froid et l'attitude calme de l'Indien glacèrent son courage. Il allait tourner sa fureur du côté de Deerslayer, lorsqu'une voix douce l'arrêta de nouveau :

— C'est très-vilain de se mettre ainsi en colère, et Dieu ne le pardonnera pas. Les Iroquois vous ont bien traité et ils n'ont pas pris votre chevelure, quoique vous et mon père ayez eu l'intention de prendre les leurs.

L'influence de la douceur sur la colère est reconnue, et produisit en cette circonstance l'effet que la jeune Hetty en attendait, et Hurry se contenta de la prendre pour confidente de ses prétendus griefs.

— C'est mal, vous en conviendrez, Hetty, de voir une prise comme celle-là dans ses filets et ensuite de la voir vous échapper. Vous avez manqué à votre amitié, Deerslayer, en laissant une chance comme celle-là s'échapper de mes mains et des vôtres.

La réponse fut calme et ferme, comme on devait l'attendre d'un homme qui ne craignait pas le danger et que la droiture guidait dans tous ses actes.

— J'aurais manqué à la justice si j'eusse fait autrement, et ni vous ni personne n'avez le droit d'exiger cela de moi. Le garçon est venu accomplir une mission sacrée, et le dernier Peau-Rouge qui erre dans les bois aurait eu honte de ne pas respecter son caractère. Mais il est depuis longtemps hors de votre atteinte, maître March, et je ne vois pas ce qui pourrait nous revenir de parler comme deux femmes de ce que l'on ne peut empêcher.

Dès qu'il eut achevé de parler, Nathaniel se retira, jugeant inutile de perdre plus de paroles sur ce sujet. Hutter tira Hurry par la manche de son habit et le mena dans l'Arche, où ils demeurèrent longtemps en secrète conférence. L'Indien et son ami tinrent conseil de leur côté, formant leur plan de défense d'après ce qu'ils connaissaient de la manière dont leurs ennemis faisaient la guerre. Judith céda aussi aux doux sentiments d'un entretien amical et confidentiel avec sa sœur, qui lui raconta en détail les péripéties de sa visite dans le camp, gardant une réserve discrète sur les amours de Chingachgook et de Wah-tah-Wah, et se bornant à parler de la bonté et de la gentillesse de cette dernière.

Enfin les conversations particulières se résumèrent en une conférence générale provoquée par le retour d'Hutter sur la terrasse. On adopta le plan de Nathaniel d'abandonner le château pendant la nuit et de se réfugier dans l'Arche, où la défense contre un ennemi si nombreux et les moyens de fuite étaient plus assurés. Le château fut barricadé comme d'habitude, les canots retirés du bassin et solidement attachés l'un contre l'autre aux flancs de l'Arche, les premiers objets de nécessité transportés à bord. On éteignit les feux, puis tous s'embarquèrent.

Le voisinage des montagnes avec leurs bordures de pins rendaient les nuits sombres plus obscures sur le lac qu'ailleurs. Le centre seul du lac était éclairé par une ligne argentée. Le départ de l'Arche était donc dissimulé par l'ombre qui couvrait les bords. La nuit était si sombre et les nuages rassemblés dans une telle masse compacte, qu'il était impossible de définir par leur marche de quel côté soufflait le vent. Chingachgook tremblait que l'absence de l'Étoile n'empêchât sa fiancée d'être exacte au rendez-vous. L'Arche, une fois dégagée de son ancrage, Hutter déploya la voile dans l'intention supposable de l'éloigner au plus tôt du voisinage du château. La direction du vent et celle des courants semblèrent diriger sa course du côté du camp.

OEil-de-Faucon épia les gestes et les manœuvres d'Hutter et d'Hurry avec une scrupuleuse attention. Il ne sut d'abord s'il devait attribuer aux éléments ou à un secret dessein la marche bizarre du lourd bâtiment; cette dernière opinion prévalut toutefois et il se tint sur ses gardes. Tout familiarisé que fût Hutter avec le lac, il était encore facile de tromper son inexpérience, et, quelles que fussent ses intentions, avant deux heures l'Arche aurait marché à deux ou trois cents vergues le long du bord et se trouverait alors directement en face du camp. Longtemps avant d'atteindre ce point, Hurry, qui avait quelque connaissance de la langue algonquine, avait entamé une conférence intime avec l'Indien, qui se rapprocha aussitôt auprès de Nathaniel pour lui rendre compte des intentions des deux amateurs de primes.

— Mon vieux père et mon jeune frère, le Gros-Pin... veulent pendre à leur ceinture des chevelures de Hurons... Celle du Serpent n'est

pas remplie et son peuple les comptera lorsqu'il rentrera dans sa tribu. Il ne faut pas que leurs yeux errent dans le vide, mais qu'ils trouvent ce qu'ils chercheront. Mon frère, je le sais, a la main blanche; il ne frappe pas même les morts. Que mon frère attende notre retour; quand nous reviendrons, il ne couvrira pas son visage de honte pour son ami. Le Grand-Serpent des Mohicans doit être digne de fouler le sentier de la guerre avec OEil-de-Faucon.

— Oui, oui, Serpent, je vois ce que c'est; le nom me restera, et par la suite il remplacera celui de Tueur-de-Daims. Si de tels honneurs doivent nous venir, le plus humble d'entre nous doit s'efforcer de les mériter. Quant à chercher vos chevelures, c'est un de vos dons, je n'y peux pas voir de mal.

— Quoi qu'il en soit, soyez miséricordieux, Serpent, je vous en supplie, l'honneur d'un Peau-Rouge ne souffrira pas de montrer de la pitié. Pour ce qui est du veillard, le père des deux jeunes filles, qui devrait entretenir dans son cœur de meilleurs sentiments, et Harry March, ici, qui, tout Gros-Pin qu'il est, devrait porter le fruit d'une greffe chrétienne : tous deux je les laisse dans les mains du Dieu blanc. Sans les flèches sanglantes, personne ici ne chercherait cette nuit à leur faire du mal sans déshonorer sa parole et son caractère; mais ceux qui cherchent le sang ne peuvent se plaindre qu'il soit versé à leur appel. Vous, Serpent, vous saurez être miséridordieux. Ne commencez pas votre carrière en chargeant votre conscience des cris des femmes et des gémissements des enfants. Comportez-vous de telle sorte que Wah-tah-Wah puisse sourire et non pleurer quand vous vous rejoindrez. Allez donc, et que le Manitou vous protége.

— Mon frère restera ici avec la toue. Wah sera bientôt sur le bord à attendre, et Chingachgook doit se hâter.

L'Indien rejoignit les deux coureurs d'aventures; on cargua d'abord la voile, puis tous trois entrèrent dans un canot et quittèrent l'Arche. Ni Hutter ni March ne parlèrent à Nathaniel de leurs projets ou de la durée probable de leur absence. Quelques coups d'aviron mirent bientôt le canot hors de vue, pendant que Nathaniel prenait les mesures nécessaires pour maintenir l'Arche dans sa position stationnaire. Sa tâche accomplie, il alla s'asseoir à l'avant de l'Arche, où Judith vint bientôt le rejoindre, cherchant toutes les occasions de rester auprès de lui, déployant tous les dons qu'elle tenait de la nature et la coquetterie inhérente à son sexe pour attaquer le cœur du jeune chasseur, que nous laisserons exposé à ces dangereux artifices contre la placide tranquillité de son âme pour suivre les trois aventuriers dans leur périlleuse excursion.

Hutter et Hurry, dans leur nouvelle tentative contre le camp, étaient mus par les mêmes idées de convoitise que la première fois, renforcées par le désir de se venger de leur défaite; toutefois l'appât de l'or prédominait dans leur âme sordide et ils endormaient les scrupules de leur conscience en refusant aux créatures humaines qu'ils allaient combattre les plans et l'intelligence qui élèvent l'homme au-dessus des brutes. Cette fois ils comptaient parmi les chances les plus probables de succès qu'une grande partie des guerriers étant campés pour la nuit en face le château, ils pourraient les surprendre au milieu de leur sommeil et faire un grand nombre de victimes. Hutter, nous l'avouons à sa honte, qui laissait derrière lui deux filles exposées aux mêmes dangers, espérait trouver de faciles victimes dans les femmes et les enfants qui devaient se trouver réunis en plus grand nombre que les guerriers.

Hutter dirigeait le canot; Hurry était allé se poster à l'avant et Chingachgook occupait le centre; tous trois allaient diriger la frêle embarcation avec assez d'adresse pour pouvoir rester debout au milieu de l'obscurité. Ils abordèrent avec toute la prudence nécessaire et sans accident. Armant leurs fusils comme pour une chasse, ils s'avancèrent vers le camp en rampant comme trois tigres altérés de sang et qui flairent une proie.

L'Indien marchait en tête suivi de ses deux compagnons, habitués à amortir leurs pas dans ces sortes d'excursions. Parfois une branche sèche craquait sous la pesanteur gigantesque d'Hurry ou sous la précipitation lourde du vieillard, mais l'Indien glissait à travers les arbres comme si ses pieds n'eussent pas touché le sol. Le feu, qui devait être le point central du campement, était aussi le but de leurs recherches. Ce fut l'œil perçant de Chingachgook qui le découvrit le premier brillant à quelque distance comme un ver luisant au-dessus de quelques troncs d'arbres coupés.

L'approche des aventuriers devint alors plus rapide et plus directe. Ils atteignirent au bout de quelques minutes l'enceinte d'un groupe de huttes légères. Ils s'arrêtèrent pour examiner le sol et les vestiges autour d'eux. L'obscurité était si intense qu'on pouvait à peine distinguer autre chose que la faible étincelle du feu près de s'éteindre et les troncs d'arbres les plus rapprochés. Une hutte qui se trouvait à leur portée donna à Chingachgook l'occasion de pousser plus loin ses investigations.

Rampant comme le reptile qui déploie ses anneaux et dont il portait le nom, le Serpent s'approcha sans bruit de la hutte. Il s'arrêta un moment prêtant l'oreille pour s'assurer qu'aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur; puis, passant sa tête sous l'ouverture basse et étroite qui servait d'entrée, ses yeux fouillèrent tous les recoins sans pouvoir distinguer le moindre objet vivant; il parcourut la hutte tâtant les parois et la terre avec ses pieds et ses mains : la hutte était vide.

Le Delaware parcourut et visita ainsi plusieurs wigwams qu'il trouva inhabités. Il revint annoncer à ses compagnons que les Hurons avaient abandonné leur camp, ce dont ceux-ci eurent bientôt acquis la conviction en parcourant eux-mêmes les huttes et les alentours du foyer éteint. Chacun d'eux supporta ce désappointement suivant les sentiments qui le guidaient dans ses recherches. Le chef, qui n'avait eu d'autre vue que d'acquérir de la gloire, légèrement surpris et mortifié s'appuyait contre un arbre conservant toute la dignité d'un chef et se promettant de prendre sa revanche dans les événements futurs de la nuit. Il ne pourrait pas offrir de trophées à sa maîtresse, mais au moins il la rejoindrait et l'occasion ne tarderait pas de lui donner un témoignage de sa valeur. Il attendait donc paisiblement que ses compagnons fussent prêts à regagner le canot. Hutter et Harry, dont le seul mobile était la soif du gain, avaient de la peine à contenir leur fureur. Ils erraient au milieu du camp furetant dans toutes les huttes dans l'espoir d'y trouver quelque enfant oublié ou quelque dormeur attardé, mettant en pièces celles qui trompaient leur attente. Ne trouvant pas d'objet sur lequel ils pussent assouvir leur colère, ils commençaient à se quereller et à en venir peut-être aux coups, si le Delaware ne fût intervenu pour les rappeler aux dangers de la situation et à la nécessité de regagner immédiatement l'Arche. Ce sage avertissement mit fin à la dispute, et au bout de quelques instants ils ramaient de nouveau vers l'endroit où ils avaient laissé le bateau à la garde de Deerslayer.

Nous avons dit que Judith était venue s'asseoir à côté du chasseur aussitôt le départ des aventuriers; elle resta quelques instants silencieuse à côté de lui, et Nathaniel ignorait laquelle des deux sœurs lui tenait compagnie, lorsque la voix sonore et vibrante de l'aînée lui révéla sa présence.

— Quelle terrible existence pour des femmes, Tueur-de-Daims! s'écria-t-elle; plût au ciel que j'en visse la fin!

— La vie n'est pas si mauvaise; elle l'est suivant qu'on en use ou qu'on en abuse. Que voudriez-vous avoir à la place?

— Je serais mille fois plus heureuse de vivre plus près des êtres civilisés... au milieu de femmes, d'églises, de maisons construites par des mains chrétiennes, où mon sommeil la nuit serait doux et paisible. Une habitation voisine d'un des forts serait préférable à cet horrible endroit où nous demeurons.

— Je ne partage pas complétement vos idées, Judith. Si les forts sont bons pour tenir l'ennemi à distance, ils renferment souvent à l'intérieur des ennemis plus dangereux; je ne crois pas que cela serait un avantage pour vous ou pour Hetty d'en être si près, et si je puis dire tout ce que je pense là-dessus, je crois que vous n'en êtes pas encore assez éloignées. Les fermes ont leur avantage, et il y a des gens qui y passent leur vie. Mais quel bien-être un homme trouve-t-il là, qu'il ne rencontre au centuple dans les forêts? On y trouve l'air, l'espace, la lumière, mais où trouver des ombrages, des sources riantes, des bosquets fleuris, des arbres vénérables dont l'âge se perd dans la nuit des temps, comme ici dans nos forêts? Ceux qu'on trouve près des habitations humaines sont de pauvres troncs rabougris et secs comme les pierres qui marquent les tombes dans un cimetière. Il me semble que des hommes qui vivent dans de tels lieux ne doivent avoir d'autres pensées que de leur décadence et de la décadence universelle, non pas celle qu'amènent le temps et la nature, mais la décadence produite par la violence et la destruction. Quant aux églises, elles sont nécessaires, je suppose, puisque les hommes les ont construites, et les appellent les temples du Seigneur; mais, Judith, pour un esprit juste la terre tout entière est le vrai temple de Dieu. Ni les forts, ni les églises ne font les peuples plus heureux. Tout est contradiction dans les établissements, tandis que tout est concorde et harmonie dans les bois. Les églises sont pour la paix, les forts pour la guerre, et ils les mettent l'un à côté de l'autre. Non, non, donnez-moi pour église les arceaux voûtés de nos forêts vierges.

— La femme n'est pas faite pour des scènes comme celle-ci, Nathaniel; des scènes qui dureront tant que durera la guerre.

— Pour ce qui vous regarde et les filles de votre couleur, je crois que vous avez raison; mais les femmes des Peaux-Rouges aiment et recherchent les dangers. Rien ne rendrait Wah-tah-Wah, la fiancée du Delaware, plus heureuse, que de le savoir dans ce moment errant autour du camp ennemi pour enlever des chevelures.

— Pourtant, Nathaniel, elle ne peut pas être femme et ne pas éprouver de l'inquiétude lorsque l'homme qu'elle aime va exposer sa vie.

— Elle ne pense qu'à l'honneur et non au danger, et quand le cœur s'est empreint de tels sentiments, il ne reste plus de place pour la crainte. Wah-tah-Wah est une douce, rieuse, agréable créature, mais elle aime l'honneur aussi bien que toute fille delaware. Dans une heure elle doit rejoindre le Serpent à l'endroit où Hetty est descendue, et sans doute elle n'est pas sans inquiétude; mais elle serait heureuse d'apprendre qu'en ce moment son amant est aux prises avec un Mingo pour lui enlever sa chevelure.

— Une fille blanche penserait différemment; elle serait malheureuse de savoir son amant exposé à perdre la vie. Je ne crois pas que vous-

même, froid et calme comme vous paraissez l'être, vous restassiez tranquille si vous saviez votre Wah-tah-Wah en danger.

— C'est différent, bien différent. La femme est trop faible et trop douce pour courir de tels risques, mais je n'ai pas de Wah-tah-Wah et je n'en aurai jamais; car je ne trouve pas qu'il soit bien de mélanger les couleurs, à moins que ce ne soit pour rendre service ou à titre d'amitié.

— C'est penser comme un homme blanc doit toujours le faire; quant à Hurry Harry, je crois qu'il lui serait indifférent que sa femme fût une Squaw ou la fille d'un gouverneur, pourvu qu'elle fût avenante et qu'elle aidât à lui remplir l'estomac.

— En vérité, Judith, vous faites injure au pauvre garçon; il vous aime, et quand un homme a donné son cœur, il ne saurait être détourné par une fille mingo ou même une Delaware. Vous pouvez vous moquer d'hommes comme Hurry et moi, car nous sommes rudes et dépourvus des connaissances qu'on puise dans les livres; mais nous avons nos qualités aussi bien que nos défauts. Il ne faut pas mépriser un cœur honnête quoiqu'il ne soit pas initié à tous les compliments qui flattent l'imagination féminine.

— Vous, Nathaniel, pouvez-vous un instant supposer que je vous mette en parallèle avec Harry March? Non, non! je ne suis point si dépourvue de jugement. Personne, homme ou femme, n'oserait comparer votre cœur honnête, votre mâle nature et votre simple franchise au froid égoïsme, à l'avarice sordide et à la cruauté farouche d'Harry March. Mon père lui-même, qui dans ce moment s'abandonne à des sentiments qu'il partage avec lui, connaît très-bien la différence qui existe entre vous. Je le sais, il me l'a dit lui-même.

Les sensations de Judith étaient vives et impétueuses. Peu habituée aux restrictions de la vie civilisée, elle les trahissait quelquefois avec un abandon naturel et dénué de toute coquetterie. Elle saisit la main rude du chasseur dans les deux siennes et la pressa avec une chaleur qui témoignait de la sincérité de ses paroles. Honteuse toutefois de sa témérité, elle la laissa tomber aussitôt, reprenant la réserve et la modestie qui convenaient à son sexe.

— Merci, Judith, merci de tout mon cœur, répondit le chasseur trop humble pour interpréter dans toute leur étendue les paroles et l'action de la jeune fille. Merci! comme si tout ce que vous venez de dire était vrai. Hurry possède un avantage, et il dépend de lui d'acquérir l'autre où... Ecoutez! c'est la voix de votre père; il parle comme s'il était en colère.

— Dieu nous garde de voir renouveler ses horribles scènes! s'écria Judith cachant sa tête dans ses genoux et mettant ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre; je désire quelquefois ne pas avoir de père.

Ceci fut dit avec amertume et comme un souvenir des tourments passés. Elle allait continuer à donner cours à ses récriminations, lorsque la voix douce de sa sœur résonna à son oreille.

— J'aurais dû lire à mon père et à Hurry un passage de la Bible pour les empêcher de reprendre leur sinistre projet; appelez-les, Nathaniel, et dites-leur que pour le bien de leurs âmes ils doivent écouter mes paroles.

— Hélas! pauvre Hetty, vous connaissez peu l'appât de l'or et de la vengeance, si vous croyez parvenir à les arrêter. Mais il se passe quelque chose d'extraordinaire: j'entends votre père et Hurry grognant comme des ours, et la voix du jeune chef reste muette; le cri de victoire que l'écho des montagnes devrait répéter suivant l'usage ne s'est pas fait entendre.

— La justice est peut-être tombée sur lui, et sa mort aura sauvé la vie des innocents.

— Non, non, si justice était faite, ce n'est pas sur le Serpent qu'elle serait retombée. Ce que je crois, c'est qu'il n'y a pas eu de conflit; ils auront trouvé le camp désert, et c'est ce qui explique les boutades d'Harry et le silence du Serpent. Au même instant on entendit le bruit d'un aviron retomber dans le canot, et Nathaniel acquit la conviction que ses conjectures étaient justes. La voile ayant été carguée, l'Arche avait très-peu dérivé. Il entendit Chingachgook qui indiquait à Hutter d'une voix basse et calme la manœuvre nécessaire pour aborder. Le canot toucha et les aventuriers montèrent sur le pont. Hutter et Hurry dirent mot de ce qui s'était passé; le Delaware, s'approchant de son ami, lui donna l'explication de l'énigme en deux mots: *Feu éteint.*

Une courte délibération décida de la marche qu'il fallait de nouveau donner au bateau; puis Hutter et March déclarèrent leur intention de s'indemniser de la perte de sommeil qu'ils avaient éprouvée pendant leur captivité et descendirent sous le pont. OEil-de-Faucon et son ami restèrent seuls pour diriger la marche.

Le progrès était lent, d'environ deux milles à l'heure, promettant toutefois d'atteindre le but en temps utile. L'Indien paraissait calme, mais à l'inquiétude de son regard on pouvait deviner que ses craintes et ses espérances croissaient à mesure qu'ils approchaient du lieu et de l'heure du rendez-vous. Nathaniel maintenait la direction le long du bord qu'ombrageaient les arbres penchés sur le lac, dans le double but de rester à couvert et de découvrir les signes de campement indiquant l'endroit où les sauvages se fussent arrêtés. Ils avaient doublé une petite langue de terre et pénétré dans la baie située au bord du point qu'ils se proposaient d'atteindre, quand Chingachgook, s'approchant en silence de son ami, lui montra un feu couvert qui éclairait sourdement la partie intérieure de la baie, ne laissant aucun doute que les Indiens avaient tout à coup transporté leur camp sur le lieu même où Wah-tah-Wah et Chingachgook s'étaient donné rendez-vous.

CHAPITRE XVI.

Le Delaware ne songeait plus à orner sa ceinture de chevelures, ses pensées étaient concentrées sur le moment solennel qui devait le rapprocher de sa fiancée. Il en était arrivé à redouter que les deux visages pâles se réveillassent et ne vinsssent engager un conflit fatal pour ses amours. Les Indiens avaient établi leur feu vers la partie sud de la baie, afin d'en cacher la lumière à ceux qu'ils croyaient encore dans le château.

— Il y a un avantage, Judith, de ce qu'ils aient placé leur feu au bord de l'eau, cela nous prouve qu'ils nous croient encore chez votre père, et nous avons moins à craindre leur vigilance de ce côté. Mais il est heureux pour nous que Hurry March et votre père soient endormis, car ils nous livreraient par leur soif inconsidérée d'or et de rapine. Ah! voici les ajoncs qui nous cachent la lueur du feu, c'est le moment d'aborder.

Deerslayer s'arrêta quelques instants pour s'assurer qu'il était bien à l'endroit convenu, puis il donna le signal, et Chingachgook jeta le grappin et cargua la voile.

Deerslayer donna à Judith les intructions nécessaires et lui indiqua la route à suivre dans le cas où une alarme la forcerait à fuir, lui recommandant de n'éveiller les dormeurs qu'à la dernière extrémité. Et maintenant, Judith, continua-t-il, le Serpent et moi nous allons descendre dans le canot. L'étoile n'est pas encore levée, mais elle ne peut tarder, et il serait possible que les nuages ne nous permissent pas de la voir. Or, Wah-tah-Wah ne l'attendra pas, et elle ne manquera pas au rendez-vous si les Mingos ne lui ont pas lié les pieds et les mains, afin de préparer son esprit pour prendre un mari huron au lieu d'un Mohican.

— Deerslayer, interrompit la jeune fille, c'est un dangereux service que vous allez rendre... pourquoi vous y hasarder?

— Pourquoi? pour ramener la fiancée du Serpent, la fille qu'il veut épouser dès qu'il sera de retour dans la tribu.

— C'est très-bien pour l'Indien... mais vous n'avez pas l'intention d'épouser Wah-tah-Wah; vous n'êtes pas son fiancé, et pourquoi risquer deux existences et deux libertés lorsqu'un seul suffit pour ramener l'Indienne?

— Ha! je vous comprends, Judith, vous pensez que c'est l'affaire du Serpent et qu'il peut y aller seul; mais vous oubliez que nous nous sommes promis de marcher ensemble, et que si l'amour compte pour beaucoup chez de certains, surtout chez les filles, l'amitié a quelque valeur pour d'autres. Le Delaware peut parfaitement seul diriger un canot, et peut-être préférerait-il aller seul au rendez-vous, mais il y a une foule de circonvolutions qu'il ne saurait faire, des embûches à éviter: peut-être combattre des ennemis, sans un bras ami pour le défendre. Non, non! Judith, vous n'abandonneriez pas ainsi dans un tel moment une personne qui compterait sur vous, et vous ne me croyez pas capable de le faire.

— Je crois que vous avez raison, et pourtant j'aimerais mieux vous voir rester. Promettez-moi au moins de ne pas vous aventurer parmi les sauvages et de vous borner à conduire ici l'Indienne: ce sera bien assez pour une fois, et vous devrez être satisfait.

— On croirait entendre parler la prudente Hetty et non l'esprit merveilleux et prompt de Judith Hutter. Je soutiendrai toujours que vous êtes bonne, Judith, et que vous avez d'excellents sentiments, quelles que soient les histoires que disent sur votre compte ceux qui envient votre bonne mine.

— Nathaniel! s'écria vivement la fille du vieux Tom d'une voix émue, croiriez-vous tout ce que l'on peut dire sur une pauvre orpheline sans protection?.... La langue menteuse de Hurry empoisonnera-t-elle toute ma vie?

— Non, Judith! non! je dis à Hurry qu'il était indigne d'un homme de dire du mal d'une femme qu'on ne pouvait gagner par de belles paroles, et qu'un Indien même sait respecter la réputation d'une jeune femme.

— Si j'avais un frère, il n'aurait pas parlé de la sorte, répliqua Judith, dont les yeux brillaient de colère; mais comme il me voit sans autre protection que celle d'un vieillard dont les oreilles deviennent aussi sourdes que la conscience, il dit ce qu'il lui plait.

— Pas tout à fait, Judith, pas tout à fait; nul homme, frère ou étranger ne saurait entendre dénigrer une belle fille sans prendre sa défense. Hurry a sérieusement l'intention de vous prendre pour femme, et s'il laisse échapper de sa bouche quelques paroles contre vous, c'est plutôt la jalousie qui l'excite que tout autre sentiment. Souriez-lui lorsqu'il s'éveillera, et serrez-lui seulement la main comme vous me l'avez serrée il n'y a pas longtemps, et je vous garantis que le pauvre garçon ne pensera plus qu'à votre amabilité; essayez, Judith, lorsqu'il s'éveillera la vertu d'un de vos sourires.

Nathaniel rit silencieusement, selon son habitude, et indiqua d'un geste à son impatient compagnon qu'il était prêt à le suivre. Lorsqu'il

fut entré dans le canot, il leva la tête et aperçut la jeune fille immobile et comme pétrifiée de l'entretien qu'ils avaient eu ensemble. La droiture d'esprit du chasseur l'avait complétement mise en défaut; car dans sa sphère étroite elle croyait toujours par sa coquetterie exercer une attraction infaillible sur l'autre sexe, et dans la circonstance présente, pour la première fois qu'elle avait pris son rôle au sérieux, elle échouait. Ses réflexions furent amères, et la suite de notre histoire démontrera si ses souffrances morales étaient méritées.

Chingachgook et son ami le visage pâle partirent pour leur entreprise hasardeuse avec la précision et le sang-froid qui eussent fait honneur à des guerriers consommés. L'Indien prit place à l'avant du canot, tandis que Nathaniel tenait le gouvernail. Le lieu où Wah-tah-Wah avait promis de se rendre était sur la partie culminante du promontoire au pied duquel les sauvages avaient établi leur campement.

L'obscurité s'épaississait au lieu de diminuer, les nuages s'amoncelaient et roulaient vers l'occident, permettant à peine de distinguer la chaîne des montagnes qui se déroulait au-dessus de leur tête. Le Delaware cherchait en vain à découvrir l'étoile du rendez-vous, le rideau épais la cachait à ses yeux; dans son impatience il s'imaginait que l'heure du rendez-vous était passée, et le chasseur eut de la peine à le convaincre qu'il manquait au contraire quelques minutes. A cent pas environ de la rive, Chingachgook quitta l'aviron pour prendre son fusil, et lorsqu'ils furent près du bord, il entra dans l'eau à mi-jambe pour explorer les environs de la baie, puis enfin il aborda; mais Wah-tah-Wah n'y était pas. Il craignit un moment de s'être trompé sur le lieu du rendez-vous et revint consulter le chasseur. Celui-ci lui montra les nuages qui commençaient à s'éclaircir au sommet des montagnes situées à l'est, et l'étoile du soir que l'on apercevait briller à travers les branches d'un pin. C'était d'un favorable augure, et les deux jeunes gens s'appuyèrent sur le canon de leur fusil, écoutant attentivement pour saisir le bruit des pas. Ils entendaient des murmures de voix étouffées, ou quelques faibles plaintes d'enfant comprimées aussitôt. Comme les naturels de l'Amérique sont habituellement prudents et silencieux la nuit, et ne conversent qu'à voix basse, nos deux aventuriers jugèrent qu'ils étaient près du camp. A plusieurs reprises il leur sembla que des rôdeurs quittaient le feu pour s'approcher du lieu où ils étaient, mais le bruit cessait tout à coup et semblait n'être que le résultat de leur imagination. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente et l'anxiété.

Enfin Nathaniel proposa de faire le tour du camp dans le canot, afin de reconnaître la position exacte des Indiens, et tâcher de découvrir la cause qui empêchait Wah-tah-Wah de se trouver au rendez-vous. Le Delaware refusa de quitter le point convenu, dans la crainte que la jeune fille ne le trouvant point ne se dirigeât du côté opposé à celui où il la chercherait. Deerslayer reconnut qu'il y avait quelque raison dans la persistance de son ami, et il résolut d'aller seul à la découverte.

Il quitta le bord avec les mêmes précautions, laissant le Serpent à son poste caché derrière les buissons, et se dirigea vers l'endroit de la rive où le lac, formant une sorte d'anse, lui permettait d'approcher sans bruit à quelques pas du centre du foyer, et entièrement caché par les ombres que les arbres projetaient autour de lui.

Nous avons cherché à faire connaître à nos lecteurs le caractère de cet être extraordinaire, et nous aurions manqué notre but s'il nous fallait actuellement lui dire combien sa nature simple et inexpérimentée pour toutes les questions subtiles du goût conventionnel de la société était néanmoins forte et poétique. Il aimait les bois pour leur fraîcheur, leur sublime solitude, et l'empreinte qu'il rencontrait partout de la main divine du Créateur. Il s'arrêtait parfois devant un site pour en admirer les beautés sans pouvoir se rendre compte de l'attrait qui retenait ses pas. Ainsi constitué au moral et d'une fermeté d'âme que nul danger ne pouvait ébranler, on ne s'étonnera pas que dans ce moment critique il prît plaisir à contempler le tableau qu'il avait devant lui, oubliant dans son admiration l'objet de sa visite.

Le canot dominait une sorte de claire-voie fermée au fond par un cercle de pins majestueux et bordée de chaque côté par les lianes et les ajoncs qui inclinaient leur tige dans la glace transparente du lac. Par suite de leur changement de position, les Indiens veillaient encore et achevaient leur repas du soir. Le feu qui flambait encore avec intensité illuminait les arceaux verts de la voûte boisée. Les travaux avaient cessé, et la plupart ayant achevé leur repas demeuraient dans cet état d'indolence voisin du sommeil qui précède la digestion.

Nathaniel découvrit au premier coup d'œil que bon nombre des guerriers étaient absents. Sa connaissance le Chêne-Fendu était assis sur le premier plan de ce tableau qui eût fait honneur au pinceau de Salvator Rosa; ses traits bronzés, éclairés par la lueur du feu, décelaient le plaisir que lui causait la vue des éléphants qu'il montrait à l'un de ses guerriers. Un petit garçon penché sur son épaule, les yeux brillants d'une curiosité naïve, complétait le groupe. Au fond du tableau huit ou dix guerriers à moitié couchés ou adossés contre les arbres, leurs armes à côté d'eux, appuyées contre les abres ou posées nonchalamment sur leurs genoux. Le groupe qui attira davantage l'attention de Nathaniel était celui des femmes et des enfants tous rassemblés dans un même cercle. Les femmes causaient à voix basse et riaient doucement; on devinait néanmoins que quelque cause extraordinaire tempérait l'élan de leur gaieté. Les jeunes femmes paraissaient gaies; mais une sorte de vieille sorcière, aux traits ridés, à l'air revêche, au regard inquiet et soupçonneux, faisait ombre au tableau et semblait accomplir une tâche assignée par les chefs. Il cherchait en vain à découvrir Wah-tah-Wah, et plusieurs fois il avait cru entendre le son mélodieux de sa voix, lorsqu'une interpellation aigre et criarde de la vieille fit éloigner deux figures sombres postées comme des statues dans le fond du tableau, qui firent place à un jeune guerrier et à deux jeunes filles dont l'une était la fille delaware. Nathaniel comprit alors que Wah-tah-Wah était surveillée de près par le jeune homme, sans doute, qui paraissait être un amoureux, et bien certainement par la vieille. Le voisinage de ceux que l'on supposait ses amis, et l'arrivée d'un Peau-Rouge inconnu sur le lac avaient redoublé leur vigilance, et la pauvre fiancée avait été ainsi mise dans l'impossibilité de se rendre au rendez-vous. Son inquiétude se trahissait par quelques regards jetés à la dérobée à travers le feuillage, comme pour apercevoir l'étoile qui devait l'avertir que l'heure était sonnée. Elle fit le tour du cercle avec ses deux compagnes, cachant sous un air d'indifférence l'inquiétude qui l'agitait, puis revint s'asseoir au milieu des autres femmes. Alors la vieille sentinelle sembla se départir un peu de sa vigilance, et alla s'asseoir un peu à l'écart.

Cette situation rendait difficile de prendre un parti. Chingachgook ne consentirait jamais à retourner dans l'Arche sans tenter un effort désespéré pour sauver sa maîtresse, et les sentiments de générosité du chasseur le portaient à l'aider dans son entreprise quelle qu'elle fût. Les femmes paraissaient se disposer à se retirer pour la nuit, et en restant il pouvait découvrir la hutte où Wah-tah-Wah reposait, ce qui pourrait servir leurs desseins. D'un autre côté, en restant plus longtemps il avait à craindre que l'impatience du Delaware ne le poussât à commettre quelque imprudence. Il s'attendait à chaque instant à voir la forme sombre du Delaware apparaître dans l'ombre comme le tigre rôdant autour de sa proie. Cette considération le détermina à rejoindre son ami et à contre-balancer son impétuosité par son propre sang-froid et sa prudence: ce qu'il exécuta en moins de dix minutes dans le plus profond silence.

Contrairement à son attente, il trouva l'Indien à son poste, d'où il n'avait pas bougé, dans la crainte que sa fiancée n'arrivât pendant son absence. Le Delaware apprit ce qui se passait dans le camp, et qu'une surveillance incessante retenait Wah-tah-Wah parmi ses ennemis. Leur résolution fut bientôt prise. Disposant le canot de manière que Wah-tah-Wah, si elle se dirigeait de ce côté, pût l'apercevoir, ils saisirent leurs armes et s'engagèrent dans le bois. L'élévation de terre qui encaissait le lieu du camp favorisait la marche secrète des deux aventuriers en empêchant la lumière du feu de se répandre de leur côté. Ils s'avancèrent ainsi lentement vers l'enceinte, le chasseur marchant en avant pour prévenir tout mouvement impétueux de la part de son compagnon. Ils parvinrent ainsi derrière la bordure de hauts pins qui formait le fond du tableau que nous avons essayé de décrire précédemment, et, s'adossant aux arbres afin de dissimuler autant que possible l'épaisseur de leur corps, ils déposèrent leurs fusils à leurs pieds, prêts à les saisir à la première alerte. La vue que présentait le camp était exactement le contraire de ce qu'il avait aperçu du côté de la rivière. Le feu brillait toujours, et treize guerriers étaient encore assis autour, conversant à voix basse et occupés encore à admirer les pièces du jeu d'échecs et se les passant de main en main.

Le premier élan de surprise était passé, mais ils discutaient actuellement de l'existence supposée de l'histoire d'un aussi curieux animal. Les femmes étaient encore groupées, telles à peu près que le chasseur les avait déjà vues, et tellement rapprochées du lieu où tous deux se tenaient cachés, que le moindre bruit de leur part eût infailliblement donné l'alarme. Le chasseur sentit son ami trembler lorsque les sons doux et cadencés de la voix de Wah-tah-Wah parvinrent à ses oreilles. Il crut prudent de poser une main sur son épaule pour l'avertir par un geste muet de maîtriser ses impressions. La conversation engagée entre les femmes paraissait les intéresser beaucoup, et roulait sur le même sujet qui occupait les hommes.

— Les Hurons possèdent des animaux plus curieux que cela, dit l'une des filles avec mépris; les Delawares trouveront cette créature merveilleuse, mais demain nulle langue huronne n'en parlera. Nos jeunes gens sauront prendre ces sortes de bêtes, si elles s'aventurent autour de nos wigwams.

Ceci paraissait adressé à Wah-tah-Wah, quoique celle qui parlait s'exprimât à demi-voix et sans regarder la jeune Delaware.

— Les Delawares ne permettent pas à de telles créatures de pénétrer dans leurs contrées, les jeunes gens en effrayeraient les images autant que les bêtes elles-mêmes.

— Les jeunes gens delawares? La nation est toute de femmes. Les chevreuils ne se dérangent pas quand leurs chasseurs viennent les courre! Qui a jamais entendu le nom d'un jeune guerrier delaware?

Quoique prononcées d'un ton de bonne humeur, ces paroles étaient empreintes d'amertume. La réponse de Wah-tah-Wah prouva qu'elle s'en était aperçue.

— Qui a jamais entendu le nom d'un jeune Delaware? répéta-t-elle vivement. Tamenund lui-même, qui aujourd'hui est vieux comme les pins sur la montagne, ou comme les aigles dans l'air, fut jeune une

fois; son nom était connu depuis le grand lac Salé, jusqu'aux eaux douces de l'Ouest. Qu'est-ce que la famille d'Uncas, où y en a-t-il une aussi grande, quoique les visages pâles aient labouré leurs tombes et foulés aux pieds leurs ossements? Les aigles volent-ils de plus haut, le chevreuil a-t-il le pied plus léger, ou la panthère est-elle plus hardie? N'y a-t-il pas dans toute la race un jeune guerrier? Que les filles huronnes ouvrent leurs yeux plus grands, elles en verront un qu'on appelle Chingachgook, qui est aussi droit qu'un jeune peuplier et aussi ferme que l'ivoire.

Pendant que l'Indienne développait ces images vives de son langage poétique et disait à ses compagnes d'ouvrir les yeux pour voir le Delaware, Nathaniel poussait son ami du coude et riait de son rire silencieux. L'autre sourit et parut flatté de la bonne opinion qu'avait de lui sa fiancée. Le discours de Wah-tah-Wah provoqua une riposte et la dispute s'échauffa peu à peu et devint plus vive et plus bruyante. Au milieu de cette scène, le Delaware fit signe à son ami de se baisser jusqu'à ce qu'il fût entièrement caché sous le feuillage du buisson, puis il imita le cri d'un jeune écureuil, à un tel point que le chasseur, tout habitué qu'il était à de semblables ruses, leva la tête croyant en entendre un au-dessus de lui. Le son en est si familier dans les bois, que pas un des Hurons n'y fit attention. Néanmoins Wah-tah-Wah cessa tout à coup de parler, et demeura immobile, conservant juste assez de puissance sur elle-même pour ne pas tourner la tête. Elle avait parfaitement reconnu le signal au moyen duquel son amant avait coutume de l'appeler dans le wigwam pour leurs secrets entretiens, et il produisit en ce moment sur ses sens une ivresse semblable à celle que produit sur une jeune fille des villes la sérénade donnée par son chevalier.

De ce moment Chingachgook fut certain que sa présence était connue. Il pouvait donc compter sur une participation que n'eût pas permise autrement l'incertitude sur sa situation. Elle pourrait donc seconder tous ses efforts pour la secourir. Deerslayer se releva et convint lui-même, par une approbation muette, du changement qui s'était manifesté dans la manière d'être de la jeune Delaware. Elle continuait la discussion, mais avec moins d'ardeur et de ténacité, plutôt pour céder à ses antagonistes une facile victoire qu'avec l'intention de l'emporter sur elles. Enfin la discussion se ralentit, et peu après les femmes se levèrent toutes à la fois comme pour se séparer. Pour la première fois seulement Wah-tah-Wah se hasarda à tourner la tête du côté où le signal s'était fait entendre, étendant les bras et bâillant afin de donner un air naturel à son mouvement. L'écureuil se fit entendre de nouveau, et la jeune fille acquit la certitude de l'endroit précis où était son fiancé, mais empêchée de le voir par l'obscurité de l'ombre et de la nuit.

Le moment approchait où il faudrait agir. Elle devait se retirer dans une petite hutte proche de l'endroit où elle se tenait debout, sous la garde de la vieille sorcière dont nous avons déjà parlé. Une fois à l'intérieur et cette vieille femme vigilante étendue en travers de l'entrée, suivant son habitude la nuit, la fuite devenait impossible, et pourtant le moment approchait où il lui faudrait rentrer. Heureusement qu'au même instant l'un des guerriers appela la vieille par son nom et lui ordonna de lui apporter de l'eau pour boire. Il y avait une source délicieuse, située non loin du côté nord de la pointe; la vieille, ordonnant à Wah-tah-Wah de la suivre, se dirigea de ce côté une gourde à la main. Les deux jeunes gens, qui avaient entendu et compris, se retirèrent plus loin derrière les arbres pour laisser passer les deux femmes. La vieille tenait Wah-tah-Wah par la main. Comme elle passait près de l'arbre où Chingachgook et son ami étaient cachés, le premier mit la main sur son tomahawk, avec l'intention de fendre le crâne de la sorcière. Mais l'autre, comprenant le danger d'un tel moyen et qu'un seul cri leur attirerait sur le dos toute la horde des sauvages, et évitant, par un sentiment d'humanité, tous les moyens violents, retint le bras prêt à frapper. Alors, au moment où elles passaient toutes deux, le cri de l'écureuil se renouvela pour la troisième fois et fit arrêter la vieille Mingo, qui leva la tête vers le sommet des arbres derrière lesquels nos deux héros étaient cachés. Elle témoigna sa surprise qu'un écureuil fît encore du bruit à cette heure de la nuit, et ajouta que c'était un pronostic de malheur. Wah-tah-Wah répliqua qu'elle l'avait déjà entendu plusieurs fois dans l'espace de quelques instants, et que le petit animal attendait sans doute le moment de se repaître des miettes éparses sur la terre. Cette explication parut satisfaisante et elles continuèrent leur route vers la source, ayant à leur trousse les deux hommes qui les suivaient en silence. La gourde remplie, la vieille femme se hâtait de revenir dans le camp, tenant toujours par la main le poignet de la Delaware, lorsqu'elle se sentit saisie à la gorge avec une violence telle, que sa main laissa libre sa captive et qu'elle ne put articuler qu'un grognement étouffé. Le Serpent passa son bras autour de la taille de sa maîtresse et s'élança avec elle à travers les ronces dans la direction nord du cap, où il retrouva le canot.

Nathaniel continua de comprimer la gorge de la vieille, faisant courir ses doigts comme sur les touches d'une clavier, la laissant souffler un moment, puis resserrant son étreinte pour l'empêcher de crier. Les intervalles qu'il lui accorda pour reprendre haleine ramenèrent toutefois peu à peu la respiration et avec elle la voix qu'elle recouvra suffisamment pour pousser un ou deux cris qui donnèrent l'alarme dans le camp. Les pas des guerriers qui quittaient vivement leur attitude près du feu se fit entendre, et deux ou trois d'entre eux parurent aussitôt au haut de la source semblables à des ombres fantasmagoriques. Il était temps de fuir. Enlevant sa captive et la jetant à terre après lui avoir fait sentir de nouveau l'empreinte de ses doigts autant par ressentiment des cris qu'elle avait poussés que pour avoir le temps de se soustraire aux poursuites, il la laissa étendue à terre et se dirigea rapidement du côté des ajoncs le fusil en arrêt et la tête au vent comme un lion aux abois.

CHAPITRE XVII.

Le point central du feu formait avec la situation de la source et celle du canot un triangle rectangle à peu près régulier; la distance du feu au canot était un peu moindre que celle qui conduisait à la source. La ligne droite qu'offraient ces deux moyens d'évasion était loin de favoriser les efforts des fugitifs, obligés d'avoir recours à un détour pour se soustraire à la vue derrière les taillis et suivre la courbe de la rive. C'est au milieu de ces désavantages que le chasseur opéra sa retraite convaincu qu'il aurait à lutter à chaque angle, d'après sa connaissance des habitudes des Indiens qui lui couperaient la fuite en tous sens. Un moyen semblable paraissait avoir été adopté sur-le-champ, car il entendit des pas non-seulement du côté de la pente mais encore vers l'extrémité de la pointe du promontoire. La rapidité de la course pouvait donc seule lui faire espérer d'atteindre le canot avant eux.

La gravité de la situation le fit hésiter un moment avant de pénétrer dans les taillis qui longeaient le bord. Quatre figures sombres, courant le long de la partie élevée de la rampe éclairée par la lueur du feu, venaient de s'arrêter pour chercher où gisait la vieille femme; la mort de l'un d'eux au moins était assurée et le chasseur fut bien tenté de faire justice de l'un de ses ennemis, heureusement pour lui la prudence l'emporta sur la témérité. Il releva son fusil un instant braqué, prêt à faire feu, et disparut dans le fourré. Gagner l'anse, la tourner jusqu'à l'endroit où Chingachgook et Wah-tah-Wah l'attendaient impatiemment dans le canot pour fuir fut l'affaire d'un clin d'œil. Posant son fusil au fond, il se baissait pour imprimer une secousse vigoureuse qui lançât l'esquif loin du bord, lorsqu'un Indien, sautant à travers les branches du buisson, s'élança sur son dos comme une panthère. Le salut de tous ne tenait qu'à un fil, une fausse mesure les perdait sans rémission. Avec une générosité qui eût illustré un Romain des temps reculés, mais qui eût été enfouie dans la nuit des temps sans cette simple légende, Nathaniel rassembla toutes ses forces dans un effort désespéré et lança le canot avec tant de vigueur, qu'il fut éloigné par cette seule impulsion à cent pieds de la rive, tombant lui-même dans l'eau, la tête en avant et entraînant avec lui son antagoniste.

L'eau, profonde dans le voisinage de l'anse, n'avait que quelques pieds à l'endroit où les deux combattants venaient de tomber. Toutefois il y en avait assez pour engloutir le chasseur sous le poids de son singulier fardeau. Une lutte désespérée s'engagea entre eux comme l'eût été celle d'un alligator fondant sur sa proie, tous deux se redressant pour respirer et s'étreignant mutuellement les bras pour empêcher l'usage du couteau dans l'obscurité. Ici se fussent arrêtés sans doute les hauts faits du héros de notre histoire, si une demi-douzaine de sauvages, se jetant à l'eau, n'étaient accourus au secours de leur guerrier. Deerslayer se rendit prisonnier avec toute la dignité d'un grand chef.

En quelques minutes, le captif fut ramené devant le foyer. Cette courte lutte avait dominé l'intérêt des Indiens au point d'oublier le canot, qui était encore assez près du bord pour permettre aux deux fugitifs d'entendre tout ce qui ce passait. Lorsque le sauvage eut rappelé sa respiration et ses souvenirs, il raconta comment la jeune Delaware était parvenue à s'échapper. Il était trop tard pour espérer les atteindre, car, dès que Chingachgook s'aperçut que l'on conduisait le chasseur au camp, il plongea dans l'eau sa pagaie et glissa sans bruit sur le lac, dans la direction de l'Arche, maintenant toujours l'esquif hors de la portée des balles.

En pénétrant au centre du foyer, Nathaniel fut entouré par huit Mingos grimaçants, au milieu desquels se trouvait le vieux Chêne-Fendu. Dès que celui-ci l'eut reconnu, il dit quelques mots à part à l'oreille de ses compagnons, qui poussèrent une exclamation de surprise et de joie. Ils apprenaient que le vainqueur de leur frère, de l'autre côté du lac, était en leur pouvoir et à la merci de leur vengeance. Leurs yeux ardents, fixés sur le prisonnier, étaient empreints de férocité et en même temps d'admiration pour ses actions passées et pour son attitude calme et froide devant eux. Cette scène fut en effet l'origine de la grande et terrible renommée du Tueur-de-Daims ou de l'Œil-de-Faucon, comme il fut appelé constamment plus tard; renommée qui se répandit dans toutes les tribus sauvages de New-York et du Canada.

On lui laissa le libre usage de ses bras; la seule précaution prise à son égard fut de lui enlever son couteau, de passer une lanière d'écorce autour de ses chevilles, assez lâche pour lui laisser la faculté de marcher sans lui permettre de fuir. Enfin, des sentinelles postées derrière les arbres exerçaient sur ses moindres mouvements une active surveillance. Cette demi-liberté apparente était un hommage rendu à ses exploits, non-seulement dans le premier combat, et dans l'habileté de ses négociations, mais surtout dans les derniers événements de la nuit.

Ignorant la descente de l'Arche et l'accident qui avait amené la découverte de leur feu, ils attribuaient leur surprise à sa vigilance et à son adresse. La disparition de Wah-tah-Wah et le dévouement qui l'avait fait s'exposer pour lancer le canot hors de leur atteinte : toutes ces causes réunies formaient autant d'anneaux qui se reliaient à la chaîne d'événements et d'actes sur lesquels se fondait sa haute réputation.

Au milieu de ces marques de respect et d'admiration, il n'échappait pas aux pénalités de sa situation. Il eut la permission de s'asseoir près du foyer pour sécher ses habits, son adversaire assis en face de lui, tantôt étendant ses maigres vêtements, tantôt passant la main sur sa gorge qui portait l'empreinte des doigts de son ennemi. Le reste des guerriers tenait conseil ; ceux qui étaient allés à la poursuite des fuyards rendant compte de l'inutilité de leurs recherches. Cependant la vieille femme, que l'on appelait l'Ourse, s'approcha du chasseur les poings fermés et les yeux brûlants de rage. Jusque-là elle avait crié remplissant ce rôle en conscience; ayant réussi à répandre l'alarme dans toute la tribu ; elle pensa à examiner les injures que sa personne avait subies. Elle n'avait rien de lésé, mais sa fureur était portée à son comble d'avoir été mise ainsi en défaut.

— Avorton des visages pâles, commença-t-elle avec exaspération mettant son poing décharné sous le nez du chasseur impassible, tes amis les Delawares ne sont que des femmes et toi leur mouton. Ton peuple te renie, et nulle tribu des Peaux-Rouges ne veut t'avoir dans un wigwam ; tu erres parmi les guerriers en jupon. Tu as frappé notre brave ami qui nous a quittés, parce que sa grande âme a dédaigné de te combattre et a quitté son corps plutôt que de souiller son bras. Mais le sang que tu as versé pendant que l'esprit regardait d'un autre côté n'est pas tombé à terre. Il étouffera tes hurlements. Quelle est cette musique que j'entends ! Ce ne sont pas les plaintes d'un Peau-Rouge ! un guerrier rouge ne grogne pas ainsi comme un porc. Elles partent de la gorge d'un visage pâle... d'une poitrine yankee et résonne aussi agréablement à l'oreille que le chant d'une jeune fille... Chien... charogne... crapaud... araignée... yanke...

La respiration manqua à l'horrible sorcière, qui fût contrainte de s'arrêter, mais ses poings continuaient à menacer le chasseur et sa figure ridée grimaçait la fureur et la haine. Deerslayer regardait ces efforts impuissants à l'exaspérer, comme dans notre société l'homme bien élevé reçoit les injures grossières d'un ivrogne. L'intervention du Chêne-Fendu vint lui épargner un nouveau torrent d'injures. Il poussa de côté la sorcière, lui intimant d'un geste l'ordre de s'éloigner, et vint s'asseoir à côté du prisonnier. Au bout d'un moment de silence, il entama un dialogue que nous traduirons comme précédemment pour l'avantage de ceux de nos lecteurs qui n'ont pas étudié les langues de l'Amérique du nord.

— Mon ami le visage pâle est le bienvenu. Les Hurons ont un bon feu pour sécher les habits du visage pâle.

— Merci, Huron ou Mingo, comme on vous appelle, merci pour l'accueil et pour le feu. L'un et l'autre ont leurs avantages, le dernier surtout lorsqu'on sort de l'eau froide du lac. Le feu d'un Huron est, dans ce cas, ausis chaud que celui d'un Delaware.

— Le visage pâle... mais mon frère a un nom? un si grand guerrier n'a pas vécu sans acquérir un nom.

— Mingo, dit le chasseur trahissant un peu de la vanité inhérente à l'espèce humaine, Mingo, votre brave en mourant m'a appelé OEil-de-Faucon, lorsque, blessé à mort, sa tête reposait sur mes genoux au moment où son esprit allait partir pour les chasses éternelles ; il reconnaissait ainsi la sûreté de mon coup d'œil.

— C'est un beau nom ! Le faucon est sûr de sa proie. OEil-de-Faucan n'est pas une femme, pourquoi vit-il au milieu des Delawares?

— Je vous comprends, Mingo, ce sont des circonvolutions de votre esprit subtil. La Providence m'a placé jeune parmi les Delawares, et, a part les dons que les usages chrétiens exigent de ma couleur, j'espère vivre et mourir dans leur tribu. Je tâcherai toutefois de conserver mes droits naturels et de me conduire en visage pâle dans la société des Peaux-Rouges.

— Non ; un Huron est un Peau-Rouge comme un Delaware. OEil-de-Faucon est plus un Huron qu'une femme.

— Vous avez vos intentions, Mingo, et vous vous comprenez sans doute, je ne fais pas de question. Mais, si vous voulez savoir de moi quelque chose, parlez plus clairement, les marchés ne peuvent se faire les yeux fermés ou la langue liée.

— Non ! OEil-de-Faucon n'a pas la langue fourchue, il aime dire ce qu'il pense. Il connaît le Rat-Musqué. C'est ainsi que l'on désignait Hutter. Et il a vécu dans son wigwam... mais il n'est pas son ami. Il ne cherche pas les chevelures comme un misérable Indien, il combat bravement. Le Rat-Musqué n'est ni blanc ni rouge, ni bête ni poisson. C'est une couleuvre d'eau, tantôt dans le lac, tantôt sur la terre. Il cherche les chevelures comme un sauvge. OEil-de-Faucon peut retourner et lui dire comment il a trompé les Hurons, comment il s'est échappé. Lorsque ses yeux seront dans le brouillard, quand il ne verra plus de sa cabine dans les bois, alors OEil-de-Faucon ouvrira la porte aux Hurons. Comment le pillage sera-t-il partagé? OEil-de-Faucon emportera la plus grande part, et les Hurons prendront ce qu'il laissera derrière lui. Les chevelures iront au Canada, car un visage pâle n'en tire pas gloire.

— En vérité, Chêne-Fendu, car c'est ainsi qu'on vous appelle, c'est un langage assez clair pour de l'iroquois. Je comprends tout ce que vous voulez et je puis dire que c'est dépasser en diablerie tout ce que l'esprit diabolique d'un Mingo peut inventer. Sans doute il serait facile de retourner dire au Rat-Musqué que je me suis sauvé de vos mains.

— Bon ; c'est ce que fera le visage pâle.

— Oui, c'est assez clair. Je comprends ce que vous voulez de moi. Une fois dans la maison du Rat-Musqué, mangeant son pain, riant et causant avec ses jolies filles, je devrais mettre ses yeux dans un si épais brouillard, qu'il ne pourra plus voir la porte... encore moins la terre.

— Bon ! OEil-de-Faucon est né Huron ! son sang n'est qu'à moitié blanc.

— Vous n'y êtes plus du tout, Huron, vous vous trompez comme si vous preniez un loup pour un chat. Je suis blanc de sang, de cœur, de nature et de dons, avec seulement un peu du peau rouge dans les habitudes. Ainsi, quand les yeux d'Hutter seraient bien obscurcis, ses filles peut-être plongées dans un profond sommeil, et Hurry Harry, le Grand-Pin, comme vous l'appelez, ne rêvant qu'à de nouveaux méfaits, tous comptant sur OEil-de-Faucon pour veiller et faire sentinelle, tout ce que j'aurais à faire serait de placer une torche en vue en guise de signal, d'ouvrir la porte et d'introduire les Hurons pour les frapper tous sur la tête.

— Bien sûr, mon frère se trompe, il ne peut être blanc; il est digne d'être un grand chef parmi les Hurons.

— C'est assez juste, j'imagine, s'il pouvait faire tout cela. A présent écoutez, Huron, pour la première fois quelques paroles honnêtes sortir de la bouche d'un homme simple. Je suis un chrétien, et ceux qui sortent de cette souche et qui écoutent les conseils de leur père ne se prêteront jamais à tant de méchancetés. Les détours peuvent être et sont même loyaux en guerre, mais entre amis la traîtrise et la lâcheté n'appartiennent qu'à des démons. Je sais qu'il y en a malheureusement parmi les visages pâles qui vous donneront cette fausse opinion de notre caractère; mais ceux-là mentent à leur sang et aux dons des peaux blanches et ne sont que des vagabonds ou des proscrits. Nul homme droit et juste de ma couleur ne fera ce que vous demandez, et, pour être franc avec vous comme je dois l'être, je crois qu'un Delaware n'y consentirait pas davantage; avec un Mingo c'est peut-être différent.

Le Huron écouta ce refus avec un dépit évident, mais il avait ses vues et désirait ne pas laisser échapper une chance qui leur fût favorable en donnant trop vite cours à son ressentiment. Affectant de sourire, il sembla réfléchir sur ce qu'il venait d'entendre.

— OEil-de-Faucon aime-t-il le Rat-Musqué? demanda-t-il brusquement, ou aime-t-il ses filles ?

— Ni l'un, ni l'autre, Mingo. Le vieux Tom n'est pas un homme que je puisse aimer, et pour ce qui est de ses filles, elles sont assez avenantes; mais il y a des raisons contre un amour pour l'une et pour l'autre. Hetty est une douce créature ; mais la nature a mis un voile sur son esprit, la pauvre fille.

— Et la Rose-Sauvage? demanda le Huron, car la beauté de Judith avait pénétré jusque parmi les hordes errantes des sauvages; la Rose-Sauvage n'est-elle pas assez douce pour reposer sur le sein de mon frère ?

Deerslayer possédait instinctivement des sentiments trop élevés pour insinuer la moindre médisance contre la réputation de la fille aînée du vieux trappeur, et, comme il ne voulait pas mentir, il préféra garder le silence. Le Huron se méprit sur ce témoignage de discrétion, qu'il attribua à une affection rebutée. Poursuivant son idée de corrompre son captif pour arriver à la possession des trésors qu'il croyait enfouis dans le château, il continua ses attaques.

— OEil-de-Faucon parle à un ami; il sait que le Chêne-Fendu est un homme de parole, car ils ont déjà fait ensemble des échanges, et le commerce ouvre l'âme. Mon ami est venu ici parce qu'une fille tenait une petite corde capable d'agiter le corps tout entier du plus vigoureux guerrier ?

— Vous êtes plus près de la vérité, Huron, que vous ne l'avez été depuis que nous avons commencé notre conversation ; pourtant l'une des extrémités de cette corde ne tient pas mon cœur, et l'autre n'est pas dans la main de la Rose-Sauvage.

— C'est étonnant ! Mon frère aimerait-il dans sa tête et non dans son cœur? Est-il possible que la faible d'esprit tire si fort le cœur d'un grand guerrier.

— Nous y voici encore ! quelquefois juste et souvent à côté; la corde dont vous parlez tient au cœur d'un des Delawares, d'un descendant des Mohicans, vivant parmi les Delawares depuis la disparition de son peuple et dans la famille d'Uncas; Chingachgook de nom, ou le Grand Serpent; il est venu ici conduit par la corde, et je l'ai suivi : ou plutôt je suis venu devant lui conduit simplement par l'amitié, sentiment assez fort et assez concluant pour ceux qui vivent autant pour leurs frères que pour eux-mêmes.

— Mais une corde possède deux bouts, l'un tient le Mohican, et l'autre ?...

— L'autre était ici devant ce feu il y a une demi-heure, Wah-tah-Wah le tenait dans sa main, si elle n'était attachée à son cœur.

— Je comprends ce que dit mon frère, répondit gravement l'In-

dien découvrant pour la première fois la clef des événements de la nuit; le Grand-Serpent, étant le plus fort, a tiré à lui, et Wah-tah-Wah l'a suivi.

— Il n'a pas fait grand effort, répondit Nathaniel riant intérieurement avec autant de gaieté que s'il n'était pas captif et exposé à la torture ou à la mort; Dieu vous aide, Huron, il aime la fille, et la fille l'aime; et il est au-dessus de toutes les ruses des Hurons de tenir éloignés l'un de l'autre deux jeunes gens qu'un même sentiment rapproche.

— Ainsi, OEil-de-Faucon et Chingachgook ne sont venus dans ce camp que pour ce seul objet?

— Pas davantage. Dans quel autre but serions-nous venus? Nous n'avons pas même pénétré dans votre camp, mais seulement jusqu'à ce pin, que vous voyez là-bas de l'autre côté de la source, où nous sommes restés à épier vos mouvements jusqu'au moment où le Serpent donna le signal; les choses se passant comme elles le devaient, sans ce vagabond qui est venu me sauter sur le dos. Wah-tah-Wah est avec l'homme qui doit devenir son époux, et quoi qu'il advienne de moi c'est un fait heureusement accompli.



Lutte de Hurry Harry avec les Mingos.

— Quel signal a indiqué à la jeune vierge que son amant était proche? demanda le vieillard avec plus de curiosité qu'il n'avait l'habitude d'en laisser voir. OEil-de-Faucon sourit de nouveau, et parut jouir du succès avec autant d'expansion que s'il n'en avait pas été la victime.

— Vos écureuils sont de grands rôdeurs; lorsque les autres dorment paisiblement, ceux-ci sautent d'arbre en arbre et chantent de manière à faire comprendre leur musique à une fille delaware. Il y a des écureuils à quatre pattes, et des écureuils à deux pieds, et il n'est tel que le chant du dernier pour attirer celle qu'il aime.

Le Huron paraissait contrarié; il garda néanmoins un masque d'impassibilité et quitta peu après le prisonnier pour rejoindre les autres guerriers, auxquels il communiqua la substance de ce qu'il venait d'apprendre. L'admiration se mêla à la colère chez ceux-ci comme chez leur chef en apprenant la hardiesse et le succès de l'entreprise de leurs ennemis. Trois ou quatre d'entre eux se dirigèrent du côté de la petite butte, et contemplèrent l'arbre derrière lequel les hardis aventuriers s'étaient cachés, examinant les empreintes des pieds pour se convaincre que leur récit était exact. Lorsqu'ils revinrent prendre place autour du foyer, leurs physionomies exprimaient l'étonnement, l'admiration et le respect.

Le jeune Indien qui avait été vu se promenant avec Wah-tah-Wah et une autre femme s'était jusqu'alors tenu éloigné du chasseur. Excité par les chuchotements et les rires étouffés des jeunes filles, qui n'étaient pas fâchées de la déconfiture de l'homme de leur tribu et du départ de la Delaware, dont les avantages personnels avaient plus d'une fois excité leur jalousie, l'Indien désappointé s'approcha et vint se poser en face de Nathaniel.

— Voici le Chat-Sauvage, dit-il frappant sa poitrine avec fierté, de manière à montrer l'impression qu'il espérait produire sur l'esprit du prisonnier.

— Voici OEil-de-Faucon, répliqua tranquillement Nathaniel adoptant le nom par lequel il devait désormais être connu dans toutes les tribus des Iroquois; ma vue est perçante; mon frère peut-il sauter loin?

— D'ici au village des Delawares. OEil-de-Faucon a volé ma femme... il faut qu'il l'a ramène, sinon, sa chevelure sera accrochée sur un bâton et séchera dans mon wigwam.

— OEil-de-Faucon n'a rien volé, et il ne sort pas d'une race de brigands. Votre femme, comme vous appelez Wah-tah-Wah, ne sera jamais la femme d'un Peau-Rouge du Canada, son esprit est dans la hutte d'un des Delawares, et son corps est allé le retrouver. Le Chat-Sauvage est vif, je le sais, mais ses jambes ne seront jamais assez longues pour suivre les désirs d'une femme.

— Le Serpent des Delawares est un chien; il n'est qu'une outre remplie qui baigne dans l'eau; il a peur de marcher sur la terre ferme comme un brave Indien.

— Ceci est d'autant plus impudent qu'il n'y a pas une heure que le Serpent était à cent pas de vous, et que lorsque je vous désignais à lui, il allait mesurer l'épaisseur de votre peau avec la balle de son fusil si je ne l'en avais empêché. Vous séduirez peut-être les filles de votre tribu par vos ruses de chat, mais les oreilles d'un homme savent distinguer la vérité du mensonge.

— Wah-tah-Wah se moque de lui; elle voit qu'il est boiteux, mauvais chasseur, et qu'il n'a jamais été sur le sentier de la guerre; elle prendra pour époux un homme et non un idiot.

— Qu'en savez-vous, Chat-Sauvage? répliqua Nathaniel en riant; elle n'a pas été dans le lac comme vous voyez, et pourtant elle paraît préférer une truite à un chat bâtard. Quant à la guerre, ni le Serpent ni moi n'avons encore grande expérience sur ce sujet; nous sommes prêts à en convenir, mais nous sommes sur le grand sentier du mariage. Suivez donc mon conseil, Chat-Sauvage, et cherchez une femme parmi les jeunes filles huronnes, car jamais vous n'en obtiendrez une volontairement parmi les Delawares. La main du Chat-Sauvage chercha un tomahawk, et ses doigts en pressèrent convulsivement le manche. A ce moment critique le Chêne-Fendu s'approcha de nouveau et, d'un geste d'autorité, faisant éloigner le jeune homme, il reprit sa première place à côté de Nathaniel, restant quelque temps silencieux pour observer la réserve grave d'un chef indien.

— OEil-de-Faucon a raison, commença-t-il enfin, il distingue la vérité à travers la nuit obscure... nos yeux étaient aveuglés.

— Je suis bien aise que vous pensiez ainsi, Mingo, car dans mon opinion un traître est pire qu'un lâche : je ne me soucie pas plus du Rat-Musqué que d'un autre visage pâle, mais je ne l'attirerai jamais dans un piége comme vous le désiriez.

— Mon frère pâle a raison; il n'oublie pas son Manitou ni sa couleur. Les Hurons savent qu'ils ont un grand guerrier dans leur prisonnier, et ils le traiteront comme tel... S'il doit être torturé, ses tourments seront ceux qu'un homme ordinaire ne pourrait endurer; il doit être traité en ami; il aura l'amitié des grands chefs.

Cette assurance extraordinaire de considération fut accompagnée d'un regard furtif, dans le but de découvrir comment il accueillerait le compliment. OEil-de-Faucon, qui n'ignorait pas comment les Indiens entendaient le respect eu égard au traitement de leurs captifs, sentit son sang se glacer dans ses veines; il garda toutefois extérieurement la dignité froide et ferme qui était le fond de son caractère, et qui ne permit pas à son ennemi de découvrir ce sentiment très-naturel de la faiblesse humaine.

— Dieu m'a mis dans vos mains, Huron, et vous ferez de moi selon votre bon plaisir, je ne me vanterai pas de ma fermeté dans les tortures, car je n'ai pas encore été soumis à cette épreuve, et jusque-là nul homme ne connaît la mesure de son courage; mais je ferai en sorte de ne pas déshonorer le peuple chez leqdel j'ai été élevé; néanmoins, s'il m'arrivait d'être vaincu par la douleur et de trahir un moment de faiblesse, vous vous rappellerez que je suis blanc, et vous n'en rendrez responsable ni les Delawares, ni leurs alliés et amis les Mohicans. Nous sommes tous nés avec plus ou moins de faiblesse; et, je le crains, un visage pâle succombe sous les grandes tortures du corps, tandis que le Peau-Rouge entonne ses chansons de guerre et se vante de ses exploits sous la dent même de ses ennemis.

— Nous verrons; OEil-de-Faucon fait bonne contenance et il est fort.

— Mais pourquoi serait-il torturé, puisque les Hurons l'aiment? Il n'est pas né leur ennemi, et la mort d'un guerrier ne mettra pas pour toujours un nuage entre eux et lui.

— Tant mieux, Huron, tant mieux! Cependant je ne veux rien devoir à une méprise entre nous; il est bien que vous ne me gardiez pas rancune pour la perte d'un guerrier tombé dans le combat, mais il n'est pas vrai qu'il n'y ait pas d'inimitié entre nous. Les sentiments indiens que je possède appartiennent aux Delawares, et je vous laisse à juger jusqu'à quel point ils sont favorables aux Mingos.

Nathaniel s'arrêta, car une sorte de fantôme lui apparut et lui fit douter un moment de la bonté de sa vue. Hetty Hutter était debout auprès du feu aussi paisiblement que si elle eût fait partie de la tribu.

Pendant que le chasseur et l'Indien épiaient les émotions que trahissait la contenance de chacun d'eux, la jeune fille s'était approchée inaperçue avec cette absence totale de crainte due à la simplicité de son esprit et justifiée par l'accueil qu'elle avait reçu précédemment des Indiens. Le chef indien la reconnut aussitôt, et appelant auprès de lui deux ou trois des plus jeunes guerriers, qu'il envoya en reconnaissance dans la crainte d'une surprise, il fit signe à Hetty d'approcher.

— J'espère que votre visite est un indice certain que le Serpent et Wah-tah-Wah sont en sûreté? lui demanda vivement Deerslayer. Je ne pense pas que vous soyez revenue ici pour accomplir la mission qui vous y a amenée précédemment.



Elles virent que Hutter avait été scalpé, quoiqu'il vécût encore.

— Cette fois c'est Judith qui m'envoie; elle m'a emmenée elle-même dans le canot dès que le Serpent lui eut appris son histoire et présenté sa fiancée. Comme Wah-tah-Wah est belle ce soir! Nathaniel, et comme elle a l'air plus heureuse que lorsqu'elle était ici avec les Hurons!

— C'est naturel! elle est avec l'homme qu'elle aime, et ne craint plus qu'on lui impose un Mingo pour époux; elle doit être contente d'avoir échappé aux mains de ces mécréants. Ne m'avez-vous pas dit que votre sœur vous a priée de venir ici?... Pourquoi cela?

— Elle m'a ordonné de vous voir et d'offrir aux sauvages d'autres éléphants pour qu'ils vous rendent à la liberté; mais j'ai apporté la Bible avec moi, et cela produira beaucoup plus d'effet que tous les éléphants de l'échiquier de mon père.

— Et votre père, bonne petite Hetty, et Hurry connaissent-ils vos projets?

— Non: tous deux sont endormis; Judith et le Serpent ont pensé qu'il ne fallait pas les réveiller, de peur qu'il ne leur prît fantaisie de revenir chercher des chevelures, car Wah-tah-Wah leur a dit qu'il y avait dans le camp peu de guerriers, et beaucoup de femmes et d'enfants Judith ne m'a pas laissée en paix tant que je ne me suis pas mise en route pour aller voir ce qui était arrivé.

— Ma foi, c'est étonnant!

— Pourquoi éprouve-t-elle tant d'inquiétude à mon égard?... Ah! je vois ce que c'est: votre sœur a eu peur qu'Henri March vînt se jeter encore entre les mains des ennemis pour délivrer son camarade de voyage.

— Hurry aime Judith, mais Judith ne s'inquiète pas de Hurry, répondit Hetty d'un ton assuré. Pour moi, je le trouve très-beau, et quiconque a des yeux doit penser comme moi.

— C'est possible! Aussi suis-je convaincu, malgré vos assertions contraires, que Judith en raffole et qu'elle finira par l'épouser. La preuve, c'est qu'elle en dit du mal pour mieux cacher ses sentiments. J'ai souvent observé pareille chose chez les Delawares, qui se comportent en amour absolument comme les blancs... Mais que se passe-t-il là-bas? Le Chêne-Fendu cause avec ses jeunes guerriers; quoique placé trop loin pour entendre, je vois quel est l'objet de leur entretien. Il leur ordonne de vous suivre, de découvrir le canot, de vous reconduire à l'Arche, et de s'en emparer.

OEil-de-Faucon, si aveugle sur un point dont les hommes s'aperçoivent ordinairement assez vite, avait sous d'autres rapports une rare perspicacité. Il avait deviné juste.

— Je ne crains point les sauvages, reprit la jeune fille; j'ai du bon sens, quoi qu'on en dise, et je saurai les tromper lorsque ma mission sera accomplie. Il en est une partie que j'allais oublier, et qui est peut-être la plus essentielle. Judith m'a chargée de vous demander quels seraient les moyens de vous servir si l'on ne pouvait réussir à vous racheter.

— Je n'en vois qu'un seul, Hetty: c'est de courir à la garnison voisine, et d'avertir les soldats, qui ne demanderont pas mieux que de courir à l'ennemi. En attendant, dites à votre père et à Hurry de ne pas songer à la chasse aux chevelures et de maintenir une bonne ceinture d'eau entre eux et les sauvages.

— Mais que deviendrez-vous vous-même? voilà ce que Judith désire savoir, et elle me renverrait si je ne lui donnais pas de nouvelles exactes.

— Puisqu'il en est ainsi, dites-lui donc la vérité. Vous avez peu de tête, j'en conviens, mais vous appréciez les Indiens à leur juste valeur. Ils ont essayé, par les promesses et par les menaces, de me déterminer à vous trahir. Je suis leur prisonnier, après avoir tué un de leurs meilleurs guerriers, et probablement ils me mettront à la torture, afin d'ébranler ma résolution. Dites bien à Judith que je ne céderai pas. Il



OEil-de-Faucon reçoit de Judith la fameuse carabine qu'il doit rendre célèbre.

n'est pas donné à un homme blanc de chanter au milieu des supplices, car il se laisse d'ordinaire abattre par la souffrance; néanmoins on peut compter sur moi. Quand même je prouverais que je suis blanc par mes gémissements et par mes cris, je suis incapable de trahir mes amis. Si l'on m'enfonce des baguettes rougies dans la chair, si l'on m'arrache les cheveux, si l'on me déchire le corps, la nature pourra prendre le dessus; mais des plaintes seront tout ce que les mécréants obtiendront de moi: rien ne peut faire oublier à un honnête homme sa couleur et son devoir.

Hetty écouta avec une grande attention, et ses traits doux, mais expressifs, témoignaient du vif intérêt qu'elle portait à l'homme voué à la torture. Elle lui conseilla d'abord de prendre sa Bible, pour la méditer pendant ses supplices, et quand son compagnon lui eut rappelé qu'il ne savait pas lire, elle offrit de rester auprès de lui pour lui donner des consolations spirituelles. OEil-de-Faucon refusa avec douceur et invita la jeune fille à s'éloigner.

Hetty s'approcha d'un groupe de femmes avec autant de confiance et de sang-froid que si elle eût fait partie de la tribu. En même temps le Chêne-Fendu vint reprendre sa place à côté du prisonnier, qu'il accabla de questions en déployant toute l'ingénieuse fourberie d'un chef indien. Nathaniel, pour le combattre, employa les moyens qui déjouent toujours le mieux la diplomatie la plus consommée, c'est-à-dire qu'il se renferma strictement dans les bornes de la vérité.

CHAPITRE XVIII.

Les jeunes gens qu'on avait envoyés à la découverte revinrent sans rien annoncer de nouveau. Suivant leur rapport Hetty était venue seule, guidée par les mêmes motifs que dans sa première visite. Ils ignoraient que l'Arche eût été détachée du château. Pleins de sécurité, les Iroquois se disposèrent tous à dormir à l'exception des sentinelles.

On prit des précautions pour surveiller le captif, sans lui infliger de souffrances inutiles. Quant à Hetty, on lui permit de s'installer au milieu des filles indiennes. Elle n'y rencontra pas les bons offices de Wah-ta-Wah, mais sa réputation d'idiotisme la mettait à l'abri de toute persécution et lui valait même des égards. On lui donna une peau, et elle fit son lit sur un monceau de feuillage un peu à l'écart des huttes. Elle fut bientôt profondément endormie.

La précision avec laquelle reposent ceux qui mènent une vie agitée n'est pas le moindre phénomène de notre être mystérieux. Ils perdent connaissance dès que leur tête est sur l'oreiller, et cependant, à l'heure où il faut se lever, l'esprit tire le corps de son engourdissement. Ce réveil se fait sans doute par l'influence de la pensée sur la matière; mais il ne pourra être expliqué, s'il l'est jamais, que par la complète élucidation de tous les mystères psychologiques. Ainsi, quoique Hetty Hutter n'eût pas les facultés très-développées, ses préoccupations lui firent ouvrir les yeux à minuit. Quand elle fut debout, elle s'avança sans hésitation vers le feu à demi éteint pour réchauffer ses membres glacés, par la fraîcheur des bois, sur un lit d'une simplicité primitive. Les clartés du brasier ravivé tombèrent sur la face basanée d'une sentinelle, dont les yeux noirs étincelèrent comme ceux de la panthère poursuivie avec des torches jusqu'au fond de sa tanière. Hetty n'en fut pas alarmée; elle s'approcha de l'Indien pour lui parler, mais il ne comprenait pas l'anglais. Elle regarda pendant près d'une minute le captif endormi et s'éloigna lentement dans la direction de la pointe, où elle avait déjà débarqué; ses mouvements étaient si naturels, si exempts de tout caractère de duplicité, que la sentinelle ne chercha point à l'arrêter. Hetty descendit sur le rivage et trouva un autre Huron chargé de surveiller le lac. C'était un jeune guerrier, et quand il entendit des pas légers sur la grève, il s'approcha rapidement, mais sans démonstration hostile. Il parut désappointé en reconnaissant Hetty; car il attendait sa maîtresse, qui lui avait promis de venir charmer les ennuis de sa garde. Irrité de la présence d'un tiers, le jeune guerrier fit signe à Hetty de passer son chemin. Elle obéit, mais elle prononça doucement quelques paroles que le calme de la nuit permettait d'entendre à quelque distance.

— Guerrier, dit-elle, si vous me prenez pour une Huronne, je ne m'étonne pas de votre mécontentement; je suis Hetty Hutter, fille de Thomas Hutter, et je ne suis jamais allée trouver d'homme pendant la nuit, car ma mère m'a toujours dit que c'était mal et que les jeunes femmes modestes ne devaient jamais le faire. Je parle des jeunes femmes blanches, car je sais que les usages sont différents dans les différentes parties du monde. Oui, je suis Hetty Hutter, et je ne donnerais pas de rendez-vous, même à Harry Hurry, quand même il se jetterait à genoux pour me supplier! Ma mère m'a dit que c'était mal.

Tout en disant ces mots, Hetty s'acheminait vers la place où les canots avaient atterri; et, grâce à la courbe de la terre et des buissons, elle aurait été complétement cachée, même en plein jour, aux regards de la sentinelle, mais d'autres pas avaient attiré l'attention de l'amant. Hetty, suivant le cours de ses pensées, continua de parler d'une voix argentine dont les sons se répandaient sur les eaux.

— Je suis ici, Judith, disait-elle, et personne n'est auprès de moi. Le Huron attend sa maîtresse, qui est une Indienne, et n'a jamais eu de mère chrétienne pour lui apprendre...

— Chut! dit une voix qui partait du lac, et peu d'instants après un canot grattait de son avant les galets du rivage. Dès que le poids d'Hetty se fit sentir dans la frêle embarcation, elle s'éloigna avec la prompte résolution d'un être vivant; puis il tournoya sur lui-même et prit la route de l'Arche. Lorsqu'on fut hors de la portée de la voix, Judith, qui était placée seule à l'arrière, commença un entretien qu'elle brûlait d'entamer.

— Eh bien, dit-elle, qu'avez-vous fait, répondez, mais parlez bas; car par une nuit tranquille tous les bruits résonnent sur l'eau? J'étais si près de la pointe, tout à l'heure, que j'ai entendu les guerriers causer entre eux et vos souliers craquer sur le sable.

— Je ne crois pas, Judith, que les Hurons sachent que je les ai quittés.

— Non, certes, car un amant est une pauvre sentinelle, à moins qu'il n'ait à veiller sur sa maîtresse. Mais, dites-moi, avez-vous vu le Tueur-de-Daims?

— Oui, sans doute, il était assis près du feu, les jambes liées, mais les bras libres.

— Que vous a-t-il dit, mon enfant? parlez vite, je meurs d'envie de savoir ce dont il vous a chargée pour moi.

— Le croiriez-vous, Judith? il m'a dit qu'il ne savait pas lire; est-il possible qu'un homme blanc soit incapable de lire la Bible? il n'a donc jamais eu de mère?

— Peu importe, Hetty! tous les hommes ne savent pas lire, et mon père lui-même peut à peine épeler... Lui avez-vous dit que vous étiez envoyée par moi et que je compatissais à son malheur?

— Je crois le lui avoir dit, Judith, mais vous savez que j'ai peu de cervelle, et je puis l'avoir oublié; je lui ai appris que c'était vous qui m'aviez conduite à terre, et les paroles qu'il m'a priée de vous transmettre m'ont glacé le cœur... si je m'en souviens bien...

— Achevez donc, Hetty, vous me mettez à la torture!

— Ce mot me rappelle tout! il m'a dit qu'il pourrait être mis à la torture par les sauvages, mais qu'il supporterait les supplices en homme blanc et en chrétien...

— Etes-vous bien sûre de ce que vous avancez? songez-y bien, Hetty, c'est une chose grave.

— Oui, j'en suis sûre; mais Nathaniel se soumettait tranquillement à son sort: il n'est pas aussi beau qu'Harry Hurry, mais il est plus calme.

— Il vaut cent mille Hurry! il vaut mieux à lui seul que tous les jeunes gens qui sont venus sur le lac! il est pur de tout mensonge. Vous, Hetty, vous ne savez pas apprécier le prix de la sincérité; mais quand vous viendrez à le connaître... Non, j'espère que vous ne le saurez jamais. Pourquoi recevriez-vous une leçon de haine et de méfiance?

Judith prononça ces mots avec une vive et rapide émotion et se cacha la figure, quoiqu'elle ne pût être vue dans les ténèbres que par Celui qui voit tout.

— Oui, reprit-elle d'une voix moins distincte, la droiture du Tueur-de-Daims est une qualité rare et qui l'élève au-dessus de moi.

— Au-dessus de vous! s'écria Hetty avec fierté. Que me dites-vous là, Judith? vous savez lire, et il ne le sait pas; vous parlez correctement, et il emploie des expressions que ma mère nous aurait reprochées; vous êtes jolie, et il est laid...

— Non pas, interrompit Judith; il a des traits ordinaires, mais son air de bonne foi et d'honnêteté le rend plus beau que Henry March.

— Je ne vous comprends pas, Judith! Henry est le plus bel homme du monde; il l'emporte même sur vous, puisque la beauté d'un homme, quand elle est complète, est toujours supérieure à celle d'une femme.

Cette observation déplut à Judith, qui reprit avec un ton aigre: — Vous dites une sottise, Hetty; Henry est loin d'être le plus bel homme du monde, car il y a des... des officiers qui ont meilleure mine que lui; ne me parlez pas de cet homme, pour lequel vous avez trop de bienveillance, donnez-moi plutôt des détails sur votre entretien avec le Tueur-de-Daims. Vous retournerez encore à terre demain, et vous verrez ce qu'on peut faire pour lui; il ne sera pas mis à la torture tant que Judith Hutter vivra pour l'empêcher.

Hetty recommença ses explications pendant que le canot se dirigeait du côté où sa sœur aînée avait laissé l'Arche. Tout à coup un éclair illumina la surface liquide, et une détonation roula d'échos en échos le long des montagnes. Presque au même instant, la voix perçante d'une femme retentit dans les airs.

— C'est un cri d'agonie, s'écria Judith, et l'Arche, que nous cherchons, a changé de place! serait-il arrivé malheur à Wah-tah-Wah?

— Allons voir, s'écria Hetty avec un sang-froid qu'on n'aurait pas attendu d'elle.

Sans hésitation, Judith se rapprocha du rivage, où le cri s'était fait entendre, et un spectacle étrange s'offrit à ses yeux. Tout le camp s'était rassemblé sur le versant d'un coteau, et les torches résineuses, que portaient quelques Indiens, répandaient une clarté funèbre sous les arceaux de la forêt. Le Huron, qui avait laissé échapper Hetty, soutenait dans ses bras la femme dont la visite avait causé sa négligence. Elle venait d'être frappée mortellement, et le sang ruisselait de son sein nu. L'air humide et lourd de la nuit était encore imprégné de l'odeur pénétrante de la poudre. Judith comprit ce qui s'était passé. Le coup, provoqué par quelque exclamation imprudente, avait dû partir de l'Arche ou d'une embarcation voisine de la terre. Bientôt la victime pencha la tête et s'affaissa sur elle-même; toutes les torches s'éteignirent par mesure de prudence, et les vagues lueurs qui restaient encore permirent d'apercevoir le lugubre cortége qui emportait le cadavre dans le camp.

Judith s'éloigna en soupirant péniblement; elle avait été frappée d'une circonstance plus triste encore pour elle que l'agonie de la jeune Indienne. Elle avait remarqué auprès de la mourante le Tueur-de-Daims, sur les traits duquel se peignaient la pitié et l'humiliation; il ne semblait pas craindre pour lui-même, mais les regards que lui lançaient les guerriers révélaient les sinistres pensées dont ils étaient agités. Pendant tout le reste de la nuit, cette image fut présente à l'esprit de Judith.

Cependant le silence et les ténèbres avaient repris leur empire sur

le lac, et sur les bois et sur le ciel. Les deux sœurs, ne pouvant parvenir à retrouver la toue, ramèrent vers le centre du lac, et, se laissant dériver au nord, elles cherchèrent tout le repos compatible avec leur situation.

CHAPITRE XIX.

Rien n'était plus exact que les conjectures de Judith Hutter sur la manière dont l'Indienne avait été tuée. Après avoir dormi quelques heures, son père et March s'étaient réveillés et avaient appris par Chingachgook ce qui venait de se passer. L'absence de ses deux filles avait vivement inquiété le vieux Tom; mais il n'avait pas semblé prendre beaucoup d'intérêt au Tueur-de-Daims, que séparait de lui la différence respective des principes et des opinions.

— Ce n'est qu'un enfant, avait-il dit à Hurry; il faut l'être pour se jeter au milieu des sauvages à cette heure et pour se laisser tomber entre leurs mains comme une biche dans une fosse. S'il expie sa stupidité aux dépens de sa chair, il ne peut en accuser que lui.

— Chacun doit payer ses dettes, vieux Tom, et répondre de ses propres fautes. Je suis pourtant surpris qu'un garçon aussi adroit et aussi vigilant que Nathaniel ait été paumé de la sorte. N'avait-il rien à faire de mieux que de rôder à minuit dans un camp de Hurons, sans autre lieu de retraite qu'un lac? Se croit-il un daim, capable de prendre l'eau pour échapper aux chiens? J'avais meilleure opinion de son jugement, mais il faut pardonner quelque chose à un novice... Ne pourriez-vous me dire ce que sont devenues vos filles?

Hutter avait expliqué brièvement, d'après le récit du Delaware, la manière dont les deux sœurs avaient pris le canot, le retour de Judith et son second départ.

— Voilà ce que c'est qu'une langue doucereuse! s'était écrié Hurry en grinçant les dents de fureur; voilà les inclinations d'une sotte fille, et vous ferez bien d'y veiller. Nous avons été prisonniers, et Judith ne s'est pas dérangée pour nous, elle est ensorcelée par ce grand efflanqué de Nathaniel, mais je ne suis pas homme à le souffrir, que l'on y prenne garde! Levons l'ancre, vieux Tom, et approchons de la pointe pour voir ce qui s'y passe.

On avait appareillé en faisant le moins de bruit possible. Le vent ayant passé au nord, la toue s'était avancée vers la terre autant que le permettait la profondeur de l'eau, le rivage était enveloppé dans une ombre impénétrable, mais le factionnaire indien placé sur la plage avait aperçu les contours de la voile et poussé un cri de surprise. C'était alors que March avait tiré dans la direction du son, et que la jeune fille était tombée.

Au moment où Hurry avait commis cet acte de barbarie inutile, le canot de Judith se trouvait à une centaine de pieds de l'endroit où l'Arche avait mouillé. Nous avons parlé des deux sœurs, et nous devons maintenant nous occuper de leur père et de ses compagnons.

Le cri de l'Indienne, en révélant le sexe de la victime, produisit dans le cœur de Hurry des émotions contradictoires. D'abord il se mit à rire avec l'indifférence d'un esprit grossier, puis il eut quelques remords. Mais la conscience, ce conseiller intime que Dieu a placé en nous, ne se développe qu'en raison de l'éducation première; c'est un arbre qui, pour grandir, a besoin d'être cultivé dans notre enfance. Mélange de civilisation et de barbarie, Hurry ne sut d'abord à quoi s'en tenir sur ce qu'il avait fait; mais son entêtement et son orgueil reprirent bientôt leur ascendant habituel. Par une espèce de bravade, il fit retentir sur le fond de la toue la crosse de sa carabine, et fredonna un air en affectant l'indifférence. Ses compagnons ne furent pas aussi indulgents pour sa conduite, qui pouvait donner à la guerre un caractère d'irritation et de vengeance. Hutter exprima son mécontentement par des murmures, car les gens sans principes condamnent avec une extrême sévérité les mauvaises actions qui ne sont pas motivées. Toutefois, comme la captivité d'OEil-de-Faucon rendait précieuse l'alliance du coupable, Tom s'efforça de se contraindre. Chingachgook se leva, et sa sympathie pour sa couleur lui fit oublier un instant l'ancienne animosité des tribus; mais il recouvra son sang-froid, et ne donna pas suite au projet que lui avait certainement inspiré la colère. Pour Wah-tah-Wah, elle traversa rapidement la cabine, s'approcha de Hurry, presqu'au moment où il posait sa carabine à terre, et lui adressa des reproches avec une généreuse animation.

— Pourquoi avez-vous tiré? lui dit-elle : qu'a fait la jeune fille huronne pour la tuer. Que dira le Manitou? que feront les Iroquois! Le sang suivra le sang! Vous n'avez obtenu ni victoire, ni prisonnier, ni chevelure, ni honneur... Qu'éprouverez-vous si l'on tue votre femme? Qui vous plaindra quand vous pleurerez une mère ou une sœur? Vous êtes grand comme un pin, et la jeune Huronne était un frêle bouleau. Pourquoi l'avoir écrasée, en vous abattant sur elle? Croyez-vous que le Huron l'oubliera? Le Peau-Rouge n'oublie jamais, jamais il n'oublie un ami, jamais un ennemi. Le Manitou est peau-rouge en cela. Pourquoi êtes-vous si méchant, grand visage pâle?

Jamais Hurry ne fut plus déconcerté que par cette apostrophe de la jeune Indienne, à laquelle, il est vrai, sa conscience troublée prêtait un puissant secours. Wah-tah-Wah lui parlait avec véhémence, d'une voix dont la douceur féminine ôtait à son interlocuteur tout prétexte d'emportement et donnait du poids aux reproches en leur prêtant un air de pureté et de franchise. Comme la plupart des hommes vulgaires, Henry n'avait jamais envisagé les Indiens que sous leur aspect de férocité. Il n'avait jamais songé que les principes les plus élevés peuvent exister dans l'état sauvage, modifiés par les habitudes et les préjugés, mais sans rien perdre de leur langueur; en un mot, il s'était accoutumé à voir dans les Indiens des êtres inférieurs placés presque au niveau des bêtes fauves. Cependant, quoique étonné des roproches inattendus d'une fille des bois, on peut dire qu'il éprouva du repentir. Au lieu de répliquer, il s'éloigna comme s'il eût dédaigné d'entrer en discussion avec une femme.

Les heures suivantes s'écoulèrent dans un morne silence, que personne ne songea à rompre. C'était la saison des plus courtes nuits, et bientôt la profonde obscurité qui précède le jour fit place à la lumière renaissante. Si la terre peut offrir à l'homme un spectacle propre à calmer ses passions, c'est celui qui s'offrit aux yeux de Tom et de Hurry. Ils virent ces douces teintes ordinaires du ciel, où ne prédominent ni la noire couleur de la nuit, ni le vif éclat du soleil, mais qui donne aux objets un aspect céleste, et pour ainsi dire sacré. Le beau calme du soir a été chanté par des milliers de poëtes, et pourtant il n'excite pas les pensées sublimes qu'inspire le lever de l'aurore. Dans le premier cas, le panorama se dérobe insensiblement à la vue; dans le second, le tableau se déroule; les objets d'abord confus se dessinent. Ils se montrent dans le vague d'un crépuscule croissant, chose aussi différente que possible d'un crépuscule décroissant; puis, tout devient distinct à mesure que les rayons du grand centre de lumière se répandent dans l'atmosphère.

Les beautés de la nature furent perdues pour les deux navigateurs, dont le caractère n'avait rien de poétique, et dont les sentiments religieux avaient été émoussés par une vie d'étroit égoïsme. Toutefois le vieux Tom laissa échapper un cri de joie en reconnaissant à l'aide d'une longue-vue ses deux filles, dont le canot flottait au nord, dans la partie la plus large du lac. Judith était debout et regardait autour d'elle pour s'assurer de sa position, tandis que sa sœur agenouillée répétait les prières que lui avait apprises dans son enfance une mère égarée mais repentante.

— Lorsque Hutter déposa sa lunette, encore mise à son point, le Serpent s'en empara et la dirigea vers le canot. C'était la première fois qu'il se servait de cet instrument d'optique, et tout son extérieur trahit la surprise, quoiqu'il partageât les idées communes à tous les Indiens d'Amérique, qui s'appliquent à conserver un stoïcisme imperturbable au milieu des merveilles de la civilisation. Wah-tah-Wah n'était pas soumise à cette loi d'impassibilité; aussi, lorsque son amant lui eut mis devant l'œil le plus petit bout de la longue-vue, elle témoigna son ravissement par un éclat de rire et des battements de mains. Quelques moments suffirent pour mettre l'intelligente jeune fille à même de manœuvrer l'instrument, qu'elle promena tour à tour sur les rivages, sur les collines et sur le château. Après avoir longtemps regardé ce dernier objet, elle détourna les yeux, et parla vivement à Chingachgook, qui observa à son tour pendant plusieurs minutes. Les deux amants se parlèrent ensuite confidentiellement, et le jeune guerrier sortit de la cabine pour aller rejoindre les deux hommes blancs à l'arrière de la toue. Ses manières étaient calmes, mais quiconque connaissait les habitudes des Indiens pouvait deviner qu'il avait quelque chose à communiquer. Hurry, qui prenait volontiers la parole, l'apostropha brusquement :

— Eh bien! Peau-Rouge, avez-vous découvert un écureuil sur un arbre ou une truite saumonnée dans les eaux? Vous voyez maintenant comment un visage pâle peut doubler ses yeux et comment nous apercevons de loin les terres des Indiens.

— Pas bon d'aller au château, les Hurons y sont.

— Diable! si cela est vrai, Tom Flottant, nous allions nous mettre dans un beau guêpier. Du reste, c'est possible. Cependant je ne vois autour de la vieille cabane que de l'écorce et des troncs d'arbres, avec deux ou trois fenêtres et une porte.

Hutter prit la longue-vee et s'en servit quelque temps avant de hasarder une opinion; puis il donna assez cavalièrement un démenti à l'Indien.

— Delaware, ajouta Hurry, vous êtes convaincu d'avoir pris cette lunette par le mauvais bout; ni Tom, ni moi ne voyons de traces des Hurons.

— Il n'y a pas de traces sur l'eau, s'écria Wah-tah-Wah; arrêtez l'embarcation, n'approchez pas, les Iroquois sont là...

— Oui, c'est cela, répétez la même histoire, et plus de gens vous croiront. J'espère, Serpent, que vous vous accorderez après le mariage aussi bien qu'aujourd'hui... Où avez-vous vu des Hurons? Il n'y a pas de prison dans les colonies qui soit mieux cadenassée que le chenil du vieux Tom, et je connais les prisons par expérience.

— Vous ne voyez pas de moccassins, dit Wah-tah-Wath avec impatience. Pourquoi ne pas regarder?

— Amenez la voile, interrompit Hutter, et donnez-moi la longue-vue. Il est rare qu'une Indienne intervienne à moins d'un motif extraordinaire. Il y a, en effet, un moccassin qui flotte contre un des piliers, et c'est peut-être un signe que nos ennemis ont visité le château pendant notre absence. Toutefois, les moccassins ne sont pas une rareté; j'en porte; Tueur-de-Daims en porte, et vous en portez; Hetty en a

presque aussi souvent que des souliers, quoique je n'aie jamais vu Judith en chausser son joli pied.

Hurry avait abaissé la voile, et l'Arche approchait lentement du château. Le moccassin était visible à l'œil nu : il s'était accroché à la rude écorce de l'un des pilotis. Etait-il tombé d'une des fenêtres, avait-il été poussé par le vent depuis la côte? avait-il été laissé là par un visiteur nocturne?... telles furent les conjectures que Hutter et Hurry se communiquèrent. Wah-tah-Wah proposa de prendre un canot et d'aller chercher la chaussure dont les ornements canadiens ou autres feraient reconnaître l'origine. Le Grand-Serpent s'opposa à ce qu'elle courût un pareil danger, et il lui défendit de partir de ce ton calme et bref que les époux indiens emploient à l'égard de leurs femmes.

— Allez-y donc vous-même, Delaware, interrompit Hurry, puisque vous êtes si tendre pour votre Squaw. Il faut avoir ce moccassin, ou Tom Flottant nous laissera nous morfondre ici dans l'inaction. Après tout, ce n'est qu'un morceau de peau de daim, et, de quelque manière qu'il soit taillé, il n'est pas de nature à empêcher trois bons chasseurs de poursuivre leur gibier. Qu'en dites-vous, Serpent? Est-ce à vous ou à moi de partir?

— Que l'homme rouge parte, il a de meilleurs yeux que le blanc; il connaît mieux les tours des Hurons.

— C'est ce que je nierai jusqu'à la mort! J'ai eu maintes fois la preuve que les yeux et le nez d'un blanc valaient mieux que ceux des sauvages. Au surplus, un Iroquois lui-même pourrait aller jusqu'à cette cabane et revenir ici. Prenez donc votre rame, Serpent, et au revoir!

Chingachgook était déjà dans le canot. Wah-tah-Wah le vit s'éloigner avec la muette soumission d'une Indienne, mais avec les angoisses de son sexe. Elle suivit timidement des yeux l'embarcation, mais quoique Chingachgook lui eût témoigné précédemment la tendresse la plus délicate, il crut indigne d'un guerrier de détourner la tête, pour regarder sa fiancée.

Ce genre de flegme et de gravité n'était pas déplacé, vu l'idée que Chingachgook s'était formée de l'entreprise. Si les ennemis s'étaient réellement emparés du fort, il était obligé de se mettre sous le feu de leurs carabines, sans avoir aucun des abris que les Indiens regardent comme nécessaires. Pour tenter une aussi hasardeuse expédition, dont les avantages ne compensaient point les périls, il fallait que le chef delaware fût stimulé par la rivalité de couleur et par la présence de la femme à laquelle il refusait un regard.

Il rama sans hésitation vers les palissades, l'œil fixé sur les meurtrières, d'où il s'attendait à voir, d'un moment à l'autre, sortir le canon d'une arme à feu. Cependant il parvint sans obstacle aux pieds des pilotis dont il fit le tour sans s'occuper de ramasser le moccassin. Rien n'était de nature à confirmer les soupçons qu'il avait conçus. Il eut un moment la pensée de monter sur la plate-forme et de regarder dans l'intérieur par les meurtrières; mais les récits des anciens l'avaient si bien mis au fait des ruses de guerre, qu'il lui était impossible de commettre une aussi grande imprudence. Il était comme un écolier instruit avec soin et incapable de se tromper dans la solution d'un problème de mathématiques. Il continua donc à faire lentement le tour des palissades, et, quand il passa près du moccassin, il le jeta dans le canot par un mouvement de rames presque imperceptible. Il battit ensuite en retraite sans perdre de vue les meurtrières, et avec un air de confiance fait pour en imposer aux intrus, s'il s'en trouvait par hasard. A son retour, Wah-tah-Wah montra une exquise sensibilité, comparable à celle d'une Européenne dont l'époux revient du champ de bataille. Le sourire qui effleurait sa jolie bouche et les étincelles de ses yeux noirs parlaient un langage que son fiancé pouvait comprendre.

— Eh bien! Serpent, s'écria Hurry, qui était toujours le premier à entamer la conversation, quelles nouvelles du château du Rat-Musqué?

— Mauvaises! dit sentencieusement le chef indien. Il est trop tranquille... si tranquille, si tranquille, qu'on peut voir le silence!

— Voilà bien les idées d'un sauvage, comme si quelque chose pouvait faire moins de bruit que rien! Si vous ne justifiez pas mieux vos alarmes, le vieux Tom peut hisser sa voile et aller déjeuner chez lui... Où est le moccassin?

— Le voici.

— On examina la chaussure, que Wah-tah-Wah reconnut pour canadienne à la manière dont les dards de porc-épic étaient rangées sur le devant. Cet avis fut généralement partagé, mais Tom et March n'étaient pas hommes à s'inquiéter d'une circonstance aussi futile. Ils dirigèrent la toue du côté du château et la firent entrer dans l'espèce de bassin où elle était amarrée d'ordinaire. Les deux blancs en laissèrent le soin au Serpent et descendirent dans un canot; pour entrer au château par la trappe qui communiquait avec le couloir principal. On n'avait dérangé ni le cadenas ni les barres de cette porte secrète. Hurry l'ouvrit, la souleva, passa la tête dans l'ouverture, et peu d'instants après on entendit ses pas lourds retentir sur le plancher.

— Montez, vieux Tom! cria l'insouciant chasseur. Votre demeure est aussi vide qu'une noix qui a passé une demi-heure entre les pattes d'un écureuil! Le Delaware s'est vanté d'avoir vu le silence : qu'il vienne ici, et il le sentira.

— Le silence n'est guère où vous êtes, répondit Hutter en escaladant la trappe.

— Allons, mon vieux, grimpez! et nous ouvrirons les portes et les fenêtres pour renouveler l'air. J'ai hâte de m'expliquer avec vous et de vous dire que je suis mécontent de Judith. L'intérêt que je vous porte est tellement affaibli par sa conduite, que pour un rien je vous laisserais vous débattre avec les Iroquois, vous, votre arche, vos trappes et vos enfants. Allez à la fenêtre, vieux Tom-Flottant, et je vais tâcher de trouver la porte pour l'ouvrir.

Il y eut un moment de silence; puis on entendit un bruit qui semblait produit par la chute d'un corps pesant. Hurry poussa un juron énergique, et tout l'intérieur de l'édifice parut en mouvement. Le tumulte avait quelque chose d'analogue aux rugissements des tigres qui se battent dans leurs loges. Tantôt le cri de guerre des Indiens partait sourdement de gosiers comprimés par une cause inconnue; tantôt Hurry recommençait ses effroyables jurons. Le Gros-Serpent ne savait que faire; il avait toutes les armes, mais il lui était impossible de s'en servir ou de les transmettre à ses alliés. N'ayant aucun moyen de leur être utile, il repoussa l'arche à une vingtaine de vergues de la plate-forme. Les deux sœurs, dont le canot s'approchait, devinèrent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et s'arrêtèrent dans leur course.

Pendant ce temps, la lutte continuait dans l'intérieur du château. Un Huron réussit à ouvrir la porte, et trois ou quatre de ses compagnons s'élancèrent au dehors sur ses traces, comme pour échapper au combat. Un autre sauvage fut jeté sur la plate-forme avec une terrible violence, et presque aussitôt March parut, furieux comme un lion aux abois. Hutter était déjà prisonnier et garrotté. La nécessité de reprendre haleine suspendit un moment les hostilités, et nous profiterons de ce temps d'arrêt pour raconter comment les Indiens s'étaient emparés du château. Nous expliquerons aussi pourquoi cette lutte acharnée n'avait point fait couler de sang.

Le Chêne-Fendu et son compagnon avaient fait pendant leur visite les observations les plus complètes, et le jeune homme lui-même avait rapporté des renseignements minutieux. Les Hurons avaient donc pu se rendre un compte exact des fortifications et de la disposition du château. Dès qu'il avait fait nuit, ils s'étaient embarqués sur deux radeaux qu'ils avaient conduits sans encombre jusqu'à la plate-forme. Deux guerriers étaient parvenus à pénétrer dans la maison par le toit, en enlevant des morceaux d'écorce, et les hachettes avaient pratiqué dans la charpente du plafond une ouverture par laquelle étaient entrés huit Indiens des plus athlétiques. On les laissa là, bien pourvus d'armes et de provisions pour soutenir un siége ou pour faire une sortie. Avant de s'éloigner, leurs camarades replacèrent avec soin les écorces de la toiture et firent disparaître tous les signes extérieurs de leur visite. Ce fut l'un d'eux qui laissa tomber son mocassin et qui ne put le retrouver par l'obscurité.

Suivant l'usage des Indiens qui sont en activité de service, les huit guerriers embusqués passèrent la nuit à dormir. En s'éveillant, ils suivirent les mouvements de l'arche par les meurtrières qui leur donnaient seules de l'air et du jour, puisque les croisées étaient fermées avec des planches. Dès qu'il fut certain que les deux blancs allaient entrer par la trappe, le chef, qui dirigeait l'expédition, prit ses mesures en conséquence. Comme il se proposait de faire des prisonniers, il eut soin d'ôter à ses soldats toutes leurs armes, même leurs couteaux; il leur fit préparer des cordes d'écorce, et les distribua dans les trois chambres. Si la mort de l'Indienne eût été connue, il est probable que rien n'aurait pu sauver la vie de Tom et de Hurry; mais cet événement s'était passé après l'établissement de l'embuscade.

CHAPITRE XX.

Revenons maintenant aux combattants que nous avons laissés prendre un instant de repos. Dans une arène aussi étroite, la trêve ne pouvait être de longue durée. Hurry fut le premier à recommencer les hostilités; il saisit un Huron par la ceinture, l'enleva de la plate-forme et le jeta à l'eau comme un enfant. Deux autres suivirent bientôt la même route, et le dernier se blessa grièvement dans sa chute. Il fallait encore faire face à quatre ennemis, et March s'en croyait capable, grâce à sa force prodigieuse et à son expérience dans les luttes gymnastiques, complétement inconnues aux sauvages.

— Hurrah, vieux Tom! s'écria-t-il, les coquins se sauvent dans le lac, et je les verrai bientôt tous à la nage.

En disant ces mots, il repoussa du pied l'Indien blessé qui avait saisi le bord de la plate-forme et s'efforçait d'y monter. Lorsque l'action fut terminée, on vit au fond du lac limpide son cadavre gisant sur le sable, les bras étendus, les mains accrochées aux herbes et au gravier.

Hurry mit encore deux de ses adversaires hors de combat : frappés en pleine poitrine, ils roulèrent en se tordant, comme des vers sur lesquels on a marché. Des deux qui restaient, l'un était un jeune novice sans expérience, l'autre un guerrier redoutable, le plus fort de tous, qui avait maintes fois marché dans le sentier de la guerre. Voyant à qui il avait affaire, il avait sagement ménagé ses forces; il était équipé de la manière la plus avantageuse pour un tel conflit, car il n'avait qu'une légère ceinture. Cependant Hurry n'hésita pas à l'attaquer : il le saisit au bras et à la gorge, et essaya de lui donner un croc-en-jambe; mais le Huron l'évita avec une étonnante agilité. Il s'ensuivit une espèce de mêlée, si l'on peut appliquer ce terme à une lutte entre deux hommes. Les évolutions des combattants étaient si rapides, leurs

corps prenaient tant d'attitudes diverses, que l'œil ne pouvait les suivre. Furieux de voir ses efforts déjoués par la prestesse et la nudité de son ennemi, Hurry le poussa violemment contre les troncs d'arbres de la hutte. La secousse fut terrible et troubla un moment les facultés du Huron; la douleur lui arracha un profond gémissement. Toutefois, sentant que son salut dépendait de sa résolution, il revint à la charge; mais Hurry le saisit par la ceinture, le renversa et se laissa tomber sur lui de tout son poids. Sa victoire était désormais assurée. Le Huron, étourdi par ce dernier choc, avait la tête penchée en arrière, sur le bord de la plate-forme, et se trouvait complétement à la merci de son gigantesque adversaire. Celui-ci lui mit les mains autour de la gorge, qu'il sera comme dans un étau. Les yeux de la victime sortirent de leurs orbites; ses narines se dilatèrent et sa langue pendit en dehors de ses lèvres frémissantes.

En ce moment, une corde terminée par un nœud coulant fut passée adroitement sur les bras de Hurry et lui ramena les coudes derrière le dos avec une puissance irrésistible. Il fut forcé de lâcher sa proie, bien à regret, car toutes ses mauvaises passions étaient en mouvement.

Presque en même temps, on lui lia les jambes et on le roula au centre de la plate-forme, sans plus de cérémonies que si c'eût été une souche. Son antagoniste délivré demeura la tête pendante, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures qu'il fut capable de se lever. Ses camarades furent convaincus que ni son corps, ni son esprit ne se remettraient jamais d'un état aussi voisin de la mort.

Hurry devait sa défaite à l'attention exclusive qu'il avait accordée au vaincu. Pendant qu'il concentrait sur lui toutes ses facultés, le jeune Indien novice rassemblait des cordes, et deux autres regagnaient la plate-forme à la nage. Tous les préparatifs furent achevés dans l'instant où March, pesant sur son ennemi de toutes ses forces, n'était préoccupé que de l'étrangler. La face du combat changea, celui qu'une victoire chèrement achetée allait rendre célèbre dans les traditions du pays ne fut plus qu'un pauvre captif; mais les Iroquois ne pouvaient s'empêcher de le contempler avec respect, et même avec crainte.

Chingachgook et Wah-tah-Wah avaient été témoins de l'engagement. Le Delaware aurait pu abattre un Huron, mais sans le scalper, et cette considération le fit hésiter. Il craignait en outre d'attirer sur sa fiancée la colère de la tribu canadienne. Il ne pensa qu'à s'éloigner, mais, habitué à pagayer, et se jugeant incapable de manier deux rames, il se contenta de déployer la voile, et se renferma ensuite dans la cabine. La toue, abandonnée à elle-même, dériva, passa devant la plate-forme; et, sans que le chef des indien pût l'empêcher, l'avant s'engagea entre les pieux des palissades qui faisaient saillie sur le lac. Chingachgook, au lieu de se déconcerter, braqua sa carabine par une meurtrière, et tint les Hurons en respect.

— Arrachez un des pieux, Serpent, cria Hurry toujours étendu à terre: la dérive nous entraînera plus loin, et quand vous vous serez sauvé de la sorte, faites-moi le plaisir d'achever le misérable que j'ai renversé.

La voix de Hurry attira sur lui l'attention de Wah-tah-Wah, qui, frappée d'une idée subite, appliqua la bouche à une meurtrière. Pourquoi ne pas vous rouler jusqu'ici? dit-elle tout bas, mais d'une voix distincte: vous tomberiez dans le bateau, et Chingachgook tirerait sur les Hurons, s'ils vous poursuivaient.

— Pardieu, jeune fille, votre avis est bon, et je le suivrai si vous approchez un peu plus l'arrière de la toue. Mettez un matelas au fond pour me recevoir.

Ces paroles ne furent entendues qu'en partie, car les Hurons, impatients, firent une décharge générale, qui heureusement ne blessa personne, quoique plusieurs balles eussent traversé les meurtrières. Wah-tah-Wah, sans oser sortir de la cabine, détacha la barre de la porte qui donnait sur l'arrière. Hurry la suivait des yeux, tout en continuant à se tordre et à s'agiter dans tous les sens, comme il l'avait fait depuis qu'il était garrotté: il vit l'arche se dégager lentement d'entre les pieux, et entendit les parois de l'embarcation flotter contre les pilotis. Il n'avait qu'un parti à prendre pour échapper à la torture et à la mort, il tourna sur lui-même dans la direction de l'arrière du bateau; mais comme dans cette évolution ses épaules occupaient plus de place queses pieds, il dévia de la ligne droite et tomba dans le lac.

Chingachgook, qui était d'intelligence avec sa fiancée, venait de provoquer une nouvelle décharge des Hurons; aucun d'eux ne s'aperçut de la disparition du prisonnier, qu'on savait être solidement enchaîné. Dès que le bruit des détonations eut cessé, Wah-tah-Wah courut à l'arrière, et ses pieds ayant rencontré l'une des écoutes de la voile, elle en jeta le bout sur la tête de Hurry, qui parvint à la saisir avec les mains et les dents.

Hurry était un habile nageur, et, malgré les liens qui gênaient ses mouvements, il trouvait encore des ressources dans sa vieille expérience. Il était tombé sur le dos et se serait infailliblement noyé en cherchant à se soutenir horizontalement sur l'eau; mais il se laissa couler bas en ne conservant que le visage à la surface et en employant ses mains en guise de nageoires. L' aurait pu tenir ainsi pendant longtemps, lorsque la corde lancée par l'Indienne lui fournit un nouveau moyen de salut. L'arche s'éloigna poussée par le vent, l'écoute se roidit, et le nageur fut traîné à la remorque d'une manière aussi simple que singulière.

Les Hurons, qui ne cessaient de faire feu sur le Delaware, n'aperçurent leur captif que lorsqu'il fut à quelque distance du château. Aussitôt ils poussèrent un cri effroyable et dirigèrent sur lui tous leurs coups. Une première balle frappa l'eau tout près de sa poitrine, ricocha et vint s'enfoncer dans le mur de la cabine. Plusieurs autres balles, tirées à angle aigu, éprouvèrent une égale résistance sur la surface de l'eau. Par bonheur, l'écoute à laquelle Hurry était cramponné se rattachait à la voile située en avant de l'embarcation, et n'était retenue à l'arrière que par un taquet. Le Delaware et sa fiancée parvinrent à la larguer; puis ils la halèrent, en prenant soin de se tenir à l'abri derrière la cabine.

Il était temps; les Hurons avaient découvert ce qui rendait leurs coups incertains, et ils s'apprêtaient à renouveler leurs feux; mais déjà le corps du bateau se trouvait entre eux et le but qu'ils voulaient atteindre. Le Serpent amena Hurry près de la place qu'il occupait lui-même, saisit son couteau affilé; et, se penchant sur le plat-bord, il coupa aisément l'écorce qui liait les membres du géant. Il fut plus difficile de le hisser dans l'embarcation, mais on y réussit avec de la patience. Après sa délivrance il essaya de faire quelques pas, chancela et tomba épuisé au fond de la toue. Nous le laisserons rétablir ses forces et nous nous occuperons des Hurons. Dès qu'ils avaient perdu de vue le corps de Hurry, les trois plus valides avaient couru à la trappe, et s'étaient jetés dans le canot. Il leur fallut quelque temps pour embarquer leurs armes, pour trouver les rames et pour se mettre en mouvement. Quand ils furent en plein lac, leur ardeur se ralentit sensiblement. Rien ne pouvait les mettre à couvert des balles, tandis que leurs adversaires étaient solidement retranchés. Comme les Iroquois hésitaient, ils virent au loin les deux sœurs, qui dans l'ignorance de ce qui se passait, n'osaient approcher ni de l'arche, ni du château. Par une résolution subite, ils donnèrent la chasse au canot.

Au moment où cette fantaisie leur prit, leur propre barque n'était pas très-avantageusement disposée pour la course. Ils n'avaient que deux rames, et l'un d'eux ne faisait que charger inutilement le bateau. La différence de poids qui existait entre les sœurs et les deux autres hommes neutralisait la supériorité physique des Hurons et rendait la lutte presque égale. Judith ne se mit à fuir que lorsque l'approche de l'autre canot lui prouva les intentions de l'ennemi.

— Allons, Hetty, s'écria-t-elle, aidez-moi de toutes vos forces.

— Pourquoi? demanda l'innocente jeune fille. Les Indiens ne m'ont jamais fait de mal, et je ne crois pas qu'ils en aient envie.

C'est vrai pour vous, Hetty, mais il n'en est pas de même pour moi. Agenouillez-vous, et faites votre prière, et quand vous vous relèverez, joignez vos efforts aux miens... Songez à moi dans vos prières, ma chère enfant.

Ces mots étaient inspirés à Judith par une double idée; elle savait que sa sœur recherchait toujours dans les tribulations l'appui du grand protecteur, et elle se sentait elle-même un abattement qui révoltait sa fierté. Toutefois, la prière fut bientôt dite, et le canot se dirigea rapidement vers la rive orientale du lac. Des deux côtés, les efforts ne furent pas d'abord considérables. Comme deux vaisseaux de guerre qui se préparent à s'aborder, les deux barques semblaient vouloir évaluer d'abord leur vitesse respective, afin d'y proportionner le déploiement de leurs forces. Quelques minutes suffirent pour prouver aux Hurons que les jeunes filles étaient habiles dans l'art de ramer, et qu'ils ne les atteindraient qu'en déployant la plus grande énergie. Judith avait conçu le projet de débarquer et de s'enfoncer dans les bois; mais elle y renonça, dans la crainte de rencontrer des maraudeurs ennemis. S'écartant de la bordure de feuillage sous lequel elle allait entrer, elle vira de bord pour se diriger vers le centre du lac. Elle suppléait à la vigueur qui lui manquait par son sang-froid et sa dextérité. Pendant un demi-mille, les Indiens n'obtinrent aucun avantage marqué; mais au lieu de se fatiguer tous à la fois, il leur vint à l'idée de se relayer. Judith, qui tournait parfois la tête de leur côté, s'aperçut de leur nouvelle manœuvre et conçut un fâcheux pressentiment. Elle ne se croyait pas capable de résister à trois hommes qui travaillaient alternativement. Néanmoins, ne voyant pas la nouvelle combinaison produire des résultats immédiats, elle persévéra dans ses effort.

Jusqu'alors les Indiens n'avaient pu se rapprocher qu'à deux cents vergues environ, donnant la chasse en poupe et placés directement derrière le canot des deux sœurs. Leur position permit d'apprécier bientôt les progrès qu'ils faisaient depuis leur nouvel arrangement. Judith n'était pas fille à se désespérer; il y eut pourtant un moment où elle songea à se rendre, afin d'être menée au camp, dans lequel le Tueur-de-Daims était prisonnier; mais elle réfléchit qu'elle n'avait aucun moyen de le délivrer. Les pensées qui l'occupaient communiquèrent une nouvelle ardeur à son bras. Pendant les cinq minutes suivantes la différence de vitesse entre les deux canots devint si sensible, que les Hurons commencèrent à croire qu'ils couraient risque d'être vaincus par des femmes. Mortifiés de cette perspective humiliantes l'un d'eux rompit sa rame en l'arrachant des mains d'un camarade qu'il voulait relayer. L'affaire fut décidée. Un canot contenant trois hommes, mais n'ayant qu'un aviron, était incapable d'atteindre les filles de Thomas Hutter.

— Regardez, Judith, s'écria Hetty, qui avait vu l'accident, j'espère que vous avouerez qu'il est utile de prier. Les Hurons ont cassé une rame, et nous ne les craignons plus.

— Je n'ai jamais nié qu'il fût bon de prier, pauvre Hetty ; je me suis dit souvent dans mes douleurs amères que j'aurais dû prier davantage et m'occuper moins de la beauté ! Oui, nous sommes maintenant en sûreté, et nous pouvons reprendre haleine.

Les deux sœurs suspendirent leur marche, et les sauvages renoncèrent à la poursuite aussi subitement qu'un vaisseau qui a perdu un mât important. Ils mirent le cap sur le château, et débarquèrent sur la plate-forme pour y reprendre leurs camarades. Lorsque leur canot chargé d'hommes se dirigea de nouveau du côté de la terre, les deux sœurs, qui étaient à jeun, se rapprochèrent à la hâte.

L'Arche était à un mille au nord, et la régularité de ses mouvements convainquit Judith qu'un homme blanc en dirigeait les manœuvres. Complétement rassurée, elle fit le tour des pilotis et arriva sur la plate-forme.

— Entrez, Hetty, dit-elle, et voyez si les sauvages sont partis ; ils ne vous feront pas de mal, et vous pourrez me donner l'alarme, dans le cas où ils seraient encore là.

Hetty obéit, et Judith se tint prête à démarrer au premier signal ; mais cette précaution était inutile, car sa sœur revint une minute après annoncer que tout allait bien.

— Les chambres sont vides excepté celle de mon père, qui dort, mais pas aussi paisiblement qu'on pourrait le lui souhaiter.

— Lui est-il arrivé quelque chose? reprit Judith d'une voix tremblante.

Hetty parut embarrassée et jeta un coup d'œil furtif autour d'elle, comme si elle eût craint que la révélation qu'elle allait faire eût d'autres auditeurs qu'un enfant.

—Vous savez ce qui arrive quelquefois à mon père, Judith, dit-elle, quand il est pris de vin il ne sait pas toujours ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et il semble en ce moment pris de vin.

— C'est étrange ! les sauvages l'auraient-ils abandonné après avoir bu avec lui ?... Mais c'est un triste spectacle que de voir un père dans cet état, et nous attendrons son réveil.

Un profond gémissement parti de la chambre modifia cette première résolution, et les deux jeunes filles se hasardèrent à s'approcher. Le vieux Tom était assis dans un coin de l'étroite pièce, les épaules appuyées contre un angle et la tête penchée lourdement sur sa poitrine. Par une soudaine impulsion, Judith enleva un bonnet de toile qui lui cachait le visage : elle vit alors les chairs palpitantes, les muscles et les veines mises à nu, enfin la plaie hideuse d'un crâne écorché. Tom Hutter avait été scalpé, mais il respirait encore.

CHAPITRE XXI.

Le lecteur doit se figurer l'horreur dont furent saisies des filles en voyant à l'improviste cet affreux spectacle. Glissons sur les premières émotions, sur les premiers actes de la piété filiale, et cherchons moins à peindre les affreux détails de cette scène qu'à nous les imaginer. On entoura de bandages la tête mutilée du blessé ; on essuya le sang qui coulait sur son visage, puis il raconta ce qui lui était arrivé. Attaqué par le chef, qui avait eu la prudence d'ôter les armes de ses compagnons, mais qui avait gardé les siennes, il en avait reçu un coup de couteau au moment où Hurry s'élançait sur la plate-forme. Si le vieux chef était ensuite resté neutre, c'est qu'il ne voulait pas se montrer couvert de sang, après avoir tant recommandé à ses guerriers de prendre leurs prisonniers vivants. Lorsque les trois Hurons étaient revenus et avaient pris la résolution d'abandonner la place, ils avaient scalpé Hutter pour emporter leur trophée accoutumé. Ces féroces guerriers condamnaient le vieillard aux douleurs d'une lente agonie ; la blessure de sa tête aurait pu se guérir, mais le coup de couteau était mortel.

Il y a des moments de lucidité morale où la sévère justice de Dieu se montre sous un jour si éclatant, qu'on ne parvient pas à la dérober aux yeux, quelque désagréable qu'elle soit, quelques efforts qu'on fasse pour éviter de la reconnaître. Judith et Hetty virent les décrets d'une providence équitable dans le genre de mort de leur père qui avait voulu récemment scalper les Iroquois : Hetty elle-même en fit l'observation.

— O ! Judith ! s'écria-t-elle, mon père était allé chercher des chevelures, et maintenant où est la sienne ?

— Silence ! ma pauvre sœur, silence ! il ouvre les yeux, il peut nous entendre et nous comprendre. Vous avez raison, mais laissons de côté ce triste sujet.

— De l'eau ! cria Hutter en élevant la voix par un effort désespéré. De l'eau ! sottes filles... Voulez-vous me laisser mourir de soif?

On lui apporta de l'eau ; pour la première fois depuis plusieurs heures, il en but à longs traits, ce qui lui débarrassa la gorge et le ranima un instant. Il ouvrit les yeux, et promena autour de lui le regard inquiet d'un homme surpris par la mort.

— Mon père, dit Judith d'autant plus désolée qu'elle ne connaissait point de remède, mon père ! pouvons-nous faire quelque chose pour vous, pouvons-nous soulager vos douleurs?

— Mon père... répéta lentement le vieillard. Non, Judith, non, Hetty, je ne suis pas votre père. Elle était votre mère, mais je ne suis pas votre père. Regardez dans le coffre... tout est là... Donnez-moi encore de l'eau. Les jeunes filles obéirent ; et Judith, dont les premiers souvenirs remontaient jusqu'à son enfance, sentit un mouvement de joie insurmontable. Il n'y avait jamais eu beaucoup de sympathie entre elle et son père putatif, et certaine conversation que sa mère et Hutter avait eue devant elle lui avait fait déjà soupçonner la vérité. Nous irions trop loin en disant qu'elle ne l'avait jamais aimé, mais il est certain qu'elle fut heureuse de n'avoir plus à l'aimer par devoir. Pour Hetty, incapable d'établir les mêmes distinctions, et naturellement affectueuse, elle avait eu pour Tom une tendresse sincère, quoique moindre que celle qu'elle portait à sa mère. Il lui fut pénible de l'entendre déclarer qu'il n'avait aucun droit légitime à cette tendresse. Elle éprouva un double chagrin, comme si elle eût été deux fois privée d'un père par la mort et par les paroles d'un vieillard. S'abandonnant à ses émotions, la pauvre fille se mit dans un coin pour pleurer. Les impressions diverses des deux jeunes filles les rendirent toutes deux silencieuses.

Judith donna de l'eau au patient à plusieurs reprises, mais elle évita de lui adreser des questions, soit par égard pour sa position, soit aussi dans la crainte étrange de perdre, par suite de quelque explication nouvelle, la certitude qu'elle n'était pas la fille de Thomas Hutter. Enfin Hetty, séchant ses larmes, vint s'asseoir sur un tabouret auprès du mourant, qu'on avait étendu sur le parquet la tête soutenue par quelques vieilles hardes échappées au pillage.

— Mon père, dit-elle, vous me permettrez de vous donner ce nom, quoique vous prétendiez qu'il ne vous soit pas dû... mon père, voulez-vous que je vous lise la Bible? Ma mère m'a toujours dit que la Bible était bonne pour les âmes en peine. Elle était souvent dans la peine elle-même, et alors elle me faisait lui lire la Bible, que Judith n'aimait pas autant que moi, et cela lui faisait du bien. J'ai vu maintes fois ma mère avoir les yeux baignés de larmes quand elle commençait à m'écouter, et finir dans les sourires et dans la joie. O mon père, vous ignorez le bien que peut faire la Bible, car vous n'en avez jamais essayé... Je vais vous en lire un chapitre qui vous calmera comme il a calmé les sauvages. Tout en ayant tant de vénération pour l'Ecriture, la pauvre Hetty était incapable d'en apprécier les beautés, d'en sonder la sagesse profonde et quelquefois mystérieuse. Ce sentiment instinctif du bien qui était sa sauvegarde, et qui prêtait même un charme à son caractère, n'allait pas jusqu'à saisir de subtiles affinités entre les effets et les causes. C'était un de ces êtres qui ont le cœur droit, et qui agissent en conséquence, sans être capables d'en donner une raison logique, même en admettant la révélation comme leur autorité. Les passages qu'elle choisissait dans ses lectures étaient ordinairement les plus simples, ceux qui étaient à la portée de son esprit par les images matérielles, plutôt que ceux qui renfermaient des vérités morales d'une élévation surhumaine. Sa mère, par une association d'idées qui frappera probablement le lecteur, avait aimé le livre de Job, et Hetty avait appris à lire presque exclusivement dans ce poëme vénérable et sublime. En cette circonstance, la jeune fille, docile à sa première éducation, eut recours à ses pages de prédilection, avec autant de promptitude qu'un avocat en aurait mis à citer ses autorités dans un recueil de jurisprudence. Elle lut d'une voix ferme, mais douce et plaintive, le chapitre dans lequel Job excuse son désir de mort.

Une des particularités de l'Ancien Testament, c'est qu'à moins qu'il ne soit purement narratif il contient des maximes applicables à la situation du cœur humain. Le premier verset : « N'y a-t-il pas un temps fixé à l'homme sur la terre? » frappa tout d'abord le moribond ; et sans bien comprendre tous les mots il saisit le sens général du chapitre.

— Vous sentez-vous mieux maintenant, mon père? demanda Hetty en fermant le volume. Ma mère était toujours mieux quand elle avait lu la Bible.

— De l'eau, répondit Hutter, donnez-moi de l'eau, Judith ; je m'étonne d'avoir la langue aussi chaude ! Hetty, n'est-il pas question dans l'Ecriture d'un homme, qui brûlant au feu de l'enfer, demande qu'on lui rafraîchisse la langue?

Judith détourna la tête ; mais Hetty chercha avec empressement le passage auquel le pécheur faisait allusion, et lut à haute voix : « Ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme. »

— C'est cela, pauvre Hetty, oui c'est cela, ma langue a besoin d'être rafraîchie maintenant; que sera-ce donc par la suite?

Ces mots empreints de désespoir réduisirent Hetty au silence; elle reconnut que ses efforts étaient inutiles, et se contenta de soulager matériellement son père, en s'interrompant pour répéter par intervalles l'oraison dominicale. La vie d'Hutter se prolongeait, mais sa voix s'affaissait par degrés et ses paroles étaient incohérentes. Judith entendit les mots de mari, mort, pirate, et autres susceptibles de confirmer les bruits qui avaient couru sur le passé de son père supposé.

Cependant l'arche s'approcha de la plate-forme, et Hurry entra dans la maison aussitôt qu'il se fut assuré du départ des ennemis. En entendant le bruit des rames, Judith s'était avancée audacieusement à la rencontre des nouveaux venus. Il suffit à Hurry de la voir pour deviner quel était le sort de son compagnon. Il l'aborda d'un air triste.

Il avait encore présentes à l'esprit les terreurs de la mort. Sa défaite, sa captivité, les risques qu'il avait courus dans l'eau avaient produit sur lui l'impression salutaire que l'approche du supplice cause aux criminels; car les hommes de son espèce sont plus remarquables par leurs facultés physiques que par leur énergie intellectuelle. En perdant une partie de sa force, Hurry avait perdu en même temps une partie de son courage, et quoiqu'il fût libre, il était abattu par les souvenirs de son infortune récente. Et puis il n'était pas accoutumé au silence solennel de la chambre d'un mourant; il ne lui était jamais arrivé de compter les battements d'un pouls qui devient à chaque instant de plus en plus faible.

— Eh bien, vieux Tom, dit-il, les vagabonds vous ont donc mis à terre, et probablement vous ne vous relèverez plus. Je vous croyais prisonnier, mais j'étais loin de m'attendre à vous voir si maltraité.

Hutter ouvrit ses yeux ternes et vitreux et les fixa avec égarement sur celui qui l'apostrophait. La mémoire lui revint, mais tous les objets se confondaient dans son cerveau, et il était hors d'état de distinguer la réalité de l'erreur.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix étouffée. Vous ressemblez au second de *la Neige*... C'était aussi un géant, et il taillit l'emporter sur nous.

— Je suis votre second et votre camarade, Tom-Flottant; mais il ne s'agit pas de neige. Nous sommes en été, et Henri March quitte toujours les montagnes à l'époque des gelées.

— Ah! c'est vous, Hurry?... Je vous reconnais... Voulez-vous m'acheter une chevelure?

— Pauvre Tom, c'est un commerce qui ne nous a guère profité, et j'ai bien envie de l'abandonner pour embrasser une profession moins cruelle.

— Avez-vous encore votre cuir chevelu? Le mien est parti... C'est une perte cruelle!... On sent des déchirements au cœur, des flammes autour du cerveau... Tuez d'abord, Hurry, et vous scalperez après.

— Que veut-il dire, Judith? Pourquoi lui avoir emmaillotté la tête? A-t-il reçu sur le crâne un coup de tomahawk?

— Les Indiens lui ont fait ce que vous vouliez leur faire, Henri March! Ils l'ont scalpé pour obtenir une prime du gouverneur du Canada, comme vous aviez l'intention de scalper les Hurons pour recevoir une récompense du gouverneur de New-York.

— En vérité, reprit March, voilà de singuliers reproches dans la bouche de la fille de Thomas Hutter!

— Dieu soit loué! je ne suis pas sa fille, quelques reproches que l'on puisse faire à ma pauvre mère.

— Ne le désavouez pas à ses derniers moments. Quel serait donc votre père, si ce n'était lui?

Cette question troubla Judith; car si elle s'estimait heureuse de pouvoir nier la paternité d'un homme qu'elle n'avait jamais aimé, d'un autre côté elle songea avec douleur qu'elle n'avait personne pour le remplacer.

— Je ne puis vous dire quel était mon père, répondit-elle avec plus de douceur. J'espère du moins que c'était un honnête homme.

— Telle n'était pas votre opinion sur Thomas Hutter. Au fait, la médisance s'exerçait aux dépens du vieillard; mais qui est à l'abri de la calomnie? On a débité mille choses contre moi; et vous-même, Judith, malgré tous vos charmes vous n'avez pas été épargnée.

Ces mots avaient pour but d'établir une sorte de communauté de réputation entre les deux parties; ils auraient sans doute excité le mécontentement de l'irritable Judith, si la fin prochaine de Hutter n'eût été annoncée par des signes irrécusables. Il ouvrit les yeux, et ne distinguant rien autour de lui, il tendit la main, pour suppléer par le toucher à l'insuffisance de la vue. Une minute après, sa respiration devint saccadée; elle fut ensuite suspendue; puis il rendit le dernier soupir, qu'on suppose l'indice du moment où l'âme se sépare du corps.

Ce triste événement fit cesser toute discussion. Le reste de la journée fut employé à faire les préparatifs de l'inhumation.

Hetty exprima le désir que le corps reposât dans le lac près de celui de sa mère. Elle cita même plusieurs circonstances dans lesquelles il avait appelé le lac le Cimetière de famille. Quant à Judith, elle ne s'occupa point de ces arrangements.

L'heure choisie pour la cérémonie était le coucher du soleil. C'est le moment qui convient le mieux pour rendre les derniers devoirs à un homme, surtout quand son âme a été calme et pure. Il y a dans la mort un mystère et une dignité solennels qui disposent les vivants à regarder avec un certain degré de respect les restes mêmes d'un malfaiteur. Toutes les distinctions mondaines ont cessé. Le caractère et la destinée du défunt sont au-dessus des opinions humaines, comme audessus de leurs connaissances. La mort réduit au même niveau les grands et les petits, les bons et les méchants, non pas qu'on puisse les confondre ensemble, mais parce qu'ils échappent tous à nos jugements, et qu'on ne se croit pas en droit de peser les actions de ceux qu'on croit déjà devant le tribunal de Dieu. Lorsque tout fut prêt, on appela Judith, qui se mit à la tête de l'humble convoi. Le corps était enveloppé d'un drap, et pour qu'il pût couler bas, on y avait ajouté des pierres enlevées du foyer. On le transporta à bord de l'Arche, et cette singulière habitation de Tom fut destinée à lui servir de char funèbre.

Hetty se chargea du rôle de pilote; elle portait la Bible sous le bras. March prit les rames et les fit mouvoir lentement et à coups mesurés. Le murmure de l'eau frappée régulièrement par les rames aurait pu se comparer au bruit des pas de ceux qui suivent un convoi. Le paysage, par son imposante tranquillité, était en rapport avec une cérémonie qui ramène toujours les idées vers Dieu. La surface lustrée du lac n'avait pas une seule ride, et le vaste panorama des bois avait un aspect plus calme et plus mélancolique qu'à l'ordinaire. Judith était touchée jusqu'aux larmes, Hetty conservait extérieurement son sang-froid; mais sa douleur intérieure surpassait celle de sa sœur, puisque sa tendresse résultait de l'habitude plutôt que d'une affinité élective.

Ses idées n'avaient rien de mystique, mais elles étaient si généralement empreintes de la pureté d'un monde meilleur, qu'il lui était facile d'oublier la terre pour ne s'occuper que du ciel. Wah-tah-Wah, sérieuse et attentive, assistait avec intérêt à une scène qui lui offrait des particularités nouvelles, quoiqu'elle eût vu plusieurs fois enterrer des visages pâles. Le Delaware avait une attitude grave et stoïque.

C'était à l'extrémité septentrionale du bas-fond sur lequel était construit le château, que Tom-Flottant avait déposé la dépouille mortelle de sa femme. Judith n'avait point revu ce site depuis les funérailles; mais Hetty s'y était souvent rendue à la chute du jour. Souvent, amarrant son canot à peu de distance du cadavre, elle avait entamé avec la défunte des conversations imaginaires, car les bizarres croyances des Indiens se mêlaient dans cette intelligence naïve aux instructions chrétiennes qu'elle avait reçues. Elle reconnut aisément la place qu'elle appelait le tombeau de sa mère : c'était un monticule de terre que Tom avait apportée du rivage et dont il avait recouvert le cadavre ; néanmoins on voyait encore sortir de cette fosse imparfaite le coin du drap blanc qui avait servi de linceul. — C'est ici, dit-elle à March qui cessa aussitôt de ramer, et qui soulevant le corps de son ancien ami, le transporta sur le bord de la toue. Il lui plaça des cordes sous les jambes et sous les épaules, comme si c'eût été un cercueil; il s'apprêtait à le descendre au fond, lorsque Judith s'écria :

— Pas ici! pas ici! ne le mettez pas aussi près de ma mère.

— Pourquoi pas? demanda Hetty; ils ont vécu ensemble et doivent reposer côte à côte après la mort.

— Non! non! plus loin, Henri March, plus loin!... Pauvre Hetty, vous ne savez ce que vous dites... laissez-moi donner des ordres. Le ton résolu de Judith décida Henri March à placer le corps à quelque distance de l'autre; puis il retira les cordes, et les obsèques furent terminées.

— Telle est la fin de Tom-Flottant, s'écria Hurry en regardant le défunt à travers l'eau transparente: c'était un brave dans une embuscade, et un chasseur habile à tendre des piéges. Ne pleurez pas, Judith; ne vous désespérez pas, Hetty; les plus justes doivent mourir, et quand leur moment est venu, ils ne sont pas rachetés par les larmes de ceux qui leur survivent. La perte de votre père est cruelle pour vous sans doute, d'autant plus que vous n'êtes pas encore pourvues; mais vous n'attendrez pas longtemps. Quand il vous plaira, Judith, d'écouter les propositions d'un honnête homme, je vous dirai quelques mots en particulier. Judith avait accordé peu d'attention à la tentative maladroite que March avait faite pour la consoler. Elle pensait à la tendresse de sa mère, et des conseils qu'elle avait trop négligés lui revenaient en foule à la mémoire. Toutefois les dernières paroles de son amant la frappèrent malgré leur inopportunité, et séchant brusquement ses larmes, elle lui fit signe de la suivre à l'autre extrémité de l'Arche.

— Vous désirez me parler de mariage, lui dit-elle; et c'est sur la tombe de mes parents, ou plutôt de ma pauvre mère, que je suis prête à vous entendre.

— Je n'étais guère préparé à m'expliquer ici, répondit March tout déconcerté; mais la vérité doit se faire jour, quelle qu'en soit la conséquence. Vous savez, Judith, que je vous considère depuis longtemps comme la plus charmante des femmes, et je n'en fais pas mystère...

— Oui, oui, je le sais et je vous crois, répliqua Judith avec une fiévreuse impatience.

— Lorsqu'un jeune homme s'exprime ainsi sur le compte d'une femme, on en conclut naturellement qu'il veut se l'attacher.

— Vous me l'avez déjà dit cent fois!

— On ne saurait le répéter trop souvent; tout le monde prétend que pour plaire au beau sexe, il faut l'entretenir de ses charmes et lui redire sans cesse qu'on l'adore.

— C'est possible, mais je désire que vous vous expliquiez plus clairement encore que vous ne l'avez fait jusqu'à présent.

— Si je ne vous ai pas demandée formellement en mariage, reprit Henri March, c'est que j'avais des raisons qui auront peine à sortir de mon esprit, comme en ce moment mes paroles ont peine à sortir de ma bouche. Quelles qu'elles soient, ma tendresse l'emporte. Vous n'avez plus ni père ni mère, Judith, et il est impossible que vous viviez seule avec Hetty. Même en admettant que les Iroquois vous laissent tranquilles dans les circonstances actuelles, vous seriez mortes de faim, prisonnières ou scalpées avant une semaine. Il faut prendre un mari, et si vous voulez m'accepter oublions le passé, et que ce soit une affaire conclue.

Judith eut peine à se contenir pendant cette déclaration, tant elle avait hâte d'y répondre.

— C'est assez, Hurry, lui dit-elle en levant la main pour lui imposer silence, je vous comprends aussi bien que si vous parliez pendant un mois. Vous me préférez aux autres jeunes filles, et vous désirez devenir mon époux.

— C'est ce que je voulais dire, Judith, et je voudrais m'être exprimé de la manière la plus agréable pour vous.

—Tout est éclairci, vous avez parlé comme vous le deviez. Maintenant écoutez ma réponse, qui sera aussi sincère sous tous les rapports que votre proposition : il y a des raisons pour que jamais....

— Je vous comprends, Judith; mais si je veux passer par-dessus ces raisons, c'est mon affaire personnelle... Ne rougissez pas comme le ciel du couchant, car je n'ai pas l'intention de vous offenser.



La Sumac, veuve du Loup-Cervier.

— Je ne rougis pas, répondit Judith avec animation; mais, je le répète, il y a une raison qui m'empêche d'être votre femme et que je dois vous faire connaître. Je ne vous aime pas, et je suis certaine que je ne vous aimerai jamais assez pour vous épouser. Aucun homme ne peut avoir envie de s'unir à une femme qui ne le préfère pas à tous, et je suppose que vous me saurez gré de ma franchise.

— O Judith! ce sont vos brillants officiers des forts avec leurs brillants uniformes d'écarlate qui m'ont enlevé votre cœur.

— Silence, Henri March ! n'accusez pas une fille sur la tombe de sa mère ! n'oubliez pas que je suis femme et que je n'ai ni père ni frère pour me faire respecter.

— Votre observation est juste, et j'y dois avoir égard; pourtant, prenez le temps de réfléchir.

— C'est inutile : ma résolution est arrêtée depuis longtemps; seulement j'avais besoin de connaître toutes vos pensées pour vous révéler les miennes. Nous nous entendons à présent, et nous n'avons rien de plus à ajouter.

Hurry resta frappé de stupeur; il avait toujours pris la froideur de Judith à son égard pour un calcul de coquetterie féminine. Il avait lutté avec lui-même avant de se déclarer, mais il était loin de présumer que Judith refuserait d'épouser le plus bel homme de la frontière. Après l'échec décisif qu'il venait de subir, il se sentit tellement humilié qu'il ne pensa pas à insister.

— Le Glimmerglass n'a plus de charme pour moi, s'écria-t-il après un moment de silence, le vieux Tom n'est plus, les Hurons sont aussi nombreux sur le rivage que les pigeons dans les bois; en somme, la place n'est plus tenable.

— Quittez-la donc! vous ne pouvez nous être d'aucune utilité : pourquoi d'ailleurs exposeriez-vous votre vie pour les autres? Partez ce soir même; nous ne vous reprocherons pas de nous abandonner.

— Si je m'en vais, Judith, ce sera le cœur serré. J'aurais voulu vous emmener avec moi.

— Vous auriez tort d'y songer plus longtemps. Dès qu'il fera nuit, je vous embarquerai dans un canot, je vous mènerai à terre, et vous prendrez la route de la garnison la plus voisine. Quand vous y serez arrivé, envoyez un détachement...

Judith s'interrompit. Elle comprenait qu'il était humiliant pour elle de s'exposer aux commentaires d'un homme qui blâmait les rapports qu'elle avait eus avec les habitants des forts. Cependant Hurry saisit l'insinuation sans la prendre en mauvaise part, comme elle l'avait appréhendé.

— J'entends, dit-il, et je devine pourquoi vous n'achevez pas. Si je puis atteindre le fort, les soldats se mettront à la poursuite des sauvages et je viendrai moi-même avec le détachement; car je tiens à vous voir en sûreté, avant de m'éloigner pour jamais.

— Ah! Hurry March, si vous aviez toujours pensé et parlé ainsi, mes sentiments pour vous auraient été différents.

— Est-il trop tard maintenant, Judith? Je suis un chasseur grossier, mais nous changeons suivant la manière dont on nous traite.

— Il est trop tard! Le sentiment que vous désirez obtenir de moi, je ne l'éprouverai pour personne excepté pour un seul! C'est m'expliquer assez, et vous ne m'interrogerez plus davantage. Dès que la nuit sera close, le Delaware ou moi vous mettrons à terre, et vous tâcherez de gagner les bords de la Mohawk, pour nous envoyer du secours. Nous sommes amis, n'est-ce pas, et je puis compter sur vous?

— Certainement, Judith, mais notre amitié eût été plus vive si vous aviez partagé ma manière de voir.

Judith parut en proie à une puissante émotion; mais voulant réussir à tout prix, elle finit par s'expliquer :

— Vous trouverez au prochain poste un capitaine nommé Warley, dit-elle en pâlissant et d'une voix tremblante; il voudra sans doute marcher à la tête du détachement, mais j'aimerais mieux que ce fût un autre. Si vous parvenez à le retenir au fort, je m'estimerai bienheureuse.

— Ce n'est pas chose aisée, Judith; les officiers font à peu près ce qu'ils veulent. Le major donne un ordre, que doivent respecter les enseignes, les lieutenants et les capitaines. Je connais l'officier dont vous parlez; joyeux compère, ma foi! qui parle d'or, et qui boit le madère à longs traits. Toutes les filles de la vallée l'admirent, et l'on assure qu'il leur rend la pareille. Je ne m'étonne pas qu'il vous déplaise, car s'il n'est pas officier général c'est du moins un amoureux très-général.



Adieux d'OEil-de-Faucon et de March.

Judith ne répondit pas, mais elle frissonna; la blancheur de son teint fit place au rouge le plus cramoisi, pour revenir ensuite à la pâleur de la mort.

— Hélas, ma pauvre mère, se dit-elle, nous sommes sur ta tombe, mais tu ignores jusqu'à quel point on a déçu ton amour et oublié tes leçons!

Après ce réveil de la conscience, ce ver rongeur qui ne meurt jamais, Judith se leva et fit signe à Hurry qu'elle n'avait plus rien à lui communiquer.

Paris Typographie Plon frères, rue Garancière, 8

CHAPITRE XXII.

Pendant ce temps, Hetty était restée assise sur l'avant, les yeux fixés sur l'eau qui couvrait le corps de sa mère et celui de l'homme qu'elle avait considéré comme son père. Wah-tah-Wah se tenait auprès d'elle, observant la réserve habituelle à sa nation, et attendant patiemment qu'elle pût manifester sa sympathie par des actions plutôt que par des paroles. Chingachgook, placé un peu à l'écart, cachait les émotions d'un homme sous les dehors austères d'un guerrier. Tous deux se retirèrent par réserve lorsque Judith se rapprocha de sa sœur.

— Hetty, lui dit-elle affectueusement, nous avons à causer ensemble. Entrons dans ce canot, et ramons à quelque distance. Tout le monde ne doit pas entendre les secrets de deux orphelines.

— Eh bien, Judith, que Hurry lève le grappin; qu'il s'en aille avec l'Arche, et qu'il nous laisse ici près de la tombe de notre père.

— Il ne l'était pas, reprit Judith, il nous l'a déclaré lui-même à ses derniers moments.

— Avez-vous été contente, Judith, de savoir que vous n'aviez pas de père? Il a pris soin de nous, il nous a nourries, habillées, aimées; un père n'aurait pu faire davantage. Je ne comprends pas pourquoi il n'était pas le nôtre.

— N'importe, ma chère enfant; suivons votre conseil, et laissons l'Arche s'écarter tandis que nous resterons ici.

Cet arrangement fut bientôt pris, la toue s'éloigna à cent vergues de distance; on eût dit qu'elle avait laissé les jeunes filles voltigeant en l'air, au-dessus de la sépulture, tant leur embarcation était légère, et l'élément qui la soutenait limpide et diaphane. Au bout de quelques instants Judith prit la parole avec une dignité solennelle, qu'elle avait montrée bien rarement. Sa voix était ferme et accentuée, quoiqu'on vît encore sur son beau visage les traces de son agitation morale.

— La mort de Thomas Hutter va déranger toute notre existence; mais, s'il n'était pas notre père, nous sommes sœurs, et destinées à vivre ensemble.

— Que sais-je, Judith; vous auriez peut-être été contente d'apprendre que je n'étais pas votre sœur, comme de savoir que vous n'étiez pas fille de Thomas Hutter. Mon intelligence est bornée, et l'on n'aime guère à avoir des parents sans intelligence. Et puis, je ne suis pas jolie, du moins pas aussi jolie que vous, et vous aimeriez mieux une sœur plus belle que moi.

— Non, Hetty; vous seule êtes ma sœur, mon cœur et mon amour me le disent. Nous avons eu la même mère, et nous pouvons en être fières avec juste raison. Mais le vieux Tom n'était pas notre père.

— Silence, Judith; son âme peut être près d'ici. Elle serait affligée d'entendre ses enfants parler ainsi sur sa tombe même. Il ne faut jamais affliger ses parents, comme ma mère me l'a souvent répété, et surtout quand ils sont morts.

— Pauvre Hetty, ils sont heureusement à l'abri de toute l'inquiétude que nous pourrions leur causer. Mes actions ou mes paroles ne sont pas susceptibles d'attrister ma mère; les vôtres ne peuvent plus la faire sourire comme autrefois.

— Vous n'en savez rien, Judith; les esprits peuvent voir, et ma mère peut voir aussi bien qu'un autre esprit. Elle nous répétait toujours que Dieu voyait tout ce que nous faisions, et que nous ne devions rien faire qui l'offensât; et maintenant qu'elle nous a quittées, je m'efforce de ne jamais lui déplaire par ma conduite. Pensez à la douleur qu'aurait son âme, si elle ne nous voyait pas bien agir. Pensez à la tristesse qu'elle aurait, si nous agissions mal! Oui, les esprits peuvent voir, surtout quand ce sont des parents inquiets sur le compte de leurs enfants.



Chingachgook et Wah-tah-Wah sa fiancée.

— Quelle folie! murmura Judith avec une invincible émotion. Les morts ne savent rien de ce qui se passe ici! mais n'en parlons plus, et songeons à l'avenir qui nous attend.

— Personne ne peut nous disputer l'héritage de Thomas Hutter; nous sommes maîtresses de l'Arche et des canots... Qui nous empêche de rester sur le lac et de passer nos jours comme autrefois?

— Non, non, ma pauvre sœur, cela est encore impossible. Deux enfants ne seraient pas en sûreté dans ce lieu, quand même les Hurons ne nous réduiraient pas en leur pouvoir. Le vieux Tom avait éprouvé souvent de la peine à se maintenir en paix sur le lac, et nous n'y parviendrons pas. Il faut quitter la place, et aller demeurer dans les établissements. Hetty pencha la tête et regarda d'un air pensif le tertre sépulcral qui recouvrait sa mère.

— Je suis fâchée que vous pensiez ainsi, répondit-elle; j'aurais voulu rester ici! j'aime les arbres, les montagnes, tout ce que la Providence nous a accordé, et il me serait pénible d'y renoncer.

— Mais qui donc veillerait sur nous?

— Henri March vous aime, ma sœur, reprit Hetty en arrachant machinalement l'écorce du canot.

— Je me suis expliquée avec lui; ne m'en parlez plus. Il nous est impossible de vivre seules dans cette demeure, et nous n'aurons pas occasion d'y vivre autrement, à moins que... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le vieux coffre nous appartient; il contient des papiers qui doivent nous fournir des renseignements sur notre famille et qu'il importe de consulter.

— Fort bien, Judith. Cependant, à présent que mon père et ma mère sont morts, je ne tiens pas à avoir d'autres parents que vous, et je ne me crois pas capable d'aimer comme je le devrais des gens que je n'ai jamais vus. Mais si vous ne voulez pas épouser Hurry, qui prendrez-vous pour mari?

— Que penseriez-vous du Tueur-de-Daims?..... demanda Judith avec embarras.

— Le Tueur-de-Daims!... Il n'a rien d'agréable et ne vous convient nullement.

— Il n'est pas mal, Hetty; et d'ailleurs la beauté est de peu d'importance dans un homme.

— Vous croyez?... Je sais que la beauté est de peu d'importance aux yeux de Dieu, car ma mère me l'a répété souvent. Pourtant, elle sied à tous les sexes et surtout aux hommes.

— Vous vous abusez, ma pauvre enfant; Hurry, par exemple, est d'une taille avantageuse, mais il y en a beaucoup d'autres qui le valent. Il a de la force et de l'activité, mais on rencontre ces qualités chez d'autres. Il est brave, mais je pourrais citer un jeune homme qui est encore plus brave que lui.

— Pour moi, Judith, je trouve qu'il n'a point d'égal, et j'espérais qu'il serait un jour mon beau-frère.

— Il ne le sera jamais! Qu'il parte dès ce soir; et tout ce que je regretterai, c'est qu'il ait perdu son temps auprès de nous. Laissons-le s'éloigner, et je tâcherai ensuite de voir Nathaniel pour décider de notre avenir. Allons, Hetty, prenons nos rames et retournons à l'Arche.

— Attendez! reprit Hetty. Et elle s'agenouilla pour prier une dernière fois. Sa sœur ne chercha pas à l'arracher à son recueillement, mais elle ne le partagea point. Judith était depuis longtemps étrangère aux pures aspirations, aux élans de la foi; et tout ce qu'elle put faire ce fut de simuler par une humble attitude une piété que ne connaissait plus son cœur endurci.

Lorsque Hetty se releva, ses traits, qui n'étaient point sans charmes, empruntaient un éclat nouveau à la paix de sa conscience. Le canot s'éloigna lentement, et, au moment où il se mettait en marche, les deux sœurs virent avec surprise une autre embarcation se diriger vers la toue.

Elle était montée par un seul homme, dans lequel Judith crut reconnaître le Tueur-de-Daims.

— Est-il possible? s'écria-t-elle ; il est prisonnier et je m'occupe des moyens de le délivrer. L'embarcation se rapprocha et les derniers feux du soir tombèrent en effet sur la figure basanée du Tueur-de-Daims. Ils lui communiquaient un coloris inusité que Judith attribua au plaisir qu'il éprouvait en la retrouvant. Elle ne savait pas que ces mêmes clartés rehaussaient ses propres charmes, et que le jeune homme se dit à son aspect que ses yeux ne s'étaient jamais arrêtés sur une aussi gracieuse créature. Que n'aurait-elle pas donné pour savoir ce détail!

— Soyez le bienvenu, Tueur-de-Daims! s'écria la jeune fille lorsque les canots flottèrent côte à côte. Nous avons passé une triste journée, mais nous avons un malheur de moins à déplorer. Les Hurons se sont-ils attendris, ou êtes-vous parvenu à leur échapper?

— Ni l'un ni l'autre ; les Mingos seront toujours des Mingos et je ne les crois pas capables de s'amender.

— Mais comment avez-vous échappé aux sauvages?

— C'est une question toute naturelle, Judith, ou l'Eglantine-des-Bois, pour vous appeler comme le Serpent. Vous êtes charmante ce soir, et je puis bien vous le dire, puisque je le pense. Quant aux sauvages, ils ne changent point, et ils ont toujours soif de sang.

— Ils ont tué mon père, s'écria Hetty : leur vengeance devrait être assouvie.

— Je le sais, mon enfant, tant par ce que j'ai vu du rivage, que par ce que l'on m'a raconté ; mais si vous avez perdu un ami dévoué, comme je n'en doute pas, la Providence vous en réserve un autre, pourvu que je puisse me tirer des mains des Iroquois, qui m'ont permis de les quitter sur ma parole.

— Quoi! s'écria Judith, vous avez l'intention de tenir votre promesse et de retourner auprès d'eux!

OEil-de-Faucon regarda d'un air sévère la jeune fille qui l'interrogeait, et bientôt il reprit son expression de bonne humeur et se mit à rire silencieusement, comme il en avait l'habitude.

— Si je vous comprends bien, dit-il, vous croyez que Chingachgook et Harry-Hurry chercheront à me retenir; mais vous vous trompez. Le Delaware serait le dernier homme du monde à m'empêcher de faire mon devoir; et quant à March, il ne s'inquiète pas assez des autres pour se préoccuper de leurs promesses. Rassurez-vous donc : personne ne m'empêchera de partir à l'expiration du délai qui m'est accordé ; et s'il survenait des obstacles, j'ai trop longtemps vécu dans les bois pour ne pas savoir comment m'y soustraire.

Judith ne fit aucune réponse. Le sort cruel auquel OEil-de-Faucon semblait se condamner était de nature à déchirer un cœur où grandissait un sentiment qui a tant d'influence sur le bonheur ou sur le malheur du beau sexe. D'un autre côté, ne pouvant se dérober aux idées d'équité que Dieu a mises dans tous les cœurs, elle admirait malgré elle la probité indomptable et naïve du prisonnier. Elle sentit que tout argument contraire serait inutile, mais elle espéra qu'un incident imprévu le dispenserait de tenir sa parole.

Après un moment de silence, elle demanda de nouvelles explications afin de régler sa conduite sur les circonstances.

— Quand finit votre congé?... demanda-t-elle.

— Demain à midi, et croyez bien que je ne quitterai pas une minute plus tôt ce que j'appelle une compagnie chrétienne pour rejoindre ces misérables. Ils commencent à craindre une visite des forts, et ils n'ont pas voulu m'accorder un plus long délai. Il est bien entendu entre nous que si j'échoue dans ma mission, ils me mettront à la torture au coucher du soleil afin de pouvoir partir le soir même.

Ces mots furent prononcés d'un air rêveur qui indiquait une inévitable préoccupation, mais en même temps sans forfanterie, sans efforts tentés pour éveiller la compassion, et pour exciter l'enthousiasme.

— Sont-ils déterminés à se venger? demanda Judith d'une voix affaiblie.

— Complétement : ils s'imaginent que je ne connais pas leurs projets ; mais un homme qui a vécu si longtemps parmi les Peaux-Rouges les connaît comme un chasseur connaît les bois. Je n'ai donc rien à espérer d'eux. Les femmes sont enragées de l'enlèvement de Wah-tah-Wah, dont je ne devrais peut-être point parler, y ayant contribué moi-même. Ensuite un meurtre cruel a été commis hier dans leur camp, et autant vaudrait que la balle eût été dirigée sur ma poitrine. Quoi qu'il en soit, le Serpent et sa femme se sauveront, et c'est une consolation.

— O Nathaniel! ils réfléchiront, puisqu'ils vous ont donné jusqu'à demain.

— Ne nous en flattons pas, Judith; quand un Indien est sur une piste, il la suit jusqu'au bout. La tribu des Delawares est à moitié christianisée; mais à quoi leur sert leur éducation, puisque la vengeance s'accroche à leur cœur comme la liane au chêne? D'ailleurs, j'ai tué, à ce qu'il paraît, un guerrier des plus distingués... Mais je vous parle de moi et de mes affaires, quand vous auriez besoin de consulter un ami sur les vôtres. Le vieillard a-t-il été déposé dans le lac, où je crois qu'il désirait être enseveli?

— Oui, répondit Judith, ce devoir a été accompli. Vous avez raison de croire que je veux consulter un ami, et cet ami c'est vous. Hurry-Harry est sur le point de nous quitter. Lorsqu'il sera parti et que les impressions de ce triste jour seront un peu effacées, j'espère que vous m'accorderez une heure d'entretien. Hetty et moi nous ne savons que faire.

— C'est tout naturel, après un choc si terrible et si imprévu.

CHAPITRE XXIII.

En ce moment, le canot arrivait à l'Arche. OEil-de-Faucon y fut reçu gravement avec inquiétude. Les deux Indiens devinèrent à son air qu'il ne revenait pas en fugitif, et il leur expliqua en peu de mots la nature de ce qu'il appelait son congé. Chingachgook devint aussitôt pensif, tandis que Wah-tah-Wah exprimait sa sympathie par de petites attentions féminines.

Au bout de quelques minutes cependant, les choses reprirent en apparence leur cours habituel. Comme la nuit tomba, on ramena l'Arche à sa place ordinaire, sur l'assurance donnée par Nathaniel que les Hurons n'avaient pas de projets d'attaque nocturne. En attendant qu'il jugeât à propos d'expliquer les motifs de sa visite, tous les membres de la compagnie reprirent leurs occupations avec cette promptitude qui caractérise les blancs des frontières aussi bien que leurs voisins rouges. Les femmes, tristes et silencieuses mais toujours attentives aux premiers besoins de la nature, préparaient le repas du soir. Chingachgook s'abandonna à sa rêverie, et Hurry répara ses moccassins à la lueur d'une torche, tandis que Nathaniel examinait la carabine de Hutter, devenue depuis si célèbre entre ses mains; elle était un peu plus longue que de coutume et due évidemment au travail d'un armurier de premier ordre. Elle avait quelques ornements en argent, mais ses principales qualités consistaient dans la perfection des détails, l'exactitude du calibre et l'excellence du métal. Le chasseur appliqua à plusieurs reprises la crosse à son épaule; il regarda le point de mire, sous-pesa l'arme et l'ajusta vers un but imaginaire. Toutes ces épreuves furent faites avec un sérieux qu'aurait trouvé touchant quiconque eût connu la véritable situation de l'homme.

— Voilà une belle arme, Hurry, s'écria-t-il, c'est dommage qu'elle soit tombée entre les mains des femmes; les chasseurs m'ont vanté ses exploits, et, d'après ce que j'ai entendu dire, ses coups sont certains quand ils sont bien dirigés. Ecoutez le craquement de ce ressort! un piége à loup n'en a pas de plus prompt; le chien et le bassinet parlent ensemble, comme deux maîtres de chant dans une église!

— Oui, répondit March en continuant son métier de savetier, le vieux Tom attachait du prix à cette carabine, quoiqu'il ne fût pas bon tireur. J'ai eu l'idée que Judith pourrait bien me la donner.

— Ce serait possible, Hurry, car on ne saurait dire ce que feront les jeunes filles; cependant quand une chose est près de la perfection, c'est dommage qu'elle ne l'atteigne pas complétement.

— Que voulez-vous dire?... Cette arme ne serait-elle pas aussi bien placée sur mes épaules que sur celles de tout autre?

— Oui, par rapport aux apparences, mais non pas en réalité. Manœuvrée par certaines gens, elle tuerait plus de daims en un jour que vous n'en abattriez en une semaine, Hurry! Je vous ai vu à l'épreuve... vous vous rappelez le daim de l'autre jour?

— Il était trop jeune, et j'ai voulu simplement l'effrayer; aussi avez-vous vu comme il s'est sauvé!

— Ne discutons pas là-dessus; mais convenons que cette carabine est superbe, et qu'avec elle, pour peu qu'on eût l'œil sûr et la main ferme, on deviendrait le roi des bois.

— Gardez-la donc, et obtenez ce titre, dit Judith, qui avait entendu la conversation.

— Parlez-vous sérieusement? s'écria Nathaniel tellement surpris qu'il laissa voir son émotion; il serait digne d'un roi de faire ou de recevoir un pareil présent.

— Je vous donne cette arme d'une manière positive, et je souhaite que vous vous en serviez pendant plus de cinquante ans.

— En ce cas, jeune fille, nous en reparlerons. Ne vous fâchez pas, Hurry; Judith a du bon sens, elle sait que l'arme de son père sera mieux dans mes mains que dans les vôtres, et voilà pourquoi vous ne devez pas être mécontent. En des circonstances plus importantes, vous verrez qu'elle vous donnera la préférence.

Hurry exprima sa mauvaise humeur par de sourds murmures; mais il était trop occupé de ses préparatifs de départ pour prolonger la conversation. Bientôt après, on soupa dans un morne silence; puis on se réunit sur la plate-forme pour entendre les communications que le Tueur-de-Daims avait à faire de la part des sauvages, et qu'il avait jusqu'alors différées. On apporta des tabourets, et tous les convives se placèrent en cercle auprès de la porte. La nuit était belle; les rivages offraient aux yeux une masse sombre, mais des milliers d'étoiles réfléchies dans le lac limpide suivaient les douces ondulations que lui imprimait la brise du soir.

— Maintenant, dit Judith avec impatience, expliquez-nous pourquoi les Hurons vous ont relâché sur parole.

— Voici le fait, répondit le jeune chasseur. Les sauvages, qui sont des observateurs judicieux, ont eu confiance en moi et n'ont pas hésité à me révéler toutes leurs pensées; ils consentent à vous laisser en paix; ils sont pleins d'estime pour le Grand-Serpent, auquel ils permettront de retourner dans sa tribu sans être inquiété; mais ils veulent ravoir

Wah-tah-Wah, qui, à ce qu'ils prétendent, a emporté le cœur d'un jeune Huron; ils disent en outre que, le Rat-Musqué étant mort, ses filles n'ont pas de wigwam; que, malgré leur couleur blanche, elles ont dû oublier le chemin des établissements; que l'Eglantine-des-Bois peut devenir la femme d'un grand guerrier, et que l'esprit faible sera toujours honoré parmi eux.

— Et c'est à moi que vous proposez de semblables conditions! s'écria Judith avec plus de douleur que d'indignation, suis-je faite pour devenir l'esclave d'un Indien? Wah-tah-Wah peut-elle oublier une affection véritable pour répondre aux caprices d'un Huron.

— Telle n'est pas ma pensée, répondit OEil-de-Faucon; mais, chargé d'un message, il était de mon devoir de m'en acquitter. Si vous voulez connaître mon opinion, je vous dirai que ces propositions sont inacceptables. Les coquins qui les ont faites vous croient à leur merci, et vous avez Henri March pour vous protéger. Sa couleur ne lui permet pas d'abandonner des femmes blanches dans leur détresse, et je pense que vous pouvez compter sur lui.

Henri March fut assez embarrassé de cette insinuation. Si Judith l'eût encouragé, il n'aurait pas hésité à rester au château pour défendre les deux sœurs; mais il n'était pas assez chevaleresque pour exposer sa vie sans aucun intérêt personnel.

— Il ne vous appartient pas de me dicter ma conduite, dit-il d'un ton presque menaçant. Henri March sait ce qu'il a à faire, et n'est pas assez fou pour entreprendre de lutter contre une tribu tout entière. On n'a pas à lui reprocher d'abandonner des femmes de sa couleur, puisque ce sont ces femmes elles-mêmes qui l'abandonnent. Que Judith change d'avis, qu'elle me suive, et je prendrai soin d'elle et de sa sœur; autrement je partirai aussitôt que je croirai les espions de l'ennemi endormis dans les broussailles.

— Judith ne changera pas d'avis et ne recherche pas votre société, répondit la sœur aînée avec animation.

— Voilà un point réglé, dit Nathaniel sans rien perdre de son sang-froid : passons maintenant à Wah-tah-Wah.

— Qu'en dites-vous, ma fille? avez-vous envie de retourner chez les Mingos et de prendre un mari huron pour éviter d'être scalpée?

L'Indienne se leva et s'expliqua avec dignité, dans le langage de sa tribu : — Dites aux Hurons qu'ils sont aveugles comme des taupes s'ils ne distinguent pas le loup du chien. Parmi mon peuple, la rose meurt sur la tige où elle a fleuri; le blé croît où la graine a été plantée; les larmes de l'enfant coulent sur la tombe de ses pères. Les filles delawares ne passent pas de tribu en tribu comme des ceintures de Wampum; le rouge-gorge et l'hirondelle retournent tous les ans à leurs anciens nids. Pourquoi la femme serait-elle moins fidèle qu'un oiseau? qu'on mette le sapin dans l'argile, et il jaunit; qu'on mette le saule sur la colline, et il se dessèche. Qu'est-ce qu'un jeune Huron pour une fille des Lennislenaps? S'il court, mes yeux ne le suivront pas; ils sont tournés vers les huttes des Delawares. S'il chante des chansons agréables pour une Canadienne, elles sont sans harmonie pour moi. Quand même le Huron appartiendrait à la tribu qui errait autrefois sur les bords du grand Lac-Salé, je le repousserais, à moins qu'il ne fût de la famille d'Uncas. Le jeune pin s'élèvera aussi haut que ses ancêtres. Wah-tah-Wah n'a qu'un cœur, et ne peut aimer qu'un époux.

Cette éloquente harangue causa à Nathaniel une satisfaction qu'il témoigna par un éclat de rire silencieux; puis, se retournant vers Judith, il lui dit : — J'ai entendu la réponse d'une Indienne; donnez-moi maintenant celle d'un visage pâle, si toutefois l'on peut nommer ainsi votre fraîche et rose figure. Les Hurons ont été mieux inspirés en vous appelant l'Eglantine-des-Bois.

— Ce compliment, repartit Judith, n'aurait aucune valeur pour moi s'il venait d'un de ces galants des forts; de votre part, il doit être sincère. Toutefois, avant de m'entendre, je désire que vous vous adressiez au Serpent.

— Le Serpent va parler, dit Chingachgook en se levant, comme sa compagne, pour donner plus de dignité à son discours. Ecoutez ce qu'il va dire des prétendus loups qui viennent hurler dans nos bois. Ce ne sont point des loups; ce sont des chiens, dont les Delawares couperont la queue et les oreilles. Ils sont bons pour voler les jeunes femmes; ils ne valent rien pour les garder. Chingachgook prend son bien où il le trouve, sans demander la permission à ces coquins du Canada. S'il a un tendre sentiment dans le cœur, cela ne les regarde pas. Il le révèle à celle qui aime à l'entendre; il ne le crie point tout haut dans les forêts. Ce qui se passe dans son wigwam doit rester caché, même aux chefs de son peuple, et à plus forte raison aux Mingos. Dites-leur qu'ils aboient plus haut s'ils désirent que le Delaware les trouve dans les bois où ils se terrent comme des renards. Quand ils avaient dans leur camp une vierge de notre tribu, j'avais un motif pour les aller chercher; à présent je les oublie. Je ne me donnerai pas la peine d'aller chercher du renfort dans mon village s'il faut encore les combattre. Je suffirai seul à les chasser de ce pays, et je garderai Wah-tah-Wah pour faire cuire mon gibier.

— Bravo! s'écria OEil-de-Faucon : voilà une harangue qui fera monter le sang au visage des Iroquois comme la séve dans un tilleul. Maintenant, Judith, c'est à votre tour, car ces mécréants attendent une réponse de tout le monde, excepté peut-être de la pauvre Hetty.

— Et pourquoi cette exception, Nathaniel? Ma sœur dit parfois des choses très-sensées, et ses paroles ne sont pas sans influence sur les Indiens.

— Vous avez raison, Judith; ainsi, dans le cas où Hetty voudrait s'expliquer, je transmettrai son message aux Hurons avec une fidélité scrupuleuse.

La sœur cadette hésita un moment, et répondit avec douceur mais avec autant d'énergie que ceux qui l'avaient précédée.

— Les sauvages, dit-elle, ne comprennent pas la différence qui existe entre eux et les blancs; autrement ils ne nous proposeraient pas d'aller habiter leurs villages. Dieu a voulu que nous vivions séparément, et ma mère a toujours dit que nous ne devions demeurer qu'avec des chrétiens : voilà pourquoi nous ne pouvons quitter ce lac. Il nous appartient; c'est le tombeau de nos parents, et les plus méchants Indiens tiennent à rester près des ossements de leurs pères. J'irai leur rendre visite s'ils le désirent, et je leur lirai encore la Bible; mais je ne puis quitter la tombe de mes parents.

— Je répéterai votre message aux sauvages, reprit le chasseur, mais il faut que j'y ajoute celui de Judith.

La sœur aînée hésitait à répondre; sa fierté bien connue faisait présumer qu'elle resterait, comme Hetty, fidèle aux vrais principes. Au commencement de l'entrevue, elle avait déjà prononcé quelques mots qui présageaient sa résolution; cependant elle montrait de l'embarras, et elle n'ouvrit les lèvres que lorsqu'un profond silence l'eut avertie qu'on attendait sa décision avec impatience.

— Dites-moi, d'abord, Nathaniel, dites-nous quel effet nos réponses auront sur votre sort. S'il faut vous sacrifier, si vous portez la peine de notre orgueil, il vaut mieux peut-être que notre langage soit plus modéré. Quelles seront pour vous les conséquences de nos réponses?

— Mon Dieu, Judith, vous pourriez tout aussi bien me demander de quel côté le vent soufflera la semaine prochaine, ou quel sera l'âge du premier daim que l'on tuera. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les Mingos me lancent des regards farouches, mais un nuage noir n'annonce pas toujours le tonnerre. C'est une question facile à poser et difficile à résoudre.

— Il en est de même du message des Iroquois, répondit Judith en se levant comme si elle eût pris son parti. Je ne leur répondrai qu'après avoir conféré seule avec vous, quand les autres se seront retirés.

La jeune fille avait un ton résolu qui décida Nathaniel à l'obéissance. On leva la séance, et Hurry reprit ses préparatifs pendant que le jeune chasseur recommençait l'examen de la fameuse carabine. A neuf heures, le voyageur fit ses adieux, non pas avec cordialité, mais d'un air sombre et bourru. Il était mécontent des aventures qui lui étaient arrivées sur le lac et de ce qu'il appelait l'entêtement de Judith; et, selon l'habitude des esprits étroits, il aimait mieux reprocher ses malheurs aux autres que de s'en accuser lui-même. Judith lui donna la main avec plus de joie que de tristesse, et les deux Delawares n'étaient pas fâchés de le voir partir; mais Hetty témoigna une véritable sensibilité. Retenue à l'écart par la pudeur et la timidité de son sexe, elle n'avança qu'au moment où Hurry rejoignait OEil-de-Faucon qui l'attendait dans le canot. Alors elle monta sur l'Arche, et le sentiment triompha de sa réserve.

— Adieu, Hurry, dit-elle de sa plus douce voix, adieu, mon cher Hurry. Prenez soin de vous dans les bois, et ne vous arrêtez pas avant d'avoir atteint la garnison. Les feuilles des arbres sont à peine plus nombreuses que les Hurons autour du lac, et ils ne traiteraient pas un homme vigoureux comme vous aussi amicalement qu'ils me traitent.

L'ascendant que March avait obtenu sur cette jeune fille peu éclairée, mais d'un sens droit, provenait d'une loi naturelle. Elle avait été séduite par un extérieur avantageux, dont l'effet n'avait pas eu le temps d'être détruit par les communications morales. Si elle avait été à même de converser souvent avec March, elle eût été infailliblement révoltée de quelques particularités de son caractère; mais elle ne l'avait jugé qu'à distance. Ce n'était pas absolument de l'amour qu'elle éprouvait pour lui; c'étaient une tendresse et une admiration naissantes qui se seraient bientôt transformées en passion, dans des circonstances plus favorables, pourvu que le jeune homme n'y eût pas mis obstacle en se révélant mal à propos.

March avait reçu si peu de témoignagnes de sympathie que les doux accents d'Hetty le consolèrent. Il arrêta le canot qui s'éloignait, et le ramena auprès de l'Arche d'un coup de son bras vigoureux. C'était plus que n'attendait la jeune fille, à laquelle le départ de son héros avait donné du courage, et qui recula timidement à ce retour inattendu.

— Vous êtes une bonne fille, lui dit March affectueusement, et je ne puis vous quitter sans vous serrer la main. En définitive, Judith ne vous vaut pas, quoiqu'elle soit une idée plus jolie que vous. Sous le rapport du bon sens, si l'on en juge à la manière honnête et franche dont une femme se comporte avec un jeune homme, vous valez une douzaine de Judith.

— Ne dites rien contre elle, répliqua Hetty d'un ton suppliant. Il n'est pas convenable que des sœurs entendent parler mal l'une de l'autre, surtout quand elles sont orphelines. Mon père et ma mère sont dans le lac, et nous devons tous craindre Dieu, car nous ne savons pas quand nous y serons aussi.

— C'est raisonnable, mon enfant, comme presque tout ce que vous dites. Eh bien, si jamais nous nous revoyons, vous trouverez en moi un ami. Je n'avais pas grande sympathie pour votre mère, j'en conviens, car nous ne nous accordions pas sur beaucoup de points, mais votre père m'allait comme un habit de peau de daim. Malgré tout ce qu'on a débité sur son compte, j'ai toujours soutenu que Thomas Hutter, dit Flottant, était un brave homme.

— Adieu, Hurry! dit Hetty, qui, sans se rendre compte de ses sentiments, voulait hâter le départ du jeune homme, comme elle avait voulu le retarder tout à l'heure. Adieu, Hurry, prenez soin de vous dans les bois, ne vous arrêtez qu'au fort. Je lirai pour vous un chapitre de la Bible avant de me coucher, et je songerai à vous dans mes prières.

C'était une promesse dont March se souciait fort peu; aussi ne fit-il aucune réponse. Après avoir donné une poignée de main à la jeune fille, il reprit ses rames, et quelques instants plus tard il avait disparu dans l'obscurité. Hetty soupira profondément et rejoignit ses compagnes.

Il avait été résolu de mettre Hurry à terre à l'endroit où nous l'avons vu s'embarquer au commencement de son récit. Les deux aventuriers y arrivèrent avant un quart d'heure et échangèrent quelques mots sous les ombrages de la rive.

— Vous ferez bien, dit OEil-de-Faucon, de conseiller aux officiers de nous envoyer un détachement et de lui servir de guide vous-même. Vous connaissez les sentiers, la configuration du lac et la nature du terrain, et vous serez plus utile qu'un batteur d'estrade ordinaire. Allez droit au camp des Hurons, en vous contentant de jeter un coup d'œil sur l'Arche et sur le château. Donnez à ces bandits une bonne leçon: cependant je n'en vaudrai pas mieux, puisque mon affaire peut être décidée demain avant le coucher du soleil; mais les deux sœurs peuvent s'en trouver bien.

— Et vous, Nathaniel? demanda Hurry avec une certaine sollicitude.

— Dieu décidera de mon sort; je m'y soumets d'avance.

— Avez-vous réellement l'intention de vous remettre entre les mains des sauvages? Ce serait une véritable folie!

— Je ne crois pas que ce soit jamais une folie de tenir sa promesse, repartit tranquillement OEil-de-Faucon. Je ne veux point mettre les Mingos à même de dire que les blancs sont moins fidèles qu'eux-mêmes à leur parole. Si j'ai pris un engagement, je n'en suis pas dispensé parce qu'il a été pris devant des hommes rouges, au milieu de la forêt. J'ai eu pour témoin le Tout-Puissant, dont l'air est l'haleine, et la lumière le regard. Adieu, Hurry. Nous pouvons ne nous revoir jamais; mais je désire que vous ne méprisiez jamais une promesse que vous aurez faite en invoquant le dieu des chrétiens. March ne sut que répondre; il murmura un adieu laconique, prit ses bagages et s'éloigna rapidement à travers les broussailles. Avant de se mettre lui-même en route, Nathaniel écouta le bruit des pas et regarda les cieux étoilés. Il se trouvait à la place, d'où il avait contemplé pour la première fois le lac; mais aux brillantes clartés du jour avaient succédé les ombres mélancoliques de la nuit. Les montagnes qui s'élevaient autour de la nappe liquide semblaient la séparer du reste du monde par une barrière infranchissable, et les pâles lueurs qui se reflétaient sur les parties les plus larges du bassin étaient comme un symbole des vagues espérances qu'OEil-de-Faucon pouvait encore concevoir. Il soupira avec effort et se mit à ramer vers le château du Rat-Musqué.

CHAPITRE XXIV.

Judith attendait avec impatience le retour de Nathaniel.

Hetty et Wah-tah-Wah reposaient déjà sur le lit ordinairement occupé par les deux filles de la maison, et le Delaware, étendu sur le plancher de la chambre voisine, sa carabine à son côté, rêvait aux événements des jours derniers. Dans la cabine de l'Arche brûlait une lampe qui, à en juger par la forme élégante, avait dû être tirée du coffre précieux. Dès que Judith eut aperçu le canot, elle cessa de se promener en long et en large sur la plate-forme. Elle aida le jeune homme à amarrer l'embarcation avec un empressement qui prouvait qu'elle désirait atteindre le plus tôt possible le moment d'une explication.

— Vous voyez, dit-elle ensuite, que j'ai allumé la lampe et que je l'ai placée dans la cabine. Cela ne se fait jamais que dans les grandes occasions, et je considère cette nuit comme la plus importante de ma vie. Veuillez me suivre, voir ce que j'ai à vous montrer et entendre ce que j'ai à vous dire.

Le jeune chasseur fut un peu surpris, mais il ne fit aucune objection. Tous deux furent bientôt dans la toue. Deux tabourets étaient placés auprès du coffre; la lampe avait été déposée sur un autre siége, et une table destinée à recevoir les différents objets qu'on pourrait tirer du mystérieux trésor. Les cadenas étaient ôtés; il ne restait plus qu'à soulever le couvercle massif. Tous ces arrangements étaient l'œuvre de la jeune fille, dont la fiévreuse impatience avait prévu tous les obstacles.

— Je comprends, dit OEil-de-Faucon; mais pourquoi Hetty n'est-elle pas présente en sa qualité d'héritière?

— Elle dort, répondit Judith; d'ailleurs, elle m'a donné sa part de tout ce que le coffre peut contenir pour en disposer comme je l'entendrais.

— A-t-elle l'esprit assez libre pour faire une pareille donation? demanda l'équitable jeune homme. En principe, on ne doit rien accepter de ceux qui ne savent pas la valeur de leurs présents.

— Hetty n'éprouvera aucun préjudice, reprit Judith avec douceur; elle sait non-seulement ce que je vais faire, mais encore pourquoi je le fais. Ainsi donc, levez le couvercle du coffre et examinons-le jusqu'au fond. Je serai bien désappointée si nous n'y trouvons pas des renseignements sur Thomas Hutter.

— D'où vient, Judith, que vous ne l'appelez pas votre père? On doit aux morts les mêmes égards qu'aux vivants.

— J'ai longtemps soupçonné que Thomas Hutter n'était pas mon père, et il a avoué à ses derniers moments qu'il n'était pas même celui d'Hetty. Au surplus, nos recherches nous en apprendront davantage. Nathaniel comprit l'impatience de la jeune fille, et se mit à explorer le coffre. Les objets déjà connus excitèrent moins d'intérêt que la première fois, et Judith jeta même avec indifférence la magnifique robe de brocart.

— Nous avons vu tout cela, dit-elle; mais déroulez le paquet que vous tenez à la main. Nous ne l'avons pas encore ouvert.

— C'est une espèce de drapeau, dit OEil-de-Faucon, et je ne sais à quelle nation il appartient. Je plains l'enseigne qui a été chargé de le porter, car il est assez grand pour faire une douzaine d'étendards comme ceux des régiments du roi.

— C'est sans doute un pavillon de bord. N'avez-vous jamais entendu parler des relations de Thomas Hutter avec des gens appelés boucaniers?

— Boucaniers! répéta Nathaniel: j'ignore ce que c'est. Hurry m'a dit qu'on supposait que le vieux Tom avait été autrefois en rapport avec des pirates; mais il ne saurait vous être agréable d'en acquérir la preuve. S'il n'est pas votre père, il est du moins l'époux de votre mère.

— Peut-être, reprit Judith: il y avait pourtant une si grande différence entre eux!... Continuons; que contient ce paquet de forme carrée?

OEil-de-Faucon ôta l'enveloppe de toile du paquet en question, et y trouva une boîte d'un travail précieux. N'en ayant pas la clef, il se décida à forcer la serrure au moyen d'un morceau de fer. L'intérieur était rempli de lettres, de manuscrits, de notes et autres papiers analogues. Avec la vivacité du faucon qui fond sur sa proie, Judith s'empara de ces documents, et les parcourut avidement les uns après les autres. Elle lut d'abord une tendre correspondance d'une mère avec sa fille; c'étaient de sages conseils, de doux témoignages d'affection. Les réponses ne s'y trouvaient pas, mais il était facile de les deviner. Dans une des lettres, qui fit rougir et frémir à la fois Judith, la mère blâmait énergiquement sa fille d'avoir contracté une trop grande intimité avec un officier venu d'Europe qui ne pouvait avoir l'intention de s'établir en Amérique. Ce qu'il y avait de singulier, c'était le soin avec lequel on avait raturé toutes les signatures, ainsi que tous les noms dont il était fait mention. Au reste les lettres avaient été religieusement conservées, et plusieurs d'entre elles portaient des traces de larmes. Judith se rappela avoir vu souvent cette boîte entre les mains de sa mère.

Une autre liasse se composait de protestations d'amour, dans lesquelles la jeune fille reconnut avec indignation le langage passionné, mais perfide, de plusieurs lettres semblables qu'elle avait elle-même reçues. Elle inclina la tête sur ses genoux et parut en proie à une violente agitation. OEil-de-Faucon, observateur silencieux mais attentif, fit des conjectures assez judicieuses sur les sentiments qui pouvaient troubler sa charmante compagne, et elle n'eût pas été flattée de savoir qu'il était aussi près de la vérité.

Comme tous ces papiers étaient rangés par ordre chronologique, ils formaient un récit suivi, une triste histoire de passion satisfaite, de froideur et enfin d'aversion. L'époque de la naissance de Judith y était indiquée; son nom de baptême lui avait été donné par son père, dont elle se souvenait encore vaguement. Hetty avait reçu son prénom de sa mère; mais longtemps avant sa naissance des signes de froideur faisaient présager un futur abandon.

A cette époque de sa vie, sa mère avait conservé des copies de ces lettres, gages d'affection déçue et de repentir. Celles qui venaient après faisaient l'histoire du couple mal assorti dont Judith s'était crue longtemps issue en légitime mariage. A sa grande surprise, elle reconnut que c'était sa mère qui avait fait des avances à Thomas Howey, dit Hutter. Certains passages de ses premières lettres dénotaient presque de la folie, ou du moins une disposition morbide voisine d'un trouble d'esprit absolu. Les réponses de Howey étaient conçues grossièrement, mais on y lisait un vif désir d'obtenir la main d'une femme aussi supérieure, dont les qualités rachetaient la faute, et qui d'ailleurs n'était pas dépourvue d'argent. Dans les lettres suivantes, il n'était question que d'affaires. La malheureuse femme pressait son mari d'abandonner le monde, qui était devenu aussi dangereux pour l'un que désagréable pour l'autre. Quelques expressions révélèrent à Judith le motif qui avait décidé sa mère à épouser Howey; c'était ce ressentiment aveugle qui porte si souvent les personnes offensées à s'infliger elles-mêmes des souffrances pour en amasser sur la tête de ceux par lesquels elles ont souffert. Judith avait assez du caractère de sa mère pour comprendre ce sentiment, mais elle reconnut en cet instant combien il était déraisonnable d'y céder.

Parmi les pièces détachées se trouvait un vieux journal, contenant une proclamation dans laquelle on offrait une récompense à quiconque livrerait certains flibustiers nominativement désignés. Le nom de Thomas Howey y était souligné. Rien dans cette volumineuse correspondance ne pouvait indiquer à Judith comment s'appelaient ses parents, et quelle avait été la résidence de sa mère avant d'habiter le lac. Les passages qui auraient pu fournir quelques indications avaient été minutieusement effacés. Judith était forcée d'y suppléer par de vagues souvenirs, qui comblaient plus d'une lacune, sans pourtant lui donner le moindre espoir de retrouver un jour sa famille. Au reste les faits essentiels qu'elle avait appris, étaient de nature à lui ôter l'envie d'en savoir davantage. Se renversant sur son siége, elle pria son compagnon d'achever d'inventorier ce qui restait dans le coffre.

— Volontiers, répondit le patient Nathaniel; mais si par hasard il s'y rencontrait encore des lettres, nous resterions ici jusqu'à demain. Voilà deux heures que vous regardez ces chiffons de papier.

— Ils me parlent de mes parents, Nathaniel, et déterminent ma conduite future. L'attention que je leur ai accordée est facile à comprendre, mais je suis fâchée de vous retenir.

— Peu importe, mon enfant. Je ne m'inquiète pas de dormir ou de veiller; mais, quoique vous soyez charmante à voir, il n'est pas agréable de rester auprès de vous tandis que vous pleurez. Je sais que les larmes ne tuent pas, que certaines gens, surtout des femmes, se trouvent bien d'en verser quelques-unes; quoi qu'il en soit, j'aime mieux vous voir rire que pleurer.

Ce propos galant fut récompensé par un sourire gracieux mais empreint de mélancolie. Elle ne s'occupa que de se remettre de ses émotions, laissant au jeune homme le soin de visiter le fond de la caisse. On n'y découvrit rien de très-précieux, sauf des boucles d'argent, deux épées et des ajustements de femme.

Néanmoins Judith et Nathaniel furent frappés en même temps de l'idée que quelques-uns de ces objets pouvaient servir à la rançon du captif.

— Maintenant, dit Judith, nous pouvons parler de vous, et aviser au moyen de vous racheter en abandonnant ces bagatelles.

— C'est généreux de votre part, Judith. Les femmes se conduisent ainsi quand elles ont pris quelqu'un en amitié, et elles sont disposées à tout sacrifier pour lui. Je vous en remercie d'avance, Hetty et vous, comme si le contrat était fait et accepté par le Chêne-Fendu, ou autre misérable de son acabit; il y a pourtant une raison pour que vos espérances ne soient point réalisées.

— Je n'en vois point, puisque nous consentons à donner tout ce que nous possédons.

— Fort bien ! les Mingos ne manqueront pas de le prendre, mais il est douteux qu'ils le payent. Que diriez-vous si l'on venait vous proposer d'acheter, moyennant tel ou tel prix, le coffre et son contenu?

— Je dirais qu'il est absurde de vouloir nous vendre notre propriété.

— C'est là précisément ce que pensent les Mingos. Ils regardent tous vos biens comme leur appartenant, et ils n'ont pas besoin d'être autorisés à les prendre.

— Vous avez raison; mais nous sommes encore en possession du lac, et nous pouvons le garder jusqu'à ce qu'il nous vienne du renfort, surtout si vous restez avec nous.

— Malheureusement ça m'est impossible, ma chère enfant; j'ai donné ma parole et il faut la tenir. Quel désappointement éprouveraient le vieux Tamenund et Uncas le père du Grand-Serpent et tous mes autres amis de la tribu si je me déshonorais quand je marche pour la première fois sur le sentier de la guerre !

— Je ne chercherai point à vous détourner de vos devoirs, repartit la jeune fille après quelques instants de réflexion. Si je vous donnais un mauvais conseil, j'en aurais plus de regret que vous-même, et il ne sera pas dit que Judith.... je ne sais plus de quel nom m'appeler à présent !

— Et pourquoi ne continuez-vous pas à porter celui de feu Thomas Hutter?

— Il ne m'appartient pas, reprit Judith d'un ton ferme; il n'était pas mon père et je m'en félicite, car vous savez....

— Oui, je sais que dans sa jeunesse Hutter avait vécu aux dépens des autres, du moins si je dois m'en rapporter au compte de Henri March; mais il y a deux sortes de réputations dans le monde, celle qu'on acquiert par ses propres actions et celle que les autres vous donnent. J'aime donc mieux juger par moi-même que de me laisser endoctriner par les bavardages du premier venu.

— Parcourez donc ces papiers, dit Judith avec vivacité, vous verrez que le véritable nom de mon prétendu père était Howey, et qu'il s'était rendu coupable de piraterie.

— Mon Dieu! répondit le jeune homme en riant, vous pourriez tout aussi bien me demander d'écrire ou d'imprimer ces lettres. J'ai fait mon éducation dans les bois. Le seul livre que je sois capable de lire, c'est celui que Dieu a ouvert pour toutes ses créatures dans les grandes forêts, dans les lacs argentés, dans les cieux d'azur, dans les vents, dans les tempêtes, dans le coucher du soleil, dans les autres merveilles de la terre.

— Pardon d'avoir pu vous offenser, reprit Judith avec empressement.

— M'offenser! et pourquoi? Je suis chasseur, apprenti guerrier et non missionnaire; les livres ne me regardent pas, je ne les recherche pas même pour faire des bourres, ne me servant jamais que de cuir convenablement préparé. Si, comme on le dit, tout ce qui est imprimé est vrai, les ignorants doivent se trouver parfois en défaut; n'ont-ils pas cependant pour s'instruire ce que Dieu a imprimé de sa propre main dans les bois, dans les sources et dans les cieux?

— Je suis charmée que vous ne preniez pas en mauvaise part mon inadvertance; puisque vous ne pouvez parcourir ces papiers, sachez qu'ils m'ont donné le droit de ne plus porter le nom du pirate Hutter.

— En ce cas, prenez le nom de votre mère.

— Je ne le connais pas.

— En vérité, reprit OEil-de-Faucon, voilà qui est invraisemblable. Les parents sont tenus de donner un nom à leur postérité, quand même ils ne leur laisseraient pas autre chose. Moi, qui suis, quoique blanc, d'une humble origine, je m'appelle Nathaniel Bumppo, et j'ai entendu dire autrefois que ma famille occupait un certain rang dans le monde.

— Elle n'est pas déchue, Tueur-de-Daims, et votre nom est honorable. Ma sœur ou moi nous aimerions cent fois mieux nous appeler Hetty ou Judith Bumppo que Hetty ou Judith Hutter.

— C'est de toute impossibilité, répondit gaiement le chasseur, à moins que l'une de vous ne s'abaisse à m'épouser.

Judith ne put s'empêcher de sourire en voyant la conversation tomber naturellement sur le sujet qu'elle désirait aborder. Quoiqu'elle ne fût pas disposée à faire des avances inconvenantes, elle était excitée par un sentiment nouveau pour elle et par les inquiétudes qu'elle concevait sur son avenir : elle profita donc de l'occasion avec une adresse bien excusable.

— Je crois, dit-elle, que Hetty ne se mariera jamais; et si votre nom devait être porté par l'une de nous, il ne pourrait l'être que par moi.

— Il est entré de belles femmes dans la famille Bumppo, et on ne serait pas surpris de vous y voir, malgré tous vos charmes.

— Ce langage ne nous sied pas, Tueur-de-Daims; toutes les fois qu'un homme et une femme traitent un pareil sujet, ils doivent parler sérieusement et dans la sincérité de leur cœur. J'oublierai donc la réserve qui devrait m'imposer silence, pour m'expliquer avec la franchise dont vous êtes digne. Croyez-vous... que vous seriez heureux avec une femme telle que moi?

— Une femme telle que vous, Judith! à quoi bon plaisanter? Vous êtes assez belle, assez bien élevée, autant que j'en puis juger, pour être l'épouse d'un capitaine; comment songeriez-vous à devenir la mienne? Je suppose que les jeunes filles qui ont la conscience de leur bonne mine et de leur esprit trouvent un certain plaisir à s'amuser aux dépens des gens qui ne sont ni beaux ni spirituels, comme un pauvre chasseur delaware.

— Vous êtes injuste envers moi, s'écria Judith; je n'ai jamais parlé plus sérieusement. Pourquoi croyez-vous que je méprise ceux qui n'ont pas de qualités extérieures? J'ai été maintes fois demandée en mariage par des jeunes gens d'une beauté incontestable, comme votre ami Henri March; mais qu'est-ce que la beauté dans un homme, pourvu qu'il ne soit pas contrefait? Pour la physionomie, un air de probité qui répond du cœur vaut mieux que l'éclat des yeux, du teint ou des dents. Je ne suis pas du nombre des femmes qui se laissent prendre aux apparences. Des géants comme Hurry peuvent figurer avec avantage dans un régiment de grenadiers, mais les jeunes filles sensées ne s'attachent pas à eux; elles veulent qu'un amant soit courageux, modeste, d'une honnêteté inflexible, prêt à mourir pour la cause de la justice. Elles mourraient pour un pareil homme; mais le galant vantard et perfide devient bientôt aussi odieux à leurs yeux qu'à leur cœur!

Judith s'était énoncée avec sa véhémence ordinaire, mais son auditeur était frappé de trop de sensations nouvelles pour remarquer le ton de ses paroles. Il fut d'abord tout entier à l'orgueil d'avoir attiré l'attention de la plus aimable femme qu'il eût jamais vue; puis, il lui vint à l'esprit pour la première fois qu'elle pouvait être la compagne de sa vie. C'était une pensée si douce et si neuve, qu'il s'y livra complétement pendant quelques minutes sans s'occuper de la gracieuse réalité. Jamais vision plus agréable n'avait voltigé devant les yeux du jeune chasseur; mais, habitué aux choses positives, peu disposé à céder au pouvoir de l'imagination tout en ayant un sentiment poétique, il recouvra bientôt sa raison et sourit de sa faiblesse, tandis que les tableaux fantastiques s'évanouissaient.

— Vous êtes admirablement belle et séduisante ce soir, Judith! s'écria-t-il quand il sortit de sa rêverie. Je ne me rappelle pas avoir vu une plus jolie fille, même parmi les Delawares, et je ne suis pas étonné que Hurry Harry s'en soit allé triste aussi bien que désappointé.

— Est-ce que vous auriez voulu que je donnasse ma main à un tel homme?

— Il a des qualités et des défauts; il ne ferait certainement pas le meilleur des époux, mais je crois pourtant qu'il serait vu d'un œil plus favorable par la plupart des femmes.

— Non, non, Judith sans nom ne consentira jamais à s'appeler Judith March!

— Judith Bumppo ne résonnerait pas aussi bien, et il y a beaucoup de noms qui sont moins agréables à l'oreille que celui de March.

— Ah! Nathaniel, la mélodie, en pareil cas, s'adresse au cœur plutôt qu'à l'oreille. Si vous vous nommiez Henri March, ce nom me semblerait peut-être plus agréable; et si Henri s'appelait Bumppo, ce dernier nom me paraîtrait affreux.

— C'est juste, et j'en puis juger par moi-même. J'ai une aversion naturelle pour les serpents, leur nom même m'inspire une antipathie que les missionnaires expliquent en racontant que c'est un serpent qui a trompé la première femme. Pourtant, depuis que Chingachgook a gagné le titre qu'il porte, son nom me charme autant que le ramage de l'oiseau moqueur. Le sentiment modifie ce qu'on entend et ce qu'on voit.

— Voilà pourquoi je m'étonne que vous ne compreniez pas qu'une jeune fille ayant quelque beauté ne tienne pas à ce que son époux possède le même avantage.

— La beauté n'est rien sans un cœur honnête.

— Vous dites vrai, Judith, quoique beaucoup de gens préfèrent des biens visibles et immédiats à des qualités que le temps seul révèle. Je suis enchanté de vous voir dans ces dispositions d'esprit.

— Je les aurai toujours, répondit la jeune fille en accentuant ses paroles, mais en s'abstenant d'offrir directement sa main; je puis dire du fond de mon cœur que je confierais mon bonheur à un homme simple et sincère plutôt qu'à un misérable fourbe qui m'offrirait de l'or et des domaines.

— Quoi! si vous aviez d'un côté un officier au bel uniforme, à la tête poudrée, aux mains blanches, comme si Dieu ne les avait pas données à l'homme pour vivre à la sueur de son front; si, de l'autre côté, se présentait un rude chasseur dont le hâle aurait rougi la figure, dont les broussailles auraient déchiré les mains, et qui n'aurait d'autres parfums que ceux du grand air et des forêts: auquel des deux donneriez-vous la préférence?

Judith rougit; car le portrait d'officier que venait de tracer son compagnon l'avait autrefois séduite, quoique l'expérience et le dépit eussent changé sa prédilection en antipathie. Le souvenir de ses illusions eut sur elle une influence passagère, mais le coloris de ses joues fit bientôt place à une pâleur presque livide.

— Aussi vrai que Dieu est mon juge, répondit-elle d'un ton solennel, si ces deux hommes étaient devant moi, comme l'un d'eux s'y trouve, mon choix s'arrêterait sur le dernier.

— Cela est doux à entendre, Judith, et l'on serait tenté, en vous écoutant, d'oublier son indignité; mais vous ne pensez guère ce que vous dites. Un homme tel que moi ne saurait convenir à une jeune fille comme vous; nous formerions un couple disproportionné, et le projet d'union que j'ai entrevu un instant ne saurait être qu'une rêverie. Laissons-le donc de côté, et allons prendre un peu de repos pour nous préparer à la journée de demain, qui peut être dure à passer.

En disant ces mots, OEil-de-Faucon se leva, et Judith fut forcée de l'imiter. En fixant ses yeux bleus sur son interlocuteur, elle avait dû reconnaître qu'il exprimait réellement toutes ses pensées et qu'il était aveuglé par trop de modestie. Loin de se décourager, elle conçut, pour le captiver, de nouveaux plans dont elle ajourna l'exécution.

Le coffre fut fermé et l'on se sépara en silence. OEil-de-Faucon ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil, quoiqu'il n'eût d'autre couche qu'une couverture étendue sur le sol de la cabine; mais la jeune fille demeura quelque temps éveillée. Elle se demandait si elle devait s'applaudir ou se désoler de n'avoir pas été comprise. D'un côté, sa délicatesse féminine avait été ménagée; de l'autre, ses espérances avaient été déçues, ou du moins leur réalisation était différée. Elle combina dans sa tête la nouvelle résolution qu'elle avait formée; et lorsque ses yeux se fermèrent, elle entrevoyait le succès et le bonheur.

CHAPITRE XXV.

Au lever du soleil, Hetty et Wah-tah-Wah se levèrent, laissant Judith profondément endormie. La toilette de l'Indienne fut bientôt faite. Ses longs cheveux noirs furent réunis en un simple nœud; une robe de calicot serra sa taille svelte, et ses petits pieds se cachèrent dans d'élégants moccassins. Quand elle fut habillée, elle alla sur la plateforme respirer l'air pur du matin, et elle y trouva Chingachgook qui admirait avec la gravité d'un sauvage le premier lac qu'il eût jamais vu.

— Hugh! s'écria le chef, voilà le pays du Manitou! il est trop beau pour les Mingos, et cependant les meutes de cette tribu osent aboyer à travers les bois. Ils s'imaginent que les Delawares sommeillent.

— Ils dorment tous, à l'exception d'un seul, qui est de la race d'Uncas.

— Que peut faire un guerrier contre une tribu tout entière? Le chemin de nos villages est long et sinueux; nous voyagerons sous un ciel couvert, et je crains, Chèvrefeuille-des-Montagnes, que nous soyons obligés de partir seuls.

Wah-tah-Wah comprit l'allusion, et elle devint triste, quoiqu'il lui fût agréable d'être comparée par son amant à la plus odorante de toutes les fleurs indigènes.

— Quand le soleil sera là, poursuivit le Delaware en montrant le zénith, le grand chasseur de notre tribu retournera chez les Hurons pour être traité comme un ours qu'ils écorchent et qu'ils font rôtir, même quand leur estomac est plein.

— Le Grand-Esprit peut adoucir leur cœur et ne pas souffrir qu'ils soient aussi altérés de sang. J'ai vécu parmi eux, et je sais qu'ils ont des cœurs. Ils n'oublieront pas que leurs propres enfants peuvent tomber au pouvoir des Delawares.

— Le porc est insatiable, et le loup ne cesse de hurler. Les Mingos ont perdu leurs guerriers; leurs femmes mêmes crient vengeance. Le visage pâle a les yeux d'un aigle, et il peut lire dans leur cœur. Il n'attend d'eux aucune pitié; il y a un nuage sur son esprit, quoiqu'on ne le voie pas sur son visage.

Un long silence suivit cette conversation, puis Wah-tah-Wah passa la main sous le bras du chef, et lui demanda timidement ce qu'il comptait faire pour sauver son ami. Il est inutile de rapporter la réponse de Chingachgook, nous saurons plus tard quelle fut la résolution du jeune couple, qui s'entretenait encore lorsque le soleil parut au-dessus de la cime des pins. Au même instant OEil-de-Faucon sortit de la cabine de l'Arche. Ses premiers regards furent pour le ciel sans nuages, et il ne fit un signe de tête aux deux Indiens qu'après avoir contemplé tout le paysage.

— Eh bien! dit-il avec son calme habituel, celui qui assiste au coucher et au lever du soleil est sûr de le voir disparaître à l'ouest et revenir à l'est, comme un daim qui rôde autour de son bouge. Vous le savez, Wah-tah-Wah, et je suis cependant convaincu que vous n'en avez jamais cherché la raison.

Chingachgook et sa fiancée levèrent les yeux vers l'astre étincelant, puis ils se regardèrent l'un l'autre comme pour se demander la solution du problème. L'habitude émousse la faculté de sentir, même quand il s'agit des plus grands phénomènes de la nature, et jamais ces êtres innocents n'avaient cherché à comprendre une révolution dont ils étaient chaque jour témoins. La proposition si brusquement émise par OEil-de-Faucon les frappa comme si elle eût eu un caractère complet de nouveauté.

— Les visages pâles savent tout, dit Chingachgook; ils peuvent nous apprendre pourquoi le soleil se couche quand il retourne sur ses pas durant la nuit.

— Voilà bien la science des Peaux-Rouges! reprit OEil-de-Faucon, qui n'était pas fâché de prouver la supériorité de sa race. Les Indiens se trompent, Serpent; le soleil, qui semble voyager dans les cieux, ne bouge pas, mais c'est la terre qui tourne autour de lui comme la roue d'un moulin.

— Comment mon frère le sait-il? demanda l'Indien. Quand une roue est en mouvement nous la voyons, et nous ne voyons pas tourner la terre.

— Votre objection est embarrassante, Delaware; il est vrai que j'ai souvent essayé de voir tourner la terre et que je n'ai jamais pu y parvenir. J'ai cru parfois que j'y arriverais, mais j'ai été toujours forcé d'avouer mon impuissance. Néanmoins ce n'est pas douteux, à ce que disent mes compatriotes, et vous devez les croire, puisqu'ils annoncent les éclipses et autres prodiges qui remplissent vos tribus de terreur. Vous croyez bien au Grand-Esprit sans pouvoir dire où vous l'avez vu.

Chingachgook le voit partout, partout dans les bonnes choses; le mauvais esprit est dans les mauvaises. Le bon esprit est dans les eaux du lac, dans la forêt, dans les nuées, dans Wah-tah-Wah, dans le vieux Tamenund, dans le Tueur-de-Daims; le mauvais esprit est dans les Iroquois! Que feront-ils de mon frère? où sera-t-il lorsque le soleil éclairera demain la cime des arbres?

Le chasseur tressaillit et regarda son ami fixement mais sans trouble. Ensuite il lui fit signe de le suivre, et le conduisit dans l'Arche, où il pouvait continuer l'entretien sans être entendu par des femmes dont la sensibilité dominait la raison.

— Vous avez eu tort, Serpent, dit-il; vous n'avez pas fait preuve de votre bon sens ordinaire en traitant un pareil sujet devant Wah-tah-Wah, quand une jeune femme de ma couleur pouvait vous entendre. Heureusement votre fiancée n'a point compris, et Judith n'a rien entendu. Il n'est pas facile de répondre à votre question: aucun mortel ne peut dire où il sera le lendemain au lever du soleil; je vous le demande à vous-même, et je serais bien aise d'avoir une réponse positive.

— Chingachgook sera avec son ami le Tueur-de-Daims: s'il est dans la terre des esprits, le Grand-Serpent y rampera à son côté; s'il est encore de ce monde, les rayons du soleil les réchaufferont tous deux.

— Je vous entends, Delaware, répliqua le chasseur, touché du naïf dévouement de son ami; un pareil langage est clair dans toutes les langues; il vient du cœur, et il va au cœur. Il est bon de le penser ainsi, et il peut être bien aussi de le dire; mais il ne serait pas bien de le faire. Vous n'êtes plus seul dans la vie; quoique vous ayez à changer de cabane et à passer par diverses cérémonies avant d'être mariés légitimement, vous êtes déjà unis dans la joie ou dans la tristesse.

— Wah-tah-Wah est fille des Mohicans; elle sait obéir à son époux:

où il ira, elle le suivra. Tous deux seront avec le grand chasseur des Delawares quand le soleil éclairera la cime des arbres.

— Dieu vous protége, chef; c'est une véritable folie !

— Non, Tueur-de-Daims, reprit l'Indien avec l'énergie de la résolution; si Chingachgook était entre les mains des Hurons, que ferait mon frère le visage pâle? se glisserait-il jusqu'aux villages delawares, pour aller dire aux chefs, aux vieillards et aux jeunes guerriers : — Voici Wah-tah-Wah, elle est en sûreté, quoique fatiguée; et voici le fils d'Uncas moins las que Chèvrefeuille, parce qu'il est plus fort, mais également en sûreté ?

— Je ne tiendrais pas un pareil discours, Serpent; je n'aurais rien à dire de Wah-tah-Wah, puisqu'elle ne serait pas avec moi; et elle ne serait pas fatiguée, puisqu'elle ne partirait pas.

— Mon frère n'est pas lui-même; il oublie qu'il parle à un homme qui s'est assis au feu du conseil de sa nation. Quand les hommes parlent, ils ne doivent pas dire des choses qui entrent d'un côté de la tête pour sortir par l'autre; leurs paroles ne doivent pas être des plumes assez légères pour être emportées par le vent, même quand il ne ride pas la surface de l'eau. Mon frère n'a pas répondu à ma question; et quand un chef adresse une question à son ami, celui-ci ne doit pas parler d'autre chose.

— Ne vous fâchez pas, Delaware, j'entends bien ce que vous me demandez, mais je ne sais que répondre : je n'ai pas comme vous de fiancée; mais, d'après ce qu'on m'a raconté de l'amour, je suis tenté de croire que, si nous sommes attirés par un ami, nous le sommes plus encore par une femme.

— Très-vrai, reprit l'Indien avec impassibilité; mais la fiancée de Chingachgook ne l'attire pas vers les huttes des Delawares, elle le pousse vers le camp des Hurons.

— Noble fille! avec ses petits pieds et ses mains d'enfant, c'est une femme digne de la souche de ses pères !

— Oui, reprit Chingachgoof, Wah-tah-Wah a de petites mains, mais son esprit est grand; elle a de petits pieds, mais ils peuvent la conduire au secours d'un ami. Mon frère verra ce que nous pouvons faire plutôt que de le laisser mourir dans les tortures.

— Pas d'imprudence, Delaware, dit Nathaniel d'un ton suppliant : il faut vous laisser agir; et dans le fait, vous ne seriez jamais tranquilles si vous ne tentiez quelque chose pour me délivrer; mais ne vous exposez pas témérairement, les Mingos peuvent m'injurier, me rôtir, m'arracher les ongles; mais leur barbarie ingénieuse ne m'infligerait pas de plus grand supplice que celui de vous voir tomber en leur pouvoir en essayant de me sauver.

— Les Delawares sont prudents, ils ne se jettent pas les yeux fermés dans un camp étranger.

Là se termina le dialogue. Hetty annonça que le déjeuner était prêt, et tout le monde se mit à table. Judith y parut la dernière, et sa pâleur indiquait qu'elle avait passé une nuit d'insomnie. Les trois femmes n'avaient pas d'appétit, mais les hommes mangèrent comme à leur ordinaire; et quand Nathaniel prit la parole, ce fut d'un ton naturel et enjoué, quoiqu'il évitât de faire allusion au grand événement de la journée. Lorsqu'il vit approcher le terme de son congé, il invita Judith à entrer dans l'Arche; et prenant dans un coin la carabine de Thomas Hutter, il la plaça entre ses genoux.

— Vous m'avez fait présent de cette arme, dit-il à Judith, et j'ai consenti à l'accepter parce qu'elle ne pouvait vous être utile. Il est possible que je ne la garde pas longtemps.

Ces mots remplirent la jeune fille d'une angoisse déchirante; mais elle eut la force de répondre avec une apparence de calme : — Que voudriez-vous que je fisse de cette arme, s'il vous arrivait malheur?

— Je vais vous le dire : Chingachgook tire mieux que la plupart de ses compatriotes; il est mon ami, et je désirerais lui léguer la carabine, dans le cas où je me trouverais hors d'état de profiter d'un don si précieux.

— Comme il vous plaira, Nathaniel; l'arme vous appartient, et vous pouvez en disposer.

— Hetty consent-elle? L'héritage d'un père appartient à tous ses enfants; et si votre sœur a moins d'esprit et de beauté que vous, c'est une raison de plus pour respecter ses droits.

Judith ne répondit pas; mais, se mettant à une fenêtre, elle fit signe à sa sœur d'approcher. Celle-ci n'hésita pas à faire à Nathaniel une donation absolue de l'arme précieuse, ce qui le transporta de plaisir. Il exprima l'intention d'en faire l'épreuve avant son départ avec l'empressement qu'aurait pu témoigner un enfant pour essayer une trompette ou une arbalète. Retournant à la plate-forme, il annonça d'abord au Grand-Serpent qu'en cas de malheur la carabine lui appartiendrait.

— Ayez-en bien soin, Delaware, ajouta-t-il; elle vous assurera la victoire et fera mourir les Mingos de jalousie. Je brûle de l'essayer, de vous en montrer les vertus secrètes. Prenez la vôtre, et mettons-nous à la besogne.

Comme cette épreuve était une distraction, les deux sœurs s'empressèrent d'apporter les armes, dont on renouvela immédiatement les amorces.

— Allons, Chingachgook, commencez, dit OEil-de-Faucon en désignant un grand canard noir qui semblait dormir sur les eaux. Le Serpent ajusta sans se départir de sa taciturnité. Il fit feu et cassa l'aile de l'oiseau, qui s'enfuit tant bien que mal en poussant des cris.

— Il faut finir ses souffrances! s'écria le Tueur-de-Daims, et c'est moi qui m'en charge.

Le canard continuait à voleter au-dessus du lac, lorsqu'il eut la tête tranchée par une balle aussi nettement que d'un coup de hache. L'exploit de l'Indien avait arraché à Wah-tah-Wah un murmure de satisfaction; mais elle parut mécontente de l'adresse supérieure de son ami. Le chef, au contraire, poussa son exclamation habituelle, et prouva par un sourire qu'il avait plus d'admiration que d'envie.

— Ne faites pas attention à la mauvaise humeur de Wah-tah-Wah, reprit Nathanel en riant. Il est naturel que la femme partage les succès et les revers de son mari, et l'on peut déjà vous regarder comme époux. Mais voici sur vos têtes un oiseau qui nous offre l'occasion d'une épreuve définitive; il faut pour l'atteindre de bonnes armes et de bons yeux. Un aigle, de l'espèce de ceux qui vivent de poissons, planait à une hauteur considérable en attendant le moment de fondre sur sa proie. Chingachgook rechargea sa carabine, tira, et l'oiseau décrivit un cercle plus grand que de coutume, ce qui prouvait que la balle avait passé à peu de distance de lui.

— Maintenant, Judith, s'écria OEil-de-Faucon, nous allons voir si je tue les aigles aussi bien que les daims. Faites-moi place, Serpent, et regardez-moi; je vais vous démontrer le tir mathématique.

Nathaniel visa longtemps, l'éclair brilla, la détonation retentit et l'énorme oiseau descendit en se soutenant alternativement sur l'une et l'autre de ses ailes; puis après avoir tournoyé autour de l'Arche il tomba lourdement sur l'avant. La balle lui avait traversé le corps entre l'un des ailerons et la poitrine.

CHAPITRE XXVI.

— Qu'avons-nous fait! s'écria Nathaniel en regardant l'aigle que le Delaware tenait suspendu par les ailes et dont les yeux mourants étaient fixés sur ses ennemis. Cette fantaisie meurtrière convenait mieux à deux enfants qu'à deux guerriers qui marchent pour la première fois dans le sentier des combats. Pour m'en punir, je vais vous quitter, et lorsque je serai seul au milieu des féroces Mingos, j'aurai sujet de me rappeler que la vie est douce, même pour les oiseaux de l'air et pour les bêtes des forêts. Il faut que je vous quitte, mes amis!

Le auditeurs oublièrent l'admiration que leur avait causée l'adresse du jeune chasseur pour ne songer qu'à la douleur de la séparation.

— Déjà! s'écria Judith.

— Oui, mon congé est expiré, et il ne me reste plus qu'à vous adresser mes derniers conseils. J'ai souvent pensé qu'il y avait des circonstances qui donnaient à nos paroles une valeur toute particulière; et, comme nous pouvons être longtemps sans nous revoir, je ne suis pas fâché de vous laisser quelques avis en signe de souvenir.

— Vous pourrez en donner à Hetty chemin faisant, mon intention est qu'elle vous accompagne.

— Est-ce raisonnable, Judith? Il est vrai que dans les circonstances ordinaires la faiblesse d'esprit est une garantie chez les Peaux-Rouges, mais quand ces coquins sont portés à la vengeance on ne peut pas répondre d'eux; d'ailleurs...

— Qu'alliez-vous dire? demanda Judith avec une douceur qui allait presque jusqu'à la tendresse malgré tous les efforts qu'elle faisait pour dompter son émotion.

— D'ailleurs, il peut se passer des choses dont les yeux d'une jeune fille timide ne doivent pas être témoins.

— Ne craignez rien pour moi, dit Hetty, qui avait saisi le sens de la conversation, on me laisse rôder partout où je veux, et j'ai en outre pour sauvegarde la Bible, pour laquelle les Iroquois eux-mêmes ont un singulier respect.

— Je suis persuadée que vous n'avez rien à craindre, répondit la sœur aînée; j'insiste donc pour que vous accompagniez notre ami dans le camp huron. Vous ne pouvez vous en trouver mal, et vous lui serez peut-être d'une grande utilité.

— Ce n'est pas le moment de discuter avec vous, reprit OEil-de-Faucon; agissez donc comme vous l'entendrez.

— Préparez-vous, Hetty, et allez avec le Serpent disposer notre canot.

Les deux Indiens s'écartèrent avec Hetty, et Nathaniel poursuivit en ces termes :

— C'est peut-être la dernière fois que je vous parle, Judith; aussi m'exprimerai-je avec la sincérité d'un frère, puisque je ne suis pas assez vieux pour vous tenir lieu de père. Mettez-vous en garde contre vos ennemis : le plus dangereux est une rare beauté dont il faut vous défier plus que d'une tribu de Mingos. Rappelez-vous qu'elle fond comme la neige et qu'elle ne revient plus lorsqu'elle s'en est allée. Les saisons passent et repassent; si nous avons l'hiver avec ses gelées et le printemps avec sa frêle verdure, nous avons aussi les splendeurs de l'été et l'automne productif qui donne au feuillage des teintes éclatantes. La terre décrit un cercle éternel et la bonté divine nous ramène ce qui est agréable quand nous sommes las de ce qui nous déplaît. Mais il n'en est pas de même de la beauté : on nous la prête pour quelque temps pendant notre jeunesse, afin de nous en servir sans en abuser.

Puisque sous ce rapport la Providence vous a prodigué ses dons plus qu'à toute autre, je vous conseille de savoir les employer.

Judith prenait tant de plaisir à entendre ces louanges, qu'elle aurait excusé des avertissements plus sévères. Au reste, dans ce moment, il eût été difficile à Nathaniel de l'offenser. Elle l'écoutait avec une patience dont l'idée seule aurait excité son indignation si on la lui avait prédite une semaine auparavant.

— Je vous comprends, dit-elle avec une humilité qui surprit un peu son interlocuteur, et j'espère que je profiterai de vos conseils.

— Votre beauté n'est pas votre seule ennemie, reprit Nathaniel, peut-être même n'est-elle pas aussi dangereuse que je l'aurais supposé; mais, puisque j'ai abordé ce sujet, il faut que j'aille jusqu'au bout. Vous êtes jolie, c'est un péril; vous le savez trop, c'en est un plus grand encore pour la paix et le repos du cœur.

Il est difficile de dire si le jeune homme aurait parlé longtemps avec cette franchise, car Judith, qui avait lutté toute la journée contre ses émotions, se mit tout à coup à fondre en larmes. D'abord ses sanglots furent si violents que Nathaniel, repentant de l'effet qu'avaient produit ses paroles, se leva comme si un serpent l'eût mordu. Les accents d'une mère qui apaise son enfant ne sont pas plus doux et plus insinuants que le ton avec lequel il exprima ses regrets.



OEil-de-Faucon poursuivi par les Mingos.

— J'ai été trop loin, dit-il; je ne voulais pas vous faire de la peine, et je vous demande pardon. L'amitié est vraiment terrible! Elle nous reproche tantôt de n'avoir pas fait assez, et tantôt d'avoir trop fait. Quoi qu'il en soit, je reconnais que j'ai été trop loin; et comme j'ai une forte et véritable affection pour vous, j'avoue ma faute avec joie.

Judith ôta ses mains de dessus son visage; ses larmes avaient cessé, et elle dévoila une figure si séduisante, rendue si radieuse par un sourire, que le chasseur la contempla quelque temps dans une muette extase.

— N'en dites pas davantage, Tueur-de-Daims, reprit-elle avec précipitation; les reproches que vous m'adressez m'affligent. Je vois mieux mon côté faible depuis que vous l'avez découvert; l'amère leçon que vous m'avez donnée ne sera point oubliée; mais n'y revenons plus, car je ne me sens pas assez brave pour supporter cette conversation, et je ne voudrais pas que le Delaware, Wah-tah-Wah ou même Hetty s'aperçussent de ma faiblesse. Adieu, Nathaniel, que Dieu vous bénisse et vous accorde la protection que mérite votre honnêteté!

Judith avait reconquis la supériorité qui appartenait réellement à son éducation et à ses avantages personnels. Nathaniel ne chercha point à poursuivre l'entretien. Elle lui serra les deux mains, sorte d'hommage qu'il reçut avec la dignité d'un souverain, et rentra dans la maison pour ne plus reparaître.

— Adieu, Wah-tah-Wah, dit OEil-de-Faucon en se rapprochant des deux Indiens, les femmes rouges ont plus de tribulations que les nôtres, portez votre fardeau avec résignation. Le chef mohican ne sera jamais tyrannique, mais il peut y avoir des jours de nuages dans votre cabane. En tenant les fenêtres du cœur ouvertes, on trouve toujours moyen d'y laisser entrer un rayon de soleil.

— Mon frère pâle est très-sage; Wah gardera dans sa mémoire ce que lui dit sa sagesse.

— Et vous, Serpent, reprit OEil-de-Faucon, ne traitez pas Wah comme une Squaw ordinaire, ne lui placez jamais une houe entre les mains. Vous savez que je ne suis pas tout à fait un mendiant; je donne à votre fiancée tout ce que je possède, en munitions, en fourrures ou en étoffes, pourvu qu'elle ne vienne pas les réclamer avant la fin de la saison. Si mes affaires vont mal, il ne restera guère de moi que des cendres. Je n'aurai donc pas besoin de tombeau et je n'y tiens pas; cependant il serait bon de visiter les restes du bûcher, d'y chercher mes os et de les recueillir pour les enterrer, afin que les loups ne les dévorent pas. C'est peu important, en définitive, mais les blancs aiment naturellement les tombeaux.

— Cela sera exécuté, répondit le Delaware avec sa gravité ordinaire. Les paroles de mon frère ont pénétré si avant dans mes oreilles qu'elles ne peuvent plus en sortir; que mon frère poursuive. La chanson du roitelet et la voix d'un ami ne fatiguent jamais. Si son esprit est plein, qu'il le vide dans le sein d'un ami.

— Je vous remercie, Serpent, mon esprit est à l'aise; oui, il est passablement à l'aise. Il me vient des idées que je n'ai pas habituellement; mais je laisse les unes s'en aller seules, et je me débarrasse des autres. Il y a pourtant une chose qui me semble déraisonnable et contre nature, quoiqu'elle soit affirmée par les missionnaires, que je suis obligé de croire étant de leur couleur et de leur religion. Ils prétendent qu'un Indien peut nous torturer à sa fantaisie, nous scalper, nous mettre en pièces, nous brûler, jeter nos cendres aux quatre vents du ciel; que pourtant notre corps nous sera rendu aussi intact qu'auparavant quand sonnera la trompette divine!

— Les missionnaires sont de braves gens, reprit Chingachgook, ils ont de bonnes intentions, mais ils ne sont pas grands sorciers. Ils pensent tout ce qu'ils disent, mais ce n'est pas une raison pour que les guerriers soient tout oreilles. Le père de Tamenund a été scalpé et brûlé; quand je le reverrai avec sa chevelure et sa peinture de guerre, je croirai aux missionnaires.

— En effet, voir, c'est croire; mais il faut que vous sachiez, Serpent, que le grand principe du christianisme est de croire sans voir. Cela peut vous paraître étrange; mais réfléchissez que nous ne comprenons pas la moitié des choses qui nous frappent les yeux, et qu'il ne saurait nous en coûter de croire une merveille de plus ou de moins. C'est dans les courses de ma jeunesse, sur le flanc des montagnes d'où l'on découvre la terre et les cieux, que j'ai pu comparer la puissance du Manitou avec ma propre infimité, et que j'ai appris à humilier mon intelligence. Vous serez converti un jour, Serpent, et vous réfléchirez sur ces choses, il faut sentir plutôt que raisonner. Adieu, que Dieu vous garde, et puissent les blancs et les hommes rouges n'avoir pas deux paradis, afin que nous nous retrouvions ensemble!

A ces mots, OEil-de-Faucon serra la main de son ami et s'élança dans le canot où Hetty l'attendait.

Chingachgook lui fit un geste d'adieu; puis, tirant sur sa tête la légère couverture qu'il portait, comme un Romain qui aurait caché sa douleur dans les pans de sa robe, il entra dans l'Arche pour s'y livrer à ses rêveries.

CHAPITRE XXVII.

Le soleil allait atteindre son zénith dans quelques minutes lorsque OEil-de-Faucon débarqua sur la pointe où les Hurons avaient transporté leur camp. Le sol était moins accidenté et moins encombré d'arbres que celui de leur premier établissement. Çà et là les sauvages et les chasseurs avaient allumé du feu, et sur l'emplacement de ces foyers avaient poussé de verts gazons, si rares dans les forêts vierges.

Lorsque les Indiens virent leur prisonnier s'avancer d'un pas ferme, ils poussèrent un cri général de surprise et d'admiration. Le plus âgé des guerriers, assis avec ses compagnons sur un arbre abattu, leva les yeux et fit remarquer à ses compagnons la position du soleil, qui marquait exactement le milieu du jour. Les farouches guerriers se regardèrent, les uns remplis d'envie et de dépit, les autres étonnés de l'exactitude de leur victime, et quelques-uns pénétrés d'une généreuse compassion.

Les Indiens-Américains s'étaient fait comme les Européens des points d'honneur imaginaires pour remplacer les déductions de la justice et de la raison. Ce n'était rien pour eux de tuer un ennemi si on ne lui enlevait la chevelure, et ce trophée même avait beaucoup moins de prix que les gémissements et les plaintes qu'on pouvait arracher à un captif en le torturant. En permettant à leur prisonnier de s'éloigner, la plupart des Iroquois avaient espéré qu'il manquerait à sa parole, et ils comptaient sur une victoire morale, plus importante pour eux que tout autre succès; mais les vieux chefs n'avaient pas douté du retour d'un homme qui avait montré tant de sang-froid, de droiture et de bravoure.

La réunion de la tribu offrit au Tueur-de-Daims un spectacle imposant. A la droite des chefs, assis sur le tronc d'arbre, se tenaient les

jeunes gens armés ; à la gauche, les femmes et les enfants. Devant eux s'étendait un vaste espace, toujours couvert d'un dais de feuilles, mais dont on avait enlevé avec soin le bois mort et les broussailles. Les arceaux de la forêt y jetaient leurs ombres, dont l'épaisseur était tempérée par les brillants rayons du soleil qui pénétraient à travers les massifs de verdure. C'était un paysage pareil à celui qui a dû inspirer à l'homme l'idée de l'architecture gothique, car le jeu des ombres et de la lumière produisait dans ce temple naturel le même effet que dans une église du moyen âge. Suivant un usage assez général parmi les tribus errantes des Aborigènes, deux chefs se partageaint l'autorité : l'un, le Chêne-Fendu, était connu par son éloquence dans la discussion, par sa sagesse au conseil, par sa prudence dans les résolutions ; son rival, qu'on appelait la Panthère, avait une réputation méritée de courage, de perfidie et de férocité. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une parole lorsque l'homme blanc parut au milieu du cercle, et ce fut lui qui les apostropha avec la fermeté et la simplicité qui le caractérisaient.



Judith, parée de la robe de brocart, paraît au milieu des Iroquois.

— Me voici, Mingos, dit-il dans le dialecte des Delawares que la plupart des assistants comprenaient, me voici, et voilà le soleil ! Il n'est pas plus fidèle aux lois de la nature que je ne le suis à mon serment. Je suis votre prisonnier, faites de moi ce qu'il vous plaira. Mes affaires avec le monde sont réglées ; il ne me reste plus qu'à aller trouver le Dieu des chrétiens, comme il convient à ma nature et à mon éducation.

A ces mots, un murmure d'approbation échappa même aux femmes, et la tribu éprouva le désir presque unanime d'adopter un aussi intrépide guerrier. Cependant cet avis trouva des contradicteurs, entre autres la Panthère et sa sœur la Sumac, ainsi nommée à cause du nombre de ses rejetons, veuve du Loup-Cervier que le captif avait tué. Le frère cédait à l'entraînement de sa cruauté instinctive, et la sœur à la soif de la vengeance. Le Chêne-Fendu ne partageait point ces mauvaises passions. Il se leva, et, arrondissant le bras avec une courtoisie princière, il s'exprima en ces termes :

— Visage pâle, vous êtes honnête ; mon peuple est heureux d'avoir pris un homme, et non un timide renard. Nous vous connaissons maintenant, et nous vous traiterons comme un brave. Si vous avez tué un de nos guerriers et aidé à en tuer d'autres, vous êtes prêt à donner votre vie en échange de la leur. Quelques-uns de mes guerriers pensaient qu'un visage pâle avait trop peu de sang et refuserait de le laisser couler sous le couteau des Hurons. Vous nous prouvez qu'il n'en est rien ; vous avez l'âme aussi solide que le corps. Si mes guerriers disent qu'il ne faut pas oublier la mort du Loup-Cervier, et qu'il ne peut s'en aller seul dans la terre des esprits, ils se rappelleront qu'il est tombé sous les coups d'un brave, et ils vous enverront à lui avec de tels témoignages d'estime, qu'il ne rougira pas de vous avoir pour compagnon de voyage. J'ai parlé : vous savez ce que je vous ai dit.

— Oui, Mingo, je le sais, reprit le chasseur ; et ce qu'il y a de plus important, je devine ce que vous avez voulu dire. Je crois que votre Loup-Cervier était un homme de cœur ; mais je ne me sens pas indigne de lui tenir compagnie, même quand vous ne me donneriez point de passe-port. Au surplus, les discours sont de vaines fanfaronnades. J'arrive : traitez-moi comme vous voudrez.

Le Chêne Fendu fit un signe d'assentiment, et les chefs tinrent entre eux une courte conférence, à la suite de laquelle le prisonnier obtint la liberté de se promener sur la pointe en attendant qu'on eût décidé de son sort. Cette marque de confiance était assez illusoire, car les jeunes guerriers formaient déjà sur la rive un long cordon de sentinelles. On avait eu aussi la précaution d'amarrer en lieu sûr le canot sur lequel était venu OEil-de-Faucon. Comme il avait rempli tous ses engagements et qu'il n'en avait pas contracté d'autres, ces mesures étaient nécessaires. Ses ennemis auraient été charmés qu'il cherchât à s'évader, et ils l'en auraient estimé davantage. Dans des occasions semblables, les sauvages offrent souvent à leurs victimes des facilités pour s'enfuir; ils pensent augmenter leur gloire en ressaisissant un fugitif, dont les facultés sont excitées par l'imminence du danger et qui a su se dérober à un excès de vigilance.

OEil-de-Faucon n'ignorait par ses droits; mais il chercha vainement des moyens de salut, et, après une heure entière d'observation, il fut obligé de revenir auprès du conseil, qui venait de terminer ses délibérations.

— Tueur-de-Daims, dit le Chêne-Fendu, les hommes âgés ont écouté de sages discours; ils sont prêts à parler. Vos pères sont venus d'un pays au delà du soleil levant. Nous sommes les enfants du soleil couchant; nous tournons le visage vers les grands lacs d'eau douce, quand nous songeons à nos villages. La contrée qui s'étend du côté du matin peut être belle et abondante en richesses ; mais celle du côté du soir est agréable, et c'est avec plaisir que nous la regardons.



Le capitaine Warley.

Quand nous tournons les yeux vers l'orient, nous avons peur ; car de grands canots nous amènent un nombre toujours croissant de vos compatriotes, comme si leur pays débordait. Les hommes rouges sont décimés ; ils ont besoin de renfort. Une de nos meilleures cabanes est restée vide par la mort de son maître, et de longtemps son fils ne sera assez grand pour remplir sa place. Voici sa veuve : elle veut du gibier pour la nourrir elle et ses enfants, qui sont comme les petits du rouge-gorge avant de quitter leur nid. C'est par votre main que ce malheur lui est arrivé. Elle a deux devoirs à remplir : l'un envers le Loup-Cervier, l'autre envers ses enfants. Chevelure pour chevelure, sang pour sang, tel est le premier ; nourrir la faiblessse, tel est le second. Nous vous connaissons, Tueur-de-Daims, vous êtes probe; quand vous dites une chose, ça est. Vous n'avez qu'une langue, et elle n'est pas fourchue comme celle d'un serpent. Vous ne vous cachez jamais la tête dans le gazon ; tout le monde peut la voir. Vous êtes juste : puisque vous avez fait du mal, votre désir doit être de faire du bien le plus tôt possible. Voici la Sumac ; elle est seule dans son wigwam avec ses enfants, qui

pleurent autour d'elle en lui demandant du pain... Voilà une carabine chargée : prenez-la, allez tuer un daim et venez le déposer devant la veuve du Loup-Cervier. Nourrissez ses enfants, appelez-vous son mari. Après quoi votre cœur cessera d'être delaware pour devenir huron. La Sumac n'entendra plus de plaintes, et ma tribu retrouvera le nombre de ses guerriers.

— Je craignais cette proposition, répondit OEil-de-Faucon, mais je m'en vais dissiper vite vos illusions. Mingo, je suis blanc et chrétien ; il me conviendrait mal d'aller prendre une femme parmi les païens, suivant les rites des Peaux-Rouges. Ce que je ne ferais pas en temps de paix, à la face du soleil, je le ferais encore moins derrière les nuages, pour sauver ma vie. Je ne me marierai jamais. La Providence, en me lançant dans les bois, m'a sans doute destiné à y vivre seul : mais si je cessais de l'être, une femme de ma couleur prendrait place dans mon wigwam. Quant à nourrir les enfants du défunt, j'y consentirais volontiers, si je pouvais le faire sans me compromettre ; mais je ne le puis, car je ne saurais me résoudre à vivre dans un village huron. Que vos jeunes gens trouvent du gibier pour la Sumac ! J'ai combattu loyalement son mari et il a succombé, c'est à quoi un guerrier doit s'attendre. Moi devenir Mingo !... Vous verriez plutôt des cheveux gris à un enfant et des mûres sur un sapin.

Ces mots excitèrent un mécontentement universel, les vieilles femmes surtout éclatèrent en murmures, et la Sumac, qui comptait assez d'années pour être mère de notre héros, donna le signal des imprécations. Mais l'injure dont elle était l'objet exaspéra surtout la Panthère. Ce chef barbare avait regardé comme une honte qu'on permît à sa sœur d'épouser un Anglais, et avait seul refusé de consentir a un arrangement qui n'était cependant pas sans exemple parmi les Indiens. Il n'avait cédé qu'aux pressantes sollicitations de la veuve affligée. Furieux de la voir dédaignée, il s'écria :

— Chien des visages pâles, va hurler dans tes mauvais territoires de chasse !

Aussitôt il lança son tomahawk à la tête du prisonnier. Heureusement celui-ci, qui se tenait en garde, avait étendu le bras en avant, et il saisit le manche de l'arme meurtrière avec une promptitude et une dextérité remarquables. La force d'impulsion était si grande, qu'elle entraîna le bras d'OEil-de-Faucon derrière sa tête, et le plaça dans l'attitude nécessaire pour riposter à l'attaque. Soit qu'il fût tenté par cette circonstance imprévue, soit qu'une colère subite s'emparât de lui, le jeune homme oublia sa réserve. Ses yeux étincelèrent, une petite tache rouge parut sur chacune de ses joues, et il lança de toutes ses forces le tomahawk à l'agresseur. Ce coup réussit d'autant plus qu'il était inattendu. La Panthère n'eut pas le temps de lever le bras ou de courber la tête. Atteint entre les deux yeux par la petite hache acérée, il fit un bond pour se jeter sur son ennemi, et tomba au milieu du cercle dans les convulsions de l'agonie. Son état désespéré attira toute l'attention de la tribu, et OEil-de-Faucon profita de cet instant rapide pour s'enfuir avec la rapidité d'une daim. Il avait passé une heure entière à calculer les chances d'une évasion, de sorte qu'au premier élan son corps était sous la direction absolue de son intelligence et qu'il n'éprouva pas la moindre hésitation.

Tous les Iroquois, jeunes et vieux, femmes et enfants, quittèrent le cadavre de la Panthère pour se mettre à la poursuite du fuyard.

La bordure de buissons qui longeait les rives du lac était interrompue à la pointe, endroit fréquenté par les chasseurs et les pêcheurs qui coupaient les arbustes pour faire du feu ; mais elle ne tardait pas à reprendre, et régnait dans toute son épaisseur le long de la plage adjacente. OEil-de-Faucon franchit rapidement la ligne des sentinelles, entra dans l'eau jusqu'aux genoux, et courut le long de la berge, à l'abri des buissons qui la couvraient. Plusieurs balles sifflèrent à ses oreilles et cassèrent même des branches auprès de lui, mais n'atteignirent même pas ses vêtements. Le retard causé par ces tentatives infructueuses fut d'un grand secours pour le fugitif, qui gagna du terrain avant que les Hurons eussent mis de l'ordre dans leur poursuite. Désespérant de l'atteindre s'ils persistaient à garder leurs carabines, ils les jetèrent après les avoir déchargées, et crièrent aux femmes de les ramasser.

Le Tueur-de-Daims, apercevant un passage commode, s'enfonça tout à coup dans le bois et gravit diagonalement la pente d'un coteau qui n'était pas très-escarpé, mais qui offrait cependant quelques obstacles. Quand il fut au sommet, il reconnut qu'il était séparé d'un second monticule par une profonde vallée. Aucune cachette ne se présentait à ses yeux; seulement un arbre abattu longeait parallèlement le bord du plateau sur lequel se trouvait Nathaniel. Par une inspiration du désespoir, il sauta sur l'énorme tronc, se glissa dessous du côté qui faisait face à l'abîme, et se tapit, autant que possible, contre le flanc de la montagne. Toutefois, avant d'adopter ce parti, il se montra sur la hauteur et poussa un cri de triomphe comme s'il se fût félicité de la descente qu'il apercevait. Bientôt il entendit les pas des Hurons.

Sans s'arrêter sur la cime, ils descendirent dans la vallée, et quelques-uns même sautèrent par-dessus l'arbre tombé. Quand ils furent aux pieds de la montagne voisine, ils firent une halte, et montrèrent l'indécision d'une meute dépistée. Ils examinaient en vain les feuilles mortes qui jonchaient le sol, le grand nombre de moccassins qui l'avaient foulé rendaient l'observations difficile. Nathaniel voyant leur hésitation se prolonger, prit une résolution hardie. Il avait eu le temps de se reposer, d'apaiser les battements de son cœur, et de faire taire sa respiration, qui avait d'abord ressemblé à l'action d'un soufflet qu'on fait mouvoir rapidement. Plein de courage et d'espoir, il passa de l'autre côté de l'arbre, réussit à traverser le plateau en se traînant sur ses genoux, et descendit ensuite à grands pas, dans l'intention de reprendre son canot et de s'en servir pour retourner au château. Il ne rencontra chemin faisant que quelques femmes et quelques enfants, qui essayèrent de lui jeter des branches sèches entre les jambes, mais que la peur retint à distance respectueuse. Il arriva sans encombre à la pointe, et, après avoir pris de l'eau dans sa main pour rafraîchir ses lèvres desséchées, il s'approcha de son canot. Du premier coup d'œil il reconnut que les rames avaient été enlevées. C'était un triste désappointement après tant d'efforts, et le fugitif eut envie de revenir avec dignité au milieu du camp ; mais un cri infernal, que des sauvages américains étaient seuls capables de pousser, annonça l'approche de la bande, et l'instinct de la vie l'emporta. Nathaniel poussa le canot devant lui en donnant à l'avant une direction convenable ; puis, après avoir réuni toute sa force dans un dernier effort, il s'élança de manière à retomber au fond du frêle esquif, sans en trop contrarier la marche. Il y resta étendu sur le dos, tant pour reprendre haleine que pour se mettre à l'abri des coups meurtriers. La légèreté qui facilitait d'ordinaire le maniement de la barque était alors un désavantage. Cette coquille d'écorce n'avait point d'équilibre; sans cela elle eût été lancée assez loin par l'impulsion qu'il lui avait donnée pour qu'il pût ramer avec les mains.

Couché au fond du canot, le jeune homme jugeait de ses mouvements par la situation des arbres qui couvraient le flanc de la montagne. Des voix tumultueuses annonçaient sur le rivage la présence des Hurons, et il les entendit parler de mettre à l'eau le radeau qui heureusement se trouvait de l'autre côté de la pointe à une distance considérable. Jamais peut-être la situation du fugitif n'avait été plus intolérable et plus critique.

Tout à coup les voix cessèrent, et un lugubre silence régna de toutes parts. C'était d'un sinistre présage; car les sauvages ne manquent jamais de se taire lorsqu'ils se préparent à frapper, et leurs allures ressemblent aux pas mesurés de la panthère qui va fondre sur sa proie. Incapable de supporter son incertitude, OEil-de-Faucon prenait son couteau pour faire un trou dans l'écorce, quand une balle traversa les deux côtés du canot à dix-huit pouces de sa tête. Le péril était imminent, mais notre héros avait vu déjà la mort de trop près pour s'épouvanter. Se retournant avec la plus extrême prudence, il appliqua son œil au trou formé par la balle et put apercevoir la pointe ; il n'en était guère qu'à cent pieds, mais une légère brise du sud-ouest commençait à l'écarter du rivage. Jugeant prudent d'augmenter la distance, le navigateur réunit à l'avant les deux pierres rondes et lisses qui étaient comme d'ordinaire dans le canot pour servir à la fois de lest et de siége. Il parvint à conduire avec les pieds celle de l'arrière jusqu'à la portée de ses mains et la roula auprès de sa compagne, ce qui servit à maintenir l'assiette de la barque, tandis qu'il reculait lui-même autant que possible à l'arrière. Avant de quitter la plage, Nathaniel jeta dans le canot une branche de bois mort pour lui servir d'aviron. Il mit à l'extrémité de ce bâton le bonnet qu'il portait et le fit voir par-dessus le bord du canot, mais en le tenant loin de sa personne. A peine cette ruse était-elle adoptée que le jeune homme eut la preuve qu'il avait mal apprécié l'intelligence de ses ennemis. Afin de témoigner de leur mépris pour un artifice aussi vulgaire, ils lui envoyèrent une balle qui lui effleura la peau. Il reprit son bonnet et le mit sur sa tête en guise de sauvegarde. Les Hurons ne parurent pas se douter de ce second stratagème ; ou, ce qui est plus probable, sûrs de recouvrer leur captif, ils voulaient le prendre vivant.

Pendant quelques minutes, OEil-de-Faucon se laissa emporter à la dérive ; mais il remarqua que sa pirogue virait lentement de bord, et qu'il ne pouvait voir par les trous de balle que les deux extrémités du lac. Il songea à ramer avec son bâton, dont la forme courbée lui permettait de manœuvrer sans se lever. Les clameurs qu'il entendit sur le rivage lui apprirent qu'il réussissait à s'éloigner, et l'encouragèrent dans ses efforts ; mais une balle vint couper le bâton en dehors du canot et le priva de toute espèce d'aviron. Fatigué de son travail, le fugitif prit le parti le plus sage : celui de fermer les yeux et d'attendre.

CHAPITRE XXVIII.

Un quart d'heure environ s'était passé de la sorte, quand le frottement d'un corps étranger se fit entendre contre la quille du canot. OEil-de-Faucon ouvrit les yeux, et quelle fut sa surprise en voyant au-dessus de lui un dais de feuillage, et à ses côtés le Chêne-Fendu, qui, en poussant lentement l'embarcation, l'avait enfin amenée sur le sable !

— Venez, dit le chef d'un ton calme et impérieux, mon jeune ami est las de naviguer ; il doit avoir perdu l'usage de ses jambes.

— Vous l'emportez, Huron, répondit OEil-de-Faucon avec sang-froid en sortant de son canot, me voilà de nouveau votre prisonnier, mais vous conviendrez que je sais aussi bien m'évader que tenir ma parole. Que vos femmes, dans les injures qu'elles vont m'adresser, se

rappellent qu'un visage pâle sait défendre sa vie, mais qu'il sait aussi y renoncer sans murmure.

— Mon frère a couru sur les collines comme l'élan, reprit le Chêne-Fendu; il a plongé comme un poisson. A-t-il maintenant changé d'avis? Veut-il fournir des vivres à la veuve et aux enfants du Loup-Cervier? C'était un bon époux, qui revenait toujours chargé de venaison, d'oies et de canards sauvages, et de viande d'ours qu'il suspendait dans sa hutte pendant l'hiver. Maintenant qu'il n'est plus, la Sumac avait compté sur son frère; mais la Panthère a poussé un cri, et elle a suivi le mari dans le sentier de la mort. Tous deux se disputent maintenant à qui arrivera le premier dans les heureux territoires de chasse, et ils vont aller si vite et si loin, qu'ils ne reviendront jamais. Qui doit nourrir la Sumac? C'est l'homme qui a dit au mari et au frère : Retirez-vous, pour que j'aie place dans votre cabane! C'est un grand chasseur, nous savons que sa femme ne manquera de rien.

— Vous arrangez cela aisément, Huron; mais je ne suis pas de ceux qui préfèrent à la mort ce genre de captivité.

— Le visage pâle réfléchira pendant que mon peuple va tenir conseil. Quand nous aurons besoin de lui nous l'appellerons.

A ces mots le Chêne-Fendu disparut sous les arbres; mais, quoique libre en apparence, Nathaniel comprit qu'il était gardé à vue. Il erra le long de la plage, et remarqua qu'on avait fait disparaître le canot. Il pensa un moment à se sauver à la nage, mais il réfléchit qu'on en verrait à sa poursuite l'embarcation qui lui avait été ravie. Dans le château tout paraissait silencieux et désolé, et un sentiment d'abandon s'empara du prisonnier.

— Que la volonté de Dieu soit faite! se dit-il en entrant dans la forêt. J'espérais que mes jours ne seraient pas si vite comptés; mais qu'importe après tout! Quelques hivers et quelques été de plus, et tout aurait été fini pour moi sur la terre. Ah! mon Dieu! les jeunes gens ne croient à la mort que lorsqu'elle se dresse devant eux!

Pendant ce soliloque, OEil-de-Faucon retourna au camp des Hurons. Les feux avaient été éteints; les armes, les couvertures et le mobilier avaient disparu, et toute la bande était allée brusquement s'établir ailleurs. Il ne trouva sur l'emplacement si brusquement abandonné, que la pauvre Hetty, qui semblait l'attendre, et qui portait la Bible sous son bras.

— Ah! jeune fille, lui dit-il, j'ai eu tant d'embarras depuis quelques heures que je vous avais oubliée.

— Pourquoi avez-vous tué le Huron? dit Hetty d'un ton de reproche; ne savez-vous pas qu'il est écrit : Tu ne tueras point. On me dit que vous avez tué le père et le mari de la Sumac.

— C'est vrai, ma bonne Hetty; mais vous savez que la guerre a ses lois, et que la Panthère a mérité son sort en lançant son tomahawk.

— Et comptez-vous épouser la Sumac, maintenant qu'elle n'a plus ni frère ni mari?

— Quelles sont donc vos idées sur le mariage, Hetty? voulez-vous que les jeunes gens s'associent aux vieillards, les visages pâles aux Peaux-Rouges, les chrétiens aux païens? N'en parlons plus, et dites-moi ce que sont devenus les Hurons.

— Ils sont là-bas dans les bois; les hommes s'occupent à enterrer la pauvre fille qui a été tuée la nuit dernière.

— Hélas! il est triste de penser qu'on est ici debout, plein d'animation et d'énergie, et que dans une heure on sera emporté pour être jeté dans une fosse! mais on doit s'attendre à tout quand on marche dans le sentier de la guerre.

La conversation fut interrompue par le frôlement des feuilles et le craquement du bois mort. Les Hurons ne tardèrent pas à entourer l'espace, guidés par le Chêne-Fendu, qui était désormais le seul chef de la tribu. Les femmes et les enfants se mêlaient aux hommes armés, de manière à rendre la fuite impossible au prisonnier, et ils s'occupaient à tailler des éclats de racine de sapin pour les lui enfoncer dans les chairs et y mettre le feu. Quelques jeunes gens tenaient les cordes d'écorce avec lesquelles il devait être attaché, et plusieurs guerriers passaient le doigt sur le tranchant de leur tomahawk pour en essayer la trempe et le fil. Dans le lointain, un bûcher commençait à fumer. Toutefois le chef huron, qui, comme Bacon le dit de tous les hommes d'Etat, devait le pouvoir à un mélange de bassesse et de grandes qualités, ne se souciait pas de donner une libre carrière aux passions féroces de ses sujets, et il tenta un dernier effort.

— Tueur-de-Daims, dit-il avec calme, mais sans indice de sympathie, il est temps que mon peuple se décide. Le soleil n'est plus sur nos têtes; las d'attendre les Hurons, il a commencé à se rapprocher des pins de la vallée. Il s'en va vers le pays de nos pères français; c'est pour avertir ses enfants que leurs cabanes sont vides et qu'ils devraient retourner chez eux. Le loup a sa tanière, et il y va quand il désire voir ses petits. Les Iroquois ne sont pas plus pauvres que les loups; ils ont des villages, des wigwams, des champs de blé que les bons esprits vont se lasser de surveiller seuls; il faut que mon peuple aille vaquer à ses affaires. Il y aura un cri de joie quand nous reparaîtrons et quand nous montrerons la chevelure du Rat-Musqué, dont le corps est parmi les poissons. C'est au Tueur-de-Daims à décider si l'on suspendra la sienne à la même perche. Deux cabanes sont vides; morte ou vivante, il faut une chevelure à chaque porte.

— Prends les mortes, Huron! répondit le captif d'un ton ferme et exempt de toute forfanterie dramatique. Mon heure est venue, je le pense; que ce qui doit être s'accomplisse. Si vous m'appliquez la torture, je tâcherai de la supporter, quoique personne ne puisse dire, avant de l'avoir éprouvé, jusqu'à quel point sa nature peut soutenir la douleur.

— Le roquet au visage pâle commence à mettre la queue entre les jambes, s'écria un jeune sauvage loquace que les Français avaient appelé le Corbeau-Rouge. Ce n'est pas un guerrier; il a tué le Loup-Cervier en détournant la tête, pour ne pas voir l'étincelle de sa propre carabine. Il grogne déjà comme un pourceau; et quand les Iroquoises commenceront à le tourmenter, il criera comme un petit chat sauvage. C'est une femme delaware couverte de la peau d'un Anglais.

— A votre aise, jeune homme, à votre aise! repartit OEil-de-Faucon. Je ne vous en veux pas, car vous faites de votre mieux.

Le Chêne-Fendu reprocha au Corbeau-Rouge ses insultes prématurées, et ordonna ensuite d'enchaîner le prisonnier, non dans la crainte qu'il s'évadât, ou qu'il fût incapable d'endurer la torture avec les membres libres, mais pour ébranler sa résolution. OEil-de-Faucon tendit les bras aux liens d'écorce sans faire la moindre résistance, et se laissa attacher à un jeune arbre, les bras étendus le long du corps. On lui ôta son bonnet, et il demeura moitié debout, moitié soutenu par ses liens. Mais avant d'en venir aux extrémités, le Chêne-Fendu fit encore une tentative pour conserver un guerrier dont les secours pouvaient être aussi utiles à la tribu. Il fit avancer la Sumac, que des femmes avaient préparée à cette scène d'après les instructions secrètes du chef.

La Sumac n'était pas complétement sans attraits; elle avait eu si récemment une réputation de beauté, qu'elle ne s'était pas encore aperçue de l'influence que le temps et les fatigues produisent sur l'espèce humaine. Des travaux rudes et opiniâtres l'avaient privée depuis longtemps des avantages qui sont communs aux Indiennes, et qu'une vie pénible leur fait perdre : tels que la grâce des formes, la douceur du visage et l'harmonie musicale de la voix. Elle s'avança au milieu du cercle, tenant ses enfants par la main et sans éprouver d'embarras; car, aux yeux de tous, elle remplissait ses devoirs de mère, mais, en réalité, elle désirait s'unir au célèbre chasseur, comme une femme civilisée aurait pu rechercher la main d'un homme riche.

— Cruel visage pâle, dit-elle, vous me voyez devant vous, et vous devez deviner pourquoi. Je vous ai rencontré; et je ne puis retrouver ni le Loup-Cervier, ni la Panthère. Je les ai cherchés dans le lac, dans les bois, dans les nuages; je ne puis dire où ils sont allés.

— Personne ne le sait, dit le prisonnier. Lorsque l'âme quitte le corps, elle passe dans un monde qui est hors de notre portée; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'admettre les suppositions les plus favorables. Sans doute vos guerriers sont allés dans leurs heureux territoires de chasse, où vous les rejoindrez un jour.

— Mais que vous avaient-ils fait pour les tuer? C'étaient les meilleurs chasseurs et les hommes les plus hardis de leur tribu. Le Grand-Esprit les avait destinés à se dessécher lentement comme la feuille sur la branche, et à tomber de leur propre poids.

— Allons, brave Sumac, interrompit OEil-de-Faucon, qui avait un amour trop indomptable de la vérité pour souffrir de semblables hyperboles; allons, c'est outre-passer les priviléges des Peaux-Rouges. Ils n'étaient pas plus jeunes que vous et le Grand-Esprit n'avait pas l'intention de les faire mourir d'une autre manière, puisque ce qui arrive est toujours ce qu'il veut. Il est évident qu'ils ne m'ont pas fait de mal; mais j'ai levé la main sur eux pour les en empêcher. J'étais en cas de défense légitime.

— Oui, le visage pâle a frappé les Hurons, de peur d'être frappé par eux. Les Hurons sont une nation juste, et ils oublieront cela, les chefs fermeront les yeux, et prétendront n'avoir rien vu. Les jeunes gens croiront que la Panthère et le Loup-Cervier sont allés chasser au loin; la Sumac prendra ses enfants par la main, et entrera dans la hutte du visage pâle. Voyez, dira-t-elle, ce sont mes enfants, ils sont aussi les vôtres. Nourrissez-nous, et nous vivrons avec vous.

— Ces conditions sont inacceptables, quoique je sois sensible à vos pertes. Si nous vivions l'un près de l'autre, il ne serait pas difficile de vous fournir du gibier. Mais quant à devenir votre mari et le père de vos enfants, à vous parler franchement, je ne m'en soucie pas du tout.

— Regardez ce garçon, cruel visage pâle, il n'a pas de père pour lui apprendre à tuer le daim ou à scalper. Regardez cette fille, quel jeune homme viendra la demander pour femme dans une cabane qui n'a plus de chef? J'ai encore d'autres enfants au Canada, et le Tueur-de-Daims trouvera autant de bouches à nourrir que son cœur peut le désirer.

— Je vous dis, femme, s'écria OEil-de-Faucon, dont les tableaux présentés par la veuve ne flattaient pas l'imagination, je vous dis que tout cela n'est rien pour moi. C'est aux tribus à prendre soin de leurs orphelins; quant à moi, je n'ai pas d'enfants, et je ne veux pas d'épouse. Retirez-vous, Sumac; laissez-moi entre les mains de vos chefs, car ma couleur, mes inclinations, ma nature même se révoltent à l'idée de vous prendre pour femme.

Il est inutile de décrire l'effet que produisit ce refus catégorique. S'il y avait dans le cœur de la Sumac quelque tendresse féminine, elle

disparut entièrement. Le dépit, l'orgueil mortifié, éclatèrent en elle avec autant de force que si elle eût été touchée par la baguette d'un magicien, et la jetèrent dans une sorte de frénésie. Sans daigner répondre, elle fit retentir la forêt de ses clameurs ; puis elle se jeta sur le captif, et le saisit par les cheveux comme si elle eût voulu le scalper avec les mains. Heureusement qu'elle était aveuglée par la rage, et qu'elle ne parvint qu'à arracher au prisonnier quelques poignées de cheveux avant qu'elle fût emmenée par les jeunes guerriers.

L'insulte faite à la Sumac retombait sur toute la tribu; tous se sentaient offensés plutôt dans leur honneur national que dans la personne même de la veuve. Celle-ci était regardée comme n'ayant pas moins d'acidité que le fruit de l'arbre dont elle portait le nom, et depuis qu'elle était sans défenseur on ne lui dissimulait plus l'antipathie qu'elle inspirait. Néanmoins, c'était un point d'honneur de punir le visage pâle qui avait dédaigné une Iroquoise, et qui avait froidement préféré la mort plutôt que d'éviter à la tribu l'obligation de nourrir une veuve et des orphelins. Les jeunes gens se montraient impatients de commencer la torture, et le Chêne-Fendu fut obligé d'en donner le signal.

CHAPITRE XXIX.

L'usage des sauvages en pareille circonstance était de soumettre aux plus cruelles épreuves le courage de leurs victimes, qui, loin de céder à la douleur ou à la crainte, s'efforçaient d'obtenir une prompte mort en insultant leurs ennemis. Ce moyen d'échapper à la férocité des indigènes était refusé à Nathaniel, à cause des idées particulières qu'il avait sur les devoirs d'un blanc ; et il avait résolu d'endurer toutes les souffrances, plutôt que de déshonorer sa couleur.

La première épreuve consistait à lancer le tomahawk aussi près que possible de la tête du prisonnier, mais cependant sans l'atteindre. On n'admettait à cet exercice que les guerriers d'une adresse excessive, de peur de le faire cesser par une mort prématurée. Dans le cas actuel, le Chêne-Fendu et les vieux guerriers craignaient que la fureur causée par la perte de la Panthère ne déterminât quelque bouillant guerrier à sacrifier instantanément son meurtrier. Le premier jeune homme qui se présenta était un novice qui n'avait pas encore eu l'occasion d'obtenir un sobriquet d'un genre noble, et qui s'appelait la Corneille. Il avait un assez bon caractère, mais peu d'adresse, et beaucoup de prétention. Nathaniel se crut perdu en voyant les vieux guerriers faire des représentations au débutant, qu'on aurait exclu sans l'intervention de son père, vieux chef d'une grande renommée. Notre héros conserva cependant tous les dehors du sang-froid. Il se dit que son heure était venue, et que ce serait un bonheur de tomber au premier coup, grâce à l'adresse de celui qui l'attaquait. Après diverses évolutions qui promettaient plus que le jeune homme ne pouvait tenir, il lança son tomahawk ; l'arme passa à quelques pouces de la joue du prisonnier, enleva un copeau de l'arbre auquel il était attaché, et alla s'enfoncer dans un gros chêne. C'était un coup manqué, et un rire universel proclama l'échec du novice ; mais la fermeté avec laquelle le captif avait supporté l'épreuve provoqua un murmure d'admiration. On lui avait laissé la tête libre pour avoir le plaisir de la lui voir détourner ; mais la force morale rendit son corps aussi immobile que l'arbre auquel il était lié.

A la Corneille succéda l'Elan, guerrier d'un âge mûr, célèbre par son adresse dans le maniement du tomahawk. Il avait une haine profonde pour tous les blancs, et il aurait volontiers immolé le captif, s'il ne s'était agi de soutenir sa réputation. Il prit place et se posa d'un air de confiance, brandit sa hachette et la lança en avançant le pied. OEil-de-Faucon vit l'arme arriver sur lui en tournoyant, et crut que tout était fini ; toutefois il ne fut pas atteint. Le tomahawk lui cloua la tête à l'arbre en y faisant entrer une touffe de ses cheveux. Tous les Hurons poussèrent un cri d'enthousiasme, et l'Elan lui-même éprouva quelque compassion pour le prisonnier, dont la fermeté l'avait mis à même de donner cette preuve d'adresse.

L'Elan fut remplacé par un jeune homme qui entra dans le cercle en bondissant comme une chèvre ou comme un lévrier. Ses muscles étaient toujours en mouvement, et ses gambades perpétuelles, soit que ce fût de sa part une affectation, soit qu'il obéît à une habitude invétérée. Un Français de haut rang l'avait surnommé le Sauteur, et il avait conservé religieusement le sobriquet qu'il tenait de son grand-père, qui vivait au delà du grand lac salé. Néanmoins ses exploits à la guerre et son adresse à la chasse auraient pu lui valoir un nom plus glorieux. Le Sauteur menaça le captif de son tomahawk en tournant autour de lui, dans l'espérance de lui arracher un signe de faiblesse.

— Allez donc, s'écria Nathaniel impatienté; vous avez plutôt l'air d'un paon que d'un guerrier, et les jeunes filles huronnes vont vous rire au nez.

Ces mots mirent le Sauteur en colère ; son caractère irascible s'enflamma, et il lança son tomahawk avec la ferme résolution de tuer le prisonnier, qui aurait couru sans doute un danger plus grand si les intentions de l'Iroquois avaient été moins meurtrières. Le coup fut incertain, et l'arme brillant près des joues d'OEil-de-Faucon lui entama légèrement l'épaule. C'était la première fois qu'on manifestait d'autre volonté que celle de l'épouvanter ou de déployer de l'adresse, et le Sauteur fut immédiatement éconduit pour avoir failli déjouer par sa colère intempestive toutes les espérances de la tribu.

Plusieurs jeunes gens vinrent ensuite et lancèrent avec indifférence le tomahawk ou le couteau ; mais ils étaient tous assez adroits pour éviter de blesser le prisonnier, qui n'eut que des égratignures. La fermeté avec laquelle il supporta l'épreuve, et l'espèce de rappel général qui la termina lui valurent la sympathie de tous les spectateurs à l'exception du Sauteur et de la Sumac. Le Chêne-Fendu se leva pour dire que le visage pâle s'était comporté en homme, que la fréquentation des Delawares n'en avait point fait une femme, enfin qu'il fallait peut-être s'en tenir là. Toutefois l'exercice du tomahawk avait tellement diverti même les femmes les plus douces, qu'il n'y eut qu'une voix pour en demander la continuation. Le Chêne-Fendu rêvait au moyen d'attacher à la tribu le célèbre chasseur, comme un ministre d'Europe combine dans sa tête les bases d'un nouvel impôt. Il savait que, s'il laissait se déchaîner les passions de son peuple, elles seraient aussi difficiles à maîtriser que l'eau des grands lacs. En conséquence, il appela à l'épreuve de la carabine cinq ou six des plus habiles tireurs de la tribu, en leur recommandant de se signaler. Lorsque OEil-de-Faucon vit ces guerriers d'élite s'avancer les armes à la main, il éprouva le même soulagement qu'un malade qui sent approcher la mort après de longues et cruelles souffrances. Sa tête était le but qu'il fallait effleurer sans l'atteindre, et la moindre différence dans la ligne de projection devait résoudre la question de vie ou de mort. Dans cette formidable épreuve, il y avait moins de latitude encore que dans celle de la pomme de Gessler; les bons chasseurs tenaient à ne s'écarter du crâne que d'une largeur presque imperceptible, et il était rare que la victime échappât, soit qu'elle fût frappée accidentellement par un maladroit, ou sacrifiée volontairement par un furieux. Nathaniel savait tout cela; car c'était en racontant des scènes de torture aussi bien que des combats et des victoires, que les vieillards passaient les longues soirées d'hiver dans les cabanes. Il crut toucher au terme de sa carrière, et il éprouva une sorte de plaisir mélancolique à l'idée qu'il allait périr d'un coup de carabine, son arme de prédilection.

Cependant une légère interruption retarda le dénoûment. Hetty Hutter avait été témoin de tout ce qui s'était passé ; et, paralysée d'abord par la terreur, elle avait fini par reprendre ses sens et par s'indigner des souffrances imméritées que les Indiens infligeaient à son ami. Quoique timide et réservée, elle était toujours intrépide pour la cause de l'humanité. Les leçons de sa mère, les impulsions de son cœur, les conseils secrets de l'esprit invisible et pur, qui semblait toujours veiller sur elle, contribuèrent à dissiper ses alarmes et à lui donner de la résolution. Elle parut dans le cercle douce et pudique comme d'ordinaire, mais remplie d'animation et semblant se croire armée de l'autorité divine.

— Hommes rouges, demanda-t-elle, pourquoi tourmentez-vous Nathaniel? Que vous a-t-il fait pour que vous mettiez ses jours en péril? Qui vous a donné le droit d'être ses juges? Supposez que vos couteaux ou vos tomahawks l'aient atteint, lequel de vous panserait la blessure que vous lui auriez faite? D'ailleurs en le tourmentant vous attaquez votre ami. Quand mon père et Hurry-Harry sont venus vous scalper, il a refusé d'être de leur parti, et il est resté volontairement dans le canot.

Les Hurons écoutèrent gravement, et l'un d'eux, qui comprenait l'anglais, traduisit ce qu'avait dit Hetty. Le Chêne-Fendu lui répondit dans sa propre langue par un discours que rendit l'interprète.

— Ma fille est très-bienvenue à parler, dit le vieil orateur d'une voix douce et en souriant comme s'il se fût adressé à un enfant. Les Hurons sont contents d'entendre sa voix ; ils écoutent ce qu'elle dit. Le Grand-Esprit parle souvent aux hommes par des langues comme la sienne. Cette fois, elle n'a pas ouvert les yeux assez grands pour voir tout ce qui s'est passé. Le Tueur-de-Daims n'est pas venu pour nous scalper, c'est vrai, mais pourquoi n'est-il pas venu ? Nos chevelures sont sur nos têtes, les touffes de guerre sont prêtes à être saisies. Un ennemi audacieux devrait étendre la main pour s'en emparer, et les Iroquois ne le puniraient pas d'un acte qu'ils accomplissent tous les jours. Que ma fille regarde autour d'elle et compte mes guerriers. Si j'avais autant de mains qu'en ont quatre guerriers, tous mes doigts réunis égaleraient en nombre les hommes que j'ai amenés sur nos territoires de chasse. Maintenant une main tout entière me manque, où en sont les doigts? Deux ont été coupés par ce visage pâle ; les Hurons désirent voir s'il les a tués bravement ou avec la perfidie du renard.

— Vous savez, vous-même, Huron, comment l'un d'eux est tombé. C'était un affreux spectacle ; mais Nathaniel était menacé et il s'est défendu, pourquoi lui en vouloir? Si vous désirez apprécier ses qualités, donnez-lui une carabine et il vous prouvera qu'il est plus adroit que tous vos guerriers.

Si cette scène avait pu être contemplée par un spectateur indifférent, il se serait diverti de la gravité avec laquelle les sauvages accueillirent cette requête insusitée. Toutefois Hetty avait à leurs yeux un caractère trop sacré pour qu'on lui manquât de respect.

— Ma fille ne parle pas toujours comme un chef, répondit le Chêne-Fendu, autrement elle n'aurait pas dit cela. Deux de mes guerriers sont tombés sous les coups de notre prisonnier. Leur tombe est trop petite pour en contenir un troisième. Les Hurons n'aiment pas entasser

leurs morts. Si quelque autre esprit doit partir pour le monde lointain, ce n'est pas l'esprit d'un Huron, c'est celui d'une face pâle. Va, ma fille, va t'asseoir auprès de la Sumac, qui est dans la peine. Que les guerriers hurons montrent comment ils savent tirer; que le visage pâle montre qu'il sait affronter leurs balles.

Hetty, incapable de soutenir une longue discussion, alla passivement se placer sur un tronc d'arbre et détourna la tête. Aussitôt les guerriers se préparèrent à faire parade de leur adresse, tout en mettant à l'épreuve la constance du captif. La distance n'était pas grande et par conséquent le danger diminuait; mais il devenait plus difficile à Nathaniel de contenir ses émotions, puisqu'il était presque atteint par les éclats de l'amorce et que ses yeux, plongeant dans le canon, allaient pour ainsi dire au-devant de la balle.

Les Hurons avaient calculé tout cela, et ceux qui se succédèrent ne manquèrent pas de le viser au front, dans l'espoir de le voir frémir, mais il ne remua pas même les paupières.

Cette fermeté invincible venait du parti pris par notre héros, qui se regardait comme destiné à périr ce jour-là et qui préférait ce genre de mort à tout autre. En outre, il était tellement familiarisé avec la carabine, qu'elle n'avait rien de terrible pour lui. En examinant chaque canon, il était à même d'indiquer exactement la place que la balle atteindrait. Après cinq ou six coups, les conjectures qu'il formait se trouvèrent si précises, que l'orgueil succéda dans son cœur à la résignation.

— Vous appelez ça tirer, Mingos? s'écria-t-il: mais nous avons chez les Delawares des femmes qui sont plus adroites. Déliez-moi les bras, mettez-moi une carabine entre les mains, et je me charge de clouer la plus mince de vos touffes de guerre à l'arbre que vous indiquerez.

Cette apostrophe fut accueillie par un murmure plein de menaces. Le Chêne-Fendu, qui conservait encore l'espoir d'enrôler le chasseur renommé, remarqua l'irritation générale, et essaya d'en détourner le cours.

— Je vois ce que c'est, dit-il, nous avons imité les visages pâles qui ferment leurs portes la nuit par crainte des Peaux-Rouges. Ils emploient tant de barres, que le feu entre et les brûle avant qu'ils puissent sortir. Nous avons trop serré le Tueur-de-Daims; les cordes empêchent ses membres de trembler. Détachons-le; voyons de quoi son corps est fait.

Les hommes contrariés dans l'exécution d'un projet qu'ils ne sont pas disposés à abandonner accueillent volontiers même les expédients les moins susceptibles de succès. La proposition du chef fut approuvée, et Nathaniel, délivré de ses chaînes, put étendre les bras, remuer les jambes et rétablir dans ses membres la circulation interrompue. Dès lors, toutes ses idées changèrent. Au lieu d'attendre la mort avec calme, il s'occupa des moyens de s'y soustraire. Son corps reprit toutes ses forces, son intelligence toute son activité.

Il était d'usage que les femmes cherchassent à exciter la rage des captifs par de grossières invectives, car on n'abandonnait jamais le patient aux souffrances corporelles qu'après avoir mis ses facultés morales hors d'état d'y résister. Guidées par la Sumac et par une autre vieille qu'on appelait l'Ourse, les femmes commencèrent à injurier le prisonnier. Les plus vieilles, qui avaient probablement suivi la bande pour y faire observer la décence, donnèrent l'exemple de la grossièreté, et les jeunes filles, avec la voix douce et mélodieuse qui leur était naturelle, prodiguèrent au visage pâle les noms de toute espèce d'animaux.

CHAPITRE XXX.

Tout à coup les mégères semblèrent indécises; les guerriers, appuyés sur leurs armes, eurent l'air d'attendre avec dignité quelque événement imprévu. Le Chêne-Fendu fit un geste pour recommander que personne ne bougeât, et Judith parut au milieu des guerriers.

Si Nathaniel fut surpris de voir la jeune fille qui n'avait pas la même sauvegarde que sa sœur, il ne le fut pas moins du costume dont elle s'était revêtue. Elle avait mis la magnifique robe de brocart que nous avons déjà mentionnée, et toute sa toilette était aussi recherchée que celle de la plus grande dame. Ses pieds, sa tête, ses bras, son corsage, étaient parés avec un goût exquis, et les manières élégantes qu'elle tenait de sa mère étaient en parfaite harmonie avec ses ajustements. Elle s'était proposé d'impressionner les sauvages, de leur en imposer, et de leur persuader qu'elle était une femme de qualité. Au reste, la classe opulente d'une grande ville aurait fourni difficilement une beauté plus digne de porter de riches dentelles et le satin lustré.

Judith ne s'était pas trompée sur l'effet qu'elle devait produire. Le danger qu'elle courait fut, jusqu'à un certain point, compensé par la surprise et l'admiration qu'elle excita. Les vieux guerriers farouches proférèrent leur exclamation favorite: Hug! Les jeunes gens éprouvèrent une émotion plus visible encore, et les femmes mêmes laissèrent éclater leurs transports. Il était rare que ces naïfs enfants de la forêt vissent des blanches d'une condition relevée, et jamais costume aussi éblouissant n'avait brillé devant leurs yeux. Les plus éclatants uniformes, français ou anglais, semblaient sombres comparativement au brocart; et si l'effet de ses nuances était rehaussé par la rare beauté de Judith, en revanche, il lui prêtait des charmes qu'elle-même n'avait point pressentis. OEil-de-Faucon fut stupéfait, tant de l'éclat de la jeune fille que de l'indifférence avec laquelle elle bravait la mort.

— Lequel de ces guerriers est le principal chef? demanda Judith à Nathaniel quand elle vit que tout le monde attendait d'elle des explications. Mon message est trop important pour être remis à des subalternes. Expliquez d'abord aux Hurons ce que je dis.

OEil-de-Faucon obéit, et ses auditeurs écoutèrent avec avidité les premiers mots émanés de l'étrange inconnue. Sa demande sembla conforme à la supériorité apparente de son rang. Le Chêne-Fendu se présenta pour répondre de manière à ne pas laisser douter qu'il fût le chef de la tribu.

— Que la Fleur-des-Bois parle, dit-il; si ses paroles sont aussi agréables que ses regards, elles ne quitteront jamais mes oreilles. Je les entendrai longtemps après que l'hiver du Canada aura tué les fleurs et glacé toutes les harmonies de l'été.

La vanité de Judith fut flattée de cet hommage. Quoiqu'elle voulût garder un air de réserve, elle ne put s'empêcher de sourire.

— Huron, ajouta-t-elle, écoutez-moi. Vos yeux vous disent que je ne suis pas une femme ordinaire. Je ne suis pas la reine de ce pays; elle est loin d'ici. Mais il est au-dessous d'elle des rangs distingués, et j'en occupe un. Je n'ai pas besoin de vous dire précisément lequel, puisque vous ne me comprendriez pas. Rapportez-vous-en à vos yeux et songez que vous aurez en moi une amie ou une ennemie, suivant votre conduite à mon égard.

Ces mots furent prononcés avec un aplomb qui aurait fait honneur à l'actrice la plus consommée, et, traduits en indien, ils furent respectueusement accueillis. Le Chêne-Fendu répondit après un intervalle exigé par l'étiquette des indigènes, et qui était censé consacré à peser les paroles entendues:

— Ma fille est plus belle que les roses sauvages de l'Ontario, dit le chef astucieux, qui seul entre tous échappait à la fascination, sa voix est douce comme le chant du roitelet. L'oiseau-mouche n'est pas beaucoup plus gros qu'une abeille, cependant ses plumes sont aussi belles que la queue du paon. Le Grand-Esprit donne quelquefois de magnifiques vêtements à de petits animaux, tandis qu'il couvre l'élan d'un poil grossier. Ces choses sont au-dessus de la portée des pauvres Indiens; ils ne comprennent que ce qu'ils voient et que ce qu'ils entendent. Ma fille a sans doute aux environs du lac un très-grand wigwam; les Hurons ne l'ont pas trouvé, à cause de leur ignorance.

— Je vous ai dit, chef, que je ne pouvais vous expliquer mon rang, mais que vous deviez en juger par mon costume. Apprenez maintenant pourquoi je me suis rendue seule auprès de vous. Si j'avais amené des Anglais avec moi, ils auraient pu s'emporter en voyant souffrir ce visage pâle, chasseur célèbre aimé dans toutes les garnisons. Au lieu de verser le sang des Iroquois, j'ai voulu les renvoyer paisiblement dans leurs villages. J'avais entendu parler du Chêne-Fendu, je me suis dit: Il aime les animaux d'ivoire et les petits fusils, et je lui en ai apporté. Je suis son amie. Quand il aura pris mon offrande, il ira la montrer à ses frères du Canada; et j'emmènerai le chasseur, dont j'ai besoin pour fournir de gibier ma maison.

Judith, qui était assez familiarisée avec la phraséologie indienne, avait essayé d'en imiter les tournures sentencieuses. Nathaniel rendit sa harangue avec exactitude, et d'autant plus volontiers que, pour plaire au jeune homme sincère, elle s'était abstenue de tout mensonge positif. L'offre des éléphants et des pistolets excita une vive sensation, mais le Chêne-Fendu demeura impassible.

— Que ma fille garde ses pourceaux à manger quand la venaison manquera, reprit-il sèchement. Qu'elle garde aussi les petits fusils; les Hurons tueront le daim quand ils auront faim, et ils ont de longues carabines. Ce chasseur ne peut quitter à présent mes jeunes gens. Ils veulent savoir s'il est aussi brave qu'il se vante de l'être.

— Je ne me vante de rien, interrompit OEil-de-Faucon avec emportement, et vous ne ferez pas de moi un fanfaron, quand même vous me rôtiriez tout vif!

— Mon jeune visage pâle se vante de n'être pas vantard, reprit le chef astucieux; il doit avoir raison. J'ai entendu chanter un oiseau étranger. Il avait de très-riches plumes; aucun Huron n'en avait vu d'aussi belles jusqu'à ce jour. Nous serions honteux de retourner à nos villages et de dire à notre nation que nous avons délivré notre captif, séduits par les grâces d'un oiseau que nous ne connaissons pas. Est-ce un roitelet, est-ce un oiseau moqueur?

— Je m'appelle Judith; demandez plutôt au prisonnier.

— Non, repartit le Huron, qui décela sa perfidie en se mettant tout à coup à parler anglais, le prisonnier est fatigué; il a besoin de repos. Je vais demander à ma fille, à l'esprit faible, qui dit la vérité. Viens ici, jeune fille, et répond: Comment s'appelle-t-elle?

— C'est ma sœur Judith, la fille de Thomas Hutter, que vous surnommiez le Rat-Musqué, quoique ce fût un homme comme vous.

A ces paroles d'Hetty, un sourire de triomphe brilla sur le visage ridé du vieux chef et Judith comprit que son stratagème avait échoué.

— Tout est perdu, dit-elle à Nathaniel pendant que le Chêne-Fendu se consultait avec les autres chefs.

— C'était une idée hardie, dit le jeune homme; mais ce Mingo n'est pas homme à se laisser duper par des inventions invraisemblables. On ne pouvait guère s'attendre à lui persuader qu'une reine ou qu'une

grande dame vivait dans ces montagnes, et il a deviné que vos beaux habits provenaient de votre père, ou du moins de celui qui passait pour l'être.

— En tout cas, ma présence retardera votre supplice. Ils n'oseront vous torturer devant moi.

— Pourquoi pas, Judith ? Croyez-vous qu'ils ont plus d'égard pour nos femmes que pour les leurs ? Votre sexe vous sauvera des tourments, mais non de la captivité. Je regrette que vous soyez venue ici.

— Je veux partager votre sort, répondit la jeune fille avec enthousiasme. On ne vous fera pas de mal tunt qu'il sera en mon pouvoir de l'empêcher. D'ailleurs, ajouta-t-elle à voix basse, vos amis ne sont pas restés oisifs ; il s'agit de gagner du temps.

Le chasseur ne répondit que par un regard de gratitude. Le Chêne-Fendu s'était rapproché, et, furieux d'avoir été sur le point de se laisser tromper par une jeune fille, il abandonna son captif aux bourreaux. On amoncela rapidement, mais en silence, des branches sèches autour de l'arbre auquel OEil-de-Faucon fut rattaché. On ramassa des éclats de racines de sapin , destinés à être plantés dans les chairs de la victime, et l'on mit le feu au bûcher. L'intention des Hurons n'était pas cependant de brûler leur ennemi : ils se proposaient de le scalper. Mais ils voulaient d'abord triompher de sa fermeté et lui arracher des gémissements en l'exposant à la plus dévorante chaleur. Ils avaient donc placé le feu à une distance calculée d'avance. Toutefois, les flammes trop rapprochées se dirigeaient sur le visage de la victime, lorsque Hetty armée d'un bâton s'élança à travers la foule, et dispersa les branches embrasées.

— Cruels Hurons! s'écria-t-elle avec indignation, voulez-vous brûler un chrétien comme une bûche de bois? N'avez-vous jamais lu la Bible? Croyez-vous que Dieu vous pardonne ?

L'audace de la jeune fille aurait été suivie d'un prompt châtiment si le Chêne-Fendu n'avait rappelé à ses guerriers le peu d'intelligence de la jeune fille. Par ses ordres on l'éloigna, et tout le monde, y compris les femmes et les enfants, s'occupa de reconstruire le bûcher. Au moment où la flamme étincelait pour la seconde fois, une Indienne s'avança brusquement et elle écarta du pied les brandons : c'était Wah-tah-Wah !

Les Indiens poussèrent un cri de fureur, mais en reconnaissant la Delaware qu'ils avaient perdue ils firent éclater des transports de joie et se groupèrent autour d'elle pour lui demander les causes de son retour. Tout en leur racontant, elle trouva le moyen de mettre entre les mains de Judith un petit couteau bien affilé. Judith, qui avait retrouvé sa présence d'esprit, le fit passer à sa sœur, pour qu'elle le remît à Nathaniel ; mais, au lieu de couper à la dérobée les liens qui lui serraient les mains, Hetty se mit à trancher ostensiblement les cordes qui lui retenaient la tête. On l'arrêta au moment où elle avait déjà délivré la partie supérieure du corps du prisonnier.

Wah-tah-Wah fut soupçonnée d'avoir fourni le couteau, et quand les Indiens l'interrogèrent elle avoua franchement sa complicité.

— Pourquoi ne viendrais-je pas au secours du Tueur-de-Daims? s'écria-t-elle d'un ton ferme. Il est frère d'un chef delaware; demandez plutôt à l'Epine-de-Ronce, à ce misérable transfuge que vous avez accueilli parmi vous.

Epine-de-Ronce, que le désir d'obtenir Wah-tah-Wah avait en effet conduit parmi les Hurons, sortit à cet appel de la foule où il s'était tenu caché Sa figure était peinte des couleurs iroquoises, qu'il déguisait si bien, que Nathaniel ne le reconnut pas.

— Que veut-on de l'Epine-de-Ronce? demanda le traître d'un ton hautain. Si l'homme blanc est las de la vie, s'il a peur de la torture, parlez, Chêne-Fendu, et je l'enverrai rejoindre les guerriers qui ne sont plus.

— Le Tueur-de-Daims ne vous craint pas, reprit Wah-tah-Wah avec vivacité ; votre peau menteuse porte les couleurs de nos ennemis, mais vous auriez les nuances de l'oiseau-mouche que vous seriez encore noir comme un corbeau ! Que le blanc soit détaché , que ses liens soient coupés, et l'on verra lequel de vous deux est fatigué de la vie.

A ces mots, elle fit un mouvement vers le chasseur; mais elle fut retenue, sur un signe du Chêne-Fendu, par un vieux guerrier qui l'observait, et les anciens de la tribu donnèrent des ordres pour que l'on continuât la torture. Mais tout à coup un jeune Indien traversa en bondissant les rangs des Iroquois avec une audace qui tenait du délire ou qui dénotait la plus entière confiance. Cinq ou six factionnaires étaient échelonnés sur les bords du lac, et le Chêne-Fendu crut d'abord que c'était l'un d'eux qui venait apporter des nouvelles; toutefois les mouvements de l'étranger étaient si rapides, et son buste presque entièrement nu portait si peu de signes distinctifs, qu'il était impossible de reconnaître s'il était ami ou ennemi. En un clin d'œil il eut coupé les liens d'OEil-de-Faucon, auquel il remit sa carabine tandis que lui-même armait la sienne.

— Hurons, s'écria-t-il, je suis Chingachgook le fils d'Uncas, le parent de Tamenund : voici ma fiancée; le visage pâle est mon ami ! Lorsque je l'ai perdue, j'ai eu le cœur gros, et je viens dans le camp des Hurons pour qu'il ne lui arrive pas malheur.

— Hurons, dit à son tour Epine-de-Ronce, c'est le Grand-Serpent de la tribu que vous détestez ; s'il nous échappe, il y aura du sang sur l'empreinte de vos moccassins. Aussitôt le transfuge lança son couteau contre la poitrine nue du Delaware; mais l'arme, détournée par un mouvement rapide de Wah-tah-Wah, alla s'enfoncer dans le tronc d'un sapin. Une seconde après, une arme semblable étincelait dans la main du Serpent et perçait le cœur du perfide. Cette brusque succession d'incidents avait comme étourdi les Iroquois; mais, en voyant tomber Epine-de-Ronce, ils reprirent leurs carabines, qu'ils avaient déposées contre les arbres, et poussèrent des cris de fureur. Des sons lourds et réguliers y répondirent; des uniformes rouges se firent voir à travers la forêt, et la charge retentit sous les verts arceaux.

La scène qui suivit ne peut guère se décrire. Les Hurons n'avaient que le désordre de la rage et les efforts du désespoir à opposer à l'unité d'action. Le détachement anglais, composé d'environ soixante hommes, s'avança la baïonnette en avant et coupa toute retraite aux sauvages, qui étaient entourés de trois côtés par les eaux du lac. Pendant la charge, OEil-de-Faucon s'occupa de placer Judith et Wah-tah-Wah derrière des arbres; puis il chercha Hetty, mais elle avait été entraînée dans un groupe de femmes. Se plaçant ensuite sur le flanc des ennemis, il ajusta deux de ses bourreaux et sa carabine rompit le silence de cette horrible scène. Les Hurons y répondirent par une décharge, et du côté des Anglais il n'y eut qu'un seul coup de feu tiré par Hurry. On n'entendit d'autre bruit que la voix brève du commandant et le pas cadencé des soldats ; mais bientôt s'y mêlèrent des gémissements et des clameurs sinistres. Ce fut un de ces massacres comme nous en avons encore vu de notre temps , dans lesquels ni l'âge ni le sexe n'exemptaient les sauvages de la mort.

CHAPITRE XXXI.

Heureusement pour la nature timide et sensible de Judith et de sa compagne, la fumée et les arbres leur avaient en partie caché ce qui s'était accompli.

La nuit ne tarda pas à s'étendre sur le tableau funèbre; et, quand le soleil se leva , les terribles événements de la veille n'avaient laissé aucune trace sur la paisible nappe d'eau. Il n'y avait d'inusité dans le paysage que l'agitation qu'on marquait autour du château. Une sentinelle se promenait de long en large sur la plate-forme et une vingtaine de soldats d'infanterie erraient çà et là ou étaient assis dans l'Arche. Deux officiers examinaient avec la longue-vue dont on a parlé la pointe fatale où quelques-uns de leurs hommes , la pioche en main , travaillaient à enterrer les morts. Les Indiens n'avaient pas été vaincus sans résistance, et le détachement comptait plusieurs blessés , entre autres le plus jeune des deux officiers, l'enseigne Thornton, qui avait le bras en écharpe.

Son compagnon était le capitaine Warley , que l'on présentait dans les forts comme l'amant déclaré de Judith, et qu'elle avait nommé avec tant d'émotion dans son dernier entretien avec Hurry. Il avait des traits durs, le teint rubicond, mais une tournure militaire et un air de distinction qui pouvaient aisément captiver une jeune fille sans expérience.

— Eh bien ! Wright, demanda-t-il à un sergent qui passait, Davis est-il encore vivant?

— Il y a dix minutes qu'il est mort, répondit le sous-officier. Je savais ce qui arriverait lorsque j'ai vu que la balle avait frappé l'estomac. Il est rare qu'on en revienne.

— Je le crois sans peine, reprit Warley en bâillant... Comme deux nuits passées de suite abrutissent un homme ! Je suis lourd comme un Hollandais ! Il faut la présence de Judith Hutter pour me ranimer.

— Elle vous occupe donc sérieusement, capitaine ?

— Ma foi, quoique je songe peu à l'épouser, ce ne sera pas ma faute si elle est vue et admirée dans les parcs de Londres... Mais allons faire une visite à nos blessés et montrer votre bras au docteur.

La cabine de l'Arche avait été transformée en ambulance pour les blessés anglais ou indiens, parmi lesquels se trouvait le Chêne-Fendu. Il était assis sur l'avant, la tête et la jambe droite enveloppée de bandages , et méditant avec la dignité d'un chef sur la perte de ses compagnons. Dans la principale cabine gisait la pauvre Hetty, mortellement blessée dans le désordre de la mêlée. Judith et Wah-tah-Wah se tenaient auprès d'elle, ainsi qu'OEil-de-Faucon appuyé sur sa carabine; le docteur Graham, Ecossais, aux traits durs et marqués de petite vérole, était au chevet de la mourante, et, malgré son scepticisme, il paraissait touché d'une compassion inusitée.

— Quel est cet homme en habit d'écarlate? demanda Hetty en apercevant le capitaine.

— C'est le commandant des troupes qui nous ont sauvés, répondit Judith dont les joues pâles se colorèrent brusquement.

— Suis-je aussi sauvée? reprit Hetty. On prétend que je vais mourir... Que m'importe après tout ! Mon père et ma mère sont morts, et je puis bien les suivre. Vous savez qu'on fait moins attention à moi qu'au reste de la famille, et quand je serai dans le lac on m'aura bientôt oubliée.

— Non , non ! s'écria Judith en sanglotant. Moi, du moins , je ne vous oublierai pas... Que ne puis-je être à votre place !

— Peut-être ne serons-nous pas longtemps séparées; peut-être viendrez-vous bientôt à côté de ma mère.

— Ah ! ma sœur, je voudrais y être déjà!

— Ce n'est pas dans l'ordre, Judith ; il faut être morte pour être ensevelie, et pourtant... que Dieu me pardonne ! j'ai quelquefois songé à m'ensevelir dans les eaux.

— Vous ! s'écria Judith avec un profond étonnement.

— Oui, Judith, reprit la mourante, c'était après la mort de ma mère. Je sentais que j'avais perdu ma meilleure sinon ma seule amie. A la vérité, mon père et vous, vous aviez de la bonté pour moi, mais je savais que mon peu d'intelligence vous donnerait de l'embarras. Et puis vous aviez l'air d'avoir honte d'une pareille fille et d'une pareille sœur, et il est pénible de vivre dans un monde où chacun vous regarde comme au-dessous de soi. J'avais pensé que, si je pouvais m'ensevelir à côté de ma mère, je serais plus heureuse dans le lac que dans la maison.

— Pardonnez-moi, ma chère Hetty, si j'ai pu contribuer à vous inspirer ces idées : pardonnez-moi, je vous le demande à genoux !

— Levez-vous, Judith, ne vous agenouillez que devant Dieu. Vous ressentez ce que j'éprouvais quand ma mère est morte : je me rappelais avec douleur tout ce qui dans ma conduite avait pu lui causer de la peine. Je vais la revoir : Dieu peut-être me rendra toutes mes facultés, et je serai pour ma mère une compagne plus convenable qu'autrefois.

Judith, fondant en larmes, se cacha la tête dans son tablier. Hetty s'assoupit pendant une demi-heure ; puis elle se ranima pour appeler tour à tour Wah-tah-Wah, le Serpent et OEil-de-Faucon, qui lui prirent la main en silence. Elle n'osait pas parler de Hurry.

— Hetty, dit Judith en sanglotant, avez-vous quelque chose encore à désirer?

Une rougeur presque imperceptible passa sur les joues pâles de la mourante. Judith s'en aperçut, et reprit à voix basse :

— Hurry est ici ; voulez-vous qu'il vienne recevoir vos derniers adieux?

Hetty ne répondit qu'en pressant doucement la main de sa sœur. Le géant, assez embarrassé d'une scène toute nouvelle pour lui, était assis à la porte sur une escabelle. Il se laissa conduire par Judith, et demeura silencieux, attendant que Hetty lui adressât la parole.

— Adieu, Hurry!... murmura-t-elle : tâchez de ressembler davantage au Tueur-de-Daims...

Après avoir prononcé ces mots d'une voix éteinte, la jeune fille détourna la tête comme si elle eût complétement fui le monde. Elle oublia le vague attachement qu'elle avait eu, pour s'abandonner à des aspirations plus élevées.

— Judith, murmura-t-elle, je vois maintenant ma mère, et de beaux anges voltigent autour d'elle sur le lac... Pourquoi mon père n'y est-il pas?... C'est étrange!... Je puis voir ma mère, et je ne vous vois pas... Adieu, Judith !...

Une minute après, Hetty Hutter expirait. Elle avait été pendant sa vie une de ces créatures mystérieuses qui sans avoir les qualités qu'on estime en ce monde se rapprochent de l'autre par leur pureté, leur simplicité et leur innocence.

CHAPITRE XXXII.

La matinée du lendemain fut consacrée aux funérailles des soldats qui avaient succombé dans la lutte et à celles de la pauvre jeune fille. Le chirurgien du régiment, quoique peu religieux, n'hésita pas à lire gravement l'office des morts pendant qu'on déposait Hetty auprès de sa mère, qu'elle avait tant aimée ; et cette simple cérémonie émut tellement les assistants, que le Delaware lui-même se détourna pour cacher ses larmes.

Le jour suivant, le détachement s'embarqua dans l'Arche, à bord de laquelle on mit le mobilier de Tom. On barra les fenêtres et les portes du château du Rat Musqué, dont l'abandon total avait été décidé. Chingachgook et Wah-tah-Wah suivirent la toue dans un canot ; et OEil-de-Faucon recueillit dans un autre Judith, qui avait désiré rester le plus longtemps possible près de la tombe de sa mère.

— Je ne reverrai plus ce séjour, dit Judith au moment où l'embarcation s'éloignait de la maison : nous allons la quitter, et jamais pourtant cette résidence n'aura été plus sûre. Ce qui s'est passé empêchera les Iroquois d'y revenir de longtemps.

— Sans doute aussi, l'on ne m'y reverra pas ; car les Hurons ne laisseront pas sur le sol de cette forêt l'empreinte de leurs moccassins, tant que le souvenir de leur défaite vivra dans leurs traditions.

— Vous vous plaisez donc à la guerre, à l'effusion du sang, Tueur-de-Daims? J'avais meilleure opinion de vous, je croyais que vous étiez capable de goûter les joies du bonheur domestique, auprès d'une femme affectionnée, entouré d'enfants jaloux de suivre vos traces et de devenir justes et honnêtes comme vous. Est-ce que je me suis trompée? Est-ce que vous préférez réellement la guerre à la tranquillité du foyer?

— Je crois vous comprendre, repartit OEil-de-Faucon ; mais vous ne me comprenez pas ; je suis loin de me plaire à l'effusion du sang ; mais j'ai fait mes premières armes, et je dois, avec tous les jeunes gens, empêcher les Mingos d'envahir le pays.

— Vous les en avez déjà chassés, Tueur-de-Daims, car c'est à vous que revient en partie l'honneur de la dernière victoire. Maintenant, écoutez-moi avec patience, et répondez-moi avec votre franchise habituelle.

Judith s'arrêta ; son visage pâle se teignit d'une vive rougeur ; ses yeux reprirent leur éclat ; et après un long silence elle poursuivit d'une voix qu'un léger tremblement rendait plus séduisante que jamais :

— Nathaniel, le moment serait mal choisi pour dissimuler. Voici le tombeau de ma mère ; voici celui de l'affectueux et sincère Hetty. Je parlerai donc avec réserve, afin d'éviter tout malentendu. Il n'y a qu'une semaine que nous nous connaissons ; mais les chagrins, les dangers, se sont multipliés pendant ce court intervalle, et ceux qui ont tant souffert ensemble ne doivent pas se considérer comme étrangers. Permettez-moi donc de m'expliquer à cœur ouvert, et ne m'en voulez pas si j'oublie les enseignements de mon enfance et la réserve de mon sexe. Vous aimez les bois et la vie que nous passons tous au désert loin des habitations des blancs?

— Autant que j'aimais mes parents qui ne sont plus, Judith! Ce lieu serait pour moi la merveille du monde si la guerre était finie et si les colons pouvaient être tenus à distance.

— Pourquoi donc le quitter? le château n'a pas d'autre propriétaire que moi, et je vous le donne volontiers. Retournons-y après avoir rendu visite au chapelain du fort, et restons-y ensemble jusqu'à ce que Dieu me rappelle auprès de ma sœur.

Après cette proposition formelle, Judith se couvrit le visage de ses mains et le Tueur-de-Daims étonné garda le silence.

— Y avez-vous songé, Judith? reprit-il enfin : orpheline, et seule au monde, ne vous pressez-vous pas trop de chercher quelqu'un qui remplace vos parents?

— Si j'étais environnée d'amis, Nathaniel, je penserais encore comme je pense, et je parlerais comme je parle, reprit Judith en continuant de voiler de ses deux mains sa gracieuse figure.

— Merci, jeune fille, merci du fond du cœur. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas profiter d'un moment de faiblesse pendant lequel vous vous persuadez que le monde entier est pour vous dans ce petit canot. Non, non, Judith, ce ne serait pas généreux de ma part ; et ce que vous me proposez ne peut s'accomplir.

— Vous vous trompez, reprit la jeune fille avec impétuosité. Quoi de plus facile que de faire ramener ici mes meubles que les soldats emportent! Nous reviendrons nous établir ici ; nous y vendrons des fourrures, avec le produit desquelles nous compléterons notre ménage. Pour vous prouver que je veux être toute à vous, ajouta Judith avec un sourire presque irrésistible, je jetterai ma robe de brocart dans le premier feu que nous allumerons.

— Hélas! vous êtes bien séduisante, Judith, c'est incontestable. Les tableaux que vous me tracez ont des charmes, mais tout ne tournerait peut-être pas aussi bien que vous l'espérez. Brisons là, et rejoignons le Serpent comme si rien n'avait été dit.

Judith fut profondément humiliée. Toutefois toutes ses illusions furent détruites par le calme et la fermeté de Nathaniel. Les femmes, dit-on, pardonnent rarement ceux qui repoussent leurs avances, cependant elle ne conçut aucun ressentiment contre le naïf chasseur ; et la seule pensée qui l'occupa fut de s'assurer qu'il n'y avait point de malentendu.

— Il faut, reprit-elle, nous éviter des regrets par une explication complète. Vous ne voulez pas m'épouser?

— Il vaut mieux ne pas profiter de votre faiblesse ; nous ne pouvons nous marier.

— Vous ne m'aimez pas!... Au moins, Nathaniel, avez-vous de l'estime pour moi?

— Je vous rendrai tous les services possibles ; je courrai pour vous autant de dangers que pour Wah-tah-Wah, et c'est beaucoup dire. Mais, ni pour elle, ni pour vous, Judith, je ne consentirais à quitter mes parents s'ils vivaient encore.

— Cela suffit, répondit Judith d'une voix étouffée ; vous ne pouvez épouser une femme sans l'aimer, et l'affection que vous me portez n'est pas de l'amour. Si j'ai raison, ne me répondez pas ; j'interpréterai votre silence.

OEil-de-Faucon demeura muet, baissant les yeux, comme un écolier que l'on gronde, sous les regards perçants de Judith. Au bout de quelques instants elle prit une rame, et les deux interlocuteurs regagnèrent le canot du Serpent sans échanger une seule syllabe.

Bientôt le débarquement s'opéra, et les soldats se mirent en route après avoir abandonné l'Arche à la dérive avec une insouciance profonde qui fut partagée par Judith. Le Glimmerglass n'avait plus de charmes pour la jeune fille ; et quand elle eut posé le pied sur le sable, elle continua sa marche sans regarder derrière elle. Comme OEil-de-Faucon s'était rapproché d'elle pour lui offrir de l'accompagner, elle lui dit avec émotion :

— Je vous remercie, Nathaniel, mais vos secours me sont inutiles. Puisque vous ne voulez pas faire avec moi le voyage de la vie, il est inutile que vous alliez plus loin. Avant de me quitter répondez encore à une question. Je sais que vous n'aimez pas d'autre femme, et je ne vois qu'une seule raison pour que vous ne m'aimiez pas... et ce que Henry March a pu vous dire de moi a-t-il influé sur vos sentiments?

Œil-de-Faucon hésita. Judith lut la réponse sur la physionomie ouverte du chasseur. Le cœur brisé, sentant combien elle était indigne de l'affection d'un pareil homme, elle lui fit un signe d'adieu, puis elle s'enfonça dans les bois. Nathaniel, après un instant d'irrésolution, retourna sur ses pas et alla retrouver Chingachgook.

Quelques jours après, les trois amis entraient triomphalement dans le village des Delawares. Wah-tah-Wah s'unit à son fiancée, qui s'illustra dans la suite de cette guerre sanglante. Leur fils reçut le nom d'Uncas, qu'avaient porté honorablement tant de guerriers de sa race. Quant à Nathaniel Bumppo, il abandonna définitivement le sobriquet de Tueur-de-Daims pour celui d'OEil-de-Faucon, et sa carabine devint aussi terrible aux Mingos que le tonnerre du Manitou. Les officiers de l'armée anglaise ne tardèrent pas à l'employer, et il acquit l'estime générale.



OEil-de-Faucon refuse la main de Judith.

Quinze années s'écoulèrent avant qu'OEil-de-Faucon eût occasion de revoir le Glimmerglass. Après un intervalle de paix, la guerre avait été de nouveau déclarée, et il s'acheminait vers les forts avec son ami Chingachgook. Le jeune Uncas les accompagnait, mais Wah-tah-Wah reposait déjà sous les sapins des Delawares. Ils atteignirent le lac au coucher du soleil. Rien n'y était changé, la Susquehannah en sortait toujours sous son berceau de feuillage, les montagnes avaient conservé leur riche tapis de verdure.

Le lendemain l'enfant découvrit un canot échoué, qu'il fut facile de mettre en état de service ; tous trois s'y embarquèrent et allèrent visiter le camp des Hurons. Le Grand-Serpent montra à son fils l'endroit où il était parvenu à enlever sa fiancée ; mais il ne restait là aucune trace de campement.

La sépulture des Hurons avait été saccagée par les bêtes fauves, et les ossements humains blanchissaient au soleil. Le jeune Uncas regarda ces débris avec autant de respect que de pitié, quoiqu'il eût déjà les désirs et l'ambition d'un guerrier.

De la pointe, les voyageurs se rendirent au château, qui ne formait plus qu'une ruine délabrée, et dont les pilotis semblaient devoir disparaître au premier coup de vent. L'Arche, à moitié remplie d'eau, avait échoué sur la rive orientale. Quelques gros meubles s'y trouvaient encore, et OEil-de-Faucon sentit battre son cœur, en découvrant au fond d'un tiroir un ruban qui avait appartenu à Judith. Quoiqu'il n'eût jamais eu pour elle qu'une fraternelle affection, il prit le ruban et l'attacha à la carabine qu'elle lui avait donnée.

Chingachgoock et son ami ne purent retrouver les tombes de Tom, de sa femme et d'Hetty, soit qu'ils en eussent oublié l'emplacement, soit que les éléments en eussent effacé la trace. Ils s'éloignèrent pensifs de ce pays, où ils ne revinrent que longtemps après et où l'Indien termina plus tard sa carrière.



OEil-de-Faucon, Chingachgook et Uncas visitent la sépulture des Hurons.

OEil-de-Faucon ne sut jamais d'une manière précise ce qu'était devenue Judith. Seulement, un vieux sergent, qui arrivait d'Angleterre, lui apprit que le capitaine Warley, retiré du service, avait dans son manoir une femme d'une beauté rare, qui avait sur lui une grande influence et qui ne portait pas son nom. Était-ce Judith retombée dans ses premières erreurs, c'est ce que OEil-de-Faucon ignora toujours.

FIN D'OEIL-DE-FAUCON.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES
ROMANS CONTES FABLES THÉATRE
HISTOIRE DES NOUVELLES
DESSINS PAR ED. FRÈRE
GRAVURES PAR ROUGET
J. BRY AINÉ ÉDITEUR
27 RUE GUÉNÉGAUD
20 CENTIMES LA LIVRAISON

LE DERNIER DES MOHICANS

(Récit de l'an 1757)

Par J.-F. Cooper. — Traduction nouvelle de LOUIS BARRÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Les guerres coloniales de l'Amérique du Nord offraient ce caractère tout spécial, qu'avant de se trouver en face de l'ennemi on avait à braver les fatigues et les dangers du désert. Une large ceinture de forêts, qui semblaient impénétrables, séparait les possessions françaises des colonies britanniques. Le colon endurci au travail et l'Européen discipliné, combattant tous deux sous le même drapeau, passaient des mois entiers à lutter contre les passes rapides des fleuves, ou à se frayer un chemin dans les montagnes, avant d'atteindre un théâtre propre à de plus nobles exploits. Mais imitant la patience et le courage passif des guerriers indigènes, ils surent bientôt comme eux surmonter tous les obstacles; et à la fin il n'y eut pas de bois sombre, pas de retraite écartée, où ne pénétrassent ces hommes qui bravaient la mort pour satisfaire leur vengeance, ou pour soutenir la politique égoïste et sans entrailles des monarchies lointaines de l'Europe.

Mais de tous les districts limitrophes, celui qui présentait le tableau le plus frappant de la cruauté et de l'acharnement qui signalaient ces guerres farouches, c'était sans contredit le territoire situé entre la partie supérieure du cours de l'Hudson et les lacs adjacents. La configuration du sol s'y prêtait admirablement à tous les mouvements d'une armée. La nappe allongée du Champlain, s'étendant depuis le Canada jusque dans l'intérieur de notre province de New-York, présentait aux Français un moyen naturel de transport jusqu'au milieu de la distance qu'ils avaient à franchir pour atteindre leurs ennemis. A son extrémité méridionale, ce lac recevait le tribut d'une autre masse d'eau tellement limpide, que les missionnaires l'avaient choisie pour l'accomplissement des rites du baptême, ce qui lui avait fait donner le nom de lac du Saint-Sacrement. Les Anglais, moins dévots, crurent faire assez d'honneur à la pureté de ses ondes en lui donnant le nom de leur roi, Georges II, le second de la maison de Hanovre. Ainsi les deux nations s'accordaient à méconnaître le droit primitif des indigènes de ces bords si pittoresques, lesquels avaient créé pour eux le nom significatif de lac Horican (Queue du lac).



L'affût.

Baignant d'innombrables îles, et enclavé dans des montagnes, le saint lac s'étendait à une douzaine de lieues au sud du Champlain. La plaine élevée qui arrêtait les eaux avait environ le tiers de cette étendue et formait un *portage*, c'est-à-dire un de ces endroits où les sauvages transportent à bras leurs légers canots. Cette route conduisait le voyageur sur les bords de l'Hudson, à l'endroit même où ce fleuve

devient navigable, sauf les obstacles ordinaires des courants entre les roches, appelés *rapides* ou *rifts*, dans le langage du pays.

Si le Français entreprenant, infatigable dans l'exécution de ses plans audacieux, essayait même de franchir les gorges éloignées et difficiles de l'Alleghany, on croira facilement que sa perspicacité proverbiale ne négligea point les avantages naturels du pays que nous venons de décrire. Cette langue de terre devint effectivement l'arène sanglante où se livrèrent la plupart des combats pour la possession des colonies. Sur les différents points qui commandaient les passages les plus faciles, on construisit des forts qui furent pris et repris, rasés ou rebâtis, selon le parti auquel souriait la victoire. Tandis que le cultivateur abandonnait ces plaines ravagées par la guerre, pour chercher un abri plus sûr dans les limites des anciens établissements, on voyait des armées souvent plus nombreuses que celles qui, dans la vieille Europe, décident du sort des couronnes, s'engloutir dans ces forêts, d'où elles ne sortaient jamais que par bandes désorganisées, épuisées de fatigues et de privations, ou abattues par les revers. Bien que les arts de la paix fussent inconnus dans cette triste contrée, ses forêts n'en étaient pas moins animées par la présence de l'homme; ses clairières et ses vallées retentissaient des sons d'une musique guerrière, et les échos de ses montagnes répétaient les rires et les cris de joie d'une foule de soldats courageux et insouciants, qui les traversaient dans toute l'ardeur de la force et des espérances juvéniles, pour s'endormir bientôt dans une longue nuit d'oubli.

Ce théâtre de combats et de carnage vit les événements que nous essaierons de raconter: leur époque fut la troisième année de la dernière guerre entre l'Angleterre et la France pour la possession d'un pays, qu'heureusement ni l'une ni l'autre n'était destinée à garder. L'incapacité des généraux anglais sur les champs de bataille, le manque d'énergie des conseils de la Grande-Bretagne à l'intérieur, avaient amoindri cette puissance aux yeux de l'Europe, et l'avaient fait déchoir de ce haut rang où l'avaient placée autrefois le talent et l'audace de ses guerriers et de ses hommes d'État. Ne la voyant plus redoutée de ses ennemis, ses défenseurs perdaient rapidement toute confiance en eux-mêmes. Dans ce honteux abaissement, les colons, quoiqu'innocents de sa faiblesse, et regardés comme trop peu pour être les instruments de ses erreurs, en étaient naturellement complices. Ils avaient vu récemment une armée d'élite, venue de cette mère-patrie à laquelle ils portaient un respect tout filial, et qu'ils avaient crue jusque-là invincible; une armée, commandée par un chef choisi dans une foule de guerriers habiles et expérimentés, ils l'avaient vue honteusement mise en déroute par une poignée de Français et d'Indiens, et ne devant son salut qu'au sang-froid et à l'audace d'un jeune Virginien, dont la réputation, mûrie par les années, s'est depuis lors répandue, par l'influence paisible de la véritable vertu, jusqu'aux derniers confins de la chrétienté (ce jeune capitaine s'appelait Washington).

Une vaste étendue de frontières avait été laissée à découvert par ce désastre inattendu, et des maux très réels étaient précédés de mille dangers imaginaires. Les colons alarmés croyaient entendre les hurlements des sauvages dans chaque bouffée de vent sortie des immenses forêts de l'ouest. Les instincts sanguinaires d'un impitoyable ennemi augmentaient, au-delà de toute mesure, l'horreur que toute guerre inspire. D'innombrables massacres vivaient encore dans les mémoires; et il n'y avait personne dans la province qui n'eût prêté une oreille avide au récit terrible de meurtres nocturnes, drames barbares où les Indiens des forêts jouaient toujours le principal rôle. Quand le voyageur crédule, épouvanté, narrait les périls du désert, le sang des faibles se figeait de terreur, et les mères jetaient un regard inquiet sur leurs enfants endormis dans la sécurité des villes populeuses. Enfin la crainte, qui exagère tout, effaça les calculs de la raison, et soumit au joug de la plus vile des passions des êtres qui auraient dû se rappeler leur dignité d'homme. Les cœurs les plus confiants et les plus courageux en vinrent à douter de l'issue de la lutte; et l'on vit s'accroître d'heure en heure le nombre de ces êtres sans énergie qui voyaient déjà toutes les possessions américaines de l'Angleterre subjuguées par ses ennemis chrétiens, ou dévastées par les incursions des infatigables alliés des Français.

Lors donc qu'au fort qui couvrait la limite méridionale du *portage* entre l'Hudson et les lacs, on apprit que Montcalm avait été vu s'avançant sur le Champlain à la tête d'une armée « nombreuse comme les feuilles des forêts, » cette nouvelle fut accueillie avec un mélange de consternation et d'incrédulité plutôt qu'avec la joie sévère du guerrier heureux de voir enfin l'ennemi à sa portée. La nouvelle était arrivée, sur le soir d'un jour de la mi-juin, par un courrier indien, porteur en outre d'une demande urgente de Munro, commandant du fort élevé sur la rive du lac George, qui sollicitait un renfort prompt et puissant. Nous avons déjà dit que la distance entre ces postes n'était pas de cinq lieues. Le rude sentier qui formait primitivement leur ligne de communication avait été élargi pour le passage des voitures, en sorte que la distance, parcourue en deux heures par l'enfant des forêts, pouvait être facilement franchie par des troupes et leurs bagages, entre le lever et le coucher d'un soleil d'été. Les loyaux serviteurs de la couronne britannique avaient appelé l'une de ces citadelles des forêts Fort William-Henri, et l'autre Fort Édouard: c'étaient les noms de deux princes de la maison régnante, noms qui devaient être chers à l'armée. Le premier de ces forts était occupé par le vétéran écossais que nous venons de nommer, avec un régiment d'infanterie régulière et quelques troupes provinciales, garnison beaucoup trop faible pour tenir tête à l'armée formidable que Montcalm conduisait contre ces remparts de terre. Dans le second fort était le général Webb, commandant les armées du roi dans les provinces du Nord, avec un corps de plus de cinq mille hommes. En réunissant les divers détachements placés sous son commandement, cet officier aurait pu opposer un nombre double de combattants au Français audacieux qui, avec une armée très peu supérieure en nombre, avait osé s'aventurer si loin de ses renforts.

Mais sous l'influence des précédents désastres, officiers et soldats paraissaient plus disposés à attendre dans leurs retranchements l'approche de leur formidable adversaire qu'à retarder sa marche, en imitant l'heureux exemple donné par les Français au fort Duquesne, et en frappant un coup décisif sur les têtes des colonnes de l'agresseur. Après que la première surprise causée par cette nouvelle fut un peu calmée, un autre bruit se répandit dans le camp retranché s'étendant le long du rivage de l'Hudson, et formant une chaîne d'ouvrages avancés qui couvrait le fort principal: on annonça qu'un détachement d'élite, au nombre de quinze cents hommes, devait partir à la pointe du jour pour William-Henri, l'autre fort situé au nord du *portage*. Ce qui n'était d'abord qu'un bruit vague, devint bientôt une certitude, lorsque les ordres du commandant en chef parvinrent aux différents corps qu'il avait choisis pour ce service, leur enjoignant de se préparer à un prompt départ. Il ne resta donc plus aucun doute sur les intentions de Webb, et pendant une heure ou deux tout fut en mouvement, et tous les visages parurent inquiets. Le novice dans l'art de la guerre allait et venait çà et là, retardant ses préparatifs par un empressement où il entrait autant de trouble d'esprit que de véritable ardeur; tandis que le vétéran faisait les siens avec un sang-froid qui dédaignait toute apparence de précipitation. Néanmoins les traits dépourvus d'animation et l'œil morne de ce dernier trahissaient suffisamment sa répugnance pour cette guerre du désert tant redoutée, et dont il n'avait point encore fait l'expérience. Enfin, le soleil se coucha dans sa gloire derrière les montagnes lointaines; la nuit tira son voile sur l'étendue des déserts: alors le bruit des préparatifs diminua; la dernière lumière s'éteignit enfin sous la tente de quelque officier attardé; les arbres projetèrent leur ombre plus épaisse sur les remparts et les flots rides de la rivière; et le camp, comme la vaste forêt d'alentour, fut bientôt plongé dans un silence profond.... D'après les ordres donnés le soir précédent, le lourd sommeil de l'armée fut interrompu par les roulements du tambour qui, répétés par les échos dans l'air humide du matin semblaient jaillir de toutes les issues de la forêt. Déjà la clarté du jour laissait apercevoir en lignes confuses quelques hauts pins du voisinage qui se projetaient sur l'éclat d'un ciel pur et sans nuages. Aussitôt tout le camp fut en mouvement; jusqu'au dernier soldat, tout le monde se trouva debout: chacun voulait assister au départ de ses camarades, être témoin du spectacle et en partager l'enthousiasme. Le détachement choisi fut bientôt en rang. Tandis que les soldats réguliers et soudoyés de la Couronne allaient d'un air fier et délibéré occuper la droite de la ligne, les colons prirent humblement position à la gauche, avec une docilité qu'un long usage avait rendue facile. Les éclaireurs partirent; de forts détachements escortèrent ensuite les lourds chariots qui portaient les bagages; et avant que la lumière grisâtre du matin fit place aux rayons plus chaudement colorés du soleil levant, le corps principal des combattants défila en colonne, et sortit du camp avec une fierté martiale qui fit taire les appréhensions secrètes de plus d'un soldat novice partant pour sa première campagne. Tant qu'ils furent en vue de leurs camarades, les soldats conservèrent la même contenance et le même ordre dans les rangs; enfin le son des fifres se perdit dans l'éloignement, et la forêt parut engloutir cette masse vivante qui pénétrait lentement dans son sein.

La brise avait cessé d'apporter les derniers bruits de la colonne éloignée et déjà invisible, et le dernier traînard avait disparu; mais on voyait les préparatifs d'un autre départ, en face d'une baraque assez vaste devant laquelle se promenaient de long en large des sentinelles qui indiquaient assez la demeure du général anglais. Là étaient rassemblés six chevaux; on voyait à leur harnachement que deux d'entre eux étaient destinés à porter des femmes d'un certain rang, telles qu'on n'en rencontrait guère dans les solitudes de ce pays. Un troisième portait une selle brodée et des fontes de pistolets qui ne pouvaient appartenir qu'à un officier d'état-major; les autres, d'après la simplicité des harnais et les valises dont ils étaient chargés, devaient être évidemment montés par des domestiques, qui semblaient attendre le bon plaisir et les ordres de leurs maîtres. A une distance respectueuse, il s'était formé divers groupes de curieux et d'oisifs; quelques-uns admiraient la beauté et la vigueur du superbe cheval de bataille; d'autres regardaient les préparatifs avec l'étonnement stupide d'une curiosité vulgaire. Toutefois il y avait là un homme qui, par son air et ses gestes, se faisait distin-

guer de la foule des spectateurs de cette dernière classe; car il n'était point inoccupé, et ce qu'on remarquait en lui n'était point simplement l'ignorance ou la stupidité.

L'extérieur de ce personnage était disgracieux au dernier point, bien qu'on ne remarquât en lui aucune difformité spéciale. Il avait la charpente des autres hommes sans aucune de leurs proportions : debout, sa stature dépassait celle de ses compagnons; assis, sa taille était réduite aux limites ordinaires. Tous ses membres étaient également disproportionnés. Il avait la tête grosse, les épaules étroites, les bras longs et pendants, les mains petites sinon délicates; ses jambes et ses cuisses étaient minces jusqu'à en être décharnées, mais d'une longueur extraordinaire ; et ses genoux auraient pu être considérés comme effrayants, sans les fondations plus énormes encore qui soutenaient toute cette architecture humaine si bizarrement formée de la réunion de plusieurs ordres superposés au hasard. Un costume étrange et mal assemblé faisait ressortir encore davantage tant de difformité : un habit bleu de ciel, à basques larges et courtes et à collet bas, exposait au rire des plaisants un long cou maigre, et des jambes plus longues et plus maigres encore. Il avait des culottes de nankin jaune collantes, attachées à la jarretière par de larges rosettes de rubans blancs qu'un long usage avait flétries. Des bas de coton chinés, et des souliers à l'un desquels était fixé un éperon en plaqué d'argent, complétaient le costume de la partie inférieure de ce corps dont les courbes et les angles, loin d'être dissimulés, étaient au contraire accusés avec soin, grâce à la vanité ou à la simplicité du personnage. De l'énorme poche d'une vieille veste de soie brodée et lourdement ornée d'un galon d'argent terni, sortait un instrument qui, vu dans une compagnie aussi martiale, pouvait passer pour quelque arme dangereuse et inconnue. Tout petit qu'il était, cet engin peu commun avait éveillé la curiosité de la plupart des Européens qui se trouvaient dans le camp, bien que les colons le maniassent sans crainte. Un grand chapeau à trois cornes, pareil à ceux que portaient les ecclésiastiques il y a environ trente ans, surmontait tout l'édifice, et donnait un certain air de dignité à une figure bonasse et insignifiante, qui avait évidemment besoin de ce secours artificiel pour prendre la gravité convenable à quelque fonction importante.

Tandis que la foule se tenait à l'écart, par respect pour l'enceinte du quartier-général de Webb, le personnage que nous avons décrit s'avança sans façon au milieu des domestiques et se mit à faire librement la critique ou l'éloge des chevaux que ceux-ci tenaient par la bride. — Voilà, je pense, l'ami, une bête qui n'a point été élevée ici : elle doit venir des pays étrangers, ou peut-être de la petite île, par-delà les eaux bleues, dit-il d'une voix aussi remarquable par la douceur de son timbre que sa personne l'était par l'imperfection de ses formes. Je puis parler de ces choses sans me vanter, car j'ai vu les deux ports : celui qui est situé à l'embouchure de la Tamise, et qui porte le nom de la capitale de la vieille Angleterre, et celui qu'on appelle *Newhaven* (le nouveau port); et j'ai vu les senaux et les brigantins faisant entrer à leur bord, comme Noé dans l'arche, des quadrupèdes qu'ils allaient revendre à la Jamaïque; mais jamais je n'ai vu un animal qui répondît comme celui-ci à la peinture du cheval de bataille de l'Ecriture sainte : « De ses pieds il bat le vallon, et se réjouit dans sa force; il va au-devant des hommes armés. Au milieu des clairons, il dit Ah ! et il flaire de loin la bataille, le tonnerre des capitaines et les cris de guerre. » On dirait que la race des chevaux d'Israël s'est perpétuée jusqu'à nos jours, n'est-ce pas, l'ami?

Ne recevant aucune réponse à cette apostrophe extraordinaire, qui, prononcée d'une voix pleine et sonore, méritait quelque attention, celui qui venait ainsi de citer le langage des livres saints, se tourna vers le personnage silencieux auquel il s'était par hasard adressé, et trouva dans l'objet offert à sa vue, un nouveau et plus puissant sujet d'admiration. Son regard tomba sur la figure immobile et impassible du coureur indien qui avait apporté au camp les fâcheuses nouvelles du soir précédent. Quoique dans un état de repos complet, et semblant dédaigner avec un stoïcisme caractéristique le mouvement et la confusion qui régnaient autour de lui, il y avait en lui une sombre férocité digne de fixer une attention plus exercée que celle de l'observateur présent. L'Indien portait le tomahawk et le couteau de sa tribu, et cependant son aspect n'était pas tout-à-fait celui d'un guerrier. Il y avait dans toute sa personne un air de négligence qu'on eût pu attribuer à quelque grande fatigue subie tout récemment. Les couleurs dont se peignent les sauvages quand ils entrent en guerre, se mêlaient confusément sur son visage farouche, et donnaient à ses traits basanés un caractère plus repoussant encore que s'il se fût appliqué lui-même à produire ce résultat, fruit du hasard. Son œil seul, qui brillait comme une étoile dans un ciel chargé de nuages, avait conservé son éclat naturel. Un moment son regard perçant et circonspect rencontra l'œil étonné de l'homme qui lui avait adressé la parole, et aussitôt changeant de direction par astuce ou par dédain, il resta fixé sur l'horizon, comme s'il eût pu pénétrer les couches lointaines de l'air.

Il est impossible de dire quelle remarque inattendue cette communication rapide et silencieuse entre ces deux hommes singuliers aurait inspirée au grand individu à peau blanche, si son active curiosité n'avait pas été attirée sur d'autres objets. Le mouvement général des domestiques et le son de voix douces annoncèrent l'approche de celles qu'on attendait pour se mettre en marche. Le naïf admirateur du cheval de bataille alla aussitôt se placer près d'une jument basse, maigre, à la queue dégarnie, qui près de là paissait nonchalamment un reste d'herbe fanée; accoudé sur la couverture qui remplaçait la selle, il regarda les mouvements du départ, tandis que de l'autre côté de la mère, un joli poulain prenait tranquillement son premier repas.

Un jeune homme, portant l'uniforme des troupes royales, conduisit vers leurs montures deux femmes qui, à en juger par leur costume, se préparaient à braver les fatigues d'un voyage à travers les forêts. La première, qui paraissait la plus jeune, quoique ni l'une ni l'autre ne fût bien avancée dans la vie, laissait entrevoir un teint éblouissant, une belle chevelure blonde, des yeux bleus et brillants, quand elle permettait à la brise du matin de soulever le voile vert attaché à son chapeau de castor. Les teintes rougeâtres qui, du côté de l'ouest, coloraient encore l'horizon et flottaient au-dessus des pins, avaient moins d'éclat et de délicatesse que l'incarnat de ses joues; le lever du jour n'était pas plus gracieux que le sourire animé dont elle remercia le jeune homme qui l'aidait à se mettre en selle. L'autre dame, qui semblait partager les soins du jeune officier, cachait ses charmes aux regards des soldats avec une réserve qui annonçait l'expérience de quatre ou cinq années de plus. On pouvait néanmoins apercevoir que sa personne, dont toutes les perfections étaient révélées par son étroit costume de voyage, avait plus d'embonpoint et de maturité que celle de sa compagne. A peine ces dames furent-elles en selle que leur guide monta légèrement sur son coursier, et tous trois saluèrent Webb, qui, pour leur faire honneur, assistait à leur départ du seuil de son bivouac; détournant alors la tête de leurs chevaux, les voyageurs prirent l'amble, et suivis de leurs domestiques, ils se dirigèrent vers la sortie septentrionale du camp. En traversant ce court espace, ils gardèrent le plus profond silence; mais la plus jeune des deux dames laissa échapper une légère exclamation, au moment où le coureur indien passa rapidement auprès d'elle pour se mettre en tête de la cavalcade sur la route militaire. Bien que le mouvement rapide et subit de l'Indien n'arrachât aucun cri à l'autre voyageuse, dans sa surprise elle laissa son voile s'entr'ouvrir et l'on vit sur tous ses traits un mélange indéfinissable de pitié, d'admiration et d'horreur, au moment où son œil noir suivait le mouvement agile du sauvage. La chevelure de cette dame était noire et brillante comme le plumage d'un corbeau. Son teint n'était pas brun, mais coloré par un sang pur qui semblait prêt à s'échapper du tissu qui le comprimait : et pourtant il n'y avait ni vulgarité, ni absence d'harmonie dans ses traits pleins de dignité, d'une régularité exquise et d'une beauté incomparable. Elle sourit de ce moment d'oubli, et en souriant elle découvrit des dents dont la blancheur eût fait honte à l'ivoire; puis ramenant son voile, elle baissa la tête et s'avança en silence, comme si sa pensée se fût portée vers des objets et des temps éloignés.

—

CHAPITRE II.

Pendant que l'une de ces femmes charmantes, dont nous avons si rapidement esquissé le portrait, s'égarait ainsi dans ses réflexions, l'autre se remit promptement de la légère alarme qui lui avait arraché un cri, et riant de sa faiblesse, elle dit gaîment au jeune homme qui était à son côté : — Heyward, de pareilles apparitions sont-elles fréquentes dans la forêt? ou bien est-ce un spectacle dont on a voulu nous régaler? dans ce dernier cas, la reconnaissance doit nous fermer la bouche; mais dans le premier, Cora et moi nous devrons nous armer du courage héréditaire qui fait notre orgueil, avant même que nous rencontrions le redoutable Montcalm. — Cet Indien est un coureur de notre armée, répondit le major, et parmi ses compatriotes on peut le regarder comme un héros. Il s'est offert à nous conduire au lac par un sentier peu connu mais beaucoup plus court, et par conséquent plus agréable que si nous avions suivi la marche tardive d'une colonne de troupes. — Cet homme ne me plaît pas, dit la jeune dame en tressaillant d'une terreur un peu affectée dans l'expression, mais au fond très réelle. Vous le connaissez, Duncan, autrement vous ne vous seriez pas ainsi confié à sa garde? — Dites plutôt, Alice, que je ne vous aurais pas confiées à lui ; oui certes je le connais, sans quoi je ne l'aurais pas pris pour guide, surtout en ce moment. On le dit Canadien, et cependant il a servi chez nos amis, les Mohawks, qui, comme vous le savez, sont l'une des six nations alliées. Il a été amené parmi nous par je ne sais quel étrange incident où votre père se trouvait mêlé, et alors, dit-on, ce sauvage fut traité avec beaucoup de rigueur; mais j'ai oublié cette histoire;

il vous suffira de savoir qu'il est aujourd'hui notre ami.... — S'il a été l'ennemi de mon père, il me plaît encore moins ! s'écria la jeune fille devenue tout de bon inquiète. Parlez-lui, major Heyward, afin que j'entende le son de sa voix. C'est une folie de ma part : je vous ai souvent avoué combien j'ai foi aux inductions que l'on peut tirer de la voix de l'homme. — Ce serait en vain, il ne répondrait probablement que par une exclamation. Quoiqu'il comprenne l'anglais, il affecte, comme la plupart de ses compatriotes, de n'en pas savoir un mot; il voudra bien moins encore condescendre à parler cette langue, maintenant que la guerre exige de lui le maintien rigoureux de sa dignité. Mais il s'arrête; le sentier que nous devons suivre est sans doute près d'ici.

Le major Heyward ne se trompait pas; quand ils eurent atteint l'endroit où l'Indien se tenait, en montrant du doigt le taillis qui bordait la route militaire, ils aperçurent un sentier caché et étroit, où l'on pouvait à peine passer un à un. — Voici notre chemin, dit Heyward à voix basse; ne montrez aucune défiance : ce serait provoquer le danger que vous paraissez redouter. — Cora, qu'en pensez-vous ? demanda la jeune fille inquiète. En voyageant avec les troupes, nous aurions peut-être moins d'agrément; mais ne serions-nous pas plus en sûreté ? — Peu accoutumée aux habitudes des sauvages, Alice, vous voyez du danger où il n'y en a pas. Si les ennemis occupent déjà le *portage*, ce qui n'est pas probable, puisque nos éclaireurs sont en avant, ils rôderont sans doute sur les flancs de la colonne, pour tomber sur les traînards. La route du détachement est connue, tandis que la nôtre, qui n'a été fixée qu'au moment du départ, doit être encore ignorée. — Faut-il nous défier de cet homme, parce que ses manières ne sont pas les nôtres, et qu'il n'a pas la peau blanche ? demanda froidement Cora.

Alice ne balança plus; mais donnant à son léger petit cheval de Narraganset un coup de cravache, elle écarta la première les branches des broussailles, et suivit le coureur dans le sentier sombre et embarrassé. Heyward regardait avec admiration celle qui venait de parler, et laissant marcher seule sa compagne plus blanche, mais non certes plus belle, il se hâta de frayer un passage à Cora. Il paraît que les domestiques avaient reçu des ordres antérieurs; car au lieu de pénétrer dans le taillis, ils suivirent la route de la colonne; Heyward affirma que la sagacité du guide avait dicté cette mesure, afin de laisser moins de traces de leur passage, dans le cas où les sauvages canadiens auraient précédé l'armée française d'aussi loin. Pendant, quelques minutes, les difficultés de la route rendirent toute conversation impossible; après quoi ils quittèrent la large enceinte de broussailles qui bordait la grande route, et se trouvèrent sous la voûte haute et sombre de la forêt. Là, leur marche trouva moins d'obstacles; et quand le guide s'aperçut que les dames pouvaient régler les mouvements de leur monture, il partit d'un pas qui tenait de la marche et du trot, afin de tenir à un amble rapide, mais facile, leurs coursiers excellents et aux pieds sûrs. Le jeune homme s'était retourné pour adresser la parole à sa compagne aux yeux noirs, quand on entendit dans le lointain et en arrière, des pas de chevaux qui résonnaient sur le sentier raboteux; il arrêta la marche de son cheval; et ses deux compagnes l'ayant imité, l'on fit une halte pour obtenir l'explication de cet incident inattendu. Après quelques instants on vit un poulain courant comme une bête fauve parmi les troncs droits des pins, et bientôt on aperçut le disgracieux personnage décrit dans le chapitre précédent, s'avançant avec toute la vitesse qu'il pouvait exiger de sa maigre monture, sans en venir avec elle à une rupture ouverte. Jusqu'alors ils n'avaient pas eu l'occasion de jeter les yeux sur l'individu qui maintenant s'approchait d'eux. S'il méritait de fixer les regards étonnés lorsqu'il déployait à pied toutes les beautés de sa haute stature, les grâces qu'il montrait comme cavalier n'étaient pas moins dignes d'attention; nonobstant l'application constante de son unique éperon au flanc de sa jument, tout ce qu'il pouvait était de lui faire prendre un galop interrompu avec les jambes de derrière, mouvement que celles de devant secondaient de leur mieux pour quelques minutes, bien qu'en général elles se contentassent du petit trot. Peut-être que la rapidité avec laquelle s'effectuait le changement d'un de ces pas à l'autre, créait une illusion d'optique qui déguisait étrangement les mouvements de l'animal. Toujours est-il certain qu'Heyward, qui se connaissait en chevaux, ne pouvait, en toute conscience, décider quelle était l'allure qu'imprimait à sa bête l'homme qui s'avançait vers lui avec tant de persévérance. Les efforts et les mouvements du cavalier n'étaient pas moins remarquables que ceux de sa monture. A chaque changement de pas de celle-ci, le premier se levait de toute sa taille sur ses étriers; ce qui produisait, grâce à la longueur indue de ses jambes, un allongement et une réduction de stature qui mettaient toutes les conjectures en défaut. Si l'on ajoute que, par suite de l'application partielle de l'éperon, un côté de la jument paraissait marcher plus vite que l'autre, et qu'on pouvait reconnaître le flanc sacrifié par les coups incessants de la queue, on aura le portrait tout entier de l'animal et de son maître. L'humeur qui commençait à rembrunir le front noble, ouvert et mâle d'Heyward, se dissipa peu à peu, et un sourire effleura ses lèvres à la vue de l'étranger. Alice ne fit pas grand effort pour retenir un éclat de rire, et dans l'œil noir et pensif de Cora parut un éclair de gaîté que l'habitude, plutôt que son caractère naturel, parut réprimer.

— Cherchez-vous quelqu'un ici, demanda le major quand l'inconnu fut arrivé assez près pour ralentir sa marche. Vous n'êtes sans doute porteur d'aucune mauvaise nouvelle ? — Précisément, répondit l'étranger en faisant de son castor triangulaire un usage assez actif pour établir la circulation dans l'air pesant de la forêt, et en laissant ses auditeurs dans l'incertitude de savoir à laquelle des questions du jeune homme il avait voulu répondre. Toutefois après s'être essuyé le visage et avoir repris haleine, il continua : J'ai appris que vous vous rendiez à William-Henri ; comme j'y vais moi-même, j'ai pensé qu'une compagnie agréable vous plairait comme à moi. — Le nombre des voix de part et d'autre n'est pas égal, reprit Heyward ; nous sommes trois, tandis que vous n'avez que vous seul à consulter. — Précisément. Le premier point est de savoir ce que l'on veut : une fois assuré là-dessus (et la chose n'est pas facile quand il y a des femmes en jeu), il faut agir en vertu de la décision prise. J'ai fait en sorte de m'acquitter de cette double besogne ; et me voici. — Si vous vous rendez au lac, vous vous trompez de chemin, dit Heyward avec quelque hauteur; la grande route est à un mille et demi au moins derrière vous. — Précisément, reprit l'étranger sans être déconcerté par cette froide réception ; je me suis arrêté une semaine au fort Edouard, et, à moins d'être muet, il fallait bien que je m'informasse de la route que j'avais à suivre ; et si j'étais muet, c'en serait fait de mes fonctions.

Il fit ici une petite grimace, comme un homme trop modeste pour exprimer plus ouvertement son admiration d'un mot spirituel (du reste tout-à-fait inintelligible pour ses auditeurs); puis il continua du ton de gravité convenable : — Il y a de l'imprudence dans un homme de ma profession à se trop familiariser avec ceux qu'il est chargé d'instruire; c'est pour cela que je ne suis pas la marche de l'armée : en outre, je me suis dit qu'un gentilhomme tel que vous doit posséder mieux que personne les connaissances nécessaires à un voyageur; j'ai donc pris la résolution de me joindre à vous pour rendre le voyage plus agréable et y joindre le plaisir d'une réunion amicale. — Voilà une résolution arbitraire et un peu irréfléchie, s'écria Heyward, ne sachant s'il devait se fâcher ou rire au nez du personnage. Mais vous parlez d'instruction et de profession ; êtes-vous adjoint au corps provincial comme professeur de la noble science de la guerre offensive et défensive ; ou ne seriez-vous pas de ces gens qui tracent des lignes et des angles sous couleur d'enseigner les mathématiques ?

L'étranger regarda un moment son interrogateur avec un étonnement prononcé; puis, remplaçant son air satisfait par l'expression d'une humilité solennelle, il répondit : — En fait d'offense, il n'y en a, j'espère, ni d'une part ni de l'autre : quant à la défense, je n'en ai aucune à faire; car, par la grâce de Dieu, je n'ai pas, que je sache, commis de péché grave depuis la dernière fois que j'ai imploré son pardon. Je ne comprends pas ce que vous voulez me dire par vos lignes et vos angles, et je laisse l'enseignement à ceux qui ont été appelés et spécialement destinés à remplir cette sainte fonction; mes prétentions ne vont pas au-delà des actions de grâces et des prières accompagnées de la psalmodie. — Cet homme est sans doute un disciple d'Apollon, dit Alice, que cette conversation amusait beaucoup. Je le prends sous ma protection spéciale. Ne froncez pas le sourcil comme cela Heyward ; et, par complaisance pour mes oreilles avides de mélodie, laissez-le voyager avec nous. D'ailleurs, ajouta-t-elle en baissant la voix, et en jetant un regard sur Cora qui, à quelques pas de là, marchait lentement sur les traces de leur guide silencieux et sombre, ce sera un ami ajouté à notre force, en cas d'événement. — Croyez-vous, Alice, que je conduirais tout ce que j'aime par ce chemin, si je supposais qu'il pût y avoir le moindre danger à craindre. — Ce n'est pas à quoi je songe en ce moment, Heyward ; mais cet étranger m'amuse, et puisqu'il a de la musique dans l'âme, ne soyons pas assez barbares pour refuser sa compagnie.

Elle lui lança un regard persuasif, puis étendant sa cravache, lui montra le sentier. Leurs yeux se rencontrèrent; le jeune officier retarda son départ pour prolonger ce doux échange, il céda bientôt à sa douce influence, fit sentir l'éperon à son coursier, et se trouva près de Cora.

— Je suis charmée de vous avoir rencontré, l'ami, dit la jeune fille à l'étranger, en lui faisant signe de la suivre, et en remettant son narraganset à l'amble. Des parents trop indulgents m'ont persuadé que je ne suis pas tout-à-fait indigne de figurer dans un duo, et nous pouvons égayer la route en nous livrant à notre goût favori. Ignorante comme je le suis, je trouverais un grand avantage à recevoir les avis d'un maître expérimenté. — C'est un rafraîchissement pour l'esprit comme pour le corps, de se livrer à la psalmodie en temps convenable, répliqua le maître de chant, en suivant la jeune dame sans se faire prier, et rien ne soulagerait autant l'esprit qu'une aussi douce communion. Mais il faut de toute nécessité quatre parties pour produire une mélodie parfaite. Vous avez tout ce qui annonce un dessus aussi doux que riche ; par une grâce spéciale, je puis porter le ténor jusqu'à la note la plus élevée ; mais il nous

manque une haute-contre et une basse-taille. Cet officier du roi, qui hésitait à m'admettre dans sa compagnie, pourrait se charger de cette dernière partie, à en juger par les intonations de sa voix dans la conversation ordinaire. — Prenez garde; ne jugez pas témérairement dit Alice en souriant; les apparences sont souvent trompeuses. Quoique le major Heyward produise quelquefois des sons de basse, comme vous venez de l'entendre, je puis vous assurer que le son naturel de sa voix approche beaucoup d'un tendre ténor.— A-t-il donc beaucoup de pratique dans l'art de la psalmodie? lui demanda naïvement son compagnon.

Alice eut grande envie de rire, mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour réprimer tout signe extérieur de gaieté, et répondit : — Je crains qu'il n'ait plus de goût pour les chants profanes. La vie aventureuse des camps n'est guère propre à donner des inclinations pieuses. — La voix est donnée à l'homme comme les autres talents, pour qu'il en use, et non pour qu'il en abuse. Personne ne peut me reprocher d'avoir négligé les dons que j'ai reçus. Quoique ma jeunesse, comme celle du roi David, ait été entièrement consacrée à la musique, je rends grâce à Dieu de ce que jamais une syllabe de vers profanes n'a souillé mes lèvres. — Vos études se sont donc bornées au chant sacré? — Précisément. De même que les psaumes de David offrent des beautés qu'on ne trouve dans aucune autre langue, de même la mélodie que nos théologiens y ont adaptée est au-dessus de toute harmonie profane. J'ai le bonheur de pouvoir dire que ma bouche exprime les désirs et les pensées mêmes du roi d'Israël; car quoique le temps et les circonstances aient exigé quelques légers changements, néanmoins la traduction dont nous nous servons dans la Nouvelle-Angleterre l'emporte tellement sur toutes les autres par sa richesse, son exactitude et sa simplicité spirituelle, qu'elle approche autant qu'il est possible du grand ouvrage du poète inspiré. Jamais je ne marche, nulle part je ne séjourne, ou me couche, sans un exemplaire de ce livre divin. Le voici. C'est la vingt-sixième édition, publiée à Boston, *anno Domini* 1744, et intitulée : Les Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels de l'Ancien et du Nouveau Testament, fidèlement traduits en vers anglais pour l'usage, l'édification et la consolation des saints en public et en particulier, et spécialement dans la Nouvelle-Angleterre.

Tout en prononçant l'éloge de cette inappréciable production des poètes de son pays, l'étranger tirait le livre de sa poche; ayant mis sur son nez une paire de lunettes montées en fer, il ouvrit le volume avec la vénération et la gravité requises. Alors, sans plus de circonlocution, ni d'excuse, et en se bornant à indiquer par le nom propre Standish, le type de l'air qu'il allait chanter, il appliqua sur ses lèvres l'instrument dont nous avons déjà parlé, en tira un son très élevé et très perçant, que sa voix répéta une octave plus bas, et se mit à chanter les paroles suivantes d'un ton plein, doux et harmonieux, qui bravait la musique, la poésie, et même le mouvement irrégulier de sa triste monture :

Oh ! qu'il est doux ! oh! qu'il est bon,
De voir un frère dans chaque homme !
La douce union est un baume
Pareil au baume d'A-aron.

Le chant de ces vers élégants était accompagné d'un geste parfaitement approprié, que l'on n'aurait pu imiter qu'après un long apprentissage. Chaque fois qu'une note montait sur l'échelle diatonique, sa main droite s'élevait avec elle, et de même quand le ton baissait, cette main descendait et venait toucher un instant les feuillets du livre saint. Une longue habitude lui avait probablement rendu nécessaire cet accompagnement manuel, car il le continua jusqu'à la fin de la strophe, en appuyant avec soin sur la finale harmonieuse du dernier vers, si habilement choisie par le poète.

Une telle interruption du silence de la forêt ne pouvait manquer de frapper les autres voyageurs qui étaient un peu en avant. L'Indien dit à Heyward quelques mots en mauvais anglais, et celui-ci, retournant sur ses pas et s'adressant à l'étranger, interrompit l'exercice de son talent musical. — Quoique nous ne courions aucun danger, dit-il, la prudence fait une loi de traverser la forêt avec le moins de bruit possible. Vous me pardonnerez donc, Alice, si je nuis à vos plaisirs, en priant votre compagnon de réserver ses chants pour une autre occasion. — Vous y nuirez sans doute, répondit Alice d'un ton malin, car je n'ai jamais rencontré si peu d'accord entre les paroles et les sons; et je m'occupais de recherches scientifiques sur les causes de cette disparate, quand votre basse-taille est venue rompre le charme de mes méditations. — Je ne sais ce que vous entendez par ma basse-taille, répondit Heyward évidemment piqué de cette remarque; mais je sais que votre sûreté, Alice, que la sûreté de Cora, m'occupent en ce moment bien plus que toute la musique de Handel.

Le major se tut tout-à-coup, tourna vivement la tête vers un gros buisson au bord du sentier, et jeta un regard de soupçon sur le guide indien, qui continuait à marcher avec une gravité imperturbable. Il sourit de sa méprise, se disant que c'était sans doute quelque fruit des bois qu'il avait vu briller à travers les feuilles, et qu'il avait pris pour les yeux noirs d'un sauvage; il continua sa marche et reprit la conversation que cette pensée avait interrompue. La méprise d'Heyward n'avait pourtant consisté qu'à laisser endormir un instant son active vigilance. La cavalcade ne fut pas plus tôt passée que les branches du buisson s'entr'ouvrirent, et une tête d'homme, aussi hideuse que pouvaient la rendre l'art d'un sauvage et ses passions sans frein, en sortit et suivit des yeux la marche des voyageurs. Une satisfaction féroce se peignit sur les traits sombres de l'habitant des forêts, en voyant la direction que prenaient ses victimes ignorantes de leur péril. Les formes légères et gracieuses des deux dames, ainsi que la mâle figure du major, se montrèrent encore quelques instants parmi les arbres, à travers les détours du sentier, jusqu'à ce qu'enfin le maître de chant, qui formait l'arrière-garde, devint invisible à son tour dans l'épaisseur du bois.

—

CHAPITRE III.

Laissons le trop confiant Heyward et ses compagnons sans alarmes pénétrer de plus en plus avant dans les profondeurs d'une forêt qui recélait des habitants aussi perfides; nous allons user du privilége accordé aux conteurs, et transporter la scène quelques milles à l'ouest du lieu où nous avons quitté nos voyageurs.

Dans la même journée, deux hommes s'étaient arrêtés sur les bords d'une rivière, peu large, mais rapide, à une heure de chemin du camp de Webb. On eût dit qu'ils attendaient l'arrivée d'un tiers, ou l'approche de quelque événement bien prévu. La forêt s'étendait en voûte, d'un bord à l'autre de la rivière, et se projetait sur les eaux dont elle assombrissait la surface. Les rayons du soleil commençaient à devenir moins ardents, et la chaleur intense du jour diminuait, à mesure que les vapeurs s'élevaient des sources et des fontaines, et se répandaient dans l'atmosphère. Ces lieux écartés étaient encore plongés dans ce silence solennel qui accompagne en Amérique les chaleurs assoupissantes de juillet : il n'était interrompu que par la conversation à voix basse de ces hommes, les lents et rares coups de bec de quelque pivert contre un arbre, le cri discordant mais joyeux d'un geai, ou le mugissement monotone d'une cataracte lointaine.

Ces bruits faibles et irréguliers étaient trop familiers à l'oreille des deux personnages réunis sur ce bord pour détourner leur attention d'un entretien qui les intéressait vivement L'un d'eux avait la peau rouge et le sauvage accoutrement d'un enfant de la forêt; l'autre, sous ses vêtements grossiers et non moins étranges, annonçait par son teint plus clair, bien que flétri par les ans et brûlé du soleil, qu'il était d'origine européenne. Le premier était assis sur l'extrémité d'un tronc moussu, dans une posture qui lui permettait d'ajouter à son langage plein de chaleur le secours des gestes calmes mais expressifs d'un orateur indien. Son corps, presque entièrement nu, présentait l'image d'un squelette tracé par un mélange de couleur blanche et noire. Sa tête était rasée de très près, sauf cette touffe de cheveux dont on a tant de fois parlé, et que les guerriers indiens, chevaleresques à leur manière, laissent subsister au sommet du crâne, comme pour narguer l'ennemi qui voudrait les scalper. Il n'y avait joint du reste aucun ornement, à l'exception d'une plume d'aigle qui la surmontait en travers et retombait sur l'épaule gauche. Il portait à sa ceinture un tomahawk et un couteau à scalper, de manufacture anglaise; et un court mousqueton, du genre de ceux dont la politique des blancs armait leurs sauvages alliés, était placé en travers sur ses genoux nus et nerveux. La large poitrine, les membres bien formés, et la contenance grave de ce guerrier, semblaient indiquer toute la vigueur de l'âge. Par l'aspect général de l'homme de race blanche, on pouvait juger que, dès son jeune âge, il avait été exposé aux privations et aux fatigues. Sa taille musculeuse était légère, comme si elle eût été amaigrie; mais les orages et les rudes travaux semblaient avoir trempé tous ses nerfs. Il portait une blouse de chasse vert-foncé, bordée d'un galon jaune, et un bonnet de peau dont le poil était usé. Il avait aussi un couteau à sa ceinture de *Wampum*, ou garnie de coquillages, comme celle qui retenait les rares vêtements de l'Indien ; mais il n'avait pas de tomahawk; ses mocassins étaient brodés avec luxe, à la manière des indigènes, et il ne paraissait avoir d'autres vêtements sous sa blouse qu'une paire de guêtres lacées en dehors, et attachées au-dessus du genou avec un nerf de daim. Une gibecière et une corne à poudre complétaient son équipement, et une très longue carabine, que l'expérience des blancs avait reconnue comme l'arme à feu la plus sûre, était appuyée contre un arbre voisin. Les yeux du chasseur ou du batteur d'estrade, quelque titre qu'on croie devoir lui donner, étaient petits, vifs, pénétrants et mobiles, roulant sans cesse autour de lui pendant qu'il parlait, comme s'il eût guetté le gibier, ou craint l'approche subite de quelque ennemi caché. Malgré ces symptômes de défiance habituelle, non-seulement sa physionomie n'avait rien de faux, mais au moment où nous le

mettons en scène, elle portait l'expression d'une brusque honnêteté : — Vos traditions elles-mêmes sont en ma faveur, Chingachgook, disait-il dans la langue familière à tous les indigènes établis autrefois entre l'Hudson et le Potomack (et nous donnerons au lecteur une traduction libre de ses propos, nous efforçant de conserver le caractère particulier de l'individu et quelques traits même propres à l'idiôme qu'il employait.) Vos pères sont venus du soleil couchant; ils ont traversé le grand fleuve (le Meschacebé), ont combattu les habitants du pays, et se sont approprié le territoire; les miens sont venus du ciel vermeil de l'aurore, en traversant le lac salé, et ils ont fait leur besogne à peu près suivant l'exemple que les vôtres leur avaient donné : que Dieu donc juge entre nous, et que des amis s'épargnent des mots inutiles. — Mes pères ont combattu l'homme rouge, nu comme eux! répondit l'Indien fièrement et dans la même langue. N'y a-t-il pas de différence, Œil-de-Faucon, entre la flèche armée de pierre et la balle de plomb avec laquelle vous tuez? — Il y a de la raison dans un Indien, quoique la nature lui ait donné une peau rouge, dit l'homme blanc, comme sentant la justesse de la comparaison. Un moment il parut convaincu qu'il avait tort; puis, revenant à la charge, il répondit à l'objection de son antagoniste comme le lui permirent les limites de ses connaissances : — Je ne suis pas savant, et je n'en fais pas mystère; mais si j'en juge par ce que j'ai vu faire aux gens de là-bas à la chasse aux daims et aux écureuils, un fusil entre les mains de leurs ancêtres devait être moins dangereux qu'un arc de bois flexible et une flèche à la pointe de pierre, ajustée et décochée par un Indien. — C'est là l'histoire telle que vos pères vous l'ont dite, répondit l'autre en faisant de la main un geste d'orgueil et de dédain. Que racontent vos vieillards? disent-ils aux jeunes guerriers que les visages pâles, lorsqu'ils ont combattu les hommes rouges, étaient peints pour la guerre, et armés de la hache de pierre ou du fusil de bois? — Je ne suis point homme à préjugés, ni de ceux qui se vantent de leurs avantages naturels; mais le plus grand ennemi que j'aie sur la terre, et c'est un Iroquois, devra convenir que je suis un vrai blanc, reprit l'éclaireur, en regardant avec une satisfaction secrète la peau flétrie de sa main osseuse et nerveuse; et je ne fais pas difficulté d'avouer qu'il y a dans la conduite de mes compatriotes bien des choses qu'en honnête homme je ne puis approuver. Ils ont pour habitude d'écrire dans les livres ce qu'ils ont fait et vu, au lieu de le raconter dans leurs villages, où un lâche fanfaron peut recevoir un démenti en face, et le brave soldat invoquer le témoignage de ses camarades à l'appui de la vérité de ses paroles. D'après cette sotte coutume, un homme qui a trop de conscience pour perdre son temps parmi les femmes, à déchiffrer des marques noires sur du papier blanc, ne connaîtra jamais les exploits de ses ancêtres, et ne pourra mettre son orgueil à les surpasser. Pour moi je suis sûr que tous les Bumppos étaient bons tireurs; car j'ai pour manier le fusil une adresse naturelle qui doit m'avoir été transmise de génération en génération, puisque les saints commandements nous disent que toutes nos bonnes et mauvaises qualités nous sont transmises : toutefois, en pareille matière, je ne voudrais pas répondre pour d'autres. Mais toute histoire a deux faces; ainsi je vous demande, Chingachgook, ce qui s'est passé, d'après les traditions des hommes rouges, quand mes pères ont rencontré les vôtres pour la première fois.

Il y eut alors une minute de silence pendant laquelle l'Indien resta muet : puis s'armant de toute sa dignité, il commença son court récit d'un ton solennel qui confirmait la vérité des faits : — Écoutez-moi, Œil-de-Faucon, et vos oreilles ne boiront pas de mensonges. Je vais vous dire ce que mes pères ont dit, et ce que les Mohicans ont fait. Il hésita un instant, et jetant un regard circonspect vers son compagnon, il continua d'un ton qui tenait tout à la fois de l'interrogation et de l'affirmation : Cette rivière qui coule à nos pieds, ne se dirige-t-elle pas vers le soleil, jusqu'à ce qu'enfin ses eaux deviennent salées et que le courant remonte vers sa source? — Vos traditions disent vrai sous ces deux rapports; car j'ai descendu le fleuve, et j'ai vu ce que vous dites; néanmoins, pour ce qui est de savoir comment l'eau, qui est si douce à l'ombre, devient amère au soleil, c'est un changement que je n'ai jamais pu m'expliquer. — Et le courant? demanda l'Indien qui attendait la réponse avec cette sorte d'intérêt qu'un homme attache à voir confirmer son propre témoignage sur une chose qui l'étonne après qu'il l'a vue; les pères de Chingachgook n'ont pas menti, j'espère! — La sainte Bible n'est pas plus vraie, et il n'y a rien de plus certain dans toute la nature. Les blancs appellent ce courant qui remonte, la marée; c'est une chose claire et facile à expliquer. Pendant six heures les eaux descendent vers la mer, et pendant six autres heures elles remontent, et en voici la raison : quand il y a plus d'eau dans la mer que dans la rivière, l'eau va de l'une dans l'autre, jusqu'à ce que la rivière s'élève à son tour, et alors l'eau en sort de nouveau. — Les eaux, sous les bois et dans les grands lacs, coulent vers le bas, jusqu'à ce qu'elles soient dans la position où est ma main, dit l'Indien en étendant sa main horizontalement; et alors elles ne coulent plus. — C'est ce qu'aucun honnête homme ne niera, dit l'éclaireur, un peu piqué du faible degré de confiance que l'interlocuteur paraissait accorder à son explication des mystères de la marée; et je conviens que cela est vrai sur une petite échelle et quand le terrain est de niveau. Mais tout dépend de l'échelle qui vous sert de mesure. Or, sur une petite échelle la terre est de niveau, mais sur une grande elle est ronde. De cette manière, les mares et les étangs, et même les grands lacs d'eau douce, peuvent être stagnants, comme nous le savons vous et moi qui les avons vus; mais lorsque vous venez à étendre l'eau sur une grande surface comme la mer, cette surface étant arrondie, comment l'eau pourrait-elle rester en repos? C'est comme si vous vouliez vous imaginer que le fleuve reste immobile derrière ces rochers noirs à un mille de nous, quoique vous entendiez le bruit que les eaux font en ce moment même en se précipitant par-dessus!

Peu satisfait des raisonnements philosophiques de son compagnon, l'Indien avait néanmoins trop de dignité pour laisser apercevoir son incrédulité. Il écoutait en homme convaincu, et il reprit son récit du même ton solennel qu'auparavant : — Nous vînmes de l'endroit où le soleil se cache pendant la nuit, en traversant de grandes plaines qui nourrissent les buffles, jusqu'aux bords de la grande rivière. Là nous combattîmes les Alligewis, et le sol fut rougi de leur sang. Des bords de la grande rivière à ceux du lac salé, nous ne trouvâmes point d'ennemis. Les Maquas nous suivaient à quelque distance. Nous dîmes que le pays serait à nous depuis le lieu où l'eau ne remonte plus dans ce fleuve, jusqu'à une rivière à vingt soleils de distance vers le sud. Le territoire que nous avions pris en guerriers, nous le gardâmes en hommes; nous rejetâmes les Maquas dans les bois avec les ours : ils ne goûtèrent le sel que du bout des lèvres; ils ne tirèrent point de poissons du grand lac; nous leur jetions les arêtes. — J'ai entendu dire tout cela, et je le crois, dit le blanc, voyant que l'Indien s'arrêtait; mais c'était longtemps avant que les Anglais vinssent dans le pays. — Un pin croissait alors où vous voyez ce châtaignier. Les premiers visages pâles qui vinrent parmi nous ne parlaient pas l'anglais Ils arrivèrent dans un grand canot, lorsque déjà mes pères avaient enterré le tomahawk, ainsi que les hommes rouges qui les entouraient. Alors, Œil-de-Faucon, continua-t-il, et il ne trahit sa profonde émotion qu'en donnant à sa voix ce ton grave et guttural qui rend quelquefois si musicale la langue qu'il parlait; alors, Œil-de-Faucon, nous étions un peuple, et nous étions heureux. Le lac salé nous donnait ses poissons, le bois ses daims, et l'air ses oiseaux. Nos femmes portaient des enfants, nous adorions le Grand-Esprit, et nous tenions les Maquas assez loin pour qu'ils n'entendissent pas nos chants de triomphe! — Savez-vous quelque chose de votre propre famille à cette époque? Mais vous êtes un homme juste, selon la nature d'un Indien; et comme je pense que vos pères vous ont transmis leurs qualités, ils doivent avoir été des guerriers braves, et des hommes sages autour du feu du conseil. — Ma tribu est l'aînée des nations, mais je suis un guerrier dont le sang n'a éprouvé aucun mélange : c'est le sang des chefs qui coule dans mes veines et qui s'y glacera pour toujours. Les Hollandais débarquèrent et donnèrent aux hommes de mon peuple l'eau de feu; mes frères en burent jusqu'à ce que le ciel et la terre parussent se confondre, et ils crurent sottement avoir trouvé le Grand-Esprit. On leur prit alors leur territoire. Peu à peu on les repoussa loin du rivage, en sorte que moi qui suis un chef et un sagamore, je n'ai jamais vu briller le soleil qu'à travers les arbres, et n'ai point visité les tombeaux de mes pères. — Les tombeaux inspirent à l'âme des sentiments graves, répliqua l'éclaireur, vivement touché de la douleur résignée de son compagnon : leur aspect fortifie souvent un homme dans ses bonnes intentions; quoique, pour ma part, je m'attende à laisser mes os sans sépulture blanchir dans les forêts, ou devenir la proie des loups. Mais où se trouve maintenant cette partie de votre tribu qui, il y a déjà bien des étés, est venue se réunir à ses frères sur les bords de la Delaware? — Où sont les fleurs de tous ces étés!... tombées une à une : il en a été ainsi de toute ma famille; chacun de mes parents est parti à son tour pour le pays des esprits. Je suis au sommet de la colline, il me faudra descendre dans la vallée; et quand Uncas m'aura suivi, il ne restera plus personne du sang des sagamores, car mon fils est le dernier des Mohicans. — Uncas est ici! dit derrière lui une autre voix avec le même ton doux et guttural; qui demande Uncas?

A cette interruption inattendue, le chasseur tira son couteau de sa gaîne de cuir, et porta involontairement la main vers son fusil; mais l'Indien resta calme et ne tourna même pas la tête vers l'endroit d'où partaient les sons. Aussitôt un jeune guerrier passa entre eux d'un pas léger, et s'assit sur le bord du fleuve rapide. Le père ne laissa échapper aucune exclamation de surprise, et pendant plusieurs minutes, il n'échangea point une parole avec son fils; chacun d'eux paraissait attendre le moment où il pourrait parler sans montrer une curiosité de femme ou une impatience d'enfant. L'homme blanc imita leur exemple, et laissant de côté son fusil, il garda le même silence et la même réserve. Enfin Chingachgook, tournant lentement ses regards vers son fils, lui dit : — Les Maquas osent-ils laisser l'empreinte de leurs mocassins dans ces bois? — J'ai été sur leurs traces, répondit le jeune Indien, et je sais que leur nombre est égal à celui des doigts de mes deux mains; mais ils se cachent comme des lâches. — Les voleurs sont aux aguets pour scalper et

piller ! dit le chasseur, que nous appellerons désormais Œil-de-Faucon, comme le nommaient ses compagnons. Montcalm, avec son activité française, enverra ses espions jusque dans notre camp, plutôt que d'ignorer quelle route nous suivons ! — C'est assez ! répondit le père, en jetant les yeux vers le soleil couchant, nous les chasserons de leurs broussailles comme des daims. Œil-de-Faucon, mangeons ce soir, et demain montrons aux Maquas que nous sommes des hommes. — Je suis aussi prêt à faire l'un que l'autre, répondit le chasseur ; mais pour combattre les Iroquois, il faut les trouver dans leurs cachettes ; et pour manger, il faut du gibier... Ah ! quand on parle du loup, on en voit la queue ; voici la plus belle paire de bois que j'aie encore vue cette année, qui s'agite dans les broussailles au bas de la colline ! Maintenant, Uncas, continua-t-il à demi-voix, et en riant d'un rire tout intérieur, en homme qui connaît la nécessité de ces précautions, je parie trois charges de poudre contre une aune de wampum (comme vous appelez vos chapelets de coquillages), que je l'atteins entre les yeux, plus près de l'œil droit que du gauche. — Impossible ! dit le jeune Indien en se levant avec toute la vivacité de la jeunesse ; on n'aperçoit que le bout des cornes ! — C'est un enfant ! dit le blanc en secouant la tête et en s'adressant au père. Croit-il donc que lorsqu'un chasseur voit une partie de l'animal, il ne peut pas dire où est le reste ?

Déjà il mettait son fusil en joue, et il allait donner une preuve de cette adresse dont il se vantait, quand le guerrier l'arrêtant avec la main, dit : — Œil-de-Faucon, voulez-vous combattre les Maquas ? — Ces Indiens connaissent la nature des bois comme par instinct ! reprit l'éclaireur, en retirant son arme et en se retournant comme un homme convaincu de son erreur. J'abandonne ce daim à votre flèche, Uncas ; autrement nous le tuerions pour ces brigands d'Iroquois.

Le père témoigna son assentiment par un geste expressif : aussitôt Uncas se jeta ventre à terre, et s'approcha de l'animal en rampant avec précaution. Lorsqu'il fut à quelques pas du buisson, il ajusta une flèche à son arc avec le plus grand soin, tandis que les cornes de l'animal remuaient, comme s'il eût flairé un ennemi dans l'air imprégné d'émanations étrangères. Un moment après on entendit le bruit de la détente de l'arc, une ligne blanche sillonna le buisson, et le daim blessé se précipita aux pieds même de son ennemi caché. Evitant les cornes de l'animal furieux, Uncas se jeta de côté et lui plongea son couteau dans la gorge ; le daim alla d'un dernier bond tomber au bord de la rivière, et teignit les eaux de son sang. — Voilà qui a été fait avec l'adresse d'un véritable Indien, dit l'éclaireur en riant intérieurement, mais de grand cœur ; cela méritait d'être vu ! Cependant une flèche ne s'envoie pas de loin comme une balle, et il faut un couteau pour achever la besogne. — Chut ! fit l'homme rouge en se retournant vivement comme un chien qui sent le gibier. — Il y en a donc une troupe ! s'écria le chasseur, dont les yeux commencèrent à briller de toute l'ardeur de sa profession ; s'ils viennent à portée, je leur lâcherai une balle, quand même les six nations seraient cachées dans ce bois pour épier le bruit ! Qu'entendez-vous, Chingachgook ? car pour mes oreilles, les bois sont muets. — Il n'y a qu'un seul daim, et il est mort, dit l'Indien en se penchant vers la terre que son oreille touchait presque. J'entends un bruit de pas. — Peut-être que des loups avaient poursuivi le daim jusqu'à son abri, et qu'ils cherchent encore sa trace ? — Non, ce sont des chevaux et des hommes blancs qui viennent ! reprit Chingachgook en se relevant d'un air de dignité, et reprenant son siége sur le tronc d'arbre avec son calme ordinaire. Œil-de-Faucon, ce sont vos frères ; parlez-leur. — Je le veux bien, et je leur parlerai un anglais auquel le roi lui-même ne ferait pas difficulté de répondre, répondit le chasseur dans la langue dont il était si fier. Mais je ne vois rien, et je n'entends ni hommes ni animaux ; il est étrange qu'un Indien reconnaisse les sons qui annoncent l'approche d'un blanc, mieux que je ne les discerne moi-même ; et pourtant de l'aveu de mes ennemis, je n'ai que du sang pur dans les veines, quoique j'aie vécu assez longtemps avec les peaux rouges pour qu'on me soupçonne de faire partie de leur tribu. Ah ! j'entends quelque chose qui ressemble au craquement d'une branche sèche ; oui, maintenant voilà les broussailles qui remuent... oui, oui, voilà le bruit des pas que je prenais pour celui de la chute d'eau... et... Ils arrivent ; Dieu les garde des Iroquois !

—

CHAPITRE IV.

Le chasseur parlait encore, quand le premier de ceux dont l'oreille vigilante de l'Indien avait deviné l'approche, se montra tout à découvert. Un de ces sentiers pratiqués dans les bois par les daims, lors de leur passage périodique, suivait une petite vallée peu éloignée, et aboutissait à la rivière, au point où s'étaient postés le blanc et ses compagnons rouges. Les voyageurs qui avaient produit une surprise si rare dans les profondeurs de la forêt débouchèrent par là et s'avancèrent lentement vers le chasseur qui, placé en avant des deux Indiens, était prêt à les recevoir.

— Qui va là ? demanda l'éclaireur, jetant négligemment son fusil en travers de son bras gauche, pendant que l'index de sa main droite était sur la détente, tout en évitant de donner à son action la moindre apparence de menace. Qui ose braver ainsi les dangers du désert et ses hôtes dangereux ? — Des chrétiens, des amis de la loi et du roi, répondit celui qui était en tête des voyageurs ; des hommes qui ont voyagé depuis le lever du soleil, dans les ombres de la forêt, sans aucune nourriture, et qui sont terriblement fatigués de la route. — En ce cas, vous avez perdu votre chemin, et vous savez maintenant combien on est embarrassé quand on ne sait pas si l'on doit prendre à gauche ou à droite. — Précisément ; des enfants à la mamelle ne sont pas plus à la merci de leur nourrice : nous n'avons des hommes que la taille et nullement les ressources. Savez-vous la distance qu'il y a d'ici à un poste de la Couronne qu'on nomme William-Henri ? — Oh ! oh ! s'écria l'éclaireur, qui ne s'épargna pas un véritable éclat de rire, bien qu'aussitôt il en réprimât le bruit dangereux, pour ne pas être entendu d'ennemis cachés. Hé bien ! vous voilà donc dépistés comme le serait un chien qui verrait l'Horican entre lui et le daim ! William-Henri ! Camarade, si vous êtes des amis du roi, et que vous vouliez rejoindre l'armée, ce que vous auriez de mieux à faire ce serait de suivre le cours de la rivière jusqu'au fort Edouard, où vous conteriez votre affaire à Webb, qui perd là son temps au lieu de pousser en avant dans les défilés, et de forcer ce Français impertinent à repasser le Champlain et à rentrer dans sa tanière.

Avant que l'étranger pût répondre à cette proposition inattendue, un autre cavalier franchit les broussailles, et fit sauter son cheval dans le sentier, vis-à-vis de son compagnon. — A quelle distance sommes-nous donc du fort Edouard ? demanda ce nouvel interlocuteur ; nous avons quitté ce matin l'endroit où vous nous conseillez d'aller, et nous nous rendons à l'extrémité supérieure du lac. — Il faut alors que vous ayez perdu le sens de la vue avant de perdre votre chemin ; car la route qui traverse tout le *portage* a pour le moins deux verges de largeur : elle vaut pour le moins celles qui passent dans Londres, et devant le palais du roi lui-même. — Nous ne contestons pas l'excellence de la route, répondit Heyward, car c'était lui, comme le lecteur l'a sans doute déjà deviné. Il suffira, pour le moment, de vous dire que nous nous sommes fiés à un Indien qui a offert de nous conduire par un chemin plus court, et que nous nous sommes trompés en comptant sur sa connaissance des lieux. En un mot, nous ne savons pas où nous sommes. — Un Indien qui se perd dans les bois ! dit l'éclaireur en secouant la tête d'un air d'incrédulité, à une époque de l'année où le soleil grille le sommet des arbres, et où les cours d'eau sont pleins ; quand chaque brin de mousse lui indique de quel côté luit l'étoile polaire pendant la nuit ! Les bois sont remplis de sentiers tracés par les daims, et qui conduisent aux rivières, lieux que chacun peut connaître ; et puis toutes les troupes d'oies sauvages n'ont pas encore pris leur vol pour les eaux du Canada ! Il est bien étonnant qu'un Indien se perde entre l'Horican et la rivière ! Est ce un Mohawk ? — Il ne l'est pas de naissance, bien qu'il ait été adopté dans cette tribu ; je pense qu'il est né plus au nord, et qu'il est de ceux que vous appelez Hurons. — Hugh ? s'écrièrent les deux compagnons de l'éclaireur, qui, jusqu'à ce mot étaient restés assis, immobiles, et, en apparence, indifférents à ce qui se passait, mais qui alors se levèrent vivement, en laissant apercevoir que la surprise les avait tirés de leur réserve accoutumée. — Un Huron[1] répéta brusquement le chasseur, en secouant de nouveau la tête en signe de défiance manifeste ; c'est une race de voleurs, et peu importe par qui ces gens-là sont adoptés ; vous ne ferez jamais d'eux que des lâches et des vagabonds. Du moment que vous vous êtes confié à un homme de cette nation, ce qui m'étonne seulement, c'est que vous n'en ayez pas encore rencontré toute une bande. — Cela n'est guère à craindre, puisque nous avons encore à une certaine distance devant nous William-Henri qui nous sépare de l'armée française. Vous oubliez que, comme je vous l'ai dit, notre guide est maintenant un Mohawk, qu'il est de nos amis et sert sous nos drapeaux ? — Et je vous dirai, moi, que quiconque est Mingo, mourra Mingo, reprit le chasseur d'un ton positif. Un Mohawk ! Non ! pour l'honnêteté, parlez-moi d'un Delaware ou d'un Mohican ; et quand ils consentiront à combattre, ce que tous ne feront pas, car ils ont souffert que les Maquas, leurs rusés ennemis, fissent d'eux des femmes ; enfin, quand ils voudront bien se battre, prenez vos guerriers parmi les Delawares et les Mohicans !

— Il suffit ! dit Heyward impatienté ; je ne vous demande pas votre avis sur un homme que je connais et que vous ne pouvez pas connaître. Vous n'avez pas encore répondu à la question que je vous ai adressée : En combien d'heures pourrions-nous rejoindre le corps d'armée principal, cantonné au fort Edouard ? — Cela dépend beaucoup de votre guide. Je suis porté à croire qu'un cheval comme celui que vous montez doit faire bien du chemin entre le lever et le coucher du soleil. — Je ne veux pas faire avec vous assaut de paroles, dit Heyward, dévorant son mécontentement et prenant

un ton de voix plus doux ; si vous voulez me dire combien il y a d'ici au fort Edouard et m'y conduire, votre peine ne sera pas perdue. — Et qui sait si, en le faisant, je ne conduis pas un ennemi, un espion de Montcalm, venu pour examiner les dispositions et les travaux de l'armée? Tous ceux qui parlent l'anglais ne sont point pour cela des sujets fidèles. — Si vous appartenez à l'armée, dont vous êtes sans doute un des éclaireurs, vous devez connaître le soixantième régiment du roi. — Le soixantième! il n'y a guère de choses relatives à ce régiment, surnommé le Royal-américain, que je ne connaisse parfaitement, bien que je porte une blouse de chasse au lieu d'un habit rouge. — Eh bien! dans ce cas, vous devez savoir le nom du major de ce régiment. — Le major! interrompit le chasseur en relevant la tête avec fierté ; s'il y a au monde quelqu'un qui connaisse le major Effingham, c'est l'homme que vous voyez devant vous. — Il y a dans ce corps plusieurs majors : celui dont vous parlez est le plus ancien ; mais je parle du plus jeune de tous, de celui qui commande les compagnies envoyées en garnison à William-Henri. — Oui, oui, on m'a dit que ces fonctions sont remplies par un jeune gentilhomme très riche, venu de l'une des provinces méridionales. Il est un peu jeune pour être revêtu d'un grade si élevé et pour prendre le pas sur des anciens dont la tête commence à grisonner; mais on assure qu'il sait son métier de soldat et que c'est un homme de cœur. — Quel qu'il soit et quels que puissent être ses droits au rang qu'il occupe, c'est lui qui vous parle en ce moment, par conséquent vous n'avez pas à craindre un ennemi.

L'éclaireur regarda un moment Heyward d'un air étonné ; puis, se découvrant la tête, il répondit d'un ton moins libre qu'auparavant, mais où se trahissaient encore quelques doutes : — J'ai su qu'un détachement a dû quitter le camp ce matin pour se porter vers le lac. — On vous a dit vrai ; mais j'ai préféré prendre un chemin de traverse, me confiant aux connaissances de l'Indien dont je vous ai parlé. — Et cet homme vous a égarés, puis vous a laissés là? — Ni l'un ni l'autre ; il ne nous a point quittés : il est à quelques pas en arrière. — Je serais bien aise de jeter un coup d'œil sur cette créature-là ; si c'est un véritable Iroquois, je le verrai à son air de lâcheté et à son tatouage.

Ayant dit ces mots, l'éclaireur passa devant le cheval d'Heyward, et entra dans le sentier, derrière la jument du maître de chant, dont le poulain avait profité de la halte pour mettre à contribution la mamelle de sa mère. Après avoir écarté les broussailles et s'être avancé de quelques pas, il rencontra les deux dames qui attendaient avec anxiété le résultat de la conférence. Un peu plus loin, le guide était adossé à un arbre, et il soutint l'examen de l'éclaireur d'un air impassible, mais avec un regard si sombre et si farouche qu'il en était effrayant. Ayant terminé son investigation, le chasseur revint, et, en passant devant les deux dames, il s'arrêta un moment pour contempler leur beauté, répondant d'un air de satisfaction manifeste au sourire et au salut d'Alice. De là il se rendit auprès de la jument du chanteur, et, après avoir employé une minute à chercher inutilement quel homme pouvait être son cavalier, il secoua la tête et revint auprès d'Heyward. — Un Mingo est toujours un Mingo, et, puisque Dieu l'a fait ainsi, il n'est pas au pouvoir des Mohawks ni de personne de le changer, dit-il après avoir regagné sa première station. Si nous étions seuls et que vous voulussiez faire aux loups, cette nuit, le sacrifice de ce beau cheval, je pourrais moi-même vous reconduire dans une heure au fort Edouard; mais, avec la compagnie de ces dames, cela est impossible. — Et pourquoi cela? Elles sont fatiguées, mais elles feront bien encore quelques milles. — Il y a impossibilité physique! répéta l'éclaireur d'un ton positif. Je ne voudrais pas, pour le meilleur fusil des colonies, me hasarder au sein des bois après la nuit tombée, dans la société de ce coureur. La forêt est pleine d'Iroquois en campagne, et ce faux Mohawk sait trop bien où les trouver pour que sa compagnie me convienne. — Vous croyez? dit Heyward en se penchant sur sa selle et en parlant à voix basse ; j'avoue que je n'ai pas été sans quelques soupçons, bien que j'aie fait mon possible pour les cacher, et que j'aie affecté, à cause de ces dames, une confiance que je n'avais pas toujours. C'est parce que je me défiais de lui que je n'ai pas voulu le suivre plus longtemps, et que je l'ai fait marcher en queue, comme vous voyez. — Aussitôt que j'ai jeté les yeux sur lui, j'ai jugé que c'était un fourbe, reprit l'éclaireur en plaçant un doigt contre son nez en signe de circonspection; le voleur est adossé au tronc de cet érable à sucre que vous voyez là-bas s'élever au-dessus de la clairière ; sa jambe droite est posée sur la ligne du tronc ; et, ajouta-t-il en frappant sur son fusil, de l'endroit où je suis, je puis lui envoyer entre la cheville et le genou une balle qui le mettra hors d'état de reprendre, avant un ou deux mois, ses caravanes dans la forêt. Si je retournais auprès de lui, le rusé animal se douterait de quelque chose, et décamperait à travers les arbres comme un daim effrayé. — Gardez-vous-en bien ; il peut être innocent, et cet acte ne me convient pas. Pourtant, si j'avais la certitude de sa trahison... — On peut, sans craindre de se tromper, prendre pour avérée la scélératesse d'un Iroquois, dit l'éclaireur en mettant son fusil en joue par une sorte de mouvement instinctif. — Arrêtez! s'écria Heyward ; je ne le veux pas ; il faut songer à d'autres moyens ; et pourtant j'ai bien des raisons de croire que le coquin m'a trompé.

Le chasseur qui, sur l'ordre du major, avait déjà renoncé à son projet de blesser le coureur, réfléchit un moment, puis fit un geste, qui sur-le-champ amena près de lui deux de ses compagnons rouges. Ils s'entretinrent quelques minutes avec vivacité, mais à voix basse, dans la langue delaware; et aux gestes du chasseur, qui montrait fréquemment le sommet de l'érable, il était facile de juger qu'il indiquait la position de l'ennemi. Ses compagnons ne furent pas longs à comprendre son désir, et déposant leurs armes à feu, ils partirent chacun par un côté différent du sentier, et s'enfoncèrent dans le taillis avec des mouvements tellement circonspects, qu'on ne pouvait entendre le bruit de leurs pas. — Retournez maintenant vers lui, dit le chasseur à Heyward, et faites causer le coquin ; ces Mohicans que vous voyez vont s'emparer de sa personne, sans même toucher à son tatouage. — Non, dit Heyward avec fierté, je le saisirai bien moi-même. — Bah! Eh que pouvez-vous faire à cheval contre un Indien dans les broussailles? — Je mettrai pied à terre. — Et lorsqu'il vous verra ôter un pied de l'étrier, croyez-vous qu'il attendra que vous ayez dégagé l'autre! Quiconque dans ces forêts, se trouve en face des Indiens, doit employer les méthodes indiennes, s'il veut réussir. Allez donc; parlez d'un air de confiance à ce bandit; et faites semblant de le regarder comme l'ami le plus vrai que vous ayez au monde.

Heyward résolut de suivre ce conseil, bien qu'il éprouvât quelque répugnance pour le genre d'expédient auquel il était obligé de recourir. Cependant le temps pressait, et lui faisait sentir tout ce qu'avait de critique la situation où son aveugle confiance avait placé le dépôt précieux confié à sa garde. Le soleil avait déjà disparu, et les bois, tout-à-coup privés de sa lumière, commençaient à prendre une teinte sombre qui lui rappelait vivement l'approche de l'heure choisie habituellement par le sauvage pour ses actes barbares d'hostilité et de vengeance. Stimulé par ces craintes pressantes, il ne répondit rien et quitta l'éclaireur. Celui-ci entra en conversation immédiatement et à haute voix avec l'étranger qui, sans trop de cérémonie, s'était réuni le matin à la compagnie des voyageurs. En passant près des dames, Heyward leur adressa quelques paroles d'encouragement, et fut charmé de voir que, fatiguées de l'exercice de la journée, elles paraissaient néanmoins regarder l'embarras actuel comme uniquement accidentel. Après leur avoir donné à entendre qu'il s'occupait simplement d'une consultation sur le chemin à suivre, il piqua son cheval, et l'arrêta court à quelques pas du lieu où le guide farouche était encore adossé à l'arbre. — Vous le voyez Magua, dit le major, en s'efforçant de prendre un air de liberté et de confiance; la nuit s'approche, et cependant nous ne sommes pas plus près de William-Henri qu'au lever du soleil, lorsque nous avons quitté le camp de Webb. Vous avez perdu votre route, et je n'ai pas mieux réussi que vous. Mais heureusement, nous avons rencontré un chasseur, celui que vous voyez là-bas causer avec le chanteur; il connaît tous les sentiers et tous les détours de la forêt, et il promet de nous conduire dans un lieu où nous serons en sûreté jusqu'à demain.

L'Indien fixa sur son interlocuteur ses yeux étincelants, et lui dit en mauvais anglais : — Est-il seul? — Seul? répondit en hésitant Heyward pour qui la dissimulation était chose nouvelle et assez embarrassante. Oh! il n'est certainement pas seul, Magua, car vous savez que nous sommes avec lui. — Alors le Renard Subtil s'en ira, répondit le coureur, en relevant froidement la petite valise qui était à ses pieds; et les visages pâles ne verront plus que des gens de leur couleur. — Qui s'en ira? qui appelez-vous le Renard? — C'est le nom qu'ont donné à Magua ses pères canadiens, reprit le coureur d'un air qui indiquait combien il était fier de cette distinction. Le jour et la nuit lui sont indifférents, quand Munro l'attend. — Et quel compte rendra le Renard des deux filles du commandant de William-Henri? Osera-t-il dire au bouillant Ecossais qu'il a laissé ses enfants sans guide, bien que Magua eût promis de leur en servir? — La tête grise a la voix forte et le bras long, mais le Renard ne l'entendra pas et ne sentira pas son atteinte au fond des forêts. — Mais que diront les Mohawks? ils lui feront des jupons et lui ordonneront de rester dans le wigwam avec les femmes, car il ne méritera plus qu'on lui confie les fonctions d'un homme. — Le Subtil sait le chemin des grands lacs, et il peut y retrouver les ossements de ses pères. — Allons, Magua; ne sommes-nous pas amis? Pourquoi échangerions-nous des paroles amères? Munro a promis de vous récompenser de vos services à votre retour, et j'ai aussi une dette à acquitter envers vous. Reposez donc vos membres fatigués, ouvrez votre valise et mangez un morceau. Nous avons quelques moments à nous; ne les perdons pas à nous disputer comme des femmes. Quand les deux ladies auront un peu réparé leurs forces, nous continuerons notre route. — Les visages pâles se font les chiens de leurs femmes, marmotta l'Indien dans la langue de sa nation; et quand elles ont besoin de manger, il faut que les guerriers quittent le tomahawk pour nourrir leur paresse. — Que dites-vous, Renard? — Le Subtil dit : C'est bon.

L'Indien examina fixement le visage ouvert d'Heyward; mais ayant

rencontré son regard, il détourna promptement les yeux; s'asseyant à terre, il tira de sa valise quelques restes de son dernier repas, et se mit à manger, non toutefois sans regarder lentement et avec circonspection autour de lui. — C'est bien, continua Heyward; le Renard aura toute sa force, et il verra assez clair pour retrouver sa route demain matin. Il s'arrêta, car il entendit dans les broussailles voisines le craquement d'une branche sèche et le froissement des feuilles; mais se remettant aussitôt, il reprit : — Nous devrons partir avant le lever du soleil, sans quoi Montcalm pourrait se trouver sur notre route, et nous couper le chemin du fort.

En ce moment, Magua laissa retomber sur sa cuisse la main qu'il portait à la bouche; et bien que ses regards fussent fixés vers la terre, sa tête se tournait insensiblement de côté, ses narines s'élargissaient, et ses oreilles même semblaient se dresser plus qu'à l'ordinaire : on eût dit la statue de l'Attention. Heyward, qui surveillait ses mouvements d'un œil attentif, dégagea négligemment un de ses pieds de l'étrier pendant qu'il avançait la main vers la peau d'ours qui couvrait les fontes de ses pistolets. Il était impossible de reconnaître sur quel objet était principalement attachée la vue du coureur; ses regards, qu'on eût crus immobiles, étaient néanmoins dans une agitation continue, et ne paraissaient se fixer sur aucun objet particulier. Comme l'officier hésitait encore, le Subtil se leva doucement, et avec un mouvement si lent et tant de circonspection, qu'il ne fit pas le plus léger bruit en changeant ainsi de position. Heyward sentit que le moment d'agir était arrivé; passant donc sa jambe par-dessus la selle, et se confiant dans sa vigueur, il mit pied à terre pour saisir son perfide compagnon. Toutefois, afin de ne pas lui donner d'alarme, il conserva un air de calme et d'amitié. — Le Renard subtil ne mange pas? dit-il, employant l'appellation qui flattait le plus la vanité de l'Indien; son grain est mal grillé et paraît desséché. Voyons; je trouverai peut-être dans mes provisions quelque chose qui excitera davantage son appétit. Magua, comme s'il acceptait son offre, lui tendit sa valise. Il permit même que la main de l'Anglais touchât la sienne, sans trahir la moindre émotion, sans changer son attitude d'attention profonde. Mais quand il sentit les doigts d'Heyward remonter doucement le long de son bras nu, il releva d'un coup de poing la main du major; avec un cri perçant, il se précipita par dessous et plongea d'un seul bond dans le taillis opposé. L'instant d'après on vit surgir comme un spectre derrière les broussailles la figure tatouée de Chingachgook qui s'élança sur les traces de Magua. Uncas à son tour poussa un grand cri, une lueur soudaine éclaira la forêt, et on entendit le coup sec du fusil du chasseur.

—

CHAPITRE V.

La fuite soudaine du guide, les clameurs de ceux qui le poursuivaient, surprirent d'abord Heyward; mais bientôt, se rappelant de quelle importance il était de s'assurer du fugitif, il s'élança à travers les broussailles et se joignit à la poursuite. Mais avant d'avoir fait cent pas, il rencontra les trois enfants de la forêt, revenant déjà de leur chasse infructueuse. — Pourquoi si tôt vous décourager? s'écria-t-il, le coquin doit être caché derrière quelqu'un de ces arbres, et nous pouvons encore l'arrêter. Tant qu'il sera libre, notre sûreté sera compromise. — Voulez-vous mettre un nuage à la poursuite du vent? répondit l'éclaireur désappointé; j'ai entendu le bandit se glisser à travers les feuilles sèches comme un serpent noir, et l'ayant entrevu un instant contre ce grand pin, je l'ai tiré comme à la piste, mais j'ai perdu mon coup! et cependant, pour tout autre que moi, j'aurais dit que ce n'était pas mal ajusté; et en vérité je dois m'y connaître. Voyez ce sumac, ses feuilles sont rouges, et cependant tout le monde sait qu'au mois de juillet cet arbre fleurit à peine. — C'est le sang du Subtil! Il est blessé, tombé peut-être. — Non, non. Je lui ai écorché un membre tout au plus, mais le coquin n'en a sauté que plus agilement. Quand une balle de fusil effleure la peau du daim, elle agit comme l'éperon sur un cheval; elle accélère les mouvements, et au lieu d'ôter la vie, elle en donne. Mais si la balle fait un trou, après un bond ou deux le gibier ne saute plus, daim ou Indien. — Nous sommes quatre individus bien portants contre un blessé! — Etes-vous las de vivre? Ce diable rouge vous attirerait sous le coup des tomahawks de toute sa bande, avant que vous eussiez pris goût à la chasse. C'est une imprudence dans un homme qui, comme moi, a souvent dormi au cri de guerre, de faire feu, pendant que des ennemis cachés pouvaient nous entendre! Mais c'était une tentation naturelle : oh oui, bien naturelle! Allons, amis, il faut décamper, mais de manière à dépister la ruse d'un Mingo; sans quoi, dès demain à cette heure, nos chevelures sècheront au vent en face du camp de Montcalm.

Cette déclaration effrayante, articulée par l'éclaireur avec la froide assurance d'un homme qui comprenait toute la portée du danger, rappela péniblement au souvenir d'Heyward l'importance du dépôt qui lui avait été confié. Jetant les yeux autour de soi, il essaya vainement de percer la profondeur des ténèbres qui s'entassaient sous le feuillage de la forêt; il se trouvait, pensait-il, éloigné de tout secours humain, et ses compagnes sans défense seraient bientôt à la merci de leurs barbares ennemis, véritables bêtes féroces, n'attendant que la nuit pour porter des coups plus imprévus et plus sûrs. Son imagination éveillée, trompée par les illusions de l'optique, apercevait une forme humaine dans chaque buisson qui se balançait, dans chaque tronc d'arbre tombé à terre; et vingt fois il s'imagina voir les visages horribles de ses ennemis aux aguets, s'avançant hors de leur retraite, pour épier tous les mouvements de la petite troupe. Levant les yeux vers le ciel, il vit que les nuages légers et veloutés, peints par la brise du soir sur un champ d'azur, commençaient à perdre leur teinte de rose : le fleuve qui coulait près de là ne se distinguait plus que par la sombre bordure de ses rives boisées. — Quel parti prendre? dit-il à ses compagnons, sentant que l'incertitude le livrait sans défense au danger; au nom de Dieu ne m'abandonnez pas! restez pour défendre les personnes confiées à ma garde, et fixez vous-mêmes votre récompense.

Le chasseur et les Indiens, qui s'entretenaient entre eux dans la langue delaware, ne firent point attention à cette apostrophe soudaine. Quoique leur conversation eût lieu à voix basse et avec beaucoup de circonspection, Heyward, en s'approchant, distingua facilement le ton animé du plus jeune guerrier et la parole plus calme des deux hommes faits. Evidemment ils discutaient la convenance de quelques mesures importantes pour la sûreté des voyageurs. Cédant à l'intérêt qu'il devait prendre à la discussion, et impatient d'un délai qui pouvait ajouter au danger, Heyward allait se joindre au groupe délibérant dans les ténèbres, dans l'intention de faire des offres plus précises de récompense, quand le chasseur américain, faisant un geste de la main comme pour indiquer qu'il cédait le point contesté, se retourna en disant à part et en anglais : — Uncas a raison : ce ne serait pas agir en homme que d'abandonner à leur sort des êtres sans défense, lors même qu'il devrait en résulter pour nous la perte de notre asile. Monsieur, si vous voulez sauver ces êtres délicats de la dent des serpents les plus cruels, vous n'avez ni temps, ni résolution à perdre! — Comment pouvez-vous douter de ma volonté? n'ai-je pas déjà offert.... — Offrez vos prières à celui qui seul peut nous rendre capables de déjouer les ruses des diables qui remplissent cette forêt, interrompit avec calme l'éclaireur; mais laissez là vos offres d'argent; nous ne vivrons peut-être pas, vous, pour les réaliser, moi, pour en profiter. Ces Mohicans et moi nous ferons tout ce qu'il est possible de faire pour protéger ces tendres fleurs, qui, toutes charmantes qu'elles sont, n'ont pas été faites pour ces déserts; et cela sans attendre d'autre récompense que celle que Dieu accorde toujours aux actions honnêtes. Mais d'abord il faut nous promettre deux choses en votre nom et au nom des personnes qui sont avec vous; sinon, nous pourrions nous nuire à nous-mêmes sans vous servir. — Dites! — L'une est de rester, quoi qu'il arrive, silencieux comme la forêt endormie; l'autre est de ne découvrir à personne le lieu où nous vous mènerons. — Il ne dépendra pas de moi que ces deux conditions ne soient remplies. — Suivez-nous donc, car nous perdons des moments aussi précieux que l'est pour un daim blessé le sang qui abandonne son cœur.

Malgré l'obscurité croissante de la nuit, Heyward put distinguer le geste impatient de l'éclaireur : il le suivit rapidement vers le lieu où était restée la compagnie. Quand ils eurent rejoint les dames déjà inquiètes, le major leur exposa brièvement les conditions de leur nouveau guide et la nécessité de faire céder toute espèce de crainte à des efforts immédiats et énergiques. Cette communication alarmante ne fut pas reçue sans terreur par ses compagnes; néanmoins le ton pressant et sérieux dont il parla, joint peut-être à l'évidence du danger, les disposa bientôt à tout supporter. En silence et sans perdre un moment, il les fit monter en selle; tous alors se hâtèrent de descendre jusqu'au bord de la rivière, où déjà l'éclaireur avait réuni ses compagnons à l'aide de ses gestes expressifs plutôt que par des paroles. — Et que ferons-nous de ces créatures muettes? dit l'homme blanc, qui semblait chargé seul de la direction des mouvements de toute la troupe : leur couper la gorge et les jeter ensuite dans la rivière, ce serait encore perdre bien du temps; les laisser ici, ce serait avertir les Mingos qu'ils n'iront pas bien loin sans trouver les maîtres. — Jetez-leur la bride sur le cou, et chassez-les dans la forêt, dit Heyward. — Non; il vaudrait mieux donner le change aux coquins, et leur faire croire qu'ils doivent courir avec la rapidité d'un cheval s'ils veulent atteindre leur proie. Ah! voici qui va boucher les yeux enflammés de ces bandits. Holà! Chingach... qu'entends-je dans les broussailles? — C'est le poulain. — Il faut que le poulain meure! dit l'éclaireur en saisissant la crinière de l'agile animal, qui lui échappa facilement. Uncas, vos flèches! — Arrêtez! s'écria le propriétaire de l'animal condamné, en élevant la voix, sans faire attention que ses compagnons ne se parlaient que tout bas, épargnez l'enfant de Miriam! ce charmant rejeton d'une mère fidèle! il est incapable de faire du mal volontairement. — Quand des hommes luttent pour conserver la vie que Dieu leur a

donnée, dit l'éclaireur d'un ton sévère, ils n'épargnent pas plus leurs semblables que les bêtes des forêts. Si vous ajoutez un mot, je vous abandonne à la merci des Maquas. Uncas, une de vos flèches! à bout portant! nous n'avons pas le temps de recommencer.

On entendait encore sa voix étouffée, quand le poulain blessé, se dressant sur ses jambes de derrière, s'abattit sur ses genoux. Dans ce mouvement, il rencontra le couteau de Chingachgook qui le lui plongea dans la gorge avec la rapidité de l'éclair, et poussa la victime, qui se débattait encore, dans la rivière, où l'on entendit les efforts de son agonie pour aspirer un souffle d'air. Cet acte d'une cruauté apparente, mais d'une nécessité réelle, fit comprendre aux voyageurs la terrible réalité des périls qui les attendaient; et la résolution ferme et calme des acteurs de cette scène sanglante dut les frapper encore davantage. Les deux sœurs tressaillirent et se rapprochèrent l'une de l'autre; Heyward, par un mouvement instinctif, portant la main sur l'un de ses pistolets qu'il avait mis à sa ceinture en descendant de cheval, alla se placer entre elles et ces ombres épaisses qui semblaient tirer devant la forêt un voile impénétrable. Cependant les Indiens, sans hésiter un moment, prirent la bride des chevaux, et, malgré l'effroi et la résistance de ces animaux, les firent entrer dans le lit de la rivière. A peu de distance du rivage, ils firent un détour, et se trouvèrent bientôt cachés par la projection de la rive, à l'abri de laquelle ils s'avancèrent en remontant le fleuve. En même temps, l'éclaireur tira un canot d'écorce de dessous une touffe de broussailles, dont les branches se balançaient au mouvement des flots; et sans prononcer une parole, il fit signe aux dames d'y entrer. Elles obéirent sans hésiter, mais non sans jeter un regard d'inquiétude et d'effroi derrière elles, vers ces ténèbres croissantes qui maintenant s'étendaient, comme une barrière sombre, le long des rives du fleuve.

Cora et Alice furent à peine assises que l'éclaireur, sans songer aux inconvénients d'une pareille marche, entra dans le lit de la rivière et fit signe au major de l'imiter. Il remit à celui-ci une extrémité de la fragile embarcation, et, se plaçant à l'autre bout, il lui fit remonter le fleuve, suivi de l'affligé propriétaire du poulain mort. Ils avancèrent ainsi pendant quelque temps, dans un silence qui n'était interrompu que par le murmure des eaux qu'ils fendaient ou par le léger bruit de leurs pas contenus. Heyward abandonnait la direction à la discrétion entière de l'éclaireur, qui s'approchait ou s'éloignait du rivage pour éviter les fragments de rochers ou les endroits profonds de la rivière, avec une habileté qui montrait qu'il connaissait parfaitement la route. De temps à autre il s'arrêtait; et au milieu du silence profond que le mugissement croissant de la chute d'eau rendait encore plus imposant, il prêtait une oreille attentive pour saisir le moindre bruit qui pourrait s'échapper du sommeil de la forêt. Lorsqu'il s'était assuré que tout était tranquille, et qu'à l'aide de ses sens exercés il n'avait pu découvrir aucun signe qui lui annonçât l'approche d'un ennemi, il reprenait tranquillement sa marche prudente et lente. A la fin, ils atteignirent un point de la rivière où les yeux inquiets d'Heyward se fixèrent sur quelque objet noir qu'on voyait à un endroit où l'élévation de la rive jetait une ombre plus épaisse sur les flots. Ne sachant trop s'il devait avancer, il désigna ce lieu à l'attention de son compagnon. — Oui, reprit l'éclaireur avec calme, les Indiens ont caché les chevaux avec la sagacité de véritables indigènes. Les eaux ne laissent pas de traces, et un hibou n'y verrait goutte dans ce coin ténébreux.

Tous les voyageurs furent bientôt réunis; l'éclaireur et les deux Indiens tinrent une consultation pendant laquelle ceux qui voyaient leur vie à la merci de la fidélité et de l'intelligence de ces habitants des forêts, eurent le loisir d'étudier en détail leur situation. La rivière était renfermée entre des rochers escarpés, dont l'un projetait sa cime jusqu'au-dessus du lieu où le canot était arrêté. Comme ces rocs étaient, en outre, surmontés de grands arbres, qui paraissaient chanceler sur la crête du précipice, la rivière coulait en apparence dans un ravin étroit et profond. Sous ces rives bizarres, sous ces arbres difformes qui se dessinaient en lignes sombres sur le fond du ciel étoilé, tout n'était que ténèbres. En arrière, la vue était arrêtée par un coude que faisait le fleuve, et l'on n'avait sous les yeux qu'une ligne de bois obscurs; mais en face, et à une distance moyenne, l'eau semblait tomber du ciel dans de profondes cavernes, d'où s'échappaient ces sons lugubres dont l'air du soir était depuis longtemps chargé. Ce lieu semblait choisi exprès pour un ami de la solitude; et un calme sentiment de sécurité se glissa dans l'âme des deux sœurs, lorsqu'elles purent admirer ce paysage romantique mais austère. Un mouvement général parmi leurs guides les arracha bientôt à la contemplation des charmes que la nuit prêtait à ce lieu sauvage, pour les rappeler au sentiment pénible de leur danger réel On avait attaché les chevaux à des arbustes épars qui croissaient dans les fentes du roc; on les y laissa, les pieds dans l'eau, pour passer la nuit. L'éclaireur fit placer Heyward et ses compagnes à l'un des bouts du canot, et se tint lui-même à l'autre, aussi droit et aussi ferme que s'il eût été sur une embarcation solide. Les Indiens retournèrent avec précaution à l'endroit qu'ils avaient quitté; alors l'éclaireur, appuyant une perche contre un rocher, par un coup vigoureux poussa la barque fragile au centre même du fleuve turbulent. Pendant quelques minutes la lutte entre le frêle bateau et le courant rapide fut difficile et douteuse. N'osant remuer, respirer à peine, les passagers inquiets suivaient avec une agitation fiévreuse le mouvement des eaux brillantes. Vingt fois ils crurent que les flots tourbillonnants allaient les engloutir; mais la main puissante de leur pilote maintenait toujours l'embarcation dans la ligne du courant. Le voyage se termina par un long et vigoureux effort, qui saisit d'effroi les deux sœurs; au moment où Alice se cachait les yeux d'épouvante, croyant que le tourbillon de la cataracte allait les engloutir, le canot flotta immobile près d'une plate-forme de rocher qui était au niveau de l'eau. — Où sommes-nous, et que nous reste-t-il à faire? demanda Heyward lorsqu'il vit que l'éclaireur avait cessé d'agir. — Vous êtes au pied du Glenn, répondit l'autre à haute voix, ne craignant plus d'être entendu, grâce au mugissement de la cataracte. Il faut maintenant débarquer avec précaution, de crainte que le bateau ne chavire, et que vous ne repreniez la route que nous avons faite, et d'une manière moins agréable mais plus prompte; il est difficile de remonter le courant quand la rivière est un peu haute, et c'est beaucoup que cinq personnes pour une faible barque d'écorce de bouleau jointe avec de la gomme. Montez tous sur le rocher pendant que j'irai chercher les Mohicans et notre gibier. Il serait plus raisonnable d'abandonner sa chevelure au couteau des sauvages que de mourir de faim au milieu de l'abondance.

Les passagers exécutèrent cette recommandation avec joie. Lorsque le dernier pied se fut posé sur le rocher, le canot s'éloigna rapidement: pendant quelque temps on vit la taille élevée de l'éclaireur glisser sur les ondes; mais bientôt elle disparut dans l'ombre impénétrable qui couvrait le lit du fleuve. Privés de leur guide, les voyageurs restèrent quelques minutes dans l'ignorance complète de ce qu'ils avaient à faire; ils n'osaient même marcher sur le roc crevassé, de peur qu'un faux pas ne les précipitât dans quelques-unes des nombreuses cavernes qui les entouraient, et dans les profondeurs desquelles les eaux tombaient avec un épouvantable fracas. Mais bientôt ils furent tirés d'inquiétude; car avec l'aide des Indiens, le canot sillonna de nouveau le fleuve avec rapidité, et fut de retour auprès de la plate-forme avant que les voyageurs pussent penser que l'éclaireur avait rejoint ses compagnons. — Nous voilà maintenant fortifiés, retranchés et approvisionnés, s'écria Heyward gaîment, et nous pouvons tenir tête à Montcalm et à ses alliés. Eh bien! vigilante sentinelle, voit-on sur la rive du fleuve quelqu'un de ces ennemis que vous appelez Iroquois? — Je les appelle Iroquois et ennemis, parce que tout indigène qui parle une langue européenne, autre que l'anglais, est pour moi un ennemi, lors même qu'il prétendrait servir le roi! Si Webb veut des Indiens fidèles et honnêtes, qu'il appelle les tribus des Delawares, et qu'il renvoie au fond du Canada ces Mohawks et ces Oneïdas, gens fourbes et avides, avec leurs six nations d'esclaves; qu'il les laisse aux Français, à qui ils appartiennent de droit. — Nous changerions alors des amis belliqueux contre des alliés inutiles. On m'a dit que les Delawares ont déposé la hache, et consentent à porter le nom de femmes. — Oui, et que la honte en retombe sur les Hollandais et les Iroquois qui par leur ruse diabolique les ont amenés à conclure un pareil traité! Mais je les ai connus pendant vingt ans, et j'appellerai menteur quiconque dira que du sang de lâche coule dans les veines d'un Delaware. Vous avez repoussé leurs tribus du rivage de la mer, et sur la foi de leurs ennemis vous croyez pouvoir dormir en paix. Non, non! pour moi tout Indien qui ne parle point le delaware ou l'anglais est un Iroquois, que le siége de sa tribu soit dans la province d'York ou au Canada.

Heyward, voyant que l'attachement opiniâtre de l'éclaireur à la cause de ses amis les Delawares et les Mohicans (car c'étaient deux branches de la même nation) allait prolonger une discussion inutile, changea par un détour habile le sujet de la conversation. — En dépit de tous les traités du monde, je sais que vos deux compagnons sont des guerriers prudents et braves. Ont-ils vu quelque ennemi? — Un Indien est un homme qu'il faut sentir à la piste avant de le voir à l'œil nu, répondit l'éclaireur qui monta au sommet du rocher et jeta nonchalamment le daim à ses pieds. C'est à d'autres signes qu'à ceux qui frappent la vue que je me fie quand je suis la trace des Mingos. — Vos oreilles vous disent-elles qu'ils ont découvert notre retraite? — J'en serais bien fâché, quoique ce soit ici un lieu où des gens de cœur peuvent tenir longtemps. J'avouerai cependant que les chevaux ont frémi quand j'ai passé près d'eux, comme s'ils eussent senti les loups; et le loup est un animal qui rôde souvent à la suite d'une troupe d'Indiens, attiré par les débris des daims que tuent les sauvages. — Vous oubliez le daim qui est à vos pieds; ou plutôt n'est-ce pas au poulain mort que nous devons leur visite? Ah! je les entends hurler. — Pauvre Miriam! murmura tristement le chanteur, ton enfant était prédestiné à devenir la proie des animaux dévorants? Alors, élevant tout-à-coup la voix au milieu du concert éternel des eaux, il chanta ce verset:

En Egypte, quand le Seigneur
Frappa les premiers-nés de l'homme,
Il immola dans sa fureur
Jusqu'aux fils des bêtes de somme.

— Le propriétaire du poulain ne peut se consoler de sa mort, dit l'éclaireur; mais c'est bon signe quand un homme est attaché à ces muets serviteurs que lui donne la Providence. D'ailleurs, celui-ci a une croyance conforme à sa position, puisqu'il dit que ce qui doit arriver arrivera; avec cette consolation-là, il comprendra bientôt qu'il est juste de tuer un animal à quatre pattes pour sauver la vie à des créatures humaines..... Vous avez peut-être raison, reprit-il tout-à-coup en faisant allusion à la dernière observation d'Heyward; c'est un motif pour que nous mangions notre gibier, et que nous jetions ensuite les carcasses dans la rivière, si nous ne voulons avoir une troupe de loups hurlants le long des rochers, et nous reprochant chaque bouchée que nous avalerions. D'ailleurs, quoique la langue delaware soit inintelligible comme un livre pour les Iroquois, les rusés coquins ont assez d'intelligence pour comprendre le motif des hurlements d'un loup.

Pendant que l'éclaireur parlait, il s'occupait des choses nécessaires pour préparer le gibier: il s'éloigna en silence du groupe des voyageurs, accompagné des Mohicans, qui parurent comprendre ses intentions avec une promptitude instinctive; on les vit disparaître successivement tous trois devant la surface noire d'un roc perpendiculaire qui, près du bord de l'eau, s'élevait à quelques pieds au-dessus de la surface.

—

CHAPITRE VI

Heyward et ses compagnes regardèrent ce mouvement mystérieux avec une inquiétude secrète; car bien que la conduite du chasseur américain eût été jusque-là irréprochable, son costume grossier, sa parole brusque, ses antipathies énergiques, le choix de ses compagnons silencieux, tout cela était bien capable de jeter la défiance dans des esprits qu'avait si récemment alarmés la trahison d'un Indien. Le chanteur seul semblait regarder avec indifférence tout ce qui se passait autour de lui. Il s'était assis sur un fragment de rocher, et ne donnait de signes de vie intellectuelle que par les fréquents et profonds soupirs que lui arrachaient les luttes intérieures de son esprit. On entendit alors des voix étouffées; il semblait que des hommes s'appelaient l'un l'autre dans les entrailles de la terre; quand tout à coup une lumière apparut aux yeux des voyageurs, et leur dévoila le secret de cette mystérieuse retraite. A l'extrémité d'une caverne étroite et profonde, dont la longueur paraissait augmentée par la perspective et la nature de la lumière qui l'éclairait, était assis le chasseur, tenant à la main une torche de pin enflammé. Cette lueur vive, tombant en plein sur sa physionomie sévère, lui donnait un air d'étrangeté pittoresque: en effet, vu à la lumière du jour, il aurait déjà paru remarquable par la singularité de son costume, par sa constitution de fer, et par le singulier mélange de sagacité vigilante et d'exquise simplicité qui se peignait dans ses traits musculeux. A quelque distance de lui se tenait Uncas. Les voyageurs considérèrent avec intérêt la taille droite et flexible du jeune Mohican, ainsi que la grâce de son attitude et la liberté de ses mouvements. Bien que sa personne fût cachée plus qu'à l'ordinaire par une blouse de chasse verte et à franges, comme celle de l'éclaireur, on voyait briller ses yeux noirs, intrépides, à la fois terribles et calmes; ses traits étaient purs et hardis, avec la couleur rouge de sa nation. Son front paraissait élevé et plein de noblesse; sa tête offrait les plus belles proportions, et n'avait d'autre chevelure que l'héroïque touffe réservée au scalpel de l'ennemi. C'était la première fois que Duncan et ses compagnes avaient l'occasion d'observer les traits de l'un des deux Indiens, et ils se sentirent soulagés d'un doute pénible en voyant l'expression des traits du jeune guerrier, qui portaient l'empreinte d'un noble orgueil et d'une sauvage intrépidité. Il était impossible qu'un être que la nature s'était plu à parer de dons aussi magnifiques, quoique plongé dans les ténèbres de l'ignorance, fût capable de tramer quelque trahison. L'ingénue Alice contemplait sa mine libre et fière, comme elle eût regardé quelque chef-d'œuvre du ciseau grec auquel un miracle aurait donné la vie. Heyward, de son côté, bien qu'il fût accoutumé à voir la perfection de formes qui abonde parmi les Indiens que la corruption n'a pas encore atteints, exprimait ouvertement l'admiration que lui inspirait ce magnifique modèle des plus nobles proportions de l'homme. — Je pourrais dormir en paix dit tout bas Alice à Duncan, si un jeune homme aussi intrépide, aussi généreux gardait mon sommeil. Sans doute, Duncan, sans doute, ces cruels homicides, ces épouvantables tortures dont on nous parle tant et dont j'ai lu tant de fois le récit, ne se passent jamais en présence de pareils êtres. — C'est certainement un rare et brillant exemple des qualités naturelles de ce peuple indigène, répondit-il. Je pense comme vous, Alice, qu'un tel front et de tels yeux sont faits pour intimider l'ennemi et non pour tromper des victimes, mais ne nous faisons pas illusion en attendant de ce peuple d'autres exemples de ce que nous considérons comme vertus. Parmi les sauvages comme parmi les chrétiens, les grandes qualités sont rares: disons cependant, à la gloire de la nature humaine, que nulle part elles ne sont impossibles. Espérons donc que ce Mohican ne trompera pas notre espoir, et qu'il se montrera, comme il en a l'air, ami fidèle et brave. — Maintenant le major Heyward parle comme il doit parler! dit Cora à voix basse. En regardant cet enfant de la nature, qui pourrait songer à la couleur de la peau?

Une courte pause où se montrait quelque embarras suivit cette remarque caractéristique; le silence fut interrompu par la voix de l'éclaireur qui invitait les Européens à entrer. — Ce feu commence à donner une flamme trop brillante, continua-t-il quand ils furent dans la caverne, et pourrait attirer les Mingos, dont la visite nous serait fatale. Uncas, baissez la couverture, afin que ces coquins n'y voient que du noir. Ce n'est pas là un souper comme aurait droit de l'attendre un major du Royal-Américain, mais j'ai vu certains détachements de ce corps se trouver bien contents de manger leur gibier cru et sans assaisonnement. Vous voyez que le sel ne nous manque pas et que nous pouvons faire promptement une grillade. Voilà des branches de sassafras sur lesquelles ces dames peuvent s'asseoir; ce n'est pas un siége aussi brillant que leurs chaises de mahogany, mais ces rameaux exhalent un parfum plus suave que tous les bois étrangers, qu'ils viennent de Guinée ou d'ailleurs. Allons, mon ami, ne pleurez pas votre poulain; c'était une innocente créature et qui n'avait pas encore subi de grandes fatigues. La mort épargnera à la pauvre bête bien des douleurs de reins et des fatigues de jambes!

Uncas ferma l'espèce de portière, et quand Œil-de-Faucon eut cessé de parler, le mugissement de la cataracte ne s'entendait plus que comme le roulement lointain du tonnerre. — Sommes-nous en sûreté dans cette caverne? demanda Heyward; n'y a-t-il pas de danger d'être surpris? Un seul homme armé placé à l'entrée nous tiendrait tous à sa merci.

Une longue figure s'éleva comme un spectre dans l'ombre derrière le chasseur, et saisissant une torche allumée, en éclaira l'extrémité de la caverne. Alice poussa un faible cri, et Cora même se leva épouvantée en voyant ce personnage effrayant se mouvoir à la clarté de la torche; mais un seul mot d'Heyward les calma: c'était leur guide Chingachgook qui, soulevant une autre couverture, leur fit voir que la caverne avait deux issues: alors, tenant toujours la torche, il traversa une crevasse étroite et profonde percée à angle droit avec la pièce où ils étaient. Mais cette allée était découverte, et l'on y voyait le ciel; elle aboutissait à une autre grotte en tout semblable à la première. — De vieux renards comme Chingachgook et moi ne se laissent pas souvent prendre dans un terrier qui n'a qu'une issue, dit Œil-de-Faucon en riant. Vous pouvez facilement voir les avantages que présente ce lieu; le rocher est de pierre calcaire noire, et cette pierre est molle, comme tout le monde le sait; on s'en sert d'oreiller quand on manque de broussailles et de branches de pin. Eh! bien, la cataracte était autrefois à quelques pas au-dessous de l'endroit où nous sommes, et je vous assure qu'elle formait alors une chute d'eau aussi régulière et aussi belle qu'on en puisse voir le long de l'Hudson. Mais le temps fait beaucoup de tort aux belles choses, comme ces charmantes dames ont encore à l'apprendre; les lieux sont bien changés! ces rochers sont pleins de crevasses; la pierre est plus molle en certains endroits qu'en d'autres, et l'eau s'est creusé des trous profonds, jusqu'à ce qu'enfin elle s'est rejetée en arrière d'une centaine de pieds, s'élançant ici, débouchant par là, en sorte que maintenant les chutes n'ont plus ni forme ni figure. — Et dans quelle partie de ces rochers sommes-nous? demanda Heyward. — Près du lieu où la Providence avait d'abord placé la cataracte, mais où il paraît qu'elle a refusé de rester. A notre droite et à notre gauche, les eaux ayant trouvé les roches plus molles, ont laissé à sec le centre de la rivière, après avoir néanmoins pratiqué ces deux petits trous qui nous servent de retraite. — Nous sommes donc dans une île?

— Oui, nous avons une chute de chaque côté, et la rivière par devant et par derrière. S'il faisait jour, je vous conseillerais de gravir le sommet de ce rocher, pour contempler la perversité de l'eau; elle procède sans règle aucune: quelquefois elle bondit, d'autres fois elle tombe; ici elle sautille, là elle s'élance en jets continus; d'un côté elle est blanche comme la neige, ailleurs elle est verte comme le gazon; en certains endroits elle pénètre dans des trous profonds, et ses torrents grondent et ébranlent la terre; en d'autres elle murmure comme un ruisseau, et creuse sournoisement des gouffres et des entonnoirs dans le vieux roc qu'elle mine comme s'il n'était pas plus dur que l'argile. La rivière semble n'avoir pas de dessein arrêté. D'abord elle coule paisiblement comme si elle se proposait d'effectuer sa chute régulièrement; puis elle tourne à angle droit et fait face au rivage; il y a même des endroits où elle jette un regard en arrière, comme si elle quittait à regret le désert pour aller se perdre dans l'eau salée. Oui, ma belle dame, ce tissu aussi fin qu'une toile d'araignée, que vous portez à votre cou, n'est qu'un grossier filet de pêcheur auprès des dessins délicats que l'eau se plaît à tracer en quelques endroits sur le sable, comme si, une fois affranchie de toute autorité, elle voulait essayer de tout. Et pourtant, à quoi cela vient-il aboutir? Après avoir laissé pendant quel-

que temps l'eau faire à sa guise comme un enfant têtu, la main qui l'a créée la réunit tout entière, et à quelques pas au-dessous de nous vous pouvez le voir, s'avançant d'un cours paisible vers la mer, selon l'ordre établi depuis l'origine du monde.

Cette description naïve du Glenn fit comprendre aux voyageurs qu'ils étaient en sûreté dans leur retraite, mais ils ne jugèrent pas de ses beautés sauvages aussi favorablement que le faisait Œil-de-Faucon. Il est vrai que la situation ne leur permettait guère de goûter les charmes de la nature ; et comme l'éclaireur n'avait pas jugé nécessaire d'interrompre un moment ses occupations culinaires, si ce



La grotte.

n'est pour montrer avec une fourchette cassée la direction de quelque point dangereux dans le fleuve rebelle, ils furent heureux qu'on appelât leur attention sur la question essentielle quoique plus vulgaire du souper. Le repas, auquel ne nuisait pas l'addition de quelques articles délicats qu'Heyward avait eu la précaution d'emporter avant qu'on abandonnât les chevaux, venait on ne peut plus à propos pour la compagnie fatiguée. Uncas se chargea de servir les dames, et remplit ces fonctions avec un mélange de dignité et d'empressement gracieux qui amusa beaucoup Heyward ; il savait en effet que c'était une infraction complète aux mœurs indiennes, qui interdisent aux guerriers tout service domestique, et surtout à l'égard de leurs femmes. Toutefois, comme les lois de l'hospitalité sont sacrées parmi eux, cette petite dérogation à la dignité masculine ne suscita pas de commentaires apparents. Si quelque membre de la compagnie eût gardé l'esprit assez libre pour jouer le rôle d'observateur, il eût pu juger que le jeune chef ne mettait pas une entière impartialité dans les soins qu'il rendait aux deux sœurs : il offrait à la jeune Alice, avec une dose suffisante de politesse, la calebasse d'eau douce ou une tranche de venaison proprement servie sur une assiette de bois bien taillée ; mais lorsqu'il remplissait les mêmes fonctions auprès de sa sœur, son œil noir se fixait sur le teint brillant, sur les traits expressifs de Cora, avec une douceur qui faisait disparaître de ses regards leurs éclairs habituels de fierté. Une ou deux fois, il fut obligé de parler pour appeler l'attention de celles qu'il servait. Dans ces occasions, il s'exprimait en un mauvais anglais, mais suffisamment intelligible, et sa voix grave et gutturale savait le rendre si doux et si musical, que les deux dames ne pouvaient s'empêcher de lever les yeux sur lui avec étonnement et admiration. Dans le cours de ces civilités, on échangea quelques mots qui établirent les bases d'un commerce amical. Cependant la gravité de Chingachgook restait imperturbable. Il s'était assis dans l'endroit le plus éclairé ; là, les regards inquiets et fréquents de ses hôtes pouvaient plus facilement distinguer l'expression naturelle de ses traits, sous l'épouvantail artificiel du tatouage. Ils trouvèrent entre le père et le fils beaucoup de ressemblance, sauf la différence résultant de l'âge et des fatigues. La fierté de la physionomie du sagamore était maintenant effacée ; elle était remplacée par ce calme indolent qui distingue un guerrier indien, quand les grands intérêts de son existence ne réclament pas l'emploi de ses facultés. Toutefois on pouvait facilement voir, par les éclairs qui sillonnaient de temps en temps son visage basané, qu'il ne fallait que soulever ses passions pour donner tout le terrible effet aux moyens artificiels qu'il avait adoptés afin d'intimider ses ennemis. D'un autre côté, l'œil actif et perçant de l'éclaireur était rarement en repos : il mangeait et buvait avec un appétit qu'aucune appréhension ne pouvait troubler, mais on voyait que sa vigilance ne l'abandonnait jamais. Vingt fois, au moment où la calebasse et le morceau de venaison allaient toucher ses lèvres, on vit sa tête se détourner comme s'il eût prêté l'oreille à quelques bruits suspects et lointains ; ce mouvement ne manquait jamais de rappeler à ses hôtes occupés de la nouveauté de leur situation le souvenir des raisons alarmantes qui les y avaient amenés. Comme ces causes fréquentes n'étaient suivies d'aucune observation, le malaise momentané qu'elles causaient se dissipait promptement.

— Allons, mon ami, dit Œil-de-Faucon sur la fin du repas, en



La Longue-Carabine.

tirant de dessous les feuilles un petit baril, et adressant la parole à l'étranger assis près de lui et faisant grand honneur à sa cuisine ; goûtez de cette bière de sapinette ; elle vous fera oublier le poulain et vous mettra la gaîté au cœur. Je bois au progrès de notre amitié, et j'espère que la mort d'un pauvre animal ne mettra pas de rancune entre nous. Comment vous nommez-vous ? — La Gamme, David La Gamme, répondit le maître de chant, en essuyant machinalement sa bouche avant de noyer ses chagrins dans un verre copieux du breuvage de haut goût que lui offrait le chasseur. — Voilà un excellent nom, répondit celui-ci, en reprenant haleine après avoir bu un coup d'une longueur qui annonçait toute son admiration pour la bière de sa fabrique, et je pense qu'il vous a été transmis

par d'honnêtes aïeux. Je suis admirateur des noms, quoique les chrétiens soient bien en arrière des sauvages sous ce rapport. Le plus grand lâche que j'aie connu s'appelait Lion, et pour fâcher sa femme, qui se nommait Patience, il ne fallait pas plus de temps qu'il n'en faut à un daim poursuivi pour franchir un pied de distance. Mais chez l'Indien c'est une affaire de conscience ; en général il est ce qu'indique son nom : ce n'est pas que Chingachgook, dont le nom signifie gros serpent, soit réellement un serpent gros ou petit; mais il comprend les détours et les replis de la nature humaine ; il est silencieux et frappe ses ennemis au moment où ils s'y attendent le moins. Quel est votre métier? — Je suis professeur indigne dans l'art de la psalmodie. — Hein!... Que voulez-vous dire, mon brave? — J'enseigne le chant aux soldats de la milice du Connecticut. — Vous pourriez vous occuper plus utilement. Les jeunes vauriens ne rient et ne chantent déjà que trop dans les bois, où ils ne devraient pas plus souffler qu'un renard dans son terrier. Savez-vous manier un fusil, ou une carabine? — Dieu soit loué! je n'ai jamais eu occasion de faire usage de ces instruments dangereux. — Vous tenez peut-être le compas? vous dessinez le cours des eaux et des montagnes du désert, afin que ceux qui les traversent puissent les



Le combat.

reconnaître et les désigner par leurs noms? — Je ne m'occupe pas de choses pareilles. — Vous avez une paire de jambes qui peut abréger une longue route ; vous voyagez sans doute pour porter des nouvelles au général? — Jamais ; je ne m'occupe que de ma vocation spéciale, qui est d'enseigner la musique sacrée! — Voilà une étrange vocation! marmotta Œil-de-Faucon, avec un rire concentré ; passer sa vie comme l'oiseau moqueur, à imiter tous les tons hauts et bas qui sortent du gosier de l'homme. Fort bien, mon ami; c'est sans doute le talent que vous avez reçu de la Providence, et il est aussi respectable que si c'était la vocation de bon tireur, ou toute autre inclination plus utile. Voyons ce que vous savez faire dans ce genre ; ce sera une manière amicale de terminer la soirée : car il sera temps bientôt que ces dames aillent réparer leurs forces pour une route longue et pénible ; et il faudra partir de grand matin, avant le réveil des Maquas. — J'y consens avec plaisir, dit David en ajustant de nouveau ses lunettes montées en fer, et en tirant son cher petit volume qu'il mit aussitôt sous les yeux d'Alice. Qu'y a-t-il de plus convenable et de plus consolant, que d'offrir à Dieu notre prière du soir après une journée aussi périlleuse?

Alice sourit ; mais jetant les yeux sur Heyward, elle rougit et hésita. — Chantez, puisque cela vous fait plaisir, lui dit le major à voix basse ; la demande du digne homonyme du psalmiste ne doit-elle pas être de quelque poids dans un pareil moment?

Encouragée par cet assentiment, Alice fit ce que lui suggéraient ses inclinations pieuses et son goût pour la musique. Le livre fut ouvert à un hymne assez bien approprié à la situation des voyageurs et dans lequel le poète américain, n'étant plus entravé par son désir de surpasser le roi d'Israël, avait trouvé quelques inspirations vraies et touchantes. Cora manifesta le désir d'accompagner sa sœur, et le chant sacré fut exécuté après que le méthodique David eut préludé pour donner le ton avec son instrument, préliminaire indispensable pour lui en ces sortes d'occasions.

L'air était solennel et lent. Tantôt il s'élevait aussi haut que pouvait monter la voix sonore des jeunes filles, pénétrées d'un saint enthousiasme, et tantôt il descendait si bas que le murmure des eaux formait un accompagnement naturel à leur mélodie. Le goût pur et l'oreille juste de David dirigeaient et modifiaient les sons de manière à les adapter à l'étroite enceinte de la grotte dont chaque angle et chaque crevasse répercutaient les notes brillantes de ces voix flexibles. Les Indiens demeuraient les yeux fixes sur le rocher, et prêtaient l'oreille avec une attention qui leur donnait l'air de statues. Mais l'éclaireur, qui avait écouté d'abord, le menton appuyé sur sa main, avec l'expression d'une froide indifférence, laissa peu à peu ses traits sévères se dérider, jusqu'à ce qu'enfin, à mesure



David la Gamme.

que les strophes se succédaient, il sentit sa nature de fer vaincue ; ses souvenirs se reportèrent aux jours de son enfance, alors que ses oreilles avaient été accoutumées, dans les établissements de la colonie, à entendre des chants pareils, quoique moins doux. Ses yeux devinrent humides, et avant que l'hymne fût terminé, de grosses larmes sortirent d'une source qui semblait tarie depuis longtemps, et sillonnèrent des joues plus accoutumées aux pluies battantes des orages qu'à ces témoignages de faiblesse. Les chanteurs appuyaient sur un de ces tons bas et mourants que l'oreille dévore avec tant d'avidité, comme si elle prévoyait qu'elle va les perdre, lorsqu'un cri, qui semblait n'avoir rien d'humain ni de terrestre, s'éleva au sein

de l'air, et pénétra non-seulement dans les profondeurs de la caverne, mais jusqu'au fond des cœurs de tous ceux qui l'entendirent. Il fut suivi d'un silence profond, comme si cette interruption horrible et étrange eût suspendu le cours orageux du fleuve. — Qu'est-ce que cela ? murmura faiblement Alice après quelques instants d'inquiétude terrible. — Qu'est-ce que cela? répéta Heyward à haute voix.

Ni Œil-de-Faucon, ni les Indiens ne répondirent; ils prêtèrent l'oreille, comme pour attendre que le même cri se répétât, et on lisait sur leurs visages l'étonnement dont ils étaient frappés. Enfin, ils s'entretinrent ensemble avec vivacité dans la langue delaware; puis Uncas sortit avec précaution de la caverne par l'issue la plus cachée. Quand il fut parti, l'éclaireur dit en anglais : — Aucun de nous ne peut dire ce que c'est, ce que ce n'est pas; et pourtant deux d'entre nous ont parcouru les forêts pendant plus de trente ans. Je croyais qu'il n'y avait pas de cris d'Indiens ou d'animaux que je n'eusse entendus; mais ceci m'a prouvé que je n'étais qu'un mortel vain et présomptueux. — N'était-ce pas le cri que poussent les guerriers lorsqu'ils veulent effrayer leurs ennemis? dit Cora, en ajustant son voile avec un calme que sa sœur ne partageait pas. — Non, non; ce cri, à la vérité, avait quelque chose d'effrayant, et même de surnaturel; mais quand on a une fois entendu le cri de guerre, on ne peut plus le confondre avec aucun autre. Eh bien, Uncas! dit-il en delaware au jeune indien qui rentrait, que voyez-vous? aperçoit-on notre lumière à travers les ouvertures?

La réponse fut courte, faite dans la même langue, et elle parut décisive. — On ne voit rien du dehors, continua Œil-de-Faucon, en secouant la tête d'un air mécontent. Passez dans l'autre caverne, mesdames, et allez dormir; il faut que nous soyons sur pied longtemps avant le lever du soleil, afin d'arriver au fort Édouard, pendant que les Mingos se livreront à leur sommeil du matin.

Cora se leva et donna l'exemple avec une promptitude qui fit comprendre à la timide Alice la nécessité de la retraite. Avant de sortir, néanmoins, elle demanda tout bas à Duncan de vouloir bien les accompagner. Uncas souleva la couverture pour leur donner passage; et, au moment où les deux sœurs se retournèrent pour le remercier de cette attention, elles virent l'éclaireur assis devant les cendres mourantes, le visage appuyé sur ses mains, et dans une attitude qui montrait l'anxiété que lui donnait le bruit inexplicable qui était venu interrompre les prières du soir.

Heyward avait pris une torche allumée, qui jeta une lueur sombre dans l'étroite enceinte du nouvel appartement. Ayant placé ce fanal de manière qu'il continuât de brûler, il alla s'entretenir avec les deux dames qui se trouvaient seules avec lui pour la première fois depuis qu'elles avaient quitté les remparts protecteurs du fort Édouard. — Ne nous quittez pas, Duncan, dit Alice; nous ne pouvons dormir dans un lieu comme celui-ci, avec cet horrible cri qui résonne toujours à nos oreilles! — Examinons d'abord si vous êtes en sûreté dans votre forteresse, répondit-il; et puis nous parlerons de repos.

Il s'approcha de l'extrémité de la caverne, où il vit une issue qui, comme les autres, était cachée par des couvertures. Ayant écarté cet abri, il respira l'air frais et vivifiant de la cataracte. Un bras de la rivière coulait dans un ravin étroit et profond que le courant avait creusé dans le rocher immédiatement au-dessous de lui, et de ce côté l'on avait ainsi, autant qu'il en put juger, une protection efficace contre tout danger; à quelques pieds plus haut, l'eau se précipitait avec fracas et tumulte dans le gouffre.—La nature a établi de ce côté une barrière impénétrable, reprit-il en faisant voir aux deux sœurs, avant d'abaisser la couverture, l'issue qui donnait d'aplomb sur le torrent rapide; et comme par devant vous êtes gardées par des hommes fidèles et courageux, je ne vois pas pourquoi vous ne suivriez pas le conseil de notre excellent hôte. Sans doute Cora pense, comme moi, que le sommeil vous est nécessaire à toutes deux. — Cora peut partager votre avis sans être capable de le mettre en pratique, répondit la sœur aînée, qui s'était assise à côté d'Alice sur un lit de feuilles de sassafras; lors même que nous n'aurions pas entendu ce bruit mystérieux, d'autres motifs encore nous empêcheraient de dormir. Je vous le demande, Heyward, des filles peuvent-elles oublier les inquiétudes d'un père qui ne sait où et comment elles passent la nuit, au milieu de ce désert, et entourées de tant de périls? — Il est soldat, et sait apprécier à leur juste valeur les dangers de ces forêts. — Il est père, et la nature ne peut perdre ses droits. — Combien il a été bon pour moi dans toutes mes folies! Avec combien de tendresse et d'indulgence il accueillait toutes mes fantaisies! dit Alice en sanglotant. Nous avons eu grand tort, ma sœur, de vouloir nous rendre près de lui au risque de tels périls. — J'ai peut-être demandé son consentement avec trop de vivacité dans un moment aussi critique; mais j'avais à cœur de lui prouver que si d'autres le négligeaient dans son isolement, ses enfants du moins lui restaient fidèles. — Quand il apprit votre arrivée au fort Édouard, dit Heyward, il sentit son cœur partagé entre la crainte et l'amour paternel; mais ce dernier, qu'avait augmenté une si longue séparation, l'emporta à la fin. « C'est le courage de ma noble Cora qui les conduit, Duncan, me dit-il, et je ne tromperai point son espoir. Plût à Dieu que l'homme auquel est confié le dépôt de l'honneur de notre souverain possédât la moitié de la fermeté de ma fille! » — Et n'a-t-il pas aussi parlé de moi, Heyward? interrompit Alice avec un sentiment d'affection jalouse; sans doute il n'avait pas entièrement oublié sa petite Elsie! — Cela était impossible, après l'avoir si bien connue, reprit le jeune homme. Il vous donna je ne sais combien de noms pleins de tendresse, que je n'oserai pas prendre sur moi de répéter, mais dont je reconnais bien vivement la justesse. Je me rappelle, entre autres, qu'il me disait...

Duncan cessa de parler; car, pendant que ses yeux étaient fixés sur ceux d'Alice, qui s'était tournée vers lui pour saisir ses paroles, avec toute l'anxiété de la piété filiale, le même cri horrible qui s'était déjà fait entendre, remplit l'air une seconde fois, et lui coupa la parole. Il se fit un long et lugubre silence, pendant lequel tous trois se regardèrent mutuellement, attendant avec une inquiétude mortelle la répétition du même bruit. Enfin, la couverture se souleva, et l'éclaireur parut à l'entrée de la caverne. Sa fermeté semblait ébranlée par l'annonce d'un danger mystérieux contre lequel toute sa fermeté et toute son adresse pourraient être impuissantes.

—

CHAPITRE VII.

— Ce serait négliger un avertissement qui nous est donné pour notre bien, que nous tenir sous terre plus longtemps lorsque de tels bruits se font entendre dans la forêt, dit Œil-de-Faucon. Ces dames peuvent rester ici renfermées, mais les Mohicans et moi nous ferons sentinelle sur le rocher : et je suppose qu'un major du soixantième désirera nous tenir compagnie. — Le danger est-il donc si pressant? demanda Cora. —Celui qui fait naître des sons aussi étranges et qui les fait entendre à l'homme pour l'avertir, est le seul aussi qui sache quel est notre danger. Je me croirais rebelle à sa volonté si je restais caché dans une caverne lorsque l'air est plein de pareils bruits! Il n'est pas jusqu'à cet homme au cœur faible qui passe sa vie à chanter, que ce cri n'ait ému, et il dit qu'il est prêt à marcher au combat. S'il ne s'agissait que de combattre, c'est une chose que nous connaissons tous et qui s'arrangerait facilement; mais j'ai entendu dire que des cris semblables entre le ciel et la terre sont les avant-coureurs d'une guerre d'une autre nature! — Si nous n'avons d'autre motif de crainte, mon ami, que ceux qui proviennent de causes surnaturelles, nous ne devons point nous alarmer, continua la jeune fille avec calme. Êtes-vous certain que nos ennemis n'ont pas inventé quelque nouveau moyen pour nous frapper de terreur, afin de rendre leur victoire plus facile? — Madame, répondit le chasseur d'un ton grave, j'ai prêté l'oreille à tous les bruits de la forêt pendant trente ans, comme un homme dont la vie ou la mort dépend de la finesse de son ouïe. Il n'y a pas de hurlements plaintifs de la panthère, de sifflements de l'oiseau moqueur, d'inventions diaboliques des Mingos, qui puissent me tromper. J'ai entendu les forêts gémir comme des êtres humains dans leur affliction; j'ai écouté les soupirs harmonieux du vent dans les branches des arbres; j'ai entendu l'éclair craquer dans air comme le pétillement d'un bois sec embrasé, en dardant des étincelles et des langues de flamme; et dans tous ces bruits je n'ai jamais pensé entendre autre chose que le bon plaisir de celui qui se joue des créations de sa main. Mais, ni les Mohicans, ni moi qui suis un blanc sans mélange, nous ne pouvons expliquer le cri qui vient de frapper nos oreilles. Nous pensons donc que c'est un signe qui nous est donné pour notre bien. — C'est une chose extraordinaire! s'écria Heyward en reprenant ses pistolets qu'il avait déposés en entrant. Présage de paix ou signal de guerre il faut voir ce que c'est. Montrez-moi le chemin, mon ami; je vous suis.

Tous quittèrent alors la grotte, et la transition de l'air concentré de ces retraites à l'atmosphère pure et vivifiante de la cataracte rafraîchit leur sang et retrempa leur énergie. La brise du soir balayait la surface de la rivière et apportait le mugissement de la cataracte dans les profondeurs des cavernes, d'où il sortait ensuite en se prolongeant, comme le bruit du tonnerre, sur les collines lointaines. La lune était levée, et sa lumière brillait çà et là sur les eaux supérieures; mais l'extrémité du rocher où se tenaient les voyageurs était encore dans l'ombre. Hormis les sons produits par les eaux et le vent, partout régnaient le silence et la tranquillité de la nuit et de la solitude. En vain leurs yeux inquiets, errants sur l'une et l'autre rive, cherchaient à y découvrir quelque signe de vie qui pût expliquer la nature des sons parvenus jusqu'à eux; leurs regards déçus par la lumière trompeuse de la lune ne pouvaient découvrir que des rochers nus ou des arbres droits et immobiles. — On ne trouve ici que l'ombre et le calme d'un beau soir, dit Duncan à voix basse : Cora, combien nous plairaient, dans tout autre moment, un pareil tableau et toute cette solitude silencieuse! Figurez-vous que vous n'avez rien à craindre, et ce qui maintenant peut-être accroît votre

terreur, pourrait devenir une source de jouissances.... — Ecoutez ! interrompit Alice.

L'avis était inutile. Le même bruit se fit entendre encore; il semblait sortir du lit de la rivière; et s'échappant de l'enceinte étroite des rochers qui bordaient le fleuve, on l'entendait onduler dans la forêt, où il allait s'affaiblissant d'écho en écho. — Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse donner un nom à un pareil cri? demanda Œil-de-Faucon, quand le dernier écho s'éteignit dans les bois; si quelqu'un le peut, qu'il parle; quant à moi, je soutiens que ce bruit n'a rien de terrestre. — Il y a, en effet, ici quelqu'un qui peut vous détromper, dit Duncan; je connais ce bruit, car je l'ai souvent ouï sur le champ de bataille et dans des situations qui se représentent fréquemment par la vie d'un soldat. C'est l'horrible cri d'un cheval à l'agonie; quelquefois la douleur, et quelquefois aussi la terreur le lui arrachent : ou mon cheval est en ce moment la proie des bêtes de la forêt, ou il voit un grand danger sans avoir le moyen de s'y soustraire. Je m'étais mépris sur ce bruit dans la caverne; mais au grand air, il ne peut pas me tromper.

Le chasseur et ses compagnons écoutèrent cette explication simple avec l'empressement d'hommes qui adoptent une idée nouvelle, en même temps qu'ils en rejettent d'autres qui les occupaient péniblement. Les deux derniers articulèrent leur exclamation habituelle et expressive : « Hugh ! » lorsque la vérité apparut à leur intelligence; le premier, après une courte pause, prit sur lui de répondre : — Je ne puis nier la vérité de vos paroles; car je me connais peu en chevaux, quoique je sois né dans un pays où ils abondent. Sans doute que les loups rôdent au-dessus d'eux sur la rive, et les pauvres bêtes effrayées appellent le secours de l'homme aussi bien qu'elles le peuvent. Uncas! ajouta-t-il en delaware, Uncas, sautez dans le canot, et lancez un tison au milieu de la bande; sans quoi la crainte fera ce que les loups ne peuvent faire, et nous nous trouverons sans chevaux demain matin, lorsqu'ils nous seraient si utiles pour voyager rapidement.

Le jeune Indien était déjà descendu au bord de l'eau pour exécuter cet ordre, lorsqu'il s'éleva du bord de la rivière de longs hurlements répétés dans les profondeurs de la forêt, comme si les loups, frappés d'une terreur soudaine, abandonnaient d'eux-mêmes leur proie. Uncas, avec une rapidité instinctive, revint, et les trois enfants de la forêt conférèrent entre eux à voix basse. — Nous avons été comme des chasseurs qui ont perdu les points cardinaux et qui n'ont pas vu le soleil depuis plusieurs jours, dit Œil-de-Faucon en se détournant de ses compagnons; maintenant nous commençons à voir la route que nous avons à suivre, et le sentier où nous marchons n'a plus d'épines. Asseyez-vous à l'ombre que projette ce rocher; elle est plus épaisse que celle des buissons et des pins, et attendons ce qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer. Ne parlez qu'à voix basse; il serait peut-être au bout du compte plus sage que, pendant quelque temps, chacun ne s'entretînt qu'avec ses pensées.

Le chasseur s'exprimait d'un ton grave et sérieux, où l'on n'apercevait cependant aucun signe de crainte ou de faiblesse. Il était évident que son inquiétude momentanée avait disparu devant l'explication d'un mystère que son expérience personnelle ne lui avait pas permis d'approfondir; maintenant, bien qu'il sentît tout ce que la position actuelle avait de périlleux, il était préparé à faire face au danger avec toute l'énergie de sa forte nature. Ce sentiment parut aussi partagé par les Indiens, qui se placèrent de manière à découvrir complétement les deux rives, sans être vus eux-mêmes. Dans de telles circonstances, la prudence demandait qu'Heyward et les autres imitassent une circonspection dont l'exemple leur était donné par des hommes aussi intelligents. Le jeune homme alla chercher dans la caverne une certaine quantité de sassafras, qu'il plaça dans l'intervalle qui séparait les deux grottes; il y fit asseoir les deux sœurs. En cet endroit les rochers les protégeaient contre tous les projectiles, et leur inquiétude était diminuée par l'assurance qu'aucun danger ne pouvait les atteindre sans qu'elles fussent averties de son approche. Heyward se posta près d'elle, afin de pouvoir leur parler sans trop élever la voix, tandis que David, imitant l'exemple des Indiens, s'arrangea dans les crevasses des rochers, de manière à soustraire aux regards sa disgracieuse personne. Dans cet état, les heures se passèrent sans aucune interruption nouvelle. La lune était arrivée à son zénith, et répandait perpendiculairement sa douce lumière sur le groupe charmant des deux sœurs, endormies paisiblement dans les bras l'une de l'autre. Duncan étendit le grand schall de Cora sur un groupe qu'il aimait à contempler, et à son tour il chercha un oreiller sur le rocher. David, pendant ce temps, ronflait d'une manière qui dans tout autre temps aurait offensé ses oreilles délicates; enfin tous, à l'exception d'Œil-de-Faucon et des Mohicans, s'abandonnèrent à un sommeil profond qu'ils ne pouvaient pas maîtriser. Mais la vigilance de ces protecteurs persévérants ne céda ni à la fatigue ni au sommeil. Immobiles comme le rocher dont ils semblaient faire partie, ils étaient là, promenant sans cesse leurs regards sur la ligne sombre qui bordait la rivière étroite. Aucun son ne leur échappait; l'examen le plus attentif n'aurait pu reconnaître s'ils respiraient. Il était évident que cet excès de précaution venait d'une expérience qu'aucune ruse de la part de leurs ennemis ne pouvait mettre en défaut. Leur surveillance continua sans qu'aucun danger se montrât; et cependant enfin la lune disparut à l'horizon, et une raie pâle, au sommet des arbres, à l'endroit où la rivière formait un coude, annonça l'approche du jour. Alors Œil-de-Faucon remua pour la première fois. Il se leva, et rampant le long des rochers, alla tirer Duncan de son profond sommeil. — Voici le moment de nous mettre en marche, lui dit-il à voix basse; éveillez ces dames, et soyez prêts à entrer dans le canot dès que je l'amènerai à la plate-forme. — Avez-vous eu une nuit tranquille? Pour moi, je crois que le sommeil l'a emporté sur ma vigilance. — Tout est calme encore comme à minuit. Silence et promptitude!

Cependant Duncan s'etait réveillé, et il alla immédiatement soulever le schall qui recouvrait les deux sœurs endormies. Au mouvement qu'il fit, Cora étendit la main comme pour le repousser, et Alice murmura d'une voix douce : — Non, non, mon cher père, nous n'avons pas été abandonnées : Duncan était avec nous! — Oui, innocente beauté, se dit tout bas le jeune homme transporté; Duncan est ici; et tant qu'il aura un souffle de vie, tant qu'il existera une ombre de danger, il ne te quittera pas. Cora! Alice! éveillez-vous. Voici l'heure du départ.

Un cri perçant poussé par la plus jeune des deux sœurs, et la vue de l'autre devant lui, image de l'horreur et de la consternation, furent l'unique réponse qu'il reçut. Avant qu'Heyward eût pu articuler une parole, il s'éleva de toutes parts des hurlements et des cris confus qui firent refluer son jeune sang vers son cœur. On aurait dit que tous les démons de l'enfer étaient déchaînés dans les bois et exhalaient en sons barbares leur sauvage fureur. Les cris ne partaient d'aucun point en particulier, mais remplissaient toute l'étendue de la forêt, et ils semblaient s'échapper des cavernes, de la cataracte, des rochers, du lit de la rivière et du ciel même. David, au milieu de ce vacarme infernal, se leva de toute sa hauteur en se bouchant les oreilles et en s'écriant : — D'où vient ce tintamarre? l'enfer a-t-il laissé échapper les damnés, que de tels bruits se fassent entendre à l'homme?

L'éclair et la détonnation d'une douzaine de coups de feu partis des deux rives du fleuve suivirent cette imprudente exhibition, et l'infortuné maître de chant retomba immobile sur le rocher où il avait dormi. Les Mohicans répondirent fièrement aux hurlements de leurs ennemis, qui poussèrent un cri de joie farouche à la chute de notre La Gamme. Les détonnations se succédaient rapidement; mais de part et d'autre on était trop habile pour s'exposer à découvert au feu ennemi. Duncan écoutait avec une inquiétude intense, croyant à chaque instant que le bruit des rames allait se faire entendre; car la fuite était, il le croyait du moins, leur unique refuge. La rivière continuait son cours avec sa rapidité accoutumée, mais le canot ne se montrait pas. Déjà il s'imaginait que le chasseur l'avait abandonné, lorsqu'une traînée de lumière sortit du rocher derrière lui, et un hurlement terrible, mêlé à un cri d'agonie, annonça que le messager de mort parti de l'arme fatale d'Œil-de-Faucon avait fait une victime. Après ce léger échec, les assaillants s'éloignèrent, et peu à peu le silence régna comme avant ce tumulte subit. Duncan saisit cette occasion pour emporter La Gamme au lieu abrité où étaient les deux sœurs. Bientôt toute la petite troupe fut réunie en cet endroit, où l'on était en sûreté. — Le pauvre diable a sauvé sa chevelure, dit Œil-de-Faucon, en passant froidement la main sur la tête de David; mais il offre la preuve qu'un homme peut être quelquefois trop prompt. Il y avait une véritable folie à montrer aux sauvages furieux six pieds de chair sur un rocher nu; et tout ce qui m'étonne, c'est qu'il ait échappé la vie sauve! — N'est-il pas mort? demanda Cora d'une voix entrecoupée qui annonçait entre elle une lutte intérieure entre un effroi bien naturel et la fermeté qu'elle s'imposait. Pouvons-nous quelque chose pour secourir ce malheureux? — Non, non, la vie n'est pas éteinte encore en lui, et lorsqu'il aura dormi un peu, il reviendra bien à lui, et n'en sera que plus sage jusqu'à l'heure de sa mort véritable, répondit OEil-de-Faucon, en jetant un regard oblique sur le corps insensible, tandis qu'il s'occupait à charger son fusil avec un admirable sang-froid. Portez-le dans la caverne, Uncas, et étendez-le sur le sassafras. Plus long sera son sommeil, mieux cela vaudra pour lui, car je doute qu'un corps comme le sien puisse trouver sur ces roches un abri convenable; et auprès des Iroquois il ne lui servirait de rien de chanter. — Vous croyez donc que l'attaque se renouvellera? demanda Heyward. — Croirai-je qu'un loup affamé se contente d'une bouchée? Les brigands ont perdu un homme, et ils ont coutume de reculer lorsqu'ils éprouvent une perte et échouent dans une surprise; mais nous les reverrons revenir à l'attaque avec de nouveaux expédients pour se rendre maîtres de nos chevelures. Tout notre espoir, continua-t-il en relevant la tête, pendant qu'une ombre d'inquiétude passait comme un nuage sur son visage sévère, est de nous maintenir sur ce rocher jusqu'à ce que Munro nous envoie secourir! Dieu veuille que ce soit bientôt; et que le détachement soit commandé par un chef qui connaisse bien les usages des Indiens! — Vous voyez la position où nous sommes, Cora, dit Duncan; et vous savez que nous avons tout à attendre des inquiétudes et de l'expérience de votre père. Venez donc avec Alice dans cette caverne,

où vous serez du moins à l'abri du feu meurtrier de nos ennemis, et où vous pourrez donner à notre infortuné compagnon leroute les soins qui sont l'apanage de votre sexe.

Les deux sœurs le suivirent dans la grotte extérieure, où David commençait à donner, par ses gémissements, des symptômes de vie; Duncan, après avoir recommandé le blessé à leur attention, se mit aussitôt en devoir de les quitter. — Duncan? dit la voix tremblante de Cora qui arrêta les pas du jeune homme au moment où il allait franchir l'entrée de la caverne. Il se retourna et vit la jeune fille dont le teint brillant avait fait place à une pâleur mortelle, et dont les lèvres tremblaient d'émotion, jeter sur lui un regard si expressif et si attendri qu'il revint immédiatement près d'elle. Rappelez-vous, Duncan, que votre salut est nécessaire au nôtre, qu'un père vous a confié un dépôt sacré; songez combien il importe que vous ayez du sang-froid et de la prudence; enfin, ajouta-t-elle, et en même temps une rougeur révélatrice colora ses joues et jusqu'à ses tempes, songez à combien de titres vous êtes cher à tout ce qui porte le nom de Munro. — Si quelque chose pouvait ajouter à l'amour de la vie, dit Heyward en laissant errer à son insu ses regards sur les formes charmantes de la silencieuse Alice, ce serait une assurance comme celle-là. En ma qualité de major du soixantième, notre digne hôte vous dira que je dois prendre ma part du combat; mais notre tâche sera facile; elle consiste uniquement à tenir ces misérables en respect pendant quelques heures.

Sans attendre de réponse, il s'arracha de la présence des deux sœurs, et alla joindre le chasseur et ses compagnons, qui étaient encore abrités dans l'étroit passage entre les deux cavernes. — Je vous le répète, Uncas, dit le premier lorque Duncan les eut rejoints, vous prodiguez trop la poudre, et le recul du fusil dérange votre coup! Peu de poudre, la dose juste de plomb, et un canon allongé, c'est tout ce qu'il faut pour arracher à un Mingo le cri de mort! Du moins c'est une expérience que j'ai faite sur ces créatures. Venez, mes amis; que chacun se place à son poste, car nul ne peut dire quand et où un Maqua frappera son ennemi!

Les Indiens allèrent en silence prendre position dans des crevasses de rochers, d'où ils dominaient les approches des cataractes. Au centre de la petite île, quelques pins courts et rabougris avaient pris racine, et formaient un taillis dans lequel Œil-de-Faucon s'élança rapide comme un daim, et suivi de l'agile Duncan. Ils s'y abritèrent comme ils purent derrière des arbustes et des fragments de rocs qui étaient là épars. Au-dessus d'eux était un rocher nu et arrondi, à droite et à gauche duquel l'eau se précipitait dans les abîmes inférieurs. Comme le jour commençait à paraître, les rives opposées n'offraient plus un tableau confus; les regards pouvaient pénétrer dans les bois et distinguer les objets sous la voûte sombre des pins. Ils restèrent longtemps dans ce poste, sans que l'attaque parût devoir se renouveler, et Duncan commençait à espérer que leur feu avait produit des effets plus fatals qu'ils ne l'avaient cru, et que leurs ennemis avaient été définitivement repoussés. Quand il hasarda de communiquer cette idée à son compagnon, celui-ci secoua la tête d'un air d'incrédulité et répondit: — Vous ne connaissez pas la nature d'un Maqua, si vous croyez qu'ils se retireront en vaincus sans avoir enlevé une seule chevelure. S'ils n'étaient pas quarante ce matin, il n'y en avait pas un seul! et ils savent trop bien qui et en quel nombre nous sommes, pour abandonner si tôt la chasse. Chut! voyez là-haut dans la rivière, à l'endroit où elle se brise contre les rochers: que je meure si les hardis coquins n'ont pas nagé en tenant le milieu du fleuve; et par malheur pour nous, ils vont atteindre la pointe de l'île! Chut! tenez-vous caché! ou votre chevelure vous sera enlevée en moins de temps qu'il n'en faut pour faire tourner un couteau autour de votre crâne.

Heyward leva la tête au-dessus de son abri, et vit ce qui lui parut à juste titre un prodige d'audace et d'adresse. La rivière avait usé l'extrémité du rocher de manière à rendre son abord moins escarpé et moins perpendiculaire que ne le comporte en général une cataracte. Sans autre guide que le contre-courant de la rivière, à l'endroit où elle rencontre cette extrémité de l'île, un certain nombre d'ennemis s'étaient aventurés dans les flots, et nageaient vers ce point, sachant que s'ils pouvaient y aborder, ils ne tarderaient pas à frapper leurs victimes. Au moment où Œil-de-Faucon cessait de parler, quatre têtes d'homme se montrèrent au-dessus de quelques pièces de bois flottant, arrêtées sur ces roches nues: c'était sans doute là ce qui avait suggéré aux sauvages l'idée de cette entreprise hasardeuse. Bientôt on vit un cinquième nageur sur la cime verdâtre de la cataracte, mais pas tout à fait dans la direction de l'île. Le sauvage luttait avec effort pour gagner l'endroit où il serait en sûreté; favorisé par l'eau rapide, il tendait un bras à l'étreinte de ses compagnons, lorsqu'il fut emporté par la chute elle-même: on le vit suspendu en l'air, les bras étendus et les yeux sortant de leur orbite, puis tomber précipité dans l'abîme profond et béant. Un seul cri de désespoir domina le sombre mugissement de la cataracte, puis tout rentra dans un silence de mort.

Par un mouvement généreux, Duncan allait s'élancer au secours de la malheureuse victime, mais il se sentit retenir par l'étreinte de l'impassible chasseur. — Voulez-vous donc attirer sur nous tous une mort certaine, en indiquant aux Mingos la place où nous sommes? demanda Œil-de-Faucon gravement; c'est une charge de poudre épargnée, et les munitions nous sont aussi précieuses maintenant que le souffle à un daim haletant! Renouvelez l'amorce de vos pistolets; le brouillard de la cataracte peut avoir mouillé la poudre. Ensuite, préparez-vous à un combat corps à corps, tandis que je recevrai leur attaque à coups de fusil.

Il plaça son doigt dans sa bouche et fit entendre un sifflement aigu auquel on répondit des rochers inférieurs gardés par les Mohicans. Duncan vit des têtes s'élever à ce signal au-dessus des bois flottants, mais elles disparurent presque aussitôt. Un léger bruit attira ensuite son attention derrière lui; à quelques pas Uncas arrivait en rampant. Œil-de-Faucon lui ayant adressé la parole en delawarre, le jeune indien, avec beaucoup de circonspection et un sang-froid imperturbable, se plaça au poste indiqué. Ce fut pour Heyward un moment d'anxiété fiévreuse et impatiente; néanmoins le chasseur crut l'occasion propice pour donner une leçon à ses jeunes compagnons sur l'art de manier habilement les armes à feu. — De toutes les armes, dit-il, la carabine longue, rayée et bien trempée, est la plus dangereuse entre des mains habiles; mais pour déployer toute son excellence, elle exige un bras vigoureux, un coup d'œil juste et beaucoup de soin dans la manière de charger. Les armuriers montrent peu de connaissance de leur art lorsqu'ils fabriquent des fusils de chasse et des mousquetons de cavalerie qui...

Ici il fut interrompu par un « Hugh! » exclamation habituelle d'Uncas. — Je les vois, enfant, je les vois, continua Œil-de-Faucon; ils se préparent à l'attaque, sans quoi ils resteraient cachés derrière leurs morceaux de bois. Eh bien! qu'ils viennent, ajouta-t-il en examinant la pierre de son fusil; celui qui sera en tête trouvera la mort, fût-ce Montcalm lui-même.

En ce moment, les bois retentirent d'un autre cri épouvantable, et quatre sauvages s'élancèrent du milieu des bois flottants qui les abritaient. Heyward brûlait d'envie de s'élancer à leur rencontre, tant était violente l'excitation qu'il éprouvait, mais il fut retenu par l'exemple du calme de ses compagnons. Lorsque les ennemis, après avoir gravi, en bondissant et en poussant d'effroyables cris, les rochers noirs qui les séparaient, ne furent plus qu'à une distance de quelques verges, le fusil d'Œil-de-Faucon s'éleva lentement entre les taillis et fit feu. L'Indien qui marchait le premier bondit comme un daim blessé, et fut précipité du haut des rochers de l'île. — Maintenant, Uncas, s'écria le chasseur en tirant son grand coutelas et les yeux étincelants d'ardeur, chargez-vous de celui de ces mécréants qui marche le dernier; nous nous occuperons des deux autres!

Uncas obéit; et il ne resta plus que deux ennemis à vaincre. Heyward avait remis un de ses pistolets à Œil-de-Faucon, et tous deux s'élancèrent par une petite pente vers leurs ennemis; ils déchargèrent leurs pistolets au même instant et avec aussi peu de succès l'un que l'autre. — Je le savais bien, et je vous le disais! murmura le chasseur en lançant avec un amer mépris cette arme misérable dans la cataracte. Avancez, diables d'enfer, sanguinaires scélérats! vous allez avoir affaire à un blanc de pur sang!

Il avait à peine achevé ces paroles qu'il se trouva face à face avec un sauvage d'une taille gigantesque et d'un effroyable aspect. Au même instant Duncan se vit engagé de son côté dans un combat corps à corps avec un autre Indien. Avec une adresse égale, Œil-de-Faucon et son antagoniste se saisirent l'un l'autre par le bras qui tenait le fatal coutelas. Pendant près d'une minute ils se regardèrent fixement, chacun cherchant à maîtriser l'autre par la puissance des muscles. Enfin le bras nerveux du blanc l'emporta sur les membres moins exercés de l'Indien. Le bras de ce dernier céda lentement à la vigueur toujours croissante du chasseur qui, retirant tout à coup sa main armée de l'étreinte de son ennemi, lui enfonça jusqu'au cœur la lame acérée. Cependant Heyward avait à soutenir un combat plus terrible: sa légère épée avait été brisée au premier choc. Comme il n'avait pas d'autre moyen de défense, il dut chercher son salut dans sa force corporelle et sa résolution. Bien qu'il ne manquât ni de l'une ni de l'autre de ces qualités, il avait affaire à un adversaire qui le valait. Heureusement il réussit bientôt à le désarmer; le couteau de l'Indien tomba sur le rocher, et de ce moment il s'engagea entre les deux adversaires une lutte terrible à qui précipiterait l'autre de cette effroyable hauteur dans les abîmes de la cataracte. Chaque nouvel effort les rapprochait du bord fatal, et là il fallait vaincre ou périr. Chacun des combattants déploya toute sa vigueur dans cet instant critique, et déjà tous deux chancelaient sur le bord du précipice. Déjà Heyward sentait la main de son ennemi lui serrer la gorge, et voyait le rire féroce de l'Indien, plein de l'horrible espérance d'entraîner son ennemi dans sa chute. Il se sentait succomber à une force supérieure, et il éprouvait dans toute son horreur l'agonie du désespoir. En cet instant suprême, une main bronzée et un couteau brillant parurent devant lui; l'Indien lâcha prise; le sang coulait abondamment des tendons de son poignet qui venait d'être coupé; et tandis que le bras libérateur d'Uncas ramenait Duncan en arrière, les regards de ce dernier, comme sous l'empire

d'un pouvoir magique, restèrent fixés sur les traits farouches et désespérés de son ennemi, qui roula sans retour au fond de l'abîme. — A nos postes ! à nos postes ! cria Œil-de-Faucon qui venait d'expédier son ennemi ; à nos postes, notre vie en dépend ; l'œuvre n'est qu'à moitié faite !

Le jeune Mohican poussa un grand cri de triomphe, et, suivi de Duncan, gravit de nouveau le rocher d'où ils étaient descendus pour combattre. Tous trois se replacèrent derrière l'abri protecteur des rochers et des arbustes.

—

CHAPITRE VIII.

L'avis que venait de donner le chasseur n'était pas sans motif : tant qu'avait duré le combat acharné que nous venons de décrire, aucune voix humaine ne s'était mêlée au mugissement de la cataracte. On eût dit que l'intérêt de la lutte tenait les Indiens en suspens, tandis que les changements soudains dans la position des combattants leur interdisaient un feu qui aurait pu être également fatal à un ami et à un ennemi. Mais du moment que cette espèce de combat singulier fut terminé, il s'éleva en l'air des hurlements de rage et de vengeance. Une vive fusillade commença, et le feu des assaillants se croisa sur les rochers comme s'ils eussent voulu décharger leur fureur impuissante sur le théâtre inanimé de ce fatal combat. Le fusil de Chingachgook, qui pendant ce temps-là avait gardé son poste avec une résolution inébranlable, répondait par un feu également soutenu. Quand le cri de victoire d'Uncas parvint à ses oreilles, sa voix paternelle avait répondu par un cri semblable, après quoi les coups répétés de son arme parlèrent seuls pour lui. Plusieurs minutes s'écoulèrent avec la rapidité de la pensée, les assaillants continuant leur feu, tantôt par volées, tantôt par coups détachés. Bien qu'autour des assiégés le rocher, les arbres et les arbustes fussent criblés de balles, ils étaient si bien abrités que jusque-là David était le seul de la petite troupe qui eût été blessé. — Qu'ils brûlent leur poudre, dit le chasseur avec sang-froid, pendant que les balles sifflaient près du lieu où il était retranché ; nous ferons une fameuse récolte de plomb quand l'affaire sera terminée, et les coquins se lasseront de ce jeu avant que ces vieux rochers crient merci ! Uncas, mon enfant, je vous le répète, vous chargez trop votre fusil ; et une arme qui repousse ne porte jamais juste. Je vous avais dit d'atteindre ce mécréant au-dessous de la ligne blanche de son tatouage, et vous avez frappé deux pouces au-dessus. Les Mingos ont la vie dure, et l'humanité exige que nous en finissions promptement avec ces serpents.

Un sourire calme éclaira les traits du jeune Mohican, et prouva qu'il avait compris ce que l'autre venait de lui dire en anglais ; mais il n'y répondit point, et ne chercha pas à se justifier. — Je ne puis souffrir qu'on accuse Uncas de manquer de jugement ou d'adresse, dit Duncan ; il m'a sauvé la vie avec un courage et un sang-froid admirable, et il a désormais en moi un ami qui n'aura jamais besoin qu'on lui rappelle sa dette.

Uncas se leva à demi, et tendit la main à Heyward. Pendant qu'ils se donnaient ce témoignage d'amitié, les deux jeunes gens échangèrent des regards d'intelligence qui firent oublier à Duncan la couleur et la condition du jeune sauvage. De son côté, Œil-de-Faucon, témoin calme mais affectueux de cette manifestation de sentiments généreux, se contenta de répondre : — La vie est une obligation que des amis se doivent souvent l'un à l'autre dans le désert. J'ose dire que j'ai moi-même rendu à Uncas quelques services de ce genre, et je me rappelle fort bien qu'il s'est placé cinq fois entre la mort et moi ; trois fois en combattant les Mingos, une fois en traversant l'Horican, et une autre....— Voilà un coup mieux ajusté que les autres ! s'écria Duncan, qui s'écarta involontairement, en voyant rebondir une balle qui avait frappé le rocher à côté de lui.

Œil-de-Faucon ramassa la balle, qui s'était applatie à terre, et après l'avoir examinée, il dit en secouant la tête : — Une balle ne s'aplatit pas en tombant, à moins qu'elle ne vienne des nuages ! Mais le fusil d'Uncas était déjà pointé vers le ciel, et les yeux de ses compagnons se portant dans cette direction, découvrirent aussitôt le mystère. Un vieux chêne s'élevait sur la rive droite de la rivière, presque en face de l'île ; son branchage, cherchant de l'espace, s'était étendu si loin que les rameaux supérieurs se projetaient en voûte sur le bras du fleuve qui coulait de ce côté. Parmi le feuillage du sommet qui cachait à peine les branches noueuses et rabougries, s'était niché un sauvage, qui, en ce moment, était en partie abrité par le tronc de l'arbre et en partie découvert, car il se penchait en avant pour s'assurer de l'effet produit par son feu perfide. — Ces diables escaladeront le ciel, pour venir à bout de nous, dit Œil-de-Faucon ; tenez-le occupé, mon enfant, jusqu'à ce que mon Tueur de daims soit prêt ; alors nous tirerons de chaque côté de l'arbre en même temps.

Uncas garda son feu jusqu'à ce que le chasseur eût donné le signal ; les coups partirent ; les feuilles et l'écorce du chêne jaillirent en éclats qui furent dispersés par le vent ; mais l'Indien ne répondit à leurs décharges que par un rire insultant, et leur envoya une autre balle qui jeta par terre le bonnet d'Œil-de-Faucon. Les hurlements recommencèrent dans la forêt, et une grêle de balles siffla sur la tête des assiégés, comme pour les obliger à rester dans un lieu où ils seraient facilement immolés par le guerrier entreprenant monté sur l'arbre. — Il faut mettre ordre à cela ! dit le chasseur, jetant autour de lui des regards inquiets. Uncas, faites venir votre père ; nous avons besoin de toutes nos armes pour déloger cette rusée chenille.

Le signal fut aussitôt donné, et avant qu'Œil-de-Faucon eût rechargé son fusil, Chingachgook rejoignit ses amis. Lorsque Uncas eût montré au guerrier expérimenté le poste qu'occupait leur dangereux ennemi, il fit son exclamation habituelle : Hugh ! et ce fut la seule expression de surprise ou d'alarme qui lui échappa. Œil-de-Faucon et les Mohicans conférèrent ensemble en delaware pendant quelques minutes, après quoi chacun prit paisiblement son poste, afin d'exécuter le plan qu'on avait rapidement arrêté. Le guerrier posté sur le chêne avait, depuis le moment où on l'avait découvert, nourri un feu vif mais inefficace. La vigilance de ses ennemis l'empêchait d'ajuster, car leurs fusils se dirigeaient à l'instant sur la moindre partie de sa personne qu'il laissait à découvert ; néanmoins ses balles continuaient à tomber au milieu de la troupe. Les vêtements d'Heyward, que la couleur de son uniforme mettait en évidence, furent percés en divers endroits, et une balle le blessa légèrement au bras. Enfin, enhardi par la longue patience de ses ennemis vigilants, le Huron essaya d'ajuster avec plus de précision. L'œil exercé des Mohicans aperçut, à travers le rare feuillage, une de ses cuisses imprudemment découverte et se projetant à quelques pouces du tronc de l'arbre. Ils firent feu en même temps, le sauvage mit à découvert la partie opposée de son corps ; prompt comme la pensée, Œil-de-Faucon saisit ce moment, et déchargea son arme fatale au sommet du chêne. Les feuilles furent agitées par un mouvement inaccoutumé ; le sauvage laissa échapper son arme, et après quelques moments d'efforts inutiles, on vit son corps se balancer en l'air, retenu à une branche que ses mains serraient avec l'étreinte du désespoir. — Achevez-le, envoyez-lui une autre balle ! s'écria Duncan, en détournant avec horreur ses regards de la vue de cet homme placé dans une position aussi terrible. — Pas même un noyau ! s'écria l'inflexible Œil-de-Faucon ; sa mort est certaine, et nous n'avons pas de poudre à perdre ; car les combats des Indiens durent quelquefois plusieurs jours : il y va de leurs chevelures ou des nôtres ! et Dieu qui nous a créés nous a mis dans le cœur l'amour de la vie.

Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement sévère, absolu, et si évidemment conforme à la prudence. A dater de ce moment, les hurlements cessèrent, le feu se ralentit, et tous les regards, amis ou ennemis, se fixèrent sur le malheureux suspendu entre le ciel et la terre. Le corps était balancé par le vent ; quoique aucun murmure, aucun gémissement n'échappât à la victime, il y avait des moments où il tournait vers ses ennemis un front farouche ; et, malgré l'éloignement, on pouvait distinguer sur ses traits basanés l'agonie du désespoir. Trois fois, par un mouvement de compassion, le chasseur leva son fusil ; trois fois, cédant aux conseils de la prudence, il l'abaissa silencieusement. Enfin, une main du Huron lâcha prise, et retomba épuisée le long de son corps. Il fit des efforts vains et désespérés pour ressaisir la branche, et on le vit, pendant quelques instants, s'agiter inutilement dans l'air. — Un éclair partit du fusil du chasseur ; les membres de la victime tremblèrent et se contractèrent, sa tête retomba sur sa poitrine, et le corps, comme une masse de plomb, entr'ouvrit l'onde écumante, qui l'engloutit pour toujours.

Aucun cri de triomphe ne suivit cet avantage important, mais les Mohicans eux-mêmes se regardèrent avec un sentiment d'horreur silencieuse. Un seul hurlement se fit entendre dans les bois, puis tout rentra dans le silence. Œil-de-Faucon, le seul qui fût en état de raisonner froidement, secoua la tête en se blâmant de sa faiblesse. — C'était ma dernière charge de poudre et ma dernière balle, dit-il, j'ai agi comme un enfant ; qu'importait que le scélérat tombât dans le fleuve mort ou vivant ! il n'en aurait pas eu pour longtemps. Uncas, mon garçon, allez au canot et apportez la grande corne ; c'est toute la poudre qui nous reste, et nous en aurons besoin jusqu'au dernier grain, ou je connais bien peu la nature des Mingos.

Le jeune Mohican obéit aussitôt, laissant le chasseur occupé à retourner sa gibecière et à secouer sa poudrière vide avec de nouvelles manifestations de mécontentement. Toutefois il fut interrompu dans cet examen peu agréable, par un cri perçant que poussa Uncas, et qui retentit même à l'oreille peu exercée de Duncan, comme le signal de quelque catastrophe inattendue. Saisi d'inquiétude pour le trésor précieux que recélait la grotte, le jeune officier se leva sur-le-champ, sans songer aux périls qu'il courait en se découvrant ainsi : ses compagnons l'imitèrent, comme si une impulsion commune les eût dirigés, et tous ensemble ils se précipitèrent vers le passage qui conduisait aux deux grottes, avec une rapidité qui rendit inutile le feu irrégulier de leurs ennemis. Le cri inaccoutumé avait fait sortir les

deux sœurs ainsi que le blessé David de leur lieu de refuge, et un coup d'œil suffit pour apprendre à chacun le désastre qui avait ébranlé le stoïcisme éprouvé du jeune Indien. A peu de distance du rocher, ils virent leur petite barque qui flottait sur la rivière, emportée par le courant, de manière à indiquer qu'elle était dirigée par quelque agent caché. L'éclaireur, à cette vue fatale, mit son fusil en joue comme par instinct; l'étincelle jaillit, mais il n'y eut point d'explosion. — Trop tard! trop tard! s'écria Œil-de-Faucon en laissant tomber son arme inutile avec un dépit amer; le mécréant a gagné le courant, et lors même que nous aurions de la poudre, c'est à peine si la balle pourrait le rattraper.

Comme il achevait ces mots, l'audacieux Huron leva la tête au-dessus du canot, et pendant qu'il glissait rapidement sur la vague, il fit signe de la main et jeta un cri, signal de succès. Aussitôt, il s'éleva de la forêt un hurlement terrible et un rire insultant, comme si une troupe de démons eussent fait éclater leur joie impie à la chute d'une âme chrétienne. — Vous pouvez rire, enfants du diable, dit l'éclaireur en s'asseyant sur une pointe de rocher et en laissant tomber son fusil négligemment à ses pieds, les trois meilleures carabines de ces forêts ne peuvent pas plus servir maintenant que si c'étaient des brins d'herbes ou les cornes tombées du front des daims de l'année dernière. — Que ferons-nous maintenant? demanda Duncan, dont le premier désappointement avait bientôt fait place à un mâle désir d'agir; qu'allons-nous devenir?

Œil-de-Faucon, pour toute réponse, passa son doigt autour de son crâne d'une manière tellement significative, qu'en voyant ce geste il était impossible de n'en pas comprendre le sens. — Sans doute, notre position n'est pas désespérée à ce point! s'écria le jeune militaire; les Hurons ne sont pas ici; nous pouvons défendre les grottes, nous opposer à leur débarquement. — Avec quoi? demanda froidement l'éclaireur; avec les flèches d'Uncas ou des larmes de femmes! Non, non! vous êtes jeune, riche; vous avez des amis; vous êtes d'un âge, je le sais, où il est dur de mourir; mais, ajouta-t-il, en jetant les yeux sur les Mohicans, rappelons-nous que nous sommes de pure race, et montrons à ces Indiens de la forêt que le sang des blancs peut être versé sans plus de plainte que celui des rouges, quand le moment est venu.

Duncan porta ses regards dans la direction indiquée par l'éclaireur, et l'attitude des deux Indiens confirma ses craintes. Chingachgook, s'asseyant sur un autre fragment de rocher, dans une pose pleine de dignité, avait laissé tomber son coutelas et son tomahawk; il enlevait la plume d'aigle qui ornait sa tête et passait la main sur son unique touffe de cheveux, comme pour la préparer à son dernier et funeste office. Son visage était calme quoique pensif, et dans ses yeux noirs et brillants, la fierté du combat faisait graduellement place à une expression plus conforme au destin qu'il prévoyait. — Nous ne devons pas renoncer à tout espoir! s'écria Duncan; dans ce moment même des secours peuvent nous arriver. Je ne vois pas d'ennemis! ils se sont lassés d'une lutte dans laquelle ils ont tant à perdre et si peu à gagner. — Les serpents attendront peut-être une minute, peut-être une heure, avant de s'élancer sur nous; il est possible qu'au moment où nous parlons ils soient ici près qui nous écoutent; c'est dans leur nature, dit Œil-de-Faucon; mais soyez certain qu'ils viendront, et de manière à ne nous laisser aucun espoir. Chingachgoock, ajouta-t-il en se servant de la langue des Delawares, mon frère, nous avons livré ensemble notre dernier combat, et les Maquas vont triompher sur les cadavres du sagamore des Mohicans, et du visage pâle dont les yeux, disent-ils, peuvent faire le jour et la nuit, et abaisser les nuages au niveau des vapeurs des fontaines. — Que les femmes des Mingos pleurent leurs morts! répondit l'Indien avec sa fierté caractéristique et son inébranlable fermeté; le Grand Serpent des Mohicans s'est glissé dans leurs wigwams, et il a empoisonné leur triomphe avec les gémissements des enfants dont les pères ne sont pas revenus! Onze guerriers dorment loin du tombeau de leur tribu depuis la fonte des neiges, et nul ne pourra dire où ils sont quand la langue de Chingachgook sera silencieuse. Qu'ils tirent le coutelas le plus tranchant, et brandissent le tomahawk le plus rapide, car leur plus mortel ennemi est en leur pouvoir. Uncas, mon enfant, dernière branche d'une noble tige, dites à ces lâches de se hâter, où leurs cœurs s'attendriront, et ils deviendront des femmes. — Ils cherchent leurs morts parmi les poissons, répondit la voix grave et douce du jeune chef; les Hurons flottent avec les anguilles dans les fanges de la rivière; ils tombent de l'arbre comme le fruit propre à être mangé, et les Delawares en rient! — Oui, oui, murmura l'éclaireur, qui avait écouté avec une attention profonde les discours caractéristiques des deux sauvages; ils ont échauffé leur fierté indienne, et bientôt ils provoqueront les Maquas à leur donner une mort prompte. Pour moi, qui n'ai que le sang d'un blanc dans les veines, je dois mourir comme il convient à un homme de ma couleur, sans paroles de défi à la bouche, sans amertume dans le cœur. — Et pourquoi donc mourir? dit Cora en quittant la paroi de rocher où jusqu'à ce moment une horreur bien naturelle l'avait retenue appuyée; de tous côtés le passage est ouvert; fuyez donc dans les bois, et invoquez le secours du ciel! Allez, hommes courageux, nous vous avons déjà trop d'obligations; que nous ne vous entraînions plus dans notre malheureuse fortune! — Vous connaissez bien peu les ruses des Iroquois, madame, si vous croyez qu'ils ont laissé le passage libre pour gagner la forêt, répondit Œil-de-Faucon qui toutefois ajouta aussitôt avec simplicité : Il est vrai que le courant peut nous entraîner bientôt hors de la portée de leurs carabines et du son de leurs voix. — Profitez donc de ce moyen; pourquoi tarder? Voulez-vous augmenter le nombre des victimes de nos implacables ennemis? — Pourquoi! répéta l'éclaireur en promenant fièrement ses regards autour de lui : parce qu'il vaut mieux pour un homme mourir en paix avec lui-même que de vivre tourmenté par une conscience coupable. Que répondrons-nous à Munro, quand il nous demandera ce que nous avons fait de ses enfants et où nous les avons laissées? — Allez le trouver, et dites-lui que vous les avez quittées pour chercher du secours, reprit Cora, en s'avançant dans son ardeur généreuse jusque tout près de l'éclaireur; dites-lui que les Hurons les ont entraînées dans les déserts du nord, mais qu'avec de la vigilance et de la promptitude, on peut encore les délivrer; et si, après tout, le ciel permet que son assistance arrive trop tard, portez-lui, continua-t-elle, en abaissant peu à peu le ton ferme de sa voix, qui se changea en accents étouffés, portez-lui l'amour, les bénédictions, les dernières prières de ses filles, et dites-lui de ne pas pleurer leur mort prématurée, mais de songer avec une humble confiance qu'au bout de sa carrière chrétienne, il doit retrouver ses enfants.

Les traits endurcis et basanés du chasseur parurent agités pendant qu'elle parlait; quand elle eut fini, il appuya son menton sur sa main et parut méditer profondément sur la proposition qu'il venait d'entendre. — Il y a de la raison dans ses paroles, dit-il enfin, les lèvres comprimées et convulsives; oui, et elles sont pleines de l'esprit du christianisme; ce qui est bien et convenable dans une peau rouge peut être coupable dans un homme qui n'a pas même une goutte de sang mêlé à donner pour excuse. Chingachgook! Uncas! avez-vous entendu ce que vient de dire la femme aux yeux noirs?

Alors il parla en delaware à ses compagnons, et son discours, quoique posé et calme, semblait avoir quelque chose de péremptoire. Chingachgook l'écouta d'un air grave et attentif, et parut méditer sur ses paroles comme s'il en eût senti toute l'importance. Après un moment d'hésitation, il fit de la main un signe d'assentiment, et prononça en anglais le mot : « Bon! » avec l'emphase ordinaire à sa nation. Alors replaçant son coutelas et son tomahawk à sa ceinture, le guerrier s'avança silencieusement sur le bord du rocher le plus caché aux regards des ennemis qui couvraient la rive opposée. Là, il s'arrêta un moment, montra de la main la forêt, et après avoir dit quelques mots dans sa langue, comme pour indiquer la route qu'il se proposait de suivre, il se laissa tomber dans la rivière et disparut aux regards.

L'éclaireur différa son départ, pour adresser la parole à la généreuse fille, qui respirait déjà plus à l'aise, ayant vu le succès de ses conseils. — La sagesse est quelquefois donnée aux jeunes aussi bien qu'aux vieillards, dit-il; et ce que vous avez dit est sage, pour ne pas dire plus. Si l'on vous conduit dans les bois, c'est-à-dire ceux d'entre vous dont on aura pour quelque temps épargné la vie, brisez en marchant les tiges des taillis, et rendez aussi apparentes que vous pourrez les traces de votre passage : s'il est possible à des yeux mortels de les apercevoir, comptez que vous avez un ami qui vous suivra jusqu'au bout du monde.

Ayant dit ces mots, il serra affectueusement la main de Cora, releva son fusil, qu'il regarda quelque temps avec une sollicitude douloureuse; puis il le plaça soigneusement dans un coin écarté et s'avança vers l'endroit où Chingachgook venait de disparaître; jetant les yeux autour de lui d'un air soucieux, il ajouta d'un ton plein d'amertume : — Si la poudre ne m'avait pas manqué, jamais nous n'aurions subi cette honte. Puis il s'élança dans l'eau qui se referma sur lui, et disparut comme son ami.

Tous les yeux alors se tournèrent vers Uncas qui, dans un calme imperturbable, était appuyé contre le roc crevassé. Après avoir attendu quelque temps, Cora montra la rivière et dit : — Vos amis, vous le voyez, n'ont pas été aperçus, et il est probable qu'ils sont maintenant en sûreté; n'est-il pas temps que vous les suiviez? — Uncas veut rester, répondit tranquillement en anglais le jeune Mohican. — Pour accroître l'horreur de notre captivité, et pour diminuer les chances de notre délivrance! dit Cora. Allez, généreux jeune homme, continua Cora en baissant ses beaux yeux sous le regard ardent du Mohican, et peut-être avec la conviction intérieure de son ascendant sur lui, allez trouver mon père, comme je l'ai dit, et soyez le plus confidentiel de mes messagers; dites-lui de vous remettre les moyens de racheter la liberté de ses filles. Partez, je le désire, je vous en conjure.

Une expression de tristesse remplaça l'air calme et paisible du jeune chef, mais il n'hésita plus. D'un pas silencieux il franchit le rocher et s'élança dans le fleuve bouillonnant. Ceux qu'il laissait derrière lui respirèrent à peine, jusqu'au moment où, bien loin dans le courant, ils aperçurent sa tête qui s'élevait hors de l'eau pour respirer; bientôt il plongea de nouveau, et on ne le revit plus.

Ces trois épreuves, selon toute apparence couronnées de succès, n'avaient employé que quelques minutes d'un temps bien précieux. Aussitôt qu'Uncas eut disparu, Cora se retourna, et d'une voix tremblante, s'adressant à Heyward : — J'ai entendu vanter votre habileté à la nage, Duncan, dit-elle; suivez donc le sage exemple que vous ont donné ces hommes simples et fidèles. — Est-ce une pareille preuve de dévoûment que Cora Munro exige de celui qui s'est chargé de la défendre, dit le jeune homme en souriant tristement, mais avec amertume. — Ce n'est pas le moment de s'occuper de subtilités et de sophismes; il faut maintenant considérer l'ensemble de tous nos devoirs. Vous ne pouvez plus nous être utile ici, mais vous devez conserver une vie précieuse pour des amis qui vous touchent de plus près.

Il ne répondit pas, mais son regard ému s'arrêta sur la tête charmante d'Alice, qui s'attachait à son bras comme un enfant implorant un appui. — Réfléchissez cependant, continua Cora après un moment de silence, pendant lequel elle semblait lutter contre une douleur plus vive qu'aucune de ses appréhensions précédentes; ce qui peut nous arriver de pire, c'est la mort, tribut que tous doivent payer à l'époque que Dieu a fixée. — Il est des maux pires que la mort, dit Duncan d'une voix sombre, et comme importuné de son insistance; des maux que peut détourner un homme prêt à mourir pour vous.

Cora ne dit plus mot, et se voilant le visage de son schall, elle entraîna au fond de la caverne sa sœur presque évanouie.

—

CHAPITRE IX.

Le calme soudain et pour ainsi dire magique qui succédait au tumulte enivrant du combat produisit un tel effet sur l'imagination échauffée d'Heyward qu'il crut sortir d'un rêve. Bien que les images et les événements qui avaient passé sous ses yeux restassent profondément gravés dans sa mémoire, il en pouvait à peine admettre la réalité. Ignorant encore le destin de ceux qui s'étaient confiés à la rapidité du torrent, il prêtait l'oreille au moindre bruit, au moindre signal qui pût annoncer le bon ou le mauvais succès de leur hasardeuse entreprise. Toute son attention fut vaine; car avec Uncas toute trace de ces hommes courageux avait disparu, et rien ne lui faisait connaître leur sort ultérieur. Dans un moment de doute aussi pénible, Duncan n'hésita pas à se lever et à promener ses regards autour de lui, sans demander aux rochers une protection qui tout à l'heure encore lui avait été si nécessaire. Toutefois les efforts qu'il fit pour découvrir quelque indice de l'approche de l'ennemi, furent aussi inutiles que ceux qu'il avait faits pour connaître le sort de ses compagnons. Pas un être vivant ne se montrait sur les rives boisées du fleuve. Les rugissements que répétaient naguère les voûtes de la forêt, avaient entièrement cessé, et on n'entendait plus que la sauvage harmonie de la cataracte monter et descendre dans les courants de l'air pour se fondre dans l'universel repos de la nature. Un oiseau pêcheur qui, perché sur la branche la plus élevée d'un pin desséché, avait été de loin spectateur du combat, descendit alors de son poste élevé, et se mit à planer sur les eaux et à tracer de grands cercles en quête de sa proie; et un geai, dont la voix bruyante avait été réduite au silence par les hurlements des Indiens, fit de nouveau entendre son cri discordant, comme s'il eût repris possession de ses domaines déserts. Duncan puisa dans ces indices de solitude un rayon d'espérance; il résolut de remettre toutes ses facultés en action, et sentit renaître dans son cœur une sorte de confiance. — Les Hurons ont disparu, dit-il à David, qui ne s'était pas encore remis du choc étourdissant qu'il avait reçu; cachons-nous dans la caverne, et abandonnons le reste à la Providence. — Je me souviens d'avoir uni ma voix à celle de deux aimables jeunes filles, pour offrir à Dieu des prières et des actions de grâces, reprit le maître de chant d'un air égaré; depuis lors, le jugement du ciel m'a châtié pour mes péchés. J'ai été plongé dans un semblant de sommeil, tandis qu'autour de moi retentissaient des bruits discordants, comme si la plénitude des temps fût arrivée, et que la nature eût oublié son harmonie. — Pauvre garçon ! la plénitude des temps a été, il est vrai, bien près d'arriver pour toi : mais il faut te lever et me suivre : je vais te conduire dans un lieu où tu n'entendras d'autre bruit que celui de ta psalmodie. — Il y a une mélodie dans les sons de la cataracte, et le mugissement des eaux est doux aux sens, dit David en pressant son front avec la main, comme s'il eût cherché à coordonner ses idées confuses. L'air n'est-il pas encore rempli de hurlements et de cris, comme si les âmes des damnés... — Non, non, interrompit Heyward avec quelque impatience, les rugissements diaboliques ont cessé, et ceux qui les poussaient sont partis; à l'exception de la cataracte, tout est calme et silence : retirez-vous dans un lieu où vous pourrez produire ces sons que vous éprouvez tant de charme à entendre.

David sourit douloureusement; et néanmoins cette allusion à sa vocation chérie fit luire sur son visage un rayon passager de satisfaction. Il n'hésita pas à se laisser conduire dans un lieu qui promettait des plaisirs si purs à ses sens fatigués; et, appuyé sur le bras de son compagnon, il franchit l'ouverture étroite de la caverne. Duncan saisit des branches de sassafras, avec lesquelles il boucha le passage de manière qu'on ne pût l'apercevoir en dehors. Derrière ce fragile rempart, il arrangea les couvertures abandonnées par les Indiens; par ce moyen, l'intérieur de la caverne était plongé dans les ténèbres, sauf un faible jour pénétrant par la seconde issue qui était fort étroite et qui donnait, comme nous l'avons dit, sur un autre bras de la rivière. — Je n'aime pas, se dit-il en achevant ces préparatifs, le principe des Indiens qui se résignent passivement et sans résistance dans les cas désespérés; notre maxime : « L'espérance dure autant que la vie, » me paraît plus consolante et mieux appropriée au caractère d'un soldat. Vous, Cora, je ne vous adresserai pas d'inutiles paroles d'encouragement; vous puiserez dans votre propre fermeté, dans votre raison imperturbable, tout ce qui peut convenir à votre sexe; mais ne trouverons-nous pas moyen de sécher les larmes de cette tremblante enfant qui pleure dans vos bras? — Je suis plus calme, Duncan, dit Alice en se relevant d'entre les bras de sa sœur, et en essayant de montrer une sorte de tranquillité au milieu de ses larmes; je suis beaucoup plus calme maintenant. Sans doute dans cette retraite cachée on ne peut nous découvrir; nous sommes en sûreté, à l'abri de tout mal; nous avons tout à espérer de ces hommes généreux, qui se sont déjà exposés pour nous à des périls si grands. — Maintenant notre charmante Alice parle en véritable fille de Munro, dit Heyward en s'arrêtant pour lui serrer la main, au moment où il se dirigeait vers la seconde issue de la caverne. Avec deux pareils exemples de courage devant lui, un homme doit rougir de ne pas se montrer un héros.

Alors il s'assit au centre de la grotte, serrant d'une main convulsive le pistolet qui lui restait, tandis que ses sourcils froncés et sa paupière abattue annonçaient une résolution sombre et désespérée. — Les Hurons, s'ils viennent, ne s'empareront pas de la place aussi facilement qu'ils se l'imaginent, murmura-t-il à voix basse; et, appuyant sa tête contre le rocher, il parut attendre l'événement avec patience, quoique son regard se dirigeât sans cesse sur l'issue de la caverne par où arrivait le jour. Les derniers sons de sa voix furent suivis d'un silence profond et prolongé. L'air frais du matin avait pénétré dans la grotte, et son influence se faisait graduellement sentir à ceux que ce lieu abritait. A chaque minute qui s'écoulait, sans que rien vînt troubler leur sécurité, une nouvelle lueur de confiance rentrait dans les esprits, bien que chacun craignît d'exprimer tout haut des espérances que le moment d'après pourrait détruire. David seul semblait étranger à ces émotions successives. Un rayon de lumière, parti de l'ouverture de la grotte, éclairait son visage blême, et tombait sur les pages du petit volume dont il s'occupait à tourner les feuillets, comme s'il y eût cherché quelque cantique approprié à la situation. Il est probable que, dans ce moment, il agissait d'après un souvenir confus de la promesse consolante de Duncan. Enfin, il trouva sans doute ce qu'il cherchait avec tant de peine; car, sans explication ni préambule, il prononça à haute voix ces mots : « L'île de Wight! » tira de son instrument un son doux et prolongé, et fit entendre, avec l'accent le plus doux de sa voix harmonieuse, le prélude de l'air qu'il venait d'annoncer.

— Ne peut-il pas y avoir du danger à chanter ainsi, demanda Cora en fixant ses yeux noirs sur le major. — Le pauvre homme! sa voix est trop faible pour qu'on l'entende au milieu du bruit de la cataracte, répondit-il; d'ailleurs la caverne étouffe encore la voix. Laissons-le donc se livrer à son goût favori, puisqu'il peut le faire sans danger. — L'île de Wight! répéta David en jetant les yeux autour de lui, de ce ton de dignité avec lequel autrefois il imposait silence aux chuchotements de sa classe. C'est un très bel air auquel on a adapté des paroles solennelles; chantons-le donc avec tout le respect convenable!

Après un moment de silence pour mieux commander l'attention, la voix du chanteur se fit entendre, d'abord en notes basses et murmurantes qui montèrent graduellement à un ton plus élevé, jusqu'à ce qu'enfin l'étroite enceinte de la caverne fut remplie de sons harmonieux rendus plus pénétrants encore par les intonations tremblantes d'un organe souffrant. La mélodie, dont la faiblesse des sons ne pouvait détruire le charme, étendit peu à peu son influence sur ceux qui l'écoutaient. Elle triompha même des misérables paroles, travestissement de la poésie du psalmiste, que La Gamme avait choisies avec tant de soin parmi un grand nombre de cantiques semblables : les beautés musicales firent oublier la pauvreté des vers. Alice malgré elle sécha ses larmes et fixa ses regards attendris sur les traits pâles de La Gamme avec une expression de chaste délice qui n'était point affectée et qu'elle ne cherchait point à déguiser. Cora donna un sourire d'approbation aux pieux efforts de l'homonyme du roi-prophète, et Heyward ne tarda pas à détourner son œil inquiet et sévère de l'issue de la caverne pour jeter un regard plus doux sur le visage de David, ou pour saisir au passage les rayons égarés qui par moments s'échappaient des paupières d'Alice. La sympathie évidente de ses auditeurs excita bientôt la verve du mélomane,

dont la voix retrouva toute sa richesse et tout son volume sans rien perdre de cette douceur touchante qui faisait son charme secret. Déployant son talent musical dans tout son éclat, il faisait résonner les voûtes de la grotte de ses accents pleins et mélodieux, quand un cri horrible retentissant hors de la caverne fit taire aussitôt sa voix, comme si d'un bond son cœur se fût porté tout-à-coup à son gosier et y eût arrêté le passage des sons. — Nous sommes perdus! s'écria la pauvre Alice en se précipitant dans les bras de Cora. — Pas encore, pas encore, reprit Heyward agité mais toujours intrépide; les cris viennent du centre de l'île; ils les ont poussés en découvrant les cadavres de leurs compagnons morts; nous ne sommes pas encore découverts; il y a de l'espoir.

Quelque faible que fût cet encouragement, quelque horrible que devînt leur position, les paroles de Duncan produisirent leur effet; elles relevèrent l'énergie des deux sœurs, qui attendirent l'événement en silence. Un second hurlement suivit bientôt le premier, et l'on entendit les voix d'une foule de sauvages qui parcouraient l'île dans toute son étendue; enfin ils atteignirent le rocher nu situé au-dessus des cavernes; là, après un grand cri de triomphe, ils continuèrent à remplir l'air de clameurs telles que l'homme seul et l'homme plongé dans l'état le plus complet de barbarie, peut les articuler. Les sons s'étendirent rapidement autour d'eux dans toutes les directions. Les uns appelaient leurs camarades du bord de l'eau, et on leur répondait des rochers du centre de l'île. On entendait des cris à une effrayante proximité du passage communiquant de l'une à l'autre caverne, et ces cris se mêlaient à d'autres hurlements qui s'élevaient du fond du ravin. Enfin ces bruits sauvages s'étaient disséminés si rapidement sur toute la surface nue du rocher que les malheureux réfugiés en vinrent à conclure qu'on pourrait facilement entendre leurs voix comme ils entendaient les paroles de ceux qui étaient autour d'eux et au-dessus de leur tête. Au milieu de ce tumulte, un hurlement de triomphe s'éleva soudain à quelques pas de l'issue de la grotte couverte par les branches de sassafras. Heyward alors abandonna toute espérance, convaincu qu'ils étaient découverts. Cependant les cris s'éloignèrent et la terreur se dissipa encore : il entendit les mêmes voix se réunir à l'endroit où avec tant de regret l'éclaireur avait abandonné sa carabine. Dans le mélange de tous les dialectes indiens, qu'il entendait alors distinctement, il lui fut facile de comprendre non-seulement des mots, mais des phrases entières empruntées au jargon à demi français du Canada. « La Longue-Carabine! » s'écrièrent une foule de voix; et les forêts de la rive opposée répétèrent : « La Longue-Carabine! » nom qu'Heyward se rappelait avoir fréquemment entendu et par lequel les ennemis désignaient un chasseur renommé qui servait quelquefois de batteur d'estrade aux troupes anglaises; c'est alors qu'Heyward connut pour la première fois quel avait été son compagnon dans cette île. « La Longue-Carabine! La Longue-Carabine! » ce mot passa de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'enfin la foule parut se réunir autour d'un trophée où elle voyait une preuve de la mort de son formidable propriétaire. Après une bruyante consultation plus d'une fois couverte par les éclats d'une cruelle joie, les sauvages se séparèrent encore, faisant retentir l'air du nom de leur ennemi, et, comme Heyward crut le reconnaître à leurs expressions, espérant trouver son corps caché dans quelque crevasse de l'île, — Maintenant, dit-il à voix basse aux sœurs tremblantes, voici le moment de la crise! Si notre retraite échappe à cette recherche, nous sommes sauvés! En tout cas nous sommes sûrs, d'après ce que viennent de dire les Indiens, que nos amis leur ont échappé, et dans deux heures nous pouvons espérer que Webb nous aura secourus.

Il y eut alors quelques minutes d'un silence effrayant pendant lesquelles Heyward dut comprendre que les sauvages mettaient dans leurs recherches plus de vigilance et de méthode. Plus d'une fois il put distinguer le bruit que faisaient leurs pieds en foulant le sassafras; on entendait le froissement des feuilles sèches et le craquement des branches. A la fin, la frêle barrière céda un peu, un coin de la couverture tomba, et un faible rayon de lumière pénétra dans l'intérieur de la grotte. Cora effrayée pressa la pauvre Alice contre son sein, et Duncan se leva tout-à-coup. On entendit en ce moment un grand cri qui semblait partir du centre du rocher, et tout annonçait que les sauvages avaient enfin pénétré dans la grotte voisine. Bientôt le nombre et le bruit des voix indiquèrent que toute la troupe y était rassemblée ou se trouvait à l'entour. Les deux grottes étaient si rapprochées, que Duncan, dans la conviction qu'il n'était plus possible d'échapper, alla se placer entre les deux sœurs et l'issue par où les sauvages devaient arriver. Réduit au désespoir par le péril de la situation, il se rapprocha de la barrière fragile qui le séparait à peine d'un ennemi infatigable, et regardant à travers la petite ouverture qui venait d'être pratiquée, il examina dans un calme effrayant tous les mouvements des sauvages. A portée de son bras était le dos basané d'un Indien de taille gigantesque, dont la voix grave et impérieuse semblait diriger les mouvements de toute la troupe. Plus loin, dans l'intérieur de la première caverne, Duncan vit un grand nombre de sauvages pillant et retournant dans tous les sens l'humble mobilier de l'éclaireur. Le sang sorti de la blessure de David avait rougi les feuilles du sassafras avant la saison où elles prennent cette couleur. En apercevant cette preuve de leurs succès, ils jetèrent un hurlement semblable à celui que poussent des limiers qui ont retrouvé la voie de la bête qu'ils poursuivent. Après ce cri de victoire, ils dérangèrent le lit odorant, et portèrent les branchages dans le passage de communication, ayant soin de les séparer et de les secouer, comme s'ils eussent soupçonné qu'elles recélaient la personne de l'homme qu'ils avaient si longtemps haï et redouté. Un guerrier au regard farouche s'approcha du chef, tenant une brassée de feuillage, et lui fit remarquer d'un air de triomphe les taches de sang qui y étaient empreintes; témoignant en même temps sa joie féroce par des exclamations en indien, dont Heyward devina facilement le sens parce que l'orateur y mêlait fréquemment le nom de « La Longue-Carabine. » Quand il eut terminé l'expression de son insultant triomphe, il jeta les branches qu'il tenait sur la pile qu'avait élevée Duncan à l'entrée de la seconde caverne, ce qui boucha de nouveau le jour pratiqué dans cette cloison. Son exemple fut suivi par les autres : enlevant tout le feuillage qui se trouvait dans la grotte de l'éclaireur, ils le mirent en un tas, ajoutant ainsi sans le savoir à la sécurité de ceux qu'ils cherchaient; tout l'avantage de cette barrière était dans sa faiblesse même, car au milieu de cette confusion générale, il ne pouvait venir à l'idée de personne de remuer un tas de broussailles que les sauvages pensaient avoir été formé par les mains de leurs camarades eux-mêmes. Les couvertures ayant cédé à la pression extérieure, et les branches s'étant affaissées par leur propre poids dans la crevasse du rocher, où elles formaient un corps compacte, Duncan put respirer plus librement. D'un pas léger et le cœur plus léger encore, il retourna au centre de la grotte, et reprit la place qu'il occupait auparavant, et d'où ses regards pouvaient se fixer sur l'ouverture du côté de la rivière. Pendant qu'il effectuait ce mouvement, les Indiens, comme s'ils se fussent ravisés, d'un commun accord sortirent tous du passage, et on les entendit parcourir l'île et retourner vers le point du débarquement. Un hurlement de deuil annonça qu'ils étaient de nouveau rassemblés autour des cadavres de leurs camarades morts.

Duncan alors osa jeter les yeux sur ses compagnes; car dans le moment le plus critique, il avait craint que l'inquiétude peinte dans ses traits ne donnât de nouvelles alarmes à des êtres si peu capables de soutenir un pareil choc. — Ils sont partis, Cora! dit-il à voix basse; Alice, ils sont retournés au point d'où ils étaient venus et nous sommes sauvés! remercions le ciel qui nous a soustraits à nos impitoyables ennemis! — Je vais donc rendre grâces à Dieu, répondit Alice en quittant les bras de Cora, et en s'agenouillant sur le rocher nu avec un sentiment de gratitude fervente; à ce Dieu qui épargne des larmes à un père en cheveux blancs, qui conserve les jours d'êtres si chers...

Heyward, et Cora plus maîtresse d'elle-même, ne purent voir sans une sympathie puissante cet élan religieux, et le premier pensa que la piété n'avait jamais revêtu des formes aussi attrayantes; les yeux de la jeune fille rayonnaient de reconnaissance; l'incarnat avait reparu sur ses joues, et ses traits éloquents annonçaient que son âme tout entière s'épanchait dans sa douce prière. Mais au moment où ses lèvres s'ouvrirent, ses paroles semblèrent s'y glacer. Elle reprit tout-à-coup la pâleur de la mort; ses yeux humides semblèrent tout-à-coup pétrifiés d'horreur, et les mains qu'elle levait vers le ciel s'abaissèrent horizontalement, montrant quelque chose du doigt avec une agitation convulsive. Heyward porta ses regards dans la direction qu'elle indiquait, et de l'autre côté de la rivière, il aperçut la figure cruelle, farouche et sauvage du Renard-Subtil. Dans cet instant d'horrible surprise, la présence d'esprit de Duncan ne l'abandonna pas. Il vit à l'expression incertaine des traits de l'Indien que ses yeux, accoutumés au grand jour, n'avaient pu encore distinguer les objets à la lueur sombre qui régnait dans les profondeurs de la caverne : déjà même il pensait à se retirer avec ses compagnes dans un enfoncement du rocher lorsqu'à l'éclair d'intelligence qui brilla tout-à-coup dans les traits de l'Indien, il vit qu'il était trop tard.

L'air de triomphe brutal qui annonça cette vérité terrible était trop irritant pour que la fierté de Duncan le supportât : n'écoutant que sa fureur, il dirigea son pistolet contre l'Indien et fit feu. L'explosion retentit dans la caverne comme l'éruption d'un volcan, et lorsque le courant d'air qui venait du ravin eut dissipé la fumée, le traître avait disparu. Courant à l'ouverture, Heyward aperçut l'Indien s'enfuyant comme une ombre le long du rocher par un sentier bas et étroit qui bientôt l'eut dérobé à sa vue. Un silence effrayant succéda parmi les sauvages à cette détonnation qui leur sembla sortir des entrailles du rocher; mais dès que le Renard, élevant la voix, eut poussé un cri significatif et prolongé, tous les Indiens y répondirent par un hurlement spontané. L'île retentit encore de leurs pas, et avant que Duncan se fût remis de son agitation, la faible barrière de feuillage fut renversée, la grotte envahie par ses deux issues, et les quatre Européens qui s'y trouvaient furent traînés hors de leur asile, au grand jour, où ils se virent entourés de toute la troupe des Hurons triomphants.

—

CHAPITRE X.

Revenu du premier choc que lui avait fait éprouver cette soudaine catastrophe, Duncan se mit à étudier l'air et la conduite de ses vainqueurs. Contrairement aux usages des Indiens, qui ordinairement abusent de leur victoire, ils avaient respecté non-seulement la personne des deux sœurs tremblantes, mais même celle du major. La richesse de son uniforme avait, il est vrai, attiré l'attention des sauvages, et déjà même plusieurs avaient porté la main sur les insignes de son grade avec un désir ardent de s'en emparer; mais avant que cet acte de violence pût être consommé, un ordre impérieux du chef gigantesque arrêta la main déjà levée, et dès lors Heyward fut convaincu qu'on réservait les prisonniers pour quelque objet d'une haute importance. Toutefois pendant que les guerriers les plus jeunes donnaient ces marques de vanité et de faiblesse, les plus expérimentés continuaient leurs recherches en gens qui n'étaient point encore satisfaits des fruits de leur conquête. Dans l'impuissance de découvrir de nouvelles victimes, ils s'approchèrent alors de leurs prisonniers en prononçant le nom de « La Longue-Carabine » d'un ton farouche sur lequel il n'était pas facile de se méprendre. Duncan faisait semblant de ne pas saisir le sens de leurs questions vivement répétées et d'un ton violent; quant à son compagnon d'infortune, son ignorance du français le dispensait de tout déguisement. Enfin, fatigué de leurs importunités et craignant d'irriter ses vainqueurs par un silence trop opiniâtre, Duncan chercha des yeux Magua, afin de lui demander ostensiblement l'interprétation de ces questions multipliées qui à chaque instant devenaient plus menaçantes.

La conduite du Renard Subtil formait un contraste bien frappant avec celle de tous ses camarades. Tandis que les uns s'occupaient exclusivement de satisfaire leur passion enfantine pour la parure, en pillant jusqu'aux misérables effets de l'éclaireur; tandis que d'autres avec des regards de sang et de vengeance, étaient à la recherche du propriétaire absent, Magua se tenait paisible à quelque distance des prisonniers, et on pouvait juger, à son air calme et satisfait, que lui, du moins, avait atteint le but principal de sa trahison. Quand les yeux d'Heyward rencontrèrent le regard sinistre quoique tranquille de son ancien guide, il les détourna plein d'horreur. Cependant, surmontant sa répugnance, il lui parla ainsi : — Le Renard-Subtil est un guerrier trop généreux pour refuser de dire à un homme désarmé ce que lui demandent ses vainqueurs? — Ils veulent savoir où est le chasseur qui connaît les sentiers de la forêt, répondit Magua en mauvais anglais; et en même temps il posait sa main avec un sourire féroce sur les feuilles qui bandaient une blessure qu'il avait reçue à l'épaule; La Longue-Carabine! son arme est bonne et son coup-d'œil est sûr; mais, comme le chef blanc avec son petit fusil, il ne peut rien sur la vie du Subtil.—Le Renard est trop brave pour se rappeler les blessures qu'il a reçues à la guerre, ou les mains qui les lui ont faites. — Etait-ce la guerre, quand l'Indien fatigué se reposait au pied de l'arbre à sucre pour manger son grain? Qui a rempli les broussailles d'ennemis rampants? Qui a tiré le couteau? Qui avait la paix sur les lèvres, tandis que son cœur était coloré de sang? Magua avait-il dit que sa hache était hors de terre et que sa main l'en avait retirée?

N'osant pas rétorquer l'argument en lui rappelant sa trahison, et dédaignant d'ailleurs de désarmer son ressentiment par des paroles d'excuse, Duncan garda le silence. Magua parut également disposé à clore la controverse, ainsi que toute communication; car il reprit contre le rocher l'attitude qu'il avait quittée un instant. Mais le cri « La Longue-Carabine! » recommença dès que les sauvages impatients s'aperçurent que la courte conversation avait cessé. — Vous entendez, dit Magua avec un air d'indifférence; les Hurons rouges demandent la vie de La Longue-Carabine, sinon ils prendront le sang de ceux qui le cachent. — Il est parti, hors de leur atteinte.

Le Renard sourit avec un froid mépris, et répondit : — Quand l'homme blanc meurt, il se croit en paix; mais les hommes rouges savent le moyen de torturer jusqu'aux ombres de leurs ennemis. Où est son corps? que les Hurons voient sa chevelure! — Il n'est pas mort, mais il s'est échappé.

Magua secoua la tête d'un air d'incrédulité, et ajouta : — Est-ce un oiseau, et a-t-il des ailes? ou est-ce un poisson, et peut-il nager sans aspirer l'air? Le chef blanc lit dans ses livres et s'imagine que les Hurons manquent de sens! — Sans être un poisson, La Longue-Carabine sait nager; il s'est laissé aller au courant lorsque toute la poudre a été brûlée, et lorsqu'il y avait un nuage sur les yeux des Hurons. — Et pourquoi le chef blanc est-il resté? demanda l'Indien toujours incrédule. Est-il de pierre et va-t-il au fond, ou sa chevelure lui brûle-t-elle la tête? — Celui de vos camarades qui est tombé dans la cataracte, s'il vivait encore, vous dirait si je suis de pierre, dit le jeune homme irrité, et employant dans sa colère le langage ampoulé qu'il savait devoir exciter l'admiration d'un Indien. L'homme blanc pense qu'il n'y a que les lâches qui abandonnent leurs femmes.

Magua marmotta entre ses dents quelques paroles inintelligibles, puis il reprit tout haut : — Les Delawares savent-ils nager aussi bien que ramper dans les broussailles? Où est le Grand-Serpent?

Duncan, qui vit par l'emploi de ces dénominations que ses anciens compagnons étaient beaucoup mieux connus de ses ennemis que de lui-même, répondit avec hésitation : — Il s'est également échappé par la rivière. — Le Cerf-Agile n'est pas ici? — Je ne sais pas qui vous appelez le Cerf-Agile, dit Duncan heureux de profiter de ce prétexte pour gagner du temps. — Uncas, reprit Magua en prononçant ce nom delaware avec plus de difficulté encore qu'il ne prononçait les mots anglais. Le Cerf-Agile, *Nimble-Deer* ou *Bounding-Elk*, est le nom par lequel l'homme blanc désigne le jeune Mohican. — Il y a entre nous une confusion de mots, le Renard, dit Duncan, dans l'espoir de provoquer une discussion. En français, *deer* signifie daim, *stag* s'exprime par cerf; et le mot élan est celui que les Français emploient pour désigner l'*elk* des Anglais. — Oui, murmura l'Indien dans la langue de son pays, les visages pâles sont des femmes babillardes! ils ont deux mots pour chaque chose, tandis qu'une peau rouge explique tout par les inflexions de la voix.

Alors, reprenant son mauvais anglais, il continua, en se conformant toujours à sa nomenclature imparfaite : — Le daim est léger, mais faible; le cerf est agile, mais fort; et le fils du Serpent est le Cerf-Agile. A-t-il sauté par dessus la rivière pour gagner les bois? — Si c'est du jeune Delaware que vous parlez, il s'est également échappé à la nage.

Comme il n'y avait rien d'improbable pour un Indien dans ce mode d'évasion, Magua admit ce que lui disait Duncan, avec une facilité qui prouvait le peu de valeur qu'il attachait personnellement à la capture de ces trois individus. Toutefois il était évident qu'à cet égard ses compagnons pensaient différemment. Les Hurons avaient attendu avec leur patience caractéristique, et dans un silence profond, le résultat de cette courte conversation. Quand Heyward eut cessé de parler, tous les yeux se portèrent sur Magua, comme pour lui demander l'explication de ce qui avait été dit. Leur interprète, montrant du doigt la rivière, leur expliqua tout, plus par des gestes que par des paroles. Après cette communication, les sauvages poussèrent un effroyable hurlement, indice du désappointement qu'ils éprouvaient : les uns coururent au bord de l'eau, frappant l'air avec des gestes frénétiques, tandis que d'autres crachaient sur le fleuve comme pour le punir de sa prétendue trahison. Les plus terribles de la troupe jetèrent sur les captifs des regards farouches et sombres où la cruauté n'était tempérée que par l'habitude de se maîtriser ; il y en eut un ou deux qui manifestèrent leur sentiment de barbarie par des gestes menaçants; et ni le sexe, ni la beauté des deux sœurs ne semblaient devoir les protéger. Le jeune major essaya vainement de s'élancer auprès d'Alice, en voyant un sauvage enlacer sa main noire dans les flots de la belle chevelure qui tombait sur les épaules de la jeune fille, tandis que l'autre main du démon incarné passait un couteau autour de sa tête comme pour indiquer la manière horrible dont cette magnifique parure allait être enlevée. Duncan avait les mains attachées, et au premier mouvement qu'il fit, il sentit l'étreinte du chef gigantesque de la troupe lui presser l'épaule comme dans un étau. Convaincu aussitôt qu'il était inutile de lutter, et que tous ses efforts seraient impuissants, il se soumit à sa destinée, adressant à ses deux compagnes des paroles d'encouragement, et leur assurant que chez les Indiens la menace allait toujours plus loin que l'action. Mais tandis que Duncan cherchait à consoler les deux sœurs et à calmer leurs terreurs, il n'était pas assez insensé pour se faire illusion à lui-même. Il savait fort bien que l'autorité d'un chef indien était peu respectée, et qu'elle s'appuyait plus souvent sur la force physique que sur la supériorité morale. Les chances du danger devaient donc être calculées d'après le nombre des guerriers farouches qui les entouraient. On pouvait craindre à chaque instant que l'ordre le plus positif du chef ne fût enfreint par le premier furieux à qui l'envie pourrait venir de sacrifier une victime aux mânes d'un ami ou d'un parent. Tout en conservant une apparence de calme et de fermeté, il sentait son cœur battre avec violence toutes les fois qu'un des Indiens s'approchait des sœurs sans défense, ou fixait ses regards farouches sur des êtres si peu capables de résistance. Toutefois ces terreurs furent beaucoup calmées lorsqu'il vit que Magua réunissait les guerriers autour de lui pour tenir conseil. La délibération fut courte, et à en juger par le silence du plus grand nombre des Indiens, la décision fut unanime : le petit nombre de ceux qui parlèrent étendaient fréquemment la main dans la direction du camp de Webb, ce qui semblait indiquer qu'ils craignaient de ce côté l'approche de quelque danger. Cette considération hâta probablement leur résolution et accéléra les mouvements qui en furent la suite.

Pendant cette courte conférence, Heyward, soulagé un instant de ses plus terribles appréhensions, eut le loisir d'admirer la manière prudente dont les Hurons avaient opéré leur débarquement, même après la cessation des hostilités. Nous avons déjà dit que la partie supérieure de l'île était un rocher nu au pied duquel s'étaient arrêtés quelques troncs d'arbres morts. Ils avaient choisi ce point

pour y faire leur descente, et à cet effet ils avaient transporté le canot à travers les bois en remontant le fleuve jusqu'au-dessus de la cataracte. Après avoir placé leurs armes dans cette petite embarcation, une douzaine d'hommes, s'appuyant sur ses rebords pour se soutenir dans l'eau, s'étaient abandonnés à la direction du canot que conduisaient deux des guerriers les plus habiles, les yeux fixés sur le passage dangereux. A la faveur de cet arrangement, ils avaient atteint la pointe de l'île vers l'endroit qui avait été si fatal à leurs devanciers, mais cette fois avec l'avantage du nombre et en possession d'armes à feu. Il était évident que leur débarquement s'était opéré de cette manière; car Duncan les vit retirer le bateau de la pointe supérieure du rocher, et le reporter dans la partie de la rivière qui avoisinait la plate-forme au bas de l'île.

Aussitôt que ce changement fut effectué, le chef fit signe aux prisonniers de descendre et d'entrer dans la barque. Comme la résistance était impossible et toute remontrance vaine, Heyward donna l'exemple de la soumission en se dirigeant le premier vers le canot, où il fut bientôt placé avec les deux sœurs et David, celui-ci toujours plongé dans une sorte d'étourdissement. Bien que les Hurons ignorassent nécessairement les écueils et les bas-fonds du fleuve, ainsi que la position des divers courants, néanmoins les signes ordinaires de ces obstacles leur étaient trop familiers pour qu'ils commissent aucune erreur grave. Quand le pilote choisi pour diriger le canot se fut placé, tout le reste de la troupe plongea dans la rivière, la barque glissa sur le rapide courant, et au bout de quelques instants les captifs se trouvèrent sur la rive méridionale du fleuve, presque en face de l'endroit où ils étaient arrivés la soirée précédente. Là on tint une autre consultation, courte mais vive, pendant laquelle les chevaux, aux hennissements et à la terreur desquels les voyageurs attribuaient leur captivité, furent amenés par les Indiens. La troupe alors se divisa : le chef à la haute taille monta le cheval d'Heyward, et, suivi de la plupart de ses gens, traversa la rivière et disparut dans les bois, laissant les prisonniers sous la garde de six sauvages, à la tête desquels était le Renard-Subtil. Duncan observa tous ces mouvements avec un redoublement d'inquiétude. La modération peu ordinaire des sauvages lui avait fait croire qu'on voulait le garder prisonnier pour le livrer à Montcalm. La pensée de ceux qui souffrent ne s'endort jamais, et l'imagination n'est jamais plus active que lorsqu'elle est stimulée par l'espérance, quelque faible et éloignée qu'elle soit; aussi avait-il pensé qu'on chercherait à tirer parti des sentiments paternels de Munro pour l'amener à trahir son devoir envers son roi; car bien que le général français eût une grande réputation d'activité et de courage, il était aussi connu pour exceller dans certains expédients politiques quelquefois peu conformes aux obligations strictes de la morale, expédients qui déshonoraient fréquemment la diplomatie européenne à cette époque. Toutes ces conjectures furent bientôt détruites par la marche des Hurons. Ils se dirigèrent vers l'extrémité du lac Horican, et l'unique chance qui dès lors resta aux captifs fut d'être retenus indéfiniment par leurs farouches vainqueurs. Désireux de connaître leur sort quel qu'il pût être, et voulant, dans cette circonstance critique, essayer le pouvoir des présents, il vainquit la répugnance qu'il éprouvait à s'entretenir avec Magua. S'adressant donc à celui qui naguère était son guide, et qui maintenant avait pris les manières et affectait la conduite d'un chef, il lui dit d'un ton qu'il s'efforça de rendre affectueux et confiant. — Je désirerais dire à Magua quelque chose que le chef puissant doit seul entendre. L'Indien, jetant sur le jeune militaire un regard de dédain, répondit : — Parlez; les arbres n'ont point d'oreilles. — Mais les Hurons rouges ne sont pas sourds, et les discours qui conviennent aux premiers hommes d'une nation, rendraient ivres les jeunes guerriers. Si Magua ne veut pas entendre, l'officier du roi saura se taire.

Le sauvage adressa quelques paroles indifférentes à ses compagnons assez embarrassés pour préparer les chevaux des deux sœurs, et, s'éloignant de quelques pas, il fit à Heyward un signe plein de circonspection pour l'appeler. — Parlez maintenant, lui dit-il, voyons si vos paroles sont telles que Magua puisse les entendre. — Le Renard-Subtil s'est montré digne du nom honorable que lui ont donné ses pères du Canada, commença Heyward; je reconnais sa sagesse et tout ce qu'il a fait pour nous, et je m'en souviendrai quand viendra le moment des récompenses. Oui, certes, le Renard a prouvé non seulement qu'il est un grand chef dans le conseil, mais encore qu'il sait l'art de tromper ses ennemis. — Et qu'a fait le Renard? demanda froidement l'Indien. — Eh quoi! n'a-t-il pas vu que les bois étaient infestés de rôdeurs ennemis, et que les voyageurs ne pourraient passer inaperçus au milieu d'eux? alors, n'a-t-il pas perdu sa route, pour tromper les yeux des Hurons? n'a-t-il pas fait semblant de rejoindre sa tribu qui l'avait maltraité et chassé comme un chien de ses wigwams? Et quand nous nous sommes aperçus de son dessein, ne l'avons-nous pas secondé en usant de dissimulation, afin de faire croire aux Hurons que l'homme blanc le traitait en ennemi? Tout cela n'est-il pas vrai? Et quand par sa sagesse, le Subtil a eu fermé les yeux et bouché les oreilles de ses compatriotes, n'ont-ils pas oublié qu'ils l'avaient maltraité et forcé de fuir chez les Mohawks? Et ne l'ont-ils pas laissé avec leurs prisonniers sur la rive méridionale du fleuve, tandis qu'eux-mêmes, ils se sont follement dirigés vers le nord? L'intention du Renard n'est-elle pas de revenir sur ses pas, comme l'adroit animal dont il porte le nom, et de ramener à leur père les filles du riche Ecossais aux cheveux blancs? Oui, oui, Magua, j'ai tout compris, et déjà je me suis demandé comment on pouvait récompenser tant de sagesse et de fidélité. D'abord, le chef de William-Henri donnera ce que doit donner un grand chef pour un service signalé..... La médaille de Magua ne sera plus d'étain, mais d'or battu; sa poudrière regorgera de poudre; les dollars abonderont dans sa gibecière comme les cailloux sur le sol de l'Horican; et les daims viendront lui lécher les mains, car ils sauront qu'ils tenteraient vainement de fuir devant la carabine qu'il portera. Pour moi, je ne sais comment je pourrai surpasser les témoignages de la reconnaissance de l'Ecossais, mais je..... oui, je.... — Que donnera le jeune chef venu des lieux où se lève le soleil? demanda le Huron, qui voyait qu'Heyward hésitait, désireux de terminer cette énumération par quelque chose qui dépassât tous les désirs d'un Indien. — Il fera couler devant le wigwam de Magua l'eau de feu des îles du lac salé, en quantité aussi grande que les flots de l'Hudson, jusqu'à ce que le cœur de l'Indien devienne plus léger que les plumes de l'oiseau-mouche, et son haleine plus douce que le parfum du chèvrefeuille sauvage.

Le Renard avait écouté dans le plus profond silence ce discours artificieux. Quand le jeune homme avait parlé de l'artifice prétendûment employé par l'Indien envers sa propre nation, ses traits s'étaient voilés d'une prudente gravité. Lorsqu'il avait fait allusion à l'injure que le Huron avait reçue de sa propre tribu, un éclair de violence et de férocité vint briller dans les yeux de l'Indien, et l'orateur en conclut qu'il avait touché la corde sensible. Enfin cette partie de son discours, où il sut à propos exciter l'ardeur de la cupidité après la soif de la vengeance, avait rendu le sauvage entièrement attentif. La question par laquelle le Renard avait interrompu l'officier avait été faite avec calme et avec toute la gravité indienne; mais il fut facile de voir, à l'expression pensive de l'auditeur, que la réponse d'Heyward était on ne peut plus habilement conçue. Le Huron réfléchit quelques moments, puis, portant la main sur les grossiers bandages de sa blessure, il dit avec énergie : — Les amis font-ils de pareilles marques? — Croyez-vous que la Longue-Carabine ferait à un ennemi une blessure aussi légère? — Les Delawares rampent-ils vers ceux qu'ils aiment comme des serpents qui enserrent leur victime avant de la frapper? — Le Grand-Serpent aurait-il été entendu d'un homme qu'il aurait voulu surprendre? — Est-ce que l'homme blanc brûle sa poudre à la face de ses frères? — Manque-t-il son coup, lorsqu'il a l'intention de tuer? reprit Duncan, en souriant d'un air de dédain parfaitement simulé.

Après cet échange rapide de questions sentencieuses, le Renard fit encore une longue pause et parut réfléchir. Duncan vit que son interlocuteur hésitait. Afin de compléter sa victoire, il allait recommencer l'énumération des récompenses promises, quand Magua fit un geste expressif et dit : — Assez! le Renard est un chef prudent, et l'on verra ce qu'il jugera convenable de faire. Allez, et que votre bouche soit close : quand Magua parlera, il sera temps de répondre.

Heyward, s'apercevant que les yeux de son compagnon se fixaient avec inquiétude sur les hommes de sa troupe, s'éloigna aussitôt, afin de ne point paraître entretenir avec leur chef une intelligence suspecte. Magua s'approcha des chevaux, et affecta de se montrer satisfait de la diligence et de l'habileté de ses compagnons. Il fit signe alors au major d'aider les deux sœurs à monter en selle; car il daignait rarement parler anglais, à moins que ce ne fût dans des occasions importantes. Les délais n'avaient plus de prétexte plausible, et Duncan, quoique bien à regret, fut contraint d'obéir. En s'acquittant de son office, il fit part, à voix basse, de ses espérances nouvelles aux deux jeunes filles qui, de peur de rencontrer les traits farouches de leurs gardiens, levaient rarement leurs yeux baissés vers la terre. La jument de David avait été emmenée par les compagnons du chef à la haute taille; en conséquence, le propriétaire de l'animal fut obligé d'aller à pied. Toutefois ce dernier ne regretta pas cette circonstance, qui le mettait à même de retarder la marche de la troupe; car ses regards inquiets se tournaient encore dans la direction du fort Edouard, dans l'espérance vaine de saisir, de ce côté de la forêt, quelques bruits précurseurs de l'approche d'un secours. Quand tout fut prêt, Magua donna le signal du départ, et il se mit à la tête de la troupe. Marchait ensuite David, qui commençait à comprendre sa situation, à mesure que l'effet de sa blessure pesait moins sur son intelligence. Après lui venaient les deux sœurs, ayant Heyward à leur côté; les Indiens étaient sur les flancs, et fermaient la marche avec une vigilance qui semblait ne jamais se lasser. Ils s'avancèrent ainsi dans un silence seulement interrompu par quelques paroles de consolation qu'Heyward adressait aux dames, et par les pieuses exclamations au moyen desquelles David exprimait son humble résignation. Ils marchaient vers le sud, et dans une direction presque opposée à la route de William-Henri. Quoique les vainqueurs parussent ainsi persister dans leur première détermination, Heyward ne pouvait supposer que Magua résistât à la tentation de ses offres; un Indien ne marche jamais droit à son but, tant

qu'il voit quelque raison pour user d'artifice. Cependant le temps s'écoulait; on continuait à marcher péniblement dans les forêts sans limites, et rien n'annonçait encore le terme du voyage. Heyward suivait des yeux le soleil, qui était à son midi et dardait ses rayons à travers les branches des arbres, et il soupirait après le moment où la politique de Magua lui ferait prendre une route plus favorable aux espérances des captifs. Quelquefois il s'imaginait que le sauvage circonspect, désespérant de franchir en sûreté les lignes de Montcalm, se dirigeait vers un établissement de la frontière, où un officier distingué de la Couronne, qui jouissait des bonnes grâces des Six Nations, possédait de vastes domaines et faisait sa résidence habituelle. Se voir livré entre les mains de sir William Johnson était bien préférable à un long voyage dans les déserts du Canada; mais avant d'arriver chez sir William, il fallait traverser une grande étendue de forêts, et chaque pas éloignait de plus en plus le jeune officier du théâtre de la guerre, et conséquemment du poste où l'appelaient l'honneur et le devoir.

Cora seule n'avait pas oublié la recommandation que l'éclaireur lui avait faite en partant; et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, elle étendait le bras pour courber la tige que rencontrait sa main, afin de la briser; mais la vigilance des Indiens rendait cet acte difficile et dangereux. Souvent elle rencontrait le regard sombre des gardiens, et il lui fallait alors écarter leurs soupçons en feignant une alarme qu'elle n'éprouvait pas, et en faisant avec le bras qu'elle avait étendu quelque geste de terreur. Une fois seulement elle réussit: elle brisa une branche de sumac, et, par une inspiration soudaine, elle laissa tomber un de ses gants. Ce signe, destiné aux amis qui suivraient ses traces, fut remarqué par un de ses conducteurs qui lui rendit son gant, et brisa ou froissa quelques autres branches, de manière qu'on pût attribuer ce dégât à quelque animal; puis il porta la main à son tomahawk, avec un regard tellement significatif qu'il mit entièrement fin à ces tentatives de signaux. Les deux troupes d'Indiens, l'une au nord, l'autre au midi, ayant également des chevaux, l'empreinte de leurs pas ne pouvait servir de guide, et cette interruption ôta aux captifs tout espoir qu'on pût découvrir leurs traces et venir à leur secours; vingt fois Heyward fut tenté d'aborder Magua et de lui faire des représentations; mais il était arrêté par l'air glacial et la réserve sombre du sauvage, qui se tournait à peine et ne prononçait pas une parole. N'ayant que le soleil pour guide, ou consultant peut être des marques qui ne sont connues que de la sagacité des Indiens, il dirigeait sa route à travers des forêts de pins, des vallées fertiles, des torrents, des ruisseaux et des collines. Il semblait obéir à un instinct infaillible, et sa marche était aussi directe et aussi sûre que le vol de l'oiseau. Il ne montrait jamais d'hésitation. Que le sentier fût battu et bien marqué, qu'on pût à peine le discerner, ou qu'il disparût entièrement, il n'en marchait ni moins vite ni moins ferme; on eût dit que la fatigue ne pouvait rien sur lui. Si les voyageurs fatigués levaient les yeux du sol couvert de feuilles flétries, ils apercevaient en avant sa forme sombre se dessinant à travers les arbres, et sa tête immobile, constamment dirigée en avant et surmontée d'un léger panache qui s'agitait en l'air par la rapidité seule de ses mouvements. Cette marche obstinée avait un but. Après avoir traversé une vallée profonde, dans laquelle serpentait un ruisseau, l'Indien se mit à gravir une colline si rapide et si escarpée que les deux sœurs, pour le suivre, furent obligées de descendre de cheval. Arrivée au sommet, la troupe se trouva sur un terrain uni, couvert d'un petit nombre d'arbres, sous l'un desquels Magua avait déjà étendu sa sinistre figure, pour goûter un repos dont tout le monde avait le plus grand besoin.

—

CHAPITRE XI.

L'Indien avait choisi pour cette halte nécessaire une de ces collines escarpées, pyramidales, qui ressemblent à des élévations artificielles et qu'on rencontre si fréquemment dans les vallées de l'Amérique. Celle-ci était haute; son sommet, comme d'ordinaire, était aplati, et l'une des pentes, toutes deux très rapides, était plus irrégulière qu'elles ne le sont en général. Cette éminence, considérée comme lieu de repos, n'avait d'autre avantage apparent que son élévation et sa forme, qui pouvaient rendre la défense facile et la surprise presque impossible. Mais, comme Heyward ne comptait guère sur une délivrance que le temps et la distance rendaient de plus en plus improbable, il regardait ces petites circonstances d'un œil indifférent, s'occupant uniquement de ses compagnes et cherchant à les consoler. On laissa les chevaux narragansets brouter les branches des arbres et des arbustes disséminés en petit nombre sur le sommet de la colline, et le reste des provisions fut mis à terre à l'ombre d'un bouleau qui déployait comme un dais ses branches horizontales. Malgré la rapidité de la marche, un des Indiens avait trouvé l'occasion de tuer avec ses flèches un faon égaré, et avait apporté jusqu'au lieu de la halte les meilleurs morceaux de l'animal. Avec ses compagnons il se mit à manger sans aucun assaisonnement cette chair crue, mais de digestion facile. Magua, resté seul à l'écart sans partager ce repas révoltant, paraissait plongé dans de profondes réflexions. Cette abstinence, si remarquable dans un Indien, attira enfin l'attention d'Heyward. Le jeune officier crut que le Huron méditait le moyen le plus convenable d'éluder la vigilance de ses compagnons, afin d'obtenir la récompense promise. Désirant aider de ses conseils les plans qu'il pourrait former et voulant ajouter à la force de la tentation, il quitta l'abri protecteur, et, tout en paraissant se promener sans but, s'arrêta près de l'endroit où le Renard était assis. — Magua n'a-t-il pas eu le soleil en face assez longtemps pour ne plus rien craindre des Canadiens? lui demanda-t-il, comme ne doutant pas que la meilleure intelligence ne régnât entre eux. Le chef de William-Henri ne sera-t-il pas plus satisfait de voir ses filles avant qu'une autre nuit ait endurci son cœur contre leur perte et l'ait rendu moins libéral dans ses récompenses? — Les visages pâles aiment-ils moins leurs enfants le matin que le soir? demanda froidement l'Indien. — Non, certes, reprit Heyward, désireux de rétracter un mot imprudent, s'il y avait lieu; l'homme blanc peut oublier et oublie souvent en effet les tombeaux de ses pères; il cesse quelquefois de se rappeler ceux qu'il doit aimer et qu'il a promis d'aimer; mais il conserve toujours pour son enfant la tendresse d'un père. — Le cœur du chef aux cheveux blancs est-il si tendre, et pensera-t-il longtemps aux enfants que ses femmes lui ont donnés? Il est dur pour ses guerriers, et ses yeux sont de pierre! — Il est rigoureux pour les oisifs et les méchants, mais il est juste et humain pour les hommes sobres et méritants. J'ai connu beaucoup de parents affectueux, mais je n'ai jamais vu un homme aimer plus tendrement ses enfants. Vous avez vu la tête grise en présence de ses guerriers, Magua; mais moi j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, lorsqu'il parlait de ces deux filles qui sont maintenant en votre pouvoir.

Heyward s'arrêta, car il ne savait comment interpréter l'expression singulière qui brilla sur les traits sombres de l'Indien attentif. D'abord on eût dit qu'il éprouvait un sentiment de joie avide au souvenir de la récompense promise, et pendant qu'Heyward lui décrivait ces sentiments d'amour paternel qui devaient lui en assurer la possession; mais, à mesure que Duncan parlait, sa joie prit une expression tellement féroce qu'il était impossible de ne pas appréhender qu'elle eût sa source dans quelque passion plus sinistre encore que la cupidité. — Allez, dit le Huron en réprimant aussitôt cette manifestation alarmante et en lui substituant un calme de mort; allez vers la fille aux cheveux noirs, et dites-lui que Magua l'attend pour lui parler. Le père se rappellera ce que l'enfant aura promis.

Duncan crut que Magua désirait une sécurité de plus pour la récompense stipulée; il s'éloigna, non sans répugnance, et revint à l'endroit où les sœurs se délassaient de leurs fatigues, pour transmettre à Cora son message. — Vous comprenez la nature des désirs d'un Indien, lui dit-il en la conduisant vers le lieu où celui-ci l'attendait; n'épargnez pas les offres de poudre et de couvertures. Cependant les gens de sa sorte préfèrent à tout les liqueurs spiritueuses; il ne serait pas mal non plus d'y ajouter quelque don de votre main avec cette grâce qui vous est si familière. Rappelez-vous, Cora, que de votre habileté et de votre présence d'esprit vont dépendre jusqu'à un certain point votre vie et celle d'Alice. — Et la vôtre, Heyward! — La mienne est peu de chose; elle appartient déjà à mon roi et au premier ennemi qui pourra la prendre. Je n'ai point de père qui regrette mon absence, et bien peu d'amis pour pleurer une mort que j'ai cherchée tant de fois en courant après la gloire. Mais, chut! nous approchons de l'Indien.... Magua, la personne à laquelle vous désirez parler est ici.

L'Indien se leva lentement, et demeura pendant quelque temps silencieux et immobile. Puis il fit signe à Heyward de s'éloigner, lui disant froidement: — Quand le Huron parle aux femmes, sa tribu se bouche les oreilles.

Mais Duncan ne s'éloignait pas, comme s'il lui répugnait d'obéir à un ordre; et Cora lui dit avec un sourire calme: — Vous entendez, Heyward; la délicatesse vous fait un devoir de vous retirer. Retournez vers Alice. Allez la consoler en lui parlant du nouveau rayon d'espoir qui nous luit.

Elle attendit qu'il fût éloigné; alors elle se tourna vers l'Indien, et mettant dans son attitude et dans le son de sa voix toute la dignité féminine: — Que veut dire le Renard à la fille de Munro? — Écoutez, dit l'Indien en appuyant avec force sa main sur le bras de la jeune fille, comme pour commander plus fortement son attention, mouvement que Cora repoussa fermement, mais avec calme, en retirant son bras de cette étreinte: Magua était né chef et guerrier parmi les Hurons rouges des lacs; il avait vu les soleils de vingt étés fondre les neiges de vingt hivers avant de connaître un visage pâle, et Magua était heureux. Alors ses pères du Canada vinrent dans les forêts et lui apprirent à boire l'eau de feu, et il devint insensé. Les Hurons le chassèrent des tombeaux de ses pères, comme ils auraient chassé un buffle. Il erra le long des rives des lacs, jusqu'à ce qu'il arrivât à la ville du canon. Là il chassa et pêcha mais on le repoussa

encore jusque dans les bras de ses ennemis. Le chef, qui était né Huron, devint enfin un guerrier parmi les Mohawks. — Je savais déjà quelque chose de cette histoire, dit Cora, voyant qu'il faisait une pause pour réprimer les passions dont la flamme brûlante se réveillait en lui au souvenir des injustices dont il se croyait victime. — Etait-ce la faute du Renard, si sa tête n'était point faite de rocher? Qui lui avait donné l'eau de feu? qui avait fait de lui un misérable? Les visages pâles, les hommes de votre couleur. — Est-ce donc ma faute à moi s'il existe des hommes sans principes dont la couleur ressemble à la mienne? demanda Cora d'un air calme au sauvage ému. — Non, Magua est un homme et non un insensé; les êtres tels que vous n'ouvrent jamais leurs lèvres au liquide brûlant. Le Grand-Esprit vous a donné la sagesse en partage. — Que puis-je donc avoir de commun avec vos malheurs et vos fautes? — Ecoutez, reprit l'Indien en reprenant son attitude sérieuse; quand les Français et les Anglais déterrèrent la hache, le Renard frappa le poteau de la guerre avec les Mohawks, et marcha contre sa nation. Les visages pâles ont repoussé les peaux rouges de leur territoire de chasse, et maintenant, lorsque les anciens habitants du pays combattent entre eux, c'est toujours un homme blanc qui les commande. A notre tête était votre père, le vieux chef de l'Horican. Il disait aux Mohawks : Faites ceci et cela; et on le faisait. Il établit une loi qui portait que, si un Indien buvait de l'eau de feu et entrait dans les wigwams de ses guerriers, il ne serait point épargné. Magua eut la folie d'ouvrir la bouche, et la liqueur brûlante le conduisit dans la cabane de Munro. Que fit la tête grise? Je le laisse à deviner à sa fille. — Il tint parole et punit justement le coupable, dit l'intrépide jeune fille. — Justement! répéta l'Indien en jetant sur ses traits un regard oblique où se peignait une horrible férocité. La justice consiste-t-elle à faire le mal et à le punir ensuite? Magua n'était pas dans son bon sens ; c'est l'eau de feu toute seule qui dans lui avait parlé et agi ; mais Munro ne voulut pas le croire. Le chef huron fut garrotté en présence de tous les guerriers au visage pâle et battu de verges comme un chien.

Cora se tut, car elle ne savait comment excuser cette imprudente sévérité de son père, de manière à se faire comprendre à l'intelligence d'un Indien. — Voyez, continua Magua en écartant le léger tissu de calicot qui recouvrait à demi sa poitrine tatouée ; voilà des cicatrices faites par des couteaux et des balles; celles-là, un guerrier peut les montrer à sa nation avec orgueil ; mais la tête grise a laissé sur le dos du chef huron des marques qu'il est obligé de cacher, comme le ferait une squaw, sous cette étoffe peinte par les blancs. — Je croyais, répondit Cora, qu'un guerrier indien était patient, et que son âme ne ressentait pas les souffrances de son corps. — Quand les Chippewas attachèrent Magua au poteau et lui firent cette entaille, reprit le sauvage en posant le doigt sur sa poitrine, le Huron leur rit au visage et leur dit que des squaws pouvaient seules frapper d'aussi faibles coups : son esprit planait alors dans les nuages ; mais, en recevant les coups de Munro, son esprit était dans le bouleau qui le frappait. L'esprit d'un Huron n'est jamais ivre ; il se souvient toujours. — Mais on peut l'apaiser. Si mon père a été injuste envers vous, montrez-lui qu'un Indien sait pardonner une injure, et ramenez-lui ses filles. Le major Heyward vous a dit...

Magua secoua la tête, comme pour lui défendre de répéter des offres qu'il méprisait. — Que voulez-vous donc? continua Cora après une pause pénible, pendant laquelle elle se convainquit que le trop confiant et trop généreux Duncan avait été cruellement induit en erreur par le rusé sauvage. — Je veux ce qu'il faut à un Huron... le bien pour le bien, le mal pour le mal. — Vous allez donc venger sur des filles sans défense le mal que vous a fait Munro? Ne serait-il pas plus digne d'un homme de cœur de vous présenter à lui-même et de lui demander la réparation d'un guerrier? — Les armes des visages pâles sont longues et leurs couteaux affilés, répondit le sauvage avec un rire cruel ; pourquoi le Renard irait-il chercher la tête grise au milieu des fusils de ses guerriers, lorsqu'il a son esprit entre les mains? — Dites quelle est votre intention, dit Cora en s'efforçant de parler avec calme. Est-ce de nous emmener prisonniers dans vos forêts? ou vous proposez-vous de nous infliger des maux plus grands encore? N'y a-t-il donc aucune récompense, aucun moyen qui puisse expier l'injure et désarmer votre cœur? Du moins, délivrez ma sœur, et n'épuisez votre fureur que sur moi seule. Echangez-la contre des richesses, et que votre courroux se contente d'une seule victime. La perte de ses deux filles pourrait conduire le vieillard au tombeau, et que deviendrait alors la vengeance du Renard? — Ecoutez encore, reprit l'Indien. La fille aux yeux bleus pourra retourner vers le lac Horican et apprendre au vieux chef ce qui s'est passé, si la fille aux cheveux noirs veut jurer par le Grand-Esprit de ne pas dire de mensonge. — Que faut-il promettre? demanda Cora, qui, par sa dignité et son sang-froid, conservait encore quelque ascendant sur les passions indomptables de l'Indien. — Quand Magua quitta sa nation, on donna sa femme à un autre chef; il a maintenant des amis chez les Hurons ; il va donc retourner aux tombeaux de sa tribu, sur les rives du grand Lac. Que la fille du chef anglais le suive, et habite pour toujours dans son wigwam.

Quelque révoltante que fût pour Cora une telle [illegible]osition, elle garda, malgré son horreur, assez d'empire sur elle-même pour répondre sans trahir la moindre faiblesse : — Quel plaisir Magua trouverait-il à partager sa cabane avec une femme qu'il n'aimerait pas, d'une nation et d'une couleur différentes de la sienne? Mieux vaudrait prendre l'or de Munro, et, avec les dons de sa munificence, acheter le cœur d'une jeune fille indienne.

Pendant quelques minutes l'Indien ne répondit rien ; mais la manière dont il regarda Cora obligea la jeune fille à baisser les yeux, car il lui sembla rencontrer pour la première fois des regards qu'une femme chaste ne saurait soutenir. Pendant qu'elle sentait son sang se glacer, par la crainte de quelque proposition plus révoltante encore que la première pour blesser son oreille, Magua lui répondit avec un accent de perversité inouïe : — Quand les blessures de son dos lui feront mal, le Huron saura où trouver la femme qui doit en supporter la souffrance. La fille de Munro puisera son eau, cultivera son grain et fera cuire sa venaison. Pendant que le corps de la tête grise dormira au milieu de ses canons, son cœur sera sous le couteau du Subtil. — Monstre! tu mérites bien ton nom de traître ! s'écria Cora dans une explosion d'indignation filiale qu'elle ne put comprimer. Il n'y a qu'un démon qui puisse méditer une telle vengeance ! Mais tu as trop présumé de ta puissance ; tu verras que c'est véritablement le cœur de Munro que tu tiens, et qu'un pareil cœur sait braver toute ta perversité.

L'Indien répondit à ce défi audacieux par un sourire infernal qui indiquait une résolution fixe et arrêtée. En même temps, comme pour clore définitivement cet entretien, il lui fit signe de se retirer. Cora, regrettant presque sa précipitation, fut obligée de s'éloigner, car déjà Magua l'avait quittée pour rejoindre ses compagnons qui achevaient leur dégoûtant repas. Heyward en cet instant courut vers la jeune fille agitée, et lui demanda le résultat d'une entrevue qu'il avait épiée de loin avec tant d'anxiété; mais, dans la crainte d'alarmer Alice, elle évita de faire une réponse directe, laissant seulement lire dans ses traits le mauvais succès de son entrevue, et suivant d'un œil inquiet les moindres mouvements de ses gardiens. Aux questions réitérées et pressantes de sa sœur sur leur destination probable, elle ne répondit qu'en montrant le groupe des Indiens, avec une agitation involontaire, et, pressant Alice dans ses bras, elle ne put que murmurer ces mots : — Là-bas! là-bas! tu peux lire dans leurs traits notre destinée; nous verrons, nous verrons!

Les gestes et les accents entrecoupés de Cora en disaient plus que ses paroles, et aussitôt l'attention de ses compagnons se porta sur le lieu où allait se décider leur sort à tous. Quand Magua eut rejoint ses compagnons qui, s'étaient étendus à terre comme des animaux repus, il leur adressa la parole avec toute la dignité d'un chef indien. Aux premiers mots, ses auditeurs se levèrent dans l'attitude d'une attention respectueuse. Comme le Huron s'exprimait dans sa langue natale, les prisonniers, quoique la défiance de leurs gardiens les eût tenus à la portée de leurs tomahawks, ne pouvaient comprendre le sujet de sa harangue que d'une manière conjecturale et d'après la nature de ces gestes significatifs, qui accompagnent l'éloquence d'un Indien. D'abord l'action et le langage de Magua eurent un caractère de calme et de modération. Quand il eut réussi à éveiller suffisamment l'attention de ses auditeurs, Heyward conjectura, en lui voyant fréquemment étendre la main dans la direction des grands lacs, qu'il leur parlait du pays lointain de leurs aïeux. Les auditeurs laissaient échapper des signes fréquents d'approbation : en répétant leur Hugh! expressif, ils se regardaient les uns les autres, et semblaient faire l'éloge de l'orateur. Le Renard était trop habile pour négliger cet avantage. Il parla de la route longue et pénible qu'ils avaient faite en quittant leurs spacieux territoires de chasse et leurs heureux villages pour combattre les ennemis de leurs pères du Canada. Il fit l'énumération des guerriers qui marchaient sous leur bannière, exalta leurs mérites divers, les services nombreux qu'ils avaient rendus à la nation, leurs blessures et le nombre des chevelures qu'ils avaient enlevées. Toutes les fois qu'il faisait allusion à quelqu'un des guerriers présents (et le subtil Indien n'eut garde d'en oublier aucun), un éclair de joie orgueilleuse sillonnait le visage de l'Indien désigné, qui ne manquait pas de confirmer par un geste d'applaudissement la vérité des paroles qu'on venait d'entendre. Bientôt après, la voix de l'orateur baissa, et quitta le ton animé et triomphant dont il avait énuméré les exploits et les victoires des siens. Il décrivit la cataracte du Glenn, la position imprenable de cette île de rochers, avec ses grottes, ses courants rapides et ses tourbillons; il prononça le nom de la Longue-Carabine, et attendit, avant de continuer, que le dernier écho de la forêt eût répété le long hurlement dont fut accueilli ce nom détesté. Il montra ensuite le jeune officier captif, et décrivit la mort d'un guerrier renommé que sa main avait précipité dans l'abime de la cataracte. Il parla de cet autre guerrier, suspendu entre le ciel et la terre ; il fit plus, il renouvela l'effroi de ses auditeurs, en représentant à leurs yeux, sur les branches d'un arbre, cette scène terrible, la situation périlleuse de cet infortuné, sa résolution et sa mort ; enfin il raconta la manière dont chacune des victimes avait succombé, ne manquant jamais de faire un pompeux éloge de son courage et de ses vertus. Quand il eut terminé ce récit, sa voix changea

de nouveau, et reprit un ton guttural, doux, plaintif et harmonieux. Il parla des femmes et des enfants des guerriers morts; il représenta leur indigence, leur détresse physique et morale, et enfin leur injure laissée sans vengeance. Alors, donnant à sa voix un accentd' énergie terrible, il ajouta : — Les Hurons sont-ils des chiens pour endurer tant d'outrages? Qui osera dire à la femme de Menowgua que les poissons dévorent son crâne et que sa nation ne l'a pas vengé? Qui osera se présenter à la rencontre de la mère de Wassawattimie, cette femme si fière, avec des mains qui ne seront point teintes de sang? Que dirons-nous aux vieillards lorsqu'ils nous demanderont



Cora et Alice sauvées par Œil-de-Faucon.

des chevelures, et que nous ne pourrons leur donner un seul cheveu de la tête d'un blanc? Les femmes nous montreront au doigt. Il y a une tache sombre sur le nom des Hurons, il faut l'effacer dans le sang.

Alors on n'entendit plus sa voix, au milieu des accents de rage qui firent soudain retentir l'air, comme si, au lieu de quelques individus, la nation tout entière eût été réunie dans la forêt. Pendant qu'il parlait, les captifs, qui étaient les plus intéressés au résultat de son discours, pouvaient suivre d'une manière qui n'était que trop intelligible les progrès de l'orateur, dans les traits de ceux auxquels il s'adressait. Les guerriers avaient répondu à ses paroles de tristesse et de deuil par leur sympathie et leur douleur; à ses assertions par des gestes d'assentiment; et à la peinture de leur triomphe par l'exaltation de véritables sauvages. Quand il parla de courage, leurs regards étaient fermes et en harmonie avec ses paroles; quand il fit le récit de leurs injures, la fureur se peignit dans leurs yeux; quand il prédit les railleries de leurs femmes, ils baissèrent la tête de honte: mais quand il leur montra les moyens de vengeance qu'ils avaient entre les mains, il toucha une corde qui ne manque jamais de vibrer dans le cœur d'un Indien. A peine leur eût-il dit que cette vengeance était en leur pouvoir, que tous se levèrent comme un seul homme, et, poussant un cri de rage, s'élancèrent ensemble vers les prisonniers en tirant leurs couteaux et en brandissant leurs tomahawks. Heyward se jeta entre les deux sœurs et les ennemis, et saisit le premier de tous avec une force qui tenait du désespoir, et qui, pour quelques instants, réprima leur violence. Cette résistance inattendue donnait à Magua le temps d'interposer son autorité, et par ses paroles rapides, ses gestes animés, il attira de nouveau à lui l'attention de la troupe. Habile à manier la parole, il réussit à détourner ses camarades d'un sacrifice immédiat en les invitant à prolonger les souffrances de leurs victimes. Sa proposition fut accueillie par des acclamations et l'exécution en fut commencée avec la rapidité de la pensée. Deux guerriers robustes se jetèrent à la fois sur Heyward, tandis qu'un autre s'assurait du maître de chant, proie beaucoup moins dangereuse. Néanmoins aucun des deux captifs ne céda sans une résistance désespérée bien qu'inutile. David lui-même jeta son assaillant par terre; et on ne triompha d'Heyward qu'après que la défaite du chanteur eut permis aux Indiens de diriger contre le militaire seul tous leurs efforts réunis. Celui-ci fut alors attaché par des liens d'osier au tronc de l'arbre sur les branches duquel Magua avait figuré de loin la scène de la mort du Huron. Quand le jeune officier reprit ses sens, il eut la douloureuse certitude que le même sort les attendait tous: à sa droite était Cora attachée comme lui, pâle et agitée, mais dont le regard tranquille suivait avec fermeté tous les mouvements de leurs ennemis; à sa gauche, les liens qui enchaînaient Alice à un autre arbre lui prêtaient un secours que ses jambes lui refusaient, et empêchaient seuls ce corps débile et charmant de tomber à terre; ses mains étaient croisées devant elle comme pour prier, mais au lieu de porter ses regards vers ce ciel qui seul pouvait la délivrer, elle les fixait involontairement sur les traits de Duncan avec une expression de faiblesse enfantine. David avait combattu, et cette circonstance toute nouvelle pour lui le retenait silencieux, occupé à réfléchir sur la convenance de sa conduite dans cette occasion. La vengeance des Hurons avait pris maintenant une direction nouvelle, et ils se préparaient à l'accomplir avec une barbarie ingénieuse exercée par la pratique de plusieurs siècles. Les uns apprêtaient le bois du bûcher; celui-ci taillait des chevilles de pin afin de les enfoncer toutes brûlantes dans la chair des captifs; d'autres inclinaient vers la terre le sommet de deux jeunes arbres pour y attacher Heyward par les deux bras et leur laisser ensuite reprendre leur direction naturelle. Mais la vengeance de Magua cherchait une jouissance plus raffinée et plus perverse.

Pendant que la fureur grossière de ses compagnons préparait sous les yeux même des victimes ces moyens connus de tortures vulgaires, il s'approcha de Cora, et peignant avec une méchanceté infernale le destin qui l'attendait: — Eh bien! ajouta-t-il, que dit la fille de Munro? sa tête est trop fière pour trouver un oreiller dans le wigwam du Renard! Aime-t-elle mieux que cette tête roule sur la colline et serve de jouet aux loups? Son sein ne veut pas nourrir les enfants d'un Huron; elle verra les Indiens cracher dessus. — Que veut dire ce monstre? demanda Heyward étonné. —Rien! répondit-elle avec fermeté; c'est un sauvage ignorant et barbare qui ne sait pas ce qu'il fait: demandons à Dieu en mourant son repentir et son pardon. — Pardon! répéta le farouche Huron, se méprenant dans sa colère sur le sens de ces paroles; la mémoire d'un Indien est plus longue que le bras des visages pâles; sa merci plus courte que leur justice! Réponds, enverrai-je la fille aux cheveux blonds à son père, et veux-tu suivre Magua aux grands lacs, pour porter son eau et préparer son grain?

Cora laissa échapper un geste de dégoût. — Laissez-moi, dit-elle d'un ton solennel qui en imposa un instant à ce barbare, vous mêlez de l'amertume à mes prières: ne vous interposez point entre mon Dieu et moi!

Cette impression légère s'effaça bientôt, et le sauvage continua en montrant Alice avec une ironie insultante: — Regardez! l'enfant pleure! elle est bien jeune pour mourir! Renvoyez-la vers Munro pour soigner ses cheveux gris, et conserver la vie dans le cœur du vieillard.

Cora ne put résister au désir de regarder sa jeune sœur; elle rencontra dans ses yeux un regard suppliant qui trahissait l'amour de la vie. — Que dit-il, chère Cora? demanda la voix tremblante d'Alice. N'a-t-il pas parlé de me renvoyer à notre père?

Pendant quelques instants Cora regarda sa sœur, les traits agités d'émotions puissantes et contradictoires. Enfin elle parla, et sa voix auparavant sonore et calme prit une expression de tendresse presque maternelle. — Alice, dit-elle, le Huron nous offre la vie à toutes deux; il fait plus, il offre de rendre Duncan, notre inestimable Duncan, ainsi que vous, à nos amis, à notre père, affligé, privé de ses enfants; mais il faut pour cela que j'abaisse ma fierté rebelle, mon orgueil inflexible, et que je consente...

La voix lui manqua, et joignant les mains, elle regarda le ciel comme si dans sa détresse elle eût demandé des conseils à la sagesse infinie. — Poursuis, s'écria Alice; qu'exige-t-il de toi, ma chère Cora? O pourquoi n'est-ce pas à moi que cette offre a été faite! Pour te sauver, pour consoler notre vieux père, pour délivrer Duncan, avec quel bonheur je consentirais à mourir! — Mourir! répéta Cora d'une voix plus calme et plus ferme, cela serait facile! Peut-être l'autre alternative le serait moins. Il demande, ajouta-t-elle, et en même temps elle abaissa le ton de sa voix comme si elle eût rougi de révéler une proposition aussi dégradante; il demande que je le suive dans le désert, parmi les habitations des Hurons, que j'y demeure avec lui; enfin, que je devienne sa femme! Parle, mon Alice, enfant de mes affections! sœur de mon amour! et vous aussi, major Heyward, aidez ma faible raison de vos conseils: la vie doit-elle être achetée par un tel sacrifice? Consentirez-vous, Alice, à la tenir de moi pour un tel prix? Et vous, Duncan, dirigez-moi; disposez tous deux de mon existence, car elle vous appartient!

— Moi, consentir! s'écria le jeune homme indigné, étonné. Cora, Cora, vous vous jouez de notre misère; ne parlez plus de cette horrible alternative; cette seule pensée vaut mille morts. — Je savais que ce serait là votre réponse, s'écria Cora; et en même temps ses joues reprirent leur incarnat, et ses yeux noirs brillèrent encore une fois d'un de ces éclairs qui jaillissent du cœur de la femme. Mais que décide ma tendre Alice? pour elle je me soumettrai à tout.

Quoique Heyward et Cora écoutassent dans une incertitude pénible et avec l'attention la plus profonde, aucune réponse ne se fit entendre. On eût dit qu'à cette question cet être impressionnable s'était replié tout entier sur lui-même. Ses bras étaient retombés à ses côtés, et ses doigts étaient agités de légères convulsions; sa tête se penchait sur son sein; elle n'était retenue que par les liens qui l'attachaient à l'arbre fatal, pauvre créature blessée dans ses sentiments les plus intimes; inanimée en apparence, mais souffrant au plus profond du cœur. Quelques moments s'écoulèrent ainsi; puis, elle releva lentement la tête en faisant un signe négatif, absolu. — Non, non! dit-elle, plutôt mourir ensemble comme nous avons vécu! — Meurs donc! s'écria Magua, en lançant avec violence son tomahawk vers la jeune fille sans défense; car il ne put se contenir en face de cette fermeté inattendue dans celle qu'il regardait comme la plus faible de ses victimes. La hache fendant l'air passa devant les yeux d'Heyward: elle coupa quelques boucles flottantes de la chevelure d'Alice, et plongea profondément et en tremblant dans l'arbre, un peu au-dessus de la tête de la jeune fille. A cette vue, le désespoir mit Duncan hors de lui. Réunissant toute sa vigueur dans un effort violent, il brisa ses liens, et se précipita sur un autre sauvage qui, poussant un hurlement terrible, levait son tomahawk pour frapper un coup plus sûr. Ils se rencontrèrent, se saisirent corps à corps et tombèrent l'un sur l'autre. Les membres nus de l'Indien n'offraient point de prise à Heyward: c'est pourquoi l'agile sauvage, échappant à l'étreinte de l'Européen, se releva et lui appuya un genou sur la poitrine avec la pesanteur d'un géant. Déjà Duncan voyait briller en l'air le fatal couteau, lorsqu'un sifflement se fit entendre, accompagné plutôt que suivi par l'éclatante détonnation d'une arme à feu. Tout-à-coup le major sentit sa poitrine soulagée du poids qui l'oppressait, il vit un égarement convulsif remplacer l'expression farouche des traits de son adversaire, et l'Indien tomber sans vie sur le sol.

—

CHAPITRE XII.

A ce dénoûment inattendu de la lutte, les Hurons restèrent immobiles d'étonnement. Mais la fatale certitude du coup qui venait de frapper un adversaire au risque d'atteindre un ami, devait leur en révéler l'auteur: le nom de « la Longue-Carabine » fut dans toutes les bouches, et il s'éleva un hurlement farouche et plaintif. En même temps, un grand cri partit d'un taillis voisin où la troupe imprudente avait déposé ses armes; et Œil-de-Faucon, sans prendre le

temps de recharger son arme, s'avança contre les sauvages à grands pas, et la crosse en l'air. Quelle que fût la rapidité de sa course, l'éclaireur fut devancé par un autre combattant non moins vigoureux qu'agile, qui, d'un seul bond et avec une audace incroyable, s'élança au centre même du groupe des Hurons : là se plaçant devant Cora, il se mit à brandir contre eux son tomahawk et son coutelas. Avant que la pensée pût suivre ces mouvements subits et audacieux, une apparition, couverte des insignes de la mort, se glissa comme un spectre parmi les combattants et vint se poser à côté du jeune Uncas, dans une attitude menaçante. Les bourreaux reculèrent devant ces ennemis inattendus ; une exclamation de surprise s'éleva, et on entendit retentir ces dénominations redoutables : « le Cerf-Agile ! le Grand-Serpent ! » Mais le chef rusé et vigilant des Hurons ne se laissa pas aussi facilement déconcerter. Jetant un coup-d'œil rapide sur la petite plaine, il comprit quelle devait être la nature du combat : encourageant ses compagnons de la voix et de l'exemple, il tira son long et redoutable coutelas, et se précipita, en poussant un grand cri, sur Chingachgook qui l'attendait; ce fut le signal d'un combat général. Aucun des deux partis ne pouvait employer les armes à feu, et la question devait se décider par un combat à mort, corps à corps, fer contre fer, et sans aucune ressource défensive. Uncas répondit au cri de Magua, et s'élançant contre un Indien, d'un coup vigoureux de son tomahawk, il lui brisa le crâne. Heyward, s'emparant de la hache enfoncée dans l'arbre, se hâta de prendre part à la lutte. Le nombre des combattants restait égal de part et d'autre, et chacun choisit son adversaire. De terribles horions s'échangent avec la fureur de l'ouragan et la rapidité de l'éclair. Œil-de-Faucon prend à partie un second adversaire; d'un coup de son terrible instrument de mort il casse les bras que son antagoniste porte en avant, et d'un autre élan il lui broie la cervelle. Heyward, trop impétueux pour attendre son ennemi, voulut lancer le tomahawk. Il atteignit un Indien, et arrêta pour un moment son élan; encouragé par ce léger avantage, l'ardent jeune homme poursuivit son attaque, et saisit le sauvage corps à corps. Il se convainquit bientôt de son imprudence; et tout ce qu'il put faire fut de parer les coups désespérés du coutelas de son ennemi. Incapable de triompher dans cette sorte d'escrime, il enlaça les bras et le corps de son antagoniste et réussit à le presser dans une étreinte de fer, trop au-dessus de ses forces pour être longtemps continuée. Dans cette extrémité, il entendit près de lui une voix qui criait : « Exterminons les misérables! point de quartier aux Mingos! » Avec ce cri, la crosse d'Œil-de-Faucon tomba sur la tête nue de l'Indien : tous les muscles du malheureux se détendirent, et il tomba des bras de Duncan, masse inerte et sans vie Quand Uncas fut débarrassé de son premier antagoniste, il se mit comme un lion furieux à en chercher un autre. Le cinquième et dernier Huron, le seul qui n'eût point pris part à la première attaque, s'était mis de côté un moment, et alors, voyant que tout le monde autour de lui était occupé dans cette lutte mortelle, il avait cherché avec une rage infernale à compléter l'œuvre de vengeance qui venait d'être interrompue. Poussant un cri de triomphe, déjà il s'était élancé vers Cora et lui avait jeté de loin sa hache affilée comme un précurseur redoutable de son approche. Le tomahawk frisa l'epaule de la victime, et, coupant les liens qui l'attachaient à l'arbre, lui laissa la liberté de fuir. Cora évite l'etreinte du sauvage, et, oublieuse de sa propre sûreté, se jette sur le sein d'Alice; dans son agitation, elle s'efforce en vain de dénouer les liens qui compriment les bras de sa pauvre sœur. Tout autre qu'un monstre se serait arrêté en face d'un pareil dévoûment; mais le cœur du Huron était étranger à toute sympathie. Saisissant Cora par sa magnifique chevelure qui retombe sur elle en désordre, il lui fait lâcher prise, et dans sa violence brutale il lui courbe les genoux. Le sauvage enlace les boucles flottantes autour de sa main, puis attirant à lui la victime en étendant le bras, brandit son couteau dans l'air autour de cette tête charmante, avec un rire d'insulte et de triomphe. Mais qu'il paya cher ce moment de jouissance farouche! Uncas avait aperçu la scène d'horreur : il s'élance, franchit l'air d'un bond, et tombe comme la foudre sur la poitrine de son ennemi, qu'il renverse et entraîne à quelques pas de là. La violence du coup les jeta par terre côte à côte; ils se relevèrent ensemble, se portèrent des coups de couteau, et aucun ne fit couler le sang de son adversaire. Mais le combat fut bientôt terminé; le tomahawk d'Heyward et la carabine d'Œil-de-Faucon frappèrent ensemble le crâne du Huron, au moment même où le couteau d'Uncas pénétrait jusqu'à son cœur.

La bataille touchait à sa fin, mais la lutte entre le Renard-Subtil et le Grand-Serpent se prolongeait encore : ces guerriers barbares prouvaient qu'ils avaient bien mérité ces noms significatifs. Chacun d'eux s'occupa d'abord à parer les coups rapides de l'adversaire; mais s'élançant tout-à-coup l'un sur l'autre, ils se prirent corps à corps, roulèrent ensemble sur le terrain, et comme deux reptiles s'enlacèrent de nœuds redoublés. Au moment où les trois ennemis des Hurons se trouvèrent vainqueurs, le lieu où luttaient les deux derniers combattants était marqué par un nuage de poussière et de feuilles, comme soulevé par le passage d'un ouragan. Poussés par l'affection filiale, l'amitié, la reconnaissance, Heyward et ses compagnons voulurent percer cette voûte qui couvrait les lutteurs: en vain Uncas s'élançait dans ce nuage, cherchant à plonger son couteau dans le cœur de l'ennemi de son père; en vain Œil-de-Faucon levait sa carabine; et Duncan, d'une main affaiblie, s'efforçait vainement de saisir les membres du Huron. Couverts de poussière et de sang, les combattants, dans la vélocité de leurs mouvements, semblaient ne former qu'un seul homme : tantôt l'image de la mort peinte sur le Mohican, tantôt la figure sinistre du Huron, apparaissaient dans une succession rapide et confuse; et personne ne savait où frapper. Quelquefois cependant les yeux farouches de Magua brillaient comme les yeux du basilic à travers le nuage de poussière; et ces rapides moments lui suffisaient pour lire l'issue du combat dans les traits détestés de ses ennemis; mais à chaque fois que l'on tentait de frapper cette tête coupable, on la trouvait remplacée par celle de Chingachgook. Ainsi le combat commencé au centre de la petite plaine avait été transporté à son extrême limite. Le Mohican trouva enfin l'occasion de porter un coup terrible avec son couteau ; Magua aussitôt lâcha prise et tomba en arrière sans mouvement et sans vie apparente : son adversaire se releva aussitôt et fit retentir la forêt de son cri de victoire. — Vivent les Delawares! Victoire au Mohican ! s'écria Œil-de-Faucon ; mais, ajouta-t il en levant la crosse de sa carabine; le coup de grâce donné par un homme de pur sang ne saurait enlever à notre ami l'honneur de la victoire ni le priver de son droit à la chevelure du vaincu.

Il dit : et la crosse du fusil s'abattait... quand le subtil Huron, se dérobant au coup, se laissa rouler tout le long de l'escarpement; alors se remettant sur ses pieds, on le vit s'élancer d'un bond au centre d'un taillis suspendu au flanc de la colline. Les Delawares, qui avaient cru leur ennemi mort, laissèrent échapper leur exclamation habituelle de surprise, et déjà ils se mettaient à sa poursuite, en poussant de grands cris comme des limiers qui ont le gibier en vue, lorsqu'un cri de l'éclaireur les arrêta tout-à-coup et les rappela au sommet de la colline. — C'est bien digne de lui! s'écria le vieil enfant de la forêt, en qui les préjugés faisaient taire son équité naturelle dans tout ce qui se rapportait aux Mingos, c'est bien digne de l'hypocrite et rusé scélérat ! Un honnête Delaware, une fois vaincu dans les règles, n'aurait pas bougé et se serait laissé casser la tête; mais ces gueux de Maquas ont la vie dure comme des chats sauvages. Laissez-le aller, laissez-le aller; ce n'est qu'un homme, après tout: il n'a ni fusil, ni aucune autre arme; il est loin de ses camarades les Français; c'est un serpent à sonnettes qui a perdu ses dents; avant qu'il puisse nous faire du mal nous aurons laissé un peu loin d'ici l'empreinte de nos moccassins. Voyez, Uncas: votre père s'occupe déjà d'enlever les chevelures; nous ferions bien de nous assurer que tous sont véritablement morts; ou nous pourrons encore en voir d'autres s'enfuir dans les bois en criant comme des geais à qui on a coupé les ailes.

Ce disant, l'honnête mais implacable éclaireur passa les morts en revue, et plongea son long couteau dans le corps de chacun d'eux avec autant de sang-froid que si c'eût été autant de carcasses d'animaux. Toutefois, le vieux Mohican avait déjà pris les devants à cet égard, et avait arraché de la tête des vaincus les trophées de la victoire. Mais Uncas, démentant ses habitudes et pour ainsi dire sa nature, et cédant à un instinct de délicatesse, courut avec Heyward au secours des deux sœurs : il rompit les liens d'Alice, et la déposa dans les bras de sa sœur. Oh ! de quelle sainte gratitude envers le ciel furent pénétrées les jeunes filles miraculeusement sauvées et rendues l'une à l'autre. Leurs actions de grâce furent solennelles et silencieuses; leur prière s'éleva comme une flamme pure sur l'autel secret de leur cœur; et leurs sentiments trop longtemps comprimés s'épanchèrent dans de longues, ferventes et muettes caresses. Alice, qui était tombée à genoux près de Cora, se releva, et se jetant dans les bras de sa sœur, dit avec des larmes le nom de leur vieux père: en ce moment, les rayons de l'espoir brillèrent de nouveau dans ses yeux de colombe, et donnèrent à toute sa physionomie une expression qui tenait plus du ciel que de la terre —Nous sommes sauvées ! nous sommes sauvées! murmura-t-elle, nous retournerons dans les bras du père, et son cœur ne sera point brisé ! Et toi aussi, Cora, ma sœur, oh ! plus que ma sœur, ma mère! toi aussi, tu es donc sauvée ;et Duncan, ajouta-t-elle en regardant le jeune homme avec un sourire innocent, ineffable; notre brave, notre généreux Duncan a échappé comme nous.

Cora ne répondait qu'en pressant tendrement sa jeune sœur sur son sein. Heyward ne rougit pas de verser des larmes; et Uncas, couvert encore du sang du combat, regardait ce spectacle avec calme et dans une apparente indifférence; mais ses yeux avaient déjà perdu leur caractère farouche, et brillaient d'une sympathie qui le mettait probablement en avance de plusieurs siècles sur ses sauvages compatriotes. Pendant ces manifestations si naturelles, Œil-de-Faucon, s'étant assuré que les Hurons, qui seuls défiguraient ce tableau, n'étaient plus en état d'en troubler l'harmonie, s'approcha de David, et le délivra des liens que jusqu'à ce moment le chanteur avait endurés avec la patience la plus exemplaire. — Voilà qui est fait, s'écria l'éclaireur en jetant à terre la dernière branche d'osier; vous voilà de nouveau maître de l'usage de vos membres, quoique vous

ne paraissiez pas vous en servir avec plus de jugement que la nature n'en a mis dans leur construction. Écoutez l'avis d'un homme qui n'est pas plus vieux que vous, mais qui, ayant passé la plus grande partie de sa vie dans le désert, doit avoir une certaine expérience : vendez au premier imbécille que vous rencontrerez ce petit instrument qui sort de votre poche, et employez-en le produit à acheter quelque arme utile, ne fût-ce qu'un canon de pistolet d'arçon. Avec du travail et des soins, vous pourrez vous mettre en état de défendre un peu votre vie ; car en ce moment il doit vous être démontré clair comme le jour qu'un corbeau lui-même vaut mieux qu'un oiseau moqueur. L'un du moins délivre l'homme d'un spectacle dégoûtant, tandis que l'autre n'est bon qu'à brailler dans les bois, pour abuser par des sons trompeurs tous ceux qui l'entendent. — Des armes et des clairons pour la bataille, mais des chants pieux et des actions de grâce après la victoire, répondit David à son libérateur. Ami, ajouta-t-il, en tendant à Œil-de-Faucon sa main frêle et délicate, avec une expression affectueuse, et les larmes aux yeux, je te remercie de ce que ma chevelure est encore là où il a plu à la Providence de la placer ; d'autres peuvent en avoir une plus brillante et mieux bouclée ; mais j'ai toujours trouvé la mienne fort commode, et merveilleusement adaptée au chef qu'elle recouvre. Si je n'ai pas pris part au combat, ce n'est pas que je n'en eusse l'envie, mais j'étais retenu par les liens de ces mécréants. Tu t'es montré vaillant et habile dans la bataille, et je t'en remercie avant de m'acquitter d'autres devoirs plus importants, parce que tu t'es montré digne des louanges d'un chrétien. — Ce n'est qu'une bagatelle ; il n'y a rien là que vous ne puissiez voir fréquemment, si vous passiez quelque temps parmi nous, répondit l'éclaireur, plus favorablement disposé à l'égard du fils de l'harmonie après cette expression franche de sa reconnaissance. J'ai retrouvé le Tueur de daims, mon vieux et fidèle compagnon, ajouta-t-il en frappant sur la crosse de sa carabine, et cela seul est une victoire. Ces Iroquois sont malins, mais ils ont fait une sottise en plaçant toutes leurs armes à feu hors de leur portée ; et si Uncas et son père avaient montré toute leur prudence habituelle, nous serions arrivés sur ces misérables avec trois balles au lieu d'une, de sorte que nous en aurions fini tout de suite avec la bande, et ce coquin agile aurait partagé le sort de ses camarades ; mais il était écrit que cela serait ainsi, et tout est pour le mieux. — Vous dites vrai, reprit David, et vous montrez le véritable esprit du christianisme. Celui qui doit être sauvé sera sauvé ; celui qui est prédestiné à être damné sera damné. Telle est la saine doctrine ; elle est consolante et rafraîchissante pour le vrai croyant.

L'éclaireur, qui s'était assis et examinait l'état de sa carabine avec une sollicitude toute paternelle, regarda le maître de chant avec un mécontentement qu'il ne chercha point à déguiser, et lui dit d'un ton brusque en l'interrompant : — Doctrine ou non doctrine, c'est une croyance de coquin et qui est maudite par tout honnête homme. Je crois que ce Huron devait périr de ma main ; car je l'ai vu de mes propres yeux ; mais, à moins d'en être témoin oculaire, jamais je ne croirai qu'il puisse être admis parmi les élus, ou que Chingachgook soit condamné au jugement dernier. — Vous n'avez nulle garantie pour une doctrine aussi audacieuse, et vous ne pourriez l'appuyer d'aucune autorité, s'écria chaleureusement David, profondément imbu de ces distinctions subtiles qui, de son temps et surtout dans sa province, défiguraient la noble simplicité de la révélation, en cherchant à pénétrer le mystère de la nature divine ; votre temple est bâti sur le sable, et la première tempête entraînera ses fondations. Je demande sur quelle autorité vous appuyez cette assertion si peu charitable (comme tous les avocats d'un système, David n'était pas toujours exact dans le choix des termes) : citez le chapitre et le verset. Dans quels livres des Écritures trouvez-vous un texte à l'appui de votre doctrine ? — Des livres ! répéta Œil-de-Faucon avec un dédain fortement prononcé ; me prenez-vous pour un enfant criard, pendu au tablier de l'une de vos grand'mères ? Prenez-vous cette bonne carabine qui est sur mes genoux pour une plume d'oie, ma corne de bœuf pour une bouteille d'encre, et ma poche de cuir pour un petit panier servant à porter le dîner à l'école ? Des livres ! qu'ai-je besoin de livres, moi qui suis un guerrier du désert, quoique homme de pur sang ? Je ne lis jamais que dans un seul livre, et pour comprendre les mots que contient celui-là, il ne faut pas de profondes études ; et pourtant je puis me vanter de l'avoir parcouru pendant quarante longues et pénibles années. — Comment nommez-vous ce livre ? demanda David, qui se méprenait sur le sens des paroles de l'éclaireur. — Il est ouvert devant vous, et celui à qui il appartient n'en refuse la lecture à personne. J'ai entendu dire qu'il y a des hommes qui vont chercher dans les livres la preuve de l'existence d'un Dieu. Il est possible que dans les colonies l'homme déforme à tel point les œuvres du Seigneur, que ce qui est évident dans le désert devienne matière de doute parmi les marchands et les prêtres. Mais si quelqu'un ici a de pareilles incertitudes, il n'a qu'à me suivre d'un soleil à l'autre dans les profondeurs de la forêt ; il en verra assez pour apprendre qu'il est un fou et que sa folie consiste surtout à méconnaître la toute-bonté comme la toute-puissance.

Du moment que David s'aperçut qu'il discutait avec un homme qui puisait sa foi dans les lumières naturelles, sans se soucier des subtilités de doctrine, il abandonna volontiers une controverse dont il ne pouvait tirer ni profit ni lumière. Pendant le discours de l'éclaireur, il s'était assis comme lui ; et, tirant son petit volume et ses lunettes de fer, il se préparait à remplir un devoir dont l'attaque inattendue, dirigée contre son orthodoxie, avait pu seule suspendre si longtemps l'accomplissement. David était véritablement un ménestrel du continent occidental, de plus fraîche date sans doute que ces bardes inspirés qui chantaient la gloire des barons et des princes, mais enfin c'était un ménestrel conforme à l'esprit de son temps et de son pays ; et il se préparait à montrer son savoir-faire en célébrant la victoire qu'on venait de remporter, ou plutôt en offrant à Dieu les actions de grâce des vainqueurs. Il attendit patiemment qu'Œil-de Faucon eût cessé de parler ; alors, levant les yeux et les mains vers le ciel, il dit à haute voix : — Je vous invite, mes amis, à vous joindre à moi pour rendre des actions de grâce à Dieu après notre délivrance signalée des mains des barbares et des infidèles, et à chanter le cantique qui a été fait sur l'air consolant et solennel de Northampton.

Il indiqua ensuite la page et le verset où se trouvaient les saintes paroles qu'il avait choisies, et appliqua son instrument à ses lèvres avec autant de gravité que s'il eût été dans un temple. Cette fois néanmoins aucune voix n'accompagna la sienne ; car les deux sœurs étaient entièrement absorbées par leurs mutuels témoignages d'affection. Sans être découragé par la tiédeur de son auditoire, il éleva la voix, et chanta d'un bout à l'autre l'hymne sacrée, sans aucune espèce d'interruption. Œil-de-Faucon écoutait, tout en s'occupant froidement à rajuster sa pierre et à recharger sa carabine ; mais ces accents, n'étant plus secondés par la convenance des lieux et la sympathie, ne firent aucune impression sur lui. Jamais trouvère, qu'on donne à David ce nom ou un autre plus convenable, n'exerça ses talents en présence d'un auditoire plus insensible ; et néanmoins, en ne considérant que la foi et la sincérité des motifs, il est probable que jamais un cantique ne s'est élevé aussi près du trône à qui sont dus toute louange et tout hommage. Bientôt l'éclaireur secoua la tête, et marmottant quelques mots inintelligibles, il se leva pour aller inspecter l'arsenal des Hurons. Dans cet examen, il fut assisté de Chingachgook, qui, parmi ces armes, retrouva son fusil et celui de son fils. Heyward et David furent également armés, et il ne manquait pas de munitions pour utiliser les fusils dont ils s'emparèrent. Quand les deux enfants de la forêt eurent fait leur choix et terminé cette distribution, l'éclaireur annonça ouvertement que le moment était venu de se remettre en route. En ce moment, les chants de la Gamme avaient cessé, et les deux sœurs avaient eu le temps de se calmer. Aidées de Duncan et du jeune Mohican, elles descendirent la pente de cette colline qu'elles avaient si récemment gravie sous des auspices bien différents. Au bas, elles trouvèrent leurs narragansets qui paissaient l'herbe et les broussailles ; et, montant à cheval, elles suivirent les pas d'un guide qui, dans les occasions les plus critiques, s'était montré leur ami dévoué. Cette première marche ne fut pas longue. Œil-de-Faucon, quittant le sentier détourné qu'avaient suivi les Hurons, prit sur la droite, entra dans le bois ; et, après avoir traversé un ruisseau, la troupe fit halte dans une vallée étroite, à l'ombre de quelques ormes. Ils n'étaient qu'à une distance de quelques verges de la base de la colline, et les chevaux n'avaient été utiles aux dames que pour traverser le ruisseau. L'éclaireur et les Indiens parurent connaître ce lieu retiré ; car, appuyant leurs fusils contre un arbre, ils se mirent à écarter les feuilles sèches, et, ayant ouvert l'argile avec leurs couteaux, ils en firent jaillir une source d'eau limpide et bouillonnante. L'éclaireur jeta des regards autour de lui, comme s'il eût cherché quelque chose qu'il ne trouvait pas assez promptement. — Ces insouciants coquins de Mohawks, avec leurs frères les Tuscaroras et les Onondagas, ont étanché ici leur soif, murmura-t-il, et les vagabonds ont jeté la gourde. Voilà ce que c'est que de rendre service à des ingrats. Dieu a étendu sa main au milieu de ces déserts pour leur bien ; il a fait sortir des entrailles de la terre une source dont l'eau salutaire peut défier la plus riche boutique d'apothicaire de toutes les colonies ; et voilà ces misérables qui ont piétiné sur l'argile et souillé la pureté de l'onde, comme s'ils étaient des brutes et non des hommes !

Uncas tendit silencieusement à Œil-de-Faucon la gourde désirée que sa mauvaise humeur l'avait empêché de voir et qui était suspendue à un ormeau. L'éclaireur la remplit d'eau, puis se retira vers un endroit où le sol était plus ferme et moins humide ; là il s'assit froidement, et, après avoir bu une longue gorgée avec un visible plaisir, il commença une inspection minutieuse des vivres qu'avaient laissés les Hurons et qu'il portait dans sa carnassière. — Merci, mon enfant, reprit-il en rendant à Uncas la gourde vide ; maintenant nous allons voir comment vivent ces pillards de Hurons. Voyez ceci ! les coquins connaissent les meilleurs morceaux d'un daim, et on croirait qu'ils sont gens à couper une gigue ou un filet aussi bien que le meilleur cuisinier du pays. Mais toute la viande est crue, car les Iroquois sont de vrais sauvages. Uncas, prenez mon briquet et allumez du feu ; une bouchée de grillade ne nous fera pas de mal après une course aussi longue.

Heyward, voyant les guides s'occuper tout de bon de leur repas,

aida les dames à descendre de cheval, et s'assit à côté d'elles, heureux de goûter quelques instants d'un agréable repos, après les scènes sanglantes qui venaient de se passer. Pendant que la cuisine était en train, il se mit à questionner l'éclaireur sur les circonstances qui l'avaient amené si à propos sur la colline. — Comment se fait-il, mon généreux ami, que nous vous ayons revu sitôt et sans l'assistance de la garnison du fort Edouard? — Si nous avions seulement dépassé le coude de la rivière, nous serions arrivés à temps pour étendre des feuilles sur vos cadavres, mais trop tard pour sauver vos chevelures, répondit froidement l'éclaireur. Non, non! au lieu de perdre inutilement le temps et nos forces à faire la route du fort, nous nous sommes cachés sous la rive de l'Hudson et avons surveillé les mouvements des Hurons. — Vous avez donc vu tout ce qui s'est passé? — Nous n'avons pas vu tout; car, avec les Indiens, il ne faut pas se tenir à la portée du regard, et nous sommes restés cachés. Ce n'était pas chose facile que de retenir ce jeune Mohican en repos dans notre embuscade! Ah! Uncas, Uncas, votre conduite a été plutôt d'une femme curieuse que d'un guerrier à la piste de ses ennemis.

Les yeux pénétrants d'Uncas s'arrêtèrent un instant sur les traits sérieux de l'éclaireur; mais il ne parla pas, et rien n'indiqua en lui qu'il se repentît de sa faute : au contraire, Heyward crut lire dans l'air du jeune Mohican du dédain et de la fierté; s'il s'abstenait de repousser ce reproche, c'était, semblait-il, autant par égard pour les personnes présentes que par sa déférence habituelle pour son compagnon. — Vous avez vu que nous étions découverts? demanda ensuite Heyward. — Nous l'avons entendu, répondit Œil-de-Faucon d'un ton significatif. Le cri d'un Indien est un langage intelligible pour ceux qui ont passé leur vie dans les forêts. Mais, lorsque vous avez débarqué, nous avons été obligés de ramper sous les feuilles comme des serpents; dès lors nous nous sommes tenus à distance jusqu'au moment où nous vous avons retrouvés attachés à des arbres et près d'être massacrés par les Indiens. — Notre salut a été l'œuvre de la Providence! c'est un miracle que vous ne vous soyez pas trompés de chemin, car les Hurons se sont divisés en deux bandes, dont chacune avait des chevaux. — Ah! c'est là que nous avons été embarrassés, et, sans Uncas, nous aurions certainement perdu vos traces. Quoi qu'il en soit, nous prîmes le sentier qui mène au désert; car nous pensâmes, et avec raison, que les sauvages se dirigeraient de ce côté avec leurs prisonniers. Mais, lorsque nous eûmes marché plusieurs milles sans trouver une seule branche cassée, comme j'avais conseillé de le faire, je me trouvai embarrassé, attendu d'abord que tous les pas portaient l'empreinte de moccassins. — Nos conducteurs avaient eu la précaution de nous faire chausser comme eux, dit Duncan en levant le pied pour montrer ses brodequins à l'indienne. — Oui! c'était habile de leur part, et je les reconnais là; mais nous étions trop fins pour qu'une invention aussi commune nous fît perdre la piste. — A qui sommes-nous donc redevables de notre salut? — En ma qualité de blanc qui n'a pas une goutte de sang indien dans les veines, j'ai honte de l'avouer, vous devez la vie à la perspicacité du jeune Mohican, dans des matières que je devrais connaître mieux que lui, mais sur lesquelles, maintenant encore, je puis à peine croire le témoignage de mes yeux. — Voilà qui est extraordinaire! Voyons de quoi il s'agit. — Uncas eut l'assurance de dire que les montures de ces dames, continua Œil-de-Faucon en regardant avec une attention particulière les chevaux alezans des deux sœurs, plaçaient à terre en même temps les deux pieds du même côté, ce qui est contraire à l'allure du trot de tous les quadrupèdes, excepté l'ours; et pourtant voilà des chevaux qui marchent toujours ainsi, comme mes propres yeux me le disent et comme leurs traces dans un espace de vingt milles m'en ont convaincu. — C'est ce qui fait le mérite de ces animaux : ils viennent des bords de la baie de Narraganset, dans le petit district appelé Plantation de la Providence; ils sont célèbres pour leur vigueur infatigable et pour la commodité de cette allure qui leur est particulière, mais que l'on fait contracter fréquemment à d'autres chevaux. — C'est possible, c'est possible, dit Œil-de-Faucon, qui avait prêté une oreille attentive à cette explication; quoique je n'aie dans les veines que du sang de blanc, je me connais mieux en daims et en castors qu'en montures. Le major Effingham a plusieurs chevaux magnifiques, mais je n'ai vu à aucun cette allure singulière. — Sans doute, cet officier recherchait dans ses chevaux des qualités différentes. Toutefois c'est une race très estimée et souvent destinée, comme vous le voyez, à l'honneur de porter de pareils fardeaux.

Les Mohicans avaient interrompu leurs opérations culinaires pour prêter l'oreille à la conversation; quand Duncan eut achevé, ils se regardèrent d'un air significatif, et le père ne manqua pas de pousser son exclamation de surprise. L'éclaireur se mit à réfléchir, comme un homme qui classe dans sa tête une connaissance nouvellement acquise; puis, jetant de nouveau un regard curieux sur les chevaux. — Certes, dit-il enfin, on voit d'étranges choses dans les colonies; une fois que l'homme a pris le dessus sur la nature, il lui fait subir de singulières transformations. Mais quoi qu'il en soit de cette allure, Uncas s'en était aperçu, et ce sont ces marques qui nous ont menés jusqu'à l'arbre dont les branches étaient brisées. Nous remarquâmes près de l'empreinte du pied des chevaux une branche qui avait été cassée par le haut, comme lorsqu'une dame cueille une fleur sur sa tige, tandis que toutes les autres, brisées et froissées, indiquaient l'ouvrage des mains rudes d'un homme. J'en conclus que les rusés démons avaient aperçu la tige brisée, et avaient arraché le reste pour nous faire croire qu'un daim avait froissé les branches avec ses cornes. — Votre sagacité ne vous trompait pas : c'est ainsi que la chose s'était passée. — Cela était très facile, répliqua l'éclaireur qui ne voyait pas là-dedans une sagacité bien extraordinaire; plus facile que de reconnaître l'allure d'un cheval! Il me vint alors à l'idée que les Mingos se dirigeraient vers cette source; car les coquins connaissent la vertu de ses eaux. — Ont-elles donc une si grande réputation? demanda Heyward en examinant d'un œil plus curieux la vallée solitaire avec sa fontaine murmurante qu'entourait un sol d'un brun foncé. — Il y a bien peu de peaux rouges voyageant au sud et à l'est des grands lacs qui n'aient entendu parler des qualités de cette eau. Voulez-vous la goûter?

Heyward prit la gourde, et après avoir avalé quelques gouttes, il la rendit en faisant la grimace. L'éclaireur rit à la muette, selon son habitude, mais de grand cœur, et continua en secouant la tête d'un air on ne peut plus satisfait. — Ah! je vois que vous n'y êtes pas habitué : autrefois je ne l'aimais pas plus que vous, mais depuis j'ai changé de goût, et maintenant j'ai soif de cette eau comme un daim recherche les sources salées. Vos vins forts et capiteux ne sont pas plus agréables à votre palais que ne l'est cette eau pour un Indien, surtout lorsqu'il est malade. Mais je vois que le feu d'Uncas est prêt, et il est temps que nous pensions à manger, car nous avons encore bien du chemin à faire.

Ayant ainsi interrompu le dialogue, l'éclaireur eut recours aux provisions qui avaient échappé à la voracité des Hurons. La cuisine fut bientôt terminée, et les Mohicans et lui commencèrent leur humble repas en silence et avec la célérité caractéristique d'hommes qui ne songeaient qu'à se mettre à même de supporter de nouvelles fatigues. Chacun des enfants de la forêt se baissa ensuite et but le coup de l'étrier à cette fontaine salutaire et silencieuse qui, cinquante ans plus tard, devait réunir autour d'elle et de ses sœurs les sources voisines, la richesse, la beauté et les talents de tout le nord de l'Amérique, venant en foule pour y chercher la santé et le plaisir (aujourd'hui les eaux de Ballistou).

Alors Œil-de-Faucon donna le signal du départ. Les deux dames remontèrent à cheval, Duncan et David prirent leurs fusils et les suivirent; l'éclaireur marcha en tête, et les Mohicans formèrent l'arrière-garde. La troupe s'avança lentement vers le nord en suivant l'étroit sentier, laissant derrière elle la source salutaire mêler son onde à celle du ruisseau voisin, et les cadavres des Hurons pourrir sans sépulture sur la hauteur voisine, destin trop commun aux guerriers de la forêt pour exciter la surprise ou la pitié.

—

CHAPITRE XIII.

La route que prit Œil-de-Faucon traversait ces plaines sablonneuses, entrecoupées de vallées et de collines, que les voyageurs avaient déjà franchies dans la matinée du même jour, sous la conduite de Magua. Le soleil descendait vers les montagnes à l'horizon lointain, et comme ils marchaient dans l'épaisseur de la forêt, la chaleur était supportable. Ils s'avancèrent donc rapidement, et avant le crépuscule, ils avaient parcouru plusieurs milles. Le chasseur, comme le sauvage qui avait parcouru avant lui ce chemin, semblait se diriger d'après des indices cachés; il paraissait obéir à une espèce d'instinct, ralentissait rarement son pas, et n'hésitait jamais. Un coup d'œil prompt et oblique sur la mousse des arbres, un regard jeté vers le soleil couchant, le cours des nombreux ruisseaux qu'il franchissait, c'était là des indices suffisants pour déterminer sa route et ne lui laisser aucune incertitude. Cependant la forêt commençait à changer de teintes, et le beau vert qui avait brillé sous son dôme de feuillage, faisait place à cette couleur plus sombre qui annonce l'approche de la nuit. Pendant que les yeux des deux sœurs cherchaient à saisir à travers les arbres quelques rayons de ce torrent de lumière qui formait autour du soleil une auréole brillante, colorant çà et là d'une raie de pourpre, ou bordant d'une frange d'or éclatant une masse de nuages accumulés à peu de distance au-dessus des collines de l'occident, Œil-de-Faucon se retourna tout à coup, et dit en montrant le ciel encore resplendissant : — Voilà le signal donné à l'homme pour qu'il cherche la nourriture et le repos dont il a besoin. Il serait meilleur et plus sage s'il comprenait les signes de la nature, et s'il prenait leçon des oiseaux de l'air et des animaux des champs. Toutefois, notre repos ne sera pas long; car au lever de la lune, nous reprendrons notre marche. Je me souviens d'avoir combattu les Maquas près d'ici, dans la première guerre où j'aie fait couler du sang humain; nous élevâmes une espèce de retranchement pour mettre nos chevelures à l'abri de ces loups affa-

més. Si les indices ne me trompent pas, cet endroit doit être à quelques verges sur notre gauche.

Sans attendre l'assentiment ou même la réponse des voyageurs, le robuste chasseur s'avança brusquement dans un taillis épais de jeunes châtaigniers, écartant les branches des innombrables jets dont la terre était couverte, comme un homme qui s'attendait à découvrir quelque objet qu'il avait autrefois connu. Ses souvenirs ne l'avaient pas trompé. Après avoir traversé une centaine de pas d'un terrain tapissé de broussailles et de ronces, il entra dans un espace ouvert, au milieu duquel était un tertre de verdure, couronné du vieux block-house en question. Cet édifice grossier était un de ces ouvrages élevés à la hâte dans une nécessité pressante, et abandonnés dès que le danger avait disparu; il tombait paisiblement en ruine dans la solitude de la forêt, presque oublié comme les circonstances qui l'avaient fait construire. Ces monuments du passage et des combats de l'homme se montrent encore fréquemment dans le vaste désert qui séparait autrefois les provinces ennemies : ils y forment des ruines qui se rattachent intimement à l'histoire coloniale, et qui sont en harmonie avec le caractère sombre du paysage. Le toit d'écorce était depuis longtemps tombé et avait pourri sur le sol; mais les solides charpentes de pin, bien que jointes à la hâte, conservaient encore leur position relative; néanmoins un angle de l'édifice s'était affaissé, et menaçait tout le reste d'une imminente destruction. Pendant qu'Heyward et ses compagnons hésitaient à s'approcher d'un bâtiment qui paraissait dans un tel état de décadence, Œil-de-Faucon et les Indiens pénétrèrent dans son enceinte non-seulement sans crainte, mais avec des marques évidentes d'intérêt. Pendant que le premier examinait les ruines, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec la curiosité d'un homme dont cette vue réveillait les souvenirs, Chingachgook racontait à son fils, dans la langue des Delawares et avec la fierté d'un vainqueur, l'histoire abrégée du combat dont ce lieu retiré avait été le théâtre. Je ne sais quoi de mélancolique mêlé à l'expression de son triomphe donnait à sa voix un accent doux et musical. En même temps les deux sœurs descendirent de cheval, et se préparèrent à jouir de la fraîcheur de la soirée dans une sécurité qui, selon elles, ne pouvait être troublée que par les animaux de la forêt. — Notre rapide repos n'aurait-il pas été plus sûr, mon digne ami, demanda Duncan un peu défiant, lorsqu'il vit que l'éclaireur avait terminé sa courte inspection, si nous avions choisi un endroit moins connu et plus rarement visité? — L'existence de ce block-house est connue de bien peu de personnes, répondit le chasseur d'un ton lent et d'un air pensif : les livres et les histoires racontent rarement des combats pareils à celui qui fut livré ici entre les Mohicans et les Mohawks dans une de leurs querelles particulières. J'étais alors bien jeune, et je pris parti pour les Delawares, parce que je savais que leur race était calomniée et opprimée. Pendant quarante jours et quarante nuits, les misérables, attirés par la soif de notre sang, rôderent autour de cet édifice dont j'avais fait le plan et que j'avais en partie construit. Les Delawares se mirent à l'ouvrage avec moi, et nous nous y défendîmes dix contre vingt, jusqu'à ce que le nombre fût à peu près égal de part et d'autre; alors nous fîmes une sortie contre ces chiens, et il n'en resta pas un pour porter la nouvelle de la défaite. Oui, oui; j'étais jeune alors, je n'étais point accoutumé à la vue du sang, et je ne pouvais me faire à l'idée que des créatures qui avaient été pleines de vie comme moi, fussent là gisant sur la terre nue, et qu'on laissât leurs dépouilles en proie aux bêtes féroces, et leurs os blanchir à l'air et à la pluie. J'enterrai les morts de mes propres mains, sous ce même tertre où vous êtes maintenant assis, et qui ne fait pas un mauvais siége, quoiqu'il ait été formé par des ossements humains.

Heyward et les deux sœurs se levèrent aussitôt de leur banc de verdure; et ces deux dernières, malgré les scènes terribles par où elles avaient passé tout récemment, ne purent réprimer un mouvement d'horreur bien naturel, en se voyant ainsi en contact avec la tombe des Mohawks. La lumière grisâtre du soir, l'enceinte ténébreuse couverte de gazon et entourée d'une bordure de broussailles au delà de laquelle les pins s'élevaient dans un solennel silence et paraissaient toucher les cieux, enfin le silence de mort de la vaste forêt, tout concourait à donner plus de force à cette sensation. — Ils ne sont plus à craindre, continua Œil-de-Faucon, en levant la main avec un sourire mélancolique; ils ne pousseront plus le hurlement de guerre, ils ne lanceront plus le tomahawk! et de tous ceux qui ont aidé à les placer là où ils reposent, il n'y a aujourd'hui de vivants que Chingachgook et moi! Notre troupe se composait des frères et de la famille du Mohican, et vous voyez tout ce qui reste maintenant de sa race.

A ces mots, les auditeurs portèrent involontairement leurs regards sur les deux Indiens, avec un sentiment de vive compassion pour leur douloureuse destinée. On apercevait leurs formes se dessiner dans l'ombre du block-house; le fils prêtait l'oreille à la voix de son père avec toute l'attention que devait naturellement exciter en lui un récit aussi glorieux pour la mémoire de ceux dont il avait depuis longtemps appris à vénérer le courage et les sauvages vertus. — J'avais cru, dit Duncan, que les Delawares étaient un peuple pacifique, ne faisant jamais la guerre en personne, et confiant la défense de son territoire à ces mêmes Mohawks que vous avez détruits. — Cela est vrai en partie, répondit l'éclaireur, et cependant, au fond, il y a un abominable mensonge. Un traité de ce genre a été conclu il y a bien longtemps par la perfide entremise des Hollandais, qui désiraient désarmer les possesseurs légitimes du sol. Les Mohicans, bien que faisant partie de la nation delaware, ayant eu affaire aux Anglais, ne furent pour rien dans ce marché stupide, et gardèrent leur indépendance. Et en effet, tous les Delawares reprirent également la leur, lorsqu'ils ouvrirent les yeux sur leur folie. Vous voyez devant vous le dernier des grands sagamores Mohicans. Autrefois sa famille pouvait chasser le daim sur une étendue de territoire plus vaste que celui qui compose aujourd'hui le district d'Albany, sans franchir un ruisseau ou gravir une colline qui ne fût pas sa propriété; mais que reste-t-il aujourd'hui à leur descendant? Il obtiendra six pieds de terre, quand il plaira à Dieu; et cet héritage il le gardera en paix peut-être, s'il a un ami qui veuille prendre la peine de creuser sa fosse assez profonde, pour que la charrue ne l'atteigne pas! — Restons-en là! dit Heyward, craignant une discussion propre à troubler l'harmonie si nécessaire au salut de ses belles compagnes. Nous avons beaucoup marché, et peu d'entre nous ont une vigueur égale à la vôtre; car vous bravez les années et les fatigues. — Il n'y a là que les muscles et les os d'un homme, et avec cela je suffis à tout, dit le chasseur, en regardant ses bras nerveux avec un air de simplicité qui laissait percer sincèrement le plaisir que lui faisait ce compliment. Il y a dans les colonies des hommes plus grands et plus gros, mais vous pourriez parcourir longtemps une ville, avant de trouver un homme capable comme moi de marcher cinquante milles sans prendre haleine, ou de suivre les limiers à portée de la voix pendant une chasse de plusieurs heures. Cependant comme la chair et le sang ne sont pas les mêmes pour tout le monde, on peut raisonnablement croire qu'après tout ce qu'elles ont vu ou fait aujourd'hui, ces dames ont besoin de repos. Uncas, dégagez la source, pendant que votre père et moi nous leur ferons un abri avec ces tiges de châtaigniers, et un lit de gazon et de feuilles

La conversation cessa; le chasseur et ses compagnons s'occupèrent des préparatifs indiqués. Une source qui, bien des années auparavant, avait fait choisir ce lieu aux Mohicans pour y établir leur forteresse temporaire, fut bientôt dégagée des feuilles qui l'obstruaient et une eau pure jaillit sur le tertre verdoyant. Un coin du bâtiment fut recouvert de branches touffues, de manière à garantir cet endroit de la rosée fort abondante dans ce climat; on étendit par terre pour les deux sœurs un lit de verdure et de feuilles sèches. Pendant que le diligent éclaireur et ses compagnons s'occupaient de cette manière, Cora et Alice prirent quelque nourriture que la nécessité plus que l'appétit les força d'accepter. Alors elles se retirèrent dans l'enceinte qui leur avait été préparée; après avoir remercié Dieu de ses bontés passées, et avoir demandé la continuation de sa faveur divine pendant la nuit actuelle, elles étendirent leurs membres délicats sur la couche odorante; et bientôt, en dépit de leurs souvenirs et de leurs pressentiments, elles tombèrent dans un sommeil profond que la nature réclamait impérieusement et qu'embellissait l'espoir du lendemain. Duncan se préparait à veiller près d'elles en dehors de l'enceinte qu'elles occupaient; mais l'éclaireur, qui s'aperçut de son intention, lui dit froidement, en s'étendant sur le gazon, et en lui montrant Chingachgook :—Les yeux d'un blanc ne sont pas assez éveillés et assez perçants pour faire le guet en ce moment! le Mohican nous servira de sentinelle; en conséquence, dormons. — Je me suis laissé surprendre par le sommeil à ma dernière garde, et par conséquent, j'ai moins besoin de repos que vous qui avez mieux rempli vos devoirs de soldat. Que tout le monde se repose donc, tandis que je ferai sentinelle. — Si nous étions campés parmi les tentes blanches du 60e et en face d'ennemis tels que les Français, je ne demanderais pas une meilleure sentinelle que vous, mais au milieu des ténèbres, et parmi les signes du désert, tout votre jugement équivaudrait à la folie d'un enfant, et toute votre vigilance serait en pure perte. Faites donc comme Uncas et moi; dormez, et dormez en paix.

Effectivement Heyward vit le jeune Indien se coucher auprès du tertre, comme un homme décidé à bien employer le temps accordé au sommeil : cet exemple avait été suivi par David, qui, malgré la fièvre de sa blessure, accrue encore par les fatigues de la marche, n'en dormait pas moins de tout son cœur. Sans prolonger une discussion inutile, le jeune homme fit semblant de céder, et s'étendit à moitié, le dos appuyé sur les poutres du block-house, mais se promettant de ne pas fermer l'œil avant d'avoir remis entre les mains de Munro le dépôt précieux confié à sa garde. Œil-de-Faucon, croyant qu'il dormait, s'assoupit bientôt lui-même, et cette solitude devint silencieuse comme ils l'avaient trouvée. Pendant quelque temps Duncan réussit à tenir ses sens éveillés et accessibles aux moindres soupirs de la forêt. Sa vue devint plus perçante à mesure que les ombres du soir s'épaississaient; et même après que les étoiles eurent commencé à briller sur sa tête, ses yeux distinguaient ses compagnons étendus sur l'herbe, et la haute taille de Chingachgook, droite, immobile, et qu'on eût prise pour l'un des arbres qui for-

maient autour de l'enceinte une barrière sombre. Il entendait la douce respiration des deux sœurs couchées à quelques pas de là; et le vent n'agitait pas une feuille que le bruit n'en arrivât jusqu'à lui. A la fin cependant le cri lugubre du hibou lui parut se confondre avec les accents plaintifs du chantre des nuits; ses yeux appesantis cherchaient la lumière des étoiles; puis il lui sembla les voir briller à travers ses paupières fermées. Près de s'assoupir, il se réveillait et prenait un buisson pour l'Indien en sentinelle. Peu à peu sa tête se pencha sur son épaule qui, à son tour, chercha un appui sur la terre; enfin un relâchement complet s'empara de toute sa personne, et le jeune homme tomba dans un profond sommeil, rêvant qu'il était un ancien chevalier et qu'il veillait la nuit devant la tente d'une princesse qu'il avait délivrée et dont il espérait gagner les bonnes grâces par cette preuve de dévouement et de vigilance. Combien de temps resta-t-il dans cet état d'insensibilité, c'est ce que lui-même ne put savoir; mais cet état de vision et de rêverie qui tient le milieu entre la veille et le sommeil, avait depuis longtemps fait place à un complet assoupissement, quand il se sentit éveiller par un coup léger sur l'épaule. Rappelé à lui par ce signal, tout faible qu'il était, il se leva rempli d'un souvenir confus du devoir qu'il s'était lui-même imposé au commencement de la nuit. — Qui est là? demanda-t-il, en cherchant la poignée de son épée. Ami ou ennemi, parlez! —Ami! répliqua tout bas Chingachgook, qui en même temps lui fit voir au ciel la lune dont la paisible lumière brillait à travers les arbres, et éclairait en plein leur bivouac; puis, il ajouta dans son mauvais anglais: La lune vient, le fort de l'homme blanc, loin, très loin. Temps de partir, quand le sommeil ferme les deux yeux du Français. — Vous avez raison! appelez vos amis, et bridez les chevaux, pendant que je vais préparer ces dames à partir. — Nous sommes éveillées, Duncan, dit de l'intérieur du bâtiment la voix douce et argentine d'Alice; nous sommes prêtes à faire une longue route après un si bon sommeil; mais vous avez veillé pour nous toute cette longue nuit, après avoir enduré tant de fatigues pendant la journée. — Dites plutôt que j'aurais voulu veiller, mais mes yeux perfides m'ont trahi; j'ai prouvé pour la deuxième fois que j'étais indigne du dépôt qui m'a été confié. — Non, Duncan, interrompit Alice en souriant, et en sortant du block-house à la clarté de la lune, dans tout l'éclat de sa beauté rafraîchie par le sommeil. Je sais que vous n'êtes que trop insouciant quand il s'agit de vous seul, et trop vigilant pour les autres. Ne pouvons-nous rester ici quelques instants de plus, afin que vous ayez le temps de vous reposer? Nous veillerons volontiers, Cora et moi, tandis que vous et ces braves vous prendrez quelques moments de sommeil. — Si la honte pouvait me guérir du besoin de dormir, je ne fermerais les yeux de ma vie, dit le jeune homme embarrassé en regardant les traits d'Alice, où il n'aperçut qu'une tendre sollicitude au lieu de l'ironie qu'il soupçonnait. Il est trop vrai qu'après vous avoir mises en péril par mon imprudence, je n'ai pas même le mérite de garder votre sommeil comme devrait le faire un soldat. — Duncan seul peut accuser Duncan d'une telle faiblesse! répondit la confiante Alice. Allez dormir; croyez-moi, bien que nous ne soyons que de faibles filles, ni l'une ni l'autre ne manquera au devoir des sentinelles.

Le jeune homme fut affranchi de la nécessité déplaisante de protester encore, par une exclamation de Chingachgook et l'attitude d'attention profonde que prenait son fils. — Les Mohicans entendent un ennemi, dit à voix basse Œil-de-Faucon qui venait de se réveiller; le vent apporte à leur odorat l'annonce de quelque danger. — A Dieu ne plaise! nous avons eu assez de sang versé!

En parlant ainsi le jeune militaire saisit son fusil; et, faisant quelques pas en avant, il voulut expier sa négligence bien pardonnable en risquant sa vie pour la défense des personnes confiées à sa garde. — C'est sans doute quelque animal de la forêt qui rôde pour trouver une proie? dit-il à voix basse aussitôt que les sons faibles et éloignés qui avaient attiré l'attention des Mohicans furent arrivés à son oreille. — Chut! reprit l'éclaireur attentif; ce sont des hommes qui s'approchent; j'entends leurs pas, bien que mes sens n'aient pas la perspicacité de ceux d'un Indien. Il faut que ce Huron si habile à s'esquiver ait rencontré des éclaireurs de l'armée de Montcalm; et sans doute il les amène sur nos traces. Je n'aimerais pas à verser encore du sang humain en cet endroit, ajouta-t-il en promenant des regards inquiets sur les lugubres objets dont il était entouré; mais ce qui doit être, sera! Uncas, conduisez les chevaux dans le block-house; et vous, mes enfants, réfugiez-vous-y également; tout ruiné qu'il est, le vieux fort offre un abri, et il a déjà entendu bien des coups de fusil!

On lui obéit sur-le-champ; les Mohicans conduisirent les narragansets dans le block-house, où tous les voyageurs se rendirent pareillement dans le silence le plus profond. Un bruit de pas qui semblait s'approcher s'entendit alors distinctement, et ne laissa plus aucun doute sur la nature de cette interruption du silence de la solitude. A ce bruit se mêla bientôt celui de plusieurs voix qui s'appelaient en langue indienne, et l'éclaireur dit tout bas à Heyward que c'était le dialecte des Hurons. Quand la troupe fut arrivée à l'endroit par où les chevaux étaient entrés dans le taillis qui entourait le block-house, les Indiens parurent tout déconcertés, et on vit qu'ils avaient perdu les traces qui jusque-là les avaient guidés dans leur poursuite. D'après le bruit des voix on pouvait conjecturer qu'il y avait là une vingtaine d'hommes réunis qui exprimaient à grand bruit leur opinion et donnaient leur avis. — Les scélérats connaissent notre petit nombre, dit tout bas Œil-de-Faucon qui était auprès d'Heyward, et qui, caché dans l'ombre, regardait par une fente entre les troncs d'arbres; sans quoi ils ne s'amuseraient pas à babiller comme des femmes. Les entendez-vous, les reptiles? ne dirait-on pas que chacun d'eux a double langue et une seule jambe?

Duncan, quoique brave jusqu'à la témérité dans le combat, ne put, dans ce moment d'anxiété cruelle, faire aucune réponse à l'observation froide et caractéristique de l'éclaireur. Il serra d'une étreinte plus ferme sa carabine, et se mit à regarder avec un redoublement d'attention à travers la fente, par où l'on apercevait tout l'espace qu'argentait la clarté de la lune. On entendit ensuite la voix plus grave de celui qui paraissait être le chef, au silence respectueux avec lequel ses avis ou plutôt ses ordres étaient reçus. Puis on put juger par le froissement des feuilles et le craquement des branches sèches, que les sauvages se divisaient en deux bandes pour chercher la trace qu'ils avaient perdue. Heureusement pour ceux qu'on poursuivait, la lumière de la lune, bien qu'elle tombât en plein sur la petite enceinte autour du block-house, n'avait pas assez de force pour percer la voûte profonde de la forêt, où tous les objets étaient plongés dans une obscurité décevante. La recherche fut sans résultat; car du sentier à peine visible qu'avaient suivi les voyageurs, le passage dans le taillis avait été si court et si rapide, que toute trace de leurs pas était perdue dans l'obscurité des bois. Néanmoins les infatigables sauvages ne tardèrent pas à revenir: on les entendit traverser les broussailles et s'approcher graduellement de la bordure extérieure de jeunes châtaigniers qui formait un épais rideau autour de la petite enceinte. — Les voilà qui viennent! murmura Heyward en s'efforçant de passer le canon de son fusil à travers la fente; faisons feu sur eux à leur approche. — Que tout reste dans l'ombre, dit le chasseur, le reflet d'une pierre à fusil, l'odeur d'une charge de poudre suffirait pour amener sur nous tous ces animaux affamés. S'il plaît à Dieu que nous livrions bataille, fiez-vous à l'expérience d'hommes qui connaissent la tactique des sauvages, et qui ne se font pas tirer l'oreille quand le cri de guerre a retenti.

Duncan jeta autour de lui des regards inquiets, et vit les deux sœurs tremblantes, tapies dans un coin du block-house, et se serrant l'une contre l'autre, tandis que les deux Mohicans se dessinaient dans l'ombre, droits comme des poteaux, et prêts à frapper. Réprimant son impatience, il regarda de nouveau dans l'enceinte, et attendit le résultat en silence. En ce moment, le taillis s'entr'ouvrit, et un Huron de haute taille et armé s'avança dans l'espace découvert. Pendant qu'il regardait le silencieux édifice, la lune tomba en plein sur son visage basané qui exprimait la surprise et la curiosité. Il fit l'exclamation qui accompagne toujours la première émotion d'un Indien, et ayant appelé à voix basse, il fut bientôt rejoint par un de ses compagnons. Ces enfants de la forêt restèrent pendant quelque temps à la même place, se montrant du doigt l'édifice en ruine, et s'entretenant dans le langage de leur tribu. Ils s'approchèrent alors à pas lents et circonspects, s'arrêtant fréquemment les yeux fixés sur le block-house, comme des daims effrayés; on voyait que la curiosité luttait en eux contre un sentiment de terreur. Tout-à-coup l'un d'eux posa le pied sur le tertre, et se baissa pour l'examiner. En cet instant Heyward remarqua que l'éclaireur s'assurait que son coutelas sortait facilement de la gaîne, et abaissait le bout de son fusil. Le jeune homme en fit autant et se prépara à soutenir un combat qui paraissait désormais inévitable.

Les sauvages étaient si près que le moindre mouvement de l'un des chevaux, ou même une respiration plus forte que de coutume, auraient suffi pour trahir la retraite des fugitifs. Mais en apercevant la nature du tertre, l'attention des Hurons prit une autre direction. Il se parlèrent d'une voix grave et solennelle, comme si la vue de ce lieu les eût pénétrés d'un sentiment de respect et de terreur. Puis ils s'éloignèrent avec précaution, les yeux fixés sur l'édifice, comme s'ils se fussent attendus à voir les ombres des morts leur apparaître sur ces débris silencieux; enfin, parvenus à la limite de l'enceinte, ils pénétrèrent lentement dans le taillis et disparurent. Œil-de-Faucon remit à terre la crosse de sa carabine, et respirant librement, dit de manière à être entendu de tous ses compagnons: — Ah! ils respectent les morts; ce sentiment leur a sauvé la vie; et peut-être des existences plus précieuses que la leur ont été préservées.

Ces paroles attirèrent un moment l'attention d'Heyward qui, sans répondre, ne songea qu'aux êtres confiés à sa protection. Il entendit les deux Hurons quitter les broussailles; et on put croire que toute la troupe s'était rassemblée autour des deux Indiens, et écoutait leur rapport avec une attention profonde. Après quelques minutes d'un entretien grave et solennel, bien différent des clameurs bruyantes qui avaient accompagné la première apparition des sauvages, le bruit des voix s'affaiblit et s'éloigna peu à peu, et finit par se perdre dans les profondeurs de la forêt. Œil-de-Faucon attendit

un signe de Chingachgook; alors il engagea Heyward à prendre les chevaux et à mettre les dames en selle. Cela fait, la troupe sortit par la porte en débris, et suivant une direction opposée à celle par laquelle elle était venue, elle prit congé de ce lieu; les deux sœurs ne purent s'empêcher de jeter à la fois un regard furtif sur cette tombe silencieuse et sur ces ruines, au moment où elles quittèrent la douce lumière de la lune pour se plonger dans les ténèbres épaisses de la forêt.

—

CHAPITRE XIV.

Pendant ce mouvement rapide, et jusqu'à ce que la troupe eût pénétré bien avant dans les bois, chacun se trouva trop occupé du péril auquel il échappait, pour hasarder un seul mot même à voix basse. L'éclaireur reprit son poste à l'avant-garde; mais lorsqu'il eut mis une assez grande distance entre ses ennemis et lui, sa marche devint plus circonspecte qu'elle n'avait été auparavant, en raison de son ignorance complète des lieux et des bois environnants. Plus d'une fois on le vit s'arrêter pour prendre conseil de ses compagnons les Mohicans, montrant du doigt la lune et examinant l'écorce des arbres avec une attention extrême. Pendant ces courtes haltes, Heyward et les deux sœurs, à qui le danger avait donné une grande finesse d'ouïe, prêtaient l'oreille aux moindres sons qui auraient pu annoncer l'approche d'un ennemi. On eût dit qu'un sommeil éternel régnait sur toute l'étendue du pays, et on entendait à peine le murmure lointain d'un ruisseau. Mais tout faible qu'était ce bruit il mit fin aux incertitudes des voyageurs qui se dirigèrent de ce côté d'un pas silencieux et diligent. Quand on fut arrivé sur les bords du cours d'eau, Œil-de-Faucon fit faire une nouvelle halte; il ôta ses moccassins et invita Heyward et La Gamme à en faire autant. Tous alors entrèrent dans l'eau, et pendant près d'une heure marchèrent dans le lit du ruisseau pour ne point laisser de traces de leur passage. La lune était cachée derrière un immense rideau de nuages noirs amoncelés à l'horizon du côté de l'occident, lorsqu'ils quittèrent le cours bas et sinueux du ruisseau pour reprendre leur route à travers la plaine sablonneuse et boisée. Ici l'éclaireur sembla se trouver de nouveau en pays de connaissance, car il marcha d'un pas rapide et assuré comme un homme qui n'éprouve plus ni incertitude ni embarras. Bientôt le sentier devint plus inégal; les voyageurs s'aperçurent qu'à droite et à gauche ils se rapprochaient des montagnes et qu'ils allaient traverser une gorge. Tout-à-coup Œil-de-Faucon s'arrêta, et ayant attendu que les autres l'eussent rejoint, il dit d'une voix basse et circonspecte, que les ténèbres et le silence de ce lieu rendaient encore plus solennelle : — Il est facile de connaître les sentiers et de trouver les ruisseaux et les sources du désert; mais quel est celui qui, en voyant ce lieu, pourrait dire qu'une armée puissante est campée parmi ces arbres silencieux et ces montagnes stériles? — Nous sommes donc dans la proximité de William-Henri? dit Heyward en se rapprochant avec intérêt de l'éclaireur. — Il y a encore d'ici là un chemin long et pénible, et le plus difficile maintenant est de savoir quand et par quel point nous y arriverons. De ce côté, ajouta-t-il en lui montrant à travers les arbres une petite pièce d'eau qui réfléchissait la clarté des étoiles sur sa surface calme et paisible, vous voyez l'Etang de Sang; nous marchons sur un terrain que j'ai souvent parcouru et qui m'a vu combattre l'ennemi depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. — Ah! les eaux funèbres de cet étang ont donc servi de sépulture à plus d'un brave! Je l'avais déjà entendu nommer, mais c'est pour la première fois que je visite ces rives. — Nous y livrâmes trois combats dans la même journée aux Français que commandait l'Allemand Dieskau, continua Œil-de-Faucon, poursuivant le cours de ses pensées. Comme nous voulions faire tomber son avant-garde dans une embuscade, l'ennemi nous fit un rude accueil, nous chassa comme des daims à travers le défilé, et nous dispersa sur les rives de l'Horican. Alors nous nous ralliâmes derrière un abattis d'arbres, et nous lui tînmes tête sous le commandement de sir William, lequel fut fait sir William pour sa conduite dans cette journée; certes nous lui rendîmes à usure la défaite qu'il nous avait infligée le matin. Des centaines de Français virent ce jour-là le soleil pour la dernière fois; et leur chef lui-même, Dieskau, tomba entre nos mains tellement labouré par les balles, qu'il retourna dans son pays hors d'état désormais de faire la guerre. — Ce fut une journée glorieuse! s'écria Heyward avec chaleur; le bruit en vint bientôt jusqu'à notre armée du midi. — Oui! mais ce n'est pas tout. Par l'ordre exprès de sir William, le major Effingham me chargea de tourner le flanc des Français, de traverser la plaine, et de porter la nouvelle de leur désastre au fort placé sur l'Hudson. Dans ce lieu même où vous voyez une hauteur couverte d'arbres, je rencontrai un détachement qui venait à notre secours, et je le conduisis à l'ennemi au moment où le Français prenait son repas, bien loin de se douter que l'œuvre de sang ne fût pas encore terminée pour ce jour-là. — Et vous les avez surpris? — Si la mort est une surprise pour des hommes qui ne songent qu'à satisfaire leur appétit! Du reste, nous leur fîmes peu de quartier, car ils nous avaient menés rudement le matin, et il n'y en avait guère parmi nous qui n'eussent à regretter la perte d'un ami ou d'un parent. Quand tout fut fini, les morts, quelques-uns disent même les mourants, furent jetés dans ce petit lac. J'ai vu de mes yeux ces eaux colorées de sang, et jamais le liquide élément n'eut pareille couleur en sortant des entrailles de la terre. — Un soldat ne pouvait désirer une tombe plus convenable et plus paisible ! Vous avez donc longtemps servi sur cette frontière? — Moi, dit l'éclaireur en se redressant de toute sa hauteur avec un air de fierté martiale, il n'y a pas beaucoup d'échos parmi ces collines qui n'aient répété les détonations de ma carabine, et il n'y a pas un mille carré entre l'Horican où mon Tueur de daims n'ait abattu quelque être vivant, ennemi ou gibier. Quant à cette tombe que vous dites si paisible, c'est une autre affaire. Il y en a dans le camp qui prétendent que l'homme, pour reposer en paix, ne doit pas être enterré lorsqu'il respire encore; et il est certain que dans la confusion du moment, les chirurgiens n'ont guère eu le loisir de distinguer les morts de ceux qui ne l'étaient pas tout-à-fait. Chut! ne voyez-vous pas maintenant quelque chose qui se promène sur le bord de l'étang? — Il n'est pas probable que d'autres voyageurs passent la nuit à la belle étoile dans cette forêt. — Des êtres comme celui-là n'ont pas besoin de maisons ni d'abris, et la rosée de la nuit ne peut pas incommoder un corps qui reste toute la journée dans l'eau! reprit l'éclaireur en serrant convulsivement l'épaule d'Heyward, de manière à prouver au jeune militaire qu'une terreur superstitieuse dominait en ce moment cet homme habituellement si intrépide. — Mais par le ciel ! c'est en effet une forme humaine, elle approche ! A vos armes, mes amis, car nous ne savons pas à qui nous avons affaire. — Qui vive? cria en français une voix forte et menaçante qui, dans ce lieu solitaire et lugubre, semblait un cartel de l'enfer. — Que dit-il? demanda tout bas l'éclaireur; il ne parle ni indien ni anglais. — Qui vive? répéta la même voix; en même temps on entendit le bruit d'un fusil, et celui qui le portait prit une attitude hostile. — France! s'écria Heyward en s'avançant de dessous les arbres vers le bord de l'étang à quelques pas de la sentinelle. — D'où venez-vous? où allez-vous d'aussi bonne heure? demanda le grenadier dans la langue et avec l'accent d'un homme de la vieille France. — Je viens de pousser une reconnaissance et je rentre me coucher. — Etes-vous officier du roi? — Sans doute, camarade; me prends-tu pour un homme des colonies? Je suis capitaine de chasseurs (Heyward s'était aperçu que son interlocuteur appartenait à un régiment de ligne). J'ai ici avec moi les filles du commandant de William-Henri. Ah! tu en as entendu parler! Je les ai faites prisonnières près de l'autre fort, et je les conduis au général. — Ma foi! mesdames, j'en suis fâché pour vous, s'écria le jeune soldat en portant la main à son bonnet avec une politesse rare et une grâce parfaite; mais, telle est la fortune de la guerre! vous trouverez dans notre général un brave homme, très poli avec les dames. — C'est le caractère des vrais soldats, dit Cora avec un sang-froid admirable. Adieu, mon ami; je vous souhaiterais un devoir plus agréable à remplir.

Le soldat la remercia de son honnêteté par un profond salut; et Heyward ayant ajouté : — Bonne nuit, camarade! ils s'éloignèrent paisiblement. Le factionnaire continua sa promenade sur les bords de l'étang silencieux, ne soupçonnant guère qu'il venait de se laisser tromper par un ennemi audacieux, et fredonnant cet air de son pays : « Vive le vin, vive l'amour! » que lui avait sans doute rappelé la vue des dames, et peut-être aussi le souvenir de sa lointaine et belle France. — Il est fort heureux que vous ayez compris ce coquin! dit tout bas l'éclaireur lorsqu'ils furent à quelque distance, en remettant son arme sous le bras gauche; j'ai vu bien vite que c'était un de ces turbulents Français, et bien lui en a pris que ses paroles fussent amicales et ses sentiments bienveillants; sans quoi ses os auraient pu trouver place parmi ceux de ses compatriotes.

Il fut interrompu par un long et sourd gémissement qui semblait partir du petit étang, comme si les âmes des trépassés fussent revenues errer autour de leur tombe liquide. — Sans doute c'était un corps de chair! continua l'éclaireur; jamais fantôme n'aurait pu manier un fusil avec tant d'aisance. — C'était en effet un corps de chair, mais il est fort douteux que le pauvre diable soit encore de ce monde, dit Heyward qui jeta rapidement les yeux autour de lui, et qui s'aperçut que Chingachgook n'était plus avec la troupe. Un autre gémissement plus faible que le premier s'éleva encore, puis on entendit comme un poids qui tombait dans l'eau; et enfin tout rentra dans le calme, comme si les bords de l'étang funèbre n'eussent jamais été tirés du silence de la création. Pendant qu'ils étaient encore dans l'incertitude, ils virent se glisser hors du taillis l'Indien, qui les rejoignit tenant d'une main la chevelure sanglante du jeune et malheureux Français qu'il suspendit à sa ceinture, tandis que de l'autre il replaçait le couteau et le tomahawk qui avaient bu le sang de la victime. Alors il reprit tranquillement sa place accoutumée sur le flanc de la caravane, de l'air satisfait d'un homme qui croyait avoir fait une action méritoire.

L'éclaireur laissa tomber à terre la crosse de son fusil, et, s'ap-

puyant sur le canon, resta quelque temps plongé dans une profonde méditation; puis secouant la tète avec tristesse : — Cet acte, murmura-t-il, serait cruel et inhumain dans une peau blanche; mais il est dans le caractère et dans la nature d'un Indien; cela devait être, et il n'y a rien à dire. Cependant j'aurais préféré, je l'avoue, que ce malheur fût arrivé à un maudit Mingo plutôt qu'à cet enfant du vieux continent, si plein de gaieté et de jeunesse. — C'est assez, dit Heyward qui craignait que les dames ne comprissent la cause de cette halte, et qui par des réflexions semblables à celles du chasseur essayait de réprimer en lui un sentiment d'horreur; le mal est fait, et quoiqu'il eût mieux valu s'en abstenir, on ne peut y remédier. Il est trop évident que nous sommes sur la ligne des sentinelles de l'ennemi, quelle route vous proposez-vous de suivre? — Oui, dit Œil-de-Faucon en revenant à lui, comme vous dites, la chose est faite, il n'y faut plus penser! Oh! oh! les Français n'ont pas perdu de temps pour entourer le fort, et c'est une aiguille difficile à enfiler que de nous frayer un passage au milieu d'eux. — Et il nous reste pour cela bien peu de temps, ajouta Heyward en levant les yeux vers le rideau de vapeurs qui cachait la lune prête à se coucher. — Bien peu de temps, en effet, répéta l'éclaireur ; la chose peut s'effectuer par deux moyens, avec le secours de la Providence, sans qui rien n'est possible. — Indiquez-les sur-le-champ; car le temps presse. — Le premier consisterait à faire descendre ces dames et à lâcher les chevaux dans la plaine; nous enverrions les Mohicans en avant, nous frayant un chemin à travers les avant-postes, et nous entrerions dans la forteresse sur les cadavres de l'ennemi. — Impossible! un soldat peut se frayer un passage de cette manière; mais non pas un convoi pareil à celui que nous sommes chargés d'escorter.—Ce serait en effet une route bien sanglante pour d'aussi jolis pieds, répondit l'éclaireur à qui cet expédient ne répugnait pas moins; mais j'ai cru qu'il était de ma dignité d'homme de parler de ce moyen. Le seul alors qui nous reste est de revenir sur nos pas, et de nous tenir loin des avant-postes français; puis nous tournerons à l'ouest pour entrer dans les montagnes, où je vous cacherai de manière à dépister pendant des mois entiers tous les limiers du diable à la solde de Montcalm.—Adopté! s'écria l'impatient jeune homme; allons sans perdre un instant.

— Suivez-moi! dit Œil-de-Faucon ; et sans plus de paroles, il reprit la route qui les avait conduits dans cette situation critique. Leur marche était circonspecte et silencieuse; car à chaque instant ils pouvaient tomber au milieu d'une patrouille ennemie. En passant de nouveau près de l'étang, Heyward et l'éclaireur ne purent s'empêcher de jeter un regard furtif sur l'onde funèbre et solitaire. Ils cherchèrent en vain le factionnaire qui un instant avant se promenait sur ses bords; un mouvement lent et régulier imprimé au flot montrait que l'eau n'avait pas encore repris son immobilité, effrayant témoignage de l'acte sanglant dont elle avait été témoin. Bientôt l'étang et ses rivages disparurent dans l'ombre et se confondirent avec la masse des objets que les voyageurs, dans leur marche rapide, laissaient derrière eux. Œil-de-Faucon changea la direction de marche des voyageurs, et coupant vers les montagnes qui forment la limite occidentale de l'étroite plaine, il les conduisit d'un pas rapide jusque sous l'ombre épaisse que projetaient leurs hauts et âpres sommets. La route devint alors pénible et lente; le terrain était hérissé de rocs et entrecoupé de ravins; les fugitifs étaient partout entourés de collines noires et blafardes, qui les dédommageaient un peu de leurs fatigues par le sentiment de sécurité qu'elles leur inspiraient. Enfin ils commencèrent à gravir lentement une pente rapide et inégale, à la faveur d'un sentier qui serpentait en longs détours parmi les rochers et les arbres, ouvrage merveilleux d'hommes exercés de longue main aux arts du désert. A mesure qu'ils s'élevaient au-dessus du niveau des vallées, l'épais brouillard qui d'ordinaire précède l'approche du jour, vint par degrés à se dissiper, et tous les objets apparurent avec leurs couleurs réelles. Sortant des bois rabougris suspendus au flanc stérile de la montagne, ils atteignirent enfin la plate-forme de rochers moussus qui formait son sommet, et leurs yeux rencontrèrent les premiers feux de l'aurore qui s'élevait en rougissant au-dessus des pins verdoyants de l'autre rive du lac. L'éclaireur fit alors descendre les dames de cheval, et ayant débridé et dessellé les pauvres bêtes rendues de fatigue, il les laissa en liberté chercher une rare subsistance parmi les arbustes et l'herbe chétive de cette région élevée. — Allez, leur dit-il, cherchez une nourriture offerte par la nature seule, et prenez garde de servir vous-mêmes à nourrir les loups de ces collines. — N'aurons-nous plus besoin de nos chevaux? demanda Heyward. — Jugez-en vous-même, répondit l'éclaireur en s'avançant vers la crête occidentale de la montagne, où il fit signe au reste de la troupe de le suivre. S'il était aussi facile de lire dans le cœur de l'homme qu'il l'est de découvrir, de cet endroit où nous sommes, tout le camp de Montcalm, les hypocrites deviendraient rares, et la ruse d'un Mingo serait une duperie comparée à l'honnêteté d'un Delaware.

Quand les voyageurs furent arrivés au bord de l'escarpement, ils virent d'un coup d'œil que l'éclaireur disait vrai, et admirèrent la sagacité avec laquelle il les avait conduits sur ce point élevé. La montagne forme un cône d'environ mille pieds de hauteur, placé un peu en avant de la chaîne qui longe la rive occidentale du lac. Après s'être réunie aux montagnes de la rive opposée, elle s'étend jusque vers le Canada, en masses irrégulières et confuses de rochers parsemés de quelques arbres verts. Sous les pieds des voyageurs, la rive méridionale de l'Horican traçait un large demi-cercle d'une montagne à l'autre, formant une vaste grève qui s'élevait bientôt en un plateau inégal; au nord, s'étendait en nappe limpide, et paraissant étroite, vue de cette hauteur effrayante, le Saint-Lac, dentelé des baies multipliées, orné de pittoresques promontoires et entrecoupé d'îles sans nombre. A quelques lieues de distance, le lit des eaux se perdait dans les montagnes, ou était enveloppé dans des nuages de vapeurs qui roulaient lentement à la surface, chassées par la brise légère du matin. Mais, entre les crêtes des collines, une étroite ouverture indiquait l'endroit par lequel le lac se frayait un passage vers le nord, pour étendre de nouveau sa nappe vaste et pure avant de porter son tribut dans les ondes lointaines du Champlain. Au sud, était le défilé ou plutôt la plaine inégale dont nous avons eu tant de fois occasion de parler. Pendant plusieurs milles de ce côté, les montagnes paraissaient ne céder le terrain qu'avec répugnance; mais enfin on les voyait se fondre dans le pays plat et sablonneux où nous avons suivi deux fois nos voyageurs. Le long des deux chaînes de collines qui bordaient le lac et la vallée, on voyait des vapeurs légères s'élever en spirale des bois inhabités, semblables à la fumée de cabanes cachées, ou descendre le long des pentes et se mêler aux brouillards de la plaine. Un nuage blanc et isolé flottait au-dessus de la vallée, et marquait la place de l'Etang de Sang. Sur la rive même du lac, vers l'occident, s'étendaient les remparts de terre de William-Henri. Deux de ses bastions s'avançaient dans l'eau qui baignait leur base; les autres points étaient défendus par des fossés profonds et de vastes marais. Le terrain avait été dégarni de bois dans un certain rayon de la forteresse; tout le reste du sol portait la verte livrée de la nature, excepté là où la vue s'arrêtait sur la surface limpide des eaux, ou sur les rochers sombres et arides. En face du fort, des sentinelles, placées de distance en distance, surveillaient les mouvements de l'ennemi; et, dans l'intérieur des murailles, on voyait des soldats se reposer d'une nuit de vigilance. Plus à l'est, mais en contact immédiat avec le fort, était un camp retranché placé sur une hauteur rocheuse, où il eût été bien plus sage de construire le fort même. Là étaient cantonnés les régiments auxiliaires qui avaient récemment quitté les bords de l'Hudson en même temps qu'Heyward. Du milieu des bois, tout à fait au sud, on voyait çà et là s'élever une fumée noire et sombre, facile à distinguer des exhalaisons plus pures des sources, et qui, comme l'éclaireur le fit remarquer à Heyward, indiquait que les sauvages étaient en nombre dans cette direction.

Mais ce qui attira surtout les regards du jeune officier, ce fut le spectacle qui s'offrit à lui sur la rive occidentale du lac, tout près de son extrémité méridionale. Sur une langue de terre trop étroite pour contenir une telle armée, mais qui ne s'en étendait pas moins dans une largeur de plusieurs centaines de pas, des rives de l'Horican à la base des montagnes, on apercevait les tentes blanches et le matériel de guerre d'un camp de dix mille hommes. Des batteries avaient déjà été établies en avant; et tandis que les spectateurs contemplaient avec des sentiments divers tout ce panorama qui se déroulait à leurs pieds, les détonnations de l'artillerie s'élevèrent du sein de la vallée, et arrivèrent jusqu'à eux d'écho en écho. — La lumière du matin commence à descendre sur le camp, dit le chasseur avec calme, et ceux qui ne dorment plus veulent éveiller les dormeurs au bruit du canon. Nous sommes arrivés quelques heures trop tard! Montcalm a déjà rempli les bois de ses maudits Iroquois. — La place est en effet investie, répondit Duncan; mais n'avons-nous aucun moyen d'y entrer? Mieux vaudrait être pris dans le camp ennemi que de tomber de nouveau entre les mains des Indiens errants. — Voyez! s'écria l'éclaireur en attirant sans le savoir l'attention de Cora sur la maison de son père, voyez comme ce boulet vient de faire sauter les pierres de la maison du commandant! Ah! quelque solide qu'elle soit, les Français savent pointer un canon, et ils vont la détruire en moins de temps qu'il n'en a fallu pour l'élever. — Heyward, je ne puis supporter la vue d'un danger que je ne partage pas, dit la jeune fille intrépide, mais inquiète. Allons trouver Montcalm, et demandons-lui le passage; il ne refusera pas à des enfants la permission de rejoindre leur père! — Il vous serait difficile d'arriver jusqu'à la tente du général français avec votre chevelure sur la tête, dit brusquement l'éclaireur. Si j'avais en mon pouvoir un seul de ces mille bateaux qui sont à vide là-bas le long du rivage, la chose serait possible. Ah! le feu cessera bientôt; car je vois venir un brouillard qui va changer le jour en nuit, et qui rendra la flèche d'un Indien plus dangereuse qu'un boulet de canon. Maintenant, si vous voulez me suivre et si vous vous en croyez capables, nous allons pousser en avant; je grille d'arriver dans ce camp, ne fût-ce que pour tirer sur quelques chiens de Mingos que je vois rôder là-bas près de ce bouquet de bouleaux. — Nous sommes prêtes! dit Cora d'une voix ferme; il n'est pas de danger que nous n'affrontions pour revoir notre père.

L'éclaireur se tourna vers elle, et répondit avec un sourire de

franche et cordiale approbation : —Je voudrais avoir un millier d'hommes robustes, ayant de bons yeux, et autant de courage que vous en montrez : avant la fin de la semaine j'aurais renvoyé au fond du Canada tous ces bredouilleurs de Français, hurlant comme des chiens à l'attache ou des loups affamés. Mais il est temps d'agir, ajouta-t-il en se tournant vers le reste de la troupe : le brouillard s'avance avec tant de rapidité que nous avons tout juste le temps de le rejoindre dans la plaine et de nous y abriter. Si quelque accident m'arrive, rappelez-vous de tenir la joue gauche exposée au vent, ou plutôt suivez les Mohicans ; de nuit ou de jour ils reconnaîtront leur chemin à la piste.

Il leur fit alors signe de le suivre et se mit à descendre la pente d'un pas assuré mais circonspect. Heyward aida les sœurs à marcher, et au bout de quelques minutes ils se trouvèrent au bas de la montagne qu'ils avaient eu tant de peine à gravir lentement. La direction qu'Œil-de-Faucon avait prise conduisit les voyageurs presque en face et à un demi-mille environ d'une porte de sortie dans la courtine occidentale du fort : là l'éclaireur s'arrêta pour donner à Heyward le temps de le rejoindre avec ses deux compagnes. Dans leur empressement, et favorisés par la nature du terrain, ils avaient devancé le brouillard qui s'étendait sur le lac, et force fut de s'arrêter jusqu'à ce que le camp ennemi fût enveloppé dans un manteau de vapeurs. Les Mohicans profitèrent de ce délai pour faire une sortie hors du bois et aller reconnaître les objets environnants. L'éclaireur les suivit à quelque distance pour savoir plus vite ce qu'ils auraient vu et pour prendre par lui-même connaissance du terrain. Au bout de quelques moments, il revint tout rouge de dépit, exprimant son désappointement à demi-voix et en termes fort peu mesurés : —Voilà ce finassier de Français qui a posté un piquet justement sur notre route, dit-il : ce sont des peaux rouges et des blancs ; et grâce au brouillard, nous pouvons nous trouver au beau milieu d'eux tout aussi bien que passer à côté ! — Ne pouvons-nous faire un détour pour les éviter, demanda Heyward, et reprendre ensuite notre direction ? — Quand au milieu d'un brouillard on s'écarte une fois de la ligne à suivre, il n'est pas facile de la retrouver. Les brouillards de l'Horican ne sont pas comme les nuages d'une pipe ou la fumée d'un mousqueton ?

Comme il parlait encore, un sifflement sourd s'entendit, et un boulet entra dans le taillis, frappa le tronc d'un arbre et rebondit à terre, sa force étant épuisée. Les Indiens suivirent de près l'arrivée de ce terrible message, et Uncas se mit à parler au chasseur en delaware avec beaucoup de chaleur et d'action. — Cela peut être, mon garçon, marmotta l'éclaireur ; car une fièvre désespérée ne se traite pas comme un mal de dents. Allons en avant ! le brouillard s'épaissit. — Arrêtez, s'écria Heyward ; expliquez d'abord ce que vous voulez faire. — Ce sera bientôt fait et il n'y a pas grand espoir ; mais enfin peu vaut mieux que rien. Vous voyez bien ce boulet, ajouta l'éclaireur en poussant du pied le métal inoffensif, il est arrivé du fort jusqu'ici en labourant la terre ; en l'absence de tout autre indice, nous allons suivre le sillon qu'il a tracé. Trève de paroles et suivez-moi, ou le brouillard venant à se dissiper nous laisserait au beau milieu de la route, où nous servirions de but au feu des deux armées.

Heyward reconnaissant que dans un moment aussi critique il fallait des actions et non pas des paroles, se plaça entre les deux sœurs et accéléra leur marche, les yeux fixés sur leur guide afin de ne pas le perdre de vue. Il devint évident qu'Œil-de-Faucon n'avait point exagéré l'épaisseur du brouillard, car avant d'avoir fait vingt pas il devint difficile aux différents individus qui composaient la troupe de se distinguer l'un l'autre à travers la vapeur. Ils avaient fait un petit circuit à gauche, et commençaient en revanche à incliner vers la droite ; et déjà, selon le calcul d'Heyward, ils avaient parcouru la moitié de la distance qui les séparait du fort, lorsqu'à vingt pas d'eux une voix forte leur cria : — Qui va là ? — Marchez toujours, dit tout bas l'éclaireur en s'écartant de nouveau sur la gauche. — Marchons toujours ! répéta Heyward pendant que le Qui vive ? était répété par une douzaine de voix menaçantes.

— C'est moi, cria Duncan en français, entraînant rapidement les deux sœurs plutôt qu'il ne les faisait marcher. — Imbécille ! qui ? moi ! — Un ami de la France. — Tu m'as plutôt l'air d'un ennemi. Arrête ! ou par Dieu je te traiterai comme un ami du diable. Non ! Eh bien ! feu, camarades, feu !

L'ordre fut exécuté aussitôt, et une cinquantaine de coups de fusil partirent dans le brouillard. Heureusement le feu était mal ajusté, au hasard, ou dans une direction peu exacte ; cependant les balles passèrent assez près pour qu'aux oreilles novices de David et des deux sœurs elles parussent siffler à quelques pouces. Le Qui vive ? fut répété, et on entendit distinctement l'ordre non seulement de renouveler le feu mais de poursuivre les fuyards. Lorsque Heyward eut expliqué brièvement le sens de ces commandements, Œil-de Faucon s'arrêta et dit avec promptitude et fermeté : — Faisons feu à notre tour ; les Français croiront que c'est une sortie et se retireront ou attendront des renforts.

Le plan était bien conçu, mais l'exécution n'y répondit pas. A[illegible] que le bruit de leur décharge eut éclaté, toute la plaine parut se couvrir de combattants. Ce fut un long roulement de coups de fusil qui s'étendit depuis les rives du lac jusqu'aux confins de la forêt. — Nous attirerons toute l'armée sur nous, et amènerons une conflagration générale, dit Duncan. En avant, mon ami, dans l'intérêt de votre vie comme de la nôtre !

L'éclaireur obéit ; mais dans la confusion du moment, après quelques changements de position, il avait perdu sa boussole. En vain il tournait au vent l'une et l'autre joue : le vent ne soufflait pas plus d'un côté que de l'autre. Dans ce moment critique, Uncas retrouva le sillon que le boulet avait tracé sur trois petites fourmilières. — Laissez-moi voir la direction ! dit Œil-de-Faucon en se baissant pour examiner ; puis il reprit sa marche en avant.

Les cris, les jurements, les coups de feu se succédaient rapidement, et de tous les côtés. Tout à coup un vif éclat de lumière traversa le brouillard, qui se déroula en tourbillons épais, et la voix du canon retentit dans la plaine, répétée par les échos mugissants de la montagne. — C'est du fort que l'on tire, s'écria Œil-de-Faucon en revenant sur ses pas ; et nous nous dirigions en vrais fous vers la forêt pour tomber sous le couteau des Maquas

Aussitôt que les voyageurs se furent aperçus de leur méprise, ils s'empressèrent de la réparer. Duncan remit volontiers Cora au bras d'Uncas, que la jeune fille accepta sans difficulté. Il était manifeste qu'une foule irritée était à leur poursuite, et à chaque instant ils étaient menacés d'être pris ou tués. — Point de quartier aux coquins ! s'écriait un des plus acharnés qui semblait diriger les opérations d'un détachement français.

Tout à coup une voix forte s'écria d'en haut d'un ton d'autorité : —A vos postes, braves du 60e ! Attendez que vous voyiez l'ennemi : tirez bas et balayez le glacis. — Mon père, mon père ! s'écria une voix de femme au milieu du brouillard ; c'est moi ! c'est Alice ! c'est ton Elsie ! oh ! épargne-nous ! sauve tes filles ! — Arrêtez ! s'écria la première voix avec un accent terrible de douleur paternelle. C'est elle ! Dieu m'a rendu mes enfants ! Ouvrez la porte de sortie ; marchons à l'ennemi ; ne brûlez point une amorce, vous tueriez mes enfants ! repoussez ces chiens de Français à la baïonnette.

Duncan entendit crier les gonds rouillés, et s'élançant du côté d'où ces sons étaient partis, il rencontra une longue file de soldats en habits rouges qui traversaient rapidement le glacis. Il reconnut son bataillon du Royal-Américain ; et se mettant à la tête de ces braves, il eut bientôt balayé de la face du fort tous ceux qui l'avaient poursuivi. Un seul instant, Cora et Alice restèrent tremblantes et ne sachant que penser de cette désertion inattendue ; mais avant qu'elles eussent retrouvé la parole ou même la pensée, un officier d'une taille gigantesque, dont les cheveux étaient blanchis par les fatigues et les années, mais dont l'âge avait plutôt adouci que détruit la fierté martiale, s'élança du sein du brouillard, et les pressa sur son cœur, pendant que de grosses larmes sillonnaient ses joues pâles et ridées, et qu'il s'écriait avec un accent écossais fortement prononcé : — Je te rends grâce, Seigneur ! vienne maintenant le danger, ton serviteur est prêt !

—

CHAPITRE XV.

Les jours suivants se passèrent tous au milieu des privations, du bruit et des périls d'un siége, pressé avec vigueur par un ennemi auquel Munro ne pouvait opposer des moyens suffisants de résistance. On eût dit que Webb, avec son armée qui restait endormie sur les rives de l'Hudson, avait totalement oublié la situation critique de ses compatriotes. Montcalm avait rempli les bois de ses sauvages, dont les hurlements allaient retentir dans le camp anglais, et y glacer le cœur d'hommes qui n'étaient déjà que trop disposés à s'exagérer le danger. Il n'en était pas de même des assiégés, de William-Henri, animés par les paroles, stimulés par l'exemple de leurs chefs, ils avaient soutenu leur ancienne réputation et l'honneur de leur commandant. Comme s'il se fût contenté de ses fatigues dans le désert, le général français, bien que d'une habileté éprouvée, avait négligé de s'emparer des montagnes voisines, d'où il aurait pu foudroyer impunément le fort, et dont la possession, dans la stratégie moderne, n'aurait pas été négligée un seul instant. Ce mépris pour l'emploi des hauteurs, cette insouciance qui ne se donnait même pas la peine de les gravir, formait le côté faible des opérations militaires à cette époque. Cette indifférence provenait de la simplicité des guerres indiennes, où la nature des combats et l'épaisseur des forêts rendaient l'usage des forteresses extrêmement rare et l'artillerie presque inutile. Elle s'est prolongée jusqu'à la guerre de la révolution, et c'est à elle qu'il faut attribuer la perte de l'importante forteresse de Ticonderoga, perte qui ouvrit à l'armée de Burgoyne un passage dans ce qui était alors le centre du pays. Nous considérons avec étonnement cette ignorance ou cette présomption, comme on voudra l'appeler ; car, de nos jours, si on négligeait de profiter d'une éminence comme celle du Mont-Défiance, offrant même des

difficultés d'occupation qui avaient été beaucoup exagérées, cette imprévoyance serait fatale à la réputation de l'ingénieur chargé des travaux militaires, et même à celle du commandant général. Le touriste, le valétudinaire, ou l'ami de la nature, qui maintenant, dans sa berline à quatre chevaux, parcourt les lieux que nous avons essayé de décrire, et vient y chercher l'instruction, la santé ou le plaisir; ou bien le voyageur, paisiblement porté sur ces eaux artificielles créées par l'administration d'un homme d'Etat qui n'a pas craint de hasarder sa réputation politique dans cette entreprise hardie : ces modernes explorateurs ne doivent pas, disons-nous, s'imaginer que leurs ancêtres gravissaient les collines ou luttaient contre les obstacles avec la même facilité. Souvent, à ces époques reculées, le transport d'une pièce d'artillerie équivalait au gain d'une victoire, si toutefois les difficultés du passage ne l'avaient pas séparée des munitions, son accompagnement nécessaire, de manière à n'en faire qu'un tube d'airain lourd, embarrassant, inutile.

Les maux résultant de cet état de choses se faisaient vivement sentir à l'intrépide Ecossais qui défendait alors William-Henri. Son adversaire, tout en négligeant de s'emparer des hauteurs, avait habilement placé ses batteries dans la plaine, et elles étaient servies avec adresse et vigueur. A ces moyens d'attaque les assiégés ne pouvaient opposer que les défenses incomplètes et improvisées d'une forteresse du désert, ne tirant aucun secours de ces immenses nappes d'eau qui, se prolongeant jusque dans le Canada, ouvraient à l'ennemi plus heureux un chemin facile.

Dans l'après-midi du cinquième jour du siége, le quatrième depuis l'entrée des voyageurs dans la forteresse, le major Heyward profita d'un pourparler qu'on venait d'annoncer pour se rendre sur l'un des bastions du côté de l'eau, afin d'y respirer l'air frais du lac, et d'examiner les progrès des assiégeants. Il était seul, si l'on excepte le factionnaire qui se trouvait près de là; car les artilleurs avaient mis à profit la suspension temporaire de leur service pénible. La soirée était délicieusement calme, et l'air léger qui caressait l'onde limpide était frais et doux : on eût dit que la nature avait saisi, pour revêtir ses formes les plus suaves et les plus attrayantes, le moment où le canon avait cessé de rugir et de troubler les flots du lac par le plongement des boulets. Le soleil jetait sur cette scène ses derniers rayons, et l'on ne ressentait point cette chaleur oppressive qui appartient au climat et à la saison. Les montagnes apparaissaient couvertes de verdure, de fraîcheur et de charme, éclairées par une lumière douce, ou à travers un rideau de vapeurs légères qui flottaient entre elles et le soleil. Des nombreuses îles semées à la surface de l'Horican, les unes étaient basses, enfoncées et comme ensevelies dans l'eau; les autres, planant au-dessus du liquide élément, s'élevaient comme des tertres de velours vert : et au milieu de cette décoration variée, les pêcheurs de l'armée assiégeante se promenaient dans leurs barques paisibles, ou les laissaient flotter immobiles sur ce brillant miroir, pour se livrer à la poursuite de leur proie.

Ce tableau était à la fois animé et tranquille. Tout ce qui appartenait à la nature semblait doux, grand et simple; tout ce que le caractère et les mouvements de l'homme venaient y mêler en complétait l'harmonie. Deux petits drapeaux blancs étaient arborés, l'un à un angle saillant du fort, l'autre à la batterie avancée des assiégeants; emblèmes de la trêve qui suspendait non-seulement les attaques, mais encore les sentiments hostiles des combattants. En arrière de ces drapeaux, flottaient en longs replis de soie les étendards rivaux de France et d'Angleterre. Une centaine de jeunes Français, gais, insouciants, s'occupaient à tirer un filet sur les cailloux du rivage, à portée du canon redoutable mais enfin silencieux du fort, et l'écho des montagnes répétait les cris de joie qui accompagnaient ce divertissement. Quelques-uns accouraient, empressés de se livrer aux plaisirs aquatiques; d'autres, poussés par la curiosité mobile de leur nation, gravissaient péniblement les collines du voisinage : ces exercices et ces jeux avaient pour spectateurs oisifs mais non indifférents les sentinelles des deux partis. Çà et là on voyait un peloton de service entonner une chanson, ou former une danse autour de laquelle venaient se ranger dans un muet étonnement les sauvages accourus de la forêt. Tout enfin annonçait un jour de plaisir et de fête, plutôt qu'une heure dérobée aux dangers et aux fatigues d'une guerre d'extermination.

Duncan était arrêté depuis quelques minutes dans une attitude recueillie, occupé à contempler ce tableau, lorsqu'un bruit de pas attira son attention vers le glacis faisant face à la porte de sortie dont il a déjà été parlé. Il s'avança dans l'angle du bastion, et vit Œil-de-Faucon qui s'approchait du fort sous la conduite d'un officier français. Les traits de l'éclaireur étaient soucieux; on voyait à son air abattu qu'il ressentait profondément l'humiliation d'être tombé au pouvoir de l'ennemi. Il n'avait plus son arme favorite, et ses bras étaient attachés derrière lui avec des cordes de peau de daim. Depuis peu, il y avait eu un échange si fréquent de parlementaires, qu'Heyward, en portant ses regards sur ce groupe, s'attendait à voir un officier ennemi chargé d'un message de ce genre; mais dès qu'il eut reconnu la haute taille et les traits sévères de son ami l'éclaireur, il tressaillit de surprise, et fit un mouvement pour descendre du bastion dans l'enceinte de la forteresse. Mais d'autres voix attirèrent son attention, et détournèrent un moment ses idées. A l'angle rentrant du bastion, il rencontra les deux filles de Munro, qui se promenaient le long du parapet pour respirer comme lui la fraîcheur du soir. Il ne les avait point vues depuis le moment où il les avait quittées, tourmentées d'inquiétudes, accablées de fatigue; il les retrouvait brillantes de beauté et de fraîcheur, bien que timides et inquiètes encore. Il ne faut donc pas s'étonner si le jeune homme, en les voyant, oublia tout pour leur adresser la parole. Toutefois la voix de l'aimable et vive Alice le prévint. — Ah! chevalier déloyal et discourtois, qui abandonnez vos dames au milieu de la lice, les laissant se tirer d'affaire comme il plaira à Dieu! fit-elle, en affectant un air de reproche que démentaient d'une manière si flatteuse ses yeux, son sourire, et ses mains tendues vers le jeune officier. Nous avons passé des jours, que dis-je? des siècles, attendant que vous vinssiez à nos pieds implorer le pardon de votre désertion ou plutôt de votre fuite; car vous avez véritablement fui, comme jamais daim, dirait notre digne ami l'éclaireur, ne fuira de sa vie. — Vous comprenez qu'Alice a l'intention de se rendre en ce moment l'interprète de notre gratitude, ajouta Cora qui surpassait sa sœur en raison comme en courage. A dire vrai, nous avons été un peu surprises de vous voir vous éloigner obstinément d'une maison où les remerciments d'un père se seraient joints à la reconnaissance de ses filles. — Votre père lui-même pourrait vous dire que, restant éloigné de votre présence, je me suis occupé de votre sûreté, répondit le jeune homme. La possession de ce village de tentes, ajouta-t-il en montrant du doigt le camp retranché, a été vigoureusement disputée; maître de ce point, on est maître également de ce fort et de tout ce qu'il contient. C'est là que j'ai passé mes jours et mes nuits, depuis notre arrivée ici. Mais, poursuivit-il d'un air chagrin qu'il s'efforçait vainement de cacher, si j'avais pu prévoir qu'on donnerait une telle interprétation à ce que je considérais comme le devoir d'un soldat, ma confusion eût été pour moi un nouveau motif d'absence. — Heyward! Duncan! s'écria vivement Alice, et en même temps elle se penchait en avant pour lire ses sentiments sur son visage qu'il détournait à demi : une boucle de ses cheveux blonds, retombant sur sa joue, en faisait ressortir le merveilleux incarnat, et cachait presque une larme qui s'échappait de ses yeux. Heyward! si je croyais que cette langue irréfléchie eût pu vous causer la moindre peine, je lui imposerais silence pour toujours! Cora peut vous dire combien profonde, fervente même a été notre gratitude. — Cora confirmera-t-elle les paroles de sa sœur? s'écria Duncan, tandis qu'un sourire de satisfaction vraie remplaçait le nuage qui avait obscurci un moment ses traits. Que dit notre grave sœur? Trouvera-t-elle dans l'ardeur du soldat un motif suffisant pour excuser la négligence du chevalier?

Cora ne répondit point, mais elle tourna ses regards vers le lac, et parut occupée à contempler la surface de l'Horican. Lorsque ses yeux se reportèrent sur le jeune homme, ils étaient pleins d'une expression douloureuse qui bannit de l'esprit d'Heyward toute autre pensée que celle d'une tendre sollicitude. — Vous êtes indisposée, ma chère miss Munro! s'écria-t-il; nous badinons pendant que vous souffrez. — Ce n'est rien, répondit-elle en refusant doucement son bras par une réserve toute féminine. Je ne vois pas le côté bien éclairé du tableau de la vie, comme cette innocente mais ardente enthousiaste, ajouta-t-elle, en appuyant légèrement mais affectueusement sa main sur le bras de sa sœur inquiète : c'est le résultat amer de l'expérience, et peut-être aussi est-ce le malheur de mon organisation. Voyez (et pour prononcer ces derniers mots elle eut besoin de faire un effort, comme si elle eût pris la résolution d'étouffer toute faiblesse humaine sous le sentiment du devoir); jetez les yeux autour de vous, major Heyward, et dites-moi quel spectacle s'offre ici pour la fille d'un soldat, d'un homme qui n'a rien de plus cher au monde que son honneur et sa gloire militaire. — Cette gloire ne sera jamais, ne peut jamais être ternie par des circonstances sur lesquelles tout son courage ne peut rien, reprit Duncan avec chaleur. Mais vos paroles me rappellent mon devoir. Je vais maintenant trouver votre valeureux père, afin de connaître sa décision sur des objets de la plus haute importance pour la défense de cette place. Que la bénédiction du ciel vous accompagne dans toutes les situations de la vie, noble Cora! c'est un nom que je puis, que je dois vous donner. (Elle lui présenta sa main sans hésiter, mais ses lèvres tremblèrent et ses joues se couvrirent peu à peu d'une extrême pâleur.) Je sais que partout et dans toutes les positions vous serez l'ornement et l'honneur de votre sexe. Alice, adieu. (Ici l'accent de la tendresse remplaça celui de l'admiration.) Adieu, Alice; nous nous reverrons bientôt comme vainqueurs, j'espère, et au milieu des joies du triomphe.

Sans attendre la réponse des deux sœurs, le jeune homme descendit l'escalier gazonné du bastion, et traversant rapidement la place d'armes, il se trouva bientôt en présence de leur père. Au moment où Duncan se présenta, Munro se promenait à grands pas et d'un air agité dans son appartement. — Vous avez prévenu mes désirs, major Heyward, dit-il, j'allais vous faire prier de venir. — Je suis fâché, commandant, que le messager que je vous avais si chaudement recommandé soit revenu ici sous la garde des Français; j'es-

père qu'on n'a pas lieu de soupçonner sa fidélité? — La fidélité de la Longue-Carabine m'est connue; elle est au-dessus de tout soupçon, reprit Munro, quoique sa bonne fortune habituelle semble l'avoir abandonné. Montcalm s'est emparé de sa personne, et avec la politesse maudite de sa nation, il me l'a renvoyé en me faisant dire que sachant tout le cas que je faisais de cet homme, il aurait eu scrupule de le retenir prisonnier... Manière jésuitique, major Duncan Heyward, de faire sentir à un homme sa position critique! — Mais le général Webb et ses renforts? — Avez-vous regardé vers le sud avant d'entrer ici, et ne les avez-vous pas vus arriver? dit le vieux soldat avec un rire amer. Allons! allons! vous êtes un jeune homme impatient; laissez donc à ces messieurs le temps de se préparer. — Ils viennent donc? Est-ce là ce que vous apprend l'éclaireur? — Quand et par quelle route? c'est ce que le messager a oublié de me dire. Il paraît aussi qu'il a une lettre, et c'est le seul point agréable de l'affaire; car malgré la politesse habituelle de votre marquis de Montcalm (sur ma parole, Duncan, le marquis de Lothian achèterait nne douzaine de marquisats semblables)!..... je dis donc que si la lettre contenait des nouvelles fâcheuses, la courtoisie du général français l'obligerait certainement à nous en faire part. — Ainsi il garde le message et met le messager en liberté? — Précisément, et cela par suite de ce que vous appelez sa bonhomie. Je gagerais, s'il y a possibilité de le savoir, que le grand-père du marquis a enseigné l'art sublime de la danse. — Mais, que dit l'éclaireur? Il a des yeux, des oreilles et une langue; quel est son rapport verbal? — Oh! il ne manque pas d'organes naturels, et il dit ouvertement tout ce qu'il a vu et entendu. En voici le sommaire: Il y a sur les bords de l'Hudson un fort de Sa Majesté appelé Edouard, en honneur, comme vous le savez, de sa gracieuse Altesse le duc d'York, et ce fort est garni de troupes comme une place de ce genre



Le commandant Munro.

doit l'être. — Mais n'a-t-il remarqué aucun mouvement, aucun signe qui annonçât l'intention de venir à notre secours? — Il y avait la parade du matin et du soir... Mais tout-à-coup, remplaçant ce ton amer et ironique par un air plus grave et plus positif, il continua: et pourtant il peut, il doit y avoir dans cette lettre quelque chose qu'il serait bon de connaître. — Prenons donc une décision prompte, dit Duncan profitant de ce changement d'humeur pour aborder l'objet principal de l'entrevue. Je ne puis vous cacher, commandant, que le camp ne sera plus longtemps tenable: et je suis fâché d'ajouter que les choses ne paraissent pas en meilleur état dans le fort; plus de la moitié de nos canons est hors de service. — Comment pourrait-il en être autrement! les uns ont été repêchés dans le fond du lac; d'autres se sont rouillés dans les bois depuis la découverte du pays; d'autres enfin ne sont pas des canons, mais tout au plus des joujoux d'amateur! Croyez-vous donc, mojor, qu'on puisse avoir dans ce désert, à trois mille milles de la Grande-Bretagne, tout le parc d'artillerie de Woolwich? — Nos murs croulent de toutes parts, et les provisions vont bientôt manquer, continua Heyward sans faire attention à cette nouvelle explosion de colère; les soldats commencent même à donner des signes de mécontentement. — Major Heyward, dit Munro en se tournant vers le jeune officier avec toute la dignité de son âge et de son rang; c'est en vain que j'aurai blanchi pendant un demi-siècle au service de Sa Majesté si je ne connaissais pas tout ce que vous me dites là, ainsi que l'état critique du fort, néanmoins nous devons beaucoup à l'honneur des armes du roi, et quelque chose à nous-mêmes. Tant qu'il y aura espoir de secours, je défendrai cette forteresse, lors même qu'il ne me resterait plus pour cela que les cailloux des bords du lac. Je désire donc voir cette lettre, afin de connaître les intentions de l'homme que le ministre de la Couronne nous a envoyé comme son substitut. — Et

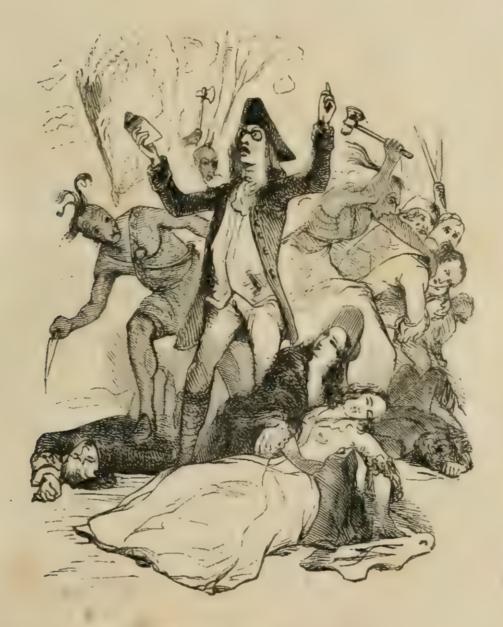


Massacre de William-Henri.

puis-je être de quelque utilité dans cette circonstance? — Vous le pouvez, major; le marquis de Montcalm ajoute à ses autres politesses celle de m'inviter à une entrevue personnelle entre la forteresse et son camp; afin, me dit-il, de me communiquer quelques renseignements particuliers. Or, je pense qu'il ne serait pas sage de montrer trop d'empressement à me rendre auprès du Monsieur, et je voudrais me faire remplacer par un officier supérieur tel que vous, car, après tout, ce serait mal soutenir l'honneur de l'Ecosse que de souffrir qu'il fût dit qu'un Ecossais a été surpassé en coartoisie par un étranger.

Sans entreprendre l'inutile tâche de discuter les mérites comparatifs de la courtoisie nationale, Duncan accepta le mandat de remplacer le vétéran dans la prochaine entrevue. Une communication longue et confidentielle s'ensuivit, dans laquelle le jeune homme reçut d'amples instructions de l'expérience et de la sagacité native de son commandant, puis il prit congé. Comme Duncan ne devait agir qu'au nom du commandant de la forteresse, le cérémonial qui aurait accompagné une entrevue entre les chefs des deux partis fut naturellement omis. L'armistice existait encore, et dix minutes s'étaient à peine écoulées quand Heyward, après un roulement de tambour, sortit de la forteresse précédé d'un petit drapeau blanc. Il fut reçu avec les formalités ordinaires par l'officier qui commandait les avant-postes français et conduit immédiatement à la tente du célèbre guerrier qui commandait l'armée du roi de France.

Le marquis reçut Duncan, entouré de ses principaux officiers et d'une troupe basanée de chefs indiens qui l'avaient accompagné avec les guerriers de leurs diverses tribus. Le major s'arrêta tout court lorsque, jetant un coup d'œil rapide sur le groupe de ces derniers, il aperçut le visage pervers de Magua qui le regardait avec l'attention calme et sombre particulière à ce rusé sauvage. Une légère exclamation de surprise s'échappa même des lèvres du jeune homme; mais se rappelant tout-à-coup sa mission et son auditoire, il comprima tout signe d'émotion et se tourna vers le général qui avait déjà fait un pas pour le recevoir. Le marquis de Montcalm était à la fleur de son âge, et nous pouvons ajouter, à l'apogée de sa fortune. Mais dans cette position brillante, il se distinguait autant par son attention scrupuleuse aux formes de la politesse que par ce courage chevaleresque qui lui fit deux ans plus tard sacrifier sa vie dans les plaines d'Abraham. Duncan, en détournant les yeux de la physionomie farouche de Magua, put les arrêter avec plaisir sur le visage gracieux et souriant, l'air noble et martial du général français. — Monsieur, dit le dernier, j'ai beaucoup de plaisir à... Mais où est donc l'interprète? — Je crois, monsieur, qu'il ne sera pas nécessaire, répondit modestement Heyward : je parle un peu français.—Ah! j'en suis bien aise, dit Montcalm en prenant familièrement Duncan par le bras, et le conduisant à une extrémité de la tente où ils pouvaient parler sans être entendus ; je déteste ces fripons-là ; on ne sait jamais sur quel pied on est avec eux. Eh bien, monsieur, poursuivit-il continuant à l'entretenir en français, quoique j'eusse été fier de



David La Gamme pendant le massacre.

recevoir votre commandant, je m'estime heureux qu'il ait jugé à propos d'employer un officier aussi distingué que vous l'êtes, et aussi aimable que vous le paraissez.

Duncan s'inclina profondément, tout flatté de ce compliment, en dépit de l'héroïque résolution qu'il avait prise de ne pas se laisser entraîner par la ruse ou la politesse à oublier les intérêts de son pays; et Montcalm, après une légère pause, comme pour réunir ses idées, continua ainsi : — Votre commandant est un brave, un homme parfaitement capable de résister à toutes mes attaques. Mais, monsieur, n'est-il pas temps de prendre un peu plus conseil de l'humanité et un peu moins de votre courage? L'une n'est pas moins nécessaire que l'autre pour caractériser le héros. — Nous considérons également ces qualités comme inséparables, répondit Heyward en souriant; mais trouvant dans la vigueur de Votre Excellence tant de motifs pour stimuler l'une, nous ne voyons pas de nécessité pressante pour l'exercice de l'autre.

Montcalm à son tour s'inclina légèrement, mais de l'air d'un homme trop expérimenté pour se laisser prendre au langage de la flatterie. Après un moment de réflexion, il ajouta : — Il est possible que mes lunettes d'approche m'aient trompé, et que vos ouvrages résistent à notre canon mieux que je ne l'aurais supposé. Vous connaissez nos forces? — Les rapports varient à cet égard, dit Heyward nonchalamment, néanmoins l'estimation la plus élevée ne les porte pas à plus de vingt mille hommes.



Enlèvement d'Alice.

Le général se mordit les lèvres, et regarda fixement son interlocuteur comme pour lire dans sa pensée; puis avec une aisance qui lui était particulière comme s'il eût reconnu la vérité de cette énumération à laquelle il savait que Duncan n'ajoutait pas foi, il continua : — Cela ne fait pas honneur à notre vigilance à nous autres soldats; mais il faut l'avouer, monsieur, quoi que nous fassions, nous ne pourrons jamais déguiser notre nombre. Si la chose était possible, il me semble que ce devrait être surtout au milieu de ces forêts. Mais si vous pensez qu'il est trop tôt encore pour prêter l'oreille à la voix de l'humanité, ajouta-t-il d'un air significatif, il m'est permis de croire que la galanterie n'est pas oubliée par un homme aussi jeune. On m'a dit que les filles du commandant sont entrées dans la forteresse depuis son investissement. Cela est vrai, général; mais loin d'affaiblir notre énergie, elles nous donnent elles-mêmes l'exemple du courage. Si la résolution suffisait pour repousser les attaques d'un général aussi habile que M. de Montcalm, je ne balancerais pas à confier la défense de William-Henry à l'aînée de ces dames.— Nous avons dans nos lois saliques une disposition fort sage qui porte que la couronne de France ne peut tomber en quenouille, dit Montcalm sèchement et avec un peu de hauteur. Puis il ajouta avec son air d'aisance et d'affabilité ordinaire : vu que toutes les nobles qualités sont héréditaires, je ne fais pas difficulté de vous croire; néanmoins, comme je vous le disais, le courage a ses limites et l'humanité ses droits. Je pense, monsieur, que vous êtes autorisé à traiter de la reddition de la place? — Votre Excellence a-t-elle donc trouvé notre défense si faible, qu'elle juge cette mesure nécessaire? — Je serais fâché que la défense se prolongeât de manière à irriter mes amis à

la peau rouge que vous voyez ici, continua Montcalm en portant ses regards vers le groupe grave et attentif des Indiens, et sans paraître avoir compris la question de son interlocuteur. Aujourd'hui même, ce n'est pas sans peine que je les oblige à respecter les usages de la guerre.

Heyward garda le silence, car ces mots lui rappelèrent péniblement les dangers auxquels il venait d'échapper, et sa pensée se reporta vers ces deux êtres innocents qui avaient partagé toutes ses souffrances. — Ces messieurs-là, dit Montcalm, poursuivant l'avantage qu'il croyait avoir obtenu, sont on ne peut plus formidables quand on les met au défi, et vous ne sauriez croire combien il est difficile alors de retenir leur fureur. Hé bien, monsieur, parlerons-nous des termes de la capitulation ? — Je crains qu'on n'ait trompé Votre Excellence sur la force de William-Henri et sur les ressources de sa garnison. — Je n'ai pas mis le siége devant Québec, mais devant une bicoque de terre défendue par trois mille trois cents hommes de cœur; telle fut la réponse polie mais laconique de Montcalm. —Notre forteresse est de terre, cela est vrai, et elle n'est pas bâtie sur les rochers du cap Diamant, mais elle est assise sur ce même rivage, si fatal à Dieskau et à sa brave armée. Nous avons aussi un corps d'armée considérable à quelques heures de marche, et nous le comptons parmi nos moyens de défense.—Ce corps est de six à huit mille hommes tout au plus, reprit Montcalm avec une indifférence très bien jouée; mais le chef qui les commande juge plus prudent de les garder derrière leurs remparts que de les exposer en plaine.

Ce fut alors le tour d'Heyward de se mordre les lèvres de dépit en entendant Montcalm parler aussi froidement d'un corps d'armée dont le jeune officier savait que l'évaluation à ce taux était ironiquement exagérée. Tous deux réfléchirent quelque temps en silence; puis Montcalm renoua l'entretien de manière à faire voir que, selon lui, la visite d'Heyward devait avoir pour unique but de proposer des termes de capitulation. De son côté, Heyward essaya de faire prendre à la conversation une tournure qui donnât au général l'occasion de laisser échapper ce qu'il avait appris par la lettre interceptée. Mais ni l'un ni l'autre artifice ne réussit; et après une entrevue inutilement prolongée, Duncan se retira, emportant une haute opinion de la politesse et des talents du général ennemi, mais aussi peu avancé qu'auparavant sur ce qu'il voulait apprendre. Montcalm l'accompagna jusqu'à l'entrée de la tente, en renouvelant son invitation au commandant du fort de lui accorder une entrevue immédiate dans l'espace qui séparait les deux armées. Enfin ils se quittèrent, et Duncan retourna aux avant-postes français, accompagné comme à son arrivée : rentré dans la forteresse, il se rendit droit chez le commandant.

—

CHAPITRE XVI.

Munro se trouvait seul avec ses filles. Alice était assise sur ses genoux ; de ses doigts délicats, elle s'amusait à séparer les cheveux blancs du vieillard sur son front vénérable ; et chaque fois qu'il affectait de se fâcher de cet enfantillage, elle apaisait sa feinte colère en pressant tendrement ses lèvres de rubis sur ce front sillonné de rides. Assise près d'eux, Cora, le front calme, s'amusait de ce spectacle, et regardait les jeux enfantins de sa jeune sœur avec cette tendresse toute maternelle qui caractérisait son affection pour Alice. Non seulement les dangers qu'elles avaient courus, mais encore ceux qui les menaçaient, paraissaient momentanément oubliés dans le charme attendrissant de cette réunion de famille. On eût dit que tous trois profitaient de cette courte trêve pour consacrer un instant aux affections les plus pures. Duncan qui, dans son empressement à venir rendre compte de sa mission, était entré sans se faire annoncer, resta quelque temps immobile, spectateur inattendu et charmé de ce délicieux tableau. Mais les yeux actifs et mobiles d'Alice aperçurent son image qui se réfléchissait dans une glace ; elle quitta en rougissant les genoux de son père, et s'écria avec l'accent de la surprise : — Le major Heyward ! — Hé bien ! qu'y a-t-il? je l'ai envoyé jaser un peu avec le général français. Ah ! c'est vous major, vous êtes jeune et ingambe. Allons, petites filles, laissez-nous; croyez-vous qu'un soldat n'ait pas ici assez d'embarras, sans s'occuper encore d'un tas de petites babillardes comme vous?

Cora sortit la première de l'appartement où elle vit que leur présence n'était plus convenable, et Alice la suivit en riant. Munro, au lieu de demander à Heyward le résultat de sa mission, se mit pendant quelques instants à marcher à grands pas, les mains derrière le dos et la tête baissée, comme occupé de profondes méditations. Enfin il leva les yeux où brillait toute la tendresse d'un père, et s'écria : — Ce sont deux excellentes filles, Heyward, et il n'est personne qui n'en fût fier. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon opinion sur ces deux jeunes dames, colonel Munro. — C'est vrai, mon enfant, c'est vrai, interrompit l'impatient vieillard ; vous vous disposiez à m'ouvrir plus franchement votre cœur sur ce sujet le jour de votre arrivée ici; mais je n'ai pas cru alors qu'il convînt à un vieux soldat de parler de telles choses, lorsqu'il était menacé de voir les ennemis de son roi assister à la fête sans en être priés. Mais j'avais tort, Duncan ; j'avais tort, mon enfant, et me voilà prêt à entendre ce que vous avez à me dire. — Malgré tout le plaisir que me causent ces paroles, commandant, j'ai à vous entretenir d'un message de Montcalm. — Que ce Français et toute son armée aillent au diable ! s'écria le vétéran en s'armant d'un front sévère. Il n'est pas encore maître de William-Henri, et il ne le sera jamais, pourvu que Webb fasse son devoir. Non, non, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore réduits à une telle extrémité que Munro ne puisse trouver un moment pour songer à sa famille. Duncan, votre mère était la fille unique de mon meilleur ami ; je puis maintenant vous entendre : rien ne saurait m'en empêcher, lors même que tous les chevaliers de Saint-Louis seraient réunis en corps à la porte de sortie, avec leur bienheureux patron à leur tête, et me demanderaient la faveur d'un moment d'audience. C'est une belle chevalerie, ma foi, que celle qui s'achète avec des tonneaux de sucre ! Et vos marquisats de deux sous, qu'en dirons-nous? En fait de dignité et d'antiquité, parlez-moi, major, de l'ordre du Chardon ; le « Nemo me impune lacesset, » véritable devise de la chevalerie ! Plusieurs de vos ancêtres, Duncan, ont été revêtus de cet ordre; et ils étaient l'honneur de la noblesse d'Écosse.

Heyward, qui s'aperçut que le colonel se faisait un malin plaisir de manifester son mépris pour le message du général français, résolut de se prêter à une fantaisie qui devait être de courte durée ; en conséquence il répondit avec autant d'indifférence qu'il lui était possible d'en témoigner sur un pareil sujet :—Vous le savez, commandant, ma demande avait pour but d'obtenir de vous l'honneur de me dire votre fils. — Fort bien, mon enfant, voilà des paroles claires et intelligibles : mais dites-moi, je vous prie, vous êtes-vous fait également comprendre de ma fille ? — Non, sur mon honneur ! s'écria Duncan vivement ; j'aurais abusé de votre confiance si j'avais profité de ma position pour m'expliquer avec elle sur ce point. — Ce sont là les sentiments d'un homme d'honneur, major Heyward, et je les approuve fort. Mais Cora Munro est une fille trop prudente et d'un esprit trop élevé, pour avoir besoin d'une direction quelconque, même de celle d'un père. — Cora? — Oui, Cora ! Nous parlons, ce me semble, de vos prétentions à la main de miss Munro, n'est-ce pas? — Je... je... je... ne croyais pas avoir prononcé son nom, dit Duncan, embarrassé et balbutiant. — Et de qui donc voulez-vous me demander la main, major Heyward ? reprit le vieux militaire en se redressant avec toute la dignité de l'orgueil blessé. — Vous avez une autre fille, non moins charmante que son aînée.—Alice ! s'écria le père dans un étonnement égal à celui avec lequel Duncan venait de répéter l'autre nom. — C'est vers elle que tendaient mes vœux, commandant.

Le jeune homme attendit en silence les suites de l'effet extraordinaire produit par une communication qui paraissait tout à fait inattendue. Pendant quelques minutes, Munro parcourut la chambre à grands pas et avec rapidité; ses traits imposants se contractèrent d'une manière convulsive, et toutes ses facultés paraissaient absorbées dans une seule pensée. Enfin, il s'arrêta devant Heyward, le regarda fixement, et lui dit d'une voix tremblante d'émotion : — Duncan Heyward, je vous aimais pour l'amour de celui dont le sang coule dans vos veines ; je vous aimais pour vos qualités personnelles; enfin je vous aimais, parce que j'ai cru que vous feriez le bonheur de mon enfant ; mais toute mon affection pour vous se tournerait en haine si mes craintes devenaient une certitude. — A Dieu ne plaise qu'aucune de mes actions ou de mes pensées me rendent haïssable à vos yeux ! s'écria le jeune homme dont les yeux soutinrent sans vaciller le regard pénétrant de Munro. Sans réfléchir à l'impossibilité où était Heyward de comprendre des sentiments cachés dans les profondeurs de son âme, Munro s'apaisa en voyant la contenance calme et ferme de Duncan, et d'une voix adoucie, il continua ainsi : —Vous voulez être mon fils, Duncan, et vous ignorez l'histoire de l'homme que vous désirez appeler votre père ! asseyez-vous, jeune homme, et je vous découvrirai, aussi rapidement qu'il me sera possible, les blessures qui saignent dans mon cœur.

En ce moment, le message de Montcalm était complétement oublié de tous deux. Chacun approcha une chaise, et pendant que le vétéran semblait avec douleur recueillir sa pensée, le jeune homme comprimant son impatience, prit l'air et l'attitude du respect et de l'attention. Enfin le premier parla ainsi : — Vous savez, major Heyward, que je suis issu d'une famille ancienne et honorable, quoique ses richesses ne répondissent pas à son rang. J'avais à peu près votre âge, lorsque j'obtins le cœur d'Alice Graham, fille unique d'un laird voisin qui avait quelque fortune. Mais cette union répugnait au père, non seulement à cause de ma pauvreté, mais par d'autres motifs encore. J'agis en honnête homme, je rendis à la jeune fille sa promesse, quittai le pays et entrai au service du roi. J'avais visité bien des climats, et déjà mon sang avait coulé sur plusieurs champs de bataille, quand mon devoir m'appela aux Indes occidentales. Là je fis connaissance avec une dame qui par la suite

devint mon épouse et fut la mère de Cora. Elle était fille d'un propriétaire du pays, et sa mère avait le malheur, si c'en est un, ajouta le vieillard avec fierté, de descendre, quoique à un degré éloigné, de cette classe infortunée, lâchement réduite en esclavage pour fournir aux besoins et au luxe d'une société corrompue! Oui, c'est là un des crimes dont l'Ecosse est devenue complice par son union forcée avec une nation étrangère et commerçante. Mais s'il se trouvait un homme qui osât reprocher à mon enfant son origine, celui-là sentirait le poids du courroux d'un père! Ah! major Heyward, vous êtes né dans les colonies du Sud, où l'on considère ces infortunés comme une race inferieure à la nôtre. — Malheureusement! lit Duncan embarrassé et n'osant lever les yeux.— Et vous en faites à ma fille un sujet de reproche? Vous dédaignez de mêler le sang des Heyward à son sang avili, quelque charmante, quelque vertueuse qu'elle soit? demanda Munro d'une voix qui trahissait sa colère et sa susceptibilité paternelle. — Dieu me garde d'un préjugé si indigne de ma raison! répondit Duncan, qui sentait néanmoins ce préjugé profondément enraciné en lui comme si la nature l'y eût mis elle-même. La douceur, la beauté, la grâce enchanteresse de votre fille cadette, colonel Munro, suffisent pour expliquer mes préférences, sans qu'il soit besoin de m'imputer une injustice. — Vous avez raison, reprit le vieillard en reprenant un ton de bonté et de douceur; Alice est l'image de ce qu'était sa mère dans sa jeunesse et avant qu'elle eût connu la douleur. Quand la mort m'eut enlevé ma première compagne, devenu riche par mon mariage, je revins en Ecosse. Pourriez-vous le croire, Duncan? la jeune fille que j'avais aimée d'abord, cet ange de souffrance était resté pendant vingt ans dans la tristesse et le célibat, et pour qui? pour un homme qui avait pu l'oublier! elle fit plus, mon ami: elle pardonna mon manque de foi, et aucun obstacle n'existant plus à notre union, elle m'épousa. — Elle devint mère d'Alice! s'écria Duncan avec une vivacité qui aurait pu être mal interprétée dans un moment où Munro eût été moins absorbé dans ses pensées. — Vous l'avez dit, ajouta le vieillard, et pendant qu'il parlait, les muscles de son visage se contractaient avec force; et la pauvre mère paya de sa vie le présent qu'elle venait de me faire. Mais elle habite le séjour des justes; et il ne me convient pas à moi dont le pied touche à la tombe, de plaindre un sort si désirable. Notre bonheur ne dura qu'un an; c'était bien peu pour une femme qui avait vu sa jeunesse s'écouler dans une amertume sans espoir!

Il y avait dans l'affliction du vieillard quelque chose de si imposant, qu'Heyward n'osait hasarder un mot de consolation. Munro semblait ne plus s'apercevoir de sa présence; ses traits agités exprimaient les angoisses de ses regrets; de grosses larmes tombaient de ses yeux et sillonnaient ses joues. Enfin il tressaillit comme un homme qui recouvre soudain l'usage de ses facultés; puis il se leva, et après avoir fait un tour dans la chambre, il s'approcha de Duncan avec cet air de dignité militaire qui lui était familier et lui dit: — N'avez-vous pas, major Heyward, quelques communications à me faire de la part du marquis de Montcalm?

Duncan tressaillit à son tour, et commença d'une voix embarrassée, à rendre compte de sa mission dont il avait à moitié oublié les détails. Nous ne reviendrons pas sur la manière évasive et polie dont le général français avait déconcerté tous les efforts d'Heyward pour obtenir de lui le sens de la communication annoncée, non plus que sur le message formel et courtois par lequel il faisait comprendre à son adversaire, qu'à moins de venir recevoir cette communication en personne, il n'en pourrait rien pénétrer. Pendant que Munro prêtait l'oreille au rapport circonstancié de Duncan, l'émotion du père faisait insensiblement place aux devoirs du chef; et quand le major eut terminé, il ne vit plus devant lui que le vétéran blessé dans sa fierté de soldat. — Vous en avez dit assez, major Heyward! s'écria le vieillard irrité, assez pour faire un volume de commentaires sur la civilité française: voilà un homme qui m'invite à une conférence, et quand je lui envoie un officier capable de me remplacer, car vous l'êtes, Duncan, malgré votre jeunesse, il me répond par une énigme. — Il aura eu peut-être de votre substitut une opinion moins favorable, mon cher commandant, reprit Heyward en souriant, et vous devez vous rappeler que l'invitation qu'il réitère maintenant était adressée au gouverneur de la forteresse et non à son lieutenant. — Eh bien! est-ce qu'un lieutenant n'est pas revêtu de tout le pouvoir, de toute la dignité de celui qui l'envoie. Il veut conférer avec Munro en personne: ma foi, j'ai presque envie de faire ce qu'il me demande, ne fût-ce que pour lui montrer la fermeté de notre contenance, en dépit de son armée nombreuse et de ses sommations répétées: cette idée n'est peut-être pas d'une mauvaise politique; qu'en pensez-vous, jeune homme?

Duncan, qui regardait comme de la plus haute importance de connaître promptement le contenu de la lettre apportée par l'éclaireur, ne manqua pas d'applaudir à cette idée: — Sans doute, dit-il, la vue de notre indifférence ne serait guère propre à encourager sa présomption. — Vous n'avez jamais dit plus vrai. Je désirerais qu'il visitât nos fortifications au grand jour et en colonnes d'assaut: c'est une manière infaillible de voir si l'ennemi fait bonne contenance, et cela est bien préférable au système de canonnade qu'il a adopté. La guerre a bien perdu de sa beauté et de son caractère mâle, major Heyward, par suite des inventions de votre monsieur Vauban. Le courage de nos ancêtres valait bien mieux que cette lâcheté scientifique. — Cela est vrai, commandant; mais nous sommes maintenant obligés d'opposer la science à la science. Que décidez-vous au sujet de l'entrevue? — Je m'aboucherai avec Montcalm sans crainte ni délai, comme il convient à un serviteur de mon royal maître. Allez, major Heyward, faites sonner une fanfare, et envoyez avertir de mon approche. Nous suivrons avec une escorte; car quelque respect est dû à celui qui est chargé de maintenir l'honneur du souverain. Écoutez-moi, Duncan, ajouta-t-il à demi-voix, bien qu'ils fussent seuls: il serait prudent peut-être d'avoir un renfort sous la main, au cas que l'on eût prémédité quelque trahison.

Le jeune officier profita de cet ordre pour quitter l'appartement; et comme le jour approchait de sa fin, il se hâta de prendre tous les arrangements nécessaires. Quelques minutes suffirent pour réunir un petit nombre de soldats et pour dépêcher une ordonnance avec un drapeau blanc, afin d'annoncer à l'armée ennemie la visite du commandant du fort. Cela fait, il conduisit l'escorte à la porte de sortie, où il trouva son chef qui l'attendait. Après les formalités ordinaires, le vétéran et son jeune compagnon quittèrent la forteresse suivis de leur escorte. Ils avaient à peine fait cent pas qu'ils virent le détachement qui accompagnait le général français à la conférence, sortir d'un chemin creux formé par le lit d'un ruisseau entre les batteries des assiégeants et le fort. Au moment où Munro avait quitté le fort pour paraître en présence du général ennemi, il avait redressé sa haute taille, et la fierté militaire avait éclaté dans sa démarche et dans son port. Dès qu'il aperçut le panache blanc qui flottait sur le chapeau de Montcalm, ses yeux s'enflammèrent à l'idée des dangers qu'il pouvait courir, et l'âge ne parut plus faire sentir son influence. — Recommandez à nos braves d'avoir l'œil au guet, dit-il à voix basse à Duncan, et d'examiner la batterie de leurs fusils, car on n'est jamais en sûreté avec ces Français; et pourtant, montrons-leur une sécurité complète. Vous m'entendez, major Heyward?

Sa voix fut interrompue par le roulement des tambours français, auquel les Anglais répondirent; puis un officier d'ordonnance s'avança de part et d'autre avec un drapeau blanc, et le circonspect Ecossais s'arrêta sans renvoyer son escorte loin de lui. Après ces préliminaires, Montcalm s'avança d'un pas rapide vers les Anglais puis salua gracieusement le vieux vétéran en ôtant son chapeau, dont le panache blanc toucha presque la terre. Si Munro avait quelque chose de plus imposant et de plus mâle, il lui manquait l'aisance et les manières accomplies du Français. Pendant quelque temps ni l'un ni l'autre ne parla, chacun regardant son adversaire avec curiosité et intérêt. Enfin, comme le demandaient la supériorité de son rang et la nature de l'entrevue, Montcalm fut le premier qui rompit le silence. Après quelques mots de politesse à Munro, il adressa la parole à Heyward en français et avec un sourire de connaissance. — Je me réjouis, monsieur, que vous nous ayez procuré le plaisir de votre compagnie en cette occasion. Nous n'aurons pas besoin d'un interprète ordinaire, car avec vous j'éprouve la même sécurité que si je parlais moi-même votre langue.

Duncan le remercia de ce compliment, et Montcalm se tournant vers son escorte qui, à l'imitation de celle de Munro, s'était rangée près de lui, ajouta: — En arrière, mes enfants; il fait chaud, retirez-vous un peu.

Le major Heyward, avant d'imiter cette preuve de confiance, jeta les yeux autour de lui dans la plaine, et aperçut avec inquiétude les groupes nombreux de sauvages rangés sur la lisière des bois environnants pour être témoins de cette entrevue. — Monsieur de Montcalm reconnaîtra que notre situation n'est pas la même, dit-il avec quelque embarras en montrant les dangereux assistants qu'on apercevait dans presque toutes les directions. En renvoyant notre escorte, nous serions ici à la merci de nos ennemis. — Monsieur, vous avez pour garant de votre sûreté la parole d'un gentilhomme français, répondit Montcalm en plaçant une main sur son cœur, et cela doit suffire. — Et cela suffira en effet, retirez-vous, dit Heyward à l'officier qui commandait l'escorte anglo-américaine; tenez-vous hors de la portée de la voix, et attendez nos ordres.

Munro ne vit pas ce mouvement sans une inquiétude manifeste, et il en demanda sur-le-champ l'explication. — N'avons-nous pas intérêt à ne montrer aucune défiance? reprit Duncan. M. de Montcalm nous donne pour garant sa parole: il faut lui prouver que nous avons confiance en lui. — Tout cela est bel et bon, major, mais je n'ai pas une excessive confiance dans la parole de tous ces marquis, comme on les appelle. — Vous oubliez, commandant, que nous conférons avec un officier qui s'est distingué en Europe et en Amérique. Nous n'avons rien à craindre d'un homme de sa réputation.

Le vieillard fit un geste de résignation, bien que ses traits sévères portassent encore les traces d'une défiance obstinée, résultat d'une sorte de mépris héréditaire de son ennemi, que rien dans les circonstances actuelles ne semblait justifier. Montcalm attendit patiemment que ce petit dialogue à demi-voix fût terminé, puis il s'approcha pour aborder le sujet de l'entretien. — Monsieur, dit-il, j'ai sollicité cette entrevue de votre supérieur, parce que j'espère lui prouver qu'il a

fait tout ce que réclamait l'honneur de son prince, et lui faire entendre les conseils de l'humanité. J'attesterai en tout lieu qu'il a résisté courageusement et jusqu'au dernier espoir.

Quand on eut traduit ces paroles à Munro, il répondit avec une dignité qui n'était pas sans politesse : — Quelque prix que j'ajoute au témoignage de M. de Montcalm, il sera plus précieux encore lorsqu'il aura été mieux mérité.

Le général français sourit lorsque Duncan lui eut transmis cette réponse, et il reprit : — Ce qu'on accorde aujourd'hui librement à un courage qu'on honore, on pourrait le refuser plus tard à une obstination inutile. Si le commandant du fort veut visiter mon camp, il pourra s'assurer par lui-même de mes forces et de l'impossibilité de résister avec succès. — Je sais que le roi de France est bien servi, reprit l'Ecossais sans s'émouvoir, aussitôt que Duncan eut terminé sa traduction ; mais mon royal maître a des troupes aussi nombreuses et aussi fidèles. — Heureusement pour nous qu'elles ne sont pas ici, dit Montcalm à qui son impatience ne permit pas d'attendre les paroles de l'interprète. La guerre a des nécessités ; un homme brave s'y soumet avec le même courage qu'il fait face à l'ennemi. — Si j'avais su que M. de Montcalm possédât l'anglais, je me serais épargné la peine d'une mauvaise traduction, dit sèchement Heyward, piqué et se rappelant surtout l'aparté qu'il venait d'avoir avec Munro. — Je vous demande pardon, monsieur, répondit le général, dont le visage basané se couvrit d'une légère rougeur, il y a bien de la différence entre parler une langue étrangère et en saisir seulement quelques mots ; veuillez donc, je vous prie, me continuer vos secours. Puis, après une courte pause, il ajouta : Ces collines, messieurs, nous donnent toutes les facilités nécessaires pour reconnaître vos fortifications, et leur faiblesse m'est peut-être aussi connue qu'à vous-mêmes. — Demandez au général si ses lunettes d'approche portent jusqu'à l'Hudson, dit Munro avec fierté et s'il sait sur quel point et à quelle époque l'armée de Webb doit arriver. — Que le général Webb réponde lui-même, reprit le politique Montcalm, et en même temps il offrit à Munro une lettre ouverte ; vous verrez, par ce qu'il écrit, que ses mouvements ultérieurs ne doivent pas causer de grandes inquiétudes à mon armée.

Le vétéran saisit la lettre qu'on lui présentait, sans attendre que Duncan lui traduisît les paroles qui l'accompagnaient, et avec un empressement qui faisait bien voir toute l'importance qu'il attachait à son contenu. A mesure que ses yeux la parcouraient, on voyait ses traits s'altérer; une profonde douleur avait remplacé sa fierté martiale; ses lèvres tremblaient; ses mains laissèrent échapper le papier fatal, et sa tête s'affaissa sur sa poitrine, comme celle d'un homme dont un coup subit aurait anéanti toutes les espérances. Duncan ramassa la lettre, et sans demander la permission de son supérieur, il en parcourut d'un coup d'œil le douloureux contenu. Leur chef commun, loin de les encourager à la résistance, leur conseillait une capitulation prompte, en leur donnant pour motif, dans les termes les plus clairs, l'impossibilité absolue où il était d'envoyer un seul homme à leur aide. — On ne nous en impose pas ! s'écria Duncan, en examinant la lettre de tous côtés, c'est bien la lettre interceptée ! — Cet homme me trahit, dit enfin Munro avec amertume ; il déshonore un soldat qui fut toujours sans reproche. Il couvre de honte mes cheveux blancs ! — Ne parlez pas ainsi, s'écria Ducan ; nous sommes encore maîtres de la forteresse et de notre honneur : vendons notre vie si cher que l'ennemi lui-même avoue que ses succès ont été trop payés. — Enfant ! je te remercie ! s'écria le vieillard, sortant de sa stupeur ; tu viens de rappeler à Munro son devoir. Retournons au fort et enterrons-nous sous ses remparts ! — Messieurs, dit Montcalm, en s'avançant vers eux avec un intérêt plein de générosité, vous connaissez bien peu Louis de Saint-Véran, si vous le croyez capable d'humilier de braves guerriers et de bâtir sa réputation sur leur déshonneur. Avant de vous retirer, écoutez mes conditions. — Que dit le Français, interrompit le vétéran d'un ton fier ; se ferait-il par hasard un mérite d'avoir saisi sur un éclaireur une dépêche du quartier général ? Qu'il aille mettre le siége devant le fort Edouard, s'il lui faut des ennemis que des paroles effraient !

Duncan lui expliqua le sens des paroles du général. — Monsieur de Montcalm, nous sommes prêts à vous entendre, reprit le vétéran d'un ton plus calme, quand Duncan eut fini. — Impossible que vous conserviez le fort ! sa destruction importe trop aux intérêts de mon maître ; mais quant à vous et à vos braves camarades, tous les priviléges chers à un soldat vous seront accordés. — Nos drapeaux ? demanda Heyward. — Emportez-les en Angleterre. — Nos armes ? — Conservez-les ; personne n'en peut faire un meilleur usage. — Notre départ ?..... la reddition de la place ?... — S'effectueront de la manière que vous jugerez la plus honorable.

Duncan expliqua ces conditions à son commandant, qui les entendit avec étonnement et fut vivement touché d'une générosité à laquelle il s'attendait peu. — Allez, Duncan, lui dit-il, allez avec ce marquis : c'en est véritablement un ; suivez-le sous sa tente, et réglez tout avec lui. J'ai vécu pour voir dans mon vieil âge deux choses que je ne m'attendais pas à rencontrer, un Anglais n'osant pas défendre un ami, et un Français trop honnête homme pour abuser de ses avantages.

En parlant ainsi, le vétéran laissa de nouveau tomber sa tête sur sa poitrine, et reprit lentement le chemin de la forteresse, où son abattement apprit à la garnison inquiète le sort qui lui était réservé. Duncan resta pour régler les termes de la capitulation. On le vit rentrer au fort pendant la soirée, et après avoir conféré avec le commandant, retourner au camp français. On sut alors officiellement que les hostilités devaient cesser, que Munro avait signé une capitulation en vertu de laquelle la place serait rendue à l'ennemi le lendemain matin ; que la garnison devait conserver ses armes, ses drapeaux, ses bagages, et que par conséquent l'honneur était sauf, suivant les idées militaires.

—

CHAPITRE XVII.

Les deux armées ennemies campées sur les bords de l'Horican passèrent la nuit du 9 août 1757 à peu près comme elles l'auraient passée si elles se fussent rencontrées sur le plus beau champ de bataille de l'Europe : les vaincus silencieux et sombres ; les vainqueurs dans l'enivrement du triomphe. Mais la douleur et la joie ont leurs limites ; et avant le milieu de la nuit, le silence de ces immenses forêts n'était interrompu que par le chant joyeux de quelque jeune Français placé aux avant-postes, ou par une voix menaçante partie du fort, pour en défendre l'approche à l'ennemi avant le moment précis de la reddition. Ces bruits même cessèrent à l'heure silencieuse qui précède le jour, et alors aucun signe, aucun mouvement n'indiqua plus la présence de deux puissantes armées endormies sur le bord du Saint-Lac.

Dans cet intervalle de silence profond, la toile qui couvrait l'entrée d'une vaste tente du camp français s'entrouvrit, et il en sortit un homme enveloppé d'un manteau destiné sans doute à le protéger contre l'humidité des bois, mais servant également à cacher sa personne. La sentinelle, qui veillait devant la tente du général, laissa passer ce promeneur matinal en lui faisant le salut militaire, et le vit traverser rapidement la petite cité de tentes, dans la direction de William-Henri. Toutes les fois que l'inconnu rencontrait l'un des nombreux factionnaires qui se trouvaient sur son chemin, sa réponse était prompte et sans doute satisfaisante, car on le laissait passer sans plus de difficultés. Sa marche n'avait été retardée que par ces interruptions courtes et multipliées, et il arriva au soldat qui était en faction le plus près du fort ennemi. Là, il fut accueilli par le cri ordinaire : — Qui vive ? — France ! — Le mot d'ordre ? — Victoire ! dit l'inconnu à demi-voix en s'approchant du factionnaire. — C'est bien, répondit la sentinelle en remettant son fusil à l'épaule ; vous vous promenez bien matin, monsieur ? — Il est nécessaire d'être vigilant, mon enfant, répliqua le promeneur, en laissant tomber un pli de son manteau, et en regardant fixement le soldat ; puis il continua sa marche vers le fort anglais. Le soldat tressaillit ; il présenta les armes de la manière la plus respectueuse ; ensuite remettant son fusil dans la position ordinaire, il reprit son pas monotone en marmotant entre ses dents : — Il faut être vigilant, en vérité ! Je crois que nous avons là un caporal qui ne dort jamais.

L'officier continua sa marche, sans paraître entendre les paroles qui avaient échappé au factionnaire étonné, et il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint la grève de l'Horican, près du bastion occidental de la forteresse qui faisait face au lac. La lune voilée jetait une lueur sombre, mais suffisante pour faire distinguer les objets. Il prit donc la précaution de se placer derrière le tronc d'un arbre, où il resta appuyé quelques minutes, occupé à contempler attentivement les murs noirs et silencieux. Le coup d'œil qu'il jetait sur les remparts n'était pas celui d'un curieux oisif ; mais ses regards erraient d'un point à un autre de manière à montrer qu'il vérifiait l'exécution de certaines mesures militaires, et on voyait que la défiance entrait pour quelque chose dans ses investigations. Enfin il parut satisfait ; et après avoir levé les yeux d'un air impatient vers le sommet de la montagne orientale, comme s'il eût trouvé que le jour était trop lent à paraître, il était sur le point de rétrograder, lorsqu'un léger bruit à l'angle du bastion le plus rapproché de lui frappa son oreille et le retint. En ce moment un homme s'approcha du rempart, où il s'arrêta, contemplant de son côté les tentes lointaines des Français. Sa tête parut alors se tourner vers l'orient, comme s'il eût craint ou désiré aussi de voir naître le jour, puis il s'appuya contre le rempart et laissa errer ses regards sur la nappe brillante du lac, où d'innombrables étoiles se reflétaient comme dans un firmament sous-marin. L'air de tristesse, la haute taille de l'homme ainsi penché en silence, ne laissèrent aucun doute sur sa personne dans l'esprit du spectateur attentif. La délicatesse et la prudence lui prescrivirent alors de se retirer ; et à cet effet il tournait avec précaution autour de l'arbre,

lorsqu'un autre bruit attira son attention et suspendit encore son départ. C'était un mouvement lent et presque imperceptible de l'eau, qui fut bientôt suivi du bruit des cailloux du rivage qu'une force quelconque remuait. Aussitôt il vit un homme qui semblait sortir du lac, et qui se glissa sans bruit sur la grève, à quelques pas du lieu où lui-même était placé. Puis il le vit soulever lentement le canon d'un fusil; mais avant que le coup partît, la main de l'officier était déjà sur le chien. — Hugh ! s'écria le sauvage, dont le projet perfide était interrompu de cette manière inattendue!

Sans lui répondre, l'officier français mit la main sur l'épaule de l'Indien, et le conduisit en silence à quelque distance d'un lieu où leur conversation aurait pu être périlleuse. Alors ouvrant son manteau, et faisant voir son uniforme et la croix de Saint-Louis suspendue à sa poitrine, Montcalm demanda d'un ton sévère : — Que signifie ceci? Mon fils ne sait-il pas que la hache est enterrée entre les Anglais et son père du Canada? — Que feront maintenant les Hurons? répondit le sauvage en mauvais français. Pas un guerrier n'a une chevelure, et les visages pâles deviennent amis. — Ah ! le Renard-Subtil ! il me semble que voilà un excès de zèle dans un ami qui, il n'y a pas longtemps, était contre nous ! Combien de soleils se sont couchés depuis que le Renard a embrassé le parti des Anglais? — Où est ce soleil? Il est derrière la colline, il est froid et sombre; mais quand il reparaîtra, il sera chaud et brillant. Le Subtil est le soleil de sa tribu. Des nuages et des montagnes se sont interposés entre lui et sa nation ; mais il brille aujourd'hui et le ciel est serein. — Je sais que le Renard est puissant auprès de ses compatriotes ; car hier il en voulait à leurs chevelures, et aujourd'hui ils écoutent sa parole au Feu du Conseil. — Magua est un grand chef! — Qu'il le prouve en apprenant à sa nation à se conduire comme elle le doit envers nos nouveaux amis. — Pourquoi le chef du Canada a-t-il fait venir ses jeunes hommes dans les bois, et tiré le canon contre cette maison de terre? — Pour en prendre possession. Ce pays est à mon maître, et votre père a reçu l'ordre d'en chasser les Anglais. Ils ont consenti à s'éloigner, et maintenant il ne les appelle plus ses ennemis. — C'est fort bien. Magua a pris la hache pour la colorer de sang. Aujourd'hui elle est brillante ; quand elle sera rouge, il l'enterrera. — Mais Magua a pris l'engagement de ne pas souiller la blancheur des lis de France. Les ennemis du grand roi qui règne au-delà du lac sont les ennemis des Hurons ; de même les amis du roi doivent être les amis des Hurons. — Nos amis ! répéta l'Indien avec un amer dédain. Que mon père me donne sa main.

Montcalm qui savait que son influence sur les tribus guerrières des Indiens devait se maintenir par des concessions plutôt que par l'autorité, tendit sa main, quoique avec répugnance. Le sauvage plaça le doigt du général français sur une cicatrice profonde qui était à sa poitrine, puis il lui demanda d'un ton fier : — Mon père connaît-il cela? — Quel guerrier pourrait l'ignorer! C'est la marque qu'a laissée la balle de plomb. — Et cela? continua l'Indien en tournant son dos vers Montcalm et en écartant le manteau de calicot qui le recouvrait. — Cela!... Mon fils a été cruellement maltraité en cet endroit!... Qui a fait cela? — Magua a couché sur un lit bien dur dans les wigwams anglais, et le bois lui a laissé ces marques, reprit le sauvage avec un rire concentré qui ne pouvait cacher sa fureur. Puis se remettant tout-à-coup, il reprit avec toute la dignité d'un chef indien : Allez ; apprenez à vos jeunes hommes que la paix est faite ; le Renard Subtil sait ce qu'il doit dire aux guerriers hurons. Sans daigner parler davantage, ou attendre une réponse, le sauvage mit son fusil sous son bras et traversa lentement le camp pour retourner à la forêt où était sa tribu. De distance en distance les sentinelles lui adressaient leur Qui vive? mais lui continuait à s'avancer sans répondre, et si les soldats épargnaient sa vie, c'est qu'ils reconnaissaient bien l'air, la démarche et l'opiniâtre audace d'un Indien. Montcalm resta quelque temps sur la grève où Magua l'avait laissé, livré à de douloureuses réflexions sur la férocité indomptable de son allié. Déjà sa gloire avait été ternie par une scène horrible, dans des circonstances qui avaient une effrayante conformité avec celles où il se trouvait alors. Ses réflexions lui firent sentir la grave responsabilité qu'assument ceux qui, pour parvenir à leur but, sont peu difficiles sur le choix des moyens; il comprit tout le danger de mettre en action un instrument dont nul pouvoir ne saurait contrôler l'exercice. Puis, chassant des idées qui, à la veille d'un triomphe, lui parurent une faiblesse, il reprit le chemin de sa tente, et donna en passant les ordres nécessaires pour qu'on fît entendre le signal du réveil.

Les premiers roulements du tambour des Français furent répétés par la forteresse, et bientôt les sons vifs et brillants d'une musique guerrière dominèrent cet accompagnement et remplirent la vallée. Les trompettes des vainqueurs sonnèrent de joyeuses fanfares, jusqu'à ce que le dernier traînard du camp fût à son poste; mais aussitôt que les fifres du fort anglais eurent fait entendre leur signal perçant, qui annonçait la reddition de la place, le camp français redevint silencieux. Cependant le jour s'était levé, et lorsque l'armée française fut rangée en bataille pour recevoir son général, les rayons d'un soleil brillant éclairèrent ses lignes resplendissantes; alors le succès déjà connu fut officiellement annoncé; le détachement d'élite désigné pour prendre la garde des portes du fort, se forma et défila devant le général; on annonça son approche, et tous les préparatifs d'un changement de maître furent ordonnés et exécutés sous le canon de la forteresse dont on s'était disputé la possession. Un spectacle bien différent s'offrait dans les lignes de l'armée anglo-américaine. A peine le signal du départ eut-il été donné, que tout présenta un aspect de précipitation et de confusion. Les soldats attristés jetaient sur leur épaule leur fusil non chargé et prenaient leur rang avec humeur, comme des hommes dont la lutte passée avait échauffé la bile, et qui auraient souhaité l'occasion de venger une humiliation déguisée à la vérité sous les formalités extérieures de l'étiquette militaire, mais bien faite néanmoins pour blesser au vif leur orgueil. On voyait errer çà et là des femmes et des enfants, quelques-unes portant leurs chétifs bagages, d'autres cherchant de rang en rang à reconnaître ceux dont elles pouvaient réclamer la protection.

Munro, entouré de ses troupes silencieuses, conservait un air de fermeté au milieu de son abattement. Mais, bien qu'il essayât de supporter son malheur avec dignité et de montrer une contenance mâle, il était évident que ce coup inattendu l'avait profondément blessé au cœur. Duncan fut touché de sa douleur calme et imposante. Il s'était acquitté de ses premiers devoirs, et il venait trouver le vieillard pour lui demander s'il n'avait point de nouveaux ordres à lui donner. — Mes filles ! Telle fut sa réponse laconique, mais expressive. — Juste ciel ! n'a-t-on pas déjà pris tous les arrangements nécessaires pour leur départ? — Aujourd'hui, je ne suis que soldat, major Heyward, dit le vétéran; voilà mes enfants, ajouta-t-il en montrant les troupes.

Le major en avait assez entendu. Sans perdre un de ces instants qui devenaient si précieux, il courut au logement de Munro pour y chercher les deux sœurs. Il les trouva devant la porte, déjà prêtes à partir et entourées d'une troupe de femmes qui pleuraient et se lamentaient, s'étant toutes réunies en cet endroit par une sorte d'instinct qui les avertissait que c'était le point où elles trouveraient le plus de protection. Quoique Cora fût pâle et inquiète, elle n'avait rien perdu de sa fermeté; mais les yeux d'Alice, rouges et enflammés, annonçaient combien elle avait versé de larmes. Toutes deux virent le jeune officier avec un plaisir qu'elles ne songèrent point à cacher; et Cora, contre son usage, fut la première à lui adresser la parole. — Le fort est perdu, lui dit-elle avec un sourire de tristesse; mais du moins j'espère que l'honneur nous reste. — Plus brillant que jamais ! Mais, ma chère miss Munro, il est temps de penser un peu moins aux autres et un peu plus à vous-même. Les usages militaires, l'honneur, cet honneur dont vous faites vous-même tant de cas, exige que votre père et moi nous restions encore quelque temps avec les troupes. Où vous trouver maintenant un protecteur convenable contre la confusion et les périls d'un pareil départ? — Nous n'en avons pas besoin, répondit Cora; qui oserait insulter les filles d'un tel père, et dans un tel moment? — Je ne vous laisserais cependant pas seules, continua le jeune homme en jetant autour de lui un coup d'œil rapide, pour prendre le commandement du meilleur régiment à la solde du roi! Rappelez-vous que notre Alice n'a pas votre fermeté, et Dieu seul sait à quelles terreurs elle peut être en proie. — Vous pouvez avoir raison, reprit Cora avec un sourire beaucoup plus douloureux que le premier. Ecoutez! le hasard nous envoie un ami au moment où nous en avons le plus besoin.

Duncan prêta l'oreille et comprit aussitôt ce qu'elle voulait dire. Le son lent et grave de la musique sacrée, si connue dans les provinces de l'Est, arriva jusqu'à lui; ces accents partaient d'un bâtiment voisin, déjà délaissé par ses habitants. Là il trouva David exhalant ses sentiments pieux par l'intermédiaire de l'art qui faisait ses délices. Duncan attendit jusqu'à ce que le mouvement de main qui accompagnait le chant eût cessé; alors touchant l'épaule du chanteur pour réclamer son attention, il lui expliqua brièvement ce qu'on désirait de lui. — Précisément, répondit l'honnête disciple du roi d'Israël, quand le jeune homme eut fini de parler: j'ai trouvé dans ces jeunes filles beaucoup d'amabilité et de mélodie, et il est juste qu'après nous être trouvés ensemble au milieu de tant de périls, la paix nous revoie réunis. Je les accompagnerai lorsque j'aurai terminé mon cantique du matin, auquel il ne manque plus que la doxologie. Le mètre en est facile, et l'air connu; c'est celui de Southwell.

Alors présentant à Heyward le petit volume, et recommençant à donner le ton de l'air avec une attention scrupuleuse, David reprit et termina son chant avec une fixité d'action qu'il n'était pas facile d'interrompre. Heyward fut obligé d'attendre que le verset fût terminé; puis voyant David ôter ses lunettes et replacer son livre, il continua : — Vous aurez à faire en sorte que nul n'approche de ces dames d'une manière inconvenante ou n'insulte en leur présence à l'infortune de leur vaillant père. Vous serez secondé dans cette tâche par les domestiques de la maison. — Précisément. — Il est possible que les Indiens et les traînards de l'ennemi se présentent; dans ce cas vous leur rappellerez les termes de la capitulation, et vous les menacerez de vous plaindre à Montcalm. Un mot suffira. — Si cela

ne suffisait pas, j'ai quelque chose qui produira son effet, reprit David en montrant son livre avec un singulier mélange d'humilité et de confiance. Il y a là des paroles qui, prononcées ou plutôt fulminées avec l'emphase convenable, et en mesure, calmeraient le caractère le plus indomptable :

Pourquoi, payens, ces cris de rage?....

— Assez, dit Heyward, en interrompant l'explosion de cette invocation musicale; nous nous entendons; il est temps que chacun de nous se rende à ses devoirs.

La Gamme exprima son assentiment, et tous deux se rendirent aussitôt auprès des demoiselles. Cora accueillit son nouveau et singulier protecteur avec politesse; et l'abattement des traits d'Alice fit place à son espièglerie habituelle, au moment où elle remercia Heyward de son cadeau. Duncan prit occasion de leur dire qu'il avait fait tout ce que les circonstances permettaient, et que c'en était assez pour les rassurer complétement; que du reste il n'y avait aucun danger à craindre. Il parla du plaisir qu'il aurait à les rejoindre dès qu'il aurait conduit l'avant-garde à quelques milles sur la route de l'Hudson, puis il prit congé d'elles. En ce moment, on donna le signal du départ, et la tête de la colonne anglaise se mit en mouvement. Les deux sœurs tressaillirent à ce bruit, et jetant les yeux autour d'elles, elles aperçurent les uniformes blancs des grenadiers français qui prenaient déjà possession des portes du fort. Au même instant un nuage parut passer au-dessus d'elles; elles levèrent les yeux : c'était l'étendard de France, dont les vastes et blancs replis se déroulaient à la brise. — Partons! dit Cora; il ne convient pas aux filles d'un officier anglais de rester ici plus longtemps.

Alice saisit le bras de sa sœur, et elles sortirent ensemble du fort, accompagnées de leur cortége de femmes et d'enfants. Au moment où elles franchirent les portes, les officiers français, qui avaient appris leur rang, leur firent des saluts respectueux, en s'abstenant d'autres marques d'attention, car ils avaient trop de tact pour ne pas voir que, dans cette circonstance, elles eussent été importunes. Comme toutes les voitures et tous les chevaux étaient occupés par les malades et par les blessés, Cora avait décidé que sa sœur et elle supporteraient les fatigues d'une marche à pied, plutôt que de priver un seul de ces malheureux d'un secours essentiel. En effet, plus d'un soldat faible et mutilé était obligé de se traîner à la suite de la colonne, dans l'impossibilité de trouver dans ce désert des moyens de transport. Cependant tout était en mouvement, les blessés et les malades gémissant et souffrant; les soldats, silencieux et tristes; les femmes et les enfants, effrayés sans savoir pourquoi. Dès que le cortége confus et timide eut quitté l'abri protecteur du fort et fut entré dans la plaine découverte, un imposant tableau se présenta aux regards. A quelque distance, sur la droite et un peu en arrière, l'armée française était sous les armes, Montcalm ayant mis toutes ses troupes en ligne dès que ses grenadiers eurent pris possession de la forteresse. Cette armée était spectatrice attentive et silencieuse de la marche des vaincus, leur rendant tous les honneurs militaires stipulés et se gardant d'insulter à leur malheur. Les Anglais, au nombre de près de trois mille, s'avançaient en colonnes épaisses, qui traversaient lentement la plaine, se dirigeant vers un centre commun et se rapprochant l'une de l'autre à mesure qu'elles convergeaient vers l'endroit de la forêt où commençait la route qui conduisait à l'Hudson. Sur les lisières de la forêt, on apercevait une nuée d'Indiens qui regardaient le passage de leurs ennemis et rôdaient à quelque distance comme des vautours que la présence imposante d'une force supérieure empêchait seule de s'abattre sur leur proie. Quelques-uns marchaient dans l'intervalle des colonnes, se mêlant parmi les traînards avec un air sombre et mécontent, observateurs attentifs mais passifs encore.

L'avant-garde, Heyward à sa tête, atteignait le défilé, et on commençait à la perdre de vue, quand l'attention de Cora fut éveillée par le bruit d'une dispute qui s'élevait dans un groupe arriéré. Un stupide soldat, recrue des colonies, payait le prix de sa désobéissance, et se voyait enlever ces mêmes effets pour lesquels il avait quitté son rang. C'était un homme d'une énorme carrure et trop avare pour se laisser enlever son bien sans résistance. Des individus de l'un et de l'autre parti intervinrent, les uns pour empêcher le pillage, les autres pour y aider. La querelle s'échauffa, le bruit s'accrut, et une centaine de sauvages parurent comme par enchantement là où tout-à-l'heure il n'y en avait qu'une douzaine. Dans ce moment, Cora vit Magua qui se glissait parmi les Indiens, et leur parlait avec son insidieuse et fatale éloquence. Les femmes et les enfants s'arrêtèrent et se pressèrent confusément comme des oiseaux effrayés. Mais la cupidité de l'Indien agresseur du soldat fut bientôt satisfaite, et les colonnes reprirent lentement leur marche. Les sauvages s'écartèrent alors, et parurent disposés à laisser leurs ennemis s'avancer sans obstacle. Mais, lorsque le groupe des femmes vint à passer, les couleurs éclatantes d'un châle attirèrent les regards d'un Huron. Aussitôt, sans hésiter, il s'avança pour s'en emparer. La femme qui le portait, plutôt par un sentiment de terreur que pour conserver son châle, en couvrit son enfant, et pressa l'un et l'autre contre son sein. Cora allait prendre la parole et lui conseiller d'abandonner cet objet à la convoitise de l'Indien, quand ce dernier, laissant aller le châle, arracha l'enfant effrayé des bras de sa mère. L'Indien, avec un sourire farouche, lui tendit une main comme pour indiquer qu'il consentait à faire un échange, tandis que de l'autre il tenait l'enfant par les pieds et le faisait pirouetter autour de sa tête, comme pour rehausser la valeur de sa rançon. — Voilà! tenez, tenez! tout, tout! s'écria la mère, pouvant à peine respirer et se dépouillant d'une main tremblante et précipitée de tout ce qu'elle avait sur elle; prenez tout; mais, au nom du ciel, rendez-moi mon enfant!

Le sauvage dédaigna ces chiffons sans valeur, et, voyant que le châle était déjà devenu la proie d'un autre, son sourire sombre et railleur fit place à une expression féroce : il brisa la tête de l'enfant contre un rocher, et jeta aux pieds de la mère les restes palpitants. Un instant la mère demeura immobile comme la statue du Désespoir, fixant un œil égaré sur cet objet horrible que tout-à-l'heure encore elle avait vu presser son sein et lui sourire; puis elle leva les yeux vers le ciel, comme si elle eût demandé à Dieu de maudire l'auteur de cet acte abominable. Le Huron lui épargna ce qu'il y a de peu chrétien dans une telle prière; rendu furieux par son désappointement et excité par la vue du sang, il termina l'agonie de la pauvre femme, et lui ouvrit le crâne d'un coup de tomahawk. La mère tomba, et, entourant son enfant d'une dernière étreinte, le pressa dans la mort avec l'énergique affection qu'elle lui avait vouée dans la vie.

En ce moment terrible, Magua, portant ses deux mains à sa bouche, poussa le fatal cri de guerre. Soudain les Indiens épars tressaillirent, comme des chevaux de course qui écoutant le signal du départ; et il s'éleva aussitôt, dans la plaine et sous les voûtes de la forêt, des hurlements semblables à la trompette du jugement dernier. A ce bruit, plus de deux mille sauvages furieux s'élancèrent de la forêt, et couvrirent toute la plaine. Nous n'essaierons pas de décrire la scène d'horreur qui suivit. La mort était partout et sous ses formes les plus révoltantes. La résistance ne servait qu'à enflammer la rage des meurtriers, qui continuaient à frapper leurs victimes longtemps encore après que le trépas les avait rendues insensibles. La plaine était inondée d'un torrent de sang; et, dans l'ivresse du carnage qui avait saisi les Indiens, on en vit plusieurs s'agenouiller et boire ce sang avec une volupté infernale. Les troupes disciplinées se formèrent à l'instant en carré, et s'efforcèrent d'intimider leurs assaillants par la vue imposante d'un front de bataille. L'expédient réussit jusqu'à un certain point; car elles ne furent pas entamées; mais les armes n'étaient point chargées, et un grand nombre, dans la vaine espérance d'apaiser les sauvages, se laissèrent arracher leurs fusils des mains. Au milieu d'une telle scène, depuis dix minutes qui semblaient un siècle, les deux sœurs restaient immobiles, saisies d'horreur et sans défense : lorsque le premier coup fut frappé, leurs compagnes s'étaient pressées autour d'elle en poussant de grands cris et avaient rendu la fuite impossible; et maintenant que des craintes plus pressantes encore les avaient presque toutes dispersées, le tomahawk des ennemis leur fermait toute issue. De toutes parts s'élevaient des cris, des gémissements, des supplications, des malédictions. En cet instant Alice aperçut la haute taille de son père, qui traversait rapidement la plaine dans la direction de l'armée française. Bravant tous les dangers, il se rendait auprès de Montcalm, pour réclamer l'escorte tardive qui avait été stipulée. Cinquante haches brillèrent autour de lui, cinquante couteaux menacèrent sa poitrine; mais les sauvages, au milieu de leur plus grande furie, respectèrent son rang et son intrépidité calme. Les redoutables armes furent écartées par le bras encore nerveux du vétéran, ou s'abaissèrent d'elles-mêmes comme si personne ne se fût senti le courage de frapper. Le vindicatif Magua cherchait sa victime à l'endroit même que Munro venait de quitter. — Mon père! mon père! nous sommes ici! s'écria la malheureuse Alice au moment où il passait à quelque distance de là sans paraître les voir. Venez à nous, mon père, ou nous sommes perdues!

Ce cri fut répété avec un accent qui aurait amolli un cœur de bronze; mais nulle voix n'y répondit. Il y eut un moment, il est vrai, où la voix parut arriver jusqu'à l'oreille du vieillard, car il s'arrêta pour écouter; mais en ce moment Alice tombait évanouie, et Cora s'était précipitée sur sa sœur en la protégeant de sa courageuse tendresse. Munro n'entendit plus rien : il secoua la tête d'un air chagrin, et poursuivit sa marche pour accomplir le devoir que lui prescrivaient ses fonctions et sa responsabilité. — Madame, dit le pauvre David, qui, bien qu'inutile et lui-même sans défense, n'avait pas eu l'idée de quitter le dépôt confié à sa garde, c'est le jubilé de l'enfer; et il ne convient pas à des chrétiens de rester en pareil lieu. Levez-vous, et fuyons! — Allez, dit Cora les yeux toujours fixés sur sa sœur évanouie; sauvez-vous. Vous ne pouvez nous être d'aucun secours.

David comprit le caractère inébranlable de sa résolution par le geste simple mais expressif dont elle accompagna ses paroles. Il promena un moment ses regards sur les hommes farouches qui accomplissaient autour de lui leur œuvre de sang; sa grande taille se redressa, sa poitrine se souleva, et tous ses traits s'animèrent et parurent s'empreindre d'un sentiment énergique. — Si le berger d'Israël

apaisa le mauvais esprit de Saül par les sons de sa harpe et par la mélodie de ses chants sacrés, essayons, dit-il, quel sera le pouvoir de la musique.

Alors, élevant sa voix à son plus haut diapason, il entonna un cantique avec un accent si sonore qu'on l'entendit au milieu du bruit et de la confusion de ce champ de carnage Plus d'un sauvage s'élança vers les deux sœurs pour les dépouiller et emporter leurs chevelures; mais en voyant ce personnage étrange et immobile, tous s'arrêtèrent pour l'écouter. De l'étonnement ils passèrent bientôt à l'admiration, et allèrent chercher d'autres victimes moins courageuses, en exprimant à haute voix leur satisfaction de la fermeté avec laquelle le guerrier blanc entonnait son chant de mort. Encouragé par ce succès, que du reste il s'expliquait fort mal, David déploya toute la puissance de ses poumons pour augmenter cette sainte et salutaire impression. Ces sons extraordinaires furent entendus assez loin de là d'un sauvage courant d'un groupe à l'autre, comme un homme qui, dédaignant d'immoler des victimes vulgaires, en cherchait de plus dignes de son courage : c'était Magua. Il poussa un cri de joie en voyant ses anciennes prisonnières retombées à sa merci. — Venez, dit-il en posant sa main rouge de sang sur le vêtement de Cora, le wigwam du Huron vous attend. N'est-il pas préférable à ce lieu? — Loin de moi! s'écria Cora en se couvrant les yeux pour ne point voir son effroyable aspect.

L'Indien partit d'un rire insultant, et levant en l'air sa main sanglante, il répondit... — Elle est rouge, mais c'est le sang des veines blanches! — Monstre! Tout ce sang, une mer de sang pèse sur ton âme; c'est toi, c'est ton infernal génie qui a suscité ce carnage. — Magua est un grand chef! reprit le sauvage d'un air triomphant. La fille aux cheveux noirs veut-elle le suivre dans sa tribu? — Jamais! Frappe, si tu veux, et achève ta vengeance.

Il hésita un moment; puis saisissant dans ses bras le corps léger et insensible d'Alice, le subtil Indien prit sa course à travers la plaine du côté des bois. — Arrête! s'écria Cora en s'élançant sur ses traces avec la vitesse du désespoir, laisse cette enfant! Que fais-tu, misérable?

Mais Magua était sourd à sa voix, ou plutôt, voyant le pouvoir qu'il avait pris sur elle, il était résolu de le maintenir. — Arrêtez!... madame... arrêtez, s'écriait de son côté La Gamme en s'adressant à Cora qui ne l'entendait plus. Le charme divin commence à opérer, et bientôt vous verrez cesser cet horrible tumulte.

S'apercevant qu'on ne l'écoutait pas, le fidèle David suivit la fille de Munro éperdue, tout en continuant son cantique, dont ses longs bras marquaient la mesure. C'est ainsi qu'ils traversèrent la plaine au milieu des fuyards, des blessés et des morts. Le farouche Huron suffisait à défendre la proie qu'il portait; mais Cora fût plus d'une fois tombée sous les coups de ses sauvages ennemis, sans le personnage extraordinaire qui marchait sur ses traces, et que protégeait aux yeux des Indiens étonnés l'esprit de folie dont il semblait inspiré. Magua, qui connaissait bien les moyens d'éviter les dangers les plus pressants et d'éluder toute poursuite, entra dans la forêt par un ravin profond où il trouva bientôt les narragansets que les voyageurs avaient abandonnés quelque temps auparavant, et que le Huron avait mis sous la garde d'un sauvage dont les traits, comme les siens, avaient une expression féroce et perverse. Ayant placé Alice sur l'un des chevaux, il fit signe à Cora de monter sur l'autre. Malgré l'horreur qu'excitait en elle la présence de Magua, la jeune fille éprouva quelque soulagement à se voir loin de la scène de carnage dont la plaine était encore le théâtre. Elle se mit en selle, et tendit les bras vers sa sœur, avec un air de supplication et de tendresse auquel le Huron lui-même ne put rester insensible. Ayant donc placé Alice sur le cheval de Cora, il saisit la bride, et s'enfonça dans la forêt. David, voyant qu'on le laissait seul, comme un être qui ne valait pas un coup de tomahawk, enfourcha avec ses longues jambes le cheval abandonné, et piqua des deux pour suivre les sœurs autant que le permettaient les difficultés du chemin. Ils commencèrent bientôt à monter; mais comme le mouvement du cheval ranimait peu à peu les facultés d'Alice, l'attention de Cora, occupée à prodiguer à sa sœur les marques de la plus tendre sollicitude, et à prêter l'oreille aux cris dont la plaine retentissait encore, était trop absorbée pour remarquer la direction qu'on donnait à leur fuite; enfin, lorsqu'ils eurent atteint la surface aplanie du sommet de la montagne et qu'ils se furent approchés de l'écarpement oriental, elle reconnut le lieu où elle était déjà venue sous les auspices amis de l'éclaireur. Là Magua permit aux deux sœurs de mettre pied à terre, et la curiosité, qui ne nous abandonne pas même dans les situations les plus horribles, leur dit de jeter un coup d'œil sur le spectacle douloureux de la plaine.

L'œuvre de mort continuait. De toutes parts les victimes fuyaient ou tombaient sous le coup de leurs impitoyables bourreaux, tandis que les bataillons du roi très chrétien restaient, l'arme au bras, dans une immobilité dont on n'a jamais expliqué le motif, et qui a laissé une rouille ineffaçable sur l'écusson si brillant d'ailleurs du général français. Le glaive de la mort ne ralentit ses coups qu'après que la cupidité eut fait oublier la vengeance. Alors les cris des blessés et les hurlements de leurs meurtriers devinrent de plus en plus rares; enfin, les derniers bruits du massacre expirèrent ou furent étouffés dans de longs hurlements qui proclamèrent le triomphe des sauvages.

—

CHAPITRE XVIII.

La scène de carnage, que nous avons à peine esquissée, occupe une place importante dans l'histoire des colonies, où elle est désignée sous le nom bien mérité de Massacre de William-Henri. Ce fut une nouvelle tache ajoutée à celle qu'avait déjà imprimée sur la gloire du général français un événement à peu près semblable. Le temps et sa mort héroïque et prématurée ont à peine affaibli ces souillures; néanmoins, parmi les personnes qui savent que Montcalm mourut en héros dans les plaines d'Abraham, la plupart ignorent à quel point il était dépourvu de ce courage moral, sans lequel un homme ne saurait être véritablement grand. Combien, hélas! il se mêle d'alliage à notre perfection humaine, combien les sentiments les plus généreux, la courtoisie la plus exquise, le courage le plus chevaleresque, sont souvent étouffés sous l'ascendant d'un affreux égoïsme! Il y aurait une haute leçon morale à faire ressortir de l'exemple de cet homme, qui était grand par toutes les qualités secondaires, mais qui cessait de l'être dès que les principes et la politique étaient en présence. Mais cette tâche ne rentre pas dans le domaine du conteur. L'histoire, comme l'amoureuse poésie, se plaît à entourer ses héros d'une auréole toute imaginaire; il est probable que la postérité verra uniquement dans Louis de Saint-Véran le vaillant défenseur de son pays : son apathie cruelle sur les rives de l'Oswégo et de l'Horican sera oubliée. Tout en regrettant cette faiblesse de nos confrères les historiens, nous allons de ce pas quitter leur domaine, pour rentrer dans les limites de nos humbles attributions.

Le troisième jour depuis la reddition du fort touchait à sa fin; cependant notre récit nous oblige à retenir quelque temps encore nos lecteurs sur les bords du Saint-Lac. Quand nous avons quitté ces lieux, les environs du fort étaient un théâtre de violence et de clameurs. Il n'y régnait plus maintenant que le silence et la mort. Les vainqueurs couverts de sang étaient partis; et ce camp qui retentissait, peu de jours auparavant, des chants joyeux d'une armée victorieuse, n'offrait plus aux regards qu'une cité de huttes désertes et silencieuses. Le fort lui-même n'était plus qu'un monceau de ruines. Les remparts de terre étaient jonchés çà et là de poutres calcinées, de fragments de canons sautés en éclats, de débris de murailles écroulées. La température avait également subi un triste changement. Le soleil cachait ses rayons derrière une masse impénétrable de vapeurs. Les nuages pittoresques et d'une éclatante blancheur qu'on voyait naguère, au-dessus des collines, faire voile vers le nord, revenaient maintenant en nappes interminables et sombres, poussées par le souffle de la tempête. L'éclatant miroir de l'Horican et le spectacle animé des barques qui le sillonnaient avaient également disparu; ses eaux vertes et courroucées venaient battre le rivage, comme pour rejeter sur la grève les souillures de l'onde. Pourtant l'élément limpide n'avait pas perdu tout son charme; mais il ne reflétait que la sombre tristesse du ciel. Plus de cette atmosphère tiède et vivifiante, qui s'étendait comme un voile sur ce tableau, dont elle dissimulait la rudesse et adoucissait les aspérités! et rien ne se peignait sur les ondes qui pût reposer la vue ou occuper l'imagination. Le vent impétueux du nord avait flétri la verdure de la plaine, comme si la foudre y eût passé; seulement, çà et là s'élevait, au milieu de la désolation générale, une touffe d'un vert sombre, fruit précoce d'un sol engraissé de sang humain. Mais si on pouvait à peine apercevoir ces touffes solitaires de verdure qui s'élevaient à de rares intervalles, on ne voyait que trop distinctement les masses de rochers arides; et l'œil aurait en vain demandé un aspect plus doux au firmament, voilé par de noires vapeurs. Le vent était pourtant inégal; tantôt il rasait la surface de la terre, et semblait adresser ses lourds gémissements à la froide oreille des morts; tantôt, élevant un sifflement aigu et funèbre, il pénétrait dans les bois, brisait les branches des arbres et jonchait le sol de leurs feuilles. Au milieu de ce désordre, quelques corbeaux affamés luttaient contre la fureur du vent; mais dès qu'ils avaient dépassé le vert océan des forêts au-dessus desquelles ils planaient, ils s'abattaient au hasard sur cette scène de carnage pour y chercher une horrible pâture. En un mot, ce lieu n'offrait aux regards que solitude et désolation, et on eût dit que tous les profanes qui étaient entrés dans son enceinte, avaient tout-à-coup été frappés par le bras puissant et infatigable de la mort. Mais, pour la première fois, depuis le départ des auteurs des actes sanglants qui avaient souillé ce lieu, des êtres humains osaient approcher de cette scène d'épouvante.

Dans la soirée du jour dont nous venons de parler, une heure

environ avant le coucher du soleil, on vit sortir cinq hommes de cette partie de la forêt où s'enfonçait la route qui conduisait à l'Hudson; ils s'avançaient dans la direction de la forteresse en ruine. D'abord leur marche était lente et circonspecte. Un jeune homme leste et agile marchait en avant avec toute la précaution et l'activité d'un indigène, gravissant toutes les hauteurs pour reconnaître les environs, et indiquant par ses gestes à ses compagnons la route qu'il jugeait le plus prudent de suivre. Ceux qui marchaient après lui n'étaient pas non plus dépourvus de cette circonspection et de cette vigilance qui caractérisent les guerres des naturels du pays. L'un d'eux, et c'était également un Indien, marchait en flanc à quelque distance de la troupe, et examinait la lisière du bois voisin d'un œil accoutumé à distinguer le moindre signe de l'approche d'un danger: les trois autres étaient blancs, et leur costume, tant pour la forme que pour la couleur, était strictement adapté à leur nouveau rôle d'éclaireurs, occupés à suivre la retraite d'une armée dans le désert. Les effets produits sur chacun d'eux par le spectacle effrayant qui s'offrait sans cesse à leurs regards dans l'intervalle de la forêt au lac, variaient comme le caractère des individus dont la troupe était composée. Le jeune homme qui marchait le premier ne jetait qu'un regard furtif sur les cadavres défigurés qui s'offraient sur son passage; on voyait qu'il craignait de manifester ses émotions naturelles, mais que son inexpérience et sa jeunesse l'empêchaient d'en réprimer entièrement la subite et puissante influence. Pour son compagnon rouge, il était supérieur à une telle faiblesse; il passait devant les groupes de cadavres, l'œil calme et avec une tranquillité qu'une longue habitude pouvait seule lui donner. Les sensations que ce même spectacle produisait sur les trois blancs n'avaient pas non plus le même caractère. L'un d'eux avait des cheveux blancs et des traits altérés par l'âge; son air et son port martial trahissaient, sous son grossier vêtement de chasseur, un homme accoutumé dès longtemps aux scènes terribles de la guerre: celui-là ne rougissait pas de gémir tout haut lorsqu'un spectacle plus qu'ordinaire de cruauté et d'horreur venait frapper sa vue. Dans des cas semblables, le jeune homme qui marchait près de ce vieillard tressaillait, mais on voyait qu'il réprimait son émotion par égard pour son compagnon. Celui qui fermait la marche était le seul qui se livrât sans réserve aux sentiments douloureux qu'il éprouvait; mais c'était plutôt l'homme intellectuel que l'homme physique qui était affecté en lui: lorsqu'il fixait quelque objet d'effroi, ses yeux restaient secs et ses traits immobiles, mais sa voix émue et irritée lançait d'amères imprécations.

Dans ces cinq individus, le lecteur a sans doute déjà reconnu les Mohicans et l'éclaireur, ainsi que Munro et Heyward. C'était en effet l'infortuné père qui allait à la recherche de ses filles, accompagné du jeune homme qui prenait à elles un si vif intérêt, et de ces braves et fidèles enfants des forêts qui avaient déjà prouvé tant d'intelligence et de dévoûment dans mainte circonstance critique. Lorsque Uncas, qui précédait la petite troupe, fut arrivé au centre de la plaine, il jeta un cri qui attira tous ses compagnons auprès de lui. Le jeune guerrier s'était arrêté devant une masse confuse de cadavres et de lambeaux de vêtements de femmes. Malgré l'horreur de ce spectacle, Munro et Heyward s'approchèrent à la hâte et s'efforcèrent avec une ardeur qu'aucune répugnance ne pouvait arrêter, de découvrir parmi ces débris funestes quelques vestiges de celles qu'ils cherchaient. Le père et l'amant obtinrent dans cette recherche un soulagement immédiat à leur douleur; ils ne trouvèrent rien qui annonçât la présence des deux sœurs dans cet effroyable holocauste; mais l'horrible incertitude, enfantée par cette découverte, était presque aussi intolérable que la plus cruelle vérité. Ils restaient immobiles, pensifs et silencieux, devant cet amas de cadavres, quand l'éclaireur s'approcha. Contemplant ce tableau douloureux d'un regard indigné, le robuste enfant des forêts exhala pour la première fois son indignation dans un discours suivi: — J'ai vu bien des champs de bataille dont la vue faisait horreur; j'ai suivi pendant des lieues entières la trace du sang; mais je n'ai jamais vu la main du diable aussi manifestement marquée qu'on la voit ici! La vengeance est innée au cœur de l'Indien, et tous ceux qui me connaissent savent qu'il n'y a que du sang pur dans mes veines; mais je le déclare ici, à la face du ciel et avec l'aide du Seigneur dont la puissance éclate jusque dans ce désert sauvage, si jamais ces Français s'approchent de nouveau à la portée de nos balles, il y a du moins une carabine qui fera son devoir, tant que la pierre fera feu et que la poudre prendra au bassinet. Je laisse le tomahawk et le couteau à ceux à qui la nature en a destiné l'usage. Qu'en dites-vous, Chingachgook? les Hurons iront-ils se vanter de cet exploit auprès de leurs femmes quand les grandes neiges arriveront?

Un éclair de colère brilla sur les traits basanés du chef mohican; il tira son couteau de la gaîne, puis se détournant de cette horrible vue, il reprit son calme habituel comme si aucune émotion ne l'eût troublé. — Montcalm! Montcalm! continua l'éclaireur moins maître de lui, on nous dit qu'un temps viendra où toutes les actions commises par l'homme dans son enveloppe de chair, apparaitront sans voile à tous les yeux. Malheur à celui qui, sous le poids du jugement, devra se rappeler cette funeste plaine... Ah! aussi vrai que je suis du sang des blancs, voilà une peau rouge qui n'a plus sur sa tête la chevelure que la nature y avait mise. Regardez-le, Delaware, c'est peut-être l'un de ceux de votre tribu qui étaient au fort ou au camp. Il faut lui donner la sépulture destinée aux guerriers. Sagamore, je lis dans vos regards qu'un Huron paiera cette vie avant que la brise ait emporté l'odeur du sang!

Chingachgook s'approcha de ce corps mutilé, et l'ayant retourné, il aperçut les marques distinctives de l'une de ces six tribus ou nations alliées, comme on les appelait, qui, tout en combattant dans les rangs des Anglais, étaient les ennemis mortels de sa nation. Soudain, repoussant du pied cet objet hideux, il s'en éloigna avec la même indifférence que si c'eût été le cadavre d'un animal. L'éclaireur comprit son action, et poursuivit sa marche en continuant ses réflexions: — Il n'appartient qu'à Dieu de balayer une multitude d'hommes de la surface de la terre; car la suprême sagesse peut seule apprécier la nécessité du châtiment, et la puissance infinie est seule capable de renouveler la création. Je soutiens que c'est un péché de tuer un second daim avant d'avoir mangé le premier, à moins qu'on n'ait à exécuter une marche dans un pays où l'ennemi est embusqué. Il n'en est pas de même pour une petite troupe de guerriers en face de l'ennemi et sur un champ de bataille; leur destin est de mourir le fusil ou le tomahawk à la main, selon que la nature les a faits blancs ou rouges.... Uncas, venez par ici, mon enfant, et laissez ce corbeau s'abattre tranquillement sur sa proie. Je sais par expérience que ces animaux ont un goût tout particulier pour la chair d'un Onéïda; et il est juste de les laisser suivre leur appétit naturel. — Hugh! s'écria le jeune Mohican en s'élevant sur la pointe des pieds et en regardant avec attention devant lui, tandit que son exclamation faisait envoler le corbeau, qui alla s'abattre sur une autre proie. — Qu'y a-t-il, mon garçon? dit à voix basse l'éclaireur en courbant sa haute taille, dans l'attitude d'une panthère qui va prendre son bond; Dieu veuille que ce soit quelque traînard français à la recherche du butin. Il me semble que le Tueur de daims remplirait joliment son office aujourd'hui!

Uncas, sans répondre un mot, s'élança d'un pas rapide, et un moment après on le vit arracher d'un buisson et agiter en l'air en signe de triomphe un lambeau du voile vert de Cora; ce mouvement, cette vue et le cri échappé au jeune Mohican attirèrent aussitôt tous ses compagnons auprès de lui. — Mon enfant! dit Munro d'une voix entrecoupée par la douleur, rendez-moi mon enfant! — Uncas tâchera, telle fut la réponse laconique du jeune homme.

Le père agité n'entendit point cette assurance simple mais significative; il saisit le morceau de voile, le pressa entre ses mains, tandis que ses regards tremblants erraient sur les broussailles voisines, comme s'il eût espéré et redouté les secrets qu'elles pouvaient lui révéler. — Il n'y a point de morts ici! dit Heyward d'une voix sourde et presque étouffée; selon toute apparence, l'orage n'a point passé de ce côté. — Cela est plus clair que le ciel qui est sur nos têtes, dit froidement le chasseur; mais il est certain que la jeune fille ou ceux qui l'ont enlevée ont passé près de ce buisson; car je me rappelle ce voile qui couvrait des traits qu'on ne pouvait voir sans plaisir. Uncas, vous avez raison; la fille aux cheveux noirs a passé par ici, et comme un daim effrayé, elle aura fui dans les bois: mieux vaut fuir quand on le peut que de se laisser égorger! Mettons-nous à la recherche de ses traces, et nous les trouverons; car pour des yeux d'Indiens je suis tenté de croire que l'oiseau lui-même laisse dans l'air des vestiges de son passage!

Il parlait encore que le jeune Mohican était déjà parti, et l'instant d'après, il poussait un cri triomphant près de la lisière de la forêt. Ses compagnons accoururent, et trouvèrent un autre fragment du voile suspendu aux branches inférieures d'un bouleau. — Doucement, doucement, dit l'éclaireur en étendant le canon de sa longue carabine devant le trop empressé Heyward; nous commençons maintenant à y voir clair, mais il ne faut pas gâter notre ouvrage ni déranger la piste. Un pas de trop peut nous donner des heures de besogne. Quoi qu'il en soit, nous les tenons; c'est ce qu'il y a de sûr — Soyez béni, soyez béni, homme excellent! s'écria le père tout ému; par où ont-elles fui, où sont mes enfants? — La route qu'elles ont prise dépend de beaucoup de circonstances. Si elles ont fui seules, elles peuvent avoir tourné dans un cercle, au lieu de suivre une ligne droite, et n'être qu'à une douzaine de milles; mais si elles sont tombées au pouvoir des Hurons ou d'autres Indiens du parti français, il est probable qu'elles sont maintenant sur les frontières du Canada. Mais qu'importe? poursuivit avec calme l'éclaireur en voyant l'anxiété et le désappointement profond que manifestaient ses auditeurs; les Mohicans et moi, nous tenons un bout de la piste, et nous trouverons l'autre, fût-il à cent lieues d'ici!... Doucement, doucement, Uncas; vous êtes aussi impatient qu'un blanc des colonies; vous oubliez que les pas légers sont ceux qui laissent le moins de traces. — Hugh! s'écria Chingachgook, qui s'était baissé pour examiner des broussailles froissées à l'entrée de la forêt et révélant que quelqu'un s'y était frayé un passage. Tout-à-coup il se releva en étendant une de ses mains devant lui dans l'attitude et avec l'air d'un homme qui verrait un serpent hideux.

— Voilà évidemment l'empreinte d'un pied d'homme! s'écria

Heyward en se penchant sur l'endroit que désignait la main du Mohican; un homme a marché ici; on ne peut s'y méprendre. Elles sont prisonnières! — Cela vaut mieux que si elles étaient restées dans le désert pour y mourir de faim, répliqua l'éclaireur; et puis la trace qu'elles ont laissée après elles n'en sera que plus remarquable. Je gage cinquante peaux de castor contre un nombre égal de pierres à fusil, que les Mohicans et moi nous entrerons dans les wigwams des brigands avant qu'il soit un mois! Baissez-vous, Uncas, et voyez si ce moccassin ne nous mènera pas à quelque découverte; car il est évident que c'est l'empreinte d'un moccassin et non d'un soulier.

Le jeune Mohican se baissa sur l'empreinte, et écartant avec soin les feuilles qui étaient autour, il se mit à l'examiner avec toute l'attention qu'un changeur, dans notre époque de défiance pécuniaire, apporte à l'inspection d'une traite suspecte. Enfin il se releva, satisfait du résultat. — Eh bien! mon garçon, demanda l'éclaireur attentif, que pensez-vous de cette marque? ne vous dit-elle rien? — Le Renard-Subtil! — Ah! encore ce démon! nous n'en finirons avec lui que lorsque le Tueur de daims lui aura dit un petit mot d'amitié.

Heyward n'admit qu'à contre-cœur ce renseignement, et dit en exprimant plutôt son espoir que ses doutes. — Un moccassin ressemble tellement à un autre, qu'il est facile de s'y méprendre. — Un moccassin ressembler à un autre! c'est comme si vous disiez qu'un pied ressemble à un autre; et cependant il est certain qu'il y en a de longs et de courts, de larges et d'étroits; que quelques-uns ont le coude-pied plus haut, et d'autres plus bas; que ceux-ci marchent en dedans, et ceux-là en dehors! Les moccassins diffèrent entre eux comme les pieds, bien que tel qui distingue les variétés de ceux-ci, ne connaisse rien aux chaussures; et tout cela a été ordonné pour le mieux, afin de réserver à chacun ses avantages particuliers. Je vais l'examiner moi-même, Uncas; car moccassin ou autre chose, il n'y a pas de mal à avoir deux opinions au lieu d'une.

L'éclaireur se baissa, puis aussitôt il ajouta: — Uncas, vous avez raison; voici la marque que nous avons vue tant de fois dans le cours de notre dernière chasse. Et puis le gaillard aime à boire quand il en trouve l'occasion; et l'Indien qui boit marche les pieds en dehors beaucoup plus qu'un autre indigène; car on reconnaît un buveur à ce signe, que ce soit une peau blanche ou une peau rouge. C'est aussi la largeur et la longueur exactes! Regardez à votre tour, Sagamore; vous avez mesuré plus d'une fois cette empreinte, dans la chasse que nous avons donnée à ces garnements depuis le Glenn jusqu'à la source de Santé.

Chingachgook fit ce qu'on lui demandait; après un examen f[illegible] court il se releva, et d'un air calme et grave, il se contenta de dir[illegible] — Magua. — C'est donc une chose décidée, la fille aux cheveux no[illegible] et Magua ont passé par ici. — Et Alice? demanda Heyward en tre[illegible]saillant. — Nous n'en avons encore vu aucune trace, reprit l'écl[illegible]reur en regardant avec attention les arbres, les broussailles [illegible] d'alentour. Ah! qu'est-ce que cela? Uncas, apportez [illegible] lance là-bas aux branches de ce buisson.

Le jeune Indien obéit; quand il eut remis l'objet [illegible] l'éclaireur, celui-ci, le montrant à ses compagnons, se mit à rire silencieusement mais de grand cœur, et dit: — C'est l'instrument de notre chanteur. Maintenant, nous aurons des traces avec lesquelles un prêtre même pourrait trouver son chemin. Uncas, voyez si vous ne trouverez pas l'empreinte d'un soulier assez large pour soutenir six pieds deux pouces de chair humaine mal bâtie. Je commence à ne plus désespérer du gaillard, puisqu'il a quitté le métier de brailllard pour quelque profession plus raisonnable. — Du moins il est resté fidèle à la mission qu'on lui a confiée, dit Heyward; Cora et Alice ont un ami auprès d'elles. — Oui, dit Œil-de-Faucon, en s'appuyant sur sa carabine, avec un air de dédain fortement exprimé, il leur fera de la musique; mais pourra-t-il tuer un daim pour leur dîner, reconnaître sa route à la mousse des arbres, ou couper la gorge d'un Huron? S'il en est incapable, le premier oiseau-moqueur d'Amérique est plus habile que lui (car il imite tous les chants)... Eh bien! mon enfant, trouvez-vous la trace de ce pied-là? — Voilà quelque chose qui ressemble à l'empreinte d'un pied humain, dit Heyward, heureux de saisir cette occasion d'interrompre la critique dirigée contre David, pour lequel il éprouvait en ce moment un vif sentiment de reconnaissance; ne serait-ce pas le pied de notre ami? — Touchez les feuilles avec précaution, ou vous allez déranger la trace. Cela, c'est bien l'empreinte d'un pied, mais de celui de la fille aux cheveux noirs; et un bien petit pied, ma foi, pour un port aussi noble, une taille aussi majestueuse! Le chanteur le couvrirait tout entier avec son talon! — Où est-il? que je voie la trace de ses pas de mon enfant! s'écria Munro, en écartant rapidement les broussailles et se baissant avec amour sur l'empreinte presque effacée.

Bien qu'un pas léger et rapide eût laissé cette trace, néanmoins on la voyait encore distinctement. Pendant que le vieux guerrier l'examinait, ses yeux étaient humides, et lorsqu'il se releva, Heyward vit qu'il avait arrosé d'une grosse larme l'empreinte charmante du passage de sa fille. Dans le dessein d'occuper le vétéran et de le distraire d'une douleur dont il lui serait bientôt impossible de comprimer la violence, le jeune homme dit à l'éclaireur: — Maintenant que nous possédons ces signes infaillibles, mettons-nous en marche. Dans les circonstances actuelles, un moment est un siècle pour les captives. — Le daim qui part le plus vite, n'est pas celui qui court le plus longtemps, répondit Œil-de-Faucon, les yeux toujours fixés sur les traces qui venaient d'être découvertes. Nous savons que le maudit Huron, la fille aux cheveux noirs et le chanteur ont passé par ici. Mais qu'est-elle devenue, celle qui a les cheveux blonds et les yeux bleus. Quoique plus petite et moins courageuse que sa sœur, elle est belle à voir, et son parler est agréable. N'a-t-elle ici aucun ami? — Elle n'en manquera jamais nulle part. Ne sommes-nous pas maintenant occupés à la chercher? Pour moi, je ne cesserai ma poursuite que lorsque je l'aurai trouvée! — Dans ce cas, il se pourrait que nous eussions à prendre des directions différentes; car il est certain qu'elle n'a point passé par ici: quelque petit et léger que soit son pied, il aurait laissé des traces.

Heyward fit un pas en arrière; toute son ardeur parut s'évanouir en un moment. Sans s'apercevoir de ce changement, l'éclaireur, après un moment de réflexion, continua ainsi: — Il n'y a dans ce désert que la fille aux cheveux noirs ou sa sœur dont le pied ait pu laisser une telle empreinte? Nous savons que la première a été ici, mais où sont les indices du passage de l'autre? Continuons notre recherche, et si nous ne trouvons rien, nous retournerons dans la plaine pour y chercher une autre voie. Avancez, Uncas, et ayez toujours les yeux sur les feuilles sèches. J'examinerai les broussailles, pendant que votre père marchera le nez près de terre. — En avant, enfants: le soleil va descendre derrière les montagnes! — Et moi que ferai-je? demanda l'inquiet Heyward. — Vous, major, répéta l'éclaireur, qui avec ses amis s'avançait déjà dans l'ordre qu'il avait prescrit, vous marcherez derrière nous; seulement ayez soin de ne pas déranger la piste.

Ils étaient à peine avancés de quelques verges, quand les Indiens s'arrêtèrent, les regards fixés vers la terre avec une attention toute nouvelle. Le père et le fils se parlaient haut et avec vivacité, tantôt jetant les yeux sur l'objet de leur admiration, tantôt se regardant l'un l'autre avec la satisfaction la plus manifeste. — Ils ont trouvé l'autre petit pied! s'écria l'éclaireur en s'avançant, sans s'occuper davantage de cette partie de la tâche qu'il avait prise sur lui. Qu'y a-t-il là? Il y a eu ici une embuscade! hé non! Par la meilleure carabine de la frontière, voilà les traces des chevaux qui ont une allure si singulière! Maintenant il n'y a plus de secret, et la chose est visible comme l'étoile polaire à minuit. Ici ils ont monté à cheval; là les chevaux en les attendant ont été attachés à cet arbre; et voilà le grand sentier qui conduit vers le nord droit au Canada. — Cependant nous ne trouvons pas encore de traces de la jeune miss Munro? dit Duncan. — A moins que le brillant joujou que vient de ramasser Uncas ne nous mette sur la voie. Passez-le-moi, mon enfant, afin que nous l'examinions.

Heyward reconnut à l'instant un collier qu'Alice portait souvent, et qu'il se rappelait, avec la mémoire fidèle d'un amant, avoir vu au cou de sa maîtresse dans la fatale matinée du massacre. Il s'empara du précieux joyau, et pendant qu'il proclamait ce fait important, le collier disparut aux regards étonnés de l'éclaireur, qui le crut tombé à terre, et le chercha vainement des yeux longtemps après qu'il avait pris place sur le cœur ému de Duncan. — Oh! oh! dit Œil-de-Faucon désappointé, après avoir remué les feuilles avec la crosse de sa carabine; c'est un signe certain de vieillesse. Un joyau aussi brillant, et ne pas l'apercevoir! Bien, bien, je puis voir encore à travers la fumée d'un fusil, et cela suffit pour arranger toutes les disputes entre moi et les Mingos. Cependant je désirerais trouver ce morceau d'or, quand ce ne serait que pour le rapporter à la jeune fille: ce serait joindre les deux bouts de ce que j'appelle une longue piste, car au moment où nous parlons, le large cours du Saint-Laurent ou peut-être même les grands Lacs nous séparent. — Raison de plus pour ne pas ralentir notre marche, répondit Heyward; avançons. — Sang jeune et sang chaud sont, dit-on, même chose. Nous ne faisons pas la chasse aux écureuils, nous n'allons pas pousser un daim dans l'Horican; mais il s'agit d'éclairer le terrain jour et nuit, de franchir un désert où les pieds de l'homme laissent rarement une empreinte, et hors duquel toute la science de vos livres ne vous conduirait pas sains et saufs. Un Indien ne s'embarque jamais dans une expédition de ce genre sans avoir fumé devant le Feu du Conseil; et quoique je n'aie que du sang de blanc, j'approuve cette coutume qui me semble prudente et sage. Nous retournerons donc sur nos pas, nous allumerons notre feu cette nuit dans les ruines du vieux fort; demain matin, nous serons reposés, prêts à entreprendre notre tâche en hommes, et non comme des femmes babillardes, ou des enfants impatients.

Heyward vit sur le champ, au ton de l'éclaireur, que toute discussion serait inutile. Munro était retombé dans cette apathie qui s'était emparée de lui depuis son dernier malheur, et dont il ne pouvait être tiré que par une puissante excitation. Faisant donc de nécessité vertu, le jeune homme prit le bras du vétéran, et marcha sur les pas des Indiens et de l'éclaireur, qui suivaient déjà le chemin de la plaine.

—

CHAPITRE XIX.

Les ombres du soir avaient ajouté encore à la tristesse de ces lieux, quand la petite troupe pénétra au sein des ruines de William-Henri; l'éclaireur et ses compagnons firent immédiatement leurs préparatifs pour y passer la nuit: leur air grave et sérieux indiquait l'impression encore récente d'un horrible spectacle. Deux ou trois fragments de poutres furent appuyés contre un mur noirci; Uncas les recouvrit de quelque feuillage, et l'abri temporaire fut achevé. Quand le jeune Indien eut terminé cette construction grossière, il la montra d'un air significatif à Heyward; et le major, qui comprit ce geste silencieux, y fit entrer Munro. Laissant le vieillard seul avec sa douleur, Duncan retourna aussitôt en plein air, trop agité lui-même pour chercher le repos qu'il avait recommandé à son vieil ami. Tandis qu'Œil-de-Faucon et les Indiens allumaient leur feu et prenaient leur frugal repas du soir, qui consistait en un jambon d'ours fumé, le jeune homme alla visiter la courtine du fort qui donnait sur le lac. Le vent avait cessé de souffler, et les vagues roulaient sur la rive sablonneuse, avec un mouvement plus doux et plus régulier. Les nuages, comme fatigués de leur course impétueuse, commençaient à se disperser; une partie s'accumulait en masse épaisse et noire à l'horizon, et les plus légers se balançaient au-dessus de l'eau, ou ondoyaient au sommet des montagnes, comme des volées d'oiseaux effrayés autour de leurs nids. Çà et là, la clarté brillante d'une étoile perçait le rideau de vapeurs et jetait sa lueur à travers le lugubre aspect des cieux. D'épaisses ténèbres s'étaient déjà répandues dans l'enceinte circulaire des collines, et la plaine ressemblait à un charnier vaste et désert: pas un mouvement, pas un souffle ne troublait le sommeil de ses nombreux et silencieux habitants. Duncan resta quelque temps à contempler en silence un théâtre si bien d'accord avec le drame funèbre. Ses regards se portaient tour à tour sur le feu rougeâtre autour duquel les trois enfants de la forêt étaient assis, puis sur la lueur plus faible qu'on apercevait encore dans le ciel; enfin, ils se reposaient longtemps et avec tristesse sur les ténèbres compactes au sein desquelles reposaient les morts. Bientôt il crut entendre sortir de ce lieu quelques sons, mais si bas, si confus, que non seulement leur nature, mais leur réalité même était pour lui un problème. Honteux de ses craintes et de sa faiblesse, le jeune homme se tourna du côté du lac, et s'efforça de reporter son attention sur les étoiles réfléchies à la surface mouvante des eaux. Cependant ses oreilles obstinément attentives n'en continuaient pas moins à remplir leur douloureux devoir, comme pour le mettre en garde contre quelque danger caché. Enfin il crut entendre distinctement un bruit de pas à travers les ténèbres. Incapable de réprimer plus longtemps son inquiétude, Duncan appela sans bruit l'éclaireur. Œil-de-Faucon prit son fusil et s'approcha d'Heyward, mais avec un calme et un sang-froid qui annonçaient combien il se croyait en sûreté. — Ecoutez, dit Duncan: on entend dans la plaine des sons étouffés qui sembleraient indiquer que Montcalm n'a pas entièrement abandonné sa conquête. — Alors les oreilles valent mieux que les yeux, dit tranquillement et avec une prononciation lente et épaisse l'éclaireur, dont la bouche doublement occupée contenait en ce moment un morceau d'ours; je l'ai vu moi-même rentrer dans sa tanière avec toute son armée; car vos Français, quand ils ont obtenu un succès, ont hâte de s'en retourner pour danser et se réjouir de leur triomphe. — Je ne sais, mais un Indien dort rarement à la guerre, et il est possible que le pillage ait retenu ici quelque Huron après le départ de sa tribu. Nous ferions bien d'éteindre le feu et de nous tenir aux aguets. Ecoutez! n'entendez-vous pas le bruit dont j'ai parlé? — Un Indien, s'il dort peu, ne va pas pour cela rôder autour des tombeaux: toujours prêt à tuer et fort peu difficile sur les moyens, il se contente habituellement de la chevelure de son ennemi, à moins qu'il n'ait le sang fortement échauffé; mais l'âme une fois partie, il oublie son inimitié et laisse les morts en paix. A propos d'âme, major, croyez-vous que les peaux rouges et nous autres blancs, nous puissions habiter un seul et même paradis? — Sans doute... sans doute... mais il m'a semblé l'entendre encore! C'était peut-être le bruissement des feuilles de ce bouleau. — Quant à moi, continua Œil-de-Faucon en portant un moment ses regards avec nonchalance dans la direction indiquée par Heyward, je crois que le paradis est un lieu de bonheur, et que les hommes y trouveront des jouissances conformes à leurs goûts et à leur prédestination. Je pense donc que les peaux rouges ne sont pas très loin de la vérité, lorsqu'ils se flattent de posséder après leur mort ces magnifiques terrains de chasse dont parlent leurs traditions: et même je ne trouve pas au-dessous de la dignité d'un homme de pur sang de passer son temps à...... — L'entendez-vous encore? interrompit Duncan. — Oui, oui, quand la proie est rare, les loups s'enhardissent; et quand elle abonde, ils s'enhardissent encore, dit l'éclaireur sans s'émouvoir. Si l'on y voyait clair et qu'on en eût le temps, on pourrait avoir leurs peaux sans trop de difficulté! Mais revenons au sujet de la vie future, major. Dans les colonies, j'ai entendu dire aux prédicateurs que le ciel était un lieu de repos; or, les hommes diffèrent dans leurs idées de bonheur: quant à moi, et je le dis sans vouloir manquer au respect dû aux lois de la Providence, je n'aimerais pas, je l'avoue, à me voir enfermé dans les demeures bienheureuses dont on nous parle, vu mon inclination naturelle pour le mouvement et pour la chasse.

Duncan, qui crut alors comprendre la nature des bruits qu'il avait entendus, prêta plus d'attention au sujet de conversation que l'éclaireur avait choisi, et lui dit: — Il est difficile de prévoir quelles seront nos manières de sentir après ce grand et dernier changement. — Ce serait en effet un grand changement pour un homme qui a passé sa vie en plein air, repartit Œil-de-Faucon dans la simplicité de son cœur; pour un homme qui tant de fois, après avoir pris son déjeuner aux sources de l'Hudson, est allé passer la nuit près des eaux mugissantes du Mohawk! Mais il est consolant de savoir que nous servons un maître miséricordieux, chacun à notre manière; et quoiqu'il y ait entre nous... Qui va là? — Ne sont-ce pas les loups dont vous avez parlé?

Œil-de-Faucon secoua la tête et fit signe à Duncan de le suivre dans un endroit que la lumière du feu n'éclairait pas. Après avoir pris cette précaution, l'éclaireur se plaça dans une attitude d'attention intense et prêta longtemps l'oreille, comme s'attendant à la répétition du bruit: toutefois sa vigilance parut en défaut, car, après un moment de silence, il dit à Duncan: — Il faut appeler Uncas: ce jeune homme a les sens d'un Indien, et pourra entendre ce que nous n'entendons pas; car étant une peau blanche, je ne puis renier ma nature.

Le jeune Mohican, qui s'entretenait à voix basse avec son père, tressaillit au cri de hibou qui l'appelait, et se levant aussitôt, il jeta les yeux vers le rempart pour s'assurer d'où provenaient les sons. L'éclaireur répéta le même signal, et Duncan aperçut Uncas qui s'avançait avec précaution le long du rempart. Œil-de-Faucon lui dit quelques mots en delaware. Aussitôt qu'Uncas sut pourquoi on l'avait fait venir, on le vit tomber à plat ventre sur le gazon, et y rester complétement immobile. Curieux d'observer la manière dont le jeune guerrier appliquait ses facultés à obtenir les renseignements qu'on désirait, Heyward s'avança vers l'endroit où il croyait encore l'apercevoir. Il découvrit alors qu'Uncas avait disparu: ce qu'il avait pris pour son corps était une saillie du terrain. — Qu'est devenu le Mohican? dit le major étonné en revenant sur ses pas; [illegible]st là que je l'ai vu tomber, j'aurais juré qu'il y était encore! — [illegible]ut! parlez plus bas, car il y a peut-être des oreilles qui nous en[illegible]dent, et les Mingos en ont de bonnes. Quant à Uncas, il est [illegible]intenant dans la plaine, et les ennemis, s'il y en a, trouveront [illegible]ui parler. — Vous pensez donc que Montcalm n'a pas rappelé [illegible]s ses Indiens? Réveillons nos compagnons, et prenons tous les armes. Nous sommes cinq hommes accoutumés à voir l'ennemi en face. — Gardez-vous de dire un mot; il y va de votre vie. Regardez le Sagamore assis près du feu: n'a-t-il pas l'air d'un grand chef indien livré à ses pensées? Si des ennemis rôdent dans l'ombre, ils ne découvriront pas à sa contenance que nous nous doutons de l'approche du danger. — Mais ils peuvent le découvrir, lui, et lui envoyer la mort: sa personne est trop visible à la clarté de ce feu, et il deviendra certainement la première victime! — Ce que vous dites est vrai, reprit l'éclaireur en manifestant plus d'inquiétude qu'à l'ordinaire; et pourtant que pouvons-nous faire? le moindre mouvement suspect peut attirer l'ennemi sur nous avant que nous soyons prêts à le recevoir. Par le signal que j'ai fait à Uncas, il sait que nous sommes sur le qui vive; je vais lui dire que nous sentons l'approche des Mingos [illegible]dienne lui indiquera ce qu'il doit faire.

L'éclaireur mit alors ses doig[illegible] bouche et fit entendre un sifflement sourd: Duncan tressaillit comme à l'approche d'un serpent. Chingachgook était assis l'air pensif, la tête appuyée sur une de ses mains; mais à ce bruit annonçant le reptile dont il portait le nom, il releva la tête et promena rapidement de tous côtés ses yeux noirs et brillants. Ce mouvement soudain et peut-être involontaire fut sa seule marque de surprise ou d'alarme. Son fusil resta près de lui sans qu'il y touchât: son tomahawk, qu'il avait détaché de sa ceinture pour être plus à l'aise, demeura sur le sol où il l'avait déposé, et toute sa personne parut s'affaisser comme un homme en état de repos et dont les muscles et les nerfs se détendent. Il reprit adroitement sa première position avec un simple changement de main, comme si son mouvement n'avait eu pour but que de soulager celle qui soutenait sa tête; puis il attendit l'événement avec cette intrépidité calme dont un guerrier indien seul est capable dans un pareil moment. Mais si, pour des yeux peu exercés, le chef mohican paraissait dormir, néanmoins ses narines se dilataient plus que de coutume, sa tête se détournait un peu de côté comme pour aider l'organe de l'ouïe, et son œil vif et rapide errait continuellement sur tous les points à portée de sa vue. — Voyez ce noble et prudent guerrier! voyez-le, dit tout bas Œil-de-Faucon en prenant le bras d'Heyward; il sait qu'un regard ou un mouvement pourrait déconcerter notre prudence et nous mettre à la merci de ces coquins.. ..

La lumière et la détonation d'une carabine l'interrompirent.

L'air fut rempli d'étincelles parties du foyer à l'endroit où les yeux d'Heyward étaient encore fixés avec étonnement et admiration. Un second coup d'œil lui apprit que Chingachgook, dans cet instant de confusion, avait disparu. En même temps l'éclaireur avait mis sa carabine en joue, comme s'il n'eût attendu pour s'en servir que le moment où un ennemi paraîtrait en vue. Mais après l'unique et inutile tentative faite contre la vie de Chingachgook, l'attaque parut terminée. Heyward et l'éclaireur crurent à différentes reprises distinguer un bruit éloigné dans les broussailles ; et peu après, Œil-de-Faucon reconnut le bruit d'une troupe de loups fuyant précipitamment devant la présence d'un être qui venait d'envahir leur domaine. Après quelques minutes d'anxiété, on entendit le bruit d'un plongeon dans l'eau, suivi immédiatement d'une seconde détonnation d'arme à feu. — C'est Uncas! dit l'éclaireur : ce garçon a une bonne arme ; j'en connais le son comme un père la voix de son enfant; car j'ai longtemps porté son fusil avant que j'en eusse trouvé un meilleur. — Que signifie cela? demanda Duncan ; nous sommes donc épiés et, à ce qu'il paraît, voués à la mort. — Les éclats de ce tison prouvent qu'on ne nous voulait pas de bien, et le retour de notre ami prouve d'ailleurs qu'il n'y a point de mal, reprit l'éclaireur en remettant son fusil sous le bras gauche, et en rejoignant dans l'enceinte du fort Chingachgook qui venait de reparaître auprès du feu. Qu'y a-t-il, Sagamore? Les Mingos viennent-ils sur nous tout de bon? ou bien n'y avait-il là qu'un de ces reptiles qui rôdent sur les derrières d'une armée pour scalper les morts, s'en retourner, et vanter auprès des femmes leurs exploits sur les visages pâles?

Chingachgook reprit tranquillement son siége, et, sans faire de réponse, se mit à examiner le tison frappé par la balle. Après quoi levant un doigt en l'air, il fit cette réponse monosyllabique : — Un. — Je le pensais, dit Œil-de-Faucon en s'asseyant; et comme il s'est plongé dans le lac avant qu'Uncas ait pu l'atteindre, il est probable que le coquin ira se vanter de quelque grande embuscade, à la piste de deux Mohicans et d'un chasseur blanc; car les officiers ne comptent pour rien dans ces affaires-là. Bien, bien, qu'il en conte tant qu'il voudra! dans toutes les nations il y a quelques braves gens, prêts à rabattre le caquet d'un hâbleur, lorsque ses fanfaronnades dépassent toute mesure. Le plomb du mécréant a sifflé à vos oreilles, Sagamore.

Chingachgook tourna des yeux calmes vers l'endroit un peu éloigné où avait frappé la balle, puis il reprit sa première attitude avec un sang-froid qu'un accident aussi léger ne pouvait troubler. En ce moment Uncas arriva et s'assit auprès du feu avec le même air d'indifférence que son père. Le major observait tous ces mouvements avec étonnement et intérêt. Il lui sembla que les enfants de la forêt avaient entre eux des moyens secrets de communication qui avaient échappé jusqu'alors à ses sens. Au lieu du récit empressé et loquace qu'un jeune blanc n'eût pas manqué de faire de ce qui s'était passé dans les ténèbres de la plaine, Uncas laissait à ses actes le soin de parler pour lui. Ce n'était en effet pour un Indien ni le moment ni l'occasion de se vanter de ses exploits, et sans la question d'Heyward, il n'eût pas été articulé une syllabe de plus sur cette matière: — Qu'est devenu notre ennemi? nous avons entendu votre carabine, et nous espérions que vous n'auriez pas tiré en vain.

Le jeune chef écarta sa blouse de chasse, et indiqua tranquillement la chevelure, trophée de sa victoire. Chingachgook y porta la main et l'examina avec beaucoup d'attention, puis la rejetant avec une forte expression de dégoût, il s'écria : — Hugh! Onéïda! — Un Onéïda! répéta l'éclaireur, qui auparavant se laissait aller à l'apathique indifférence de ses compagnons rouges, mais qui à ce mot s'avança pour regarder le sanglant trophée. Par le Seigneur! si les Onéïdas sont à notre piste, tandis que nous poursuivons les Hurons, nous serons entourés de diables de tous côtés! Pour des yeux blancs il n'y a point de différence entre cette peau de crâne et celle de tout autre Indien, et cependant le Sagamore déclare que c'est la dépouille d'un Mingo; il nomme même la tribu du pauvre diable. Et vous, Uncas, qu'en dites-vous? A quelle nation appartenait ce coquin?

Le jeune Indien leva les yeux sur l'éclaireur, et répondit de sa voix douce et musicale: — Onéïda. — Onéïda encore! Quand un Indien fait une assertion, elle est généralement vraie; mais si un autre la confirme, croyez-y comme à l'Evangile! — Le pauvre diable nous a pris pour des Français, dit Heyward, sans quoi il n'aurait pas attenté à la vie d'un ami. — Lui, prendre un Mohican avec son tatouage pour un Huron? C'est comme si vous preniez les habits blancs des grenadiers de Montcalm pour les habits rouges du Royal-Américain, reprit l'éclaireur. Non, non, le serpent savait bien ce qu'il faisait. Après tout, il n'y a pas grand mal; car il n'y a que peu d'affection entre un Delaware et un Mingo, à quelque parti qu'ils se réunissent dans les querelles des blancs. Pour ce qui est de moi, quoique les Onéïdas soient au service de Sa Majesté très Sacrée, je n'aurais pas hésité longtemps à lancer une balle au maraud, si le hasard me l'avait fait rencontrer. — C'eût été une violation des traités, indigne de votre caractère. — Un honnête homme tient à ses amis avant tout. D'ailleurs l'astuce des blancs s'est arrangée de manière à jeter une grande confusion dans les tribus; en sorte que les Onéïdas et les Hurons, qui parlent la même langue et qui sont pour ainsi dire le même peuple, s'enlèvent mutuellement les chevelures: de même les Delawares sont divisés entre eux; quelques-uns sont fixés autour du feu de leur Grand Conseil sur les bords de leur rivière et combattent dans les mêmes rangs que les Mingos, tandis que la plus grande partie habite le Canada et nourrit une haine constante contre ces derniers, connus là sous le nom de Maquas. C'est ainsi qu'on a tout confondu et qu'on a détruit toute l'harmonie de la guerre. Cependant une nature rouge ne change pas avec toutes les modifications de la politique; en sorte que l'amour qui règne entre un Mohican et un Mingo ressemble beaucoup à l'affection qui existe entre un blanc et un serpent. — Je suis fâché de l'apprendre; je croyais que ceux des Indiens qui habitent dans les limites de notre territoire, avaient trouvé en nous trop de justice et de libéralité pour ne pas s'identifier complétement à notre cause. — Ma foi, je pense qu'il est naturel de préférer sa cause à celle des étrangers. Quant à moi, j'aime la justice; c'est pourquoi je ne dirai pas que je déteste un Mingo, car cela ne conviendrait ni à ma couleur ni à ma religion. Mais je dirai encore que c'est la faute de la nuit si mon Tueur de daims n'a pris aucune part à la mort de ce rôdeur d'Onéïda.

Alors, comme convaincu de la force de sa logique, quel qu'en pût être l'effet sur l'opinion d'autrui, l'honnête mais implacable enfant des bois se tourna d'un autre côté, et laissa tomber la controverse. Heyward retourna sur le bastion, trop inquiet et trop peu accoutumé à la guerre des forêts pour que la possibilité d'attaques aussi insidieuses lui permît de dormir tranquille. Il n'en fut pas de même de l'éclaireur et des Mohicans. Leurs sens, dont la perfection dépassait les limites de toute croyance, après avoir découvert le danger, les avaient mis à même d'en apprécier l'étendue et la durée. Aucun des trois maintenant ne paraissait douter le moins du monde de leur parfaite sécurité, à en juger par les préparatifs qu'ils firent bientôt pour tenir conseil sur leurs opérations ultérieures. Ce fut avec une parfaite connaissance des intérêts compliqués qui avaient armé l'ami contre l'ami, et placé dans les mêmes rangs des ennemis naturels, que l'éclaireur et ses compagnons se disposèrent à délibérer sur les mesures qui devaient présider à leurs mouvements au milieu de toutes ces tribus hostiles. Le feu fut alimenté, et les deux Mohicans ainsi que l'éclaireur s'assirent avec toute la gravité requise. Duncan connaissait assez les coutumes des Indiens pour comprendre la raison de ces préparatifs. Il se plaça donc à l'angle d'un bastion, d'où il pourrait être spectateur de ce qui allait se passer, tandis qu'il aurait l'œil au guet contre tout danger provenant de l'extérieur; et il attendit le résultat avec toute la patience dont il put s'armer.

Après quelques instants d'un imposant silence, Chingachgook alluma une pipe dont le godet était formé d'une pierre tendre du pays, artistement taillée, et dont le tuyau se composait d'un tube de bois; puis il se mit à fumer. Après avoir aspiré quelque temps le parfum du tabac, il passa la pipe à l'éclaireur. Elle fit ainsi trois fois la ronde dans le plus profond silence, et sans que personne prononçât une parole. Alors le Sagamore, comme le plus âgé et le plus élevé en dignité, énonça en quelques paroles pleines de gravité et de calme, le sujet de la délibération. L'éclaireur prit la parole après lui. Chingachgook répondit et son interlocuteur lui fit de nouvelles objections. Le jeune Uncas écoutait dans un respectueux silence : et enfin Œil-de-Faucon voulut bien lui demander son avis. D'après le ton et les geste des orateurs, Heyward conclut que le père et le fils avaient embrassé une solution de la question, tandis que l'éclaireur soutenait l'autre. Peu à peu la discussion s'échauffa, et il devint évident que chacun des orateurs s'efforçait vivement de faire prévaloir son avis. Malgré la chaleur toujours croissante de cette discussion amicale, il n'est pas d'assemblée d'hommes civilisés, sans même en excepter celles du clergé, qui n'eût pu prendre de ces trois hommes une leçon salutaire de modération et de politesse. Les paroles d'Uncas étaient accueillies avec autant d'attention que celles qui provenaient de la sagesse plus mûre de son père; nul ne manifestait d'impatience; chacun parlait à son tour, après avoir donné quelques moments de méditation silencieuse à ce que le dernier interlocuteur venait de dire. Le langage des Mohicans était accompagné de gestes si naturels, qu'Heyward n'eut pas beaucoup de peine à suivre le fil de leur argumentation. La logique du chasseur était plus obscure; car, par un reste d'orgueil de couleur, il affectait le ton froid et simple qui, dans les circonstances ordinaires, caractérise les Anglo-Américains de toutes les classes. On voyait les Indiens décrire par des gestes les traces que laisse un passage au travers des forêts, et on pouvait en conclure qu'ils insistaient pour que la poursuite fût continuée par terre, tandis que le bras d'Œil-de-Faucon, fréquemment dirigé vers l'Horican, semblait indiquer qu'il était d'avis qu'on voyageât par eau. Tout annonçait que le chasseur perdait du terrain et que la majorité allait se prononcer contre lui, lorsque tout-à-coup il se leva, et secouant son apathie, on le vit recourir à tous les prestiges de l'éloquence indienne. Il leva la main vers le ciel en traçant la route suivie par le soleil et en répétant ce geste autant de fois qu'il leur fallait de jours pour accomplir l'objet de leur voyage.

Alors il décrivit une longue et pénible route au milieu des rochers et des courants d'eau. L'âge et la faiblesse du colonel absorbé par sa douleur furent indiqués par des signes sur lesquels il n'était pas possible de se méprendre. Duncan remarqua que ses moyens d'action à lui-même n'étaient pas évalués très haut ; car l'éclaireur, étendant la main, le désignait par le nom de la Main-Ouverte, nom que sa libéralité lui avait obtenu de toutes les tribus amies. Puis il décrivit les mouvements légers et gracieux d'un canot qu'il opposait à la marche chancelante d'un homme affaibli et fatigué. Il termina en montrant du doigt la chevelure de l'Onéida, pour leur faire sentir la nécessité d'un prompt départ, et du choix d'une route qui ne garde point de traces. — Les Mohicans écoutaient gravement et les sentiments de l'orateur se réfléchissaient dans leurs traits. Peu à peu la conviction se forma, et vers la fin du discours d'Œil-de-Faucon, ses paroles furent accompagnées d'exclamations approbatives. Enfin Uncas et son père se rangèrent à son avis, et voyant le côté faible des opinions qu'ils avaient antérieurement exprimées, ils en firent l'abandon avec une bonne foi et une candeur qui, s'ils eussent été les représentants d'un peuple civilisé, eussent infailliblement causé leur ruine politique, en détruisant pour toujours leur réputation d'hommes à principes.

La discussion close, tout, à l'exception du résultat, parut aussitôt oublié. Œil-de-Faucon, sans s'amuser à lire son triomphe dans tous les regards, s'étendit tranquillement devant les tisons à moitié consumés, ferma les yeux et s'endormit. Les deux Mohicans, jusque-là exclusivement occupés des intérêts d'autrui, profitèrent de ce moment pour songer l'un à l'autre. Mettant tout-à-coup de côté les manières graves et austères d'un chef indien, Chingachgook



Le marquis de Montcalm.

s'entretint avec son fils du ton doux et enjoué de l'affection. Uncas répondit avec joie à la familiarité de son père, et avant que les ronflements de l'éclaireur annonçassent qu'il dormait, un changement complet s'effectua dans les manières de ses deux amis. Il est impossible de décrire l'harmonie de leur langage lorsqu'ils se livraient ainsi à leurs effusions de gaîté et de tendresse. L'étendue de leurs voix, particulièrement de celle du jeune homme, était surprenante; elle montait depuis les tons de basse les plus graves jusqu'aux accents les plus doux d'une voix féminine. Les yeux du père suivaient avec un délice manifeste les mouvements gracieux et ingénus de son fils, et il ne manquait jamais de sourire aux éclats peu bruyants de sa gaîté entraînante; sous l'influence de ces sentiments doux et naturels, les traits désarmés du Sagamore n'offraient plus de trace de férocité : ses emblèmes de mort semblaient être un travestissement joyeux plutôt qu'ils n'indiquaient le farouche désir de porter sur ses pas la destruction et le carnage. Après une heure donnée à l'échange des meilleurs sentiments de notre nature, Chingachgook



Alice.

annonça tout-à-coup son envie de dormir, en s'enveloppant la tête dans sa couverture et en s'étendant par terre. La gaîté d'Uncas cessa tout-à-coup, et après avoir arrangé soigneusement les tisons de manière à réchauffer les pieds de son père, le jeune homme cher-



Cora.

cha de son côté un oreiller au milieu des ruines. Puisant une confiance nouvelle dans la sécurité de ces hommes qui connaissaient les périls de la forêt, Heyward ne tarda pas à suivre leur exemple ; et avant que la nuit ait accompli le milieu de son cours, tous les hôtes de la forteresse ruinée parurent dormir d'un sommeil aussi profond que la multitude inanimée dont les ossements commençaient à blanchir sur la plaine voisine.

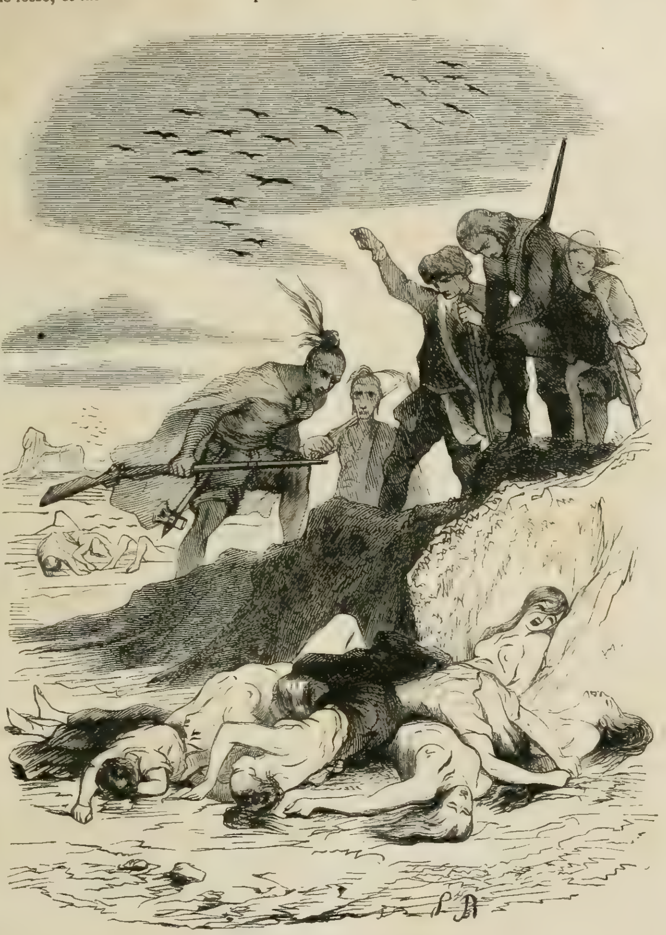
—

CHAPITRE XX.

Le ciel était encore parsemé d'étoiles, quand Œil-de-Faucon réveilla ses compagnons. Au moment même où l'éclaireur vint les ap-

peler sans bruit à l'entrée du grossier hangar qui leur avait servi de retraite, Munro et Duncan, écartant leurs manteaux, se trouvèrent sur pied. Leur guide intelligent, pour toute salutation, leur fit signe de garder le silence. — Faites votre prière mentalement, leur dit-il à voix basse, lorsqu'ils furent près de lui; car l'être à qui vous les adressez comprend tous les langages, celui du cœur comme celui des lèvres. Mais n'articulez pas une syllabe : il est rare que la voix d'un blanc sache prendre le ton qui convient dans les bois, comme nous l'avons vu par l'exemple de ce pauvre diable de chanteur. Venez, descendons par ici dans le fossé, et tâchez en marchant de poser les pieds exactement sur les pierres et les solives de la redoute.

Tous ses compagnons obéirent, quoique deux d'entre eux ne comprissent point l'objet de ces précautions. Quand ils furent au fond du fossé qui environnait le fort de trois côtés, ils trouvèrent le passage presque entièrement intercepté par les débris. Toutefois, après beaucoup d'efforts et de patience, ils réussirent à en gravir le revers à la suite de l'éclaireur, et ils atteignirent enfin la rive sablonneuse du lac.—L'odorat seul pourrait suivre une trace pareille, dit l'éclaireur satisfait en regardant le passage difficile qu'ils venaient de franchir : le gazon est un tapis dangereux pour celui qui y pose le pied dans sa fuite; mais sur le bois et la pierre le moccassin ne laisse point d'empreinte. Si vous aviez porté vos bottes à éperons, il y aurait eu quelque chose à craindre; mais avec une chaussure faite de peau de daim convenablement préparée, on peut marcher sans crainte sur les rochers. Approchez le canot tout contre les débris, Uncas. Les pieds laisseraient leur empreinte dans ce sable mou. Doucement, mon garçon, doucement : il ne faut pas non plus que le canot touche le rivage; autrement les coquins sauront à quel endroit nous nous sommes embarqués.



Retour au champ du Massacre.

Le jeune Indien observa cette précaution, et l'éclaireur, étendant une planche des ruines au canot, fit signe aux deux officiers d'entrer. On remit soigneusement toute chose dans son désordre primitif. Puis, Œil-de-Faucon réussit à gagner la barque de bouleau sans laisser après lui aucun de ces vestiges qu'il paraissait tant redouter. Heyward garda le silence jusqu'au moment où le canot, grâce aux efforts des Indiens qui ramaient sans bruit, fut arrivé à quelque distance du fort, dans l'ombre épaisse que projetaient sur le lac brillant les montagnes qui le bordaient à l'orient. — Pourquoi ce départ furtif et précipité? demanda-t-il enfin. — Si le sang d'un Onéïda pouvait teindre cette nappe d'eau sur laquelle nous flottons, répondit l'éclaireur, vos yeux répondraient à votre question. Avez-vous oublié le reptile qu'a tué Uncas? — Nullement; mais il était seul, dit-on, et les morts ne donnent pas de sujets de crainte. — Oui, il était seul dans sa diabolique expédition; mais un Indien dont la tribu compte un nombre déterminé de guerriers, sait que son sang n'aura pas coulé sans vengeance. — Mais l'autorité du colonel Munro nous mettrait à l'abri du ressentiment de nos alliés, si l'on considère surtout que ce misérable n'a que trop mérité son sort. Au nom du ciel! ce doit être pour un motif plus grave que vous nous avez fait dévier de notre route directe. — La balle du brigand ne se serait point détournée, lors même qu'elle aurait rencontré sur sa route le roi de la Grande-Bretagne. S'il est vrai que la parole d'un blanc soit si puissante sur un Indien, pourquoi donc le généreux Français, le capitaine du Canada, n'a-t-il pas enterré le tomahawk des Hurons?

Un long et sourd gémissement de Munro interrompit Heyward qui se préparait à répondre; mais, après une pause de quelques instants, commandée par les égards qu'il devait à la douleur de son vieil ami, il reprit la conversation en disant d'un ton solennel : — C'est un crime dont le marquis de Montcalm répondra devant Dieu. — Oui, oui, il y a de la raison dans vos paroles; elles sont fondées sur la religion et la loyauté. Il était plus facile de jeter un régiment d'habits rouges entre les Indiens et les prisonniers, que de contenir par de belles paroles le sauvage irrité qui porte un couteau et un fusil, en commençant par l'appeler Mon Fils! J'ai pris le bon parti, continua l'éclaireur en jetant les yeux vers le rivage de William-Henri, qui était déjà loin, et en riant d'un rire concentré, mais franc, il n'y a entre eux et nous d'autre trace que l'eau; et, à moins que les marauds ne se lient d'amitié avec les poissons, et que ces derniers ne leur disent qui a sillonné le lac ce matin, nous aurons mis entre nous la longueur de tout l'Horican avant qu'ils aient pu décider de quel côté ils doivent diriger leurs poursuites. — Avec l'ennemi en tête et l'ennemi en queue, nous devons nous attendre à bien des dangers dans ce voyage! — Des dangers! non pas absolument; car avec de bons yeux et des oreilles vigilantes, nous pouvons réussir à maintenir une avance de quelques heures sur ces coquins-là; ou, si nous recourons à la carabine, nous sommes ici trois tireurs qui ne craignons âme qui vive sur la frontière. Pour du danger, non! Il peut se faire, il est vrai, que nous soyons serrés de près; nous aurons un engagement, une escarmouche, ou quelque passe-temps de ce genre, mais toujours derrière de bons abris, et avec une quantité suffisante de munitions.

Peut-être Heyward, tout brave qu'il était, ne se trouva-t-il pas tout-à-fait d'accord avec l'éclaireur dans sa manière d'apprécier le danger; car, au lieu de répondre, il se tint assis en silence pendant un trajet de plusieurs milles. A la pointe du jour, ils entrèrent dans la partie resserrée du lac, et voguèrent rapidement, mais avec circonspection, au milieu d'innombrables îlots. C'était par-là que Montcalm s'était retiré avec son armée, et il pouvait y avoir laissé quelques Indiens pour protéger son arrière-garde et ramasser les traînards. Ils observèrent donc le silence et les précautions habituelles.

Chingachgook quitta la rame, pendant qu'Uncas et l'éclaireur conduisaient le bateau à travers des canaux sinueux et compliqués, où à chaque instant ils couraient risque de voir un ennemi apparaître subitement sur leur passage. Les regards du Sagamore erraient attentivement d'îlot en îlot, de buisson en buisson; et dans les endroits où la surface du lac était plus à découvert, ses yeux perçants étaient fixés sur les rochers nus et les forêts sombres qui bordaient le canal. Heyward, pour qui ce spectacle était doublement intéressant, et par les beautés pittoresques du paysage, et par les dangers de la situation, commençait à croire que ses craintes précédentes n'étaient pas suffisamment motivées, lorsqu'au signal de Chingachgook les rames cessèrent d'agir. — Hugh! s'écria Uncas au moment où son père donnait un coup léger sur le bord du canot pour avertir du voisinage de quelque danger. — Qu'y a-t-il? demanda l'éclaireur; le lac est paisible comme si les vents n'avaient jamais soufflé, et je puis voir sur sa surface à une distance de plusieurs milles; mais je n'y découvre pas même la tête noire d'une poule d'eau.

L'Indien étendit sa rame dans la direction où son regard était fixé. L'œil d'Heyward suivit ce mouvement. A quelques verges devant eux était un îlot bas et boisé; mais tout y paraissait tranquille et calme: il semblait que jamais le pied de l'homme n'en eût troublé la solitude. — Je ne vois rien, dit le major, si ce n'est la terre et l'eau: le paysage est magnifique. — Chut! interrompit l'éclaireur. Oui, Sagamore, vous ne faites jamais rien sans raison. Ce n'est encore qu'une ombre, mais une ombre qui ne me paraît pas naturelle. Major, vous voyez cette vapeur qui s'élève au-dessus de l'île; on ne peut l'appeler un brouillard, car cela ressemble à une bande de nuages déliés. — C'est la vapeur qui s'élève de l'eau.... — Bah, bah! un enfant en pourrait dire autant. Mais quels sont ces flocons plus noirs qui s'attachent au bas du brouillard et qui paraissent sortir de ce bois de noisetiers? Selon moi, c'est de la fumée, et la fumée d'un feu qu'on laisse s'éteindre. — Eh bien! abordons dans l'île, et éclaircissons nos doutes, s'écria l'impatient Duncan; un terrain aussi étroit ne peut contenir beaucoup de monde. — Ah! major, si vous jugez de l'astuce des Indiens par ce que contiennent vos livres, ou par la sagacité des blancs, vous courez risque de vous tromper, et peut-être de tomber sous leur tomahawk, répondit Œil-de-Faucon en examinant, avec la perspicacité qui le distinguait, tout ce dont il pouvait tirer quelque induction. Si je puis donner mon avis dans cette matière, je dirai que nous avons deux partis à prendre; l'un, de nous en retourner et d'abandonner tout projet de poursuite... — Jamais! s'écria Heyward d'un ton de voix beaucoup trop élevé pour la circonstance. — Bien, bien! continua Œil-de-Faucon, en lui faisant signe de réprimer son ardeur. Je suis tout-à-fait de votre avis; seulement j'ai cru devoir à mon expérience de tout dire. Il ne nous reste qu'à pousser en avant; et si nous trouvons les Français ou les Indiens dans le détroit, eh bien! nous les défierons à la rame. Ai-je raison, Sagamore?

L'Indien ne répondit qu'en frappant l'eau de son aviron, et en faisant avancer rapidement le canot. Comme la direction de la barque lui était confiée, ce mouvement suffit pour indiquer le parti qu'il adoptait. Toutes les rames se mirent aussitôt à l'œuvre avec vigueur, et bientôt les voyageurs atteignirent un point d'où leurs regards découvraient la rive septentrionale de l'île, c'est-à-dire la partie qui jusque-là leur avait été cachée. — Ils doivent être là, si les signes ne sont pas trompeurs, dit tout bas l'éclaireur; deux canots et de la fumée! Les coquins ne nous distinguent pas encore à travers le brouillard, ou ils auraient déjà jeté leur maudit cri de guerre. Ferme, mes amis, ramons d'ensemble... Nous nous éloignons d'eux, et déjà nous sommes presque hors de portée.

La détonnation d'un fusil, dont la balle effleura la surface paisible du lac, et un grand cri parti de l'île, lui coupèrent la parole. Aussitôt on vit plusieurs sauvages se jeter dans les canots, qui bientôt s'avancèrent rapidement à la poursuite de la petite embarcation. Ces terribles avant-coureurs d'une lutte imminente ne produisirent aucun changement dans les traits et les mouvements des trois guides, si ce n'est que leurs rames fendant l'onde avec plus de force et plus à l'unisson, la barque s'élança sur la plaine liquide avec l'agilité d'un être doué de vie. — Tenez-les à cette distance, Sagamore, dit Œil-de-Faucon en regardant froidement par-dessus son épaule gauche; là, justement. Ces Hurons n'ont pas dans toute leur nation un fusil qui porte aussi loin; mais le Tueur de daims a un canon sur lequel on peut établir un calcul certain.

L'éclaireur s'étant assuré que les Mohicans suffisaient pour maintenir le canot à la distance requise, quitta sur-le-champ la rame et prit sa redoutable carabine. Trois fois il mit en joue, et lorsque ses compagnons n'attendaient plus que la détonnation, trois fois il rabattit son arme pour demander aux Indiens de laisser arriver l'ennemi. Enfin, après avoir patiemment mesuré la distance, il parut satisfait. Déjà il passait sa main gauche sous le canon du fusil, qu'il élevait lentement, lorsqu'une exclamation d'Uncas, qui était assis à la proue, lui fit une fois encore suspendre son coup. — Qu'y a-t-il, mon enfant? demanda Œil-de-Faucon; votre voix vient d'épargner le cri de mort à un Huron: quel a été votre motif?

Uncas montra du doigt le rivage opposé, d'où un autre canot de guerre se dirigeait en droite ligne sur la barque déjà poursuivie. Le péril était trop évident pour qu'aucune explication fût nécessaire. L'éclaireur déposa sa carabine et reprit la rame, et Chingachgook dirigea la pointe du canot vers le rivage occidental afin de l'éloigner de ce nouvel adversaire. En même temps de grands cris de joie rappelèrent aux fugitifs qu'ils avaient d'autres ennemis sur leurs derrières. Cette scène d'anxiété tira Munro lui-même de la douloureuse apathie où ses infortunes l'avaient plongé. — Gagnons les rochers de la rive, dit-il avec la fermeté d'un vieux soldat, et livrons bataille aux sauvages. A Dieu ne plaise que moi ou les miens, nous nous remettions jamais à la foi des sujets ou des alliés de la France. — Celui qui fait la guerre aux Indiens, fit observer l'éclaireur, doit résoudre sa fierté à prendre conseil des naturels du pays. Appuyez davantage du côté de la terre, Sagamore; nous doublons la ligne des coquins, et peut-être vont-ils essayer de nous prendre obliquement.

Œil-de-Faucon ne se trompait pas; car aussitôt que les Hurons s'aperçurent qu'en suivant tout droit, ils resteraient beaucoup en arrière, ils prirent de biais, tant qu'enfin les canots marchèrent sur des lignes presque parallèles à deux cents pas l'un de l'autre. Ce fut alors uniquement une question de vitesse. Les barques légères glissaient avec tant de rapidité qu'à leur avant l'eau se soulevait en petites vagues, et qu'il en résultait un mouvement de tangage. Ce fut peut-être à cause de cette circonstance, outre la nécessité d'occuper tous les bras à ramer, que les Hurons n'eurent pas immédiatement recours aux armes à feu. Les efforts des fugitifs étaient trop énergiques pour continuer longtemps, et les agresseurs avaient l'avantage du nombre. Duncan vit avec inquiétude que l'éclaireur jetait autour de lui un regard inquiet. — Un peu plus au nord, Chingachgook, dit l'intrépide chasseur, je vois un de ces coquins quitter la rame pour prendre un fusil. Un seul os brisé peut nous coûter nos chevelures; un peu plus au nord, et nous mettrons l'île entre eux et nous!

Ce conseil ne fut pas inutile. Une île longue et basse était à quelque distance devant eux, et lorsqu'ils s'en furent approchés, le canot qui leur donnait la chasse fut obligé de prendre le côté opposé à celui par où passaient les fugitifs. L'éclaireur et ses compagnons ne négligèrent pas cet avantage, mais aussitôt que les taillis les eurent dérobés à la vue de leurs ennemis, ils redoublèrent des efforts qui auparavant avaient déjà semblé prodigieux. Les deux canots tournèrent la pointe de l'île comme deux chevaux de course près d'arriver au but, mais les fugitifs en tête, et les Hurons n'étaient plus sur la ligne parallèle. — Vous avez montré que vous vous connaissiez en canots, Uncas, en choisissant celui-ci parmi ceux des Hurons, dit l'éclaireur en souriant plutôt par le plaisir de vaincre l'ennemi à la course que par l'espoir qui maintenant commençait à luire, d'échapper définitivement à la poursuite. Les scélérats se sont tous remis à la rame; sauvons donc nos chevelures avec nos morceaux de bois aplatis, au lieu de bonnes carabines et de bons yeux! Un coup de collier, mes amis, et d'ensemble! — Ils se préparent à tirer, dit Heyward; et comme nous sommes en ligne, ils ne peuvent manquer leur coup. — Mettez-vous dans le fond du canot, vous et le colonel, reprit l'éclaireur, ce sera autant de pris sur la grandeur de la cible.

Heyward répondit en souriant: — Ce serait donner un mauvais exemple: des officiers du roi ne peuvent se cacher pendant que les guerriers sont à découvert! — Bon Dieu, bon Dieu! s'écria l'éclaireur; je reconnais bien là le courage des blancs, aussi peu raisonnable qu'un grand nombre de leurs idées. Pensez-vous que le Sagamore ou Uncas, ou moi-même qui suis un homme de pur sang, nous hésiterions à nous abriter dans un combat où il serait inutile de se montrer? et pourquoi donc les Français ont-ils fortifié Québec, s'il faut toujours combattre en rase campagne? — Tout ce que vous dites est très vrai, mon ami; mais nos usages ne nous permettent pas de nous conformer à votre avis.

Une décharge des Hurons interrompit la conversation, et au moment où les balles sifflaient près d'eux, Duncan vit Uncas tourner la tête et jeter les yeux sur lui et sur Munro. Malgré la proximité de l'ennemi, et le danger qu'il courait personnellement, les traits du jeune guerrier n'exprimaient d'autre émotion que l'étonnement de voir des hommes qui s'exposaient volontairement à un péril sans utilité. Chingachgook était sans doute plus au fait des préjugés des blancs, car il ne détourna pas même les yeux du point qui lui servait à diriger la marche du canot. Une balle vint frapper la rame légère et polie dans la main du chef et la fit voler à quelque distance en avant du canot. Un cri s'éleva du milieu des Hurons, qui saisirent cette occasion pour recharger leurs armes. Uncas décrivit un arc dans l'eau avec sa rame, et rattrapa au passage la rame de Chingachgook, qui l'agita en l'air en poussant le cri de guerre des Mohicans, puis se remit de plus belle à sa tâche laborieuse. Les cris: « le Grand-Serpent! la Longue-Carabine! le Cerf-Agile! » s'élevèrent tout à coup des canots des ennemis, qui parurent redoubler d'ardeur. En ce moment, l'éclaireur prit son Tueur de daims de la main gauche et l'éleva au-dessus de sa tête en le brandissant comme pour narguer les Hurons. Les sauvages répondirent à cette

insulte par un hurlement suivi bientôt d'une autre décharge: les balles tombèrent à peu de distance dans le lac, et l'une d'elles perça la petite barque. Dans ce moment critique, les Mohicans ne manifestèrent aucune émotion; leurs traits sévères n'exprimèrent ni espoir, ni alarme; mais l'éclaireur tourna de nouveau la tête, et riant à la muette, dit à Heyward: — Les coquins aiment à entendre le bruit de leurs propres fusils, mais il n'y a pas parmi les Mingos un tireur capable d'ajuster au milieu du balancement d'un canot. Vous voyez que les imbécilles ont encore retranché un rameur exprès pour charger, et en calculant au plus bas, nous avançons de trois pieds quand ils n'en font que deux.

Heyward, sans admettre entièrement l'exactitude de ce calcul, vit néanmoins avec plaisir que, grâce à leur dextérité supérieure et à la diversion opérée parmi leurs ennemis, ils commençaient à obtenir un avantage évident. Les Hurons bientôt tirèrent de nouveau, et une balle frappa sans effet la rame d'Œil-de-Faucon. — Très-bien! dit l'éclaireur en examinant avec attention la marque légère du projectile; elle n'aurait pas écorché la peau d'un enfant, bien moins encore d'hommes endurcis comme nous aux fatigues. Maintenant, major, si vous voulez essayer de ce morceau de bois, je vais permettre au Tueur de daims de prendre part à la conversation.

Heyward saisit l'aviron et se mit à l'œuvre avec une énergie qui tint lieu d'habileté, pendant qu'Œil-de-Faucon s'occupait à examiner l'amorce de sa carabine. Alors, il mit rapidement en joue et fit feu. Le Huron posté à la proue du premier canot s'était levé pour tirer également; il tomba en arrière en laissant échapper son fusil dans l'eau. Néanmoins il se releva aussitôt; mais ses mouvements annonçaient un homme grièvement blessé. Aussitôt ses compagnons suspendirent leurs efforts; les deux canots ennemis se joignirent et s'arrêtèrent. Chingachgook et Uncas profitèrent de ce moment pour reprendre haleine. Heyward seul continua de ramer avec un redoublement d'énergie. Le père et le fils échangèrent alors avec calme un regard investigateur pour s'assurer si l'un d'eux avait été atteint par le feu de l'ennemi; car tous deux savaient que dans un moment aussi critique, le blessé n'aurait pas laissé échapper un cri. Quelques gouttes de sang se figeaient sur l'épaule du Sagamore qui, voyant qu'elles attiraient l'attention de son fils, prit de l'eau dans le creux de sa main et lava la blessure pour montrer combien elle était légère. — Doucement, doucement, major! dit tout-à-coup l'éclaireur qui avait rechargé sa carabine; nous sommes déjà un peu trop loin pour qu'un fusil déploie tous ses avantages, et vous voyez que ces coquins tiennent conseil. Laissez-les venir à une distance convenable, (et sur ce point on peut s'en rapporter à mon coup-d'œil); je veux leur faire parcourir toute la longueur de l'Horican, et je garantis que leurs balles réussiront tout au plus à nous effleurer la peau, tandis que le Tueur de daims percera deux poitrines sur trois.—Ne perdons point de vue notre but, répliqua Duncan, plein d'une nouvelle ardeur. Au nom du ciel, profitons de l'avantage et augmentons la distance qui nous sépare de l'ennemi. — Rendez-moi mes enfants! dit Munro d'une voix étouffée; n'abusez pas plus longtemps de la douleur d'un père; rendez-moi mes enfants!

La déférence pour ses supérieurs était chez l'éclaireur une vertu fortifiée par une longue habitude. Jetant donc vers les canots un long et dernier regard, il déposa sa carabine, et prenant la place d'Heyward fatigué, il mania la rame avec une vigueur infatigable. Ses efforts furent secondés par ceux des Mohicans, et quelques minutes suffirent pour laisser leurs ennemis à une telle distance qu'Heyward put enfin respirer librement Le lac s'élargissait en cet endroit, et la rive était hérissée, comme auparavant, de montagnes hautes et escarpées; mais les îlots étaient en petit nombre, et on les évitait facilement. Le mouvement des rames devint plus mesuré et plus régulier, du moment que la poursuite eut cessé, et les rameurs continuèrent leur tâche avec autant de sang-froid que si leurs efforts avaient eu pour objet une joûte et non un combat. Au lieu de suivre la rive occidentale, ainsi que l'exigeait l'itinéraire tracé, habile Mohican dirigea sa course vers les collines derrière lesquelles l'Montcalm avait conduit son armée dans la forteresse de Ticonderoga. Comme les Hurons, selon toute apparence, avaient abandonné la poursuite, il semblait que cet excès de précaution fût sans motif. Cependant on continua dans cette direction pendant plusieurs heures jusqu'à une baie située vers l'extrémité nord du lac. Là on tira le canot à terre, et toute la troupe débarqua. Œil-de-Faucon et Duncan gravirent une éminence voisine, d'où le premier, après avoir considéré attentivement la surface liquide qui s'étendait à leurs pieds, fit remarquer à Heyward un point noir sous un cap éloigné de plusieurs milles. — Le voyez-vous? demanda l'éclaireur. Que penseriez-vous que ce pût être, si vous aviez à vous frayer un passage dans ce désert avec le seul secours de votre expérience de blanc? — Sauf son éloignement et ses dimensions, on le prendrait pour un oiseau. Serait-ce quelque être vivant? — C'est un canot d'excellente écorce de bouleau, gouverné par de farouches et rusés Mingos. Bien que la Providence ait donné à ceux qui habitent ces bois des yeux qui seraient inutiles aux hommes des colonies, où l'on possède des instruments qui aident la vue, néanmoins il n'est pas l'organe humain qui puisse voir tous les dangers qui nous entourent en ce moment. Ces brigands font semblant de ne s'occuper que de leur repas du soir; mais vienne la nuit, et ils se mettront sur nos traces comme de vrais limiers. Il faut que nous les dépistions, sans quoi plus de moyens d'atteindre le Renard-Subtil. Ces lacs sont quelquefois utiles, surtout quand le gibier se jette à l'eau, continua l'éclaireur en jetant autour de lui des regards inquiets; mais ils n'offrent aucun abri, si ce n'est aux poissons. Dieu sait ce que deviendra le pays si les défrichements continuent à s'étendre dans l'intérieur des terres! la guerre et la chasse perdront tout leur charme. — Fort bien! mais ne nous arrêtons pas un seul moment sans cause bonne et valable. — Je n'aime pas cette fumée que vous voyez serpenter le long du rocher au-dessus du canot, interrompit l'éclaireur absorbé dans son examen. Sur ma vie, d'autres yeux que les nôtres la voient et savent ce qu'elle veut dire! mais ici les paroles ne peuvent remédier à rien; il est temps d'agir.

Après cette reconnaissance, Œil-de-Faucon descendit sur la rive, plongé dans de profondes réflexions; il communiqua ses observations aux Mohicans, et une consultation rapide eut lieu: puis, tous trois passèrent à l'exécution. Le canot fut tiré de l'eau et transporté à bras. Les voyageurs s'avancèrent ainsi dans le bois, laissant aussi peu de traces qu'il était possible. Bientôt ils arrivèrent à un cours d'eau, et l'ayant traversé, ils se trouvèrent sur le roc nu. Là ne craignant plus que leurs traces fussent aperçues, ils retournèrent au ruisseau à reculons et avec la plus grande circonspection. Ils suivirent alors le lit du petit ruisseau jusqu'au lac, où ils lancèrent de nouveau leur canot. Une pointe de terre les cachait aux ennemis qui auraient pu les épier du sommet du promontoire, et la rive du lac était bordée dans une certaine étendue de broussailles épaisses. A la faveur de ces dispositions naturelles du terrain, ils côtoyèrent la rive en silence, et enfin l'éclaireur déclara qu'on pouvait débarquer en sûreté. Quand le soir eut répandu sur les objets sa lueur incertaine, ils reprirent leur voyage; et, favorisés par les ténèbres, ils ramèrent en silence et avec vigueur jusqu'au rivage occidental. Quoique la côte escarpée vers laquelle ils se dirigeaient n'offrît aux yeux de Duncan aucune marque distincte, le Mohican, pour entrer dans la petite baie qu'il avait choisie, déploya l'assurance et l'adresse d'un pilote expérimenté. En cet endroit, le bateau fut de nouveau enlevé et porté dans les bois, où on le cacha soigneusement sous des broussailles. Les voyageurs prirent leurs armes et leurs bagages, et l'éclaireur fit connaître à Munro et à Heyward que les Indiens et lui étaient maintenant prêts à reprendre la poursuite interrompue.

—

CHAPITRE XXI.

La petite troupe avait débarqué sur la côte d'un pays moins connu aujourd'hui même des habitants des Etats-Unis que ne le sont les déserts de l'Arabie ou les steppes russes. C'était le canton stérile et rocailleux qui sépare les fleuves tributaires du Champlain de ceux qui vont porter leurs ondes à l'Hudson. Depuis l'époque de notre histoire, le génie entreprenant de nos compatriotes a entouré ce district d'une ceinture d'établissements riches et prospères; mais le chasseur et l'Indien sont encore les seuls qui pénètrent dans ces solitudes sauvages. Œil-de-Faucon et les Mohicans, ayant souvent traversé les montagnes et les vallées de ce vaste désert, n'hésitèrent pas à se plonger dans ses profondeurs avec toute l'assurance d'hommes accoutumés aux privations et aux fatigues d'expéditions semblables. Pendant plusieurs heures, les voyageurs continuèrent leur marche pénible, guidés par une étoile ou suivant la direction de quelque ruisseau. Enfin, l'éclaireur donna le signal de la halte; il se consulta rapidement avec les Indiens; puis on alluma du feu et on s'arrangea pour la nuit. D'après l'exemple de leurs guides expérimentés, Munro et Duncan dormirent sans crainte, mais non sans rêves pénibles. Le soleil avait dispersé les vapeurs du matin, et ses rayons répandaient dans la forêt une lumière vive et brillante, quand les voyageurs se remirent en route.

Après quelques milles, la marche d'Œil-de-Faucon devint plus circonspecte; souvent il s'arrêtait pour examiner l'écorce des arbres, et il ne traversait pas un ruisseau sans considérer avec soin la masse, la vitesse et la couleur de ses eaux. Ne se fiant pas à son propre jugement, il en appelait souvent à l'opinion de Chingachgook. Pendant une de ces conférences, Heyward remarqua qu'Uncas écoutait avec calme et en silence, quoiqu'il parût prendre beaucoup d'intérêt à l'entretien. Il était fortement tenté de s'adresser au jeune chef et de lui demander son opinion sur la marche suivie; mais l'attitude tranquille et grave de l'Indien lui fit juger que lui aussi s'en rapportait entièrement à la sagacité et à l'intelligence des deux guides. Enfin l'éclaireur, s'exprimant en anglais, expliqua les difficultés de la situation: — Quand j'ai vu que les Hurons, pour se rendre chez eux, s'étaient dirigés vers le nord, il m'a été facile de prévoir qu'ils suivraient les vallées entre l'Hudson et l'Horican, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les sources des fleuves du Canada pour descendre au cœur même du pays soumis aux Français. Cependant

nous voilà dans le voisinage du Scaroon, et nous n'avons encore trouvé aucune trace. La nature humaine est sujette à erreur, et il est possible que nous nous soyons trompés de piste. — Le ciel nous garde de semblable erreur! s'écria Duncan. Revenons sur nos pas: examinons le terrain avec plus d'attention. Uncas n'a-t-il aucun conseil à nous donner dans un tel embarras?

Le jeune Mohican jeta sur son père un coup d'œil rapide, puis reprenant son air calme et réservé, continua de garder le silence. Chingachgook le comprit et lui fit signe de la main qu'il pouvait parler. De ce moment, la gravité calme d'Uncas fit place à une expression d'intelligence et de joie. Bondissant avec la légèreté d'un daim, il s'élança sur la pente d'une petite éminence à quelques verges de là, et d'un air de triomphe il s'arrêta sur une portion de terre fraîchement remuée par le passage de quelque animal chargé d'un fardeau. Les yeux de toute la troupe suivirent ce mouvement inattendu, et chacun crut voir dans les traits du jeune homme un gage assuré de succès. — Ce sont leurs traces! s'écria l'éclaireur en s'avançant vers cet endroit; l'enfant a bon œil et l'esprit avisé pour son âge. — Mais pourquoi différer si longtemps de nous faire part de ce qu'il savait, dit tout bas Duncan? — Fallait-il qu'il parlât sans y être autorisé? Cela eût été plus étrange. Non, non; vos jeunes blancs qui puisent leur science dans les livres, et qui évaluent leurs connaissances à tant la page, peuvent croire que leurs progrès, comme leurs jambes, dépassent les progrès de leurs pères; mais quand le maître d'école est l'expérience, l'écolier apprend à faire cas des années. — Voyez! dit Uncas en montrant les deux pôles et en faisant remarquer à droite et à gauche des traces fortement empreintes; la fille aux cheveux noirs s'est dirigée du côté de la gelée. — Jamais limier ne trouva une piste plus belle, répondit l'éclaireur en s'avançant d'un air délibéré sur la route indiquée; nous avons du bonheur, beaucoup de bonheur, et nous pouvons marcher le nez levé. Ah! ah! voilà les traces des deux chevaux qui ont une si drôle d'allure: le Huron voyage comme un général blanc; il faut que cet homme soit frappé d'aveuglement et de vertige! Voyez, si vous ne trouverez pas l'empreinte des roues, Sagamore, continua-t-il en se retournant avec son rire habituel; nous verrons bientôt ce fou voyager en carrosse, et cela quand il est observé par les trois meilleures paires d'yeux de toute la frontière.

La gaîté de l'éclaireur et l'étonnant succès d'une poursuite dans laquelle on avait fait un circuit de plus de quarante milles, ne manquèrent pas de ranimer l'espérance dans le cœur de toute la troupe. La marche fut rapide et aussi assurée que celle d'un voyageur qui suit la grande route. Si la piste était interrompue par un rocher, un ruisseau ou une portion de terrain plus dure que le reste, le coup d'œil sûr de l'éclaireur la retrouvait à quelques pas de là, et le pas des voyageurs en était à peine ralenti. Ce qui contribua beaucoup à faciliter leur marche, fut la certitude que Magua avait suivi les vallées, circonstance qui levait toute incertitude sur la direction générale. Le Huron n'avait pas négligé les subterfuges mis en usage par les Indiens en retraite: fausses traces, détours subits, quand un ruisseau ou un pli de terrain s'y prêtait; mais les guides ne s'y laissaient guère prendre ou avaient bientôt reconnu leur erreur. Vers la quatrième heure après midi, ils avaient franchi le Scaroon et ils marchaient au couchant. Au pied d'une éminence que baignait un ruisseau rapide, ils arrivèrent tout-à-coup dans un endroit où la troupe du Renard avait fait halte. Des tisons éteints étaient épars autour de la source, les débris d'un daim étaient dispersés çà et là, et les chevaux avaient brouté longtemps les feuilles des arbustes. A quelque distance Heyward découvrit avec une tendre émotion l'abri sous lequel avaient pu reposer Cora et Alice. La terre avait été foulée, les pas d'hommes et d'animaux avaient laissé une empreinte visible; mais à partir de ce lieu les traces étaient tout-à-coup interrompues. On pouvait suivre les pas des narragansets, mais il semblait qu'ils eussent erré sans guide, ou sans autre objet que la pâture. Enfin Uncas qui, ainsi que son père, s'était efforcé de suivre la piste des chevaux, vint à un endroit où l'on apercevait des traces de leur passage récent. Avant d'aller plus loin, il fit part de son succès à ses compagnons, et tandis que ces derniers se consultaient, le jeune homme reparut avec les deux alezans, dont les selles étaient brisées, les harnais salis comme s'ils eussent été en liberté depuis plusieurs jours. — Que veut dire cela? dit Duncan qui pâlit en jetant les yeux autour de lui comme s'il eût craint de trouver dans les broussailles voisines la révélation d'un terrible mystère. — Cela veut dire que notre marche touche à sa fin et que nous sommes en pays ennemi, répondit l'éclaireur. Si le coquin avait été pressé et qu'il eût manqué de chevaux pour mettre les dames à même de le suivre, il eût pris leurs chevelures; mais sans ennemis à ses trousses, ayant ces montures à sa disposition, il n'a pas ôté un cheveu de la tête des prisonnières. Je devine votre pensée, et s'il s'agissait d'hommes de notre couleur vous auriez raison; jamais un Mingo lui-même ne portera la main sur une femme si ce n'est pour la tuer; croire le contraire, c'est ignorer la nature indienne et les lois de la forêt. Les chevaux sont ici, mais les Hurons n'y sont plus; cherchons donc le chemin par lequel ils sont partis.

Œil-de-Faucon et les Mohicans s'appliquèrent sérieusement alors à cette tâche. On traça une circonférence de quelques centaines de pas de rayon, et chacun se chargea d'en examiner un segment. Cet examen toutefois n'amena aucune découverte. Les empreintes de pas étaient nombreuses, mais c'étaient des hommes qui avaient parcouru le terrain dans tous les sens sans intention de s'éloigner. L'éclaireur et ses compagnons reprirent la circonférence, à la suite l'un de l'autre et à pas lents; puis ils se réunirent de nouveau au centre sans être plus avancés. — Il y a de la diablerie dans la ruse de ces coquins, s'écria Œil-de-Faucon en voyant ses compagnons désappointés. Reprenons l'œuvre, Sagamore, et parcourons le terrain pouce à pouce. Il ne faut pas que le Huron se vante dans sa tribu d'avoir un pied qui ne laisse pas d'empreinte.

Donnant lui-même l'exemple, l'éclaireur recommença les recherches avec un redoublement d'ardeur. Pas une feuille qui ne fût retournée, pas une branche sèche qui ne fût enlevée, pas une pierre qu'ils ne soulevassent, car ils savaient les ruses des Indiens pour cacher l'empreinte de leurs pas. Cependant ils ne découvrirent rien. Enfin Uncas, ayant terminé sa tâche le premier, imagina d'établir une digue en travers du ruisseau qui coulait de la source et lui traça un nouveau lit. Aussitôt que l'ancien fond fut à sec, il se pencha pour l'examiner d'un regard curieux et attentif. Un cri de joie annonça aussitôt le succès. Toute la troupe accourut, et Uncas montra dans l'alluvion humide l'empreinte d'un moccassin. — Ce garçon fera honneur à sa nation, et ce sera une épine au pied des Hurons, dit Œil-de-Faucon en regardant l'empreinte avec toute l'admiration d'un naturaliste à qui l'on offre la dent ou la côte d'un animal antédiluvien: et pourtant ce n'est pas là le pied d'un Indien; on a trop appuyé sur l'orteil, les doigts du pied sont placés trop carrément: on dirait qu'un danseur français est venu enseigner à la tribu des pas du dernier genre. Uncas, allez me chercher la mesure du pied du chanteur; vous en trouverez une magnifique empreinte là-bas sur la pente de la colline, en face de ce rocher.

Pendant que le jeune homme s'acquittait de sa commission, l'éclaireur et Chingachgook s'occupaient à examiner attentivement les empreintes. Il revint: la mesure était juste, et tous trois reconnurent le pied de David, à qui l'on avait fait de nouveau quitter ses souliers pour des moccassins — J'y vois maintenant aussi clair que si j'avais assisté aux subterfuges du Subtil, ajouta-t-il; les propriétés du chanteur résidant principalement dans son gosier et dans ses pieds, on l'a fait aller le premier, et les Indiens ont marché dans l'empreinte de ses pas. — Mais, s'écria Duncan, je ne vois pas les traces de... — De deux charmantes personnes, interrompit l'éclaireur; le coquin s'est avisé de les porter jusqu'à ce qu'il ait cru nous avoir dépistés. Je gage que nous allons retrouver leurs petits pieds à peu de distance d'ici.

Les voyageurs se mirent à marcher en suivant le cours du ruisseau et en fixant des yeux attentifs sur les empreintes. L'eau rentra bientôt dans son lit; mais l'éclaireur et les Mohicans poursuivirent leur route en examinant le terrain sur l'une et l'autre rive, sachant que les traces étaient sous l'eau. C'est ainsi qu'ils firent plus d'un demi-mille, après quoi ils arrivèrent à un endroit où le ruisseau baignait la base d'un grand rocher nu. Là ils s'arrêtèrent pour s'assurer que les Hurons n'avaient pas quitté le cours du ruisseau. Cette précaution ne fut pas inutile; car l'actif et intelligent Uncas trouva bientôt l'empreinte d'un pied sur une touffe de mousse, où il semblait qu'un Indien avait marché par mégarde. S'étant avancé dans la direction indiquée par cette découverte, il pénétra dans un taillis voisin, et retrouva la trace aussi récente et aussi visible qu'avant d'atteindre au ruisseau. Un autre cri annonça sa bonne fortune à ses compagnons, et mit fin aux recherches. — Oui, voilà qui a été concerté avec une sagacité vraiment indienne, dit l'éclaireur quand tout le monde fut réuni en cet endroit; et les yeux d'un blanc s'y seraient laissé prendre. — Avancerons-nous? demanda Heyward. — Doucement? doucement! Nous connaissons notre chemin; mais il est bon d'examiner l'origine des choses. C'est ici mon école, à moi, major; et si je n'étudie pas dans mon livre de classe, l'enseignement que je reçois de la Providence ne me profitera guère. Tout s'explique, hors la manière dont le coquin s'y est pris pour transporter les dames le long du ruisseau. Un Huron lui-même n'aura pas pu permettre que leurs pieds délicats touchassent l'eau. — Voilà qui expliquera peut-être la chose, dit Heyward en montrant les débris d'une sorte de civière grossièrement construite avec des branches et de l'osier, et qui paraissait avoir été rejetée comme inutile. — Tout est éclairci! s'écria Œil-de-Faucon plein de joie. Les drôles ont employé des heures entières à concerter les moyens de déguiser leur passage! Je les ai vus consommer quelquefois une journée de la même manière, et sans réussir davantage. Voilà trois paires de moccassins et deux empreintes de petits pieds. C'est merveille que des créatures humaines puissent marcher avec des pieds aussi mignons! Sur ma vie! ils ne sont pas plus longs que ceux d'un enfant, et cependant les jeunes ladies sont grandes et bien découplées. Les mieux partagés d'entre nous doivent avouer que la Providence, qui a sans doute de bonnes raisons pour cela, est partiale dans ses dons. — Les membres délicats de mes filles n'ont pu soutenir une marche aussi pé-

nible, dit Munro en regardant l'empreinte des pas avec tout l'amour d'un père ; nous les trouverons mourantes de fatigue dans ce désert. — Cela n'est pas à craindre, reprit l'éclaireur en secouant lentement la tête : voici un pas ferme et droit, quoique léger et court. Voyez, c'est à peine si le talon a touché la terre ; ici la fille aux cheveux noirs a sauté par dessus une racine. Non, non, j'en jurerais, aucune d'elles n'est épuisée de fatigue. Quant au chanteur, on voit clairement à ses traces que les pieds lui faisaient mal, et qu'il avait les jambes fatiguées. En cet endroit, il a glissé ; là, il chancelait en marchant ; par ici, on dirait encore qu'il a marché sur la glace. Oh ! certes, un homme qui fait son métier d'exercer son gosier ne peut guère s'occuper de l'éducation de ses jambes.

Par ces indices irréfutables, l'éclaireur arrivait à la découverte de la vérité avec autant de précision que s'il eût été témoin oculaire des faits. Frappés de l'évidence de ces raisonnements si simples, les voyageurs se mirent en marche après une courte halte, dans laquelle ils prirent à la hâte quelque nourriture. Le repas terminé, l'éclaireur jeta un regard sur le soleil couchant, et s'avança d'un pas rapide ; Heyward et Munro furent obligés, pour le suivre, d'employer toute leur vigueur. Ils continuaient à marcher le long du ruisseau. Comme, à partir de ce point, les Hurons n'avaient plus essayé de cacher les traces de leur passage, aucune incertitude ne ralentit la marche des voyageurs. Cependant, avant qu'une heure se fût écoulée, Œil-de-Faucon suspendit sensiblement la rapidité de son pas, et au lieu de porter le regard en avant, il tournait avec précaution la tête à droite et à gauche, comme s'il eût senti l'approche d'un danger. Bientôt il s'arrêta, et attendit le reste de la troupe. — Je sens les Hurons, dit-il aux Mohicans ; je vois le soleil là-bas à travers le sommet des arbres ; nous sommes trop rapprochés de leur cantonnement. Sagamore prenez à droite, du côté de la colline ; Uncas longera le ruisseau à gauche, tandis que moi je continuerai à suivre la piste. Celui qui verra quelque chose donnera pour signal trois cris de corbeau. J'ai vu tout à l'heure un de ces oiseaux prendre son vol du haut de ce chêne mort, autre signe que nous approchons d'un camp.

Les Indiens prirent chacun la direction indiquée, pendant que l'éclaireur poursuivait sa route avec Heyward et Munro. Le major impatient se pressait sur les pas de son guide ; mais celui-ci lui dit de se glisser vers la lisière du bois, et d'y attendre son arrivée, pendant qu'il allait examiner certains signes suspects. Duncan suivit cette indication, et bientôt un spectacle singulier s'offrit à ses regards. Sur une étendue de plusieurs acres, les arbres avaient été abattus, et la lumière d'un beau soir d'été, tombant sur cet espace découvert, formait un brillant contraste avec la clarté grisâtre de la forêt. Non loin du lieu où se tenait Duncan, le ruisseau avait formé un petit lac qui couvrait presque tout le terrain situé entre les deux collines. De ce bassin, l'eau retombait en cascade, et sa chute douce et régulière semblait l'ouvrage des hommes et non de la nature. Une centaine de huttes de terre s'élevaient sur les bords du lac, et touchaient même l'eau, comme si elle eût débordé au-dessus de ses limites ordinaires. Les toits arrondis de ces cabanes, artistement prémunies contre l'inclémence des saisons, indiquaient plus de prévoyance que les Indiens n'en mettent d'ordinaire à la construction de leurs habitations régulières, et, à plus forte raison, de celles qu'ils n'occupent que provisoirement pour la chasse ou la guerre. En un mot, ce village annonçait dans sa construction une intelligence supérieure à celle que les blancs attendaient habituellement des Indiens. Mais cette ville était sans habitants. Duncan le pensa du moins pendant quelques minutes ; enfin, il crut voir s'avancer vers lui plusieurs créatures humaines, marchant à quatre pattes, et paraissant traîner quelque chose de lourd, que ses appréhensions lui firent prendre pour une machine de guerre. En ce moment quelques têtes noires se montrèrent à l'entrée des habitations, et tout le village parut bientôt peuplé d'êtres qui couraient d'une hutte à l'autre avec tant de rapidité qu'on n'avait pas le temps de reconnaître le but de leurs démarches. Alarmé de ces mouvements, il était sur le point de faire entendre le cri du corbeau, quand tout-à-coup le froissement des feuilles attira son attention d'un autre côté. Le jeune homme tressaillit et recula involontairement de quelques pas, en voyant à cent pas de lui un Indien inconnu. Toutefois, il ne tarda pas à se remettre, et au lieu de donner l'alarme, ce qui aurait pu lui être fatal, il resta immobile et se mit à observer les mouvements de l'individu. Certainement il n'était pas vu. L'Indien paraissait occupé, comme lui, à considérer les huttes du village et les mouvements rapides de ses habitants. Il était impossible de découvrir l'expression de ses traits, à travers le grotesque tatouage qui les cachait ; toutefois, Duncan crut y trouver un caractère de tristesse plutôt que de férocité. Sa tête était rasée comme d'ordinaire, sauf la touffe de cheveux, d'où l'on voyait pendre trois ou quatre plumes de faucon. Son corps était à demi couvert d'un vieux manteau de calicot, et toute la partie inférieure du corps était couverte par une chemise ordinaire, dont les manches remplissaient une destination tout autre et beaucoup moins commode que l'usage habituel. Ses jambes étaient nues et cruellement déchirées par les ronces. Néanmoins il avait aux pieds une bonne paire de moccassins faite de peau de daim. Au total, l'extérieur de cet individu était triste et misérable. Duncan était encore occupé à observer avec curiosité la personne de son voisin, quand l'éclaireur arriva silencieux auprès de lui. — Vous voyez que nous avons atteint leur établissement ou leur camp, dit tout bas le jeune homme ; et voici un sauvage qui nous gênera beaucoup pour la continuation de notre marche.

Œil-de-Faucon tressaillit et posa la crosse de son fusil à terre ; puis suivant la direction du doigt de Duncan, il aperçut l'étranger. Abaissant alors son arme meurtrière, il étendit son long cou pour examiner plus attentivement. — Ce n'est point un Huron, dit-il. Il n'appartient pas non plus aux tribus du Canada ; et cependant vous voyez à ses vêtements que le coquin a pillé un blanc. Oui, Montcalm a battu les forêts pour composer son armée, et il a réuni la plus abominable bande de hurleurs et d'assassins ! Pourriez-vous me dire où il a mis son fusil ou son arc ? — Il paraît n'avoir point d'armes, et ses intentions semblent pacifiques. A moins qu'il ne donne l'alarme à ses camarades qui, comme vous le voyez, se promènent au bord de l'eau, nous n'avons pas grand'chose à craindre de lui.

L'éclaireur se tournant vers Heyward, le regarda quelque temps avec un étonnement qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Alors ouvrant la bouche, il partit d'un éclat de rire, mais de ce rire particulier et silencieux que le danger lui avait appris. Après avoir répété ces mots d'Heyward : « ses camarades qui se promènent au bord de l'eau ! » il ajouta : — Voilà donc à quoi sert d'avoir étudié et d'avoir passé sa jeunesse dans les colonies ! Cependant ce coquin a les jambes longues, il ne faut pas nous y fier. Tenez-le au bout de votre fusil, pendant que je vais, en traversant les broussailles, le prendre par derrière et le faire prisonnier. Surtout ne tirez pas !

Déjà Œil-de-Faucon était à moitié entré dans le taillis, lorsque Heyward, étendant la main, l'arrêta pour lui dire : — Si je vous vois en danger, ne puis-je faire feu ?

Œil-de-Faucon le regarda un moment sans trop savoir comment il devait prendre cette question ; puis faisant de la tête un signe affirmatif, il répondit en continuant de rire à sa manière silencieuse : — En ce cas, feu de peloton, major !

Le moment d'après, il avait disparu dans le feuillage ; Duncan attendit plusieurs minutes impatiemment avant de l'apercevoir de nouveau. Puis il le revit se traînant à plat ventre contre la terre, dont la couleur de son vêtement le faisait à peine distinguer, et s'avançant en ligne directe derrière celui qu'il voulait faire prisonnier. Parvenu à quelques pas de ce dernier, il se releva lentement et sans bruit. Dans ce moment une rumeur soudaine se fit entendre sur les eaux, et Duncan, tournant les yeux de ce côté, vit une centaine d'êtres tout noirs se plonger à la fois dans le lac. Saisissant son fusil, il reporta ses regards sur l'Indien. Au lieu de s'effrayer, l'individu, qui se croyait seul, tendit le cou et examina ce qui se passait dans le lac, avec une sorte de curiosité stupide. Pendant ce temps, Œil-de-Faucon avait levé la main sur lui, mais sans raison apparente il la retira et partit encore de son rire silencieux. Quand il eut terminé cette franche explosion de gaieté, Œil-de-Faucon, au lieu de prendre sa victime à la gorge, lui frappa légèrement sur l'épaule, et lui dit à haute voix : — Hé bien ! l'ami, vous voulez donc enseigner le chant aux castors ?

— Précisément, répondit le prétendu sauvage. Eh ! pourquoi donc le Tout-Puissant, qui leur a prodigué ses dons à ce point merveilleux, leur aurait-il refusé la voix pour proclamer ses louanges.

—

CHAPITRE XXII.

Le lecteur peut s'imaginer, mieux que nous ne pourrions le décrire, quelle fut la surprise d'Heyward. Il vit tout à coup ses Indiens redoutables changés en bêtes à quatre pattes ; son lac, en un étang de castors ; sa cataracte, en une écluse construite par ces industrieux quadrupèdes ; et là où il avait cru voir un ennemi, il retrouvait son ami éprouvé, David La Gamme, le maître de psalmodie. La présence de cet excellent homme fit naître dans le cœur du jeune homme un espoir inattendu relativement aux deux sœurs ; et sans hésiter, quittant sa cachette, il se hâta de venir se joindre aux deux acteurs principaux de cette scène. Le rire d'Œil-de-Faucon ne se calma pas facilement. Sans cérémonie, de sa main rude, il fit pirouetter sur ses talons le souple La Gamme, et déclara sur sa parole que son costume faisait le plus grand honneur aux Hurons qui l'avaient accoutré : puis, lui prenant la main, et lui souhaitant bien de la joie dans sa nouvelle condition, il lui donna une si énergique étreinte, que les larmes en vinrent aux yeux du pacifique David. — Vous alliez donc donner une leçon de chant aux castors ? lui dit-il. Les rusés démons sont déjà presque du métier, car ils battent la mesure avec leurs queues, comme vous devez l'avoir entendu tout à l'heure ; et bien leur en a pris de battre la mesure dans l'eau, sans quoi le Tueur de daims leur aurait fait entendre la première note. J'ai connu des gens qui savaient lire et écrire, et qui étaient plus bêtes qu'un vieux castor expérimenté ; mais pour ce qui est du chant, le malheur c'est qu'ils

sont muets !..... A propos de chant, que pensez-vous de celui-là?....

David boucha ses oreilles délicates, et Duncan lui-même, bien que la nature de ce cri lui fût connue, leva les yeux en l'air pour voir le corbeau dont il venait d'entendre le croassement. — Voyez, continua l'éclaireur riant toujours et montrant le reste de la troupe qui, au signal indiqué, s'approchait déjà ; voilà une musique qui a ses vertus naturelles; elle nous amène deux bonnes carabines, sans compter les couteaux et les tomahawks. Mais il paraît que vous êtes sain et sauf : maintenant dites-nous ce que sont devenues les deux jeunes dames? — Elles sont en captivité chez les païens, dit David; et quoique leur esprit soit dans un grand trouble, elles sont en toute sûreté et même bien traitées sous le rapport matériel. — Toutes deux ? demanda Heyward respirant à peine. — Toutes deux. Quoique notre marche ait été pénible et les vivres peu abondants, nous n'avons pas eu à nous plaindre, si ce n'est de la violence qui nous conduit en captivité dans un pays lointain. — Dieu vous récompense de ce que vous venez de dire ! s'écria en tremblant de joie Munro, je reverrai donc mes enfants pures et sans tache comme lorsqu'elles m'ont été ravies ! — Je ne sais si leur délivrance est proche, répondit David en secouant la tête; le chef de ces sauvages est possédé d'un esprit malin que la Toute-Puissance pourrait seule dompter. J'ai tout essayé sur lui, mais il n'est point de sons ni de langage qui puissent toucher son âme. — Où est ce brigand ? interrompit brusquement l'éclaireur. — Aujourd'hui il chasse l'élan avec ses jeunes guerriers, et j'ai entendu dire que demain ils vont s'enfoncer plus avant dans les forêts et s'approcher des frontières du Canada. L'aînée des jeunes filles habite dans une peuplade voisine, dont les cabanes sont situées au-delà de ce grand rocher noir que vous voyez là-bas ; la plus jeune est retenue au milieu des femmes des Hurons dont les habitations se trouvent à deux petits milles d'ici, sur un plateau dépouillé d'arbres où le feu a rempli les fonctions de la hache. — Alice! ma douce Alice ! murmura Heyward ; elle n'a point sa sœur pour la consoler ! — Cela est vrai, mais tout ce que les chants pieux peuvent faire pour calmer l'affliction de l'esprit, lui a été en aide. — Quoi ! s'écria Œil-de-Faucon, elle se plaît à écouter la musique? — Oui, pour ce qui est de la musique grave et solennelle; pourtant j'avouerai qu'en dépit de tous mes efforts, la jeune dame pleure plus souvent qu'elle ne sourit. Dans ces moments, je ne la presse pas de chanter; mais il y a d'autres instants plus paisibles où nos voix s'unissent dans un accord parfait et ravissent l'oreille des sauvages. — Et comment se fait-il qu'on vous permette d'aller où vous voulez sans surveillance?

David, après avoir donné à ses traits un air d'humilité modeste, répondit avec douceur : — Le mérite n'en est pas à un vermisseau tel que moi ; mais l'influence toute puissante de la divine psalmodie, suspendue au sein des scènes de terreur et de sang par lesquelles nous avons passé, a repris son empire sur les âmes des idolâtres, et j'ai la permission d'aller et venir comme il me plaît.

L'éclaireur se mit à rire, et se frappant le front de la main, il expliqua d'une manière satisfaisante cette indulgence inusitée en disant : — Les Indiens ne font jamais de mal à ceux qui ont quelque atteinte là. Mais lorsque vous avez vu le chemin ouvert devant vous, pourquoi n'êtes-vous pas revenu sur vos traces, qui sont un peu plus visibles que celles d'un écureuil, afin de porter au fort Edouard des renseignements sur ce qui se passait.

L'éclaireur, ne songeant qu'à sa nature de fer, oubliait qu'une pareille tâche était au-dessus des facultés de David. Mais ce dernier, [illegible] rien perdre de son air de douceur, se contenta de répondre : — Mon [illegible] [illegible]ût sans doute éprouvé une grande joie à revoir les habitations des chrétiens? mais mes pieds auraient préféré suivre les pauvres âmes confiées à ma garde jusque dans la province idolâtre des jésuites, plutôt que de faire un pas en arrière pendant qu'elles gémissaient dans la captivité et l'affliction.

Bien que le langage figuré de David ne fût pas intelligible pour tous ceux qui l'entendaient, néanmoins il n'était pas facile de se méprendre sur l'expression grave de son regard et l'air de franchise et d'honnêteté qui respirait dans ses traits. Uncas se rapprocha de David et jeta sur lui un regard d'approbation silencieuse, tandis que son père exprimait la sienne par son exclamation habituelle. L'éclaireur reprit en secouant la tête : — L'intention du Seigneur n'a jamais été que l'homme pût exercer uniquement son gosier, à l'exclusion d'autres qualités plus utiles; mais le malheur a voulu que le pauvre diable tombât dans les mains de quelque sotte femme au lieu de faire son éducation sous un ciel bleu et au milieu des beautés de la forêt. Tenez, l'ami, je me proposais d'allumer du feu avec le sifflet qui vous appartient et que j'ai trouvé, mais comme vous en faites cas, prenez-le et faites-en le meilleur usage que vous pourrez.

La Gamme, en recouvrant son instrument favori, exprima toute la satisfaction qu'il crut compatible avec ses graves fonctions. Après l'avoir essayé plusieurs fois et en avoir comparé le son avec celui de sa voix, il se disposait très sérieusement à entonner quelques versets de l'un des cantiques de ce petit volume dont nous avons si souvent parlé. Mais Heyward se hâta d'interrompre son pieux projet en continuant ses questions sur la situation de ses compagnes de captivité, mettant à son interrogatoire plus d'ordre et de méthode que son émotion ne lui avait permis d'en adopter au commencement de l'entrevue: David, tout en contemplant son trésor avec des regards d'amour, fut contraint de répondre, surtout lorsqu'il vit le père vénérable prendre part à cette enquête, avec un intérêt trop puissant pour qu'il refusât de satisfaire sa curiosité inquiète. L'éclaireur de son côté ne manquait pas de placer de temps en temps une question opportune. De cette manière, bien qu'avec de fréquentes interruptions que remplissait le prélude menaçant de quelque cantique, les voyageurs apprirent plusieurs circonstances importantes qui devaient leur être d'une grande utilité dans leurs efforts pour délivrer les deux sœurs.

Magua avait attendu sur la montagne la fin du tumulte et du carnage; il était alors descendu et s'était dirigé le long de la rive occidentale de l'Horican dans la direction du Canada. Comme le subtil Huron était familiarisé avec les localités et qu'il ne pouvait craindre une poursuite immédiate, la marche avait été modérée et nullement fatigante. Il paraît, d'après le récit dépourvu d'ornement de David, que sa présence avait été plutôt soufferte que désirée, bien que Magua lui-même ne fût pas entièrement exempt de cette vénération avec laquelle les Indiens regardent ceux dont le Grand-Esprit a troublé l'intelligence. Pendant la nuit, on avait pris le plus grand soin des captives, tant pour les mettre à l'abri de l'humidité des bois que pour empêcher leur évasion. Arrivés à la source, les chevaux avaient été mis en liberté, comme on a vu ; et malgré la distance parcourue, on avait eu recours au subterfuge dont nous avons parlé, afin d'interrompre tous les signes du passage de la caravane. A son arrivée dans le village de sa nation, Magua, conformément à la politique en usage parmi les Indiens, avait séparé ses prisonnières. On avait envoyé Cora dans une tribu qui occupait temporairement une vallée adjacente, tribu dont il fut impossible à David, grâce à son ignorance des coutumes et de l'histoire des indigènes, de faire connaître le nom ou le caractère. Tout ce qu'il savait, c'est que les Indiens de cette tribu n'avaient point pris part à l'expédition contre William-Henri : comme les Hurons, ils étaient les alliés de Montcalm, et ils conservaient des relations amicales mais peu intimes avec la peuplade guerrière et sauvage que le hasard avait mise en contact avec eux.

Les Mohicans et l'éclaireur écoutaient ce récit imparfait et vingt fois interrompu avec une attention croissante ; et à l'instant où David s'efforçait d'expliquer les mœurs de la peuplade où Cora était restée prisonnière, l'éclaireur l'interrompit par cette brusque question : — Avez-vous vu leurs couteaux? sont-ils de manufacture anglaise ou française ? — Mes pensées ne s'attachaient point à de telles vanités, mais je m'occupais plutôt à offrir des consolations aux pauvres affligées. — Un temps viendra peut-être où le couteau d'un sauvage ne vous paraîtra pas une vanité si méprisable, répondit l'éclaireur avec l'expression d'un profond mépris pour l'intelligence bornée de son interlocuteur. Ont-ils célébré la fête des grains, ou pouvez-vous nous dire quelque chose des totems (c'est-à-dire des emblèmes) de leur tribu? — Quant au grain, nous n'en avons pas manqué et Dieu en soit béni ; car le grain cuit dans du lait est tout à la fois agréable au goût et confortable à l'estomac. Quant à ce que vous appelez totem, je ne sais ce que vous voulez dire ; mais si c'est quelque chose qui ait rapport à la musique indienne, il ne faut rien leur demander en ce genre ; ils ne prient jamais, et m'ont tout l'air d'être les plus profanes d'entre les idolâtres. — Vous calomniez la nature de l'Indien. Le Mingo lui-même n'adore que le Dieu véritable et vivant. On a prétendu que le guerrier indien adorait des images, ouvrage de ses mains; mais je le dis à la honte des hommes de ma couleur, c'est une infâme calomnie des blancs. Il est vrai qu'ils s'efforcent de parlementer avec le diable, comme avec un ennemi qu'ils ne peuvent vaincre ; mais ils ne demandent des faveurs et du secours qu'à l'Esprit grand et bon. — Cela peut être, dit David; mais j'ai vu dans leur tatouage d'étranges et fantastiques images, pour lesquelles ils témoignent une vénération qui tient beaucoup du culte ; une surtout qui représente un objet sale et dégoûtant. — Un serpent? demanda aussitôt l'éclaireur. — Quelque chose comme cela. C'est la figure abjecte et rampante d'une tortue.

— Hugh ! s'écrièrent en même temps les deux Mohicans attentifs, pendant que l'éclaireur secouait la tête, en homme qui venait de faire une découverte importante, mais très peu agréable. Alors Chingachgook prit la parole en delaware avec un calme et une dignité qui attirèrent aussitôt l'attention de ceux-là même pour qui son langage était inintelligible. Son geste était imposant et parfois énergique. A la fin de son discours, il leva le bras en l'air, puis il l'abaissa; et cette action ayant écarté les plis de son manteau léger, il mit un doigt sur sa poitrine, comme pour donner par son attitude une nouvelle force à ses paroles. Les yeux de Duncan suivirent ce mouvement, et c'est alors qu'il vit que l'animal dont on venait de parler était artistement représenté en beau bleu sur la poitrine basanée du Mohican. Tout ce qu'il avait entendu dire de la séparation violente des populeuses tribus des Delawares lui revint alors en mémoire ; il attendit le moment de faire quelques questions, avec une anxiété rendue presque intolérable par le vif [illegible] dont il était animé.

Toutefois l'éclaireur le prévint; et, lorsque son ami rouge eut cessé de parler.—Nous venons, dit-il, de découvrir une circonstance qui peut nous être favorable ou funeste, selon que le ciel en disposera. Le Sagamore est du sang le plus illustre des Delawares; il est le grand chef de leurs Tortues. Evidemment, d'après ce que dit le chanteur, il y a de ses compatriotes dans la peuplade dont on vient de nous parler; et si notre ami La Gamme avait mis à faire des questions prudentes la moitié du souffle qu'il a employé à faire une trompette de son gosier, nous aurions pu savoir le nombre des guerriers de la caste de la Tortue qui se trouvent parmi cette tribu. Au total, nous sommes sur un terrain dangereux; car un ami dont le visage s'est détourné de vous, est souvent plus à craindre que l'ennemi qui en veut à votre chevelure! — Expliquez-vous, dit Duncan. — C'est une tradition longue et douloureuse à laquelle je n'aime point à penser, car on ne peut nier que le mal n'ait été fait en grande partie par des hommes à peau blanche. Il est résulté de tout cela, que le tomahawk du frère s'est levé contre son frère, et que le Mingo et le Delaware ont marché dans le même sentier. — Vous pensez donc que ceux au milieu desquels habite Cora font partie de la nation des Delawares?

L'éclaireur fit un signe affirmatif, bien qu'il parût désireux d'écarter toute discussion ultérieure sur un sujet qui semblait lui être pénible. L'impatient Duncan proposa, pour parvenir à la délivrance des deux sœurs, plusieurs expédients impraticables et désespérés. Munro parut secouer son apathie, et écouta les plans insensés du jeune homme avec une déférence qui ne convenait guère à ses cheveux gris. Mais l'éclaireur, après avoir laissé s'évaporer un peu toute cette ardeur d'amant, parvint à convaincre le jeune officier de la folie de toute résolution précipitée, dans une affaire qui exigeait autant de calme et de jugement que d'énergie. — Il serait bien, ajouta-t-il, que le chanteur s'en retournât comme à l'ordinaire, et qu'il avertît les dames de notre approche : nous le rappellerions ensuite par un signal convenu pour se concerter avec nous. Vous qui êtes musicien, l'ami, vous savez distinguer le cri du corbeau de celui du coucou?— Le coucou est un oiseau agréable, reprit David, et dont la voix a des notes douces et mélancoliques, quoique l'intonation en soit un peu précipitée.—Eh bien, puisque vous aimez son chant, il vous servira de signal. Rappelez-vous donc que lorsque vous entendrez répéter trois fois le chant du coucou, vous devez venir dans le taillis où vous pourrez supposer que se trouve l'oiseau. — Arrêtez, interrompit Heyward, je veux l'accompagner. — Vous! s'écria Œil-de-Faucon étonné : êtes-vous las de voir le soleil se lever et se coucher? — David est une preuve vivante qu'il peut y avoir de l'humanité parmi les Hurons. — Oui, mais David peut se servir de son gosier comme personne dans son bon sens ne consentirait à le faire. — Et moi aussi je puis jouer le rôle de fou, d'imbécille, de héros; en un mot, il n'est rien que je ne fasse pour délivrer celle que j'aime. Plus d'objections; ma résolution est prise.

Œil-de-Faucon regarda un moment le jeune homme avec un étonnement silencieux. Mais Duncan qui, par égard pour l'habileté et les services de l'éclaireur, s'était jusque-là implicitement soumis à ses conseils, reprit alors l'air d'un homme habitué au commandement. Il fit un geste de la main pour indiquer qu'il n'écouterait aucune remontrance, puis il continua d'un ton calme : — Vous connaissez les moyens de me déguiser; vous pouvez me peindre même si vous voulez; faites de moi ce qu'il vous plaira, un fou par exemple. — Je ne vous cacherai pas que la Providence me semble avoir déjà beaucoup fait pour cela, et qu'un changement n'est pas très nécessaire, murmura l'éclaireur mécontent. Quand vous envoyez des troupes en campagne, vous jugez prudent d'établir des signes de reconnaissance, de manière à ce que ceux qui combattent avec vous puissent savoir où trouver leurs amis.... — Écoutez, interrompit Duncan, vous avez appris de ce compagnon fidèle des captives, que les Indiens appartiennent à deux tribus, s'ils ne sont même de deux nations différentes. Celle que vous appelez la fille aux cheveux noirs est avec les Indiens que vous croyez être de la race des Delawares; il est incontestable que la plus jeune est avec nos ennemis déclarés les Hurons. Ma jeunesse et mon rang me désignent pour tout risquer en faveur de cette dernière. Tandis donc que vous négocierez avec vos amis pour la liberté de l'une des deux sœurs, moi je vais délivrer l'autre, ou mourir.

En parlant ainsi, l'ardeur du jeune homme brillait dans ses regards; toute sa personne prenait quelque chose d'héroïque. Œil-de-Faucon, bien qu'il connût l'astuce des Indiens et qu'il vît par conséquent tous les dangers de l'entreprise, ne savait trop comment combattre cette résolution soudaine; peut-être y avait-il dans l'entreprise quelque chose qui sympathisait avec sa mâle nature, et avec ce goût secret des aventures périlleuses, qu'une expérience de chaque jour avait accru; de telle sorte que les dangers et les hasards étaient devenus une jouissance nécessaire à son existence. Au lieu donc de s'opposer encore au projet de Duncan, il changea tout-à-coup de langage et parut se prêter à l'exécution. — Allons, dit-il en souriant d'un air de bonne humeur, quand un daim veut se jeter à l'eau, il faut le précéder et non le poursuivre; Chingachgook a dans sa valise autant de couleurs différentes que la femme d'un ingénieur de ma connaissance, qui met toute la nature sur des morceaux de papier, trace des montagnes grosses comme des meules de foin, et vous fait toucher le bleu firmament du bout du doigt; le Sagamore sait aussi parfaitement s'en servir. Asseyez-vous sur ce tronc d'arbre, et croyez-m'en bien, il va faire de vous un fou accompli. Duncan s'assit, et le Mohican, qui avait écouté attentivement toute la conversation, se mit aussitôt à la besogne. Versé de longue main dans tous les arts de la vie sauvage, il traça d'une main ferme et légère à la fois les signes fantastiques que les indigènes avaient coutume de considérer comme indices d'un caractère joyeux et cordial. Il évita le moindre trait qui pût révéler des dispositions belliqueuses. En un mot, sa main habile fit disparaître entièrement le guerrier sous le masque du bouffon. Les gens de cette humeur n'étaient point rares parmi les Indiens: et comme Duncan était déjà suffisamment déguisé par le costume qu'il avait pris pour la poursuite, on avait tout lieu de croire qu'avec sa connaissance de la langue française, il passerait pour un jongleur de Ticonderoga, faisant sa tournée parmi les tribus alliées et amies. Quand on jugea que rien ne manquait à son tatouage, l'éclaireur lui donna force conseils affectueux, convint avec lui des signaux, et désigna le lieu de leur rendez-vous en cas de succès de part et d'autre. La séparation de Munro et de son jeune ami fut plus pénible; néanmoins le vieillard s'y soumit plus aisément qu'il n'eût fait dans tout autre état d'esprit. L'éclaireur prit Duncan à part, et lui fit part de son intention de laisser le vétéran dans quelque lieu sûr sous la garde de Chingachgook, tandis que lui et Uncas poursuivraient leurs recherches parmi la peuplade qu'ils avaient tout lieu de croire composée de Delawares. Alors renouvelant ses avis et lui recommandant la prudence, il termina en lui disant avec une chaleur d'expression et de sentiment dont Heyward fut profondément touché: — Et maintenant que Dieu vous bénisse! vous avez montré un courage qui me plaît; car c'est l'attribut de la jeunesse, surtout quand elle a le sang vif et le cœur chaleureux. Mais écoutez-les conseils d'un homme qui parle d'après sa propre expérience; vous aurez besoin d'appeler à votre aide toute votre fermeté d'homme et une perspicacité que ne donnent point les livres, pour déjouer la ruse ou vaincre la résolution d'un Mingo. Que Dieu vous bénisse! Si les Hurons vous enlèvent votre chevelure, croyez- en un homme qui a deux braves guerriers pour le soutenir, ils paieront cher leur victoire; chacun de vos cheveux leur coûtera une vie! Je vous le répète, mon jeune gentilhomme, que la Providence bénisse votre entreprise, car elle est honorable; et rappelez-vous que pour déjouer l'astuce de ces coquins, il est licite de faire des choses que ne se permettrait pas naturellement une peau blanche.

Duncan serra bien affectueusement la main de son digne compagnon, qui hésitait à demander ce gage de sympathie, recommanda de nouveau son vieil ami à ses soins, lui rendit les vœux qu'il faisait pour son succès, et partit en faisant signe à David de l'accompagner. L'éclaireur suivit quelque temps des yeux avec admiration l'intrépide et aventureux jeune homme; puis, secouant la tête d'un air de doute, il conduisit dans l'intérieur de la forêt les trois compagnons qui lui restaient. La route suivie par Duncan et David traversait directement la clairière des castors et longeait les bords de leur étang. Quand le major se vit ainsi seul avec un être si peu intelligent, si peu capable de l'aider dans des périls imminents, il put commencer à comprendre les difficultés de la tâche qu'il avait entreprise. La lumière affaiblie du soir augmentait encore la sombre tristesse de ce lieu sauvage; il y avait même quelque chose d'effrayant dans le silence de ces petites huttes remplies néanmoins d'une population nombreuse. En contemplant ces constructions admirables et la merveilleuse industrie de leurs habitants, il se dit que dans ces vastes déserts les animaux même possédaient un instinct presque à la hauteur du sien, et il vit avec inquiétude la lutte inégale qu'il allait engager; puis vinrent s'offrir à lui l'image charmante d'Alice, son malheur, ses dangers actuels, et cette pensée lui fit oublier tous les périls de sa propre situation. Encourageant David de la voix, il marcha en avant du pas léger et vigoureux de la jeunesse et de l'audace. Après avoir décrit à peu près un demi-cercle autour de l'étang, ils s'éloignèrent du ruisseau et gravirent la pente d'un plateau assez étendu. Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à une autre clairière qui paraissait également l'ouvrage des castors, et que quelque accident avait sans doute fait abandonner à ces animaux intelligents, pour la position plus commode qu'ils occupaient maintenant. Un sentiment bien naturel fit hésiter un moment Heyward avant de quitter le taillis qui l'abritait, comme un homme qui rassemble toutes ses forces avant d'aborder une expérience hasardeuse. Il mit à profit cette halte pour recueillir les renseignements que pouvait lui procurer un coup d'œil rapide et jeté à la hâte. De l'autre côté de la clairière et près d'un endroit où le ruisseau descendant d'un plateau plus élevé, tombait en cascade sur quelques rochers, on apercevait cinquante ou soixante huttes grossièrement construites d'un mélange de troncs d'arbres, de branchages et de terre; elles étaient placées çà et là sans ordre, et dans leur construction on semblait n'avoir consulté ni la beauté ni la symétrie; en effet, sous ces deux rapports, elles étaient réellement inférieures

au village des castors que Duncan venait de voir; et ce spectacle lui causa une surprise non moins grande que la première. Cette impression ne fut pas diminuée, lorsqu'à la lueur douteuse du crépuscule il vit vingt à trente figures s'élever alternativement du milieu des hautes herbes qui croissaient en face des cabanes, et disparaître ensuite comme si elles s'enfonçaient dans la terre. Entrevus à peine un instant, ces êtres bizarres ressemblaient plutôt à des apparitions de l'autre monde qu'à des créatures de chair et de sang. Un corps nu se montrait un moment, agitant ses bras en l'air avec des gestes étranges; puis tout à coup on ne voyait plus rien à la place qu'il avait occupée: la même figure apparaissait plus loin ou était remplacée par une autre ayant le même caractère mystérieux. David voyant hésiter son compagnon, suivit la direction de son regard, et rappela Heyward à lui-même en lui disant: — Il y a ici beaucoup de terrain fertile, mais qui ne reçoit pas de culture, et je puis ajouter sans un levain blâmable de vanité, que dans le peu de temps de mon séjour parmi ces idolâtres, j'ai semé inutilement beaucoup de bon grain. — Les Indiens préfèrent la chasse aux travaux champêtres, reprit Duncan sans le comprendre et les yeux toujours fixés sur les objets de son étonnement. — Chanter les louanges du Seigneur, c'est plutôt une joie qu'un travail pour l'esprit; mais ces enfants abusent cruellement des dons de la nature! j'ai rarement rencontré des garçons de cet âge qui aient reçu pour la psalmodie des dispositions naturelles plus remarquables; mais il n'en est pas qui négligent davantage ces dons. Pendant trois soirées consécutives je les ai rassemblés ici pour répéter après moi un cantique; ils ne m'ont répondu que par des cris et des hurlements qui m'ont déchiré jusqu'au fond de l'âme! — Mais de qui parlez-vous? — De ces enfants du diable que vous voyez là-bas perdre un temps précieux en grimaces et en gambades. Ah! la salutaire contrainte de la discipline est bien peu connue parmi ce peuple abandonné à lui-même! Dans un pays où il y a tant de bouleaux, on ne connaît même pas l'usage des verges; aussi n'est-il pas étonnant que les dons les plus précieux de la Providence soient employés à produire ces sons discordants.

En parlant ainsi, David se boucha les oreilles pour ne pas entendre cette marmaille dont les hurlements aigus redoublaient et faisaient retentir la forêt. Un sourire de dédain effleura les lèvres de Duncan qui, se moquant en lui-même du mouvement de superstition auquel il s'était abandonné, dit avec fermeté: — Avançons. Sans se déboucher les oreilles, le maître de chant obéit, et tous deux poursuivirent leur route vers ce que David appelait quelquefois Les tentes des Philistins.

—

CHAPITRE XXIII.

Les camps des Indiens ne sont pas gardés, comme ceux des blancs, par des sentinelles armées. Averti par son instinct de toute espèce de danger, même lointain, l'Indien en général se fie à la connaissance qu'il a des signes de la forêt, et à l'étendue ainsi qu'à la difficulté des pays qui le séparent de l'ennemi. Mais si celui-ci, par un heureux concours de circonstances, a trouvé moyen d'éluder la vigilance des éclaireurs, il est assuré de ne trouver aux approches du camp aucune vedette pour donner l'alarme. D'ailleurs, les tribus amies de la France connaissaient trop bien l'importance du coup qui venait d'être frappé, pour appréhender aucune attaque immédiate de la part des nations alliées à l'Angleterre. Lors donc que Duncan et David se trouvèrent au milieu des enfants de la peuplade, ce fut sans que rien eût annoncé leur approche; mais, aussitôt qu'elle les aperçut, toute cette marmaille éleva un grand cri et disparut comme par enchantement. A cette heure du soir, les corps nus et basanés de tous ces enfants couchés par terre, se confondaient tellement avec l'herbe desséchée, qu'on eût dit de prime abord que la terre les avait engloutis; mais, lorsque la première surprise fut passée, Duncan, en promenant ses regards étonnés autour de lui, rencontra partout des yeux noirs et brillants qui se fixaient sur les siens. Ce présage n'était guère propre à encourager le major sur l'examen qu'allait probablement lui faire subir la prudence circonspecte des hommes faits, et il y eut un moment où il n'eût pas été fâché de battre en retraite Mais il était trop tard pour manifester la moindre apparence d'hésitation. Le cri des enfants avait attiré une douzaine de guerriers sur le seuil de la hutte la plus rapprochée; et là ils attendaient gravement les étrangers qui venaient de faire parmi eux une apparition si peu attendue. David, déjà familiarisé en quelque sorte avec ses nouveaux hôtes, marcha le premier, et se dirigea vers cette même hutte, avec une assurance qu'il ne paraissait pas facile de déconcerter. C'était le principal édifice du village, bien qu'il ne fût construit comme les autres que d'écorce et de branches d'arbres. La tribu y tenait ses conseils et ses assemblées publiques pendant sa résidence temporaire sur les frontières de la province anglaise. Il fut difficile à Duncan de conserver un air calme et indifférent lorsqu'il toucha en passant les robustes sauvages qui étaient réunis à la porte; mais, convaincu que sa vie dépendait de sa présence d'esprit, il suivit de près son compagnon, s'efforçant de réunir toute sa fermeté. Il s'avança ainsi jusqu'au centre de la hutte, sans trahir à l'extérieur aucune de ses appréhensions. Imitant l'exemple de David, il s'approcha d'une pile de branches odoriférantes placées dans un coin de la hutte, et y prit un fagot sur lequel il s'assit en silence. Aussitôt que le nouveau venu fut passé, les guerriers qui l'avaient suivi des yeux entrèrent dans la hutte; puis se rangeant autour de lui, ils attendirent en silence le moment où il conviendrait à la dignité de l'étranger de parler. Le plus grand nombre d'entre eux étaient nonchalamment appuyés contre les poteaux qui supportaient l'édifice chancelant, tandis que trois ou quatre des chefs les plus âgés et les plus distingués s'étaient assis à terre un peu en avant des autres, selon leur coutume. Une torche éblouissante brûlait dans la salle, et sa flamme rouge, que l'air faisait vaciller, jetait des reflets tantôt sur une figure, tantôt sur une autre. Duncan profita de cette lumière pour lire dans les traits de ses hôtes la réception qui l'attendait. Les chefs placés sur le devant jetaient à peine un coup d'œil sur sa personne, mais tenaient leurs yeux fixés à terre, d'un air qui indiquait plutôt la défiance que le respect. Les guerriers placés dans l'ombre et sur un plan plus reculé manifestaient moins de réserve. Duncan s'aperçut bientôt que leurs regards pénétrants et rapides parcouraient dans tous leurs détails sa personne et son costume, en sorte que rien n'échappait à leur observation et à leurs commentaires, ni la plus légère émotion du visage, ni le plus petit geste, ni le moindre détail du tatouage ou du vêtement.

Enfin un guerrier, dont la chevelure commençait à grisonner, mais dont les membres musculeux et la démarche ferme annonçaient toute la vigueur de l'âge mûr, s'avança de l'enfoncement où il s'était sans doute placé pour faire ses observations sans être vu, et prit la parole. Il parlait la langue des Hurons: ses paroles étaient donc inintelligibles pour Heyward; on voyait néanmoins, aux gestes qui les accompagnaient, qu'elles contenaient plus de politesse que de colère. Duncan secoua la tête, et indiqua par un geste qu'il ne pouvait répondre. — Aucun de mes frères ne parle-t-il français ou anglais? dit-il dans la première de ces langues, en promenant ses regards d'une figure à l'autre, dans l'espoir de rencontrer un signe affirmatif.

Plusieurs des assistants tournèrent vers lui la tête comme pour saisir le sens de ses paroles, mais personne ne fit la réponse désirée. — Je serais affligé de croire, continua Duncan avec une prononciation lente, et en employant les termes français les plus simples qu'il put trouver, qu'aucun guerrier de cette nation sage et brave ne comprend la langue dont le grand Roi se sert quand il parle à ses enfants. Il aurait un grand poids sur le cœur s'il savait que ses guerriers rouges ont si peu de respect pour lui.

Il y eut alors un long silence, pendant lequel aucun geste, aucun regard ne trahit l'impression produite par cette observation; Duncan, qui savait que le silence était la vertu favorite de ses hôtes, mit volontiers ces instants à profit afin de coordonner ses idées. Enfin le même guerrier qui avait d'abord pris la parole lui demanda sèchement dans le français du Canada: — Quand notre grand père parle à son peuple, n'est-ce point avec la langue d'un Huron? — Il ne fait aucune différence entre ses enfants, que la couleur de leur peau soit rouge, noire ou blanche, répondit Duncan d'une manière évasive; mais il fait un cas tout particulier des braves Hurons. — De quelle manière parlera-t-il, demanda le chef prudent, quand les coureurs lui compteront les chevelures qui, il y a cinq nuits, poussaient sur la tête des Yenguis? — Ils étaient ses ennemis, répondit Duncan avec un tressaillement involontaire; et sans doute il dira: C'est bon! mes Hurons sont des braves. — Ce n'est pas ainsi que pense notre père du Canada. Au lieu de regarder devant lui pour récompenser ses Indiens, c'est derrière lui qu'il regarde; il voit les Yenguis morts, mais il ne voit pas les Hurons. Que veut dire cela? — Un grand chef comme lui pense plus qu'il ne parle. Il veille à ce que nul ennemi ne suive ses traces. — Le canot d'un guerrier mort ne flottera plus sur l'Horican, répondit le sauvage d'un air sombre. Les oreilles de notre père sont ouvertes aux Delawares qui ne sont pas nos amis, et ils les remplissent de mensonges. — Cela ne peut être. Voyez, moi qui connais l'art de guérir, il m'a ordonné d'aller trouver ses enfants les Hurons rouges des grands lacs, et de leur demander s'ils ont des malades parmi eux.

Un long silence suivit encore cette annonce de la qualité de Duncan. Tous les yeux se portèrent à la fois sur sa personne, comme pour approfondir la vérité ou la fausseté de sa déclaration; et dans tous ces regards brillaient un air d'intelligence et de pénétration qui fit trembler Heyward pour le résultat de l'examen. Heureusement le premier interlocuteur reprit la parole. — Les hommes habiles du Canada ont-ils l'habitude de peindre leur peau? continua le Huron froidement; nous les avons entendus se vanter d'avoir le visage pâle. — Quand un chef indien vient parmi ses pères blancs, reprit Duncan avec beaucoup d'assurance, il quitte sa peau de buffle pour prendre la chemise qu'on lui offre. Mes frères rouges m'ont donné cette peinture, et je la porte par affection pour eux.

Un murmure d'approbation annonça que ce compliment adressé à la tribu était favorablement accueilli. Le chef le plus âgé fit un

geste de satisfaction ; son exemple fut imité par la plupart de ses compagnons, qui étendirent une main et articulèrent leur exclamation approbative habituelle. Duncan commença dès lors à respirer plus librement, dans la persuasion que le plus fort de l'examen était passé ; et comme il avait arrangé une histoire simple et vraisemblable pour expliquer sa prétendue mission, il conçut quelque espoir de succès. Après un instant de silence, comme pour préparer une réponse convenable, un autre guerrier se leva et prit l'attitude d'un homme qui va parler. A peine ouvrait-il les lèvres, qu'il s'éleva de la forêt un bruit sourd mais effrayant, suivi bientôt de cris perçants et longtemps prolongés comme les hurlements plaintifs d'un loup. A cette interruption soudaine, Duncan se leva de son siége, et l'impression terrible qu'il éprouva lui fit oublier tout le reste. Tous les guerriers sortirent de la hutte, et bientôt il s'éleva dans l'air des clameurs si bruyantes que c'est à peine si Duncan pouvait distinguer encore les sons effrayants dont résonnaient les voûtes de la forêt. Ne pouvant se contenir plus longtemps, le jeune homme sortit et se vit bientôt au milieu d'une foule confuse formée de la population presque entière du village Hommes, femmes, enfants, vieillards, invalides, jeunes gens, tout était sur pied ; les uns poussant de grands cris, d'autres battant des mains avec une joie frénétique, tous exprimant leur satisfaction féroce de quelque événement inattendu. Etourdi d'abord par ce vacarme, Heyward en trouva bientôt l'explication dans la scène qui suivit. Il restait encore assez de clarté dans les cieux pour qu'on pût distinguer entre les arbres les débouchés des différents sentiers de la forêt. D'une de ces avenues, on vit sortir une longue file de guerriers qui s'avançaient lentement vers le village. Celui qui marchait en tête portait une perche à laquelle étaient suspendues plusieurs chevelures humaines. Les sons effrayants que Duncan avait entendus étaient ce que les blancs ont appelé avec raison le Cri de mort, et les répétitions de ce cri avaient pour but d'annoncer à la tribu le nombre d'ennemis que ses guerriers avaient privés de la vie. Ce qu'Heyward connaissait des usages des Indiens suffit pour qu'il se donnât à lui-même cette explication. Sachant maintenant que ce tumulte avait été produit par le retour inattendu d'une troupe de guerriers vainqueurs, il se félicita intérieurement d'une circonstance grâce à laquelle il pouvait espérer qu'on ferait moins d'attention à lui.

A quelques centaines de pas du village, les guerriers nouvellement arrivés firent halte. Ils avaient cessé de faire entendre le cri effrayant qui avait pour but tout à la fois de gémir sur les morts et de célébrer les vainqueurs. L'un d'eux s'avança et appela par leur nom à voix haute des hommes qui ne pouvaient pas plus l'entendre qu'ils n'avaient été sensibles auparavant aux cris funèbres des Hurons. Il serait difficile de donner une idée de la sauvage allégresse avec laquelle les nouvelles ainsi communiquées furent accueillies. Tout le camp devint bientôt un théâtre de confusion et de tumulte. Les guerriers tirèrent leurs couteaux, les brandirent en l'air et se rangèrent sur deux lignes qui s'étendaient parallèlement de l'endroit où les vainqueurs s'étaient arrêtés jusqu'au village. Les femmes prirent des bâtons, des haches et tous les instruments qui leur tombèrent sous la main, et s'avancèrent avec empressement pour prendre part au cruel divertissement qui se préparait. L'enfance elle-même n'en fut pas exclue ; de petits garçons enlevaient de la ceinture de leur père le tomahawk, qu'ils avaient à peine la force de soulever, et se glissaient parmi les bourreaux, dociles imitateurs de leurs sauvages parents. De grands tas de broussailles étaient épars dans la clairière, et une vieille s'occupait à y mettre le feu pour éclairer le spectacle. Quand la flamme s'éleva, elle éclipsa la lumière affaiblie du soir, et rendit les objets tout à la fois plus visibles et plus hideux. Tout cela formait un tableau imposant auquel la ceinture sombre de grands pins servait de cadre Sur le plan le plus reculé étaient les guerriers qui venaient d'arriver. A quelques pas en avant, on voyait deux hommes qui devaient remplir le principal rôle dans la scène qu'on allait jouer. La lumière n'était pas assez forte pour qu'on pût distinguer leurs traits, et cependant on voyait qu'ils étaient animés d'émotions différentes. Pendant que l'un se tenait droit et ferme, prêt à subir son destin en héros, l'autre baissait la tête, comme frappé de terreur ou en proie à la honte. Le courageux Duncan se sentit saisi d'admiration et de pitié pour le premier, bien qu'il n'eût pas été prudent à lui de manifester cette généreuse émotion. Toutefois il suivait d'un œil attentif les moindres mouvements du captif ; et en contemplant ses membres robustes et ses belles proportions, il aimait à se persuader que si un homme intrépide pouvait sortir sain et sauf de cette terrible épreuve, ce triomphe était certainement réservé au guerrier qu'il avait devant lui. Peu à peu Heyward s'approcha des rangs des Hurons ; il pouvait à peine respirer, tant était vif l'intérêt excité en lui par l'attente. En ce moment, et après un intervalle de silence, le cri qui devait servir de signal fut poussé, et il s'ensuivit une explosion de hurlements qui surpassa tout ce qu'on avait encore entendu. La plus faible des deux victimes conserva son immobilité, mais l'autre captif se mit à bondir avec la légèreté et la vitesse d'un daim. Au lieu de se précipiter à travers les rangs ennemis, comme on s'y attendait il entra dans le défilé périlleux, et avant qu'un seul coup pût l'atteindre, il se détourna brusquement, sauta pardessus une troupe d'enfants et gagna aussitôt le front extérieur de la ligne formidable, et par conséquent le côté qui présentait le moins de danger. Ce stratagème fut accueilli par mille imprécations, et toute la foule irritée courut çà et là dans le plus grand desordre.

Une douzaine de bûchers enflammés répandirent en ce moment leurs sombres lueurs sur le lieu de la scène, qui semblait une arène maudite, où une troupe de démons serait venue accomplir les rites effroyables du sabbat. Dans l'ombre, on entrevoyait comme des êtres infernaux circulant rapidement et frappant l'air avec des gestes frénétiques et insensés ; quant à ceux qui passaient devant les flammes, la lumière faisait ressortir mille passions farouches sur leur visage sombre et irrité. Il est facile de concevoir qu'au milieu d'un tel concours d'ennemis acharnés, le fugitif n'eut guère le temps de respirer. Il y eut un moment où l'on put croire qu'il réussirait à gagner la forêt, mais tous les guerriers qui l'avaient fait prisonnier se jetèrent à la fois au-devant de lui, et le refoulèrent au centre de la foule acharnée à sa perte. Se retournant comme un daim qui voit le chasseur devant ses pas, le captif s'élance avec la rapidité d'une flèche à travers les flammes d'un bûcher, et après avoir franchi sain et sauf les rangs de la multitude, il reparaît à l'extrémité opposée de la clairière ; là il est également repoussé par quelques-uns des Hurons les plus âgés qui gardaient cet endroit. Il tente une fois encore de traverser la foule, comme si l'aveugle fureur de ses plus faibles ennemis lui paraissait un moyen de salut : là il disparaît dans les ténèbres, et Duncan, le perdant de vue, peut croire que l'agile et courageux jeune homme a enfin succombé.

On ne pouvait distinguer qu'une masse obscure et confuse de figures humaines ballottées çà et là dans le plus grand désordre : au-dessus de la foule on voyait s'élever des haches, des couteaux brillants, des bâtons formidables ; et cela seul prouvait que le coup fatal était encore suspendu. Ce spectacle était rendu plus effrayant encore par les cris perçants des femmes et les farouches hurlements des guerriers. De temps en temps, Duncan entrevoyait un corps léger qu'un bond désespéré soulevait en l'air, et il osait croire que le jeune captif avait conservé ses forces et son agilité merveilleuse. Tout-à-coup la multitude reculant s'approcha du lieu où se tenait Heyward ; la troupe des guerriers qui était sur les derrières repoussa les femmes et les enfants, dont quelques-uns tombèrent. Au milieu de cette confusion, Duncan revit le fugitif ; toutes les forces humaines ne pouvaient longtemps soutenir une pareille épreuve ; lui-même en parut convaincu. Profitant d'une ouverture dans les rangs des guerriers, il s'y précipita et fit un effort désespéré, effort que Duncan jugea devoir être le dernier, pour gagner la forêt. Comme s'il eût connu qu'il n'avait rien à craindre du jeune Anglais, le prisonnier le toucha presque en passant. Un grand et robuste Huron, ayant réuni toutes ses forces, le serrait de près, et levait déjà le bras pour porter un coup fatal. Duncan étendit le pied, et du choc précipita le sauvage, la tête la première, à plusieurs pas en avant de la victime qu'il voulait immoler. Ce dernier profita de cet avantage avec la rapidité de la pensée ; il se retourna, passa de nouveau comme un météore devant les yeux de Duncan, qui, le moment d'après, le vit tranquillement appuyé contre un poteau peint de diverses couleurs placé à l'entrée de la grande cabane.

Craignant que la part qu'il avait prise au salut du prisonnier ne lui fût fatale à lui-même, Duncan se hâta de s'éloigner. Il suivit la foule qui revenait d'un air triste et sombre, comme l'est toute multitude qui s'est vue privée d'un spectacle. La curiosité, ou peut-être un sentiment meilleur, lui dit de s'approcher de l'étranger. Il le trouva debout, le bras étendu sur le poteau protecteur ; sa respiration était rude et précipitée après ces incroyables fatigues, mais il dédaignait de laisser voir le plus petit signe de souffrance. Sa vie était momentanément protégée par un usage immémorial et sacré, du moins jusqu'à ce que le conseil eût prononcé son arrêt Toutefois le résultat n'était pas douteux, à en juger par les sentiments de la foule dont la place était encombrée. Le vocabulaire des Hurons ne contient pas de termes injurieux que les femmes désappointées n'épuisassent sur l'étranger triomphant ; elles lui reprochaient ses efforts et lui disaient avec des railleries amères que ses pieds valaient mieux que ses mains, et que sa mère aurait dû lui donner des ailes, vu qu'il ignorait l'usage de la flèche et du couteau. A tout cela le captif ne répondait pas un seul mot ; mais son attitude offrait une expression profonde de dignité et de mépris ; exaspérées de son sang-froid autant que de son adresse, leurs paroles devinrent inintelligibles et furent suivies de cris perçants. En ce moment, la malicieuse vieille qui avait allumé les feux, se fraya un passage à travers la foule et se posa en face du prisonnier. A voir le sale et décharné squelette de cette sorcière, on lui eût facilement supposé une méchanceté surhumaine. Rejetant sur son épaule son léger vêtement, elle étendit d'une manière insultante son bras long et osseux, et se servant de la langue des Lénapes, comme plus intelligible à l'objet de ses outrages, elle commença ainsi en élevant la voix : — Ecoutez-moi, Delaware ! dit-elle en frappant de ses doigts la figure du prisonnier : votre nation est une race de femmes : la bêche convient mieux à vos

mains que le fusil! Vos femmes donnent le jour à des daims; mais si un ours, un chat sauvage ou un serpent venaient à naître parmi vous, vous prendriez tous la fuite. Les filles des Hurons vous feront des jupes, et nous vous trouverons un mari.

L'explosion violente d'un rire insultant et sauvage suivit cette attaque, et les accents moins rauques des jeunes femmes se mêlèrent à la voix cassée de leur vieille et méchante compagne. Mais toutes ces provocations ne pouvaient rien sur l'étranger. Sa tête restait immobile; on eût dit qu'il se croyait seul, sauf quand son regard fier et hautain errait sur les guerriers qui se promenaient à quelque distance, observateurs sombres et silencieux. Furieuse du sang-froid du prisonnier, la vieille femme mit ses mains sur ses hanches, et prenant une attitude de défi et d'insulte, elle se répandit en torrents d'injures que nous essaierions inutilement de reproduire. Mais toute cette dépense de paroles fut inutile, et quelle que fût sa réputation parmi ses compatriotes dans la science de l'invective, le prisonnier, sans laisser vibrer un seul muscle de sa figure, lui laissa répandre sa fureur jusqu'à ce que l'écume lui vînt à la bouche. Alors un adolescent voulut venir en aide à cette furie en brandissant son tomahawk devant la victime. Le prisonnier laissa tomber sur le jeune homme un regard hautain où il y avait quelque chose de plus que du mépris; puis il reprit contre le poteau son attitude calme et fière. Mais son changement de posture avait permis au regard de Duncan de reconnaître Uncas. En cet instant, un guerrier se fit jour à travers la foule exaspérée; ordonnant par un geste impérieux aux femmes et aux enfants de s'éloigner, il prit Uncas par le bras et le fit entrer dans la cabane du conseil. Là se rendirent tous les chefs et les principaux guerriers, parmi lesquels l'inquiet Heyward trouva moyen de se glisser.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant que chacun prit place selon son rang et son influence dans la tribu. Au milieu de la salle spacieuse et sous la lumière éclatante d'une torche enflammée se placèrent les vieillards et les chefs principaux; les plus jeunes et les guerriers d'une classe inférieure étaient rangés sur le dernier plan et entouraient le tableau d'une bordure sombre de visages basanés et farouches. Au centre de la hutte, sous une ouverture par où l'on voyait briller la clarté d'une ou deux étoiles, Uncas se tenait debout dans une attitude de repos et de dignité calme. Son port fier et majestueux paraissait impressionner les vainqueurs, qui, à travers leur inflexibilité sombre, manifestaient leur admiration pour le courage du captif.

Il n'en était pas de même de l'individu que Duncan avait aperçu auprès de son ami, avant qu'il eût commencé la redoutable épreuve où avait triomphé son agilité. Cet homme, au milieu de la confusion générale, était demeuré immobile comme une statue et dans l'attitude de l'humiliation et de la honte. Quoique aucune main ne se fût tendue vers lui pour lui faire accueil, et que nul n'eût daigné prendre la peine de surveiller ses mouvements, lui aussi il était entré dans la cabane, comme poussé par une impulsion fatale et irrésistible. Heyward profita de la première occasion pour le regarder en face; je ne sais quoi lui faisait craindre de trouver encore en lui quelqu'un de sa connaissance; mais il n'en était pas ainsi, et ce qui lui parut plus inexplicable encore, cet homme portait toutes les marques distinctives d'un guerrier huron. Mais au lieu de se mêler aux guerriers de sa tribu, il s'assit à part, solitaire au milieu de la foule, dans une attitude abjecte et craintive, comme s'il eût voulu occuper le moins d'espace possible. Quand chacun eut pris place, il se fit un profond silence; et le chef aux cheveux blancs dit d'une voix haute et dans la langue des Lenni-Lénapes: — Delaware, quoique vous apparteniez à une nation de femmes, vous vous êtes montré homme. Je voudrais vous donner de la nourriture; mais celui qui mange avec un Huron doit devenir son ami. Reposez en paix jusqu'au soleil du matin; alors vous entendrez nos paroles. — J'ai jeûné sept jours et sept nuits d'été à la piste des Hurons, répondit froidement Uncas; les enfants des Lénapes savent marcher dans le sentier du juste sans s'arrêter pour manger. — Deux de mes jeunes hommes sont à la poursuite de votre compagnon, reprit l'autre sans paraître faire attention à la bravade de son prisonnier; quand ils reviendront, nos sages vous diront si vous devez vivre ou mourir. — Un Huron n'a-t-il point d'oreilles? dit Uncas d'un air de mépris; depuis qu'il est votre captif, le Delaware a deux fois entendu la détonnation d'un fusil qui lui est connu! Vos jeunes hommes ne reviendront jamais.

Pendant quelque temps un sombre silence suivit cette assertion pleine d'assurance. Puis le chef se contenta de répondre: — Si les Lénapes sont si adroits, comment se fait-il qu'un de leurs guerriers les plus braves soit ici? — Il s'est mis à la poursuite d'un lâche, et il est tombé dans un piége. Quelque adroit que soit le castor, on le prend.

Uncas en parlant ainsi montra du doigt le Huron solitaire, mais sans daigner s'occuper davantage d'un être aussi abject. Néanmoins sa réponse et l'air dont il l'avait prononcée produisirent sur ses auditeurs une sensation profonde. Tous les yeux se dirigèrent vers l'individu que ce geste si simple venait d'indiquer, et un murmure sourd et menaçant s'éleva dans l'assemblée. Ce bruit de sinistre présage se répandit jusque dans la foule qui assiégeait la cabane: tous les traits et tous les regards annonçaient une inquiète et avide curiosité.

Cependant les chefs se consultèrent rapidement. Aucun mot ne fut prononcé qui n'exprimât la pensée de l'interlocuteur sous la forme la plus énergique; puis il y eut encore un moment de silence profond. Ceux qui formaient le cercle extérieur s'élevaient sur la pointe des pieds pour mieux voir, et le coupable lui-même, faisant pour un moment taire sa honte pour céder à une émotion plus vive, découvrit ses traits honteux pour jeter sur les chefs un regard inquiet et troublé. Enfin le silence fut interrompu par le guerrier aux cheveux blancs. Il se leva, et dans une attitude pleine de dignité, vint se placer en face du coupable. En ce moment, la vieille décharnée, dont nous avons déjà parlé, s'avança dans le cercle en exécutant une sorte de danse; elle tenait une torche à la main et murmurait des paroles inintelligibles qu'on pouvait prendre pour une espèce d'incantation. Quoique non appelée, sa démarche ne parut surprendre personne. S'approchant d'Uncas, elle tint la torche enflammée de manière à ce que sa rouge clarté se reflétât sur sa personne, et laissât voir la moindre émotion qui pourrait se peindre sur son visage. Le chef mohican garda son attitude ferme et hautaine, et son œil, sans daigner rencontrer le regard scrutateur de la vieille, resta fixé devant lui, comme s'il eût plongé dans le champ infini de l'avenir. Satisfaite de son examen, elle alla faire subir la même épreuve à son coupable compatriote. Le jeune Huron était dans son tatouage de guerre, et son beau corps était à peine caché par ses vêtements. La lumière faisait distinguer toutes ses formes, et Duncan détourna les yeux avec horreur en le voyant agité des convulsions d'une irrésistible terreur. A ce spectacle humiliant, la vieille commençait à pousser un hurlement sourd et plaintif, quand le chef étendit la main vers elle, et l'écarta doucement. — Roseau-qui-Plie, dit-il, quoique le Grand-Esprit vous ait fait agréable à la vue, il eût mieux valu pour vous ne pas naître. Votre langue est bruyante au village, mais à la bataille elle est muette. Nul de mes jeunes hommes n'enfonce plus profondément le tomahawk dans le poteau de guerre; nul n'en frappe plus faiblement les Yenguis. L'ennemi sait comment est fait votre dos, mais il n'a jamais vu la couleur de vos yeux; trois fois il vous a appelé au combat, trois fois vous avez oublié de répondre. Votre nom ne sera plus prononcé dans votre tribu; il est déjà oublié.

Pendant que le chef prononçait lentement ces paroles, en les séparant par des intervalles solennels, le coupable releva la tête par déférence pour l'autorité et la vieillesse. La honte, l'horreur et l'orgueil luttaient d'une manière effrayante dans ses traits expressifs. Son œil, contracté par des angoisses intérieures, se ranima un moment, et se fixa sur les guerriers dont l'opinion allait faire son déshonneur ou sa gloire: cette dernière pensée sembla un instant prédominer; il se leva, et découvrant sa poitrine, regarda sans trembler le couteau affilé et brillant que levait déjà sur lui la main de son juge inexorable. Au moment où l'arme fatale pénétra dans son cœur, on le vit même sourire comme s'il eût éprouvé de la joie à trouver la mort moins terrible qu'il ne s'y était attendu; et il tomba sans vie aux pieds de l'inflexible et indomptable Uncas. La vieille poussa un cri déchirant, jeta la torche par terre, et tout fut plongé dans les ténèbres. L'assemblée, frappée d'épouvante, se glissa hors de la cabane comme une troupe d'esprits troublés; et Duncan crut être resté seul avec le corps palpitant de la victime.

Un moment suffit pour convaincre Heyward qu'il se trompait. Une main s'appuya sur son bras en le serrant fortement, et la voix d'Uncas lui dit tout bas: — Les Hurons sont des chiens! la vue du sang d'un lâche ne peut jamais faire trembler un guerrier. La Tête-Grise et le Sagamore sont en sûreté, et la carabine d'Œil-de-Faucon n'est pas endormie. Allez... Uncas et la Main-Ouverte sont maintenant étrangers l'un à l'autre. C'est assez.

Heyward aurait voulu en savoir davantage; mais un mouvement de son ami, qui le poussa doucement vers la porte, l'avertit du danger qu'il y aurait à montrer qu'ils se connaissaient. Cédant à la nécessité, il s'éloigna lentement et se mêla dans la foule. Les feux mourants jetaient une lueur sombre et incertaine sur les figures silencieuses qu'on voyait aller et venir, et de temps en temps la flamme, venant à se ranimer, éclairait l'intérieur de la cabane où l'on découvrait Uncas conservant son attitude droite et fière auprès du corps du Huron étendu à ses pieds. Quelques guerriers y entrèrent, puis emportèrent le cadavre dans les bois voisins.

Après que cette scène lugubre fut terminée, Duncan se mit à errer de cabane en cabane, sans être remarqué, s'efforçant de découvrir quelque trace de celle pour laquelle il affrontait tant de périls. Dans ce moment, il lui eût été facile de fuir et de rejoindre ses compagnons; mais, outre l'inquiétude que lui donnait le sort d'Alice, un intérêt nouveau, quoique moins puissant, la position périlleuse d'Uncas, contribuait à le retenir. Il fit le tour du village sans trouver ce qu'il cherchait. Renonçant enfin à une investigation inutile, il retourna vers la cabane du conseil, dans l'intention de questionner David. En arrivant près de ce lieu redoutable, tribunal et place du supplice, le jeune homme vit que l'excitation était calmée. Les guer-

riers rassemblés fumaient tranquillement et s'entretenaient avec gravité des principaux événements de leur récente expédition sur l'Horican. Quoique le retour de Duncan dût leur rappeler les circonstances suspectes qui avaient accompagné sa visite, sa présence ne produisit aucune sensation visible; loin de là, la scène qui venait d'avoir lieu lui parut favorable à ses vues, et il résolut de mettre à profit cet avantage inespéré. Sans aucune hésitation apparente, il s'assit aussi grave que ses hôtes. Un coup d'œil jeté à la hâte lui apprit qu'Uncas était encore au même endroit et que David n'avait pas reparu. On n'avait soumis le jeune Mohican à d'autre contrainte qu'à la surveillance d'un jeune Huron placé à peu de distance; néanmoins un guerrier armé était appuyé contre la porte restée ouverte. Sous tous les autres rapports, liberté entière était laissée au prisonnier; cependant il ne pouvait prendre part à la conversation, et il ressemblait plutôt à une belle statue qu'à un homme doué de sentiment et de vie. Heyward venait d'être trop récemment témoin de la promptitude de la justice indienne pour ne pas s'imposer une grande réserve; malheureusement ses hôtes parurent disposés autrement. Il était assis depuis quelques minutes à la place qu'il avait prudemment choisie dans l'ombre, quand un vieux chef qui parlait français lui dit : — Mon père du Canada n'oublie pas ses enfants : je l'en remercie. La femme d'un de mes jeunes hommes est possédée du malin esprit : l'habile étranger peut-il le chasser?

Heyward avait quelque connaissance des jongleries usitées chez les Indiens dans ces sortes de cas. Il vit d'un coup d'œil qu'il pouvait utiliser cette circonstance; mais, pour conserver la dignité de sa profession imaginaire, il réprima ce mouvement de satisfaction, et répondit avec la discrétion convenable : — Tous les esprits ne se ressemblent pas; quelques-uns cèdent au pouvoir de la science, d'autres lui résistent. — Mon frère est un grand médecin! dit le rusé sauvage; veut-il essayer?

Heyward répondit par un geste affirmatif. Le Huron fut satisfait de cette assurance, et reprenant sa pipe, il attendit le moment convenable pour sortir. L'impatient Heyward, maudissant dans son cœur la froide gravité des sauvages, fut obligé d'imiter l'air indifférent du chef qui était néanmoins proche parent de la femme affligée. Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi, qui semblèrent une heure au médecin improvisé : enfin le Huron déposa sa pipe et ramena son vêtement sur sa poitrine pour conduire Heyward auprès de la malade. En ce moment, un guerrier de robuste stature parut à la porte, et s'avançant en silence au milieu du groupe attentif, alla s'asseoir à l'autre extrémité de l'amas de branchages qui servait de siége à Duncan. Ce dernier jeta sur son voisin un coup d'œil impatient, et sentit tout son corps se crisper d'horreur en voyant près de lui le détestable Magua. Le retour soudain de ce chef artificieux et redoutable suspendit le départ du Huron. Plusieurs pipes déjà éteintes se rallumèrent; le nouveau venu, sans articuler une seule parole, tira de sa ceinture son tomahawk, qui lui servait de pipe, et ayant rempli de tabac le godet placé du côté opposé à la lame, il se mit tranquillement à en aspirer la vapeur par le tuyau pratiqué dans le manche de son arme. C'est ainsi que s'écoulèrent près de dix minutes, qui parurent dix siècles à Duncan; et les guerriers étaient déjà enveloppés d'un nuage de fumée blanchâtre, lorsqu'enfin l'un d'eux, s'adressant à Magua, lui dit : — Soyez le bienvenu! Mon ami a-t-il trouvé les élans? — Mes jeunes hommes fléchissent sous le poids. Roseau-qui-plie peut aller à leur rencontre au sentier de la chasse; il les aidera.....

A ce nom proscrit il se fit un long et lugubre silence; toutes les bouches quittèrent le calumet, comme si le tuyau n'eût plus transmis que des exhalaisons impures. La fumée se dissipa bientôt et l'on put distinguer les traits de toutes les personnes présentes. Les yeux de la plupart des guerriers étaient fixés à terre; ceux des plus jeunes et des moins réservés de la troupe se dirigèrent sur un sauvage en cheveux blancs, qui était assis entre deux des chefs les plus vénérés. Il n'y avait rien dans l'air et le costume de cet Indien qui parût lui donner des droits à cette distinction. Son air était plutôt abattu que remarquable par la fierté naturelle à sa nation. Ses yeux étaient restés baissés pendant quelque temps; mais un regard furtif lui ayant appris que l'attention générale était fixée sur lui, il se leva, et fit entendre sa voix au milieu du silence universel. — C'était un mensonge, dit-il; je n'avais point de fils! Celui qui portait ce nom est oublié; son sang était pâle et ne provenait pas des veines d'un Huron; les perfides Chippewas ont trompé ma femme! Le Grand-Esprit a voulu que ma famille s'éteignît... Il est heureux celui qui sait que la honte de sa race meurt avec lui! J'ai dit.

Le père promena ensuite ses regards autour de lui comme pour chercher dans les yeux de ses auditeurs l'approbation de son stoïcisme. Mais l'impossibilité sauvage avait exigé du faible vieillard un effort trop grand. L'expression de son regard démentait son langage superbe, et on voyait qu'une angoisse intérieure contractait tous les traits de son visage basané et ridé. Après être resté debout une minute pour savourer son triomphe amer, il se retourna, comme ne pouvant plus supporter le regard des hommes; puis cachant son visage sous sa couverture, il sortit de la cabane du pas silencieux d'un Indien, et alla chercher dans la solitude du foyer domestique la sympathie d'une compagne âgée et désolée comme lui, et comme lui privée de l'appui de sa vieillesse. Les Indiens, qui croient à la transmission héréditaire des vertus et des vices, le laissèrent partir en silence. Alors, avec une délicatesse de tact qui eût pu servir d'exemple dans une société plus civilisée, l'un des chefs détourna l'attention des jeunes hommes de la faiblesse dont ils venaient d'être témoins, en s'adressant poliment au dernier venu, et en lui disant d'une voix enjouée : — Les Delawares ont rôdé autour de mon village comme des ours autour des nids d'abeilles, mais qui jamais a vu un Huron endormi?

Le nuage qui porte le tonnerre n'est pas plus sombre que le devint le front de Magua pendant qu'il s'écriait : — Les Delawares des Lacs! — Non; ceux qui portent des jupons de femme aux bords de leur rivière. Nous en avons pris un. — Mes jeunes hommes ont-ils pris sa chevelure? — Ses jambes étaient bonnes, quoique son bras soit plus propre à manier la bêche que le tomahawk, reprit l'autre en montrant du doigt la personne immobile d'Uncas.

Au lieu de manifester une curiosité frivole, Magua continua de fumer, avec l'air de réflexion qui lui était habituel lorsque rien ne nécessitait l'emploi immédiat de sa ruse ou de son éloquence. Bien qu'intérieurement surpris des faits que lui laissait entrevoir le discours du vieillard, il ne se permit aucune question. Ce fut seulement après un intervalle suffisant qu'il secoua les cendres de sa pipe, replaça son tomahawk, serra sa ceinture et se leva en jetant pour la première fois un regard sur le prisonnier qui était à quelque distance derrière lui. Uncas, qui semblait absorbé, mais qui suivait avec attention tous ses mouvements, tourna tout-à-coup son visage du côté de la lumière, et leurs yeux se rencontrèrent. Pendant près d'une minute ces deux hommes indomptables se regardèrent en face sans que ni l'un ni l'autre pût faire baisser les yeux à son ennemi. Uncas sentait tout son être s'agrandir et ses narines s'ouvraient comme celles d'un tigre qui se retourne contre les chasseurs; mais son attitude était sévère et fière. Les traits de Magua avaient quelque chose de plus mobile; le caractère de l'insulte fit graduellement place chez lui à l'expression d'une joie féroce, respirant avec effort, il prononça tout haut ce nom formidable : — Le Cerf-Agile!

A ce nom si connu, tous les guerriers se levèrent précipitamment, et il y eut un instant où la gravité indienne céda complètement le pas à la surprise. Une voix unanime répéta ce nom odieux et pourtant respecté. Bientôt il franchit les limites de la hutte. Les femmes et les enfants réunis à l'extérieur le répétèrent comme un écho. Avant que la rumeur eût cessé, les hommes s'étaient déjà remis de leur émotion. Chacun s'assit comme honteux de sa précipitation, mais longtemps encore ils regardèrent avec une curieuse attention le guerrier dont la bravoure avait été si souvent fatale aux plus braves de leur nation. Uncas jouit de son triomphe, mais sa joie ne se manifesta que par ce léger mouvement des lèvres qui a toujours été le signe du mépris. Magua s'en aperçut, et levant le bras, il l'étendit vers le prisonnier avec un mouvement convulsif qui fit résonner les ornements d'argent qu'il portait en guise de bracelet, et d'une voix où respirait la vengeance, il dit en anglais : — Mohican, tu mourras! — Les eaux de la Santé ne rappelleront pas à la vie les Hurons qui sont morts! répondit Uncas dans la langue harmonieuse des Delawares; la cataracte lave leurs os! Leurs hommes sont des femmes; leurs femmes des chouettes. Allez... rassemblez tous les chiens de Hurons, qu'ils viennent voir un guerrier. Mes narines sont offensées; elles flairent le sang d'un lâche.

Cette dernière allusion fit une impression profonde, et l'injure fut vivement ressentie. Plusieurs des Hurons, et entre autres Magua, comprenaient la langue dans laquelle le prisonnier venait de s'exprimer. Le rusé sauvage vit l'avantage que venait de lui donner son ennemi, et se hâta d'en profiter. Laissant tomber la peau qui lui couvrait l'épaule, il étendit le bras, et déploya son artificieuse éloquence. Bien que l'intempérance à laquelle il se livrait encore de temps à autre, et surtout sa désertion, eussent beaucoup diminué son influence sur sa tribu, on ne pouvait mettre en doute son courage et son talent oratoire. Il ne parlait jamais sans convertir à son opinion ceux qui l'écoutaient. Dans l'occasion actuelle, l'idée de vengeance ajoutait encore à la puissance de ses facultés. Il recommença le récit des événements qui avaient signalé l'attaque de l'île du Glenn; il raconta la mort de ses compagnons et la manière dont s'étaient échappés leurs formidables ennemis. Alors il décrivit la nature et la position de la colline où il avait conduit les captifs en son pouvoir. Il ne parla pas de ses projets sur les jeunes filles et des refus qu'il avait subis; mais il passa rapidement à l'attaque inattendue de la Longue-Carabine et des deux Mohicans. Là il fit une pause et regarda autour de lui dans un sentiment affecté de vénération pour les morts, mais en réalité pour examiner l'effet du commencement de son discours : comme à l'ordinaire, tous les yeux étaient fixés sur lui; ses auditeurs semblaient de vivantes statues. Alors Magua, baissant sa voix, qui jusque-là avait été claire, forte et élevée, se mit à énumérer les grandes qualités des morts. Aucune de celles qui pouvaient exciter la sympathie d'un Indien ne fut passée sous silence. L'un n'avait jamais été à la chasse sans revenir chargé de gibier, l'autre s'était montré infatigable à la piste des en-

nemis; celui-ci était brave, celui-là généreux; enfin il ménagea ses allusions de manière que, dans une nation composée d'un nombre si restreint de familles, chaque corde qu'il touchait vibrât dans le cœur de quelqu'un de ses auditeurs. — Les ossements de mes jeunes hommes, continua-t-il, sont-ils dans la sépulture des Hurons? Vous savez qu'il n'en est rien. Leurs âmes sont parties du côté du soleil couchant, et déjà elles traversent les grandes eaux, pour se rendre aux fortunés territoires de chasse. Mais ils sont partis sans vivres, sans fusils ni couteaux, sans moccassins, nus et pauvres comme au moment où ils sont nés. Le souffrirons-nous? Leurs âmes entreront elles dans le pays des justes, comme des Iroquois affamés, ou d'efféminés Delawares? Que penseront nos pères? Ils croiront que leurs tribus ne sont plus; ils regarderont leurs enfants d'un œil triste, et diront: « Allez; un Chippewa est venu ici sous le nom d'un Huron. » Frères, nous ne devons pas oublier les morts; une peau rouge se souvient toujours : nous chargerons le dos de ce Mohican jusqu'à ce qu'il plie sous le faix, et nous l'enverrons rejoindre mes jeunes guerriers : quoique nos oreilles leur soient fermées, ils nous disent: « Ne nous oubliez pas. » Quand ils verront l'âme de ce Mohican courbée sous son fardeau, ils continueront leur voyage pleins de joie. Et un jour nos enfants diront: « Ce que nos pères ont fait pour leurs amis, nous devons le faire pour eux-mêmes. » Qu'est-ce qu'un Yengui? Nous en avons tué un grand nombre, mais la terre est encore pâle : une tache sur le nom d'un Huron ne peut s'effacer qu'avec le sang d'un Indien Que le Delaware meure donc!

Cette harangue nerveuse, animée, ne pouvait manquer de produire son effet. Magua avait mêlé avec tant d'art les sympathies naturelles de ses auditeurs à leurs superstitions religieuses, que déjà préparés par l'usage à sacrifier une victime aux mânes de leurs compatriotes, la soif d'une vengeance immédiate fit disparaître en eux tout vestige d'humanité. Un guerrier surtout, d'une mine sauvage et féroce, avait prêté une attention toute particulière aux paroles de l'orateur. Son visage avait exprimé successivement toutes les émotions, puis il s'était immobilisé dans une expression de haine et de fureur. Lorsque Magua eut terminé, il se leva et poussa le hurlement d'un démon; on vit sa hache polie flamboyer à la lueur de la lampe, pendant qu'il la brandissait au-dessus de sa tête : le mouvement qui accompagna son cri fut trop rapide pour qu'on pût s'opposer à son projet sanguinaire. Une ligne brillante sembla partir de sa main... mais elle fut rencontrée au passage par une ligne noire qui se mit en travers : la première était le tomahawk; la seconde le bras de Magua qui s'avança pour détourner le coup : le mouvement rapide de ce dernier arriva encore à temps; la hache redoutable coupa la plume qui ornait la touffe de cheveux d'Uncas, et traversa le mur fragile de la cabane, comme si elle eût été lancée par quelque machine formidable. A cette vue, Duncan, ne pouvant plus se contenir, s'était levé précipitamment pour voler au secours de son ami. Un coup d'œil lui apprit que le fer n'avait pas atteint son but, et sa terreur se changea en admiration. Uncas resta tranquille, regardant son ennemi en face, et aucune émotion ne se peignit dans ses traits. Le marbre n'est pas plus froid ou plus immobile. Alors, souriant de pitié, il articula quelques paroles de mépris dans la langue douce et harmonieuse de sa nation. — Non! dit Magua après s'être assuré que le captif n'était pas blessé, il faut que le soleil se lève sur sa honte; il faut que les femmes voient trembler sa chair, ou notre vengeance ne sera qu'un jeu d'enfants. Qu'on l'emmène là où il y a du silence : voyons si un Delaware peut dormir la nuit et mourir le matin.

Les jeunes guerriers auxquels était confiée la garde du prisonnier, attachèrent ses bras avec des liens d'écorce, et l'emmenèrent hors de la cabane au milieu d'un silence profond et sinistre; ce ne fut qu'au moment où Uncas arriva au seuil de la porte que son pas ferme s'arrêta. Là il se tourna, et dans le regard hautain et rapide qu'il lança sur le cercle de ses ennemis, Duncan crut lire un reste d'espoir. Magua, satisfait de son succès, ou très occupé de ses secrets desseins, n'en demanda pas davantage. Secouant son manteau et en croisant les plis sur sa poitrine, il sortit également, sans poursuivre des investigations qui auraient pu être fatales à l'individu placé près de lui. L'émotion produite par le discours de Magua se calma peu à peu : les guerriers reprirent leurs siéges, et des nuages de fumée remplirent de nouveau la cabane. Pendant près d'une demi-heure on n'échangea ni une syllabe ni un regard. Quand le guerrier qui avait réclamé l'aide de Duncan eut éteint son calumet, il se leva définitivement pour sortir; il fit signe au prétendu médecin de le suivre, et après avoir traversé des nuages de fumée, Duncan se trouva heureux sous plus d'un rapport de respirer enfin librement l'air pur et frais d'un soir d'été.

Au lieu de se diriger vers les cabanes où Heyward avait déjà fait d'inutiles perquisitions, son compagnon prit une direction opposée, et s'avança vers la base d'une montagne voisine. D'épaisses broussailles en défendaient les approches, et ils furent obligés de marcher dans un sentier tortueux et étroit. Les enfants avaient repris leurs divertissements dans la clairière, et jouaient en ce moment à la chasse au poteau. Afin d'approcher autant que possible de la réalité, l'un des plus hardis avait porté des tisons dans quelques tas de broussailles. Le guerrier indien et Duncan se dirigèrent à la lueur de ces feux qui donnaient au paysage un caractère plus sauvage. A quelque distance et en face d'un roc escarpé, ils entrèrent dans une espèce d'avenue : en ce moment même, de nouveaux aliments ayant été ajoutés au brasier, il en jaillit une flamme vive qui pénétra jusqu'à cet endroit éloigné, et se réfléchit sur la surface blanchâtre de la montagne; et, à la faveur de cette clarté soudaine, ils aperçurent je ne sais quel être sombre et bizarre qui se présenta tout-à-coup devant eux. L'Indien s'arrêta comme s'il eût hésité à continuer sa marche, ce qui permit à son compagnon de le rejoindre. Une grosse boule noire, qui d'abord paraissait immobile, commença bientôt à se mouvoir d'une manière tout-à-fait inexplicable pour Duncan : la flamme brilla de nouveau, et, à son attitude mobile, au balancement de la partie supérieure de l'animal, qui paraissait assis, Duncan reconnut un ours. Quoique l'animal grondât d'une manière effrayante et qu'on vît par moments ses yeux étinceler, il ne donnait aucun signe d'hostilité. Le Huron du moins parut convaincu des intentions pacifiques de ce singulier intrus; car, après l'avoir attentivement examiné, il poursuivit tranquillement sa marche. Duncan, qui savait que cet animal était souvent apprivoisé par les Indiens, suivit l'exemple de son compagnon, et pensa que c'était quelque ours favori de la tribu qui était venu dans le taillis pour y chercher sa pâture : ils passèrent donc devant lui sans opposition. Bien qu'obligé de toucher presque le monstre en passant, le Huron, qui avait d'abord mis tant d'attention à déterminer le caractère de son étrange visiteur s'avança sans plus d'examen; mais Heyward ne put s'empêcher de regarder derrière lui, pour s'assurer que l'ennemi ne venait point les prendre en queue. Son inquiétude fut loin d'être diminuée lorsqu'il aperçu l'animal entrer dans le sentier et suivre leurs pas. Il allait parler à l'Indien, lorsqu'il vit celui-ci ouvrir une porte d'écorce et entrer dans une caverne creusée sous la montagne. Duncan entra après lui, et déjà il fermait l'entrée, non sans quelque satisfaction, lorsqu'il vit la patte de l'ours qui tirait la porte à lui, et bientôt il aperçut le corps du monstre sur le seuil. Ils se trouvaient alors dans un passage long et étroit, creusé dans le rocher, et il était impossible de retourner en arrière sans rencontrer l'animal. Néanmoins le jeune homme prit son parti du mieux qu'il put, et continua d'avancer en se tenant aussi près que possible de son conducteur; l'ours, toujours sur ses talons, fit entendre de fréquents grognements, et une ou deux fois ses énormes pattes se posèrent sur Duncan, comme s'il eût voulu l'empêcher de pénétrer plus avant dans la caverne. Combien de temps encore la fermeté d'Heyward l'aurait-elle soutenu dans cette épreuve critique, c'est ce qu'il est difficile de décider, car fort heureusement sa situation ne tarda pas à changer. Dès l'entrée, un point lumineux avait frappé leurs regards, et bientôt ils arrivèrent à l'endroit d'où provenait cette clarté. Une large cavité creusée dans le roc avait été distribuée en plusieurs pièces distinctes. Les compartiments étaient simples, mais ingénieux; ils se composaient d'un mélange de pierres, de bois et d'écorce. Des ouvertures pratiquées à la voûte laissaient entrer la lumière du jour. C'est là que les Hurons avaient déposé leurs objets les plus précieux, et spécialement ceux qui étaient la propriété commune de la nation. C'est là aussi qu'on avait transporté la femme qu'on croyait victime d'un pouvoir surnaturel, dans la pensée que son persécuteur éprouverait plus de difficulté à diriger ses attaques à travers des parois de pierre qu'à travers les toits de feuillages des cabanes La pièce dans laquelle Duncan et son guide entrèrent d'abord avait été exclusivement destinée à la malade. L'Indien approcha de son lit, déjà entouré de femmes au milieu desquelles Heyward ne fut pas peu surpris de retrouver son ami David.

Un regard suffit pour faire connaître au médecin supposé que l'art ne pouvait plus rien pour la malade. Elle était couchée dans un état de paralysie, indifférente à tout ce qui l'entourait et ne paraissant éprouver aucune souffrance. Heyward ne fut pas fâché d'avoir à pratiquer ses jongleries sur une personne trop certainement condamnée pour être intéressée à leur succès bon ou mauvais. Le léger remords que soulevait déjà en lui sa supercherie se calma sur-le-champ; et déjà il coordonnait ses idées, afin de jouer son rôle d'une manière convenable, quand il vit que la science allait être devancée par la musique et qu'on allait essayer sur la patiente le pouvoir de l'harmonie. La Gamme, qui, au moment où Duncan et l'Indien étaient entrés, se préparait à entonner un cantique, après quelques moments de pause, tira des sons de son instrument et se mit à chanter une hymne qui aurait opéré des miracles s'il n'eût fallu pour cela que la foi. On lui permit d'aller jusqu'à la fin, les Indiens respectant sa prétendue folie, et Duncan s'estimant trop heureux de ce délai pour hasarder la plus légère interruption. Les derniers sons de sa voix résonnaient encore, lorsque tout-à-coup Duncan tressaillit en les entendant répéter derrière lui par une voix moitié humaine, moitié sépulcrale. Jetant les yeux autour de lui, il vit le monstre des bois qui était assis sur ses pattes de derrière, dans un coin obscur de la caverne, et qui, en s'accompagnant du balancement de corps particulier à cet animal, répétait dans une espèce de grognement des sons, sinon des paroles, qui avaient quelque légère ressemblance avec la mélodie du chanteur. Il est plus facile d'imaginer que de dé-

crire l'effet que produisit sur David un écho aussi étrange : il ferma et ouvrit les yeux à plusieurs reprises, comme s'il n'eût pu en croire le témoignage de ses sens, et l'excès de son étonnement lui coupa la voix. Les détails d'un avis important qu'il se proposait de transmettre à Heyward furent effacés de sa mémoire par cette émotion qui ressemblait beaucoup à de la crainte, mais qu'il attribuait à l'admiration. Dans cette situation d'esprit, il n'eut que le temps de dire à haute voix : — Elle vous attend ! elle est ici ! et il s'enfuit précipitamment de la caverne.

—

CHAPITRE XXIV.

Cets scène offrait un singulier mélange de solennité et de ridicule. L'animal continuait sans se lasser son mouvement oscillatoire, mais ses efforts plaisants pour imiter la mélodie de La Gamme cessèrent dès l'instant que ce dernier eut abandonné la partie. Les paroles que La Gamme avait adressées à Duncan étaient en anglais, et lui parurent avoir un sens caché, quoiqu'il ne vît rien qui pût l'aider à découvrir l'objet auquel ces mots faisaient allusion. Mais le chef indien mit fin à toutes les conjectures d'Heyward en s'avançant vers le lit de la malade. Plusieurs femmes s'étaient réunies là, curieuses de voir l'étranger déployer sa science. Le chef leur fit signe de s'éloigner ; elles obéirent, bien qu'avec répugnance, et lorsque l'écho lugubre de la galerie souterraine eut cessé de faire entendre le bruit lointain de la porte qui se refermait, montrant à Heyward sa fille sans mouvement, il lui dit : — Maintenant, que mon frère fasse voir sa puissance !

Interpellé d'une manière aussi formelle, Heyward craignit que le moindre délai ne fût dangereux. S'efforçant donc de recueillir ses souvenirs, il se mit en devoir de commencer l'espèce d'incantation et les cérémonies bizarres par lesquelles les exorciseurs indiens ont coutume de cacher leur ignorance et leur impuissance. Certainement dans le désordre de ses idées, il fût tombé bientôt dans quelque erreur suspecte ou même fatale, lorsqu'il fut interrompu par un effroyable grognement de l'ours. Trois fois il essaya de continuer, trois fois il rencontra la même opposition inexplicable, et chaque fois l'interruption prit un caractère plus farouche et plus menaçant. — Les savants sont jaloux, dit le Huron ; je me retire. Frère, cette femme est l'épouse de l'un de nos plus braves guerriers ; faites votre devoir envers elle. Paix! ajouta-t-il en faisant signe à l'animal mécontent de se taire ; je pars.

Le chef s'éloigna en effet et Duncan se trouva seul dans la demeure lugubre et désolée avec cette femme mourante et cette bête dangereuse. L'ours prêta l'oreille aux pas de l'Indien avec l'air de sagacité que cet animal possède, jusqu'à ce qu'un dernier écho eût annoncé qu'il avait quitté la caverne ; alors il se retourna et s'avança vers Duncan, puis il s'assit devant lui dans l'attitude que prendrait un homme. Heyward chercha d'un œil inquiet s'il ne trouverait pas quelque arme avec laquelle il pût résister à l'attaque qu'il commençait à redouter sérieusement. Mais on eût dit que l'humeur de l'animal avait soudainement changé. Au lieu de continuer ses grognements, et de donner de nouveaux signes de colère, tout son corps velu s'agita violemment, comme s'il eût été en proie à quelque convulsion intérieure. Ses lourdes pattes de devant se portèrent à son museau hideux ; et pendant qu'Heyward suivait tous ses mouvements d'un regard vigilant, la tête de l'ours tomba de côté, et à sa place on vit paraître la physionomie rude et honnête de l'éclaireur qui riait de toute son âme et à sa manière habituelle. — Chut ! dit tout bas Œil-de-Faucon en interrompant l'exclamation de surprise d'Heyward ; les coquins ne sont pas loin, et tout bruit qui aurait l'air de ne pas appartenir à la sorcellerie nous les amènerait ici.—Dites-moi d'abord ce que signifie cette mascarade, et pourquoi vous avez risqué une démarche aussi périlleuse ?—Ah ! le hasard fait souvent plus que la raison et le calcul. Mais je vais vous raconter tout par ordre. Après que nous nous fûmes séparés, je plaçai le commandant et le Sagamore dans une vieille hutte de castors, où ils sont plus à l'abri des Hurons qu'ils ne le seraient dans la garnison du fort Edouard ; car les Indiens du Nord-Ouest n'ayant pas encore de relations de commerce, continuent à vénérer le castor. Après quoi, Uncas et moi, nous partîmes pour l'autre cantonnement, comme nous en étions convenus... Avez-vous vu ce garçon ?—A mon grand chagrin ! il est prisonnier et doit être mis à mort au lever du soleil. — Quelque chose me disait que ce serait là son sort, reprit l'éclaireur d'un ton moins confiant et moins gai ; mais reprenant bientôt son accent naturellement ferme, il continua : Sa mauvaise fortune est le véritable motif qui m'amène en ce lieu; car comment se résoudre à livrer aux Hurons un garçon comme celui-là ! Les coquins riraient bien s'ils pouvaient attacher au même poteau le Cerf-Agile et la Longue-Carabine, comme ils m'appellent. — Continuez votre récit; les Hurons peuvent revenir d'un instant à l'autre. — Ne craignez rien ; un exorciseur doit prendre son temps comme un prêtre des colonies. Nous sommes aussi à l'abri de toute interruption qu'un missionnaire qui commence un sermon de deux heures. Eh bien donc, Uncas et moi nous avons rencontré une bande de ces drôles ; mais le jeune homme y a mis beaucoup trop de témérité pour un éclaireur ; après tout un des Hurons s'est conduit en vrai lâche, et c'est en le poursuivant qu'Uncas est tombé dans une embuscade !— Le malheureux a payé cher sa faiblesse ! — Je vous comprends; c'est leur manière... Quand je vis Uncas prisonnier, les Hurons eurent affaire à moi, comme vous pouvez bien le penser. J'ai dit un mot à deux de leurs éclaireurs; puis, je me suis approché du camp sans autre encombre. Le hasard ou plutôt la Providence m'a conduit justement dans un endroit où l'un des plus fameux jongleurs de la tribu se mettait en grand uniforme pour aller sans doute livrer à Satan quelque bataille signalée. Un coup donné à propos sur la tête de l'imposteur l'a étourdi pour quelques heures. Après lui avoir mis pour son souper un bâillon dans la bouche, et l'avoir attaché entre deux petits arbres, je me suis affublé de son costume et me suis chargé du rôle de l'ours pour que les opérations du sorcier ne fussent point interrompues. — Et vous vous en êtes acquitté admirablement ; l'animal lui-même n'aurait pu mieux faire. — Mon Dieu, major, reprit l'éclaireur flatté du compliment, je serais un triste écolier après avoir étudié si longtemps à l'école du désert, si je ne savais pas imiter les mouvements et la nature de l'ours. Si c'eût été une panthère, je vous aurais offert un spectacle digne de vous. Mais il n'y a rien de bien merveilleux à jouer le rôle d'une bête aussi stupide ; et néanmoins, il faut se garder d'y mettre de l'exagération. Oui, oui, il est plus facile d'outrer la nature que de l'égaler, et c'est ce que bien des gens ignorent. Mais nous avons encore bien de la besogne sur les bras ! Où est la jeune fille ?—Dieu sait ! j'ai examiné toutes les huttes du village sans découvrir dans la tribu la moindre trace de sa présence. — Vous avez entendu ce que vous a dit le chanteur en vous quittant : « Elle vous attend, elle est ici ! » — J'ai pensé qu'il voulait parler de cette malheureuse femme. — L'imbécille était effrayé, et il a mal expliqué son message ; mais ces paroles avaient un autre sens que celui que vous lui donnez. Voyons ! il y a ici des murs de séparation. Un ours doit savoir grimper; je vais donc jeter un coup d'œil par-dessus. Il y a peut-être quelques rayons de miel dans ces rochers, et comme vous savez, je suis un animal friand de douceurs.

L'éclaireur rit de cette idée, et se mit à grimper, en imitant les mouvements gauches et lourds de l'animal qu'il représentait; mais lorsqu'il eut atteint le sommet, il fit un geste de silence et redescendit précipitamment. — Elle est ici, dit-il à voix basse ; entrez par cette porte et vous la trouverez. J'aurais adressé une parole de consolation à la pauvre petite, mais la vue d'un monstre tel que moi eût pu lui ôter la raison ; quoique à vrai dire, major, vous ne soyez pas non plus de la première beauté avec votre tatouage.

A ces paroles peu encourageantes, Duncan, qui, déjà s'élançait avec empressement, recula tout-à-coup. — Suis-je donc si horrible à voir ? demanda-t-il d'un air évidemment chagrin. — Vous ne feriez pas peur à un loup, et votre aspect n'arrêterait pas une charge du Royal-Américain ; mais j'ai vu un temps où vous aviez meilleure mine, major; les figures bariolées peuvent être du goût des Indiens, mais les jeunes femmes blanches préfèrent leur propre couleur. Tenez, ajouta l'éclaireur en montrant un endroit où l'eau ruisselait du rocher et remplissait un petit bassin, vous pouvez facilement faire disparaître le barbouillage du Sagamore, et quand vous serez de retour, je vous embellirai de nouveaux charmes. Un sorcier change très souvent la couleur de son visage dans le cours de ses opérations.

L'éclaireur n'avait pas besoin d'arguments bien solides pour persuader Duncan. Il parlait encore que déjà celui-ci mettait à profit l'aiguière naturelle. En un moment toutes les marques hideuses furent effacées, et le jeune homme reparut avec les traits élégants et le teint poli que lui avait donnés la nature. Ainsi préparé pour son entrevue avec Alice, il prit congé à la hâte de son compagnon, et disparut par la porte indiquée. L'éclaireur le vit partir avec plaisir, et accompagna d'une inclinaison de tête les vœux qu'il fit à voix basse pour sa réussite ; après quoi il se mit tranquillement à examiner l'état du garde-manger des Hurons : car c'était dans la caverne qu'ils déposaient les produits de leur chasse.

Duncan n'était éclairé que par une lueur faible et lointaine qui le guida vers un autre appartement de la caverne, exclusivement approprié à la garde d'une prisonnière aussi importante que la fille du commandant de William-Henri. La chambre était remplie du butin fait dans le massacre. Au milieu de ce désordre, il trouva la jeune fille pâle, inquiète, effrayée, mais toujours belle ; David l'avait préparée à cette visite. — Duncan ! s'écria-t-elle, comme effrayée des sons de sa propre voix. — Alice ! répondit le major en sautant rapidement par-dessus toutes les malles, les armes et les meubles qui s'opposaient à son passage, pour s'élancer à son côté. — Je savais que vous ne m'abandonneriez jamais, Duncan, lui dit-elle; et en parlant son visage abattu brilla d'un rayon de joie passagère. Mais je ne vois personne avec vous; et quelque agréable que me soit votre présence, j'aimerais à croire que vous n'êtes pas tout-à-fait seul.

Heyward, voyant qu'elle tremblait de manière à lui faire craindre qu'elle ne pût se soutenir sur ses jambes, la pria de s'asseoir, et lui

raconta tous les événements que nos lecteurs connaissent déjà. Alice écoutait avec un intérêt qui lui permettait à peine de respirer; et, quoique le jeune homme n'eût pas longtemps appuyé sur le désespoir de Munro, les larmes coulèrent abondamment le long des joues d'Alice, comme si elle n'en eût point encore versé. Son émotion se calma pourtant insensiblement et céda bientôt à la tendre sollicitude de Duncan; et elle écouta la fin de son récit, sinon avec calme, du moins avec beaucoup d'attention. — Et maintenant, Alice, ajouta-t-il, vous voyez que votre délivrance dépend de vous en grande partie. Avec le secours de notre inappréciable ami, le chasseur, nous pouvons échapper à cette peuplade barbare; mais il faut vous armer de tout votre courage. Songez que vous allez vous reposer dans les bras de votre vénérable père, et que son bonheur et le vôtre dépendent de vos efforts. — Ah! que ne ferai-je pas pour un père qui a tout fait pour moi? — Et pour moi ne ferez-vous rien, Alice? continua le jeune homme en pressant la douce main qu'il tenait dans les siennes.

Le regard d'innocence et de surprise qu'elle jeta sur Heyward lui apprit qu'il devait s'expliquer plus clairement. — Ce n'est ni le moment ni le lieu convenable pour vous faire part de mes désirs égoïstes, chère Alice; mais quel cœur oppressé comme le mien ne chercherait pas à s'épancher! On dit que le malheur est le plus fort de tous les liens; ce que nous avons souffert tous deux à cause de vous a rendu les explications bien faciles entre votre père et moi. — Et ma Cora, Duncan! sûrement on n'a pas oublié Cora! — Oublié! non sans doute. Elle a été regrettée, pleurée, comme peu de femmes l'ont été. Votre respectable père ne fait aucune différence entre ses enfants; mais moi... Vous ne vous offenserez pas, Alice, si je vous dis qu'à mes yeux son mérite a été en quelque sorte effacé par... — Parce que vous ne lui rendiez pas justice, s'écria vivement Alice en retirant sa main; elle ne parle jamais de vous que comme de l'ami le plus cher. — Je veux être son ami; je désire même lui appartenir de plus près... Mais pour vous, Alice, votre père m'a permis d'espérer qu'un nœud encore plus cher, encore plus sacré pourra m'unir à vous.

Cédant à l'émotion naturelle à son âge et à son sexe, Alice trembla violemment, et détourna un instant la tête; mais redevenue presque aussitôt maîtresse d'elle-même, et, jetant sur son amant un regard touchant d'innocence et de candeur: — Heyward, lui dit-elle, rendez-moi la présence de mon père et que j'entende son approbation de sa bouche avant de vous écouter davantage. — Bien qu'il me fût interdit d'en dire plus, comment aurais-je pu vous en dire moins, allait répondre le jeune homme, quand il se sentit frapper doucement sur l'épaule. Il se retourna en tressaillant pour voir qui les interrompait ainsi, et rencontra le visage pervers et farouche de Magua. Il y avait en ce moment quelque chose d'infernal dans son rire sourd et guttural. Si Duncan eût obéi à son premier mouvement, il se fût précipité sur le sauvage, et eût hasardé toutes ses espérances dans l'issue d'un combat à mort. Mais il était sans armes; il ignorait si son perfide ennemi n'avait pas quelques compagnons à sa portée; et il ne devait pas laisser sans défenseur celle qui lui devenait en ce moment plus chère que jamais: ce projet, qui n'était inspiré que par le désespoir, fut donc abandonné par lui aussitôt que formé.

— Que voulez-vous? dit Alice en croisant les bras sur sa poitrine, et cherchant à cacher ses craintes pour Heyward, sous l'air de froideur hautaine avec lequel elle recevait toujours les visites du barbare.

L'Indien triomphant avait repris son air austère, bien qu'il reculât prudemment devant le regard fier et menaçant du jeune homme. Sans perdre de vue ses captifs, il ramassa de grosses pièces de bois qu'il mit en travers de la porte par laquelle il était lui-même entré, porte différente de celle qui s'était ouverte pour le major. Duncan comprit alors de quelle manière il avait été surpris, et se croyant perdu sans ressource, il serra son Alice contre son cœur, prêt à subir une mort qu'il lui était doux de partager avec elle. Mais Magua ne se proposait aucun acte de violence immédiate. Ses premières mesures avaient évidemment pour but de s'assurer de la personne de son nouveau prisonnier, et il ne revint même aux deux jeunes gens qu'après leur avoir coupé toute retraite. Heyward suivait des yeux tous les mouvements du Huron, trop fier pour invoquer, sans espoir de l'obtenir, la pitié d'un ennemi tant de fois trompé dans sa rage. Quand Magua eut terminé, il s'approcha de ses prisonniers, et leur dit en anglais: — Les visages pâles savent prendre l'adroit castor; mais les peaux rouges savent comment prendre les Yenguis. — Huron, fais tout ce qu'il te plaira, s'écria le major, oubliant en ce moment qu'il avait un double motif pour tenir à la vie; je méprise également ta personne et ta vengeance. — L'homme blanc parlera-t-il de même quand il sera attaché au poteau? demanda Magua, avec un ton d'ironie. — Je parle face à face avec vous, comme en présence de toute votre nation! s'écria Heyward sans pâlir. — Le Renard-Subtil est un grand chef, répondit l'Indien; il ira chercher ses jeunes hommes pour qu'ils voient avec quel courage un visage pâle voit les tortures.

Sur ces mots, il allait sortir par la porte restée libre, lorsqu'un grognement sourd et menaçant frappa son oreille et lui fit suspendre sa marche. L'ours parut sur le seuil, en se balançant à sa manière accoutumée. Magua, comme avait fait le père de la malade, l'examina quelque temps avec attention, comme pour s'assurer si c'était un homme ou un animal. Il était bien au-dessus de la superstition ordinaire de sa tribu, et dès qu'il eut reconnu le déguisement du sorcier, il voulut passer sans façon; mais un grognement plus fort et plus menaçant l'arrêta de nouveau. Loin de se prêter à ce badinage, il s'avança hardiment. Le prétendu ours, qui s'était approché de quelques pas, se retira lentement devant lui jusqu'à la porte. Là il se mit à battre l'air de ses pattes de devant, à la manière de son brutal prototype. — Imbécille! s'écria le chef en langue huronne, aller jouer avec des enfants et des femmes; laissez les hommes à leur sagesse.

Il ne crut même pas avoir besoin de menacer l'animal supposé de son couteau ou de sa hache. Tout-à-coup la bête étendit les bras ou plutôt les pattes, lui en ceignit le corps et le serra avec toute la force de l'accolade d'un ours véritable. Heyward avait suivi avec une attention inquiète tous les mouvements d'Œil-de-Faucon. Aussitôt il quitta la tremblante Alice, prit une courroie de peau de daim qui avait servi à lier un paquet; et lorsqu'il vit les deux bras de son ennemi serrés étroitement contre son corps par les muscles de fer de l'éclaireur, il s'élança sur lui et les y fixa avec force. Bras, jambes et pieds, tout fut entouré de nœuds redoublés en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour raconter cette opération. Quand le formidable Huron fut complétement garrotté, l'éclaireur le lâcha, et Duncan étendit son ennemi par terre sur le dos. Pendant tout le cours de cette attaque subite, Magua, qui avait lutté violemment, jusqu'à ce qu'il se vit réellement dans les mains d'un homme beaucoup plus nerveux que lui, n'avait pas articulé le moindre cri. Mais lorsque Œil-de-Faucon, par manière d'explication sommaire de sa conduite, écarta le museau velu de l'animal, et montra au Huron sa figure mâle et résolue, la philosophie de ce dernier fut vaincue, et il laissa échapper l'inévitable exclamation: — Hugh! — Ah! ah! tu as retrouvé ta langue! dit son imperturbable vainqueur; maintenant, afin que tu ne t'en serves pas contre nous, je vais prendre la liberté de te clore la bouche.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, l'éclaireur s'occupa immédiatement de cette précaution indispensable; et quand il eut bâillonné l'Indien, celui-ci put être considéré avec certitude comme hors de combat. — Par quel endroit le coquin est-il venu? demanda le prudent éclaireur quand il eut terminé cette besogne. Il n'est point passé une âme de mon côté depuis que vous m'avez quitté.

Duncan montra la porte par laquelle Magua était entré; elle présentait maintenant de trop grands obstacles pour qu'on pût effectuer par là une prompte retraite. — Donnez le bras à cette jeune dame, continua son ami; nous sortirons par l'autre issue, pour gagner le bois. — Impossible, dit Duncan; la terreur lui a ôté l'usage de ses sens; elle ne peut se soutenir. Alice! ma douce Alice! levez-vous; voici le moment de fuir. Tout est inutile! elle entend, mais elle ne peut nous suivre. Allez, noble et digne ami; sauvez vos jours, et laissez-moi à ma destinée! — Il n'y a pas de trace qui n'ait une fin, et de calamité qui n'amène avec elle sa leçon, reprit l'éclaireur. Eh bien! enveloppez-la dans cette pièce d'étoffe de fabrique indienne. Cachez bien toutes ses formes délicates: prenez garde; couvrez ce pied, il n'a point de pareils dans le désert; il nous trahirait. C'est bien. Maintenant prenez-la dans vos bras, et suivez-moi; je réponds du reste.

Duncan obéit avec empressement; et lorsque son ami eut fini de parler, il prit le corps léger d'Alice dans ses bras, et suivit les pas de l'éclaireur. Ils trouvèrent la malade seule comme ils l'avaient laissée, et s'avancèrent rapidement par la galerie souterraine jusqu'à l'issue de la grotte. Lorsqu'ils approchèrent de la petite porte d'écorce, ils jugèrent, au bruit des voix, que les amis et les parents de la malade étaient là réunis, attendant patiemment le moment d'entrer. — Si je prononce un seul mot, dit à voix basse Œil-de-Faucon, mon anglais fera connaître à ces gens-là qu'un ennemi est parmi eux. Baragouinez-leur donc votre jargon, major; dites-leur que nous avons enfermé l'esprit malin dans la caverne, et que nous emportons la malade dans les bois, afin d'y chercher des racines fortifiantes. Mettez-y toute la ruse dont vous êtes capable; la nécessité nous en fait une loi.

En ce moment la porte s'entr'ouvrit, comme si quelqu'un eût écouté du dehors ce qui se passait dans l'intérieur; cette circonstance obligea l'éclaireur à mettre fin à ses instructions. Un effroyable grognement fit éloigner l'écouteur indiscret, puis l'éclaireur ouvrit hardiment la porte et sortit en jouant son rôle d'ours dans sa marche. Duncan suivit ses pas et se vit bientôt au milieu d'un groupe d'une vingtaine de parents et d'amis qui l'attendaient avec impatience. La foule s'écarta un peu, pour permettre au père et au mari de la malade de s'approcher de Duncan. — Mon frère a-t-il chassé l'esprit malin? demanda le père. Que porte-t-il dans ses bras? — Ton enfant! répondit Duncan d'un ton grave; le mal l'a quittée, il est là enfermé dans ces rochers. J'emporte la malade près d'ici,

pour la fortifier contre de nouvelles attaques. Elle sera dans le wigwam de son mari quand le soleil reparaîtra.

Quand le père eut traduit en langue huronne les paroles de l'étranger, un léger murmure annonça la satisfaction que causait cette nouvelle. Le chef lui-même fit signe de la main à Duncan de continuer sa marche, et lui dit tout haut d'une voix ferme et d'un air résolu : — Allez; je suis un homme; je vais entrer dans la caverne et combattre l'esprit malin.

Heyward obéissait avec joie, et s'éloignait déjà du groupe, lorsque ces paroles effrayantes l'arrêtèrent tout court. — Mon frère est-il en démence! s'écria-t-il; il rencontrera la maladie, et elle entrera en lui; ou bien il la chassera, et alors elle poursuivra sa fille dans les bois. Non, que mes enfants attendent en dehors, et si l'esprit se présente, qu'ils l'assomment à coups de bâton. Il est rusé, et restera caché dans la montagne quand il verra combien de personnes sont préparées à le combattre.

Cette singulière admonition eut l'effet désiré. Au lieu d'entrer dans la caverne, le père et le mari s'armèrent de leur tomahawk, et se postèrent tout prêts à faire tomber leur vengeance sur le persécuteur imaginaire de la malade. Dans le même but, les femmes et les enfants prirent des pierres ou coupèrent des branches dans le taillis. Les prétendus sorciers profitèrent de ce moment favorable pour disparaître. Œil-de-Faucon, tout en profitant des superstitions des Indiens, n'ignorait pas qu'elles étaient plutôt tolérées que partagées par les plus sages d'entre les chefs. Il savait combien le temps était précieux en pareille occasion. Quelque grande que fût la crédulité de ses ennemis, il savait que d'après la nature perspicace de l'Indien le plus léger soupçon pourrait avoir des résultats fatals. Au lieu donc de traverser le village, il en fit le tour. A la lueur mourante des feux, on apercevait encore de loin les guerriers allant d'une cabane à l'autre. Mais les enfants avaient abandonné leurs jeux, et le calme de la nuit succédait à l'excitation de cette soirée pleine d'événements. L'influence vivifiante de l'air extérieur remit complétement Alice, et comme sa faiblesse était plus physique que morale, elle n'eut pas besoin qu'on lui donnât d'explications sur ce qui venait de se passer. Lorsqu'on fut entré dans la forêt, — Je vais essayer maintenant de marcher, dit-elle en rougissant secrètement de n'avoir pas quitté plus tôt les bras de Duncan; je suis tout à fait rétablie. — Non! Alice, vous êtes encore trop faible.

La jeune fille fit un doux effort pour se dégager, et Duncan fut obligé malgré lui d'abandonner son précieux fardeau. Notre ours était certainement resté étranger aux émotions délicieuses du jeune homme, lorsqu'il pressait dans ses bras celle qu'il aimait, et il ne dut pas comprendre davantage ce sentiment de honte ingénue chez la tremblante jeune fille. Mais quand il se vit à une distance convenable du village, il fit halte et prit la parole sur un sujet qui lui était plus familier. — Ce sentier, dit-il, vous conduira au ruisseau; suivez-en la rive septentrionale jusqu'à ce que vous arriviez à une cataracte; montez alors sur la colline que vous verrez à votre droite, et vous apercevrez les feux de l'autre peuplade. C'est là que vous irez demander protection : si ce sont de vrais Delawares, vous serez en sûreté. Fuir loin d'ici maintenant avec cette jeune fille, c'est chose impossible. Avant que nous eussions fait une douzaine de milles, les Hurons seraient sur notre piste et prendraient nos chevelures. Allez, et que la Providence soit avec vous! — Et vous, demanda Heyward surpris; sans doute vous n'allez pas nous quitter ici? — Les Hurons tiennent captif l'orgueil des Delawares, le dernier rejeton du sang glorieux des Mohicans, répondit l'éclaireur; je vais voir ce qu'il est possible de faire pour lui. S'ils avaient pris votre chevelure, major, chacun de vos cheveux aurait coûté la vie à un de ces coquins, comme je vous l'avais promis; mais si le jeune Sagamore doit être conduit au poteau, les Indiens verront aussi comment sait mourir un homme de pur sang!

Duncan ne s'offensa pas le moins du monde de la préférence que l'honnête éclaireur donnait à un homme qu'il pouvait jusqu'à un certain point appeler son fils adoptif; néanmoins il combattit sa résolution téméraire par toutes les raisons qui lui vinrent à l'esprit. Il fut secondé par Alice qui joignit ses prières à celles d'Heyward, suppliant leur ami d'abandonner une entreprise qui promettait tant de dangers avec si peu d'espoir de succès. Leur éloquence et leurs raisonnements furent inutiles. L'éclaireur les écouta silencieusement, mais non sans impatience, et termina la discussion en répondant d'un ton péremptoire : — J'ai entendu dire qu'il y a dans la jeunesse un sentiment qui attache l'homme à la femme d'un lien plus fort que celui qui unit le père à son fils. Cela peut être, j'ai eu rarement occasion de me trouver avec des femmes de ma couleur; mais il est possible que tels soient les sentiments de la nature dans les colonies. Major, vous avez risqué votre vie, pour délivrer cette jeune fille, et je suppose qu'il y a au fond de votre conduite quelque disposition de ce genre. Pour moi, j'ai enseigné à ce jeune homme le véritable emploi d'un bon mousquet, et il m'en a bien récompensé! J'ai combattu à ses côtés dans plus d'une escarmouche sanglante; et aussi longtemps que d'une oreille j'entendais le bruit de son fusil, et de l'autre celui du Sagamore, j'étais sûr de n'avoir point d'ennemis derrière moi. Hiver comme été, de nuit, de jour, nous avons erré ensemble dans le désert, mangeant au même plat, l'un dormant pendant que l'autre veillait; et avant qu'il soit dit qu'Uncas, à deux pas de moi, a été conduit au supplice!..... Quelle que soit la couleur de notre peau, nous n'avons tous qu'un maître suprême, et je le prends à témoin qu'avant que le jeune Mohican meure faute d'un ami, la bonne foi aura disparu de la terre, et le Tueur de daims sera devenu une arme aussi peu redoutable que l'instrument ridicule du chanteur!

Duncan lâcha le bras de l'éclaireur, qui, retournant sur ses pas, reprit le chemin du village. Après s'être arrêté un moment pour le suivre des yeux, Heyward, heureux et affligé à la fois, conduisit sa bien-aimée vers le village des Delawares.

Malgré l'esprit résolu d'Œil-de-Faucon, il comprit pleinement toutes les difficultés et tous les dangers de son entreprise. A son retour dans le village indien, ses facultés exercées s'occupèrent activement des moyens de déjouer dans ses ennemis une vigilance et une circonspection qu'ils portaient à un aussi haut degré que lui-même. S'il n'avait été retenu par les principes qu'il croyait convenables à la couleur de sa peau, Magua et le sorcier auraient été les premières victimes immolées à sa sécurité; mais il résolut de se fier aux liens dont il avait chargé ses captifs, et se dirigea vers le centre des habitations. A mesure qu'il approchait, ses pas devenaient plus circonspects, et son œil vigilant ne laissait échapper aucun signe ami ou ennemi : à quelque distance des autres cabanes il en vit une qui paraissait avoir été abandonnée avant d'être achevée, probablement faute de deux objets de la plus haute importance, le bois et la pierre. A travers les fentes et les crevasses, on voyait briller une faible lumière, ce qui annonçait que, malgré sa construction imparfaite, elle était pourtant habitée en ce moment. C'est sur ce point que se dirigea l'éclaireur, comme un général prudent qui tâte les positions avancées de l'ennemi avant d'entamer son attaque principale.

S'étant mis dans une posture convenable à l'animal qu'il représentait, Œil-de-Faucon s'approcha d'une petite ouverture d'où il pouvait voir dans l'intérieur de la cabane. Il reconnut que c'était la demeure de David La Gamme. C'est là que le maître de chant s'était retiré avec toutes ses afflictions, ses terreurs et son humble confiance dans la protection de la Providence. Au moment même où l'éclaireur aperçut sa personne peu gracieuse, lui-même, ou plutôt l'ours dont il avait pris le rôle, était le sujet des réflexions profondes du solitaire. Bien que David ajoutât une foi implicite aux miracles des anciens jours, il rejetait la croyance d'une intervention surnaturelle et directe dans les choses du monde moderne. En un mot, quoiqu'il crût fermement que l'âne de Balaam avait parlé, sa crédulité n'admettait pas qu'un ours pût chanter; et cependant c'était un fait que lui affirmait le témoignage de ses oreilles si délicates. Il y avait dans son air et dans ses manières quelque chose qui indiquait le trouble manifeste de son esprit. Il était assis sur un tas de bois sec d'où il tirait de temps en temps quelques branches pour entretenir son feu : il avait la tête appuyée sur son bras dans une attitude de réflexion douloureuse. Le costume du musicien était celui que nous avons décrit tout à l'heure; seulement il avait couvert de nouveau sa tête chauve du castor triangulaire que la cupidité des Hurons avait dédaigné. L'intelligent Œil-de-Faucon, qui se rappelait la retraite précipitée de David hors de la caverne, se doutait de ce qui faisait en ce moment l'objet de réflexions aussi profondes. Après avoir fait le tour de la cabane et s'être assuré qu'elle était entièrement isolée, sachant d'ailleurs que l'infirmité mentale de son locataire la mettait à l'abri de toute visite, il hasarda de franchir la porte basse et de se présenter devant La Gamme. Le feu les séparait; et lorsque Œil-de-Faucon se fut assis sur ses pattes de derrière, il s'écoula près d'une minute pendant laquelle tous deux se regardèrent sans proférer une parole. La surprise était trop forte pour que, nous ne dirons pas la philosophie, mais la foi et la résolution de David y résistassent. Il chercha son instrument, et se leva avec l'intention confuse d'essayer un exorcisme musical. — Monstre noir et mystérieux, s'écria-t-il, en affermissant d'une main tremblante ses vénérables lunettes et en s'armant de son livre de cantiques, je ne connais ni votre nature, ni vos intentions, mais si vous méditez quelque chose contre la personne et les droits de l'un des plus humbles serviteurs du temple, écoutez le langage du jeune berger d'Israël et repentez-vous.

L'ours se tint les côtés de rire, et une voix connue de David lui répondit : — Laissez-là votre brimborion, et contenez un peu votre gosier; quatre mots de bon anglais valent mieux maintenant qu'une heure employée à brailler. — Qui es-tu! demanda David dans l'impuissance totale de continuer l'exorcisme qu'il s'était proposé, et pouvant à peine respirer. — Un homme comme vous, et qui a dans les veines aussi peu de sang d'ours que vous-même; avez-vous donc si tôt oublié celui qui vous a rendu cet instrument que vous tenez à la main? — Est-il possible? répondit David en respirant plus à l'aise à mesure que la vérité se faisait jour dans son esprit. J'ai rencontré bien des merveilles pendant mon séjour chez les idolâtres, mais je n'ai rien vu qui égale celle-là! — Attendez, attendez, reprit Œil-de-Faucon en se découvrant la figure, pour raffermir la foi chancelante de son compagnon; vous voyez ici une peau qui, si elle n'est pas aussi blanche que celle de nos jeunes dames, a seulement la

teinte que l'air et le soleil lui ont donnée. Maintenant parlons affaires. — Parlez-moi d'abord de la jeune fille, et du jeune homme qui est venu si courageusement à sa recherche.—Oh ! ils sont heureusement à l'abri des tomahawks de ces misérables! mais pouvez-vous me mettre sur la piste d'Uncas? — Le jeune homme est captif, et je crains bien que sa mort ne soit résolue. Je déplore du fond de l'âme qu'un jeune homme si bien disposé meure dans son ignorance, et j'ai fait choix d'un cantique...—Pouvez-vous me conduire vers lui?—Cela n'est pas difficile... pourtant je crains beaucoup que votre présence n'ajoute à son infortune au lieu de l'adoucir.—Trève de paroles, et marchons! reprit l'Œil-de-Faucon qui remit sa tête d'ours, et donna l'exemple à l'instant même.

L'éclaireur en chemin apprit que son compagnon avait la permission de visiter Uncas, grâce au privilége de son infirmité et à sa liaison avec l'un des gardes qui, parlant un peu d'anglais, avait été choisi par David pour sujet de conversation religieuse. Il est fort douteux que le Huron comprît les intentions de son nouvel ami ; mais un sauvage n'est pas moins flatté qu'un homme civilisé de se voir l'objet d'attentions particulières. Pendant la route l'éclaireur fit connaître à son compagnon le rôle qu'il aurait à jouer.

La prison d'Uncas était située au centre même du village, et il était difficile de s'en approcher ou d'en sortir sans être aperçu. Mais il n'entrait pas dans le plan d'Œil-de-Faucon de se cacher le moins



David La Gamme en sauvage.

du monde. Comptant sur son déguisement, il se rendit à la cabane par le chemin le plus direct. Néanmoins l'heure avancée de la nuit lui offrait aussi quelque protection. Les enfants étaient déjà endormis; toutes les femmes et la plupart des guerriers étaient rentrés dans leurs huttes. Seulement quatre ou cinq de ces derniers étaient à la porte de la prison d'Uncas, observateurs attentifs des mouvements de leur prisonnier. A la vue de La Gamme accompagné de leur jongleur le plus célèbre dans l'un de ses déguisements habituels, ils s'écartèrent sur-le-champ pour les laisser entrer. Cependant ils ne manifestèrent aucune intention de s'éloigner, au contraire ils parurent évidemment désireux d'être témoins des mystères qui allaient s'accomplir. Dans l'impossibilité où était l'éclaireur de parler aux Hurons dans leur langage, il fut obligé de laisser faire à David tous les frais de la conversation. Malgré la simplicité de ce dernier, il s'acquitta fort bien de sa tâche et exécuta les instructions qu'il avait reçues de manière à dépasser les espérances de son maître. — Les Delawares sont des femmes, dit-il au sauvage qui avait une légère teinture d'anglais; les Yenguis, mes compatriotes, leur ont dit de prendre le tomahawk et d'en frapper leurs pères du Canada, et alors ces Mokicans ont oublié leur sexe. Mon frère désire-t-il entendre le Cerf-Agile demander ses jupons? veut-il le voir pleurer au poteau en présence des Hurons?

L'exclamation Hugh! articulée d'un ton d'assentiment formel, fut la seule réponse du sauvage. — Alors que mon frère s'écarte, et l'homme savant soufflera sur le chien! Qu'il le dise à mes autres frères!

Le Huron expliqua les paroles de David à ses compagnons, qui à leur tour écoutèrent ce projet avec la satisfaction que devait naturellement donner à ces hommes farouches un tel raffinement de



Uncas prisonnier

cruauté. Ils s'éloignèrent un peu de la porte, et firent signe au prétendu sorcier qu'il pouvait entrer. Mais l'ours, au lieu d'obéir, resta sur ses pieds de derrière et se mit à grogner. — L'homme savant a peur que son souffle n'atteigne ses frères et ne leur ôte leur courage de même qu'au prisonnier, continua David, il faut qu'ils s'éloignent davantage.

Les Hurons, qui auraient regardé ce malheur comme le plus grand de tous, s'éloignèrent aussitôt, et prirent position hors de la portée de la voix, mais de manière cependant à surveiller l'entrée de la cabane. Alors, comme s'il les eût crus suffisamment en sûreté, l'éclaireur quitta son attitude et entra lentement. La cabane silencieuse et sombre ne recevait d'autre lumière que celle des tisons d'un feu qui s'éteignait. Uncas occupait un coin, à demi couché, les pieds et les mains fortement attachés. Lorsqu'il aperçut le prétendu monstre, il ne daigna pas même jeter un coup d'œil sur l'animal. L'éclaireur, qui avait laissé David à la porte, pour s'assurer qu'on ne les observait pas, jugea prudent de garder son déguisement jusqu'à ce qu'il eût la certitude qu'on ne viendrait pas troubler leur entrevue. Au lieu donc de parler, il se mit à faire les évolutions de l'animal qu'il représentait. Le jeune Mohican, qui avait cru d'abord que ses ennemis lui avaient envoyé un ours véritable pour le tourmenter et mettre son courage à l'épreuve, découvrit dans le jeu de l'acteur qu'Heyward avait trouvé si complet, certaines imperfections qui lui firent reconnaître l'imposture. Si Œil-de-Faucon eût pu deviner le jugement défavorable que portait sur sa pantomime un connaisseur tel qu'Uncas, il se fût sans doute piqué d'honneur et eût continué le divertissement; mais l'expression méprisante du regard du jeune homme était susceptible de tant d'interprétations, que la mortification de cette découverte fut épargnée à l'amour-propre du digne éclaireur. Sitôt donc que David eut donné le signal convenu, un sifflement sourd remplaça dans la cabane les rauques grognements de l'ours. Uncas s'était appuyé contre le mur, et fermait les yeux comme pour ne pas voir un objet aussi vil. Mais du momen qu'il entendit le serpent, il se leva et regarda de tous côtés, jusqu'

ce qu'enfin ses yeux s'arrêtassent sur le monstre velu, où ils restèrent fixés comme par un pouvoir magique. Le même son se fit entendre de nouveau, et parut évidemment sortir de la gueule de l'animal. Aussitôt le jeune homme articula d'une voix basse et étouffée l'exclamation habituelle : — Hugh! — Coupez les liens, dit Œil-de-Faucon à David qui s'approchait en ce moment.

Le chanteur fit ce qu'on lui ordonnait. Au même instant la peau de l'animal se détacha, et l'éclaireur parut à découvert aux regards de son ami. Le Mohican parut comprendre comme par instinct la nature de la tentative de son compagnon; mais ni sa voix ni ses traits ne laissèrent échapper le moindre symptôme de surprise. Œil-de-Faucon tira ensuite un long couteau à la lame brillante, et le remit aux mains d'Uncas. — Les Hurons sont dehors, dit-il; mettons-nous sur nos gardes.

En même temps il appuya la main d'un air expressif sur un autre instrument du même genre; tous deux étaient le fruit de ses exploits de la soirée. — Partons! dit Uncas. — Où irons-nous? — Chez les Tortues. Ils sont enfants de mes grands pères. — Oui, mon garçon; le même sang coule dans vos veines, je le crois; mais le temps et la distance n'en ont-ils pas un peu changé la couleur? Que ferons-nous des Mingos qui sont à la porte? ils sont six, et ce chanteur n'est bon à rien. — Les Hurons sont des fanfarons! dit Uncas d'un air de mépris; leur totem est un élan, et ils courent comme les limaçons. Les Delawares sont les enfants de la tortue, et ils devancent le daim à la course! — Oui, mon enfant, il y a de la vérité dans ce que vous dites, et je ne doute pas qu'à la course vous ne dépassiez la nation tout entière; mais la puissance d'un blanc réside plus dans ses bras que dans ses jambes. Je puis tenir tête à un Huron aussi bien qu'un autre; mais s'il s'agissait de courir, les coquins me rattraperaient bien vite.



Il appuya sa patte sur le dos du major.

Uncas, qui déjà s'était approché de la porte pour sortir le premier, revint sur ses pas, et alla reprendre sa place au fond de la cabane. Mais Œil-de-Faucon, trop préoccupé pour remarquer ce mouvement, continua de se parler à lui-même. — Après tout, dit-il, il n'est pas juste d'asservir un homme aux qualités d'un autre. Ainsi, Uncas, je vous conseille de tenter l'aventure, tandis que moi je vais reprendre ma peau d'ours et recourir à la ruse à défaut d'agilité. Le jeune Mohican ne répondit pas, mais ayant tranquillement croisé les bras, il s'appuya contre un des poteaux de la cabane. — Eh bien! dit l'éclaireur en le regardant d'un air surpris, qu'attendez-vous? Pour moi, pendant que ces coquins vous donneront la chasse, j'aurai du temps de reste. — Uncas ne veut point partir, répondit avec calme le Mohican. — Pourquoi? — Il combattra avec le frère de son père, et mourra avec l'ami des Delawares. — Bien, mon garçon, reprit Œil-de-Faucon en serrant la main d'Uncas entre ses doigts de fer; si vous m'aviez laissé, vous auriez agi en Mingo. Mais sachant combien la jeunesse est attachée à la vie, j'ai cru devoir vous faire cette offre. Ce qu'on ne peut faire à la guerre par le seul courage, il faut le faire par la ruse. Couvrez-vous de cette peau; je ne doute pas que vous ne jouiez l'ours presque aussi bien que moi.

Quelle que pût être l'opinion particulière d'Uncas sur leurs talents respectifs en cette matière, sa contenance grave n'annonça aucune prétention à la supériorité. Il se hâta de revêtir en silence la dépouille de l'animal, puis il attendit. — Maintenant, mon ami, dit Œil-de-Faucon en s'adressant à David, un échange de costume vous sera avantageux, car vous n'êtes point acclimaté aux intempéries du désert. Tenez, prenez mon bonnet et ma blouse de chasse, et donnez-moi votre chapeau et votre couverture. Confiez-moi aussi votre livre, vos lunettes et votre petit instrument; si nous nous revoyons dans des circonstances plus heureuses, je vous rendrai le tout en y joignant mes remercîments.

David lui donna les différents objets qu'il venait de nommer, avec un empressement qui eût fait honneur à sa libéralité, si, sous plus d'un rapport, il n'eût pas gagné au change. Œil-de-Faucon fut bientôt revêtu de son nouveau costume; et lorsque ses yeux vifs et perçants furent cachés derrière les lunettes, et que sa tête fut surmontée du castor triangulaire, comme la taille des deux blancs était à peu près la même, il put raisonnablement, à la clarté des étoiles, passer pour le chanteur. — Avez-vous beaucoup de disposition à la poltronnerie? demanda-t-il brusquement à celui-ci, afin de connaître l'état véritable de la maladie avant de prescrire son ordonnance. — Mes habitudes sont paisibles, et mon caractère, j'ai lieu en toute humilité de le croire, est grandement incliné vers la paix et la charité, répondit David, un peu piqué de cette attaque directe à son courage; mais nul ne peut dire que, dans les plus grands périls, j'aie jamais oublié ma foi dans le Seigneur. — Votre plus grand danger sera au moment où les sauvages s'apercevront qu'ils ont été trompés. S'ils ne vous assomment pas sur-le-champ, votre infirmité intellectuelle vous protégera, et vous pourrez espérer avec raison de mourir dans votre lit. Il faut donc vous asseoir dans l'ombre et prendre la place d'Uncas, jusqu'à ce que la ruse des Indiens vienne à découvrir la mèche. Choisissez cependant de faire une sortie avec nous ou de rester ici. — Je resterai, dit David d'un ton ferme; je prendrai la place du Delaware; il a bravement et généreusement combattu pour moi, et je ferai pour lui ce que vous demandez, et plus encore si cela est nécessaire. — Vous venez de parler en homme, et en homme qui, avec une meilleure direction, aurait pu faire quelque chose de mieux qu'un chanteur. Baissez la tête et re-



Magua garrotté et bâillonné.

pliez vos jambes; leur forme pourrait faire connaître trop tôt la vérité. Gardez le silence aussi longtemps que vous pourrez; il serait bien, quand la chose éclatera, de brailler tout à coup un de vos cantiques, ce qui rappellera aux Indiens que vous n'êtes pas tout à fait aussi responsable de vos actes que le commun des mortels. Si néanmoins ils prennent votre chevelure, comptez qu'Uncas et moi nous ne vous oublierons pas, mais que nous vous vengerons comme il convient à de vrais guerriers, à des amis sincères. — Arrêtez! dit David, voyant qu'après lui avoir donné cette assurance ils allaient le quitter; je suis le disciple humble et indigne d'un maître qui n'a pas enseigné le damnable principe de la vengeance. Si donc je viens à succomber, n'immolez point de victime à mes mânes, mais plutôt pardonnez à mes meurtriers; et quand vous penserez à eux, que ce soit pour demander à Dieu dans vos prières leur conversion et leur salut.

L'éclaireur parut réfléchir profondément. — Il y a là, dit-il, un principe différent du code des bois; et cependant il est beau et fait naître de nobles réflexions. Alors, poussant un profond soupir, probablement le dernier que lui arracha le regret de la vie civilisée, il ajouta: C'est ce principe que je voudrais moi-même mettre en pratique, comme il convient à un homme de pur sang; quoiqu'il ne soit pas toujours facile d'agir avec un Indien comme on agirait avec un chrétien. Dieu vous bénisse, mon ami! je pense que vous n'êtes pas loin de la bonne piste, si l'on considère mûrement les choses et si l'on envisage l'éternité; quoique cela dépende beaucoup des qualités naturelles et de la force des tentations.

Ce disant, l'éclaireur s'approcha de David et lui serra cordialement la main; après cette marque d'amitié, il sortit de la cabane, accompagné du nouveau porteur de peau d'ours. Du moment qu'Œil-de-Faucon se vit sous les regards des Hurons, il sut donner à sa haute taille l'attitude raide de David, étendit la main pour marquer la mesure, et se mit à imiter comme il put sa psalmodie. Heureusement pour le succès, il avait à affaire à des oreilles peu accoutumées à l'harmonie, sans quoi la ruse eût été bientôt découverte. Il fallait nécessairement passer à une proximité dangereuse du groupe des sauvages; et, à mesure qu'il en approchait, l'éclaireur élevait de plus en plus la voix. Lorsqu'il fut tout près, le Huron qui parlait anglais étendit un bras et arrêta le faux maître de chant. — Ce chien de Delaware, dit-il en avançant la tête, et en cherchant à lire à travers l'obscurité dans les traits du chanteur supposé, est-il bien effrayé? Les Hurons entendront-ils ses gémissements?

L'ours fit entendre un grognement si naturel et si menaçant, que le guerrier indien lâcha prise et s'écarta, comme pour s'assurer si l'ours qu'il voyait marcher devant lui, était faux ou véritable. Œil-de-Faucon, qui craignait qu'en parlant sa voix ne le trahît, se hâta de profiter de cette interruption pour faire une nouvelle explosion musicale, qui aurait déchiré les oreilles d'hommes civilisés, mais qui, parmi ses auditeurs actuels, ne fit qu'ajouter au respect dont il leur paraissait digne. Tous les Indiens s'écartèrent donc et laissèrent passer le sorcier et son aide. Il fallait toute la fermeté d'âme d'Uncas et de l'éclaireur pour continuer le pas grave et tranquille qu'ils avaient pris, en passant devant les cabanes du village, lorsqu'ils virent surtout que la curiosité l'avait assez emporté sur la crainte pour engager les Indiens à s'approcher de la hutte afin de s'assurer de l'effet qu'avait produit le sortilége. Le moindre mouvement de la part de David pouvait les trahir, et il fallait du temps à l'éclaireur pour se mettre en sûreté. Le tintamarre que ce dernier jugeait prudent de continuer fit sortir de leurs huttes plusieurs Indiens, qui les regardèrent passer; et plus d'une fois un guerrier menaçant vint les reconnaître. Néanmoins leur marche ne fut point interrompue; les ténèbres et la hardiesse même de leur entreprise les protégeaient. Déjà le village était derrière eux, et ils s'avançaient rapidement vers l'abri de la forêt, lorsqu'un grand cri s'éleva de la cabane qui avait servi de prison à Uncas. Le Mohican tressaillit, et agita sa peau velue, comme pour s'en débarrasser. — Arrêtez! dit l'éclaireur en retenant son ami par l'épaule; laissez-les crier, ce n'est qu'un cri de surprise.

Ils n'avaient pas de temps à perdre, car aussitôt d'affreux hurlements remplirent les airs, et parcoururent toute l'étendue du village. Uncas jeta loin de lui sa peau d'ours, et parut dans sa beauté naturelle. — Maintenant, que les démons se mettent à notre piste! deux d'entre eux au moins y trouveront la mort; dit l'éclaireur; et en même temps il retira de dessous les broussailles deux fusils et tous leurs accessoires. En ayant donné un à son ami, il agita en l'air son Tueur de daims; puis, frappant légèrement sur l'épaule du jeune Mohican, il prit les devants; Uncas s'élança à sa suite: chacun d'eux tenant son arme de manière à s'en servir au premier instant; et bientôt ils disparurent dans l'épaisseur du bois

—

CHAPITRE XXV.

L'impatience des sauvages qui gardaient le captif avait fait taire la crainte que leur inspirait le souffle du sorcier. Ils s'avancèrent avec précaution, et respirant à peine, vers une crevasse à travers laquelle brillait la clarté mourante du feu. Pendant quelques minutes, ils prirent David pour leur prisonnier; mais ce qu'Œil-de-Faucon avait prévu arriva. Fatigué de tenir si longtemps ses jambes repliées sur elles-mêmes, le chanteur les étendit peu à peu, si bien qu'un de ses pieds disgracieux s'approcha du brasier qui en éclaira les contours. D'abord les Hurons crurent que cette difformité du Delaware était le résultat de l'ensorcellement. Mais lorsque David, qui ne croyait pas être vu, tourna la tête et laissa apercevoir son visage doux et simple, au lieu des traits sévères et hautains du prisonnier, le doute ne fut plus possible même à la crédulité d'un Indien. Ils se précipitèrent tous ensemble dans la cabane, et portant les mains sans cérémonie sur le pauvre diable, découvrirent sur-le-champ l'imposture. Alors s'éleva le premier cri qu'avaient entendu les fugitifs. Il fut suivi des démonstrations les plus frénétiques de colère et de vengeance. David, quoique toujours ferme dans sa résolution de couvrir la retraite de ses amis, dut bien croire que sa dernière heure était venue. Privé de son livre et de son instrument, il fut obligé de recourir à sa mémoire qui, dans de telles matières, lui faisait rarement faute: élevant tout à coup sa forte voix, il voulut adoucir son passage dans l'autre monde, en chantant les premiers versets d'une antienne funéraire. Ce chant rappela fort à propos aux Indiens son infirmité intellectuelle; et s'élançant hors de la cabane, leurs clameurs éveillèrent tout le village. Un guerrier indien dort sans rien changer à sa tenue, ses armes à côté de lui. Aussi, le cri d'alarme eut à peine été entendu, que deux cents hommes étaient debout. L'évasion du prisonnier fut bientôt connue, et la tribu entière se rassembla autour de la cabane du conseil, attendant impatiemment les ordres de ses chefs. Dans cette circonstance grave, qui réclamait les conseils de l'habileté et de l'expérience, la présence du rusé Magua ne pouvait manquer d'être réclamée. Son nom fut prononcé, et chacun témoigna son étonnement de ne point le voir paraître. On l'envoya chercher à sa cabane. En même temps quelques-uns des jeunes gens les plus agiles et les plus intelligents reçurent ordre de faire le tour de la clairière, sous l'abri de la forêt, afin de parer à toute attaque que pourraient méditer leurs voisins suspects, les Delawares. Les femmes et les enfants couraient çà et là; tout le camp était en émoi. Mais peu à peu ces symptômes de désordre disparurent, et au bout de quelques minutes les chefs s'assemblèrent dans la grande hutte pour tenir conseil.

Des clameurs annoncèrent bientôt l'approche d'un détachement, et on espéra voir enfin s'expliquer le mystère de cette évasion. La foule placée à l'extérieur de la cabane s'écarta et plusieurs guerriers entrèrent, amenant avec eux le malheureux sorcier que l'éclaireur avait laissé si longtemps dans une situation gênante. Quoique cet homme jouît parmi les Hurons d'une réputation fort équivoque, tous en cette occasion l'écoutèrent avec une attention profonde. Quand il eut terminé son récit, le père de la malade s'avança, et raconta brièvement ce qu'il savait. Ces deux dépositions servirent à diriger les recherches dans lesquelles on mit toute la gravité et la circonspection des Indiens. Au lieu de se précipiter tous en foule et en désordre vers la caverne, on choisit pour cette investigation dix des guerriers les plus habiles et les plus courageux. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, dès que le choix fut fait, les individus désignés se levèrent et sortirent sans prononcer une parole. A l'entrée de la caverne, les plus jeunes cédèrent le pas à leurs aînés, et tous s'avancèrent dans la galerie basse et sombre avec l'intrépidité de guerriers qui étaient prêts à se sacrifier au bien public, mais qui en même temps avaient de secrètes inquiétudes touchant la nature de l'ennemi en face duquel ils allaient se trouver.

Le premier appartement de la caverne était sombre et silencieux. La femme était à la même place et dans la même attitude qu'auparavant, quoique plusieurs affirmassent qu'ils l'avaient vu emporter dans les bois par le prétendu médecin des hommes blancs. Cette contradiction palpable du récit fait par le père attira tous les regards sur lui. Irrité de cette imputation tacite, et intérieurement troublé par une circonstance aussi inexplicable, le chef s'approcha du lit, et se baissant vers sa fille, promena sur ses traits un regard incrédule, comme s'il eût douté que ce fût elle. Il vit qu'elle était morte. La nature l'emporta pour un moment, et le vieux guerrier cacha ses yeux dans ses mains comme pour réprimer sa douleur; puis revenant à lui, il regarda en face ses compagnons, et leur montrant le corps, il leur dit: — La femme de mon jeune guerrier nous a quittés. Le Grand-Esprit est en colère contre ses enfants.

Cette douloureuse nouvelle fut reçue dans un profond silence. Après une courte pause, un des Indiens les plus âgés allait prendre la parole, lorsqu'on aperçut quelque chose de noir qui, sortant d'une pièce voisine, vint en roulant au centre même de l'appartement. Ignorant à quels êtres ils avaient affaire, les sauvages firent quelques pas en arrière, et ouvrirent de grands yeux. L'objet étrange se leva sur son séant; et les Indiens, ayant approché la lumière, reconnurent avec surprise, et en poussant une exclamation, les traits farouches et sombres de Magua. Aussitôt plusieurs couteaux furent tirés, et on s'empressa de mettre en liberté ses membres et sa langue. Le Huron se leva, et se secoua comme un lion quittant sa ta-

nière ; aucune parole ne lui échappa, mais sa main erra convulsivement sur le manche de son coutelas, tandis que ses yeux parcouraient toute la troupe, comme s'il eût cherché un objet sur lequel il pût décharger sa vengeance. Uncas et l'éclaireur, et même David, furent heureux de ne point se trouver sous sa main en ce moment; car dans la fureur violente qui l'étouffait presque, il n'est pas de raffinement de cruauté qui l'eût porté à différer leur mort. Ne rencontrant que des visages amis, le sauvage grinça des dents, et dévora sa rage faute de trouver sur qui en décharger l'explosion. Dans la crainte d'ajouter à une irritation déjà portée jusqu'à l'excès, on laissa plusieurs minutes s'écouler avant d'articuler un seul mot. C'est alors seulement et après un suffisant intervalle, que le plus âgé de la troupe parla : —Mon ami a trouvé un ennemi? Est-il près d'ici, afin que les Hurons en puissent tirer une éclatante vengeance? — Que le Delaware meure! s'écria Magua d'une voix tonnante.

Il se fit un second silence, lequel ne fut interrompu qu'avec circonspection et par le même interlocuteur. — Le Mohican a les pieds légers, et ses bonds sont rapides; mais nos jeunes hommes sont à sa poursuite. — Il est parti! s'écria Magua d'une voix concentrée et gutturale qui semblait sortir du plus profond de sa poitrine. — Un malin esprit s'est glissé parmi nous, et a frappé nos yeux d'aveuglement. — Un malin esprit! répéta le Renard d'un ton animé; c'est l'esprit qui a ôté la vie à tant de Hurons, l'esprit qui a tué tous mes jeunes guerriers sur la colline, qui a pris leur chevelure à la grande Cataracte et qui a aujourd'hui lié les bras du Renard-Subtil. — De qui mon ami parle-t-il? — Du chien qui porte sous une peau pâle le cœur et la ruse d'un Huron, de la Longue-Carabine.

Ce nom redouté produisit son effet ordinaire. Mais après quelques moments de réflexion, lorsque les guerriers se rappelèrent que leur formidable et audacieux ennemi avait pénétré jusque dans leur camp pour y accomplir ses funestes projets, la rage prit la place de l'étonnement, et toutes les passions farouches qui s'agitaient dans le cœur de Magua se communiquèrent à ses compagnons. Les uns grincèrent des dents; d'autres exhalèrent leur colère en longs hurlements; d'autres enfin se mirent à frapper l'air avec fureur, comme si leurs coups eussent pu atteindre leur ennemi. Mais cette explosion soudaine s'arrêta bientôt et fit place au calme et à la gravité habituelle aux Indiens dans les moments d'inaction. Magua, qui avait eu le temps de réfléchir, changea également de manières. — Allons rejoindre les chefs, dit-il avec dignité : ils nous attendent.

Ses compagnons le suivirent en silence; toute la troupe quitta la caverne et se rendit à la cabane du conseil. Quand on fut assis, tous les yeux se portèrent sur Magua : on attendait de lui l'explication de ce qui s'était passé. Il se leva et raconta tout sans duplicité ni réserve. Le stratagème employé par Duncan et Œil-de-Faucon fut alors dévoilé, et il ne fut plus possible, même aux hommes superstitieux, de méconnaître le véritable caractère des événements. Il n'était que trop manifeste qu'ils avaient été trompés de la manière la plus insultante et la plus honteuse. Quand Magua eut terminé et eut repris son siége, ses auditeurs se regardèrent les uns les autres, également étonnés et de l'audace et du succès de leurs ennemis. On s'occupa aussitôt des moyens d'en tirer vengeance. De nouveaux éclaireurs furent envoyés sur les traces des fugitifs pendant que les chefs continuaient à délibérer. Divers expédients furent successivement proposés par les guerriers les plus âgés. Magua les écoutait avec une attention respectueuse. Ce rusé sauvage avait repris son empire sur lui-même, et il marcha dès lors vers son but avec la circonspection et l'habileté qui lui étaient ordinaires. Ce fut seulement lorsque chacun eut dit son opinion qu'il voulut exprimer la sienne. Quelques-uns des coureurs étaient déjà revenus et rapportèrent, que d'après les traces des ennemis, ils avaient été chercher un asile dans le camp des Delawares. Cette circonstance ne fut pas négligée par Magua; il sut en profiter pour donner à son opinion plus de poids. Il développa ses plans à ses compatriotes, et, comme son éloquence et son adresse devaient le faire attendre, on les adopta à l'unanimité. En séparant les deux sœurs, Magua avait gardé Alice comme moyen d'influence sur Cora, et il avait confié celle-ci aux Delawares auxquels il donnait ainsi une marque flatteuse de confiance. Il avait à reconquérir la confiance de sa tribu, et l'alliance de ses puissants voisins était un moyen d'agir sur ses propres concitoyens. Frustré maintenant dans son espoir de vengeance, il devait avoir recours aux alliés que, par politique, il avait caressés et servis jusque-là.

Plusieurs d'entre les chefs avaient proposé des plans habillement calculés pour surprendre les Delawares, s'emparer de leur camp et recouvrer leurs prisonniers; car l'honneur, la vengeance, réclamaient des victimes. Mais Magua n'eut par de peine à faire échouer ces projets. Il en exposa les dangers et les défauts avec son habileté ordinaire, et ce fut alors seulement qu'il présenta les plans qu'il avait lui-même conçus. Il commença par flatter la vanité de ses auditeurs, moyen infaillible d'obtenir leur attention. Après avoir énuméré les occasions nombreuses et diverses dans lesquelles les Hurons avaient montré leur courage et leurs talents guerriers dans le châtiment des insultes, il fit un pompeux éloge de la prudence. Il représenta cette qualité comme établissant le principal point de différence entre le castor et les autres animaux, entre tous les animaux et l'homme, et enfin entre les Hurons en particulier et le reste du genre humain. Il entreprit alors de montrer comment cette vertu était applicable à la situation actuelle de la tribu. D'un côté, dit-il, était leur grand père pâle, le gouverneur du Canada, qui regardait ses enfants d'un œil dur, depuis que le sang avait rougi leurs tomahawks; de l'autre une peuplade aussi nombreuse que la leur, qui parlait une autre langue, avait d'autres intérêts, ne leur voulait aucun bien, et serait charmée d'avoir un prétexte pour les faire tomber dans la disgrâce du grand chef blanc. Alors il parla des besoins des Hurons, des dons qu'ils avaient droit d'attendre pour leurs services passés, de l'éloignement où ils étaient de leurs territoires de chasse et des villages de leur patrie, et de la nécessité, dans des circonstances aussi critiques, de consulter un peu plus la politique, un peu moins l'inclination. Lorsqu'il aperçut que si les vieillards applaudissaient à sa mobération, les guerriers les plus redoutables et les plus distingués daissaient les yeux avec une sorte de honte, il ramena d'une manière adroite le texte favori des ambitieux. Il parla ouvertement des fruits qu'ils retireraient de leur prudence, et prit sur lui de leur prédire un triomphe complet et définitif sur leurs ennemis. Il donna même confusément à entendre que leur vengeance irait aussi loin que possible. Enfin, il sut mêler avec tant d'art les idées de ruse aux sentiments belliqueux, qu'il flatta toutes les inclinations, enflamma toutes les espérances. L'orateur ou l'homme d'état qui sait produire de tels effets, manque rarement d'obtenir une grande popularité parmi ses contemporains, quelque jugement que porte de lui la postérité. Tous s'aperçurent qu'il en pensait plus qu'il n'en disait, et chacun crut que ce qui restait caché était précisément ce qu'il désirait lui-même. La tribu consentit donc à user de prudence; et d'une voix unanime, on confia la direction des affaires au chef qui avait suggéré des mesures aussi sages. Magua venait d'obtenir l'objet qu'avait convoité depuis longtemps son esprit audacieux et rusé. Dépouillant donc la modestie circonspecte avec laquelle il avait jusque-là consulté le sentiment des autres, il prit l'air grave et imposant, nécessaire pour soutenir la dignité de sa charge.

Des éclaireurs partirent en reconnaissance dans diverses directions; des espions eurent ordre de s'approcher du camp des Delawares, et d'observer ce qui s'y passait; les guerriers furent renvoyés dans leurs wigwams, avec l'assurance que leurs services ne tarderaient pas à être requis; et on ordonna aux enfants et aux femmes de se retirer, en leur recommandant le silence. Quand ces arrangements furent terminés, Magua traversa le village, s'arrêtant de temps en temps, pour faire une visite à ceux que pouvait flatter sa présence. Il confirma ses amis dans leur confiance en lui, raffermit ceux qui hésitaient, et satisfit tout le monde; puis, il se rendit dans la cabane qu'il habitait. L'épouse que le chef huron avait abandonne lorsqu'il avait été chassé par ses compatriotes, était morte, il n'avait pas d'enfants, et il était maintenant solitaire dans sa hutte. C'était la cabane isolée et à demi construite où Œil-de-Faucon avait rencontré David; et dans les rares occasions où ils s'y étaient trouvés ensemble, le Huron avait toléré la présence du chanteur, avec l'indifférence dédaigneuse d'une supériorité hautaine. Ce fut donc là que se retira Magua, quand il eut terminé ces travaux politiques. Mais pendant que les autres dormaient, lui ne connaissait point le repos et ne le cherchait pas. Celui qui aurait eu la curiosité d'épier les mouvements du chef nouvellement élu, l'aurait vu assis dans un coin de sa hutte, méditant ses plans futurs depuis le moment où il était entré jusqu'à l'heure fixée pour une réunion nouvelle des guerriers. De temps en temps, le vent sifflait à travers les crevasses des parois, et le peu de flamme qui s'élevait alors des tisons jetait sa lueur incertaine sur le front triste et rembruni du solitaire. Dans ce moment on aurait pu prendre le farouche sauvage pour le Prince des Ténèbres, rappelant le souvenir de ses prétendues injures et ourdissant ses noirs complots.

Longtemps avant le lever du soleil, des guerriers entrèrent l'un après l'autre et à différents intervalles dans la cabane de Magua, jusqu'à ce que leur nombre s'élevât à vingt. Chacun d'eux avait sa carabine et son équipement de guerre. Ces hommes au regard farouche arrivaient sans prononcer un mot et sans que Magua leur parlât. Les uns s'assirent dans un coin, d'autres restèrent debout, immobiles comme des statues et dans un profond silence, jusqu'à ce que le nombre désigné fût complet. Alors Magua se leva, donna le signal du départ et se mit en tête. Les sauvages suivirent leur chef un à un, et dans l'ordre de marche auquel on a donné le nom de *file indienne*. Ils se glissèrent sans bruit hors du camp, ressemblant à une troupe de spectres plutôt qu'à des guerriers qui vont chercher la gloire des héros.

Au lieu de prendre le sentier qui menait en ligne directe au camp des Delawares, Magua suivit pendant quelque temps le cours tortueux du ruisseau, et conduisit sa troupe sur les bords du lac artificiel des castors. Le jour commençait à paraître lorsqu'ils entrèrent dans la clairière défrichée pour ainsi dire par ses industrieux animaux. Magua, qui avait repris son ancien costume, portait l'image d'un renard sur la peau apprêtée dont il était vêtue; mais un guer-

rier de la troupe avait un castor pour symbole particulier ou totem. Il aurait regardé comme une profanation de passer devant une communauté de sa prétendue race, sans lui donner quelques témoignages de civilité. En conséquence il s'arrêta, et toute la troupe ayant imité son exemple, il se mit à parler aux castors en termes pleins de bienveillance et d'amitié, comme s'il se fût adressé à des hommes. Il les appela ses cousins, et leur rappela que c'était à son influence protectrice qu'ils devaient la sécurité dont ils jouissaient, pendant que tant de marchands avides excitaient les Indiens à leur ôter la vie. Il leur promit la continuation de ses bons offices, et leur recommanda la reconnaissance. Après quoi il parla de l'expédition dont il faisait partie, et les pria indirectement de communiquer à leur parent une portion de cette prudence pour laquelle ils étaient si célèbres. Pendant cette harangue extraordinaire, les compagnons de l'orateur l'écoutaient avec une attention et une gravité qui prouvaient qu'ils ne trouvaient rien que de raisonnable dans son discours. Un ou deux castors se montrèrent à la surface de l'eau, et le Huron en exprima sa satisfaction, y trouvant la preuve qu'il n'avait point parlé en vain. Au moment où il terminait son discours, on crut voir la tête d'un gros castor sortir d'une hutte en terre qui n'était pas en très bon état, et qui pouvait paraître inhabitée. Un signe aussi extraordinaire de confiance fut accueilli par l'orateur comme un présage favorable, et quoique l'animal se retirât avec un peu de précipitation, il ne lui en fit pas moins ses compliments bien sincères.

Lorsque Magua pensa qu'on avait accordé assez de temps aux affections de famille du guerrier, il donna l'ordre de se remettre en marche. Pendant que la troupe s'éloignait d'un pas que les oreilles d'un Européen n'auraient pu entendre, le même castor vénérable se hasarda de nouveau à montrer sa tête. Si l'un des Hurons se fût retourné, il eût vu l'animal épiant leurs mouvements avec une attention et une sagacité vraiment humaines. Effectivement, il y avait dans les mouvements du quadrupède une intelligence si manifeste que l'observateur le plus habile n'eût pu s'en rendre compte, jusqu'au moment où la troupe entra dans la forêt. Alors tout s'expliqua, et le castor, sortant tout entier de sa hutte, et se débarrassant de son masque de fourrure, découvrit le visage grave et attentif de Chingachgook.

La tribu ou plutôt la demi-tribu des Delawares, dont le cantonnement actuel était si rapproché du village temporaire des Hurons, comptait à peu près le même nombre de guerriers que cette dernière peuplade. Comme leurs voisins, ils avaient suivi Montcalm sur le territoire de la couronne britannique, et faisaient des invasions fréquentes et sérieuses sur le terrain de chasse des Mohawks; néanmoins, avec la réserve mystérieuse si commune aux Indiens, ils avaient refusé leur coopération au moment où elle était le plus nécessaire. Les Français avaient cherché à s'expliquer de diverses manières cette défection inattendue de leurs alliés. L'opinion générale était qu'ils avaient été guidés par leur respect pour quelque ancien traité. Quant à la tribu, elle s'était contentée de faire savoir à Montcalm, avec un laconisme tout à fait indien, que ses haches étaient émoussées, et qu'il fallait du temps pour les aiguiser. Le prudent général avait jugé plus sage de conserver un allié passif que de s'en faire un ennemi déclaré par des actes d'une sévérité mal entendue.

Dans la même matinée, et pendant que Magua conduisait sa troupe silencieuse de la colonie des castors dans la forêt, le soleil, en se levant sur le camp des Delawares, éclaira une population aussi activement occupée que s'il eût été plein midi. Les femmes couraient d'une cabane à une autre; quelques-unes préparaient le repas du matin; d'autres se livraient à leurs occupations habituelles; mais le plus grand nombre s'entretenaient avec vivacité et à voix basse. Les guerriers se promenaient par groupes, réfléchissant plus qu'ils ne causaient, ou si quelques mots étaient articulés, parlant en hommes qui pesaient mûrement leurs opinions. On voyait les instruments de la chasse disposés devant les cabanes, mais personne ne partait. Çà et là un guerrier examinait ses armes avec une attention qui n'est pas ordinaire lorsqu'on ne s'attend à combattre que les animaux des forêts. De temps à autre, on voyait tout un groupe porter simultanément ses regards sur une cabane vaste et silencieuse au centre du village, comme si elle eût contenu le sujet de la pensée de tous. Cependant, un homme parut tout à coup à l'extrême limite de la plate-forme de rocher sur laquelle le village était assis. Il était sans armes, et son corps était peint de manière à déguiser la sévérité naturelle de ses traits. Lorsqu'il fut complètement en vue des Delawares, il s'arrêta et fit un geste d'amitié en étendant un bras vers le ciel et le laissant ensuite retomber d'une manière expressive sur sa poitrine. Les habitants du village répondirent à son salut par un murmure affectueux, et l'encouragèrent à s'approcher en répétant les mêmes démonstrations amicales. Rassuré par ces témoignages, le sombre personnage quitta la crête du rocher où il s'était un moment arrêté et où son corps se détachait fortement sur l'horizon vermeil du matin, et s'avança majestueusement au centre du village. Pendant qu'il marchait, le silence profond de la foule n'était interrompu que par le bruit des ornements d'argent qui chargeaient ses bras et son cou, et par le tintement des grelots qui ornaient ses moccassins. En s'avançant il adressa plusieurs saluts de politesse aux hommes qu'il rencontra sur son passage, sans faire attention aux femmes, comme s'il eût jugé leur assentiment inutile dans l'affaire qui l'amenait. Lorsqu'il eut atteint le groupe où la fierté de toutes les contenances indiquait la présence des principaux chefs, l'étranger s'arrêta, et les Delawares reconnurent, dans le guerrier robuste et agile qui était devant eux, un chef huron qui leur était bien connu, le Renard-Subtil. La réception fut grave, silencieuse et circonspecte. Les guerriers s'écartèrent pour laisser approcher l'orateur le plus distingué de la tribu, qui parlait toutes les langues en usage parmi les aborigènes du Nord. — Le sage Huron est le bienvenu, dit le Delaware dans la langue des Maquas; il vient manger son plat de maïs avec ses frères des lacs? — Il vient pour cela, répéta Magua en inclinant la tête avec toute la dignité d'un prince de l'Orient.

Le chef delaware étendit le bras, et prenant Magua par le poignet, ils échangèrent de nouveau leurs salutations amicales. Le Delaware invita alors son hôte à entrer dans sa cabane et à partager son repas du matin. L'invitation fut acceptée, et les deux guerriers, accompagnés de trois ou quatre vieillards, s'éloignèrent lentement, laissant le reste de la tribu impatiente de connaître les motifs de cette visite inattendue; et pourtant aucun signe, aucune syllabe ne vint trahir cette curiosité. Pendant le repas court et frugal qui suivit, la conversation fut extrêmement circonspecte, et roula tout entière sur les événements de la dernière chasse à laquelle Magua avait assisté. Les hôtes du Huron avaient l'air de considérer sa visite comme une chose toute naturelle, et il était impossible de jouer l'indifférence avec plus de finesse, bien que tout le monde fût intérieurement convaincu que cette visite se liait à quelque objet secret d'une haute importance. Dès que l'appétit fut apaisé, les femmes enlevèrent les aliments et les gourdes, et les deux interlocuteurs se préparèrent à faire assaut d'habileté et de finesse. — Mon grand père du Canada a-t-il de nouveau tourné son visage vers ses enfants hurons? demanda l'orateur des Delawares. — Quand donc en a-t-il été autrement? répondit Magua; il nous appelle ses bien-aimés.

Le Delaware fit gravement un signe d'assentiment à cette assertion qu'il savait être fausse, et continua : — Les tomahawks de vos jeunes hommes ont été bien rougis! — C'est vrai; mais maintenant ils sont brillants et émoussés; car les Yenguis sont morts, et les Delawares sont nos voisins!

L'autre répondit à ce compliment pacifique par un geste gracieux de la main et garda le silence. Alors Magua, comme si ce souvenir ne lui fût revenu que par l'allusion faite au massacre, demanda : — Ma prisonnière donne-t-elle de l'embarras à mes frères? — Elle est la bienvenue. — Le sentier qui conduit des Hurons aux Delawares est court et facile; si elle donne de l'embarras à mon frère, il la renverra auprès de nos femmes. — Elle est la bienvenue, répondit le chef delaware d'un air encore plus significatif. Quoique déconcerté, Magua garda quelque temps le silence et eut néanmoins l'art de paraître indifférent à ce mauvais succès de sa première ouverture pour reprendre possession de Cora.

— Mes jeunes hommes laissent-ils les Delawares chasser librement sur leurs montagnes? continua-t-il enfin. — Les Lénapes sont maîtres sur leurs collines, répondit l'autre avec un peu de hauteur. — C'est bien; la justice règne sur les peaux rouges! pourquoi iraient-ils faire briller leurs tomahawks et aiguiser leurs couteaux les uns contre les autres? n'ont-ils pas pour ennemis les visages pâles? — C'est bien! s'écrièrent à la fois deux ou trois de ses auditeurs.

Magua attendit un peu pour donner à ses paroles le temps de faire impression sur les Delawares; puis il ajouta : — N'y a-t-il pas eu dans les bois des moccassins étrangers? mes frères n'ont ils pas senti des traces d'hommes blancs? — Que mon père du Canada vienne parmi nous! répondit l'autre d'une manière évasive; ses enfants sont prêts à le recevoir. — Quand le grand chef vient, c'est pour fumer avec les Indiens dans leurs wigwams. Les Hurons aussi disent qu'il est le bienvenu. Mais les Yenguis ont de longs bras, et des jambes qui ne se fatiguent jamais. Mes jeunes hommes ont cru apercevoir les traces des Yenguis près du village des Delawares. — Ils ne trouveront pas les Lénapes endormis. — C'est bien. Le guerrier dont l'œil est ouvert peut voir son ennemi, dit Magua, et voyant qu'il ne pouvait mettre en défaut la circonspection de son interlocuteur, il changea encore de terrain. J'ai apporté des présents à mon frère. Sa nation n'a pas jugé convenable de marcher dans le sentier de la guerre; mais ses amis n'ont pas oublié où elle demeure.

Après avoir ainsi annoncé ses intentions libérales, le chef astucieux se leva et étala gravement ses présents aux yeux éblouis de son hôte. Ils consistaient principalement en bijoux de peu de valeur, provenant des femmes égorgées devant la forteresse de William-Henri. Dans la distribution de ces bagatelles, l'habile Huron montra beaucoup d'adresse. Après avoir donné les articles les plus précieux aux deux guerriers les plus distingués, dont l'un était son hôte, il accompagna ses dons aux chefs inférieurs de compliments si opportuns et si bien choisis, qu'il ne leur laissa aucun motif de se plain-

dre. En un mot, il mêla si adroitement la flatterie à la libéralité, qu'il put lire une entière satisfaction dans les yeux de ceux à qui il offrait ses présents.

Le coup politique que Magua venait de frapper produisit des résultats immédiats. La gravité sévère des Delawares fit place à une expression beaucoup plus cordiale; et l'hôte surtout, après avoir examiné avec un plaisir tout particulier la part qui lui avait été libéralement faite dans cette distribution, répéta d'un ton de voix expressif ces mots : — Mon frère est un chef sage. Il est le bienvenu! — Les Hurons aiment leurs amis les Delawares, répondit Magua. Pourquoi en serait-il autrement! ils doivent leur couleur au même soleil; leurs hommes justes chasseront après leur mort sur le même territoire. Les peaux rouges doivent être amies, et avoir les yeux ouverts sur les hommes blancs. Mon frère n'a-t-il pas senti des espions dans les bois?

Le Delaware, dont le nom signifiait Cœur-Dur, oublia la sévérité rigide qui lui avait sans doute valu ce titre significatif. Ses traits s'adoucirent sensiblement, et il daigna répondre d'une manière plus directe : — Il y a eu des moccassins étrangers autour de mon camp. On en a suivi la piste jusque dans nos habitations. — Mon frère a-t-il chassé ces chiens? demanda Magua, sans faire semblant de remarquer que cette réponse en contredisait une autre qu'il avait faite auparavant. — Cela ne se peut pas; l'étranger est toujours bien venu chez les enfants des Lénapes. — L'étranger, mais non l'espion. — Les Yenguis emploient-ils leurs femmes comme espions? Le chef huron n'a-t-il pas dit qu'il avait fait des femmes prisonnières dans la bataille? — Il a dit vrai. Les Yenguis ont mis en campagne leurs éclaireurs. Ils sont venus dans mes wigwams, mais ils n'y ont trouvé personne pour les accueillir; alors ils ont fui chez les Delawares, car, ont-ils dit, les Delawares sont nos amis; ils ont détourné leur affection de leur père du Canada.

Cette insinuation était un argument direct, et, dans un état de société plus avancé, il aurait valu à Magua la réputation de diplomate habile. Les Delawares savaient que la défection récente de leur tribu les avait exposés à de graves reproches de la part des Français leurs alliés, et ils sentaient maintenant qu'à l'avenir leurs actes seraient regardés avec jalousie et défiance. Il n'était pas besoin de beaucoup de pénétration, pour prévoir que cette situation des choses leur serait, selon toute probabilité, hautement préjudiciable. Leurs villages lointains, leurs territoires de chasse, plusieurs centaines de femmes et d'enfants, ainsi qu'une portion considérable des forces de la tribu, étaient actuellement dans les limites du territoire français. En conséquence, cette nouvelle fut reçue, comme le désirait Magua, avec une désapprobation manifeste, et même avec un sentiment d'alarme. — Que mon père me regarde en face, dit le Cœur-Dur; il ne verra pas de changement. Il est vrai que mes jeunes hommes n'ont point marché dans le sentier de la guerre; ils ont eu des rêves qui les en ont empêchés, mais ils aiment et vénèrent le grand chef blanc. — Pensera-t-il ainsi lorsqu'il apprendra que son plus grand ennemi est nourri dans le camp de ses enfants; quand on lui dira qu'un Yengui sanguinaire fume devant votre feu; que le visage pâle qui a tue un si grand nombre de ses amis, va et vient parmi les Delawares? Allez, mon grand père du Canada n'est pas un insensé. — Où est l'Yengui que les Delawares doivent craindre? répondit l'autre. Qui a tué mes jeunes hommes? Quel est l'ennemi mortel de mon père? — La Longue-Carabine.

A ce nom si connu, les guerriers delawares tressaillirent, et témoignèrent par leur étonnement qu'ils apprenaient alors pour la première fois la présence parmi eux d'un homme aussi redoutable aux Indiens amis de la France. — Que veut dire mon frère? demanda le Cœur-Dur, d'un ton de surprise qui démentait l'apathie habituelle de sa race. — Un Huron ne ment jamais, reprit Magua froidement en appuyant sa tête contre le mur de la cabane et en croisant son léger manteau sur sa poitrine basanée. Que les Delawares comptent leurs prisonniers, ils en trouveront un dont la peau n'est ni rouge ni pâle.

Il s'ensuivit un long et profond silence. Alors le chef s'étant consulté à l'écart avec ses compagnons, on dépêcha des messagers pour requérir la présence de quelques autres chefs des plus distingués de la tribu. A mesure que chaque guerrier arrivait, on lui communiquait à son tour l'importante nouvelle que Magua venait d'annoncer, et chacun montra sa surprise par l'exclamation grave et gutturale des Indiens. La rumeur se répandit de bouche en bouche, et bientôt tout le camp fut en proie à la plus grande agitation. Les femmes suspendirent leurs travaux pour tâcher de saisir le peu de mots que les lèvres des guerriers laissaient échapper. Les jeunes garçons oublièrent leurs jeux pour se mêler librement à la société de leurs pères, et pour s'étonner avec eux de la témérité de l'ennemi. En un mot, toutes les occupations furent suspendues par l'expression du sentiment général. Quand la première agitation se fut un peu calmée, les vieillards s'occupèrent sérieusement à examiner ce qu'exigeaient l'honneur et le salut de la tribu. Cependant, au milieu de l'émotion générale, non-seulement Magua était resté assis à la même place, mais il avait encore gardé sa première attitude, et, appuyé contre le mur de la cabane, était demeuré immobile et indifférent, comme s'il eût été étranger aux résultats de la crise. Mais rien de ce qui pouvait indiquer les intentions ultérieures de ses hôtes n'échappait à ses yeux vigilants. Sous plus d'un rapport, il savait leurs intentions avant qu'eux-mêmes les connussent.

Le conseil des Delawares ne dura pas longtemps. Quand il fut terminé, un mouvement général annonça qu'il allait être immédiatement suivi d'une assemblée de la nation tout entière. Comme ces assemblées n'avaient lieu que dans des occasions de la plus grande importance, le subtil Huron vit alors que tous ses projets allaient se réaliser ou échouer définitivement. Il quitta donc la cabane, et se dirigea en silence vers l'emplacement où les guerriers commençaient à se réunir. Il s'écoula une demi-heure avant que toute la tribu, y compris les femmes et les enfants, eût pris place. Ce délai avait été occasionné par les graves préparatifs qu'on avait jugés nécessaires pour une réunion aussi solennelle. Mais quand le soleil eut atteint le sommet de la montagne sur un des flancs de laquelle les Delawares avaient construit leur camp, ses rayons, brillant à travers les arbres, tombèrent sur une multitude grave, silencieuse et recueillie. Le nombre des personnes présentes s'élevait à mille ou environ..... Dans une pareille réunion d'Indiens, on ne voit jamais d'impatients, aspirant à une distinction prématurée, se lever sans réflexion pour commencer une discussion précipitée et peu judicieuse, afin de se faire une réputation d'orateur. Un tel acte de légèreté et de présomption amènerait la ruine de l'orateur précoce. Il n'appartient qu'aux plus expérimentés d'exposer à l'assemblée le sujet en discussion. Ni les exploits guerriers, ni les talents naturels, ni la réputation oratoire, ne justifieraient la plus légère dérogation à cet usage. En cette occasion, le vieux guerrier auquel appartenait le privilége de prendre le premier la parole, gardait le silence et semblait accablé par l'importance du sujet. Ce délai s'était déjà prolongé beaucoup au-delà du temps qui précède habituellement une délibération; mais on n'aurait pu surprendre à personne, pas même au plus jeune enfant, le moindre signe d'impatience ou de surprise. Tous les regards étaient fixés vers la terre; quelques-uns seulement s'en détachaient de temps à autre pour se diriger vers une hutte particulière, qui n'avait rien néanmoins qui la distinguât des autres, si ce n'est le soin tout spécial qu'on avait pris pour la protéger contre les intempéries des saisons.

Enfin on entendit un de ces murmures sourds qui planent si souvent sur une multitude assemblée; et toute la nation se leva par un mouvement spontané. En cet instant, la porte de la cabane en question s'ouvrit, et il en sortit trois hommes qui s'avancèrent à pas lents vers le lieu de réunion. C'étaient trois vieillards, tous d'un âge plus avancé qu'aucun de ceux qui étaient présents; mais l'un d'eux, placé entre les deux autres qui le soutenaient, comptait un nombre d'années qu'il est donné rarement à la race humaine d'atteindre. Sa taille, qui avait été autrefois grande et droite comme le cèdre, paraissait maintenant courbée sous le poids de plus d'un siècle. Il n'avait plus la démarche élastique et légère d'un Indien, et il traînait lentement ses pas appesantis. Ses traits basanés et ridés formaient un pittoresque et singulier contraste avec les longues touffes de cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules et qu'il laissait toutes croître depuis qu'il avait quitté le sentier de la guerre, c'est-à-dire depuis plusieurs générations d'hommes.

Le costume de ce patriarche, car son grand âge, son influence sur ses compatriotes et les liens du sang qui l'unissaient à eux, permettent de lui donner ce nom, était riche et imposant, bien que très simple. Son manteau était fait des plus belles peaux, dont on avait enlevé la fourrure, afin d'y tracer une représentation hiéroglyphique de ses anciens faits d'armes. Sa poitrine était chargée de médailles, quelques-unes en argent massif, et une ou deux en or, présents qu'il avait reçus de divers monarques d'Europe, pendant le cours de sa longue carrière. Des anneaux d'or entouraient ses bras et ses jambes au-dessus de la cheville. Sa tête était ceinte d'une sorte de diadème d'argent où étaient incrustés d'autres ornements plus brillants, qui étincelaient au milieu de trois plumes d'autruche, dont la couleur noire formait un éclatant contraste avec la neige de sa chevelure. Son tomahawk était presque caché sous l'argent, et le manche de son couteau brillait comme s'il eût été d'or massif. Aussitôt que le premier mouvement d'émotion et de plaisir qu'avait fait naître l'apparition soudaine de ce personnage révéré eut un peu cessé, le nom de Tamenund passa de bouche en bouche. Magua avait souvent entendu parler de ce sage et juste Delaware; la renommée allait même jusqu'à lui attribuer le rare privilége d'avoir des conferences secrètes avec le Grand-Esprit; et son nom, légèrement altéré, est encore répété par les usurpateurs blancs de son ancien territoire, comme celui du saint patron d'un vaste empire. (Saint Tameny.) Le chef huron s'avança donc un peu en dehors de la foule, jusqu'à un endroit d'où il pouvait apercevoir de plus près les traits de l'homme dont la décision allait avoir tant d'influence sur le succès de ses desseins.

Les yeux du vieillard étaient fermés, comme s'ils eussent été fatigués du spectacle des passions humaines. La couleur de sa peau différait de celle de la plupart des Indiens qui l'entouraient; elle était plus colorée et plus foncée : cette dernière teinte avait été pro-

duite par le dessin délicat d'un grand nombre de figures compliquées qu'on avait tracées sur presque toute sa personne par l'opération du tatouage. Malgré la position qu'occupait le Huron, Tamenund passa devant lui sans le remarquer. Appuyé sur ses deux vénérables compagnons, il alla prendre place sur le point le plus élevé du cirque, au centre de sa nation, dans toute la dignité d'un monarque et d'un père. Après quelques instants d'un silence respectueux, les principaux chefs se levèrent, et s'approchant du patriarche, placèrent ses mains sur leur tête comme pour lui demander sa bénédiction. Les jeunes hommes les plus distingués se contentèrent de toucher son manteau, ou même de s'approcher de sa personne, afin de respirer dans l'atmosphère d'un homme si chargé de jours, si juste et si vaillant. La multitude s'estima heureuse de contempler de loin un personnage révéré et l'objet d'une affection profonde..... Après que ces actes d'attachement et de respect eurent été accomplis, les chefs retournèrent à leur place, et tout retomba dans un silence profond.

Cependant quelques jeunes guerriers, après avoir reçu des instructions à voix basse de l'un des vieux compagnons de Tamenund, se levèrent, quittèrent la foule, et entrèrent dans la hutte déjà signalée. Bientôt ils reparurent, escortant les individus pour qui tous ces préparatifs solennels étaient faits, vers le lieu où ils allaient entendre prononcer leur jugement. La foule leur ouvrit un passage, et quand ils furent entrés, elle se referma sur eux.

—

CHAPITRE XXVI.

A la tête des prisonniers était Cora, les bras tendrement enlacés dans ceux d'Alice. Malgré le spectacle terrible de la foule qui l'entourait, elle semblait, la généreuse fille, avoir oublié ses propres dangers, et fixait ses regards sur le visage pâle et inquiet de sa tremblante sœur. Tout près d'elles, se tenait Heyward, prenant à toutes deux un intérêt égal, et sachant à peine, en cet instant d'angoisses, que l'une d'elles était la préférée de son cœur. Œil-de-Faucon avait pris place un peu en arrière, par une déférence que toute une communauté de malheur n'avait pu lui faire oublier. Uncas n'était point parmi eux. Quand le silence fut de nouveau rétabli, et après la pause solennelle d'usage, un des deux vieillards assis auprès du patriarche se leva, et demanda tout haut en anglais très intelligible: — Lequel de mes prisonniers est la Longue-Carabine?

Ni Duncan ni l'éclaireur ne répondirent. Le premier toutefois promena ses regards sur l'assemblée sombre et silencieuse, et il recula d'un pas en apercevant le visage pervers de Magua. Il devina sur-le-champ que ce rusé sauvage n'était point étranger à cette mise en jugement devant la nation, et il résolut de tout faire pour entraver ses sinistres desseins. Il avait été témoin d'un exemple de la justice sommaire des Indiens, et il craignait que son compagnon ne fût destiné à en servir à son tour. Dans cette conjoncture pressante, il prit la résolution subite de sauver son inestimable ami, quoi qu'il pût lui en coûter à lui-même. La question fut répétée plus clairement et d'une voix plus forte. —Donnez-nous des armes, s'écria le jeune homme avec fierté, et envoyez-nous dans ces bois; nos actions parleront pour nous! — C'est donc là le guerrier dont le nom a retenti à nos oreilles! répondit le chef en regardant Heyward avec cette sorte de curiosité et d'intérêt que l'on porte à toute célébrité de talent, de vertu, de crime ou de hasard. Quel motif a conduit l'homme blanc dans le camp des Delawares? — Le besoin. Je suis venu demander de la nourriture, un abri et des amis. — Cela ne se peut. Les bois sont pleins de gibier. Il ne faut à la tête d'un guerrier d'autre abri qu'un ciel sans nuages; et les Delawares sont les ennemis, non les amis des Yenguis. Allez, votre bouche a parlé, mais votre cœur n'a rien dit.

Duncan, ne sachant trop ce qu'il devait répondre, garda le silence; mais l'éclaireur, qui avait écouté attentivement, s'avança hardiment et prit à son tour la parole : — Si je n'ai pas répondu au nom de la Longue-Carabine, ce n'était ni par honte ni par crainte, dit-il; car ni l'une ni l'autre ne sont le partage d'un honnête homme. Mais je n'admets pas le droit des Mingos de donner un nom à un homme à qui ses qualités en ont mérité un autre de la part de ses amis, surtout lorsque ce nom est un mensonge, puisque mon Tueur de daims est un bon fusil rayé et non une carabine. Toutefois, je suis l'homme qui a reçu de ses parents le nom de Nathaniel, que les Delawares des bords de la rivière ont honoré du surnom d'Œil-de-Faucon, et que les Iroquois se sont permis d'appeler la Longue-Carabine, sans y être autorisé par celui que cela concerne.

Tous les regards qui jusque-là avaient parcouru gravement la personne de Duncan, se portèrent alors sur les traits mâles et le corps de fer de ce nouveau prétendant à un titre aussi glorieux. Il n'y avait rien d'étonnant à voir ce que deux hommes réclamassent à la fois cet honneur, car les imposteurs, quoique rares parmi les Indiens, n'y étaient pas tout-à-fait inconnus; mais il importait aux intentions justes et sévères des Delawares qu'il n'y eût point de méprise à cet égard. Quelques-uns de leurs vieillards se consultèrent entre eux, et cette conférence eut pour résultat d'interroger leur hôte à ce sujet. — Mon frère a dit qu'un serpent s'était glissé dans mon camp, dit le chef à Magua : quel est-il?

Le Huron désigna du doigt l'éclaireur, mais continua de garder le silence. — Un sage Delaware prêtera-t-il l'oreille à l'aboiement d'un loup? s'écria Duncan encore plus convaincu des mauvaises intentions de son ancien ennemi. Un chien ne ment jamais, mais quand a-t-on vu un loup dire la vérité?

Les yeux de Magua lancèrent des flammes; mais se rappelant tout à coup la nécessité de conserver son sang-froid, il se détourna dans un dédaigneux silence, certain que la sagacité des Indiens ne manquerait pas de découvrir la vérité. Il ne se trompait pas; car après une autre conférence de quelques minutes, l'habile Delaware se tourna de nouveau vers lui, et lui fit part de la résolution des chefs, quoique dans les termes les plus circonspects. —On a appelé mon frère un menteur, dit-il; et cela donne de la colère à ses amis. Ils montreront qu'il a dit la vérité. Qu'on donne des fusils à mes prisonniers, et que le guerrier que nous cherchons se fasse connaître.

Le Huron affecta de considérer comme un compliment cet expédient qu'il savait inspiré par la défiance à son égard; il fit donc un geste d'assentiment, ne demandant pas mieux que de placer la véracité de ses paroles sous la garantie de l'habileté de l'éclaireur. Les armes furent aussitôt remises entre les mains des deux rivaux, et ils eurent ordre de tirer par-dessus la multitude contre un vase de terre qui se trouvait par hasard sur un tronc d'arbre, à cent cinquante pieds de là. Heyward sourit à l'idée d'une telle joûte contre l'éclaireur; mais il résolut de persévérer dans son mensonge jusqu'à ce que les desseins de Magua lui fussent connus. Il prit donc le fusil, ajusta trois fois avec le plus grand sang-froid et fit feu. La balle entra dans le bois à quelques pouces du vase, et un cri général de satisfaction annonça que le coup était considéré comme une preuve singulière d'adresse. Œil-de-Faucon lui-même fit un signe d'approbation montrant que le résultat était meilleur qu'il ne s'y était attendu. Mais au lieu de disputer le prix de l'adresse à son heureux rival, il resta quelque temps appuyé sur sa carabine, dans l'attitude d'un homme absorbé par ses pensées. Il fut bientôt tiré de sa rêverie par l'un des jeunes Indiens qui avait fourni les armes, et qui vint lui toucher sur l'épaule en lui disant en fort mauvais anglais : — Le visage pâle peut-il faire mieux? — Oui, oui!... Huron, s'écria l'éclaireur, et en même temps sa main droite saisit la carabine et l'agita en l'air, l'œil fixé sur Magua, avec autant d'aisance que si c'eût été un roseau; Huron! je pourrais te frapper maintenant, et nulle puissance sur la terre ne pourrait arrêter le coup. Le vautour n'est pas plus maître de la colombe au-dessus de laquelle il plane, que je ne le suis maintenant de toi, s'il me plaisait de t'envoyer une balle au cœur. Pourquoi donc ne le fais-je pas? pourquoi? parce que ma couleur me le défend, et que je pourrais attirer des malheurs sur des têtes précieuses et innocentes! Si tu reconnais un Dieu, remercie-le donc du fond de ton âme; ce ne sera pas sans raison!

Les traits irrités du chasseur, son œil étincelant, ses joues enflammées produisirent un sentiment de terreur secrète dans tous ceux qui l'entendirent. Les Delawares attentifs pouvaient à peine respirer; mais Magua, tout en se défiant de la magnanimité de son ennemi, resta immobile et calme à la place qu'il occupait au milieu de la foule, comme s'il y eût pris racine. — Faites mieux! répéta le jeune Delaware qui était resté auprès de l'éclaireur. — Mieux que quoi, insensé? s'écria Œil-de-Faucon en brandissant de nouveau son arme au-dessus de sa tête d'un air menaçant, bien que ses yeux ne fussent plus fixés sur Magua.—Si l'homme blanc est le guerrier qu'il dit être, ajouta le chef, qu'il frappe plus près du but.

L'éclaireur partit alors d'un rire de mépris; mais cette fois il rit tout haut, et ce bruit fit sur Heyward l'effet de sons surnaturels; puis, ayant abattu lourdement le fusil dans sa main gauche, le coup partit comme si c'eût été l'effet de la secousse, et le vase vola en éclats. Au même instant, on entendit le bruit du fusil qui tombait à terre où l'avait jeté dédaigneusement l'éclaireur. La première impression que produisit cette scène étrange fut une admiration profonde et toujours croissante. Puis il se répandit dans la multitude un murmure sourd, à la suite duquel d'autres bruits semblèrent indiquer une vive opposition dans les sentiments des spectateurs. Pendant que certains témoignaient ouvertement leur satisfaction de cette adresse inouïe, le plus grand nombre paraissait attribuer au hasard un coup aussi merveilleux. Heyward se hâta d'appuyer une opinion toute favorable à ses prétentions. — C'est un hasard! s'écria-t il; on ne peut toucher sans ajuster.—Un hasard! s'écria l'éclaireur qui, commençant à s'échauffer, voulait soutenir à tout prix son identité, et n'avait point aperçu les signes que lui faisait Heyward pour qu'il se prêtât à cette substitution de personnes. Cet imposteur de Huron croit-il aussi, lui, que ce soit l'effet du hasard? donnez-lui un fusil, placez-nous face à face, à découvert, et de franc jeu; et que la Providence et notre adresse décident l'affaire entre nous! Je ne vous fais pas cette proposition à vous, major; car notre sang est de la même couleur et nous servons le même maître. — Il est évident

que le Huron est un imposteur, reprit froidement Heyward ; et c'est lui qui vous a désigné comme étant la Longue-Carabine.

Il est impossible de dire à quelles assertions violentes l'opiniâtre Œil-de-Faucon se serait porté dans son obstination à revendiquer son identité, si le vieux Delaware ne se fût entremis de nouveau.— Le faucon qui vient des nuages peut y retourner quand il lui plaît dit-il ; donnez-leur encore les fusils.

Cette fois l'éclaireur saisit la carabine avec avidité ; et Magua, qui suivait d'un œil inquiet tous les mouvements du tireur, n'eut plus de motifs de crainte. — Qu'il soit maintenant prouvé à la face de cette tribu de Delawares, quel est le plus habile de nous deux, s'écria l'éclaireur en frappant la crosse de son fusil de cette main redoutable qui avait fait partir tant de coups meurtriers. Vous voyez, major, cette gourde pendue à cet arbre là-bas ; si vous êtes un des bons tireurs de la frontière, votre balle pourra l'atteindre.

Duncan regarda le but désigné, et consentit à renouveler l'épreuve. La gourde était un de ces petits vases dont les Indiens font usage ; elle était attachée par un filet de peau à la branche morte d'un petit pin, et la distance était de cent pas au moins. Le sentiment de l'amour-propre a de telles bizarreries que le jeune officier, bien qu'il n'attachât aucune valeur aux suffrages de ses sauvages arbitres, oublia tout-à-coup les motifs de la contestation pour ne s'occuper qu'à faire preuve d'adresse. On a déjà vu qu'il n'était pas trop mauvais tireur, et il résolut de déployer toute son habileté. Si la vie de Duncan avait dépendu du coup qu'il allait tirer, il n'eût pas mis plus de soin et d'attention à viser. Il fit feu, et trois ou quatre jeunes Indiens, qui s'étaient précipités vers le but aussitôt après la détonnation, annoncèrent à grands cris que la balle était dans l'arbre, à très peu de distance de la gourde. Les guerriers jetèrent leur exclamation habituelle de plaisir, puis leurs yeux se portèrent sur son rival afin de voir ce qu'il allait faire. — Pas mal pour un Royal-Américain ! dit Œil-de-Faucon en riant à sa manière silencieuse ; mais si ma carabine s'écartait ainsi du but, bien des martes, dont les dames ont maintenant la peau sur leurs manchons, seraient encore dans les bois ; et plus d'un sanguinaire Mingo, qui est allé là-haut rendre ses comptes, continuerait ses diaboliques exploits sur la frontière. J'espère que la femme à qui cette gourde appartient en a d'autres dans son wigwam, car celle-ci ne tiendra plus d'eau.

Tout en parlant ainsi, l'éclaireur visitait l'amorce et armait son fusil. Il mit un pied en arrière, et éleva lentement le canon de la carabine, d'un mouvement droit et uniforme. Parvenue au niveau de l'œil, l'arme resta un moment dans une immobilité telle qu'on eût dit que l'homme et la carabine étaient de pierre. Pendant cet intervalle rapide, l'arme partit en jetant une flamme brillante. Les jeunes Indiens s'élancèrent de nouveau ; mais après avoir inutilement cherché, ils revinrent en annonçant qu'on ne voyait aucune trace de la balle. — Va, dit le vieux chef à l'éclaireur, avec un air de mépris fortement prononcé, tu es un loup sous la peau d'un chien. Je vais parler à la Longue-Carabine des Yengees. — Ah ! si j'avais cette arme qui vous a fourni le nom dont vous vous servez, je m'engagerais à couper la corde, et à faire tomber la gourde au lieu de la percer ! répondit Œil-de-Faucon sans s'émouvoir du ton du vieillard. Pauvres esprits, si vous voulez trouver la balle d'un bon tireur de ces bois, c'est dans l'objet visé, et non autour, qu'il faut la chercher !

Les jeunes Indiens le comprirent, car cette fois il s'exprimait en delaware, et arrachant la gourde de l'arbre, ils l'élevèrent en triomphe en montrant dans le fond un trou que la balle y avait fait après avoir passé par l'orifice. A cette preuve inouïe d'adresse, tous les guerriers présents laissèrent échapper l'expression vive de leur satisfaction. Dès lors la question fut décidée, et Œil-de-Faucon rétabli dans la possession incontestable de sa dangereuse célébrité. Les regards curieux et admirateurs qui s'étaient de nouveau dirigés vers Heyward, se portèrent définitivement sur le robuste éclaireur. Quand cette agitation bruyante se fut un peu calmée, le vieux chef reprit son interrogatoire. — Pourquoi avez-vous cherché à boucher mes oreilles ? dit-il en s'adressant à Duncan ; les Delawares sont-ils des fous, qu'ils ne puissent distinguer la jeune panthère du chat sauvage ? — Ils ne tarderont pas à reconnaître que le Huron n'est qu'un oiseau gazouilleur, dit Duncan en s'efforçant d'adopter le langage métaphorique des Indiens. — C'est bon. Nous verrons qui peut prétendre à fermer les oreilles d'hommes tels que nous. Frère, ajouta le chef en tournant ses regards vers Magua, les Delawares écoutent.

Ainsi interpellé, d'une manière personnelle et directe, de faire connaître ses intentions, le Huron se leva, et s'avançant avec beaucoup de calme et de dignité au centre du cercle et en face des prisonniers, il prit l'attitude d'un homme qui va parler. Toutefois, avant d'ouvrir la bouche, il promena lentement ses regards sur toutes ces physionomies attentives qui formaient autour de lui comme un rempart, afin d'adapter son langage au caractère de son auditoire. Il jeta sur Œil-de-Faucon un regard d'hostilité respectueuse ; sur Duncan, un coup d'œil de haine implacable ; il daigna remarquer à peine la tremblante Alice : mais en rencontrant l'attitude ferme et majestueuse de Cora, sa vue s'y arrêta un moment avec une expression difficile à définir. Alors, tout pénétré de ses sinistres desseins, il s'exprima dans la langue du Canada, qu'il savait être comprise de la plupart de ses auditeurs. — L'esprit qui fait les hommes leur a donné des couleurs différentes. Quelques-uns sont plus noirs que l'ours paresseux. Il les fit pour être esclaves et travailler éternellement comme le castor. Le vent du sud vous apporte leurs gémissements, plus bruyants que la voix des grands buffles, le long des rives de l'eau salée où de gros canots les apportent par troupes. A d'autres il a donné des visages plus pâles que l'hermine des forêts : il les a destinés à être marchands ; chiens pour leurs femmes, et loups pour leurs esclaves. Il a donné à ce peuple la nature du pigeon ; des ailes infatigables ; une postérité plus nombreuse que les feuilles des bois, et des appétits capables de dévorer le monde. Il leur a donné une voix semblable au cri trompeur du chat sauvage, des cœurs de lapin, la ruse du pourceau (mais non pas celle du renard), et des bras plus longs que les jambes de l'élan. La langue de ce peuple a l'art de boucher les oreilles des Indiens ; son cœur lui enseigne à payer des guerriers qui combattent pour lui ; sa malice lui apprend à s'emparer de tous les biens de la terre ; et ses bras enserrent le pays, depuis les rivages de l'eau salée jusqu'aux îles du grand lac. Sa gloutonnerie fait son tourment. Dieu lui a donné suffisamment, et il veut tout avoir. Tels sont les visages pâles... D'autres enfin ont reçu du Grand-Esprit des peaux plus rouges et plus brillantes que ce soleil, continua Magua en montrant par un geste expressif l'astre radieux que rougissaient les vapeurs de l'horizon ; et ceux-là, il les créa selon son cœur. Il leur donna cette île telle qu'il l'avait faite, couverte d'arbres et pleine de gibier. Le vent balaya leurs clairières, le soleil et la pluie mûrirent leurs fruits ; et les neiges vinrent leur apprendre à être reconnaissants envers le Grand Etre qui ramène les printemps. Qu'avaient-ils besoin de routes pour voyager ? ils semaient le blé sur la pente des collines ; quand les castors travaillaient, ils se couchaient à l'ombre et les regardaient faire. Les vents les rafraîchissaient dans l'été ; l'hiver, des fourrures leur prêtaient leur douce chaleur. S'ils combattaient entre eux, c'était pour montrer qu'ils étaient des hommes ; ils étaient braves, ils étaient justes, ils étaient heureux.

Ici l'orateur s'arrêta et regarda autour de lui pour s'assurer que sa légende excitait quelque sympathie dans l'âme de ses auditeurs ; il ne vit partout que des yeux fixés sur les siens, des cous tendus et des narines dilatées, comme si chaque Indien se fût senti la force de rétablir dans tous ses droits sa race si longtemps opprimée. — Si le Grand Esprit a donné des langues différentes à ses enfants rouges, continua-t-il en donnant à sa voix un accent de tristesse et de douceur, c'était pour que tous les animaux pussent les comprendre. Il a placé les uns parmi les neiges avec leur cousin l'ours ; d'autres plus près du soleil couchant, sur la route qui conduit aux territoires de chasse où les justes iront après leur mort. D'autres ont été établis dans les pays voisins des grandes eaux douces. Mais aux plus grands d'entre eux, à ceux qu'il chérissait de tout son amour, il a donné les sables du lac salé. Mes frères connaissent-ils le nom de ce peuple favorisé ? — C'étaient les Lénapes ! s'écrièrent en même temps vingt voix empressées. — C'étaient les Lenni-Lénapes, reprit Magua en affectant d'incliner la tête par respect pour leur antique grandeur. Le soleil se levait du sein de l'eau salée et se couchait dans l'eau douce sans que ses rayons se cachassent à leurs yeux. Mais pourquoi irais-je, moi Huron des bois, raconter à un peuple sage ses propres traditions ? Pourquoi lui rappeler son ancienne puissance, ses injures, ses exploits, ses défaites, sa misère ? Il est un homme parmi eux qui a vu tout cela et qui sait que cela est vrai ? J'ai dit ; ma langue est muette, mais mes oreilles sont ouvertes.

Il cessa de parler, et à l'instant tous les visages et tous les yeux se tournèrent, par un mouvement unanime, vers le vénérable Tamenund. Depuis le moment où il s'était assis, le patriarche n'avait pas ouvert les lèvres ni donné signe de vie. Pendant cette scène d'ouverture, où l'adresse de l'éclaireur avait été établie par des preuves aussi évidentes, il était resté immobile, le corps courbé de faiblesse, sans paraître prendre aucun intérêt à ce qui se passait. Aux inflexions savamment graduées de la voix de Magua, il avait paru reprendre quelque connaissance, et une ou deux fois il avait soulevé la tête comme pour écouter. Mais, lorsque l'artificieux Huron parla nominativement de sa nation, les paupières du vieillard s'entr'ouvrirent, et il regarda la multitude avec une expression lugubre et terne comme celle d'un spectre. Alors il fit un effort pour se lever, et, soutenu par ses compagnons, il se tint debout, dans une attitude de dignité imposante. — Qui parle des enfants des Lénapes ? dit-il d'une voix sourde et gutturale que le religieux silence de la multitude permit d'entendre ; qui parle de choses qui ne sont plus ? L'œuf ne se change-t-il pas en ver, le ver en papillon, pour périr ensuite ? Pourquoi entretenir les Delawares du bien qui a disparu ? Mieux vaut rendre grace au Manitto de ce qui leur reste. — C'est un Huron qui a parlé, dit Magua en s'avançant vers la plate-forme grossière sur laquelle se tenait le vieillard ; c'est un ami de Tamenund. — Un ami ! répéta le patriarche ; et en même temps son front se couvrit d'un sombre nuage, et s'arma d'une partie de cette

sévérité qui avait rendu jadis son regard si terrible. Les Mingos gouvernent-ils la terre? Qui amène ici un Huron? — La justice. Ses prisonniers sont chez ses frères, et il vient chercher ce qui est à lui.

Tamenund tourna la tête vers l'un de ceux qui le soutenaient, et prêta l'oreille à la courte explication de Magua ; puis, l'ayant regardé en face pendant quelque temps avec une attention profonde, il dit d'une voix sourde et heurtée : — La justice est la loi du grand Manitto. Mes enfants, offrez des aliments à l'étranger ; ensuite, Huron, prends ton bien, et laisse-nous.

Après avoir rendu ce jugement solennel, le patriarche se rassit et ferma de nouveau les yeux, comme s'il eût préféré ses souvenirs au spectacle du monde visible. Nul Delaware n'eut l'audace de murmurer contre ce décret. Les paroles étaient à peine articulées : quatre ou cinq jeunes guerriers, s'élançant derrière Heyward et l'éclaireur, passèrent des cordes autour de leurs bras avec tant d'adresse et de rapidité qu'en un moment ils se trouvèrent tous deux dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Le premier était occupé à soutenir son précieux fardeau, Alice évanouie dans ses bras, en sorte qu'il connut les intentions des Indiens par l'exécution seule. Quant à l'éclaireur, qui considérait les tribus des Delawares comme une race d'êtres supérieurs, il se soumit sans résistance. Peut-être néanmoins la conduite de ce dernier eût-elle été moins passive, s'il eût pleinement compris la langue dans laquelle avait eu lieu le dialogue précédent. Magua jeta un regard de triomphe sur toute l'assemblée avant de procéder à l'exécution de ses desseins. Voyant que ses deux prisonniers étaient hors d'état de résister, sa vue se tourna vers celle qui avait le plus de prix à ses yeux. Cora soutint son regard avec tant de calme et de fermeté qu'il sentit chanceler sa résolution. Alors, se rappelant l'artifice dont il avait déjà fait usage, il prit Alice des bras de Duncan sur qui elle s'appuyait, et, après avoir dit au major de le suivre, il fit signe à la foule de lui ouvrir un passage. Mais Cora, au lieu de céder à l'impulsion sur laquelle il avait compté, se précipita aux pieds du patriarche et s'écria : — Juste et vénérable Delaware, nous nous mettons à la merci de ta sagesse et de ton pouvoir. N'écoute point ce monstre artificieux, qui empoisonne tes oreilles de mensonges pour étancher la soif qu'il a de notre sang. Toi qui as longtemps vécu et qui as vu les maux de ce monde, tu dois avoir appris à secourir les misérables.

Les yeux du vieillard s'ouvrirent avec effort, et il regarda de nouveau la multitude. Lorsque la voix perçante et douloureuse de celle qui l'implorait parvint à ses oreilles, ses yeux se tournèrent lentement dans la direction de sa personne, et finirent par se fixer sur elle, ternes et froidement immobiles. Cora s'était jetée à genoux, et les mains jointes pressées sur sa poitrine, modèle accompli de la beauté de son sexe, elle contemplait, avec une vénération sainte, le visage flétri, mais majestueux encore, du patriarche. Peu à peu les traits de Tamenund changèrent d'expression ; ce qu'ils avaient de vague fit place à l'admiration, et ils semblèrent reluire d'un rayon de cette intelligence qui, un siècle auparavant, aux jours de sa jeunesse, avait communiqué sa flamme et son enthousiasme aux bandes nombreuses des Delawares. Se levant sans aide et comme sans effort, il demanda d'une voix dont la fermeté surprit son auditoire : — Qui es-tu? — Une femme, d'une race détestée, si tu veux, une Anglaise ; mais une femme qui ne t'a jamais fait de mal, qui ne pourrait pas en faire à ton peuple quand même elle le voudrait, et qui implore ton secours. — Dites-moi, mes enfants, continua le patriarche d'une voix sourde, en s'adressant à ceux qui l'entouraient, mais les yeux toujours fixés sur Cora, où les Delawares ont-ils campé? — Dans les montagnes des Iroquois, par-delà les sources limpides de l'Horican. — Bien des étés brûlants ont passé sur ma tête depuis que je n'ai bu des eaux de ma rivière. Les enfants de Miquon (William Penn) sont les plus justes des hommes blancs ; mais ils avaient soif, et ils se sont approprié la rivière à eux seuls. Est-ce qu'ils nous ont poursuivis si loin? — Nous ne poursuivons personne, nous ne convoitons rien, répondit Cora avec vivacité ; captifs contre notre volonté, nous avons été amenés parmi vous ; et nous demandons la permission de nous en retourner en paix. N'es-tu pas Tamenund, le père, le juge, j'allais dire le prophète de ce peuple?... — Je suis Tamenund aux jours nombreux. — Il y a maintenant sept ans que l'un des tiens était à la merci d'un chef blanc, sur la frontière de cette province. Il se dit de la famille du bon et juste Tamenund. « Va, dit l'homme blanc ; par égard pour ton parent, tu es libre. » Te rappelles-tu le nom de ce guerrier anglais? — Je me rappelle que, dans ma riante jeunesse, reprit le patriarche, comme un homme qui se reporte à des souvenirs éloignés, j'étais un jour sur les sables du rivage de la mer, et je vis venir du soleil levant un grand canot avec des ailes plus blanches que celles des cygnes et plus larges que celles de plusieurs aigles ensemble. — Non, non ; je ne parle pas d'une époque aussi éloignée, mais d'un service rendu à quelqu'un de ta race par l'un des miens : le fait est si récent que le plus jeune de tes guerriers peut en avoir gardé le souvenir. — Était-ce lorsque les Yenguis et les Hollandais se battaient pour les territoires de chasse des Delawares? C'est à cette époque que Tamenund devint chef, et qu'il abandonna l'arc pour l'éclair des visages pâles. — Plus tard encore, interrompit de nouveau Cora, bien des générations plus tard ; je parle d'une chose d'hier. Sans doute, sans doute vous ne l'avez pas oublié ! — Hier encore les enfants des Lénapes étaient les maîtres du monde ! Les poissons du lac salé, les oiseaux, les animaux et les Mingos des bois les reconnaissaient pour Sagamores.

Dans l'impossibilité de se faire comprendre, Cora baissa la tête en luttant contre sa douleur ; puis relevant ses traits éclatants et ses yeux animés, elle dit avec un accent non moins pénétrant que la voix surnaturelle du patriarche lui-même : — Dites-moi, Tamenund est-il père ?

Un sourire bienveillant vint éclairer les traits du vieillard ; puis promenant lentement les yeux sur la multitude assemblée, il répondit : — Oui, père d'une nation ! — Pour moi, je ne demande rien, continua-t-elle en pressant convulsivement ses mains sur son cœur. Je suis comme toi et les tiens : la malédiction transmise par mes ancêtres est tombée de tout son poids sur leur enfant ; mais en voici une qui n'a jamais connu jusqu'à ce jour la colère céleste. Elle est la fille d'un guerrier affaibli par l'âge ; elle a bien des cœurs qui l'aiment et dont elle fait les délices ; elle est trop pure, trop précieuse pour devenir la victime de ce misérable. — Je sais que les visages pâles sont une race orgueilleuse et avide. Je sais que non-seulement ils veulent l'empire de la terre, mais qu'ils estiment le moindre de leur couleur au-dessus des sachems (vieillards) de la race rouge.

Puis, sans remarquer que ses paroles perçaient le cœur de celle qui l'écoutait, le vieillard ajouta : — Les chiens de leurs tribus aboieraient, les corbeaux croasseraient, s'il leur arrivait de faire entrer dans leurs wigwams une femme dont le sang n'eût pas la couleur de la neige. Mais qu'ils ne s'enorgueillissent pas trop devant la face du Manitto. Ils sont entrés dans le pays au lever du soleil, ils peuvent en sortir à son coucher ! J'ai souvent vu les sauterelles dépouiller les arbres de leur feuillage, mais toujours le printemps l'a fait renaître. — Il est vrai ! dit Cora en poussant un profond soupir, comme si elle fût sortie d'une pénible agonie ; puis, relevant la tête, et rejetant en arrière le voile brillant de sa chevelure, elle laissa voir des yeux pleins de feu qui contrastaient avec la pâleur mortelle de ses traits. Mais ce n'est pas à nous de chercher à pénétrer ces mystères. Il y a encore un prisonnier qui appartient à ton peuple et qui n'a pas été amené devant toi ; avant de laisser le Huron partir en triomphe, écoute sa parole.

Voyant que Tamenund regardait autour de lui d'un air de doute, un de ses compagnons lui dit : — C'est un serpent... une peau rouge à la solde des Yenguis. Nous le réservons pour la torture. — Qu'il vienne ! répondit le sage.

Alors Tamenund retomba sur son siége, et pendant que les jeunes hommes allaient chercher le captif, il régna un si profond silence, qu'on entendait distinctement le froissement des feuilles agitées par la brise du matin dans la forêt voisine.

Bientôt les flots de la foule s'ouvrirent pour se fermer de nouveau, et Uncas apparut debout au milieu de ce cercle vivant. Tous les yeux qui avaient jusque-là cherché à lire dans les traits du sage, comme à la source de leur propre intelligence, se tournèrent à l'instant avec une admiration secrète sur la taille droite et svelte d'Uncas ; mais ni la foule des spectateurs dont il était entouré, ni l'attention exclusive dont il était l'objet, ne troublèrent en aucune manière le sang-froid du jeune Mohican. Il jeta autour de lui un regard calme et observateur, et soutint avec la même indifférence l'expression hostile qui se peignait dans le visage des chefs, et les regards curieux des enfants attentifs. Mais après cette revue rapide, lorsque son œil rencontra la personne de Tamenund, son regard devint fixe comme si tout autre objet eût été déjà oublié. Alors, s'avançant d'un pas lent et silencieux dans l'enceinte, il se plaça immédiatement devant le marchepied du sage. Là, il s'arrêta sans être aperçu du vieillard qu'il continua de regarder, jusqu'à ce que l'un des chefs avertit Tamenund de sa présence. — Dans quelle langue le prisonnier parle-t-il au Manitto? demanda le patriarche, les yeux toujours fermés. — Comme ses pères, reprit Uncas ; dans la langue d'un Delaware.

A cette déclaration inattendue, on entendit s'élever un murmure, semblable au rugissement sourd du lion dont on a éveillé la colère. L'effet produit sur le sage fut également énergique, quoique différemment exprimé. Il passa une main sur ses yeux, comme pour s'épargner un spectacle honteux pour sa race, et répéta de sa voix sourde et profondément gutturale : — Un Delaware ! J'ai assez vécu pour voir les tribus des Lénapes chassées du feu de leur conseil et dispersées comme des troupeaux de daims au milieu des collines des Hurons. J'ai vu la hache de l'étranger dépouiller les vallées des bois que les vents du ciel avaient épargnés. J'ai vu les animaux qui courent sur les montagnes, et les oiseaux qui volent au-dessus des arbres, habiter dans les wigwams des hommes ; mais ce que je n'avais jamais vu, c'est un Delaware assez lâche pour se glisser en rampant comme un serpent venimeux dans les wigwams de sa nation. — Les oiseaux chantent, reprit Uncas avec l'accent le plus doux de sa voix musicale, et Tamenund reconnaît leur voix.

Le sage tressaillit et pencha la tête, comme pour saisir les sons fugitifs d'une mélodie lointaine. — Tamenund rêve-t-il? quelle

voix a frappé son oreille? Les hivers ont-ils fui? l'été luira-t-il de nouveau sur les enfants des Lénapes.

Cette incohérente explosion échappée des lèvres du patriarche delaware fut suivie d'un solennel et respectueux silence. Son peuple attribua ce langage inintelligible à l'un de ces entretiens mystérieux qu'il avait fréquemment, disait-on, avec une intelligence supérieure. Toutefois, après avoir longtemps et patiemment attendu, l'un des vieillards, s'apercevant que le sage avait perdu le souvenir du sujet qui l'occupait, osa lui rappeler la présence du prisonnier. — Le faux Delaware tremble de peur d'entendre les paroles de Tamenund, dit cet homme : c'est un chien qui hurle, quand les Yenguis le mettent sur la piste. — Et vous, répondit Uncas en jetant autour de lui un regard sévère, vous êtes des chiens couchants auxquels le Français jette le rebut de sa chasse!

Vingt couteaux brillèrent dans l'air et vingt guerriers se levèrent à cette réponse mordante et peut-être méritée; mais un mouvement de l'un des chefs arrêta cette explosion de colère et rétablit une apparence de calme. La tâche eût probablement été plus difficile, si un mouvement de Tamenund n'eût indiqué qu'il allait parler de nouveau. — Delaware, reprit le sage, tu es indigne de ton nom. Il y a bien des hivers que mon peuple n'a vu luire un soleil brillant; et le guerrier est doublement traître, qui déserte sa tribu lorsqu'elle est cachée dans le nuage La loi du Manitto est juste. Elle l'est; tant que les rivières couleront, que les montagnes resteront debout, elle le sera. En vertu de cette loi, le traître est à vous, mes enfants; je le livre à votre justice.

Tout était resté immobile, toutes les respirations étaient suspendues, quand les lèvres de Tamenund laissèrent échapper la dernière syllabe de cet arrêt sans appel. Alors la nation poussa un cri unanime de vengeance, effrayant présage de ses résolutions sanguinaires. Au milieu de ce concert prolongé de sauvages hurlements, un chef annonça que le captif était condamné à la redoutable épreuve de la torture du feu. Le cercle se rompit et des cris de joie se mêlèrent au tumulte et à la confusion des préparatifs immédiats. Heyward, avec l'énergie du désespoir, lutta contre ceux qui le retenaient; les yeux inquiets d'Œil-de-Faucon commencèrent à se promener autour de lui avec une expression singulière d'anxiété; et Cora se jeta de nouveau aux pieds du patriarche, pour implorer encore sa clémence. Uncas seul avait conservé sa sérénité. Il regarda les apprêts d'un œil calme, et quand les bourreaux s'approchèrent pour le saisir, il les reçut dans une attitude ferme et le front haut. L'un d'eux, plus féroce que ses compagnons, saisit la blouse de chasse du jeune guerrier, et d'un seul coup l'arracha de son corps Alors, poussant un cri de joie frénétique, il s'élança vers sa victime sans défense pour l'attacher au poteau... Mais, dans le moment où il paraissait le plus étranger aux sentiments humains, le sauvage fut arrêté aussi soudainement que si un être surnaturel se fût placé entre lui et le captif. Les yeux du Delaware parurent prêts à sortir de leur orbite; il ouvrit la bouche sans pouvoir articuler un son, et on eût dit un homme pétrifié par le froid dans l'attitude du plus profond étonnement. Enfin, levant lentement et avec effort la main droite, il montra du doigt la poitrine du prisonnier. La foule s'approcha, et tous les yeux regardèrent avec surprise, sur le sein du captif, une petite tortue tatouée avec le plus grand soin et d'une belle teinte bleue.

Uncas jouit un moment de son triomphe, et promena ses regards autour de lui avec un calme sourire; mais bientôt, écartant la foule d'un geste fier et impérieux, il s'avança comme un roi, et prit la parole d'une voix sonore et éclatante qui se fit entendre au-dessus du murmure d'admiration de la multitude. — Hommes de Lenni-Lénape, dit-il, ma race soutient la terre! votre faible tribu repose sur mon écaille! Quel feu un Delaware pourrait-il allumer pour brûler un enfant de mes pères? le sang sorti d'une telle source éteindrait vos flammes. Ma race est la mère des nations! — Qui es-tu donc? demanda Tamenund en se levant ému par le son de voix plutôt que par le sens des paroles. — Je suis Uncas, le fils de Chingachgook, fils de la grande Unamis (tortue), répondit le prisonnier avec modestie, en inclinant la tête devant le vieillard. — L'heure de Tamenund est proche! s'écria celui-ci; enfin le jour de son existence touche à la nuit! je rends grâce au Manitto qu'il se trouve ici quelqu'un pour tenir ma place au feu du conseil. Uncas, le fils d'Uncas est trouvé! Que les yeux d'un aigle mourant contemplent encore une fois le soleil qui se lève,

Le jeune homme s'avança d'un pas léger mais sûr, sur le bord de la plate-forme, où il pouvait être aperçu par la multitude agitée et émerveillée. Tamenund ne pouvait se lasser de contempler la beauté et la noblesse de ses traits, comme un homme à qui cette vue rappelait des jours plus heureux. — Tamenund est-il encore enfant? s'écria enfin le prophète avec exaltation. Quand j'ai cru que tant de neiges avaient passé... que mon peuple était dispersé comme le sable des déserts... que j'avais vu les Yenguis plus nombreux que les feuilles des bois, tout cela n'était-il qu'un rêve? La flèche de Tamenund ne pourrait effrayer le jeune faon; son bras est sec comme la branche du chêne mourant; l'escargot le devancerait à la course; et pourtant Uncas est devant lui, tel que le jour où ils allaient ensemble combattre les visages pâles. Uncas, la panthère de sa tribu, le fils aîné des Lénapes, le premier sagamore des Mohicans! Dites-moi, Delawares, Tamenund dort-il depuis cent hivers?

Un silence calme et profond suivit ces paroles. Tous retenaient leur haleine dans l'attente de ce qui allait suivre. Cependant Uncas, regardant le vieillard en face avec la tendresse et la vénération d'un enfant chéri, prit sur lui de répondre; c'était un droit que lui conférait son rang maintenant reconnu. — Quatre guerriers de sa race ont vécu et sont morts, dit-il, depuis que l'ami de Tamenund conduisait son peuple aux combats. Le sang de la grande Tortue s'est transmis à beaucoup de chefs, mais tous sont retournés au sein de la terre d'où ils étaient venus, à l'exception de Chingachgook et de son fils. — C'est vrai! c'est vrai! reprit le patriarche, car un rayon de lumière venait de dissiper toutes ses illusions et de lui rappeler tout-à-coup la véritable histoire de sa nation. Nos sages ont souvent dit qu'il y avait dans les collines des Yenguis deux guerriers de la race sans mélange; pourquoi leurs siéges au feu du conseil des Delawares ont-ils été si longtemps vides?

A ces mots le jeune homme releva la tête qu'il tenait baissée par respect, et s'exprimant de manière à être entendu de la multitude, il entreprit de lui expliquer une fois pour toutes les vicissitudes politiques de sa famille. Il parla donc ainsi d'une voix haute : — Il fut un temps: du lieu où nous dormions, nous pouvions entendre mugir la colère des flots du lac salé. Nous étions alors souverains et sagamores du pays; mais lorsqu'on rencontra un visage pâle au bord de chaque ruisseau, nous nous retirâmes avec le daim vers la rivière de notre nation. Les Delawares étaient partis; bien peu de leurs guerriers étaient restés pour boire les ondes qu'ils chérissaient. Alors mes pères dirent: « Nous chasserons ici. Les eaux de la rivière se rendent au lac salé. Si nous nous dirigeons vers le soleil couchant, nous trouverons des ruisseaux qui coulent dans les grands lacs d'eau douce; là un Mohican mourrait comme les poissons de mer dans l'eau des fleuves. Quand le Manitto sera prêt, et qu'il nous dira: Venez! nous suivrons la rivière qui va à la mer, et nous reprendrons ce qui est à nous. » Telle est, Delawares, la croyance des enfants de la Grande-Tortue! C'est vers le lever du soleil, et non vers son couchant, que se portent nos regards; nous savons d'où il vient, mais nous ne savons pas où il va. J'ai dit

Les enfants des Lénapes écoutèrent ces paroles avec tout le respect qu'imprime la superstition, trouvant un charme secret dans le langage figuré dont le jeune Mohican revêtait ses idées. Uncas lui-même épiait, d'un œil intelligent, l'effet que venait de produire cette courte explication, et peu à peu, lorsqu'il vit que ses auditeurs étaient satisfaits, il déposa l'air d'autorité qu'il avait pris d'abord. Alors, il laissa errer ses regards sur la foule silencieuse qui se pressait autour du siége élevé de Tamenund, et Œil-de-Faucon, toujours chargé de liens, s'offrit pour la première fois à sa vue. Aussitôt il s'élance de la plate-forme, se fraie un chemin jusque vers son ami, tire précipitamment son couteau, et coupe ses liens. Uncas prend alors l'éclaireur par la main et le conduit aux pieds du patriarche. — Mon père, dit-il, regardez ce visage pâle; c'est un homme juste et un ami des Delawares. — Est-ce un fils de Miquon (Guillaume Penn)? — Non; c'est un guerrier connu des Yenguis, et redouté des Mingos. — Quel est le nom que lui ont valu ses exploits? — Nous l'appelons Œil-de-Faucon, reprit Uncas en employant l'expression delaware : sa vue ne le trompe jamais. Les Mingos, qui ne le connaissent que par la mort qu'il donne à leurs guerriers, l'appellent la Longue-Carabine. — La Longue-Carabine! s'écria Tamenund en ouvrant les yeux et en regardant fixement l'éclaireur; mon fils n'a pas bien fait de lui donner le nom d'ami. — Je donne ce nom à qui s'est montré tel, reprit le jeune chef avec beaucoup de calme mais avec un maintien assuré. Si Uncas est le bienvenu parmi les Delawares, Œil-de-Faucon doit l'être aussi auprès des amis d'Uncas. — Le visage pâle a tué mes jeunes hommes; il est renommé pour les coups qu'il a portés aux Lénapes. — Si un Mingo a dit cela à l'oreille d'un Delaware, il n'a prouvé qu'une chose, c'est qu'il est un oiseau babillard, dit l'éclaireur, qui crut alors qu'il était temps de se disculper des accusations odieuses dirigées contre lui. Il s'exprima dans la langue du personnage auquel il s'adressait, entremêlant aux métaphores indiennes le style qui lui était particulier. Que j'aie tué des Mingos, ajouta-t-il, c'est ce que je ne suis pas homme à nier, même au feu de leur conseil, mais que sciemment ma main ait jamais fait du mal à un Delaware, c'est ce qui est opposé à ma nature qui me porte à les aimer, ainsi que tout ce qui appartient à leur nation.

Des exclamations approbatives circulèrent parmi les guerriers, qui se regardèrent les uns les autres comme des hommes qui commençaient à apercevoir leur erreur. — Où est le Huron? demanda Tamenund. A-t-il fermé mes oreilles?

Magua, dont il est facile de se figurer mais non de décrire les sentiments pendant la scène du triomphe d'Uncas, répondit à cette interpellation en s'avançant hardiment en face du patriarche. — Le juste Tamenund ne voudra pas garder ce qu'un Huron a prêté. — Dites-moi, fils de mon frère, répondit le sage, en détournant ses regards de la physionomie sinistre du Subtil, pour les reporter sur le visage et ouvert d'Uncas; l'étranger a-t-il sur vous un droit de con-

quête?—Aucun. La panthère peut tomber dans les piéges tendus par des femmes, mais elle est forte, et elle saute dehors.—La Longue-Carabine? — Se rit des Mingos. Va, Huron ; demande à tes femmes la couleur d'un ours. — L'étranger et la jeune fille blanche qui sont venus ensemble dans mon camp? — Doivent continuer librement leur voyage.—Et la femme que le Huron a confiée à mes guerriers?

Uncas ne répondit point

— Et la femme que le Mingo a amenée dans mon camp? répéta Tamenund d'un ton grave. — Elle est à moi, s'écria Magua triomphant. Mohican, tu sais qu'elle est à moi. — Mon fils garde le silence? dit Tamenund en s'efforçant de lire dans les traits du jeune homme qui détournait la tête avec douleur.

Enfin il laissa échapper à voix basse cette courte réponse : « Il est vrai.» Il y eut alors quelques moments d'un étonnement solennel pendant lequel il fut manifeste que la multitude n'admettait qu'avec répugnance la justice de la demande de Magua. Enfin, le patriarche, de qui seul la décision dépendait, dit d'une voix ferme: — Le Huron, partira. — Partira-t-il comme il est venu, juste Tamenund, ou les mains pleines de la bonne foi des Delawares? Le wigwam du Renard Subtil est vide; rendez-lui ce qui lui appartient.

Le vieillard réfléchit quelque temps, puis se penchant vers l'un de ses compagnons vénérables, il demanda: — Mes oreilles sont-elles ouvertes? — Elles le sont. — Ce Mingo est-il un chef? — Le premier de sa nation. — Jeune fille, que veux-tu? Un grand guerrier te prend pour femme. Va, ta race ne s'éteindra pas. — Qu'elle s'éteigne mille fois, s'écria Cora saisie d'horreur, plutôt que de subir une telle dégradation ! — Huron, son esprit est dans les tentes de son père Une fille dont on force la volonté ne rend point un wigwam heureux — Elle parle le langage de sa nation, reprit Magua, en jetant sur sa victime en regard d'amère ironie; elle est d'une race de marchands, et veut stipuler le prix d'un sourire. Que Tamenund prononce! — Emporte sa rançon et notre amitié. — Je ne veux emporter d'ici que ce que j'y ai amené. — Pars donc avec ce qui t'appartient. Le grand Manitto ne veut pas qu'un Delaware soit injuste!

Magua s'avança et saisit avec force le bras de sa captive; les Delawares reculèrent en silence; et Cora, convaincue que de nouvelles remontrances seraient inutiles, allait subir sans résistance sa destinée. — Arrêtez, arrêtez! s'écria Duncan en s'avançant avec vivacité; Huron, laisse-toi toucher! Sa rançon te rendra plus riche qu'aucun de ta nation ne l'a jamais été. — Magua est une peau rouge; il n'a pas besoin des morceaux de métal des visages pâles. — L'or, l'argent, la poudre, le plomb, tout ce qu'il faut à un guerrier, tout ce qui convient au chef le plus grand, tu l'auras dans ton wigwam. — Le Subtil est bien fort, s'écria Magua en agitant violemment la main dont il étreignait le bras de Cora; il a pris sa revanche. — Souverain arbitre de la Providence! s'écria Heyward, en serrant ses mains l'une contre l'autre dans l'agonie du désespoir, souffriras-tu de tels attentats! Juste Tamenund, c'est votre pitié que j'implore. — Les paroles du Delaware sont prononcées, répondit le sage en fermant les yeux et en se laissant retomber sur son siége, car son esprit et son corps étaient également fatigués. Des hommes ne parlent pas deux fois. — Qu'un chef ne perde pas son temps à redire ce qu'il a dit, c'est chose sage et raisonnable, dit Œil-de-Faucon en faisant signe à Duncan de se taire; mais il est bon aussi qu'un guerrier prudent y regarde à deux fois avant de frapper de son tomahawk la tête de son prisonnier. Huron, je ne vous aime pas; et je ne puis pas dire qu'aucun Mingo ait jamais eu à se louer de moi. Il est raisonnable de supposer que, si cette guerre se prolonge, beaucoup de vos guerriers encore auront affaire à moi dans la forêt. Réfléchissez donc, et voyez ce qui vaut mieux pour vous, de conduire cette lady prisonnière dans votre camp, ou de m'emmener moi-même qui suis un homme que votre nation ne sera pas fâchée de voir désarmé. — La Longue-Carabine donner sa vie pour une femme? demanda Magua en s'arrêtant; car il avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner avec sa victime. — Non, non; je n'ai pas été jusque-là, répondit Œil-de-Faucon en faisant ses réserves, lorsqu'il s'aperçut de l'empressement de Magua à prêter l'oreille à sa proposition. Ce serait un échange par trop inégal, que de donner pour la meilleure femme de toute la frontière un guerrier dans la fleur de l'âge, et qui peut rendre encore plus d'un service. Si vous voulez, je consens à prendre mes quartiers d'hiver maintenant... c'est-à-dire d'ici au retour des feuilles, à condition que vous relâcherez la jeune fille.

Magua secoua la tête avec un froid dédain, et fit à la foule un signe d'impatience pour qu'elle lui livrât passage. — Hé bien! ajouta l'éclaireur, de l'air de réflexion d'un homme qui n'est qu'à demi décidé, je donne le Tueur de daims par-dessus le marché. Croyez-en la parole d'un chasseur expérimenté, ce fusil n'a pas son égal dans tout le pays.

Magua dédaigna encore de répondre et continua ses efforts pour disperser la foule. — Écoutez! dit l'éclaireur en dépouillant sa froideur affectée en proportion de l'indifférence de Magua, si je prenais l'engagement d'enseigner à vos jeunes hommes la vertu véritable de cette arme, cela ne pourrait il pas combler la différence?

Le Renard ordonna fièrement aux Delawares de le laisser passer; car ils continuaient à former autour de lui une ceinture impénétrable, dans l'espoir de le voir consentir aux propositions de l'éclaireur. — Ce qui est ordonné doit arriver tôt ou tard, continua Œil-de-Faucon, en tournant vers Uncas un regard triste et humilié. Le drôle connaît ses avantages et il veut les garder! Dieu vous protége, mon garçon; vous avez trouvé des amis au milieu de votre race et de votre nation, et j'espère qu'ils vous seront aussi fidèles que les anciens dont le sang était sans mélange. Quant à moi, tôt ou tard il me faudra mourir, et je ne laisse heureusement que bien peu d'amis pour pousser sur ma tombe le cri de mort! Après tout, il est probable que les coquins auraient fini par s'approprier ma chevelure; un jour ou deux ne font pas une grande différence dans le compte de l'éternité. Dieu vous protége! je vous ai chéris vous et votre père, Uncas, quoique nos peaux n'aient pas la même couleur, et que nos natures soient un peu différentes. Dites au Sagamore que je ne l'ai jamais oublié dans mes plus grandes traverses : pour vous, pensez à moi quelquefois quand vous serez sur une bonne piste; et soyez sûr de ceci, mon enfant, qu'il n'y ait qu'un ciel, ou qu'il y en ait deux, on trouve dans l'autre monde un sentier où les honnêtes gens se rencontrent. Vous reprendrez mon bon fusil où nous l'avons caché; gardez-le pour l'amour de moi; et surtout, mon garçon, vous à qui votre nature n'interdit pas la vengeance, faites bon usage de mon arme contre les Mingos; cela soulagera votre douleur et vous consolera un peu de ma perte. Huron, j'accepte ton offre; délivre la jeune fille, je suis ton prisonnier.

A cette proposition généreuse, un murmure d'approbation se fit entendre dans la foule; et les guerriers delawares les plus farouches manifestèrent leur admiration. Magua s'arrêta et sembla même hésiter quelques moments; puis jetant sur Cora un regard où se mêlaient étrangement la férocité et le désir, sa résolution devint fixe et immuable. D'un geste en arrière, il fit signe qu'il dédaignait cette offre et dit d'une voix ferme et calme : — Le Renard-Subtil est un grand chef; il n'a pas deux volontés. Venez, ajouta-t-il en posant familièrement sa main sur l'épaule de sa captive; un guerrier Huron ne dit point de paroles inutiles, partons.

A cette indigne violence, la jeune fille recula d'un air plein de fierté; son œil noir étincela, un vif incarnat vint, comme un rayon passager du soleil, colorer ses joues et jusqu'à ses tempes. — Je suis votre prisonnière, et quand il le faudra, je suis prête à vous suivre, fût-ce même à la mort; mais la violence est inutile, dit-elle froidement. Puis se tournant aussitôt vers Œil-de-Faucon, elle ajouta : Homme généreux, je vous remercie du fond de mon âme. Votre offre ne pouvait être acceptée; mais pourtant vous pouvez me servir beaucoup plus efficacement que si vos nobles intentions eussent été accomplies. Voyez cette pauvre enfant que la douleur accable! ne la quittez pas que vous ne l'ayez déposée dans les habitations d'hommes civilisés. Je ne dirai pas, poursuivit-elle en prenant la main rude du chasseur, que son père vous récompensera, car des hommes tels que vous sont au-dessus des récompenses humaines. Mais il vous remerciera, il vous bénira; et croyez-moi, la bénédiction d'un vieillard, d'un juste, a sa puissance devant Dieu. Plût au ciel qu'il pût me bénir moi-même en ce moment redoutable!

Sa voix s'éteignit, et pendant un instant elle garda le silence, puis, faisant un pas vers Duncan qui soutenait Alice évanouie, elle continua d'une voix plus calme, mais où se révélait une lutte violente entre ses sentiments et la retenue imposée à son sexe : — Je n'ai pas besoin de vous recommander l'inestimable trésor que vous posséderez un jour; vous l'aimez, Heyward, et eût-elle mille défauts, ce sentiment les couvrirait tous; elle est aussi bonne, aussi douce, aussi aimante que peut l'être une mortelle. La blancheur de ce front, ajouta-t-elle en passant la main dans les blonds cheveux d'Alice, n'est qu'une faible image de la transparence de son âme. J'en pourrais dire plus... mais il faut que j'aie pitié de vous et de moi!....

Sa voix parut s'éteindre... elle se baissa vers sa sœur et la tint pressée entre ses bras. Après un long baiser, elle se leva; et la pâleur de la mort sur la figure, mais sans qu'une larme mouillât ses yeux, elle se retourna, et reprenant toute sa fierté, elle dit au sauvage : — Maintenant, quand vous voudrez; je suis prête à vous suivre. — Oui, partez, s'écria Duncan en plaçant Alice dans les bras d'une jeune Indienne; partez, Magua. Ces Delawares ont leur loi qui les empêche de vous retenir; mais moi je ne suis pas enchaîné par une telle obligation. Marche, brigand! qui t'arrête?

Il serait difficile de dépeindre l'expression que prirent les traits de Magua en écoutant cette menace de le suivre. Ce fut d'abord un mouvement manifeste de joie féroce, qu'il réprima aussitôt pour prendre un air de froide perfidie. — Les bois sont libres, se contenta-t-il de répondre, la Main-Ouverte peut nous suivre. — Arrêtez, s'écria Œil-de-Faucon en saisissant Duncan par le bras, et en le retenant de force; vous ne connaissez pas la perfidie de ce coquin. Il vous conduirait à une embuscade, et la mort..... — Huron! interrompit Uncas qui, résigné aux coutumes rigides de sa nation, avait prêté une oreille attentive, Huron! la justice des Delawares vient du Manitto. Regardez le soleil, il est à présent dans les bran-

ches de ces arbres. Votre chemin est court et facile. Quand le soleil aura quitté les rameaux, il y aura des guerriers sur vos traces. — J'entends une corneille! s'écria le Renard avec un sourire ironique; allez, ajouta-t-il en faisant signe de la main à la foule qui s'ouvrait lentement pour lui donner passage. Où sont les jupons des Delawares! qu'ils lancent leurs flèches et leurs balles contre les Hurons. Chiens, lapins voleurs... Je crache sur vous!

Ces adieux insultants furent écoutés dans un morne silence; et Magua triomphant prit le chemin de la forêt, suivi de sa captive obéissante, et protégé par les lois inviolables de l'hospitalité indienne.

—

CHAPITRE XXVII.

Tant que Magua et sa victime furent en vue, la multitude parut enchaînée par une puissance supérieure qui protégeait le Huron; mais dès qu'il eut disparu, elle entra dans l'irritation la plus violente. Uncas resta sur le tertre où il s'était placé, les yeux fixés sur Cora, jusqu'au moment où la couleur de ses vêtements se confondit avec le feuillage de la forêt; alors, traversant la foule en silence, il rentra dans la hutte. Il fut suivi de quelques-uns des guerriers les plus graves et les plus prudents, qui avaient remarqué les éclairs de l'indignation dans les yeux du jeune chef: après quoi l'on emmena Tamenund et Alice, et les femmes et les enfants eurent ordre de se retirer. Pendant l'heure critique qui suivit, le camp présenta l'image d'une ruche d'abeilles courroucées. Enfin un jeune guerrier sortit de la cabane d'Uncas, et d'un pas calme et grave s'approcha d'un arbre nain qui avait poussé sur le tertre rocailleux; il en arracha l'écorce, puis, sans prononcer une parole, retourna dans la cabane d'où il venait de sortir. Bientôt il fut suivi d'un autre qui enleva les branches, ne laissant plus qu'un tronc nu et désolé. Un troisième vint peindre ce poteau de larges raies d'un rouge foncé; toutes ces indications des desseins hostiles des chefs furent reçues par la foule dans un sombre et lugubre silence. Enfin le Mohican lui-même reparut dépouillé de la plupart de ses vêtements et nu jusqu'à la ceinture.

Uncas s'avança d'un air grave et plein de dignité vers le poteau, dont il se mit à faire le tour d'un pas mesuré assez semblable à une danse, pendant que sa voix faisait entendre les accents sauvages et irréguliers de son chant de guerre. Les notes de ce chant allaient jusqu'aux dernières limites de la voix humaine; tantôt mélancoliques et doucement plaintives, elles imitaient la mélodie des oiseaux; puis par des transitions brusques, leurs sons graves et énergiques faisaient tressaillir toutes les fibres du corps. Les paroles se composaient d'un petit nombre de mots souvent répétés; c'était d'abord une sorte d'invocation ou d'hymne à la Divinité; puis le guerrier annonçait l'objet de son chant; le tout se terminait, comme en commençant, par l'hommage que faisait le guerrier de sa soumission au Grand-Esprit. Voici à peu près le sens de cette espèce d'hymne:

Manitto, grand, juste et sage,
Dieu de force et de courage,
Manitto! Manitto!

L'air porte un affreux présage:
J'aperçois dans le nuage
Bien du rouge et bien du noir!

J'entends le long cri de guerre,
Au fond du bois solitaire,
Percer les brumes du soir.

Manitto, vois ma détresse,
Pour soutenir ma faiblesse
A ma droite viens t'asseoir

Manitto, grand, juste et sage,
Dieu de force et de courage,
Manitto! Manitto!

Trois fois, il répéta ce chant; et trois fois, il fit en dansant le tour du poteau: à la fin du premier tour, un chef lénape suivit son exemple en chantant des paroles de sa composition sur un air à peu près semblable. D'autres guerriers se joignirent successivement à la danse jusqu'à ce qu'on y vît tous ceux qui avaient quelque renom et quelque autorité. Le spectacle devint alors plus terrible; les visages farouches et menaçants des chefs, et les sons effrayants de leurs voix gutturales, formaient une effrayante harmonie. C'est alors qu'Uncas enfonça son tomahawk dans le poteau, en donnant à sa voix un accent redoutable: c'était son cri de guerre; c'était l'annonce qu'il prenait possession de l'autorité suprême dans l'expédition projetée. A ce signal, toutes les passions endormies de la nation s'éveillèrent: une centaine de jeunes gens, que leur âge avait retenus jusque-là, s'élancèrent avec fureur sur le tronc, emblème de leur ennemi, et le mirent en pièces jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que les racines. Pendant ce tumulte, tous les actes les plus sanguinaires de la guerre furent simulés par eux sur les fragments de l'arbre, avec autant de férocité que s'ils eussent déchargé leur cruauté sur une victime vivante. L'un imitait l'opération du scalpel; l'autre enfonçait la hache affilée et tremblante; quelquefois, le fatal couteau perçait le bois de part en part. Enfin les manifestations de zèle et de farouche empressement furent si peu équivoques, qu'on ne pouvait plus douter que l'expédition ne fût une guerre nationale.

Aussitôt qu'Uncas eut donné le signal en frappant le premier coup, il sortit du cercle et leva les yeux sur le soleil, qui en ce moment était arrivé au point où la trève devait expirer. Un grand cri, accompagné d'un geste énergique, apprit bientôt aux autres guerriers que l'heure était arrivée; et toute la multitude transportée, abandonnant cette guerre simulée, fit entendre de joyeuses clameurs, et se prépara aux hasards plus périlleux de la réalité. A l'instant tout le camp changea de face; les guerriers, qui étaient déjà armés et peints, devinrent aussi calmes que s'ils eussent été incapables de la moindre émotion. D'autre part, les femmes, sortant des cabanes, entonnèrent des chants de joie et de lamentations si étrangement mêlés qu'il eût été difficile de dire quel était le sentiment qui y dominait. Nulle cependant ne restait oisive. Les unes, se chargeant de leurs effets les plus précieux, d'autres de leurs petits enfants, d'autres enfin des vieillards et des infirmes, se hâtaient de les transporter dans la forêt qui s'étendait au flanc de la montagne comme un brillant tapis de verdure. C'est là que Tamenund se retira également avec une dignité calme, après une courte et touchante entrevue avec Uncas, dont le patriarche se sépara péniblement et plein d'émotion, comme d'un fils longtemps perdu et récemment retrouvé. En même temps Duncan fit conduire Alice en lieu de sûreté, puis il alla trouver l'éclaireur: on lisait dans ses traits l'impatience avec laquelle il appelait la lutte. Mais Œil-de-Faucon était trop accoutumé au chant de guerre des Indiens pour prendre beaucoup d'intérêt à ce qui se passait sous ses yeux; il se contenta de jeter çà et là un coup d'œil sur les guerriers qui de temps à autre venaient signifier leur résolution de suivre Uncas au combat. Sous ce rapport il eut lieu d'être satisfait; car, la troupe du jeune chef comprit bientôt tous les hommes de la nation en état de porter les armes. Il envoya ensuite un jeune Indien chercher le Tueur de daims et la carabine d'Uncas sur la lisière du bois où ils avaient caché leurs armes avant d'entrer dans le camp des Delawares, mesure doublement politique. En n'allant pas en personne chercher sa précieuse carabine, l'éclaireur se conformait à sa prudence accoutumée. Il savait que Magua n'était pas venu sans escorte, et que ses espions surveillaient toute la lisière des bois: il n'aurait donc pu impunément tenter lui-même l'épreuve. Un guerrier n'aurait pas eu un meilleur destin; mais le danger pour un enfant ne pouvait commencer qu'après qu'on se serait aperçu de son dessein. Lorsque Heyward le joignit, l'éclaireur attendait froidement le retour de son messager. L'enfant, qui était très adroit, et qui avait reçu les instructions nécessaires, partit le cœur palpitant de la joie orgueilleuse que lui inspirait une telle confiance, et tout plein des rêves de sa jeune ambition. Il traversa rapidement la clairière, en la quittant près de l'endroit où les fusils étaient cachés. Mais aussitôt qu'il se vit abrité par le feuillage du taillis, il se glissa comme un serpent vers le trésor qu'il convoitait. Il ne tarda pas à le trouver; et le moment d'après il reparut fuyant vers la colline avec la vitesse d'une flèche, un fusil dans chaque main. Il venait d'atteindre le rocher et déjà il le gravissait avec une agilité incroyable, lorsqu'un coup de feu parti du bois prouva combien l'éclaireur avait jugé sainement. L'enfant répondit par un cri méprisant, et aussitôt une seconde balle lui arriva d'un autre point du taillis. Le moment d'après, il parut sur la terrasse, brandissant les fusils en signe de triomphe, tandis qu'il se dirigeait avec la fierté d'un conquérant vers le célèbre chasseur qui l'avait honoré d'une mission aussi glorieuse. Malgré le vif intérêt qu'Œil-de-Faucon avait pris au sort de son messager, il reçut son Tueur de daims avec une satisfaction qui, pour le moment, chassa de son esprit tout autre souvenir. Après avoir examiné son arme d'un œil attentif et intelligent, avoir ouvert et fermé le bassinet dix ou quinze fois, et fait subir à la platine diverses autres épreuves importantes, il se tourna vers l'enfant et lui demanda avec la plus touchante bonté s'il était blessé. L'enfant le regarda fièrement en face, mais ne répondit pas. — Ah! je vois, mon enfant, que les coquins vous ont écorché le bras! dit l'éclaireur en prenant le bras du jeune Indien où l'une des balles avait fait dans la chair une blessure profonde; mais quelques feuilles d'aune guériront cela comme un charme. En attendant; je vais y mettre un bandage. Vous avez commencé de bonne heure le métier de la guerre, mon brave garçon, et il est probable que vous emporterez dans la tombe un grand nombre de cicatrices honorables. Je connais bien des jeunes hommes qui ont pris des chevelures et qui ne pourraient montrer une marque telle que celle-ci! Allez, ajouta-t-il après avoir achevé le pansement, vous serez un chef.

L'enfant s'éloigna, plus fier de sa blessure que ne serait un courtisan d'un ruban; et il alla se mêler aux enfants de son âge, objet universel d'admiration et d'envie Mais dans un moment où tant de devoirs sérieux et importants absorbaient l'attention, cet acte isolé d'intrépidité juvénile ne fut pas autant remarqué et loué qu'il l'aurait été sous de plus calmes auspices. Néanmoins il avait instruit

les Delawares de la position et des intentions de leurs ennemis. En conséquence un détachement de guerriers plus redoutables que le vaillant enfant reçut ordre de déloger les éclaireurs hurons. La chose fut bientôt exécutée, car la plupart des agresseurs se retirèrent d'eux-mêmes lorsqu'ils se virent découverts. Les Delawares les suivirent jusqu'à une certaine distance de leur propre camp; mais, craignant de tomber dans quelque embuscade, ils firent halte et attendirent des ordres. Comme les deux partis se cachaient, les bois ne tardèrent pas à reprendre le silence d'une douce matinée d'été. Uncas rassembla ses guerriers et divisa ses forces. Il présenta Œil-de-Faucon comme un guerrier éprouvé et qui avait toujours mérité la confiance. Voyant qu'on s'empressait de faire à son ami une réception favorable, il lui donna le commandement de vingt hommes actifs, adroits et résolus comme lui. Il expliqua aux Delawares le rang qu'occupait Heyward dans les troupes des Yenguis, et lui offrit un commandement semblable. Mais Duncan refusa cet honneur, déclarant qu'il préférait combattre comme volontaire auprès de l'éclaireur. Ces dispositions prises, le jeune Mohican désigna différents chefs pour occuper les postes les plus importants, et comme le temps pressait, il donna l'ordre de se mettre en marche. Aussitôt il fut obéi avec joie, mais en silence, par plus de deux cents guerriers. Ils entrèrent dans la forêt sans être inquiétés, et ne rencontrèrent aucun être vivant qui pût donner l'alarme ou fournir les renseignements dont ils avaient besoin; c'est ainsi qu'ils arrivèrent sur la ligne occupée par leurs propres éclaireurs. On fit halte alors, et les chefs s'assemblèrent sur le front de la troupe pour tenir conseil à voix basse. Là divers plans d'opération furent proposés, mais aucun n'était de nature à convenir à l'ardeur du chef. Si Uncas avait suivi ses propres impulsions, il aurait conduit son monde à la charge sur l'instant même et aurait remis la question au hasard d'un combat; mais cette manière d'opérer eût été en opposition avec les habitudes de ses compatriotes. Il fut donc obligé de se soumettre à une circonspection qui, dans l'état actuel de son esprit, lui était intolérable, et d'écouter des conseils auxquels répugnait sa fierté, en présence des dangers de Cora et de l'insolence de Magua. Après plusieurs minutes de conférence sans résultat, on vit un individu isolé venir du côté où était l'ennemi, d'un pas si rapide, qu'on jugea que c'était un messager chargé de quelques ouvertures importantes; mais à cent pas du taillis, l'étranger parut incertain de la direction qu'il prendrait et finit par s'arrêter. Tous les yeux se tournèrent alors vers Uncas comme pour lui demander des ordres. — Œil-de-Faucon, dit le jeune chef à voix basse, celui-là ne doit plus reparler aux Hurons. — Son temps est venu, dit l'éclaireur; et en même temps il passa le canon de sa longue carabine à travers les feuilles, en ajustant avec sa fatale précision. Mais au lieu de lâcher la détente, il remit son fusil à terre et se mit à rire à sa manière. — J'avais pris le coquin pour un Mingo, foi de misérable pécheur! dit-il; mais lorsque mes yeux ont parcouru ses côtes pour choisir l'endroit où je voulais envoyer une balle, le croiriez-vous, Uncas? j'ai reconnu l'instrument du chanteur. Ainsi ce n'est après tout que notre ami La Gamme, dont la mort ne peut profiter à personne, et dont la vie, si son gosier sait faire autre chose que chanter, pourra servir nos vues. Je vais lier conversation avec cet honnête garçon, et cela d'une voix qui lui sera plus agréable que celle de mon Tueur de daims.

Ce disant, Œil-de-Faucon déposa son arme, et ayant rampé à travers les taillis jusqu'à ce qu'il se fût approché de David à la portée de la voix, il essaya de répéter le chef-d'œuvre musical qui lui avait servi à traverser avec tant de sécurité le camp des Hurons. On ne pouvait facilement donner le change aux oreilles exercées de La Gamme; et, à dire vrai, il eût été difficile pour tout autre que pour Œil-de-Faucon de produire un bruit semblable; une fois donc qu'il eut entendu les sons, il sut d'où ils venaient. Le pauvre diable parut, à l'instant même, délivré d'un grand embarras; il s'avança donc dans la direction de la voix, tâche qui lui était moins difficile que s'il lui eût fallu marcher sur une batterie; et il découvrit bientôt le chantre caché qui produisait des accents aussi mélodieux. — Je voudrais savoir ce que les Hurons vont penser de cela, dit en riant l'éclaireur, qui prit son compagnon par le bras et le mena en toute hâte auprès des Delawares. Si les coquins sont cachés à la portée de la voix, ils diront qu'il y a deux fous au lieu d'un. Mais ici nous sommes en sûreté. Maintenant contez-nous l'histoire des Mingos, en anglais tout simple, et sans roucoulements.

David jeta les yeux autour de lui, et contempla dans un muet étonnement l'air farouche et sauvage de tous ces guerriers; mais rassuré par certains visages connus, il se remit assez pour répondre intelligiblement: — Les païens se sont mis en campagne en grand nombre, et, je le crains, avec de mauvaises intentions. Depuis une heure leurs habitations retentissent de hurlements et d'un tapage diabolique; ce sont des notes que des profanes seuls peuvent articuler, tellement que je me suis enfui pour aller chercher la paix chez les Delawares. — Vos oreilles n'auraient pas beaucoup gagné au change, si vous aviez été un peu plus agile, reprit sèchement l'éclaireur: mais laissons cela. Où sont les Hurons? — Cachés dans la forêt, entre le lieu où nous sommes et leur village, et tellement en force que la prudence doit vous engager à retourner sur vos pas

Uncas jeta un regard noble et fier sur la rangée d'arbres qui cachait sa troupe, et prononça le nom de Magua! — Il est avec eux. Il a ramené la jeune fille qui avait séjourné parmi les Delawares, et après l'avoir laissée dans la caverne, il s'est mis lui-même, comme un loup furieux, à la tête de ses sauvages; j'ignore ce qui peut avoir tellement troublé ses esprits..... — Il l'a laissée, dites-vous, dans la caverne? interrompit Heyward; il est heureux que nous connaissions l'endroit! N'y a-t-il rien à faire pour sa délivrance immédiate?

Uncas regarda vivement l'éclaireur, puis il lui demanda: — Que dit Œil-de-Faucon? — Donnez-moi mes vingt carabines, et je tournerai à droite le long du ruisseau; je pousserai jusqu'aux buttes des castors pour rejoindre le Sagamore et le colonel. C'est de ce côté que vous entendrez retentir le cri de guerre; un vent comme celui-ci pourra vous l'apporter d'un mille. Pendant ce temps, Uncas, vous marcherez sur leur front; quand ils seront à la portée de nos fusils, nous leur ferons une réception telle que nous ferons plier leurs lignes comme un arc. Après quoi nous enlèverons leur village et nous délivrerons la jeune fille; puis nous pourrons en finir avec la tribu par un combat et une victoire, ou, à la manière indienne, par une guerre couverte. Ce plan, major, n'est peut-être pas très savant, mais avec du courage et de la patience, il est exécutable. — Je l'approuve beaucoup, s'écria Duncan, voyant que la délivrance de Cora était l'objet principal; je l'approuve beaucoup. Mettons-le donc sur-le-champ à exécution.

Après une courte conférence, le plan, suffisamment mûri, fut expliqué aux différents chefs; on convint des signaux, et chacun alla prendre son poste.

Pendant qu'Uncas disposait ainsi ses forces, les bois étaient aussi paisibles et en apparence aussi solitaires que le jour où ils étaient sortis des mains du Créateur suprême. L'œil pouvait plonger dans toutes les directions à travers les longues et sombres avenues; mais on n'apercevait nulle part aucun objet qui ne fît partie de cette nature paisible où tout semblait dormir. Çà et là on entendait un oiseau voltiger entre les branches des bouleaux, ou parfois un écureuil faisait tomber une noix. L'attention des guerriers se fixait un moment sur l'endroit d'où était parti le bruit; mais dès que l'interruption passagère avait cessé, on n'entendait plus que les murmures de l'air, rasant la surface onduleuse de l'immense forêt. On eût dit que le désert qui séparait les Delawares du village de leurs ennemis n'avait jamais été foulé par le pied de l'homme. Mais Œil-de-Faucon, chargé d'une partie importante des opérations, connaissait trop le caractère de l'ennemi pour se fier à ce calme trompeur. Quand il vit sa petite troupe de nouveau réunie, l'éclaireur mit le Tueur de daims sous son bras, et faisant à ses compagnons un signe silencieux pour qu'ils eussent à le suivre, il les fit rétrograder de plusieurs verges, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au lit d'un petit ruisseau qu'ils avaient traversé en venant. Là il s'arrêta, et après que tous ses guerriers graves et attentifs l'eurent rejoint, il dit en delaware: — Y a-t-il quelqu'un de mes jeunes hommes qui sache où conduit ce courant d'eau?

Un Delaware étendit la main, ouvrit deux doigts, et indiquant leur point de réunion, il répondit: — Avant que le soleil ait parcouru la grandeur de son diamètre, le petit ruisseau sera dans le grand. Puis il ajouta, en montrant la direction du lieu qu'il désignait: Les deux font l'étang des castors. — C'est ce que je pensais, d'après sa direction et la position des montagnes, reprit l'éclaireur. Guerriers, nous nous tiendrons à l'abri de leurs rives jusqu'à ce que nous sentions les Hurons.

Ses compagnons exprimèrent, selon leur coutume, leur assentiment par une courte exclamation; mais voyant que leur chef allait guider la marche en personne, un ou deux d'entre eux firent signe que tout n'était pas dans l'ordre. Œil-de-Faucon, qui comprit leurs regards expressifs, se retourna et aperçut que le maître de chant les avait suivis. — Savez-vous, mon ami, dit-il gravement, et peut-être avec un peu de l'orgueil d'un homme qui sent ce qu'il vaut, savez-vous que nous sommes ici une troupe de guerriers choisis tout exprès pour une expédition des plus dangereuses, et placés sous le commandement d'un homme qui, ce n'est peut-être pas à lui de le dire, leur donnera probablement de la besogne? Dans cinq minutes, je suppose, et très certainement avant qu'il s'en écoule trente, nous marcherons sur le corps d'un Huron, vivant ou mort. — Quoique vous ne m'ayez pas communiqué vos intentions, dit David, dont le visage s'anima tout-à-coup, et dont les yeux brillèrent d'un feu inusité, vos guerriers m'ont rappelé les enfants de Jacob allant combattre les Sichémites, dont le chef avait méchamment aspiré à épouser une femme d'une race favorisée du Seigneur. Or, j'ai voyagé longtemps, j'ai séjourné souvent, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, avec la jeune fille que vous cherchez; et quoique je ne sois pas un homme de guerre, muni d'un ceinturon et d'une épée bien aiguisée, cependant je ne demanderais pas mieux que de combattre pour une pareille cause.

L'éclaireur hésita comme s'il eût réfléchi aux avantages et aux inconvénients d'un enrôlement aussi étrange; puis il répondit: — Vous ne savez vous servir d'aucune arme. Vous ne portez pas de

carabine; et, croyez-moi, ce que les Mingos reçoivent, ils le rendent volontiers. — Je ne suis pas un Goliath, reprit David en montrant une fronde; mais je me rappelle l'exemple du berger d'Israël. J'étais exercé dans ma jeunesse à manier cet instrument de guerre, et peut-être ce talent ne m'a-t-il pas tout-à-fait quitté. — Ouais! dit Œil-de-Faucon, cela vaut à peu près des flèches; mais chacun de ces Mingos est pourvu d'un bon fusil rayé..... Major, vous avez laissé votre fusil armé; un seul coup de feu prématuré coûterait vingt chevelures..... Chanteur, vous pouvez suivre; nous vous trouverons de la besogne quand il s'agira de crier. — Je vous remercie, mon ami, répondit David, en faisant, comme son royal homonyme, sa provision de cailloux dans le ruisseau; quoique je ne sois pas dévoré d'un désir excessif de carnage, si vous m'aviez renvoyé, mon âme en eût éprouvé de l'affliction. — Rappelez-vous que nous sommes venus pour combattre et non pour faire de la musique. Jusqu'au signal du cri de guerre, le mousquet seul doit prendre la parole.

David s'inclina; et l'éclaireur donna l'ordre de se remettre en marche. Ils suivirent pendant un mille le lit du ruisseau. L'escarpement des rives et l'épaisseur des buissons couvraient leur marche; cependant aucune des précautions indigènes ne fut négligée. Sur chaque flanc de la colonne, un guerrier était en éclaireur; il rampait, l'œil fixé sur la forêt. De minute en minute, la troupe faisait halte pour épier tous les bruits hostiles. Toutefois, aucun obstacle n'interrompit la marche des Delawares, jusqu'au confluent des deux ruisseaux. Là l'éclaireur fit une nouvelle halte. — Belle journée pour combattre, dit-il en anglais à Heyward, en regardant les nuages qui glissaient en larges nappes à travers le firmament; soleil ardent et fusil qui brille ne conviennent pas à un bon tireur. Tout nous est favorable: le vent nous dégagera de la fumée. Mais ici se termine notre abri; ici les castors ont fait place nette.

Tel était le lieu. Le courant d'eau, tantôt s'élançait des rochers par d'étroites fissures, tantôt se répandait sur des terrains bas où il formait des étangs. Ses bords étaient semés de débris d'arbres morts, dans tous les degrés du dépérissement, gémissant sur leurs bases vacillantes, ou récemment dépouillés de ce vêtement d'écorce, principe mystérieux de leur existence; çà et là, des masses de troncs entassés et couverts de mousse semblaient les monuments d'une génération effacée.

Tous ces détails étaient alors remarqués par l'éclaireur avec un intérêt particulier. Il savait que le camp des Hurons était à un demi-mille de là, en amont du ruisseau; et craignant un danger caché, il était très inquiet de ne trouver aucune trace de l'ennemi. Une ou deux fois, il fut tenté de donner le signal de l'attaque, et d'enlever le village par un coup de main; mais son expérience l'avertissait bientôt de l'inutilité d'une pareille tentative; puis il écoutait attentivement le bruit des fusils d'Uncas; mais on n'entendait que le gémissement du vent qui annonçait un orage. Enfin, prenant plutôt conseil de son impatience inaccoutumée que de son expérience, il résolut d'en finir, de démasquer sa troupe et de remonter le cours du second ruisseau.

Cependant l'éclaireur s'était abrité derrière un buisson, et ses compagnons étaient restés dans le lit du ravin; mais à son signal presque muet, tous ses guerriers gravirent le bord, et, comme autant de spectres lugubres, se rangèrent en silence autour de lui. Œil-de-Faucon s'avança, et la troupe se mit à défiler. Mais à peine fut-elle à découvert qu'une douzaine de coups de fusils se fit entendre derrière elle, et un Delaware, s'élançant comme un daim blessé, alla tomber de toute sa longueur roide mort. — Ah! je craignais quelque diablerie de ce genre, s'écria en anglais l'éclaireur; puis avec la rapidité de la pensée, il ajouta en langue indienne: A couvert, guerriers; puis, en avant!

A ce commandement la troupe se dispersa, et avant qu'Heyward fût revenu de sa surprise, il se trouva seul avec David. Heureusement les Hurons battaient déjà en retraite, et on n'avait rien à craindre de leur feu; mais l'éclaireur donna ordre de les poursuivre, et lui-même paya d'exemple en déchargeant sa carabine et en courant d'arbre en arbre, tandis que l'ennemi cédait lentement le terrain. L'attaque paraissait avoir été faite par un très petit détachement de Hurons; mais à mesure qu'ils se repliaient sur le corps principal, leur nombre augmentait, et bientôt leur feu égala celui des Delawares. Heyward, imitant les précautions indispensables de ses compagnons, tirait de sa carabine un roulement bien nourri. Le combat s'échauffait. Peu de guerriers étaient atteints, car des deux côtés on s'abritait derrière les arbres, et on ne se découvrait en partie que pour mettre en joue. Cependant les chances du combat tournaient contre nos héros. Le clairvoyant chasseur comprit tout le danger sans apercevoir le remède: il vit que la retraite serait surtout périlleuse; l'ennemi continuait à jeter sur les flancs de nouveaux renforts, ce qui ralentissait le feu des assaillants. Dans ce moment critique, lorsqu'ils s'attendaient à voir la tribu ennemie tout entière les envelopper et les détruire jusqu'au dernier, ils entendirent le cri des combattants; et le bruit des armes à feu retentit sous les voûtes de la forêt vers l'endroit où Uncas était posté. Les effets de cette attaque furent instantanés, et elle fit une diversion favorable à l'éclaireur. Il paraît que son coup de main avait été prévu par l'ennemi, ce qui l'avait fait échouer. Mais les Hurons à leur tour, ayant été trompés sur ses projets et le nombre de sa troupe, avaient dégarni pour lui résister le point sur lequel Uncas devait opérer. En effet, le combat semblait se reporter rapidement dans la direction du village, et en un instant l'éclaireur vit diminuer le nombre de ses assaillants, qui se hâtèrent d'aller soutenir leur front de bataille et leur principal point de défense.

Alors, animant ses compagnons de la voix et de l'exemple, Œil-de-Faucon donna l'ordre de charger. Or, la charge, dans la stratégie grossière des Indiens, consistait à se rapprocher de plus en plus de l'ennemi en passant d'un abri à l'autre. Les Hurons furent forcés de reculer, et le théâtre du combat fut transporté rapidement du lieu découvert où il avait commencé, à un endroit plein de taillis. Les Delawares n'avaient encore perdu personne sur ce point, mais leur sang commençait à couler en conséquence de la position défavorable qu'ils occupaient. Dans cette crise, Œil-de-Faucon trouva moyen de se glisser derrière l'arbre qui déjà servait d'abri à Heyward; la plupart de ses guerriers étaient à portée du commandement, un peu sur la droite, d'où ils soutenaient un feu vif mais inutile contre leurs ennemis bien couverts. — Vous êtes jeune, major, dit l'éclaireur en mettant à terre la crosse du Tueur de daims, et en s'appuyant sur le canon. Peut-être êtes-vous destiné à combattre un jour ces coquins de Mingos. Vous pouvez voir ici la philosophie d'un combat indien; elle consiste principalement à avoir la main leste, l'œil prompt et un bon abri. Dites-moi, si vous aviez là une compagnie du Royal-Américain, comment la mettriez-vous à l'œuvre? — La baïonnette m'ouvrirait un passage. — Ah! c'est une raison blanche que vous me donnez là; mais, dans ce désert, ce qu'un chef doit se demander d'abord, c'est combien d'hommes il peut épargner. Non... c'est le cheval, continua l'éclaireur en secouant la tête d'un air de réflexion, c'est le cheval, j'ai honte de le dire, qui doit tôt ou tard décider parmi nous du destin des batailles. — C'est un sujet qu'il vaudrait mieux discuter dans une autre occasion; allons-nous attaquer? — Je ne vois pas qu'il soit contraire à la nature d'un homme de faire des réflexions utiles tout en reprenant haleine; quant à faire une attaque, c'est une mesure à laquelle je ne puis me décider, car elle nous coûterait une ou deux chevelures. Et pourtant, si nous voulons être de quelque utilité à Uncas, il faut absolument nous délivrer de ces drôles qui sont sur notre front!

Aussitôt se détournant d'un air prompt et décidé, il parla tout haut à ses Indiens dans leur langue. Leurs cris lui répondirent, et à un signal donné, chaque guerrier fit rapidement le tour de son arbre. A la vue de tous ces corps qui se montraient au même instant, les Hurons firent une décharge précipitée, et conséquemment sans résultat. Alors, sans perdre une seconde, les Delawares s'élancèrent en bonds vigoureux, comme des panthères qui se précipitent sur leur proie. Œil-de-Faucon était à leur tête, brandissant sa terrible carabine et les animant par son exemple. Quelques-uns des Hurons les plus âgés et les plus fins, qui ne s'étaient pas laissé prendre à l'artifice employé pour leur faire décharger leurs armes, firent un feu redoutable et justifièrent les craintes de l'éclaireur, en jetant à terre trois de ses guerriers les plus avancés; mais cet échec n'arrêta pas l'impétuosité de l'attaque. Après un combat corps à corps de quelques minutes, les Hurons lâchèrent pied, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le bord opposé du taillis. Alors ils firent volte-face et défendirent ce dernier retranchement avec l'obstination de bêtes féroces relancées dans leur tanière. A ce moment critique, la détonnation d'une carabine se fit entendre derrière les Hurons; une balle partit en sifflant d'une habitation de castors et fut suivie d'un cri de guerre effrayant. — C'est le Sagamore! s'écria Œil-de-Faucon; maintenant nous les tenons en tête et en queue!

Découragés par cette attaque inattendue, les Hurons jetèrent un cri de désespoir, et lâchant pied tous ensemble, ils se jetèrent dans la clairière. Plusieurs tombèrent au passage sous les balles et le tomahawk des Delawares. Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'entrevue de l'éclaireur et de Chingachgook, ou la rencontre plus touchante encore de Duncan et du père inquiet d'Alice. Quelques mots suffirent pour expliquer à chacun l'état des choses; et Œil-de-Faucon, présentant le Sagamore à sa troupe, remit le commandement entre les mains du chef mohican. Suivant les pas de l'éclaireur, il traversa le taillis avec ses Delawares, qui scalpaient chemin faisant les cadavres des Hurons, et cachaient ceux de leurs camarades. Enfin on fit halte. Les guerriers s'établirent sur un petit plateau parsemé d'arbres en nombre suffisant pour les cacher. Devant eux le terrain s'abaissait en pente rapide, et une vallée étroite, sombre et boisée, s'étendait à une distance de plusieurs milles.

Quelques oiseaux voltigeaient au-dessus de la vallée verdoyante, comme si l'effroi les eût chassés de leur nid, et çà et là s'élevait au sommet des arbres une légère vapeur qui, en disparaissant dans l'atmosphère, désignait la place où la lutte devait avoir été plus vive et plus acharnée. — Le combat monte par ici, dit Duncan en étendant le bras du côté où une nouvelle explosion d'armes à feu venait de se faire entendre; nous sommes trop au centre de leur ligne pour pouvoir agir efficacement. — Ils vont se diriger vers la vallée où les

arbres sont plus épais, dit l'éclaireur, et nous serons alors sur leurs flancs. En avant, Sagamore; vous arriverez à peine en temps pour pousser le cri de guerre, et pour mener vos Indiens à la charge. Je me battrai cette foi avec des guerriers de ma couleur; vous me connaissez, Mohican! pas un Huron ne passera la colline pour vous prendre à dos sans la permission du Tueur de daims.

Le chef indien s'arrêta un moment; et il ne partit que bien averti par les balles des ennemis qui commençaient à pleuvoir comme la grêle. Œil-de-Faucon et ses trois compagnons attendirent l'événement avec ce calme que l'habitude seule peut donner. Bientôt les détonnations retentirent en plein air; çà et là on voyait apparaître un Huron repoussé jusqu'à la ceinture de la forêt, et enfin le taillis se garnit d'une longue ligne de guerriers, décidés à une résistance désespérée. Heyward commençait à s'impatienter et tournait des yeux inquiets du côté de Chingachgook. Le Mohican était assis sur un rocher: et il considérait ce tableau d'un œil aussi indifférent que s'il n'eût été que simple spectateur. — Le temps est venu pour le Delaware de frapper, dit Duncan. — Pas encore, pas encore, répondit l'éclaireur; quand il sentira ses amis, il leur fera connaître sa présence.

En ce moment le cri de guerre fut poussé, et une décharge de Chingachgook et de sa troupe mit à bas une douzaine de Hurons. Au chant de triomphe qui suivit répondirent les acclamations de la forêt. Les Hurons reculèrent, abandonnant leur centre; Uncas sortit des bois à la tête de cent guerriers. Agitant ses mains à droite et à gauche, le jeune chef montra l'ennemi à ses Indiens, qui aussitôt se partagèrent et se mirent à sa poursuite. Le combat fut alors divisé. Les deux ailes des Hurons entrèrent dans les bois pour s'y mettre à l'abri, et furent suivies de près par les victorieux Lénapes. Une minute s'était à peine écoulée, et déjà les bruits s'éloignaient dans toutes les directions. Cependant un petit détachement de Hurons avait dédaigné de s'abriter; et, se retirant comme des lions traqués, ils gravissaient lentement la colline. Au milieu d'eux, Magua se faisait remarquer par son maintien fier et sauvage. Dans son empressement, Uncas était resté presque seul; mais du moment que ses yeux eurent rencontré le Subtil, toute autre considération fut oubliée. Ralliant autour de lui six ou sept Delawares, et oubliant la supériorité du nombre, il s'élança contre son ennemi. Le Renard, qui épiait ses mouvements, s'arrêta plein d'une secrète joie. Mais au moment où il s'imaginait que cette témérité avait livré Uncas à sa merci, on vit la Longue-Carabine accourir à l'aide du jeune Mohican, suivi de ses compagnons blancs. Le Huron tourna le dos, et se mit à gravir la hauteur avec rapidité. Uncas, ne s'étant point aperçu de la présence de ses amis, continuait la poursuite. En vain Œil-de-Faucon lui criait-il de prendre garde aux taillis, le jeun Mohican brava le feu redoutable de ses ennemis. Heureusement que cette course fut de courte durée; car les blancs étaient favorisés par leur position, sans quoi le Delaware, ayant dépassé tous ses compagnons, eût été victime de sa témérité. Mais vainqueurs et fuyards entrèrent pêle-mêle dans le village huron.

Ranimés par l'aspect de leurs foyers, les Hurons firent volte-face, et combattirent autour de la cabane du conseil avec tout l'acharnement du désespoir. Ce fut l'explosion d'un ouragan. Le tomahawk d'Uncas, la crosse d'Œil-de-Faucon, et même le bras nerveux encore de Munro, furent occupés pendant un moment rapide, et bientôt la terre fut jonchée des cadavres de leurs ennemis. Et néanmoins Magua, sans fuir les coups de ses adversaires, déjoua tous les efforts dirigés contre sa vie. On l'eût dit enchanté comme les héros de nos anciennes légendes. Jetant un cri où éclatait toute sa rage, il s'élança hors du champ de bataille avec deux Hurons, les seuls qui eussent survécu, et laissa les Delawares occupés à prendre aux morts les trophées sanglants de la victoire. Mais Uncas, qui avait inutilement cherché le chef huron dans la mêlée, se précipita sur ses traces, suivi de près par ses amis. Un moment Magua parut disposé à faire un dernier effort pour venger sa défaite; mais tout-à-coup il entra dans la caverne déjà connue. Œil-de-Faucon, qui ne s'était abstenu de tirer que pour laisser à Uncas l'honneur de cette victoire, poussa un cri de triomphe. Les vainqueurs se précipitèrent dans l'ouverture longue et étroite de la caverne, assez à temps pour apercevoir les Hurons qui battaient en retraite. Leur passage à travers la galerie et les appartements souterrains fut précédé des gémissements et des cris de plusieurs centaines de femmes et d'enfants. A la clarté sombre et sépulcrale de ce lieu, on eût cru voir les régions infernales, traversées par une multitude confuse de fantômes. Cependant Uncas ne voyait que Magua; comme si à ce seul objet eût été attachée sa vie tout entière. Heyward et l'éclaireur marchaient sur ses pas, animés par le même sentiment, quoique moins exaltés. Mais plus ils avançaient dans ces passages tortueux et sombres, plus ils avaient de peine à distinguer leurs ennemis; un moment ils crurent avoir perdu leurs traces, puis ils virent flotter une robe blanche à l'extrémité d'un passage conduisant vers la montagne. — C'est Cora! s'écria Heyward d'une voix où se mêlaient l'horreur et la joie. — Cora! Cora! répéta Uncas en bondissant comme le daim des forêts. — C'est elle! s'écria l'éclaireur. Courage, madame! nous voici!...

La poursuite reprit avec une nouvelle ardeur. Mais le chemin était inégal, plein d'aspérités, et en plusieurs endroits presque impraticable. Uncas quitta sa carabine et s'élança en avant avec une précipitation frénétique. Heyward imita témérairement son exemple; mais tous deux ne tardèrent pas à reconnaître leur folie en entendant la détonnation d'une arme à feu que les Hurons trouvèrent le temps de décharger dans le passage et dont la balle fit au jeune Mohican une légère blessure. — Il faut en venir aux mains, dit l'éclaireur avec un élan rapide; les coquins nous abattraient tous à cette distance; voyez, ils prennent la jeune fille pour bouclier.

Son exemple fut suivi par ses compagnons. En ce moment, quatre figures se détachaient fortement sur le fond du ciel, qu'on apercevait à travers une ouverture. Dans la frénésie du désespoir, Uncas et Heyward redoublèrent des efforts qui étaient déjà plus qu'humains, et arrivèrent sur le flanc de la montagne, assez à temps pour remarquer la route que suivaient les fugitifs. Il fallait gravir un sentier difficile et périlleux. Embarrassé par sa carabine, et guidé peut-être par une passion moins ardente, l'éclaireur se laissa un peu devancer; Uncas marchait en tête. De cette manière furent franchis avec une incroyable rapidité des rochers, des précipices, des obstacles qui, dans toute autre circonstance, eussent arrêté les plus audacieux. Mais les vainqueurs se trouvaient récompensés de leurs fatigues en gagnant rapidement du terrain sur les Hurons dont Cora ralentissait la marche. — Arrête, chien! s'écria Uncas; une fille delaware t'ordonne d'arrêter! — Je n'irai pas plus loin! s'écria Cora en se retenant à la pointe d'un rocher; tue-moi si tu veux, détestable Huron; je n'irai pas plus loin.

Les Indiens qui soutenaient la jeune fille levèrent leurs tomahawks sur elle avec la joie impie des démons; mais Magua arrêta leurs bras. Tirant son couteau, il se tourna vers sa captive avec un regard où se peignait la lutte violente des passions les plus contraires. — Femme, dit-il, choisis! le wigwam du Subtil ou ce fer!

Cora ne le regarda pas; mais tombant à genoux, elle leva les yeux et les bras vers le ciel, et dit d'une voix douce et pourtant assurée: — Je suis à toi, mon Dieu! dispose de moi selon ta volonté! — Femme, choisis! répéta Magua d'une voix rauque.

Mais Cora n'entendait plus. Le corps du Huron tremblait; il leva le bras, puis le laissa retomber d'un air plein d'égarement. Il fit un nouvel effort sur lui-même; et il levait de nouveau l'arme acérée, lorsque tout-à-coup un cri perçant se fit entendre au-dessus de lui, et il vit Uncas s'élancer d'une hauteur prodigieuse sur l'escarpement du rocher. Magua recula d'un pas, et l'un des Hurons profita de ce moment pour plonger son couteau dans le sein de la jeune fille. Magua s'élança comme un tigre sur son compagnon, qui déjà s'éloignait; mais Uncas en tombant sépara les deux Mingos. Ainsi arrêté dans sa vengeance, et rendu furieux par le meurtre dont il venait d'être témoin, Magua enfonça son arme dans le dos du Delaware renversé, et poussa un cri infernal en commettant ce lâche attentat. Mais Uncas se releva comme la panthère blessée qui se retourne contre le chasseur, et par un dernier effort étendit à ses pieds le meurtrier de Cora; puis se tournant vers le Subtil d'un air calme et fier, son regard sembla lui faire entendre tout ce qu'il eût fait s'il lui fût resté quelque force. Magua saisit le bras sans vigueur du Delaware, et lui plongea trois fois son couteau dans le sein, avant que sa victime, qui continuait à fixer sur son ennemi un regard d'ineffable mépris, tombât morte à ses pieds. — Grâce, grâce! Huron, s'écria du haut du rocher le major Heyward, à qui l'horreur ôtait presque la parole; épargne, et tu seras épargné!

Brandissant son couteau sanglant vers le suppliant jeune homme, Magua poussa un si effroyable cri de féroce joie, que le bruit en parvint aux oreilles de ceux qui combattaient dans la vallée à mille pieds au-dessous de lui. Un autre cri non moins effrayant y répondit: c'était celui de l'éclaireur qu'on voyait s'avancer rapidement à travers des rocs dangereux, d'un pas aussi hardi et aussi assuré que s'il lui eût été possible de se soutenir dans l'air. Mais quand le chasseur arriva sur le théâtre, il n'y restait plus que les morts. De là, son œil perçant mesura les obstacles. Au sommet de la montagne, il aperçut un homme les bras étendus et dans une attitude de menace. Sans s'arrêter à examiner sa personne, Œil-de-Faucon levait déjà sa carabine, lorsqu'un fragment de rocher, tombé sur la tête d'un des fugitifs, lui fit reconnaître dans celui qui l'avait lancé la personne de La Gam › e, dont les traits étincelaient d'indignation. Magua sortit alors d'une cavité, et passant avec indifférence par-dessus le corps du dernier de ses compagnons, il franchit d'un saut une large fissure, et gravit les rochers jusqu'à un endroit où le bras de David ne pouvait l'atteindre. Encore un élan, il allait gagner la crête du précipice, et il était sauvé. Avant de prendre son élan, le Huron s'arrêta; et levant vers l'éclaireur son bras menaçant, il lui cria: — Les visages pâles sont des chiens! les Delawares, des femmes! Magua les laisse sur les rochers en pâture aux corbeaux.

A ces mots, il éclata d'un rire convulsif et prit un élan terrible, mais il n'atteignit pas le point qu'il voulait atteindre; seulement il se retint à un arbuste sur le penchant du précipice. Œil-de-Faucon l'avait suivi en rampant comme une panthère qui va prendre son bond, et l'impatience agitait son corps d'un tremblement

Sans s'épuiser en efforts inutiles, le rusé Magua laissa retomber son corps de toute la longueur de son bras et trouva un fragment de rocher pour s'appuyer du pied. Puis, réunissant toutes ses forces, il réussit à élever ses genoux jusque sur le bord du roc.

Ce fut dans ce moment, que l'éclaireur rapprocha de son épaule son arme auparavant agitée et le coucha en joue ; les rochers environnants n'étaient pas plus immobiles que ne le devint la carabine au moment où Œil-de-Faucon lâcha la détente. Les bras du Huron se détendirent, et son corps retomba un peu en arrière : jetant un dernier regard sur son ennemi, il secoua vers lui son bras menaçant. Mais soudain son autre main lâcha prise ; on vit alors le farouche Huron fendre l'air la tête première, et raser dans sa chute rapide les arbrisseaux suspendus au flanc de la montagne, au bas de laquelle l'attendait une effroyable destruction.

—

CHAPITRE DERNIER.

Le lendemain, le soleil éclaira une nation en deuil. Le bruit des combats avait cessé; les Lénapes avaient assouvi leur haine par la destruction de toute une peuplade. Une atmosphère brûmeuse et sombre flottait autour de l'ancien campement des Hurons; et les corbeaux, volant par centaines au-dessus des noirs sommets des montagnes, indiquaient d'une manière effrayante le théâtre du fatal combat.

Cependant, aucun cri de victoire, aucun chant de triomphe ne se faisait entendre. Le dernier Delaware était de retour de son œuvre de sang ; il venait de faire disparaître de son corps les emblèmes terribles de la guerre, et de se joindre aux lamentations de ses concitoyens, frappés dans tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Les habitations étaient désertes ; mais la population tout entière s'était réunie dans un silence lugubre et solennel. Tous les âges, tous les sexes étaient rassemblés sous l'empire d'une émotion commune. Les yeux étaient fixés sur les objets d'une douleur profonde et universelle. Six jeunes filles, leurs longues tresses noires flottantes sur leurs épaules, étaient là immobiles et ne donnaient d'autre signe de vie qu'en jetant de temps à autre des herbes odoriférantes et des fleurs de la forêt sur le lit funèbre où reposait tout ce qui restait de la noble, ardente et généreuse Cora : son corps était enveloppé d'étoffes indiennes, et ses traits étaient cachés pour toujours aux regards. A ses pieds était assis l'inconsolable Munro : sa tête vénérable, penchée vers la terre, semblait témoigner de sa résignation aux coups de la Providence ; mais sur son front ridé et à travers les touffes de cheveux gris en désordre, on lisait l'expression cachée d'une douleur déchirante. Près de lui se tenait La Gamme, dont les regards errants semblaient également partagés entre le petit volume qui contenait tant de maximes utiles et saintes, et le vieillard qu'il cherchait à consoler par ses lectures. Heyward se tenait près de là, appuyé contre un arbre, et s'efforçant de comprimer sa douleur.

Mais ce groupe, quelque digne d'intérêt qu'il fût, l'était moins encore qu'un autre qui occupait le côté opposé de l'enceinte. Là était Uncas, assis comme s'il eût été vivant, le corps placé dans une attitude grave et calme, revêtu des plus magnifiques ornements que pût fournir la richesse de la tribu : de superbes plumes flottaient sur sa tête ; wampum, colliers, bracelets, médailles, étaient prodigués sur sa personne ; mais son regard terne et ses traits insensibles donnaient un démenti trop amer à cette orgueilleuse imposture. En face du corps, on voyait Chingachgook, sans armes ni ornements d'aucune sorte ; toute peinture avait disparu de son corps, à l'exception de l'emblème de sa race armorié sur sa poitrine en bleu indélébile..... Depuis que la tribu était ainsi rassemblée, l'œil du guerrier mohican n'avait pas quitté un moment les traits glacés de son fils : à son regard fixe et intense, à l'immobilité de son attitude, on distinguait à peine le vivant du mort.

L'éclaireur était à quelque distance, appuyé sur son arme vengeresse ; et Tamenund, soutenu par les vieillards de sa nation, occupait près de là un siége élevé d'où ses regards pouvaient errer sur la muette et douloureuse assemblée de son peuple. Vers le centre, on voyait un officier revêtu d'un uniforme étranger ; et hors de l'enceinte était son coursier de bataille entouré de quelques domestiques à cheval qui semblaient prêts pour un long voyage. Le costume de l'étranger annonçait qu'il occupait un poste de confiance auprès de la personne du gouverneur français du Canada ; chargé d'une mission de paix, il avait été prévenu par la farouche impétuosité de ses alliés.

Le jour avait presque atteint le quart de son cours, et la multitude conservait encore l'attitude douloureuse qu'elle avait prise depuis le lever de l'aurore. Le silence n'avait été interrompu que par des sanglots étouffés, et aucun mouvement n'avait eu lieu, si ce n'est pour faire de temps à autre à la jeune fille les douces et chastes offrandes, emblèmes de sa pureté et de son innocence ; la patience et la fermeté indienne étaient seules capables de soutenir aussi longtemps une intense contemplation qui semblait avoir changé en pierre toute cette multitude sombre et immobile. Enfin le patriarche des Delawares, s'appuyant sur les épaules des vieillards placés à ses côtés, se leva d'un air si débile qu'on eût dit qu'il y avait l'intervalle d'un siècle entre l'homme qui s'était présenté la veille aux regards de sa nation, et celui qu'elle voyait aujourd'hui chanceler sur son estrade élevée. — Hommes des Lénapes ! dit-il d'une voix solennelle, la face du Manitto est derrière un nuage ; ses yeux se sont détournés de vous ; ses oreilles sont fermées ; sa langue ne donne point de réponse. Que vos cœurs s'ouvrent, et que vos esprits ne rêvent point d'impostures. Hommes des Lénapes, la face du Manitto est derrière un nuage !

Il se fit un silence aussi profond et aussi solennel que si ces paroles eussent été prononcées par l'esprit vénéré qu'adorait la tribu, sans passer par l'intermédiaire d'une voix humaine. Cette impression s'étant peu à peu dissipée, on entendit une sorte de chant en l'honneur des morts. C'étaient des voix de femmes : la mélodie était douce et douloureuse. Lorsque l'une cessait, une autre reprenait cette lamentation, et exhalait ses émotions comme elles arrivaient à son cœur. Par intervalles, celle qui chantait était interrompue par une explosion générale de douleur, pendant laquelle les jeunes filles qui entouraient le cercueil de Cora arrachaient précipitamment et dans l'égarement de leur douleur les fleurs semées sur son corps. Mais lorsque le chant plaintif redevenait plus doux, les emblèmes d'innocence lui étaient rendus avec tous les signes d'affection et de regret. Une jeune fille, distinguée par son rang et ses qualités, commença l'éloge du guerrier mort. Elle employait ces images orientales, que l'Asie a sans doute transmises par ses extrémités aux Indiens de l'Amérique et qui forment, en quelque sorte, la chaîne entre les traditions des deux mondes. Elle le nomma la panthère de sa tribu : son moccassin ne laissait point d'empreinte sur la rosée ; ses bonds ressemblaient à ceux du jeune faon ; ses yeux étaient plus brillants qu'une étoile dans la nuit ; et sa voix dans les batailles égalait le bruit du tonnerre. Heureuse la mère qui lui avait donné le jour. Le jeune guerrier dirait à cette mère, lorsqu'ils se reverraient dans le monde des esprits, que les filles delawares avaient pleuré sur le tombeau de son fils, et l'avaient appelée bienheureuse. D'autres jeunes filles succédèrent à celles-ci, et firent allusion à la belle étrangère, dont le départ avait été si rapproché du sien qu'on ne pouvait y méconnaître la volonté du Grand-Esprit. Elles lui recommandèrent d'être bienveillant pour elle, et de l'excuser si elle ne savait pas toutes les choses nécessaires au bien-être d'un guerrier tel que lui. Sans la moindre ombre d'envie, et comme des anges qui se délectent dans la contemplation d'un mérite supérieur, elles firent ressortir son incomparable beauté et sa noble intrépidité, ajoutant que ces qualités compensaient et au-delà ce qui pouvait manquer à une fille des blancs.

Après quoi d'autres vinrent à leur tour s'adresser à la jeune fille elle-même et lui parler un doux langage de tendresse et d'amour. Elles lui recommandèrent de ne rien craindre pour son bonheur à venir. Un chasseur serait son compagnon, qui saurait pourvoir à ses besoins; un guerrier près d'elle, qui saurait la protéger contre les périls. Sa route serait agréable et son fardeau léger. Elle ne regretterait point les amis de sa jeunesse et les lieux où avaient vécu ses pères ; car les forêts bienheureuses où les Lénapes chassent après leur mort, contiennent des vallées aussi belles, des eaux aussi pures que celles des Visages pâles. Attentive aux besoins de son compagnon, elle n'oublierait jamais la distance que le grand Manitto a si sagement établi entre le guerrier et la jeune fille. Alors réunissant leurs voix, elles chantèrent avec enthousiasme les qualités morales du Mohican. Elles le représentèrent noble, mâle et généreux ; un guerrier, un amant : déjà, dans le court intervalle où elles avaient connu le jeune Mohican, elles avaient découvert, avec la perspicacité instinctive de leur sexe, la pente naturelle de ses inclinations. Les filles delawares n'avaient pas trouvé grâce devant ses yeux. Il descendait d'une race autrefois souveraine des rives du lac salé, et ses affections s'étaient reportées sur un peuple qui vivait au milieu des tombeaux de ses pères. Du reste, la jeune fiancée de la mort avait le sang plus pur et plus brillant que le reste de sa nation. Les dangers et les fatigues de la vie des forêts n'étaient pas au-dessus d'elle ; et maintenant, le Grand-Esprit l'a transportée dans un lieu où elle trouvera des âmes qui lui ressemblent.

Alors, changeant encore de ton et de sujet, elles firent allusion à la jeune fille qui pleurait dans la cabane voisine ; neige pure, blanche, brillante, mais prête à fondre aux rayons de l'été, à se glacer au souffle de l'hiver ! charmante aux yeux du jeune chef, pâle et affligé comme elle ! Peut-être son âge ne lui avait point permis d'égaler les vertus de sa sœur ; mais les boucles de ses cheveux étaient les vrilles de la vigne, ses yeux l'azur du ciel, et le blanc nuage, coloré par le soleil du soir, était moins transparent que son teint.

Ces chants étaient interrompus par de fréquentes explosions de douleur, qui en formaient le refrain. Les Delawares semblaient sous l'influence d'un charme. David lui-même se plaisait à entendre ces accents. L'éclaireur, le seul de tous les blancs pour qui les paroles fussent intelligibles, écoutait attentivement ; mais, lorsqu'on parla du bonheur qui attendait Cora et Uncas dans une autre vie, il secoua la tête comme un homme qui connaissait l'erreur de cette

simple croyance. Heureusement pour la fermeté d'Heyward et de Munro, ils ne comprenaient rien. Quant à Chingachgook, aucun muscle ne s'agitait sur son visage sombre et sévère. Les restes inanimés de son fils étaient tout pour lui; à l'exception de la vue, tous ses sens paraissaient glacés; tout entier à contempler pour la dernière fois ces traits qu'il avait tant aimés, et qui bientôt allaient pour toujours disparaître à ses regards!

En ce moment des obsèques, un guerrier renommé sortit de la foule, et vint se placer auprès d'Uncas. — Pourquoi nous as-tu quittés, orgueil de ta tribu ? ta vie a été rapide comme la course du soleil, lorsqu'il ne brille encore qu'à travers les arbres; mais ta gloire a été plus brillante que son midi. Tu n'es plus, jeune guerrier, mais cent ennemis t'ont précédé sur le chemin des esprits et s'occupent à en écarter les ronces. Qui, t'ayant vu dans la bataille, aurait cru que tu pouvais mourir? Tes pieds étaient les ailes de l'aigle, ton bras la branche d'un chêne et ta voix celle du Manitto dans les nuages. Ma langue est faible, mon cœur est gonflé de tristesse. Orgueil de ta tribu, pourquoi nous as-tu quittés?

D'autres lui succédèrent; tout ce que la nation comptait d'hommes distingués vint payer son tribut à la mémoire du héros. Alors on entendit un murmure sourd et léger, comme celui d'une musique lointaine; les sons avaient un caractère incertain, et on ne pouvait dire d'où ils provenaient; cependant ils devenaient de moment en moment plus clairs; on distingua d'abord de longues exclamations souvent répétées, puis enfin des paroles. Le mouvement des lèvres de Chingachgook annonçait que le père d'Uncas allait faire entendre le chant de mort. Aucun regard ne se tourna vers lui; pas le moindre signe d'impatience: toutefois, la multitude semblait avide de l'écouter. Mais en vain: les sons s'affaiblirent, et moururent emportés par le vent. Les lèvres du Sagamore se fermèrent, et il resta silencieux, les yeux fixes, le corps immobile; on eût dit une créature échappée des mains du Tout-Puissant avec les formes extérieures de l'homme, mais sans son âme. Les Delawares virent que leur ami n'était pas préparé à soutenir un effort aussi pénible, et avec un instinct de délicatesse qui leur était naturel, leur attention se reporta tout entière sur les obsèques de la jeune étrangère.

Au signal donné par un des chefs, les jeunes filles soulevèrent la litière et s'avancèrent d'un pas lent et mesuré. La Gamme, trouvant les cérémonies trop païennes, se pencha vers le père absorbé dans sa douleur, et lui dit tout bas: — Ils emportent le corps de votre enfant; ne lui donnerons-nous pas une sépulture chrétienne.

Munro tressaillit comme si la trompette du jugement dernier eût retenti à son oreille, et jetant autour de lui un regard inquiet et agité, il suivit le simple cortége avec le maintien d'un soldat, mais avec le cœur d'un père. Ses amis éplorés se pressèrent autour de lui. Mais lorsque toutes les femmes eurent pris place dans la marche funèbre, les hommes de la peuplade rétrécirent leur cercle et se groupèrent de nouveau autour d'Uncas.

On avait choisi un petit monticule où des sapins formaient un mélancolique ombrage. Les jeunes filles déposèrent le corps, et avec la patience indienne et la timidité de leur âge, elles attendirent... Enfin l'éclaireur, qui seul était au fait de leurs coutumes, leur dit en delaware: — Mes filles ont bien fait; les blancs les remercient!

Satisfaites de ce témoignage d'approbation, elles déposèrent le corps dans une bière d'écorce de bouleau et le descendirent dans son obscure demeure. Le corps fut recouvert de terre, et le sol fraîchement remué disparut sous des feuilles et des branches d'arbres. Après avoir rempli ce dernier et triste devoir, les jeunes filles s'arrêtèrent. Mais l'éclaireur, voyant les rites des funérailles indiennes arrivés à ce point, prit de nouveau la parole. — Mes filles en ont fait assez, dit-il; l'esprit des visages pâles n'a besoin ni de nourriture, ni de vêtements. Puis voyant que David préparait son livre et se disposait à entonner un chant sacré, il ajouta: — Je vais laisser parler un homme qui connaît mieux que moi les usages des chrétiens.

Les femmes s'écartèrent modestement. Pendant que David exhalait ses pieux sentiments, elles ne montrèrent ni surprise ni impatience. Elles écoutaient comme si elles eussent compris. David fut ce jour-là un poëte.

Lorsque les derniers sons eurent cessé, un mouvement annonça qu'on attendait quelques paroles du père de Cora. Munro, par un effort suprême, découvrit ses cheveux blancs, et jeta un regard calme sur la foule immobile. Puis, s'adressant à l'éclaireur: — Dites à ces jeunes filles, si bonnes et si douces, qu'un vieillard défaillant, un père désolé, les remercie. L'Être que nous adorons tous sous différents noms leur tiendra compte de leur charité; et le temps n'est pas éloigné qui doit nous réunir autour de son trône sans distinction de sexe, de rang, ou de couleur.

L'éclaireur secoua la tête, comme s'il eût douté de l'efficacité de ces paroles. Se tournant vers les jeunes filles, il leur exprima la reconnaissance de Munro, en des termes plus appropriés à l'intelligence de l'auditoire. La tête du vieillard était déjà retombée sur sa poitrine, et il allait rentrer dans son apathique mélancolie, lorsque le jeune Français dont nous avons parlé vint lui toucher le coude. Après avoir attiré ainsi l'attention du malheureux père, il lui fit voir une troupe de jeunes Indiens qui s'approchait en portant une litière entièrement fermée; puis, par un geste expressif, il lui montra le soleil. — Je vous comprends, monsieur, répondit Munro d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme: Cora, mon enfant! si les prières d'un père éploré peuvent maintenant quelque chose pour toi, ta destinée là-haut doit être heureuse! Allons, messieurs, ajouta-t-il, en regardant autour de lui avec un air de fierté calme, notre devoir est terminé; partons!

Heyward obéit sans peine à un ordre qui sauvait sa fermeté toujours prête à l'abandonner. Pendant que ses compagnons montaient à cheval, il pressa la main de l'éclaireur, et tous deux se promirent de se revoir dans les rangs de l'armée anglaise. Puis, se mettant en selle, il alla prendre place à côté de la litière où des sanglots étouffés annonçaient la présence d'Alice. On se mit en marche; et tous les blancs, sauf Œil-de-Faucon, passèrent devant les Delawares, et disparurent dans la forêt. Mais la sympathie qu'une communauté de malheurs avait établie entre les simples habitants de ces bois et les nobles étrangers, ne fut pas de sitôt oubliée. Pendant bien des années encore, l'histoire traditionnelle de la jeune fille blanche et du jeune guerrier des Mohicans charma l'ennui des longues veillées et des marches pénibles. Les acteurs secondaires de ce drame touchant et terrible ne furent pas non plus oubliés. L'éclaireur servant de lien entre eux et la vie civilisée, les Delawares apprirent que la Tête-Grise avait rejoint ses pères dans la tombe, ne succombant pas seulement au chagrin de ses infortunes guerrières; la Main-Ouverte avait emmené la fille aux yeux bleus bien loin dans les colonies des Visages pâles, où ses larmes avaient cessé de couler.

Seul de sa couleur, Œil-de-Faucon revint à temps pour jeter un regard d'adieu sur les traits d'Uncas, que les Delawares enfermaient dans ses derniers vêtements de peau. Ils s'arrêtèrent un moment pour permettre à l'éclaireur de payer à son jeune ami ce pauvre tribut de sa mâle affection. Alors commença une marche solennelle semblable à celle qui avait conduit Cora à sa dernière demeure, et la nation entière accompagna le guerrier à sa tombe temporaire... temporaire, car un jour ses ossements devaient reposer parmi ceux de son peuple. Le corps fut placé dans une attitude de repos, faisant face au soleil levant, ayant près de lui les instruments de guerre et de chasse. On pratiqua une ouverture dans la bière, pour que l'esprit pût communiquer quand il le voudrait avec son habitation mortelle; et le tout fut mis à l'abri des ravages des animaux de proie par des moyens ingénieux connus des Indiens. On attendait de Chingachgook quelques paroles consolantes et instructives. Le guerrier, habitué à se dominer, comprit les désirs du peuple; il releva la tête, qu'il avait jusque-là tenue cachée sous son vêtement, et promena autour de lui un regard calme. Ses lèvres, fortement comprimées, s'ouvrirent enfin, et, pour la première fois depuis le commencement de cette longue cérémonie, sa voix se fit entendre d'une manière distincte. — Pourquoi mes frères sont-ils dans le deuil? pourquoi mes filles pleurent-elles? Parce qu'un jeune homme est parti pour les territoires de chasse des heureux? Parce qu'un chef a rempli sa carrière? Il était bon, docile, brave, qui peut le nier? Le Manitto avait besoin d'un tel guerrier, et il l'a rappelé à lui. Pour moi, fils d'Uncas et père d'Uncas, je suis un arbre dépouillé. Ma race a disparu... Je suis seul!... — Non, non, s'écria Œil-de-Faucon, qui avait tenu ses regards émus fixés sur les traits rigides de son ami; non, Sagamore, vous n'êtes pas seul: notre couleur peut différer, mais Dieu nous a créés pour marcher dans le même sentier. Je n'ai point de famille, et comme vous, point de patrie. Il était votre fils... mais, si jamais j'oublie qu'il a combattu et dormi à mon côté, puissé-je être oublié de celui qui nous a créés tous, quelles que soient notre couleur et notre nature. L'enfant nous a quittés pour quelque temps; mais, Sagamore, vous n'êtes pas seul!...

Chingachgook saisit les mains que l'éclaireur, dans son émotion, lui avait tendues au-dessus de la terre fraîchement remuée; dans cette attitude touchante, ces deux intrépides enfants de la forêt inclinèrent en même temps la tête, et leurs larmes confondues arrosèrent la tombe du jeune guerrier.

Au milieu du silence solennel, Tamenund éleva la voix: — C'est assez, dit-il; allez, enfants des Lénapes: le Manitto n'est pas apaisé. Pourquoi Tamenund vivrait-il encore? Les Visages pâles sont maîtres de la terre, et le temps des hommes rouges n'est pas revenu. Ma journée a été trop longue. Le matin, j'ai vu les enfants de la Tortue heureux et puissants; avant la nuit, j'ai dit adieu au dernier chef de la race des Mohicans.

FIN DU DERNIER DES MOHICANS.

Paris. — Imprimerie Lacour et Compe., r[illegible]fflot, 11.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

A. LAFONTAINE V. DUCANGE A. RICARD. P. DE KOCK PIGAULT LEBRUN

HOFFMANN COOPER MARRYAT DICKENS

20 C.mes LA LIVRAISON

LE PAQUEBOT

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

La côte d'Angleterre, quoique infiniment plus belle que celle d'Amérique, est moins remarquable par ses charmes naturels que par sa verdure et son aspect général de civilisation. Les falaises crayeuses ont de la hardiesse aux yeux des Américains, quoique ce ne soient que des taupinières, si on les compare aux piles de granit qui bordent la Méditerranée : des vallées profondes, des haies touffues, des villes resserrées dans un petit espace, donnent un caractère riant aux plages de la Grande-Bretagne.

Sous le rapport du pittoresque, Portsmouth n'est pas un très-heureux échantillon d'un port anglais. C'est une ville située sur une humble pointe et fortifiée à la manière des Pays-Bas. Son excellent port a plus d'utilité que d'agrément, et les coteaux auxquels elle est adossée n'ont d'autre attrait que leur gazon vert. La campagne, en Angleterre, emprunte ses couleurs à la jeunesse plutôt qu'à l'âge mûr. Ses paysages sont à ceux d'Espagne et d'Italie ce que sont les fraiches et timides Anglaises aux femmes plus colorées et plus énergiques de l'Europe méridionale.



Ève et les deux Effingham.

Telles étaient les réflexions que faisait un voyageur qui, debout sur le pont du paquebot *le Montauk*, appuyé sur les lisses du gaillard d'arrière, contemplait la longue ligne des côtes. Ses tempes étaient clairsemées de cheveux gris; sa physionomie annonçait une expérience, un goût développé et un esprit d'observation qui l'élevaient au-dessus du vulgaire. Il ne montrait ni l'admiration naïve d'un novice, ni la dédaigneuse indifférence d'un vétéran, et l'air calme qu'il conservait depuis son départ de Londres faisait croire à quelques matelots que c'était un officier de marine déguisé. Auprès de lui était une jeune fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus, à laquelle il semblait avoir communiqué son intelligence, ses goûts, ses connaissances et ses idées. Aux qualités qu'elle tenait de son père, elle joignait l'ingénuité qui convenait à son sexe et à son âge.

— Eve, lui dit notre personnage, qu'on appelait Effingham, nous avons vu de plus belles côtes; mais après tout, l'Angleterre sera toujours belle aux yeux d'un Américain.

— Surtout, mon père, s'ils se sont ouverts pendant le dix-huitième siècle.

— Vous, ma fille, qui avez été mise par votre éducation à l'abri des préjugés nationaux, je crois pourtant que vous avez trouvé dans ce pays des sujets d'admiration.

— En effet, répondit Eve en souriant, je puis m'imaginer parfois que je suis née femme, comme ma célèbre homonyme et patronne. J'ai eu des maîtres de toutes les nations, et s'ils ne m'ont donné d'autres connaissances, ils m'ont du moins appris à juger avec impartialité.

M. Effingham regarda sa fille avec orgueil.

— Que de maîtres vous avez eus, en effet! s'écria un autre individu. Sept professeurs de différents pays vous ont donné des leçons de musique; un Espagnol vous a appris en outre à jouer de la guitare, un Allemand vous a enseigné le grec, les représentants de toutes les puissances européennes vous ont montré les langues vivantes; vous êtes devenue philosophe en voyant le monde, et maintenant, la cervelle pleine d'instruction, les doigts pleins d'accords, les yeux pleins de rayons, la personne pleine de grâces, vous retournez en Amérique pour ensevelir vos charmes dans le désert.

— Bravo, cousin Jack, répondit Eve en riant. A défaut de justesse, vos expressions ont du moins de la poésie; mais vous auriez pu ajouter: le cœur plein d'amour pour la terre natale. Une jeune fille de vingt ans ne peut oublier sa patrie, le pays de ses ancêtres, celui de la liberté.

— Vous aurez en Amérique un bel échantillon de la liberté! s'écria le cousin d'un ton railleur. Après avoir passé votre enfance en Europe dans une indépendance qui n'a d'autres limites que de sages convenances, vous allez vous soumettre à la servitude que les mœurs américaines réservent à la femme au moment où vous êtes sur le point de vous marier.

— De me marier!

— C'est une catastrophe qui vous attend tôt ou tard et que vous ne sauriez éviter.

— John Effingham n'est jamais à court d'arguments, interrompit le père; mais voici les embarcations qui approchent. Plaçons-nous à l'écart, et examinons la société avec laquelle le hasard va nous mettre en rapport pendant un mois.

M. Effingham mena sa fille dans la partie du bâtiment que les matelots appelaient la remise, et passa une demi-heure à observer les arrivants. Nous profiterons de cet intervalle pour donner quelques explications.

Edouard et John Effingham étaient enfants des deux frères. Ils étaient nés le même jour et avaient passionnément aimé la même femme, qui avait préféré le premier, et était morte peu de temps après la naissance d'Eve. Malgré leur rivalité, ils étaient restés intimement liés, et la commune douleur qu'ils avaient éprouvée les avait encore rapprochés. Ils avaient habité ensemble aux Etats-Unis; ils avaient voyagé ensemble, et ils retournaient ensemble dans leur pays après une absence de douze ans, interrompue seulement par de courtes visites en Amérique.

Il y avait une forte ressemblance de famille entre les deux cousins; leurs traits étaient même presque identiques, quoiqu'il eût été difficile de trouver deux êtres humains plus dissemblables aux yeux des spectateurs qui les voyaient séparément Tous deux étaient grands, d'une prestance imposante, d'une figure régulière; mais autant Edouard Effingham était séduisant, autant John inspirait peu de sympathie. Le profil noble du premier était froid et sévère chez le second. Le nez aquilin d'Edouard avait sur le visage de John une courbe aussi désagréable que celle d'un oiseau de proie. Les lèvres pincées de celui-ci semblaient faites pour le sarcasme, et son menton, d'une forme classique, exprimait la hauteur et le dédain. Eve, qui était naturellement observatrice, s'étonnait parfois de cette différence, que ses crayons n'auraient jamais pu rendre. Des deux côtés, les mêmes contours s'offraient à son étude, mais ce que son père avait d'aimable devenait rude dans la physionomie fortement accentuée de son cousin.

Ces deux hommes étaient riches, mais chacun à sa manière. Edouard tenait de ses aïeux des domaines considérables, qui rapportaient un beau revenu, et il était attaché à ce monde par l'inclination naturelle que nous avons pour la terre et les eaux. John, plus riche que lui, avait toute sa fortune engagée dans le commerce.

Tous deux avaient quitté Londres le jour du cinquantième anniversaire de leur naissance par le paquebot du 1er octobre en charge pour New-York. Ils s'étaient embarqués dans les bassins, et il y avait trois jours qu'ils étaient à bord, lorsque le navire jeta l'ancre à la hauteur de Portsmouth, où le reste des passagers devait les rejoindre.

Le bâtiment était en panne à une lieue de la terre; il avait les basses voiles sur les cargues, et faisait ces préparatifs de départ qui sont une énigme pour les hommes peu habitués à la navigation. Le capitaine n'avait plus qu'à prendre les voyageurs à bord et à renouveler sa provision de viande fraiche et de légumes. Eve, qu'on avait embarquée prématurément pour l'habituer à l'odeur particulière du vaisseau et pour la préserver du mal de mer, avait employé ces trois jours d'épreuve à prendre possession d'une élégante cabine. Elle avait été assistée dans ses travaux d'aménagement par une vieille bonne nommée Nannette Sidley, qui l'avait suivie partout depuis son enfance. C'était une de ces rares créatures qui passent leur vie dans la domesticité et qui se contentent de leur sort. Fille d'un jardinier qui était mort au service de la famille, elle avait été attachée, dès son enfance, à la mère d'Eve, dont elle regardait presque la fille comme la sienne. Elle avait renoncé à l'existence nomade et incertaine qu'adoptent volontiers la plupart de ses compatriotes pour concentrer sur la famille Effingham toutes ses affections, pour y placer toutes ses espérances de bonheur.

Un des grands chagrins de la vieille bonne, ce fut d'être obligée de céder la place à des institutrices et de ne pouvoir apprendre un seul mot des langues étrangères dans lesquelles l'enfant faisait des progrès si rapides. Un jour qu'Eve avait soutenu en italien une conversation animée, la pauvre Nannette fondit en larmes en la suppliant de ne pas négliger complétement sa bonne ignorante. Eve la consola de son mieux; mais les ennuis de la fidèle servante étaient si profondément sentis qu'il lui fallut plusieurs années pour apprécier les excellentes qualités de mademoiselle Viefville, à laquelle était confiée la direction générale de l'éducation de miss Effingham.

Cette demoiselle, qui était aussi à bord du *Montauk*, avait eu pour père un officier mort pendant les campagnes de l'empire, et elle avait été élevée dans un de ces établissements qui seront un jour la véritable gloire de Napoléon. Elle avait fait deux éducations, dont la dernière était celle d'Eve Effingham. Douze années de bons rapports lui avaient inspiré assez d'attachement pour qu'elle consentît à suivre son élève en Amérique et à la guider dans une société complétement nouvelle.

Nous ne voulons pas prolonger davantage cet exposé de caractères. Nous nous bornons à décrire sommairement nos personnages, que l'on verra agir et parler pendant le cours de ce récit, et avec lesquels nos lecteurs feront plus ample connaissance.

CHAPITRE II.

La réunion des passagers sur un paquebot a toujours préoccupé vivement les parties intéressées. Ceux qui vont d'Europe en Amérique, et dont la traversée doit durer au moins un mois, se demandent surtout avec inquiétude quels compagnons, différents de caractère, de nation, d'éducation ou de position sociale, le hasard leur adjoindra dans l'étroit espace d'un vaisseau. A la vérité le gaillard d'arrière établit une distinction locale, et les pauvres diables qui logent avec les matelots semblent être momentanément des parias; mais quiconque connaît la vie doit comprendre que le pêle-mêle des cabines elles-mêmes n'a rien de séduisant pour des gens délicats.

M. Effingham avait prévu tous les inconvénients qui pouvaient résulter d'une traversée pour une jeune fille naïve et sensible; mais il comptait avec raison sur la surveillance de la vieille bonne et de mademoiselle Viefville, et ce fut avec une parfaite sécurité qu'il se mit en observation pour examiner les nouveaux voyageurs.

— Voilà un colporteur anglais, dit John Effingham en voyant le premier qui toucha le pont, et que le patron du paquebot salua du nom de Lundi.

— Ah! celui-ci est un mousquetaire ressuscité, dit mademoiselle Viefville à l'aspect d'une figure ornée de favoris et de moustaches qui se montra au-dessus de la lice du passavant.

— C'est probablement un perruquier qui a fait de sa tête une tête à perruque, dit John Effingham.

— Assurément ce n'est pas Wellington déguisé, ajouta Edouard Effingham.

— Ni un pair du royaume en costume, murmura Eve, qui trouvait comique la toilette étudiée du sujet de leurs observations.

Celui-ci fut cérémonieusement présenté à M. Lundi par le patron sous le nom de sir Georges Templemore. Ces deux derniers individus se promenèrent ensemble sur le pont pendant quelques minutes en se servant de lorgnons, qu'au grand scandale de la vieille Nannette ils braquaient principalement sur Eve.

L'attention dont ils l'honoraient était telle qu'ils négligeaient de veiller sur leurs jambes, qui s'embarrassèrent à diverses reprises dans divers objets.

— Une pareille vue est une consolation pendant les ennuis de la traversée, dit sir Georges en descendant l'échelle de la cabine. Vous êtes sans doute accoutumé à voyager, monsieur Lundi; mais quant à moi, c'est la première fois que je vais en Amérique.

— Oh! mon Dieu! je suis aussi régulier que les équinoxes, et c'est le nom que je donne à mes traversées, pendant lesquelles je me fais un devoir de passer douze heures sur vingt-quatre dans mon lit.

Pendant que M. Lundi émettait cette opinion, un autre personnage arrivait sur le pont.

— Celui-ci, du moins, nous appartient, dit John Effingham; c'est un Américain sous un masque européen.

— L'expression est peut-être trop ambitieuse, répondit Eve: s'il m'était permis de hasarder une conjecture, je croirais que cet étranger fait collection de costumes, et qu'il a voulu les étaler sur sa personne. Mademoiselle Viefville, vous qui vous entendez si bien en vêtements, pouvez-vous nous dire à quelles parties du monde appartiennent les éléments variés de ce costume?

— Je vois d'ici, répondit la gouvernante, la boutique de Berlin où

le chapeau de voyage a été acheté. On n'entrevoit pas ailleurs le pareil.

— Je crois, madame, dit Nannette avec simplicité, que ce monsieur doit avoir acheté ses bottes à Paris, car elles lui serrent le pied, et toutes les bottes ou souliers de Paris serrent le pied, comme je m'en suis aperçue.

— La chaîne de montre doit venir de Genève, ajouta miss Effingham.

— L'habit vient de Francfort; c'est un *équivoque*.

— Et la pipe, de Dresde, mademoiselle Viefville.

— Le camée rappelle Rome; la petite chaîne qui s'y adapte vient du Rialto; les moustaches ne sont rien moins qu'indigènes, et le tout ensemble annonce un cosmopolite.

En ce moment l'étranger aborda le capitaine, qui le désigna sous le nom de M. Dodge. Une courte conversation entre eux apprit aux auditeurs que le voyageur avait quitté l'Amérique au printemps, et qu'il allait y retourner en automne, après avoir fait le tour de l'Europe.

— Vous en avez déjà assez vu? demanda le capitaine.

— J'en ai vu autant que j'*ai besoin* d'en voir, répondit le voyageur en prononçant le mot que nous avons mis en italique d'une manière qui ne saurait se rendre, mais qui peignait éloquemment l'amour-propre satisfait.

— Eh bien, c'est le point principal. Quand un homme a d'une chose autant qu'il lui en faut, toute addition est comme un excès de lest. Toutes les fois que le vaisseau peut filer quinze nœuds, je m'en contente, surtout si tous les huniers sont au bas ris et les boulines halées.

Le passager et le capitaine échangèrent un signe de tête, comme des hommes qui se comprenaient à demi-mot. Le premier descendit dans la cabine, après avoir demandé avec un intérêt marqué, si son camarade de chambre, sir Georges Templemore, n'était pas encore arrivé. Le second, qui avait eu pendant trois jours le temps de faire connaissance avec la famille Effingham, tourna vers elle sa figure enluminée.

— Ce M. Dodge, dit-il, est un véritable savant, et il a raison de déclarer qu'il a vu tout ce qu'il lui importait de voir... Monsieur Leach, faites mettre les boute-hors aux vergues, nous aurons besoin d'étendre nos ailes avant la fin de la traversée.

Le capitaine Truck donna cet ordre à son second avec une inimitable gravité, car s'il jurait souvent, il ne riait jamais. Les matelots grimpèrent dans les agrès avec célérité, tout en faisant des commentaires sur M. Dodge, qui revenait en Amérique mûri par six mois d'expérience. Le personnage, qui prêtait à leurs observations légèrement caustiques, ignorait la sensation qu'il avait produite, et il était tranquillement occupé à ranger dans sa chambre sa pipe de Dresde, son camée romain et sa chaîne de Genève, tout en liant connaissance avec son camarade, sir John Templemore.

— Nous aurons sans doute quelque chose de mieux, dit Edouard Effingham, car j'ai remarqué que deux chambres de la grande cabine étaient retenues pour deux personnes seules.

Afin que nos lecteurs puissent comprendre ces paroles, il est bon d'expliquer qu'à bord des paquebots transatlantiques, il y a ordinairement deux lits dans chaque chambre, et qu'on est obligé de payer un supplément, lorsque l'on désire être seul.

— En effet, dit John, deux chambres sont retenues, l'une pour M. Sharp, l'autre pour M. Blunt. Ce sont eux sans doute qui arrivent dans ce canot.

Tous les regards se portèrent vers le passavant, et l'on vit débarquer deux jeunes gens à la tournure distinguée : l'un, M. Sharp, semblait le plus jeune; il était gracieux dans ses manières et avait les couleurs de la santé, mais l'extérieur de M. Blunt était plus viril, plus noble, plus digne de la caste sociale à laquelle il appartenait. Il avait des traits aussi expressifs que réguliers, où se peignaient la réflexion et presque la mélancolie. Ces distinctions n'échappèrent pas à mademoiselle Viefville, qui avait passé ses jours en bonne compagnie, et dont la position avait développé le jugement et l'esprit observateur.

Les deux étrangers avaient chacun un domestique, et pendant que l'on montait leurs bagages, ils s'acheminèrent vers l'arrière, accompagnés du capitaine. Le capitaine Truck, comme la plupart des Américains qui connaissent peu le monde, avait la manie des présentations, et il considérait comme un de ses devoirs de mettre ses passagers en rapport les uns avec les autres.

— Vous vous connaissez sans doute, messieurs? leur dit-il?

— Non, répliqua M. Sharp; nous nous sommes vus dans le canot pour la première fois.

Cette nouvelle parut charmer le capitaine, qui s'empressa d'en profiter et commença immédiatement sa cérémonie favorite.

— Monsieur Sharp, permettez-moi de vous présenter à M. Blunt; monsieur Blunt, souffrez que je vous présente M. Sharp.

Les deux passagers, quoique un peu surpris du ton solennel du capitaine, se saluèrent en souriant.

— Notre tour va venir, murmura John Effingham, préparons nos grimaces.

Ces conjectures étaient fondées, car, entendant sa voix sans comprendre ses paroles, le capitaine se hâta d'avancer.

— Messieurs, dit-il, je vous présente M. Effingham, monsieur John Effingham, miss Effingham, mademoiselle Viefville; mesdames et messieurs, voici M. Blunt et M. Sharp.

Les deux étrangers reçurent cet honneur inattendu comme des hommes qui craignaient d'être importuns. M. Blunt salua assez froidement, et M. Sharp, après avoir tenu son chapeau suspendu au-dessus de sa tête, fit devant Eve une inclination respectueuse en étendant les bras dans toute leur longueur. Edouard Effingham répondit avec dignité, et son cousin avec hauteur. Les préparatifs du départ s'opposèrent à de plus amples formalités.

— Avez-vous remarqué la manière dont ces gens se sont soumis à la présentation? demanda le capitaine Truck à son second, auquel il donnait des leçons de politesse nautique. Selon moi, ils auraient dû au moins échanger une poignée de main.

— Pourquoi? répondit le second; quand un homme veut garder ses mains dans ses poches, il faut le laisser faire, quelle que soit l'opinion qu'on ait de lui.

— C'est bien mon avis; nous pouvons servir le dîner aux voyageurs, mais nous ne saurions les forcer à manger. Pour moi, toutes les fois que je me suis présenté, je donne des poignées de main sans réserve; se contenter de porter la main à son chapeau, c'est comme si l'on amenait le perroquet de hune quand on rencontre un vaisseau en mer. On en ferait autant pour un turc! Non, non, cette présentation n'est point dans les règles, et je la recommencerai à la prochaine occasion... Monsieur Leach, faites prendre des anspects à l'équipage, pour rentrer le mou de la chaîne... Oui, oui, la première fois que tout le monde sera réuni sur le pont, je présenterai régulièrement les voyageurs les uns aux autres; sans cela ils n'auraient point de bons rapports pendant la traversée.

Le second fit un signe d'approbation, et se mit en devoir de commander la manœuvre tandis que le soin du bâtiment faisait oublier à son chef toute autre préoccupation.

CHAPITRE III.

Un vaisseau qui a ses voiles au vent et ses pavillons déployés offre toujours un beau spectacle, et *le Montauk*, construit dans les chantiers de New-York, était au premier rang des bâtiments de sept cents tonneaux doublés et chevillés en cuivre. La scène qui se passait devant leurs yeux fit oublier à Eve et à mademoiselle Viefville les présentations du capitaine.

Une foule d'individus décemment vêtus, mais d'une classe moins élevée que celle des précédents voyageurs, se pressaient sur les échelles de bord, sans songer aux souffrances physiques qu'ils allaient supporter avant d'atteindre la terre promise, cette lointaine Amérique où les pauvres et les opprimés de presque toutes les nations viennent chercher un abri. Eve vit avec étonnement parmi eux des vieillards, qui brisaient des liens de soixante ans afin d'échapper aux privations dont ils avaient si longtemps soutenu le fardeau. Quelques-uns avaient fait des sacrifices pour obéir aux mystérieux instincts qui entraînent l'homme vers ses enfants; d'autres avaient toute la vigueur et les illusions de la jeunesse. D'autres encore, victimes de leurs vices, s'embarquaient pour changer d'existence et pour réparer leurs torts. Tous avaient des projets qui n'auraient pas résisté à l'examen sévère de la raison; pas un seul ne savait exactement ce qui l'attendait au bout de son voyage. La plupart devaient être désappointés, tandis qu'un petit nombre verraient se réaliser les rêves brillants de leur imagination.

Cette foule bigarrée s'occupait activement de recevoir à bord des marchandises, de conférer pour la dernière fois avec des amis, dont quelques-uns pleuraient, ou de noyer les réflexions dans la coupe du départ. Çà et là, des enfants étonnés regardaient avec anxiété leurs parents, comme s'ils eusent craint de les perdre dans une pareille mêlée.

On n'avait pas encore établi à cette époque la discipline sévère qui sépare les passagers de la grande chambre et ceux de la cabine en deux castes parfaitement distinctes; néanmoins le capitaine Truck avait un sentiment trop profond de ses devoirs pour laisser envahir le gaillard d'arrière. Cette partie du vaisseau avait donc échappé à l'encombrement produit par les malles, les boîtes, les caisses et les paniers. Profitant de l'espace qui lui était laissé, la famille Effingham quitta la remise pour se promener sur le pont. En ce moment, un autre canot accosta *le Montauk*, et il en sortit un grave personnage qui ne semblait pas disposé à se compromettre par la moindre omission de formalité. C'était un officier civil de Portsmouth souvent employé à rechercher sur les paquebots américains les délinquants qui cherchaient à se dérober aux poursuites de la justice.

— Ah! monsieur Grab, dit le capitaine en tendant familièrement la main au magistrat subalterne, je ne croyais pas avoir le plaisir de vous voir; mais vous autres, qui vous présentez au nom du roi, vous avez la régularité de la marée... Monsieur Grab, voici M. Dodge; monsieur Dodge, voici M. Grab; et maintenant, à quel cas de bigamie, de faux, d'enlèvement ou de banqueroute frauduleuse, dois-je

l'honneur de votre visite?... Sir Georges Templemore, je vous présente M. Grab; monsieur Grab, sir Georges Templemore.

Sir Georges salua d'un air assez maussade, car il éprouvait peu de sympathie pour un homme de la police, et l'officier le contempla avec autant d'attention que de dignité. Toutefois l'affaire qui l'amenait ne regardait personne de la cabine. Une jeune femme s'était mariée contre la volonté de son oncle, qui se trouvait forcé de rendre ses comptes. Il avait jugé prudent de prévenir cette désagréable opération en intentant un procès au fiancé pour avances réelles ou prétendues faites à la femme pendant sa minorité. Ce récit, pendant qu'il était communiqué au capitaine, fut avidement écouté par une douzaine de curieux, et circula sur le navire avec une incroyable rapidité et quelques enjolivements.

— Je ne connais pas le mari, dit l'officier civil; mais je sais qu'il est à bord, et il s'appelle Robert Davis.

— Mon cher monsieur, je ne présente jamais aucun des passagers de la grande chambre, et je vous donne ma parole qu'il n'y a personne de ce nom dans la cabine. Au reste, faites vos recherches, emmenez votre homme, mais ne retardez pas les manœuvres... Monsieur Sharp, voici M. Grab; monsieur Grab, voici M. Sharp... Allons, monsieur Leach, abraquons le mou de la chaîne.

Le principe que les savants appellent attraction et répulsion réglait sans doute les mouvements des voyageurs, car M. Sharp lorgna l'officier avec une froideur dédaigneuse. Voyant cela, M. Grab appela un avocat, qui l'attendait dans le canot, et tint conseil avec lui sur ce qu'il devait faire. Cinquante personnes étaient groupées autour d'eux; des yeux furieux épiaient leurs moindres démarches, et de temps en temps un des auditeurs se détachait de la foule pour aller raconter ce qui se passait.

L'homme est né sans doute pour l'association. Quoique la grande chambre contînt au moins cent personnes, hommes, femmes et enfants, par une partialité commune, prirent parti contre la loi, en faveur du prévenu, dont ils ne discutèrent point la cause. Quant aux officiers du bâtiment, ils connaissaient assez les droits d'un agent de police pour ne point se compromettre, et ils observèrent la plus stricte neutralité.

Le fonctionnaire public eut recours à la ruse, et usurpa des pouvoirs qui ne lui étaient pas conférés. Appelez Robert Davis, dit-il.

— Robert Davis! Robert Davis! répétèrent une vingtaine de voix, entre lesquelles on remarquait celle du mari, qui faillit se trahir par l'excès de son zèle. Il était facile d'appeler, mais personne ne répondit.

— Mon petit ami, demanda l'agent à un blondin de dix ans, dites-moi où est Robert Davis, et je vous donnerai douze sous.

L'enfant le savait, mais il protesta de son ignorance.

— C'est un esprit de corps admirable! c'est délicieux! s'écria mademoiselle Viefville en français, je mangerais cet enfant!

Ce qu'il y avait de remarquable et de plaisant, c'était que par une espèce de tour d'escamotage, tous les assistants s'étaient désignés les uns aux autres l'homme que l'on poursuivait. L'avocat et l'agent de police étaient les seuls qui ne l'eussent pas remarqué; mais par malheur, le premier connaissait assez les parents de la femme pour distinguer celle-ci à une ressemblance générale, d'autant plus qu'elle était pâle et agitée d'un tremblement nerveux presque insurmontable. Il la montra à son compagnon, qui lui ordonna d'approcher. La pauvre femme fondit en larmes, et son époux imprudent allait s'élancer pour la consoler, quand il fut retenu avec force par un des passagers.

Un esprit prévenu remarque les moindres circonstances; mais lorsque les idées ont pris une fausse direction, les yeux restent fermés aux indices les plus visibles. L'avocat et l'officier furent les seuls qui ne fissent pas attention à l'indiscrétion du jeune homme. Sa femme le crut perdu; elle chancela un moment, mais comprimant son agitation, elle s'avança vers l'officier avec une assurance que lui donnait sa tendresse.

L'avocat fourra une prise de tabac dans son nez, qui était déjà jauni par l'usage de la poussière narcotique, et il dit avec le plus grand sang-froid :

— Si le mari ne veut pas se rendre, je vais être forcé d'emmener la femme à sa place.

Un profond silence succéda à cette fâcheuse déclaration, et la foule désespéra de pouvoir sauver l'accusé. La femme accablée se laissa tomber sur un ballot, et inclina la tête sur les genoux. En ce moment, une voix partit du gaillard d'arrière.

— Est-ce une arrestation pour crime ou pour dette? demanda le jeune homme qui avait été présenté sous le nom de M. Blunt.

Le ton d'autorité du nouvel orateur ramena l'espoir dans les cœurs, et excita la surprise et peut-être même le ressentiment des deux persécuteurs. Une douzaine de passagers s'empressèrent d'expliquer à la fois qu'il ne s'agissait ni de crime, ni même de dette; mais qu'un infâme tuteur avait dressé ses batteries pour se dispenser de rendre ses comptes à une pupille indignement lésée. Ces assertions furent émises confusément, mais avec une chaleur et un accent de vérité qui redoublèrent les sympathies de la partie intelligente des spectateurs.

L'avocat examina l'habit de voyage de l'interrogateur, qui paraissait n'avoir pas plus de vingt-cinq ans, et répondit d'un air de supériorité :

— Dette ou crime, peu importe aux yeux de la loi.

— Il importe beaucoup aux yeux d'un honnête homme, répondit M. Blunt avec vivacité. On peut hésiter à prendre le parti d'un fripon, mais l'on est toujours disposé à intervenir en faveur d'un homme qui n'est peut-être coupable que d'infortune.

— Vous avez l'air de vouloir dérober le criminel à la justice! J'espère que nous sommes encore en Angleterre et sous la protection des lois anglaises.

— Sans doute, monsieur Seal, interrompit le capitaine, qui crut devoir parler dans l'intérêt de ses armateurs : voilà l'Angleterre, voici l'île de Withe, et *le Montauk* est dans un mouillage anglais. Personne n'a envie de contester les droits que vous pouvez avoir. M. Blunt demande seulement à établir une distinction entre les fripons et les honnêtes gens... Monsieur Seal je vous présente M. Blunt; monsieur Blunt, voici M. Seal... C'est dommage que cette distinction ne soit pas plus généralement comprise.

Le jeune homme s'inclina légèrement, et quoique embarrassé de se voir subitement le point de mire de tous les regards, il comprit qu'il était de son honneur de ne pas reculer.

— Personne, dit-il, ne révoque en doute la suprématie des lois anglaises dans cette rade; mais je ne sais si l'on peut se permettre d'arrêter une femme à la place de son mari.

— C'est quelque avocat sans cause! murmura Seal à Grab : on l'aurait fait taire en lui donnant une guinée. Que devons-nous faire?

— Emmenez la femme, et arrangez l'affaire devant un magistrat compétent.

— Oui, reprit l'avocat poursuivant; la justice est aveugle en Angleterre comme dans tous les autres pays, et elle est sujette à l'erreur; cependant elle est impartiale. Si elle se trompe parfois, elle est toujours prête à réparer le mal qu'elle a pu faire.

— Ne pouvez-vous intervenir? demanda Eve, par un mouvement involontaire, à M. Sharp, qui était auprès d'elle.

M. Sharp tressaillit à ce brusque appel, échangea un regard d'intelligence avec Eve, et s'avança vers le groupe principal.

— En vérité, dit-il à l'avocat, votre conduite me paraît complétement irrégulière, et pourrait entraîner de fâcheuses conséquences.

— Comment cela, monsieur? interrompit Seal.

— L'*habeas corpus* n'est-il pas la loi du pays?

— Sans doute, reprit l'avocat; mais cette dame l'invoquera si l'on a eu tort de l'arrêter, et je voudrais bien voir qu'un étranger se permît de s'opposer à l'exécution des lois de la vieille Angleterre!

Ce fut Paul Blunt qui répliqua, encouragé par un regard suppliant des yeux bleus de miss Effingham.

— Tous ceux qui sont à bord d'un paquebot américain, dit-il d'un ton ferme, ne sont pas nécessairement des étrangers. Les droits de la liberté individuelle sont compris dans les autres contrées comme dans celle-ci, et puisque vous êtes jurisconsulte, vous savez bien qu'on ne peut légalement arrêter une femme pour son mari. Si elle veut suivre mes conseils, elle refusera de vous accompagner.

— Qu'elle l'ose à ses risques et périls.

— Oserez-vous essayer de l'enlever de force à vos risques et périls?

— Messieurs, messieurs, interrompit le capitaine, de grâce, qu'il n'y ait point entre vous de malentendu!... Monsieur Blunt, je vous présente M. Grab; monsieur Grab, voici M. Blunt... Pas d'emportement, messieurs, je vous en conjure, la marée commence à se faire sentir, et vous savez qu'il faut en profiter; sans cela *le Montauk* partirait le 2, au lieu de commencer son voyage le 1er comme l'ont annoncé les journaux des deux hémisphères. Je serais fâché, monsieur l'officier civil, de vous emmener en mer avec le peu de bagages que vous avez. La cabine est chargée comme la conscience d'un homme de loi, et il ne vous resterait plus d'autre ressource que le logement des matelots. A l'avant, mes amis, et virez au guindeau! du monde aux drisses de la hune de misaine! Nous sommes réguliers comme nos chronomètres; nous partons sans faute le 1er, le 10 et le 20.

Il y avait de la vérité mêlée d'un peu de poésie dans la déclaration du capitaine, la marée était en sa faveur, mais le vent soufflait à peine dans la rade, et il est plus que probable que s'il n'avait été ému de la douleur d'une jolie femme, le navire se serait déshonoré par un retard d'une journée. Mais, comme il avait pris l'affaire à cœur, il dit tout bas à sir Georges que si l'affaire ne s'arrangeait pas, il était décidé à emmener les deux persécuteurs en Amérique. Ceux-ci ne se décourageaient pas; ils avaient prévu la difficulté qui se présentait, et pendant qu'ils étaient à bord, l'oncle faisait chercher sur le rivage un de ses fils, pour constater l'identité du mari. Ce fils était un galant éconduit, et M. Grab, à l'aide d'une lunette d'approche, le vit se diriger vers *le Montauk*, dans un canot à deux rames, avec l'ardeur que donnent la malveillance et la fureur. Cette découverte fut communiquée à l'avocat poursuivant, qui ne put contenir sa joie, car son amour-propre commençait à être intéressé au succès de l'entreprise. Les hommes sont faits de telle sorte qu'ils s'applaudissent des heureux résultats d'un projet inique, comme de ceux d'une conception dont ils peuvent à juste titre être fiers.

D'un autre côté, les passagers et l'équipage du paquebot devinèrent

la vérité avec cette espèce de perspicacité instinctive que possèdent les agrégations d'hommes dans les moments d'agitation. Tous furent convaincus, quoique sans preuves, que l'embarcation solitaire qui ramait vers eux au milieu des brouillards du soir devait contenir du renfort pour les ennemis du jeune couple. Il y a une vieille antipathie entre les marins et les ministres de la loi, on en put juger bientôt par l'activité avec laquelle l'équipage du *Montauk* travaillait à lever l'ancre. L'opération se poursuivait sans bruit, sans confusion, mais chacun y employait toutes ses facultés; le tic tac des traverses du guindeau ressemblait à celui d'une horloge, et à chaque tour la chaîne montait d'une demi-brasse.

— Tenez cette manœuvre, s'écria M. Leach; et il plaça le bout des drisses du grand hunier entre les mains d'une demi-douzaine de passagers athlétiques qui étaient remplis de bonne volonté.

Le lieutenant fit la même chose à l'avant, et les larges plis des voiles se déployèrent pendant que l'on continuait à lever l'ancre. Le mouvement échauffa le sang de ceux mêmes qui n'y prenaient point part, et les passagers du gaillard d'arrière éprouvèrent l'excitation d'une lutte. Le capitaine Truck s'élança à la roue, et en fit jouer les rayons jusqu'à ce qu'il eût mis la barre tout au vent. Alors il chargea sans cérémonie John Effingham de la tenir. Il courut ensuite au pied du mât d'artimon, et après quelques efforts infructueux, il appela à son aide sir Georges Templemore.

— Sir Georges! s'écria-t-il, veillez aux drisses du hunier de misaine. Monsieur Dodge, secondez-nous.

Enfin, tout le monde se mit à l'œuvre; et grâce au concours des officiers, des maîtres d'hôtel, des coqs, des aide-coqs et des matelots qui ne viraient pas au cabestan, on parvint à déployer les voiles presque en aussi peu de temps qu'à bord d'un vaisseau de guerre. On entendait grincer les palans, les moufles et les bredindins. Vingt gaillards vigoureux changeaient l'amure de la grande voile, et on halait les vergues, comme pour annoncer que le navire avait levé l'ancre. La direction du courant le dispensait de faire son abatée; mais la brise prit les voiles par le travers, aussitôt que l'ancre fut à son poste, et l'on vit s'élever à l'arrière du *Montauk* des bulles d'eau qui décelaient sa marche.

— Pilote! s'écria M. Grab d'un ton menaçant, vous serez responsable de l'évasion des prévenus. Vous savez que je suis chargé de les arrêter, et votre devoir est de prêter main-forte aux ministres de la loi.

— Ecoutez, monsieur Grab, interrompit le capitaine, qui s'était animé en prenant de l'exercice, on connaît son devoir à bord de ce paquebot. Le vôtre est de conduire Robert Davis à terre, si vous pouvez le découvrir; le mien est de mener *le Montauk* en Amérique. Maintenant, si vous voulez suivre un bon conseil, vous prendrez des mesures pour ne pas faire la traversée. Personne ne vous empêche de remplir vos fonctions, et je vous prierai de ne pas vous opposer à l'accomplissement des miennes... Dressez les vergues à l'avant, mes amis, et laissez arriver le navire au vent.

Comme *le Montauk* avait fait assez de chemin pour n'être pas aisément abordé par une barque à deux rames, l'avocat poursuivant manifesta quelque inquiétude. La soirée touchait à sa fin, et les rayons de la lune commençaient à se refléter sur la crête des lames, quand on vit d'un autre côté une chaloupe à six rames se diriger vers le paquebot.

— Elle doit appartenir à un vaisseau de guerre, dit sir Georges Templemore en la faisant remarquer au capitaine.

— Je le crois, dit le pilote, et si elle fait un signal, il faudra mettre le navire en panne.

— Marchons donc, reprit le capitaine; l'heure est arrivée, mes passagers sont à bord, nous sommes prêts à partir, et ma destination est l'Amérique. Que ceux qui auront besoin de moi cherchent à me rattraper.

Le pilote et le capitaine étaient deux amis qui se comprenaient parfaitement. Le premier donna quelques indications nécessaires sur les écueils et les courants, recommanda de virer de bord à propos, et s'embarqua dans son canot pour regagner la terre.

L'officier civil et l'avocat persistèrent à rester à bord, car voyant approcher la chaloupe, ils espéraient du secours de ce côté. Ce nouvel incident augmenta les émotions qui accompagnent ordinairement le début d'un long voyage. Les passagers oublièrent de pénibles adieux, pour savourer une agitation toujours agréable quand elle ne provient pas de nos propres malheurs.

CHAPITRE IV.

La chaloupe dépassa le canot à deux rames, déploya deux voiles de tréou, et se dirigea vers le large, pour barrer le passage au *Montauk*, dès qu'il serait sorti des écueils.

— L'Angleterre est un pays bien mal placé, dit le capitaine Truck en voyant cette manœuvre. Sans cette île qui nous barre le passage, nous pourrions faire route et laisser la chaloupe du vaisseau de guerre aller et venir dans la rade de Portsmouth.

— Est-ce que cette petite embarcation peut rattraper ce grand vaisseau? s'écria sir Georges Templemore avec une vivacité extraordinaire.

— Certainement, dit le capitaine, surtout si la brise continue à souffler par intervalles comme une baleine qui respire. Cependant, l'équipage d'une chaloupe de la marine royale ne saurait faire peur au *Montauk* qui a trois officiers, autant de maîtres d'hôtel, deux coqs, autant d'aide-coqs, et dix-huit matelots.

— Vous avez donc l'intention de résister? demanda sir Georges, qui paraissait prendre un vif intérêt au salut des personnes inquiétées.

— Je ne sais que faire, répondit le capitaine Truck.

M. Dodge, qui était d'une partie des Etats-Unis où les réunions publiques étaient fréquentes, et qui avait été plusieurs fois président ou vice-président de diverses sociétés, exprima une opinion en harmonie avec les idées qui lui étaient familières.

— Mon avis, dit-il, serait de constituer un comité, et pour ne pas perdre de temps, je proposerai d'en confier la présidence à sir Georges Templemore.

M. Dodge qui faisait cette motion, avait un faible pour l'aristocratie. Il tenait d'un baron allemand le modèle de sa pipe, qu'il portait toujours, mais qu'il ne fumait jamais; et il aimait à raconter qu'il avait passé deux jours et deux nuits dans la diligence de Lyon à Marseille en compagnie d'une comtesse polonaise.

— De combien de membres se composerait ce comité? demanda un des passagers.

— Je propose trois personnes, répondit M. Dodge.

Le capitaine ne se serait pas soucié en temps ordinaire de remettre la direction des affaires du bord à un comité; mais connaissant l'auteur de la proposition, et voyant qu'elle divertissait Eve et sa société, il donna gravement son adhésion.

— Messieurs, ajouta-t-il, j'invite les membres que vous choisirez à se conformer aux principes établis dans l'ouvrage intitulé *Droit des gens*, du célèbre publiciste Emmerich de Vattel. J'aurais pour eux de la reconnaissance, s'ils peuvent me dire pourquoi un vaisseau serait obligé d'interrompre sa route, en pleine paix, à la sommation d'un vaisseau de guerre.

Sir Georges Templemore accepta avec empressement la présidence qui lui était offerte, et rassemblant autour de lui trois ou quatre Américains dont les idées se rapprochaient de celles de M. Dodge, il entra immédiatement en consultation.

— Il serait peut-être convenable de soumettre d'autres questions au comité, dit M. Sharp avec un sourire moqueur. Il faut prendre les ris, ferler, manier les basses voiles, lofer, mettre la barre à bâbord ou à tribord, et ces messieurs pourraient délibérer sur l'opportunité de toutes ces manœuvres.

— Sans doute, monsieur, repartit le capitaine : je vois que vous avez déjà navigué, et je suis fâché qu'on ne vous ait pas nommé du comité; soyez sûr qu'il n'est pas plus capable de diriger *le Montauk*, que de décider si l'on doit ou non mettre en panne à cause de cette chaloupe... A propos, monsieur Leach, elle a viré de bord, et gouverne par le travers de nos bossoirs... Monsieur l'officier civil, la marée nous éloigne, et si vous tardez trop longtemps, vous ne serez pas rentré avant le jour; j'ai peur que votre femme soit inquiète.

Le limier de la justice reçut cet avis avec indifférence, car il comptait, sans savoir pourquoi, sur l'intervention de la chaloupe de guerre qui arrivait au vent du *Montauk*. Il se consulta avec l'avocat poursuivant, qui lui offrit une prise de tabac en affectant la plus complète insouciance. La figure hâlée du capitaine se rembrunit encore, et il aurait probablement exprimé sa volonté d'une manière décisive, si le baronnet Templemore ne s'était présenté avec ses collègues.

— Capitaine, dit-il, notre opinion est que lorsqu'un bâtiment a commencé son voyage, après avoir appareillé, il est complétement inutile de jeter l'ancre de nouveau; mais il est de votre devoir...

— Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne mes devoirs, messieurs : si vous pouvez me faire savoir ce que dit Vattel touchant le droit de recherche, je vous serai très-obligé; sinon laissez-moi diriger l'affaire.

— Elle est pressante, reprit sir Georges, et pour la terminer, j'entrerai volontiers en arrangement. Je suis disposé à donner une bagatelle pour décider ces hommes de loi à nous quitter; j'irais même jusqu'à cent livres, s'ils voulaient, chemin faisant, nous débarrasser de cette ennuyeuse chaloupe.

Il y a quelque chose de si essentiellement respectable dans la générosité, que les auditeurs cessèrent d'avoir envie de rire aux dépens du baronnet. On supposait qu'il avait peu de tête, mais il venait de prouver en apparence qu'il avait du cœur.

— Ne vous occupez pas des hommes de loi, répondit le capitaine. Ils n'emporteront pas un liard de votre argent ou de celui de Robert Davis. Nous avons la marée et le courant favorable; dans quelques minutes nous serons hors de la rade, et si ces cancrelats qui viennent pour nous ronger ne prennent pas le parti de déguerpir, je les mettrai dans leur canot de mes propres mains. Quant à la chaloupe, elle ne peut rien sans la permission de John Truck.

Après avoir prononcé ces mots, le capitaine examina la position du petit bâtiment qui se rapprochait à chaque instant du *Montauk*.

La brise s'était élevée, et le capitaine inclina la tête avec satisfaction quand il entendit même de l'extrémité du gaillard d'arrière le

clapotement des lames que fendaient les énormes bossoirs du vaisseau. Le mouvement paraissait encore lourd et difficile à l'équipage du *Montauk*, mais les hommes de la chaloupe voyaient les bulles d'eau et les flocons d'écume glisser rapidement auprès d'eux. L'officier qui les commandait s'aperçut qu'il n'avait pas l'avantage de la vitesse; alors il mollit l'écoute de ses voiles auriques, tint le cutter aussi arrivé que possible, et fut bientôt à cent pieds du vaisseau par le travers du vent. La lumière douce mais brillante de la lune permit de voir la figure d'un jeune homme en chapeau ciré, qui portait la petite tenue d'un lieutenant.

— Monsieur, dit-il poliment, je vous prierai de mettre *le Montauk* en panne; j'agis en vertu de l'autorité royale.

La résolution du capitaine Truck, qui avait l'intention de refuser tout net, fut ébranlée par l'urbanité de l'officier. Cependant il répondit :

— Je connais vos droits, monsieur, mais je vous prends à témoin que si j'adhère à votre requête, c'est volontairement, car, suivant Vattel, et autres auteurs qui ont écrit sur les lois internationales, la guerre seule entraîne le droit de visite, et l'Angleterre étant en pleine paix, il n'est permis à aucun vaisseau d'en arrêter un autre.

— Je n'entre pas dans ces subtilités, répondit le lieutenant avec aigreur; j'ai mes ordres, et vous m'excuserez si je m'y conforme, et si je veux les exécuter.

— Exécutez-les, je ne m'y oppose pas. Si l'on vous a donné l'ordre de faire mettre mon navire en panne, tout ce que vous avez à faire, c'est de l'aborder si vous pouvez, et de montrer votre talent à manier les vergues; quant à mon équipage, le porte-voix qui le fait agir ne vient pas de l'amirauté.

— Oseriez-vous résister à un officier du roi, dans les eaux de l'Angleterre, jeune homme? dit-il avec la hauteur que les caractères les plus doux acquièrent si aisément sous un pavillon.

— Je ne résiste point, mon cher monsieur, seulement vous vous figurez que vous commandez un bâtiment à la place de John Truck, c'est mon nom, John Truck! Remplissez votre message, j'y consens, mais ne me demandez pas mon concours. Si vous venez à bord, je me ferai un véritable plaisir de trinquer avec vous, mais je ne crois pas nécessaire d'arrêter la marche d'un paquebot qui est pressé.

Il y eut un moment de silence, et le lieutenant, avec l'hésitation d'un homme qui s'attend à ne pas réussir, s'écria qu'il était prêt à indemniser le capitaine du préjudice causé par un retard. On ne pouvait faire une proposition plus malheureuse. John Truck aurait cédé, si le lieutenant lui avait demandé simplement de discuter à bord le droit des gens d'Emmerich de Vattel. Il ne discutait que pour sauvegarder ses droits, et il était presque décidé à laisser Robert Davis se tirer d'embarras, et à vider une bouteille avec le jeune lieutenant. Mais dès qu'on lui offrit de l'argent, sa fierté se révolta; il voulut démentir l'opinion que les Anglais ont en général du caractère américain. Il était allé assez souvent à Londres pour savoir qu'avec de l'argent les insulaires croyaient pouvoir tout obtenir de ses compatriotes, et qu'un personnage célèbre avait dit : « S'il y avait un sac de café dans l'enfer, on trouverait un Yankee pour l'aller chercher. »

Pour toute réponse, le capitaine Truck souleva cérémonieusement son chapeau, et souhaita le bonsoir au lieutenant. Aussitôt, la barre de la chaloupe fut mise au vent, et une tentative fut faite pour aborder *le Montauk*. Mais la brise avait fraîchi, l'air était devenu plus vif à mesure que la nuit avançait, et l'humidité du soir épaississait la toile des voiles, de manière à accélérer la marche du vaisseau.

Lorsque l'entretien allait commencer, la chaloupe était par le travers des agrès de misaine, et quand il finit, elle était à peine à la hauteur de l'artimon. Le lieutenant vit son désavantage; il comprit que l'embarcation allait arriver bientôt sous l'écusson, puis dans les eaux du navire.

— Jetez le grappin! s'écria-t-il.

Le brigadier de la chaloupe lança son crochet avec tant de précision qu'il attrapa les agrès d'artimon; la corde se roidit, et l'embarcation fut traînée à la remorque; mais un vieux loup de mer, qui venait de quitter la barre, tira tranquillement son couteau, et coupa la corde tendue aussi facilement qu'un fil d'emballage. Le grappin tomba à la mer, et en moins de temps qu'il n'en faut pour respirer, la chaloupe dansait dans les eaux du *Montauk*. Le lieutenant fit ferler les voiles et armer les avirons; puis il se mit énergiquement à la poursuite des fugitifs.

— Voilà de l'ardeur et de l'agilité! s'écria le capitaine Truck en secouant les cendres de son cigare, ce lieutenant finira par être quelque chose, mais il ne faut pas qu'il continue longtemps à naviguer dans mes eaux. Ce ne serait pas très-habile. Ah! voilà qu'il s'en écarte! Quoi qu'il fasse, c'est une plaisante idée d'emporter à l'abordage un bâtiment de la ligne transaltique avec une chaloupe à six rames!

Les matelots paraissaient se partager cette opinion, car ils ricanaient en voyant les efforts inutiles de l'embarcation, et s'occupaient de parer les ponts avec le sang-froid le plus philosophique. Quant aux passagers, ils se divisaient en deux camps; les Américains étaient ravis de l'échec subi par un officier de la marine royale, et les Anglais, habitués à respecter la couronne, voyaient avec déplaisir le tour que lui jouait un étranger dans ce qu'ils regardaient comme les eaux de l'Angleterre. Quoique la loi ne donne pas aux uns plus qu'aux autres la propriété de la route qui passe devant leur porte, ils finissent par se persuader qu'elle leur appartient. Rigoureusement parlant, *le Montauk* était peut-être encore sous la domination des lois anglaises. Cependant il avait été mouiller à une lieue de terre, et il avait fait au moins une autre lieue vers le large. La distance était telle, que le capitaine Truck crut de son devoir d'en finir avec les deux hommes de loi.

— Eh bien! monsieur Seal, dit-il, je vous sais gré de m'avoir accompagné jusqu'ici; mais vous m'excuserez si je refuse de vous emmener en Amérique. Dans une demi-heure vous pourriez à peine retrouver votre île, car je vais virer au sud-ouest, aussitôt que je serai suffisamment éloigné de cette chaloupe.

— Capitaine Truck, vous vous attirerez une affaire sérieuse : on ne se joue pas impunément des lois de l'Angleterre. Voudriez-vous prier votre maître d'hôtel de me donner un verre d'eau? je suis altéré par les efforts que j'ai faits en faveur de la justice.

— Je suis fâché de ne pouvoir souscrire à vos vœux. Emmerich de Vattel n'a point parlé des rafraîchissements, et les lois du congrès me forcent à avoir tant de gallons par homme. Pourtant, si vous voulez boire à notre heureuse traversée et à la vôtre, je vous offrirai du champagne.

L'avocat poursuivant allait exprimer son assentiment, lorsque la femme de Robert Davis lui apporta un verre du breuvage qu'il avait d'abord demandé. Il le but, et tourna le dos à la femme avec l'obstination d'un homme qui ne se laisse jamais distraire de son but par le sentiment.

Cependant le champagne arriva, et le capitaine remplit les verres avec la cordialité d'un marin.

— Je bois à votre retour auprès de madame Seal et aux dieux ou déesses de la justice! Pour vous, monsieur Grab, en ramant pour entrer au port, faites attention aux requins. Les âmes des marins persécutés les déchaîneront contre vous si l'on sait que vous êtes dans ces parages. Eh bien! monsieur, votre proie vous échappe; mais que vous importe! Ce n'est qu'un homme de moins dans un pays où il y en a trop, et j'espère que malgré cela nous nous retrouverons bons amis dans quatre mois.

— Cela dépendra de la manière dont mon client jugera votre conduite, repartit M. Seal, car il n'est pas homme à se laisser tranquillement contre-carrer.

— Je me fiche de votre client! s'écria le capitaine en faisant claquer ses doigts. Je ne suis pas homme à me laisser effrayer par des déclamations d'attorney. Vous arrivez avec une assignation ou un mandat d'amener, je ne vous offre aucune résistance; vous cherchez votre prévenu comme un basset cherche un rat, et vous ne pouvez le trouver; je le vois sur le pont, mais je ne me crois pas obligé de vous dire où il est. Pendant ce temps, mon navire est paré, je mets à la voile, et vous n'avez pas le pouvoir de m'arrêter. Nous sommes en dehors de tous les caps, à deux lieues et demie au large, et quelques écrivains affirment qu'une portée de canon est la limite de votre juridiction. Au delà, votre autorité ne vaut guère mieux que celle de mon coq, qui a le pouvoir de faire nettoyer par ses aides la batterie de cuisine. Si vous restez dix minutes de plus, nous serons à trois lieues de la terre la plus voisine, et par conséquent en Amérique, conformément à la loi. Est-ce clair?

En prononçant ces mots, le capitaine s'aperçut que le vent avait assez tourné à l'ouest pour lui épargner l'obligation de virer de bord, et que la chaloupe de guerre avait renoncé à la chasse. Ces circonstances décourageantes furent remarquées par l'avocat, qui se détermina à partir. Il n'avait pas le droit d'ordonner de mettre le vaisseau en panne pour lui permettre de descendre dans son canot, qu'on remorquait à l'arrière. Il s'y embarqua en tremblant, suivi de M. Grab, qui n'était guère plus rassuré. Au moment où ils allaient lâcher le câbleau, le capitaine se montra sur la galerie du faux pont avec l'homme qu'ils avaient inutilement cherché.

— Monsieur Grab, dit-il du ton le plus gracieux, je vous présente M. Davis; monsieur Davis, voici M. Grab. Il est rare que je présente les uns aux autres les passagers de la grande chambre; mais je fais infraction à la règle pour obliger deux vieux amis. Adieu! mes respects à madame!

Ces mots étaient à peine prononcés, que le canot tourbillonna au milieu des vagues que le navire agitait sur son passage.

CHAPITRE V.

Le capitaine Truck jeta sur sa voilure un coup d'œil de satisfaction avec autant de sang-froid que si rien d'extraordinaire ne fût arrivé. Son équipage et lui semblaient croire que le navire avait échappé à cette tentative d'abordage par son propre instinct et sa propre volonté. L'habitude de considérer la partie mécanique d'un bâtiment comme le principe directeur est presque commune à tous les matelots, qui, en molissant une vergue, ou en halant une bouline, s'imaginent qu'à l'exemple d'un cocher maniant les rênes, ils ne font que donner à un être inanimé plus ou moins de liberté d'action.

— Avez-vous remarqué comme j'ai évité ces corsaires anglais ? dit complaisamment le capitaine au groupe réuni sur le gaillard d'arrière. Une baleine harponnée n'aurait pas fait un plus bel écart que ce vieux bâtiment, qui n'est assurément pas remarquable par son élégance. Je voudrais maintenant que le roi Guillaume se mît en tête de m'envoyer un de ses croiseurs pour se venger du tour que *le Montauk* lui a joué !

Le bruit sourd d'un coup de canon mit fin aux sarcasmes de M. Truck. En regardant sous le vent, il découvrit une corvette qu'il avait laissée à l'ancre, et qui venait de déployer ses voiles symétriques en orientant au plus près. Le coup de canon était évidemment un signal pour rappeler la chaloupe de guerre, et les lumières bleues qui brûlaient sur la corvette et sur l'embarcation prouvaient que toutes deux communiquaient. Les passagers se regardaient gravement, car l'affaire commençait à leur paraître sérieuse. Quelques-uns insinuèrent que le délit de Davis pouvait être autre chose qu'une dette ; mais cette allégation était démentie par celle des deux hommes de loi. La plupart étaient d'avis que l'irritation causée par l'injure faite aux autorités était la cause des mouvements du croiseur. Les Anglais commençaient à disserter sur les prérogatives de la couronne, tandis que les Américains s'animaient pour soutenir leur pavillon. Les deux Effingham exprimaient leur opinion avec la modération et le discernement que leur donnaient l'éducation, l'expérience et les années.

— Le capitaine Truck, dit Edouard, est seul juge des motifs qui l'ont décidé à ne pas se laisser aborder par la chaloupe de guerre, lui seul connaît la position exacte de son bâtiment ; mais je suis persuadé qu'un vaisseau de guerre étranger n'a pas le droit à une époque de paix profonde de reconduire ce navire au port. S'il y avait discussion sur ce point, il faudrait s'en rapporter aux agents consulaires des deux nations. Dès que *le Montauk* atteint le grand chemin de tous les peuples, il est sous la juridiction exclusive du pays dont il porte le pavillon.

— C'est ce que dit Vattel, s'écria le capitaine en faisant un geste d'approbation.

John Effingham ne partageait point cet avis. Il avait été élevé avec son cousin, qu'il aimait comme un frère ; mais il avait des préjugés particuliers. Edouard était un homme d'un esprit juste, qui, devenu maître de sa fortune à un âge peu avancé, avait médité dans la retraite, loin des luttes politiques auxquelles étaient livrés les Etats-Unis. L'indépendance de sa position lui avait donné une indépendance de pensée. Il s'était affranchi de toutes ces subtilités qu'on emploie d'ordinaire en s'adressant aux masses, et personne n'avait moins d'égoïsme et plus de droiture que lui. Il aimait son pays natal, quoiqu'il ne s'en dissimulât point les imperfections ; il le défendait avec fermeté sur la terre étrangère, et ne le flattait jamais lorsqu'il était rentré dans ses foyers.

John Effingham, au contraire, se laissait emporter à des passions et à des préjugés qui neutralisaient parfois son intelligence, plus vive et plus énergique que celle de son cousin. Sa fortune était principalement mobilière, ce qui l'avait entraîné dans le tourbillon des spéculations. En fait d'opinion, il avait donné d'abord dans les extrêmes ; mais après la paix de 1815, reconnaissant que ses théories étaient impraticables, il était devenu plus sage et plus modéré.

Les deux cousins discutèrent ensemble sur le cas litigieux qui se présentait. La plupart des passagers se mirent de la partie, et une demi-heure se passa à régler le droit des nations. Pendant ce temps, mademoiselle Viefville et Eve se promenaient sur le pont. L'aventure des époux fugitifs avait rompu la glace et rapproché les voyageurs les uns des autres ; aussi MM. Sharp et Blunt entamèrent-ils une conversation avec les deux dames. Paul Blunt se mit à parler des beautés de Paris, *ce magnifique Paris*, à la gouvernante, et en si bon français qu'elle le prit pour un de ses compatriotes voyageant sous un nom de guerre anglais. Pendant ce temps, M. Sharp s'entretenait avec Eve d'un ton qui aurait pu sembler un peu trop confidentiel à des observateurs rigoureux.

— J'ose me flatter, dit-il, et c'est peut-être trop de présomption de ma part, que miss Effingham n'a pas assez oublié ceux qu'elle a rencontrés dans ses voyages, pour me considérer comme entièrement étranger.

— Certainement non, monsieur, répondit Eve avec une simplicité parfaite ; sans cela, l'une de mes plus précieuses facultés, la mémoire, m'eût été parfaitement inutile. Je vous ai reconnu au premier coup d'œil, et notre capitaine en a été pour ses frais de présentation.

— Je suis charmé de n'avoir point passé devant vos yeux pour être confondu avec le commun des martyrs ; mais je suis en même temps affligé de me trouver dans une position qui peut vous paraître ridicule

— Pourquoi cela ? Doit-on attacher une très-grande importance aux actes des jeunes gens, dont la nature est d'être originaux ? Je ne vois que la présentation qui soit absurde.

— Et le nom ?

— Si je ne me trompe, c'était celui que portait votre domestique quand vous étiez en Italie. Mais en vous aventurant sur le sol américain, vous avez cru nécessaire sans doute d'être armé de pied en cap.

Les deux jeunes gens se mirent à rire, et M. Sharp reprit :

— J'espère que vous n'imputez pas mon incognito à d'indignes motifs.

— Je l'impute à la fantaisie qui vous fait courir de Rome à Vienne, ou de Vienne à Paris, échanger le vis-à-vis contre une dormeuse, oublier vos amis de la veille, enfin varier du jour au lendemain.

— Je désirerais me persuader que vous attribuez ma conduite à de meilleures raisons. N'en voyez-vous aucune qui soit plus plausible ?

— Peut-être, répondit Eve après un moment de réflexion ; puis elle ajouta précipitamment avec un léger sourire : Mais si cette raison vous justifie de l'accusation de caprice, elle ne fait peut-être pas honneur à votre discernement.

— Nous verrons. Croyez-vous que mademoiselle Viefville se souvienne de moi ?

— C'est impossible ; vous savez qu'elle a été malade pendant les trois mois que nous avons passés ensemble.

— Votre père m'a-t-il oublié ?

— Je suis sûre que non. Il n'oublie jamais une figure, quoique en cette circonstance il ait pu être dérouté par le nom.

— Il m'a reçu si froidement, absolument comme un étranger !

— Il est trop bien élevé pour reconnaître un homme qui désire garder l'anonyme, ou pour manifester sa surprise par des exclamations dramatiques.

— Je lui sais gré de sa réserve ; je serais ridicule si l'on me découvrait, et tant que vous et lui serez seuls instruits de la vérité, j'éprouverai moins d'embarras.

— Fort bien, mais vous vous flattez de trop de sécurité ; vous êtes connu non-seulement de mon père, de moi, et de l'honnête homme auquel vous avez emprunté son nom, mais encore d'une autre personne.

— Laquelle ?

— Nannette Sidley, autrefois ma bonne, aujourd'hui ma femme de chambre. Un ogre ne veillerait pas sur sa pupille avec autant de jalousie que la fidèle Nannette, et c'est en vain que vous penseriez lui dérober vos traits.

— Mais les ogres dorment parfois, et l'on parvient à les dompter.

Eve sourit en secouant la tête d'un air de dénégation, et elle allait répondre lorsque la gouvernante se tourna vers elle.

— Je vous assure, ma chère, dit mademoiselle Viefville en français, que j'aurais pris monsieur pour un compatriote, sans la faute essentielle qu'il commet.

— Dites-la-moi pour que je me hâte de m'en corriger, s'écria Paul Blunt.

— Monsieur, vous parlez avec trop de perfection grammaticale pour un indigène ; vous ne prenez pas avec la langue française les libertés que se permet un homme qui en est le maître. En un mot, vous êtes trop correct.

— C'est un défaut qui ne durera pas longtemps, mademoiselle, dans le pays où je vais, et où j'aurai peu d'occasions de parler français.

Ce petit épisode terminé, Eve et le prétendu Sharp reprirent leur conversation interrompue.

— Il est peut-être encore quelqu'un qui vous connaît, reprit Eve dès qu'elle s'aperçut que sa gouvernante était trop occupée pour la remarquer.

— De qui voulez-vous parler ?

— De M. Blunt : êtes-vous sûr qu'il ne vous a jamais vu ailleurs ?

— Je crois que nous nous sommes rencontrés sur le canot pour la première fois. Il m'a l'air d'un galant homme, très-supérieur à la plupart des passagers. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Eve ne répondit point, sans doute parce qu'elle ne regardait pas l'interrogateur comme assez intime pour lui demander compte de ses opinions. M. Sharp avait trop de connaissance du monde pour ne pas s'apercevoir de la légère bévue qu'il avait commise, et après avoir sollicité son pardon d'un air moqueur, il changea de conversation.

— Je crois que vous êtes Américain, monsieur Blunt, dit-il, et comme je suis Anglais, nous pourrions discuter ensemble l'importante question des lois internationales. Vous conviendrez sans doute avec moi, que lorsque la corvette nous abordera, il serait insensé de lui résister.

— Je n'ai pas besoin d'être Américain, pour m'expliquer là-dessus, répliqua le jeune homme en souriant ; le droit est indépendant des nations, ou de la nationalité. Il me semble qu'un vaisseau armé, en guerre ou en paix, doit pouvoir, quand il le juge convenable, s'assurer de la qualité d'un navire marchand. Sans cela, il serait impossible aux bâtiments de l'Etat de capturer les pirates, de s'emparer des contrebandiers, et d'atteindre le but de leur croisière.

— Je suis charmé que nous soyons d'accord sur le droit de recherches.

Paul Blunt sourit de nouveau, et Eve crut lire sur son visage un sentiment d'orgueil.

— Le droit de recherches, reprit-il, doit en effet atteindre son but, mais non pas le dépasser. Si l'on signale des cas de piraterie, les agents spéciaux des gouvernements doivent avoir toute la latitude nécessaire pour les réprimer. Mais je ne vois pas pourquoi leur autorité s'étendrait au delà. Quand j'autorise un homme à faire chez moi une visite

domiciliaire, pour y chercher des voleurs, il ne s'ensuit pas qu'il puisse y remplir d'autres fonctions. Je pense que le croiseur qui nous donne la chasse doit être autorisé à nous aborder; mais du moment qu'il ne trouvera rien de suspect sur *le Montauk*, il n'a pas le droit de nous inquiéter davantage.

— Vous conviendrez pourtant, reprit M. Sharp, que nous nous sommes mis dans notre tort, en dérobant un prévenu à la justice, quelle que soit la compassion qu'il nous inspire.

— C'est au capitaine Truck à se prononcer dans cette occasion. Il vous dira, que son bâtiment étant paré, il a le droit de mettre à la voile; qu'en laissant l'officier de justice s'introduire à bord, il a fait tout ce qu'on pouvait exiger de lui; qu'il s'agissait de prendre Robert Davis, et non pas d'arrêter *le Montauk;* enfin, qu'une fois hors des eaux d'Angleterre, la loi américaine doit prévaloir, et que les fonctionnaires anglais ne sont plus que des intrus.

— Ainsi donc, s'écria Eve, le pauvre homme ne sera point séparé de sa femme?



Mademoiselle Viefville, la gouvernante d'Ève Effingham, était la fille d'un officier français mort pendant les campagnes de l'empire.

— Est-ce que vous partagez la doctrine de M. Blunt? demanda l'autre ergoteur d'un ton de reproche.

— Certes, répondit Eve, étant née en Amérique, je ne saurais naturellement souffrir qu'un autre pays s'arrogeât le droit de tourmenter mes compatriotes. Sur les côtes d'Angleterre, l'intervention des agents de la Grande-Bretagne est plausible; mais ailleurs, leur privilége expire. Que dirait cette grande nation, si, contrairement à ce qui arrive aujourd'hui, un de ses vaisseaux était poursuivi par un croiseur étranger?

— Admirable argument! interrompit le capitaine Truck, qui avait en partie assisté à l'entretien : en pleine mer, toutes les nations sont égales; toutes sont également maîtresses de la route. J'étais venu vous dire, mesdames, que le souper était servi, et qu'on n'attendait plus que l'honneur de votre présence.

Avant de quitter le pont, la société demanda au capitaine ce qu'il pensait des intentions et de la marche de la corvette de guerre.

— Elle fait force de voiles, répondit-il; mais elle est encore à huit ou dix milles à l'arrière, et les matelots ont un proverbe qui dit : Chasse d'arrière, longue chasse. Je ne crois pas, que dans la circonstance présente, il y ait une exception à la règle. Sans vouloir me prononcer sur le résultat de l'affaire, je déclare qu'aucun vaisseau de la marine anglaise ne peut gagner dix milles sur *le Montauk* arrimé comme il l'est, et avec cette brise; ainsi nous sommes tranquilles, quant à présent.

Après avoir entendu cette déclaration satisfaisante, Eve mit le pied sur les degrés qui conduisaient à la cabine.

CHAPITRE VI.

La vie d'un maître d'hôtel de paquebot se passe à combiner des ingrédients, laver, et répondre à des questions, le tout dans un espace d'environ douze pieds carrés. Ce fonctionnaire est ordinairement un mulâtre, qui a reçu dans la cuisine des leçons de civilisation. Quoique très-occupé à donner des ordres, à préparer des mets, et à déboucher des bouteilles, il ne remplit bien ses fonctions qu'avec une forte dose d'indifférence et d'apathie. Depuis le moment du départ jusqu'à celui de l'arrivée, il ne faut pas qu'il se permette de sourire mal à propos, ou d'élever la voix au-dessus du ton que lui prescrit la routine. Ce n'est qu'à l'heure où il s'agit de solliciter un pourboire, qu'il est tenu d'être gracieux. Le matin, dès qu'il paraît à l'office, on le consulte comme un almanach vivant, pour lui demander presque invariablement : « Comment est le temps? d'où souffle le vent? où est l'avant du navire? » Il répond d'ordinaire avec un profond dédain pour l'ignorance des passagers, et n'hésite pas même à les mystifier assez souvent. Ce n'est que lorsqu'il s'entend appeler par le capitaine, qu'il se croit obligé d'être orthodoxe.

Dès la première matinée, le maître d'hôtel du *Montauk* commença la dispensation de ses nouvelles; il fut d'abord attaqué par M. Dodge, qui avait une louable soif de connaissances.

— Maître d'hôtel, dit-il à travers les volets de sa chambre, où sommes-nous?

— Dans la Manche, monsieur.

— Je l'aurais deviné.

— Je le crois sans peine; personne ne devine avec autant de perspicacité que monsieur Dodge.

— Mais dans quelle partie de la Manche sommes-nous, Saunders?

— Vers le milieu, monsieur.

— Avons-nous fait beaucoup de chemin pendant la nuit?

— Nous sommes venus de Portsmouth ici.

M. Dodge parut satisfait, et le maître d'hôtel continua tranquillement à battre une omelette. Ce fut sir Georges Templemore qui l'apostropha le second.

— Maître d'hôtel, mon bon ami, pourriez-vous me dire où nous sommes?

— Certainement, monsieur, on voit encore la terre.

— Marchons-nous bien?

— A merveille.

— Et le sloop de guerre?

— Il marche bien aussi.

Sir Georges Templemore se tut; mais la porte de M. Sharp s'entr'ouvrit, et les questions suivantes sortirent par les interstices.

— Le vent est-il favorable, maître d'hôtel?

— Excellent, monsieur.

— Nous mène-t-il dans la bonne direction?

— Si monsieur désire arriver en Amérique, il ne lui faut qu'un peu de patience.

M. Sharp referma sa porte, et le mulâtre Saunders eut un répit de quelques minutes. Jusqu'alors il n'en savait pas plus que ses interlocuteurs sur la position réelle du navire; mais comme l'heure approchait où le capitaine allait se faire entendre, le maître d'hôtel envoya un de ses subordonnés sur le pont pour prendre des renseignements positifs. Quelques minutes suffirent pour le mettre au courant du véritable état des choses.

Tout à coup les cheveux noirs de Paul Blunt se montrèrent par une porte entre-bâillée.

— Maître d'hôtel?

— Monsieur!

— Comment est le vent?

— Tout à fait réjouissant, monsieur.

— De quel côté souffle-t-il?

— A peu près du sud.

— Est-il fort?

— La brise est constante.

— Et la corvette?

— Elle est sous le vent et fait tous ses efforts pour nous rejoindre.

— Maître d'hôtel! dit une autre voix.

— Monsieur! s'écria Saunders en sortant précipitamment de son office pour mieux entendre.

— Sous quelle voile sommes-nous?

— Sous les voiles de perroquet, monsieur.

— Où est l'avant?

— Ouest sud-ouest.

— Parfait. A-t-on des nouvelles du croiseur?

— Il est sous le vent par notre hanche, et la coque noyée.

— De mieux en mieux. Hâtez-vous de nous faire déjeuner, monsieur, car j'ai un appétit féroce.

Les interrogatoires finirent là, et bientôt les passagers parurent l'un après l'autre dans la cabine. Comme le premier soin de ceux qui sont embarqués est de monter sur le pont, et surtout quand il fait beau temps, la société de la veille se retrouva en plein air pour savourer la brise embaumée qu'on peut apprécier mieux qu'en toute autre circonstance, si l'on a respiré pendant la nuit l'atmosphère épaisse et nauséabonde d'un bâtiment. Le maître d'hôtel avait donné au capitaine un récit fidèle de ce qui se passait. Le temps était beau; *le Montauk* avait toutes ses voiles déployées depuis les perroquets jusqu'en bas; il boulinait aisément et recevait le vent près de deux points à l'avant

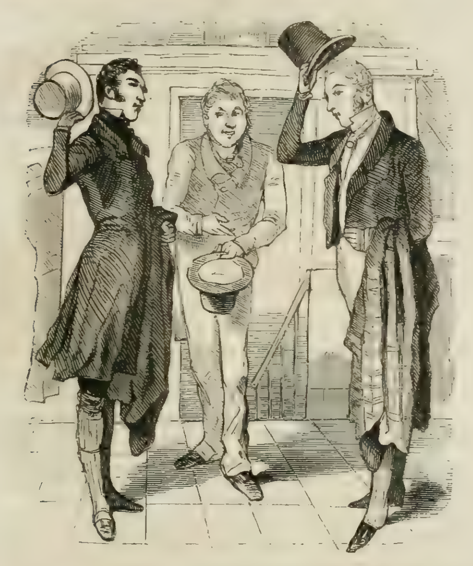
de son ban; sa vitesse variait suivant la force de la brise, mais comme il y avait peu de houille, elle était en moyenne de neuf nœuds; le croiseur semblait suivre le paquebot américain; mais on pouvait croire qu'il se dirigeait seulement à l'ouest, pour sortir plus facilement de la Manche et pour éviter les rochers des côtes françaises.

Le capitaine Truck monta dans les agrès du grand mât et étudia en connaisseur la position de la corvette.

— Après tout, dit-il, il est douteux que la chaloupe en dépendît.

— J'ai reconnu l'embarcation, monsieur, répondit le second lieutenant, et cette corvette s'appelle *l'Ecume*.

— Qu'elle continue sa route, si elle désire nous parler. A-t-on essayé de relever sa hauteur depuis la pointe du jour?



— Monsieur Sharp, permermettez-moi de vous présenter à M. Blunt; monsieur Blunt, souffrez que je vous présente M. Sharp.

— Nous avons fait nos calculs à six heures. On ne voyait alors ni sa coque, ni ses basses voiles; mais à présent on peut compter ses sabords.

— S'il en est ainsi, elle nous abordera ce soir.

— Et dans ce cas, capitaine, dit John Effingham d'un ton sarcastique, vous lui lâcherez une bordée de Vattel.

— Oui, et j'espère le désarmer de la sorte; mais je ne sais pas encore s'il en veut sérieusement à nous.

— Ne pensez-vous pas, dit Paul Blunt, qu'avec une heure de condescendance on arriverait à une conclusion à l'amiable?

— Quoi! s'écria généreusement sir Georges Templemore, nous livrerions le pauvre Robert Davis à la rapacité des hommes de loi! Pour le sauver et le déposer dans le port français le plus voisin, je donnerais volontiers tout l'argent exigible.

— Il n'est pas probable qu'un vaisseau de guerre se donnerait tant de peine pour capturer en pleine mer, sur un navire étranger, un pauvre diable de débiteur.

— Ce n'est pas cela, reprit le capitaine Truck, il doit avoir des ordres pour prévenir la contrebande, et principalement celle du tabac.

Le capitaine expliqua à la compagnie que les matelots mettaient souvent leurs navires dans l'embarras en introduisant clandestinement dans les ports européens la plante narcotique prohibée, et que le vaisseau coupable d'avoir facilité la fraude perdrait sa place dans la ligne, conformément à la loi. Le gouvernement anglais s'était toujours montré disposé à ne pas confondre l'innocent avec le coupable; mais il y avait eu de telles plaintes tout récemment, qu'il valait mieux ajourner les discussions au retour au lieu de les subir au départ.

Pendant qu'il donnait ces éclaircissements, Eve s'entretenait un peu plus loin avec M. Sharp.

— Depuis les dernières paroles de M. Blunt, dit M. Sharp, je ne sais plus à quoi m'en tenir sur sa nationalité. Hier soir, je le regardais comme un franc Américain; mais je ne trouve pas qu'il soit dans son rôle en proposant un acte de courtoisie pour un croiseur du roi Guillaume.

— Le capitaine Truck, répondit Eve, est seul apte à décider si mes compatriotes doivent témoigner beaucoup de courtoisie à vos croiseurs; mais, comme vous, je me suis souvent demandé si M. Blunt était Anglais ou Américain.

— Souvent, miss Effingham! Il a donc l'honneur d'être connu de vous?

Eve répondit d'un ton ferme, mais ses joues se colorèrent. Etait-ce par l'effet de l'impétueuse exclamation du jeune homme ou sous l'influence d'un sentiment réveillé par le sujet de la conversation? c'est ce que M. Sharp ne parvint pas à décider.

— Il y a quatre ou cinq ans que je l'ai vu pour la première fois; mais je le connais si imparfaitement que j'ignore quel est son pays.

— Oserai-je vous demander votre opinion, le croyez-vous Anglais ou Américain?

— Vous m'adressez cette question avec tant de politesse que je ne saurais me dispenser d'y répondre; mais l'intention n'est pas facile à réaliser. Dans toutes les contrées où j'ai vu M. Blunt, il paraissait être du pays. Il en parlait la langue avec une facilité prodigieuse, et fréquentait la meilleure société, quoique personne n'eut l'air de connaître son histoire. Je puis dire que je me connais en langues, puisque j'ai eu l'occasion d'en acquérir plusieurs dans le cours de ma vie errante, et je puis vous certifier que ce jeune homme en parle trois ou quatre sans le moindre accent. A Vienne, tout le monde le prenait pour un Allemand.

— Quoi, sous le nom de Blunt?

Eve sourit, ce qui fut remarqué par son compagnon occupé à épier silencieusement les pensées de sa mobile physionomie comme pour lire dans son âme.

— Le nom ne signifie rien, répondit la jeune fille. Vous n'avez qu'à mettre un *von* devant, et il aura l'air de venir de Dresde ou de Berlin : *Von Blunt, der Edelgeborne Graf von Blunt, hofrecth.*



Sir John Templemore, baronnet, membre du parlement.

— Cela n'est pas admissible, dit M. Sharp en riant. Blunt est un véritable nom anglais qui ne peut convenir qu'à John Bull et à sa famille. Aurait-il changé de nom pour voyager?

— Monsieur Sharp, je vous présente M. Blunt, reprit Eve en riant au souvenir des civilités du capitaine. Pauvre maître de cérémonies, à combien de mystifications il est exposé!

— L'a-t-il été dans cette circonstance?

— Si je manquais de discrétion en ce qui concerne M. Blunt, vous me croiriez peu capable de garder votre propre secret. En outre, je suis protestante, et je n'admets pas la confession auriculaire.

— Vous me permettrez du moins de vous demander si le reste de votre société connaît M. Blunt.

— Il est connu de mon père et de mademoiselle Viefville. Quant à M. John Effingham, il ne l'a pas vu, car il voyageait alors en Egypte.

Nannette l'a aperçu un matin au Prater, et même il a arrêté son cheval pour lui parler.

— Pauvre homme, je le plains. Il n'a pas eu le bonheur d'errer avec vous sur les îles de Côme et du lac Majeur ou d'étudier les merveilles du palais Pitti ou du Vatican.

— S'il faut vous l'avouer, il a voyagé avec nous à pied et en bateau pendant un mois entier au milieu des merveilles de l'Oberland et du Wallenstadt. C'était l'époque où nous n'avions avec nous que les guides et le courrier d'Allemagne qui se rendait à Londres.

— S'il n'était inconvenant de conspirer avec une servante, dit M. Sharp d'un air de menace enjouée, je traverserais le pont et j'irais espionner Nannette pour me délivrer de l'incertitude, le plus cruel des tourments.

— Je vous accorde la permission, et je vous acquitte à l'avance des impertinences que vous pourrez dire et des indiscrétions que vous pourrez commettre.

— Cette déclaration va rabattre ma curiosité.

— Dans ce cas, j'atteindrais un but que je ne me suis pas proposé, car je désire que vous mettiez votre menace à exécution.

— Est-ce bien sérieusement que vous parlez ?

— Sans aucun doute. Profitez d'un moment favorable pour parler à la bonne Nannette comme à une ancienne connaissance, et pendant ce temps je vais parcourir les pages de ce livre.

Eve se mit à lire, et M. Sharp, voyant qu'elle exprimait sincèrement ses intentions, se dirigea nonchalamment vers la fidèle domestique. Il lui tint d'abord des propos insignifiants, et dans le cours de la conversation, il lui dit en souriant qu'il croyait l'avoir vue dans son voyage en Italie. Nannette répondit affirmativement, et quand il ajouta que c'était sous un autre nom, elle sourit d'un air malin.

— Vous savez, reprit-il, que les voyageurs changent quelquefois de nom pour se dérober aux importuns, et j'espère que vous ne me trahirez pas.

— Ne craignez rien, monsieur ; je ne me mêle que de mes affaires, et tant que miss Eve n'aura l'air d'y voir aucun inconvénient, je dirai que c'est tout simplement le caprice d'un homme comme il faut.

— Telle est précisément son opinion. Au reste, je ne crois pas être le seul à bord qui voyage sous un faux nom.

Nannette jeta un coup d'œil à la dérobée sur M. Blunt, et regarda ensuite les voiles comme si elle se fût accusée d'indiscrétion. M. Sharp remarqua cet embarras, et se reprochant la tâche qu'il avait entreprise, il s'éloigna après avoir adressé à la femme de chambre quelques civilités banales. Quelques instants plus tard, il était auprès d'Eve, qui l'interrogeait des yeux, peut-être avec un air de triomphe.

—J'ai échoué, dit-il ; mais il faut attribuer ma défaite à ma gaucherie. Malgré la curiosité qui me dévorait, je n'ai pas eu le cœur de presser de questions cette pauvre domestique.

— Il ne manque pas à bord de gens qui auraient été plus audacieux que vous ; ainsi, prenez garde aux vieilles lettres, aux marques et autres indices qui décèlent habituellement les imposteurs.

— Toutes les précautions nécessaires ont été prises par mon fidèle serviteur, mon *alter ego*.

— Et comment partagez-vous les noms entre vous? John conserve-t-il le sien, ou s'appelle-t-il Mortimer, Fitz-Edward ou de Courcy ?

— Il a eu la complaisance de se contenter de son nom de baptême ; au reste, c'est le hasard seul qui m'a rendu usurpateur. Il avait retenu une chambre pour moi, et quand on lui avait demandé pour qui c'était, il avait donné son nom. En arrivant sur le pont, je m'entendis appeler M. Sharp, et la fantaisie me prit de conserver ce nom pendant un mois ou six semaines. Je donnerais tout au monde pour savoir si le *Graf von Blunt* a conquis si honorablement son pseudonyme.

— Je ne le suppose pas, puisque son domestique s'appelle Pepper. Quoi qu'il en soit, vous êtes en sûreté, et vous n'avez à redouter à bord qu'un certain inquisiteur qui semble disposé à pénétrer tous les mystères.

— Quel est, s'il vous plaît, ce redoutable fonctionnaire?

— C'est un certain Steadfast Dodge qui habite en Amérique le même comté que nous. M. John Effingham prétend qu'il appartient à une espèce dont nous retrouverons mille échantillons aux États-Unis. Il a eu déjà des conférences avec Nannette et mademoiselle Viefville ; il leur a communiqué sur son compte des particularités intéressantes, et leur a demandé en échange une foule de détails sur notre famille.

— Fort bien, je me tiendrai sur mes gardes avec lui. S'il découvre que John n'a point de nom, il est capable de le croire poursuivi en justice pour quelque crime extraordinaire ; car suivant M. John Effingham, cette espèce d'individus a l'habitude de suppléer par l'invention aux faits qui lui sont inconnus.

L'approche de M. Blunt mit fin à l'entretien confidentiel, auquel Eve semblait peu disposée à l'admettre, ce dont M. Sharp lui sut infiniment gré. Le nouveau venu rendit compte de diverses propositions déjà faites par M. Dodge, qui, comme la plupart des Américains, poussait à l'extrême l'esprit d'association. Il avait d'abord demandé qu'un scrutin de ballotage eût lieu entre les passagers, pour décider lequel avait plus de partisans, de M. van Buren ou de M. Harrisson. Ce projet avait été rejeté, attendu que ces deux candidats à la présidence des Etats-Unis étaient presque généralement inconnus à bord. M. Dodge avait provoqué ensuite la création d'une société chargée de constater jour par jour la position exacte du vaisseau ; mais le capitaine Truck avait fait tomber cette nouvelle proposition, en insinuant que la nouvelle société serait aussi chargée d'examiner si l'on pouvait passer à gué l'Atlantique.

CHAPITRE VII.

Ces conversations n'étaient que de simples épisodes de la grande affaire de la traversée. Pendant toute la matinée, le patron s'occupa très-activement à tancer ses subordonnés, jeter le plomb de sonde, présenter les passagers, surveiller l'arrimage des ancres et faire des citations du Droit des gens de Vattel.

Pendant ce temps, il tenait les yeux fixés sur *l'Ecume*, avec la persistance d'un chat qui guette un oiseau. Les deux bâtiments offraient aux observateurs vulgaires le spectacle de vaisseaux qui font voile dans la même direction avec une égale vitesse, et l'équipage même commençait à croire que le croiseur se dirigeait à l'ouest, uniquement parce que telle était sa destination.

Le capitaine Truck au contraire découvrait la raison des moindres évolutions que le sloop de guerre accomplissait, et prévoyait celles qui allaient avoir lieu. Avant midi, *l'Ecume* était par le travers du *Montauk ;* et comme il était de règle qu'un navire donnant chasse lofât au vent à mesure qu'il se rapprochait de sa proie, M. Leach exprima l'opinion que le croiseur aurait dû virer s'il avait voulu gagner le paquebot. Mais l'expérience du capitaine Truck lui fit émettre un meilleur avis. Le courant de la marée frappait les bossoirs des deux navires du côté de dessous le vent, et *l'Ecume* en virant l'aurait reçu par sa bordée du vent, ce qui lui eût causé un notable désavantage.

— Elle cherche à gagner le vent du *Montauk*, grommela le capitaine. Les officiers qui la montent ne doivent pas être de très-bonne humeur, et s'ils nous abordent, nous pouvons nous attendre à voir encore une fois Portsmouth avant New-York... J'espère, Leach, que vous ne vous êtes pas oublié au point de faire la contrebande.

— Moi, capitaine ! Je puis vous affirmer qu'il n'y a pas eu un paquet de tabac débarqué en fraude, et tout l'équipage l'attestera comme moi.

— Alors pourquoi ce croiseur se permet-il de poursuivre en mer un paquebot régulier? C'est à cause de l'affaire Davis, très-probablement. Cet homme est contumace, ou chargé de dettes.

Cette histoire serait bonne pour amuser les passagers du gaillard d'arrière, mais elle n'est pas exacte. Je crois que l'homme et la femme ont dit la vérité, et je ne les abandonnerai pas à ce coquin de Seal, dont j'ai pu déjà apprécier la scélératesse. D'ailleurs la capture de la famille Davis ne satisferait pas ce croiseur. Il mettra la main sur toute la famille du *Montauk*, et nous offrira l'agréable alternative de retourner à Portsmouth avec lui, ou de débarquer ici même, au milieu du canal ! Le diable m'emporte, Leach, si je pense qu'Emmerich de Vattel autorisât *l'Ecume* à nous poursuivre, quand même on aurait introduit dans son île toute une cargaison de tabac.

M. Leach n'avait pas de réponse encourageante à faire, car il avait, comme tous les gens de sa classe, beaucoup plus de respect pour la force que pour les abstractions des livres. Il jugea prudent de se taire, mais il doutait à part lui qu'une citation pût prévaloir contre un ordre de l'amiral siégeant à Portsmouth.

La journée apporta dans la situation respective des deux vaisseaux des changements assez notables pour donner quelques espérances au capitaine Truck. Il avait bien l'intention de retourner à Portsmouth, mais pas avant d'avoir déposé ses passagers et son fret à New-York. Comme tous les hommes dévoués corps et âme à l'accomplissement d'un devoir spécial, il regardait un obstacle immédiat comme plus funeste que de graves inconvénients en expectative. D'ailleurs, il comptait fortement sur la générosité des autorités anglaises, et se flattait de s'affranchir finalement des amendes que pouvaient lui avoir attiré l'imprudence ou la cupidité de ses subordonnés.

Au moment où le soleil s'abaissa vers les flots, la plupart des passagers de la cabine montèrent sur le pont, pour former des conjectures d'après leurs propres observations. *L'Ecume* avait viré deux fois. La première, pour gagner au vent dans les eaux du *Montauk*; la seconde pour reprendre sa ligne de poursuite. Le vent soufflait par grains, circonstance toujours favorable à un vaisseau de guerre, où il y a toujours un grand nombre de bras pour augmenter ou diminuer de voiles.

— Ce temps inconstant nous fait perdre plus d'un mille à l'heure, dit avec douleur le capitaine Truck, auquel était loin de plaire la perspective d'être distancé par n'importe quel objet flottant. S'il faut dire la vérité, ce coquin de croiseur gagne un demi-nœud sur nous avec cette brise ; de plus, il n'a pas de cargaison. Ah ! si le vent était plus égal !

C'était un de ces couchers de soleil si fréquents en automne, et dont les apparences sont peut-être pires que la réalité. Les vaisseaux étaient si près de l'entrée de la Manche, qu'aucune terre n'était en vue. L'horizon tout entier présentait un aspect glacial et sombre. De grands

nuages le couvraient, et des raies d'une lumière blafarde semblaient moins les diviser que les unir en une seule masse. Ce crépuscule avait quelque chose de sinistre pour l'habitant des terres, mais les marins n'y voyaient que l'annonce d'une obscurité profonde, et des risques qu'elle entraîne dans une mer très fréquentée.

— Ce sera une mauvaise nuit, dit John Effingham.

— Le vaisseau semble en bonne main, répondit Edouard. J'ai étudié avec attention le capitaine, car je ne sais pourquoi j'éprouve plus d'inquiétude pour cette traversée que pour toutes les précédentes.

En parlant ainsi, le tendre père jeta involontairement les yeux sur Eve, qui avait réclamé l'appui de son bras pour mieux supporter le tangage du bâtiment.

— Mon père, répliqua-t-elle, nous avons vu des eaux plus agitées, et sur une nef plus fragile. Vous rappelez-vous le misérable bateau du Wallenstadt?

— Parfaitement, ma chère, et je n'ai pas oublié notre brave compagnon; c'est grâce à son bras vigoureux et à son assistance opportune que nous en avons été quittes pour la peur.

A ces mots, Eve jeta un coup d'œil à la dérobée sur Paul Blunt, qui rougit, et M. Sharp crut remarquer que cette rougeur se reflétait sur les joues de la jeune fille. Il sentit le sang se glacer dans ses veines en observant ce secret témoignage d'un événement où Paul Blunt et miss Effingham avaient évidemment joué un rôle. Ce fut d'ailleurs le seul qui fit attention à cette scène muette que n'avaient pas le temps d'observer ceux dont il était entouré. A la grande surprise de l'équipage, le capitaine Truck venait d'ordonner de mettre toutes voiles dehors, quoique le bâtiment parut chargé d'autant de toile qu'il en pouvait porter. Avec une rapidité qui n'est pas rare sur les navires marchands, et qui est assez ordinaire sur les paquebots, on prépara les bonnettes basses et les deux bonnettes de hune. Elles se déployèrent; on mit la barre au vent, et *le Montauk* se dirigea vers l'étroit passage qui sépare l'archipel Scilly de la pointe de Land's-End. Le capitaine Truck connaissait la Manche à merveille, et il calculait qu'à l'aide de la brise et de la marée il pourrait se maintenir assez au large pour franchir ce redoutable détroit.

— La tâche est difficile, se dit-il en se frottant les mains, comme si le péril augmentait sa satisfaction; et nous verrons si *l'Ecume* aura l'audace de l'entreprendre.

— Il a de bons yeux et de bonnes lunettes, s'écria le second du haut des agrès d'artimon; il met déjà ses bonnettes de bord.

La nouvelle était vraie; le croiseur avait changé de route et suivait *le Montauk*, dont il imitait évidemment les manœuvres.

Ces circonstances n'étaient point de nature à rassurer les passagers. M. Dodge les voyant inquiets, alla des uns aux autres, recueillit les opinions et constata que la majorité des suffrages se prononçait contre le parti adopté par le capitaine. Après avoir eu une dernière conférence avec sir George Templemore, il alla trouver Truck, pour lui déclarer que les modifications apportées dans la marche du vaisseau étaient monstrueusement impopulaires; mais le capitaine envoya promener l'importun, et poursuivit ses calculs, desquels il résulta qu'il courait risque de faire côte entre Falmouth et le cap Lézard.

Cependant les passagers, sans écouter M. Dodge, qui les pressait d'adopter au scrutin une résolution énergique, quittèrent le pont pour échapper à la fraîcheur du soir, et la famille Effingham invita expressément MM. Sharp et Blunt à venir s'asseoir dans la cabine des dames. *Le Montauk* était le type de ces magnifiques paquebots, qui naviguent aujourd'hui en si grand nombre entre les deux hémisphères, et dont le luxe ne saurait être égalé. Les cabines étaient lambrissées d'érable et de bois de sandal, ornées de colonnes de marbre, et garnies de tapis. La principale avait pour meubles une grande table fixée au centre, des glaces, des sofas, des coussins, et un piano. Ce fut dans cette espèce de boudoir, qui n'avait rien de nautique, que la société se réunit. On causa, on fit de la musique; John Effingham jouait admirablement du violon; les deux jeunes gens connaissaient la flûte, le flageolet et quelques instruments à vent; Eve touchait du piano. On exécuta donc divers morceaux de Beethoven, Rossini et Meyerbeer, avec un tel entrain, qu'on oublia la position du bâtiment. Elle n'avait pas cessé de préoccuper le capitaine, qui, ennuyé du bruit qu'on faisait auprès de lui, était allé s'intaller avec une lunette de nuit dans les agrès d'artimon, d'où il cherchait à sonder les ténèbres.

Après quelques heures d'examen et de réflexion, le capitaine donna ordre de relever le quart, d'éteindre les lumières et de poser les capots sur les écoutilles vitrées pour dissimuler les rayons de lumière qui pouvaient partir des cabines. On observa les mêmes précautions pour la lampe de l'habitacle. Ensuite on diminua de voiles, et au bout de vingt minutes, on avait rentré les bonnettes, en ne gardant dehors que les huniers, la basse voile de misaine et la voile d'étai. On prit des ris aux voiles de hune, et l'activité la plus grande fut recommandée à l'équipage étonné de ces préparatifs.

— Si nous avions eu quelques canons, dit un vieux loup de mer au premier lieutenant, nous aurions pu soutenir une lutte contre le coquin qui nous poursuit; mais nous n'avons que du biscuit de mer à lui jeter au visage.

— Sois paré à virer! s'écria le capitaine.

Les matelots s'élancèrent sur les vergues, et les bossoirs du bâtiment firent lentement leur abatée. *Le Montauk* tourna le vent à l'est, en s'éloignant de terre, et en coupant à angle droit la ligne que suivait *l'Ecume*. Les matelots exprimèrent leur approbation par des signes de tête, et quelques passagers accoururent sur le pont pour interroger le capitaine.

— Messieurs, leur dit-il, si nous avions suivi notre route une heure de plus, nous allions nous perdre sur la côte de Cornouaille. Si nous nous étions arrêtés, la corvette nous aurait aisément rejoints. Maintenant elle peut passer sous notre vent, et aller se mettre à sec au milieu des rochers jusqu'à la pointe du cap Lézard.

Après avoir attendu les événements, les passagers se retirèrent un à un; mais le capitaine ne quitta le pont qu'après avoir placé le quart de minuit. Paul Blunt l'entendit rentrer, et mit le nez à sa porte pour lui demander des nouvelles. L'honnête patron le jugea digne de recevoir des communications sérieuses.

— Le temps est sombre, dit-il en ôtant sa veste, et il fait une bruine qui nous vernit un homme comme une botte. Le navire a-t-il viré?

— Comme un maître de danse qui tourne sur les deux talons. Nous avons l'avant au sud-ouest, et un second ris pris dans les huniers. L'Angleterre est sous notre vent, et l'Océan droit devant nous.

— Et la corvette?

— Il me serait difficile de vous rendre un compte exact de sa position. Je suppose qu'elle longe la côte dans la latitude du cap Lézard.

— Que vont devenir les pauvres diables qui la montent?

— Ma foi, que le Seigneur prenne leurs âmes en pitié!

CHAPITRE VIII.

La plupart des passagers arrivèrent sur le pont dès qu'on entendit le mulâtre Saunders fureter au milieu de ses verres. Il faisait assez de jour pour qu'on pût voir tout ce qui se passait. Le vent venait de sauter au nord-est, et M. Leach s'occupait de modifier la position des vergues. Aucune terre n'était en vue, et M. Leach émettait l'opinion qu'on se trouvait à la hauteur de l'archipel Scilly, lorsque le capitaine parut.

Un regard jeté sur la voilure, un autre sur les cieux, mirent l'habile patron au fait de la situation; puis il sauta dans les agrès pour examiner la mer du côté du cap Lézard. Là, à son grand désappointement, il vit un vaisseau, avec voiles dehors, qu'il reconnut pour l'éternelle *Ecume*. M. Truck se mordit les lèvres, et lâcha un juron que les convenances nous empêchent de répéter.

— Larguez tous les ris, dit-il froidement à son second, car il entrait dans ses principes d'afficher d'autant plus de camle qu'il était plus irrité, mettez toutes voiles dehors, allez!

M. Leach se mit en mouvement; les matelots grimpèrent rapidement sur les vergues, pour détacher les garcettes et les cargues-points; les voiles se déployèrent et comme les passagers de l'avant étaient à la manœuvre, *le Montauk* courut bientôt droit vent arrière avec bonnettes hautes et basses. Les lieutenants se regardèrent avec surprise, les matelots eurent l'air d'interroger le capitaine; mais celui-ci alluma un cigare.

— Messieurs, dit-il, après avoir aspiré quelques bouffées, il ne s'agit pas d'aller en Amérique avec ce drôle à sa piste, par le travers du vent; il serait maître de moi avant dix heures, et tous mes efforts tendent à amener le vent droit par-dessus le couronnement. Je crois que nous pouvons le défier à ce jeu, car les fonds anguleux ne valent pas nos bons fonds de chaudière, pour tracer un profond sillon. Pour la voilure *le Montauk* tiendra aussi longtemps devant la tempête que n'importe quel vaisseau de la marine du roi Guillaume. Vous pouvez compter sur une chose, c'est qu'avant de me laisser mener à Portsmouth, je vous ferai entrer à Lisbonne.

Cette explication fut comprise de tous les passagers, et personne n'y fit d'objection. Les Anglais eux-mêmes se déclarèrent en faveur du navire qui les portait, surtout quand le capitaine convint qu'il lui fallait toute sa science pour échapper au croiseur britannique. M. Sharp exprima l'espérance de la victoire, et quant à sir Georges Templemore, il réitéra généreusement l'offre de payer de sa poche tous les droits de port, en France, en Espagne, ou en Portugal, plutôt que de se soumettre à une injurieuse inquisition en un temps de paix profonde.

L'expédient du capitaine prouva qu'il avait un bon jugement et qu'il connaissait sa profession. *L'Ecume* hissa son pavillon, pour annoncer qu'elle voulait parler au vaisseau en vue; mais *le Montauk* se tint prudemment hors de la portée du canon. A la nuit tombante il approchait de la baie de Risquet. Le capitaine conçut alors le projet de gagner à l'ouest pendant les ténèbres, mais par malheur le temps était clair, et la lune répandait dans l'air une sorte de crépuscule, malgré les gros nuages qui traversaient les cieux. On attendit patiemment jusqu'au quart de minuit, alors on diminua de voiles, et l'on gouverna au sud-ouest; mais ce changement fut favorable au croiseur, qui jeta l'alarme dès l'aube du jour, en se montrant presque à portée de canon! Il ne restait d'autre ressource que l'expédient de la veille, mettre toutes voiles dehors, et recevoir le vent droit en poupe. Comme les mêmes causes produisent ordinairement les mêmes

effets, l'expédient réussit comme la veille, et M. Truck se décida à l'adopter d'une manière régulière. Il le mit en usage pendant quatre jours de suite, variant sa marche pour la conformer au vent, et se tenant au plus près, de sorte que les bonnettes portaient des deux côtés. Le quatrième jours à midi le capitaine fit ses observations et s'assura que *le Montauk* était dans la latitude d'Oporto, avec un large de moins d'un degré. On distinguait au loin les perroquets de *l'Ecume*, pareils aux voiles d'un canot. Comme Truck était décidé à se jeter dans un port plutôt que de se laisser aborder, il rallia la terre, pour prévenir au besoin tout changement favorable à ses persécuteurs.

— Il faudra que les Anglais aient de fameux yeux pour nous apercevoir quand la nuit sera venue, dit-il à M. Leach, qui le secondait avec zèle; nous profiterons de l'obscurité pour prendre la route des grandes prairies... C'est une partie du pays que vous ne manquerez pas d'aller voir, sir Georges, comme tous vos compatriotes. Il y a dix ans, lorsqu'un Anglais venait en Amérique, il avait peur d'être scalpé dans les rues les plus fréquentées de New-York. Aujourd'hui, dès la première quinzaine, il part pour les montagnes Rocheuses, va tuer des antilopes ou des ours gris, et revient à Londres pour l'ouverture du grand théâtre de Drury-Lane.

— Ne serions-nous pas plus sûrs d'arriver à bonne fin, si nous cherchions un refuge à Lisbonne pendant quelques jours? J'avoue que j'aimerais à voir la capitale du Portugal, et que je paierais deux fois plutôt qu'une les droits de port, pour empêcher ce pauvre homme d'être séparé de sa femme. Je crois, capitaine Truck, m'être suffisamment expliqué là-dessus.

Le capitaine secoua cordialement la main du baronnet comme il le faisait toutes les fois que celui-ci renouvelait son offre.

— Ces sentiments vous honorent, répliqua le digne patron; mais ne craignez rien pour Davis. J'aimerais mieux le jeter à la mer que de le laisser tomber entre les mains de l'infâme Grab. Ce croiseur nous a détournés du droit chemin, mais nous ne tarderons pas à le reprendre.

Un peu avant la brune, *le Montauk* avait le cap sur Lisbonne; mais dès que la nuit fut close, le capitaine Truck donna l'ordre de virer de bord, et gouverna ouest-sud-ouest. Le lendemain matin, une vive curiosité amena tout le monde sur le pont; mais quel fut le dépit universel, quand on distingua à distance d'une lieue *l'Ecume*, aussi acharnée à sa poursuite que le jour du départ.

— Allons, dit le capitaine avec un soupir, recommençons nos exercices!

Et *le Montauk* courut de nouveau vent arrière. Le commandant du croiseur n'approuvait pas sans doute ce changement, car il fit un signal et tira un coup de canon; mais on n'en tint aucun compte. Le capitaine et ses lieutenants s'occupèrent de relever la position du sloop de guerre, et constatèrent avec joie que l'avantage de la vitesse était de leur côté. *L'Ecume* renouvela ses signaux, mais le capitaine déclara qu'un navigateur exprimenté ne pouvait se préoccuper d'un morceau d'étamine, et s'amuser à bavarder en route.

— Vattel, dit-il, ne cite aucune loi qui permette tant de complaisance dans un temps de paix profonde.

La brise était forte et constante; le croiseur anglais fut laissé à l'arrière comme les jours précédents, et les calculs du capitaine lui apprenant qu'il était au sud des Açores, il résolut d'y chercher un asile, car il ne pouvait plus songer à courir davantage au sud. Mais la Providence en avait ordonné différemment. Le sixième jour, vers minuit, le vent tomba tout à coup et devint contraire. Heureusement qu'au lever de l'aurore, *l'Ecume* était assez loin sous le vent pour ne pas mettre ses embarcations à la mer. On pourrait donc faire les préparatifs nécessaires, dans l'attente d'une saute de vent inévitable. Elle s'annonçait comme prochaine, car les cieux s'éclairaient au nord-ouest, point d'où le génie des tempêtes déchaîne ordinairement sa fureur.

CHAPITRE IX.

Le réveil des vents sur l'Océan est souvent accompagné de signes précurseurs dont l'imagination la plus féconde ne saurait se peindre la sublimité. Dans la circonstance dont il s'agit, la brise qui avait prévalu si constamment pendant une semaine, avait fait place à de trompeuses bouffées de vent, sans puissance et sans continuité, semblant errer çà et là, pour fuir la colère des génies supérieurs de l'air. Les nuages tournoyaient en volutes incertaines; les plus lourds et les plus sombres descendaient parfois si bas à l'horizon, qu'on eût dit qu'ils se posaient sur les vagues, pour y chercher du repos. Les eaux elles-mêmes avaient une agitation insusitée; elles ne se suivaient plus en lames régulières, mais elles se redressaient comme de fiers coursiers arrêtés tout à coup dans la carrière. L'instabilité normale de l'océan n'était plus qu'un chaos sans ordre, et souvent sans cause visible. Malgré l'aspect menaçant de la nature, le calme de l'air était encore plus terrible. *Le Montauk* offrait un spectacle qui augmentait l'anxiété; ses voiles étaient réduites. Il semblait avoir perdu l'instinct qui l'avait guidé à travers le désert liquide, et il cédait comme une masse inerte aux ondulations de l'Océan. Cependant il était peut-être plus beau en ce moment qu'en aucun autre, avec ses vergues nues, ses mâts solides et l'ingénieuse complication de sa machine. Il ressemblait à quelque gigantesque gladiateur, debout sur l'arène en attendant le combat.

— Quelle scène extraordinaire! dit avec admiration Eve cramponnée au bras de son père; quelle grande et sinistre manifestation de la nature!

— Quoique accoutumé à la mer, dit M. Blunt, je n'ai vu que deux fois ces changements de mauvais augure.

— Ont-ils été toujours suivis de tempête?

— La première fois, il y eut un effroyable ouragan; la seconde, les nuages se dissipèrent, et les malheurs que nous redoutions nous furent épargnés.

— Je souhaite qu'il en soit de même aujourd'hui, répondit Eve; cependant il y a tant de sublimité dans cet Océan immobile, que j'éprouve le désir de le voir en fureur.

— Nous ne sommes ni dans les mois ni dans la latitude des ouragans, repartit le jeune homme, et il est probable que la destinée ne nous tient en réserve qu'un fort grain de vent qui aura l'avantage de nous débarrasser de notre incommode voisin.

— Je ne désire pas qu'il s'éloigne, reprit Eve, pourvu qu'il ne nous détourne pas de notre route. Une chasse à travers l'Atlantique aurait quelque chose de pittoresque et nous laisserait d'agréables souvenirs.

— En effet, s'écria M. Sharp, ce serait un incident qui mériterait d'être transmis à la postérité.

— Un pareil exploit n'est pas probable, dit M. Blunt : lorsque deux vaisseaux voyagent de conserve en mer, les grains de vent ont sur eux la même influence que les tempêtes domestiques sur deux compagnons du continent. Rien n'est plus difficile que de maintenir des vaisseaux en vue l'un de l'autre par un gros temps, à moins que les meilleurs ne se mettent au niveau des plus mauvais.

— J'ignore quel est le meilleur et le plus mauvais dans le cas actuel, car notre persécuteur paraît l'emporter sur nous sous quelque rapport, et nous valons mieux que lui sous certains autres. Notre honnête capitaine n'aura donc pas à se mettre au niveau de son adversaire.

M. Truck passait en ce moment, et sans comprendre la phrase prononcée par Eve, il entendit l'épithète dont on l'honorait.

— Merci du compliment, ma jeune dame, dit-il, je voudrais faire partager vos sentiments au capitaine je ne sais qui, commandant au vaisseau de Sa Majesté *l'Ecume*. C'est parce qu'il ne me croit pas honnête en ce qui concerne l'acquittement des droits d'entrée qu'il m'a suivi jusqu'ici et qu'il m'a détourné de ma route. Il faudra me donner bien du mal pour reconduire *le Montauk* à la maison.

— Et pourquoi, capitaine? demanda Eve; est-il plus difficile de faire voile d'une partie de l'Océan que de l'autre?

— Bien certainement, ma chère dame! Croyez-vous, par exemple, qu'il soit aussi aisé d'aller de Londres à New-York que de New-York à Londres?

— Sans doute, reprit Eve.

— Eh bien, vous vous trompez. Quant aux obstacles que présente notre position actuelle à l'est des Açores, je vais vous les expliquer. J'ai fait connaître au *Montauk* les moindres détours de la traversée au nord, et je suis maintenant forcé de lui enseigner une nouvelle route, comme la porte d'une nouvelle écurie à un cheval rétif.

— Nous comptons sur votre capacité. Mais que signifient ces grands présages? Aurons-nous une tempête, ou ce magnifique spectacle n'est-il qu'une vaine menace de la nature?

— Nous saurons cela dans le courant de la journée, miss Effingham; rien n'est plus curieux à étudier que les vents, et ne demande un coup d'œil plus exercé.

— J'en suis convaincue, et je me souviens même qu'un de nos illustres écrivains a dit : « Nous entendons le bruit du vent; mais qui peut dire d'où il vient et où il est? »

— Je ne connais pas l'écrivain dont vous parlez, répondit naïvement M. Truck, mais ce devait être un homme de bon sens, car Vattel lui-même ne s'est jamais permis d'expliquer les vents. Il y a des gens qui s'imaginent que le temps est prédit dans les almanachs; pour moi, je pense qu'il vaut mieux se fier à un bon rhumatisme, un rhumatisme de deux ou trois ans. C'est un baromètre certain.

A ces mots, le capitaine Truck aspira quelques bouffées de son cigare et leva les yeux en l'air. Tous les regards suivirent aussitôt la même direction.

— Faites monter le quart d'en bas, dit le capitaine après une longue contemplation, et Eve remarqua qu'il jetait son cigare, quoiqu'il vînt de le prendre. C'était une preuve qu'il se préparait à quelque chose de sérieux.

Les matelots furent bientôt à leurs places, et firent un effort pour tourner l'avant du navire au sud. Le calme effrayant de l'atmosphère rendait la manœuvre difficile. Cependant elle réussit, grâce au courant passager qui ressemblait à des soupirs de l'air. On ferla toutes les voiles, à l'exception des trois huniers et de la basse voile de misaine. Tous ceux qui avaient déjà navigué jugèrent à ces démonstrations que le capitaine s'attendait à une explosion subite de la tempête; mais, comme il ne montrait aucune inquiétude, ils pensèrent qu'il prenait

tout simplement des mesures de précaution. Toutefois, M. Effingham ne put s'empêcher de lui demander s'il existait des motifs immédiats pour accomplir ces préparatifs avec tant d'empressement.

— Vous pouvez le voir par vous-même ; regardez, monsieur, et vous aussi, ma chère jeune dame. — L'honnête marin croyait pouvoir se permettre une familiarité paternelle à l'égard de ses passagères, en raison de ses fonctions et de ses soixante ans. — Regardez les nuages que vous devez pouvoir comprendre. Ce doivent être des nuages français. Voyez-vous comme ils rapprochent leurs têtes pour comploter ensemble quelques tours de leur façon?

— En effet, répondit Eve, ils s'amoncèlent et se rapprochent en roulant les uns des autres; mais je ne vois point dans leur course de présage caché, de conspiration secrète.

— Qu'en savez-vous? Il se passe là-haut des phénomènes qui nous échappent. Si l'homme ne s'occupait que des choses qu'il comprend, on pourrait retrancher la moitié des mots du dictionnaire. Nous pouvons constater cependant que ces nuages se rassemblent et qu'ils se préparent à partir, puisqu'ils ne peuvent rester ici plus longtemps.

— Et qui va les chasser? demanda Eve. — Faites-moi l'honneur de tourner les yeux au nord-ouest, vous y remarquerez un vide qui a l'air d'un lion au repos.

— Certainement il y a sur les limites de l'Océan une ligne brillante qui vient d'apparaître. Prouve-t-elle que le vent va souffler de ce côté?

— Vous l'avez dit, ma chère jeune dame ; ainsi, quand vous ouvrez votre fenêtre, cela prouve que vous allez regarder dans la rue.

— Une jeune personne bien élevée n'ouvre point sa fenêtre, surtout en ville, dit la gouvernante, qui écoutait.

— En ville ou à la campagne, on peut mettre la tête à la fenêtre. Au reste, je ne suis pas juge de ce que les convenances exigent, mais je sais ce que les vents se proposent quand ils entr'ouvrent les volets du ciel. L'ouverture que vous voyez au nord-ouest est un signe certain qu'ils vont se montrer hors de chez eux, bien ou mal élevés.

— Mais, capitaine, reprit Eve, les nuages qui sont au-dessus de nos têtes, loin de s'éloigner, semblent se diriger vers la partie claire de l'horizon.

— C'est dans la nature, mesdames. Un homme qui songe à battre en retraite fait plus que jamais le fanfaron. Il avance d'un pas pour reculer de deux. Vous voyez souvent l'albatros voler vers un vaisseau comme s'il voulait venir à bord, et mettre la barre dessous lorsqu'il est dans les agrès.

Les prédictions du capitaine se réalisèrent bientôt. Au bout d'une demi-heure, tous les nuages se dispersèrent comme des moutons poursuivis par des chiens.

L'horizon s'éclaircit avec une rapidité presque surnaturelle, et il ne resta de toutes ces sombres masses de vapeur que des fumées blanchâtres qui semblaient produites par une artillerie cachée. Le craquement des mâts annonça l'arrivée du vent, dont la force obligea de mettre toutes les voiles aux bas ris. *L'Ecume* prit les mêmes précautions, et le capitaine Truck commença à désespérer de l'éviter. Il ne voulait pas s'écarter de son chemin en courant plus loin au sud ; aussi prit-il la résolution de gouverner vers les îles et de jeter l'ancre dans un port neutre s'il était serré de trop près.

— Leach, dit-il à son second, le croiseur ne peut nous atteindre avant minuit ; alors la tempête sera à son maximum, si nous avons une tempête, et il n'aura pas envie de mettre en mer ses embarcations. Nous sommes aux environs des Açores, et il faut profiter des circonstances pour tâcher de lui jouer un tour. Quant à offrir *le Montauk* en sacrifice sur l'autel de la douane, c'est une humiliation à laquelle je veux me dérober à tout prix, et je ne reculerai que devant un naufrage.

CHAPITRE X.

Notre intention n'est pas de décrire les phénomènes qui accompagnent un grain sur l'Océan. Un des premiers effets de la bourrasque fut la disparition des passagers, qui allèrent s'enfermer dans leurs chambres respectives. Il ne resta sur le pont que John Effingham et Paul Blunt. Tous deux paraissaient avoir fait tant de voyages que leur constitution était à l'abri du mal de mer et leur âme exempte d'alarmes.

Les pauvres passagers de l'avant n'étaient pas aussi robustes au physique ou au moral. Ils cherchèrent un refuge dans leur repaire, se repentant sincèrement d'avoir bravé les incommodités et les dangers de la mer. La gentille femme de Davis serait volontiers retournée sur ses pas pour affronter le ressentiment de son oncle, et son époux était dans un si piteux état, qu'au dire de M. Leach, M. Grab aurait refusé de l'emmener.

— Voilà ce que c'est que d'être marié, dit M. Truck après avoir entendu le rapport de son second. Les célibataires sont moins sujets au mal de mer. La première question que j'adresse à un passager est celle-ci : Etes-vous marié? Quand la réponse est non, je le regarde comme un bon compagnon qui peut fumer et plaisanter au milieu du vacarme des éléments. Mais s'il est engagé dans les liens de l'hyménée, soyez sûr qu'il sera toute la journée sous les écoutilles, à moins qu'il ne mette le nez aux dalots ou qu'il ne soit emporté par un coup de vent. Aussi, il faut bien se garder de tomber dans le piége du mariage. Vous, monsieur John Effingham, qui avez eu un demi-siècle pour réfléchir, vous êtes cuirassé contre l'ennemi ; mais vous, monsieur Blunt, hi, hi!... vous pourriez bien vous y laisser prendre...

Paul se mit à rire, et ses joues se couvrirent d'une légère rougeur.

— Capitaine, répliqua-t-il, au risque de perdre la bonne opinion que vous avez de moi et même en face de la tempête, j'avouerai que je suis partisan du mariage.

— Si vous voulez répondre à une de mes questions, mon cher monsieur, je pourrai savoir au juste à quoi m'en tenir sur votre position. Je souhaite qu'elle ne soit pas désespérée.

— De quelle question s'agit-il, s'il vous plaît?

— Avez-vous arrêté vos vues sur une jeune femme? En ce cas, je vous conseillerai de vous soumettre, car il est inutile de lutter contre sa destinée. Savez-vous pourquoi les Turcs sont si fatalistes? C'est à cause du nombre de leurs épouses. J'ai été en Turquie, monsieur, et je connais les mœurs de ce pays. Si les habitants tendent le cou au glaive ou au cordon, c'est qu'ils sont toujours prêts à se pendre, ou, ce qui revient au même, à se marier. Eh bien! monsieur, avez-vous fait choix d'une jeune dame?...

Ce langage ne dépassait pas les bornes de la plaisanterie tolérée à bord entre bons compagnons ; cependant il excita chez Paul Blunt un trouble irrépressible. Malgré son usage du monde, le jeune homme rougit, affecta une grande réserve, et coupa court à la conversation en allant se promener sur une autre partie du pont. L'attention du capitaine fut heureusement portée ailleurs par les nécessités du service, et Paul se flattait d'avoir échappé aux observations, lorsqu'une ombre placée auprès de lui le fit tressaillir. En se retournant, il aperçut John Effingham.

— ...Sa mère était un ange, dit ce dernier d'une voix étouffée. Je l'aime aussi, mais comme un père.

— Monsieur, répondit Paul, j'étais loin de m'attendre à cette remarque de votre part.

— Jaloux comme je le suis de cette charmante créature, croyez-vous que je ne me sois pas aperçu de votre passion? Vous êtes deux à l'aimer, et elle mérite votre tendresse. Persévérez! J'ai peu d'influence sur sa résolution ; mais une étrange sympathie me pousse à désirer votre succès. Mon domestique m'a dit que vous vous étiez déjà rencontrés, et qu'Edouard le savait. Mon cousin ne me l'a pas dit, car c'est la discrétion même.

La figure de Paul s'illumina, et sa poitrine parut oppressée. Prenant en pitié sa détresse, John Effingham lui sourit avec bienveillance, et il allait s'éloigner, quand le jeune homme lui saisit la main convulsivement.

— Ne m'abandonnez pas, monsieur John, je vous en conjure, dit-il avec vivacité : votre confiance m'est précieuse! Je me suis laissé déconcerter par les vaines paroles de ce brave capitaine, qui ne réfléchit jamais; mais dans un moment, je serai plus calme, moins indigne de votre compassion.

— La compassion est un sentiment que je n'éprouverai jamais pour un homme qui réunit autant de qualités que M. Blunt, et je présume que vous ne me croyez pas capable de vous déprécier à ce point. J'ai ressenti pour vous, jeune homme, un intérêt qui n'est pas ordinaire, que ne m'inspirent plus depuis longtemps mes semblables, et qui doit me servir d'excuse. Je soupçonne que vous tenez à vous concilier les bonnes grâces de ma petite cousine.

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur ; qui pourrait ne pas désirer les bonnes grâces d'une femme aussi naïve et aussi instruite à la fois, dont l'éducation et la nature semblent se disputer la possession, d'une femme qui est au-dessus de ses compatriotes par la science, et dont le cœur n'a pas été desséché par les froids calculs de la civilisation européenne?

John Effingham ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil. Après quelques instants d'hésitation, il adressa à son interlocuteur une question qui le préoccupait depuis quelques jours, et qu'il n'avait pas trouvé occasion de poser.

— Votre franchise m'enhardit, dit-il avec autant de délicatesse que de dignité, j'oserai m'affranchir des formalités en vous interrogeant sur des faits personnels dont un étranger n'a pas rigoureusement le droit de se mêler. Vous parlez de l'Europe et de l'Amérique de manière à prouver que vous les connaissez également toutes deux.

— J'ai souvent traversé l'Atlantique, et pour un jeune homme, j'ai vu d'une manière inespérée la société des deux hémisphères. Si j'ai tant d'affection pour votre aimable cousine, c'est peut-être parce que, comme moi, elle n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

— Prenez garde à ce que vous dites, mon jeune ami; Eve Effingham s'imagine être Américaine de caractère aussi bien que de naissance; simple et dénuée d'artifices, religieuse sans bigotisme, tout entière à ses devoirs, amie de nos institutions libérales, sans tomber dans les théories impraticables, telle est ma cousine; et vous lui persuaderez difficilement qu'avec ses perfections et sa connaissance du monde, elle est plus qu'une humble copie du beau idéal qu'elle s'est créé.

Paul sourit en regardant John Effingham, et tous deux demeurèrent

convaincus qu'ils ne se rapprochaient pas seulement l'un de l'autre par leur commune admiration pour l'objet de leur entretien.

— Je sens que je ne me suis pas suffisamment expliqué avec vous, reprit le jeune homme après un moment de silence ; mais dans une occasion plus propice, je profiterai de votre bienveillance pour vous parler à cœur ouvert. Le hasard m'a jeté dans le monde sans amis, presque sans parents, et j'ignore encore, hélas ! le langage de la tendresse !

John Effingham pressa la main de Paul, et s'abstint de toute allusion, même indirecte, aux affaires formelles du jeune homme. Il savait qu'en Europe, des milliers d'individus riches et bien élevés étaient nés hors mariage, ou avaient éprouvé des malheurs de famille dont le souvenir leur était pénible, telle devait être sans doute la position de Paul Blunt.

Dans ce court entretien, il ne fut question ni de M. Sharp ni de son amour supposé pour Eve. Les deux interlocuteurs l'avaient deviné, mais ils hésitèrent d'aborder un sujet aussi délicat. Ils restèrent à causer sur le pont de choses plus générales, et jetèrent les fondements d'une sincère et loyale amitié. Jusqu'alors, Paul avait regardé John Effingham avec défiance; mais il le trouvait si différent du portrait qu'il s'en était tracé que la réaction de ses idées contribua à lui inspirer une plus vive sympathie pour le cousin d'Eve. D'autre part le jeune homme montrait tant de bon sens, de modestie, de jugement, d'instruction prématurée, que le vieux garçon regretta de n'être pas le père d'un pareil fils. Pendant ce temps, le vent augmentait, et au coucher du soleil le capitaine annonça que c'était un grain bien conditionné. *Le Montauk* avait dehors sa voile de misaine, son grand hunier au bas ris, une voile d'étai et une de misaine, et un étai d'artimon. L'avant était au sud-sud-ouest et la dérive considérable. *L'Écume* avait gagné plusieurs milles pendant que ses voiles étaient déployées, mais elle avait été obligée aussi de mettre en panne, et elle perdit une partie de son avantage. Le lendemain matin elle était par le bossoir du vent du paquebot, mais le capitaine Truck ne s'en inquiéta guère, il ne pouvait être abordé par un pareil temps, et peu lui importait où pouvait être son persécuteur, pourvu qu'il eût le temps d'échapper après la fin de la tempête. Sa position actuelle lui permettait de fuir sous le vent, dès que le temps deviendrait favorable, si *l'Écume* ne disparaissait pas au vent, ou par la bordée nord.

Les espérances et les craintes de Truck ne furent communiquées qu'à son second et à son lieutenant, car peu de passagers se montrèrent avant l'après-midi du second jour. Ce jour apporta du soulagement à leurs souffrances physiques, mais il suggéra en même temps de nouvelles inquiétudes. Vers midi, le vent souffla avec une telle force, et les lames déferlèrent avec tant de violence contre les bossoirs, qu'il fut douteux qu'on pût maintenir le bâtiment sous sa présente voilure. Les lames soulevaient l'avant, se brisaient contre la bordée, et jetaient des torrents d'eau sur le pont. Tel est le danger spécial auquel on s'expose lorsqu'on met en panne pendant un grain. Si quelque vague un peu grande surprend le navire dans le creux d'une lame, il peut être jeté de côté ou être balayé par la formidable cataracte qui le prend en travers. Les habitants de l'intérieur ne se font pas idée du pouvoir des eaux chassées par la tempête, et ils sont souvent étonnés des ravages qu'elles font quand ils lisent des récits de naufrages. Mais l'expérience nous montre que les lames entraînent ou détachent de leurs amarres des embarcations, des dunettes, des balustrades et des ancres d'un poids énorme.

Il est avantageux de mettre en panne, puisqu'on expose ainsi au choc des vagues la plus forte partie du vaisseau, et qu'on se maintient aussi près que possible de la course désirée, mais il est des moments où cette position devient impossible à garder, et où il faut nécessairement fuir vent arrière. Le capitaine Truck le comprit ; plus il restait en panne, plus il avait de chance pour éviter *l'Écume*, et moins il s'écartait de la route de New-York ; mais il n'y avait pas à hésiter. Tout le monde fut appelé sur le pont. Le grand hunier fut hissé, non sans peine ; la voile d'étai d'artimon fut amenée ; on changea les vergues, et l'on mit la barre tout au vent. Ces modifications sont toujours critiques ; pour les accomplir, le capitaine Truck gravit quelques enfléchures du gréement de misaine, car il était trop bon calculateur pour présenter au vent une surface comme celle de son corps, dans les haubans de l'arrière. Il examina l'horizon du côté du vent, et attendit un moment d'intermittence pendant lequel les vagues seraient moins grosses et moins dangereuses que de coutume. Dès que l'occasion favorable arriva, il fit un signe de la main, et la barre qui était dessous, fut mise tout au vent.

L'anxiété était profonde, le vaisseau pouvait donner à la bande, et une douzaine d'hommes être emportés en un clin d'œil. John Effingham et Paul, qui étaient seuls sur le pont, comprirent le péril, et suivirent la manœuvre avec l'intérêt d'hommes dont la vie est en jeu. D'abord les mouvements lourds du navire répondirent mal à l'impatience des matelots, puis il cessa de tanguer, et tomba dans l'entre-deux des lames, comme pour ne plus se relever. Dans cette chute, la voile de misaine fit entendre un bruit terrible, et la secousse qu'elle éprouva eut un contre-coup depuis la poupe jusqu'à l'arrière. *Le Montauk* se releva, porté par une vague dont la crête écumante passa heureusement sous lui, et les grands mâts roulèrent lourdement au vent. Le vaisseau, recouvrant son équilibre, s'élançait à travers la bruine, lorsqu'une nouvelle lame le frappa par le travers, l'entraîna sous le vent, et fit incliner les basses vergues jusqu'à la surface de l'eau. Des masses liquides s'abattirent sur le pont avec le bruit sourd de la terre sur un cercueil. En ce moment le vieux Truck, qui était dans les agrès, la tête nue et les cheveux humides, cria d'une voix de stentor :

— Rentrez les vergues de misaine ! halez à bord les bras de vergue.

Tous les matelots se mirent à l'œuvre ; les vergues pressées par une colonne d'air presque irrésistible cédèrent toutefois avec lenteur, et comme le vent tombait plus perpendiculairement, ou à angle droit sur la surface de la voile, il entraîna la vaste coque avec une puissance égale à celle d'une machine à vapeur. *Le Montauk* commença une course furieuse à travers l'Océan ; et quoiqu'il offrît la hanche aux vagues, sa vitesse, en diminuant leurs forces, les rendit moins dangereuses. Ses mouvements devinrent immédiatement plus faciles ; n'étant plus obligé de lutter contre les lames, mais suivant la même direction qu'elles, il prit une allure qui cessa d'incommoder les voyageurs, et au bout de dix minutes la plupart d'entre eux venaient sur le pont pour respirer. On remarquait parmi eux Eve appuyée sur le bras de son père.

C'était une scène terrible que l'on pouvait toutefois contempler maintenant sans danger. Les hommes se rassemblèrent autour de la belle et pâle spectatrice, pour juger de l'impression que produirait sur elle l'aspect de l'Océan. Elle témoigna plutôt de l'admiration que de l'inquiétude.

— Mademoiselle Viefville a promis de me suivre, messieurs, dit-elle ; comme je suis d'un pays maritime, vous ne devez pas vous attendre à des transports de ma part; réservez-vous donc pour la Parisienne.

La Parisienne se montra, et elle leva les mains au ciel avec une expression d'étonnement et de terreur.

— Ah ! s'écria-t-elle, voilà qui est décidé ! Si nous nous séparons, nous nous séparerons pour toujours.

— Alors ne nous séparons pas, ma chère demoiselle ; pour éviter les dangers de l'Océan, vous n'avez qu'à rester en Amérique; mais oubliez vos alarmes, et admirez avec moi le panorama.

Il était en effet digne d'attention. Les approches de la nuit en avaient augmenté la sublime horreur, et une lumière surnaturelle se répandait sur la cime écumante des flots. On apercevait vaguement à l'horizon les mâts du croiseur, pareils à des toiles d'araignées, se découpant sur la ligne brillante de l'occident. La vue de la mer en fureur avait tant d'attraits, que le premier quart de la nuit était installé avant que les passagers songeassent à se retirer.

CHAPITRE XI.

Personne ne se coucha quand la société eut quitté le pont. Les uns échangèrent des paroles incohérentes, les autres essayèrent de lire, d'autres enfin écoutèrent silencieusement le bruit du vent qui sifflait dans les cordages. Eve demeura assise auprès de son père sur un sopha de sa cabine, sans penser à se retirer, à moins que ce ne fût pour prier secrètement. M. Dodge oublia ses projets de comité, et même le désir qu'il avait de cultiver la connaissance de sir Georges Templemore. Quant à ce baronnet, il avait la figure cachée entre ses mains, et il exprimait le regret de s'être embarqué. Le mulâtre Saunders rompit le morne silence de la compagnie en faisant les préparatifs d'un souper. Il ne mit qu'un seul couvert pour le capitaine Truck, qui n'avait pas encore dîné. Le maître d'hôtel attentionné connaissait les goûts de son commandant, car il eût été difficile de voir une table mieux garnie, du moins sous le rapport de la quantité. On y voyait du jambon, du bœuf salé, des carcasses de canard, et des huîtres marinées avec accompagnement d'olives, d'anchois, de dattes, de figues, d'amandes, de raisins, de puddings et de pommes de terre. Quoique le maître d'hôtel ne fût pas dépourvu de goût, il connaissait assez les dispositions de son supérieur pour n'avoir rien négligé de ces hors d'œuvre, et il avait disposé son service de manière à en faire converger tous les rayons vers un centre commun, qui était le fauteuil à bras du patron.

— Monsieur Toast, dit le maître d'hôtel à son adjudant lorsqu'il fut rentré à l'office, vous avez encore plusieurs voyages à faire avant de savoir servir un dîner : tous les plats doivent être à la portée du convive, et les entremets doivent être épars çà et là avec le sel et la moutarde.

— Qu'entendez-vous par entremets? répondit le sous-maître d'hôtel.

— Un entremets, monsieur Toast, est un morceau léger jeté au milieu d'aliments plus solides. Supposez que le convive commence par du porc avant d'entamer le bœuf, il demande à boire, et pendant que je débouche la bouteille, il se rafraîchit avec une aile de canard ou quelques huîtres marinées. Retenez bien cela pour en faire usage au besoin, et sachez vous conformer aux nombreux caprices des passagers. Ils en ont d'étranges ! les uns mangent et se divertissent pendant toute la traversée, les autres ont un caractère sentimental à la mer.

— Surtout quand il fait mauvais temps, reprit M. Toast.

— Sachez discerner aussi, reprit le maître d'hôtel, le rang de ceux que vous servez. Dans notre société actuelle, les Effingham ont le n° 1, et sir Georges Templemore, en vertu de son titre, mérite le n° 2.

— Cependant, reprit le sous-maître d'hôtel, je m'étonne qu'il n'ait pas retenu une chambre pour lui seul, et qu'il partage la sienne avec cet inventeur de société qu'on appelle M. Dodge.

— Sir Georges m'a expliqué tout cela, en m'accordant une gratification d'un souverain, avec promesse d'être plus généreux à notre arrivée. Il va au Canada pour affaires publiques, et il n'a eu qu'une heure pour se préparer au départ. Il était trop tard pour qu'il prît une seule chambre, et son domestique doit le suivre par le prochain navire avec la plus grande partie de ses effets. Oh! c'est un homme libéral et distingué!

— Il me semble, dit Toast, qu'il n'est pas au mieux avec les Effingham.

Saunders entr'ouvrit la porte de l'office, et s'apercevant que tout était tranquille au dehors, il prit dans un tiroir un journal anglais.

— Monsieur Toast, dit-il, je dois vous traiter avec une confiance que justifient les fonctions importantes dont vous êtes investi. J'ai été témoin aujourd'hui d'un petit incident que ce journal me rappelle. M. Sharp et sir Georges Templemore étaient ensemble dans la cabine et celui-ci voulait engager la conversation avec l'autre, qui affectait un air de hauteur. En vérité, monsieur Sharp, lui dit sir Georges, les journaux nous suivent de si près qu'on ne peut respirer sans qu'ils en fassent mention. Je croyais que tout le monde ignorait mon départ pour l'Amérique, et je le vois relaté ici avec de longs détails. Là-dessus, il présenta le journal à M. Sharp, en lui indiquant le paragraphe. Après l'avoir parcouru, M. Sharp laissa tomber la feuille, et dit : En effet, monsieur, c'est très-surprenant, mais l'impudence est un défaut du siècle. Sir Georges fut si vexé, qu'il rentra dans sa chambre sans ramasser son journal, je m'en suis emparé, en vertu des principes écris par Vattel; vous les connaissez, mon cher Toast?

Là-dessus, les deux chefs de cuisine se mirent à rire aux dépens de leur capitaine; car, bien que généralement grave, M. Saunders savait rire au besoin.

— Voulez-vous lire le paragraphe, monsieur Toast?

— C'est inutile, monsieur; ce que vous venez de dire me suffit.

M. Toast, qui était aussi instruit en lecture qu'un singe en arithmétique, se dispensait de cette manière d'avouer à quel point son éducation avait été négligée. Heureusement le maître d'hôtel, qui avait été élevé dans une bonne maison, avait quelques connaissances, et se plaisait à en faire parade. Il lut ce qui suit :

« On annonce que sir Georges Templemore, baronnet, député de Boodleigh, est sur le point de visiter nos colonies d'Amérique, dans l'intention d'étudier les questions qui s'y rattachent. Nous croyons que sir Georges va partir, le 1er, par le paquebot-yole pour Liverpool, et reviendra à son poste après les vacances de Pâques. Ses gens et ses bagages ont quitté Londres hier par la voiture de Liverpool. Pendant l'absence du baronnet, sa campagne recevra la visite de sir Gervais de Brush, qui compte y faire des parties de chasse; mais le château de Templemore restera fermé.

— Pourquoi donc sir Georges est-il ici? demanda tout naturellement M. Toast.

— Ayant eté retenu assez longtemps à Londres, il fallait qu'il vînt par cette voie ou qu'il renonçât à son voyage. J'ai eu souvent l'occasion d'observer que ces grands personnages n'en finissent pas, et que par suite de leur lenteur, des mets qui demandent à être mangés chauds deviennent détestables.

— Saunders!... s'écria le capitaine Truck, qui avait pris possession de ce qu'il appelait son trône dans la cabine. Le maître d'hôtel oublia aussitôt les manières élégantes dont il se targuait et mit la tête à la porte de l'office pour répondre comme un simple matelot : Oui, oui, monsieur.

— Allons, montrez-moi votre physionomie. Que pensez-vous que Vattel aurait dit d'un souper comme celui-ci?

— Sans doute que c'était un très-bon souper, surtout par rapport à notre situation.

— Peut-être, car il se trompait comme tous les autres hommes. Allez me préparer un verre de grog, dont je n'ai pas bu une seule goutte de toute la journée. Messieurs, voulez-vous me faire l'honneur de partager mon repas? ce bœuf n'est pas indigeste, et voici un véritable jambon du Maryland; on ne manque pas non plus d'étoupe pour garnir les lézardes.

Mais la tempête ôtait l'appétit à tout le monde, et d'ailleurs personne n'était à jeun depuis le matin, comme le capitaine. Monsieur Lundi, le colporteur, fut le seul qui consentit à prendre un verre d'eau-de-vie et d'eau, pour tenir compagnie à M. Truck. Celui-ci se mit à manger sans souci, attaquant tour à tour les différents plats et ne laissant jamais une seule goutte au fond de son verre. C'était cependant un homme tempérant, qui ne consommait jamais au delà de ce qu'exigeaient les besoins physiques, ou de ce que son estomac pouvait supporter. Enfin il arriva aux entremets et commença, suivant son expression, à fourrer de l'étoupe dans les lézardes de son repas.

Eve l'avait observé de loin, et jugeant l'occasion favorable, elle chargea M. Sharp d'aller demander au digne patron des nouvelles de l'ouragan.

— Capitaine, dit M. Truck en s'asseyant auprès du trône, les dames désirent savoir où nous sommes et comment se comporte le temps.

— Ma chère dame, cria le capitaine pour éviter l'entremise d'un ambassadeur, vous devriez prendre, ainsi que mademoiselle Viefville, quelques-unes de ces huîtres marinées; elles sont aussi délicates que vous et dignes d'être offertes à une sirène.

— Je vous remercie, capitaine Truck, et vous prie de m'excuser si je refuse, en vous renvoyant au plénipotentiaire que mademoiselle Viefville a chargé de vous présenter une requête.

Elle ne voulut pas dire que c'était elle-même qui avait dépêché M. Sharp.

— Vous voyez, dit celui-ci, que vous devez traiter avec moi.

— Et vous traiter aussi, mon bon monsieur; décidez-vous donc à prendre une tranche de ce jambon. Vous ne voulez pas, eh bien! je crois inutile d'insister; mais Vattel lui-même, quoiqu'il fût moins raisonnable sous le rapport du goût qu'en matière de jurisprudence, aurait décidé qu'après vingt minutes de séance à cette table, on se trouve beaucoup mieux que lorsqu'on s'y est placé.

M. Sharp vit qu'il n'obtiendrait pas de réponse, s'il ne consentait à discourir avec le capitaine.

— Si ce repas, dit-il, est conforme aux règles tracées par Vatel, il doit être bien entendu, car c'était le plus célèbre cuisinier de son époque.

— Cuisinier! s'écria le capitaine étonné en regardant fixement son grave compagnon

— Oui, je vous le certifie, il y a eu autrefois un Vatel, qui était au premier rang de l'art culinaire; au reste, ce n'est peut-être pas votre Vattel.

— Il n'y a pas eu deux hommes pareils; mais ce que vous me dites confond mon imagination.

— Si vous en doutez, vous pouvez interroger les autres passagers; demandez à MM. Effingham, à M. Blunt, à miss Effingham, ou mieux encore à mademoiselle Viefville, dont le cuisinier Vatel était le compatriote.

Le capitaine était trop disposé à mystifier les autres pour ne pas se méfier d'eux; mais l'assurance de M. Sharp le convainquit à moitié, et il médita tout en mangeant sur la singulière métamorphose de son oracle en cuisinier. Après avoir avalé cinq ou six anchois, une douzaine d'olives et des amandes à discrétion, il donna un coup de poing sur la table en annonçant qu'il allait poser la question aux dames.

— Ma chère jeune dame, cria-t-il, voulez-vous me faire l'honneur de me dire si vous avez jamais entendu parler d'un cuisier nommé Vatel?

Eve se mit à rire, et les sons argentins de sa voix se mêlèrent aux hurlements de la tempête, qu'on entendait constamment dans la cabine comme un accompagnement de basse ou le bruit lointain d'une cataracte.

— Certainement, capitaine, répondit-elle, Vatel était le premier des cuisiniers, sinon par l'habileté, du moins par le sentiment.

— Et c'était votre compatriote, mademoiselle?

— Assurément, il a laissé plus de souvenirs que tout autre cuisinier français.

— Entendez-vous cela? dit le capitaine à Saunders, qui se redressait tout fier d'une aussi importante découverte : encore un mot, mademoiselle, ce cuisinier célèbre est-il mort?

— Hélas oui! comment aurait-il pu vivre avec une épée au travers du corps?

— Ah! il a été tué en duel, je le parie; il est mort en combattant pour ses principes. C'est la pierre de touche de la loyauté d'un homme, et j'aurai désormais plus de respect pour les opinions. Monsieur Sharp, prenons un verre de vin à sa mémoire, elle mérite d'être honorée.

Au moment où le capitaine versait le liquide, une masse d'eau considérable, en tombant sur le pont, ébranla tout le bâtiment. Un passager entr'ouvrit une porte pour savoir de quoi il s'agissait, et le sifflement du vent mêlé au bruit des flots se fit entendre avec plus de force dans la cabine. M. Truck leva la tête, s'arrêta un moment et vida son verre.

— Cet incident me rappelle ma mission, repartit M. Sharp; les dames désirent connaître votre opinion sur l'état du temps.

— Je leur dois une réponse, ne fût-ce que pour les remercier des renseignements qu'elles m'ont donnés sur Vattel. Qui diable aurait supposé qu'il aurait été cuisinier! Mais les Français ne ressemblent pas au reste des hommes, et la moitié de la nation se compose de cuisiniers.

— Et d'excellents cuisiniers, monsieur le capitaine, dit mademoiselle Viefville. Vatel mourut pour l'honneur de son art; il se perça de son épée, parce que la marée n'arrivait pas assez vite pour le dîner du roi.

Le capitaine Truck parut plus étonné que jamais, et se tourna du côté du maître d'hôtel.

— Entendez-vous? s'écria-t-il; combien de fois seriez-vous mort, si vous aviez été percé d'une épée lorsque le poisson venait à manquer?

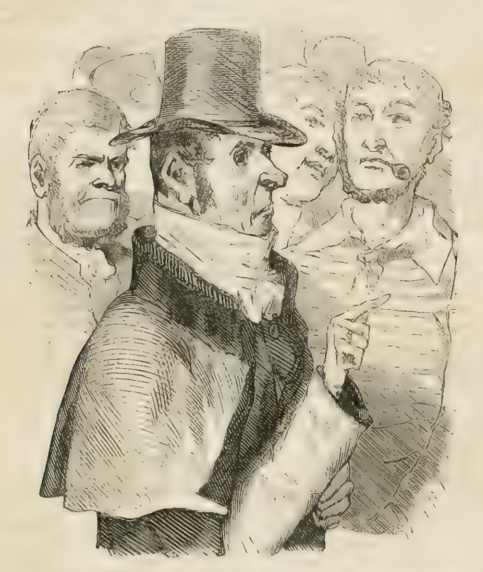
— Et le temps? interrompit M. Sharp.

— Le temps, mon cher monsieur, est excellent, quoique les lames et les vents soient malheureusement trop forts. Le navire court vent arrière avec la rapidité d'un cheval de course, sans s'arrêter pour prendre baleine, et nous pourrons bien voir les îles Canaries avant la fin de notre voyage. Il n'y a du reste aucun danger tant que nous pourrons nous tenir éloignés de la terre, et pour obtenir ce résultat, je vais m'enfermer dans ma chambre, et calculer exactement où nous sommes.

Là-dessus le capitaine souhaita le bonsoir aux passagers, et ses observations lui prouvèrent qu'il était à l'ouest de Madère; c'était là tout ce qu'il désirait savoir, car il comptait changer de route à la première occasion favorable.

CHAPITRE XII.

Eve Effingham dormit peu, quoique le mouvement du bâtiment fût moins incommode depuis que les vents ne frappaient plus en poupe.



— Si le mari ne veut pas se rendre, je serai forcé d'emmener la femme à sa place.

Elle était couchée à un pied des eaux rugissantes, et elle les entendait si distinctement qu'il lui semblait qu'elles allaient franchir leurs faibles barrières de planches pour envahir le vaisseau. Elle ne put dormir, et pendant deux heures entières elle demeura les yeux fermés, écoutant avec effroi les bruits incessants de la tempête. Les cris mêmes des officiers de quart lui semblaient sortir de l'abîme.

A l'aube du jour, une alarme générale réveilla tous les passagers. Eve s'habilla à la hâte et monta sur le pont. Le capitaine était dans les agrès d'artimon, la tête nue et les cheveux flottants. A une encâblure de distance, et par le travers du *Montauk*, était un vaisseau dont la coque sombre, relevée par une étroite ligne de peinture blanche, était percée de larges sabords : c'était *l'Ecume*.

Le capitaine anglais se trouvait aussi dans les agrès d'artimon, et tenait un porte-voix avec lequel il essaya de se faire entendre. Presque en même temps on vit apparaître au-dessus des parapets le pavillon de la vieille Angleterre, avec la croix de Saint-Georges; mais au moment où il atteignait le bout du pic, l'étamine se déchira en lambeaux.

— Montrez-leur les couleurs des Etats-Unis, cria le capitaine Truck.

Les rayures et les étoiles de l'Amérique flottèrent bientôt à la corne d'artimon. Les deux bâtiments couraient l'un près de l'autre en ligne parallèle, roulant si lourdement que l'on voyait presque jusqu'à la quille le cuivre étincelant de la corvette. L'Anglais essaya de nouveau de se faire entendre; mais le bruit de l'ouragan rendait toute communication impossible. Le mouvement des flots rapprocha tellement *l'Ecume* du *Montauk* qu'on crut qu'ils allaient confondre leurs agrès et se heurter l'un contre l'autre. Les plus hardis matelots se cramponnèrent convulsivement aux cordages.

— Bâbord tout! s'écria le capitaine Truck.

— Tribord tout! dit le capitaine anglais.

Ces deux commandements furent entendus, car il y a des instants où la voix des marins domine la tempête. Les deux bâtiments se séparèrent, et la corvette, dont les bras de vergue trempaient dans l'eau, s'éloigna avec tant de vitesse, qu'au bout d'un quart d'heure, elle était à un mille en avant du *Montauk*.

Le capitaine Truck n'entra pas dans de grandes explications avec ses passagers; mais il dit à son second après avoir allumé son cigare :

— Il y a une minute pendant laquelle je n'aurais pas donné un morceau de biscuit des deux bâtiments et de leur cargaison. Il faut qu'un homme soit enragé pour exposer ainsi ses semblables à propos d'un peu de tabac.

Pendant toute la journée, *le Montauk* continua à courir vent arrière, afin d'éviter de faire chapelle. On passa devant plusieurs îles; mais le temps ne permettait pas d'y aborder. Le vent avait tourné de telle sorte à l'ouest, que le capitaine appréhendait d'aller se perdre sur la côte d'Afrique, s'il était obligé de fuir plus longtemps devant la tempête. Heureusement, vers minuit, elle commença à se calmer. Le vent soufflait encore d'une manière effrayante, mais il était moins constant; et il y avait des intervalles d'une demi-heure où le navire avait pu sans inconvénient porter beaucoup plus de toile. Sa vitesse diminua proportionnellement, et aux premières clartés de l'aurore, la vigie placée dans les hunes, après un examen long et attentif, constata qu'elle n'apercevait aucune terre à l'est. Quand le capitaine Truck fut certain de ce fait important il demanda un charbon pour allumer son cigare, et se mit à reprocher à Saunders le mauvais café qu'il lui avait servi pendant le coup de vent.

— Donnez-moi quelque chose de bon ce matin, monsieur, dit-il d'un ton aigre; rappelez-vous que vous êtes dans le voisinage du pays de vos ancêtres, et que vous êtes tenu de vous y bien comporter. Si vous représentez encore votre lavasse, je vous mets à terre, et je vous laisse courir tout nu pendant un été avec les singes et les orangs-outangs.



Le capitaine Truck, plongé dans une sombre rêverie, se promenait seul sur le pont.

— J'essaie toujours de me rendre agréable à mon commandant, répondit le maître d'hôtel, et à tous ceux avec lesquels j'ai le bonheur de naviguer; mais le café, monsieur, ne peut être parfait dans un pareil temps. Le vent lui retire son parfum, pendant que j'ai l'honneur de le préparer. Quant à l'Afrique, capitaine Truck, je me flatte que vous m'estimez assez pour croire que je ne suis pas fait pour me compromettre avec les misérables habitants de cette contrée sauvage. J'ignore si mes ancêtres sont venus de cette partie du monde; mais s'ils l'ont jamais habitée, ma profession et mon éducation me placent au-dessus d'eux. Je ne suis qu'un pauvre maître d'hôtel; mais veuillez vous rappeler que votre grand Vattel n'était qu'un cuisinier.

— Que le diable l'emporte, Leach! Je crois que cette idée lui a troublé la cervelle et lui a fait faire de mauvais café. Supposez-vous

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

qu'il soit possible que ce savant jurisconsulte n'ait été qu'un cuisinier? Ces dames ont voulu se moquer de moi. Retournez à l'office, monsieur, et n'oubliez pas que l'ouragan est passé et que nous déjeunerons tous aujourd'hui.

Saunders, qui était accoutumé à de semblables sorties, alla se remettre à l'œuvre et fit sentir à M. Toast le ricochet du mécontentement du capitaine. Ce dernier ne pouvait rester longtemps de mauvaise humeur, et il fut promptement égayé par l'idée que la tempête tirait à sa fin. Il avait achevé son troisième cigare et donnait l'ordre de larguer les ris de la voile de misaine et de la grande hune, quand, pour la première fois depuis la matinée, tous les passagers vinrent respirer l'air sur le pont.

— Bonjour, messieurs, leur dit-il ; nous sommes plus près des côtes de la Guinée que je ne le voudrais ; toutefois nous avons l'espoir d'achever notre traversée en trente ou trente-cinq jours. La mer est tranquille, et nous sommes débarrassés de *l'Ecume*, qui doit se trouver actuellement sur les sables du grand désert de Sahara.

— Il faut espérer qu'elle aura échappé à cette calamité, dit Edouard Effingham.

— C'est possible, mais le vent a tourné au nord-ouest; le cap Blanc n'est pas à cent lieues de nous, et au train dont il allait, l'Anglais qui parlait avec un porte-voix pourrait bien philosopher sur les débris de son vaisseau, à moins qu'il n'ait eu le bon esprit de prendre le large.

On exprima le désir que *l'Ecume* fût saine et sauve, et toutes les figures s'épanouirent quand la chute successive des voiles démontra que le danger était passé. L'état de l'atmosphère permit bientôt de larguer toutes les voiles.

Toutefois la mer était encore agitée ; *le Montauk* se gouvernait difficilement ; il était exposé aux dangers qui surviennent entre le moment où cesse la tempête et celui où un nouveau vent se déclare. Les lames inondaient le pont par intervalles, et de violentes secousses mettaient à l'épreuve les mâts et le gréement.

— Soyez prudent, dit le capitaine à M. Leach avant d'aller déjeuner ; je n'aime pas ces nouveaux haubans que nous nous sommes procurés à Londres ; la force du vent les a tordus, et ils tirent trop sur les vieux agrès. Donnez-leur un coup d'œil quand l'équipage aura déjeuné ; faites attention à la barre, et dégagez le navire du creux des lames.

Matelots du paquebot *le Montauk*

Après avoir réitéré ces injonctions, le capitaine descendit pour juger en dernier ressort le café du mulâtre Saunders. Une fois sur son trône, au bout d'une longue table, il se mit à se restaurer avec un zèle qui l'abandonnait rarement. Il venait de goûter le moka et d'adresser une semonce au maître d'hôtel, quand le battement des voiles annonça que le vent tombait.

— Voilà de mauvaises nouvelles ! dit le capitaine Truck en écoutant le bruit de la toile contre les mâts. Il est dangereux pour un vaisseau d'agiter ainsi ses voiles lorsque la mer est forte; mais cela vaut mieux encore que le désert du Sahara. Ainsi, ma chère jeune dame, permettez-moi de vous recommander une tasse de ce café, que M. Saunders a soigné ce matin, de peur d'aller tenir compagnie aux orangs-outangs.

Une secousse du *Montauk* fut suivie d'un bruit pareil à l'explosion d'un fusil. Le capitaine Truck se leva, et s'appuya sur une main, dans l'attitude de l'attente et de la réflexion. Le vaisseau roula; plusieurs détonations semblables retentirent ; de gros cordages se cassèrent, et l'on entendit un craquement si horrible, qu'on eût dit que les cieux, s'abattaient sur le navire. La plupart des passagers fermèrent les yeux et quand ils les rouvrirent, M. Truck avait disparu.

Il est inutile de décrire le désordre qui régna dans les cabines. Eve maîtrisa son effroi; mais mademoiselle Viefville trembla au point d'avoir besoin de l'assistance de M. Effingham.

— Nous avons perdu nos mâts, dit froidement John Effingham ; cet accident ne peut être très-dangereux; mais il prolongera peut-être la traversée de six ou sept semaines, et nous aurons l'inappréciable avantage de faire plus ample connaissance avec nos compagnons de voyage.

Eve lança un regard suppliant à son cousin, dont les yeux s'étaient portés involontairement sur MM. Dodge et Lundi, objets de son antipathie. Ses paroles avaient révélé la catastrophe aux passagers, qui s'élancèrent aussitôt sur le pont.

John Effingham ne s'était pas trompé. Les nouvelles manœuvres exécutée pendant la tempête n'avaient pas supporté seules le tirage causé par le roulis du *Montauk*. Les cordages s'étaient rompus, et le grand mât s'était fendu dans un endroit où son aubier avait un défaut jusqu'alors inaperçu. En tombant de côté, il avait endommagé le ton de misaine et abattu complétement le mât d'artimon. Bref, de tout le labyrinthe de cordages, d'espars et de voiles qui avait naguère embarrassé le pont du *Montauk*, il ne restait que le mât de misaine mutilé, la vergue et la voile de misaine. Tout le reste encombrait le pont ou ballottait au dehors contre les flancs du navire.

La figure rouge et hâlée du capitaine exprima d'abord l'inquiétude; mais opposant le courage au malheur, il ordonna à Saunders de lui apporter un charbon avec lequel il alluma un cigare.

— Que le diable emporte cette complication ! dit-il à M. Leach. Débarrassez le navire des débris, et empêchez tous ces bâtons de percer nos planches. J'ai toujours eu l'idée que ce fournisseur de marine auquel nous avons eu affaire à Londres était un fripon... Coupez, charpentier, et délivrez-nous de tous ces débris!...

La tâche fut bientôt accomplie, et M. Truck, malgré son sang-froid, ne put s'empêcher de regarder tristement les bras de vergue, les barres traversières, les élongies, les hunes, qui s'élevaient sur la crête des lames ou disparaissaient entre les vagues comme des baleines qui prennent leurs ébats; mais l'habitude rend le marin philosophe, et le capitaine n'était pas homme à s'affliger longtemps d'un malheur irréparable.

Le Montauk ressemblait à un arbre dépouillé de ses branches; toute sa gloire s'était évanouie. Le mât de misaine, encore debout, était brisé au ton, et le capitaine Truck regrettait que cet accident eût détruit la symétrie de ce mât dont l'excellence lui était démontrée.

— Enfin, dit-il à Eve, qui était venue contempler cette scène de désolation, tout ce que je demande, c'est d'être délivré des vents d'ouest pendant deux ou trois semaines, et je vous promets de vous conduire en Amérique avant Noël. Je ne pense pas que sir Georges tue cette année beaucoup d'ours blancs dans les montagnes Rocheuses; mais il lui en restera davantage pour une autre saison. Quoique je n'aie de voilure qu'à l'avant, j'espère encore n'avoir pas la douleur d'apercevoir les côtes d'Afrique.

— En sommes-nous loin ? demanda Eve, qui comprenait les dangers qu'offrait une plage inhabitée et sans port ; j'aimerais mieux être dans le voisinage de toute autre terre que l'Afrique.

— Surtout de l'Afrique qui est entre les Canaries et le cap Blanc; toutes les fois que les Arabes de ce pays trouvent un chrétien, ils le font monter sur un chameau et trotter pendant des centaines de milles sous un soleil ardent, en lui donnant pour nourriture une espèce de hachis qui ôterait l'appétit même à un Ecossais.

— Et vous ne nous dites pas si nous sommes loin de cette terre maudite, monsieur le capitaine? demanda mademoiselle Viefville.

— Vous le saurez dans dix minutes, mesdames, car je vais observer la longitude.

— Et nous pouvons compter sur l'exactitude de vos renseignements?

— Je vous le garantis, foi d'homme et de marin.

Les dames gardèrent le silence, pensant que M. Truck faisait ses calculs. Quand il eut fini, sa figure était encore souriante, mais il y avait une légère inquiétude dans ses yeux.

— Eh bien? dit Eve.

— Le résultat n'est pas aussi satisfaisant que je l'aurais désiré. Nous sommes à un degré de la côte; mais comme le vent est à peu près tombé, nous pouvons espérer une saute qui nous écartera du continent. Maintenant que je me suis expliqué franchement avec vous, permettez-moi de vous demander le secret; car s'ils savaient à quoi s'en tenir, mes gens rêveraient de Turcs, au lieu de faire leur besogne.

Il n'était pas difficile de voir que le capitaine n'était guère enchanté de la position du bâtiment. N'ayant pas de voiles d'arriere, il ne pouvait gagner au large, surtout avec la grosse mer, qui roulait toujours du nord-ouest. Son but était de gouverner vers le cap Vert, où il pourrait réparer ses avaries, et il comptait dans cette direction rencontrer les vents alizés. Il aurait désiré être d'un degré plus loin au sud ou à l'ouest, parce que les vents prédominants de cette partie de l'Océan soufflaient du nord-est; mais il n'était pas aisé de franchir cette distance avec une voile de misaine, la seule qui lui restât.

On tenta quelques-uns des expédients auxquels les marins ont recours en pareil cas. Des mâts de fortune furent apposés, et M. Leach parvint à hisser tant bien que mal une bonnette basse et une espèce de voile d'étai. A l'aide de ce supplément, *le Montauk* mit le cap au sud, ayant une brise légère à l'ouest. Les lames diminuèrent vers midi; mais on n'avançait que d'un mille par heure, et c'était bien peu pour un navire qui avait une si longue route à faire, et qui longeait une côte inhospitalière; aussi le cri de: Une voile!... fut-il accueilli avec une allégresse générale.

L'étranger gouvernait au sud-est, dans le même sens que *le Montauk;* mais la brise était si faible que, suivant le capitaine Truck, il ne pourrait être à la portée de la voix qu'à la nuit tombante.

— Ce doit-être *l'Écume*, dit-il; elle a eu plus de chance que nous, avec sa voilure légère. Qu'il s'agisse de contrebande ou de créances, elle nous tient enfin, et nous aurons la consolation d'être conduits par elle à Portsmouth, ou dans n'importe quel autre port chrétien. Nous lui avons montré ce dont un fond de chaudière était capable; laissons-nous maintenant remorquer au vent par ce généreux antagoniste: ce sera conforme aux principes de Vattel, ma chère jeune dame.

— En ce cas, dit Eve, ce sera un généreux adversaire, et si nous avons mauvaise opinion de son entêtement, nous pourrons louer son humanité.

— Etes-vous bien sûr que cet étranger en vue soit la corvette? demanda Paul Blunt.

— Il n'en peut être autrement. Il y a peu de vaisseaux sur la côte d'Afrique, et nous savons que l'anglais doit être quelque part sous le vent; j'avoue pourtant que je le croyais un peu plus loin, occupé à maigrir au milieu des mahométans.

— Je ne crois pas que ces voiles de perroquet aient la symétrie de celles d'un vaisseau de guerre.

Le capitaine Truck regarda fixement le jeune homme, et tourna ensuite les yeux vers l'objet dont il était question.

— Vous avez raison, reprit-il après un moment d'examen, et je reçois une leçon d'un homme assez jeune pour être mon fils. Evidemment l'étranger n'est pas un croiseur, et comme il n'y a point de port dans cette latitude, ce doit être quelque marchand qui a fui comme nous devant la rafale.

Le pronostic du patron se trouva exact; vers neuf heures du soir, le bâtiment étranger vint à portée de la voix, et masqua sa grande voile de hune. C'était un américain qui venait de porter des approvisionnements à l'escadre de la Méditerranée, et qui se rendait sur lest de Gibraltar à New-York. Le coup de vent l'avait surpris à l'ouest de Madère, et l'avait obligé de courir devant le vent après avoir inutilement résisté. Suivant le récit des officiers, *l'Ecume* devait être perdue sur la côte

Le bâtiment de transport avait par bonheur des tonneaux d'eau fraiche. Le capitaine Truck, qui craignait que la prolongation de son voyage épuisât ses provisions, négocia pendant la nuit pour faire admettre à bord les passagers de l'avant et quelques-uns de ceux de la cabine. On leur proposa le lendemain de profiter de l'occasion, et la plupart échangèrent avec joie un navire démâté pour un autre qui avait au moins tout son gréement. Quand les dispositions nécessaires eurent été prises, l'étranger mit à la voile en gouvernant au nord-ouest, et *le Montauk* continua lourdement sa route vers le sud, dans l'espérance d'atteindre les parages des vents alizés, et de se reposer dans une des îles du cap Vert.

CHAPITRE XIII.

La situation du *Montauk* parut plus désolée que jamais, après le départ de tant de passagers. Tant que ses ponts avaient été encombrés, il avait régné à bord un air de vie; maintenant qu'il était presque désert, ceux qui restaient voyaient l'avenir sous de plus sombres couleurs. C'étaient les Effingham, MM. Sharp et Blunt, sir Georges Templemore, M. Dodge et M. Lundi. Edouard Effingham n'avait pu se résoudre à braver les incommodités d'une cabine étroite et mal construite. Il n'avait pas voulu surtout exposer Eve et mademoiselle Viefville à une situation qu'il aurait trouvée admirable cent ans auparavant, et qui était celle de tous les voyageurs au commencement de ce siècle. MM. Sharp et Blunt avaient exprimé le désir de partager son sort, ce qui revenait à dire indirectement qu'ils voulaient partager le sort de sa fille. John Effingham n'avait pu songer à se séparer de son cousin; mais si on l'avait écouté, l'étranger aurait pris *le Montauk* à la remorque. Il avait formulé ce projet, qu'on avait fini par rejeter après de longues délibérations. Les deux capitaines avaient pu s'accorder sur la route à suivre, et celui du bâtiment gréé avait fait entendre qu'il réclamerait une prime de sauvetage que le capitaine Truck n'admettait pas.

M. Lundi avait été retenu à bord du *Montauk* par sa prédilection pour la cuisine et les liquides dont il espérait prendre plus amplement sa part désormais.

Sir Georges Templemore était allé visiter le bâtiment de transport; mais il avait reconnu qu'il y serait trop à l'étroit, et qu'il ne pourrait y ranger convenablement ses nombreux habits, ses trente-six paires de culottes, ses rasoirs, ses pistolets et autres curiosités qu'il aimait à étaler et qu'il contemplait du matin au soir. Quant à M. Dodge, il avait tenté pendant la nuit de former une coalition pour demander en masse l'abandon du vaisseau. Il s'était ensuite adressé à sir Georges en particulier, et avait employé toute son éloquence pour le déterminer à partir; mais n'y pouvant réussir, il avait lui-même annoncé l'intention de rester.

— C'est uniquement par amitié pour vous, dit M. Dodge au baronnet, que je renonce à l'espoir d'arriver en Amérique avant les élections d'automne.

Ce n'était pas là précisément la véritable raison. Quoique républicain, M. Dodge était tout fier d'avoir pour compagnon de voyage un baronnet anglais. Il avait bien voyagé ou cru voyager en diligence avec quelques comtesses, mais jamais il n'avait eu le bonheur de vivre en tête-à-tête avec un baronnet! Il resta donc à bord du *Montauk*, plutôt que de lâcher sa proie aristocratique, qu'il comptait montrer avec orgueil à ses amis de New-York. Il supposait d'ailleurs aux Effingham, à l'égard de sir Georges, des sentiments d'envie dont il était bien aise de s'assurer.

L'innocente famille ne se doutait guère qu'elle occupait les pensées de M. Dodge. En montrant de l'antipathie pour la société d'un pareil homme, elle obéissait simplement à ses inclinations et à ses goûts cultivés. Elle ne se sentait disposée à répondre par aucune avance aux efforts qu'il faisait pour être admis dans son intimité.

Réduit à ce petit nombre de passagers, le capitaine Truck vit avec douleur le vaisseau étranger disparaître à l'horizon. Dans le cours de sa vie aventureuse, il avait essuyé bien des revers, mais jamais, depuis qu'il commandait un paquebot, il n'avait été forcé de réclamer l'assistance d'un tiers pour conduire ses passagers à leur destination. Il trouvait cette nécessité humiliante, et il soupira à plusieurs reprises pendant toute la journée en fumant deux fois plus de cigares que de coutume. Lorsque le soleil illumina de ses derniers feux les vapeurs de l'horizon, il appela alors Saunders sur le gaillard d'arrière.

— Que le diable emporte notre position, monsieur le maître d'hôtel!

— Elle pourrait être meilleure, monsieur. Je souhaite seulement que notre provision de beurre dure jusqu'au terme du voyage.

— Si elle s'épuise, je vous réserve une place dans la prison d'Etat.

— Mais, capitaine, il y a fin à tout, même au beurre. Votre Vattel, qui était cuisinier, en conviendrait lui-même.

— Ecoutez, Saunders, si vous vous permettez de dire en ma présence que Vattel a été dans la cuisine, je vous mets à terre, où vous vous amuserez à faire cuire de jeunes singes pour votre dîner. Je vous ai vu à bord de l'autre navire, monsieur; comment les passagers y seront-ils traités?

— Atrocement, monsieur, je vous en donne ma parole. Croiriez-vous que le maître d'hôtel est un nègre, qui a des boucles d'oreilles, une chemise de flanelle rouge, et pas la moindre éducation! Et puis, il n'y a qu'une cambuse et une batterie de cuisine.

— Alors les passagers de l'avant seront traités aussi bien que ceux de l'arrière?

— Et les passagers de l'arrière aussi mal que ceux de l'avant. Pour ma part, j'admire la liberté et l'égalité.

— Vous direz pourquoi à M. Dodge, qui saura vous convertir. Puis-je vous demander si vous vous rappelez quel jour de la semaine nous sommes?

— Ce sera demain dimanche, capitaine, et je regrette que nous ne soyons pas à même d'implorer pour notre salut les prières de l'Eglise.

— Si c'est demain dimanche, c'est aujourd'hui samedi, à moins que le dernier coup de vent n'ait dérangé le calendrier.

— Votre observation est parfaitement juste, capitaine, tout le monde conviendra qu'il n'y a pas de navigateur meilleur que vous.

— C'est possible, repartit le capitaine d'un air sombre; mais je suis

bien loin de New-York, et bien près du pays de votre aimable famille. Pour me faire oublier mon malheur, ayez soin de me préparer ce soir quelque chose de réconfortant.

— Comptez sur moi, monsieur, dit Saunders, et il courut à ses fourneaux. Le capitaine donna ses ordres à M. Leach pour la nuit, fit planter un hunier de rechange dans le tronçon du grand mât, et recommanda de donner du grog aux matelots, en l'honneur du samedi soir : lui-même invita les passagers à se réunir autour d'un punch délicieux.

— Messieurs, leur dit-il en les servant, il y a sur l'Océan des bâtiments mieux gréés que le nôtre; mais on trouve peu de quilles plus solides, de cabines plus commodes et de meilleures sociétés. Maintenant que nous sommes débarrassés de notre ombre importune, je me flatte de l'espoir de vous débarquer tous sains et saufs à New-York. Que notre premier toast soit à l'heureuse fin d'un voyage qui a eu de si désastreux commencements.

M. Dodge, sir Georges et M. Lundi répétèrent consciencieusement la phrase; mais les autres convives se contentèrent de saluer en buvant. Le début d'une scène de plaisir est toujours triste et contraint, et le capitaine eut quelque peine à amener ses compagnons au point où il désirait les voir. Quoique Eve et sa gouvernante eussent refusé de prendre place à table, elles consentirent à se mettre dans un endroit d'où elles pouvaient être vues et prendre part de temps en temps à la conversation.

— Mesdames, dit le capitaine, bien que célibataire, je ne me trouve jamais avec la jeunesse sans donner des conseils de mariage. Plus d'un homme qui en était l'ennemi quand il est venu à mon bord a débarqué converti.

Eve avait trop de dignité réelle pour souffrir qu'on entamât devant elle une dissertation sur l'amour, et les assistants comprenaient trop bien son caractère pour se prêter aux plaisanteries du capitaine; aussi n'eurent-elles pas de suite.

— Ne sommes-nous pas déjà dans les parages des vents alizés? demanda Paul Blunt, afin de changer de conversation. J'ai toujours rencontré ces vents sur la côte, à la hauteur de 25 ou 26 degrés, et je crois que nous sommes à 24, d'après votre estime de ce jour.

— On voit que vous avez déjà fait la route, repartit le capitaine : je m'en suis aperçu à la manière dont vous avez posé le pied sur l'échelle du bord en sortant du canot : vous n'étiez pas là comme un perroquet sur son bâton; mais vous aviez le pied ferme et l'air assuré. Votre présente observation prouve que vous savez où le navire doit être. Nous nous trouvons en effet sur la lisière des moussons, au large du grand désert, et avant vingt-quatre heures je m'attends à voir nos ponts tout blancs de sable.

— Est-ce un phénomène ordinaire? demanda Edouard Effingham.

— Il est fréquent, lorsqu'on est près de la côte d'Afrique, qui doit être éloignée d'environ vingt ou trente milles.

— Je noterai ça dans mes impressions de voyage, s'écria M. Dodge en tendant son verre.

— A propos, dit M. Lundi, vous nous aviez promis de nous en faire connaître quelques fragments; voici le moment de vous exécuter.

— M. Dodge a l'intention de les publier, dit M. Sharp d'un air malin, et ce serait peut-être déflorer son œuvre.

— Monsieur, dit M. Dodge, je puis sans inconvénient vous communiquer mon travail, car il se compose moins d'anecdotes que d'observations générales. Saunders, allez chercher le manuscrit que vous trouverez sur la planche de notre chambre, auprès de la boîte de cure-dents brevetés de sir Georges... Voici le livre, messieurs et mesdames; je vous prie de remarquer que j'ai enregistré les idées à mesure qu'elles me venaient et sans chercher à les mûrir. Voulez-vous quelques notes sur Paris ou quelques essais sur les bords du Rhin?

— Oh! de grâce, monsieur, ayez la bonté de ne pas oublier Paris? dit mademoiselle Viefville.

M. Dodge salua gracieusement, et parcourant les pages de son journal, il débarqua au cœur de la grande cité. Après avoir toussé préalablement, il se mit à lire d'un ton didactique qui montrait combien il attachait de valeur à ses observations.

— Déjeuné à dix heures, comme de coutume, heure que je trouve inconvenante et contraire à la raison, et qui serait généralement désapprouvée en Amérique. Je ne m'étonne pas qu'un peuple soit immoral et dépravé dans ses mœurs, quand il prend ses repas à des heures aussi indues. J'attribue la corruption de la France aux époques du jour où l'on prend sa nourriture.

— Voilà une drôle d'idée! s'écria mademoiselle Viefville en français.

— Où l'on prend sa nourriture, répéta M. Dodge, qui s'imaginait que cette exclamation involontaire était un hommage rendu à ses sentiments. L'usage de prendre du vin à déjeuner doit être une des raisons qui habitue les femmes à boire à l'excès.

— Mais, monsieur!

— Vous voyez que mademoiselle met en question l'exactitude de vos assertions? dit M. Blunt, que la folie de l'auteur divertissait.

— J'ai les meilleures autorités, je vous le garantis; sans cela je n'introduirais pas une accusation aussi grave dans un ouvrage de cette importance. J'ai obtenu mes renseignements d'un Anglais qui a demeuré douze ans à Paris, et il m'a affirmé que beaucoup de femmes à la mode de cette capitale menaient une vie très-dissipée.

— A la bonne heure; mais elles ne boivent pas.

— Après déjeuner, poursuivit M. Dodge, j'ai pris un fiacre, et je me suis rendu aux Tuileries. Le roi et la famille royale partaient pour Nully.

— Pour où? demanda mademoiselle Viefville en français.

— Pour Neuilly, répondit Eve tranquillement.

— Pour Nully : Sa Majesté est montée à cheval précédant son illustre famille et tout le reste de sa noble compagnie. Le roi portait un habit bleu, un cordon rouge et un chapeau galonné.

— Ceci est exact.

— Je lui ai fait une révérence avec toute la dignité d'un républicain, et il m'a répondu par un gracieux sourire. Louis-Philippe d'Orléans, qui gouverne la France depuis six ans, est un homme d'un extérieur imposant, qui a toute la physionomie d'un roi, quand il est en grand costume. Il monte à cheval avec grâce et avec dignité, et son air est aussi grave, aussi solennel que celui d'un maître d'école.

— Par exemple!

— Oui, mademoiselle, l'exemple est bien choisi. Il est conforme à la simplicité de la personne royale. Je me trouvais dans la foule auprès d'une charmante comtesse, qui parlait anglais, et qui me fit l'honneur de m'inviter à lui rendre visite à son hôtel dans le voisinage de la Bourse.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit mademoiselle Viefville en français.

— Après avoir promis à ma belle compagne d'être exact, je me rendis à Notre-Dame, église dont l'architecture m'a paru présenter un caractère général d'impiété et d'irréligion. L'idolâtrie et l'eau bénite y abondent. Combien j'ai remercié la Providence de m'avoir fait naître de ces hommes vénérables qui se sont retirés au désert plutôt que d'abandonner leur foi! L'édifice est de moins bon goût que les plus vulgaires églises d'Amérique.

— Est-il possible? dit madame Viefville.

John Effingham haussa les épaules.

M. Dodge continua sa lecture; il rendit compte de sa visite au père La Chaise, dont il vantait la simplicité démocratique. Il parla du musée, où il avait vu des chefs-d'œuvre, mais qui égalaient à peine, selon lui, les essais d'un certain Coilcy, qu'il avait connu aux Etats-Unis. Il critiqua la musique du grand Opéra, qu'il trouvait inférieure à celle des concerts américains. Il aurait lu jusqu'au bout son volumineux manuscrit, si le capitaine Truck ne lui avait fait observer que l'heure était avancée, que le bol de punch était vide, et que les dames avaient besoin de repos.

CHAPITRE XIV.

Tout le monde eut bientôt les yeux fermés, à l'exception de l'homme qui tenait la barre. Ce digne marin était lui-même si fatigué, qu'il s'affaissa plusieurs fois à son poste. En de telles circonstances, il n'est pas surprenant que la cabine ait été réveillée le lendemain par l'inquiétante nouvelle que la terre était proche.

On courut sur le pont, et l'on vit distinctement, à deux milles du *Montauk*, la redoutable côte d'Afrique. Elle présentait une longue ligne de monticules sablonneux avec un arrière-plan de montagnes au nord-est, quelques baies dentelaient la côte. Quelques rochers se montraient par intervalles, et tout le paysage avait un caractère de sauvagerie, de sécheresse et de stérilité. Les passagers contemplaient depuis quelques minutes ce spectacle de désolation, quand un cri s'éleva de l'avant :

— Une voile!

— De quel côté? demanda le capitaine Truck d'un ton sévère, car l'aspect de cette plage dangereuse l'avait mis de mauvaise humeur.

— Par la hanche de bâbord et à l'ancre.

— Il est à la côte! s'écrièrent quelques matelots.

La lunette servit à constater la vérité. A environ une lieue à l'arrière du paquebot américain, se dressaient les mâts d'un vaisseau dont la quille reposait sur les sables. Il devait évidemment avoir fait naufrage; on crut d'abord que c'était *l'Écume*, mais le capitaine Truck fut d'un avis contraire.

— A en juger par sa construction, dit-il, c'est un suédois ou un danois. Il a une carcasse solide et massive, qui s'élève à sec du milieu des sables, comme si elle avait été bâtie dessus. Il ne paraît pas avoir été crevé dans son fond, et presque toutes les voiles sont encore à leur place. On ne voit pas à bord un seul être vivant! Ah! voici des tentes de toile sur la côte avec des ballots de marchandises! L'équipage aura été fait prisonnier et emmené dans le désert, ce qui doit nous avertir qu'il faut alarguer. Donnez un coup de sifflet, monsieur Leach, et dressez vos bigues, pour que nous placions nos mâts de fortune. Faute de voiles d'artimon, la moindre brise nous jetterait à la côte.

Pendant que l'équipage achevait le travail qu'on avait commencé la veille, le capitaine Truck et ses passagers examinèrent avec attention le bâtiment naufragé. Ils supposèrent qu'il avait échoué pendant le dernier coup de vent, et qu'il avait été pillé par les indigènes.

Comme l'équipage était trop occupé pour aller pousser une reconnaissance, MM. Blunt, Sharp et leurs domestiques, ainsi que M. Lundi, offrirent de monter une embarcation, et d'aller procéder de plus près à une enquête. Le capitaine Truck se mit à la tête de l'expédition, après avoir étudié un moment les causes de sa position actuelle. *Le Montauk* avait sans doute été porté vers la terre par un courant qu'il avait pris au large, et l'effet de cette imperceptible dérive n'avait pas été remarqué par les matelots. Toutefois, l'on pouvait encore éviter d'échouer, en tenant le cap au large, et à la faveur de la brise légère qui venait du continent.

Le Montauk avait trois embarcations : la chaloupe qui était à sa place ordinaire entre la misaine et le grand mât, un canot et un cutter. Il était presque impossible de mettre la première à l'eau, à cause de la mutilation du grand mât, mais les deux autres pendaient aux daviers de chaque côté, et pouvaient être facilement descendues. On les mit à la mer; on y plaça de l'eau, des provisions et des armes, quoique la côte observée à l'aide de longues vues n'offrît aucun indice de la présence d'un ennemi. Les paquebots n'avaient ordinairement pour moyen de défense que les pistolets du capitaine, quelques fusils de chasse, et un canon qui servait à faire des signaux. Heureusement la plupart des passagers étaient munis de fusils et de pistolets.

Le capitaine Truck était encore sur le pont lorsque Eve, avec cet étrange amour des aventures qui s'empare souvent des esprits les plus délicats, exprima le regret de ne pouvoir faire partie de l'expédition.

— Il y a, dit-elle, quelque chose de si bizarre à débarquer dans un désert d'Afrique, et à visiter un bâtiment naufragé, que j'en courrais volontiers les risques.

Les jeunes gens hésitaient entre le désir d'avoir une telle compagnie et la crainte de l'exposer; mais le capitaine Truck déclara qu'il n'y voyait pas le moindre inconvénient. M. Effingham donna son consentement, et les dames furent admises à bord du cutter. Les rames furent tenues par MM. Blaut et Sharp, leurs domestiques et ceux de M. Effingham. Edouard se chargea du gouvernail. Le capitaine Truck se jeta dans le petit canot avec Saunders, M. Lundi et sir Georges Templemore. M. Dodge refusa d'être de la partie; il comptait profiter de l'absence des autres passagers pour pénétrer dans les chambres, ramasser les lettres et papiers oubliés, et recueillir des matériaux dont il enrichirait plus tard un journal qu'il projetait sous le titre de *l'Adroit Informateur* ou *le Furet actif*.

Occupé de compléter le gréement du mât de fortune, l'équipage ne pouvait prendre part à l'excursion.

— Faites attention à vos chaînes, dit le capitaine en second, et soyez paré à jeter l'ancre si la dérive vous entraîne à un mille de la côte.

Le second fit un signe de la main, et les voyageurs s'éloignèrent; leur entreprise excitait en eux d'étranges émotions. Eve et mademoiselle Viefville surtout pouvaient à peine en croire leurs sens en voyant les coquilles de noix qui les portaient balancées par de longues lames, qui leur avaient semblé si peu de chose du haut du *Montauk*, et qui rappelaient maintenant la respiration pesante de quelque géant des mers.

Quoique avançant toujours sous l'impulsion des avirons, les embarcations avaient parfois l'air d'être sur le point de disparaître, comme de vains jouets de l'abîme, et ces aventuriers ne se regardèrent pas d'abord comme en sûreté. Cependant ils furent rassurés par la bonne humeur des jeunes gens et par les saillies du capitaine Truck, dont le canot marchait de conserve avec le cutter. A la fin de l'expédition, ils contemplaient avec admiration les sables stériles auxquels leur étendue donnait un aspect sublime; ils passaient en revue les grands événements historiques dont l'Afrique avait été le théâtre, tandis que le spectacle du navire abandonné les reportait à la civilisation. On arriva assez vite dans une anse formée par quelques roches.

— Monsieur Effingham, dit le capitaine, tenez le cutter en dehors des brisants, tandis que je vais entrer dans cette crique. Si vous êtes disposés à me suivre, vous n'aurez qu'à remettre la barre à M. Blunt, quand je vous avertirai par un signal. Tenez bien vos rames, messieurs, et soyez prêts à prendre les armes; songez que vous êtes dans une mauvaise partie du monde, et que si les singes invoquent leur parenté avec mon maître d'hôtel, nous aurons bien de la peine à ne pas nous priver du plaisir de sa compagnie.

Le capitaine fit un signe, et le canot entrant dans la crique disparut derrière les rochers. On vit bientôt M. Lundi en sentinelle sur un quartier de roche, et le capitaine installé sur les barres traversières du vaisseau naufragé. Après avoir longtemps examiné la plage, il appela du geste ses compagnons.

— Devons-nous y aller? s'écria Paul Blunt en sollicitant un consentement par la manière même dont il posait la question.

— Qu'en dites-vous, mon cher père? demanda Eve.

— J'espère que nous arriverons toujours assez tôt pour secourir des chrétiens en détresse. Prenez la barre, monsieur Blunt, et marchons au nom du ciel! au nom de l'humanité!

Le cutter avança. Paul Blunt se tenait debout pour gouverner, mais son ardeur était tempérée par la crainte de compromettre le précieux fardeau qui lui était confié. Les dames tremblèrent un instant, car il leur semblait que la frêle embarcation allait être jetée à la côte comme l'écume des mers; mais le sang-froid du timonier prévint le danger, et le débarquement s'effectua aisément.

— Nous voici donc en Afrique! s'écria mademoiselle Viefville, s'abandonnant tout entière aux sensations que lui causait une situation aussi nouvelle.

— Au navire! au navire! murmura Eve; nous avons encore l'espoir de sauver quelques malheureux.

On se rendit au bâtiment échoué, après avoir laissé deux domestiques en arrière pour relever M. Lundi de sa faction.

C'était un lugubre spectacle que celui de ce vaisseau jeté sur ces sables d'Afrique, et entièrement inoccupé. On fit à la hâte un escalier qui permit aux dames de monter sur le pont : il était couvert de meubles, de malles, de coffres qui paraissaient avoir été pillés. Le gros de la cargaison composé de sel était encore intact. On trouva dans les drisses un pavillon danois, qui confirma les conjectures du capitaine. Le nom du navire traduit en anglais signifiait LE MESSAGER, et il était de Copenhague; mais il était impossible de deviner d'où il était parti et quelle était sa destination.

Plusieurs voiles légères avaient été emportées, mais la grosse voilure restait encore sur les vergues. Le navire était grand et assez fort pour n'avoir pas crevé, quand il avait donné sur les sables en voulant chercher un asile dans la petite baie. Avec une force suffisante, on aurait pu le dégager, et il eût été en état de continuer immédiatement sa route; mais on manquait de bras, et comme un homme mutilé dans la force de l'âge, cette admirable machine était condamnée à une éternelle inaction. Quoique sans avaries, complet dans toutes ses parties essentielles, muni d'une mâture en sapins de Norvége, dont le capitaine fit l'essai en taillant le bois avec son couteau, ce beau navire devenait désormais inutile. Cette idée accabla de douleur M. Truck, qui songeait moins pourtant à la perte pécuniaire qu'à tant de qualités si fatalement détruites. Les traces de chameaux étaient nombreuses autour du *Messager*, et l'on découvrit une sorte de plan incliné que les indigènes avaient disposé à la hâte pour transporter les ballots du bâtiment jusqu'à l'endroit où se tenaient leurs bêtes de somme. Les empreintes de pas humains abondaient également, et l'on reconnut avec peine des marques de souliers mêlées à celles des pieds nus.

— Ce naufrage, dit le capitaine Truck ne doit pas remonter à plus de trois jours, et il y a quelques heures à peine que les pillards se sont éloignés. Ils ont probablement emporté hier au soir la partie la plus précieuse du butin, et ils ne manqueront pas de revenir ou d'avoir des remplaçants. Que Dieu protége les pauvres diables qui sont tombés en servitude! Quelle belle occasion de s'évader auraient ceux qui pourraient être cachés près d'ici.

Cette pensée frappa toute la compagnie, et dans l'espérance de découvrir quelques fugitifs, on examina la rive escarpée qui s'élevait presque au niveau des mâts. MM. Sharp et Blunt descendirent dans la cale, et appelèrent à plusieurs reprises en allemand, en anglais et en français. Personne ne répondit. Le capitaine grimpa dans les hunes pour inspecter l'intérieur, et ne vit rien que l'immense désert. La place où les chameaux s'étaient arrêtés se trouvait à peu de distance. Les aventuriers s'y rendirent, ayant à l'avant-garde Paul Blunt, qui arma par précaution son fusil de chasse à deux coups. Ils ne virent qu'une solitude silencieuse, presque entièrement dépourvue de végétation et sans bornes comme l'Océan. On apercevait dans la plaine, à quelque distance, un objet à demi enseveli dans le sable, et Paul ne craignit pas d'aller le reconnaître. C'était le corps d'un homme dont le costume annonçait un passager plutôt qu'un matelot. Il avait eu le crâne fendu d'un coup de sabre, et sa mort remontait à environ douze heures. Paul et M. Sharp qui l'accompagnait convinrent de ne pas instruire de cette découverte les dames qui étaient rentrées dans le cutter avec M. Effingham. Le cadavre fut enterré à la hâte, après avoir été fouillé. On ne trouva dans sa poche qu'une lettre en allemand, dont les expressions, quoique simples, étaient naturelles et attendrissantes. Elle était écrite par une femme à son mari, et parlait du retour du voyageur, dont elle ne prévoyait guère la déplorable destinée.

Le détachement d'exploration s'empressa de revenir et de se rembarquer. *Le Montauk* avait disparu derrière un cap vers lequel il dérivait lorsqu'on l'avait quitté, et depuis que les voyageurs ne l'apercevaient plus, ils éprouvaient un sentiment général d'isolement. On s'empressa de regagner le bord, et en revoyant de loin son navire, le capitaine annonça que le mât de fortune avait été gréé, et qu'une voile d'artimon était déployée. Toutefois, au lieu de gouverner au sud, M. Leach semblait vouloir retourner sur ses pas, afin de s'écarter d'une partie dangereuse de la côte. Le capitaine Truck anima les rameurs, et bientôt les embarcations furent de nouveau suspendues aux daviers.

CHAPITRE XV.

Lorsque le capitaine fut à bord, il put juger plus exactement de la situation de son navire. Le courant et la houle le poussaient à terre vers un point de la côte plus accidenté que celui où le danois avait fait naufrage. Quelques arbres se montraient çà et là, et quelques rochers

irréguliers s'avançaient en récifs dans la mer. Le vent était d'ailleurs favorable, et M. Leach avait mis dehors toutes les voiles qu'il lui était permis de déployer. Il avait aussi jeté le plomb de sonde, et avait trouvé un fond de sable dur et mêlé de roches, sur lequel il était possible de jeter l'ancre. Ces circonstances ne parurent pas trop défavorables au capitaine, et il le prouva en faisant venir Saunders pour lui commander le déjeuner.

— Approchez, monsieur le maître d'hôtel, dit le capitaine, et rendez-moi vos comptes. Vous avez fouillé dans les équipets de cet infortuné danois, et je désire savoir les découvertes que vous y avez faites. Veuillez vous souvenir que dans les expéditions publiques de cette nature, il ne saurait y avoir de spéculation privée. Avez-vous trouvé de la morue?

— Monsieur, je croirais *le Montauk* déshonoré si j'admettais dans mon garde-manger une pareille denrée; nous avons des langues et du bœuf salé, et personne ne peut avoir envie de morue.

— Je partage votre opinion. Mais avez-vous trouvé autre chose?

— Rien qu'un peu de beurre et d'horrible fromage qui m'ont fait fuir avec la plus grande rapidité. Je ne m'étonne pas que les Africains aient renoncé au navire, et je crois que les requins eux-mêmes l'abandonneront.

Le capitaine fit un signe d'approbation, demanda un charbon et se mit à table. Le repas fut silencieux et même triste. Tout le monde pensait aux pauvres Danois et à leur triste sort; et ceux qui s'étaient aventurés en plaine avaient encore l'homme assassiné pour sujet de réflexion.

Ne peut-on rien faire pour racheter ces gens de la captivité? demanda Eve à son père.

— J'y songeais, ma fille; mais je ne vois d'autre moyen que d'instruire leur gouvernement de leur position.

— Ne pourrions-nous leur être utiles par nos propres ressources, avec de l'argent?

Edouard regarda son cousin et les autres convives, sans oser prendre la parole.

— Miss Effingham, dit sir Georges Templemore en mettant un billet de banque sur la table, si vous voulez vous charger d'être la caissière de l'œuvre de rédemption, je vous offre avec plaisir ce billet de cent livres.

Cette proposition généreuse était si brusque qu'Eve hésita et rougit.

— J'accepterai votre souscription, monsieur, dit-elle, et avec votre permission je la transmettrai à M. Effingham qui connaît mieux que moi les moyens de mettre nos projets à exécution. Je crois pouvoir m'engager en son nom pour une pareille somme.

— Vous le pouvez certainement, ma chère, et je la doublerai, s'il le faut. John, quelle part prendrez-vous à ce bonheur?

— Celle que vous voudrez, dit John Effingham qui était peu démonstratif, mais dont la charité ne connaissait point de bornes.

— Je crois, ajouta M. Sharp, que nous devons tous suivre ce bon exemple, et j'espère que nous pourrons mettre nos projets à exécution par l'entremise de quelques agents consulaires de Mogador.

M. Dodge souleva quelques objections, car il n'avait pas le moyen d'être aussi généreux, et il n'osait avouer l'infériorité de sa position financière. Après quelques pourparlers, il sortit brusquement de la cabine, furieux de ce que d'autres pouvaient donner ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'offrir.

Mademoiselle Viefville mit tranquillement un napoléon dans la main d'Edouard Effingham, qui le reçut avec autant de politesse que s'il avait recueilli une plus ample contribution. M. Lundi présenta un billet de cinq livres, et montra un empressement qui lui fit pardonner par ses compagnons son amour immodéré pour le punch.

Pendant que cette collecte se faisait, Eve n'avait pas osé regarder Paul Blunt, mais elle regrettait qu'il ne s'y joignît pas. Il était silencieux, pensif, attristé même, et elle s'étonnait qu'un jeune homme qui semblait jouir d'un revenu considérable ne fût pas à même de satisfaire le vœu de son cœur. Mais cependant, comme on avait trop de discrétion pour le solliciter, on se leva de table sans lui rien dire: Eve fut rassurée lorsque son père lui apprit que M. Blunt lui avait remis clandestinement cent souverains en or, en offrant d'aller lui-même à Mogador, si *le Montauk* relâchait aux îles du cap Vert ou aux Canaries.

— C'est un noble jeune homme, dit Edouard en communiquant ce fait à sa fille et à son cousin; je ne m'opposerai pas à son départ.

— S'il offre de quitter le navire une minute plus tôt qu'il n'est nécessaire, il mérite une statue d'or, dit John Effingham, car il trouve ici tout ce qui peut retenir un jeune homme, et tout ce qui peut exciter sa jalousie.

— O mon cousin! s'écria d'un ton de reproche Eve que déconcertait cette brusque franchise.

Elle se remit promptement, et ajouta:

— Il ne faut point tenir de propos inconsidérés à bord de ce navire.

— Pourquoi donc? demanda John Effingham avec surprise.

— La curiosité s'y exerce avec une activité fâcheuse, et M. Dodge, mû sans doute par le désir de grossir la matière de ses ouvrages, espionne audacieusement dans nos chambres.

— Est-il possible? s'écria Edouard Effingham.

— Je tiens mes renseignements de Nanette Sidley, qui l'a surpris en flagrant délit. Vous vous rappelez, cousin John, la lettre affectueuse que vous aviez écrite à mon père au sujet de mes études. Je l'avais relue ce matin, et oubliée sur la table; eh bien, M. Dodge l'a parcourue, et se prépare sans doute à la commenter. Il en conclura peut-être qu'à notre arrivée en Amérique, miss Eve Effingham deviendra madame John Effingham.

— Comment imaginer une pareille folie? s'écria John avec indignation.

— Un homme capable d'actes pareils se déshonorerait aux yeux de tous ses concitoyens, dit Edouard Effingham: je ne suis pas d'âge à lui donner une leçon, mais je voudrais qu'il eût pénétré dans la chambre de Paul Blunt, qui saurait le mettre à la raison.

On aurait continué à malmener M. Dodge, si la conversation n'avait été interrompue par un mouvement du navire. La brise de terre avait fraîchi, les voiles s'étaient enflées, et le bâtiment avait surmonté la double action du courant et de la houle de terre; mais des murmures se firent entendre tout à coup; les voiles battirent les mâts; le vent sauta avec une inconcevable rapidité, et une ligne sombre du côté du large annonça que la brise allait venir de l'Océan. Elle avait d'ailleurs trop peu de force pour pousser le navire à la côte; mais il devenait nécessaire de jeter l'ancre. Avant d'ordonner cette manœuvre, le capitaine mit un canot à la mer et alla explorer un petit bassin dont M. Leach lui avait signalé l'existence. A droite de cette passe s'étendaient des brisants et des rochers. Il était difficile de s'y introduire, mais le capitaine n'en désespéra pas. A son retour, il ordonna de virer de bord, et de gouverner au sud. La journée était si belle, et l'Océan si limpide, qu'on voyait le fond à une profondeur considérable. Le plomb de sonde marquait cinq brasses. Le capitaine s'engagea hardiment entre les récifs, tenant l'ancre suspendue à une seule bosse, et prêt à la laisser tomber. Quand il donna le signal, on fit filer la chaîne, la voile de misaine fut carguée, et *le Montauk* mouilla en toute sûreté au fond du bassin.

La souveraineté d'un capitaine à bord est si absolue, que personne n'avait osé interroger le capitaine sur le but de sa manœuvre, quand Paul Blunt hasarda une observation.

— Vous vous proposez sans doute, dit-il, de rester dans cette rade jusqu'à ce que vous ayez substitué quelque chose de mieux à vos mâts de fortune?

— Précisément, répondit le capitaine, pendant que j'étais à bord du danois, j'ai examiné avec attention ses mâts, ses voiles et son gréement, et je suis convaincu qu'on peut s'en servir, quoiqu'ils soient faits pour un bâtiment qui jauge deux cents tonneaux de moins que *le Montauk*. Nous allons nous mettre à l'œuvre, si le temps et les musulmans nous le permettent, et avec l'aide de la Providence, j'espère mettre mon navire en état de se diriger vers New-York.

CHAPITRE XVI.

Le capitaine se hâta d'agir. Comme les deux dames devaient rester étrangères à l'opération, MM. Effingham reçurent la mission de les protéger.

— Je propose, ajouta le capitaine, de confier la direction du bâtiment à M. Blunt, qui me paraît avoir les plus magnifiques dispositions pour la marine. M. Sharp peut rester aussi pour tenir compagnie à ces dames. En revanche, messieurs, je réclame les bras de tous vos serviteurs. Je compte sur M. Lundi, ainsi que sur sir Georges Templemore. Quant à M. Dodge, s'il restait en arrière, il manquerait un chapitre important à la relation de ses voyages. M. Saunders aura l'honneur de vous préparer à dîner, mais tous les autres gens de l'équipage me suivront à bord du danois.

Une heure suffit aux préparatifs, et le cutter partit avec le canot. Il n'y avait pas de temps à perdre, car on craignait d'un moment à l'autre le retour des Arabes. On n'emporta ni eau ni provisions, puisqu'il en restait assez sur le bâtiment échoué; mais on eut soin de prendre les fusils et les pistolets, afin d'être en mesure de résister à une attaque. Une petite pièce de canon fut laissée à bord du *Montauk*, toute chargée, pour donner l'alarme, s'il s'opérait un changement dans la situation du navire.

Le détachement se composait de trente hommes, et l'on conçoit aisément que les embarcations fussent encombrées. Cependant il y avait assez de place pour ramer, et en moins d'une heure on atteignit *le Messager*. Le capitaine y monta le premier, examina les environs avec sa longue vue, et voyant tout solitaire autour de lui, il ordonna de commencer sans délai les opérations.

Les matelots d'élite s'occupèrent d'enlever la hune et la basse vergue du danois. M. Leach conduisit une escouade à l'avant, pour en enlever le mât de perroquet, la voile de hune et le hunier; le même travail s'opéra à l'arrière, sous la surveillance du capitaine et du premier lieutenant. Comme on travaillait avec ardeur, on put, avant le coucher du soleil, mettre la chaloupe à la mer, et s'emparer de toute la mâture supérieure du vaisseau échoué. La nouvelle embarcation reçut les voiles et les manœuvres dormantes, et fut amarrée avec une haussière à une ancre à empenneller. Des manœuvres courantes, des

poulies, des palans, et autres menus objets furent placés dans les embarcations du *Montauk*. Il ne resta d'essentiel à bord de l'étranger que les trois mâts inférieurs. On détacha le canot qui était encore suspendu à l'arrière, et le détachement fut ainsi en possession de quatre embarcations, dont l'une pouvait porter un fret considérable.

A huit heures, les matelots soupèrent, et se préparèrent au repos. Après avoir tenu une conférence avec ses seconds, le capitaine décida que dix hommes garderaient avec lui le bâtiment, et que les autres seraient répartis sur les bateaux. La plus grande partie de l'équipage ne tarda pas à s'endormir; mais M. Truck continua à causer sur le pont avec ses adjudants.

— Monsieur Leach! dit brusquement le capitaine.

— Que voulez-vous, capitaine?

— Priez-vous quelquefois?

—Cela m'est arrivé dans mon temps; mais depuis que je navigue avec vous, j'ai appris à travailler d'abord et à prier ensuite; et lorsque j'ai triomphé des obstacles à force de travail, les prières me semblent du superflu.

— Votre grand-père était ministre, Leach!

— Oui monsieur, et j'ai entendu dire que votre père exerçait la même profession.

— C'est vrai, monsieur Leach; mon père était un pauvre homme et un pauvre prédicateur, mais le meilleur chrétien qui soit jamais monté en chaire. J'avais douze ans quand je le quittai, et depuis ce temps je n'ai jamais passé une semaine entière sous son toit. Il avait peu d'éducation et encore moins d'argent, mais c'était un honnête homme; et quant à ma mère, elle avait la pureté d'un ange.

— Nous pensons tous ainsi de nos mères, monsieur.

— Elle m'avait appris à prier, ajouta le capitaine; mais depuis que j'ai fait les voyages de Londres à New-York, je n'ai guère le temps de m'occuper de mes devoirs religieux.

— C'est comme moi, capitaine; mais pourquoi m'avoir demandé si je priais quelquefois?

— C'est pour vous engager à implorer le ciel, afin que nous ayons demain matin une mer calme, et que nous puissions remorquer jusqu'au *Montauk* le radeau que nous allons construire... Silence! N'avez-vous rien entendu?

— J'ai entendu un son tout extraordinaire, qui provenait sans doute de quelque bête fauve, comme l'Afrique en produit tant.

— Je crois que nous pourrions braver un lion dans cette forteresse, à moins qu'il ne découvrît notre échafaudage, et encore il suffirait d'enlever quelques planches pour faire un pont-levis imprenable. Regardez là-bas! il y a quelque chose qui se remue sur la côte, ou mes yeux ne sont que des poulies de drisses.

M. Leach crut aussi voir quelque chose sur le rivage. La pointe où gisait *le Messager* avait peu de largeur, et le boute-hors du clinfoc s'avançait tout près de l'escarpement, à la cime duquel la côte se trouvait au niveau du désert. Quoique ce mât se fût incliné faute d'étai, son extrémité arrivait encore au-dessus des broussailles qui garnissaient la côte çà et là. Le capitaine indiqua à M. Leach un signal pour réveiller au besoin l'équipage, et s'avança avec précaution sur le beaupré, à l'aide des marchepieds de vergues; il gagna les boute-hors et s'installa à cheval sur le mât, pour examiner la plaine à la clarté des étoiles.

CHAPITRE XVII.

Après être resté pendant quelques minutes étendu sur le foc, les jambes pendantes, le capitaine découvrit un objet en mouvement dans la plaine à la distance de cent toises. Il redoubla d'attention, car non-seulement il avait des preuves que les Arabes ou les Maures avaient déjà visité le danois, mais encore il savait qu'ils rôdaient constamment, le long de la côte, après les coups de vent d'ouest, dans l'espoir de recueillir des épaves. Comme tout l'équipage était endormi et qu'il fallait savoir où étaient les embarcations pour les remorquer, il espérait que les barbares ne s'apercevraient pas de la présence d'une troupe étrangère. La transformation que l'enlèvement des mâts avait fait subir au bâtiment naufragé était de nature à attirer leur attention; mais ce changement pouvait provenir d'une autre bande de maraudeurs indigènes, et d'ailleurs les nouveaux venus visitaient peut-être le danois pour la première fois.

Avec de telles pensées dans la tête, le lecteur se figurera aisément que le brave capitaine n'était pas à son aise, cependant il conserva toute sa présence d'esprit, et se cramponna au bâton de clin-foc avec la ténacité d'un tigre.

L'objet qu'on apercevait confusément dans la plaine fit de nouveau quelques mouvements, et M. Truck distingua clairement la tête et le cou d'un dromadaire. Il était seul, et l'examen le plus scrupuleux ne put amener la découverte d'aucun être humain. On entendait les soupirs de la brise des nuits et le choc monotone des vagues contre la plage. Au bout d'un quart d'heure, le capitaine descendit sur le pont, où son second l'attendait avec impatience.

— Les Maures sont près d'ici, dit-il à voix basse, et je ne pense pas qu'ils soient nombreux; ce sont probablement des éclaireurs ou des espions. Si nous pouvons nous en emparer, nous gagnerons quelques heures sur leurs camarades, et c'est tout ce qu'il nous faut. Après quoi nous leur permettrons de venir ramasser le sel et le fardage du pauvre danois. Leach, êtes-vous homme à me soutenir dans cette affaire?

— Mon concours vous a-t-il jamais manqué, capitaine, pour m'adresser cette question?

— Jamais, mon brave ami; donnez-moi une poignée de main et contractons un pacte à la vie et à la mort.

Le second subit l'étreinte du commandant, et tous deux surent qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre.

— Faut-il réveiller les matelots? demanda M. Leach.

— Gardez-vous-en bien, chaque heure de sommeil nous donne un mât; les morceaux de bois qui restent encore plantés dans le pont du danois sont notre base d'opération, et un seul d'entre eux nous est actuellement plus utile que pourrait l'être dans un autre temps une flotte tout entière. Prenez vos armes et suivez-moi; mais avertissons d'abord le lieutenant de ce que nous allons faire.

Cet officier était endormi sur le pont, car ses forces avaient été épuisées par les travaux de la soirée. La vigie sommeillait également; mais on les tira tous deux de leur assoupissement, et on les instruisit de l'état des choses.

— Tenez les yeux ouverts, leur dit le capitaine, mais observez un silence de mort! je veux tromper les espions arabes et ne pas leur révéler notre présence. Si je pousse un cri d'alarme, vous ferez monter tout le monde sur le pont, et vous vous préparerez à une escarmouche. Dieu vous garde, mes enfants! Leach, je suis prêt!

Le capitaine et son compagnon descendirent avec précaution sur les sables, gravirent la falaise, et s'avancèrent hardiment dans la plaine.

— Voyez-vous les embarcations? dit le capitaine en jetant un regard sur la mer: elles ont l'air de taches noires, et un Arabe ignorant peut aisément les prendre pour des rochers.

— Seulement, répondit M. Leach, elles montent et descendent au gré des lames, et il faudrait être doublement turc pour commettre une pareille erreur.

— Les vagabonds qui rôdent dans le désert n'y regardent pas de si près.

Le capitaine fut interrompu par M. Leach, qui lui serra le bras avec violence en lui montrant un homme enveloppé d'un burnous, et portant un long fusil sous le bras. Les deux officiers se tapirent derrière des broussailles et attendirent l'Arabe qui marchait au hasard, sans se douter de rien, et le saisirent au passage. Un coup que le capitaine lui porta sur les yeux le renversa, et avant qu'il eût eu le temps de recouvrer ses sens, on lui liait les pieds et les mains avec des cordes, pour le rouler ensuite, comme un ballot, au bas de la côte.

— Voyons maintenant s'il a des complices, dit le capitaine; et il s'approcha hardiment du dromadaire. L'animal remua la tête, huma l'air, et poussa un cri. En un clin d'œil, l'Arabe qui dormait auprès de sa monture se leva, enfourcha la bête et partit au galop. Il disparut dans les ténèbres, avant que le capitaine eût eu le temps de faire usage de ses armes.

— Au fait, dit-il, nous n'avions pas le droit de le tuer. Notre salut dépend de la distance qui le sépare de ses camarades. Si nous avons pris un chef, comme j'ai lieu de le croire, il nous servira d'otage, et dans tous les cas, nous pouvons être assurés de quelques heures de repos.

Après avoir prononcé ces paroles, le capitaine alla ramasser son prisonnier, lui délia les jambes, et le conduisit dans la cabine, où il l'examina à la lueur d'une lampe, avec autant de sang-froid que si c'eût été un animal du désert.

L'Arabe pouvait avoir quarante ans; sa figure était basanée; ses fibres endurcies avaient acquis la maigreur et la rigidité de la corne; tout son corps semblait être fait pour supporter les privations du désert et l'allure fatigante du chameau. Indépendamment du long fusil dont le capitaine s'était déjà emparé, il avait un formidable coutelas. Un ample burnous de poil de chameau lui servait à la fois de coiffure, d'habit et de robe. Ses yeux noirs étincelèrent lorsque la lampe passa devant sa figure, et il parut préoccupé de l'idée qu'un sort terrible l'attendait. Dans l'impossibilité de communiquer verbalement avec lui, les deux marins essayèrent de se faire entendre par signes; mais ils arrivèrent à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'ils se promettaient.

— On dirait qu'il s'imagine que nous voulons le manger, s'écria le capitaine, et ce n'est pas sans motif, puisqu'il a été abattu comme un bœuf. Essayez de lui faire comprendre que nous ne sommes pas des cannibales.

Le second, par une pantomime expressive, figura l'action d'écorcher, de dépecer et de faire cuire l'Arabe, avec l'intention de terminer par un signe d'horreur; mais il mit tant de vérité dans ses gestes, qu'il était possible de s'y méprendre.

— Au diable vos contorsions! dit le capitaine; il va être convaincu que nous voulons le dévorer. Les signes sont les mâts de fortune de la langue, et tous les marins devraient s'y exercer, dans la prévision d'un naufrage sur les côtes sauvages et inconnues. Un de mes prédécesseurs avait fait un dictionnaire de signes, qu'il se proposait d'ap-

prendre à tous les novices. Je vais faire l'épreuve de ma science avec cet Arabe, car je ne pourrais dormir s'il continuait à s'imaginer que nous voulons le servir à notre déjeuner.

Le capitaine, en manière de préface, fit semblant de cuire et de manger le prisonnier, et pour exprimer toute son antipathie, il imita l'action dont les passagers souffrant du mal de mer lui avaient si souvent donné l'exemple. Loin de se rassurer, l'Arabe poussa les plus lamentables gémissements. M. Truck fut mortifié de son échec, et comme toutes les personnes qui ne réussissent pas, il ne manqua pas de l'attribuer à tout autre qu'à lui-même.

— Je commence à croire, dit-il, que cet homme est trop stupide pour être un espion, et que c'est tout simplement un traînard qui n'a pas su trouver son chemin dans le désert. Vous voyez, à ses cris, qu'il ne comprend pas l'horreur que j'ai pour l'anthropophagie en général, et pour la chair d'Arabe en particulier. Son idiotisme l'empêche d'être dangereux, et j'ai envie de le relâcher, en me contentant de confisquer à mon profit son fusil et son coutelas.

— Il est inutile de le retenir, répondit M. Leach, car si l'alarme est donnée, son compagnon s'en chargera plutôt que lui. Je propose seulement de prendre ses munitions en même temps que son fusil; ensuite nous pourrons le laisser partir. Je crois qu'il ne parviendrait pas à nous comprendre, lors même que nous le garderions un mois, et qu'il irait à l'école pendant tout ce temps.

— Vous avez raison; d'ailleurs, tant qu'il serait parmi nous, nous serions exposés à des malentendus désagréables. Coupez donc ses liens, qu'il aille au diable!

Le second obéit, et un moment après l'Arabe était en liberté. D'abord le pauvre homme demeura tout interdit; mais le capitaine, dont l'humanité avait quelque chose d'un peu brutal, lui donna avec le pied une explication *à posteriori*. L'Arabe monta rapidement l'échelle de la cabine, descendit le plan incliné, et gravit avec rapidité l'échelle escarpée.

Des hommes endurcis par l'habitude du danger pouvaient seuls songer au repos en de pareilles circonstances. Les deux officiers étaient trop habitués à des alarmes soudaines pour s'inquiéter inutilement, quand ils savaient que le lendemain ils auraient besoin de toute leur énergie. Ils placèrent des factionnaires, commandèrent la prudence aux hommes de quart, et gagnèrent leurs couches respectives. Le capitaine s'étendit sur le lit du pauvre danois, qui était captif au milieu du désert. M. Leach s'embarqua sur le canot, et alla s'installer dans la chaloupe. Tous deux étaient profondément endormis cinq minutes après avoir posé la tête sur l'oreiller.

CHAPITRE XVIII.

Le repos est doux aux hommes fatigués. De toute la troupe qui dormait sur la lisière du grand désert, exposée à la fureur de ses habitants, un seul individu se préoccupait du danger : c'était M. Dodge, qui aurait dû pourtant être en parfaite sécurité, si son imagination n'avait été troublée par des chimères. Il était dans l'embarcation la plus éloignée, que les Arabes n'auraient pu atteindre en cas d'attaque; mais il n'en tremblait pas moins pour sa vie, et il exerça jusqu'au matin la vigilance qui le caractérisait.

La nuit se passa paisiblement. Quand les ténèbres furent en quelque sorte dissoutes par les premiers rayons du soleil, les sentinelles éveillèrent le capitaine Truck et ses lieutenants. Tout était encore dans une pénombre; cependant on distinguait les contours des objets.

Le premier coup d'œil du capitaine fut pour la mer; si elle avait été agitée, c'en était fait des espérances du capitaine; par bonheur, le temps n'avait point changé.

— Les vents se sont épuisés dans la dernière bourrasque, dit-il à M. Leach, et nous pouvons transporter nos espars aussi facilement que des bûches de bois flotté. La houle de terre a même diminué, et les brisants ont l'air des rides de l'eau d'un baquet. Faites monter tout le monde, et occupons-nous de ces mâts avant déjeuner.

M. Leach siffla, héla les embarcations, et une minute après les matelots arrivèrent en bâillant et en étendant les bras, car pas un d'eux ne s'était déshabillé. Après leur avoir accordé un quart d'heure pour se dégourdir, on les passa en revue sur le pont.

— Monsieur Leach, dit le capitaine, placez dans la hune de misaine un homme qui ait de bons yeux pour guetter les Arabes.

Quoique le gréement inférieur fût arrimé dans la chaloupe, on avait ménagé à chaque mât un cartaheu, et un matelot fut laissé à l'avant.

— Veillez bien, lui cria le capitaine, et restez là-haut jusqu'à ce que je vous ordonne de descendre. Nous avons reçu cette nuit la visite d'un drôle affamé, et s'il est moins bête qu'il en a l'air, il reviendra bientôt chercher le bœuf et la morue du naufragé.

Les matelots se regardèrent gravement, et jetèrent ensuite un coup d'œil sur leurs armes. Cette nouvelle eut pour effet de surexciter l'ardeur de l'équipage, et c'était là-dessus que le patron comptait.

— Les gaillards vont ruminer cette nouvelle en guise de tabac, dit-il à M. Leach en allant prendre un charbon dans la cabine pour allumer son cigare. Je vous promets que les bigues n'en seront pas moins promptement dressées.

Ce pronostic était juste : au lieu de se tirailler les bras sur le pont, les matelots saisirent les palans et les barres du cabestan.

— Virez au guindaut! s'écria M. Leach ravi du succès qu'avait obtenu son chef; virez ferme, et dressons cette machine à mâter!

Un homme étranger à la marine aurait été confondu de la rapidité avec laquelle l'équipage souleva le grand mât avec sa hune, et le tint soulevé en l'air assez haut pour pouvoir le jeter par-dessus le bord. On le descendit sans peine, et il fut bientôt étendu sur les sables. Le capitaine Truck connaissait l'importance de ce mât, dont il ne pouvait se passer. Il appela donc tous ses gens, afin de le lancer à l'eau avant déjeuner.

— Assurons-nous de lui, mes amis, dit-il, car c'est notre plus belle conquête. Il faut la conserver à tout prix, dussions-nous déclarer la guerre à l'empereur de Maroc.

Les matelots se mirent à l'ouvrage, firent sauter la hune et la portèrent à l'eau. Le reste du mât fut poussé dans la mer avec des anspects, malgré l'obstacle que présentaient les barres maîtresses des hunes. L'immense intérêt qui s'attachait à cette immense opération captiva la vigie, qui, oubliant ses fonctions spéciales, sembla prendre part aux efforts de ses camarades.

— Que diable regardez-vous là-haut dans la hune? s'écria le capitaine; n'avez-vous rien de mieux à faire?

Avertie de sa négligence, la vigie tourna promptement les yeux vers le désert, et fit entendre ce cri terrible : Les Arabes!

Le grand mât était dans l'eau, mais il ne flottait pas encore; les travailleurs qui le soulevaient péniblement s'arrêtèrent tout à coup, et s'apprêtaient à prendre les armes, lorsqu'ils furent retenus par le capitaine.

— De quel côté sont les Arabes? demanda-t-il d'un ton sévère.

— Sur une éminence, à un mille et demi dans l'intérieur.

— Où est le cap?

— Droit sur nous.

— Comment voyagent-ils?

— Ils ont tous des chevaux ou des chameaux.

— Combien sont-ils?

L'homme s'arrêta comme pour compter, et reprit ensuite :

— Ils doivent être environ comme une centaine; ils ont mis en panne, et semblent sonder autour d'eux pour chercher un mouillage.

Le capitaine Truck regarda le mât avec hésitation.

— Enfants, dit-il en secouant la main dans la direction du massif morceau de bois, ce mât est aussi important pour nous que le lait de notre mère dans notre enfance. Jurons de l'avoir malgré les Arabes! Pesez sur vos barres, et enlevez!

L'équipage donna au mât une impulsion nouvelle; mais l'homme placé en observation s'écria que les Arabes s'approchaient.

— Encore un effort, dit le capitaine, qui ôta son chapeau pour donner l'exemple : enlevez!

L'énorme poutre céda à l'action des leviers, et elle flotta.

— Aux armes maintenant, mes amis; et vous, gabiers, tenez-vous cachés derrière la tête du mât; il faut montrer à ces messieurs que nous ne les craignons pas.

Les matelots retournèrent au navire pendant que le détachement placé dans la chaloupe halait le grand mât auprès de quelques autres espars flottants. M. Dodge se mit aussitôt à pagayer de son mieux dans le petit canot, et il avait franchi la barre avant qu'on le remarquât. Ce fut en vain que sir Georges Templemore et M. Lundi le rappelèrent en lui reprochant d'abandonner ses camarades dans le moment le plus critique; les remontrances furent inutiles, et malheureusement les talents de M. Dodge ne répondaient pas à son zèle. Il se trouva dans l'impossibilité de tenir l'avant du canot du côté de la mer, et désespérant de se rendre maître de son embarcation, il sauta dans l'eau et se mit à nager vers la chaloupe. Comme il était habile dans l'exercice de la natation, il arriva sain et sauf, mais en maudissant de tout son cœur le désert et les Arabes. Le canot dériva sur les sables, où il fut recueilli par deux hommes de l'équipage du *Montauk*.

CHAPITRE XIX.

Dès que le capitaine fut sur le pont du danois, il fit la distribution des armes. Son intention n'était pas de commencer les hostilités, puisqu'il n'avait rien à y gagner; mais il voulait défendre énergiquement sa liberté. La vigie lui donnait sans cesse des détails sur les mouvements des Arabes; elle annonça en dernier lieu qu'ils s'étaient arrêtés à portée de pistolet du rivage, et qu'ils s'occupaient de leurs chameaux.

Le capitaine n'était pas complétement satisfait de sa position. La rive était plus haute que le pont du navire, de manière à rendre inutile la position des parapets, quand même ils eussent été d'une épaisseur suffisante. *Le Messager*, légèrement incliné, avait les bossoirs tournés vers la terre, et pouvait être balayé par la fusillade sans que l'ennemi courût aucun danger. Les rochers servaient de fortification à ceux qui étaient à terre, mais ils abritaient à peine les défenseurs du vaisseau.

Les hommes pensent vite dans les circonstances difficiles, et quoi-

que le capitaine se trouvât dans une situation complétement nouvelle, son sang-froid et ses connaissances pratiques en faisaient un chef inestimable pour les hommes placés sous ses ordres.

— Messieurs, dit-il à ses lieutenants et aux passagers, je ne crois pas que Vattel ait prévu ce cas. Les Arabes sont assurément légitimes propriétaires de ce pays; mais c'est un désert, et le désert, comme la mer, est une propriété commune. Il n'y a pas en Afrique de lois concernant les naufrages.

— Monsieur, répondit M. Lundi, j'ai la plus grande confiance dans votre savoir, et je suis également disposé à la paix ou à la guerre quoique j'incline pour la paix. A votre place, capitaine Truck, j'entamerais des négociations, et si elles échouaient, je me préparerais au combat.

— Je suis entièrement de votre avis, monsieur; mais comment parlementer avec des gens qui n'entendent pas un mot de ce que vous dites? S'ils étaient versés dans la science des signes, on pourrait en tirer quelque chose; mais j'ai lieu de croire qu'ils sont, sous ce rapport, d'une stupidité complète.



M. Lundi, négociant anglais.

M. Lundi exprima l'idée qu'il y avait un langage intelligible pour tous, et qu'il fallait s'en servir. En fouillant dans la cale du danois, il avait découvert une caisse à liqueurs et un baril de genièvre de Hollande, et il pensait que l'offre de ces spiritueux pouvait mettre les Arabes en belle humeur.

— J'ai connu dans les affaires, ajouta-t-il, des hommes qui à jeun étaient entêtés comme des mulets, mais qui devenaient raisonnables après avoir bu. Donnez ces liquides aux Arabes, et je vous garantis qu'ils s'adouciront quand ils en auront goûté. S'ils trompent mon attente, je n'hésiterai pas à faire feu sur eux.

— Mais, fit remarquer sir Georges Templemore, j'ai entendu dire que les musulmans ne buvaient jamais; ils mépriseront donc notre cadeau; en outre, ils peuvent invoquer le droit de premiers occupants, si ce sont les mêmes qui ont déjà pris possession du danois. Dans ce cas, ils ne nous sauront pas gré de leur donner une aussi faible partie de ce qui leur appartient en totalité. Si quelqu'un venait m'offrir mes pistolets brevetés, à condition que je lui laisserais prendre mes rasoirs, ou ma boîte de toilette indienne, je ne lui aurais aucune obligation.

— Puissamment raisonné, sir Georges! Je serais entièrement de votre avis, si je ne croyais que les Arabes fussent beaucoup plus calmes après avoir goûté des liqueurs. Il me faudrait deux ambassadeurs, pour mettre ce projet à exécution.

En entendant ces paroles du capitaine, M. Lundi se proposa courageusement. Il avait assez de pénétration pour deviner qu'on ne lui ferait aucun mal, tant qu'on redouterait un engagement avec des européens armés. Il demandait seulement un compagnon, et le capitaine Truck fut si enthousiasmé de l'ardeur du volontaire, qu'il offrit immédiatement de le suivre. Ses lieutenants et son équipage s'y opposèrent d'un commun accord avec autant de respect que d'énergie. Le capitaine était trop nécessaire au salut de tous pour s'exposer imprudemment.

— Si vous craignez pour M. Truck, dit M. Lundi aux gens de l'équipage, je suis persuadé que vous n'avez point peur, et qu'aucun de vous ne refusera d'aller vider une bouteille en compagnie des Arabes. Qu'en dites-vous, mes amis? quelqu'un de vous consent-il à venir avec moi?

— Oui, oui, monsieur! s'écrièrent à la fois une douzaine de matelots.

— Je m'y oppose, interrompit le capitaine. J'ai besoin de mes hommes, car je tiens à m'emparer des deux tronçons de mâts qui restent, et nous aurons la brise et la mer contre nous, quand nous retournerons au *Montauk*. Une idée! si M. Lundi se faisait accompagner par M. Dodge? Il est accoutumé aux conciliabules, et il a besoin de stimulants, après le bain qu'il a pris. Monsieur Leach, prenez un canot, et amenez-moi le susdit; présentez-lui mes compliments, et dites-lui qu'il a été choisi à l'unanimité pour remplir des fonctions honorables et avantageuses qui lui assureront la faveur publique.

Le second obéit sans hésitation et se dirigea vers la chaloupe. Le capitaine héla la vigie et lui demanda ce que faisaient les Arabes. La réponse fut satisfaisante. Ils s'occupaient de planter leurs tentes, et ne semblaient pas disposés à commencer la guerre. M. Truck recommanda aux gabiers de surveiller avec soin l'ennemi, et crut avoir encore le temps de changer ses bigues pour enlever le mât d'artimon.

Les manœuvres commencèrent; chacun rivalisa de zèle, et un quart d'heure après, le mât était suspendu dans les rabattues. Dix minutes plus tard, le pied fut dégagé des parapets, la hune enlevée, et le tronc descendu sur les sables. Alors l'équipage déjeuna, et la sentinelle de la hune rassura tous les esprits en faisant savoir que les Arabes ne bougeaient pas.

Toutefois, on ne perdit pas de temps à manger. Au moment où le repas finissait, les habitants du désert commencèrent à parcourir la plaine par pelotons de quinze ou vingt hommes, et des courriers isolés se détachèrent de ses bandes comme pour communiquer avec la population de l'intérieur. Ces allées et venues donnèrent de l'inquiétude au capitaine Truck, qui jugea à propos de prendre des mesures décisives. Il ordonna aux matelots de concentrer toutes leurs forces sur le mât de misaine, et se rendit auprès de ses deux ambassadeurs pour leur communiquer ses instructions.

M. Dodge n'avait osé résister à la sommation du capitaine, et en se présentant devant lui, il essaya de faire tant bien que mal l'apologie de sa conduite.

— Je dois vous avoir mal compris, dit-il; quand l'arrivée des Arabes a été signalée, je me suis empressé de me rendre à la chaloupe, dans laquelle et autour de laquelle on avait réuni la voilure et les mâts qui ont tant de prix pour nous. J'ai cru que c'était la place qu'il fallait défendre au péril de mes jours, et si l'on nous avait attaqués, j'aurais combattu comme un tigre.

— Je n'en doute pas, mon cher monsieur, répondit le capitaine, mais nous commettons tous des erreurs en guerre comme en politique, et les meilleurs soldats sont souvent ceux qui lâchent pied à la première alerte. M. Leach a dû vous exposer le plan de M. Lundi, et je compte sur votre zèle, dont vous allez nous donner la preuve dans cette circonstance importante.

— Je voudrais être mis à même de voir les Arabes face à face, l'épée à la main!

— Prenez une épée si cela vous convient, mon cher ami; elle pourra vous servir, dans le cas où les Arabes feraient mine de marcher sur nous. Mais votre premier soin doit être d'abord de leur faire goûter le chnik du pauvre danois; ensuite, s'ils nous refusent la paix, je compte sur vous pour donner l'alarme.

— Comment faudra-t-il m'y prendre? demanda M. Dodge un peu inquiet.

— Rien de plus facile, dit l'imperturbable capitaine; vous commencerez par tuer le sheik, puis vous ferez feu de vos pistolets à bâbord et à tribord. Soyez convaincu que nous vous entendrons.

— J'en suis persuadé, mais je me demande si cette démarche est prudente. C'est tenter bien audacieusement la Providence, et je commence à me sentir des scrupules. Est-il certain, capitaine, que nos procédés ne soient pas contraires aux lois de l'Afrique, à la morale, à la religion?

— Vous êtes trop consciencieux pour un diplomate, dit M. Truck en aspirant une bouffée de son cigare. Vous n'aurez pas besoin de tuer les femmes; que désirez-vous de plus? Parlons moins, et agissons! Nous comptons tous sur votre dévouement; si vous réussissez, votre journal s'enrichira d'une page immortelle; s'il vous arrive malheur, nous rendrons hommage à votre mémoire.

— Ne plaisantons pas avec la mort, capitaine, je vous en supplie; c'est un blasphème que de traiter à la légère d'aussi terribles sujets. Je veux bien me charger du rôle d'ambassadeur, mais pacifiquement, et en portant tous les présents qui peuvent m'assurer une bonne réception.

— M. Lundi prendra la caisse de liqueurs du danois, et j'abandonnerai toute la cargaison aux Arabes, à l'exception des mâts que je

leur disputerai à outrance, quand même ils auraient pour auxiliaires les lions du désert.

M. Dodge fit encore quelques objections, et il en aurait fait bien davantage sans son malheureux accident. Il n'aurait pas manqué d'invoquer les immunités dont il devait jouir à titre de passager ; mais il avait manifesté si ouvertement sa frayeur, qu'il se regardait comme déshonoré, s'il ne relevait sa réputation par une action d'éclat. D'ailleurs, la tranquillité qui régnait parmi les Arabes le rassurait un peu, et il pensait comme le capitaine Truck que le sheik n'oserait recourir à la violence, tant qu'une force imposante garderait le bâtiment échoué.

— Messieurs, reprit le capitaine Truck, vous pouvez lui dire que j'évacuerai la place après avoir enlevé le grand mât, et que je laisserai les indigènes maîtres absolus du danois. Ce mât ne peut lui être utile, et j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux. Faites-lui bien



Le capitaine ordonna à Saunders de lui apporter un charbon, avec lequel il alluma un cigare.

comprendre l'arrangement que je lui propose, et il est évident que nous nous séparerons les meilleurs amis du monde. N'oubliez pas qu'immédiatement après votre départ, nous nous mettrons en devoir d'enlever la misaine, et si l'on fait mine de nous attaquer, donnez l'alarme en temps opportun, pour que nous puissions prendre les armes.

M. Dodge finit par se décider, pour des raisons dont il ne fit part à personne. S'il y avait une bataille, il s'attendait à être mis en réquisition par ses compagnons de voyage ; en restant avec les ennemis, il pouvait au contraire trouver moyen de se cacher jusqu'à la fin de l'action, et en être quitte pour un esclavage qu'il préférait à la mort.

Quand M. Lundi et son collègue gravirent la côte, l'équipage commençait à dresser les bigues autour du mât de misaine. Le capitaine prit congé de ses ambassadeurs sur la lisière de la plaine, mais il y resta quelque temps en observation. L'effectif des Arabes n'avait certainement pas été exagéré, et la troupe qu'on avait en vue semblait communiquer incessamment avec une autre, cachée derrière un monticule de sable qui s'élevait à un mille de distance. Après avoir vu ses envoyés entrer dans le camp ennemi, M. Truck plaça une sentinelle sur la côte, et retourna à son travail.

M. Lundi devint l'homme important de l'entreprise aussitôt qu'elle fut commencée. Il était vigoureux, confiant dans les vertus pacifiques des boissons alcooliques, et dépourvu de l'imagination qui fait voir les dangers où ils ne sont pas. Lorsque les ambassadeurs furent auprès des tentes, un Arabe vint à leur rencontre, et à force de gestes en prononçant seulement le mot sheik, ils parvinrent à se faire conduire en présence de ce personnage.

On a décrit assez de fois les habitants du désert pour nous permettre de supposer que nos lecteurs les connaissent, et pour continuer notre récit comme s'il s'agissait de chrétiens. On a vanté avec raison l'hospitalité des Arabes, mais cette qualité ne se retrouve guère chez les tribus qui fréquentent la côte de l'océan Atlantique, entre Mogador et le cap Blanc. L'habitude de profiter des naufrages exerce là comme partout une désastreuse influence. Cependant un navire protégé par quelques marins épuisés, et un bâtiment défendu par un fort détachement d'hommes armés, présentaient deux objets bien différents à la cupidité des barbares. Ils comprenaient l'immense avantage qu'ils possédaient en étant sur leur territoire, et ils aimaient mieux attendre les événements que de courir les risques d'un combat.

Plusieurs d'entre eux avaient été à Mogador, et avaient idée de la puissance maritime d'un vaisseau ; et comme ils savaient que les étrangers actuellement occupés à bord du danois n'avaient aucun moyen de leur enlever la cargaison, ils se tenaient provisoirement tranquilles. Les Arabes n'étaient pas assez ignorants pour ne pas deviner qu'un autre navire devait être mouillé à quelque distance, et leurs espions s'étaient dispersés dans différentes directions, pour s'assurer de ce fait important.

Les envoyés furent accueillis avec cette courtoisie et cette affabilité qui semblent diminuer à mesure que l'on s'avance vers l'ouest, et augmenter du côté de l'orient.

M. Lundi et M. Dodge furent invités à s'asseoir, et on leur offrit des rafraîchissements dont l'aspect n'avait rien d'engageant; aussi le principal ambassadeur s'empressa-t-il d'exhiber ses présents, et de les recommander aux indigènes, en leur montrant la manière dont on devait en faire usage. Quoique musulmans, les assistants ne se firent aucun scrupule de goûter les liqueurs fermentées, et leurs libations, accompagnées des grimaces les plus grotesques, amenèrent entre les contractants une espèce d'intimité.

L'homme qui avait été capturé la veille par le capitaine Truck fut amené devant le sheik, et les auditeurs se montrèrent envieux de savoir si les étrangers avaient coutume de manger leurs semblables. Les habitants du désert avaient appris par leurs prisonniers que des marins avaient parfois dévoré leurs camarades, et ils avaient à ce sujet des traditions que le récit du captif avait réveillées. Si le sheik avait tenu un journal, à l'instar de M. Dodge, il y aurait probablement consigné des observations tendant à établir que les Américains pratiquaient l'anthropophagie.



M. Saunders, cuisinier du paquebot, avec son aide M. Toast.

M. Lundi prêta la plus grande attention à la pantomime de l'Arabe, et en conclut que le sheik l'invitait à dîner; mais M. Dodge, qui s'alarmait facilement, tomba dans l'erreur que le prisonnier avait lui-même conservée, et s'imagina que les Arabes voulaient le dévorer.

— Allons donc, lui dit M. Lundi en haussant les épaules, vous êtes trop maigre et trop peu appétissant ! Pensez-vous que des hommes, turcs ou chrétiens, puissent songer à vous manger, quand ils ont des vivres en abondance ? Asseyez-vous sans façons, et goûtez à ces tranches de chameau rôti. Si j'avais prévu l'invitation de ce sheik, je lui aurais apporté des couteaux et des fourchettes de Birmingham ; mais quoi qu'il se passe de couvert, c'est un brave homme, et vous en juge-

rez bien mieux quand il aura vidé quelques tasses de schnick. Monsieur le sheik, je bois à votre santé de tout mon cœur.

Les hasards de la vie ont rarement mis en rapport l'un avec l'autre deux hommes aussi différents que MM. Dodge et Lundi. Ce dernier, commerçant rusé sous les dehors de la franchise, n'était pas néanmoins exempt de sincérité; il avait de l'audace, de l'entêtement, de la résolution. Son collègue au contraire dissimulait toutes ses émotions. L'un s'installait comme chez lui sous la tente du désert; l'autre était rempli de défiance. S'ils étaient retournés immédiatement au *Messager*, l'un aurait conseillé au capitaine Truck d'aller rendre visite aux Arabes comme à d'excellents voisins; l'autre aurait fait un appel aux armes.

CHAPITRE XX.

Les choses étaient dans cet état; le sheik et ses hôtes communiquaient par signes, et ne se comprenaient pas; M. Lundi buvait, M. Dodge ruminait; quand un Arabe fit un geste dans la direction du bâtiment échoué.

La tête du mât se levait lentement, et la vigie placée dans la hune se cramponnait à l'espar de peur de tomber.

Le sheik feignit de sourire, mais il était évidemment inquiet. Plusieurs messagers furent envoyés à la découverte; pendant ce temps, le mât commença à s'abaisser, et disparut bientôt entièrement derrière la falaise.

Les Arabes jugèrent qu'il était temps d'intervenir. Le sheik laissa ses hôtes en compagnie de trois ou quatre Arabes, leur réitéra par signes l'assurance de ses intentions amicales, et sortit précipitamment de la tente. Il déposa les armes, et suivi de deux ou trois vieillards comme lui, il se dirigea tranquillement vers la plage, où il trouva le capitaine Truck occupé à mettre à l'eau le mât de misaine. La hune flottait déjà, et de puissants leviers poussaient la partie inférieure, quand les barbares tombèrent au milieu de l'équipage. Comme ils avaient été signalés de loin, et qu'on savait qu'ils étaient sans armes, personne ne se dérangea pour les recevoir, à l'exception du capitaine Truck.

— Monsieur Leach, dit-il, surveillez la manœuvre, pendant que je vais causer avec ces messieurs. Ils n'ont pas l'air malveillant; ils se présentent désarmés, et je ne veux pas être en reste de politesse avec eux. Dans une demi-heure, nous n'aurons plus rien à faire ici, et nous les laisserons maîtres du danois... Votre serviteur, messieurs; je suis charmé de vous voir, et je vous demanderai la permission de vous serrer la main.

Les Arabes ne comprirent point ces paroles, mais ils se laissèrent donner une poignée de main, et murmurèrent en leur langue des compliments, avec autant de cordialité apparente que le vieux marin.

— Dieu protége les Danois, s'ils sont esclaves de ces coquins! s'écria le capitaine tout en accablant le sheik de civilités. Jamais, mon cher Leach, je n'ai vu de voleurs mieux caractérisés. Quelles mines de gredins! ils ont vidé bouteille avec M. Lundi, et leur vieux chef sent le genièvre et la graisse... Poussez ferme, mes enfants!... quelques secousses comme celle-là vont rendre ce mât au liquide élément, comme disent les journaux!... Messieurs, je vous le répète, je suis charmé de vous voir. Nous manquons de chaises sur cette plage; mais vous n'en êtes pas moins les bienvenus. Monsieur Leach, je vous présente le sheik arabe; sheik arabe, je vous présente monsieur Leach... Ohé, sentinelle!

— Monsieur.

— Que font les Arabes?

— J'en vois une trentaine montés sur des chameaux.

— Nos passagers sont-ils en vue?

— Oui, monsieur, voici M. Dodge qui arrive, toutes voiles dehors, ayant le cap sur la côte.

— Ah! ah! est-il poursuivi?

Les matelots suspendirent leur tâche, et jetèrent un coup d'œil sur leurs armes.

— Pas du tout, monsieur; les Arabes n'ont pas l'air de songer à le poursuivre. Ils rient et trinquent avec M. Lundi, qui a l'air de rappeler son compagnon.

— Si on l'arrête, dit le capitaine, il est capable de franchir d'un saut l'océan Atlantique... Allons, mes braves amis, poussez ferme, et le mât de misaine flottera avant que l'affaire s'embrouille.

Les matelots se mirent à l'œuvre; mais ils furent troublés dans leurs opérations par l'éditeur futur de *l'Adroit Informateur*, qui dégringola au bas de la côte avec une prodigieuse vélocité. Les Arabes tressaillirent à cette apparition subite, mais ils la prirent en bonne part, en voyant que tous les assistants ne faisaient qu'en rire. Un moment après parut M. Lundi, sans chapeau, tenant d'une main une bouteille, et de l'autre un verre. Il était suivi d'une cinquantaine d'Arabes désarmés, et en apparence inoffensifs. La présence d'esprit du capitaine Truck ne l'abandonna pas, et détachant une escouade pour garder les armes, il invita le reste de l'équipage à redoubler d'ardeur.

— Capitaine Truck, s'écria M. Lundi, aidez-moi à rappeler M. Dodge au sentiment des convenances; il déshonore la chrétienté! J'allais chanter aux Arabes les deux chansons nationales de l'Angleterre : *God save the king* et *Rule Britannia;* nous aurions été les meilleurs amis du monde, quand M. Dodge s'est enfui. Capitaine Truck, j'ai l'honneur de boire à votre santé.

Le capitaine Truck ne songeait nullement à boire. Ses deux ambassadeurs étaient de retour; son mât de misaine avait été mis à flot, et il jugeait convenable d'opérer le plus promptement possible la séparation des deux partis. Il enjoignit d'attacher au mât un câble de halage, recommanda à ses gens de rassembler leurs bagages, de prendre les armes et de concentrer leurs forces sur les rochers.

— Hâtez-vous, mes enfants, s'écria-t-il; il y a déjà une centaine d'indigènes sur la côte, et tous les derniers venus sont armés! Nous pourrions tirer encore parti de quelques épaves; mais le vent tourne à l'ouest, et notre but principal doit être de sauver ce que nous avons conquis. Monsieur Leach, chargez-vous de M. Lundi, car il est si plein de genièvre et de diplomatie qu'il oublie sa propre sûreté. Quant à M. Dodge, il est déjà établi dans le canot, et je suis sûr qu'il n'en bougera pas. Comptez nos hommes, et veillez à ce que personne ne manque.

Pendant ce temps, le rivage avait changé d'aspect. Le navire était assailli par une multitude d'Arabes armés ou non armés; les matelots avaient amoncelé pêle-mêle sur le sable des masses de fer, des anspects, des pinces, des leviers, des glènes et des épissoirs. Un peloton armé, réuni sur les rochers, fraternisait avec les Arabes, et s'efforçait d'entretenir les bonnes relations qui avaient été établies par M. Lundi. On reconnut bientôt qu'on s'était abusé sur l'effectif de la horde musulmane. Il s'élevait au moins à deux cents hommes, et ceux qui arrivèrent les derniers apportèrent, outre leurs propres armes, des fusils qu'ils distribuèrent au sheik et à ses compagnons. Toutefois les figures étaient animées de la plus franche bienveillance, et les matelots comblés de témoignages d'amitié.

Le capitaine, voyant sa troupe inférieure en nombre, entreprit de suppléer par l'adresse à la force. Il s'était laissé surprendre; mais il se mit en devoir de réparer son inadvertance avec la plus admirable fermeté. Son premier soin fut de dégager ses gens de la multitude qui se pressait autour d'eux. Il leur fit prendre position sur un rocher dont la base communiquait avec le lieu de leur débarquement. On appela nominativement chaque homme, et tout le détachement descendit ainsi sur le bord de la mer avant que ce mouvement fût remarqué par les Arabes, qui parlaient et vociféraient à la fois. Quand ils essayèrent de suivre les fugitifs, ils furent doucement repoussés par les sentinelles. Pendant ces évolutions, le capitaine Truck resta au milieu des Arabes, et témoigna à leur chef les plus grands égards.

Le pillage du navire échoué commença bientôt, à la vive satisfaction du capitaine, qui pensa judicieusement que les déprédateurs n'auraient point d'intentions hostiles tant qu'ils trouveraient à satisfaire impunément leur rapacité. Il savait néanmoins que les barbares tenaient à faire des prisonniers, et qu'ils s'opposeraient peut-être au départ des embarcations. Après avoir réfléchi à sa situation, le capitaine donna des ordres définitifs. Il fit mettre huit hommes dans le canot sous le commandement de M. Leach, qui alla rejoindre la chaloupe. Il y prit une petite ancre de touée, dont il fila le câble, et qu'il alla jeter un peu plus au large. Ce fut en halant ce câble et les cordages qu'on y avait attachés que les embarcations parvinrent à s'éloigner de la côte. La manœuvre était si lente et si extraordinaire pour les Arabes qu'ils n'en comprirent pas d'abord la portée.

Les embarcations étaient sauvées, mais il restait encore à terre un petit nombre de matelots avec le capitaine, et il fallait courir de nouveaux dangers pour les aller prendre. Le sheik, étonné de ce qui se passait, tenait conseil avec quelques vieillards de la tribu, et gesticulait d'une manière alarmante. M. Leach revint à la côte avec le canot et le cutter, munis seulement de deux rames chacun; la garde campée sur les rochers ne montra point d'imprudente précipitation. Une première patrouille se détacha en affectant la plus parfaite indifférence, s'embarqua sur le canot du *Montauk*, et vint se poster en dehors de la barre, afin de protéger au besoin la retraite de ses camarades. Le cutter se remplit à son tour, et le canot du *Messager* partit le dernier. Le capitaine Truck ne quitta les rochers qu'après avoir assuré le salut de tout son monde.

Pas un coup de fusil ne fut tiré, contrairement aux prévisions générales, et la flottille se trouva réunie saine et sauve autour de la chaloupe. La tolérance des Arabes était un mystère inexplicable, car il y avait au moins deux heures qu'on s'attendait à voir commencer les hostilités.

On n'était pas encore hors de danger. L'ardeur qu'on avait mise à s'emparer du mât de misaine avait fait oublier de prendre à bord du danois des vivres et de l'eau, et l'on avait devant soi plusieurs heures de navigation laborieuse. Le capitaine Truck eut un moment envie d'expédier un canot à la recherche de quelques provisions; mais il y renonça à cause de l'aspect menaçant du temps. La brise de la mer se levait avec force, et la surface des flots était agitée.

— Nous mangerons demain, dit le capitaine; mais si nous perdons cette mâture, il ne nous restera plus d'espoir. Mettez du monde sur le radeau, monsieur Leach, et doublez toutes les lignes d'amarrage, pendant que je vais essayer de prendre le large.

Le second passa sur le radeau, et en assujettit solidement toutes les

parties qui s'étaient déjà disjointes sous l'action des lames. Les deux canots ramèrent vers la pleine mer, emportant deux ancres de touée dont on avait eu soin de se munir en quittant le paquebot, et deux autres qui avaient été trouvées à bord du danois ; à l'aide de ces deux ancres, on remorqua la flottille jusqu'à ce que la profondeur de l'eau ne permît plus cette manœuvre.

— Je voudrais pouvoir marcher ainsi pendant trois ou quatre lieues, dit le capitaine, et nous finirions par trouver un vent favorable : mais il faut céder à la nécessité. Faites gréer les mâts de la chaloupe, monsieur Leach, et nous allons tâcher d'emmener auprès d'elle tout notre attirail.

Pendant que ces ordres étaient exécutés, on se servit d'une lunette pour examiner ce que faisaient les Arabes. A la surprise universelle, tous avaient disparu, et l'investigation la plus minutieuse ne put en découvrir un seul tant autour du navire échoué qu'à la place où les tentes avaient été dressées.

— Ils sont au diable! s'écria le capitaine Truck ; les coquins ont déjà chargé leurs chameaux et vont s'empresser de cacher leur butin, pour revenir avant que leurs dignes confrères des autres tribus aient eu le temps de flairer la proie ! Que Lucifer les conduise ! Monsieur Lundi, je vous remercie sincèrement de la bravoure et de l'habileté que vous avez déployées dans votre mission. Sans vous, nous n'aurions pu nous emparer du mât de misaine. Monsieur Dodge, personne ne se serait conduit comme vous dans cette périlleuse épreuve.

M. Lundi cuvait son genièvre. M. Dodge s'inclina et se mit à rêver aux magnifiques narrations dont il allait embellir ses impressions de voyage.

Il s'agissait maintenant de remorquer la lourde mâture d'un grand navire en pleine mer, près d'une côte, et avec un vent de large. Il y avait à la vérité dix hommes d'équipage dans la chaloupe, et quatre dans les autres embarcations; mais après avoir mis à la voile, on s'aperçut que si le vent se maintenait on n'atteindrait pas *le Montauk* avant le jour suivant, même avec les efforts les plus désespérés. La dérive sous le vent ou vers la côte était effrayante, et, au bout d'une heure de marche, on fut obligé de jeter l'ancre pour se préserver des brisants.

La résolution était la qualité principale du capitaine Truck. Il prévit la longueur de la lutte qu'il allait soutenir, et cria à M. Leach, qui était à bord du cutter, de lui jeter un cordage et d'approcher de la chaloupe.

— Retournez au danois, dit-il, et apportez-moi tout ce que vous pourrez trouver en fait de pain, d'eau et autres provisions. Nous allons avoir l'œil sur la plaine, et si les Arabes paraissent, nous tirerons un coup de fusil. S'il devient indispensable de vous cacher, deux coups de feu seront tirés, et la grande voile de la chaloupe sera ferlée pendant deux minutes.

M. Leach exécuta ces ordres avec un succès complet. Le coq avait laissé dans ses chaudières pour vingt-quatre heures au moins de subsistances que les Arabes n'avaient pas su trouver. L'eau et le pain étaient en abondance, et, grâce à l'instinct d'un matelot, on découvrit dans la cale un baril de rhum. Ces précieuses denrées furent accueillies avec enthousiasme, car, sans elles, le capitaine Truck se serait vu forcé d'abandonner son butin.

Lorsque l'équipage se fut réconforté, on remorqua au large les embarcations; un bas-fond qui s'étendait à une lieue en mer permit de se servir plus longtemps et plus efficacement des ancres à empenneler. Les canots les jetaient; leurs câbles servaient de cordes de halage aux équipages de la chaloupe et du cutter. Après avoir atteint le point où les ancres étaient mouillées, on les dérapait pour les reporter plus loin, et l'on avançait ainsi lentement, mais d'une manière sûre. Une fois au large, on mit les voiles dehors; mais le vent et la mer étaient contraires, et, après une marche de deux milles, la dérive fut si grande qu'il redevint nécessaire de mouiller.

Le seul moyen de se tenir au large était d'employer les empennelles de la manière ci-dessus décrite, de naviguer au large tant qu'on le pourrait sans inconvénient, et de haler de nouveau sur les ancres. Au coucher du soleil, on était près d'un cap qui cachait la vue du *Montauk*, dont, suivant l'estime du capitaine, on devait être éloigné de moins de deux lieues. Le vent avait fraîchi, et, quoiqu'il ne fût pas assez fort pour rendre la mer dangereuse, il augmentait la fatigue des matelots au point que le capitaine se décida, bien malgré lui, à chercher un mouillage où il passerait la nuit.

Aucune rade, aucune baie n'était en vue. La côte n'offrait qu'une ligne irrégulière de bancs de sable, au milieu desquels il était impossible d'aborder. On dut se contenter de remorquer encore la flottille à quelque distance de la terre, et de l'amarrer avec toutes les ancres pour l'empêcher de dériver dans les ténèbres. Quand ce travail fut terminé, l'équipage soupa et alla se coucher après avoir posé le quart.

Comme les trois passagers avaient été dispensés de travail, ils demandèrent à veiller jusqu'à minuit, et, pendant que l'équipage sommeillait, ils restèrent assis dans la chaloupe avec le capitaine Truck. Le capitaine alluma un cigare, ce qu'il faisait toujours quand il avait envie de causer.

— Eh bien, monsieur Lundi, vous avez trouvé les Arabes sociables et disposés à boire ? Ce sont des gens qui auraient pu se civiliser, s'ils avaient été à l'école dans leur jeunesse.

— Sur ma parole, dit M. Lundi, je regarde ce sheik comme un homme très comme il faut, et comme un bon enfant. Il a vidé son verre sans grimaces, et a répondu à toutes mes observations aussi poliment que s'il eût parlé anglais. Je regrette que M. Dodge ait manqué d'égards envers lui en quittant le camp sans cérémonie.

— Il me déplaisait, répondit M. Dodge, et d'ailleurs je voulais apprendre au capitaine que les Arabes avaient l'intention de lui rendre visite.

— La postérité vous rendra justice, reprit le capitaine, et elle déclarera qu'il n'y a jamais eu messager plus agile que M. Dodge. Ce que c'est que le sommeil ! Voilà de braves gens qui sont aussi étrangers au sentiment de leurs peines que s'ils étaient sous la garde de leurs pieuses mères. Elles ne songeaient guère, quand elles les ont élevés, aux dangers sans nombre auxquels ils seraient exposés ! Mais nous ne connaissons jamais notre destinée, n'est-il pas vrai, sir Georges?

Le baronnet assis dans un coin tressaillit à cette apostrophe.

— J'espère, dit-il, que nous n'avons aucun motif de croire que de nouveaux obstacles nous empêcheront de gagner le paquebot.

— Il n'est pas aisé de remorquer un radeau massif avec d'aussi frêles embarcations, repartit le capitaine. Quand on s'abandonne au vent et aux vagues, on se fie à des amis incertains qui peuvent vous manquer au moment où l'on aurait le plus besoin de leurs services. Quoique tout aille à merveille, je donnerais mille dollars de mes économies pour voir ces mâts gréés à bord du *Montauk*. Les mâts, messieurs, sont à un bâtiment ce que les jambes sont à l'homme. Sans eux, il roule et vacille au gré des vents, des courants et des lames ; avec eux il marche, il gambade, il est vivant. Les manœuvres dormantes sont les os et les cartilages ; les manœuvres courantes, les veines où la vie circule, et les poulies, les articulations.

— Et où est le cœur? demanda sir Georges.

— Le cœur est le capitaine. Pour peu qu'il connaisse son affaire, jamais le navire ne se perd, tant qu'il reste un pied d'eau sous la quille et un fil de carte dans les haubans.

— Cependant le danois avait tout cela.

— Oui, excepté l'eau. Le meilleur bâtiment qu'on ait jamais lancé est moins utile qu'un chameau quand il est à sec sur les sables d'Afrique. Ah ! les pauvres malheureux ! et dire que nous aurions pu partager leur sort! Ces Arabes étaient nombreux, et je me demande encore pourquoi ils nous ont laissés échapper.

Le capitaine devint rêveur; et comme la force du vent augmentait, il commença à concevoir quelques inquiétudes relativement au paquebot; il exprima même l'intention de s'embarquer dans un des canots pour rejoindre plus vite le *Montauk;* mais il y renonça en voyant le mouvement des lames et la tension des cordages qui retenaient la pesante mâture. Enfin il s'endormit, et nous le laisserons quelques instants à l'écart, pour nous occuper de ce qui se passait à bord du *Montauk*.

CHAPITRE XXI.

Le capitaine Truck avait compris combien le succès de son entreprise dépendait de la promptitude de son exécution, et il n'avait laissé à bord aucun homme d'équipage, à l'exception du maître d'hôtel Saunders. On se rappelle que la société, qui s'y trouvait réunie, se composait de MM. Effingham, Sharp et Blunt, d'Eve Effingham, de mademoiselle Viefville, de Nannette Sidley et d'une femme de chambre française. Le capitaine avait voulu d'abord remettre le commandement au lieutenant; mais comme le paquebot était dans un bon mouillage, que ses amarres avaient une force considérable, et que les vents avaient peu de prise sur le pont désemparé, il avait remis ses pouvoirs par intérim à M. Blunt, dont il avait apprécié à plusieurs reprises les dispositions nautiques. Il y avait une certaine solennité dans la position de ceux qui restèrent à bord après le départ des matelots. La nuit était douce et tranquille, et quoiqu'il n'y eût pas de lune, les passagers se promenèrent sur le pont pendant plusieurs heures, avec d'étranges et romanesques sensations.

Edouard Effingham et son cousin se retirèrent de bonne heure, et le reste de la société continua à s'entretenir avec une absence de contrainte et un abandon qui ne leur avaient pas été permis jusqu'alors depuis qu'ils étaient enfermés sur le *Montauk*.

— Notre situation est au moins nouvelle, dit Eve, pour des cosmopolites qui ont vu Paris, Vienne et Rome.

— N'oubliez pas la Suisse, ajouta M. Blunt.

Eve comprit l'allusion, et se reporta aux jours qu'elle avait passés en compagnie du jeune homme, au milieu des grands paysages des Alpes; mais elle ne laissa point voir qu'elle avait de la mémoire.

— Préférez-vous la Suisse à tous les autres pays que vous connaissez ? demanda M. Sharp : je mets l'Angleterre hors de la question. Nous qui sommes de cette île, nous pouvons y trouver des charmes ; mais il faut avouer que les étrangers partagent rarement notre enthousiasme. Je pense que la plupart des voyageurs donneraient la palme à l'Italie.

— Je suis de votre avis, répondit Paul Blunt, et c'est là que j'habiterais si j'avais à choisir une résidence. Cependant je crois qu'on devrait changer de pays comme de saisons. L'Italie est l'été, et on se lasserait bientôt d'un mois de juin éternel.

— L'Italie n'est-elle pas plutôt l'automne, où la récolte est faite, où la chute des feuilles commence?

— Pour moi, dit Eve, ce serait un éternel été ; mais à quelle saison pourrait-on comparer la pauvre Amérique?

— Au printemps, sans doute, répondit poliment M. Sharp.

— Et vous, monsieur Blunt, qui semblez connaître également bien toutes les parties du monde, accordez-vous cette qualification à notre pays, à mon pays natal?

— Elle est méritée sous tous les rapports, quoique celle d'hiver fût peut-être plus convenable pour certaines parties du territoire. L'Amérique est un pays peu facile à comprendre : tantôt elle ressemble à Minerve, née dans toute sa maturité ; tantôt elle montre encore toute la faiblesse d'un enfant.

— En quoi, s'il vous plaît? demanda M. Sharp.

— Dans ses opinions, dans ses goûts, peut-être même dans ses connaissances. Cependant elle pratique avec succès, et quand on la compare aux autres nations, on peut dire que l'Amérique est dans son été. Je ne crois pas avec vous, miss Effingham, que les habitants des Etats-Unis soient à la tête de la civilisation ; mais je ne partage pas l'opinion de M. Sharp et de mademoiselle Viefville, qui les placeraient volontiers au dernier rang.

— Et quelles sont sur ce point les idées des compatriotes de M. Blunt?

— Je m'aperçois, répondit celui-ci après un moment d'hésitation, qu'on ne sait pas au juste à quoi s'en tenir sur le lieu de ma naissance ; et puisque personne n'est à même de m'accuser de préjugés ou de partialité, je profiterai de ma position pour louer ou condamner à mon gré.

— Je me range de votre parti, dit Eve, en ce qui concerne l'Italie. Je lui donne le pas, dût mademoiselle Viefville m'accuser de lèse-majesté envers son cher Paris, et dût M. Sharp m'opposer les agréments de sa capitale.

— Croyez-vous que Londres soit à dédaigner? demanda M. Sharp avec un patriotique empressement.

— Non sans doute, et, sous beaucoup de rapports, je regarde Londres comme la plus belle ville de l'Europe. Certes, elle ne réunit pas autant de curiosités que Rome, et si elle était en ruines, personne ne songerait peut-être à visiter les rives de la Tamise ; mais sa magnificence, ses parcs, son architecture générale, présentent un ensemble qu'on ne retrouve nulle part.

— Et sa société, miss Effingham?

— Je suis trop jeune, et j'ai trop peu d'expérience, pour en parler savamment, mais il me semble....

— Expliquez-vous, je vous en conjure ; nous sommes des cosmopolites réunis en congrès, et la franchise est notre mot d'ordre.

— Eh bien, reprit Eve, il me semble qu'il manque quelque chose à la société anglaise. C'est de la gaieté et de la conversation. Les Anglais ne parlent guère et ne rient jamais. Le monde à Paris me paraît bien préférable, et j'y ai remarqué des agréments qu'on ne rencontre ni à Londres ni à New-York.

— Ne me parlez pas de la capitale de l'Etat que vous habitez, s'écria M. Blunt : la société y est complétement nulle. Elle ressemble à celle d'Angleterre ; on dirait un régiment composé d'hommes tirés de différents corps, et qui prennent quelquefois le tambour-major pour le colonel.

— J'avais cru jusqu'à présent que vous étiez né à New-York, dit M. Sharp.

— Et quand cela serait : doit-on avoir les yeux fermés à des faits aussi évidents que le soleil, parce qu'on est né dans un endroit plutôt que dans un autre? J'ai dit que j'étais cosmopolite, et je me permettrai de critiquer à cœur ouvert même les compatriotes de mis Effingham.

— Je ne suis pas de New-York, ayant vu le jour à la maison de campagne de mon père, au milieu des montagnes.

— S'il en est ainsi, vous conviendrez avec moi que New-York est une sorte de bivouac où viennent camper des négociants, et où il est impossible par conséquent de former une société élégante et cultivée. Le commerce a son utilité, mais vous avouerez qu'il est peu compatible avec la politesse des cours.

— Je proteste, dit Eve, et j'invoquerai contre vous des souvenirs de Florence. Nous ne sommes plus à l'époque où cette ville florissait. Le commerce était alors un monopole, et ceux qui l'avaient entre les mains ne s'occupaient pas directement des affaires. Les Médicis vendaient les épices et de la soie par des intermédiaires, et se contentaient de diriger de loin les opérations sans y prendre part. Peut-être même n'avaient-ils jamais vu leurs nombreux vaisseaux. Ils ressemblaient plutôt aux législateurs qui réglementent le commerce qu'au marchand qui goûte le vin ou qui manie des échantillons. Les monopoles nuisent à la masse de la population, mais ils développent certainement les facultés du petit nombre des privilégiés. La concurrence de nos jours a certainement appelé des milliers d'hommes au partage des bénéfices ; mais elle a miné l'aristocratie.

— Vous en plaignez-vous?

— Non certainement, et j'aime mieux voir l'aisance de plusieurs que le luxe d'un seul. Je ferai remarquer seulement qu'en Amérique, ou même en Europe, il y a peu de véritables directeurs commerciaux. La plupart de ceux qui se qualifient de négociants ne sont que des agents placés entre le producteur et le consommateur.

— De quel singulier sujet nous nous occupons! dit-elle : qui pourrait croire que nous sommes sur un navire presque abandonné, à un mille de la côte du grand désert de Sahara. Que les étoiles sont belles! Jamais nous n'avons vu la voûte céleste si étincelante de feu!

— C'est grâce à la latitude où nous nous trouvons, répondit monsieur Sharp.

— Mais est-il possible de la déterminer très-exactement.

En posant cette question, Eve se tourna involontairement vers Paul Blunt; car toute la société le considérait comme celui qui avait le plus de connaissances en fait de navigation.

— Je crois, répondit-il, que nous sommes à 16 degrés au sud de notre port. La poursuite acharnée dont nous avons été l'objet et le terrible coup de vent que nous avons essuyé nous ont détournés de notre chemin, et nous avons fait douze cents milles de trop.

— Heureusement, mademoiselle, dit Eve à sa gouvernante, que nous ne sommes pas attendues, et personne hors d'ici ne prend une part très-active à notre détresse. J'espère, messieurs, que vous n'avez point non plus de parents auxquels ce retard puisse causer quelque inquiétude?

C'était la première fois qu'Eve se permettait une demande qui pouvait forcer Paul Blunt à s'expliquer sur sa famille et ses relations. Elle se repentit de ses paroles, mais sans motifs, puisque Paul Blunt garda le silence. M. Sharp répondit que ses amis d'Angleterre n'apprendraient ses mésaventures que par ses lettres. Quant à mademoiselle Viefville, le sort qui l'avait réduite à la condition de gouvernante l'avait privée presque entièrement de famille.

— Je crois qu'il faudra régler un quart pour cette nuit, reprit Eve après un moment de silence général ; les éléments conjurés ne peuvent-ils nous mettre dans l'état où nous avons trouvé le pauvre danois?

— C'est possible, mais peu probable, répliqua Paul Blunt, *le Montauk* est bien amarré, et l'étroite ligne de récifs, qui s'étend entre nous et l'Océan fait admirablement l'office de brise-lame. Il ne serait pas agréable d'échouer en ce moment sur une côte pareille.

— L'absence de notre équipage vous inspire-t-elle des craintes?

— Oui ; car il a emporté toutes les armes à feu, et je ne sais si nous avons même un pistolet de poche pour nous défendre.

— Ne pourrions-nous rester sur cette plage pendant plusieurs jours sans être aperçus par les Arabes? demanda M. Sharp.

— J'ai peur que non. Les marins m'ont dit que les barbares erraient le long des côtes, dans l'espoir de trouver des débris, et que la nouvelle de tous les sinistres se répandait avec une effrayante rapidité. Il est rare que les naufragés puissent même s'éloigner en chaloupe.

— J'espère qu'au moins nous sommes en sûreté ici? s'écria Eve avec une terreur à moitié feinte et à moitié réelle.

— Tant que nous tiendrons le navire au large, nous n'avons rien à redouter. Les Arabes n'ont point de bateaux, et s'ils en avaient, ils n'oseraient pas attaquer un vaisseau à flot, à moins de le savoir complétement sans défense.

— Tout cela est peu rassurant; mais nous nous confions à vos bons soins, messieurs... Mademoiselle, il est près de minuit, je crois.

Eve et sa compagne saluèrent courtoisement les deux jeunes gens, et se retirèrent dans leurs chambres. M. Sharp passa encore une heure avec M. Blunt, qui s'était chargé du premier quart. Tous deux causèrent amicalement. Ils devinaient en secret qu'ils étaient rivaux, mais cette lutte généreuse et chevaleresque ne les empêchait pas de se rendre mutuellement justice. Ils parlèrent de leurs voyages, des observations qu'ils avaient faites sur les mœurs des nations, du plaisir qu'ils avaient éprouvé en visitant les lieux célèbres dans l'histoire ; mais ils ne hasardèrent pas un seul mot relativement à la jeune fille qu'ils voyaient avec les yeux de l'âme longtemps après que sa forme gracieuse et légère avait disparu.

Enfin Paul Blunt exigea que M. Sharp se retirât, en le menaçant, en cas de refus, de lui tenir compagnie pendant le second quart. M. Sharp descendit dans la cabine, et pendant plusieurs jours on n'entendit à bord du *Montauk* que le pas de la sentinelle solitaire.

CHAPITRE XXII.

A l'heure fixée pour relever la garde M. Sharp vint remplacer Paul Blunt, qui ne tarda pas à s'endormir profondément. L'aube commençait à poindre, quand il sentit une main se poser sur son épaule.

— Pardonnez-moi, murmura M. Sharp; notre solitude va être désagréablement troublée.

— Par qui? par les Arabes?

— J'en ai peur; mais il fait encore trop sombre pour s'en assurer. Si vous voulez vous lever, nous tiendrons conseil. Hâtez-vous, de grâce!

Paul Blunt s'était précipitamment soulevé sur un bras, il passait une main sur son front comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé. Il ne s'était pas déshabillé, et il ne tarda pas à être debout au milieu de la chambre.

— Il ne faut pas qu'il y ait d'erreur dans un sujet aussi sérieux, n'alarmons pas nos compagnons sans être certains de ceux qui nous arrivent.

— Je suis de votre avis, répondit M. Sharp, qui semblait parfaitement calme, malgré son anxiété. Je puis m'être trompé, et je désire m'éclairer de vos lumières. Tous ceux qui sont à bord, excepté nous, dorment d'un profond sommeil.

Paul Blunt passa son habit, et une minute après tous deux étaient sur le pont. Les clartés du jour étaient encore douteuses, et l'on apercevait à peine la ligne de récifs dont la marée basse laissait la partie supérieure à découvert.

Les deux surveillants s'approchèrent avec précaution des bossoirs du bâtiment, et caché par les parapets, M. Sharp indiqua à son compagnon les objets qui avaient éveillé ses alarmes.

— Regardez à droite de l'ancre de touée; voyez-vous cette roche pointue; c'est là où j'ai vu remuer une masse qui a disparu depuis.

— Peut-être était-ce un oiseau de mer; nous sommes si près du jour, que quelques mouettes doivent être déjà réveillées. Quelles étaient les dimensions de cette masse?

— Elle avait la grosseur d'une tête d'homme, mais ce n'est pas parti de ce côté; plus au nord, j'ai distingué trois êtres vivants qui marchaient dans l'eau près de la pointe où les rochers ne sont jamais à sec.

— Ce sont sans doute des hérons, oiseaux qu'on rencontre fréquemment dans ces latitudes. Je ne vois rien...

— Plût au ciel que je me sois abusé, mais je crois être sûr de mon fait.

Paul Blunt serra le bras de M. Sharp, comme pour lui recommander d'écouter attentivement.

— Entendez-vous? murmura-t-il avec vivacité.

— On dirait le cliquetis du fer.

Paul Blunt saisit un anspect, passa rapidement par-dessus le talon du beaupré, et se plaça entre les bittons. Là il se pencha, et regarda les chaînes qui amarraient les bossoirs. Elles étaient les unes près des autres, en lignes parallèles, et ne formaient qu'une courbe légère, depuis les escaliers jusqu'à l'endroit où les ancres de touée étaient mouillées. Le long de ces chaînes grimpaient avec précaution une trentaine d'Arabes marchant sur les mains et sur les pieds.

Paul Blunt avec son anspect porta plusieurs coups violents sur les chaînes, tous les Arabes cessèrent d'avancer, et se couchèrent à plat ventre.

— Nous sommes dans une horrible position, dit M. Sharp; mais il faut mourir plutôt que de nous laisser aborder.

— Oui, c'est mon avis, portez-vous ici, et s'ils avancent, secouez les chaînes; il n'y a pas un moment à perdre.

Paul Blunt donna un nouveau coup de son anspect, descendit jusqu'aux bittes, et se mit à détacher les chaînes de leurs amarres.

Les Arabes entendirent les anneaux de fer tomber un à un sur le pont, et ils ne bougèrent pas. Ils sentirent les chaînes plier sous eux, et ce fut le signal d'une retraite générale.

M. Sharp compta cinquante hommes qui, suspendus par les bras ou ayant le corps à moitié dans l'eau, se sauvaient du mieux qu'il leur était possible.

M. Blunt détacha les chaînes, dont les balants retombèrent dans la mer, et le navire dériva lentement en arrière.

Quand cela fut fait, les deux jeunes gens se tinrent silencieux sur le gaillard d'avant, et il leur sembla qu'ils venaient d'être le jouet d'une illusion.

— Comment nous en tirer? s'écria Paul Blunt; nous n'avons pas même un pistolet! pas de moyens de défense! rien qu'une étroite ceinture d'eau entre nous et ces barbares! il est certain qu'ils doivent avoir des armes à feu; et dès qu'il fera jour, il nous deviendra même impossible de rester sur le pont!

M. Sharp prit la main de son compagnon et la pressa avec énergie.

— Dieu vous bénisse! dit-il d'une voix étouffée : le délai que vous nous procurez nous sauve! Sans l'heureuse pensée que vous avez eue, miss Effingham, ceux qui l'accompagnent, nous tous, nous aurions été à la merci de ces misérables. Il ne s'agit point de rivalité ou de folles déceptions; je crois que chacun de nous mourrait pour délivrer cette belle et innocente créature du sort qui la menace ainsi que nous.

— Je sacrifierais volontiers ma vie pour qu'elle fût en ce moment en sûreté dans un pays chrétien et civilisé.

Les rivaux généreux se serrèrent la main sans songer aux sentiments qui pouvaient les diviser. Tous deux étaient mus par un pur et ardent désir de servir la femme qu'ils aimaient, et miss Effingham était leur unique pensée. La sollicitude commune qu'ils avaient pour elle était si absorbante, la destinée qui l'attendait comme captive leur semblait si horrible, qu'ils oubliaient qu'il y eût à bord d'autres personnes en danger ou capables de conjurer le malheur qu'ils appréhendaient.

La bande ennemie n'est pas sans doute considérable, dit Paul Blunt après un moment de réflexion; elle n'a pu nous surprendre, et sa faiblesse l'empêchera probablement d'entreprendre une attaque avant le retour des embarcations. Grâce à Dieu, nous avons échappé au danger d'être saisis pendant notre sommeil, et d'être victimes sans pouvoir nous reconnaître. On n'osera pas essayé d'escalader un vaisseau de cette grandeur sans être instruit de notre faiblesse, et particulièrement de notre manque d'armes. Il y a à bord une petite pièce de canon, et elle est chargée; elle nous suffira pour tenir les Arabes en échec pendant quelque temps. Réveillons notre monde, car il ne s'agit pas de dormir, nous sommes tranquilles pour deux heures au moins, puisque sans bateaux il leur faut au moins ce temps là pour nous aborder.

Les deux jeunes gens descendirent sous le pont en marchant involontairement à pas légers comme des hommes qui se sentent en présence d'un danger imminent. Paul Blunt était en avant, et à sa grande surprise, il trouva à la porte de la cabine Eve Effingham, qui semblait les attendre.

CHAPITRE XXIII.

Eve était tout habillée; l'inquiétude et la nouveauté de sa situation l'avaient empêchée d'ôter ses vêtements, et quelques minutes lui suffirent pour achever sa toilette. La jeune fille était pâle, mais elle concentrait toutes ses forces pour comprimer l'expression d'une terreur indigne d'elle.

Elle mit involontairement la main sur le bras de Paul Blunt en lui disant :

— Il est arrivé quelque malheur; j'ai entendu le bruit des chaînes que l'on roulait sur le pont.

— Rassurez-vous, ma chère demoiselle, rassurez-vous, je vous en conjure : ce c'est pas vous que nous avions l'intention de réveiller.

— Communiquez-moi tout ce que vous savez, Powis, je vous en supplie; je suis capable de tout entendre.

— Je crains que votre imagination ne s'exagère le danger, répondit celui qu'on appelait pour la première fois par son véritable nom.

— Craignez-vous que le navire échoue?

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète; la mer est trop calme.

— Où sont les embarcations?

— Elles reviendront en temps opportun.

— Je n'en doute pas, dit Eve saisie d'un frémissement involontaire; mais les Arabes ne rôdent-ils pas dans les environs?

— Nous en avons vu quelques-uns, et sans la vigilance de M. Sharp, nous aurions été faits prisonniers pendant notre sommeil. Dans le moment actuel, nous sommes sur nos gardes, et il est certain qu'en attendant le retour du capitaine Truck, nous sommes en état de tenir en respect le petit nombre de barbares qui se sont montrés.

— Je vous remercie de toute mon âme, sir Georges Templemore, dit Eve, et vous avez encore des droits à la reconnaissance d'un père et de tous ceux auxquels vous avez rendu un service signalé.

— La bonne opinion que vous avez de moi, miss Effingham, m'est tellement agréable que j'ai à peine le cœur de vous démentir. Cependant je dois vous faire un aveu : c'est que, sans la résolution de M. Blunt, ou plutôt de M. Powis, puisque je l'ai entendu nommer ainsi, nous aurions tous été perdus.

— Ne discutons pas sur vos mérites, messieurs; vous êtes tous deux également nos sauveurs. Chargez-vous d'éveiller mon père et M. John Effingham, tandis que je vais aller avertir mademoiselle Viefville et mes femmes. Certes ce n'est pas le moment de dormir.

Les deux jeunes gens allèrent frapper aux portes des chambres, et revinrent ensuite sur le pont, qu'ils jugeaient convenable de quitter le moins possible dans une telle extrémité.

Tout était tranquille, et malgré l'examen le plus attentif, on ne put découvrir sur le récif la moindre trace d'un être vivant.

— Les rochers sont séparés du rivage au sud par des eaux profondes, dit Paul Blunt, que nous continuerons à appeler par son nom de guerre dans certaines occasions. Quand la marée est haute, il est impossible de passer à gué sur les rochers. Les Arabes doivent le savoir, et comme la mer monte, ils vont probablement se retirer sur la plage, afin de ne pas se trouver sur un îlot exposé au feu d'un navire qu'ils doivent croire bien armé.

— Ne sont-ils pas instruits de l'absence de la plupart de nos gens, et n'ont-ils pas voulu profiter de l'occasion?

— Voilà le côté sombre des conjectures, et peut-être n'avez-vous que trop raison; mais comme le jour commence à venir, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, et nous serons tirés d'une incertitude plus cruelle que la réalité.

Pendant quelque temps, la conversation fut interrompue. Ce fut M. Sharp qui la reprit.

— Par une émotion bien naturelle, dit-il, miss Effingham a trahi mon incognito, que vous ne manquerez pas de trouver absurde. Je m'appelle, en effet, sir Georges Templemore, et si j'ai changé de nom, je vous certifie que c'était uniquement par caprice.

— Vous aviez peut-être quelque défiance dans l'esprit démocratique de l'Amérique, répondit Paul en souriant, et vous vouliez le désarmer en lui sacrifiant provisoirement votre titre et votre rang.

— Vous ne me rendez pas justice. Mon domestique, dont le nom est Sharp, avait retenu une chambre pour moi, et en m'entendant interpeller comme si j'eusse été M. Sharp, j'eus la faiblesse d'adopter ce pseudonyme. Je ne m'attendais guère à me trouver avec les Effingham, qui sont pour moi de vieilles connaissances; sans cela, je ne me serais pas rendu coupable d'une pareille folie.

— En vous excusant d'un péché véniel, vous oubliez que je l'ai partagé. Je vous connaissais pour vous avoir vu sur le continent, et vous trouvant disposé à vous servir d'un déguisement, j'en ai pris un à votre exemple, dans un moment d'irréflexion. J'aime assez qu'on se donne un nom de voyage, quoique persuadé que toutes les déceptions trouvent tôt ou tard leur châtiment

— Il est certain qu'un mensonge ne peut se soutenir que par de nouveaux mensonges. Ayant commencé de dissimuler, il est essentiel que je persévère, jusqu'à ce que nous arrivions en Amérique. D'ailleurs, je ne puis réclamer maintenant mon véritable nom, sans déposséder un usurpateur.

— Continuez donc comme vous avez commencé, ne fût-ce que pour échapper aux hommages importuns de M. Dodge. Quant à moi, sans attacher d'importance à mon pseudonyme, j'aime mieux laisser les choses telles qu'elles sont, pour des motifs que je ne puis pas bien expliquer.

Tous deux cessèrent de s'entretenir sur ce sujet, mais ils comprirent qu'ils devaient conserver temporairement les qualifications dont ils s'étaient affublés.

Au moment où ce court dialogue finissait, le reste de la société parut sur le pont.

Tous conservaient un calme forcé, mais la pâleur des dames décelait l'intensité de leurs angoisses. Eve luttait contre l'inquiétude, pour ne pas augmenter celle de son père. Celui-ci, dans le premier moment, avait été troublé au point de compromettre sa dignité; mais il commençait à se rassurer, et son attitude était ferme.

John Effingham se livra d'abord à un emportement qui se trahit par des imprécations. Il se désolait d'avoir eu la folie de se laisser surprendre sans armes. Une idée terrible lui passa d'abord dans l'esprit : il se dit qu'il valait mieux sacrifier Eve que de l'abandonner à la honte et aux tortures de la captivité; mais la véritable affection qu'il portait à sa cousine le fit promptement renoncer à cette affreuse pensée. Cependant, quand il aborda sur le pont ses compagnons, ce fut avec une vague impression; mais le moment était venu où ils devaient se préparer à mourir tous ensemble.

Personne n'était plus calme en apparence que mademoiselle Viefville. Elle avait mené une vie de sacrifices, et elle se résignait à la perdre dans une sanglante catastrophe. Elle montrait une espèce d'héroïsme national; elle avait atteint un degré de fermeté romaine, et elle était prête à affronter son sort avec un courage égal à celui des hommes.

Telles furent les premières impressions de ceux qui avaient été arrachés au repos pour apprendre le danger dont ils étaient menacés. Les craintes diminuèrent quand on eut commencé à étudier la situation aux clartés croissantes du jour. Paul Blunt monta sur la hune, d'où ses yeux embrassèrent la longue ligne des récifs, et l'espérance se ranima dans tous les cœurs quand il eut proclamé la nouvelle que tout était parfaitement calme de ce côté.

— Dieu soit loué ! dit-il avec ardeur en revenant sur le pont : nous avons au moins un moment de répit! La marée s'est levée assez haut pour qu'ils n'osent rester sur les rochers, de peur que la retraite leur soit coupée. Ils nous croient probablement en force et bien armés. La petite pièce du gaillard d'avant est chargée, messieurs; elle est chargée à blanc, car Saunders m'a dit qu'il n'y avait pas un seul boulet à bord. Je crois qu'il serait à propos de la tirer, tant pour effrayer les Arabes que pour donner un signal à nos amis. Le navire danois n'est pas assez éloigné d'ici pour qu'ils n'entendent pas la détonation, et ils enverront peut-être une embarcation à notre secours. Le jusant ne viendra que dans six heures, et il en faudra bien huit pour que les rochers soient abordables. Tout peut donc encore se passer heureusement.

Cette proposition fut discutée. Une enquête prouva que toute la poudre du navire avait été emportée dans les embarcations, après avoir chargé le canon pour qu'on pût donner un signal en cas de besoin. Il fut décidé qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il fallait instruire l'équipage des périls qui environnaient *le Montauk*. M. Blunt et M. Sharp firent donc sans délai les préparatifs nécessaires : ce dernier, quoique plein de zèle, ne pouvait s'empêcher d'envier la promptitude, l'intelligence et l'habileté pratique avec lesquelles son compagnon, homme d'un esprit cultivé et d'une rare élévation de sentiments, remplissait les fonctions d'artilleur. Au lieu de décharger précipitamment le canon de fer, M. Blunt en doubla la bourre, et en graissa la gueule pour augmenter la force de l'explosion.

— Je n'essaierai pas d'expliquer pourquoi je prends ces précautions, dit-il avec un douloureux sourire, mais elles sont ordinairement employées par tous les amateurs de salves et de saluts. Il est trop important de nous faire entendre pour négliger les moindres moyens d'atteindre ce but. Si vous voulez m'aider à présent, sir Georges, nous passerons le canon à tribord, afin de faire feu du côté du bâtiment échoué.

— D'après l'empressement que vous avez manifesté en diverses circonstances, et d'après les connaissances techniques que vous montrez, je suppose que vous avez servi, répondit le baronnet en aidant son camarade à placer le canon à un sabord, du côté nord du bâtiment.

— Vous ne vous êtes pas trompé; j'étais destiné à la marine, et quoique depuis plusieurs années j'aie rompu avec mes anciennes habitudes, je n'ai rien oublié de ce que je savais. Si j'avais avec moi cinq matelots expérimentés je me chargerais de conduire le bâtiment en dehors des récifs, tout désemparé qu'il est, et de braver les Arabes. Plût au ciel que notre digne capitaine ne fût jamais entré dans cette crique !

— Soyez certain qu'il a fait tout pour le mieux.

— Sans aucun doute, et il n'a suivi que les conseils de la plus stricte prudence. Cependant il nous a laissés dans une position très-critique. Cette amorce est un peu humide, et je ne crois pas qu'elle prenne. Procurez-moi un charbon, s'il vous plaît.

— Le voici... Qui vous empêche de faire feu ?

— Je me demande au dernier moment, si mon expédient réussira. Est-il bien sûr que nous n'ayons pas de pistolets à bord?

— Je crains que oui. Le coq m'a dit qu'on avait mis en réquisition toutes les armes pour les embarcations.

— La charge de cette pièce pourrait servir à plusieurs pistolets, et même en employant de vieilles ferrailles, je balayerais au besoin le récif. En sacrifiant ainsi le peu que nous possédons de poudre à canon, il me semble que je me prive de mes derniers moyens de défense.

— Faites ce que vous voudrez, mais je pense que MM. Effingham se sont ralliés à votre première opinion.

— Toute hésitation est puérile, et je me décide. Il y a des instants où la brise semble se diriger du côté de nos compagnons. Lorsqu'un de ces courants d'air reviendra, j'en profiterai.

L'occasion se présenta une minute après, et Paul Powis appliqua le charbon à la lumière. La détonation fut éclatante; mais lorsque la fumée se dissipa, Paul exprima de nouveaux doutes sur l'opportunité de sa démarche. Ses regrets auraient été beaucoup plus vifs, s'il avait su que les sons avaient rayonné en ligne divergente, sans arriver jusqu'au bâtiment échoué. Telle était pourtant la vérité, et comme il était possible de s'en assurer, ce n'était qu'au bout de deux ou trois heures que les passagers à bord du paquebot pouvaient avoir la certitude de leur échec.

Les clartés du jour permirent d'apercevoir la côte, qui semblait aussi abandonnée que le récif. Pendant une demi-heure, tout le monde éprouva cette réaction qui accompagne le passage rapide d'une émotion à une autre, et la conversation reprit un air enjoué.

Tout à coup un cri du maître d'hôtel renouvela l'inquiétude générale. Il préparait le déjeuner dans la cambuse, en jetant par intervalles des regards troublés vers la terre. Il avait été le premier à découvrir un danger nouveau.

Une longue file de chameaux traversait le désert en se dirigeant vers la partie du récif qui touchait à la côte. Une vingtaine d'Arabes, parmi lesquels on comptait sans doute ceux qui avaient essayé de surprendre *le Montauk*, attendaient sur la plage l'arrivée de leurs auxiliaires. Avant d'entamer le récit des événements qui vont suivre, nous devons expliquer quelle était la politique des barbares, et pourquoi ils n'avaient pas attaqué le capitaine Truck.

Le danois, comme on l'avait conjecturé, avait été jeté à la côte dans la dernière bourrasque, et l'équipage avait été immédiatement capturé par un petit nombre d'Arabes errants, qui venaient rôder sur la plage comme à l'ordinaire, après un temps orageux. Dans l'impossibilité où cette faible troupe était d'emporter la cargaison, elle avait emmené les prisonniers, et elle était allée porter l'importante nouvelle aux habitants d'une oasis de l'intérieur. Elle avait toutefois laissé sur la côte des espions chargés de l'informer le plus tôt possible de ce qui pourrait arriver à bord du vaisseau échoué, ou des nouveaux sinistres qui surviendraient. Ces éclaireurs avaient signalé de loin *le Montauk* mutilé et entraîné à la dérive le long des falaises. Ils l'avaient vu mouiller près des récifs. Ils avaient suivi des yeux le départ des embarcations, et quoiqu'ils fussent incapables de deviner l'expédition, ils avaient supposé qu'elles se dirigeaient vers le bâtiment échoué. Tous les renseignements ainsi recueillis avaient été communiqués aux principaux chefs, et les tribus éparses sur le littoral avaient pris la résolution d'unir leurs forces pour s'emparer du second bâtiment et s'en partager les dépouilles.

Les vieux Arabes, en comptant les matelots du *Messager*, avaient pu se faire une idée assez exacte du nombre d'hommes employés à bord d'un vaisseau. Quand ils virent la force du détachement d'expédition, ils en conclurent naturellement qu'on n'avait laissé que très-peu de monde sur le bâtiment à l'ancre. Ils avaient pris sur le danois une lunette d'approche, dont plusieurs d'entre eux connaissaient l'usage, et ils s'en servirent dès qu'il fit jour, pour constater l'effectif des passagers ou matelots qui gardaient *le Montauk*, et ils dirigèrent leurs opérations en conséquence.

Depuis l'ambassade de M. Lundi jusqu'au point où notre histoire en

est arrivée, de nouvelles bandes d'indigènes, allant et venant de l'intérieur au récif, avaient paru et disparu derrière les monticules sablonneux du désert. La côte étant arrondie et occupée par un cap, il y avait deux fois plus de distance entre les deux navires par eau qu'entre les deux camps par terre.

Les Arabes que Saunders venait de découvrir par le travers du *Montauk* plantèrent résolûment leurs tentes. Loin de vouloir se cacher, ils semblaient compter sur l'effet du déploiement de leurs forces, et n'avaient pas l'air de douter du retour de l'équipage. Leur nombre se montait à plus de cent.

Quand les passagers eurent examiné cette troupe formidable, ils tinrent conseil sur le parti qu'il était nécessaire de prendre. Paul Blunt était le seul marin du bord. Il avait déjà montré toutes les ressources de son esprit; aussi tous les yeux se tournèrent-ils vers lui.

On attendait son opinion comme un oracle.

— La marée montante nous met provisoirement à l'abri, dit-il après un moment de réflexion. Nous sommes hors de la portée de la mousqueterie, et nous avons l'espoir de voir arriver les embarcations! Si cet espoir est déçu, et que la marée descende dans l'après-midi aussi bas que le matin, notre situation deviendra critique. L'eau qui environne le bâtiment peut nous servir de protection temporaire; mais la distance est si faible qu'elle peut être franchie à la nage.

— Certes, dit M. Sharp, nous pouvons soutenir un assaut contre des hommes qui sortiraient de l'eau, et s'efforceraient de grimper le long des flancs du bâtiment.

— Oui, si nous ne sommes pas inquiétés du rivage. Mais que les Arabes se rapprochent, qu'ils fassent feu sur nous avec leurs longs fusils, que pendant ce temps une vingtaine de nageurs résolus assaillent ensemble différentes parties du vaisseau, et il est évident que toute défense sera inutile. Le premier de nous qui se montrerait pour repousser l'abordage serait fusillé comme un chien.

— Par quelle cruelle imprévoyance nous a-t-on exposés à un pareil sort! s'écria Edouard Effingham épouvanté.

— L'erreur, dit John Effingham, est plus facile à reconnaître maintenant que lorsqu'elle a été commise. Comme marin, le capitaine Truck a fait son devoir, et nous devons l'absoudre quoi qu'il nous arrive. Ne nous abandonnons pas à des regrets superflus. Songeons plutôt à organiser la défense avant qu'il soit trop tard. Monsieur Blunt, vous devez être notre chef et notre conseiller. N'est-il pas possible de faire sortir le bâtiment du milieu des récifs, et de le mettre à l'ancre dans un endroit où il deviendra inabordable?

— J'ai songé à cet expédient, mais il ne serait praticable que si nous avions une embarcation.

— Mais nous en avons une, dit M. Sharp en regardant la chaloupe placée sur ses chantiers.

— Il faudrait pour la mettre à flot des ressources que nous n'avons pas.

Un long silence succéda à ce triste entretien. Tous cherchaient les moyens de repousser l'ennemi, mais leurs efforts étaient infructueux. En de pareilles circonstances, les mesures efficaces de salut sont moins le résultat de la réflexion que d'une inspiration subite.

CHAPITRE XXIV.

L'espérance est le plus perfide de tous les sentiments humains. Tant qu'on a sujet d'attendre du secours de quelque point déterminé, on agit avec mollesse, même en face du plus imminent danger, et l'on se cramponne encore à son illusion longtemps après que la raison nous en a fait entrevoir toute l'étendue.

La petite société réunie sur *le Montauk* suivait cette pente naturelle, et se refusant à croire que la chance lui fût défavorable, elle perdit deux ou trois heures précieuses, dans la conviction que le coup de canon serait entendu par le captaiine Truck, et qu'ils allaient voir arriver au moins une des embarcations.

Paul Blunt fut le premier à se désabuser. Il savait que si l'explosion avait été entendue, le cutter avait dû se mettre immédiatement en route, et qu'il ne lui fallait pas plus d'une heure pour faire la traversée depuis le danois jusqu'au cap. Dans ce cas, il aurait dû être visible du haut de la hune à l'aide d'une lunette. Pourtant deux heures s'étaient passées, et ce cutter ne paraissait point.

Le jeune homme fut donc obligé de renoncer à tout espoir de renfort de la part du capitaine Truck.

John Effingham, dont le caractère était beaucoup plus énergique que celui de son cousin, surveillait les mouvements de Paul, et le trouva triste et désappointé.

— Je vois à votre physionomie, dit le cousin d'Eve, que notre signal n'a pas été entendu.

— C'en est fait, répondit Paul, qui descendait de la hune où il était souvent monté depuis la détonation; nous ne pouvons plus compter que sur nos propres efforts et sur l'assistance de Dieu. Ce malheur est si cruel, si accablant, si imprévu, que je puis à peine y croire.

— Sommes-nous vraiment menacés de devenir prisonniers des barbares? Ma cousine Eve, cette belle et innocente jeune fille, est-elle destinée à être leur victime, à augmenter le nombre des habitants d'un sérail mahométan?

— Ah! voilà ce qui me déchire l'âme! Je souffrirais mille tortures, pour éviter une aussi affreuse calamité! Pensez-vous que nos compagnes aient une idée exacte de leur situation?

— Elles sont inquiètes plutôt qu'épouvantées; elles attendaient comme nous les embarcations; mais elles doivent mieux comprendre le danger maintenant que les Arabes affluent sans cesse dans leur camp.

Cependant M. Sharp, qui se tenait sur la dunette, demanda la longue-vue pour s'assurer de ce que faisaient les indigènes rassemblés sur le récif, du côté de la plage. Paul Blunt se chargea de l'examen, et sa figure s'assombrit lorsqu'il eut mis de côté la lunette.

— Encore une nouvelle cause d'embarras! dit-il avec désespoir.

— Qu'est-ce donc? demanda M. Sharp.

— Les misérables ont réuni un certain nombre de vieux mâts brisés, et ils travaillent à les attacher ensemble pour en former un radeau. Ils tiennent à nous prendre; comment les en empêcher?

— Si nous n'étions que des hommes, reprit M. Sharp, nous aurions la triste consolation de vendre cher notre vie; mais il est terrible d'avoir avec nous des personnes que nous ne pouvons ni sauver ni sacrifier.

— Oui, c'est terrible, en effet, d'autant plus que c'est inévitable.

— Ne serait-il point possible de parlementer, de proposer une rançon, des otages, que sais-je? Je consentirais volontiers à rester entre les mains des barbares, afin d'obtenir la délivrance de mes compagnons.

M. Blunt serra la main de M. Sharp, auquel il envia un moment cette généreuse pensée; mais souriant avec amertume, il secoua la tête comme s'il eût compris l'inutilité de ce sublime dévouement.

— Je partagerais volontiers votre sort, dit-il; mais sous tous les rapports, votre projet est impraticable. S'ils peuvent nous accorder une rançon, c'est quand nous serons tous en leur pouvoir et sous la condition expresse que nous nous rendrons prisonniers. Nous n'avons aucun moyen de leur échapper; dans quelques heures ils seront maîtres du navire, et le capitaine Truck, quoique restant en possession des embarcations, sera obligé de capituler faute de vivres. C'est à peine s'il pourra tenter d'atteindre les îles voisines avec le peu de subsistances dont il dispose.

— Il faut instruire nos amis de notre véritable situation, et les préparer à leur destinée.

M. Blunt approuva cet avis, et tous deux allèrent informer John Effingham de ce qui se passait. Ferme et résolu, il opina pour qu'on apprît immédiatement à son cousin la nature du péril inattendu qu'il venait de constater.

— Je vais me charger de lui révéler notre situation, dit-il d'une voix émue. Si nos craintes se réalisent, je ferai encore tous mes efforts pour arriver à négocier une rançon; mais avant que nous puissions nous mettre d'accord avec les barbares, que deviendra cette pauvre jeune fille? Un voyage à travers le désert la tuera, car nous aurons nous-mêmes peine à le supporter. Et puis, l'or peut bien ne pas avoir son influence ordinaire sur des inclinations aussi perverses que celles des sauvages.

— Eh quoi! il ne nous reste absolument aucune ressource? demanda M. Sharp lorsque John Effingham fut descendu par l'escalier de la cabine. N'est-il pas possible de mettre la chaloupe à l'eau?

— J'y ai songé, reprit Paul Blunt; c'est une opération difficile, mais comme elle peut seule favoriser notre évasion, je vais en examiner la possibilité.

Paul jeta le plomb de sonde et, comme il s'y était attendu, ne trouva que trois brasses.

— Je m'en étais douté, dit-il avec douleur. Si nous avions eu assez d'eau, nous aurions pu saborder le bâtiment pour le couler, et la chaloupe aurait flotté tout naturellement; mais dans les circonstances actuelles, ce serait perdre inutilement *le Montauk*. Nous pourrions encore essayer de gagner tous deux le récif, et d'entrer en pourparlers avec les Arabes; mais la trahison fait le fond de leur caractère, et nous serions dupes de notre héroïsme.

— Eh bien, tenons-les en échec jusqu'au retour du capitaine! la Providence peut nous servir d'une manière inattendue.

— Ayons encore recours à la longue-vue, dit Paul Blunt; il me semble que le nombre de nos agresseurs s'augmente à chaque instant.

Les deux jeunes gens montèrent avec une sorte de précipitation fiévreuse sur la plate-forme de la dunette, et étudièrent avec une attention nouvelle les manœuvres de l'ennemi.

— L'affaire se complique encore, dit M. Blunt en poussant un profond soupir. Vous rappelez-vous le pavillon qui flottait à bord du danois, et qui en indiquait la nationalité?

— Certainement; il était attaché aux drisses, et flottait sur le gaillard d'arrière.

— Ce pavillon est actuellement entre les mains des barbares; vous pouvez le voir se déployer au milieu de ces tentes que vient de déposer le détachement qui est arrivé pendant que nous causions à l'avant.

— Et vous en concluez...

— Que nos amis sont captifs! Ce pavillon était à bord du danois, au moment où nous l'avons aperçu. Les Arabes ont dû s'en emparer

depuis peu, après l'arrivée de nos embarcations. Une lutte s'est engagée, et j'ai peur que ce drapeau ne soit le signe de leur victoire !

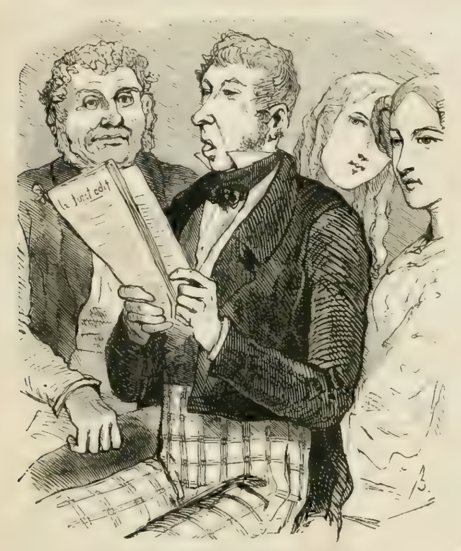
— Tout semble se liguer contre nous.

— Hélas, oui ! il faut abandonner complétement le faible espoir que nous avions d'être secourus par nos camarades.

— Au nom du ciel! reprit M. Sharp, regardez encore, et voyez comment les sauvages disposent leur radeau.

Paul se livra à un long examen, car le sort du paquebot dépendait entièrement de l'essai de navigation des indigènes.

— Ils travaillent avec ardeur, dit-il après avoir terminé son enquête; cependant leur radeau n'a pas l'air d'avancer. Ils attachent les mâts dans le sens de la longueur, sans penser à mettre une seule vergue en travers. Cette maladresse nous permettrait d'espérer, si les embarcations leur avaient échappé.



M. Dodge lit ses impressions de voyage en France.

— Que le ciel vous récompense de ces bonnes paroles !... mais qu'y a-t-il d'encourageant dans la conduite présente des Arabes?

— Ils fabriquent non pas un radeau, mais un tablier flottant, sans doute avec l'intention de passer des récifs sur le bâtiment; en virant sur les chaînes, nous parviendrons à dériver assez à l'arrière pour rendre leur pont trop court. Cet expédient aura son utilité, surtout si nous le différons jusqu'au dernier moment. Il peut faire perdre aux Arabes l'avantage de la marée, et un répit de huit ou dix heures est un siècle pour des hommes placés dans notre situation.

M. Sharp approuva cette idée, et les jeunes gens discutèrent toutes les chances de leur projet. Tous deux étaient convaincus cependant que le délai insignifiant qu'ils pouvaient obtenir ne servirait point à leur salut, si le capitaine Truck et l'équipage étaient tombés entre les mains de l'ennemi. Ils passaient alternativement d'un profond abattement à la plus radieuse espérance, lorsque Saunders vint les chercher de la part de miss Effingham.

CHAPITRE XXV.

En arrivant dans la cabine, MM. Sharp et Blunt trouvèrent la famille dans une désolation bien justifiée par les circonstances. Edouard Effingham tenait appuyée sur ses genoux la tête de sa fille, car Eve s'était jetée à ses pieds sur le tapis.

Mademoiselle Viefville marchait de long en large, s'arrêtait par intervalles pour adresser à sa jeune élève quelques paroles consolantes, et se reportait ensuite au danger qu'elle courait elle-même. Son agitation, qu'il lui était impossible de maîtriser, démentait ce que ses paroles avaient d'énergique.

Nannette Sidley, agenouillée auprès de sa maîtresse, la pressait entre ses bras, comme pour la préserver des atteintes d'un cruel ennemi, et de temps en temps elle priait avec ferveur.

La femme de chambre sanglotait à l'écart.

John Effingham avait les deux bras ployés au-dessus de sa tête, et les appuyait à une cloison. Son attitude indiquait plus de résignation que de désespoir.

Tout le monde se trouvait réuni dans la cabine, à l'exception du coq, qui, posté sur le pont pour surveiller les mouvements des Arabes, poussait depuis le matin les gémissements les plus lamentables.

On ne pouvait guère, en un pareil moment, tenir à la stricte observation des convenances. Eve Effingham, qui dans toute autre circonstance aurait craint de montrer trop de laisser-aller, leva à peine la tête pour répondre au salut des jeunes gens. Elle avait pleuré, et ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules; ses yeux étaient rouges et animés, quoique la source de ses larmes fût tarie. La lutte de son intelligence contre les émotions naturelles à son sexe avait donné à ses traits un éclat qui en augmentait les charmes. Les deux jeunes gens la contemplèrent avec admiration, et sentirent leur cœur se briser en songeant que cette beauté suprême pouvait être la cause principale de sa perte.

— Messieurs, dit Edouard Effingham avec un calme apparent, mon cousin m'a instruit de notre situation désespérée, et je vous ai priés de vous rendre ici, pour conférer de ce qui vous concerne personnellement. Je ne puis me séparer ni de John ni de ma fille. Les liens du sang et de la tendresse nous unissent, et notre destinée doit être commune. Quant à vous, vous n'avez point les mêmes obligations. Jeunes, actifs, audacieux, vous pouvez imaginer quelques plans qui vous dérobent à la fureur des Arabes, Je sais que des hommes aussi généreux que vous sont peu disposés, au premier abord, à goûter une pareille idée, mais la réflexion doit vous faire comprendre qu'elle est dans l'intérêt de tous. En prenant la fuite immédiatement, il vous sera plus facile d'instruire de notre sort ceux qui peuvent aviser au moyen de nous procurer une rançon.

— C'est impossible, dit M. Sharp avec fermeté; nous ne vous quitterons jamais; est-ce que nous jouirions d'un seul instant de repos, si nous nous rendions coupables d'un pareil acte d'égoïsme?



Nannette Sidley et miss Effingham.

— M. Blunt garde le silence, ajouta Edouard Effingham : il accueille peut-être plus favorablement ma proposition, et il songera davantage à sa propre sécurité.

Eve leva précipitamment la tête, sans se rendre compte de l'anxiété qu'elle manifestait, et elle regarda fixement celui qu'on apostrophait ainsi.

— Je comprends les sentiments généreux de M. Sharp; répondit Paul avec vivacité, et je serais fâché de laisser croire que je ne les partage point; mais j'avoue que j'ai déjà pensé à la combinaison qu'on me propose, et que j'en ai calculé toutes les conséquences. Un bon nageur peut aisément traverser la crique, gagner la côte à la faveur des rochers qui la bordent, et la suivre jusqu'à ce qu'il arrive au bâtiment danois, ou qu'il soit à même de donner un signal aux embarca-

Paris Typographie Plon frères, rue Garancière, 8

tions. J'ai réfléchi sur tout cela, et j'avais résolu d'en faire l'objet d'une proposition; mais...

— Mais quoi? demanda Eve avec précipitation : pourquoi ne pas exécuter votre plan? Parce qu'il ne nous reste plus d'espoir, est-ce une raison pour que vous périssiez avec nous? Partez, les moments sont précieux; dans une heure, il serait trop tard!

— Croyez-vous, miss Effingham, que je m'occupe uniquement de mon salut? Me supposez-vous capable d'une pareille bassesse?

— Ce n'est pas une bassesse. Pourquoi vous entraîner dans notre malheur? Vous nous avez déjà servis, Powis, dans un instant de cruelle épreuve, et il n'est pas juste de vous sacrifier pour des personnes dont vous n'avez rien à attendre. Mon père vous dira qu'il pense que votre devoir est de fuir le plus tôt possible.

— Je crois, répondit Edouard Effingham avec douceur, que le devoir de tout homme est de sauver la vie et la liberté que Dieu lui a données, à moins d'impérieuses obligations. Ces messieurs ont une existence indépendante de la nôtre, et nous ne pouvons infliger des douleurs à ceux qui les aiment en les associant à notre désastre.

— Nous rêvons, dit John Effingham, au lieu de nous arrêter à une pénible certitude. Comme il est impossible d'arriver aux embarcations, à quoi bon discuter le plan proposé?

— Serait-ce vrai, Powis? vous seriez-vous abusé?

— Je suis convaincu, répondit Paul, qu'il n'y a plus aucun espoir de retrouver le navire échoué au pouvoir de nos amis. Les Arabes en sont maîtres, sans doute, et si le capitaine Truck leur a échappé, c'est dans des circonstances qui ont dû le forcer à s'éloigner de la terre. Toute la côte est gardée par les indigènes, et il n'est guère possible d'éviter leurs regards, si on essaie de la suivre. Je n'aurai donc pas, Dieu merci, à juger entre mon devoir et mes sentiments!

— Mais, s'écria Eve avec impétuosité, ne pourriez-vous gagner l'intérieur du pays?

— Dans quel but? me séparer de mes compagnons d'infortune pour mourir de faim, ou pour tomber entre les mains de quelque autre tribu! Notre intérêt est de rester ensemble, de nous laisser prendre par la horde que nous avons devant nous, et que le pillage des deux bâtiments peut disposer à être moins exigeants envers leurs prisonniers.


Le capitaine et son second essaient de faire comprendre à l'Arabe qu'ils ne veulent pas le manger.

— Nous serions esclaves! murmura John Effingham.

Et se penchant vers sa cousine, il la pressa sur son cœur, comme pour la préserver des souffrances du désert.

— Dès que nous serons prisonniers, reprit Paul Powis, on nous séparera. Il serait à propos d'adopter un plan de conduite, de nous entendre pour persuader aux barbares qu'il est de bonne politique de nous transférer au plus vite dans les environs de Mogador, afin d'obtenir une prompte rançon.

— Non, non, s'écria Eve, ne nous avilissons pas en cherchant à tromper même des barbares!

— Nous n'avons pas besoin de mentir; il suffira d'insister sur les faits propres à influencer les Arabes. Il faudra leur faire bien comprendre que ce n'est pas un vaisseau ordinaire, que nous sommes, non pas des matelots, mais des passagers, qui les récompenserons de leurs égards et de leur modération, s'ils en ont.

Nannette Sidley, toujours agenouillée à la même place, leva ses yeux baignés de pleurs.

— Je crois, dit-elle, que si ces gens savaient combien miss Eve mérite d'être aimée, ils seraient pleins de respect pour elle, et ménageraient le vent à la brebis tondue.

— Pauvre Nannette! murmura Eve en tendant la main à sa vieille bonne. Tu verras bientôt que l'égalité peut régner en ce monde. Je serai à mon tour forcée de servir, de remplir des fonctions humiliantes, de me soumettre aux caprices du maître le plus absolu!

L'idée d'une telle misère n'avait jamais frappé l'esprit simple et naïf de Nannette, qui regarda son enfant avec stupéfaction.

— Ce n'est pas probable, dit-elle, ma chère miss Eve, et vous désolez votre père en parlant ainsi. Les Arabes sont des êtres humains, et ils ne peuvent avoir tant de perversité.

Mademoiselle Viefville fit entendre dans sa langue une exclamation qui peignait tout son désespoir, et Nannette Sidley regrettant de n'avoir pas entendu, se tourna vers la gouvernante, comme pour lui demander une explication.

— Je suis sûre que mademoiselle est de mon avis, reprit-elle avec assurance. Non, jamais on ne fera de miss Eve une servante, et je ne sais comment M. Edouard ne contredit pas sa fille de toutes ses forces, pour lui ôter de la tête des pensées aussi monstrueuses.

— Nous sommes tous entre les mains de Dieu, ma chère Nannette, répliqua Edouard Effingham, et sa main va peut-être s'appesantir sur nous. Une rude leçon va nous apprendre combien toutes nos idées sont fausses et incertaines. Prions pour n'être point séparés; qu'il nous soit permis du moins de souffrir ensemble. S'il fallait nous quitter, ce serait une insupportable agonie.

— Et qui peut songer à nous séparer? s'écria Nannette avec transport : j'ai vu naître miss Eve; je l'ai reçue dans mes bras, je l'ai élevée; aurait-on la cruauté de me l'arracher? Vous êtes son père, M. John est son cousin; elle vous aime et vous révère tous deux; vous lui rendez son affection avec usure, aurait-on le cœur de vous éloigner les uns des autres? Mademoiselle elle-même veut rester avec son élève, à laquelle elle a appris des choses qui sont bonnes à savoir. Oh non, non, on n'a pas le droit de nous séparer, et personne n'osera le faire.

— Nannette, Nannette, murmura Eve, vous ne connaissez pas les Arabes.

— Ils ne peuvent être plus cruels que les sauvages d'Amérique, et les sauvages, quand ils épargnent la vie, emmènent les prisonniers dans leurs villages, où ils les traitent avec bonté. Ils ne font point de mal aux mères, ils adoptent les enfants. Dieu a souvent permis que les terres d'Orient fussent dépeuplées; il en a frappé les méchants, et je ne crois pas qu'il en reste un seul capable de faire du mal à une femme telle que miss Eve. Prenez donc courage, monsieur, et mettez votre confiance dans la sainte Providence. Je sais que l'épreuve est rude pour le cœur d'un tendre père; mais si la coutume des Arabes veut qu'on mette momentanément les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, rappelez-vous que je serai auprès de votre fille, aujourd'hui comme dans son enfance. Je lui prodiguerai les soins qui l'ont tant de fois préservée de cruelles maladies, et auxquels elle doit d'être actuellement une créature parfaite et sans tache.

— Si le monde n'était habité que par des femmes simples et dévouées comme vous, dit Edouard Effingham, nous aurions peu de choses à craindre, puisque vous ne pouvez ni vous imaginer le mal, ni le concevoir dans les autres. Je voudrais pouvoir me persuader que vous resterez auprès de cette jeune fille pendant les mois de souffrance et d'angoisse que nous allons avoir probablement à traverser.

Eve s'essuya précipitamment les yeux, et se leva par un mouvement si rapide, avec si peu d'efforts qu'il semblait que sa volonté dominât toute son imagination matérielle.

— Mon père, dit-elle, n'augmentez pas vos peines en vous occupant de moi. Vous ne m'avez connue que dans le bonheur et l'opulence. J'ai pu jusqu'à ce jour, grâce à votre indulgence, écouter toutes

mes fantaisies ; mais je me sens assez forte pour affronter les privations du désert. Les Arabes ne peuvent avoir qu'une pensée, celle de nous conserver comme des captifs qui les dédommageront par une ample rançon. Je sais ce qu'aura de pénible un voyage à travers les sables, mais j'y suis résignée. Mon âme triomphera de la faiblesse de mon corps, et vous verrez que je ne suis pas aussi indigne que vous vous le figurez peut-être.

Edouard Effingham passa tendrement le bras autour de la taille svelte de sa fille, mais Eve se dégagea doucement. Ses yeux brillaient quoiqu'ils fussent secs, et elle regarda ses compagnons comme pour détourner le cours de leurs pensées, et les reporter à leur situation personnelle.

— Messieurs, dit-elle, je sais que vous me croyez la plus exposée dans cet affreux désastre. Vous croyez aussi que je suis incapable de lutter contre le martyre qui nous attend, et que je succomberai la première, parce que je suis la plus faible. Mais Dieu permet que le roseau plie, lorsque le chêne est abattu. J'ai une vigueur et une énergie dont vous ne vous doutez pas, et si nous sommes destinés à une séparation momentanée, nous vivrons tous pour nous retrouver dans des jours plus heureux.

En prononçant ces mots, Eve contempla ses parents avec tendresse, et mettant de côté une réserve inutile, elle ne craignit pas de jeter un regard d'affection sur les deux jeunes gens, qui suivaient tous ses mouvements avec une dévorante avidité. Toutefois, ses paroles encourageantes ne servirent qu'à rappeler plus vivement à ses auditeurs l'effrayante vérité, et tous conçurent le triste pressentiment que si elle évitait un destin plus cruel, cette jeune fille si belle et si séduisante serait ensevelie dans les sables, après avoir subi pendant quelques semaines les tortures qu'elle se flattait de braver.

Edouard Effingham se leva. Les émotions qui s'amoncelaient dans son sein semblaient prêtes à éclater, malgré la contrainte qu'il leur imposait; cependant il fit un dernier effort, et d'un ton plein de noblesse avec un son de voix pénétrant, il adressa la parole aux deux jeunes gens.

— Il faut, dit-il, nous entendre dès à présent, et prévoir toutes les éventualités. Vous êtes jeunes, vigoureux et intelligents, ce qui doit infailliblement vous assurer le respect des sauvages. Vous avez, pour atteindre un pays chrétien, plus de chance qu'un homme de mon âge, accablé par les poignantes angoisses de l'amour paternel.

— Mon père! mon père!

— Silence, ma chère! laissez-moi conjurer ces messieurs de se souvenir de nous, quand ils seront en sûreté; rien ne me coûtera pour sauver mon enfant d'un sort pire que la mort. Votre carrière sera, je l'espère, longue et heureuse, et sur la fin de vos jours, vous aimerez à vous dire qu'un père au désespoir a trouvé des consolations dans les espérances que lui inspiraient vos généreux efforts...

— Mon père, s'écria Eve, je me révolte à l'idée que vous pouvez être victime de ces barbares, et plutôt que de vous exposer, j'aimerais mieux m'abandonner sur un radeau aux fureurs de l'Océan. Joignez-vous à moi, mademoiselle, priez ces messieurs de préparer pour nous recevoir quelques planches où nous pourrons mourir ensemble et où nos yeux seront du moins fermés par des mains amies. Celui qui restera le dernier sera soutenu par le souvenir de ceux qui l'auront précédé, et leurs âmes viendront au-devant de lui dans un monde meilleur.

— J'avais songé à cela, répondit mademoiselle Viefville avec énergie; je ne veux pas que des femmes soient en butte aux outrages des mécréants.

John Effingham adressa à Powis un coup d'œil interrogateur.

— Est-ce faisable? dit-il : risquons-nous au milieu des flots, au lieu de tendre les mains aux chaînes dont on ne manquera pas de nous charger.

Paul fit un geste négatif; le vent poussait à la côte, et en s'embarquant sur un radeau, on allait inévitablement au-devant de la captivité. C'était s'humilier devant les barbares, au lieu de montrer une dignité et un courage susceptibles de les désarmer.

Eve devina la pensée de Powis, et tomba à genoux aux pieds d'Edouard Effingham.

— C'est impossible, dit-elle : allons donc, à la grâce de Dieu! nous avons encore quelques minutes de liberté, ne les gaspillons pas en regrets inutiles; embrassez-moi, mon père, et donnez-moi votre sainte bénédiction, comme vous me la donniez dans un temps où nous ne songions guère au malheur.

— Soyez bénie, ma chère Eve, dit le père d'une voix tremblante, mais d'un ton solennel; puisse l'Etre dont les voies mystérieuses sont la sagesse et la miséricorde même nous soutenir dans cette horrible épreuve, et vous conserver toujours pure, jusqu'à ce qu'il vous recueille dans son séjour de paix et de repos! Dieu m'a ravi de bonne heure votre sainte mère, et j'avais espéré que vous seriez la consolation de ma vieillesse. Soyez bénie, ma bien-aimée, je prierai le ciel que vous restiez jusqu'au dernier moment aussi digne de son amour que la femme angélique à laquelle vous devez la naissance!

John, qui avait longtemps maîtrisé les émotions de son âme, ne put s'empêcher de pousser des sanglots.

— Mon père, reprit Eve, prions ensemble! Viens ici, ma bonne Nannette, qui m'as appris la première à bégayer des actions de grâce; agenouille-toi à mes côtés! Venez aussi, mademoiselle; nous sommes d'une religion différente, mais nous n'avons qu'un seul Dieu! Cousin John, vous priez souvent, je le sais; unissez-vous aux membres de votre famille. Quant à nos compagnons, ils ont peut-être trop de fierté pour s'incliner devant la volonté divine.

Les deux jeunes gens s'agenouillèrent avec les autres, et il y eut un long silence, pendant lequel toute la compagnie murmura des oraisons mentales, chacun conformément à ses habitudes.

— Mon père, reprit Eve avec un doux et tendre sourire, il est une espérance que les Arabes ne peuvent nous enlever : nous pouvons être séparés ici-bas; mais nous nous retrouverons au sein de Dieu.

Eve se releva avec grâce, et dit à John Effingham :

— Embrassez-moi, mon cousin; j'ignore si nous aurons encore l'occasion de nous témoigner notre affection mutuelle : vous avez été pour moi le meilleur des parents, et dussé-je vivre vingt ans dans l'esclavage, je ne cesserai de penser à votre bienveillance.

John Effingham pressa silencieusement la jeune fille entre ses bras.

— Je vous remercie, messieurs, ajouta-t-elle, d'avoir joint vos prières aux nôtres; je sais que les jeunes gens, dans leur folle vanité, croient rarement avoir besoin d'implorer l'assistance du Seigneur; mais les plus forts sont obligés de céder, et l'orgueil n'est pas une défense aussi sûre que l'humilité. Je suppose que vous avez de moi une opinion meilleure que celle que je mérite, et j'aurais à me reprocher de l'avoir encouragée, si je ne pensais que le hasard seul vous a amenés en même temps que moi sur ce fatal bâtiment. Elle s'approcha des deux jeunes gens, et poursuivit en parlant à voix basse :

— Que je vous aie encore une nouvelle obligation; vous allez partager la captivité de mon père, auprès duquel il ne me sera pas permis de rester; veillez sur lui, et prodiguez-lui les soins que je ne pourrai lui donner.

Un silence si profond régnait dans la cabine qu'Edouard put entendre ces mots.

— Non, ma chère fille, s'écria-t-il, aucune puissance sur la terre ne nous séparera!

Eve se retourna brusquement, et vit son père qui lui tendait les bras. Elle s'y précipita, et tous deux confondirent leurs larmes.

Craignant de ne pouvoir résister à la violence de leurs émotions, MM. Sharp et Blunt montèrent ensemble sur le pont et s'y promenèrent pendant quelques minutes sans pouvoir proférer une seule parole, sans même échanger un regard.

CHAPITRE XXVI.

Les sublimes consolations de la religion n'étaient guère senties par ces jeunes gens pleins d'ardeur et de générosité. Ce sont les personnes d'un caractère doux et facile qui admettent le plus aisément l'influence divine; et de tous les passagers abandonnés sur le paquebot, ceux qui montraient le plus de résignation avaient précisément le moins de force physique pour supporter la souffrance.

— Cette admirable soumission aux volontés célestes, dit M. Sharp, a quelque chose de plus navrant que les convulsions du désespoir.

— Elle m'effraie, repartit Powis. Tout, en pareil cas, vaut mieux que la passivité. J'entrevois peu de chances d'échapper; mais l'inaction est un tourment. Si je tente de soulever cette chaloupe, voulez-vous m'aider?

— Commandez, et vous serez obéi. Plût au ciel qu'il y eût la moindre perspective de succès!

— Il y en a peu, et si nous réussissons, nous ne pourrons aller loin. Tous les avirons ont été emportés par le capitaine. Quant à des mâts ou à des voiles, je ne sais où m'en procurer. Si je parviens à y suppléer, avec la brise qui commence à souffler, je retarderai le dénoûment en allant aborder sur un de ces bancs de sable lointains.

Une voix s'éleva tout à coup derrière les interlocuteurs.

— Au nom de la sainte Vierge, disait-elle en français, mettez-vous à l'œuvre, et tous les passagers vous seconderont.

MM. Sharp et Blunt se retournèrent avec surprise, et virent mademoiselle Viefville debout auprès d'eux. Accoutumée à compter sur elle-même, d'un pays où les femmes sont peut-être plus actives et plus énergiques que chez toute autre nation, elle venait étudier sur le pont les ressources dont on pouvait disposer contre les Arabes. Si elle avait eu autant de connaissances que de résolution, il est probable qu'on eût déjà adopté plusieurs expédients efficaces; mais se trouvant pour la première fois à bord d'un paquebot, elle n'avait suggéré à ses compagnons aucune combinaison admissible.

Elle avait entendu Paul Blunt, et le pressa de donner suite à son projet. Ses exhortations déterminèrent les jeunes gens, qui commencèrent sans délai les préparatifs nécessaires. La gouvernante en personne descendit dans les cabines, réclama l'assistance de John Effingham et de Saunders, et engagea les autres passagers à rassembler en toute hâte des bagages et des provisions.

Le plus expérimenté des marins n'aurait pu apporter dans ses opérations plus de discernement et d'habileté que n'en montra Paul Powis. Saunders reçut l'ordre de nettoyer la chaloupe, qui était encombrée

de volailles, de moutons et de porcs. Elle était recouverte d'une toiture qu'on lui recommanda de ne pas enlever, et qui devait tenir lieu de pont. Le maître d'hôtel débarrassa rapidement l'embarcation de tous ses locataires, et se mit à balayer la place avec un zèle qu'il manifestait rarement dans les cabines.

Par bonheur, les palans avec lesquels on avait levé les bigues et posé le mât de fortune étaient encore sur le pont, et Paul fut dispensé de la peine de passer de nouvelles manœuvres. Il guinda deux palans sur l'espar, qui servait de grand étai ; et il avait achevé son œuvre, lorsque Saunders déclara que la chaloupe était prête à recevoir sa cargaison. Les risses furent détachées, et le bout du garant d'un des palans fut amené au cabestan.

Cependant, mademoiselle Viefville, à force d'énergie et de décision, anima les autres femmes, ainsi qu'Edouard Effingham. Tout le monde se réunit sur le pont. Nannette Sidley et la femme de chambre oublièrent elles-mêmes leurs occupations pour se grouper autour des travailleurs qui viraient au cabestan.

Il s'agissait de savoir si l'on disposait d'assez de force pour enlever un corps aussi lourd que la chaloupe. On fit plusieurs tours; le garant du palan se roidit peu à peu, et ceux qui étaient aux barres le sentirent se tendre.

— Virez ensemble, dit Paul qui dirigeait le travail tout en y prenant part. Chaque effort que nous faisons contribue à soulever l'embarcation.

— Elle ne bouge pas encore, dit M. Sharp découragé, en s'interrompant pour reprendre haleine. Il ne nous faudrait de plus qu'une force d'enfant, répondit Paul en regardant les femmes avec hésitation.

— Allons, s'écria mademoiselle Viefville en faisant signe à la femme de chambre de la suivre, ne nous laissons pas vaincre par un aussi faible obstacle.

Les deux femmes résolues saisirent les barres, et la puissance qui avait été jusqu'alors balancée prévalut en faveur de la machine. Le cabestan qui, un moment auparavant, tournait à peine et par saccades, fit lentement mais sûrement son évolution, et l'extrémité de la chaloupe se souleva.

Eve voulait se joindre aux travailleurs; mais elle fut retenue par Nannette, qui craignait de la voir blessée.

Paul Blunt déclara avec joie qu'il avait maintenant une force suffisante pour déplacer l'embarcation, mais que l'opération serait longue et difficile. Ce résultat inattendu ne devait en somme modifier que très-imparfaitement la situation ; mais le plus faible succès encourage des hommes au désespoir.

— Nous sommes maîtres de la chaloupe, dit-il, pourvu que les Arabes ne nous inquiètent pas, et en fabriquant une voile, nous nous mettrons hors de toute atteinte jusqu'à ce qu'il nous soit possible de revoir nos amis.

— J'en accepte l'augure! s'écria Edouard Effingham; et il se jeta de nouveau dans les bras de sa fille en versant des larmes dont quelques-unes étaient causées par une espèce de sainte allégresse.

Au bout d'une demi-heure, l'autre extrémité du garant des palans avait été attachée au cabestan, et l'on avait recommencé avec succès l'opération qui avait été tentée précédemment. La chaloupe était suspendue à l'étai du grand mât, à une hauteur assez grande pour permettre l'emploi des palans des bouts de vergues. On suspendit un moment les manœuvres, pendant que les femmes faisaient des paquets et que le maître d'hôtel cherchait à fond de cale des voiles et des mâts.

Il était certain que les Arabes ne restaient pas inattentifs à tous ces mouvements, dont la cause leur était pourtant inconnue. Ils tirèrent plusieurs coups de feu dans la direction du *Montauk*, mais la distance rendit leur décharge inoffensive. Le bâtiment n'était pas hors de portée, car les balles passèrent par-dessus, preuve évidente de la puissance extraordinaire des armes employées par les indigènes.

Le récif avait été laissé à découvert par le jusant, mais il y avait encore assez d'eau en certains endroits pour empêcher les barbares d'approcher du navire autrement qu'à la nage. Cependant ils se mirent en mesure d'avancer, en plaçant sur les parties non guéables l'espèce de pont volant qu'ils avaient construit. John Effingham devina leur intention, et en instruisit ses camarades, qui sentirent la nécessité d'accélérer leurs travaux. Le coq surtout, qui était revenu de la cale les mains vides, redoubla de zèle, car il avait une horreur d'autant plus grande pour la captivité, qu'il n'était point soutenu par la réflexion.

Il était important de rattacher aux vergues des poulies et des garants, et Paul Blunt n'y aurait pas réussi, s'il n'avait été secondé par une force physique extraordinaire, et par une connaissance approfondie de la marine. Il compléta heureusement cet arrangement, et recommença à virer le cabestan, en dirigeant les garants si adroitement, que la lourde embarcation se rapprocha du parapet. John Effingham prit un bout du palan d'étai, et Paul après s'être emparé de l'autre, donna l'ordre de filer en douceur.

La chaloupe alla se heurter lentement contre les lisses d'accastillage.

Paul amarra le bout de son garant, se plaça sous la chaloupe, et reconnut que la quille avait touché un chevillot d'amarre. Une impulsion donnée à la barre du cabestan triompha de cet obstacle, et l'embarcation se balança en l'air.

On lâcha les garants du palan d'étai, et tous les passagers, avec des transports que la parole ne peut peindre, virent la chaloupe suspendue au-dessus des flots. Quand elle tomba lourdement sur la surface de l'eau, elle fit entendre un clapotement qui parut aux auditeurs surpasser en harmonie la musique la plus délicieuse. La grandeur de l'embarcation, sa solidité, sa toiture, semblaient en faire un asile sûr, et tout le monde oublia momentanément les nombreux obstacles qui pouvaient empêcher d'en profiter.

Il ne fallut que quelques minutes à Powis pour détacher les palans, s'installer sur le toit de la chaloupe, et l'amarrer au flanc du navire, pour la mettre en état de recevoir les provisions que les femmes avaient apprêtées. Afin que nos lecteurs puissent comprendre quelle était l'arche destinée à recueillir les débris du *Montauk*, nous allons tâcher d'en faire la description.

L'embarcation était grande, bâtie avec d'épais matériaux, et capable de résister aux lames, pour peu qu'elle fût bien dirigée. Elle était ordinairement armée de huit ou dix avirons, mais il fut impossible d'en retrouver un seul. On découvrit toutefois un gouvernail et une barre, que Paul Blunt mit en place immédiatement. Autour des plats-bords étaient ajustés des étançons qui soutenaient une charpente légèrement arrondie. Les animaux qu'elle était destinée à abriter ayant été mis en liberté sur le pont, l'intérieur se trouvait transformé en une cabine peu élégante à la vérité, mais commode, spacieuse et susceptible d'être considérée comme un véritable palais par des marins naufragés. Il n'était pas ordinaire qu'une embarcation fût munie d'un toit, et le mauvais temps pouvait en rendre le sacrifice indispensable; mais néanmoins Paul regarda cette grossière charpente avec plaisir, parce qu'elle devait protéger la femme à laquelle il était profondément dévoué.

Entre le toit et le plat-bord de la chaloupe, étaient cloués des volets, qui une fois mis à leur place, faisaient de l'intérieur une chambre close, assez élevée pour qu'on pût y tenir debout. A la vérité ces dispositions rendaient l'embarcation lourde et difficile à gouverner; mais en revanche, elles la transformaient en un véritable appartement. D'ailleurs rien n'était plus facile que d'enlever le toit si les circonstances l'exigeaient.

CHAPITRE XXVII.

Paul avait achevé de contempler son trésor, car la chaloupe était à ses yeux d'un prix inestimable, lorsque, levant les yeux pour gravir les flancs du *Montauk*, il vit Eve qui semblait vouloir lire sur sa physionomie le sort commun qui les attendait.

— Mon père, dit-elle avec empressement, me charge de vous avertir que les Arabes se remuent. Vous et la chaloupe, voilà notre espoir. Vous ne nous faillirez pas, je le sais; mais quel parti allons-nous tirer de l'embarcation?

— Pour la première fois, ma chère miss Effingham, j'entrevois la possibilité de vous ravir aux barbares. Il n'y a pas de temps à perdre, et il importe de transporter sans délai dans la chaloupe tout ce qui nous est nécessaire.

— Merci, Powis, merci de cette lueur d'espérance! vos paroles sont un cordial, et notre existence sera consacrée tout entière à vous prouver la reconnaissance que nous vous devons.

Ces mots furent dits naturellement sous l'empire d'un sentiment énergique; Eve n'en calcula point la portée, et les prononça sans réfléchir; cependant, même en ce moment terrible, ils firent battre le cœur du jeune homme.

Il répondit par un regard plein d'ardeur.

La jeune fille rougit jusqu'aux tempes, et se retira précipitamment.

On se mit à passer dans l'embarcation les différents objets qui avaient été principalement réunis par la prévision de mademoiselle Viefville. Ils furent reçus par Paul, qui les plaça sous le toit, sans perdre de temps à les arrimer : c'étaient des matelas, des malles, des courtes-pointes, des couvertures, du vin, du pain, des assaisonnements, des conserves alimentaires. La moitié des bagages qu'on avait entassés fut rejetée par Powis comme inutile, mais il en excepta, par égard pour ses faibles compagnes, plusieurs qu'il était disposé à laisser de côté. Toutefois, quand il s'aperçut qu'il y avait sur la chaloupe assez de vivres pour sustenter toute la bande pendant quelques semaines, il sollicita une trêve, déclarant qu'il était imprudent de charger outre mesure un frêle esquif.

On manquait d'eau, et c'était là la chose la plus essentielle. Paul s'occupa de s'en procurer, après avoir mandé les deux domestiques dans la chaloupe, pour en arranger la cargaison.

En arrivant sur le pont, il donna d'abord un coup d'œil aux Arabes. La marée descendait; les rochers étaient à sec; plusieurs centaines d'indigènes s'approchaient le long du récif, jetant leur pont flottant par intervalles pour franchir les flaques d'eau.

Paul jugea que tout retard serait fatal, et descendit à fond de cale avec Saunders. Ils remplirent au réservoir quelques barils, qu'ils portèrent sur le pont, et qu'ils placèrent à la hâte dans la chaloupe.

Les clameurs des Arabes se faisaient entendre plus distinctement, et il fallait une grande fermeté pour continuer sans trouble ces importants préparatifs.

Les indigènes étaient groupés sur le récif, les uns hélaient le vaisseau, d'autres le menaçaient, quelques-uns tentaient d'effrayer l'équipage en tirant au hasard des coups de fusil.

— Embarquons-nous! s'écria M. Effingham en serrant dans ses bras sa fille presque inanimée. L'eau et les provisions sont dans la chaloupe; au nom d'un Dieu miséricordieux, fuyons cette scène de barbarie!

— Le danger n'est pas encore inévitable, répliqua Paul avec sang-froid; quoique nous paraissions serrés de près, il nous reste encore quelques minutes pour réfléchir. Souffrez que je fasse accepter à miss Effingham et à mademoiselle Viefville un peu de ce cordial.

Il versa dans un verre quelques gouttes d'une boisson fortifiante, qu'il avait laissée comme inutile sur le cabestan, et la présenta aux lèvres pâles d'Eve Effingham. Elle se laissa faire, comme l'enfant prend un breuvage des mains de sa nourrice. Le sang lui remonta au visage, elle sourit avec effort, et balbutia quelques paroles de remercîment.

— C'était une douleur passagère, ajouta-t-elle en passant la main sur son front; mais je suis mieux à présent. Occupez-vous aussi, je vous prie, de mademoiselle Viefville.

La courageuse Française, quoique pâle et souffrante, refusa du geste le cordial qui lui était offert.

— Nous sommes à six brasses des rochers, dit Paul Blunt, et nos ennemis ont cet espace à franchir avant de nous atteindre. Aucun d'eux ne semble disposé à se mettre à la nage, et leur tablier de pont, quoique artistement construit, n'a pas assez de longueur.

— La chaloupe, demanda M. Sharp, est-elle placée de manière que les dames puissent y entrer sans être exposées aux balles des Arabes?

— Toutes les précautions sont prises. Comme je ne puis quitter le pont, auriez-vous la complaisance, monsieur Sharp, d'aller avec le coq chercher quelque voile? il nous en faut au moins une pour diriger notre embarcation. J'aperçois sur le pont un mât garni de ses agrès. Tâchez d'en trouver le complément. Vous ne vous souciez pas sans doute de descendre dans la cale; mais vous avez trop de confiance en nous pour craindre d'être abandonné.

M. Sharp serra la main de Paul, afin de lui exprimer qu'il s'en rapportait parfaitement à lui; mais il lui fut impossible de parler. Accompagné du maître d'hôtel, il courut à la soute aux voiles, et y commença ses perquisitions.

— Il serait à désirer que les dames fussent avec leurs domestiques, dit Paul en montrant la chaloupe où travaillaient encore Nannette et la femme de chambre. Cependant il y aurait quelque danger à s'embarquer avant de changer la situation du *Montauk*. Il est temps que je m'en occupe.

A ces mots, il fit signe à John Effingham de le suivre, et alla examiner encore une fois les mouvements des Arabes avant de faire une démarche décisive. En se plaçant derrière les remparts élevés du gaillard d'avant, les deux observateurs firent à loisir leur reconnaissance.

Les barbares, qui semblaient être, et qui étaient effectivement instruits de la faiblesse des défenseurs du bâtiment, travaillaient sans la moindre inquiétude. Leur but était de s'emparer du *Montauk* avant d'être de nouveau chassés par la marée montante. Ils avaient en conséquence placé sur leur pont des hommes d'élite, façonnés à une certaine discipline; le reste de la bande criait, battait des mains, et tirait de temps en temps des coups de feu.

— Ils dirigent leurs pontons avec sagacité, dit Powis : remarquez comme ils en ont placé au vent l'extrémité inférieure, pour arriver en dérive jusqu'aux bossoirs du navire. Ils y arriveraient sans aucun doute; il ne leur faut pas plus de vingt minutes, d'autant plus que la mer est parfaitement calme de leur côté.

— Profitons donc des instants qui nous restent.

— Oui, mais auparavant déjouons leur projet actuel.

Paul, assisté de John Effingham, détacha les chaînes des bittes, et laissa le bâtiment de l'arrière. Le vent commençant à fraîchir, l'énorme masse en ressentit l'influence, et au moment où le pont flottant dérivait sous le vent en ligne directe, elle s'éloigna de plus de cent pieds. Les Arabes s'étaient rués à l'extrémité de leur radeau, tant ils avaient hâte d'aborder; un cri terrible annonça l'excès de leur désappointement. Le désordre se mit dans leur bande; plusieurs glissèrent et tombèrent à la mer, mais après une scène de tumulte, la voix des chefs fut entendue, et l'on se mit en devoir de faire des changements au pont flottant pour le rendre propre à la navigation.

CHAPITRE XXVIII.

Cependant MM. Sharp et Saunders rapportèrent des cacatois de rechange, des bonnettes de perroquets de hune et plusieurs autres voiles légères. Paul fit placer dans le passavant un mât de perroquet d'artimon, des boute-hors de bonnettes, ainsi que de légers cordages.

— Un coup de main, Saunders, cria-t-il, et faites recourir cette manœuvre. Dix minutes sont aussi précieuses pour nous qu'une année pour d'autres.

— Hélas, monsieur Blunt, répondit le coq en s'essuyant les yeux, faut-il que nos belles cabines soient détruites! Faut-il perdre notre batterie de cuisine, qui est la plus belle de Londres et de New-York! Si j'avais deviné ce que deviendrait *le Montauk*, j'aurais conseillé au capitaine Truck de diminuer de moitié ses provisions, et surtout son assortiment de vin. Oh! monsieur, que de biens gaspillés!

— Trêve à vos regrets, mon brave camarade, et travaillez à lever cette chaîne; dix ou quinze brasses de plus nous suffiront.

— J'ai fait la plus grande attention à l'argenterie, monsieur Blunt; elle est tout entière dans la chaloupe, y compris même une petite cuillère cassée. Si l'âme du capitaine Truck vient par hasard rôder autour des offices, elle sera heureuse de ma prudence et de ma prévision. J'ai laissé tout le reste du service de table; mais je pense bien que ces sauvages le dédaigneront, car on m'assure qu'ils mangent avec les doigts. Etre obligé de souffrir que de tels misérables fouillent dans nos équipets, c'est une honte pour l'humanité!

— Ranimez-vous, mon brave! le navire reçoit la brise par le bossoir de bâbord, et commence à prendre la chaîne plus aisément. Songez aux êtres précieux dont le salut dépend de nous.

— Oui, oui, monsieur, j'éprouve un vif intérêt pour les dames, et un profond regret de ce qui leur arrive, ainsi qu'aux marchandises que nous sommes forcés d'abandonner. Jamais vaisseau mieux construit n'est sorti des chantiers de Sainte-Catherine ou de la rivière Orientale, et je me demande ce que ces coquins pourront en faire. Pauvre Toast! il doit être mort, lui que je m'étais donné tant de peine à instruire!

— Il suffit, interrompit Paul; le navire touche de l'avant et de l'arrière. Empressons-nous maintenant de placer dans la chaloupe les mâts et la voilure, et que les dames embarquent.

Afin que le lecteur puisse comprendre la situation du *Montauk*, il est nécessaire d'expliquer la manœuvre qu'avaient faite de concert Powis et le maître d'hôtel. On avait filé les chaînes; le bâtiment avait culé davantage, et avait donné en travers sur la lisière d'un banc de sable; quand il avait eu un point fixe, il avait fait son abatée sous l'influence du vent, autant que le permettait la profondeur de l'eau. Il était maintenant échoué à l'avant et à l'arrière, présentant au récif sa bordée de bâbord. La chaloupe, placée entre le navire et des sables nus, était dérobée aux regards et aux attaques des barbares.

Eve, mademoiselle Viefville et M. Effingham entrèrent dans la chaloupe, pendant que les autres passagers restaient à bord pour compléter les préparatifs.

— Les coquins vont vite en besogne, dit Paul, pourtant nous serons en sûreté avant qu'ils aient quitté les rochers. Ils finiront par arriver au *Montauk*, mais avec lenteur : il leur est impossible, à cause de la profondeur de l'eau, de naviguer à la gaffe, quand même ils en auraient une.... Saunders, jetez ces voiles de rechange sur le toit de la chaloupe. Nous pouvons en avoir besoin avant d'atteindre un port, si nous y parvenons avec la grâce de Dieu. Mettez aussi dans l'embarcation deux boussoles, et les outils de charpentier.

Tout en donnant ces instructions, Paul sciait le grand bout du mât de perroquet d'artimon, pour l'adapter à la chaloupe. Il fit une carlingue, et sautant sur le toit de l'embarcation, il creusa un trou dans un endroit marqué d'avance. Le mât fut planté; une voile de perroquet fut suspendue à sa vergue; et les drisses, amure et écoute, ayant été étalinguées, on fut prêt à partir au premier signal.

Les passagers respirèrent plus librement, et s'occupèrent des menus détails qu'ils avaient d'abord négligés.

— Qui nous retient maintenant? dit John Effingham.

Paul hésitait encore; il tournait les yeux du côté du danois, dans l'espoir de recevoir un secours; mais en ce moment même le capitaine Truck travaillait à se maintenir au large.

Déjà les Arabes avaient organisé leur radeau, et une vingtaine d'entre eux le montaient.

Paul promena les yeux autour de lui pour voir s'il ne laissait rien d'utile à bord, et ses regards s'arrêtèrent sur le canon. Il lui vint à l'idée que cette pièce d'artillerie pouvait servir d'épouvantail, et il résolut de la placer dans la chaloupe, sauf à la jeter dans la mer dès qu'on aurait gagné le large. Les palans de vergue et d'étai lui fournissaient les moyens de l'élinguer; elle fut enlevée en quelques coups de cabestan, et mise en batterie sur le toit. Le coq plaça un étançon dans l'intérieur de la barque, pour que le poids du canon ne causât aucun dégât.

Tout le monde passa dans la chaloupe, à l'exception de Paul, qui resta à bord du *Montauk*, en continuant à observer les Arabes.

Il fallait une grande impassibilité, une confiance absolue dans ses ressources pour rester spectateur de la dérive lente du radeau qui s'approchait par degrés du bâtiment. Ceux qu'il portait aperçurent Powis, et avec la duplicité ordinaire des barbares, ils lui firent des signes d'amitié auxquels il répondit favorablement, sans toutefois s'y laisser prendre.

Ce marin consommé ne montra aucune précipitation, même en descendant dans la chaloupe, hissa la voile, amarra l'écoute, et par un mouvement vigoureux, écarta l'embarcation des flancs du *Montauk*.

Il mit ainsi entre les Arabes et lui une distance de trente pieds qu'il leur était impossible de franchir. Ensuite il saisit la barre par un trou ménagé dans les volets. M. Sharp se plaça à l'avant, et surveillant à traves les fentes des volets ce qui se passait sur les rochers, il indiqua de quel côté il fallait gouverner.

Au moment où des acclamations prolongées annonçaient l'arrivée du radeau au bas du *Montauk*, le battement de la voile prouvait aux réfugiés groupés sur la chaloupe qu'ils s'étaient assez éloignés pour sentir la force du vent.

CHAPITRE XXIX.

Le départ de l'embarcation s'était effectué à propos, et les calculs de Paul avaient été conformes à la prudence. En quittant *le Montauk*, au moment où les Arabes terminaient leur radeau, on aurait été exposé à leur mousqueterie : mais quand la chaloupe s'éloigna sous le vent, ils étaient trop près du navire pour la voir, ou trop occupés de monter à l'assaut pour songer à elle. Lorsque Powis vit le premier Arabe grimper sur le pont, la chaloupe était déjà à une encâblure de distance, et suivait à la faveur d'un bon vent un des nombreux canaux qui divisaient les bancs de sable. La construction exceptionnelle du bateau, avec son toit et ses volets, causèrent aux Arabes un mouvement de surprise qui les tint d'abord dans l'inaction. Cependant ils firent par bravade une décharge dont l'effet fut entièrement nul.

Paul fit un mille en mer, et voyant qu'il arrivait auprès d'un banc de sable, il mit la barre dessous, lâcha l'écoute, et laissa l'éperon de la chaloupe toucher la grève, à laquelle elle fut amarrée. On ouvrit un volet, et toutes les femmes débarquèrent.

Le contraste des angoisses passées et la sécurité présente était si grand que toute la compagnie se sentit respirer. Paul et John Effingham affirmèrent d'un commun accord qu'il n'était pas impossible de gagner une des îles sous le vent dans un aussi bon bateau, et chacun s'estima heureux. Eve et mademoiselle Viefville, après une courte prière, se mirent à errer sur le banc de sable avec une joie enfantine, et le sourire revint sur leurs traits. Edouard déclara que cette grève humide, située en face de la côte stérile du Sahara, lui semblait offrir une promenade plus délicieuse que le plus beau parc ou le plus magnifique jardin.

Powis avait un air enjoué, mais il conservait quelque inquiétude. Il supposait que le capitaine Truck était prisonnier, et que les barbares pouvaient se servir des embarcations pour assaillir *le Montauk*. Toutefois rien de suspect ne parut, et comme personne n'avait mangé depuis le matin, on se disposa à dîner. Saunders alluma du feu sur le banc de sable, et fit du thé pour toute la troupe. La table fut dressée sur le toit de l'embarcation, et environnée d'escabeaux, de boîtes et de malles.

— On voit bien, dit Paul en souriant, que ce sont des dames qui se sont chargées d'aller à la provision. Ces mets délicats ne dépareraient point un banquet somptueux, et l'on ne se douterait guère que nous sommes à deux pas du désert.

— J'ai cru faire plaisir à miss Eve, répondit Nannette Sidley avec douceur ; elle n'est pas accoutumée à une nourriture grossière, et mademoiselle Viefville, comme toutes les Françaises, doit aimer les friandises.

— Cette pauvre Nannette, dit Eve, a l'habitude de satisfaire tous mes caprices d'enfant gâté ; mais peut-être n'a-t-elle pas assez songé aux personnes qui comme vous, monsieur Powis, ont besoin de réparer leurs forces par une alimentation substantielle.

— Me soupçonnez-vous d'avoir les inclinations de M. Lundi ? repartit le jeune homme en riant. J'ai voulu seulement exprimer le plaisir que j'éprouvais en voyant qu'on avait si bien pourvu à tous vos besoins. Peu m'importe le reste. Je me résignerai sans peine à mourir d'inanition, miss Effingham, pourvu que vous soyez exempte de souffrances dans les circonstances extraordinaires où nous sommes placés.

Eve lança à Powis un coup d'œil de reconnaissance, et l'émotion excitée par ces paroles lui rendit l'éclat que la terreur avait momentanément terni.

John Effingham devina l'embarras de sa cousine, et pour le faire cesser, il changea le cours de la conversation.

— Il me semble, dit-il à Paul, que je vous ai entendu conférer avec notre coq relativement à nos provisions ?

— En effet, tout en filant les chaînes, il m'a fait entendre une longue jérémiade sur la dévastation de ses équipets... Je m'imagine, Saunders, que vous regardez les mésaventures de l'office comme ce qu'il y a de plus fâcheux pour *le Montauk?*

A l'exemple du capitaine Truck, Saunders souriait très-rarement ; il croyait d'ailleurs qu'un excès d'hilarité était l'indice d'une origine nègre, et il ne voulait pas compromettre sa couleur, qui tenait le milieu entre celle d'un Africain récemment importé de la Côte-d'Or, et celle d'un inspecteur de plantation. Il était accoutumé à l'obéissance passive, souvent rudoyé, et sa physionomie avait fini par contracter une expression sentimentale et mélancolique. Néanmoins les relations qu'il avait avec l'élite des passagers lui avaient donné une haute idée de son importance. Il aimait à s'entendre parler, et encouragé par les interpellations de Paul, il n'hésita pas à prendre part à l'entretien.

— Mesdames et messieurs, dit-il, je m'estime heureux de faire naufrage en aussi bonne compagnie. J'ai pensé avec raison qu'elle ne devait manquer de rien, et j'ai donné des instructions en conséquence à madame Sidley et à la femme de chambre française. Croyez-vous, messieurs, qu'il soit permis aux âmes des morts de reparaître sur la terre pour assister aux événements qui peuvent les intéresser ?

— Cela dépend, répondit John Effingham, de l'occupation de ces âmes. Quelques-unes ne doivent pas se soucier de revenir sur le passé. Mais puis-je vous demander pourquoi vous m'adressez cette question ?

— Parce que je ne présume pas que feu notre capitaine puisse être heureux au ciel, tant que *le Montauk* restera entre les mains des sauvages ! Si le pauvre homme avait fait régulièrement naufrage, s'il s'était noyé avec son équipage, il reposerait en paix comme un autre chrétien ; mais je ne crois pas qu'il y ait rien de plus pénible pour des marins que de voir leur bâtiment ravagé par les Arabes. Je parie que les scélérats ont déjà fouillé dans tous les coins et recoins ; sucre, raisins, café, chocolat, biscuits sont au pillage, et ils s'imaginent peut-être que nous voudrons de ce qu'ils ont touché... et ce pauvre Toast, messieurs !... un jeune homme qui donnait de si grandes espérances, qui avait en lui l'étoffe d'un si bon maître d'hôtel ! Je comptais le présenter un jour comme mon successeur, quand j'aurais pris ma retraite avec le capitaine Truck, ce que nous devions faire tous deux le même jour, sans ce funeste accident !... Fasse le ciel qu'il soit mort, car ce qui peut l'attendre de pis dans l'autre monde, vaut mille fois mieux que l'humiliation d'être associé ici-bas à des Arabes noirs ! Mort ou vivant, mesdames, je soutiens qu'un homme doit ne jamais fréquenter que la bonne compagnie !

Une joie si générale avait succédé à l'abattement des passagers, qu'on encouragea Sauders, au lieu de mettre un terme à ses bavardages. En prenant les plats qui chauffaient devant le feu sur les sables, et en les portant sur le toit de la chaloupe, il exerça librement sa loquacité. Il s'était rarement trouvé à pareille fête, car il ne causait guère qu'auprès de ses fourneaux avec M. Toast, dans les moments d'expansion où il oubliait sa dignité de maître d'hôtel pour s'abandonner aux inclinations de sa race.

Paul Powis ne prit que très-peu de part aux joyeuses saillies du repas, car il comprenait que le salut de tous dépendait uniquement de lui. Lui seul savait naviguer ; lui seul était capable de diriger l'embarcation au large ; et tandis que tous montraient une confiance implicite dans son habileté et dans son courage, lui seul sentait le poids de sa responsabilité.

Lorsque le festin fut achevé, et que les convives se promenèrent de nouveau sur le banc de sable, Paul s'installa sur le toit et surveilla les Arabes à l'aide d'une longue-vue. M. Sharp, avec une espèce d'abnégation chevaleresque, oublia le plaisir qu'il avait à accompagner miss Effingham pour rester auprès de lui.

— Les pendards ont dû déjà ravager les cabines, dit M. Sharp lorsque Paul eut examiné le navire pendant quelque instants ; ils vont détruire en une heure l'œuvre de plusieurs mois.

— Je ne vois pas cela, répondit Paul ; ils ne sont qu'une cinquantaine à bord, et tous leurs efforts semblent tendre à rapprocher le bâtiment des rochers. De l'endroit où ils se trouvent, ils n'ont aucun moyen de transporter à terre leur butin, et c'est là-dessus qu'ils délibèrent. Quelques-uns, qui ont l'air d'être des chefs, vont et viennent dans les cabines ; mais les autres paraissent s'occuper exclusivement de changer le vaisseau de place.

— Réussissent-ils ?

— Pas encore ; ils n'ont pas assez de connaissances en mécanique pour remuer une masse aussi lourde. Le vent a poussé *le Montauk* contre un banc de sable où il est solidement échoué, et d'où l'on ne peut le tirer sans faire usage du cabestan. Peu importe ce qu'ils feront, notre but doit être de trouver un passage de cette crique à l'Océan, et de gagner ensuite le cap Vert.

CHAPITRE XXX.

Paul se mit à examiner les récifs qui l'environnaient, afin d'en faire sortir la chaloupe. Au nord, s'étendait une ligne de rochers sur lesquels les Arabes commençaient à se montrer. Au sud, s'ouvraient de nombreux passages navigables pendant la pleine mer, et que l'on pouvait franchir à la faveur des ténèbres. Paul croyait que ses adversaires étaient maîtres de toutes les embarcations, et il ne jugeait pas à propos d'attendre qu'ils commençassent à s'en servir.

On prit des mesures pour la nuit. L'intérieur de la chaloupe fut divisé en deux appartements par des malles, des caisses et des courtes-pointes. Les femmes étendirent leurs matelas dans la chambre de l'avant, et les hommes s'installèrent dans l'autre. Quelques profonds interprètes de la loi, qui ont assez d'astuce pour en éluder les prescriptions, avaient embarqué à bord du *Montauk* plusieurs centaines de bustes en plomb de Napoléon Bonaparte, afin d'établir une distinction subtile entre le métal brut et le métal manufacturé. Quelques-uns de

ces bustes, fabriqués pour échapper aux droits de douane, furent placés en guise de lest au fond de la chaloupe, en même temps que les barils d'eau. Un palan à fouet avait été élingué, et le mât était planté solidement dans la toiture. On était donc prêt à partir au premier moment favorable.

Les dames s'étaient assises sur le bord du toit, et regardaient le soleil couchant en se livrant au charme d'une conversation qui n'avait plus rien de lugubre. La soirée avait cet aspect sauvage et de sinistre augure qui avait tant inquiété le capitaine quelques jours auparavant; cependant le soleil se coucha dans un horizon resplendissant, et ses derniers rayons communiquèrent un caractère de sombre grandeur au désert sans bornes, aux noirs récifs, au navire échoué, et au groupe d'Arabes en mouvement.

— Si nous pouvions prévoir les événements d'un mois, dit John Effingham, combien nos idées se modifieraient! Quand nous avons quitté Londres, il y a vingt jours à peine, nous avions encore l'esprit rempli des merveilles d'une grande capitale, et nous voici jetés sur la côte d'Afrique! Plus nous avançons dans la vie, et plus nous reconnaissons que l'avenir détruit nos illusions une à une.

— Tout avenir n'est pas sombre, dit Eve Effingham, et le désappointement n'est pas au bout de toutes nos espérances. Lorsque nous nous abandonnons à un accablement justifié par les circonstances, un Dieu miséricordieux veille sur nous et jette sur nos heures les plus sombres un rayon de lumière inattendu. C'est une vérité que nous ne sommes pas à même de nier.

— Je ne la nie pas, répondit le cousin John; la manière dont nous avons été sauvés est toute simple, mais on peut dire pourtant qu'elle tient du miracle. Si M. Blunt, que vous appelez Powis, et dont le déguisement ne m'a pas été révélé, n'avait pas été marin, nous aurions vainement essayé de mettre la chaloupe à flot. C'est grâce à l'intervention de la Providence qu'il s'est trouvé parmi nous un homme capable, dont nous avons mis les talents à profit.

Eve ne dit rien; mais l'éclat du ciel oriental n'égalait pas le regard radieux qu'elle jeta sur l'objet de cette observation.

— Il n'y a pas grand mérite à être marin, reprit Paul après un moment d'embarras; c'est un métier comme un autre, et puisque j'ai été à même de vous servir, je ne regretterai plus les accidents, les cruels accidents de ma jeunesse, qui m'ont jeté sitôt sur l'Océan.

On aurait entendu tomber une épingle, car tous espéraient que le jeune homme allait donner des explications; mais il aima mieux garder le silence.

— Oh! si M. Dodge était ici, murmura Saunders à l'oreille de Nannette, qui l'aidait à arranger divers objets, comme il saurait interroger ce jeune aventurier et en faire le héros d'un récit romantique! Ce M. Dodge, sachez-le bien, est un véritable inquisiteur; s'il ne brûle pas les gens, du moins il les tourmente.

— Que le pauvre homme repose en paix! dit Nannette en soupirant; il est allé rendre ses derniers comptes, et c'est un moment redoutable à passer. Nous ne sommes pas tous certains d'y faire bonne figure, car à l'exception de miss Eve, tous les mortels sont plus ou moins pécheurs.

— C'est ce qu'on dit, et je dois convenir que mon expérience personnelle le démontre. Le capitaine Truck, par exemple, était un brave homme; mais il avait ses défauts. Ainsi il jurait quand les choses allaient de travers, et il ne se faisait aucun scrupule de malmener un de ses semblables, quand le café était trop épais, ou que la volaille n'engraissait pas. Je l'ai vu donner en jurant des coups de poing à la boussole, parce que le bâtiment n'avançait pas.

— C'est fort mal, dit Nannette, et il est à craindre que le capitaine ait eu tout cela sur la conscience à ses derniers moments.

Le mulâtre s'essuya les yeux, car il aimait le capitaine par suite de ce sentiment inexplicable qui fait que le prisonnier s'attache à ses chaînes.

— Ah! dit-il, si les Arabes ont voulu le cannibaliser, quelle bordée de jurons il aura dû leur lâcher à droite et à gauche!

— Qu'il repose en paix! la Providence est bienveillante, et le pauvre homme peut s'être repenti à propos.

— Et le malheureux Toast! Je lui pardonne du fond de mon cœur toutes les bévues qu'il a commises, et même d'avoir laissé tomber un jour un bifteck dans le café du capitaine. Maintenant qu'ils sont tous deux dans l'autre monde, j'espère qu'ils ne se chamailleront plus.

— Maître d'hôtel, vous ne savez ce que vous dites! interrompit Nannette avec indignation, et je ne vous parlerai plus.

M. Saunders fut forcé de se taire, et s'amusa à écouter ce qu'on disait sur le toit. Les causeurs s'entretenaient de leur évasion, de leurs espérances, du sort présumable de l'équipage, et leurs discours avaient un caractère de tristesse qui était en harmonie avec la sauvagerie du paysage. Enfin la nuit tomba, et comme elle menaçait d'être sombre et humide, les dames se retirèrent de bonne heure. Les messieurs restèrent sur les sables pendant quelque temps, et il était dix heures lorsque Sharp et Powis prirent le quart.

Il y avait environ une heure que le capitaine Truck avait fait ses dispositions pour dormir dans la chaloupe du danois. Pendant ce court intervalle, le temps avait changé sensiblement, et des signes que notre jeune marin comprenait à merveille indiquaient une saute de vent. L'obscurité était profonde; on ne distinguait même plus la terre, et la position n'était marquée que par les feux des Arabes.

— Il faut faire maintenant une tentative, dit Paul en s'arrêtant tout court dans sa promenade sur la grève. Dans deux heures, la mer aura atteint toute sa hauteur. La nuit est bien sombre pour faire passer une frêle barque dans ces canaux étroits, et pour s'aventurer en mer; mais il serait plus dangereux encore de garder notre position.

— Ne vaudrait il pas mieux attendre que la marée fût un peu plus haute?

— Elle n'est pas forte dans ces basses latitudes, et en montant davantage, elle peut nous dégager, dans le cas où nous toucherions. Allez sur le toit, tandis que je vais rentrer les grappins, et poussez la chaloupe au large.

M. Sharp obéit, et au bout de quelques minutes, la chaloupe s'éloignait lentement de la grève hospitalière. Paul mit dehors une voile de civadière qui était orientée au plus près, et dont l'action fit marcher la chaloupe.

— Je quitte ce banc de sable comme on quitte un ami éprouvé, dit Paul à voix basse: tant que je suis resté auprès de lui, j'ai su où nous étions; mais nous sommes à présent perdus au milieu des ténèbres.

— Nous avons pour phares les feux des Arabes.

— Ils peuvent nous donner une vague idée de notre position; mais une clarté semblable est un guide perfide par une nuit aussi obscure. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'avoir l'œil aux lames, et de gagner au vent.

Paul hissa la voile de tréou qui avait été fabriquée avec celle de perroquet, et il s'assit dans la partie de l'embarcation qui était voisine des écubiers, en ayant une jambe pendante de chaque côté du taillemer. Il avait gréé des cordages jusqu'au tillac, et il gouvernait aussi aisément que s'il eût tenu des rênes.

M. Sharp était assis à ses côtés, et tenait l'écoute de la grande voile; un grappin et un mât étaient auprès de lui, et il comptait s'en servir dans le cas où l'on toucherait la terre.

Paul Powis avait remarqué qu'en tenant la chaloupe au plus près du vent, il la conduirait dans un chenal navigable. Il suivit cette direction, et pendant une demi-heure, il sut éviter toute espèce de banc de sable, malgré les ténèbres qui s'épaississaient constamment autour de lui. Il s'imaginait pouvoir gagner aisément le large, lorsque le vent cessa tout à coup de souffler.

— Voici un calme plat qui nous arrête, dit Paul Powis, et nous sommes forcés de nous arrêter. Jetons le grappin!

Cette manœuvre empêcha la chaloupe de donner contre un rocher.

— Nous sommes, reprit Paul, sur un récif que la mer ne couvre jamais. Ayez la complaisance de retenir l'embarcation, tandis que je vais sonder le passage. Nous n'avons plus qu'une centaine de pieds à franchir au sud-ouest, pour être en pleine mer, et pour échapper par conséquent aux Arabes.

M. Sharp amarra la chaloupe, et Paul descendit sur le récif en sondant le terrain, au moyen d'un anspect, dans l'obscurité la plus complète. Il s'avançait avec la plus grande précaution, car il risquait à chaque pas de tomber dans la mer.

Son ami était en proie à une vive anxiété, et il se demandait ce qu'il pourrait faire, s'il arrivait quelque accident à son unique directeur, quand il se sensit saisir par le bras.

— Gardez le silence! murmura Powis; les rochers sont couverts d'Arabes qui ont campé sur les récifs, afin d'être prêts à piller demain matin. Dieu merci, je vous retrouve, car je commençais à désespérer, Je n'aurais pu vous appeler sans me laisser prendre, puisqu'une cinquantaine d'indigènes reposent auprès de nous. Montez rapidement sur le toit, et rapportez-vous-en à moi.

Aussitôt que M. Sharp eût accompli cet ordre, Paul éloigna l'embarcation des rochers. Malheureusement la brise avait sauté; elle soufflait du désert par intervalles, et la chaloupe se trouvait ramenée sous le vent.

— C'est le commencement des vents alizés, dit Powis: ils ont été interrompus par la dernière bourrasque, mais ils reviennent actuellement, et nous poussent en dehors des récifs. C'est le vent le plus favorable pour nous; c'est celui que nous aurions dû implorer dans nos prières; mais il vient mal à propos... Ah! celui-ci, du moins, nous est propice!

Une brise de terre enfla les voiles, et l'on entendit très-distinctement le clapotement de l'eau contre l'arrière de l'embarcation.

— Nous avons sujet de rendre grâce au ciel! mais, non: la chaloupe échoue!

En effet, l'esquif avait touché un banc de sable, et il ne restait au navigateur d'autre ressource que la patience.

— Entendez-vous ces aboiements? dit Powis. Ce sont des chiens qui sont dans le camp ennemi; il est heureux que les barbares n'aient pas eu l'idée d'en amener avec eux sur les rochers.

— Il est essentiel de nous éloigner, repartit M. Sharp; mais comment trouver une issue dans cette nuit profonde?

— Suivons les rochers, après que nous nous serons dégagés.

Au bout de quelque temps, la chaloupe reprit sa route, sans que ses conducteurs pussent dire précisément où elle allait. Les feux des

Arabes s'étaient éteints successivement, à l'exception d'un seul dont les lueurs mourantes ne pouvaient servir de fanal. Une brise sèche et brûlante venait du désert, et elle était suivie par intervalles d'un calme désespérant.

Powis profita pendant une demi-heure des moindres souffles d'air, quoiqu'il ignorât complétement où il allait. Il se laissait conduire par l'instinct, et il errait au hasard sur les flots.

— Le dernier feu est éteint, murmura M. Sharp : le jour va poindre, et nous serons encore en dedans de la crique.

— J'aperçois quelque chose devant nous, reprit Paul : serait-ce une côte?

Le vent avait entièrement cessé, et la chaloupe était presque sans mouvement.

Paul s'aperçut que les ténèbres augmentaient en face de lui, et il tend t la main en avant, par un mouvement naturel. Il sentit une surface rugueuse qu'il prit d'abord pour un rocher; mais en levant les yeux. il reconnut certains contours qui lui étaient familiers. Il avait la main sur la hanche du bâtiment.

— C'est *le Montauk!* s'écria-t-il. Silence, n'entendez-vous rien?

Les deux amis écoutèrent avec attention.

Des rires étouffés retentirent sur le pont du navire. Ils étaient de nature à troubler tout autre que Paul Powis ; mais il conserva toute sa présence d'esprit.

— Prenons notre parti, dit-il : je connais maintenant notre position. En nous écartant avec force du bâtiment, nous pouvons toujours empêcher l'ennemi de nous aborder.

Cette manœuvre délicate fut tentée avec la plus grande circonspection, de peur d'attirer l'attention des barbares. Cependant, au moment où il se croyait certain de réussir, il se sentit brusquement arrêté.

CHAPITRE XXXI.

C'était un obstacle des plus sérieux dans un moment aussi critique. Powis crut d'abord que les Arabes s'étaient emparés de la chaloupe, mais cette crainte fut bientôt dissipée.

Paul découvrit bientôt qu'une corde avait été tendue depuis le gaillard d'avant jusqu'au récif, et qu'elle entravait la marche du bateau. Il coupa aussitôt le câble, mais le bout le moins long que tenait M. Sharp lui glissa entre les mains, et tomba dans l'eau. Le bruit que fit cette corde retentit sur le pont, et tous les Arabes postés en sentinelles, se précipitèrent aux parapets.

Paul, qui tenait encore l'autre extrémité du cordage, s'en servit pour éloigner la chaloupe du *Montauk ;* puis il saisit les câbles amarrés au gouvernail, et gouverna de manière à éviter deux points dangereux, le bâtiment et le récif. Ces mouvements ne purent s'opérer sans tumulte, et les Arabes qui étaient montés à bord avertirent ceux qui stationnaient sur le récif, et qui ne dormaient que d'un œil, s'attendant d'un moment à l'autre à être attaqués par la troupe du capitaine Truck.

Un terrible désordre se mit parmi les Arabes. Ils déchargèrent leurs fusils au hasard, et firent entendre des acclamations tumultueuses auxquelles le camp répondit. Les passagers qui dormaient dans la chaloupe furent éveillés rudement, et le mulâtre effrayé ne put s'empêcher de pousser des cris plaintifs; mais les deux gardiens de la sécurité publique firent comprendre à leurs compagnons ce qui se passait, et leur recommandèrent le silence.

Ève avait mis la tête à la fenêtre, et Paul se pencha pour lui parler.

— L'ennemi ne nous voit pas murmura-t-il, et le retour de la brise suffira pour nous sauver. Les Arabes devinent sans doute que nous ne sommes pas loin; mais nous n'avons pas à les craindre tant qu'ils ignoreront l'endroit précis où nous nous trouvons. Leurs cris nous sont utiles : ils nous guident, et nous permettent d'éviter la côte et les récifs. Implorez le ciel, ma chère miss Effingham, pour qu'il nous envoie du vent.

Ève pria en silence, mais avec ferveur, tandis que le jeune homme retournait à ses occupations. Lorsque la chaloupe fut dégagée des flancs du *Montauk*, elle sentit la brise par bouffées, et même il y eut plusieurs minutes pendant lesquelles le vent souffla avec constance.

— Le flux entre dans la crique, dit Paul, et nous avons le courant contre nous ; cependant nos voiles commencent à s'enfler.

Paul mit la barre tout au vent, et la chaloupe s'éloigna vent arrière. Les navigateurs, au milieu de ténèbres épaisses, n'avaient pour se diriger que les clameurs des Arabes, qui se faisaient entendre sur tous les rochers.

— Tout va bien, dit Paul à son compagnon. Les cris qui nous arrivent du nord et du sud nous prouvent que nous sommes dans le chenal!

L'embarcation s'avança lentement. Tantôt elle était lancée avec vitesse sous l'action intermittente de la brise, tantôt le courant contraire la faisait rétrograder. Il n'était pas facile de conserver la véritable direction; mais Paul évitait le danger en surveillant la barre avec soin.

— Le tangage de la chaloupe augmente, dit-il avec l'accent de la joie.

— Je ne m'en aperçois pas encore, répondit M. Sharp.

— Observez bien, et vous verrez que la houille augmente!

— Sir Georges Templemore, monsieur Powis! dit une douce voix qui partait des fenêtres au-dessous des navigateurs.

— Que voulez-vous, miss Effingham? répondit Paul avec tant d'empressement qu'il lâcha le câble avec lequel il maniait le gouvernail.

— Quand donc serons-nous débarrassés de ces cris?

— Si cela dépendait de moi, ils ne nous importuneraient plus. Nous suivons un chenal où la marée montante nous contrarie ; sans cela, nous serions déjà hors de danger.

— Hors de ce danger, mais sur le point d'en affronter un autre.

— Je ne crois pas que l'on coure de grands risques sur l'Océan dans un bateau solide. Au pis aller, nous pouvons être forcés d'enlever le toit qui rend notre habitation commode, mais qui en alourdit la marche. Je pense que nous atteindrons bientôt les vents alizés, et que notre embarcation, même avec sa maison flottante, tiendra parfaitement la mer en fuyant devant eux.

— Les cris sont plus rapprochés qu'auparavant !

Paul sentit la rougeur lui monter aux joues, et chercha avec vivacité la corde du gouvernail, car la chaloupe s'écartait vers un récif situé au nord. Une bouffée d'air l'aida à réparer sa négligence, et les cris se perdirent bientôt dans le lointain.

— Le courant diminue, la mer est haute, et nous ne tarderons pas à avoir le flot pour nous.

— Voilà de bien heureuses nouvelles! comment nous acquitterons-nous jamais de ce que nous vous devons, monsieur Powis?

L'instabilité du vent exigea toute l'attention de Paul ; enfin, pendant une demi-heure, la brise fut favorable, et les bossoirs de l'esquif fendirent les lames.

— Nous ne pouvons nous tromper sur la direction que nous prenons, dit Paul Blunt; les Arabes nous servent de pilote, et leur vacarme me semble harmonieux.

— Je touche le fond ! s'écria M. Sharp, qui sondait le terrain avec un espars.

— Que Dieu protége les faibles !

— L'eau est déjà plus profonde, reprit M. Sharp.

— Vous avez donné contre le rocher où nous avions placé un matelot en sentinelle, quand nous sommes entrés dans cette anse. Courons la bordée nord en évitant les récifs, et laissons-nous diriger par les voix que l'on entend sous le vent.

La chaloupe fit voile avec une vitesse de cinq milles à l'heure, et le tangage qu'elle éprouvait annonça que l'on était entré en mer. Le bruit tumultueux des Arabes et celui du ressac s'éloignèrent sensiblement.

— Passez-moi le fil à plomb, dit Paul à sir Georges Templemore : on dirait que le fond devient meilleur, et que les lames sont plus régulières.

Il jeta le plomb de sonde et trouva six brasses d'eau.

— Maintenant, monsieur Effingham miss Effingham, mademoiselle, s'écria-t-il avec transport, je crois que nous sommes hors de la portée des Arabes, à moins qu'un grain de vent nous repousse sur cette côte inhospitalière,

— Peut-on parler? dit M. Effingham, qui avait gardé jusqu'alors le silence le plus absolu.

— Certainement, les Arabes ne peuvent plus nous entendre, et la brise nous emporte rapidement loin d'eux.

Les passagers ne pouvaient se permettre de venir sur le toit, par une nuit aussi sombre, dans une embarcation dont le tangage et le roulis étaient aussi violents ; toutefois les volets s'ouvrirent, et chacun mit le nez à la fenêtre, en regardant la mer avec un sentiment de complète sécurité. Les instants les plus critiques étaient passés, et l'on ne songeait plus aux périls de l'avenir. On pouvait causer sans attirer l'attention de l'ennemi, et le chef de l'expédition donnait les nouvelles les plus rassurantes. Son intention était de gouverner au nord, jusqu'à ce qu'on eût atteint *le Messager*, et si l'on n'y rencontrait pas le capitaine Truck, de se diriger tant bien que mal vers une des îles placées sous le vent.

CHAPITRE XXXII.

Les passagers moins inquiets se disposèrent de nouveau à prendre du repos. et les deux jeunes gens restèrent à leur poste sur le toit. Paul Powis prit pour siége une vieille caisse, auprès de l'étrave de l'embarcation.

— Nous sommes ici comme dans une arche, dit-il en riant, et la singularité même de notre maison flottante épouvanterait les assaillants, s'ils étaient tentés de nous attaquer; mais cette maison nous deviendrait nuisible, dans le cas où nous serions exposés à une grosse mer.

— Ne serait-il pas possible de s'en défaire au besoin? demanda M. Sharp.

— Sans doute; il suffirait de démonter la barre du gouvernail et de lever les épontilles. D'un autre côté, s'il survenait de la pluie,

nous aurions à regretter notre toiture, qui est un véritable trésor surtout pour les femmes. Il vaut donc mieux la garder le plus longtemps possible.

La brise dont nous avons parlé, et qui dura une demi-heure, conduisit l'embarcation au nord, à quelque distance du rivage; mais là, elle redevint intermittente. Paul supposa que la chaloupe devait être au moins à deux milles de l'anse où *le Montauk* avait mouillé, et en donnant un coup de sonde, il trouva dix brasses d'eau. On était sûr désormais d'être en mer.

Pendant une heure environ on maintint le cap au nord, malgré les caprices de la brise. Elle devint tellement inconstante, que Paul, après avoir lofé plusieurs fois, déclara qu'il n'était pas sûr de la direction qu'il suivait.

— Quel triste accident, si nous touchions de nouveau le récif vers lequel nous gouvernons peut-être?

— Nous avons des boussoles, dit M. Sharp. Allumez une chandelle et examinez.

— Une lumière peut nous être dangereuse, si nous avons en effet changé de route dans cette épaisse obscurité. Tout ce que je puis faire, c'est de sonder.



Un argument *àposteriori* du capitaine fit comprendre au prisonnier qu'il était libre.

On jeta de nouveau le plomb de sonde, qui donna deux brasses et demie.

— La barre dessous! s'écria Paul en courant à l'écoute; ne perdez pas un seul instant, la barre dessous!

L'embarcation ne manœuvrait pas aisément avec sa voilure imparfaite et la toiture qu'elle portait. Toutefois Paul brassa à culer, et parut ensuite plus tranquille.

— Changez la barre, dit-il à M. Sharp.

Ce mouvement fut accompli, et les deux jeunes gens éprouvèrent un vif soulagement en voyant la chaloupe faire de l'arrière, et obéir au gouvernail.

— Nous sommes certainement près de quelque récif, dit Paul, qui tenait toujours le plomb de sonde à la main; ou plutôt, comme nous n'entendons plus les Arabes, je soupçonne que nous approchons de la côte. Au bout de quelques minutes on sonda encore, et l'on trouva trois brasses.

— Bonne nouvelle! s'écria Powis; nous nous éloignons du danger, quel qu'il soit, et nous pouvons maintenant nous permettre de regarder les boussoles.

Une chandelle fut demandée à Saunders, et les deux boussoles furent consultées. Ces guides fidèles et mystérieux, qui servent l'homme sans qu'il puisse s'expliquer leur puissance, donnèrent comme de coutume une reponse exacte. Le bateau avait le cap au nord nord-est; le vent était au nord-est, et avant de virer de bord, nos aventuriers gouvernaient droit vers la plage, d'où ils n'étaient pas éloignés d'un quart de mille. Quelques minutes de plus, et ils auraient été jetés sur les brisants, où tous auraient probablement péri.

Paul frémit en songeant au péril qu'il venait d'éviter, et il résolut de porter au large pendant deux heures, et de ne rallier la terre qu'au point du jour.

— Nous avons, dit-il, vent debout, et le courant contraire; mais nous pourrons doubler demain matin le cap, et observer ensuite le bâtiment danois, à l'aide d'une longue-vue; si nous ne découvrons rien, je ferai porter vers le cap Vert.

Chacun des deux jeunes gens prit la barre tour à tour. Celui qui dormait avait la précaution de s'attacher au mât pour n'être pas emporté par le roulis de l'embarcation.

On vira de bord, dans quinze brasses d'eau, et on consulta de nouveau la boussole. Le vent soufflait toujours du même point, et l'on gouverna est sud-est. La lune se leva bientôt après, et quoique le ciel fût couvert de brume, il y eut désormais assez de clarté pour éviter de funestes méprises.

Enfin cette longue et pénible nuit se termina, et les premiers feux du jour pointèrent à travers le désert.

Paul était à la barre, et gouvernait pour ainsi dire par instinct, se laissant parfois aller au sommeil; car deux nuits de veille et de fatigues inusitées lui faisaient même oublier le danger d'autrui. En de pareils instants, d'étranges rêveries assiégent l'imagination, et il se reportait par de vagues pensées aux scènes de sa première jeunesse, lorsqu'il entendit confusément ce cri bien connu :

— Ohé, du bateau!

Paul ouvrit les yeux, sentit qu'il avait la barre dans la main, et allait se rendormir lorsque le cri fut répété d'un ton plus sévère.

— Ohé, du bateau, répondez, ou nous tirons sur vous.

Paul se réveilla aussitôt, et vit par les bossoirs du vent une ligne d'embarcations à l'ancre, ayant à l'arrière un radeau composé de mâts.

— Hurrah! cria le jeune homme; c'est Dieu qui nous mène! N'êtes-vous pas du *Montauk?*

— Oui, oui, et vous, d'où venez-vous?

Le capitaine Truck ne reconnaissait pas sa chaloupe gréée d'un mât de perroquet, et naviguant avec un toit. Il n'avait jamais vu d'embarcation pareille, et comme il sortait, ainsi que Paul, d'un profond sommeil, ses facultés étaient encore confuses; mais Powis comprit bientôt de quoi il s'agissait. Il mit la barre dessous, laissa filer l'écoute, et au bout d'une minute la chaloupe du paquebot accostait celle du danois.

CHAPITRE XXXIII.

Les volets s'ouvrirent; des têtes parurent entre les épontilles, et le tumulte eut bientôt réveillé tous les dormeurs de la petite flottille.

La troupe de Paul éprouvait seule de la joie, car elle retrouvait vivants et libres ceux qu'elle avait crus morts ou captifs. Les autres ne connaissaient pas encore toute l'étendue de leur malheur. Pendant quelques instants, ce contraste d'impressions diverses produisit une sorte de discordance; mais la connaissance de la vérité amena promptement plus de calme dans les esprits. Le capitaine Truck avait reçu d'abord avec stupeur les félicitations de ses amis; Toast avait paru stupéfait quand Saunders lui avait serré la main; et la chaleur avec laquelle les fugitifs du *Montauk* saluaient l'équipage retrouvé fit croire un instant qu'ils ne jouissaient pas de toute leur raison.

Il est inutile d'insister sur les explications qui furent données de part et d'autre, et que l'on comprendra facilement. Le capitaine Truck écouta Paul d'un air rêveur, et parut en proie à une espèce d'hallucination. Pour lui donner du courage, on lui dit que d'abondantes provisions avaient été apportées dans la chaloupe, que le vent soufflait régulièrement, et que l'on pouvait espérer atteindre les îles voisines. Toutefois, le vieillard ne répondit rien; il monta sur le toit de sa chaloupe et se promena de long en large, sans faire attention à personne. Eve elle-même lui parla sans qu'il daignât la remarquer.

Enfin il s'arrêta brusquement, et appela son second.

— Monsieur Leach!

— Monsieur?

— Voilà une complication inattendue!

— Oui, monsieur; pourtant nous sommes plus favorisés du sort que les Danois.

— Vous m'avez dit, reprit le capitaine en s'adressant à Paul, que ces misérables étaient sur le pont du *Montauk?*

— C'est la vérité; ils en ont pris possession, car nous n'avions aucun moyen de le défendre.

— Et le navire est à la côte?

— Sans aucun doute.

— Est-il crevé dans son fond?

— Je ne le pense pas; il a touché un fond de sable, et il n'y a point de houle en dedans du récif.

— Nous aurions pu, mon cher Leach, nous dispenser de couper ces maudits mâts qui nous sont absolument inutiles.

— Ils ne nous serviront pas même de bûches de poêle, faute de poêle.

— Quelle position, monsieur Effingham!... je suis pourtant charmé

de vous voir en bonne santé... et vous aussi, ma chère jeune dame ! Dieu vous garde ! Dieu vous garde ! j'aurais mieux aimé que tout mon monde tombât au pouvoir des barbares plutôt qu'une personne comme vous !

Les yeux du vieux marin se remplirent de larmes, pendant qu'il secouait cordialement la main de miss Effingham, et il oublia momentanément son vaisseau..

— Monsieur Leach !

— Monsieur ?

— Faites déjeuner l'équipage ! la matinée sera chaude probablement ! Levez l'ancre de touée, dérivons du côté de messieurs les sauvages, et voyons comment ils se comportent. Nous avons maintenant pour nous le vent et le courant, et ils vont avoir affaire à forte partie.

On leva l'ancre, on déploya les voiles, on amarra ensemble les deux chaloupes, et toute la ligne d'embarcation s'achemina vers l'anse où l'on avait laissé *le Montauk*.



Le sheik arabe.

— C'est la route du cap Vert, messieurs, dit le capitaine avec amertume; nous passerons, chemin faisant, devant notre porte, pour aller demander l'hospitalité à des étrangers!... Organisez de votre mieux le repas de mes gens, monsieur Leach, il faut qu'ils soient bien repus avant de prendre les avirons.

Quant à M. Truck, il refusa lui-même toute nourriture; il mâcha le bout d'un cigare, et continua à se promener de long en large sur le toit.

Au bout d'une demi-heure, l'équipage avait achevé de déjeuner; le jour grandissait, et les embarcations marchaient avec une vitesse notable.

— Dites qu'on nous prépare des grogs, monsieur Leach, reprit le capitaine, car nous avons besoin de réconfortant; et vous, messieurs, faites-moi le plaisir de me suivre : la situation exige que nous tenions conseil.

Le capitaine réunit ses passagers à l'arrière de la chaloupe du danois, et prononça l'allocution suivante :

— Messieurs, toute chose ici-bas a son caractère propre, c'est une vérité que vos lumières et votre éducation vous empêcheront sans doute de contester. Le caractère propre d'un voyageur est de voyager, de voir des curiosités; celui d'un jeune homme est d'avoir foi dans l'avenir, celui d'un vieillard est de regretter le passé. Le caractère propre d'un marin est de s'attacher à son vaisseau, et de ne pas le laisser traiter comme une ville prise d'assaut ou comme un couvent de religieuses. Vous n'êtes que des passagers, et vous avez sans doute vos vues et vos occupations particulières, comme j'ai les miennes. Votre intention doit être évidemment d'arriver le plutôt possible à New-York ; quant à moi, je me propose de recouvrer *le Montauk*. Vous avez avec vous un bon navigateur, je vous propose donc de vous embarquer sous ses ordres dans la chaloupe du paquebot, avec les provisions nécessaires, et de vous rendre aux Iles, où vous aborderez en sûreté par la grâce de Dieu. De là vous vous embarquerez pour l'Amérique, et vous n'aurez pas à souffrir de ce léger retard. Tous vos effets vous seront restitués régulièrement, s'il plaît à Dieu de mettre nos armateurs à même de faire honneur à leurs engagements.

— Vous voulez donc reprendre le paquebot ? s'écria Paul.

— Oui, monsieur! répondit le capitaine montrant de l'assurance pour la première fois de la journée.

Et il alluma un cigare.

— Le pouvons-nous ou ne le pouvons-nous pas ? reprit-il après un moment de silence : telle est la question ! Si nous réussissons, vous entendrez encore parler de moi; si nous échouons, vous pourrez dire en Amérique que nous avons combattu jusqu'au dernier moment.

Les passagers se regardèrent les uns les autres; les jeunes gens se taisaient par respect pour les vieillards, et ceux-ci n'osaient énoncer leur opinion de peur de blesser l'amour-propre des jeunes gens.

— Notre devoir est de vous seconder, capitaine, dit M. Sharp avec tranquillité, mais d'un ton résolu.

— Certainement, ajouta M. Lundi ; ce doit être une affaire générale, et comme la noblesse montre assez habituellement le chemin de l'honneur, je suis convaincu que sir Georges Templemore marchera avec nous.

Le faux baronnet adhéra avec empressement à la proposition faite par l'homme dont il avait si singulièrement usurpé le nom. Quoique ce fût un jeune homme plein de vanité et de prétentions ridicules, il était loin d'être lâche.

— C'est une grave affaire, dit Paul Powis ; il faut la conduire avec méthode et intelligence. Nous avons un bâtiment à recouvrer, mais d'un autre côté, nous ne pouvons exposer des jours précieux qui sont confiés à notre garde,



Un moment après parut M. Lundi sans chapeau, tenant d'une main une bouteille, et de l'autre un verre.

— C'est très-vrai, monsieur Blunt, interrompit M. Dodge avec empressement : mon avis est que le mieux est l'ennemi du bien, qu'un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, et qu'on ne doit pas lâcher la proie pour l'ombre. Eu égard à notre position de naufragés, nous sommes à merveille, et je suis persuadé que ces braves marins, si on leur posait la question, se prononceraient pour le *statu quo*. Je demande, capitaine, qu'on aille au scrutin, avant d'adopter une mesure aussi importante.

Les circonstances n'admettaient pas la plaisanterie, et la proposition de M. Dodge fut repoussée par la question préalable.

— Je crois, reprit Powis, qu'il est du devoir du capitaine d'essayer de reconquérir son bâtiment; mais le résultat de l'expédition est loin d'être certain. La défaite du détachement d'abordage mettrait les embarcations au pouvoir des barbares. Il importe donc de placer les

femmes en sûreté, sous bonne garde, dans la chaloupe du *Montauk*. MM. Edouard et John Effingham resteront avec elles.

Edouard fit un signe d'assentiment, avec la simplicité d'un homme qui ne craignait pas qu'on lui supposât des motifs peu honorables; mais son cousin sourit d'un air de sarcasme.

— Est-ce que vous resterez dans la chaloupe du *Montauk*? demanda-t-il à Paul.

— Je n'en ai aucune envie; mon métier est la guerre, et j'espère que le capitaine Truck voudra bien me confier la direction de l'un des bateaux.

— J'avais compté sur vous, s'écria le capitaine en serrant la main du jeune homme; j'étais sûr que vous ne reculeriez pas, et je me serais plutôt attendu à voir plier la maîtresse ancre, ou la seconde ancre d'affourche. Toutefois, messieurs, je n'exige de personne le sacrifice de ses inclinations. Aidé de M. Blunt, dont les connaissances peuvent m'être éminemment utiles, je me charge de conduire mon équipage au combat. J'ai moins besoin d'un grand nombre d'auxiliaires, que de promptitude, de courage et de résolution.

— Mais, dit M. Dodge, la question n'a pas encore été posée à l'équipage.

— Elle le sera, monsieur, repartit le capitaine Truck, et je vous prie de calculer la majorité.

Aussitôt le capitaine monta sur un banc, et éleva la voix pour haranguer l'équipage.

— Mes enfants, dit-il, vous connaissez les malheurs de notre bâtiment. Les Arabes s'en sont emparés, mais ils ignorent le moyen de l'utiliser, et par pure bienveillance, il faut les tirer d'embarras. J'ai besoin de volontaires pour cette entreprise; que ceux qui veulent en faire partie se lèvent, et me répondent par un hurrah! Quant aux individus qui voudront rester neutres, ils n'ont qu'à se tenir tranquilles.

Aussitôt que ces mots eurent été prononcés, M. Leach sauta sur le plat-bord, et agita son chapeau. L'équipage se leva comme un seul homme, et poussa trois acclamations assourdissantes.

— Vous êtes battu, monsieur, dit le capitaine au journaliste; j'espère aussi que vous devez être content.

— Le vote eût pu être régulier, murmura M. Dodge; il n'est pas libre sans scrutin.

Les scrupules de M. Dodge ne furent point partagés, et tout le monde se disposa à l'attaque. Il fut décidé que M. Effingham et son domestique resteraient dans la chaloupe, et comme un navigateur y était indispensable, le second et le lieutenant tirèrent au sort à qui resterait de garde auprès des dames. La chance désigna le lieutenant, qui se résigna d'assez mauvaise grâce.

On tailla en pièces plusieurs bustes de Napoléon, avec lesquels on fabriqua des balles, des boulets coupés et de la mitraille, que l'on plaça dans des sacs de toile. On distribua de la poudre et des cartouches, et on enleva le canon du toit de la chaloupe pour le placer sur des caillebotis, à l'avant de la principale embarcation du danois. Les voiles et les agrès inutiles furent déposés sur le radeau, dont Paul obtint le commandement.

Les matelots furent répartis entre les trois autres embarcations, sous les ordres du capitaine, du second et de John Effingham; M. Dodge fut obligé, malgré sa répugnance, d'accepter du service sur la chaloupe danoise. M. Sharp et Lundi suivirent le capitaine, et le prétendu sir Georges Templemore se prépara à combattre auprès de M. Leach.

Une fois ces dispositions prises, toute la troupe attendit avec impatience que l'action simultanée du vent et du courant l'eût rapprochée des roches que l'on apercevait déjà du haut des bancs de la plupart des bateaux.

CHAPITRE XXXIV.

Les deux chaloupes faisaient encore voile bord à bord; et Eve se mit à la fenêtre, du côté du banc sur lequel Paul était assis.

Elle était pâle, et ses lèvres tremblaient.

— Je ne comprends rien à ces préparatifs belliqueux, dit-elle; que va-t-il arriver?

— Rien qui puisse vous alarmer, ma chère miss Effingham; nous suivons la loi que l'honneur nous impose; peut-être n'y aurions-nous pas obéi, si nous n'avions consulté que vos intérêts et ceux des personnes qui vous accompagnent; mais nous avons pourvu à toutes les éventualités, et vous serez en sûreté en cas de malheur.

— En cas de malheur! A quel événement allons-nous assister? Je ne veux rien vous demander d'indigne de vous; mais les obligations que nous vous avons m'engagent à vous prier de ne pas vous exposer sans nécessité. Vous avez trop de sagesse et de courage pour cela.

Les regards ardents du jeune homme peignirent une reconnaissance dont il s'efforça de contenir l'expression.

— Nous autres loups de mer, répliqua-t-il en souriant, nous prenons soin de nous. Ceux qui entreprennent une tâche comme celle dont il s'agit actuellement sont trop occupés de leur affaire pour risquer leur vie par fanfaronnade.

— J'espère que M. Sharp est dans les mêmes sentiments, reprit Eve en rougissant de la distinction qu'elle établissait secrètement entre les deux jeunes gens. Nous ne pouvons oublier ce qu'il a fait aussi pour nous, comme mon père vous le dira mieux que moi.

Edouard Effingham se joignit à sa fille pour recommander la prudence à Paul Powis; puis Eve retira la tête et alla se mettre en prières dans un coin.

Cependant les embarcations et le radeau n'étaient plus qu'à un demi-mille du chenal. Le capitaine Truck ordonna de jeter l'ancre de touée, qu'on avait transférée dans la chaloupe du *Montauk*. Ensuite le vieux marin ôta son chapeau, et se tint sur un banc la tête découverte.

— Messieurs, vous avez vos instructions, dit-il avec dignité, car à partir de ce moment toutes ses manières furent empreintes d'une grandeur martiale. Vous voyez l'ennemi; il faut balayer le récif et emporter d'assaut le bâtiment. Dieu sait qui vivra pour voir la fin du combat; mais cette fin sera la victoire, ou les os de John Truck blanchiront sur ces sables! Notre cri de guerre est : *Le Montauk* et nos droits! et Wattel lui-même ne le démentirait pas. Ramez, mes amis, ramez avec force! que chaque bateau soit à son poste!

Il fit un geste de la main, et les avirons tombèrent tous à la fois dans l'eau.

La lourde chaloupe du *Montauk* était à l'arrière; en détachant les liens qui l'amarraient à sa conserve, le lieutenant déserta son poste, se glissa adroitement sur la chaloupe danoise, et se cacha derrière les deux voiles de tréou qu'elle portait.

Presque en même temps, M. Dodge faisait une manœuvre toute contraire. Dans l'empressement qu'il mit à écarter les deux embarcations l'une de l'autre, il feignit de rester involontairement accroché à celle du *Montauk*. Comme les voiles portaient, et que les rames fendaient l'écume, il était impossible de réparer cet accident, quand même on en eût eu l'envie.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un calme imposant, pendant que les bateaux se plaçaient en ligne de bataille. Au point du jour, les Arabes avaient abandonné le récif du côté du nord pour se concentrer sur les rochers placés au sud.

— Diminuez de voiles, dit M. Blunt, et mettez le canon en batterie.

Un jeune marin athlétique se tenait auprès du caillebotis, à bord de la chaloupe du danois. N'ayant pas de boulets de fer à manche, il faisait rougir un morceau de fer sur des charbons ardents. Ce jeune marin se tourna vers Paul avec la grâce particulière d'un matelot de la marine royale, et porta la main à son chapeau.

— Soyez tranquille, dit-il, monsieur Powis.

Paul tressaillit, et le matelot sourit fièrement.

— Nous nous sommes déjà vus, dit Paul.

— Oui, monsieur, et dans une escarmouche; ce fut moi qui montai le second à l'abordage du pirate, sur la côte de Cuba, mais vous étiez le premier.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard de reconnaissance, et les matelots applaudirent par un mouvement spontané.

Il était trop tard pour entrer en explication. La chaloupe suivait le chenal, où elle était accueillie par le feu des Arabes. Il avait été convenu que le premier boulet serait tiré par-dessus leurs têtes; mais leur attaque nécessitait une riposte.

— Brooks, dit Paul au canonnier, baissez votre pièce, et mettez-y un sac de boulets coupés.

— C'est fait, répondit le marin quelque temps après.

— Maintenant, feu sur ces coquins!

Plusieurs Arabes tombèrent; mais il fut difficile d'en évaluer le nombre, car leurs camarades emportèrent les cadavres en s'enfuyant. La bande s'éparpilla; les uns se cachèrent derrière les rochers, les autres regagnèrent précipitamment la côte.

— Bravo! s'écria le capitaine Truck, dont le canot passa en ce moment auprès de la chaloupe du danois : au vaisseau maintenant!

Les matelots se remirent à ramer avec énergie. Rien n'était plus facile que de déblayer le récif, mais la prise du *Montauk* offrait plus d'obstacle. Il était défendu par des forces quadruples de celles des assiégeants.

Pendant la nuit, les Arabes avaient inutilement essayé de haler le bâtiment en dehors des récifs, au moyen du cordage que Paul avait coupé en passant. Sans cet accident, ils auraient probablement réussi à éloigner des sables le navire; mais la crainte d'être attaqués leur avait fait oublier leurs premières intentions. Ils ne s'étaient pas aperçus que le vent venait du large, et que *le Montauk* était poussé sur la grève. Il y échoua, au moment de la plus grande hauteur de la marée, et le jusant le laissa amorti soutenu moitié par son fond, moitié par l'eau.

Pendant qu'on se préparait au combat, Saunders, qui était assis dans le canot du capitaine, apostropha son aide à voix basse.

— Allons, Toast, lui dit-il, vous allez voir le feu pour la première fois, et si j'en juge d'après mon ancienne expérience, vous devez éprouver des sentiments très-bizarres. Je vous conseille de fermer les yeux jusqu'à ce qu'on commande le feu, et de les rouvrir ensuite brusquement comme si vous vous réveilliez. Après cela, vous coucherez en joue et vous lâcherez la détente. Surtout, Toast, gardez-vous bien de tuer quelqu'un des nôtres, et notamment le capitaine Truck.

— Je ferai de mon mieux, murmura Toast avec la soumission apathique que les nègres d'Amérique montrent habituellement dans l'action; si je commets des fautes, j'espère qu'on me les pardonnera, en raison de mon ignorance.

— Imitez-moi, Toast, et vous êtes sûr de bien faire. Je ne prétends pas cependant que vous deviez tuer le même Arabe que moi, mais il faut en viser un, tandis que j'en viserai un autre. Ayez soin surtout de ne pas blesser le capitaine Truck qui va passer et repasser devant nos fusils, pour peu qu'il le juge nécessaire.

Toast murmura une phrase affirmative, et l'on n'entendit plus d'autre bruit que celui des coups d'aviron.

Les naturels avaient fait une tentative pour alléger le navire, et le banc de sable était déjà couvert de ballots et de boîtes qu'ils avaient retirés de la cale. Leur radeau avait été agrandi et amené à l'arrière du *Montauk*, dont ils voulaient conduire à terre la cargaison.

Tel était l'état des choses, lorsque les embarcations s'approchèrent du banc de sable sur lequel le bâtiment était échoué. La chaloupe prit les devants, et fit une seconde décharge sur le pont, qui, étant incliné, se trouvait à découvert.

En un clin d'œil, tous les Arabes se réfugièrent sur le banc de sable.

— Hurrah! cria le capitaine Truck; cette poussière purifie la vieille barque! Voyons maintenant qui l'aura? les larrons sont chassés du temple, comme disait mon père.

Les quatre embarcations étaient rangées sur une seule ligne par le travers du banc de sable, où les Arabes se retranchèrent derrière les ballots et commencèrent un feu vif mais irrégulier. Trois fois, au moment où ils essayaient d'avancer, le brave marin appelé Brooks mit le feu au canon, et chaque décharge fit faire à l'ennemi un mouvement de retraite.

— Préparez-vous à l'abordage! s'écria le capitaine Truck.

En ce moment la chaloupe toucha, quoiqu'elle fût encore à quinze vergues du banc de sable, et les autres embarcations la dépassèrent.

— Nous sommes prêts, dit Brooks debout à l'avant de la chaloupe danoise.

— Rentrez les voiles, et faites feu! reprit le capitaine.

Le canon gronda, et le jeune marin, fier de son exploit, monta sur le caillebotis, et poussa un cri de triomphe; mais tout à coup ses yeux devinrent hagards, il sauta en l'air et tomba mort entre deux lames.

— Ne mollissons pas, dit Paul avec énergie.

L'eau était plus profonde à l'avant; la voile fut de nouveau déployée, et la chaloupe traversa les sables, comme un coursier qui franchit une barrière.

Cependant les autres embarcations n'étaient pas restées inactives. Elles avaient fait feu simultanément, et de plusieurs points à la fois. Tous les matelots s'élancèrent alors sur la grève, et les ballots servirent de barricades aux assiégeants comme aux assiégés. Pendant un temps d'arrêt que l'équipage avait pris pour recharger ses armes, Paul Powis mit le feu à sa pièce, et jeta le désordre au milieu des fugitifs groupés à l'extrémité du banc de sable.

— A l'abordage! répéta le capitaine Truck.

Toute la troupe s'élança en désordre, mais avec une invincible ardeur. On opposa aux lances et aux armes des Arabes les crosses de fusil, et les anspects que l'on ramassa sur la plage. Le capitaine, M. Sharp, John Effingham, M. Lundi, le second, et le prétendu sir Georges Templemore, formaient une sorte de phalange macédonienne qui pénétra au centre de la horde ennemie. A leur côté combattaient des hommes courageux et d'une force athlétique; cependant les Arabes, soutenus par leur fatalisme, demeurèrent longtemps inébranlables. S'ils avaient pu se déployer et faire leurs évolutions habituelles, ils auraient probablement remporté la victoire; mais ils ne savaient pas combattre corps à corps, et toute leur tactique était dérangée. Pour achever leur déroute, Paul dont la chaloupe venait d'atteindre la grève, fit transporter son canon sur une large caisse, et ordonna de le charger à mitraille. Ensuite il invita ses compagnons à cesser le combat. Quoique surpris et mécontent, le capitaine accéda à cette demande, et il y eut une trêve, dont les Arabes pressés de toutes parts, profitèrent pour concentrer leurs forces auprès du radeau.

C'était ce que Powis désirait; et après avoir pointé sa pièce, il s'approcha de l'ennemi en faisant des signaux de paix.

— Pourquoi nous arrêter en si bon chemin? s'écria le capitaine: point de quartier à ces misérables.

— Nous devrions continuer l'attaque, ajouta M. Sharp, qui était échauffé par le combat.

— Arrêtez, messieurs, dit Powis, vous exposez tout le monde sans nécessité; je vais montrer à ces pauvres diables le sort qui les attend, et il est probable qu'ils se retireront. Nous voulons notre navire, et nous n'avons pas besoin de leur sang.

— Bon, répondit le capitaine avec impatience, donnez-leur donc, d'après Vattel, une leçon de droit des gens.

Les habitants du désert semblent agir autant par instinct que par raison. Un vieux sheik s'avança vers Paul en souriant et lui tendit la main avec une parfaite courtoisie. Paul le conduisit tranquillement au canon, lui mit la main dessus, et lui montra un sac de mitraille qu'il fit le geste d'enfoncer dans l'intérieur de la pièce. Il lui donna à entendre qu'on était prêt à mettre le feu et à décimer les Arabes. En outre il lui indiqua du doigt la troupe courageuse et bien armée qui se tenait prête à agir, le fusil ou le pistolet à la main.

Le sheik ne perdit pas sa présence d'esprit, et après cette explication muette, il retourna gravement parmi les siens. Les combats en Afrique sont rarement meurtriers, et se terminent généralement par des trêves. A en juger par l'attitude du vieux chef, Paul espéra un heureux dénoûment. En effet, les Arabes tinrent une courte conférence, puis ils agitèrent les mains en souriant et se réunirent presque tous sur le radeau. Là, on choisit quelques parlementaires, qui vinrent demander la permission d'emporter les morts et les blessés. Ils furent aidés dans cette pénible tâche par les marins, qui eurent soin toutefois de se prémunir contre la trahison.

Ce fut de cette manière extraordinaire que les combattants se séparèrent. Les Arabes, au moyen d'un cordage, descendirent tous sur les rochers, d'où ils firent à leurs ci-devant adversaires des signes d'amitié. Ils ne s'arrêtèrent pas longtemps à la même place, car on voyait à terre les chameaux et les dromadaires trotter vers le vaisseau danois; c'était une preuve que le pacte entre les tribus diverses était rompu, et que chacun allait piller pour son propre compte.

Le mouvement qui s'opérait dans le camp produisit une vive agitation sur le récif, et toute la bande se mit en marche avec tant de précipitation qu'elle abandonna, chemin faisant, ses morts et même quelques-uns de ses blessés.

CHAPITRE XXXV.

Le premier soin des vainqueurs fut de s'assurer de l'étendue de leur perte, elle était beaucoup moindre qu'on n'aurait pu s'y attendre, à cause de l'habileté avec laquelle les opérations avaient été dirigées et du courage individuel de chaque soldat.

C'est un moyen infaillible de diminuer le danger que de se bien comporter devant l'ennemi.

Plusieurs matelots avaient reçu des balles dans leurs chapeaux et dans leurs vestes. M. Sharp en avait trois dans ses vêtements. Paul avait eu le bras effleuré par une balle, et le capitaine Truck découvrit sur son corps cinq égratignures. Comme, en somme, personne n'était sérieusement blessé, on se félicita chaleureusement, et les matelots eux-mêmes vinrent donner des poignées de main à leur vieux commandant.

Paul et M. Sharp s'embrassèrent et s'exprimèrent le plaisir sincère qu'ils éprouvaient à se voir sains et saufs; l'irritable sir Georges Templemore embrassa son contrefacteur, qui s'était conduit en brave depuis le commencement jusqu'à la fin.

John Effingham conservait seul l'indifférence stoïque qu'il avait montrée pendant l'affaire. Il y avait pris part avec le sang-froid d'un chasseur, et s'était servi de son fusil pour abattre deux Arabes, comme s'il eût tiré sur du gibier dans les bois de son pays.

— Je crains, dit-il au capitaine, que M. Lundi ne soit grièvement blessé; il est là-bas assis sur un coffre, et paraît avoir perdu ses forces.

— M. Lundi! je souhaite de tout mon cœur qu'il ne lui soit rien arrivé; c'est un excellent diplomate et un homme solide à l'abordage. Et M. Dodge, où est-il, je ne le vois pas?

— Votre lieutenant avait abandonné les dames, M. Dodge est resté avec elles pour les consoler.

— Vous avez osé enfreindre mes ordres, dit le capitaine au lieutenant en lui serrant cordialement la main: c'est une rébellion dont l'on vous punira en Amérique en vous donnant le commandement de quelque bon paquebot. Je devrais pourtant vous inscrire comme déserteur, mais les jeunes gens sont des jeunes gens, et les vieillards ne demanderaient pas mieux que de l'être s'ils le pouvaient.

— Allons voir M. Lundi; j'ai peur que nous ne soyons obligés de visiter pour lui la pharmacie.

— Malheureusement M. Lundi n'avait pas besoin de remèdes. En débarquant, il avait reçu une balle dans l'épaule, et au milieu de la mêlée, la pointe d'une lance lui avait percé la poitrine. Cette dernière blessure était grave, et le capitaine Truck donna immédiatement l'ordre de transporter le patient à bord. John Effingham se chargea de veiller sur lui, et manifesta des sentiments d'humanité qui contrastaient avec son humeur sarcastique habituelle.

— Nous avons besoin de toutes nos forces, dit le capitaine Truck; pourtant il est indispensable de faire savoir ce qui se passe à nos amis de la chaloupe. Hissez le pavillon, Leach, pour les instruire de notre victoire, en attendant qu'on leur donne verbalement des détails.

— Si vous voulez me confier la chaloupe danoise, dit Paul avec empressement, j'irai faire une visite aux dames, et je ferai en même temps entrer dans l'anse les mâts que vous avez rapportés, vous pourrez ainsi garder tous vos hommes; nous nous chargeons de l'opération, nous réclamons ce privilége, comme appartenant à la compagnie actuellement absente.

— Prenez tous les priviléges que vous voudrez, messieurs; vous vous êtes conduits héroïquement, et je suis trop près du terme de ma vieille existence pour avoir le temps de m'acquitter envers vous.

Les deux jeunes gens n'attendirent pas une seconde invitation. Au bout de cinq minutes, leur embarcation courait des bordées dans un des chenaux qui menaient en dehors de la crique.

Ce fut avec une indicible émotion que le vieux capitaine remit le pied sur le pont de son paquebot. Comme le bâtiment était trop amorti et trop incliné pour permettre d'y marcher, le vieux marin alla s'asseoir sur le capot de la grande écoutille, et pleura comme un enfant. L'explosion de sa douleur fut telle que les matelots ne purent s'empêcher de contempler avec stupéfaction cette tête grise inclinée, cette figure austère baignée de larmes; il parut enfin honteux de sa faiblesse, et se levant comme un tigre agacé, il se mit à donner des ordres avec sa vivacité accoutumée.

— Qu'est-ce que vous faites là? grommela-t-il; pourquoi bayez-vous aux corneilles? Dieu sait s'il y a de la besogne, et vous restez là comme des soldats de marine, avec des buffleteries et des yeux à quinze pas!

Un vieux matelot, qui n'avait pas quitté sa chique pendant la bataille, tendit au capitaine sa main nerveuse.

— Ne vous fâchez pas, lui dit-il, nous allons nous mettre à l'œuvre, et nous aurons bientôt fini: ces ballots et ces boîtes ne sont pas difficiles à replacer; les avaries sont peu de chose, et la vaisselle seule a souffert de la mitraille. Je regarde cette affaire comme un grain, qui nous a inquiétés pendant quelque temps, mais qui nous fournira des sujets de conversation jusqu'à la fin de nos jours. Je me suis battu avec les Français, les Anglais et les Turcs, et je ne suis pas fâché de pouvoir dire que j'ai donné une brossée à des nègres!

— Le diable m'emporte si vous n'avez pas raison, mon vieux Tim! ainsi n'en parlons plus. Monsieur Leach, cherchez dans le broc que je dois avoir laissé dans la chambre du canot. Vous y trouverez encore de quoi encourager l'équipage, et quand vous aurez fait la distribution du grog, nous nous occuperons de ramasser ce que les Arabes ont éparpillé sur la grève. Nous attendrons, pour arrimer tout ce fardage, que le navire ait été dégagé de la fâcheuse position où il se trouve.

Ces paroles donnèrent le signal du travail; les matelots prirent du grog, et se mirent à réparer activement les dégâts commis par des Arabes ignorants et agissant avec précipitation. On eut promptement remonté à bord tous les objets qui en avaient été enlevés; puis on s'occupa du bâtiment échoué.

Pour ne pas anticiper sur les événements, nous reviendrons aux passagers qui étaient restés, pendant le combat, sur la chaloupe du *Montauk*.

Le lecteur s'imagine aisément l'émotion avec laquelle ils entendirent le premier coup de canon. Comme ils restaient tous enfermés, ils ignoraient quel était l'individu qui se promenait sur le toit, audessus de leurs têtes, et ils pensaient que c'était le lieutenant, conformément aux dispositions prises par M. Truck.

— Mes yeux s'obscurcissent, dit M. Effingham, qui tenait en main une lunette; Eve, voulez-vous essayer de voir ce qui se passe?

— Mon père, cela m'est impossible, répondit la jeune fille alarmée. C'est bien assez d'entendre ce terrible canon.

— Oui, bien terrible, en effet, dit Nannette, et je m'étonne que MM. John et Powis fassent partie d'une aussi barbare expédition.

— *Voulez-vous avoir la complaisance, monsieur?* dit en français mademoiselle Viefville en enlevant la lunette des mains de M. Effingham qui ne lui opposa point de résistance. *Ah! le combat commence en effet!*

— Sont-ce les Arabes qui font feu? demanda Eve vivement intéressée, malgré sa terreur.

— *Non, c'est cet admirable jeune homme, monsieur Blunt, qui devance tous les autres!*

— Et maintenant, mademoiselle, ce sont sans doute les barbares?

— *Du tout, les sauvages fuient. C'est encore du bateau de M. Blunt qu'on tire. Quel beau courage! son bateau est toujours des premiers!*

— Ce tumulte est épouvantable. En vient-on aux mains?

— *On crie des deux parts, je crois. Le vieux capitaine est en avant à présent, et M. Blunt s'arrête!*

— Que le ciel les préserve! Les voyez-vous encore, mademoiselle?

— La fumée est trop épaisse. Ah! les voilà! on tire encore de son bateau.

— *Eh bien, mademoiselle?* dit Eve d'une voix tremblante après un intervalle de silence.

— *C'est déjà fini. Les Arabes se retirent, et nos amis se sont emparés du bâtiment. Cela a été l'affaire d'un moment, et que le combat a été glorieux! Ces jeunes gens sont vraiment dignes d'être Français, et le vieux capitaine aussi.*

— Ne viennent-ils pas de notre côté? reprit Eve après un autre intervalle, pendant lequel elle avait murmuré de secrètes actions de grâces.

— *Non, pas encore. Ils se félicitent, je crois.*

— Soyez-en convaincue, madame, dit Nannette Sidley avec douceur, il est temps de faire sortir la colombe, pour qu'elle aille chercher la branche d'olivier. La guerre est trop affreuse pour se prolonger longtemps.

— Une chaloupe fait voile de notre côté, dit Edouard Effingham.

— Oui, reprit la gouvernante, qui tenait toujours la longue-vue, *c'est le bateau de M. Blunt.*

— Et qui est avec lui? demanda le père, car la fille était hors d'état de prendre la parole.

— *Je vois M. Sharp, oui... c'est bien lui.*

— Il n'est pas seul?

— *Non, il y en a deux... mais... oui... c'est M. Blunt... notre jeune héros*[1]!

Eve courba la tête, et tout en remerciant le ciel, par un sentiment de pudeur naturelle, elle sentit le sang lui monter au visage. Edouard Effingham prit la lunette des mains de l'ardente Française, à laquelle son admiration avait fait oublier le danger. Il braqua le télescope avec soin, et donna des renseignements exacts et circonstanciés sur ce qui se passait à bord du *Montauk*.

Malgré les éclaircissements qu'on avait pu se procurer *de visu*, c'était avec une impatience fiévreuse qu'on attendait la chaloupe danoise. Elle vint enfin; tous les visages se montrèrent aux fenêtres, et les jeunes gens furent reçus comme des libérateurs. Cependant, malgré sa joie, Eve était inquiète, et des ombres passaient sur sa physionomie animée, comme des nuages à travers un ciel de printemps.

— Où est mon cousin? demanda-t-elle. Mon père n'a pu l'apercevoir au milieu de ceux qui parcourent la grève.

Paul raconta comment M. Lundi avait été blessé, et comment John Effingham avait sollicité les fonctions de garde-malade. Quelques heureux instants s'écoulèrent, car rien n'a plus de charme que le repos qui succède à la victoire; puis les jeunes gens, avec le concours d'Edouard, levèrent l'ancre de touée, déployèrent les voiles, et se mirent en devoir d'amener dans la crique le radeau tant désiré.

Paul se chargea de diriger la plus grande chaloupe, et indiqua à M. Sharp la manière de gouverner l'autre. Le flux montait dans le chenal, et en se maintenant au vent, Powis put faire entrer dans l'étroit goulet tous les mâts enlevés au *Messager*. Il mit tant de précision dans ses manœuvres, qu'il les amena triomphalement sur le banc de sable, sans avoir touché un seul rocher.

Quand les femmes se retrouvèrent sur un terrain solide, les vingt mortelles heures qu'elles venaient de passer leur semblèrent un mauvais rêve. On était désormais en possession de tous les moyens de salut. Il ne restait plus qu'à conduire le bâtiment au large, après l'avoir redressé, et suivant la déclaration des hommes compétents, il était aussi étanché que le jour où il avait quitté Londres.

CHAPITRE XXXVI.

Mademoiselle Viefville, dont la résolution et l'intelligence étaient d'une grande utilité dans les moments de crise, offrit de concourir au pansement des blessés. Eve et Nannette montèrent à bord, et s'acheminèrent vers les cabines aussi promptement que le permettait l'inclinaison du bâtiment. Elles trouvèrent toutes les chambres dans un désordre inexprimable, mais qui était plutôt comique qu'affligeant, car le malheureux Lundi avait été enfermé dans une pièce isolée.

Le soi-disant sir Georges Templemore passait en revue ses effets, et constatait un déficit notable dans ses habits et ses pantalons. La majorité des Arabes s'était abstenue de tout pillage, afin de procéder sur le récif à une distribution régulière; mais pour assouvir l'avidité des plus pressés, les sheiks avaient permis de saccager toutes les chambres. Leur choix était tombé sur celle du prétendu sir Georges, et l'on avait volé sans cérémonie ses curiosités, ses rasoirs, ses objets de toilette, et les innombrables vêtements dont il aimait à faire parade.

Le prétendu sir Georges s'était tenu jusqu'alors à distance respectueuse de miss Effingham, mais ne trouvant personne à qui se plaindre, il lui adressa la parole.

— Faites-moi l'honneur, dit-il, d'examiner ma chambre, et voyez avec quelle indignité les misérables l'ont dévastée! On ne m'a laissé ni peigne, ni rasoir; je n'ai pas même un vêtement pour m'habiller! Une pareille conduite est contraire à la civilisation des sauvages eux-mêmes, et j'en ferai l'objet d'une note diplomatique aussitôt que nous serons arrivés à New-York. J'espère que vous appuierez mes réclamations.

Eve savait que le prétendu sir Georges n'était qu'un imposteur; mais elle attribuait sa misérable fraude à la vanité, et se sentait disposée à lui pardonner à cause du courage qu'il avait déployé dans le combat.

— Nous devons faire cause commune avec vous, dit-elle; cependant nous nous en sommes tirés à meilleur marché. Nos effets étaient presque tous dans la chambre aux bagages, et le capitaine Truck vient de nous dire qu'on n'y avait pas touché.

— Vous avez été bien heureuse, et j'envie votre sort. Vous savez, miss Effingham, que chacun tient à ses petites aisances, et j'avoue pour ma part que j'ai cette faiblesse.

[1] Toutes les phrases que prononce mademoiselle Viefville sont en français dans le texte original de Fenimore Cooper. (Note du traducteur.)

Pour échapper aux jérémiades du faux Georges, Eve se dirigeait vers sa propre cabine, quand elle entendit Saunders qui s'écriait :

— Prodigalité monstrueuse ! affreux gaspillage !... ayez la bonté ; miss Effingham, de jeter un coup d'œil sur ce garde-manger ! Ces misérables moricauds ont fourré leurs sales mains partout, et il me faudra quinze jours, avec l'assistance de Toast, pour mettre un peu d'ordre dans tout cela ! Ils ont renversé les pots de moutarde et mangé les volailles froides, sans prendrez la précaution de les couper dans le sens des fibres ! Croiriez-vous, madame, que le dernier coup de canon de M. Blunt a démonté une demi-douzaine de poules que j'avais mises hors des épinettes. J'aurais attendu mieux d'un homme aussi poli, aussi comme il faut, et il aurait bien dû tuer les Arabes et respecter mes poules.

— Voilà ce que c'est, pensa Eve en s'éloignant : ce qu'on regarde aujourd'hui comme un bonheur, devient le lendemain une source d'affliction, et l'on oublie les misères dès que l'on entrevoit des lueurs de prospérité. Il y a quelques instants, ces hommes auraient été au comble de la joie s'ils avaient eu pour asile ce vaisseau, et maintenant ils gémissent, parce qu'ils se trouvent privés de quelques vaines superfluités !

Ce fut en faisant ces réflexions philosophiques qu'Eve se mit à ranger dans sa chambre, où nous la laisserons pour remonter sur le pont.

Le capitaine Truck s'était calmé, et s'occupait avec ardeur de mettre à profit ses succès. La cargaison qui avait été jetée sur le sable fut préalablement reportée à bord, et il fut ensuite question de mettre le navire à flot avant de hisser les nouveaux mâts. Les ancres et les empennelles étaient restées à leur place ; il n'y avait en conséquence qu'à haler sur les chaînes, à la marée haute. En attendant le moment propice, on se débarrassa de la hune imparfaite, du mât de misaine, et du grand mât de fortune. Ces deux derniers furent levés au moyen de bigues, et tous deux étaient déposés sur le sable au moment où l'équipage fut appelé à dîner.

— Cette coque présente un singulier spectacle, dit le capitaine à M. Blunt ; je n'ai pas vu *le Montauk* démâté depuis qu'il est sorti du chantier. Quoi qu'il en soit, je compte le sauver, et je ne crains pas les cinq ou six drôles à face de pain d'épice qui rôdent encore sur la côte. D'ailleurs la grande majorité, comme dirait M. Dodge, a manifesté le désir de faire plus ample connaissance avec le danois.... Eh bien, Leach, comment va le brave Lundi ?

— Il file un mauvais coton, répondit le lieutenant. M. John Effingham est toujours auprès de lui et ne le laisse pas approcher.

— Ce sont des attentions délicates. On aime à rester tranquille quand on est mortellement blessé. Cependant, dès que j'aurai rétabli un peu d'ordre à mon bord, il sera de mon devoir de rendre visite au patient, et de lui demander s'il n'a besoin de rien. Il faut, monsieur Blunt, offrir à ce pauvre homme les consolations de la religion.

— Ce serait à désirer, si nous avions qualité pour cette tâche.

— Je n'y suis pas malheureusement très-habile, et je n'ai guère profité des leçons de mon père qui était un homme d'église ; mais nous autres patrons de paquebot, nous faisons toutes sortes de métiers ; dès que *le Montauk* sera en bon état, je ne manquerai certainement pas d'aller voir cet honnête garçon. Mais, dites-moi, je vous prie, qu'est devenu M. Dodge pendant l'escarmouche ?

Paul sourit, mais il répondit prudemment : Je crois qu'en sa qualité d'historiographe, il a pris des notes pendant le combat, et qu'il ne manquera pas de nous rendre justice dans les colonnes de son journal.

— Trop de science, comme disait mon bon père, engendre toujours un peu de folie ; mais j'ai le cœur joyeux aujourd'hui, et je ne veux critiquer personne. Si je n'ai pas vu M. Dodge dans la mêlée, c'est à cause des Arabes, dont le nombre attirait toute mon attention.

— Cela s'explique aisément.

— Il importe, reprit le capitaine, que je dégage *le Montauk* dans le plus bref délai possible, et savez-vous pourquoi ?

— Non, répliqua Powis.

— Je vais vous dire un secret, ajouta le capitaine à voix basse. Nous n'avons presque plus de balles ni de poudre, et il ne reste qu'une seule cartouche pour notre pièce de quatre. Vous concevez combien il est urgent que je prenne le large.

— Nous avons donné aux Arabes un échantillon de notre savoir, et je doute qu'ils osent encore nous aborder.

— Qui sait, monsieur ? ils s'abattent sur la côte comme des corbeaux, et quand ils auront bien dépecé le danois, ils arriveront ici par centaines,... combien : s'en faut-il de beaucoup que la mer soit haute ?

— Une heure environ; et mon avis est qu'on peut dès à présent commencer à virer au cabestan.

Le capitaine Truck fit un signe d'assentiment, et commença l'examen de la garniture des ancres.

Ce fut avec une anxiété mêlée de joie que l'équipage saisit les barres de vindas. Le bâtiment avait été incliné pendant plusieurs heures, et personne ne pouvait dire jusqu'à quel point il tiendrait bon sur le fond. Quand le mou des chaînes commença à rentrer, les officiers se rassemblèrent sur les bossoirs, et suivirent d'un œil inquiet les mouvements du cabestan.

— Le navire a bougé ! s'écria le capitaine : virez ensemble, mes amis, et vous réussirez.

Les matelots virèrent au cabestan jusqu'à ce qu'il leur fut impossible de remuer la pesante machine. Le capitaine, le second et le lieutenant se mirent de la partie, mais ils n'obtinrent qu'un demi-tour de plus. Tout le monde fut mis en réquisition, même les passagers, et leurs efforts réunis menacèrent de briser le bâtiment. Pourtant il demeura immobile.

— Il est trop sur l'avant, dit M. Leach : si nous replacions le canot de l'arrière ?

Cet expédient fut adopté, et réussit à donner plus d'équilibre à la coque. Un nouveau tour de cabestan donna au bâtiment une forte impulsion, que favorisa l'élévation croissante de la marée. *Le Montauk* se rapprocha plus rapidement de son ancre, et fut enfin remis à flot.

— Dieu soit loué ! s'écria le capitaine Truck ; occupons-nous maintenant des amarrages.

Le navire fut, en effet, amarré avec les précautions nécessaires pour prévenir une saute de vent. Il n'y avait pas de temps à perdre ; les bigues étaient encore debout ; le mât de misaine du danois fut amené bord à bord, et installé avec une vitesse prodigieuse dans sa nouvelle place. Le capitaine se frotta les mains, et enjoignit à ses subordonnés de gréer le mât immédiatement, quoique le jour fût sur son déclin.

— Voilà comme nous sommes, nous autres marins, dit le capitaine à Edouard Effingham. Nos travaux ne sont jamais finis; nous prenons à peine du repos tandis que vous autres, gens du continent, vous vous couchez avec le soleil, et dormez la grasse matinée. J'en ai souvent voulu à mes parents de m'avoir condamné à cette vie de chien.

— Je pensais que vous l'aviez choisie volontairement, capitaine.

— Oui, oui, c'est-à-dire que je me suis sauvé de la maison et embarqué à leur insu; mais c'est leur faute. Leur premier soin aurait dû être de m'empêcher d'avoir l'idée de m'enfuir. Dieu me pardonne d'ailleurs d'avoir chagriné ces deux bons vieillards. A vous parler franchement, ils méritaient d'avoir un meilleur fils, et j'ai lieu de croire qu'ils avaient pour moi plus d'affection que je n'en avais pour eux. Ce qui me console, mademoiselle Viefville, c'est qu'après être entré dans le commerce de Chine, j'ai envoyé à ma vieille mère plus d'une livre de thé de premier choix.

— Elle l'aimait ? demanda la gouvernante.

— A la folie ! autant qu'un cheval aime l'avoine. Le thé, le tabac et la grâce étaient ses principales consolations.

— *Quoi?* reprit la gouvernante en tournant les yeux du côté de Paul.

— *La grâce, mademoiselle, la grâce de Dieu.*

— *Bien!*

— C'est un grand malheur après tout de perdre une mère, mademoiselle. On est comme un vaisseau privé de ses amarres d'avant et qui dérive de l'arrière. Quand j'ai quitté ma mère, j'étais jeune, et je ne réfléchissais pas; mais quand elle m'a quitté à son tour, j'ai senti que j'avais fait un mauvais tirage... Quelles nouvelles a-t-on du pauvre M. Lundi ?

— On vient de m'apprendre, répondit Paul, qu'il ne souffrait pas beaucoup, mais qu'il s'affaiblissait. Il est malheureusement probable qu'il ne survivra pas à sa blessure.

Le capitaine avait pris un cigare, et avait fait signe à Toast de lui apporter un charbon; mais il changea d'avis, et broyant le tabac entre ses doigts, il le répandit en poussière sur le pont.

— Monsieur Leach, dit-il d'un ton courroucé, pourquoi ce gréement n'est-il pas en place ? Mon intention n'est nullement de passer l'hiver dans ce mouillage, et je sollicite un peu plus de diligence.

— Oui, oui, répondit le second, qui avait l'habitude de la soumission : enfants, un coup de main, et mettez en place les haubans !

— Approchez, Leach, dit le capitaine avec plus de douceur; je ne vous ai pas encore exprimé tout ce que je pense de votre belle conduite pendant la dernière affaire. Vous êtes resté bravement à mes côtés jusqu'à la fin, et je n'hésiterai pas à le déclarer à notre arrivée. Mon intention est d'écrire aux armateurs une lettre qui sera sans doute rendue publique, car les ennemis mêmes de l'Amérique sont forcés de convenir que c'est un pays de publicité. Vous pouvez être sûr que justice vous sera rendue.

— Je n'en ai jamais douté, capitaine Truck.

— Et vous avez bien fait, monsieur. Vous n'avez pas sourcillé un seul instant ; vous êtes resté ferme devant les nègres comme le grand mât dans une tempête.

— M. Effingham, M. Sharp, et surtout M. Blunt, ont aussi...

— Laissez-moi le soin de le féliciter. Toast lui-même a montré du cœur... Eh bien, Leach, on assure que le pauvre Lundi va passer.

— C'est une nouvelle qui m'afflige, monsieur; M. Lundi était un brave soldat.

— Oui, mais le plus vaillant devait sauter le pas. Bonaparte lui-même est mort ; il faudra, Leach, que dans cette douloureuse occasion l'un de nous prodigue au mourant les secours de la religion.

— M. Edouard Effingham ou M. John, qui sont des savants, rempliraient mieux cette mission.

— Leur intervention ne serait pas convenable. Notre qualité d'officiers nous oblige à montrer au besoin que nous avons de la sagesse et de l'éducation. Je compte sur vous, Leach, et j'espère vous voir aussi intrépide que ce matin.

— Je tâcherai de faire honneur au bâtiment; mais il est vraisemblable que M. Lundi appartient à l'Eglise anglicane, et nous sommes tous deux puritains.

— Ah, diable! je l'avais oublié !... mais la religion est la religion, et un homme qui est sur le point de démarrer ne doit pas être bien difficile. La chose essentielle est de le consoler, et nous y réussirons, n'importe comment. Maintenant, monsieur Leach, songez à surveiller la manœuvre, et que le grand mât soit planté au coucher du soleil.

On poursuivit les travaux avec ardeur, car chacun avait hâte de sortir d'un lieu que le voisinage des Arabes rendait si dangereux. Le vent était inconstant, comme il arrive presque toujours sur la lisière des moussons.

Comme le capitaine s'y était attendu, lorsque vint la nuit, les vergues de misaine et de hune de misaine étaient en place; l'on avait passé la clef dans le mât de perroquet, et il n'y manquait que des voiles. A l'arrière, les deux mâts inférieurs étaient plantés, mais on n'avait pu les garnir d'aucune espèce de gréement.

Les matelots offrirent de travailler la nuit; mais le capitaine les congédia en affirmant qu'ils avaient bien gagné le droit de souper et de se reposer.

Les passagers, qui n'avaient été mis en réquisition que pour haler par intervalles, s'offrirent pour faire le quart, et on leur confia les armes à feu, qui étaient en abondance, quoique l'on manquât de poudre.

CHAPITRE XXXVII.

La nuit se passa tranquillement, et quand le jour parut, tout le monde avait repris ses forces.

Les Arabes reparurent en foule dès l'aurore. Des courriers montés sur des dromadaires avaient annoncé au loin dans l'intérieur que le dernier coup de vent avait poussé des bâtiments à la côte, et des forces considérables tendaient à s'y réunir. La dévastation complète du danois avait produit sur ces barbares rapaces le même effet que le sang sur un tigre. La soif du pillage les dévorait, et ils méditaient de nouvelles tentatives contre les étrangers.

Par bonheur, le gros de l'ouvrage était achevé, et au lieu de se mesurer avec une troupe aussi formidable, le capitaine Truck résolut de partir sans avoir complété son équipement. En conséquence, il passa tout l'équipage en revue, et donna l'ordre de lever les ancres de touée, pendant qu'un détachement gréait les têtes de mât.

A midi, toutes les ancres étaient à poste et les vergues en place, mais il n'y avait pas encore une seule voile déployée.

Pendant que les matelots dînaient, le capitaine examina les étais et les haubans. On avait commis quelques erreurs; mais en somme, l'aspect général était satisfaisant, et il ne restait plus qu'à donner quelques soins à l'aiguilletage à plat ou en étrive. Ce qui avait été fait suffisait par un temps doux, et d'ailleurs il était trop tard pour entreprendre des modifications. Le vent alizé était revenu, et soufflait avec une constance qui semblait ne pas devoir se démentir. La mer était calme en dehors des récifs, et maintenant que les principaux mâts étaient debout, rien n'était plus facile que de les gréer convenablement.

Le Montauk n'était pas assurément aussi majestueux qu'avant le naufrage, mais aucune de ses parties essentielles ne lui manquait. C'était un navire de sept cents tonneaux muni des mâts d'un bâtiment de cinq cents; il ressemblait à un homme de six pieds revêtu des habits d'un individu de cinq pieds neuf pouces, et les initiés seuls pouvaient remarquer cette discordance. La mâture nouvelle avait été choisie pour résister aux mers les plus orageuses; elle était solidement assujettie, et capable de braver même le temps d'hiver sur la côte d'Amérique. Ce fut du moins ce que pensa le capitaine Truck.

Dès que l'heure du travail fut arrivée, un canot alla mouiller une ancre empennellée à l'entrée de l'anse au fond de laquelle se trouvait le paquebot. Les bouées placées quelques jours auparavant n'avaient pas été enlevées, et elles indiquaient un chenal étroit, mais qui suffisait pour remorquer le navire en droite ligne. Les ancres qui retenaient les embarcations furent levées; le grelin fut amené au cabestan, et le bâtiment s'avança lentement vers le large.

Aussitôt tous les Arabes se répandirent à droite et à gauche sur les récifs en criant et gesticulant comme des forcenés. Il fallait une fermeté héroïque pour manœuvrer en face d'un pareil danger. Les Arabes étaient surtout échelonnés au nord sur des rochers qui les abritaient complétement, et d'où ils dominaient le chenal en totalité, et en outre, ils étaient à portée de fusil de la place où l'on avait jeté l'empennelle.

Pour comble de malheur, ils commencèrent un feu de tirailleurs en visant avec une précision redoutable. Il plut des balles à mort, mais la force et la hauteur des parapets protégeaient l'équipage.

Dans son embarras, le capitaine Truck se demandait s'il fallait toujours haler de l'avant; il envoya chercher MM. Blunt et Leach, et et tint conseil avec eux. Ils furent tous deux d'avis de persévérer.

— L'indécision, dit Paul, encourage toujours l'ennemi. Plus nous nous rapprocherons des rochers, plus nous les dominerons, et les balles des indigènes arriveront moins aisément jusqu'à nous. Au nord, ils ne peuvent tirer d'assez bas pour nous atteindre, tant que nous marcherons contre le vent; au sud, ils n'osent approcher faute d'abris. A la vérité nous ne sommes pas à même d'enverguer nos voiles, et de mettre un canot à la mer; mais du haut du pont, nous pouvons déloger les assaillants à coups de fusil ou de canon. Si vous le désirez, je vais conduire un détachement dans les hunes, et j'aurai bientôt mis nos adversaires en fuite.

— Ce serait s'exposer beaucoup, repartit le capitaine.

— Je ne me le dissimule pas, dit Powis; mais ceux qui combattent doivent s'attendre à courir quelque danger.

— Eh bien, reprit M. Truck, c'est l'affaire de M. Leach et la mienne d'établir un poste dans les hunes. Nous sommes obligés de consoler les mourants; mais nous avons aussi le privilége de combattre pour les vivants.

— C'est tout clair, s'écria le second.

— Il y a trois hunes, reprit tranquillement Powis, et je respecte trop vos droits pour vouloir y porter atteinte. Chacun de nous aura la sienne, et en combinant notre résistance, nous arriverons infailliblement à d'heureux résultats.

Le capitaine goûta ce conseil, et serra avec effusion la main de celui qui le donnait.

— En définitive, dit-il à son second, les marins qui ont servi à bord des vaisseaux de guerre, nous surpassent dans la science de l'attaque et de la défense. Je me suis trouvé autrefois à bord de quelque corsaire, mais je n'ai jamais étudié sérieusement l'art militaire. Avez-vous remarqué le sang-froid avec lequel M. Blunt maniait sa chaloupe hier? Pour ma part, j'étais exaspéré, et je me serais coupé la gorge avec le meilleur de mes amis; pour lui, il souriait, et sa figure était épanouie, quoiqu'on pût à peine la voir au milieu de la fumée.

— Telle est la manière de ceux qui ont été habitués de bonne heure aux batailles navales, repartit M. Leach. Je vous garantis que cet homme a commencé dès sa plus tendre jeunesse, et c'est pour cela que, sans se laisser égarer par l'emportement, il mesure ses coups, pour ne frapper qu'à propos.

— Il pourra nous être très-utile, quand nous aurons à catéchiser le pauvre Lundi, auquel je tiens essentiellement à assurer une bonne mort.

— Vous pouvez en faire la proposition à M. Blunt. Pour ma part, plutôt que de contrarier un moribond, j'aimerais mieux monter tout seul dans les trois huniers.

Le capitaine promit d'y songer, et leur attention se tourna vers le paquebot, qui s'était rapproché de l'ancre de touée.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Montauk était au vent de l'entrée de l'anse; mais les sinuosités du chenal empêchaient de le franchir sans s'exposer au feu des Arabes. Renonçant à tirer au hasard, ils visaient avec soin, toutes les fois qu'ils apercevaient une tête ou un bras par-dessus les parapets.

Prolonger cet état de choses, c'était accroître le mal, et le capitaine Truck résolut de tenter un effort pour déloger l'ennemi.

On remplit le canon de mitraille jusqu'à la gueule, on le hissa avec soin jusqu'au gaillard d'avant, et on l'approcha du plat-bord. Si les barbares avaient connu la construction d'un bâtiment, ils auraient, pendant cette opération, détruit la moitié de l'équipage du paquebot, en tirant à travers les planches; mais ignorant la faiblesse de cette partie de l'avant, ils ne visèrent qu'aux ouvertures ou par-dessus les lisses d'accastillage.

En amenant le pic, on envergua tant bien que mal la voile de brigantine sur la ralingue supérieure. Le gui de beaume fut rentré, et la voile attachée précipitamment à un palan. Cette opération ne fut pas effectuée sans risque; mais les rochers étaient trop rapprochés des bossoirs pour permettre à la plupart des Arabes de voir ce qui se passait à l'arrière. Toutefois ceux qui rôdaient près du rivage aperçurent le groupe des travailleurs, et dirigèrent leur feu sur lui. Plusieurs matelots entendirent des balles siffler à leurs oreilles, et le lieutenant eut son chapeau traversé à un pouce de sa tête. Néanmoins, avec un peu d'adresse on parvint à assujettir passablement le palan de la brigantine, et le bâtiment eut au moins le bénéfice de cette voile unique.

Le capitaine danois avait été un marin de la vieille école, et son vaisseau était gréé de voiles d'étai à l'ancienne mode. Celles du grand mât et de l'artimon pouvaient être enverguées sans trop de danger, pourvu qu'on amenât le bout des drisses. Comme elles devaient faire presque exclusivement la voilure de l'arrière, le capitaine ordonna de s'en occuper. En même temps, il essayait de reprendre les cargue-fonds et les cargue-ralingues de la misaine, et de déployer la voile d'étai du petit mât de hune.

Le capitaine Truck ne dissimula à personne le danger de cette der-

nière manœuvre, en demandant pour l'accomplir des hommes de bonne volonté. Ils se présentèrent en foule, ayant à leur tête M. Leach et le lieutenant.

Il importe d'expliquer plus au long ce dont il s'agissait.

Deux hommes se préparèrent à monter au premier signal sur la vergue de misaine. L'un d'eux, M. Leach, portait trois petites balles de merlin, à l'extrémité desquelles était attaché un crochet, dont les barbes avaient été émoussées. Au moyen de ces crochets, les balles étaient attachées aux vestes des deux aventuriers.

Deux autres individus se tenaient aux pieds des agrès du grand mât d'artimon.

Paul était près du canon avec trois servants.

Plusieurs passagers, et les meilleurs tireurs de l'équipage occupaient le gaillard d'avant, armés de fusils et de pistolets.

— Tout le monde est-il prêt? cria le capitaine placé au gaillard d'arrière.

— Oui, oui, tout est paré! répondit-on de divers points du bâtiment.

— Pèse à joindre sur la brigantine!

Aussitôt que cette voile fut déployée, le navire fit son évitée et changea vivement les vergues, de sorte que l'avant sur lequel était le canon fut dirigé vers la partie du récif où les Arabes étaient en plus grand nombre.

— Montez, mes amis! s'écria le capitaine.

Les matelots, qui étaient aux pieds des mâts, grimpèrent dans les haubans comme des écureuils, et arrivèrent dans les hunes en un clin d'œil. Pendant ce temps, Paul disposait son canon, et les tirailleurs se montraient aux lisses.

Il y avait tant d'hommes en mouvement à la fois, que l'attention des Arabes fut distraite et qu'ils ne purent engager qu'une fusillade insignifiante. Paul savait que les matelots placés dans les hunes seraient exposés surtout quand ils s'arrêteraient, et il ne se pressait pas. Il pointa tranquillement, choisit son but et tira. Le moment était opportun, car les Arabes avaient quitté leurs abris pour ajuster M. Leach et ses compagnons, qui étaient déjà sur la vergue de misaine. Les matelots armés de fusils ou de pistolets firent en même temps une décharge, à laquelle ils employèrent presque toute la poudre qui restait à bord.

Quelques Arabes tombèrent, les autres furent ébranlés et reculèrent en désordre; mais les plus éloignés ripostèrent chaleureusement après la première surprise. Les incidents que nous allons rapporter furent simultanés et durèrent à peine cinq minutes.

Un des compagnons de Paul s'était avancé sur le beaupré, et quoi qu'il fût le plus près de l'ennemi, il était garanti par le mât. Lorsqu'il fut arrivé à l'étai, il coupa l'amarre des drisses du hunier de misaine, reprit la partie courante, et laissa brandiller la poulie. Il crocha ensuite une autre poulie qu'il avait apportée, et dans laquelle le double d'une corde avait été passé au milieu de la cosse, il rentra à courir le mou de ce cordage. Ce travail, qui paraissait le plus hasardeux, à cause de la proximité de l'ennemi, fut achevé le premier et sans le moindre risque véritable, le matelot étant caché non-seulement par le beaupré, mais encore par la fumée du canon.

De son côté, l'aventurier placé sur la vergue d'artimon saisit le croc de la poulie des drisses, auxquelles il se suspendit sans hésitation. Quelques-uns de ses camarades se tenaient prêts à amortir sa chute, en mollissant l'autre bout de la manœuvre.

M. Leach était sur l'un des bras de la vergue de misaine, et sur l'autre se tenait un matelot. Chacun d'eux laissa un crochet dans le nœud du cargue-fond intérieur, et laissa tomber sur le pont la balle de merlin. Il fit la même chose pour les cargue-fonds extérieurs, et pour les cargue-boulines. Ensuite M. Leach sauta dans les agrès et de là sur un galhauban, d'où il glissa sur le pont avec une rapidité qui empêcha les Arabes de l'ajuster. Toutefois, malgré la vitesse de ses mouvements il reçut une légère blessure à l'épaule.

Le matelot qui occupait l'autre bras de vergue réussit également, et ne se retira qu'après avoir assujetti la cargue-bouline; mais comme il était par le bossoir du vent, il résolut d'amener le bout du palanquin de ris. Il cria de larguer la manœuvre sur le pont, courut à la balancine, étalingua le bout du palanquin, et se dressa de toute sa hauteur, pour regagner l'extrémité de la vergue. Dans cette périlleuse position, il poussa un cri de triomphe; mais tout à coup il sauta à plusieurs pieds au-dessus de la vergue, et tomba perpendiculairement dans la mer en tenant à la main la manœuvre dont il s'était emparé. On crut d'abord qu'il s'était jeté volontairement à l'eau pour éviter de s'estropier sur le pont, et qu'il allait rejoindre le bâtiment à la nage; mais le malheureux ne reparut pas, et une longue trace de sang marqua la place où il était tombé. Lorsqu'on remonta à bord le palanquin de ris, il n'était plus retenu par la main qui venait de l'étreindre.

Le capitaine Truck avait désormais les moyens de hisser trois voiles d'étai, la brigantine, et la basse voile de misaine; cela suffisait pour le présent. Le palanquin de ris, si chèrement acheté, fut rentré au moyen d'un léger cordage.

L'ordre fut donné de carguer la brigantine, et de lever l'ancre de touée. Aussitôt que le navire fut dégagé du fond, on mit dehors la voile d'étai du petit mât de hune. L'écoute fut halée au vent, et la barre mise dessous. Les bossoirs commencèrent à faire leur abatée; aussitôt que l'avant fut dans la direction voulue, on tira l'écoute, et on changea la barre.

L'importante voile de misaine fut déployée en attachant à la têtière les cargue-fonds et les cargue-boulines, et en hissant les empointures avec le palanquin de ris. Dès que cette large pièce de toile fut en mouvement, le navire avança avec plus de facilité, poursuivi par les menaces furieuses des Arabes. Malgré la force du vent, un corps aussi considérable que *le Montauk* avait une certaine puissance d'inertie, qui ne pouvait être immédiatement surmontée, et pendant plusieurs minutes, on entendit retentir les vociférations des Arabes, comme s'ils eussent été à bord.

On marcha d'abord vent arrière jusqu'au rocher plat dont nous avons déjà parlé. Là, le bâtiment boulina pour passer au vent de ce récif. On borda la brigantine, ainsi que les voiles, d'étai de l'arrière, afin de faire lofer le bâtiment, et la misaine fut amarrée. En gouvernant droit vers l'ouverture du goulot, qui n'était qu'à une centaine de vergues, *le Montauk* n'avait rien à craindre, et il était sûr d'éviter la côte tant que la brise actuelle se maintenait; mais la marée poussait le bâtiment vers le rocher, et il était très-dangereux de faire force de voiles en boulinant.

Le capitaine Truck jugea très-exactement de la situation, et ne se sentit pas très-rassuré. Les récifs se terminaient par une pointe anguleuse, dentelée, qui pouvait mettre le malheureux *Montauk* en pièces, s'il s'en approchait un seul moment. Tous les efforts fructueux que l'on avait faits jusqu'alors pouvaient donc devenir complétement inutiles, et au moment où le vieux marin se croyait sûr du succès, un accident imprévu pouvait le faire retomber entre les mains de ses féroces adversaires.

Il promena les yeux des rochers aux voiles et des voiles aux rochers.

— Lofez, lofez, s'écria-t-il; vous le pouvez, et il le faut, car nous sommes dans le moment le plus critique.

— C'est fait! répondit le timonier.

— Paul se tenait auprès du capitaine, et il risqua une observation.

— Nous ne pouvons, dit-il, doubler cette pointe de rochers, et si nous la touchons, le navire est perdu.

— Gagnons au vent, en courant au plus près, répondit le vieillard d'un ton sévère; vous voyez déjà que le taille-mer s'écarte de la côte sur laquelle il menaçait de s'affaler.

Les bossoirs du navire avaient certainement dépassé l'endroit dangereux; mais la bordée s'en approchait à chaque instant. L'échelle de hauban de misaine était en dehors de la pointe fatale, mais on ne savait encore s'il serait possible de parer l'arrière. Un bâtiment tourne sur son centre de gravité comme sur un pivot, et les deux extrémités inclinent souvent vers des directions opposées.

Le capitaine conçut l'esperance de faire route au vent, en laissant arriver.

— La barre tout au vent, cria-t-il : arrive tout la barre tout au vent! Amenez la voile d'étai d'artimon, et filez l'écoute!

Les matelots coururent aux voiles, mais le timonier ne bougea pas.

— La barre tout au vent, entendez-vous! s'écria le capitaine d une voix de tonnerre.

La réponse habituelle ne fut point entendue.

Paul se précipita dans le passavant étroit qui menait à la roue du gouvernail. Jamais *le Montauk* ne s'était trouvé dans une situation plus critique, car s'il eût touché le roc, il était brisé sans ressource.

— Arrive tout! répéta le capitaine.

Le timonier se tenait à la roue, dont il semblait serrer la poignée avec force; il levait les yeux comme à l'ordinaire, mais la drosse du gouvernail ne lui obéissait pas.

— La barre tout au vent! êtes-vous fou? dit Powis en s'élançant vers la roue, qu'il fit tourner dans le sens indiqué.

La barre fut changée; le timonier lâcha prise sans résistance, et tomba comme une masse sur le pont. Une balle lui était entrée dans le dos, et lui avait traversé le cœur; cependant il était resté inébranlable à son poste jusqu'à son dernier soupir.

Les bossoirs du *Montauk* firent lourdement leur abatée, et l'arrière gagna au vent; mais comme ce retard avait augmenté le péril, le bâtiment ne fut réellement sauvé que par la conformation de l'écusson et des allées de la cale.

La pureté des eaux laissa voir à Paul et au capitaine toute l'étendue des dangers auxquels ils venaient d'échapper. Il y avait eu un moment où la grande voûte et l'écusson s'étaient trouvés presque en contact avec des rochers acérés.

— Relevez le timonier, et amenez-le-moi, dit le capitaine, qui ne se doutait pas de la mort de ce pauvre diable.

Le second appela un matelot, et pendant que celui-ci se rendait à la barre, Paul apporta aux pieds du capitaine le cadavre sanglant de l'homme qui avait été tué à son poste.

M. Truck se découvrit quand le corps passa devant lui.

— Seigneur, dit-il, tes voies sont impénétrables! nous ne sommes dans ta main que des grains de sable ou de misérables insectes!

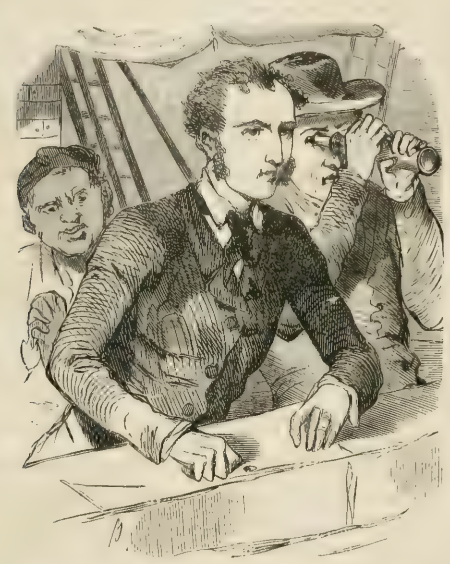
Après avoir passé le rocher, le paquebot n'avait plus devant lui que la pleine mer, et les Arabes n'étaient plus à redouter. Toutefois ils

continuèrent leur fusillade en l'accompagnant de gestes furieux auxquels on pouvait désormais répondre par le mépris et l'indifférence.

Le corps du marin tué fut déposé entre les mâts, et l'ordre donné d'enverguer les voiles. Au bout d'une demi-heure, *le Montauk* gagnait le large avec ses trois voiles de hune. On mit ensuite dehors les basses voiles, puis les bonnettes; et avant le coucher du soleil, le navire faisait route à l'ouest, poussé par les vents alizés.

CHAPITRE XXXIX.

Pour la première fois, depuis que les Arabes s'étaient emparés de son bord, le capitaine Truck éprouva quelque soulagement. Il avait été un moment tranquille, après le combat; mais de nouvelles inquiétudes n'avaient pas tardé à l'assiéger. Maintenant toutes s'étaient dissipées. Le bâtiment n'était pas équipé pour la course; mais il était convenablement gréé, dans une basse latitude, et servi par les vents alizés. En outre, il était délivré de *l'Ecume*, son ancienne ennemie.



Paul Powis et M. Sharp observent les mouvements des Arabes.

— Dieu merci! dit le capitaine à Powis, je dormirai cette nuit, sans songer aux Arabes, aux rochers et au mécontentement qui m'attendait à New-York. Il est possible qu'un autre homme ait montré plus d'habileté en dégageant un navire d'un aussi mauvais pas, mais je doute que personne ait mieux réussi. Cet exploit ne coûtera rien, ou presque rien, aux armateurs, et je me demande si le pauvre capitaine danois ne reviendra pas quelque jour pour réclamer ses voiles et ses mâts. Nous n'en sommes peut-être pas très-légitimes possesseurs. Emerich de Vattel n'avait point prévu ce cas extraordinaire, et peut-être n'est-il réglementé que par les lois de l'Afrique, dont le code m'est complétement inconnu. Quoi qu'il en soit, ces voiles et ces mâts sont à nous et nous les garderons, bien certainement, jusqu'à notre arrivée en Amérique.

— Maintenant que nous sommes en paix, dit Powis, il serait peut-être à propos d'enterrer le timonier; vous savez combien les marins sont superstitieux à l'égard des cadavres.

Paul mit quelque empressement à faire cette supposition, car il savait qu'Eve n'oserait s'aventurer sur le pont, tant que le corps y resterait.

— J'ai songé à cela, reprit le capitaine, mais je voudrais attraper ces deux misérables requins qui nagent dans nos eaux et qui ont l'air de flairer une nourriture. C'est une chose extraordinaire, monsieur Blunt, que ces poissons devinent la présence d'un cadavre à bord, et fassent jusqu'à cent lieues pour suivre leur proie.

— C'est extraordinaire, en effet; mais êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez?

— Avez-vous vu les deux pirates qui marchent à l'arrière? interrompit M. Leach.

— Oui, dit Powis, mais rien ne les empêcherait d'être là, même quand il n'y aurait pas de cadavre à bord. Les requins abondent dans cette latitude, et j'en ai remarqué plusieurs autour des rochers.

— Ils seront désappointés en ce qui concerne le pauvre Tom Smith, dit le second, à moins qu'ils n'aillent le chercher loin. J'ai attaché aux pieds de l'estimable défunt un buste en plomb de Napoléon, qui le fera descendre tranquillement au fond de la mer.

— C'est une heure favorable aux émotions solennelles, dit le capitaine en regardant les cieux aux lueurs incertaines du crépuscule. Tout le monde sur le pont pour les funérailles! J'avoue que je serais moi-même plus assuré de la continuation du beau temps si ce corps était hors du bâtiment.

Pendant que le second allait à l'avant pour passer l'équipage en revue, le capitaine prit à part M. Blunk, et le pria de vouloir bien rendre les derniers devoirs au trépassé.

— Je lirai la Bible moi-même, dit-il, car les officiers doivent avoir leur mot à dire dans les cérémonies. Quand on jette un matelot à la mer, s'ils s'en exemptaient on douterait de leur science et l'on n'aurait plus pour nous le respect nécessaire. Vous autres marins de l'Etat, vous êtes plus familiarisés que nous avec les oraisons, et si vous avez un livre convenable, vous m'obligerez en vous en servant dans cette douloureuse conjoncture.

— Pourquoi, dit Paul, ne pas avoir recours à M. Edmond Effingham, qui lit matin et soir ses prières dans sa cabine?

— En vérité! dit le capitaine; alors c'est mon homme, et il faut que je mette la main dessus sans borguigner... Holà, Toast, descendez! présentez mes compliments à M. Effingham, et dites-lui que je voudrais bien lui parler... Encore un mot, Toast!... Priez-le d'apporter dans sa poche un recueil de prières. Vous passerez ensuite dans ma chambre, et vous m'apporterez la Bible que vous trouverez sous mon oreiller. Les Arabes ont eu le temps de piller, mais il y a dans le saint livre quelque chose qui le sauvegarde toujours. Les coquins, comme je l'ai souvent observé, évitent la Bible, et ils voleraient plutôt dix volumes de romans qu'un seul exemplaire de l'Ecriture... Ma mère était de cet avis, monsieur Blunt, et je voudrais certainement mieux si je l'avais toujours écoutée.



Ève se précipita dans les bras de son père, et tous deux confondirent leurs larmes.

Glissons sur les arrangements préliminaires pour arriver au service funèbre.

L'absence de formalités ne peut jamais ôter à une pareille scène son caractère de grandeur. Quand la population du paquebot fut réunie, les basses voiles furent carguées, et la grande voile de hune fut appliquée aux mâts, ce qui donne toujours à un navire un air de repos majestueux. Le corps enveloppé d'un hamac, ayant aux pieds le buste de plomb, fut posé sur une planche en travers d'une balustrade. Une tache de sang qui teintait l'étoffe indiquait seule le genre de mort. L'équipage se groupa autour du linceul; le capitaine Truck et ses

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

officiers se placèrent dans le passavant ; les passagers s'assemblèrent sur le gaillard d'arrière, et M. Effingham, tenant à la main un livre de prières, se détacha du groupe principal.

Le soleil venait de disparaître dans l'Océan. L'horizon occidental était illuminé de ses couleurs d'arc-en-ciel, douces et perlées, qui ornent les soirées et les matinées d'une basse latitude, pendant les mois d'automne. A l'est, l'emplacement de la côte était marqué par des monticules de sable, qui rappelaient à l'imagination les vastes solitudes du Sahara. La mer était sombre de toutes parts ; mais l'imposante obscurité de l'Océan contrastait avec un ciel clair-semé de nuances variables, pareilles aux couleurs bien connues du dauphin.

Transportée d'admiration, Eve pressa le bras de John Effingham. Voilà le tombeau du marin ! murmura-t-elle.

— Et il est digne de recevoir un brave. Cet homme est mort à son poste, et d'après ce que m'a dit Powis, il a tenu la barre jusqu'au dernier moment.

Ils gardèrent le silence, car la cérémonie commençait.

Le capitaine Truck se découvrit, mit ses lunettes, et ouvrit le volume sacré. Le vieux marin n'apportait pas beaucoup de discernement dans ses lectures ; il choisissait ordinairement les sujets qu'il croyait susceptibles d'intéresser tout le monde, et c'étaient ceux qui l'intéressaient lui-même. Il prit dans les Actes des Apôtres un passage où l'on raconte le voyage de saint Paul, allant de Judée à Rome. Il le lut avec fermeté, en insistant sur les versets qui parlaient de navigation.

Pendant cette lecture étrange, Paul Powis conserva le plus grand sang-froid ; mais M. Sharp ne put réprimer un sourire. La figure anguleuse de John Effingham resta impassible, et les femmes étaient trop émues pour se permettre la moindre réflexion critique. Quant à l'équipage, il écouta avec une attention profonde ; seulement les matelots échangèrent par intervalles des regards et des signes de tête, toutes les fois qu'ils furent frappés de quelques expressions qui n'étaient pas exactement maritimes.

Lorsque ce chapitre édifiant fut terminé, M. Effingham commença les prières des morts. Le calme régna au premier son de sa voix, comme si l'esprit de Dieu fût descendu des nuages, et tous les auditeurs frissonnèrent.



Paul fit voir au sheik que le canon était dirigé vers les Arabes rassemblés.

M. Effingham débuta en ces termes :

« Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Il eût été impossible de mieux prononcer ces paroles.

Les manières de l'orateur étaient simples, nobles, distinguées; sa prononciation était nette, sa voix claire, accentuée et sympathique. Les matelots tressaillirent comme s'ils eussent entendu un avertissement céleste quand il prononça ces mots :

« Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il restera sur la terre jusqu'au dernier jour. Les vers détruiront mon corps, et pourtant dans ma chair, je verrai Dieu. »

Eve ne tarda pas à verser des larmes en entendant les accents d'une voix chérie. John Effingham donna d'un ton calme les répons du psaume, que répétèrent Paul et le véritable sir George. L'officiant ne cessa de produire un profond effet sur l'assistance, qui fut impressionnée surtout de ces paroles :

« J'ai entendu une voix du ciel qui me commandait d'écrire : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! »

Les matelots se serrèrent les uns contre les autres, et le capitaine Truck avoua plus tard qu'il avait entendu positivement cette même voix.

Ce fut un instant solennel que celui où l'on jeta le cadavre à la mer : il fut lancé les pieds en avant, et emporté par le poids du buste de plomb, il disparut rapidement.

L'eau s'entr'ouvrit et se referma en moins d'une seconde, et toute trace du tombeau du marin fut effacée.

Eve Effingham vit dans cette disparition si prompte l'image de l'oubli, dont le voile enveloppe si vite les mortels dès qu'ils ont quitté la terre.

Au lieu de demander la bénédiction à la fin de la cérémonie, Edouard Effingham entama pieusement le psaume d'actions de grâces pour la victoire.

« Si le Seigneur n'avait pas été de notre côté, nous pouvons le dire maintenant, les hommes qui se levèrent contre nous nous auraient anéantis. »

La plupart des passagers entonnèrent les répons, et la voix argentine d'Eve se mêla aux murmures de l'Océan, pour dire :

« *Te Deum laudamus!* Nous te louons, ô Dieu ! Nous reconnaissons que tu es le Seigneur ! Toute la terre t'adore, toi le Père éternel ! »

Après avoir prononcé ces mots, Edouard Effingham congédia l'assemblée.

Jamais le capitaine Truck n'avait été plus vivement ému d'une cérémonie religieuse; et quand les funérailles furent terminées, il contempla longtemps l'endroit où la dépouille mortelle de Tom Smith était tombée, même longtemps après que le navire eut été entraîné loin de ce lieu funéraire.

On aurait dit que c'était à ses yeux la tombe d'un ami.

— Faut il éventer la grande voile de hune ? demanda M. Leach après avoir attendu quelques minutes pour laisser à son commandant le temps de recouvrer son calme habituel.

— Pas encore, répliqua le capitaine.

— Faut-il crocher les palans de vergues, et mettre en place la chaloupe?

— Non, monsieur Leach; il serait indécent de s'éloigner ainsi du tombeau du pauvre Tom Smith. J'ai remarqué que sur le continent on ne s'en allait jamais avant que la dernière pelletée de terre fût tombée. Tom est resté inébranlable devant la mort, comme un hunier ou les ris devant la tempête ; et nous lui devons quelques égards.

— Que faire des embarcations, monsieur ?

— Traînez-les à la remorque ; nous aurions l'air d'abandonner notre timonier, si nous mettions en place le canot au-dessus de sa tête. Votre grand-père était ecclésiastique, Leach, et je m'étonne que vous ne reconnaissiez pas combien il est contraire aux bonnes mœurs de s'éloigner à la hâte d'un tombeau. Un peu de méditation ne peut nous faire de mal.

Le second fut stupéfait des nouvelles idées de son capitaine ; mais il fut forcé de s'y conformer.

Le jour finissait; les cieux perdaient leur éclat, et leurs couleurs étaient plus douces et plus mélancoliques, comme si la nature eût sympathisé avec les sentiments de ces marins isolés.

CHAPITRE XL.

On aurait pu croire que *le Montauk* avait été ravagé de fond en comble par les barbares ; mais il n'en était rien. Comme il était excessivement difficile d'opérer un véritable débarquement dans l'endroit où il avait échoué, c'était pour l'alléger plutôt que par toute autre raison qu'on avait descendu des ballots sur la grève. En outre, les conventions passées entre les chefs avaient réprimé jusqu'à un certain point la rapacité de leurs compagnons.

Lorsque chaque passager se fut assuré de ses pertes, son premier

soin fut de questionner ses voisins, et ce sujet occupa la société réunie comme de coutume, vers neuf heures du soir, autour du sopha d'Ève Effingham.

— Eh bien, comment va M. Lundi? dit Edouard à John qui entrait.

— Il se sent soulagé, et repose. J'ai laissé mon domestique auprès de lui. On viendra m'avertir aussitôt qu'il sera réveillé.

La compagnie demeura un instant muette et rêveuse; puis on reprit le cours de la conversation.

— L'étendue de nos pertes en bagages est-elle connue? demanda M. Sharp. Quant à moi, j'ai constaté dans les miens un léger déficit, mais il n'y manque rien d'essentiel.

— Votre contrefacteur, répondit Eve en souriant, est celui qui a le plus souffert, et toutes ses curieuses bagatelles ont été volées.

— Il est puni par où il a péché, lui qui m'avait volé mon nom.

— J'ai appris en effet qu'il y avait deux sir Georges Templemore, dit John Effingham en saluant M. Sharp. On voit certainement de par le monde des hommes sans capacité occuper un rang élevé; cependant je puis dire sans amour-propre que j'ai soulevé le masque qui cachait l'imposteur. J'avais entendu parler de sir Georges Templemore, et je ne le reconnaissais point dans l'homme qui passait pour lui.

John Effingham donnait si rarement à ses paroles une forme élogieuse, que M. Sharp fut enchanté du compliment. D'ailleurs les renseignements sur son compte avaient été fournis sans doute par Eve et par Edouard, et il lui était doux de penser qu'on avait parlé de lui favorablement. La légère rougeur qu'il remarqua sur les traits de la jeune fille lui donna l'espoir qu'elle avait daigné ne pas l'oublier.

— Celui qui me fait l'honneur d'emprunter mon nom, reprit-il, ne peut avoir de très-hautes prétentions. Je soupçonne que c'est tout simplement de ces jeunes campagnards anglais qui abondent dans les voitures publiques ou sur les paquebots, et qui essaient d'en imposer aux badauds par leurs grands airs et leur forfanterie.

— Cet homme, reprit John, paraît au fond un honnête garçon, quoique naviguant sous faux pavillon, comme dirait notre brave capitaine.

— C'est une supercherie dont il ne se rend pas seul coupable, dit Eve le rire dans les yeux quoique sa physionomie demeurât immobile.

— C'est vrai, mais il a monté en grade pour la comète, tandis que les autres ont consenti à descendre. Il s'est bien comporté hier, et il a montré autant de fermeté que d'élan.

— Aussi, dit M. Sharp, eu égard à sa conduite, je lui pardonne son usurpation, et je souhaite de tout mon cœur que les Arabes ne l'aient pas entièrement dépouillé. Il y a dans sa collection de curiosités certains objets dont la possession les embarrasserait, tels que crochets à boutons, cornes, canifs à vingt lames, et autres objets qui annoncent une civilisation très-développée.

— Et vous, monsieur Powis, dit M. Effingham, vous avez eu du bonheur; si l'ennemi nous avait traité en raison du mal que vous lui avez fait, vous auriez souffert plus que tous vos compagnons.

— Ma perte, répondit tristement Powis, n'a pas une grande valeur pécuniaire; mais elle est irréparable.

Tous les regards exprimèrent un vif intérêt, car le jeune homme semblait réellement abattu, et l'on pouvait croire qu'il ne disait pas toute la vérité. Il remarqua la curiosité qu'il avait excitée, et que réprimaient seules les lois de la politesse, et il ajouta :

— J'ai perdu une miniature qui était pour moi d'un prix inestimable.

Le cœur d'Eve palpita, et ses yeux se baissèrent vers le parquet.

Le reste de l'assistance parut étonné ; et M. Sharp reprit après un moment de silence :

— Une peinture n'a pas beaucoup de mérite aux yeux des barbares. Ils n'auront été séduits que par le cadre.

— Il était d'or et assez artistement ciselé, sans être cependant assez précieux pour tenter nos pillards.

— Beaucoup d'objets sont purement égarés, dit John Effingham. Ils ont été déplacés par curiosité, et abandonnés par caprice. J'ai trouvé çà et là divers effets qui m'appartiennent, et des ajustements de femme ont même été retrouvés dans les chambres de la cabine des hommes. Ainsi un bonnet de nuit de mademoiselle Viefville a été découvert chez le capitaine Truck, et l'honnête marin l'a confisqué comme une épave légalement acquise. Comme il ne peut s'en servir pour la tête, il sera forcé de le porter sur son cœur.

— Si le capitaine nous conduit sains et saufs à New-York, dit mademoiselle Viefville, moitié en anglais, moitié en français, je lui abandonne ce trophée *de tout mon cœur. C'est un homme brave, et c'est aussi un brave homme à sa façon.*

— Voilà déjà deux cœurs intéressés dans cette affaire, reprit John Effingham, et comment prévoir ce qui en résultera?... Monsieur Paul, ayez la bonté de décrire cette miniature, car il y en a plusieurs à bord, et la vôtre n'est pas la seule qui soit égarée.

— C'est le portrait d'une femme qui est, je le crois, remarquable par sa beauté.

Eve se sentit un froid au cœur.

— Monsieur, interrompit Nannette Sidley, si ce portrait est celui d'une dame âgée, ce doit être le même que j'ai trouvé dans la chambre de miss Eve, et que je comptais remettre au capitaine Truck, pour qu'il le rendît à son légitime propriétaire.

Paul prit la miniature que la vieille bonne lui présentait, et la contempla froidement pendant une minute.

— Ce n'est pas celle-ci, dit-il; la mienne représentait une femme qui n'a pas vingt ans.

Ce fut un moment de peine et d'humiliation que celui dans lequel Eve comprit le genre d'intérêt qu'elle portait à Paul Powis. Elle était parvenue à s'abuser dans les circonstances précédentes, où elle avait éprouvé une vive anxiété sur le sort du jeune homme. Maintenant la réalité s'offrait à elle sous une forme accablante, qu'il était impossible de méconnaître.

Personne n'avait vu la miniature en question, mais tous s'aperçurent du trouble avec lequel Powis en faisait mention, et tous se demandèrent ce qu'elle pouvait représenter.

— Les Arabes, dit John Effingham, semblent avoir pour les beaux-arts le même goût que nos cités naissantes d'Amérique.

— Et vos miniatures, demanda Edouard à sa fille, sont-elles toutes intactes? Il y a dans le nombre un portrait de votre mère, que je vous ai cédé parce que vous paraissiez en avoir grande envie, et dont la perte me serait bien douloureuse.

Edouard ignorait que son cousin en possédait une copie.

— Rassurez-vous, mon père, répondit la jeune fille; il est avec mes bijoux dans la soute aux bagages, et on n'y a point touché. Par bonheur pour nous, nous n'avons conservé dans nos effets, mademoiselle Viefville et moi, que les objets qui étaient d'un usage journalier et véritablement indispensables. La coquetterie doit être mise de côté sur un paquebot.

Lorsqu'Eve prononça ces mots, les deux jeunes gens la contemplèrent involontairement, et se dirent qu'une aussi charmante créature n'avait pas besoin d'ornements factices. Elle était revêtue d'une robe d'indienne de Paris, de couleur foncée, et sa femme de chambre avait taillé l'étoffe avec un art que pouvait seule posséder une ouvrière française. Son buste admirablement modelé, sa taille délicate, ses épaules tombantes, les contours gracieux de ses formes étaient modestement dessinés par ce costume. Il était de bon goût, sans exagération ; il n'avait rien de contraire aux convenances, et il ne dérobait au regard aucun des charmes de la personne. C'était une toilette recherchée, mais simple en même temps, dont l'élégance n'avait rien d'extravagant, et dont l'agencement excluait toute idée de caricature. On y voyait percer à la fois le sentiment naturel de la jeune fille, et la connaissance des lois de la mode, qu'elle avait apprises au milieu de la plus brillante société des capitales européennes. Sa pudeur virginale, ses habitudes de retenue la rendaient ennemie d'un vain étalage; mais elle laissait voir des qualités d'un ordre supérieur. Ses mains et ses pieds, si fins et si irréprochables dans leurs proportions, se montraient de la manière la plus séduisante.

CHAPITRE XLI.

— C'est l'un des mystères des grands desseins de la Providence, dit brusquement John Effingham, que des hommes existent dans des conditions si virtuellement différentes, et que la nature soit tellement diversifiée par les circonstances; il est presque humiliant d'être homme quand on a pour semblables des êtres comme ces Arabes.

— Vous avez beau vous défendre de cette parenté, dit Eve faisant un effort pour surmonter les idées qui l'assiégeaient. Vous êtes forcé de l'accepter, et les plus instruits, les plus éclairés, peuvent tirer de cette identité même une utile leçon. En nous montrant ce que nous aurions pu être, elle nous enseigne l'humilité; en nous faisant voir les distinctions qu'établit l'éducation, elle nous encourage à persévérer jusqu'à ce que nous ayons atteint notre perfectionnement.

— Ce globe, repartit John, n'a qu'une étendue insignifiante, et un grand nombre de navigateurs en font aisément le tour. Vous-même, monsieur, tout jeune que vous êtes, vous avez peut-être fait le tour du monde.

Paul fit un signe d'assentiment.

— Et pourtant, dans ces étroites limites, et malgré des points de ressemblance incontestable, quelle étonnante variété de conformation physique, de couleurs, de lois et de civilisation!

— Autant que mon expérience bornée a pu m'en faire juger, dit Powis, j'ai trouvé partout non-seulement la même nature, mais encore un sentiment inné de justice qui semble universel. Ce sentiment éclate même chez les êtres les plus dégradés, au milieu des scènes de violence les plus odieuses. Les droits de la propriété, par exemple, sont reconnus partout, et le voleur prouve toujours qu'il a la conscience de son crime en le commettant clandestinement, comme un acte qu'il est obligé de dissimuler. Tous les hommes ont les mêmes idées générales d'équité naturelle, et ils ne les oublient que sous l'empire des systèmes politiques, des dissensions, de la nécessité, ou d'une tentation irrésistible.

— Pourtant il est de règle que le plus fort opprime le plus faible.

— C'est vrai, mais il reconnaît son erreur directement ou indi-

rectement. On s'aperçoit même qu'il comprend l'énormité de son crime, à la manière dont il le défend. En ce qui concerne les ennemis que nous avons vaincus, je n'éprouve contre eux aucun sentiment d'animosité, car leur conduite est justifiée par leurs usages.

— On m'assure, interrompit Edouard Effingham, que si l'effusion du sang a été arrêtée, c'est grâce à votre fermeté et à votre présence d'esprit.

Paul ne répondit à ce compliment que par une inclination de tête.

— On peut se demander, ajouta-t-il, si les peuples civilisés, sous l'inspiration de l'intérêt, n'ont pas été amenés par le raisonnement à commettre des actes aussi contraires à la justice que les méfaits des barbares. Aucune nation n'est peut-être complétement exempte du reproche d'avoir adopté parfois des mesures non moins injustes que le système de pillage usité parmi les Arabes.

— Comptez-vous pour rien les droits de l'hospitalité?

— Regardez la France, nation policée. Il y a peu de temps encore, les biens meubles de l'étranger qui mourait sur le territoire français étaient confisqués au profit d'un monarque regorgeant de richesses. Comparez cette loi d'aubaine à celle que les Arabes ont été sur le point de nous appliquer, et l'avantage ne sera pas en faveur des chrétiens. Le sort des marins naufragés est presque partout le même: dans les contrées les plus avancées en civilisation, on les pille quand on en trouve l'occasion, et souvent même on les assassine.

— Vous faites un effrayant tableau de l'humanité, dit Eve en frémissant. Vos accusations du moins ne peuvent s'appliquer à l'Amérique.

— Rien n'est moins certain. L'Amérique jouit d'avantages matériels qui lui ôtent la tentation du crime; mais les habitants de quelques côtes passent pour avoir recours au vieil usage anglais d'allumer de faux signaux, pour tromper les marins, et profiter des naufrages. Je crois qu'il y a dans l'homme une tendance à rendre l'infortune plus lourde pour les malheureux.

— Vous allez désillusionner cette jeune âme, dit Edouard Effingham avec douceur.

— Je suis convaincu de ce que j'avance. Tous les hommes ne trahissent pas de la même manière leur égoïsme et leur sauvagerie; mais ils les laissent voir quelquefois. Quant à l'Amérique, miss Effingham, elle a des vices particuliers, inhérents à son organisation, et qui seront promptement cause de sa décadence. Toutefois, je n'enveloppe pas mes critiques de la formule un peu trop dure qu'ont employée certains compatriotes de mademoiselle Viefville.

— Laquelle? demanda la gouvernante en anglais.

— *Pourrie avant d'être mûre.* Certes l'Amérique est *encore* bien loin de la maturité, mais je me garderais bien de l'accuser d'être *pourrie*.

— Nous nous étions flattés, dit Eve d'un ton de reproche, d'avoir trouvé un compatriote dans M. Powis.

— Et en quoi cela changerait-il la question? Admettez-vous qu'un Américain n'est digne de ce titre qu'à la condition de fermer les yeux sur les imperfections de son pays?

— Serait-il généreux de la part d'un fils de se mettre contre sa mère avec ceux qui la combattent?

— Votre comparaison est ingénieuse, mais elle manque d'exactitude. Il est du devoir de la mère d'élever et de corriger son enfant; mais il est du devoir du citoyen de réformer et de corriger son pays. Comment y parviendrait-il, s'il se bornait constamment à un éloge? On ne doit pas convenir trop franchement devant des étrangers des fautes de sa patrie; mais quand on se trouve avec ses concitoyens, il est inutile, et même dangereux, de taire le mal qu'on a été à même d'observer.

Un Américain doit être le premier à dénoncer les vices généraux de sa nation, puisqu'il est de ceux qui, outre des institutions, peuvent y apporter un remède.

— Mais, objecta Eve, les Etats-Unis sont dans une position exceptionnelle; les autres nations ont pour eux une antipathie qui se traduit par des attaques ou des sarcasmes incessants. Vous en conviendrez vous-même, sir George Templemore?

— Moi! pas du tout: je suis persuadé qu'en Angleterre on a maintenant une estime profonde pour les Etats-Unis.

Eve leva les mains au ciel, et mademoiselle Viefville elle-même, qui était d'ordinaire réservée à l'excès, ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Ceci demande explication, dit Powis, et je prierai sir Georges de donner quelque développement à la déclaration qu'il vient de faire.

—Peut-être, répliqua le baronnet, regardons-nous encore les Américains comme *tant soit peu* rebelles, mais c'est un sentiment qui disparaîtra bientôt.

— Et qui est assez étrange, dit John Effingham en souriant. La vérité est, selon moi, que la véritable rebelle était l'Angleterre, dans la question qui s'est résolue par la révolution américaine.

— C'est un point de vue entièrement nouveau, repartit sir Georges, et je serais curieux de savoir comment vous le soutiendrez.

— Quand l'Amérique fut colonisée, reprit John, il se fit un pacte. Les émigrants obtinrent des chartes, des lois organiques qui leur garantissaient des droits distincts. En revanche, ils promirent obéissance au roi. Ce roi, à cette époque, jouissait d'une autorité absolue. Il pouvait frapper les lois d'un *veto*, et ses prérogatives étendues le dérobaient à l'influence du parlement. Dans un pareil état de choses, le monarque commun devait avoir une affection paternelle pour tous ses sujets, soit qu'ils fussent autour de lui, soit qu'ils habitassent des contrées situées au delà des mers. Les colons comptaient donc avec raison sur un gouvernement équitable; peut-être même que l'éloignement rendait le prince plus attentif aux intérêts de ceux qui n'étaient pas là pour plaider leur cause.

— Où voulez-vous en venir? demanda sir George Templemore.

— Aux changements qu'amena la révolution. Les Anglais s'insurgèrent contre les Stuarts, le détrônèrent, et donnèrent la couronne à une dynastie nouvelle, qui n'avait qu'une parenté très-éloignée avec l'ancienne. Le roi fut dépouillé de son autorité; il fut mis en charte privée, par un corps oligarchique, par une assemblée de députés, qui en réalité ne représentaient guère qu'eux-mêmes. La défense des colonies cessa d'appartenir au roi, pour être confiée à une petite portion du peuple; et les membres de cette *clique* sacrifièrent les intérêts généraux à leurs propres intérêts.

— Et voilà les motifs que les Américains invoquèrent pour se révolter? s'écria sir George: c'est une théorie entièrement neuve.

— Ils n'analysèrent pas les causes, mais ils contestèrent les résultats. Quand ils s'aperçurent que la législation était principalement faite à l'avantage de l'Angleterre, ils commencèrent à s'alarmer, et ils s'insurgèrent non pas contre un monarque légitime, mais contre des usurpateurs.

— Tous ces aperçus me semblent extraordinaires, dit sir George Templemore.

— Vous finirez par en admettre l'exactitude, répliqua John Effingham. Après quelques mois de séjour en Amérique, un nouvel horizon s'ouvrira devant vous. Vous avez trop de bon sens pour conserver en voyageant vos préjugés aristocratiques, ou si vous aimez mieux, vos opinions préconçues. Vous jugerez la nation, non par ouï-dire, mais d'après des faits positifs.

— On m'a affirmé qu'il y avait aux Etats-Unis une forte tendance à l'aristocratie: telle est du moins l'avis de la plupart des voyageurs européens.

— Ils s'abusent sur le sens des mots. Les vrais aristocrates, comme les vrais royalistes, sont en très-petit nombre; mais beaucoup de gens en prennent la qualification.

— Comment ces gens-là peuvent-ils se tromper?

— Rien de plus facile: celui qui veut un roi de nom, sans autorité réelle, n'est pas royaliste.

— Vous n'admettez donc pas dans un Etat l'équilibre des pouvoirs?

— Non, je soutiens qu'il doit y avoir dans tout gouvernement une autorité prépondérante, qui en détermine le caractère. Si ce n'est pas celle du roi, l'Etat n'est pas une monarchie, quel que soit l'intitulé des lois. On a beau appeler une idole Jupiter; on ne la transformera pas en Dieu.

En ce moment, la conversation fut interrompue par l'arrivée subite du maître d'hôtel.

— Messieurs, dit Saunders, M. Lundi vient de se réveiller, et il se sent un peu mieux, mais je pense qu'il n'en a pas pour longtemps. Le navire n'est pas plus changé depuis qu'il a sa nouvelle mâture, que le pauvre Lundi n'est changé depuis son sommeil.

— C'était là ce que je craignais, dit John Effingham en se levant: allez avertir le capitaine, qui désire être instruit de toutes les crises qui pourront se présenter dans l'état du malade.

A ces mots, il sortit de la cabine, et toute la société s'étonna d'avoir pu si vite perdre de vue un malheureux qui était presque à l'agonie. Elle n'avait fait d'ailleurs que suivre l'exemple du reste des hommes, qui oublient si généralement les douleurs dont ils ne sont pas eux-mêmes accablés.

La principale blessure de M. Lundi était une de celles qui entraînent ordinairement la mort dans les quarante-huit heures. Il avait supporté héroïquement ses souffrances, mais sans se douter de sa fin prochaine, qui était si évidente pour tous ses compagnons. Quand il se réveilla, ses illusions commencèrent à se dissiper. Cet homme, qui avait toujours vécu joyeusement en s'abandonnant à ses instincts matériels, eut une vague idée qu'il touchait au terme de sa courte existence, et qu'il devait mettre sa conscience en repos. Ce fut alors qu'il envoya chercher John Effingham, qui lui-même avertit le capitaine. Tous deux se présentèrent avec M. Leach à la porte du blessé. Cette cabine étant de dimension peu spacieuse, il fut convenu que John entrerait le premier, et que les autres attendraient qu'on les appelât.

— Monsieur Leach, dit le capitaine dès qu'il fut seul avec son second, j'ai apporté ma Bible, car le moins que nous puissions faire pour un passager de l'arrière, c'est de lui en lire un chapitre. Seulement je me demande quel passage il faut choisir, comme le plus convenable en pareil cas.

— Auriez-vous quelque prédilection pour un fragment du livre des Rois?

— Il y a si longtemps que je l'ai lu, répondit le second avec embarras, qu'il me serait difficile d'exprimer une opinion. Je crois cependant comme vous qu'un peu de Bible ne peut pas faire de mal au

patient, et que les conseils du Livre saint lui mettront du baume dans l'esprit.

- Il n'est pas aisé de viser juste et d'atteindre l'endroit sensible de la conscience. Il m'est arrivé un jour de vouloir produire de l'effet sur mon équipage en lui lisant l'histoire de Jonas avalé par la baleine. Je me disais que c'était un sujet propre à attirer l'attention des matelots, et à leur faire voir les dangers qu'ils pouvaient courir; mais j'ai fini par m'apercevoir qu'ils ne croyaient pas un seul mot de ce récit.

— Il est bon, répondit le second, d'éviter de parler de miracle en mer; j'ai entendu ce soir des gens de l'équipage révoquer en doute les aventures de saint Paul, et nier que son navire eût porté une ancre pendant la tempête.

— Ce sont des ingrats! ils devraient remercier le ciel de n'être pas en ce moment attachés à la queue des chameaux et galopant à travers le désert du Sahara. Si j'avais deviné leur perversité, je leur aurais lu deux fois de suite les Actes des apôtres! Heureusement M. Lundi est un homme plus raisonnable, et il écoutera ma voix. Si je lui débitais l'intéressante histoire d'Absalon? Le récit d'une bataille doit convenir parfaitement à un homme qui meurt des suites d'une bataille.

— Je suis d'avis que M. Lundi aurait plutôt besoin d'entendre des paroles douces et consolantes, sans qu'on ait recours à toutes ces subtilités.

— Vous avez peut-être raison; mais voici M. John, et je crois que nous pouvons rentrer.

En effet, M. Lundi venait de prendre une potion, et avait exprimé le désir de voir les officiers.

La cabine du blessé avait environ sept pieds carrés; elle était propre et décorée avec une certaine élégance. Elle avait contenu primitivement deux cadres superposés; mais John Effingham avait fait enlever par le charpentier le compartiment supérieur, et M. Lundi occupait le lit de dessous, ce qui permettait de l'assister plus facilement. La pièce était éclairée par une lampe garnie d'un abat-jour, et dont la lumière tombait sur le visage du mourant.

— Je suis fâché de vous voir en cet état, dit le patron quand il se fut assis, et ce qui augmente ma douleur, c'est la pensée que vous êtes victime de la bravoure dont vous avez fait preuve pour reconquérir mon paquebot. Il eût été dans les règles que cet accident arrivât à moi, ou à M. Leach, plutôt qu'à vous.

M. Lundi regarda l'orateur avec un étonnement qui le déconcerta.

— Il est possible, pensa le capitaine, que j'aie de la peine à remplir ma mission.

Et pour gagner du temps, il donna un coup de coude à M. Leach, afin de lui faire entendre que c'était à son tour à offrir des consolations.

— Votre position aurait pu être plus désastreuse, dit le second en changeant d'attitude, comme un homme dont les mouvements physiques correspondaient au mouvement intellectuel. J'ai connu un homme qui avait eu la mâchoire fracassée, et qui vécut quinze jours sans prendre la moindre nourriture.

L'infortuné Lundi regarda M. Leach, et parut croire que son cas n'était pas moins désespéré.

— Il est évident, interrompit le capitaine, que cet homme ne put se rétablir faute d'aliments.

— Ajoutez aussi faute de boisson; il n'avala pas une gorgée de liquide, depuis le moment où il fut blessé, jusqu'à celui où on le jeta à la mer.

Les yeux de M. Lundi se tournèrent involontairement vers le cordial dont John Effingham venait de lui administrer une cuillerée, avec l'idée qu'on pouvait lui donner tout ce qu'il demanderait. Le capitaine comprit l'intention du patient, et le jugeant aussi perdu sans ressource, il n'hésita pas à lui faire boire un demi-verre de la potion. L'effet en fut instantané, et le malade subitement ranimé se mit à parler d'une voix dont la force surprit les auditeurs.

— Messieurs, dit-il, je ne me sens pas mal, je suis même beaucoup mieux, et enchanté de vous voir. Capitaine Truck, j'ai l'honneur de boire à votre santé.

Le capitaine regarda le second comme pour lui dire qu'ils avaient rendu leurs visites vingt-quatre heures trop tôt; mais Leach, qui étudiait la physionomie du patient, répondit tout bas à son commandant que c'était une faible brise qui ne se soutiendrait pas.

— Oui, messieurs, reprit M. Lundi, je suis charmé de vous voir; servez-vous donc, s'il vous plaît.

Le capitaine changea de tactique quand il s'aperçut que le patient avait tant de force et de présence d'esprit, il crut devoir en profiter pour le disposer à une résignation chrétienne.

— Nous sommes tous mortels, monsieur Lundi, oui, monsieur, très-mortels; les plus forts et les plus hardis doivent de temps en temps penser au terme du voyage.

— Vous avez raison, parfaitement raison. Quand pensez-vous que nous arriverons?

M. Truck déclara par la suite que jamais question ne l'avait plus surpris. Cependant, comme son esprit de prosélytisme grandissait en raison des difficultés, il se servit adroitement des paroles du moribond.

— Mon cher monsieur, reprit-il, il est un port vers lequel nous gouvernons tous, et dont nous devons constamment chercher les signaux et les amarques : ce port est le ciel.

— Oui, ajouta M. Leach, un port où nous aborderons tous, tôt ou tard.

M. Lundi promena les yeux de l'un à l'autre, et revint à la disposition d'esprit d'où le cordial l'avait tiré.

— Vous me croyez donc bien bas, messieurs? demanda-t-il avec inquiétude.

— Vous êtes en charge pour le port dont nous parlions tout à l'heure, repartit le capitaine décidé à poursuivre les avantages qu'il obtenait. Votre blessure, nous le craignons, est mortelle, et quand on en a reçu une semblable, on reste rarement longtemps dans ce monde de misères.

— S'il supporte ce choc, pensa le capitaine, je l'abandonne à M. Effingham.

M. Lundi ne le supporta pas. La potion qu'il avait absorbée soutenait encore ses forces physiques; mais l'illusion morale qu'elle avait produite s'était évaporée, et la triste réalité reprenait son empire.

— En effet, dit-il d'une voix éteinte, je crois que j'approche de ma fin, et je vous remercie de... de cette consolation.

— Voilà le moment de lâcher le chapitre, murmura Leach; il est éclairé sur son état et plein de contrition.

Le capitaine Truck, désespérant de son discernement, avait remis au hasard le choix du fameux chapitre. Peut-être ressentait-il jusqu'à un certain point cette mystérieuse influence de la Providence, ce vague espoir de secours surnaturels, qui rend les hommes plus ou moins superstitieux; il espérait qu'une sagesse supérieure à la sienne le dirigerait à propos.

Par bonheur, le livre des Psaumes est vers le milieu du volume sacré, et il eût été difficile de mieux placer ce sublime recueil de pieuses louanges et de science spirituelle, car celui qui parcourt les pages de la Bible, le rencontre plus fréquemment sous ses doigts que toute autre partie.

Dire que la lecture des psaumes produisit une vive impression sur M. Lundi, ce serait exagérer la puissance oratoire du capitaine et l'intelligence du moribond. Cependant ces avertissements salutaires, revêtus d'une forme si grandiose, ne manquèrent pas entièrement leur effet, et pour la première fois depuis son enfance, l'âme du commerçant fut touchée. Son imagination lui peignit Dieu et le jugement, et il respira si péniblement que les deux marins crurent que l'heure fatale était arrivée; une sueur froide inondait le front du patient et ses yeux vitreux erraient çà et là : ce paroxysme fut toutefois passager; le pauvre homme se calma par degrés, et il repoussa avec dégoût le verre que le capitaine Truck avait cru devoir lui offrir.

— Soutenons son courage, Leach, murmura le capitaine; je m'aperçois qu'il entre dans la bonne voie, dans celle que suivaient les puritains nos ancêtres. Les gémissements et les craintes font place à l'espérance; nous l'avons tiré de peine, maintenant mettons en panne, et attendons l'effet de la manœuvre.

— Quand les mourants sont dans cet état, dit Leach, il est d'usage de leur réciter une prière : en savez-vous une?

Le capitaine Truck et son second, malgré l'étrangeté de leurs pensées et de leur langage, étaient émus de cette scène, et guidés par la plus pure bienveillance, ils n'agissaient point avec légèreté, ils croyaient avoir des devoirs à remplir comme officiers du paquebot, et ils éprouvaient en outre une généreuse sympathie pour l'étranger qui était tombé en combattant vaillamment à leurs côtés.

Le vieux marin promena autour de lui des regards inquiets, tourna la clef de la porte, et s'agenouilla après avoir donné un coup de soude à son compagnon, pour l'inviter à suivre son exemple.

Il avait en ce moment plus de dévotion véritable que n'en ont souvent les ministres du culte.

Les paroles de l'Oraison Dominicale lui étaient connues; il les répéta à haute voix, distinctement, avec ferveur, mais en altérant parfois le texte.

Quand il se releva, il avait la figure baignée de sueur, comme s'il eût accompli le plus pénible des travaux.

Rien peut-être n'était plus capable de frapper l'imagination de M. Lundi que le spectacle d'un vieillard tel que le capitaine Truck s'inclinant ainsi devant le Seigneur. Le mourant avait l'esprit lent et borné, sa première impression fut celle de la surprise, mais de pieux sentiments finirent par s'emparer de lui.

M. Leach, qui, pendant la prière, avait deux fois secondé la mémoire infidèle de son chef, se releva tout bouleversé, et quand il remonta sur le pont, il dit au lieutenant : La plus rude besogne que j'aie jamais faite, c'est de donner un coup de main au capitaine tandis qu'il récitait l'Oraison Dominicale.

— Je vous remercie, balbutia M. Lundi; je vous remercie sincèrement... A présent envoyez-moi M. John Effingham, je n'ai pas de temps à perdre, et je désire le voir.

Le capitaine sortit avec la conviction qu'il s'était consciencieusement acquitté de son devoir. La promptitude et l'habileté qu'il avait mises à réparer les avaries du paquebot, le courage qu'il avait déployé contre les Arabes lui semblaient moins méritoires que les qualités dont il se flattait d'avoir fait preuve dans cette exhortation *in extremis*. Tous

ceux auxquels il a raconté son voyage ont remarqué qu'il insistait plus particulièrement sur ce qui s'était passé dans la chambre de M. Lundi.

CHAPITRE XLII.

John Effingham arriva, et resta seul avec le patient. Comme tous les hommes fortement trempés, qui ont conscience de leur supériorité sur leurs semblables, le cousin d'Eve se sentait disposé à faire des concessions à ceux qui n'étaient point capables d'entrer en lutte avec lui. Habituellement railleur, sévère et même hautain, il se montra doux et conciliant; il vit du premier coup d'œil que l'âme de M. Lundi était ouverte à de nouveaux sentiments; il savait que l'approche de la mort dissipe souvent les nuages dont les facultés intellectuelles sont obscurcies, quand la partie animale de l'être est en pleine vigueur; aussi ne fut-il pas étonné du changement qu'il remarqua sur la physionomie du mourant.

M. Lundi débuta dans sa confession par ces mots :

— Je crois, monsieur, que j'ai été un grand pécheur.

— C'est le lot de tous les hommes, répondit John Effingham; nous savons que pas une âme ne peut se sauver sans l'assistance du Rédempteur.

— Je vous comprends; mais je suis un homme d'affaires, et j'ai été élevé dans l'idée que la meilleure manière d'atténuer ses torts était de les réparer.

— C'est assurément la première.

— Oui, monsieur, je le pense. Je suis né de parents pauvres, et la misère m'a poussé dans une voie qui n'était pas toujours celle du bien. J'étais le seul soutien de ma mère..... Que le Seigneur me pardonne si j'ai commis des fautes... J'aurais dû boire moins et réfléchir davantage... mais peut-être n'est-il pas encore trop tard !...

M. Lundi, n'étant plus sous l'influence du cordial, s'exprimait difficilement, en phrases entrecoupées. John Effingham l'écouta avec surprise, mais avec un sang-froid caractéristique. Il pensa qu'il était prudent d'appeler un autre témoin; il sortit sans bruit, s'avança vers la porte de la cabine d'Eve, et fit signe à Powis de le suivre; puis il revint auprès du mourant épuisé, le prit doucement par la main, et lui donna une potion moins excitante que la première, mais qui eut pour effet de le ranimer.

— Je conçois votre idée, et je l'approuve, reprit M. Lundi en regardant Paul : j'ai peu de choses à dire... les papiers expliqueront tout... voici un trousseau de clefs... ouvrez le tiroir supérieur du bureau, et prenez-y un portefeuille de maroquin rouge... la clef est là !... J'ai tout réuni... j'avais le pressentiment que mon heure était proche... A New-York, vous aurez le temps.... il n'est pas encore trop tard!

Comme le blessé ne parlait que par intervalles, John Effingham put se conformer à ses instructions à mesure qu'il les donnait. Il trouva le portefeuille de maroquin rouge, en prit la clef, et la montra à M. Lundi, qui sourit en faisant un signe affirmatif.

Le bureau contenait du papier, de la cire, et tout ce qu'il fallait pour écrire. John Effingham renferma le portefeuille dans une forte enveloppe, et y apposa trois sceaux sur lesquels il mit l'empreinte de ses armoiries. Il demanda ensuite à Paul sa montre, qui portait un cachet dont il apposa également l'empreinte. Après avoir pris ces précautions, il déclara par une note écrite que le paquet lui avait été remis pour qu'il l'examinât dans l'intérêt de ceux que les papiers concernaient. Paul signa une déclaration analogue, et la note fut remise à M. Lundi, qui eut encore la force d'y joindre sa propre signature.

— Il est rare, dit John, qu'on plaisante dans un pareil moment, et ce portefeuille doit contenir la preuve de quelque injustice commise au préjudice de personnes innocentes. Prenez-le, monsieur Powis, et serrez-le avec vos effets jusqu'à ce que l'occasion de l'ouvrir se soit présentée.

M. Lundi se sentit soulagé quand il eut remis son dépôt en main sûre; il sommeilla pendant plus d'une heure. Le capitaine Truck vint demander des nouvelles du patient, et le voyant mieux, il se retira pour prendre un peu de repos. Paul revint aussi offrir ses services; mais John Effingham congédia jusqu'à son domestique, et déclara que son intention était de veiller toute la nuit. Il avait la confiance de M. Lundi; il lui avait prodigué des attentions qui semblaient lui être agréables, et il se regardait en conséquence comme rigoureusement obligé de ne pas abandonner un de ses semblables à l'extrémité. Il ne pouvait songer qu'à tempérer légèrement les souffrances du blessé; mais il se croyait aussi capable qu'un autre.

La mort est terrible pour les hommes les plus énergiques, quand elle vient avec calme dans le silence et la solitude de la nuit. John Effingham aavit des nerfs d'acier; néanmoins il ne put se défendre d'une certaine émotion, quand il se trouva seul au chevet de M. Lundi, dont il écoutait la respiration pénible, en même temps que le clapotement des eaux contre les flancs du paquebot. Plus d'une fois il eut envie de sortir pendant quelques minutes, et d'aller prendre un peu d'exercice sur le pont; mais le mourant ouvrait les yeux, et le suivait d'un regard jaloux, comme s'il n'eût été rattaché à la vie que par la présence de son consolateur. Lorsque John humectait ses lèvres desséchées par la fièvre, il recevait en échange de ses soins un coup d'œil de reconnaissance, et il entendait même des murmures confus qui exprimaient vaguement une profonde gratitude. Il ne pouvait abandonner un être aussi malheureux, aussi isolé; et quoiqu'il ne lui fût pas d'une utilité bien réelle, il se serait résolu pour lui à de plus grands sacrifices.

Le sommeil de M. Lundi était agité; sa physionomie décelait les tortures d'une âme qui allait s'enfuir. John considéra avec attention, et réfléchit à la destinée de l'homme dont il était appelé si singulièrement à contempler l'agonie.

— Je ne sais rien de son origine, se dit-il; il est d'une condition médiocre, et il a vécu préoccupé de soins vulgaires, sans avoir d'autre éducation que celle qui provient des habitudes. Je suppose qu'il doit être ignorant, rempli de préjugés, rusé sous les dehors de la probité, crédule et intolérant. Il doit avoir peu de jugement, ce qui ne l'empêche pas de soutenir avec hardiesse ce qu'il avance. La nature lui a donné un bon caractère, et il est malveillant par imitation. Pourquoi la nature a-t-elle mis au monde un être pareil, pour le faire périr prématurément d'une manière accidentelle?

La conversation de la soirée revint à l'esprit de John Effingham, et il ajouta en se parlant à lui-même :

— Cet homme a son Sosie dans l'Américain, qui s'occupe incessamment de s'enrichir, et cependant quelle différence dans les détails! Le marchand des Etats-Unis ne connaît pas de relâche; il travaille nuit et jour, avec la rapacité d'un oiseau de proie, sans se permettre la moindre distraction. Cet Anglais, au contraire, obéissant aux usages de sa patrie, a souvent oublié ses peines dans les plaisirs sensuels. En définitive, tous deux n'aboutissent-ils pas au même but? Le voile qui couvrait les yeux de l'Américain se déchire tôt ou tard; l'objet de ses préoccupations mondaines devient celui de ses regrets, quand il se voit forcé de quitter les biens d'ici-bas pour la nuit incertaine du tombeau. De son côté, le joyeux compagnon, l'ami de la bouteille est terrifié par la perspective de l'agonie, et il est saisi d'un repentir forcé, quand il n'est plus sous l'ascendant de la partie matérielle.

Ces réflexions furent interrompues par un gémissement de M. Lundi, qui demanda à boire, et se ranima un peu.

— Quel jour de la semaine sommes-nous? demanda-t-il avec une anxiété qui surprit son interlocuteur.

— C'est, ou plutôt c'était lundi, car minuit est passé.

— J'en suis content, très-content.

— De quelle importance peut être pour vous le jour de la semaine?

— On m'a fait une prédiction dans mon enfance : on m'a dit que j'étais né un lundi, et que je mourrais un lundi.

John fut choqué de l'abjecte superstition d'un homme qui n'avait probablement que quelques heures à vivre. Il lui parla de la médiation du Sauveur avec une éloquence naturelle et une connaissance approfondie de la nécessité de cette intervention. John avait de l'orgueil et de la force de caractère; il ne comptait guère que sur lui-même; aussi dans les circonstances difficiles il savait faire comprendre aux autres qu'il fallait compter exclusivement sur Dieu.

M. Lundi écouta attentivement, et parut éprouver une émotion momentanée.

— Je ne voudrais pas mourir, dit-il tout à coup.

— Il le faut pourtant; quand le moment arrive, nous devons nous y préparer.

— Je ne suis pas las, monsieur Effingham.

— Je le sais, car je vous ai vu à l'épreuve; j'espère que vous aurez du courage jusqu'au bout; vous êtes d'ailleurs dans une position où tous les efforts seraient inutiles; vous devez mettre toute votre confiance en Dieu.

— Je le sais, monsieur, j'essaie de m'en convaincre; mais je ne voudrais pas mourir.

— L'amour du Christ est sans bornes, dit John Effingham touché de la détresse du patient.

— Je le sais... je l'espère... je voudrais le croire... Avez-vous une mère, monsieur Effingham?

— Elle est morte depuis plusieurs années.

— Une femme?

John Effingham eut la poitrine oppressée, et on aurait pu le prendre un moment pour le malade.

— Non, dit-il, je n'ai ni frère, ni sœur, ni femme, ni enfant; mes plus proches parents sont à bord du *Montauk*.

— Je ne vaux pas grand'chose, reprit le blessé; mais tel que je suis, je vais manquer à ma mère.

— Avez-vous quelque chose à lui faire dire? je m'empresserai de combler vos vœux.

— Elle a des idées de religion, et la douleur que va lui causer ma perte serait moindre si elle savait que j'ai été enseveli comme un chrétien.

— Nous ferons tout ce qui dépendra de nous.

— A quoi cela servira-t-il, monsieur Effingham? Je voudrais avoir moins bu et réfléchi davantage.

John Effingham ne pouvait qu'approuver une componction si tardive, mais si nécessaire.

— Cependant, reprit M. Lundi, peut-être ne comptons-nous pas assez sur notre force et sur notre santé.

— Ne vous en occupez plus, monsieur Lundi; tournez toutes vos pensées vers cette médiation divine qui seule peut nous sauver.

Mais M. Lundi avait moins de repentir que de peur de la mort. Il s'était longtemps étourdi dans les plaisirs, et il avait suivi tous ses penchants; maintenant il se trouvait à l'improviste en face d'un danger imminent auquel il était impossible d'échapper. Il cherchait autour de lui comme pour se rattacher à quelque chose, et sentit s'éteindre graduellement l'ardeur qui l'avait soutenu dans l'orgueil de sa force.

— Après tout, dit-il en regardant fixement John Effingham, je ne crois pas avoir été un très-grand pécheur.

— Je l'espère, mon bon ami; cependant aucun de nous n'est exempt de souillures qui le rendent indigne de comparaître devant Dieu.

— C'est vrai, monsieur; mais j'ai reçu le baptême et la confirmation.

— Ces sacrements ne sont que des promesses que nous sommes obligés d'accomplir.

— Ils m'ont été administrés par un prêtre et un évêque, deux ecclésiastiques orthodoxes et respectables.

— Je n'en doute pas; l'Angleterre est attachée aux formalités religieuses, mais elles sont insuffisantes sans la contrition.

— J'ai le cœur contrit, monsieur.

La conversation fut interrompue pendant une demi-heure. John Effingham crut d'abord que le malade était retombé dans un état de somnolence; mais en l'examinant de plus près, il remarqua que ses yeux s'entr'ouvraient souvent, et qu'ils erraient sur les objets environnants. Ne voulant pas troubler cette tranquillité apparente, il laissa s'écouler les minutes jusqu'à ce que M. Lundi jugeât à propos de parler.

— Monsieur Effingham, dit le mourant.

— Je suis auprès de vous, monsieur Lundi, et je ne sortirai pas de la chambre.

— Merci, Dieu vous garde! ne m'abandonnez pas!

— Je resterai, ayez l'esprit en repos, et dites-moi ce dont vous avez besoin.

— J'ai besoin de vivre, monsieur!

— La vie est un présent du ciel, et il le reprend quand il lui plaît. Demandez le pardon de vos péchés et implorez la miséricorde du Sauveur.

— C'est à quoi je vise, monsieur, mais je persiste à croire que je n'ai pas été un très-grand pécheur.

— Je l'espère, mais quelque grands que soient les torts, Dieu pardonne aux pénitents.

— Oui, monsieur, je le sais... Cette malheureuse affaire a été bien inattendue. Je n'ai rien négligé pour mon salut; j'ai été aussi admis à la sainte table, ma mère m'a fait communier.

John Effingham dans ses rapports avec les autres hommes avait souvent une idée trop exagérée de sa supériorité. Il était humble quand il se comparait avec le type de la perfection; mais il avait un orgueil assez légitime, quand il jetait les yeux sur ceux qui l'environnaient. Il ne priait pas habituellement et d'une manière régulière; mais il n'avait pas honte de prier. Son esprit hautain savait s'humilier devant Dieu, parce qu'il comprenait que tout en étant au-dessus de la plupart de ses semblables il était bien loin d'atteindre à l'idéal. Toutes les fois qu'il faisait un acte religieux, il y apportait la force, l'intelligence et l'énergie de son caractère. Aussi fut-il attristé du genre de circonstances atténuantes qu'invoquait M. Lundi. Il voyait là un nouvel exemple de la substitution des pratiques aux véritables sentiments de piété. Quoique étranger à ce rigorisme qui condamne au nom de la morale les choses les plus innocentes, il ne pouvait admettre qu'on suppléât à l'observation des lois évangéliques par l'accomplissement passif des rites de l'Eglise établie.

Il s'agenouilla auprès du lit du mourant.

— Je prierai avec vous, lui dit-il; nous implorerons ensemble la miséricorde divine.

M. Lundi fit un signe d'assentiment, et John Effingham pria assez haut pour être entendu de lui. Son improvisation ne ressemblait en rien au jargon de la dévotion vulgaire, entremêlé de citations et de métaphores surannées; claire, fervente, pleine de sentiment, elle allait droit au but. Un enfant l'aurait comprise, et le cœur d'un homme aurait été attendri de ce qu'elle avait de touchant et d'affectueux. Il est à croire que le grand Etre dont l'esprit remplit l'univers, et dont la clémence est sans borne comme le pouvoir, accueillit favorablement cet acte de piété éclairée.

M. Lundi sourit de plaisir quand John Effingham se releva.

— Que je vous sais gré de ce que vous faites pour moi! murmura le mourant; cela vaut mieux que tout le reste.

Après avoir prononcé ces mots, il demeura à moitié endormi, et garda le silence pendant plusieurs heures. John succomba lui-même à la fatigue, et s'assoupit, pour ne se réveiller qu'après le quart de diane. Le blessé avait remué dans sa couche funèbre, et croyant qu'il avait besoin de quelque boisson réconfortante, John lui offrit quelques gouttes de potion, mais l'agonisant les refusa.

Les peintres et les sculpteurs représentent ordinairement les saints les bras appuyés contre la poitrine, les mains jointes et placées verticalement. Telle était l'attitude qu'avait prise M. Lundi. Il remuait les lèvres, mais il parlait si bas qu'il était presque impossible de l'entendre. John Effingham se mit à genoux, et se pencha pour saisir ces sons incertains.

Le moribond récitait la belle et simple prière dont le modèle a été donné à l'homme par le Christ.

John répéta la même prière à haute voix, d'un ton pénétré, et quand il ouvrit les yeux, après cet hommage solennel à Dieu, M. Lundi était mort.

CHAPITRE XLIII.

Quelques heures plus tard le corps du défunt était jeté à la mer, avec les cérémonies qui avaient signalé les obsèques du timonier. Ces deux scènes funèbres répandirent à bord pendant quelques jours une sombre mélancolie; mais comme il n'est pas dans la nature humaine de se désoler constamment, et que les vivants n'avaient perdu ni parents ni amis, on oublia assez promptement les tristes événements qui s'étaient accomplis.

Le capitaine Truck, au bout de trois semaines, recouvra complétement sa bonne humeur. Il était mortifié des accidents extraordinaires qui étaient arrivés à son paquebot, mais en même temps il était fier de la manière dont il s'en était tiré. Quant aux officiers et aux matelots, ils avaient déjà repris leurs allures joviales, et leurs habitudes de travail. Les misères de la vie ne pouvaient produire qu'une impression superficielle et passagère sur des hommes éprouvés par tant de vicissitudes.

M. Dodge fut presque oublié, pendant la semaine qui suivit la reprise du *Montauk*. Il eut le bon esprit de se tenir à l'écart, dans l'espoir d'échapper à la critique; mais à la fin de cette période, il revint sur l'eau et tenta de former une opinion publique, qui lui assurerait une réputation de courage.

On peut juger du succès qui attendait ce grand projet, par une conversation qui eut lieu dans l'office, entre Saunders et son adjudant.

C'était dans la soirée du dernier samedi que le capitaine comptait passer en mer. Sur sa demande pressante, les passagers se réunissaient lentement autour de la grande table de la cabine, tandis qu'on leur préparait un punch.

— Ma foi, monsieur Toast, dit le maître d'hôtel, je suis ravi que notre patron soit ressuscité, et qu'il pense encore aux réjouissances. Je ne vois pas pourquoi les passagers ne se divertiraient point. Serait-ce à cause des mâts de fortune que porte le bâtiment? serait-ce parce que M. Lundi est mort? il a fait une bonne fin, m'a-t-on dit, et il a eu une des plus belles funérailles que j'aie vues en mer. Je crois que ses parents ne l'auraient pas mieux enterré, s'il avait été sur le continent.

— Cela me fait penser, monsieur Saunders, au plaisir qu'on doit éprouver par anticipation à l'idée d'être convenablement inhumé.

— C'est une grande consolation, Toast, et vous l'auriez eue certainement, dans le cas où il vous serait arrivé malheur pendant la bataille. Vous méritiez, sous tous les rapports, les honneurs funéraires, car votre conduite a été admirable. J'ai craint un instant que le capitaine ne fût atteint par vous dans la mêlée; mais au bout du compte vous n'avez blessé personne. On a certains préjugés contre nous autres gens de couleur, et je suis toujours flatté de rencontrer un homme dont l'attitude martiale contribue à les dissiper.

— On dit que M. Dodge n'a pas fait beaucoup de mal non plus, repartit Toast. Pour ma part, j'ai ouvert les yeux de toutes mes forces, après les avoir un moment fermés, et je ne l'ai pas aperçu.

Saunders mit le doigt sur le bout de son nez, et même le fit d'un air d'intelligence.

— Vous pouvez me parler avec confiance, dit-il, car nous sommes amis, de la même couleur, et de plus officiers dans la même cambuse. M. Dodge a-t-il causé avec vous des événements de ces fatales journées?

— Il m'a insinué les choses les plus incroyables, monsieur Saunders!

— Ne vous a-t-il pas suggéré le projet de faire certifier par le peuple une relation de toute l'affaire?

— Oui, monsieur. Je l'ai vu souvent sur le gaillard d'avant, au milieu des matelots. Il s'efforçait de leur persuader qu'ils avaient seuls reconquis le paquebot, et que les passagers n'y étaient pour rien.

— A-t-on eu la folie de le croire?

— On ne le croit pas tout à fait; mais chacun aime à se flatter, et à être flatté. Il y a des gens à bord qui ne demanderaient pas mieux que d'adopter la version de M. Dodge.

— C'est tout naturel, et votre observation, dont je me plais à reconnaître la justice, m'éclaire sur un point qui me semblait obscur. Les trois plus grands fainéants du bord, Hewson, Briggs et Johnson, sont les seuls qui se soient mollement comportés pendant l'action; eh bien, ils m'ont affirmé que M. Dodge avait mis le feu au canon, et avait forcé les Arabes à la retraite. Des hommes qui ont de bons yeux n'ont pu, je le soutiens, avancer un pareil mensonge qu'avec une intention perfide. Approuvez-vous ou contestez-vous leur rapport, ami Toast?

— Je le conteste, car, selon moi, c'est M. Blunt qui a servi la pièce.

— Je suis charmé que nous soyons de la même opinion. Je ne dirai rien avant que l'occasion s'en présente, et alors, monsieur Toast, j'exprimerai mes sentiments sans crainte, sans hésitation, car la vérité est la vérité.

— Au reste, reprit Toast, j'aime mieux m'occuper des dames que de ce M. Dodge, et je suis heureux qu'elles aient enfin banni toute mélancolie.

Le maître d'hôtel jeta un regard d'envie sur son coadjuteur, dont les progrès en civilisation lui faisaient réellement craindre un rival; mais étouffant cet accès de jalousie, il répondit avec dignité.

— Votre remarque est juste, monsieur Toast, et dénote de la pénétration. Je me félicite de vous avoir pour élève.

— Holà! maître Saunders! cria le capitaine qui était déjà assis au bout de la table, dans son grand fauteuil à bras.

— Plait-il, capitaine Truck?

— Faites-nous goûter à votre punch.

C'était le signal du gala du samedi soir, et les officiers de la cambuse se hâtèrent d'apporter leur breuvage.

Les dames avaient refusé sans éclat, mais résolument, d'assister à la fête. Les instances du capitaine avaient triomphé des scrupules des passagers, et de peur de paraitre lui manquer d'égards, tous avaient accepté son invitation.

— Messieurs, dit le capitaine après avoir disposé les bols et les verres de manière à les avoir à sa portée, c'est probablement le dernier samedi soir que j'aurai l'honneur de passer en votre excellente compagnie. Je sens que c'est un plaisir dont je ne me priverai qu'à regret. Nous sommes actuellement à l'ouest du golfe, et à cent milles du port, suivant mes observations et mes calculs. Que ce bon vent du sud-ouest se maintienne, et demain matin, vers huit heures, j'espère être à même de vous montrer la côte d'Amérique. On a fait certainement des traversées en moins de quarante jours; mais il faut considérer que nous avons vu l'Afrique et que nous marchons avec des béquilles.

— Heureusement, dit Edouard Effingham, les vents alizés nous ont été favorables à la fin de la traversée, quoique rebelles au commencement. Ce mois de voyage a été gros d'aventures, et j'espère que nous en conserverons le souvenir toute notre vie.

— Ce souvenir me sera doux, messieurs, reprit le capitaine Truck, et j'aurai toujours pour vous une sincère reconnaissance. Vous n'avez point contribué à nous mettre dans l'embarras, mais vous avez activement travaillé à nous en faire sortir. Sans la prudence, la science et le courage que vous avez déployés, Dieu sait ce que serait devenu le pauvre *Montauk*. Je vous remercie du fond de mon cœur, puisque j'ai la satisfaction de vous voir tous autour de moi, et de boire à votre santé, à votre prospérité future!

Les passagers s'inclinèrent, et M. Dodge fit remarquer l'empressement qu'il mit dans son salut. L'honnête capitaine était trop doux pour s'apercevoir de ce trait d'audace, dans le moment actuel, il aurait volontiers pris M. Dodge entre ses bras et l'aurait serré contre son cœur.

— Allons, continua le brave Truck, emplissons nos verres, et faisons honneur à la fête! Dieu nous a tous en sa sainte garde, et nous allons à la dérive, au milieu des écueils de la vie, suivant le point d'où il ordonne au vent de souffler. Il ne faudra pas oublier non plus, messieurs, la grâce, l'esprit et la vivacité des jeunes filles!...

Après cet échantillon de galanterie, le capitaine se mit à boire, mais avec modération, car il tenait à se ménager, de crainte de compromettre sa réputation. Il n'oubliait pas qu'il se trouvait près de la côte d'Amérique, et au mois de novembre.

Les verres circulèrent. M. Dodge et le soi-disant sir George, qui était toujours connu sous ce nom en dehors de la coterie d'Eve, savourèrent le punch à longs traits. Les autres furent plus sobres; cependant ils finirent par céder à l'influence conviviale, et pour la première fois depuis la conquête du paquebot on entendit des rires joyeux dans la cabine. Une heure de plaisir ramena l'aisance et la liberté qui règnent d'ordinaire à bord dans les réunions, et lorsque la glace fut brisée, on toléra jusqu'à M. Dodge. Malgré sa conduite dans la dernière bataille, M. Dodge, à force de flatteries et d'assiduités, était parvenu à se maintenir en bons termes avec le faux baronnet; mais les autres passagers éprouvaient pour lui, sinon de l'aversion, du moins de la pitié. Ils évitaient de parler de sa désertion au moment critique, quoique lui-même ne pardonnât à personne d'en avoir été témoin, et il regardait son manque de courage comme une infirmité naturelle plus digne de compassion que de reproche. Encouragé par cette tolérance dont il méconnaissait les motifs, Dodge tendait à s'imaginer que son absence n'avait pas été remarquée au milieu du désordre du combat. Il avait même poussé l'effronterie jusqu'à vouloir persuader à M. Sharp qu'il était allé à bord de la chaloupe du danois chercher l'autre embarcation et le radeau après la victoire.

M. Sharp avait accueilli froidement cette étrange assertion, mais comme il était trop poli pour la contredire ouvertement, M. Dodge l'avait maintenue, et faisait tous ses efforts pour s'en convaincre lui-même. Il y avait eu tant de désordre dans ses facultés pendant la bataille, qu'il tendait à croire que les autres n'avaient pas été plus capables que lui de voir ce qui se passait.

Lorsque le punch commença à produire son effet, le capitaine Truck pria l'éditeur du *Furet actif* de lire à la société quelques extraits de son journal. M. Dodge se laissait aisément attendrir par de semblables requêtes, et il alla dans sa chambre chercher le précieux recueil de ses observations critiques.

CHAPITRE XLIV.

Les quatre autres passagers se mirent en devoir d'écouter, en hommes du monde qui attachent peu d'importance aux commentaires d'un novice, mais qui se promettent de s'en amuser.

M. Dodge entra la tête levée. Il était persuadé que tout était oublié, et qu'il allait reprendre une place honorable dans la société du paquebot.

— Je propose, dit le capitaine, d'entendre ce que l'écrivain dit de Londres, afin que je puisse juger du mérite de ses descriptions, qui, je n'en doute, sont parfaites.

— Si la majorité veut bien me faire connaître son bon plaisir, répondit M. Dodge, je m'empresserai de m'y soumettre, car la majorité est souveraine. Paris, Londres ou le Rhin, peu m'importe; j'ai vu tout cela, et j'ai tout décrit avec la même exactitude.

— Personne n'en doute, mon cher monsieur, mais moi qui suis un bonhomme de marin, je ne suis pas à même d'apprécier également bien le tableau des mœurs de tous les pays, et puis, vous avez peut-être mieux compris ce qu'on vous disait en anglais, que dans une langue étrangère.

— Quant à cela, monsieur, la valeur de mes peintures ne saurait être rehaussée ou diminuée par les circonstances. Je me fais une règle d'être toujours exact autant que possible. Vous n'avez qu'à vous décider, messieurs. Vous parlerai-je de l'Angleterre, de la France ou du continent?

— J'avoue que j'ai un certain penchant pour le continent, dit John Effingham; comment limiter une intelligence aussi vaste que celle de M. Dodge aux îles Britanniques, ou même à la France?

— Allons, s'écria le capitaine, laissons le voyageur libre de suivre sa fantaisie; qu'il parcoure à son gré le ciel et la terre, y compris Londres et Paris.

Là-dessus, le journaliste tourna négligemment quelques pages, et lut ce qui suit:

« Arrivé à Bruxelles à sept heures du soir, descendu au meilleur hôtel de la ville, à l'enseigne de l'Agneau d'argent, qui est près du célèbre hôtel-de-ville, au centre même du beau quartier. Comme nous ne partons que demain après déjeuner, j'ai le temps d'étudier cette ancienne capitale. Elle est située sur un terrain plat...

— Un moment, interrompit le soi-disant sir George, je crois qu'il y a là une erreur. Je suis allé à Bruxelles, et je déclare que cette ville m'a semblée adossée en partie au versant d'une colline très-escarpée.

— Vous vous êtes trompé, je vous l'assure, mon cher sir George. Il n'y a pas plus de colline à Bruxelles que sur le pont de ce navire. Vous vous êtes trop pressé, comme la plupart des voyageurs, et vous n'avez pas eu le temps d'observer minutieusement. Vous autres, Anglais, mon cher sir George, vous êtes légèrement enclins à la précipitation. Vous voyagez en poste, dans une voiture à quatre chevaux, et quand on passe si vite, on peut facilement transporter en imagination une colline d'une ville à une autre. Moi, je voyageais en diligence, et j'avais le temps de faire des observations.

Et M. Dodge se mit à rire avec la conviction qu'il avait battu son contradicteur.

— Je vous engage à vous soumettre, sir Georges Templemore, dit John Effingham en appuyant sur le nom avec une emphase qui fit sourire les initiés. Bruxelles est certainement dans une plaine, et vous aurez rapporté de Hollande la colline que vous lui attribuez mal à propos. M. Dodge jouit en voyageant de priviléges que vous n'avez pas; en entrant dans une ville le soir, en la quittant le lendemain matin, il avait toute la nuit pour l'examiner.

— Et j'en profitais, monsieur John, car je me suis toujours fait un devoir de passer une nuit entière dans toutes les grandes cités.

— Cette circonstance doublera le prix de vos observations, car nos concitoyens indolents ne se donnent pas habituellement tant de peine. J'espère que vous n'avez point passé sous silence les institutions de la Belgique et les mœurs de la capitale que vous avez visité.

— Je n'ai rien omis, jugez-en plutôt.

« La Belgique est un de ces royaumes qui se sont formés à notre époque, et dont la destinée, comme on le reconnait à des signes infaillibles, est d'être bientôt renversés. Les peuples y sont opprimés par des maîtres impitoyables et par des prêtres avides. Le monarque, fils d'un roi de France, est héritier présomptif du trône d'Angleterre en vertu des droits de sa première femme. C'est un catholique fervent, tout occupé de saints et de miracles.

» Les nobles forment une classe importante, qui s'adonne à toute espèce de vices... (je vous demande pardon, sir Georges, mais la vérité avant tout)... à toutes sortes de vices et de tyrannies... »

— Dites-moi , monsieur Dodge , interrompit John Effingham , avez-vous parlé du moyen qu'ont pris les habitants pour éviter l'éternel ennui de marcher toujours sur une surface plane ?

— Non , monsieur , j'ai réservé toute mon attention aux mœurs du pays.

— Eh bien, ils ont imaginé une rue artificielle qui va jusqu'au faîte de la cathédrale, et ils la montent ou la descendent toute la journée.

M. Dodge parut incrédule; mais John Effingham conserva sa gravité. Après un moment de silence, le touriste reprit :



Paul prit la miniature et la contempla froidement pendant une minute.

« Le langage des Bruxellois est un mélange de haut et de bas allemand. Les mœurs sont empruntées à l'Allemagne. Le roi , petit-fils d'Auguste, roi de Pologne , se propose d'introduire à sa cour les usages russes; mais la jeune reine, qui est née dans le New-Jersey pendant que son illustre père tenait une école à Haddonfield, s'est de bonne heure imprégnée des idées républicaines qui distinguent l'honorable Louis-Philippe d'Orléans, actuellement roi des Français. »

— Ah ! monsieur Dodge , s'écria le vrai sir Georges , tous les historiens voudront vous couper la gorge par jalousie.

— J'ai dû utiliser, monsieur, les précieux renseignements que j'étais à même de recueillir. L'Amérique est un pays où il est impossible de mystifier les lecteurs. Nous leur offrons des faits, rien que des faits ; et contrairement peut-être à l'usage anglais, nous nous renfermons strictement dans les bornes de la vérité. Mais continuons :

« Le royaume des Belges est à peu près aussi grand que la partie nord-est du Connecticut en y comprenant Rhode-Island. Toute la population égale à peine celle des Indiens qui habitent les parties les plus sauvages de notre Etat de Géorgie... »

— Voilà un document bien utile , fit observer Powis, et il a le mérite de venir d'un témoin oculaire.

— Maintenant, messieurs, reprit M. Dodge , je vais retourner avec vous à Paris , où j'ai passé trois semaines, et dont ma connaissance de la langue française m'a permis d'examiner de près la société.

— Vous avez intention de publier ces notes? demanda le capitaine.

— Je les réunirai probablement , et je les étendrai de manière à en faire un volume; mais elles ont déjà été soumises au public américain dans les colonnes du *Furet actif*, et mes collègues de la presse ont bien voulu en parler avec la plus grande faveur. Permettez-moi de vous donner un spécimen de leur jugement.

A ces mots, M. Dodge ouvrit un portefeuille, et en tira une douzaine de morceaux de papier imprimé, qui avaient été conservés avec soin, bien qu'ils eussent souvent été feuilletés. Il en prit un et se mit à lire :

« Notre ami Dodge, rédacteur du *Furet actif*, instruit actuellement ses lecteurs en leur offrant de piquantes remarques sur l'état de l'Europe. Il a exploré cette partie du monde avec autant de hardiesse et de persévérance qu'en montra Christophe Colomb en franchissant les solitudes inconnues de l'Atlantique. Nous approuvons sans réserve les opinions de M. Dodge, qui sont solides, judicieuses et empreintes d'un caractère national. Nous aimons à croire que les Européens s'apercevront à la fin que nous avons des idées exactes de ce qui se passe chez eux. »

— Ceci est extrait de l'*Avocat du peuple*, journal publié avec le plus grand talent par Peleg Pond Esquire, profond observateur de l'espèce humaine.

— Surtout dans sa paroisse, reprit John Effingham. Pourriez-vous, je vous prie, nous citer encore quelques échantillons de critique ?

— J'en ai au moins une douzaine à votre disposition , dit M. Dodge, et il se remit à lire :

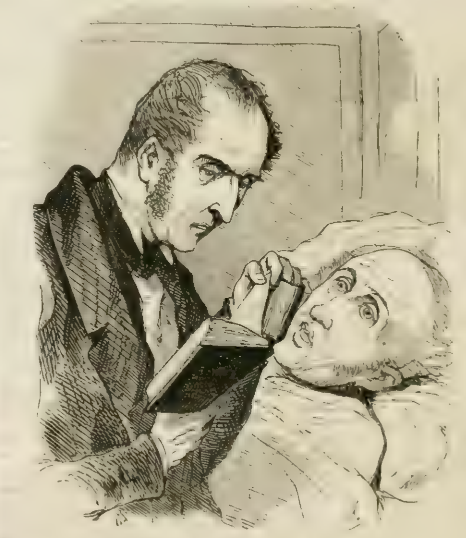
« L'éditeur du *Furet actif* parcourt en ce moment l'Europe , et il offre au public américain des lettres qui rappellent le style de Johnson, le goût et la connaissance du monde de lord Chesterfield. Il résulte de ces notes si éminemment recommandables, que l'Amérique n'a rien à envier aux habitants du vieux monde. M. Steadfast Dodge Esquire prouve au contraire notre supériorité sur toutes les autres nations. L'Amérique a produit peu d'hommes tels que Dodge, et Walter Scott lui-même ne désavouerait pas quelques-unes de ses descriptions. Nous souhaitons qu'il puisse longtemps continuer ses voyages. »

— En diligence, ajouta gravement John Effingham. Vous voyez , messieurs, que ces éditeurs ne dissimulent pas l'amitié qui les unit à M. Dodge, et cela fait preuve de leur bon goût et de leur impartialité.

—Nous parlons toujours les uns des autres de cette façon, Effingham ; c'est notre *esprit du corps*.

— Et le public devrait avoir un esprit de corps pour vous résister, dit Paul Powis.

— M. Dodge ne s'aperçut pas de cette distinction. Il débita avec la complaisance et la fatuité d'un ignorant, des considérations sur la société française. Ce profond observateur l'avait étudiée en voyageant cinq jours dans une voiture publique, en buvant pendant quatre semaines dans les tavernes et les restaurants, et en visitant trois théâtres, sans comprendre un seul mot des pièces qu'on y représentait.



John Effingham au lit de mort de M. Lundi.

« Les femmes de Paris, reprit-il, méritent d'être remarquées. Je me promène tous les soirs dans les galeries du Palais-Royal , et j'observe avec soin les dames à la mode de la capitale de l'Europe. Il y a surtout une duchesse dont la grâce et l'*embonpoint* ont excité mon admiration. Cette dame de qualité , comme me l'a appris mon domestique de place, a été surnommée la Mère du peuple , à cause de son affabilité. J'ai vu dans ces galeries des jeunes personnes qui doivent appartenir aux classes les plus élevées, puisqu'elles habitent des palais du roi, et qui sont loin d'avoir cette réserve et cette modestie que l'on remarque chez nos jeunes compatriotes. Elles se promènent seules, ce qui me paraît très-inconvenant ; mais j'avoue qu'il y a un certain charme dans la manière dont elles se balancent et dont elles regardent les passants. »

— Les dames françaises vous seront reconnaissantes , s'écria le capitaine en remplissant le verre du touriste. Continuez , de grâce.

« J'ai assisté dernièrement à un bal que donnait une des premières familles de France domiciliée dans la rue Saint-Jacques. La compagnie était choisie, et composée de l'élite du royaume des Français. Elle donnait l'exemple des bonnes manières, et dansait surtout avec une grâce incomparable. Les dames penchaient la tête en allant en avant deux ; elles inclinaient le corps, levaient les jambes et prouvaient par leurs pas cadencés qu'elles avaient été élevées à la cour de Terpsichore ; elles appartenaient toutes aux plus illustres familles. J'ai entendu l'une d'elles s'excuser de son départ précipité en disant que madame la duchesse l'attendait, et une autre annonçait qu'elle devait partir le lendemain pour la campagne avec *madame la vicomtesse*. Les messieurs, sauf quelques exceptions, avaient des costumes de fantaisie, les uns bleu de ciel, les autres rouges ou verts, et tous plus ou moins galonnés sur les coutures. Leurs ajustements avaient quelque ressemblance avec celui du roi Louis-Philippe, que j'ai vu ce matin partir pour Neuilly. Cette fête était admirablement ordonnée ; les dames étaient toutes gracieuses, et les messieurs n'avaient aucune espèce de fierté... »

— Je le crois sans peine, dit John Effingham.



M. Green était un homme froid et méthodique.

M. Dodge reprit haleine un moment et continua sa lecture.

« J'ai remarqué dans la plupart des monarchies que l'avilissement et les bassesses sont à l'ordre du jour. Ainsi, les hommes ôtent leur chapeau en entrant dans l'église quoique le ministre ne soit pas présent ; les enfants eux-mêmes ôtent leur chapeau en entrant dans les maisons particulières : c'est s'accoutumer de bonne heure à la servilité. J'ai vu des individus s'agenouiller humblement sur le froid pavé des églises, et montrer une abjection qui ne peut être engendrée que par des institutions despotiques. »

— Faut-il s'en étonner, s'écria le capitaine, puisqu'ils ont commencé si jeunes ?

— En effet, dit John Effingham, les vieillards dont M. Dodge cite l'exemple avaient sans doute débuté dans la servitude en entrant chapeau bas dans les maisons particulières.

— Précisément, répliqua l'auteur. J'insiste sur ces particularités, parce qu'elles font ressortir la différence qui existe entre les nations.

— J'en conclus, dit M. Sharp, que dans la partie des Etats-Unis où vous demeurez, les enfants ne se découvrent pas la tête quand ils entrent chez quelqu'un, et que les hommes ne se mettent pas à genoux dans les églises ?

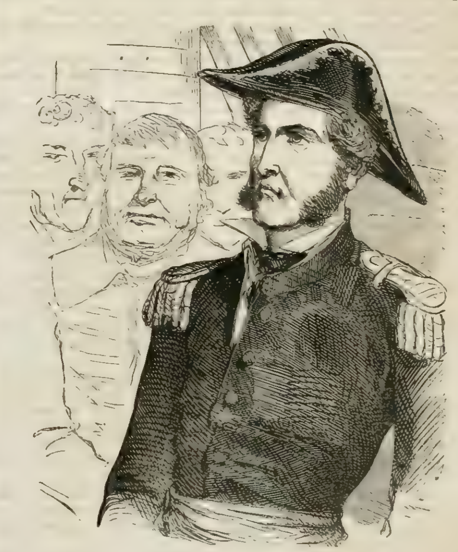
— Assurément non, monsieur ; mes concitoyens ont dès le premier âge une noble fierté. Nous avons certaines sectes vouées à d'humiliantes pratiques ; mais, en général, le culte en Amérique est fondé sur la raison. La superstition y est éteinte... mais j'ai quelques remarques relatives à l'église dans mes notes sur l'Angleterre... voulez-vous les connaître ?

— Bien volontiers, dit le vrai sir Georges Templemore.

— Je proteste d'avance contre les critiques, ajouta le faux sir Georges.

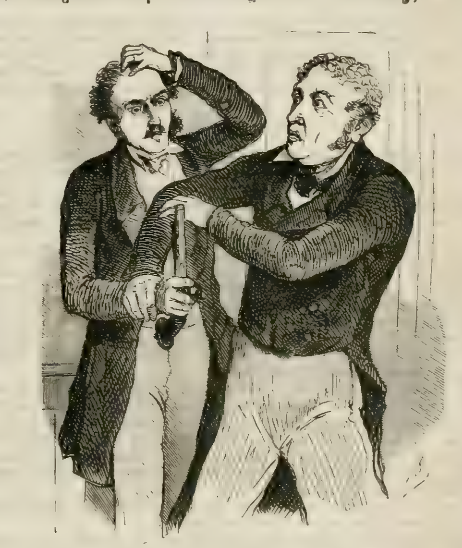
Sans se déconcerter, M. Dodge reprit avec son onction habituelle :

« Aujourd'hui, j'ai assisté à l'office dans l'église de Sainte-Marguerite. L'assemblée se composait des notabilités de l'Angleterre, parmi lesquelles on remarquait sir Salomon Snore, ci-devant grand



Le capitaine Ducie.

shériff de Londres, et le célèbre Shilling, de la maison de commerce Pound, Shilling et Pence. Le bon ton présidait à cette réunion, mais on pouvait lui reprocher beaucoup trop d'idolâtrie. Sir Salomon et M. Shilling furent reçus avec les égards dus à leur rang; mais les



Le capitaine surprit Saunders un pistolet à la main, prêt à se brûler la cervelle.

chants et les génuflexions étaient vraiment intolérables. En outre, la plupart des individus avaient des bancs à dossiers très-élevés, et souvent même garnis de rideaux qui les dérobaient aux yeux. Ce système d'isolement égoïste ne serait pas souffert en Amérique. »

— Est-ce qu'il n'y a pas de bancs dans les églises des Etats-Unis? demanda le vrai sir Georges.

— Il y en a partout, répondit John Effingham, excepté dans quelques contrées où l'on considère comme une atteinte aux droits de tous qu'un individu soit plus commodément installé que les autres.

— Et le propriétaire d'un banc n'a-t-il pas le droit d'y mettre des rideaux, afin de pouvoir se recueillir en lui-même?

— L'Amérique et l'Angleterre sont deux antipodes, repartit John. Vous croyez, sans doute, M. Sharp, que notre liberté est de la licence, et que chacun fait à son heure ce qui lui plait.

— J'avoue que j'ai cette idée, répondit le vrai sir Georges en souriant.

— Nous la lui ferons perdre, n'est-ce pas, monsieur Dodge? Vous avez, je le vois, monsieur, de fausses idées de liberté; chez nous, tout est réglé par les majorités. Nous mangeons quand la majorité mange; nous buvons quand la majorité boit; nous dormons, quand la majorité dort; nous prions, quand la majorité prie. Loin de nous ensevelir entre des bancs, de nous cacher derrière des rideaux, nous avons élevé les parquets en amphithéâtre, pour que chacun pût voir ses voisins. Les bancs ont été convertis en siéges d'égale hauteur, et l'on a taillé le côté de la chaire, afin d'exposer le prédicateur à tous les regards. Il est même question, m'a-t-on dit, de placer désormais l'auditoire dans la chaire, et l'ecclésiastique dans la nef.

Le ton sarcastique du cousin d'Eve déplaisait à M. Dodge; cependant, emporté par le désir de faire connaître ses productions, il lut encore un nouveau fragment :

« Ce matin, je me suis rendu au café de la Pelle et des Pincettes, pour y lire le journal du matin. J'ai pris place à côté d'un monsieur qui lisait le *Times*, et j'ai tiré à moi l'une des feuilles du journal pour la parcourir. Il m'a demandé insolemment ce que je voulais! L'intolérance des Anglais est due à l'étroitesse de leurs institutions, qui tendent à établir que la liberté s'applique aux personnes plutôt qu'aux majorités. »

— Vous le voyez, monsieur Sharp, dit John Effingham; un étranger comprend bien mieux qu'un indigène les défauts du caractère national. En usant de votre individualité, vous vous étiez figuré jusqu'à présent que vous jouissiez de la liberté.

— J'ai eu cette faiblesse, répliqua le vrai sir Georges; mais M. Dodge va avoir la complaisance de continuer.

« Rien ne m'a plus étonné que les noms donnés par les Anglais aux établissements publics. Nous avons en Amérique la taverne de l'Aigle, l'hôtel Oriental ou Occidental, le salon de la Paix, le café démocratique, où toutes nos appellations sont nobles et bien choisies; mais que penser d'un pays où une taverne s'intitule : Café de la Pelle et des Pincettes? »

Tous les assistants se récrièrent sur une telle monstruosité. Néanmoins, la plupart d'entre eux commençaient à se lasser des sottises de l'auteur, et la table se dégarnit peu à peu. Le capitaine Truck envoya chercher M. Leach, et ces deux officiers parlèrent encore une heure avec M. Dodge et le faux baronnet; puis tout le monde se retira.

CHAPITRE XLV.

Heureux est l'homme qui arrive sur la côte d'Amérique au mois de novembre, lorsque le vent est au sud. Beaucoup d'étrangers ont conçu du climat des Etats-Unis l'idée la plus défavorable. Ils l'ont injustement dénigré; mais leurs accusations sont fondées en deux cas, dans les journées étouffantes de l'été, et quand en automne le vent sec du nord semble vous ôter toute la moelle des os.

Les passagers du *Montauk* échappaient à ces inconvénients. Ils approchaient de la côte par un beau temps avec une douce brise du sud-ouest. On avait fait beaucoup de chemin pendant la nuit, et lorsque la société se réunit ce matin sur le pont, le capitaine annonça que dans une heure on serait en vue du continent occidental, qu'on avait si longtemps désiré. Comme le paquebot filait neuf nœuds, ayant dehors ses hunes et ses bonnettes de perroquet de hune, la promesse du capitaine pouvait aisément se réaliser.

— Toast, cria-t-il, car il avait repris complétement ses vieilles habitudes, et vous, maître d'hôtel, veillez bien au déjeuner ce matin. Si le vent se maintient encore pendant six heures, j'aurai la douleur de me séparer de cette excellente compagnie, et vous le chagrin de ne plus la servir. Ce sont des instants qui devraient éveiller la sensibilité, et pourtant tous les officiers de la cambuse se mettent à rire dès qu'ils approchent du port.

— C'est d'ordinaire un moment heureux pour tout le monde, dit Eve, et pour nous surtout après nos tribulations.

— Oui, ma chère jeune dame, et pourtant M. Saunders ne pense pas comme vous. Monsieur Leach, quelque gabier n'a-t-il pas encore crié terre? Les sables de New-Jersey devraient être visibles.

— Nous voyons depuis le point du jour le brouillard de la terre, mais voilà tout.

— Alors, c'est à moi que la récompense est due, car j'ai fait la découverte... Terre! terre!

Les matelots se portèrent à l'avant et reconnurent que le capitaine disait vrai; au reste, la vue du continent leur causa peu d'émotion, et il en est toujours ainsi après une courte traversée. Quant aux passagers, ils se groupèrent sur le pont, et s'efforcèrent d'apercevoir la côte, qui semblait se dérober à leurs yeux avides.

Powis seul la distinguait.

— Il faut implorer votre secours, lui dit Eve en rougissant, comme elle le faisait souvent quand elle s'adressait au jeune marin : nous sommes assez maladroits pour ne rien voir.

Paul fut enchanté d'avoir un prétexte pour se placer auprès d'Eve.

— Ayez la bonté, répondit-il, de regarder par-dessus le jas de cette ancre, et vous verrez un objet sur l'eau.

— En effet, n'est-ce pas un navire?

— Oui, mais un peu à droite de ce navire, ne remarquez-vous pas quelque chose de vaporeux qui s'élève au-dessus de la mer.

— C'est un nuage sombre et irrégulier.

— Vous le croyez, mais en réalité, c'est la terre. Ce sont les célèbres hauteurs de Navesink; en les observant pendant une demi-heure, vous verrez la forme et les contours devenir plus distincts.

Eve communiqua ses renseignements à son père et à mademoiselle Viefville, qui se mirent aussitôt en observation. Bientôt la couleur bleue de l'objet brumeux s'assombrit. La base se consolida sur l'eau; les faces et les angles des coteaux se dessinèrent, et des arbres se dressèrent sur leurs flancs. Au bout de vingt minutes on découvrait deux phares jumeaux placés au sommet des collines.

Le Montauk s'écarta de ce promontoire et gouverna vers un long banc de sable situé à plusieurs milles au nord. De ce côté, cinquante petites voiles se dressaient à l'horizon, pareilles aux tours des églises dans les plaines de la Lombardie. C'étaient des chasse-marées qui se rendaient à leur destination respective. Au milieu d'eux, apparaissaient quelques bâtiments en route pour l'Europe, la Chine ou l'Océan pacifique.

Vers neuf heures, *le Montauk* rencontra un grand navire, qui gouvernait à la bouline, toutes voiles dehors, et amoncelait les flots sous ses larges bossoirs.

Quelques minutes après, le capitaine Truck, dont l'attention avait été absorbée par les obligations de son état, rejoignit le groupe de passagers, et recommença la conversation.

— Ma chère jeune dame! s'écria-t-il, nous voici à cinq lieues de la pointe Sandy-Hook qui est sous notre bossoir du vent. Ce grand flandrin de Schooner, placé entre nous et la côte, vient nous apporter des nouvelles et en même temps nous en demander. Quand il aura fini d'arraisonner ce brick, il nous accostera, et nous aurons une excellente occasion de nous débarrasser des mensonges que nous aurons pu économiser. Ce petit canot qui s'avance vers nous est celui du pilote. Dès qu'il sera à bord, mes fonctions seront terminées.

— Et quel est ce navire qui marche à l'avant de nous? demanda Paul Blunt; il a la grande voile de hune aux mâts, les basses voiles sur les cargues, et la barre dessous.

C'est quelque traînard qui a oublié ses jarretières, et qui envoie une embarcation en ville pour les chercher, répondit froidement le capitaine.

En même temps il mit sa longue vue au poing, et la fixa sur le navire en question. Il le contempla longtemps, et il quitta deux fois l'instrument d'optique pour s'essuyer les yeux.

Enfin, au grand étonnement de tous les matelots, il s'écria :

— Rentrez les bonnettes et virez à l'est! vite, vite, mes enfants! C'est l'éternelle *Ecume*, aussi vrai que je suis un misérable pécheur.

Paul mit la main sur le bras du capitaine Truck et l'arrêta au moment où celui-ci allait s'élancer sur le gaillard d'avant pour encourager l'équipage par sa présence.

— Vous oubliez, dit le jeune homme, qu'avec nos mâts et notre voilure il nous est impossible de soutenir une chasse. Nous aurons beau lofer et courir des bordées au large, la corvette nous rattrapera toujours.

Le capitaine avait appris à respecter Powis, dont il accueillit favorablement l'intervention.

— Il ne nous reste, reprit-il, qu'à nous jeter dans la gueule du lion, ou à virer de bord pour gouverner à l'est.

— Nous avons deux chances, comme le bâtiment a changé de physionomie, nous pouvons passer inaperçus; autrement nous carguerons nos voiles en courant toujours la même bordée, et nous entrerons dans les basses eaux.

L'Ecume tire aussi peu d'eau que nous! s'écria le capitaine, il n'y a de ces côtés qu'une petite rade, où je rougirais d'entrer avec un bâtiment de la dimension du *Montauk*. En courant à l'est au contraire, j'atteindrai le port de New-London et je gagnerai le prix de la régate.

— Songez donc, capitaine, que vous auriez cent vingt milles à faire, et que la corvette vous rejoindrait infailliblement.

— Je crois que vous avez raison, mon cher monsieur; aussi maintenant que les bonnettes sont rentrées, je vais aller mouiller sous les collines, afin qu'il soit bien établi que je suis dans les eaux américaines. Après avoir échappé aux Arabes, il faudrait que le diable s'en mêlât, si je ne parvenais à éviter John Bull.

On brassa les vergues à l'avant, et le navire fut amené au vent. Sans ce changement subit, *le Montauk* serait allé droit à la corvette, il n'aurait probablement pas été découvert, grâce au changement pro-

duit dans sa tournure par l'apposition des mâts du danois. Tant qu'il avait présenté ses bossoirs au vaisseau anglais, il n'avait pas été reconnu ; mais dès qu'il exposa sa bordée aux regards, son identité fut constatée. La corvette changea vivement sa grande vergue, et elle éventa ses voiles du côté où le paquebot gouvernait. Les deux bâtiments étaient à environ dix milles de la terre, *l'Ecume* un peu en avant, et à une lieue sous le vent. Elle ne tarda pas à virer de bord et à rallier la côte. Par suite de cette manœuvre, les navires se trouvèrent presque par le travers l'un de l'autre, et la marche de la corvette prouva bientôt qu'elle était plus fine voilière que son concurrent.

Cette rencontre qui surprenait tant le capitaine Truck était cependant toute naturelle. Après la tempête, la corvette, qui n'avait éprouvé aucune avarie, avait longé la côte d'Afrique, et n'apercevant pas le paquebot dont elle suivait la piste, elle s'était dirigée sur New-York. En atterrissant, elle avait pris un pilote, et lui avait demandé si *le Montauk* était arrivé. Recevant une réponse négative, le capitaine anglais avait envoyé un émissaire à son consul, et au retour de ce messager, *l'Ecume* s'était éloignée du continent pour croiser au large. Elle rôdait dans ces parages depuis une semaine, et elle avait contracté l'habitude de rentrer le soir, et de rester jusqu'au jour près de la barre du port. Au moment où elle aperçut *le Montauk*, elle venait de mettre en panne en attendant des provisions de la ville.

Les passagers du paquebot avaient achevé de déjeuner, lorsque le second annonça que les bas-fonds étaient proches, et qu'il fallait absolument changer de route ou jeter l'ancre. En remontant sur le pont, le capitaine Truck et ses compagnons virent la terre à moins d'un mille à l'avant, et la corvette par le travers du *Montauk* à un demimille sous le vent.

— Voilà un audacieux coquin, s'écria le capitaine, ou bien il a à son bord un pilote américain.

— Il est plus que probable, dit Paul, qu'il n'aura pas oublié d'en prendre un.

— Trois brasses et demie! s'écria l'homme qui tenait le plomb de sonde.

— La barre tout au vent, et brassez carré, s'écria le capitaine Truck.

— Dans dix minutes, lui dit John Effingham, vous allez être à même d'employer les arguments de Vattel.

L'Ecume mit la barre dessous, et vira vent devant au sud-est.

— Si nous étions un ennemi, ce vaisseau aurait bon marché de nous sur cette mer qui est unie comme une mare.

— Le capitaine est dans le passavant, et prend notre mesure, dit M. Truck ; prenez la lunette et regardez-le, monsieur Blunt ; jugez à sa physionomie s'il est capable de méconnaître les droits des nations. Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

Powis ne répondit pas, mais il arpenta le pont rapidement comme un homme saisi d'un trouble subit. Tout le monde remarqua ce mouvement, sur lequel on s'abstint toutefois de faire aucun commentaire.

Cependant le sloop approchait; son bras de vergue de misaine fut bientôt à vingt pieds du bras de la grande vergue du *Montauk*, car les deux bâtiments suivaient des lignes parallèles.

L'Ecume cargua sa basse voile de misaine, et amena sur le ton ses voiles de perroquet.

— Donnez-moi le porte-voix, dit le capitaine Truck en s'approchant du parapet. Notre adversaire est sur le point de nous haranguer.

Le capitaine anglais, reconnaissable à ses épaulettes, tenait aussi un porte-voix. Mais le peu de distance rendait inutile l'usage de cet instrument.

— Je crois, dit l'officier de marine, que j'ai le plaisir de voir M. Truck, capitaine du *Montauk*, paquebot transatlantique?

— Il sait mon nom aussi bien que s'il l'avait épelé dans un alphabet, murmura le capitaine Truck... Oui, monsieur, je suis, en effet, celui que vous avez désigné, et je commande *le Montauk*. Oserai-je vous demander votre nom et celui de votre vaisseau?

— C'est la corvette de Sa Majesté Britannique *l'Ecume*, capitaine Ducie.

— Le capitaine Ducie ! s'écria le vrai sir George Templemore : il me semblait avoir reconnu sa voix ; c'est un de mes plus intimes amis.

— Sera-t-il sensible à une citation de Vattel? demanda Truck avec anxiété.

— Vous en jugerez vous-même.

— Vous paraissez avoir souffert dans la tempête, reprit le capitaine Ducie en souriant : nous nous sommes mieux comportés, car nous n'avons pas perdu un fil de bitord.

— Notre bâtiment a été complétement désemparé, repartit le capitaine Truck, et il nous a fallu le gréer de nouveau.

— Vous y avez admirablement réussi. Vos mâts et vos voiles sont de dimensions un peu faibles, mais aussi solides qu'une église.

— Oui, oui, nous avons changé de linge, et nous ne craignons pas de nous montrer.

— Puis-je vous demander si vous êtes entré dans un port pour opérer cette métamorphose ?

— Non, monsieur, nous avons ramassé nos mâts à la côte.

Le capitaine Ducie s'imagina qu'on se moquait de lui, et prit un ton plus cérémonieux, car jusqu'à ce moment il avait parlé au patron du paquebot comme à une vieille connaissance.

— Je voudrais vous voir en particulier, monsieur, pour une affaire assez importante, et je regrette qu'il ne m'ait pas été possible de vous entretenir le jour où vous avez quitté Portsmouth. Je sais que vous êtes dans vos eaux, et j'ai beaucoup de répugnance à retenir des passagers qui touchent à leur destination ; mais je considérerai comme une faveur particulière d'être admis à votre bord pendant quelques minutes.

— De tout mon cœur, s'écria le capitaine Truck. Si vous voulez me faire de la place, je vais brasser le grand hunier sur le mât..... Cet officier doit avoir lu Vattel et ne nous causera aucun embarras..... Dégagez l'ancre, monsieur Leach, et vous, maître d'hôtel, portez sur la table de la cabine une bouteille de vieux madère.

—Le capitaine Ducie quitta le gréement où il se tenait, et la corvette lofa à l'est pour faire de la place au paquebot ; puis elle mit en panne, ayant le petit hunier coiffé. *Le Montauk* prit position sous le vent ; on mit un canot à la mer, et au bout de cinq minutes, le commandant de *l'Ecume* gravit l'échelle de bord du paquebot, en compagnie d'un aspirant joufflu et d'un personnage d'un âge mûr en costume de ville.

CHAPITRE XLVI.

Le capitaine Ducie avait environ cinquante-cinq ans ; c'était un bel homme, bien proportionné et de manières élégantes ; le salut qu'il fit à Eve Effingham, dont la beauté parut le frapper, n'aurait pas été déplacé dans un salon; néanmoins il connaissait trop ses devoirs militaires pour s'occuper des dames avant d'avoir présenté ses respects au capitaine Truck. Quand il eut échangé des compliments avec le digne patron, il réitéra ses salutations aux passagers et aux passagères.

— Je crains, dit-il, d'avoir malgré moi prolongé votre traversée en voulant remplir ma mission. Peu de dames ont assez de prédilection pour la mer pour pardonner aisément à ceux qui retardent leur arrivée.

— Nous sommes de vieux voyageurs, répondit Edouard Effingham, et nous savons quelles obligations impose le service de l'Etat.

— Monsieur dit vrai, interrompit le capitaine Truck ; d'ailleurs, je n'ai jamais eu la main plus heureuse en fait de passagers. Monsieur Effingham, je vous présente l'honorable capitaine Ducie ; monsieur le capitaine Ducie, je vous présente M. Effingham. Monsieur John Effingham, mesdemoiselles, monsieur Dodge, je vous présente l'honorable capitaine Ducie. Monsieur le capitaine Ducie, voici M. Dodge.

Les assistants s'inclinèrent sans pouvoir s'empêcher de sourire. M. Dodge seul conserva sa gravité, et s'avança à la rencontre de l'officier anglais, auquel il donna une poignée de main.

Le capitaine Truck chercha des yeux quelque autre personnage à présenter; mais M. Sharp se tenait près du cabestan, et Paul Powis s'était retiré à l'arrière.

— Je suis heureux de vous voir à bord du *Montauk*, ajouta le capitaine Truck en attirant doucement l'Anglais du côté du cabestan, et je suis fâché de n'avoir pas eu le plaisir de vous rencontrer en Angleterre. Monsieur le capitaine Ducie, je vous présente M. Sharp ; monsieur Sharp, je vous....

— George Templemore ! s'écria le commandant de la corvette.

— Charles Ducie ! dit le prétendu M. Sharp.

— Ici s'évanouissent en partie mes espérances, et je m'aperçois que j'ai suivi une fausse trace.

— Peut-être que non, Ducie ; expliquez-vous ?

— Vous savez que j'ai essayé de vous parler au moment où vous mettiez à la voile.

— Oui, monsieur, dit le capitaine Truck, nous ne le savons que trop bien.

— On m'avait annoncé qu'un imposteur, qui se faisait passer pour sir George Templemore, s'était embarqué sur ce paquebot ; je vois que je me suis trompé, et que le véritable sir George Templemore a pris cette route, au lieu de partir de Liverpool. Voilà le résultat de vos fantaisies, Templemore ; qui sait le matin s'il ne vous prendra pas envie de vous pendre ou de vous marier avant le soir ?

— Et ce gentleman est sir George Templemore ? demanda le capitaine Truck d'un ton lamentable.

— Je suis prêt à le jurer ; je le connais depuis mon enfance.

— Nous pouvons l'affirmer, dit M. Effingham ; nous l'avons su dès qu'il a mis le pied à bord.

Le capitaine Truck était accoutumé à recevoir des passagers sous de faux noms ; mais jamais il n'avait été plus complétement mystifié.

— Dites-moi, je vous prie, demanda-t-il au baronnet, êtes-vous membre du parlement ?

— J'ai cet honneur.

— Vous habitez le château de Templemore, et vous venez étudier diverses questions au Canada ?

— Le château de Templemore est ma propriété, et j'espère parcourir le Canada avant mon retour.

— Et vous, capitaine Ducie, vous êtes en quête d'un autre sir George Templemore, d'un baronnet apocryphe ?

— Telle est ma mission ! répondit en souriant Charles Ducie.

— Vous n'en avez pas d'autres ?

— Je ne m'occupe que de celle-ci pour le moment, répliqua Ducie,

sans trop savoir pourquoi le patron du *Montauk* lui adressait cette question.

— Cette affaire exige de la franchise, et je désire être dispensé d'invoquer Vattel.

— Souffrez que j'agisse comme médiateur, interrompit sir Georges Templemore : il y a un délinquant, n'est-ce pas, Ducie?

— Oui, un jeune écervelé nommé Sandon. Il avait le maniement d'une somme considérable des deniers de l'Etat, et il s'est enfui en emportant quarante mille livres.

— Et cette personne, vous le croyez, m'a fait l'honneur d'emprunter mon nom?

— J'en suis sûr, dit le capitaine Ducie. M. Green que voici, ajouta-t-il en montrant l'homme qui l'accompagnait, est chargé de l'arrêter, et a suivi ses traces sur la route de Portsmouth. Quand nous avons su que sir Georges Templemore avait pris passage à bord du *Montauk*, l'amiral m'a enjoint de me mettre à la poursuite du paquebot. C'est une fâcheuse méprise, et il eût été avantageux pour un jeune commandant de s'emparer du coquin.

— Cet avantage vous est acquis, repartit le capitaine Truck. Le malheureux jeune homme que vous cherchez est à mon bord!

Le capitaine Truck ajouta qu'il y avait en bas un individu qui s'était présenté sous le nom de sir Georges Templemore et que ce devait être le coupable; mais le capitaine Ducie ne témoigna pas la satisfaction que cette nouvelle aurait dû lui causer.

Ses yeux étaient fixés sur Paul, qui se tenait sur la dunette.

Quand celui-ci vit qu'il était remarqué, il arriva lentement, et même avec répugnance, sur le gaillard d'arrière. Sa contenance et celle du capitaine étaient embarrassées, mais tous deux conservèrent leur présence d'esprit.

— C'est M. Powis, je crois? dit l'officier en saluant d'un air hautain.

— Le capitaine Ducie, si je ne me trompe? répondit l'autre, en levant son chapeau avec assurance, quoique sa figure se colorât.

Ces paroles furent entendues de tous; mais on ne fit guère attention à l'attitude des deux interlocuteurs. Stupéfait de ces mascarades, qui dépassaient tout ce qu'il avait vu en ce genre, le capitaine Truck s'écria avec un soupir :

— Ouf!

Il suivait de l'œil Paul et Charles Ducie, qui s'étaient éloignés ensemble, quand il se sentit toucher au bras. C'était la petite main d'Eve. La jeune fille, qui aimait à railler le capitaine, quoiqu'elle fût favorablement disposé à son égard, avait les yeux pétillants de gaiété. Elle secoua les boucles de sa chevelure, et dit d'un ton moqueur :

— Monsieur Sharp, je vous présente M. Blunt. Monsieur Blunt, voici M. Sharp!

— Vous étiez donc dans le secret, ma chère jeune dame?

— Depuis notre départ.

— Me voilà forcé de recommencer à présenter mes passagers les uns aux autres.

— Certainement; mais avant de décliner leurs noms, je vous recommanderai d'exiger de chacun un certificat, un extrait de baptême, ou un passe-port.

— Vous, du moins, vous êtes bien la belle miss Effingham, ma jeune dame?

— Je n'en répondrais même pas, dit Eve en riant et rougissant à la fois.

— Voilà M. John Effingham, j'espère?

— Pour cela je vous le garantis, il n'y a pas de pareil cousin sur la terre.

— Je voudrais savoir quelle est l'autre affaire dont ce capitaine peut être chargé. Il paraît bien disposé pour tout le monde, excepté pour M. Blunt. Tous deux se regardent d'un air froid et soupçonneux.

Eve eut la même pensée, et perdit son envie de plaisanter.

En ce moment le capitaine Ducie salua son compagnon et rentra dans le groupe qu'il avait quitté avec si peu de cérémonie.

— Vous connaissez mon message, dit-il au capitaine Truck, et vous voudrez bien me laisser interroger la personne dont vous avez parlé.

— Je connais une partie de votre mission, monsieur; mais vous avez insinué qu'elle en avait deux.

— Toutes deux s'accompliront ici, avec votre permission.

— Permission, voilà un mot qui raisonne bien, ma chère jeune dame. Permettez-moi de vous demander, capitaine Ducie, si vous avez à vous occuper de tabac?

Le jeune homme parut surpris, et se figura qu'on voulait le mystifier.

— La question est si singulière, qu'elle n'est pas très-intelligente.

— Je désirerais, capitaine Ducie, savoir si ce bâtiment n'est pas accusé de contrebande.

— Je ne suis ni douanier ni attaché au fisc, répondit le capitaine anglais, et j'ai toujours cru que les gens de ce paquebot se respectaient trop pour frauder les droits.

— Vous avez eu raison, monsieur. Mais on ne peut pas toujours répondre de la probité de tout un équipage. Une seule livre de tabac suffirait pour déshonorer le navire, et voyant la persévérance avec laquelle vous me donniez la chasse, j'ai eu peur de n'être pas en règle avec la douane.

— Bannissez votre inquiétude; le but de ma visite en Amérique sera rempli aussitôt que j'aurai conféré avec M. Powis et interrogé M. Sandon, qui, m'a-t-on dit, est dans sa chambre.

Les assistants se regardèrent les uns les autres.

— Puisqu'il en est ainsi, capitaine Ducie, je vous offrirai toutes les facilités désirables.

— Vous me permettez d'avoir une entrevue avec M. Sandon?

— Sans aucun doute. Je vois que vous avez lu Vattel, et que vous comprenez les définitions données par ce grand jurisconsulte relativement au droit des neutres, ou des nations indépendantes. Comme cette entrevue sera très-probablement intéressante, il importe qu'elle ne soit accompagnée d'aucune gêne. Ma chère jeune dame, auriez-vous la complaisance de nous prêter votre cabine pour une demi-heure?

Eve s'inclina en signe d'assentiment, et le capitaine Truck invita les deux Anglais à descendre.

— Ma présence est assez inutile, fit observer le capitaine Ducie. M. Green a la direction de cette affaire en sa qualité d'agent du gouvernement. Pendant que je vais m'entretenir avec M. Powis, je prierai deux de vos passagers d'assister à l'interrogatoire de M. Sandon. Templemore, voulez-vous me rendre ce service?

— De tout mon cœur, quoiqu'il ait ses désagréments. Oserai-je prier M. John Effingham de venir avec moi.

— J'allais vous adresser la même requête, interrompit le capitaine Truck; nous serons de cette façon deux Anglais et deux Yankees, si M. John veut bien me permettre de l'appeler ainsi.

— A l'étranger, capitaine Truck, je suis Yankee, mais une fois dans mon pays, comme j'appartiens aux Etats du centre, je n'ai pas droit à cette qualification, qui n'est donnée qu'aux habitants de ces côtes.

— Ne faites point de ces distinctions, je vous en prie, murmura le capitaine Truck; je soutiens qu'en ce moment même mon navire est aux Etats-Unis d'Amérique, aussi bien de fait que par une fiction légale.

— Quoi qu'il en soit, reprit le cousin d'Eve, je serai présent à l'entrevue, et je défendrai le contumace, si sa culpabilité n'est pas clairement établie.

Sir Georges, le capitaine Truck, John et M. Green descendirent dans la cabine de miss Effingham, et le capitaine anglais se disposa à conférer avec Paul Powis dans la chambre de ce dernier. Préalablement, Charles Ducie donna des ordres à l'aspirant joufflu, qui s'éloigna immédiatement du *Montauk*, et rama vers la corvette. Pendant ce court intervalle, Paul s'approcha des dames, et leur parla avec une indifférence forcée, sans pouvoir dissimuler son inquiétude. Son domestique l'observait de loin avec intérêt; et quand les deux gentlemen eurent disparu ensemble, on vit cet homme hausser les épaules, élever les mains au ciel, comme s'il eût été aussi surpris qu'affligé de quelque fatale conjoncture.

CHAPITRE XLVII.

L'histoire de l'infortuné qui, après avoir échappé aux hasards de la traversée, était pris au moment où il se croyait en sûreté, n'était qu'un tissu d'événements vulgaires, où la vanité et la faiblesse l'avaient entraîné au crime. Son père avait un emploi du gouvernement anglais, s'était marié tard, et avait laissé un fils et une fille. En considération des longs services de ce fidèle fonctionnaire, la place qu'il avait occupée avait été donnée à son fils.

Le jeune homme était vain, présomptueux, sans principes et sans élévation. Il n'avait point de vices essentiels; son caractère était dépourvu de l'énergie qui fait les grands coupables. Peut-être dut-il sa perte à sa bonne mine plutôt qu'à toute autre chose. Le père était un petit homme trapu et vigoureux, dont l'ambition était proportionnée à sa taille, et qui avait persévéré jusqu'au bout dans le sentier du travail et de l'honnêteté. Le fils avait entendu parler si souvent de taille aristocratique, de mains aristocratiques, de pieds aristocratiques, d'air aristocratique, qu'il s'applaudissait de réunir ces rares qualités. Sous le rapport de la tournure, il ne voyait pas de différence entre lui et les jeunes gens de distinction qu'il avait rencontrés dans les parcs ou dans les rues. Il savait que sa famille n'était pas illustre, mais l'idéal du bonheur était à ses yeux de se faire passer pour un lord aux yeux des badauds.

Sa passion pour les curiosités et les bagatelles tenait aux dispositions générales de son esprit. Prenant au sérieux les caricatures d'hommes à la mode, esquissées dans quelques romans contemporains, il trouvait ce goût éminemment fashionable. C'était une faiblesse dispendieuse, et qui épuisa promptement ses ressources. Il se permit d'abord de secrètes concussions, puis, ayant eu pendant quinze jours un maniement de fonds important, il les avait assez largement entamés pour être obligé de prendre la fuite. Décidé à quitter l'Angleterre, il avait cru aussi facile de se sauver avec quarante mille livres qu'avec les quelques centaines de livres qu'il s'était appropriées. Il s'était trompé; l'énormité de la somme détermina le gouvernement à prendre pour la recouvrer des mesures extraordinaires, et la corvette *l'Ecume* avait été dépêchée à la poursuite du *Montauk*.

M. Green, envoyé pour constater l'identité du fugitif, était un

homme froid, méthodique, tout entier à ses occupations, d'une probité pour ainsi dire machinale. Il ressemblait en tous points à Sandon père, dont il avait été le collègue. Il sentait que cette friponnerie déshonorait l'administration et laissait une tache sur le nom d'un homme qu'il avait lui-même pris pour modèle. On devine aisément qu'il n'était pas disposé à se montrer indulgent envers le prévenu.

— Saunders, dit le capitaine Truck avec le ton sévère qu'il prenait souvent pour héler les gabiers et qui requérait une obéissance instantanée : allez dans la chambre du passager qui s'appelle sir George Templemore. Présentez-lui mes compliments. Soyez bien réservé dans vos expressions, monsieur Saunders, et dites-lui que je le prie de venir me trouver dans cette cabine. S'il s'y refuse, j'aviserai.

Le maître d'hôtel écarquilla les yeux, et se rendit auprès du délinquant.

— Voilà, reprit le capitaine, la partie la plus désagréable des fonctions d'un patron de paquebot entre l'Angleterre et l'Amérique. Les bâtiments qui mettent à la voile ont presque tous, soit à l'avant soit dans la cabine, un contumace poursuivi par les lois, et nous sommes souvent requis de prêter main forte aux autorités civiles.

— L'Amérique est l'asile favori de nos coquins anglais, dit sèchement M. Green : c'est le troisième de notre administration qui s'y réfugie depuis peu.

— Votre administration est donc bien mal composée? repartit le capitaine Truck avec aigreur.

M. Green était un Anglais pur-sang, d'habitudes régulières, de mœurs paisibles, et n'ayant d'autres opinions que celles qu'il pouvait acquérir sans le moindre effort. Circonscrit moralement dans une sphère étroite, il résumait en lui tous les préjugés en vigueur à son époque. Il détestait la France comme l'ennemie la plus acharnée de l'Angleterre; il voyait dans l'Amérique le refuge des fripons de son pays, et une agglomération de rebelles qui s'étaient soulevés contre l'empire des lois. Au reste, il n'éprouvait pas le désir d'énoncer ses opinions; mais elles étaient profondément gravées dans son esprit. Il les émettait à l'occasion, pareil à un homme qui tousse, non parce qu'il a envie de tousser, mais qu'il ne peut s'en empêcher. Comme le sujet de ses réflexions se présentait naturellement, il ne faut pas s'étonner des préjugés qu'il fit voir dans la conversation suivante :

— Nous avons notre part d'hommes pervers, répondit-il en ripostant à la botte du capitaine Truck; mais ce qui nous frappe, c'est qu'ils vont tous en Amérique.

— Nous recevons aussi notre part de coquins; mais ce qui nous déplaît, c'est qu'ils viennent tous de l'Angleterre.

M. Green ne se sentit pas assez fort pour rétorquer l'argument; mais il essuya ses lunettes, et prit une attitude imposante en attendant l'arrivée de M. Sandon.

La physionomie de ce jeune homme peignit le trouble de sa conscience. Quoiqu'il fût de haute taille et de conformation athlétique, il trembla en reconnaissant M. Green, et il aurait été incapable de se soutenir, s'il n'avait trouvé une chaise sous la main.

— Je suis peiné de vous voir en cet état, Henri Sandon! dit l'employé après l'avoir contemplé fixement. Je m'aperçois toutefois avec une sorte de joie que vous n'êtes pas endurci dans le crime, et que vous rougissez de votre conduite. Qu'aurait dit votre père, s'il avait vécu assez longtemps pour vous voir dans cette triste position?

— Il est mort, répondit le jeune homme d'une voix étouffée.

— Oui, il est mort; mais il y a d'autres personnes qui souffrent de votre inconduite; votre sœur vit encore, et votre déshonneur retombe sur elle.

— Elle épousera Jones et oubliera tout le reste; je lui ai donné mille livres, et elle doit être mariée maintenant.

— Vous vous trompez; elle a rendu l'argent, car c'est la digne fille de John Sandon, et quant à M. Jones, il refuse d'épouser la sœur d'un voleur.

Le coupable était vain et irréfléchi; mais il n'était pas égoïste et insensible à l'affection fraternelle. Il fut accablé du coup qui frappait sa sœur.

— Julia peut forcer Jones à l'épouser, reprit-il; la loi la protégera et forcera son futur à tenir des promesses solennelles.

— Aucune loi ne peut contraindre un homme à se marier contre sa volonté, et votre pauvre sœur a trop de délicatesse pour mettre M. Jones à même de se défendre en vous accusant. Mais à quoi bon perdre un temps précieux? vous n'essaierez pas sans doute de vous disculper d'un acte que vous savez être inexcusable.

— J'ai été un peu étourdi, monsieur Green, ou pour mieux dire, malheureux.

Le jeune Sandon était tombé dans l'erreur générale de ceux qui se croient malheureux plutôt que criminels. Pour trouver grâce à ses propres yeux, il avait essayé d'alléguer la nécessité. Ses moyens de défense furent réfutés avec énergie par M. Green.

— Eh quoi! Henri Sandon, vous appelez étourderie un crime capable de faire sortir votre père du tombeau? mais je ne veux point vous parler de sentiments que vous êtes icapable de comprendre. Vous reconnaissez avoir pris au trésor public quarante mille livres, sur lesquelles vous n'aviez aucun droit.

— J'ai eu en effet entre les mains de l'argent qui appartenait au gouvernement.

— C'est bien; je suis autorisé à vous le redemander. Messieurs, ayez la bonté d'examiner mes pouvoirs; vous verrez qu'ils sont réguliers et en bonne forme.

John Effingham jeta les yeux sur les papiers, qui lui parurent authentiques, ainsi qu'à ses compagnons.

— Maintenant, monsieur, reprit l'employé, je vous demande les billets contre lesquels vous avez échangé cet argent à Londres, et je vous requiers de les endosser en ma faveur.

Le coupable avait prévu le cas de restitution; il était prêt à rendre l'argent avec la même insouciance qu'il avait mise à s'en emparer. Il tira les billets de sa poche, s'assit devant une table, et les présenta à M. Green après les avoir endossés. Ce dernier les examina un à un, et en compta le montant.

— Il y a là trente-huit mille livres, dit ce méthodique personnage, et vous en avez emporté quarante mille. Où est le reste?

— Voudriez-vous me laisser sans le sou dans un pays étranger? s'écria le coupable d'un ton de reproche.

— Est-ce que cela me regarde? dit M. Green, vous devez rendre ce qui ne vous appartient pas, dussiez-vous rester nu comme un ver.

— Pardonnez-moi, interrompit le capitaine Truck; votre assertion est contraire aux principes posés par Vattel. Un passager n'a pas le droit d'enlever ses effets du bord sans avoir payé le prix de la traversée.

— Je le conteste dans le cas actuel, s'écria l'employé. Les réclamations du gouvernement passent avant toutes les autres, et l'argent que la couronne n'a pas volontairement abandonné reste la propriété de la couronne.

— Où donc croyez-vous être, monsieur Green? repartit le capitaine en s'animant.

M. Green ressemblait à une étoile dont l'orbite est rigoureusement déterminé, et qui s'écarte rarement par une tangente de ses révolutions ordinaires. Il était accoutumé à entendre parler de la domination que l'Angleterre exerçait sur ses colonies de l'Inde, du Canada, du cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Galles du sud. Il ne lui était pas facile de concevoir qu'il fût en dehors de la juridiction britannique. S'il avait quitté sa patrie pour émigrer, ou même pour voyager, il est probable qu'il aurait consenti à modifier ses idées; mais, arraché à la hâte à son bureau, avec ses lunettes de travail sur le nez, il avait peine à se faire à la réalité. L'exclamation irrévérentieuse du capitaine Truck le choqua au dernier point.

— Monsieur, répondit-il avec dignité, je crois être sur un des paquebots de Sa Majesté Britannique, et je devrais m'attendre à y trouver plus de déférence pour les lois fondamentales du royaume.

— La mer vous a dérangé la cervelle, mon bon monsieur : vous êtes à bord d'un paquebot américain, sur lequel Sa Majesté n'a aucune espèce de droit, et qui ne reconnaît pour maître que John Griswold et compagnie.

M. Green savait bien que les Etats-Unis d'Amérique avaient conquis leur indépendance; mais cette affaire était tellement entachée à ses yeux de rébellion et d'alliance française qu'il lui semblait douteux que la nouvelle république eût une existence légale. Aussi montra-t-il un mécontentement qui menaçait d'aboutir à une violente querelle.

— Je suis un loyal sujet, monsieur, répondit-il avec acrimonie, et la mer ne peut me déranger la cervelle au point de me faire oublier mes devoirs, quelle que soit son influence sur vous.

— Sur moi! s'écria le capitaine Truck; me prenez-vous pour un sujet?

— Pour un sujet égaré, malheureusement.

— Mon cher monsieur, reprit le patron du pequebot en prenant l'autre par un bouton de son habit, je commence à vous comprendre. Vous êtes de ceux qui s'imaginent que l'univers entier est fait pour la Grande-Bretagne. C'est la faute de votre éducation plutôt que de votre caractère, et je respecterai votre erreur. Puis-je vous demander quelles sont vos intentions à l'égard de ce malheureux jeune homme?

— Il doit restituer au trésor public l'argent qui reste en sa possession.

— Rien de plus juste.

— Et tous ceux qui ont reçu de lui la moindre partie de cet argent, sous n'importe quel prétexte, doivent le rendre à la couronne.

— Mon cher monsieur, vous n'avez pas idée de la quantité de champagne et autres bonnes choses que ce criminel a consommées à bord du *Montauk*. Quoique ce soit un faux baronnet, il s'est conduit en grand seigneur, et vous ne pouvez exiger que les armateurs payent ses dépenses.

— Le gouvernement n'admet point de distinction, monsieur, et il réclame son bien partout où il le trouve.

— Monsieur Green, interrompit sir Georges Templemore, il est douteux que le gouvernement ait le droit de réclamer l'argent que gaspille un concussionnaire, même en Angleterre. Il peut encore moins enlever au capitaine Truck un salaire légitimement acquis.

— Le prix de la traversée n'est pas légitimement acquis, monsieur. Il est contraire aux lois d'aider un coupable à sortir du royaume, et je présume même que cette action entraîne une punition exemplaire.

— Mon cher sir Georges, reprit le capitaine, laissez-moi régler ce différend avec M. Green. Que ferez-vous du délinquant, monsieur, quand vous serez en possession de la somme qu'il a volée?

— Je le ferai transporter à bord de *l'Ecume*, et mon devoir sera de le remettre entre les mains de la justice.

— Quoi! avec ou sans ma permission?

M. Green fut abasourdi de l'audace du ci-devant colon.

— Il a commis un faux pour cacher son larcin, monsieur, reprit l'employé : voudriez-vous le soustraire au châtiment qu'il mérite?

— Misérable imposteur! est-ce vrai? demanda sévèrement le capitaine Truck au coupable tremblant.

— Ce qu'il appelle un faux n'est qu'un acte d'irréflexion, répondit Sandon d'une voix sourde; je n'ai rien fait qui puisse mettre en péril ma vie ou ma liberté.

En ce moment le capitaine Ducie entra dans la cabine, accompagné de Paul Powis.

CHAPITRE XLVIII.

Les nouveaux venus avaient l'air animé, mais ils se traitaient réciproquement avec une politesse cérémonieuse. Derrière eux se glissa M. Dodge, qui mourait d'envie d'assister à cette secrète conférence.

— Je suis enchanté de vous voir, capitaine, dit M. Green. La présence d'un officier de Sa Majesté peut être utile en pareil cas. M. Sandon m'a remis les billets que voici; mais il lui reste à rendre compte de deux mille livres, sur lesquelles le patron de ce paquebot a touché le prix de la traversée.

— Oui, monsieur, dit le capitaine Truck : c'est aussi visible que les hauteurs de Navesink.

— Mille livres ont été déjà rendues par la sœur du prévenu, fit observer le capitaine Ducie.

— C'est vrai, monsieur; j'ai oublié d'en donner quittance.

— Le reste a été probablement consacré à l'achat de ces bagatelles dont ce misérable était si engoué, et auxquelles il a sacrifié son honneur. Quant au prix de sa traversée, il a été loyalement gagné, et le gouvernement ne saurait le revendiquer.

M. Green fut plus irrité de cette déclaration que de celle du capitaine Truck, et il ne put s'empêcher d'exhaler sa mauvaise humeur.

— Nous vivons dans des temps difficiles, murmura-t-il en s'adressant à John Effingham; les descendants des nobles familles ont des opinions relâchées, qui sont vraiment désespérantes. En vain l'on a cru en Angleterre que William Pitt avait étouffé les principes de la révolution française. Ils gagnent les hautes classes; rien n'est plus sacré; on s'en prend aux juges, aux évêques, au roi même; toutes nos institutions sont en danger!

— Capitaine Truck, reprit Charles Ducie sans faire attention aux doléances de son associé, il est de mon devoir de vous prier de nous abandonner le coupable. Il nous tarde de mettre un terme à ces déplorables scènes, qui sont pénibles pour vous et pour vos passagers.

A ces mots, le faux sir Georges comprit tout le danger de sa situation. Il rougit et pâlit tour à tour; il fit un effort désespéré pour se lever, mais ses jambes lui refusèrent le service.

Après un moment de silence, il se tourna vers le commandant de la corvette, dont il implora la pitié.

— J'ai déjà été cruellement puni, dit-il d'une voix éteinte, car les Arabes m'ont dépouillé de tout ce que j'avais de précieux. Ces messieurs savent qu'on m'a pris ma toilette, divers objets curieux, et presque toute ma garde-robe.

— Cet homme est à peine responsable de ses actes, dit John Effingham. Une vanité puérile remplace dans son cœur le sentiment du devoir et le respect de soi-même. Ses crimes ont attiré le mépris sur sa sœur; des preuves incontestables l'accablent, un châtiment terrible le menace, et il s'occupe encore de misères!

Le capitaine Ducie lança un regard de compassion au coupable, et on put lire sur sa physionomie qu'il lui répugnait d'accomplir sa mission. Cependant il crut devoir insister auprès du capitaine Truck. Celui-ci ne voulait pas avoir l'air de céder en rien à un des officiers de la marine anglaise, classe d'hommes qui lui était antipathique, quoiqu'il eût de l'estime pour celui qu'il avait sous les yeux. Il trouvait barbare de livrer un pauvre diable à la mort, ou pour le moins à une punition sévère; mais d'un autre côté, il ne voulait pas être soupçonné de soutenir la cause d'un scélérat.

Dans son embarras, il demanda conseil à John Effingham.

— Je voudrais bien avoir votre opinion, lui dit-il; faut-il ou non rendre le prévenu?

— *Fiat justitia, errat oraculum*, répondit John Effingham, qui supposait son interlocuteur assez instruit pour comprendre cet axiome latin.

— Ce doit être du Vattel, dit le capitaine Truck; mais il n'y a point de règle sans exception. Ce jeune homme a des droits à notre protection, à cause du courage qu'il a déployé en face des Arabes.

— Il a combattu pour lui, monsieur; il a tout simplement préféré la liberté à l'esclavage.

— Je suis de l'avis de M. John Effingham, dit M. Dodge, et je ne vois pas que sa conduite rachète ses fautes. Il a fait ce que nous avons fait tous.

— Capitaine Truck, s'écria l'accusé, vous ne me livrerez pas! ils me pendraient si j'étais une fois en leur pouvoir! Oh! vous n'aurez pas le cœur de me laisser pendre!

Le capitaine Truck tressaillit à cet appel; cependant il répliqua d'une voix rude :

— Il est trop tard pour songer à la punition quand le crime a été commis.

— Ne craignez rien, reprit l'employé d'un air sardonique : ces messieurs se chargeront de vous conduire à New-York s'ils le peuvent, moyennant les mille livres qui vous restent. Un fripon est sûr d'être bien reçu en Amérique.

— Alors, monsieur, s'écria le capitaine Truck, vous devriez venir avec nous.

— Monsieur Green, monsieur Green, vous êtes trop provoquant, dit Charles Ducie, qui, sans être exempt des préjugés de son associé, était mieux élevé et plus maître de lui-même.

— Monsieur John Effingham, reprit le capitaine Truck en contenant sa fureur, vous êtes témoin qu'il a insulté mal à propos mes compatriotes. Quelle doit être notre vengeance?

— Ordonnez à l'offenseur de quitter votre bord à l'instant même, répondit John avec fermeté.

Le rouge monta à la figure du capitaine Ducie; mais sans y prendre garde, le capitaine Truck s'approcha résolument de M. Green, et lui commanda de descendre dans le canot de la corvette.

— Point de pourparlers! point de délais! ajouta le vieux marin exaspéré, quoiqu'il fît des efforts pour garder une attitude calme et digne. Faites-moi le plaisir de vous en aller sur-le-champ... Saunders, montez sur le pont, et dites à M. Leach de mettre son monde à tribord, du côté de l'embarcation anglaise...... Maintenant, monsieur, veuillez m'accompagner; rendez-moi ce service, de grâce, ou..... le diable m'emporte! je vous emmène par le collet!

La colère de M. Truck était arrivée à un point tel qu'il lui devenait impossible de la maîtriser, la péroraison fut accompagnée d'un geste énergique de sa main nerveuse et basanée.

— Monsieur! s'écria le commandant de la corvette, vous vous servez d'expressions bien étranges envers un fonctionnaire anglais, sous le canon d'un croiseur de Sa Majesté Britannique...

— Eh! de quelles expressions s'est-on servi à mon égard, dans mon pays, sur mon bâtiment? Tout ce que j'ai à vous dire, à vous, capitaine Ducie, c'est que vous êtes le bienvenu; mais votre compagnon a outragé grossièrement mes compatriotes, et le diable m'emporte si je le tolère, dût-on m'interdire à jamais les ports d'Angleterre!

Charles Ducie se mordit les lèvres, et parut excessivement contrarié. C'était pour lui un article de foi que le diable en personne serait parfaitement reçu aux Etats-Unis, pourvu qu'il eût de l'or dans ses poches, mais l'insultante insinuation faite à brûle-pourpoint par M. Green avait révolté le capitaine anglais. D'autre part, son orgueil était blessé des menaces outrecuidantes de M. Truck. Il avait remarqué les manières distinguées de John Effingham, dont il réclama l'intervention.

— Je suis sûr, monsieur, que vous n'approuvez pas la conduite extraordinaire du capitaine Truck.

— Pardonnez-moi si je suis d'une opinion contraire à la vôtre, répondit John Effingham, je n'aurais pas souffert que M. Green restât aussi longtemps à bord.

— Et vous, monsieur Powis, quel est votre avis? demanda Ducie.

— Pour moi, dit Paul en souriant, j'aurais été bien tenté de l'assommer sur la place.

— Templemore, est-ce aussi votre manière de voir?

— Les paroles de M. Green ont été imprudemment lâchées, et j'espère qu'il les rétractera.

Mais le fonctionnaire anglais aurait plutôt renoncé à la vie qu'à un préjugé, et il fit un geste de dénégation.

— A quoi bon tant de négociations? dit le capitaine Truck. Holà! maître d'hôtel! allez dire à M. Leach qu'il fasse descendre un cartahu par l'écoutille vitrée, et qu'il en amarre un autre à la vergue. On va transborder monsieur dans son canot comme un baril d'eau-de-vie.

— C'en est trop! dit le capitaine Ducie. Monsieur Green, vous m'obligerez en vous retirant. On ne saurait reprocher à un vaisseau de guerre de faire quelques concessions à un bâtiment désarmé.

— Un vaisseau de guerre ne devrait pas insulter un bâtiment désarmé! répondit le capitaine Truck.

Ducie rougit de nouveau; mais comme il avait pris son parti, il jugea prudent de garder le silence.

M. Green prit son chapeau et ses papiers, et se retira; mais, à son retour à Londres, il fit de cette aventure un récit qui tendait à confirmer les opinions de ses amis et la sienne propre relativement à l'Amérique.

— Que faire de ce misérable? demanda le capitaine Ducie quand l'ordre fut un peu rétabli.

La mésintelligence qui venait d'éclater fut fatale à Sandon. Le capitaine Truck avait d'abord résolu à ne pas le livrer à la justice; mais la noble conduite du commandant anglais, la certitude d'avoir triomphé dans le dernier conflit, le respect profond de la loi, déterminèrent

l'honnête patron à remettre le délinquant entre les mains des autorités compétentes.

— Si je vous comprends bien, capitaine Ducie, vous ne prétendez pas l'enlever d'un navire américain par la violence?

— En aucune façon; mes instructions me chargent uniquement de le réclamer.

— C'est conforme aux principes de Vattel. Alors, emmenez-le, et puissent ses juges user d'indulgence à son égard!

Sandon poussa un cri, et se jeta à genoux entre les deux capitaines, dont il étreignit les jambes.

— Ecoutez-moi! écoutez-moi! s'écria-t-il en sanglotant. Je vous ai rendu de l'argent; je vous donnerai le reste, tout, jusqu'au dernier shilling, si vous voulez me laissez en liberté!... Vous, capitaine Truck, auprès duquel j'ai combattu, aurez-vous le cœur de m'abandonner à ces meurtriers?

— C'est diablement dur! murmura le capitaine en s'essuyant les yeux. Mais vous vous êtes attiré votre sort. Prenez un bon avocat, aussitôt après votre arrivée; peut-être vous fera-t-il absoudre?

— Malheureux! s'écria M. Dodge, soumettez-vous à la punition que vous avez méritée! vous avez volé, vous avez commis un faux, et la société vous repousse de son sein. A la première vue, j'ai deviné qui vous étiez, et je n'ai consenti à vous tenir compagnie que pour vous dévoiler, pour vous empêcher de déshonorer ma belle patrie. Un imposteur n'a pas de chances en Amérique. Retournez dans votre hémisphère!

M. Dodge avait des vices nombreux, mais il avait toujours évité les délits susceptibles de le brouiller avec la justice. Sa probité légale l'élevait à ses propres yeux bien au-dessus des pécheurs moins prudents, que leur maladresse finissait par amener devant le jury. Aussi s'était-il permis d'apostropher rudement celui qu'il avait tant choyé.

Cette attaque brutale irrita Paul Powis, qui s'avançant vers le publiciste, lui dit à voix basse, mais d'un ton ferme, de sortir de la cabine.

Sandon continuait à implorer la pitié des deux capitaines.

— Je vous en prie, je serai votre esclave, je ferai tout ce que vous exigerez, si vous ne me livrez pas! Oh! capitaine Ducie, vous qui êtes un gentilhomme anglais, montrez-vous compatissant!

— Je laisserai cette fonction à des subalternes, dit le commandant de *l'Ecume*. Voulez-vous permettre que des soldats de marine viennent s'emparer de cet homme?

— Ce serait peut-être le meilleur parti à prendre, et il ne céderait qu'à un déploiement de force.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Effingham?

— Je n'y vois pas d'objection.

Ducie avait prévu le cas; un peloton s'était embarqué sur le cutter de la corvette et se tenait à quelque distance, par respect pour les droits d'une nation étrangère. Le capitaine anglais remonta sur le pont, et fit signe au caporal, qui aborda *le Montauk*. Le capitaine Truck, qui avait suivi Charles Ducie, redescendit au moment où les soldats de marine mettaient le pied sur le paquebot. Il surprit Sandon, un pistolet à la main, et prêt à se brûler la cervelle. Il le désarma aussitôt, et lui remit les trente-cinq livres qui étaient le prix de son passage, et lui dit de les mettre dans sa poche.

— J'ai reçu cette somme, ajouta-t-il, à la condition que je vous conduirais sain et sauf à New-York; j'ai manqué à mes engagements, et je vous rends votre argent, qui vous servira dans votre procès.

— On va me pendre! dit Sandon anéanti.

L'arrivée des soldats de marine empêcha le capitaine Truck de répondre. Le prisonnier fut enlevé en un clin d'œil, et peu de temps après la corvette s'éloigna.

Un mois plus tard, Sandon se suicidait dans la prison de Londres, et sa sœur ne tarda pas à mourir de désespoir.

CHAPITRE XLIX.

Eve et mademoiselle Viefville avaient assisté involontairement au dénoûment de la scène précédente, et le capitaine Ducie crut devoir s'excuser auprès d'elles du rôle qu'il avait été forcé de jouer. Il se fit présenter régulièrement par son ami Templemore.

— Vous me pardonnerez, dit-il, d'avoir troublé momentanément votre repos; mais j'ai ordre d'arrêter les criminels.

Ce mot, les criminels, causa à miss Effingham une impression pénible, et elle pâlit involontairement.

— Nous le regrettons comme vous, dit Edouard Effingham au capitaine Ducie; mais est-ce l'effet d'une méprise? voici la troisième malle marquée P. P., qui passe dans votre canot.

— J'emmène avec moi M. Paul Powis, répondit le capitaine anglais.

— Oui, mesdames, dit avec embarras Paul Powis, qui venait de faire ses adieux au capitaine Truck: le hasard m'a permis de vous tenir compagnie à plusieurs reprises, et à vous aussi, monsieur Edouard, et j'espère que vous me permettrez de vous traiter en ancienne connaissance.

— Nous vous avons des obligations, monsieur Powis, repartit le père, et j'aurais beaucoup de plaisir à vous revoir chez moi.

Paul prit la main d'Eve, qui le sentit trembler, et il baisa cette main avec émotion; puis, après avoir serré celle de sir Georges, il s'embarqua précipitamment.

Le canot partit laissant les assistants dans une stupéfaction complète, et *l'Ecume* ne tarda pas à disparaître à l'horizon.

De son côté, *le Montauk* brassa carré, et se dirigea vers le port, où il entra triomphalement sur les onze heures.

Nous ne suivrons pas la famille Effingham dans son nouveau domicile, dont nous aurons l'occasion de faire une description détaillée. Contentons-nous de dire que le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, John Effingham montra à sa cousine dans un journal quotidien un paragraphe ainsi conçu:

« *Le Montauk*, qui était en retard, est arrivé hier dans notre port. Il nous ramène M. Steadfast Dodge Esquire, déjà connu par ses lettres instructives et amusantes sur l'Europe. On nous assure que M. Dodge se propose de raconter bientôt les aventures du paquebot, et, malgré sa modestie, nous pensons qu'il voudra bien nous révéler la part qu'il y a prise sur la côte d'Afrique.

» La corvette anglaise *l'Ecume*, après avoir abordé *le Montauk*, s'est emparée de deux criminels. L'un avait emporté cent quarante mille livres du trésor public, et l'autre était un déserteur de la marine britannique. »

— Ce doit être un mensonge, dit Eve avec indignation.

— Je le souhaite comme vous, répondit John Effingham, mais il y a quelque chose de suspect dans cette affaire.

Nous verrons par la suite comment Eve se comporta, et quelle fut son opinion sur la conduite de Paul Powis.

NOTE DU TRADUCTEUR.

Le *Paquebot* n'est que la moitié d'un roman ; l'autre moitié est intitulée *Eve Effingham*, mais c'est en réalité un seul et même ouvrage divisé en deux parties, dont la première n'a point de conclusion.

Fenimore Cooper a prévu avec quelque raison que ce fractionnement ne serait pas du goût de tous les lecteurs, et qu'on ne lui épargnerait point le reproche de supercherie littéraire ; aussi, dans une sorte de préface écrite au mois d'avril 1838, il est allé au-devant des objections.

« Ce livre, dit-il, rappelle l'apologue si connu de Franklin, *le Chapelier et son Enseigne.* Il fut commencé dans l'unique but de peindre l'état actuel de la société américaine, et d'introduire aux Etats-Unis divers personnages récemment arrivés d'Europe, qui devaient être nécessairement plus frappés des traits caractéristiques du pays que ceux dont l'observation est émoussée par une longue habitude. D'après le plan primitif, le début de la narration était l'arrivée des voyageurs à New-York ; mais les conseils de quelques amis modifièrent sensiblement l'idée de l'auteur, et grâce à leur délibération, le roman se transforma comme l'Enseigne du chapelier. Il y avait un paquebot au commencement de l'ouvrage, et un cri général demanda que la partie maritime fût développée. Les critiques firent si bien, qu'un volume était achevé à l'endroit où l'action devait s'engager.

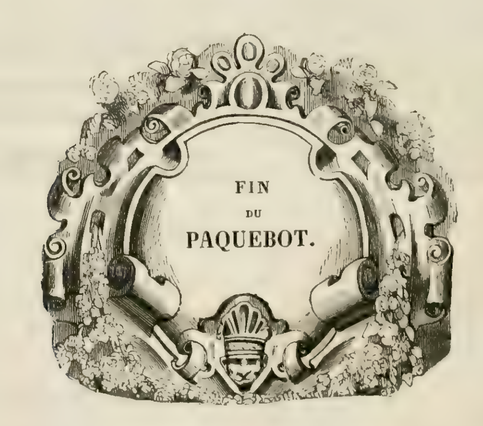
» Par suite du changement apporté dans les projets de l'auteur, il est devenu indispensable de scinder le drame en deux parties distinctes. Nous espérons que cet arrangement n'en diminuera pas essentiellement l'intérêt. »

Les gens difficiles ne seront guère satisfaits des raisons alléguées par Fenimore Cooper; ils croiront sans doute que cet illustre romancier, près du terme de sa carrière, spéculait un peu sur l'immense renommée qu'il avait acquise. Son génie épuisé était stérile : quand un sujet s'offrait à lui, il le développait longuement et en tirait tout le parti possible avant de l'abandonner. Plus jeune et dans la force de son talent, l'auteur n'aurait certainement pas eu recours à ce système de délayage, qu'il essayait de disculper tant bien que mal, sans oser s'en avouer à lui-même les véritables motifs.

Fenimore Cooper déclare d'ailleurs que tous les événements qui se passent à bord du *Montauk* sont rigoureusement historiques et consignés dans le livre de loc du paquebot. Le capitaine Truck existait encore en 1838, deux ans après ce voyage si fécond en incidents. Il était retiré des affaires, et sa place était remplie par M. Leach, qui aimait à vanter les grandes qualités de son devancier. Le mulâtre Saunders, maître d'hôtel du *Montauk*, avait également cédé ses fonctions à Toast, son subordonné, dont il suivait la carrière avec un intérêt paternel.

Le *Montauk* continuait à faire la traversée de New-York à Londres ; mais il était délaissé pour d'autres bâtiments plus élégants et d'une forme plus nouvelle.

Le traducteur a cru devoir reproduire cet avertissement, sans prétendre en infirmer ou en corroborer les obligations. Si le *Paquebot* et *Eve Effingham* ne sont pas réunis, comme ils devraient l'être, en un même corps d'ouvrage, c'est à l'auteur que doit en incomber exclusivement la responsabilité.



Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 C. LA LIVRAISON

ÈVE EFFINGHAM

SUITE DU PAQUEBOT

PAR

FENIMORE COOPER

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Après avoir pris la résolution de retourner en Amérique, M. Edouard Effingham avait fait préparer par son gérant sa maison de ville à New-York. Il comptait y passer l'hiver, et ne se rendre à la campagne que pendant le cours du printemps.

En conséquence, Eve se trouva à la tête d'un des plus grands établissements de la plus grande ville des Etats-Unis. Heureusement pour elle, son père avait trop de raison pour regarder sa fille comme la première de ses servantes, et il avait consacré une partie de son revenu à se procurer une femme de confiance, capable de soulager la maîtresse du logis d'un fardeau trop lourd à porter.

Il y a des gens qui dépensent dans une seule soirée, pour une fête aussi insipide que prétentieuse, des sommes dont le total suffirait pour répandre durant une année entière l'ordre et l'aisance au milieu d'une famille. Ils donnent des festins ou des bals dans lesquels ils luttent d'ostentation avec leurs voisins, et le lendemain, leurs femmes et leurs filles retombent dans une sorte de servitude. Edouard Effingham n'était



Les deux cousines.

pas de ces gens-là. Il savait répartir équitablement entre les personnes qui l'entouraient les biens dont la Providence l'avait comblé, et il préférait au faste des améliorations positives. Aussi avait-il rendu deux femmes heureuses, en payant généreusement une intendante. Sa fille était débarrassée de soins vulgaires, qui ne la concernaient réellement pas plus que le balayage de sa porte. D'un autre côté, une femme respectable avait trouvé dans la famille un placement avantageux. Eve n'avait donc qu'à donner quelques ordres dans la matinée, et à examiner quelques comptes une fois par semaine.

Une des premières visites qu'elle reçut fut celle de sa cousine, Grâce van Courtlandt, qui était à la campagne au moment de l'arrivée du *Montauk*, mais qui accourut à New-York dès qu'elle apprit la nouvelle du débarquement.

Eve et Grâce étaient filles des deux sœurs, et elles étaient nées à un mois de distance l'une de l'autre. Elles avaient été élevées ensemble jusqu'au moment où M. Effingham avait emmené sa fille en Europe. Il voulait aussi faire voyager sa nièce, qui était orpheline

de père et de mère, mais elle avait encore son aïeul paternel, dont les réclamations affectueuses s'opposèrent à l'accomplissement de ce projet de pérégrination. Cet aïeul était mort depuis, et Grâce, avec une fortune considérable, restait presque entièrement maîtresse de sa conduite.

Ces deux jeunes personnes, sincèrement attachées l'une à l'autre, se revoyaient avec plaisir, mais en même temps avec une certaine préoccupation. Elles se demandaient si l'absence et les années n'avaient pas introduit dans leurs habitudes des changements de nature à refroidir leur amitié d'enfance. Lorsque leur entrevue eut lieu, Eve était installée depuis une semaine dans sa maison de State-Street. En entendant une voiture s'arrêter devant sa porte, notre héroïne se glissa derrière un rideau et reconnut sa cousine.

— *Qu'avez-vous, ma chère?* demanda mademoiselle Viefville en s'apercevant que son *élève* tremblait.

— C'est ma cousine, miss van Courtlandt, que j'aime comme une sœur, et nous nous retrouvons après bien longtemps!

— Bien, *c'est une très-jolie jeune personne*, répondit la gouvernante en se mettant à la fenêtre. Sous le *rapport de la personne, ma chère, vous devez être contente au moins.*

— Si vous voulez bien m'excuser, mademoiselle, j'irai seule au-devant de ma cousine. Pour une première fois, j'aime mieux la voir sans témoins.

— *Très-volontiers; elle est votre parente, et c'est bien naturel.*

Eve sortit après avoir reçu cette approbation, et trouva à la porte sa femme de chambre, qui lui annonça que mademoiselle de Courtlandt était dans la bibliothèque.

Cette pièce était éclairée par un vitrage pratiqué au milieu d'un petit dôme. Grâce s'était placée sans le savoir dans la position qu'aurait choisie un peintre pour lui faire son portrait. Une lumière éclatante faisait ressortir la beauté des traits de la jeune fille, beauté remarquable même dans un pays où les femmes sont en général heureusement douées par la nature. Miss van Courtlandt était en costume de voyage; cependant sa toilette parut à Eve plus recherchée qu'autrefois. Les ajustements de celle-ci se distinguaient par une simplicité sévère, de sorte que les yeux de sa cousine furent frappés principalement des charmes de sa taille et de sa figure.

Il y avait entre les deux jeunes filles une ressemblance sensible, quoique chacune d'elles eût une expression en harmonie avec son caractère et ses pensées habituelles.

— Miss Effingham! dit Grâce d'une voix tremblante.

— Miss van Courtlandt! murmura Eve.

Ce ton cérémonieux les glaça; elles s'arrêtèrent involontairement pour se saluer. Depuis qu'elle était de retour, Eve avait pu apprécier la froideur des manières américaines, et Grâce redoutait tant le jugement d'une personne qui avait vu l'Europe, que l'entrevue menaçait de se terminer assez tristement.

Jusque-là cependant les convenances avaient été rigoureusement observées; mais les sentiments des deux jeunes filles avaient été complétement étouffés. Leur sourire, quoique d'abord froid et embarrassé, leur rappela l'intimité de leurs premières années.

— Grâce! dit Eve en s'avançant avec impétuosité et rougissant comme l'aurore.

— Eve!

Chacune d'elle ouvrit les bras, et elles s'étreignirent tendrement. Leur ancienne liaison se reforma par degrés, et avant le soir Grâce se trouvait à l'aise dans la maison de son oncle. A la vérité, elle avait quelques imperfections que miss Effingham aurait désiré ne pas lui voir, et de son côté miss van Courtlandt s'apercevait à regret qu'Eve montrait sur un certain sujet une réserve étrangère aux mœurs du pays. Malgré ces nuances distinctives elles s'entendaient à merveille, et se pardonnaient mutuellement leurs défauts réels ou imaginaires. Le ton cérémonieux et même un peu imposant de miss Effingham ne l'empêchait pas d'être toujours remplie de prévenances et de courtoisie; et si les manières de sa cousine lui semblaient quelquefois trop sans façon, elle lui reconnaissait néanmoins une exquise délicatesse.

Nous glisserons sur les trois ou quatre premiers jours qui suivirent, et nous arriverons sans préliminaires à une conversation qui donnera une idée exacte du caractère des deux cousines; elles eurent cette conversation après déjeuner, dans la bibliothèque qui avait été témoin de leur première entrevue.

— Je suppose, Eve, que vous aurez à rendre visite à la famille Green. C'est une famille d'*hadgis*, qui a été reçue partout l'hiver dernier.

— Qu'entendez-vous par *hadgis?* sont-ce des gens qui ont fait le pèlerinage de la Mecque?

— Non : pour avoir droit à ce titre parmi nous, il suffit d'avoir fait le voyage de Paris. Les Green y ont passé trois mois, et vous devez probablement les connaître.

— Pas du tout, répondit Eve tranquillement; Paris est une très-grande ville, où des centaines d'individus vont et viennent sans qu'on en entende jamais parler. Je ne me rappelle pas la famille dont il s'agit.

— Puissiez-vous lui échapper! elle est loin d'être agréable malgré tout ce qu'elle a vu, et tout ce qu'elle prétend avoir vu.

— On peut avoir parcouru toute l'Europe, et n'avoir rien qui puisse inspirer la moindre sympathie.

Eve se tut après avoir prononcé ces mots, et sa cousine se mit à feuilleter un livre d'un air distrait.

— Je voudrais savoir ce que vous pensez réellement de nous, reprit brusquement miss van Courtlandt : êtes-vous vraiment réconciliée avec votre pays?

— Voilà la onzième fois qu'on m'adresse cette question, et j'avoue qu'elle me paraît fort extraordinaire, attendu que je n'ai jamais été brouillée avec ma patrie.

— Sans doute; mais je voudrais savoir quel effet notre société produit sur une jeune personne élevée à l'étranger.

— Les opinions que je pourrais émettre n'auraient pas grande valeur, puisque je ne suis ici que depuis une quinzaine. Il existe beaucoup de livres sur l'Amérique, et quelques-uns sont écrits avec talent; pourquoi ne les consultez-vous pas?

— Oh! vous voulez parler des relations faites par les voyageurs! elles ne méritent pas qu'on s'y arrête, et nous avons pour elles le dédain le plus absolu.

— Il serait difficile d'en douter, car vous le répétez à chaque instant.

— Peut-être insistons-nous trop sur ce point; mais, quoiqu'il en soit, Eve, j'aime à croire que vous ne vous en rapportez pas entièrement aux voyageurs?

— Je n'ajoute pas foi à la moitié de ce qu'ils disent. Mon père et mon cousin John ont trop souvent discuté en ma présence, pour me laisser ignorer les bévues commises par les étrangers, surtout en matière politique.

— En matière politique? je n'y entends rien, et j'aurais cru plutôt que c'était la partie la mieux traitée par les observateurs. A coup sûr, ce qu'ils disent de notre société ne doit être confirmé ni par votre père ni par M. John Effingham.

— Je ne les ai pas consultés là-dessus.

— Eh bien, répondez pour vous; donnez-moi votre avis personnel.

— Vous devriez vous rappeler, Grâce, que je n'ai pas encore vu le monde à New-York.

— Comment vous n'avez pas vu le monde! Vous êtes allée chez les Enderson, les Morgan et les Drewett, c'est-à-dire aux trois plus grandes réunions que nous ayons eues depuis deux hivers.

— J'ignorais qu'on appelât réunions ces cohues insupportables.

— Quel blasphème! n'est-ce pas là réellement la société?

— Non, d'après l'éducation que j'ai reçue et les idées qui m'ont été inculquées.

— Ce n'est donc pas là ce qu'on appelle la société à Paris.

— En aucune façon; c'est une des formes de la société, mais non la société elle-même. Les bals donnés dans des salons trop étroits et trop encombrés ne la constituent pas plus que les cartes qu'on y introduit par intervalles. Ce sont tout simplement deux moyens que les oisifs emploient pour varier leurs distractions.

— Mais nous ne connaissons aux États-Unis que ces bals, les visites du matin, et de temps en temps une soirée où l'on ne danse pas.

— J'en suis bien fâchée; mais s'il en est ainsi vous ne pouvez avoir de société.

— Les choses se passent-elles donc différemment à Paris, à Florence ou à Rome?

— Très-différemment. Il y a à Paris beaucoup de maisons ouvertes tous les soirs, et où l'on peut aller sans cérémonie. Les dames s'y présentent avec une toilette en harmonie avec leurs intentions ultérieures, les unes vêtues de la manière la plus simple, d'autres habillées pour un concert, pour l'Opéra, pour la cour même; quelques-unes reviennent d'un dîner, ou se rendent à un bal. La variété des costumes ajoute aux charmes de la compagnie. Grâce à d'excellentes manières, à une connaissance superficielle des événements du jour, à des expressions pittoresques, à une prononciation nette et irréprochable, les femmes savent se rendre agréables. Elles ont parfois des idées un peu héroïques, mais il n'y faut pas faire attention; et d'ailleurs, le romanesque passe de mode à mesure que la littérature s'améliore.

— Et vous préférez cette affectation au naturel de votre patrie?

— Le bon ton, la retenue, ne me paraissent pas plus affectés que les ricanements et l'enfantillage.

Grâce eut l'air contrarié, mais elle aimait trop sa cousine pour se fâcher; elle se dit en secret qu'Eve avait raison; et tout en remuant son petit pied avec impatience, elle n'entama point de discussion. Au reste, elle n'en eut pas le temps. La porte de la bibliothèque s'ouvrit, et Pierre, domestique de M. Effingham, annonça :

— Monsieur Bragg!

— Monsieur qui? demanda Eve étonnée.

— Monsieur Bragg désire voir mademoiselle, répondit Pierre en français.

— Je ne le connais pas; c'est à mon père qu'il veut sans doute parler?

— Il a d'abord demandé monsieur; mais apprenant que monsieur était sorti, il a ensuite sollicité l'honneur de voir mademoiselle.

— Demandez-lui sa carte; il doit y avoir là quelque méprise.

Pendant ce colloque, Grâce van Courtlandt esquissait une chaumière avec une plume, sans s'occuper de ce qui se disait; mais elle se mit à rire quand sa cousine, ayant reçu la carte des mains de Pierre, y lut

Paris. — Impr. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

à haute voix le nom d'Aristobule Bragg, si étrange pour une personne peu initiée à la nomenclature américaine.

— Est-ce que vous le connaissez? demanda Eve.

— Recevez-le; c'est l'homme d'affaires de votre père, et il est peut-être chargé de quelque commission pour vous. Vous serez obligée de le voir tôt ou tard, et il vaut mieux se débarrasser de cette corvée.

— Pierre, vous avez fait entrer ce gentleman au salon?

— *Oui, mademoiselle.*

— Je vous sonnerai, si j'ai besoin de vous.

Pierre se retira. Eve ouvrit un secrétaire, et en tira un manuscrit, qu'elle feuilleta rapidement.

— Le voici, dit-elle en souriant, ce M. Aristobule Bragg, attorney, avocat consultant, intendant de la propriété de Templeton. Il faut vous dire, Grâce, que ce précieux opuscule renferme le portrait des personnes que je puis être appelée à voir. Ils ont été tracés par John Effingham. Ce volume n'est pas destiné au public; mais je ne vois pas de mal à vous communiquer ce qui concerne notre visiteur actuel.

« M. Aristobule Bragg est né dans un des comtés occidentaux de Massachusetts; après y avoir été élevé, il émigra pour New-York, à l'âge de dix-neuf ans. A vingt et un ans, il était admis au barreau; et pendant les sept dernières années, il a exercé avec succès dans toutes les cours de l'Otsego. Ses talents sont incontestables, puisqu'il a commencé son éducation à quatorze ans, et qu'il l'a terminée avec éclat à vingt et un ans, après avoir fait son droit.

» Cet homme réunit toutes les qualités bonnes et mauvaises d'une classe très-considérable de ses compatriotes, il a l'esprit vif, résolu, entreprenant toutes les fois que son intérêt est réellement en jeu. Il est prêt à changer de conduite, de sentiments et même de principes, pourvu qu'il y trouve ses avantages. Il aspire aux plus hautes destinées, et ne dédaignerait pas les fonctions les plus basses. Il sollicitera, selon les circonstances, la place de gouverneur ou celle de secrétaire de la municipalité. Il connaît à merveille toutes les subtilités de la chicane. Il a appris à danser, étudié pendant trois ans les classiques, s'est occupé de médecine et de théologie, avant de s'attacher exclusivement à la jurisprudence. Il est difficile de se faire une idée de son caractère, mélange bizarre de finesse, d'impudence, de sens commun, de prétention, d'humilité, de vulgarité, de talent, d'égoïsme, d'honnêteté légale, de sécheresse, le tout revêtu d'un vernis d'instruction, et développé par une grande expérience. Remarquait-on une de ses qualités saillantes, on était sûr d'en trouver à côté une autre aussi évidente quoique presque entièrement opposée. En somme, M. Bragg est un homme également capable d'occuper un siége au congrès, ou une place inférieure dans la magistrature. Je l'ai employé à surveiller la propriété de votre père pendant votre absence, parce qu'un individu habitué à tous les détours de la procédure est le plus propre à les déjouer; et j'ai la certitude qu'on ne l'attaquera pas impunément, tant que les cours de justice continueront à taxer les frais avec la même libéralité. »

— Vous semblez connaître cet Aristobule, Grâce; son portrait est-il ressemblant?

— J'ignore comment les frais sont taxés, mais je sais que M. Bragg joint étrangement l'audace à l'humilité, la friponnerie à la probité, et des manières communes à un talent distingué. Il attend depuis un quart d'heure au salon, et vous feriez bien de l'admettre, puisqu'on peut le considérer maintenant comme un membre de la famille. Vous savez qu'il va demeurer à Templeton depuis qu'il y a été installé par M. John Effingham. C'est là que j'ai eu l'honneur de le voir pour la première fois.

— L'avez-vous revu depuis?

— Assurément; et parce que j'ai logé pendant une semaine sous le même toit que lui, il se croit obligé de me rendre visite toutes les fois qu'il vient en ville.

Eve sonna, et Pierre reparut.

— Faites entrer M. Bragg dans la bibliothèque.

Grâce prit un air morne, et sa cousine repassa mentalement la description faite par John Effingham.

Le personnage en question se présenta sur ces entrefaites.

— Monsieur Aristobule, dit Pierre en étudiant la carte avec soin mais en s'arrêtant au premier nom.

M. Aristobule s'avançait avec assurance, quand il fut déconcerté par la dignité calme de miss Effingham. Comme Grâce l'avait annoncé, il croyait faire partie de la famille, à cause des trois années qu'il avait passées dans la maison de campagne de Templeton, et il ne parlait jamais de la jeune personne sans l'appeler simplement Eve, ou Eve Effingham. Néanmoins il trouva cette familiarité difficile à pratiquer devant celle qui en était l'objet, et quoiqu'il fût rarement à court de paroles, il demeura réduit au mutisme le plus complet.

Eve le tira de son embarras en lui présentant une chaise.

— Je regrette, dit-elle, pour n'avoir pas l'air d'accepter la visite, que mon père ne se trouve pas ici, mais je l'attends d'un moment à l'autre. Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Templeton?

Aristobule se remit de sa première émotion et répondit convenablement. Il était forcé par des motifs dont il ne se rendait pas bien compte de renoncer provisoirement à l'intimité qu'il avait rêvée, et la réserve de la jeune fille le maintenait à une distance respectueuse. Il comprit aussitôt, avec un tact qui faisait honneur à sa sagacité, qu'il ne prendrait pied dans la maison que par des voies lentes et détournées. A voir la circonspection qu'il déploya, on ne se serait jamais douté qu'il s'était mis en tête de faire un jour de miss Eve Effingham madame Aristobule Bragg.

— Je ne suis à New-York que depuis avant-hier, répliqua-t-il.

— Il y a si longtemps que j'ai vu nos belles montagnes, et j'étais alors si jeune, que j'ai hâte de les revoir, et que je regrette d'être obligée d'attendre jusqu'au printemps.

— Vous avez pu les comparer aux montagnes d'Europe, auxquelles vous les préférerez indubitablement, miss Effingham.

— Je ne le garantis pas; mais si je consulte mes souvenirs et ceux de mon père, je crois qu'elles doivent être magnifiques.

— Vous savez que vous trouverez de grands changements dans votre résidence.

— Oui, elle a été réparée à la demande de mon père, et d'après les instructions de mon cousin.

— Nous la regardons maintenant comme dénationalisée; il n'y a rien du moins qui lui ressemble à l'ouest de la ville d'Albany.

— Tant pis, répondit Eve en souriant, car l'architecture américaine est en général d'une noble simplicité. Au reste, M. Effingham est le premier à rire de ses perfectionnements, et il prétend n'avoir fait que développer les plans de l'artiste original qui affectionnait le genre composite.

— C'était un certain Hiram d'Olite, qui a laissé quelques souvenirs aux Etats-Unis, et qui semble s'être proposé d'imiter l'architecture grecque ou romaine.

— Pourtant, dit miss van Courtlandt, elles ne conviennent ni à notre climat ni à nos habitudes.

Aristobule se leva précipitamment, et s'excusa de n'avoir pas aperçu plus tôt miss van Courtlandt. Comme elle était cachée derrière un paravent, et que l'attention du visiteur avait été concentrée sur la maîtresse du logis, il n'eut pas de peine à se justifier, et la conversation continua.

— L'opinion publique, reprit Aristobule, ne s'en prononce pas moins pour l'école grecque : nos églises, nos banques, nos tavernes, nos palais de justice, nos habitations particulières, sont uniformément des temples grecs; et l'un de mes amis vient de construire une brasserie sur le modèle du temple des Vents.

— Si c'était un moulin, je concevrais cette idée. Quoi qu'il en soit, avec les monuments qui les décorent, les montagnes doivent être doublement belles, et j'espère que je leur retrouverai les charmes que leur prête mon imagination.

— Dans le cas où elles seraient changées à vos yeux, reprit Aristobule, j'ose espérer que vous voudrez bien n'en rien dire.

— Ce sera difficile : j'aurai peine à dissimuler mon désappointement; mais oserai-je vous demander pourquoi vous désirez que je garde mes impressions pour moi?

— Une opinion défavorable émise par vous, dit gravement Aristobule, contrarierait à l'excès.

— Et par quel motif tient-on particulièrement à mon opinion?

— Parce que vous avez voyagé, et que vous avez vu d'autres pays.

— Est-ce qu'on réserve le droit de critique à ceux qui n'ont pas voyagé et qui sont incapables d'établir des comparaisons?

— Ce n'est pas là ce que je prétends, et quoique je ne puisse pas bien m'expliquer, je pense que miss Grâce me comprendra. N'êtes-vous pas d'avis, miss van Courtlandt, qu'on serait mieux reçu à se plaindre de la monotonie de nos collines, si l'on n'en avait jamais vu d'autres, que si l'on avait passé sa vie sur les Alpes?

Eve allait se charger de répondre, lorsque John Effingham entra. Les deux gentlemen, car nous comprenons civilement Aristobule dans cette catégorie, se saluèrent avec cordialité. M. Bragg estimait M. John à titre d'homme riche et placé dans une position qui lui permettait de se moquer des autres; M. John considérait M. Bragg à peu près comme un bon chien de garde.

Après quelques instants de conversation tous les deux se retirèrent, et au moment où les dames descendaient au salon, avant le dîner, Pierre annonça qu'un couvert avait été mis pour l'intendant.

CHAPITRE II.

Eve et sa cousine trouvèrent au salon sir Georges Templemore et le capitaine Truck. Le premier s'était arrêté à New-York pour voir ses amis; et le second était sur le point de se rembarquer pour recommencer le cours de ses traversées régulières. M. Bragg et les habitants de la maison composaient le reste de la compagnie.

Aristobule n'avait jamais été admis à une table aussi brillante, et pour la première fois de sa vie il voyait dîner aux flambeaux : néanmoins il n'était pas homme à se laisser déconcerter par une nouveauté. Un Européen de la même condition se serait trahi par sa gaucherie cinquante fois avant le dessert; mais M. Bragg ne se distingua que par sa politesse affectée et par la manière dont il se servit. Dédaignant l'usage des fourchettes, il employait son couteau, comme un marchand de charbon emploie la pelle. D'ailleurs, les autres convives étaient trop bien élevés pour s'apercevoir de cette conduite anormale.

M. Effingham se faisait servir à la française; les mets étaient successivement découpés par les domestiques et présentés à la ronde, mais ce cérémonial ne convenait pas à l'impatience et à l'esprit d'acquisivité de l'intendant. Au lieu d'attendre les opérations graduées des écuyers tranchants, il se mit à se pourvoir lui-même avec une dextérité qu'il avait contractée dans les tables d'hôte. Il ajouta à son butin une partie de ce qui lui était offert; et pareil à un homme qui a jeté les fondements d'une fortune, il la grossit en faisant des irruptions à droite et à gauche toutes les fois que l'occasion s'en présenta. Les entremets d'un aspect séduisant qui se trouvèrent à sa portée furent accumulés bientôt sur son assiette, et il n'hésita pas à demander à ses voisins une portion des mets qui lui semblaient valoir la peine de se déranger.

M. Bragg parvint ainsi à faire de son assiette un épitomé du premier service. Elle contenait au centre du poisson, du bœuf et du jambon. Autour de ces comestibles substantiels étaient rangés des rognons, des ragoûts, des croquettes, des légumes, et les bords étaient garnis de beurre, de sel, de poivre et de moutarde. Cet assemblage était l'œuvre de l'adresse et du temps; aussi le repas était-il à moitié avant qu'Aristobule eût mangé autre chose que la soupe. Le moment où il allait être dédommagé de ses travaux était enfin arrivé, et il se préparait à engloutir le fruit de ses conquêtes, lorsqu'il entendit sauter le bouchon d'une bouteille de champagne. C'était un vin qu'il affectionnait et qu'il buvait aussi volontiers au commencement qu'à la fin du repas. Sans songer à rejoindre les autres convives, il présenta son verre et savoura avec délices un breuvage très-supérieur aux boissons falsifiées que lui avaient vendues jusqu'alors les cabaretiers de village, et qui étaient comme autant de batteries ennemies chargées de maux de tête et d'indigestions.

Aristobule faisait claquer ses lèvres; mais, par malheur, son inattention fut mise à profit, et un domestique maladroit lui enleva subtilement son assiette, croyant que la satiété seule avait motivé cet inexplicable salmigondis.

Il fallait tout recommencer à nouveau, et le gérant de Templeton, frustré des entrées, se dédommagea sur le gibier. La nécessité le contraignit à ne manger des plats qu'à mesure qu'ils lui furent offerts, et grâce à sa célérité, il se mit au niveau de ses compagnons. Alors il se mêla à la conversation, que nous prendrons au moment où il devint l'un des interlocuteurs.

Contrairement à M. Dodge, Aristobule n'attachait aucune importance aux distinctions sociales; il traitait comme ses pairs Edouard Effingham ou sir Georges Templemore. L'âge et l'expérience n'étaient rien pour lui; et quant au rang, il ne l'estimait qu'en raison des honoraires qui pouvaient y être attachés. Quelques assertions de M. Effingham, relatives à l'enregistrement des actes, lui parurent entachées d'inexactitude, et il les releva pour son *coup d'essai*.

— Je vous demande pardon, dit-il en terminant ses explications; mais je connais toutes ces minuties, ayant été chargé par intérim des fonctions de clerc de comté.

— C'est-à-dire, monsieur Bragg, que vous avez été employé aux écritures dans le bureau d'un clerc de comté, fit observer John Effingham, toujours disposé à combattre le mensonge.

— J'ai été clerc de comté, monsieur, et aussi régulièrement nommé qu'aucun des fonctionnaires des cinquante-six comtés de New-York.

— Quand j'eus l'honneur de vous choisir pour gérer les biens de mon cousin, reprit John d'un ton un peu sévère, car il sentait sa réputation de véracité compromise, vous écriviez dans le bureau du clerc, mais vous n'étiez pas clerc vous-même.

— Rien n'est plus vrai, répliqua M. Bragg sans se déconcerter, j'étais alors simple commis, mais deux mois plus tard j'ai remplacé le titulaire.

— Cependant vous continuez à exercer votre profession d'avocat.

— Mon Dieu, oui, il faut bien faire quelque chose, et tâcher de combler les vides que laissent au barreau tant d'attorneys qui abandonnent la partie pour se lancer dans les spéculations industrielles.

— Oserai-je vous demander lesquelles? dit sir Georges.

— Les chemins de fer, les minoteries, et surtout les villes occidentales.

— Les villes occidentales! s'écria sir Georges, qui se crut mystifié.

— M. Bragg veut dire, reprit John Effingham, que ces messieurs achètent et vendent des terres où ces villes existeront dans cent ans.

— C'est possible, repartit Aristobule avec un regard malin; mais on s'attend à les voir surgir au bout d'un an, que dis-je! d'une semaine. On a fait récemment de grandes fortunes dans ce pays-ci avec un capital d'espérances.

— Et vous avez été capable de résister à ces tentations? demanda M. Effingham: je dois vous savoir gré, monsieur, d'avoir persisté à me consacrer votre temps, quand tant d'occasions de s'enrichir se présentaient.

Aristobule s'inclina d'autant plus bas que sa conscience lui reprochait d'avoir abandonné son poste, pendant plusieurs mois, pour s'occuper de la fondation de villes occidentales.

— C'était mon devoir, répondit-il, pour ne pas dire mon plaisir. Il y a ici beaucoup d'occupations avantageuses, sir Georges, qu'on a négligées pour le commerce des villes. Celui du lait, par exemple, est d'un bon rapport; on m'a dit beaucoup de bien de la vente des patates, et les pêches donnent des bénéfices énormes.

— Et qu'on acquiert plus honnêtement que dans ce commerce de villes dont vous parliez, dit tranquillement Edouard Effingham.

Aristobule parut un peu surpris, car il croyait légitime tout ce qui était avantageux, et honnête tout ce que les lois ne défendaient pas. Toutefois, voyant que la compagnie était disposée à l'écouter, et ayant réparé le temps perdu sous le rapport de l'alimentation, il suivit le cours de ses idées.

— Beaucoup de familles ont quitté l'Otsego depuis deux ans; la fièvre de l'émigration s'est emparée de tout le monde, et la plupart des comtés voisins ont perdu une partie de leur population.

— Il s'agit sans doute, dit Edouard, de la population flottante, et non pas de celle qui est fixée dans le pays.

— Les émigrants sont presque tous des gens nomades par habitude; nous en comptons beaucoup parmi nous, sir Georges, en affaires comme en politique, et je crois que les Anglais sont généralement plus stationnaires.

— Oui, répondit sir Georges, plusieurs générations se succèdent à la même place; nous aimons l'arbre que nos ancêtres ont planté, le toit qu'ils ont bâti, le foyer autour duquel ils se sont assis, la terre qui couvre leur dépouille mortelle.

— C'est un sentiment très-poétique, repartit Aristobule; mais ils doivent de temps en temps apporter de grands obstacles aux opérations industrielles.

— Aux opérations industrielles?

— En quoi sont-elles contraires, s'il vous plaît, aux affections de famille, à l'amour des aïeux, aux liens solennels que forment l'histoire et les traditions?

— Ici, monsieur, l'histoire ne nous gêne pas beaucoup, et chacun peut suivre en paix l'impulsion de ses intérêts. Il faut plaindre une nation sur laquelle pèse le passé, puisque l'esprit d'aventure y est constamment arrêté par les souvenirs. Nous n'en avons presque pas, et en cela, comme en beaucoup d'autres choses, nous pouvons nous estimer heureux.

Sir Georges Templemore avait trop de tact pour exprimer les idées qu'éveillait en lui une pareille doctrine. Il fut récompensé de sa réserve par les sourires d'Eve et de Grâce. Cette dernière, en ce moment, lui parut non moins charmante que sa cousine, dont elle n'avait pas l'élégance accomplie, mais qu'elle surpassait en naïveté.

— Je sais, reprit John Effingham, que les peuples anciens ont à lutter contre des difficultés qui nous sont inconnues; mais j'avoue que le genre de supériorité que vous nous attribuez ne m'avait jamais frappé.

— Les économistes et même les géographes, dit Aristobule, ont oublié de le faire ressortir; mais les hommes pratiques le remarquent chaque jour davantage. On m'a dit, sir Georges Templemore, qu'il était difficile en Angleterre de faire passer des rues et des grands chemins à travers des propriétés particulières, et qu'un chemin de fer ou un canal était souvent obligé de faire un détour pour éviter un cimetière.

— C'est là l'exacte vérité, monsieur.

— Notre ami M. Bragg, interrompit John Effingham, ne voit dans la vie que des moyens, mais il n'en cherche pas le but.

— Le but ne saurait être atteint sans les moyens. Comme vous en conviendrez vous-même, monsieur John, si je veux ariver au terme d'une route, je dois m'applaudir d'être né dans un pays où l'on marche toujours en avant sans tenir compte des obstacles. L'homme qui invoquerait la mémoire de ses ancêtres pour s'opposer à un progrès serait très-mal reçu chez nous par ses contemporains.

— Voulez-vous me permettre de vous demander, monsieur Bragg, dit le baronnet, si vous n'éprouvez vous-même aucun attachement local; si un arbre ne vous est pas plus agréable qu'un autre; si la maison où vous êtes né n'est pas plus belle à vos yeux que celle où vous n'êtes jamais entré; enfin si l'autel devant lequel vous avez longtemps prié n'est pas plus sacré pour vous que celui que vous apercevez en passant?

— C'est toujours avec un sensible plaisir que je réponds aux questions des voyageurs, car je pense qu'en éclairant les nations sur le compte les unes des autres, on encourage le commerce, on facilite les affaires. Je vous dirai donc qu'un homme n'est point un chat, pour préférer une localité à ses propres intérêts. Quelques arbres ont été l'objet de ma prédilection, j'en conviens, et je m'en rappelle un surtout dont le scieur de long tira huit cents pieds de planches, abstraction faite des copeaux. Quant à la maison où je suis né, je ne puis en parler, attendu qu'elle a été abattue peu de temps après ma naissance, ainsi que celle qui l'a remplacée. En ce qui concerne les autels, nous n'en avons pas dans notre secte.

— L'église de M. Bragg est complétement nue, dit John Effingham; on n'y reconnaît point d'autels, et je doute qu'il se soit jamais mis à genoux.

— Notre secte reste toujours debout, répondit Aristobule avec une certaine fierté; mais en fait de maison, monsieur Edouard, on croit généralement que vous auriez pu vous dispenser de faire réparer la vôtre. Si elle avait été démolie, on aurait pu en vendre avantageuse-

ment les matériaux; et on aurait réalisé un joli bénéfice en faisant passer une rue à travers la propriété.

— Mais dans ce cas, monsieur Bragg, je n'aurais plus eu de maison.

— Vous en auriez construit une autre sur un terrain moins cher.

— Monsieur, je ressemble aux chats, et j'aime les localités que j'ai longtemps fréquentées.

Aristobule ne perdait pas aisément contenance, mais il fut réduit au silence pas le ton d'Edouard Effingham, dont la figure imposante devint rouge d'émotion. Cet incident suspendit la conversation que nous avons rapportée exactement, comme propre à faire connaître, mieux qu'une description, le caractère d'un homme qui jouera un certain rôle dans notre histoire.

— J'espère, capitaine Truck, dit John Effingham pour changer l'entretien, que vos armateurs ont été satisfaits de la manière dont vous avez sauvé leur propriété des mains des Arabes.

— Les hommes, quand il s'agit d'argent, songent moins à ce qu'ils recouvrent qu'à ce qu'ils perdent, répliqua tristement le vieux marin. En somme, je ne suis pas mécontent, et tant que vous, mes passagers et mes amis, ne m'adresserez pas de reproches, j'aurai la conviction d'avoir accompli mes devoirs.

Eve se leva de table, ouvrit une armoire et en tira un bol d'argent artistement ciselé, qu'elle déposa gracieusement devant le capitaine du *Montauk*. Presque au même instant, Pierre apporta sur un plateau une belle montre, un porte-voix en argent massif et une paire de petites pinces d'argent pour tenir un charbon.

— Voici de faibles témoignages, dit Eve, de notre reconnaissance et de l'estime que nous ont inspirée votre habileté et votre courage.

— Ma chère jeune dame, s'écria le vieux marin touché jusqu'au fond de l'âme, ma chère jeune dame!... Eh bien, que Dieu vous bénisse! Dieu vous bénisse tous!..... vous aussi, monsieur John Effingham... et vous, sir George.... Et dire que j'ai pris ce vagabond pour un baronnet!..... Puisse le Seigneur m'oublier dans le plus terrible ouragan, si j'oublie jamais moi-même de qui me viennent ces présents, et pourquoi ils m'ont été donnés!

Ici le digne capitaine fut obligé de boire un peu de vin pour faire passer son émotion. Aristobule profita du moment pour s'emparer du bol, qu'il soupesa, afin d'en calculer approximativement la valeur intrinsèque. Le capitaine Truck s'en aperçut, et reprit le bol sans cérémonie. Ce ne fut que par égard pour les dames qu'il s'abstint d'un éclat, qui aurait équivalu à une déclaration de guerre.

— Permettez, monsieur, dit-il sèchement. Ce bol est aussi précieux à mes yeux que s'il était fait des os de mon père.

— Je le crois bien, répondit l'intendant, il a coûté au moins cent dollars.

— Que m'importe, monsieur! Ma chère jeune dame, éclairez-moi sur le véritable prix de ces cadeaux. Lequel vient de vous?

— Le bol à punch est mon offrande, dit Eve en souriant, quoique l'émotion naïve et profonde du marin lui arrachât une larme, j'ai pensé qu'il nous rappellerait à votre mémoire toutes les fois que vous le rempliriez.

— Oui, oui, par le ciel! et M. Saunders n'a qu'à bien se tenir, si ce bol n'est pas toujours aussi brillant que la quille d'une frégate en croisière. A qui dois-je les pinces à charbon?

— Elles viennent de M. John Effingham, qui assure qu'avec ce faible présent il ira plus droit que nous à votre cœur.

— Il ne me connaît pas, ma chère jeune dame : personne plus que vous ne m'a touché le cœur, personne, pas même ma pieuse mère! Néanmoins je remercie bien sincèrement M. John Effingham, et je fumerai rarement sans penser à lui. Je dois la montre à M. Edouard, et le porte-voix à sir George.

Des signes de tête assez affirmatifs prouvèrent au capitaine qu'il avait raison, et il donna une poignée de main cordiale aux deux personnages, en assurant qu'il éprouverait un sensible plaisir à se retrouver avec eux dans la position périlleuse à laquelle ils venaient d'échapper.

Cependant Aristobule, malgré l'échec qu'il avait essuyé, parvint à se saisir de tous les objets, à les examiner, et à se former une idée exacte de leur prix réel. Il ouvrit même la montre, et en étudia avec soin les rouages.

— Monsieur, lui dit le capitaine Truck, j'ai pour ces choses plus de respect que vous en avez pour le tombeau de votre père; que je sois chat ou non, elles navigueront avec moi jusqu'à la fin de ma carrière. S'il y a encore quelque vertu dans un testament, elles partageront ma dernière demeure sur mer ou sur terre. Ma chère jeune dame, suppléez à mon défaut d'éloquence; mais soyez sûre que le punch me paraîtra plus doux quand je le prendrai dans ce bol.

— Nous allons au bal ce soir, dit Edouard Effingham pour mettre un terme aux remercîments du capitaine. Je suis assez intime dans la maison pour y présenter des étrangers, et j'espère, messieurs, que vous voudrez bien me faire le plaisir d'être de la partie.

Aristobule y consentit avec empressement; le capitaine déclara d'abord qu'il n'était pas habitué au monde, mais il finit par se rendre aux instances de John Effingham.

Les dames ne restèrent à table que quelques minutes de plus. M. Edouard fut fidèle à l'ancienne coutume de vider une bouteille avant de se rendre au salon. C'est un usage qu'on observe en Amérique uniquement parce qu'il existe toujours en Angleterre, et l'on peut affirmer qu'il disparaîtra à New-York dès qu'on y apprendra qu'il a cessé à Londres.

CHAPITRE III.

Comme le capitaine Truck avait obtenu la permission d'essayer ses pinces d'argent en allumant un cigare, sir George Templemore chargea Pierre de demander aux dames si elles voulaient l'admettre dans leur société. Cette faveur lui ayant été accordée, le baronnet s'esquiva sans bruit.

— Eh bien! sir George, lui dit Eve, il paraît que vous fuyez la fumée.

— Croyez bien, mesdames, que ce n'est pas là le seul motif...

— Oh! nous savons parfaitement que la fumée de la flatterie ne vous est pas étrangère; aussi nous vous tiendrons quitte de tout ce que vous pourriez dire en l'honneur de la circonstance... Notre brave capitaine n'est-il pas un trésor dans son genre?

— Ma foi, puisque vous me permettez de parler des hôtes de votre père, je ne crois pas possible de séparer deux hommes aussi complétement opposés que le capitaine Truck et ce M. Bragg. Ce dernier est un des personnages les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés.

— Vous trouvez? pourtant cet homme, qui fait toutes sortes de métiers, ne se croirait pas indigne d'aspirer à la présidence des Etats-Unis.

— Mais sans aucune chance pour y arriver?

— Je n'en répondrais pas. Assurément M. Aristobule doit subir une transformation bien complète avant de s'élever à cette hauteur; mais dès qu'on est sorti des limites du pouvoir héréditaire, la porte est ouverte au chapitre des accidents. L'empereur Alexandre se qualifiait d'*heureux accident*, et si nous étions destinés à avoir pour président M. Bragg, nous l'accepterions comme un *malheureux accident*.

— Votre républicanisme est indomptable, miss Effingham, et je renonce d'autant plus à vous convertir que vous avez pour appui votre père et votre cousin. Tout en blâmant les institutions de leur pays, ils y sont au fond sincèrement attachés.

— Ils les condamnent, sir George, parce qu'il leur semble déraisonnable de faire l'apologie de ce qui n'est point parfait; ils y sont attachés, parce que l'observation les a convaincus que nous valons encore mieux que la plupart des autres nations.

— Je vous assure, dit Grâce, que la plupart des opinions de M. John lui sont personnelles; il censure ce qui nous plaît, il aime ce que nous censurons. Mon cher oncle non plus n'est pas tout à fait d'accord avec ses compatriotes. Pour ma part, je déteste la république.

Cette déclaration, en harmonie avec les sentiments monarchiques de sir George, lui fit trouver de nouveaux charmes dans miss van Courtlandt. A partir de ce moment, il lui accorda plus d'attention; mais ne voulant pas fomenter les dissidences d'opinion qui existaient entre les deux jeunes filles, il amena la conversation sur un autre sujet.

— Je voudrais savoir, dit-il, si vous avez à New-York comme à Londres ou à Paris, des quartiers aristocratiques; si vous avez votre Piccadilly, votre Russell square, votre chaussée d'Antin, votre faubourg Saint-Germain?

— C'est miss van Courtlandt qui peut seule se charger de répondre à une pareille question.

Grâce rougit, car c'était la première fois qu'elle était interrogée sur ce sujet par un étranger intelligent.

— Je ne sais si je comprends bien vos allusions, dit-elle : mais je crains que sir George me demande si nous admettons des distinctions dans notre société.

— Et pourquoi le craignez-vous?

— Parce que cette question impliquerait des doutes sur notre civilisation.

— Il y a souvent, reprit Eve, à Londres et à Paris même plus de distinction que de différence réelle. Si j'ai bien compris sir George, il désire savoir jusqu'à quel point nous faisons cas des individus en raison des rues et des places qu'ils habitent.

— Ce n'est pas précisément cela, miss Effingham; dans la classe aisée, dont les membres pourraient à la rigueur vivre sur un pied d'égalité, reconnaissez-vous des élégants, des élégantes, des gens exclusifs, des coteries particulières?

— Il est impossible, répondit Eve, qu'il ne se forme pas de coterie dans une ville de trois cent mille habitants.

— Sans doute, mais en est-il quelques-unes que l'opinion place au-dessus des autres, sinon par des règlements positifs, du moins par un consentement tacite?

— Assurément, dit Grâce, qui prenait courage à mesure qu'elle comprenait mieux ce dont il s'agissait. Par exemple, les anciennes familles font bande à part, quoiqu'elles ne gardent peut-être pas assez leur décorum.

— Les anciennes familles! s'écria sir George Templemore : comment se fait-il qu'on en reconnaisse dans une république?

— Rien de plus facile à expliquer pour quiconque a réfléchi sur l'état du pays. D'abord il est de vieux noms d'origine européenne; ensuite la richesse et le mérite sont partout de grandes causes de distinction. Quand l'une ou l'autre, ou toutes deux réunies se trouvent pendant plusieurs générations dans une famille américaine, nous lui donnons avec raison la qualification d'ancienne. Les républiques ont leur histoire comme les monarchies, et quelle que soit la forme de gouvernement, les noms historiques y ont toujours de la valeur. Celui de miss van Courtlandt, par exemple, est justement honoré.

— Ces explications sont assez satisfaisantes; pourtant j'avoue que l'existence d'une espèce d'aristocratie ne me semble point d'accord avec vos institutions.

— Je soutiens, au contraire, reprit Eve, que l'aristocratie est plus logique aux Etats-Unis qu'en Europe.

— Vous aimez les paradoxes, à ce que je vois, miss Effingham; mais je ne sais trop comment vous soutiendrez cette nouvelle thèse.

— Si j'avais ici mon ancien allié, monsieur Powis, répondit la jeune fille en prenant tout à coup un ton mélancolique, je le chargerais de plaider la cause que je vais défendre en son absence. En Europe, les fonctions, le pouvoir, et par conséquent la considération, sont généralement héréditaires, tandis que chez nous tout dépend de l'élection. On doit être certainement plus fier d'ancêtres qui ont dû leur élévation au choix de leurs concitoyens, que d'ancêtres placés au premier rang par le hasard de naissance. La seule différence entre l'Angleterre et l'Amérique, en ce qui regarde les familles, c'est que vous donnez des titres, tandis que nous n'accordons que de la considération. Notre noblesse est basée sur l'estime publique, et la vôtre sur des parchemins. Au reste, puisque vous êtes curieux de connaître notre société, le mieux est de vous la faire voir, et nous commencerons dès ce soir.

Comme l'heure n'était pas encore avancée, les deux cousines tinrent conseil ensemble, et convinrent de présenter sir Georges dans deux maisons, avant de se rendre au bal que donnait madame Houston. Il fut décidé qu'on se ferait accompagner par John Effingham et par le capitaine Truck, mais qu'on laisserait Aristobule avec M. Edouard, qu'on retrouverait ensuite au bal. Dès que ces arrangements furent pris, les dames se retirèrent pour s'habiller, et sir George passa dans la bibliothèque, où John ne tarda pas à le rejoindre. Leur entretien roula bientôt sur la société américaine, que le baronnet était avide de connaître, et sur laquelle il n'avait que les idées confuses d'un Européen.

CHAPITRE IV.

Grâce van Courtlandt fut la première à reparaître.

Les jeunes filles des Etats-Unis connaissent peu ce qu'on appelle ailleurs une grande toilette; mais elles ne sont pas astreintes à une simplicité sévère comme dans quelques pays où l'on réserve aux femmes mariées le privilége des riches ajustements. Le baronnet trouva que Grâce était suffisamment parée, sans avoir abusé de la latitude que lui laissait l'usage, et il commença à se persuader qu'elle avait réellement plus d'attraits que sa cousine. Elle se distinguait de la plupart de ses compagnes par un certain embonpoint; elle avait un beau teint, des yeux brillants, un doux sourire, des cheveux luxuriants, des mains et des pieds tels que sir Georges, sans savoir pourquoi, ne s'attendait à en voir qu'aux filles de pairs et aux princesses. Il y avait aussi dans le naturel sans fard de la jeune Américaine un charme tout particulier pour un homme habitué aux manières froides et guindées des classes supérieures d'Angleterre. A cette simplicité séduisante s'alliait chez Grâce une noble retenue. Les allures affectées et l'exagération à la mode ne lui avaient rien ôté de sa dignité, rien fait perdre de sa modestie. Elle avait certainement une éducation moins complète qu'Eve; mais on ne pouvait l'accuser de vulgarité. La nature l'avait mise au-dessus d'une pareille imputation, et elle n'y aurait pas été exposée quand même elle eût vécu dans un rang beaucoup plus inférieur.

On sait que l'homme éprouve de la sympathie pour ceux auxquels il est opposé de caractère et d'inclination naturelle, lorsque l'éducation a établi entre eux et lui une certaine identité. Ce fut probablement pour cette raison que sir Georges Templemore, certain d'être repoussé par Eve Effingham, tourna promptement les yeux vers miss van Courtlandt. La délaissée s'était déjà aperçue de ce changement, et quoiqu'elle le vît avec plaisir, elle n'était pas sans inquiétude. Elle savait combien le bonheur d'une Américaine pouvait être compromis dans les cercles de l'ancien monde, et elle redoutait pour sa chère cousine l'inclination naissante du jeune baronnet.

Lorsque Grâce se montra dans la bibliothèque dans l'éclat d'une beauté que rehaussait la toilette, sir Georges s'écria avec enthousiasme :

— Je compte principalement sur vous pour m'excuser auprès des dames chez lesquelles je prends la liberté de me présenter. Il faudrait qu'elles fussent bien insensibles pour résister à votre médiation.

Grâce n'était pas accoutumée à ce genre d'adulation, car, tout en ayant l'air de plaisanter, sir Georges exprimait trop ouvertement son admiration pour que cette admiration ne fût pas remarquée. La jeune fille rougit jusqu'aux tempes; mais se remettant instantanément, elle dit avec une délicieuse naïveté :

— Je ne vois pas pourquoi miss Effingham et moi nous hésiterions à nous introduire chez des personnes qui nous sont connues depuis longtemps. Madame Hawker est une de mes intimes amies, et madame Jarvis est la fille d'un ancien voisin, qui sera trop charmée de nous voir pour soulever la moindre objection. Je crois d'ailleurs que du moment qu'on est d'un certain...

Grâce hésita et se mit à rire.

— D'un certain quoi? demanda sir Georges.

— Je veux dire, reprit Grâce, que vous serez le bienvenu dans Spreng-Street.

— Pure et naturelle aristocratie! s'écria le baronnet d'un air de triomphe. Vous voyez, monsieur John Effingham, que cela vient à l'aide de mes arguments.

— Je suis complétement de votre avis, répliqua John : je vous accorde autant d'aristocratie naturelle qu'il vous plaira, pourvu qu'elle ne devienne pas héréditaire.

L'entrée d'Eve et de mademoiselle Viefville interrompit la discussion, et comme les voitures étaient à la porte, John alla chercher le capitaine Truck.

— J'ai laissé, dit-il à son retour, Edouard occupé à conférer de baux et de procès avec son intendant, et je suis sûr qu'avant dix heures ils auront réglé une belle note de frais.

On se mit en route; les trois dames montèrent dans l'équipage de miss van Courtlandt, et les messieurs dans celui d'Edouard.

Les Effingham et les Jarvis avaient fait connaissance à la campagne; mais ils fréquentaient à la ville des sociétés aussi différentes que s'ils n'eussent pas habité le même hémisphère. Ils se voyaient rarement, sans cérémonie, et leurs rélations, interrompues par le voyage de la famille d'Eve, allaient recommencer sur le même pied qu'autrefois.

M. Jarvis était un homme simple, laborieux, occupé de ses affaires, et qui reconnaissait sans envie la supériorité sociale d'Edouard Effingham. Madame Jarvis, au contraire, avait la prétention de faire figure dans le monde. Elle s'indignait qu'on pût se croire au-dessus d'elle, et elle en fit l'observation à son mari le matin même du jour où elle donnait la soirée à laquelle nos lecteurs vont assister.

— Il est étonnant, dit-elle, qu'il y ait des gens qui se dispensent de nous rendre visite!

— Pourquoi n'allez-vous pas vous-même chez tout le monde? dit M. Jarvis. Nous serions bien embarrassés s'il nous fallait seulement visiter tous les habitants de cette rue.

— Vous ne voudriez pas sans doute que je fréquentasse la femme de l'épicier; mais je prétends que dans la même ville, les gens d'un certain genre doivent nécessairement fréquenter ceux du même genre.

— Il faut pourtant admettre des exceptions à cette règle. J'ai vu ce matin sur une charrette le numéro 3,650, et si les femmes de tous ces charretiers se visitaient les unes les autres, chacune aurait dix visites à faire par jour pour achever sa tournée en douze mois.

— Il y a des choses que je ne parviendrai jamais à vous faire comprendre, monsieur Jarvis.

— C'est sans doute parce que vous ne les comprenez pas vous-même, madame Jarvis. Vous admettez d'abord en principe qu'on doit voir tout le monde, et puis vous ne voulez recevoir que ceux qui ont une brillante position dans le monde. Moi, je suis plus sans façon et plus ami de la liberté. Je vais voir les gens quand ils me conviennent, et s'il ne leur plaît pas de venir chez moi, tout est fini par là.

— C'est en vertu de ces idées, dit madame Jarvis, que vous avez plusieurs fois dîné chez M. Effingham avant son départ pour l'Europe, et que vous n'avez jamais voulu me permettre de l'inviter à mon tour.

— Je ne m'en repens aucunement : j'ai dîné chez M. Effingham, parce que j'aime sa table et sa société; je ne l'invite pas, parce que je suis sûr qu'il préfère cette reconnaissance tacite de sa supériorité aux efforts maladroits que nous pourrions faire pour le bien traiter. Edouard Effingham est trop accablé d'invitations pour tenir un compte de doit et avoir avec ses convives.

— Que me dites-vous d'efforts maladroits? s'écria madame Jarvis, ne nous est-il pas permis d'aller de pair avec M. Effingham, surtout dans un pays où la loi n'établit aucune différence entre les citoyens?

— Il y a des choses qui existent indépendamment de la loi, repartit M. Jarvis. Aucune loi n'ordonnait de construire cette maison, et pourtant elle a été construite. Aucune loi n'enjoint au docteur Versa de prêcher mieux que le docteur Prolixe, et pourtant il prêche beaucoup mieux. Aucune loi n'a donné à M. Edouard plus d'instruction qu'à moi, et cependant je ne suis pas assez fou pour contester la supériorité de ses connaissances.

— Cela n'empêche pas, reprit madame Jarvis, que si les Effingham ne viennent pas me voir ce soir, je ne mettrai pas le pied chez eux pendant tout l'hiver. Ils ont beau se croire au-dessus de nous, je ne suis pas disposée à céder à leurs prétentions.

On peut juger par cette déclaration de l'importance que madame Jarvis attachait à la visite des Effingham; aussi fut-elle transportée d'aise quand elle vit entrer Eve et ses deux compagnes, suivies du baronnet, de John et du capitaine Truck. Elle les combla de politesses, et fit l'accueil le plus cordial aux deux étrangers qu'on lui présenta. M. Jarvis en personne, après avoir salué les autres hôtes, prit le pa-

tron du *Montauk* à part, et lui adressa des questions sur son dernier voyage.

Sans se rendre compte du rang que sir Georges occupait dans sa patrie, madame Jarvis le reçut avec la plus grande aménité.

— Nous avons en ce moment à New-York très-peu de gens distingués, dit-elle ensuite à John Effingham. Je n'ai pu me procurer ce soir qu'un seul homme intéressant, un grand voyageur, et j'aurai le plus sensible plaisir à vous le présenter. Il est là, au milieu de cette foule, car il est assailli!... il a tant vu!... Madame Snow, avec votre permission... En vérité, les dames se pressent autour de lui comme si c'était un sauvage... Ayez la complaisance d'approcher, monsieur John, et vous aussi, miss Effingham.... Madame Snow, veuillez lui toucher le bras, et lui faire savoir que je désire lui présenter quelques amis. Monsieur Dodge, je vous présente M. John Effingham, miss Effingham, miss van Courtlandt. Eh bien! mesdames, j'espère que vous pouvez l'accaparer. Tant mieux pour vous! Il a vu le roi de France partir pour Neuilly, et il connaît à fond toute l'Europe.

Eve eut besoin de toute sa présence d'esprit pour réprimer un sourire; mais elle eut assez de tact pour accueillir M. Steadfast Dodge comme un étranger. John Effingham le salua avec une hauteur que les assistants expliquèrent en se disant à l'oreille que Dodge et lui étaient deux voyageurs rivaux. On se prononça généralement en faveur du premier, qui passait pour être allé jusqu'à Tumbuctou en Afrique. La clientèle de M. Dodge grossit rapidement, et ceux qui n'avaient pas lu les délicieuses lettres publiées par le *Furet actif* envièrent le bonheur de ses abonnés.

— C'est M. Dodge, le grand voyageur, dit une jeune personne qui s'était dégagée du groupe au milieu duquel il trônait, pour se rapprocher d'Eve et de Grâce; ses descriptions, aussi magnifiques qu'exactes, ont attiré l'attention de l'Angleterre, et il doit en paraître bientôt une nouvelle édition.

— Les avez-vous lues, miss Brackett?

— Pas précisément, mais je connais le compte rendu qu'on en a fait dans la *Revue Hebdomadaire*, où l'on assure que les lettres de M. Dodge sont quelque chose de prodigieux.

— J'aime à croire, madame, dit gravement John Effingham, que ce M. Dodge n'aura pas commis la faute de prendre des faits réels pour sujet de ses observations. Les peuples trouvent généralement injustes et mal digérés les commentaires qu'on se permet sur leur pays; et le meilleur moyen de réussir, c'est de disserter autant que possible sur des détails imaginaires.

Miss Brackett n'avait rien à répondre, la *Revue Hebdomadaire* n'ayant pas approfondi la question; mais elle continua à vanter les fameuses lettres qu'elle n'avait jamais lues, et qu'elle ne se souciait pas de lire. C'était une jeune personne qui avait acquis dans sa *coterie* une grande réputation de bon goût en effleurant superficiellement les analyses bibliographiques de certains critiques superficiels.

Eve ne s'était jamais trouvée en contact avec tant d'ignorants. Elle était surprise au dernier point qu'on admirât M. Dodge en dédaignant John Effingham. Dès qu'elle crut qu'elle pouvait partir sans blesser les convenances, elle se retira, et entraîna sa société chez madame Hawker, sur laquelle chemin faisant le cousin d'Eve donna quelques explications.

— Cette dame, dit-il, est veuve et appartient à une famille établie depuis longtemps à New-York; elle est riche, sans enfants, et universellement respectée pour sa bonne éducation, son bon sens et son bon cœur. Il y a toutefois beaucoup de cercles où elle est presque inconnue, le pêle-mêle d'une population nomade tenant dans l'ombre les femmes de sa condition. On vous parlera pendant des heures entières des soirées de madame Pond, de madame Jonas, ou de toute autre femme arrivée à New-York depuis cinq ou six ans, et subitement lancée dans le monde. Peu de gens, au contraire, connaissent madame Hawker, qui fuit l'éclat, et dont le nom historique est éclipsé par la gloire locale de quelques nouveaux débarqués.

— D'après ce que vous m'apprenez, dit le capitaine Truck, cette dame Hawker est de ce qu'on appelle la vieille école.

— D'une très-vieille école, et qui doit encore durer, quoiqu'on la dédaigne, puisqu'elle est basée sur les lois de la nature.

— J'ai peur, monsieur John, d'être dans une pareille maison comme le poisson hors de l'eau. Je m'entends à merveille avec madame Jarvis et avec la chère jeune dame qui est dans l'autre voiture; mais l'espèce de femme dont vous parlez est propre à dérouter un pauvre marin comme moi. Que ferais-je, si elle m'invitait à danser le menuet?

— Vous le danseriez tout naturellement, répondit John Effingham au moment où la voiture s'arrêtait.

Un vieux domestique noir reçut la compagnie, et l'introduisit au salon sans annoncer. Madame Hawker se leva, embrassa tendrement les deux cousines, et fit à mademoiselle Viefville un accueil affectueux. John Effingham, qui avait dix ou douze ans de moins que la dame, lui baisa galamment la main en lui présentant ses compagnons. Après avoir accordé l'attention convenable au baronnet, madame Hawker se tourna du côté du capitaine Truck.

— Voilà donc, dit-elle, le commandant du *Montauk*, cet homme auquel nous avons tant d'obligations à cause de vous?

— En effet, madame, dit le capitaine un peu interdit par la dignité simple et naturelle de la maîtresse du logis, j'ai l'honneur de commander ce bâtiment, et je puis dire qu'il méritait un meilleur guide avec des passagers comme ceux qu'il a récemment portés.

— Vos passagers ne pensent pas ainsi: mais pour que je puisse juger la question avec impartialité, faites-moi le plaisir de me donner des détails.

Remarquant que sir Georges Templemore avait suivi Eve de l'autre côté du salon, madame Hawker reprit sa place et s'entretint avec le capitaine Truck, qu'elle mit promptement à son aise: elle eut soin néanmoins de ne pas négliger le reste de ses hôtes et de ne pas se rendre importune à celui qu'elle honorait de son attention.

Cependant Eve avait traversé la salle pour rejoindre une dame qui l'avait appelée par un sourire. C'était une jeune femme de forme délicate et d'une physionomie piquante. Eve lui présenta sir Georges en la nommant madame Bloomfield.

— Vous avez l'intention d'aller ailleurs ce soir, dit-elle, en regardant la toilette de bal des deux cousines. Etes-vous pour la faction Houston ou pour la faction Peabodie?

— Entre les partis qui aspirent à diriger la mode, répondit Eve en riant, nous n'avons pas encore fait notre choix, et vous voyez que nous sommes tout bonnement en blanc.

— Il y a donc des factions à New-York en matière de mode? demanda sir Georges.

— Le mot propre serait plutôt fractions. Au reste, on compte parmi nous des partis en fait de politique, de religion, de tempérance, de spéculation, de littérature. Pourquoi n'y en aurait-il pas en fait de mode?... Vous êtes tout récemment arrivé, sir Georges Templemore?

— Au commencement de ce mois j'ai eu l'honneur de faire la traversée avec la famille Effingham.

— Et dans ce voyage, s'il faut en croire ce que l'on rapporte, vous avez éprouvé les horreurs du naufrage, de la famine et de la captivité?

— On a beaucoup exagéré, madame; nous avons couru de graves dangers, mais en réalité nous avons peu souffert.

— Une ville comme celle-ci, sir Georges, doit vous sembler une sorte de paradoxe?

— En quoi, s'il vous plaît? demanda le baronnet.

— Parce qu'elle n'a point de caractère particulier. Ce n'est ni une capitale, ni une ville de province: elle renferme dans son sein quelque chose de plus que le commerce, mais ce quelque chose est caché sous le boisseau. Elle l'emporte sur Liverpool, et elle vaut beaucoup moins que Londres; elle est au-dessus d'Edimbourg, sous quelques rapports, et au-dessous de Waping, sous certains autres.

— Avez-vous voyagé, madame?

— Je n'ai pas mis le pied hors de mon pays, et même hors de l'Etat de New-York. Je suis allée seulement au lac George, aux cataractes, et comme on ne voyage pas en ballon, j'ai vu quelques localités intermédiaires. Pour le reste du monde je ne le connais que par ouï-dire.

— C'est dommage, dit Eve en riant, que madame Bloomfield ne se soit pas trouvée avec nous ce soir, elle aurait profité des leçons de M. Dodge.

— J'ai essayé de lire cet auteur, répondit madame Bloomfield, et je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'on désapprenait en le consultant. Il y a une règle infaillible avec laquelle il est facile d'explorer le mérite d'un voyageur, du moins quand il n'en a pas.

— Cette règle est bonne à connaître, dit le baronnet, elle peut éviter à nos yeux bien des fatigues inutiles.

— Quand un écrivain se montre profondément ignorant de ce qui se passe dans un pays, il est à présumer qu'il n'a pas observé les étrangers avec beaucoup de perspicacité: cet axiome s'applique à M. Dodge.

La jeune femme qui appréciait si judicieusement l'éditeur du *Furet actif*, ne déploya pas moins de sagacité dans la suite de l'entretien. Ses discours, aussi solides que piquants, ses observations sur la société américaine, dont elle ne voyait pas l'esprit général en harmonie avec les institutions, n'auraient pas été déplacés dans la bouche de l'homme le plus instruit; elle n'avait pourtant rien de pédantesque, et ne perdait jamais cette délicatesse de sentiment qui est l'apanage du beau sexe.

Quand vint le moment de se retirer, sir Georges dit à Eve et à Grâce en les aidant à mettre leurs manteaux:

— Si New-York possède seulement une demi-douzaine de maisons semblables à celle-ci, on ne peut lui reprocher de manquer de société.

— Malheureusement, répliqua Grâce, il n'y a qu'une madame Hawker à New-York, et il y a peu de dames Bloomfield dans le monde.

— N'avez-vous pas été frappé du ton admirable de ce salon? dit Eve: il n'y règne pas cette aisance et cette dignité que l'on remarque chez vos princesses et duchesses de la vieille roche, race, hélas! prête à s'éteindre! mais on y trouve, en place, du naturel, une vraie noblesse et une franchise qui inspirent de la confiance.

— Sur ma parole, s'écria sir Georges, madame Hawker mérite d'être duchesse.

— C'est une dame, répondit Eve, et il n'y a point de titre supérieur.

— C'est une charmante vieille, dit John Effingham, et si elle avait vingt ans de moins, je n'entrerais pas sans crainte dans son logis.

— Mon cher monsieur, interrompit le capitaine, j'en ferais madame Truck dès demain, sans lui demander son âge, si elle acceptait mon hommage. Ce n'est pas une femme, c'est une sainte en jupons! Pendant tout le temps qu'elle a parlé, il m'a semblé entendre ma mère, et elle se connaît en navigation plus que moi, et même que M. Powis, qui est un prodige sous ce rapport.

Tout le monde rit de l'enthousiasme du capitaine, et la compagnie, montant en voiture, se dirigea vers sa dernière station.

CHAPITRE V.

Madame Houston était ce qu'on appelait à New-York une femme à la mode; sa famille n'était pas sans renom, quoique de moins vieille date que celle de madame Hawker; l'illustration en était reconnue par les individus qui tenaient encore aux préjugés nobiliaires. Sa fortune était considérable, et ses goûts l'élevaient peut-être au-dessus de son entourage. Eve la connaissait peu, mais elle devait, à ce que prétendait Grâce, être favorablement impressionnée de l'aspect de cette maison. Miss van Courtlandt éprouvait un vif désir qu'il en fût ainsi, et en approchant de la porte elle ne put s'empêcher de préparer par quelques mots l'esprit de sa cousine.



M. Jarvis.

— Eve, dit-elle, madame Houston est à la tête d'une maison considérable pour New-York; vous ne devez pourtant pas vous attendre à trouver, comme en Europe, des antichambres et une longue enfilade de pièces.

— Il n'est pas nécessaire, ma chère cousine, d'entrer dans une maison qui a cinq fenêtres de face pour voir qu'elle n'en a pas vingt ou trente: j'aurais tort de chercher dans cette bonne ville un palais italien ou un hôtel parisien.

— Nous ne sommes pas encore assez vieux, Eve; mais dans cent ans cela pourra se voir, n'est-ce pas, mademoiselle Viefville?

— *Bien sûr; c'est naturel.*

— Dans cent ans d'ici, Grâce, au train dont va le monde, les grands hôtels seront probablement transformés tous en tavernes, en hôpitaux ou en manufactures. Mais que nous importe, cousine, ce qui se fera dans cent ans?

Grâce se serait difficilement rendu compte du vif désir qu'elle éprouvait de bien convaincre ses compagnons d'un fait assez visible, à savoir qu'il n'existait point de palais à New-York; mais elle fut médiocrement satisfaite de la réponse d'Eve, et son petit pied s'agita au fond de la voiture.

— Tout ce que je veux dire, reprit-elle après un moment de silence, c'est qu'il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans une ville comme celle-ci les progrès qui sont réalisés dans une société plus ancienne.

— Mademoiselle Viefville ou moi n'avons jamais eu la faiblesse de supposer que New-York fût Paris, Rome ou Vienne.

Le mécontentement de Grâce augmenta, car elle avait espéré, à son insu, que le bal de madame Houston pouvait égaler une fête donnée dans une de ces antiques capitales; elle était désolée que sa cousine décidât si formellement qu'il n'en était rien. Elle n'eut pas le temps de s'expliquer, car la voiture s'arrêtait.

Le bruit, la confusion, les jurons qui retentissaient devant la porte de madame Houston, ne prouvaient pas en faveur des dispositions qu'on avait prises. Les cochers ne forment nulle part une classe silencieuse et polie; mais les grossiers paysans d'Europe qui avaient été appelés à l'honneur de tenir le fouet dans les rues de New-York, joignaient à l'esprit querelleur de leur caste la fierté du gueux à cheval. Toutefois, les imposants équipages de notre petite troupe produisirent sur les automédons criards l'effet qu'a toujours l'appareil de l'opulence sur le vulgaire. Les dames se glissèrent dans la maison entre deux haies de cochers, dont les fouets se dressaient à droite et à gauche comme des chevaux de frise; mais il n'en résulta aucun accident.

— On se demande ce qu'il y a de plus terrible, dit Eve quand la porte fut refermée: est-ce le bruit du dehors ou celui du dedans?

Ces mots furent adressés à la hâte et en français à mademoiselle Viefville; mais Grâce les entendit et les comprit. Elle s'aperçut, pour la première fois, que la société de madame Houston n'était pas, en effet, très-harmonieuse; ce qu'il y avait d'étonnant, c'était qu'elle ne s'en fût pas aperçue plus tôt.

Il n'y avait point de vestiaire, et les dames furent obligées de monter dans une chambre haute pour se débarrasser de leurs châles et de leurs manteaux. Mademoiselle Viefville, sans savoir qu'elle blessait les convenances, entra seule dans le salon; Eve la suivit, mais Grâce, mieux instruite, prit le bras de John Effingham.

Madame Houston reçut ses hôtes avec aisance et dignité. C'était une femme qui passait pour dissipée, parce qu'elle ouvrait sa maison dix ou douze fois par hiver à une société mélangée, et qu'elle acceptait la majeure partie des invitations qu'on lui faisait. Cependant, vu ses prétentions au titre de femme à la mode, elle avait été regardée, dans presque tous les pays du monde, comme un modèle de vertus domestiques. Elle avait soin de son ménage, et avait appris à ses enfants la prière du Seigneur, le *Credo*, et les dix commandements. Elle allait deux fois par dimanche à l'église, et si elle n'y retournait pas le soir, c'était pour que les domestiques pussent s'y rendre à sa place, ce que du reste ils ne faisaient jamais. Jolie, riche, ayant de bonnes manières, une fortune bien établie, un bon cœur et un caractère sociable, madame Houston s'était élevée sans difficulté au faîte de la mode, grâce à la complaisance de son mari qui aimait à s'entourer de gens heureux en apparence, sans se demander s'ils l'étaient réellement. Le nom de madame Houston était dans la bouche de tous ceux qui jugeaient nécessaire de parler des autres, afin de faire parler d'eux-mêmes.

— Ces chambres sont bien encombrées, dit sir Georges en examinant deux petits salons richement meublés. Il est étonnant qu'un genre de construction aussi mesquin soit adopté dans une ville qui s'accroît si rapidement que celle-ci, où la mode n'a pas de résidence fixe, et où le terrain ne manque pas.

— Madame Bloomfield nous dirait, répliqua Eve, que ces maisons sont le type de notre état social, où chacun n'a droit d'occuper que la portion qui lui est assignée.

— Ne trouvez-vous pas que le vacarme est augmenté par le défaut d'espace?

— Que serait-ce, dit Eve en riant, s'il pouvait se développer? Mais ne perdons pas des instants précieux, et mettons-nous à la recherche des *belles*. Grâce, qui est ici comme chez elle, va nous servir de guide, et nous signaler les idoles que nous devons adorer.

— *Dites-moi premièrement ce que c'est qu'une belle à New-York?* demanda mademoiselle Viefville.

— Une *belle*, répondit John Effingham, est difficile à définir. Il n'est pas indispensable qu'elle ait une beauté réelle et saisissante. On peut être *belle* grâce à l'argent, au babil, aux pieds, aux dents, au sourire, à quelques traits du visage. Mais pourquoi tenter de deviner ce que nous avons sous les yeux? La jeune personne que voici en face de nous est une *belle* dont les droits sont universellement reconnus. Ne s'appelle-t-elle pas miss Ring?

Grâce répondit affirmativement, et tous les yeux se portèrent sur le sujet de cette observation. La jeune dame en question avait environ vingt ans; elle était de taille au-dessus de la moyenne; ses traits n'avaient rien de bien remarquable; mais ils avaient de la finesse, et son *physique*, dans de meilleures conditions, aurait pu devenir le *beau idéal* de la délicatesse et de la gentillesse féminine. Elle avait un esprit naturel qui se lisait dans ses yeux bleus, et elle avait en outre l'esprit d'être une *belle*.

Autour de cette jeune personne ne se groupèrent pas moins de cinq jeunes gens, mis dans le dernier goût. Tous semblaient enthousiasmés des paroles qui tombaient de ses lèvres, et s'efforçaient de donner un tour piquant à leurs répliques; ils riaient et parlaient quelquefois tous à la fois. Malgré ces incartades, miss Ring dominait la conversation; un de ses admirateurs venait-il à bâiller après un accès d'hilarité, un

autre paraissait-il près de battre en retraite, elle s'arrangeait de manière à les rappeler à leurs devoirs par quelque observation qui les touchait personnellement.

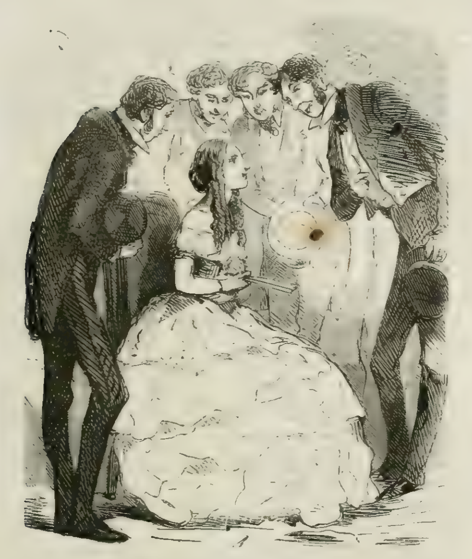
— *Quelle est cette dame?* demanda mademoiselle Viefville.

— *C'est une demoiselle!* répondit Eve.

— *Quelle horreur!*

— Vous allez nous vanter les mœurs françaises, mademoiselle, dit John Effingham, et vous dénigrerez les nôtres; mais, après tout, est-ce un si grand crime qu'une jeune fille cause avec un jeune homme? je conviens pourtant que cinq langues sont de trop, et que cinq auditeurs devraient suffire à vingt cotillons.

— *C'est une horreur!*



Les jeunes gens qui entouraient la *belle* semblaient enthousiasmés des paroles qui tombaient de ses lèvres.

— Miss Ring dirait bien plus justement : *C'est une horreur!* si elle était obligée de passer une soirée dans une rangée de jeunes filles auxquelles on ne parle que pour les inviter à danser, et qu'on se contente d'admirer à distance. Mais asseyons-nous sur ce sofa; non-seulement nous verrons de là les pantomimes, mais encore nous pourrons entrer dans l'esprit de la scène.

Eve et Grâce s'éloignèrent pour danser, et les autres suivirent le conseil de John. Aux yeux de la *Belle* et de ses admirateurs, ceux qui avaient passé la trentaine ne comptaient pas, et les auditeurs s'installèrent sans être remarqués à portée de la voix. La distance égalait presque celle à laquelle on place les combattants dans un duel. Nous rapporterons quelques fragments du dialogue, afin de peindre plus vivement les mœurs des salons américains.

— Ne trouvez-vous pas charmante la plus jeune des demoiselles Danvers? demanda la *Belle*, dont les yeux cherchaient un sixième cavalier. Dans mon opinion, c'est la plus jolie femme des salons qui soit venue ici ce soir.

Les jeunes gens protestèrent à l'unanimité contre ce jugement; et ils avaient raison, car miss Ring se serait bien gardée d'attirer l'attention sur des charmes que tout le monde pouvait voir.

— On prétend, ajouta-t-elle, que son mariage avec M. Egbert n'aura pas lieu, quoiqu'il soit annoncé de temps immémorial. Qu'en pensez-vous, monsieur Edson?

Cette question opportune prévint la retraite de M. Edson, qui avait déjà tourné le dos. Il revint sur ses pas, comme s'il eût été rappelé par le son d'une trompette, et fut forcé de prendre la parole, ce qui lui était toujours pénible.

— Oh, dit-il, je partage complétement votre manière de voir. Il y a trop longtemps qu'ils se font la cour pour songer au mariage.

— Ces longs préliminaires sont l'antidote de l'amour, n'est-ce pas, monsieur Moreland?

M. Moreland avait les yeux tournés d'un autre côté, mais il les ramena sur la *Belle* avec la docilité d'un mouton de Panurge. Afin de se tirer d'embarras, il s'empressa d'adhérer à l'avis de la préopinante.

— Dites-moi, reprit celle-ci en s'adressant à un autre cavalier, comment trouvez-vous la dernière *hadgi*, miss Effingham? Selon moi, elle n'est pas trop mal, mais elle est loin de valoir sa cousine miss van Courtlandt.

Comme Eve et Grâce étaient en réalité les deux plus jolies femmes de l'assemblée, cette opinion, exprimée à haute et intelligible voix, fit tressaillir mademoiselle Viefville, et même les individus que la *Belle* interrogeait. La gouvernante commençait à rougir de prêter l'oreille à une conversation qui ne lui était pas destinée; mais John Effingham l'assura tranquillement que miss Ring ne parlait jamais que pour être entendue de tout le monde. D'ailleurs, il était inutile de changer de place, car on n'entendait de toutes parts que des entretiens particuliers qui étaient publics en réalité.

— Il paraît, reprit la *Belle*, que les deux cousines vont se marier.

— *Est-il possible?* s'écria mademoiselle Viefville.

— Vous en entendrez bien d'autres, lui dit froidement John Effingham. On va peut-être vous affirmer bientôt qu'elles sont mariées secrètement depuis six mois.

— Ce ne peut être qu'une fable, dit sir Georges Templemore trahissant involontairement l'inquiétude que lui causait cette étrange assertion.

— Ecoutez la *Belle*, reprit John : elle va vous donner des renseignements précis.

— Miss Effingham, avant son départ, était recherchée par M. Morpeth, mais on assure que tout est rompu. Le père, suivant les uns, a trouvé que le prétendant n'avait pas assez de fortune, suivant d'autres, la jeune personne s'est montrée volage; mais il est des gens qui prétendent au contraire que ledit Morpeth avait été infidèle. L'inconstance ne vous semble-t-elle pas blâmable, de quelque part qu'elle vienne, monsieur Mossely?

M. Mossely, qui battait en retraite, se rapprocha du cercle, et fut obligé d'exprimer son assentiment.

— Au reste, ajouta-t-il, on m'a soutenu que miss Effingham avait eu plusieurs affaires de cœur en Europe, mais qu'elle avait été constamment malheureuse.

— *Ah, ceci est trop fort, je ne veux plus écouter!*



Madame Légende avait au plus haut degré le goût de la littérature.

— Ma chère demoiselle, contenez-vous; nous sommes encore loin du dénoûment.

— On m'a positivement affirmé qu'elle était en correspondance avec un baron allemand et un marquis italien, mais sans intention d'y donner suite. On dit même qu'elle se présente seule dans le monde, sans cavalier, pour annoncer qu'elle a la ferme détermination de rester célibataire.

Les cinq jeunes gens exprimèrent par des exclamations à quel point ils blâmaient la conduite de miss Eve.

— Il y a, reprit miss Ring, un oubli total des convenances à entrer dans un salon sans s'appuyer sur le bras d'un cavalier; et lorsqu'une jeune personne commet une telle irrégularité, il me semble toujours

qu'elle n'est pas à sa place, et qu'elle devrait être renvoyée à la cuisine.

— Cela ne s'est jamais vu dans la bonne société, dit M. Moreland.

— C'est de la dernière inconvenance, s'écria M. Edson.

— C'est impardonnable!

— Quel mauvais genre!

— On frémit rien que d'y penser!

Le jugement rendu par les cinq cavaliers encouragea miss Ring, qui poursuivit en ces termes :

— Oui, je le répète, une demoiselle qui ne craint pas de paraître en public sans donner le bras à quelqu'un, prouve qu'elle a reçu une éducation imparfaite, qu'elle soit hadgi ou non hadgi. Monsieur Edson, avez-vous quelquefois éprouvé de fâcheux sentiments? Le bruit court que vous avez été passionnément amoureux! Décrivez-moi les symptômes de votre maladie, afin que je sache à quoi m'en tenir quand j'en serai attaquée.

— *Mais ceci est ridicule! cette enfant s'est sauvée du Charenton de New-York!*

— Elle sort de nourrice; vous voyez bien qu'elle ne peut pas marcher seule.

M. Edson déclara qu'il avait les facultés trop peu développées pour éprouver une passion aussi éthérée que l'amour, et qu'il craignait d'être destiné par la nature à rester insensible.

— Qui sait? dit miss Ring d'un ton encourageant. Plusieurs de mes connaissances qui se croyaient en sûreté, ont été brusquement attaquées, et si personne n'est encore mort, je vous assure qu'il y en a de bien malades.

— On n'a pas plus d'esprit, dirent à la fois les cinq jeunes gens.

Le silence régna un instant, pendant lequel miss Ring lança des œillades pour tâcher d'attirer à son cercle un sixième admirateur. Son ambition n'était pas satisfaite, car une de ses rivales, miss Trompete, était, dans l'autre salon, le centre d'un groupe de cinq courtisans; ceux de miss Ring profitèrent de l'interruption pour bâiller, et M. Edson dit à M. Moreland que les lots de terrain de la nouvelle rue s'étaient vendus le matin au prix de cinq cents dollars.

Le quadrille était fini, et Eve revint auprès de ses amies, qui en comparant son air paisible, simple et décent, aux allures inquiètes et prétentieuses de la *Belle*, s'étonnaient qu'en vertu des lois de la nature ou de la mode, la première devînt le sujet des commentaires de la seconde.

Eve n'avait jamais été mieux que ce soir-là. Son costume avait le fini d'une toilette parisienne; il était aussi exempt d'exagération que de négligence, et elle le portait avec l'aisance d'une femme qui est toujours élégante sans jamais se parer à l'excès. Sa démarche naturelle et réglée ne ressemblait ni au sautillement d'une grisette de Paris, ni au pas lourd d'une Anglaise. Elle savait assurément marcher seule, et elle se passait généralement de cavalier. Sa physionomie, sur laquelle aucune mauvaise pensée n'avait laissé de traces, décelait la pureté et l'élévation de son âme et formait un contraste avec les traits de miss Ring, où se lisaient la hardiesse et l'affectation.

— On dira ce qu'on voudra, murmura le capitaine Truck en serrant le poing, elle vaut autant de ces femmes qu'on pourrait en entasser dans la cale du *Montauk*.

Miss Ring voyant approcher Eve, voulut lui dire quelques mots, car il y avait autour des hadgis une auréole dont l'éclat rejaillissait nécessairement sur quiconque les abordait. Elle sourit et s'inclina. Eve lui rendit son salut, mais comme elle ne se souciait pas de se joindre à un groupe de cinq individus, elle ne se détourna pas de son chemin.

Cette réserve décida miss Ring à faire deux pas, et miss Effingham fut forcée de s'arrêter. Elle remercia son partner, le quitta, et s'avança vers la *Belle*. Au même instant, les cinq détenus s'évadèrent en masse, aussi enchantés de leur délivrance qu'ils avaient été fiers de leur captivité.

— Je mourais d'envie de vous parler, miss Effingham, dit miss Ring; mais ces cinq messieurs m'assiégent tellement, qu'il est impossible de leur échapper. Il devrait y avoir une loi pour qu'une dame n'eût affaire qu'à un seul cavalier à la fois.

— Je croyais que cette loi était déjà rendue, dit Eve en souriant.

— Vous voulez dire qu'elle se trouve dans le code du bon ton; mais il est bien tombé en désuétude. Commencez-vous à vous raccommoder un peu avec notre pays?

— Mais il serait serait difficile d'opérer un raccommodement, quand il n'y a pas eu de brouille.

— Oh! vous interprétez mal le sens de mes paroles. On peut avoir besoin de se réconcilier sans avoir eu de querelle; n'est-ce pas, monsieur Edson?

Miss Ring ayant découvert chez ce jeune homme des velléités de désertion, l'avait apostrophé pour le retenir. En se retournant, elle s'aperçut que toute sa clientèle s'était esquivée, et sa surprise, son dépit, sa mortification, se trahirent malgré ses efforts sur son visage.

— Comme nous nous faisons remarquer! dit-elle en baissant la voix pour la première fois de la soirée : c'est bien ma faute; nous voici deux dames causant ensemble, et pas un cavalier n'est auprès de nous!

— Est-ce là se faire remarquer? demanda Eve avec une simplicité toute naturelle.

— Vous qui avez tant vu le monde, reprit la *Belle*, comment pouvez-vous m'adresser sérieusement une pareille demande? Je ne crois pas avoir fait rien d'aussi inconvenant depuis l'âge de quinze ans. Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir? Me voilà seule; vous avez laissé partir votre cavalier, et personne pour me donner le bras!

— Je suis cause de votre embarras, répondit Eve, et je dois vous indiquer les moyens de le faire cesser.

En disant ces mots, elle traversa tranquillement le salon pour aller s'asseoir à côté de mademoiselle Viefville.

Miss Ring stupéfaite leva les mains au ciel; puis, apercevant par bonheur un de ses évadés, elle lui fit signe d'approcher.

— Monsieur Summerfield, dit-elle, ayez l'extrême bonté de me donner le bras; la situation pénible où je me trouve me cause une douleur mortelle, et pourtant je n'aurais pas voulu pour tout l'or du monde imiter la conduite inconcevable de miss Effingham. Croiriez-vous qu'elle est allée toute seule d'ici à sa place?

Les hadgis ont tant de priviléges!

— C'est-à-dire qu'elles se les arrogent, et qu'elles imitent les manières hardies des femmes françaises; il serait à souhaiter pourtant que nos compatriotes n'importassent pas ce mauvais genre parmi nous.

— C'est dommage que M. Clay, qui vient de conclure un traité de douane avec la France, n'ait pas mis un droit sur l'impudence.

— Cela nuirait à notre industrie, dit John Effingham.

Les salons de madame Houston étaient si petits, que les moindres paroles étaient entendues par tous ceux qui voulaient écouter; mais miss Ring n'écoutait jamais. Son titre de *Belle* lui interdisait de remplir ces fonctions subalternes. Appuyée sur le bras protecteur de M. Summerfield, elle fendit la foule avec plus de hardiesse, et parvint à constituer un nouveau groupe de six admirateurs. Quant à M. Summerfield, il vécut une année entière sur la réputation que lui donna le prétendu bon mot qu'il avait lancé.

La voix de miss Ring se perdit bientôt au milieu du chaos de cinquante voix montées au même diapason, et M. John Effingham s'écria :

— Voici Edouard et Aristobule; *à présent, mademoiselle, je vais vous venger.*

Après avoir fait cette déclaration, il prit le capitaine Truck par le bras, et alla au-devant des nouveaux venus. Il entraîna l'intendant du côté où se trouvait miss Ring, dont il chercha à attirer l'attention. Quoique âgé de cinquante ans, John Effingham était garçon, et jouissait d'un revenu de dix-sept mille livres sterling de rente. Il était bien conservé, et l'on ne pouvait révoquer en doute la noblesse et la régularité de ses traits. Toutes ces qualités étaient d'autant moins à dédaigner, que les mariages disproportionnés devenaient à la mode à New-York.

Miss Ring devina qu'il désirait lui parler, et s'empressa de lui en fournir l'occasion. L'excellent ton du cousin d'Eve, son esprit caustique et son usage du monde mirent immédiatement en fuite l'entourage de la *Belle*, car c'étaient des facultés pour lesquelles les élégants de New-York avaient une antipathie naturelle.

— Miss Ring, dit-il, j'ai connu votre père et même votre grand-père; j'espère donc que vous voudrez bien me permettre de vous présenter mes deux amis intimes, M. Bragg et M. Truck, dont la connaissance ne peut manquer de vous être agréable.

La jeune personne sourit gracieusement, car elle se croyait tenue de sourire à quiconque lui adressait la parole. Elle fut d'abord intimidée par la supériorité de l'introducteur; mais John, pour la tirer d'embarras, s'éloigna sous prétexte de parler à une autre dame. La *Belle* resta donc seule avec les deux étrangers; elle avait appris que les Effingham s'étaient liés avec un Anglais de distinction, qui voyageait sous un faux nom, et elle s'imagina facilement qu'elle le contemplait dans la personne d'Aristobule. Son imagination féconde lui persuada en outre que M. Truck était le mentor du Télémaque britannique, et qu'il devait appartenir à l'église anglicane. Sans se permettre la moindre allusion à l'incognito des voyageurs, elle voulut leur faire entendre qu'elle n'était pas leur dupe, et elle ouvrit son feu dès que John se fut éloigné.

— Eh bien, monsieur Bragg, dit-elle d'un air d'intelligence, vous devez trouver notre société bien simple; mais n'est-ce pas que nous nous en tirons assez bien pour des commençants?

C'était la première fois qu'Aristobule était admis dans le monde; cependant il se croyait capable d'y figurer avec avantage, de même qu'il se regardait comme apte à remplir toutes les fonctions imaginables. Il répondit avec un *aplomb*, qui aurait fait honneur à un élégant de la Chaussée-d'Antin.

— La société est aussi nombreuse que choisie; je trouve seulement qu'on n'y ménage pas assez de place pour battre des entrechats en dansant.

— En vérité! je ne m'attendais pas à cela! n'a-t-on pas l'habitude en Europe de concentrer un quadrille dans le moins d'espace possible?

— Au contraire, on ne peut danser convenablement sans évolutions, et il est essentiel que les jambes puissent se développer : c'est un *sine qua non*

— Nous sommes nécessairement un peu en arrière dans ce pays

lointain. Dites-moi, monsieur, je vous prie, est-il d'usage en Europe que les dames se promènent seules dans un salon?

Aristobule ne manquait jamais aucune occasion de se produire. A défaut de miss Effingham, ou de miss van Courtlandt, il trouvait que miss Ring serait un parti sortable. Il répliqua donc d'un air sentimental :

— La femme n'est pas faite pour marcher seule dans la vie.

— Vous voulez dire par là qu'il lui faut un époux?

— Oui, miss; un homme songe toujours au mariage quand il s'adresse à une jeune personne.

Cette déclaration embarrassa miss Ring, qui répondit en effeuillant son bouquet :

— Vous parlez comme quelqu'un qui a de l'expérience.

— Certes, j'en ai, reprit Aristobule, j'étais amoureux dès l'âge de treize ans; je puis dire que je suis né amoureux, et que je mourrai comme je suis né.

Il y avait dans cette exagération de quoi déconcerter la *Belle;* mais elle était accoutumée à traiter de pareils sujets, et elle répondit avec intrépidité :

— Vous autres qui avez voyagé, vous avez parfois de singulières idées; je tiens aisément tête à mes compatriotes, mais je ne sais quelle contenance faire à l'égard des étrangers. Dites-moi, monsieur Truck, êtes-vous satisfait de l'Amérique? l'avez-vous trouvée telle que vous vous la figuriez?

— Certainement, madame, répondit le capitaine, lorsque j'ai mis à la voile à Portsmouth, je m'attendais à voir les hauteurs de Navesink. J'ai été désappointé; mais enfin j'ai pu voir ce que je désirais.

— On est souvent désappointé quand on a traversé l'Océan. Monsieur Bragg, la maison de madame Houston vaut-elle la résidence d'un riche Anglais?

— Elle lui est incomparablement supérieure, d'autant plus qu'on y trouve la liberté républicaine.

Miss Ring, comme toutes les *Belles*, détestait la république. Elle eût été républicaine sous une monarchie, et pour se distinguer, elle était monarchique dans un pays républicain.

— Je ne crois point, dit-elle d'un air boudeur, que cette liberté ajoute aux charmes d'une maison; mais ses salons sont-ils comparables par exemple à ceux du duc de Wellington?

— Ma chère demoiselle, les salons du duc de Wellington ne sont qu'une chaumière par rapport à ceux-ci; je ne crois point qu'il y ait en Angleterre d'habitation plus somptueuse et plus magnifique.

Aristobule n'était pas homme à faire les choses à demi, et quoiqu'il n'eût jamais entendu parler de l'hôtel du duc de Wellington, il débita son opinion avec le ton sentencieux d'un oracle. Elle surprit miss Ring, qui se flattait seulement que les cercles de New-York pouvaient soutenir le parallèle avec les maisons aristocratiques d'Angleterre.

— J'avoue, dit-elle, que mes espérances n'allaient pas aussi loin. Je savais bien que nous étions à peu près au niveau de l'Europe, mais je m'imaginais que nous étions encore inférieurs à cette partie du monde.

— Vous inférieure, miss! C'est un mot qui ne devrait jamais sortir de votre bouche; vous n'êtes inférieure en rien, soit en Europe, soit en Amérique, en Afrique ou en Asie.

Malgré sa passion pour les compliments, miss Ring fut interdite des paroles adulatrices d'Aristobule. Elle n'avait pas de hardiesse native, et c'était par égarement qu'elle jouait dans la société un rôle d'homme, comme les actrices le font quelquefois sur le théâtre.

— Vous devriez dire à M. Bragg, reprit-elle en s'adressant au capitaine, que la flatterie est un vice dangereux et ne sied nullement à un chrétien.

— En effet, madame, et je me garderais bien d'y tomber. On ne l'a jamais pratiquée sous mes ordres.

Miss Ring, qui prenait le capitaine Truck pour un ecclésiastique, vit dans ces mots : « sous mes ordres », une allusion aux ordres sacrés.

—J'espère, monsieur, que vous ne quitterez pas ce pays sans avoir prononcé un sermon.

— Ah! madame, je sermonne assez quand je suis au milieu de mes gens, et j'arrive souvent à être hors de moi. Pourtant, qu'on me place sur mes planches, devant un auditoire attentif, avec un bon cigare à la bouche, et je défie tous les évêques de l'univers!

— Avec un cigare! s'écria miss Ring étourdie : est-ce que les gens de votre profession fument en accomplissant leurs fonctions?

— Sans doute; il n'y a pas un homme parmi nous qui ne fume du matin au soir.

— Même les dimanches!

— Plus que les autres jours.

— Et vos auditeurs en font-ils autant?

— La plupart chiquent, madame; et quand les autres n'ont pas de pipe, ils se trouvent bien malheureux. Pour ma part, je n'irais pas volontiers même en paradis si les cigares y étaient prohibés.

Miss Ring fut stupéfaite. Elle savait que le clergé de la Grande-Bretagne jouissait de plus de liberté que celui des Etats-Unis; mais il lui parut avoir des habitudes bien extraordinaires. Elle réfléchit toutefois que l'usage du cigare pouvait provenir de celui de l'encens, et qu'un fumeur n'était en définitive qu'un thuriféraire. Brûlant du désir de communiquer ses découvertes, elle proposa à MM. Truck et Bragg de les présenter à quelques-unes de ses connaissances.

Les présentations étaient le faible du capitaine, qui accepta avec empressement. Aristobule adhéra de grand cœur à la motion; en vertu de la constitution des Etats-Unis d'Amérique, il croyait avoir le droit d'être présenté à tous les individus avec lesquels il se trouvait en contact.

On devine sans peine que cette petite scène divertit à l'excès les Effingham; mais ils dissimulèrent leur gaieté sous les dehors calmes de gens du monde. On laissa ignorer à Edouard une mystification qu'il aurait cru devoir empêcher par égard pour la maîtresse du logis. Eve et Grâce rirent avec l'abandon ordinaire des jeunes filles, et dansèrent avec plus d'entrain que jamais.

La société s'en alla comme elle était venue, au milieu d'une effroyable confusion; les danseurs fatigués se hâtèrent de poser leur tête sur l'oreiller, pendant que miss Ring rêvait à l'exquise politesse d'un jeune Anglais, et aux sermons débités à travers un nuage de fumée.

CHAPITRE VI.

Nous avons entrepris de dépeindre la société de New-York, notre tâche sera bientôt achevée.

La famille Effingham se rencontra avec sir Georges Templemore à quelques dîners auxquels il avait été invité, grâce à ses lettres de recommandation. La description d'un de ces repas suffira pour donner une idée des autres.

La table était bien servie, garnie d'excellents mets artistement accommodés, et les vins étaient irréprochables. Les convives, presque tous du sexe masculin, étaient vêtus de noir; une femme, ayant parfois auprès d'elle une compagne, brillait au haut bout de la table. La salle à manger était magnifiquement éclairée; mais pour en faire ressortir la splendeur l'hôte avait cru devoir laisser les autres pièces dans les ténèbres, et John Effingham faillit se rompre le cou en traversant à tâtons le premier salon.

Dès que l'appétit des convives fut émoussé, la conversation prit son cours; elle roula sur le prix des terrains, l'industrie des villes neuves, et les spéculations. Ensuite on goûta les liquides, et il eût été facile de prendre le maître de la maison pour un marchand de vins, car on le voyait sans cesse le siphon ou le tire-bouchon à la main. Les paroles qui furent échangées en ce moment n'auraient pas été déplacées au dîner annuel des expéditeurs allemands assemblés à Rudesheim pour discuter leurs intérêts.

Sir Georges, en sortant de ce banquet, était disposé à rendre un arrêt défavorable aux Américains; mais M. Effingham l'introduisit dans une sphère un peu supérieure. Il y avait là plus d'intelligence, des manières qui étaient meilleures sans être irréprochables, et une estimable franchise. Les fautes positives étaient moins frappantes que les incongruités; et sir Georges Templemore rendit hommage à la vérité, en convenant qu'il avait été sur le point de porter un jugement téméraire.

Un mois s'écoula, et le jeune baronnet devint chaque jour plus intime dans la maison de State-street. Dès qu'il eut l'air de renoncer à toute chance de succès, Eve se montra plus franche à son égard; Grâce, au contraire, était plus timide et plus réservée à mesure qu'elle comprenait mieux l'intérêt qu'il lui portait, et les moyens qu'il avait de plaire.

Trois jours après le bal de madame Houston, la famille Effingham fut invitée chez madame Légende, dont la société était principalement littéraire. Sir Georges et le capitaine Truck furent invités. Quant à M. Bragg, il était déjà retourné à la campagne, où nous aurons occasion de le suivre prochainement. Le goût, en matière de beaux-arts ou de littérature, résulte, comme l'amour, d'une impulsion naturelle. Tous deux peuvent être développés par les circonstances, mais il est nécessaire qu'ils soient libres; les inclinations par lesquelles l'âme y est conduite ne sauraient se commander, et s'arrêter ou suivre leur cours au gré d'une volonté étrangère. C'est ce qui fait que les plaisirs intellectuels qui sont prémédités ne répondent pas à l'attente des hommes dont l'esprit les a combinés. Les séances académiques, les réunions littéraires et les repas de corps sont presque toujours insipides. Il est possible de réunir des gens de talent, et de rendre leur assemblage agréable, en les abandonnant à eux-mêmes; dans ce cas, la pensée répond spontanément à la pensée, et les saillies pétillent tout naturellement; mais on chercherait en vain à donner une direction spirituelle à des hommes peu éclairés qu'on ramasse au hasard. Le contraste du but que l'on se propose avec les facultés des assistants ne sert qu'à faire ressortir leur inintelligence, et il en est d'eux comme de mauvais tableaux magnifiquement encadrés. Aussi, rien n'était plus ennuyeux que les soirées littéraires de madame Légende, où l'on était remarqué dès que l'on possédait une langue étrangère. Madame Légende, en invitant Eve Effingham, savait que celle-ci connaissait presque toutes les langues de l'Europe, et la bonne dame fit tous ses efforts pour réunir une société où notre héroïne pût déployer toute l'étendue de son instruction. Elle n'ébruita point son projet, mais

elle prit toutes ses mesures pour rendre sa soirée célèbre dans les fastes des assemblées littéraires.

Pour arriver à ce résultat, on leva le ban et l'arrière-ban des beaux esprits, des écrivains et des artistes. Sir Georges avait acquis une telle réputation, qu'on lui accordait le titre d'homme de lettres, et un journal de New-York avait qualifié le révérend M. Truck d'illustre voyageur. Ils venaient tous deux en Amérique pour apprécier à sa juste valeur le caractère national; et dans la solennité dont ils devaient être les héros, tous les représentants de la littérature étaient convoqués pour soutenir, non pas les institutions, mais les prétentions du pays.

Malheureusement il était difficile de métamorphoser New-York, ville essentiellement commerciale, en une capitale où se concentrent les lumières et la civilisation d'un peuple. Pour se procurer des hommes parlant toutes les langues, madame Légende fut obligée d'associer des marchands de genièvre de Hollande, des toiliers de Saxe, des Italiens qui vendaient des chapelets, et un professeur d'espagnol qui était né en Portugal. Chacun d'eux ne savait absolument que sa propre langue. Mais pourquoi n'y aurait-il pas de semblables réunions à New-York, quand on en voit bien à Paris?

Madame Légende fut en proie à de terribles émotions en entendant sonner pour la première fois au commencement de cette soirée mémorable. D'abord parut miss Annual, femme essentiellement littéraire, qui débita à son amie des phrases toutes faites, mais longuement préparées. Avant qu'elle en eût prononcé la moitié, les coups de sonnette se multiplièrent, et le salon fut bientôt émaillé d'autant de beaux esprits qu'on trouve de plaisanteries dans un roman moderne. La troupe étrangère se présenta au premier rang, et fut suivie de près par les rafraîchissements, dont elle semblait avoir provoqué la venue. Puis arrivèrent tous les bas-bleus de New-York, au moins tous ceux auxquels leur position sociale donnait le droit d'être admis dans la bonne société.

Nous pourrions ici adopter la méthode d'Homère, et faire ce qu'on appellerait en français un *catalogue raisonné* de nos héros et de nos héroïnes, mais les limites de cet ouvrage nous obligent à nous restreindre.

Parmi les dames qui figuraient dans le salon de madame Légende, nous citerons miss Monthly,
Miss Economie,
Miss Marion,
Miss Longin,
Miss Juliette,
Miss Hérodote,
Et madame Démonstration.

Il y avait en outre une douzaine d'hadgis du sexe féminin, qui avaient vu à l'étranger des tableaux et des statues, et avaient l'avantage de pouvoir en parler savamment.

La liste des hommes était plus formidable encore. On y voyait en première ligne Steadfast Dodge, esquire, dont la renommée comme hadgi du sexe masculin, s'était tellement accrue depuis la *réunion* de madame Jarvis, qu'il était reçu dans les meilleurs cercles de sa patrie.

On comptait dans le nombre les auteurs des publications suivantes:
Le Lapis-lazuli,
Les Tantes,
Le Réformé,
Le Conformé,
Le Transformé,
Le Déformé,
La Revue Hebdomadaire,
Le Bonnet de Nuit,
La Chrysalide,
Le Magot,
Le N'allez pas plus loin,
Le Junius,
Le Junius Brutus,
Le Lucius Junius Brutus,
Le capitaine Kant,
Florio,
L'histoire de Guillaume Lintum, prophete des sauvages Pottawatomies.

N'oublions pas l'illustre auteur de *Simples Rimes*, génie dont la réputation était basée sur un seul couplet, et divers *amateurs*, *connaisseurs* et hadgis, qui avaient acquis de la notoriété de la même manière dont un cheval de course gagne le prix, à force d'être stimulé par le fouet et l'éperon.

Madame Légende, heureuse de présider une aussi brillante compagnie, se promenait de rang en rang, et répandait son esprit parmi ses hôtes comme un fluide magnétique. Elle se disait que, si New-York était par hasard menacé du feu qui avait brûlé Sodome et Gomorrhe, il y avait chez elle de quoi sauver la ville de la destruction.

Il est bon d'expliquer que John Effingham savait qu'on avait fait passer le capitaine Truck pour un ecclésiastique anglais, et qu'il croyait devoir détruire cette folle idée avant le départ de l'honnête marin qui mettait à la voile le lendemain matin pour Londres. John se proposait de désabuser le public incidemment, en profitant de la première occasion favorable, sans qu'il fût nécessaire de communiquer à son brave ami l'erreur dont il était l'objet.

Mademoiselle Viefville, qui marchait en avant de la procession des Effingham, fut d'abord effrayée de tant d'honneur; mais elle aperçut par bonheur la présidente à l'extrémité d'un rang de beaux esprits. Les lettres d'invitation conviaient à une *soirée* littéraire, et la gouvernante était trop française pour s'effaroucher de l'effet scénique d'une pareille fête. Elle s'était plainte souvent que les Etats-Unis manquaient de spectacles, et elle n'était pas fâchée d'assister à une sorte de représentation. Elle s'avança donc d'un pas ferme vers madame Légende en rendant sourire pour sourire, c'était une partie du *programme* qu'une *Parisienne* ne pouvait oublier; Eve marchait seule, comme à l'ordinaire; puis venaient Grâce, sir Georges, et John Effingham; le capitaine Truck fermait la marche. Il y eut entre ces deux derniers une contestation amicale pour la préséance, chacun voulait céder le pas à son compagnon; mais le capitaine fit prévaloir son avis:

— Je navigue, dit-il, sur une mer inconnue, et rien n'est plus prudent que de faire voile dans les eaux d'un aussi bon pilote.

Les hadgis qui précédaient le capitaine furent accueillis avec les égards dus à leur mérite; mais l'attention de la société se porta principalement sur M. Truck, que miss Ring avait annoncé partout comme un ecclésiastique anglais d'une capacité transcendante. Ce n'était pas une maison vulgaire, où l'on fît cas des dollars et du babillage des *belles;* c'était le temple du génie, et l'on y témoignait autant de vénération pour l'éloquence de l'illustre étranger, que d'indifférence pour les dix-sept mille livres de rente de John Effingham.

L'extérieure du capitaine Truck était assez bien adapté au rôle que l'appelaient à jouer à son insu les rêveries et les commérages de miss Ring. Ses cheveux grisonnaient depuis longtemps, mais sa fuite devant *l'Ecume*, son naufrage et ses autres aventures, semblaient avoir hâté la marche du temps. Il avait maintenant la tête blanche comme la neige. La fraîcheur et l'incarnat de son teint, dus à l'action de l'air salin, pouvaient passer pour celle d'un poëte; et sa démarche, qui se ressentait du balancement d'un navire, faisait croire aux novices qu'il pliait sous le fardeau de la science. La culotte noire qu'il portait ce soir-là ajoutait à l'effet général de sa personne, et son entrée fut saluée par un murmure unanime d'approbation.

— Quelle tête byronienne! dit à miss Hérodote l'auteur du *Transformé*. Comme sa lèvre se plisse admirablement!

La vérité était que le capitaine Truck avait mis de côté un bout de tabac comme un singe tient en réserve une noix ou un morceau de sucre.

— Sa figure est-elle vraiment byronienne? demanda miss Hérodote. Elle me semble plutôt avoir quelque chose de shakespearien, avec quelque touche de Milton sur l'os frontal.

— Quel est le meilleur des ses ouvrages? demanda miss Annual à Lucius Junius Brutus.

— Tous sont excellents au même degré, répondit cet auteur, qui n'en connaissait pas un seul; ce qui était très-explicable, attendu que le capitaine n'avait écrit que des livres de loch.

Après avoir adressé quelques compliments à M. Truck, madame Légende se tourna du côté de miss Effingham.

— Vous avez assisté, lui dit-elle, aux grandes soirées littéraires de Paris, et vous devez par conséquent trouver nos réunions bien monotones. Je me flatte pourtant d'avoir rassemblé sous mon toit les plus beaux talents de New-York; en connaissez-vous quelques-uns?

Eve répondit qu'elle était presque étrangère, et qu'elle ne demandait pas mieux que de s'instruire.

— Je vais vous désigner les principaux, reprit madame Légende, qui était fière de ses hôtes. Ce personnage de forte corpulence, qui a l'air à la fois si spirituel et si modeste, est le capitaine Kant, éditeur d'un journal religieux. C'est un homme qui pousse l'amour de la vérité au point de faire écrire sous ses yeux toute la correspondance étrangère, et qui dans la polémique la plus ardente conserve toujours l'onction d'un saint. Son voisin est le poëte Florio, si remarquable par la délicatesse de ses sentiments. Vous avez sans doute entendu parler du triomphe qu'il a remporté sur lord Byron?

— Je dois, madame, confesser mon ignorance.

— Byron a écrit une ode commençant par ces mots:

Iles de Grèce! Iles de Grèce!

C'est, comme vous le voyez, un vers faible, qui ne contient qu'une répétition insignifiante. Florio, pour montrer au monde combien la fausse monnaie différait de la bonne, a composé une ode à l'Angleterre.

— Vous en rappelez-vous quelque chose, madame?

— Malheureusement, je ne sais que le premier vers, et c'est dommage, car la rime est le principal mérite de Florio.

— Dites-nous ce vers, de grâce, s'écria John Effingham, ne nous laissez pas languir.

— Le voici:

Au delà des flots! au delà des flots!

Voilà ce que j'appelle de la poésie!

— Et vous avez bien raison, madame, répondit John, qui s'aperçut que sa cousine pouvait à peine réprimer son hilarité. Quel tour de force, d'avoir condensé un voyage de trois mille lieues en trois mots suivis d'un point d'admiration ! Car j'espère que ce vers a été imprimé avec un point d'admiration?

— Avec deux, monsieur, un pour chaque flot.

Un nouvel hôte vint se mêler à l'entretien. C'était M. Pindare, poëte lyrique très-connu. Il fut suivi de près par le satirique Pith et par M. Tun, littérateur dont on vantait l'excessive gaieté. Tous trois allèrent se mettre dans un coin, et eurent l'air de se moquer du reste de la compagnie.

— Où est le lion de la soirée? demande le poëte lyrique.

— Il est là-bas, dit M. Pith ; c'est cet homme dont la cime est blanche et le pied noir. C'est quelque pamphlétaire anglais, qui a écrit dans une obscure revue, et qui passe ici pour un Juvénal, parce qu'il vient de loin.

— Attention ! dit M. Tun, le voici qui vient à nous. Le lion, retenu un moment au milieu d'un cercle de femmes, sort de sa cage pour tout dévorer.

— Bonsoir, messieurs, dit le capitaine Truck en s'essuyant le front; il fait dans votre coin une fraîcheur délicieuse, et je vous demanderai la permission de m'y installer.

— Comment donc ! s'écria M. Pith, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— De tout mon cœur, messieurs, car, à vrai dire, j'étais importuné par ces femmes.

— Enfin vous leur échappez, dit Pindare.

— Oui, grâce au ciel ! reprit le capitaine. J'ai servi dans la guerre de France; j'ai combattu les Anglais à bord d'un corsaire, en 1815; enfin, je viens de lutter avec des Arabes sur la côte d'Afrique; mais jamais je n'ai essuyé un abordage plus terrible que celui de ces dames... Je voudrais bien savoir s'il est permis de fumer un cigare dans ces conversations littéraires?

— Sans aucun doute, répondit Pindare avec le plus grand sang-froid.

— Ah ! monsieur Truck, s'écria madame Légende, qui avait suivi le lion à la piste, votre instinct vous a conduit au milieu d'une société d'élite. Souffrez que je vous présente à ces messieurs : Monsieur Pindare, monsieur Pith, monsieur Tun, je vous présente M. Truck.

Le capitaine donna une poignée de main à chacun des trois auteurs, et regarda comme une consolation d'avoir été tant de fois présenté pendant la soirée. Madame Légende s'éloigna, et le capitaine dit au poëte satirique :

— Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Dans quels parages naviguez-vous?

— Nous allons où l'inspiration nous pousse, répondit M. Pith, et nous ne marchons pas quand le temps est mauvais.

— C'est ce que je faisais dans ma jeunesse. Un navire attendait autrefois dans le port que le vent fût favorable; maintenant il faut aller de l'avant quelque temps qu'il fasse. Il me semble que le monde rajeunit à mesure que je deviens vieux.

— Nous sommes mystifiés, murmura Pindare.

— J'en ai peur, dit M. Pith. Ce brave homme sent la fumée et le goudron, et ce doit être quelque marsouin jeté à la côte, que d'un coup de sa baguette magique la pauvre madame Légende aura transformé en littérateur. Je vois John Effingham qui rit du coin de l'œil, et qui va sans doute me dire la vérité.

M. Pith alla trouver le cousin d'Eve, et sut bientôt à quoi s'en tenir. Instruits de la véritable profession du capitaine, les trois littérateurs se prêtèrent complaisamment à ses fantaisies, et M. Tun lui donna clandestinement un papier allumé.

— Vous offrirai-je un cigare, monsieur? dit le capitaine en présentant sa boîte à Pindare.

— Merci, monsieur Truck, je ne fume jamais, mais j'aime beaucoup l'odeur du tabac; ne vous gênez pas, je vous en conjure.

Encouragé de la sorte, le capitaine aspira trois ou quatre bouffées, et la chambre fut bientôt remplie des parfums de la Havane.

— Est-il possible ! s'écria Junius Brutus; voilà l'illustre Anglais qui fume un cigare. Comme c'est *piquant !*

— Mes yeux me trompent-ils? dit miss Annual; voilà le célèbre auteur qui nous enfume.

— Je ne puis le croire, dit Florio, car toutes les revues s'accordent à dire que le cigare n'est pas admis dans les cercles de la vieille Angleterre.

— Vous vous trompez, mon cher Florio, dit miss Hérodote; le dernier roman à la mode contient une scène dans laquelle le héros fume en faisant une déclaration à l'héroïne.

— En vérité! reprit Florio, cela change la question; les usages d'une grande nation doivent être respectés.

Toutes les dames furent de cet avis, et l'acte inconvenant du capitaine leur parut tout simple. Elles se rappelèrent que l'habitude de fumer était poussée si loin en Angleterre, qu'au témoignage de M. Truck lui-même, les prédicateurs fumaient en chaire, et ce fut à qui trouverait des raisons pour justifier cet usage. Le capitaine acheva tranquillement son cigare; puis il en prit un autre, et continua ainsi jusqu'à la fin de la soirée. Au moment de se retirer, Pindare lui proposa, au nom de ses deux collègues, de venir manger des huîtres avec eux.

M. Truck accepta avec empressement, et alla faire ses adieux à l'hôtesse.

— Bonsoir, madame, lui dit-il en lui tendant cordialement la main : j'ai passé chez vous une soirée agréable, quoique le commencement en ait été rude. Si vous aimez les navires, je me ferai un véritable plaisir de vous montrer la cabine du *Montauk;* si jamais il vous prend fantaisie d'aller en Europe, permettez-moi de vous recommander le paquebot de Londres. Vous y serez à merveille, surtout en prenant une chambre pour vous seule. Croyez-en mon expérience.

Les trois littérateurs ne se mirent à rire que lorsqu'ils furent à table; et leurs accès d'hilarité revinrent entre les services comme les refrains d'une chanson. Le capitaine Truck ne comprenait point les motifs de cette folle gaieté, ce qui ne l'empêcha pas d'y prendre part.

CHAPITRE VII.

Le lendemain matin, après avoir déjeuné dans State-Street, sir George Templemore alla visiter la ville. Comme le temps était froid, on partit en voiture, et l'on s'arrêta à la porte de la Bourse. Craignant de s'exposer aux rigueurs de la température, les dames restèrent à leurs places pendant que le baronnet et John Effingham pénétrèrent dans le sanctuaire de l'agiotage.

— Je vais vous montrer, dit le cousin d'Eve, des choses qui sont particulières à notre pays et qui valent la peine de faire le voyage. Vous avez vu la Bourse de Paris, celle de Londres, mais jamais vous n'avez assisté au spectacle qui vous attend.

En disant ces mots, John monta l'escalier et entra dans une vaste salle, dont les murailles étaient garnies de pancartes représentant des maisons, des lots de terrain, des rues et même des villes entières.

— Voici le centre du commerce dont nous a parlé M. Aristobule Bragg. Ici vous pouvez vous procurer tous les genres de propriétés que votre cœur désire. Avez-vous besoin d'une ville, d'une ferme, d'une rue? vous pouvez choisir.

— J'avoue que cela passe ma compréhension.

— C'est pourtant bien simple. Monsieur Hammer, ayez l'obligeance d'approcher. Vendez-vous aujourd'hui?

— Pas beaucoup, monsieur. Je n'ai débité que deux cent deux lots de cette île, sept ou huit fermes et un petit village de l'Ouest.

— Pouvez-vous nous conter l'histoire de cette dernière propriété?

— Avec grand plaisir, monsieur Effingham. Nous savons que vous avez des ressources, et nous vous déciderons peut-être à acheter quelque chose. Il y a cinq ans, ce terrain appartenait au vieux Volkert van Brunt, dont la famille l'occupait depuis plus d'un siècle. Son fils le vendit cinq mille dollars à Pierre Feeler à raison de cent dollars l'acre. Ledit Feeler, il y a deux ans, s'en défit en faveur de John Search, moyennant la somme de vingt-cinq mille dollars. La même semaine, Search le céda pour cinquante mille à Nathan Rise, qui le vendit à une compagnie au prix de cent douze mille dollars en espèces. Nous allons enlever cette carte, car il y a huit mois que nous avons débité ce terrain par lots, aux enchères, pour la grosse somme de trois cent mille dollars.

— Avez-vous quelque autre bien immobilier qui ait augmenté de valeur avec une aussi prodigieuse rapidité? demanda le baronnet.

— Les terres que vous voyez représentées sur ces tableaux sont toutes dans des conditions identiques. Le prix des unes a monté de deux ou trois cents pour cent en cinq ans; le prix des autres ne s'est élevé que de quelques centaines de livres. Ce qui détermine leur valeur, ce n'est pas le calcul, c'est la fantaisie.

— Mais sur quoi peut se fonder cette énorme augmentation? La ville en question est-elle en réalité aussi étendue?

— Elle va beaucoup plus loin, monsieur... sur le papier. La valeur d'une terre dépend beaucoup de son nom. Si celle du vieux Volkert van Brunt s'était toujours appelée une ferme, elle aurait été vendue le prix d'une ferme; mais on en a levé le plan, on l'a divisée en lots, régulièrement cadastrée, et elle a atteint sa valeur positive. Nous avons des relais de mer qui rapportent considérablement, parce qu'on en a levé le plan.

Les visiteurs remercièrent leur cicerone de sa complaisance et se retirèrent.

— Passons maintenant dans la salle de vente, dit John Effingham; vous y pourrez juger de la frénésie qui tourmente actuellement notre nation.

Ils descendirent et entrèrent au milieu d'une foule de gens qui enchérissaient à l'envi, trompés par de vaines illusions. Ils croyaient s'assurer la fortune en poussant à un taux de plus en plus élevé des valeurs imaginaires. L'un achetait des rochers stériles, un autre des fonds de rivière, un troisième un marécage, et toujours sur la foi de plans topographiques.

Nos deux observateurs restèrent pendant quelque temps spectateurs muets de cette scène.

— Quand je suis entré pour la première fois dans cette pièce, dit

John Effingham en sortant, il m'a paru qu'elle était remplie de fous; et maintenant que je l'ai vue et revue, mon impression n'est pas beaucoup changée.

— Et tous ces gens compromettent leurs moyens d'existence pour courir après des bénéfices si aléatoires?

— Ils jouent avec autant d'insouciance que celui qui risque tout son argent sur un coup de dés. Cette espèce de monomanie s'est emparée de tous; on méconnaît cette vérité évidente, cette loi naturelle, qu'il n'y a rien de solide sans fondements. On lapiderait sans miséricorde quiconque proclamerait ici des principes que ces agioteurs apprendront bientôt à leurs dépens. J'ai été déjà témoin de semblables excès en matière de spéculation; mais jamais ils n'avaient pris un caractère plus général, plus monstrueux, plus alarmant.

— Vous croyez que la réaction aura de sérieuses conséquences?

— Sous ce rapport, nous sommes mieux partagés que les autres nations. Il y a de l'étoffe chez nous; la jeunesse et la vigueur du pays neutralisent le danger des soudaines catastrophes. Pourtant je prévois un coup terrible, et le jour n'est pas loin où cette ville qui rêve se réveillera dans la stupeur. Vous ne voyez ici qu'une faible partie des extravagances auxquelles se livrent ses habitants. Ce sont des crédits inconsidérés, des émissions interminables de papier-monnaie, de fausses idées sur toutes les valeurs. Des hommes qui, il y a cinq ans, n'avaient pas une obole, ont complétement bouleversé tout système rationnel. Depuis que l'argent est devenu le but de la vie, on cesse de le regarder comme un moyen de vivre. L'histoire du monde ne fournit probablement pas d'exemple d'un grand peuple délivré de la soif du gain, et oubliant pour spéculer les lois, les usages, la constitution, tout ce qui est ordinairement cher au cœur humain.

— Ce n'est pas seulement extraordinaire, c'est effrayant.

— Vous l'avez dit. La communauté est dans la situation d'un homme qui commençant à s'enivrer n'en continue pas moins à boire coup sur coup, dans la persuasion qu'il a besoin de soutenir ses forces. La folie s'étend depuis les côtes jusqu'aux extrêmes frontières de l'ouest.

— En vérité, dit sir George, elle rappelle celle des tulipiers de Hollande.

— Le principe en est le même. Si je vous conduisais à travers les rues, en vous mettant au courant des espérances, des intérêts, des calculs des passants, vous seriez stupéfait, vous spectateur impartial, de la manière dont on peut tromper l'espèce humaine. Mais avançons, nous aurons occasion de faire quelques nouvelles observations.

— Monsieur Effingham, dit un homme qui avait l'air d'un marchand, et qui entrait dans la salle de la bourse, que pensez-vous de notre querelle avec la France?

—Je vous ai dit, monsieur Bale, tout ce que j'avais à vous dire sur ce sujet. Lorsque j'étais en France, je vous ai écrit que l'intention du gouvernement français n'était pas d'exécuter le traité! Vous avez vu depuis mon opinion justifiée par le résultat; le ministre a déclaré qu'il se refusait au payement de la somme réclamée.

— C'est la faute du général Jackson, monsieur; sans les termes de son message, il y a longtemps que nous aurions l'argent.

— Aucun terme de son message, monsieur Bale, n'aurait pu parvenir à nous faire payer.

— Ah! mon cher monsieur, je sais que vos intentions sont bonnes, mais vous me semblez avoir trop mauvaise idée de l'excellent roi des Français. Les préventions nous aveuglent parfois.

Là-dessus, M. Bale secoua la tête et disparut dans la foule, en se rendant à lui-même le témoignage qu'il était seul libéral et juste, tandis que M. John était rempli de préventions.

— Cet homme, dit celui-ci, ne manque ni de probité, ni de talent; cependant l'influence de la monomanie régnante lui a fait perdre le sentiment du juste et de l'injuste; il dénature des faits clairs comme le jour, et méconnaît les seuls principes qui puissent diriger le gouvernement d'un pays.

— Il craint la guerre, et refuse de croire aux nouvelles qui peuvent en augmenter les chances.

— Précisément. Les individus qui vivent sous l'empire de la passion du jour, acceptent les erreurs qui les flattent et nient les réalités qui les contrarient; ils ressemblent aux insensés qui disent: « Il n'y a pas de mort. »

Ici, John et sir Georges rejoignirent les dames, et la voiture s'embarrassa dans un défilé de rues étroites et tortueuses, bordées de magasins où abondaient les produits du monde civilisé. Après avoir visité la ville, on revint dîner dans State-Street. L'intention du baronnet était de partir pour Washington le lendemain matin; il prit congé de ses hôtes, qui lui exprimèrent cordialement combien ils regrettaient de se séparer de lui. M. Effingham l'invita à leur rendre visite dans les montagnes au mois de juin, époque à laquelle il comptait retourner en Angleterre.

Au moment où sir Georges faisait ses adieux, le son des cloches annonça un incendie. Ces alarmes étaient si fréquentes à New-York, que près d'une heure s'écoula sans que la famille Effingham se préoccupât du tumulte. Comme il continuait, elle envoya un domestique prendre des renseignements.

Si l'on veut déterminer quelle est la ville où les sinistres de ce genre sont le plus fréquents, il faut choisir entre Constantinople et New-York. Il arrive souvent dans cette dernière ville que vingt ou trente maisons sont brûlées, et que des habitants du quartier n'apprennent que par les journaux les détails de l'incendie. Les accidents se réitèrent si souvent, que l'habitude endurcit les oreilles et les cœurs.

Ce soir-là, un feu considérable avait éclaté, et au dire du domestique, le danger était redoublé par la sévérité du froid et par le mauvais état des pompes. En apprenant cette nouvelle, MM. Effingham s'enveloppèrent de leurs manteaux, et se dirigèrent vers le théâtre de l'incendie en suivant la direction de la foule.

— Ce n'est pas un sinistre ordinaire, dit John Effingham les yeux fixés sur la voûte céleste qui s'illuminait de sombres lueurs.

En effet, une étroite rue, formée de hautes maisons, était déjà toute en flammes. Cette fournaise menaçait ceux qui en approchaient, et les appareils de sauvetage étaient rendus inutiles par leur état de congélation.

Les pompiers de New-York ont sur les autres la supériorité des vétérans sur les conscrits; mais les meilleures troupes peuvent éprouver une terreur panique, et dans cette mémorable occasion, ces célèbres pompiers furent réduits par diverses circonstances à rester passivement spectateurs des progrès de l'incendie.

Pendant environ deux heures, toutes les tentatives faites pour mettre un terme au fléau semblèrent entièrement inutiles, et les hommes les plus persévérants furent obligés d'y renoncer. Le manque d'eau, les points nombreux où elle était nécessaire, la difficulté des communications, l'irrégularité des rues, la chaleur intense qui se faisait sentir dans ses voies étroites et sinueuses, tout contribuait à désespérer les citoyens généreux qu'un premier mouvement avait attirés de ce côté. Ceux qui se tenaient auprès des bâtiments embrasés avaient une partie du corps grillée, tandis que l'autre était exposée à un froid qu'on pouvait comparer à celui du Groënland. Il y avait quelque chose d'épouvantable dans cette lutte des éléments; la chaleur, comme pour concentrer toutes ses forces, se resserrait dans un espace excessivement limité, et elle anéantissait des maisons entières avec une incroyable rapidité.

Lorsque sir Georges Templemore et ses amis arrivèrent sur les bords de cette mer de flammes, un immense concours s'y était réuni; mais on avait cessé de crier au feu, de la même manière qu'on cesse de crier au meurtre dans une grande bataille. La nuit s'avançait, la conflagration était à son apogée, et le feu, après avoir détruit le noyau central, s'étendait en ligne divergente, comme pour menacer toute la ville de la destruction.

— Voilà, dit sir Georges, un terrible avertissement pour ceux qui ne sont occupés que d'accumuler des richesses. Que sont les vains projets de l'homme, quand on les compare aux décrets de la Providence!

— Je prévois que c'est le *commencement de la fin*, répondit John Effingham. Les dommages sont déjà si considérables, que les compagnies d'assurance vont se trouver gravement compromises.

— Quoi! ne fera-t-on rien pour arrêter les flammes?

— Une fois remis de leur première terreur, les travailleurs reprendront courage et dirigeront plus efficacement les secours. L'incendie ne trouve déjà plus d'aliments, parce qu'il arrive à des rues plus larges, et que le vent commence à changer; néanmoins on assure que cinq cents maisons ont été déjà consumées en moins de six heures.

La Bourse, qui ressemblait naguère au temple somptueux de Mammon, n'était plus qu'une ruine noircie, dont les murs de marbre étaient crevassés, et dont quelques parties avaient déjà disparu. Elle était environnée de débris fumants, auprès desquels nos personnages purent se placer pour observer ce lugubre spectacle. Autour d'eux régnait le morne silence de la désolation; mais dans le lointain, des jets de flammes signalaient d'affreux ravages. On entendait leur pétillement se mêler aux cris des pompiers. Les personnes qui connaissaient les localités disaient que le feu ne pouvait reculer que devant des barrières naturelles, telles que les grandes rues, les bassins et les ruisseaux.

En ce moment arrivèrent des marins munis de barils de poudre, et prêts à faire sauter les maisons qu'il était impossible de préserver. Guidés par leurs officiers, ces braves gens s'approchèrent vaillamment du brasier, et disposèrent leur ligne avec l'héroïque indifférence que peut seule donner l'habitude. Leur manœuvre réussit; et l'explosion détruisit un à un plusieurs bâtiments, qui formèrent une sorte d'enceinte autour du foyer.

A partir de ce moment, on fut à peu près maître du feu; toutefois les débris continuèrent à fumer pendant plusieurs semaines comme un volcan endormi, dont la combustion souterraine se manifeste par intervalles à la superficie du sol.

Le jour qui suivit ce grand désastre fut triste pour les thésauriseurs. Les hommes dont la fierté était en rapport avec l'opulence comprirent l'instabilité des choses humaines. Des hommes qui levaient audacieusement la tête, et qu'on encensait comme des idoles, se trouvèrent nuls et sans valeur dès qu'ils furent dépouillés de leurs richesses. Huit cents magasins et manufactures avec tout ce qu'ils contenaient furent détruits pour ainsi dire en un clin d'œil.

Quelques prédicateurs se firent entendre en chaire, et les fidèles,

qui pensaient encore à un meilleur ordre de choses, s'imaginèrent un moment que les vrais principes allaient reprendre leur ascendant, et que les mœurs seraient épurées. Mais cette attente fut déçue; la corruption était trop profonde pour être si facilement arrêtée, et les vices ne furent réprimés comme à l'ordinaire que par le remords.

CHAPITRE VIII.

L'incendie dont nous avons parlé dans le précédent chapitre, sans avoir la prétention de le décrire, jeta un voile sombre sur les plaisirs de New-York, si l'on peut appeler plaisirs un assaut de parade et de prodigalité. Eve regretta peu ces distractions, tout en déplorant la cause qui les avait interrompues; elle et Grâce passèrent le reste de la saison à cultiver l'amitié de femmes comme mesdames Hawker et Bloomfield, ou à développer leurs facultés par l'étude, sans jamais s'aventurer dans le sanctuaire de madame Légende.

Une suite de cet état de rapacité financière que nous avons esquissé est le profond égoïsme qui étouffe tout souvenir du passé, toute sage prévision de l'avenir, et qui concentre la vie dans le présent. Le capitaine Truck fut donc bientôt oublié, et les lettrés dont il avait excité l'admiration restèrent aussi vains, aussi badauds et aussi ignorants qu'autrefois.

Lorsque l'hiver toucha à sa fin, notre héroïne commença à soupirer après la campagne. L'existence dans une ville américaine a peu de charmes pour ceux qui sont accoutumés aux lois sociales des cités plus anciennes, établies d'une manière plus stable. Eve était lasse de la cohue des bals, car on en donna encore quelques-uns, des efforts du mauvais goût, et de fêtes dont les extravagances n'étaient pas rachetées par l'élégance.

Edouard Effingham, comme le lecteur l'a probablement soupçonné, descendait d'un individu de même nom que nous avons eu occasion d'introduire dans un de nos précédents ouvrages. Sa maison de campagne a été déjà décrite par nous dans sa forme primitive, et nous allons y retourner.

Ce fut avec délices qu'Eve s'éloigna d'une ville digne d'une capitale sous certains rapports, et au-dessous des moindres bourgades sous certains autres. Elle monta sur le bateau à vapeur, accompagnée de sa cousine, de sa gouvernante et des deux Effingham. Sir Georges Templemore, qui revenait de son voyage du Sud, fut aussi de la partie. Ils commencèrent leur voyage par une belle matinée de la dernière semaine de mai. La terre était déjà revêtue des riantes teintes de l'été. Les montagnes qui bordent l'Hudson étaient enveloppées d'une brume légère, et l'atmosphère avait ce calme solennel qui prête tant de charme au printemps, parce qu'il contraste avec la lutte furieuse des éléments déchaînés. La rapidité de la marche ajoutait aux agréments de la traversée. Les paysages se succédaient comme par enchantement, et l'on avait à peine eu le temps d'examiner les contours d'un objet quand il était remplacé par un autre.

— Nos compatriotes, dit M. Effingham en regardant la rive orientale, ont un goût bien déplorable en architecture. L'homme dans ces temps classiques ne se croit convenablement logé que s'il habite un temple grec. Voyez là-bas cet édifice construit de matériaux précieux, et dont les proportions sont si imposantes. Ne dirait-on pas qu'il est consacré au culte païen?

— C'est une maladie régnante comme l'esprit de spéculation, dit John Effingham; de pareils temples placés au milieu d'un bois feraient assez bon effet; mais ils sont en évidence sur le bord d'un fleuve. Leurs portes sont encombrées d'enfants qui jouent au cerceau, de marchands ou de fournisseurs, et leurs cheminées peu classiques lancent des tourbillons de fumée. Rien n'est plus absurde que ces maladroites imitations de l'antique, et pourtant je sais par M. Aristobule Bragg que le marché d'une ville de l'intérieur a été bâti sur le plan du Parthénon.

— On aurait mieux fait, dit Eve en souriant, de prendre pour modèle *il capo di Bove;* mais je crois que le goût de nos architectes n'est pas remarquable par sa sévérité.

— C'était plus vrai jadis que maintenant, repartit John Effingham, et j'en atteste ces temples. Les Etats-Unis ont fait un pas en avant; ils comprennent maintenant les beaux-arts, et ce peuple si prompt à concevoir s'y perfectionnerait bien vite si on lui imprimait une direction convenable. L'étranger qui débarque au milieu de nous est disposé au premier abord à mépriser notre architecture, nos tableaux, nos statues; mais qu'ils les compare aux productions de l'art dont nous nous contentions il y a dix ans, et il sera forcé de reconnaître nos progrès. On a tort aujourd'hui de consulter les livres plutôt que la nature, et de s'en rapporter à la science plutôt qu'à l'imagination. Quel genre de construction, surtout quand on l'approprie aux usages domestiques, peut être à l'abri de reproches sérieux, si l'on ne tient compte préalablement de la destination, du climat et des localités? Rien n'est plus laid en soi-même qu'un chalet suisse, et rien n'est plus beau grâce à son entourage. Ces temples inconnus, qui annoncent uniquement le pouvoir de l'argent, peuvent être dédiés à toutes sortes de divinités; mais on aura beau vanter la régularité de leurs proportions, ils n'en seront pas moins déplacés.

— Nous aurons occasion de juger du goût de M. John en architecture, dit Grâce, qui voulait venger son pays natal; on m'a assuré qu'il avait tenté de modifier les plans originaux du fameux Hiram Dolittle.

Toute la compagnie se mit à rire et tourna les yeux vers John, dont elle attendait la justification.

— Vous vous rappellerez, dit-il, que mes plans m'ont été transmis par mon célèbre prédécesseur, et qu'ils étaient primitivement d'ordre composite. Ne vous en prenez donc pas à moi, s'il y a un peu de désordre dans mon habitation. Je n'ai songé qu'à la commodité, et je soutiendrais en présence de Vitruve lui-même que c'est le *sine quâ non* de l'architecture domestique.

La conversation en resta là, car le bateau venait de s'arrêter à West-Point pour y passer la nuit. Le lendemain matin était le 1er juin, ce fut encore un de ces jours brumeux qui donnent de nouveaux attraits au paysage. Les voyageurs prirent un bateau pour traverser la baie de New-Burgh, dont ils admirèrent unanimement les sites pittoresques.

— *La campagne est vraiment délicieuse* en Amérique! s'écria mademoiselle Viefville, pour laquelle les Etats-Unis n'étaient guère qu'une *campagne*.

Après avoir passé encore une journée dans la ville de New-Burgh, la famille Effingham traversa sur un canal, à la faveur d'un bateau-poste, la belle vallée de la Mohawk, à l'extrémité de laquelle elle trouva des voitures qui lui étaient préparées par les soins de M. Bragg. Ce personnage se présenta pour recevoir les visiteurs, car il avait cru se rendre agréable en venant au-devant des dames.

CHAPITRE IX.

Les voyageurs employèrent plusieurs heures à gravir les montagnes par une route qui ne valait guère mieux que les plus mauvais chemins de traverse de France. Mademoiselle Viefville regretta vingt fois dans le courant de la matinée que M. Effingham n'eût pas le droit de corvée pour améliorer les abords de ses domaines. Enfin ils atteignirent un plateau, sur la surface unie duquel ils avancèrent plus facilement. Au bout de deux heures de marche, Aristobule apprit à ses compagnons que, conformément aux instructions de John Effingham, il s'était écarté de la route ordinaire.

— Je m'en suis aperçu, dit Edouard Effingham, mais j'ignore quelles sont ses intentions. Au reste, il va nous les expliquer lui-même, car le voici qui descend avec sir Georges. Suivons son exemple.

Tout le monde mit pied à terre, et les deux voitures vides prirent le devant, laissant les voyageurs au milieu d'un bois.

— Il faut espérer, mademoiselle, dit Eve à sa gouvernante, qu'il n'y a pas de bandits en Amérique.

— *Ni de sauvages*, répondit mademoiselle Viefville, qui, malgré son intelligence ordinaire, avait souvent jeté à la dérobée des regards inquiets sur les bois.

— Je vous garantis vos bourses et vos chevelures, *mesdames*, à condition que vous me suivrez aveuglément; et pour vous donner un gage de ma bonne foi, je sollicite l'honneur d'offrir mon bras à mademoiselle Viefville.

La gouvernante accepta; Eve prit le bras de son père, et Grâce celui du baronnet. Resté seul à l'arrière-garde, Aristobule trouva si étrange qu'un père fût le cavalier de sa fille, qu'il proposa galamment à M. Effingham de le délivrer de son fardeau. Cette motion fut refusée aussi nettement qu'elle avait été faite.

— Je suppose, dit Eve, que votre cousin John a son but dans ce mélodrame; mais le rideau n'est pas encore levé.

— John veut peut-être nous montrer une grotte ou un arbre d'une grosseur extraordinaire.

— Nous sommes bien confiantes, mademoiselle, car tous ceux qui nous entourent ont l'air de conspirateurs: miss van Courtlandt elle-même a quelque chose de perfide dans la physionomie, et semble se liguer contre nous avec quelque chose ou avec quelqu'un. Plaise au ciel que ce ne soit pas avec des loups!

— *Des loups!* s'écria mademoiselle Viefville avec une mine si effarée qu'elle excita un rire universel; *est-ce qu'il y a des loups et des sangliers dans cette forêt?*

— Non, mademoiselle, répondit John Effingham; nous aurions ces animaux à redouter si nous étions dans le *département de la Seine*, mais nous sommes en sûreté sur les montagnes de l'Otsego.

— Je *l'espère*, murmura la gouvernante, et elle s'avança avec répugnance en roulant sans cesse les yeux à droite et à gauche.

Le sentier devint escarpé et la marche assez pénible pour interrompre toute conversation; il passait sous un dôme de branches de sapin, cependant l'on remarquait des deux côtés des traces des dévastations que l'homme avait commises. Nos aventuriers étaient déjà à une élévation considérable au-dessus de la route qu'ils avaient quittée, quand ils furent obligés de s'arrêter pour prendre haleine.

— J'aurais dû vous annoncer, dit John Effingham, que l'endroit où commence ce sentier est célèbre dans l'histoire de notre famille;

ce fut là qu'un de nos ancêtres logea une balle dans l'épaule d'un autre.

— Alors, je sais positivement où nous sommes! s'écria notre héroïne, mais je ne devine point pourquoi l'on nous mène dans cette forêt, à moins que ce ne soit pour visiter quelque site illustré par un exploit de Nathaniel Bumppo!

— Le temps éclaircira ce mystère comme tant d'autres; avançons!

Ils marchèrent encore, et au bout de quelques minutes de fatigue nouvelle, ils arrivèrent sur une sorte de plate-forme, dont le sol était sans culture, mais dont les arbres avaient été abattus.

— Cette éclaircie s'étend devant nous, dit le baronnet; je crois que John Effingham nous a conduits du côté d'un point de vue.



Deux poètes américains des salons de madame Légende.

Tous firent un mouvement en avant, et ils furent amplement dédommagés de leurs peines par un paysage qui avait presque autant de caractère et de beauté que ceux de Suisse.

— Maintenant je sais où nous sommes, s'écria Eve en battant des mains; c'est cet endroit qu'on appelle la Vision, et là-bas est notre maison bien-aimée!

On comprit que John avait ménagé une surprise à ses amis, et quand les premiers transports furent calmés, tous ceux pour lesquels la vue était nouvelle, n'auraient voulu pour rien au monde qu'on leur eût montré d'une autre manière la vallée de la Susquehannah.

Afin que nos lecteurs sachent à quoi s'en tenir sur les motifs de la conduite du cousin d'Eve, il est bon de donner une courte description des objets qui s'offrirent aux yeux des voyageurs.

Environnés d'arbres de tous côtés, ils se trouvaient dans une clairière de peu d'étendue, à la cime d'une montagne escarpée. A cent pieds au-dessus d'eux, s'étendait un lac entouré de collines boisées. Du côté des spectateurs, une lisière de sapins descendait jusqu'au bord des eaux; de l'autre, s'élevaient des montagnes accidentées, couvertes de fermes ou de massifs de verdure, si bien qu'elles ressemblaient au parc d'un domaine royal. Entre ces hauteurs s'allongeaient des vallées, dont les plaines étaient embellies par de riantes habitations. Les couleurs sombres des sapins toujours verts qui croissaient au pied des montagnes, contrastaient avec les teintes plus vives des autres arbres, et de pâturages comparables aux plus riches prairies de Suisse ou d'Angleterre. Des anses et des caps dentelaient les bords charmants du lac, et la baie profonde qui se prolongeait au nord-est faisait croire à l'immensité de cette nappe transparente.

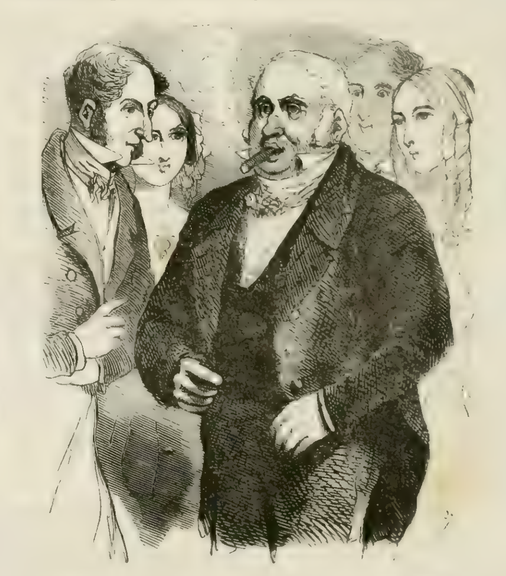
A l'extrémité d'une vallée qui partait au midi des bords du lac, était construit le village de Templeton. De l'observatoire des voyageurs jusqu'à cette localité, il n'y avait certainement pas moins d'un mille; mais l'atmosphère était si pure, et la journée si calme, que la distance ne paraissait pas à beaucoup près aussi considérable. On voyait courir dans les rues les enfants et même les chiens; on entendait les cris des uns et les aboiements des autres.

C'était là le Templeton des *Pionniers;* mais il est nécessaire d'en donner de nouveau la peinture, car il avait subi de notables changements pendant un demi-siècle. Nous entreprendrons cette tâche d'autant plus volontiers que ce n'est pas une de ces villes qui ont été développées en un jour par les efforts surnaturels de la spéculation, ou dont le commerce a fait un centre d'activité précoce, tandis que les souches indiquaient encore au milieu des rues la trace des défrichements. Templeton était un paisible village qui avait progressé d'une manière constante et régulière, et qui caractérisait parfaitement la marche réelle de la civilisation aux États-Unis.

Contemplé du haut de la montagne où nous plaçons nos lecteurs, à côté de la famille Effingham, Templeton avait l'air d'une carte topographique. Une douzaine de rues se dessinaient comme dans un plan, en se coupant à angles droits, sans avoir toutefois une régularité trop monotone. La plus grande partie des habitations était peinte en blanc, suivant l'usage américain; mais quelques-unes conservaient la couleur plus sévère des pierres grises dont elles étaient construites. C'était une preuve du bon goût qui commençait à s'introduire dans cette contrée. L'aisance et la propreté se faisaient sentir dans l'ensemble de ce village, qui, par rapport à son importance, aurait porté en France le nom de Gros-Bourg et en Angleterre celui de ville de marché.

Une vingtaine de maisons étaient occupées par des propriétaires auxquels leurs ressources permettaient un genre de vie supérieur à la condition du commun des martyrs. Six ou huit habitations étaient précédées d'un boulingrin, avec un sentier pour les voitures. Au-dessus des toits se dressaient une vingtaine de tours, clochers ou beffrois, car il serait difficile de trouver un mot convenable pour désigner ces prodiges d'architecture. Ils indiquaient autant d'édifices consacrés au culte et attestaient la liberté de conscience illimitée qui règne en Amérique. Plusieurs voitures légères, convenables dans un pays montueux, circulaient çà et là dans les rues, et de lourds cabriolets arrêtés devant les portes signalaient la présence d'un campagnard venu en ville pour acheter des provisions ou pour consulter un avocat.

Templeton n'était pas assez peuplé pour posséder un de ces hôtels de nouvelle fabrique, dont le faîte domine même les églises; mais il avait des auberges importantes, et précédées d'une avant-cour.



Succès de M. Truck dans le salon littéraire de madame Légende.

Au centre du village apparaissait le chef-d'œuvre d'ordre composite élevé par les soins combinés de M. Richard Jones et de M. Hiram Doolittle. Il avait subi des modifications importantes, grâce à l'intelligence éclairée de John Effingham; il était si remarquable par sa position, qu'il attira tous les regards, aussitôt qu'on eut contemplé l'ensemble du paysage. Personne ne se permit de le juger au premier abord, et Aristobule osa seul interroger des yeux Edouard Effingham, pour lui demander ce qu'il pensait des travaux de son cousin.

— Cette maison me venait de mon père, dit Edouard en souriant; j'en connaissais l'histoire, et quand on me questionnait sur l'étrangeté de l'architecture, je l'expliquais avec confiance par les bizarreries de l'ordre composite. D'après ce que je vois, mon cher John, vous y avez substitué un style tout à fait nouveau?

— En êtes-vous mécontent, Edouard? il me semble que d'ici cela ne fait pas mal.

— La première condition d'un bâtiment civil, c'est d'être logeable et commode: vous-même l'avez dit. Etes-vous bien sûr que ce toit à terrasse convienne à ce climat, où tant de neige descend des montagnes?

John Effingham sifflotta, et feignit l'indifférence, tout en reconnaissant lui-même son erreur. Il avait eu secrètement l'intention de faire changer à ses frais une toiture trop italienne pour le pays; mais il avait craint de mécontenter son cousin en ayant l'air de ne pas le croire disposé à supporter les dépenses que nécessitait sa propre maison. En outre, John n'avait pas voulu avouer à la face du pays qu'il s'était trompé dans ses combinaisons architecturales. John, il faut en convenir, avait presque autant d'amour-propre que son fameux prédécesseur Richard Jones.

— Edouard, dit-il, si vous n'êtes pas satisfait de l'aspect de votre résidence, vous n'avez, pour vous consoler, qu'à jeter un coup d'œil sur les maisons voisines, et vous verrez qu'elles sont beaucoup plus laides. Les imitations d'art grec qui échouent sont les plus abominables de toutes. J'ai tout bonnement cherché à faire du gothique, et j'y ai mis si peu de prétention, que les critiques les plus pointilleux devraient m'épargner.

Il était rare de voir John Effingham sur la défensive; l'attitude inusitée qu'il prenait excita un sourire général. Aristobule, qui redoutait la langue caustique du cousin d'Eve, sourit comme les autres, mais fut plus étonné.

— Ne vous y trompez pas, John, répliqua le propriétaire de l'édifice dont on discutait le mérite: j'accuse, non pas votre goût, mais votre prévoyance. Si l'on tient compte seulement de l'apparence, vous avez droit à des éloges, car vous avez métamorphosé un bâtiment informe en une maison dont les proportions sont presque irréprochables. Je crois pourtant que vous avez laissé, même à l'intérieur, un peu trop d'ordre composite.

— J'espère, mon cousin, s'écria Eve, que vous vous êtes abstenu d'innovation à l'intérieur. Je n'ai pas oublié les anciennes distributions, et je tiendrais à les retrouver telles que dans mon enfance. Il reste un peu de l'esprit du chat chez les personnes que la manie des changements n'a pas affectée.

— C'est charmant! murmura mademoiselle de Viefville, un si beau calme fait penser à l'éternité.

— Ne vous alarmez point mal à propos, répondit John d'un air boudeur qui déparait singulièrement ses traits mâles et d'ordinaire impassibles. Vous trouverez à sa place tout ce que vous connaissiez.

— Quelle belle vue! s'écria Edouard Effingham, qui avait déjà oublié sa maison en contemplant les splendeurs de la nature, sur laquelle le soleil de juin versait ses plus éclatants rayons, c'est un lieu pareil qu'on peut désirer pour y achever en paix une existence agitée.

— J'ai rarement vu de plus magnifique tableau, dit le baronnet; ces eaux rivalisent avec celles des lacs du Cumberland.

— Du Cumberland ou de Lucerne, de Brienz et de Némi, dit Eve en souriant comme pour reprocher à l'Anglais sa partialité nationale.

— *C'est charmant!* murmura mademoiselle Viefville: *un si beau calme fait penser a l'éternité.*

— Le domaine que vous voyez près de ce bois, fit observer froidement Aristobule, s'est vendu au printemps dernier trente dollars l'acre, et il avait été acheté l'été d'avant vingt dollars.

— *Chacun a son goût,* dit Eve en français.

— Et dire, reprit philosophiquement Edouard Effingham, que cette belle nature peut être souillée par l'envie, par la rapacité, par l'égoïsme et par les autres passions humaines! Peut-être vaudrait-il mieux que tout fût resté comme autrefois dans la paix et la solitude, et que les bords de ce lac ne fussent hantés que par les bêtes fauves.

— Mais elles se dévorent les unes les autres aussi bien que les hommes, qu'on voit, hélas! si souvent s'acharner sur leurs semblables comme sur une proie!

— C'est vrai, ma fille; et cependant je n'assiste jamais à ces belles scènes de calme sans désirer que ce grand tabernacle de la nature soit occupé exclusivement par ceux qui sont capables d'en comprendre la perfection.

— Voyez-vous, dit Aristobule, une femme qui s'avance sur la pelouse et qui sort en ce moment du wigwam?

C'était ce nom emprunté au vocabulaire des sauvages que John Effingham avait jugé à propos de donner à l'habitation restaurée.

— Je ne la vois pas, dit Eve.

— Suivez la direction de la cime du sapin qui est au-dessous de nous.

— En effet, reprit Eve; je vois la personne dont vous parlez, et elle semble regarder de ce côté.

— Vous avez raison, miss, elle sait que vous avez à vous arrêter à la Vision, et elle vous a probablement aperçue. C'est la cuisinière de votre père, et elle s'occupe de votre déjeuner, qu'elle va tenir prêt pour une heure plus avancée que de coutume.

Aristobule semblait regretter que le repas fût retardé, et il avait hâte de se remettre en route. Toutefois, voyant que le reste de la compagnie continuait à admirer le panorama de Templeton, il montra du doigt plusieurs embarcations qui se promenaient sur le lac.

— Regardez! dit-il; le bateau que vous apercevez à l'est doit être celui du poëte.

— Du poëte! répéta John Effingham: quoi, la poésie aurait pénétré dans le modeste village de Templeton!

— Mon Dieu, monsieur, vous avez une bien fausse idée de la localité, si vous croyez que la poésie y soit inconnue! Le lac et les montagnes ont déjà été chantés une douzaine de fois depuis dix ans. Nous jouissons de toutes les ressources de la civilisation, et l'on nous amène presque tous les étés des ménageries de bêtes féroces.

— En effet, reprit John, voilà un grand progrès! Ce lieu était naguère exclusivement fréquenté par des bêtes féroces, et elles y sont maintenant introduites à titre de curiosités! Vous voyez par là, sir Georges Templemore, avec quelle rapidité ce pays se développe.

— Je n'en disconviens pas, mais je demande à savoir de quelle sorte d'animaux ces ménageries sont composées.

— On y voit toutes les espèces, monsieur Bragg, depuis le singe jusqu'à l'éléphant. La dernière fois, nous avions un rhinocéros.

— Un rhinocéros! s'écria le baronnet: il n'y en avait qu'un tout récemment dans l'Europe entière; le jardin zoologique de Londres et le jardin des plantes de Paris avaient essayé vainement de se procurer un rhinocéros, et le seul que j'aie vu s'était arrêté à Rome en voyageant de Naples à Saint-Pétersbourg.

— Eh bien! monsieur, dit Aristobule d'un air narquois, nous avons ici des rhinocéros, des poëtes, des singes, des artistes, des zèbres, des membres du congrès, des évêques, des gouverneurs et toutes sortes d'animaux vivants.

— Et quel peut être, demanda Eve, le poëte qui honore en ce moment Templeton de sa présence?

— C'est très-difficile à dire, miss Effingham. De notables habitants ont cherché la semaine dernière à découvrir son nom, et tous les efforts ont échoué. C'est un homme mystérieux et vraiment indéchiffrable, quoique nous soyons aussi malins à Templeton que partout ailleurs; son compagnon ne semble pas disposé à le trahir.

— Il a donc un compagnon? serait-ce également un poëte?

— Oh non, miss! c'est tout simplement un domestique, du moins suivant les apparences, car il le sert à table, fait sa chambre et brosse ses habits.

— Il est assez rare qu'un poëte ait un serviteur et songe même aux soins du ménage. Puis-je vous demander pourquoi vous soupçonnez le maître d'être un poëte quand le domestique est si rangé?

— Comment en serait-il autrement? En premier lieu, miss Effingham, il n'a pas de nom.

— C'est une raison, dit John; il y a peu de poëtes qui aient un nom aujourd'hui.

— En outre, il passe une grande partie de sa journée à errer sur le lac, à contempler les bois, à s'entretenir avec les échos des rochers.

— Voilà sans doute de quoi le mettre en prévention; mais ce ne sont pas des preuves concluantes.

— Ensuite, monsieur John, il ne prend pas ses repas aux mêmes heures que les autres. Il se lève de grand matin, tantôt pour s'embarquer sur le lac, tantôt pour s'enfoncer dans la forêt. Il revient déjeuner au milieu de l'après-midi, retourne sur le lac ou dans les bois, et revient au moment où je prends mon thé.

— L'affaire est entendue, reprit Effingham. Un homme qui se permet toutes ces excentricités, mérite une qualification plus fâcheuse encore que celle de poëte. Dites-moi, y a-t-il longtemps que cet original demeure à Templeton?

— Silence!... le voici!... Ce n'était pas lui que j'avais vu dans la barque, dit Aristobule en baissant la voix.

Effectivement un inconnu sortit de la forêt, en suivant un sentier pratiqué le long de l'escarpement. Il était vêtu du costume demi-rustique qu'un homme du monde peut prendre à la campagne, et ce costume seul suffisait pour provoquer des commentaires dans un pays où tout le monde cherchait à copier autant que possible les allures citadines. Arrivant à la clairière, et la trouvant occupée par des étrangers, il fit un mouvement de retraite, et se contenta de saluer en passant, avec une délicatesse qui parût excentrique à M. Bragg. Tout à coup il se ravisa, regarda fièrement la compagnie, sourit, et s'avança rapidement vers elle.

On le reconnut aussitôt: c'était Paul Powis.

— Je ne devrais pas être surpris, dit-il avec émotion; je savais que vous étiez attendus, et je vous attendais moi-même. Cependant cette rencontre imprévue me laisse à peine l'usage de mes facultés.

Les salutations furent cordiales de part et d'autre. A la grande surprise de M. Bragg, son poëte était connu, et paraissait même estimé de tout le monde, excepté de miss van Courtlandt, à laquelle il fut présenté. Par un héroïque effort de fierté féminine, Eve dissimula la violence de son émotion.

— Mon cher ami, dit Edouard en retenant les mains de Paul entre les siennes, vous vous figurez sans peine quel est notre étonnement; nous ne nous doutions guère que vous passeriez à New-York, et que vous quitteriez cette ville sans nous rendre visite.

— Vous m'accusez à tort, mon cher monsieur. Certes, je ne me serais privé du plaisir de vous voir que dans la crainte de vous être désagréable; mais je n'ai pas eu occasion d'approcher de votre demeure. La frégate de mon ami Ducie ayant été envoyée au Saint-Laurent, je suis revenu d'Angleterre par Québec, les grands lacs et les cataractes, que je désirais admirer depuis longtemps. Ainsi s'explique mon apparition soudaine en ce lieu.

— Nous sommes charmés de vous y trouver, et je compte assez sur votre bienveillance pour croire que vous n'oublierez pas ma maison. Y a-t-il quelque temps que vous êtes ici?

— Une semaine. En arrivant à Utique, je me suis écarté de la grande route pour parcourir ces contrées. Apprenant qu'on vous y attendait, je me suis décidé à rester, dans l'espoir que vous ne seriez pas fâché de revoir encore une fois un ancien compagnon de voyage.

— Et votre espoir n'a pas été déçu, repartit Edouard Effingham en pressant de nouveau les mains de Paul avant de les abandonner.

— Pendant ma courte résidence à Templeton, reprit le jeune homme, j'ai déjà eu occasion de faire quelques observations, et il m'a semblé que ce pays neuf était bien avancé en commérage.

— Avez-vous dans votre poche le manuscrit d'une de vos odes, ou quelque nouvelle épigramme? demanda John Effingham.

Paul eut l'air surpris, et Aristobule lui-même, par extraordinaire, fut un peu déconcerté.

Depuis son arrivée à Templeton, le voyageur s'était aperçu que les imaginations villageoises étaient travaillées par la curiosité; mais il était loin de supposer qu'on attribuât au culte des Muses son amour pour les beautés de la nature. Voyant toutefois, par les sourires des assistants, qu'il y avait là-dessous une énigme, il eut assez de tact pour attendre que John voulût bien lui en donner l'explication.

— Nous vous donnerons plus tard des éclaircissements, dit John Effingham. L'essentiel à présent, *c'est le déjeuner à la fourchette*, que j'ai eu la précaution de commander. Il faut le manger, sous peine de passer pour des poëtes vaporeux. Allons, Edouard, arrivez, si vous avez assez regardé votre wigwam à vol d'oiseau. Venez en examiner les beautés de plus près!

Cette proposition fut acceptée avec empressement; mais en s'éloignant, tous s'arrêtèrent à plusieurs reprises pour contempler encore le paysage.

— Quels charmes aurait cette contrée, dit Eve, si les bords de ce lac étaient embellis par d'élégantes villas; si des clochers gothiques dressaient au milieu de ces collines leurs flèches imposantes; si des châteaux en ruine couronnaient la cime des montagnes; enfin si l'on trouvait ici les vestiges d'une vieille société!

— La vue serait peut-être moins belle qu'à présent, répondit Powis. Il est vrai que la poésie exige... Mais pourquoi souriez-vous? Est-il donc défendu d'aborder des sujets poétiques?

— Pas du tout, pourvu que ce soit en vers, repartit le baronnet, il est convenu que c'est votre langage habituel.

Paul demeura interdit, et tout le monde se mit à rire. L'hilarité d'Aristobule ne fut pas moins grande que celle des autres, quoiqu'il en ignorât les motifs. C'était un des traits de son caractère de se mettre toujours à l'unisson des sociétés où il se trouvait.

CHAPITRE X.

Il avait été peu question de Paul Powis dans la famille Effingham, depuis le jour où le récit de son arrestat on avait paru dans les journaux. On trouvait quelque chose d'extraordinaire dans toute sa conduite, sans être disposé à la juger sévèrement. Ses talents et son courage lui avaient concilié les dames, qui n'avaient pas ajouté foi aux bruits répandus dans le public par les soins de M. Dodge. Les hommes n'avaient pu se défendre de fâcheuses suppositions; néanmoins ils se félicitaient de retrouver leur compagnon de voyage dans une disposition d'esprit qui n'impliquait ni le crime ni le déshonneur.

En descendant la montagne, Edouard offrit le bras à miss van Courtlandt, pour laquelle il avait une vive affection, et qu'il considérait comme une seconde fille. Sir Georges Templemore fut le cavalier de la gouvernante, et John celui de notre héroïne, auprès de laquelle se plaça Paul Powis. On laissa à M. Bragg la faculté d'errer de groupe en groupe au gré du hasard ou du caprice.

— J'espère que vos voyages se sont bien passés, dit John Effingham à Paul. Vous avez traversé trois fois l'Atlantique en quelques mois; ce serait une rude tâche pour un homme de l'intérieur, mais un marin comme vous doit à peine y faire attention.

— J'ai eu beaucoup de chance, répondit Powis: comme vous le savez par expérience, *l'Ecume* est un fin voilier; quant au capitaine Ducie, c'est le meilleur compagnon qu'on puisse désirer à table ou sur le pont, et je l'ai eu en allant et en venant.

Ces mots, prononcés d'un ton naturel, ne contenaient aucune explication positive; mais ils dissipèrent d'injurieux soupçons, en prouvant aux auditeurs que le soi-disant prisonnier n'avait eu que de bons rapports avec son prétendu persécuteur. John Effingham comprenait bien que le commandant d'un vaisseau de guerre ne pouvait admettre à sa table qu'une personne digne de lui.

— Vous avez fait un détour pour venir ici; en prenant par Québec, vous avez allongé votre route de plus d'un quart.

— Ducie le désirait si fortement, que je n'ai pu m'y refuser. Il semblait tenir d'abord à me reconduire à New-York, où il m'avait pris, et il se proposait d'en demander l'autorisation. J'ai combattu ce projet, de peur de retarder son avancement. Depuis qu'il avait recouvré la somme considérable enlevée au trésor public, il était dans une position très-favorable; je n'ai pas voulu la lui faire perdre, et je l'ai invité à se conformer strictement aux ordres de ses supérieurs.

— A-t-il été récompensé de la persévérance qu'il avait mise dans l'affaire du faux baronnet?

— Sans doute. Il est maintenant capitaine de premier rang, grâce au discernement et à la présence d'esprit qu'il a montrés dans cette affaire. Je dois dire toutefois que dans son pays, la position qu'on occupe comme homme privé contribue largement à l'avancement de l'homme public.

Eve remarqua avec plaisir que Paul appuyait sur ces mots: dans son pays; et elle pensa qu'un Anglais ne se serait pas exprimé ainsi.

— Nous avons été si brusquement séparés l'un de l'autre, reprit John Effingham, que vous n'avez peut-être pas songé à l'importante mission dont nous nous étions chargés.

L'étonnement se peignit sur la physionomie de Paul, qui ne savait pas évidemment de quoi il s'agissait.

— Vous vous rappelez le paquet cacheté que nous avait remis M. Lundi, et que nous devions ouvrir à notre arrivée à New-York. Il contenait des papiers de la plus haute importance, et qui devaient assurer des droits méconnus. Je vous avais confié ce paquet au moment où je l'ai reçu, et vous l'avez oublié dans la précipitation de votre départ.

— Je l'avoue à ma honte; jusqu'à ce moment j'avais complétement perdu de vue cette affaire. J'ai eu tant d'occupations en Angleterre, que je n'ai pu songer à ce dépôt, qui d'ailleurs n'était pas entre mes mains.

— Serait-il perdu? s'écria John Effingham.

— Non certainement; il est toujours dans le pupitre où je l'ai serré. Mais en arrivant à Portsmouth, je suis parti pour Londres avec Ducie.

Paris — [illegible], rue [illegible]illet, 16.

Nous nous sommes rendus d'abord à l'amirauté, et de là dans le comté d'York, où des affaires particulières nous ont retenus pendant que *l'Écume* était en carène. Il a fallu ensuite faire des visites à nos parents.

— Vos parents! s'écria Eve par un mouvement involontaire, qu'elle se reprocha comme indiscret pendant tout le reste de la promenade.

— Nos parents, reprit Paul en souriant. Le capitaine Ducie est mon cousin germain, et nous avons fait ensemble des pèlerinages à diverses habitations de famille. Ces devoirs se sont prolongés jusqu'à notre départ. En arrivant à Québec, j'ai quitté le vaisseau pour aller visiter la cataracte du Niagara, et j'ai laissé la plupart de mes bagages à Ducie, qui doit me les rapporter en personne. Il se rend à New-York, d'où il doit s'embarquer pour les Antilles, où il prendra le commandement d'une frégate.

— Arrivera-t-il bientôt? demanda John Effingham. Une promesse faite à un mourant engage plus que toute autre, et je ne voudrais pour rien au monde négliger d'accomplir les volontés dernières de M. Lundi. Plutôt que de laisser ce paquet en arrière, j'aimerais mieux envoyer un exprès à Québec.

— Ce serait entièrement inutile, attendu que Ducie a quitté cette ville hier, après avoir envoyé ses bagages et les miens directement à New-York, sous la garde de son maître d'hôtel. Quant au pupitre, qui contient des papiers du plus haut intérêt pour lui et pour moi, il m'a promis de ne pas le perdre de vue. Il l'emporte dans l'excursion qu'il va faire à mon exemple sur les bords du grand lac et du Niagara.

Il sera bientôt sur mes traces, et m'avertira par une lettre du jour de son arrivée à Utique. Nous nous proposons de nous embarquer ensemble sur le canal, et d'aller de conserve à New-York.

Les compagnons de Paul écoutèrent ses explications avec un intérêt auquel, il faut le dire, le pauvre M. Lundi était presque étranger. John appela son cousin, et lui communiqua ces détails, sans juger toutefois nécessaire de faire mention des papiers de M. Lundi.

— Il est de notre devoir, ajouta-t-il, d'inviter le capitaine Ducie à modifier légèrement son itinéraire pour passer quelques jours avec nous dans les montagnes. Quand doit-il se trouver à Utique, monsieur Powis?

— Dans une quinzaine. Je suis certain qu'il sera heureux de vous rendre ses devoirs, car il m'a souvent exprimé le regret d'avoir involontairement exposé des dames à tant de dangers.

— Le capitaine Ducie est cousin germain de M. Powis, mon cher père! dit Eve de manière à prouver que cette invitation lui serait personnellement agréable.

Attentif aux moindres désirs de sa fille, Edouard ne recevait jamais chez lui ceux qu'il croyait pouvoir déplaire à la maîtresse du logis.

— Je me ferai un plaisir d'écrire ce soir au capitaine Ducie, en le priant de nous honorer de sa compagnie, dit Edouard Effingham, nous attendons d'autres amis dans quelques jours et j'espère qu'il ne trouvera pas le temps long pendant son exil parmi nous. M. Powis mettra mon billet dans une de ses lettres, et joindra à ma requête ses propres sollicitations.

Paul donna son adhésion à cet arrangement, et l'on se remit en marche; mais une modification qui s'introduisit dans la petite procession plaça le jeune homme seul auprès d'Eve.

Cependant, non-seulement les voyageurs avaient atteint la grande route, mais encore ils l'avaient quittée, pour suivre un ancien chemin de traverse qui descendait la pente de la montagne. Il avait été assez grossièrement taillé par les premiers colons, à défaut de temps et de moyens d'exécution; mais il n'avait pu satisfaire les besoins d'une civilisation avancée. Ce reste de l'état d'enfance du pays était moins praticable et plus dangereux que la voie nouvelle; mais il était plus isolé, et les piétons le prenaient toujours pour se rendre à la Vision. L'age en avait rétréci la superficie, les arbres l'ombrageaient de leurs verts arceaux. Il avait un aspect sauvage et solitaire dont Eve fut enthousiasmée. Le long des sinuosités de ce sentier on apercevait de temps en temps, par des échappées, le lac et le village; et tous ceux qui ne connaissaient pas la contrée furent unanimes dans leur approbation.

— La plupart des personnes qui voient cette vallée pour la première fois, dit Aristobule, trouvent quelque chose à dire en sa faveur. Pour ma part, je la trouve curieuse.

— Curieuse! s'écria Paul. Ce monsieur est au moins singulier dans le choix de ses expressions.

— Vous avez eu déjà occasion de le voir, dit Eve en riant; car elle était dans une disposition d'esprit à rire aisément. Nous le savons, car il nous avait préparés à voir un poëte, et nous n'avons trouvé qu'un ancien ami.

— Rien que cela, miss Effingham! Avez-vous donc tant de considération pour les poëtes, et si peu pour les anciens amis?

— M. Aristobule Bragg, avec ses aperçus fantasques, dérange en vérité toutes les idées et toutes les opinions qu'on peut avoir. Il est à sa place, et il n'y est pas; il est à la fois rusé et naïf; il convient à ses fonctions, et il est prêt à en remplir d'autres; en somme, je ne sais quelles expressions employer pour le définir. Mais je le connais assez pour craindre qu'il ne vous ait persécuté depuis votre arrivée à Templeton.

— Pas du tout! J'ai l'habitude de voir des individus de son espèce, et je sais comment il faut me conduire avec eux. Voyant qu'il était disposé à me croire poëte, j'ai laissé tomber comme par mégarde quelques vers griffonnés à la hâte, et qui paraissaient être le fruit d'une soudaine inspiration. Il n'a pas manqué de les ramasser, et j'ai vécu une semaine entière sur la réputation qu'ils m'ont value.

— Vous avez donc réellement le goût de la poésie? dit Eve avec un malin sourire.

— Je suis aussi innocent de l'ambition de rimer que de celle d'épouser l'héritière du trône d'Angleterre, ce qui est aujourd'hui, je crois, le but de tous les Icares de notre époque. Je ne suis qu'un vil plagiaire, car la brillante réputation dont je jouis depuis une semaine est due à deux vers de Pope. Dans ces jours dorés de la littérature, où les productions récentes sont les seules étudiées, cet auteur est si complétement oublié qu'on peut le voler sans être découvert: c'est ce que j'ai fait, et je me suis approprié le début de l'*Essai sur l'homme*, qui contenant une allusion à l'arrogance des rois, aurait passé pour excellent autant qu'original dans dix-neuf villages sur vingt; ces paysans d'Amérique sont si républicains! M. Bragg a pensé sans doute que j'allais entamer un éloge du peuple, suivi d'un brillant tableau de Templeton et de ses environs.

— Je ne sais si je dois tolérer les sarcasmes qu'un étranger se permet contre la liberté, dit Eve en prenant un air sérieux qui n'était pas en harmonie avec ses sentiments; car jamais elle n'avait éprouvé un bonheur plus réel.

— Pourquoi me traiter d'étranger, miss Effingham?

— Le cousin du capitaine Ducie ne doit-il pas être Anglais?

— Je n'en vois pas la nécessité, et j'opposerai à votre... « ne doit-il pas être » un fait positif qui me tiendra lieu de tout argument. Le cousin du capitaine Ducie n'est pas Anglais; et quelles que soient vos conjectures, il n'a jamais servi dans la marine britannique, ni dans aucune autre que celle de sa patrie.

— Vous me surprenez agréablement, en vérité! reprit Eve la figure colorée d'une vive rougeur et avec un plaisir qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Nous portons nécessairement de l'intérêt à un homme qui nous a sauvé la vie, aussi mon père et mon cousin ont-ils examiné le registre de la marine américaine pour y chercher votre nom. Ils ne l'ont pas trouvé; et ils en ont tiré une conclusion bien naturelle, comme vous en conviendrez vous-même.

— S'ils avaient parcouru les listes antérieures, ils auraient mieux réussi. J'ai quitté le service, et je ne suis plus marin que par les souvenirs. Depuis quelques années, je voyage comme vous sur terre et sur mer.

Eve ne prononcça plus un seul mot; mais les moindres paroles du jeune homme, après avoir retenti doucement à ses oreilles, restèrent fidèlement gravées dans sa mémoire. Ils marchèrent en silence, et arrivèrent dans les environs d'une maison qui occupait une position charmante sur les flancs de la montagne, auprès d'un bois de sapins. Une terrasse précédait ce bâtiment, en face duquel était situé le village de Templeton à une centaine de pieds au-dessous, mais assez rapproché pour que les moindres objets fussent visibles. Là ils s'arrêtèrent pour contempler une localité qui était si chère à la plupart d'entre eux.

— J'espère, dit Edouard à Powis, que vous connaissez assez bien ces parages pour nous servir de pilote. Pendant la semaine que vous avez passée ici, vous n'avez pas dû négliger le wigwam.

— Je devrais en rougir, répondit le jeune homme en s'acquittant de cette obligation, mais j'avoue que ma curiosité l'a emporté sur les convenances, et que, grâce à la politesse de M. Bragg, j'ai pénétré dans votre habitation, à laquelle j'ai même fait des visites réitérées.

— A quoi bon parler de cela? dit Aristobule. Dans ce pays nous vivons presque en commun, et lorsqu'un étranger de distinction s'y présente, qu'il vienne de près ou de loin, je m'empresse de l'accueillir.

— Il paraît, dit Eve cherchant à détourner la conversation, que Templeton possède une quantité considérable de clochers. Pourriez-vous me dire comment un aussi petit endroit a besoin de tant de monuments de cette espèce?

— C'est que chacun recherche l'orthodoxie, répliqua Aristobule, qui crut que c'était à lui de donner des explications, il y a une différence d'opinion indiquée par chaque clocher.

— Quoi! y a-t-il vraiment à Templeton autant de croyances qu'on y voit d'édifices consacrés au culte?

— Doublez-en le nombre, miss Effingham, et ajoutez-en quelques autres par-dessus le marché. Vous ne voyez que cinq églises, et nous comptons dans le village au moins sept religions qui sont en guerre ouverte, sans parler des nuances qui les divisent sur des points secondaires. L'édifice que vous apercevez derrière les cheminées de la première maison est le nouveau Saint-Paul, ancienne église de M. Grant. La secte qui l'a bâti fait de grands progrès, quoiqu'elle ait perdu, depuis peu, à cause d'un rhume qui a gâté la voix de son prédicateur. Cet accident a eu de funestes conséquences; mais je soutiens que ladite secte reviendra à la mode, et qu'il ne faut pas l'abandonner dans ce moment critique. Plusieurs habitants ont pris la résolution de venir à son aide, et je l'ai moi-même défendue en assistant régulièrement aux offices.

— Je suis charmé d'avoir la perspective de vous y rencontrer souvent, dit Edouard Effingham ; c'est notre église ; c'est là que ma fille a été baptisée ; mais n'avez-vous pas d'opinions religieuses bien arrêtées, monsieur Bragg?

— J'hésite entre toutes les sectes du voisinage, quoique je donne une préférence marquée au nouveau Saint-Paul. Ce sombre bâtiment que vous distinguez là-bas est le temple des méthodistes, qui restent attachés à leurs anciennes doctrines, si bien qu'on les abandonne par amour pour la nouveauté.

— Dites-moi, je vous prie, quel est l'édifice voisin du nouveau Saint-Paul, et qui lui ressemble un peu sous le rapport de la forme et de la couleur?

— C'est la première église presbytérienne ; elle réussit passablement, et j'aime ce qu'on y enseigne. Je me suis imposé la loi d'y aller au moins deux fois par mois; mais je reviens toujours au nouveau Saint-Paul, et j'ai été réellement désolé de l'avantage qu'ont obtenu sur lui les presbytériens.

— J'en suis désolée comme vous, dit Eve, car appartenant à l'église épiscopale, j'apprends avec peine tout ce qui peut lui être défavorable.

— Vous serez cependant obligée de convenir que les anglicans ont été battus à plate couture par les presbytériens.

— Et comment ont-ils éprouvé une défaite si désastreuse ?

— Le nouveau Saint-Paul avait une cloche magnifique, les presbytériens s'en sont procuré une qui ne pèse pas moins de cent livres de plus, et qui est beaucoup plus sonore. Je sais bien qu'on ne leur tiendra guère compte de cette supériorité au jour du dernier jugement, mais elle ne laisse pas que d'avoir son importance en ce monde de misère... Cette grande maison peinte en jaune et surmontée d'un beffroi, est le palais de justice et la prison du comté; mais elle a donné asile à des fidèles de toutes les religions imaginables, à l'exception des juifs. Cette tour gothique en bois vert sert aux universalistes, et ce monument grec aux anabaptistes. Quant aux quakers, ils se réunissent dans des maisons particulières, ainsi que les presbytériens dissidents.

— Comment! s'écria Eve avec étonnement, les sectaires eux-mêmes ne s'entendent pas entre eux, dans une population aussi peu considérable?

— Nous sommes dans un pays libre, reprit Aristobule, et la liberté entraîne la variété: autant d'hommes, autant d'opinions.

— C'est vrai, monsieur, dit Paul, mais il y a ici beaucoup d'opinions et peu d'hommes. Ce n'est pas tout : de votre propre aveu, la plupart de ces hommes ne savent point précisément ce qu'ils doivent croire. Ne pourriez-vous nous expliquer quels sont les points essentiels sur lesquels on n'est pas d'accord ?

— Il faudrait toute une existence pour en comprendre seulement la moitié. Les uns veulent de l'enthousiasme, les autres de la quiétude. Celui-ci tient aux pratiques religieuses, celui-là les repousse. L'un prétend se sauver par les bonnes œuvres, l'autre soutient qu'elles ne suffisent pas. Il en est quelques-uns qui pensent qu'un peu de mal est nécessaire au salut. D'autres encore s'imaginent que l'homme n'est jamais si près de la conversion que lorsqu'il est enfoncé profondément dans le péché.

— La subdivision est à l'ordre du jour, dit John Effingham. On subdivise les comtés pour avoir plus de chefs-lieux et plus de magistrats; on subdivise de même la religion pour avoir plus de croyances, et des saints de meilleure qualité.

Aristobule secoua la tête en signe d'assentiment.

— Monsieur, demanda mademoiselle Viefville, n'y a-t-il pas d'*églises*, de *véritables églises* à Templeton?

Aristobule ne comprit pas ce qu'elle entendait par là ; mais il se serait bien gardé de confesser son ignorance. Il eût été aussi difficile de le prendre au dépourvu que de forcer une des sectes ci-dessus énumérées à reconnaître qu'elle n'était pas infaillible dans son interprétation du christianisme.

— Oh ! madame, dit-il avec assurance, nous possédons ici plusieurs églises ; mais on ne les voit pas toutes d'ici.

— Il serait beaucoup plus chrétien, s'écria Paul, de s'unir pour adorer Dieu ! N'est-ce pas mettre en relief la faiblesse et l'ignorance des hommes, que de chicaner sur des vétilles, d'ergoter sur des subtilités théologiques, au lieu de s'en rapporter tout simplement à la bonté et à la puissance de l'être qui échappe à nos définitions?

— Je n'en disconviens pas, reprit John Effingham ; mais s'il en était ainsi, que deviendrait la liberté de conscience? La plupart des fidèles d'aujourd'hui entendent par la foi une ferme confiance dans leurs propres doctrines.

— La liberté de conscience nous est nécessaire, fit observer Aristobule ; sans elle, notre village ne serait pas décoré de ses nombreuses églises, et nous y perdrions beaucoup. En effet, on trouve plus facilement à vendre une propriété dans les localités où il y a cinq églises que dans les endroits qui en sont privés. Sous ce rapport, Templeton est favorisé.

— Malheureusement, reprit Paul, vos clochers ressemblent un peu trop à des huiliers et à des pots à moutarde.

Pendant qu'il condamnait ainsi l'architecture religieuse du pays, on arriva à la porte du wigwam, où tout le monde s'arrêta pour juger en dernier ressort les changements apportés par John Effingham à l'œuvre primitive du célèbre Hiram Doolittle.

— Mon cousin, dit Edouard, il me semble que vous avez poussé bien loin les fantaisies de l'ordre composite.

— Eh quoi ! s'écria John, seriez-vous mécontent de mes améliorations ?

— En vérité, dit Eve, vous avez fait un mélange bien bizarre, du grec et du gothique ! Comment pouvez-vous justifier cette liberté ?

— Avez-vous oublié la cathédrale de Milan ? repartit le novateur. Est-il si extraordinaire que l'on associe deux genres différents ? et le goût est-il si pur en Amérique, pour que j'aie commis une faute impardonnable ?

— Rien de ce qui est contraire aux règles ne doit frapper les yeux chez un peuple essentiellement imitateur. Mademoiselle Viefville, comment trouvez-vous cette maison ?

— *Mais c'est un petit château !*

— *Un château effinghamisé*, dit Eve en riant.

— *Effinghamisé, si vous voulez, ma chère, pourtant c'est un petit château!*

— L'opinion générale, reprit Aristobule, c'est que M. John a modifié le plan primitif, en copiant un édifice européen, dont j'ai oublié le nom. Ce n'est toutefois ni le Panthéon, ni le temple de Minerve.

— J'espère, dit Edouard, que ce n'est pas non plus le temple des Vents.

CHAPITRE XI.

Nous avons déjà décrit dans *les Pionniers* la maison qui occupait nos voyageurs, et nous n'avons que peu de chose à en dire. A l'extérieur, elle était devenue d'une excessive simplicité, n'ayant ni péristyle ni colonnade. A l'intérieur, on avait substitué à la tenture, qui représentait le général Wolf, un papier représentant des ornements gothiques. L'urne qui était censée contenir les cendres de la reine Didon, comme la cruche qui va trop souvent à l'eau, avait été brisée dans la guerre d'extermination, livrée aux toiles d'araignée par une femme de ménage digne de ce nom. Il ne restait rien des bustes d'Homère et de Shakspeare, ni même de ceux de Washington et de Franklin malgré leur qualité d'indigènes.

John Effingham, qui avait conservé un doux souvenir de l'effet qu'ils produisaient, les avait remplacés par des plâtres achetés chez un marchand de bric-à-brac de New-York, et les vieilles consoles sur lesquelles avaient trôné ces illustres personnages soutenaient un nouveau Shakspeare, un César, un Locke et un Milton. Les teintes de cette collection moderne n'avaient pas encore été altérées par le temps, mais elle devait à la poussière et à l'abandon un vernis de respectable vétusté.

Comme la cuisinière du logis avait fait les préparatifs avec une louable prévoyance, on se mit à déjeuner dès que chacun eut réparé le désordre de sa toilette de voyage. Lorsque le repas fut terminé, M. Edouard conduisit ses hôtes dans les appartements en louant et en critiquant tour à tour les travaux de son cousin. On admira généralement l'arrangement de la bibliothèque, qui était ornée d'un charmant papier vert; par malheur, la bordure manquait au-dessus des quatre croisées : ce qui donnait à la chambre un aspect irrégulier.

— C'est un accident, dit John Effingham, auquel il faut s'attendre en Amérique. Nous avons des magasins en grand nombre, mais point de fabrique. A Paris, pour combler cette lacune, il aurait suffi d'envoyer chez le fabricant de papier; mais ici, celui qui n'a pas assez d'une marchandise est dans la même position que s'il n'en avait pas du tout. Nous consommons des objets d'art, mais nous n'en produisons pas. Il est fâcheux d'envoyer chercher à Paris douze ou quinze pieds de bordure, mais il faut s'y résigner; sans cela mes beaux arceaux gothiques n'auraient point de clef de voûte.

— Je comprends cet inconvénient, dit sir Georges, nous le trouvons en Angleterre pour tous les articles d'importation.

— Et nous pour toutes sortes de choses, excepté pour les subsistances.

— Cela ne prouve-t-il pas, dit le gentilhomme anglais, que l'Amérique ne peut jamais devenir un pays manufacturier? Puisque vous ne pouvez fabriquer un produit aussi simple que celui de la tenture, ne feriez-vous pas bien d'appliquer vos efforts à l'agriculture exclusivement?

L'intérêt qui dictait cette question était plus facile à comprendre que la conclusion logique du baronnet, auquel John se contenta de faire une réponse évasive : grande preuve d'amitié pour un homme aussi enclin à la causticité.

En somme, l'examen de la maison fut satisfaisant : bien que, suivant Eve, le mobilier fût trop semblable à celui d'une habitation de ville.

En regardant par une fenêtre, la compagnie aperçut des enfants qui se disposaient à jouer à la balle sur la pelouse devant la façade.

— Est-ce que vous tolérez cette liberté? demanda Edouard à M. Bragg en fronçant le sourcil.

— Je défends la liberté partout où je la trouve, répondit Aristobule. Voulez-vous faire allusion aux jeunes gens qui se divertissent sur votre pelouse?

— Certainement; et je pense qu'ils auraient pu choisir un lieu plus convenable pour leur récréation, et qu'ils confondent les libertés qu'ils prennent avec la liberté.

— Cependant, monsieur, ils ont toujours joué à la balle dans cet endroit.

— Toujours? je crois qu'ils ont tort. Est-il une famille, placée comme la nôtre au centre d'un village, qui puisse souffrir qu'on envahisse ainsi ses domaines? On a raison de qualifier cette maison de *wigwam*, s'il est permis d'y pousser des cris sauvages devant la porte.

— Vous oubliez, dit John Effingham d'un ton sarcastique, qu'en Amérique le mot toujours signifie dix-huit mois tout au plus. On arrive à l'antiquité au bout de cinq lustres, et aux siècles de ténèbres à la fin d'une existence humaine. Je parie que ces aimables jeunes gens, qui assaisonnent leurs jeux de tant de jurons, trouveraient bien audacieux quiconque songerait à les expulser.

— J'avoue que par là, dit Aristobule, on se rendrait très-impopulaire.

— Je ne saurais permettre que les oreilles des dames soient offensées par de semblables clameurs, et je ne consentirai jamais à laisser envahir de la sorte des terrains dépendant de mon habitation. Ainsi, monsieur Brugg, je vous prie d'inviter ces enfants à aller jouer ailleurs.

Aristobule reçut cette mission d'assez mauvaise grâce; sa sagacité naturelle lui disait qu'Edouard Effingham avait raison, mais il savait que les jeunes gens, sommés de se retirer, regarderaient cette injonction comme une atteinte à leurs franchises. Des habitudes d'indépendance absolue s'étaient introduites dans la contrée depuis dix ans, et elles s'y étaient enracinées. On va si vite aux Etats-Unis, et l'opinion publique y est si arbitraire, qu'un usage passe pour sacré après douze mois d'existence, jusqu'à ce que le peuple juge à propos de le changer.

Aristobule se retirait, quand M. Edouard appela un domestique et lui dit d'aller chez le perruquier du village et de le prier de passer au wigwam pour lui couper les cheveux. Pierre, qui s'acquittait ordinairement de ce soin, était occupé à défaire les malles.

— Restez tranquille, Tom, dit l'obligeant Aristobule en prenant son chapeau, je sors et j'avertirai en passant M. Lather.

— Je vous remercie, monsieur, interrompit précipitamment Edouard, qui ne voulait rien exiger d'inconvenant de ses subordonnés, mais je ne veux point vous charger d'une commission semblable; Tom va la faire.

— Ne vous en inquiétez pas, mon cher monsieur, rien ne m'est plus agréable que de m'acquitter de ces petits services; dans une autre occasion, vous me rendrez la pareille.

Là-dessus M. Bragg s'éloigna, décidé à se rendre d'abord chez le perruquier Lather. Il espérait trouver, chemin faisant, le moyen de gagner par la persuasion les apprentis qui jouaient sur la pelouse, et arriver ainsi à ne pas compromettre sa popularité. A la vérité, ces apprentis, âgés de douze à quinze ans, n'étaient pas encore électeurs; mais ils devaient l'être bientôt, et d'ailleurs ils avaient une langue: arme formidable aux yeux d'Aristobule.

En traversant la pelouse, il appela d'une voix câline le chef de la bande, gamin connu par ses espiègleries.

— Voilà un beau temps pour jouer, Richardet; mais ne croyez-vous pas que vous auriez plus de place dans la grande rue que sur cette pelouse, où vous courez grand risque de perdre votre balle au milieu des buissons?

— Cet endroit nous suffit, dit Richardet, et sans cette maudite maison, on n'en pourrait désirer un meilleur pour jouer à la balle.

— Je ne vois pas, dit un autre, pourquoi l'on s'est avisé de bâtir une maison ici: on a gâté le plus beau préau du village.

— Chacun a ses idées, repartit Aristobule; si j'étais à votre place, messieurs, j'essaierais de la rue. Je suis persuadé que vous vous y trouveriez pour le mieux.

Les apprentis ne partagèrent point cet avis, et ils laissèrent Aristobule s'éloigner seul. Quand il revint, il se mit en devoir d'accomplir sérieusement sa mission. Il eut recours à l'adresse au lieu d'agir ouvertement au nom du propriétaire, ce qui aurait prévenu toute invasion pour le présent aussi bien que pour l'avenir.

— Eh bien, Richardet, reprit-il, je sais qu'il ne faut point disputer des goûts; mais je persiste à dire que la rue vaudrait mieux que cette pelouse pour jouer à la balle. Je m'étonne que des personnages aussi clairvoyants que vous se contentent d'un terrain aussi rétréci.

— Je vous dis, s'écria Richardet, que nous voulons nous en contenter; nous sommes pressés, et nous ne sommes pas difficiles. Allons! à toi, Sam! les patrons vont être sur notre dos dans une demi-heure.

— Il y a pourtant bien des haies de ce côté, reprit Aristobule d'un air indifférent. A la vérité, les magistrats du village ont fait placarder qu'il était défendu de jouer à la balle dans les rues; mais je suppose que vous ne vous inquiétez guère de leurs menaces.

— Voilà pour eux, dit un aimable galopin nommé Pierre; et il lança sa balle au milieu de la principale rue. Qu'est-ce qu'un magistrat, pour empêcher les gens de jouer dans un endroit plutôt que dans un autre?

— C'est évident! dit Aristobule, et vous pouvez le démontrer en bravant cette injuste et ridicule défense. Jamais vous n'avez eu de plus magnifique occasion de faire révoquer une loi oppressive. D'ailleurs, il est très-aristocratique de jouer au milieu des roses et des dahlias.

Les jeunes gens mordirent à cette amorce, car un apprenti, surtout quand il est Américain, ne peut guère résister à l'envie de montrer combien il se croit supérieur à la loi. Aucun d'eux n'avait remarqué antérieurement qu'il fût aristocratique de prendre ses ébats au milieu des roses; mais ils en avaient senti les inconvénients, et plus d'un s'était déjà piqué les doigts en cherchant sa balle.

Aristobule s'empressa de profiter de ses avantages.

— Je sais, dit-il, que M. Effingham sera très-fâché de vous voir partir; mais on ne peut pas toujours renoncer à son plaisir pour satisfaire les autres.

— Qu'est-ce que c'est que cet Effingham? s'écria Joseph Wart; s'il veut voir jouer à la balle devant sa maison, qu'il arrache ses rosiers. Allons! messieurs, j'adopte la motion du préopinant, et je vous invite à me suivre tous dans la rue.

Ils évacuèrent la pelouse *en masse;* et M. Bragg s'achemina vers la bibliothèque, où Edouard l'attendait patiemment. Les autres habitants du pays s'étaient retirés chacun dans sa chambre.

— Je vous annonce avec plaisir, dit l'ambassadeur, que les joueurs de balle ont disparu. Quant au perruquier Lather, il refuse votre proposition.

— Comment! il refuse?

— Oui, monsieur, car il pense que, tout bien considéré, l'opération serait mauvaise pour lui. Son idée est que s'il peut se déranger pour venir au wigwam vous couper les cheveux, vous pouvez aussi bien vous déranger pour venir dans sa boutique vous les faire couper. Après avoir examiné l'affaire sous toutes ses faces, il aime mieux ne pas la conclure.

— Je regrette, monsieur, d'avoir accepté vos offres obligeantes, et je le regrette d'autant plus, que ce perruquier me paraît avoir un mauvais caractère.

— Pas du tout, monsieur; Lather est un brave homme dans son genre, et c'est surtout un excellent voisin. A propos, monsieur Effingham, il m'a chargé de vous demander l'autorisation d'abattre la haie de votre jardin, afin de faire passer du fumier sur son champ de pommes de terre, qui en a, dit-il, un besoin terrible.

— Comment donc! monsieur, s'écria Edouard Effingham; qu'il abatte ma maison pour faire passer son fumier, si cela est nécessaire. C'est un citoyen si estimable, et qui entend si bien les affaires, que je suis seulement étonné de la modération de sa demande.

A ces mots, M. Effingham se leva, sonna Pierre, et passa dans sa chambre, en se demandant si tout ce qui se passait était réel; s'il était vraiment dans le Templeton qu'il avait connu jadis, enfin s'il était ou non dans sa propre maison.

Quant à M. Bragg, il trouvait également naturelle l'audace des joueurs et l'impertinence du barbier. Il courut précipitamment chez celui-ci, pour lui annoncer qu'il n'y avait pas d'inconvénient à faciliter l'amendement de ses pommes de terres en jetant bas la haie de M. Effingham.

De peur que le lecteur ne nous accuse de faire des caricatures au lieu de peindre l'état actuel de la société, il est bon d'expliquer:

Que M. Bragg aspirait à la faveur populaire;

Qu'à l'exemple de M. Dodge, il regardait une décision du public comme infaillible et sacrée;

Qu'il avait une déférence absolue pour les majorités;

Enfin, que, suivant lui, une demi-douzaine d'individus avaient toujours raison contre un seul, quand même ce dernier aurait eu pour lui la vérité, la loi, et même la majorité réelle des citoyens.

Bref, comme un très-grand nombre de ses compatriotes, l'intendant de Templeton confondait la liberté avec la licence.

CHAPITRE XII.

Les progrès de la société dans un pays neuf offrent quelques particularités curieuses. Au commencement de la colonisation, on voit régner cette bienveillance et cette sympathie réciproque que les hommes manifestent volontiers quand ils sont embarqués ensemble dans une entreprise aléatoire. La distance que tracent nécessairement les habitudes et l'éducation est dominée par les besoins et les efforts mutuels; et tout en conservant son rang, l'homme de distinction fraternise avec le plus vulgaire travailleur. Il s'établit entre eux la même camaraderie qu'entre l'officier et le soldat dans une campagne périlleuse. Des personnes qui resteraient ailleurs étrangères les unes aux autres, rompent le pain ensemble; la rude et aventureuse existence qu'il faut mener dans les forêts rabaisse les prétentions des esprits cultivés, et place les ressources intellectuelles au niveau des facultés physiques. Ainsi, les nouveaux colons se rencontrent sur un terrain neutre; les uns renoncent en partie à leur supériorité, les autres acceptent sans examen une égalité apparente, créée par des circonstances exceptionnelles, et faite pour disparaître avec elles. En somme, cet état de société est favorable à la suprématie de la force purement matérielle, et désavantageuse pour les facultés de l'intelligence.

Cette période est peut-être la plus heureuse pour une colonie nais-

sante. Les premières nécessités de la vie sont tellement impérieuses, qu'on oublie des contrariétés secondaires dont on serait très-préoccupé dans un autre ordre de choses. Chacun est plein de bonne volonté, les voisins s'entr'aident avec joie; on a l'insouciante gaieté, les amitiés franches et les transports irréfléchis de l'enfance. On sait que ceux qui ont traversé ce temps d'épreuves ne manquent jamais de le regretter, comme le chasseur regrette la forêt, et qu'ils en retracent les scènes les plus insignifiantes avec une gravité à la fois touchante et comique.

A cette période en succède une autre, pendant laquelle la société s'organise : alors les passions ordinaires reprennent leur empire. On se dispute les places; l'influence de l'argent se fait sentir : la jalousie divise les familles; quelques-unes sont parvenues à établir incontestablement leur suprématie, et c'est à qui les recherchera. Après la richesse se rangent hiérarchiquement les professions libérales, en commençant par l'état ecclésiastique. Cette période de dissensions ne cesse que lorsque les hommes et les choses sont gouvernés par des lois plus générales, et que la civilisation spéciale d'un canton s'harmonise avec celle du pays tout entier.

Templeton n'avait pas encore atteint la fin de sa seconde époque. Les descendants des premiers colons étaient déjà à la troisième génération; mais tant d'étrangers allaient et venaient, comme des oiseaux de passage, que leur influence dérangeait la marche régulière de l'établissement. Quelques vieillards se rappelaient encore la vie du désert, les privations de leur jeunesse et la cordialité des relations anciennes; mais le grand nombre d'aventuriers inquiets, qui circulaient dans le pays, détruisaient la poésie des traditions et l'amour du sol natal.

Cependant, à Templeton et aux environs, commençait une réaction contre le relâchement et l'insensibilité qui caractérisaient les bandes nomades. Les fils des premiers colons préféraient à des autels étrangers le temple où leurs pères avaient prié. La terre qui couvrait les dépouilles de leurs ancêtres leur paraissait plus sacrée que le sol creusé par la charrue, et le théâtre de leurs jeux enfantins leur était plus cher que le grand chemin foulé par les pieds d'une multitude inconnue.

Tels étaient les éléments de la société où nous avons introduit nos lecteurs, et dans laquelle nous nous proposons de faire d'autres excursions.

Le retour de la famille Effingham après une aussi longue absence produisit une sensation bien naturelle dans un aussi petit endroit, et les visiteurs affluèrent au wigwam aussitôt que les convenances le permirent. On répandit nécessairement une multitude de faux bruits, et au bout de dix jours on désignait comme les futurs époux d'Eve sir Georges Templemore, M. Powis et M. Bragg, *ex æquo*. Ce dernier avait prématurément divulgué ses espérances dans un moment de transport, après avoir pris sa part d'une bouteille de mauvais vin honoré du titre de champagne. Mais de pareils contes se reproduisaient si souvent dans une société où le mariage est le sujet habituel de la conversation des jeunes filles, qu'ils portaient avec eux leur propre réfutation.

Le troisième jour après l'arrivée de nos voyageurs, fut surtout un grand jour de réception au wigwam, dont les habitants s'arrangèrent pour avoir leur après-midi libre, afin de recevoir les visites. Une des premières fut celle de M. Howel, célibataire, d'habitudes régulières, qui jouissait d'une honnête aisance, et qui était à peu près du même âge qu'Edouard Effingham.

M. Howel devait moins à l'éducation qu'à la nature, car il avait passé toute sa vie dans la vallée de Templeton. Sans avoir aucune prétention à la science, il avait cherché à se mettre au courant de la littérature. Il aimait passionnément la lecture; mais comme il avait peu d'activité dans l'esprit, et que son indolence reculait devant les moindres efforts, il avait été lentement transformé par ses études superficielles, comme la pierre est modifiée par la chute constante des gouttes d'eau. Malheureusement pour lui, il ne connaissait que sa langue maternelle, et à force de parcourir des livres anglais, il s'était imprégné à son insu des opinions et des préjugés que mettait en circulation la presse britannique. Quoique modeste et d'une bonne foi parfaite, il s'en rapportait aveuglément aux autorités qu'il avait consultées et prenait parfois un ton un peu tranchant lorsqu'il les citait. Il était souvent en discussion avec John, et il y avait entre eux de légères escarmouches. L'habitant de Templeton avait des connaissances bornées, une crédulité profonde et une entière confiance dans la véracité des écrivains. John, au contraire, était original dans ses aperçus, accoutumé à ne voir que par lui-même, et peut-être un peu trop convaincu de sa supériorité intellectuelle.

— Ah! ah! dit Edouard en regardant à la fenêtre, voici notre voisin Thomas Howel, mon ancien condisciple! C'est le meilleur homme du monde, sir Georges, et c'est aussi un véritable Américain, car il n'est pas sorti de la vallée six fois depuis sa naissance.

— Quel Américain! dit John Effingham, il voit tout avec des lunettes anglaises, il n'émet que des opinions importées d'Angleterre, il ne prononce de jugements qu'au nom des préjugés anglais, et c'est avec le palais d'un Anglais qu'il goûte toutes choses! Il n'est pas plus Américain que le journal le *Times* ou le quartier de Charing-Cross. Pendant la dernière guerre, il a fait le voyage de New-York tout exprès pour s'assurer, par le témoignage de ses propres yeux, qu'une frégate américaine avait capturé un vaisseau anglais.

— Sa prédilection pour la Grande-Bretagne ne sera pas un défaut à mes yeux, dit le baronnet en souriant, et je présume que nous serons d'excellents amis.

— A mes yeux, ajouta Grâce, M. Howel est un homme très-agréable, et de toute votre coterie de Templeton c'est celui que je préfère.

— Oh! reprit John, je prévois que Thomas Howel va faire alliance avec Templemore et entrer en hostilités avec miss Effingham.

— Vous vous trompez, mon cousin; j'ai conservé un bon souvenir de M. Howel, qui cédait à toutes mes fantaisies, lorsque j'étais enfant, et qui ne venait jamais au wigwam sans avoir ses poches bourrées de gâteaux et de *bonbons*.

L'entrevue fut pleine de cordialité. M. Howel fut accueilli affectueusement, même par John Effingham, et se montra enthousiasmé du changement avantageux qui s'était opéré en Eve, depuis huit jusqu'à vingt ans.

— Soyez les bienvenus, dit-il en se mouchant pour dissimuler les larmes qui lui roulaient dans les yeux; j'avais songé à me rendre à New-York pour vous y retrouver, mais c'est un grand voyage quand on est vieux. Pour vous, messieurs, vous semblez résister à l'influence de l'âge.

— Et pourtant, répondit Edouard, nous avons quelques mois de plus que vous, ce qui ne nous a pas empêchés de franchir la distance pour venir vous voir.

— Oui, vous êtes de grands voyageurs, je le sais, et vous êtes habitués au mouvement. On m'a dit que vous étiez allés jusqu'à Jérusalem.

— Nous l'avons parcourue dans tous les sens, mon cher ami, et j'aurais désiré de tout mon cœur que vous fussiez avec nous.

— Je ne bouge pas plus qu'un terme, et j'ai renoncé pour toujours à m'embarquer sur l'Océan. Eh bien, miss Eve, de tous les pays que vous avez visités, auquel donnez-vous la préférence?

— Tous les pays ont leur beau côté, répondit Eve; mais je crois que l'Italie l'emporte, de l'avis général.

— L'Italie! en vérité, vous me surprenez! je croyais que vous alliez placer l'Angleterre en première ligne.

— L'Angleterre est assurément un pays remarquable, mais il y manque bien des avantages que possède l'Italie.

M. Howel croisa les jambes, et se plaça dans une position commode pour écouter et faire au besoin des objections.

— Quels sont donc, demanda-t-il, les avantages que possède l'Italie et dont l'Angleterre est privée?

— D'abord les souvenirs et le puissant intérêt que répandent sur une contrée les grands événements accomplis.

— L'Angleterre est-elle dépourvue de souvenirs et de grands événements? n'a-t-elle pas Guillaume le Conquérant, le roi Alfred, la reine Elisabeth et Shakspeare? Songez à Shakspeare, miss Effingham! n'a-t-elle pas encore été illustrée par sir Walter Scott, la conspiration des poudres, Olivier Cromwell, l'abbaye de Westminster et le roi Georges IV? Que peut opposer à cela l'Italie?

— Tout cela est très-intéressant, dit Eve; mais l'Italie sans doute a des restes des premiers âges : vous oubliez les Césars.

— Ils avaient leur mérite, eu égard à la barbarie des temps; mais que sont-ils comparativement aux souverains des trois royaumes? J'aimerais mieux contempler Georges IV que tous les Césars qui ont mis Rome en feu; il me semble qu'il n'y a jamais eu de véritable roi que celui d'Angleterre.

— Quoi! s'écria John Effingham, pas même le roi Salomon!

— Oh! c'était un roi de la Bible, dont on n'a pas à s'occuper. Devez-vous vanter l'Italie, vous dont le trisaïeul était Anglais? Ne vous rappelez-vous pas Milton, Dryden, Locke, Newton, la Tour de Londres, Saint-Paul et le château de Windsor? Est-il au monde une résidence royale qui vaille le château de Windsor?

Après cette énumération, Howel fut obligé de s'arrêter, pour reprendre haleine, et miss Effingham en profita avec un empressement dont elle fut la première à rire dans la suite.

— Le palais de Caserte n'est pas à dédaigner, monsieur Howel, et son grand escalier seul a selon moi plus de magnificence que tout Windsor, si l'on en excepte la chapelle.

— Mais Saint-Paul?

— Saint-Pierre peut lui être avantageusement comparé.

— C'est ce que prétendent les catholiques, repartit M. Howel; mais j'ai toujours soutenu que c'était une de leurs impostures. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus beau que Saint-Paul. Ensuite l'Angleterre a des ruines imposantes et qui sont sans égales, vous devez en convenir.

— Le temple de Neptune à Pestum passe pour une ruine assez curieuse.

— Je ne me rappelle pas en avoir entendu parler; mais, en tout cas, ce n'est qu'un temple, et quel temple peut valoir une abbaye?

M. Effingham crut devoir mettre un terme à une discussion qui lui semblait un peu prématurée, après une aussi longue absence.

— Le goût est essentiellement arbitraire, dit-il à Thomas Howel, vous

le savez aussi bien que moi ; car dans notre enfance nous nous sommes souvent disputés sur la beauté des chevaux. Souffrez maintenant que je vous présente deux jeunes amis qui ont partagé les hasard de notre dernier voyage, et auxquels nous devons en partie notre salut. Voici notre compatriote, M. Powis, et voilà un ami anglais, qui sera enchanté de faire connaissance avec un admirateur passionné de sa patrie ; il s'appelle sir Georges Templemore.

M. Howel n'avait jamais vu d'Anglais titré, et il fut tellement surpris qu'il fit d'abord ses révérences d'un air gauche ; mais les manières affables et distinguées des jeunes gens lui rendirent bientôt son sang-froid.

— J'espère que votre cœur est toujours américain, reprit-il; on a fait courir le bruit que des marquis français et des barons allemands avaient cherché à vous plaire, mais j'ai trop de confiance dans votre patriotisme pour croire que vous épouserez jamais un étranger

— Ah ! s'écria gaiement sir George, grâce pour les Anglais ! nous sommes pour ainsi dire le même peuple.

— Je suis fier de vous entendre parler ainsi, monsieur; rien ne me flatte plus que d'être considéré comme Anglais, et je n'aurais certainement pas accusé miss Effingham de manquer de patriotisme, si... si...

— Elle avait épousé une demi-douzaine d'Anglais, interrompit John Effingham, qui voulut éloigner la conversation de la vieille ornière où elle allait rentrer. Vous ne m'avez pas fait compliment, mon cher Howel, des changements que j'ai apportés au wigwam. J'espère qu'ils sont de votre goût.

— Ils sont un peu trop français.

— Que dites-vous là ? Il n'y a pas la moindre trace de style français dans tout l'édifice.

— On pense cependant le contraire, et pour ma part je souhaiterais que la maison fût moins continentale.

— Elle ne l'est pas du tout. Au reste, elle est d'un genre qui n'est point classé, et dont il serait difficile de déterminer les règles. On pourrait l'appeler de l'Effingham greffé sur Doolittle, et s'il fallait en chercher les modèles, on les trouverait en Angleterre plutôt que partout ailleurs.

— En vérité, j'en suis ravi, et cette maison m'en plaît davantage. Miss Eve, je meurs d'envie de savoir si vous avez vu en Europe tous nos contemporains célèbres. Si je voyageais, ce serait l'un de mes plus grands plaisirs.

— Nous ne pouvons dire que nous les ayons vus tous, mais nous en connaissons un grand nombre.

— Naturellement vous avez vu Walter Scott?

— Nous avons eu l'avantage de le rencontrer quelquefois à Londres.

— Et Southey, et Coleridge, et Wordsworth, et Moore, et Bolwer, et d'Israeli, et Rogers, et Campbell, et le tombeau de Byron, et Horace Smith, et miss Landon, et...

— *Cum multis aliis*, interrompit John Effingham pour arrêter ce torrent. Eve a vu une partie de ces personnages, et comme dit Jubal à Shylock, nous allions souvent dans des endroits où nous entendions parler du reste. Mais vous ne dites rien, ami Thomas, de Gœthe, de Tieck, de Schlegel, de Lamartine, de Chateaubriand, d'Hugo, de Delavigne, de Mickiewiecz, de Nota, de Manzoni, de Nicolini, etc.

L'honnête Howel écouta avec un muet étonnement le catalogue que John débitait, car à l'exception de deux ou trois, ces célébrités lui étaient complétement inconnues. Dans la simplicité de son cœur, et presque à son insu, il s'était imaginé qu'il n'y avait pas un seul auteur contemporain qui ne passât la plupart de son temps en Angleterre.

— Ah ! reprit John en jetant un coup d'œil sur la pelouse ; voici le jeune Wenham qui vient rétablir l'équilibre. Vous devez l'avoir oublié, Edouard, mais vous vous rappelez sans doute son père.

M. Effingham et son cousin allèrent dans le vestibule pour recevoir ce nouvel hôte. C'était le fils unique d'un avocat très-occupé, qui lui avait laissé une belle fortune. Il appartenait par son âge à la génération d'Eve plutôt qu'à celle de son père. Autant M. Howel était anglomane, autant M. Wenham était Américain. Il vantait sans cesse la supériorité des Etats-Unis et l'indépendance nationale. A l'instar de *la jeune France*, il y a dans l'autre hémisphère *la jeune Amérique*, dont toutefois les membres ne marchent pas avec autant de hardiesse que leurs prototypes. M. Wenham voulait s'affranchir de tout ce qui était européen ; mais ses facultés étaient toujours sous l'influence de quelques vieilles idées, et il ressemblait à ces hommes qui, parvenus à l'âge de raison, ont encore peur en traversant un cimetière pendant la nuit des spectres qui ont effrayé leur enfance. M. John Effingham s'était lié avec ce jeune homme pendant qu'il surveillait les réparations du wigwam, et il avait été frappé du contraste qui existait entre Wenham et Howel. C'est ce qui lui avait fait dire que le premier de ces personnages venait rétablir l'équilibre.

Supprimons les salutations d'usage, et voyons comment M. Wenham entama la conversation. En véritable Américain, il crut qu'il était *de rigueur*, en sa qualité de jeune homme, d'adresser la parole à une jeune fille plutôt qu'à toute autre personne de la société.

— Vous devez être bien heureuse, miss Effingham, des progrès immenses que notre pays a accomplis pendant votre absence.

— J'étais bien jeune quand je l'ai quitté, répondit Eve, et mes idées n'étaient pas encore bien nettes. Je n'ai donc observé en pleine connaissance de cause que des contrées dont la civilisation est ancienne. Je fais donc nécessairement plus attention aux imperfections de ma patrie qu'à des progrès qui laissent encore tant à désirer.

M. Wenham eut l'air vexé, et l'on pourrait même dire indigné ; mais il sut se contenir, ce qui n'est pas toujours facile pour un provincial qui entend médire de son *beau idéal*.

— Miss Effingham, dit M. Howel, doit trouver mille choses à reprendre ici, puisqu'elle arrive directement d'Angleterre. Par exemple, cette musique, que l'on entend en ce moment, doit paraître criarde après celle de Londres.

Il faisait allusion aux sons d'une flûte qui partaient de l'une des tavernes du village.

— La musique des rues de Londres, répondit Eve en échangeant un regard avec le baronnet, est assurément une des meilleures de l'Europe, et celle dont on nous régale doit être du même genre.

— Avez-vous lu les articles signés Minerve dans la *Revue hebdomadaire?* demanda M. Wenham sans être rebuté par son premier échec : on trouve généralement qu'ils font honneur à la littérature américaine.

M. Howel intervint pour dire :

— Vous êtes un heureux homme, Wenham, si vous avez découvert de la littérature en Amérique. Rien n'y mérite ce nom, à l'exception de quelques almanachs, de quelques vers de journal, et de quelques anecdotes mal racontées.

— Il est vrai, dit M. Wenham d'un air grave, que nous n'imprimons pas sur un aussi beau papier que les autres peuples, et que nos livres ne sont pas aussi bien reliés; mais pour la force des raisonnements et des pensées, la littérature des Etats-Unis ne le cède à aucune autre.

— J'avais oublié de vous adresser une question, dit Howel à Edouard : vous êtes allé en Russie?

— Oui, j'y suis resté quelques mois.

— Vous est-il arrivé de voir l'empereur?

— J'ai eu cet avantage, monsieur Howel.

— Est-il vraiment aussi monstrueux qu'on nous le représente ?

— Monstrueux ! s'écria Edouard en reculant de surprise. En quoi serait-il un monstre ? Ce n'est certes pas au physique.

— Je ne sais ; mais j'ai idée qu'il est affreux. Ce doit être un petit homme trapu, d'une physionomie ignoble et farouche.

— Vous calomniez un des plus beaux hommes du siècle.

— Je voudrais faire discuter cette assertion par un jury. D'après ce que j'ai lu du czar dans les publications anglaises, il me semble impossible qu'il ne soit pas hideux.

— Mais, mon bon voisin, ces publications anglaises sont dictées par la malveillance et la partialité.

— Oh ! je ne serais pas homme à croire un mensonge ! Mais quel motif un auteur anglais aurait-il pour calomnier l'empereur de Russie?

— C'est évident, s'écria John Effingham : quel motif aurait-il ? répondez à cela, si vous pouvez.

— Songez, monsieur Howel, interrompit Eve, que nous avons vu l'empereur Nicolas.

— Vous avez, miss Eve, une bienveillance naturelle qui vous porte à le juger favorablement ; mais je m'en rapporte aux publicistes anglais. Ils sont plus près que nous de Saint-Pétersbourg, et plus à même d'observer les Russes.

— Qu'importe qu'ils soient près ou loin, s'écria Edouard avec une sorte d'emportement : les meilleurs juges sont ceux qui voient par leurs propres yeux.

— Bien, bien, mon cher ami, nous reviendrons sur ce chapitre une autre fois. Je connais votre penchant à l'indulgence, et je saurai le combattre. Présentement je vous souhaite le bonjour, en exprimant le désir de vous revoir bientôt. Miss Eve, j'ai un mot à vous dire, si vous ne craignez pas d'avoir un entretien dans la bibliothèque avec un jeune homme de cinquante ans.

Eve se leva d'un air enjoué, et passa dans l'autre pièce. M. Howel ferma la porte avec soin, et s'écria :

— Au nom du ciel, ma chère demoiselle, dites-moi quels sont les deux étrangers qu'on m'a présentés ?

— Mon père vous l'a déjà dit, l'un est M. Paul Powis et l'autre sir George Templemore.

— Et tous deux sont Anglais ?

— Sir George est membre du parlement britannique, mais M. Powis est citoyen des Etats-Unis.

— Quel homme superbe que ce sir George !

— Je n'en disconviens pas, repartit Eve en riant.

— L'autre n'est pas mal non plus; mais ce sir George a l'air d'un grand seigneur.

— Je crois pourtant que la majorité donnerait la préférence à M. Powis, dit Eve, que tous ses efforts ne purent empêcher de rougir.

— Quels motifs un baronnet anglais peut-il avoir pour visiter ces montagnes? reprit Thomas Howel sans s'apercevoir du trouble de miss Effingham ; est-ce un véritable lord ?

— Ce n'est qu'un petit baron, dont nous avons fait la connaissance dans les voyages.

— Mais que pense-t-il de nous ? Je voudrais bien le savoir.

— Ce n'est pas facile à deviner: j'ai toutefois sujet de croire qu'il a de nous une opinion favorable.

— Oui, de vous, de votre père et de M. John ; mais comment doit-il juger ceux qui n'ont jamais quitté l'Amérique?

— Il en est qui le voient avec un vrai plaisir, même dans cette catégorie, répondit Eve en souriant.

— Ma foi ! j'en suis flatté. Connaissez-vous son opinion sur l'empereur Nicolas?

— Je ne lui ai jamais entendu prononcer le nom du czar, et je ne suppose pas qu'il l'ait jamais vu.

— C'est extraordinaire ! Un baronnet anglais devrait avoir tout vu, et savoir tout; mais je parie qu'au fond il a des connaissances encyclopédiques. Permettez-moi de vous demander les vieux journaux anglais que vous pourriez avoir au rebut. Un journal anglais daté de cinquante ans a plus d'intérêt qu'une feuille américaine qui sort de la presse.

Eve quitta l'Anglomane après lui avoir promis un paquet de vieux numéros et rentra au salon, où elle fut abordée par son cousin.



M. Aristobule Bragg.

— Eh bien, murmura celui-ci en affectant de baisser la voix, Howel vous a-t-il fait ses propositions?

— Il m'a demandé seulement tous les vieux journaux anglais dont je pourrais disposer, et il se charge de les lire.

— Je connais son faible ; il avalera sans scrupule toutes les bourdes qui porteront le timbre de Londres.

— J'avoue que j'ai été surprise de voir un homme intelligent ajouter foi aux autorités les plus suspectes, quand elles arrivent de la Grande-Bretagne.

— C'est que vous ignoriez, ma chère cousine, que ce pays tirait ses pensées d'Angleterre, et n'avait d'opinions à lui que sur les événements courants du jour.

— En vérité, j'ai peine à vous croire ! Si cela était, comment aurions-nous conquis notre indépendance? comment aurions-nous eu l'énergie de faire la guerre à la Grande-Bretagne?

— L'homme parvenu à sa majorité s'affranchit de l'autorité légale de son père, mais il ne s'affranchit pas des leçons qu'il en a reçues dans son enfance. Le soldat se révolte quelquefois, et après un moment d'indiscipline il se montre plus docile que jamais.

— Je suis de plus en plus étonnée ! J'avais été choquée de diverses choses depuis mon retour, mais je ne me serais jamais figuré un type aussi étrange que notre brave voisin Howel.

— Vous en verrez bien d'autres ! Il est dans la nature humaine de déprécier ce que l'on connaît intimement, et d'admirer ce qui est séparé de nous par le temps ou par la distance.

L'arrivée de nouveaux hôtes suspendit la conversation. Parmi les visiteuses, Eve retrouva plusieurs jeunes filles qu'elle avait laissées enfants et qui à l'époque où elles auraient dû développer encore leurs facultés morales et physiques étaient déjà accablées des soins de toutes sortes qui pèsent si lourdement sur la femme américaine.

CHAPITRE XIII.

Les Effingham furent bientôt régulièrement installés et eurent échangé avec leurs voisins toutes les civilités ordinaires. Ils retrouvèrent d'anciens amis, et firent quelques nouvelles connaissances. Comme à l'ordinaire, les premières visites furent pénibles et embarrassées ; mais les choses reprirent promptement leur cours naturel, et la famille, dont le but était de jouir en paix de la vie de campagne, oublia ce tracas momentané.

Le cabinet de toilette d'Eve avait vue sur le lac, et elle y était un jour assise une semaine environ après son arrivée. Annette, sa femme de chambre française, la servait, et sa vieille bonne, Nannette Sidley, jalouse à son insu de ce qu'une autre prodiguât des soins à sa favorite, préparait les ajustements qu'Eve pouvait avoir envie de mettre ce matin-là. Grâce était aussi présente; elle s'était échappée des mains de sa caméristе, pour venir feuilleter un de ces livres qui ont la prétention de donner la généalogie des principales familles d'Angleterre. Ce volume faisait partie de la collection de *Guides*, d'*Almanachs de Gotha*, de *Manuels de la cour* et autres ouvrages du même genre qu'Eve avait rapportés de ses pérégrinations.

— Oh ! le voici ! dit Grâce avec la précipitation d'une personne qui arrive enfin au terme d'une longue et ennuyeuse recherche.

— Voici qui, ma cousine?

Grâce rougit, et elle se serait volontiers mordu la langue pour la punir de son indiscrétion; mais, trop naïve pour tromper, elle avoua la vérité.

— Je cherchais l'article qui concerne sir George Templemore. Il est gênant d'être en relation avec quelqu'un dont on ne connaît pas du tout la famille.

— Avez-vous trouvé son nom?

— Oui, je sais qu'il a deux sœurs, mariées toutes les deux, et un frère, qui est dans les gardes, mais...

— Mais quoi, ma chère?

— Son titre n'est pas très-ancien.

Le titre d'aucun baronnet n'est très-ancien, l'ordre même n'ayant été institué que sous le règne de Jacques Ier.

— Je ne savais pas cela. D'après ce livre, un des ancêtres de sir Georges fut créé baronnet en 1700. Or...

— Eh bien?

— Or nous sommes toutes deux — Grâce ne voulut pas faire cette observation pour elle seule — nous sommes toutes deux d'une famille plus ancienne que cela. Vous descendez d'une souche anglaise bien plus ancienne, et les van Courtlandt ont la prétention de remonter bien plus haut que 1700.

— Personne n'en doute, Grâce; mais où voulez-vous en venir? Faut-il exiger que sir George nous cède la préséance, quand nous entrerons ensemble dans un salon?

Grâce rougit jusqu'aux yeux, mais en même temps elle se mit à rire.

— Quelle folie! est-ce qu'on pense à ces choses-là en Amérique?

— On y pense du moins à Washington, où il paraît que les femmes de sénateur se donnent de grands airs. Mais vous avez raison, Grâce; les femmes n'ont en Amérique d'autre rang que celui qu'elles doivent à leur éducation, et nous ne saurions être les premières à introduire de nouvelles règles. Il faut donc, je le crains, malgré l'illustration de notre race, céder le pas au baronnet, à moins qu'il ne reconnaisse les droits du beau sexe.

— Je ne crois pas sir George disposé à réclamer les prérogatives de son rang; jamais il ne s'est plaint d'être traité comme un égal par M. Powis.

Eve tourna la tête si brusquement que les tresses de ses cheveux furent arrachées des mains de la femme de chambre qui les arrangeait, et tombèrent en désordre sur ses épaules.

— Eh bien, dit-elle en regardant fixement sa cousine, pourquoi M. Powis ne traiterait-il pas sir George Templemore en égal?

— Mais, Eve, l'un est baronnet, l'autre n'est qu'un simple *gentleman*.

Eve Effingham garda le silence pendant une minute et ses petits pieds s'agitèrent, quoiqu'on lui eût souvent et depuis longtemps répété que, conformément au code des bonnes manières, cette partie du corps devait rester en repos.

Il n'y avait pas aux Etats-Unis deux personnes du même sexe, du même âge, de la même position sociale et qui fussent cependant plus différentes que les deux cousines par leurs opinions, et l'on pourrait dire aussi par leurs préjugés.

Grâce van Courtlandt, d'une des meilleures familles du pays, avait involontairement puisé des idées aristocratiques dans les traditions de la colonie ; elle comparait fièrement avec l'ignorance et la grossièreté du vulgaire la splendeur des gentilshommes du temps passé, et son imagination exagérait les avantages d'un ordre de choses qui gagne à être vu de loin.

Eve, au contraire, jugeait de l'aristocratie par expérience. Elle avait été introduite de bonne heure dans les cercles les plus distingués de l'Europe; elle avait vu la royauté dans ses jours de gala et de représentation; elle avait contemplé ce faste monarchique qui est fait pour

éblouir les yeux; elle était initiée à cette minutieuse étiquette qui peut avoir une signification cachée, mais qui n'a certainement aucune raison d'être. Bien plus, Eve avait longtemps vécu dans l'intimité des grands; elle les avait étudiés dans trop de pays divers pour ne pas échapper à l'influence spéciale de la nation qui a transmis à l'Amérique la plupart de ses préjugés, elle savait que les distinctions politiques arbitraires établissent peu de différence réelle entre les hommes. Loin de se laisser fasciner par un vain éclat, elle avait appris à discerner le vrai du faux, et ce qui est utile et respectable des règles conventionnelles établies par l'amour-propre et le caprice. Suivant elle, un *gentleman* américain pouvait et devait même occuper la plus haute des positions humaines. Il n'avait de supérieur social que les dépositaires de l'autorité, et il était au-dessus des nobles, par cela même, puisque la noblesse avait des degrés.



M. Howell revit ses amis avec une affection pleine de chaleur.

Edouard et John Effingham avaient été reçus dans les plus brillantes sociétés du vieux monde, ils y avaient été remarqués au moral et au physique. On avait respecté l'indépendance de leur caractère; leurs connaissances étendues avaient fait rechercher leur conversation, et jamais leurs manières n'avaient paru déplacées. Eve était donc habituée à considérer les *gentlemen* de sa race comme au moins égaux aux grands personnages d'Europe. Les titres n'étaient rien pour elle; elle n'estimait les princes et les ducs qu'autant qu'ils étaient distingués par eux-mêmes. En jetant un coup d'œil rapide sur la longue nomenclature des classifications artificielles, elle trouva singulier que Grâce attachât tant de prix au titre du baronnet anglais.

— Un simple *gentleman!* répéta-t-elle lentement; mais un simple *gentleman*, surtout quand il est américain, n'est-il pas l'égal de tout autre, et notamment d'un chétif baronnet?

— D'un chétif baronnet!

— Oui, ma chère; je sais parfaitement la portée de l'expression que j'emploie. Il est vrai que nous ne connaissons pas très-bien la famille de M. Powis... Ici le teint d'Eve se colora. Nous pourrions le connaître mieux, je l'avoue; mais il est positif qu'il est Américain, et c'est déjà quelque chose. Nous voyons qu'il est *gentleman*; et comment un véritable *gentleman* américain serait-il inférieur à un baronnet anglais? Croyez-vous que votre oncle, que notre cousin John consentissent à recevoir un aussi misérable titre que celui-là, si nos institutions étaient changées au point d'admettre de telles distinctions sociales?

— Que seraient-ils, Eve, s'ils n'étaient pas baronnets?

— Comtes, ducs ou princes! telles sont les plus hautes qualifications européennes, et celles qu'on donnerait dans l'hypothèse aux premiers citoyens des Etats-Unis.

— Je suis sûre que sir George Templemore ne serait point de votre avis.

— Si vous aviez vu miss Eve environnée de princes qui l'admiraient, dit Nannette Sidley, vous ne penseriez pas qu'elle puisse se contenter d'un simple sir George.

— Notre bonne Nannette, interrompit Eve en riant, parle d'un sir George quelconque, et non du sir George en question. Mais sérieusement, ma chère cousine, la manière dont on nous juge dépend moins des autres que de nous-même. Ne savez-vous pas qu'il y a des familles américaines qui, sous le rapport du rang et abstraction faite des qualités personnelles, regarderaient comme indignes de leurs filles des baronnets ou des porteurs de rubans rouges? Un sir George, ou même le sir George dont il s'agit, passerait pour absurde s'il refusait, à cause de sa position, la fille d'un président des Etats-Unis; et partant il ne vous semblerait pas être très-honorée si le fils du président Jackson demandait votre main. Respectons-nous, restons fidèles aux principes de notre éducation, et loin d'avoir besoin de titres puérils, nous prouverons qu'on peut s'en passer.

— Mais ne supposez-vous pas, Eve, que sir George Templemore se croie d'un rang supérieur au notre?

— Je ne sais, dit Eve négligemment. Il est assez modeste; et voyant que nous occupons la plus haute position sociale d'un grand pays, il peut regretter de n'être pas sur le même pied dans sa patrie, surtout, Grâce, depuis qu'il vous connaît.

Grâce rougit et parut à la fois charmée et surprise.

— De quelle étrange manière vous envisagez le rang de baronnet! dit-elle aussitôt qu'elle fut remise de son trouble. Je doute que vous décidiez sir George Templemore à voir sa position par vos yeux.

— Non, ma chère, je crois qu'il aimera mieux la voir par les yeux d'une autre personne. Mais parlons de choses plus importantes que les titres. Savez-vous, ma cousine, que le wigwam sera comble la semaine prochaine? Il faudra allumer le feu du conseil, et fumer souvent le calumet de la bienvenue.

— En effet, M. Powis m'a appris que son cousin le capitaine Ducie arrivait lundi.



Le commodore était un vi[illegible] ans, [illegible] il avait la force de l'âge mûr et l'a[illegible] de la jeunesse.

— Viendront ensuite madame Hawker, M. et madame Bloomfield et l'honnête capitaine Truck. Ce sera une nombreuse société de campagne, et l'on va organiser des parties de bateaux et autres divertissements. Mais je crois que mon père tient dans sa bibliothèque un conseil auquel il désire que nous assistions.

Comme la toilette d'Eve était achevée, les deux dames descendirent ensemble; elles trouvèrent M. Effingham assis près d'une table couverte de plans. Il avait à ses côtés trois entrepreneurs de maçonnerie qui lui témoignaient beaucoup de respect, mais qui par habitude gardaient leurs chapeaux sur la tête. Au grand étonnement d'Eve, M. Dodge faisait partie de l'assemblée, et causait avec Aristobule dans une embrasure de fenêtre.

— Je vous attendais avec impatience, dit Edouard à sa fille, car

j'ai besoin de renforts. John garde un silence obstiné, et tous ces messieurs semblent être coalisés contre moi.

— Vous pouvez compter sur mon appui, mon cher père, tout faible qu'il est; mais quel est l'objet de la discussion?

— On propose de modifier l'intérieur de notre église et d'y appliquer les projets de notre voisin Gouge, qui a déjà transformé plusieurs églises du comté. Il s'agit d'enlever les bancs, d'abaisser la chaire et de disposer le plancher en amphithéâtre.

— Et ce projet est très-populaire, s'écria Aristobule.

— Éminemment populaire, dit M. Dodge en saluant miss Effingham.

— Néanmoins, dit Eve, je le trouve peu convenable; il me semble qu'il renverse l'ordre des choses en abaissant le ministre du culte pour élever les pécheurs.

— Vous oubliez, reprit M. Bragg, que dans les conditions actuelles les fidèles ne peuvent voir tout au plus que l'officiant et les chantres qui sont dans les galeries.

— Je ne conçois pas, monsieur, qu'il soit nécessaire à la dévotion de bien voir le prêtre, et d'être placé au-dessus de lui pour entendre son sermon.

— Pardon, mis Eve, nous ne voulons mettre personne ni au-dessus ni au-dessous; notre seul désir est de placer tout le monde de niveau, et d'atteindre autant que possible une juste égalité.

Eve parut stupéfaite; elle hésita quelque temps avant de répondre, comme si elle eût mal entendu.

— Entre qui voulez-vous établir l'égalité? est-ce entre les auditeurs et les ministres auxquels est confié l'exercice du culte? est-ce entre les fidèles et la Divinité?

— Ce n'est point la question, dit M. Dodge : vous conviendrez, ainsi que M. votre père, que le peuple a bâti l'église

Le père et la fille s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Eh bien! ajouta Aristobule, pourquoi le peuple l'a-t-il bâtie?

— Pour le culte de Dieu! dit Eve d'un ton si ferme et si solennel qu'elle en imposa un moment au vaniteux intendant.

— Oui, pour le culte de Dieu, et pour la commodité du public, reprit M. Dodge.

— Et vous vous associez à un pareil projet? demanda Eve à son père.

— Pas précisément, ma chère amie; j'avoue que je ne puis me faire à l'idée de voir le pécheur, au moment où il fait profession d'humilité et de repentir, s'étaler avec ostentation comme s'il était rempli de son importance.

Eve interrogea des yeux son cousin, qui était debout les bras croisés et dont la physionomie, bien que tranquille, exprimait le dédain et l'ironie.

— Mon cousin John, dit-elle, cela ne doit pas être.

— Ma cousine Eve, cela sera pourtant.

— Non, mille fois non! Il est impossible d'oublier les apparences au point de convertir le temple de Dieu en un théâtre, pour la construction duquel on ne consulte que la convenance des spectateurs.

— Vous avez voyagé, monsieur, dit John en s'adressant à M. Dodge, vous êtes entré ailleurs dans des temples; n'avez-vous pas été frappé de l'humilité avec laquelle, surtout dans les pays catholiques, riches et pauvres, grands et petits s'agenouillent devant le même autel?

— Mon Dieu non, répondit l'éditeur du *Furet actif*. Les rites de la religion romaine m'ont toujours paru méprisables, et j'ai vu avec mépris les fidèles se mettre à genoux sur les dalles humides comme s'ils eussent été des mendiants.

— Et n'étaient-ils pas des mendiants? demanda Eve d'une voix presque sévère; ne devaient-ils pas se regarder comme tels, quand ils imploraient la miséricorde du Tout-Puissant?

— C'est possible, reprit M. Dodge; mais le peuple veut gouverner, et il a droit aux plus hautes places dans l'église aussi bien que dans l'État. Pourquoi un prêtre serait-il mieux installé que ses paroissiens? Les églises de la nouvelle ordonnance ont égard à la convenance publique, et je vote pour la propagation.

La discussion se prolongea, et les entrepreneurs fatigués finirent par se retirer après avoir reçu d'Édouard Effingham la promesse qu'il réfléchirait à cette affaire. Aristobule et Dodge les suivirent en répétant avec insistance que le peuple en masse réclamait la modification proposée.

CHAPITRE XIV.

Pour se distraire des ennuis de cette conférence religieuse, la famille Effingham alla faire une promenade sur le lac. Paul et sir George Templemore saisirent les rames et s'éloignèrent rapidement du rivage en se dirigeant vers les coteaux boisés de l'Est, où les dames avaient exprimé le désir d'être conduites.

— Ce globe, dit sir George, commence vraiment à devenir trop étroit pour l'esprit aventureux du siècle. Nous voici, Powis et moi, occupés à naviguer sur un lac d'Amérique, après avoir servi comme matelots volontaires sur les côtes d'Afrique et la lisière du Grand-Désert. Peut-être croiserons-nous un jour dans la Polynésie et les terres australes.

— *Vraiment c'est fort extraordinaire de se trouver sur un lac américain!* s'écria mademoiselle Viefville.

— Est-ce plus extraordinaire que d'être sur un lac de Suisse?

— *Non, mais tout autant pour une Parisienne.*

— Il faut, reprit Eve, que je vous initie aux merveilles et aux curiosités de cette contrée. Vous voyez une petite maison bâtie auprès d'une source d'eau délicieuse; c'est à côté que s'élevait la cabane de Nathaniel Bumppo, chasseur célèbre dans ces montagnes, qui réunissait la simplicité de l'habitant des bois, l'héroïsme d'un sauvage, la foi d'un chrétien et la sensibilité d'un poëte.

— Nous en avons tous entendu parler, dit sir Georges, et tout ce qui concerne cet homme aussi juste que brave nous inspire de l'intérêt. Je voudrais qu'il eût laissé des successeurs.

— Hélas! dit John Effingham, les jours de Bas-de-Cuir sont passés! Je vois peu de traces de son caractère dans un pays où la spéculation l'emporte sur la moralité, et où les émigrants sont plus communs que les chasseurs. Il est probable que Nathaniel avait choisi cet emplacement à cause de la proximité de la source.

— Sans doute, reprit Eve, et ce petit ruisseau qui s'échappe du milieu des buissons a été surnommé la Fontaine des Fées, sans doute par réminiscence de quelque ballade d'outre-mer.

L'embarcation s'approcha d'une berge surmontée de grands arbres dont l'eau réfléchissait les formes fantastiques. Une autre barque se trouvait à peu de distance, et sur un signe de John Effingham, les rameurs se mirent en devoir de la rejoindre.

— C'est le vaisseau-amiral, murmura John. Sous la monarchie, et même quelque temps après, le commandant de ce lac portait le titre d'amiral. On l'appelle aujourd'hui le commodore, et il n'y a point de grade plus élevé aux États-Unis, sur l'Océan ou sur l'Otsego... Voilà une charmante journée, commodore, et je me réjouis de vous voir encore naviguer dans toute votre splendeur.

Le commodore était un vieillard de soixante-dix ans, grand et maigre, mais qui, malgré ses cheveux blancs, avait la force de l'âge mûr et l'activité de la jeunesse. Dès qu'il eut reconnu le cousin d'Eve, il mit ses lunettes pour mieux examiner la compagnie, sourit avec bienveillance, et fit un signe de la main gauche, tout en continuant à pagayer de la main droite.

— Oui, monsieur John, répondit-il, le temps est propice pour aller sur l'eau, quoiqu'il soit peut-être contraire à la pêche; mais je suis venu voir si rien n'est dérangé dans les baies et dans les caps.

— Dites-moi, je vous prie, commodore, d'où vient que l'eau est trouble en certains endroits, et qu'on y remarque des espèces de taches?

— Quelle question, monsieur John! vous ne connaissez donc pas les eaux de votre pays natal? Voilà ce que c'est que de voyager; on oublie souvent plus qu'on n'apprend dans les contrées étrangères. Sachez donc, mesdames et messieurs, que le lac est en fleurs.

— Qu'entendez-vous par là, commodore? J'ignorais que les eaux eussent des fleurs comme les plantes.

— C'est pourtant vrai, reprit le commodore; elles ont aussi des fruits, mais il est difficile de les récolter. Depuis quelques années il n'y a pas eu dans l'Otsego de pêche miraculeuse, car pour attirer une nageoire hors de l'eau il faut aujourd'hui des mains exercées et une connaissance approfondie des appâts. J'ai pourtant vu trois fois dans ma vie la tête du *sogdollager*, et l'on m'a affirmé que mon prédécesseur l'amiral l'avait tenu une fois dans sa main.

— Qu'est-ce que le *sogdollager?* dit Eve prête à s'amuser de l'originalité de cet homme, qu'elle avait connu dans son enfance.

— Le *sogdollager* est le commodore des truites saumonées, le patriarche du lac. Son nom ne se trouve pas dans les dictionnaires, si j'en dois croire défunt le ministre Grant; mais il manque aux dictionnaires beaucoup de mots qui devraient s'y trouver, et qui ont été oubliés par les imprimeurs. On prétend que ce poisson monstrueux pèse plus de cent livres.

— Et vous avez vu sa tête hors de l'eau? demanda John Effingham.

— Trois fois, monsieur John; la première il y a trente ans, et je l'ai manqué faute d'expérience : car le savoir ne s'acquiert pas souvent en un jour. Cinq ans plus tard, je poursuivis pendant un mois le vieux patriarche : il mordit, et il y eut une dispute entre nous pour décider si j'entrerais dans le lac ou s'il en sortirait; mais enfin je pus apercevoir ses ouïes, et c'est pour moi un glorieux souvenir! La troisième fois je l'aperçus entre deux eaux, et j'essayai de l'attirer à moi par la persuasion.

— Comment! s'écria Eve; espériez vous vous faire entendre d'un poisson?

— Pourquoi pas? j'ai entendu dire à de vieux colons que Bas-de-Cuir s'entretenait pendant des heures entières avec les animaux des forêts.

— Est-ce que vous avez connu Bas-de-Cuir?

— Non, ma jeune dame, et je suis fâché de n'avoir jamais eu le plaisir de le rencontrer. C'était un grand homme! On vante beaucoup Jefferson et Jackson; mais je soutiens que Washington et Nathaniel Bumppo sont les deux plus grands hommes de mon époque.

— Que pensez-vous de Bonaparte, commodore? demanda Paul Powis.

— Je crois, monsieur, que Bonaparte avait certaines qualités, mais il n'aurait pas été comparable à Bas-de-Cuir dans les bois. Il n'est pas difficile, mes jeunes amis, d'être un grand homme au milieu des villes chez ce que j'appelle les populations à parapluie. Nathaniel était presque aussi remarquable à la ligne qu'à la carabine, quoique je n'aie jamais entendu dire qu'il eût vu le *sogdollager*.

— Nous nous reverrons cet été, commodore, dit John Effingham : ces dames veulent entendre les échos, et il faut nous séparer.

— C'est tout naturel, monsieur John, répliqua le commodore en faisant un nouveau geste de la main. Les femmes aiment toutes à entendre ces échos ; elles ne se contentent pas souvent de ce qu'elles disent, elles aiment à l'entendre répéter. La première chose que fait une dame en arrivant sur le lac Otsego, c'est de se diriger vers les Rochers Parlants pour avoir une conversation avec eux. Il arrive souvent plusieurs dames à la fois, et comme elles parlent toutes ensemble, les échos ne s'y reconnaissent plus. Vous savez sans doute, monsieur John, quelle est l'opinion populaire sur ces échos?

— Je sais seulement que ce sont les plus complets qui soient connus.

— Beaucoup de gens prétendent que tous ces bruits viennent de l'ombre de Bas-de-Cuir, qui erre autour de son ancienne demeure, et qui répète tout ce qu'on dit, pour se moquer de son ignorance et pour nous punir d'avoir envahi les bois. Je ne dis pas que cette opinion soit la mienne ; mais nous savons tous que Nathaniel voyait avec peine les nouveaux colons affluer dans les montagnes, et qu'il avait pour les arbres l'amour d'un rat musqué pour l'eau. On montre là-haut, sur le versant de la Vision, un arbre auquel il faisait une entaille toutes les fois qu'il arrivait un nouvel émigrant. Il s'est arrêté au dix-septième et il a renoncé à sa tâche, tant son désespoir était grand.

— Cette version est si poétique, dit Eve, que je regrette qu'elle ne soit pas l'expression de la vérité. Le mystère des Rochers-Parlants se trouverait par là mieux expliqué que ne l'est le nom de la Fontaine des Fées.

— Vous avez raison, ma jeune dame ; il n'y a jamais eu de fées sur le lac Otsego, mais nous avons pu autrefois nous vanter de posséder un Nathaniel Bumppo.

Là-dessus le commodore fit un geste de la main, suivant son habitude, et sa nacelle s'éloigna. Celle de notre compagnie longea la rive ombragée, s'écartant par intervalles pour éviter les arbres qui s'avançaient presque horizontalement sur l'eau. Jamais Eve n'avait contemplé des feuillées plus variées et plus touffues. La plupart des pins gigantesques qui couvraient la terre à l'époque de la première colonisation avaient déjà disparu ; mais, par une de ces lois incompréhensibles qui gouvernent le monde, les arbres qui les avaient remplacés appartenaient à presque toutes les espèces connues en Amérique. Les teintes des chênes verts, sombres comme celles d'un tableau de Rembrandt, contrastaient avec les couleurs plus vives des autres arbres. Des buissons couverts de fleurs égayaient le paysage, et les grappes élégantes qui constellaient les massifs des châtaigniers se montraient entre les noires cimes des sapins.

On fit un mille sous un dais de feuillage. De temps en temps, des oiseaux de passage effarouchés s'envolaient à l'approche des voyageurs ou bien des poules d'eau quittaient en criant les bancs de sable. Enfin John Effingham pria les rameurs de s'arrêter, et dirigea lui-même la barque à la godille. Au bout de quelques minutes il invita ses compagnons à lever les yeux, et leur annonça qu'ils étaient sous le Pin Silencieux. Une exclamation de plaisir lui répondit.

Il était rare de voir un arbre placé dans une position plus pittoresque. Ce pin avait pris racine au-dessus du niveau du lac ; mais la distance qui le séparait de l'eau semblait s'ajouter à sa hauteur. Comme tous les arbres de son espèce qui se trouvent dans les épaisses forêts d'Amérique, il avait grandi pendant mille ans, et c'était un monument de ce qu'avait été jadis la puissante végétation des montagnes. Son tronc lisse et rond était dépourvu de branches jusqu'à la hauteur de plus de cent pieds ; puis des masses de feuillage d'un vert sombre se groupaient autour de sa cime comme la fumée qui monte en tourbillons. En essayant de se dégager du reste du bois, le vieux pin avait cherché la lumière, et il s'était penché sur le lac, de sorte que sa cime dépassait sa base de dix ou quinze pieds. Une légère courbure ajoutait à l'effet que produisait cette direction de la perpendiculaire, et l'inclinaison de l'arbre avait quelque chose d'effrayant qui contribuait à augmenter la grandeur imposante de l'aspect. Quoi qu'il n'y eût pas un souffle de brise sur le lac, les courants d'air qui passaient au-dessus de la forêt, suffisaient par agiter les branches supérieures, qu'on pouvait voir se balancer gracieusement.

— Ce pin est mal nommé, dit sir George Templemore, car c'est l'arbre le plus éloquent sur lequel mes yeux se soient fixés.

— Il l'est en effet, répondit Eve. On dirait qu'il rend compte des terribles orages qui l'ont assailli, et des saisons qui se sont écoulées depuis qu'il a élevé sa tête verdoyante au-dessus de celle de ses frères. On dirait qu'elle se souvient encore des jours où le lac Otsego était une perle qui avait la forêt pour monture. Lorque Guillaume le Conquérant débarqua en Angleterre, cet arbre était déjà à cette même place. Voilà du moins une antiquité américaine !

— Votre bon goût, dit Paul à miss Effingham, vous fait comprendre les véritables beautés du pays. Si nous songions davantage aux charmes de la nature, et moins à ce qui est artificiel, notre supériorité ne serait pas contestée.

Eve prêtait toujours une oreille attentive aux paroles de Paul, et elle rougit en entendant le compliment qu'il lui adressait ; mais elle ne détourna pas ses yeux bleus, qui étaient fixés sur le pin.

— On lui a donné l'épithète de silencieux, reprit-elle avec un enthousiasme que l'observation de Paul n'avait point diminué, mais il dit mille choses à l'imagination ; et si on l'a nommé ainsi, c'est sans doute pour l'opposer aux Rochers Parlants, qui sont situés dans les environs. Si vous voulez reprendre vos rames, nous allons nous entretenir avec l'esprit de Bas-de-Cuir. Les jeunes gens obéirent, et au bout de dix minutes John Effingham s'écria : « Bonjour! » Les échos répétèrent les sons avec une admirable netteté, et reproduisirent complétement les moindres intonations de la voix.

— Les célèbres échos du Rhin sont dépassés, dit Eve en extase ; ils rendent fidèlement les sons du cor, mais ils ne répondent pas à la voix humaine avec une exactitude aussi extraordinaire.

— Vous avez raison, répliqua John Effingham ; en nous éloignant d'un demi-mille, et en nous éloignant d'une trompette ou d'un cor de chasse, nous entendrions les Rochers Parlants répéter des mesures entières d'un air. Si l'esprit de Bas-de-Cuir est pour quelque chose dans une imitation si parfaite, il faut en conclure que c'est un esprit moqueur.

John révéla ensuite à ses compagnons qu'il leur avait réservé un plaisir ; une espèce de promenade publique avait été organisée sur une langue de terre, à l'endroit où la rivière s'échappait du lac. On y voyait une construction grossière qu'on appelait l'arsenal, parce qu'on y avait laissé deux pièces d'artillerie de petit calibre.

Ces canons appartenaient à un corps organisé de l'Etat ; mais comme le pays n'avait à craindre aucun ennemi, on les avait abandonnés à la merci des passants. John en avait fait placer un dans la vallée, la bouche tournée vers l'est, et il avait ordonné à ses artilleurs de faire feu à une heure déterminée. Après avoir consulté sa montre, il annonça à ses compagnons que le moment était venu. En effet, une détonation se fit entendre; elle alla frapper d'abord la montagne de la Vision, et revint en roulant de cavernes en cavernes, et de collines en collines, jusqu'à ce qu'elle se perdit dans les bois comme un tonnerre lointain.

— Un pareil lieu, dit Paul en riant, serait précieux dans le voisinage d'un théâtre de mélodrame.

— Et les spectateurs seraient à merveille à l'ombre de ces chênes, ajouta Eve en montrant les vieux arbres qui couvraient une pointe de terre.

— A propos, dit John Effingham, vous vous flattez d'être un jour l'héritière de cette pointe.

— Je ne le désire pas; mais ce serait très-naturel, puisqu'elle appartient à mon père.

— Il existe cependant un pouvoir qui menace de vous la disputer. Le public, qui fait et défait les lois, a l'intention de se l'approprier, et votre père aura besoin de toute son énergie pour empêcher cette atteinte à ses droits.

— Parlez-vous sérieusement, mon cousin?

— Aussi sérieusement que l'exige l'importance du sujet.

Eve n'en dit pas davantage, mais elle parut vivement contrariée, et elle garda le silence jusqu'à la fin de la promenade.

CHAPITRE XV.

A son retour, elle se hâta d'aller trouver son père, et de lui demander des éclaircissements. M. Edouard, aussi étonné qu'elle, sonna Pierre, et fit prier M. Bragg de passer dans la bibliothèque. Aristobule arriva d'assez mauvaise humeur. Il croyait avoir le droit de participer à tous les amusements de ses voisins, et il était choqué à l'excès de n'avoir pas été convié à l'excursion sur le lac. Cependant il eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son mécontentement.

— Je voudrais savoir, dit M. Effingham sans préliminaires, s'il y a quelque malentendu relativement à la propriété de la pointe occidentale.

— Assurément non ; elle appartient au public.

La figure d'Edouard se colora et peignit la surprise, mais il resta calme.

— Vous croyez, dit-il, monsieur Bragg, que le public veut réclamer cette pointe?

— Il n'a pas besoin de la réclamer ; depuis que j'habite le pays, elle ne lui a pas été contestée.

— Votre séjour dans ce comté, monsieur, n'est pas de très-ancienne date, et il est possible que vous soyez dans l'erreur. Je serais assez curieux de savoir comment le morceau de terre en question est devenu une propriété communale. Vous qui êtes avocat, vous pourriez m'en rendre compte.

— C'est par une donation de votre père, tous les habitants vous le diront.

— Croyez-vous, monsieur Bragg, qu'ils soient prêts à l'affirmer par serment?

— J'en suis entièrement convaincu, c'est la tradition générale du pays ; et s'il faut vous parler franchement, monsieur, le peuple murmure depuis que M. John a parlé de donner sur cette pointe des fêtes particulières.

— J'ignore sur quels faits est fondée la tradition ; mais je tiens à savoir comment elle s'est établie. Je vous prie en conséquence de prendre des renseignements auprès des personnes les mieux informées, afin que je puisse adopter une règle de conduite.

Aristobule sortit immédiatement, et ne revint qu'à l'heure du diner.

— Comme je vous en avais averti, dit-il à M. Effingham, le public soutient que la pointe est sa propriété, et il n'en démordra pas.

— Et moi, monsieur Bragg, je soutiendrai que c'est la mienne. Elle a peu de valeur en elle-même, mais j'y attache de doux souvenirs et je la disputerai au monde entier.

— Eh bien, monsieur, ceux avec lesquels j'ai conféré m'ont chargé d'une mission que j'accomplis à regret.

— Exprimez-vous sans détour.

— Ils vous font savoir qu'ils ne tiennent aucun compte de vos droits, qu'ils vous bravent, et que vous lutterez en vain contre eux.

— Je vous remercie de votre franchise, monsieur Bragg, et elle augmente l'estime que j'ai pour vous. Je désire que cette affaire ait une solution immédiate ; et si vous voulez bien prendre un livre et attendre un instant, j'aurai de nouveau recours à votre obligeance.

Aristobule ne songeait pas à lire, tant il était stupéfait de voir un homme se mettre si froidement en opposition avec le terrible public pour lequel il avait lui-même autant de déférence qu'un esclave d'Orient pour son pacha. Edouard écrivit à la hâte, en termes nets et précis, une protestation contre les prétentions des habitants, et il la remit à l'intendant en le priant de la faire insérer immédiatement dans la gazette du village. M. Bragg prit le papier sans mot dire, et partit pour s'acquitter de la commission.

Dans la soirée Edouard et John se trouvaient ensemble au salon, quand le messager reparut.

— Je suis fâché de vous apprendre, dit-il à Edouard, que votre protestation excite l'agitation la plus vive.

— Je n'en suis nullement surpris, répondit Edouard avec un imperturbable sang-froid ; on est sûr de s'attirer des haines en résistant à l'agression.

— Mais, monsieur, c'est votre protestation qui passe pour un acte agressif.

— Il ne s'agit que d'établir les faits. Si je suis le propriétaire légitime de la pointe, ceux qui me la disputent sont les agresseurs ; et ils ont d'autant plus grand tort, qu'ils sont plusieurs contre moi.

— Mais ils affirment qu'ils ont raison, et que la pointe leur appartient.

— Et moi je persiste à le nier, et elle ne leur appartiendra jamais de mon consentement.

— C'est une question de fait, comme le dit Edouard, ajouta John Effingham, posons-la catégoriquement. Comment les habitants de Templeton auraient-ils acquis le terrain litigieux ?

— D'abord, par l'usage ; en second lieu, par une donation spéciale.

— L'usage, vous le savez, doit être contraire au titre invoqué par la partie adverse. Or je suis témoin que feu mon oncle avait permis au public l'usage de la pointe et que les habitants avaient accepté ses conditions. Cet usage ne pourra donc pas être contraire, et n'a pas duré assez longtemps pour qu'il y ait prescription. Toutes les heures pendant lesquelles mon cousin a permis aux habitants de jouir de sa propriété, consolident les droits, et ajoutent à l'obligation où ils se trouvent de déguerpir à la première sommation. S'il existe une donation, qu'on la produise ! où est-elle, quelle loi l'a autorisée ? quand a-t-on nommé un mandataire pour l'accepter ?

— J'avoue, reprit Aristobule, que je n'ai vu ni acte ni loi. Le public doit pourtant avoir des droits, car il est impossible que tout le monde se trompe.

— Rien n'est plus facile au contraire, et les nations elles-mêmes sont sujettes à l'erreur.

Pendant que son cousin parlait, Edouard ouvrit un secrétaire, et en tira un gros paquet de papiers, qu'il déposa sur la table. Il déplia plusieurs parchemins, auxquels étaient suspendus des sceaux massifs, portant les armes de l'Angleterre et de l'ancienne colonie.

— Voici mes titres, dit-il à M. Bragg ; si le public en a de meilleurs, qu'il les exhibe et je me soumettrai.

— Personne ne doute que le roi, par l'entremise du gouverneur de la colonie de New-York, n'ait accordé la propriété de cette pointe à vos ancêtres, qui vous l'ont légalement transmise ; mais on s'accorde à dire que votre père l'a volontairement concédée à la commune.

— Je vois avec plaisir la question resserrée dans ces limites ; elle devient plus facile à éclaircir. Quelles preuves a-t-on de cette intention de la part de mon père ?

— La commune renommée. J'ai parlé à vingt individus du village, et tous sont d'avis que la Pointe a été de temps immémorial une propriété publique.

— Auriez-vous la bonté, M. Bragg, de me désigner quelques-uns de vos auteurs ?

Aristobule nomma aussitôt plusieurs personnes dont il croyait le témoignage irrécusable.

— Ces gens ne peuvent guère être bien informés, reprit Edouard, les uns sont des enfants, les autres ne demeurent à Templeton que depuis quelques années ; d'autres même ne sont arrivés que depuis peu de jours.

— Ne vous ai-je pas dit, s'écria John, qu'aux Etats-Unis, toujours signifiait dix-huit mois, et que le temps immémorial remontait tout au plus à la dernière crise financière ?

— Les personnes que j'ai citées, reprit M. Bragg, composent une partie notable de la population ; et sans s'arrêter à des minuties, elles sont prêtes à affirmer que votre père a cédé sa propriété au public.

— Elles sont dans l'erreur ; et vous en conviendrez vous-même, si vous voulez bien jeter les yeux sur ce document.

A ces mots Edouard remit à l'intendant le testament de son père, qui, par une clause expresse, lui léguait, sans aucune réserve, la propriété de la Pointe.

— Rien n'est plus précis, dit M. Bragg avec étonnement, et le public aurait dû avoir connaissance de ce legs. Permettez que je le lui communique. Une réunion a été convoquée pour ce soir même, dans le but de discuter cette affaire, et en y assistant il est possible que je mette un terme à l'émotion populaire.

Edouard adhéra à cette proposition et se rendit immédiatement à l'assemblée, où il retrouva M. Dodge. L'intendant fit connaître le résultat de la conférence qu'il avait eue avec Edouard Effingham ; mais il ne put empêcher la réunion de décider à l'unanimité que le défunt avait eu l'intention d'abandonner la Pointe au public.

CHAPITRE XVI.

Le village de Templeton était une ville en miniature. Bien qu'il contînt dans son enceinte une demi-douzaine de maisons avec dépendances, il n'occupait pas un espace de plus d'un mille carré. La population américaine s'étend volontiers dans les campagnes ; mais elle aime à se concentrer dans les cités, et l'on dirait même qu'il est posé en principe qu'une habitation particulière n'aura pas plus de trois fenêtres sur une façade de vingt-cinq pieds. Cette disposition avait été adoptée à Templeton comme dans plusieurs bourgs de la même époque.

Dans une des rues les plus écartées de Templeton, vivait une veuve nommée madame Abbott. Elle avait une petite fortune, cinq enfants, et de rares talents pour la propagation des nouvelles. Elle vivait pour ainsi dire sur les confins de la bonne société du village, position embarrassante pour une femme ambitieuse et ci-devant jolie. Elle n'avait qu'une seule domestique, qu'elle appelait son aide, et qui l'aidait en effet, tant à faire le ménage qu'à commenter la conduite de ses voisins. Madame Abbott, arrivée récemment à Templeton, où l'avait attirée le bon marché des denrées, connaissait à peine les Effingham. Elle ne s'était pas conformée aux usages du monde, en allant faire une visite au wigwam ; et conformément à toutes les règles, Eve s'était abstenue, par délicatesse, de paraître dans une maison où elle supposait que sa présence n'était pas désirée.

Le lendemain de la grande assemblée où les habitants de Templeton avaient décidé qu'ils persistaient dans leurs prétentions, madame Abbott était assise dans son petit salon en ayant auprès d'elle ses enfants et sa domestique Jenny.

— La conduite de M. Effingham est vraiment extraordinaire, dit la respectable veuve ; mais j'espère que le peuple le mettra à la raison. La Pointe dont il s'agit a toujours été une propriété commune, autant que je puis me le rappeler, et il y a maintenant quinze mois entiers que je suis ici... Orlando Furioso, ajouta-t-elle en s'adressant à son fils aîné, allez chez M. Jones, et demandez-lui des nouvelles. En revenant, vous passerez chez notre voisin Brown, et vous lui emprunterez son gril.

— Mais si M. Jones ne sait pas de nouvelles ? dit Orlando Furioso.

— Alors, vous irez à la taverne la plus proche ; il doit se passer ce matin quelque chose d'intéressant, et je meurs d'envie de le savoir. N'oubliez pas de rapporter le gril, ou ne reparaissez pas devant mes yeux. Comme je vous le disais, Jenny, les droits du public sur la Pointe sont aussi clairs que le jour et je suis stupéfaite de l'audace de M. Edouard, qui ose les contester. C'est sa fille française qui lui aura mis cela dans la tête, car on assure que c'est un monstre d'arrogance.

— Est-ce qu'Eve Effingham est Française ? demanda Jenny. J'avais toujours cru qu'elle était née à Templeton.

— Peu importe le lieu de naissance d'une personne, l'essentiel est de savoir où elle a vécu. Or Eve Effingham a si longtemps habité la France, qu'on assure qu'elle a presque oublié l'anglais... Bianca !

— Plaît-il, maman ? dit une petite fille d'une dizaine d'années.

— Prenez votre chapeau, mon enfant, et allez chez madame Wheaton, pour lui demander s'il y a quelque chose de nouveau relativement à la grande affaire de la Pointe. Vous m'entendez ?... Bon ! la voilà partie comme s'il s'agissait de vie ou de mort.

— C'est que j'ai envie aussi d'apprendre des nouvelles.

— Je ne vous en blâme pas; mais vous en apprendrez davantage en vous pressant moins. Entrez en passant chez madame Green; demandez-lui ce qu'on pense généralement du sermon d'hier au soir, et priez-la de me prêter un arrosoir. Et vous, Démétrius, dites-moi quelle est la cause de ce rassemblement que j'aperçois dans la rue.

Ces paroles s'adressaient à un second fils, qui répondit en bâillant:

— Je n'en sais rien, ma mère.

— Eh bien! allez-y voir, et chemin faisant demandez à madame Hulbert si elle peut me prêter une écumoire, ou un pot d'étain, ou n'importe quoi, dont nous pourrions avoir besoin dans le courant de la journée.

Au moment où l'enfant s'éloignait, M. Dodge se présenta chez elle. Ils étaient au mieux ensemble, et se mettaient tous deux en frais d'imagination pour inventer des médisances.

— Soyez le bienvenu, monsieur Dodge! dit gracieusement madame Abbott. J'ai appris que vous étiez allé récemment faire une visite chez les Effingham.

— C'est la vérité, répondit le publiciste: ils m'ont tant pressé, que je n'ai pu me dispenser de ce sacrifice, surtout après avoir été si longtemps leur compagnon de voyage. D'ailleurs, on trouve du plaisir à parler un peu français quand on en a eu pendant plusieurs mois l'habitude journalière.

— Ils ont de la compagnie chez eux?

— Oui; ils ont amené ici deux de nos compagnons de traversée, un baronnet anglais et un jeune homme dont on ne connaît pas l'existence. Il m'est antipathique, car vous savez que je déteste le mystère.

—Je suis comme vous, monsieur Dodge; je crois que l'on doit tout connaître, et qu'un pays n'est pas véritablement libre quand il y existe des secrets. Je ne cache rien à mes voisins, et je n'aime pas qu'ils me cachent quelque chose.

— Alors les Effingham ne vous plairaient pas, car je n'ai jamais vu de famille plus boutonnée. Quoique j'aie souvent navigué avec miss Eve, jamais elle ne m'a entretenu de l'état de son appétit, du mal de mer ou des choses dont on cause ordinairement à bord; et vous ne vous figurez pas à quel point elle est discrète au sujet des *beaux*. Jamais elle n'y a fait allusion devant moi, ce qui me la fait considérer comme une femme très-artificieuse.

— Vous pouvez en être certain, monsieur; quand une jeune fille ne parle jamais des *beaux*, c'est une preuve qu'elle y pense toujours.

— Je crois que la nature le veut ainsi, et qu'aucune personne franche n'évite soigneusement ce sujet de conversation. Que pensez-vous, madame Abbott, du mariage qu'on se propose au wigwam?

—Du mariage! s'écria la veuve avec l'empressement d'un chien qui se jette sur un os. Est-il possible que l'on pense au mariage, après quinze jours de résidence à peine? En vérité, c'est indécent!... Mais quels sont les conjoints, monsieur Dodge?

— Miss Eve et M. John Effingham.

— M. John! s'écria la veuve, qui était remplie de scrupules; est-il vraisemblable qu'on épouse un aussi proche parent?

— On devrait sans doute y mettre obstacle, reprit l'éditeur du *Furet actif;* mais ces Effingham font tout ce qu'il leur plait.

— Je suis fâchée d'apprendre qu'ils se rendent désagréables à tout le monde, dit madame Abbott en interrogeant des yeux son interlocuteur comme si elle eût craint d'être démentie.

— Aussi désagréables que possible. Toutes leurs manières vous seraient odieuses, ma chère dame, et l'on croirait, à leur taciturnité, qu'ils ont toujours peur de se compromettre.

— On ne peut obtenir d'eux la moindre nouvelle. Dorinda Modge a été occupée chez eux pendant une journée entière, et elle a essayé d'en tirer quelque chose par tous les moyens imaginables. Elle leur a parlé des affaires de nos voisins et d'autres particularités, que mes enfants savent par cœur, et elle n'a pu en rien obtenir. Elle assure qu'elle a eu plusieurs fois l'envie de les quitter, tant il est triste d'être en rapport avec des muets.

— Cependant, reprit Dodge avec inquiétude, miss Eve doit être tentée parfois de jaser sur son voyage et sur ceux qui en ont partagé les périls.

— Pas du tout: Dorinda soutient qu'elle n'a jamais vu d'être plus insensible. Elle lui a raconté l'histoire lamentable de notre pauvre voisin Ronson, histoire qui attendrirait le cœur d'une grenouille; et ni miss Effingham ni miss van Courtlandt n'eurent l'air d'y faire attention. Les deux cousines se valent sous ce rapport. Au lieu de demander des éclaircissements, Eve se mit à peindre et fit voir à Grâce ce qu'elle appelait un paysage suisse; ensuite, les deux mijaurées se récrièrent sur les beautés de la nature: comme si les misères de la nature humaine n'eussent pas été plus intéressantes que des lacs, des arbres et des rochers. Tout cela est une preuve de leur ignorance, et Dorinda prétend, qui plus est, qu'elles ne sont pas plus instruites des nouvelles du pays que si elles vivaient au Japon.

— C'est une suite de leur orgueil, madame Abbott; elles se croient au-dessus des autres, et affectent de mépriser les habitants de Templeton.

— J'espère du moins que ceux-ci défendront leurs droits, et ne laisseront pas reposer cette affaire de la Pointe.

— Soyez tranquille, murmura M. Dodge: souffririons-nous qu'un misérable individu opprime une grande et puissante communauté? Quand même M. Effingham serait propriétaire de ce terrain, en l'empêchera de tyranniser le public... et la presse est là pour défendre la bonne cause.

— Votre déclaration m'enchante.

— Je vous parle comme à une amie, ajouta M. Dodge en tirant de sa poche un manuscrit qu'il se mit en devoir de lire.

— Vous avez déjà préparé quelque chose? demanda madame Abbot.

— Oui; j'ai rédigé un récit de l'affaire, et, avec votre permission, je vais vous le communiquer.

— Je suis tout oreilles.

Le manuscrit que lut M. Dodge était conçu en termes obscurs, mais l'imagination de madame Abbot eut soin d'en combler les lacunes.

— Je crois que ce mémoire va droit au but, dit le publiciste en terminant, et j'ai pris des mesures pour le répandre.

— Il produira le plus merveilleux effet, pourvu qu'on y ajoute foi.

— Soyez persuadée qu'on en croira les moindres détails. Si j'attaquais un parti, j'aurais des gens pour et contre; mais comme je m'en prends à un individu, tout le monde sera de mon avis.

Ici le *tête à-tête* fut interrompu par le retour des divers messagers que madame Abbot avait envoyés, comme la colombe de l'arche, pour lui rapporter des commérages.

La discussion relative à la Pointe occupait tout le village, et la pieuse veuve trouva dans les renseignements qu'elle recueillit la confirmation de ses désirs.

M. Dodge publia son mémoire dès le lendemain; et la presse s'en empara avidement, comme elle s'emparait de tout ce qui pouvait remplir ses colonnes. Personne ne contesta l'authenticité des faits énoncés. L'impression parut à la majorité des lecteurs une garantie suffisante; et les plus timorés n'hésitèrent pas à se prononcer contre le propriétaire légitime, quoiqu'ils fussent ordinairement défenseurs intrépides des droits de l'humanité. Pour toute réponse, Edouard se contenta de faire imprimer, avec quelques commentaires, le procès-verbal de la séance à laquelle Aristobule avait assisté.

Peu à peu, la vérité se fit jour; le public reconnut forcément que, loin de posséder un droit, il avait jusqu'alors joui d'une faveur, et ceux qui avaient attaqué la famille Effingham avec le plus d'acharnement cherchèrent dans sa conduite des excuses à la leur. Ils reprochèrent à Edouard de ne pas les avoir avertis de ce qu'ils savaient déjà; et quand on leur démontra l'absurdité de cette accusation, ils critiquèrent la manière dont le propriétaire avait revendiqué ses droits. En somme, l'issue de ces débats montra la nature humaine sous ses aspects ordinaires de prévarication, de mensonge, de contradiction et d'inconséquence.

—Après une aussi longue absence, dit Edouard à son cousin, j'avoue que mon pays ne se montre pas à moi sous un jour très-favorable; mais il est des erreurs inévitables dans toutes les contrées et avec toutes les institutions.

— Si je ne suis un faux prophète, répondit John, vous serez encore plus désenchanté dans un an d'ici. Qu'en pense miss Effingham?

— Miss Effingham, dit Eve, a éprouvé un vif désapointement, une affliction profonde; mais elle ne désespère pas de la république. Aucun de nos respectables voisins n'a pris part à cette contestation; mais je suis surprise qu'une portion importante d'une communauté qui se respecte, se laisse aveuglément mener par une minorité ignorante. Je suis surprise que des hommes sensés consentent à être si mal représentés dans une affaire où la justice et le sens commun sont compromis.

— Il vous reste à apprendre, miss Effingham, que l'amour de la liberté peut entraîner des excès. Les abus les plus criants se commettent dans cette bonne république, et il suffit pour les justifier d'alléguer qu'ils sont dans l'intérêt du peuple et que c'est lui qui les commet. La masse s'incline alors avec la soumission des Suisses qui s'humiliaient au point de saluer le chapeau de Gessler. Il faut aux hommes des idoles, et les Américains ont pris le parti de s'adorer eux-mêmes.

— Et pourtant, répondit Eve, vous seriez malheureux, si vous viviez sous un gouvernement moins libre. Vos paroles ne sont pas toujours en harmonie avec vos pensées intimes, et je crois que vous vous laissez entraîner par l'amour des paradoxes.

CHAPITRE XVII.

Le jour qui suivit cette conversation, mesdames Hawker et Bloomfield étaient attendues; et la matinée s'écoula rapidement dans les douces et vives émotions qu'inspirent habituellement de semblables espérances aux habitants d'une maison de campagne américaine. Vers midi, on entendit rouler sur le pont du village la voiture de louage qui amenait les voyageuses; mais elles n'étaient pas seules. Au moment où Eve se jetait dans les bras de madame Bloomfield, on vit paraître à la portière du véhicule le capitaine Truck, qui aida madame Hawker à descendre avec tant de politesse, qu'il ne fit pas tout d'abord attention à notre héroïne. M. Bloomfied parut ensuite, et Paul et sir George poussèrent un cri de plaisir quand ils aperçurent le dernier des arrivants.

— Ducie! s'écria sir George, nous étions loin de nous attendre à vous voir.

— Ducie! répéta Paul, vous venez plusieurs jours avant le terme fixé, et en excellente compagnie.

L'explication de ce mystère était très-simple; le capitaine Ducie avait trouvé des facilités de transport sur lesquelles il ne comptait pas, il était arrivé à Fort-Plain par les diligences de l'est, au moment où le reste de la société venait d'y débarquer à l'occident. Le capitaine Truck l'avait présenté, et Ducie avait été cordialement admis dans la voiture de louage qui allait s'acheminer vers Templeton.

Edouard Effingham reçut ses hôtes avec une bienveillance tout américaine.

Nous n'approuvons guère les prétentions des peuples à posséder des vertus nationales exceptionnelles, et nos observations nous ont démontré qu'il n'y avait pas en somme de très-grandes différences morales entre les hommes; mais nous pouvons dire sans vanité que les citoyens des Etats-Unis se distinguent par une hospitalité sincère, confiante et simplement exercée.

Le propriétaire du wigwam témoigna les plus grands égards à madame Hawker et même à madame Bloomfield, dont son intelligence moins active que celle de sa fille ne pouvait cependant apprécier tout le mérite.

M. Bloomfield était un homme de bon sens et de bonnes manières, que sa femme aimait avec ardeur, sans faire parade de son attachement, et qui savait se rendre agréable partout où il se présentait.

Le capitaine Ducie avait hésité à se montrer au wigwam avant l'heure indiquée dans sa lettre et avait eu d'abord l'intention de vivre plusieurs jours à l'auberge, pour ne pas se compromettre par une apparition prématurée; mais il n'en fut pas moins bien reçu.

— Capitaine, lui dit Edouard après l'échange des premiers compliments, vous ne trouverez guère dans ces montagnes de quoi intéresser un voyageur et un homme du monde, mais nos aventures passées seront pour nous des sujets de conversation intarissables. Quand vous nous avez rencontrés sur l'Océan, quand vous nous avez privés si brusquement de notre ami Powis, nous étions loin de nous douter que vous le réclamiez au nom de la parenté.

Les traits du capitaine se couvrirent d'une légère rougeur, mais il répondit poliment :

— Il est vrai que je suis parent de Powis, et c'est ce qui m'autorise à vous demander l'hospitalité. Sans cela, je n'aurais pas osé me montrer à vos yeux après vous avoir exposés involontairement à de terribles catastrophes.

Elles ne peuvent nous laisser que d'agréables souvenirs, repartit Edouard, d'autant plus qu'elles ont quelque chose de dramatique et de romanesque. On m'a dit que le malheureux jeune homme que vous poursuiviez, a prévenu sa condamnation par un suicide.

— Il s'est fait justice à lui-même : victime de sa folle vanité, et de cette manie de briller qui cause la perte de tant de jeunes gens; pardonnons-lui ses torts, qui ont eu du moins pour résultat de me mettre en rapport avec vous.

Ce langage provoqua de nouvelles civilités; puis Edouard alla serrer la main rugueuse du capitaine Truck, qu'il avait négligé jusqu'à ce moment.

— Je me félicite de vous voir sous mon toit, lui dit-il; les maisons de ville sont plus ouvertes, et ce n'est qu'à la campagne qu'on est véritablement chez soi. J'espère que vous passerez ici la plupart de vos jours de congé; et quand nous serons plus vieux de quelques années, nous nous amuserons à jaser des merveilles que nous avons vues ensemble.

Les yeux du capitaine Truck s'animèrent, et il serra comme dans un étau les mains d'Edouard Effingham.

— Le plus heureux jour de ma vie, dit-il, fut celui où je pris le commandement d'un navire. Le second fut celui où je me retrouvai sur le pont du *Montauk* après avoir fait entendre aux Arabes que j'aimais mieux les voir au diable qu'auprès de moi. Mon troisième jour de bonheur est certainement celui-ci. C'est depuis que j'ai perdu de vue votre charmante fille, que je comprends combien elle m'est chère.

— Entendez-vous cette déclaration? dit M. Effingham à sa fille.

— Je suis peu faite à de semblables propos, répondit Eve avec simplicité, mais je dois avouer qu'ici l'attachement est réciproque.

— Comment va mademoiselle Viefville? demanda le capitaine : elle doit se trouver un peu dépaysée dans ces contrées barbares?

— Elle vous le dira à dîner. Je suppose qu'elle ne regrette pas trop *la belle France;* et comme je regrette moi-même ce pays sous certains rapports, on aurait tort d'exiger qu'elle l'oublie complétement.

— Je vois dans cette salle une figure étrangère. Est-ce un de vos parents, ma chère jeune dame?

— Non, c'est un ancien ami; voulez-vous que je vous le présente?

— J'osais à peine vous le demander, sachant que vous ne tenez guère à ces formalités; mais vous connaissez mes idées là-dessus. J'ai été sevré de présentations depuis mon départ de New-York, et j'ai eu seulement l'occasion de présenter le capitaine Ducie à ces dames.

— Mais n'avez-vous pas été présenté vous-même à monsieur et madame Bloomfield?

— Mon Dieu non! j'ignore comment cela s'est fait; mais j'ai fait leur connaissance presque à mon insu et d'une manière dont il me serait difficile de rendre compte. N'oubliez pas, ma chère jeune dame, de me mettre en rapport avec cet ancien ami de votre famille.

— Capitaine Truck, je vous présente M. Howel. Voici le capitaine Truck, dit Eve en se conformant au cérémonial avec une admirable gravité.

— Est-ce monsieur qui commandait *le Montauk?* demanda M. Howel.

— Oui, c'est le brave marin auquel nous devons notre salut.

— Vous êtes digne d'envie, capitaine Truck; de tous les hommes de votre profession, vous êtes celui que je désirerais le plus remplacer. J'ai appris que vous alliez en Angleterre deux fois par an.

— Trois fois, monsieur, quand le vent le permet.

— Quel bonheur! la traversée de l'Amérique en Angleterre doit être le *nec plus ultra* de la navigation.

— Elle n'est pas désagréable d'avril en novembre; mais pendant le reste de l'année, les gros temps et les grands vents nous ôtent beaucoup de satisfaction.

— Sans doute; mais comme on est dédommagé de ses peines quand on arrive en Angleterre!

— L'Angleterre est une assez bonne côte, dont les phares sont bien entretenus; mais à quoi servent les phares et les côtes, quand le brouillard est assez épais pour vous empêcher de voir le bout de votre clin-foc?

— M. Howel, dit Eve, ne s'occupe que de l'intérieur du pays, de la civilisation et du gouvernement.

— A mon avis, monsieur, le gouvernement est trop rigoureux en ce qui concerne le tabac et autres marchandises que je pourrais désigner. Ensuite il restreint l'usage du pavillon aux vaisseaux du roi, tandis que, selon moi, un paquebot américain est aussi digne que tout autre navire d'arborer un pavillon.

— Mais ce ne sont que des taches au soleil, repartit M. Howel; en mettant ces bagatelles en dehors de la question, ne convenez-vous pas que l'Angleterre est le plus délicieux pays du monde?

— Franchement, monsieur Howel, il y fait un diable de temps en octobre, novembre et décembre. Mars est loin d'y être agréable, et avril ressemble à une jeune fille qui sourit et sanglote tour à tour en lisant des romans.

— Mais le caractère moral de la nation, mon cher monsieur, doit être une source d'ineffables plaisirs pour le philanthrope!

— Pour être franc avec vous, monsieur Howel, Londres ne brille point sous le rapport de la moralité; et si vous passiez vingt-quatre heures dans le voisinage du dock de Sainte-Catherine, vous y verriez des choses qui vous feraient dresser les cheveux.

— Asseyons-nous, monsieur; il paraît que nous ne nous entendons pas. Quand on se mettra à table, je solliciterai la permission d'être auprès de vous pour continuer la conversation.

Tous deux s'assirent, et reprirent un entretien hérissé de quiproquos et de malentendus. L'un, cédant à son anglomanie, ne voyait rien qu'à travers le voile de son imagination; l'autre jugeait de la nation entière par les tableaux d'un genre tout particulier qu'il avait observés près du port.

— Nous avons eu dans le capitaine Truck un compagnon de voyage inattendu et très-agréable, dit madame Hawker à miss Effingham. Si je devais faire naufrage, ou courir les hasards de la captivité, je voudrais vraiment l'avoir pour chevalier.

— Madame Hawker fait tant de conquêtes, dit madame Bloomfield, que je ne suis nullement étonnée qu'elle ait séduit ce digne marin; mais croiriez-vous, miss Effingham, que je suis moi-même en faveur auprès de lui? j'aurai désormais meilleure opinion des patrons et des bosmans que je ne jugeais que d'après ceux de *la Tempête.*

— Il ne leur ressemble guère, car à *l'exception près* des samedis soir, c'est en tout temps un homme exemplaire que notre ami le capitaine Truck. Il a trop de moralité et de religion pour s'adonner à un défaut aussi repoussant que l'ivrognerie.

— Il a de la religion! s'écria madame Bloomfield surprise, je ne m'y serais guère attendue. On peut se figurer que les marins sont superstitieux, et qu'ils se repentent de temps en temps; mais je ne me serais jamais imaginé qu'ils étaient capables d'obéir à l'impulsion régulière du vent alizé de la foi.

— Vous ne les connaissez pas, reprit Eve; s'il faut en juger par le capitaine, ils sont dévots à leur façon.

— Il est en outre d'une exquise politesse, reprit madame Bloomfield, et il montre aux dames une déférence qui flatte singulièrement notre petite vanité. Je vous ai dit que j'étais dans ses bonnes grâces, mais vous êtes sa favorite, miss Eve. Madame Hawker seule vous dispute ce cœur d'or. Si je ne savais que vous avez résolu de ne jamais épouser un républicain d'Amérique, j'appréhenderais excessivement les suites de la visite du capitaine. J'espère que vous me pardonnerez de plaisanter sur un sujet aussi délicat, dont vous n'avez pas l'habitude de vous entretenir autant que nos autres jeunes filles; mais l'affaire est tellement grave, et le capitaine a tant de supériorité sur les prétendants vulgaires, que j'espère que vous excuserez mon indiscrétion.

— Consultons d'abord madame Hawker, dit Eve en riant.

— Je ne puis qu'exprimer ma reconnaissance, répondit la vieille

dame, et annoncer que, vu mon extrême jeunesse, je n'ai pas envie de changer de condition.

Eve aurait voulu détourner la conversation, car elle voyait Paul s'approcher du groupe; mais elle fut forcée de répondre. Pour moi, dit-elle, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'ajourner ma résolution, et de régler ma conduite sur les circonstances.

— Ce serait une impardonnable coquetterie, reprit madame Bloomfield : confidente du capitaine, je dois soutenir sa cause, et ma responsabilité est ici plus grande que celle d'un témoin dans un duel. Jugez-en, monsieur Powis. Le capitaine Truck est un admirateur déclaré de miss Effingham; doit-il vivre, doit-il mourir de désespoir? Voilà ce qu'il importe d'éclaircir, et je vais faire subir à cette jeune personne un interrogatoire en règle. Miss Eve, préparez-vous à vous défendre. Avez-vous des objections à faire contre le prétendant, à cause de son pays?

Eve était intérieurement contrariée de la tournure que ce badinage avait prise; mais elle conserva sa présence d'esprit. Elle savait que madame Bloomfield avait trop le sentiment des convenances pour la mettre dans l'embarras par quelque propos inconsidéré.

— J'aurais grand tort de repousser les hommages d'un chevalier, parce que son pays est le mien, et même celui d'un grand nombre de mes ancêtres.

— Je suis charmée de vous entendre parler ainsi, repartit madame Bloomfield. Cette déclaration doit vous apprendre l'humilité, à vous, monsieur Powis, qui êtes je crois Européen. Maintenant, miss Eve, la profession de marin est-elle un obstacle?

Malgré ses efforts pour paraître calme, Eve rougit, et fut pour la première fois mécontente de son amie. Elle hésita, et cette hésitation même donna plus de force à sa réponse, qui fut négative.

— L'heureux mortel peut donc être Américain et marin ! Voilà les affaires du capitaine en bon train; mais lui reprochez-vous ses soixante ans?

— Cet âge serait sans doute un grand inconvénient chez tout autre, puisque mon père n'a que cinquante ans.

Madame Bloomfield fut frappée du tremblement de la voix d'Eve et de l'air d'embarras d'une jeune fille dont les manières étaient ordinairement si simples et si aisées. Avec une délicatesse toute féminine, elle cessa immédiatement la plaisanterie; mais dans le cours de la journée elle rêva plusieurs fois à cette émotion contenue, et à partir de ce moment elle observa en silence la conduite d'Eve à l'égard des hôtes de son père.

— C'est assez d'espérance pour un jour, dit-elle en se levant; il faudra que la patrie et la profession rachètent le désavantage de l'âge. Madame Hawker, si nous ne levons pas la séance, nous ne serons pas prêtes pour dîner.

Les dames se retirèrent dans leurs chambres respectives. Eve, qui était déjà habillée, resta au salon à côté de Powis, qui ne semblait pas moins embarrassé qu'elle.

— Il y a, dit-il, des hommes qui seraient enchantés d'avoir entendu le peu de mots qui viennent de vous échapper. Etre Américain et marin ne sont donc pas des défauts à vos yeux.

— Allez-vous me rendre responsable de toutes les idées fantasques de madame Bloomfield?

— En aucune façon; mais je crois que vous vous regardez comme responsable de la franchise et de la sincérité de miss Effingham. Je puis comprendre votre silence, quand on vous interroge indiscrètement; mais je suis convaincu que toutes vos assertions positives sont empreintes des deux qualités que j'ai mentionnées.

Eve le regarda avec reconnaissance, car elle voyait qu'un profond respect pour son caractère avait dicté cette remarque. Elle se leva, et dit en faisant un effort pour ne pas se trahir :

— C'est transformer en sérieuse affaire un léger *badinage* qui regarde notre vieux capitaine au cœur de lion. Maintenant, pour vous prouver que je suis sincèrement reconnaissante de votre compliment, je vous mettrai en ce lieu sur le choix d'un vieil ami, et je confierai spécialement à vos soins le capitaine Truck pendant son séjour au wigwam. Mon père et mon cousin l'estiment sincèrement, mais leurs habitudes s'éloignent des siennes beaucoup plus que les vôtres. Je le remets donc entre vos mains, en vous priant de faire en sorte qu'il ne regrette ni son navire ni l'Océan.

— Je voudrais pouvoir m'acquitter de la tâche que vous me confiez, miss Effingham. Etre marin n'est pas toujours une recommandation auprès des personnes polies, intelligentes et d'un esprit cultivé.

— Mais quand on est poli, intelligent et d'un esprit cultivé, être marin c'est avoir un titre de plus; c'est posséder une utile branche de connaissances spéciales. Je suis certaine que le capitaine Truck sera entre bonnes mains; remplissez vos devoirs envers lui, je vais remplir les miens envers les dames.

Eve s'inclina en passant devant le jeune homme, et sortit de la chambre aussi rapidement qu'elle le pouvait sans se compromettre. Paul demeura immobile, et plongé dans une rêverie d'où le tira seulement la voix du capitaine Truck, qui invoquait son témoignage contre les assertions erronées de M. Howel.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Powis? demanda madame Bloomfield à Eve aussitôt que celle-ci l'eut retrouvée dans le cabinet de toilette.

— Vous savez qu'il était notre compagnon à bord du *Montauk*, et qu'il a contribué plus que tout autre à nous tirer des mains des Arabes.

— Je le sais, reprit madame Bloomfield avec une impatience et une brusquerie inusitées; mais est-il ou n'est-il pas Européen?

Eve éprouva le plus grand embarras pour répondre à cette simple question.

— Je crois que non. Quand nous avons fait sa connaissance, nous avons cru d'abord qu'il était Anglais; mais depuis son arrivée à Templeton il nous a avoué qu'il était notre compatriote.

— Est-il ici depuis longtemps?

— Nous l'avons trouvé au village en descendant de voiture; il venait du Canada, et attendait son cousin, le capitaine Ducie, qui est arrivé avec vous.

— Son cousin!... Il a donc des cousins anglais? M. Ducie, avec la véritable réserve britannique, ne nous en a pas dit un seul mot. Le capitaine Truck nous avait raconté vaguement que M. Powis, le héros des rochers, avait été enlevé de son bord, et je ne savais pas qu'il eût retrouvé le chemin de notre... de son pays. Est-il aussi aimable que sir George Templemore?

— Je vous en laisse juge : je pense qu'ils le sont tous deux; mais les goûts d'une femme sont si capricieux, que je ne puis répondre que des miens.

— Il est marin, je crois; il doit l'être, pour avoir dirigé le paquebot avec tant d'habileté. Powis, Powis, ce n'est pas là un nom américain, il doit être né dans les Etats du sud.

— Nous ne connaissons pas sa famille, répondit Eve avec simplicité; nous voyons que c'est un homme bien né, mais il ne parle jamais ni de son origine ni de ses relations.

— J'ai beau chercher, je ne connais point de Powis à Philadelphie, à Baltimore, à Richmond, à Charlestown. Il doit être de l'intérieur.

Eve ne pouvait blâmer son amie d'une curiosité qui l'avait tourmentée elle-même; mais elle aurait volontiers changé de conversation.

— M. Powis, dit-elle en souriant, serait flatté de savoir qu'il inspire tant d'intérêt à madame Bloomfield.

— Je n'en disconviens pas; à vrai dire, c'est le jeune homme le plus distingué que j'aie jamais vu, sous le rapport des manières, de l'extérieur et de la physionomie. Ajoutez à cela que l'on m'a souvent parlé de sa bravoure et de son sang-froid, et vous conviendrez, ma chère, qu'il faudrait n'être pas femme pour rester insensible à tant de qualités. S'il est réellement Américain, je donnerais tout au monde pour savoir dans quel Etat il a pris naissance.

— Je l'ignore comme vous; mais il nous a déclaré bien positivement qu'il était notre compatriote, et qu'il avait débuté dans notre marine.

— Cependant, d'après le peu de mots qui lui sont échappés pendant notre première entrevue, je suppose qu'il a reçu une éducation supérieure à celle d'un marin vulgaire.

— M. Powis a beaucoup profité de ses voyages, et quand je l'ai rencontré en Europe, c'était dans des cercles d'élite, propres à lui former le cœur et l'esprit.

— Votre connaissance n'a donc pas commencé à bord du paquebot?

— Nullement. Mon père avait eu occasion de voir plusieurs fois M. Powis et sir George Templemore pendant notre séjour en différentes parties de l'Europe.

— Et la fille de votre père?

— La fille de mon père aussi, répondit Eve avec un sourire. M. Powis en particulier se fit connaître à nous dans des circonstances qui nous ont laissé un vif souvenir de son adresse et de sa résolution. Il nous a rendu presque autant de services sur un des lacs de Suisse que sur l'Océan.

Ces détails étaient inédits pour madame Bloomfield, et elle eut l'air de les considérer comme très-importants.

En ce moment la cloche du dîner retentit, et toutes les dames descendirent au salon. M. Effingham conduisit madame Hawker à table, et madame Bloomfield prit gaiement le bras d'Eve en disant qu'elle croyait avoir le droit, pour le premier jour, de s'asseoir auprès de la jeune maîtresse du wigwam.

— M. Powis et sir Georges Templemore n'auront pas à se disputer cet honneur, murmura-t-elle avant de prendre place.

— Ils n'en ont aucune envie. Sir George est enchanté de pouvoir se mettre à côté de ma cousine Grâce.

— En vérité? répondit madame Bloomfield en regardant fixement sa jeune amie.

— Je puis vous le garantir, et nous saurons plus tard jusqu'à quel point miss van Courtlandt est charmée de ses assiduités. Quant au baronnet, il laisse voir tous les jours, et à toutes les heures, qu'il n'est jamais plus heureux qu'en compagnie de ma cousine.

— Il a donc moins de goût et d'intelligence que je ne lui en supposais?

— Cela n'est pas nécessairement vrai, ma chère dame, et si c'était vrai, il ne faudrait pas le dire aussi ouvertement.

— *Se non è vero, è ben trovato!!*

CHAPITRE XVIII.

Le capitaine Ducie s'était retiré dans sa chambre, et lisait en attendant l'heure du repas, lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte. Il donna l'autorisation d'entrer, et il vit paraître Paul Powis.

— J'espère, dit celui-ci, que vous n'avez pas oublié le portefeuille que j'avais laissé parmi vos effets, et au sujet duquel je vous ai écrit à Québec.

— Le voici, répondit le capitaine en le prenant au milieu de ses bagages.

— Merci de vos bons soins, dit Paul en se retirant; il y a là-dedans des papiers très-importants pour moi comme pour d'autres.



Le cabinet de toilette d'Ève avait vue sur le lac, Grâce s'y trouvait avec sa cousine.

— Arrêtez! Powis, arrêtez! Avant de vous éloigner, la présence de Templemore vous contrarie-t-elle?

— Pas du tout; j'ai une sincère estime pour lui, et je serais fâché qu'il vînt à nous quitter.

— Je trouve pourtant singulier qu'avec ses habitudes, il vienne s'installer dans les montagnes, au lieu d'inspecter le Canada, pour en décrire l'état actuel dans son rapport au gouvernement.

— Est-il vraiment chargé de cette mission? demanda Paul avec intérêt.

— Pas d'une manière positive. Il est riche, et n'a pas besoin de fonctions salariées; mais il a été invité par le ministère à faire un rapport sur la colonie du Canada. Sa négligence excitera de la surprise, mais elle n'entraînera pour lui aucune fâcheuse conséquence.

— Bonsoir, Ducie; Templemore préfère un wigwam à l'enceinte fortifiée de Québec, et des indigènes à des colons : *voilà tout!*

Une minute après, Paul frappa à la porte de John Effingham, qui lui fut ouverte.

— Ducie, dit-il, n'a pas oublié ma requête, et je vous apporte les papiers du pauvre Lundi; nous avons négligé trop longtemps l'affaire dont nous nous étions chargés, mais il faut espérer que personne n'en souffrira.

— Est-ce là le paquet? demanda John Effingham en tendant la main pour recevoir une liasse de papiers que Paul avait tirée du portefeuille; brisons les sceaux, et voyons avant de nous coucher ce que nous avons à faire.

— Ces papiers, répondit le jeune homme, me concernent particulièrement, et j'y attache le plus grand prix. Voici ceux que nous a remis M. Lundi.

John Effingham prit ces derniers, mit ses lunettes, et invita Paul à s'asseoir en face de lui autour d'une table de toilette. Le plus âgé et le véritable mandataire du défunt rompit les scellés pour commencer l'examen des documents. Il lut d'abord un certificat qui était conçu en ces termes :

« Je soussigné, John Lundi, déclare et certifie que toutes les lettres et pièces ci-incluses sont originales et authentiques. Jeanne Dowes, qui a écrit ou reçu la plupart de ces lettres, était ma mère. Elle avait épousé en secondes noces Pierre Dowes, qui l'a entraînée à des actes dont elle a éprouvé plus tard un vif repentir. En me transmettant ces papiers, ma mère m'a laissé juge de la conduite que je devais tenir, et je les ai réunis afin qu'on pût encore en tirer parti. Dans le cas où je serais appelé subitement de vie à trépas, l'essentiel est de connaître l'individu qui se faisait appeler Bright, et dont ma mère n'a jamais su le nom véritable. Elle savait cependant qu'il était Anglais, et qu'il avait servi en qualité d'intendant dans une grande maison.

» JOHN LUNDI. »

La date de cette déclaration, qui remontait à plusieurs années, attestait que M. Lundi avait été longtemps préoccupé de la pensée de réparer une injustice. Tous les papiers avaient été conservés avec soin. Ils étaient numérotés, ce qui facilita singulièrement les recherches des deux amis. John Effingham lut à voix basse la lettre n° 1, et quand il eut achevé il la passa à Powis en disant :

— C'est l'œuvre d'un infâme scélérat.

Paul parcourut des yeux la lettre, qui était signée David Bright et adressée à madame Jeanne Dowes. Après de nombreuses protestations d'amitié, David Bright exprimait le désir d'être utile à la femme dont il avait connu intimement le premier mari. Il avait, disait-il, des moyens de le faire; il était prêt à les révéler, si sa correspondante voulait être de moitié dans une mystérieuse entreprise. Cette lettre, qui remontait à une époque assez éloignée, était datée de Philadelphie et avait été reçue à New-York.

— La fourberie se peint dans chaque ligne de cet écrit, dit Paul en remettant le papier sur la table; il a été dicté par l'esprit qui porta le diable à tenter notre mère commune.

— Et à en juger par ce que nous savons déjà, il paraîtrait que la tentative réussit. Dans la lettre n° 2, qui est transcrite d'après le manuscrit original, se trahit la curiosité féminine; encouragé à s'expliquer plus clairement, le correspondant donne de nouveaux détails.



N'oubliez pas de rapporter le gril, ou ne reparaissez pas devant mes yeux.

Paul lut les lettres que John lui présenta, et dit après avoir rêvé un instant :

— Il est probable que ce sera l'histoire d'un amour illégitime et de ses funestes conséquences. Le monde est plein de malheureux aventuriers; la jeunesse est l'époque des passions, et bien des hommes, à cet âge d'irréflexion, se préparent des regrets amers pour le reste de leur existence.

John Effingham crut s'apercevoir qu'en prononçant ces mots son jeune ami rougissait, et il fut saisi d'une impression fâcheuse; car il rattachait au caractère et à la conduite de Paul le bonheur futur d'Ève Effingham. Cette émotion dura peu, seulement elle donna à John

l'idée que Powis pouvait être le fruit d'une de ces déplorables liaisons qu'il blâmait avec tant d'amertume.

Le jeune homme se remit promptement de son trouble, et continua avec le plus grand sang-froid la lecture de la correspondance. Un enfant en était l'objet ; il avait été confié à Pierre Dowes et à sa femme pour être élevé comme leur fils, moyennant une somme considérable une fois payée, et une gratification annuelle ; et l'enfant semblait avoir été très-négligé par les personnes qui l'avaient remis aux époux Dowes, et ceux-ci avaient été souvent obligés de réclamer instamment la pension convenue.

Il fallut une heure entière pour consulter tous ces papiers, et lorsque John Effingham mit ses lunettes sur la table, l'horloge du village sonna minuit.

— Jusqu'à présent, dit-il à son compagnon, tout ce que nous savons, c'est que l'enfant a été élevé sous un faux nom ; mais nous manquons de détails, et ce David Bright doit s'être caché sous un pseudonyme. Le pauvre Lundi, qui possédait tous ces renseignements, ne savait pas précisément quelle injustice avait été commise, et quels torts il y avait à réparer ; autrement, il n'aurait pas laissé dans l'ombre une particularité aussi essentielle.

— Ce sera vraisemblablement une affaire compliquée, répondit Paul, et il n'est pas démontré que nous puissions la mener à bonne fin. Comme vous devez être fatigué, nous pouvons, je crois, sans inconvénient, ajourner la suite de cette enquête.

John Effingham y consentit, et Paul, après avoir placé tous les papiers, les remit dans le portefeuille, avec la liasse qui le concernait personnellement.

— Nous n'avons pas besoin, dit-il, d'autant de formalités que lorsque nous avons reçu ces papiers des mains du pauvre Lundi ; il suffira que vous gardiez le portefeuille dans votre chambre, et que j'en emporte les clefs.

— Qui sait? repartit John Effingham avec la prévoyance de l'âge mûr ; nous n'avons pas encore lu toutes ces pièces ; voici devant nous de la cire, vous avez comme moi un cachet suspendu à votre montre, et il ne faut pas plus d'une minute pour apposer de nouveau les scellés sur ce paquet. Quand cette opération sera faite, vous pourrez laisser le portefeuille ou l'emporter si bon vous semble.


Le capitaine Truck donnait la main à madame Hawker.

— Je vous le laisserai, car s'il contient des documents auxquels j'attache du prix, et qui sont réellement d'une grande importance pour moi, je n'en ai pas un besoin immédiat.

— En ce cas, il vaudrait mieux serrer le paquet de M. Lundi dans cette armoire, et emporter chez vous les papiers qui vous concernent.

— Peu importe, à moins que ce portefeuille ne vous gêne. Il me suffit de le savoir en sûreté, mais peut-être suis-je plus heureux lorsqu'il n'est pas devant moi, que lorsque je l'ai constamment sous les yeux.

Powis prononça ces mots avec un sourire forcé, et sa physionomie exprima une tristesse qui excita la sympathie de son compagnon. Toutefois celui-ci se contenta de faire un signe d'assentiment, et déposa silencieusement le portefeuille dans une armoire.

Paul allait se retirer, mais John Effingham lui prit la main, et le força doucement de se rasseoir ; tous deux gardèrent un moment un silence embarrassant.

— Nous avons assez souffert ensemble, nous avons passé ensemble par d'assez rudes épreuves pour être amis, dit John Effingham. Je serais mortifié si vous aviez l'idée qu'une inconvenante curiosité me pousse à solliciter votre confiance ; j'espère que vous me l'accorderez, et que vous attribuerez à ses véritables motifs la liberté que je prends en ce moment. L'âge établit quelque différence entre nous, et le vif intérêt que j'éprouve pour vous me donne droit à n'être pas traité complétement en étranger. Cet intérêt, que je puis même qualifier d'affection, m'a rendu observateur à votre égard. J'ai découvert que vous n'étiez pas tout à fait dans la position où vous deviez être, avec votre fortune et votre éducation ; et je suis persuadé que les sympathies, peut-être même les conseils d'un homme beaucoup plus âgé que vous, peuvent ne pas vous être inutiles. Les confidences que vous m'avez faites sur votre situation personnelle m'autorisent presque à vous en demander davantage.

Le cousin d'Eve prononça ces paroles du ton le plus doux et le plus séduisant, et peu d'hommes, en pareille circonstance, pourraient mettre autant de force persuasive dans leur voix et dans leur regard.

Paul parut ému, mais non mécontent.

— L'intérêt que vous prenez à mon bonheur, répliqua-t-il, me pénètre de reconnaissance, et si je savais sur quelles particularités vous désirez des renseignements, je n'essayerais pas de vous rien cacher. Veuillez donc m'adresser des questions, monsieur Effingham, afin que je me dispense de vous entretenir de choses qui ne vous intéresseraient pas.

— Tout ce qui importe réellement à votre bonheur aura de l'intérêt pour moi. Vous m'avez sauvé d'un péril imminent, vous avez arraché ceux que j'aime à une destinée pire que la mort. Célibataire et sans enfants, je me suis souvent proposé d'essayer de vous tenir lieu des amis naturels que vous avez probablement perdus. Votre père et votre mère...

— Tous deux sont morts ; je ne les ai jamais connus, répondit Paul avec un sourire mélancolique, et j'accepterai avec joie votre offre généreuse ; mais à une seule condition.

— Ceux qui demandent une faveur ne doivent pas être difficiles, dit John Effingham. J'en passerai par tout ce que vous voudrez, pourvu que vous m'accordiez une partie de la confiance d'un fils pour son père. Quelle est votre condition ?

— Que le mot argent sera rayé de notre vocabulaire, et que vous ne changerez rien à votre testament. Vous auriez beau chercher, vous ne trouveriez nulle part au monde d'héritière plus digne et plus aimable que celle que vous avez déjà choisie, et que la Providence elle-même a désignée. Je ne suis pas riche comparativement à vous, mais je jouis d'une honnête aisance ; et comme je ne me marierai probablement jamais ma fortune suffira à tous mes besoins.

John Effingham fut charmé de cette franchise et de la sympathie secrète qui existait entre eux. Il sourit de la recommandation de Powis, car, à la connaissance d'Eve, et avec l'entière approbation de son père, il avait déjà ajouté un codicille à son testament pour laisser à leur jeune protecteur la moitié de sa grande fortune.

— Puisque vous le désirez, répondit-il évasivement, mon testament restera intact, et votre condition est acceptée. Vos paroles me confirment ce que votre genre de vie m'avait déjà fait soupçonner, c'est que vous avez une fortune indépendante ; j'en suis bien aise. Cette position mettra plus d'égalité entre nous, et consolidera par conséquent une liaison à laquelle rien ne s'oppose, je l'espère... Vous avez vu beaucoup le monde, Powis, pour un homme de votre âge et de votre profession.

— On croit généralement que les marins ont mille occasions de voir le monde, mais je conviens avec vous qu'il ne se montre à eux que par échappées. Il y a plusieurs années, les circonstances, et je dois le dire, l'ordre formel d'une personne à laquelle j'étais forcé d'obéir, m'obligèrent à quitter le service. Depuis ce temps, j'ai presque toujours voyagé. Grâce à diverses conjonctures favorables, j'ai été admis dans des sociétés européennes où mes compatriotes pénètrent

rarement, et je puis dire sans vanité, que j'ai profité de cet avantage. Je voyageais en Europe, quand j'eus le plaisir d'y rencontrer M. Effingham et sa fille. J'ai couru de tous côtés, même pendant mon enfance, et c'est à cette vie errante que je dois la connaissance de plusieurs langues étrangères.

— Mon cousin m'avait instruit de ces détails. Il avait des doutes sur votre nationalité, et vous avez tranché la question en déclarant que vous étiez Américain. Il paraît toutefois que vous avez des parents anglais, entre autres le capitaine Ducie.

— Nous sommes fils des deux sœurs, mais notre amitié n'a pas toujours été aussi intime que les liens du sang l'exigeaient. Quand il m'a rencontré en mer, l'embarras que j'ai témoigné, la résolution subite que j'ai prise de retourner en Angleterre, ont dû surprendre les témoins oculaires de notre entrevue.

— Nous connaissons vos principes, reprit John avec franchise, et les soupçons fâcheux, que nous avons conçus malgré nous, ont été promptement dissipés.

— Ducie est plein de loyauté, et il honore son noble métier. La dernière fois que nous nous étions vus, c'était comme ennemis, et notre rencontre inattendue nous embarrassa tous deux également.

— Il a fallu de graves motifs pour armer l'un contre l'autre les enfants des deux sœurs, dit John Effingham d'un ton sévère.

— J'en conviens; mais à cette époque le capitaine Ducie émettait sur ma naissance des doutes injurieux, et comme nous étions tous deux militaires, un duel était devenu inévitable. Ducie m'envoya un cartel que je n'étais pas d'humeur à refuser. Nous en fûmes quittes pour de légères blessures, et pendant un intervalle de trois ans mon adversaire eut le temps de reconnaître qu'il ne m'avait pas rendu justice, et qu'il m'avait provoqué sans raison. Le généreux désir d'expier ses torts envers moi lui inspira le projet de venir me chercher en Amérique à la première occasion. Il tenait à me voir, et il attendait avec impatience l'ordre de venir croiser dans nos mers, quand une dépêche télégraphique lui enjoignit de se mettre à la poursuite du *Montauk*. Vous jugez de la joie qu'il éprouva en me trouvant à l'improviste sur le bâtiment qu'il chassait. C'était faire d'une pierre deux coups.

— Et vous enlevait-il encore avec des intentions hostiles?

— Nullement: après avoir passé quelques heures dans la même cabine, nous devînmes excellents amis. Quand deux hommes ont été séparés par une antipathie violente et des préjugés déraisonnables, il leur suffit souvent de se mieux connaître, pour que tout nuage disparaisse entre eux. Ce fut ce qui arriva, et le capitaine Ducie fit exception dans cette foule de cousins anglais qui traitent de haut en bas leurs parents d'outre-mer.

— Il n'y en a que trop, dit John avec émotion; c'est la suite de cette servitude morale que subissent encore les États-Unis, après soixante ans de prétendue indépendance.

— Je partage votre opinion, monsieur; toutefois, en ce qui me concerne, je n'ai pas eu à me plaindre, car les parents qui m'avaient d'abord éconduit se sont crus obligés de me faire un accueil d'autant plus gracieux. Je ne leur demandais rien, et je ne me souciais pas de disputer aux Ducie la pairie.

— La pairie! Votre père et votre mère étaient donc Anglais?

— Je ne le crois pas; mais il y a eu des relations si étroites entre les deux pays, qu'il n'est pas étonnant qu'un titre de pair eût passé à une famille coloniale. Ma grand'mère hérita d'une de ces anciennes baronnies qui se transmettent même aux femmes, et ses droits échurent en partage à ma tante et à ma mère. On prétendait que celle-ci n'avait pas laissé d'enfants...

— Et vous, vous comptez-vous pour rien?

— Pas d'enfant légitime, reprit Powis en rougissant.

Madame Ducie, qui avait épousé le fils cadet d'un noble anglais, réclama et obtint pour sa descendance le titre auquel j'aurais pu prétendre. C'est parce qu'on redoutait en moi un concurrent qu'on me vit d'abord de mauvais œil; mais après avoir reconnu la générosité de Ducie, je fus le premier à soutenir ses réclamations, et lady Dunluce est maintenant confirmée légalement dans la possession de la pairie.

— Beaucoup de jeunes Américains de ma connaissance n'auraient pas si facilement renoncé à cet excès d'honneur.

— Je le crois comme vous; mais, en somme, mon sacrifice n'est pas grand; les ministres anglais auraient difficilement consenti à conférer une aussi haute dignité à un étranger, qui ne craignait pas d'avouer ses idées et ses prédilections nationales. Ma tante est heureuse de s'entendre appeler lady Dunluce; quand Ducie lui succédera, un excellent garçon se trouvera pair d'Angleterre, et je n'éprouverai aucuns regrets, fier de vivre et de mourir Américain. Vous êtes, monsieur, le premier compatriote auquel j'ai jamais parlé de cette circonstance, et j'espère que vous la tiendrez secrète.

— Faudra-t-il la taire même à ma famille? Je ne suis pas, Powis, le seul ami sincère et dévoué que vous ayez au wigwam.

— Vous agirez comme vous l'entendrez, mon cher monsieur; si mes aventures intéressent assez M. Edouard pour qu'il désire savoir ce que je viens de vous dire, ne faites point de mystère inutile; si même... si mademoiselle Viefville...

— Ou Anne Sidley, ou Annette, interrompit John Effingham en souriant; vous pouvez vous fier à moi; mais avant de nous retirer, je voudrais m'assurer bien positivement d'un fait que vous avez déjà malheureusement affirmé.

— Je vous comprends, monsieur, et je n'ai pas l'intention de vous laisser dans le doute sur ce point important. Il est pénible pour un homme qui a quelque fierté de douter de la pureté de sa mère; la mienne ne méritait aucun reproche, Dieu merci! C'est ce qui a été clairement établi: sans cela, je n'aurais eu aucun droit légal à la pairie.

— Et même à votre héritage, ajouta John Effingham en poussant un long soupir comme un homme soulagé d'une douloureuse inquiétude.

— Ma fortune ne me vient pas de mes parents, je la dois à la générosité ou, si vous voulez, au caprice d'un tuteur qui m'adopta, m'emmena dans ses voyages, me fit entrer jeune encore dans la marine, et finit par me laisser tout ce qu'il possédait. Comme il était garçon et qu'il n'avait que des parents très-éloignés, j'acceptai ses dons sans scrupule: il y mit pour condition que je quitterais le service, que je voyagerais pendant cinq ans, et que je viendrais me marier aux États-Unis. Il ne m'imposa pas absolument cette condition; mais ce fut le conseil solennel d'un homme qui m'avait témoigné l'amitié la plus désintéressée.

— Je lui envie l'occasion qu'il a eue de vous être utile, et je suis convaincu qu'il avait de précieuses qualités, puisqu'il a su apprécier les vôtres. Permettez-moi maintenant de vous remercier de la confiance que vous m'avez montrée, je ne l'ai point sollicitée en vain, et je n'en abuserai pas. Nous continuerons prochainement nos recherches dans les papiers du malheureux Lundi, qui jusqu'à présent ne nous annoncent pas de curieuses révélations.

Les deux amis se serrèrent cordialement la main, et Paul sortit, éclairé par son compagnon. Quand le jeune homme fut à la porte de sa chambre, il se retourna et s'aperçut que John Effingham le suivait des yeux. Celui-ci lui souhaita une seconde fois le bonsoir avec un de ces séduisants sourires qui donnaient tant de charme à sa physionomie.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain, quand John Effingham revit son interlocuteur de la veille, il se garda de faire la moindre allusion à leur entretien; mais il lui prouva par un serrement de main qu'il n'avait rien oublié.

Comme Paul trouvait un secret plaisir à obéir aux moindres fantaisies d'Eve, il alla chercher le capitaine Truck et le mit en rapport avec le commodore, dont il avait fait connaissance sur le lac avant l'arrivée d'Eve Effingham. L'entrevue de ces deux hommes distingués fut grave et cérémonieuse; chacun d'eux avait probablement la conviction qu'il commandait sans partage sur une certaine étendue de la plaine liquide. Au bout de quelques minutes, l'étiquette fit place à la familiarité, et il fut convenu qu'ils passeraient la matinée à pêcher ensemble. Paul promit de les rejoindre avec les dames dans l'après-midi, s'il avait assez d'influence sur elles pour les décider à faire une promenade sur l'eau.

Le capitaine Truck déjeuna à la hâte, et partit avec son nouveau compagnon.

Dans la journée, en sortant de table, Eve trouva l'occasion de remercier Powis des attentions qu'il avait pour leur ami commun.

— J'ai osé outre-passer vos instructions, dit Paul, car j'ai promis au capitaine que j'emploierais toute mon éloquence pour vous engager, vous et les autres dames, à vous laisser transporter en barque jusqu'au mouillage où nous retrouverons les deux navigateurs à l'ancre. Si vous le préférez, nous irons faire une collation à la Pointe.

— J'userai de toute mon influence pour que vous puissiez remplir vos engagements envers le capitaine. Madame Bloomfield a déjà exprimé le désir de parcourir le lac Otsego, et je suis convaincu que je lui trouverai des compagnes. Encore une fois je vous remercie de cette légère attention, car je connais trop bien vos goûts pour ne pas savoir qu'il vous faudrait un pupille plus agréable.

— Sur ma parole, l'humeur du vieux capitaine me charme; et quand même il me déplairait, l'intérêt que vous lui portez suffirait pour me faire oublier ses défauts.

— Vous savez, monsieur Powis, que l'on a autant de reconnaissance pour les moindres attentions que pour les services importants, et après nous avoir sauvé la vie, vous tenez à prouver que vous êtes capable d'accomplir les *petits devoirs sociaux* aussi bien que les grandes actions. J'espère que vous déterminerez sir Georges Templemore à être de la partie, et à quatre heures nous serons prêtes à vous accompagner. En attendant, je vais tailler une bavette avec madame Bloomfield dans son cabinet de toilette.

Nous quitterons un moment la société terrestre pour suivre les pêcheurs dans leur embarcation. Les premières relations entre le marin d'eau salée et le marin d'eau douce, furent contraintes et difficiles. Leur vocabulaire technique n'avait rien de semblable. Quand le capitaine recommandait « d'armer les avirons, » le commodore comprenait tout le contraire; quand le premier criait: « Nagez! nagez! » le second s'imaginait qu'on lui enjoignait de suspendre ses efforts. Ces légères erreurs inspirèrent au patron du paquebot un certain mépris pour son camarade, qui était pourtant habile dans sa profession, quoiqu'il exerçât son habileté suivant les usages du lac, et non d'après les

lois en vigueur sur l'Océan. Grâce à quelques *contre-temps* de cette nature, au moment où ils atteignirent le lieu propre à la pêche, le capitaine Truck commença à croire que le commodore ne le traitait pas avec la déférence due à son rang.

— Commodore, dit le capitaine Truck en insistant d'une manière toute particulière sur ce titre prétentieux, commodore, je vous ai accompagné dans l'intention de me divertir, et vous me rendrez un service signalé en ne vous servant pas de mots tels que corde de câble, jeter l'ancre. Aucun marin ne les emploie; je ne les ai jamais entendus à bord d'un vaisseau, et le diable m'emporte s'ils se trouvent même dans le dictionnaire!

— Vous m'étonnez, monsieur; corde de câble, jeter l'ancre sont des mots de la Bible, et doivent être exacts.

— Ce n'est pas une raison, commodore; je suis un homme doublement compétent pour m'y connaître : mon père était prêtre, et je suis marin. Saint Paul... Vous avez entendu parler d'un nommé saint Paul, commodore?

— Parbleu! je le connais comme ce lac, monsieur; mais saint Pierre et saint André sont plutôt les hommes selon mon cœur; ils font honneur à la profession que j'exerce depuis si longtemps, et leur exemple montre à quelle élévation peuvent atteindre des pêcheurs; mais je ne crois pas que jamais capitaine de marine ait été canonisé.

— C'est vrai, c'est vrai; il y a toujours trop à faire à bord pour qu'on puisse se perfectionner dans la religion. J'ai eu pour second, dans mon avant-dernier voyage, Tom Leach, qui est à présent capitaine; s'il avait eu une éducation convenable, il aurait fait un ecclésiastique aussi consciencieux que son grand-père l'avait été avant lui. Un pareil homme aurait été aussi bien ministre du culte que marin. Je n'ai rien à dire contre saint Pierre et saint André; mais selon moi, ils n'en valent pas mieux pour avoir été pêcheurs, et si la vérité était connue, je soupçonne qu'on découvrirait qu'ils ont introduit dans la Bible ces locutions vicieuses de corde d'un câble et de jeter l'ancre.

— Monsieur, demanda le commodore avec gravité, comment vous exprimez-vous en pareil cas? Sur les lacs on emploie toujours les termes dont je me suis servi.

— Cela ne m'étonne pas, car ils sentent l'eau douce. Nous disons : mouiller, ou déraper l'ancre, mais jamais il n'a été question de jeter comme une pierre un morceau de fer pesant deux ou trois tonneaux. Au lieu de corde d'un câble, nous disons le câble ou la chaîne, ou la garniture des ancres, selon les circonstances. Quant aux cordes, je suppose que vous n'êtes pas arrivé au grade de commodore sans savoir combien il y en a sur un bâtiment.

— Je ne prétends pas les avoir comptées, monsieur, mais j'ai vu un bâtiment toutes voiles dehors, et je sais qu'il y a dans son gréement autant de cordes que de sapins sur la Vision.

— Avez-vous plus de sept de ces arbres sur votre montagne?

— Sans doute.

— En ce cas, vous êtes dans l'erreur; car c'est juste le nombre de cordes d'un navire marchand, quoiqu'un vaisseau de guerre en ait un peu plus.

— Vous me surprenez, monsieur! sept cordes seulement à bord d'un navire!

— Voilà comment les hommes de la terre jugent la marine! Je vais vous faire la nomenclature des cordes, et quand vous vous trouverez par le travers d'un canot, vous pourrez apprendre à la fois à vos compatriotes le vocabulaire et la modestie. Nous avons d'abord le garde-corps; ensuite la corde à seau, la drosse du gouvernail, la ralingue, la ralingue de fond, la guinderesse et la corde des anguillées.

— J'ignorais ces détails, répondit le commodore en tirant de l'eau son troisième brocheton tandis que le capitaine n'avait pas encore étrenné. Il paraît que vous êtes plus expert en corde qu'en ligne. Je suis loin de nier votre savoir et votre expérience; mais, en ce qui regarde la pêche, vous conviendrez que la mer n'est pas une excellente école. Je suis persuadé que si le sogdollager mordait à votre hameçon, vous sauteriez dans le lac pour vous en débarrasser. Il est probable, monsieur, que vous n'avez jamais entendu parler de ce célèbre poisson.

Le capitaine Truck, malgré ses nombreuses qualités, avait la faiblesse inhérente aux hommes qui ayant vu une grande partie du monde, ne veulent pas convenir qu'ils n'ont pas tout vu. Afin de bien établir une supériorité que semblait contester son interlocuteur, il aurait volontiers affirmé qu'il avait vécu uniquement de sogdollagers pendant plusieurs mois.

— Croyez-vous donc, reprit-il d'un air d'indifférence, que ce lac contienne des poissons qui ne se trouvent pas dans l'Océan? Si les évents d'une baleine remuaient l'eau de votre mare, tous vos croiseurs s'empresseraient de regagner le port. Quant aux sogdollagers, nous les dédaignons complétement, et nous leur préférons les poissons volants ou même les marsouins.

— Monsieur, repartit le commodore avec animation, il n'y a qu'un sogdollager au monde, et il est dans ce lac. Personne ne l'a vu, excepté mon prédécesseur et moi.

— Bah! bah! s'écria le capitaine, les sogdollagers sont aussi abondants que les sardines dans la Méditerranée, et les Egyptiens en font des fritures. En Orient, on s'en sert pour amorcer les plies et autres poissons qui ont le goût très-difficile.

— Monsieur, répéta le commodore en gesticulant, je vous certifie que le seul sogdollager de l'univers habite le lac Otsego; que c'est une truite saumonée de la plus grande espèce, le chef et le patriarche de toutes les truites de cette partie du monde.

— J'admets qu'il ait certain mérite; mais qu'est-ce que c'est auprès d'une baleine? Voilà le seul monstre marin digne d'occuper nos pensées! J'ai longtemps navigué, mais je n'ai pas vu prendre plus de trois baleines.

Cette assertion suspendit les hostilités. Le commodore avait un respect vague, mais profond, pour les cétacés en question, et il ne put s'empêcher d'admirer le marin qui en avait vu prendre jusqu'à trois.

— Capitaine, dit-il d'un ton solennel, j'avoue que je ne suis qu'un homme ignorant et sans expérience. J'ai passé toute ma vie sur ce lac, qui, malgré sa largeur et sa beauté, doit ne paraître qu'un marécage à un marin tel que vous, habitué à passer ses jours sur l'Atlantique.

— L'Atlantique! dit le capitaine d'un air de mépris : j'aurais une bien triste opinion de moi-même; si je n'avais vu que l'océan Atlantique. Quand je vais de New-York à Portsmouth, il me semble que l'on me remorque le long d'un canal. Si vous voulez me citer un océan, parlez-moi de la grande mer Pacifique, où l'on met un mois avec un bon vent pour aller d'une île à l'autre. C'est dans cette mer que se trouve une fabriques d'îles de toutes grandeurs et appropriées aux goûts des chalands.

— Une fabrique d'îles! répéta le commodore ébahi; en êtes-vous bien sûr?

— Oui, monsieur; les polypes de ces parages construisent non-seulement des îles, mais encore des archipels. Vous ne pouvez vous figurer ces insectes marins d'après ceux que vous voyez sur cette pièce d'eau, qu'un seul requin mettrait en mouvement.

— Vous me permettrez de ne pas le croire, monsieur. J'ai vu des requins, et je crois qu'ils sont loin de peser autant que le sogdollager.

— Vous ne les connaissez pas; savez-vous qu'on en trouve d'aussi grands que les pins de ces montagnes?

— Avez-vous bien calculé la hauteur de ces pins?

— Je suppose qu'ils peuvent avoir une trentaine de pieds.

A ces mots, la figure du vieux pêcheur s'éclaira d'un rayon de triomphe; il venait de découvrir que le capitaine avait peu d'intelligence des choses terrestres, et il reprit l'avantage.

— Sachez, dit-il, qu'il y a sur ces hauteurs des arbres de cent pieds, et même de deux cents.

Le capitaine Truck, qui avait l'amour sincère de la vérité, n'hésita pas à reconnaître sa méprise, et à partir de ce moment il fut avec le commodore sur le pied de l'égalité. Ils causèrent ensemble de politique, de religion, de philosophie et d'économie politique. Le capitaine étonna grandement son compagnon, en lui apprenant qu'il y avait des pays où le tabac était imposé.

— Taxer le tabac! s'écria le commandant du lac : qu'a-t-il fait pour mériter cet opprobre? Les pays où cette contribution est admise doivent nécessairement tomber en décadence.

Après avoir pêché quelques heures, les deux amis se rendirent à la pointe, allumèrent du feu, et firent cuire leur dîner. Pierre avait eu soin de mettre dans le canot un bol à punch en argent, et il y avait ajouté tous les ingrédients nécessaires pour confectionner cette liqueur. Le commodore se chargea de la préparation du breuvage, et il en but une longue gorgée en fixant les yeux pendant près d'une minute sur les branches d'un chêne noueux. Le capitaine le regarda faire avec une satisfaction sympathique, et prit à son tour le bol en prenant pour point de mire un nuage qui semblait flotter tout exprès au-dessus de sa tête.

— Voilà un nuage bien paresseux! s'écria M. Truck, qui s'arrêta pour prendre haleine : je le contemple depuis une minute, et il n'a pas bougé de place!

Lorsque le bol fut vide, les deux amis travaillèrent à le remplir, et la compagnie qui arrivait les surprit en cette agréable occupation.

CHAPITRE XX.

La nudité du wigwam était au grand complet. On avait invité Aristobule, et même M. Dodge, auquel on avait pardonné ses malencontreuses diatribes. Des domestiques disposèrent le couvert sur le gazon, à l'ombre de chênes magnifiques, en vue du lac et des montagnes.

— *Mais vraiment*, s'écria mademoiselle Viefville en admirant le paysage, *ceci surpasse les Tuileries mêmes, dans leur propre genre! On passerait volontiers par les dangers du désert pour y parvenir!*

Cette exclamation, prononcée en français, fit sourire tous ceux qui la comprirent. Chacun exprima son enthousiasme par des propos analogues. Cependant l'attitude de la compagnie parut froide à MM. Bragg et Dodge, qui étaient habitués aux transports d'une gaieté plus bruyante et de plus mauvais goût. Le premier dit au second, vers la fin du dîner, que c'était la plus ennuyeuse partie qu'on eût faite sur cette pointe, dont une seule famille s'était indignement emparée au détriment des aimables farceurs qui s'y rassemblaient autrefois.

— Ma chère dame Hawker, dit John Effingham au dessert, j'espère que vous avez été avertie de la fatalité qui s'attache à cette pointe, où jamais, dit-on, on n'a fait en vain la cour à une femme. Nous voici, le capitaine Truck et moi, prêts à nous couper la gorge en votre honneur avec ces couteaux à découper, faute d'épées, et je crois que vous ferez bien de ne plus sourire de toute la soirée, de peur d'éveiller notre jalousie.

— Si vous m'aviez défendu de rire, monsieur, j'aurais pu m'y refuser, mais de simples sourires exprimeraient faiblement le plaisir que je goûte ici. Vous n'avez donc rien à craindre. Mais est-il bien vrai que l'hymen et l'amour affectionnent ces rivages?

— C'est la tradition du pays, et j'ai dû vous la faire connaître. Maintenant que vous êtes instruite du danger, daignerez-vous accepter mon bras?

Les convives se levèrent et se séparèrent par couples pendant que les domestiques faisaient les préparatifs du départ. Par hasard ou avec intention, sir George et Grâce se trouvèrent seuls; mais ils ne s'en aperçurent qu'après avoir franchi un petit monticule qui les dérobait aux regards.

Grâce avait été triste pendant tout le dîner; en écoutant la conversation toujours intéressante d'Eve et de madame Bloomfield, elle avait senti sa propre infériorité et compris pour la première fois ce qui manquait à son éducation. Le baronnet fut touché de l'air de mélancolie qui régnait sur les traits charmants de la jeune fille.

— J'aurais joui bien plus complétement de cette belle journée, dit-il avec un sentiment qui fit battre plus vite le cœur de Grâce, si je ne vous avais vue moins expansive que la plupart de ceux qui vous environnaient. Seriez-vous indisposée?

— Non pas de corps, mais d'esprit.

— Je voudrais avoir le droit de vous demander pourquoi, vous qui avez si peu de préoccupations, vous avez choisi pour être soucieuse le moment où tout le monde était gai.

— Je n'ai pas choisi le moment, c'est le moment qui m'a choisie, je le crains. Jamais jusqu'à ce jour, sir George Templemore, je n'avais aussi vivement senti combien j'étais inférieure à ma cousine Eve.

— C'est une infériorité que vous seule avez remarquée.

— Je ne suis ni assez vaine ni assez ignorante pour être dupe de cette flatterie, répondit Grâce en secouant la tête avec un sourire forcé. Quand je revis ma cousine après son retour, mes propres imperfections me fermèrent les yeux à ses qualités; mais j'ai appris insensiblement à apprécier sa délicatesse, ses principes, son esprit, son éducation, tout ce qui rend une femme estimable et digne d'être aimée. Oh! comme j'ai perdu en amusements enfantins, en vaines frivolités, les instants précieux de mon enfance, que j'aurais pu employer à devenir la digne compagne d'Eve Effingham!

Grâce était tellement dominée par son émotion, qu'elle savait à peine ce qu'elle disait, et que sans songer à la présence du baronnet, elle se tordit les mains dans l'amertume de son désespoir.

— Vous avez de vous, lui dit sir George étonné, une opinion que personne ne partage, et que désavouerait surtout votre admirable cousine.

— Elle est admirable en effet; mais que suis-je en comparaison d'elle? Avec la simplicité d'un enfant, elle possède la science de l'homme le plus instruit; elle réunit toutes les grâces d'une femme à la solidité d'esprit qui caractérise l'autre sexe. Elle sait plusieurs langues.

— Mais vous-même vous en parlez plusieurs, ma chère miss van Courtlandt.

— Oui, répondit Grâce tristement, je les parle comme le perroquet qui ne les comprend pas; mais Eve a profité de la connaissance des langues pour s'instruire. Elle ne se contente pas de vous dire ce que signifie telle phrase ou telle locution spéciale; mais elle sait à fond ce qu'ont écrit et pensé les plus grands écrivains.

— Personne n'a plus de respect que moi pour votre cousine, mais il faut vous rendre justice, miss van Courtlandt, et je n'ai jamais remarqué qu'elle eût une si grande supériorité sur vous.

— Je vous crois sincère, sir George, et cette supériorité m'a longtemps échappé à moi-même. Ce n'est que lentement, par des relations journalières, que je m'en suis aperçue. Vous avez pu observer aujourd'hui avec quelle facilité ma cousine et madame Bloomfield se comprenaient à demi-mot; quelle était l'étendue de leur instruction et la délicatesse de leur goût. Madame Bloomfield est une femme distinguée, mais elle aime à se faire valoir. Il n'en est pas de même d'Eve Effingham, qui ne sait jamais qu'être simple tout en savourant les plus vives jouissances intellectuelles. Avant-hier, ma cousine m'avait donné des renseignements que je lui demandais sur un sujet plein d'intérêt; il en a été de nouveau question dans la conversation d'aujourd'hui, et j'ai remarqué qu'au lieu de faire étalage de son savoir, elle en dissimulait une partie afin de ne pas éclipser son amie. Non, non! il n'existe pas au monde une seconde femme comme Eve Effingham!

— En reconnaissant ainsi les qualités d'autrui vous prouvez que vous en possédez vous-même.

— Je reconnais maintenant mon infériorité, sir George, et votre bienveillance ne parviendra pas à m'en dissuader. Eve a voyagé, elle a vu en Europe beaucoup de choses qu'on chercherait en vain aux Etats-Unis, et au lieu de dissiper inutilement sa jeunesse, elle a mis à profit les instants.

— Si l'Europe possède tant d'avantages, ma chère miss van Courtland, pourquoi ne la visitez-vous pas?

— Moi! je serais une hadgi, s'écria Grâce avec un plaisir enfantin; et à cette idée, qui la fit rougir de plaisir, elle oublia un moment l'immense supériorité de sa cousine.

Certes, sir George Templemore n'était pas sorti du wigwam avec l'intention d'offrir son titre, sa main et sa fortune à cette jeune fille sans art et sans habitude du monde. Depuis longtemps il se demandait s'il était à propos de se déclarer, et il aurait probablement délibéré plus longtemps encore, si le désir de profiter de l'occasion n'avait triomphé de son incertitude. On prétend que la femme qui hésite est perdue; il est également vrai qu'un homme doit succomber quand avec sa raison seule il veut lutter contre le pouvoir de la beauté. Si Grâce van Courtland avait été plus apprêtée ou plus prétentieuse, ses charmes n'auraient pas suffi pour faire la conquête de sir George; mais elle avait un naturel propre à séduire un homme du monde. On pouvait en dire autant d'Eve, qui, élevée en Amérique, n'avait pas la roideur et le ton guindé des Anglaises; mais le développement intellectuel de miss Effingham rendait moins apparentes les qualités qui brillaient chez sa cousine.

Il faut avouer pourtant que si le baronnet avait renoncé à ses premières affections, c'était parce qu'il n'avait reçu aucune espèce d'encouragement. D'une manière ou d'une autre, Grâce avait fini par le captiver complétement; et il lui peignit son amour en termes si éloquents, qu'elle n'eut pas la force de s'y montrer défavorable. Il ne s'écoula que quelques minutes avant qu'on les appelât pour s'embarquer, mais quand Grâce retourna au bateau elle était relevée à ses propres yeux, elle entrevoyait un avenir sans nuages, et ne pensait plus à l'incommensurable supériorité de sa cousine.

Par une singulière coïncidence, pendant l'entretien de Grâce et du baronnet, Eve subissait de son côté une semblable épreuve : elle avait été accompagnée, au moment où on avait quitté la table, de Paul, de son père et d'Aristobule; mais les deux premiers furent mis en réquisition par le capitaine Truck pour juger d'une difficulté qui s'était élevée entre lui et le commodore, cette désertion imprévue laissa Eve seule avec M. Bragg.

— Quelle singulière tradition que celle dont a parlé M. John! dit l'intendant aussitôt qu'il se sentit maître du terrain. Je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'on n'ait jamais courtisé une femme en vain sous les chênes de cette pointe. Si cette assertion avait le moindre fondement, nous autres hommes nous devrions prendre nos précautions avant de venir ici.

Là-dessus, Aristobule minauda, et s'efforça de prendre un air aimable. La dignité pudique et le maintien calme d'Eve rabattirent un peu ses espérances ambitieuses; toutefois, il crut ne pas devoir s'arrêter après cette première ouverture.

— M. John, répondit Eve tranquillement, se lance parfois dans de telles plaisanteries, qu'on se fourvoierait en l'y suivant.

— L'amour est un feu follet, reprit Aristobule d'un ton sentimental; il n'est pas étonnant qu'on se jette parfois dans des marais en courant après des lueurs qui ne sont pas celles de la raison... Avez-vous jamais éprouvé un tendre sentiment, miss Eve?

Aristobule ne trouvait rien d'inconvenant à cette question, qu'il avait entendu faire cent fois pendant la grande soirée de madame Houston. Une femme ordinaire, offensée d'une pareille demande, se serait probablement redressée de toute sa hauteur, et aurait répondu en reculant d'un pas : « Non, monsieur! » Telle ne fut pas la conduite d'Eve. Elle pensait qu'il y avait entre elle et M. Bragg une si grande distance, qu'elle ne pouvait que prendre en pitié les prétentions de cet individu. Elle était loin de partager les préjugés vulgaires qui séparent les hommes en castes factices; mais elle admettait les distinctions qui naissent tout naturellement des idées, de l'éducation et des habitudes. Au lieu de témoigner de la surprise ou de l'indignation, au lieu de prendre une attitude dramatique, elle accueillit avec indifférence l'impertinente question d'Aristobule. Ce fut à peine si un sourire effleura ses lèvres.

— Je crois que nous aurons un beau temps ce soir comme ce matin pour faire notre traversée, dit-elle avec une placidité imperturbable. Vous aimez les parties de bateau, monsieur Bragg?

— Ah! miss Eve, une pareille occasion ne se représentera peut-être jamais! Vous autres voyageuses, il est si difficile de vous aborder! Souffrez que je profite de cet heureux moment, et que sous ces chênes propices à l'hyménée je vous offre cette main fidèle et ce cœur dévoué. Vous avez assez de fortune pour nous deux, et je ne dirai rien du vil métal. Comprenez-vous, miss Eve, quel plaisir il y aurait à protéger la vieillesse de votre excellent père, à descendre ensemble le versant de la vie, à réaliser ce refrain :

Seuls et la main dans la main,
Nous irons par le chemin
Qui mène dans les prairies,
Ecoutant l'oiseau chanter,
Et nous laissant emporter
A de tendres rêveries!

— Vous peignez de très-agréables tableaux, monsieur Bragg, et l'on y sent la touche d'un maître.

— Quelque agréables qu'ils vous semblent, ils sont à cent pieds au-dessous de la réalité. Le lien du mariage n'est pas seulement le plus sacré de tous ; c'est aussi le plus cher, et heureux sont ceux qui contractent un engagement solennel avec une perspective aussi riante que la nôtre. Nos âges se conviennent, nos caractères s'accordent, nos habitudes se ressemblent assez pour que nous n'ayons pas à redouter de pénibles changements; nos fortunes sont précisément ce qu'elles doivent être pour assurer le bonheur d'un ménage; confiance d'un côté, reconnaissance de l'autre, que peut-on désirer de mieux? Quant au jour, miss Eve, je vous laisse le soin de le fixer; c'est le privilége de votre sexe, et je ne vous presserai pas.

Eve avait souvent entendu son cousin disserter sur la froide impudence d'une classe de la population américaine; elle s'en était divertie sans se douter qu'elle y serait un jour exposée. Comme pour compléter la scène, Aristobule tira son canif de sa poche, il prit une baguette dans un buisson, et, à la manière des amants naïfs, il se mit à découper l'écorce en spirale.

C'était un moyen de se rendre intéressant.

— Votre silence trahit votre embarras, reprit-il ; je sais tenir compte d'une timidité naturelle, et je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit ; mais comme le silence équivaut à une acceptation...

— Un moment, s'il vous plaît, interrompit Eve précipitamment, en agitant son ombrelle comme pour barrer le passage à l'audacieux. Vous prétendez que nos opinions, que nos habitudes sont identiques; elles diffèrent pourtant assez pour que vous ne deviniez pas qu'il vous sied mal, dans votre position, d'abuser de la confiance de mon père, et de me faire à son insu de pareilles propositions. Je n'insisterai pas là-dessus; mais comme vous avez bien voulu m'offrir ouvertement votre main, je tiens à ce que la réponse soit aussi franche que la déclaration. Je refuse l'avantage et le bonheur de devenir votre femme, monsieur.

— Le temps passe, miss Eve!

— Hâtez-vous d'en profiter, monsieur Bragg! Si vous restez beaucoup plus longtemps employé chez M. Edouard Effingham, vous perdrez l'occasion de prospérer dans l'ouest, où vous avez, dit-on, l'intention d'émigrer.

— Pour vous, je suis prêt à renoncer à toutes mes espérances dans l'ouest.

— Non, monsieur, je ne saurais participer à un pareil sacrifice. Je ne vous dirai pas : Oubliez-moi, mais oubliez les espérances que vous avez conçues ici, et donnez suite à celles que vous avez imprudemment abandonnées au-delà de Mississipi. Je ne rapporterai pas cette conversation à M. Effingham de manière à lui inspirer contre vous des préventions fâcheuses. Après vous avoir remercié, comme toute femme doit le faire, d'une offre qui prouve que vous ne me dédaignez pas complétement, vous me permettrez de faire des vœux pour le succès de vos entreprises occidentales.

Sans donner à M. Bragg le temps de renouveler ses instances, Eve le salua, et s'éloigna aussitôt. M. Dodge, qui avait assisté de loin à l'entrevue, brûlait d'en connaître le résultat, car il avait été convenu entre ces modestes jeunes gens que si l'un d'eux ne réussissait pas, l'autre tenterait la fortune auprès de la belle héritière. Le publiciste s'empressa donc de rejoindre son ami.

— Eh bien! comment vous a-t-elle reçu?

— A merveille, répondit effrontément Aristobule; ses paroles ont été des plus encourageantes ; elle m'a remercié de mes offres, et elle a dit mainte et mainte fois qu'elle désirait ardemment me voir réussir dans l'ouest. Eve Effingham est une charmante créature !

— Ah! dans l'ouest! vous avez peut-être mal interprété ses paroles. Je la connais bien ; elle est pétrie d'artifices.

— D'artifices! elle s'exprime aussi clairement que n'importe quelle femme, et je vous répète que je me sens très-encouragé. C'est quelque chose d'avoir eu une explication aussi franche avec Eve Effingham.

M. Dodge dissimula son mécontentement, et toute la troupe s'embarqua pour retourner au village. Le commodore et le capitaine prirent un canot séparé, afin de terminer dignement une discussion générale sur les affaires de l'humanité.

Le soir même, sir George Templemore demanda un entretien à M. Edouard, qu'il trouva seul dans sa bibliothèque.

— J'espère, dit Edouard avec affabilité, que vous ne venez pas m'annoncer votre prochain départ. Dans ce cas, je vous accuserais d'oublier les espérances que vous avez fait naître. Vous vous êtes indirectement engagé à passer encore un mois avec nous.

— Loin de me soustraire à mes obligations, mon cher monsieur, je vais, je le crains bien, abuser de votre hospitalité.

Alors il sollicita la faveur de prendre pour femme Grâce van Courtlandt. Le sourire avec lequel Edouard écouta cette demande prouva qu'il l'avait prévue.

— Prenez-la, j'y consens de tout mon cœur, sir George, dit-il en serrant la main du prétendu : mais rappelez-vous que vous allez transplanter une plante délicate sur un sol étranger. Il y a peu de vos compatriotes auxquels je l'eusse volontiers confiée, car je connais le danger des unions mal assorties.

— Des unions mal assorties, monsieur Effingham!

— La vôtre ne le sera pas, je le sais, dans l'acception ordinaire du mot. Par l'âge, par la naissance, et la fortune, ma chère nièce et vous êtes sur le pied de l'égalité; mais c'est trop souvent une union mal assortie que celle d'une Américaine avec un Anglais. Tout dépend tellement du mari, que j'hésiterais avec raison, si je vous connaissais moins. Quoique Grâce soit maintenant maîtresse de ses actions, j'userai du privilége d'un tuteur pour vous donner un avis solennel. Respectez toujours le pays de la femme que vous avez jugée digne de porter votre nom.

— J'espère que je respecterai toujours tout ce qui est à elle. Mais pourquoi cette précaution? Miss van Courtlandt est presque Anglaise de cœur.

— Une femme affectionnée se conforme d'ordinaire aux dispositions de son époux; votre pays sera son pays; votre Dieu sera son Dieu. Toutefois, sir George Templemore, une femme d'intelligence et de cœur n'oubliera jamais complétement sa terre natale. Nous ne sommes pas aimés en Angleterre, et la femme qui s'y établit est exposée à entendre des sarcasmes dirigés contre le pays d'où elle vient.

— Grand Dieu! monsieur Effingham, croyez-vous que j'aie envie de conduire ma femme dans des sociétés où...

— Pardonnez les doutes d'un vieux rêveur, Templemore. Je suis convaincu que vous avez d'excellentes intentions, et que vous agirez suivant les convenances; mais je désire que vous fassiez plus encore, et que votre conduite soit d'accord avec la sagesse. Grâce a maintenant pour l'Angleterre un respect qui ne se démentira point, parce qu'il est motivé par des faits; mais elle est jeune, et quand elle se mettra à observer elle s'apercevra que l'enthousiasme et l'imagination l'ont peut-être entraînée trop loin. En étudiant mieux les autres pays, elle verra le sien sous un aspect plus favorable. Le meilleur moyen de la guérir du mal du pays, si elle en est atteinte, sera de la ramener sur le sol natal.

— A la vérité, mon cher monsieur, dit sir George en riant, vous semblez reconnaître les imperfections de votre patrie.

— J'en ai l'air, mais au fond il n'en est pas ainsi. Ce remède contre la nostalgie est aussi sûr pour des Anglais ou des Allemands que pour des Américains. Tous les hommees exagèrent leurs plaisirs passés, et les charmes des paysages lointains, tandis qu'ils sont portés à déprécier les avantages dont ils jouissent. Vous savez que j'ai toujours soutenu qu'il n'y avait pas de philosophe au-dessous de cinquante ans, et qu'on n'était certain d'une prédilection que lorsqu'elle avait douze ans de date.

A ces mots, Edouard sonna, et dit à Pierre de prier miss van Courtland de passer dans la bibliothèque.

Grâce entra en rougissant, mais avec une figure radieuse. Son oncle l'embrassa tendrement ; et quand il l'eut regardée fixement pendant une minute, une larme brilla dans ses yeux.

— Dieu vous bénisse, mon amie! dit-il ; votre condition va changer; comme toutes les femmes, vous entrez dans une nouvelle vie avec une noble confiance et de douces illusions ; voici sa main, Templemore! J'espère que je vous reverrai au wigwam avant de mourir.

Grâce se jeta tout éplorée dans les bras de M. Effingham.

— Mon oncle, mon oncle! s'écria-t-elle, je suis ingrate, inconsidérée, d'abandonner ainsi mes amis naturels. J'ai eu tort...

— Vous avez eu tort, ma chère miss van Courtland!

— Je n'ai songé qu'à moi, ajouta naïvement la jeune fille comprenant à peine la portée de ses paroles ; peut-être faut-il réfléchir encore avant de rien conclure.

— Je crois que ce serait inutile, répondit Edouard, qui sourit tout en s'essuyant les yeux, en pareilles circonstances les secondes réflexions des dames ne servent ordinairement qu'à confirmer les premières. Grâce et Templemore, que le ciel vous prenne sous sa sainte garde! Eve sait-elle ce qui se passe, ma nièce?

Les joues de Grâce se colorèrent rapidement; puis elle baissa modestement les yeux.

— Envoyons-la chercher, reprit Edouard en approchant la main du cordon de la sonnette.

— Arrêtez, mon oncle! dit Grâce avec empressement; aurais-je pu cacher à ma cousine un secret aussi important?

— Je m'aperçois que je suis le dernier à l'apprendre; c'est ce qui arrive habituellement aux vieillards, et je crois même que je suis de trop.

Edouard embrassa Grâce avec affection et sortit, quoiqu'elle cherchât à le retenir.

— Suivons-le, dit Grâce en faisant disparaître précipitamment de ses joues les traces de ses larmes. Excusez-moi, sir George; ayez la complaisance d'ouvrir la porte.

Au lieu d'obéir, sir George tendit les bras; grâce se sentit étourdie, comme si elle eût eu le vertige au bord d'un précipice; quand elle s'aperçut que le jeune baronnet était prêt à la recevoir, elle oublia qu'elle voulait sortir de la bibliothèque; et elle n'était pas encore remise de son trouble, quand la cloche du souper retentit.

CHAPITRE XXI.

L'été, toujours en retard de celui des comtés moins élevés, faisait enfin régner ses chaleurs dans les montagnes, et l'on était arrivé au 4 juillet, anniversaire du jour où l'indépendance des Etats-Unis fut déclarée. Les fortes têtes de Templeton étaient en travail, et cherchaient les moyens de conserver à la fête son caractère d'élévation et de moralité. On débuta par une revue des deux ou trois compagnies du pays qui étaient en uniforme. On consomma dans les rues beaucoup de pain d'épice et de sapinette; le whiskey fut savouré à longs traits chez les épiciers, et une foule de liqueurs, la plupart décorées de noms ambitieux, eut le même sort dans les tavernes.

On avait dit à mademoiselle Viefville que c'était la grande fête américaine, la fête nationale; en conséquence, elle se para de rubans de toutes couleurs, et se montra la face toute souriante.

A sa grande surprise, personne ne partageait son animation; elle en fut tellement étonnée, qu'elle attendit impatiemment la fin du déjeuner pour demander à Eve une explication secrète.

— *Est-ce que je me suis trompée, ma chère?* dit la vive Française dans sa langue maternelle; n'est-ce pas la célébration *de votre indépendance?*

— Vous ne vous êtes pas trompée, ma chère demoiselle Viefville, et l'on fait de grands préparatifs pour honorer cet anniversaire. Il y aura revues, discours, banquet et feu d'artifice.

— *Et M. votre père?*

— *M. mon père* n'est pas très-amateur de réjouissances, et il goûte ces divertissements annuels à peu près comme un malade prend une potion.

— *Et M. Jean Effingham?...*

— Il est toujours philosophe, et vous ne pouvez attendre de lui de vives démonstrations?

— *Mais ces jeunes gens! M. Bragg, M. Dodge, même M. Powis?*

— *Se réjouissent en Américains.* Vous savez, je pense, que M. Powis s'est déclaré notre compatriote.

Mademoiselle Viefville regarda dans la rue, où rôdaient des paysans de haute taille, bien déterminés à se divertir. Ils avaient l'air sombre et la mine plus lugubre que celle des pleureurs qui suivent un convoi funèbre. Mademoiselle Viefville haussa les épaules et murmura :

— *Que ces Américains sont drôles!*

Une heure plus tard, Eve étonna son père, et même la plupart des Américains de la compagnie, en proposant que l'on menât les dames voir la fête.

— Mon enfant, lui dit Edouard, voilà une étrange motion de la part d'une jeune personne de vingt ans!

— Pourquoi serait-elle étrange, mon père? Nous prenions toujours part aux fêtes de village en Europe.

— *Certainement*, s'écria mademoiselle Viefville enchantée, *c'est même de rigueur.*

— Et il est *de rigueur* ici, mademoiselle, que les jeunes personnes n'y assistent pas, dit John Effingham. Je serais désolé qu'aucune de ces dames mît aujourd'hui le pied dans la rue.

— Pourquoi, cousin John? avons-nous quelque chose à craindre de nos concitoyens? J'ai toujours entendu dire, au contraire, que l'on n'avait nulle part autant d'égards pour les femmes que dans notre belle république. Peut-être cependant, à en juger par toutes ces figures sinistres, y a-t-il du danger à s'aventurer un jour de fête dans les rues d'un village.

— Vous n'avez pas entièrement tort, miss Effingham, mais vous n'avez pas tout à fait raison. Les femmes sont en somme bien traitées en Amérique; mais il n'est pas convenable, quand elles occupent un certain rang, qu'elles se mêlent à la foule, comme elles le font en Europe.

— On m'a expliqué les motifs de cette différence, dit Paul Powis. Chez les peuples où les femmes d'une classe élevée sont sous la protection d'une loi spéciale, elles peuvent descendre impunément; mais dans ce pays, où tous sont égaux, où tant de gens comprennent si mal la position qu'ils occupent, on est obligé de tenir les dames à distance d'individus qui pourraient les méconnaître.

— Je ne veux, monsieur Powis, ni être tenue à distance des habitants de Templeton, ni m'en rapprocher trop intimement; je prétends seulement faire ce qui se fait en France, en Italie, dans la Suisse républicaine, s'il faut vous citer l'exemple d'une république. Je désire seulement me promener dans les rues avec ma cousine et mademoiselle Viefville, et jouir du spectacle de ces amusements rustiques.

— Amusements rustiques! répéta Aristobule avec effroi; que dirait le peuple s'il entendait qualifier ainsi ses plaisirs?

— Certes, monsieur, le peuple de ces montagnes ne peut avoir la prétention d'assimiler ses fêtes à celles d'une capitale.

— Néanmoins, miss Eve, cette épithète serait fort mal accueillie. Je ne vois pas pourquoi les amusements ne seraient pas aussi rustiques dans une cité que dans un village. Supposer cette différence, c'est violer le principe de l'égalité.

— En définitive, vous vous déclarez contre nous? reprit Eve en regardant son père.

— Sans examiner vos arguments, ma chère fille, je suis d'avis que vous ferez mieux de rester à la maison.

— *Voilà, mademoiselle Viefville*, dit Eve, *ce que c'est qu'une fête américaine!*

La gouvernante ne répondit que par un geste de mauvaise humeur.

— Mais, ma fille, dit Edouard, vous ne serez pas complétement étrangère à la célébration de cet anniversaire.

— Est-ce bizarre! s'écria mademoiselle Viefville dans son langage moitié français, moitié anglais : une jeune personne peut sortir seule avec un jeune homme, se faire accompagner par lui dans une promenade à cheval, aller avec lui *dans le monde; mais* elle n'ira pas dans la foule pour *voir une fête, avec son père! je désespère vraiment* de comprendre les *habitudes américaines!*

— Eh bien, mademoiselle, pour que vous ne nous regardiez pas complétement comme des barbares, nous vous ferons du moins entendre le discours...

— Vous avez bien raison de dire le discours, interrompit John, car c'est toujours le même depuis soixante ans; c'est un vieux squelette qui sert annuellement à des milliers d'orateurs.

— Eh bien! les dames le jugeront. La procession est sur le point de se former, et en nous pressant nous pourrons nous procurer encore de bonnes places.

Mademoiselle Viefville fut ravie. Après avoir visité les théâtres, les églises, les bals, l'opéra; après avoir épuisé toute la nomenclature des plaisirs de New-York, elle était arrivée à cette conclusion désolante que les Etats-Unis étaient un pays où il était facile de *s'ennuyer.* Mais en ce moment on lui promettait une nouveauté : en conséquence, les trois dames terminèrent leurs préparatifs; et accompagnées de leurs cavaliers, elles entrèrent à temps dans l'église qu'on avait choisie pour la solennité.

L'orateur, qui était comme à l'ordinaire un avocat, avait déjà pris possession de la chaire. C'était un jeune homme récemment admis au barreau; l'usage voulait que le dernier stagiaire reçu consacrât à la harangue du 4 juillet les prémices de son esprit, comme les nouveaux mousquetaires prouvaient jadis leur courage dans un duel.

L'académie que nous avons décrite dans *les Pionniers*, après avoir servi successivement à la prédication, aux bals, aux assemblées publiques et à l'éducation de la jeunesse, avait partagé le sort de la plupart des édifices en bois de l'Amérique; elle avait été la proie des flammes. La population dont nous avons jadis tracé le portrait semblait avoir aussi disparu de la surface de la terre, car les auditeurs réunis pour goûter l'éloquence de M. Writ ne ressemblaient en rien, extérieurement du moins, aux disciples du ministre Grant. On ne voyait plus à Templeton d'habits portés par deux générations. La dernière mode, ou plutôt la mode qui passait pour la dernière, était ponctuellement suivie par le jeune fermier, le jeune artisan, et à plus forte raison par l'étudiant en droit et le courtaud de boutique, accoutumés à donner le ton aux villageois. Tous les manteaux rouges avaient depuis longtemps cédé la place à des châles façon mérinos, ou à des manteaux de soie. Les bérets, les chapeaux de couleurs voyantes, les fleurs, les robes d'indienne française, étaient substitués aux vieux bonnets de laine et aux calicots anglais. La métamorphose n'était pas aussi frappante pour les hommes, dont le costume admet moins de variété; mais le col noir avait supplanté le foulard, les gants avaient été abandonnés pour les mitaines, et les gros souliers de peau de vache pour les bottes élégantes de cuir de veau.

— Où sont vos paysans, vos campagnards, vos laitières, vos servantes de ferme, le peuple enfin? murmura sir George Templemore à madame Bloomfield.

— Voici le peuple! répondit-elle : la plupart des assistants sont ce qu'on appelle en Angleterre des artisans; ces femmes sont leurs épouses, leurs filles ou leurs sœurs.

Le baronnet garda le silence, et ne le rompit qu'après un moment d'observation.

— En effet, reprit-il, les hommes conservent encore quelques indices de leurs occupations, mais les femmes, par la délicatesse de leurs formes et de leurs traits, s'élèvent au-dessus de la classe dont vous parlez.

— Néanmoins je ne vous ai dit que la vérité.

— Mais regardez leurs mains et leurs pieds, ma chère dame Bloomfield; si je ne me trompe, elles ont des gants de Paris!

— Ce sont pourtant bien les compagnes de ces honnêtes ouvriers, dont vous critiquez en Angleterre, à ce que m'a dit miss Effingham, la grossièreté démocratique.

Sir George sourit; mais il n'eut pas le temps de répondre, car on commençait ce qu'il est d'usage d'appeler les exercices.

On débuta par un peu de musique instrumentale, et c'est assurément le côté faible de la civilisation américaine. La musique qu'on entendit en cette occasion avait les trois défauts essentiels qui caractérisent toute celle qu'on essaie de faire aux Etats-Unis. D'abord les instruments étaient mauvais; en second lieu, ils étaient accordés contrairement à toutes les règles de l'harmonie; enfin, les exécutants ne savaient pas s'en servir. De même que dans certaines villes américaines on accorde le titre de reine des *belles* à la femme qui parle le plus haut, de même à Templeton celui qui parvenait à donner le

plus d'éclat à une fausse note passait pour le roi des instrumentistes. Bref, on cherchait avant tout à faire du bruit; et la mesure, cette grande régulatrice de toute harmonie, était loin d'être respectée.

— Vous savez, dit Paul Powis à l'oreille du capitaine, que nos matelots ont une manière particulière de signer les lettres en rond, de telle façon qu'on n'en distingue ni le commencement ni la fin. Ce vacarme a quelque chose d'analogue à ces signatures indéchiffrables.

Mademoiselle Viefville eut besoin de sa bonne éducation parisienne pour conserver sa gravité. Pendant cette ouverture elle promena sur l'assemblée d'un air de curiosité ses yeux de Française, animés et brillants. Le reste de la société du wigwam demeura la tête baissée comme pour jouir avec recueillement des délices de l'harmonie. Quant au capitaine Truck, ses oreilles inexpérimentées n'établissaient aucune distinction entre les hurlements de la tempête et les accords d'un orchestre, entre les soupirs du vieux Borée et la musique instrumentale de Templeton. A vrai dire, l'honnête marin ne se trompait pas essentiellement.

Il est inutile de parler longuement du discours. La nature humaine est, dit-on, la même dans tous les siècles; aussi les harangues du 4 juillet se ressemblent uniformément. Celle de M. Writ fut lardée d'allusions aux républiques d'Athènes et de Rome, et d'éloges ampoulés du caractère américain. Suivant l'orateur, les autres nations ne possédaient pas la dixième partie de l'intelligence, de l'instruction, de l'honnêteté et des vertus du peuple auquel il s'adressait. Après avoir employé dix minutes à démontrer à ses auditeurs qu'ils savaient déjà tout, il essaya longuement de leur persuader qu'ils devaient s'efforcer de grossir le trésor de leurs connaissances.

— Est-ce là tout? demanda mademoiselle Viefville en sortant de l'église pour retourner au wigwam.

— Non, lui répondit Eve; on nous promet pour ce soir un divertissement particulier à Templeton, et qu'on appelle le jeu de l'incendie.

Ce jeu commença dès que la nuit fut close. La foule se pressa dans les rues du village; les femmes se mirent aux fenêtres, et la colonie du wigwam occupa la terrasse d'une des principales auberges de la localité.

D'abord furent lancées des fusées volantes, auxquelles succédèrent des pétards, des soleils, des serpenteaux et deux ballons illuminés. On devait finir par le jeu de l'incendie, qui valait assurément tous les autres plaisirs de la journée y compris le pain d'épice et la sapinette.

Une boule enflammée, lancée de la porte d'une boutique, donna le signal de la fête. C'était tout simplement une balle de ficelle et d'étoupe saturées de térébenthine, et qui se consumait en flamboyant. Lorsque le premier de ces météores parut dans la rue, les enfantss les jeunes gens, les apprentis proclamèrent par des cris unanimes que le jeu était commencé. D'autres boules enflammées partirent de côté et d'autre en répandant de vives clartés. Le jeu consistait à les jeter avec audace, à les éviter avec adresse. Il offrait l'aspect d'une lutte, dont ces brillants projectiles étaient les seules armes offensives et défensives.

L'effet était magnifique. Des groupes d'objets ensevelis dans les ténèbres s'illuminaient tout à coup; la foule était enveloppée de clartés éblouissantes, tandis que sur le dernier plan s'agitaient comme des ombres les passants qui circulaient dans l'obscurité. Tout à coup la scène changeait. La nuit se faisait à l'endroit qui venait de resplendir; et une balle lancée dans la partie sombre des rues, les montrait peuplées de figures joyeuses et d'êtres humains en mouvement. Cette transition constante d'un jour éclatant à une nuit profonde, avec toutes les variations possibles de lumière et d'ombre, constituait la principale beauté de ce spectacle, qui excita l'admiration de la société du wigwam. Lorsqu'elle l'eut contemplé assez longtemps, elle rentra au logis et profita de la douceur de la température pour se promener dans le jardin.

CHAPITRE XXII.

La société se sépara naturellement par groupes, et une sympathie secrète réunit Eve et Paul Powis. Quoique le wigwam fût situé au centre du village, le jardin dessiné à l'anglaise avait une étendue de plusieurs acres; il était coupé d'allées sinueuses et orné de bouquets d'arbres. Le plan en avait été tracé par John Effingham, qui avait donné des développements nouveaux à l'art du jardinage, encore si peu connu dans un pays dont le climat et les forêts lui offrent pourtant tant de ressources. John avait habilement profité des inégalités du terrain, au grand étonnement de ses compatriotes, qui avaient l'habitude d'aplanir tous les lieux destinés à la promenade, et qui regardaient les terrassements comme aussi nécessaires à un jardin qu'à un chemin de fer.

Pour la première fois de leur vie Eve et Paul se trouvaient seuls dans des circonstances qui leur permettaient de se livrer sans contrainte à une conversation confidentielle. Au lieu de profiter immédiatement de l'occasion, le jeune homme continua l'entretien qu'il avait commencé avant de quitter la compagnie.

— Je ne sais, dit-il, miss Effingham, si vous avez éprouvé le même embarras que moi quand l'orateur d'aujourd'hui s'étendait sur la gloire de la république et sur l'honneur du nom américain. Pour ma part, quoique j'aie voyagé dans maintes contrées, je ne me suis jamais aperçu qu'il y eût de grands avantages à être un des quatorze millions d'hommes libres.

— Est-ce pour cela que vous avez si longtemps caché le lieu de votre naissance? demanda Eve d'un air un peu malin.

— Si j'ai paru faire mystère du lieu de ma naissance, miss Effingham, c'est très-involontairement. Je n'ai jamais eu surtout l'intention de vous le dissimuler. Nous nous étions rencontrés en voyageant à Vienne et en Suisse; pourquoi vous aurais-je occupée de ce qui me concernait personnellement? Vous m'accusez de cachoterie, mais ne pourrais-je pas vous renvoyer ce reproche? Ni vous ni votre père ne m'avez jamais dit positivement que vous étiez Américains.

— Etait-ce nécessaire, monsieur Powis?

— Peut-être que non; et j'ai tort d'établir une comparaison entre mon obscurité et l'*éclat* dont vous étiez entourés.

— N'interprétez pas mal mes paroles. Mon père s'intéressait naturellement à vous après ce que vous aviez fait pour nous sur le lac de Lucerne; il désirait trouver en vous un compatriote, et ses vœux se sont enfin réalisés.

— A vrai dire, avant ma dernière visite en Angleterre, je ne savais pas précisément de quel côté de l'Atlantique j'étais né. C'est à cette incertitude qu'il faut attribuer le caractère cosmopolite auquel j'avais l'air de prétendre pendant notre traversée.

— Vous ne saviez pas où vous étiez né! s'écria Eve avec une précipitation involontaire, dont elle se repentit immédiatement.

— Cela doit vous paraître étrange, miss Effingham, à vous qui êtes l'orgueil et la consolation du plus tendre des pères; mais je n'ai jamais eu le bonheur de connaître mes parents. Ma mère, qui était sœur de la mère de Ducie, mourut en me donnant le jour. J'avais déjà perdu mon père. Ainsi je puis dire que je suis né orphelin.

Pour la première fois Eve avait pris le bras de Paul, et la douce pression de sa petite main sur ce bras exprima la sympathie qu'elle ressentait.

— C'étaient deux pertes irréparables, monsieur Powis; et peut-être faut-il leur attribuer la nécessité où vous vous êtes trouvé d'entrer dans la marine.

— Je m'y suis mis par vocation, par amour des aventures, et aussi dans l'intention de trancher la question de ma nationalité, en m'attachant au service du pays que j'avais vu le premier, et que j'affectionnais le plus.

— Mais il n'y a plus maintenant de doutes sur votre nationalité, n'est-ce pas? demanda Eve avec un intérêt qui se trahissait malgré elle.

— Nullement, je suis né à Philadelphie; j'en ai acquis la preuve lors de ma dernière visite à ma tante, lady Dunluce, qui assistait à ma naissance.

— Lady Dunluce est-elle aussi Américaine?

— Oui, elle n'a quitté les Etats-Unis qu'après son mariage avec le colonel Ducie. C'était la sœur cadette de ma mère, et je crois qu'elle lui portait un attachement sincère... mêlé pourtant d'un peu de froideur et de jalousie. Peut-on d'ailleurs compter sur la durée des affections de famille dans un pays où les institutions et les habitudes sont aussi artificielles qu'en Angleterre?

— Croyez-vous que les liens de famille soient moins solides en Angleterre qu'aux Etats-Unis?

— Je ne l'affirmerais pas, je suis d'avis qu'ils sont assez relâchés dans l'un et l'autre pays. En Angleterre, chez les classes élevées, il est impossible que les affections ne soient pas affaiblies par l'intérêt. Lorsqu'un frère sait qu'il n'y a d'obstacle entre la richesse et lui qu'un frère né douze mois auparavant, il le considère moins comme un parent que comme un rival; l'envie, l'antipathie, la haine même, étouffent la voix du devoir et des sentiments naturels.

— Les Anglais prétendent cependant que les services rendus par l'aîné au cadet, et la reconnaissance du cadet pour l'aîné, sont autant de liens qui fortifient ceux du sang.

— Ce serait contraire aux lois qui régissent la nature humaine. Le cadet demande protection à son aîné, de préférence à un étranger, parce qu'il croit en avoir le droit; et quel est l'homme qui, sûr de posséder un droit, ne s'imagine qu'on lui rend complétement justice? quel est l'homme qui, forcé d'accomplir un devoir, ne se figure pas toujours avoir fait plus qu'on ne lui demande?

— J'ai peur que vous n'ayez une bien triste opinion de l'humanité. Pour moi, j'admets que dans la Grande-Bretagne les familles sont souvent désunies; je l'ai entendu dire maintes fois; mais j'aime à croire que nous ne suivons pas en cela l'exemple de notre mère patrie. Qu'est-ce qui relâcherait les liens de famille parmi nous, où l'influence aristocratique et le droit d'aînesse n'existent pas?

— Ce qui relâche toutes choses: l'amour du changement, l'inconstance, les habitudes nomades de la population. Pour éclaircir cette question, il faudrait la porter devant une personne étrangère. L'avez-vous examinée avec mademoiselle Viefville?

— Mademoiselle Viefville a l'esprit d'observation, mais elle est pleine de réserve. Je ne puis juger de ce qu'elle pense que par hypothèse. Elle croit sans doute que le degré des affections est moindre chez nous que dans sa patrie. De même que la plupart des Européens,

elle considère les Américains comme un peuple sans passions, auquel l'appât du gain fait négliger toutes les autres affaires de la vie.

— Elle ne nous connaît pas! s'écria Paul avec une énergie telle qu'Eve ne pût s'empêcher d'en tressaillir. Les passions sont aussi profondes, aussi actives, aussi impétueuses ici que dans toute autre partie du monde! Seulement, comme elles ne sont point arrêtées par des digues factices, elles franchissent plus rarement les bornes des convenances.

Un moment de silence suivit cette sortie; ni Eve ni Paul n'avait repris la parole, quand un étranger s'offrit à leurs yeux. Des fusées volantes tombaient par intervalles dans les jardins du wigwam. Les enfants les avaient envahis à plusieurs reprises, ce qu'on avait toléré en faveur de la solennité; mais cette fois l'intrus était un homme au déclin de la vie, et dont le costume annonçait un honnête marchand. Au lieu de chercher des baguettes il promenait les yeux à droite et à gauche, désirant trouver à qui parler.

— Monsieur, dit-il à Paul, pourriez-vous m'indiquer où je trouverai le capitaine Truck?



Repas du capitaine Truck et du commodore sur le bord du lac.

Quoique contrarié de voir son *tête-à-tête* avec Eve si brusquement interrompu, Paul répondit que le capitaine se promenait avec M. Edouard Effingham. En effet on les vit tous deux paraître au bout de l'allée.

— C'est là M. Truck? dit l'étranger en étudiant avec attention les traits du capitaine dans l'obscurité; ce n'est pas lui que je connais,... il y en a donc deux?

— Ami, répliqua le capitaine, il est certain que nous ne nous connaissons pas; mais il est également positif qu'on ne trouverait pas plus deux capitaines Truck que deux miss Effingham, ou deux dames Hawker. Je suis John Truck, et il n'y a pas d'autre homme de cette génération qui ait conduit un vaisseau de New-York à Londres.

— Avez-vous jamais commandé *l'Aurore*, monsieur?

— Oui, monsieur, j'ai commandé *l'Aurore*, *le Manhattan*, *le Volontaire*, *la Deborah Angelina*, *la Catherine*, qui, je puis le dire, a été mon premier amour, ma chère jeune dame... Vous avez donc connu *l'Aurore*, monsieur?

— Je le crois bien, monsieur; j'ai fait à votre bord deux traversées pendant que vous la commandiez.

— C'est possible; mais il y a vingt ans que je commandais ce bâtiment.

— Il y a à peu près ce temps que j'ai voyagé avec vous, monsieur; vous vous rappelez que dix jours après avoir mis à la voile nous avons rencontré un navire naufragé, et que nous avons recueilli l'équipage avec deux passagers.

— Je m'en souviens comme si c'était hier. Le navire venait de Charleston, et il faisait eau.

— Oui, monsieur, c'est cela même. Je suis David, et quand j'ai appris que vous étiez à Templeton je me suis empressé de vous chercher pour renouveler connaissance avec vous. Vous ne pouvez avoir oublié David?

L'honnête capitaine aurait volontiers satisfait l'innocent désir qu'avait son interlocuteur de se donner de l'importance, mais en réalité il ne se souvenait pas plus de David passager de *l'Aurore* que de David roi des Juifs.

— Ah! vous êtes David! s'écria-t-il avec cordialité: ma foi! je ne m'attendais pas à vous trouver encore dans ce monde, quoique j'eusse la certitude de vous revoir dans l'autre. Quel temps avez-vous eu depuis notre séparation?.... Si je me le rappelle bien, vous serviez pour gagner votre passage?.... C'était la première fois que vous naviguiez?

— Je vous demande pardon, monsieur; il est vrai que je naviguais pour la première fois, mais je n'appartenais pas à l'équipage, j'étais passager.

— Ah! j'y suis! vous étiez passager dans la grande chambre?

— Non, monsieur; j'étais passager de cabine.

— De cabine! répéta le capitaine, qui ne trouvait pas que la tournure de son interlocuteur justifiât cette assertion. Ah! oui, je comprends!... à l'office?

— Précisément, monsieur. Vous devez vous rappeler mon maître; il avait pour lui la première cabine à main gauche, et je couchais dans le charnier. Vous ne l'avez point oublié?

— Non vraiment. C'était un excellent garçon! J'espère que vous êtes toujours avec lui.

— Hélas! monsieur, il est mort!

— En effet, il me semble qu'on me l'avait dit. Eh bien! David, si vous traversez encore une fois l'Atlantique, je souhaite que nous fassions route ensemble. Nous débutions à cette époque; mais nous avons maintenant des navires à bord desquels on n'est pas trop mal. Bonsoir!

L'étranger n'avait pas envie de mettre fin à son bavardage.

— Vous souvenez-vous de Dowse? reprit-il. C'était un des hommes sauvés par nous; il était noir, trapu et très-marqué de petite vérole. Quel homme dur ça faisait pour le caractère comme pour la physionomie!

— Un vrai caillou! Je m'en souviens bien... et maintenant, David, bonsoir! Venez me voir si vous passez par New-York. Bonsoir, David!

David fut obligé de quitter la place. Le capitaine Truck congédia ce visiteur dont il n'avait pas d'idée plus exacte que celle que l'on conserve après vingt ans d'un compagnon de diligence.

Pendant ce colloque, les divers groupes s'étaient réunis. Ils se séparèrent de nouveau quand l'intrus se fut éloigné; mais il y eut quelques changements dans leur distribution. Avec le défaut de tact d'un vieux garçon, M. Howel accompagna Eve et Paul dans leur promenade.

CHAPITRE XXIII.

— Comme ce feu d'artifice était mesquin! dit M. Howel; je parie que les Anglais en riraient aux larmes. Sir George Templemore vous en a-t-il parlé, miss Eve?

— Il siérait mal aux habitants de l'humide Angleterre, répliqua la jeune fille, de critiquer les feux d'artifice d'un climat sec, et si le baronnet ne m'en a rien dit c'est qu'il s'est senti incompétent.

— Voilà qui est singulier; j'aurais cru que la Grande-Bretagne était le premier pays du monde pour les feux d'artifice. On m'assure, d'ailleurs, qu'en somme sir George n'est pas mécontent de nous, et qu'en revanche il acquiert à Templeton de la popularité.

— Il est facile à un Anglais, dit Paul, d'acquérir de la popularité aux Etats-Unis, surtout quand il est d'une condition au-dessus du vulgaire. Il n'a qu'à se déclarer satisfait de ce qu'il voit pour exciter nos sympathies, comme il n'a qu'à se déclarer mécontent pour s'attirer notre aversion.

— L'Amérique diffère-t-elle en cela des autres pays? demanda Eve avec vivacité.

— Pas beaucoup, certainement: l'amour provoque l'amour, le mépris répond au mépris; il n'y a là rien de nouveau; mais les autres peuples ayant plus de confiance en eux-mêmes ne sont pas aussi sensibles à l'opinion d'autrui.

— Mais enfin, sir George nous aime-t-il? demanda M. Howel avec intérêt.

— Il aime quelques-uns d'entre nous en particulier, répondit Eve. Ne savez-vous pas que ma cousine Grâce va devenir madame,... pardon!... lady Templemore?

— Grand Dieu! est-il possible! Lady Templemore! lady Grâce Templemore!

— Non pas lady Grâce Templemore, mais Grâce, lady Templemore, et ce qui vaut mieux, la gracieuse lady Templemore.

— Et l'on prétend, ma chère miss Eve, que vous avez refusé cet honneur?

— On a tort, repartit la jeune fille étonnée de cette brusque observation mais cependant prête à y répondre catégoriquement.

Sir George Templemore ne m'a jamais proposé cet honneur, et par conséquent je n'ai pu le refuser.

— C'est très-extraordinaire ; on m'avait dit que vous aviez lié connaissance avec lui en Europe.

— On vous a dit vrai, monsieur Howel ; mais j'ai lié connaissance en Europe avec des centaines d'individus, qui n'ont jamais songé à demander ma main.

— C'est étonnant,... je n'aurais pas deviné,... M. John Effingham est-il dans le jardin ?

Eve ne fit pas de réponse, mais Paul dit avec empressement :



Aristobule Bragg offre son cœur et sa main à miss Effingham.

— Vous le trouverez près d'ici, en prenant la première allée à gauche.

M. Howel s'éloigna aussitôt.

— Jamais, reprit Powis, je n'ai vu d'homme plus convaincu de la supériorité et du mérite des Anglais. Il le prouve en insistant pour que vous choisissiez un époux parmi eux.

— C'est le côté faible du caractère d'un très-honnête homme. Le type qu'il représent deviente rare, mais il paraît qu'il était très-commun il y a trente ans.

— J'ai entendu dire aussi qu'autrefois les idées britanniques régnaient en Amérique avec un despotism absolue, toutes les fois que les intérêts nationaux n'étaient pas en jeu. Si j'en crois des juges compétents, l'influence de l'habitude était si grande, que la plupart des libérateurs de l'Amérique doutèrent d'abord de la bonté de leur cause, comme Luther doutait de la convenance de ses actes quand il jeta les bases de la réforme. Pour moi, je n'ai jamais partagé cette anglomanie ; il y a eu même un temps où j'appréhendais de découvrir que j'avais vu le jour en Angleterre.

— Le mot est bien dur ! s'écria Eve. Quoi ! vous auriez regretté de faire partie d'une nation grande et florissante ?

— C'était un préjugé, si vous voulez ; mais il me dominait invinciblement. Je n'ai pas de motif pour le perdre maintenant que je sais qu'être Anglais n'est pas le plus grand mérite possible à vos yeux.

— A mes yeux, monsieur Powis ! Je ne crois pas avoir jamais exprimé de partialité pour les Anglais, ou de prévention contre eux. Je ne fais aucune différence entre eux et les autres peuples étrangers.

— Vous ne vous êtes point expliquée sur ce sujet, mais vos actions parlaient plus haut que vos paroles.

— Vous êtes bien mystérieux ; expliquez-vous plus clairement. Par quelles actions me suis-je déclarée pour ou contre les habitants de la Grande-Bretagne ?

— Vous avez montré un courage moral et une abnégation dont, je le crains, peu de vos compatriotes auraient été capables, en refusant d'épouser un riche baronnet anglais.

— Monsieur Powis, dit gravement Eve Effingham, vous ne rendez justice ni à sir George Templemore ni à moi-même. J'ai dit devant vous à M. Howel que sir Georges n'avait jamais demandé ma main, et que, par conséquent, il ne s'était point exposé à un refus. En second lieu, croyez-vous qu'une Américaine cède à l'appât d'un misérable titre ?

— Je connais l'élévation de votre âme, miss Effingham ; mais j'étais inquiet, pour ne pas dire affligé, des attentions que vous prodiguait Templemore, aussi vous me permettrez de ne pas prendre à la lettre ce que M. Howel a pu croire absolument. Sir George ne vous a fait à la vérité aucune proposition formelle, mais il était facile de voir qu'il n'attendait qu'un mot d'encouragement.

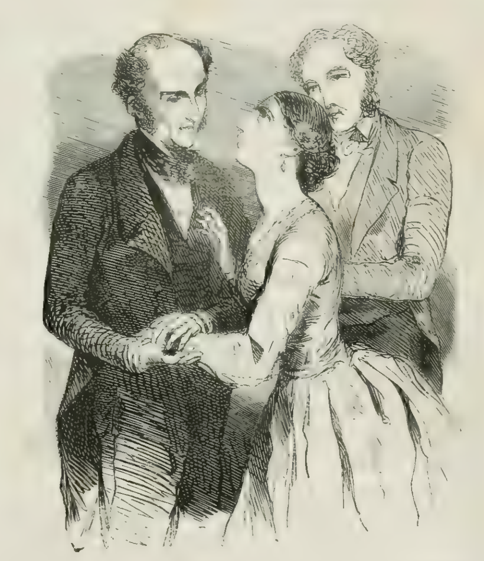
Eve fut étonnée de la manière calme, respectueuse, mais en même temps passionnée, dont Paul avouait sa jalousie. La voix du jeune homme, habituellement si claire et si égale, avait un tremblement dont elle fut touchée, car lorsqu'il existe une véritable sympathie entre deux individus d'un sexe différent le sentiment répond au sentiment comme l'écho à la voix. Elle comprenait qu'elle avait quelque chose à dire. et pourtant elle fit quelques pas avant de pouvoir proférer une syllabe.

— Je crains que ma présomption vous ait offensée, miss Effingham ? dit Paul avec le ton d'un enfant soumis plutôt qu'avec celui d'un jeune homme qui avait donné tant de preuves de courage.

L'émotion qu'il témoignait était un hommage rendu à l'empire qu'Eve exerçait sur lui ; la jeune fille s'en aperçut, quoiqu'elle pût à peine distinguer ses traits dans les ténèbres.

— Ne vous accusez pas de présomption, répondit-elle ; un homme qui a tant fait pour nous a bien le droit de prendre intérêt à notre sort. Nos communes aventures ont créé entre nous des rapports sympathiques que vous avez mal interprétés chez sir George. Il a pour ma cousine Grâce van Courtlandt un profond et sincère attachement.

— Oui, maintenant, je n'en doute pas, mais ce sont bien certainement d'autres charmes qui l'ont d'abord retenu loin du Canada. J'ai reçu ses confidences pendant cette nuit d'angoisses dont la fin devait être pour nous la captivité. Il a trop de franchise pour nier qu'il ait songé à vous épouser, et je suis même sûr qu'il conviendrait qu'il a dépendu entièrement de vous d'être ou de n être pas sa femme.



— Mon oncle, mon oncle ! s'écria Grâce, je suis ingrate, inconsidérée, d'abandonner ainsi mes amis naturels...

— Je le dispense de cet humiliant aveu, repartit Eve avec empressement ; au reste, à quoi bon chercher à pénétrer dans son âme ? Si ma cousine était instruite de vos insinuations, pensez-vous qu'elle en fût satisfaite ?

— Si je ne m'abuse sur le caractère de mon ami, il n'a rien dissimulé à sa fiancée. En pareil cas, cinq minutes de franchise suffisent pour prévenir des années de défiance et de soupçons.

— Ainsi, monsieur Powis, vous confesseriez volontiers une première inclination à la femme que vous auriez définitivement choisie pour épouse ?

— Je ne puis savoir ce que je ferais ; je n'ai jamais aimé qu'une

seule fois, d'un amour trop exclusif, trop pur, trop ardent, pour admettre aucune rivalité. Miss Effingham, il importe que je vous parle à cœur ouvert : je suis contraint par les circonstances, je n'ai pas de but déterminé en m'expliquant; mais garder le silence ce serait se jouer d'une personne qui est sacrée à mes yeux... Me permettez-vous de continuer?

— Vous n'avez pas besoin de ma permission, monsieur Powis ; vous êtes maître de vos secrets.

Persuadée qu'elle allait entendre une déclaration et ne sachant si elle avait raison de la tolérer, Eve mit dans sa réponse une froideur qui n'était point dans son âme.

Le jeune homme pensa qu'il était temps de s'expliquer.

— Je ne veux point, dit-il, vous fatiguer du récit de mes premières impressions, qui, en se développant par degrés, sont devenues inséparables de mon existence. C'est à Vienne, vous le savez, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Un Autrichien de haute distinction, avec lequel un heureux hasard m'avait mis en rapport, m'avait introduit dans la meilleure société de la capitale. Je vous y rencontrai : vous y faisiez l'admiration de tous; et j'éprouvai un sentiment d'orgueil en voyant une jeune compatriote, vous étiez alors presque enfant, miss Effingham, exciter l'attention générale dans une ville célèbre par la grâce et par la beauté de ses femmes.

L'ardeur passionnée avec laquelle Paul s'énonçait prêtait à ses paroles le charme d'une délicieuse mélodie, cependant Eve l'interrompit pour lui dire :

— Votre partialité nationale vous a rendu injuste envers les autres, monsieur Powis. Comment une jeune Américaine, timide et sans expérience, pouvait-elle rivaliser avec les femmes les plus accomplies de l'Autriche?

— Elle avait à leur opposer sa beauté supérieure, son instruction déjà profonde et dont elle ne faisait point parade, sa modestie, sa simplicité, l'angélique pureté de son cœur. Elle possédait tout cela, non-seulement à mes yeux, mais encore à ceux des autres, j'ai trop bien observé le fait pour m'être trompé.

En ce moment, une fusée passa sur la tête des deux interlocuteurs. Tous deux étaient trop absorbés par leur conversation pour s'occuper d'un pareil incident; mais la lueur passagère de la pièce d'artifice permit à Paul de remarquer les joues colorées et les yeux humides d'Eve Effingham, qui, malgré ses efforts, trahissaient le plaisir que lui causaient ces louanges enthousiastes.

— Point de comparaisons, monsieur Powis, dit-elle, parlons de choses plus positives.

— Parlons donc du dévouement sans bornes que je vous ai voué depuis longtemps, et qui ne s'est jamais démenti. A Vienne, miss Effingham, je vous adorais à distance comme on adore le soleil. Votre père m'avait reçu chez lui, je crois même qu'il m'honorait de quelque estime ; mais je ne pouvais encore vous apprécier. Lorsque je vous retrouvai en Suisse, l'été suivant, je commençai réellement à aimer. Je reconnus alors toute la justesse de vos pensées, toute la candeur, toute la délicatesse de votre esprit. Certes, ces qualités étaient rehaussées, je n'en disconviendrai point, par l'éclatante beauté de celle qui en était douée ; mais j'avouerai que la perle me sembla mille fois plus précieuse que la monture, et que je plaçai vos avantages intellectuels au-dessus de vos attraits extérieurs.

— Vous présentez la flatterie sous ses formes les plus séduisantes, Powis...

— La manière brusque et incohérente dont je m'explique me vaudra peut-être un refus; mais loin de moi la pensée de flatter! Je veux seulement vous dépeindre avec fidélité l'état de mon cœur et les progrès de mon amour.

Si l'obscurité eût été moins profonde, Paul aurait été ravi du doux sourire qui effleura les lèvres d'Eve.

— Dois-je prêter l'oreille à ces éloges, monsieur Powis? demanda-t-elle : ne vont-ils pas augmenter un amour-propre qui est déjà trop grand?

— Vous seule pouvez parler ainsi; mais votre question me rappelle que j'ai commis une indiscrétion en ne conservant pas sur mes sentiments l'empire que j'avais si longtemps exercé. Un homme ne devrait pas avouer à une femme son attachement pour elle avant d'avoir pris la ferme résolution de lui offrir en même temps sa main, et je ne suis pas en position de le faire!

Eve ne prit pas un air de dignité blessée; mais ses yeux pleins de sérénité s'arrêtèrent sur son amant avec une expression d'intérêt si éloquente, et d'étonnement si naturelle, que, s'il s'en était aperçu, il aurait mis un terme à toutes ses hésitations.

— Pourtant, ajouta-t-il, après m'être avancé à ce point, presque involontairement, je crois vous devoir, je crois devoir à moi-même, d'ajouter que le vœu le plus ardent de mon cœur, l'objet de mes plus doux rêves et de mes plus sérieuses réflexions c'est de vous avoir pour femme!

Eve baissa les yeux et un tremblement invincible parcourut tout son corps. Après un court intervalle elle rassembla toutes ses forces, et dit d'une voix dont la fermeté la surprit elle-même :

— Powis, à quoi tend tout cela?

— Vous pouvez bien me le demander, miss Effingham, vous en avez le droit, et je n'accroîtrai point en vous répondant les torts que je me reproche. Accordez-moi, je vous en conjure, une minute seulement pour recueillir mes pensées.

Les deux amants firent quelques pas dans un profond silence. Eve était encore sous l'influence de l'étonnement, auquel commençait à se mêler une crainte vague et indéfinie dont elle ne se rendait pas compte. De son côté, Paul essayait d'apaiser le tumulte qui s'était élevé dans son cœur.

— Les circonstances, reprit-il, m'ont toujours privé du bonheur que procurent la tendresse et la sympathie de votre sexe, miss Effingham. J'ai vécu dans la société du mien, plus froid et plus grossier. Ma mère mourut en me donnant le jour, ce qui rompit pour moi l'un des plus chers des biens terrestres. Il est possible qu'en raison des privations que j'ai souffertes, j'exagère les conséquences de cette mort prématurée; mais, depuis l'heure où j'ai appris à sentir, j'ai regretté l'amour tendre, consolateur et désintéressé d'une mère. Vous aussi, si je suis bien informé, vous avez éprouvé de bonne heure une perte semblable.

Eve laissa échapper un pénible soupir, et Paul désolé cessa de s'occuper de ses propres chagrins pour songer à ceux qu'il avait si maladroitement réveillés.

— J'ai donné une preuve d'égoïsme, ma chère miss Effingham, s'écria-t-il, j'ai abusé de votre patience; je vous ai importunée de douleurs qui vous sont étrangères et qui ne peuvent avoir aucun intérêt pour vous, heureuse et bénie comme vous l'êtes.

— Non, non, Powis, vous êtes injuste envers nous deux. Il est vrai, ainsi que vous j'ai perdu ma mère quand j'étais encore enfant et je n'ai jamais connu sa tendresse. Continuez, je suis plus calme. Je vous conjure d'oublier ma faiblesse passagère.

Paul continua en effet ; mais cette courte interruption pendant laquelle les deux amants avaient été rapprochés par un malheur commun, détruisit la froide réserve qui sans cela se serait opposée longtemps peut-être aux progrès de leur mutuelle confiance.

— Ainsi privé d'une amie naturelle, reprit Powis, je fus abandonné à des mercenaires; mais la fortune fut plus cruelle envers moi qu'envers vous, dont une femme excellente a soigné l'enfance avec un dévouement vraiment maternel.

— Il restait un père à chacun de nous, monsieur Powis.

— Hélas! je n'ai jamais connu le mien!

— Jamais! s'écria Eve en tressaillant.

— Il était séparé de ma mère avant ma naissance; soit qu'il mourût peu de temps après, soit qu'il dédaignât de s'occuper de mon sort, je n'en ai jamais entendu parler.

— Il n'a pas su qu'il avait un tel fils! s'écria Eve avec une ardeur et une franchise qui triomphèrent de sa timidité naturelle.

— Miss Effingham! ma chère miss Effingham! Eve, chère Eve, que dois-je conclure de ce généreux mouvement? Ne me laissez point dans l'incertitude! Je puis braver les souffrances d'une existence solitaire; mais je ne saurais vivre, s'il me fallait renoncer aux espérances qu'un mot de vous vient d'encourager.

— Vous me faites comprendre, Powis, combien la circonspection est utile; oublions toute autre chose, je vous prie, pour reprendre le fil de votre histoire, et revenir à des confidences dont je ne serai pas l'infidèle dépositaire.

— Un ordre donné avec tant de bienveillance est presque un encouragement... Est-ce que je vous offense, ma chère miss Effingham?

Eve passa le bras sous celui de Powis, pour lui prouver la confiance qu'elle avait en lui. La circonstance donnait un prix tout particulier à cette action si simple et si ordinaire.

— Vous oubliez, dit-elle avec enjouement, le but même de cet ordre, au moment où vous voudriez me persuader que vous avez envie de m'y conformer.

— Eh bien donc, miss Effingham, vous serez plus complétement obéie... Pourquoi mon père a-t-il quitté ma mère sitôt après leur union, c'est ce que je n'ai jamais su. Il paraîtrait qu'ils n'ont vécu ensemble que quelques mois; mais j'ai du moins la consolation de savoir que ma mère était irréprochable. Pendant longtemps, j'ai été en proie à une cruelle incertitude. J'avais sur la conduite de ma mère des doutes humiliants; mais ils ont été dissipés, grâces au ciel, durant ma dernière visite en Angleterre. Lady Dunluce, sœur de ma mère, aurait pu me cacher ce qui lui était défavorable, je ne m'en suis pas rapporté à son témoignage. J'ai eu sous les yeux une dernière lettre de mon père; c'était un mois avant la mort de sa femme. On y rend hommage à la vertu, à la pureté, au caractère de celle que j'ai perdue. Une pareille lettre, miss Effingham, a une bien grande valeur pour un fils!

Eve ne fit aucune réponse, mais Paul crut sentir une douce pression de la main qui jusqu'alors avait reposé si légèrement sur son bras, sur ce bras qu'il osait à peine remuer, de peur de ne pas sentir le délicieux contact d'une femme adorée.

— J'ai d'autres lettres de mes parents, ajouta le jeune homme, mais aucune n'est plus douce à mon cœur que celle-ci! D'après le ton général de ces lettres, il me semble douteux que mon père ait jamais aimé réellement ma mère. Il y a bien de la cruauté, miss Effingham, à tromper une femme par de faux semblants d'affection!

— Oui certes, dit Eve : mieux vaut mourir que d'être victime d'une erreur ou d'un mensonge.

— J'ai lieu de croire que mon père s'était abusé lui-même en abusant celle qu'il avait épousée. Mon esprit, naturellement attentif aux moindres détails, a cru trouver dans l'obscurité et l'incohérence de ses expressions la preuve qu'il avait peu d'attachement pour ma mère.

— Etait-elle riche? demanda Eve innocemment, car, étant elle-même héritière, elle avait su de bonne heure qu'elle courrait le risque d'être recherchée par des spéculateurs.

— Elle n'avait pour elle que sa naissance et sa beauté. Ce dernier fait est démontré par son portrait, que j'ai eu en ma possession, ou plutôt que j'avais, car c'était cette miniature qui, si vous vous en souvenez, m'a été volée par les Arabes. Ma mère ne possédait qu'une honnête aisance, rien de plus.

En entendant parler de cette miniature Eve s'appuya davantage sur le bras de Paul, et Paul osa serrer le bras de sa compagne.

— En ce cas, reprit Eve toute troublée et sachant à peine ce qu'elle disait, je vois que M. Powis n'avait pas l'âme mercenaire, et c'est beaucoup.

— Monsieur Powis! s'écria Paul, c'était un homme plein de noblesse et de désintéressement : il n'a pas existé d'homme plus généreux, moins égoïste, que François Powis.

— Je croyais que vous n'aviez jamais connu votre père, dit Eve étonnée.

— Non vraiment; mais je m'aperçois de votre erreur. Vous supposez que mon père s'appelait Powis, tandis que son nom était Assheton.

Paul alors raconta que dès sa plus tendre enfance il avait été adopté par M. Powis, dont il avait pris le nom et dont il avait été le légataire universel.

— Je portai le nom d'Assheton jusqu'au jour où M. Powis, en m'emmenant en France, me conseilla de prendre le sien. Je l'acceptai avec d'autant plus d'empressement, que, d'après les informations qu'il avait prises, mon père devait être mort. Il avait légué ses biens, qui étaient considérables, à ses neveux et à ses nièces, sans faire la moindre mention de moi dans son testament. Il semblait vouloir cacher son mariage aux yeux de tous, et jusqu'à l'heure de sa mort il avait passé pour célibataire.

— Il y a dans tout ceci, monsieur Powis, quelque chose d'inexplicable. Je suis surprise que vous n'ayez pas cherché à obtenir des renseignements plus positifs, que vous étiez à même de vous procurer.

— Pendant de longues années d'angoisses je n'osai ouvrir une enquête, de peur d'apprendre quelque chose d'injurieux pour la mémoire de ma mère; en outre, ma profession m'isolait, me séquestrait du monde, me retenait dans de lointains parages. Le dernier voyage et la maladie de mon bienfaiteur m'ôtèrent toute liberté d'esprit et m'empêchèrent de me préoccuper de ce qui me concernait personnellement. La famille de ma mère avait reçu assez cavalièrement les avances de M. Powis, il en était justement blessé ; j'épousai sa querelle, et je rompis toute négociation avec des parents qui me repoussaient et qui contestaient même le mariage de mon père.

— Vous en êtes-vous procuré la preuve? demanda Eve avec intérêt.

— La preuve irrécusable ! ma tante Dunluce assistait à la cérémonie, et je possède le certificat que l'officiant remit à ma mère. N'est-il pas étrange, miss Effingham, que lady Dunluce et sa famille aient eu pendant longtemps des doutes sur ma qualité d'enfant légitime?

— C'est d'autant plus incroyable, que votre tante avait été présente à la bénédiction.

— Elle n'en disconvenait pas, mais son mari, le général Ducie, désirait fortement faire vendre en sa faveur la baronnie dont elle était l'unique héritière si l'on parvenait à me déposséder. Elle imagina donc que mon père était déjà marié lorsqu'il avait contracté une seconde union. Cette assertion fut heureusement démentie.

— Pauvre Powis! dit Eve avec une sympathie qui se peignait moins dans ses paroles que dans le son de sa voix. Si jeune, et avoir déjà tant souffert !

— J'ai appris à supporter le malheur, ma chère miss Effingham ; n'ai-je pas été longtemps isolé dans la vie sans que personne daignât s'occuper de moi....

— Ne dites pas cela! nous, du moins, nous vous avons toujours porté de l'intérêt, nous avons su comprendre à quel point vous méritiez d'être estimé et d'être....

— Achevez !

— D'être aimé ! dit Eve avec une fermeté dont elle fut la première à s'étonner par la suite ; mais elle sentait que Powis, dans sa situation exceptionnelle, devait être traité avec moins de réserve qu'un homme ordinaire.

— Aimé ! s'écria Paul ; miss Effingham!... Eve!... qu'entendez-vous par ce « nous ? »

— J'entends mon père, mon cousin et moi-même.

— Un pareil sentiment ne suffit pas pour guérir des blessures comme les miennes. J'apprécie les éminentes qualités de votre père et de votre cousin, mais un amour partagé avec eux ne me rendra pas le bonheur. Au reste, désavoué, portant un nom qui n'est pas le mien, orphelin et sans famille, comment oserais-je espérer à la main d'une femme telle que vous?

Les détours de l'allée avaient conduit les deux amants près d'une fenêtre de la maison. Le rayon de lumière qui s'en échappait tombait sur la douce figure d'Eve. Ses traits charmants étaient animés par un combat naturel entre la pudeur et la tendresse ; et son sourire impliquait un encouragement qu'il était impossible de méconnaître.

— En croirai-je mes sens? pouvez-vous accepter les vœux d'un homme comme moi ! s'écria le jeune homme ; et il entraîna sa compagne loin de la fenêtre, de peur de lire sur son visage la condamnation de ses espérances.

— Pourquoi ne les accepterais-je pas, Powis?

— Mes malheurs domestiques, ma position équivoque, le peu de fortune que j'ai comparativement à vous, tout me porte à croire que je suis indigne d'obtenir votre main.

— Vos malheurs de famille sont une raison de plus pour vous faire accueillir favorablement. Si vous avez peu de fortune, c'est uniquement par comparaison ; et cette considération n'est pas d'ailleurs importante, du moment que je suis assez riche pour nous deux. Vous ne vous croyez pas digne de moi, mais vous reviendrez sur cette opinion, je le crains, quand vous connaîtrez mieux celle que vous avez si imprudemment préférée à toutes les autres.

— Eve ! ma chère Eve! s'écria Paul en lui prenant les mains et en la contemplant à la faible lueur des étoiles, ne me laissez aucune incertitude! ai-je réellement le bonheur de vous plaire?

— Si la foi et l'affection d'un cœur qui est tout à vous... vos chagrins touchent à leur terme.

— Mais que fera votre père?

— Il est ici pour confirmer ce que sa fille vient de déclarer! dit Edouard Effingham, qui sortit précipitamment du bosquet près duquel ils se trouvaient.

— Powis, ajouta-t-il en posant familièrement la main sur l'épaule du jeune homme, je suis soulagé d'une pénible inquiétude, maintenant que je sais que vous vous comprenez l'un et l'autre. Mon cousin John m'a communiqué ce que vous lui avez appris de votre vie passée, et vous n'avez plus de révélation à nous faire. Il y a plusieurs années que nous vous connaissons, et nous vous admettons dans notre famille comme si vous nous étiez envoyé par la Providence.

— Monsieur Effingham! mon cher monsieur! dit Paul, qui respirait à peine dans l'excès de sa surprise et de son ravissement : toutes mes espérances sont dépassées, et votre aimable fille m'a montré une franchise généreuse à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Après avoir pressé la main d'Edouard, Paul se retourna pour chercher Eve ; mais elle avait disparu pendant ce court intervalle. Il l'aurait suivie, si M. Effingham n'avait jugé le moment propice à un entretien avec son futur gendre, et peu favorable à une conversation raisonnable entre les amants. En conséquence, il prit le bras du jeune homme et l'entraîna dans une autre partie du jardin. Au bout d'une demi-heure, Paul Powis était plus calme et se considérait comme le plus heureux de tous les êtres.

CHAPITRE XXIV.

Nannette Sidley était occupée à ranger des robes quand notre héroïne rentra dans sa chambre et se laissa tomber sur un sopha. Eve était trop absorbée dans ses réflexions pour s'apercevoir de la présence de sa vieille bonne. Elle demeura un moment immobile, le front couvert de rougeur, les yeux levés au ciel et les mains jointes; puis ses émotions se trahirent par des larmes.

Si la pauvre Nannette eût appris à l'improviste quelque malheur inattendu, elle en eût été moins affligée qu'elle ne le fut de cet accès de sensibilité; elle s'approcha de son ancienne pupille, et, se penchant vers elle avec une sollicitude maternelle, elle lui demanda la cause de ses chagrins.

— Confiez-les-moi, miss Eve; cela vous soulagera. Votre mère avait aussi de ces douleurs subites, mais je n'osais jamais lui en demander la raison. Pour vous, vous êtes mon enfant, et rien ne peut vous attrister sans m'attrister aussi.

Eve avait les yeux brillants et la figure animée; le sourire qui effleura ses lèvres formait avec ses pleurs un contraste si étrange que la vieille bonne se perdit en conjectures.

— Je n'ai point de chagrins, ma chère Nannette, murmura miss Effingham, je suis loin, bien loin d'être malheureuse !

— Dieu soit loué ! J'avais peur que le mariage du baronnet avec miss Grâce ne vous fût désagréable, car sa conduite n'a pas été celle qu'il aurait dû tenir.

— Pourquoi cela, ma chère amie? Je n'ai aucun droit sur sir George Templemore, et son union avec ma cousine ne peut que me satisfaire. J'aurais désiré seulement qu'il fût notre compatriote.

La vieille bonne regarda alternativement sa jeune maîtresse, le parquet, et une fusée qui sillonnait les airs. Ensuite ses yeux se reportèrent sur Eve; et encouragée par l'expression de bonheur qui rayonnait dans tous les traits de la jeune fille, elle risqua cette observation :

— Si M. Powis avait plus d'audace...

— Dites moins de modestie, Nannette.

— Oui, madame, s'il s'occupait moins des autres et davantage de lui : voilà ce que je veux dire.

— Eh bien, si cela était?

— Je pense qu'il aurait le cœur de vous avouer ce qu'il éprouve.

— Et s'il avait eu ce courage, Nannette, que faudrait-il lui répondre, à votre avis?

— Ah! madame, vous le savez aussi bien que moi! Il me serait impossible de répéter les paroles qu'une dame prononce en pareille occasion, mais je sais qu'elles font bondir de joie le cœur d'un jeune homme.

Il y a des circonstances où une dame se passe difficilement de la sympathie d'une personne de son sexe. Eve aimait tendrement son père; mais si elle avait eu avec lui une confidence analogue, elle n'aurait pu être aussi expansive qu'avec une mère. Nannette lui avait tenu lieu de celle dont elle avait été sitôt privée, et une longue intimité avait établi entre la bonne et la jeune élève une confiance réciproque, que l'âge n'avait pas amoindrie. Cette confiance n'était pas sans avantages pour Eve, dont elle servait à entretenir l'ingénuité native, et qu'elle préservait de l'égoïsme, des préjugés et des idées fausses, écueil ordinaire des femmes à la mode.

— Vous ne m'avez pas dit, ma chère Nannette, reprit miss Effingham, quelle réponse je devrais faire selon vous à M. Powis. Faudrait-il, par exemple, consentir à quitter mon père bien-aimé?

— Comment y seriez-vous forcée, madame? M. Powis n'a pas de maison à lui, et c'est à peine s'il a une patrie.

— Qu'en savez-vous? demanda Eve assez mécontente de l'observation.

— Son domestique me l'a dit; si M. Powis avait une maison, un homme qui le sert depuis si longtemps ne manquerait pas de le savoir. Je me couche rarement sans passer en revue les événements de la journée, et plus d'une fois mes pensées se sont portées sur sir George Templemore et M. Powis. Comme le premier a une maison et que l'autre n'en a pas, il m'a toujours semblé que celui-ci devait avoir la préférence.

— Vous arrangez cela à votre façon; mais de ce qu'un homme est sans asile, il ne s'ensuit pas qu'on doive le choisir comme époux : ce serait même souvent une raison pour le refuser.

— Je n'ai jamais beaucoup réfléchi sur tout cela, miss Eve. Cependant j'ai été recherchée, et j'ai même été tentée une fois de me marier.

— Vous, Nannette Sidley! s'écria Eve, à laquelle cette idée parut aussi étrange que celle de voir son père convoler en secondes noces. Je n'ai jamais connu ce détail, et je serais curieuse de savoir pourquoi vous n'avez pas donné suite à vos projets d'union, qui auraient eu l'inconvénient de me priver de vos bons soins.

— Je me dis : Que fait une femme en se mariant? elle s'engage à tout quitter pour son mari, à l'aimer plus que ses parents et que tous les êtres vivants sur la terre, n'est-il pas vrai?

— C'est mon avis, j'en suis même certaine, répondit Eve en rougissant; et elle songea que le bonheur pour elle datait de cette soirée, puisqu'elle pouvait se livrer à une passion qui l'emportait sur tous les autres attachements.

— Eh bien! madame, ajouta la vieille bonne, j'ai bien interrogé mes sentiments, et, après un bon examen, j'ai découvert que je vous aimais trop pour prendre en conscience de tels engagements.

— Chère Nannette, que je vous embrasse!..... Chut, on a frappé; c'est madame Bloomfield, je reconnais son pas. Faites-la entrer, ma bonne, et laissez-nous.

Madame Bloomfield en entrant fixa ses yeux perçants sur sa jeune amie; sa figure, qui avait habituellement une expression de gaieté et même d'ironie, était pensive et sérieuse.

— Eh bien, miss Effingham, s'écria-t-elle, dois-je vous féliciter ou vous faire des compliments de condoléance? Jamais changement plus miraculeux ne s'est opéré plus subitement; mais est-ce en bien, est-ce en mal?

— Vous êtes de bonne humeur ce soir, ma chère dame Bloomfield; c'est sans doute l'effet des amusements de la soirée.

— Ma foi! votre jeu de l'incendie a causé une conflagration générale. Madame Hawker a failli faire une chute comme votre illustre homonyme en apercevant un serpenteau près de sa robe, une grange a été brûlée, le cœur de sir George Templemore est en cendres, M. John Effingham a déclaré qu'il ne serait plus célibataire, s'il y avait deux dames Bloomfield au monde, et M. Powis a l'air d'avoir été déterré tout rôti dans les ruines d'Herculanum.

— Pourquoi toutes ces plaisanteries? demanda Eve d'un ton si calme que madame Bloomfield s'y méprit un moment. Cette digne amie s'assit sur le sopha à côté de notre héroïne, et la regarda fixement pendant près d'une minute.

— Eve Effingham et l'hypocrisie, reprit-elle, ne peuvent avoir rien de commun, et mes oreilles ne doivent pas m'avoir trompée.

— Vos oreilles, ma chère madame Bloomfield!

— Mes oreilles, ma chère miss Eve Effingham. Je sais bien qu'on a tort de surprendre les secrets d'autrui; mais n'est-ce pas s'exposer que de faire des déclarations passionnées dans les allées d'un jardin sans avoir autre chose que des buissons pour se garantir de la curiosité des passants?

Pendant que madame Bloomfield s'expliquait, le coloris des joues de la jeune fille avait graduellement augmenté, et sa rougeur finit par être aussi vive qu'à son retour du jardin.

— Puis-je vous demander ce que tout cela signifie? dit-elle en faisant un effort pour paraître calme.

— Certainement, ma chère, et je vous ferai connaître aussi le sentiment qui m'anime. Croyez bien que je n'ai aucune envie de plaisanter sur un sujet aussi important pour vous. Je passais avec votre cousin dans une allée qui coupait celle où vous étiez avec M. Powis. A moins de se boucher les oreilles, il était impossible de ne pas entendre une partie de votre conversation. Nous avons tâché cependant de nous conduire avec honneur; votre cousin a répété deux fois hem! hem! de mon côté j'ai toussé, mais vous n'avez pas daigné prendre garde à nous.

— Vous avez toussé! s'écria Eve plus confuse que jamais; en vérité, ma chère dame, je ne me souviens pas d'avoir entendu le moindre signal.

— Je le crois sans peine, car il y a eu un temps où je n'avais moi-même d'oreilles que pour une seule voix; mais je suis prête à signer une attestation à la mode de la Nouvelle-Angleterre. Ne vous méprenez pas sur les motifs qui me font agir; n'attribuez point ma conduite à une curiosité vulgaire. Vous êtes orpheline, vous n'avez point de parents à consulter, et les pères, après tout, ne sont que des hommes.

En prononçant ces mots, madame Bloomfield avait un air si séduisant et si affectueux qu'Eve, par un mouvement irrésistible, lui prit les deux mains et les pressa contre son cœur.

— Mon père, répéta-t-elle, a toute la tendresse et toute la délicatesse qu'une femme pourrait avoir.

— J'en suis persuadée; mais il peut n'avoir pas été très-clairvoyant dans cette affaire... M'est-il permis de vous parler comme si j'étais votre sœur aînée?

— Expliquez-vous aussi franchement que vous le voudrez, madame Bloomfield, mais laissez-moi maîtresse de mes réponses.

— Ce que je soupçonnais est arrivé, dit madame Bloomfield dans une espèce d'aparté : les hommes se sont laissé séduire, et l'on a laissé cette jeune fille sans protection dans le moment le plus important de sa vie!

— Madame Bloomfield, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que votre père et votre cousin, malgré leur sollicitude prétendue, n'ont pas joué le rôle de sentinelles vigilantes; je veux dire que vous avez été abandonnée à vos propres impressions, quand vous aviez à combattre l'influence d'un des jeunes gens les plus séduisants du pays.

C'est un moment cruel que celui où nous doutons de ceux que nous aimons, et Eve devint pâle comme la mort en écoutant son amie. Déjà elle avait été en proie à une pénible incertitude, lorsque Paul avait été brusquement ramené en Angleterre; mais il lui avait suffi pour dissiper ses soupçons de se rappeler tout ce qu'il avait fait depuis qu'ils s'étaient rencontrés en Autriche. Elle ne conservait aucune défiance à l'époque où elle l'avait revu à Templeton; les explications qu'il lui avait données paraissaient suffisantes, et elle ne le considérait qu'à travers le prisme d'une prévention favorable. Les paroles de madame Bloomfield retentirent à ses oreilles comme celles d'un arrêt sévère. Son amie fut un moment effrayée de l'effet qu'elle avait produit, et se repentit sincèrement d'avoir abordé un sujet aussi scabreux; mais il était trop tard pour reculer : elle essaya seulement de réparer le mal qu'elle avait causé.

— J'ai été trop loin, dit-elle avec douceur en baisant au front sa jeune compagne; mais je suis exaspérée de la manière indigne dont le beau sexe des Etats-Unis est abandonné aux calculs machiavéliques de l'autre sexe. Peut-être suis-je un peu trop susceptible quand le danger menace mes amies. Vous êtes connue, ma chère, comme une de nos plus riches héritières, et par conséquent exposée aux tentatives des coureurs d'aventures, malheureusement plus nombreux ici que dans la société européenne.

La pâleur d'Eve disparut, et son visage exprima un léger mécontentement.

— M. Powis n'est pas un coureur d'aventures, dit-elle d'un ton ferme : sa conduite depuis trois ans suffit pour le disculper. Sans être précisément riche, il jouit d'un revenu qui le dispense d'avoir recours pour vivre à ces manœuvres honteuses.

— J'admets sa justification, et je n'ose pas maintenir mon épithète; mais vous conviendrez avec moi qu'il y a du louche dans son histoire. D'abord s'appelle-t-il véritablement Powis?

— Pas légalement peut-être, répondit Eve avec un sourire qui étonna sa compagne. Le nom de son père est Assheton.

— Vous êtes donc bien informée?

— M. Powis ne m'a rien dissimulé.

Madame Bloomfield parut embarrassée, et s'aperçut que l'intérêt qu'elle portait à la jeune fille l'avait entraînée à une démarche téméraire.

— Vous me charmez, reprit-elle, en m'apprenant que vous n'ignorez

pas cette particularité ; je la tenais de mon beau-frère, qui sert dans la marine. Il m'avait autrefois parlé d'un certain Paul Powis qui s'était comporté héroïquement dans un engagement avec les pirates des Antilles. Je lui ai écrit pour lui demander des renseignements, et il m'a révélé qu'après s'être appelée Assheton la personne en question avait pris tout à coup le nom de Powis sans aucune autorisation légale. Craignant que vous ne fussiez la dupe d'un aventurier, j'avais pris le parti d'intervenir et j'espère, ma chère amie, que vous me pardonnerez.

— Je rends justice à la bonté de vos intentions, ma chère dame, et je vous remercie sincèrement de l'intérêt que vous me témoignez. Permettez-moi de vous demander jusqu'à quel point vous savez ce qui s'est passé ce soir?

— Tout ce que je sais, c'est que M. Powis est amoureux fou, et qu'il vous a fait une déclaration toujours dangereuse pour la tranquillité d'une jeune personne, quand le prétendant a des qualités incontestables.

— Mais connaissez-vous le rôle que j'ai joué dans cette entrevue, la réponse que j'ai faite? dit Eve en rougissant jusqu'aux yeux.

— J'ai trop de loyauté pour vous avoir écoutée jusqu'au bout, miss Effingham ; je ne suis restée qu'un moment auprès de vous, et ce moment a suffi pour découvrir ce qui se passait dans l'âme de M. Powis. Je ne vous demande pas de confidence, ma chère Eve ; et, maintenant que je vous ai donné mes explications, je vous engage à retourner au salon, où nous sommes attendues. Oubliez ma conduite officieuse, et ne cessez pas d'avoir égard aux motifs qui m'ont guidée.

— Un mot encore, je vous en conjure! Comme le hasard vous a fait connaître les sentiments de M. Powis, il importe que je vous révèle ceux qu'il m'inspire.

Eve s'arrêta involontairement; elle avait la ferme intention d'achever la justification de son amant, mais la retenue naturelle à son sexe lui lia la langue à l'instant même où elle éprouvait le plus vivement le désir de s'expliquer. Elle triompha de sa faiblesse, et trouva dans son esprit aussi ardent que généreux les moyens de maîtriser son émotion.

— Je ne saurais souffrir, dit-elle, que vous emportiez de M. Powis une idée fâcheuse: loin de vouloir profiter des catastrophes qui l'ont mis à même de nous rendre des services signalés, ce n'est que ce soir qu'il m'a entretenue de sa tendresse; et les circonstances l'ont amené naturellement, invinciblement à m'en faire l'aveu.

— Je crois tout cela, car je suis certaine qu'Eve Effingham ne donnerait pas son cœur aveuglément.

— Son cœur, madame Bloomfield!

— Son cœur, ma chère! mais brisons là, je vous prie. Votre résolution ne saurait être encore bien arrêtée ; il n'y a qu'une heure à peine que vous êtes en possession du secret de votre amant, et la prudence exige que vous réfléchissiez. Je compte vous revoir au salon ; en attendant, adieu !

Eve voulut répondre; mais madame Bloomfield lui imposa silence par un geste, et quitta la chambre d'un pas léger, comme elle y était entrée.

CHAPITRE XXV.

Lorsque madame Bloomfield rentra au salon, elle trouva une nombreuse société. Le jeu de l'incendie avait cessé, et les fusées ne sillonnaient plus les cieux; mais d'autres lumières remplaçaient surabondamment celles qui venaient de s'éteindre.

M. Effingham et Paul causaient ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre; tandis que John Effingham, madame Hawker et M. Howel discutaient avec animation, M. Wenham s'entretenait avec le capitaine Ducie, non sans jeter de temps en temps des regards sur le trio cidessus mentionné. Sir Georges Templemore et Grâce van Courtlandt se promenaient dans une autre pièce, à la porte ouverte de laquelle on les voyait passer et repasser.

— Je suis ravi de votre arrivée, dit John Effingham à madame Bloomfield; jamais, certes, il n'a existé d'anglomane plus endurci que mon bon ami Howel, et je compte sur votre éloquence pour anéantir ses erreurs, que j'ai vainement combattues.

— Ai-je la moindre chance de succès, quand M. John Effingham a échoué?

— Vous réussirez mieux que moi, soyez-en sûre. Howel s'imagine que j'ai une dent contre l'Angleterre, et il m'écoute avec défiance.

— Quel est le sujet de la discussion, messieurs? demanda madame Bloomfield en s'asseyant.

— Madame, dit M. Howel, voici une revue anglaise qui rend compte d'un ouvrage américain. Je soutiens que l'auteur y est écorché vif, tandis que M. John prétend que le critique ne prouve rien que son ignorance, sa fureur et sa déloyauté.

— J'ai lu l'article, dit madame Bloomfield en jetant un coup d'œil sur le journal, et je dois dire que je me range du côté de M. John.

— Mais vous ne songez pas, madame, que cette revue est la plus importante de l'Angleterre, la plus goûtée de l'aristocratie !

— Cela n'empêche pas qu'elle ne soit pleine de mauvaise foi et destinée à soutenir quand même les plus détestables systèmes.

— Vous m'étonnez, madame Bloomfield!

— Je prouverai ce que j'avance, reprit la dame. Et, ouvrant la brochure au hasard, elle lut divers passages relatifs à l'Amérique, et qui fourmillaient d'erreurs évidentes; mais elle eut beau les relever, l'opiniâtre anglomane n'en persista pas moins dans sa prédilection.

Les parties belligérantes étaient encore aux prises, quand Eve parut au salon; elle n'y resta pas longtemps et passa avec son père dans la bibliothèque, dont M. Edouard Effingham ferma la porte à double tour.

Il avait toujours existé entre Eve et son père une rare confiance. Sous un certain rapport ils avaient été tout l'un pour l'autre, et la jeune fille n'ayant point d'autre parent, et n'ayant point connu sa mère, n'avait jamais hésité à confier à l'époux survivant les émotions et les pensées qui auraient naturellement pu être versées dans le sein maternel.

Edouard pressa son enfant contre son cœur, pendant près d'une minute, sans prononcer une seule parole.

— Tous mes vœux sont comblés, dit-il enfin ; depuis longtemps je demandais au ciel cette faveur : car de tous les jeunes gens que nous avons rencontrés à l'étranger ou connus dans notre patrie, Powis est le seul entre les mains duquel je puisse vous remettre avec la certitude qu'il vous aimera comme vous méritez d'être aimée.

— Mon père, ce que vous venez de dire achève de me rendre heureuse.

Edouard embrassa de nouveau sa fille, dont les joues étaient brûlantes d'émotion, et il put ensuite continuer la conversation avec plus de sang-froid.

— J'ai eu, dit-il, une longue conférence avec Powis, et il m'a donné toutes les explications désirables : il n'a point de parents aux Etats-Unis; mais je connais sa famille, qui faisait jadis partie de l'aristocratie coloniale. Je dois même avoir connu son père John Assheton, quoique plusieurs personnes de ce nom aient porté le nom de John.

— La mère de mon cousin n'était-elle point une Assheton?

— Oui, ma fille, et il doit exister entre John et Powis une parenté quelconque. Votre cousin vous en a-t-il parlé ?

Eve répondit qu'elle n'avait jamais abordé ce sujet.

— En ce cas, sonnez, nous allons éclaircir ce fait, il ne faut pas avoir de fausses délicatesses, mon enfant, et un aussi proche parent que John a le droit d'être informé de l'engagement que vous avez contracté.

— De l'engagement, mon père !

— Oui, répondit Edouard en souriant, j'ai pris sur moi d'engager votre foi à Paul Powis, et je vous offre en échange ses protestations d'amour et de constance éternelle.

Eve regarda son père d'un air de reproche, car elle appréhendait qu'il n'eût mis trop de précipitation à conclure ce mariage.

Toutefois, comme elle n'avait ni coquetterie ni affectation, et qu'elle était trop attachée à Paul pour être offensée, elle baisa la main qu'elle tenait dans les siennes et sonna comme son père l'avait priée de le faire.

— Votre décision, dit-elle en se rasseyant, rend indispensable une nouvelle enquête; il importe de connaître à fond tout ce qui concerne M. Powis, avec lequel vous n'auriez pas dû peut-être terminer si vite.

— Les promesses que j'ai faites sont conditionnelles, et leur exécution dépend entièrement de vous. Si je me suis trop avancé, il vous suffit de refuser de ratifier le traité passé par votre chargé d'affaires.

— Vous me proposez l'impossible, dit Eve en serrant la main de son père : le chargé d'affaires est trop respecté, il a trop le droit de commander pour être compromis par un désaveu; je ratifie donc tous les engagements que vous avez pris et que vous pourrez prendre en mon nom.

— Même si j'annule le contrat, ma chère amie?

— Même en ce cas, mon père, je n'épouserai personne sans votre consentement, et j'ai une confiance si absolue dans votre sollicitude, que je n'hésite pas à dire que j'accepterai aveuglément l'époux de votre choix.

— Que Dieu vous bénisse, Eve ! je vous crois, car je vous ai toujours vue dans de semblables dispositions depuis que vous avez l'âge de raison.

En ce moment, un domestique paraît à la porte; Edouard lui dit d'inviter M. John Effingham à se rendre dans la bibliothèque. Celui-ci arriva presque aussitôt, et s'écria en embrassant sa cousine :

— Il était temps de me faire appeler, il y a eu ce soir tant de *tête-à-tête* avec les vieux ou avec les jeunes que je commençais à me croire négligé; j'espère toutefois que j'arrive encore à propos pour exprimer mon opinion et pour désapprouver ce qui s'est fait.

— En vérité, dit Eve d'un ton railleur, il vous sied bien de désapprouver ce qui se passe, ne m'avez-vous pas chanté les louanges du prétendant depuis le jour où nous l'avons rencontré pour la première fois?

— Je ne saurais le nier; aussi je dois subir les conséquences de mes jugements téméraires. Mais pourquoi m'a-t-on mandé? est-ce pour savoir quelle somme j'ajouterai aux revenus annuels du jeune couple? Je déteste les affaires; mettons cinq mille livres, et n'en parlons plus ! Lorsque les contrats seront prêts, je les signerai aveuglément.

— Vous êtes un bourru bienfaisant; mais permettez-moi de vous adresser une seule question.

— Parlez sans scrupule, ma jeune dame, pendant que vous jouissez encore de votre indépendance. Ou je me trompe fort, ou Powis voudra être le capitaine à son bord.

— Eh bien ! à qui s'adresse votre libéralité? Est-ce à la fiancée, est-ce à l'époux?

— Question embarrassante ! dit John Effingham; il me serait difficile de dire lequel j'aime le mieux de vous deux.

— Vous êtes dans les mêmes sentiments que moi, dit Edouard; si j'avais un fils, il me serait à peine aussi cher que Paul.

Eve essuya une douce larme qui perlait dans ses yeux, car ces preuves d'affection données à son bien-aimé la transportaient de plaisir.

— Je vois, dit-elle, qu'il faut que je me marie, si je veux conserver une place dans vos cœurs; mais, mon père, vous oubliez ce que nous voulions demander à mon cousin.

— Ah ! c'est vrai. John, votre mère n'était-elle pas une Assheton?

— Assurément, Edouard; je n'ai pas besoin sans doute de vous apprendre ma généalogie.

— Nous désirons savoir s'il existe un degré de parenté entre Paul et vous.

— Je donnerais la moitié de ma fortune, du consentement d'Eve, pour qu'il en fût ainsi ! Mais quelle raison avez-vous de supposer que le cas soit probable ou même possible?

— Vous savez qu'il porte le nom de son tuteur et son père adoptif, mais que son nom de famille est Assheton.

— Assheton ! s'écria le cousin d'Eve avec un étonnement qui prouvait que cette particularité lui était révélée pour la première fois.

— Certainement; et comme il n'y a qu'une seule famille de ce nom, dont l'orthographe est assez singulière, nous avons pensé qu'il devait être votre parent, et nous espérons que notre attente ne sera point déçue.

— Assheton ! En effet, ce nom n'est pas commun, et il n'existe à ma connaissance qu'une seule famille qui le porte aux Etats-Unis. Mais est-il possible que Powis soit véritablement un Assheton?

— Sans aucun doute, dit Eve précipitamment; nous le tenons de sa propre bouche, et voici sa carte. Son père était un Assheton, et sa mère ét...

— Quelle était sa mère? demanda John Effingham avec une véhémence qui fit tressaillir ses compagnons.

— Je ne saurais vous le dire; il ne nous a point confié le nom de famille de sa mère. Cependant, comme elle était sœur de lady Dunluce, l'épouse du général Ducie, dont notre hôte est le fils, il est vraisemblable qu'elle s'appelait Dunluce.

— Je ne me souviens d'aucun parent qui ait fait ou qui ait pu faire un pareil mariage; et pourtant je connais intimement et personnellement tous les Assheton du pays.

— Pour nous tirer d'embarras, dit Edouard, pourquoi ne pas interroger Powis? Faisons-le venir, et questionnons-le. Après le plaisir de l'avoir pour fils, rien ne me serait plus agréable que d'apprendre qu'il avait un droit légal aux dispositions que vous avez faites en sa faveur.

— C'est impossible, repartit John Effingham; je suis fils unique, et mes cousins du côté maternel sont en trop grand nombre au même degré pour qu'aucun d'eux puisse se flatter d'être mon héritier. S'il s'en trouvait un parmi eux, je lui dirais que je suis un Effingham, que ma fortune me vient des Effrestobers, et qu'elle passera à un Effingham en dépit de tous les Assheton d'Amérique.

— Même de Paul Powis? dit Eve d'un ton de reproche.

— Il est vrai que je lui ai laissé un legs dans mon testament, mais c'était à un Powis et non pas à un Assheton.

— Cependant il a déclaré qu'il était légalement un Assheton et non un Powis; n'en parlons pas davantage, Eve; ce sujet m'est désagréable; je déteste le nom d'Assheton, quoique ce fût celui de ma mère, et je voudrais ne jamais l'entendre prononcer.

Eve et son père furent stupéfaits de l'émotion que manifestait leur cousin. L'idée qu'une circonstance mystérieuse pouvait lui inspirer de l'antipathie pour Paul, causa à la fiancée une peine inexprimable. Quant à Edouard, persuadé que les secrets de famille ne pouvaient avoir que des inconvénients quand ils n'étaient pas éclaircis, il renouvela la proposition d'envoyer chercher Powis à l'instant même.

— Vous êtes trop raisonnable, dit-il en terminant, pour sacrifier le sentiment de la justice à une antipathie qui me paraît peu fondée. Je sais que la succession de ma tante a entraîné, il y a environ vingt ans, de fâcheuses discussions, mais vous devriez les avoir oubliées.

— Malheureusement, répondit John, les querelles de famille sont celles qui laissent les traces les plus profondes; aussi voudrais-je que ce jeune homme portât un tout autre nom, et il m'est pénible qu'il le transmette à ma cousine.

— C'est l'homme que j'épouse et pas le nom, mon cher cousin.

— N'importe ! il s'appelait Powis quand nous l'avons connu, quand nous l'avons aimé, quand il a mérité notre estime, et je tiens à ce qu'il reste Powis.

— Vous avez d'étranges préventions, reprit Edouard, pour un homme dont les idées sont ordinairement si saines et si impartiales. Je demande encore une fois que Paul comparaisse devant nous, et que nous sachions s'il appartient à quelque branche de cette famille détestée.

Eve arrêta le bras de son père au moment où il touchait le cordon de la sonnette.

— Pas à présent, si vous m'aimez; ce serait lui montrer une défiance inopportune, et nous aurions l'air de tenir à sa famille plutôt qu'à lui-même.

— Eve a raison, reprit John; mais je ne me coucherai pas sans avoir tout éclairci. Nous n'avons pas fini l'examen des papiers du pauvre Lundi. Je prierai Paul de monter dans ma chambre pour achever de les parcourir, et je trouverai l'occasion de remettre sur le tapis sa propre histoire.

— Allez donc, dit Eve : je m'en rapporte à vous, car je sais combien vous avez d'estime pour Powis. Hâtes-vous ! il est déjà près de dix heures.

— Mais il désirera naturellement terminer la soirée avec vous, plutôt que de feuilleter les papiers de M. Lundi.

John sourit en prononçant ces mots, et le nuage qui avait assombri ses nobles traits se dissipa tout à coup.

— Je ne veux pas le revoir ce soir, répondit Eve : c'est trop de faiblesse pour un jour. Demain, si vous le désirez, s'il le veut lui-même, mais pas ce soir. Je vais me retirer avec madame Hawker, qui se plaint d'être fatiguée, et vous enverrez chercher Powis sans retard.

Eve embrassa John Effingham d'un air caressant, et en sortant de la bibliothèque elle lui indiqua la porte qui conduisait aux chambres à coucher. John lui céda en riant; dès qu'il fut dans sa chambre, il fit prier Paul de s'y rendre immédiatement.

CHAPITRE XXVI.

Le cousin d'Eve se leva pour recevoir le jeune homme, et lui tendit les mains de la manière la plus cordiale.

— Nous sommes maintenant alliés, lui dit-il, et j'espère que nous serons tous heureux.

— Si quelque chose pouvait ajouter au bonheur d'avoir été agréé par miss Effingham, répondit Paul avec émotion, ce serait l'accueil bienveillant que vous et son père m'avez fait.

— Qu'il n'en soit plus question présentement : j'ai deviné dès l'origine le succès de votre amour, et c'est moi qui ai franchement annoncé à Templemore qu'il se flattait en vain de réussir.

— Oh, oh! Templemore n'a jamais aimé Eve Effingham, et la passion qu'il croyait avoir pour elle n'approchait point de la mienne.

— Il y avait certainement une différence notable, l'absence de réciprocité; ce qui modifie singulièrement l'amour, surtout sous le rapport de la durée. Templemore ne se rendait pas un compte exact de la prédilection qu'il ressentait pour Eve; mais il m'a été facile d'en découvrir la cause, grâce à la connaissance que j'avais de la société au milieu de laquelle il vivait. Accoutumé aux effets d'une éducation factice, il avait été séduit par un rare mélange de délicatesse et de naturel. Chez les Anglais, le naturel est presque inséparable de la vulgarité; et quand ils le trouvent tempéré par une haute intelligence et des manières élégantes, il a pour les hommes blasés des charmes invincibles.

— Il est heureux qu'il ait trouvé si vite à remplacer Eve Effingham.

— Ce revirement ne m'étonne pas non plus, puisque Grâce van Courtlandt possède autant de charmes que sa cousine. D'ailleurs Templemore, quoique honnête et bien élevé, n'est pas remarquable par des grâces extraordinaires, il sera aussi heureux que l'est habituellement un Anglais de sa classe, et c'est à cela seulement qu'il peut prétendre. Quoi qu'il en soit, je vous ai fait mander moins pour parler d'amour que pour constater les funestes conséquences qu'a eues cette passion dans l'histoire que nous révèle la correspondance de M. Lundi. Il est temps que nous nous acquittions de notre mission. Veuillez ouvrir le nécessaire qui est sur la table de toilette; vous y trouverez la clef du bureau où j'ai renfermé les papiers.

Le nécessaire était grand et divisé en compartiments, dans l'un desquels Paul aperçut une miniature charmante. C'était le portrait d'une femme qui ressemblait tellement à Eve, que Paul s'y trompa. Le costume différait en quelques points de celui de nos jours, mais la mode avait subi tant de révolutions, que cette différence s'expliquait aisément.

— Voilà un véritable trésor! s'écria le jeune homme avec enthousiasme, et j'avoue que je vous en envie la possession. Il est ressemblant, sans être flatté; miss Effingham est beaucoup mieux.

John Effingham tressaillit en voyant la miniature entre les mains de Paul; mais recouvrant son sang-froid et souriant de l'illusion et de l'ardeur de son ami :

— Ce n'est pas Eve, répondit-il, c'est sa mère.

— Sa mère! murmura Paul en regardant le portrait avec intérêt : elle est morte jeune, monsieur?

— Oui, très-jeune; c'était un ange que Dieu s'est hâté de rappeler.

Paul tint un moment le portrait entre ses mains, puis il voulut le remettre dans le nécessaire; mais, en le replaçant, il remarqua dans

un autre compartiment un médaillon qui lui arracha un cri de surprise et de joie. John se mit à rire.

— C'est sans doute le portrait de ma grand'mère qui cause maintenant votre extase. Je le comparais hier avec celui d'Eve, et il y a entre elles une étonnante analogie. Ma grand'mère était belle dans sa jeunesse, et aucune femme ne s'avise de se faire peindre quand elle cesse d'être jolie.

—Ce n'est pas cela, monsieur Effingham, voilà la miniature que j'avais perdue à bord du *Montauk* et que je croyais m'avoir été enlevée par les Arabes. Elle aura été transportée dans votre cabine et mise dans vos bagages par votre domestique. Elle m'est bien précieuse, car c'est presque le seule souvenir que je conserve de ma mère.

— De votre mère! s'écria John Effingham en se levant par un mouvement presque involontaire. Je pense que vous êtes dans l'erreur, car depuis notre retour d'Europe, c'est aujourd'hui la première fois que j'ai examiné cette collection de médaillons, ce ne peut être celui qui vous manque.

— Il est à moi, j'en suis sûr, je ne m'abuse point.

— C'est étrange! s'écria John Effingham; voyons donc la miniature que vous tenez?

Paul la lui présenta en approchant une bougie.

— Quoi! c'est le portrait de votre mère! reprit John d'une voix étouffée.

— Je n'en puis douter; il m'a été transmis par les personnes qui ont pris soin de mon enfance; je le reconnais à la figure et au costume.

— Et votre père s'appelait Assheton?

— John Assheton, d'une famille de Pennsylvanie.

John Effingham poussa un profond soupir, son visage devint livide et sa main qui tenait le médaillon trembla convulsivement.

— Vous trouvez-vous mal? dit Paul au comble de la surprise.

— C'est impossible! cette dame n'a jamais eu d'enfant. Powis, vous avez été abusé par une ressemblance imaginaire ou réelle. Ce portrait est à moi et n'est pas sorti de mes mains depuis vingt-cinq ans.

— Pardonnez-moi, monsieur, c'est celui de ma mère que j'ai perdu à bord du *Montauk*.

John avait la figure si bouleversée que Paul s'apprêtait à sonner pour appeler du secours, quand un geste l'en empêcha.

— Regardez! reprit John d'une voix entrecoupée.

Il mit le doigt sur un ressort de la monture, et fit voir les initiales de deux noms tressés en cheveux.

— Ceci tranche la question, dit Paul désappointé: mon médaillon ne contenait rien de semblable; et pourtant il me semble encore que cette douce et pensive physionomie est celle de ma mère.

John Effingham fit un effort pour paraître calme, et après avoir rangé les portraits il prit la clef du bureau pour en tirer le portefeuille. Ensuite, il se jeta sur une chaise et fit signe à son ami de prendre les papiers de M. Lundi. Il fit tout cela machinalement, comme un homme dont le corps agit sous la participation de l'esprit.

— Oui, reprit-il pendant que Paul cherchait le numéro de la correspondance auquel il s'était arrêté, une ressemblance accidentelle vous a trompé. Ce ne peut être le portrait de votre mère, cette personne n'a pas laissé d'enfant. Vous m'avez dit que votre père s'appelait Assheton?

— John Assheton; là-dessus, il ne saurait y avoir aucun doute. Voici le numéro auquel nous en étions restés. Voulez-vous lire vous-même ou me charger de ce soin?

John Effingham fit signe à Paul de lire, il paraissait hors d'état de le faire.

— C'est une lettre écrite à l'individu nommé Dowse par la femme à laquelle il avait confié un enfant. Elle ne paraît contenir que des bavardages.

— Ah! que vois-je?

John se releva brusquement et fixa les yeux sur Paul comme un homme qui s'attend à une découverte extraordinaire sans pourtant en pressentir la nature.

— Voilà, reprit Powis, un passage singulier...

« J'ai mené l'enfant chez le joaillier, pour y prendre le portrait, dont j'avais donné la monture à raccommoder, et le petit drôle l'a reconnu au premier coup d'œil. »

— Que trouvez-vous là d'étonnant? d'autres que nous possèdent des portraits, et cet enfant savait mieux que nous ce qui était à lui.

— Monsieur Effingham, pareille chose m'est arrivée à moi-même. C'est un des premiers incidents qui m'aient frappé, et dont je garde encore un vif souvenir. J'étais bien jeune à cette époque; mais je me rappelle parfaitement qu'on me conduisit chez un joaillier, et que je sautai de joie en revoyant le portrait de ma mère: ce portrait dont j'étais privé depuis plusieurs mois, et que j'ai perdu maintenant!

— Paul Blunt... Powis... Assheton! dit John Effingham avec un trouble indicible: attendez-moi ici quelques minutes, je vous rejoins!

John Effingham se leva, et, malgré ses efforts, il eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'à la porte. Toutefois il refusa avec fermeté l'assistance de Paul, qui se demandait pourquoi un homme ordinairement si calme était en proie à une pareille agitation.

Quand il fut hors de la chambre, John Effingham se trouva mieux; il ordonna à son domestique de le suivre avec une lumière jusqu'à la bibliothèque.

— Maintenant, ajouta-t-il, priez le capitaine Ducie de me faire l'honneur de venir me trouver, et ne revenez pas. Je n'ai plus besoin de vous.

Une minute après, Ducie arriva et il fut aussitôt frappé du trouble et de la pâleur de celui qui le demandait.

— Qu'avez-vous? dit-il; êtes-vous indisposé?

— Non, répondit John Effingham en essayant de sourire: donnez-moi un verre d'eau, s'il vous plaît.... Je me sens mieux.... Vous êtes cousin de Powis, capitaine Ducie?

— Nous sommes enfants des deux sœurs, monsieur.

— Et votre mère est...

— Lady Dunluce, pairesse d'Angleterre.

— Mais... quel est son nom de famille?

— Elle l'a quitté pour prendre celui de mon père, car la famille Ducie est aussi ancienne et aussi honorable que celle à laquelle ma mère doit son rang héréditaire.

— Ce n'est pas là ce que je vous demande..... Comment s'appelait votre mère à l'époque où elle s'est mariée?

— Miss Warrender.

John Effingham se leva, et s'efforça de saluer courtoisement son interlocuteur.

— Je vous remercie, monsieur, et je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je vous ai dérangé à l'improviste,... peut-être mal à propos... Votre bras...

Le capitaine Ducie se pencha précipitamment et s'avança à temps pour empêcher John de tomber sans connaissance sur le parquet, en le recevant dans ses bras.

CHAPITRE XXVII.

Le lendemain matin, Paul et Eve étaient seuls dans cette bibliothèque qui avait été depuis longtemps le théâtre de tous les entretiens confidentiels de la famille Effingham. Eve avait pleuré, et les yeux de Paul attestaient qu'il avait cédé lui-même à la force de ses émotions. Cependant le bonheur se peignait sur la physionomie radieuse des deux amants. La fiancée répondait par des regards tendres, quoique timides, aux regards passionnés de son prétendu; elle avait la main dans les siennes, et il la portait souvent à ses lèvres dans le cours de la conversation.

— Est-ce un rêve! s'écria Eve après un moment de méditation silencieuse. Vous avez été Blunt, vous êtes devenu Powis, et vous voilà désormais reconnu pour un Effingham!

— Il y a plus: je me croyais orphelin, et je retrouve un père, et un père qui a tous les droits possibles à mon affection.

— J'avais depuis longtemps l'idée que mon cousin était tourmenté par de pénibles souvenirs... Mais savez-vous que la découverte qui vient d'être faite a pour moi de graves inconvénients? Les demoiselles qui se marient ont ordinairement l'avantage de changer de nom en même temps que d'état, et je me trouve condamnée à rester Eve Effingham jusqu'à la fin de mes jours!

— Si ce nom vous déplaît, je puis garder celui de Powis, que j'ai porté assez longtemps pour avoir le droit de le conserver en vertu d'une prescription.

— Ce nom me sera toujours cher; mais vous êtes un Effingham, et il importe que tout le monde le sache. Quelle heureuse destinée est la mienne! En contractant l'engagement le plus solennel de ma vie, je ne serai pas obligée de me séparer de mes anciens amis, et j'habiterai après mon mariage le même séjour que dans mon enfance.

— Je vous dois tout, ma chère Eve, mon nom, mon bonheur, et même mon domicile.

— Je n'en sais trop rien. Aujourd'hui qu'il est démontré que vous êtes l'arrière-petit-fils d'Edouard Effingham, vous pouvez aussi bien que moi prétendre à la propriété du wigwam, quand même chacun de nous chercherait de son côté le bonheur en mariage.

— Je ne l'entends pas ainsi; vous étiez l'héritière de M..., de mon père... Que ce titre de père est étrange pour moi!... Non-seulement vous m'aurez donné votre cœur et votre foi, mais encore je vous devrai ma fortune.

— En êtes-vous certain, ingrat! mon cousin ne vous avait-il pas adopté, même avant de connaître les liens naturels qui vous unissaient à lui?

— C'est vrai, et je vois que vous êtes bien informée; mais j'espère qu'en vous parlant des dons qu'il me destinait, mon père n'aura pas oublié de vous dire à quelles conditions je les acceptais.

— Il a rendu justice à la délicatesse de vos sentiments; il m'a fait savoir qu'avant de lui permettre de vous avantager, vous aviez exigé qu'il me conservât la qualité de légataire universelle.

— Et il y a consenti, grâce au ciel.

— Il n'a pas eu d'ailleurs, reprit Eve, de changements à faire à son testament, car il s'était déjà occupé de vos intérêts.

— Aux dépens des vôtres, ma chère Eve.

— S'il n'eût pas songé à vous, mon cher Paul, c'eût été aux dépens

de mes vœux les plus ardents. En tout cas, les dispositions testamentaires de mon cousin n'ont actuellement ni inconvénients ni avantages pour nous.

— Je désire pourtant qu'elles ne soient pas changées, mon amie, afin de vous devoir le plus possible.

Eve contempla son fiancé avec affection; ses joues, colorées par le bonheur et la santé, prirent un nouvel éclat, et elle sourit comme pour indiquer qu'elle en savait plus qu'elle n'en voulait dire.

— Comment dois-je interpréter ce regard expressif?

— Il signifie, Powis, que j'ai commis une action presque criminelle... J'ai détruit un testament!

— Celui de mon père?



— Je suis David, monsieur, vous ne pouvez avoir oublié David.

— Précisément. Mais je l'ai détruit en sa présence; et s'il n'y a pas consenti d'une manière formelle, il a du moins donné son adhésion tacite. Dès que j'ai su par lui que vous aviez des droits supérieurs aux miens, j'ai exigé qu'il anéantît ses premières dispositions, afin qu'en cas de malheur vous fussiez son héritier. Mon cousin a paru résister à mes instances, mais je crois qu'il aura dormi plus tranquillement après avoir acquis la certitude que cet acte de justice était accompli.

— Il a peu dormi, je le crains; minuit avait sonné depuis longtemps lorsque je l'ai quitté, et il était dans une agitation faite pour inquiéter un fils.

— L'explication qu'il vous a promise va renouveler ses douleurs. Est-elle nécessaire après tout? Ne vous suffit-il pas de savoir que vous êtes son fils?

— Il ne doit rester aucun nuage sur la réputation de ma mère. Je tiens à ce qu'il soit bien établi qu'elle est morte sans avoir aucun reproche à se faire. Il est neuf heures, la cloche du déjeuner va sonner, et nous serons ensuite initiés aux détails de cette lamentable histoire. Priez avec moi, Eve, pour qu'elle ne soit pas de nature à blesser les oreilles d'un fils.

Eve prit une main de Paul dans les siennes, et la baisa par un mouvement si naturel, qu'il ne lui vint pas à l'idée d'en rougir. Leurs jeunes cœurs étaient si bien d'accord, leurs aveux mutuels avaient si solidement établi la confiance entre eux, leur amour était si pur, qu'ils en assimilaient les manifestations à celles de tout autre sentiment sacré. La cloche les appela à table, et la fiancée cédant à la timidité de son sexe, pria Paul de la précéder de quelques minutes, pour ne révéler aux yeux de personne les saints mystères de leur tendresse.

Le repas fut silencieux; la découverte qui avait été faite la veille était connue par la déclaration publique de John Effingham.

Quand il s'était trouvé mal entre les bras du capitaine Ducie, celui-ci avait innocemment appelé du secours, et la vérité avait été révélée à tous les habitants du wigwam. Il en résultait une sorte de stupeur, et les réflexions que chacun faisait intérieurement nuisaient à la vivacité de la conversation générale; les amants seuls avaient été en état de la soutenir, mais le bonheur profond est rarement communicatif.

Quand le déjeuner fut fini, tous ceux qui n'avaient aucun lien de parenté avec les parties les plus directement intéressées aux explications de John eurent la délicatesse de se retirer. Edouard passa dans la chambre à coucher de son cousin, avec lequel il s'entretint pendant une demi-heure; puis ils firent prier Eve et Paul de les rejoindre.

John Effingham était fier et d'un caractère fortement trempé; son principal défaut était sa confiance en lui-même: cette confiance l'empêchait d'avoir recours aux conseils et à l'expérience d'autrui. Il s'humiliait parfois devant Dieu, surtout depuis plusieurs années, mais il lui répugnait de traiter avec ses semblables sur le pied de l'égalité. Il trouvait ses idées plus justes, plus larges et plus consciencieuses que celles de la plupart des hommes; aussi daignait-il rarement les consulter sur les opinions qu'il devait admettre, ou sur la conduite qu'il devait tenir. On devine aisément qu'un pareil type avait des passions violentes, dont l'impérieuse influence le dominait par intervalles. La confession qu'il était obligé de faire lui causait d'avance une mortification cruelle, et cependant il en sentait la nécessité; il s'y croyait obligé; et ayant pris la résolution d'accomplir ce qu'il considérait comme un devoir, il était déterminé par son orgueil même à le faire sans faiblesse et sans arrière-pensée; il fallait toute sa présence d'esprit, tout son amour de la justice, pour le mettre en état d'aller jusqu'au bout, et de ne reculer devant aucun des éclaircissements que les circonstances exigeaient.

John était assis sur une chaise longue: on ne pouvait pas dire qu'il fût malade, mais les émotions de la veille avaient ébranlé sa constitution. Il attira Eve et l'embrassa tendrement; il regarda Paul avec affection mais les taches d'un rouge vif qui coloraient ses joues prouvaient que la présence de ce fils lui causait en ce moment autant de peine que de plaisir.



M. Bragg et M. Dodge commencent une partie de cartes qui se prolonge fort avant dans l'après-midi.

— Mon cher Paul, lui dit-il après un long silence, ma paternité est maintenant bien établie. Les lettres écrites par John Assheton à votre mère après leur séparation achèveraient de dissiper mes doutes, si j'en pouvais conserver. La certitude d'avoir un aussi digne fils doit me combler de joie; mais il est essentiel que je vous dévoile des particularités qui auront peut-être pour vous quelque chose d'affligeant.

— Ne nous en dites rien! s'écria Eve en se jetant dans les bras de son cousin; il nous suffit de savoir que vous êtes le père de Paul, et nous ne voulons pas en savoir davantage.

— Je vous reconnais à ce langage, ma chère Eve, mais il ne s'accorde pas avec les obligations qui me sont imposées. Aucun soupçon ne doit peser sur celle que je m'étais choisie pour compagne: en voulant m'éviter de tristes aveux, vous ne réfléchissez pas que mon silence tournerait au détriment de Paul.

— Ne songez pas à moi, dit Powis; ne prenez conseil que de vous-même, et occupez-vous, je vous prie, de vous plutôt que de moi.

— Je vous remercie, mes enfants... Quel mot, Edouard ! et quelles nouvelles sensations il éveille en moi lorsque je le prononce !.. J'apprécie l'étendue de votre attachement, la pureté des motifs qui vous guident; mais si vous tenez à la tranquillité de mon âme, si vous voulez que je recouvre l'estime de moi-même, vous me permettrez de me soulager du fardeau qui m'oppresse. Ces expressions peuvent vous sembler étranges; mais elles ne sont pas trop fortes. Sans être coupable de crime prémédité, j'ai de cruels reproches à m'adresser.

John Effingham s'arrêta un moment comme pour se recueillir, et il continua avec tant de tranquillité, que ses auditeurs ne perdirent pas une seule syllabe de ses paroles.

— Votre père sait bien, mais vous ignorez probablement, ma chère Eve, que j'éprouvais pour votre sainte mère une de ces passions qui bouleversent l'âme. Votre père et moi lui faisions la cour en même temps, et l'on peut dire pourtant, Edouard, qu'il n'existait pas entre nous de sentiment de rivalité.

— Vous me rendez justice, John; car si la tendresse de celle que j'aimais m'était parfois pénible, c'est parce qu'elle vous affligeait.

— Malheureux dans mes amours, il me fallut encore approuver le choix que fit votre mère. N'eut-elle pas raison de préférer la douceur, les habitudes réglées et les qualités solides d'Edouard à mon caractère violent et bizarre ?

— Vous exagérez vos défauts, mon cher cousin; vous vous êtes montré parfois opiniâtre et même dur, mais jamais violent, surtout avec une femme.

— Vous aurez beau dire, je n'étais pas fait pour une créature qui possédait à la fois tant de douceur et de grandeur d'âme, et il m'eût été impossible de la rendre aussi complétement heureuse qu'elle le méritait, et que vous l'avez rendue heureuse pendant son séjour sur la terre. Je supportai mon échec avec courage; j'étais atteint dans mon orgueil, dans mon amour, irrité contre moi-même plutôt que contre vos parents, ma chère Eve. On eut beau retarder le mariage pendant deux ans par considération pour moi, mes douleurs ne se calmèrent pas, et je partis avec la résolution de ne plus revoir ma famille. Je ne m'avouais pas à moi-même cette résolution, mais je l'entretenais légèrement; elle me poursuivait, elle s'attachait à moi comme une maladie mortelle. Quand je m'éloignai du spectacle de bonheur dont j'avais été forcé d'être témoin, pour mieux rompre tous liens avec mon pays, avec ma famille, je changeai de nom et je pris des arrangements qui dénotaient le trouble de mon esprit.

— Pauvre John ! s'écria Edouard, si nous avions connu ces détails, ils auraient jeté un voile sombre sur notre félicité !

— Je le savais; je craignais qu'ils ne fussent révélés au moment même où je me courbais sous le coup dont vous m'aviez involontairement frappé ! Je pris le nom de ma mère; je congédiai mon domestique, et j'évitai de me présenter dans les localités où j'étais connu. Je tremblais pour ma raison; l'idée me vint qu'un brusque mariage pouvait me faire oublier la passion qui me consumait, et que j'obtiendrais peut-être l'équivalent de la douce affection à laquelle vous deviez tant de bonheur, Edouard !

— Evidemment, John, vos facultés avaient été momentanément altérées.

— Non; je subissais seulement le joug des passions, sur lesquelles la raison n'a jamais exercé qu'une influence précaire. Le hasard me mit en rapports dans un des Etats du Sud avec miss Warrender, qui me sembla devoir réaliser mes plans de consolation et de vengeance.

— De vengeance, John !

— Oui, je voulais me venger ! Comment ? de qui? je l'ignorais; mais j'avais dans le cœur un ressentiment dont il faut bien que je m'accuse. Je me présentai à miss Warrender sous le nom de John Assbeton, et quelques mois s'écoulèrent avant que je fusse bien déterminé à tenter l'expérience terrible dont j'avais conçu le projet. Miss Warrender était jeune, belle, vertueuse, bonne et bien née; si elle avait un défaut, c'était une hauteur dédaigneuse, une fierté exagérée.

— Ah ! je ne la désavoue pas! dit Paul avec chaleur et exprimant par ce peu de mots ses pensées les plus intimes.

— Vous n'avez pas à rougir, mon fils, du caractère de votre mère. Sans être parfaite, elle possédait la plupart des vertus de son sexe; elle pouvait, elle devait même faire le bonheur d'un homme raisonnable. Elle avait le cœur libre, et mon hommage fut accepté. Elle n'était pas riche, mais j'eus soin de lui dissimuler ma fortune; trouvant une certaine satisfaction à être préféré pour moi-même, j'étais devenu plein de défiance et de déloyauté; je ne voulus pas non plus faire l'aveu de la faiblesse qui m'avait porté à changer de nom. Les formalités du mariage dans ce pays sont si simples et si faciles qu'elles me dispensèrent de toute explication. On ne publiait point de bans, on n'avait besoin ni de certificat, ni d'autorisation, et le nom de baptême était le seul qui fût prononcé pendant la cérémonie. Il n'y eut donc aucun obstacle à notre union; mais je n'avais point totalement perdu de vue les droits d'autrui, et sous promesse de secret, je me procurai une attestation en mon nom véritable. Si vous allez à l'endroit où le mariage fut célébré, vous trouverez l'acte de ce mariage sur les registres de l'église, où sont dûment consignés les noms de John Effingham et de Mildred Warrender.

J'avais accompli un devoir, mais la passion qui me dominait encore ne me laissait pas la force d'avouer toute la vérité à la personne pour laquelle je n'aurais dû avoir aucun secret. Comme j'appartenais du côté maternel à la famille dont je prétendais être, je me persuadais ou plutôt j'essayais de me persuader que je n'étais pas un imposteur. Je me plaisais à croire que ma femme me pardonnerait aisément lorsque je lui raconterais mes aventures.

Miss Warrender et sa sœur demeuraient avec une tante bien intentionnée, mais faible d'esprit, et elles n'avaient aucun parent capable de prendre des renseignements, comme l'aurait exigé la prudence la plus ordinaire. A la vérité, je m'étais présenté à la faveur de circonstances qui contribuaient à déguiser mon identité. Des papiers que je possédais par hasard établissaient d'une manière certaine que j'étais allié avec la famille Assbeton, et cependant ils ne faisaient pas connaître le nom d'Effingham. Au reste, il y a si peu de défiance dans ce pays, que j'aurais pu passer ma vie entière sans que ma supercherie fût découverte, en ayant soin de me tenir éloigné des parties de l'Amérique où j'étais personnellement connu.

— Tout cela était fort mal, mon cher cousin, dit Eve en lui prenant affectueusement la main, je ne serais pas femme si je parlais autrement, et je ne puis m'empêcher de revendiquer les droits de mon sexe. Vous aviez contracté le plus solennel de tous les engagements, et c'est une union accomplie sous de fâcheux auspices que celle qui est souillée par le mensonge. Vous auriez pu toutefois vivre tranquille auprès d'une femme tendre et vertueuse.

— Hélas! c'est un remède bien dangereux que le mariage quand on a le cœur encore rempli d'une autre image. La confiance vint trop tard entre ma femme et moi. S'apercevant bientôt que j'étais malheureux, Mildred obtint de moi une confession tardive de mon existence antérieure. Je ne lui laissai ignorer que mon nom. Justement offensée de la déception dont elle avait été victime, cédant aux impulsions d'une



Nanette s'approcha d'Ève avec une sollicitude maternelle, et lui demande la cause de ses chagrins.

âme noble et élevée, elle me déclara qu'avec de telles conditions elle ne pouvait vivre plus longtemps avec moi; une séparation eut lieu. Je me dirigeai vers les États du sud-ouest, et je passai une année entière à voyager, cherchant de place en place une tranquillité qui me fuyait toujours; je m'enfonçai dans les prairies loin du monde, et je menai une vie nomade au milieu des trappeurs et des chasseurs de bisons.

— Voilà donc pourquoi vous connaissez si bien ce pays! s'écria Edouard Effingham : nous n'avions jamais pu nous expliquer jusqu'à ce jour comment vous étiez si bien informé, car nous nous imaginions que vous aviez demeuré à cette époque chez vos amis de la Caroline.

— Personne ne savait où je m'étais caché; j'avais encore changé de nom, et je n'avais point de domestique. Néanmoins j'avais donné à Mildred une adresse à laquelle elle pouvait m'envoyer ses lettres. J'avais fini par ressentir pour elle un attachement sincère, bien qu'il n'allât point jusqu'à la passion; je songeais à me rapprocher d'elle aussitôt que les blessures de mon cœur seraient cicatrisées. Les obligations du mariage sont trop sérieuses pour être négligées, et j'étais convaincu que ni ma femme, ni moi ne pourrions vivre en paix sans accomplir les devoirs que nous imposait l'état où nous étions entrés.

— Et pourquoi, demanda Eve, n'êtes-vous pas retourné auprès de votre femme après avoir quitté les prairies?

— Hélas! ma chère enfant, je trouvai à Saint-Louis des lettres qui m'annonçaient sa mort! On ne me parlait point d'un enfant, et j'étais loin de soupçonner que j'étais devenu père. Quand Mildred eut cessé d'exister, je considérai comme rompus tous les liens de cette malencontreuse union; je me regardai comme affranchi de toute obligation; et la conduite des parents de la défunte, qui étaient d'ailleurs en très-petit nombre dans le pays, ne m'inspira aucune envie de rendre mon mariage public. Je continuai à passer pour garçon; mais s'il avait existé des motifs plausibles, de nature à me faire avouer le passé, tous ceux qui me connaissaient devaient être persuadés que je n'aurais pas hésité.

— Mon cher monsieur, dit Paul avec le ton timide d'un homme qui abordait un sujet délicat, oserai-je vous demander quel parti prirent les parents de ma mère?

— Je n'avais jamais vu M. Warrender, mon beau-frère, mais il avait la réputation d'un homme hautain et tracassier. Ses lettres étaient froides, et souvent même conçues en des termes qui m'indignaient. Il feignait de croire que j'avais donné une fausse adresse dans l'ouest, puisque je demeurais dans les Etats du milieu. Il se permettait encore d'autres insinuations qui étaient alors incompréhensibles pour moi, mais qui m'ont été expliquées par diverses lettres dont Paul m'a donné communication. Mon beau-frère me semblait cruel, insensible; mais sa conduite avait une excuse.

— Laquelle, s'il vous plaît? demanda Paul avec vivacité.

— D'après les lettres que vous m'avez remises, mon fils, je m'aperçois que la famille de votre mère me prenait pour John Assheton de Lancastre, homme d'humeur bizarre, qui avait contracté en Espagne un mariage malheureux, et dont la femme, je crois, vit encore à Paris, quoiqu'elle soit perdue pour sa famille. Cet homme, avec lequel j'étais allié, vivait dans la retraite; il ne se remit jamais du coup qui l'avait frappé. On le confondit avec moi, et les parents de ma femme témoignèrent que je m'étais rendu coupable de bigamie. Si je m'en rapporte à certaines lettres, mon beau-frère désirant obtenir des éclaircissements, se présenta chez John Assheton de Lancastre, mais il fut brutalement chassé de la maison dès qu'il lui parla de sa femme. La famille de Mildred se crut déshonorée, et pour cacher sa faute imaginaire, elle ne divulgua pas la naissance de l'enfant considéré comme illégitime.

Pour moi, je prends à témoin l'Être Suprême qui voit toutes nos actions, que l'idée que j'étais père ne s'était jamais présentée à mon esprit. En apprenant que le père de Paul Powis s'appelait John Assheton, en reconnaissant les traits de sa mère dans le portrait de Mildred, qu'elle m'avait donné à l'époque de notre union, j'entrevis la vérité, et tous mes doutes furent dissipés quand le capitaine Ducie me déclara que le nom de famille de la mère de Paul était bien miss Warrender.

— Mais, dit Eve, en entendant parler de lady Dunluce, des Ducie et de la famille de Paul, n'avez-vous pas senti un mouvement de curiosité?

— Comment ma curiosité aurait-elle été excitée? je ne pouvais m'inquiéter d'un enfant dont j'ignorais absolument l'existence; je savais que les Warrender avaient des prétentions, qu'ils se flattaient d'avoir un rang et de la fortune en Angleterre, mais je me souciais peu de leurs titres, et moins encore de l'argent qui pouvait revenir à ma femme. Je n'avais jamais entendu parler du général Ducie, qui avait épousé la sœur de Mildred après ma séparation, et dont par conséquent il ne pouvait être fait mention dans les lettres de mon beau-frère. Tout ce que je désirais, c'était d'oublier complétement l'existence de cette famille.

J'allai en Europe, et j'employai sept années à voyager. C'était à l'époque où le continent était interdit aux Anglais, et je n'avais aucun moyen de me renseigner à ce sujet. A mon retour, la tante de ma femme était morte; le dernier de mes beaux-frères l'avait suivie au tombeau, sa sœur était depuis longtemps madame Ducie; personne ne songeait à la famille Warrender, dont le souvenir était presque effacé dans le pays, et ce souvenir m'était trop pénible pour que je cherchasse à le réveiller...

John Effingham suspendit un moment ses explications, qui n'avaient pas cessé un seul moment d'exciter l'attention de ses auditeurs.

CHAPITRE XXVIII.

— Je dois noter, reprit-il, une particularité singulière de ma dernière visite dans le vieux monde. En 1829, je rencontrai le général Ducie à Alexandrie. Je remontai le Nil avec lui, et je redescendis après avoir admiré les cataractes. Il voyait en moi un riche voyageur américain; il ne me connaissait que sous le nom de John Effingham; et de mon côté, je me contentais de savoir que c'était un officier général anglais avec lequel les relations étaient des plus agréables. Il avait toute la réserve d'un Anglais de distinction, et parlait rarement de sa famille. Ce fut seulement à notre retour au Caire que j'appris qu'il avait reçu des lettres de sa femme lady Dunluce; mais je ne me doutais guère que lady Dunluce fût mademoiselle Warrender, sœur de ma femme. Que de fois il nous arrive d'être sur le point de découvrir un mystère dont la solution est importante pour nous, et de rester plongés dans l'ignorance!

Au reste, il paraît que la famille Ducie a cessé de confondre ensemble les deux John, qu'elle a reconnu la légalité du mariage, et qu'elle a cessé de repousser Paul Powis.

— Pendant longtemps, dit Paul, elle s'est figurée que j'avais pour père l'homme qui s'était marié en Espagne; mais elle finit par s'apercevoir de son erreur, et attribua ma naissance à un autre John Assheton, qu'on disait cependant célibataire. Partageant l'opinion de mes parents, je lui écrivis quelques lettres, auxquelles il répondit négligemment en se moquant de mes prétentions comme de celles d'un fou ou d'un imposteur. Ma fierté ne me permettait pas de prolonger cette correspondance.

Malgré la gravité de l'entretien, les profondes émotions qu'il avait récemment éprouvées, John Effingham ne put s'empêcher de sourire.

— Je connais celui dont vous parlez, répliqua-t-il, c'est le fils du frère de ma mère, John Assheton de Nescopeck, le célibataire le plus endurci qui existe aux Etats-Unis. Il a dû croire que vos lettres étaient une mystification conçue par ses compagnons de plaisir, et je suis surpris qu'il ait cru nécessaire d'y répondre.

Il n'a répondu qu'à une seule, et il avait en effet l'air de prendre la chose en plaisanterie. Maintenant que je sais la vérité, je lui pardonne volontiers; mais le dédain avec lequel il me traita me causa autrefois d'amères douleurs. J'ai eu l'occasion de le voir une fois en public, et je l'ai bien observé; car, chose étrange! on trouvait que je lui ressemblais.

— Cela n'a rien d'étonnant, nous avions tous deux un air de famille, et à présent que vous m'en avez averti, il ne m'est pas difficile de remarquer la ressemblance que vous me signalez; vous tenez des Assheton aussi bien que des Effingham.

— Ces explications sont claires et satisfaisantes, dit Edouard; il est suffisamment établi que Paul est né en légitime mariage de John Effingham et de Mildred Warrender; mais il reste encore un point à éclaircir. Comment s'est passée l'enfance de notre ami? pourquoi la famille Warrender l'a-t-elle abandonné aux soins des individus qui l'ont eux-mêmes confié à M. Powis?

— Je ne vois là rien d'obscur, répondit John Effingham; Paul est évidemment l'enfant dont il est question dans les papiers de M. Lundi. La mère de cet homme a gardé mon fils jusqu'à l'âge de quatre ans; et pour se débarrasser des tracas et des frais qu'il lui causait, elle l'a laissé partir avec M. Powis, tout en conservant la rente annuelle que lui payait lady Dunluce. Le nom de cette dame figure dans les dernières lettres, et si elles nous étaient tombées entre les mains au commencement de notre examen, nous serions arrivés plus vite à la même conclusion. Il faudrait maintenant, pour obtenir des renseignements circonstanciés, découvrir le nommé Dowse, qui paraît avoir mené cette intrigue, et auquel madame Lundi s'était mariée en secondes noces.

— Le capitaine Truck, dit Paul, a retrouvé ici un de ses anciens passagers qui a connu Dowse, et qui donnera sur ce personnage les détails que nous désirons. Grâce à son témoignage, toutes les questions légales seront résolues.

— Elles n'ont pas besoin de l'être, reprit John Effingham en tendant la main à son fils avec une expression de vive tendresse. Hier, lorsque j'ai été remis de mon évanouissement, nous avons achevé la lecture des papiers de M. Lundi, et pris connaissance de ceux qui étaient entre vos mains; vous possédez l'acte de mariage de votre mère, et je reconnais que je suis la personne qui s'y trouve désignée sous le nom de John Assheton : j'en ai fait la déclaration formelle au dos de cet acte par une note écrite et signée de ma main. Voici en outre un certificat que j'ai reçu sous mon véritable nom, et l'ecclésiastique qui me l'a délivré mentionne au bas que j'avais un pseudonyme quand il a célébré pour moi la cérémonie nuptiale.

— Un pareil homme, dit Eve avec énergie, déshonorait l'habit qu'il portait.

— Vous êtes trop sévère envers lui, mon enfant; au moment du mariage, il partageait l'erreur de ma fiancée : ce ne fut que quelque temps après qu'il apprit la supercherie dont il avait été dupe, et l'attestation qu'il consentit à signer pouvait avoir des avantages et n'avait aucun inconvénient. L'ecclésiastique dont il s'agit vit encore, il est parvenu à l'épiscopat, et il certifiera au besoin la légalité du mariage.

— Le prêtre qui m'a baptisé vit aussi, s'écria Paul; il ne m'a jamais perdu de vue : il était en partie dans la confidence des parents de ma mère, et même après mon adoption par sir Powis, il eut les yeux sur moi, disant que j'étais un de ses petits chrétiens. C'est un homme éminent que vous connaissez sans doute de nom, le docteur Oates.

— Cela seul suffirait pour établir l'identité, dit Edouard, et nous pouvons nous passer même du témoignage du passager qu'a retrouvé le capitaine Truck. L'obscurité dont cette affaire a été enveloppée vient de ce que John avait changé de nom et de ce qu'il ignorait que sa femme lui eût laissé un fils. La famille Ducie paraît avoir eu des motifs valables pour révoquer en doute la légalité du mariage; mais aujourd'hui, elle n'a plus d'objection à faire. Comme il s'agit d'une fortune considérable, nous veillerons à ce qu'il n'y ait nulle part matière à discussion.

— J'ai déjà disposé de mon bien, et je suis en règle de ce côté, reprit John Effingham en regardant Eve avec un sourire malin. On peut toujours faire un testament, surtout lorsqu'il ne contient qu'un seul legs. Le mien est terminé, et j'y reconnais pour unique héritier Paul Effingham, né de mon mariage avec Mildred Warrender et connu en dernier lieu dans la marine des États-Unis sous le nom de Paul Powis. De cette façon, je serai en mesure avec la loi, mais nous aurons à essuyer bien des commérages.

— Mon cousin John!

— Eh bien, ma chère Eve?

— A qui la faute?

— A celui qui en contractant le plus sacré des engagements a débuté par une déception que rien ne justifiait. Le meilleur parti à prendre, c'est d'aller au-devant des suppositions, de devancer la médisance, d'imposer silence aux déclamations des oisifs, en divulguant à haute voix toutes ces aventures.

— Je ne vois pas la nécessité d'entrer dans les détails, dit Edouard. Vous vous êtes marié jeune, vous avez perdu votre femme au bout d'un an. C'était une miss Warrender, sœur de lady Dunluce; Paul et Ducie sont cousins, et le premier, dont vous ignoriez l'existence, se trouve être votre fils. On ne se permettra pas de vous adresser la moindre question, et je suis sûr que tous les gens raisonnables se contenteront de cette simple tournure des événements.

Eve joignit ses jolies petites mains avec un geste de surprise.

— Mon père! s'écria-t-elle, dans quelle partie du monde avez-vous vu la curiosité s'apaiser si facilement? Un récit succinct ne suffit à personne, surtout aux États-Unis, où tout individu, ignorant ou instruit, au premier ou au dernier rang, se constitue juge de tous les actes de ses semblables.

— Nous avons du moins, dit Paul, la consolation de savoir que les révélations ne changeront pas le cours des choses. Dans tous les cas, les bavards arrangeront l'histoire à leur manière, et leur version se propagera quand même la fausseté en serait aussi évidente que le soleil en plein midi. Les médisants sont essentiellement menteurs, et la vérité est le dernier ingrédient qu'ils admettent dans leurs macédoines; un fait bien constaté donne à leurs suppositions le coup mortel. Bornez-vous donc, mon cher monsieur, à dire simplement que je suis votre fils; ce titre m'est trop précieux pour être passé sous silence.

John Effingham regarda tendrement le noble jeune homme pour lequel il avait depuis si longtemps tant d'estime et d'admiration, et le bonheur suprême que le cœur d'un père est seul capable de goûter lui arracha de douces larmes.

CHAPITRE XXIX.

Eve et Paul Effingham ne se trompaient pas dans leurs conjectures sur le commérage; mais ils l'avaient étudié dans les grandes villes, et ne se rendaient pas compte de ce qu'il était dans un village. Ici, les événements se succèdent avec tant de rapidité que l'un fait oublier l'autre; là, on abandonne un sujet d'entretien parce qu'il en survient un nouveau.

Quand on annonça aux habitants de Templeton que M. John Effingham avait retrouvé un fils dans la personne de M. Paul Powis, on fit des suppositions dont aucune ne s'accordait avec la réalité. Les plus expérimentés, les plus intelligents furent étonnés d'apprendre que ce célibataire endurci avait été marié dans sa jeunesse; mais leur curiosité bien naturelle ne chercha pas à approfondir des aventures qui concernaient une famille. Ils comprirent qu'elle n'eût pas envie de les divulguer, et les idées qu'ils avaient de la délicatesse et de la sainteté des affections domestiques leur firent respecter dans autrui les mêmes sentiments. Mais, à l'exception de ces gens d'élite, tous les villageois multiplièrent à l'envi, pendant une quinzaine, les suppositions, les faux bruits, les nouvelles contradictoires, les affirmations, les dénégations. Quelques élégants, dont la sphère ne s'étendait pas au delà de la vallée où ils étaient nés, avaient médiocrement goûté l'esprit distingué, la réserve et les bonnes manières de Paul, ils semblaient croire qu'il leur faisait tort en étant le fils de son père, et s'indignaient de ce qu'il eût l'audace de s'élever au-dessus d'eux.

Les mariages qui allaient se contracter au wigwam occupèrent non-seulement le village et le comté, mais encore l'île de Manhattan, centre de la grande ville de New-York, assemblage de maisons en briques d'un rouge écarlate, de petites églises et de tavernes colossales. Dans ce quartier, où l'organisation sociale est arrivée à son apogée, on s'entretient invariablement de mariages toutes les fois qu'on a épuisé les sujets plus communs, les vins, les dollars et les lots de terrain. On fit de sir George Templemore l'honorable lord George Templemore; et de ce que Paul était parent de lady Dunluce, on en conclut qu'il était l'héritier d'un duché de ce nom.

La préférence d'Eve pour un noble fut attribuée aux goûts aristocratiques qu'elle avait rapportés des contrées étrangères. En fréquentant les cercles d'Europe, Eve en avait su apprécier l'urbanité, la grâce, la retenue, la civilisation; mais elle en méprisait profondément le clinquant et les dehors trompeurs. Elle ne méritait en rien l'accusation que lançaient contre elle ses compatriotes; mais comment se garantir de la calomnie, comment raisonner avec l'ignorance?

Certains membres d'une petite église, à la tête de laquelle étaient M. Steadfast Dodge et madame Abbot, abordèrent la question avec gravité, et la considérèrent comme d'une importance générale.

Environ quinze jours après les *éclaircissements* contenus dans le précédent chapitre, ces deux personnages eurent une conférence dont voici le résumé :

— Pour ma part, monsieur Dodge, dit la veuve Abbot, je ne crois pas du tout que Paul Powis soit Paul Effingham. Vous dites que dans sa jeunesse vous l'avez connu sous le nom de Blunt?

— Certainement, madame, il était universellement connu sous ce nom, et il est au moins extraordinaire qu'il ait eu tant de noms de rechange; mais on saura la vérité, madame Abbot, si toutefois il est possible de la savoir dans l'état actuel où se trouve le monde. On saura....

— Vous n'avez jamais rien dit de plus juste, s'écria la veuve, à laquelle son impétuosité permettait rarement de laisser achever une phrase : jamais je n'arrive à la connaissance de la vérité. A propos, vous vous rappelez que vous aviez insinué que M. John Effingham allait épouser Eve, et voyez l'étrange chose! il se trouve que c'est son fils!

— C'est probablement parce que la future a changé d'avis, madame Abbot; elle a eu raison, ma foi, puisqu'elle a un mari plus jeune avec la même fortune.

— C'est une femme indigne! qu'elle épouse le père ou le fils, et qu'il n'en soit plus question : ce sera un grand débarras pour le village. Savez-vous, monsieur Dodge, que je me suis souvent demandé si les deux vieux Effingham n'étaient pas frères? Je savais qu'ils s'appelaient entre eux le cousin John et le cousin Edouard; je savais aussi qu'Eve affectait d'appeler son oncle mon cousin; mais elle a tant d'affectation, et les deux vieillards ont pris des mœurs si bizarres à l'étranger, que je ne m'en rapportais pas à eux; je me disais : Des gens du pays doivent en savoir sur une famille plus long que n'en peut savoir la famille elle-même; et les gens du pays déclaraient d'un commun accord qu'ils étaient frères. A la fin du compte, il paraît qu'ils ne sont que cousins.

— Oui, je crois que cette fois la famille avait raison et que le public avait tort.

— Eh bien, monsieur Dodge, le public n'a-t-il pas le droit de se tromper? Nous habitons un pays libre, et à quoi nous servirait la liberté, s'il n'était permis au peuple d'avoir tort par-ci par-là? Nous sommes tous de misérables pécheurs, et il serait superflu d'attendre de nous autre chose que le péché.

— Ah! ma chère dame Abbot, vous êtes vraiment trop sévère envers vous-même. Tout le monde s'accorde à dire que vous menez une conduite exemplaire, et que vous accomplissez scrupuleusement vos devoirs religieux.

— Il ne s'agit pas de moi, mon cher monsieur; je ne veux point me montrer égoïste, et j'abandonne volontiers mes imperfections à la critique charitable de mes amis et de mes voisins. Mais croyez-vous, monsieur Dodge, que Paul Effingham, en admettant qu'on doive l'appeler ainsi, fasse un mariage conforme aux lois en épousant miss Effingham? Ne peut-on y mettre opposition, et dans cette hypothèse la fortune de John ne passerait-elle pas à l'État?

— Il devait en être ainsi, ma chère dame, et je pense que le jour approche où ce rêve sera réalisé. Le peuple commence à comprendre ses droits, et dans un siècle d'ici, il saura leur donner une sanction pénale. Nous sommes déjà arrivés au point où l'on regarde comme aristocratique de faire un testament; et croyez-en ma parole, nous ne nous arrêterons pas en aussi beau chemin.

Mes lecteurs ne doivent pas supposer, d'après le langage de M. Dodge, que ce fût un partisan des lois agraires, ou qu'il entrevît dans l'avenir la division des propriétés. Il possédait au delà de ce qui pourrait revenir à chaque individu dans un partage égal, et ne se souciait nullement de diminuer ses revenus en les soumettant à une répartition

générale. En somme, il ne savait guère ce qu'il voulait; seulement il éprouvait de l'envie pour tous ceux qui étaient au-dessus de lui; et c'était là qu'il fallait chercher le secret de ses principes, de ses inclinations, de ses doctrines. Il trouvait raisonnable et juste tout ce qui pouvait contribuer à réduire à son niveau ceux que l'éducation, l'opulence, les habitudes avaient placés dans une position supérieure à la sienne; mais ce qu'il trouvait raisonnable et juste fût devenu à ses yeux de la tyrannie et de l'oppression, s'il l'avait reconnu contraire à ses intérêts.

Les institutions de l'Amérique, comme toutes les institutions humaines, ont leur bon et leur mauvais côté. Si nous comparons le régime des États-Unis à celui des autres nations, nous acquérons la conviction que le bien tend à l'emporter sur le mal; mais nous ne pourrions atteindre le but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, si nous ne faisions ressortir la conséquence la plus saillante de la destruction complète des distinctions factices. L'abolition des priviléges personnels a certainement développé outre mesure ce penchant qui prédomine malheureusement chez l'homme à convoiter ce que les autres possèdent, et à déprécier les qualités auxquelles il ne peut atteindre.

Les idées de madame Abbot étaient à l'unisson de celles de son interlocuteur.

— Je partage vos espérances, monsieur Dodge, dit-elle; il faudra bien qu'il arrive un jour où l'on n'accordera de droits qu'à ceux dont on aura constaté les sentiments religieux. C'est l'unique moyen de conserver la moralité dans un État... Mais voilà Truck, ce vieux lion de mer, et le commodore, son camarade de pêche, armés de leurs lignes et de leurs agrès. Appelez-les, monsieur Dodge; je suis curieuse d'apprendre ce qu'ils ont à raconter de leurs chers amis les Effingham!

M. Dodge obéit, et bientôt le navigateur de l'Océan et le navigateur du lac furent assis dans le petit salon de madame Abbot, qu'on pouvait appeler à juste titre le foyer du commérage.

— Messieurs, dit madame Abbot aussitôt que ses hôtes furent installés; les nouvelles du jour sont intéressantes, n'est-ce pas? M. Powis est devenu M. Effingham, et l'on assure que miss Effingham va devenir madame Effingham! Il n'y aura jamais de terme aux miracles, et je regarde assurément celui-ci comme l'un des plus surprenants de mon époque.

Le commodore cligna de l'œil et fit de la main un geste énergique, comme il en avait l'habitude.

— Votre époque ne date pas d'hier, dit-il, et M. Powis doit s'estimer heureux d'y occuper une place importante. Pour ma part, j'ai été aussi étonné de son histoire que si j'avais pris le sogdollager avec un hameçon à truites, en ayant une croûte de fromage pour amorce.

— Après tout, reprit la dame, ce miracle est-il réellement un miracle? on assure que le soi-disant Powis n'est ni un Effingham ni un Powis, que c'est un certain M. Blunt. Pouvez-vous donner quelques renseignements à ce sujet, capitaine Truck?

— Il m'a été présenté sous ces trois noms, madame, et c'est une connaissance pour moi sous ses trois aspects, de quelque côté que vous l'envisagiez; je vous garantis que c'est un homme de premier numéro, un homme qui met la barre au vent au milieu de ses ennemis.

— Ce n'est pas à mes yeux une grande recommandation d'être de premier ou de second numéro, ou même d'avoir des ennemis; je suis sûre, monsieur Dodge, que vous n'avez pas d'ennemis sur la terre.

— Je serais fâché de croire que j'en ai, madame Abbot; je suis l'ami de tous les hommes, et des pauvres en particulier, et il me semble que tous les hommes devraient être mes amis. La famille humaine est à mes yeux composée de frères qui sont tenus de vivre entre eux fraternellement.

— Comme vous avez raison, mon cher monsieur! nous sommes tous pécheurs, et notre devoir est d'excuser réciproquement nos imperfections. Que miss Effingham épouse Pierre ou Paul, peu nous importe; mais si elle était ma fille, je ne la donnerais pas volontiers à un homme qui a trois noms de famille, et qui lui prend le sien par-dessus le marché.

— Les Effingham portent la tête haute sans qu'il soit possible de deviner pourquoi, répondit l'éditeur du *Furet actif* : plus de pareils êtres accaparent de noms, plus ils s'estiment heureux sans doute. Pour ma part, je les traite avec autant de condescendance que le reste des humains; car je me suis fait une règle, capitaine Truck, de tenir la même conduite envers un roi sur son trône qu'envers un mendiant qui m'accoste dans la rue.

— Je comprends, c'est un moyen d'établir que vous valez autant que ceux qui sont au-dessus de vous; votre philosophie compte beaucoup de partisans en Amérique.

— Considérablement, dit le commodore.

Il y avait tant de désordre dans l'esprit de M. Dodge et de madame Abbot, qu'ils ne sentirent pas le sarcasme du vieux marin.

— Je voudrais savoir, reprit la veuve, si Ève Effingham a été vraiment régénérée? Qu'en pensez-vous, commodore?

— Ré... quoi, madame! dit le commodore complétement étranger au vocabulaire de la dévotion quoiqu'il adorât souvent Dieu dans son cœur en errant sur les eaux du lac.

— Régénérée, répéta madame Abbot.

— Je ne sais rien, madame, de sa régénération ou de sa résurrection; je puis seulement affirmer qu'elle est jolie et sémillante comme une yole.

— Oh! s'écria M. Dodge, les meilleurs amis de la famille Effingham n'ont pas la prétention de soutenir qu'elle soit religieuse : je ne veux dire de mal de personne; mais si l'on exigeait de moi un serment, j'affirmerais au besoin une infinité de circonstances qui établissent incontestablement qu'aucun de ses membres n'a senti l'inspiration d'en haut.

— Allons, allons, dit la veuve avec affectation : j'abhorre la médisance, vous le savez, et je ne puis tolérer une accusation aussi nettement formulée; donnez-moi des preuves de ce que vous avancez, ces messieurs contrôleront au besoin votre témoignage.

Madame Abbot entendait par preuves de simples allégations.

— Eh bien, madame, puisque vous me demandez des preuves, vos désirs seront satisfaits; d'abord la famille Effingham lit ses prières dans des livres.

— Oui, oui, dit le capitaine; mais c'est la manière de prier de tous ceux qui ne sont pas de vrais puritains.

— Pardonnez-moi, monsieur, les catholiques et les anglicans sont les seuls qui commettent une telle impiété : l'idée de faire une lecture à la Divinité est particulièrement odieuse à une âme dévote.

— Comme si le Seigneur avait besoin d'un lecteur! dit madame Abbot. La pratique des Effingham est détestable, monsieur Dodge, je ne saurais en disconvenir; faire ainsi les prières en famille, c'est tourner le culte en dérision.

— Vous l'avez dit, madame; mais ce n'est pas tout : croiriez-vous qu'ils jouent aux cartes?

— Aux cartes! s'écria madame Abbot en levant ses pieuses mains avec une sainte horreur.

— Oui, madame, ils se divertissent avec ces misérables morceaux de carton, marqués de rois et de reines. C'est un péché plus qu'ordinaire, madame Abbot, puisqu'il est anti-républicain.

— J'avoue que je ne m'en doutais pas! J'avais bien entendu dire qu'Ève Effingham s'était rendue coupable d'inconséquences; mais je ne supposais pas qu'elle fût assez pervertie pour jouer aux cartes. O Ève Effingham, Ève Effingham, quel sera le destin de votre pauvre âme!

— Elle danse aussi, reprit M. Dodge.

Le publiciste, s'apercevant du déclin naissant de sa popularité, s'était associé récemment à la congrégation la plus rigide de Templeton, et il montrait l'ardeur et le zèle d'un nouveau converti.

— Elle danse! répéta madame Abbot exaspérée.

— La contredanse, la gigue et le cotillon, dit le capitaine Truck. J'en réponds : je l'ai vu de mes propres yeux; mais, madame Abbot, je dois vous avertir que votre propre fille...

— Bianca Alzuma Anna! s'écria la mère alarmée.

— Elle-même, Bialzuma Anca Anne, puisque tel est son nom. Croiriez-vous, madame, que je l'ai vue faire pis que danser?

— Pire que danser, vous m'épouvantez, commodore! Un de mes enfants serait-il capable d'une infamie?

— Mon devoir est de vous révéler la vérité, madame, puisque vous consentez à m'entendre. Sachez qu'hier matin, entre sept et huit heures, j'ai vu votre Bialzanca Zuma sauter à la corde!... je l'ai vue, comme j'espère revoir le sogdollager.

— Et vous trouvez que c'est plus criminel que de danser?

— Mille fois plus, madame; c'est sauter sans musique, sans grâce, sans agréments, comme j'ai pu en juger d'après Balsama.

— Vous aimez à plaisanter, à ce que je vois. Il n'est pas défendu par la Bible de sauter à la corde.

— Pas plus que de danser, ou même de jouer aux cartes.

— Mais, en y réfléchissant, c'est une perte de temps, et l'on ne gaspille pas de précieux moments sans ouvrir la porte à tous les désordres, à toutes les mauvaises passions.

— Comme vous dites. Balfuma était allée pomper de l'eau; c'est vous qui l'y aviez envoyée, je le parie; et elle gaspillait son temps. Que le jeu ouvre la porte aux passions, on n'en saurait douter, car avant de sauter elle disputa la corde à la fille du voisin, et ces deux dragons femelles s'arrachèrent quelques poignées de cheveux. Croyez-en ma parole, madame, il ne manquait qu'un violon fêlé pour en faire un péché des plus gros.

Pendant que le commodore occupait de la sorte la pieuse veuve, le capitaine Truck faisait du coin de l'œil des signes à son camarade, et préparait une farce aux dépens de madame Abbot.

Les deux pêcheurs étaient devenus inséparables. Dans les parties qu'ils faisaient ensemble, quand ils croyaient avoir pris assez de poisson, ils allaient s'asseoir auprès de la source; l'un allumait son cigare, l'autre sa pipe; ils faisaient du grog, discutaient des hommes et des choses, et finissaient par jouer au piquet, en prenant une vieille souche pour table à jeu.

Or, le capitaine avait dans sa poche les cartes dont ils se servaient habituellement. A force d'avoir été maniées, elles étaient aussi bigarrées d'un côté que de l'autre. Il montra secrètement ces cartes à son ami, et tandis que celui-ci attirait l'attention de madame Abbot en lui dévoilant les écarts de sa fille, le malicieux capitaine glissa les rois,

les dames, les valets, les as, etc., dans le panier à ouvrage de la dame. Dès que cet exploit eut été accompli avec succès, un signe télégraphique annonça au commodore que la conspiration avait réussi. Le batelier, transformé momentanément en théologien, céda par degrés le terrain à son adversaire; mais il persista cependant à soutenir que sauter à la corde était un péché, qu'on pouvait d'ailleurs qualifier de véniel.

Si le commodore avait possédé un répertoire de phrases à effet, s'il eût eu plus de prosélytisme, s'il eût été à même de larder ses discours de citations de la Bible, il est probable qu'il eût fondé une nouvelle secte chrétienne. L'espèce humaine persiste à mépriser les commandements de Dieu les plus formels, à se révolter contre les vérités évangéliques, à ne pratiquer ni l'humilité ni la charité; mais il semble qu'elle se complaise à grossir le catalogue des offenses que l'on peut commettre contre la puissance divine. On aurait donc accueilli vraisemblablement avec enthousiasme les théories du commodore; mais il n'était pas de force à les soutenir : plus habile à prendre des brochets qu'à prolonger une polémique, il lui arrivait parfois d'avoir recours aux coups de poing, quand il était à bout d'arguments; et il fut ravi que le capitaine Truck eût le loisir de lui venir en aide.

— Je suis étonné, madame, dit l'honnête patron du *Montauk*, qu'une femme aussi sainte que vous nie que ce soit un péché de sauter à la corde. La question a été résolue il y a cinquante ans par nos plus doctes théologiens. Vous devez reconnaître qu'il faut de la légèreté pour sauter à la corde.

— Que me dites-vous là, capitaine? prétendez-vous que j'aie une fille légère?

— Légère au physique, madame, puisqu'elle l'emporte sur toutes ses compagnes dans cet exercice. Il exige de la légèreté, et ce serait une raison suffisante pour qu'il fût répréhensible; mais de plus il consiste à faire la même chose plusieurs fois de suite, et ces vaines répétitions nous sont défendues, même dans nos prières. J'en prends père et mère à témoin!

— En vérité, cette doctrine est nouvelle pour moi, il faudra que j'en parle au ministre.

— La danse à la corde est certainement plus criminelle que la danse proprement dite. Celle-ci est facilitée par la musique, tandis qu'il faut se forcer l'esprit pour se décider à celle-là. Commodore, l'heure de mettre à la voile est venue; en route! Voudriez-vous, madame Abbot, me donner un bout de fil pour rattacher cet hameçon?

La veuve prit son panier à ouvrage, et en soulevant un chiffon pour chercher du fil, elle aperçut le vieux jeu de cartes. En relevant les yeux sur ses hôtes, elle les vit tous trois regarder les cartes avec autant de curiosité que de stupéfaction. Les deux complices avaient l'air aussi naïf que s'ils n'avaient rien su de l'histoire.

— Malheur! malheur! trois fois malheur! s'écria madame Abbot; les puissances des ténèbres ont été à l'œuvre chez moi!

— Elles paraissent s'être activement exercées, dit froidement le capitaine; je n'ai jamais trouvé sur le gaillard d'arrière d'un vaisseau un jeu de cartes aussi fatigué.

— Terrible! terrible! terrible! répéta madame Abbot en pressant ses mains l'une contre l'autre; cette épreuve, monsieur Dodge, est comparable à celle des quarante jours dans le désert.

— Assurément, madame, elle est bien cruelle!

— Ces cartes pourraient être plus propres, dit le capitaine Truck, mais leur présence n'a rien qui m'étonne, et après tout, elles n'ont pas plus d'inconvénient qu'une corde à sauter.

Madame Abbot n'était pas disposée à prendre les choses aussi tranquillement; elle voyait dans ces cartes une preuve d'une intervention diabolique, et s'imaginait que sa condition de veuve lui attirait une épreuve nouvelle.

— Sont-ce bien des cartes? dit-elle, comme si elle eût douté du témoignage de ses propres sens.

— Il est malheureusement impossible de le contester, répondit le commodore d'un ton lamentable. Voici l'as de pique, carte excellente, surtout quand on joue le premier : voici le valet de trèfle et la dame de cœur. Plus j'examine, plus je trouve ce jeu de cartes complet.

— Jamais je n'en ai vu de plus complet et de plus complétement usé, ajouta le capitaine avec un accent de condoléance. Au reste, à quoi bon se préoccuper d'un incident aussi futile? vaut-il mieux jouer aux cartes que sauter à la corde? c'est une question qui mériterait d'être discutée, mais nous n'en avons pas le temps. Commodore, nous ne pêcherons pas de brochets aujourd'hui, si nous ne quittons cette excellente compagnie.

Les deux complices firent leurs adieux pour se rendre à leur bateau. Le capitaine qui prévoyait qu'il aurait prochainement l'occasion de se servir des cartes, offrit à madame Abbot de l'en débarrasser en lui faisant entendre qu'il les jetterait dans la partie la plus profonde du lac.

M. Dodge se retira de son côté, après s'être un moment entretenu avec la pieuse veuve du crime horrible que commettaient les joueurs; puis il alla rejoindre son ami Aristobule Bragg, qui l'attendait à la taverne écartée, et tous deux commencèrent une partie de cartes qui se prolongea fort avant dans l'après-midi.

CHAPITRE XXX.

Lorsque les deux compagnons de pêche furent à une distance raisonnable du rivage, le commodore cessa tout à coup de ramer, fit un geste de la main, et se mit à rire brusquement, comme un homme dont l'hilarité a été longtemps comprimée.

Le capitaine Truck, qui n'avait pas une gaieté aussi expansive, lui répondit d'un coup d'œil en secouant la tête de temps en temps. Il alluma un cigare, et en aspira les bouffées avec une profonde satisfaction, et l'on put deviner à l'expression de sa physionomie, que des pensées plus joyeuses que de coutume se présentaient à son esprit. Il souffla sa fumée au-dessus de sa tête, et prit plaisir à la faire tourbillonner en légers nuages.

— Savez-vous, commodore, que nous ne sommes pas des novices? Vous avez étudié la vie sur l'eau douce, et j'ai étudié la vie sur l'eau salée. Quel est le meilleur mode d'instruction, je l'ignore; mais je sais positivement que nous pouvons sans peine mettre dedans les vieilles dévotes, et même les littérateurs du genre de M. Dodge.

Ce Dodge est cependant un homme d'importance, reprit le commodore, car j'ai entendu dire qu'il s'était battu comme un lion contre les Arabes.

— C'est lui-même qui raconte cette histoire, mais il ne faut pas s'y fier. Je tiens à rendre justice à tout le monde, et je m'aperçois qu'on ne s'en occupe pas assez sur le continent. Dans la bataille livrée aux habitants du désert, le véritable héros a été celui qui doit épouser votre charmante miss Effingham. D'autres ont fait leur devoir, par exemple M. John Effingham; mais la victoire est due principalement à Paul Blunt, autrement dit Powis, autrement dit Effingham. Quant à M. Dodge, je n'en dirai rien, si ce n'est que pendant l'action il n'a pas été un seul instant auprès de moi; et si quelqu'un a montré dans cette circonstance la férocité d'un crocodile à jeun, c'est votre humble serviteur.

— Vous voulez dire par là qu'il s'est tenu à distance respectueuse de l'ennemi, j'en prêterais serment devant le magistrat?

— Et vous seriez sûr de ne pas vous parjurer! Quiconque a vu M. John Effingham et M. Powis dans cette journée critique peut affirmer hardiment qu'ils sont bien le père et le fils; et quiconque n'a pas vu M. Dodge dans la même occasion, peut dire de la manière la plus formelle qu'il n'appartient pas à la même famille. Telle est la vérité; je ne veux déprécier aucun de mes passagers, et je me contente de dire que M. Dodge n'est pas un guerrier.

— On assure que depuis quelque temps, il s'est converti aux doctrines religieuses les plus sévères.

—Il était temps, mon cher commodore, car il avait consacré au péché une grande partie de son existence. Il a parcouru le monde en calomniant ceux dont il n'est pas digne de dénouer les cordons des souliers! Il a publié des lettres qui sont fausses comme son cœur; mais qu'il y prenne garde, car dans un jour de bourrasque, je pourrais bien publier un extrait d'un livre de loch, rédigé à bord d'un bâtiment qu'on appelle *le Montauk*. En définitive, commodore, je me félicite de ce mariage, ou plutôt de ces mariages, puisque Paul Effingham et sir George Templemore vont serrer des nœuds simultanément demain matin. Tout est conclu, et dès que j'aurai assisté à cette double cérémonie, je me remettrai en route pour New-York.

— Est-il bien positif que ce jeune homme soit le fils de M. John Effingham?

— C'est aussi clair que l'étoile du Nord par une belle nuit. L'individu que j'ai rencontré dans la soirée du jeu de l'incendie m'a donné des détails précis sur l'homme auquel avait été confiée l'enfance de M. Paul Blunt-Powis-Effingham. Le cousin de miss Ève lui-même, qui a tant de circonspection et de présence d'esprit, dit qu'il a maintenant des preuves assez concluantes pour les soumettre sans crainte à toutes les cours de justice des États-Unis. L'identité du jeune Paul est désormais établie, et je m'applaudis qu'il en soit ainsi. M. John Effingham a si longtemps passé pour célibataire, que c'est un honneur pour le corps des vieux garçons qu'il se soit trouvé le père d'un aussi noble fils.

Ici le commodore jeta l'ancre, et les deux amis commencèrent à pêcher. Ils observèrent le silence pendant une heure environ, mais quand ils eurent pris une quantité suffisante de perches, ils débarquèrent auprès de leur source favorite, et préparèrent une friture. Assis sur le gazon, partageant leur temps entre la dégustation du poisson et des libations fréquentes, ces dignes marins reprirent le cours des entretiens philosophiques et moraux qui leur étaient habituels.

— Nous sommes citoyens d'un pays étonnamment grand, commodore, dit M. Truck : tout le monde l'affirme, depuis le Maine jusqu'à la Floride, et tout le monde doit avoir raison.

— Bien sûr, mon cher monsieur. Je me demande parfois comment un aussi grand pays a pu produire un aussi petit homme que moi.

— Une bonne vache peut avoir un mauvais veau, dit un proverbe. Cela explique l'affaire. Avez-vous dans cette partie du monde beaucoup de femmes aussi pieuses et aussi vertueuses que madame Abbot?

— Les montagnes et les vallées en sont couvertes. Les femmes de

cette espèce ont tant de religion, qu'il n'y a pas de place dans leur cœur pour autre chose.

— Je regretterai toute ma vie que vous n'ayez pas développé vos talents en mer, s'écria le capitaine Truck. Si vous montrez tant de discernement sur l'eau douce, qu'auriez-vous été sur l'eau salée ! Vos compatriotes, élevés par des individus de l'intelligence et du caractère de M. Dodge, doivent aussi acquérir promptement bien des idées.

— Je vous en reponds ; mais ils ne les conservent guère. Dans cette partie du monde, capitaine, on ne garde jamais rien assez longtemps pour en tirer parti en bien ou en mal.

— Ah ! ah ! on aime donc le changement ?

— Les Américains sont aussi inconstants que les pêcheurs malheureux, qui courent toujours après le bon endroit. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver dans toute la contrée six tombes de fils placées à côté de celles de leurs pères. Tout le monde semble avoir une aversion mortelle pour la stabilité.

— Il est difficile de s'attacher à un pareil pays, commodore.

— Je n'ai jamais essayé de m'y attacher. Dieu m'a donné une belle nappe d'eau qui convient à mes goûts et à mes besoins, de belles montagnes verdoyantes, un ciel magnifique, et je suis satisfait. On peut aimer Dieu dans un semblable temple, même en n'aimant rien de plus.

— Il y a un grand inconvénient à ne rien aimer, c'est qu'en revanche on n'est aimé de personne.

— Nous en avons la preuve tous les jours aux Etats-Unis, où règne l'égoïsme. La cohue est si grande sur certains points, qu'un homme arrive à douter parfois de son identité, à se demander s'il est bien lui, s'il ne serait pas par hasard son voisin. Nonobstant, chacun fait son idole de soi-même.

— Je voudrais bien connaître vos opinions politiques, commodore. Vous m'avez fait votre confession sur toutes sortes de sujets, excepté sur celui-là ; et j'ai acquis la conviction que vous étiez un vrai philosophe.

— Je ne suis qu'un enfant au berceau comparativement à vous, capitaine ; mais quelles que soient mes pauvres opinions, vous avez droit à les connaître. En premier lieu, mon cher monsieur, depuis que je navigue sur ces eaux, j'ai eu le temps de m'apercevoir que chacun aimait la liberté pour lui, et qu'il était secrètement fâché d'en voir jouir les autres ; secondement j'ai fini par comprendre qu'on se disait patriote pour avoir du pain et du fromage, et que la devise de l'opposition était : « Chacun pour soi. »

— Je vois ce que c'est ; vous êtes sorti du chenal, après avoir balisé les écueils.

— C'est cela même. J'ai été longtemps à la merci des meneurs, des puissants de la terre ; j'ai usé comme ils l'entendaient de mes privilèges d'homme libre ; mais enfin, las de tant de liberté, je me suis retiré dans la vie privée, aux bords du lac Otsego, pour y agir à ma guise, comme un pauvre esclave que je suis.

— On devrait vous nommer président de la République.

— C'est à la pêche que je dois mon émancipation. En cherchant le sogdollager, je pensais par intervalles à ce M. Dodge, qui est venu infester Templeton de son ignorance, sous prétexte d'éclairer les aveugles et de propager la vérité. Ma foi, me dis-je, si cet homme est réellement tel qu'il me parait comme homme, peut-il valoir beaucoup mieux comme journaliste ?

— Votre question était bien posée, commodore : comment y avez-vous répondu ?

— D'une manière satisfaisante pour moi, mon cher monsieur, quoiqu'elle puisse déplaire à d'autres. Je cessai de lire son journal, et je ne m'occupai que de mes affaires. A cette époque, le sogdollager avait montré le nez ; au lieu de vouloir m'élever en grimpant sur les épaules des patriotes du pays, j'essayai de m'immortaliser en prenant à la ligne ce roi des poissons. Maintenant, j'ai renoncé à la politique, je vais encore aux élections parce que c'est un devoir ; mais je ne permets plus à des gens comme M. Dodge de m'indiquer de quelle manière je dois voter. Je donne mon suffrage en public, à l'homme auquel j'accorderais ma confiance en particulier.

— Admirable règle de conduite ! Plus je passe de temps dans votre société, digne commodore, plus je vous honore et vous estime. A présent, buvons à la prospérité future de ceux qui vont se marier demain. Si tous les hommes étaient aussi philosophes et aussi éclairés que vous, mon brave camarade, l'espèce humaine marcherait dans une meilleure voie.

— Vous êtes bien bon. A votre santé, à celle des nouveaux époux ! N'est-il pas étonnant que des individus tels que madame Abbot et M. Dodge aient le pouvoir de calomnier ceux dont nous venons de célébrer l'hymen par anticipation ?

— Une mouche peut mordre un éléphant, commodore, pourvu qu'elle trouve un endroit faible sur la peau. Je ne comprends pas très-bien l'histoire du mariage de M. John Effingham, mais je sais qu'il en est issu un beau garçon. Je ne suis en aucune façon partisan du mariage, mais je crois que l'homme qui prend femme doit le reconnaître publiquement, comme il avouerait tout autre délit. Il doit faire savoir à ceux qui sont moins coupables que lui qu'il a rompu tout pacte avec eux.

— Vous raisonnez à merveille, et je crois avec vous que M. John Effingham a eu tort de ternir son ancien mérite, mais ce n'est pas une raison pour que les bigots se permettent de lui jeter la pierre. Nous avons dans cet hémisphère des moustiques qui mordraient la peau la plus dure.

— Savez-vous pourquoi, commodore ? c'est parce qu'il n'y a pas de gaillard d'arrière dans votre navire social. A bord d'un paquebot sagement réglé, toute la pensée est concentrée à l'arrière. Si les passagers désirent savoir dans quels parages est le bâtiment, il faut qu'ils attendent que les observations soient faites, et qu'ils restent provisoirement dans leur ignorance. Les difficultés de votre situation proviennent de ce que les gens sensés vivent trop isolés en Amérique, et qu'ils laissent aux fous le maniement des affaires publiques. Vous me comprenez, commodore ?

— A merveille, dit le commodore du lac en clignant de l'œil. Il est heureux que certaines gens aient l'esprit moins faible que leurs concitoyens... Je présume, capitaine Truck, que vous serez de la noce ?

Le capitaine cligna de l'œil à son tour, promena ses regards autour de lui comme pour s'assurer que personne ne l'écoutait, et portant le doigt à son nez, il répondit à voix basse :

— Vous êtes capable de garder un secret, commodore ? Ce que j'ai à dire ne doit pas être répété à madame Abbot, qui ne manquerait pas de le divulguer. Conservez la nouvelle que je vous communique au fond de votre cœur comme vos amorces dans votre boîte.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Puisqu'il en est ainsi, trouvez-vous demain matin à neuf heures moins dix dans la galerie de l'église Saint-Paul, et vous y verrez la beauté et la modestie d'autant plus parées qu'elles seront sans ornement. Vous m'entendez ?

— Parfaitement, dit le commodore en faisant un grand geste avec la main comme il en avait l'habitude.

— Il ne convient pas à de vieux célibataires comme nous de favoriser à l'excès le mariage, mais il manquerait quelque chose à mon bonheur si je n'assistais à l'union de Paul Powis avec Eve Effingham.

Là-dessus, les deux amis se gargarisèrent, suivant l'expression du capitaine Truck ; ensuite, leur conversation se lança dans des régions tellement supérieures que l'auteur de cette humble narration ne se croit pas en état de les suivre.

CHAPITRE XXXI.

Le jour désigné pour les noces d'Eve et de Grâce étant arrivé, tous les habitants du wigwam furent sur pied de bonne heure. On avait pris les précautions les plus minutieuses pour cacher au public la cérémonie qui se préparait, mais la famille Effingham ne se doutait guère de l'excessive surveillance dont elle était l'objet. Ses voisins, pour alimenter leurs conjectures, et pour justifier à leurs propres yeux leurs exagérations et leurs mensonges, avaient eu recours aux plus méprisables artifices, et s'étaient abaissés au point de corrompre quelques domestiques. La nouvelle s'ébruita, et ce qui contribua à la répandre ce fut une circonstance imprévue qui ne manquera pas d'étonner les personnes étrangères aux particularités de l'existence américaine.

Nous avons eu occasion de parler d'Annette, *la femme de chambre* qui avait suivi Eve d'Europe aux Etats-Unis. C'était un type complet d'une classe de femmes qui existe principalement en France. Annette était jeune, bien faite ; elle avait les yeux noirs, vifs et étincelants, la *tournure* et les manières d'une grisette parisienne. Comme les provinciaux sont enclins à prendre les grâces pour la grâce, les grands airs pour l'élégance, et l'exagération pour le mérite, Annette avait acquis assez facilement la réputation d'une femme distinguée. Elle se mettait à la dernière mode ; ses vêtements étaient toujours de belle étoffe, puisqu'elle portait toutes les robes dont Eve ne voulait plus. Or, le costume exerce encore une influence extraordinaire sur les personnes qui ne sont pas accoutumées au monde.

La double cérémonie devait avoir lieu avant le déjeuner, et Annette travailla dès l'aube à préparer la toilette de noce. Tout en se livrant à cette occupation, elle semblait en proie à une agitation inusitée. Elle plaça de travers plus d'une épingle, et commit plus d'une erreur dont la réparation nécessita de nouveaux arrangements. Eve, qui était en tout temps un modèle de patience, supporta ces légères méprises avec un calme admirable. Si Paul l'avait vue en cette circonstance, il aurait eu de nouvelles preuves de la présence d'esprit et de la douceur de caractère qui élevaient sa charmante fiancée au-dessus des faiblesses vulgaires de l'humanité.

— *Vous êtes un peu agitée, ce matin, ma bonne Annette*, dit-elle en français après une marque d'inattention qui dépassait les bornes.

— *J'espère que mademoiselle a été contente de moi jusqu'à présent !* répondit Annette mécontente de sa gaucherie et parlant du ton que prend une servante pour annoncer qu'elle a le projet de demander son compte.

— Certainement, Annette, vous vous êtes toujours bien conduite, et vous êtes très-habile dans votre *métier* ; mais pourquoi m'adressez-vous cette question en ce moment ?

— *Parce que*... parce que... avec la permission de mademoiselle, j'ai l'intention de vous demander *mon congé!*

— *Votre congé!* vous songeriez à me quitter, Annette?

— Je m'estimerais heureuse de mourir au service de mademoiselle ; mais il faut se soumettre à sa destinée, et la mienne me force à cesser les fonctions de *femme de chambre*.

— Voilà une résolution subite et extraordinaire, surtout pour une femme qui demeure en pays étranger. Puis je vous demander, Annette, ce que vous vous proposez de faire ?

Annette minauda, s'efforça de rougir, et regarda le tapis avec une modestie étudiée, capable de tromper quelqu'un qui n'aurait pas connu le genre soubrette.

— Moi aussi, madame, dit-elle, je vais me marier.

— Vous marier ! répéta Eve ; avec qui, Annette ? ce n'est pas sans doute avec le vieux Pierre ?

— *Pierre, mademoiselle!* je ne descendrais pas jusque-là. *Je vais me marier avec un avocat.*

— *Un avocat!*

— *Oui, mademoiselle*, je vais épouser monsieur Aristobule Bragg, si mademoiselle le permet.

Eve demeura muette d'étonnement, elle ne put s'empêcher de se rappeler la déclaration qu'elle avait reçue à la Pointe, et s'étonna que le galant, éconduit par la maîtresse, eût si promptement cherché des consolations auprès de la suivante. Elle ne comprenait pas les idées qui avaient inspiré à l'intendant ce bizarre projet matrimonial, et nos lecteurs ne les comprendront pas sans doute davantage. M. Bragg ne reconnaissait dans le monde que les distinctions établies par la fortune et les succès politiques. Après ses tentatives malheureuses, il avait sans hésitation tourné les yeux vers Annette comme *pis aller*. C'était une couturière exercée; elle avait des charmes extérieurs; le mauvais anglais qu'elle parlait donnait quelque chose de piquant à ses pensées, qui n'étaient pas d'une très-grande profondeur. M. Bragg la courtisa, dès qu'il lui fut bien démontré qu'Eve et Grâce étaient à jamais perdues pour lui. La *Parisienne* s'empressa d'accepter l'hommage d'un *avocat*, qui lui fournissait le moyen d'améliorer sa condition. Leur plan fut bientôt arrêté; ils convinrent de se marier à la fin du mois pendant lequel Annette devait encore ses services à sa maîtresse, et d'émigrer sur les frontières de l'ouest. Bragg se proposait de donner des conseils judiciaires, de tenir une école, de se faire nommer membre du congrès, de commercer, d'ouvrir une taverne, de scier du bois, enfin d'exercer la profession qui lui semblerait la plus profitable. Annette augmenterait les ressources du ménage en faisant des robes ou en enseignant le français.

Aristobule, qui allait toujours de l'avant, voulait abréger les délais, mais sa future s'y opposa formellement *par esprit de corps*, et par amour de la justice, elle refusa de rompre brusquement les relations qu'elle avait eues avec Eve. Les idées des deux fiancées étaient tellement différentes sur ce point, qu'elles faillirent empêcher le mariage. M. Bragg invoquait l'indépendance naturelle de l'homme et croyait pouvoir se dispenser de toutes les obligations qui n'avaient pas de sanction pénale dans les codes. Annette avait les principes d'une femme de chambre européenne et soutenait qu'il lui était impossible, sans manquer à toutes les convenances, de quitter sa place avant d'avoir donné un avertissement régulier.

Heureusement Aristobule fut contraint à un ajournement, ayant été chargé de surveiller un établissement dont le propriétaire s'absentait. En attendant l'époque de son union, il s'éloigna pour vaquer à ses nouvelles occupations; quant à celles qui lui avaient été confiées au wigwam, il les avait abandonnées. A l'instigation de sa fille, Edouard l'avait congédié le jour même où expirait l'engagement contracté avec lui.

Le dénoûment de la passion de M. Bragg aurait considérablement récréé miss Effingham dans un autre moment; mais on ne saurait attendre d'une fiancée qu'elle accorde beaucoup d'attention au bonheur et aux projets de ceux qui n'ont aucun droit naturel ou acquis à son affection.

CHAPITRE XXXII.

Les deux cousines, parées pour la cérémonie, se rencontrèrent dans la chambre d'Edouard, qui se présenta bientôt pour les conduire au salon. Une occasion semblable avait rarement réuni deux jeunes personnes aussi aimables. Quand M. Effingham se trouva entre elles deux, tenant chacune d'elles par une main, il promena ses yeux humides de l'une à l'autre avec un orgueil et une admiration qui éclataient malgré lui. Leur toilette avait toute la simplicité que pouvait comporter un jour de noces, car il avait été résolu qu'on ne ferait pas d'étalage inutile. Cette simplicité rendait peut-être plus attrayante encore la beauté délicate des fiancées. Elles justifiaient l'observation qu'on a souvent faite, à savoir que les jeunes filles d'Amérique ont moins de charmes sous des ajustements d'apparat qu'avec un costume sans prétentions. Grâce avait un air charmant de modestie et de naturel, mais les traits d'Eve exprimaient plus de sentiment. Toutes deux avaient une élégance native exempte d'affectation, et toutes deux tremblaient lorsque M. Effingham leur prit les mains.

— C'est un moment doux et pénible à la fois; je gagne un fils, et je perds une fille.

— Et moi, mon cher oncle, ne suis-je rien pour vous? s'écria Grâce; et une larme roula sous sa paupière comme une goutte de rosée sur une feuille.

— Vous êtes la fille que je perds, mon enfant, car Eve me restera; mais Templemore m'a promis d'être plein d'égards pour vous, et j'ai foi dans sa parole.

M. Effingham embrassa tendrement les deux jeunes filles, qui allaient accomplir ensemble l'acte le plus important de leur vie, et que rendaient également séduisantes la jeunesse, la beauté, l'innocence et la pudeur ; il leur donna le bras et descendit avec elles au salon, où se trouvaient les deux mariés, John Effingham, le capitaine Ducie, M. et madame Bloomfield, madame Hawker, le capitaine Truck, mademoiselle Viefville, Nanette Sidner et Annette.

Eve et Grâce jetèrent des châles sur leurs épaules pour cacher leur toilette de noce, et tout le monde partit pour l'église.

Il y avait peu de distance entre le wigwam et le nouveau Saint-Paul, puisque les vieux sapins du cimetière confondaient çà et là leur sombre verdure avec les teintes plus riantes des arbres du jardin. De ce côté du village, les maisons étaient clairsemées, et la noce entra dans l'église sans avoir attiré l'attention des curieux. Le prêtre attendait dans le chœur ; chacun des jeunes gens conduisit à l'autel l'objet de son choix, et la double cérémonie commença immédiatement. A l'instant même, Aristobule, M. Dodge et madame Abbot, qui étaient cachés dans la galerie, vinrent tranquillement prendre place sur le premier banc.

Ils n'appartenaient pas à la secte particulière à laquelle l'église était réservée ; mais ayant appris l'heure du mariage par Annette, ils ne s'étaient fait aucun scrupule d'y assister sans invitation. Ils voulaient en tout de la publicité, et croyaient que rien n'était assez sacré pour être à l'abri de leur curiosité avide. Ils étaient entrés dans l'église parce que l'église était un lieu public ; ils seraient entrés de même dans une maison dont la porte aurait été renversée par accident, regardant comme nuls les obstacles moraux du moment où il n'y avait plus d'obstacles matériels.

Les prières et les vœux solennels ne furent pas interrompus par la présence de ces intrus.

L'ecclésiastique demanda, suivant l'usage, si quelqu'un connaissait des motifs valables pour empêcher les mariages qu'il allait célébrer.

— Ne connaissez-vous aucune objection plausible? murmura madame Abbot en poussant du coude l'éditeur du *Furet actif*.

La pieuse veuve aurait payé bien cher quiconque lui aurait procuré le moyen de s'opposer efficacement au mariage d'Eve, mais M. Bragg ne se souciait nullement de la servir dans cette circonstance. Il n'était pas homme à agir ouvertement, et ne procédait ordinairement que par des insinuations. Ne pouvant en faire usage, il résolut d'ajourner sa vengeance. Nous disons sa vengeance, car les individus de ce genre considèrent comme un malheur personnel la prospérité à laquelle ils ne participent pas amplement.

C'est avec raison que l'Eglise a abrégé les cérémonies du mariage; les émotions qu'elles provoquent deviendraient quelquefois trop vives si elles se prolongeaient. M. Edouard, en sa double qualité de tuteur et de père, présenta les deux mariées à l'autel : elles reçurent l'anneau nuptial des mains de leurs époux, dont aucun ne se trompa de doigt; la bénédiction fut prononcée, et toute la société retourna précipitamment au wigwam.

— Mon père, dit Eve à Edouard qui la pressait contre son cœur, je suis toujours votre fille.

— J'aurais le cœur brisé si je pensais autrement, ma chère amie... Non, non, je n'ai pas perdu une fille, mais j'ai gagné un fils.

John Effingham avait eu l'attention de présenter d'abord ses compliments a Grâce, de peur qu'elle se crût oubliée. Il la quitta pour dire à Eve :

— Et moi, quelle place dois-je occuper dans cette scène de tendresse ?

— Vous serez toujours mon cousin John, lui répondit Eve en l'embrassant avec effusion : je vous aimerai comme par le passé, car vous avez toujours été un second père à mes yeux.

Les époux vinrent à leur tour embrasser leurs femmes, qui se retirèrent ensuite dans leurs chambres pour changer de costume. Eve trouva dans son cabinet de toilette la vieille Nanette Sidley, qui l'attendait avec impatience, car elle avait trop de sensibilité pour manifester son attachement en présence des tiers.

— Ma bonne Nanette, s'écria Eve en la serrant sur son sein, vous venez de voir votre enfant commencer une nouvelle existence, et je sais que vous prierez le ciel de bénir mon union.

— Oui, madame.... miss Eve.... madame Effingham ! répondit la vieille bonne ne sachant de quelle expression se servir à l'égard de la jeune fille qui était devenue une femme mariée ; comment faut-il que je vous appelle ?

— Appelez-moi miss Eve, comme vous l'avez toujours fait depuis mon enfance.

Nanette reçut cette permission avec beaucoup de joie, et elle en profita vingt fois dans la matinée. Ce ne fut que deux ans plus tard,

quand elle berça une Eve en miniature, qu'elle comprit les priviléges de la maternité, et qu'elle s'habitua à nommer sa maîtresse madame Effingham.

— Maintenant que vous voilà mariée, madame, reprit-elle avec timidité, j'espère que je ne vous quitterai pas.

Nanette regardait cette séparation comme un événement impossible; elle avait reçu plusieurs fois de miss Eve l'espérance qu'elle finirait ses jours auprès d'elle, mais elle n'était pas fâchée d'entendre de nouveau une aussi douce promesse.

— Jamais vous ne m'abandonnerez, mon excellente Nanette; et maintenant que M. Bragg m'enlève Annette, vos services me seront plus que jamais nécessaires.



C'était le portrait d'une femme qui ressemblait tellement à Eve, que Paul s'y trompa.

— Et *ma metzel?* demanda Nanette avec inquiétude : je suppose qu'elle retournera dans son pays, maintenant que vous savez tout et que vous n'avez plus besoin d'elle.

— Mademoiselle Viefville retournera en France cet automne, mais ce sera avec nous tous. Dans la première semaine d'octobre, nous irons conduire chez eux sir George et lady Templemore; puis je partirai pour l'Italie avec mon père, mon cousin et mon mari.

Eve ne put s'empêcher de rougir en prononçant ce mot nouveau pour elle.

— Peu m'importe où j'irai, miss Eve, pourvu que je vous accompagne. J'aurais pourtant préféré vous suivre dans des pays où j'aurais pu comprendre ce qu'on vous aurait dit.

L'arrivée de la femme de chambre interrompit cet entretien. Eve changea de toilette, et retourna au salon. Elle rencontra sa cousine à la porte, et lui céda le pas en s'inclinant avec une feinte gravité.

— Il ne m'appartient pas de passer devant lady Templemore, moi qui suis tout simplement madame Paul Effingham.

— Vous me croyez donc des préjugés, ma chère Eve? soyez bien convaincue que je l'aurais épousé quand bien même il n'aurait pas été baronnet.

— Je n'en doute pas, ma chère Grâce; Templemore possède assez de qualités pour se faire aimer.

— Il y a cependant une femme qui n'a pas voulu de lui.

Eve regarda fixement sa cousine et fut un moment interdite; mais elle réfléchit que Grâce n'avait pu savoir que par sir George les sentiments qu'il avait d'abord éprouvés, et que cette révélation était une garantie de sa bonne foi et de sa loyauté.

— Grâce, dit-elle en prenant affectueusement la main de sa cousine, la confidence que vous venez de me faire doit être payée de retour. Il est possible que sir George ait eu une inclination passagère pour une femme qui le méritait peu; mais mon cœur appartenait à un autre longtemps avant de l'avoir connu.

— Vous n'auriez jamais épousé Templemore, ma cousine; il déclare lui-même que vous avez le goût trop *continental* pour vous attacher à un Anglais.

— S'il en est ainsi, je profiterai de la première occasion pour le désabuser, car j'aime un Anglais, et c'est lui.

Comme peu de femmes sont jalouses le jour de leurs noces, Grâce prit en bonne part cette plaisanterie, et toutes deux avaient le sourire sur les lèvres quand elles rejoignirent leurs époux pour prendre part au *déjeuner à la fourchette* préparé à la mode française sous la surveillance spéciale de mademoiselle Viefville.

Comme toutes les fêtes longuement élaborées, les jours de noces sont souvent difficiles à passer; mais celui que nous racontons s'écoula rapidement dans les douceurs d'une félicité calme et pure. Le capitaine Truck avait seul une teinte de mélancolie, et plusieurs fois en promenant ses yeux autour de lui il se demanda s'il avait suivi la meilleure route pour arriver au bonheur.

— Je me trouve bien solitaire, dit-il à ses amis : madame Hawker et les deux MM. Effingham ont été mariés; tout le monde ici est marié, et je ne puis m'excuser qu'en déclarant que je me marierais si quelqu'un voulait de moi. M. Powis lui-même, mon bras droit dans mon combat contre les Africains, m'a laissé seul comme un pin mort au milieu de vos clairières, ou comme une poulie qui danse au bout d'un cartaheu. Madame la mariée, — le capitaine appela Eve de ce nom toute la journée en ne tenant aucun compte de lady Templemore, — madame la mariée, je verrai mon isolement avec plus de philosophie quand j'aurai l'honneur de vous reconduire en Europe avec une partie de l'aimable société. Guidé par vos conseils, peut-être pourrai-je encore trouver femme.

— Et moi, va-t-on m'oublier? s'écria M. Howel; que deviendrai-je, capitaine Truck, si cette monomanie d'hyménée se propage?

— J'ai depuis longtemps conçu un plan en votre faveur, mon cher monsieur, et je profiterai de l'occasion pour vous le divulguer. Je propose, mesdames et messieurs, d'enrôler M. Howel dans la bande qui doit s'embarquer à l'automne, et de l'emmener avec nous en Europe. Je serai fier d'avoir l'honneur de le présenter à sa vieille amie la Grande-Bretagne.



— De votre mère! s'écria John Effingham, je pense que vous êtes dans l'erreur.

— Hélas! dit M. Howel d'un ton plaintif, c'est un bonheur qui ne m'est pas réservé, je le crains! J'y ai songé bien des fois, je l'avoue; mais l'âge s'oppose à la réalisation de mes vœux.

— L'âge, mon cher Howel! dit John Effingham; vous n'avez que cinquante ans comme Edouard et moi. Nous avons passé notre enfance ensemble il y a quarante ans, et pourtant vous nous voyez au retour d'une longue excursion prêts à déployer de nouveau nos ailes. Allons, du courage! quand vous voudrez rentrer en Amérique, il y aura sans doute un bateau à vapeur tout prêt à vous ramener.

— Jamais! dit le capitaine Truck avec assurance. Mesdames et messieurs, il est moralement impossible que les bateaux à vapeur ser

vent à la navigation transatlantique : je le soutiendrai jusqu'à mon dernier jour; mais à quoi bon des bateaux à vapeur quand nous avons des paquebots qui sont comme des palais?

— Je ne savais pas, capitaine, que vous aviez tant d'estime et de respect pour la Grande-Bretagne; j'aime à trouver ces sentiments généreux dans le cœur d'un de ses enfants... Sir George et lady Templemore, permettez-moi de boire à votre prospérité!

— Oui, oui, reprit le capitaine Truck, je ne suis pas trop mal disposé à l'égard de l'Angleterre, quoique ses lois sur le tabac soient un peu rudes; mais si j'ai le désir de vous emporter, monsieur Howel, c'est moins pour vous montrer l'Angleterre que pour vous mettre à même de vous assurer par le témoignage de vos yeux qu'il y a d'autres pays en Europe.

— D'autres pays! croyez-vous que je sois assez ignare en géographie pour l'ignorer? Est-ce que je ne connais pas le Hanovre, le duché de Brunswick, le Brunswick-Lunenberg, le Danemark, dont le roi a épousé la sœur du vieux George III; le Wurtemberg, dont le roi a épousé la princesse royale d'Angleterre?



— Sont-ce bien des cartes? s'écria madame Abbot comme si elle eût douté du témoignage de ses propres sens.

— Et le Mecklembourg-Strelitz? ajouta gravement John Effingham; une princesse de ce pays a épousé George III Votre science géographique est incontestable, mon ami Howel; mais indépendamment des pays que vous citez, notre ami le capitaine veut vous faire savoir qu'il existe des contrées appelées la France, l'Autriche, la Russie et l'Italie.

— Vous avez deviné mes intentions, monsieur John Effingham, et vous les avez exprimées avec plus de sagacité que je ne l'aurais su faire, s'écria le capitaine. Si M. Howel daigne s'inscrire au nombre de mes passagers pour l'aller et le retour, je considérerai comme le plus précieux des avantages celui de recueillir ses observations sur les hommes et les choses.

— Je pourrais me décider à visiter l'Angleterre; mais je ne ferais pas un pas de plus sous aucun prétexte.

— Quoi! s'écria mademoiselle Viefville, vous traverseriez volontiers l'Océan pour voir *cette mélancolique ville de Londres*, et vous ne consentiriez pas à venir à Paris, ne fût-ce que pour me faire plaisir!

— Je ferais tout pour vous plaire; mais j'avoue que je n'y trouverais pas d'agrément. J'ai réfléchi déjà à cette traversée, et j'y penserai de nouveau. Je voudrais voir avant de mourir le roi d'Angleterre et la chambre des lords.

— Et la Tour, et la taverne de la Tête d'Ours, et la statue du duc de Wellington, et le pont de Londres, et Richmond-Hill, et la foire de Saint-Barthélemy! ajouta John Effingham d'un ton jovial.

— Quelle admirable nation! repartit M. Howel, dont les yeux s'animaient pendant l'énumération précédente. En définitive, il me semble qu'on ne saurait mourir tranquille sans avoir vu tout cela. N'est-ce pas votre avis, madame Bloomfield?

— J'espère, monsieur, mourir tranquille, quelque chose qu'il m'arrive d'ici à mon dernier jour. Seulement, comme madame Effingham, j'éprouve un vif désir de voir l'Italie. Ce désir naît chez elle de ses souvenirs, et chez moi des rêves de l'imagination.



Annette, femme de chambre française, était jeune et bien faite.

— Vous me surprenez réellement. L'Italie vaut-elle la peine de se déranger?



Ève, ma chère Ève, que signifient ces larmes? — C'est le bonheur; il nous rend souvent plus faibles que le chagrin, nous autres femmes.

— Mon cousin, dit Eve en rougissant au son de sa propre voix, car l'émotion du bonheur lui ôtait son sang-froid habituel, il ne faudra pas oublier notre ami M. Wenham, et nous l'engagerons à nous accompagner en Europe.

Le représentant de la *jeune Amérique* avait été invité à la noce par égard pour son père, qui avait été intimement lié avec Edouard Effingham. Flatté d'être directement interpellé par la mariée, il s'empressa de répondre.

— Je crois, dit-il, qu'un Américain n'a presque rien à apprendre d'une nation autre que la sienne. Si nous pouvons avoir envie de voyager, c'est pour que le reste du monde tire profit de ses rapports avec les citoyens des Etats-Unis.

Le savoir-vivre des auditeurs les empêcha de rire de la vanité nationale du jeune homme, mais ils ne jugèrent pas à propos d'entamer une discussion avec lui. La conversation changea d'objet, et se prolongea gaiement jusqu'à une heure assez avancée. La société ne se sépara que vers minuit, et à cette heure le capitaine Truck, auquel il avait été permis de fumer, manifesta l'intention d'écrire à madame Hawker pour lui offrir son cœur et sa main.

Le lendemain matin, Eve était assise devant le bureau de la bibliothèque, et elle écrivait une lettre à une vieille parente pour lui apprendre son mariage, lorsque Paul entra tout à coup. Il s'avança sans être entendu, quoique Eve fût depuis longtemps accoutumée à reconnaître le bruit de ses pas.

Une jolie femme n'est peut-être jamais aussi séduisante que dans son costume du matin, lorsqu'elle semble aussi fraîche et aussi séduisante que le jour naissant. Eve avait accordé plus d'attention que d'habitude à sa toilette, et elle s'était parée de quelques bijoux, ornement dont l'emploi plus ou moins judicieux indique, selon les cas, la femme distinguée ou vulgaire.

Paul resta absorbé dans la contemplation de sa belle épouse. Il n'y a point de spectacle plus attendrissant pour un homme que celui de la jeune fille confiante et pure qui a surmonté sa timidité naturelle pour s'abandonner aux impulsions de la tendresse. Dans sa lettre, Eve parlait de son mari, et ne craignait pas de peindre vivement l'affection qu'elle éprouvait. Quelques larmes roulaient dans ses yeux, la plume tremblait dans sa main, et elle se voilait la figure comme pour se cacher à elle-même sa faiblesse. Aussitôt qu'il vit pleurer sa femme, Paul s'élança auprès d'elle et lui posa doucement le bras autour de la taille.

— Eve, ma chère Eve, que signifient ces larmes?

Un tendre regard le rassura, et de peur d'alarmer la délicatesse pudique de la nouvelle mariée, Paul retira son bras, se bornant à conserver une main d'Eve entre les siennes.

— C'est le bonheur, répondit-elle; il nous rend souvent plus faibles que le chagrin, nous autres femmes.

Paul la baisa sur les deux yeux et la regarda pendant quelque temps avec admiration. Les paupières d'Eve se levèrent et s'abaissèrent alternativement; elle semblait éblouie par les regards de son époux, sans pourtant vouloir s'y dérober.

— Mon père, dit le jeune homme, vient de me faire de précieux cadeaux. Voyez, ma chère Eve, il m'a donné votre portrait, qui est encore bien loin de l'original, et le portrait de ma pauvre mère, pour remplacer celui que les Arabes m'avaient enlevé.

Eve contempla avec attention l'image de la mère de son mari, et y reconnut cette expression de douceur rêveuse qui l'avait séduite tout d'abord dans la physionomie de Paul Powis. Ses lèvres tremblaient quand elle les appuya sur cette miniature insensible.

— Elle a dû être très-belle, reprit le jeune homme, et la mélancolie qui se peint sur son visage semblait présager de cruelles déceptions.

— Et cependant, Paul, quand cette jeune femme a contracté l'engagement que nous venons de prendre, elle devait avoir autant que nous la perspective d'un heureux avenir.

— Non, ma chère amie, la confiance et la sainte vérité manquaient à l'union de mes parents; et quand la perfidie préside à la formation d'un contrat, il n'est pas difficile de prévoir quelle en sera l'issue.

— Heureusement, Paul, que vous avez le cœur trop généreux pour avoir jamais trompé personne.

Un léger coup frappé à la porte vint troubler en ce moment le tête-à-tête. Eve quitta la main de Paul, et tressaillit comme si elle avait été surprise en faute.

— Pardon, madame! dit Nanette Sidley en entre-bâillant la porte sans même se permettre de regarder dans la chambre.

— Entrez, ma bonne, dit Eve recouvrant tout à coup sa présence d'esprit, que désirez-vous?

— Je crains de vous importuner, miss Ève.

— Parlez à cœur ouvert; je suis votre enfant, et voici mon... mari.

Ève hésita, rougit et sourit encore en prononçant ce nom.

— Je voulais vous dire, madame, qu'il y a quatre ans j'avais rêvé que vous épousiez un grand prince.

— Cela ne s'est pas réalisé, et vous voyez, ma chère Nanette, qu'il ne faut pas se fier aux rêves.

— Madame, j'estime les princes non pas à cause de leurs possessions, mais en raison de leurs qualités, et qui mérite mieux ce titre que M. Powis?

— A la bonne heure, reprit la jeune femme; et en adoptant votre théorie, votre songe aurait une signification. Mais achevez-m'en le récit.

— Le lendemain de ce mariage, le prince me prit la main et me dit : Fidèle Nanette Sidley, vous avez élevé ma bien-aimée, et je vous conjure de la servir encore jusqu'à votre dernier jour. Telles furent ses paroles, madame, et il me semble que je les entends encore.

Paul prit la main de la vieille domestique et dit en souriant :

— Ma fidèle Nanette, vous avez élevé ma bien-aimée, et je vous conjure de la servir encore jusqu'à votre dernier jour.

Nanette poussa un cri de joie; elle battit des mains, et dit en sortant de la chambre :

— Mon rêve était vrai, mon rêve était vrai!

Un silence de quelques secondes succéda à cet élan de superstition et de sensibilité.

— Tous ceux qui vivent près de vous semblent vous prendre pour le centre commun de leurs affections, dit Paul dès que son émotion lui permit de parler.

— Nous avons formé jusqu'à présent une famille bien unie, Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi!

Il y eut encore un moment de silence délicieux, et qui dura plus longtemps que le précédent.

— A propos, reprit Ève en prenant un air de curiosité, vous m'avez donné bien des explications, Powis, mais j'ignore encore la raison d'une circonstance qui m'avait fait de la peine autrefois. Quand vous étiez sur le point de quitter *le Montauk* avec Ducie, il vous arrêta sans cérémonie au moment où vous alliez le premier mettre le pied dans le canot. Pourquoi cela? L'étiquette d'un vaisseau de guerre a-t-elle des règles qui puissent justifier ce que je qualifierais volontiers de grossièreté.

— L'étiquette d'un vaisseau de guerre est sévère assurément; mais ce que vous avez pris pour un acte incivil était en réalité une politesse. Dans la marine, c'est l'inférieur qui entre le premier dans une embarcation, et le supérieur qui la quitte le premier.

— Voilà ce que c'est que de juger des choses sans les connaître! Je crois que pour se former une opinion il importe d'être parfaitement instruit du fait qu'on veut apprécier.

— Suivons constamment cette règle, ma bien-aimée, et nous en reconnaîtrons les avantages. Ayons l'un dans l'autre une confiance absolue, gardons-nous des conclusions téméraires, et nous serons aussi heureux au terme de notre vie conjugale que dans ce doux instant où on peut dire qu'elle commence.

FIN D'ÈVE EFFINGHAM.

SOUVENIRS D'ITALIE,

PAR

FENIMORE COOPER.

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

MILAN.

Il y a deux Italies, la haute et la basse, la fausse et la vraie; et lorsque, après avoir visité Milan, j'en sortis pour m'avancer vers le midi, j'éprouvai une joie aussi vive, des espérances aussi brillantes que lorsque j'avais quitté la Suisse. Mes compagnons de voyage et moi nous avions vaguement aperçu un échantillon de l'architecture, des sites et des souvenirs de la véritable Italie; mais nous n'avions en réalité vu que la Gaule Cisalpine.

Nous partîmes le 15 octobre 1838. La matinée était si froide que mon surtout et mon manteau me semblaient agréables, sinon nécessaires.

Les rues de Milan, comme celles de toutes les villes de cette partie de l'Italie, ont des voies en pierres plates destinées aux voitures. Le célèbre Corso a deux chaussées, afin que les véhicules ne se croisent pas. Les murs de la ville sont en briques, et tapissés de lierre; les fossés, négligés depuis longtemps, ont dû être plus utiles à l'époque des Visconti que du temps de Napoléon. Des patrouilles parcourent les rues pendant toute la nuit, et nous en vîmes encore au point du jour.

LODI.

Nous prîmes la route de Lodi, qui est à environ vingt milles de Milan. Cette route est bordée d'un bout à l'autre par des prairies et des vignes; l'aspect du pays annonce la fertilité, mais c'est un océan de plaines, dont la monotonie n'est rompue que par les pics ardus des Alpes, qui ferment l'horizon du côté du nord. Au sud, à l'est, à l'ouest, la vue est bornée par une lisière d'arbres à fruits, et çà et là quelque clocher carré, de forme bizarre, indique l'emplacement d'un village. L'irrigation de la plaine est assez habilement ménagée, et des fossés semblables à des canaux se répartissent dans les prairies.

Nous nous arrêtâmes deux heures à Lodi. Les fenêtres de l'auberge donnaient sur la place du marché, animée par la joyeuse humeur, la pantomime expressive, les clameurs assourdissantes et les interminables discussions qui caractérisent la basse classe italienne. Un charlatan, monté sur un maigre bidet, haranguait la multitude, et vendait à peu de frais l'immortalité. Tout à coup un paysan lui présente la figure, et l'opérateur, sans descendre de cheval, lui arrache une dent avec une merveilleuse rapidité, puis il brandit sa proie d'un air de triomphe, en criant aux assistants : — Voyez le peu de douleur que cause la perte d'une dent! Cependant le patient se tenait les mâchoires, et donnait des coups de pied à droite et à gauche, ce qui manifestait suffisamment sa souffrance.

Je voyais de loin sur des paquets d'herbe des corpuscules blancs et appétissants, que je prenais pour de petits oiseaux. Je descendis pour les examiner, m'attendant à découvrir un gibier d'une espèce inconnue. A ma grande surprise, ces prétendus volatiles n'étaient que des parties de derrière de grenouilles, qui étaient par centaines passées dans des ficelles. Je savais, par les révélations des Anglais, que je soupçonnais de partialité, qu'il y avait en France un nombre considérable d'amateurs de grenouilles; mais il me fut démontré qu'on en mangeait dix fois plus en Italie. En réalité, c'est un mets assez rare à Paris, et je ne me rappelle pas en avoir vu sur une table particulière! Mais les habitants de Lodi en consomment des quantités énormes, qui sont fournies par les marécages des environs.

Nous avions hâte naturellement de visiter le célèbre pont de Lodi. En interrogeant les indigènes, il me parut qu'ils ne considéraient pas cette célèbre bataille comme aussi sérieuse qu'on le croit ordinairement, quoiqu'elle ait assuré à la France la conquête de la Lombardie. J'ai lieu de croire, d'après d'excellentes autorités, que la plupart des batailles de Napoléon doivent principalement leur importance à l'exagération des bulletins, et celle du 10 mai 1795 est du nombre. Le pont, d'une longueur d'environ six cents pieds, est jeté sur l'Adda, rivière sinueuse, dont le cours est ralenti par des bancs de sable. Une prairie s'étend en face de la ville, et quelques rares maisons sont éparses du même côté. Il serait matériellement impossible de traverser le pont sous le feu de batteries dirigées avec quelque habileté, et comme l'artillerie autrichienne passe pour une des meilleures de l'Europe, je ne puis m'empêcher de douter de l'exactitude des récits historiques. Les renseignements que je pris sur les lieux confirmèrent mon opinion.

L'armée autrichienne, commandée par le général Beaulieu, battait en retraite devant les troupes françaises, et s'était rangée en bataille sur la rive de l'Adda, dans l'intention de défendre le passage du pont, qu'on n'avait pas eu le temps de couper. Bonaparte, rassemblant toute son artillerie, se porta rapidement sur Lodi, et après avoir reconnu qu'il était possible de traverser la rivière à gué, il envoya un détachement pour prendre en flanc les Autrichiens. Ceux-ci se retirèrent, et ne laissèrent au bout du pont que la force qui était indispensable pour protéger leur retraite. Voulant frapper un coup décisif, le général français concentra toutes ses forces sur un seul point, et ordonna immédiatement l'attaque. Les témoins oculaires affirment que l'artillerie autrichienne avait quitté ses positions lorsqu'on tenta le passage du pont; toutefois le peu de canons qui restaient ébranla les premiers rangs des grenadiers français, et afin de stimuler leur courage, Bonaparte fut obligé de s'exposer personnellement, ainsi que les généraux Masséna, Berthier, Cervoni et d'Allemagne. Les Français ne traversèrent le pont que lorsque le désordre de l'ennemi en fuite ne lui permit plus de revenir sur ses pas, et ils arrivèrent assez tôt pour s'emparer de quelques pièces laissées à l'arrière-garde, et que les Autrichiens avaient probablement eu l'intention de sacrifier.

Je vous donne cette narration telle que je la tiens de gens présents à la bataille. Certes, après avoir vu le pont de Lodi, je ne croirai jamais qu'une armée l'ait traversé en face d'une autre, sans que celle-ci fût complétement désorganisée. Au reste le passage du pont offrait d'assez graves périls, même avec le petit nombre de canons qui le défendaient, et l'intrépidité des généraux est incontestable, quoique cette brillante affaire soit au-dessous de sa réputation.

Lodi est une ville assez grande, dont la population s'élève de seize à dix-huit mille âmes; elle possède un grand nombre d'élégantes maisons, et un hôpital d'une architecture estimable. C'est dans les prairies d'alentour que se fait le célèbre fromage de Parmesan, dont les Italiens se servent en guise de sel, et dont ils mêlent au moins une cuillerée à leur potage. Par une contradiction étrange, les habitants du pays, assez avancés en civilisation pour manger des grenouilles, sont incapables de faire de bon café, et nous avions été forcés d'y renoncer depuis que nous avions traversé les Alpes.

PLAISANCE.

Le pays au delà de Lodi ne change pas de caractère. Vers le soir nous distinguâmes à l'horizon les tours d'une cité, et bientôt après se montra un fleuve assez large, mais lent dans sa marche, coulant entre deux berges dont il devait évidemment atteindre parfois la hauteur. Ce fleuve était le Pô, que nous traversâmes sur un pont de bateaux. La cité, où nous entrâmes par une porte pratiquée dans le mur d'enceinte, était Plaisance, chef-lieu du duché de ce nom. Après avoir commandé le dîner, je me promenai dans la ville. Elle contient plus de vingt-cinq mille habitants. Elle est sombre, morne, resserrée. Je me suis souvent demandé pourquoi tant de villes aussi importantes n'occupaient qu'une si étroite superficie.

Plaisance ne paraît avoir qu'un commerce insignifiant : les manufactures y sont rares et de peu d'importance; la moitié des habitants semble aisée. Un petit palais, appartenant au souverain, est le seul monument passable qu'on y puisse citer; il a quinze croisées de face, et la maison du gouverneur de la place en a treize; nos édifices américains n'atteignent pas à ce nombre de fenêtres. Plaisance n'est pour-

tant qu'une ville de province, et le duché de Parme, dont elle fait partie, renferme moins d'un demi-million d'âmes.

L'Autriche a pris des mesures judicieuses pour la défense de cette frontière. Elle a droit, en vertu de traités, d'entretenir des garnisons dans plusieurs villes situées sur les territoires limitrophes; de cette façon, elle s'est assuré une ligne d'ouvrages avancés en dehors de ses propres limites. Plaisance, de même que Ferrare, est occupée par une garnison autrichienne.

Dans la soirée je fis un tour sur la grande place, que je trouvai encombrée de promeneurs. Ces villes de guerre sont tellement emprisonnées dans leurs fortifications, qu'à moins d'aller rôder sur les remparts, la population quand elle a besoin d'air et d'exercice, est obligée de s'agglomérer sur la place d'armes.

Les promeneurs étaient mornes et taciturnes; un grand nombre fumait et portait des manteaux: ce qui me rappela l'Espagne, dont les princes de ce pays ont fort bien pu importer les habitudes en Italie. A la suite du mariage de l'héritière de la famille Farnèse, les duchés de Parme et de Plaisance étaient devenus la possession de la branche espagnole des Bourbons; ils passèrent entre les mains de l'Empereur, qui les céda de nouveau aux Bourbons. Trois générations de cette famille y régnèrent; mais le dernier abandonna son duché pour le royaume éphémère d'Etrurie, une des créations fantasques par lesquelles Napoléon débuta. A la paix de 1804, Marie-Louise reçut Parme en toute souveraineté; mais les clauses du traité furent modifiées, et il fut stipulé qu'elle ne conserverait le duché que sa vie durant, avec réversion au profit du duc de Lucques, fils de l'ancien roi d'Etrurie.

Nous nous remîmes en route, selon notre habitude, à six heures du matin, et nous traversâmes un pays plat, mais moins fertile et moins peuplé que la Lombardie proprement dite. Nous nous étions jusqu'alors dirigés vers le sud; mais en quittant Plaisance, nous inclinâmes à l'est, en marchant presque en ligne parallèle avec les Apennins, dont nous commencions à distinguer les cimes ardues au milieu des brumes de l'atmosphère.

Nous avions été avertis de la nécessité de marchander dans les auberges; mais j'ai tant d'horreur pour les chicanes, que je m'étais d'abord résigné à me laisser duper. A Plaisance cependant m'étant décidé à régler les prix avec mes hôtes, j'avais laissé ma famille dans la chaise de poste et j'avais pris les devants. On me demanda moitié moins de ce que j'avais payé jusqu'alors. Le logement et le souper ne nous coûtèrent guère plus que le déjeuner seul, et nous eûmes un salon avec quatre bonnes chambres à coucher. Le lendemain, je demandai le déjeuner à tant par tête pour tant de personnes; je ne trouvai aucune différence entre ces repas et les précédents sous le rapport du service et de la qualité des mets, et je donnai trois dollars pour ce qui m'en avait coûté cinq la veille.

Nous traversâmes le lit d'un torrent, large mais absolument à sec, sur lequel était jeté un pont magnifique commencé par Napoléon et récemment achevé par sa veuve. Auprès de Parme, nous aperçûmes un vieil édifice crénelé dont le nom, Castel Guelfo, excita notre curiosité. Il me fut impossible d'obtenir des renseignements sur l'origine de cette forteresse; mais il est à présumer qu'elle se rapporte aux guerres des Guelfes et des Gibelins. Ce bâtiment a sa façade parallèle au grand chemin, comme une taverne. Le principal corps de logis, dont l'élévation est prodigieuse, est disposé autour d'une vaste cour; les murs, d'environ trois pieds d'épaisseur, sont construits en briques et en pierrailles, placées par couches alternatives. Ce vieux manoir est entouré d'un fossé maintenant à sec. Le quadrilatère qui entoure la cour centrale est flanqué de quatre tours massives: en dehors du fossé sont éparses diverses dépendances.

PARME.

Nous arrivâmes de bonne heure à Parme, ville beaucoup plus belle et plus grande que Plaisance. Dès que nous fûmes reposés, nous sortîmes pour voir les curiosités locales. Le palais, ancien édifice en briques, très-irrégulier, vient d'être orné d'une petite façade en stuc. Le théâtre, l'un des plus grands de l'Europe, et qui pourrait aisément contenir toute l'élite du duché, est réuni au palais par les arcades d'une galerie couverte.

On nous montra le berceau du jeune Napoléon; mais la duchesse, que j'aurais voulu voir, était à Vienne, où elle passe la plus grande partie de son temps. Ses domestiques la qualifiaient de *Sa Majesté*, et nous dirent qu'elle maintenait sa maison sur un bon pied. Elle a trois ou quatre mille hommes de troupes, y compris les gendarmes, et nous vîmes parader un détachement de la garnison en habit bleu de ciel à plastron rouge.

L'académie des beaux-arts méritait notre visite; elle possède d'excellents tableaux des meilleurs maîtres et notamment du Corrège, qui était né dans les environs.

Nous vîmes à Parme, pour la première fois, des échantillons d'une architecture religieuse qui est, je le crois, particulière à l'Italie. Une tour voisine de l'église, appelée campanile, renferme les cloches; un bâtiment séparé, surmonté d'un dôme, sert à l'administration du baptême: on le nomme le Baptistère.

Nous allâmes déjeuner à Reggio, dans le duché de Modène, capitale du duché dont le maréchal Oudinot avait pris le titre. Le pays était toujours plat, fertile et abrité à notre gauche par des montagnes.

MODÈNE.

Arrivés à Modène dans l'après-midi, nous eûmes le temps de visiter le palais, où il y a de beaux tableaux, et des parquets en stuc qui imitent le marbre. Après avoir jeté sur le sol plusieurs couches de mortier, et les avoir battues jusqu'à consistance convenable, on y place des morceaux de marbre qui forment des dessins variés, et l'on polit la surface lorsqu'elle est suffisamment durcie. Il en reste un parquet bigarré, plus riche, moins coûteux et tout aussi durable que la pierre naturelle. Il serait bon d'appliquer ce genre d'ornement aux maisons d'Amérique, en l'essayant d'abord dans les édifices publics et dans les grands hôtels particuliers.

Le palais de Modène, propre, bien entretenu, spacieux par rapport à l'étendue du duché, l'emporte de beaucoup sur Windsor par la beauté des appartements, la clarté des moindres salles, la commodité des distributions intérieures. Modène est une ville de vingt-cinq mille habitants, et l'on se demande avec étonnement ce qu'ils peuvent y trouver à faire. C'est d'ailleurs une question qu'on s'adresse dans la plupart des villes de cette partie de l'Italie.

BOLOGNE.

Le lendemain je passai la frontière des Etats-Pontificaux, et j'arrivai à Bologne vers midi. Les arcades qui bordent les rues me firent songer à celles de Berne, quoique ces dernières soient moins élevées et d'un style moins pur. Vous apprendrez avec étonnement que ce genre de construction est une précaution prise contre les neiges. Bologne se trouve au cœur de l'Italie; mais sur le versant septentrional des Apennins, et les rues sont souvent encombrées de neige.

A une lieue de la côte, sur une hauteur, s'élève une église appelée la *Madona di Santo Luca*. On s'y rend par une belle galerie en portique, formée de sept cents arcades, ce qui rend le pèlerinage très-commode. C'est un des plus grands monuments de la dévotion des Italiens à la sainte Vierge; mais il ne doit son existence qu'à la générosité des habitants de Bologne. Ils n'ont rien épargné pour augmenter le concours, et pour qu'on pût y aller sans craindre les injures du temps. On voit à l'entrée de cette vaste construction qu'elle fut commencée par le cardinal Buonacorsi, légat du pape, en 1675. Plusieurs seigneurs firent bâtir un certain nombre d'arcades, et y ont fait apposer leurs armes. Leur exemple a été suivi par les bourgeois opulents, les corps et communautés y ont fait bâtir à leur tour, jusqu'aux domestiques se sont cotisés afin d'y contribuer, ceux même à qui leurs facultés ne permettaient pas d'en faire autant se chargeaient de briques qu'ils y portaient en allant en pèlerinage. Cette galerie passe à moitié chemin sur une arcade sous laquelle traverse la grande route. Il y a sur cette arcade un pavillon décoré, en dehors d'un ordre ionique, et en dedans d'un ordre dorique, par Bibiena. Comme à cet endroit le chemin devient trop roide pour les voitures, on y a pratiqué des écuries où les pèlerins peuvent laisser leurs chevaux pour continuer leur route à pied. Du moment qu'on sort du pavillon on ne cesse de monter sous cette galerie jusqu'à ce qu'on soit arrivé au sommet du mont Guardi, sur lequel se trouve l'église de la *Santa Madona*.

Le plan de cet édifice est une croix grecque avec une coupole au milieu: il est un peu dans le goût de la Supergua. Son intérieur est beau et décoré de grandes colonnes cannelées d'ordre ionique; on y conserve au-dessus du maître-autel, dans une châsse couverte de pierreries, le portrait de la sainte Vierge, peint, à ce que l'on dit, par saint Luc. Les religieux dominicains, qui la desservent, ne font voir cette image qu'en surplis et en étole, récitant des prières, et avec des cierges allumés. C'est une toile de moyenne grandeur, où la Vierge est peinte en buste: sa tête est d'un noir brun, elle a un grand nez aquilin et de grands traits; l'enfant Jésus est de même couleur. Le caractère de cette Vierge, quoique chargé, n'est pas absolument mauvais. Le mur où sa châsse est appliquée est couvert de couronnes, de cœurs, de jambes, de bras, pieds et mains d'argent, qu'on y offre de toutes parts en *ex-voto*. On attache les dernières offrandes en bas, et quand la surface du mur n'en peut plus contenir, les religieux fondent, au profit de l'église, celles qui sont les plus élevées.

On remarque à Bologne des pièces anatomiques en cire qui peuvent être utiles à l'étude, mais dont l'horrible vérité fait mal au cœur. On en trouve à Paris de semblables, qui ne sont ni moins parfaites ni moins repoussantes.

Bologne s'enorgueillit de posséder deux tours penchées, dont l'une s'écarte de la perpendiculaire de manière à faire frémir les passants; mais elles n'ont guère plus de valeur artistique que les cheminées d'une manufacture. On voit partout des enfants entasser des briques,

comme pour savoir jusqu'à quel point une ligne passant par le centre de gravité peut tomber en dehors de la base. Ces monceaux de tuiles semblent avoir fourni le modèle des tours de Bologne, enfantillages sur une grande échelle, qui succèdent aux grandes conceptions d'un peuple, quand il approche de la décadence.

Bologne donne une idée des richesses de l'Italie, sous le rapport des palais et des beaux-arts; sa vénérable et célèbre université a décliné graduellement, mais elle possède encore de nobles restes de son antique splendeur. Un grand nombre de descendants des premières familles d'Italie résident dans cette cité gothique; la société y est agréable: mais peut-on en parler, quand on s'arrête en passant dans une taverne?

LES APENNINS.

Après le dîner, mon cocher Gaspard vint me rendre visite; il avait la mine allongée, et ce n'était pas sans raison, car il avait appris que vingt voitures devaient le lendemain traverser les montagnes; c'était une fâcheuse conjoncture : nous étions exposés à mourir de faim ou à ne vivre que de châtaignes, nourriture habituelle des montagnards italiens. En outre, nous ne connaissions sur la route qu'une seule maison où il fût possible de coucher. Gaspard promettait bien de ne se laisser dépasser par personne tant qu'il serait en route; mais ceux qui voyageaient en poste avaient l'avantage de ne pas s'arrêter, et devaient infailliblement atteindre avant nous le plateau.

Afin de devancer nos concurrents, nous partîmes à la pointe du jour; et après avoir parcouru une route immense, entre des monticules arides, nous arrivâmes les premiers au gîte, où il n'y avait que de détestable café, de mauvais pain, du beurre qui sentait le suif, et des côtelettes qui avaient une odeur de graillon.

— Ceux qui vont nous succéder sont à plaindre, me dit Gaspard; *et les voilà!*

En effet, cinq ou six voitures gravissaient péniblement la côte.

Je me hâtai d'ordonner le départ; peu de temps après avoir quitté l'auberge, du haut du siége où j'étais installé j'aperçus au nord-est une vaste étendue d'eau. A en juger par la carte, ce devait être l'Adriatique, dont la vue inattendue me causa, ainsi qu'à mes compagnons, un véritable plaisir. Nous la suivions encore des yeux, quand un paysan basané, revêtu d'un costume pittoresque, vint nous examiner avec des yeux perçants. Après avoir satisfait sa curiosité, il prit un chemin de traverse, et s'enfonça dans un bois que nous ne devions atteindre qu'au bout d'une demi-heure, car la conformation du terrain nous obligeait à faire un détour. L'allure de cet inconnu me parut suspecte; je le pris pour un de ces bandits dont j'avais lu la description dans les romans; mais mes craintes ne tardèrent pas à se dissiper. Le prétendu brigand était tout bonnement un honnête fermier, qui était allé annoncer notre approche aux habitants d'une ferme isolée, et nous avait fait préparer cinq ou six attelages de bœufs, pour nous faciliter la montée d'un escarpement presque abrupt.

Nous touchions à l'auberge où nous devions arrêter, lorsqu'un courrier nous devança en faisant retentir les airs de ses *clic clac.* Il retint, au nom de lord Lansdown, l'asile sur lequel nous comptions, et nous fûmes forcés d'aller plus loin. Nous passâmes la nuit dans une maison isolée, qui nous offrit, pour la première fois, un véritable caractère italien. Les chambres à coucher donnaient toutes sur une vaste salle qui était éclairée par en haut.

FLORENCE.

Florence nous apparut le lendemain, au pied des collines, dans la vallée de l'Arno, avec ses toits que domine le dôme de la cathédrale, comme la partie supérieure d'un ballon qui descend. J'allai loger à l'hôtel d'York, et comme j'avais l'intention de passer l'hiver dans la capitale de la Toscane, je m'occupai immédiatement de chercher un logement. Les familles patriciennes du pays n'ont plus assez de fortune pour habiter seules leurs vastes résidences, et louent des appartements meublés ou non meublés. J'eus pour soixante dollars par mois dix bonnes chambres, des offices, une petite cour, et même un jardin.

Florence paraît avoir tiré son nom de sa situation agréable dans des campagnes fleuries. Cette ville a deux lieues de tour et quinze cents toises de longueur. On y compte environ cent mille âmes. Elle en avait autrefois plus du double, lorsque les Médicis s'en rendirent maîtres; mais alors un commerce prodigieux y soutenait l'abondance et la population.

L'art de la laine (*arte della lana*) était alors le plus riche et le plus considérable; il fut la principale source de la richesse et de la puissance de Florence. La maison de Médicis fut une de celles qui se distinguèrent le plus dans ce commerce. Un rejeton de cette famille, qui s'était attiré l'amour et la confiance du peuple par un esprit supérieur et un caractère généreux, fut fait gonfalonier en 1378. Jean de Médicis eut les mêmes qualités et posséda la même charge; Cosme le Grand, son fils, joignit aux vertus de ses pères les talents les plus rares : possesseur d'une fortune immense, et connu dans toutes les parties du monde, où il portait le commerce, il profita du crédit dont il jouissait parmi le peuple pour s'emparer de l'autorité. Il eut toute celle d'un souverain, et il ne lui en manqua que le titre; mais il ne s'en servit que pour subjuguer les cœurs par des bienfaits. C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen, qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant et soutenir de l'autre le fardeau de la république, entretenir des facteurs et recevoir des ambassadeurs; résister au pape, faire la guerre et la paix, être l'oracle des princes, cultiver les belles-lettres, donner des spectacles au peuple et accueillir tous les savants grecs que la barbarie des Turcs forçait de s'éloigner de Constantinople.

Des ennemis, jaloux de la gloire de Cosme de Médicis, ou peut-être des patriotes, animés du désir de conserver la liberté de la république, réussirent à le faire exiler. Il se retira à Venise, d'où étant rappelé un an après, il revint jouir à Florence de son autorité, de sa fortune, de ses biens immenses, de la réputation la plus éclatante et de l'amour de ses concitoyens. Il mourut en 1584, et fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, où la république fit graver sur sa tombe cette courte mais belle épitaphe :

Cosmus Medicœus, decreto publico Pater patriœ.

Cosme de Médicis, par un décret public Père de la patrie.

Les Médicis régnèrent pendant plus de deux siècles, et quoique les Florentins conservassent toujours un ressentiment de leur liberté éclipsée, ils ne purent s'empêcher de les aimer et de leur être attachés. Déchirée par des factions continuelles, cette république avait besoin de zélés défenseurs qui la missent à couvert des maux que lui avaient fait essuyer les factieux. Il est certain que la maison de Médicis, dont elle connaissait depuis longtemps la saine politique, pouvait mieux la défendre qu'aucune autre puissance, et si elle s'était contentée d'en être la protectrice et de laisser à cette patrie, dont les Médicis furent longtemps les pères, le titre de république et sa liberté, sans en être moins souverains par le fait, ils auraient été de plus grands hommes. En perdant leur liberté, les Florentins eurent le bonheur d'avoir pour maîtres des princes qui ne cherchèrent que la félicité publique. La maison de Médicis eut l'adresse de régner par les bienfaits autant que par l'éclat de la fortune et du pouvoir. Elle eut l'art de cacher sous des fleurs les chaînes qu'elle imposa à sa patrie. Elle protégea toujours les belles-lettres, et en les cultivant elle éleva jusqu'à elle les artistes, qui se trouvèrent intéressés à la faire connaître et à la faire aimer. C'est à ce goût qu'elle eut pour les sciences que nous sommes redevables de cette superbe collection que renferme la galerie de Florence.

Tout étranger qui arrive à Florence brûle d'impatience de voir cette célèbre galerie où sont rassemblés tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres. C'est aussi là que j'ai porté mes regards. On ne s'attend pas sans doute à trouver ici la description de toutes les curiosités qu'elle renferme : elle forme déjà douze volumes *in-folio* sous le titre de : *Musæo Fiorentino*, et l'ouvrage n'est pas achevé. D'ailleurs, ces curiosités si propres à exciter l'admiration et les transports d'un amateur qui les observe, sont bien éloignées de conserver le même intérêt dans les descriptions qu'on en trace. Comment serait-il possible de soutenir longtemps l'attention du lecteur : les détails dans lesquels on est obligé d'entrer ne peuvent avoir que de la sécheresse, et s'ils sont multipliés, ils entraînent bientôt l'ennui par leur monotonie. Ainsi, je ne m'arrêterai qu'aux objets les plus remarquables.

La galerie du grand-duc a été bâtie par les ordres de Cosme Ier; le bâtiment est composé de deux ailes, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, et d'un corps de logis au midi, en face de l'Arno. Au-devant est une grande cour ou plutôt une rue, d'environ cent toises de long, ornée des deux côtés de bâtiments uniformes et de portiques.

Le rez-de-chaussée de ce vaste édifice est occupé en grande partie par les tribunaux, et le premier étage, par les artistes qui travaillent pour le grand-duc, comme ceux des galeries du Louvre à Paris. Au-dessus de ce premier étage est la fameuse galerie où Cosme Ier plaça d'abord toutes les curiosités des différents arts que ses prédécesseurs avaient amassées à grands frais, et que ses descendants ont considérablement augmentées.

Le vestibule qui précède la galerie est orné d'une quantité de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'urnes, de tombeaux et de divers autres monuments étrusques, grecs ou romains. On y remarque particulièrement deux chiens-loups antiques très-beaux, deux trophées sculptés par Michel-Ange, un gladiateur antique tenant son épée d'une main et de l'autre son bouclier. De là on entre dans la galerie divisée en deux ailes, comme je l'ai déjà dit. Celle du levant a environ quatre cent soixante pieds de longueur, et celle du couchant un peu moins, le corridor qui les réunit peut avoir cent pieds; la largeur de ces salles est de vingt et un pieds et la hauteur de près de vingt. Les plafonds sont des fresques divisées en compartiments, représentant les attributs des sciences et des arts, les vertus civiles et militaires, avec des portraits des Florentins qui par leurs talents ont illustré leur patrie pendant les derniers siècles, dans l'Eglise, la guerre, la politique, la philosophie, la médecine, la jurisprudence et les arts libéraux; ce qui forme une histoire très-intéressante de Flo-

rence pour cet espace de temps. On y voit aussi les portraits de tous les princes de la maison de Médicis et de plusieurs autres personnages célèbres. Dans l'intervalle des croisées et le long des murs, on a rangé, avec autant de symétrie qu'il a été possible, cinquante-huit statues et quatre-vingt-neuf bustes antiques; il y en a peu de bronze parmi ces derniers: ils sont presque tous de marbre et forment une suite complète de tous les empereurs, depuis Jules César jusqu'à Alexandre Sévère. On y a joint les concurrents et les usurpateurs, ainsi que plusieurs têtes de femmes et de filles des mêmes empereurs.

Douze chambres ou grands cabinets tiennent à la galerie. Il n'en est aucune où l'on ne voie des choses très-rares et très-curieuses. La première dans l'ordre où elles sont placées est celle des peintres qui renferme les portraits des peintres les plus célèbres d'Italie, de France, de Flandre et d'Allemagne, peints par eux-mêmes. Cette collection si honorable pour la peinture, est d'autant plus précieuse que le mérite donne seul le droit d'y être admis. On peut la regarder comme une histoire vivante des peintres : elle fait connaître en même temps leur génie, leurs ouvrages, leur touche et les traits de leur visage. Ce fut le cardinal Léopold de Médicis qui invita les peintres les plus distingués à y envoyer leurs portraits. Ils s'en firent tous honneur, et les autres ont ensuite continué. Ces portraits sont au nombre de deux cents, et plusieurs sont de la plus grande beauté. La statue du cardinal Léopold, en marbre blanc, est au milieu de la salle : il est assis et tient divers papiers à la main qui font allusion au goût de ce prince pour les arts et les sciences.

La seconde chambre, dite des *Porcelaines*, en renferme de rares, de précieuses, d'anciennes, du Japon et de la Chine, de toute grandeur et de toute forme. On y conserve aussi beaucoup de vases étrusques et égyptiens.

Dans la troisième chambre, à laquelle on donne le nom des *Idoles*, on voit une suite nombreuse de divinités antiques de bronze, égyptiennes, grecques et romaines, de talismans, de lampes, de trépieds, meubles et instruments de sacrifice.

Après le *Muséum* du roi de Naples à Portici, c'est le plus beau en ce genre qui soit en Italie. On a rangé sur deux corniches qui règnent autour de ce cabinet trois cents antiques de bronze, dont quelques têtes sont de grandeur naturelle. Celles de Tibère, d'Antinoüs et de Faustine sont d'autant plus estimées qu'elles ont une ressemblance parfaite avec les médailles. A côté de la porte est une colonne torse d'albâtre oriental, haute de sept pieds trois pouces, très-bien travaillée, et d'un seul morceau. On a mis au-dessus une Diane antique de marbre, d'environ deux pieds de haut.

La quatrième chambre, appelée des *Arts*, contient plusieurs armoires de marqueterie, où se trouve une grande quantité d'ouvrages d'ivoire, tant tournés que sculptés, mais qui n'ont d'autre mérite que l'extrême délicatesse du travail. Une chose beaucoup plus singulière et d'une imagination bizarre, c'est une caisse dans laquelle un certain Gaetano Zuinno, Sicilien, qui vivait sur la fin du dix-septième siècle, a représenté, en cire coloriée au naturel, un sépulcre plein de différents cadavres, dans tous les états où ils peuvent être depuis l'instant de leur mort jusqu'à leur entière dissolution. Quelques-uns paraissent être rongés de vers. Dans une autre caisse, il a rendu avec une vérité aussi affreuse plusieurs pestiférés morts ou mourants. Cette même pièce est ornée de plusieurs tableaux de peintres anciens, parmi lesquels il s'en trouve de très beaux.

La cinquième, dite des *Flamands*, est entièrement destinée aux peintres de cette nation. Il y a cent cinquante tableaux de Rubens, de Van Dyck, des Miéris, de Palerneff, de Vanderneff, de Brenghel, de Gérard Dow, etc. La manière de tous ces artistes est connue.

La sixième chambre, des *Mathématiques*, est remplie de divers instruments de mathématiques, de physique et d'astronomie.

Enfin, on arrive à la septième chambre, celle de la tribune, où la peinture et la sculpture semblent se disputer à qui captivera avec le plus d'empire l'admiration des spectateurs.

Les yeux se portent d'abord sur six statues antiques, rangées sur des piédestaux à quelque distance du mur. Mais ils s'arrêtent bientôt sur la célèbre statue de Vénus, connue sous le nom de *Vénus de Médicis*, qui est dans le fond de la tribune vis-à-vis de la porte. Elle est toute nue, d'un marbre fin et blanc, dont la couleur est si nette et si belle, qu'il paraît transparent. Sa hauteur est d'un peu plus de cinq pieds, ce qui est la plus belle proportion de la taille des femmes. Elle serait même un peu plus grande, sans l'attitude de mouvement que lui a donné l'artiste en lui faisant plier en avant le genou droit et avancer tout le corps, qui est légèrement courbé.

On ignore le nom de l'artiste, quoiqu'on lise sur la base qu'elle a été faite par Cléomène, fils d'Apollodore, Athénien; mais on révoque en doute l'authenticité de cette inscription, qui paraît avoir été mise après coup sur un marbre rapporté.

Cette belle figure fut trouvée à Tivoli, dans la villa Adriani, de même qu'un grand nombre de statues du plus beau travail des Grecs, mais elle était cassée en cinq endroits : au cou, aux cuisses, au-dessus des jambes, au milieu des jambes et au-dessus des pieds. Tout ce qui est antique dans cette figure est bien restauré ; les bras sont modernes, quoiqu'on assure à Florence qu'ils sont antiques. Ils sont faits, il est vrai, avec soin, mais ils ne répondent point à la beauté du reste de la figure.

A côté de la Vénus de Médicis est une autre statue de Vénus, appelée Céleste ou Pudique : son visage a un air de modestie et de gravité divine. Elle a la main droite élevée au-dessus du front. De la main gauche elle retient une draperie qui la couvre jusqu'au-dessus de la ceinture; le reste du corps est nu.

Une troisième Vénus, appelée *Vénus Victrix*, à cause de la pomme qu'elle tient à la main, est beaucoup plus grande que nature. Le voisinage des deux autres lui fait tort.

Une autre statue de la plus grande beauté est le Faune jouant des cymbales, et ayant un pied sur la scabilia, espèce d'instrument en forme de soufflet. C'est une des plus belles statues antiques qui aient été conservées. L'expression du faune est admirable. Cet antique n'est pas cependant du dernier fini. On remarque aussi que la tête et les mains ont été restaurées par Michel-Ange; mais c'est avec tant de goût, qu'elles sont dignes du reste de la figure.

Les Lutteurs forment un groupe excellent, trouvé à Rome à la fin du dix-septième siècle. Malgré la difficulté de l'exécution, on ne trouve point de parties faibles dans cet ouvrage.

Un autre non moins remarquable est l'Espion, ou le Rémouleur : *Arrotino Rotalore*. Il représente un homme entièrement nu, dans une attitude gênée, presque accroupi, aiguisant un couteau, mais prêtant l'oreille à une conspiration qui a donné lieu à bien des discussions, sans qu'on ait pu éclaircir quelle est la conspiration que ce rémouleur alla découvrir ensuite au sénat de Rome. Des savants prétendent que c'est la conspiration du jeune Brutus. Quoi qu'il en soit, cette figure est pleine d'expression et de mouvement. La tête surtout a un caractère de vérité qui répond à l'état de l'ouvrier qu'on a représenté.

Derrière ces statues on a rangé contre le mur plusieurs petites antiques, qui ne sont pas de premier ordre, mais qui néanmoins ont des beautés. Les tableaux que l'on voit sur ce même mur sont bien plus précieux... C'est là que l'on peut dire véritablement que la peinture étale ses chefs-d'œuvre.

Une femme nue du Titien, qu'on dit être sa maîtresse ou la maîtresse d'un des Médicis. Elle tient des fleurs de la main droite, l'autre main tombe négligemment.

Une Vénus du Titien, qu'on appelle sa femme, peinte toute nue avec un Amour derrière elle.

On vient de voir la femme du Titien peinte en Vénus : son mari l'a encore représentée en Vierge avec l'enfant Jésus et le petit saint Jean. C'est là que l'on voit encore un saint Jean-Baptiste de Raphaël, de la plus grande beauté ; deux Vierges du même auteur; une vierge du Guide, une du Corrége, une d'André del Sarto ; un Satyre présentant une corbeille de fleurs à une nymphe, par Annibal Carrache ; Jésus-Christ disant aux Pharisiens : *Rendez à César ce qui appartient à César*, par Michel-Ange de Caravage ; une Sainte Famille, du Parmesan ; une Tête de vieillard, par Paul Veronèse, belle, d'une fraîcheur admirable ; un Singe qui peigne un enfant, par le Tintoret, et les trois Grâces, en grisaille, par Rubens.

Il y a dans le même salon une armoire composée de jaspe, d'agate et de toutes sortes de pierres précieuses, où l'on a employé en forme de clous des topazes, rubis, saphirs et émeraudes. Les curiosités que l'on conserve dans cette armoire sont en grand nombre. Il y a une collection de pierres gravées antiques plus remarquables par le prix de la matière que par la beauté du travail.

La huitième chambre, de l'*Hermaphrodite*, prend son nom de la célèbre statue aux deux sexes qu'on y voit.

La neuvième chambre, des *Médailles*, contient le plus riche médaillier de l'Italie. On y compte environ douze mille médailles tant en or qu'en argent et en bronze de toutes grandeurs.

La dixième chambre s'appelle l'*Arsenal*.

La onzième le *Tabernacle*.

La douzième la *Salle d'armes*, parce qu'elle est remplie d'armures.

Je n'en finirais pas, si j'entreprenais d'énumérer les trésors accumulés dans la galerie de Florence.

Cette galerie et le vieux palais communiquent au palais Pitti par un corridor couvert qui a deux cent cinquante toises de longueur.

Le palais Pitti a conservé le nom de Luc Pitti, gentilhomme florentin, qui l'avait fait bâtir vers l'an 1460. Il fut obligé de le vendre à cause du dérangement de ses affaires. Le grand-duc Cosme Ier l'avait acquis ; il y fixa sa demeure, et il a été celle de tous ses successeurs.

Ce palais est situé sur une grande place qui le laisse tout à fait à découvert. La façade a quatre-vingt-dix toises de longueur du côté de la place. L'architecture a trois rangs de grandes arcades les unes sur les autres, qui lui servent de croisées. Elle est toute à bossages et à refends vermiculés. Cette décoration, quoique simple et même un peu rustique, a quelque chose de majestueux.

La cour du palais est d'une belle proportion et d'une architecture mâle ; il y a de grandes galeries dans son pourtour, où l'on a employé les trois ordres grecs, qui y sont en colonnes engagées dans le mur, toutes chargées de bossages vermiculés.

Les appartements du grand-duc sont décorés avec la plus grande

magnificence ; les moulures dorées des lambris sont de bon goût, les peintures d'une beauté supérieure, et les tables incrustées d'une inimitable perfection.

C'était dans le vieux palais, construit vers le milieu du troisième siècle, que les notables citoyens de Florence tenaient autrefois leurs assemblées. Les Médicis l'occupèrent ensuite lorsqu'ils s'emparèrent du pouvoir suprême. Cet édifice ne manque ni de noblesse ni de grandeur. Ce qui m'a frappé le plus dans l'intérieur, c'est une grande salle d'environ cent soixante-deux pieds de long sur cent soixante-quatorze de large. Les murailles peintes à fresque par Vasari représentent les principaux événements de l'histoire de la république. Le garde-meuble des grands-ducs est dans l'étage supérieur du palais. Je ne crains pas de dire qu'il est inappréciable. L'objet le plus remarquable est un devant d'autel d'or massif de six pieds de long, enrichi de pierres précieuses. Cosme II avait fait vœu de le donner à l'église des Jésuites de Goa, si son fils guérissait d'une douloureuse maladie chronique ; mais ce fils succomba, et les révérends pères furent privés du cadeau qu'ils avaient convoité.

On conserve dans une boîte d'or les actes du Concile de Florence, tenu sous le pape Eugène IV, pour la réunion de l'Église grecque avec l'Église latine, réunion vainement tentée, et à laquelle il faut sans doute renoncer à jamais. Une autre cassette contient un manuscrit d'une utilité beaucoup plus réelle ; c'est celui des Pandectes de Justinien, en deux volumes in-folio. Il est écrit sur vélin et très-lisible. Les Florentins, qui ont une vénération toute particulière pour ce manuscrit, connu sous le nom de *Pandectes Florentines*, prétendent que c'est l'original de ce recueil de jurisprudence ; mais je n'en crois rien.

La cathédrale, appelée *il Duomo* ou *Santa Maria del Fiore*, a quatre cent vingt-six pieds de longueur, et trois cent soixante-trois de hauteur en comptant jusqu'au sommet de la croix. Au milieu de l'église s'élève une superbe coupole octogone qui a cent quarante pieds d'un angle à l'autre. L'architecture est telle, que Michel-Ange ne croyait pas qu'il fût possible de l'égaler.

Cette église est tout incrustée au dehors de marbre noir et blanc, ce qui lui donne l'air d'un catafalque. En entrant dans l'église, on remarque le pavé de marbre, dont les dessins sont artistement combinés.

On a placé des deux côtés de l'église les hommes illustres de la république. A gauche, on a mis un ancien portrait du Dante, le créateur de la poésie italienne. Ce tableau a été placé jadis par ordre de la république de Florence ; c'est le seul monument qu'il ait dans sa patrie. Son tombeau est à Ravenne, où il mourut en exil : mais l'Italie, à l'exemple du Prytanée d'Athènes, a élevé partout des cénotaphes ou tombeaux vides, c'est-à-dire des monuments de gloire aux grands hommes qu'elle a vus naître.

Le chœur, qui répond au-dessous de la coupole, est orné de marbre de différentes couleurs avec des bas-reliefs très-estimés. On voyait autrefois derrière l'autel Adam et Eve, belles statues de Bondinelli, qui ont été ôtées de l'église à cause de leur nudité, et placées dans la grande salle de l'ancien palais. On a mis à leur place une Mère de pitié, pleurant à côté du Christ mort : ce groupe n'est qu'ébauché de la main de Michel-Ange, mais on y reconnaît cependant la touche de ce grand maître.

Le *Campanile* est près de la cathédrale ; c'est une tour de cinquante pieds de hauteur sur quarante-trois pieds carrés, tout incrustée de marbre noir et blanc. Le dessin est en compartiment, ce qui en rend le coup d'œil fort gai. C'est une des plus belles tours qui se voient dans le genre gothique. On prétend que l'empereur Charles-Quint en était si enchanté, qu'il disait que c'était la prostituer que de la laisser aux yeux du public, et qu'elle méritait d'être dans un étui. On monte au haut de cette tour par un escalier de quatre cent six degrés pour jouir de la vue de Florence et de ses environs : on découvre alors tout le cours de l'Arno, les collines charmantes et les belles maisons dont ce fleuve est bordé, et l'on aperçoit sur la hauteur les restes de la ville de Frisole, que les Florentins détruisirent l'an 1000, et dont ils employèrent les débris à de nouvelles constructions. La ville de Frisole beaucoup plus ancienne que Florence avait été sa métropole. On croit qu'elle était le siége des augures toscans ; il n'en reste que des masures.

Le Baptistère est une ancienne église qui fut autrefois un temple de Mars. Elle est de forme octogone. Ce bâtiment a quatre-vingt-cinq pieds d'un côté à l'autre ; il est isolé ; tout incrusté de marbre poli ; avec trois portes de bronze. Ces portes étaient si belles, que Michel-Ange disait qu'elles devraient servir de portes au paradis.

Le Centaure, peu éloigné de la place de la cathédrale, est une statue fameuse de Jean de Bologne, pleine de force et d'expression. On y voit Hercule qui terrasse le centaure Nessus, et lui casse la tête, d'un coup de massue, sur son genou ; le tout d'un seul bloc. Ce groupe est élevé sur un piédestal. Il y manque seulement une place, car ce bel ouvrage est dans la croisée de deux rues qui n'ont que peu de largeur. La hardiesse en est singulière ; car ce groupe ne porte que sur les jambes d'Hercule, qui ne sont pas dessous, mais à côté, et sur les jambes pliées du Centaure. Les mouvements en sont justes et savamment rendus.

Saint-Marc est une église des dominicains fort célèbre, ainsi que leur couvent. C'est là que demeurait le fameux Jérôme Savonarole, qui fut brûlé sur la place du vieux château en 1498, à cause de ses déclamations contre la cour de Rome, et surtout contre Alexandre VI. On remarque dans cette église le tombeau d'Ange Politien, mort en 1494, et celui de Pic de la Mirandole, qui à l'âge de dix-huit ans savait vingt-deux langues ; qui soutint à l'âge de vingt-quatre ans des thèses sur toutes les sciences, *de omni re scibili*, et qui se retira à Florence, où il mourut en 1494, âgé de trente-six ans.

Dans l'église de Sainte-Croix, une des plus belles de Florence, on voit les tombeaux de deux personnages bien plus célèbres : l'un est celui de Michel-Ange, dont le buste est orné de trois couronnes avec ce vers d'Horace : *Ter geminis tollit honoribus*, l'autre celui de Galilée, ce créateur de la philosophie expérimentale, qui inventa le thermomètre, le pendule, le télescope, la balance hydrostatique, et qui passa la moitié de sa vie en prison pour avoir soutenu la cause de la vérité.

Je passai plus d'un mois à parcourir Florence dans tous les sens. Quand j'étais las de visiter les monuments, je me retirais avec plaisir dans la demeure que je m'étais choisie, et qui réunissait toutes les commodités désirables.

Près de la principale porte de mon hôtel était un trou pratiqué dans le mur, et généralement fermé par un volet. Tous les jours, à onze heures, des individus venaient frapper à ce volet, qui était ouvert par l'intendant de la famille du propriétaire. Chacun des solliciteurs mettait dans cette espèce de trou une bouteille vide et un paul, monnaie qui vaut environ dix centimes. Il recevait en échange une bouteille pleine de vin. C'est de cette manière que les plus grandes familles d'Italie débitent les produits de leurs vignobles, et peut-être que les Médicis leur en ont donné l'exemple. Le vin de notre hôte est un des meilleurs de la Toscane, et je le bois avec le plus grand plaisir, d'autant plus qu'il ne me revient qu'à environ quatre centimes la bouteille : il est certainement supérieur à la moitié du bordeaux que l'on consomme à Paris. Deux fois par semaine un âne entre dans la cour, traînant une petite charrette remplie de tonneaux qui arrivent de la propriété.

Nous brûlons dans nos lampes de l'huile qu'on s'estimerait heureux d'avoir en Amérique pour assaisonner la salade. Le marché est parfaitement approvisionné. Les draps et les étoffes sont de qualités supérieures, et coûtent moins cher que dans les autres pays, bien que ce soient des articles d'importation. Les boutiquiers se contentent d'un gain modique, et préfèrent le *dolce far niente* à la terrible activité du commerce.

L'indolence de ces Italiens me séduit singulièrement. On dirait qu'ils sont trop gentilshommes pour travailler, et qu'ils veulent faire de la vie une sieste perpétuelle. Les pauvres en Toscane comme dans tout le reste de l'Europe sont exposés à de cruelles souffrances ; mais la classe qui est immédiatement au-dessus d'eux jouit de plaisirs inconnus aux hommes qui rêvent la fortune depuis le matin jusqu'au soir.

Les facilités de la vie, la présence d'une cour, les monuments des arts et des sciences y attirent un grand nombre d'étrangers, parmi lesquels les Anglais et les Russes sont en majorité. Le souverain, malgré son titre d'archiduc, n'affiche point de prétentions exagérées ; seulement il tient à avoir autour de lui des ministres plénipotentiaires ou des chargés d'affaires de toutes les contrées de l'Europe. Leur réunion contribue à égayer la société, et les fêtes de ce petit prince ne sont pas exemptes de splendeur. Je ne veux point faire de réflexions philosophiques sur le luxe ; mais je m'imagine qu'il produit plus de bien et moins de mal que nous ne le pensons ordinairement, nous autres démocrates. J'ai souvent comparé les agréments de Florence avec ceux de nos plus grandes villes d'Amérique. New-York, qui a quatre fois plus d'importance, dix fois plus d'importance, ne possède pas la centième partie des attraits de la cité toscane. Sans parler du bon goût, des monuments historiques, des chefs-d'œuvre de l'art, des palais et des églises, on trouve dans les cercles des distractions et des moyens de s'instruire qu'on chercherait en vain aux Etats-Unis. Tout le monde vit à l'air, sans souci du lendemain ; l'amour du gain ne se montre nulle part, et c'est à peine si on l'entrevoit par hasard.

Une soirée à Florence offre une étrange collection de tous les êtres humains imaginables ; les indigènes de tous les pays civilisés semblent se réunir sur un terrain neutre dans cette petite capitale, dont le gouvernement a le bon esprit de tolérer même ceux qui ont des opinions politiques contraires aux siennes. J'assistai à une soirée où l'on voyait pêle-mêle, indépendamment des Toscans et des Italiens des autres Etats, des Français, des Suisses, des Allemands de différents royaumes, des Anglais, des Russes, des Grecs, des Américains, des Hollandais, des Algériens, des Egyptiens et des Turcs. Il y avait en outre plusieurs aventuriers des îles de la Méditerranée. Notre siècle est cosmopolite, et Florence l'atteste suffisamment. Tant de gens voyagent aujourd'hui, qu'on se demande quels sont ceux qui peuvent rester au logis. Quelques-uns aspirent à se distinguer dans cet art de pérégrination en se faisant un point d'honneur de tout voir. Je retrouvai à Florence un certain comte Carlo, que j'avais connu aux

Etats-Unis : il les parcourait, tablettes en main, examinant en détail les moindres villes, entrant dans les plus modestes chapelles, étudiant jusqu'aux herbes et aux minéraux; il avait visité d'abord la Grèce, l'Égypte, l'Afrique septentrionale, et l'ouest de l'Asie; de là il passa en Amérique, et quand il eut bien exploré la patrie de Washington, il se rendit aux Antilles et au Mexique. Il était de retour à Florence depuis quelque temps, quand une Anglaise née à Calcutta lui vanta les magnificences de l'Hindoustan. Il se mit aussitôt en route pour l'Inde, et ne s'arrêta qu'au mont Himalaya. J'ai su depuis qu'il s'était embarqué pour Ceylan, et qu'il avait perdu la vie à Batavia en tombant dans une source d'eau chaude.

Les étrangers tiennent le premier rang dans la société florentine, car les indigènes reçoivent peu. Le prince Borghèse, beau-frère de Napoléon, a quitté Rome, sa patrie, pour habiter un palais dont il fait les honneurs à merveille. Quelques amateurs anglais donnent quelques représentations dramatiques assez suivies.

Pour donner une idée plus exacte du bizarre assemblage que l'on remarque à Florence, je citerai les principaux personnages qui étaient un soir aux galeries du théâtre de la Pergola. C'était d'abord le comte de Saint-Leu, ci-devant roi de Hollande; puis son frère, le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie; non loin de là était madame Patterson, autrefois femme du roi que je viens de mentionner; près d'elle se trouvait le prince Henri de Prusse, frère du roi régnant : il avait en face de lui madame Christophe, ci-devant impératrice d'Haïti. Je passe sous silence des chefs de révolution, des femmes à la mode, des politiques en retraite et des littérateurs de tous les pays.

L'hiver nous fit bientôt sentir ses rigueurs : il se forma de la glace sur les fossés de la ville, sur laquelle des patineurs s'exercèrent; des nuages chargés de neige passèrent sur nos têtes, mais pour aller s'abattre sur les Apennins. Une fois seulement, les rues furent un moment couvertes d'une neige fine, qui ne tarda pas à disparaître. Cependant le froid était piquant, et je me trouvais aussi bien au coin du feu qu'à New-York.

LUCQUES.

Pendant mon hivernage, profitant d'un beau jour, je fis une excursion jusqu'à la côte de la Méditerranée. Nous allâmes coucher à Lucques, petite ville fortifiée située au centre d'une contrée montueuse. La population en est agglomérée dans une plaine qu'environnent des gorges presque désertes, et l'on aperçoit du haut des remparts une foule de paysans occupés à cultiver une campagne qui est un véritable jardin. Lucques fut une république jusqu'à la révolution française; Napoléon en fit un duché, qu'il donna à sa sœur Elisa, et l'on découvre des vestiges du goût français dans la distribution et dans l'ameublement du palais ducal.

L'ancienne république de Lucques n'est séparée de celle de Pise que par la distance d'un relais, et cette proximité a dû amener jadis de cruelles dissensions. Cependant une montagne de la chaîne des Apennins se dresse comme une muraille entre les deux territoires.

PISE.

Il est à voir, car cette ville fut célèbre autrefois, et elle possède des restes curieux de son ancienne puissance. Tout ce qu'elle renferme d'intéressant est concentré dans un coin, où la cathédrale, le Campo-Santo et la Tour penchée se trouvent à quelques pieds les uns des autres. Je ne m'arrêterai pas à vous dépeindre ces monuments tant de fois décrits, mais je vous signalerai une petite chapelle située sur le quai, édifice de marbre en miniature, non moins dentelé que le fameux hôtel-de-ville de Louvain. On la nomme *Santa Maria della Spina*, parce qu'elle conserve, dit-on, une épine de la couronne du Sauveur. Les reliques abondent en Italie; il n'y a point d'église qui ne se vante d'avoir quelques ossements d'un martyr, quelques lambeaux de l'habit d'un bienheureux. L'authenticité de ces merveilles, que le peuple vénère sans examen, et qui procurait au clergé d'abondantes offrandes, est en général contestée, non pas seulement par nous autres hérétiques, mais encore par un grand nombre de catholiques romains.

LIVOURNE.

Après avoir passé la nuit à Pise, nous traversâmes une vaste plaine, humant avec délices l'air de la mer, si agréable même en hiver. Nous descendîmes dans un bon hôtel tenu par un Ecossais, et nous eûmes bientôt épuisé les curiosités locales. Il est difficile, quand on ne connaît pas l'Europe, de se rendre compte de la différence qui existe entre les capitales et les villes de commerce. Livourne a soixante-sept mille habitants, ses rues sont spacieuses et ses places entourées de belles constructions; mais elle n'a rien de poétique, et l'on y respire une atmosphère commerciale qui refroidit l'enthousiasme.

Dès que le dîner fut commandé, notre société courut au port, et jouit du spectacle pittoresque des embarcations, felouques, polacres, chebecs, spéronares, qui sont particulières à la Méditerranée. Sur les quais se promenaient plusieurs Orientaux, qui fumaient gravement leurs chibouques.

— Ah! monsieur, me dit notre domestique de place, quel dommage que vous ne soyez pas venu ici dix jours plus tôt : nous avions dans le port *le Delaware*, vaisseau de guerre américain!

Je lui demandai d'un ton ironique si les Américains pouvaient produire quelque chose qui valût la peine d'être examiné.

— Je ne le croyais pas, répondit-il : mais *le Delaware* est le plus beau vaisseau qui ait jamais passé à Livourne.

— Les gens de l'équipage étaient des noirs sans doute?

— Je m'attendais à les trouver tels, monsieur; mais ils étaient aussi blancs que vous et moi.

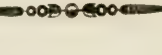
Un Européen n'a pour les Américains le respect qu'ils méritent qu'après avoir vu leurs vaisseaux.

J'allai visiter le cimetière protestant, où sont enterrés plusieurs de mes compatriotes, entre autres le capitaine Gamble, commandant de *l'Erie*. Il avait servi avec moi vingt ans auparavant sur le lac Ontario, et j'éprouvai une invincible émotion en trouvant à l'improviste son tombeau dans un autre hémisphère. Près de là, sur un mausolée, je lus le nom de Tobias Smollett. Ce célèbre écrivain anglais, auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, du roman de *Roderick Random*, et des joyeuses *Aventures de Peregrine Pickle*, trouva la mort en 1771, à Livourne, où il s'était installé pour rétablir sa santé chancelante.

RETOUR A FLORENCE.

Le lendemain nous reprîmes le chemin de Florence, où nous avions hâte de rentrer, afin d'assister à un bal masqué que donnait le ministre plénipotentiaire de France.

Rien de plus brillant qu'un bal de ce genre dans une ville si peuplée d'étrangers. La variété des déguisements, des riches uniformes, des costumes nationaux, des dominos, forme le plus séduisant coup d'œil. La fête donnée par le ministre de France ayant donné l'élan, il y eut pendant tout le carnaval une longue succession de plaisirs, et j'attendis sans ennui le moment de reprendre le cours de mes excursions.



Paris — Impr. Lacour et C., rue Soufflot, 16

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

A. LAFONTAINE — V. DUCANGE — A. RICARD — P. DE KOCK — PIGAULT LEBRUN — HOFFMANN — MARRYAT — COOPER

BERTALL

20 Cmes LA LIVRAISON

FLEUR DES BOIS

PAR

FENIMORE COOPER

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Il existe une erreur généralement répandue au sujet des paysages américains. La longueur et la largeur des fleuves, les dimensions des lacs, l'étendue en apparence illimitée des prairies, les vastes solitudes des bois, ont fait attacher une idée de grandeur aux sites des Etats-Unis. Cette qualification est inexacte en ce cas comme dans beaucoup d'autres; la partie du continent américain qui est échue à la race anglo-saxonne présente rarement des aspects grandioses; et, si elle en offre parfois, elle les doit moins à sa conformation topographique qu'à certains accessoires, par exemple à d'interminables forêts. Si vous êtes accoutumé à la sublimité terrible des Alpes, à la grandeur à la fois douce et sauvage des lacs d'Italie, à la séduisante noblesse des côtes de la Méditerranée, vous trouverez probablement les Etats-Unis sans poésie et sans intérêt.

Il est toutefois dans l'Amérique septentrionale des lieux pleins de charme et de grâce, et nous citerons entre autres la contrée qui occupe l'angle formé par la jonction de la Mohawk avec l'Hudson. Elle s'étend au sud, aussi loin et plus loin même que les frontières de Pensylvanie, et se prolonge à l'ouest jusqu'aux extrémités de l'immense plaine qui forme la partie occidentale de l'Etat de New-York. La surface de ce pays est de plus de dix mille milles carrés; il renferme aujourd'hui dix comtés au moins, et nourrit une population rurale d'environ cinq cent mille âmes, abstraction faite de celle des cités riveraines.



Wyandotté, Saucy Nick le Tuscarora.

Quiconque a visité ces régions plus riantes que magnifiques admire les beautés réelles des paysages, et conçoit les améliorations dont ils seraient susceptibles. Comme tous ceux d'Amérique, ils n'ont point de hauteurs à l'horizon, et le travail de l'homme ne leur a rien communiqué de pittoresque; cependant le pays dont nous parlons a des attraits particuliers qu'il serait difficile de rencontrer dans le vieux monde.

Les personnes qui nous ont fait l'honneur de lire nos précédents ouvrages comprendront sans peine que la contrée à laquelle nous faisons allusion est celle où nous avons souvent placé le théâtre de nos romans. Nous y revenons aujourd'hui, moins pour en vanter les avantages topographiques que pour la présenter sous un aspect nouveau, mais complétement historique.

Nos premières descriptions ont appris aux lecteurs qu'avant la révolution d'Amérique, ce pays était un désert, seulement divers établissements s'étaient formés sur les rives de la Mohawk et de l'Hudson. De peur qu'on ne nous accuse de contradiction en prenant nos assertions trop à la lettre, il est bon de signaler l'existence de quelques colonies moins importantes, sur lesquelles nous allons donner des explications.

Le pays de montagnes qui comprend maintenant les comtés de Schoharie, Otsego, Chenango, Broome, Delaware, etc., était inhabité en 1795; mais les gouverneurs coloniaux avaient commencé à concéder des terrains une vingtaine d'années auparavant. Nous avons sous les yeux les titres de la propriété où se sont passées la plupart des scènes que nous racontons. Ils sont datés de 1769, et la concession indienne qui leur est annexée est de deux ans plus ancienne. Les concessions de terrains étaient primitivement faites à la condition de payer une rente à la couronne d'Angleterre; les officiers coloniaux exigeaient en outre d'exorbitantes gratifications, et imposaient aux colons l'obligation de racheter les droits des Indiens. Des fusils, des couvertures, des chaudières, des carabines, suffisaient pour faire renoncer les aborigènes à leurs droits, quoique la concession comprît nominalement cent mille acres, et réellement cent dix ou cent vingt mille acres de terrain.

La valeur du sol s'accrut graduellement, et l'abus des concessions provoqua une loi qui restreignait à mille le nombre d'acres accordé à chaque concessionnaire. Nos prédécesseurs monarchiques avaient, aussi bien que nous autres républicains, le désir et les moyens d'éluder la loi. Une patente qui est entre nos mains porte concession de cent mille acres, et contient les noms de cent différents concessionnaires. Trois parchemins qui y sont joints sont signés chacun par trente-trois de ces concessionnaires; toutefois la personne nommée en tête de l'acte fut la seule qui profita de la patente royale, dont la date précède de deux jours celles des quatre-vingt-dix-neuf signatures.

Telle est l'histoire de la plupart des titres originaires des nombreuses propriétés de cette contrée. Cependant la fortune et le favoritisme n'étaient pas toujours les motifs de ces grandes concessions. On les octroyait parfois pour récompenser des services, et l'on a maint exemple de vieux officiers qui ont reçu des patentes aux conditions ordinaires: le payement d'une rente à l'État et le rachat des droits des naturels. Ces concessions étaient rarement étendues, si les militaires n'avaient pas un grade supérieur. Trois ou quatre mille acres bien choisies satisfaisaient l'ambition des cadets des lairds d'Écosse, ou des squires d'Angleterre, accoutumés à regarder une seule ferme comme une propriété.

Ces colons militaires avaient longtemps séjourné dans des postes-frontières; et ils étaient familiarisés avec la vie des bois et endurcis contre ses dangers. Aussi, pressés de pourvoir à la subsistance de leur famille, il leur arrivait souvent de vendre leur charge, ou de se faire admettre à la retraite pour se confiner dans les terres dont l'État leur faisait don.

Dans les parties de la colonie de New-York situées à l'ouest des comtés riverains, les concessions étaient généralement sujettes à une rente annuelle. La couronne se réservait tous droits sur les mines de métaux précieux, et ne donnait aucun des priviléges féodaux attachés jadis aux concessions des rives de l'Hudson. Nous ignorons la cause de cette distinction, mais elle nous est démontrée par un grand nombre de patentes originales qui nous sont venues de diverses sources. Néanmoins les habitudes de la métropole prévalaient, et les propriétaires même qui n'avaient point de priviléges exclusifs donnaient à leurs résidences la dénomination de manoirs. On aurait pu croire qu'on les avait ainsi nommées par dérision, car elles n'étaient composées que de troncs d'arbres encore revêtus de leur écorce; mais d'aussi misérables cabanes passaient aisément pour des manoirs aux yeux d'hommes façonnés à la civilisation européenne, et c'était une triste jouissance pour les exilés de transporter au fond des bois du nouveau monde les noms et les usages de la mère-patrie.

Par les raisons que nous venons d'énumérer, de petites colonies furent fondées, à de longs intervalles les unes des autres, au milieu de forêts immenses et, pour ainsi dire, sans bornes. Quelques-uns de ces établissements avaient fait de notables progrès avant que la guerre de 1776 obligeât leurs habitants à se défendre contre les invasions des sauvages. Longtemps avant le flux d'émigrants qu'amena la paix, les prairies, les vergers, les sillons de ces oasis se distinguaient au milieu des arbres noircis, des bûches empilées et des terres en friche. Çà et là s'étaient établis des hameaux, comme Cherry-Valley et Wyoming, qui ont plus tard joué un rôle dans l'histoire générale des États-Unis.

Sur les confins du territoire en question, un établissement s'était formé sous la direction d'un ancien officier appelé Willoughby. Le capitaine Willoughby, après avoir servi longtemps, avait épousé une Américaine. Quand la naissance d'un fils et d'une fille eut augmenté ses charges, il vendit sa commission, et se fit concéder un terrain dans l'intention d'y achever ses jours au milieu de sa famille et tranquillement occupé des travaux agricoles. Une fille adoptive était aussi confiée à ses soins. Homme prudent et éclairé, le capitaine Willoughby apporta dans l'exécution de son dessein autant de résolution que d'intelligence. Il avait fait connaissance, sur les frontières américaines, avec un Indien Tuscarora, connu sous le sobriquet de Saucy-Nick. Cet homme, espèce de paria parmi les siens, s'était de bonne heure attaché aux blancs, avait appris leur langue, et, par un singulier mélange de bonnes et de mauvaises qualités, accompagnées d'une grande finesse naturelle, il avait lentement capté la confiance de plusieurs commandants de petites garnisons : notre capitaine était du nombre, et dès que ses plans furent bien arrêtés, il envoya chercher Saucy-Nick, qui était alors au fort.

— Nick, dit le capitaine en passant la main sur son front, comme il en avait l'habitude dans ses moments de réflexion; Nick, j'ai en tête un projet important, dans lequel vous pouvez m'être de quelque utilité.

Le Tuscarora fixa sur son interlocuteur ses yeux noirs de basilic, comme s'il eût voulu lire dans l'âme du capitaine; puis il fit un geste du pouce par-dessus son épaule, et dit en souriant gravement :

— Nick comprend : vous avez besoin de cinq ou six chevelures françaises; Nick ira là-bas, au Canada. Que donnerez-vous?

— Misérable peau rouge, je n'ai pas besoin de chevelures scalpées; nous sommes en paix maintenant (cette conversation avait lieu en 1764), et vous savez que je n'ai jamais acheté de chevelures en temps de guerre.

— Que voulez-vous donc? demanda le sauvage un peu interdit.

— De la terre, de la bonne terre, je tiens moins à l'étendue qu'à la qualité. Je suis sur le point d'obtenir une patente, une concession...

— J'entends, interrompit Nick, un papier pour prendre aux Indiens leur pays de chasse.

— Telle n'est pas mon intention; je veux acheter les droits des hommes rouges, moyennant un prix raisonnable.

— Achetez donc la terre de Nick; elle vaut mieux que toute autre.

— Votre terre, coquin! vous n'en possédez aucune; vous n'appartenez à aucune tribu : vous n'avez pas de droits à vendre.

— Pourquoi donc appelez-vous Nick à votre aide?

— Pourquoi? parce que, si vous ne possédez rien, vous savez beaucoup : voilà pourquoi.

— Achetez donc le savoir de Nick.

— C'est ce que je compte faire. Je vous payerai bien, Nick, si vous partez demain avec votre carabine et votre boussole de poche. Vous marcherez vers les sources de la Susquehannah et de la Delaware; à l'endroit où le courant est rapide, et où l'on n'a pas à craindre de fièvre, vous me chercherez trois ou quatre mille acres d'un sol fertile, et j'en demanderai la patente. Qu'en dites-vous, Nick? êtes-vous prêt à partir?

— C'est inutile. Nick vendra au capitaine son propre territoire; la vente aura lieu ici, dans le fort.

— Drôle que vous êtes, vous devriez me connaître assez pour ne pas vous permettre de plaisanter quand je parle sérieusement.

— Nick est sérieux aussi; un prêtre morave n'est pas plus sérieux que ne l'est Nick en ce moment. J'ai de la terre à vendre.

Le capitaine Willoughby avait eu l'occasion de punir le Tuscarora; et comme tous deux se comprenaient parfaitement bien, le premier sentit qu'il était impossible que le second se moquât de lui.

— Où est votre terre? demanda le capitaine après avoir étudié la physionomie du sauvage, où gît-elle? à quoi ressemble-t-elle? quelle est son étendue? comment en êtes-vous devenu propriétaire?

— Répétez vos questions, dit Saucy-Nick en prenant quatre baguettes.

Le capitaine recommença, et le Tuscarora mit de côté une baguette à chaque question, en guise de memorandum.

— Où est-elle? répondit-il en prenant la première baguette : à un jour de marche de la Susquehannah.

— Bien, continuez.

— A quoi elle ressemble? à de la terre assurément. Elle se compose d'un peu d'eau, d'un peu de terre, de quelques arbres, de roseaux et de champs où l'on peut semer du blé.

— Poursuivez.

— Quelle est son étendue? ajouta Saucy-Nick en ramassant la troisième baguette : vous en aurez tant que vous voudrez; si vous en voulez peu, vous en aurez peu; si vous en voulez davantage, vous en aurez davantage; si vous n'en voulez pas du tout, vous n'en aurez pas du tout.

— Ensuite.

— Comment en suis-je devenu propriétaire? comment les visages pâles sont-ils devenus propriétaires de l'Amérique? En la découvrant. Eh bien! Nick, l'homme rouge, a découvert cette terre.

— Que diable entendez-vous par tout cela?

— Il ne s'agit pas de diable, mais d'une terre, et d'une excellente terre. Je l'ai découverte, je sais où elle est; j'y ai attrapé des castors, il y a deux ans. Ce que je dis est vrai comme parole d'honneur, même beaucoup plus vrai.

— Serait-ce un cantonnement de castors détruit? demanda le capitaine en prêtant avidement l'oreille, car il connaissait trop bien les bois pour ne pas comprendre le prix d'un endroit semblable.

— Il n'est pas détruit, il est encore debout; Saucy-Nick y est allé la saison dernière.

— Alors, pourquoi m'en parlez-vous? Vous estimez les castors plus que tout ce qu'on vous offrirait en échange de la terre.

— Je les ai presque tous attrapés, il y a deux ans; le reste s'est enfui. Le castor ne reste pas longtemps à la place où l'Indien tend

Paris. — Impr. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

ses piéges : le castor est plus rusé qu'un visage pâle, rusé comme un ours.

— Je commence à vous comprendre. L'étang où étaient les castors a-t-il une grande largeur?

— Ce n'est pas le lac Ontario, mais il est assez grand pour une ferme.

— Pensez-vous qu'il couvre un ou deux cents acres? Est-il aussi large que les éclaircies faites autour du fort?

— Deux, six, quatre fois plus large; j'y ai pris quarante peaux en une seule saison; c'est un petit lac.

— Et le sol qui l'environne est-il plat ou montueux, stérile ou propre à la culture?

— Il est couvert de buissons; que désirez-vous de mieux? Si vous voulez du blé, vous en planterez; si vous voulez des murs, vous en ferez.

Le capitaine Willoughby fut frappé de cette description, et il revint à plusieurs reprises sur le même sujet. Après avoir tiré du sauvage tous les renseignements possibles, il conclut un marché avec lui. Un inspecteur fut engagé, partit pour le lieu désigné, sous la conduite du Tuscarora, et reconnut que celui-ci n'avait rien exagéré. L'étang, d'une profondeur médiocre, avait au moins quatre cents acres. Aux alentours s'étendaient environ huit mille acres de bas-fonds, couverts de hêtres et d'érables. Les montagnes voisines étaient labourables, et promettaient d'être à la longue d'un excellent rapport. L'inspecteur calcula approximativement les distances, et comprit dans une enceinte fictive l'étang, les bas-fonds et environ trois mille acres de coteaux. Il se procura ainsi l'objet d'une jolie concession de plus de six mille acres de terre de première qualité. Il réunit ensuite quelques chefs de la tribu la plus voisine, leur donna du rhum, du tabac, de la poudre et des couvertures, pria douze Indiens d'apposer leur marque sur un morceau de peau de daim, et revint auprès du capitaine avec une carte et un titre par lequel les sauvages renonçaient à leurs droits. L'inspecteur reçut ses honoraires; puis il partit au service d'un autre maître, et dans une autre direction. Nick fut payé, et se montra charmé de l'affaire : — J'ai vendu, disait-il, les castors, quand ils s'étaient tous sauvés.

Le capitaine Willoughby avait assez de crédit pour obtenir aisément une patente. Elle fut accordée par le gouverneur en conseil; on attacha un sceau massif à un gigantesque parchemin, on recueillit les signatures nécessaires, et la concession Willoughby prit place dans les annales et sur les cartes de la colonie.

Le capitaine trouva les limites de sa propriété bien établies avec des arbres marqués ou brûlés, des monceaux de pierres, des chênes morts; il s'assura par la suite que sa concession nominative de six mille deux cent quarante-six acres contenait effectivement sept mille quatre-vingt-douze acres de terrain.

Notre plan ne nous permet pas de nous étendre longuement sur la prise de possession du capitaine, quoiqu'elle pût offrir un intérêt analogue à celui de l'histoire de Robinson Crusoé. Comme à l'ordinaire, nos aventuriers commencèrent leurs opérations au printemps. Madame Willoughby et les enfants restèrent à Albany, pendant que le capitaine et ses gens s'avançaient en pionniers à travers les bois. Nick était de la bande et avait l'emploi de chasseur, emploi honorable et de la plus haute importance dans une expédition de cette nature. Venaient ensuite huit bûcherons, un charpentier, un maçon, un constructeur de moulins, et un sergent retraité qu'on appelait Joyce.

Nos aventuriers firent par eau la plus grande partie de leur voyage. Après avoir atteint la source de la Canaideraga, qu'ils prirent pour l'Otsego, ils abattirent des arbres, les creusèrent en forme de canots, s'embarquèrent, et, halés par un attelage de bœufs qu'on conduisait le long de la rivière, ils parvinrent à la Susquehannah. Ils la descendirent jusqu'à l'Unadilla, qu'ils remontèrent, et arrivèrent enfin à la petite rivière qui traversait la nouvelle propriété du capitaine. Ce voyage en amont fut excessivement pénible; cependant, ils étaient à leur destination vers la fin d'avril. Les eaux étaient encore hautes, la neige n'était pas complétement fondue dans les bois; mais la séve était déjà partie, et les bourgeons naissants présageaient la fin de l'hiver.

Le premier soin des voyageurs fut de construire des cabanes. Au centre de l'étang, qui, comme nous l'avons dit, couvrait quatre cents acres, était une île de cinq ou six acres. C'était une roche qui s'élevait de quarante pieds au-dessus de la surface de l'eau; elle était encore couronnée de pins, espèce d'arbres qui avait échappé aux ravages du castor. Il ne restait plus dans l'étang que des souches éparses, l'eau ayant fait périr et tomber les arbres. Des générations de castors paraissaient s'être succédé et avoir renouvelé leurs travaux dans ce lieu depuis une époque reculée.

Le capitaine Willoughby transporta ses bagages dans l'île, et y bâtit une hutte, contrairement à l'avis des bûcherons, qui prétendaient qu'il eût mieux valu construire sur le continent. Mais le capitaine et le sergent, après avoir tenu un conseil de guerre, décidèrent que le rocher était une position militaire où il était plus facile de se défendre longtemps contre les hommes ou les animaux. Toutefois, un autre poste fut établi sur la rive voisine pour ceux qui préférèrent cet emplacement.

Après avoir achevé ces opérations préliminaires, le capitaine entreprit de dessécher l'étang et d'en enlever en un coup de main les vieux troncs d'arbres. C'était comprendre en une seule saison des travaux qui coûtent ordinairement plusieurs années; mais toute la troupe reconnut l'utilité du projet.

On s'assura bientôt qu'il était facile de l'exécuter. La rivière qui traversait la vallée coulait lentement jusqu'à l'endroit où elle était resserrée entre deux collines. C'était en travers de cette gorge que les castors avaient jeté leurs écluses, favorisés par la position des rochers qui s'élevaient à la surface des eaux. La partie qu'on pouvait appeler la clef de l'écluse n'était large que de trente pas et, immédiatement au-dessous, les rochers avaient une pente rapide, sur laquelle ruisselait en cascades l'eau que l'écluse ne retenait pas. Le constructeur de moulins annonça l'intention de profiter de cette chute et protesta contre la destruction de l'œuvre des castors; mais comme on n'avait pas besoin d'un marais de quatre cents acres, on se mit à la besogne sans avoir égard à ses représentations.

Le 2 mai 1765, vers neuf heures du matin, l'on porta le premier coup au barrage des castors, et le soir le petit lac qu'avaient éclairé les feux du matin avait entièrement disparu! Il restait à sa place une plaine de fange, parsemée de mares, couverte des restes des cabanes des castors, et traversée par un petit ruisseau. Cette métamorphose ne flattait pas les yeux, mais elle avait des charmes pour le cultivateur. Aussitôt qu'on eut détruit une partie de l'écluse, les eaux se frayèrent un passage et se précipitèrent comme un torrent entre les deux collines.

Le lendemain, le capitaine Willoughby fut tenté de déplorer son ouvrage, tant le paysage avait changé d'aspect. Nos colons en furent attristés pendant un mois entier. Nick déclara la mesure imprudente, quoiqu'il l'eût prévue dans son contrat, et le sergent Joyce avoua que le rocher, en cessant d'être une île, avait beaucoup perdu de sa sûreté comme position militaire.

Le mois suivant amena d'autres changements. Le desséchement et l'évaporation firent disparaître la moitié des mares; la vase se fendit et devint pulvérulente, et les bords supérieurs de l'ancien étang furent assez solides pour permettre aux bœufs de marcher dessus sans enfoncer. Des haies d'arbres, de broussailles et même des palissades entourèrent quinze acres du marais desséché, où l'on sema du blé de Turquie, du froment, des citrouilles, des pois, des pommes de terre, du chanvre et plusieurs autres espèces de graines. Le printemps fut sec, et la chaleur du quarante-troisième degré de latitude fit son office avec une énergie salutaire. Ce qui n'avait pas moins d'importance pour nos aventuriers, c'était que l'étang ne contenait point de récents détritus, et que les matières végétales accumulées étaient de trop ancienne date pour corrompre l'atmosphère. Ils semèrent du gazon à divers endroits favorables, et le site prit une apparence de vie et d'animation.

Août présenta de différents tableaux. Un moulin fut construit; on vit autour du rocher des piles de planches neuves, et le charpentier joua du rabot. Le capitaine Willoughby n'était pas sans fortune; indépendamment de sa terre, il possédait quelques milliers de livres sterling, et avait encore à toucher le prix de sa commission. Il employa judicieusement une partie de ses ressources à l'amélioration de la colonie; afin qu'on ne manquât de rien pendant l'hiver suivant, il envoya un homme acheter deux bœufs et deux vaches; on fabriqua sur place des instruments de jardinage; et les traîneaux tinrent lieu de charrettes, qu'aucun ouvrier du capitaine n'était en état de confectionner.

Le mois d'octobre indemnisa les colons de leurs peines par une abondante récolte. Le capitaine recueillit plusieurs boisseaux de blé de Turquie, et put en outre tirer parti des feuilles et des tiges. Les navets furent en quantité prodigieuse et d'une délicatesse entièrement inconnue dans les terres épuisées par la culture. Les pommes de terre n'avaient pas si bien réussi; elles étaient un peu aqueuses, mais elles pouvaient servir à l'alimentation du bétail pendant l'hiver. Les pois et les produits du jardin étaient bons et en abondance; et comme on s'était procuré des cochons, on voyait approcher la mauvaise saison sans crainte de disette.

A la fin de l'automne, le capitaine rejoignit sa famille à Albany; laissant pour garnison le sergent Joyce, Nick, un meunier, le maçon, le charpentier et trois bûcherons. Ils avaient à prendre soin des provisions, à semer le blé d'hiver, à jeter quelques ponts, à tracer des routes, à rentrer du bois, à construire une grange de troncs d'arbres et des hangars. Ils devaient aussi jeter les fondements d'une maison pour le concessionnaire.

Comme les enfants allaient en classe, le capitaine Willoughby résolut de ne pas les emmener immédiatement à la Roche. Ce fut le nom que la propriété dut à la position du premier bivouac; ce nom lui fut donné par le sergent Joyce et confirmé par le capitaine. De temps en temps, des messagers apportaient des nouvelles de l'établissement; et deux fois ils remportèrent un surcroît de provisions et d'instruments aratoires. Aux approches du printemps, le capitaine fit ses préparatifs pour la campagne. Sa femme, douce et bonne Américaine de New-York, devait l'accompagner, ne voulant pas laisser son mari passer seul l'été dans le désert.

Au mois de mars, avant la fonte des neiges, divers objets néces

saires aux colons furent envoyés de la vallée de la Mohawk à l'endroit où est actuellement le village de Fortplain. On les transporta, sur des chariots improvisés ou sur des chevaux de charge, jusqu'au lac Otsego, qu'on ne confondit pas cette fois avec la Canaideraga. Ces travaux occupèrent six semaines; le capitaine fit en personne un voyage jusqu'au lac, et revint à Albany avant que la neige eût disparu.

CHAPITRE II.

— J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer, Wilhelmina, s'écria le capitaine en entrant dans le salon où sa femme passait ordinairement la moitié du jour à coudre et à tricoter. Voici une lettre de mon excellent colonel. L'affaire de Robert est arrangée; il termine ses études la semaine prochaine pour endosser la livrée de Sa Majesté.

Madame Willoughby sourit tout en laissant échapper quelques larmes. Elle souriait d'aise en apprenant que son fils entrait comme enseigne dans le 60e régiment, ou Royal-Américain; et ses pleurs, tribut qu'elle payait à la nature, témoignaient des alarmes d'une mère dont le fils unique va suivre la carrière des armes.

— Je suis heureuse de votre bonheur, Willoughby, répondit-elle, je sais d'ailleurs que Robert est charmé d'avoir un grade; mais il est bien jeune pour s'exposer aux chances de la guerre.

— J'ai commencé plus jeune que lui, madame, et nous avions la guerre alors. La paix qui règne aujourd'hui semble devoir être interminable, et Robert aura le loisir de cultiver sa barbe naissante avant de sentir l'odeur de la poudre. Quant à moi, ajouta-t-il d'un ton de regret, car il avait parfois de belliqueuses réminiscences; — quant à moi, je suis voué désormais à la culture des navets; j'ai vendu ma commission; Robert a reçu la sienne à la place; la différence du prix est dans ma poche; ainsi donc n'en parlons plus. Voici nos chères filles, dont la présence dissipera tous mes regrets. Le père de deux pareilles filles doit s'estimer heureux.

En ce moment, Beulah et Maud Willoughby, car la fille adoptive portait aussi le nom de la famille, entrèrent toutes deux au salon. Elles étaient dans une pension où elles recevaient ce qu'on regardait alors en Amérique comme une éducation complète; et tous les matins leur maîtresse leur faisait faire une promenade, pendant laquelle elles visitaient leurs parents.

Ceux-ci avaient raison d'en être fiers. Beulah avait onze ans, et sa sœur était plus jeune de dix-huit mois. La première avait une physionomie dont la grâce tempérait la dignité; ses joues étaient colorées, ses yeux brillants. Maud, la fille adoptive, joignait à l'air de santé de sa sœur quelque chose de céleste et d'angélique. Elle avait plus de finesse dans les traits, plus d'intelligence dans les regards, plus de sensibilité dans son enjouement, un sourire plus tendre et plus expressif. Leurs figures se distinguaient par cette délicatesse de contours qui semble l'apanage des femmes de ce pays. Ce qui était peut-être moins rare à cette époque qu'aujourd'hui, elles parlaient leur langue sans accent, avec une pureté irréprochable, sans affectation, sans mélange de locutions provinciales.

Le hollandais était en usage à Albany, et la plupart des femmes d'origine hollandaise mêlaient à l'anglais des tournures de phrases étrangères; mais le père de Beulah et de Maud était Anglais; leur mère était de pure race anglaise, quoiqu'elle eût eu une Hollandaise pour marraine; et madame Waring, la maîtresse de la pension où elles étaient depuis trois ans, était née à Londres, et avait été élevée dans la meilleure société.

— Allons, Maud, dit le capitaine après avoir baisé le front, les yeux et les joues de sa petite favorite, allons, Maud, devinez quelles bonnes nouvelles je vous apporte, à vous et à votre sœur?

— Vous avez renoncé à l'idée de nous installer l'été prochain dans ce vilain étang des castors? répondit l'enfant avec vivacité.

— Ce désir annonce plus de bonté que de sagesse, ma chère, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Cherchez, Beulah? interrompit la mère, qui, tout en idolâtrant la cadette, avait confiance dans le jugement plus sain et plus solide de l'aînée. Laissez Beulah deviner à son tour.

— C'est mon frère que concernent les nouvelles; je le vois dans les yeux de ma mère, répondit Beulah en interrogeant la physionomie de madame Willoughby.

Maud fit autour de la chambre des gambades, qu'elle termina dans les bras de son père, et s'écria : — Oh! oui, Robert a obtenu sa commission! je le sais maintenant; vous n'aurez aucun mérite à me le dire. Cher Robert! qu'il va être heureux, et que je suis contente!

— Est-ce vrai, ma mère? demanda Beulah avec inquiétude et sans même sourire.

— Maud a raison; Robert est enseigne, ou le sera dans quelques jours. Vous ne paraissez pas satisfaite, mon enfant?

— J'aurais voulu que Robert ne fût pas militaire. Maintenant il sera toujours en route, et nous ne le verrons jamais; puis il peut être obligé de se battre, et qui sait quels malheurs en peuvent résulter?

Beulah songeait plus à son frère qu'à elle-même, et sa mère était préoccupée comme elle de sinistres pressentiments. Maud, au contraire, voyait tout du beau côté; Robert lui apparaissait en brillant uniforme, admiré de tous, heureux et faisant le bonheur des siens. Le capitaine Willoughby partageait les idées de sa favorite. Accoutumé aux armes, il se réjouissait de voir ouverte à son unique héritier une carrière où cependant il n'avait lui-même réussi qu'imparfaitement. Il couvrit Maud de caresses, et sortit précipitamment, se sentant le cœur gros, et ne voulant pas s'exposer à montrer de la faiblesse en présence des femmes.

Une semaine plus tard, profitant d'une des dernières chutes de neige de la saison, le capitaine Willoughby et sa femme quittèrent Albany pour aller à la Roche. Les adieux furent tendres et douloureux pour les parents : ils n'étaient pas séparés de leurs filles bien-aimées par une distance de plus de cent milles; mais cinquante de ces milles étaient des déserts, et il fallait, pour franchir le reste, traverser des forêts inextricables, ou entreprendre sur des fleuves une dangereuse navigation. Les communications devaient être rares et difficiles. Aussi la mère prévoyante fit-elle à madame Waring de nombreuses injonctions relatives à la santé de ses filles, et aux moyens de la prévenir en cas d'accident.

Madame Willoughby avait souvent surmonté en imagination les difficultés du voyage qu'elle allait entreprendre. On a coutume de vanter le passage du mont Saint-Bernard par Napoléon; jamais une brigade ne s'avança pendant vingt-quatre heures dans les forêts d'Amérique sans triompher d'obstacles physiques beaucoup plus considérables, à moins qu'elle ne fût servie dans sa marche par un cours d'eau. Toutefois, le temps et la nécessité avaient créé des espèces de routes militaires qui aboutissaient à tous les points importants de la frontière occupés par les garnisons anglaises; et madame Willoughby n'avait pas encore été soumise à une épreuve aussi rude que celle qu'elle allait subir.

On fit les premiers cinquante milles en traîneau et sans trop de fatigue : les voyageurs s'arrêtèrent à une auberge holllandaise établie sur les bords de la Mohawk, où le capitaine avait souvent fait halte, et où il avait envoyé des éclaireurs dans le cours de l'hiver et du printemps. Là, madame Willoughby monta sur un cheval, que le capitaine conduisit lui-même, et la petite troupe franchit en deux jours les douze milles de forêts qui la séparaient de la source de l'Otsego. Comme les établissements s'étendaient au sud de la Mohawk, on put passer la première nuit dans une hutte de bûches située sur l'extrême limite de la civilisation, si l'on pouvait appeler ainsi l'état des colons américains. Les gens du capitaine avaient souvent parcouru les forêts vierges; ils avaient appris à éviter les difficultés de la route; ils avaient çà et là jeté des ponts grossiers, et brûlé des arbres qui servaient de bornes milliaires; de sorte qu'avant la fin du second jour on put atteindre les huttes préparées près de la source de l'Otsego. La troupe se composait de douze personnes, y compris les domestiques noirs et les ouvriers. Les éclaireurs n'étaient pas restés oisifs, ils avaient construit quatre chaloupes, un petit bateau, deux canots; et la flottille, déjà lancée, attendait la disparition des glaces, réduites alors en blocs de stalactites liquides, vertes et sombres quand elles flottaient réunies, mais diaphanes et brillantes lorsqu'elles étaient isolées et exposées aux rayons du soleil. Les vents du sud commençaient à souffler avec constance, et le rivage étincelait de glaçons qui fondaient rapidement, mais à travers lesquels il eût été dangereux de se frayer un passage.

L'Otsego est une nappe d'eau que nous avons eu plus d'une fois occasion de décrire, et la plupart de nos lecteurs se figureront aisément l'aspect que ce lac présentait alors au milieu de son cadre de montagnes. En 1765, on n'apercevait sur ses rives aucune trace d'établissements; car peu des concessions voisines s'étendaient aussi loin. Il était déjà connu, les chasseurs le fréquentaient depuis vingt ans; mais ils n'avaient laissé aucun indice de leur présence. Le matin de son arrivée, madame Willoughby, s'appuyant sur le bras de son mari, contempla le paysage avec admiration, et dit qu'elle n'avait jamais vu d'image plus frappante de la solitude.

— Ce doux vent du sud, ajouta-t-elle, me console et m'encourage; il semble nous promettre que nous rencontrerons peu loin une nature prodigue de bienfaits.

— S'il augmente, ce qui est probable, nous verrons disparaître cette nappe de glace.

Le capitaine ignorait qu'elle avait déjà disparu à l'extrémité opposée du lac, et que la brise, plus libre dans son action, poussait devant elle les glaçons vers le haut du lac avec une vitesse d'un mille à l'heure. Un Irlandais, nommé Michel O'Hearn, récemment arrivé en Amérique, et que le capitaine avait loué pour tout faire, se précipita vers son maître, et lui exprima ses idées avec une volubilité et un désordre qui caractérisaient à la fois l'homme et l'Irlandais.

— Votre Honneur a-t-elle l'intention de voyager au sud, c'est-à-dire à l'extrémité de cette pièce d'eau, c'est-à-dire de glace? Eh bien! elle sera bientôt navigable, car voici des bandes de pigeons qui arrivent de ce côté, et c'est un signe certain qu'il y aura place pour nous par là-bas. Voyez comme ils sont nombreux! Je crois vraiment qu'ils nous mangeront si nous ne les mangeons pas. Aurons-nous à la Roche une aussi grande abondance de pigeons, Votre Honneur?

— Les pigeons ne manquent pas ici au printemps et en automne, répondit le capitaine; mais nous avons de meilleur gibier.

— De meilleur gibier! est-il possible? Je voudrais que les enfants

de ma sœur fussent ici, et qu'ils eussent à souper quelques-uns de ces pigeons; je vous assure qu'ils s'en contenteraient parfaitement.

Le capitaine Willoughby sourit, et se prépara à profiter du mouvement qu'annonçait le vol des oiseaux. Vers midi, l'un des chasseurs revint des montagnes voisines, et annonça qu'il avait vu le lac entièrement libre à trois milles seulement de l'endroit où ils se trouvaient. Le vent fraîchit et balaya les glaçons. Au coucher du soleil, tout le rivage septentrional était encombré de blocs de glace; et l'Otsego, que le vent avait cessé de rider, ressemblait à un miroir.

Le lendemain la troupe s'embarqua. On prit soin en quittant les huttes d'en fermer les portes et les volets, plus d'un voyageur devait y trouver un asile en allant et venant de la Roche aux établissements; ces stations étaient alors de la dernière importance, et aussi utiles aux gens des frontières que le sont aux pèlerins les couvents du mont Saint-Bernard.

La traversée de l'Otsego fut la partie la plus agréable du voyage. La journée était belle; à défaut d'habileté, les rameurs avaient de la vigueur: la marche fut rapide et assez directe; mais un incident troubla la joie du voyage. Parmi les ouvriers du capitaine se trouvait un habitant du Connecticut, appelé Joël Strides, qui avait commencé une guerre de taquineries et de petites malices avec l'Irlandais. Michel O'Hearn se tenait sur la défensive, et se contentait de riposter en ridiculisant les formes longues et maigres de son adversaire. On n'avait pas vu Joël sourire depuis qu'il était aux gages du capitaine; mais toutefois il riait aux éclats à l'occasion de quelques bévues de Michel O'Hearn, qu'il avait lui-même provoquées.

Strides, qui avait présidé à l'embarquement, était chargé de conduire le capitaine et sa femme, et avait placé Michel dans une chaloupe, en lui persuadant qu'il la conduirait seul aisément jusqu'au bout du lac. Avant de partir, il avait choisi dans les autres bateaux les meilleures rames, arrangé son banc de manière à s'y placer à l'aise, et disposé une traverse sous ses pieds avec une adresse qui eût fait honneur à un batelier de Whitehall. Toutefois cet homme, dont l'égoïsme était le défaut essentiel, n'avait pas eu en vue les intérêts de ses maîtres et, quoique ses soins leur profitassent, il avait uniquement songé à son bien-être particulier.

Joël Strides employait toutes les ressources de son esprit à s'épargner de la peine, et ne dépensait que les forces absolument nécessaires au succès de ses entreprises. Michel O'Hearn, au contraire, ne voyait que le but, dont la contemplation continue lui faisait négliger les moyens. Franc, généreux, dévoué, accoutumé à prendre d'abord les choses par le mauvais côté, il se donnait deux fois plus de mal que l'Américain, et arrivait à de pires résultats. Toutefois, il ne s'arrêtait jamais à réfléchir; et quand on lui dit de conduire une chaloupe à l'autre bout du lac, lui, qui n'avait jamais ramé, ne recula point devant les difficultés. — Si je ne réussis pas en travaillant un peu, pensa-t-il, je travaillerai davantage, et j'arriverai, à moins que le diable ne soit dans cette petite embarcation.

La plupart des chaloupes et des canots avaient gagné le large avant que madame Willoughby fût prête, et Joël prit ses mesures pour laisser l'Irlandais partir le dernier : sous prétexte de transporter la literie de la hutte dans la chaloupe. Quand Joël s'assit, il dit tranquillement à Michel : — Vous nous suivrez; et en donnant des coups d'aviron vigoureux et réguliers, il prit aisément une avance considérable.

L'Irlandais resta quelques minutes à regarder avec admiration la chaloupe qui s'éloignait. Il était seul; les autres embarcations étaient à trois milles, et la distance l'empêchait de voir la joie maligne qu'exprimait la physionomie de l'hypocrite Joël.

— Vous suivre! se dit-il; le diable vous emporte! si ce n'était par égard pour le capitaine et son honorable dame, je vous tournerais le dos, et les laisserais continuer leur route dans votre désagréable compagnie. Allons! tentons l'aventure; et si le bateau ne va pas, ce ne sera pas ma faute.

Michel s'installa sur une planche placée en travers du plat-bord à une hauteur gênante, prit deux rames, dont l'une avait six pouces de plus que l'autre, et mit la chaloupe à flot. Peu habitué à se servir de la main gauche, il avait le bras droit plus fort que l'autre; ce fut précisément de ce dernier qu'il saisit la plus longue rame, et la fin des temps serait arrivée avant qu'il songeât à la changer de main. Joël seul, ayant le visage tourné vers le haut du lac, pouvait être témoin de l'embarras de l'Irlandais; ni le capitaine ni sa femme ne regardaient de ce côté. Le malheureux parvint à s'éloigner du bord; mais l'action de la rame la plus longue et du bras le plus vigoureux ne tarda pas à se faire sentir; la chaloupe dériva à l'ouest; Michel, qui avait fait assez de chemin pour apercevoir son maître, continua à ramer avec assurance, et arriva, au bout de dix minutes, à deux ou trois vergues du point d'où il était parti.

— Au diable ceux qui vous ont fabriqué! dit-il en secouant la tête et en regardant l'esquif d'un air de reproche; vous être libre de faire votre devoir, et vous n'allez point... par contrariété! Pourquoi ne pas imiter vos camarades, qui sont en route pour l'étang des castors? Vous vous repentirez quand vous les aurez perdus de vue.

Michel O'Hearn s'imagina tout à coup qu'on avait laissé quelques objets dans la hutte, et que la chaloupe le ramenait pour les reprendre. Il courut à la loge déserte, y entra, et en sortit en murmurant : — Je vois bien que c'est uniquement par contrariété! la chaloupe se conduira peut-être mieux la prochaine fois; je veux la mettre à même de réparer ses torts. A part l'obstination, elle a tout aussi bonne mine que les autres.

En effet Michel procura à la chaloupe les plus belles occasions de se signaler qu'on eût jamais offertes à une embarcation. Sept fois il quitta le rivage, et sept fois il y revint, s'avançant insensiblement vers la rive occidentale. Enfin il rencontra une barrière de terre qui s'opposait à ce qu'il poursuivît sa route à l'ouest.

— Que le diable vous brûle! s'écria l'honnête Irlandais le visage ruisselant de sueur; j'espère que l'envie ne vous prendra pas d'entrer dans la forêt, où je voudrais que vous fussiez encore au milieu des arbres qui vous ont donné naissance. Nous allons voir, maudit bateau, si vous serez assez contrariant pour franchir une colline.

Michel essaya de ramer le long de la terre; et, voyant la chaloupe persister à incliner vers l'ouest, il se décida à entrer dans l'eau, malgré la fraîcheur de l'atmosphère, et à haler le bateau. Joël pouvait encore l'apercevoir à ce moment, mais aucun mouvement de ses muscles ne mit le capitaine dans le secret de la détresse du pauvre Irlandais.

Cependant la flottille avait traversé le lac en trois heures et abordé, près du rocher qu'on appelle aujourd'hui le roc Otsego, au pied d'une rive escarpée, et sous des arceaux de branches entrelacées qui n'étaient pas encore garnies de leurs feuilles. Avant de poursuivre, le capitaine s'informa de Michel O'Hearn; il envoya à sa recherche un canot, monté par deux nègres, le père et le fils, qu'on distinguait par les noms de Pline l'Ancien et de Pline le Jeune. On prépara immédiatement une hutte pour madame Willoughby, dans la plaine où est aujourd'hui Cooperstown, mais vingt ans avant la fondation de cette jolie petite ville.

La nuit tombait quand les deux Pline ramenèrent Michel en triomphe, comme leurs illustres homonymes auraient pu ramener une galère carthaginoise. L'Irlandais avait fait une lieue en halant, et fut enchanté de voir approcher des secours. A cette époque, on ignorait la violente antipathie que la concurrence a créée, plus d'un demi-siècle après, entre les noirs et les émigrants irlandais; mais comme les deux Pline aimaient la raillerie, Michel n'en sortit pas les braies nettes.

— Ohé! l'Irlandais, cria Pline le Jeune, pourquoi tirez-vous cette barque comme un bœuf, au lieu de la mener à la rame?

— Ah! vous ne valez pas mieux que les autres, grommela Michel O'Hearn. On m'avait assuré que l'Amérique était un pays très-chaud, et j'en ai la preuve; pourtant l'eau n'y est pas aussi chaude que de bon whisky. Arrivez, diables noirs, et voyez si vous pouvez forcer cet être contrariant à faire votre volonté.

Les nègres prirent Michel à la remorque, et descendirent le lac gaiement, en se divertissant aux dépens de l'Irlandais. Quand il eut rejoint son maître, il ne fut pas question de sa mésaventure; Joël eut la prudence de se taire, et fit même chorus avec Michel en dénonçant les mauvaises qualités de la chaloupe.

Près de l'endroit où avaient abordé nos voyageurs, la Susquehannah sortait du lac avec rapidité. L'un des chasseurs, qui s'était avancé dans la campagne, annonça qu'à la distance d'un mille un amas d'arbres flottants barrait le passage. Le capitaine envoya les nègres et Michel en avant enlever cet obstacle. Favorisées par la vitesse du courant, les embarcations parvinrent bientôt au radeau que formaient les arbres amoncelés. Michel et les nègres y étaient déjà; mais, au grand plaisir de Joël, ils avaient commencé leur travail par la partie supérieure du radeau, et empilé les troncs d'arbres les uns sur les autres, afin d'ouvrir un passage au centre.

On fit halte; les femmes débarquèrent, et le capitaine Willoughby dit avec un regard qui exprimait l'hésitation :

— Il me semble qu'on pourrait mieux s'y prendre.

— Ils vont tout de travers, dit Joël en riant comme un homme enchanté des fautes et de l'ignorance d'autrui. Tout être sensé aurait débuté par enlever les troncs d'arbres au bas du radeau.

— Dirigez le travail vous-même.

C'était ce que demandait Joël; et il s'empressa de donner des ordres, après avoir brutalement adressé aux nègres des reproches qui ricochaient sur Michel. Gagnant la partie inférieure du train flottant, il en détacha plusieurs arbres, que le courant emporta, et qui firent place aux autres. Par ce moyen, un passage fut ouvert en moins d'une demi-heure. Joël eut la précaution de ne pas mettre en mouvement trop d'arbres flottants, pour éviter qu'un nouveau radeau ne se formât plus loin. Les embarcations se remirent en route, et à la nuit tombante elles étaient à moitié chemin de l'embouchure de l'Unadilla. Le lendemain au soir on campa à la jonction des deux rivières, et l'on fit des préparatifs pour remonter la dernière.

Le voyage en amont ne devint pénible que lorsque les embarcations entrèrent dans le cours d'eau sur lequel les castors avaient élevé leurs constructions, et qui se jetait dans l'Unadilla après avoir traversé la Roche. La rapidité du courant et l'impureté des eaux rendirent nécessaires des efforts énergiques et persévérants. Ce ne fut qu'une demi-heure avant le coucher du soleil qu'on arriva au pied de la chute d'eau qui faisait tourner les moulins du capitaine. Là on déchargea les bateaux; la cargaison fut transportée sur un traîneau jus-

qu'à la maison par une route qu'on avait grossièrement ébauchée. Joël surveilla les ouvriers, et prit lui même part au travail. Quant à Michel, jamais il n'avait fait d'efforts plus désespérés. Il sentait combien son aventure du lac lui nuisait, et était disposé à en effacer le souvenir en faisant des prouesses sur les rivières. Loyal et consciencieux, il avait vendu son sang et sa chair, et tenait à ce que le capitaine en eût pour son argent.

La manière dont la chaloupe avait descendu la Susquehannah avait causé à l'Irlandais une surprise dont il fit part à Pline le Jeune en débarquant.

— En somme, dit-il, c'est un singulier bateau; tantôt contrariant à l'excès, tantôt obligeant comme une mère. Il nous a suivis toute la journée avec la docilité d'un carlin, et sur le lac il était rebelle comme un hérisson. Si j'en juge par ses caprices, il est du sexe féminin

CHAPITRE III.

C'est toujours avec intérêt qu'on visite pour la première fois la résidence où l'on doit passer le reste de ses jours. Aussi madame Willoughby demeura-t-elle livrée à une observation silencieuse quand son mari lui apprit qu'ils avaient franchi les limites de leur propriété et qu'ils approchaient de leur futur séjour. La rivière était si étroite et la bordure d'arbres si épaisse, que l'on ne pouvait voir au loin; mais madame Willoughby, avec l'attention d'une mère et d'une épouse tendre, put remarquer que les collines en se rapprochant rétrécissaient la vallée, que des rochers encombraient le lit de la rivière et que la hauteur des arbres indiquait la fertilité d'un sol généreux.

A la place où les embarcations s'arrêtèrent, l'eau bouillonnait sur une pente anfractueuse; et un petit moulin, à la fois disposé pour moudre et scier des planches, fut le premier signe de civilisation qu'on eût aperçu depuis la halte de la Mohawk. Après avoir donné quelques ordres, le capitaine prit le bras de sa femme, qu'il entraîna, avec un empressement presque enfantin, vers la maison bâtie sur la Roche. On trouve à pénétrer dans une forêt vierge, à y jeter des germes de civilisation, des plaisirs auxquels ne se peuvent comparer ceux d'aucune autre occupation humaine. Les jouissances qu'on éprouve à faire bâtir et à défricher n'ont qu'une faible et lointaine ressemblance avec celles que nous signalons, ces dernières se rapprochent davantage du sentiment de création; elles sont plus fécondes en prévisions et en espérance, quoique les travaux de début soient rarement agréables, et quelquefois même rebutants. Notre capitaine avait en partie évité les difficultés de l'installation; il avait eu un terrain tout défriché, sans être obligé de recourir à la hache et à l'incendie, qui laissent la terre couverte de hideuses souches, dont les pluies et les neiges n'effacent pas les noires couleurs avant plusieurs saisons.

Madame Willoughby exprima par une exclamation la joie que lui causait la vue de l'étang desséché. Une année y avait apporté d'importantes modifications. Les souches qui défiguraient le bassin avaient été enlevées par les bœufs et brûlées, et il restait quatre cents acres de terre unie et labourable. Le sol était formé d'alluvions séculaires, et la pente à peine visible des bois jusqu'à la rivière suffisait pourtant à l'écoulement des neiges d'hiver. La plaine était assez irrégulière pour être pittoresque; toutefois ses inégalités étaient presque insensibles. En un mot, la nature avait disposé ce lieu de manière à charmer les yeux du maître, sous un soleil dont l'ardeur, tempérée par les gelées et la neige, avait la puissance de développer les ressources cachées du terrain.

On avait abattu des arbres autour du champ et rempli les espaces vides avec des branchages de manière à faire une haie. Pour en éviter la vue peu pittoresque, le capitaine avait ordonné qu'on en traçât les contours dans l'intérieur des bois; de sorte que ceux-ci mêmes étaient les limites visibles de la propriété. Ses gens protestèrent: une haie leur semblait l'accessoire indispensable de la civilisation, mais le capitaine fit prévaloir son autorité, sinon son bon goût, et l'enceinte d'arbres abattus et de broussailles fut complétement dissimulée par la forêt vierge. Comme des haies transversales eussent été superflues, l'étang desséché ne formait qu'un seul champ. Cent acres avaient été semées en blé d'hiver, qui donnait alors à la partie la plus sèche du sol un aspect de richesse et de fertilité. On avait couvert de gazon les deux bords de la petite rivière qui coulait lentement entre deux larges bandes de verdure fraîche. Depuis environ une quinzaine, la charrue avait transformé d'autres portions de l'enclos.

C'était plus que n'espérait le capitaine, et sa femme s'était attendue à beaucoup moins encore. Elle avait été accoutumée à suivre les progrès lents des nouveaux établissements, mais elle ignorait le parti qu'on peut tirer d'un étang de castors. Tout lui paraissait magique; et elle se préparait à demander à son mari comment on avait enlevé les arbres accumulés par les animaux, quand elle aperçut sa future résidence. Le capitaine Willoughby avait laissé des ordres relatifs à la maison avant de quitter la Roche, et il vit avec plaisir qu'ils avaient été exécutés. Comme ce lieu sera le théâtre de la plupart des incidents de ce drame, il est bon de le décrire avec quelques détails.

L'éminence qui s'élevait à droite de l'étang des castors était une de ces bizarres formations que l'on rencontre souvent à la surface de la terre. Elle était à trente perches des limites septentrionales de l'enclos, et presque centrale par rapport à celles de l'est et de l'ouest. Au nord, dans sa partie la plus élevée, la roche avait quarante pieds audessus du vaste terrain d'alluvion; les côtés étaient escarpés, sauf celui du midi, qui s'abaissait en pente douce et régulière. Le plateau pouvait avoir une acre d'étendue. La prudence avait déterminé le capitaine à s'y établir; dans une contrée de si difficile accès et loin de tout fort militaire, il était bon d'organiser des moyens de défense. Tant qu'avait duré l'étang, l'îlot était à l'abri des attaques des Indiens; et maintenant que le bassin était desséché, il offrait encore une forte position. Au nord, la roche était perpendiculaire et presque inaccessible; et le capitaine, familiarisé avec les stratagèmes de guerre des sauvages, avait su profiter habilement de la disposition naturelle des autres parois.

Il avait d'abord fait bâtir, sous la direction d'un maçon écossais, une muraille en pierre, qui comprenait un espace de deux cents pieds de long sur cinquante pieds de large, et n'avait ménagé qu'une seule entrée, du côté du sud. Les matériaux avaient été trouvés sur la roche même, qui était couverte d'énormes pierres. Les ouvriers avaient ensuite construit dans l'enceinte une maison de planches de pin, avec de solides cloisons. Elle avait quinze pieds de haut, non compris le toit, et se composait en partie de la muraille même, qui occupait ultérieurement la moitié de la hauteur. L'édifice n'avait que vingt pieds de large, car l'on avait réservé la place d'une cour spacieuse. Encore inachevé, il avait l'air d'une prison; on n'y distinguait aucune croisée, aucune ouverture que celle de la porte, dont les planches massives étaient terminées et posées contre le mur adjacent. Madame Willoughby regardait cette sombre demeure en silence, ne sachant si elle devait approuver ou condamner, quand une voix attira son attention. C'était celle de Nick le Tuscarora, qui, assis sur une pierre au bord de l'eau, se lavait les pieds en revenant d'une longue chasse.

— Comment trouvez-vous ça? demanda-t-il au capitaine. Pensez-vous que cela vaille mieux que des peaux de castor? Le capitaine donnera-t-il une récompense à Saucy-Nick?

— Je vous ai déjà indemnisé deux fois.

— Ces découvertes sont sans prix, capitaine; voyez comme elles enrichissent les visages pâles.

— La vôtre, Nick, n'est pas de celles qui enrichissent.

— Qu'est-elle donc? reprit le sauvage avec la promptitude de l'éclair, n'en êtes-vous pas content? Alors rendez à Nick ses castors; il les recevra avec joie; les peaux sont plus chères que jamais.

— Nick, vous avez l'avidité d'un cormoran; tenez, voici un dollar pour vous: j'espère que je n'aurai plus de rente à vous payer cette année.

Le sauvage se leva et vint donner une poignée de main à madame Willoughby, qui l'avait pris en affection, quoiqu'elle lui reconnût beaucoup des vices de sa race.

— Le bel étang de castors! dit-il en montrant d'un geste gracieux les différents points de vue; il produira des pommes de terre, du blé, du cidre, tout ce qui est nécessaire aux femmes. Le capitaine aura un bon fort; les vieux soldats aiment les forts, ils aiment vivre.

— Un jour peut venir, Nick, où ce fort nous rendra grand service à tous, dit madame Willoughby d'un ton mélancolique, car elle songeait avec inquiétude au sort de ses enfants.

L'Indien regarda la maison avec cette fierté qui perçait quelquefois sur sa physionomie, d'ordinaire morne et hébétée. En de pareils moments les sentiments de sa jeunesse et de ses premières habitudes reprenaient tout leur empire, et l'intelligence rayonnait dans ses yeux comme vingt ans auparavant. Nick avait été le premier sur le chemin de la guerre, et, ce qui n'était pas moins honorable, l'un des plus sages autour du feu du conseil; il était né chef, et s'était fait bannir de sa tribu plutôt par l'excès de ses passions indomptables que par des actes de bassesse.

— Pourquoi avoir construit une maison semblable au milieu des vieux ossements des castors? dit-il en regardant le capitaine avec curiosité.

— Pourquoi, Nick? mais pour protéger ma femme et mes enfants! La route du Canada n'est pas longue, et les mocassins des Peaux-Rouges peuvent la fouler. En outre, les Onéidas et les Mohawks ne sont pas tous enfants des cieux.

— Ne craignez-vous pas aussi les visages pâles? dit le sauvage d'un ton de sarcasme.

— Il en est contre lesquels il est bon de prendre ses précautions; mais quelle est votre opinion sur la Roche? Vous savez que j'ai donné ce nom à ma maison.

— Je lui reproche de manquer d'eau. Comment vous en procurerez-vous si les Indiens paraissent?

— La rivière est voisine, Nick, et il y a une source excellente à cent vergues de la porte.

— De quel côté? demanda le sauvage avec sa précipitation habituelle.

— A gauche de la porte, et un peu à droite de la grosse pierre...

— Peu m'importe; je désire seulement savoir si elle est en dedans ou en dehors.

— Oh! la source est en dehors assurément, mais on peut établir un

chemin couvert jusque-là ; d'ailleurs la rivière coule au bas des rochers, derrière la maison, et on peut y puiser de l'eau avec des cordes. Nos carabines aussi doivent compter pour quelque chose, qu'il s'agisse de tirer de l'eau ou du sang.

— Bien! la carabine est une bonne arme longue; à présent que vous avez bâti le fort, quand pensez-vous que les Peaux-Rouges l'attaqueront?

— Pas avant longtemps, je l'espère; nous sommes en paix avec la France, et je ne vois point de motifs de rupture. Tant que les Français et les Anglais seront en paix, les Peaux-Rouges n'oseront pas bouger.

— C'est vrai comme la parole d'un missionnaire! Mais si la paix continue, que fera le capitaine? Le guerrier aime le sentier de la guerre.

— Ma hache est enterrée, Nick, et, je l'espère, pour toujours.

— Nick espère que le capitaine sait où la retrouver au besoin. On a tort d'enfouir son tomahawk de manière à l'oublier. Les querelles, comme la pluie, viennent à l'improviste.

— C'est une vérité incontestable. La première querelle que je redoute éclaterait entre nous, Nick ; le gouvernement et les colonies ne s'entendent pas.

— C'est étrange! Pourquoi la mère à face pâle et la fille à face pâle n'ont-elles pas une affection réciproque comme celle qui unit les Peaux-Rouges.

— En vérité, Nick, vous êtes bien questionneur aussi; mais ma femme désire connaître l'intérieur de son habitation, et je dois vous renvoyer à cet honnête garçon que vous voyez là-bas. Il s'appelle Michel, et j'espère que vous serez toujours bien ensemble.

Le capitaine fit au sauvage un signe de tête amical, et conduisit sa femme vers la hutte en suivant un sentier déjà frayé qui longeait la rivière et servait de chaussée. Nick aborda poliment l'Irlandais, et lui tendit la main, en signe d'amitié, à la manière des visages pâles.

Sago! sago, salut, dit-il en même temps, comment vous portez-vous, Michel? Vous boirez du vin de Santa-Cruz avec Nick.

— Michel! s'écria l'Irlandais en regardant le Tuscarora avec étonnement; car c'était le premier homme rouge qu'il voyait. — Eh bien! je m'attendais à vous voir tel que vous êtes; mais, je vous prie, comment avez-vous appris mon nom?

— Nick le sait, Nick sait tout. Je suis enchanté de vous voir, Michel, et j'espère que nous vivrons en bons camarades.

— Ce doit être le diable en personne! pensa le superstitieux Irlandais, et en effet Nick avait un extérieur véritablement diabolique. Dans un accès de fantaisie bizarre, il s'était peint la figure quelques jours auparavant. La moitié de sa face était noire, l'autre d'un rouge foncé, et chacun de ses yeux était entouré d'un cercle blanc. Toutes ces couleurs s'étaient mélangées sous l'influence de quelques orgies, à la suite desquelles il avait complétement négligé sa toilette. Son costume se composait d'une couverture à dessins rouges et jaunes, de jambières bariolées et de mocassins à l'avenant. Michel O'Hearn le prit pour un être surnaturel, et se mit en mesure de lui résister avec vigueur ou de fuir avec rapidité.

— Est-ce que vous demeurez ici? lui demanda-t-il.

— Nick demeure ici, là-bas, dans la hutte, dans les bois, n'importe où ; toutes les habitations lui sont indifférentes.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit l'Irlandais, pourquoi ne restez-vous pas chez vous? pourquoi vous mêlez-vous de porter les hardes et les paquets de madame?

— Nick a cent fois porté des paquets pour cette femme.

— Est-ce ainsi que vous devez appeler madame Willoughby? s'écria Michel avec indignation. Elle ne vous laisserait pas marcher dans le même sentier qu'elle, et, à plus forte raison, toucher à ses hardes. Vous êtes un effronté menteur, monsieur Nick.

L'honnête Irlandais s'échauffait tellement en parlant, que l'entretien aurait pu se terminer par un combat, si Joël n'était survenu. Michel O'Hearn tourna le dos à l'Indien, sur lequel il s'empressa de demander des renseignements à son compagnon de voyage. Pendant que Joël lui donnait des détails sur l'origine et les occupations du Tuscarora, le capitaine et sa femme examinaient d'un œil curieux leur domicile. Jamie Allen, le maçon écossais dont nous avons parlé, se tenait devant la maison pour entendre ce qu'on dirait de sa muraille, tandis que deux ou trois ouvriers éprouvaient une émotion pareille à celle du débutant littéraire quand il cherche à connaître l'opinion des critiques sur son premier ouvrage. L'aspect extérieur de l'habitation causa une vive satisfaction au capitaine. La solidité des murs, témoignage de la sécurité qu'ils pouvaient offrir, n'était pas leur mérite unique; l'élégance venait s'y joindre. La qualité des matériaux pouvait bien être l'un des premiers mérites de la construction, mais l'emploi judicieux qu'en avait su faire Jamie n'était pas moins remarquable. La muraille et les cheminées, au nombre de six, étaient enduites de chaux vive. Les portes, formées de madriers en chêne de quatre pouces d'épaisseur, promettaient de résister à un assaut sérieux. Elles étaient déjà munies de puissants gonds en fer, mais leur pose, vu leur lourdeur, avait été remise à un moment plus opportun où l'on pourrait employer toutes les forces du manoir à cette opération. Elles gisaient donc là, appuyées contre le mur, une de chaque côté de la baie destinée à les recevoir, semblables à des sentinelles insouciantes qui, plongées dans une sécurité profonde, ne redoutant aucune attaque, ne daignent pas même lever les yeux.

Les différents ouvriers se groupèrent autour du capitaine, empressés de lui montrer la portion de la besogne que chacun avait faite. L'hiver avait été employé avec fruit; il est vrai que, les matériaux convenables se trouvant sur les lieux, le capitaine Willoughby n'avait pas à se plaindre d'avoir mal employé son argent. Dans leur isolement complet du reste du monde, les ouvriers avaient travaillé avec ardeur et presque sans interruption : l'activité était pour eux une espèce de distraction. Madame Willoughby trouva terminée et garnie de ses meubles la partie de la maison destinée à sa famille, ainsi que les dépendances ordinaires. Ce logement, qui occupait toute la façade à l'orient de la grande porte et la presque totalité de l'aile du même côté, s'étendait par derrière jusqu'à la roche. Si la distribution des appartements n'offrait rien d'élégant, elle se distinguait par le confortable. Les plafonds n'avaient pas plus de dix pieds de haut, il est vrai ; mais cette élévation pouvait paraître extraordinaire pour la colonie à cette époque. Quoique le crépissage de Jamie ne fût pas aussi irréprochable que les matériaux du mur, chaque chambre avait deux couches de plâtre ; un crépis bien blanc leur donnait un aspect de propreté, et semblait promettre la santé à quiconque s'y établirait. A l'extrémité de l'aile qui joignait le rocher se trouvait une buanderie, et l'installation d'une pompe permettait d'y faire monter l'eau du ruisseau. La cuisine était contiguë, pièce vaste et commode de trente pieds sur vingt ; venait ensuite un logement surélevé, destiné au chef de cette partie du service : puis les chambres à coucher de la famille, un vaste parloir et une bibliothèque ou cabinet de travail pour le capitaine. L'étendue de la ligne entière de bâtiments de ce côté de la maison, qui était de près de deux cent cinquante pieds si elle ne les atteignait pas, avait permis d'établir des appartements vastes et commodes.

La partie opposée de l'édifice, c'est-à-dire au couchant, était consacrée au service plus intime. On y trouvait une salle à manger, plusieurs chambres à coucher pour les domestiques et les ouvriers; en outre, des magasins, des greniers, et autres pièces pour recevoir les provisions. Les immenses greniers pouvaient suffire à toutes les exigences de la famille et de l'exploitation de la ferme. Les fenêtres et les diverses portes s'ouvraient toutes sur la cour, tandis que le mur extérieur, en bois et en pierres, présentait une surface continue sans ouvertures. L'intention du capitaine, toutefois, était d'en pratiquer, à quelque moment favorable, de manière que les hommes embusqués dans les greniers pussent couvrir de leur feu toutes les faces de l'habitation ; mais, ainsi que la pose des portes, l'exécution de ces moyens de défense avait été ajournée à une époque plus convenable.

Notre excellente maîtresse de maison se complaisait dans ces arrangements domestiques, la demeure qu'elle allait habiter était de beaucoup préférable à toutes celles qu'elle avait occupées jusque-là ; un sourire de bonheur illuminait sa belle figure pendant qu'elle parcourait les diverses pièces avec son mari, qui lui en expliquait les destinations. Quand ils arrivèrent aux appartements particuliers, déjà meublés et prêts à recevoir la famille, le respect retint dehors les serviteurs qui les avaient escortés, et ils se trouvèrent seuls de nouveau.

— Eh bien! Wilhelmina, dit le capitaine satisfait du plaisir qu'il voyait se peindre sur la douce figure et dans les yeux bleus de sa femme; eh bien! Wilhelmina, quitterez-vous volontiers Albany et tous les agréments qu'offrent les habitations de nos amis, pour vous fixer dans une maison telle que celle-ci? Il n'est pas probable que je la fasse recommencer, quoi que puisse décider Robert, lorsqu'il nous succédera. Ce logis de pierres et de bois, moitié maison, moitié forteresse, doit être notre résidence pour le reste de nos jours ; nous voici casés pour la vie.

— Tout cela est bien, Willoughby; ici on trouve emplacement vaste, commodité, chaleur, fraîcheur et sécurité : que peut demander de plus une épouse et une mère, lorsqu'elle se voit entourée de tous les objets de son affection? Veillez seulement à notre sûreté, Hugues; vous savez à quelle distance nous sommes de tous secours, la soudaineté et la vigueur des attaques des Indiens vous sont connues. Deux fois nous avons failli devenir les victimes de surprises; et si nous avons échappé aux Peaux-Rouges, nous devons en remercier la Providence divine plutôt que l'attribuer à notre vigilance. Si pareille chose nous est arrivée quand nous étions environnés de troupes du roi, nous courons ici bien plus de dangers, puisque nous n'avons pour gardes que des ouvriers étrangers au métier des armes.

— Vous exagérez le péril, ma femme. Il n'est pas, dans cette partie de la contrée, d'Indiens assez téméraires pour attaquer un établissement pareil à celui-ci. Nous sommes treize hommes vigoureux sans compter sept femmes, et dans l'occasion nous aurions à notre service dix-sept ou dix-huit mousquets. Aucune tribu n'oserait entamer les hostilités à une époque de paix générale et dans un lieu si rapproché d'autres établissements; et quant aux vagabonds que le désir du vol pousserait au meurtre, nous sommes assez forts pour les braver, et nous pouvons dormir en paix.

— Qui sait, mon cher Hugues? Une troupe d'une demi-douzaine de maraudeurs peut triompher du double de leur nombre, si l'on n'est pas en mesure de les recevoir. Au moins, faites placer les portes,

Comme nos filles viendront ici à l'automne, je ne pourrais dormir si vous ne prenez cette précaution.

— Ne craignez rien, ma bien-aimée! repartit le capitaine en embrassant sa femme avec tendresse; vous êtes libre de mander ici Beulah et Maud; laissez-les venir quand cela leur plaira; elles seront toujours bien reçues, et nulle part elles ne peuvent être plus en sûreté que sous les yeux de leur père.

— Je n'ai aucune inquiétude pour moi, Hugues; mais n'oubliez pas de faire placer la porte avant leur arrivée.

— Tout se fera suivant vos désirs, ma femme, quoique ce soit un labeur considérable de poser sur leurs gonds de si énormes masses de bois. Nous nous en occuperons quelque jour où tout le monde se trouvera réuni ici et disposé à travailler. Samedi prochain je ferai une inspection de tout le personnel de l'établissement, et je la renouvellerai une fois par mois pendant toute l'année : c'est en ce jour que les armes seront nettoyées et chargées, et que j'indiquerai des mesures à prendre en cas d'attaque. Ce serait une honte pour un vieux soldat de lâcher pied devant une bande de pillards; mon honneur est intéressé à la défense de la Roche : dormez donc en paix.

— Mon cher Hugues, j'ai pleine confiance en vous.



Beulah et Maud *la Fleur des Bois.*

Madame Willoughby continua sa visite en exprimant sa satisfaction du soin qu'on avait mis dans la distribution des chambres destinées à son usage particulier.

Les traces de civilisation que présentait l'intérieur de la Roche la distinguaient de ces huttes incommodes, si communes sur la frontière américaine, où des personnes accoutumées à l'aisance se voient souvent forcées de subir les privations de la vie sauvage. En l'année 1765, les tapis n'étaient point encore en Amérique d'un emploi aussi habituel qu'aujourd'hui. Ils n'étaient point inconnus, il est vrai, mais leur usage se restreignait à garnir la partie centrale d'un appartement. Un de ces accessoires indispensables de toute pièce, dans un climat froid, était étendu sur le carreau du salon de madame Willoughby, pièce qui servait et de salle à manger et de lieu de réunion. C'était la salle d'honneur de la maison; elle avait une superficie de vingt pieds sur vingt-quatre, et le tapis recouvrait exactement les deux tiers d'un plancher propre de couleur blanche. Les chaises étaient massives et même d'un beau travail, et l'on aurait pu se mirer dans l'acajou des tables. La maison renfermait des caves portatives, le capitaine était un connaisseur en vins. Des bureaux, secrétaires, buffets et autres meubles semblables, acquis pendant vingt années de ménage, et dispersés en divers endroits, avaient été réunis et transportés à la Roche au moyen de traîneaux ou des cours d'eau. La mode n'exerçait aucune influence sur les ameublements de ce siècle, où le fils n'hésitait même pas à revêtir les habits de son père longtemps après qu'ils étaient sortis des mains du tailleur. Les vieux meubles massifs se transmettaient de générations en générations, et notre respctable ménagère en possédait qui avaient appartenu à son grand-père.

Madame Willoughby passa l'inspection des domestiques attachés à sa personne. Elle trouva déjà installés les deux Pline, ainsi que Marie, la sœur de Pline l'Ancien; Bessy, la femme de Pline le Jeune, et Mony ou Desdemona, leur collatérale à un degré que le roi d'armes de la Jarretière n'aurait pu préciser généalogiquement, puisqu'il lui eût été difficile de dire si cette femme était la cousine, la tante ou la belle-fille de Marie, ou si elle réunissait ces trois qualités.

Comme Bessy et Desdemona apportaient peu de dextérité dans le maniement de la vaisselle, le capitaine avait surnommé l'une la *grande Casseuse*, et l'autre la *petite Casseuse*.

Toutes les négresses étaient occupées au travail. Bessy faisait entendre des chants d'une voix qui pénétrait jusqu'à la forêt voisine; Marie organisait la cuisine, et Pline l'Ancien l'assistait avec déférence. Les ordres qu'elle intimait à son frère et à son neveu étaient énoncés dans un patois composé d'anglo-saxon, de bas-allemand et le *dialecte de Guinée.*

— Hé! mes noirs, s'écria-t-elle, pourquoi rester oisifs? Il s'agit de jouer des mains et des pieds : il y a de la vaisselle à laver, des porcelaines à déballer, de l'eau à faire bouillir, des couteaux à nettoyer; point de négligence! Mon Dieu! voici madame, et toute la cuisine est en désordre.

— Bien, Marie! lui dit le capitaine; à vous entendre gronder, on dirait que vous avez passé ici les six mois qui viennent de s'écouler, et comme si vous étiez parfaitement au courant des fautes et des faiblesses d'un chacun.

— Je ne puis me contraindre, mon maître. Allons, Bessy! allons, Mony! vous n'êtes plus à Albany; on ne trouve pas ici des provisions, pas de marchés, pas de boutiques où l'on puisse remplacer la porcelaine cassée, pas de diseurs de bonne aventure, pour vous faire retrouver les objets perdus... Mais que vois-je là, monsieur le capitaine? Quelle est cette étrange figure qui arrive dans la cour?

— C'est tout simplement un chasseur indien que je paye pour m'apporter du gibier, c'est à lui, Marie, que reviendra le soin de garnir votre garde-manger; ne craignez rien, il ne vous fera pas de mal. Il s'appelle Nick, Saucy-Nick. Le camarade a aujourd'hui un extérieur assez malpropre, mais vous verrez qu'il a déjà apporté plusieurs perdrix, sans parler d'un lapin. Le gibier ne nous manquera pas cette soison.

Ici, tous les nègres, après avoir considéré attentivement Nick pendant une minute, poussèrent une grande exclamation en riant comme si le Tuscarora eût été créé pour leur amusement particulier. Quoique le capitaine fût très-sévère à l'endroit de la discipline intérieure, il n'usait jamais de son pouvoir pour réprimer les accès de gaieté; et il se retira avec sa femme, laissant Marie, Bessy, Mony, avec les deux Pline, dans tout le feu de leurs bruyants transports. Le tapage se prolongea jusqu'à ce que l'Indien eut quitté la place.

Tel fut le commencement de la vie domestique de la famille Willoughby à la Roche. Le plan que nous nous sommes tracé n'exige point que nous la suivions pas à pas dans son existence durant les années suivantes; mais nous devons indiquer les modifications que subit l'établissement.

La même année, ou dans l'été de 1765, madame Willoughby se trouva par la mort d'un oncle l'héritière d'un bien-fonds dans l'État d'Albany, sans compter plusieurs mille livres d'argent comptant. Cette augmentation de fortune ajouta à l'aisance du capitaine, ou plutôt il fut riche à dater de ce jour et à même d'améliorer l'état de ses domaines. Ils étaient placés à une distance si considérable des autres établissements, qu'ils devaient demeurer longtemps isolés. M. Willoughby en prit son parti; il ne chercha pas à multiplier des produits qu'il lui eût été impossible d'envoyer au marché; il ne songea pas à réunir autour de lui une population nombreuse, qui n'aurait pu vivre en paix sans le concours indispensable de vendeurs et d'acheteurs. Il se résigna donc à diriger un établissement éloigné pour longtemps des routes fréquentées. Il borna ses désirs à vivre largement sur ses terres, à substanter sa famille et ses gens, à nourrir ses troupeaux, à engraisser ses porcs, et à posséder de quoi renvoyer contents les aventuriers qui s'étaient provisoirement associés à ses travaux de défrichement.

Ainsi, rien dans la ferme n'était vendu ni loué. Elle ne renfermait aucun individu qui n'y fût attaché directement ou occupé comme ouvrier, et Hugues Willoughby était le dispensateur absolu de toutes les productions du sol. Le bétail seul était envoyé au marché. Chaque année, un petit troupeau de bœufs engraissés et de vaches laitières se rendait à Albany en traversant les bois; et le produit de la vente servait à l'acquisition d'objets d'utilité domestique. Les rentes et les intérêts de l'argent s'accumulaient, ou étaient employés à faciliter l'avancement de Robert dans l'armée. Des concessions de terres commencèrent à être accordées plus près des propriétés de Willoughby; çà et là, quelque vieil officier comme lui, quelque fermier isolé vivifiaient la solitude, mais aucun cependant ne vint s'établir dans son voisinage immédiat.

Cependant le capitaine ne vivait pas en ermite. Il rendait parfois visite à M. Edmeston de Mont-Edmeston, son voisin, établi à la distance d'une cinquantaine de milles. On le voyait encore par intervalles à Jonhston-Hall, chez M. William, ou bien à l'établissement de sir John, sur la Mohawk. Deux fois il lui arriva de surmonter assez son

indolence pour devenir député à l'assemblée d'un nouveau comté appelé Tryon, du nom de celui qui en était gouverneur à cette époque.

CHAPITRE IV.

Dans le chapitre précédent, nous avons raconté ce qui se passait à la Roche au printemps de 1765. Nous franchirons ici un intervalle de dix ans pour arriver au mois de mai 1775. Il est presque superflu de prévenir le lecteur que cette dernière époque est l'aurore de la révolution américaine. Le conflit qui précéda ce grand événement avait en effet eu lieu dans l'intervalle, et nous sommes au moment d'entreprendre le récit de quelques-uns des événements secondaires de cette lutte.



Le capitair Willoughby surveillant les travaux de l Roche.

Dix années correspondent à un siècle dans l'histoire d'une colonie entièrement nouvelle. Les changements qu'elles y introduisent sont même prodigieux, quoique, dans les cas ordinaires, ce nombre d'années ne suffise pas pour faire disparaître les vestiges d'une récente origine. A la vérité, les bois sont éclaircis, la lumière du jour y pénètre; mais il reste une multitude de souches, d'arbres morts et de troncs vermoulus. Ces traces de l'état sauvage subsistent ordinairement un quart de siècle, et dans certaines localités elles se maintiennent pendant plus de cinquante ans. Le capitaine Willoughby, en restreignant en grande partie son défrichement aux limites de l'étang des castors, s'était épargné les inconvénients que nous venons de signaler. Çà et là, il est vrai, quelques acres de bois avaient été défrichées, sur un terrain plus solide, à la lisière des plaines; elles avaient reçu des constructions destinées à servir de granges et de fermes; des vergers avaient été plantés; mais, dans le but de conserver l'harmonie de la vue dont il jouissait, le capitaine avait fait enlever et brûler toutes les souches, et cette opération avait donné aux éclaircies l'aspect de perfection agricole qui distinguait déjà les champs des terres basses.

C'est dans ces sites agrestes, c'est à l'instant où le soleil approchait du terme de sa course, c'est dans la première semaine du mois de mai que nous transporterons l'imagination de notre lecteur. La saison avait été hâtive; et dans le manoir des castors, ou dans la partie de ce manoir livrée à la culture, basse et dûment bien abritée, la végétation avait marché avec une rapidité telle qu'elle avait de beaucoup devancé l'époque où elle se développe d'ordinaire dans les régions plus élevées au-dessus du niveau de l'Océan. Un tapis d'herbes luxuriantes couvrait les prairies, le froment et le seigle offraient l'aspect d'un riche velours, et les champs labourés se ressentaient des avantages d'une bonne culture et d'un sol prodigue. La famille des arbrisseaux, dont le goût anglais du capitaine avait introduit une énorme quantité d'espèces, développait déjà son feuillage, et quelques portions de la forêt commençaient à se revêtir d'un voile de verdure.

Rien ne pourrait égaler les charmes rustiques du site de l'ancien marais. Les inégalités, les imperfections, de quelque espèce qu'elles fussent, avaient disparu; il ne formait plus qu'un bassin vaste dans son développement, pittoresque par sa forme, et dont la nature, cet artiste qui manque rarement l'effet qu'elle a conçu, s'était plu surtout à dessiner les limites. Des rangées de poteaux peu élevés formant palissades découpaient la plaine en diverses portions de champs, dont le capitaine s'était fait une loi d'écarter tous les animaux sauvages. Les granges et tous les bâtiments accessoires avaient été construits avec soin et dans des emplacements judicieusement choisis; et les trois ou quatre chemins ou sentiers qui y conduisaient affectaient, en traversant les terres basses, des courbes gracieuses, qui ne contribuaient pas médiocrement à donner un charme de plus à la beauté du paysage. Çà et là des huttes en troncs d'arbres se montraient enterrées pour ainsi dire dans les bois; c'étaient les demeures d'ouvriers qui y séjournaient depuis longtemps, et semblaient s'estimer heureux d'y passer leur vie. La plupart de ces hommes avaient contracté mariage, étaient devenus chefs de famille; et la colonie, y compris les enfants, en dépit du parti qu'avait pris le capitaine de prévenir tout agrandissement, avait dépassé de beaucoup le chiffre de cent âmes, sur lesquelles on comptait vingt-trois hommes vigoureux. Au nombre de ces derniers se trouvaient les meuniers; mais leurs moulins étaient ensevelis au fond d'une ravine, où ils avaient été tout d'abord placés. En dehors du site pittoresque que nous venons de décrire, ils n'offraient pas aux regards l'aspect désagréable d'une scierie et de ses accessoires.

Comme, d'ordinaire, l'objet qui attirait d'abord l'attention, parce qu'il était aussi le plus remarquable, était la maison de la Roche, nom définitivement acquis à l'habitation et à ses dépendances, c'est vers ce lieu que nous porterons aussi notre attention, et nous le décrirons tel qu'il était dix ans après l'époque où nos lecteurs l'ont contemplé pour la première fois.

La même perfection agriculturale qui signalait le terrain plat se faisait aussi remarquer aux environs de la Roche, quoiqu'elle y fût le prix d'un travail. Tout ce qui avait l'apparence d'un rocher nu, si l'on en excepte l'extrémité nord du monticule, avait disparu; les pierres enlevées avaient servi à la construction des murs de fondation ou de ceux de refend. La base entière du rocher, à l'exception du petit escarpement qui dominait le ruisseau, se trouvait entourée d'une muraille élevée sous l'inspection de Jamie Allen. La plaine au sud de la Roche avait été transformée en pelouse, et à cet endroit une étendue de deux acres était entrecoupée de promenades et garnie d'arbrisseaux.



Le révérend Jedidiah Woods le chapelain de la Roche.

Le capitaine, important en Amérique l'horticulture de l'Angleterre, avait évité les lignes droites et les sentiers directs; il laissait ainsi à la nature toute liberté de se développer dans cette localité restreinte, et en embellissait les œuvres sans les détruire. De chaque côté de la pelouse se trouvait un verger, jeune encore, et par conséquent peu productif, mais dont les arbres commençaient déjà à montrer leurs fleurs.

L'extérieur de la maison avait subi moins de changements. Le capitaine Willoughby l'avait fait construire telle qu'il voulait qu'elle

restât, et il n'était pas entré dans ses plans de faire peindre la façade. Elle s'élevait donc, parée des simples couleurs des pierres et du bois entrés dans la bâtisse, brune dans sa partie supérieure, grise dans le bas, sous la saillie d'un toit avancé. Il n'y avait qu'un seul rang de fenêtres à l'extérieur. Des ouvertures vitrées avaient été pratiquées, plus dans le but de donner du jour aux greniers que pour tout autre motif. Les portes se trouvaient encore exactement dans la position où le lecteur les a vues précédemment, toujours appuyées contre les murs à côté de l'ouverture qu'elles devaient clore. Le temps et l'exposition à l'air avaient commencé à développer une couche de rouille sur les gonds; un intervalle de dix ans n'avait pas encore offert un instant de loisir pour les mettre en place, quoique madame Willoughby, dans le courant du premier été, eût parlé plusieurs fois de la nécessité de cette opération. Enfin ses yeux s'étaient accoutumés à les voir ainsi, et elle ne les regardait plus que comme l'équivalent de deux lions en pierre.

Un assez grand nombre de modifications s'étaient opérées à l'intérieur de la maison. La partie occidentale avait été achevée, de belles pièces avaient été ménagées pour les hôtes et les parents; les hangars, écuries et logements des ouvriers ayant été transférés sur la lisière de la forêt, la maison était devenue plus exclusivement la demeure de la famille.

Sur le derrière, une aile avait été construite. Cette aile, qui dominait le ruisseau, comprenait la bibliothèque, le salon et la pièce où se faisait la musique, ainsi que d'autres chambres réservées aux dames pendant le jour; les appartements qui autrefois étaient consacrés à cette destination avaient été transformés en chambres à coucher. Cette nouvelle aile était construite avec d'énormes madriers bien équarris et à l'épreuve de la balle; sa position sur le bord d'un escarpement de quarante pieds de haut avait fait juger inutile de la construire en pierre. C'était la seule partie de la maison qui fût complétement percée de fenêtres.

Le capitaine s'était particulièrement attaché à donner un aspect agréable aux prairies voisines de la maison; il avait scrupuleusement conservé leurs limites, de manière que, des croisées, l'œil pouvait embrasser la forêt vierge. Il avait relégué au sud, et à une distance assez considérable pour qu'on ne pût les apercevoir, les granges, les cabanes et les autres bâtiments isolés. Beulah Willoughby, charmante et placide créature, avait une admiration profonde pour les beautés de la nature, et c'était à elle que ses parents s'étaient plu à confier la surveillance de tout ce qui pouvait contribuer à la beauté du point de vue; et tout ce qui n'était pas l'œuvre d'une nature libérale, la localité le devait à Beulah. Des rosiers sauvages laissaient échapper leurs tiges des fentes des rochers avant qu'on eût songé à y apporter des terres pour les soutenir; les bords du petit ruisseau qui baignait la base de l'escarpement étaient ombragés de saules et d'aunes.

Quittons ces lieux pour retourner à l'esplanade ornée d'arbrisseaux qui précède l'entrée de la maison. Le capitaine l'avait décorée du nom de glacis, tandis que ses filles lui avaient imposé celui de pelouse. C'est là que par une soirée du printemps de 1775, une heure à peine avant le coucher du soleil, la famille s'était réunie pour respirer le frais. Willoughby était un vieillard de soixante ans, de formes athlétiques et d'une santé robuste malgré ses cheveux gris. Sa femme, âgée de quarante-huit ans, avait encore des traits agréables.

Après les maîtres de la maison, nous devons parler d'un personnage d'une petite taille, mais d'un extérieur vénérable. La coupe de son habit noir dénotait un ecclésiastique; car on ne regardait pas encore comme trop aristocratique de faire connaître par des signes extérieurs qu'on appartenait à l'Église de Dieu. Cet homme était le révérend Jedidiah Woods, né à la Nouvelle-Angleterre. Il avait longtemps rempli les fonctions de chapelain dans le même régiment que le capitaine. Après s'être retiré du service, il avait passé les huit dernières années auprès de son ancien camarade, avec la double qualité d'un homme apte à guérir les maux spirituels et physiques. A ces différentes attributions il avait joint celle de précepteur des enfants. Le chapelain, car tel était le titre qu'on lui donnait à la Roche, était occupé en ce moment à disserter sur la pêche à la ligne. Madame Willoughby s'efforçait de paraître y prendre un extrême intérêt, tandis que son mari ne répondait que par ces monosyllabes : — Oui certainement... Vous avez parfaitement raison, Woods... En même temps il fixait ses regards sur Joël Strides et Pline l'Ancien occupés dans la vallée à ôter les harnais de leurs attelages après avoir terminé le labour d'une certaine étendue de terrain.

Beulah, la tête couverte d'un chapeau destiné à garantir du soleil sa jolie figure, surveillait les travaux de Jamie Allen, qui, n'ayant pas de maçonnerie à faire, s'adonnait au jardinage, et creusait la terre au pied de quelques arbrisseaux pour les réchauffer d'un engrais bienfaisant. Maud cependant jouait sur la pelouse, elle avait la tête découverte; sa chevelure longue, soyeuse et abondante tombait sur ses épaules en tresses d'or, qui venaient parfois voiler ses joues empourprées.

Dans l'un des vergers les plus voisins, deux hommes étaient occupés de la culture des arbres. Le capitaine venait de tourner son attention de leur côté, quand il aperçut Saucy-Nick dans le lointain.

Pour la première fois dans un intervalle de plus de deux ans le Tuscarora se montrait à la Roche.

— Voilà Nick! s'écria Hugues Willoughby, il arrive à grands pas et semble porteur de quelque bonne nouvelle.

Madame Willoughby jeta les yeux sur le sauvage qui apparaissait sur les rochers, au-dessus des moulins. — Qui peut le ramener? dit-elle, nous ne l'avions pas vu depuis douze mois.

— Il y a plus de deux fois douze mois, ma chère, que je n'ai vu la figure du Tuscarora. Il n'a pas reparu depuis que je lui ai refusé un baril de rhum pour la découverte d'un autre étang de castors. Il a essayé de me vendre un nouvel étang chaque saison, depuis que je lui ai acheté celui que nous occupons.

— Penseriez-vous, Hugues, que ce refus ait été pour lui une grave offense? Dans l'affirmative, ne vaudrait-il pas mieux lui donner ce qu'il demande?

— Cela m'occupe fort peu et ne me cause nul souci, ma chère. Nick et moi nous nous connaissons parfaitement. C'est une liaison de trente années; elle s'est consolidée sur le champ de bataille; elle a même résisté aux étrivières. Par trois fois je me suis vu obligé de faire subir à Nick de salutaires corrections; voici cependant plus de dix ans qu'il n'a pas reçu un seul coup de moi.

— Pensez-vous qu'un sauvage oublie jamais un châtiment? dit le chapelain d'un air grave en accompagnant ses paroles d'un regard qui attestait sa surprise.

— Je regarde un sauvage comme aussi capable qu'un homme civilisé d'oublier un châtiment, Woods. Pour vous qui avez servi si longtemps dans les troupes de Sa Majesté, un coup administré comme punition ne doit pas être une grande nouveauté.

— Certes non, en ce qui regarde les soldats; mais je ne sache pas que les Indiens soient jamais fouettés.

— Votre réponse me prouve que vous n'avez jamais assisté aux punitions militaires. C'est assurément Nick; sa marche précipitée me donne, du reste, à penser qu'il est porteur de quelque message.

— Quel âge a cet homme, capitaine?

— Nick doit avoir aujourd'hui cinquante ans; il y en a vingt-cinq que je le connais. C'était jadis un guerrier expérimenté, brave et adroit; je lui donne cinquante ans, ni plus ni moins.

Durant cette causerie, le nouveau venu avait gagné du terrain; et son arrivée la fit cesser. Parvenu à quelques pas du capitaine, il s'arrêta soudainement, croisa les bras, et prit une attitude tranquille. Il ne semblait pas même haletant de sa course.

— Sago! sago! cria le capitaine; vous êtes le bienvenu, Nick; je suis ravi de vous voir toujours une si grande activité.

Sago, répliqua l'Indien de sa voix gutturale en faisant un léger signe de tête.

— Quelle sorte de rafraîchissement désirez-vous après une telle marche, Nick? nos arbres nous ont fourni d'excellent cidre.

— Le santa-cruz vaut mieux, repartit le sentencieux Tuscarora.

— Le santa-cruz est sans aucun doute plus fort, répondit le capitaine en riant, et c'est pour ce motif que vous le préférez. Vous en aurez un verre à notre arrivée à la maison. Quelles nouvelles apportez-vous pour avoir marché si vite?

— Je ne veux pas d'un verre. Nick apporte des nouvelles dignes d'un baril. Madame en donnera deux pour les nouvelles de Nick. Est-ce une affaire réglée?

— Mais, repartit madame Willoughby, de quel intérêt peuvent être pour nous vos nouvelles? Mes filles sont ici, et, Dieu soit loué! l'une et l'autre sont en parfaite santé.

— Mais votre fils, l'officier, le grand chef des blancs?

— Robert! le major Willoughby! Qu'avez-vous à me dire de mon fils?

— Je dirai tout ce qui le concerne moyennant un baril. Là un baril, ici l'histoire de Nick; l'un vaut l'autre.

— Vous aurez ce que vous demandez, Nick.

On n'était pas alors en des jours de rigoureuse tempérance, et la conscience ne s'interposait pas avec fermeté entre la bouteille et les lèvres.

— Vous aurez ce que vous demandez, Nick, pourvu que vous ayez de bonnes nouvelles à me donner de mon digne fils. Parlez donc; qu'avez-vous à dire?

— Que vous le verrez dans dix ou cinq minutes. Il se fait précéder de Nick pour modérer votre surprise et empêcher une mère de trop pleurer.

Cette nouvelle fut suivie d'une exclamation de Maud. Elle s'élança au-devant de Robert Willoughby, qui approchait en effet du côté des moulins; puis, après quelques instants d'une course précipitée, on vit la jeune fille s'arrêter, s'asseoir sur un tronc d'arbre et se couvrir la figure avec les mains. Bientôt elle fut dans les bras de son frère. Ni madame Willoughby, ni Beulah n'imitèrent le mouvement impétueux de Maud; mais le capitaine, le chapelain, Jamie Allen lui-même marchèrent à la rencontre du jeune major. Dix minutes après, Robert était pressé sur le cœur de sa mère. Puis vint le tour de Beulah; et le bruit de son arrivée ayant circulé dans toute la maison, le jeune homme eut à recevoir les compliments de Marie, des deux Casseuses et de Pline le Jeune. Après un quart d'heure de joie tumultueuse, tout le monde revint à son état habituel, et la tranquillité régna de nouveau à la Roche. Toutefois une espèce de mouvement extraordinaire

se fit remarquer le reste du jour; car la soudaine arrivée d'un hôte produit toujours une vive sensation dans un établissement isolé, surtout quand cet hôte est un fils unique et un héritier.

Toute la famille se réunit au salon pour prendre le thé avant le coucher du soleil. Par sentiment de discrétion, le chapelain était disposé à se retirer; mais le capitaine l'invita à rester.

— Comme il est grand! dit le capitaine les yeux humides de douces larmes en dépit de sa résolution de conserver le sang-froid d'un soldat.

— Je faisais déjà en moi-même cette remarque, capitaine, dit le chapelain. Je crois que M. Robert est aussi grand que vous, mon cher monsieur.

— C'est vrai, Woods, et il est plus grand que moi sous un autre rapport. Il n'a que vingt-sept ans, et il est déjà major; j'ai deux fois son âge, et c'est une position que je ne suis point en mesure d'obtenir.

— La cause en est, mon cher monsieur, répondit le fils avec douceur et avec un léger tremblement dans la voix, que vous n'avez pas eu un père aussi bon que celui que le ciel m'a donné; ou du moins la fortune ne lui avait pas départi les moyens d'acheter un grade.

— C'est la vérité pure, Robert. Je fréquentais encore l'école lorsque mon père, alors lieutenant-colonel, vint à mourir. Je dus mon grade d'enseigne à mon oncle, sir Hugues, le père de sir Harry Willoughby actuel; après quoi chacun de mes pas dans la hiérarchie fut le prix d'un service aussi long que pénible. Le douaire de votre mère vous a été d'un grand secours pour monter plus rapidement en grade; mais je présume que le mérite n'a pas été étranger à votre avancement.

— A propos de sir Harry Willoughby, c'est en partie pour vous parler de lui que j'ai fait le voyage de la Roche, dit le major en lançant un coup d'œil à son père, comme s'il voulait le préparer à une nouvelle inattendue.

— Qu'avez-vous à me dire de mon cousin? demanda le capitaine avec beaucoup de calme. Nous ne nous sommes pas vus une seule fois dans un intervalle de trente ans, et nous pouvons presque nous regarder comme tout à fait étrangers l'un à l'autre. N'a-t-il pas contracté ce mariage ridicule dont j'ai tant entendu parler durant mon séjour à New-York? N'a-t-il pas déshérité sa fille comme il l'en avait menacée? Vous pouvez ne pas vous gêner, notre ami Woods fait partie de la famille.

— Sir Harry Willoughby n'est pas marié; il est mort.

— Mort! répéta le capitaine en déposant sa tasse comme frappé d'un choc subit, ce n'est pas, je l'espère, sans s'être réconcilié avec sa fille?

— Elle a reçu ses derniers soupirs; la mort l'a empêché d'épouser sa femme de charge, ainsi qu'il en avait l'intention, mais il a laissé toute sa fortune à madame Bowater. Seulement, contrairement à mon attente, il m'a légué un capital de vingt-cinq mille livres sterling dans les fonds publics. Je ne l'ai accepté que comme votre mandataire, mon père; vous êtes, vous le savez, héritier du titre.

— Que m'importe, major Willoughby? Qu'est-ce qu'un titre de baronnet sans baronnie, pour un homme qui vit heureux avec sa famille au milieu des déserts de l'Amérique? Si j'appartenais encore à l'armée, si j'étais colonel, cette babiole me serait de quelque utilité; mais, dans l'état actuel des choses, j'aimerais mieux avoir une route passable d'ici à la Mohawk que le titre de duc de Norfolk sans duché.

— A la vérité, reprit le major, vous n'avez que ces vingt-cinq mille livres sterling, mais les terrains de la Roche ne sont pas, je crois, de médiocre valeur.

— Leur revenu suffit au vieil Hugues Willoughby, ex-capitaine au 23[e] régiment d'infanterie, mais sir Hugues ne s'en pourrait contenter. Laissons donc reposer la noblesse, mon ami Robert; on en a abusé depuis cent ans ou plus. Il n'y a peut-être pas hors de ces lieux dix personnes qui sachent que j'ai des droits au titre de baronnet.

— Je vous demande pardon, mon cher père; étant loin de m'attendre à votre refus, je vous ai nommé le baronnet, ou sir Hugues, en présence d'une douzaine d'amis.

— En ce cas, ils devront l'oublier. On peut défroquer un prêtre, Woods, et débaronniser un baron.

— Mais, dit la bonne mère, si vous n'appartenez plus à l'armée, Robert sert encore, et le titre de baronnet peut lui être un jour avantageux.

— Ah! voyez-vous, Beulah, votre mère ne se soucie pas de perdre le droit d'être appelée lady Willoughby.

— Je suis sûre que ma mère ne désire aucun nom qui ne convienne à votre femme : si vous restez M. Hugues Willoughby, elle restera madame Hugues Willoughby; mais le titre peut profiter à Robert.

— Eh bien! que Robert le prenne, dit le capitaine en souriant.

— Mais ce titre est à vous, s'écria Maud, et ce serait dommage de le laisser perdre.

— Mon fils pourra le retrouver après moi.

— Les lois permettent-elles cet arrangement? demanda la mère; est-il possible, monsieur Woods, de négliger un titre et de le réclamer ensuite?

— Je crois, dit Robert, que le titre existe tant qu'il y a un héritier, et que la renonciation de mon père ne m'engage à rien.

— Nous sommes donc sûrs qu'il ne sera point perdu, reprit madame Willoughby; mais il faudrait essayer de l'obtenir dès aujourd'hui.

La bonne dame prononça ces mots avec une satisfaction profonde, comme si elle eût été désintéressée dans la question. En l'an de grâce 1775, il n'y avait dans la colonie de New-York qu'un seul baronnet; et on le connaissait sous le nom de sir John, comme on connut plus tard La Fayette sous celui du marquis. Les titres avaient beaucoup plus d'importance en Amérique qu'en Angleterre, et une femme ordinaire aurait renoncé difficilement au plaisir d'être appelée milady; mais la respectable mère en faisait le sacrifice sans douleur et sans regrets. Les attachements qui la rendaient heureuse dans la solitude remplaçaient toute autre pensée. Quand la conversation changea, il était convenu que sir Hugues ne s'appellerait pas sir Hugues, et que Robert Willoughby deviendrait sir Robert.

— Où avez-vous rencontré le Tuscarora, Robert? demanda brusquement le capitaine moins par curiosité que pour donner un nouveau cours à l'entretien. Le drôle a été si longtemps absent, que je le croyais à jamais perdu pour moi.

— Il m'a dit avoir marché dans le sentier de la guerre, parmi les sauvages de l'Ouest. Je l'ai trouvé à Canajoharie, et je l'ai pris pour guide; mais il a eu l'honnêteté de m'avouer qu'il était sur le point de revenir ici au moment où j'ai réclamé ses services.

— Je parierais qu'il n'a fait cet aveu qu'après avoir reçu votre argent.

— En effet, mon père, il a prétexté l'obligation de payer quelques dettes, qu'il avait contractées dans le village, et m'a demandé son salaire d'avance. Je n'ai connu ses intentions qu'à peu de distance de la Roche.

— A la bonne heure, Robert, vous appelez mon manoir par son véritable nom. N'est-ce pas, Woods, que cela sonnerait bien, sir Hugues Willoughby, baronnet de la Roche, comté de Tryon, colonie de New-York? Nick s'est-il vanté d'avoir scalpé des habitants de Carthagène?

— Il a, dit-il, trois chevelures, mais je ne les ai pas vues.

— Je l'ai connu brave soldat; il était jadis contre nous et, la première fois que je le rencontrai, je lui sauvai la vie en le préservant de la baïonnette d'un de mes grenadiers. Je crois qu'il m'a gardé longtemps une espèce de reconnaissance, étouffée aujourd'hui par les mauvais traitements que je lui ai fait subir. Tous ses sentiments sont actuellement concentrés dans la petite île de Santa-Cruz.

— Le voici, mon père, dit Maud allongeant en dehors de la fenêtre son corps souple et délicat. Michel et l'Indien sont assis près de la source; ils ont un pot entre eux deux, et semblent se livrer à une conversation animée.

— Au commencement, ces deux individus ne se pouvaient souffrir; Michel prenait Nick pour le diable, et le sauvage était indigné qu'on osât l'assimiler à un mauvais esprit; mais ils n'ont pas tardé à trouver des motifs de rapprochement. On dit que, lorsque deux hommes ont un principe commun, ils deviennent bientôt de solides amis.

— Et quel a été le principe en ce cas? demanda le chapelain avec curiosité.

— Le rhum de Santa-Cruz. Pour lui, Michel a renoncé au whisky; et le Tuscarora a toujours eu les goûts trop relevés pour aimer cette dernière liqueur.

Toute la société se réunit aux fenêtres, et regarda les deux *amateurs*; la qualification de *connaisseurs* leur eût été également applicable. Ils étaient assis aux bords d'une eau limpide, et vidaient ensemble un pot de rhum. A mesure qu'ils s'échauffaient, leur conversation devenait plus vive; et leur confiance réciproque augmentait en même temps que leur raison diminuait. Nous rapporterons ceux de leurs discours qui se relient aux événements que nous mentionnerons plus tard.

— Vous êtes un bijou! s'écriait l'Irlandais dans l'extase de l'amitié, vous êtes aussi bien venu à la Roche que si vous en étiez propriétaire. Je vous aime comme j'aimais mon frère avant de quitter le comté de Leitrim... Paix à son âme!

— Il est mort? demanda le sauvage, car il avait assez vécu avec les visages pâles pour avoir quelque idée de leurs théories sur l'âme.

— C'est ce que j'ignore; mais, vivant ou mort, il doit avoir une âme, vous comprenez, Nicolas. Une créature humaine sans âme est ce que j'appelle un hérétique, et tous les O'Hearn sont bons chrétiens.

Le sauvage était passablement ivre, mais capable encore de faire un geste grave et morne, empreint d'une certaine dignité, comme pour exprimer qu'il n'était pas étranger aux idées théologiques.

— Tout est ici comme par le passé? demanda-t-il évitant toutefois de manifester une curiosité trop marquée.

— Oui, Nicolas, tout marche à la vieille mode; le capitaine commence à vieillir, la dame est plus vieille qu'autrefois; Phébé, la femme de Joël, a l'air d'avoir cent ans, quoiqu'elle n'en ait pas trente; et Joël lui-même est toujours un vilain personnage, qui se croit au-dessus des autres hommes parce qu'il est Américain.

La physionomie du sauvage s'éclaira d'une expression différente de celle que produisait le rhum, et il lança à son compagnon un de ces regards farouches qui semblaient parfois pénétrer dans l'intérieur des objets qu'il contemplait.

— Pourquoi un visage pâle en hait-il un autre? Pourquoi l'Irlandais n'aime-t-il pas l'Américain?

— On me ferait aimer un crapaud plutôt que ce Joël. Qu'y a-t-il d'aimable dans ce squelette qui n'a que la peau et les os?

Nick demeura pensif, et sembla exercer ses réflexions sur un objet important. Malgré les fumées du santa-cruz, l'Indien ne perdait jamais entièrement sa présence d'esprit tant qu'il pouvait voir ou marcher.

— Vous n'aimez pas Joël, aimez-vous quelqu'un?

— Sans doute; j'aime le capitaine, sa femme, miss Beulah, qui est une charmante jeune fille, et miss Maud, dont la beauté me ravit.

Ces paroles, dictées par un sentiment vrai, parurent déplaire au sauvage; mais il ne fit aucune réponse.

— Vous avez donc été en guerre? demanda l'Irlandais après un moment de silence.

— Oui, Nick a été chef encore une fois; il a scalpé des chevelures.

— Ah! le vilain commerce! si vous en parliez en Irlande, on dirait que la chose n'est pas possible.

— On n'aime pas la guerre en Irlande?

— Au contraire, un grand nombre de mes compatriotes prennent plaisir à se donner des coups; mais nous frappons sur la tête, et nous ne l'écorchons pas.

— C'est votre mode, la mienne est de scalper. Vous frappez, j'écorche; lequel vaut le mieux?

— Ecorcher est une effroyable opération, mais elle est dans vos habitudes. Combien avez-vous scalpé d'individus dans votre dernière tournée?

— Trois, tant hommes que femmes; et comme il y a une chevelure assez épaisse pour en fournir deux, j'en compte quatre.

— Comment! sauvage que vous êtes, vous avez découronné trois têtes humaines, et vous n'êtes pas content! Vous chicanez encore pour en faire quatre! Mais vous n'avez donc jamais songé à votre dernière heure? Vous ne vous confessez donc jamais?

— Je songe tous les jours à cela; j'espère trouver la bonne route avant d'être au but... Il y a beaucoup à scalper ici, n'est-ce pas, Michel?

Le sauvage prononça ces paroles imprudemment, mais sous l'invincible influence de son caractère. Toutefois, l'Irlandais, qui n'était jamais très-logique ni très-lucide, et dont le rhum n'éclaircissait guère les idées, n'entendit que les mots : — Il y a beaucoup; et comme il était bien nourri et chaudement vêtu, et que le santa-cruz abondait, l'expression lui parut éminemment applicable.

— Oui, dit-il, il y a beaucoup de bonnes choses ici : du bétail, des grains, des porcs, des sermons et de jolies femmes, parmi lesquelles miss Maud me paraît mériter la préférence.

— Fleur des Bois a de beaux cheveux, dit Nick, qui désignait habituellement la jeune fille sous ce surnom, quelle mine aurait-elle si on la scalpait?

— Quelles idées étranges vous avez, mon camarade! vous ne pensez qu'à scalper; vous y trouvez donc votre compte, c'est donc un métier avantageux?

— Quelquefois : il est des chevelures que je pourrais montrer avec orgueil, quand les castors auraient repris possession de leur étang.

— Que parlez-vous de castors à présent? Je crois, en vérité, que le rhum vous trouble la cervelle.

En effet, Nick commençait à voir double; l'Irlandais lui-même approchait de cet état de béatitude que procure l'ivresse. La causerie fit place au silence, et les deux interlocuteurs s'endormirent d'autant plus profondément qu'ils avaient été trop occupés du rhum pour faire attention à la source limpide qui coulait à leurs pieds.

CHAPITRE V.

L'approche de la nuit en mer, ou dans un désert, a toujours quelque chose de plus solennel qu'au milieu des régions civilisées. L'isolement du marin augmente à mesure que l'ombre s'épaissit, et son infatigable vigilance semble déjouée par des ténèbres qui lui ôtent tout moyen de reconnaître l'heure. Ainsi, dans les forêts ou dans les clairières isolées, l'obscurité accroît les mystères des bois, et rend moins efficaces les précautions prises contre le danger.

Le soir de ce jour, le major Robert Willoughby se tenait à la fenêtre un bras passé autour de la taille élancée de Beulah; Maud restait à l'écart. A mesure que le crépuscule se retirait, laissant d'épaisses masses d'ombres envelopper les bois, et augmentant la tristesse de la solitude, le major en ressentait les pénibles impressions avec une violence dont il n'avait jamais fait l'épreuve.

— Votre résidence est bien isolée, mes sœurs, dit-il d'un air pensif, mon père et ma mère ne parlent-ils jamais de vous ramener dans le monde?

— Ils nous conduisent tous les hivers à New-York, à présent que mon père est membre de l'assemblée, répondit tranquillement Beulah, nous comptions vous y trouver la saison dernière, et nous avons été bien désappointés en ne vous voyant pas arriver.

— Mon régiment a été envoyé à l'est, vous le savez; et venant de recevoir mon grade de major, je ne pouvais m'absenter. Voyez-vous quelqu'un ici, outre ceux qui appartiennent à la maison?

— Oh! oui, s'écria Maud avec vivacité; puis elle s'arrêta, comme si elle eût regretté d'avoir parlé, et poursuivit après un moment de silence et d'un ton plus calme :

— Ce lieu est très-retiré, sans aucun doute, mais nous recevons de temps en temps des visites.

— De qui? de chasseurs, de trappeurs, de colons, de sauvages ou de voyageurs?

Maud ne répondit pas, mais Beulah prit la parole quand elle vit sa sœur garder le silence.

— Nous voyons un peu de toutes ces classes, dit-elle, principalement de la dernière; il nous vient un ou deux chasseurs par mois dans la bonne saison; les colons sont rares, et l'on sait d'ailleurs que mon père n'est pas disposé à vendre; les Indiens se montrent plus fréquemment, mais nous en avons eu moins pendant l'absence de Nick que lorsqu'il était avec nous. Toutefois il en passe au moins une centaine par an, en comptant les femmes; ils arrivent par bandes de cinq à six. Quant aux voyageurs, ce sont en général des intendants, des chercheurs de terre, ou quelques propriétaires qui vont visiter leur domaine.

— Il est singulier qu'on vienne chercher une terre dans un désert comme celui-ci. Quels propriétaires avez-vous vus?

— Un vieillard et un jeune homme. Le premier était, je crois, associé de feu sir William, qui avait une concession près de la nôtre; il s'appelait Fonda. L'autre appartenait à la famille Beekman, qui a hérité d'un domaine considérable à peu de distance d'ici. Il paraît que sa concession est de cent mille acres.

— Mais a-t-elle trouvé le sol? Il y a bien souvent de la différence entre les espérances et la réalité.

— Nous avons vu ce jeune homme deux fois, à l'aller et au retour; il était satisfait. La dernière fois il fut retenu par une chute de neige, et passa quelques jours ici; il partit avec nous pour New-York, et nous avons eu occasion de le rencontrer plusieurs fois l'hiver dernier.

— Maud, vous ne m'avez rien dit de tout cela! Les visiteurs de cette espèce sont-ils assez communs pour que vous n'en parliez pas dans vos lettres?

— Je n'en ai pas parlé! Beulah aura de la peine à me le pardonner. Elle croit sans doute plus que moi M. Evert Beekman digne de figurer dans une lettre.

— Je le regarde comme un jeune homme honnête et distingué, répondit tranquillement Beulah, mais avec une rougeur inusitée que dissimula l'obscurité, je présume toutefois qu'il lui importe peu d'occuper une place importante dans les lettres de vos sœurs.

— Eh bien, j'apprends des nouvelles, dit le major en riant, et maintenant, Beulah, si vous voulez me confier un secret du même genre relativement à Maud, je serai au fait de tous les mystères de la famille.

— De tous? répéta Maud avec vivacité : n'y aurait-il rien à dire d'un certain major Willoughby, mon frère?

— Rien absolument; mon cœur est rude et sain comme le chêne, et j'espère le conserver ainsi. En tout cas, ce que j'aime est dans cette maison. A vous dire vrai, mes amies, un soldat ne peut guère songer qu'à son devoir, surtout au moment où la querelle devient sérieuse entre la mère-patrie et les colonies.

— Pas assez sérieuse, mon frère, dit Beulah, pour amener des catastrophes. Evert Beekman écrit qu'il y aura des troubles, mais sans graves violences, sans effusion de sang.

— Si je me le rappelle bien, la famille Beekman est dévouée au roi d'Angleterre. Quelle est l'opinion de cet Evert?

— J'ose dire que vous le qualifieriez de rebelle, répliqua Maud en riant; Beulah préfère garder le silence. Il n'est pas exalté; mais il se glorifie du titre d'Américain, qu'il oppose à celui d'Anglais : mais vous-même, Robert, à quel parti appartenez-vous?

— Moi, je suis à la fois Américain et Anglais : Américain, parce que mon père était du Cumberland; Anglais, en qualité de sujet du royaume.

— Comme saint Paul était Romain, dit Maud. Quant à moi, je n'ai qu'un seul caractère; ou, si j'en ai deux, ce sont ceux d'Américaine et de citoyenne de New-York. Si j'étais homme, si je portais l'uniforme, peut-être aurais-je aussi de la sympathie pour l'Angleterre.

C'est trop se préoccuper, ma sœur Maud, d'une mésintelligence peu sérieuse. Les paroles aigres ne peuvent enfanter que des paroles plus aigres encore, tel est l'avis d'Evert Beekman.

— Puissiez-vous prophétiser vrai! repartit le major d'un air pensif; la solitude de ce bien m'alarme, et je souhaite qu'on puisse décider mon père à passer plus de temps à New-York. Est-ce dans ses intentions, témoigne-t-il parfois quelque inquiétude?

— A propos de quoi? On respire ici la santé; les fièvres, les maladies, les douleurs y sont complétement inconnues, et ma mère assure que le mal de dents même y est sans exemple.

— Tant mieux! cependant je voudrais décider le capitaine Willoughby, sir Hugues Willoughby, à demeurer plus souvent à New-York. Des jeunes filles de votre âge doivent être à même de voir le monde.

— En d'autres termes, de recevoir des hommages, major Robert, dit Maud avec un sourire. Bonsoir : sir Hugues nous a priées de vous envoyer à la bibliothèque dès que nous vous laisserions libre; et milady

nous a fait dire qu'il était dix heures, heure de la retraite pour toute personne raisonnable.

Le major embrassa ses deux sœurs avec une vive affection, mais Beulah crut remarquer qu'il se montrait plus tendre à l'égard de Maud ; elles rejoignirent leur mère, et le major se rendit auprès du capitaine.

Celui-ci fumait dans la bibliothèque en compagnie du chapelain. L'habitude de fumer était devenue si forte chez ces deux vieux habitants des garnisons qu'ils y consacraient d'ordinaire une heure entière avant de se reposer. Nous n'abuserons pas nos lecteurs en leur parlant d'odorants cigares de la Havane; nos deux amis ne connaissaient que la pipe et le tabac de Virginie. De temps en temps, pour s'entretenir dans un heureux état de surexcitation légère, ils humectaient leurs lèvres d'un mélange d'eau et d'excellent cognac, sans toutefois négliger le liquide de la source autant que les buveurs dont nous avons précédemment raconté l'orgie. Quand le major entra, il était le sujet de la conversation. Le père fier de son fils, l'ami facile à prévenir éprouvaient une satisfaction presque égale à vanter l'extérieur mâle, les bonnes qualités de Robert, auquel ils présageaient de hautes destinées. Sa présence était donc inopportune ; néanmoins on l'attendait, et il fut le bienvenu. Le capitaine lui avança une chaise et l'invita à s'asseoir près de la table, où se voyaient deux pipes de rechange, une boîte de tabac, une carafe d'eau-de-vie de première qualité et un pot d'eau pure, agréables instruments d'inoffensives voluptés.

— Vous êtes sans doute trop petit-maître pour fumer, mon fils. A votre âge je détestais la pipe, ou, pour mieux dire, j'en avais horreur; les gens de guerre, en ce temps-là, n'aimaient que la fumée du canon. Eh bien! que deviennent le général Gage et vos voisins les Américains?

Le major s'assura, avant de répondre, que la porte était bien fermée.

— Franchement, mon père, ma présence auprès de vous a pour motif l'état actuel de la querelle.

Le capitaine et le chapelain ôtèrent leurs pipes de leur bouche, et les tinrent suspendues pleins de surprise et d'attention.

— Que diable signifie ce début! s'écria le capitaine, je croyais devoir le plaisir inattendu de votre visite à votre bienveillant désir de m'apprendre que j'avais hérité d'un vieux titre de baronnet.

— C'est une des causes de mon voyage, mais la moins importante. Considérez les embarras de ma position : officier du roi, entouré d'ennemis...

— Voilà, mon révérend, qui dépasse le schisme et l'hérésie! Regarder la maison de son père comme un pays ennemi, c'est une révolte contre la nature, pire qu'une révolte contre le roi.

— Mon cher père, je me sens on ne peut plus en sûreté près de vous, même en compagnie de M. Woods; mais vous n'êtes pas seul en cette partie du monde, et votre établissement courrait des dangers si l'on y connaissait ma présence.

Là-dessus les deux auditeurs laissèrent tomber leurs pipes, et la fumée se dissipa insensiblement comme si elle se fût élevée d'un champ de bataille. Tous deux se regardèrent avec étonnement, puis reportèrent les yeux sur le major avec curiosité.

— Expliquez-vous catégoriquement, mon fils, dit gravement le capitaine, quels événements sont venus compliquer les anciens griefs?

— Le sang a coulé enfin, la rébellion ouverte a commencé!

— L'affaire est grave, s'il en est ainsi. Mais n'exagérez-vous pas les conséquences de quelques coups de fusil imprudemment tirés sur le peuple? Souvenez-vous que, dans les premières émeutes, les autorités coloniales ont donné raison aux officiers.

— Il s'agit non plus d'une émeute, mais d'une bataille.

— D'une bataille! vous me confondez! Un fait semblable peut avoir les suites les plus funestes.

— Que le Seigneur nous préserve des temps de désastre, s'écria le chapelain, et nous conduise, créatures pauvres et soumises que nous sommes, dans les voies de la paix et du repos! sans sa grâce, nous sommes des aveugles qui mènent d'autres aveugles.

— Voulez-vous dire, major Willoughby, que des corps armés et disciplinés se sont trouvés en présence?

— Pas précisément, mon cher père, mais les volontaires de Massachusetts et les troupes royales en sont venus aux mains; je le sais positivement, puisque mon régiment assistait au combat, et il est inutile d'ajouter, je l'espère, que le major ne manquait pas à l'appel.

— Eh bien! ces volontaires, ces miliciens, n'ont pu tirer contre vous? dit le capitaine; et il serra les lèvres avec un profond sentiment d'orgueil militaire.

Le major Willoughby rougit et, en ce moment, il souhaita que le révérend M. Woods fût, sinon à tous les diables, du moins au fond d'une autre pièce, hors de la portée auriculaire.

— Mais, dit-il avec hésitation et presque en balbutiant, quoiqu'il affectât un calme philosophique, ces volontaires ne sont pas aussi méprisables que nous serions tentés de le croire, nous autres soldats. L'affaire a été rude; nous étions retranchés, et vous savez que derrière des murailles les troupes réglées ne conservent pas tous leurs avantages. Une chaude attaque nous a obligés à la retraite.

— A la retraite, major Willoughby!

— Ce n'en était pas une précisément; c'était seulement une marche pour rentrer après le mouvement que nous avions fait pour sortir. Je conviendrai toutefois que nous avons été serrés de près avant d'avoir reçu des renforts.

— Des renforts, mon cher Robert! votre régiment ou le nôtre peut lutter sans renforts contre tous les Américains de la Nouvelle-Angleterre.

Le major ne put s'empêcher de rire de l'esprit de corps de son père; mais sa franchise naturelle l'emporta sur son amour-propre.

— Cependant, répondit-il, nous en avions le plus urgent besoin. Quelques officiers qui se sont trouvés aux plus périlleuses affaires de la dernière guerre déclarent qu'ils n'en ont jamais eu de plus chaudes. Notre perte a été d'environ trois cents hommes tant tués que blessés.

Le capitaine ne répondit pas. Pendant une minute, il demeura pâle, agité par les réflexions que lui inspirait un événement d'une aussi grande importance. Il pria son fils de lui en faire un récit détaillé. Le major obéit en commençant par rendre compte de l'état général du pays, et en finissant par une narration du combat aussi impartiale que le permettaient la fierté militaire et les sentiments politiques d'un officier anglais.

Nos lecteurs connaissent trop bien la vive escarmouche qu'on est convenu d'appeler la bataille de Lexington pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler les circonstances.

Le major expliqua clairement les mouvements des troupes, rendit justice à la persévérance et à l'audace des provinciaux; c'était ainsi qu'il appelait ses ennemis, car, Américain lui-même, il ne voulait pas leur donner le nom d'Américains. Il pallia de son mieux la marche opérée pour rentrer dans les retranchements; mais, en dépit de ses précautions oratoires, la mortification du vieux capitaine fut assez évidente pour causer à son fils une profonde douleur.

— L'effet de cette affaire, poursuivit le major, a été d'exciter dans le pays un enthousiasme menaçant, et Dieu sait quelles en seront les conséquences.

— Vous êtes venu jusqu'ici pour me raconter ce qui se passait, dit le capitaine avec affection, je vous en remercie, Robert; car nous aurions pu demeurer ici tout l'été sans rien apprendre.

— Bientôt après l'affaire de Lexington, le général Gage m'envoya porter des dépêches au gouverneur Tryon. Celui-ci connaissait votre position et, comme j'avais aussi à vous communiquer la mort de sir Harry Willoughby, il m'enjoignit de remonter secrètement le fleuve, d'avoir, s'il était possible, une entrevue avec sir John, et de pousser jusqu'ici sous un faux nom. Il pense que, maintenant que sir William est mort, avec votre propriété, votre nouveau rang et votre influence locale vous pouvez rendre de grands services à la cause de la couronne; car on ne peut se dissimuler qu'une révolte ouverte s'organise sur une grande échelle contre l'autorité royale.

— Le général Tryon me fait trop d'honneur, répondit froidement le capitaine. Ma propriété est un désert de peu d'étendue, mon influence se borne à ma domesticité et à une vingtaine de manœuvres; et quant au nouveau rang dont vous parlez, si les colons méprisent les droits du monarque, il est vraisemblable qu'ils n'auront guère d'égard pour un titre de noblesse. Toutefois, Robert, en bravant pour me voir des dangers réels, vous avez agi comme un bon fils; je prie Dieu de vous ramener sain et sauf à votre régiment.

— Vous raffermissez mes espérances, mon père; il m'eût été pénible de vous voir d'une opinion contraire à la mienne; je craignais que vous ne pensiez qu'étant né aux colonies, je devais abandonner mon grade et me ranger du côté des rebelles.

— Je ne crois pas que ce soit votre devoir, pas plus que je ne regarde comme le mien de me ranger contre eux parce que le hasard m'a fait naître en Angleterre. C'est mal comprendre les obligations morales que de les astreindre aux chances de la naissance. Les événements peuvent modifier complétement nos devoirs; il est nécessaire de les accomplir tels qu'ils sont, et non pas tels qu'ils ont été ou tels qu'ils pourront être. Ceux qui subordonnent tout aux lieux de leur naissance n'ont pas un sentiment très-net de leurs véritables devoirs. La naissance est un fait fatal, indépendant de notre libre choix, tandis que nous sommes rigoureusement responsables des engagements que nous avons volontairement contractés.

— Est-ce votre avis, capitaine? demanda le chapelain. Pour moi, j'avoue que je juge les événements en Américain. Vous savez que je suis né aux environs de New-York... Je prie le major de m'excuser... mais le mensonge s'accorde mal avec l'habit que je porte; j'espère que le major me pardonnera...

— Parlez franchement, monsieur Woods, dit Robert Willoughby en souriant, vous n'avez rien à craindre de votre ancien ami le major.

— Je le savais, je le savais; eh bien! j'ai appris avec une satisfaction réelle que mes compatriotes des provinces de l'Est avaient mis les troupes royales en déroute.

— Je ne pense pas m'être servi d'une semblable expression, repartit le jeune soldat avec une certaine roideur. J'ai exposé seulement la manière dont nous étions rentrés après avoir fait une sortie. Je suppose que pour un Américain il est naturel de sympathiser avec ses compatriotes. Mais, mon père, monsieur Woods est de la vieille Angleterre, et non pas de la nouvelle; il doit éprouver plus de sympathie pour les serviteurs de la couronne.

— Certainement, mon cher major, mon cher monsieur Robert, mon

ancien élève et, je l'espère, mon ami. Ce que vous dites est la vérité même. Je laisse le capitaine Willoughby faire des vœux pour les troupes royales; j'en fais moi-même pour mes compatriotes.

— Il est hors de doute que nos sentiments sont naturels des deux parts, dit le capitaine; mais sont-ils conformes à l'équité? « La patrie avant tout » est une maxime ronflante, mais qui n'est pas toujours celle de l'honnête homme. Notre pays, par exemple, ne peut avoir plus d'empire sur nous que nos parents; et pourrait-on être moralement autorisé à encourager son père même dans les voies de l'erreur, de l'injustice ou du crime? Non, non! ces misérables arguments n'ont rien au fond de bon et de solide.

— Mais ne faut-il pas soutenir sa patrie en temps de guerre? dit le major d'un ton de reproche mitigé par le respect qu'il devait à son père.

— Sans doute, Robert. Mais la difficulté est de savoir où est la patrie. Il s'agit d'une querelle de famille, où il n'intervient pas d'étranger. Aurais-je raison de traiter Maud Meredith avec dûreté, parce qu'elle est la fille d'un de mes amis et non la mienne? Aussi vrai que Dieu est mon juge, Woods, j'ignore si je ne l'aime pas aussi tendrement que j'aime Beulah Willoughby. Il y a eu même une époque de son enfance où la fille de mon ami exerçait sur mon cœur une influence qui m'étonne moi-même. L'habitude et le devoir nous enchaînent beaucoup plus que les liens du sang.

— Je suis pour les liens naturels, dit le chapelain, tout en exceptant la position particulière de Maud Meredith, position spéciale et *sui generis*. Un homme n'a qu'un seul pays, de même qu'il n'a qu'un seul caractère; et comme il est forcé d'être fidèle à ce caractère, il doit également être fidèle à ce pays. Le capitaine prétend que dans le cas de guerre civile il est difficile de déterminer où est la patrie; mais je ne saurais admettre son assertion. Si Massachusetts et l'Angleterre en viennent aux mains, Massachusetts est ma patrie; si les comtés de Suffolk et de Worcester sont en lutte, l'habitant de Worcester doit défendre les siens. Et j'appliquerai ce principe dans les discussions de pays à pays, de comté à comté, de ville à ville, de paroisse à paroisse, ou même de famille à famille.

— Voilà de singulières idées, mon cher monsieur Woods! s'écria le major avec feu; et si la moitié de la maison se disputait avec l'autre, vous prendriez donc parti pour celle où vous vous trouveriez dans le moment!

— C'est pour un prêtre une manière extraordinaire de comprendre le devoir, reprit le capitaine. Vous mettez le chef de la famille en dehors de la question. Faut-il mépriser complétement ses droits quand la guerre éclate entre ses enfants? Doit-on moins d'égards à sa personne, moins de respect à ses décisions, parce que des enfants indisciplinés se laissent aveuglément conduire par leur intérêt personnel?

— Je ne discuterai pas plus longtemps sur la famille, s'écria le chapelain. La Bible en a posé les bases d'une manière absolue. « Honorez votre père et votre mère afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur notre Dieu nous donnera. » Voilà des paroles terribles et qui ne permettent pas la moindre désobéissance. Mais le Décalogue n'a pas d'autres prescriptions applicables à la patrie. Quand il dit : « Tu ne tueras point, » il entend seulement parler d'un homicide ordinaire. « Vous ne déroberez point, vous ne commettrez point d'adultère. » Ces commandements n'ont évidemment pas de rapport avec la guerre civile. « Souvenez-vous du Sabbat pour l'observer saintement; ne désirez ni la maison de votre prochain, ni son bœuf ni son âne... » Ces mots ne règlent aucunement notre point litigieux.

— Mais, que pensez-vous des paroles du Sauveur : « Rendez à César ce qui appartient à César! » César n'a-t-il pas de droits ici? Les habitants de Massachusetts et milord North peuvent-ils vider leur querelle de manière à mettre César de côté?

Le chapelain réfléchit un instant et revint à l'assaut avec une nouvelle ardeur.

— Il ne s'agit pas de César. Si Sa Majesté se met avec nous, nous sommes prêts à l'honorer, à lui obéir. Mais s'il persiste à se tenir éloigné de nous, c'est par un acte de sa volonté et non de la nôtre.

— C'est une nouvelle manière d'entendre la fidélité. Si César fait ce que nous désirons, il sera toujours César. Mais s'il refuse de se rendre à nos vœux, alors à bas César. Je suis un vieux soldat, Woods, et, tout en reconnaissant que la question a deux faces, je conserve toujours pour le roi des sentiments de respect.

Le major parut enchanté, et, voyant que la discussion prenait une tournure favorable, il prétexta la fatigue et se retira. Les deux antagonistes continuèrent à argumenter jusqu'après minuit. Cependant madame Willoughby était seule dans son appartement, livrée à une satisfaction calme qu'il lui eût été difficile d'expliquer. Tout ce qu'elle chérissait sur la terre : son époux, objet d'un long et sincère amour; son noble fils, l'orgueil et la joie de son cœur; Beulah sa fille, douce et loyale enfant qui lui ressemblait tant; Maud, sa fille adoptive, dont les qualités personnelles avaient transformé en vive tendresse un attachement produit en premier lieu par des soins maternels : tous étaient réunis autour d'elle sous son toit et presque à la portée de ses embrassements. La Roche n'était plus une solitude, le domaine n'était plus un désert pour madame Willoughby; car là où était son cœur, là était aussi son trésor. Au bout de quelques minutes d'une méditation délicieuse, l'excellente femme s'agenouilla, et rendit de ferventes actions de grâces à l'Être qui l'avait comblée de ses bénédictions. Hélas! comme elle soupçonnait peu l'étendue et la durée des malheurs qui pesaient en ce moment même sur son pays natal, et les souffrances qui allaient déchirer son tendre cœur!

Le major s'était retiré dans la chambre qu'on lui avait préparée; elle était connue de tous les domestiques blancs ou noirs sous le nom des quartiers du jeune capitaine, et Maud l'appelait en riant le sanctuaire de Robert. Le major la retrouva dans l'état où il l'avait laissée lors de sa dernière visite, une année auparavant. A cette époque les toilettes recouvertes de mousseline, plus ou moins travaillées ou enjolivées, étaient l'accessoire indispensable de toute chambre à coucher dans les meilleures maisons d'Amérique. Les plus modernes duchesses ou psychés de notre génération blasée étaient alors inconnues. Au-dessus de la toilette pendait une glace de moyenne grandeur, environnée d'ornements sculptés et dorés. Dès que le major eut déposé sa lumière, il promena les yeux autour de lui, charmé de renouveler connaissance avec tant d'objets chéris. Là se trouvaient même les jouets de son enfance, et jusqu'à un vieux cerceau qu'une main inconnue avait embelli de rubans.

— Serait ce ma mère! pensa le jeune homme en examinant le cerceau dont il s'était si longtemps servi, mais qui n'avait jamais été l'objet d'honneurs aussi grands. Ma bonne mère, qui n'oubliera jamais que je ne suis plus un enfant, peut-elle avoir passé son temps à ces bagatelles? J'en rirai avec elle demain matin tout en l'embrassant.

Ensuite il retourna à la toilette, où il vit une corbeille remplie de différents objets qu'il supposa lui être offerts en présent. Jamais il n'avait visité la Roche sans trouver le soir dans sa chambre une corbeille du même genre. C'était une preuve des tendres souvenirs que l'on conservait de lui pendant son absence.

— Ah! pensa le major en ouvrant un paquet de bas de laine d'agneau brochés à l'aiguille, je reconnais ma mère avec ses idées sur les fatigues du service et l'inconvénient d'avoir les pieds humides. Une douzaine de chemises, dont l'une porte le nom de Beulah! Comment cette chère enfant suppose-t-elle que je puisse emporter une telle provision de linge, même avec un cheval pour m'alléger? Mon bagage ressemblerait à celui d'un commandant en chef, si je prenais tout ce que ces chères amies m'ont destiné. Qu'est-ce que cela? Une bourse, une belle bourse de soie, portant encore le nom de Beulah! N'ai-je donc rien de Maud! Maud m'a-t-elle oublié? Des manchettes, des mouchoirs de poche, des jarretières tricotées par la main de ma mère! mais rien de Maud! Ah! que vois-je ici? Une belle écharpe de soie brodée de manière à faire envie à tout le régiment. A-t-elle été faite ou achetée? Elle ne porte aucun nom; ça peut être une vieille écharpe de mon père. En tout cas c'est une vieille écharpe neuve, car je ne crois pas qu'elle ait jamais été portée; je prendrai des renseignements demain matin. Mais pourquoi n'ai-je rien de Maud? Le major, en mettant de côté les présents, baisa l'écharpe, puis il se mit au lit, nous regrettons de le dire, sans faire ses prières.

Transportons maintenant la scène dans la chambre où étaient les deux sœurs, par l'affection sinon par le sang. Maud, toujours la plus vive et la plus prompte dans ses mouvements, avait déjà mis son costume de nuit, et, drapée dans un châle, elle attendait que Beulah eût achevé ses prières du soir. Elle prit la parole aussitôt que sa sœur se fut relevée.

— Le major doit avoir examiné la corbeille, s'écria-t-elle; et le coloris de ses joues effaça celui d'un ruban posé sur le dos de la chaise sur laquelle elle était assise; j'ai entendu le bruit de ses pas quand il est monté à sa chambre; tramp, tramp, tramp... comme les hommes ont une manière de marcher différente de la nôtre!

— En effet, répondit Beulah, Robert a un pas si lourd que j'en suis parfois effrayée. Ne trouvez-vous pas qu'il acquiert une étonnante ressemblance avec papa?

— Ma foi non! il n'a point de perruque, et ce serait dommage qu'il coupât les boucles de ses beaux cheveux. Il est plus grand et plus svelte, il a le teint plus vif; il est aussi beaucoup plus jeune et si différent de toute manière, que votre opinion m'étonne.

— Cependant ma mère et moi avons été frappées aujourd'hui de cette ressemblance, et nous avons pris plaisir à la constater. Mon père est beau et Robert aussi. Suivant ma mère, papa était mieux quand il avait le même âge; mais leur ressemblance est surprenante.

— Deux hommes peuvent être beaux sans se ressembler. Mon père est certainement un des plus beaux vieillards que je connaisse, et le major n'est pas mal; mais comment pouvez-vous comparer un homme de vingt-six ans à un homme de soixante?... Robert m'a dit qu'il faisait des progrès sur la flûte.

— Il réussit à tout ce qu'il entreprend, et M. Woods affirmait il y a quelques jours que jamais enfant n'avait eu plus d'aptitude pour les mathématiques.

— Bah! toutes les oies de M. Woods sont des cygnes. J'ose dire qu'il y a eu bien des jeunes gens aussi capables que Robert; je ne crois pas aux phénomènes, Beulah!

— Vous me surprenez, Maud, vous que j'ai toujours crue l'amie affectionnée de Robert. Il trouve si bien tout ce que vous faites! Ce soir même il regardait votre vue de la Roche, et assurait qu'il ne con-

naissait pas d'artiste de profession, même en Angleterre, capable de faire aussi bien.

Maud jeta à la dérobée un coup d'œil sur sa sœur, et ses joues éclipsèrent le ruban par leur vif incarnat; mais son sourire resta empreint d'une ironie fantasque.

— Bah! dit-elle, Robert ne se connaît pas en dessin; il distingue à peine un arbre d'un cheval.

— Je suis étonnée de vous entendre parler ainsi, dit la généreuse Beulah, qui ne pouvait voir aucune imperfection dans le major; songez que c'est votre frère. Quand il vous a appris à dessiner, vous lui trouviez un grand talent d'artiste.

Moi, je suis d'une nature capricieuse; mais enfin je n'ai pas pour Robert les mêmes yeux qu'autrefois. Il a été absent très-longtemps, comme vous le savez. Le service militaire change les hommes à leur désavantage; en somme, je trouve Robert excessivement changé.

— Eh bien! je suis charmée que maman ne nous entende pas. Maintenant que son fils est major et qu'il a vingt-sept ans, elle lui trouve encore le même air que du temps où il était en robe. Je crois même qu'elle nous considère tous comme autant de petits enfants.

— C'est une bonne mère, je le sais, dit Maud avec ardeur et en versant involontairement des larmes, elle est sage dans ses paroles, dans ses actions, dans ses pensées et dans ses vœux.

— Oh! je savais bien que vous partageriez mon avis dès qu'il serait question de ma mère; quant à moi, je n'ai pas assez horreur des hommes pour témoigner moins de tendresse à mon père ou à mon frère qu'à ma mère elle-même.

— Mais, ma chère sœur, on ne peut éprouver pour un major d'infanterie les mêmes sentiments que pour une mère. Quant à papa, c'est un brave que j'aime.

— Vous le devez, Maud; car il me semble qu'aujourd'hui encore vous êtes sa préférée.

Beulah prononça ces paroles sans réfléchir qu'elle n'était unie à Maud par aucun lien du sang. Le capitaine et madame Willoughby s'étaient conduits si judicieusement, que jamais personne de la famille ne songeait à la situation de leur enfant adoptif. Simple et sincère, Beulah la traitait avec la même familiarité qu'une sœur naturelle; Maud seule se rappelait sa naissance et en subissait les conséquences les plus positives. L'idée ne lui revenait jamais que le capitaine l'avait adoptée; elle remplissait envers madame Willoughby tous les devoirs d'une fille. Elle considérait aussi Beulah comme une sœur; mais Robert était si changé, il avait été si longtemps séparé d'elle, que depuis six années elle se rappelait qu'il n'était pas son frère, elle croyait aussi se souvenir qu'il l'avait appelée une fois miss Meredith.

— Ce n'est pas de l'amour que j'éprouve pour mon père, dit-elle avec émotion, c'est de l'adoration.

— Je le sais bien, Maud; et, à vrai dire, vous vous idolâtrez mutuellement. Ma mère le fait observer quelquefois, quoiqu'elle n'en soit pas jalouse. Mais il lui serait excessivement pénible d'apprendre que vous ne partagez pas sa tendresse pour Robert.

— Mais le dois-je, Beulah? je ne le puis.

— Si, vous le devez! pourquoi pas, Maud? Perdez-vous la raison?

— Mais vous savez... vous devez vous rappeler...

— Quoi? demanda Beulah réellement effrayée de l'agitation de son interlocutrice.

— Je ne suis pas véritablement sa sœur de naissance.

C'était la première fois de leur vie qu'une des jeunes filles faisait allusion à ce fait en présence de l'autre. Beulah devint pâle; elle trembla comme sous l'influence de la fièvre. Elle n'échappa à un évanouissement que par un torrent de larmes.

— Beulah, ma sœur, ma propre sœur!!! s'écria Maud en se jetant dans les bras de la jeune fille éplorée.

— Ah! Maud, vous êtes, vous serez toujours ma sœur!

CHAPITRE VI.

Malgré la nouvelle aussi alarmante qu'imprévue qui était arrivée à la Roche, malgré la chaude polémique de la soirée, la nuit se passa paisiblement. Au retour de l'aurore, Pline l'Ancien et Pline le Jeune, Marie et Bessy étaient sur pied, et bientôt Michel, Saucy-Nick, Joël et les autres serviteurs furent aux champs sur la lisière des bois. On donna à manger au bétail; on se mit à traire les vaches, et on fit les travaux ordinaires du mois de mai. Les négresses, suivant leur habitude, commencèrent à chanter en travaillant, de manière à étouffer les gazouillements des oiseaux de la forêt. Marie en particulier aurait défié le rugissement des cataractes du Niagara: le capitaine l'appelait ordinairement son clairon.

Madame Willoughby fut la première à quitter sa chambre, comme elle avait l'habitude de le faire dans les circonstances importantes. Il s'agissait ce jour-là de tuer le veau gras, non toutefois pour célébrer le retour d'un enfant prodigue, mais en l'honneur du plus chéri de tous les fils. Le déjeuner qu'elle ordonna était un de ceux qu'on ne rencontre que dans l'Amérique. La France vante ses savants déjeuners à la fourchette, revus, corrigés et considérablement augmentés par l'Angleterre; mais les bonnes maisons de l'Amérique surpassent celles de toutes les autres contrées par l'excellence, l'abondance et la simplicité des mets. La table était confusément couverte de thé, de café, de chocolat, de jambon, de poisson, d'œufs, de rôtis, de gâteaux, de flûtes, de marmelades, etc., etc. Cette prodigalité, comme l'avouait naïvement M. Woods, jetait les convives dans un grand embarras; car, au milieu de tant de choses appétissantes, ils ne savaient par où commencer leur attaque.

Laissons madame Willoughby se consulter avec Marie au sujet du déjeuner, et retournons aux deux charmantes filles que nous avons si brusquement abandonnées à la fin du chapitre précédent.

On eût pu reconnaître sur les joues brillantes de Maud des traces de pleurs pareilles aux gouttes de rosée qu'on aperçoit suspendues aux pétales de la rose, mais elles disparurent grâce aux opérations de la toilette. Elle parut éclatante et sereine comme le soleil de mai qui était revenu réjouir la solitude du manoir. Beulah la suivit, tranquille et douce comme le jour même, image vivante de la pureté de l'âme et des affections profondes d'un bon naturel. Les sœurs se rendirent dans la salle à manger, où elles avaient à accomplir de petits devoirs de maîtresse de maison. Elles engagèrent ensuite une conversation dont rien ne rappela celle de la nuit passée. Ni l'une ni l'autre n'éprouva le désir d'en faire revivre le sujet, et Maud se reprochait amèrement les paroles qu'elle avait prononcées. Quand elle se les rappelait, elle sentait lui monter au visage de brûlantes rougeurs dont elle ne concevait pas la cause. Beulah s'étonnait que sa sœur pensât un seul instant qu'elle était une Meredith et non pas une Willoughby. Parfois elle craignait d'avoir rappelé par une malheureuse indiscrétion le souvenir de la naissance de Maud. Cependant l'existence de la fille adoptive dans la famille n'était pas de nature à lui inspirer de tristes réflexions. D'après les idées du monde, les Meredith n'étaient pas moins honorables que les Willoughby. Maud avait une fortune indépendante. Le contrat de mariage de ses parents lui avait assuré 5,000 livres sterling dans les fonds anglais, et les intérêts accumulés et laissés scrupuleusement intacts avaient doublé le capital. Le capitaine faisait souvent allusion en plaisantant à la fortune de Maud, comme avec l'intention de lui rappeler qu'elle avait à remplir les devoirs attachés à la richesse. La jeune fille elle-même ne soupçonnait pas qu'elle avait été élevée aux frais de Willoughby, sans qu'on touchât à son propre capital. Au reste, elle ne s'inquiétait guère de sa fortune et savait seulement qu'elle en prendrait possession à l'époque de sa majorité. Elle ne se demandait jamais comment elle était devenue riche héritière, quoiqu'elle eût des instants de tendres regrets en songeant à la mort prématurée de ses parents naturels. Elle se reposait exclusivement sur le capitaine et madame Willoughby comme sur un père et une mère; et ils l'étaient de fait à ses yeux aussi bien que par une tendresse mutuelle.

— Robert croira que vous avez fait ces confitures de prunes, dit Maud avec un sourire forcé en plaçant une assiette de verre sur la table. Il ne s'imagine jamais que je puisse rien faire de semblable; et quand il aura goûté ces prunes, c'est à vous que s'adresseront les éloges.

— Le croyez-vous forcé d'en faire? Peut-être ne trouvera-t-il pas les confitures bonnes.

— Si je le pensais, je les emporterais tout de suite! s'écria Maud indécise. Robert prétend que les femmes n'ont pas besoin d'être cuisinières, et pourtant, quand on fait quelque chose de ce genre, on aime certainement que ce soit bien fait.

— Rassurez-vous, Maud, les prunes sont exquises, ce sont les meilleures que nous ayons jamais eues; et vous savez que nous avons de la réputation pour les confitures. Je parierais que Robert les trouvera parfaites.

— Peu m'importe d'ailleurs: c'est mon coup d'essai, et il est permis de mal faire une première fois. Et puis un homme peut aller en Angleterre, voir le monde, vivre dans des maisons de haut parage, et ne pas discerner s'il a devant lui de bonnes ou de mauvaises confitures de prunes. J'ose dire qu'il y a beaucoup de colonels qui sont ignorants sur ce point.

Beulah en convint en riant; mais, dans le secret de son cœur, elle était à peu près convaincue que Robert savait tout.

— Ne trouvez-vous pas que mon frère a embelli? demanda-t-elle après un moment de silence. Sa visite en Angleterre lui a été profitable, au moins sous le rapport du physique.

— Il me semble le même aujourd'hui qu'autrefois, c'est-à-dire le même qu'il était quand il est devenu homme, quand on l'a nommé capitaine.

Comme Robert Willoughby avait obtenu ce grade le jour où il avait atteint sa vingt et unième année, le lecteur connaît la date précise à laquelle Maud avait adopté de nouvelles idées à l'égard de son frère.

— Papa assure pourtant que la discipline anglaise l'a formé, et qu'il a plus que jamais l'air d'un soldat.

— Robert a toujours eu une tournure militaire! s'écria Maud vivement. Il la doit à un long séjour dans les garnisons.

— J'espère qu'il ne la perdra jamais, dit le major lui-même, qui était entré à l'improviste. Quand on est soldat, on veut avoir l'air de ce qu'on est, ma petite railleuse.

Le baiser qui suivit cette apostrophe était le salut ordinaire d'un frère à ses sœurs. Il effleurait à peine des joues roses; cependant Maud rougit, car, comme elle le dit elle-même, elle avait été surprise.

— Ceux qui écoutent aux portes n'entendent jamais dire du bien

d'eux-mêmes ! répondit Maud avec une vivacité qui trahissait sa confusion. Si vous étiez venu une minute plus tôt, maître Robert, vous y auriez certainement gagné.

— Oh ! je ne crains pas les observations de Beulah ; et je m'estimerai heureux, miss Maud, tant que vous m'épargnerez vos satires. Mais pourquoi suis-je ce matin le sujet de la conversation ?

— Il est naturel à des sœurs de parler de leur frère après une si longue absence.

— Ne lui dites rien de nos entretiens, interrompit Maud. Qu'il écoute et devine, s'il veut apprendre nos secrets. Voilà, major Willoughby, un déjeuner propre à satisfaire même votre appétit de soldat.



Michel O'Hearn l'Irlandais en discussion avec Joël Strides.

— Il a vraiment bonne mine ; j'aperçois là de ces confitures que j'aime tant et que Beulah fait exprès pour moi. Laissez-moi vous embrasser, ma sœur, pour cette preuve de souvenir.

Beulah, croyant injuste de s'approprier le mérite d'autrui, était sur le point de dire la vérité ; mais un geste suppliant de sa sœur la détermina à recevoir silencieusement la récompense.

— A-t-on vu ce matin, demanda le major, le capitaine Willoughby et le chapelain Woods ? Je les ai laissés engagés dans une discussion désespérée, et je suis inquiet des suites du combat.

— Les voici tous deux ! s'écria Maud enchantée de voir la conversation changer de face, et voici maman accompagnée de Pline ; elle va dire à Beulah de se placer près du café ; moi, je veillerai au chocolat ; et nous laisserons le thé à la seule personne qui puisse le faire du goût de mon père.

On se mit à table. Le capitaine Willoughby était silencieux et rêveur. Le major, par son bavardage inusité, trahissait son inquiétude et faisait ressortir la tranquillité d'esprit de sa mère et de ses sœurs. Le chapelain fut un peu plus communicatif que son ami ; cependant il semblait agité et désireux d'en venir à une explication qu'aucune des dames ne prévoyait. Enfin la disposition d'esprit de M. Woods l'emporta sur sa discrétion, et il ne put dissimuler plus longtemps.

— Capitaine Willoughby, dit-il d'un ton d'excuse, mais avec une simplicité naturelle, depuis sept heures je n'ai fait que penser au sujet de notre conversation.

— En ce cas, monsieur Woods, il y a une forte sympathie entre nous ; car j'ai à peine dormi, et je puis dire que je n'ai pensé à rien autre chose.

— J'avouerai, mon digne monsieur, que la réflexion, mon oreiller et vos admirables arguments ont produit un entier changement dans mes idées. Je suis maintenant tout à fait de votre avis.

— Que diable faites-vous, Woods ? s'écria le capitaine en levant la tête avec étonnement ; mais, mon cher ami, c'est étrange, excessivement étrange : car j'avouerai de mon côté que vous m'avez complétevaincu, et que j'étais sur le point de rendre hommage à votre triomphe.

Le reste de la compagnie ne fut pas médiocrement étonné de cet échange de concessions. Maud s'en divertit à l'excès. Mais madame Willoughby ne trouvait jamais risible ce qui avait rapport à son mari, et eût cru attaquer l'Église même en se moquant d'un ecclésiastique. Beulah n'apercevait dans son père que le côté raisonnable ; et quant au major, il regrettait de voir le capitaine prendre parti contre lui.

— N'avez-vous pas dédaigné l'injonction de l'Ecriture, mon excellent ami ? repartit le capitaine. Avez-vous laissé aux droits de César leur poids et leur autorité ? Le nom du roi est une tour fortifiée.

— N'avez-vous pas, Woods, oublié la suprématie de la raison et de la justice sur le hasard et la naissance ? L'homme doit être considéré comme un être raisonnable, gouverné par des principes et par des faits toujours variables. Ce n'est pas seulement un animal abandonné à des instincts qui périssent dès qu'ils cessent d'être utiles.

— Que veulent-ils dire, ma mère ? murmura Maud pouvant à peine réprimer un éclat de rire naturel à une personne qui saisissait si vite le côté plaisant.

— Je crois, ma chère, qu'ils ont discuté sur le droit que s'arroge le parlement de taxer les colonies, et qu'ils se sont convaincus l'un l'autre. Il est étrange, Robert, que M. Woods convertisse votre père.

Les disputants étaient de nouveau lancés dans la discussion, et ne faisaient plus attention à ce qui se passait.

— Ma chère mère, dit le major, l'affaire est plus sérieuse que vous ne pensez. Pline, dites à mon soldat de brosser ma veste de chasse ; et faites-lui servir un bon déjeuner, autrement il tiendrait des propos sur votre maison. Vous n'avez pas besoin de revenir avant que nous vous sonnions. Oui, ma mère ; oui, mes chères enfants, l'affaire est de la plus haute gravité. Il ne faut pas la divulguer inconsidérément ; Dieu sait comment elle serait accueillie ! D'ailleurs les mauvaises nouvelles ont des ailes.

— Miséricorde ! s'écria madame Willoughby, que voulez-vous dire, mon fils ?

— Que la guerre civile a commencé dans les colonies, et que votre peuple est en lutte ouverte contre le peuple du pays de votre père ?

— Est-il possible, Robert ! comment oserait-on tirer l'épée contre le roi ?

— Quand les passions sont allumées, elles trouvent en elles-mêmes un aliment continuel.

— C'est une erreur. Des personnes malintentionnées vous ont raconté cette fable, Robert, sachant votre attachement à la couronne.



Le major Robert Willoughby.

— Plût à Dieu, madame ! Mes propres yeux ont vu, ma propre chair a senti le contraire.

Le major mit ses auditeurs au fait de l'état du pays, et on conçoit aisément la consternation qu'il excita.

— Vous parliez de vous, dit Maud avec une vive émotion. Vous n'avez pas été blessé dans cette cruelle bataille ?

— J'aurais dû n'en pas faire mention. Je n'ai reçu qu'une forte contusion ici à l'épaule ; je m'en ressens à peine aujourd'hui.

Cependant la curiosité et l'intérêt réduisirent au silence les discuteurs eux-mêmes, d'autant plus que c'était la première fois que le ma-

jor parlait de sa blessure. Les deux antagonistes sentaient d'ailleurs se refroidir leur première ardeur, et étaient disposés à éluder l'argumentation.

— J'espère, Robert, que votre blessure n'a pas été assez grave pour vous obliger d'aller à l'arrière? demanda le père avec sollicitude.

— J'y étais quand j'ai reçu cette blessure, répondit le major en riant. L'arrière, vous le savez, est le poste d'honneur dans une retraite; car notre marche ne mérite certes pas un autre nom.

— C'est triste pour des troupes royales. Quelle sorte de gens aviez-vous à combattre, mon fils?

— Des hommes qui voulaient nous décider à rentrer à Boston le plus tôt possible. Si mylord Percy n'était survenu avec un fort détachement et deux pièces d'artillerie, nous n'aurions pu soutenir le choc; nous étions comme des cerfs harcelés par des chasseurs.

— De l'artillerie aussi! s'écria le capitaine, dont l'orgueil se ranimait pour le détourner de ses dernières idées de devoir, de fidélité envers le roi. Avez-vous ouvert vos colonnes et chargé vos ennemis en ligne?

— C'eût été charger l'air. Sitôt que nous faisions halte, nos ennemis se dispersaient. Nous nous remettions en marche, et des coups de fusil partaient de derrière tous les murs qui bordaient la route. Vous connaissez notre régiment, et vous devez croire qu'ils se sont bien conduits.

— Les troupes anglaises tiennent bon d'ordinaire. J'ai éprouvé l'habileté des provinciaux comme tirailleurs. Quel a été l'effet de tout ceci sur le pays? Vous en avez touché quelques mots hier au soir; achevez le récit.

— Les provinces sont en mouvement; la Nouvelle-Angleterre est en feu, et la population prend les armes.

— Mon Dieu! s'écria le paisible chapelain en s'inclinant, des créatures humaines peuvent-elles être ainsi disposées à s'entre-détruire?

— Le général Tryon agit-il? que font les autorités royales?

— Elles ne négligent rien; mais elles doivent principalement compter, en attendant des secours d'Europe, sur la fidélité et l'influence de la noblesse. Sans l'appui de celle-ci la difficulté sera considérablement augmentée.

Le capitaine Willoughby comprit son fils. Il chercha à lire dans les yeux de sa femme; mais elle n'avait pas saisi le sens de cette ouverture.

— Nos familles sont divisées sans doute comme dans toutes les discussions précédentes, ajouta le capitaine. Les de Lancey, Van Cortlands, Philipses, Boyards, la majorité des familles de Long-Island, sont, je pense, avec la couronne. Les Livingstons, Morrises, Schuylers, Rensselaers et leurs amis sont partisans des colonies; n'est-ce pas de cette manière qu'ils se partagent?

— Sauf quelques distinctions, mon père, tous les de Lancey sont pour nous, je veux dire pour le roi; tous les Livingstons et Morrises sont contre nous. Les autres familles sont divisées, par exemple les Cortlands, les Schuylers et les Rensselaers. Ceux qui ont de grandes propriétés ont le plus grand tort de se déclarer contre nous, car ils s'exposent à une confiscation inévitable.

— En êtes-vous bien sûr, mon fils? Cette guerre ne peut-elle avoir qu'un seul résultat?

— L'Angleterre viendra facilement à bout de colonies sans importance.

— C'est penser en officier du roi, major Willoughby; mais le grand nombre est toujours à craindre quand il a raison. Les colonies sont de véritables nations; et avec l'esprit de liberté qui les anime, on ne les abattra pas facilement.

Le major écouta son père avec autant de douleur que de surprise. Le capitaine parlait sérieusement, et sa physionomie animée avait une expression d'autorité sévère. Peu accoutumé à discuter avec son père, surtout quand ce dernier était dans de pareilles dispositions d'esprit, le fils garda le silence. Mais sa mère, sincèrement attachée à la monarchie, et pleine de confiance dans la tendresse que lui portait son mari, ne fut pas aussi scrupuleuse.

— En vérité, s'écria-t-elle, vous tendez à la rébellion. Moi-même, qui suis née dans les colonies, je crois qu'on ne peut sans crime résister au souverain légitime.

— Ah! Wilhelmina! s'écria le capitaine, que d'admiration vous avez pour la métropole! Moi, quand j'ai quitté l'Angleterre, j'étais assez âgé pour l'apprécier à sa juste valeur, et je ne saurais partager votre enthousiasme.

— Certes, interrompit le chapelain, l'Angleterre est un grand pays, un pays prodigieux. Regardez l'Eglise, continuation purifiée de l'ancienne autorité visible du Christ sur la terre. C'est en songeant à cette Eglise que j'ai sacrifié à la vérité mon amour naturel pour mon pays.



— Faites la paix, mes enfants, dit madame Willoughby, je sais que vos querelles ne peuvent avoir rien de grave.

— Cependant, chapelain, l'Eglise visible n'est point infaillible. La doctrine du droit divin aurait maintenu les Stuarts sur le trône, et cependant elle n'est ni anglaise ni américaine. Je ne suis pas républicain, je ne veux pas, comme les partisans de Cromwell, attaquer le trône dans l'intention de le renverser. Un bon roi est un avantage pour une nation, et le peuple doit veiller à la conservation de ses privilèges politiques. Nous aurons plus d'une occasion d'examiner ces questions, mon révérend; provisoirement il faut que je réunisse mes gens et que je leur communique ces nouvelles. Il n'est pas bon de leur dissimuler une guerre civile.

— Mon cher père, s'écria le major, ne vaut-il pas mieux conserver le secret, attendre les événements, vous donner le temps de la réflexion? Je ne puis apercevoir la nécessité de cette précipitation. Si vous changez d'avis plus tard, un mot inconsidéré peut vous coûter de vifs regrets.

— J'ai réfléchi durant la nuit; car je n'ai pas fermé les yeux. Il est convenable de faire savoir à mes gens comment les choses se passent. Dieu sait ce que le temps amènera; mais, en tout cas, la franchise n'est jamais hors de saison. J'ai déjà donné des ordres pour qu'au son de la cloche toute la colonie se réunisse sur la pelouse, et j'attends le signal d'un moment à l'autre.

Cette décision était sans appel. Ordinairement doux et indulgent, le capitaine était absolu quand il lui plaisait d'exercer son pouvoir. Il s'éleva quelques doutes sur l'effet que les nouvelles produiraient relativement au major. Si l'esprit patriotique se réveillait parmi les colons, dont les deux tiers étaient Américains, et qui plus est des provinces orientales, Robert pouvait être arrêté, ou du moins trahi à son retour et livré aux autorités rebelles. Avant de rejoindre ses gens assemblés, le capitaine agita pendant quelque temps en famille cette question importante.

— Nous nous exagérons le danger, s'écria enfin le capitaine. La plupart de ces hommes sont avec moi depuis plusieurs années, et je n'en connais pas un seul qui soit capable de me nuire dans cette circonstance. Il est plus dangereux de les tromper que de les mettre dans la confidence. Je vais leur dire la vérité, et nous aurons au moins l'approbation de notre conscience. Nous n'avons rien à craindre si nous ne sommes pas vendus par Nick.

— Par Nick! répétèrent à la fois toutes les voix. Comment soupçonner le Tuscarora? N'avez-vous pas jugé depuis longtemps ce vieux serviteur?

— Oui, je l'ai jugé, et je l'ai même condamné assez souvent. Je me suis toujours défié de lui. Il est bon de n'avoir pas trop de confiance

dans un Indien, quand vous ne l'avez pas fortement enchaîné par la reconnaissance.

— Mais, Willoughby, reprit la femme du capitaine, c'est lui qui nous a trouvé cette résidence ; sans lui, nous ne serions pas devenus propriétaires de l'étang des castors.

— C'est vrai, ma chère ; mais nous avons payé Nick en belles guinées d'or.

— Je le payerai aussi libéralement qu'il le désirera, dit le major.

— Nous verrons; présentement je crois sous tous les rapports qu'il est urgent de ne rien dissimuler.

Le capitaine prit son chapeau et sortit suivi de sa famille. Tous les habitants de cette colonie isolée étaient réunis sur la pelouse, y compris les enfants à la mamelle. Le capitaine inspirait un profond respect à tous ses serviteurs, dont quelques-uns pourtant ne l'aimaient point; mais c'était moins sa propre faute que celle de leur caractère pervers et indisciplinable. Ses habitudes d'autorité choquaient leurs idées égalitaires; la puissance et la richesse échappent rarement à l'envie et aux incriminations de ceux qui, hors d'état d'apprécier les avantages de l'éducation, attribuent les distinctions sociales uniquement au hasard et à l'argent. Mais le petit nombre de serviteurs qui se laissaient aller à des sentiments vils et dégradants ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que leur maître était juste et bienveillant, quoique sa conduite fût quelquefois de nature à blesser leur amour-propre et leurs prétentions exagérées. En un mot, aux yeux de quelques hommes inquiets et corrompus le capitaine Willoughby était taxé d'orgueil; et pourquoi? parce qu'il voyait et sentait les conséquences de l'éducation, et qu'il avait des habitudes, des opinions et des sentiments dont ses inférieurs ne supposaient pas même l'existence. Nous ne pouvons raisonner, dit Pope, que de ce que nous connaissons. Or les hommes ignorants et grossiers rabaissent toute chose à leur propre niveau ; esclaves des plus basses passions, ils raisonnent comme s'ils possédaient toute la science et toute la délicatesse des classes les plus élevées. Il faut ranger parmi eux le démagogue de bas étage, incapable de mettre en pratique de hautes qualités, incapable également de les apprécier dans les autres. Sous l'empire des systèmes favorables au développement des facultés humaines, on voit naître en abondance les partisans des doctrines démagogiques. Ce sont les plantes parasites des nations libres, car on sait que les plus mauvaises herbes encombrent toujours les terrains les plus fertiles.

Il était assez ordinaire de voir les habitants de la Roche rassemblés de la manière ci-dessus décrite. A cette époque, on n'avait pas la sotte affectation de la gravité, et l'on tolérait en Amérique les fêtes de nos ancêtres anglo-saxons, l'anniversaire du jour de l'indépendance n'ayant pas encore absorbé toute autre espèce de réjouissance publique. Le capitaine Willoughby avait importé dans les colonies le goût des divertissements, bien plus répandu dans l'ancien monde que dans le nouveau, et il n'était pas rare qu'il réunît tous ses serviteurs pour leur donner une fête à l'occasion d'un jour de sa naissance, ou de l'anniversaire d'une victoire à laquelle il avait pris part. Quand il paraissait sur la pelouse, on s'attendait naturellement à l'entendre annoncer une suspension de travail.

Les habitants de la Roche pouvaient se diviser en trois grandes catégories ou races, sous le rapport physique aussi bien que moral : les Anglo-Saxons, les Hollandais et les Africains. Les premiers étaient les plus nombreux; les meuniers, la plupart des artisans et l'inspecteur Joël Strides en faisaient partie. La seconde catégorie se composait de laboureurs, et la dernière comprenait exclusivement les domestiques, à l'exception de l'un des Pline, qui était agriculteur, quoiqu'il vécût à la maison. Maud, dans ses accès de bonne humeur, appelait ces divisions les trois tribus, et son père, pour rendre la classification complète, désignait sous le titre de surnuméraires le sergent Michel et Jamie Allen.

Les trois tribus et les trois surnuméraires étaient installés sur la pelouse quand la famille approcha. Par une espèce d'instinct secret, ils s'étaient séparés en bandes; les Hollandais se tenaient isolés des Américains, et les noirs s'étaient placés en arrière comme pour indiquer leur état d'esclavage. Michel et Jamie conservaient une espèce de position neutre entre les deux grandes divisions, comme s'ils eussent été également indifférents à l'antipathie des races entre elles. Tout le monde attendait impatiemment la proclamation trop longtemps différée. Le capitaine s'avança et ôta son chapeau, ce qu'il ne manquait jamais de faire dans de semblables occasions, et, suivant leur habitude, les assistants répondirent à sa politesse.

— Quand des hommes vivent ensemble dans un désert comme celui-ci, dit le capitaine à l'assemblée, ils ne doivent pas avoir de secrets entre eux, mes amis, en ce qui concerne leurs intérêts communs. Nous vivons en quelque sorte dans une île éloignée, et nous devons agir avec franchise les uns envers les autres. Je vais vous exposer ce que je sais d'une affaire de la dernière importance pour les colonies et le royaume.

Ici Joël dressa l'oreille, et échangea un regard d'intelligence avec l'un de ses compatriotes qui était chargé de la mouture et qu'on appelait par excellence le meunier.

— Vous savez tous, poursuivit le capitaine, que depuis dix ans de graves difficultés se sont élevées entre les colonies et le parlement. Plusieurs arrangements sont intervenus, mais la querelle a toujours recommencé sous une nouvelle forme.

Ici le capitaine fit une pause, et Joël, orateur ordinaire du peuple, en profita pour glisser une observation.

— Je suppose, dit-il d'un ton mielleux et presque jésuitique, que le capitaine veut parler des droits que le parlement s'arroge de nous taxer, nous autres Américains, sans notre propre consentement, et sans que nous soyons représentés dans la législature.

— Précisément; la taxe sur le thé, la fermeture du port de Boston et autres démarches, ont nécessité l'augmentation des troupes royales. La garnison de Boston a été renforcée depuis quelques mois. Il y a environ six semaines, le commandant de place a envoyé un détachement à Concord, dans le New-Hampshire, pour effectuer la destruction de quelques marchandises. Ce détachement a été attaqué par les volontaires de Massachusets. Il y a eu plusieurs centaines de tués et de blessés; et je connais assez les deux partis pour prédire une guerre civile longue et sanglante. Tels sont les faits dont je voulais vous instruire.

Cette narration simple, mais positive, fut accueillie diversement. Joël Strides n'en perdit pas une syllabe. La plupart des Américains y prêtèrent une grande attention, et échangèrent entre eux des regards d'intelligence. Michel mit la main sur son shillelah, comme s'il eût attendu l'ordre du capitaine pour frapper. Jamie sembla pensif et se gratta la tête. Les Hollandais parurent étourdis comme des hommes qui n'avaient pas encore eu assez de temps pour prendre une décision. Les nègres ouvrirent de grands yeux et grimacèrent de plaisir au récit de la bataille; mais quand ils apprirent le nombre des morts, un nuage de tristesse se répandit sur leurs visages. Nick seul resta indifférent, froid, impassible. Le capitaine comprit que le Tuscarora connaissait avant lui le secret de la bataille de Lexington.

Comme M. Willoughby permettait à ses subordonnés une certaine familiarité, il leur dit qu'il était prêt à répondre aux questions qu'ils jugeraient convenable de lui adresser.

— Je suppose que ces nouvelles arrivent par le major? demanda Joël.

— Vous pouvez le supposer, Strides, répondit le capitaine, mon fils est ici, et nous n'avons pas eu d'autre moyen pour le savoir.

— Votre Honneur, demanda Michel, veut-il que nous prenions nos fusils pour aller combattre d'un côté ou de l'autre?

— Je ne veux rien de semblable, O'Hearn. Il sera temps de se décider quand nous aurons de plus justes idées de ce qui se passe.

— Le capitaine, dit Joël, ne croit donc pas les choses assez avancées pour que les Américains adoptent un parti?

— Je pense qu'il est plus sage de rester comme nous sommes et tels que nous sommes. La guerre civile est une guerre sérieuse, et personne ne doit s'y précipiter aveuglément.

Joël regarda le meunier, et le meunier regarda Joël; mais tous deux observèrent le silence.

Jamie Allen, trente ans auparavant, avait pris part aux mouvements de 1745 et, quoiqu'il eût ses prédilections et ses antipathies, les circonstances lui avaient enseigné la prudence,

La tribu anglo-saxonne se retira en promettant de réfléchir, malgré les protestations de Michel, qui déclarait toute réflexion inutile du moment qu'on était arrivé aux voies de fait. Jamie s'éloigna en continuant à se gratter la tête, et on le vit s'arrêter pour méditer après chaque pelletée de terre qu'il jetait sur ses plantes. Les Hollandais n'avaient pas encore eu assez de temps pour se déterminer.

Les nègres se retirèrent ensemble, et s'entretinrent de la grande bataille où tant de chrétiens avaient trouvé la mort. Mony évalua le nombre des tués à quelques mille; mais la femme de Pline le Jeune assura que le capitaine avait parlé de plusieurs centaines de mille. Il était impossible, dit-elle, de perdre moins de monde dans une bataille tant soit peu importante.

Quand le capitaine fut rentré, le sergent Joyce lui demanda une audience dont le but était simplement de prendre des ordres, sans se préoccuper des principes.

CHAPITRE VII.

Joël, le charpentier et le forgeron étaient demeurés auprès du capitaine et de son fils pour s'entretenir des changements que l'état actuel des choses rendait nécessaire au dedans et au dehors de la Roche.

— Il faut songer à nous défendre, dit le capitaine.

— Le capitaine suppose-t-il que le peuple de la colonie nous attaque? demanda Joël.

— Peut-être pas, monsieur Strides; car nous ne nous sommes pas déclarés ses ennemis; mais nous avons d'autres adversaires à redouter.

— Cependant, reprit Joël, les troupes du roi n'oseront pas s'aventurer jusqu'ici. Il leur serait plus facile d'arriver que de s'en retourner. En outre, le pillage de notre maison ne les indemniserait pas des frais du voyage.

— Je le crois; mais toutes les fois qu'une guerre a éclaté dans ces colonies, les tribus sauvages y ont pris part.

— Sont-ce là les ennemis que vous craignez? s'écria le major avec étonnement.

— Sans aucun doute, mon fils. Que la moitié de votre récit soit vraie, et le couteau à scalper sera à l'œuvre dans six mois, s'il n'y est pas déjà.

— Vos appréhensions pour ma mère et mes sœurs vous induisent en erreur. Les autorités américaines ne se laisseront pas entraîner à des mesures que rien ne saurait justifier; et si le ministère anglais persévérait dans son système de violences, l'indignation d'un peuple humain lui arracherait le pouvoir.

Quand le major cessa de parler, ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de Joël; il fut frappé de l'attention avec laquelle celui-ci les épiait.

— L'humanité est le cheval de bataille des orateurs politiques, reprit tranquillement Hugues Willoughby; mais les vieux soldats ont appris à en apprécier la valeur. Puissiez-vous sortir de cette guerre aussi pur et aussi franc que vous y entrez!

— Le major, dit Joël Strides, ne craindra pas les sauvages s'il combat avec leurs amis naturels; et si ce qu'il dit de l'humanité des conseillers du roi est une vérité, il n'aura rien à craindre de ceux-ci.

— Le major, monsieur Strides, se rangera du côté où son devoir l'appelle, répondit le jeune homme avec hauteur.

M. Willoughby fut fâché de l'indiscrétion de son fils, mais il ne vit d'autre moyen d'y remédier que de détourner l'attention des interlocuteurs.

— Les vœux du peuple d'Amérique, les intentions du peuple anglais, auront peu d'influence sur cette guerre; ceux qui la dirigent s'inquiètent moins des moyens que du but; et le succès excusera tous les torts. Telle a été l'histoire des guerres de mon temps, telle sera sans doute celle de la guerre actuelle. Quel que soit notre parti, nous aurons contre nous les sauvages; il faut d'abord attacher cette porte, Joël, et je crois bon de mettre des palissades autour de la Roche. Ainsi fortifiée, elle ne pourra être prise qu'avec de l'artillerie.

Joël sembla frappé de cette idée, sans toutefois la partager. Pendant quelques minutes il étudia la maison et les portes massives et, quand il exprima ses opinions, il manifesta de l'indécision.

— Il est vrai, capitaine, dit-il, que la maison semblerait plus en sûreté si les portes étaient placées, mais il faut avoir le temps de les monter.

— Nous l'aurons, interrompit le capitaine, et nous devons encore planter les palissades, creuser les fossés et achever les travaux de circonvallation.

— Sans doute, répondit Joël; mais le temps est précieux au mois de mai; nous avons encore à finir nos plantations, et quelques-uns de nos champs n'ont pas reçu le dernier labourage; la moisson ne vient pas sans semences pour les grands comme pour les petits; et il me semble que c'est ne pas profiter des bénédictions du Seigneur que de perdre le temps à suspendre des portes et à creuser des fossés, lorsqu'il n'y a pas de dangers imminents.

— C'est votre opinion, monsieur Strides, mais non la mienne; j'ai l'intention de me garder d'un danger visible, bien qu'il ne soit pas encore à la portée de mes yeux, et je désire qu'on place les portes aujourd'hui même.

— Aujourd'hui même? Mais on n'en pourra venir à bout en moins d'une semaine.

— Commençons toujours, dit le capitaine.

— Je ne veux pas, reprit Robert, laisser la famille sans défense, et je m'offre à diriger les travaux.

Cette proposition fut acceptée, et l'ouvrage commença immédiatement. On entoura les bâtiments d'une tranchée de six ou sept pieds de profondeur. Des ouvriers furent envoyés dans les bois avec l'ordre de couper une certaine quantité de jeunes châtaigniers, et à midi on avait déjà assez de matériaux pour palissader. Le capitaine était ravi. Ce spectacle lui rappelait sa vie militaire, et il courait de côté et d'autre, donnant des ordres et sentant renaître en lui le feu de sa jeunesse. Michel O'Hearn s'était enterré comme une taupe, et avait creusé à plusieurs pieds, quand les Américains avaient à peine entamé le sol. Jamie Allen travaillait d'une manière calme et continue, et l'on vit bientôt ses cheveux gris au niveau du terrain. Le travail se poursuivit avec ardeur, malgré les parties rocailleuses qui l'entravaient. Pendant trois jours, toute la Roche fut en mouvement. Les charpentiers sciaient, les voitures roulaient, les ouvriers creusaient. La plupart des travailleurs déclaraient que l'ouvrage était inutile et même illégal; mais on n'osait pas hésiter sous les yeux du major, qui représentait l'autorité paternelle. Joël avait été dispensé de prendre part aux travaux de fortification, afin de pouvoir achever ses plantations. Il les eut bientôt terminées, et le quatrième jour il fut obligé de s'associer au mouvement général, avec les gens qu'il avait sous sa direction.

Pendant qu'on creusait, on avait préparé les palissades; tous les jeunes arbres avaient été coupés à une longueur de vingt pieds et taillés en biseau d'un côté. Des mortaises pour recevoir les traverses avaient été ménagées à une distance suffisante, et l'on avait pratiqué des trous dans la terre. Ce fut un samedi soir qu'on plaça la dernière palissade. Le capitaine réunit alors toute la famille sur la pelouse pour jouir d'une délicieuse soirée des derniers jours du mois de mai. La saison était précoce et le temps plus doux qu'à l'ordinaire, même dans cette vallée couverte de bois. Pour la première fois de l'année, madame Willoughby consentit à transporter sa théière sur une table, qu'on avait placée à demeure à l'ombre d'un bel ormeau, dans la prévision d'une fête champêtre.

— Allons, Wilhelmina, donnez-nous une tasse de l'excellent thé que nous possédons heureusement en abondance avec ou sans taxe. Je serais traité comme rebelle, si l'on savait combien nous avons fraudé l'Etat en savourant cette boisson. Mais une tasse de thé ne pèse pas beaucoup sur la conscience d'un homme. Les soldats de Sa Majesté ne le dédaignent pas sans doute, major Willoughby?

— Au contraire, mon père; nous le préférons au porto et au xérès. J'aime le thé pour lui-même, sans m'inquiéter des discussions qui s'y rattachent... Farrel, ajouta-t-il en se tournant vers l'homme qui aidait Pline l'Ancien à arranger la table, quand vous aurez fini, apportez la corbeille que vous trouverez sur ma toilette.

— En effet, dit la mère en souriant, vous avez à réparer un oubli, car vous n'avez encore remercié personne.

— Je ne me suis occupé que de votre sûreté. Maintenant que nous avons le temps de respirer, je donne un libre cours à ma reconnaissance. Je regrette, Maud, d'avoir à vous accuser de paresse. Je n'ai trouvé dans la corbeille aucun ouvrage de vos mains.

— Comment! s'écria le capitaine, qui versait l'eau dans la théière. Maud est la dernière personne que j'eusse soupçonnée de négligence, car elle s'intéresse plus vivement que les autres à vos actions et à votre avancement.

Maud elle-même ne répondit pas; elle détourna la tête en se disant que sa sœur pouvait seule la trahir. Farrel revint presque immédiatement, et plaça la corbeille sur le banc à côté du capitaine.

— Maintenant, ma chère mère, et mes jeunes amies (le major commençait à ne plus employer le nom de sœurs quand il s'adressait aux deux jeunes personnes), maintenant je veux rendre à chacune ce qui lui est dû. Je confesserai d'abord mon indignité, et reconnaîtrai que je ne mérite pas seulement la moitié de ce que contient cette corbeille.

Le major étala ensuite les objets contenus dans la corbeille, sans trouver rien qui indiquât un souvenir de sa sœur cadette. Le capitaine parut surpris, et attendit avec une curiosité manifeste qu'il se présentât un cadeau de Maud.

— C'est étrange, dit-il d'un ton sérieux. Vous n'avez pas, Robert, mérité un pareil oubli.

— Je vous assure que je n'ai rien fait pour offenser Maud; et si je suis coupable, je la prie de me pardonner.

— Vous ne l'êtes pas! s'écria Maud avec empressement.

— Alors pourquoi l'avez-vous oublié, ma chère? demanda le capitaine, quand votre mère et votre sœur lui ont prodigué des marques d'attachement?

— Je n'aime pas, mon cher père, être obligée de faire des présents.

La manière dont ces paroles furent prononcées détermina le major à jeter de côté la corbeille, pour éviter toute explication. On n'aperçut pas l'écharpe, heureusement pour Maud, qui était sur le point de fondre en larmes.

— Vous m'avez dit, major, reprit le capitaine Willoughby, que votre régiment avait un nouveau colonel, mais vous avez oublié de me le nommer. Mon ancien camarade Tom Wallingford avait conçu des espérances qui, je l'espère, se sont réalisées.

— Le général Wallingford a obtenu un régiment de chevau-légers, et mon corps est sous les ordres du général Mérédith, qui est actuellement dans ce pays à la tête de l'une des brigades du général Gage.

Maud Willoughby, comme on l'appelait toujours, s'était tellement identifiée à la famille de la Roche, qu'on ne pensait pas à elle, quand on citait le nom de ce général Mérédith, oncle de feu son père. Elle et le major étaient les seuls qui y songeaient. Robert n'entendait jamais prononcer ce nom sans se rappeler l'aimable compagne de son enfance, et Maud commençait à s'inquiéter de sa parenté naturelle. Cependant un sentiment de respect l'empêchait de faire allusion à ses idées nouvelles en présence de ceux qu'elle continuait à regarder comme ses plus proches parents. Elle aurait donné tous les trésors du monde pour pouvoir adresser à Robert quelques questions au sujet du parent qu'il avait mentionné; mais elle n'osait le faire devant sa mère.

Nick rôdait autour de la table, et regardait les retranchements avec son indifférence accoutumée. En approchant de la famille, il s'arrêta, et tint les yeux fixés sur les nouveaux ouvrages.

— Vous voyez, Nick, lui dit le capitaine, me voilà redevenu soldat sur mes vieux jours. Il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrés dans l'intérieur d'une ligne de palissades. Comment trouvez-vous nos travaux?

— A quoi servent-ils, capitaine?

— A nous défendre des Peaux Rouges qui auraient envie de nous scalper.

— Mais la hache de guerre, capitaine, a été enterrée entre nous, et si profondément qu'on ne la retrouvera pas avant longues années.

— C'est vrai; mais vous autres Peaux Rouges vous savez la déterrer au besoin avec une merveilleuse célérité. Vous avez appris, Nick, qu'il y a des troubles dans les colonies.

— On m'en a parlé, répondit l'Indien d'une manière évasive; je n'ai pas compris; j'en ai causé avec l'Irlandais. Je ne sais pas trop ce qu'il m'a dit.

— Michel n'est certainement pas très-lucide, repartit le capitaine en riant; mais c'est un brave homme, sur lequel on peut compter.

— Mauvais tireur, dit le sauvage. Il fait feu d'un côté, il vise de l'autre.

— J'en conviens; mais il manie bien le shillelah. Vous a-t-il donné des nouvelles?

— Il m'a répété plusieurs fois la même chose, sans s'expliquer clairement. Vous m'avez avancé un dollar hier.

— Je suppose que vous le deviez au meunier pour du rhum de Santa-Cruz. Vous aviez promis de me le rendre aujourd'hui; mais je n'ai pas compté dessus.

— Le chef tuscarora est un homme d'honneur; il tient sa parole, et voici un dollar de bon aloi, mon capitaine.

— Je l'accepte pour la rareté du fait, mon vieil ami. Je vous le prêterai de nouveau quand vous en aurez besoin.

— Prenez-le toujours, et prêtez-m'en quatre aujourd'hui; je vous les rendrai demain.

Le capitaine protesta contre l'arrangement que l'Indien lui proposait. Celui-ci se retira désappointé, et marcha vers la palissade en baissant la tête et avec l'air d'un homme offensé.

— Je m'étonne, dit le major, que vous tolériez ce sauvage à la Roche. Il serait bon de le renvoyer, maintenant que la guerre est déclarée.

— C'est plus facile à dire qu'à faire. On détournerait une goutte d'eau de cette source plutôt qu'un Indien de la partie de la forêt qu'il lui plaît de visiter. Vous l'avez amené ici, Robert, et vous ne me devriez pas blâmer de souffrir sa présence.

— Je l'ai amené, mon père, parce que j'avais besoin d'un guide, et qu'il m'a reconnu sous mon nouvel uniforme. C'est un homme d'un esprit bizarre, et qui paraît avoir changé de caractère depuis mon enfance.

— Vous seul avez changé, Robert. Nick est tel que je l'ai primitivement connu; et voilà trente ans que je l'ai vu pour la première fois. Il a commis des fautes; car autrement sa tribu ne l'aurait pas exilé. La justice indienne est sévère, mais naturelle : aucun homme n'est mis au ban des Peaux Rouges avant d'être reconnu indigne des droits des sauvages. En garnison, nous avons toujours considéré Nick comme un habile coquin, et nous l'avons traité en conséquence. Un pareil homme ne peut nuire quand on est en garde contre lui, et la crainte salutaire que j'inspire à ce Tuscarora le tient en respect pendant ses visites à la Roche. Le principal méfait que je lui reproche, c'est de pousser Michel et Jamie à la consommation du santa-cruz; mais le meunier a ordre de ne plus lui vendre de rhum.

— Vous ne rendez pas justice à Nick, dit la bienveillante madame Willoughby. Il a quelques bonnes qualités; mais, vous autres militaires, vous appliquez toujours la loi martiale aux faibles créatures humaines.

— Et vous autres femmes au cœur tendre, ma chère Wilhelmina, vous croyez tout le monde aussi bon que vous-mêmes.

Sur ces entrefaites, Nick revint lentement; et, prenant un air de dignité qui ne lui était pas habituel, il adressa la parole au capitaine.

— Nick est un vieux chef, il s'est assis au feu du conseil; il désire avoir des détails sur la nouvelle guerre.

— C'est une querelle de famille, Nick, les Français n'y sont pour rien.

— Comment! les Anglais combattent les Anglais?

— Malheureusement oui, répondit le capitaine : est-ce que les Tuscaroras ne déterrent pas quelquefois la hache de guerre contre les Tuscaroras?

— Le Tuscarora tue quelquefois le Tuscarora dans une dispute particulière; mais le guerrier sauvage ne scalpe jamais les enfants et les femmes de sa propre tribu.

— Vous êtes un bon logicien. Nous avons un proverbe qui dit : Les loups ne se mangent pas entre eux. Cependant les Américains vont se battre avec les Anglais. Le Grand Père d'Angleterre a levé la hache de guerre contre ses enfants d'Amérique.

— Où est la bonne route? où est la mauvaise?

— Il y a des torts des deux côtés.

— Allez-vous redevenir capitaine, et marcher comme autrefois au son du fifre et du tambour?

— Non, mon vieux camarade. A soixante ans, on aime mieux la paix que la guerre.

— Pourquoi donc avez-vous bâti un fort? pourquoi avez-vous mis une haie autour de votre maison comme autour d'un parc à moutons?

— Parce que j'ai l'intention de rester ici : la palissade en imposera aux ennemis qui se présenteront. Vous savez que je me suis défendu dans une position pire que celle-ci.

— Vous n'avez pas de portes, murmura Nick : Anglais, Américains, hommes rouges, hommes de France, tout le monde peut entrer ici. Il n'est pas bon de laisser des femmes dans une maison dont les portes sont ouvertes.

— Merci, Nick, s'écria madame Willoughby; je savais que vous étiez mon ami; je n'ai pas oublié que dans une maladie de mon fils vous êtes allé chercher dans les bois une plante qui l'a guéri.

— C'était le fil d'or, répondit l'Indien d'un air d'importance; l'enfant allait mourir, et le lendemain il jouait dans les champs : c'est Nick qui l'a sauvé.

— Oh! vous êtes un peu médecin, Nick; je me souviens du temps où vous aviez la petite vérole.

— Vous vous en souvenez, madame la capitaine! dit Nick avec une énergie qui fit tressaillir madame Willoughby. Qui la lui a donnée? qui la lui a ôtée?

— Sur ma parole, Nick, vous m'avez presque effrayée! Quand les soldats mouraient autour de nous, je vous ai donné la maladie pour votre bien; je vous ai sauvé par l'inoculation.

A l'agitation du sauvage succéda une expression de douceur et de bienveillance qui attestait une reconnaissance profonde. Il s'approcha de madame Willoughby, prit dans ses doigts noirs et osseux la main douce et blanche de sa bienfaitrice, et laissant tomber la couverture négligemment jetée sur son épaule, il montra la marque laissée par l'inoculation.

— Mettez la main là, dit-il en souriant; ces vieilles marques ne s'en iront jamais : nous sommes bons amis.

Le capitaine se sentit ému, et il jeta un dollar aux pieds de l'Indien, qui pourtant ne le ramassa pas.

— De grands dangers passent par de petits trous, dit Nick en s'éloignant. Ne laissons donc pas de grands trous ouverts.

— Nous placerons les portes la semaine prochaine, repartit le capitaine. Et pourtant il est presque absurde d'appréhender des accidents dans ce séjour écarté, quand la guerre est à peine commencée.

Le soleil étant sur le point de se coucher, la famille se retira dans ses foyers. D'un commun accord, on s'entretint de choses étrangères à la guerre civile; et à l'heure du repos, le major se trouva seul avec ses sœurs dans le petit salon qui précédait sa chambre à coucher.

— Ne nous quittez pas encore, Robert! dit Beulah en prenant le bras de son frère. J'ai peur que mon père ne soit ni assez jeune ni assez actif pour faire face aux circonstances.

— C'est un bon soldat, Beulah, si bon que son fils n'a rien à lui apprendre. Je voudrais pouvoir ajouter que c'est un fidèle sujet : je crains qu'il ne penche du côté des colonies.

— Le ciel en soit loué! s'écria Beulah; puisse son fils suivre la même route!

— Vous parlez sans réflexion, dit Maud d'un ton de reproche. Maman voit avec peine papa envisager les choses ainsi. Elle trouve que le parlement a raison et que les colonies ont tort.

— Quelle chose qu'une guerre civile! le mari contre la femme, le fils contre le père, le frère contre le frère! Je voudrais être mort avant d'avoir assisté à ce désordre.

— Vous exagérez, Robert! reprit Maud. Ma mère ne combat pas ouvertement la volonté de son époux. Seulement elle priera le ciel de lui inspirer de bonnes résolutions, qui ne soient pas de nature à attrister ses enfants. Quant à moi, je ne compte pas.

— Peut-être, Maud, prierez-vous pendant la guerre pour la défaite de votre frère! Le pressentiment de cette différence d'opinions vous a sans doute engagée à m'oublier, tandis que Beulah et ma mère ont passé tant de jours à remplir cette corbeille.

— Vous êtes injuste envers Maud, dit Beulah en riant. Personne ne vous aime davantage, personne n'a songé à vous avec autant de persévérance.

— Pourquoi donc la corbeille ne contient-elle rien, pas une chaîne de cheveux, une bourse, une bague, pas une marque de souvenir!

— Mais vous-même, Robert, avez-vous songé à nous? s'écria Maud avec empressement.

Le major présenta deux petits paquets dont chacun portait le nom de la personne à laquelle il était destiné.

— Voilà, dit-il; ma mère a aussi le sien, et mon père n'a pas été oublié.

Les exclamations de Beulah prouvèrent la satisfaction qu'elle ressentait. Elle embrassa le major, et courut montrer à sa mère les présents qu'elle avait reçus et qui consistaient principalement en bijouterie. Maud fut moins expansive dans ses remercîments, quoique le plaisir qu'elle éprouvait fût décelé par la rougeur de ses joues. Après avoir examiné les joyaux, elle saisit précipitamment la corbeille, en versa le contenu sur la table, et tendit l'écharpe au major en disant avec un faible sourire :

— N'est-ce rien que cela, incrédule? Est-ce le travail d'un instant?

— Cela! s'écria le major en déployant l'étoffe brillante et richement brodée. C'est une des vieilles écharpes de mon père, et j'en hérite suivant l'ordre naturel.

— A-t-elle été portée? demanda Maud d'un ton de reproche. Votre père ne l'a jamais vue, Robert.

— Est-il possible? ce serait l'ouvrage de plusieurs mois; car vous ne l'avez pas achetée!

Maud parut désolé de ces doutes. Elle éleva le milieu de l'écharpe à sa hauteur et montra certaines lettres qui avaient été brodées assez artistement pour échapper à l'observation ordinaire, mais qu'on lisait distinctement quand on y avait fait attention. Le major prit lui-même l'écharpe et y lut à haute voix : — MAUD MÉRÉDITH. Jetant le présent sur la table, il se retourna pour parler à la donatrice, mais elle avait

disparu. Il la suivit, et entra dans la bibliothèque au moment où elle allait s'échapper par une porte différente.

— Je suis offensée de votre incrédulité, dit Maud en s'efforçant de plaisanter, et je ne veux pas m'arrêter pour entendre vos méchantes excuses. Ce n'est pas ainsi qu'un frère traite une sœur.

— Maud Mérédith n'est pas ma sœur, dit gravement le major. Pourquoi avez-vous substitué ce nom à celui de Willoughby ?

— Parce que vous-même, la dernière fois que je vous ai vu à Albany, vous m'avez appelée miss Mérédith.

— C'était une plaisanterie, ma chère Maud ; mais il vous a fallu de la préméditation pour tracer ce nom sur cette écharpe.

— On peut aussi préméditer les plaisanteries.

— Ma mère et Beulah savent-elles que vous avez fait cette écharpe ?

— Sans doute; pensez-vous que je sois allée travailler dans les bois comme une demoiselle romanesque qui veut dérober un mystère aux yeux de ses persécuteurs ?

— Je m'explique, reprit le major; ma mère sait-elle que vous avez écrit ce nom ?

Maud rougit jusqu'aux yeux ; mais son amour pour la vérité l'emporta, et elle fit un signe négatif.

— Beulah non plus ! Elle ne l'aurait pas souffert.

— Beulah non plus, major Willoughby! reprit Maud. L'honneur des Willoughby est donc intact, et tout le blâme retombe sur la pauvre Maud Mérédith.

— Vous n'aimez donc pas le nom de Willoughby, vous vous proposez de le quitter? J'ai remarqué que vous avez signé Maud dans votre dernière lettre, mais sans en deviner la raison.

— N'est-ce pas mon nom légal ? Souvenez-vous que j'ai vingt ans, monsieur Robert Willoughby; j'aurai bientôt des actes civils à accomplir, et je dois m'accoutumer à ma signature.

— Mais notre nom, y renonceriez-vous à jamais?

— Au nom de mon père chéri, de ma mère, de Beulah, à votre nom, Robert !...

Maud n'acheva pas, elle fondit en larmes, et s'enfuit.

CHAPITRE VIII.

Une autre nuit se passa en paix dans l'établissement de la Roche. Le lendemain était un dimanche, et il se montra embaumé, doux et digne de la grande fête du monde chrétien. Le capitaine avait une religion peu tolérante; il entendait par liberté de conscience le droit de profiter des instructions des ministres qui appartenaient à l'Eglise d'Angleterre. Plusieurs ouvriers l'avaient quitté parce qu'il n'avait pas voulu souffrir d'autres cultes dans ses domaines. Suivant sa doctrine, tous les hommes peuvent agir à leur guise en matière de religion et, comme il ne voulait pas admettre le schisme dans l'étendue de sa juridiction, ceux qui désiraient être schismatisques avaient pleine et entière liberté d'aller autre part pour se livrer à leur fantaisie. Joël Strides et Jamie Allen, tous deux de secte dissidente, voyaient avec peine l'orthodoxie de leur maître. Le premier l'attaquait par des railleries indirectes et des insinuations jésuitiques; le second, tout en respectant le capitaine, ne lui faisait aucune concession quand il s'agissait de sa conscience. Les autres dissidents se contentaient de protester en évitant parfois le service que célébrait M. Woods. Michel seul avait adopté une conduite franche et virile. Il surpassait le capitaine même par la rigidité de ses principes.

Ce matin-là, Michel était présent aux entretiens de l'inspecteur américain et du maçon écossais, qui se lamentaient d'être depuis dix ans privés de pourvoyeur spirituel. L'Irlandais interrompit leurs plaintes d'une manière qui fera connaître aux lecteurs ses idées en matière de foi.

— Au diable toutes les religions, excepté la bonne! Qui peut vouloir entendre les messes et les prédications de vos prêtres hérétiques? Vous êtes aussi avant dans le bourbier que M. Woods, et vous n'avez personne pour vous en tirer; au contraire, le mauvais esprit vous enfonce chaque jour davantage.

— Allez à votre confessionnal, reprit Joël avec amertume. Il y a plus d'un mois que vous n'y avez été, et le prêtre croit que vous l'avez oublié.

— Oh! c'est un prêtre qui n'a rien de commun avec vos pareils. Votre conscience est à l'aise, monsieur Strides, pourvu que vous ayez le ventre plein. Maudite soit votre religion!

Joël avait fait allusion à une singulière pratique de l'Irlandais. Privé de tout prêtre de sa propre communion, le pauvre homme avait coutume de s'agenouiller sur un rocher de la forêt. Là il faisait l'aveu de ses péchés, comme si ce rocher eût été un véritable confessionnal où se fût trouvée assise une personne autorisée à accorder l'absolution. Un hasard révéla ce mystère, et la dévotion de Michel devint un objet de plaisanteries parmi les dissidents de la vallée. On connaissait sa prédilection pour le santa-cruz, et on l'accusait de visiter sa chapelle romantique après chacune de ses orgies; bien entendu qu'il fut peu satisfait de l'observation de Joël, et, préférant, comme un journal moderne, les invectives à la logique, il fit la sortie que nous venons de rapporter.

— Jamie, poursuivit Joël trop habitué aux violences d'O'Hearn pour y prêter attention; Jamie, il m'est pénible de fréquenter une église qu'un homme de conscience ne peut approuver. M. Woods, quoique né dans les colonies, est un prêtre de la Vieille-Angleterre, qui observe des pratiques papistes. Cela m'inquiète pour mes enfants, qui n'entendent pas d'autre prédicateur.

Cependant les sons d'une petite cloche appelaient les habitants de la Roche dans la petite église située au milieu des prairies, sur une éminence de terrain à peine sensible aux yeux. Elle avait été construite en pierre par Jamie Allen; surmontée d'un toit pointu, elle n'avait ni tour ni clocher. Elle était ombragée de jeunes ormeaux qui venaient d'ouvrir leurs feuilles, et environnée d'une douzaine de tombeaux consacrés principalement à de petits enfants. L'intérieur avait un aspect de nudité et de froideur. Toutefois, le petit autel, le lutrin, la chaire, le banc du capitaine étaient ornés de tentures et de draperies. Les murailles étaient blanchies à la chaux. En attendant le service, les habitants de la Roche se réunirent sur la prairie, et se mirent à causer des troubles politiques. Joël insista sur la nécessité d'avoir des nouvelles positives.

— Nous sommes dans les ténèbres ici, ce dit-il; le major Willoughby est un brave homme, mais il est officier du roi, et par conséquent porté à parler favorablement des troupes régulières, le capitaine a été soldat et en doit conserver les sympathies; nous sommes comme au milieu d'une île déserte; et si des vaisseaux n'arrivent pas pour nous apporter des nouvelles, il faut en envoyer chercher. Je suis le dernier homme de l'étang des castors qui dirait du mal du capitaine ou de son fils; mais l'un est né, l'autre élevé en Angleterre, et il est facile d'en prévoir les conséquences.

Le meunier appuya la motion avec chaleur, et désigna Joël comme devant être le messager de la colonie.

Tandis que s'avançaient les grands événements qui amenèrent la subversion de la puissance anglaise en Amérique, une petite révolution secondaire se préparait dans la vallée, et menaçait de renverser l'autorité du capitaine. Joël et le meunier, s'ils n'étaient des conspirateurs déclarés, avaient des espérances et des projets que n'auraient jamais conçus des hommes de leur position dans une autre organisation sociale, on peut même dire dans une autre partie du monde. La sagacité de l'inspecteur l'avait mis à même de prévoir que l'issue des troubles actuels serait l'insurrection. Une inclination pour le côté le plus fort, instinctif chez quelques hommes, lui avait révélé combien il était important de se montrer patriote. Il pensait que le capitaine se déclarerait défenseur de la couronne. Quelles pourraient être les suites de semblables résolutions? Joël ne se doutait peut-être pas des confiscations, la plupart illégales et tyranniques, qui allaient accompagner l'insurrection; mais il se disait que, dans le cas où le propriétaire serait entraîné loin de ses domaines, ils tomberaient infailliblement sous la direction de l'inspecteur. Des calculs de cette nature, ou même d'un ordre moins élevé, ont déterminé la vocation de plus d'un patriote. Joël et le meunier avaient souvent échangé leurs idées sur ce sujet, et évalué les bénéfices qu'on pouvait faire en engraissant des bœufs et en salant du porc pour les armées en marche ou les postes isolés des frontières. Lorsque la guerre serait engagée et le capitaine obligé de s'absenter, les deux complices pouvaient tirer parti de leur position jusqu'à l'époque de la paix; et à cette époque même il leur serait facile d'opposer aux réclamations du capitaine un procès-verbal de carence.

— On assure, dit Joël dans un conciliabule avec le meunier, que les lois sont bouleversées dans l'Etat de New-York. Elles ne tarderont pas à l'être ici; en ce cas nous élirons un comité de salut public.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le meunier.

— C'est un comité chargé d'administrer la colonie et de veiller aux intérêts de tous, et principalement du peuple.

— Ce serait avantageux. Le charpentier, vous et moi, nous pourrions en être membres, Joël.

— Nous en causerons. Le blé vient d'être planté, et vous savez qu'il faut le herser plusieurs fois avant la récolte. Attendons les événements de Boston.

Tandis que ce complot se tramait, que les fidèles se rassemblaient dans la chapelle, madame Willoughby avait mandé son fils dans son salon. Il se hâta de s'y rendre, et, à sa grande surprise, il trouva Maud avec sa mère. Celle-ci avait l'air grave, et la jeune fille n'était pas exempte d'inquiétude. Robert la regarda avec intérêt et crut voir des pleurs rouler dans ses yeux.

— Je vous ai fait appeler, dit madame Willoughby, pour entendre un de ces sermons que je vous ai tant prodigués dans votre enfance.

Le major s'assit à côté de sa mère, et lui prit affectueusement une de ses mains.

— Vos conseils, ma chère mère, et même vos reproches seront écoutés avec plus de respect qu'autrefois. C'est seulement dans l'âge mûr que nous pouvons apprécier la tendresse et la sollicitude de nos parents. Toutefois, je ne vois pas en quoi j'ai mérité le blâme, car vous ne sauriez pas me faire un crime d'être partisan de la couronne.

— Je ne veux point intervenir dans une affaire de conscience, Robert. Américaine par la naissance et la famille, je suis toutefois disposée à penser comme vous. Je désirais vous voir pour d'autres motifs.

— Ne me faites pas languir, ma mère; je suis comme l'accusé qui attend la lecture de son acte d'accusation. Qu'ai-je fait?

— C'est à vous à le dire. Vous savez, Robert, combien je désire entretenir la bonne intelligence entre mes enfants, et quels efforts j'ai faits de concert avec votre père pour vous inculquer l'importance de la concorde. L'amour de la famille est un des plus doux de nos devoirs terrestres. Nous autres vieilles gens, nous en sentons peut-être mieux le prix que la jeunesse, et son affaiblissement nous semble un désastre presque aussi déplorable que la mort.

— Ma chère mère, que voulez-vous dire? En quoi ceci regarde-t-il Maud et moi?

— N'y a-t-il pas une certaine froideur entre vous? Une mère a le regard prompt et jaloux, et j'ai remarqué depuis quelque temps un changement dans vos manières, une interruption de cette ancienne confiance dont votre père et moi étions charmés. Parlez, et je tâcherai de vous réconcilier.

Robert Willoughby n'aurait pas regardé Maud en ce moment pour un grade de colonel. Quant à Maud, elle était complétement incapable de lever les yeux. Le jeune homme rougit jusqu'aux tempes, ce qui parut à sa mère une preuve des reproches intimes qu'il s'adressait. Le visage de la jeune fille était blanc comme de l'ivoire.

— Si vous croyez, Robert, poursuivit madame Willoughby, que Maud vous ait oublié, vous ne lui rendez pas justice. Elle a constamment songé à vous; elle a brodé cette écharpe, dont elle a acheté l'étoffe avec ses économies. Elle vous aime sincèrement; et quels que soient les airs qu'elle se donne quand vous êtes ensemble, personne en votre absence ne forme des vœux pour votre bonheur plus ardemment que cette capricieuse enfant.

— Ma mère, ma mère! murmura Maud en se cachant la figure avec les mains.

Madame Willoughby avait les idées et les habitudes d'une femme, elle comprenait aussi bien que toute autre les sentiments délicats particuliers à son sexe; mais elle remplissait le rôle d'une mère. Elle avait si longtemps regardé les deux jeunes gens comme ses enfants, qu'il lui eût fallu commencer une nouvelle existence pour cesser de voir entre eux un lien de parenté réelle.

— Faites la paix, mes enfants. Je sais que vos querelles ne peuvent avoir rien de grave; mais elles m'affectent douloureusement. Songez, Maud, que nous sommes au commencement d'une guerre, et quels seraient vos regrets si un accident arrivait à votre frère, et si vous ne pouviez vous rappeler avec une entière satisfaction le temps qu'il a passé auprès de nous dans sa dernière visite!

La voix de la mère trembla, mais les larmes ne mouillaient plus les paupières de Maud; toutes les sources de la douleur vulgaire semblaient taries en elle, et sa figure était pâle comme la mort.

— C'en est trop, cher Robert, dit-elle d'une voix étouffée; voici ma main, les voici toutes deux.

Le major se leva, s'approcha de sa sœur et l'embrassa cordialement. Madame Willoughby sourit de ce témoignage d'amitié, et la conversation continua sur un ton plus enjoué.

— C'est bien, mes enfants, dit madame Willoughby, dont le profond amour maternel ne voyait rien au delà des conséquences redoutées d'un relâchement des affections domestiques. Les jeunes soldats, Maud, sont détournés des souvenirs de la famille par leurs occupations lointaines; et nous, qui tenons à leur tendresse, nous devons resserrer autant que possible les liens d'amitié de nos premières années.

— Je serai la dernière à les affaiblir, murmura Maud d'une voix à peine intelligible. J'éprouve pour Robert une vive affection fraternelle. Il a été si bienveillant pour moi dans mon enfance, si prompt à me protéger en toute occasion, que vous ne devriez pas avoir conçu l'idée de la possibilité d'une brouille entre nous.

Le major Willoughby se pencha en avant pour saisir les paroles de Maud. Si elle s'était aperçue de ce mouvement, il est probable qu'elle n'aurait pas ouvert la bouche; mais ses yeux s'étaient fixés sur le sol, le sang ne circulait plus dans les veines de son visage, et le jeune homme ne put l'entendre qu'en ayant soin de retenir son haleine.

— Vous oubliez, ma mère, reprit le major, qu'un jour Maud sera transplantée dans une autre famille. Nous qui la connaissons si bien, et qui avons tant de raisons pour l'aimer, nous devons prévoir qu'elle formera de nouveaux nœuds plus forts que ceux qui l'attachent à nous.

— Jamais, jamais! s'écria Maud avec ferveur; je n'aimerai jamais personne que ceux qui sont dans cette maison.

Les pleurs l'interrompirent; elle les attendait comme un soulagement; et, se jetant dans les bras de madame Willoughby, elle sanglota comme un enfant. La mère fit signe à son fils de quitter sa chambre; elle resta pour consoler la jeune fille, dont elle avait souvent calmé les peines enfantines. Dans toute cette entrevue, l'habitude et la simplicité de cœur exercèrent une influence telle que l'excellente dame ne songea pas un instant que Maud et son fils étaient étrangers l'un à l'autre. Elle voyait encore Maud comme au jour où elle l'avait reçue dans ses bras, enfant de quelques semaines. Le major Willoughby avait huit ans lorsque Maud était entrée dans la famille. Il l'avait d'abord traitée en enfant; mais quand il était devenu homme, sa sœur adoptive avait remarqué en lui des changements qui lui inspiraient des sentiments nouveaux et inexplicables. Toutefois, elle n'en avait fait part à aucun membre de la famille; et ce qu'éprouvait le major lui-même était enseveli dans un profond mystère.

Au bout d'une demi-heure madame Willoughby avait rassuré Maud, et toute la famille s'acheminait vers l'église. Michel O'Hearn, quoiqu'il n'eût guère de respect pour les prédications de M. Woods, s'était chargé des fonctions de sacristain, et c'était parfois un curieux spectacle de voir l'honnête garçon, occupé dans l'intérieur du temple pendant le service divin, se boucher les oreilles avec le pouce pour s'acquitter de ses obligations temporelles sans participer à l'hérésie.

Quand la famille de la Roche parut dans la chapelle, tous les habitants y étaient déjà rassemblés; les deux Pline, les négresses et cinq ou six enfants de couleur, âgés de six à douze ans, suivirent leurs maîtres, et entrèrent dans une petite chapelle qui était réservée à cette race proscrite, sinon persécutée.

Les noirs, d'ailleurs, ne se plaignaient pas de cette distinction de caste; ils avaient contracté des habitudes qui leur auraient rendu pénible un contact plus immédiat avec les blancs. A cette époque les deux couleurs ne mangeaient jamais ensemble; elles étaient séparées par des préjugés aussi insurmontables que ceux des castes en Orient. Quand les familles et les maîtres travaillaient avec leurs esclaves, ceux-ci avaient souvent voix délibérative, s'asseyaient au coin du feu, émettaient dogmatiquement leurs opinions, combattaient l'opinion du propriétaire. Mais, dès qu'il s'agissait de satisfaire sa faim, le nègre attendait humblement que l'autre couleur eût quitté la table.

M. Woods ne fut pas heureux dans le choix de son texte : « RENDEZ A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A CÉSAR. » Cette sentence aurait mieux convenu à une assemblée composée de soldats anglais qu'à des gens ébranlés par les arguments de Joël Strides et du meunier.

— Savez-vous, dit Joël à son ami quand ils sortirent accompagnés de leurs familles respectives, savez-vous que, si M. Woods avait prêché une pareille doctrine dans l'Etat de New-York, il n'eût pas été écouté aussi patiemment? N'est-ce pas votre avis, madame Strides?

Celle-ci pensa absolument comme son mari. Chez le meunier, le sermon fut le sujet de la conversation pendant le reste de la journée; et l'on fit diverses motions de sinistre augure pour la tranquillité future du prédicateur.

Malgré ses bonnes intentions, M. Woods n'échappa point non plus aux reproches de l'autorité supérieure.

— Vous auriez pu choisir un autre sujet, dit le capitaine à son ami; dans un temps comme celui-ci, il faut prendre garde aux idées politiques qu'on émet; et, s'il faut vous avouer la vérité, je suis tenté de croire que César exerce dans les colonies toute l'autorité qui lui est échue en partage.

— Mais, mon cher capitaine, vous avez déjà entendu ce sermon trois ou quatre fois, sans me faire la moindre observation.

— C'était en garnison, où l'on est obligé de commander la subordination. Ce sermon était bon il y a vingt ans, quand vous l'avez prêché pour la première fois; mais...

— J'en ai peur, capitaine Willoughby : *Tempora mutantur et nos mutamur in illis*. Les préceptes du Sauveur sont au-dessus des changements et des passions instables de l'espèce humaine. Les saintes maximes s'appliquent à tous les temps.

— Cela est vrai en ce qui concerne les principes généraux et les vérités fondamentales; mais les interprétations doivent subir, selon les circonstances, de légères modifications. Un sermon composé pour un bataillon du 40e régiment peut déplaire aux ouvriers de la Roche, surtout après ce qu'on appelle la bataille de Lexington.

Le dîner mit fin à la discussion qui s'engageait. Le soir le capitaine Willoughby et son fils eurent un entretien secret et confidentiel. Le capitaine conseilla au major de rejoindre sans délai son régiment, à moins qu'il ne fût déterminé à renoncer à son grade pour combattre avec les colons. Le jeune soldat n'écouta pas cet avis; il revint à la charge, dans l'espoir de rendre son père favorable à la cause du roi.

Sans être ouvertement rebelle, le capitaine approuvait hautement les réclamations des Américains. En 1775 un très-petit nombre de colons songeaient à la séparation, et les whigs des colonies désiraient seulement la reconnaissance positive de leurs franchises politiques. Les événements qui se multiplièrent tenaient à des causes qui, une fois mises en avant, renversèrent toutes les combinaisons humaines. Il entrait sans doute dans les plans mystérieux de la Providence que l'indépendance de cet hémisphère fût proclamée, et qu'elle produisît des fruits avant la fin de ce siècle.

La présente entrevue avait pour objet, non pas de débattre les questions politiques, mais de décider quelle était la conduite à suivre. On arrêta que le major quitterait la Roche le lendemain et retournerait à Boston en évitant Albany et les autres points du pays où il serait exposé à être découvert. Tant de personnes rejoignaient les forces américaines qui se rassemblaient autour de la ville assiégée, qu'il ne pouvait exciter de soupçons en voyageant par la véritable route. Une fois arrivé au camp américain, il lui serait facile de gagner la péninsule. Le jeune Willoughby trouvait ce plan exécutable, pourvu qu'il ne fût pas suivi par un dénonciateur. La multiplicité des espions n'avait pas encore nécessité l'application sévère de la loi martiale; mais le major avait à craindre une longue détention dans le cas où il serait trahi. Il regrettait d'avoir amené avec lui son domestique européen, dont l'ac-

cent et le peu d'intelligence pouvaient lui susciter des embarras. Le père trouva ce danger si évident qu'il invita Robert à partir seul, en laissant Farrel à la Roche jusqu'à la première occasion favorable.

Il s'agissait de se procurer un guide. Le capitaine se défiait du Tuscarora; cependant il réfléchit qu'il valait mieux l'employer que de le laisser libre de faire alliance avec l'ennemi. Nick fut interrogé; il promit de conduire le major jusqu'à l'Hudson, entre Lunenburg et Kinderhook, où l'on pourrait traverser le fleuve sans éveiller les soupçons. Pour s'assurer de la fidélité du sauvage, on s'engagea à le récompenser quand il rapporterait à la Roche une lettre du major autorisant le père à le payer de ses services.

Robert promit de faire parvenir à la famille toutes les nouvelles importantes, et Farrel devait être chargé de lettres pour son maître au bout de six semaines ou deux mois. La plupart des anciens compagnons d'armes du capitaine occupaient des rangs élevés dans l'armée. Il leur écrivit pour leur recommander la prudence, la modération; mais les événements prouvèrent qu'on n'avait eu que peu d'égards pour ce conseil. Il écrivit aussi au général Gage en prenant la précaution de ne pas signer sa lettre; mais elle exprimait des sentiments si favorables aux colonies que, si les Américains l'avaient interceptée, il est probable qu'ils l'auraient envoyée à son adresse.

Quand le père et le fils se séparèrent, l'horloge venait de sonner minuit.

CHAPITRE IX.

Le lendemain, pendant le déjeuner, le major annonça son intention de quitter la Roche. Sa mère et Beulah reçurent cette nouvelle avec une tendre inquiétude qu'elles ne cherchèrent pas à dissimuler. Maud, plus maîtresse d'elle-même, se fit un scrupule de montrer sa douleur. Il lui semblait à chaque instant qu'on allait découvrir ses sentiments secrets; elle avait été sur le point de les révéler à Beulah, et l'idée du danger qu'elle avait couru la fortifiait dans ses énergiques résolutions.

Les préparatifs du voyage furent enveloppés du plus profond mystère; le Tuscarora avait disparu pendant la nuit, emportant le bagage du major et lui donnant rendez-vous à un point désigné de la rivière. Plusieurs sentiers de la forêt conduisaient aux grands établissements. Le major était venu par la route ordinaire en marchant d'abord au nord, dans la direction du vieux fort Stanwix, et en prenant au sud le long des rives de la Mohawk. Un autre chemin longeait l'Otsego et atteignait un point de la Mohawk que nous avons désigné plusieurs fois. On ne voyait sur ces deux routes aucune trace de pas humains; c'était cependant celles qu'on suivait ordinairement, et où l'on s'embusquerait si l'on tentait d'arrêter le major. Il résolut en conséquence de les éviter, de s'enfoncer hardiment dans les montagnes, de gagner la Susquehannah et de la traverser sur des arbres flottants. Il devait suivre ensuite un petit courant d'eau qui avait son embouchure dans la Susquehannah jusqu'au terrain qui séparait ce courant des eaux de la Mohawk. Dans son voyage il se ferait passer pour un propriétaire qui venait de visiter sa concession, et son père lui donna une charte et de vieux titres pour le mettre à même de corroborer ses assertions. Au reste, la guerre était encore trop récente pour engendrer les méfiances qui donnèrent lieu plus tard à tant de vigilance et d'activité.

— Robert, dit le capitaine, vous nous ferez savoir votre arrivée à Boston. Puisse l'affaire en rester là, et que Dieu ne réalise pas nos sombres appréhensions!

— Ah! mon père, répondit le major en secouant la tête, vous ignorez l'état du pays que je viens de traverser. On aurait crié au feu dans les villes américaines que cet appel n'aurait pas excité plus d'agitation. Les colonies sont en mouvement, surtout celles de la Nouvelle-Angleterre, et une guerre civile est inévitable. Mais la puissance de l'Angleterre en abrégera la durée.

— En ce cas, Robert, s'écria la mère alarmée, ne vous aventurez pas dans la Nouvelle-Angleterre. Allez plutôt à New-York, où nous avons tant d'amis et tant d'influence. Il sera plus facile de gagner New-York que Boston.

— Mon régiment est à Boston, ma mère, et l'ennemi campe devant la ville; un vieux soldat comme le capitaine Willoughby peut vous dire qu'un major est un officier nécessaire à son corps. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me joindre aux aventuriers qui marchent vers Boston, et d'avoir l'air d'appartenir à leur bande en attendant l'occasion de les quitter.

— Prenez garde, Robert, de ne pas commettre un crime militaire. Ces officiers provinciaux auraient peut-être envie de vous traiter comme espion, si vous tombiez entre leurs mains.

— Ce n'est pas à craindre, mon père. Les Américains sont actuellement trop livrés aux premières émotions de la liberté naissante; je ne sais s'ils songeraient à arrêter le général Gage lui-même, en supposant qu'il eût envie de traverser leur camp.

— Vous m'avez dit pourtant qu'on avait saisi des armes et des munitions, et arrêté plusieurs anciens officiers retraités du roi, qui restent prisonniers sur parole.

— C'est un bruit qui court. Heureusement pour vous, vous n'êtes pas retraité.

— J'en suis heureux; car je me sens mon propre maître, libre de suivre les inspirations de ma conscience.

— Mais, mon père, je ne vois pas qu'un homme puisse être libre de manquer à la soumission qu'il doit à son souverain naturel. Qu'en pensez-vous, ma chère Maud?

— Je suis contre la révolte, répondit la jeune fille après un moment d'hésitation. Toutefois, ma raison me dit qu'il n'y a pas de souverain naturel. Si dans le dernier siècle le parlement ne nous avait pas gratifiés de la dynastie actuelle, en vertu de quelle loi de la nature serait-elle sur le trône?

— Elle est établie par le parlement, ma chère Maud, et le parlement est investi d'une autorité légale et constitutionnelle.

— Voilà précisément le point en litige. Le parlement peut avoir des droits à gouverner l'Angleterre; mais en a-t-il à gouverner l'Amérique?

— Assez, dit le capitaine en se levant; point de discussion au moment où nous allons nous séparer. Assez, mon fils; on ne saurait mettre trop de hâte à remplir ses devoirs. Je vous ai préparé un fusil de chasse et des munitions, et j'ai fait répandre le bruit que vous alliez tirer des pigeons dans le bois. Dieu vous bénisse, Robert! Quelle que soit la différence de nos opinions, vous êtes mon fils, mon fils unique, mon fils bien-aimé. Dieu vous bénisse à jamais!

Un profond silence succéda à ce transport paternel; et le jeune homme prit congé de sa mère et des jeunes filles. Madame Willoughby, après avoir embrassé son fils, attendit d'être retirée dans sa chambre pour s'agenouiller, pleurer et prier. La franche Beulah répandit des larmes abondantes sur le sein de son frère. Maud, quoique pâle et tremblante, reçut le baiser sans le rendre; mais elle ne put s'empêcher de dire, avec des accents dont le jeune homme emporta le souvenir:

— Ayez soin de vous, et ne vous exposez pas inutilement. Dieu vous bénisse, mon cher, mon cher Robert!

Maud seule suivit des yeux le départ. Elle se réfugia dans une petite pièce du grenier, dont elle avait fait son atelier de peinture. Là, par une petite lucarne, elle vit Robert, accompagné de son père et du chapelain, traverser lentement la pelouse en affectant de causer avec indifférence. Elle retint son haleine, et prêta l'oreille avec une attention soutenue pour saisir, s'il était possible, encore un son de la voix du major. Elle n'entendit rien, mais elle le vit s'arrêter et se retourner vers la Roche pour lui jeter un dernier regard d'adieu. Le capitaine et M. Woods avaient continué leur marche, et Maud passa sa main à travers la lucarne et agita son mouchoir.

— Il croira que c'est Beulah ou moi, pensa-t-elle, et ce sera une consolation pour lui de savoir combien nous l'aimons.

Le major vit le signal et y répondit. Son père se retourna à l'improviste et aperçut le bras qui se retirait.

— C'est notre chère Maud, dit-il sans autre idée que celle d'une affection fraternelle. Elle est dans son atelier. La chambre de Beulah est du côté de la porte, mais la fenêtre n'en est pas ouverte.

Le major tressaillit. Il envoya à plusieurs reprises d'ardents baisers avec la main; comme pour changer la conversation, il dit par une transition brusque et précipitée:

— Il faut songer à cette porte; faites-la placer, je vous en conjure, et n'oubliez pas d'en mettre une seconde à la palissade.

— Mon intention était de commencer aujourd'hui; mais votre départ m'en a empêché. J'attendrai quelques jours pour donner à votre mère et à vos sœurs le temps de se tranquilliser, et afin de ne pas les importuner du bruit et du travail des ouvriers.

— Il importe, avant tout, de ne pas les laisser exposées aux attaques des Indiens ou des insurgés.

Le major ajouta ensuite des considérations sur l'art de la défense. Il croyait à l'habileté de son père; mais quel jeune homme, après avoir pendant quinze ans profité du progrès des lumières et étudié avec fruit toutes les sciences, est demeuré convaincu de l'infaillibilité des gens de la vieille école? Le capitaine l'écouta patiemment, avec la tolérance d'un vieillard pour l'inexpérience de la jeunesse et charmé de pouvoir se distraire de ses tristes pensées.

Cependant Maud, les yeux en pleurs, épiait tous les mouvements du groupe. Elle vit Robert s'arrêter et regarder par intervalles; elle agita de nouveau son mouchoir mais il ne pouvait évidemment le voir, car il poursuivit sa route sans y répondre.

— Il ne saura jamais, pensa-t-elle, si c'est Beulah ou moi. Il s'imaginera peut-être que nous sommes ici toutes deux.

Le groupe fit halte pendant un quart d'heure sur des rochers qui dominaient les moulins. L'éloignement empêchait Maud de distinguer les physionomies; mais elle remarqua l'attitude rêveuse et mélancolique du major, appuyé sur son fusil, la figure tournée vers la Roche et les yeux constamment fixés sur la lucarne. A la fin, le jeune soldat donna une poignée de main à ses compagnons et descendit le cours de la rivière. Maud le perdit de vue; mais le capitaine et M. Woods passèrent une demi-heure sur les rochers pour apercevoir de temps à autre le major quand, sortant des massifs de la forêt, il paraissait sur les bords découverts de la petite rivière. Robert fit savoir qu'il avait rencontré son guide en faisant feu de ses deux coups, et les deux amis retournèrent lentement à la maison.

Il était alors dix heures, et, avant midi, de nouveaux hôtes avaient mis la colonie en mouvement. Joël se demanda s'il devait se réjouir ou s'affliger en voyant huit ou dix hommes armés surgir derrière un rocher et se diriger vers la maison à travers la prairie. Il ne douta pas que ce ne fussent des envoyés de l'autorité provinciale chargés d'arrêter le capitaine, et trembla qu'un autre n'usurpât les fonctions lucratives de receveur durant l'interrègne. Il mit son habit des dimanches et se dirigea vers la Roche pour assister à l'arrestation qu'il prévoyait. Mais, à sa grande surprise, le capitaine et le chapelain allèrent au-devant des étrangers, et les accueillirent avec cordialité. A cette vue, Joël rebroussa chemin, et rentra chez lui moitié mécontent, moitié satisfait.

La visite que recevait le capitaine était aussi agréable qu'opportune. Evert Beekmann, accompagné d'un ami et d'une troupe d'ouvriers, était en route pour une concession qu'il possédait dans le voisinage, c'est-à-dire à la distance de cinquante milles. Il s'arrêtait à la Roche habitée, sous prétexte de présenter ses respects à sa famille ; mais, en réalité, pour mener à bonne fin la cour qu'il faisait à Beulah depuis un an. L'attachement d'Evert Beekmann et de Beulah Willoughby avait un tel caractère de simplicité et de franchise naturelle qu'il nous fournit à peine la matière d'un court épisode. Le jeune homme n'avait pas adressé ses hommages sans la permission des parents; il avait convenu à Beulah dès le commencement de leur connaissance, et quand il avait fait sa demande en forme, peu de jours avant que la famille quittât New-York, elle avait seulement demandé du temps pour réfléchir.



La grande Casseuse et la petite Casseuse.

Beulah, qui attendait son futur au commencement de mai, fut assez surprise de ne le voir arriver que dans les derniers jours du même mois. Comme il était impossible de faire parvenir des lettres à moins d'envoyer un exprès, Evert était venu présenter ses excuses en personne. Beulah reçut Evert Beekmann avec naturel et sans le moindre transport; mais sa jolie figure, radieuse d'une félicité calme, exprimait tout ce qu'un amant pouvait raisonnablement désirer. Les parents l'accueillirent amicalement, et le prétendu vit aisément que ses espérances étaient sur le point d'être réalisées. Beulah avait bien consulté son cœur, et s'avouait en rougissant son inclination. On les fiança solennellement le jour même. Ce fut, en somme, une matinée bien employée; et, s'il y eut beaucoup de larmes, il y eut aussi beaucoup de sourires. A l'heure ordinaire où la famille se réunissait sur la pelouse, on avait réglé jusqu'au jour du mariage, et l'on pouvait s'occuper d'autres choses. Pendant que Pline le Jeune et l'une des négresses préparaient le thé, M. Woods entama la conversation suivante :

— Nous apportez-vous des nouvelles de Boston ? Je me tue à vous adresser cette question depuis deux heures; mais il m'est impossible de me faire entendre, monsieur Beekmann.

Quoique ces paroles fussent prononcées sans intention malicieuse, elles provoquèrent des sourires et des regards d'intelligence, et Evert Beekmann prit un air grave avant de répliquer.

— Des milliers d'Américains environnent Boston, monsieur Woods, et nous espérons non-seulement maintenir les forces royales dans la péninsule, mais encore chasser les insurgés de la colonie.

— C'est une grave infraction aux droits de César, monsieur Beekmann.

— Il faut vous dire, interrompit en riant le capitaine, que, pas plus tard qu'hier, Woods a pris les droits de César pour texte de son sermon. Avant peu nous le verrons faire des prières publiques pour le succès des armes anglaises.

— J'ai prié pour la famille royale, dit le chapelain avec animation, et je compte le faire toujours.

— Je ne m'y oppose pas, mon cher ami; priez pour les hommes de toute condition, amis ou ennemis; priez, en particulier, pour les princes, mais demandez aussi à Dieu qu'il change le cœur de leurs conseillers.

Beekmann semblait embarrassé; il appartenait à une famille reconnue pour whig, et il était question de le nommer colonel d'un des régiments qu'on allait lever dans la colonie de New-York. Il avait déjà ce grade dans la milice, et on le savait disposé à résister, en temps opportun, aux forces de l'Angleterre. Il s'était dérobé à ce qu'il considérait comme un devoir impérieux pour obtenir la femme selon son cœur avant de marcher au combat. Sa réponse se ressentit de l'incertitude qui régnait dans son esprit.

— Je ne sais, dit-il, s'il est bien sage de prier avec tant d'ardeur pour la famille royale; comme elle fait partie de la race humaine, nous pouvons lui souhaiter le bonheur terrestre et les consolations spirituelles; mais il faut user avec ménagement des prières politiques. En priant aujourd'hui pour le roi, on outre-passe les idées religieuses généralement admises, et l'on fait des pétitions directes contre les intérêts de l'Union.

— Pour moi, reprit le capitaine, je me joindrais volontiers à une prière qui aurait pour but de confondre le parlement et ses conseillers; mais je ne suis pas d'avis de mettre de côté le roi, la reine, les princes et les princesses, à propos de quelques taxes et d'un peu de thé.

— Je suis fâché de vous entendre parler ainsi, reprit Evert. Dernièrement à Albany on s'est entretenu de vos opinions, et j'ai pris en quelque sorte l'engagement que vous seriez certes avec nous plutôt que contre nous.

— Vous m'avez présenté tel que je suis, Beekmann, car j'appuie les prétentions des colonies; mais je ne me refuse pas encore à prier pour le roi. Vous avez un frère capitaine d'infanterie dans un des régiments anglais, quelle est sa conduite dans ces circonstances ?

— Il a déjà abandonné son brevet en renonçant au privilége de le vendre, et le congrès le propose pour commander un des nouveaux régiments.

— C'est grave, dit le capitaine. Quand des hommes abandonnent leur carrière pour contracter de nouveaux engagements, ce ne peut être que pour une cause importante et du plus puissant intérêt.

— Nous avions espéré que le major Willoughby l'imiterait. Je sais qu'un régiment est à sa disposition dans le cas où il se joindrait à nous. Personne ne serait accueilli avec plus de joie. Nous aurons pour nous Gates, Montgomery, Lee, et plusieurs autres officiers des corps réguliers.

— Le colonel Lee sera-t-il mis à la tête des troupes américaines ?

— Je ne le pense pas, monsieur. Il a de la réputation, de l'expérience, mais il est d'un caractère fantasque; en outre, il n'est pas Américain de naissance, et c'est une considération majeure à nos yeux, sinon aux vôtres.

— Vous avez raison d'y avoir égard, Beekmann; elle m'influencerait si j'étais membre du congrès; cependant je suis Anglais, et je le serai toujours sous beaucoup de rapports.

— Que cette déclaration me cause de joie, Willoughby ! s'écria le chapelain. Un homme est irrévocablement lié par ce qu'il doit à sa patrie.

— Comment donc conciliez-vous vos nouvelles opinions avec votre naissance ? demanda en riant le capitaine.

Le chapelain éprouva une légère confusion. Il avait engagé la controverse avec tant de zèle qu'il était devenu partisan déclaré de la couronne.

— A la vérité, dit-il, je suis né dans le Massachusets; pourtant je suis Anglais d'origine et sujet de l'Angleterre.

— Hum ! Beekmann, qui est d'origine hollandaise, ne se conduit pas d'après vos principes.

— Le colonel Beekman est un Anglais de fabrique, tandis que vous l'êtes de naissance.

Madame Willoughby et Beulah rirent de la distinction qu'établissait M. Woods; mais le moindre sourire n'avait pas effleuré le visage de Maud depuis qu'elle avait perdu Robert de vue. Les idées du capitaine parurent prendre une nouvelle direction, et il demeura quelque temps sans parler.

— Dans notre position nouvelle, monsieur Beekmann, dit-il, il est bon de ne rien nous dissimuler. Si vous étiez venu une heure plus tôt,

vous auriez rencontré quelqu'un de votre connaissance, mon fils, le major Willoughby.

— Le major Willoughby ! s'écria Beekmann avec un tressaillement qui dénotait une surprise peu agréable ; je le croyais dans l'armée royale à Boston. Vous dites qu'il a quitté la Roche : j'espère qu'il ne s'est pas dirigé sur Albany.

— Non ; je l'avais d'abord engagé à prendre cette direction et à vous voir en particulier ; mais ses observations sur l'état du pays m'ont fait changer de projet. Il a pris un chemin détourné, en évitant avec soin toutes les villes un peu importantes.



— Mettez la main là, dit-il en souriant, ces vieilles marques ne s'en iront jamais.

— En cela, il a bien fait, monsieur ; quelque cher que puisse m'être un frère de Beulah, j'aurais été fâché de voir Robert dans ce moment. S'il n'y a pas d'espoir de le décider à se réunir à nous, il vaudra mieux maintenir entre nous la plus grande distance possible.

Ces mots firent apprécier à tous les auditeurs la gravité d'une querelle qui menaçait d'armer le frère contre le frère. On changea de conversation comme d'un commun accord. Tous semblaient préoccupés, malgré la solennité du matin, qui, dans un temps plus calme, aurait dissipé toute impression fâcheuse.

Le capitaine, sa femme, Beulah et le capitaine Beekmann eurent de fréquents entretiens dans la soirée. Maud ne fut pas fâchée d'être laissée à elle-même ; et le chapelain passa son temps avec l'ami qui avait accompagné Beekmann, tant pour sauver les apparences, que pour être employé en qualité d'inspecteur. La suite de Beekmann avait été distribuée dans les différentes cabanes, immédiatement après son arrivée. Le soir, quand les sœurs se retirèrent, Maud vit que Beulah avait quelque chose d'extraordinaire à lui communiquer. Elle s'abstint toutefois de lui adresser des questions.

— Je songe avec terreur, dit Beulah, aux nouvelles obligations que contracte une épouse.

— Le fardeau en est allégé, Beulah, par l'amour que l'on porte à l'homme de son choix. Vous devez le sentir, vous dont les parents existent.

— Ces parents ne sont-ils pas les vôtres ? Notre affection n'est-elle pas mutuelle ?

— Oubliez ces paroles que je me reproche, Beulah, et comptez que si vous êtes forcée un jour de quitter la maison, vous laisseriez mon père et ma mère aux soins d'une fille qui a le sentiment profond de ses devoirs. Pour moi, ma résolution est prise, et je ne me marierai jamais.

— On peut être heureuse sans se marier, ma chère sœur. Evert fera son possible pour m'empêcher de regretter la maison, mais l'on ne retrouve jamais une mère !

Maud ne répondit pas, mais elle parut surprise que Beulah lui tînt ce langage.

— Evert a fait tant de raisonnements à mon père et à ma mère, dit la fiancée en rougissant, qu'ils ont cru indispensable de nous marier de suite. Savez-vous, Maud, qu'il a été arrêté ce soir que la cérémonie aurait lieu demain ?

— Pourquoi cette précipitation, Beulah ?

— A cause de l'état du pays. J'ignore comment Evert est venu à bout de persuader à mon père qu'aussitôt que je serais sa femme nous serions tous plus en sûreté à la Roche.

— J'espère que vous aimez Evert Beekmann, ma chère Beulah ?

— Singulière question ! En pourriez-vous douter ? Me croiriez-vous capable de paraître devant un ministre de Dieu, et d'engager ma foi à un homme que je n'aimerais pas ?

— J'ai tort, je suis folle, car je vous sais aussi consciencieuse que les saints du ciel. Cependant, si j'aimais quelqu'un, je serais moins tranquille que vous.

Beulah sourit ; elle connaissait trop bien le calme et la pureté naturelle de son esprit pour se défier de ses propres sentiments ; et elle se figurait aisément que, dans de semblables circonstances, Maud témoignerait plus d'agitation.

— Vous avez peut-être bien fait, ma sœur, de prendre la résolution de rester fille ; car où auriez-vous trouvé un amant assez dévoué et assez romanesque pour vous ? Vous en avez vu une douzaine à vos pieds l'hiver dernier sans leur donner le moindre encouragement. A la Roche même, il n'y a de disponible que ce bon M. Woods.

Maud se serra les lèvres ; mais elle maîtrisa son mécontentement, et finit par partager la bonne humeur de sa sœur.

— Le pauvre homme ! dit-elle, il a eu une femme qui l'a guéri de toute envie d'en avoir une autre.

— M. Woods ! J'ignorais qu'il eût été marié. Qui a pu vous le dire ?

— C'est Robert, répondit Maud avec quelque hésitation. Dans une conversation que nous avions eue sur le mariage entre parents, il m'a raconté que M. Woods avait épousé sa cousine germaine. Robert l'a connue. Le pauvre homme ! elle lui a rendu la vie dure. Il doit être loin de la Roche à l'heure qu'il est.

— M. Woods ? je l'ai laissé avec papa, occupé à régler la cérémonie de demain.

— Eh ! c'est de Robert que je parle.



Le vieux sergent Joyce.

Les deux sœurs devinrent rêveuses, et cessèrent leur entretien, pour s'occuper mentalement de celui qu'elles chérissaient.

Le lendemain, Evert Beekmann et Beulah Willoughby furent mariés après le déjeuner dans la petite chapelle. Les parents et le sacristain Michel O'Hearn assistèrent seuls à la cérémonie. A la pointe du jour on avait mis dans le secret l'honnête Irlandais, et, après avoir balayé le temple, il avait revêtu son habit de fête.

Une mère aussi tendre que madame Willoughby ne pouvait, sans répandre des larmes, renoncer à ses droits sur sa fille. Maud pleura

aussi, mais c'était moins par sympathie pour le bonheur de Beulah que par d'autres causes mystérieuses. Ce mariage était une de ces alliances sages et raisonnables qui prédisent un avenir heureux. Il y avait entre les conjoints une parfaite conformité d'âge, de fortune et d'habitudes; et aucun pressentiment funeste ne se mêla aux regrets qui sont en quelque sorte inséparables des solennités matrimoniales.

La cérémonie était achevée quand l'honnête sacristain s'approcha :

— J'aime à voir des gens heureux comme vous, dit-il. Je souhaite une éternelle prospérité à votre mari, à vos enfants, à tous ceux qui sont venus avant vous, et à tous ceux qui viendront après vous. Je vous ai connue bien petite, madame Beulah, et je n'ai jamais remarqué une mauvaise expression sur votre jolie figure. Il y a longtemps que j'avais envie de vous faire part de ma façon de penser. Dieu vous bénisse, ainsi que miss Maud! c'est dommage qu'il n'y ait pas ici un beau et grand jeune homme pour la prendre par-dessus le marché. Dieu vous bénisse tous, y compris le prêtre, quoiqu'il ne soit pas catholique!

CHAPITRE X.

Les trois semaines suivantes n'apportèrent de changements que dans la végétation de l'étang des castors. Le blé et les pommes de terre enrichissaient les champs; les épis se gonflaient, et les fleurs des prairies commençaient à se nouer. Les forêts étaient voilées d'un large dais de verdure vive et brillante, telle qu'on n'en voit que dans les contrées où la généreuse ardeur du soleil est tempérée par des pluies fécondes et par l'air des montagnes.

Aussitôt que Joël et le meunier eurent remarqué l'absence de Robert, ils prétextèrent des affaires qui les appelaient à la Mohawk. Ils faisaient assez fréquemment de semblables voyages pour ne pas éveiller les soupçons, et ils obtinrent aisément la permission de partir quarante-huit heures après le major et son guide. Comme on savait qu'il était venu par la route du fort Stanwix, il était à croire qu'il la reprendrait pour revenir. Joël résolut de le devancer sur la Mohawk, du côté de Schenectady, où il pouvait se faire un mérite de son patriotisme en trahissant le fils de son maître; bien entendu qu'il comptait arriver à son but sans se mettre en évidence.

La nouvelle route qu'avait prise le major fit échouer ce projet. Pendant que Joël et le meunier étaient installés dans une auberge hollandaise à vingt milles au-dessus de Schenectady, Robert Willoughby et son guide traversaient l'Hudson, et les deux complices déconcertés retournèrent à la Roche. Ils avaient toutefois profité de leur voyage pour s'informer de l'état réel du pays, pour établir des correspondances avec certains patriotes et pour discréditer le capitaine.

Evert Beekmann se préparait à partir, et Beulah s'habituait à l'idée de le voir s'éloigner. Les deux sœurs subordonnaient leurs opinions politiques au plus doux sentiment de leur sexe. Maud inclinait pour la cause royale, et la nouvelle mariée ne voyait que par les yeux de son époux.

Le capitaine Willoughby parlait peu de politique, et le mariage de Beulah le confirma dans les opinions qu'il avait adoptées depuis sa discussion avec le chapelain. Le colonel Beekmann était un homme d'un grand sens, quoiqu'il n'eût rien de brillant dans l'esprit, et ses raisonnements lucides et pratiques avaient plus de poids que les violentes déclamations de la plupart des défenseurs de l'insurrection.

Le 25 juin, la famille prenait le thé sur la pelouse, quand le chapelain s'écria tout à coup : — Voilà un étranger!

Le capitaine se leva et aperçut Nick du côté des rochers qui dominaient le moulin.

— Dieu soit loué! dit-il, c'est le sauvage. Nous l'attendions à peu près à cette époque. Il est d'une semaine en retard; mais il n'en sera pas moins bien venu.

Le Tuscarora traversa rapidement la plaine, et, quand il fut auprès de la famille, il s'appuya contre un pommier et attendit qu'on le questionnât.

— Où avez-vous laissé mon fils? dit le capitaine.

— Il vous le dit lui-même, répondit l'Indien en présentant un billet.

— C'est bien, Nick; vous avez été fidèle à votre promesse, et vous en recevrez ce soir la récompense. Mais cette lettre a été écrite sur la rive orientale de l'Hudson, il y a plus de trois semaines. Pourquoi ne vous ai-je pas vu plus tôt?

— Vous ne pouviez me voir, puisque je n'étais pas ici.

— C'est évident, mais pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt? répondez!

— J'avais besoin d'aller au pays, sur les bords du grand lac salé.

— C'est donc à la curiosité que je dois attribuer votre retard?

— Nick est un guerrier, et non pas une femme; il n'a point de curiosité.

— Je vous demande pardon; je ne prétends pas vous accuser d'une faiblesse féminine, je sais que vous êtes homme; mais dites-moi où vous êtes allé.

— A Boston, répondit le sauvage d'un air d'importance.

— A Boston! vous avez traversé le Massachusets avec mon fils?

— Non, Nick a voyagé seul, et le major l'a rejoint.

En disant ces mots il tira une autre missive des plis de sa chemise de calicot. Le capitaine la prit, et la lut avec une extrême gravité.

— C'est de l'écriture de Robert, dit-il, et datée de Boston, le 10 juin 1775. Mais elle n'a pas de signature.

— Lisez vite! s'écria madame Willoughby.

« Mon cher père, Dieu merci, je suis sain et sauf; mais nous avons eu de l'occupation. Vous savez ce que le devoir exige. Présentez le témoignage de ma tendresse à ma mère, à Beulah et à la capricieuse Maud. Nick était présent, et il vous dira ce qui s'est passé. »

— Point d'adresse, point de signature? Que signifie cela, Nick?

— Nick était là; il faisait chaud; on a tué beaucoup. Il y avait des habits rouges comme du sang.

— Il y a eu une autre bataille? s'écria le capitaine. Parlez, Nick, qui a remporté la victoire? Sont-ce les Anglais ou les Américains?

— C'est difficile à dire. Les habits rouges étaient maîtres du terrain; les Américains en ont tué beaucoup; mais ils n'en ont pas scalpé un seul. Ils ne savent pas scalper, ces pauvres guerriers!

— Sur ma parole, Woods, je ne puis croire que les Américains aient osé attaquer Boston défendu par des troupes régulières.

— Certainement non; ça n'a été qu'une escarmouche.

— Qu'appelez-vous escarmouche? demanda Nick.

— Racontez-nous tout ce qui est arrivé, dit le capitaine en faisant signe à son ami de se taire.

— Les Américains étaient sur la colline, et les Anglais en canots; il y avait cent, mille canots pleins d'habits rouges. Ils débarquèrent, marchant en ordre à la manière des visages pâles. Boum! boum! On les reçut à coups de canon. Oh! comme ils se sont sauvés!

— Qui? je suppose que ce sont les pauvres Américains?

— Les habits rouges se sont sauvés, répondit tranquillement l'Indien.

Cette réponse produisit une sensation générale.

— Les habits rouges se sont sauvés, répéta lentement le capitaine. Et où la bataille s'est-elle donnée?

— Sur le fleuve. Ils sont venus en canots pour combattre comme les Indiens du Canada.

— C'est sans doute à Charlestown, Woods, vous vous rappelez que Boston est sur une péninsule, et Charlestown sur l'autre; je ne croyais pas que les Américains occupassent cette dernière ville; vous ne m'en aviez rien dit, Beekmann.

— Ils n'étaient pas aussi près des forces royales quand j'ai quitté Albany. Quelques questions adressées directement à cet Indien nous mettront au fait de la vérité.

— Procédons avec méthode, dit le capitaine. Combien y avait-il d'Anglais engagés dans le combat? calculez comme nous avions coutume de le faire dans la guerre avec la France.

— Il y en avait loin comme d'ici au moulin, capitaine; des paysans, pas de soldats, avec des fusils sans baïonnette, pas d'habits rouges, pas de sacs sur le dos; ils avaient l'air de bourgeois et combattaient comme des diables.

— Y avait-il environ deux mille hommes?

— A peu près.

— Et combien de soldats anglais sont venus dans les canots?

— J'en ai compté d'abord une fois autant, et la seconde fois la moitié moins.

— Cela ferait trois mille en tout. Ont-ils attaqué tous ensemble?

— Non, ceux qui ont attaqué d'abord ont été mis en fuite. Il en est arrivé d'autres qui se sont encore sauvés. Enfin, la troisième fois, ils ont mis le feu au wigwam; ils ont gravi la colline, les Américains ont décampé.

— Comment! on a brûlé Charlestown?

— C'est cela; les gros canons ont fait feu. Boum! boum! Nick n'a jamais vu de pareille guerre; des ruisseaux de sang, des hommes tombant comme les feuilles des arbres.

— Assistiez-vous à la bataille, Nick? Comment vous êtes-vous procuré ces renseignements?

— Le major a dit : *C'est mon ami!* et on m'a laissé monter dans un grand canot.

— Mon fils assistait donc à cette sanglante bataille? dit madame Willoughby. Il nous écrit qu'il n'a pas été blessé.

— Oui, ma chère Wilhelmina, Robert nous connaît trop bien pour vouloir nous abuser en cette occasion; et vous, Nick, avez-vous vu le major sur le champ de bataille?

— Je l'ai vu deux, six, sept mille fois. Il était facile à voir, il était droit comme un pin et ne courbait pas la tête. Il tuait tout autour de lui. On lui dit de s'en aller; il ne voulut pas. Pourtant il n'a pas reçu de blessure.

— Combien supposez-vous qu'il soit resté de morts sur le champ de bataille? Y êtes-vous demeuré après le combat?

— Oui, pour prendre des fusils, des havre-sacs et autres bonnes choses. J'en ai ramassé beaucoup.

Ici Nick le sauvage ouvrit froidement un petit paquet, et exhiba une épaulette, une bague, plusieurs montres, cinq ou six paires de boucles d'argent et divers autres objets dont il avait dépouillé les morts.

— Je vois, maître Nick, que vous n'avez pas perdu votre temps; mais avez-vous pillé les Anglais ou les Américains?

— Les habits rouges étaient les plus près et les plus riches.

— Y en avait-il en plus grande quantité ?

— Les habits rouges étaient comme ceci, dit Nick en levant quatre doigts ; les Américains comme cela, ajouta-t-il en levant un seul doigt. Il a fallu une bien plus grande fosse pour enterrer les habits rouges. Les Anglais gémissaient comme une femme qui a perdu son époux.

Ce fut ainsi que Saucy-Nick décrivit la célèbre bataille de Bunker's Hill, dont il avait été témoin oculaire. Il ne jugea pas à propos de dire qu'il avait donné le coup de grâce au propriétaire de l'épaulette, et n'expliqua pas comment il s'était procuré tant d'objets précieux. Son récit fut d'ailleurs très-véridique. Les auditeurs l'écoutèrent avec un vif intérêt; et lorsqu'il fut question du major Willoughby, Maud se cacha la figure avec les mains. Quant à Beulah, elle regarda plusieurs fois son mari avec inquiétude, et frémit à l'idée du danger auquel il allait être bientôt exposé.

Cette importante nouvelle raffermit Beekmann dans ses projets de départ. Dès le lendemain matin, il s'arracha des bras de Beulah éplorée et se rendit à Albany. Washington venait d'être nommé généralissime, et une guerre en règle allait commencer. Beekmann avait été promu au grade de colonel.

Pendant le cours de l'été, le bruit des combats parvint de temps en temps à la Roche habitée ; mais aucun événement ne troubla la tranquillité de la petite colonie. Joël lui-même fut forcé de porter le masque, et de moissonner pour autrui les blés qu'il avait espéré recueillir pour lui-même.

Beulah avait pour son mari toutes les alarmes d'une jeune épouse; mais comme les jours et les combats se succédèrent sans qu'il éprouvât d'accident, elle se résigna aux angoisses inséparables de sa position. Sa mère et Maud contribuèrent à la rassurer, bien qu'elles fussent elles-mêmes inquiètes de Robert Willoughby. Le major était toujours à Boston, et le régiment de Beekmann faisait partie des troupes qui bloquaient la ville. Ni l'un ni l'autre ne furent très-exposés, et les personnes qui s'intéressaient à eux apprirent avec joie que la mer séparait les combattants.

Au mois de novembre la famille quitta la Roche, suivant son habitude, et se rendit à Albany, où le colonel Beekmaan retrouva pendant quelques semaines sa bien-aimée Beulah. La vieille ville avait perdu de sa gaieté habituelle, mais elle possédait en ce moment un grand nombre de jeunes officiers américains qui papillonnèrent autour de Maud. Le capitaine ne fut pas fâché de voir les hommages dont sa fille cadette était l'objet, car il aimait les défenseurs des colonies, et n'était pas moins enchanté que Beekmann lui-même quand il apprenait les succès des Américains.

— Tout va bien, disait-il à son ami le chapelain; la métropole ouvrira les yeux et reconnaîtra bientôt son injustice. Tout rentrera dans l'ordre. Le roi sera aussi aimé qu'autrefois, et l'Angleterre et l'Amérique seront d'autant plus unies qu'elles se respecteront davantage. Je connais mes compatriotes : ils sont justes, et agiront en conséquence aussitôt qu'ils seront en état d'examiner froidement la vérité. Tel est le caractère de John Bull. Donnez-lui des motifs pour vous respecter, et il vous rendra bientôt justice; mais dès que vous lui donnez sujet de vous mépriser, il se conduit en despote absolu.

Telles étaient les opinions du capitaine Willoughby sur sa patrie, qu'il n'avait pas revue depuis trente ans, et où il avait hérité si récemment d'honneurs inattendus, sans concevoir le désir d'y retourner pour jouir de ses nouveaux titres.

Maud accueillit avec indifférence les jeunes militaires ou bourgeois qui l'entourèrent pendant la saison d'hiver. Deux ou trois compagnons d'armes du colonel Beekmann auraient particulièrement désiré entrer dans la même famille qu'un officier aussi estimé; mais aucun encouragement ne les enhardit à dépasser les limites d'une politesse assidue.

— Je ne sais comment cela se fait, dit un jour madame Willoughby à son mari, Maud ne prend aucun plaisir à des attentions qui flattent ordinairement les jeunes filles de son âge. Je suis sûre qu'elle a le cœur sensible et aimant, et cependant elle ne laisse paraître aucune marque de préférence.

— Son temps viendra comme celui de sa mère est venu. L'amour est inévitable pour les femmes comme la coqueluche et la rougeole pour les enfants; c'est une maladie que la jeune fille gagnera tôt ou tard sans aucune espèce d'inoculation.

Je ne me soucie pas de me séparer de mon enfant, dit madame Willoughby, qui ne cessait de regarder Maud comme sa fille ; mais, comme nous ne pouvons toujours rester ensemble, il vaudra mieux la marier tout de suite. Le jeune Verplanck, qui est du régiment d'Evert, me paraît un parti très-sortable.

— Je préférerais Luc Hering.

— Parce qu'il est plus riche ou plus influent ? Vous autres hommes ne songez jamais à établir une fille sans tenir compte des terres ou des maisons qu'on possède.

— Par saint Georges, ma femme ! les terres et les maisons ne gâtent rien au mariage.

— Cependant, répondit madame Willoughby d'un ton de reproche, nous n'avions rien ni l'un ni l'autre, ce qui ne nous a pas empêchés d'être heureux. Vous auriez été général, que je ne vous aurais pas aimé davantage.

— C'est vrai, ma chère Wilhelmina, reprit le mari en embrassant avec affection sa fidèle compagne; c'est vrai, ma chère enfant, car vous serez toujours une enfant à mes yeux; mais notre mariage fait exception à la règle. Pour ma part, je souhaite que la capricieuse Maud ne rencontre jamais de parti plus mauvais que Luc Hering.

— Vous avez tort, Willoughby, de traiter Maud de capricieuse. Elle est constante dans ses affections : voyez quel est son attachement fraternel pour Robert; elle a parfois pour lui plus de sollicitude que sa propre mère.

— Bah, Wilhelmina ! Maud n'a pas pour Robert plus d'attention que pour le reste de la famille. Moi-même, quoique vieux soldat, je songe avec anxiété aux coups de canon qu'on peut tirer à Boston ; j'espère d'ailleurs que Robert s'en tirera bien et que je vivrai assez longtemps pour le voir officier général. Quant à Maud, n'ayant pas d'amant dont elle donnât un fétu, je me figure qu'elle regarde Robert comme un pis aller.

— Je voudrais que tout fût fini. Il est triste de voir Evert et Robert dans les deux camps opposés.

— Soyez certaine que la guerre se terminera heureusement. Ce M. Washington est un homme de talent, et il sait conduire sa barque avec habileté. Vous rappelez-vous, Wilhelmina, la périlleuse affaire de Braddock? Il combattait avec l'armée anglaise, et, soit dit entre nous, nous aurions laissé nos os sur le champ de bataille s'il n'avait protégé la retraite. Je vous ai écrit à cette époque ce que je pensais de lui, et vous voyez que mes prédictions se réalisent.

L'un des faibles du capitaine consistait à se croire un prophète politique, et, comme il avait en effet manifesté jadis son estime pour Washington, il se rangeait avec plaisir du côté de celui qu'il admirait.

L'hiver se passa sans que Maud fît un choix entre ses nombreux amants. Au mois de mars, les Anglais évacuèrent Boston; Robert Willoughby mit à la voile avec son régiment et se rendit à Halifax, d'où il partit, sous les ordres de Henri Clington, pour l'expédition dirigée contre Charlestown. Le mois suivant, la famille retourna à la Roche, résidence plus sûre dans un moment aussi critique qu'un endroit plus fréquenté. La guerre continua, au grand regret du capitaine, sans aucun indice de la réconciliation qu'il avait prédite avec tant de confiance. La durée des hostilités refroidit son ardeur pour la cause coloniale. Né en Angleterre, il était opposé, dans le fond de son cœur, à une séparation entre l'Amérique et la mère-patrie, événement politique dont les initiés commençaient à parler sérieusement.

Dans le désir de chasser des idées désagréables, le digne propriétaire de la vallée s'y renferma et s'occupa activement de ses moulins et de ses céréales. Il avait résolu d'étendre ses possessions et d'affermer les terres qui restaient à défricher. Mais la situation du pays empêcha l'exécution de ce projet. La position géographique de la vallée la dérobait aux charges ordinaires du service militaire ; la présence du major dans les troupes anglaises, les anciennes relations du capitaine avec l'armée royale et les secrètes machinations de Joël ne laissaient aucun doute sur les opinions de M. Willoughby. Mais les autorités américaines ne jugèrent pas à propos de l'inquiéter. Le patriotisme de Joël Strides et du meunier se résigna à l'inaction; ils reconnurent d'ailleurs que la population de la vallée ne partageait pas leurs sentiments. Dans une circonstance où elle fut appelée à élire un député, toutes les voix furent données au capitaine, excepté celles des deux conspirateurs.

Quiconque eût vu la Roche pendant l'été de 1776 n'aurait pu s'imaginer qu'elle faisait partie d'une contrée déchirée par la révolution et bouleversée par la guerre. Un calme profond régnait autour de l'étang des castors, la solitude sublime des bois n'était troublée que par le bruissement des vents; le soleil répandait ses chaudes clartés sur un sol fertile, et les fruits mûrissaient comme dans les plus beaux jours de paix et d'espérance.

— Le calme de cette vallée a quelque chose d'effrayant, Beulah ! s'écria Maud un dimanche qu'elle était assise dans le salon écoutant le silence harmonieux de la forêt et les sons mélancoliques de la cloche du soir. Tout est tranquille autour de nous, et peut-être le sang coule à grands flots. Oh ! pourquoi ce maudit congrès a-t-il songé à faire la guerre !

— Evert m'écrit que tout est pour le mieux et que l'Amérique sera une nation, et même une très grande nation.

— C'est donc l'ambition qui tourne la tête aux Américains; mais ne serait-elle pas satisfaite s'ils demeuraient soumis à une grande puissance, au lieu de se détruire les uns les autres pour un fantôme de liberté ?

— Je ne sais, répliqua la jeune femme; mais vous connaissez le jugement sain d'Evert, et vous le devez croire incapable de mesures inconsidérées.

— Songez, Beulah, reprit Maud d'une voix tremblante, qu'Evert et Robert sont peut-être aux prises en ce moment même. Le dernier messager nous a annoncé que sir William Howe débarquait une grande armée aux environs de New-York, et que les Américains marchaient à sa rencontre.

Beulah ne répliqua pas, car, en dépit de son caractère calme et de la confiance qu'elle avait dans son mari, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment d'inquiétude. Le colonel lui avait promis de lui écrire par toutes les occasions possibles; il n'y avait pas manqué jusqu'à ce

jour, et elle s'attendait à recevoir prochainement des nouvelles. Il en vint en effet, mais par une voie qu'elle n'avait pas désirée.

Le mois de décembre avait ramené la récolte des fruits, et l'année promettait de finir sans incident extraordinaire. Beulah, mariée depuis un an, était déjà devenue mère; le major n'était pas revenu visiter la maison paternelle. Nick avait disparu peu de temps après son retour de Boston, et on ne l'avait pas revu dans la vallée.

CHAPITRE XI.

L'été de 1776 avait été favorable à l'étang des castors. Le capitaine se proposait d'offrir aux défenseurs de la bonne cause les porcs qu'il avait engraissés et qu'il pensait pouvoir faire conduire à travers la forêt jusqu'au fort Stanwix. Aucune nouvelle du théâtre de la guerre n'était parvenue à la famille, excepté une lettre par laquelle le major annonçait qu'il se portait bien et que sir William Howe était arrivé. Un court post-scriptum contenait les mots suivants : « *Dites à ma chère Maud que les femmes charmantes ont cessé de me charmer; la gloire occupe tous mes rêves; tous les objets de mon amour sont à la Roche; si j'avais rencontré une seule femme qui valût moitié autant que Maud, il y a longtemps que je me serais marié.* »

Le père, la mère et Beulah considérèrent ces paroles comme un badinage. Maud seule les envisageait autrement. Elle emporta la lettre dans sa chambre, la lut et la relut une douzaine de fois; elle ne pouvait se déterminer à la rendre; et, s'apercevant enfin qu'on ne la réclamait pas, elle la mit dans son sein. Elle la reprenait de temps en temps pour la relire dans sa chambre solitaire ou pendant ses promenades au milieu des bois.

La guerre n'avait pas encore produit sur ces frontières les désordres jusqu'alors inséparables de toutes les guerres d'Amérique. L'ennemi occupait la côte, et les efforts des combattants étaient dirigés sur ce point. Une tentative sur le Canada avait échoué faute de forces suffisantes. Cependant M. Woods rappela un jour la nécessité de placer les portes trop longtemps négligées.

— Nous avons le temps, dit le capitaine Willoughby; l'agriculture en souffrirait si nous occupions ailleurs les ouvriers. Nous sommes aussi en sûreté qu'à Hyde-Park, plus en sûreté même. Car Londres fourmille de voleurs, tandis que, grâce à vos sermons, nous n'avons à la Roche que des pécheurs d'une espèce moins dangereuse.

Le chapelain n'eut rien à objecter à ce raisonnement. L'année précédente Joël était parvenu à créer des obstacles qui avaient empêché de poser les portes, et on avait à peine reparlé de cette importante opération. On ignorait encore que les provinces avaient l'intention de se déclarer indépendantes. La lettre du major gardait le silence sur cette résolution; autrement le capitaine aurait regardé la lutte comme devant être de longue durée et se serait empressé de compléter ses moyens de défense. En attendant, les battants des deux portes reposaient contre le mur et la palissade.

Le capitaine Willoughby fit arracher les vieilles souches qui encombraient l'ancien étang des castors, nivela le terrain, et des vergers s'élevèrent autour des cabanes qui rendaient le paysage si riant. Le bétail paissait tranquillement dans les forêts à une distance de plusieurs milles. La vallée et les flancs des montagnes voisines étaient couverts de petits sentiers battus par le passage des troupeaux. Ces sentiers aboutissaient à plusieurs éminences d'où l'on jouissait d'une vue magnifique, et que Beulah et Maud visitaient souvent pendant la belle saison. Le petit Evert consolait Beulah de l'absence de son père et la rapprochait de Maud, qui prodiguait à cet enfant les soins les plus assidus. Lorsque Maud était libre, elle se rendait dans la forêt et la parcourait sans appréhension. L'absence de tout danger l'avait enhardie. La panthère était la seule bête féroce du pays, et les nombreux bûcherons qui parcouraient les coteaux voisins n'en avaient pas rencontré une seule depuis dix ans.

Le 23 septembre 1776, environ trois heures avant le coucher du soleil, Maud poursuivait tranquillement sa route, à peu de distance d'un rocher sur le haut duquel Michel O'Hearn avait fait un siége grossier par les ordres du capitaine. C'était un des points les plus éloignés de toute cabane, et il dominait l'étang des castors tout entier. Notre héroïne portait un large chapeau de paille dont la forme s'harmonisait avec celle de son visage. L'exercice avait embelli son teint d'un coloris éclatant, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, et, malgré l'expression triste ou du moins rêveuse qui lui était habituelle, elle surpassait en beauté les femmes les plus à la mode. Son costume était simple, mais de bon goût; Maud avait toujours soigné sa toilette, et elle s'en occupait davantage depuis le post-scriptum de Robert Willoughby. En arrivant sur le haut du rocher, Maud s'assit et ôta son chapeau pour laisser la brise se jouer librement sur son front brûlant, puis elle regarda le paysage qui avait pour elle des charmes inépuisables. Le soleil, en projetant obliquement ses rayons sur les prairies, allongeait les ombres et fondait tous les objets dans une teinte harmonieuse. La plupart des colons travaillaient aux champs, et les femmes, assises à l'ombre avec leurs enfants, maniaient l'aiguille ou faisaient tourner le rouet.

— Le beau spectacle ! pensa Maud. Pourquoi les hommes ne se contentent-ils pas des bienfaits de la nature, et ne vivent-ils pas dans une paix fraternelle commandée par les lois divines? Nous serions tous heureux dans ce séjour; nous ne serions pas sans cesse dans la douloureuse attente d'un malheur. Beulah et Evert veilleraient à l'éducation de leur fils. Les vieux jours de mes parents s'écouleraient paisiblement, et Robert pourrait ramener de la ville une femme que j'essaierais d'aimer comme j'aime Beulah... Non, je ne l'aimerais jamais autant ! Cependant il le faudrait bien, puisque ce serait un devoir pour moi.

Pendant ce soliloque, la physionomie de Maud était empreinte d'une singulière tristesse. Ses yeux reflétaient une lutte intérieure; il semblait qu'elle combattît ses propres espérances pour obéir avec résignation à la loi impérieuse du devoir. En ce moment, un cri s'éleva dans la vallée : c'était une de ces alarmes spontanées, involontaires, que la plume ne peut reproduire, mais dont les accents inspirent la terreur. On vit les habitants du moulin gravir les collines qui le dominaient, suivis de leurs femmes, qui traînaient après eux leurs enfants avec tous les signes de la plus vive frayeur. Le premier mouvement de Maud fut de s'enfuir; mais, après un moment de réflexion, elle reconnut qu'il était trop tard et qu'il fallait se résigner à attendre. Ses vêtements étaient de couleurs peu voyantes; elle avait derrière elle un rocher sombre, et il n'était pas vraisemblable qu'on l'aperçût à la distance où elle était placée. D'ailleurs les circonstances étaient trop urgentes pour qu'il fût permis d'hésiter, et une espèce de cusiosité vertigineuse se mêlait aux alarmes de notre héroïne.

Les fugitifs prirent le chemin de la Roche en entraînant avec eux les ouvriers qui travaillaient aux champs. Les uns marchaient droit à la maison, les autres coururent à leurs cabanes pour chercher leurs enfants. Le capitaine Willoughby parut à cheval au milieu des groupes, échangea quelques paroles avec le meunier et s'avança hardiment vers la colline. Maud trembla à l'idée des dangers qu'il courait. Elle le vit agiter son chapeau; il poussa un cri et reprit la route de la Roche. Quelques hommes armés étaient déjà réunis dans la cour. Le capitaine leur donna des ordres, entra, et reparut bientôt avec des armes, accompagné de sa femme et de Beulah, qui pressait le petit Evert contre son cœur.

Un certain ordre commença à s'établir parmi les colons. En comptant les individus de tout âge et de toute couleur, il y avait trente-trois hommes en état de porter les armes. On pouvait ajouter à ce nombre une quinzaine de femmes qui avaient montré, en abattant des daims, qu'elles savaient manier un fusil. Le capitaine Willoughby avait discipliné ses gens, qui avaient quelques notions des évolutions d'infanterie légère. Il avait nommé plusieurs caporaux; Joël Strides était sergent, et Joyce remplissait les fonctions d'adjudant. Vingt hommes se rangèrent en face de la porte, sur la pelouse, sous le commandement de Joyce; et dès que les derniers fuyards eurent franchi la palissade, le capitaine réunit des ouvriers pour placer les portes de la seconde enceinte.

Maud allait quitter le rocher, quand une bande de cinquante Indiens couronna le sommet des coteaux. Le ruisseau la séparait de la Roche; mais, pour atteindre le pont qui le traversait, il lui fallait suivre un sentier sinueux, et les sauvages l'auraient inévitablement devancée. Elle préféra donc rester sur son observatoire.

La bande qui couronnait la colline auprès des moulins ne faisait aucune manifestation. Elle voulait seulement reconnaître la place et attendre du renfort. Elle ne tarda pas à s'augmenter d'une trentaine de guerriers. Au bout de quelques minutes d'inaction, les sauvages tirèrent un coup de fusil comme pour essayer la portée d'une balle. Aussitôt les hommes qui étaient sur la pelouse se retirèrent en dedans des palissades, mirent leurs armes en faisceau, et se joignirent aux travailleurs qui essayaient de placer la porte. Comme le capitaine enjoignit aux femmes de se retirer, Maud supposa que la balle était tombée dans la cour; heureusement personne n'avait été atteint.

Les portes destinées à la palissade étaient d'un bois léger; mais la difficulté était de les faire entrer dans leurs gonds, à cause de leur hauteur. Il fallait une grande force physique pour les enlever, et beaucoup de précision pour les adapter. La proximité d'un ennemi aussi farouche ôtait aux travailleurs le sang-froid nécessaire à cette opération. La pauvre Maud perdit le sentiment de son propre danger, et, dans une agitation fébrile, elle se leva plusieurs fois en voyant le battant tomber à côté des gonds. Cependant les ouvriers persévérèrent pendant que des sentinelles surveillaient attentivement les sauvages.

Maud s'agenouilla, le visage incliné sur son banc, et murmura de courtes mais ferventes prières pour les êtres chéris que renfermait la Roche. Elle se releva plus calme. Il y avait un premier battant de posé, et le capitaine le faisait tourner sur ses gonds. Maud sentit son cœur soulagé, quoiqu'elle sût par ouï-dire que les Indiens n'attaquaient jamais en plein jour. L'attitude calme de son père acheva de la rassurer.

Les habitants de la Roche se préparaient à poser le second battant, quand un Indien traversa seul la prairie, tenant à la main une branche d'arbre qu'il agitait en l'air avec vivacité. C'était un parlementaire qui désirait entrer en pourparlers avec les visages pâles. Le capitaine alla au-devant du messager. Ils eurent ensemble une conférence dont Maud ne put saisir l'objet. Au moment où ils se séparaient, les travail-

leurs poussaient un cri de joi : le second battant était en place et se balançait sur les gonds. Le sauvage s'éloigna plus lentement qu'il n'était venu, s'arrêtant par intervalles pour examiner la maison et les fortifications.

La palissade était pour la Roche une grande garantie de sécurité. On pouvait, à la vérité, la franchir par escalade ; mais une telle entreprise exigeait beaucoup de courage et d'adresse et, dans le cas où on la tenterait pendant la nuit, les sentinelles avaient le temps de donner l'alarme. En outre, l'ennemi devait être peu tenté de s'aventurer entre la palissade et la seconde enceinte. A moins d'être sûr d'emporter d'assaut la citadelle, il y resterait enfermé comme dans une prison et exposé au feu qui partirait des meurtrières. Maud savait tout cela par ses conversations avec son père, et elle comprenait tous les avantages du travail qu'on venait d'achever. Les planches étaient solides, parfaitement jointes, à l'épreuve de la balle et, dans le cas même de l'escalade, les femmes et les enfants avaient le temps de gagner la cour.

Maud résolut d'attendre à son poste la chute du jour; elle s'étonnait qu'on ne remarquât pas son absence, mais elle attribuait avec raison cet oubli à la soudaineté de l'alarme et à la multitude de pensées qui avaient dû préoccuper les siens.

— Je resterai où je suis, pensa Maud avec un peu d'orgueil. Si je ne suis pas réellement la fille de Hugues Willoughby, je prouverai que je ne suis pas complétement indigne de son amour et de ses soins. Je puis passer la nuit dans la forêt sans en souffrir.

Au moment où ces idées lui traversaient l'esprit, une pierre se détacha d'un sentier situé au-dessus d'elle, et roula jusqu'à ses pieds. Elle entendit des pas, et son cœur battit plus violemment. Cependant elle comprit que son salut dépendait de son immobilité parfaite. Elle retint son haleine.

— Peut-être, se dit-elle, c'est une autre personne de la maison. J'ai vu Michel dans le bois toute l'après-midi. Ce fidèle serviteur sera un trésor pour moi dans ce terrible moment.

Elle allait se lever, quand elle vit paraître un homme qu'elle ne reconnut pas, revêtu d'une blouse de chasse et portant sous le bras une carabine. L'étranger ne la remarqua pas d'abord, mais bientôt en l'apercevant il leva les mains avec surprise, posa sa carabine contre un arbre et s'élança en avant. La jeune fille ferma les yeux et, la tête inclinée, se laissa glisser sur le banc, attendant le coup mortel du tomahawk.

— Maud, ma chère Maud, ne me reconnaissez-vous pas? s'écria le nouveau venu en se penchant vers la jeune fille et lui passant un bras autour de la taille par un mouvement affectueux mais plein de réserve et de délicatesse. Levez-vous, ma chère enfant, et montrez-moi que vous ne me craignez pas.

— Robert! s'écria Maud presque inanimée. D'où venez-vous? Pourquoi arrivez-vous dans ce moment fatal? Plût à Dieu que vous eussiez choisi un autre temps!

En disant ces mots, Maud fut assez remise pour pouvoir regarder Robert en face avec une expression où la crainte était entremêlée d'une indicible tendresse. Cependant elle ne l'embrassa pas comme un frère bien-aimé; au contraire, lorsqu'il la pressa doucement contre son cœur, elle le repoussa légèrement. Quand elle se fut dégagée, elle montra du doigt la vallée.

— Voyez, dit-elle, les sauvages sont enfin venus, et le combat va commencer.

Le regard militaire du jeune Willoughby embrassa la scène d'un coup d'œil. Les Indiens étaient toujours sur la colline; et les colons, après avoir placé les portes des palissades, s'occupaient de celles de la cour, plus pesantes et plus difficiles à soulever. Quelques questions adressées à Maud le mirent bientôt au fait de ce qui s'était passé depuis une heure.

— Etes-vous seule, ma chère Maud? demanda-t-il avec étonnement.

— Toute seule; cependant je croyais que Michel se trouvait aussi dans les bois.

Le major tira de sa poche une lunette d'approche.

— Vous vous trompiez, dit-il en la pointant sur la maison, Michel soutient la porte. Il est debout, inébranlable comme un terme. J'aperçois d'autres figures de connaissance, et mon père est aussi actif et aussi calme que s'il était à la tête d'un régiment.

— Je suis donc seule.

— Non pas, tant que je serai avec vous, ma chère amie. Croyez-vous encore ma visite inopportune?

— Peut-être non. Dieu sait ce que je serais devenue à l'approche de la nuit! mais nous sommes en sûreté sur ce banc.

— Les Indiens ne peuvent-ils pas nous voir quand nous les voyons si distinctement?

— Je ne pense pas, grâce au noir rocher qui est derrière nous. J'ai souvent observé que, lorsque Evert et Beulah étaient ici, on ne les apercevait pas de la pelouse. Ma robe est de couleur sombre et votre habit de la couleur des feuilles. Demeurons ici ; c'est le meilleur endroit pour voir ce qui se passe dans la vallée.

— Vous êtes la fille d'un soldat, Maud, et la nature vous a évidemment destinée à être la femme d'un soldat.

— Je ne me marierai pas, murmura Maud sachant à peine ce qu'elle disait. Mais par quel hasard vous trouvez-vous ici? L'état actuel des choses rend vos visites plus dangereuses que jamais.

— Qui reconnaîtrait un major d'infanterie sous ce rustique équipement? Je n'ai pas à craindre les soupçons de mes chefs, si je parviens à échapper aux sauvages. Présentement, ceux-ci ne paraissent pas avoir des dispositions très-hostiles. Regardez-les, ils préparent leur repas, et voici des chasseurs qui apportent un daim.

Maud prit la lunette d'une main mal assurée; mais elle la rendit aussitôt au major, car elle fut saisie de frayeur en les voyant aussi rapprochés d'elle par l'effet d'optique.

— Ce daim a été tué ce matin par le meunier, dit-elle. Ils l'ont sans doute trouvé dans sa cabane. Remercions Dieu de ce temps d'arrêt : il laissera à mon père le loisir de placer l'autre porte. Regardez, Robert, comme la besogne avance.

— On vient d'attacher un battant. Persévérez, mon noble père, et vous serez bientôt à l'abri de l'ennemi. Que de sang-froid il déploie! Ah! Maud, Hugues Willoughby devrait être maintenant à la tête d'une brigade pour nous aider à étouffer cette maudite rébellion.

— Est-ce pour lui rappeler ses devoirs que vous venez ici?

— Oui, Maud, et j'espère que vous seconderez mes efforts.

— Hélas! il est trop tard! Le mariage de Beulah avec Evert a raffermi le capitaine dans ses opinions.

Robert Willoughby allait répondre, mais un mouvement subit qui s'effectua à la Roche attira toute son attention.

CHAPITRE XII.

La plupart des femmes, ayant à leur tête madame Willoughby et Beulah, étaient sorties de la cour et se répandaient entre la seconde enceinte et la palissade; le capitaine avait aussi quitté la porte; les hommes qui allaient soulever le dernier battant avaient suspendu leur travail. Il était évident que de nouveaux motifs d'inquiétude avaient produit ces mouvements. Toutefois les faisceaux d'armes demeuraient intacts, et les Indiens ne faisaient aucune démonstration nouvelle. Le major regarda attentivement avec sa lunette.

— Qu'y a-t-il, mon cher Robert? demanda Maud. Ma mère paraît alarmée.

— Sait-on que vous avez quitté la maison?

— Je ne pense pas. Quand je suis sortie, Beulah et ma mère étaient auprès de l'enfant, et mon père surveillait les laboureurs. Je n'ai parlé à personne, et je n'ai rencontré personne avant d'entrer dans le bois.

— On s'aperçoit de votre absence : il n'est pas étonnant qu'elle excite de l'inquiétude.

— Tirez un coup de fusil, Robert, pour attirer leur attention de notre côté. Je vais agiter mon mouchoir : c'est un signal que j'ai fait quelquefois à Beulah.

— Ne compromettons pas notre sûreté. Suivons leurs mouvements, et tenons-nous prêts. Un coup de fusil nous trahirait.

Ces paroles, prononcées d'une voix affectueuse que Maud aimait à entendre en tout temps, furent d'autant plus douces à ses oreilles que la mort planait sur sa tête.

Il était manifeste qu'on cherchait notre héroïne, et qu'on avait parcouru toute la maison inutilement. Personne ne songeait plus au second battant, et l'on semblait vouloir tenter une sortie par une des fenêtres du salon. On sait que cette pièce donnait sur un rocher à pic dont le pied était baigné par les eaux du ruisseau; ce rocher avait environ quarante pieds de haut et, quoiqu'il offrît un retranchement presque inaccessible, un homme alerte pouvait, à l'aide d'une corde, descendre de la fenêtre sans difficulté. Cette partie de la maison était complétement invisible aux sauvages, qui se trouvaient toujours campés sur le rocher près du moulin, à un demi-mille des portes de la palissade; une fois parvenu au lit du ruisseau, on pouvait aisément, en suivant les sinuosités hérissées de buissons, gagner la forêt sans être aperçu.

— On se prépare à envoyer à votre recherche.

— La chose est faisable, pourvu que les sauvages conservent leur position actuelle. Il est étonnant qu'ils n'aient pas envoyé un détachement derrière la Roche, où, abrités par les taillis, ils auraient pu tirer sur les croisées. Devant la façade il n'y a que quelques haies trop basses pour les protéger, et voilà sans doute pourquoi ils n'osent descendre de la colline.

— Ils ne connaissent pas sans doute la vallée. A l'exception de Nick, peu d'Indiens nous ont visités. Ils appartenaient tous à des tribus amies. Il n'y avait parmi eux aucun guerrier. Nick est le seul qui mérite ce nom.

— Serait-il le chef de la bande? Je n'ai jamais eu une grande confiance en lui. Cependant il connaît la famille depuis trop longtemps pour qu'on puisse le soupçonner d'une pareille infamie.

— Mon père le regarde comme un fripon, mais il n'est pas certain qu'il en pense au fond tout le mal qu'il en dit. D'ailleurs Nick connaît la vallée; il n'aurait pas manqué de faire investir le derrière de la maison. Les sauvages sont venus par les routes ordinaires qui aboutissent toutes à la rivière au-dessous des moulins.

— C'est vrai; je me suis égaré en venant ici; mais, par bonheur,

j'ai reconnu à sa forme la crête de la montagne qui est au-dessus de nous; et lorsque j'ai retrouvé les sentiers foulés par les troupeaux, j'ai su qu'ils me conduiraient du côté de la rivière. Voici un homme qui descend de la fenêtre.

— Oh! Robert, j'espère que ce n'est pas mon père.

— Je vous le dirai mieux quand il aura touché le sol. Si je ne me trompe, c'est l'Irlandais Michel O'Hearn.

— Honnête Michel! quoiqu'il ne sache que manier la pioche, il se met toujours en avant. N'est-il pas accompagné de quelqu'un?

— Oui, un autre vient de descendre. On se serait épargné la peine de l'envoyer, Maud, si l'on vous savait gardée par un homme qui mourrait avec joie pour votre salut.

— On n'y songe guère, Robert, répliqua Maud à voix basse, on ne se doute pas que vous êtes aussi près de notre famille. Mais on ne voit plus descendre personne. Ils font bien de ne pas affaiblir la garnison.

— Voilà les combattants qui reprennent leurs armes et qui se préparent à la défense. C'est Joël Strides qui accompagne Michel.

— J'en suis fâchée, reprit Maud, qui avait une antipathie instinctive pour l'inspecteur, je ne voudrais pas qu'il vous sût ici.

— Pourtant, reprit le major, Joël paraît jouir de la confiance de mon père.

— Il ne possède pas la mienne, et Michel m'en a souvent parlé de manière à m'inspirer des doutes sur son compte.

— Il faudra bien qu'il me voie, Maud; si je ne vous avais rencontrée par hasard, je serais entré hardiment à la Roche, convaincu que mon père n'avait aucun serviteur assez vil pour trahir le fils de la maison.

— Je répondrais de Michel sur ma vie; mais tenez-vous sur vos gardes avec Joël Strides.

Cependant les deux hommes avaient quitté le pied des rochers et côtoyaient le ruisseau, abrités par les buissons. On les vit bientôt entrer dans le bois, et le major proposa d'aller au-devant d'eux; mais la jeune fille le conjura de nouveau de se méfier de Joël Strides, et d'attendre qu'il n'y eût pas d'autre parti à prendre avant de se mettre en rapport avec cet homme. Rien n'était plus facile que de se cacher jusqu'à la nuit et de s'approcher secrètement de la Roche. Le major déclara qu'il ne pouvait abandonner Maud avant qu'elle fût en sûreté. Maud répondit que les places où elle s'asseyait d'habitude dans les bois étaient particulièrement connues de Michel. C'était d'abord une faible chute d'eau, où l'on avait arrangé un banc et une petite table pour y travailler ou prendre des rafraîchissements; puis, un peu plus loin, en remontant le ruisseau, il y avait un profond ravin dont Maud affectionnait les beautés sauvages. Michel ne manquerait pas d'y conduire son compagnon, et visiterait en dernier lieu le rocher sur lequel ils se trouvaient actuellement. Pendant ces investigations, le crépuscule ferait place à la nuit; et aussitôt qu'on entendrait les pas des messagers, le major pourrait s'éloigner sans danger et se diriger vers la Roche. Ce plan fut adopté par Robert. Comme la bande des sauvages restait toujours immobile, il n'y avait aucun motif pour changer de place immédiatement. Les Indiens avaient respecté les moulins et les cabanes; ils attendaient pour agir les ténèbres favorables de la nuit.

Dans les instants d'épreuve, c'est toujours un grand soulagement pour l'esprit que d'avoir un plan arrêté. Le major et Maud se mirent à converser avec plus de suite et de tranquillité. Robert lui adressa diverses questions sur l'état de la famille, sur son père, sur sa mère, sur Beulah et sur son enfant, qu'il ne connaissait pas encore.

— Ressemble-t-il à son rebelle de père? demanda l'officier du roi avec un sourire qui sembla à la jeune fille empreint d'un sentiment pénible. A-t-il les traits des Willoughby? Beekman est un Hollandais de bonne mine. Pourtant je désirerais que l'enfant eût quelque chose de la bonne souche anglaise.

— Le petit garçon ressemble à la fois à son père et à sa mère, mais plutôt au premier, à la vive satisfaction de Beulah. Le colonel Beekman est un très-digne homme, un mari tendre et attentif; sans cette guerre, rien ne manquerait au bonheur de Beulah.

— Alors je lui pardonne à moitié sa trahison. Quant à l'enfant, j'aurai pour lui les attentions d'un oncle. Et vous, Maud, comment vous acquittez-vous de vos devoirs de tante?

Maud sourit sans répliquer; elle songea qu'elle n'était pas réellement parente du fils de Beulah. Elle éprouva un embarras dont le major ne s'aperçut pas.

— Ces petites créatures, reprit-il, introduisent de nouveaux liens dans la famille, elles prennent la place de la génération précédente, et nous supplantent dans l'affection de nos parents. Maintenant Beulah m'aimera non pas comme son frère, mais comme l'oncle de son fils.

— Vous, Robert, s'écria Maud, soyez-en sûr, Beulah vous aimera toujours comme son frère!...

Maud baissa brusquement la voix, et, sans exprimer les pensées qui l'assiégeaient, elle fixa les yeux sur le sol. La conversation fut suspendue, puis elle eut pour objet ce qui se passait dans la vallée.

Le soleil était couché et les ombres du soir commençaient à couvrir le paysage d'un voile épais. Toutefois on pouvait juger de l'anxiété que causait à la Roche l'absence de notre héroïne. Le battant de la porte était à sa place, étayé par des solives, mais on ne songeait pas à le mettre sur ses gonds.

— Silence! murmura Maud, dont le danger de son compagnon avait aiguillonné tous les sens. Ils approchent; j'entends la voix de Michel. Aucun danger ne peut empêcher le pauvre O'Hearn de donner cours à son éloquence. Ses idées se pressent au bout de sa langue en même temps qu'elles se présentent à son esprit; et c'est le hasard qui décide de celle qu'il doit énoncer la première.

— Je me retire, ma chère amie, puisque vous semblez le désirer avec tant d'ardeur, mais je ne m'éloigne pas encore, et vous pouvez compter sur moi.

— N'oubliez pas de venir sous la fenêtre par laquelle ils sont descendus! dit Maud avec précipitation, car le bruit des pas se rapprochait.

Le major se pencha et déposa un baiser sur une joue qui, bien que glacée par la crainte, devint brûlante sous les lèvres de Robert. Puis il disparut derrière les rochers.

— Le diable emporte tous les Indiens d'Amérique! dit Michel en gravissant l'escarpement. C'est ici que nous trouverons la jeune demoiselle, ou nous ne la trouverons jamais. Maudit pays, où l'on est exposé à perdre une aussi jolie femme dans les bois!

— Vous parlez trop haut, Michel.

— Oh! voudriez-vous m'en empêcher, je ne suis pas d'humeur à vous écouter. Je connais maintenant votre caractère, et vous ne me reprendriez plus à manœuvrer un bateau en dépit de mes inclinations. Mais qu'aperçois-je? Voilà miss Maud bien tranquille ici, tandis que les sauvages sont au moulin et que toute la maison est bouleversée.

— Est-il possible que vous me cherchiez? dit Maud en maîtrisant ses émotions. C'est l'heure à laquelle je reviens habituellement.

— Il s'agit bien de l'heure! répondit Michel. Ne savez-vous pas qu'il y a sur le rocher assez d'Indiens pour scalper une province tout entière?

— Je les ai aperçus, Michel, répliqua Maud d'un air de résolution qui aurait charmé le capitaine, mais avec du sang-froid nous échapperons au danger. Donnez-moi donc des nouvelles de la famille.

— Tout le monde va bien. Votre mère n'est abattue qu'à cause de vous. Quant à Beulah, ce n'est qu'ici qu'on trouverait sa pareille. Le capitane a l'air de commander six ou huit régiments. Par saint Patrick! je voudrais voir ces gueux de sauvages franchir les barricades, rien que pour fournir au vieux capitaine l'occasion de les rosser d'importance. Pour ma part, je suis armé d'un shillelah qui fendrait un casque en deux. C'est dommage que ces sauvages ne portent pas de casques; mais cela ne m'empêchera pas d'essayer mon couteau sur leurs têtes.

— Je vous remercie, Michel, du courage que vous montrez et de l'intérêt que vous prenez à notre famille. N'est-il pas encore trop tôt, Joël, pour nous aventurer dans la prairie?

— Je pense que non, pourvu que Michel se taise ou du moins qu'il ne parle pas si haut.

— Voilà vingt fois que vous me répétez la même chose, s'écria l'Irlandais. Croyez-vous que je sois sourd?

— Faites silence, je vous prie, Michel, interrompit Maud, il s'agit de mon salut. Rappelez-vous que je ne suis guère belliqueuse, et qu'il ne faut pas nous attirer de mauvaises rencontres. Hâtons-nous de descendre le coteau. Marchez devant, Joël, pour nous servir de guide. Michel nous suivra, prêt à combattre au besoin, et je formerai l'arrière-garde. Ayons soin de ne parler que dans le cas d'une nécessité absolue.

La troupe se mit en marche. Maud resta quelques pas en arrière, afin que le major pût l'apercevoir et ne pas s'égarer dans les ténèbres. Au bout de quelques minutes, ils avaient tous atteint le pied du coteau. Joël, au lieu d'entrer dans les champs, poursuivit sa route à travers les bois, afin de traverser le ruisseau à l'endroit où il sortait de la forêt. Par intervalles, le guide s'arrêtait pour écouter si aucun mouvement ne se manifestait sur la pelouse. Maud était préoccupée de la crainte que Robert Willoughby ne se perdît au milieu des mille détours du sentier. Elle retournait souvent la tête et, l'apercevant dans le lointain, elle vit avec joie qu'il suivait la bonne route. Comme Michel et Joël se tenaient en avant, elle conservait l'espoir que le major ne serait pas découvert.

Ils traversèrent le ruisseau sur un tronc d'arbre qu'on avait abattu pour faire un de ces ponts rustiques en usage dans les forêts d'Amérique. Maud le franchit sans avoir besoin d'assistance; elle était rassurée par l'idée de se trouver du côté du ruisseau où était la Roche. Joël ne songeait qu'à observer la plaine qui s'étendait devant la façade, et n'avait aucune espèce de soupçon.

Le crépuscule avait disparu. Toutefois il restait assez de clarté pour permettre à Maud de voir que plusieurs personnes veillaient pour elle, soit aux fenêtres, soit derrière les palissades. La distance était si faible qu'on aurait conversé en élevant la voix, si ce n'eût été s'exposer à être surpris par les espions de l'ennemi.

— Suivons le ruisseau, dit Joël, marchons vite et gardons le silence.

Maud le laissa s'avancer avec Michel, et se cacha derrière un arbre. Là, elle put échanger quelques mots d'explication avec Robert Willoughby; elle vint ensuite rejoindre ses guides, et, parvenus à l'angle du rocher, ils longèrent la palissade. Maud put remarquer derrière l'enceinte les regards qui se fixaient sur elle; mais elle ne s'ar[illegible]êta point; elle ne prononça pas un seul mot. Un profond silence rég[illegible]t à la Roche. Dès que Joël parut à la porte, elle fut ouverte aussitôt, et

Maud se retrouva dans les bras de sa mère. Madame Willoughby avait suivi la marche de sa fille autour des palissades et se tenait prête à la recevoir. Beulah vint ensuite ; puis le capitaine embrassa et gronda sa petite favorite.

— Pas de reproches, Hugues, dit madame Willoughby ; Maud a fait sa promenade habituelle, et personne ne pouvait prévoir ce qui est arrivé.

— Ma mère, mon père, s'écria Maud hors d'haleine, remercions Dieu de mon salut, du salut de ceux qui nous sont chers. Entrons vite dans la maison, j'ai beaucoup de choses à vous dire. Ne perdons pas un instant, rendons-nous vite au salon.

Comme c'était la chambre où la pieuse famille accomplissait d'ordinaire ses dévotions en commun, les auditeurs s'imaginèrent que la jeune fille voulait prier avec eux ; ils s'empressèrent de la suivre. Maud ferma avec soin la porte de la chambre. Elle regarda tout le monde avec attention pour s'assurer qu'aucun étranger n'était parmi eux. Ne voyant que ses parents et le chapelain, elle raconta immédiatement ce qui s'était passé, et indiqua la place où le major attendait un signal pour approcher. Il est inutile de dire combien cette nouvelle excita d'étonnement, de plaisir et en même temps d'inquiétude.

Le capitaine ne partageait pas les appréhensions de sa fille au sujet de la fidélité de ses gens ; mais il céda aux instances de Maud, corroborées par celles de madame Willoughby.

Maud prit une lampe, et se plaça dans une petite chambre qui était à l'angle du bâtiment, et qu'éclairait seulement une longue et étroite fenêtre. Cette lampe était le signal convenu, et les femmes, certaines de n'être pas vues dans l'obscurité, se penchèrent, avec des battements de cœur, pour écouter les pas de Robert. On ne tarda pas à les entendre. Le capitaine Willoughby avait préparé une corde, que le major s'attacha autour du corps, et qu'il tira pour avertir qu'il était prêt.

— Que faire ? demanda le capitaine avec l'accent du désespoir. Woods et moi, nous ne pouvons enlever un homme de cinq pieds six pouces.

— Paix ! murmura Maud, patience ! j'ai tout prévu. On peut se fier à Michel et aux nègres ; je vais les appeler.

Les deux Pline et l'Irlandais parurent bientôt dans la chambre.

— O'Hearn, dit Maud, je crois que vous êtes mon ami ?

— Si je le suis ! quelle question ! Demandez-moi une dent, et je vous donnerai toute la tête. Pour vous obliger, je mangerais sans fourchette jusqu'à la fin de mes jours.

— Pour vous, Pline, ainsi que votre fils, vous m'êtes dévoué dès mon enfance. Pas un mot de ce que vous verrez. Maintenant tirez cette corde avec précaution, de peur de la casser.

Les hommes se mirent à l'œuvre ; et Michel dit aux nègres, qui riaient :

C'est quelque baril de provisions que le capitaine fait monter, dans la crainte du blocus.

En ce moment, la tête et les épaules d'un homme parurent à la fenêtre ; Michel lâcha la corde, saisit une chaise, et allait frapper l'inconnu, quand le capitaine l'arrêta.

— C'est un de ces misérables sauvages qui s'est mis à la place du baril ! s'écria Michel d'une voix retentissante.

— C'est mon fils, répondit doucement le capitaine. Ayez soin d'être discret.

CHAPITRE XIII.

Toute la famille embrassa Robert avec effusion, excepté Maud, qui pleurait silencieusement à l'écart.

— Et vous aussi, vieillard, dit Robert Willoughby en se tournant vers Pline l'Ancien, donnez-moi la main. Ce n'est pas la première fois que vous m'avez tenu entre le ciel et la terre. Votre fils a été mon compagnon d'enfance, et je veux aussi lui serrer la main. Vous êtes franc comme l'or, O'Hearn, et nous serons toujours amis.

Lorsque le major fut seul avec sa famille et que le calme fut revenu, le capitaine dit à Robert :

— Vous n'avez pas entrepris sans but ce voyage périlleux ?

— Non sans doute, répondit le fils ; mais songeons d'abord à l'attaque qui se prépare, et assignez-moi un poste pour que je puisse prendre part à la défense de la maison.

— Nous y aviserons quelques heures plus tard. Tout est tranquille maintenant : les sauvages ont allumé des feux sur les rochers, et paraissent se préparer au repos. J'ignore encore leurs véritables dispositions, et le messager qu'ils m'ont envoyé m'a tenu un langage pacifique.

— Ils ont pourtant le corps peint comme pour aller à la guerre. Je me rappelle avoir vu des guerriers dans ma jeunesse, et ceux-ci me paraissent, pour employer leurs expressions, avoir déterré la hache de guerre.

— Celui qui s'est présenté à la Roche n'était pas un guerrier. Il m'a dit qu'ils se rendaient sur les bords de l'Hudson pour apprendre les véritables motifs qui divisaient leurs grands-pères anglais et leurs grands-pères américains. Il était chargé de me demander des vivres. Quelles que soient les apparences, je dois me préparer au combat. J'ai longtemps vécu sur les frontières, et j'ai appris à ne pas compter sur la bonne foi des Indiens. Nous sommes, Dieu merci, bien retranchés ; nous avons assez de munitions pour résister longtemps et assez de provisions pour ne pas craindre un blocus.

— Mais vous laissez les moulins, les blés naissants, les granges, les cabanes de vos ouvriers à la merci de ces misérables.

— C'est un malheur inévitable : je ne veux pas exposer inutilement la vie de pères de famille contre une force supérieure. J'ai dit aux sauvages de prendre aux moulins de la viande et du grain ; ils trouveront du porc dans les chaumières, et ils se sont déjà emparés d'un daim que j'espérais avoir le plaisir de découper de mes mains. Le bétail est en sûreté dans les bois ; mais les granges et les maisons sont exposées à l'incendie : il n'y a pas moyen de l'empêcher. Si les Indiens demandent du rhum ou du cidre, la continuation de la paix deviendra difficile : car un refus peut les irriter ; et si on leur accorde des boissons, ils se plongeront infailliblement dans l'ivresse.

— Ne serait-ce pas avantageux pour nous ? s'écria le chapelain. Les hommes ivres dorment profondément : nos gens pourraient se glisser parmi eux et leur dérober leurs armes.

— Ce serait agir en jésuite plutôt qu'en soldat, répliqua le capitaine avec un sourire. Il vaut mieux qu'ils ne boivent pas ; et comme ils ne se montrent pas hostiles dans ce moment, nous pouvons nous asseoir et causer du motif auquel nous devons la visite de Robert.

— Je viens ici, mon père, dit le major, avec la permission, je puis même dire avec les ordres de sir William Howe ; car, au point où en sont les affaires, tous les hommes influents doivent se déclarer pour la couronne.

Le mouvement général des auditeurs prouva au major l'intérêt qu'il excitait. Comme les fenêtres étaient ouvertes, il poursuivit à voix basse pour ne pas attirer l'attention du dehors :

— D'après le peu de mots que j'ai échangés avec Maud, je vois que vous n'êtes pas instruit d'une circonstance importante : le congrès américain a déclaré les colonies complétement indépendantes de l'Angleterre. La lutte est engagée entre deux nations.

— Vous m'étonnez, Robert ! je croyais qu'on n'en arriverait jamais là.

— Je savais bien que votre attachement à la patrie se réveillerait en apprenant cette nouvelle ! répondit le major, qui vit avec plaisir la vive indignation de son père. Oui, cette déclaration a eu lieu, et c'est pour la soutenir qu'on se bat aujourd'hui.

— La France doit y être pour quelque chose. J'avoue que cette nouvelle trouble toutes mes idées.

— Déjà les plus honorables de nos ennemis ont déserté la cause américaine. Nous ne vous avons jamais regardé comme un adversaire déclaré, quoique malheureusement vous penchiez trop du côté des colonies. Mais, m'a dit le commandant en chef dans notre dernière entrevue, sir Hugues se décidera maintenant. Tous vos anciens compagnons d'armes, mon cher père, vous appellent aujourd'hui sir Hugues, et je vous jure que je n'ai jamais parlé du titre dont vous avez hérité. Lord Howe a bu publiquement à la santé de sir Hugues Willoughby la dernière fois que j'ai eu l'honneur de dîner avec lui.

— Veuillez donc l'en remercier, Robert. En réalisant tout ce que je possède, je pourrais à peine subsister dans une société où le luxe est porté au plus haut degré. Mon intention n'est donc pas de retourner en Angleterre. Dans ce cas, que puis je faire d'un vain titre ? Si je pouvais vous le transmettre, mon cher enfant, suivant l'ancienne loi écossaise, vous seriez baronnet dès ce soir. Provisoirement, vous êtes dans l'obligation d'attendre un événement que vous êtes loin de désirer : ma mort ; et vous resterez Robert Willoughby tout court, à moins que vous ne gagniez vos éperons dans cette déplorable guerre. Avez-vous quelques nouvelles militaires à nous donner ? Nous ne savons rien de ce qui s'est passé depuis l'arrivée de la flotte.

— Nous sommes à New-York, après avoir défait Washington. Les rebelles, — le major prononça ce mot avec plus d'assurance qu'autrefois, — les rebelles ont battu en retraite dans le haut pays, près des frontières du Connecticut.

— Ce Washington s'était bien montré dans la guerre contre la France.

— On ne met pas en doute son talent, dit Robert ; mais il a de mauvais soldats, qui me font parfois rougir d'être leur compatriote.

— Comment cela ? reprit le capitaine ; vous m'aviez dit qu'ils s'étaient bien conduits aux affaires meurtrières de Lexington et de Bunker's-Hill.

— Ils semblent aujourd'hui avoir perdu toute leur ardeur.

— Il ne faut pas cependant les mépriser, Robert. Des pères et des maris, des frères et des amants sont de redoutables ennemis tant qu'ils ne perdent pas de vue leur clocher ; mais la discipline seule peut former des hommes capables de supporter une campagne. Je connais les Américains, et pourvu qu'ils aient de bons officiers, pourvu que leurs chefs ne les maltraitent pas, vous les verrez faire des merveilles.

Le major s'aperçut que Beulah gardait le silence et, songeant qu'elle avait un mari dans les rangs de ce qu'il appelait les rebelles, il changea de conversation. On s'occupa de loger convenablement l'hôte inattendu. Auprès de la bibliothèque, qui n'avait aucune communication directe avec la cour, était une petite chambre où le capitaine, en cas

d'indisposition, se couchait parfois sur un lit de camp. On donna cette chambre au major. Il pouvait manger au salon, s'il était nécessaire. Mais, comme toutes les fenêtres de cette aile de la maison donnaient sur la campagne, il ne risquait d'être vu que par les domestiques, dont la discrétion était à l'épreuve.

La nuit était sombre. Il fut convenu que le major, son père et le chapelain pousseraient une reconnaissance aussitôt que tout le monde serait endormi. Un bon souper répara les forces du voyageur, et l'on eut soin de fermer les volets, qui étaient à l'épreuve de la balle, afin de pouvoir se servir de lumières sans donner un point de mire aux sauvages.



Beulah Willoughby et Evert Beekmann furent mariés dans la petite chapelle.

— Pour plus de sûreté, dit le capitaine, nous entretiendrons toute la nuit une garde de douze hommes avec trois sentinelles au dehors. En cas d'assaut, elles rentreront aussitôt qu'elles auront fait feu. On fermera la porte, et nos gens se placeront aux meurtrières. J'ai fait entourer le toit d'une balustrade, qui garnit le tour de la maison, et les hommes que nous y placerons pourront incommoder l'ennemi. Notre clôture est complète, et le seul battant qui ne soit pas encore sur ses gonds est à sa place et solidement étayé.

— Aussitôt que nos gens seront casés, reprit le major, j'insiste sur la nécessité d'une reconnaissance. Nous autres militaires, nous aimons les opérations en pleine campagne.

— Elles ne valent rien quand on a des Indiens à combattre. Avant la fin de la guerre, mon fils, vous reconnaîtrez l'utilité des fortifications. Washington ne s'est-il pas retranché dans New-York?

— Non; mais il avait des ouvrages assez étendus dans l'île de Long-Island.

— Et comment en est-il sorti? demanda le capitaine. L'île est séparée du continent par un bras de mer d'un demi-mille de largeur, comment l'a-t-il traversé en face d'une armée victorieuse?

Le major rougit légèrement, et regarda Beulah en souriant.

— Environné de rebelles, comme je le suis, il n'est pas facile de répondre à vos questions. Nous avons battu Washington, quoiqu'en sacrifiant beaucoup de monde; nous l'avons forcé d'évacuer New-York, mais sa retraite a été superbe. Il l'a conduite en personne, et n'a pas perdu un seul homme.

— Alors, par le ciel! l'Amérique l'emportera! s'écria le capitaine en donnant sur la table un coup de poing qui fit trembler la chambre. Si le général est capable d'effectuer une manœuvre aussi habile, c'en est fait du règne de l'Angleterre. Woods, Xénophon n'aurait pas mieux fait. La retraite des dix mille est un jeu d'enfants comparativement à celle-ci.

— Personne dans l'armée anglaise n'en contestera le mérite, repartit Robert, et nous prononçons toujours avec respect le nom de Washington.

Une minute après, Bessy, femme de Pline le Jeune, entra sous prétexte de desservir mais en réalité pour voir Robert et s'en faire remarquer. Elle était suivie de Marie, sa fille; l'une était âgée de soixante ans, et l'autre de quarante, et toutes deux, nées dans la maison du père de madame Willoughby, avaient plus d'attachement pour son fils que pour leurs propres enfants. Leur nom de Bessy et de Marie était presque hors d'usage, et leur maladresse leur avait conservé les sobriquets de *grande* et de *petite Casseuse*. Toutefois le major jugea à propos d'être poli.

— Sur ma parole, madame Bessy, vous embellissez à vue d'œil, et vous semblez rajeunir avec les années.

— Merci, monsieur Robert! je voudrais que Pline vous entendît; car il ne me trouve jamais assez bonne mine.

— Il faut qu'il soit aveugle. La plupart des maris deviennent insensibles aux charmes de leurs femmes après quelques années de mariage.

Ces plaisanteries naïves causèrent tant de plaisir à la grande Casseuse qu'avant d'être rentrée dans la cuisine elle laissa tomber la moitié de la vaisselle qu'elle avait remportée.

CHAPITRE XIV.

La plupart des habitants de la Roche étaient installés dans leurs logements quand le capitaine, le major et le chapelain, armés chacun d'une carabine, traversèrent rapidement la cour. On n'avait point mis de barre au battant qui avait été posé, afin qu'il fût possible aux sentinelles de rentrer dans la cour en cas d'alerte.

Les Indiens avaient pris des planches dans les chaumières, et avaient formé des bivouacs; mais on ne pouvait deviner pourquoi ils avaient conservé leur position primitive, au lieu de s'établir commodément dans les cabanes qui bordaient le côté oriental de la vallée.

— Je ne conçois rien à leur tactique, dit le capitaine à voix basse. Je n'ai jamais vu de sauvages s'abriter ainsi, et allumer des feux comme pour indiquer la place qu'ils occupent.

— Je n'aperçois pas même une sentinelle, répondit le major. Le camp m'a l'air d'être désert.

— Cet abandon apparent est peut-être prémédité.

— Maud, ma chère Maud, ne me reconnaissez-vous pas? s'écria le nouveau venu.

— Deux militaires comme nous, mon père, doivent savoir à quoi s'en tenir et, avec votre permission, je vais sortir pour tenter une reconnaissance.

— Il est bon, Robert, d'avoir l'amour-propre de son métier; mais le vrai point d'honneur d'un bon soldat consiste à ne jamais agir sans nécessité. Nous avons à défendre cette maison, et notre orgueil ne doit pas nous faire oublier la prudence. Une démarche téméraire, loin de nous servir, nous détournerait de notre véritable but.

— Cependant, mon père, tous les bâtiments extérieurs demeurent exposés. Ne valent-ils pas la peine d'entreprendre une petite excursion?

— Peut-être, répondit le capitaine après un moment de réflexion, les chevaux qui sont au moulin doivent avoir besoin d'eau; et puis il importe de nous assurer positivement de la position des sauvages. Woods, accompagnez-nous jusqu'à la porte, et vous nous laisserez. Gardez le secret sur notre sortie, en vous contentant d'avertir les deux sentinelles les plus proches.

— N'y a-t-il pas un grand danger à s'aventurer ainsi dans les ténèbres? Si quelqu'un de nos gens faisait feu sur nous?

— Vous leur recommanderez la circonspection. Nous allons convenir d'un signal pour nous faire reconnaître.

Après avoir pris cette mesure de précaution, le chapelain ouvrit la porte, et les deux aventuriers sortirent. Le capitaine Willoughby connaissait parfaitement tous les sentiers, les fossés, les ponts et les champs de ses belles propriétés. Le sol d'alluvion qui s'étendait autour de lui provenait des dépôts séculaires laissés par les eaux; mais comme elles n'avaient été retenues que par une écluse, dès que celle-ci avait été enlevée, les prairies étaient restées parfaitement sèches. Cependant on avait creusé quelques grands fossés pour recueillir l'eau des sources et celle qui descendait des montagnes voisines. La connaissance de tous ces détails était indispensable pour marcher en avant, et assurer au besoin la retraite des deux militaires.

Le capitaine ne suivit pas la route principale qui menait de la Roche au moulin, mais il inclina à gauche pour visiter les cabanes et les granges. Il lui vint à l'idée que les assaillants avaient pu prendre tranquillement possession des maisons, ou volɩ r les chevaux pour décamper. Il s'avança donc avec une extrême précaution, s'arrêtant par intervalles pour examiner les feux qui brillaient en haut du rocher, et pour jeter un regard sur la palissade. Tout restait dans ce calme imposant qui donne tant de solennité aux plantations établies au milieu des bois. L'oreille la plus attentive n'aurait pu saisir un son inaccoutumé; on n'entendait même pas l'aboiement des chiens, qui tous avaient suivi leurs maîtres à la Roche, comme s'ils eussent deviné que leur vigilance y était principalement nécessaire. Chacune des sentinelles avait près d'elle un chien couché au bas de la palissade, et tout prêt à donner l'éveil.



— Vous reconnaîtrez sans peine, Robert, dit Maud, que je suis loin des vieux maîtres dont vous parlez tant.

Au moment d'entrer dans la forêt, le major posa brusquement la main sur le bras de son père :

— Il y a quelque chose qui bouge à notre gauche.

— Vous avez perdu l'habitude de notre vie champêtre, répondit le capitaine; autrement vous auriez vu tout de suite que c'est une vache; c'est la vieille Blanchette, je la reconnais à ses cornes. Approchez-vous d'elle, il n'y a pas d'animal plus doux dans la colonie, vous pouvez la caresser sans crainte; je crois me rappeler qu'elle est pleine.

— Je ne saurais vous le dire, mon père.

— Je m'y connais mieux que vous. Par saint George! on vient de la traire; il est certain que personne de nos gens n'a quitté la maison depuis la première alerte. Voilà une circonstance qui nous annonce des voisins.

Le major ne répondit pas, mais il regarda si ses armes étaient en bon état et prêtes à servir. Tous deux poursuivirent leur route en redoublant de circonspection. Ils atteignirent bientôt une cabane qu'ils trouvèrent vide : c'était la demeure du palefrenier, et les écuries étaient immédiatement derrière. Le prévoyant capitaine songea que les chevaux pouvaient être lâchés dans la prairie voisine, où ils trouveraient non-seulement un riche pâturage, mais encore de l'eau courante. Il résolut d'ouvrir l'écurie, quoiqu'il appréhendât les mouvements brusques de ces animaux qui avaient souffert de privations inusitées, et qui n'étaient pas habitués à une aussi longue captivité.

Le major ouvrit la porte et se plaça de manière à diriger la sortie des chevaux, pendant que son père allait détacher les longes. Le premier cheval sortit d'un pas tranquille et assuré : c'était un vieux coursier dont l'ardeur avait été refroidie par le travail de la charrue. Le second était un jeune poulain qu'on dressait pour le capitaine; à peine fut-il libre qu'il se lança à travers la prairie, et galopa sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'eau; les autres imitèrent ce mauvais exemple. Le bruit de leurs sabots, quoique étouffé par l'épais gazon, retentit bientôt au milieu de la nuit silencieuse.

— Nous venons de faire une bonne action, dit le capitaine en prenant sa carabine. Toutefois, ce tapage n'échappera pas à l'oreille exercée des Indiens.

— Ayons l'œil sur les feux, répondit le major, et voyons si l'ennemi, réveillé par le bruit, ne fait pas de nouveaux mouvements.

Pendant qu'il examinait le camp des sauvages, tous deux, immobiles sous un pommier, crurent entendre un bruit de pas. Ils se mirent en garde, comme des chasseurs qui s'attendent à voir lever du gibier, et ils aperçurent une forme humaine qui s'avançait lentement vers le pommier pour se mettre à couvert. Cachés derrière le tronc, ils laissèrent l'étranger s'approcher; puis tout à coup le capitaine Willoughby, lui mettant la main sur l'épaule, lui demanda d'un ton sévère, mais à voix basse :

— Qui êtes-vous?

Le cri involontaire et le tressaillement de l'inconnu dénotèrent sa vive surprise. Il fut quelque temps avant de se remettre.

— C'est vous, capitaine? s'écria-t-il enfin. Qui a pu vous faire sortir à cette heure?

— C'est une question que je suis en droit de vous adresser, monsieur Joël Strides. D'après mes ordres, la porte devait être close, et personne ne devait quitter la cour.

— C'est vrai comme l'Évangile; mais modérons-nous et parlons plus bas, car Dieu sait qui peut nous entendre. Est-ce le révérend M. Woods qui vous accompagne?

Les traits du major étaient cachés par un large chapeau, et son déguisement empêcha Joël de le reconnaître.

— Que vous importe? reprit le capitaine. Celui qui m'accompagne est ici par mes ordres, tandis que vous êtes ici contre mes ordres. Vous me connaissez assez, Joël, pour savoir qu'il faut s'expliquer franchement avec moi.

— Mon Dieu, je n'ai jamais cherché à dissimuler la vérité. Vous connaissez mon caractère; il est inutile de nous y arrêter.

— En ce cas, apprenez-moi sans détour les motifs de votre conduite.

— Oui, capitaine. Vous savez que nous avons déménagé un peu brusquement, cet après-midi. Or, nous ne travaillons pas pour vous sans recevoir des gages; j'avais donc économisé quelques centaines de dollars qui pouvaient tomber entre les mains des sauvages, et je suis sorti pour prendre mon argent.

— Si cela est vrai, comme je l'espère, vous devez avoir la somme sur vous, Joël.

L'inspecteur présenta au capitaine un mouchoir qui contenait une bonne quantité de monnaie. Les soupçons du capitaine se dissipèrent, et il se sentit disposé à pardonner à Joël une excursion dont le but était plausible. L'inspecteur fut interrogé sur la manière dont il avait franchi la palissade, et il avoua qu'il avait passé par-dessus, ce qui n'avait rien de difficile quand on était dans l'intérieur. Le major eut soin de se tenir à l'écart pour éviter les regards de Joël, qui cherchait à le reconnaître. Maud avait éveillé une défiance que partageaient alors le fils et le père; et ce dernier éprouvait le désir de se débarrasser le plus tôt possible du malencontreux inspecteur. Auparavant, toutefois, il jugea à propos de l'interroger davantage.

— Avez-vous remarqué quelque chose parmi les Indiens? Les feux sont les seuls indices de leur présence, et pourtant quelques-uns d'entre

eux ont dû passer par ici, car les mamelles de Blanchette sont vides.

— A vrai dire, capitaine, je crois que les sauvages ont quitté la vallée, et je souhaite qu'ils ne reviennent pas de longtemps. Quant à la vache, c'est moi qui viens de la traire. J'ai pensé qu'elle souffrirait si l'on ne songeait pas à elle. J'ai laissé là-bas un seau plein de lait, et les femmes et les enfants seront bien aises de le voir demain matin.

C'était un trait remarquable du caractère de Joël. Il n'avait pas hésité à désobéir et même à risquer sa vie pour mettre en sûreté son argent. Mais une fois déterminé à sortir, il avait eu la précaution d'emporter un seau, afin de procurer aux habitants de la maison un aliment auquel ils étaient trop habitués pour n'en pas sentir la privation. En cela Joël avait moins songé à ses compagnons qu'à lui-même; dans l'attente des événements, il voulait s'assurer de la popularité.

— Puisqu'il en est ainsi, Joël, reprit le capitaine, prenez le seau et rentrez. A la pointe du jour on traira toutes les vaches après les avoir ramenées à la Roche. Allez, et ne dites pas que vous m'avez rencontré avec...

— Avec qui, mon capitaine? demanda Joël.

— Ne dites pas que vous nous avez rencontrés, cela suffira.

Les deux aventuriers se dirigèrent du côté des cabanes par un sentier qui conduisait à la grande route de la Roche au moulin. Le major marchait à quelque distance derrière son père, et il avait à peine fait une centaine de pas, quand il se sentit touché au coude, et vit Joël en face de lui, courbé pour regarder sous le chapeau. Le major sentit qu'il fallait opposer un parfait sang-froid à une surprise aussi imprévue.

— Est-ce vous, meunier? murmura Joël; et pour avoir le temps de mieux voir la figure de l'inconnu, il ajouta lentement :

— Qui a pu déterminer le capitaine à sortir, quand la vallée est remplie d'Indiens?

— Peu vous importe, répondit le major à voix basse en reculant de quelques pas. Retirez-vous, et n'oubliez pas le lait.

Le major s'éloigna, et Joël voyant qu'il n'obtiendrait aucun renseignement, ne put se dispenser d'obéir aux ordres du capitaine. Jamais il n'avait laissé avec autant de répugnance un homme échapper à son inquisition. Il voyait bien que ce n'était pas Daniel le meunier; mais le major était entièrement défiguré par son travestissement. A cette époque, chaque classe de la société avait un costume distinctif. Joël était habitué à voir le major Willoughby sous les vêtements qui convenaient à sa position, et quand même il l'aurait su présent à la Roche, il n'aurait pu le reconnaître.

Malgré son dépit, Joël n'oublia pas les sauvages. Il alla prendre le seau, et s'avança vers la Roche en ruminant sur ce qu'il venait de voir. Le meunier et lui avaient des communications secrètes avec certains agents actifs des révolutionnaires qui les instruisaient de faits dont le capitaine même n'avait pas connaissance. Ces agents appartenaient à cette classe infime qui ne manque jamais de s'attacher à toutes les entreprises politiques dans la seule intention d'en retirer des avantages personnels. Cependant leur adresse, leur audace, leur habileté à se rendre utiles, leur faisaient trouver place dans la foule des patriotes créés par les circonstances. C'était par leur canal que Joël avait appris la déclaration de l'indépendance. Les révolutionnaires de cette espèce espéraient alors trouver dans les confiscations la récompense de leur zèle. Joël Strides se flattait de succéder au capitaine, et en le voyant s'exposer avec tant d'imprudence, il pensait qu'avant la fin de la guerre une balle pourrait l'en débarrasser. Quand l'inspecteur approcha de la palissade, il était tellement absorbé par ses méditations qu'il oublia le danger, et on le salua d'un coup de fusil. Le bruit mit tout le monde en émoi, et pendant que le chapelain recevait Joël à la porte, tous les hommes en état de porter les armes se rassemblaient dans la cour.

Joël Strides fut accablé de questions. Il répondit simplement qu'il était allé traire une vache sur les ordres du capitaine, et qu'il avait oublié de convenir d'un signal pour annoncer son retour. M. Woods, désirant avoir des nouvelles de ses deux amis, garda l'inspecteur auprès de lui et renvoya tout le monde.

En se retirant, Daniel le meunier demanda le seau, mais il fut tout étonné de le trouver vide. La balle l'avait traversé et le liquide s'était échappé.

— Avez-vous vu quelqu'un, Strides? demanda le chapelain aussitôt qu'ils furent seuls.

— J'ai rencontré le capitaine, monsieur Woods, et sa présence m'a troublé autant que ce coup de fusil tiré sur moi. Je ne m'attendais pas plus à le rencontrer qu'à vous voir monter au ciel avec vos bottes, à l'instar du prophète Elie. Le capitaine était accompagné...

Joël s'arrêta dans l'espoir que le chapelain prononcerait le nom qu'il désirait entendre; mais son attente fut déçue.

— Je savais que le capitaine était sorti; ayez soin de n'en rien dire. Il ne faut pas que madame Willoughby le sache. Vous n'avez point vu les sauvages?

— Pas le moins du monde; ou ils reposent, ou ils ont décampé. Ne m'avez-vous pas dit le nom du compagnon du capitaine?

— Je l'ignore. Je voulais seulement savoir ce que faisaient les Indiens. Allons, Joël, retournez auprès de votre femme, qui doit être inquiète de votre absence.

Joël n'osa pas s'y refuser, et il entra dans la cour.

Le capitaine et son fils entendirent le bruit du coup de fusil et en comprirent aisément la cause. Ayant remarqué dans le camp des sauvages la plus parfaite tranquillité, ils en conclurent qu'il était abandonné. Ils s'avancèrent vers les feux qui commençaient à s'éteindre, et gravirent le roc avec hardiesse. La première tente qu'ils atteignirent était vide; ils examinèrent ensuite les autres et n'y trouvèrent personne. Après avoir exploré le camp avec soin, ils descendirent jusqu'au moulin, et visitèrent toutes les cabanes, ainsi que la chapelle et autres points suspects. Ils reprirent ensuite le chemin de la Roche avec la persuasion que la bande s'était retirée ou qu'elle s'était cachée dans les bois.

Quand ils furent près de la palissade, le capitaine frappa dans ses mains; la porte s'ouvrit à ce signal, et ils se trouvèrent auprès de leur ami le chapelain. Ils échangèrent quelques mots d'explication avec ceux qui les environnèrent, et se séparèrent ensuite. Le major, fatigué d'une longue marche, fut bientôt endormi du sommeil d'un soldat. Mais plusieurs heures se passèrent avant que son père pût trouver le repos dont il avait besoin.

CHAPITRE XV.

Le capitaine Willoughby savait que les derniers instants de la nuit sont ceux où le soldat redoute le plus les surprises et que les Indiens choisissent pour combattre. Il avait en conséquence ordonné qu'on le réveillât à quatre heures et que tous les hommes de la Roche fussent sur pied et en armes. La vallée semblait déserte; mais, habitué à combattre aux frontières, il se défiait des apparences; il croyait à la probabilité d'une attaque avant le retour du jour, et éprouvait des inquiétudes qu'il eût été fâché de communiquer à sa femme et à ses filles.

Tous les cas avaient été prévus, et les forces disposées de manière à ce que le major pût se rendre utile sans s'exposer mal à propos au danger d'être découvert. Il était chargé de défendre les derrières, c'est-à-dire les bâtiments où des croisées étaient pratiquées. Michel et les deux Pline lui étaient assignés comme adjudants. Cette garde n'était pas inutile; l'escarpement pouvait être escaladé, et l'on doit se rappeler qu'il n'y avait point de palissades de ce côté septentrional de la maison.

Quand les gens furent rassemblés dans la cour, une heure avant le lever du soleil, Robert Willoughby réunit sa petite troupe dans la salle à manger, et examina à la lueur d'une lampe les armes et l'équipement. Son père, assisté du sergent Joyce, passa l'inspection dans la cour, et sortit avec tout son monde. Les femmes et les enfants s'étaient également levés. Quelques-unes des premières se portèrent aux meurtrières, pendant que les moins résolues s'occupaient de travaux domestiques. Madame Willoughby et ses filles ne jugèrent pas à propos de se livrer aux douceurs d'un sommeil prolongé. Dès qu'elles furent habillées, madame Willoughby, préoccupée presque exclusivement de son petit-fils, dit à Maud :

— Beulah et moi nous allons donner nos soins à l'enfant. Quant à vous, Maud, tenez compagnie à votre frère et charmez les ennuis de sa solitude.

Quelle tâche on exigeait de Maud! Cependant elle obéit sans hésitation; car les habitudes de son enfance n'étaient pas encore effacées par ses sentiments nouveaux, et un ordre de sa mère était une loi pour elle. Elle trouva Robert seul dans la bibliothèque, aux alentours de laquelle il avait disposé les trois hommes qui étaient sous ses ordres. Le jeune homme pressa tendrement la main de l'aimable visiteuse; mais il ne l'embrassa pas, quoiqu'il n'eût certainement pas manqué d'embrasser Beulah.

— Vous êtes bien bonne, dit-il, de venir me donner des nouvelles de la famille. Comment va ma mère?

Par une modestie naturelle, ou peut-être par une coquetterie dont elle ne se rendit pas compte, Maud éprouva le désir de faire savoir qu'elle n'était pas venue de son propre mouvement.

— Ma mère est tranquille, dit-elle; elle est occupée avec Beulah du petit Evert, qui, en véritable fils de militaire, rit et joue comme s'il méprisait le danger. Pensant que vous étiez seul, ou que vous pouviez avoir besoin de quelque chose, ma mère m'a envoyée auprès de vous.

— Aviez-vous besoin d'ordre, Maud, pour venir me consoler dans mon abandon?

— Vous conviendrez qu'il y a des occupations plus convenables pour une jeune fille, répondit Maud avec un sourire qui ôtait à ces paroles tout ce qu'elles pouvaient avoir de piquant. Quand même je serais ici contre mon gré, vous me devez de la reconnaissance pour le service que je vous ai rendu hier. Mais ma mère m'a dit que nous avions sujet de nous plaindre de vous. A peine vous avais-je introduit dans un lieu de sûreté, que vous l'avez quitté imprudemment pour aller rôder dans la vallée.

— J'accompagnais mon père, et, certes, je ne pouvais être en meilleure société.

— Lequel de vous, Robert, a décidé cette sortie?

— J'avoue que c'est moi plutôt que le capitaine. Il me semblait indigne de deux soldats de rester dans l'ignorance des manœuvres de l'ennemi. Mon excuse est dans l'intérêt que je porte à votre salut, à celui de ma mère, de Beulah et de toute la famille.

Robert Willoughby appuya sur les mots votre salut, de manière à faire rougir la jeune fille.

— J'accepte l'excuse, reprit-elle après un moment de silence. Mais vous n'avez pas assez calculé les risques que vous couriez. Vous n'avez pas senti combien les jours de notre père étaient précieux pour nous, pour ma mère, pour Beulah, et même pour moi.

— Et même pour vous, Maud! et pourquoi pas pour vous autant que pour les autres de la famille?

Maud trahit son embarras par un instant de silence, et sans répliquer directement, elle lui demanda si les avantages de la sortie en avaient compensé les dangers.

— Nous nous sommes assurés que les sauvages avaient quitté leur camp et qu'ils n'étaient pas entrés dans les cabanes. Cette retraite soudaine est peut-être un piége; cependant l'apparition de ces Indiens me paraît purement accidentelle. L'armée anglaise a des agents qui cherchent à soulever les tribus sauvages; mais nos auxiliaires se garderont bien d'inquiéter sir Hugues Willoughby.

— Quelles qu'aient été les intentions de ceux qui ont répandu l'alarme parmi nous, j'apprends avec plaisir que vous n'en avez pas rencontré dans votre sortie téméraire.

— Nous n'avons vu qu'un seul individu, qui n'était autre que votre ami Joël Strides. Il a voulu savoir qui j'étais; mais, grâce à mon costume, j'ai pu conserver l'incognito.

— Dieu en soit loué! s'écria Maud. Je lui crois des intentions sinistres, et je tremble sans cesse qu'il ne vous dénonce aux autorités américaines.

— Peu m'importe le danger, pourvu que j'atteigne le but de ma visite, et que je réussisse à rattacher mon père à la cause royale.

— Ce sera difficile, Robert; le mariage de Beulah a consolidé sa sympathie pour les Américains. Après la nouvelle que vous lui avez apprise, il réfléchira quelques jours, comme il l'a fait après la bataille de Bunker's-Hill; mais il restera fidèle à ses premières idées.

— C'est cette maudite Roche qui en est cause. S'il avait vécu au milieu de la société, il en aurait naturellement partagé les sentiments, et il serait aujourd'hui à la tête d'une brigade. S'il veut servir le roi, je suis à même de lui offrir encore le commandement de l'un des régiments que le général en chef a pouvoir de lever dans les colonies. Le vieil Olivier de Lancey, qui avait d'abord soutenu l'Amérique, vient d'obtenir une brigade dans l'armée anglaise. Allen de Pensylvanie a donné sa démission au congrès, et commande un bataillon du roi. La perspective d'un grade éminent n'aura-t-elle aucune influence sur mon père?

— Je ne sais, Robert; mon père ne songe plus à reprendre du service; il se trouve plus heureux dans la retraite qu'à la tête d'un régiment. D'ailleurs, pourquoi vouloir augmenter nos chagrins? N'est-ce pas assez, mon cher Robert, de trembler à chaque instant pour vos jours? Votre mère n'a-t-elle pas assez d'inquiétude?

— Ma mère a de l'inquiétude à cause de moi! s'écria le jeune homme. Je voudrais pouvoir la lui épargner; je sens combien elle doit être préoccupée du sort de son fils unique. Elle n'a que deux enfants...

A peine le major eut-il prononcé ces derniers mots qu'il pensa subitement à l'effet qu'ils pouvaient produire sur Maud. Ignorant les sentiments qu'elle éprouvait pour lui, il avait toujours évité de lui rappeler qu'il n'était pas son frère, et qu'elle avait pu lui inspirer un attachement d'une nature différente. Quelques minutes d'une explication franche auraient dissipé tous ses scrupules; mais comment entamer ce sujet? C'était là un obstacle que le jeune homme trouvait insurmontable. Quant à Maud, elle se demandait pourquoi, regardant tous les autres membres de sa famille comme ses parents, traitant comme tels les collatéraux qui demeuraient à Albany, elle ne voyait pas un frère dans Robert Willoughby. Elle se disait souvent: — Beulah, sa véritable sœur, peut se conduire avec lui avec une liberté qui m'est interdite; elle s'assied sur ses genoux, elle lui passe le bras autour du cou, et moi, je dois m'imposer plus de retenue avec un jeune homme auquel je ne suis attachée par aucun des liens de parenté. Le major rompit un long silence par une observation qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il avait dit précédemment.

— Il est triste, Maud, d'être renfermé ici dans une obscurité presque complète. Ma présence serait nécessaire sur le devant de la maison, tandis que je suis inutile de ce côté. Je désirerais être à même de regarder la campagne, et de voir approcher le danger.

— Si vous n'êtes pas indispensable ici, je puis vous mener dans mon atelier, dont la fenêtre donne en face de la porte.

Le major accepta la proposition avec joie, et suivit Maud, après avoir donné quelques ordres à ses gens. Parvenue à la chambre dont elle avait la clef, elle laissa la lampe en dehors, en faisant observer que le jour ne tarderait pas à paraître.

— Voyez, ajouta-t-elle en ouvrant un des battants des volets, mon père est dans ce moment auprès de la porte.

— Il ne devrait pas y être, Maud, tandis que je reste ici derrière des charpentes qui sont presque à l'épreuve du boulet...

— Il sera temps de vous montrer si l'ennemi nous attaque, et nous n'avons rien à craindre ce matin.

— Assurément, il est trop tard; s'il avait des intentions hostiles, il les aurait manifestées avant que cette bande de lumière parût à l'orient.

— Fermez donc le volet, et apportez la lampe; je veux vous montrer quelques-unes de mes esquisses. Nous autres artistes, nous avons soif de louanges, et je sais que vous êtes connaisseur.

— Je vous remercie, ma chère Maud, d'une faveur dont vous êtes avare. On m'a dit que vous ne montriez pas volontiers vos dessins.

CHAPITRE XVI.

Maud ne mettait aucun artifice dans sa conduite; elle avait à peine assez d'empire sur elle-même pour dissimuler les émotions de son cœur. Aussi n'aurons-nous pas à raconter une scène dans laquelle une miniature, faite en secret, à l'insu de tous, amène entre les deux amants une explication décisive. A la vérité, Maud avait essayé de faire de mémoire plusieurs portraits de Robert Willoughby, mais elle y avait travaillé ouvertement, à la connaissance de toute la famille, qui les avait trouvés d'une étonnante ressemblance. La jeune fille même n'en avait pas été aussi satisfaite. Pareille à ces artistes dont l'imagination féconde crée des types impossibles à reproduire, Maud déplorait l'insuffisance de ses pinceaux quand il fallait rendre l'image qu'elle avait constamment devant les yeux. Ce portrait manquait d'animation; cet autre, de douceur; ce troisième avait plus de défauts encore; l'artiste avait recommencé cent fois sans avoir réalisé son idéal. Elle n'avait point cependant caché ses efforts, et une demi-douzaine de ces portraits ébauchés se trouvaient dans le portefeuille dont elle étala le contenu aux yeux de l'original.

Jamais Robert ne l'avait trouvée plus belle. L'émotion d'un plaisir pur colorait les traits de la jeune artiste; il y avait dans ses regards un mélange de franchise, d'amour fraternel, de tendresse et de pudeur féminine qui lui donnait un nouveau relief. Les faibles lueurs de la lampe laissaient l'atelier dans une pénombre au milieu de laquelle le jeune homme pouvait voir les sourires de Maud, ses rougeurs passagères et les variations de sa mobile et charmante physionomie.

— Vous reconnaîtrez sans peine, Robert, dit-elle en ouvrant le portefeuille, que je suis loin des vieux maîtres dont vous parlez tant; je suis tout bonnement votre élève indigne, et si vous trouvez des défauts à mes œuvres, vous aurez la bonté de vous rappeler que mon maître m'a abandonnée pour guerroyer. Voici d'abord une caricature de votre image!

— Elle est ressemblante, je vous l'assure. Vous l'avez donc faite de mémoire?

— Pouvais-je la faire autrement? Vous n'avez jamais voulu poser, et vous avez eu tort, car ma mère désire depuis longtemps posséder votre portrait. C'est pour répondre à ses vœux que j'ai entrepris ces essais informes.

— Et pourquoi ne les avez-vous pas terminés? En voici six ou huit que vous avez laissés de côté après les avoir achevés à moitié. Pourquoi m'avoir traité si cavalièrement, miss Maud?

L'incarnat des joues de Maud devint plus vif.

— Caprice de jeune fille, répliqua-t-elle; aucun de ces portraits n'est à mon gré, et, franchement, je pense qu'aucun d'eux n'est digne de vous.

— Comment! en voici un qui me paraît presque irréprochable.

— Il manque d'expression.

— Et celui-ci est encore mieux. Vous pourriez le finir pendant que je suis ici; je vous donnerais quelques séances.

— Non! ma mère ne l'aime pas; elle trouve qu'on y voit trop le major d'infanterie. M. Woods dit que c'est un tableau de bataille.

— Eh bien! est-ce qu'un soldat ne doit pas avoir l'air d'un soldat?

Ce n'est pas ce que désire ma mère. Nous ne voulons pas que votre image nous rappelle Bunker's-Hill. Vos parents désirent vous voir tel que vous leur paraissez à eux-mêmes, mais non pas tel que vous paraissez à vos ennemis.

— Sur ma parole, Maud, vous avez fait d'immenses progrès. Voilà des vues de la Roche, de l'écluse des castors, du moulin, de la chute d'eau, ce sont autant de superbes aquarelles. Qu'est-ce que cela? Vous avez essayé de faire votre propre portrait? Vous avez dû, pour y arriver, vous regarder bien attentivement au miroir.

Aux premières paroles du major, le sang était monté au visage de Maud; puis, par une révulsion subite, elle devint d'une pâleur effrayante. Pendant quelque temps elle demeura silencieuse, les yeux fixés sur le plancher, sachant que Robert Willoughby regardait alternativement la miniature et l'original, pour en faire la comparaison; puis elle osa lever timidement les yeux sur lui comme pour le supplier de cesser son examen. Le jeune homme avait trop de plaisir à tenir à la main ce charmant portrait.

— C'est bien vous, Maud! s'écriait-il; mais dans un étrange costume. Mais pourquoi vous êtes-vous défigurée par une pareille mascarade?

— Ce n'est pas moi; c'est une copie d'une miniature que je possède.

— Une miniature que vous possédez? Et pourquoi ne m'avoir pas montré une œuvre si remarquable?

Une faible rougeur illumina la figure de Maud, et le sang remonta à ses joues; elle tendit la main vers le portrait, le prit et le contempla avec une émotion profonde, jusqu'à ce que les larmes lui vinssent aux yeux.

— Maud, vous ai je fait de la peine? Je ne vous comprends pas en ce moment; mais je conviens qu'il y a des secrets que je ne dois pas chercher à pénétrer.

— Au fait, Robert, c'est attacher trop d'importance à un sujet qu'il faudra aborder tôt ou tard. C'est la copie d'un portrait de ma mère, de Maud Yeardley, la femme de mon père, le major Mérédith.

Ces paroles, qui firent refluer le sang du major vers son cœur, furent prononcées avec une fermeté dont notre héroïne même fut surprise, quand elle réfléchit plus tard à tout ce qui s'était passé.

— Robert, poursuivit-elle, cette miniature se trouvait dans les bijoux que notre père m'a remis il y a un mois. Vous savez que j'ai atteint l'époque de ma majorité; je suis maintenant maîtresse d'une fortune dont je ne saurais que faire si je ne l'employais pour ce cher petit Evert.

— Ce sont bien les traits de votre mère, dit le major en reprenant la miniature.

— Comment le savez-vous, Robert? Moi, je suppose que c'est ma mère, parce qu'elle me ressemble, et que ce serait difficile que ce fût une autre personne. Mais vous, vous ne l'avez jamais vue!

— Vous vous trompez, Maud. Je me rappelle parfaitement vos parents, qui étaient amis intimes des miens. Rappelez-vous que j'ai maintenant vingt-huit ans, et que j'en avais sept au moment de votre naissance. Ne vous a-t-on jamais parlé de ma première campagne?

— Non; on me l'a cachée, sans doute parce que mes parents y jouaient un rôle.

— Vous avez raison.

— Maintenant je suis en âge de l'apprendre, et je vous prie de ne me rien dissimuler.

— C'était dans un combat contre les Français et les sauvages. Votre père et le mien coururent aux retranchements, et moi, enfant insoucieux, avide de rixes et de spectacles, je m'élançai à leurs côtés. Votre père tomba un des premiers, il était mort sur le coup. Mais Joyce et le capitaine Willoughby défendirent son corps contre les Indiens, et le préservèrent d'être mutilé. La tombe qu'on lui éleva reçut bientôt votre mère; alors vous vîntes avec nous, et vous ne nous avez plus quittés.

Ce récit fit couler les larmes de Maud, et Robert, respectant ces émotions si naturelles, s'interrompit un instant. Puis il reprit :

— Vos parents sont encore présents à mes yeux. J'étais leur favori, et ils me caressaient souvent. Je me souviens de votre naissance, Maud; et vous n'aviez pas encore huit jours, qu'on me laissait vous porter dans mes bras.

— Alors, Robert, vous avez su de suite ma véritable position. Vous devez y avoir songé souvent.

— Certes, j'ai su que vous étiez la fille de Lewellen Mérédith, et non celle de Hugues Willoughby.

— Robert! s'écria Maud dont le cœur battit violemment. Un torrent de sentiments divers se précipitait dans son esprit; une alarme soudaine, la crainte de mal faire, un vague pressentiment de la vérité, la bouleversèrent à tel point qu'elle faillit perdre l'usage de ses sens.

Il n'est pas facile de dire ce qui aurait suivi ce commencement d'explication, si elle n'avait été interrompue par des cris d'alarme partis de la pelouse. Après avoir adressé à Maud quelques paroles rassurantes, Robert descendit rapidement l'escalier, et fut bientôt à son poste. Il n'y avait pas un instant à perdre; tous les habitants étaient dehors et s'attendaient à un assaut.

Le belliqueux Robert éprouva le supplice de Tantale. Il ne voyait pas d'ennemi sur le derrière, et était condamné à une inaction que lui rendaient odieuse sa jeunesse, son état et sa qualité de fils de la maison.

Il est probable qu'il aurait oublié l'injonction qu'on lui avait faite de ne pas se montrer, si Maud n'était venue le conjurer de rester en repos jusqu'à ce que sa présence fût absolument nécessaire.

Resté seul, le major écouta attentivement; mais, à son grand étonnement, les clameurs avaient cessé. Malgré les recommandations de Maud, il se pencha par la fenêtre, mais il ne remarqua aucun changement. Il se décida à envoyer Michel O'Hearn à la découverte, ne gardant auprès de lui que les deux Pline. Au bout de trois minutes il entendit des coups de fusil, auxquels on répondit par une décharge. Un instant après, un coup de fusil isolé partit de la maison, et Michel se précipita dans la bibliothèque, le fusil à la main, et les yeux rayonnants d'une espèce de joie sauvage.

— Quelles nouvelles? demanda le major; que veulent dire ces décharges de mousqueterie?

— On se bat, répondit Michel. Si les coquins n'ont pas fait sur la Roche un feu de peloton régulier, comme dit le sergent Joyce, je ne m'appelle pas Michel O'Hearn.

— Mais pourquoi mon père a-t-il pris l'initiative? Pourquoi avez-vous engagé l'action?

— Parce qu'on a tiré sans l'ordre du capitaine. Oh! comme il a froncé le sourcil en entendant siffler les balles! Et dire que ces sauvages ont riposté à une décharge qu'on avait faite contre les ordres du maître! Son Honneur avait recommandé de ne pas tirer, et ces misérables sauvages, loin de lui savoir gré de ses bonnes intentions, ont canardé la maison comme si elle n'eût pas été habitée par des créatures raisonnables.

— Expliquez-vous mieux, de grâce, ou vous me ferez perdre la tête. Il m'est impossible de vous comprendre.

— Il vous serait bien plus impossible encore de comprendre M. Joël Strides; il se prétend descendant des puritains; s'il dit vrai, les puritains ont produit une bien mauvaise race. Les ordres avaient été exprimés de la manière la plus intelligible. « Vous attendrez que je commande le feu, » avait dit le sergent Joyce. Cependant les sauvages sont revenus sur les rochers dont ils avaient pris possession hier au soir. Ils avaient l'air de vouloir déjeuner où ils avaient soupé. Ils ne nous disaient rien, quand Joël et ceux qui l'entouraient se sont avisés de tirer sur eux.

— Ils ont riposté?

— Vous avez deviné juste. On voit que vous êtes le fils de votre père.

— Et quel est ce coup de fusil parti isolément?

— C'est moi qui l'ai tiré, répondit Michel. Dès que j'ai vu qu'on avait enfreint les ordres, et que le mal était sans remède, je n'ai pas voulu laisser aux autres l'honneur du combat, et j'ai tiré par-dessus les palissades. Malheureusement les sauvages étaient trop loin pour qu'on pût les atteindre.

Pour obtenir de plus amples renseignements, Robert Willoughby envoya Pline le Jeune chercher son père, qui parut accompagné de M. Woods.

— Les Indiens, dit-il, ont repris leur position d'hier. J'ignore quels sont leurs desseins; mais il y a des moments où je suis tenté de croire qu'il y a des blancs parmi eux. J'en ai parlé à Strides, chapelain. J'ai cru m'apercevoir qu'il partageait mes idées.

— Joël est une énigme pour moi, répliqua M. Woods. Soumettez-lui une idée, il la saisira avidement; puis il jouera avec elle comme un chat qui joue avec une souris quand il n'a pas d'appétit.

— C'est un fameux puritain, grommela Michel dans un coin de la chambre.

— S'il y a des blancs parmi les Indiens, demanda Robert Willoughby, pourquoi ne se font-ils pas connaître?

— Je veux savoir plus complétement l'avis de Strides, répondit le capitaine après un moment de réflexion. Retirez-vous, Robert; en laissant votre porte entre-bâillée, vous pouvez entendre notre conversation.

L'inspecteur était constamment préoccupé de la rencontre de la nuit précédente. Il ne soupçonnait pas la présence du major Willoughby, mais il s'imaginait que quelque agent secret de la couronne était venu à la Roche, et qu'il pouvait tirer parti de cette circonstance pour détruire la popularité du capitaine. Il ne fut donc pas fâché d'être invité à une conférence, espérant qu'il parviendrait à connaître la vérité.

— Asseyez-vous, Strides, dit le capitaine en lui indiquant une chaise éloignée de la porte restée entr'ouverte. Je vais vous consulter sur ce qui se passe du côté des moulins. Il me semble qu'il y a parmi les assaillants plus de visages pâles que de peaux rouges.

— Ce n'est pas invraisemblable, capitaine, dit Joël; il y a beaucoup d'Américains qui se déguisent et se peignent le corps depuis qu'on a déterré la hache de guerre. Les premiers qui se sont soulevés contre l'impôt du thé parcouraient la campagne en costume indien.

— En effet; mais pourquoi les blancs prendraient-ils un pareil déguisement pour venir à la Roche? Je ne crois pas avoir d'ennemi sur la terre.

Le capitaine Willoughby était en droit de croire que sa probité, sa franchise, sa générosité reconnues lui avaient concilié la bienveillance universelle; mais c'était supposer que le génie du mal avait cessé d'exercer sa puissance parmi les hommes. Joël savait mieux à quoi s'en tenir à cet égard, quoiqu'il ne jugeât pas à propos d'éclairer son interlocuteur.

— Les gens qui se déguisent en Indiens, reprit Joël, ne connaissent ni amis ni ennemis. Puis-je demander au capitaine pourquoi il pense que ces sauvages ne sont pas des sauvages? Ils me semblent avoir l'air de véritables Peaux Rouges.

— Ils mettent trop d'hésitation dans leurs mouvements. Les guerriers des tribus agissent plus ouvertement, et l'on sait de suite s'ils apportent la paix ou la guerre.

Joël sembla frappé de cette observation; et sa physionomie, qui avait d'abord un air de méfiance, de ruse et de curiosité inquisitoriale, prit tout d'un coup l'expression d'une méditation profonde.

— Cependant, reprit-il, le messager qu'ils vous ont envoyé hier m'a paru appartenir à la tribu des Mohawks.

— C'était certainement un Indien, mais il ne parlait pas anglais. Nous avons conversé en bas-hollandais, et dans la crainte d'une trahison, je me suis hâté de couper court à l'entretien.

— On ne saurait prendre trop de précaution contre la trahison. Le capitaine se propose-t-il de défendre réellement la maison, si l'on tente un assaut dans la journée?

— Voilà une question bien extraordinaire, monsieur Strides. Pourquoi donc aurais-je établi des retranchements? Pourquoi aurais-je armé la garnison?

— Je supposais que c'était uniquement pour empêcher une surprise, mais non dans l'intention de soutenir un siége. Je serais fâché de voir nos femmes et nos enfants sous un toit contre lequel l'ennemi dirigerait une attaque sérieuse.

— Et moi je le serais de les voir ailleurs. Mais nous perdons notre temps. Je vous ai envoyé chercher, Joël, pour savoir votre opinion sur nos visiteurs; qu'en pensez-vous?

Joël appuya son coude sur son genou, et son menton sur la paume de sa main; puis il réfléchit avec toutes les apparences de la bonne foi.

— Il faudrait, dit-il enfin, qu'un homme fût assez audacieux pour sortir avec un pavillon.

— Et qui pourrais-je employer comme parlementaire? Si je n'étais nécessaire en ces lieux, je tenterais volontiers cette démarche.

— Je suis prêt à vous servir, interrompit Michel avec précipitation. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous appartiens corps et âme.

— Je ne m'attendais pas à cette proposition, dit Joël d'un ton railleur. Michel sait à peine distinguer un Indien d'un homme blanc, et les peintures dont les assaillants sont couverts le jetteraient dans un terrible embarras.

— Vous me jugez mal, monsieur Strides; le capitaine n'a qu'à dire un mot, et je me mettrai en route.

— Je n'en doute pas, Michel, dit le capitaine avec bonté; mais il est inutile de vous exposer dans la circonstance actuelle. Je trouverai d'autres messagers.

— Le capitaine semble avoir quelqu'un en vue, dit Joël en fixant un œil perçant sur son maître. C'est peut-être celui que j'ai vu avec lui hier au soir. Ce doit être un homme de confiance.

— Vous avez deviné juste. J'ai en vue l'homme qui était dehors hier en même temps que moi, et qui s'appelle Joël Strides.

— Moi? Mais je ne saurais seul tenter l'entreprise. Vous étiez deux hier au soir. Je crois qu'on peut se fier à votre compagnon; et s'il veut marcher, je marcherai.

— Convenu! dit Robert Willoughby en sortant subitement de sa chambre. Je vous prends au mot, monsieur Strides; nous nous exposerons tous les deux pour contribuer à dissiper les alarmes de la famille.

Le capitaine fut stupéfait; il se demanda s'il avait sujet de se féliciter ou de s'affliger de cette brusque apparition. Michel parut mécontent que le major eût été découvert. Strides examina attentivement l'étranger, le reconnut au premier coup d'œil, et eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler ses impressions. Il n'eut plus d'ailleurs d'objections à opposer à l'expédition projetée. Il était sûr d'être favorablement accueilli si les assaillants étaient des Américains, et dans le cas contraire, il serait sous la protection d'un officier du roi.

— J'ai vu monsieur quelque part, reprit Joël d'un ton hypocrite, mais je ne sais plus où. Cependant, comme le capitaine a confiance en lui, je suis prêt à l'accompagner.

— Marchons, capitaine Willoughby, interrompit le major afin de prévenir les observations de son père; il importe de vous tirer d'inquiétude le plus tôt possible. Je désire me mettre en route immédiatement, et j'espère que c'est aussi l'intention de ce brave homme, que vous appelez, je crois, Joël Strides.

Joël fit un signe d'assentiment. Le capitaine ne put s'opposer à la démarche en question. Il passa avec le major dans la petite chambre, l'entretint pendant quelques minutes, et donna l'ordre du départ.

— Votre compagnon a reçu mes instructions, Joël, dit le capitaine, et vous suivrez ses conseils. Déployez le pavillon blanc aussitôt que vous serez dehors; ils le respecteront si ce sont de véritables guerriers.

Robert Willoughby craignait trop les reproches de Maud pour différer son départ. Il traversa rapidement la cour avant qu'aucun des hommes de la garnison pût s'apercevoir de sa présence. Le capitaine se sentit le cœur plein d'angoisse; mais elle fut étouffée par son orgueil militaire. Il serra la main de son fils et le laissa partir. Joël le suivit avec une fermeté apparente, quoiqu'il ne fût pas rassuré sur les conséquences que pouvait avoir pour la famille et lui une entreprise aussi téméraire.

CHAPITRE XVII.

Les sentinelles placées extérieurement s'aperçurent qu'un étranger passait au milieu d'elles sans pouvoir le reconnaître sous son travestissement. Le petit pavillon blanc qui fut immédiatement déployé leur indiqua le but de la sortie.

Quand le capitaine avait été certain que l'alarme du matin n'amènerait pas une lutte immédiate, il avait congédié tout son monde, à l'exception d'une petite garde que commandait le sergent Joyce. Ce dernier était un soldat dans la plus stricte acception du mot, et il se fit un point d'honneur de n'adresser aucune question à son commandant. Jamie Allen, qui faisait partie de la garde, trouva cette conduite toute naturelle; mais quelques-uns des hommes de garde se montrèrent mécontents d'être obligés d'obéir aussi aveuglément.

— Attendez des ordres, dit le sergent cherchant à comprimer leur impatience; si Son Honneur le capitaine avait voulu nous instruire de ses desseins, il aurait commandé, suivant l'usage, une revue générale. Si nous avons une trêve, nous mettrons provisoirement nos fusils de côté; si nous capitulons, ce qui me paraît impossible sous les ordres d'un chef aussi brave, nous mettrons les armes bas, et tout sera dit.

— Et si Joël et son compagnon sont scalpés? demanda un homme de la bande.

— Alors nous les vengerons comme nous avons vengé mylord Howe. — Vengez, vengez sa mort! s'écria notre colonel, et tout le monde marcha en avant jusqu'à ce que deux mille d'entre nous fussent tombés devant les retranchements français. Oh! ce fut une journée dont on parlera longtemps.

— Sans doute, sergent. Mais je connais des gens qui s'y trouvaient, et il paraît que vous avez été écrasés.

— Qu'importe, camarade? nous obéissions. On nous avait crié : — Vengez sa mort! et nous marchâmes en avant tant qu'il y eut assez d'hommes dans le bataillon pour porter les blessés à l'ambulance.

— Et ensuite? demanda un jeune homme qui regardait le sergent comme le successeur de César, Napoléon n'ayant pas encore paru sur l'horizon en l'année 1776.

— Ensuite, jeune homme, nous fûmes obligés de battre en retraite. La guerre, mon ami, nous donne de salutaires leçons; elle nous enseigne à ne pas tenter l'impossible. La guerre est la grande institutrice du genre humain, et je ne reconnais pour savants que ceux qui ont fait dix-sept ou vingt campagnes.

— Malheureusement, remarqua le premier interlocuteur, une balle les empêche souvent de profiter des excellentes leçons qu'ils reçoivent.

— Ne vaut-il pas mieux mourir sur un champ de bataille que de périr comme un chien qui a cessé d'être utile? Demandez à Son Honneur. J'étais en train, capitaine, de leur faire comprendre que le service militaire était la meilleure école du monde.

— Les vieux soldats sont disposés à le croire, Joyce. Avez-vous passé l'inspection des armes?

— Aussitôt que le jour a paru, monsieur.

— Vous avez examiné les pierres, les gibernes, les baïonnettes?

— En détail, monsieur. Votre Honneur se rappelle-t-elle cette affaire où nous fûmes présents, auprès du fort Du Quesne?

— Vous voulez parler de la défaite de Braddock?

— Ce n'était pas une défaite, capitaine Willoughby. A la vérité, nous avons été obligés de faire un mouvement rétrograde, nous avons perdu des armes et des bagages; mais nous avons pu nous rallier autour de notre drapeau, qui était dans les bois voisins.

— Vous avouerez néanmoins que nous avons été serrés de près, et que nous aurions été complétement battus sans le secours de certain corps colonial.

— Je m'en souviens, capitaine. Le corps était commandé par le colonel Washington.

— Votre mémoire vous sert bien, Joyce; et savez-vous ce qu'est devenu ce même colonel?

— Je n'ai jamais eu l'idée de m'en occuper, capitaine. Je pense qu'il doit être à la tête d'un régiment ou d'une brigade, et qu'il doit en tirer bon parti.

— Vous n'y êtes pas, à beaucoup près, Joyce. Cet homme est aujourd'hui général en chef.

— Votre Honneur plaisante, puisqu'il y avait dans l'armée des officiers bien plus anciens que lui et qui sont encore vivants.

— C'est le chef des troupes américaines dans la guerre contre l'Angleterre.

— Ma foi, capitaine, elles n'auraient pu faire un meilleur choix, et il est probable que la victoire leur restera.

— En serez-vous satisfait? demanda le capitaine.

— Je n'y ai point songé, répliqua Joyce. Je suis à votre service. Si vous vous soumettez à cette nouvelle autorité qu'on appelle congrès, nous sommes prêts à marcher avec vous. Si vous combattez du côté opposé, nous servirons avec vous Sa Majesté.

— Je désire que tout le monde partage vos sentiments, et nous viendrons à bout de défendre la Roche, quand même nous aurions deux fois plus de sauvages à combattre.

— Et pourquoi ne serait-on pas de l'avis du sergent? demanda Jamie Allen. Nous ne sommes pas capables de nous prononcer entre la maison de Hanovre et les Américains. Vous êtes notre maître; et tant que nous vous soutiendrons, le Seigneur sourira à nos efforts et nous conduira à la victoire.

— Ma foi, Jamie, dit Michel, qui, ayant vu le capitaine à la porte, accourait offrir ses services; ma foi, vous parlez aussi raisonnablement que si vous aviez suivi les enseignements d'un prêtre catholique. Attachons-nous au capitaine, et Dieu sera pour nous.

Ces paroles obtinrent l'approbation de toute la garde, à l'exception de quelques Américains qui avaient été séduits par les machinations de Joël et du meunier. Le capitaine remarqua leur froideur, mais ce n'était pas le moment de les interroger, et il tourna ses yeux du côté des deux parlementaires.

— Sergent, dit-il, ces sauvages paraissent comprendre les lois de la guerre. Deux d'entre eux viennent de se détacher pour aller à la rencontre des nôtres.

— Nous allons voir, Votre Honneur. Avant de laisser arriver nos envoyés, on va sans doute leur bander les yeux; c'est la règle.

Cependant les Peaux Rouges préparaient tranquillement leur déjeuner, sans paraître s'inquiéter des résultats de l'entrevue. Après une courte conférence par signes entre les envoyés des deux partis, ils marchèrent ensemble vers la Roche. Le capitaine, qui s'était fait apporter sa lunette, vit avec un orgueil paternel la marche assurée du

major. Joël manifestait une légère anxiété, quoiqu'il suivît de près son compagnon.

Les sauvages continuèrent les préparatifs de leur festin comme si personne n'était entré dans leur camp. Excepté ceux qui avaient pris part à l'entrevue, tous restèrent immobiles et silencieux. Cette impassibilité exagérée augmenta les doutes du capitaine sur le véritable caractère de ses visiteurs. Cependant au bout de quelques instants, trois ou quatre Peaux Rouges parurent se concerter ensemble, s'approchèrent ensuite de Joël et du major, et parurent converser sur le pied d'une bonne intelligence. Puis Robert Willoughby, Strides, les deux hommes qui étaient allés à leur rencontre et les quatre chefs qui s'étaient joints au groupe quittèrent le sommet des rocs, et prirent un sentier qui descendait dans la direction des moulins.

La distance n'était pas assez grande pour qu'on ne pût distinguer à l'œil nu tous ces mouvements, mais l'emploi de la lunette était indispensable pour en saisir les particularités. Le capitaine tint ses regards fixés sur le groupe qui s'éloignait. Quand il l'eut perdu de vue, il regarda les hommes dont il était entouré comme pour lire leurs pensées sur leur visage. Joyce le comprit, et s'avança en lui faisant le salut militaire.

— Tout est en règle, dit-il, quoiqu'on ait oublié de leur bander les yeux. On est allé chercher les parlementaires aux avant-postes, on les a introduits dans le camp. Les officiers de service se sont informés de l'objet du message, et ils vont maintenant faire leur rapport à l'état-major.

— J'avais prié mon fils, Joyce...

— Qui, Votre Honneur?

Un mouvement général avertit le capitaine de la surprise qu'excitait parmi ses auditeurs une nouvelle aussi inattendue. Il était trop tard pour se rétracter, et comme il était presque impossible que Robert échappât à la curiosité de Joël, le capitaine prit bravement son parti.

— J'avais prié mon fils, reprit-il d'un ton ferme, le major Willoughby, qui porte le pavillon blanc, de lever son chapeau d'une certaine manière si tout allait bien, et de faire un geste du bras gauche s'il fallait nous tenir sur nos gardes.

— Et quel signal a-t-il fait à la garnison? Votre Honneur veut-il avoir la bonté de nous en donner connaissance?

— Aucun. Il m'a paru porter la main à son chapeau au moment où les chefs se sont approchés de lui; mais il a hésité, et il a baissé le bras. Quand il a paru derrière le rocher, il a remué le bras gauche, sans faire entièrement le geste convenu.

— Ce sont peut-être les ennemis qui l'en ont empêché?

— Non, Joyce. Autant que j'en puis juger, il était irrésolu. J'éprouve une certaine inquiétude. Ces sauvages sont des hommes sans foi, qui ne sont guidés par aucun principe.

— Je ne puis croire, répondit le sergent d'un air d'importance, qu'ils aient l'infamie d'attenter à la vie sacrée d'un parlementaire. Si Votre Honneur le désire, nous pouvons tenter une démonstration. Je puis faire sortir un détachement par le derrière de la maison, suivre le ruisseau, gagner le bois, et prendre les ennemis en flanc.

Le capitaine ne répondit pas à cet appel martial; mais il se dirigea vers la maison en soupirant et en secouant la tête. Le chapelain le suivit, laissant les hommes de garde en observation.

— Votre proposition, sergent, dit Jamie-Allen, ne paraît pas faire un grand plaisir à Son Honneur. Cependant elle était on ne peut plus militaire. Je m'y connais, moi, car j'ai servi quelque temps dans le 45e. Les mouvements de flanc, les surprises, les démonstrations sont des étapes sur le grand chemin qui mène à la victoire.

— Le capitaine est trop préoccupé de son fils, s'écria Michel O'Hearn; c'est un homme qui a des entrailles. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être père. Autrement vous gémiriez de voir un fils dans les griffes de ces diables incarnés. Ce major n'est-il pas un brave garçon? et ne serait-ce pas dommage qu'il lui arrivât malheur? Vous, sergent, qui êtes si bon soldat, vous n'avez jamais cherché à savoir comment le major a pu pénétrer dans la maison malgré votre active surveillance?

— Je suppose qu'il y est venu par l'ordre de son père; et en ma qualité de sous-officier, il est de mon devoir de n'adresser aucune question à mes supérieurs. Je prends les choses comme elles viennent... et j'obéis.

En ce moment, un mouvement général eut lieu parmi les sauvages. Ils poussèrent un cri, descendirent la côte, et disparurent dans la direction du moulin, comme des oiseaux qui prennent ensemble leur volée. Ils n'avaient pas reparu au bout d'une demi-heure, et le sergent alla faire son rapport à son capitaine.

Celui-ci avait informé de ce qui se passait madame Willoughby et ses filles. Maud en avait été plus alarmée que le reste de la famille, car elle redoutait la perfidie de Joël.

La famille était à déjeuner silencieuse et mangeant peu, quand Joyce fut introduit.

— On dirait, fit observer le capitaine après avoir écouté le rapport, que les sauvages veulent nous engager à les suivre et nous attirer dans une embuscade.

— Peut-être aussi, dit Joyce, se sont-ils retirés, satisfaits d'avoir fait deux prisonniers.

— Ne vous alarmez pas, Wilhelmina, reprit le capitaine; le rang de Robert le garantit des mauvais traitements. Les Indiens, s'ils le retiennent prisonnier, ont plus à gagner à son échange qu'à sa mort. Après tout, les Indiens sont peut-être occupés à tenir conseil au moulin, afin de donner aux parlementaires une idée de leurs forces.

— Je saurai bientôt la vérité, s'écria le chapelain. Je suis un homme de paix, et je puis sans danger aller trouver les sauvages.

— Vous, mon ami! reprit le capitaine; pensez-vous qu'ils respecteront votre caractère sacré?

— Sans doute, dit le sergent; toutes les tribus connaissent nos ecclésiastiques, et il est sans exemple qu'ils les aient maltraités.

— Bah! Joyce, vous attribuez de trop beaux sentiments aux Mohawks, aux Oneidas, aux Onondagas et aux Tuscaroras.

— Qui sait, Hugues? dit madame Willoughby; notre cher Robert est entre les mains des Indiens, et si M. Woods est réellement disposé à remplir une mission de miséricorde, mon titre de mère ne me permet pas de m'y opposer.

— Une mère ne voit que son fils, murmura le capitaine; puis il se leva de table, embrassa sa femme avec affection, et sortit en faisant signe au sergent de le suivre.

Pendant cette conversation, le chapelain était sorti sans être remarqué. Il reparut revêtu d'un surplis.

— Nous verrons, dit-il avec dignité, si le capitaine a raison de croire à l'impiété des sauvages. En tout cas, un ministre du ciel ne doit pas plus reculer devant les tribus indiennes qu'en présence des infidèles et des schismatiques.

Madame Willoughby, ne songeant qu'à son fils, vit avec joie la résolution du digne ecclésiastique, et les deux jeunes filles, inquiètes du sort de Robert Willoughby, s'abstinrent de faire des représentations à un homme qu'elles avaient appris à respecter depuis leur enfance.

— Je tiendrai en main une branche de laurier, dit le chapelain avec enthousiasme; à défaut d'olivier, ce sera le symbole de la paix.

— Vous direz à Robert de revenir de suite, s'écria madame Willoughby.

— J'adjurerai les sauvages de respecter Dieu et leur conscience; mon plan est arrêté dans mon esprit. Il me faudra appeler la Divinité, Manitou ou Grand-Esprit, pour me conformer aux idées de mes auditeurs. Mais l'importance de ma démarche triomphe de tous mes scrupules.

Les transports de M. Woods, qui agissait ordinairement avec tant de simplicité, inspirèrent à ses auditeurs une vénération profonde, et les deux jeunes femmes s'agenouillèrent pour recevoir sa bénédiction, qu'il donna avec une imposante solennité. Puis il quitta la chambre, traversa la cour et marcha droit vers la porte.

Le capitaine et le sergent étaient alors dans la bibliothèque occupés à délibérer sur les mesures à prendre. Jamie Allen n'osa pas prendre sur lui d'arrêter le chapelain, et quand M. Willoughby rentra dans la cour, le bon prêtre errait déjà, comme un fantôme au milieu des ruines, à travers les bivouacs abandonnés.

— Quelle est cette robe blanche que j'aperçois sur le rocher? demanda le capitaine, dont les premiers regards s'étaient portés sur le camp.

— C'est quelque Indien déguisé, dit Joyce. Aussi vrai que je suis en vie, il porte un chapeau à trois cornes.

— Vous ne devinerez jamais la vérité, interrompit Jamie Allen; c'est M. Woods, notre révérend chapelain.

— Woods? s'écria M. Willoughby.

— Lui-même, Votre Honneur, répliqua le maçon. Il a troqué son costume noir contre un froc blanc, et se promène au milieu des tentes de l'ennemi avec autant de tranquillité que s'il marchait entre les bancs de son église.

— Mais pourquoi l'avez-vous laisssé passer contre mes ordres?

— C'est par soumission à l'Eglise, Votre Honneur. Je l'ai vu habillé de blanc, et sachant que la religion anglaise a un très-grand nombre de fêtes, j'ai cru qu'il allait en célébrer une dans la chapelle. Si jamais les prières ont été opportunes, c'est certainement aujourd'hui.

Le capitaine n'avait rien à répondre, et il conçut même l'espérance d'un résultat favorable en voyant M. Woods parcourir paisiblement le camp désert. Il prit sa lunette et se mit en observation.

Le chapelain explora d'abord toutes les tentes, puis il descendit la colline, et on le perdit de vue comme ceux qui l'avaient précédé. Une heure entière s'écoula dans l'angoisse, sans qu'aucune créature humaine se montrât du côté des moulins. Quelquefois les observateurs s'imaginaient voir une légère fumée monter lentement le long des rochers. Mais quelques moments après, cette fumée imaginaire disparaissait avec les alarmes qu'elle avait causées. Le jour s'avançait, et le génie de la solitude régnait toujours sur la contrée mystérieuse. On n'entendait aucun bruit, on n'apercevait aucun indice d'hostilité ou de démonstration pacifique. Ceux qui étaient descendus dans le ravin semblaient y être ensevelis comme dans un tombeau.

CHAPITRE XVIII.

L'absence prolongée de M. Woods jeta la famille dans une tristesse insurmontable. Maud avait espéré que les sauvages traiteraient avec égard un ecclésiastique. Elle voyait avec douleur s'évanouir ses espérances.

— Que pouvons-nous faire? demanda la tendre mère, presque réduite au désespoir. Je veux aller chercher mon fils moi-même. Les sauvages respecteront ma qualité de femme et de mère.

— Vous ne les connaissez guère, Wilhelmina; autrement vous n'auriez pas conçu un aussi téméraire projet. L'absence de M. Woods m'apprend une chose, c'est que les Indiens ne sont pas loin. Si le chapelain n'était pas entre leurs mains, il serait revenu après avoir visité les moulins et les cabanes.

— Je suis moins inquiète que vous, dit Beulah. Si Robert est entre les mains d'une troupe d'Américains, le nom d'Evert Beekmann, son beau-frère, sera sa sauvegarde. Si ces Indiens sont alliés de l'Angleterre, il n'aura qu'à se faire connaître pour être respecté d'eux.

— J'ai réfléchi là-dessus, mon enfant, répondit le père d'un ton rêveur. Il sera difficile à Robert de constater son identité; il ne porte pas le costume de son rang; et quand même il y aurait parmi les ravisseurs un blanc qui sût lire, mon fils n'a point de papiers sur lui.

— Mais, reprit Beulah, il m'a promis d'invoquer le nom d'Evert, qui m'a répété cent fois qu'il ne verrait jamais un ennemi dans mon frère.

— Dieu nous protége, ma chère enfant! répondit le capitaine en embrassant sa fille. Essayons de nous soustraire à nos tristes préoccupations.

Le capitaine s'efforça de sourire; la famille demeura plongée dans un morne abattement. Madame Willoughby, la moins égoïste de toutes les femmes, ne vivait que pour ceux qui lui étaient chers, et elle ne pouvait être que malheureuse quand la sûreté de l'un des siens était menacée. Beulah n'avait pas dans le nom magique d'Evert autant de confiance qu'elle en faisait paraître, et Maud, dans le paroxysme de la douleur, luttait contre ses émotions avec une résolution qui donnait à ses traits un caractère de grandeur inaccoutumée.

— Maud souffre plus que nous tous, dit le capitaine en attirant vers lui sa favorite et en la plaçant doucement sur ses genoux. Elle n'a point de mari pour partager son cœur, et tout son amour se concentre sur son frère.

Beulah ne se serait pas permis d'adresser à son père un regard de reproche; mais ses yeux exprimèrent le chagrin que lui causait l'observation de son père.

— Vous êtes injuste envers Beulah, dit madame Willoughby. Rien ne peut lui faire oublier l'attachement qu'elle nous porte.

Un tendre baiser que le capitaine déposa sur le front de sa fille la fit sourire au milieu de ses pleurs. Maud profita de cette scène pour s'échapper, et M. Willoughby rejoignit sa troupe après avoir exhorté sa femme et sa fille aînée à donner l'exemple du courage.

L'absence de Joël avait jeté des doutes dans l'esprit des Américains de la garnison. Sans partager les vues étroites de l'inspecteur et du meunier, ils étaient attachés à leur terre natale, et se rappelaient souvent que le capitaine Willoughby était Anglais, ancien officier de l'armée, et que son fils combattait ouvertement contre l'indépendance de l'Amérique. Lorsque M. Willoughby vint les passer en revue, il remarqua en eux une agitation mal dissimulée.

— Attention! s'écria Joyce. Présentez armes!

Le capitaine ôta poliment son chapeau pour rendre le salut, et ne put s'empêcher de sourire au spectacle qu'il avait devant les yeux. Les soldats rangés en ligne différaient de couleur, de taille, d'âge, de costume et de physionomie. C'étaient, pour ainsi dire, des échantillons de la population de toutes les colonies. Les Hollandais avaient leurs armes en bon état. Michel, pour présenter les armes, avait tendu la crosse de son fusil vers le capitaine, en laissant le canon reposer sur son épaule. Jamie Allen, accoutumé à manier le fil à plomb, tenait son fusil perpendiculairement; mais il avait commis l'erreur de tourner la platine en dehors. Les Américains, après la manœuvre, mirent armes bas les uns après les autres. Les nègres étaient sortis machinalement de la ligne pour regarder l'effet général du port d'armes, et Joyce avait beaucoup de peine à leur faire observer l'alignement.

— Excusez, Votre Honneur, dit Joyce, nous ne sommes pas encore bien forts sur l'exercice; mais nous faisons des progrès. Le caporal Strides me seconde, et nous reprendrons les manœuvres quand il reviendra.

— Quand il reviendra, sergent? pourriez vous préciser l'époque de son retour.

— Oui, Votre Honneur, s'écria Michel avec l'empressement d'un enfant. J'aperçois l'inspecteur en personne.

— Où donc, mon bon Michel?

— A la porte. J'ignore comment il a pu arriver jusque-là à l'insu des sentinelles. Mais enfin le voici, comme s'il était tombé des nues.

En effet, Joël se fit ouvrir et rejoignit bientôt la garnison. La nouvelle de son retour fut répandue par les enfants dans toute la maison avec une incroyable rapidité, et toutes les femmes accoururent dans la cour, ayant à leur tête madame Willoughby et ses enfants.

— Avez-vous quelque chose à me communiquer, Strides? demanda le capitaine Willoughby en affectant un sang-froid qu'il était loin d'éprouver, ou bien pouvez-vous faire votre rapport devant toute la colonie?

— C'est comme le capitaine voudra, répondit l'astucieux démagogue. Selon moi, l'affaire regarde tout le monde, et chacun a droit de la connaître.

— Attention! s'écria le sergent. Par pelotons à droite!

— C'est inutile, Joyce, interrompit le capitaine en faisant un signe de la main. Vous avez communiqué avec nos visiteurs, Strides?

— Oui, capitaine, et je n'ai pas vu de bandes plus hideuses de Mohawks et d'Onondagas.

— Quel est l'objet de leur visite?

— Ils ont déclaré qu'ils venaient au nom des colonies pour s'emparer du capitaine et de sa famille.

Joël en prononçant ces mots jeta un coup d'œil sur les Américains, et remarqua avec plaisir l'effet qu'elles avaient produit. Le capitaine parut impassible, et sourit d'un air d'incrédulité.

— Il y a donc parmi eux, reprit Willoughby, des fondés de pouvoirs des autorités supérieures?

— Il y a parmi eux quelques hommes blancs, qui se prétendent autorisés à agir pour le salut du peuple.

— S'ils ont véritablement des ordres, pourquoi ne pas se présenter à la Roche? Je n'opposerai jamais de résistance aux lois.

— Ils se disent sans doute qu'il y a présentement deux lois contraires, celle du peuple et celle du monarque. Ils viennent en vertu de la première, tandis qu'il est vraisemblable que le capitaine reconnaît la seconde. Ces hommes craignent de faire valoir leur loi, parce que le capitaine pourrait avec raison leur opposer la sienne.

— Sont-ce là, monsieur Strides, les idées qu'ils ont exprimées?

— Non, capitaine, c'est mon opinion personnelle.

— Et maintenant, reprit le capitaine en soulageant par un long soupir sa poitrine oppressée, il m'est permis de vous demander des nouvelles de votre compagnon. Vous l'avez sans doute reconnu?

— Mon Dieu, capitaine, la vérité m'a frappé comme un coup de foudre. Je n'avais jamais vu le major sous un pareil costume. Mais en le suivant j'ai remarqué qu'il avait votre démarche. Je me suis rappelé qu'il était sorti avec vous, qu'il occupait une chambre près de la bibliothèque, et un examen attentif de ses traits a enlevé tous mes doutes.

— Maintenant que vous m'avez expliqué la manière dont vous avez reconnu mon fils, je vous prierai de me dire ce qu'il est devenu.

— Il est resté avec les sauvages. Comme ils venaient pour s'emparer du père, il n'était pas naturel qu'ils laissassent échapper le fils, qui avait eu l'imprudence de s'aventurer dans la tanière du lion.

— Et comment les sauvages pouvaient-ils savoir que c'était mon fils? L'ont-ils aussi reconnu à sa démarche?

Strides fut pris au dépourvu par cette question. Il ne put même s'empêcher de rougir légèrement. Il se voyait dans une position critique. Il savait que le capitaine n'était pas homme à épargner un traître, et que Joyce exécuterait sans examen tout ce que son capitaine lui ordonnerait.

— Ah! dit-il précipitamment, cela demande d'assez longues explications. Il faut que je commence par le commencement.

— Racontez-moi donc simplement et clairement tout ce qui s'est passé. Pour ne pas être interrompus, nous irons dans ma chambre, où Joyce nous rejoindra après avoir congédié ses gens.

Quelques instants plus tard tous trois étaient dans la bibliothèque. Le capitaine et Joël s'assirent, mais Joyce se tint respectueusement debout, car il ne se permettait aucune familiarité avec son supérieur.

D'après le récit de Joël, les parlementaires avaient été bien accueillis par les Indiens. Les deux chefs de la bande étaient allés à leur rencontre. Le mouvement subit qu'on avait remarqué de la Roche se rattachait, suivant Joël, simplement aux apprêts du festin. La conférence avait eu lieu dans la maison du meunier. C'était un blanc qui avait servi d'interprète. Le major avait demandé aux étrangers les motifs de leur visite, et ils avaient répondu par une sommation de rendre la Roche aux représentants du congrès. Le major s'était efforcé de convaincre l'un des blancs, qui se faisait passer pour magistrat, de la parfaite neutralité du propriétaire.

— Mais, ajouta l'imposteur Joël, à mon grand étonnement, l'homme blanc répondit en appelant Robert Willoughby par son nom, et il lui demanda d'un ton railleur si un homme qui avait un fils dans l'armée royale, et qui le recevait secrètement chez lui, pouvait être indifférent au succès de l'Angleterre.

— Et que fit le major?

— Il se fit connaître hardiment. Il dit qu'il venait voir sa famille, et qu'il se préparait à retourner à New-York.

— Comment ce prétendu magistrat reçut-il les explications de mon fils?

— S'il faut vous dire la vérité, lui et les siens n'ont fait qu'en rire, et après s'être concertés entre eux, ils ont enfermé le major dans la laiterie; puis ils m'ont interrogé à mon tour sur la nature des retranchements de la Roche, la force de la garnison, ses dispositions, le

nombre et la qualité des armes. Ah ! je leur ai rendu bon compte, soyez-en sûr. Je leur ai dit d'abord que vous aviez sous vos ordres un lieutenant qui avait servi pendant toute la guerre du Canada, puis que vous aviez cinquante hommes, que les fusils étaient presque tous à deux coups, et que le capitaine en particulier portait une carabine qui avait tué neuf sauvages dans un seul combat.

— Vous vous êtes trompé, Joël. Il est vrai que cette carabine a abattu jadis un chef redoutable; mais il est inutile de s'en vanter.

— Mon but était de les effrayer ; et pour ajouter à leur terreur, je leur ai parlé de notre pièce de campagne.

— Comment, Strides ! le moindre mouvement qu'ils feront leur démontrera la fausseté de cette assertion.

— Ils n'oseront plus remuer, capitaine, il n'y a rien de tel que le canon pour épouvanter les Indiens. Je leur ai raconté que vous aviez pris vous même cette pièce de canon sur les Français dans une charge à la baïonnette.

L'artificieux Joël avait habilement calculé l'effet de cette allusion au plus beau fait d'armes du capitaine, et un mouvement d'orgueil involontaire fit taire, provisoirement du moins, les soupçons qui commençaient à prendre naissance dans l'esprit de Hugues Willoughby.



Beulah Beekmann et son fils.

— Vous n'aviez pas besoin de leur parler de cette affaire, dit-il avec modestie. Il y a longtemps qu'elle est passée et peu de gens s'en souviennent. Ensuite, lorsque les assaillants auront reconnu notre faiblesse, on attribuera tous les détails de votre récit au désir de dissimuler notre impuissance.

— Sauf votre respect, dit Joyce, je pense que Strides s'est conduit militairement dans cette occasion. C'est une règle de l'art de la guerre que d'induire en erreur les assiégeants. D'ailleurs, à défaut de pièce de campagne, je me suis amusé à sculpter un canon en bois pour orner la porte d'entrée. Ce canon vient d'être peint, et je me proposais de le placer cette semaine.

— J'ai vu ce chef-d'œuvre, dit Joël. Placez-le au-dessus de la porte, et vous verrez qu'il tiendra en respect les Indiens. On peut même, pour compléter la ressemblance, le monter sur de vieilles roues.

Le capitaine, sans s'arrêter à cette proposition, pria Joël de continuer. Son récit fut bientôt achevé. Il avait mis tant de bonne foi dans ses discours, que les Indiens l'avaient traité en ami, et quoique surveillé par eux, il avait pu s'échapper dans le bois et rentrer à la Roche, en prenant le chemin qu'il avait déjà suivi le jour où il était allé avec Michel à la recherche de Maud.

— Vous ne me parlez pas de M. Woods, Strides ?

— M. Woods, capitaine ? Je ne puis vous en rien dire ; je supposais qu'il était ici.

Le capitaine expliqua à l'inspecteur la manière dont le chapelain avait quitté la Roche, et sa disparition dans le ravin. Il y avait dans les yeux de Joël une expression sinistre qui aurait pu donner l'éveil à des hommes plus soupçonneux que les deux vieux soldats. Mais il eut l'adresse de cacher ce qu'il éprouvait.

— Si M. Woods est tombé entre les mains des Indiens avec son costume sacerdotal, on le retiendra certainement prisonnier. On reproche surtout au capitaine les prières que le chapelain continue de faire régulièrement pour le roi d'Angleterre.

— Vous avez appris cela du magistrat qui vous interrogeait ? demanda le capitaine.

— Sans doute. Il s'est plaint amèrement qu'un ministre osât prier pour celui qui est actuellement ennemi de la patrie.

— En cela, dit le sergent, le révérend M. Woods n'a fait qu'obéir aux ordres qu'il recevait.

— Mais les magistrats d'Amérique ont au contraire donné l'ordre de ne pas prier pour le roi.

— Cela ne regarde pas M. Woods, dit Joyce. Il est prêtre et il obéit à ses supérieurs spirituels. Si l'archevêque de Cantorbéry, qui est le général en chef du clergé, ordonnait de ne pas prier pour le roi George, le révérend M. Woods s'y soumettrait sans scrupule. Mais il n'en est pas de même quand il s'agit d'ordres émanés des juges de paix. Ceux-ci ne sont pas plus propres à conduire le clergé qu'un capitaine de vaisseau n'est capable de faire manœuvrer un régiment.

Le capitaine ne jugea pas nécessaire de prolonger l'entretien, et congédia ses compagnons pour aller apprendre à sa famille les nouvelles qu'il venait de recevoir. Madame Willoughby fut d'avis que les autorités coloniales respecteraient son fils ; elle s'imaginait que tous les hommes devaient avoir pour lui la tendresse qu'elle lui portait. Quant à Beulah, elle était pleine de confiance dans la protection de Beekmann, et Maud se sentait presque heureuse à l'idée que la vie de Robert n'était pas menacée. Ce triste devoir accompli, Hugues songea à ses dispositions militaires, et cédant aux instances de Joyce, il ordonna au charpentier de monter la pièce de canon factice. Joël se retira auprès de sa femme et de ses enfants, et la nuit était venue quand, suivant son habitude, il reparut au milieu des hommes de la colonie.

Pendant toute la soirée jusqu'à ce que le soleil se couchât derrière les collines, aucun ennemi ne se montra, et M. Willoughby supposa que la bande avait emmené ses prisonniers, et qu'elle attendrait une occasion plus favorable pour l'arrêter personnellement. Rassuré par ces réflexions, il s'était mis à écrire à quelques-uns de ses amis d'Albany pour les inviter à intervenir en faveur de son fils, quand, sur les neuf heures, le sergent se présenta à la porte de la chambre.

— Qu'y a-t-il, Joyce ? Voici l'heure à laquelle je vais passer en revue la garde de nuit. Avez-vous des gens endormis ou malades ?

— C'est pire que cela, j'en ai peur. Sur dix hommes commandés pour la garde, il y en a cinq qui manquent à l'appel. Je les ai portés sur mon rapport comme déserteurs.

— Comme déserteurs ? Le cas est grave. Comme on n'est pas encore couché, j'ordonne de suite une revue générale.

Cet ordre fut immédiatement mis à exécution. Au bout de cinq minutes, un messager vint avertir le capitaine que toute la garnison était sous les armes. Le sergent se tenait en avant, ayant à la main une lanterne et la liste des hommes de garde. Ses regards avertirent le capitaine que les forces de la place avaient subi une réduction importante, et il le prit à part pour entendre son rapport.

— Quel est le résulat de votre enquête, Joyce ? demanda-t-il avec plus d'anxiété qu'il n'en aurait voulu montrer.

— Nous avons perdu la moitié de nos gens. Le meunier, la plupart des Américains et deux Hollandais ne sont plus à la Roche. Ils ont passé à l'ennemi ou se sont enfuis dans le bois pour échapper aux dangers d'un assaut.

— Comment, sergent, ils ont abandonné leurs femmes et leurs enfants ?

— Non, capitaine, j'ai visité toute la maison, et je me suis assuré que les fugitifs avaient emmené avec eux leur famille.

CHAPITRE XIX.

C'était un triste événement dans l'état actuel des choses et au commencement de la nuit ; le capitaine Willoughby jugea prudent de s'informer avec soin des noms et des dispositions de ceux qui lui restaient.

— Nous avons, dit le sergent, Michel O'Hearn, Jamie Allen le maçon, les deux charpentiers, les trois nègres, Joël, les trois Hollandais nouvellement arrivés, deux hommes que Strides a engagés au commencement de l'année, total quinze hommes, en comptant Votre Honneur et moi. C'est assez, je pense, pour soutenir un assaut, mais il nous faudra renoncer à tout ouvrage extérieur.

— En somme, reprend le capitaine, nous avons conservé les plus braves et les plus fidèles de nos gens ; je compte sur Michel, sur Jamie et sur les nègres comme sur nous-mêmes. Joël n'est pas bien belliqueux, mais c'est un homme de ressource.

— Songez, capitaine, que le caporal Strides n'a pas encore vu le

feu. Nous allons nous trouver dans la nécessité de réduire notre garde de moitié.

— Sans doute, nous veillerons alternativement, Joyce. Vous resterez ici jusqu'à une heure, et je viendrai vous relever. Avant de congédier les hommes dont nous n'aurons pas besoin, je vais leur adresser quelques paroles d'encouragement.

Le sergent fit un signe d'approbation, et plaça la lanterne de manière à éclairer la ligne de figures hétérogènes que le capitaine avait sous les yeux.



Habitation fortifiée de sir Hugues Willoughby à la Roche.

— Il paraît, mes amis, dit celui-ci, que quelques-uns de nos gens ont été saisis d'une terreur panique et qu'ils ont déserté. Ces hommes égarés, non contents de fuir, ont emmené leurs femmes et leurs enfants. Il suffit d'un peu de réflexion pour voir toute la folie de leur conduite. Nous sommes à cinquante milles de tout établissement de quelque importance; il leur faudra plusieurs jours pour atteindre un lieu de sûreté, même s'ils échappent aux sauvages qui rôdent en ce moment au bois. Leurs femmes et leurs enfants n'auront ni l'adresse de cacher leur marche, ni la force de soutenir la fatigue et la faim. Que Dieu leur pardonne ce qu'ils ont fait, et les conduise dans leur périlleux voyage! Quant à vous, vous devez vous décider librement à faire votre devoir ou à vous retirer. S'il y a parmi vous quelqu'un qui appréhende les suites d'un combat, qu'il l'avoue franchement; il pourra partir et emporter des vivres, des munitions et tout ce qui lui appartient. Je ne veux souffrir avec moi que les miens et des hommes de bonne volonté. La nuit est sombre, et en quittant la Roche avant l'aube du jour, il est facile de prendre l'avance sur les ennemis qui pourraient être aux aguets dans les environs; si quelqu'un veut partir, qu'il le dise franchement et sans crainte, la porte lui sera ouverte.

Personne ne répondit; des sentiments communs de loyauté semblaient attacher chacun des auditeurs à son devoir. Les nègres promenaient leurs yeux sur l'alignement, pour voir qui serait le premier à déserter, et ricanèrent de plaisir en voyant que personne ne s'avançait. L'honnête Michel était trop profondément ému pour garder le silence.

— Oh! s'écria-t-il, pour moi, je ne souhaite pas bon voyage à ces vagabonds, à ces misérables, qui vont errer dans les bois comme des voleurs poursuivis par leur conscience. Quelle indignité! Jamais je n'aurais voulu me conduire ainsi, quand même on m'aurait menacé de me scalper de la tête aux pieds. Des êtres pareils ne méritent pas qu'on prie pour eux, qui ne connaissent pas même leur *Pater*. Que le diable les emporte! voilà tout ce que je leur souhaite.

Le capitaine attendit patiemment la conclusion de ce soliloque, puis il congédia ses gens en les remerciant de la fidélité qu'ils lui avaient montrée. La nuit s'était obscurcie, et l'ombre des bâtiments rendait les ténèbres plus épaisses dans la cour qu'en pleine campagne. Le capitaine avait pris Joyce à part pour lui donner ses dernières instructions, quand, à la lueur de la lanterne que portait le sergent, il distingua à peu de distance un homme debout près des murs de la Roche. La garnison ne s'était pas encore dispersée, et tous les gens en état de porter les armes, à l'exception d'une sentinelle isolée à l'extérieur, étaient groupés dans la cour. Les deux vieux militaires sentirent donc la nécessité de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de l'étranger; tous deux marchèrent rapidement vers l'inconnu, qui se tenait immobile, et à la lueur de la lanterne ils virent les yeux étincelants et la figure rouge d'un Indien.

— Est-ce vous, Saucy-Nick? s'écria le capitaine; qui vous a ramené ici? Comment avez-vous franchi les palissades? Venez-vous en ami ou en ennemi?

— C'est trop de questions à la fois, capitaine; allez dans la chambre aux livres, Nick vous y suivra, il vous dira tout ce qu'il a à dire.

Le capitaine dit à voix basse au sergent de s'assurer de la vigilance des hommes de garde; puis il se rendit dans la bibliothèque, où il trouva, comme il y comptait, sa femme et ses filles qui l'attendaient avec impatience.

— Oh! Hugues, le mal n'est pas sans doute aussi grand que nous le craignions! s'écria madame Willoughby; nos serviteurs n'auraient pas eu l'ingratitude de nous abandonner dans un pareil moment.

Le capitaine embrassa sa femme, la rassura par quelques paroles, et montra du doigt le Tuscarora qui le suivait.

— Saucy-Nick! s'écrièrent à la fois les trois femmes, mais avec des sons de voix qui différèrent en raison de leurs sensations respectives; l'exclamation de madame Willoughby exprimait le plaisir de revoir un homme qu'elle croyait lui être dévoué; la jeune mère, à la vue d'un sauvage, songeait que la férocité des Indiens n'épargnait même pas les enfants, et le ton de Maud annonçait qu'elle persistait dans son parti pris de résolution stoïque.

— Oui, c'est Nick! Saucy-Nick! répéta l'Indien avec un accent guttural; c'est votre vieil ami; n'avez-vous pas de plaisir à le voir?

— Cela dépend du sujet qui vous amène, reprit le capitaine; vous étiez peut-être avec la bande qui est actuellement au moulin? Mais, un moment! Comment êtes-vous entré dans l'enceinte? répondez d'abord à cette question.

— Des arbres ne suffisent pas pour arrêter un Indien, même quand ils ont des branches, à plus forte raison quand ils n'en ont pas. Il faut beaucoup de mousquets et beaucoup de soldats pour barrer le passage à un Tuscarora; ce n'est pas une garnison capable d'effrayer Saucy-Nick.



Pline l'Ancien.

— Vous ne répondez pas à ma question, mon camarade : par quels moyens êtes-vous entré à la Roche?

— Par quels moyens? par les moyens qu'emploient les Indiens, c'est évident. Ils viennent comme des chats, ils sautent comme des daims, ils se glissent comme des serpents. Nick est un grand chef tuscarora; il sait comment doit marcher un guerrier, quand la hache de guerre a été déterrée.

— Saucy Nick a fréquenté les garnisons, et il devrait savoir ce que je puis appliquer sur ses épaules; rappelez-vous, Tuscarora, que je vous ai fouetté plus d'une fois dans ma vie.

Ces mots furent proférés d'un ton menaçant, avec une chaleur peut-être imprudente. Ils firent tressaillir les auditeurs comme la menace imprévue d'un nouveau péril, et des regards inquiets avertirent le capitaine qu'il avait probablement été trop loin. Les traits du sauvage devinrent plus sombres que le nuage où s'amoncelle la foudre. On eût dit, à ses tortures morales, qu'il sentait encore sa chair frémir sous les coups, et son cœur s'indigner d'un traitement ignominieux. Le capitaine Willoughby fut stupéfait de l'impression qu'il avait produite; mais il était trop tard pour la dissiper, et, calme et digne, il attendit les résultats de l'agitation du Tuscarora.

Une minute s'écoula dans le silence; par degrés, mais lentement, les traits de Nick changèrent d'expression et reprirent enfin cette apparence stoïque, impassible, que sait donner à sa physionomie l'homme capable de se contraindre. Ce fut alors seulement qu'il retrouva la parole.

— Ecoutez, dit-il d'un ton sévère, le capitaine est un vieil homme; il a des cheveux blancs comme la neige, c'est un hardi soldat, mais il n'a pas de sagesse en proportion de son âge. Pourquoi porte-t-il une main imprudente sur la place où le fouet a frappé? Est-ce digne d'un homme raisonnable? L'hiver dernier, il avait froid; il lui fallait du feu pour se réchauffer; il y avait beaucoup de glace, de neige, beaucoup de tempêtes; le monde semblait une habitation bonne seulement pour les ours ou pour les serpents qui se cachent dans les rochers. Eh bien, l'hiver s'en est allé, la neige a disparu, la glace s'est fondue, l'été est revenu à la place; tout est en ordre, tout est riant. Pourquoi penser à l'hiver quand l'été est revenu, quand un beau soleil a chassé les frimas?

— C'est afin d'en empêcher le retour; celui qui à l'heure de la prospérité ne songe pas aux mauvais jours, oublie ses devoirs et les règles de la sagesse.

— Il les oublie!... Le capitaine est un chef parmi les visages pâles, il a eu une garnison, des soldats, des mousquets; il a fait battre ses guerriers de verges, il a fait couler leur sang, c'était mal; mais il est plus mal encore de mettre le doigt sur une ancienne blessure et de raviver la douleur et la honte.

— Peut-être eût-il été plus généreux de n'en rien dire, Saucy-Nick; mais voyez ma position: les ennemis m'entourent, mes gens désertent ou manquent de vigilance, et je trouve un homme dans ma cour sans savoir comment il y est entré.

— Si les Peaux Rouges vous entourent, tirez sur eux; si votre garnison déserte, punissez-la; si vous ne savez pas, apprenez; mais ne réveillez pas les douleurs passées.

— Eh bien! assez sur ce sujet, Nick; parlons d'autre chose. Voici un dollar pour vous acheter du rhum.

Nick dédaigna l'argent qu'on lui présentait. S'apercevant que le Tuscarora avait repris le rôle d'un guerrier et d'un chef, le capitaine remit dans sa poche la pièce qu'il lui avait tenue sous les yeux pendant quelque temps sans parvenir à le tenter.

— En tout cas, j'ai le droit de savoir par quels moyens vous avez franchi les palissades, et quelle affaire vous amène à l'improviste et pendant la nuit.

— Demandez ce que vous avez le droit de demander, mais ne touchez pas aux anciennes blessures. Votre sentinelle pouvait-elle arrêter un Indien? Je suis entré de l'autre côté; c'était si facile que j'ai honte d'en faire mention. Le capitaine est un ancien ami de Nick; ils ont marché ensemble dans le sentier de la guerre, ils se sont battus contre une garnison française. Eh bien! qu'est-ce qui a grimpé sur la muraille auprès des canons, pour ouvrir la porte et introduire les visages pâles? C'est le grand chef tuscarora; ce soir-là il n'a pas été fouetté.

— Ce que vous dites est vrai, Wyandotté.

C'était le véritable nom, le nom indien de Nick. Il ne put s'empêcher de sourire en l'entendant prononcer par un homme qui savait que ce nom avait souvent porté la terreur dans le cœur des ennemis.

— Je me plais à le reconnaître, poursuivit le capitaine, dans cet assaut, vous avez eu le courage du lion et l'adresse du renard. En récompense de cet exploit, l'argent et l'honneur ne vous ont pas manqué.

— On ne mettait pas alors la main sur la marque de mes coups, s'écria Nick avec un accent qui fit trembler madame Willoughby. Nick n'était alors qu'un guerrier; on ne voyait que son visage, il n'avait point de dos pour vous.

— Je vous répète que vous avez reçu votre récompense, Nick. Maintenant faites-moi savoir d'où vous venez.

Les traces d'un ressentiment farouche s'effacèrent peu à peu du visage de l'Indien pour faire place à l'expression d'un naturel bienveillant.

— Cette femme est bonne, dit-il en désignant du geste madame Willoughby. Elle a un fils qu'elle aime comme un petit enfant; c'est lui qui envoie Nick.

— Mon fils! Wyandotté? Vous apportez des nouvelles de mon fils?

— J'apporte une lettre.

Les femmes poussèrent un cri simultané, et, par une impulsion involontaire, elles tendirent la main pour la recevoir. Nick tira la missive d'un pli de son vêtement, et il la plaça entre les mains de madame Willoughby avec une grâce qu'un courtisan lui eût enviée.

Le billet était court et avait été écrit au crayon sur une feuille arrachée à un vieux livre. Il ne portait ni adresse ni signature, mais l'écriture était facile à reconnaître.

« N'ayez confiance qu'en vos moyens de défense. Il y a dans cette bande plusieurs hommes blancs déguisés en Indiens. On soupçonne qui je suis. On le sait peut-être. Que cette nouvelle n'abatte pas votre courage. Si Nick est honnête, il vous en apprendra davantage; s'il n'est pas fidèle, il montrera ce billet avant de vous le remettre. Fermez avec soin les portes intérieures, et comptez plus sur la maison que sur les palissades. Ne craignez rien pour moi; ma vie ne court aucun danger. »

Tous lurent successivement ce billet. Maud se retourna pour cacher les larmes qui tombèrent sur le papier; elle le lut la dernière, et put garder ce gage précieux d'un prisonnier dont le sort l'occupait alors presque exclusivement.

— On nous mande de vous demander des détails, Nick, dit le capitaine. J'espère que vous ne direz que la vérité. Le mensonge est indigne d'un guerrier.

— Nick n'a pas menti à propos de l'étang des castors. Tout ce qu'il a dit ne s'est-il pas vérifié?

— Vous vous êtes comporté honnêtement, je m'en souviens. Avez-vous fait voir cette lettre à d'autres qu'à nous?

— Si je dis que non, le capitaine croira que je mens. Les renards disent quelquefois la vérité; pourquoi un Indien ne la dirait-il pas? Nick dit: Non.

— Où avez-vous laissé mon fils? et à quelle heure? Où est actuellement la bande des Peaux Rouges?

Les visages pâles font trop de questions à la fois; j'essaierai pourtant d'y répondre. Les Indiens sont au moulin: c'est là que j'ai vu le major il y a une demi-heure.

— Vous avez laissé le major Willoughby au moulin?

Le Tuscarora, sans parler, fit un signe affirmatif. Il promena ses yeux perçants sur les pâles figures des trois femmes, de manière à éveiller la méfiance du capitaine, qui reprit l'entretien sur un ton de rigueur militaire plus conforme à ses anciennes habitudes qu'aux mœurs paisibles de sa vie actuelle.

— Vous me connaissez, Nick, et vous devriez craindre de me mécontenter.

— Que veut dire le capitaine? demanda tranquillement l'Indien.

— Que j'ai conservé le fouet dont vous connaissez l'usage, et que je sais encore m'en servir.

Le Tuscarora regarda son interlocuteur avec l'expression d'une amère ironie.

— Pourquoi parler de fouet? dit-il. Les généraux anglais cachent le fouet en présence de l'ennemi. Les soldats ne pourraient combattre s'ils avaient reçu des coups. A l'approche de la bataille, tout le monde est en bonne intelligence. Quand la bataille est finie, on se remet à frapper. Pourquoi parler ainsi? Le capitaine n'a jamais frappé Wyandotté.

— Vous avez la mémoire courte.

— Aucun homme n'ose frapper Wyandotté, s'écria l'Indien avec énergie; aucun homme, visage pâle ou peau rouge, ne peut donner un coup à Wyandotté et voir le coucher du soleil.

— Allons, Nick, ne disputons pas là-dessus: oublions ce qui est arrivé.

— C'est arrivé à Nick, à Saucy-Nick, au pauvre ivrogne de Nick, mais à Wyandotté, jamais!

— Je commence à vous comprendre, Tuscarora. Je suis charmé de recevoir chez moi un chef et un guerrier au lieu d'un misérable paria. Aurai-je le plaisir de vous verser un verre de rhum, en l'honneur de nos vieilles campagnes?

— Nick a toujours la gorge sèche, Wyandotté ne connaît pas la soif; Nick le mendiant demande du rhum, implore du rhum, ne songe qu'au rhum, crie pour en avoir, Wyandotté ne reconnaît pas le rhum quand il en voit.

— C'est bien parler, Tuscarora, et je m'applaudis de vous voir dans ces nobles dispositions: elles me sont un sûr garant que la vérité sortira de votre bouche. Dites-moi donc ce que vous savez de nos agresseurs, qui vous a amené ici, comment vous avez rencontré mon fils, et comment il est traité par ceux qui le retiennent prisonnier.

— Wyandotté n'est pas un journal pour raconter tout à la fois.

— Dites-moi donc d'abord ce que vous savez de nos agresseurs. Y a-t-il beaucoup de blancs parmi eux?

— Jetez-les dans la rivière, et l'eau vous apprendra la vérité. S'il y a dans la bande un homme rouge tel que le Grand-Esprit l'a créé, il y a auprès de lui deux hommes rouges tels que la peinture les a faits. Je les ai reconnus à la trace de leurs pas.

— Comment, Wyandotté?

— Au talon tourné en dehors, au pas trop court, à la largeur des pieds.

— Y avait-il longtemps que vous les suiviez, Wyandotté, quand ils sont arrivés au moulin?

— Depuis la Mohawk, mais de loin. Les Tuscaroras n'aiment pas à voyager avec les Mohawks.

— Mais, d'après votre calcul, il y a plus de blancs que de Peaux Rouges dans la bande.

Wyandotté montra quatre fois sa main droite, puis il leva l'index et le pouce.

— Cela fait vingt-deux, Nick. Est-ce le nombre des sauvages, et vous y comprenez-vous vous-même?

— Je ne compte que les Mohawks; Wyandotté est un Tuscarora.

— C'est vrai. Y a-t-il encore d'autres hommes rouges parmi eux.

— Des Onéidas autant que cela, dit Nick en levant quatre doigts. Un Onondaga, ajouta-t-il en levant un seul doigt.

— Vingt-deux Mohawks, quatre Onéidas, et un Onondaga, total vingt-sept. Vous avez aussi compté les blancs?

L'Indien montra quatre fois de suite ses deux mains, puis la main droite et deux doigts de la main gauche.

— Quarante-sept; en conséquence, la bande entière se compose de soixante-quatorze individus. Je pensais qu'elle était plus considérable, Wyandotté?

— Non, non; mon calcul est exact. Il y a aussi beaucoup de vieilles femmes parmi les visages pâles.

— Qu'appelez-vous vieilles femmes? dit le capitaine

— Ils ont de la barbe; mais ce sont de vieilles femmes, comme disent les Indiens : ils jasent, ils jasent, ils jasent; et ils ne font rien. C'est une pauvre troupe, et le capitaine en viendra facilement à bout, s'il se bat comme autrefois.

— Ceci est encourageant, Wilhelmina, et Nick n'a pas l'air de vouloir nous tromper.

— Adressez-lui maintenant quelques questions au sujet de Robert, dit la mère toujours préoccupée du sort de son fils.

— Vous entendez, Wyandotté, ma femme désire avoir des nouvelles de son fils.

Durant le dialogue précédent, l'Indien avait montré la plus grande franchise dans ses paroles comme dans ses manières. Cependant le capitaine croyait remarquer sur le visage de Nick une férocité sombre et cachée. Mais aussitôt que madame Willoughby intervint, ce visage basané et naturellement farouche prit un aspect de douceur.

— Il est bon d'avoir une mère, dit Nick : Wyandotté n'a plus de femme. Sa femme est morte, sa mère est morte, sa sœur est morte; toutes sont allées à la terre des Esprits. Il les suivra quelque jour, et personne ne jettera une pierre sur son tombeau. Il a été, il y a longtemps, sur le sentier de la mort. Mais la femme du capitaine lui a dit : Arrêtez, Nick, il est trop tôt; prenez médecine, et tout ira bien. J'ai été guéri : le chef sauvage est doux comme une femme, quand son esprit n'est pas égaré par la guerre.

— Vous ne songez pas à la guerre en ce moment, Wyandotté, répondit madame Willoughby, et vous aiderez une femme à tirer son fils des mains d'un ennemi. Comment avez-vous su que Robert était prisonnier?

L'Indien prit un air d'orgueil et de hauteur, car il sentait qu'il donnait une preuve de la supériorité des hommes rouges sur les visages pâles, en rapportant la manière dont il avait fait cette découverte.

— Le sauvage lit sur la terre comme sur un livre. Le chef a toujours deux livres ouverts devant lui : l'un dans le ciel, l'autre sur la terre. Le livre du ciel lui annonce le temps, la neige, la pluie, le vent, le tonnerre, les éclairs, la guerre; le livre de la terre lui fait connaître ceux qui passent.

— Et qu'a de commun ce livre avec mon fils?

— J'ai vu la trace du major près du moulin; des bottes avaient marché à côté des mocassins. Les bottes des soldats sont comme des lettres : elles disent beaucoup en peu de mots. J'ai cru d'abord que c'était le pas du capitaine, mais les pieds étaient plus courts, et j'ai reconnu le major.

— Je vous avouerai, Nick, que j'ai peine à vous croire, interrompit M. Willoughby.

— Me croyez-vous donc aveugle? N'ai-je pas suivi souvent l'empreinte de ses pas? Au combat de Bunker's Hill, n'ai-je pas reconnu le major à cette même empreinte au milieu de dix mille guerriers? Je reconnaîtrai le pas du major si je le rencontre dans la terre heureuse de la chasse, dans le pays des Esprits.

— Je crois ce que vous avancez, reprit madame Willoughby. Mais après vous être assuré de la présence de mon fils, avez-vous demandé à être introduit dans sa prison?

— Wyandotté est trop sage pour agir comme une femme. Il voit sans regarder, il parle sans ouvrir la bouche, il entend sans prêter l'oreille. Les Mohawks ont été aveugles comme des hiboux; le major a écrit une lettre, et Nick l'a apportée.

— Puis-je vous croire, Tuscarora, s'écria le capitaine, ou le démon vous pousse-t-il à m'induire en erreur?

— Mon père, dit Maud avec une simplicité énergique, je répondrais de la probité de Wyandotté. Il a servi si souvent de guide à Robert, qu'il ne pourra avoir la lâcheté de le trahir.

Quoique le capitaine eût une opinion défavorable du sauvage, il fut frappé de l'expression de tendresse vraie qui rayonna sur la figure sombre de Wyandotté au moment où celui-ci contempla le visage animé de la jeune fille.

— Nick, dit-il en souriant, paraît disposé à conclure une trêve, du moins avec vous. Et si jamais nous nous disputons, je lui demanderai votre médiation.

— Je connais Wyandotté depuis mon enfance; il a toujours été mon ami; il m'a promis de servir fidèlement Robert, et il a toujours tenu son engagement.

Nous ajouterons que Maud avait fait plusieurs fois des présents à l'Indien. Nick avait assisté à la mort du major Méredith et connaissait par conséquent la position de Maud dans la famille. Il avait même pénétré dans le secret du cœur de la jeune fille plus profondément peut-être qu'elle ne l'avait fait elle-même. Un visage pâle qui eût fait cette découverte n'aurait pas manqué de la divulguer avec de longs commentaires. Mais Wyandotté, malgré son abaissement et ses nombreux écarts, avait trop de noblesse naturelle pour livrer les affections d'une femme en pâture au commérage des oisifs.

— Wyandotté est l'ami de Fleur des Bois, dit tranquillement l'Indien. Cela suffit. Allons, capitaine, il est temps de quitter les femmes et d'aller s'entretenir de la guerre.

Le capitaine enjoignit à l'Indien de descendre dans la cour, en promettant de le suivre après avoir conféré avec Joyce. Il manda le sergent, et discuta avec lui la manière dont le Tuscarora avait pu franchir la palissade. Le sergent, qui n'avait foi dans aucun homme rouge, conseilla de mettre Nick aux arrêts, au moins jusqu'au lendemain matin.

— J'oserai dire à Votre Honneur que mon opinion est conforme aux règles de l'art militaire. Il faut rendre trahison pour trahison, et la trahison est la manœuvre la plus habituelle aux sauvages. O'Hearn, qui est l'homme le plus loyal de notre troupe, peut servir provisoirement de geôlier, et la chambre de M. Woods sera la prison.

— Nous y réfléchirons, sergent, répondit le capitaine. C'est peut-être le meilleur parti à prendre. Mais faisons d'abord notre ronde.

CHAPITRE XX.

Les désertions donnaient les appréhensions les plus graves au capitaine et à son fidèle auxiliaire le sergent. Il n'est pas rare de voir les hommes abandonner une cause incertaine, à peu près comme les rats quittent un vaiseau qui va sombrer. La défection est toujours contagieuse; et sous l'influence des craintes que concevaient les deux vieux soldats, l'apparition inattendue du sauvage se rattachait, dans leur esprit, à la conduite déloyale de la garnison.

— Je crois, dit le sergent, que nous pouvons compter sur Strides, sur Jamie et sur l'Irlandais. Le premier a le grade de caporal, et les deux autres n'ont pas sur la terre d'autres intérêts que les vôtres.

En ce moment Joël se présenta dans la cour, et eut soin de faire au capitaine le salut militaire que Joyce n'avait jamais pu obtenir de lui, malgré des représentations réitérées.

— Voilà un fâcheux événement, capitaine Willoughby, dit l'inspecteur. Vous avez perdu des hommes d'autant plus sûrs que c'étaient des pères de famille, et qu'ils avaient à défendre leurs femmes et leurs enfants.

— Tant que vous me resterez, Joël, dit le capitaine, avec Michel, les noirs et le reste de mes fidèles serviteurs, nous serons en état de repousser les Indiens.

— A propos d'Indiens, dit Joël, je venais parler au capitaine de Nick. Je n'aime pas la manière dont il s'est glissé entre les deux partis. Cet homme me paraît nourrir contre vous un ressentiment secret.

— J'ai eu cette idée, je l'avoue; néanmoins, j'ai d'assez bons rapports avec lui. Commandant un poste sur les frontières, j'étais souvent obligé d'user de rigueur; mais si je l'ai battu quelquefois, je lui ai donné du rhum et de l'argent.

— Je crois que le capitaine se méprend, dit Joël avec une connaissance de la nature humaine qui lui eût été profitable s'il en eût fait application sur lui-même. L'homme auquel on a donné du rhum, une fois que son appétit brutal est apaisé, n'éprouve aucune reconnaissance pour celui dont il l'a reçu; car il sait qu'il s'est introduit un ennemi dans l'estomac. Les dons en argent produisent le même effet, puisqu'ils ne tardent pas à se transformer en liquide. D'ailleurs le capitaine sait qu'on se souvient de l'injure longtemps après avoir oublié le bienfait.

— Vous pouvez avoir raison, Strides, et j'aurai l'œil sur cet Indien. Pourriez-vous m'indiquer quelque action particulière qui justifie vos soupçons?

— Nick doit avoir trempé dans le complot des déserteurs; une douzaine d'hommes ne décampent pas ainsi sans être dirigés par quelqu'un.

Cette observation était juste; le capitaine en fut frappé, et résolut de s'assurer immédiatement de la personne de Wyandotté. La difficulté était de trouver un lieu de réclusion convenable. Joël proposa un petit cabinet attenant aux chambres qu'il occupait; et sous prétexte de le faire voir, il ouvrit la porte de son logement, et montra avec ostentation sa femme Phébé et ses enfants couchés dans leurs lits.

— Ici, dit-il, toute la famille le gardera, et s'il parvient à tromper notre vigilance, on pourra le proclamer le plus adroit de tous les sauvages.

— Je vous crois, Strides, mais j'ai une autre prison en vue. Toutefois, je vois avec plaisir votre famille réunie sous mon toit, car on avait cherché à ébranler la confiance que j'ai en vous.

— Est-il possible ! sur qui donc le capitaine pourrait-il compter, si ce n'était sur l'inspecteur de ses domaines ! Madame Willoughby et ses filles ne vous sont pas plus attachées que moi. N'y a-t-il pas de la folie dans les accusations dirigées contre...

Joël allait entamer une kyrielle de protestations, suivant l'usage de ceux qui n'ont pas la conscience en repos; mais le capitaine l'interrompit, lui recommanda la vigilance, et se mit en quête de Nick.

Le Tuscarora se tenait debout, immobile et calme, sous l'arceau de la grande porte. On entretenait une lanterne dans cet endroit, qui servait pour ainsi dire de guérite, et la clarté permettait de distinguer le battant qui n'était pas encore sur ses gonds, mais qui, soutenu par de gros madriers, pouvait être considéré comme la plus solide moitié de la porte. Le capitaine Willoughby remarqua que l'Indien étudiait la manière dont le battant était étayé; cet examen lui déplut et le raffermit dans le projet d'arrestation qu'il avait conçu.

— Eh bien ! Nick, dit-il en affectant l'indifférence, vous voyez que nos portes sont en bon état ; des esprits fermes, des bras forts, des yeux vigilants compléteront nos moyens de défense. Il se fait tard, et avant de me reposer, je veux vous loger commodément. Suivez-moi ; je vais vous montrer un gîte où vous serez à l'aise.

Le Tuscarora, qui n'avait jamais couché dans un lit, comprit facilement ce dont il s'agissait quand on lui parla de le loger commodément, mais il ne fit aucune objection, et marcha tranquillement, sur les pas de M. Willoughby, jusqu'à la chambre du chapelain absent. Elle était au-dessus de la bibliothèque, et les fenêtres donnaient sur l'escarpement. La hauteur de ces fenêtres ôtait au capitaine la crainte d'une évasion, et en mettant alternativement en sentinelle Michel O'Hearn et l'un des Pline, on pouvait garder Nick en prison jusqu'au retour de l'aurore. L'heure la plus périlleuse était celle qui précède le jour, alors que le sommeil pesait plus lourdement sur les paupières des sentinelles, et que le repos avait réparé les forces des assaillants.

— Voici la chambre que je vous ai destinée, Wyandotté, dit M. Willoughby avec la politesse d'un propriétaire qui veut faire à son hôte les honneurs de sa maison. Je sais qu'un lit est un objet de luxe pour vous, et vous avez des couvertures pour vous envelopper.

Nick fit un geste d'assentiment, promena les yeux autour de lui avec précaution, et évita de paraître curieux, par orgueil plutôt que par ruse. D'un seul coup d'œil il embrassa la localité.

— C'est bien, dit-il. Un chef tuscarora ne songe pas au sommeil. Il l'attend debout et en marchant. Le chien mange et dort, le guerrier est toujours prêt. Bonsoir, capitaine, à demain.

— Bonsoir, Nick. J'ai dit à votre ami Michel, l'Irlandais, de venir vous tenir compagnie.

L'Indien comprit ; mais aucun sourire, aucun regard de colère ne trahirent les émotions qu'il éprouvait.

— Michel est bon, répondit-il. Il a la langue longue, la pensée courte. Il a le cœur solide comme du chêne, et l'esprit comme du bois vert qui brûle vite et sans chaleur.

Ce portrait de l'Irlandais fit sourire le capitaine. L'original entra dans ce moment, et fut laissé seul avec le sauvage. M. Willoughby se jeta tout habillé sur un matelas. Le bruit des pas cessa bientôt, et si l'on n'avait connu le véritable état de la maison, on aurait pu croire que la paix et la tranquillité y régnaient comme autrefois.

Il était deux heures du matin quand le sergent frappa légèrement à la porte de son commandant.

— Qu'y a-t-il ? dit le capitaine en se réveillant en sursaut.

— Rien de nouveau. Je suis frais comme un régiment qui sort de la caserne, et je resterais aisément de garde jusqu'au jour; mais, suivant les ordres de Votre Honneur, je n'ai pu me dispenser de vous réveiller à deux heures.

— Très-bien, sergent, je vais me laver les yeux, et je serai à vous dans une minute. Comment la nuit s'est-elle passée ?

— Dans une tranquillité parfaite; on n'a point entendu un cri de chouette. J'attendrai Votre Honneur dans la cour; car l'ennemi choisit souvent pour donner un assaut le moment où l'on relève les postes.

Les deux vieux soldats descendirent dans la cour pour y attendre le retour de Jamie Allen, qui était allé réveiller les hommes de garde. Bientôt le vieux maçon accourut précipitamment.

— Le Seigneur nous protége ! s'écria-t-il aussitôt qu'il fut à la portée d'être entendu. Les lits des trois hommes de Connecticut sont vides !

— Pensez-vous, Jamie, qu'ils aient déserté ?

— Précisément. Il est inutile de dissimuler.

— Avec votre permission, dit le sergent, je demanderai au caporal Allen si les déserteurs sont partis avec leurs armes ?

— Ils n'ont rien laissé, pas même une pierre à feu.

— Alors nous pouvons les compter au nombre de nos ennemis, fit observer tranquillement le sergent en prenant une prise de tabac.

Le capitaine Willoughby reçut ces tristes nouvelles avec un stoïcisme apparent.

— Joël, dit-il, pourra nous donner quelques éclaircissements sur cette affaire. Appelons-le vite ; car les moments sont précieux.

En disant ces mots, il traversa la cour accompagné du sergent et du maçon, et tous entrèrent sans cérémonie dans le logement de l'inspecteur. Il n'y avait personne ; homme, femme, enfants avaient déserté ensemble ; ils n'étaient pas partis les mains vides. La chambre était si complétement dévalisée, qu'il n'était pas permis de douter de la fuite d'un homme dont on avait cru le dévouement à l'épreuve.

— Continuons nos recherches, dit philosophiquement le capitaine.

Après une inspection attentive, on reconnut qu'il ne restait à la Roche que le sergent, Jamie Allen, Michel, les nègres et un nommé Blodget, jeune ouvrier de la nouvelle Angleterre. En examinant les débris de sa troupe, le capitaine sentit son cœur se serrer, car il se rappela l'aspect différent qu'elle avait la veille quand il avait auprès de lui son brave fils pour la commander.

— Barrons la porte de la cour Joyce, dit le capitaine. Avec cette poignée d'hommes, il serait impossible de défendre la première enceinte. C'est la facilité avec laquelle on passe par la grande porte qui nous a causé tous ces malheurs.

— Je le sais, Votre Honneur. Sans doute M. Strides a passé par les deux portes avec sa famille; car nos gens n'auraient pas osé arrêter un sous-officier. Mais le reste des déserteurs aura dû employer d'autres moyens.

— Je veux en conférer avec le Tuscarora. Il peut nous être très-utile comme coureur, comme espion et comme tirailleur. Montez avec moi à la chambre de M. Woods.

Après avoir franchi rapidement l'escalier, ils virent avec plaisir la porte de la prison solidement barricadée. Le capitaine l'ouvrit, et s'avança une lanterne à la main. Nick et Michel avaient disparu, quoiqu'il ne fût pas facile de découvrir par quelle voie ils étaient sortis. La porte et la croisée étaient fermées, et la cheminée était trop petite pour livrer passage à un corps humain. La défection de l'Irlandais causa au capitaine une profonde douleur.

— C'était celui sur lequel je comptais le plus ! dit-il avec autant de chagrin que de colère.

— Sa conduite est extraordinaire, reprit le sergent. Mais que peut-on attendre d'un soldat qui n'est pas encore complétement discipliné ! Vos gens, capitaine Willoughby, avaient tout au plus une semaine d'exercice, tandis qu'il faut une année pour former un bon soldat. C'est ce que me disait un jour le vieux colonel Franker : — Vos recrues, me disait-il, s'imaginent qu'ils savent manger, parce qu'ils ont de bonnes dents et un bon estomac ; mais manger est un art, et manger militairement est une science excessivement difficile.

— J'aurais cru que le cœur de l'Irlandais était bien placé, dit le capitaine sans faire attention aux divagations de Joyce. Je vois mon erreur, et il ne me reste plus qu'à me rendre compte de son évasion.

Le lit de M. Woods avait été dérangé; les draps, les sangles, et l'une des couvertures manquaient ; une des croisées était légèrement entr'ouverte. Tout auprès était une cheminée, par laquelle il était facile de grimper sur le toit, dont on pouvait faire le tour. Joyce et le capitaine montèrent sur la galerie et y trouvèrent encore pendante la corde fabriquée avec les draps. Il était donc positif que Michel s'était enfui de connivence avec son prisonnier.

— C'était le favori de Maud ! dit en soupirant le capitaine ; maintenant je n'ai plus que vous et les noirs. Mais au moins je puis compter sur vous, comme je compterais sur mon noble fils s'il était auprès de moi dans ce moment ?

— Si Votre Honneur voulait avoir la bonté de haranguer la troupe et de donner ses ordres, il verrait éclater les sentiments de la garnison.

— J'approuve votre idée, sergent. Nous nous mettrons épaule contre épaule, et nous mourrons s'il le faut sur la brèche avant d'abandonner la place.

Les deux vieux soldats retrouvèrent tous les habitants mâles de la maison trop préoccupés de leur sûreté pour songer au sommeil. Le capitaine Willoughby dit à Joyce de les mettre en ligne, et il prit la parole en ces termes :

— Mes amis, il vous serait inutile de vous cacher votre véritable situation. Ce serait même manquer aux lois de la probité. Vous êtes mes seuls défenseurs; Michel et l'Indien ne sont plus parmi nous. Quelles que soient vos opinions sur nos chances de succès, ma résolution est invariable. Avant d'ouvrir à ces misérables qui ont tous les vices des sauvages du désert, sans en avoir les qualités, je m'ensevelirai sous les ruines de cet édifice. Mais vous n'êtes pas obligés d'imiter mon exemple, et dans le cas où l'un de vous regretterait d'être ici, il est libre de s'éloigner. Au nom de Dieu, qu'il n'y ait plus de désertion ! Quiconque veut partir peut le faire en ce moment même; mais plus tard j'appliquerai la loi martiale, et je ferai tuer comme un chien celui qui sera convaincu de trahison. Vous, Blodget, qui êtes ici depuis peu, vous vous rappelez, avec déplaisir peut-être, que je suis né en Angleterre. Allez donc rejoindre vos compatriotes, et si vous parvenez à Albany, vous pourrez me rendre un grand service en remettant une lettre dont je vous chargerai.

Cette apostrophe fut accueillie par un profond silence. Blodget pro-

mena machinalement sa main sur le canon de son fusil, et sembla chercher à rassembler ses idées.

— Je vous comprends, capitaine, dit-il enfin; mais je pense que vous ne me comprenez pas. Je sais que vous autres gens de New-York, vous avez en général mauvaise opinion des habitants de la nouvelle Angleterre. La conduite de Joël Strides n'est pas de nature à dissiper vos préventions. Mais il y a parmi nous des caractères différents; et mes actions, mieux que mes paroles, vous garantiront ma loyauté.

— Bravo! camarade, s'écria le sergent. Voilà un homme qui obéira à la consigne sans examiner s'il se bat pour l'Angleterre ou le congrès.

— Vous vous trompez, sergent Joyce, dit le jeune homme d'un ton ferme; je suis pour mon pays. Je quitterais la Roche à l'instant même si je savais que le capitaine voulût défendre la couronne. Mais, depuis que je suis ici, j'ai pu voir qu'il avait l'intention de rester neutre, et qu'il était favorablement disposé pour les colonies.

— Vous m'avez bien jugé, Blodget; je n'approuve pas la déclaration de l'indépendance; mais je ne saurais blâmer le congrès d'avoir adopté cette mesure. Je me sens à présent plutôt Américain qu'Anglais. Je tiens à ce qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions.

— Quelles qu'elles que soient, capitaine, reprit le sergent Joyce, nous marcherons toujours sous vos ordres. Mais comme la désertion de Joël a laissé une vacance parmi les caporaux, je prendrai la liberté de vous demander de l'avancement pour ce jeune homme.

— Comme vous voudrez, interrompit le capitaine avec une légère impatience; il venait de s'apercevoir que Blodget était homme à dédaigner ces misères.

— Entendez-vous, soldats, les deux caporaux actuellement en fonctions sont Allen et Blodget, et vous les reconnaîtrez comme tels. La garde descendante peut se retirer, et nous passerons une revue générale une demi-heure avant le jour.

Hélas, la garde descendante ne se composait que de deux hommes, le caporal Blodget et Pline le Jeune. Pline l'Ancien, occupé dans l'intérieur de la maison à des travaux domestiques, était considéré comme inutile. Le capitaine invita Joyce à prendre du repos et se chargea de faire le guet en personne.

CHAPITRE XXI.

Le capitaine conduisit Blodget sur la galerie qui entourait le toit; de ce poste élevé on pouvait, à la lueur des étoiles, examiner toute la campagne. M. Willoughby, en installant la sentinelle, lui recommanda d'éviter de montrer la tête et les épaules au-dessus de la balustrade, de peur de servir de point de mire aux ennemis.

— Je ne crois pas, lui dit Blodget, que nous soyons attaqués avant de recevoir ce que le sergent appelle un parlementaire.

— Qui vous fait supposer cela? demanda le capitaine un peu surpris.

— Joël et ses compagnons sont parvenus à détourner la plus grande partie de vos gens, et avant de s'exposer ils chercheront certainement à séduire le reste de la garnison. Heureusement que vous n'avez plus que des serviteurs dévoués. Si vous pouviez soupçonner quelqu'un, ce serait moi.

— Pourquoi vous en particulier, jeune homme?

— Ce ne pourrait être le sergent. L'Ecossais est vieux et ce n'est pas à son âge qu'on fait l'apprentissage de la trahison. Les nègres vous chérissent comme un père, et moi seul pourrais vous trahir.

— Je vous remercie, Blodget, de cette courte énumération de mes forces. Je ne veux pas me défier de vous, je ne peux pas me défier des autres. Ainsi ma confiance est complète. Que voyez-vous? Pourquoi abaissez-vous votre fusil?

— Il y a un homme qui essaie de franchir la palissade. Voyez, à droite de la porte.

— Attendez un instant, Blodget, assurons-nous du fait avant d'agir.

En effet, on vit une figure humaine monter lentement sur la première enceinte, où elle sembla s'arrêter un moment pour reconnaître la place. L'obscurité ne permettait pas de distinguer si c'était un blanc ou un sauvage.

— Nous ne pouvons épargner cet homme, dit le capitaine avec une expression de regret. Abattez-le, Blodget; et quand vous aurez tiré, venez à l'autre extrémité de la plate-forme, d'où nous examinerons le résultat du coup de feu.

Blodget visa pendant quelques secondes; puis une explosion troubla le calme de la vallée, et un éclair en illumina les ténèbres. L'homme tomba en dehors de la palissade, sans pousser un seul cri, un seul gémissement. Il était néanmoins nécessaire de rester en observation. Joyce et les hommes de garde furent appelés sur la plate-forme, et Pline le Jeune resta seul à la porte. On envoya dire aux femmes de ne pas s'alarmer, et on plaça tous les nègres aux meurtrières. Aussitôt que les hommes furent sur le toit, ils se partagèrent aux quatre angles du bâtiment, laissant le maître de la maison aller de poste en poste pour entendre des rapports et communiquer des ordres.

Le sergent Joyce fut chargé de surveiller principalement le cadavre, afin de voir si l'on faisait des tentatives pour l'enlever. On sait que les Indiens d'Amérique considèrent les chevelures comme des trophées et qu'ils exposent leur vie pour empêcher les morts d'être scalpés ou touchés même par les mains ennemies.

A cette alerte succéda un calme aussi profond que celui qui l'avait précédée. On n'entendit ni cri ni signal de combat, et au bout d'une demi-heure une ligne lumineuse annonça l'approche du jour.

Les clartés grandirent et blanchirent peu à peu les sombres profils de la chapelle, le rideau des bois, les différentes cabanes qui le bordaient, les arbres des vergers et les bestiaux épars dans les champs. Enfin on aperçut tous les glacis naturels de la forteresse. Comme rien ne gênait la vue, on pouvait s'assurer qu'aucun ennemi n'était proche.

— Nous n'aurons pas d'assaut ce matin, Joyce, dit le capitaine en déposant sa carabine.

— Que Votre Honneur me permette de mieux examiner, répondit le sergent.

Joyce monta aussitôt sur le faîte de la maison. Comme il était de grande taille, il offrait dans cette position un point de mire excellent. Un coup de fusil partit de la lisière des bois, et l'on entendit le sifflement d'une balle.

Rien ne bouleverse un jeune soldat comme le sifflement d'un coup de fusil lointain. Le bruit de la balle augmente à mesure qu'elle approche, et continue quand elle est tombée plus longtemps qu'on ne serait porté à le croire : de sorte que les novices s'imaginent que le dangereux projectile leur est directement adressé.

L'espace n'existe plus, et l'on a vu des recrues se jeter à terre pour éviter un boulet qui passait à cent toises derrière eux.

Dans l'occasion présente, Pline le Jeune tomba à la renverse. Jamie jugea prudent de mettre une cheminée entre lui et l'endroit d'où le coup était parti, et Blodget leva les yeux comme pour suivre la balle dans son vol. Le capitaine Willoughby ne songea pas à la balle, mais il cherchait à juger par la fumée de l'endroit où se tenaient les assaillants. Joyce, les bras croisés, examinait tranquillement l'autre côté de la vallée.

La balle frappa la cheminée, entama une brique et tomba sur les lattes du toit. Le sergent descendit pour la ramasser, et la ballotta dans sa main pendant quelques minutes sans avoir l'air de savoir qu'il l'avait gardée.

— L'ennemi nous assiége, dit-il, mais il ne nous attaquera pas à présent. S'il m'est permis de donner mon avis, nous laisserons Blodget ici et nous descendrons dans la cour.

Ce plan fut adopté. Le capitaine ordonna d'ôter la barre de la porte et se dirigea vers le corps qui gisait au pied des palissades. Il était accompagné de Joyce et de Jamie Allen, qui portait une pioche pour dérober aux yeux l'aspect désagréable d'un cadavre en l'enterrant au plus vite. Dans cette sortie nos deux vieux soldats n'éprouvaient aucune espèce de crainte. Les sentinelles étaient convenablement postées, et on laissa les deux portes ouvertes, en prenant seulement la précaution de placer un homme à celle de la première enceinte. Le soleil était levé, ses rayons doraient le sommet des collines, mais ils ne descendaient pas encore directement sur la vallée. L'Indien gisait à la place où il était tombé. Sa tête avait touché le sol la première, et le corps était caché par les plis de la couverture qui lui servait de vêtement.

— Pauvre diable! s'écria le capitaine.

— Sur mon âme! ce n'est qu'un homme de paille, s'écria Joyce, en poussant du pied le mannequin artistement fabriqué. La balle lui a traversé la tête. C'est un artifice des sauvages. Ils ont mis ce mannequin en avant pour savoir si nos sentinelles étaient sur leurs gardes.

— Je crois, Joyce, que l'honneur de cette ruse doit être aux blancs plutôt qu'aux Indiens.

— En tout cas, il est est heureux que notre jeune homme ait eu l'œil perçant et la main sûre. Tenez, voilà la perche au moyen de laquelle on a élevé le mannequin jusqu'au sommet des palissades, et voici sur le gazon la trace des pas de celui qui le portait.

Le capitaine examina les empreintes, et fut d'avis que plusieurs hommes avaient dû être employés dans cette circonstance.

— N'importe, dit Joyce en chargeant le mannequin sur ses épaules, je vais emporter cet homme, qui convient parfaitement pour servir ma pièce de canon. Il pourra effrayer l'ennemi plus qu'il ne nous a effrayés nous-mêmes.

Le capitaine Willoughby ne s'y opposa point, mais il rappela à Joyce que les déserteurs avaient probablement instruit l'ennemi de tous les moyens de défense de la Roche, y compris le canon de bois. Il rentra, et ferma les portes de ses propres mains. Il ne se croyait pas en état de résister à un assaut vigoureux; mais il était certain que les Indiens n'approcheraient jamais en plein jour d'une fortification, au risque de perdre une vingtaine de guerriers avant d'emporter la place. Ce plan eût été contraire à toutes les idées qu'ils avaient de la guerre. En outre, le petit nombre des assiégés, loin d'enhardir les sauvages, était propre à les rebuter; car il n'y avait pas dans la garnison assez de chevelures à scalper pour les indemniser de l'expédition.

Après avoir échangé quelques paroles avec sa troupe, le capitaine alla retrouver sa famille.

— Dieu nous a protégés dans sa miséricorde! dit madame Willoughby en embrassant tendrement son mari. Nous ne saurions rendre trop d'actions de grâces, et si Robert était avec nous, je m'estimerais complétement heureuse.

— Telle est la nature humaine, ma petite Maud, répondit le capitaine en déposant un baiser sur le front lisse de la jeune fille. L'idée de nos dangers réduisait votre mère au désespoir, et la voilà transportée parce qu'on ne nous a pas coupé la gorge cette nuit. Nous sommes en sûreté pour toute la journée, je crois, et si je suis libre d'agir, nous ne passerons pas une seconde nuit à la Roche.

— Que voulez-vous dire, Hugues? Songez que nous sommes au milieu d'un désert.

— Je connais parfaitement ma position, ma femme, et avec l'aide de Dieu j'utiliserai mes connaissances. Je veux placer le vieux Hugues Willoughby à côté de Xénophon et de Washington, et apprendre au monde ce dont un homme est capable quand il bat en retraite avec sa femme et ses enfants. Je ne désire pas du tout la présence de Robert, il m'enlèverait la moitié de ma gloire.

CHAPITRE XXII.

Le capitaine songeait sérieusement au projet qu'il avait énoncé en plaisantant. Si sa vie eût été seule exposée, son orgueil militaire l'eût retenu à la Roche. Mais il ne pouvait compromettre le salut de sa famille en soutenant un siége contre des forces dix fois plus considérables que les siennes. Immédiatement après le déjeuner, il manda Joyce dans la bibliothèque.

— Je suppose, sergent, lui dit-il, que vous connaissez la dernière ressource qui reste à un commandant de place quand il ne peut résister à l'ennemi.

— C'est la retraite, Votre Honneur.

— Vous avez deviné juste. Mon intention est d'évacuer la Roche, et de tenter une marche dans le bois plutôt que d'exposer les objets de mon affection aux dangers d'un assaut nocturne.

— Votre Honneur m'a-t-il envoyé chercher pour me donner des ordres en conséquence, ou pour me demander mon avis? dit Joyce après un moment de réflexion.

— C'est pour vous demander votre avis.

— Je suis donc autorisé à vous parler librement, capitaine Willoughby, comme je serais obligé de vous obéir si vous me chargiez d'accomplir vos desseins. Je crois qu'il est contre les règles de la guerre d'évacuer une place bien approvisionnée sans avoir soutenu un assaut. A la vérité, nos rangs sont affaiblis par les désertions, mais il est sans exemple qu'une forteresse ait capitulé pour quelques déserteurs. Une retraite avec des femmes et des enfants est une opération dangereuse, et les dames soutiendraient difficilement les fatigues d'une si longue marche; car nous avons des déserts à traverser avant d'arriver a la Mohawk.

— Je ne songe pas à entreprendre ce voyage, Joyce; vous savez qu'il y a trois ans, quand nous avons défriché pour faire un pâturage, j'ai fait bâtir une hutte à un mille d'ici, sur le flanc de la montagne. Si nous parvenons jusque-là, il est aisé d'y rester un mois tranquilles. Nous pouvons emporter avec nous des hardes et des provisions, et même emmener quelques vaches.

— Cet arrangement rend vos plans plus faciles à exécuter, et je me range à votre opinion.

— Je compte faire mes préparatifs pendant le jour et, à la nuit tombante, me retirer en longeant les palissades jusqu'au ruisseau.... Qu'avez-vous, Jamie? On dirait que vous avez quelque chose à communiquer.

Jamie Allen était entré avec tant de précipitation qu'il avait oublié de frapper.

— Croiriez-vous, s'écria-t-il, que nos gens sont rentrés dans leurs cabanes, qu'ils y ont allumé du feu et qu'ils y font cuire leurs aliments, comme si la vallée était dans son état normal?

— Est-il possible! s'écria le capitaine. S'il en était ainsi, sergent, nous hâterions l'heure de notre sortie; je ne me soumettrais jamais à un pareil outrage.

Le capitaine était trop animé pour perdre le temps en paroles; et, prenant son chapeau, il monta sur la galerie pour voir ce qui se passait.

— Tenez, dit Jamie, il y a de la fumée au-dessus de l'habitation de Joël et du logement de son cousin Seth; et voilà Phébé qui cueille tranquillement des ognons dans son jardin.

Le capitaine Willoughby ne marchait jamais sans sa lunette; il la pointa du côté qu'on lui indiquait.

— Par saint Georges, vous aviez raison! s'écria-t-il; et j'aperçois Joël en personne, qui examine une houe avec autant de tranquillité que s'il était le propriétaire du domaine.

Après un examen plus attentif, on constata la présence de tous les déserteurs, excepté Michel O'Hearn. Ils avaient repris avec leurs familles possession de leurs cabanes respectives. Bien plus, ils s'étaient remis à leurs travaux habituels : on avait trait les vaches, on avait donné à manger aux bestiaux et à la volaille; et chaque maisonnette faisait les préparatifs ordinaires du déjeuner. Le capitaine fut tellement absorbé par cette scène extraordinaire qu'il demeura une heure entière en observation.

On avait labouré à moitié un champ destiné à recevoir du blé d'hiver. Joël s'y rendit après son déjeuner, et trois charrues furent bientôt à l'ouvrage, avec autant de régularité que si aucun événement n'avait troublé le calme de l'étang des castors. On entendit dans la forêt le bruit des haches des bûcherons qui coupaient du bois pour la provision de l'hiver; et des ouvriers, qui avaient commencé à creuser un fossé, furent bientôt occupés à jeter la terre avec leurs pelles.

— Le diable n'y comprendrait rien, dit le capitaine. Voilà des gaillards qui travaillent comme si je leur avais distribué leur tâche, et avec une diligence inaccoutumée. Quoiqu'ils ne soient pas à portée, je serais presque tenté de les disperser par une décharge.

— On courrait risque de tuer les bestiaux aussi bien que les hommes, dit l'Ecossais, qui ne perdait pas de vue l'économie domestique.

— C'est vrai, Jamie, et d'ailleurs il me serait pénible de faire feu sur des hommes qui hier encore étaient à mon service. Il me semble, Joyce, que ces coquins n'ont pas d'armes?

— Pas un mousquet, Votre Honneur; je l'ai remarqué de prime abord. Les sauvages se seraient-ils retirés?

— Non; car Joël et les siens n'auraient pas manqué de les accompagner. On se propose, sans doute, de nous attirer dans une embûche.

Pendant quelque temps, Joyce contempla cette scène silencieusement; puis il s'approcha du capitaine en faisant gravement le salut militaire.

— S'il plaît à Votre Honneur, dit-il, je détacherai quelques hommes qui s'empareront de deux ou trois de ces déserteurs, et nous pourrons ainsi connaître leurs intentions secrètes.

— Vous parlez de détachement, Joyce! Où sont donc les troupes que vous vous proposez d'employer?

— Mais, Votre Honneur, voici Jamie et Pline l'Ancien qui pourraient tenter une sortie, si vous aviez la bonté d'ordonner au caporal Blodget et aux noirs de former une arrière-garde pour soutenir au besoin.

— Cette disposition laisserait le capitaine Willoughby pour toute garnison, dit le capitaine. Je vous remercie de votre offre, sergent, mais la prudence ne permet pas de l'accepter. Strides et ses compagnons sont des misérables capables de tout....

— Rien n'est plus vrai! s'écria la voix bien connue de Michel O'Hearn, qui passa subitement la tête par la lucarne du grenier. On n'en peut rien attendre de bon, et si j'étais le maître, je les attacherais par les mains et par les pieds, et je les jetterais tous à la rivière pour les laver de leurs péchés.

En prononçant ces mots, Michel était monté sur la plate-forme, et relevait son pantalon. Son visage avait une expression de ruse grossière relevée par celle de la probité et de la bonhomie. Joyce s'attendait à recevoir l'ordre d'appréhender au corps le fugitif; mais, d'un seul coup d'œil, le capitaine put se convaincre de la bonne foi de l'Irlandais.

— Votre conduite nous a étonnés, O'Hearn! dit le capitaine en affectant la sévérité. Non-seulement vous avez déserté, mais encore vous avez laissé échapper un prisonnier confié à votre garde. En outre, la manière dont vous êtes entré dans la maison a besoin d'être expliquée. Avant de prendre un parti à votre égard, j'écouterai ce que vous avez à dire.

— Je ne demande pas mieux que de parler. Ce sauvage Nick n'est-il pas un être bien singulier? Je veux bien que le diable m'emporte si l'on trouve son pareil dans toute l'Amérique. Je suppose, sergent, que vous vous êtes figuré que j'allais rejoindre M. Joël et ses pareils.

— Je vous ai consigné sur mon rapport, O'Hearn, comme ayant abandonné votre poste.

— Mon poste! Si j'y étais resté, je ne rapporterais pas de nouvelles du major, de M. Woods, des sauvages et du reste de la bande.

— Vous avez vu mon fils, Michel?

L'Irlandais prit un air de mystérieuse importance, et désigna du doigt la sentinelle et Jamie.

— Le sergent est de la famille, dit-il après avoir complété sa pantomime en portant un doigt à ses lèvres. Mais il n'est pas convenable de crier nos secrets à tout le voisinage.

— Eh bien, O'Hearn, accompagnez-nous à la bibliothèque, et nous entendrons votre rapport.

— Joyce sera bien étonné! dit Michel, qui continuait à parler en marchant, il n'osera plus me parler de ses campagnes. Je l'ai surpassé, je suis cent fois plus fort que lui. Quel habile sauvage, que ce Nick!

— En premier lieu, O'Hearn, reprit le capitaine quand ils furent tous les trois seuls à la bibliothèque, quels sont les motifs de votre désertion?

— De ma désertion! Pouvez-vous croire que j'aie voulu quitter Votre Honneur, et madame, et vos charmantes filles et le petit enfant?

Ces mots furent prononcés avec tant de naturel et de vérité, que le capitaine n'eut pas la force de répéter sa question. Il sentit même une larme sourdre dans ses yeux et rendit aussitôt sa confiance à l'Irlandais, dont la conduite lui semblait toutefois inexplicable.

— Votre Honneur n'a pas daigné me répondre? reprit Michel O'Hearn, qui voulait avoir le cœur net des accusations de son maître.

— Mais, s'il faut parler franchement, Michel, votre évasion subite était propre à éveiller mes soupçons, d'autant plus que vous emmeniez avec vous le Tuscarora.

— Mes intentions étaient bonnes, et, d'ailleurs, je n'ai pas emmené le Tuscarora avec moi; c'est lui qui m'a emmené avec lui.

— Je suis d'avis, dit le sergent Joyce en souriant, de replacer le nom de Michel O Hearn sur le contrôle et de ne lui faire aucune diminution le jour de la paye.

— J'y consens, Joyce; il nous faut aussi avoir de la patience et laisser Michel narrer les choses à sa manière.

— Ça, c'est facile : Nick m'a donné quatre petits morceaux de bois, dont chacun raconte une histoire à sa manière. Voici le premier, et il signifie : dites au capitaine comment nous nous sommes évadés par la fenêtre; comment vous avez failli vous casser le cou, parce que le pied vous a glissé; comment vous avez attaché les draps au toit; comment Nick vous a montré un trou par lequel nous sommes sortis tous les deux.

Michel s'interrompit pour rire aux éclats.

— Jetez maintenant cette baguette, reprit M. Willoughby, et dites-nous où est le trou dont vous parlez.

Michel regarda la baguette avec hésitation.

— Non, répondit-il, je ne la jetterai pas, si Votre Honneur le permet, sans vous avoir dit par quels moyens nous avons atteint les bois où nous étions cachés comme deux tiges de trèfle dans une meule de foin. Que ce Nick a de talent pour se cacher!

— Poursuivez donc, dit le capitaine qui savait qu'il était inutile de contrarier un homme de ce caractère dans l'énonciation de ses pensées.

— Je vous ai conté mon évasion; le second morceau de bois m'avertit de vous en dire les motifs. Nous étions seuls dans la chambre du chapelain, sans avoir envie de boire ni l'un ni l'autre : Nick, parce que sa dignité s'offensait d'un emprisonnement; moi, parce que j'étais sentinelle. Le sergent Joyce m'avait répété, Dieu sait combien de fois! que, si je remplissais bien mon devoir, il me donnerait le grade de caporal, qui vient immédiatement après le sien. Je voulais donc me bien conduire, et je me disais qu'une sentinelle qui se grise se déshonore corps et âme, armes et bagages.

— Ainsi vous n'avez point bu?

— Oui, par les raisons ci-dessus, et par une meilleure encore : c'est que nous n'avions rien à boire. Eh bien, Michel, me dit Nick, vous aimez le capitaine, madame Beulah, miss Maud et l'enfant?

— Si je les aime! autant que mes père et mère!

— Alors, interrompit le capitaine, quelle proposition vous fit le sauvage?

— Cette baguette vous en instruit. Sauvez-vous avec moi, dit Nick; allons voir le major, et rapportons des nouvelles. Nick est l'ami du capitaine; le capitaine ne le sait pas, il ne le croit pas, etc. Il me tint de si beaux discours que je me décidai. Nous prenons les sangles du lit, les draps, les couvertures; nous attachons le tout ensemble; nous grimpons sur le toit; je me passe le bout de la corde autour du cou, et je me cramponne au balant pour descendre. Nous voilà en bas! je dis à Nick : C'est à merveille; mais comment sortir? On tirera sur nous pour peu que nous tentions de sauter par-dessus la barricade; si nous restons ici, on nous arrêtera, et vous qui êtes déjà prisonnier, vous serez à vous seul l'équivalent de deux prisonniers. Nick ne répliqua pas; il me fit signe de le suivre, et nous passâmes par une ouverture pratiquée dans les palissades.

— Où est-elle, Michel? où est-elle?

— Je vous la montrerai quand vous voudrez. C'est l'infâme Joël Strides qui l'a faite en sciant un poteau et en enlevant quelques chevilles.

— Il importe d'y remédier sans retard! s'écria M. Willoughby; conduisez-nous, O'Hearn, et montrez-nous la place.

Tous trois furent bientôt dans la cour. Michel franchit la grande porte, et les mena à l'endroit des palissades contigu aux rochers, sur le côté oriental de la maison. Près de là était le sentier qui conduisait à la source, et par lequel le capitaine se proposait d'effectuer sa retraite. On avait scié un des pieux ras-terre. Le sol avait été rendu meuble et la terre rejetée sur le pied du poteau; les chevilles qui le liaient à la traverse avaient été enlevées; mais on avait eu soin d'en laisser les têtes pour cacher le dommage. En poussant le pieu, le capitaine s'assura qu'un homme pouvait facilement passer. Il était évident que les déserteurs étaient sortis par cette ouverture; mais on ignorait comment Nick était parvenu à la connaître.

Le capitaine était sur le point de donner des ordres pour réparer le dégât, quand il réfléchit qu'il pouvait en profiter pour effectuer sa retraite. Il se hâta de s'éloigner et retourna à la bibliothèque, où Michel lui raconta ce qui s'était passé après leur départ.

Le Tuscarora avait deviné le projet de Joël, et quand il fut sorti, il se mit en embuscade pour s'assurer de l'importance de la désertion. Satisfait sur ce point, il fit un détour pour éviter la maison, et, sans se donner la peine d'entrer dans le bois, il traversa paisiblement la prairie et prit la grande route qui menait au moulin. Sa démarche calme pouvait prouver deux choses : ou qu'il était rassuré par la connaissance du terrain, ou qu'il s'attendait à trouver des amis et non des ennemis.

Au pied des rochers, Nick jugea prudent de faire cacher Michel dans une encoignure et poursuivit seul sa route. Au bout d'une heure, il vint prendre Michel, lui recommanda le silence et la prudence, et le mena derrière la cabane du meunier. Robert Willoughby était renfermé dans la laiterie; la fenêtre étant trop petite pour favoriser une évasion, on n'avait pas mis de sentinelle à l'extérieur, et le major avait donné aux blancs de la bande sa parole de rester prisonnier jusqu'au lever du prochain soleil. Nick et Michel purent donc s'approcher de la fenêtre et s'entretenir avec le prisonnier.

Le major était passablement bien traité, quoiqu'on lui eût fait entendre qu'il serait considéré comme espion. Une évasion lui semblait impossible; cependant il n'y renonçait pas entièrement. D'après ce qu'il avait vu, la bande se composait de vagabonds avec lesquels il était dangereux de capituler. Il conseillait à son père de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il méprisait ses ravisseurs; ils n'avaient point de chef; ils ne pouvaient être redoutables que par leur effroyable férocité. La bande parlait peu et évitait de s'exprimer en anglais. Cependant elle contenait plus de blancs que le major ne l'avait cru en premier lieu. Il n'avait pas vu M. Woods, dont il ignorait complétement l'arrestation.

Ces nouvelles changèrent un moment les résolutions du capitaine. L'ardeur de la jeunesse se réveilla en lui; et il discuta avec lui-même la possibilité de faire une sortie, de délivrer son fils et de mettre l'ennemi en déroute ou du moins de s'assurer une retraite honorable.

CHAPITRE XXIII.

Pendant que le capitaine et Joyce se couchaient, Michel se préparait à s'acquitter d'une mission délicate que lui avait confiée Robert Willoughby; mais il fut retenu au passage par les deux Pline, et les négresses manifestèrent bruyamment la joie qu'elles éprouvaient à le revoir. Il fallut qu'il consentît à déjeuner, et comme l'indigène du comté de Leitrim était toujours prêt à jouer de la fourchette, il opposa une douce résistance aux invitations réitérées des noirs. Pendant qu'il dévorait dans une salle basse un respectable quartier de jambon, il fut accablé de questions.

— Etes-vous allé bien près des sauvages, Michel? lui demanda Bessy la Grande Casseuse, dont les yeux s'écarquillaient.

— Près comme de cette table à la porte, Bessy; peut-être pas aussi près. C'est une vilaine race, et je ne me souciais pas d'en approcher.

— Quelle mine ont-ils dans l'obscurité? demanda la Petite Casseuse. Ils sont affreux en plein jour.

— Je ne me suis pas amusé à les admirer. Nick et moi, nous avions de la besogne, et, quand un homme est occupé, il n'a pas le temps de faire des observations.

— Pourquoi gardent-ils M. Woods? Il me semble que des sauvages n'ont pas besoin d'un révérend.

— C'est ce que je me suis dit; un prêtre, hérétique ou catholique, ne saurait prêcher avec succès devant une pareille assemblée.

Les questions se multiplièrent tellement que Michel, jugeant impossible d'y répondre, prit la résolution philosophique de concentrer tous ses efforts dans la mastication. Les nègres avaient pour les Peaux Rouges une antipathie en quelque sorte innée, fortifiée par les différences de couleur et de mœurs, ainsi que par la crainte du couteau à scalper. L'apparition des sauvages avait jeté la terreur parmi les domestiques noirs de la Roche; mais la haine leur tenait lieu de courage, et ils étaient déterminés à mourir les armes à la main plutôt que de se soumettre à leurs odieux ennemis. D'ailleurs, ils devaient à leur isolement au milieu des bois cette résolution que les colons des frontières acquièrent toujours plus ou moins, en raison directe des périls auxquels ils ont été exposés. Les noirs des deux sexes avaient des sentiments identiques, et les deux Casseuses, en particulier, étaient des femmes à faire preuve d'un véritable héroïsme, si elles se trouvaient dans des circonstances susceptibles d'enflammer leur belliqueuse ardeur.

— Maintenant, négresses, dit Michel quand après ses calculs il n'eut plus besoin que de trois minutes pour achever son déjeuner, écoutez mes injonctions : Vous allez présenter mes hommages à ces dames, et vous leur direz que Michel O'Hearn désire leur rendre visite.

La Petite Casseuse accomplit cette commission, et madame Willoughby répondit qu'elle recevrait Michel avec plaisir.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, dit Michel avec gravité en se levant de table, je vous remercie du bon repas que vous m'avez fait faire. Rassurez-vous pour aujourd'hui; car je puis vous affirmer que les Indiens tiennent un grand conseil, et que vous conserverez provisoirement vos têtes sur vos épaules.

Après cette allocution pompeuse, l'indigène du comté de Leitrim fut introduit dans l'appartement des dames.

— Le major n'est aucunement abattu, dit-il; il m'a ordonné de vous présenter ses devoirs. Michel, m'a-t-il dit, recommandez-leur d'avoir du sang-froid, et tout viendra à bonne fin. Ce monde est plein de tribulations; mais ceux qui se comportent bien envers Dieu et envers les hommes arriveront infailliblement au paradis.

— Il est impossible, Michel, que mon fils vous ait tenu un pareil langage.

— Si fait madame! répondit l'Irlandais, qui croyait pouvoir se permettre une fraude pieuse en dénaturant les paroles de Robert.

Madame Willoughby et Beulah parurent interdites; elles ne connaissaient point les habitudes de Michel et ne pouvaient deviner pourquoi il substituait ses pensées à celles des autres.

— Je connais la phraséologie de Michel, ma chère mère, murmura Maud. Vous auriez de la peine à le comprendre, et, si vous permettez, je passerai avec lui à la bibliothèque et je l'interrogerai à huis-clos de manière à savoir la vérité.

— Faites, mon enfant, car il m'est pénible d'entendre le message de mon fils travesti de la sorte.



Nick tira la missive d'un pli de son vêtement, et la plaça entre les mains de madame Willoughby.

Maud s'enferma dans la bibliothèque avec Michel et l'interrogea des yeux. Le lecteur doit se rappeler qu'à l'exception de M. Woods et de Joyce, aucun des habitants de la Roche ne connaissait les relations de notre héroïne avec la famille. Les vieux noirs en avaient vaguement entendu parler; mais le temps avait affaibli leur souvenir, et c'est surtout pour les pauvres d'esprit que l'habitude est une seconde nature.

— Vous avez eu une ingénieuse idée, miss Maud, dit Michel en clignant de l'œil; nous sommes faits pour nous entendre, et je suis d'autant plus aise de me trouver seul avec vous, que le major m'a chargé de vous parler en particulier.

— Je suis prête à vous écouter, répondit Maud en composant son maintien.

— Pour mieux me rappeler les paroles du major, Nick m'a donné une baguette sur laquelle je lis mieux que dans un livre, vu que je n'ai jamais appris à lire. Il m'a dit : Tâchez de voir seule la jolie miss Maud.

— La jolie miss Maud ? interrompit involontairement la jeune personne.

— C'est moi qui ajoute l'épithète. Que personne, a-t-il ajouté, ne connaisse le sujet de votre entretien.

— C'est singulier ! Qu'a-t-il dit encore ?

— Rien, mais il m'a prié de vous remettre cette petite boîte d'argent.

Michel remit à Maud une petite tabatière qu'elle reconnut pour appartenir à Robert Willoughby. Sa mère et Beulah l'avaient souvent plaisanté de ce qu'il possédait ce bijou, non pour prendre du tabac, mais pour obéir à la mode. Cette boîte s'ouvrait par un ressort secret, et le major éprouvait de l'embarras lorsque ses sœurs cherchaient à ouvrir la tabatière.

— Le major Willoughby vous a donné cette boîte ? dit-elle avec un battement de cœur qu'elle pouvait à peine réprimer.

— Oui, miss Maud, et voici ses propres termes : Donnez ceci à miss Maud, et dites-lui qu'elle est maintenant maîtresse de mon secret.

— Au nom du ciel, Michel ! en êtes-vous bien sûr ?

En ce moment Pline le Jeune passa son visage luisant entre la porte : — Irlandais ! s'écria-t-il, le capitaine veut vous parler diablement vite... Puis il disparut.

— De grâce, O'Hearn, ne me quittez point sans m'assurer que vous ne vous trompez pas.

— Je vous répète que ce sont ses propres expressions.

Michel entendit la voix impérieuse du sergent qui l'appelait d'en bas, et il s'empressa de sortir.

Maud, restée en possession de la tabatière, se rappela les moyens évasifs que Robert avait opposés au désir de sa sœur toutes les fois qu'elle avait cherché à savoir ce qu'elle contenait. Elle se souvint aussi qu'il lui avait dit l'année dernière : — Quand vous aurez ouvert cette boîte, vous posséderez le grand secret de ma vie... Maud s'imagina que le major, se croyant en danger, lui avait envoyé la boîte afin de la mettre à même de révéler à la famille les mystérieuses pensées qui le préoccupaient. Elle songea d'abord à la porter à Beulah; mais elle réfléchit que Robert paraissait ne l'avoir destinée qu'à elle seule. Pendant qu'elle tournait la boîte entre ses mains, un de ses doigts se porta sur le ressort, et le couvercle se renversa. Par un mouvement naturel et involontaire, elle regarda le contenu de la boîte. On n'y voyait qu'un morceau de papier blanc. Un scrupule la fit hésiter un instant; puis elle se décida à déplier ce qu'elle supposait être une lettre du major. Une boucle de cheveux était enveloppée dans le papier. Elle reconnut aussitôt les siens. C'était à ce souvenir d'elle que Robert attachait tant de prix; c'était là ce qu'il appelait le secret de sa vie.

Il était impossible à Maud de s'abuser plus longtemps. Le major l'aimait, il avait été sur le point de le lui avouer la veille, et maintenant il lui déclarait sa tendresse par le seul moyen qui était resté à sa disposition. Dès ce moment Maud cessa de rougir d'un attachement que tout justifiait. Elle oublia les dangers présents pour se nourrir de riantes espérances. Son imagination lui retraça des scènes de bonheur domestique. Elle se promit de se vouer tout entière à Robert, et lui sut gré d'avoir choisi, pour se déclarer, un moment où il avait tant de motifs pour ne songer qu'à lui-même. Après avoir serré la tabatière avec soin, elle retourna dans l'appartement où étaient madame Willoughby et Beulah. Son père l'y avait devancée. Le capitaine était triste et pensif, et sa femme, accoutumée à étudier l'expression de sa physionomie, y lut de tristes préoccupations :

— Est-il arrivé quelque nouveau malheur, Hugues? demanda-t-elle.



Blodget.

M. Willoughby approcha une chaise de celle de sa femme, s'y assit et lui prit la main. Il joua quelque temps avec le petit Evert, qui était sur les genoux de sa grand'mère, et prit enfin la parole.

— Vous savez, ma chère Wilhelmina, qu'il n'y a jamais eu rien de caché entre nous aux heures de danger, même à l'époque où je servais dans l'armée anglaise.

— Rappelez-vous, Hugues, que, si j'ai eu les sentiments d'une femme, je me suis rappelé aussi les devoirs d'une épouse; expliquez-vous donc franchement.

— Je veux délivrer Robert des mains de ses ennemis. Je compte partir à la tête de tous les blancs qui restent à la Roche, et vous y

laisser seule, pendant quelques heures, sans autre garde que les trois nègres et leurs femmes. Vous n'avez pas d'ailleurs à redouter un assaut. Tout indique que nos agresseurs ont d'autres intentions.

— Mes prières et mes alarmes seront pour vous seul, mon cher époux.

— J'y comptais, et c'est pour diminuer ces mêmes alarmes que je suis venu vous exposer tous mes desseins.

Le capitaine Willoughby développa avec quelque détail les projets et les espérances que le rapport de Michel lui avait fait concevoir. L'entreprise avait été mûrement méditée, et tout promettait le succès. Les hommes en état de porter les armes manifestaient les meilleures dispositions et se préparaient à l'expédition. Madame Willoughby écouta les paroles de son époux en femme accoutumée aux risques des combats de frontière. Beulah pressa le petit Evert contre son cœur. Quant à Maud, elle était en proie à un mélange inexplicable de crainte et de folle joie; heureuse de l'idée que Robert lui serait rendu, elle ne pouvait s'empêcher d'appréhender de sinistres désastres. Néanmoins le capitaine fut si persuasif dans ses explications, si calme dans son maintien, si judicieux dans ses conjectures, que ses auditeurs éprouvèrent moins d'inquiétude qu'on aurait pu s'y attendre.

CHAPITRE XXIV.

Le capitaine Willoughby prit congé de sa famille; il rejoignit sa troupe, qui se composait de Joyce, du jeune Blodget, de Jamie Allen et de l'Irlandais. On avait préparé les armes, les munitions et les vivres nécessaires; mais le point essentiel, c'était de quitter la Roche sans être vu. Joël et les siens travaillaient toujours aux champs, mais du côté de la façade. Ils n'osaient s'aventurer derrière la maison, où ils eussent été à portée de fusil. Comme Michel avait tout récemment parcouru la route qui longeait le ruisseau, il était probable qu'il n'y avait pas d'Indien en embuscade dans cette direction. Néanmoins la distance entre les palissades et le pied des roches était environ de quarante toises, entièrement à découvert. Il s'agissait de la franchir sans attirer l'attention de ceux qui pouvaient rôder dans les alentours. Blodget passa le premier par l'ouverture que Joël avait pratiquée. Aussitôt qu'il eut atteint le bord du ruisseau et qu'il se fut caché sous les taillis, on lui descendit toutes les armes par une des fenêtres. Personne ne se montra pendant cette opération. Blodget détachait les fusils qu'on lui envoyait deux par deux, et indiquait en agitant la corde qu'il était temps de la retirer. La sortie des munitions s'effectua par le même moyen.

Les quatre hommes se glissèrent l'un après l'autre par l'ouverture et attendirent leur chef sur le bord du ruisseau. Le capitaine installa Pline l'Ancien en qualité de commandant en chef, et se rendit auprès de sa femme pour lui dire un dernier adieu.

— Puissiez-vous revenir avec notre cher enfant! dit madame Willoughby en pleurant... Lorsque je vous tiendrai tous deux entre mes bras, je serai heureuse, quand même tous les Indiens du continent envahiraient la vallée.

— Tâchez de ne pas trouver les heures trop lentes, Wilhelmina; votre sensible cœur traverse le temps et l'espace avec une rapidité qui vous cause des peines inutiles. Rappelez-vous que nous avancerons avec la plus grande circonspection et que nous avons de longs détours à faire. J'espère vous revoir avant le coucher du soleil, et le moindre retard prolongera mon absence. Peut-être même serons-nous forcés d'attendre la nuit pour achever notre entreprise.

C'était une triste nouvelle pour les femmes; mais elles la reçurent avec calme et essayèrent de se montrer résignées. Après avoir embrassé tendrement sa femme et Beulah, le capitaine entraîna doucement Maud dans la cour en l'exhortant à soutenir le courage de sa mère.

— Robert reviendra bientôt à la Roche, ajouta-t-il, et nous serons amplement dédommagés de nos peines. Examinez avec soin les papiers que je vous ai remis dernièrement. Dans un moment où je vais peut-être exposer ma vie, je désire vous convaincre que j'ai fidèlement rempli mes devoirs de tuteur.

Maud tomba en sanglotant sur le sein de son père. Jamais il ne l'avait entretenue aussi explicitement sur leurs véritables relations. Comme il ne semblait pas disposé à prolonger la conversation, elle fit un effort sur elle-même et reçut la bénédiction paternelle, qu'il lui donna avec une tendresse mêlée de solennité.

Le capitaine Willoughby s'était revêtu d'une blouse de chasse américaine, costume qu'il prenait rarement et sous lequel il courait moins de risque d'être reconnu. Joyce s'était habillé de même; mais ni Jamie ni Michel n'avaient pu se décider à s'affubler d'un vêtement qui avait, disaient-ils, trop d'analogie avec celui des Indiens. Blodget portait ses habits ordinaires.



Mort du capitaine Hugues Willoughby.

Dès que le capitaine eut atteint le bord du ruisseau, il en avertit Pline l'Ancien, qui s'était posté sur la galerie du toit pour observer les mouvements de Joël et de ses compagnons.

— Ils sont tous à l'ouvrage, dit le vieux nègre; pas un d'eux ne tourne les yeux de ce côté.

Encouragée par ces paroles, toute la troupe se glissa sous les taillis. On était au mois de septembre, et les eaux étaient encore assez basses pour permettre de suivre à pied sec le bord du ruisseau. On fit halte dans les bois, à un endroit d'où l'on pouvait apercevoir la Roche. Le capitaine fit un signal à Pline l'Ancien, qui s'empressa d'aller annoncer à ses maîtresses que les aventuriers étaient arrivés sains et saufs dans la forêt.

Pour éviter les bûcherons qui travaillaient derrière les cabanes, on suivit les sentiers tracés par les bestiaux, en se dirigeant à l'ouest, pour atteindre la colline la plus élevée et la plus voisine de la Roche. Cette colline terminait la ligne des rochers abrupts sur lesquels passait l'eau qui faisait tourner le moulin. On était donc sûr de ne pas s'égarer, puisqu'en les suivant on arrivait directement à l'endroit ou était l'ennemi. Le bruit des haches annonçait le voisinage des bûcherons, et la lumière qu'on distinguait à travers les arbres prouvait qu'on était près de la clairière où ils étaient occupés.

— Inclinons un peu à gauche, Votre Honneur, dit le sergent Joyce, il y a là un rocher qui domine les éclaircies commencées par vos ordres. Je m'y suis souvent reposé pendant la chasse. J'aimais à m'y asseoir parce que de là on entrevoyait la Roche dans le lointain. Le plaisir d'apercevoir sa maison est le plus grand de tous après celui d'y être au coin du feu.

— Je me rappelle ce rocher, sergent, répondit le capitaine avec plus d'émotion qu'il n'en manifestait ordinairement, allons-y; je marcherai d'un pas plus ferme après avoir jeté un dernier regard sur la Roche.

Le rocher vers lequel ils se dirigeaient était à peu près à vingt pieds au-dessus du niveau du sol. C'était une de ces aspérités ordinaires au milieu des bois, qui n'ont d'intérêt que pour les géologues. Le sommet en était couvert de buissons et une végétation vigoureuse en environnait la base.

Joyce confia sa carabine au capitaine et monta le premier. Celui-ci la lui repassa, lui remit la sienne propre et gravit la pente escarpée. Les trois autres hommes demeurèrent à quelque distance pour reprendre haleine, à l'ombre du feuillage épais d'un arbre renversé.

Une fois sur le roc, le capitaine et Joyce se trouvèrent, à leur grand

étonnement, à une demi-portée de fusil de l'ennemi. Au centre de l'éclaircie on avait construit un bivouac, et des arbres amoncelés formaient une espèce de retranchement. En un mot, on avait fait un de ces camps agrestes qui sont si difficiles à emporter, surtout sans artillerie, quand ils sont bien défendus. Comme il occupait le centre de la clairière, on ne pouvait tenter un assaut sans se mettre à découvert, et une source qui coulait dans l'enceinte fournissait l'eau nécessaire à la garnison.

Il y avait dans cet arrangement un ordre méthodique qui surprit nos vieux militaires. Sans aucun doute, ce n'était pas l'œuvre des Indiens, et les blancs inexpérimentés de la Mohawk en auraient été incapables sans les suggestions de quelques personnes habituées à la guerre des frontières. On pouvait en conclure que la bande comprenait dans son sein ceux qui se disaient, à tort ou à raison, investis de l'autorité.

— Voilà le plus singulier spectacle que j'aie contemplé, murmura Joyce; cet ouvrage en tronc d'arbres est assez militairement entendu, mais il n'y a pas une seule sentinelle. Je viens de compter quarante-neuf de ces drôles qui ne font absolument rien, ou qui ont escaladé leurs retranchements pour causer avec les bûcherons. Ils sont si peu sur leurs gardes, qu'il me semble possible d'enlever le poste par surprise.

— Ne vous laissez pas emporter par votre ardeur, Joyce. Cependant, si mon brave fils m'accompagnait, je pense que nous attaquerions l'ennemi avec des chances de succès.

— Nous pouvons nous passer de lui, Votre Honneur. Un feu nourri et une charge vigoureuse mettraient en fuite ces misérables.

— Mais ils se rallieraient, ils prendraient l'offensive, et nous forceraient à nous rendre. En tout cas, n'entreprenons rien avant d'avoir délivré le major Willoughby. Cela me paraît plus facile maintenant, puisque le poste principal de l'ennemi est à plus d'un mille du moulin. Vous avez compté les ennemis?

— J'en ai vu quarante-neuf, et il y en a une dizaine qui dorment dans leurs tentes et qui montrent le nez de temps à autre. Regardez, Votre Honneur.

— Quoi donc, sergent? Je ne vois rien de changé dans le camp.

— Voilà un Indien qui coupe du bois; n'est-ce pas prodigieux?

Les deux militaires avaient déjà découvert que la plupart des agresseurs n'étaient Indiens qu'en apparence. L'un de ces pseudo-sauvages monta sur un arbre, saisit une hache, et fit voler les copeaux autour de lui avec une vigueur et une adresse qui décelaient le bûcheron de profession.

— Voyez! dit Joyce en souriant, il a la figure et les mains peintes en rouge, mais ses bras sont blancs; et, s'il n'a pas le sang américain dans les veines, je suis prêt à lui donner le mien. Venez par ici, Votre Honneur. A travers ces branches nous apercevrons la Roche.

En effet, le capitaine Willoughby put voir toute la partie occidentale de la maison. Elle semblait plongée dans un calme profond. Le capitaine la contempla longtemps. Joyce lui-même tint ses regards fixés sur l'asile où il avait passé de si longues années. Uni à son vieux commandant par des nœuds indissolubles, il avait compté finir ses jours sous le même toit, et il ne s'éloignait pas sans émotion d'un lieu où ils avaient laissé à la garde de la Providence tant d'êtres qui leur étaient chers. Pendant qu'ils étaient livrés à leurs réflexions, on entendit dans les buissons un frôlement pareil à celui d'un écureuil ou d'un serpent. Le capitaine se retourna, et ses regards rencontrèrent une figure basanée et deux yeux étincelants, presque à la portée de ses bras. C'était un Indien, sans contredit; le capitaine tira son couteau de chasse, il allait frapper, quand Joyce l'arrêta.

— C'est Nick, Votre Honneur. Est-il ami ou ennemi?

— Laissez-le s'expliquer lui-même, répondit le capitaine d'un air de doute.

Il y avait de la férocité dans le regard de Nick et de l'indécision dans ses mouvements. Il n'avait qu'à pousser un cri pour trahir la présence de nos aventuriers, et ils sentaient toute l'incertitude de leur position. Mais le hasard amena le sauvage précisément en face de l'ouverture par laquelle on apercevait la Roche. Ses yeux se portèrent sur la maison, et ils y demeurèrent attachés par une espèce de fascination. Insensiblement sa physionomie farouche prit un caractère de douceur.

— Les femmes sont dans le wigwam, dit-il en étendant le bras vers la Roche. La vieille femme est bonne, la jeune femme est bonne. Wyandotté était malade, elles l'ont guéri. Il y a du sang dans les veines de l'Indien. Il n'oublie jamais le bien; il n'oublie jamais le mal.

CHAPITRE XXV.

La physionomie du sauvage était le miroir exact de son âme, et ses paroles n'étaient point trompeuses. Jamais Wyandotté n'oubliait le bien ou le mal qu'on lui avait faits. Après avoir longtemps attaché ses regards sur la Roche, il demanda brusquement à ses compagnons :

— Pourquoi êtes-vous ici? pourquoi mettre l'ennemi entre vous et le wigwam?

Nick parlait à voix basse, comme s'il eût compris la nécessité de parler bas dans un aussi dangereux voisinage. Le capitaine et Joyce le crurent donc disposé à s'employer pour eux.

— Dois-je me fier à vous? demanda le capitaine en regardant fixement l'Indien.

— Pourquoi pas? Nick n'est pas un héros; mais Nick a disparu pour ne plus revenir. Wyandotté est un héros; qui ne se fierait pas à Wyandotté? Les Anglais ont toujours eu confiance dans le grand chef tuscarora.

— Je vous prends au mot, wyandotté, et je vous fais part de mes projets; mais d'abord expliquez-moi pourquoi vous avez quitté la Roche la nuit dernière.

— Pourquoi avez-vous quitté le wigwam? C'est parce que vous l'avez jugé à propos. Wyandotté va et vient quand il le juge à propos. Nous voulions voir votre fils et vous en donner des nouvelles.

— Je suis disposé à croire que vous n'avez agi qu'avec les meilleures intentions. Pouvez-vous me dire quelque chose de Joël et des autres qui m'ont abandonné?

— Pourquoi parler? Le capitaine n'a qu'à regarder; les uns labourent, les autres fendent du bois, d'autres creusent des fossés, tout comme autrefois. Ils sont las de suivre le sentier de la guerre; ils ont enterré la hache.

— Vous savez qu'ils ont fait alliance avec nos ennemis?

— Ce n'est pas surprenant; vos ennemis ne sont pas des hommes rouges. Il y a cependant quelques sauvages parmi eux. Ce Mohawk que vous voyez appuyé contre un arbre, c'est l'ennemi de Nick.

Le Tuscarora indiqua le Mohawk par un geste menaçant. Le capitaine repartit avec un sourire ironique :

— Je croyais que Nick n'existait plus?

— Vous avez raison, Nick n'est plus ici, et cet homme est au-dessous de Wyandotté. Pourquoi vous trouvez-vous ici, capitaine?

— Mais vous-même, Wyandotté?

Nick semblait toujours charmé quand on prononçait son véritable nom.

— J'ai suivi les traces de vos pas, dit-il. J'ai reconnu ceux du capitaine, du sergent, de Michel. J'en ai reconnu autant que cela, et il montra une main tout entière.

— Puisque vous m'avez rencontré, Wyandotté, je veux me faire de vous un allié. Mon projet est de délivrer mon fils; vous savez où il est, et vous pouvez m'être très-utile.

— Lequel servez-vous, du roi Georges ou du congrès?

— Ni l'un ni l'autre, Tuscarora; je suis neutre.

— Il ne faut jamais être neutre. Il faut toujours être d'un côté ou de l'autre.

— Vous pouvez avoir raison, Nick, mais un homme consciencieux reconnaît des torts aux deux partis, et, ne sachant de quel côté est la justice, il ne lève la hache que pour défendre ses propres droits.

— L'Indien ne comprend pas cela; il a un ennemi; il lève la hache contre son ennemi; il scalpe son ennemi sans autre examen.

— C'est là votre manière d'envisager les choses, Tuscarora; mais ce n'est point la mienne. Avant d'attenter à la vie de mes semblables, je veux être pleinement convaincu que j'ai raison.

— Vous n'avez pas toujours parlé ainsi, capitaine. Dans la guerre de Canada, quand on vous disait : Tuez dix, vingt, quarante, mille Français, vous ne vous arrêtiez pas à réfléchir.

Surpris par l'Indien en contradiction flagrante, le vieux capitaine ne put s'empêcher de rougir. Mais il répondit malgré son embarras :

— J'étais alors au service, Wyandotté. Mon premier devoir était d'obéir aux ordres de mes supérieurs; je me conduisais alors en soldat, maintenant je me conduis en homme.

— Eh bien! le chef indien est toujours au service; il obéit au Manitou. Le sentier de la guerre lui est toujours ouvert et le conduit à l'ennemi.

— Nous n'avons pas le loisir de discuter, Tuscarora. Il faut agir. Le sergent me propose d'attaquer le camp.

— Mauvaise idée, capitaine. Vous ferez feu, vous tuerez quatre ou cinq hommes. Les Indiens qui sont au moulin entendront les coups de fusil, et que deviendra le major? Ils penseront à s'en défaire; puis ils marcheront à l'ennemi. Avant de prendre un parti, allons rejoindre les autres.

Les compagnons du capitaine furent charmés de voir Nick, car ils savaient qu'il était intrépide, habile tireur et familiarisé avec tous les détours et les sinuosités des bois.

— Oh! ce Nick est un homme merveilleux, murmura Michel; il passera par-dessus les arbres plutôt que de ne pas nous conduire à la prison du major.

— Silence, murmura le capitaine, je vais marcher en tête, et Wyandotté restera auprès de moi pour m'indiquer la route. Joyce formera l'arrière-garde. Blodget, vous veillerez à la gauche; et vous, Jamie, à la droite. Comme nous approchons du moulin, nous sommes exposés à rencontrer des rôdeurs dans les bois, et nous devons faire le moins de bruit possible.

Les détachements de troupes qui traversaient le bois étaient dans l'usage de marcher en file, et chaque homme avait soin de poser le pied sur l'empreinte des pas de celui qui le précédait. Cependant le capitaine, ne pouvant surmonter les soupçons que lui inspirait le Tuscarora, l'invita à se placer auprès de lui sous le prétexte de lui servir de guide.

— Les maraudeurs, dit-il en voyant un mocassin à côté d'une botte, supposeront que les empreintes ont été laissées par des hommes de la clairière ou du moulin.

Nick céda à ses raisonnements, et la troupe suivit le sommet de la chaîne des rochers. Elle parvint sans encombre jusqu'au bord d'un ravin, d'où l'on apercevait le faîte de la cabane du meunier. Là, sur une plate-forme du rocher, le capitaine Willoughby commanda une halte, donna quelques instructions au sergent, et manifesta l'intention de descendre pour se rapprocher de la laiterie. Elle était attenante à la maison de Daniel et, comme sa destination même requérait de l'ombre et de la fraîcheur, on l'avait adossée à la pente du coteau, où elle était à moitié cachée par des buissons et de jeunes arbres. Ce bâtiment avait été construit en bûches solides, dont on avait bouché les interstices avec du mortier. L'unique fenêtre n'était garnie que de barreaux de bois.

Le capitaine Willoughby dit à Joyce qu'il enverrait le Tuscarora en avant pour faire une reconnaissance, qu'il descendrait lui-même pour communiquer avec le major, soit par la croisée, soit par la crevasse du mur de la laiterie.

— Dieu vous conduise, Joyce! ajouta-t-il en serrant la main du sergent. Nous avons une rude besogne à accomplir, et il nous faut toute notre présence d'esprit. S'il m'arrive malheur, rappelez-vous que le salut de ma femme et de mes filles est entre vos mains.

— C'est entendu, capitaine Willoughby! répondit Joyce en pressant à son tour la main de son vieux commandant.

Jamais la mâle figure de ce dernier n'avait exprimé plus de calme et de résignation. Nick descendit le premier dans le ravin, et Hugues Willoughby le suivit. Le reste de la bande écouta sans respirer; mais les arbres et les buissons épais interceptaient tous les sons, en même temps qu'ils dérobaient aux yeux tous les objets. Une demi-heure se passa dans un silence complet qui n'était interrompu que par le murmure des eaux de la cascade. Puis on entendit un cri en face des moulins, et, dans la vague appréhension d'une catastrophe, la petite troupe apprêta ses armes. Cependant rien ne confirma les alarmes qu'on avait d'abord conçues; elles furent dissipées par des éclats de rire que des blancs seuls avaient pu pousser. Au bout d'une autre demi-heure, Joyce devint inquiet, et il était sur le point de descendre, quand on entendit le pas d'un homme qui remontait la pente escarpée. Les canons se baissèrent pour l'ajuster et se relevèrent aussitôt qu'on eut aperçu le Tuscarora. Il était calme comme si aucun incident malheureux n'eût dérangé l'exécution de leur projet. Mais on aurait dit qu'il cherchait des yeux une personne absente.

— Où est le capitaine? où est le major? dit-il.

— C'est à vous qu'il faut le demander, répondit Joyce. Nous n'avons pas revu le capitaine; il ne nous a pas transmis de nouveaux ordres.

Cette réponse parut causer à l'Indien une surprise qu'il n'était pas dans ses habitudes de témoigner.

— Vous ne pouvez rester ici, murmura-t-il; il vaut mieux aller à la découverte.

Joyce avait de la répugnance à se mettre en marche sans ordre; il voulait savoir à quoi s'en tenir avant de prendre une résolution.

— Avez-vous obtenu des nouvelles, Nick? demanda-t-il.

— Le major est dans sa prison; il y a des sentinelles à la porte.

— Où avez-vous laissé le capitaine?

— Derrière la laiterie, sous les buissons.

— Il faut y voir. Une émotion subite lui a peut-être ôté l'usage de ses sens. Un homme qui combat pour son fils n'a pas le sang-froid d'un soldat ordinaire.

L'Indien parut prendre plaisir à servir de guide. Il ne fallut qu'une minute pour atteindre le pied du rocher. Joyce ne tarda pas à apercevoir le capitaine assis sur un quartier de rocher, le corps penché en avant. Il s'approcha à pas précipités, prit la main de son commandant, mais celui-ci ne donna aucun signe de sensibilité. Joyce le prit entre ses bras, et recula épouvanté en remarquant la pâleur livide du visage. Une mare de sang apprit au sergent qu'on avait employé la violence.

Quoique le sergent fût un homme ferme et méthodique, il trembla quand il se fut assuré du sort funeste de son vieux et bien-aimé commandant. Cependant il avait trop les habitudes militaires pour négliger ce qu'exigeaient les circonstances. Il examina le corps et découvrit entre deux côtes une blessure profonde qui avait été faite avec un couteau. Le coup avait traversé le cœur, et le capitaine Willoughby était mort!!! Il avait rendu le dernier soupir à quelques pas de son fils, qui était loin de penser qu'il se trouvait aussi près de son père et dans un moment aussi terrible. Joyce était un homme d'une forte charpente, et il se sentit la vigueur d'un géant. Dès qu'il fut certain que le blessé avait cessé de vivre, il le chargea sur son dos, et s'éloigna avec moins de précaution qu'en entrant dans le taillis, mais sans toutefois oublier la prudence. Nick épia ses mouvements d'un air étonné, et aida à soutenir le corps aussi longtemps que le sentier fut assez large.

Tous deux ne s'arrêtèrent qu'au sommet de l'escarpement. Ils posèrent le cadavre sur la plate-forme avec un respect religieux. Joyce recommença son examen avec le plus grand soin pour bien se convaincre que le capitaine ne respirait plus.

Cet affreux événement consterna toute la bande. Personne ne songea à demander comment leur excellent maître avait reçu le coup mortel. On n'était préoccupé que de l'étendue du malheur et des moyens de retourner à la Roche. Joyce était l'âme de la troupe; il ne restait sur sa figure austère aucune trace de faiblesse; il avait une expression de stoïcisme et d'autorité. Il donna ses ordres d'un ton bref et impérieux qui fit tressaillir ses compagnons. A défaut de brancard, on plaça le corps sur les fusils entre-croisés, et le cortége s'avança dans un triste silence. Nick le conduisait, et il indiquait les difficultés de la route avec une sollicitude et une douceur de manières qu'on n'avait jamais remarquées en lui. Pour employer une de ses expressions, on eût dit qu'il était devenu femme. Il semblait craindre surtout que le cadavre ne fût scalpé par les Mohawks.

Malgré la force et la résolution de la troupe, la marche fut longue et fatigante. Ce fut au bout de deux heures seulement qu'on atteignit le lieu où il fallait entrer dans le lit du ruisseau, ou exposer le triste cortége aux yeux de ceux qui pouvaient rôder derrière la Roche. Le désespoir, en rendant ces hommes indifférents au danger, avait favorisé leur marche; car à la guerre l'audace et l'intrépidité rencontrent moins d'obstacles que la timidité et la prudence. Mais il se présentait un embarras plus difficile à surmonter que les dangers de la route. Comment apprendre à la famille la perte cruelle que la Providence lui avait infligée?

— Mettez le corps à terre, mes amis, et faites halte, dit Joyce d'un ton impérieux quoique sa voix fût tremblante; il faut nous consulter ensemble.

On plaça le corps sur le gazon, la face tournée vers le ciel, et avec des précautions qui témoignaient le profond respect qu'on gardait à la dépouille mortelle quand le noble esprit qui l'animait s'était envolé. L'honnête Michel ne put réprimer ses émotions. Il leva l'une des mains de son maître avec une vive tendresse et s'écria :

— Vous n'aviez besoin ni de prêtre ni d'extrême-onction. Vos pareils ont toujours la conscience pure, et le couteau qui a percé votre cœur n'a rien trouvé dont vous puissiez rougir. Quelle perte pour nous! J'aurais autant aimé apprendre que ma vieille Irlande s'est abîmée dans la mer, chose qui n'arrivera jamais, pas même au dernier jour, puisque le monde périra par le feu. Je plains l'homme qui apprendra votre mort à la famille... Certes ce ne sera pas Michel O'Hearn.

— Ni moi non plus, dit Joyce en faisant tous ses efforts pour retenir des larmes qui n'avaient pas coulé depuis vingt ans.

— La douleur, dit Jamie, est un hôte qu'on accueille toujours mal, surtout quand il vient à l'improviste. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'envoyer un messager avant de nous présenter nous-mêmes avec le cadavre.

— Voulez-vous vous en charger, Jamie?...

— Non, non; je suis un faible vieillard; je ne saurais comment m'exprimer. Il vaut mieux employer Blodget, qui a l'esprit vif et l'élocution facile de la jeunesse.

— Je n'irais pas, Jamie, quand même on me donnerait dix domaines tels que celui-ci, s'écria Blodget en se reculant comme s'il eût battu en retraite devant un ennemi.

— Nick ira, dit l'Indien avec calme, il est habitué à porter des messages; il en portait pour le capitaine.

— Allez donc, Nick, puisque vous y êtes disposé, dit Joyce, qui eût accepté les services d'un Chinois plutôt que de remplir la commission en personne. Vous aurez soin de parler à ces dames avec douceur et sans précipitation.

— Oui, Nick connaît le cœur des femmes, il a eu une mère, il a eu une femme, il a eu une fille.

Joyce s'entretint pendant quelques minutes avec le Tuscarora, qui se glissa dans le lit du ruisseau et disparut bientôt sous le taillis.

CHAPITRE XXVI.

Quoique Nick eût commencé sa marche avec un semblant de zèle et d'activité, il se ralentit aussitôt qu'il eut perdu de vue ceux qu'il avait laissés dans le bois. Parvenu au pied de la Roche, il s'assit sur une pierre et parut réfléchir. Sa physionomie exprimait un mélange d'émotions contraires. D'abord elle était farouche, sauvage, triomphante; puis elle devint douce, sereine et empreinte d'un vague sentiment de repentir. Il tira son couteau d'une gaîne de peau de bouc, et regarda la lame avec une sombre tristesse. S'apercevant qu'un caillot de sang s'était formé au-dessous du manche, il le fit disparaître en le lavant avec soin. Ses regards se portèrent ensuite sur toute sa personne, et s'assurèrent que rien ne trahissait son terrible secret. Après quoi il sembla plus tranquille.

— Mes vieilles cicatrices sont guéries, murmura-t-il; le dos de Wyandotté ne lui fait plus de mal. Pourquoi le capitaine le touchait-il? Croit-il qu'un Indien n'ait pas d'âme? Il est parfois bon, parfois mauvais. Pourquoi parlait-il de faire fouetter encore Wyandotté au moment de marcher vers le camp ennemi?

Après ce monologue, Nich se leva, regarda le soleil pour calculer l'heure, parut examiner un moment les fortifications de la Roche, et sortit de dessous les buissons pour voir ce que faisaient Joël et ses compagnons.

Ensuite il rajusta son costume avec une attention particulière, et se

prépara à comparaître devant la femme et les filles de l'homme que, trois heures avant, il avait assassiné sans remords.

Il y avait trente ans que Nick avait reçu les premiers coups de fouet de la main du capitaine. Depuis cette époque, il n'avait cessé de méditer son crime. Ses punitions subséquentes avaient augmenté sa soif de vengeance. Cependant elle se fût éteinte sous l'influence irrésistible du temps sans les malheureuses allusions de la victime.

Le capitaine Willoughby, homme naturellement juste et humain, était un soldat anglais de la vieille école. Il adoptait aveuglément cet axiome : Plus on fouette le soldat, meilleur il est. Ce qui pouvait être applicable au rebut de la nation anglaise fut, par une erreur fatale, mis en pratique envers un sauvage américain qui avait jadis exercé les fonctions de chef, et qui n'en avait pas encore perdu tous les sentiments. Malheureusement le capitaine, pénétré de l'importance que pouvait avoir pour lui la fidélité du Tuscarora, se rappela son expédient d'autrefois. Les verges semblèrent le moyen le plus sûr de se faire promptement obéir; il le menaça et, comme le disait Nick, les vieilles blessures saignèrent. Le projet, vaguement arrêté depuis trente ans, reprit soudainement de la consistance, et le couteau perça le cœur de la victime, sans lui laisser le temps d'implorer la miséricorde du souverain juge.

Telle avait été l'action de l'homme qui passait maintenant par l'ouverture de la palissade, et entrait dans l'ancienne habitation de ses victimes. Nick fit sans bruit le tour de l'enceinte et frappa à la porte, qui était barrée.

— Qui est là ? demanda Pline l'Ancien.

— C'est un ami, ouvrez ! J'apporte un message du capitaine.

L'aversion naturelle des nègres pour la race indienne n'exceptait pas le Tuscarora. Ces hommes ignorants n'étaient pas à même d'établir une distinction entre un sauvage et un autre, et leur imagination, amie du merveilleux, confondait dans un chaos inextricable les Oneidas, les Tuscaroras, les Mohawks, les Onondagas et les Iroquois. Pline l'Ancien hésita donc à ouvrir la porte, et il appela en conseil sa femme, qui par bonheur était auprès de lui.

— Savez-vous quel est l'homme qui frappe ? demanda-t-il d'un air mystérieux.

— Comment voulez-vous que je le sache, vieux Pline? Croyez-vous que je puisse voir à travers cette porte ? Me croyez-vous sorcière comme les devineresses d'Albany, qui savent tout et un peu plus ?

— Eh bien, c'est Saucy-Nick ! Que dites-vous à présent?

— En êtes-vous certain, vieux Pline? demanda Bessy avec une figure sinistre.

— Il m'a parlé. Faut-il ouvrir ?

— Non, Pline l'Ancien. Appuyez-vous de toutes vos forces contre la porte. Je vais aller chercher miss Maud, qui est seule à la bibliothèque.

Pline l'Ancien plaça résolument ses épaules contre les battants massifs; et, nouvel Atlas, il soutint une lourde porte qu'auraient à peine ébranlée les coups du formidable bélier.

Maud accourut bientôt en toute hâte.

— Est-ce vous, Nick ? murmura la douce voix de notre héroïne.

Le Tuscarora tressaillit à des accents qui lui étaient si connus. Son regard s'assombrit un instant, puis exprima la pitié et l'intérêt.

— Oui, Fleur des Bois, c'est Nick, Saucy-Nick, Wyandotté. Il a des nouvelles. Le capitaine l'envoie. Il a vu le major. Il dira quelque chose à la jeune femme.

Ces dernières paroles mirent fin aux débats. La porte fut débarrée, et Nick suivit Maud à la bibliothèque. Elle attendit qu'il voulût bien s'expliquer. Mais Nick prit une chaise, et regarda Maud de manière à exciter bientôt ses inquiétudes.

— Si votre cœur a quelque pitié, Wyandotté, parlez; est-il arrivé quelque chose au major?

— Il va bien, il rit, il parle, il ne pense à rien. Il est prisonnier; on ne lui fera pas de mal.

— Pourquoi donc cette physionomie de mauvais augure ?

— S'il faut vous dire la vérité, j'ai de mauvaises nouvelles. Comment vous appelez-vous, jeune fille?

— Vous savez bien mon nom, Nick; je suis Maud, votre ancienne amie.

— Le visage pâle a deux noms; le Tuscarora en a trois : il est tantôt Nick, tantôt Saucy-Nick, tantôt Wyandotté.

— Vous savez que je m'appelle Maud Willoughby, répondit notre héroïne.

— Votre père s'appelait Mérédith.

— Miséricorde ! comment ce grand secret est-il parvenu à votre connaissance ?

— Ce n'est pas un secret. Wyandotté a connu le major Mérédith. Il l'a vu tomber. C'était un bon chef : il ne fouettait jamais. Il n'a jamais battu un Indien. Nick a connu votre père, votre mère, et vous-même, quand vous étiez enfant.

— Et pourquoi choisissez-vous ce moment pour me dire cela ? Qu'est-ce qu'il y a de commun entre ces paroles et le message de Robert Willoughby ?

— Rien, répondit Nick avec un certain emportement. Vous êtes Mérédith, et non pas Willoughby. Demandez à votre mère, demandez au major, demandez au chapelain : tous vous le diront. Ne soyez donc pas trop affligée : ce n'était pas votre père.

— Qu'est-ce ? que signifie cet air d'égarement? quelle mauvaise nouvelle avez-vous à m'apprendre ?

— Pourquoi mauvaise pour vous ? Ce n'était pas votre père : c'était l'ami de votre père, quand vous étiez enfant. Que vous importe celui-ci !

Maud respirait à peine. L'idée de ce qui était arrivé se présenta tout à coup à son esprit troublé. Elle pâlit et posa la main sur son cœur comme pour en réprimer les battements impétueux ; puis, par un effort désespéré, elle devint plus calme et eut la force de parler.

— Quoi ! mon père est tombé dans cette fatale expédition !

— Votre père est mort il y a vingt ans, répéta le Tuscarora avec colère.

L'Indien avait voué à Maud une affection singulière, en partie produite par les attentions qu'elle avait toujours eues pour lui. Il pensa diminuer la douleur de la jeune fille en lui rappelant que le capitaine Willoughby n'était pas son véritable père. Il lui redit à plusieurs reprises :

— Pourquoi l'appelez-vous votre père? Il ne l'est pas ! le major n'est pas votre frère.

Malgré les vives sensations qui l'accablaient, Maud sentit, à cette dernière allusion, le sang lui monter rapidement au visage.

— Ne me tenez pas plus longtemps en suspens, Wyandotté. Mon père, le capitaine Willoughby, est-il mort?

Nick la regarda attentivement pendant une minute, et fit un signe affirmatif.

Maud oublia toute sa fermeté ; le trouble de ses idées lui fit craindre un moment la perte de sa raison. Un torrent de larmes la soulagea, et elle devint plus calme. Elle songea qu'il était nécessaire d'en savoir davantage, et interrogea Nick de manière à en tirer tout ce qu'il jugerait convenable de lui révéler.

Le premier mouvement de Maud fut d'aller voir le corps du capitaine et de s'assurer par elle-même qu'il n'y avait plus d'espérance. Ce coup funeste l'avait si brusquement frappée, le récit de Nick avait été si laconique, qu'elle pouvait à peine croire à toute l'étendue de son malheur. Toutefois il s'agissait de communiquer l'affreuse nouvelle au reste de la famille. Madame Willoughby était tellement accoutumée à voir son mari s'exposer impunément, qu'elle le croyait en quelque sorte invulnérable. Avant de détruire si cruellement ses illusions, Maud envoya chercher Beulah par une des négresses.

Les êtres les plus faibles possèdent une fermeté extraordinaire quand ils sentent que leur courage peut contribuer à soutenir d'autres personnes dans l'infortune. Maud, sous une apparence délicate, était capable de concevoir les projets les plus hardis. La vie périlleuse qu'elle avait menée sur les frontières l'avait élevée au-dessus des faiblesses ordinaires de son sexe, et elle avait une énergie virile quand les circonstances l'exigeaient. Elle avait pris la résolution d'aller au-devant du corps de son père, quand Beulah rentra à la bibliothèque.

— Maud, s'écria la jeune femme, qu'est-il arrivé ? Pourquoi êtes-vous si pâle ? pourquoi m'envoyer chercher ? Nick nous apporte-t-il des nouvelles des moulins ?

— De tristes nouvelles, Beulah ! Mon père est blessé ; on l'a transporté jusqu'à la lisière du bois pour nous avertir avant de le ramener ici. Je vais aller au-devant de lui ; préparez ma mère à apprendre un malheur... oui, Beulah, un malheur terrible...

— Mon Dieu ! s'écria Beulah en se laissant tomber sur une chaise, qu'allons-nous devenir ?

— La Providence veillera sur nous. Embrassez-moi, ma chère sœur. Comme votre visage est froid ! Ranimez-vous, ma chère Beulah, au nom de notre mère. Songez qu'elle sera peut-être plus accablée que nous !

— Oui, Maud, vous avez raison. Rien ne peut égaler la douleur d'une épouse, si ce n'est celle d'une mère.

A ces mots, Beulah tomba sans connaissance.

— Vous voyez, Bessy, dit Maud à la négresse en montrant sa sœur d'un air de résolution, donnez-lui de l'air et de l'eau. Venez, Nick, nous n'avons pas de temps à perdre ; soyez mon guide.

Le Tuscarora avait silencieusement contemplé cette scène ; elle réveillait en lui, sinon des remords, du moins des sentiments qui lui avaient été étrangers jusqu'alors. C'était un spectacle nouveau pour lui que celui de deux êtres souffrants d'un coup que sa main avait porté. Il ne savait à quelle émotion s'abandonner. Devait-il éprouver des regrets? devait-il s'applaudir encore d'avoir assouvi sa vengeance, et se révolter à l'idée que les larmes des jeunes filles étaient pour lui autant de reproches ? Toutefois, Fleur des Bois exerçait sur lui une influence irrésistible; il la suivit hors de la chambre. Maud ne fit aucune difficulté pour franchir la palissade, pendant que Nick observait la campagne et s'assurait qu'ils n'étaient pas épiés. Le costume de la jeune fille était de couleur sombre et ne pouvait attirer les yeux. Quant à Nick, il avait disposé ses vêtements avec l'intention expresse d'aller et de venir sans être vu. Aussitôt qu'elle approcha du cortége, notre héroïne fut reconnue, tous s'empressèrent de lui faire place, et elle tomba à genoux auprès du cadavre, dont elle baigna de pleurs le visage livide.

— N'y a-t-il plus d'espérance, ô Joyce? Est-il possible que mon père n'existe plus?

Son Honneur, miss Maud, a fait sa dernière étape. Il a reçu l'ordre de sortir de ce monde, et, en brave soldat qu'il était, il a obéi sans murmure. Nous avons perdu, nous, le plus humain des commandants, vous, le plus tendre des pères.

— Ce n'était pas son père, murmura Nick en touchant le sergent du coude. Le sergent connaît son père, il était près de lui quand les Iroquois l'ont tué.

— Je ne vous comprends pas, Tuscarora, et je crois que vous ne nous comprenez pas. Il est de notre devoir de dire : Que la volonté de Dieu soit faite. Je voudrais que le révérend Woods fût ici pour vous prodiguer ses consolations. Pour moi, je suis un homme simple, et je ne saurais exprimer la moitié de ce que mon cœur éprouve.

— Ah! Joyce, quel ami, quel père il a plu à Dieu de rappeler à lui! s'écria Maud en se tordant les mains.

— Oui, miss Maud, on peut le dire avec grande raison; c'était un brave : il n'était pas de ceux qui parlent et écrivent sans cesse pendant la guerre; mais, quand il fallait agir, il était toujours prêt.

En prononçant ces mots, Joyce ne put maîtriser plus longtemps ses émotions, et de grosses larmes ruisselèrent sur ses joues creuses, comme l'eau qui s'échappe des fissures d'un vieux chêne. Il se mit à l'écart, tandis que Jamie, dont la prudence était la vertu constitutive, fit observer la nécessité de se mettre à l'abri de la Roche.

— La mort est terrible en tout temps, dit le maçon, et le deuil qu'elle porte avec elle est conforme aux lois de la nature. Néanmoins, nous avons des devoirs à accomplir tant que nous vivons. Il est temps de songer à mettre le corps en lieu de sûreté et à nous préserver nous-mêmes.

A cet appel, Maud s'était levée et s'était efforcée de prendre un maintien plus calme. Elle fit signe à la troupe de reprendre sa marche, et le triste convoi entra dans le lit du ruisseau. Maud se préparait à les suivre sur la rive quand le Tuscarora la tira par la manche.

— N'allez pas à la Roche, dit-il. Venez avec Wyandotté.

— Ne pas suivre les dépouilles de mon père! ne pas aller consoler ma tendre mère dans l'angoisse! Vous ne réfléchissez pas, Indien?

— A quoi bon aller à la maison? Le capitaine est mort; que ferez-vous sans chef? Venez avec Wyandotté; vous trouverez le major. Vous aurez un chef.

Cette proposition était si réellement utile, que la jeune fille en fut frappée.

— Aller trouver le major! répondit-elle. Est-ce possible, Nick? mon père est mort pour avoir tenté cette entreprise. Quelles chances de succès avons-nous?

— Beaucoup; nous sommes certains du succès. Suivez Wyandotté; le grand chef montrera à Fleur des Bois comment elle peut retrouver son frère.

Nick connaissait si bien le cœur des femmes qu'il évita toute allusion aux rapports réels de Robert Willoughby et de Maud, et pourtant il venait de les lui rappeler tout récemment pour en tirer des motifs de consolation. Quant à Maud, elle éprouva à cette proposition extraordinaire un désordre d'émotions diverses. Délivrer Robert, le conduire à la Roche, assurer à la famille une protection efficace : c'était un projet qui souriait à la fois à son imagination et à son cœur.

— Pouvez-vous véritablement me conduire auprès du major Willoughby, Tuscarora?

— Oui, et nous le délivrerons... Autrement il ne reviendra plus. Les Indiens le tueront comme le capitaine.

Maud n'hésita plus. Le salut de son bien-aimé l'emportait sur toute autre considération. Elle fit entendre au sauvage qu'elle était prête à le suivre, et tous deux s'avancèrent à travers le labyrinthe des bois. Pendant la route, la jeune fille garda un silence absolu et ne manifesta aucun signe de fatigue. Grâce à la connaissance parfaite que Nick avait de la forêt, ils évitèrent le long détour qu'avait fait le capitaine, et abrégèrent considérablement la distance qui les séparait du moulin. Quand ils furent sur le bord du ravin, Nick examina attentivement ce qui se passait parmi ceux qui étaient campés aux alentours de la maison du meunier.

— Marchons, dit-il enfin, ils mangent, causent ou dorment. Le major est prisonnier maintenant. Dans une demi-heure le major sera libre.

Ces mots suffisaient pour soutenir les forces de la jeune fille dévouée. Elle descendit le sentier avec autant de vitesse que son guide, et, au bout de cinq minutes, ils étaient sur les bords de la rivière, au fond du ravin, dans un endroit où l'une des sinuosités du courant les dérobait aux regards. Là un énorme pin avait été jeté, et formait un pont facile à traverser pour ceux qui avaient le coup d'œil juste et le pied sûr. Nick, après l'avoir franchi, se retourna pour regarder sa compagne; elle marchait d'un pas ferme, et fut bientôt auprès de lui.

— Bien, murmura-t-il, Fleur des Bois est digne d'être la femme du guerrier.

Maud ne répondit à ce compliment que par un geste d'impatience. Tous deux continuèrent leur route avec plus de précaution; car ils longeaient le chemin battu qui menait de la Roche aux moulins. Le sentier qu'ils prirent aboutissait à la plate-forme sur laquelle le capitaine Willoughby avait fait halte. Nick s'y arrêta et prêta l'oreille. Puis il dit à sa compagne :

— Fleur des Bois est courageuse; mais maintenant il lui faut le cœur d'un guerrier.

— Je puis vous suivre; pourquoi avez-vous l'air d'en douter?

— Parce que le major est là. Une femme aime un homme, un homme aime une femme, rien de mieux; mais il faut l'oublier quand il s'agit de la vie.

— Ma confiance est en Dieu, Tuscarora; c'est lui qui soutiendra mes forces.

— Bien, restez ici; Nick va revenir dans une minute.

Nick descendit le long des rochers contre lesquels était adossée la laiterie. En regardant à travers les fentes de ce bâtiment, il s'assura que le major y était encore. Quand il revint sur ses pas, il eut soin de cacher la mare de sang sous un monceau de pierres et de terre. Il ramassa et mit de côté une scie et un ciseau qui étaient tombés des mains du capitaine au moment où celui-ci avait reçu le coup mortel. Il rejoignit Maud et lui montra le chemin sans lui adresser une seule parole. Tous deux s'engagèrent dans l'étroit sentier, et, sur un signe de son guide, Maud s'assit à la place même où son père avait succombé. Le sauvage revoyait cette place avec indifférence. Toute férocité s'était effacée de son visage. Mais il ne donnait aucun signe de componction.

CHAPITRE XXVII.

En proie à une agitation violente, Maud avait à peine réfléchi à la singularité de sa position. Ce ne fut qu'après s'être assise qu'elle pensa à la témérité de l'entreprise dans laquelle elle s'était embarquée. Toutefois son cœur ne faillit pas. Nick s'était déjà mis à l'œuvre. Au moyen du ciseau il enlevait le mortier qui joignait les bûches dont la laiterie était construite. Il eut bientôt pratiqué un trou, et regarda dans l'intérieur. Il fit signe à Maud de regarder à son tour, et notre héroïne vit à quelques pas d'elle Robert Willoughby, qui lisait tranquillement, dans l'ignorance complète de ce qui s'était passé.

— Parlez-lui, murmura Nick. Votre voix ira à son oreille comme le chant du roitelet. La voix de Fleur des Bois est une musique pour le jeune guerrier.

Maud recula; son cœur palpitait violemment, sa poitrine était oppressée, et le sang battait dans ses tempes. Mais un nouveau mouvement lui rappela qu'il n'y avait pas à hésiter.

— Robert, mon cher Robert, murmura-t-elle, nous sommes ici; nous venons vous délivrer.

Impatiente de s'assurer de l'effet de ses paroles, Maud appliqua ses yeux à l'ouverture et reconnut que le major, frappé de surprise, avait laissé tomber le livre de ses mains. Il promenait ses yeux autour de lui d'un œil égaré, comme s'il eût cru entendre la voix consolatrice d'un ange du ciel.

— Il reconnaît ma voix, même quand je parle bas, pensa Maud, dont le cœur battait encore plus fort.

Cependant Nick, armé du ciseau, eut bientôt fait une large ouverture qui attira l'attention de Willoughby. En reconnaissant l'Indien, il montra du geste la porte de son étroite prison pour indiquer la présence des sentinelles.

— Je viens pour vous délivrer, murmura Nick.

— Puis-je me fier à vous, Tuscarora? Vous agissez tantôt en ami, tantôt en ennemi. Je sais que vous semblez être en bonne intelligence avec mes ravisseurs.

— Tant mieux! le guerrier indien connaît les ruses de guerre.

— Je voudrais avoir une preuve, Nick, que vous agissiez de bonne foi.

— Voilà une preuve, murmura l'Indien en saisissant la petite main de Maud et en la passant par le trou avant que la jeune fille interdite pût deviner ce qu'il voulait faire.

Willoughbly reconnut la main au premier coup d'œil. Il l'aurait distinguée rien qu'à la blancheur de la peau et à la délicatesse de la forme; mais, depuis quelque temps, Maud portait un brillant qui avait appartenu à sa mère.

Le major saisit le gage qui lui était si inopinément présenté et le couvrit de baisers avant que Maud eût la présence d'esprit de le retirer. Toutefois, dans un moment aussi critique, elle crut devoir répondre à ce témoignage d'ardent amour en pressant doucement la main qui retenait la sienne.

— C'est étrange, Maud; je suis si étonné de vous voir que je ne sais que penser, murmura le jeune homme aussitôt qu'il eut pu jeter les yeux sur Fleur des Bois. Pourquoi êtes-vous ici, ma bien-aimée, et en pareille société?

— Fiez-vous à moi, Robert, Nick est notre ami. Secondez-le de tous vos efforts, et gardez le silence. Quand nous serons libres, il sera temps de vous apprendre tout.

Le major fit un signe d'assentiment, et se retira pour laisser Nick continuer son œuvre. L'Indien passa le ciseau au prisonnier, qui se mit à couper les bûches de son côté afin de pouvoir introduire une scie.

Quoique Willoughby éprouvât l'ardeur et le zèle d'un captif qui voit poindre l'heure de sa délivrance, il procéda avec autant d'intelligence

que de précaution. La couverture qu'on lui avait donnée pour lui servir de lit était suspendue à un clou. Il eut soin d'enlever ce clou et de le replacer au-dessus de l'ouverture, que cachèrent en retombant les plis de l'étoffe. Quand tout fut prêt, Nick lui passa la scie, et, pour en amortir le son, le major la fit jouer lentement et en appuyant dessus avec force. A mesure que l'ouvrage avançait, les espérances de Willoughby augmentaient, et il vit avec un transport de joie qu'il avait déjà scié l'un des bouts de la bûche; il entama l'autre, après avoir pris soin de jeter au dehors la poussière et les copeaux. Il allait achever son opération, quand des bruits du dehors lui annoncèrent une visite. Il se hâta d'achever son œuvre, de laisser tomber la couverture et de s'asseoir, son livre à la main, pendant que Nick enlevait la bûche et retirait les outils. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes, et la laiterie était dans un ordre parfait lorsque la sentinelle entra. C'était un lourd campagnard américain qui était travesti en Indien.

— J'ai cru entendre le son d'une scie, major, dit-il d'un ton d'insouciance, cependant tout paraît tranquille et à sa place en ces lieux.

— Comment aurais-je pu me procurer un pareil outil? répliqua Willoughby. D'ailleurs il n'y a rien à scier dans la prison.

— Pourtant le bruit était aussi naturel que s'il eût été fait par le charpentier en personne.

— Vos gens ont peut-être mis le moulin en mouvement, et vous avez entendu la grande scie, qui de loin produit le même effet qu'une plus petite qui serait plus rapprochée.

L'homme regarda son prisonnier d'un air incrédule, referma la porte à demi, et appela aussitôt à haute voix l'un de ses compagnons, afin qu'il s'assurât avec lui de l'état des choses. Willoughby vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. En moins d'une minute il fut dehors, soutint d'un bras la taille élancée de Maud, et de l'autre écarta les branchages, en suivant Nick sur la pente des rochers. Le major semblait plus préoccupé du salut de Maud que du sien propre; il était plein d'ardeur, et ses pieds effleuraient à peine le sol. Quand les fugitifs eurent atteint la plate-forme, Nick s'arrêta, et leva l'index pour recommander une silencieuse attention. Les ennemis s'appelaient les uns les autres, et l'ouverture venait d'être découverte.

— Voici la scie et le trou! s'écria une voix.

— Et voici du sang qu'on a essayé de cacher sous un amas de pierres, dit la voix d'un autre homme qui fouillait les buissons derrière la laiterie.

Maud frémit et se sentit prête à défaillir; Willoughby fit signe à Nick de marcher, mais les idées du sauvage semblaient subitement bouleversées : cependant le danger était imminent. Les fugitifs gravirent le coteau qui dominait la plate-forme, descendirent rapidement le flanc opposé, et s'enfoncèrent dans un épais fourré, où ils demeurèrent cachés. Willoughby voulait continuer sa route en emportant Maud dans ses bras, mais Nick lui barra le passage, pensant avec raison qu'ils étaient trop près de l'ennemi pour n'être pas décelés par le moindre mouvement.

On entendit bientôt les voix de ceux qui gravissaient la colline à la poursuite du prisonnier. Ils délibéraient sur le chemin qu'ils devaient prendre. Il était facile de reconnaître à leur langage qu'ils étaient Anglais de naissance ou d'origine.

— Passez à gauche, cria l'un d'eux : le major a dû gagner la rivière au-dessous des moulins, et il suivra le courant pour arriver aux établissements de l'Hudson. Il connaît cette route, à ce que m'a dit Strides.

— Il y a des empreintes de pas sur cette plate-forme, s'écria un autre; mais on dirait qu'elles montent au lieu de descendre.

— Ce sont les traces de ceux qui ont favorisé l'évasion; mais il est probable que le major a gravi jusqu'au sommet de la colline, et qu'il a pris les hauteurs à droite pour se rapprocher de la maison de son père. Montons, montons!

Toute la bande s'élança sur le haut des rochers, dont elle suivit la chaîne dans une direction opposée à celle des moulins. Les fugitifs les entendirent passer et, dès que le bruit des pas se fut éloigné, ils se remirent en marche, et parvinrent au large sentier qui menait de la Roche à la rivière. Il était désert. Après avoir passé le pont, Nick tourna brusquement au nord, et s'enfonça de nouveau dans le bois; Willoughby le suivit, entraînant Maud avec une rapidité qu'elle supportait à peine. Comme ils avaient la certitude qu'aucun ennemi n'avait passé l'eau, ils firent une courte halte pour laisser à Maud le temps de reprendre haleine. Mais la jeune fille croyait le major en danger tant qu'il n'aurait pas mis les palissades entre les ennemis et lui. En vain Willoughby essayait de la rassurer; elle était dans une agitation nerveuse qu'augmentaient les tristes nouvelles dont elle n'avait encore osé parler.

Ils reprirent leur course pour faire dans les bois le tour de la plaine, et s'arrêtèrent dans un endroit qui leur semblait présenter toutes les garanties de sécurité, pendant que l'Indien poussait une reconnaissance sur la lisière des bois. Les deux amants le virent s'éloigner avec satisfaction; Willoughby avait hâte de s'expliquer avec Maud, et celle-ci sentit la nécessité d'apprendre au major la mort du capitaine. Robert fit asseoir la jeune fille sur un tronc d'arbre, se plaça auprès d'elle, lui prit la main et la pressa contre son cœur.

— Nick a été fidèle contre mon attente et mes prévisions, dit-il.

— Oui, il m'a donné à entendre que vous auriez des doutes sur son compte, et c'est pour les dissiper que j'ai consenti à l'accompagner.

— Soyez bénie, ma bien-aimée Maud. Mais avez-vous vu Michel? a-t-il eu une entrevue avec vous? enfin vous a-t-il remis ma boîte?

Maud avait été en proie à tant d'émotions, que la déclaration de Willoughby ne produisit pas les symptômes extérieurs qui se manifestent ordinairement aux paroles flatteuses d'un amant. L'affreux secret pesait sur son cœur, et elle cherchait dans son esprit le moyen de le révéler au major avec le plus de ménagement possible. Ses joues ne se colorèrent point, et ses yeux, pleins d'une tendresse profondément sentie, demeurèrent fixés sur son compagnon.

— J'ai vu Michel, mon cher Robert, répondit-elle avec une fermeté qu'elle puisait dans la fixité de son but; il m'a remis votre boîte.

— Mais m'avez-vous compris, ma chère Maud? vous êtes-vous rappelé que cette boîte contenait le grand secret de ma vie?

— Je m'en suis souvenue, Robert, et je sais que cette boîte contient le grand secret de votre vie.

— Puisqu'il en est ainsi, d'où vous vient donc cet air d'indifférence et de vague anxiété? Non, vous ne m'avez pas compris, et je suis bien à plaindre!

Maud l'interrompit avec précipitation.

— J'ai saisi tout ce que vous vouliez me dire, et vous n'avez aucun sujet d'être à...

Maud s'arrêta soudainement en songeant au malheur dont la révélation allait accabler son amant.

— Je vois dans toutes vos manières je ne sais quoi d'extraordinaire... N'avez-vous pas ouvert la boîte? n'avez-vous pas reconnu vos cheveux?

— Je les ai reconnus de suite, mon cher Robert. Vous m'aimez; vous avez voulu me faire savoir que nous n'étions pas frère et sœur, qu'il y avait entre nous une affection beaucoup plus forte et qui nous unira pour la vie. N'ayez pas l'air si abattu, Robert : j'ai compris tout cela.

— Oui, ma bien-aimée, je vous ai envoyé cette boîte pour vous dire que vous possédiez mon cœur, que je pensais à vous jour et nuit, que vous étiez l'unique but de mon existenee, que je serais malheureux sans vous et certain d'être heureux avec vous; en un mot, que je vous aimais, et que je n'en aimerais jamais d'autre.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire, en dépit des tristes préoccupations qui l'absorbaient.

— Oui, Robert, je le sais; il m'était impossible de me méprendre sur le sens de votre message.

— Et comment avez-vous accueilli ma déclaration? Dites-le-moi, ma chère amie, avec votre franchise habituelle; voulez-vous m'aimer, pouvez-vous m'aimer en retour?

Dans une autre circonstance, cette interpellation directe eût embarrassé notre héroïne; mais Maud fut heureuse de l'idée qu'il était en son pouvoir d'affaiblir la violence du coup qu'elle allait porter, et tous les traits de sa céleste physionomie respirèrent une fervente affection.

— Je vous aime, Robert; il y a plusieurs années que je vous aime; comment en serait-il autrement? Comment vous voir sans vous aimer?

— Vous me comblez de félicité, Maud, et pourtant je tremble encore; je ne sais que penser de votre maintien. Ce n'est pas une affection fraternelle qu'il me faut. Je parle d'un amour comme celui que ma mère porte à mon père.

Un gémissement de Maud l'arrêta; l'ardent jeune homme la reçut éplorée dans ses bras.

— Oh! Robert! mon père! mon père! mon père!...

— Eh bien! qu'y a-t-il? que lui est-il arrivé?

— Ils l'ont tué, mon cher Robert; et vous êtes maintenant notre seul protecteur!

Il se fit un long silence. Robert supporta en homme ce choc terrible. Le trouble de Maud lui fut expliqué; il cessa de lui parler d'amour; mais la communauté de leur malheur augmenta leur tendresse mutuelle, et ils confondirent leurs larmes. Aussitôt que Willoughby fut en état de demander des explications, Maud lui raconta brièvement ce qu'elle savait. Le fils désolé trouva extraordinaires les circonstances de cette mort imprévue; mais le moment actuel n'était point propre à un examen plus approfondi.

A l'approche de Nick, Maud se dégagea des bras de Willoughby, et tous deux s'efforcèrent de se contenir autant que le permettaient leurs émotions. Le sauvage s'avançait à pas lents et paraissait rêveur.

— Il faut marcher, dit-il; les Mohawks se remuent.

— Comment vous en êtes-vous assuré? demanda le major sans savoir ce qu'il disait.

— J'ai vu courir les Indiens; ils sont furieux de votre évasion. Ils espéraient vous scalper.

— Je crois, Nick, que vous vous trompez; loin de me témoigner de cruelles intentions, mes ravisseurs m'ont traité presque avec égard.

— Oui, parce qu'ils comptaient vous faire pendre. Ne vous fiez pas aux Mohawks, ce sont tous de mauvais Indiens.

Il est à remarquer que chaque tribu sauvage des forêts d'Amérique professe un mépris souverain pour les tribus voisines. Les antipathies qui séparent les Anglais des Français, et les Allemands de ces deux peuples, sont à peine comparables à celles qui existent entre les

Pawnees, les Osages et les Pottawatomies. Chacune de ces tribus se regarde comme un modèle de civilisation, et abandonne sans remords ses adversaires naturels à la direction des chefs incapables qui mènent les nations à leur perte. Quoique éclairé par ses rapports avec les blancs, Nick conservait encore les préjugés de son enfance. Les Tuscaroras seuls valaient quelque chose à ses yeux, et les autres peuplades ne pouvaient avoir que de sinistres intentions.

Le major Willoughby crut sans peine que son évasion avait allumé dans l'âme de ses ennemis le désir de la vengeance. Il avait constamment devant les yeux sa mère et sa sœur plongées dans le deuil, et il accéléra ses pas. Il n'oubliait point toutefois sa chère compagne, dont les aveux étaient gravés dans son cœur. Des espérances de bonheur traversaient son esprit, bouleversé par tant de sensations pénibles. Ainsi les rayons du soleil illuminent l'immensité des cieux lorsque sa face est complétement cachée par une éclipse.

— Fait-on des préparatifs contre la maison ? demanda le major.

Le Tuscarora se retourna, fit un signe de tête et regarda Maud.

— Ne craignez point de m'alarmer, Wyandotté ! dit-elle.

— Bien, interrompit l'Indien avec une dignité que le major ne lui avait jamais vue. Wyandotté a remplacé Nick ; on ne reverra plus Saucy-Nick à la Roche. Mais il faut se hâter ! Les Mohawks sont plus irrités que s'ils avaient perdu six, trois, dix chevelures. Je suis Indien, et rien de ce que les Indiens éprouvent ne m'est étranger. Les visages pâles ne peuvent arrêter les Peaux Rouges en courroux.

— Marchons donc, Wyandotté, au nom du ciel ! que je puisse mourir pour la défense de ma mère.

— C'est une bonne mère; elle mérite qu'on meure pour elle. Elle a guéri le Tuscarora quand la mort grimaçait devant lui. C'est ma mère aussi !

L'énergie et l'enthousiasme avec lequel ces mots furent prononcés suffisaient pour convaincre les auditeurs que le sauvage leur était dévoué. Ils étaient loin de penser en ce moment que cet homme étrange, jouet de ses passions indomptables, était le meurtrier de leur père.

Une heure avant le coucher du soleil, tous trois arrivèrent auprès d'un arbre renversé sur lequel ils devaient traverser le ruisseau. Nick s'arrêta pour montrer du doigt le faîte de la Roche qu'on apercevait à travers les arbres, comme pour faire entendre que son devoir de guide était accompli.

— Merci, Wyandotté ! dit Robert Willoughby. Si nous sortons de cette crise, je saurai récompenser vos services.

— Wyandotté est un chef; il ne demande pas de dollars. C'était un Indien proscrit, maintenant c'est un guerrier indien. Suivez-moi.

Au moment où ils approchaient de la maison on entendit des sons de cor du côté des moulins et le long de la lisière occidentale des prairies ; puis l'horrible cri de guerre des sauvages fit retentir la pelouse. A en juger par le bruit, les palissades étaient environnées d'assiégeants. Joyce parut sur la galerie du toit et cria d'une voix retentissante :

— Aux armes, mes amis ! Les coquins approchent. Attendez pour faire feu qu'ils essaient de franchir la palissade.

Un peu de fanfaronnade se mêlait au courage qui était chez le sergent le résultat combiné de la nature et de l'habitude. Le vétéran connaissait la faiblesse de la garnison, et il s'imaginait que des cris belliqueux pouvaient contre-balancer ceux qui partaient du milieu des assaillants.

Nick jugea par l'oreille de la distance qui les séparait de la maison. Atteindre le pied de l'escarpement, franchir l'ouverture, et tourner autour de l'enceinte, ce fut l'affaire d'une minute. L'ennemi les aperçut, et cinquante coups de feu partirent à la fois. Les balles donnèrent contre la maison et la palissade, mais personne ne fut atteint. On ouvrit la porte à la voix du major, et un instant après tous les trois étaient dans la cour.

CHAPITRE XXVIII.

Joyce était resté sur la galerie supérieure, animant sa petite garnison, et s'efforçant d'intimider l'ennemi. Mais le retour du major, de miss Maud et de Nick, le décida à changer ses dispositions défensives. Il descendit en hâte pour faire son rapport au nouveau commandant, pendant que les nègres se précipitaient au-devant de leur jeune maître.

Les transports de ces pauvres gens furent proportionnés à leur récente douleur. La mort du capitaine, la captivité de Robert et de miss Maud leur avaient semblé annoncer la ruine complète de la famille Willoughby ; mais l'espérance leur arrivait aussi inopinément que le malheur. Au milieu des cris de joie et des larmes, Joyce put à peine trouver un moment pour s'acquitter de son devoir.

— Je vois ce que c'est, sergent, s'écria Willoughby, on donne l'assaut, et vous venez demander mes ordres.

— Il n'y a pas un instant à perdre, major Willoughby; l'ennemi entoure déjà les palissades, et Jamie et le jeune Blodget sont les seuls qui se tiennent prêts à résister.

— A vos postes, tout le monde ! Au nom de Dieu, Joyce, donnez-moi des armes ! J'ai à venger mon père.

— Mon cher Robert ! dit Maud en se jetant au cou de son ami.

Le jeune homme l'embrassa avec effusion, et elle s'empressa d'aller rejoindre sa mère et Beulah, dans l'espoir que la nouvelle du retour de Robert serait un allégement à leurs souffrances. Quant à Willoughby, il n'était pas à même dans un pareil moment de remplir la pieuse mission d'un consolateur. Les coups de feu qu'on échangeait de part et d'autre annonçaient que le combat était sérieusement engagé. Il prit une carabine des mains de Joyce, et tous deux montèrent sur le toit, où ils trouvèrent Jamie et Blodget qui tiraient et chargeaient avec ardeur. Ils furent rejoints par les nègres. Le major plaça trois de ses hommes au milieu de la galerie, et trois à l'extrémité de chaque aile. Michel, qui n'était guère familiarisé avec l'usage des armes à feu, avait été installé à la porte.

Il était si peu dans l'habitude des sauvages d'attaquer en plein jour, qu'un certain embarras régnait parmi eux.

L'assaut avait été provoqué par le ressentiment qu'avait excité l'évasion du prisonnier. Les blancs de la troupe ayant inutilement cherché à s'y opposer, les agresseurs s'étaient avancés avec une rage qui leur avait fait dédaigner toute précaution, et la balle de Blodget avait abattu l'un des Indiens les plus téméraires. En le voyant tomber, les sauvages se précipitèrent sur les palissades; mais la décharge qui partit des toits les fit reculer. Les uns se mirent à couvert au dehors; trois ou quatre qui avaient déjà franchi l'enceinte cherchèrent à s'abriter sous le bâtiment même, où ils étaient en sûreté tant que la garnison ne tenterait pas une sortie. Après cette première escarmouche, une espèce d'ordre s'établit des deux côtés : les assiégeants se distribuèrent derrière les arbres et les haies, tandis que la garnison se plaçait de manière à ne pas s'exposer en faisant feu.

Au moment de l'attaque, tous les ci-devant serviteurs du capitaine Willoughby avaient abandonné leurs occupations, et s'étaient rassemblés autour des cabanes avec leurs familles. Toutefois, on n'apercevait point Joël parmi eux. Il avait convoqué les chefs de la bande derrière une meule de foin à distance respectueuse de la maison. Ce petit conseil se tenait au moment même où quelques assaillants étaient tombés entre les deux enceintes, et demeuraient blottis sous les murs de la maison.

— La nature nous apprend à nous conduire, dit Joël en désignant le groupe à ses compagnons. Ces gens que vous voyez auprès des caves sont parfaitement à l'abri. Je voudrais y être moi-même, car ils sont certainement plus en sûreté que nous. On ne parviendra à prendre cette maison qu'après un combat désespéré; car le capitaine est un vieux guerrier.

Nos lecteurs comprendront que ni Joël ni aucun des agresseurs n'avaient pu être informés de la mort du capitaine.

— Que faut-il donc faire ? demanda le chef mohawk.

— Si j'avais vingt hommes auprès de ces mêmes caves... reprit Joël ; je crois qu'il vaudrait mieux qu'il y en eût trente.

— Eh bien ?... dit le Mohawk.

— Il ne faudrait que quelques minutes pour emporter la place et pour détruire ce repaire des ennemis du peuple. Un seul battant de la grande porte est posé, et j'ai fait des dispositions pour renverser les étais du battant qui n'est point sur ses gonds. Pour cette opération, nous n'aurions besoin que d'un homme de bonne volonté.

— Allez-y vous-même, répondit le Mohawk sans pouvoir réprimer une expression de méfiance et de mépris.

— Chef, chaque homme a sa mission. La vôtre est la guerre, la mienne est la paix, la politique et la liberté. Néanmoins, je puis vous mettre sur la piste, vous et les combattants. Miséricorde ! comme ces diables incarnés se démènent sur les toits ; il ne serait pas étonnant qu'ils atteignissent quelqu'un de nous.

Cependant les chefs indigènes avaient fait des signaux afin de rappeler leurs guerriers. Ils expédièrent des messagers dans différentes directions, et quittèrent la meule de foin en sommant Joël de les accompagner.

L'un des Mohawks entra dans le ruisseau au nord des bâtiments, et fut bientôt au pied des rochers. Il lui suffit d'un examen superficiel pour s'assurer que le trou pratiqué par Joël n'avait pas été bouché depuis l'entrée de Robert Willoughby.

Guidés par leur chef, les guerriers gravirent l'escarpement, pendant que les assiégeants occupaient l'attention de la garnison. A un signal donné, ils poussèrent un cri, se démasquèrent, firent une décharge, et parurent vouloir donner un nouvel assaut. C'était le moment choisi pour pénétrer par l'ouverture, et les sept premiers sauvages y parvinrent sans difficulté ; le huitième fut tué par Blodget au moment où il passait la tête. Le corps fut immédiatement retiré par les jambes, toute l'arrière-garde retomba à reculons au pied du rocher.

Willoughby plaça Joyce de manière à pouvoir veiller sur l'ouverture, et se rendit à la bibliothèque, accompagné de Jamie et de Blodget. Par bonheur les fenêtres en étaient ouvertes, et une volée soudaine mit en déroute les Indiens qui s'étaient abrités sous l'escarpement. Ils se rallièrent à l'abri des buissons, et ripostèrent par un feu de tirailleurs. Willoughby, en allant de fenêtre en fenêtre le long de la partie postérieure de la maison, envoya plusieurs coups de feu qui produisirent leur effet.

La perte était encore tout entière du côté des assaillants, qui comptaient une douzaine de blessés et quatre tués. Les gens de la gar-

nison n'avaient pas été atteints, quoique quelques-uns eussent échappé par une espèce de miracle.

Il y avait déjà une heure que l'attaque durait, et les ombres du soir s'amassaient autour de la place. Daniel avait été envoyé par Joël pour faire jouer la mine qu'ils avaient préparée ensemble ; mais le meunier, novice au métier des armes, avait eu soin de se tenir à l'arrière-garde; il avait été emporté par le mouvement rétrograde jusque dans le taillis qui bordait le ruisseau.



La laiterie où se trouvait prisonnier le major sous la garde des Peaux rouges.

Willoughby tint conseil avec Joyce et fit ses dispositions pour la nuit. En courant quelques dangers personnels il parvint à fermer les volets de l'aile du nord, qui étaient à l'épreuve de la balle. En cette situation, et les portes de la cour étant closes avec soin, la Roche était comme un vaisseau au milieu d'une tempête, en panne et sous peu de voiles. Le derrière des bâtiments était imprenable. Les ennemis parvenus entre les deux enceintes ne pouvaient ni escalader ni incendier le mur principal. Mais, suivant leur usage, ils pouvaient se servir de flèches pour mettre le feu aux toits.

Pour obvier à ce danger, Willoughby fit placer de l'eau sur la galerie.

— Nous sommes en sûreté maintenant, dit-il. Le feu ennemi a cessé, et nous pouvons reposer un moment. J'ai des devoirs solennels à remplir. Ma mère.... et le corps de mon père !... Où l'avez-vous placé ?

— Madame Willoughby a voulu qu'on le portât dans sa propre chambre, où elle est à prier et à pleurer avec miss Beulah.

Tous les gens de la maison avaient conservé ce nom à la femme d'Evert Beekmann.

— Bien, Joyce! reprit le major; cette nuit peut être terrible, et je ne trouverais pas de moment plus favorable pour aller auprès de ma mère.

— C'est votre devoir sans doute, reprit Joyce; les commandements que le révérend M. Woods nous lisait le dimanche nous prescrivent la piété filiale, et voici une occasion importante de la pratiquer. Allez, et soyez sans inquiétude. Je tiendrai les assiégeants en respect. Ma tâche sera facile comparativement à la vôtre.

Malgré le tumulte du combat, la partie de la maison occupée par la veuve et ses filles était grave et silencieuse. Tous les domestiques étaient sur la plate-forme du toit ou aux meurtrières. Le major entra d'abord dans l'antichambre, et prêta l'oreille pendant quelques instants, dans l'espoir de saisir quelques sons qui pussent le préparer au triste spectacle dont il allait être témoin. On n'entendait ni gémissements ni sanglots. Il frappa légèrement à la porte. Mais on ne lui répondit pas. Il attendit une minute, et tourna la clef avec autant de terreur religieuse que s'il eût pénétré dans le tombeau d'une personne amie.

Une seule lampe éclairait l'appartement. Au milieu, sur une large table, était étendu le corps du capitaine. On n'avait rien changé à son costume. Seulement, les négresses avaient eu soin de cacher la blessure et la tache cramoisie qui souillait un des côtés de sa blouse de chasse. Le capitaine avait passé si subitement de la vie à la mort, qu'il avait conservé cette expression de bienveillance qui lui était habituelle. La pâleur qui avait remplacé le frais coloris de ses joues indiquait seule qu'il était endormi du sommeil éternel.

Robert Willoughby s'inclina pour baiser avec respect le front glacé de son père; puis il chercha des yeux la veuve et les orphelines. Beulah, tenant son enfant dans ses bras, était dans un coin de la chambre. Elle contemplait fixement la dépouille inanimée de celui qu'elle avait aimé d'une si vive tendresse, et bientôt, penchant son visage sur la tête du petit Evert, elle s'épandit en sanglots convulsifs. Le major s'approcha d'elle ; mais, incapable de relever les yeux, elle tendit silencieusement la main pour presser celle de son frère. Maud était agenouillée à côté de la table. Willoughby eut un moment le désir de la relever et de la prendre dans ses bras pour la consoler en lui disant qu'il serait désormais son protecteur, mais il fut retenu par un sentiment de respect. Ses regards se détournèrent de l'objet aimé et s'arrêtèrent sur madame Willoughby. Elle était à demi cachée par les draperies d'un rideau, debout, immobile, l'œil sec et fixé sur le visage du mort. Elle était là depuis depuis plusieurs heures, insensible aux soins de ses filles, aux attentions de ses domestiques. Le bruit de l'assaut avait passé sur elle comme un vain souffle du vent.

— Ma mère, ma pauvre mère! s'écria Robert Willoughby en se précipitant à ses genoux.

Mais la voix du fils chéri ne la ranima point. Ce cœur qui n'avait si longtemps battu que pour les autres était privé brusquement de son principe de vie. Il lui restait à peine les forces nécessaires pour prolonger son existence physique. Son fils lui dérobait la vue du cadavre ; elle lui fit signe de se mettre de côté, avec une impatience entièrement étrangère à son caractère.

— O ma mère! s'écria le major en lui prenant doucement les mains, qu'il inonda de ses larmes, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Robert, votre tendre fils. Si mon père est maintenant devant son juge, je vous reste encore pour être le soutien de votre vieillesse.

— Quand se lèvera-t-il, Robert? murmura la veuve. Vous parlez trop haut, vous pourriez le réveiller avant qu'il fût temps. Il m'avait promis de vous ramener, il a toujours tenu ses serments. Il a fait une longue marche et il est las ; voyez avec quelle tranquillité il repose !



— Voici ce que le major m'a chargé de remettre à la jolie miss Maud.

Robert Willoughby cacha sa tête entre les genoux de sa mère et poussa des cris de douleur. En se relevant il vit Maud les bras levés vers le ciel, comme si elle eût voulu arracher au Tout-Puissant des consolations. Il regarda de nouveau sa mère, mais elle ne donnait aucun signe de connaissance et de raison. Sa physionomie était calme et douce malgré les ravages de la douleur.

Un léger cri attira l'attention du major. Nick venait de se glisser dans la chambre, et Beulah, effrayée de cette apparition subite, ser-

rait de plus près le petit Evert contre son cœur. L'extérieur de Wyandotté était fait pour effrayer la jeune mère. En arrivant à la Roche, il s'était hâté de se parer des couleurs dont se peignaient les sauvages avant de marcher au combat; et quoiqu'il indiquât ainsi l'intention de défendre la famille, sa figure bariolée n'était pas moins terrible à voir. Il s'avança d'un pas calme vers la table, et regarda sa victime avec un sang-froid qui prouvait l'absence de tout repentir. Il leva même la main pour toucher le corps, mais il la retira par un mouvement brusque que Robert Willoughby remarqua, et qui lui inspira pour la première fois une ombre de soupçon. A part ce geste, l'Indien ne manifesta aucune émotion. En accomplissant une vengeance longtemps projetée, il croyait avoir rempli les devoirs d'un chef tuscarora.

— Pourquoi ces pleurs, pourquoi ces craintes? dit-il en s'approchant de Beulah et en plaçant sa main rugueuse sur la tête de l'enfant endormi. Wyandotté aime la femme et l'enfant. Il prendra soin d'eux dans les bois, et les conduira à la ville des visages pâles.

La présence de Wyandotté ne produisit aucun changement dans l'attitude de la veuve. L'Indien lui prit la main et lui parla.



Wyandotté, assis sur un rocher près de la source, considérait d'un air pensif son couteau, qu'il avait tiré de la gaîne.

— La femme est très-bonne, dit-il avec emphase; pourquoi avoir l'air si affligé? Le capitaine est allé dans l'heureux pays de chasse de son peuple. Chacun y va à son tour; celui du chef viendra aussi.

La voix sonore du sauvage raviva momentanément les esprits de madame Willoughby.

— Nick, vous êtes mon ami, dit-elle, parlez-lui, et essayez de le réveiller.

L'Indien tressaillit à cette étrange proposition; mais son émotion fut passagère, et il reprit son calme stoïque.

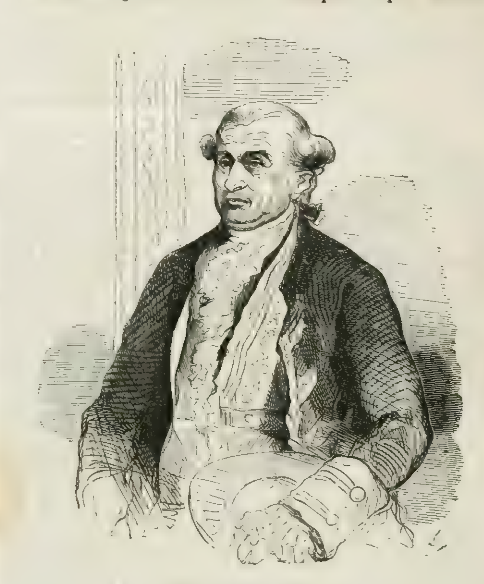
— Non, dit-il, le capitaine a quitté sa femme pour toujours; elle ne doit pas vouloir le suivre dans le sentier de la mort. Qu'elle reste auprès des siens pour être heureuse.

— Heureuse! répéta la veuve; qu'est-ce que cela, Nick? qu'est-ce que cela, mon fils? Je l'ai su autrefois; mais j'ai tout oublié. Oh! n'est-ce pas, Robert, il a fallu être bien cruel pour tuer un époux et un père? Que voulez-vous, Nick? êtes-vous encore malade? faut-il encore vous guérir? Suivez les conseils d'une chrétienne, Indien; videz cette tasse, et vous ne mourrez pas.

Wyandotté recula, et regarda la malheureuse veuve avec une expression qu'on ne lui avait pas encore remarquée. Il commençait à comprendre les terribles effets du coup qu'il avait si précipitamment porté.

— Non, non, Nick, ajouta madame Willoughby, ne le réveillez pas. Dieu seul le réveillera en appelant ses élus auprès de son trône. Couchons-nous à ses côtés, et dormons avec lui. Mettez-vous ici, Robert, mon noble fils; Beulah, placez-vous de l'autre côté avec le petit Evert; Maud, votre place est auprès de la tête de votre père; moi, je me coucherai à ses pieds, et Nick veillera jusqu'à l'heure où il sera temps de se lever et de prier.

Ces touchants égarements d'une âme si simple et si pure excitèrent



Le général Mérédith.

une attention religieuse. Mais tout à coup on entendit des cris si épouvantables, qu'on eût dit que la dernière trompette avait sonné.



Le Tuscarora mit son tomahawk entre les mains de Robert : — Nick a tué le père du major, dit-il, que le major tue Nick.

Willoughby s'élança hors de la chambre, et Maud l'avait suivi pour verrouiller la porte, quand elle se sentit saisie et entraînée par le Tuscarora.

CHAPITRE XXIX.

Les cris furent bientôt suivis des détonations de la mousqueterie. Avant que Maud eût eu le temps de réfléchir, Nick l'avait poussée dans un petit cabinet où sa mère mettait des provisions. Il en ferma la porte à double tour, et fut sur le point de remonter pour amener dans le même lieu de sûreté madame Willoughby et Beulah. Les bruits qui se rapprochaient l'avertirent de l'inutilité de cette tentative. Il se précipita dans la mêlée avec le désespoir d'un homme qui ne tenait pas à la vie et la joie farouche d'un démon.

Pour expliquer la cause de ce changement subit, il est nécessaire de revenir sur ce qui s'était passé. Nous avons vu comment un des battants de la porte était étayé. Pour affermir le madrier qui le soutenait, on avait disposé des coins à sa base. Le perfide Joël avait relâché ces coins, et les avait entourés d'une corde qu'il avait recouverte de terre. Personne ne passant de ce côté de la porte, Joël n'avait pas à craindre qu'on découvrît son artifice. Aussitôt que l'épaisseur des ténèbres eut relevé son courage équivoque, il pénétra entre les palissades et la muraille, accompagné du chef des Mohawks. Il suffisait de tirer doucement la corde pour enlever les coins, et dès lors il devenait facile de renverser le battant en le poussant avec violence. Un groupe de sauvages et de blancs ne tarda point à se réunir entre les deux enceintes. Michel, qu'on avait eu le malheur de choisir pour sentinelle, plein de confiance dans la solidité de la porte, avait allumé sa pipe, et fumait avec une rare tranquillité, quand tout à coup le battant tomba à deux pas de lui. Les Indiens sautèrent dans la cour; Michel, qui n'avait pas eu le temps de prendre son fusil, s'arma de son shillelah, et tint en respect les agresseurs, pendant que Joyce, Blodget et Jamie-Allen envoyaient une décharge du haut des toits. Ce fut à ce moment que Robert Willoughby parut dans la cour, où Nick le suivit peu d'instants après. Il y eut une mêlée terrible dans les ténèbres, qu'éclairaient par intervalles les feux de la mousqueterie; Robert, Nick et l'Irlandais parvinrent à se faire jour à travers leurs nombreux adversaires et à rejoindre les hommes postés sur le toit. Mais il n'était pas dans la nature du jeune major de rester sur la galerie supérieure en laissant sa mère, Maud et Beulah exposées aux insultes des sauvages. Au milieu d'une grêle de balles, il réunit sa petite garnison, et s'apprêtait à charger dans la cour, lorsqu'on entendit au dehors le roulement d'un tambour. Le jeune Blodget, qui dans cette rapide escarmouche avait déployé le courage d'un héros et le sang-froid d'un vétéran, descendit aussitôt, traversa sans être remarqué la foule des assiégeants étonnés, et se précipita à la première porte. A peine l'avait-il débarrée, qu'un détachement de troupes d'environ cinquante hommes entra au pas de charge, et vint se ranger en bataille dans la cour. Il était commandé par un homme d'une figure mâle et d'une grande taille, auprès duquel, malgré l'obscurité, Blodget reconnut immédiatement M. Woods revêtu de son surplis.

— Au nom du ciel! qui êtes-vous? s'écria Robert Willoughby par une fenêtre; expliquez-vous, ou nous faisons feu.

— Je suis le colonel Beekmann, à la tête d'une force régulière, et si, comme je le suppose, vous êtes le major Willoughby, vous n'avez rien à craindre. Au nom du congrès, j'ordonne aux bons citoyens de mettre bas les armes, autrement ils encourront les peines portées par la loi.

Cette proclamation mit fin à la guerre, et Beckmann et Willoughby échangèrent une poignée de main cordiale.

— O Beekmann! dans quel moment Dieu vous envoie ici! Le ciel en soit loué! Malgré tout ce qui est arrivé, vous trouverez votre femme et votre enfant sains et saufs. Placez des sentinelles aux deux portes; car il y a des traîtres parmi nous, et il en sera fait bonne justice.

— Doucement, doucement, mon bon ami, répondit Beekmann; votre propre position est un peu délicate, et nous devons procéder avec modération. J'ai appris à temps qu'une bande de misérables vous investissait. Je me suis fait remettre les pouvoirs nécessaires, et je suis accouru en hâte à la tête d'une compagnie. Si nous n'avions pas rencontré M. Woods qui venait demander des secours aux établissements voisins, nous serions peut-être arrivés trop tard.

Les Indiens avaient considéré le zélé chapelain comme un fou. Ils l'avaient traité avec le respect qu'ils témoignent toujours aux malheureux qui ont perdu la raison; et ne voulant pas le comprendre au nombre de leurs ennemis, ils l'avaient forcé de prendre le chemin des établissements. Il avait heureusement rencontré Beckmann, auquel il avait fait part du danger imminent de la garnison.

Quoique Beekman eût hâte de voir sa femme et son fils, il avait à accomplir les devoirs d'un soldat. On plaça des sentinelles, on alluma des lanternes, et on fit un grand feu au centre de la cour, afin de pouvoir examiner le champ de bataille.

Une douzaine de corps gisaient épars çà et là, quelques-uns pour ne plus se relever. Le redoutable shillelah de Michel O'Hearn n'avait pas mis hors de combat moins de quatre hommes dont l'état n'était pas désespéré. Aucun des défenseurs de la Roche ne se trouvait parmi les morts, mais on reconnut bientôt que le pauvre vieux maçon écossais avait été tué à l'une des fenêtres par le dernier coup qu'on avait tiré; Daniel le meunier avait succombé également. Un chirurgien qui accompagnait le détachement commença à panser les blessés, pendant que, dans les coins de la cour, les Mohawks appliquaient à leurs plaies leurs propres recettes médicales, souvent aussi efficaces que celles des savants docteurs européens.

On fut étonné du petit nombre d'ennemis qu'on trouva dans la maison. Les uns s'étaient glissés au dehors avant qu'on eût posé les sentinelles; les autres étaient parvenus jusqu'au toit, d'où ils avaient gagné le sol au moyen de cordes; le reste s'était caché en différentes parties de l'habitation, pour épier l'occasion de s'échapper. Parmi eux on ne rencontra aucune personnne investie d'une autorité. Cinq minutes d'examen suffirent aux deux jeunes gens pour s'assurer qu'on ne leur disputerait plus la possession de la Roche.

— Nous avons trop tardé à calmer les alarmes de ceux qui nous sont chers, dit enfin Beekmann; menez-moi à l'appartement de notre mère et de ma femme.

— Hélas! Beekmann, il me reste une triste nouvelle à vous apprendre... Rassurez-vous, il y a un quart d'heure à peine que j'ai laissé Beulah et votre fils en parfaite santé; mais mon honorable père a été tué de la manière la plus extraordinaire, et vous trouverez sa femme et ses filles pleurant auprès de sa dépouille mortelle.

Le colonel éprouva autant de douleur que d'étonnement. Willoughby l'instruisit des détails qu'il avait recueillis de la bouche de Maud; puis tous deux, un flambeau à la main, s'acheminèrent vers la chambre funéraire.

Willoughby poussa un cri involontaire en voyant la porte ouverte; il avait espéré que Maud aurait eu la présence d'esprit de la fermer, et il trouvait cette porte béante comme pour attirer les ennemis dans l'appartement. Tout y était morne et sombre, mais à la lueur des lanternes on vit de larges traces de sang dans l'antichambre. Robert hâta le pas et entra.

Quoique la lutte eût été courte, le désir de scalper avait entraîné des sauvages dans ce sanctuaire. Peu d'instants après l'invasion, les plus féroces Peaux Rouges s'étaient introduits dans l'intérieur de la maison. Le premier spectacle qui s'offrit aux yeux du major fut celui d'un Mohawk mort, étendu à terre sous un autre Indien dont le sang coulait à grands flots et dont les prunelles étincelaient comme celles d'un tigre affamé. Par un mouvement involontaire, le major arma sa carabine; mais il s'arrêta en reconnaissant Wyandotté dans l'Indien qui vivait encore. Ce ne fut qu'alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale.

Madame Willoughby était encore à la même place, mais elle avait cessé de vivre. Son corps, renversé sur une chaise, ne portait aucune trace de violence : il était évident qu'elle avait suivi son époux dans un monde meilleur sous l'impresssion du malheur qui les avait séparés. Beulah avait été tuée, non, comme on le reconnut plus tard, par un coup dirigé contre elle, mais par une balle perdue. Le projectile lui avait traversé la tête, et elle gisait sur le plancher, tenant toujours son enfant sur son sein; la sensibilité profonde, l'inaltérable douceur qui avaient présidé à toutes les actions de son innocente vie étaient encore empreintes sur ses traits. L'enfant avait été sauvé par le dévouement de Nick. Le Tuscarora avait vu six Mohawks se diriger vers la chambre, et les avait suivis, averti par un instinct secret de leurs cruelles intentions. Quand le chef était entré, il avait fait entendre un cri de joie à la vue des trois cadavres sans défense, et ses doigts tordaient déjà les cheveux du capitaine, quand il était tombé sous le couteau de Wyandotté. Celui-ci avait éteint la lampe, et la scène qui s'était passée ensuite n'aurait pu être racontée par les acteurs eux-mêmes. Un second Mohawk était tombé; et les quatre autres, se frappant mutuellement dans l'obscurité, horriblement mutilés par le couteau du Tuscarora, avaient battu en retraite en vomissant des imprécations.

Les regards que le major promenait autour de lui annonçaient le désordre de ses idées. Le sauvage tout ensanglanté lui montra les trois cadavres avec un sourire de triomphe.

— Voyez! s'écria-t-il, tous ont leur chevelure; ils n'ont pas été scalpés!... La mort n'est rien.

Nous n'essaierons pas de décrire le désespoir des deux jeunes gens. Ils avaient souvent été témoins d'aussi affreuses catastrophes dans les habitations situées sur les frontières des colonies, néanmoins tout leur courage les abandonna. Calme, mais capable d'émotions profondes, Beekmann crut que son être allait se dissoudre quand il releva le corps encore chaud de Beulah. Wyandotté regardait attentivement Beekmann, qui soulageait par un torrent de larmes son cœur oppressé, lorsqu'il se sentit saisi par un bras de fer.

— Où est Maud, Tuscarora? lui demanda le major.

Nick lui fit signe de le suivre, le mena au cabinet, et bientôt Maud fut dans les bras de Robert Willoughby. Il ne voulut pas la conduire à la chambre mortuaire; mais il l'entraîna doucement à la bibliothèque.

— Rendons grâce à Dieu! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux vers le ciel. J'ignore quel est le vainqueur; mais peu m'importe, puisque vous êtes sauvé.

— O Maud, nous sommes tout désormais l'un pour l'autre. La mort a frappé le reste de la famille.

C'était apprendre à Maud, sans aucun ménagement, les nouveaux

malheurs qui venaient de fondre sur eux; mais c'était peut-être ce qu'il avait de mieux à faire dans ces circonstances.

Les émotions de la jeune fille avaient été tellement surexcitées qu'elle était préparée à tous les désastres.

Notre tableau n'eût pas été complet si nous n'avions raconté la mort de madame Willoughby et de Beulah. Maintenant que nous nous sommes acquittés de cette pénible tâche, on nous permettra de tirer un voile sur le reste de cette affreuse nuit. Les lamentations des négresses troublèrent un moment le silence; mais bientôt la maison fut plongée dans un calme lugubre. Après une nouvelle enquête, on reconnut que Bessy, après avoir renversé un Oneida, avait été tuée et scalpée; Pline le Jeune avait également succombé, après avoir héroïquement combattu pour défendre l'entrée de la chambre de ses maîtresses.

Le lendemain les agresseurs avaient disparu; Joël et la plupart des déserteurs les accompagnèrent. Le nom et l'influence du colonel Beekmann avaient suffi pour dissiper une bande qui n'était investie d'aucun pouvoir régulier. On aperçut Nick dans les bois, appliquant des herbes et des racines sur ses blessures avec la patience et l'adresse d'un Indien. Mais il ne revint pas à la Roche. Dans la crainte que le sauvage ne succombât, Willoughby résolut d'aller à sa recherche aussitôt qu'il aurait rendu aux morts les derniers devoirs. On enterra d'abord les sauvages; mais ce ne fut que le jour suivant qu'on procéda aux funérailles des membres de la famille et de Jamie Allen. La cérémonie funèbre offrit un touchant spectacle. Les cercueils du capitaine, de sa femme et de sa fille furent placés côte à côte près de la chapelle. C'étaient les premiers et les derniers de leur race qui reposassent dans les déserts de l'Amérique. M. Woods eut besoin de se rappeler toute la sainteté de ses fonctions pour être en état de lire l'office des trépassés. Au moment où l'on descendait les morts dans les fosses qui leur avaient été préparées, Nick sortit de la forêt, et, affaibli par la perte de son sang, il se traîna sans bruit jusqu'auprès du cortége funèbre.

Lorsque M. Woods prononça ces mots : — Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car ils reposent en paix ! toute l'assemblée fondit en larmes.

— Pourquoi pleurez-vous comme des femmes? demanda le sauvage; ils ont tous sauvé leur chevelure.

Cette interruption ne produisit aucun effet, et le chapelain lui-même, incapable de commander à ses impressions, ferma le livre et pleura comme un enfant.

Dès que les prières furent achevées, le détachement s'avança et rendit les honneurs militaires au capitaine. Maud se retira emportant sur son sein le petit Evert endormi, et Beekmann suivit son fils, qui était désormais son unique trésor.

Nick resta seul auprès du major. Cette scène de deuil avait frappé l'Indien, et, par un des caprices de son inexplicable caractère, il éprouvait le désir de consoler ses victimes.

— Pourquoi vous affliger, major? dit-il; les guerriers sont tous condamnés à mourir.

— Ici reposent mon père, ma mère et ma sœur, Tuscarora. Cela ne suffit-il pas pour accabler l'homme le plus courageux? Vous qui les connaissiez, vous devez apprécier toutes les qualités de ceux que je viens de perdre.

— Votre mère était bonne, votre sœur aussi. Nick n'en a point connu de meilleures parmi les visages pâles.

—Je vous remercie, Nick; le rude hommage rendu aux vertus de ma mère et de ma sœur m'est plus doux que les froides condoléances du monde.

— Aucune femme ne valait la vieille; elle était tout cœur; elle aimait tout le monde, excepté elle.

Ces mots caractérisaient si bien madame Willoughby, que Robert fut stupéfait de la sagacité du sauvage.

— Et mon père, Nick ! s'écria le major, n'était-il pas brave, juste et libéral ?

— Il n'était pas aussi bon que sa femme, répondit le Tuscarora avec un ton qui n'était pas exempt de dédain.

— Nous valons rarement autant que nos femmes, nos mères et nos sœurs; si nous les égalions, nous serions des anges sur la terre; mais si l'on tient compte des imperfections de notre nature, mon père était juste et bon.

— Il se servait trop souvent du fouet, répondit le sauvage d'un ton sévère; il meurtrissait le dos des Indiens.

Cet étrange discours frappa le major, moins dans le moment même que lorsqu'il réfléchit longtemps plus tard aux événements qui s'étaient accumulés en une seule semaine.

— Vous ne savez point flatter, Tuscarora, reprit-il, votre rude franchise m'est démontrée par tous les entretiens que j'ai eus avec vous; mais si mon père vous a parfois châtié avec rigueur, vous me permettrez de croire que vous l'aviez mérité.

— Je vous répète qu'il employait trop le fouet ! s'écria le sauvage d'un ton farouche; il frappait les chefs et les guerriers, il rouvrait d'anciennes blessures, tantôt bon, tantôt méchant, comme le ciel qui brille et gronde tour à tour.

— Je n'essaierai pas maintenant de justifier mon père à vos yeux, Saucy-Nick. Vous avez noblement combattu pour nous, et je vous en remercie. Sans votre secours, mes malheureux parents auraient été mutilés après avoir rendu leur dernier soupir; et Maud, ma chère Maud, serait peut-être endormie à leurs côtés.

La figure de Nick se radoucit, et sa main répondit à la pression de celle du major; puis ils se séparèrent. Le major se rendit auprès de Maud pour la consoler par son amour; Nick ne retourna pas à la Roche, mais il se dirigea vers la forêt. Quand il passa près des tombeaux, il jeta sur celui de madame Willoughby une fleur qu'il avait cueillie dans la prairie, et fit avec la main un geste menaçant en regardant la terre qui couvrait le corps de son ennemi.

CHAPITRE XXX.

Quinze jours s'écoulèrent avant que Willoughby et les siens eussent la force de s'arracher d'une habitation où des calamités imprévues avaient succédé à tant d'années de bonheur domestique. Pendant ce temps, ils avaient arrêté leurs plans pour l'avenir. Beekmann avait été instruit des sentiments de son beau-frère pour Maud, et il leur conseilla de se marier immédiatement.

— Saisissez le bonheur au passage, leur dit-il avec une tristesse amère; nous vivons dans un temps de troubles, et Dieu sait quand nous jouirons de plus de tranquillité. Si Maud a des parents en Amérique, ce doit être dans les rangs de l'armée anglaise. Quoique nous nous estimions heureux de protéger cette chère jeune fille, elle désire sans doute se rapprocher de ses amis naturels. Je la regarderai toujours comme ma sœur, et vous serez toujours mon frère; mais les convenances mêmes rendent votre union indispensable.

— Vous oubliez, Beekmann, que vous donnez ce conseil à un homme qui est prisonnier sur parole et qu'on pourrait peut-être traiter en espion.

— Non, c'est impossible. Schuyler, qui nous commande, est juste avant tout; il saura obtenir votre échange, et je puis m'engager à vous tirer d'affaire.

Willoughby était disposé à suivre cet avis; Maud fut plus difficile à persuader. Il lui répugnait de contracter une alliance dans un lieu souillé encore du sang de ses parents. Il lui semblait toujours les voir à leur place accoutumée et entendre les sons des voix qui lui étaient chères.

— Cependant, Robert, dit-elle, j'éprouverais une triste satisfaction à nous unir devant l'autel où nous avons si souvent prié ensemble avec ceux qui ne sont plus.

— Vous avez raison, ma chère Maud; il y a d'autres motifs qui doivent nous déterminer. Beekmann m'a avoué que mon séjour en ces lieux pouvait inspirer des soupçons aux autorités d'Albany; mais mon mariage serait un prétexte plausible qui justifierait complétement ma présence.

La crainte des dangers que courait le major mit fin aux hésitations de la fiancée. Le même jour les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle, et les cérémonies du mariage parurent d'autant plus solennelles à Maud qu'elles suivaient de près des scènes de deuil.

Peu de jours après, tous ceux qui restaient à la Roche prirent le chemin du fort Stanwix; on transporta tous les objets de valeur sur des bateaux amarrés au bas des moulins. On rassembla les bestiaux épars dans les bois, et on les conduisit en troupeaux jusqu'aux prochains établissements. En un mot, le domaine fut abandonné, comme n'étant pas un séjour habitable au milieu des désordres d'une pareille guerre. Le capitaine n'ayant pas laissé de testament, son fils était son héritier légitime. Craignant que le congrès ne songeât à confisquer les propriétés d'un major de l'armée britannique, il les transmit au petit Evert par un acte que rédigea M. Woods. Après cette renonciation, il possédait encore, tant de son chef que de celui de sa mère et de Maud, trois ou quatre mille livres sterling de rente, indépendamment de la solde qu'il recevait du gouvernement. C'était pour l'époque une immense fortune. En examinant les comptes de tutelle de Maud, Robert eut occasion d'admirer la probité et la générosité de son père. Les revenus de chaque année avaient accru le capital, et le major avait épousé à son insu une des plus riches héritières des colonies d'Amérique. Maud ignorait également l'état de sa fortune, et la révélation qui lui en fut faite la combla de joie en considération de son mari.

A Albany, on congédia les noirs, auxquels on procura des places avantageuses chez les connaissances de la famille. Michel O'Hearn demanda à entrer dans un corps expressément destiné à combattre les Indiens.

— Je n'ai ni femme ni enfant, dit-il, et, puisque nous sommes en révolution, je veux en profiter pour me divertir à ma guise. J'accompagnerai volontiers Votre Honneur, s'il se rapproche du comté de Leitrim; mais je tiens à rester ici pour tirer vengeance des sauvages. J'ai reçu trois coups de couteau dans le côté et une balle morte à la tête, et je crois qu'il y a de quoi me rappeler le souvenir des Indiens. Je ne parle pas du capitaine, de madame Willoughby et de miss Beulah; que le ciel leur soit ouvert! S'il y avait la moindre église dans ce pays, j'emploierais à leur faire dire des messes l'or que vous m'avez donné. En attendant, je veux scalper à mon tour; et malheur aux têtes de sauvages qui me tomberont sous la main !

Les arguments de Willoughby ne purent changer les résolutions de

Michel O'Hearn, qui s'engagea avec l'intention d'illustrer sa carrière en combattant les Peaux Rouges.

— Et vous, Joyce, dit le major dans une entrevue qu'il eut avec le sergent, j'espère que vous ne me quitterez point. Grâce au zèle du colonel Beekmann, mon échange a déjà été opéré, et je partirai pour New-York la semaine prochaine. Vous êtes soldat, et vous pouvez encore servir. Je suis à même de vous procurer un brevet de sous-officier dans un des nouveaux régiments provinciaux qu'on se prépare à lever.

— Je remercie Votre Honneur; mais je ne me sens pas disposé à accepter son offre bienveillante, car il me serait pénible de compter dans les rangs opposés le fils de mon vieux capitaine.

— N'ayez pas cette crainte; je sollicite en ce moment le grade de lieutenant-colonel, et je compte retourner en Angleterre.

— En ce cas, répondit le sergent, je vais entrer dans le régiment du colonel Beekmann, qui m'a proposé le grade de sergent-major.

Joyce prit part aux principales affaires de la guerre; il était capitaine d'infanterie lorsque, dix années plus tard, il fut tué dans un engagement avec les Indiens. Comme il l'avait toujours désiré, il mourut les armes à la main et, par un singulier hasard, ce fut l'Irlandais qui sauva le cadavre des mutilations dont il était menacé par les Peaux Rouges.

Blodget avait suivi Joyce. L'intelligence et le courage de ce jeune homme lui valurent le grade de capitaine. Il acquit des connaissances durant le cours de sa carrière, et parvint au rang de général de milice et de député de l'un des nouveaux Etats.

On n'avait pas vu Beekmann sourire depuis le moment où il avait contemplé le corps inanimé de Beulah. Il servit sa patrie avec zèle, et succomba dans une bataille quelques mois avant la paix. Son fils l'ayant précédé dans la tombe, Robert Willoughby se trouva de nouveau propriétaire de la Roche.

Quant à Willoughby et à Maud, ils se rendirent à New-York; notre héroïne y trouva son grand-oncle, le général Mérédith, le premier de son sang qu'elle eût vu depuis son enfance. Elle en fut favorablement accueillie; et comme il avait l'âge et même quelque chose des manières du capitaine, elle reporta sur lui la tendresse qu'elle avait crue ensevelie à jamais dans la tombe de son père adoptif.

Au bout de six mois, sir Robert Willoughby fut promu au grade de lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie et s'embarqua pour l'Angleterre.

Les événements de la guerre même appartiennent à l'histoire. L'indépendance de l'Amérique fut reconnue par l'Angleterre en 1783, et immédiatement après la république nouvelle entreprit la conquête pacifique de son vaste domaine. En 1785, on commença à coloniser la contrée montueuse où se sont passées la plupart des scènes que nous avons décrites. Les Peaux Rouges s'étaient éloignés, et les propriétaires qui avaient cherché asile dans les villes voisines reprirent possession de leurs terres. La fumée qui s'élevait des bois défrichés obscurcit bientôt l'éclat du jour. De 1785 à 1790, on bâtit Whitestown, Cooperstown et Utica, qui remplaça l'ancien fort Stanwix. Ce furent pendant longtemps les chefs-lieux de juridiction d'un territoire de plusieurs milles carrés. Oxford, Binghamton, Norwich, Sherburne, Hamilton et vingt autres villes du même pays n'existaient pas encore de nom. A cette époque on fondait les villes avant de les faire figurer sur les cartes; c'est tout le contraire aujourd'hui.

Les contrées montueuses qui environnaient l'étang des castors changèrent de face de 1785 à 1795. Les émigrants y affluèrent, et ce pays, qui n'était primitivement qu'un comté, en forma bientôt plusieurs.

CONCLUSION.

La *Gazette de New-York*, journal qui donnait assez souvent des nouvelles authentiques, contenait l'article suivant dans son numéro du 11 juin 1795 :

« Le paquebot de Sa Majesté vient d'arriver; — il a fallu cinquante ans pour habituer les journalistes américains à dire *de Sa Majesté Britannique;* — au nombre des passagers se trouvent le lieutenant général sir Robert Willoughby et lady Maud Willoughby, sa femme, tous deux nés dans l'Etat de New-York. Nous les revoyons avec joie dans leur patrie, où nous pouvons leur promettre qu'ils seront cordialement reçus, malgré nos vieilles querelles. On n'a pas oublié les bontés du major Willoughby pour les prisonniers américains, et le désir qu'il exprima de changer de régiment pour n'avoir pas à combattre ses concitoyens. »

C'était, pour l'année 1795, un *fait divers* passablement rédigé, puisque la vérité et les convenances y étaient également observées. L'effet de cet article fut de propager dans tout le comté le nom du général anglais; en ce temps-là, un baronnet produisait en Amérique plus de sensation qu'un duc n'en produirait probablement aujourd'hui. A la nouvelle de l'arrivée de Robert Willoughby, ses anciens amis, ceux de son père, se réunirent autour de lui, et il fut aussi bien reçu à New-York, douze ans après le traité de paix, que s'il eût combattu jadis pour les Etats-Unis. Une grande partie des whigs d'Amérique donnait la main aux tories d'Angleterre, sinon dans ce dernier pays, du moins dans le Nouveau-Monde. La cause de cette alliance était une antipathie commune pour la révolution française et les doctrines des jacobins.

La visite de sir Robert et de lady Willoughby avait pour but tant le désir de revoir leur pays natal que les soins à donner aux intérêts de leurs enfants. Le baronnet avait racheté l'ancienne propriété patrimoniale de sa famille en Angleterre, il devait la transmettre à son fils unique; mais ayant en outre deux filles, il pensa à tirer parti de sa propriété de la Roche. Et puis les deux époux voulaient parcourir encore la contrée où ils avaient appris à s'aimer, et où reposaient les restes de tant d'êtres chéris.

Sir Robert loua la cabine d'un sloop, et s'embarqua le 25 juillet 1795 avec sa femme et deux domestiques. Ils arrivèrent à Albany le 30 du même mois, et prirent une voiture pour se rendre à la Roche. Après un voyage de huit jours, ils arrivèrent au village d'Utica, qu'on désignait encore sous le vieux nom du fort Stanwix. Une route passable les mena de là à une hôtellerie, qui alliait à la simplicité rustique des frontières quelques-uns des avantages d'une civilisation naissante. L'aubergiste leur apprit qu'ils avaient encore une douzaine de milles à faire pour arriver à la Roche.

Ce domaine était séparé du grand chemin par une grande propriété inoccupée où l'on n'avait encore tracé aucune route. Nos voyageurs suivirent à cheval des sentiers assez larges, et parvinrent aisément à la petite rivière sur laquelle avaient été établis les moulins. En remontant les bords sinueux de ce cours d'eau, Willoughby reconnut qu'on les avait rarement parcourus depuis dix-neuf ans. Le génie de la destruction, si actif chez les peuples neufs, où les liens sociaux sont encore lâches, s'était exercé sur les moulins. Quelques vagabonds y avaient mis le feu, sans doute dans l'unique intention de nuire; la parfaite intégrité des autres bâtiments indiquait que l'incendie avait été allumé sous l'influence passagère d'une capricieuse malveillance. On avait toutefois enlevé une partie des machines; car dans tous les établissements limitrophes on a pour principe de considérer l'abandon temporaire d'un domaine comme une renonciation complète aux droits de propriété.

Ce fut avec un bizarre mélange de peine et de plaisir que Willoughby et Maud gravirent les rochers et contemplèrent l'ancien étang des castors. Tous les bâtiments étaient dans un état surprenant de conservation. Avant de quitter la Roche en 1776, on avait assujetti les portes, et personne n'y avait pu pénétrer. La moitié des palissades étaient pourries, mais la maison même avait résisté aux outrages du temps; seulement quelques parties des murailles étaient légèrement recouvertes d'une moisissure verdâtre. On avait en vain allumé du feu contre les murs de pierre et jeté sur le toit un brandon, qui s'était éteint sans entamer les lattes. La serrure de la grande porte n'était pas endommagée.

Comme le cœur de Maud palpita quand elle pénétra dans le séjour de son enfance! Seule avec Willoughby, elle alla de chambre en chambre, et des larmes coulèrent de ses yeux pendant qu'elle rappelait à son mari les événements qui s'étaient accomplis dans cette enceinte. Les deux époux passèrent une heure à visiter la maison, où l'on avait laissé une partie des meubles, et qui semblait telle qu'on aurait pu la revoir après une absence de quelques mois. L'atelier même de Maud était intact.

Cependant les domestiques avaient pris possession de la cuisine; des faucheurs avaient coupé les hautes herbes qui encombraient la cour, et fait une large trouée dans les broussailles jusqu'aux ruines de la chapelle et aux sépultures de la famille.

Le soleil allait se coucher, et l'heure était propice à l'accomplissement d'un pénible devoir. Willoughby et Maud défendirent à leurs serviteurs de les suivre, et se dirigèrent vers les tombes. Elles avaient été creusées au milieu d'un bouquet d'arbrisseaux plantés par le pauvre Jamie Allen, sous la direction de Maud, qui avait dès lors songé qu'un jour peut-être ce lieu pourrait servir à de funèbres usages. C'était une clairière de cinquante pieds carrés, que dérobaient aux yeux des touffes de lilas et de seringats, parvenus à une prodigieuse hauteur dans ce sol riche et fertile. Au moment de pénétrer dans cette enceinte, Willoughby entendit des voix qui le firent tressaillir. Il crut d'abord que quelques-uns de ses domestiques avaient contrevenu à ses ordres; mais Maud lui pressa le bras et murmura :

— Ecoutez, mon ami, ce sont des voix qui nous sont connues!

— Je vous dis, Saucy-Nick, dit l'une d'elles avec un accent irlandais prononcé, que Jamie le maçon est enterré ici, sous ce monceau de terre. Voici Son Honneur, puis madame, puis miss Beulah. Vous êtes habile à scalper, Nick, mais vous n'entendez rien aux tombeaux, quoique vous ayez contribué à en remplir un assez bon nombre.

— Bien, répondit le Tuscarora; le capitaine est là, sa femme là, sa fille là; où est le fils? où est l'autre fille?

— Les voici, répondit Willoughby; je suis Robert Willoughby, et voici Maud Mérédith, ma femme.

Michel fut saisi de stupeur, et parut même disposé à saisir son fusil, qui était auprès de lui sur le gazon. Quant au sauvage, il demeura aussi inébranlable qu'un arbre des bois. Tous les quatre, dans un muet étonnement observèrent les changements que le temps avait apportés en eux.

Willoughby était dans la fleur de la maturité. Il avait servi avec distinction, et la vie des camps, loin de le fatiguer, avait donné une vigueur durable à son corps, un air martial à sa physionomie, une grandeur imposante à toute sa personne. A voir les traits purs de Maud, sa figure délicate, sa taille gracieuse que dessinait son amazone, on ne lui aurait pas donné plus de trente ans, quoiqu'elle en eût réellement quarante. Michel et Nick, au contraire, avaient vieilli extérieurement comme en réalité. L'Irlandais approchait de la soixantaine; il était robuste encore, mais la vie rude qu'il menait, l'abus du rhum de Santa-Cruz avaient amaigri et ridé son visage, auquel le hâle avait donné des teintes analogues à celles du soleil qui luit à travers les brouillards. Il portait un costume en lambeaux, presque entièrement composé des débris d'un ancien uniforme. Ce pauvre homme, accablé d'années et d'infirmités, avait quitté le service, et touchait une pension pour les blessures qu'il avait reçues dans l'affaire où Joyce était mort. Il avait été caporal dans la compagnie de l'ancien sergent.

Wyandotté était encore plus changé. Il comptait soixante-dix années et s'inclinait rapidement vers la tombe. Il avait les cheveux gris, et son corps, toujours agile et musculeux, n'aurait pu résister aux marches extraordinaires qu'il avait faites autrefois. Ses vêtements n'avaient rien de particulier. Willoughby crut remarquer que les yeux du sauvage, en conservant presque tout leur éclat, avaient perdu de leur férocité et que sa physionomie ne portait aucune trace d'intempérance.

Depuis l'apparition de Robert, Nick avait tourné plusieurs fois ses regards du côté de la chapelle, et il parut soulagé d'une vague inquiétude en entendant des pas qui faisaient craquer les broussailles. Les lilas s'écartèrent, et l'on aperçut un petit vieillard vigoureux et de bonne mine: c'était M. Woods. Robert ne l'avait pas vu depuis son départ d'Albany, et leur entrevue fut d'autant plus cordiale qu'ils ne s'attendaient pas à se rencontrer.

— J'ai vécu ici comme un ermite, mon cher Robert, depuis la mort de vos parents, dit le bon prêtre en s'essuyant les yeux; de temps en temps, vous avez bien voulu me donner de vos nouvelles; j'ai reçu aussi des lettres de Maud. Je vous appelle par les noms que je vous ai donnés au baptême et le jour où vous vous êtes juré fidélité devant l'autel de ma petite église... Excusez-moi si je traite trop familièrement un officier général et sa noble épouse.

— Trop familièrement! s'écrièrent à la fois les deux époux; nous qui sommes chrétiens par vous, nous qui avons tant de motifs pour nous souvenir de vous et vous aimer toujours!

Et Maud tendit sa main blanche et douce au chapelain avec un empressement plein de reproches. Le vieillard ne put retenir ses larmes.

— Bien, bien, dit-il, je vois que vous êtes encore Robert et Maud! oui, je vous ai ouvert les portes de l'Eglise visible de Dieu sur la terre, et vous avez été baptisés par un homme qui a reçu les ordres de l'archevêque de Cantorbéry en personne. Mais vous n'êtes pas les seuls chrétiens que j'aie faits; je compte maintenant Nicolas au nombre des fidèles.

— Nick! interrompit sir Robert.

— Wyandotté, ajouta sa femme avec un tact plus délicat.

— Je l'ai baptisé sous le nom de Nicolas; il n'y a plus ni Wyandotté ni Saucy-Nick, major Willoughby... Pardonnez-moi, général, c'est l'effet de l'habitude. Sir Robert, j'ai un secret à vous communiquer.

Le chapelain prit Willoughby à part et l'entretint pendant une demi-heure, que Maud passa à pleurer sur les tombeaux. Michel et Nick observèrent un respectueux silence. Le sauvage était immobile, mais il avait la figure abattue et les yeux baissés. Il était en proie à une agitation intérieure, car il savait que M. Woods révélait à Robert les circonstances de la mort du capitaine. Enfin, le prêtre et le général reparurent, le premier calme et plein d'espérance, le second ému, agité, soucieux. Il avait cédé aux supplications et aux arguments de M. Woods, moins peut-être par un sentiment de ses devoirs religieux qu'en raison de l'impossibilité de punir légalement le crime.

— Nicolas, dit le chapelain, j'ai tout dit au général.

— Il le sait? s'écria l'Indien avec énergie.

— Oui, Wyandotté, et je l'ai appris avec douleur, vous avez redoublé mes peines.

Nick était en proie à une agitation violente. Les idées de sa jeunesse luttaient avec celles qu'on lui avait tardivement inculquées. Les lumières encore faibles de sa foi nouvelle se mêlaient confusément à ses sauvages notions de justice indienne. Celles-ci l'emportèrent dans son esprit. S'avançant vers le général, il lui mit dans la main son tomahawk brillant et acéré, croisa les bras sur sa poitrine, inclina la tête, et dit d'un ton ferme :

— Frappez! Nick a tué le capitaine; que le major tue Nick!

— Non, Tuscarora, non! Répondit sir Robert Willoughby désarmé par cet acte de soumission; puisse Dieu vous pardonner au ciel comme je vous pardonne ici-bas!

Un sourire brilla sur le visage de l'Indien; il étreignit convulsivement les mains de Willoughby et murmura les mots: « Que Dieu pardonne! » Puis il leva les yeux vers le ciel et tomba mort sur la tombe de sa victime. On pensa par la suite que cette scène avait hâté la terminaison d'une incurable maladie du cœur.

Il y eut un moment de trouble. Michel, la tête nue, la physionomie rouge et courroucée, tira de ses poches un cordon d'objets d'un aspect étrange et hideux, et les déposa auprès de l'Indien. C'étaient des chevelures humaines que l'Irlandais avait scalpées lui-même dans ses campagnes, et qu'il apportait aux morts comme une espèce d'hécatombe.

— Honte sur vous, Nick! s'écria-t-il; si j'avais connu votre horrible action, je n'aurais pas si longtemps marché avec vous!... Sans l'amitié qui nous a unis, je mettrais votre chevelure avec les autres, pour apaiser les mânes de Son Honneur, de madame, de miss Beulah...

— Assez, interrompit sir Robert Willoughby d'un ton impérieux auquel l'ancien soldat ne put résister, cet homme s'est repenti, et je lui ai pardonné... Maud, mon amie, il est temps de quitter ce triste lieu, nous aurons occasion d'y revenir.

M. Woods prit possession da la Roche avec la résolution d'y achever ses jours. Reconnaissant du dévouement que Nick avait témoigné pour les femmes, il avait entrepris de le convertir, et y était parvenu après de longs efforts. Il éprouvait maintenant le désir d'arracher l'Irlandais à ses erreurs superstitieuses, qu'il regardait comme aussi funestes que l'idolâtrie. Michel consentit à passer le reste de ses jours à la Roche, dont il devait diriger et dont il dirigea effectivement la restauration, de concert avec le chapelain.

Sir Robert et lady Willoughby passèrent un mois dans la vallée. Nick avait été enseveli dans le taillis, et Maud était parvenue à contempler cette étrange réunion de tombeaux avec les yeux d'une chrétienne. Ses sentiments religieux tempéraient ses regrets. Le jour où le général et sa femme quittèrent pour jamais l'étang des castors, ils rendirent une dernière visite aux tombeaux. Maud y consacra une heure entière aux larmes et au recueillement; puis son mari, lui passant un bras autour de la taille, l'entraîna doucement, et lui dit pendant qu'ils s'éloignaient de l'enclos :

— Ils sont au ciel, mon amie; sans doute ils jettent d'en haut des regards d'amour sur les objets de leurs affections terrestres. Quant à Wyandotté, il a vécu conformément à ses habitudes et à son intelligence, et heureusement, avant qu'il mourût, les lumières de la grâce divine ont épuré sa conscience. Que cette même grâce, qui nous a protégés, efface en nos cœurs de tristes souvenirs. Cet Indien a été impitoyable dans ses vengeances, mais il s'est rappelé les bontés de ma mère, et il a versé son sang pour elle et ses filles. Sans lui, je ne vous aurais point pour compagne, ma bien-aimée; sans lui, mon existence serait privée de l'inestimable trésor de votre amour. Il n'a jamais oublié un bienfait, il n'a jamais pardonné une injure.

FIN DE FLEUR DES BOIS.

EXCURSION EN BELGIQUE,

PAR

FENIMORE COOPER.

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

Après avoir vu Paris en proie au choléra et à la guerre civile, j'allai me reposer en Belgique de longues et fatigantes émotions. Je partis avec ma famille le 18 juillet 1832.

Dès qu'on sort de France pour entrer en Belgique, on est frappé du changement qu'on remarque dans le caractère national. Le département du Nord a cependant dépendu longtemps de la Flandre; dans les deux pays on parle la même langue, on professe la même religion; et pourtant une secrète influence morale semble s'être étendue depuis Paris et Bruxelles jusqu'aux frontières, où elle s'est arrêtée à la ligne de démarcation géographique. Les postillons français, étourdis et légers, nous avaient conduits au grand galop jusqu'au village limitrophe en faisant claquer leur fouet avec leur vanité caractéristique; les postillons belges nous emmenèrent gravement, en fumant leur pipe avec une tranquillité philosophique, sur des chevaux qui trottaient comme des éléphants.

Il était tard quand nous arrivâmes à Mons, où nous trouvâmes un bon hôtel, tenu avec une irréprochable propreté. Le lendemain, à trois heures, nous étions à Bruxelles. On y célébrait l'anniversaire de l'arrivée de Léopold, qui régnait depuis un an. Pendant que nous dînions à l'hôtel de l'Europe, le roi passa sous nos fenêtres pour se rendre au théâtre. Son cortége assez mesquin ne se composait que de quatre voitures, attelées chacune de deux chevaux : mais c'était tout ce qu'un cocher pouvait conduire en descendant la formidable côte qui part de la place du Parc.

Léopold semble très-populaire; ceux même qui n'ont pas foi dans la durée de l'ordre de choses actuel, et qui sont ses adversaires politiques, parlent de lui favorablement. La ville, que j'avais déjà visitée, m'a paru plus gaie depuis qu'elle est en possession d'une cour. Néanmoins de sombres préoccupations assiégent les esprits, car la Belgique peut être prochainement engagée dans une guerre de vie ou de mort. On croit qu'elle finira par être partagée entre la France, la Prusse et la Hollande.

Comme la carrosserie de Bruxelles jouit d'une haute réputation, je profitai de mon séjour dans cette ville pour faire mettre des roues neuves à ma chaise de poste; et prenant une voiture de remise, je me dirigeai sur Anvers. A Malines, pendant que les chevaux se reposaient, j'eus le temps d'aller voir la *Pêche miraculeuse*, que la plupart des connaisseurs regardent comme le chef-d'œuvre de Rubens. Tout en admirant la hardiesse de la conception et la magnificence du coloris, je ne puis m'empêcher de critiquer la grossièreté des types, trop vulgaires même pour ce sujet. Ce qu'il y a de plus curieux à étudier dans les différentes écoles, c'est la manière dont elles ont subi l'influence des objets extérieurs. On reconnaît un Murillo, un Rubens, un Raphaël, moins encore à cause de la diversité du talent de ces artistes, que parce qu'ils ont vécu en Espagne, en Italie ou en Flandre. Quant à Rubens, il me paraît trop disposé à exagérer la nature hollandaise : il recherche la trivialité, comme Raphaël recherchait la noblesse et l'élégance.

Nous atteignîmes Anvers un peu avant l'heure du dîner. La situation de cette ville était singulière; elle se trouvait sous le feu des Hollandais, qui occupaient la citadelle. Ils étaient en partie maîtres de la route de Bruxelles, et nous vîmes en passant leurs pavillons plantés sur des bastions presque imperceptibles; car en Flandre l'art de la fortification consiste à s'enterrer le plus possible. Plusieurs chaloupes canonnières des Hollandais croisaient dans l'Escaut en face des bassins du port, et des frégates et corvettes étaient à l'ancre le long du fleuve. Les Belges n'avaient à opposer à l'ennemi qu'une espèce de camp retranché, qu'ils avaient établi en entourant les bassins de remparts.

Notre première visite fut pour la cathédrale. Ce bel édifice a échappé à tout accident, au milieu de récents conflits. Les Hollandais ont dirigé quelques boulets du côté de la tour, probablement dans l'unique but d'y attirer les curieux, auxquels la grande hauteur de la flèche permet d'embrasser à vol d'oiseau toute l'étendue de la citadelle. Les célèbres Rubens qui ornent les transsepts étaient blindés avec des pièces de bois, qui les garantissaient de la bombe, et ils étaient par conséquent invisibles.

Des processions allaient tous les jours d'église en église pour implorer le secours du ciel contre le choléra, qui, en dépit des règles reconnues, sévit à peine ici, malgré l'humidité et le peu d'élévation du pays. Les Flamands ont la réputation d'être les catholiques les plus dévots et les plus ignorants de l'Europe. Leurs défauts se retrouvent en partie chez les premiers habitants de New-York, qui venaient moins de la Hollande que des Flandres, comme plusieurs observations me l'ont démontré. Ainsi beaucoup de noms sont communs à des familles américaines et anversoises, tandis que je ne connais pas un seul nom hollandais qui soit usité aux Etats-Unis. Le caractère et les habitudes des Flamands subsistaient parmi nous avant que nous eussions subi l'influence des émigrations orientales, et l'on assure qu'il y a encore des campagnards américains qui s'imaginent que nous n'avons pas cessé d'appartenir aux Provinces-Unies.

Un charlatan, marchand de drogues et de complaintes, chantait aujourd'hui sur la place verte une chanson indigène, que je suis sûr d'avoir entendue à Albany, dans ma jeunesse. En juin 1828, lors de ma première visite à Anvers, j'avais vu cet homme précisément au même endroit, et chantant les mêmes chansons. C'était pour moi d'un effet excessivement comique; car je pouvais me figurer que mon individu était là depuis cinq ans occupé à débiter ses marchandises à la même place, en dépit des révolutions.

Le dialecte flamand a une foule de mots qui s'écrivent comme des mots français, mais avec un tout autre sens. Par exemple, la préposition *de*. Placée devant un nom français, cette particule est un signe de noblesse, comme l'allemand *von*. En flamand, *de* est un article, et signifie *le*. De Witt veut dire le Blanc, car les Flamands emploient l'article pour désigner des choses ou des qualités abstraites. Myn heer de Witt correspond exactement à monsieur le Blanc.

Nous avions fait connaissance à Paris de M. Wappers, artiste fla-

mand d'un rare mérite, et il eut la bienveillance de venir nous prendre pour nous conduire au Musée. La collection n'est pas très-considérable, et n'est pas riche en tableaux de chevalet, car elle se compose principalement de dessus d'autel enlevés aux églises. Ce sont principalement des ouvrages de Rubens, Van Dyck, Quintin Metzis et autres vieux maîtres. Le plus remarquable, à mon avis, est une réduction de la Descente de croix. Van Dyck gagna dans notre estime par la comparaison qu'il nous fut permis d'établir entre lui et son illustre rival. Il est plus humain que Rubens, qui est, dans l'art, une espèce de géant hollandais, toujours en dehors des proportions naturelles.

M. Wappers nous fit voir son atelier. Il est à la tête des peintres flamands contemporains, et suit les errements des grands maîtres. Son talent est sensiblement modifié par les Van Dyck et les Rubens qu'il a constamment sous les yeux; il est plus hardi que le premier et moins solide que le second.

L'Italie est le pays des marbres, mais la Belgique est le paradis des sculptures sur bois. J'avais vu ailleurs d'élégants spécimens de ce genre de travail, tels que les bas-reliefs de Santa Maria della Salute, à Venise; mais ils sont loin d'égaler le fini de ceux des églises flamandes, qui sont presque toutes entourées de confessionnaux de chêne surchargés d'ornements allégoriques. La plupart des chaires sont aussi de bois sculpté, et représentent des figures d'hommes et d'animaux de dimensions colossales. Il y a bon nombre de statues prétentieuses et jouissant d'une réputation étendue qui n'égalent pas ces sculptures en bois sous le rapport du calme, de la simplicité et du naturel.

M. Van Lackeren, d'Anvers, possède une belle galerie de tableaux. quoiqu'il ait peu d'œuvres des plus grands maîtres. Son Van der Heyden surpasse tout ce que je connais en fait de ciel. On dirait que l'artiste a transporté sur la toile l'atmosphère grise, froide et transparente de la Hollande.

Nous revînmes à Bruxelles pour dîner, après avoir admiré en passant le clocher de Malines, qui serait le plus élevé de l'Europe si l'on eût suivi le plan primitif.

Le lendemain je fis un tour au parc et sur les boulevards extérieurs; ils sont déserts et tristes, quoiqu'on ait réparé en partie les dommages causés par le combat. Il n'y a de maisons que sur un côté des boulevards; en face s'étendent des champs cultivés. Cet usage d'isoler nettement une ville semble étrange à ceux qui sont accoutumés aux interminables faubourgs d'Amérique et d'Angleterre.

A dix heures nous allâmes visiter le palais du prince d'Orange. Les résidences royales de Bruxelles sont des édifices très-simples, dépourvus d'ornements extérieurs. Celle du prince d'Orange est un simple parallélogramme, avec deux portes. Les principaux appartements sont de plain-pied, à la suite les uns des autres. Quelques-unes des pièces sont décorées avec luxe, et la salle de bal est réellement magnifique. Léopold a eu le bon goût de respecter religieusement les droits des anciens propriétaires, et de laisser leur demeure telle qu'ils l'avaient abandonnée. On nous montra une paire de gants appartenant à la princesse d'Orange, et qui sont encore à la même place que lorsqu'elle est partie. Ses meubles et ses joyaux sont épars négligemment çà et là, comme si l'on attendait son retour d'un moment à l'autre. Voilà une courtoisie vraiment royale, qui s'empare des trônes sans remords, et qui respecte des bagatelles.

Le palais renferme de bons tableaux, et entre autres un Raphaël. Des paysages de Paul Potter et autres maîtres analogues ont pour pendants des œuvres d'un artiste vivant, nommé Verboeckhoven, qui ne leur est pas très-inférieur.

Du palais du prince d'Orange nous allâmes à l'habitation du prince d'Ahremberg, dont la galerie, l'une des plus riches collections particulières du monde, abonde en Teniers, Both, Cuyp, Paul Potter, Wouwermans, Rembrandt et autres peintres de l'école flamande.

Partis le lendemain de Bruxelles, à midi, nous arrivâmes à Louvain à trois heures. Le petit pavillon du prince d'Orange est encore sur la route, solitaire et abandonné, et je présume qu'on y conserve encore ses lignes et ses fusils de chasse. Le merveilleux hôtel de ville de Louvain excita notre admiration, quoiqu'on fût occupé à le réparer, et que le mélange des vieilles pierres avec les neuves produisit une désagréable bigarrure. On y a, pour ainsi dire, condensé toutes les richesses de l'architecture gothique.

Il fallait subir une quarantaine avant d'entrer sur le territoire prussien, à cause du choléra; mais nous apprîmes qu'on la faisait commencer de notre départ de Bruxelles, limite que l'épidémie n'avait pas encore franchie. En conséquence, nous nous arrêtâmes à Tirlemont pour y passer la nuit. C'est une ville insignifiante; la grande place en était occupée par de nouvelles recrues qui s'exerçaient de leur mieux pour se préparer à affronter les Hollandais. Les Belges sont arrivés au protocole nº 67, et pensent qu'il est grand temps de passer à quelque démonstration plus efficace.

La route de Tirlemont à Liége traverse une contrée fertile et bien cultivée; le paysage change comme par enchantement, et devient accidenté quand on approche de la vallée de la Meuse. Liége a des environs pittoresques, et la ville est le siége d'un active industrie.

Lorsque notre chaise de poste, traversant la cour du vénérable palais épiscopal, débarqua au Soleil d'or, elle produisit une sensation qui nous parut inexplicable. L'hôte, les laquais, les curieux nous environnèrent, et se pressèrent autour de nous. Ignorant la cause de ce tumulte, j'en attendis patiemment l'explication, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Bientôt, aux regards froids des garçons, aux haussements d'épaules de mon domestique François, je vis que tout ce brouhaha provenait d'une méprise. Les assistants nous tournèrent le dos, nous cessâmes d'être l'objet de l'attention universelle, et nous expiâmes dans l'abandon notre splendeur passagère. On m'avait pris d'abord pour le roi des Belges, et mon compagnon de voyage pour le grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Quand l'erreur fut reconnue, le Soleil d'or, qui, comme les autres astres, éclaire de préférence les sommités, se détourna de nous dédaigneusement, et nous fûmes obligés d'aller chercher un gîte plus modeste à l'Aigle Noir.

Le lendemain, la population de Liége s'augmenta de celle des alentours, et vers midi le canon annonça l'arrivée du roi. Jamais plus piètre artillerie ne salua un souverain; mais Sa Majesté fut accueillie par des sourires, ce qui est probablement plus de son goût. C'est assurément, sinon un grand homme, du moins un homme prudent et digne de sa popularité. Je le vis avec son frère le lendemain de leur arrivée; ils étaient dans une calèche découverte, et les deux fils du duc occupaient la banquette de devant. Léopold a la physionomie grave et réfléchie; mais il est loin de posséder la beauté physique de son frère.

Trois ou quatre jours de loisir nous mirent à même de visiter complétement Liége et ses environs. La cathédrale et l'église Saint-Jacques sont des édifices d'un aspect majestueux. Je ne me lassais pas de m'asseoir sous leurs arceaux élevés, d'écouter les chants du chœur, et d'aspirer les parfums de l'encens. J'ai quelquefois formé le désir d'avoir été élevé dans le catholicisme, afin d'unir la poésie de la religion à ses principes moraux. L'une est-elle nécessairement inséparable des autres? L'homme a-t-il vraiment assez de philosophie pour concevoir la vérité dans sa pureté abstraite, et se passer du secours de l'imagination? Si ceux qui dépouillent le culte de ses grâces factices, conformant la sévérité de leur régime à celle de leurs doctrines, se revêtaient d'humilité, et se montraient dépourvus d'amour-propre aussi bien que d'ornements extérieurs, on sentirait moins la pauvreté de leurs rites. Malheureusement, en thèse générale, plus un ministre de l'autel sacrifie la grâce des formes à la spiritualité absolue, plus il montre d'orgueil et de personnalité.

Sous l'empire du véritable esprit religieux, on ne s'attache guère aux formes; et quand on commence à en tenir compte, cela prouve l'absence plutôt que l'excès de l'humilité et de la charité, qui sont inséparables de la foi. Il faudrait donc se garder d'imiter les pratiques insignifiantes de l'Eglise romaine, et de remplacer l'office protestant, si simple et si solennel, par les inintelligibles psalmodies des bréviaires latins; mais pourquoi avoir rejeté le pieux symbole de la croix, les ornements du temple, les riches costumes, et les harmonieux concerts?

Je crois qu'il est impossible à un Américain, après avoir visité l'Europe, de ne pas être frappé de l'insuffisance des monuments religieux aux Etats-Unis. De pieuses spéculations ont établi parmi nous un grand nombre d'églises, dans la distribution desquelles on a consulté principalement les convenances et le bien-être des propriétaires de bancs; mais nous manquons de temples propres à faire sentir la suprématie de la Divinité. On peut aisément s'expliquer leur absence dans un pays aussi nouveau, mais elle n'en est pas moins évidente.

Dans l'hémisphère européen, les toitures élevées et le clocher de l'église forment pour ainsi dire le noyau de chaque village; la maison de Dieu domine les demeures humaines, et semble étendre sur elles sa protection. Les dômes, les flèches élevées, les dentelles des cathédrales gothiques s'élèvent au-dessus des murailles de la ville; partout où il y a une réunion d'hommes elle cherche un abri sous les larges ailes de l'église. On m'objectera que la véritable religion peut se passer de ces édifices, mais cet argument est dénué de solidité: car le paganisme peut aussi exister sans manifestations monumentales; et s'il est juste et utile

de s'en servir pour honorer Dieu, c'est une justice et une utilité auxquelles nous ne sommes pas encore parvenus. Les plus hautes maisons d'une ville américaine sont invariablement ses tavernes ; nous ne bâtissons de pyramides qu'en l'honneur des boissons alcooliques. Lorsqu'il s'agit du culte, on se contente d'une coquille de noix ; mais quand il est question de manger et de boire, la tente de Pari-Banou ne serait plus assez vaste pour nous contenir : j'aimerais mieux de grandes églises et de petites tavernes.

Il y a dans l'Eglise romaine deux usages qui me paraissent utiles et salutaires ; le premier consiste à laisser l'église ouverte à toute heure : rarement je suis entré dans ces nefs immenses, si parfaitement appropriées au service divin, sans trouver des fidèles agenouillés devant les différents autels ; un autre usage est celui de la prière périodique, dans les champs ou partout où les campagnards sont réunis. Je me rappelle avec plaisir l'effet produit par la cloche du village, lorsqu'à l'heure de l'*Angelus* elle faisait entendre sa voix dans les plaines ou sur les collines : l'Amérique et je pourrais dire aussi le protestantisme sont dépourvus de ces charmes touchants, et je crois qu'on n'avait aucune raison suffisante pour les proscrire.

La population de Liége est encore catholique, quoiqu'elle ne soit plus sous l'empire des prêtres ; elle parle un mauvais français qui est la langue de tout le pays jusqu'aux frontières de la Prusse. Walter Scott, dont les vives peintures ont un cachet de vérité qui abuse ses lecteurs, s'est souvent trompé sur les détails étrangers à ses connaissances spéciales, c'est-à-dire aux traditions écossaises. Ainsi dans *Quentin Durward* il a représenté les Liégeois comme parlant flamand ; c'est une erreur dont ils se plaignent et qui leur est très-sensible. Un poëte peut se permettre de grandes licences, et la critique vétilleuse peut seule relever ces légères taches dans un ouvrage de pure imagination ; mais Walter Scott aurait pu éviter cette faute s'il s'était donné la peine de prendre des renseignements.

Les femmes de Liége sont très-laborieuses : elles sont employées aux travaux des champs, des forges et des mines ; on les voit souvent occupées à transporter sur le quai les marchandises qui arrivent par des bateaux, cependant elles sont loin d'être laides et grossières.

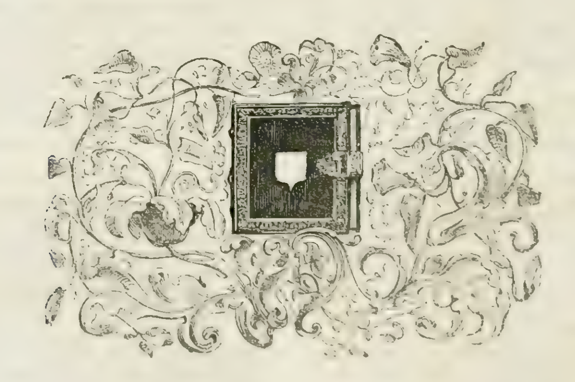
La ville a été illuminée pendant deux nuits en l'honneur du roi ; tout le monde s'occupe de son prochain mariage avec la princesse Louise de France, ou, comme on dit aujourd'hui, Louise d'Orléans : car depuis la révolution de 1830 il n'y a plus ni rois ni enfants de France ; j'aurais mieux aimé qu'on respectât les anciennes dénominations et qu'on s'attachât à des points plus essentiels.

Nous quittâmes Liége le quatrième jour de notre quarantaine ; la route suit les sinuosités de la Meuse ; tout le pays est admirable ; une riche verdure, des coteaux couverts d'arbres à fruit et de fleurs odoriférantes, de riantes maisons de campagne, des terrains couverts d'une végétation florissante, tels sont les principaux traits du paysage. La journée était magnifique, une pluie récente avait rafraîchi le feuillage, et nous éprouvâmes en voyant cette contrée enchanteresse une partie de l'enthousiasme qui nous a saisis en traversant la Suisse et l'Italie.

Bientôt nous perdîmes de vue la Meuse pour l'une de ses tributaires, et au bout de quelques heures le paysage changea complétement. Nous montions par une pente presque imperceptible, les forêts s'épaississaient, la verdure prenait des teintes plus pâles, les habitations ne bordaient plus la route. Nous arrivâmes ainsi sous une avenue d'arbres bornée par de vastes prairies. A l'extrémité se trouvait un village proprement bâti d'environ cent cinquante maisons : c'était Spa, ville d'eaux autrefois célèbres qui a perdu maintenant une partie de sa renommée. Au lieu d'y loger à l'auberge, j'y louai pour vingt francs par jour un appartement composé d'une salle à manger, de deux salons, de plusieurs chambres à coucher et de dépendances, le tout propre et bien meublé. Je mentionne cette particularité afin d'indiquer au voyageur les avantages dont il peut jouir dans cette partie du monde. Presque toutes les maisons de Spa sont à louer à des conditions aussi favorables : le propriétaire occupe un petit bâtiment adjacent et tient d'ordinaire une boutique où il vend du vin et des épices ; on peut également trouver des domestiques disponibles et se monter un ménage en un clin d'œil.

Spa, comme toutes les villes qui possèdent des eaux ferrugineuses, est au centre d'un pays peu fertile. Ce n'est qu'à l'aide du temps et de la culture qu'on a pu faire pousser cette pâle verdure dont j'ai parlé : les pentes des collines sont couvertes de bois, mais, quoique la contrée dépende des Ardennes, on n'y trouve point de véritables montagnes ; l'on y chercherait en vain ces forêts fréquentées par le fameux Sanglier. La gloire de Spa s'est évanouie : jadis tous les oisifs s'y donnaient rendez-vous sous prétexte d'y prendre les eaux ; l'intrigue, le jeu, les fêtes, les amours y attiraient des nobles, des princes et même des monarques. Les habitants industrieux s'efforcent encore de rendre leur séjour agréable, mais le goût capricieux du siècle emporte le voyageur vers les eaux de l'Allemagne.

Le Wauxhall et la Redoute de Spa sont presque déserts ; leur dimension donne l'idée d'une magnificence qui n'existe plus, et c'est à peine si quelques habitants de Verviers viennent parfois jeter un peu d'animation dans ce village. Au bout d'une semaine de séjour à Spa, nous partîmes pour la Prusse. Après avoir traversé les étroits vallons qui s'étendent entre Spa et Verviers, nous parvînmes à une hauteur d'où l'on apercevait à l'est une vaste étendue de pays : c'était la contrée qui s'étend autour de l'ancienne capitale de Charlemagne, et nous allions sortir de Belgique pour entrer dans ce royaume dont M. de Pradt a dit que c'était une façade jetée devant l'Europe.



Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gᵈᵉ BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 C.ᵐᵉˢ LA LIVRAISON

SUR MER ET SUR TERRE

PAR

FENIMORE COOPER

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

PRÉFACE.

L'auteur a publié tant de récits véridiques que l'on a regardés comme des fables, et tant de fables qui ont passé pour des vérités, qu'il a pris la résolution de garder le silence dans la présente occasion. Chaque lecteur a donc le droit de croire ou de rejeter les détails de ce récit suivant ses idées, ses préjugés, sa connaissance ou son ignorance du monde. Permis à tous de venir affirmer qu'ils savent où est situé Clawbonny, qu'ils connaissent le vieux M. Hardinge, et qu'ils ont même assisté à ses prédications. Si ces témoignages s'écartent de la vérité, ce ne sont pas les premiers qui soient entachés d'erreur.

Il est possible que des gens difficiles soient disposés à nier l'utilité d'un pareil ouvrage. Notre réponse est toute prête : il n'est jamais hors de propos de transmettre à l'esprit humain des notions claires et précises sur des événements de la vie sociale, des particularités relatives à une profession ou à l'histoire du passé, quelle que soit d'ailleurs la condition des personnages. Il faut seulement que les tableaux soient tracés sur nature, s'ils ne sont pas copiés d'après des modèles vivants. Les lectures légères nous procurent parfois des avantages dont nous ne nous doutions point au moment où nous les avons entreprises.



Le départ.

La plus grande partie de nos opinions particulières sont peut-être fondées sur des préjugés qui prennent naissance dans l'incapacité de l'homme à tout voir et à tout connaître. Le mortel le mieux doué accepte sur la foi d'autrui plus de la moitié de ce qu'il apprend, et ceux qui ne seraient jamais à même d'apprécier par eux-mêmes certaines phases de la vie humaine peuvent tirer parti de tableaux propres à leur donner des idées qu'ils n'auraient pas occasion d'acquérir par une autre voie. Le principal avantage de la littérature légère, c'est de rendre parfois la pure fiction plus utile que la stricte vérité, quand on évite l'exagération, quand on peint avec fidélité, et, comme l'aurait pu dire notre ami Marbre, quand on *généralise* avec discernement.

Les Etats-Unis ont éprouvé des changements importants et nombreux depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Quelques-uns de ces changements ont été progressifs, et d'autres incontestablement rétrogrades. On doit mettre la génération

naissante en état de comparer le présent au passé et ces pages y contribueront en montrant les choses telles qu'elles étaient. La population de la république s'élève probablement à plus de dix-huit millions et demi; en l'an de grâce 1800, elle n'était guère que de cinq millions. L'état de New-York ne comptait alors pas plus de six cent mille âmes, aujourd'hui il n'en a pas moins de deux millions sept cent mille. En 1800, la ville de New-York avait soixante mille habitants, tandis qu'en y comprenant Brooklyn et Williamsburg, qui n'existaient pas au début du siècle actuel, elle doit avoir maintenant une population de quatre cent mille hommes. Voilà de prodigieux changements numériques, qui ont produit des transformations de toute espèce. Quoique le développement matériel n'implique pas nécessairement celui de la civilisation, on peut en conclure avec assez de raison que l'aisance et le bien-être se sont répandus. C'est en effet ce qui a eu lieu, et la différence du passé avec le présent sera sensible pour ceux de nos lecteurs qui ont observé avec fruit l'état actuel de la société.

Les modifications morales accomplies en Amérique sont loin de répondre aux progrès purement physiques; toutefois, il s'en est opéré d'essentielles. L'état de New-York, après avoir été enlevé aux Hollandais, s'est rattaché à l'organisation sociale de la mère-patrie, plus fortement que les autres possessions anglaises du continent américain. Sous les Hollandais mêmes, il avait une physionomie caractéristique, due principalement à ses *patrons*, les seigneurs du Nouveau-Monde. Certaines colonies du sud avaient à la vérité des caciques et autres nobles demi-féodaux et demi-sauvages; mais leur puissance était limitée, et le trait distinctif de cette partie du pays était l'existence de l'esclavage sur une vaste échelle. Quant à la colonie de New-York, elle fut conquise par la métropole, dont les institutions s'y gravèrent plus profondément que dans les établissements commencés par des concessionnaires. Ce fut une colonie complétement royale jusqu'à l'époque de l'indépendance. Les conséquences sociales de cet état de choses se firent sentir dans les mœurs, jusqu'à ce que le flux toujours croissant de l'émigration eut amené des hommes opposés au gouvernement, quand ils n'en étaient pas les antagonistes déclarés. L'influence de deux sources différentes, la conquête et l'émigration, se voient encore dans les opinions politiques, les unes d'origine puritaine et néo-anglaise, les autres conformes aux idées reçues dans les Etats du milieu.

Ces explications ont pour but de prévenir les critiques dont pourraient être l'objet les couleurs de notre récit. En ce qui concerne les détails maritimes, nous nous sommes efforcé d'être exact, nous attachant à nous mettre à la portée du lecteur plutôt qu'à décrire minutieusement ce qui est.

La loyauté exige que nous avertissions le lecteur que ces volumes forment seulement une première partie, et que le pauvre capitaine Wallingford donnera, dans le courant de l'hiver, une autre série de ses aventures.

L'auteur n'accepte pas la responsabilité de toutes les idées émises par le héros de ce récit. Un homme né dans la Révolution doit naturellement juger mille choses autrement que nous, et c'est précisément sur cette dissidence d'opinion que sont basées les leçons contenues dans le présent ouvrage.

FENIMORE COOPER.

SUR MER ET SUR TERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Maintenant à grands pas la vieillesse m'entraîne;
La neige sur ma tête a remplacé l'ébène;
Adieu, fleur de ma vie, ciel de mes beaux jours!
Du moins que je finisse au lieu de ma naissance;
Sous les arbres témoins des jeux de mon enfance
Que je repose pour toujours!

Madame HEMANS.

Je suis né dans une vallée peu éloignée de la mer. Mon père avait été marin dans sa jeunesse; quelques-uns de mes premiers souvenirs se lient à l'histoire de ses aventures et aux entretiens dont elles étaient l'objet. Encore enfant pendant la guerre de la Révolution, il avait servi dès cette époque; entre autres scènes dont il avait été témoin, il aimait à raconter les détails du plus rude combat naval de cette guerre, celui du *Trumbull* avec le *Watt*. Il avait été blessé à bord du *Trumbull*, et portait une cicatrice qui le défigurait légèrement; autrement sa figure eût été d'une perfection remarquable. Après la mort de mon pauvre père, ma mère citait encore cette cicatrice comme un grain de beauté; si je m'en rapporte à mes souvenirs, le compliment n'était guère mérité, attendu que la balafre en question donnait à un des côtés du visage un aspect farouche et bizarre, surtout quand mon père était de mauvaise humeur.

Mon père mourut sur la ferme où je naquis; il la tenait de son trisaïeul, émigrant anglais qui lui-même l'avait achetée au colon hollandais dont les premiers travaux avaient défriché les bois. On appelait cette propriété Clawbonny, nom hollandais suivant les uns, indien suivant les autres. Il n'y avait point de résidence plus agréable sur toute la superficie des Etats-Unis. Ce qui n'arrive pas souvent dans ce monde de misères, elle était aussi bonne que belle. Elle comprenait soixante-douze acres d'excellentes terres à blé ou en prairies, et plus de cent acres de coteaux rocailleux qui étaient passablement garnis de bois. Le premier de notre famille qui eût possédé la ferme avait bâti une solide maison de pierre d'un seul étage, qui portait sur une de ses corniches la date de 1707. Chacun de ses successeurs avait ajouté quelques constructions, et l'ensemble avait fini par présenter l'aspect d'une réunion informe de maisons adossées les unes aux autres sans ordre ni symétrie.

Toutefois il y avait un portique, une grande porte, et une pelouse qui consistait en une demi-douzaine d'acres d'un sol non-âtre où poussaient des ormeaux épars qu'on eût pu croire semés à la volée. Outre ces arbres et quelques haies de buissons, cette pelouse était revêtue d'un gazon dont les teintes d'émeraude rivalisaient dans les bonnes saisons avec celles des pâturages de la Suisse.

L'extérieur de Clawbonny annonçait le séjour d'un riche agriculteur, sans avoir les prétentions des habitations d'aujourd'hui. L'intérieur justifiait complétement les prévisions que le dehors avait pu inspirer. A la vérité, les plafonds étaient bas, les chambres n'avaient pas une largeur démesurée, mais elles étaient chaudes en hiver, fraîches en été, propres et commodes en tout temps. Les salons avaient des tapis, ainsi que les corridors et les principales chambres à coucher. Le meuble du grand salon était de toile perse et convenablement rembourré.

Nous avions autour de nous des vergers, des prairies et des champs labourés. Les granges, les greniers, les étables et autres dépendances de la ferme étaien en pierre de taille comme l'édifice principal, et en parfait état de conservation. Mon père avait trouvé la propriété exempte de toute espèce de charges et munie de tous ses instruments agricoles. Il possédait de plus quatorze ou quinze mille dollars qu'il avait eu soin de placer sur hypothèque. Ma mère lui avait apporté deux mille sept cents livres; et, après trois ou quatre grands propriétaires fonciers et autant de négociants d'York retirés du commerce, le capitaine Wallingford était regardé comme l'homme le plus riche du comté d'Ulster. J'ignore jusqu'à quel point cette opinion était fondée. Toutefois j'ai toujours vu régner l'aisance sous le toit paternel, et je sais que jamais les pauvres ne s'en éloignaient les mains vides. Il est vrai que nous n'avions qu'un vin de groseilles, mais il était délicieux, et nous en gardions toujours une provision suffisante pour en pouvoir boire de trois ou quatre ans. Mon père en avait mis de côté quelques bouteilles qu'il réservait pour les grandes occasions, et je me rappelle avoir entendu le gouverneur Georges Clinton, qui s'arrêtait quelquefois en passant à Clawbonny, dire que c'était le madère des Indes occidentales. Quant au bordeaux, au bourgogne et au champagne, c'étaient des vins alors inconnus en Amérique, excepté sur les tables des plus riches négociants et des grands propriétaires qui avaient voyagé.

Quand je dis que le gouverneur Georges Clinton, qui fut plus tard vice-président, venait goûter le madère de mon père, je ne prétends pas me vanter d'appartenir à la noblesse du comté d'Ulster. Les propriétés de ma famille nous donnaient une considération locale qui nous plaçait au-dessus des tenanciers ordinaires, et, si nous avions vécu dans une grande ville, nous aurions fréquenté sans contredit la classe intermédiaire qui vient après la haute aristocratie. Ces distinctions

étaient beaucoup plus marquées après la guerre de la Révolution qu'elles ne le sont de notre époque; elles sont encore plus marquées aujourd'hui que ne sont disposés à le croire tous ceux qui ne doivent pas une haute position à leur mérite ou à des chances favorables.

Mes parents se connurent pendant que mon père était retenu à terre par les blessures qu'il avait reçues dans le combat du *Trumbull* et du *Watt*. J'ai toujours supposé que c'était pour ce motif que ma mère trouvait tant de charmes à la balafre qui déparait le côté gauche de la figure de mon père. La bataille se donna au mois de juin 1780, et mes parents se marièrent dans l'automne de la même année. Mon père ne retourna en mer qu'après ma naissance, qui eut lieu le jour même où Cornwallis capitula dans Yorktown. Ces événements combinés réveillèrent l'ardeur du jeune marin, car il sentit qu'il avait une famille à pourvoir, et éprouva le désir de rendre à l'ennemi la monnaie de la cicatrice dont sa femme était si glorieuse. Il obtint une commission à bord d'un corsaire, fit avec succès quelques croisières, et put acheter à la paix un brick de prise sur lequel il navigua jusqu'en l'année 1790. A cette époque le capitaine, c'est ainsi qu'on appelait généralement mon père, fut rappelé en Amérique par la mort de son aïeul. Etant fils unique, il hérita de la terre, comme je l'ai déjà dit, et six mille livres d'argent comptant qui restèrent de la succession servirent à marier mes deux tantes à des hommes de leur condition.

Mon père ne retourna plus en mer; il passa le reste de ses jours dans ses domaines; seulement il alla pendant un hiver à Albany en qualité de représentant du comté. C'était alors un grand honneur de représenter un comté; mais l'abus du principe électoral a amené depuis d'importantes modifications. A cette époque, un membre du congrès était un personnage; maintenant ce n'est plus qu'un membre du congrès.

Mon père ne laissa que deux enfants, ma sœur Grâce et moi. Le cruel accident qui réduisit ma mère à la plus triste des conditions pour une femme qui a vécu heureuse avec son époux arriva en l'an 1794. J'avais treize ans, et Grâce entrait dans sa onzième année.

Le ruisseau qui traverse notre vallée se précipite dans une petite rivière tributaire de l'Hudson. A l'endroit où le terrain s'abaisse au-dessous du niveau de notre ferme, nous possédions un moulin qui nous était d'une grande utilité et de quelque rapport; il servait à moudre tout le grain nécessaire à notre consommation, et les déchets engraissaient les porcs et les bœufs. Ce moulin était le point sur lequel se concentraient tous les produits de la ferme; et il y avait un petit débarcadère au bord d'une anse voisine de l'Hudson, d'où un sloop partait chaque semaine pour la ville. Mon père passait la moitié de son temps au moulin ou au débarcadère, surveillant ses ouvriers, donnant des ordres pour l'arrimage du sloop, et inspectant la marche du moulin. Il avait bien quelques connaissances en mécanique, et avait suggéré de bonnes idées au constructeur qui venait de temps en temps faire des réparations; mais il s'exagérait son propre mérite. Il était inventeur d'un nouveau procédé pour accélérer ou suspendre le mouvement de la machine. J'ignore en quoi consistait sa méthode, car il n'en fut plus question à Clawbonny après le fatal événement. Un jour mon père, voulant convaincre le constructeur de la supériorité de son système, fit arrêter le mécanisme, et se plaça sur la grande roue pour montrer qu'il avait pleine confiance dans son invention. L'architecte secoua la tête d'un air d'incrédulité qui provoqua les éclats de rire de mon père. Mais tout à coup la force de répression perdit son empire; l'eau se précipita dans les auges, et la roue tourna emportant avec elle mon malheureux père. J'étais témoin de ce spectacle. La figure de mon père était encore toute radieuse au moment où le mouvement de rotation le déroba à mes yeux. Le constructeur parvint à arrêter immédiatement la machine. Après avoir fait un seul tour, la grande roue se retrouva dans sa position première. Je poussai un cri de joie en voyant mon père à la même place et sain et sauf en apparence. En effet, il aurait échappé à ce danger sans une fatale circonstance. Il s'était accroché à la roue avec la ténacite d'un marin, et avait passé dessous sans être blessé; mais, en se relevant, il s'était brisé une tempe en s'engageant entre l'une des auges et une poutre qui avançait. Tout cela s'était passé avec tant de rapidité que son corps inanimé était encore debout sur la roue, retenu à un clou qui avait pénétré dans ses habits.

Ce fut le premier chagrin sérieux de ma vie. J'avais toujours considéré mon père comme une partie intégrale de la création, et je croyais à peine à la possibilité de sa mort. Pendant de longues années encore, je ne cessai de rêver à cet affreux spectacle. A l'âge que j'avais alors, toutes les sensations revêtent une forme plastique qui en perpétue la durée, et la douleur s'empara despotiquement de mon âme. Longtemps après l'événement, Grâce et moi nous nous regardions souvent sans prononcer un seul mot, et les larmes, s'échappant de nos yeux, roulaient sur nos joues. Nous ne communiquions ensemble que par nos émotions; mais aucune parole n'aurait pu être plus énergique. Encore aujourd'hui c'est en tremblant que je me rappelle les angoisses de ma mère. Le meunier l'avait envoyé chercher, et, quand elle arriva, elle ne savait pas encore l'étendue de son malheur. Je n'oublierai jamais l'excès de douleur que lui causa la terrible vérité; elle demeura presque sans connaissance pendant plusieurs heures. Elle ne revenait à elle que pour s'évanouir de nouveau, et, lorsqu'elle recouvra la parole, elle prodigua au corps inanimé les expressions de la plus vive tendresse : elle sembla un instant vouloir réveiller celui qui s'était endormi pour toujours, et elle dit d'une voix solennelle : Mon père, mon cher père ! ouvrez vos yeux et regardez vos enfants; ne les abandonnez pas.

Elle employait ainsi pour le père de ses enfants le terme le plus tendre et le plus explicite dont une femme puisse se servir. Mais ce fut en vain. Le cadavre était aussi insensible que si l'esprit divin n'y eût jamais séjourné. Le même soir, on l'emporta à la maison, et trois jours après il reposait dans le cimetière, auprès de trois générations d'aïeuls, à la distance d'un mille de Clawbonny. Le service funèbre fit aussi une profonde impression sur mon esprit. Nous avions dans la vallée quelques membres de l'Eglise d'Angleterre, et le voisinage d'un temple anglican avait influé sur l'établissement du vieux Miles Wallingford, le premier du nom. C'était dans cette petite église, étroit bâtiment de pierre, avec un toit élevé et pointu, sans clocher ni sacristie, que toutes les personnes de notre famille avaient été baptisées et déposées pour être ensevelies. L'excellent M. Hardinge, ecclésiastique à l'esprit juste, au cœur bienveillant, lut l'office des morts pour l'homme dont son père avait fait un chrétien dans le même édifice.

Le temps avait apporté des changements parmi nos voisins, mais la plupart avaient une sorte de droit héréditaire à l'estime publique. De ce nombre était notre prêtre, qui avait marié mon père et ma mère. L'église retentit de nos sanglots, et ma pauvre petite sœur poussa un cri en entendant la première pelletée de terre retomber sur le cercueil. On arracha ma mère à cette scène de deuil qu'elle était incapable de supporter, et elle resta agenouillée à la maison pendant la plus grande partie du jour de l'inhumation.

Le temps adoucit nos chagrins; mais ma mère, femme d'une rare sensibilité, ne se remit jamais des effets de sa perte irréparable. Elle avait trop complétement voué ses affections à Miles Wallingford pour songer à contracter un second mariage. Je crois qu'elle nous aima moins comme ses enfants que comme représentants du défunt. Sa santé s'affaiblit par degrés, et trois années plus tard M. Hardinge la déposait auprès de son époux. Grâce et moi nous avions été avertis un mois auparavant de l'approche du moment fatal, et nous nous étions efforcés de nous y préparer. M. Hardinge nous avait conduits auprès du chevet de la mourante.

— Vous avez baptisé ces deux chers enfants, lui dit-elle d'une voix altérée, vous les avez marqués du signe de la croix en mémoire de Jésus-Christ, qui est mort pour nous, maintenant je vais faire un appel à votre amitié et à votre sollicitude pastorale. Surveillez-les dans cet âge critique où les impressions sont les plus profondes et les plus faciles à recevoir. Dieu récompensera votre bonté pour les enfants orphelins de vos amis.

L'excellent prêtre, qui vivait moins pour lui que pour les autres, fit les promesses qu'on exigeait de lui, et l'âme de ma mère s'envola en paix. La perte de notre mère nous causa moins de peine que celle de notre père. Nous avions vu assez d'exemples de son dévouement pour être convaincus que sa mort n'était qu'un passage à une vie meilleure. Il y aurait eu de l'égoïsme à la regretter; notre affliction était mêlée d'une espèce de joie : notre mère était délivrée d'une cruelle souffrance; et quand je contemplai pour la dernière fois son visage bien-aimé, je songeai avec transport que les douleurs n'exerçaient plus d'empire sur elle, et que son esprit habitait le séjour des bienheureux.

Peu de temps après, j'eus avec M. Hardinge un entretien qui m'apprit pour la première fois les dispositions testamentaires de mon père. Il me léguait la ferme, le moulin, les instruments agricoles en toute propriété, en réservant l'usufruit à ma mère jusqu'à l'époque de ma majorité. Je devais alors la mettre en possession d'une aile de la maison et lui payer une rente de trois cents livres. Grâce avait quatre mille livres d'argent comptant, et le testament m'assurait le reste des biens mobiliers, dont le rapport était de cinq cents dollars par an. Comme les terres produisaient un revenu net de plus de mille dollars indépendamment de notre consommation, j'avais des ressources suffisantes pour un homme accoutumé à une vie simple et régulière.

M. Hardinge, exécuteur testamentaire, devint notre tuteur; ce qui nous fut d'autant plus agréable que nous avions de l'attachement pour ses deux enfants, dont l'âge était en rapport avec le nôtre. Rupert Hardinge avait une année de moins que moi, et Lucie, sa sœur, était de six mois plus jeune que Grâce.

Rupert Hardinge n'était pas un enfant capable de donner de la satisfaction à son père par sa conduite et son application. J'étais meilleur écolier que lui, et M. Hardinge m'avait jugé propre à entrer au collége un mois avant la mort de ma mère. Toutefois, elle ne voulut pas m'y envoyer avant que mon condisciple ne fût prêt à m'y suivre, et ce retard modifia singulièrement ma carrière.

Mon père me destinait au barreau; mais j'avais de l'antipathie pour tout travail sérieux d'intelligence. Si j'aimais la lecture, c'était plutôt pour m'amuser que pour m'instruire. Rupert détestait encore plus que moi l'étude et la contrainte. Son père avait une piété sincère, et priait avec ferveur le ciel pour que son fils devînt digne d'exercer le saint ministère. Lucie se réjouissait à l'idée de voir son frère célébrer l'office divin à la place où son père et son grand-père avaient adoré Dieu. En cela elle avait moins d'égard au bien-être temporel de Rupert

qu'à ses intérêts spirituels. Car le bénéfice n'était que de cent cinquante livres, auxquelles il fallait joindre le logement et vingt-cinq acres de terre. Le prêtre les cultivait sans remords de conscience avec l'aide de deux esclaves mâles que sa mère lui avait légués.

J'avais aussi une douzaine d'esclaves noirs, qui s'étaient propagés dans notre famille depuis l'acquisition de Clawbonny; sur ce nombre, trois hommes et quatre femmes étaient utiles par leur assiduité au travail, mais les autres aimaient le *far niente*, et profitaient du privilége qu'ils avaient d'être nourris, logés et habillés, abstraction faite du mérite de leurs œuvres. Il y avait aussi dans notre cuisine quelques bambins noirs qui se roulaient sur le gazon en été, et qui se blottissaient dans l'hiver si près du feu, qu'on aurait pu les croire incombustibles. Tous ces noirs portaient le nom patronymique de Clawbonny. Il y avait Hector Clawbonny, Vénus Clawbonny, César Clawbonny, Rose Clawbonny, qui était noire comme un corbeau; Roméo et Juliette Clawbonny, Pharaon, Putiphar, Samson et Nabuchodonosor Clawbonny. Ce dernier, qu'on appelait Nab par abréviation, était à peu près de mon âge et avait partagé les jeux de mon enfance. Quand il commença à se rendre utile, je l'arrachais souvent à ses travaux pour naviguer avec lui sur l'Hudson dans un canot que je dirigeais. La manière franche et amicale dont je le traitais m'en avait fait un compagnon dévoué. Il aimait la vie errante et encourageait Rupert et moi dans nos dispositions à la paresse. La première fois que je fis l'école buissonnière, ce fut sous le patronage de Nabuchodonosor, qui soutint avec assurance que les châtaignes de la montagne valaient mieux que tous les livres classiques.

J'ai oublié de dire que la mort de ma mère avait amené un changement immédiat dans notre ménage. M. Hardinge, se conformant aux instructions qu'il avait reçues d'elle, s'établit à Clawbonny avec ses enfants. Dès lors il n'y eut guère en Amérique une réunion de quatre jeunes gens plus heureuse que la nôtre.

Auparavant, nous ne pouvions nous voir qu'une fois par jour; depuis cette époque, nous nous vîmes toute la journée. Nous nous hâtions de nous lever pour reprendre nos divertissements. On était en automne; c'était le temps des vacances, et pendant deux mois nous ne fîmes qu'errer dans les champs, cueillir des fruits, assister aux récoltes, et prendre en plein air un exercice non moins favorable à nos forces physiques qu'à l'entretien de notre bonne humeur.

Je puis dire sans amour-propre qu'il eût été difficile de trouver quatre jeunes gens plus dignes d'attention à la fin de l'année 1797. Rupert Hardinge avait une allure gracieuse, une physionomie régulière, une distinction naturelle, une facilité d'élocution et une vivacité d'esprit qui faisaient de lui un compagnon très-agréable. Je n'avais pas non plus mauvaise mine, quoique je fusse loin de posséder les traits remarquables de mon ami. Je l'emportais sur lui en force et en activité; mes cheveux étaient châtain-noir, et tombaient en boucles abondantes sur mes épaules. Ils n'ont jamais perdu complétement leur beauté, et on les admire encore aujourd'hui qu'ils sont blancs comme la neige.

La physionomie de Grâce était une de celles sur lesquelles la nature se complaît à imprimer ce mélange de douceur, de franchise et de sensibilité que les hommes attribuent aux anges. Ses yeux étaient d'un bleu céleste, et son tendre sourire suffisait pour me désarmer dans mes plus vifs emportements. Elle était frêle et délicate, mais les formes parfaites de son corps auraient pu servir de modèle à un sculpteur.

On n'aurait pas remarqué Lucie au milieu d'une assemblée nombreuse de jeunes filles d'Amérique, car la beauté semble être spécialement l'apanage de ce pays. Toutefois, sa figure était agréable, et il y avait un piquant contraste entre le noir-foncé de ses cheveux, l'azur de ses yeux et la blancheur éclatante de sa peau. Son teint était coloré et changeait sous l'influence de ses impressions. Elle avait des dents magnifiques, et, quoiqu'elle parût l'ignorer, elle avait une manière particulière de les montrer qui eût donné des charmes à un visage beaucoup moins attrayant. Lorsqu'elle était exempte de soucis, sa voix et ses ris inspiraient la gaieté.

Je ne me préoccupais jamais de la beauté de Lucie; je m'imaginais qu'elle était plus belle pour moi que pour tout autre, mais je ne regardais son visage radieux et enjoué qu'avec un sentiment de bonheur et de sécurité. Nos yeux, en se rencontrant, n'exprimaient rien de nature à être caché.

CHAPITRE II.

Cesse de m'obséder, mon cher ami Protée;
Au foyer paternel ma vie est limitée.
— Eh quoi! ne pourrais-tu, cherchant d'autres destins,
Accompagner mes pas vers les pays lointains?

Les deux Gentilshommes de Vérone.

M. Hardinge dirigea mon éducation de la manière la plus judicieuse. Au lieu de me mettre entre les mains les livres que j'étais destiné à étudier au collége d'Yale, ce qui eût pu servir d'excuse à ma paresse future, il me donna des ouvrages élémentaires. J'appris par cœur deux grammaires, dont il m'expliqua successivement tous les passages. Il me montra aussi l'art de scander des vers, et ce talent suffisait alors en Amérique pour faire une réputation d'homme savant. Après cela, nous tournâmes notre attention vers les mathématiques, et, après avoir approfondi l'arithmétique, je passai à la trigonométrie et aux problèmes les plus essentiels de la géométrie.

J'avoue que j'avais une aversion insurmontable pour l'étude. J'aurais pu me déterminer à étudier les lois du vivant de ma mère par déférence pour ses intentions. Maintenant qu'elle n'était plus, je désirais savoir si elle avait exprimé des vœux à cet égard; j'en parlai à Rupert, et je fus choqué de la légèreté de ses réponses.

— Qu'importe à vos parents, dit-il, que vous soyez avocat, marchand, docteur ou agriculteur comme votre père!

— Mon père a été marin, répliquai-je avec vivacité.

— C'est vrai; la marine est une profession noble et honorable. Je ne vois jamais un marin sans lui porter envie. Nous n'avons pas encore été à la ville, et vos bateliers s'y rendent régulièrement une fois par semaine. Je donnerais le monde entier pour être matelot.

— Vous, Rupert! mais vous savez que votre père compte faire de vous un ecclésiastique.

— La belle figure que j'aurais en chaire, affublé d'un surplis! Il y a eu assez d'Hardinge dans l'Eglise, et j'ai idée d'aller en mer. Vous savez sans doute que mon grand-père était capitaine dans la marine, et qu'il a mis son fils dans les ordres. Aujourd'hui il doit y avoir un revirement, et c'est au prêtre à mettre son fils sur un vaisseau de ligne. J'ai lu les biographies des marins célèbres; l'on ne saurait s'imaginer combien de fils de prêtres sont entrés dans la marine, et combien de fils de marins se sont faits ecclésiastiques.

— Mais, repris-je, il n'y a pas de marins dans l'Amérique. Les Etats-Unis ne possèdent pas un seul vaisseau de guerre.

— Tant pis! Le Congrès a ordonné, il y a trois années, de construire des frégates; mais on ne les a jamais lancées. Maintenant que Washington a donné sa démission, je suppose qu'on ne fera plus rien de bon dans ce pays.

Comme tout Américain, je respectais le nom de Washington; mais je n'admis pas les inductions de Rupert, qui avait coutume d'affirmer les choses qu'il désirait, et de désirer celles qu'il affirmait. Après un moment de silence il continua l'entretien.

— Vous êtes maître de vos actions, dit-il, et vous pouvez agir à votre fantaisie. Mettez-vous en mer, et si le métier ne vous convient pas, vous n'aurez qu'à revenir ici; vous y serez tout aussi maître que si vous aviez passé le temps de votre excursion à élever des bestiaux, à faucher les foins et à engraisser les porcs.

— Vous oubliez, Rupert, que je suis le pupille de votre père pour cinq années encore. Je suis soumis comme vous-même à son autorité.

Rupert se moqua de moi. Il essaya de me convaincre que, dans le cas où j'aurais de la répugnance pour le barreau, il importait de débarrasser son père de toute responsabilité en m'échappant clandestinement pour aller en mer. Si je me destinais à la marine, il n'y avait pas de temps à perdre; car tout le monde m'avait assuré que l'éducation d'un marin se faisait entre seize et vingt ans. Je me séparai de mon ami avec la promesse de revenir prochainement sur le même sujet.

Je reconnus, à ma honte, que les sophismes artificieux de Rupert bouleversaient mes notions sur le bien et sur le mal. Je résolus de m'expliquer franchement avec M. Hardinge, et de lui révéler mes inclinations, mais sans lui faire connaître que je pourrais me dispenser de son approbation.

Une occasion se présenta bientôt, et je demandai à M. Hardinge si mon père, dans son testament, avait ordonné de m'envoyer au collége d'Yale, et de m'y faire étudier le droit. Le capitaine Wallingford n'avait point manifesté ses intentions; mais ma mère avait exprimé le désir de me voir obtenir la licence d'avocat, quand même je n'exercerais pas. Après m'avoir donné ce renseignement, M. Hardinge s'arrêta pour examiner l'effet qu'il produisit sur moi, et lisant le désappointement sur ma physionomie, il s'empressa d'ajouter :

— D'ailleurs, Miles, votre mère ne vous a imposé aucune loi. Elle a voulu vous laisser libre de choisir une profession, autant que de choisir une femme. Ce sont, a-t-elle dit, deux choses importantes, dont lui seul doit décider. Notre tâche est seulement de le guider par nos conseils.

Je déclarai alors à M. Hardinge le désir que j'avais de voir le monde et d'être marin. Il en fut stupéfait et visiblement affligé. Il m'exhorta fortement à renoncer à mes projets, et à ne pas sacrifier une position stable aux chances d'une carrière aventureuse. Je racontai cette entrevue à Rupert, en lui faisant part des objections de son père, dont quelques-unes avaient un caractère religieux. Le jeune homme décida qu'on pouvait faire son salut aussi bien sur mer que sur terre, et que, toute proportion gardée, il y avait plus d'honnêtes gens dans la marine que dans toute autre profession.

— Voyez les avocats, ajouta-t-il, est-ce la religion qui les dirige? Ils louent leur conscience à tant par jour, et plaident aussi chaleureusement les mauvaises causes que les bonnes.

Après un plus ample examen de la question, Rupert, à mon grand étonnement, me proposa de m'évader avec lui, d'aller à New-York, et de nous embarquer sur quelque bâtiment de la compagnie des In-

des. Je goûtai le projet en ce qui me regardait personnellement; mais je fus effrayé de l'idée d'avoir Rupert pour compagnon. J'étais assez sûr de l'avenir pour tenter une entreprise hasardeuse. Quant à Rupert, une démarche imprudente pouvait compromettre toute sa carrière. Cette pensée aurait mis fin à mes projets, si je n'avais songé que je serais toujours à même de venir au secours de mon ami. Je lui en touchai quelques mots, et il répondit avec tact et discrétion. Il me prouva qu'à l'époque de notre majorité il serait en état de commander un navire, et que j'éprouverais naturellement le désir de placer mes économies sur la cargaison. Les revenus de ma propriété, accumulés pendant cinq ans, me fourniraient la somme nécessaire à notre spéculation; et bientôt une source de prospérité s'ouvrirait pour nous.

— Il est bon, sans doute, continua-il, d'avoir un beau domaine et un moulin; mais plus d'un bâtiment gagne en un seul voyage assez d'argent pour payer une propriété comme la vôtre. Ceux qui commencent avec rien sont, dit-on, dans la meilleure passe pour réussir, et si nous ne partons qu'avec notre bagage, il est évident que nous commençons avec rien. Notre succès est assuré!

J'étais disposé à éprouver cette doctrine, assez généralement répandue en Amérique; mais je cherchais en vain, parmi les personnes de ma connaissance, quelqu'un qui eût abandonné son capital pour lutter avec avantage contre des concurrents moins opulents. Néanmoins, il y avait dans l'idée d'être l'artisan de ma fortune quelque chose qui séduisait mon imagination. A cette époque, on comptait sur les rives de l'Hudson peu d'habitations qui méritassent la qualification de château. Je souriais à la pensée d'en pouvoir élever un dans ma terre de Clawbonny, et d'acquérir par moi-même les moyens de le construire. J'étais propriétaire d'une maison; mon ambition était de posséder un château.

Au bout d'un mois de discussions, Rupert et moi nous nous décidâmes à consulter les deux jeunes filles, en leur faisant promettre le secret le plus absolu. Comme nous passions ensemble des heures entières, les occasions ne nous manquaient pas. Mon camarade s'était d'abord opposé à ce projet; mais j'avais trop d'affection pour Grâce et trop de confiance dans le solide jugement de Lucie pour ne pas les mettre au fait de nos intentions. Il y a maintenant quarante ans que cette entrevue décisive a eu lieu, et les moindres détails en sont encore présents à mon esprit.

Nous étions tous quatre assis sur un banc grossier que ma mère avait fait placer à l'ombre d'un énorme chêne. C'était dans le site le plus pittoresque du domaine; la vue s'étendait sur l'une des plus belles parties du cours de l'Hudson. L'eau était unie comme de l'argent en fusion. Les voiles de tous les bâtiments qu'on apercevait tombaient négligemment le long de leurs mâtereaux, comme pour annoncer le repos momentané de l'activité commerciale.

Grâce sentait vivement la beauté des paysages, et elle exprimait les émotions qu'ils lui causaient avec une éloquence rare chez les jeunes filles de son âge. Elle attira notre attention par des paroles enthousiastes, auxquelles Lucie répondit avec une simplicité naïve, qui prouvait qu'elle partageait les sentiments de sa compagne sans en être aussi fortement saisie. Je profitai de ce moment pour m'expliquer.

— Puisque vous aimez à voir des bâtiments, dis-je à Grâce, vous apprendrez sans doute avec plaisir que je songe à me faire marin.

Il y eut un silence de quelques instants, pendant lequel j'affectai de regarder les sloops lointains; puis je jetai un coup d'œil furtif sur mes compagnes. Les doux yeux de Grâce se fixaient avec inquiétude sur mon visage, et en les évitant, non sans éprouver un certain embarras, je rencontrai ceux de Lucie, qui me contemplait avec une égale attention, et semblait ne pas en croire ses oreilles.

— Marin, Miles! répéta lentement ma sœur; je croyais qu'il était convenu que vous apprendriez le droit.

— Pas du tout. J'ai l'intention de parcourir le monde et Rupert...

— Eh bien? Rupert doit entrer dans les ordres, pour succéder à son père, le plus tard possible, j'en ai l'espérance.

Rupert affectait le plus grand sang-froid et sifflait entre ses dents; mais l'étonnement et le ton solennel de ma sœur nous causaient une impression involontaire.

— Allons, mes amies, dis-je enfin, il est inutile de dissimuler avec vous, mais souvenez-vous bien que ce que je vais vous dire est un secret inviolable pour tout le monde.

— Excepté pour M. Hardinge, répondit Grâce. Si vous avez l'intention d'être matelot, il doit le savoir.

— C'est envisager superficiellement nos devoirs, répliquai-je en me servant d'une phrase habituelle de mon ami; c'est ne pas distinguer convenablement leurs ombres de leurs substances.

— Je ne vous comprends pas, mon frère; certainement M. Hardinge doit savoir la professsion que vous vous proposez de suivre. Rappelez-vous qu'il remplit auprès de vous la place d'un père.

— Vous admettrez, je pense, qu'il n'est pas plus mon père que celui de Rupert.

— Encore Rupert! quel rapport a-t-il avec vos désirs de vous embarquer?

— Vous allez tout savoir; mais donnez-moi votre parole de garder le silence.

— Promettez, Grâce, dit Lucie d'une voix faible et tremblante, c'est le moyen de tout savoir, et nos conseils pourront avoir quelque influence sur ces deux entêtés.

— Ces deux entêtés! répéta Grâce. Croyez-vous, Lucie, que Rupert veuille renoncer à la prêtrise et s'embarquer avec mon frère?

— Les jeunes gens son capables de tout, ma chère. Faisons-leur la promesse qu'ils demandent; nous saurons ensuite à quoi nous en tenir.

— Je vous promets le secret, dit ma sœur avec une solennité qui m'effraya.

— Et moi aussi, ajouta Lucie mais si bas qu'il fallut me pencher pour l'entendre.

— Voilà qui est bien; je suis charmé de vous trouver raisonnables... Rupert et moi, nous sommes déterminés à aller en mer.

Les deux jeunes filles nous répondirent par des exclamations, qui furent suivies d'un long silence.

— Quant au droit, au diable le droit! ajoutai-je résolu de me montrer homme. Il n'y a jamais eu de Wallingford avocat.

— Mais il y a eu des Hardinge ecclésiastiques, dit Grâce, et elle s'efforça de sourire. Toutefois sa physionomie était si triste qu'encore aujourd'hui je n'y puis penser sans peine.

— Nous avons eu aussi des parents dans la marine, interrompit Rupert avec plus de fermeté que je n'en aurais attendu de lui. Le grand-père de mon père était officier à bord d'un vaisseau de l'État.

— Et mon père était le capitaine Wallingford.

— Mais les États-Unis n'ont pas de marine, dit Lucie d'un ton suppliant.

— Qu'importe! il ne manque pas de vaisseaux. Le monde est tout aussi vaste, l'Océan est tout aussi large, que si nous avions une marine pour le couvrir en entier. Cette objection pèche par la base, n'est-ce pas, Rupert?

— Certainement.

— On peut s'embarquer sur un bâtiment de la compagnie des Indes aussi bien que sur un vaisseau de ligne, lui dis-je en me redressant d'un air d'importance. Je monterai volontiers à bord d'un de ces navires qui vont à Calcutta, et qui doublent le cap de Bonne-Espérance, sur les traces de Vasco de Gama. Ils valent bien, je le présume, nos sloops d'Albany.

— Qu'est-ce que c'est que Vasco de Gama? demanda Lucie.

— C'est un noble portugais qui a découvert le cap de Bonne-Espérance, l'a doublé le premier, et a mis pied à terre dans les Indes. Vous voyez, mes chères amies, qu'il y a même des nobles dans la marine; pourquoi Rupert et moi n'en ferions-nous pas partie?

— Sans doute, Miles, répondit ma sœur, toute profession est convenable quand elle est honnête. Avez-vous parlé à M. Hardinge de vos projets?

— Pas précisément. Nous y avons fait seulement de vagues allusions, peut-être de manière à n'être pas compris.

— Il ne donnera jamais son consentement! s'écria ma sœur d'un air de triomphe.

— Aussi avons-nous l'intention de nous en passer. Je compte partir avec Rupert la semaine prochaine sans avertir M. Hardinge.

Il régna de nouveau un silence long et éloquent, pendant lequel Lucie se cacha le visage dans son tablier. Ma sœur ne chercha point à cacher ses larmes.

— Il y aurait de la barbarie à nous quitter ainsi, dit enfin Grâce.

Je poussai Rupert avec le coude, comme pour lui demander assistance. Il se contenta de me répondre de la même manière, et d'après mes interprétations ce signe voulait dire : — Vous avez entamé l'affaire, chargez-vous de la finir. Renonçant donc à son appui, je repris en ces termes :

— Notre plan de conduite est mûrement réfléchi.

— Si l'on connaissait la vérité, repartit Grâce, on verrait que votre conscience vous adresse des reproches.

— Des reproches? m'écriai-je. Vous n'avez jamais commis une plus grande erreur. Nous sommes tous deux très-satisfaits de nous. Il n'y a pas dans tout l'État de New-York deux jeunes gens plus contents d'eux-mêmes que Rupert et moi.

En ce moment Lucie, dont les yeux étaient remplis de larmes, leva la tête et partit d'un éclat de rire.

— Croyez-les, ma chère Grâce! dit-elle. Ce sont deux jeunes fous fort égarés par leur amour-propre; mais mon père saura les mettre à la raison.

— Votre père, miss Lucie, ne sera instruit de nos décisions que par vous, après notre départ. Nous voulons le décharger de toute responsabilité.

— Voilà des expressions de Rupert, s'écria Lucie. Laissons ces jeunes gens à mon père, Grâce; il prendra sur lui la responsabilité de mettre un terme à toutes leurs folies.

L'hilarité nerveuse de Lucie faillit provoquer ma colère, et j'avais envie de l'envoyer promener; mais je me contins par égard pour Grâce, sur la figure de laquelle je lisais tant d'intérêt fraternel.

— Vous le voyez, continuai-je, on prétend que M. Hardinge nous arrêtera, s'il est instruit de nos projets. C'est un ecclésiastique, dirat-on, et n'a-t-il pas assez d'autorité pour maintenir dans le devoir deux

enfants de seize à dix-sept ans? Nous voulons lui épargner le blâme du public en lui dissimulant notre départ. C'est ce que j'appelle le décharger de toute responsabilité. Nous comptons partir la semaine prochaine, aussitôt qu'on aura fini les habits que nous avons commandés, sous le prétexte d'avoir des costumes de canotiers. Nous descendrons le fleuve dans le bateau à voile, et Nabuchodonosor nous suivra pour le ramener. Maintenant que vous savez tout, il est inutile de laisser une lettre pour M. Hardinge; car, trois heures après notre départ, vous serez libres de parler. Nous serons absents une année, au bout de laquelle nous reviendrons vous voir, et nous vous retrouverons avec plaisir; nous serons alors des jeunes gens et non plus des enfants.

Ce dernier tableau consola les jeune filles. Rupert, qui s'était constamment tenu sur le second plan, revint à la recousse, et par ses manières subtiles et sa langue mielleuse, il parvint à donner au mal l'apparence du bien. S'il n'abusa pas sa sœur, du moins il me parut avoir de l'influence sur la mienne. Lucie, malgré sa sensibilité, avait l'esprit positif et ne manquait jamais de découvrir les sophismes de son frère.

Les jours suivants, les jeunes filles s'efforcèrent de m'amener à demander l'autorisation de M. Hardinge; mais ce fut inutilement. Nous étions sûrs de leur parole, et nous demeurâmes inébranlables. Comme nous l'avions prévu, aussitôt qu'elles eurent reconnu l'inutilité de leurs démarches, elles nous firent des sacs de voyage, raccommodèrent notre linge, et nous procurèrent même divers effets que l'on cacha dans le magasin du débarcadère.

Quant à Nabuchodonosor, il reçut l'ordre de préparer le bateau pour le mardi suivant; nous voulions mettre à la voile un jour après le départ hebdomadaire du *Wallingford de Clawbonny;* c'était le nom du sloop. J'avais calculé la marée, et je savais que le *Wallingford* entrerait en mer à neuf heures du matin.

Le mardi fut un triste jour pour tous; excepté pour M. Hardinge, qui n'avait pas conçu le moindre soupçon. Rupert éprouvait des remords, et les yeux des deux jeunes filles se remplissaient de larmes à chaque instant. Grâce était la plus calme des deux; et j'ai soupçonné depuis qu'elle avait eu une conférence avec mon ingénieux camarade, qui possédait le don de la persuasion à un degré vraiment extraordinaire. Lucie me parut avoir pleuré toute la journée.

C'était à neuf heures que la famille se séparait, après les prières du soir; nous nous couchions immédiatement, et M. Hardinge veillait ordinairement jusqu'à minuit. Cette habitude, que nous lui connaissions, nous obligeait à la prudence. Nous avions pris précipitamment congé des jeunes filles en feignant de nous retirer dans nos chambres respectives. Au moment où l'horloge sonnait onze heures, nous pûmes nous échapper de la maison. Nous avions le cœur gros. Peu de personnes quittent pour la première fois le toit paternel sans songer aux liens qu'elles vont briser, aux chances qu'elles vont courir. Nous marchions vite, en silence, et nous atteignîmes le quai en moins d'une demi-heure. J'étais sur le point de parler à Nabuchodonosor, qui nous attendait dans le bateau, quand j'aperçus avec étonnement Grâce et Lucie. Elles venaient nous faire leurs adieux. Ce ne fut pas sans angoisses que je trouvai ces deux jeunes filles délicates si loin de leur demeure, à une heure si avancée de la nuit. J'essayai de les engager à s'en retourner immédiatement, mais elles ne voulurent rien entendre.

J'ignore comment il se fit qu'au moment de nous séparer, chacun de nous, au lieu de s'entretenir avec sa propre sœur, s'adressa à la sœur de son ami. Quelque étrange que paraisse ce fait, il n'en est pas moins positif. Nous n'avions aucune pensée d'amour, mais nous obéissions à une impulsion instinctive. La bonne Lucie me força d'accepter six pièces l'or; elle les tenait de sa mère, et je lui avais souvent entendu dire qu'elle ne voulait les dépenser qu'à la dernière extrémité. Elle savait que je ne possédais au monde que cinq dollars, et que Rupert n'en avait qu'un. Je lui dis de donner l'or à Rupert.

— Non, dit-elle. Vous en ferez un emploi plus sage, plus judicieux et pour l'avantage commun. D'ailleurs vous êtes riche, et vous pouvez me le rendre. C'est un prêt que je vous fais; ce serait un don que je ferais à Rupert.

Il me fut impossible de refuser, et je pris l'argent dans l'intention de le restituer un jour avec usure. Puis je pressai Lucie contre mon cœur, je l'embrassai six ou huit fois avec ardeur, ce que je n'avais pas fait depuis deux ans. J'ignore si Rupert embrassa Grâce; car pendant cette entrevue nous fûmes constamment à vingt pas l'un de l'autre.

— Ecrivez, Miles! écrivez, Rupert! s'écrièrent les deux jeunes filles ensemble pendant que nous démarrions.

Durant quelques minutes, nous pûmes suivre du regard nos chères compagnes; mais une sinuosité du rivage mit entre elles et nous une sombre éminence de terre.

Telle fut la manière dont je quittai Clawbonny au mois de septembre 1797. J'avais dix-sept ans moins quelques jours. Rupert avait six mois de plus, et Nabuchodonosor était son aîné de plus d'une année. Tout ce que nous possédions était dans l'embarcation, excepté nos cœurs. Le mien était resté sur la rive avec les deux créatures bien-aimées que nous venions d'abandonner. Celui de Rupert était en suspens; je m'imagine qu'il ne se détachait jamais complètement de la place que lui avait assignée la nature.

CHAPITRE III.

Il est dans cette ville
Un jeune homme aux deux yeux,
Brave, d'humeur civile,
Comblé des dons des cieux;
Sa noire chevelure
Roule en anneaux flottants;
Leste, et de vive allure,
Il est dans son printemps.
Quand nos filles,
Si gentilles,
Nos filles à l'œil de feu,
Par leurs charmes
Et leurs larmes
Le retiennent en ce lieu,
C'est dommage
Que, volage,
Il parte sans dire adieu!

BURNS.

Nous avions bien choisi l'heure du départ. Le reflux commençait, et l'embarcation descendit rapidement, quoique la hauteur des rives nous eût empêchés de sentir le vent, quand même il y aurait eu de la brise sur le fleuve. Notre bateau était assez grand, gréé en sloop et à moitié ponté, mais les bras vigoureux de Nabuchodonosor lui imprimèrent une marche rapide. Il travaillait avec l'ardeur d'un véritable noir marron; j'étais moi-même un habile rameur, car mon père m'avait donné des leçons de nage, et je m'exerçais presque journellement pendant sept mois de l'année. Je ne tardai pas à me mettre à l'œuvre. J'étais excité par le romanesque de notre position et la crainte d'être découverts, crainte qui me paraît accompagner constamment les entreprises clandestines. Je pris une des rames, et en moins de vingt minutes notre embarcation, que nous avions nommée *la Grâce et Lucie*, sortit d'entre les rivages escarpés de l'Hudson, et s'approcha de l'embouchure.

Nabuchodonosor poussa un cri de joie sauvage quand, en cessant d'être à couvert, nous sentîmes le souffle de la brise. Au bout de trois minutes nous avions hissé le foc et la grande voile, molli l'écoute, mis la barre au vent, et nous descendions le courant à raison de cinq milles à l'heure. Je pris le gouvernail; Rupert était trop indolent pour travailler sans nécessité, et Nabuchodonosor était trop humble pour aspirer à cette honorable fonction, lorsque son maître était disposé à la remplir. A cette époque les patrons des bâtiments de l'Hudson avaient tellement l'habitude de les gouverner de leurs propres mains, que la plupart des riverains s'imaginaient que lord John Jervis, lord Anson, et autres illustres amiraux anglais, s'amusaient à tenir la barre au milieu de l'Océan. Je me rappelle les joyeux éclats de rire que poussa un jour mon malheureux père quand M. Hardinge lui demanda comment il avait le temps de dormir, puisqu'il était obligé d'être nuit et jour au gouvernail. Nous étions très-novices à Clawbonny dans la plupart des choses de la vie.

L'heure qui suivit fut l'une des plus pénibles que j'aie jamais passées. Je me souvins de mon père, de sa franchise, de sa générosité envers moi et des recommandations auxquelles je manquais ouvertement. Puis je vis l'image de ma mère, avec sa tendresse, ses souffrances, ses prières, ses exhortations affectueuses et graves à la fois. Il me sembla que mes parents me regardaient avec douleur, mais sans m'adresser de reproches, ou qu'ils m'invitaient à retourner en arrière, en me montrant les conséquences de ma démarche. Je me représentais Grâce et Lucie, leurs sanglots, leurs avertissements, leurs efforts pour me faire renoncer à mon projet, les recommandations qu'elles m'avaient faites d'écrire et de ne pas rester absent longtemps, leurs tendres et touchants adieux. Je n'oubliais pas non plus M. Hardinge, et le désespoir qui l'accablerait quand il se verrait privé non-seulement d'un pupille, mais d'un fils. Puis Clawbonny même, la maison, le verger, le jardin, les prairies, le moulin, toutes les dépendances de la ferme acquéraient une double valeur à mes yeux. C'étaient comme autant de liens qui s'attachaient à mon cœur; ainsi que l'a dit un poëte :

Dans un monde nouveau l'aventurier se plonge,
Et la chaîne qu'il porte à chaque instant s'allonge.

J'étais émerveillé de la tranquillité de Rupert; je n'avais pas encore profondément étudié son caractère; mais je savais qu'il emportait toujours avec lui le principal objet de ses affections. Quant à Nabuchodonosor, soit par instinct, soit par tradition, il affecta de ne pas tourner un seul instant la tête du côté d'où nous étions partis. Toutefois, je ne pense pas qu'il eût l'idée d'être en fuite; ses deux jeunes maîtres étaient présents; il savait qu'il m'appartenait en toute propriété, et croyait sans doute ne pas s'écarter de ses devoirs en me suivant. J'avais d'ailleurs le projet de le renvoyer avec le bateau.

Rupert ne se souciait pas de causer, il avait soupé amplement, et

se sentait appesanti. J'étais trop absorbé dans mes pensées pour entamer l'entretien. J'éprouvai une espèce de triste plaisir à régler le quart pendant la nuit. Cette occupation ranima mon ardeur pour la carrière maritime. Il était minuit, et je me chargeai du premier quart, en disant à mes compagnons de se glisser sous le pont pour dormir. Ils se casèrent sans prononcer un seul mot. Rupert se plaça dans le fond, et Nabuchodonosor laissa ses jambes exposées à l'air de la nuit.

La brise fraîchit, et pendant quelque temps je crus qu'il serait nécessaire de prendre des ris; cependant je réussis à retenir les cordages, et nous courûmes vent arrière. Quand je réveillai Rupert, à quatre heures, nous approchions de deux hautes montagnes entre lesquelles le lit du fleuve était resserré. A la forme des rivages, aux maisons que je distinguai confusément à droite, je reconnus la baie de Newburry. C'était une limite que nous n'avions jamais dépassée. Nous avions été une fois seulement à Fishkill-Landing, endroit situé en face du village qui donne son nom à cette partie du fleuve.

Rupert prit la barre, et j'allai me coucher. Nabuchodonosor ne me réveilla qu'à dix heures. J'appris plus tard que Rupert avait tenu le gouvernail pendant une heure seulement, et que, calculant qu'il y avait quatre heures depuis cinq jusqu'à neuf, il avait jugé à propos de faire partager au nègre la gloire de cette course nocturne. Quand on me réveilla, Rupert était profondément endormi à mes côtés.

La journée était belle, et tout en déjeunant nous admirâmes des sites entièrement nouveaux pour nous. Vers midi le vent s'éleva du sud, et le flux nous obligea à jeter l'ancre. Le soleil allait se coucher, lorsque nous aperçûmes New-York. Nous remarquâmes d'abord la prison de l'Etat, qu'on venait de construire. Nabuchodonosor la regarda d'un air grave, et décida qu'elle avait mauvaise façon; moi-même je ne la considérais pas sans terreur.

New-York, en 1797, commençait à peu de distance de la rue de la Douane. Entre le petit hameau de Greenwich, qui environnait la prison et la ville proprement dite, s'étendaient des champs parsemés de maisons de campagne. L'église Saint-Jean n'existait pas, et des marais en occupaient l'emplacement et les alentours. En longeant les quais, nous vîmes le premier marché que j'eusse jamais aperçu; car les villages de l'intérieur n'en possédaient pas encore. On l'appelait alors le marché de l'Ours, parce qu'on y avait vendu en premier lieu la chair de cet animal; mais les progrès modernes ont substitué à cette dénomination le nom glorieux de Washington.

Dans le bassin d'Albany, nous reconnûmes la tête de mât du sloop *le Wallingford;* je l'indiquai à Nabuchodonosor, qui devait y ramener notre embarcation. Nous débarquâmes à White-Hall, si célèbre depuis par l'habileté de ses rameurs. Je conduisis Rupert dans une auberge de matelots dont je m'étais procuré l'adresse; un enfant nous en montra le chemin pendant que le nègre se préparait à ramener le bateau auprès du sloop.

Nabuchodonosor fut à mon chevet dès l'aube du jour. Il m'annonça que *la Grâce et Lucie* était en sûreté, bord à bord du *Wallingford;* il exprima le désir de m'accompagner jusqu'à mon embarquement. Je lui permis de me suivre à quelque distance; car la présence d'un domestique noir aurait pu m'empêcher de trouver une place sur le gaillard d'avant.

J'étais tellement empressé de trouver un navire, que je ne m'arrêtai pas à visiter la ville. Rupert aurait voulu en connaître les curiosités; mais je fis la sourde oreille, et parvins à m'en faire accompagner. Tout individu inexpérimenté nous eût pris, en nous voyant passer, pour deux jeunes et vigoureux mousses qui, au retour d'un voyage lucratif, propres et convenablement vêtus, parcouraient les quais en admirateurs.

Le commerce d'Amérique avait une activité surprenante en 1797, malgré la guerre qui divisait la France et l'Angleterre. A chaque marée, des bâtiments entraient ou sortaient. Nous nous dirigeâmes vers Fly-Market (le marché de la Mouche), dans le voisinage duquel on nous avait dit que nous trouverions des bâtiments de la compagnie des Indes. Plutôt que de traverser simplement l'océan Atlantique, nous préférions faire un voyage sur un de ces vaisseaux, à cause de la longueur du voyage et de la supériorité de construction.

J'avais les yeux tout ouverts; je voyais pour la première fois des trois-mâts, et jamais amateur des arts ne s'est extasié à la vue d'un tableau ou d'une statue avec plus d'enthousiasme que j'en éprouvai à l'aspect imposant des navires. J'avais à Clawbonny un petit modèle que j'avais étudié avec mon père assez parfaitement pour connaître les noms de tous les cordages, et pour avoir quelques idées de leur destination. Ces notions élémentaires m'étaient alors d'une grande utilité; seulement, il m'était difficile de distinguer sur une grande échelle les agrès que j'avais observés dans des proportions amoindries. Au milieu de l'inextricable labyrinthe de cordes qui montait vers les cieux, je reconnus les haubans, les étais, les vergues, mais il me fut impossible de définir le reste des manœuvres courantes. Il était midi quand nous approchâmes d'un joli petit vaisseau de quatre cents tonneaux, qu'on appelait *le John*. Je le qualifie de petit, quoique à cette époque on le regardât comme étant d'une grandeur remarquable. *Le Manhattan*, qui l'emportait de beaucoup sur les autres bâtiments du port, n'était que d'environ sept cents tonneaux, et peu de bâtiments de la compagnie des Indes en jaugeaient plus de cinq cents. J'ai encore *le John* devant les yeux après un intervalle de près de cinquante ans. C'était un navire étroit, dont les mâtereaux et les cordages étaient peints de couleur blanche. En y entrant, nous trouvâmes les officiers occupés à surveiller les arrimeurs. Le premier lieutenant, qui s'appelait M. Marbre, cligna de l'œil en regardant le capitaine aussitôt qu'il nous aperçut.

— Entrez, entrez, messieurs, dit-il d'un ton encourageant. Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la province?

Cette question excita une hilarité générale. Je vis qu'il fallait avoir de la résolution, et je répondis :

— Nous avons quitté la maison hier au soir, espérant trouver place sur l'un des navires qui partent cette semaine.

— Pas cette semaine, mon fils, dit M. Marbre d'un ton enjoué, nous comptons du dimanche au dimanche, et nous partirons la semaine prochaine seulement. Comment avez-vous quitté vos parents?

— Je ne les ai plus, répliquai-je. J'ai perdu ma mère il y a quelques mois, et mon père, le capitaine Wallingford, est mort il y a quelques années.

Le patron du *John* était un homme d'une cinquantaine d'années, haut en couleur, marqué de la petite vérole; il avait un air dur qui dénotait peu de sensibilité. Toutefois, il en manifesta en entendant prononcer le nom de mon père. Il quitta ses occupations, vint à moi, et me regarda avec bienveillance.

— Etes-vous le fils du capitaine Miles Wallingford, demanda-t-il à voix basse, de Miles Wallingford qui demeure en amont de l'Hudson?

— Oui, monsieur. Il n'a laissé qu'un fils et une fille; et, quoique j'aie des ressources suffisantes, je désire suivre les traces de mon père, comme bon marin et comme honnête homme.

Je prononçai ces paroles d'un ton mâle et avec une ardeur qui fit sans doute un bon effet, car, après m'avoir secoué cordialement la main, on m'invita à entrer dans la cabine, où le dîner était servi; inutile de dire que Rupert partagea ces faveurs. Les explications vinrent ensuite. M. Robbins, capitaine du *John*, avait fait son apprentissage avec mon père, pour lequel il conservait un profond respect. Il avait été ensuite second à bord du même bâtiment, et paraissait lui avoir de grandes obligations. Il ne me fit pas subir un rigoureux interrogatoire, et trouva tout naturel que le fils unique de Miles Wallingford voulût être marin.

Pendant le dîner, il fut convenu que Rupert et moi nous ferions partie de l'équipage en qualité de novices, et le contrat fut signé aussitôt que nous fûmes à terre. J'eus la satisfaction d'inscrire Miles Wallingford sur les rôles de l'équipage, à raison de dix-huit dollars par mois; le salaire mensuel des matelots était alors de trente à trente-cinq dollars. On engagea également Rupert; mais le capitaine Robbins réduisit sa paye à treize dollars.

— Il est impossible, dit-il en plaisantant, que le fils d'un ecclésiastique vaille autant que celui d'un de nos meilleurs capitaines.

Nous revînmes coucher à l'auberge, et prîmes congé de Nabuchodonosor, qui devait repartir avec le sloop et donner de nos nouvelles à la famille.

Le lendemain, nos bagages furent transportés à bord du *John*. Le capitaine nous paya trois mois d'avance et nous fit revêtir le costume de notre nouvelle profession. Rupert alla flâner sur le pont et fumer un cigare, pendant que j'explorais le navire; le capitaine et le lieutenant souriaient à mes mouvements, et j'entendis M. Robbins dire au premier lieutenant :

— Il me semble voir le vieux Miles Wallingford en personne.

J'avais appris aux officiers que je connaissais les noms et usages des principaux cordages, et ce fut avec orgueil que je compris M. Marbre quand il s'écria d'une voix retentissante :

— Allons, Miles, montez au mât, dépassez les drisses du petit perroquet, et tendez-nous-en un bout pour qu'on puisse haler ce nouveau cordage.

Je m'élançai la tête bouleversée par cet ordre compliqué, quoique j'eusse passablement l'idée de ce que j'avais à faire. Je dépassai les drisses sans difficulté, et avec l'aide du premier lieutenant je passai avec succès la nouvelle manœuvre. Ce fut le premier service que je remplis à bord, et j'en fus plus fier que de tous ceux qu'on me confia dans la suite. Pendant que je travaillais, Rupert était appuyé contre le pied de l'étai du grand mât, et fumait son cigare avec la gravité d'un bourgmestre. Son tour vint ensuite. Le capitaine l'envoya chercher, et le chargea de copier des lettres. Rupert avait une belle main et écrivait vite. Le soir j'entendis le premier lieutenant dire au second :

— Le fils du prêtre va devenir le commis du capitaine. Le vieillard a l'habitude d'écrire sur la même page dans tant de sens différents qu'il ne se reconnaît plus, et je ne serais pas étonné qu'il installât ce jeune homme près de lui, avec une plume derrière l'oreille, pendant toute la traversée.

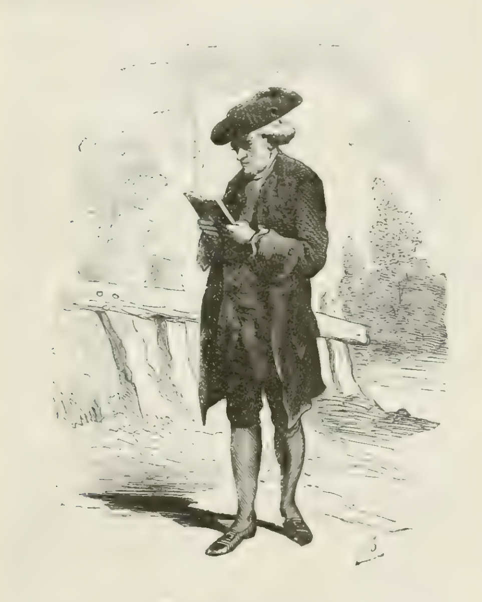
Je passai en haut des mâts la plus grande partie des trois premiers jours. Mes occupations me charmaient. Je ferlai de mes propres mains le perroquet volant d'artimon, et les fonds de la voile étaient assujettis d'une manière qui frappa celui qui, cinq minutes après, toucha la maîtresse garcette pour larguer; car il vint à pleuvoir, et l'on déploya les voiles pour les faire sécher. Quand on les roula de nouveau, j'arrangeai seul les trois perroquets volants. Mon père m'avait appris à faire un nœud plat, un nœud de bouline, une clef, deux demi-clefs,

et les connaissances que j'avais acquises sur mon modèle de navire me valurent les compliments de M. Marbre, vieux marin endurci et peu flatteur.

— Je n'ai jamais rencontré, dit-il, plus de maturité dans un novice.

Cependant Rupert continua d'être employé au bureau. Il eut un jour de congé et en profita pour aller à terre, après avoir revêtu le costume qu'il avait apporté de Clawbonny. Dans l'après-midi, je m'échappai pour aller à la poste; mais comme je n'en savais pas exactement le chemin, je remontai jusqu'à Broadway. En ce temps-là, tous les gens comme il faut, ou soi-disant tels, se promenaient à l'ouest de cette rue, depuis la Batterie jusqu'à l'église de Saint-Paul; c'était le rendez-vous général, entre midi et deux heures et demie, quand le temps le permettait. J'y vis Rupert qui frayait sans gêne avec les fashionables, et qui avait bonne façon, en dépit de son habit provincial. Je le suivis et j'attendis que nous fussions dans un lieu écarté avant de lui adresser la parole; car je connaissais assez son caractère pour savoir qu'en présence du beau monde il se sentirait honteux d'avoir des relations avec un matelot.

Rupert entra à la poste et reparut tenant une lettre à la main. Je n'hésitai plus à l'aborder.



M. Hardinge le pasteur.

— Vient-elle de Clawbonny? demandai-je avec empressement. Elle est sans doute de Lucie?

— Elle vient de Clawbonny; mais elle est de Grâce, répondit-il avec un léger changement de couleur. J'avais prié la pauvre enfant de me donner des nouvelles, et quant à Lucie, ses pattes de mouches sont tellement irrégulières que je ne me soucie pas de les voir.

Je me sentis offensé que ma sœur écrivît à un autre jeune homme que moi. A la vérité, c'était un ami intime, un compagnon d'aventures, presqu'un frère, et j'étais venu à la poste pour chercher une lettre de la sœur de Rupert, qui, tout en pleurant sur le quai, m'avait exactement promis la même chose. Mais que votre propre sœur écrive à un autre jeune homme, ou que la sœur d'un autre jeune homme vous écrive, ce sont deux cas différents. J'allai au bureau et je revins avec un air de dignité offensée, tenant à la main une lettre de Lucie.

Au reste, le contenu de ces lettres n'avait rien qui pût blesser notre délicatesse; elles étaient écrites simplement, et exprimaient sans arrière-pensée le dévouement sincère d'une amitié d'enfance. J'ai aujourd'hui les deux épîtres devant les yeux, et je les transcris; c'est le moyen le plus court de communiquer au lecteur l'effet que notre disparition produisit à Clawbonny. Celle de Grâce était conçue en ces termes :

« Cher Rupert,

» Clawbonny était bouleversé dès neuf heures du matin, et à juste raison. En voyant les alarmes de votre père, je lui ai tout conté et je lui ai donné vos lettres. Je le dis à regret, il a pleuré! Puissé-je ne le voir jamais dans un pareil état! Les larmes de deux jeunes filles, comme Lucie et moi, sont de peu d'importance; mais, Rupert, il est triste de voir pleurer un vieillard que nous aimons et respectons, un ministre de l'Evangile. Il ne nous a pas reproché notre silence, disant que nous avions été dans l'obligation de tenir nos serments. Je lui ai dit que vous aviez voulu mettre sa responsabilité à couvert, mais il n'a pas semblé goûter cette raison. Est-il trop tard pour revenir? Le bateau qui vous a emmenés peut servir à votre retour, et quelle joie aurions-nous tous à vous revoir! J'écris pour l'un aussi bien que pour l'autre, mais j'adresse ma lettre à Rupert parce qu'il m'en a prié instamment. Partout où vous irez, mes amis, rappelez-vous les instructions que vous avez reçues dans votre enfance, et songez que nous nous intéressons à votre conduite et à votre bonheur.

» Votre affectionnée,

» Grace Wallingford. »

Lucie s'était expliquée plus ouvertement :

« Mon cher Miles,

» J'ai pleuré pendant plus d'une heure après votre départ, et maintenant que les premiers moments sont passés, je me reproche d'avoir tant pleuré pour deux étourdis comme vous. Grâce a instruit mon cher père, qui a été au désespoir. Ces nouvelles suffiront sans doute pour vous ramener auprès de nous. J'ignore quelle réception vous attend; car M. Hardinge parle peu quand il est gravement affecté. Grâce et moi, nous ne faisons que penser à vous. En tout cas, ne manquez pas d'écrire avant de vous embarquer, si toutefois vous vous embarquez, ce que vous ne ferez pas, j'en ai la ferme conviction.

» Adieu.

» Lucie Hardinge. »

« *P. S.* La mère de Nabuchodonosor déclare que, si son fils n'est pas de retour samedi soir, elle ira à sa recherche. Elle n'a jamais eu de marrons dans sa famille, elle ne veut pas en voir; mais je présume que nous le reverrons bientôt, et qu'il nous apportera des lettres. »

Nabuchodonosor avait pris congé de nous, mais nous ne l'avions chargé d'aucune missive. Je fus fâché de cet oubli quand il n'était plus temps de le réparer, et pensai toute la journée au désappointement qu'éprouverait Lucie quand elle verrait revenir le nègre les mains vides. Rupert me laissa au milieu de la rue, et je fus confirmé dans l'opinion qu'il ne voulait pas être vu avec un matelot. Je me dirigeai rapidement vers le vaisseau, et j'avais atteint le quai, quand, au détour d'une rue, je rencontrai subitement M. Hardinge. Mon tuteur marchait lentement, la tête basse, le visage triste et les yeux fixés sur tous les navires qui passaient, comme pour nous chercher. Il me jeta un coup d'œil vague, mais j'étais tellement défiguré par mes nouveaux habits qu'il ne me reconnut pas. Son attention se reporta immédiatement du côté des bâtiments, et je fus bientôt hors de la portée de ses regards.

Le soir j'eus le bonheur d'être sous voile dans un navire garni de tout son gréement. Profitant de la marée et d'un vent favorable, *le John* quitta le quai avec son foc, sa voile d'étai de hune, sa voile de brigantine, et descendit jusqu'à la Batterie. Il jeta l'ancre dans l'autre canal à un demi-mille du continent. Dans l'après-midi, l'équipage se rendit à bord. Il se composait de marins dont la moitié étaient Américains, et dont chacun des autres appartenait à une nation différente. M. Marbre les examina en connaisseur, et à ma grande surprise il dit au capitaine qu'il y avait en eux de l'étoffe. Il était meilleur juge que moi, car je n'avais jamais vu une bande de vauriens moins propres à inspirer la confiance; mais un matelot qui arrive à bord, après un mois d'excès, diffère moralement et physiquement de celui qui est en mer depuis une semaine.

Je commençai à regretter de n'avoir pas vu la ville. En 1797, New-York n'avait guère plus de cinquante mille habitants; cependant c'était alors déjà la merveille des Etats-Unis. Je fus installé avec Rupert dans une place assez commode. Nous n'avions à souper que du chevreau que nous mangions à la gamelle, ce qui était assez désagréable à des gens qui avaient contracté l'habitude des assiettes, des fourchettes, des couteaux et autres superfluités. Pendant mon premier souper à bord, je me rappelai plusieurs fois les petites mains de Grâce et de Lucie, la propreté des assiettes et des verres, et les pinces à sucre en argent. Les nappes, les serviettes et l'argenterie étaient alors inconnues en Amérique; excepté dans la haute aristocratie, où elles ne paraissaient même qu'aux grands jours de fête.

J'eus l'honneur de monter la garde avec un vieux Suédois qui naviguait depuis longtemps. Le vent était faible, le navire dans un bon mouillage, de sorte que mon compagnon s'étendit sur une planche, et s'endormit, après m'avoir recommandé de le réveiller s'il arrivait quelque chose. Quant à moi, je me promenai sur le pont avec autant d'importance que si j'eusse été chargé du salut de l'Etat. J'examinai

successivement les mâts et les bossoirs, et ces deux heures de quart s'écoulèrent agréablement dans ces fructueuses occupations.

Vers dix heures du matin, le pilote vint à bord, et tout l'équipage fut appelé sur le pont pour lever l'ancre. Le cuisinier, le mousse de la chambre, Rupert et moi, nous fûmes chargés d'abattre les cosses du câble, puis je montai au mât pour larguer le petit hunier. Rupert devait m'accompagner; mais il prit la route du trou de chat, et j'eus à m'occuper à la fois des deux bras de la vergue. Quelques instants après, le navire appareillait. Au moment où je passais la manœuvre, une forte brise du nord-ouest enflait les voiles, et je me réjouissais de l'idée d'être en route pour Canton. Quand nous partîmes, Rupert,



Entrée de Miles et de Rupert à bord du *John*.

qui était dans les haubans, me montra du doigt un canot à cent pieds du bâtiment. Monsieur Hardinge y était; personne du bord ne l'avait aperçu, et *le John* s'éloigna rapidement. La dernière fois que je vis mon vénérable tuteur, il était debout, la tête nue, les bras étendus, comme pour nous conjurer de ne pas l'abandonner.

Rupert, effrayé, se sentant coupable, s'empressa de descendre dans l'entre-pont. Le navire fit son abatée avec tant de vitesse que les voiles de l'arrière dérobèrent bientôt M. Hardinge à mes yeux. Je me cachai derrière la tête du mât, et je sanglotai pendant quelques minutes. Quand un ordre du second me rappela sur le pont, le canot était déjà à une grande distance à l'arrière, et il avait évidemment renoncé à nous aborder. Je ne sais si je fus soulagé ou attristé par cette circonstance.

CHAPITRE IV.

BRUTUS.

Dans les choses du monde il est une marée
Dont il faut calculer la force et la durée,
Qui peut en profiter est sûr de réussir;
Mais quand le voyageur ne sait pas la saisir,
De récifs en récifs sa barque ballottée
Disparaît à la fin sous la vague agitée.
Voguant en pleine mer, courageux matelots,
Laissons-nous entraîner au mouvement des flots,
Ou nous nous préparons d'inutiles souffrances,
Et c'en est fait de Rome et de nos espérances.

SHAKSPERE, *Jules César*.

Quatre heures après, le navire traversait la barre et commençait son long voyage. Nous suivîmes une ligne diagonale pour sortir de l'anse formée par les côtes de Long-Island et de New-Jersey, et nous perdîmes la vue de la terre sur les deux heures et demie. Je contemplai longtemps les hauteurs de Naverink qui disparaissaient à l'ouest comme des nuages chassés par le vent; mais un matelot qui quitte sa terre natale n'a ni l'envie ni le loisir de s'abandonner au sentiment. Il faut placer l'ancre dans les bossoirs, déployer et lover les câbles, peser à joindre les apparaux des bonnettes, placer fréquemment des cercles de boute-hors et se livrer à cent autres travaux qui nécessitent la plus grande activité. Je fus occupé jusqu'à la nuit. On me désigna pour le quart de bâbord, et je dus à la bonne volonté que j'avais déjà déployée d'être choisi le quatrième par le premier lieutenant qui commandait ce quart. Rupert fut pris le dernier par le capitaine pour faire le quart sous les ordres du second lieutenant.

— Je vois que nous nous entendrons bien ensemble, Miles, me dit M. Marbre pendant la veille, car vous avez du vif argent dans les veines. Quant à votre ami, il ne se rendra utile qu'en barbouillant du papier. Soyez sûr que pendant la traversée il usera plus d'encre que de goudron.

Je trouvai étrange que Rupert, qui s'était mis en avant dans tous les préparatifs de notre escapade, s'effaçât si complétement dès les premières épreuves. Mon intention n'est pas de décrire minutieusement mon premier voyage. Ce serait allonger inutilement mon récit, et rendre ma tâche aussi pénible pour le lecteur que pour moi. Je ne dois pourtant pas omettre une circonstance qui se passa trois jours après notre départ. Le vaisseau était en bon état, à deux cents lieues au moins de la terre, quand on entendit un bruit dans la cale où le cuisinier était descendu pour prendre de l'eau.

— Je distingue la voix de deux nègres, s'écria M. Marbre après avoir écouté un instant et s'être assuré que le maître d'hôtel mulâtre était sur le pont, descendez, Miles, et voyez quel est l'Africain qui nous a abordés cette nuit.

Je me préparais à obéir, lorsque Caton le cuisinier sortit de l'écoutille traînant après lui un autre nègre qu'il avait saisi par les cheveux. Dans la physionomie bouleversée de ce dernier, je reconnus à mon grand étonnement celle de Nabuchodonosor Clawbonny. Il s'était glissé à bord avant que le vaisseau n'appareillât, et était resté caché au milieu des barils d'eau.



M. Marbre, premier lieutenant à bord du *John*.

Il avait vécu de pain d'épice et de pommes de terre cuites dont ses poches étaient garnies; mais comme ses provisions étaient épuisées depuis vingt-quatre heures, il eût été forcé de se montrer spontanément si le cuisinier ne l'avait découvert. Dès qu'il fut sur le pont, Nabuchodonosor promena les yeux autour de lui avec anxiété, pour calculer la distance qui le séparait de la terre, et, ne voyant que l'eau de tous côtés, il fit une grimace de satisfaction. M. Marbre irrité lui donna sur l'oreille un coup qui eût renversé un blanc, mais que Nabuchodonosor soutint sans être ébranlé.

— Ah ! vous êtes un nègre ? s'écria le second, qui avait l'air d'être outragé par l'impassibilité du noir. Voilà pour vous ! Nous allons voir si vous êtes de bonne race.

Le premier coup avait porté sur le crâne, partie invulnérable chez les noirs; mais le second fut appliqué sur l'os de la jambe, et Nabuchodonosor se rendit aussitôt. J'intervins en disant à M. Marbre avec tout le respect dû par un novice à son supérieur quelle était la véritable position de Nabuchodonosor. Cette révélation me coûta cher par la suite, car, pendant le reste de la traversée, on se divertit aux dépens du matelot qui avait un domestique. Si je ne m'étais concilié l'estime de tous par mon zèle et mon activité, il est probable que les plaisanteries auraient été plus vives et plus piquantes. Telles quelles, elles ne laissèrent pas de me déplaire; et il fallut toute l'affection que je portais à Nabuchodonosor pour m'empêcher de me venger sur lui en le rossant d'importance. Et pourtant quelle était sa faute comparativement à la mienne ? Il avait suivi son maître par attachement plutôt que par amour pour les aventures, et moi j'avais brisé tous les liens du cœur pour m'abandonner à mes penchants !

Le capitaine arriva sur le pont, et, trouvant avantageux d'avoir gratuitement les services de ce jeune nègre athlétique, il le reçut en grâce sans difficulté. Au bout d'une heure, Nabuchodonosor eut réparé ses forces par un repas abondant, et fut placé dans le quart de tribord. Je me réjouis de cet arrangement qui l'éloignait de moi et l'empêchait de me proposer à chaque instant son assistance officieuse. Je m'aperçus que Rupert n'eut pas autant de délicatesse. En questionnant Nabuchodonosor, je sus qu'il avait reconduit notre embarcation jusqu'au *Wallingford;* qu'il avait employé les deux dollars dont je lui avais fait présent à se loger dans une petite auberge, et qu'au moment du départ, il s'était glissé à bord du *John*, où il s'était caché à fond de cale.

L'apparition de Nabuchodonosor cessa bientôt d'être le sujet des conversations, et son zèle ne tarda pas à lui attirer la faveur générale. Hardi, robuste, endurci à la fatigue, il était d'une grande utilité dans tous les travaux pénibles, et même en haut des mâts; quoique moins agile qu'un blanc, il n'était nullement déplacé. Les progrès que je faisais moi-même étaient remarqués de tout l'équipage; je puis le dire sans vanité, en une semaine je fus familiarisé avec les manœuvres courantes et, malgré les plus épaisses ténèbres, je pouvais reconnaître un cordage à sa grosseur, à sa position, tout aussi bien que les plus vieux marins du bord. Je n'avais pas éprouvé la moindre atteinte du mal de mer; je ne l'ai jamais ressenti un seul instant dans toute ma vie, et rien ne mettait obstacle à mon apprentissage. Au bout d'une quinzaine de traversée, je passais les rubans de pointure du perroquet de fougue, et ceux de la misaine et de la grande voile avant que nous eussions franchi la ligne. Le premier lieutenant me mettait en avant à toute occasion; il me donnait des instructions particulières, et le capitaine ne négligeait point mon éducation. Avant d'arriver à la latitude de Sainte-Hélène, je fus en état de m'employer à la roue du gouvernail et de participer à presque tous les travaux des matelots.

Les voyages de Chine sont rarement féconds en incidents. Quand on a judicieusement choisi l'époque de l'appareillage, le navire a bon vent jusqu'à son arrivée, et le temps n'est jamais défavorable. Nous eûmes quelques grains, quelques rafales et autres tourmentes ordinaires de l'Océan; toutefois notre voyage de quatre mois s'effectua sans accident remarquable. On jeta l'ancre dans la rivière de Canton, et, lorsqu'on cargua les voiles, qui avaient été constamment déployées, il me sembla qu'elles se levaient comme un rideau de théâtre pour nous laisser voir de nouvelles scènes.

On a tant de fois décrit les Chinois, surtout dans ces derniers temps, que je ne veux pas leur consacrer de nouvelles pages. Les matelots voient avec une indifférence philosophique les habitudes et les mœurs des étrangers. Il leur semble au-dessous de leur dignité de manifester quelque étonnement à l'aspect d'une contrée inconnue. Excepté les officiers, le maître d'hôtel et le cuisinier, tous les gens de l'équipage avaient doublé pour la première fois le cap de Bonne-Espérance ; cependant ils regardaient sans émotion apparente les têtes rases, les longues queues, les yeux louches, les habits bariolés, les pommettes saillantes et les souliers épais de la population indigène. La plupart prétendaient même avoir vu en différentes contrées des modes et des tournures plus singulières; car il est de règle que le matelot comprenne toutes les merveilles possibles dans le dernier voyage qu'il a fait, celui qu'il accomplit dans le moment même n'ayant à ses yeux rien que d'excessivement vulgaire. En partant de ce principe, mon voyage de Canton devrait être pour moi le *nec plus ultra* du merveilleux, puisque c'est le point de départ et le générateur de toutes mes observations subséquentes; mais l'amour de la vérité m'oblige à déclarer que ce fut précisément celui qui eut le moins de péripéties.

Nous passâmes quelques mois en rivière, recevant des thés, des nankins, des soies, à mesure que notre subrécargue pouvait s'en procurer. Pendant tout ce temps, nous ne vîmes pas plus de Chinois que n'en voient ordinairement les étrangers. J'allais fréquemment aux factoreries avec le capitaine, dont je conduisais le canot, et Rupert travaillait à terre ou dans la cabine, sous la direction du subrécargue. J'appris à me servir du maillet à fourrer, de l'épissoir, de la manivelle, de l'aiguille et de la paumelle. Les officiers mettaient une sorte d'amour-propre à me rendre digne de mon père le capitaine Wallingford. J'avais eu occasion de leur apprendre que le bisaïeul de Rupert Hardinge avait été capitaine d'un vaisseau de ligne; mais M. Kite, le second lieutenant, refusa de le croire, et M. Marbre, en admettant la possibilité du fait, ajouta qu'il était facile de voir qu'il y avait deux générations d'ecclésiastiques entre ce capitaine et son arrière-petit-fils. Rupert semblait condamné à n'être jamais qu'un commis.

Nos écoutilles furent raccommodées et nous remîmes à la voile au printemps de 1798. Notre navire arriva en peu de temps aux Indes orientales; il entrait dans l'Océan indien, quand il nous arriva une aventure qui mérite d'être rapportée.

Nous avions passé de bonne heure le détroit de la Sonde, et nous avions bien marché pendant la journée, malgré le brouillard. Vers le coucher du soleil, l'horizon s'éclaircit, et nous vîmes deux petites voiles qui semblaient se diriger vers la côte de Sumatra. A leur gréement et à leur dimension, on les reconnut pour des praux. Ils étaient si éloignés et gouvernaient si évidemment vers la terre qu'ils n'éveillèrent les soupçons de personne. Dans ces parages, les praux inspirent ordinairement de la défiance; mais la mer en est couverte, et la plupart sont inoffensifs. La nuit vint peu de temps après l'apparition de ces deux bâtiments.

M. Marbre était chargé du quart de minuit à quatre heures; pendant ce temps, il tomba une pluie fine. *Le John* était orienté au plus près, et portait des perroquets volants. Comme la nuit promettait d'être tranquille, la plupart des hommes de quart dormaient sur le pont. Pour moi, quoique les jeunes gens soient assez disposés au sommeil, je n'avais pas fermé les yeux, et je me promenais sur le passavant du vent; je songeais à Clawbonny, à Grâce et à Lucie, dont l'image s'offrait souvent à mon esprit. M. Marbre ronflait paisiblement sur les cages à poules.

Tout à coup j'entendis un bruit bien connu des marins, celui d'une rame qui retombe dans un canot. Mon imagination était si complétement absorbée par mes souvenirs, que je n'en éprouvai pas plus de surprise que si nous avions été dans un port, entourés de bâtiments de toute espèce; mais, après un moment de réflexion, je regardai attentivement autour de moi. Immédiatement sous le bossoir du vent et à la distance d'une encâblure, j'aperçus une embarcation que je reconnus pour un prau. Je m'écriai immédiatement :

— O hé ! une voile nous aborde.

M. Marbre se leva aussitôt. Il m'a dit plus tard qu'en ouvrant les yeux, il avait aperçu de suite les étrangers; il avait trop d'habitude pour ne pas donner des ordres sans plus ample examen.

— Au large ! cria-t-il à l'homme qui tenait le gouvernail. Tout le monde sur le pont ! Brassez carré, capitaine Robbins ! Monsieur Kite ! voilà ces diables de praux qui nous abordent.

A l'instant même tout le monde fut en mouvement. Quand il s'agit d'un danger réel, les matelots se réveillent avec une promptitude surprenante. En moins d'une minute, tous nos gens étaient sur le pont, quoique la plupart n'eussent que leur chemise et leur pantalon. M. Marbre ordonna de larguer en bande toutes les écoutes, et j'entendis le capitaine demander sa poudrière. Cinq ou six vieux matelots détachèrent nos quatre canons de tribord que nous avions chargés à mitraille dans le détroit de Banca, par mesure de précaution contre les pirates. Le capitaine s'approcha du second canon de l'avant et le pointa.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, monsieur Marbre ? dit-il avec hésitation.

— Moi me tromper, capitaine Robbins ! vous pourriez canonner pendant une semaine toutes les îles que nous venons de dépasser, et vous seriez sûr de ne pas tuer un seul honnête homme.

Le coup partit presque immédiatement après; mais les praux ne changèrent pas leur course. Le capitaine prit sa lunette de nuit, et je l'entendis dire à voix basse à Kite que l'équipage des praux était nombreux. On donna l'ordre d'ouvrir le coffre aux armes, et j'entendis le cliquetis des piques d'abordage, qu'on détachait du gui de baume, et qui tombaient sur le pont. Tout cela était de sinistre présage; et je commençai à penser que nous aurions à soutenir un rude combat, à la fin duquel on nous couperait la gorge à tous tant que nous étions.

Les praux cherchaient à entrer dans nos eaux et à se placer sous notre arrière pour éviter notre bordée. Comme le vent fraîchissait de manière à nous donner une avance de quatre ou cinq nœuds, le capitaine se décida à virer de bord. Les praux virent notre manœuvre, l'imitèrent, et parurent vouloir s'approcher de notre bossoir du vent. Il s'agissait d'éviter leur abordage, et notre salut dépendait de notre sang-froid. Le capitaine se conduisit parfaitement dans ce moment critique; il recommanda le silence le plus complet, l'attention la plus scrupuleuse et la plus stricte soumission à ses ordres.

J'étais personnellement trop intéressé à cette scène pour la voir en observateur. Sur le gaillard d'avant, nous nous attendions à chaque instant à être abordés; car l'un des praux n'était pas à plus de cent pieds, quoiqu'il eût perdu son avantage en se plaçant sous le vent de nos voiles. Kite nous avait commandé de monter dans les agrès, de repousser l'ennemi par une décharge de mousqueterie, et de présenter nos piques, quand je sentis un bras qui m'enlaçait, et une autre per-

sonne prit brusquement la place que j'occupais. C'était Nabuchodonosor qui se mettait ainsi froidement devant moi pour m'éviter le danger. J'éprouvai un certain mécontentement, quoique je fusse touché du dévouement de ce bon serviteur; mais je n'eus pas le temps de manifester mes émotions. Les équipages des praux poussèrent un cri, et nous envoyèrent la décharge d'une soixantaine d'arquebuses. L'air fut rempli de balles qui heureusement passèrent toutes par-dessus nos têtes.

Pas un homme de l'équipage ne fut blessé. De notre côté, nous lâchâmes une bordée de nos quatre canons de six livres, deux au prau le plus proche, et deux autres à la seconde embarcation, qui était encore à une encâblure de distance.

Cette dernière, qui paraissait la moins exposée, souffrit plus que l'autre. Notre mitraille avait assez d'espace pour s'éparpiller, et j'entends encore aujourd'hui les cris épouvantables des blessés. L'autre prau parut n'avoir pas été atteint. On n'y entendit aucun bruit, et il s'approcha rapidement de notre bossoir. Nous n'avions pas le temps de recharger nos canons. Une partie de l'équipage se rangea sur le gaillard d'avant, et l'autre dans l'entre-deux des gaillards. En ce moment, les pirates jetèrent le grappin. Malgré la précision avec laquelle il fut lancé, il n'accrocha qu'une enfléchure. Je m'en aperçus, et j'allais sauter dans les agrès, lorsque Nabuchodonosor me devança une seconde fois, et coupa l'enfléchure avec son couteau. Les pirates venaient d'abandonner leurs voiles et leurs rames, et s'étaient levés pour grimper le long de nos flancs. Le dégagement inattendu du grappin leur fit éprouver une violente secousse qui en renversa une vingtaine. *Le John*, qui avait toutes voiles dehors, dépassa le prau et le laissa immobile dans ses eaux. Toutefois les deux vaisseaux étaient si près l'un de l'autre que les hommes postés en arrière virent distinctement les figures basanées de leurs ennemis. De suite on donna l'ordre de virer. On mit la barre dessous, et le navire vint au vent au bout d'une minute. Avant de quitter les praux, nous leur envoyâmes une bordée de bâbord qui mit fin au combat. Les deux embarcations se retirèrent en se dirigeant du côté des îles. Nous feignîmes de leur donner la chasse, mais nous n'en avions pas réellement l'envie; nous étions trop heureux d'en être débarrassés. Après avoir lancé une douzaine de boulets ronds, nous cessâmes notre feu et nous nous orientâmes au plus près, en faisant route vers le sud-ouest.

Il ne faut pas supposer que l'équipage se livra immédiatement au sommeil. Nabuchodonosor fut le seul homme qui alla se coucher, car il ne manquait jamais une occasion de manger ou de dormir. Le capitaine nous félicita, nous distribua du grog, et releva le quart, comme si rien n'eût dérangé la régularité de nos manœuvres. Accompagné du premier et du second lieutenant, il examina les avaries, qui étaient insignifiantes. Les réparations ne consistèrent que dans le remplacement de quelques cordages.

L'équipage entier était fier de sa conduite et tous les hommes reçurent des éloges, à l'exception de Nabuchodonosor. Je parlai de son courage à M. Marbre, sans pouvoir lui faire partager la satisfaction, je dirai même l'admiration que j'éprouvais. Une longue expérience m'a appris depuis que, de même que l'argent des riches attire à lui l'argent des pauvres, de même les exploits des gens inconnus servent à grossir la renommée de ceux qui sont en évidence. Cette vérité s'applique aux nations, aux races, aux familles aussi bien qu'aux individus. Le pauvre Nabuchodonosor, appartenant à une couleur injustement proscrite, ne pouvait jamais, suivant les idées généralement adoptées, se placer sur la même ligne qu'un blanc.

Un jour après l'affaire des praux, chacun de nous commença à gasconner. Le capitaine et M. Marbre lui-même n'échappèrent pas à cette manie épidémique. Le résultat de toutes ces fanfaronnades fut de convertir cette affaire en un superbe fait d'armes, et il figura plus tard dans les journaux comme une des plus belles actions de la marine américaine.

Nous étions par le cinquante-deuxième degré de latitude, quand le vent souffla du sud-ouest, et nous amena un brouillard épais. Le capitaine se mit en tête qu'il serait favorisé par les courants en se rapprochant des côtes de Madagascar. En conséquence, on boulina le navire, et l'on courut la bordée du nord-ouest, en faisant de cinquante à cent milles par jour. Nous nous attendions à chaque heure à voir la terre. Enfin nous aperçûmes des montagnes d'une hauteur prodigieuse qui paraissaient très-éloignées, mais que nous reconnûmes plus tard être à une grande distance dans l'intérieur du pays. Le capitaine avait une théorie particulière sur les courants de cette partie de l'Océan, et, après avoir déterminé la place de l'un des pics à l'aide d'une boussole, il demeura convaincu que nous gagnions au vent avec une vitesse sensible. Le capitaine Robbins avait d'excellentes intentions; mais il était d'un esprit borné, et, quand les gens bornés se mêlent de concevoir des théories, ils ont rarement du succès dans la pratique.

M. Marbre essaya de lui faire quelques représentations en lui montrant un promontoire qui était à peu près sous notre bossoir du vent. Le capitaine entreprit de lui prouver par de longs raisonnements que les courants nous porteraient à dix lieues au sud-ouest de ce cap avant le lendemain matin.

Je faisais partie du quart de diane, et quand j'arrivai sur le pont, à quatre heures, le vent n'avait pas changé. M. Marbre ne tarda pas à paraître dans le vibord, et entama la conversation avec moi. Il lui arrivait souvent de m'entretenir familièrement, et d'oublier même la différence de notre position réciproque, sur mer du moins, car à terre j'avais un avantage considérable sur lui. Il dérogeait parfois à sa dignité de premier lieutenant, au point de m'appeler monsieur; inadvertance qui coupait court à nos entretiens, et dont je payais toujours les frais. Un jour il se vengea de cette qualification égalitaire en s'interrompant brusquement pour m'ordonner, du ton le plus aigre, de descendre des bonnettes sur le pont, quoiqu'il fallût les replacer dans le cours du même quart. La dignité blessée manque souvent de prévoyance et n'est pas toujours conséquente.

— Voilà une belle nuit, dit M. Marbre, et suivant le capitaine, notre marche est favorisée par un courant d'ouest. Le capitaine Robbins, avec lequel je voyage pour la troisième fois, a une prédilection particulière pour les courants. Il s'imagine que l'Océan est rempli de Mississipis, et que, s'il pouvait trouver la source d'un de ces fleuves prétendus, il n'aurait qu'à se laisser aller pour faire le tour du monde... Mais quel diable de bruit est-ce que j'entends?

— On dirait, monsieur, que c'est celui de l'eau sur des rochers.

— Qu'on se prépare à virer! cria M. Marbre, courez appeler le capitaine!... Lof tout! que tout le monde se lève!

Une scène de confusion s'ensuivit. Le capitaine et le second lieutenant arrivèrent, et demandèrent de quoi il s'agissait. M. Marbre invita tout l'équipage au silence, et, à en juger par le bruit, nous étions au milieu d'un amas de récifs.

— Soit paré à mouiller l'ancre! s'écria le capitaine; laisse tomber, et cargue les voiles! Jetez l'ancre aussitôt que vous pourrez, monsieur Kite!

Nous ne nous attendions pas à trouver le fond, et nous fûmes très-étonnés de le rencontrer à six brasses seulement. On vérifia l'exactitude de nos calculs avec la sonde, et nous acquîmes la certitude d'être non-seulement au milieu des brisants, mais encore à peu de distance des côtes.

CHAPITRE V.

On nous jeta dans une barque frêle,
N'ayant ni mâts, ni voiles, ni palans,
Où nous étions entassés pêle-mêle.
De ses vieux ais la mer battait les flancs.
Même les rats l'abandonnaient en troupe,
Et par instinct fuyaient épouvantés;
Déjà la vague inondait la chaloupe,
Quand loin du bord nous fûmes transportés.

SHAKSPERE, *la Tempête*.

Aussitôt qu'on eut cargué toutes les voiles et qu'il n'y eut plus rien à faire à bord, le calme de la mort régna parmi nous. Le sens de l'ouïe paraissait absorber toutes nos facultés, car c'était surtout par l'oreille que nous pouvions juger de notre position. Nous semblions être près d'un endroit où le ressac se brisait contre la terre, et les sons creux que nous saisissions distinctement indiquaient que les cavités naturelles des rochers engloutissaient et rejetaient tour à tour les eaux jaillissantes. Ces bruits sinistres ne venaient pas seulement du côté de la terre; nous les entendions tantôt au sud, tantôt au nord-est, enfin dans tous les sens. Il y avait des moments où les mugissements de l'Océan grondaient sous notre poupe; puis ils paraissaient menacer nos bossoirs.

Heureusement le vent était faible, et nous n'avions pas à craindre la rupture du câble. Aussitôt que l'aube se montra, après deux ou trois heures d'une longue et terrible attente, nous regardâmes autour de nous avec une avidité qui tenait de la fureur. Nous distinguâmes d'abord les profils de la terre voisine, et à mesure que la lumière s'étendit dans les cieux, nous aperçûmes des falaises escarpées dans les cavernes desquelles les flots s'engouffraient par intervalles. Ces falaises, d'une hauteur immense, longeaient la côte à perte de vue, et ôtaient toute chance de salut aux matelots naufragés. De tous côtés la mer était hérissée de chaînes de rochers, de brisants et d'écueils détachés, au milieu desquels la Providence nous avait guidés pendant les ténèbres. A dix lieues au vent était le cap que M. Marbre avait reconnu le premier.

Telle fut mon arrivée à l'île de Madagascar, partie du monde encore peu connue des marins des nations chrétiennes.

L'éclat du soleil et la tranquillité de la mer rassurèrent le capitaine. Il comprit que, pour avancer sans danger, il était indispensable d'examiner la position des récifs. Aussitôt qu'il eut avalé sa tasse de café et mangé son biscuit, il appela quatre rameurs des plus robustes et descendit dans le petit canot.

Au moment où l'embarcation s'éloignait, M. Marbre m'appela à l'arrière; il avait l'air de vouloir me parler en particulier. Je le suivis dans la chambre aux provisions, où l'on venait d'arrimer tout ce qui restait d'eau dans le navire. Le premier lieutenant paraissait vou-

loir s'envelopper de mystère, et, avant de prendre la parole, il me fit un signe avec le doigt pour me recommander la circonspection.

— Maître Miles, dit-il, je regarde notre situation comme très-fâcheuse; nous sommes entourés d'eau et de rochers, et nous n'avons pas de vent pour enfler notre voile. Il n'y a pas de mal à se préparer à tout événement. Allez donc nettoyer la chaloupe avec Rupert et Nabuchodonosor. Partez sans bruit et faites diligence.

J'obéis; et pendant que j'étais à l'œuvre, M. Kite passa et désira savoir ce que je faisais. Je lui dis que j'agissais par les ordres de M. Marbre, qui vint donner lui-même des explications.

— On peut avoir besoin de la chaloupe, dit-il; car j'ai idée que le petit canot ne peut parcourir tout l'espace où la sonde nous sera nécessaire. Voilà pourquoi je fais lester la chaloupe et hisser les voiles.

M. Kite approuva ces dispositions et proposa même de la lancer pour ne pas perdre de temps. Nous y travaillâmes avec ardeur, et bientôt l'embarcation fut à flot auprès du navire. Les uns disaient que nous en aurions certainement besoin pour porter l'ancre de touée; d'autres faisaient observer qu'une douzaine de bateaux ne suffiraient pas pour découvrir le canal dont nous avions besoin.

On lesta la chaloupe avec des barils d'eau douce; elle fut mâtée; on y mit les rames et une petite boussole, pour le cas où les brouillards, si fréquents dans cette partie du monde, sépareraient l'embarcation du vaisseau. Cette besogne s'accomplit si tranquillement que personne ne conçut d'alarmes; et quand le premier lieutenant cria: Miles, passez dans la chaloupe un sac de pain, avec un peu de viande, ceux qui y travaillent peuvent avoir faim! personne ne parut se douter de ses intentions secrètes. Cependant M. Marbre m'avait donné des ordres particuliers, et je m'arrangeai pour mettre cent livres de biscuit dans la chaloupe; j'y mis un peu de viande de cochon crue, mets que les matelots sont loin de dédaigner, et le cuisinier remplit les chaudières de viande de porc.

Le capitaine revint après deux heures d'absence, et aussitôt qu'il fut le long du bord il s'écria:

— Je connais le dessous des cartes!

— Et le dessus des rochers? murmura M. Marbre.

— Nous sommes un peu trop avancés dans un remous que le grand courant fait contre la plage.

Je me demandai à moi-même ce que nous serions devenus si nous nous étions avancés un peu plus: toutefois, le capitaine croyait pouvoir dégager *le John* et on se mit en devoir de lever l'ancre. Le vent était encore excessivement faible, et devant nous était une chaîne de récifs sur laquelle roulaient de grosses lames dont l'agitation prouvait quelle est la puissance de l'Océan même dans ses moments de sommeil.

Les vagues qui se soulevaient pour retomber ensuite ressemblaient au va-et-vient de la respiration lourde de quelque monstre endormi. Il y avait par le bossoir de tribord une espèce de crique; l'eau était unie de ce côté, et M. Marbre proposa d'y jeter la sonde. Il lui semblait qu'il existait réellement un remous qui pouvait porter le vaisseau au vent à une distance de six ou huit fois sa longueur; il valait donc mieux se diriger vers la terre que de tourner l'avant du côté de la pleine mer. Le capitaine goûta cet avis, et je fus un de ceux qui reçurent l'ordre de descendre dans le petit canot pour mettre le pojet à exécution. A cinquante vergues du navire nous trouvâmes un remous sensible et une profondeur suffisante jusqu'au pied des falaises. Nous revînmes porter à bord ces bonnes nouvelles, qui réjouirent tout l'équipage. On releva l'ancre qu'on avait jetée de nouveau, et une manœuvre habilement exécutée nous plaça sous le vent des rochers, où nous nous croyions sauvés, quand le navire toucha sur un écueil avec un fracas épouvantable. Ses mouvements furent arrêtés brusquement comme par une muraille; sa coque sembla prête à se briser en pièces; les lames qui se dirigeaient vers la terre, nous rencontrant sur leur passage, s'amoncelèrent et inondèrent nos ponts. Elles soulevèrent la quille et nous poussèrent plus avant sur l'écueil avec une violence qui brisa, comme de la cire, de fortes chevilles de fer, et qui fit craquer les varangues de bois de chêne, comme si elles eussent été de saule. Le capitaine fut frappé de terreur; le désespoir lui ôta un moment la conscience de ses actions. Il ordonna d'être paré à jeter au vent l'ancre de touée qui était dans la chaloupe; mais M. Marbre lui représenta que le navire était peut-être déjà crevé. On sonda les pompes, et l'on trouva sept pieds d'eau dans la cale. Un matelot de la mer du Sud, que nous avions enrôlé à Canton, plongea sous la coque, et vint annoncer qu'un quartier de roche anguleux avait traversé les planches.

Le capitaine tint un conseil général sur le gaillard d'arrière. Le patron d'un vaisseau marchand ne peut exiger les services de son équipage lorsque le navire est décidément perdu. La cargaison garantit le payement des salaires, et lorsqu'elle n'existe plus, toute subordination disparaît. Il n'en est point ainsi sur les vaisseaux de guerre. L'État paye les matelots, sans tenir compte des accidents, jusqu'au terme de leur engagement, et la discipline militaire ne cesse jamais de régner. Le capitaine Robbins nous réunit donc tous autour de lui, y compris même Nabuchodonosor. Il pouvait à peine parler; quand il se fut remis, il nous déclara que le vaisseau était perdu sans ressource. Il attribua le sinistre aux courants, qui ne suivaient pas la direction qu'ils auraient dû suivre, d'après les calculs de la science et les principes de la logique. Cette partie de son discours ne fut pas excessivement claire; je compris que, suivant les idées du malheureux capitaine, les lois de la nature s'étaient dérangées à la suite d'un inexprimable bouleversement, tout exprès pour nous faire faire naufrage. Il nous dit que nous étions à quatre cents milles de l'île Bourbon, et qu'il croyait possible d'y aller chercher un bâtiment, de revenir et de sauver une partie de la cargaison et des agrès. Le premier effet de cette allocution fut de donner un but à nos efforts et de rendre le danger moins sensible. Nous ne songions pas à débarquer dans l'île de Madagascar, dont les habitants passaient alors pour plus sauvages qu'ils ne sont réellement. Ce fut alors que nous reconnûmes l'avantage des préparatifs que nous avions faits; s'il avait fallu les commencer dans ce moment de trouble et de confusion, nous aurions eu plus d'obstacles à surmonter, et nos efforts auraient été moins efficaces.

Le capitaine entra dans la chaloupe, et je montai le petit canot avec M. Marbre, Rupert, Nabuchodonosor et le cuisinier. Toutes les embarcations avaient des voiles, et étaient disposées de manière à pouvoir être conduites à la rame dans les calmes ou par les vents contraires.

Le premier lieutenant et le cuisinier, tous deux habiles pourvoyeurs, nous procurèrent plus d'eau et de provisions qu'il ne nous en devait revenir. On nous donna une boussole, un quart de cercle et une carte, et tout fut prêt pour le départ à midi, deux heures après le naufrage. On gagna le large, et nous eûmes occasion de voir autour de nous tant de récifs auxquels nous avions échappé, que je me sentis plein de reconnaissance envers la miséricorde divine, tout en m'aventurant sur une frêle coquille au milieu du vaste Océan. Aussitôt que nous fûmes en pleine mer, le capitaine et le premier lieutenant eurent une nouvelle discussion sur les courants. Malgré la cruelle expérience dont nous étions victimes, M. Robbins persistait à soutenir sa théorie favorite. Nous devançâmes facilement la chaloupe, et fûmes obligés de prendre des ris pour ne pas nous en séparer. Au coucher du soleil, nous étions à plus de vingt milles de la terre, et nous avions perdu de vue la côte, quoiqu'on aperçût encore au loin les montagnes de l'intérieur. Lorsque la nuit fut close et que je me vis au milieu des flots, où chaque mouvement nous éloignait davantage du continent, je pensai plus que jamais à Clawbonny, à ses soirées tranquilles, à sa table bien garnie et à ses lits moelleux. Heureusement nous ne manquions pas de vivres, et M. Marbre entama le premier un quartier de porc à moitié bouilli, avec un appétit qui faisait honneur à sa philosophie. Pour lui rendre justice, il paraissait considérer comme une bagatelle un voyage de quatre cents milles dans un petit canot, et montrait autant de calme que s'il eût encore été sur le pont du *John*.

Le vent fraîchit dans la matinée et la mer commença à briser. Nous fûmes dans la nécessité de nous écarter de la chaloupe, ou de nous en rapprocher pour éviter d'embarquer les lames. Le capitaine préféra cette dernière manœuvre, et les deux embarcations marchèrent de conserve à la portée de la voix. A l'approche de la nuit, nous avions fait, d'après notre calcul, environ cent cinquante milles, à la faveur du vent d'ouest. Notre plus grande peine était d'écoper, et nous y travaillions parfois tous les quatre. Le capitaine nous proposa de nous prendre dans la chaloupe; mais le premier lieutenant répondit qu'il se chargeait provisoirement de la direction du petit canot. Vers minuit le vent souffla par grains, et plus d'une fois il nous fallut ferler les voiles et ramer pour tenir tête à la mer. Il en résulta que nous perdîmes de vue la chaloupe. Elle avait disparu quand le soleil se leva. J'ai eu souvent l'idée que M. Marbre s'en était séparé volontairement, quoiqu'il manifestât une vive inquiétude quand il eut acquis la certitude de notre isolement. Après des recherches infructueuses, nous fîmes route au plus près du vent; ce qui nous aurait rapidement éloignés de la chaloupe, si elle avait encore été à nos côtés. Le vent tomba pendant la nuit; mais le lendemain nous l'avions droit par l'arrière, et nous filâmes six ou sept nœuds à l'heure. Ce temps favorable dura trente heures, pendant lesquelles nous dûmes faire au moins cent cinquante milles. Le quatrième jour, dès le lever du soleil, nous tournâmes avec inquiétude nos yeux vers l'orient, mais on n'y voyait pas la moindre trace de terre. M. Marbre parut éprouver un cruel désappointement; toutefois il essaya de nous rassurer en nous promettant que nous serions bientôt en vue de l'île Bourbon. Nous gouvernions à l'est avec une légère brise du nord-est. J'étais debout sur un banc du canot, et j'avais le visage du côté du sud. Tout à coup j'aperçus une espèce de mamelon lointain. J'appelai M. Marbre, il regarda avec moi; mais, ne distinguant rien, il me dit qu'il ne pouvait y avoir de terre dans cette direction, et reprit sa place pour gouverner encore à l'est.

Il m'était impossible de me tenir tranquille; je remontai sur le banc, et je vis de nouveau une éminence de terre à l'horizon. Mes protestations devinrent si pressantes, que M. Marbre consentit à gouverner pendant une heure dans la direction que je lui indiquais.

— Ce temps suffira pour vous fermer la bouche, dit le lieutenant en consultant sa montre; et puis vous ne m'importunerez plus.

Pour bien employer l'heure qui m'était accordée, je me plaçai à côté de mes compagnons, et nous ramâmes avec ardeur. J'attachais tant d'importance à chaque brasse de la distance parcourue, que je ne me

dérangeai pas. M. Marbre lui-même continuait à regarder à l'est, dans l'espérance de rencontrer la terre de ce côté.

— Arrêtez! nous dit-il, l'heure est passée; et le cœur palpitant je m'élançai sur le banc. L'éminence que j'avais remarquée était distincte; je m'écriai : —Terre ! terre! M. Marbre sauta sur le banc et se rendit à l'évidence.

Nous reprimes nos rames avec un redoublement d'énergie. Le canot fila rapidement, et vers les cinq heures du soir, nous nous trouvâmes à quelques lieues de l'île Bourbon, que nous avions failli laisser au sud pour nous égarer sans ressource dans l'immensité de l'Océan. Au calme qui avait régné toute la nuit succéda une fraîche brise du sud. Comme nous avions le vent debout, nous courûmes des bordées à l'abri de la côte. A dix heures, nous étions à un mille du rivage, mais nous jugions périlleux d'atterrir dans l'obscurité. Le vent vint à souffler avec tant de violence que nous avions peine à tenir nos voiles, quoiqu'elles fussent aux bas ris. A la pointe du jour nous pûmes débarquer dans une anse, et jamais je ne remerciai le ciel avec plus de ferveur qu'en mettant le pied sur la terre ferme.

Nous passâmes une semaine à l'île Bourbon, dans le vain espoir d'avoir des nouvelles de la chaloupe; puis nous trouvâmes un passage pour l'île de France. Les Etats-Unis n'y avaient pas encore de consul, et M. Marbre, sans crédit ni ressource, ne put obtenir un bâtiment pour aller visiter *le John*. N'ayant point d'argent, nous nous embarquâmes, M. Marbre, comme second lieutenant, nous comme matelots du gaillard d'avant, sur un navire qui venait de Calcutta et retournait à Philadelphie. On l'appelait *le Tigre*. Il passait pour un des meilleurs bâtiments de l'Amérique; et M. Digges, son commandant, avait une haute réputation de talent et d'activité. Il nous prit à son bord uniquement par esprit national; car il avait déjà trente-deux hommes d'équipage. Nous apprîmes plus tard que le capitaine Digges avait augmenté le nombre de ses matelots à Calcutta, afin de se défendre des corsaires qui venaient piller les navires américains jusque sur les côtes des Etats-Unis, sous prétexte qu'on avait violé les règlements établis entre la France et l'Angleterre. On était à l'époque où commença la quasi-guerre de l'Amérique et de la France. Toutefois, nous n'avions rien appris des hostilités, et nous nous embarquâmes sur *le Tigre* sans aucune appréhension.

Le Tigre mit à la voile trois jours après notre arrivée à l'île de France et quinze jours après notre naufrage. Nous appareillâmes avec un vent du sud, et nous fîmes plus de cent milles pendant la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, je reçus avec Rupert l'ordre de passer les manœuvres des bonnettes du perroquet. Quand je fus dans le gréement, j'aperçus par notre bossoir du vent deux petites voiles que je reconnus immédiatement pour celles de la chaloupe du *John*. Je ne puis exprimer l'émotion que j'éprouvai à cette apparition inattendue; je m'écriai : Une voile! j'empoignai un galhauban du kakatoës, et je descendis sur le pont en une seconde. J'avais l'air tout effaré; car M. Marbre, qui commandait le quart, fut obligé de me secouer rudement pour obtenir de moi une explication. Aussitôt que je la lui eus donnée, il fit rentrer les bonnettes, brasser les vergues au plus près du vent, et déployer la grande voile; puis il descendit faire son rapport au capitaine Digges. Notre nouveau commandant, qui était un homme humain, eut à peine appris l'état des choses, qu'il n'hésita pas à approuver les manœuvres de M. Marbre.

Comme l'équipage de la chaloupe nous avait aperçus, il faisait force de voiles vers nous. Une heure après nous avions coiffé les huniers, et la chaloupe bien connue du *John* virait sous notre écoute. On lui jeta un câble et on la hala bord à bord. Tout l'équipage du *Tigre* fut attristé de la misérable position des nouveaux venus. Un nègre de haute taille était étendu mort au fond de la chaloupe, et on avait conservé le cadavre dans la prévision d'une extrémité terrible. Le tiers des naufragés étaient presque inanimés, et il fallait les hisser à bord comme des ballots. Le capitaine Robbins et M. Kite, hommes robustes et actifs, ressemblaient à des spectres, les yeux leur sortaient de la tête comme si quelque démon intérieur les eût poussés hors de l'orbite. Ils avaient moins souffert de la faim que de la soif, n'ayant pas eu une goutte d'eau depuis soixante-dix heures. Durant la tempête, qui avait commencé quand nous débarquions à l'île Bourbon, ils avaient été obligés de vider les barils pour alléger l'embarcation, et, par une funeste erreur, le seul qu'ils avaient conservé s'était trouvé à moitié vide. Contrariés par les vents, ils avaient dépassé l'île Bourbon, qu'ils cherchaient depuis dix jours sans pouvoir calculer ni latitude ni longitude.

Un rayon de plaisir traversa la figure du capitaine quand je lui tendis la main pour l'aider à monter sur le pont. Ses pas étaient chancelants; il s'appuyait lourdement sur mon bras. J'allais le conduire à l'arrière, quand il aperçut un pot d'étain sur un charnier. Il étendit une main tremblante vers le vase, je le lui donnai, et il en avala le contenu d'un seul trait. Il se penchait en avant pour demander encore de l'eau, quand le capitaine Digges nous rejoignit. Il donna des ordres, et tous les naufragés reçurent une petite quantité d'eau avec les plus vifs témoignages de joie. Aussitôt qu'on put leur faire comprendre la nécessité de tenir le liquide quelque temps dans la bouche avant de l'avaler, ils en éprouvèrent des effets salutaires. On leur donna ensuite du café et un peu de biscuit trempé dans du vin. De cette manière on les sauva tous; mais ils furent près d'un mois à se remettre. Le capitaine Robbins et M. Kite purent reprendre leurs occupations à la fin de la semaine; mais on n'exigea d'eux aucun travail.

CHAPITRE VI.

La mer est insoumise, et ses flots destructeurs
Confondent les efforts de tous navigateurs.

SHAKSPERE, *Macbeth*.

Pauvre capitaine Robbins! à peine eut-il recouvré ses forces physiques qu'il éprouva les tourments inséparables de la perte de son navire. M. Marbre, qui, réduit à la seconde lieutenance, était plus disposé à se montrer communicatif avec moi, m'apprit que son ancien supérieur avait voulu décider le capitaine Digges à visiter le bâtiment naufragé; mais le plus beau navire de Philadelphie avait autre chose à faire que de s'occuper d'un sauvetage dont les résultats étaient incertains. *Le John* fut abandonné à sa destinée. Il est probable que la tempête acheva d'en disperser les débris.

Le Tigre était un fin voilier, plus grand que *le John*, armé de douze canons de neuf livres. Il avait à bord une cinquantaine d'hommes que M. Digges exerça aux manœuvres du canon. Les nouvelles de guerre qu'il avait reçues donnaient une nouvelle activité à ses dispositions naturellement martiales, et quand nous atteignîmes Sainte-Hélène le navire était capable de soutenir un combat régulier. Les habitants de cette île ne nous apprirent rien de nouveau; ils nous dirent seulement les noms des bâtiments qui avaient relâché dans le port pendant les douze mois derniers, et le prix des viandes fraîches et des légumes. Dix-sept ans plus tard, ils devaient être civilisés par Napoléon.

Rien ne contraria notre route de Sainte-Hélène aux latitudes calmes, et, malgré l'absence du vent, nous atteignîmes sans encombre la latitude des Antilles. Nous étions à peu de distance de la Guadeloupe, quand, au point du jour, un brick d'apparence suspecte nous donna la chasse. Le capitaine Digges prit sa meilleure lunette, dont il ne se servait que dans les occcasions importantes, examina longtemps l'étranger, et le déclara croiseur français. M. Marbre le reconnut aussi pour français à la hauteur des mâts de hune, à la petitesse des vergues. *Le Tigre* avait dehors ses bonnettes de hune et de perroquet, et filait environ sept nœuds à l'heure; le brick boulinait avec facilité, et cherchait à nous joindre en dépendant. Au lieu de paraître l'éviter, on résolut de diminuer de voiles, et de le laisser arriver.

Mes occupations m'appelaient auprès des cages à poules; j'y vis le capitaine Digges montrer au capitaine Robbins les lettres qu'il avait reçues à Calcutta, et qui lui apprenaient les dispositions hostiles des Français.

— La conduite de ces demi-pirates, dit M. Digges, est souvent équivoque; ils attendent un moment favorable, et l'on ne sait tout d'abord à quoi s'en tenir sur leur compte.

— C'est vrai, réplique le capitaine Robbins, ces gueux-là nous abordent parfois avant qu'on ait observé leurs intentions.

— Ne nous laissons point surprendre, reprit Digges après un instant de réflexion. Miles, allez à l'avant; dites au cuisinier de remplir ses chaudières d'eau de mer et de la faire bouillir au plus vite, dites aussi à M. Marbre que je le demande à l'arrière.

J'obéis sans m'expliquer pourquoi le capitaine enlevait ainsi les chaudières au service ordinaire. Nous commencions à remplir les chaudières, quand M. Marbre et Nabuchodonosor placèrent près de la cuisine une pompe que ce dernier fit jouer avec une rare dextérité. On lui indiqua pour but un cap de mouton, contre lequel il dirigea le jet aux applaudissements de M. Digges, qui le nomma sur-le-champ capitaine des artilleurs.

On donna l'ordre de se préparer au combat, et quoique je n'eusse aucun motif pour supposer en moi un défaut de fermeté, mes idées se reportèrent, je l'avoue, sur Clawbonny, Grâce, Lucie, et les sites riants de mes domaines. Toutefois, ces réminiscences ne durèrent qu'un moment, et se dissipèrent aussitôt que je me mis au travail. Il fallut une heure pour disposer le navire, et pendant ce temps le brick s'approcha à un demi-mille, venant au lof par notre hanche de dessous le vent. Comme nous avions diminué de voiles, le corsaire ne manifestait aucune intention de nous tirer un coup de canon pour nous faire mettre en panne. Il semblait disposé à nous rendre politesse pour politesse.

Tous les hommes de l'équipage furent distribués aux postes; on me plaça à la grande hune, et Rupert à la hune de misaine. Nous étions chargés de réparer les avaries, et le capitaine, sachant que nous étions accoutumés à manier les armes à feu, nous remit à chacun un mousquet avec ordre de tirer dès que le combat serait engagé en bas. Ayant déjà vu le feu, nous nous regardions comme des vétérans, et nous échangeâmes des signes de tête et des sourires en montant dans les agrès. Mon poste était meilleur que celui de Rupert, car la voile de perroquet de fougue ne m'empêchait pas de voir le brick s'avancer tandis que la grande voile de hune le cachait complétement aux yeux

de mon ami. Quant au danger, il était à peu près égal pour tous, en bas ou en haut; les bastingages du navire n'étaient pas à l'épreuve de la balle, et les Français, disait-on, avaient l'habitude de viser aux agrès.

Quand nous fûmes sous les armes, le capitaine recommanda le silence; le brick était assez près pour nous héler; je distinguais les ponts couverts de matelots; j'en comptais les canons au nombre de dix seulement, et d'un calibre inférieur à celui des nôtres. Sur son gaillard d'avant étaient des hommes blottis derrière les bastingages, comme pour se dissimuler à la vue de notre équipage. J'eus l'idée de sauter sur un galhauban, et de me glisser à bas, afin de donner des renseignements sur les forces des agresseurs; mais j'avais entendu parler de l'impérieuse obligation de rester à son poste en face de l'ennemi, et quoique les novices s'exagèrent toujours leurs devoirs et leurs droits, on doit me savoir quelque gré de n'avoir pas cédé à mon premier mouvement.

Durant toute la traversée, j'avais tenu une estime de la route, et je portais toujours sur moi du papier et un crayon. Je traçai rapidement sur un feuillet ces lignes : — Le gaillard d'avant du brick est couvert d'hommes cachés derrière les bastingages. J'enveloppai un sou dans le papier, et je le jetai sur le pont. Le capitaine Digges l'entendit tomber, me remercia d'un signe, lut mon billet, et je vis bientôt Nabuchodonosor et le cuisinier remplir la pompe d'eau bouillante, et placer sur le gaillard d'arrière cette arme d'un nouveau genre. Au moment même, on nous héla du brick.

— Quel est ce navire?

— *Le Tigre*, de Philadelphie, retournant de Calcutta en Amérique. Quel est ce brick?

— *La Folie, corsaire français.* D'où venez-vous?

— De Calcutta. Et vous?

— De la Guadeloupe. Vous dites que vous allez?...

— A Philadelphie. Ne venez pas au lof, si près de nous; il peut arriver un accident.

— Qu'entendez-vous par *accident?* je ne vous comprends pas; je vais accoster *tout près.*

— Faites-nous plus de place, vous dis-je, votre bâton de foc va s'embarrasser dans les manœuvres de notre artimon.

— Que signifie cela, hein? *Allons, mes enfants, c'est le moment!*

— Lofez un peu, et dégagez son mâtereau! s'écria le capitaine Digges. Allons, Nab, montrez-nous votre savoir-faire.

La pompe fut mise en mouvement au moment où les Français apparaissaient sur leur beaupré, et où six ou huit arrivaient au pied du bâton de foc. L'eau bouillante les prit *en échelon*, et inonda toute la ligne. L'effet en fut instantané; les trois premiers assaillants, dans l'impossibilité de battre en retraite, se laissèrent tomber à la mer, préférant l'eau froide à l'eau bouillante, et le risque d'être noyés à la certitude d'être échaudés. Je crois, sans garantir le fait, qu'ils furent sauvés par leurs compagnons.

Le reste des hommes d'abordage retomba sur le gaillard du brick, aux applaudissements de notre équipage, et *la Folie*, mettant la barre tout au vent, vira de bord comme si elle eût été échaudée elle-même.

Nous nous attendions à une bordée, mais sans l'appréhender, car nous avions une batterie formidable. Cependant le brick, s'apercevant qu'il n'aurait point l'avantage, nous laissa faire d'abord notre abatée. Il tourna sur le talon de sa quille, de manière à mettre les deux navires exactement *dos à dos*. Le capitaine Digges commanda de placer aux abords les deux canons de neuf livres du gaillard d'arrière. Il n'était point dans la nature que des hommes se laissassent traiter comme nous avions traité ces corsaires, sans donner des signes de mécontentement. Les navires étaient à trois encâblures de distance, quand nous reçûmes un boulet. Il traversa la voile de hune d'artimon, passa entre les manœuvres du vent et la tête du grand mât, fit un trou dans la grande voile de hune, et je l'entendis frapper contre un corps plus solide que de la toile. Je songeai à Rupert, et je regardai avec inquiétude sur le pont.

— Ho! de la hune de misaine! s'écria le capitaine Digges, où a frappé ce boulet?

— A la tête du mât, répondit Rupert d'une voix claire et ferme. Il n'a pas fait d'avaries, monsieur.

— A notre tour, maintenant, capitaine Robbins!

Nos deux canons partirent, et quelques secondes après notre équipage poussa trois hourras! La voile de hune d'artimon m'empêchait alors de voir le brick, mais j'appris plus tard qu'un boulet avait enlevé sa corne d'artimon.

Telle fut l'issue du combat, dont la principale gloire revenait à Nabuchodonosor. On me raconta que pendant l'action, bien qu'exposé au feu de l'ennemi, le nègre avait une figure radieuse, et il reçut à juste titre les félicitations générales.

Nous poursuivîmes notre route, et près du cap de Virginie nous rencontrâmes *le Gange*, bâtiment de Philadelphie qui venait d'être récemment transformé en vaisseau de guerre. Il nous accosta, et le capitaine Dale, qui le commandait, reçut aussitôt à son bord notre capitaine. J'accompagnai M. Digges dans son canot, et en examinant le vaisseau, le premier qu'eût lancé le gouvernement américain, j'eus un moment l'envie de me joindre à l'équipage. J'y serais entré en qualité de midshipman, j'aurais été lieutenant au bout d'un an ou deux, et, si j'avais survécu aux sanglantes affaires de 1801, je serais aujourd'hui l'un des plus anciens officiers de la marine. La Providence en a décidé autrement, et l'on verra par la suite si j'ai perdu ou gagné à rester à bord du *Tigre*.

Le même soir, nous étions à cinq milles du cap May, quand il survint un calme. Un pilote parti de la terre nous aborda au commencement de la nuit dans un bateau à rames. Le capitaine Robbins avait hâte de débarquer pour annoncer lui-même la triste nouvelle de son naufrage. Je fus chargé de le reconduire avec Rupert, le pilote et un homme qui l'accompagnait. Nous devions rejoindre *le Tigre* dans la baie ou à la ville. Nous nous embarquâmes, et *le Tigre* s'éloigna avec une vitesse de six à sept nœuds. Nous venions de voir disparaître les lumières de sa cabine, quand le vent sauta brusquement du sud-est au nord-est, ce qui arrive fréquemment sur la côte américaine. Néanmoins nous ramâmes avec force, ne nous interrompant que pour écoper le bateau sur lequel déferlaient de grosses lames. Nous gouvernâmes au nord dans l'espérance de nous abriter sous le vent de la côte, et de trouver des eaux plus calmes. Mais la mer était si houleuse, qu'il nous fut impossible d'avancer, Rupert, totalement épuisé, laissa tomber sa rame et se jeta hors d'haleine sur son banc. Le capitaine Robbins le remplaça. Notre position ressemblait assez à celle d'un homme cramponné au flanc d'une colline, au sommet de laquelle il doit trouver son salut, mais qui, sentant ses forces l'abandonner, se voit sur le point de lâcher prise. Nous avions derrière nous l'Océan en fureur, et nous étions complétement dépourvus de nourriture, quoiqu'il y eût par bonheur un petit baril d'eau fraîche dans le bateau. Le pilote et son camarade avaient apporté des provisions; mais ils avaient déjà soupé, tandis que nous avions quitté *le Tigre* à jeun.

Le capitaine Robbins tint conseil avec les bateliers, qui avaient jusque-là gardé le silence le plus complet. Tous deux étaient jeunes, et, comme je l'appris par la suite, chacun avait une femme qui attendait sur la plage le retour du bateau. J'étais assis entre eux, et je vis le plus âgé verser des larmes quand le capitaine Robbins l'interrogea. Je ne saurais décrire l'émotion que j'éprouvai à ce spectacle. Cet homme endurci aux dangers, qui luttait avec tant de courage pour sauver sa vie et la nôtre, désespérait donc de notre situation!

Cependant les deux bateliers du cap May ne paraissaient pas renoncer à l'espoir d'atteindre la côte. Nous continuâmes à ramer jusqu'à minuit; mais il nous fut impossible de nous rendre maîtres des vagues, et notre seule ressource fut d'alarguer vent arrière dans l'espoir de retrouver *le Tigre*. Nous savions qu'il avait les amures à tribord quand nous l'avions quitté, et qu'il gouvernerait près de la terre. Les mariniers virèrent le bateau, et pendant qu'ils le maintenaient sur l'eau, nous travaillions à le vider, tout en cherchant des yeux *le Tigre* au milieu des ténèbres. Notre pénible attente durait depuis une demi-heure, lorsque Rupert s'écria qu'il apercevait le navire. C'était en effet *le Tigre;* il avait l'avant au nord-est, et cherchait à se rapprocher de la terre avec ses voiles de hune de misaine et de grande hune aux bas ris. Malheureusement il était sous notre vent, et marchait si vite que nous n'avions d'espoir de l'atteindre qu'en ramant tous simultanément. Nous ramâmes avec une vigueur de géants, trois fois le bateau embarqua des vagues qui ralentissaient sa marche; mais le capitaine Robbins nous dit de continuer à ramer, car tous les instants étaient précieux. J'avais été trop occupé pour lever les yeux, et je vis à l'improviste *le Tigre* à cent pieds de distance, donnant de l'avant avec ces élans subits qui doublent et triplent la célérité des bâtiments.

Le capitaine Robbins le héla; mais la voix humaine était impuissante au milieu du bruit des cordages qui s'entrechoquaient et des mugissements de l'Océan. Nous poussâmes tous ensemble un cri de désespoir; mais les efforts terribles que nous avions faits en ramant avaient sans doute affaibli notre voix. On ne nous entendit point... — Ramez! s'écria le capitaine Robbins, et nous reprîmes nos avirons, et telle était notre ardeur que nous aurions probablement réussi, si une lame n'était venue remplir le bateau. Il fallut écoper pour sauver notre vie. Nous employâmes nos chapeaux, nos seaux, dans l'unique but d'échapper à une mort immédiate. J'avoue que des pleurs brûlants inondèrent mes joues quand je vis la masse sombre du *Tigre* fuir devant nous dans les ténèbres. J'entendais le pilote prier, et mêler le nom de sa femme à ses invocations. Quant au pauvre capitaine Robbins, si récemment sauvé d'un pareil danger, il gardait le silence et paraissait se soumettre aux décrets du ciel.

Nous dérivions vent arrière, les bateliers du cap May tenaient les yeux fixés sur les lumières du *Tigre*, et nous regardions tristement la pleine mer prête à nous engloutir, quand le signal : — Ho! le bateau! retentit tout à coup à nos oreilles comme le son de la dernière trompette. Un schooner passait sur notre route, et avant que nous eussions eu le temps de l'éviter, son taille-mer arriva sur notre petite embarcation, et l'ensevelit dans les vagues. En de pareils moments les hommes ne réfléchissent pas, ils agissent. J'essayai de saisir une sous-barbe de beaupré, mais je la manquai; je retombai dans l'eau; ma main rencontra un objet auquel je m'accrochai : c'était la jambe du pilote. Un matelot du schooner nous recueillit tous les deux. Quand nous fûmes à bord, nous y retrouvâmes nos compagnons, excepté le capitaine Robbins. Le schooner vira de bord, et passa une seconde fois sur les débris de notre embarcation; mais notre ancien capitaine avait disparu pour toujours!

CHAPITRE VII.

Oh! n'oublions pas l'heure où nos aventuriers,
Ramenés par le sort, revirent leurs foyers!
Le vent dormait; la lune argentait les vallées,
Glissait des diamants sous les vertes feuillées,
Et jonchait de clartés la surface des eaux.
Aux tempêtes qu'on voit fondre sur nos coteaux,
Pour fêter le retour de ces enfants prodigues,
La main de la nature avait posé des digues.
Aucun nuage obscur n'attristait l'horizon,
Tout était pur et calme autour de la maison.

Madame HEMANS.

Nous avions été recueillis par un chasse-marée appelé *le Martha Wallis*, en charge de la rivière de James pour Boston. On nous y reçut avec bonté, et nous y passâmes neuf jours; puis nous montâmes à bord d'un autre chasse-marée, *l'Aimable Fille*, qui passa près de nous, se rendant de Boston à New-York. Quatre jours après nous débarquions dans cette dernière ville. Je n'avais point voulu dépenser l'or que Lucie m'avait donné, je le portais dans une ceinture, en souvenir de mon amie d'enfance; mais je voyais maintenant les moyens de l'utiliser, sans en disposer complétement, en le confiant à une compagnie d'armateurs. Je m'acheminai donc vers la maison des ci-devant propriétaires du *John*. M. Kite m'y avait devancé. *Le Tigre* était arrivé à Philadelphie, et la plupart des matelots du *John* s'étaient rendus sans retard à New-York. On nous croyait généralement perdus, et les journaux avaient maintenant consacré à Rupert et à moi de petites notices nécrologiques de l'intérêt le plus palpitant. Je craignis que ces nouvelles ne parvinssent à Clawbonny, et j'eus hâte de rassurer la famille. Les armateurs du *John* m'avaient questionné sur le naufrage, et avaient paru satisfaits de mes réponses. Je leur présentai les pièces d'or de Lucie, et leur proposai de les laisser en gage d'un emprunt d'une moindre somme. Ils ne voulurent point recevoir de garantie, et me forcèrent d'accepter un bon de cent dollars payable partiellement. Pourvu des moyens de m'équiper convenablement, je courus au bassin d'Albany pour avoir des nouvelles du *Wallingford*. Le sloop était parti dans l'après-midi. Il y avait à bord, me dit-on, un nègre qui avait suivi à Canton le jeune et infortuné Miles Wallingford, et qui allait annoncer à la famille la triste fin de son maître.

Ainsi nous devions presque renoncer à l'espoir d'arriver à Clawbonny avant la nouvelle de notre mort. Par bonheur, un paquebot de l'Hudson était sur le point de mettre à la voile, et, quoique le vent se maintînt au nord, le patron se faisait fort d'arriver au lieu de notre destination en quarante huit heures. Je conclus un marché avec lui, et nous nous mîmes en route au bout d'une demi-heure. Mon agitation était si vive, que je ne pus quitter le pont avant qu'on eût jeté l'ancre à cause de la marée montante, Quant à Rupert, il se coucha dès que la nuit fut venue, et dormit la grasse matinée. Vers midi, nous aperçûmes l'entrée de notre anse et le *Wallingford* qui s'en approchait. Débarquant à un demi-mille de l'anse, je pouvais me rendre à la maison par un chemin de traverse, et prendre l'avance sur Nabuchodonosor. On nous mit à terre avec notre bagage à l'endroit que j'indiquai, et nous nous dirigeâmes à grands pas vers la maison. Rupert lui-même semblait sentir la nécessité de se presser, et je suppose qu'il éprouvait du repentir en se rappelant la douleur qu'il avait causée à son père et à sa sœur chérie.

Clawbonny ne me parut jamais plus beau que ce jour-là. Le silence de la solitude régnait dans la riante vallée. Les vergers commençaient à perdre leurs fleurs, le vent du sud faisait onduler mollement le velours vert des prairies. Les bestiaux qui ruminaient à l'ombre des arbres semblaient, dans leur immobilité paisible, savourer le plaisir de l'existence. Tout annonçait la paix et le bonheur. C'était pourtant ce lieu plein de douceur et de sécurité que j'avais abandonné volontairement pour rencontrer des pirates dans le détroit de la Sonde, faire naufrage sur les côtes de Madagascar, chercher l'île de France dans une chétive embarcation, et courir sur le rivage de ma propre patrie le danger d'une horible mort!

A peu de distance de la maison était un taillis dans lequel Rupert et moi avions construit un pavillon d'été. En approchant, nous y vîmes entrer les jeunes filles, qui furent bientôt suivies de Nabuchodonosor. Il venait du débarcadère et marchait à pas lents, comme s'il eût reculé devant les devoirs qu'il avait à remplir. Nous redoublâmes de diligence; mais quand nous atteignîmes les buissons placés derrière le pavillon, le noir était déjà en présence de ses deux jeunes maîtresses. Elles paraissaient livrées à une effrayante anxiété. Nabuchodonosor, dont la figure était ordinairement d'un noir lustré, avait une couleur de cendre, et ne répondait aux interpellations de Lucie que par des torrents de larmes. Enfin il se jeta à terre en sanglotant.

— Serait-ce la honte de s'être enfui, s'écria Lucie, ou aurait-il de mauvaises nouvelles à nous annoncer?

— Il ne sait rien de positif sur leur compte, dit Grâce. Sans doute, il ne les a pas accompagnés; cependant j'ai de sinistres pressentiments.

— Rassurez-vous, ma chère sœur! m'écriai-je. Dieu soit loué, nous sommes sains et saufs!

En prononçant ces mots, j'avais pris soin de rester caché, pour éviter un saisissement trop brusque. Les jeunes filles poussèrent un cri et tendirent les bras. Sans hésiter davantage, nous nous précipitâmes vers elles. La joie faillit m'ôter l'usage de mes sens, et en revenant à moi, je me trouvai dans les bras de Lucie, pendant que Rupert serrait Grâce contre son cœur. Puis chacun embrassa sa sœur; les deux jeunes filles versèrent des larmes en nous répétant que c'était le seul moment de bonheur qu'elles eussent connu depuis notre départ. Nous examinâmes ensuite les changements qui s'étaient opérés dans l'extérieur de chacun de nous, et des exclamations de surprise se mêlèrent aux pleurs et aux caresses.

Le pauvre nègre nous avait d'abord regardés avec stupéfaction; puis, après s'être assuré de notre identité, il se roula à nos pieds en poussant des cris frénétiques.

Persuadé que les bonnes nouvelles qu'il allait apporter lui garantiraient son pardon, il courut vers la maison en criant de toutes ses forces :

— M. Miles est revenu! M. Miles est revenu!

Lorsque le calme fut rétabli parmi nous, je demandai à ma sœur comment se portait M. Hardinge. Il était en bonne santé, et remplissait comme de coutume son pieux ministère. Il avait dit à Grâce et à Lucie le nom du navire sur lequel nous étions embarqués, mais il avait eu soin de leur cacher qu'il nous avait aperçus au moment où nous quittions le port. On nous demanda un récit de nos aventures. Rupert s'en chargea, et le fit avec assez de modestie, quoiqu'il insistât sur le boulet qui s'était logé si près de lui à la tête du mât de misaine du *Tigre*. Il dépeignit le sifflement du projectile, le bruit terrible du mât se brisant en éclats. A l'entendre, j'aurais été heureux de me trouver de l'autre côté de la hune quand le boulet avait passé. Il n'en est pas moins vrai que j'avais été plus exposé que lui. Il raconta son aventure avec une éloquence si saisissante que Grâce devint pâle. Ses fanfaronnades produisirent un effet différent sur Lucie. L'excellente créature interrompit son frère par un éclat de rire en lui disant : — Bien! en voilà assez sur le boulet de canon! Parlons d'autre chose. Rupert rougit. Il était habitué dès l'enfance aux franches observations de sa sœur, mais il avait d'ordinaire assez d'adresse pour dissimuler son dépit.

Je contemplai plus attentivement les deux amies; Grâce avait échangé son air enfantin contre la dignité rassise de la jeune femme. La délicatesse excessive de ses traits, la fragilité de sa constitution, l'expression purement intellectuelle de son visage inspiraient l'idée qu'elle avait été créée pour un autre monde que celui-ci, et qu'en s'y transportant un jour, elle y conserverait l'enveloppe sous laquelle elle s'offrait aux yeux des hommes. Rien au contraire en Lucie ne parlait à l'imagination; elle était toute femme, mais c'était une femme complète. Animée des meilleurs sentiments de son sexe, honnête, sincère, douce, mais ardente, elle avait un caractère mobile dont j'avais peine à suivre les brusques transformations. Cependant jamais femme n'avait eu de principes plus solides et de notions plus justes sur tout ce qui convenait à son âge et à sa position. Elle avait sur Grâce elle-même l'autorité du bon sens; mais j'ignorais encore jusqu'à quel point l'esprit de ma sœur était dirigé par le jugement sans prétention et la sagacité prévoyante de son amie.

M. Hardinge devait avoir appris notre retour, et c'eût été lui manquer de respect que de tarder plus longtemps à lui demander son pardon et ses bénédictions. Il ne nous refusa ni l'un ni les autres; il eut une véritable satisfaction de nous revoir, et nous demanda, comme les deux jeunes filles, des détails sur ce qui nous était arrivé. Je me chargeai à mon tour du rôle d'historien, et ma narration fut quelquefois en contradiction avec celle de Rupert, à la grande surprise de Grâce et de Lucie. Je ne cherchai point à embellir ce qui me concernait personnellement, et je rendis justice à la conduite honorable de Nabuchodonosor, que mon compagnon avait passée sous silence. Rupert ne parut point s'apercevoir que je le contredisais. Il y a des gens qui ne voient pas la vérité, alors même qu'on la leur place sous les yeux.

M. Hardinge me demanda si cette excursion suffisait à nos désirs. Je jugeai à propos de lui répondre avec franchise que je comptais m'embarquer sur l'un des nombreux navires américains qui prenaient des lettres de marque; mais Rupert avoua qu'il s'était trompé sur sa vocation, et qu'il avait envie d'entrer dans l'étude d'un procureur. Cette déclaration inattendue me frappa comme un coup de foudre. C'était la première fois que mon ami exprimait de l'éloignement pour la marine. J'avais remarqué en lui un manque d'énergie dans les circonstances qui exigeaient de la résolution; mais, le sachant courageux, j'avais attribué son apathie au changement de condition et de nourriture : car, après tout, l'homme, cette créature faite à l'image de Dieu, subit aussi bien que le plus imparfait des animaux l'influence de l'estomac et de la digestion.

M. Hardinge, voyant avec plaisir les dispositions nouvelles de son fils, ajourna les représentations qu'il se proposait sans doute de m'adresser. Nous passâmes une soirée délicieuse. Les jeunes filles rirent jusqu'aux larmes des plaisanteries que nous fîmes sur le genre de vie

à bord, sur divers incidents de notre voyage. Rupert possédait l'esprit de saillie : c'était un sujet réellement précieux, toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de choses sérieuses; il employa ce soir-là toute sa verve à nous divertir. Nabuchodonosor fut demandé après souper, blâmé d'avoir abandonné ses pénates, et loué de n'avoir pas abandonné son maître. Les bizarres descriptions des Chinois, de leurs costumes, de leurs queues et de leurs pantoufles, amusèrent à l'excès M. Hardinge, qui se montra plus enfant que nous autres.



Les matelots regardent l'extérieur bizarre de la population indigène.

Le lendemain j'eus un entretien avec mon tuteur, qui débuta par me rendre compte de sa gestion durant l'année précédente. Mes affaires avaient prospéré, mes revenus s'accumulaient, et je vis qu'à ma majorité j'aurais assez d'argent comptant pour acheter un navire, s'il m'en prenait fantaisie. Dès ce moment, je formai secrètement la résolution de me mettre en état de commander en temps opportun. Il fut peu question de l'avenir; seulement mon tuteur me conseilla de réfléchir avant de choisir décidément ma profession. Je lui répondis en inclinant respectueusement la tête.

Pendant le mois suivant, Clawbonny fut le théâtre de plaisirs continus. Nous fîmes deux croisières assez longues sur l'Hudson avec Grâce et Lucie et je conçus le projet de les mener à New-York, qu'elles ne connaissaient pas encore. Toutes deux avaient un violent désir de voir une grande ville et des bâtiments à trois mâts. M. Hardinge considéra d'abord ma proposition comme une plaisanterie; puis il finit par donner son consentement. Il y avait alors à New-York une certaine dame Bradfort, veuve assez opulente, cousine germaine de M. Hardinge. Il fut convenu que les jeunes filles descendraient chez elle, et que je vivrais à l'auberge avec Rupert. M. Hardinge écrivit le soir même à la cousine, afin de la prévenir que la famille se rendait à des invitations qu'elle avait souvent réitérées. Aussitôt qu'on eut reçu sa réponse, nous nous embarquâmes pour New-York, à bord du sloop *le Wallingford*.

Combien ce voyage était différent du premier que j'avais fait sur l'Hudson! Je partais sans remords, et suivais le cours d'un fleuve qui m'était familier. Je pouvais nommer à mes compagnons les principaux sites de ces belles rives, qui, sans avoir le grandiose de certaines autres parties du globe, réunissent dans un étroit espace tant de paysages pittoresques. Nous arrivâmes sans obstacles à New-York, et j'eus le suprême bonheur de faire voir aux jeunes filles la prison de l'État, le marché de l'Ours, les églises de Saint-Paul et de la Trinité. On appelait cette dernière la vieille Trinité, quoiqu'elle eût été bâtie depuis quelques années seulement. Cet édifice a déjà disparu; un autre lui a succédé, et de nouveaux embellissements tendent à rapprocher graduellement notre architecture religieuse des magnifiques modèles qu'a laissés celle de l'ancien monde.

M. Hardinge nous présenta madame Bradfort, qui avait préparé une chambre pour Rupert et pour moi, et nous offrit gracieusement l'hospitalité. Nous visitâmes ensemble tout ce que la ville avait de curieux. Il m'arrive quelquefois de rire en me rappelant ce qui existait à cette époque. Il y avait un muséum dont une petite ville de province ne se contenterait pas aujourd'hui, un cirque tenu par un homme appelé Ricketts, un petit théâtre dans John-Street, et, à l'endroit où est maintenant la place triangulaire de Franklin, un lion que l'on tenait en cage hors de la ville, afin qu'il ne troublât pas la tranquillité publique par ses terribles rugissements. Le bon M. Hardinge ne se fit aucun scrupule de nous laisser aller tous au spectacle sous la surveillance de madame Bradfort. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'y goûtai. C'était une nouveauté aussi grande pour Rupert et moi que pour nos compagnes; car nous avions été en Chine, mais nous n'avions jamais été au théâtre.

CHAPITRE VIII.

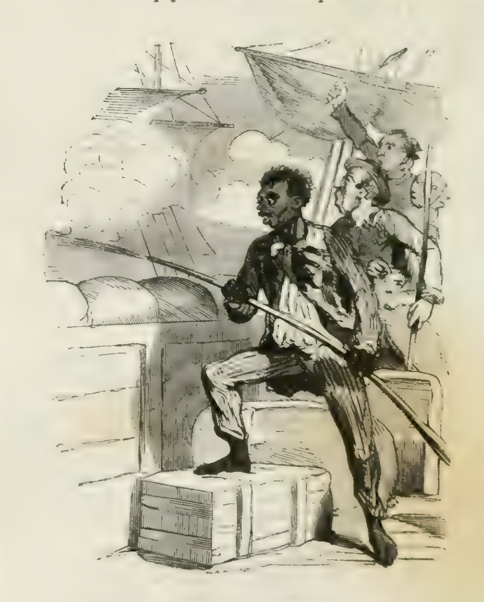
O mer, qui nous remplis de crainte et de respect,
Tu conserves toujours ton imposant aspect!
La terre a des formes diverses;
Elle monte en coteaux ou se creuse en vallons;
L'hiver, autour de lui groupant les aquilons,
La détrempe de ses averses.

Le printemps la revêt de guirlandes de fleurs;
Du soleil de l'été les ardentes chaleurs
Mûrissent les moissons dorées;
Et l'automne brumeux, qui prolonge les nuits,
Indemnise le monde en suspendant les fruits
Sous les feuilles décolorées.

Mais, ô vaste Océan, tes sombres profondeurs
Ignorent des saisons le temps et les ardeurs;
Et dans tes colères sauvages,
Ou quand le calme unit le liquide élément,
De ton flux régulier tu bats incessamment
La ceinture de tes rivages!

LUNT.

Bientôt après je m'entretins avec mon tuteur de mon projet de retourner en mer. Le pays tout entier s'occupait activement d'armer la



Exploit de Nabuchodonosor.

nouvelle marine. Les chapeaux galonnés, les habits bleus, les écharpes blanches commençaient à se montrer dans les rues, avec l'ostentation qui caractérise toujours une institution naissante. Aujourd'hui l'on rencontre à chaque pas des marins distingués dont l'extérieur n'in-

dique en rien la profession, tandis qu'en 1799 on s'empressait d'endosser l'uniforme, pour ne le quitter qu'en se retirant du service. On construisait des vaisseaux dans tous les ports des Etats-Unis, et je me demande avec étonnement comment j'ai pu échapper à l'épidémie générale, et ne pas solliciter un emploi de midshipman. Je résolus de rester dans la marine marchande, mais sur un bâtiment muni de lettres de marque. Il m'eût répugné de monter à bord d'un corsaire; les croisières entreprises dans l'unique espoir d'un bénéfice pécuniaire m'ont toujours semblé avoir quelque chose de déshonorant, mais on ne saurait blâmer un patron de navire marchand qui prend des lettres de marque; son principal but est le commerce; il ne s'arme que pour sa défense, et s'il fait une prise, c'est seulement parce qu'il rencontre des ennemis disposés à le capturer lui-même.

J'annonçai mes intentions à M. Hardinge, et me mis en quête d'un navire. Je chargeai Nabuchodonosor d'en chercher un de son côté. Le nègre était déjà un habile marin; il savait ferler des voiles, prendre des ris, gouverner, faire des nœuds et épisser, quoiqu'il ignorât encore l'art d'arrimer une cargaison, et qu'il ne pût saisir l'instant précis où il devenait nécessaire de prendre le dernier ris. C'était un excellent serviteur, pour lequel je conçus à la longue un attachement presque fraternel.

Un jour que je rôdais le long des quais, j'entendis une voix connue s'écrier : — Voilà votre affaire, capitaine Williams; vous ne sauriez trouver dans toute l'Amérique un meilleur troisième lieutenant!

J'eus une espèce de pressentiment que ces paroles s'appliquaient à moi, sans pouvoir cependant me rappeler le nom de celui qui les prononçait. En regardant du côté d'où elles étaient parties, je reconnus la rude physionomie de Marbre. Il était à côté d'un capitaine entre deux âges, dont le visage annonçait une longue et fatigante pratique de la navigation. Tous deux me regardaient par-dessus les filets de bastingage d'un navire marchand d'un aspect engageant. Je saluai M. Marbre, qui me fit signe de venir à bord, et me présenta au patron.

Ce bâtiment s'appelait *la Crise*, nom de circonstance dans un pays où il y avait tous les six mois des crises de différentes espèces. C'était un petit navire étanché, d'environ quatre cents tonneaux, dont les galeries étaient faites de bois de cercle, et garnies de filets, où l'on mettait des hamacs et les vieux cordages. Il y avait dans ses batteries dix canons de neuf livres. Je remarquai qu'il était déjà chargé et que l'absence d'un troisième lieutenant retardait seul son départ. Les officiers étaient rares, attendu le grand nombre de jeunes gens qui prenaient service dans la marine de l'Etat. M. Marbre me recommanda chaleureusement; le capitaine Williams m'interrogea pendant un quart d'heure; puis il me proposa la place vacante. Je n'avais pas prévu que je serais sitôt promu au grade d'officier; mais, toute modestie à part, je me croyais capable d'en remplir les fonctions. *La Crise* devait faire le tour du monde, porter une cargaison de farine en Angleterre, recevoir des marchandises assorties pour la côte nord-ouest, y trafiquer, mettre à la voile pour Canton, échanger des fourrures et du bois de sandal pour du thé, et revenir à New-York. J'acceptai avec joie l'offre du capitaine, avec une paye de trente dollars par mois.

Le navire portait des lettres de marque et de représailles, et nous avions la chance de rencontrer des Français, du moins dans les mers d'Europe.

Je demandai une place de matelot pour Nabuchodonosor; M. Marbre expliqua les rapports que j'avais avec le noir, et le fit admettre aisément. Nous allâmes chez un notaire pour signer le contrat. Nabuchodonosor fut enrôlé cette fois avec l'autorisation de M. Hardinge, qui était d'une humeur charmante, car il venait de placer Rupert dans l'étude d'un homme de loi de ses amis. Madame Bradfort avait insisté pour que son jeune parent logeât chez elle, ce qui réduisait les dépenses du père; mais je connaissais trop bien Rupert pour supposer qu'il se contenterait de l'argent que M. Hardinge destinerait à ses menus plaisirs.

Mon tuteur m'avait mis à même de payer ma dette aux armateurs du *John*, et de m'équiper convenablement. La plupart des officiers et des matelots de *la Crise* avaient autorisé leur famille à recevoir leur solde pendant leur absence. Je résolus de faire un pareil arrangement au bénéfice de Rupert; je lui fis d'abord présent de vingt dollars, puis je le menai à la maison de banque, et j'obtins pour lui, non sans peine, un crédit de vingt dollars par mois, en m'engageant à indemniser les armateurs en cas d'accident ou de perte de navire. Ma qualité de propriétaire favorisa cette stipulation; car, comme il arrive d'ordinaire, on me croyait beaucoup plus riche que je ne l'étais réellement.



— Tenez, Miles, voici mon keepsake; je ne vous demande pas de songer à moi en le lisant; mais songez à Dieu.

Tout en prenant des mesures en faveur de Rupert, j'avoue que je vis avec mortification la facilité avec laquelle il accepta mes dons.

Il y a certaines actions que nous accomplissons volontairement, et dont cependant les résultats nous causent des regrets. J'étais fâché que mon ami, le frère de Lucie, et l'adorateur de Grâce (car j'avais assez de perspicacité pour deviner l'amour naissant de Rupert), ne refusât point avec fierté l'argent que je devais gagner à la sueur de mon front, dans une carrière qu'il n'avait pas eu la force de poursuivre.

La Crise fut prête à mettre à la voile trois jours après mon engagement; l'équipage comprenait trente-huit hommes, sur lesquels on comptait dix novices qui n'avaient jamais vu l'Océan, mais qui étaient jeunes, robustes et bien portants. Le capitaine, qui était homme de prévoyance, accéléra les préparatifs de manière à pouvoir appareiller avant le dimanche. Les travaux préliminaires étaient presque achevés le jeudi, et comme en l'an de grâce 1798 personne n'eût osé se mettre en mer un vendredi, nous eûmes un jour de repos que j'allai passer à terre. Pendant la soirée je me promenai dans les champs avec Rupert, Grâce et Lucie. Je donnais le bras à celle-ci, et nous marchions tristement accablés de l'idée d'une aussi longue séparation. Le voyage pouvait durer trois ans. A mon retour je serais majeur, et Lucie aurait près de dix-neuf ans. Trois années nous semblaient des siècles, aussi féconds en vicissitudes que la vie entière d'un homme.

— Quand je reviendrai, dis-je à Lucie, Rupert appartiendra au barreau.

— Oui, répondit-elle; mais je suis tentée de regretter que mon frère ne vous accompagne pas. Vous vous connaissez depuis si longtemps, vous avez tant d'affection l'un pour l'autre, et vous avez déjà subi ensemble tant de terribles épreuves!

— Oh! je crois que Rupert se plaira mieux à terre qu'en mer. Il est avocat par tempérament. Et puis j'aurai Nab avec moi.

— Mais Nab n'est pas Rupert, répondit Lucie avec vivacité et d'un ton qui me parut impliquer un reproche.

— Sans doute, votre frère me manquera. Mais je veux dire seulement que Nab est mon ami d'enfance, et qu'il a également partagé mes dangers.

Lucie garda le silence, et je me sentis embarrassé. Mais une jeune fille de seize ans en tête-à-tête avec un jeune homme dans lequel elle a la plus entière confiance ne saurait se taire pendant longtemps. Il faut qu'elle dise quelque chose, et que de fois ce quelque chose est

empreint d'une sensibilité exquise, d'une franchise instinctive et d'une touchante simplicité !

— Vous penserez quelquefois à nous, Miles, dit-elle.

Emu par le son de sa voix, je la regardai en face, et je vis ses yeux baignés de larmes.

— Vous pouvez en être sûre, et j'espère que de votre côté vous ne m'oublierez pas. Mais j'y songe : j'ai une dette à vous payer avec les intérêts. Voici les pièces d'or que vous m'avez forcé d'accepter l'année dernière à mon départ de Clawbonny. Voyez, ce sont exactement les mêmes : je n'ai pas voulu m'en séparer.

— J'avais espéré qu'elles auraient pu vous être utiles, et je les avais entièrement oubliées. Vous venez de détruire une douce illusion.

— Ne vous est-il pas aussi agréable de savoir que nous n'en avons pas eu besoin ? Les voici; maintenant que j'ai le consentement de M. Hardinge, vous savez que je ne manque de rien. Reprenez donc votre or, Lucie, et voici les intérêts.

En parlant ainsi, je m'efforçai de mettre un paquet entre les mains de la jeune fille; mais elle serra ses petits doigts avec tant d'énergie qu'il me fut impossible de les séparer.

— Non, non, Miles, dit-elle avec précipitation; je ne veux point d'intérêts. Vous pouvez faire accepter de l'argent a Rupert, mais jamais à moi.

— Il ne s'agit ni de Rupert ni d'argent; c'est un bracelet que je vous offre.

Les doigts de Lucie s'ouvrirent à ces mots, et je lui mis mon présent dans la main sans aucune résistance. Toutefois, je vis avec peine qu'elle était informée de la donation que j'avais faite à son frère. J'appris par la suite qu'elle savait ce secret par Nabuchodonosor, qui l'avait appris d'un commis de la maison de banque, et l'avait transmis à une négresse de madame Bradfort.

Lucie fut enchantée de son bracelet, c'était un charmant bijou, dont le médaillon renfermait nos initiales, entourées de tresses formées par mes cheveux, les siens, ceux de Grâce et de Rupert. Il n'y avait aucune pensée d'amour dans ce gage de tendresse ; j'avais deviné l'inclination de Rupert pour Grâce ; elle me semblait même la partager, ou devoir la partager bientôt ; mais je n'éprouvai pour Lucie Hardinge que des sentiments fraternels, quoique la chère enfant m'en supposât peut-être de plus tendres.

Je vis le sourire de Lucie, et je ne pus m'empêcher de remarquer la manière dont elle serra involontairement le bracelet contre son cœur; cependant mon imagination n'en fut pas vivement frappée. La conversation changea bientôt et prit une autre tournure.

Je glisserai volontiers sur mes adieux ; j'en dirai peu de chose. A notre retour de la promenade, M. Hardinge me fit appeler dans sa chambre. Il me parla d'un ton solennel, et promit de se souvenir de moi dans ses prières. Lucie m'attendait dans le corridor; elle était en larmes, plus pâle que d'ordinaire ; mais elle rassemblait ses forces pour se roidir contre la douleur. Elle me remit un petit exemplaire de la Bible, et murmura d'une voix entrecoupée :

— Tenez, Miles, voici mon keepsake ; je ne vous demande pas de songer a moi en le lisant ; mais songez à Dieu.

Puis elle me donna un baiser et s'enfuit dans sa chambre, dont elle ferma la porte. Grâce m'attendait en bas, et elle pleura longtemps dans mes bras. En sortant de la maison, j'entendis une croisée s'ouvrir, et je vis Lucie, les yeux humides, qui se penchait pour me crier :

— Miles, écrivez le plus souvent possible !

L'homme doit être une créature naturellement insensible pour s'arracher à des amis éprouvés sans motif apparent, dans la seule intention d'aller au-devant des combats et des aventures. C'était cependant ce que je faisais, malgré tous les liens qui pouvaient m'attacher au rivage, rien n'aurait pu me faire revenir de ma résolution. Je croyais indispensable de rester troisième lieutenant de *la Crise* et de suivre le navire dans ses excursions, de même que les réformistes croient nécessaire de présenter aux chambres des pétitions qu'elles repoussent constamment.

Le vent et la marée favorisèrent notre départ. *La Crise* était encore meilleure voilière que *le Tigre*. Elle était doublée en cuivre jusqu'aux préceintes; elle avait des chevilles de cuivre et des couples d'essence de chêne. Le gouvernement avait voulu l'acheter pour en faire un vaisseau de ligne ; mais les armateurs, ayant en vue notre voyage, avaient refusé toute proposition.

J'éprouvai une espèce de plaisir, malgré mes précédentes souffrances, quand je me retrouvai en pleine mer. Nabuchodonosor était encore plus satisfait que moi. Il accomplissait les ordres qu'on lui donnait avec tant de promptitude et d'intelligence, qu'il s'acquit une réputation avant d'avoir passé la barre. Les émanations de l'Océan semblaient lui communiquer une espèce d'inspiration nautique, et j'étais moi-même étonné de son ardeur. Pour moi, j'étais à bord du navire comme dans ma maison; je n'étais plus un novice sans expérience et dégoûté de la vie grossière des matelots. Je n'avais presque plus rien à apprendre; mon instruction aurait même été complète, si chaque capitaine n'avait certaine pratique particulière, que ses subordonnés sont obligés d'apprendre dans le plus bref délai. En outre, je vivais maintenant à l'arrière, où nous avions des nappes et des gobelets, des couteaux et des fourchettes d'une propreté relativement irréprochable.

J'eus d'abord quelque peine à m'accoutumer à mon rôle d'officier. J'étais jeune, et commandais à de vieux loups de mer disposés à éplucher ma conduite, comme le journaliste incapable d'apprécier les qualités supérieures d'un livre s'attache minutieusement aux imperfections de detail. Quelques jours d'exercice me donnèrent de l'assurance et l'on m'obéit bientôt aussi volontiers qu'au premier lieutenant. Notre traversée fut d'abord pénible; mais nous finîmes par avoir des brises du sud favorables. Vingt-quatre heures après, j'eus le commandement du quart de diane, et je signalai, au point du jour, une voile au vent, à environ trois lieues de distance. Je montai dans les hunes, et j'examinai ce navire à l'aide d'une lunette. J'avertis le capitaine et le premier lieutenant, et nous décidâmes, après examen, que le bâtiment étranger devait appartenir à la compagnie anglaise des Indes occidentales. Il était droit par le travers de *la Crise*, ce qui nous empêchait de distinguer sa mâture. Le capitaine m'ordonna de brasser les vergues à l'avant et de venir au lof plus près de l'étranger. Nous nous en approchâmes à la distance d'une lieue, et à ses perroquets triangulaires M. Marbre le reconnut pour un navire français. Il était armé de douze canons, et on le vit tout à coup descendre ses bonnettes, carguer ses perroquets et faire tous les préparatifs ordinaires d'un combat. Puis il tira un coup de canon et hissa le pavillon tricolore, le plus élégant des emblèmes européens, mais en même temps le plus malheureux sur les mers, malgré les victoires éclatantes qui l'ont illustré sur le continent. Les Français n'ont pas manqué d'excellents marins et de braves matelots; mais leurs succès n'ont pas toujours été proportionnés aux moyens d'exécution. J'ai entendu attribuer à différentes causes l'infériorité de la marine française. Suivant les uns, la suprématie accordée à la naissance sur le mérite avant la Révolution, a dû priver la France d'officiers de marine distingués. Suivant les autres, la nation n'a point de vocation pour la marine. Cette dernière raison me paraît la plus plausible. Le caractère national doit nécessairement entrer pour beaucoup dans les motifs qui empêchent la France de devenir une grande puissance maritime, du moins sous le rapport technique, car sous celui de la force, un aussi grand peuple est toujours formidable. Maintenant qu'il envoie ses princes en mer, il est possible qu'il obtienne des résultats plus avantageux.

Les bâtiments anglais ou américains abordaient rarement un bâtiment français en 1798, sans être moralement assurés de la victoire. Cependant ils étaient assez souvent déçus dans leurs espérances. Leur ennemi ne manquait pas de bravoure, et montrait même parfois une véritable habileté. A en juger par les manœuvres de notre adversaire, il réunissait les deux qualités. Il avait ferlé ses voiles sans hâte ni confusion, et c'est un indice infaillible de sang-froid et de discipline quand la bataille est imminente. Nous comprîmes que la journée serait chaude; néanmoins nous nous étions trop avancés pour battre en retraite, et nous diminuâmes de voiles pour nous préparer au combat.

Il était rare de voir deux lettres de marque s'aborder aussi froidement et aussi régulièrement que *la Crise* et *la Dame de Nantes;* car tel était le nom de notre antagoniste. Les deux navires lâchèrent leurs bordées presque en même temps. J'étais placé sur le gaillard d'avant et chargé du soin des écoutes, des vergues et du gréement de l'avant. La première bordée enleva les poulies de l'écoute de foc, ce qui me donna dès le commencement beaucoup d'embarras. Depuis ce moment, j'eus de l'occupation; car pendant deux heures et demie nous echangeâmes des coups de canon avec *la Dame de Nantes*. J'eus tant de manœuvres à passer, à épisser, à changer, que j'eus à peine le temps de suivre les phases du combat. Je ne tirai que deux coups de fusil ; toutefois, dans les moments où il m'était loisible de regarder autour de moi, je n'apercevais rien de satisfaisant. Plusieurs de nos gens étaient tués ou blessés; un boulet avait brisé un de nos canons, et nos agrès étaient hachés. Je n'avais pour m'encourager que les cris de Nabuchodonosor, qui regardait comme un devoir, à chaque décharge, de faire presque autant de bruit que son canon.

Il était évident que les Français étaient deux fois plus nombreux que nous. Il eût été imprudent de les aborder, et nous n'avions pas l'avantage dans la canonnade. J'entendis au-dessus de ma tête le bruit d'un corps qui tombait. C'était le grand hunier avec ses vergues et ses voiles. Le capitaine Williams ordonna aux canonniers de quitter leur poste pour enlever les débris, et en même temps notre adversaire cessa son feu avec une complaisance pour laquelle je l'aurais volontiers embrassé. Les deux partis semblèrent penser qu'il y avait de la folie à rester à une encâblure de distance, en tâchant de se faire le plus de mal possible; et tous deux, comme d'un commun accord, se mirent à réparer leurs avaries. Pendant cette trêve, les hommes placés au gouvernail loférent avec une espèce de prudence instinctive. De son côté, *la Dame de Nantes* s'écarta et mit plus d'un mille de mer entre elle et nous. A huit heures, elle était encore visible à une lieue de distance; mais les deux navires semblaient se séparer sous l'influence d'une force de répulsion.

Les réparations nous occupèrent plusieurs jours. Notre perte se montait a deux hommes tués sur la place; deux autres moururent de leurs blessures. Nous avions encore cinq autres blessés, qui se rétablirent; mais le second lieutenant, atteint d'un coup de mitraille près

Paris. — Impr. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16

de la hanche, en souffrit, je crois, toute sa vie. A cette époque l'Amérique avait trop peu de médecins sur terre pour envoyer en mer des chirurgiens habiles, et celui que nous avions à bord n'avait pas le talent nécessaire pour extraire un projectile. On disait proverbialement dans la nouvelle marine : Quand vous voudrez vous faire couper la jambe, envoyez chercher le charpentier! Il sait du moins se servir d'une scie, tandis qu'il est douteux que le docteur sache se servir de quelque chose.

CHAPITRE IX.

Si nous ne savons pas défendre notre porte,
Adieu notre renom de race grande et forte.

SHAKSPERE, *Henri V.*

Le combat entre *la Crise* et *la Dame de Nantes* eut lieu par le 42° 37′ 12″ de latitude nord et 34° 16′ 43″ de longitude ouest, au méridien de Greenwich. Bientôt après le temps devint brumeux, au moment où nous entrions dans la baie de Biscaie. Quinze jours plus tard, je fus réveillé un matin par M. Marbre; je le suivis sur le pont en me frottant les yeux. Il était sept heures, et un matelot se préparait à sonner la cloche, quand M. Marbre lui recommanda de n'en rien faire. J'avais à peine eu le temps de m'étonner de cet ordre extraordinaire et de bâiller deux fois, quand le premier lieutenant me prit par le bras, me conduisit sur le gaillard d'arrière du côté du vent, et me désigna du doigt une éclaircie vague à travers l'épais brouillard.

— Voyez, mon garçon, là-bas, à un demi-mille de l'endroit où nous sommes, est notre ami le Français.

— Comment le savez-vous, monsieur Marbre? demandai-je avec stupéfaction.

— Parce que j'ai des yeux excellents. Ce brouillard s'ouvre et se ferme comme un rideau de spectacle, et j'ai aperçu ce drôle il y a dix minutes. C'est bien lui, je n'en puis douter.

— Et que comptez-vous faire, monsieur Marbre? Il nous a donné du fil à retordre par un temps clair, que pouvons-nous attendre de lui au milieu du brouillard?

— Vous allez voir, reprit M. Marbre. Le capitaine décidera de la chose; il a une revanche à prendre, et je crois qu'il acceptera volontiers un nouveau combat.

Le premier lieutenant me dit ensuite de descendre et de convoquer tout l'équipage en faisant le moins de bruit possible. M. Marbre apprit au capitaine l'apparition de l'ennemi, et proposa de le surprendre et de l'aborder à l'improviste. Le capitaine goûta l'idée. — Il n'y a pas de mal à nous approcher, dit-il, et quand nous serons près, nous verrons ce que nous aurons à faire. Dès que ces paroles furent prononcées, tous les matelots se mirent à l'œuvre avec une ardeur qu'entretenait leur soif de vengeance. Il ne fallut pas dix minutes pour faire branle-bas général. En calculant la distance, nous supposions qu'il suffisait d'un quart d'heure pour arriver auprès du navire signalé par M. Marbre. Nous filions cinq nœuds, et nous avions déployé toutes nos voiles carrées. Notre anxiété était au comble; le brouillard nous semblait rempli de vaisseaux; mais ils s'évanouissaient les uns après les autres, ne laissant autour de nous que d'épaisses vapeurs. On avait recommandé de ne pas signaler à haute voix le navire, et il y eut au moins une douzaine de matelots qui se rendirent à l'arrière pour annoncer qu'ils l'avaient vu, et retournèrent à leur poste après avoir reconnu leur erreur. Vingt minutes se passèrent ainsi. M. Marbre conservait son assurance et son sang-froid; mais le capitaine et le second lieutenant souriaient, et les matelots commençaient à secouer la tête d'un air d'incrédulité, en bourrant leurs joues de chiques colossales. Le capitaine allait donner l'ordre de rattacher les canons, quand je distinguai un navire à cent vergues de nous; je levai les deux bras en me tournant vers le capitaine, qui accourut de suite à l'avant.

C'était bien *la Dame de Nantes:* elle avait son grand perroquet orienté au plus près, et faisait voile avec l'intime conviction d'être isolée au milieu des flots. Nous ne pouvions distinguer la quille, mais nous avions abattu le mât de perroquet d'artimon, et le tronçon était encore dans l'état où nous l'avions vu le soir du combat. Le capitaine Williams, en s'en retournant à l'arrière, donna des instructions aux hommes des batteries; le second lieutenant, qui parlait passablement français, se plaça sur le gaillard d'avant pour répondre dans le cas où nous serions hélés.

Les deux navires étaient tout près l'un de l'autre quand les Français nous aperçurent. Plusieurs circonstances les empêchèrent de nous voir auparavant. En premier lieu, sur dix matelots, il y en a neuf qui veillent à l'avant, tandis qu'un seul est à l'observation à l'arrière. En outre, l'équipage français déjeunait en bas, les hommes de quart étaient dans l'entre-pont, et la plupart reposaient dans leurs hamacs; et puis à une époque où les vaisseaux de ligne français n'étaient pas des modèles de discipline, l'ordre régnait rarement sur un bâtiment pourvu de lettres de marque. L'officier qui commandait le quart nous reconnut le premier; il appela tout l'équipage, monta sur le couronnement et nous héla.

— *Le Hasard*, de Bordeaux, répondit M. Forbank, notre second lieutenant, sans accent anglais trop marqué. En ce moment nos bossoirs doublaient la hanche du Français, les matelots ennemis s'étaient élancés sur le pont et manœuvraient pour s'écarter; mais nous avions gouverné de manière à les accoster parallèlement; nos voiles de l'avant gênaient le jeu de leurs grand voiles elles-mêmes, et notre bossoir était par le travers des manœuvres de l'avant de *la Dame de Nantes*. Nous lâchâmes une bordée de cinq de nos canons, chargés chacun de deux boulets ronds et de mitraille. Quelques secondes après on entendit le craquement des flancs des deux navires l'un contre l'autre. M. Marbre s'écria : — Allons, mes enfants! et nous nous précipitâmes sur le pont de l'ennemi avec l'impétuosité de l'ouragan. Je m'attendais à une terrible lutte corps à corps; mais nous trouvâmes le pont désert, et nous en prîmes possession sans obstacle. L'effet de la bordée, la surprise et la précipitation de l'attaque nous donnèrent une victoire facile. Le capitaine français avait été presque coupé en deux par un boulet de neuf livres, et les deux lieutenants étaient grièvement blessés. Ces accidents contribuèrent à notre triomphe en déterminant l'ennemi à renoncer à la défense.

La Dame de Nantes était un navire neuf, et sa cargaison, composée en grande partie de cochenille, pouvait avoir une valeur de soixante mille dollars. Dans l'engagement précédent elle avait perdu vingt-trois hommes tant tués que blessés, et notre dernière bordée à bout portant avait mis hors de combat seize ou dix-huit individus. On me nomma d'abord chef de prise du bâtiment capturé; mais en l'examinant on y trouva l'équipage d'un brick américain, dont *la Dame de Nantes* s'était emparée deux jours avant notre rencontre. Ce brick avait été équipé et dirigé sur Nantes pendant que les treize hommes qui le montaient étaient retenus comme prisonniers de guerre. On résolut de leur confier le soin de conduire *la Dame* à New-York, sous la direction de notre second lieutenant, dont l'état exigeait un traitement suivi. On laissa tous les blessés français dans leur navire avec leur chirurgien, qui était un homme assez capable, quoiqu'il eût, comme tous ses confrères à cette époque, quelques droits au titre de boucher. Notre capitaine profita de cette occasion pour expédier son rapport officiel, et j'écrivis à Grâce une lettre conçue de manière à pouvoir être lue de toute la famille. J'eus le plaisir de leur apprendre que j'étais promu au grade de second lieutenant, ma place ayant été prise par l'un des officiers du brick américain.

Notre séparation sur l'Océan pendant la nuit fut triste et solennelle. Nous savions que *la Dame de Nantes*, dans sa route longue et solitaire, abandonnerait à l'Océan, pour être ensevelis dans les profonds abîmes, plusieurs hommes de son équipage. Elle-même courait risque de ne jamais arriver. Je reçus plus tard pour ma part de prise onze cent quatre-vingts dollars. Nous mîmes les prisonniers dans la cale, et nous gouvernâmes au nord-est afin d'éviter les croiseurs français. Le lendemain nous aperçûmes une voile, qui marchait sous le pavillon américain; mais comme elle parut vouloir nous éviter, nous lui donnâmes la chasse. A quatre heures après midi nous fûmes assez près pour lui envoyer un boulet. Elle mit en panne et nous en prîmes possession. C'était le brick précédemment capturé par *la Dame de Nantes*, en charge pour Londres avec une cargaison de farine et de poterie. L'équipage fut transféré à bord de *la Crise*, et l'on me confia le commandement du brick. J'avais un jeune homme appelé Roger Talcott, en qualité de second, et six hommes d'équipage. Nabuchodonosor obtint, à force d'instances, la permission de m'accompagner, quoique M. Marbre s'en séparât avec une grande répugnance.

C'était mon premier commandement, et je le pris avec un sentiment d'orgueil tempéré par la crainte de m'acquitter imparfaitement de mes fonctions. J'avais ordre de passer près du phare du cap Lézard, de remonter la Manche en gouvernant le plus près possible de la côte d'Angleterre. Le capitaine Williams devait relâcher à Falmouth, et comptait y recevoir l'ordre d'aller à Londres, où je devais le devancer en conduisant *l'Amanda* (c'était le nom du brick) à sa destination première,

Comme *la Crise* était plus fine voilière que *l'Amanda*, nous la perdîmes de vue avant le coucher du soleil. Le lendemain, je me trouvais isolé sur le vaste Océan, dans des mers ennemies que je n'avais jamais parcourues, et avec un faible équipage, dont la moitié voyageait pour la première fois. Le salut du vaisseau dépendait de mon talent, de mon adresse, de ma prudence. J'étais livré à mes propres ressources. Je fus d'abord effrayé de ma responsabilité nouvelle, mais on s'accoutume à ces changements de position avec une surprenante facilité. Cinq ou six heures suffirent pour me mettre à mon aise. Le vent avait sauté au sud-ouest et soufflait avec force. Je mis dehors une bonnette basse et une bonnette de hunier. A la chute du jour, je me demandai si je devais diminuer de voiles. J'examinai la contenance des trois matelots les plus expérimentés; mais il me fut impossible de deviner leurs sentiments. Les marins ont d'ordinaire tant de confiance dans leurs officiers, qu'ils n'appréhendent aucun accident. Quant à mon nègre, plus le vent soufflait, plus il était content. Il semblait croire que le vent, l'Océan, le brick et lui-même appartenaient à Miles Wallingford et que chaque bouffée ajoutait à mes revenus.

Je passai la plus grande partie de la nuit sur le pont avec Roger Talcott, jeune homme de bonnes manières, et qui possédait déjà quel-

ques connaissances en navigation. Vers dix heures du matin, on signala le cap Lézard, et nous entrâmes dans la Manche. Le lendemain nous étions par le travers de l'île de Whigt; mais le vent sauta au sud-est et devint plus faible. Ce changement mettait la côte d'Angleterre sous le vent de *l'Amanda*, et j'avais à prendre autant de précautions pour m'en écarter que j'en avais pris auparavant pour m'en approcher.

On comprendra aisément que pendant toute la traversée nous évitâmes avec soin toute rencontre. Nous aperçûmes avec inquiétude plusieurs vaisseaux de guerre anglais; car, à cette époque, la presse enlevait beaucoup de marins aux alliés de la Grande-Bretagne, et principalement aux Américains. Nous nous rapprochions de Dungeness, et je cherchais des yeux un pilote, quand sur les trois heures du matin, Talcott, qui était de quart, se précipita tout haletant dans la cabine, pour m'annoncer qu'il venait d'apercevoir un navire gréé en lougre. Quoiqu'il y eût des lougres anglais, je savais que les corsaires de Dunkerque, de Boulogne et autres ports français, montaient ordinairement des bâtiments de cette espèce. Heureusement nous avions l'avant tourné vers la côte, et nous étions favorisés par le flux. En faisant force de voiles, il était possible d'atterrir avant que le lougre ne nous abordât, d'autant plus que le voisinage de la côte ennemie devait lui inspirer de justes alarmes. Nous déployâmes les perroquets volants de l'avant et de l'artimon. *L'Amanda* n'était pas fine voilière; mais on eût dit qu'elle partageait nos craintes cette nuit-là. Eu égard au vent, je ne l'ai jamais vue marcher si vite. Toutefois le lougre fendait les flots avec la rapidité d'un serpent de mer, et nous avions peu d'espoir de lui échapper.

Nous approchions de la terre; je m'attendais à entendre la quille du brick résonner sur le fond, lorsque je crus remarquer un bâtiment à l'ancre à un quart de mille de distance. Je m'écriai presque instinctivement : — Au lof! Il était temps de donner cet ordre, car, en venant au vent, le vaisseau racla le fond avec un bruit sinistre. Nous nous dirigeâmes vers le bâtiment à l'ancre, suivis de près par les Français. Ils se dirent sans doute, avec juste raison, que, s'il y avait eu assez d'eau pour nous, il y en aurait assez pour eux, et ils entrèrent dans nos eaux aussi aisément que s'ils avaient été attirés par une puissance magnétique.

Le navire à l'ancre reposait en silence, comme un oiseau de mer endormi sur son élément natal. Je le hélai dès que je fus à portée.

— Quel est ce brick? me répondit-on.

— Un américain poursuivi par un corsaire français; il va nous aborder; hâtez-vous.

J'entendis une voix s'écrier : — Au diable les Américains! puis le commandement : — En haut, tout le monde! Il était évident que mon avertissement avait produit de l'effet.

— C'est un bâtiment anglais de la compagnie des Grandes-Indes, me dit un de mes vieux matelots quand nous fûmes par les bossoirs du navire.

— Connaissez-vous la force de ce lougre? demanda un officier anglais.

— Non; nous savons seulement qu'il nous donne la chasse depuis vingt minutes.

— Eh bien! virez, nous répondit-on après un moment de silence, et attirez le lougre à votre poursuite; nous sommes armés et nous vous porterons secours.

Si j'avais eu trente ans et plus d'expérience, la défiance, la crainte de voir les Anglais me mettre en avant pour m'abandonner ensuite m'auraient empêché d'accéder à leur invitation; mais j'étais jeune, et il me semblait peu généreux de ne pas travailler de concert avec des hommes sur lesquels j'avais involontairement attiré l'ennemi. Je répliquai : — Oui, oui, et virai aussitôt de bord presque flanc à flanc du navire anglais; mais, avant que nous eussions achevé notre manœuvre, le lougre passa entre ce dernier et nous, et parut nous examiner tous les deux. Il trouva sans doute l'anglais de meilleure prise, car, mettant la barre au vent, il l'aborda par la hanche, sans qu'on eût le temps de tirer un seul coup de canon. Nous étions tellement près que nous entendîmes distinctement les commandements, les cris, les jurons, le bruit des coups, les plaintes des blessés. Les Anglais, victimes d'une surprise, se défendaient avec vigueur; mais ils avaient évidemment le dessous. Les deux navires s'éloignèrent en combattant; nous les vîmes gagner le large et se diriger vers la côte de France, où il est probable que le hardi Français débarqua sans obstacle avec sa prise.

Échappée à ce pressant danger, *l'Amanda* vira de nouveau, alargua, et continua sa route le long de la côte d'Angleterre. A la hauteur de Douvres, nous prîmes un pilote, et nous apprîmes que le navire capturé s'appelait *la Dorothée*, et que, pour éviter les périls d'une course nocturne, il avait jeté l'ancre la veille au soir. Nous trouvâmes une flotte dans le port; notre aventure, circulant parmi les marins, y excita un vif intérêt, et bientôt une vingtaine de canots nous environnèrent, dans le but de recueillir des renseignements de la bouche des héros eux-mêmes. Je fus surtout longuement interrogé par un vieillard respectable, dans lequel je crus reconnaître un amiral; il n'était pas en uniforme, et les matelots qui l'accompagnaient refusèrent de m'éclairer sur son compte, mais ils le traitèrent avec des égards inusités. Il me demanda des détails; je lui narrai le fait avec franchise, sans forfanterie ni dissimulation, et il parut satisfait de ma conduite.

— Jeune homme, me dit-il en se retirant, vous avez agi avec prudence. Ne faites pas attention aux murmures de quelques-uns de nos matelots; ils ne songent qu'à eux. Il était de votre devoir et dans votre droit de sauver votre bâtiment, s'il était possible, et vous avez eu raison de le faire; mais il est triste pour nous que ces damnés Français viennent marauder jusque sous nos écubiers.

CHAPITRE X.

Heureux l'homme au début de sa courte existence!
Dans son chemin nouveau marchant sans résistance,
Il voit à l'horizon poindre des jours sereins.
Sa douce insouciance affronte les alarmes;
Quoique assez vieux déjà pour connaître les larmes,
Il est trop jeune encor pour avoir des chagrins.

ALLSTON.

Quelle admiration les Américains éprouvaient, en 1799, pour l'histoire, les lois et les institutions de l'Angleterre! Quelques hommes de parti, quelques individus qui avaient souffert de la révolution ne partageaient point le sentiment général, mais leur nombre paraissait extraordinairement restreint, surtout quand on réfléchissait qu'il ne s'était écoulé que quinze ans depuis la paix. Talcott et moi, nous n'avions vu la Grande-Bretagne que par les yeux de l'imagination, et ils nous l'avaient montrée grande et belle. Certes nos illusions se dissipèrent en arrivant, non parce que l'Angleterre était dépourvue d'intérêt, mais parce que la réalité ne pouvait être au niveau des magnifiques tableaux dont nos rêves avaient fait les frais.

En remontant à Londres avec le flux, nous eûmes le temps d'examiner tranquillement les rivages. La Tamise n'est pas un fleuve d'une beauté remarquable; mais les innombrables navires qui le couvrent présentaient un spectacle surprenant. On y voyait toutes les espèces de bâtiments connues en Europe, à l'exception du petit nombre d'embarcations des ports de la Méditerranée. Les mâts des navires charbonniers formaient une si vaste forêt qu'on aurait pu, je pense, en les brûlant, chauffer la ville entière pendant une année. Je n'étais pas moins étonné de l'adresse avec laquelle le pilote dirigeait notre brick au milieu des milliers de navires rangés sur notre passage; il avait moins l'air d'un marin que d'un cocher qui conduit dans une rue fréquentée. Je puis dire que j'acquis plus de connaissances nautiques sur la Tamise que dans mon voyage en Chine, et je suis convaincu que la navigation de l'embouchure de la Tamise jusqu'aux ports contribue essentiellement à former les marins anglais.

Le capitaine Williams m'avait enjoint de remettre le brick à son consignataire, négociant américain établi à Londres, en réservant les droits ordinaires de sauvetage. J'exécutai ses ordres; mais, comme, par inadvertance, le capitaine m'avait désigné dans sa lettre comme troisième lieutenant, le consignataire ne m'invita pas à dîner.

J'eus occasion, pendant que j'étais à Londres, de m'assurer que la mère-patrie n'a pas des vertus sans mélange. A Gravesend, nous reçûmes à bord deux officiers de la douane, dont l'un, nommé Sweeney, parut me prendre en amitié. Ce fut lui qui m'indiqua la maison du consignataire, et, quand mes affaires furent terminées, il me proposa de me piloter dans la ville. Nous visitâmes successivement tous les monuments et l'intérieur de ceux qui me semblèrent mériter d'en payer l'entrée, puis il me mena dans les repaires du quartier de Wapping. J'ai toujours cru que Sweeney me sondait et cherchait à connaître mon caractère. Quoi qu'il en soit, j'avais trop d'expérience pour me laisser duper, et j'avais trop bien profité des leçons de l'excellent M. Hardinge pour ne pas résister aux tentations. Grâce à ses préceptes, je me renfermai dans le rôle de simple observateur. Je n'oublierai jamais une visite que je fis dans une maison à l'enseigne du *Cheval-Noir*, située au milieu de la rue étroite de *Sainte-Catherine*, près des chantiers qui portent le même nom. C'était un dimanche; en entrant dans la principale salle de cette maison, réceptacle de tous les vices de ce quartier, j'y remarquai d'abord de jeunes femmes dont quelques-unes étaient encore à la fleur de l'âge et de la beauté, mais qui toutes étaient abandonnées à la débauche. Sweeney demanda un pot de bière, et m'indiqua un siége auprès d'une table vacante.

— Il est inutile de vous parler du métier que font ces filles, dit-il d'un ton philosophique; mais la plupart des hommes que vous voyez ici sont des voleurs et des filous qui viennent pour se divertir avec les matelots. Voilà des figures que j'ai vues au tribunal, et je m'étonne de les retrouver ici. Observez que ces drôles sont aussi à l'aise et aussi bien reçus par l'aubergiste que s'ils étaient d'honnêtes gens.

— Comment, demandai-je, peut-on laisser en liberté de pareils misérables?

— Question d'enfant, monsieur Wallingford; vous devez savoir que

la loi protége les fripons aussi bien que les braves gens. Pour constater le délit d'un voleur, il faut des témoins, et ils s'arrangent toujours de manière à prouver un *alibi*. Nous entendons par *alibi*...

— Je sais ce que c'est, monsieur Sweeney.

— Quoi! vous le savez, si jeune et venant d'un pays neuf, comme l'Amérique.

— Oh! dis-je en riant, l'Amérique est le pays des *alibi*. Tout le monde est partout, et personne n'est nulle part. La population tout entière étant en mouvement, ceux qui veulent prouver un *alibi* ont toute la facilité imaginable.

Ces mots, prononcés inconsidérément, déterminèrent sans doute Sweeney à m'exposer les véritables motifs de toutes les attentions dont il m'entourait depuis une semaine. Après avoir vidé quelques pots de bière, il me proposa de passer en fraude toutes les marchandises de la cargaison de *l'Amanda* que je désirerais m'approprier. Je refusai avec hauteur, et je fis entendre à cet homme que je regardais son offre comme une insulte. Il parut confondu, et dès ce moment toutes relations cessèrent entre lui et moi.

Quelques jours après, *la Crise* arriva à Londres. On débarqua la cargaison et nous prîmes du lest, car les objets que nous devions transporter sur la côte nord-ouest étaient trop légers pour garnir le vaisseau. Nous complétâmes notre équipage en prenant plusieurs matelots américains qui avaient été pressés un an auparavant par un croiseur anglais, et qui avaient obtenu leur congé. Les préparatifs du départ nous occupèrent une quinzaine, pendant laquelle je fis à mon tour voir à Marbre les curiosités de Londres. Nous commençâmes par la ménagerie de la Tour; mais le vieux marin avait vu en Orient trop d'animaux pour être étonné de la médiocre collection dont les badauds de Londres se contentaient. Nous visitâmes ensuite le Monument, et Marbre déclara qu'il avait vu en Amérique une tour servant à la fabrication du plomb de chasse beaucoup plus élevée et plus belle selon lui. Il convint franchement que New-York ne possédait pas d'église comparable à Saint-Paul; — Cependant, dit-il, j'ignore si la Trinité ne la vaut pas. Il ne put s'empêcher d'admirer la beauté des équipages qui se promenaient dans le Parc; mais il blâma amèrement les livrées, et déclara qu'il était indécent de donner à des domestiques des chapeaux galonnés; les galons lui semblaient être exclusivement réservés aux ecclésiastiques, aux gouverneurs et aux officiers de la milice.

Pendant que je discutais avec Marbre sur le mérite des édifices et des promenades, il se passa un incident qui eut plus tard des conséquences importantes pour moi. Les voitures de louage, les chaises de poste et autres voitures publiques ne sont pas admises dans les parcs publics; mais on y laisse circuler les carrosses de remise, c'est-à-dire ceux qui ne stationnent pas sur les places. Nous trouvâmes un de ces véhicules dans une périlleuse situation. Les chevaux s'étaient heurtés contre une brouette; le cocher n'avait pas su les retenir, et les roues de derrière de la voiture étaient déjà dans l'eau du canal quand je survins avec M. Marbre. Il saisit d'une main vigoureuse les rayons de la roue de devant, pendant que je jetais dessous la brouette pour en arrêter le mouvement rétrograde. J'ouvris la portière, et j'aidai à descendre un homme âgé et valétudinaire, une dame qui paressait être sa femme, et une jeune personne que je pris pour sa fille. Dès qu'ils furent en sûreté, Marbre, qui était dans l'eau jusqu'aux épaules, et qui faisait de prodigieux efforts pour maintenir la voiture en place, lâcha prise tout d'un coup. La brouette céda au même instant, et le carrosse avec les chevaux fut précipité dans le canal. L'un des chevaux se noya; mais, comme la foule s'était amassée, je fis peu d'attention à ce que devenait l'autre; peu m'importait le navire, puisque j'avais sauvé la cargaison.

L'homme qui nous devait son salut nous pressa la main avec émotion en nous disant qu'il n'était pas quitte envers nous, et que nous devions l'accompagner. Nous y consentîmes facilement, pensant que notre assistance pouvait encore être utile. Pendant que nous nous dirigions vers une petite porte du Parc, j'eus le loisir d'étudier les gens auxquels nous avions rendu service. Ils avaient l'air très-distingué; mais je connaissais assez le monde pour deviner qu'ils appartenaient à ce qu'on appelle en Angleterre la classe moyenne. L'homme paraissait être militaire; les deux femmes étaient bien mises, mais sans aucune espèce de recherche. La jeune fille pouvait avoir mon âge, et était décidément jolie. J'étais donc en pleine aventure; j'avais sauvé la vie d'une demoiselle de dix-sept ans; il ne me restait plus que d'en devenir amoureux pour être un héros de roman.

A la porte, on voulut nous faire monter dans un fiacre; mais nous nous excusâmes sur la nécessité de changer de vêtements, et nous promîmes de revenir plus tard à l'adresse indiquée : Norffolk street, dans le Strand.

Nous allâmes dîner dans une taverne, et le premier lieutenant but un peu d'eau-de-vie pour prévenir un rhume. J'ignore sur quel principe d'hygiène est basé l'usage de cette boisson dans le cas donné, mais je l'ai vu pratiquer dans toutes les parties du monde. Après nous être séchés, nous nous rendîmes chez notre homme, qui s'appelait le major Merton. Il était au premier étage avec sa famille. Tout annonçait qu'il ne gravitait pas dans ces hautes régions dont le luxe nous avait émerveillés pendant notre promenade. Après nous avoir exprimé vivement sa reconnaissance, le major tira quelques billets de banque de son portefeuille.

— Vous avez, nous dit-il, donné des preuves de la bravoure et de la présence d'esprit qui caractérisent les marins anglais. Je voudrais pouvoir vous récompenser amplement; mais je ne puis vous offrir que vingt livres sterling. Peut-être un jour les circonstances me mettront à même de vous témoigner plus généreusement mes sentiments de gratitude.

Pendant tout ce discours, Marbre ne cessa de chercher sa tabatière dans sa poche. Il était parvenu à la trouver lorsque le major eut terminé. Je connaissais la cupidité du premier lieutenant, et j'eus peur un instant qu'il ne fût incapable de résister à la tentation, et qu'il n'arrimât les billets bord à bord avec le tabac. Je m'étais trompé. Après s'être résolument administré une chique, Marbre ferma sa tabatière, et prit la parole en ces termes :

— J'aime à vous voir cette générosité, major. Vous agissez comme il le faut, et nous vous remercions autant que si nous acceptions votre argent. Néanmoins, pour prévenir votre erreur, je vous dirai que ce jeune homme et moi nous sommes nés en Amérique, lui sur les bords de l'Hudson, et moi dans la ville même de New-York.

J'avais cru d'abord que le major nous verrait prendre avec regret ses billets de banque; mais il semblait au contraire avoir hâte de s'en débarrasser.

— Vous êtes Américains? dit-il en reculant avec une certaine roideur. Puis il se tourna de mon côté, et, me présentant les billets, il ajouta :

— Jeune homme, vous me ferez l'honneur d'accepter ce faible témoignage de ma reconnaissance.

— C'est impossible, monsieur, répondis-je respectueusement. Nous ne sommes pas tout à fait ce que nous paraissons être, et vous avez été trompé par notre extérieur. Vous voyez devant vous le premier et le second lieutenant d'un navire marchand qui porte des lettres de marque.

A ces mots, le major serra ses billets et s'empressa de s'excuser. Il ne nous comprenait pas encore bien; mais il avait assez de sagacité pour voir que nous n'accepterions pas son argent. Il nous invita à nous asseoir, et l'entretien continua.

— Monsieur Miles ici présent, reprit Marbre, a une propriété appelée Clawbonny en amont de l'Hudson. Il était destiné au barreau, et pouvait se dispenser de courir la mer. Mais bon chien chasse de race! Son père a été marin et il a voulu suivre la même carrière.

Cette déclaration produisit des changements visibles dans l'attitude de ceux qui nous entouraient. Ils ne nous avaient pas reçus jusqu'alors avec hauteur; mais ils redoublèrent d'aménité, et ils me traitèrent comme leur égal. Nous passâmes une heure avec eux, et je promis de les revoir avant mon départ. Je leur rendis une douzaine de visites, et le major, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme assez bien élevé, n'hésita point à m'admettre dans son intimité. J'accompagnai la famille aux théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane, après avoir eu soin de me faire faire un habit à la mode, sous lequel j'avais aussi bonne mine que la plupart des jeunes gens que j'avais vus dans la rue. Émilie Merton sourit la première fois qu'elle me vit dans mon nouveau costume, et je crois même qu'elle rougit. C'était une charmante créature, d'une douceur angélique dans ses rapports habituels, mais au fond pleine d'ardeur et de sentiment. Ses yeux d'un bleu clair, comme ceux de la plupart des Anglaises, révélaient un feu secret. Elle avait reçu de l'éducation, et, dans mon ignorance de la vie, je m'imaginais qu'elle savait plus que toutes les autres jeunes filles de dix-sept ans. M. Hardinge avait donné tous ses soins à l'éducation de Grâce et de Lucie; mais le bon prêtre, dans les solitudes d'Amérique, n'avait pas à sa disposition les ressources intellectuelles qu'on trouvait en Angleterre. Émilie Merton me semblait une merveille, et j'avais souvent honte de moi-même quand, assis à ses côtés, je l'écoutais parler avec aisance de choses qui m'étaient totalement étrangères.

CHAPITRE XI.

— Bosseman? — Quoi, patron? — Il faut se dépêcher;
Faites virer de bord, où nous allons toucher.

SHAKSPERE, *la Tempête.*

Désirant me récompenser de la manière dont j'avais reconduit le brick, le capitaine Williams me laissa beaucoup de liberté. Il était probable que je ne reviendrais pas à Londres, et je voulais profiter de la bonne aubaine qui m'avait mis en relation avec une famille respectable. Je lui portais tant d'intérêt que je pris des renseignements sur son compte auprès d'un employé du consulat américain. Il m'apprit que le major avait rempli aux grandes Indes des fonctions moitié civiles, moitié militaires, et qu'il était venu en Angleterre pour régler des comptes embrouillés, et mettre en même temps sa fille Émilie en pension. Je sus par le major qu'il se proposait de retourner à son poste

dans quelques mois, et qu'il avait ses parents en Amérique, son père s'étant marié à Boston.

J'avais mille raisons pour me féliciter du hasard qui avait jeté les Merton sur ma route. Si je leur avais sauvé la vie, en revanche ils me faisaient connaître le monde dans l'acception ordinaire du mot. Né fils d'un marchand, le major Merton n'était pas admis dans la haute société; car à cette époque les négociants ne jouissaient pas de la position qu'ils ont aujourd'hui sur l'échelle sociale de l'Angleterre; mais il avait les sentiments, les manières et les habitudes d'un *gentleman*. Quant à Émilie Merton, elle me témoigna la familiarité d'un ami, et j'éprouvai un vif plaisir d'entendre sortir d'une jolie bouche de bonnes pensées exprimées dans un bon langage. Je voyais bien qu'elle trouvait mes manières un peu rustiques; mais je n'avais pas été en Chine pour me laisser battre par une jeune fille de Londres, quelles que fussent ses perfections. En somme, je puis dire que je produisis une impression favorable à laquelle Clawbonny ne fut peut-être pas étranger. Quand je rendis ma dernière visite, Émilie eut l'air affligé, et sa mère dit que mon absence leur serait sensible. Le major me fit promettre de m'enquérir de lui, si j'allais à la Jamaïque ou à Bombay; car il comptait être envoyé dans l'un ou l'autre de ces pays.

La Crise partit à la faveur d'un vent de sud. Mon intention n'est pas de décrire minutieusement notre traversée. Nous relâchâmes à Madère, puis à Rio. En approchant de l'extrémité méridionale du continent américain, nous éprouvâmes des gros temps.

Nous étions au mois qui correspond à novembre dans l'hémisphère nord, et il nous fallait doubler le cap Horn, dont les parages sont célèbres par leurs tempêtes. Toutefois notre capitaine l'avait doublé quatre fois, et il était d'avis que la saison n'influait point sur l'état de la mer et qu'il fallait serrer la terre. Nous gouvernâmes en conséquence vers la terre des États dans l'intention de passer le détroit de Lemaire et de longer, autant que possible, le cap Horn en le doublant. Lorsque nous arrivâmes aux îles Falkland, le vent soufflait avec violence à l'est, et un brouillard épais interceptait la lumière du soleil. Vers minuit il s'éleva un grain qui prit bientôt les caractères d'une tempête comme je n'en avais pas encore vu. On se hâta de diminuer de voiles, et le navire continua sa route avec la grande voile de hune, le petit foc, la basse voile de misaine et le foc d'artimon. Il courut jusqu'à la pointe du jour la bordée de bâbord, dans l'espérance d'apercevoir les montagnes de la Terre de Feu. Notre situation était loin d'être rassurante; une pluie battante, jointe au brouillard et aux éclaboussures des vagues, nous empêchait de voir à plus d'une lieue autour de nous. Heureusement que la côte orientale de la Terre de Feu, s'étendant dans la direction du nord-ouest au sud-ouest, nous laissait assez de place pour virer au large du rivage, si nous pouvions éviter les nombreuses et profondes dentelures de cette île inhospitalière.

Nous avions aussi à redouter les courants, qui, dans cette latitude, sont d'une effrayante rapidité. Marbre lui-même, habituellement si impassible, et qui semblait se considérer comme partie intégrante du navire, m'exprima ses alarmes pendant le quart du matin.

— Miles, me dit-il, nous avons appris à vos dépens ce que peuvent les courants. Si nous étions par le cinquantième degré de longitude, nous aurions de l'eau en quantité suffisante, et nous doublerions le cap Horn avec le vent qui souffle actuellement; mais le capitaine Williams n'est content que lorsqu'il a des îles autour de lui.

— Si nous avions couru par le 50° de longitude, repris-je, nous aurions eu vingt degrés à faire pour doubler le cap, tandis que nous n'en aurons que six ou huit après avoir passé le détroit de Lemaire.

— C'est là le difficile, reprit-il. Songez que nous n'avons que neuf heures de jour, et quel jour encore! Les brouillards de Terre-Neuve, où j'ai été à la pêche dans ma jeunesse, sont comparativement lumineux comme le soleil en plein midi. La sonde ne peut nous donner aucune indication; car un moment après l'avoir jetée sans trouver le fond, nous courons risque de donner sur un rocher. Le navire fait vent arrière avec tant de rapidité que nous pouvons rencontrer la terre avant d'avoir eu le temps de l'apercevoir. Parce que la Terre de Feu s'incline au nord-ouest, le capitaine semble s'imaginer qu'elle s'éloigne devant nous à mesure que nous en approchons. Puisse-t-il vivre assez longtemps pour persuader à tout l'équipage qu'il a raison!

Tout à coup Marbre, qui avait les yeux tournés vers l'ouest, s'interrompit pour crier : — Arrive tout la barre tout au vent! cargue bas le foc d'artimon! Ce commandement mit tout le monde en mouvement. Le capitaine et le troisième lieutenant accoururent sur le pont; le navire fit son abattée aussitôt qu'on eut rentré le foc d'artimon, et le grand hunier fasiéya, frappé en ralingue par le vent. Cette manœuvre nous éloigna de la Terre de Feu, sur laquelle nous étions menacés de toucher, et *la Crise* fit route vers l'est. Dès qu'elle eut viré, le capitaine Williams demanda à Marbre s'il avait réellement aperçu la côte.

— Assurément, répondit celui-ci; vous savez que j'ai de bons yeux et que j'ai signalé le premier *la Dame de Nantes*. Le capitaine fit semblant d'être convaincu; mais, d'après les calculs que je fis plus tard, je suppose que la côte devait encore être éloignée de quinze à vingt lieues.

Pendant toute la journée, *la Crise* courut la bordée de tribord. A l'approche de la nuit, elle vira de nouveau pour mettre l'avant à l'ouest. Vers le soir, le vent nous obligea de ferler les huniers, et ce ne fut pas facile, car ils étaient en lambeaux. Au coucher du soleil, lorsque la nuit vint augmenter les ténèbres de ce jour sombre, le petit foc, arraché de la ralingue avec un fracas qui retentit dans tout le navire, disparut au milieu du brouillard comme un nuage des cieux. Le foc d'artimon aurait pris la même route si l'on ne s'était empressé de le haler bas, et même, après cette opération, il communiquait au bâtiment des secousses qui l'ébranlaient depuis la quille jusqu'aux margouillets.

C'était la première fois que je voyais une tempête en mer; j'avais essuyé de violentes rafales; mais le vent, en cette circonstance, était aux grains ordinaires ce que ceux-ci sont à la brise. Les vagues étaient pour ainsi dire écrasées par la pression des courants d'air qui passaient en hurlant sur la surface de l'Océan; à mesure qu'un monticule d'eau s'élevait, sa cime, tronquée par la bourrasque, s'éparpillait en écume, comme le bois se divise en copeaux sous la hache du bûcheron. Moins d'une heure après que le vent eut atteint son plus haut degré de violence, il n'y eut pas d'ondulations très-sensibles, relativement toutefois aux mouvements ordinaires de l'Océan, géant liquide dont la respiration n'est jamais calme. Le navire se maintint dans une position presque aussi stable que s'il eût été abattu en quille; on eût dit qu'une force mécanique le retenait incliné, et les bras des basses vergues touchaient l'eau. Quelques-uns de nous s'aventurèrent jusqu'aux haubans de revers, pour consolider la voilure, mais il fut impossible de monter plus haut. Toutes les fois que j'étendais la main pour saisir un cordage, j'étais obligé de calculer mon mouvement, de manière à me laisser aller à la dérive; en montant, il était difficile de tenir le pied sur les enfléchures; en descendant, il fallait les efforts les plus énergiques pour conserver son centre de gravité. Si j'étais parvenu jusqu'aux barres traversières des hunes, et si j'avais été emporté par-dessus le bord, je ne serais tombé à l'eau qu'à trente ou quarante vergues du bâtiment; un épissoir aurait pu tomber de l'une des hunes sans danger pour aucun de ceux qui se trouvaient sur le pont.

Quand le jour revint, des lueurs sombres et indécises étaient répandues sur les eaux désertes; les oiseaux de mer semblaient s'être réfugiés dans les cavernes des côtes, et ne reparurent point avec l'aurore; l'air était rempli d'écume, et l'œil pouvait à peine distinguer les objets à un demi-mille à la ronde. Tout l'équipage, tenu en éveil par le danger, était réuni sur le pont; quant à nous autres officiers, nous nous concertions sur le gaillard d'avant, car c'était le poste où le danger, s'il venait du côté de la terre, devait se faire sentir tout d'abord.

Il n'est pas facile de donner une idée de notre situation critique à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la marine. Nous n'avions point fait d'observations depuis plusieurs jours. Nous marchions d'après la route estimée, avec un vent épouvantable, dans des parages où les marées brisent à la côte avec fureur. Quoique nos bossoirs fussent à moitié submergés, et nos voiles ferlées avec soin, *la Crise* lofait aussi près du vent que si elle eût porté des voiles à l'arrière. Marbre pensait qu'en dépit de nos efforts, elle dériverait vers la côte avant la fin du jour. — Jamais, me dit-il, l'eau n'est unie comme vous le voyez, que lorsque le vent et les courants suivent une même direction. Soyez donc sûr que nous sommes entraînés par un courant, plus diabolique encore que celui qui nous a jetés sur les récifs de Madagascar. Je ne répliquai point, mais, avec le capitaine et les deux autres lieutenants, je tins mes regards fixés du côté du bossoir du vent.

Soudain, comme si le rideau du brouillard se fût levé par enchantement, j'aperçus une plage d'une longue étendue, dont les noirs basfonds s'avançaient dans l'intérieur à une distance considérable. Elle était presque parallèle à notre route; le navire semblait n'en être éloigné que d'un demi-nœud, et la longer avec une vitesse de six ou huit milles à l'heure.

— Est-ce une illusion? me dis-je en regardant mes compagnons.

— C'est la terre, sans aucun doute, messieurs, dit le capitaine Williams.

— Rien de plus positif, reprit M. Marbre, avec cette fermeté que donne parfois le désespoir : que devons-nous faire, capitaine?

— Que pouvons-nous faire, monsieur? Nous n'avons pas assez de place pour virer, Marbre; et, si j'en crois les apparences, il y a plus de mer devant nous que derrière.

C'était une vérité incontestable. La côte, basse, glacée, revêtue des teintes sombres du mois de novembre, après s'être présentée parallèlement à nous, s'écartait à l'avant vers le nord. Nous passâmes devant avec une rapidité due sans doute au flux, ou aux courants. La sonde nous donna six brasses. Comme il était probable que nous entrions dans un des canaux qui séparent les groupes d'îles de la Terre de Feu, le capitaine eut avec Marbre une conférence dont le résultat fut qu'il fallait chercher un mouillage. Heureusement pour nous, à l'instant où nous dérivions dans cette passe, la tempête enleva moins d'écume de la surface des eaux, et l'atmosphère s'éclaircit par degrés; à dix heures nous pouvions voir à une lieue autour de nous. La terre était à tribord, et nous nous en éloignions, en la laissant sous notre vent. La force du courant nous prouvait que nous n'étions pas dans une baie. Vers onze heures nous trouvâmes un îlot trop plat et trop peu étendu pour nous abriter. D'ailleurs le fond ne nous parut point propre à jeter l'ancre, et nous continuâmes notre route. Au moment où le soleil descendait sous l'horizon, ses dernières clartés nous montrèrent une île

un peu plus grande, et nous nous en approchâmes avec précaution, la barre à tribord, et contrariés par la marée. On lofa près de la terre, dans une espèce de rade, et on jeta immédiatement les deux ancres de poste. On avait suffisamment amorti l'air du vaisseau, en le mettant aussi près du vent que possible, et les manœuvres s'effectuèrent sans difficulté. La sonde donna sept brasses à une portée de pistolet de rivage. Nous étions provisoirement en sûreté; mais il fallait encore savoir comment le navire éviterait un changement dans la marée, et jusqu'à quel point il fatiguerait sur ses câbles. A la satisfaction générale, le remous se fit peu sentir, et la côte nous garantit de l'impétuosité de la tempête. Une seule ancre nous suffisant, les matelots se mirent au guindaut, pour lever la seconde ancre; car la sonde nous avait indiqué des rochers sous-marins qui inspiraient des craintes au capitaine.

Pendant le souper de l'équipage, on mit en mer un petit canot où je descendis avec le capitaine et le troisième lieutenant afin d'examiner le fond plus attentivement. Le résultat de notre excursion fut satisfaisant, et nous revînmes au navire en ayant soin d'éviter les vents et les courants.

Le capitaine se chargea lui-même du quart de quatre à huit heures, et je descendis dans l'entre-pont. J'étais chargé du quart de diane; dix minutes avant l'heure où je devais le prendre, j'entendis le commandant crier : — En haut tout le monde! Le câble s'était rompu, et le navire dérivait à sec. Nous hissâmes les trois huniers au bas ris, les basses voiles de l'avant et un nouveau petit foc. Au lever du jour, pour la première fois depuis notre entrée dans cet étroit passage, le soleil se montra au milieu de sombres masses de nuages d'un aspect sinistre. Nous apercevions la terre dans tous les sens. Le canal où nous étions avait plusieurs lieues de large; et des montagnes hautes et escarpées, la plupart couvertes de neige, le bornaient principalement du côté du nord. Nous gouvernâmes sud-sud-ouest, sans savoir précisément où nous allions, rencontrant par intervalles des îles montueuses et creusées de profondes dentelures. Au coucher du soleil, nous n'étions pas encore en pleine mer. Plusieurs fois nous passâmes auprès d'écueils que nous eûmes le bonheur d'éviter. Au point du jour notre course fut embarrassée par un nombre d'îles encore plus considérable que celui qui l'avait entravée la veille. Vers les dix heures, nous doublâmes un cap et nous trouvâmes à l'ouest un passage qui nous conduisit à l'Océan. Tout l'équipage poussa trois hurras en signe de joie.

Le capitaine Williams nous commanda aussitôt de prendre nos quarts de cercle, et de mesurer la latitude. Il était d'avis que nous étions à l'est du cap Horn et à l'est du détroit de Lemaire. Marbre gardait le silence; mais il eut achevé le premier ses observations et ses calculs. Je le vis se gratter la tête, consulter la carte qui était sur le capot d'échelle, puis il s'écria :

— Par saint Kennebunk! (C'était toujours par ce pieux personnage qu'il jurait dans ses moments de vive émotion.) Par saint Kennebunk! nous sommes dans la mer Pacifique; nous avons passé sans le savoir le détroit de Magellan.

CHAPITRE XII.

Levez l'ancre! larguez! par le ciel envoyée,
Une brise respire autour de nos vaisseaux.
Qu'ils sont impatients! la voile est déployée,
Et nous fendons les eaux.

PINKNEY.

La Crise avait, comme beaucoup de gens, fait une belle action sans s'en douter. Le navire, égaré au milieu des mers, s'était, à son insu, approché de sa destination. On comprendra aisément la joie que nous éprouvâmes en voyant devant nous l'Océan, dont les vagues roulaient régulièrement vers la côte en se succédant sans interruption comme des chaînes de montagnes éclairées par un soleil radieux. Jamais commandement ne nous fut plus agréable que celui que donna le capitaine de ranger du monde sur les vergues du vent. Le navire passa le dernier cap avec la rapidité d'un cheval de course. On mit les bonnettes dehors, et au coucher du soleil nous étions au large loin des parages orageux de la Terre de Feu.

Je ne décrirai pas en détail notre traversée le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud. En l'année 1800, la puissance de l'Espagne avait tout son ascendant, et interdisait à ses colonies tout commerce avec d'autres pays qu'avec sa mère-patrie. Aussi, malgré les gardes-côtes, la fraude s'exerçait sur une grande échelle. Le capitaine Williams, partisan décidé de la liberté du commerce, fit quelques excursions à terre, et reçut bon nombre de dollars en échange d'articles de Londres. Quant à Marbre, il considérait la contrebande comme plus honorable que le commerce régulier, puisqu'elle exigeait plus d'habileté. Suivant le digne lieutenant, les côtes, les baies, les passes, les rades et les havres avaient été créés par la nature pour faciliter le débarquement des marchandises, partout où les prohibitions s'opposaient à ce qu'elles fussent transportées d'une manière légale.

Notre trafic ne s'effectua pas sans obstacle. Sept fois les gardes-côtes nous donnèrent la chasse, et nous eûmes avec eux trois légères escarmouches. Je remarquai que le capitaine Williams cherchait à épargner les agents du gouvernement espagnol, et qu'il nous ordonnait de viser seulement aux agrès. J'ai pensé depuis que sa modération provenait d'un principe assez généralement adopté, d'une espèce de compromis entre le bien et le mal, qui le poussait à faire la contrebande, mais qui lui inspirait une salutaire horreur pour l'effusion du sang.

Après avoir quitté la côte espagnole, nous nous dirigeâmes vers le nord, dans l'intention louable de convertir en fourrures précieuses des verroteries, de mauvais couteaux, des poêles à frire et autres ustensiles d'utilité domestique. A cette époque la côte nord occidentale n'était pas occupée par les blancs, et les naturels nous apportèrent des peaux aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre. Nous nous avançâmes tout en commerçant jusqu'au 53° de latitude nord. Là, un pilote indigène, qui était venu à bord, nous indiqua une baie excellente. Il parlait passablement anglais, et nous dit que nous aurions presque pour rien des peaux de loutres marines. En effet, il nous quitta, et revint une heure après dans un canot chargé, jusqu'à la ligne de flottaison, de peaux magnifiques. Notre guide était accompagné de trois autres sauvages, à l'air farouche et cupide. Comme les noms de tous les Indiens de cette contrée sont d'une prononciation barbare, nous désignâmes les quatre sauvages par des sobriquets; on donna au pilote celui du Canard, à cause de la manière dont il se précipitait à terre, lorsqu'il entendait un coup de fusil. Les trois autres furent gratifiés des surnoms de le Grand-Sec, Pot-d'Etain, Nez-Fendu. Ce n'étaient pas assurément des dénominations très-héroïques, mais les hommes auxquels elles s'appliquaient n'avaient rien d'héroïque eux-mêmes. J'ignore à quelle tribu ils appartenaient; je demandai des renseignements sur leur compte au capitaine. Tout ce qu'il savait c'est que les habitants de ces parages attachaient un grand prix aux couvertures, à la poudre, aux poêles à frire et à la ferraille, et qu'ils livraient au rabais les peaux de loutres de mer et les fourrures de divers autres animaux. J'interrogeai M. Marbre avec moins de succès encore. — Je ne connais point l'histoire naturelle, me dit-il. Malgré la dégradation de ces hommes, nous les trouvions assez civilisés pour désirer de faire des affaires avec eux. Le commerce, ainsi que la misère, rapproche souvent les distances.

J'avais souvent vu les Indiens des États-Unis abâtardis par la fréquentation des blancs et l'usage des liqueurs fortes; mais jamais je n'avais rencontré d'êtres aussi bas placés dans l'échelle de la race humaine. Ils me parurent être les Hottentots de l'Amérique. Au physique, ils avaient de la force et de l'activité; leurs yeux étincelaient d'une férocité mal déguisée par leur avarice et leur dissimulation. Il n'y avait dans leur costume, dans leurs usages, dans leur maintien, aucune trace de cet honneur chevaleresque qui compense la cruauté bien constatée des guerriers de mon pays natal. Ils connaissaient l'usage des armes à feu, et avaient eu trop de relations avec les blancs pour concevoir une crainte superstitieuse de notre puissance.

Le Canard et ses compagnons nous vendirent cent trente-trois peaux de loutres de mer dans la même journée, ce qui nous dédommagea des risques auxquels nous nous exposions en pénétrant dans une baie étroite, où les sauvages pouvaient aisément nous envelopper. Les vendeurs parurent aussi charmés que nous du résultat de leur trafic, et nous décidèrent à stationner dans ce lieu quelques jours encore, en nous promettant de nous apporter six ou huit fois autant de peaux. Dès qu'on leur eut annoncé notre résolution, ils exprimèrent une vive joie. Pot-d'Étain et Nez-Fendu allèrent annoncer la nouvelle aux habitants de l'intérieur, et le Grand-Sec et le Canard demeurèrent à bord dans les termes d'une bonne intelligence avec nous. Cependant, comme tous ces sauvages ont un penchant déterminé pour le vol, le capitaine ordonna de les surveiller de près, et de les fouetter vigoureusement s'ils cherchaient à exercer leur dextérité manuelle.

Marbre et moi nous remarquâmes que le canot sur lequel les messagers nous avaient quittés, au lieu de se diriger vers la mer, entra dans une petite anse qui communiquait avec le fond de la baie. Comme nous n'avions rien à faire à bord, nous demandâmes au capitaine la permission d'explorer ce lieu, et en même temps de faire un examen plus attentif de notre port. Nous partîmes pour cette expédition dans la yole, accompagnés de quatre matelots et tous armés. Le Grand-Sec, vieillard à la tête grise, dont les muscles ressemblaient à la corde à fouet, était seul sur le pont quand nous nous mîmes en mouvement. Il nous suivit des yeux, se glissa tranquillement le long des flancs du navire, et prit place dans la chambre du canot avec la dignité calme d'un capitaine. M. Marbre, grand observateur de la discipline, fut choqué de l'impudente familiarité de l'Indien.

— Qu'en dites-vous, Miles? demanda-t-il avec aigreur. Amènerons-nous à terre, avec nous, cet orang-outang desséché, ou essaierons-nous de le délayer un peu en le jetant à la mer?

— Laissons-le tranquille, monsieur Marbre; j'ose croire qu'il désire nous être utile; seulement il exprime mal ses intentions.

— Lui, utile? il ne vaut pas la carcasse d'une baleine qu'on a dépouillée de son huile; mais on n'aurait pas besoin de cabestan pour enlever le peu de chair qui lui reste.

Ces saillies mirent Marbre de bonne humeur, et il permit à l'Indien de rester. Les idées qui me passèrent alors à l'esprit sont encore

fraîches comme si je les avais eues hier. En contemplant l'être assis en face de moi, je m'étonnais que la Providence l'eût doué d'une portion de l'ineffable nature divine. J'avais vu en cage des animaux qui m'avaient semblé aussi intelligents, et la famille variée des caricatures humaines, pas plus que celle des babouins et des singes, ne m'avait jamais offert un objet plus désagréable aux yeux. Le Grand-Sec paraissait presque dépourvu d'idées. Dans ses marchés, il s'en était rapporté entièrement au Canard, que nous supposions être son parent, et les objets qu'il avait reçus en échange de ses fourrures n'avaient éveillé aucun symptôme de plaisir sur son visage hébété. S'il avait jamais connu les émotions, il y avait longtemps qu'elles lui étaient devenues étrangères. Toutefois son apathie ne ressemblait point au stoïcisme de l'Indien d'Amérique. Il était complétement insensible; et ce personnage avait pourtant une âme, une étincelle de la flamme impérissable qui distingue l'homme de tous les êtres créés !!!



Visite de Miles à Londres, dans une maison à l'enseigne du Cheval noir.

Le bassin où reposait *la Crise* avait, par le travers de son entrée, une petite île qui brisait la force du vent du nord-est, et laissait de chaque côté deux passes assez commodes; il était de forme presque circulaire et bordé d'arbres; les branches s'arrondissaient en arceaux au-dessus de la surface des eaux, et, dans la saison des feuilles, couvraient l'intérieur du pays d'une barrière impénétrable. On ne voyait aucun indice d'habitation, et, en approchant du rivage, Marbre fit l'observation que les sauvages ne fréquentaient ces lieux que pour commercer avec les étrangers qu'ils y avaient amenés.

— Il n'y a point de wigwams aux environs, ajouta-t-il après avoir tourné la tête de tous côtés. C'est tout simplement un comptoir, et, heureusement pour nous, on n'y trouve pas de douaniers.

— En revanche, il ne manque pas de fraudeurs, monsieur Marbre, si l'on peut appeler ainsi les gens qui cherchent à s'approprier à son insu les biens d'autrui. Je n'ai jamais vu de voleur plus déterminé que le drôle que nous avons surnommé le Canard. Je crois qu'il avalerait nos cuillères de fer plutôt que de ne pas s'en emparer.

— C'est évident, répondit M. Marbre; quant au Grand-Sec, il n'a pas assez d'intelligence pour discerner sa propriété de celle d'autrui. Je suis sûr que je pourrais le laisser dans l'équipet au pain sans qu'il s'imaginât avoir autour de lui de quoi manger. Il est impossible de voir moins de cerveau dans une tête humaine. Il serait aussi facile au moindre blanc de le tromper qu'à un horloger ambulant de faire sonner ses horloges de bois.

Telle était l'opinion de M. Marbre sur le compte du Grand-Sec. Je la partageais en grande partie, et les matelots semblaient n'en avoir guère une meilleure; car ils riaient de nos observations. Il faut remarquer toutefois que les marins sont disposés à rire de toutes les saillies de leurs supérieurs. Cependant le canot avançait, et il atteignit bientôt l'embouchure de la petite anse. Nous la trouvâmes profonde, mais étroite et sinueuse. Les rivages, d'une douzaine de pieds de haut, étaient couronnés d'arbres et de buissons qui nous dérobaient la vue de la terre. En conséquence Marbre proposa de débarquer, et de suivre à pied les détours du ruisseau voisin, afin de pousser une reconnaissance. Nos dispositions furent bientôt faites. Marbre et l'un des matelots débarquèrent d'un côté de l'anse, et je descendis sur la rive opposée avec Nabuchodonosor. Les deux hommes qui restaient dans le bateau reçurent l'ordre de nous suivre pour nous recueillir à bord en cas de nécessité.

— Laissez ce Grand-Sec dans le canot, Miles, me dit le premier lieutenant au moment où je mettais pied à terre.

Je fis un signe au sauvage; mais quand j'atteignis la cime de l'escarpement, il était déjà à mes côtés; il était si difficile de s'en faire comprendre sans le secours des paroles, qu'après une pantomime inutile pour le renvoyer, je renonçai à mon projet. Nabuchodonosor me proposa de prendre le vieil Indien entre ses bras et de le porter dans la yole; mais je jugeai prudent d'éviter toute violence.

Le spectacle qui s'offrit d'abord à nous n'avait rien qui pût exciter notre défiance. Nous étions au milieu d'une forêt vierge, déserte, humide, ombragée d'épais feuillages, encombrée d'arbres morts ou tombés. Il n'y avait aucune trace de pas humains. Nous avançâmes sur un terrain inégal jusqu'à ce que les matelots restés dans le canot nous eussent avertis que l'eau leur manquait. Nous descendîmes sur le rivage au même instant. Le Grand-Sec se glissa en même temps que nous dans la yole, en gardant toujours un profond silence.

— Je vous avais dit de laisser l'orang-outang derrière, dit Marbre en s'asseyant après avoir aidé à virer le bateau. J'aimerais mieux avoir un serpent à sonnettes à mes trousses que cet ours mal léché.

— Il n'est pas facile de s'en débarrasser. Il s'est collé à moi comme une sangsue.

— La promenade paraît lui avoir fait du bien. Jamais il n'a eu l'air aussi aimable qu'en ce moment.

En effet, pour la première fois, la physionomie du Grand-Sec exprimait quelque chose d'analogue à de la satisfaction.

— Peut-être a-t-il cru que nous voulions déserter, dis-je à M. Marbre. En ce cas il aurait été privé de souper; maintenant qu'il nous voit revenir, il a la douce perspective de ne pas se coucher l'estomac vide.

Marbre admit la probabilité de cette conjecture, et la conversation changea.

Nous étions étonnés de ne pas rencontrer de trace de la présence de l'homme. En descendant jusqu'à la baie, nous eûmes constamment l'œil au guet, sans découvrir l'empreinte d'un pas. Comme nous avions devant nous plusieurs heures du jour, nous fîmes en entier le tour de la baie, et Marbre proposa de visiter l'îlot qui était à l'entrée. Il eut l'idée que les sauvages y pouvaient avoir un campement, l'endroit étant plus favorable que tout autre pour avoir vue sur le large. Quand nous passâmes près du vaisseau, le capitaine nous héla. Nous lui expliquâmes le but de notre expédition actuelle, et il annonça l'intention de nous accompagner. Nous le prîmes à notre bord; et, pour éviter l'encombrement de la yole, il fit signe au Grand-Sec de sortir. C'était comme s'il eût parlé à un banc. Nous nous éloignâmes en riant de la stupidité ou de l'entêtement du sauvage, et nous ramâmes jusqu'à ce que notre quille frottât contre les rochers de l'îlot.

Le débarquement s'opéra sans difficulté, et Nabuchodonosor, qui marchait en avant, annonça par un cri qu'il avait fait quelque découverte. Nous apprêtâmes nos armes, en nous attendant à rencontrer un camp de sauvages; mais le nègre avait seulement remarqué les traces d'un bivouac récemment occupé. Elles couvraient la moitié de l'île, et un rideau de buissons formait à l'entour un rempart naturel. La plupart des arbres avaient été brûlés par accident plutôt qu'à dessein. La totalité du bivouac n'avait point servi depuis longues années; mais au centre était un cercle où des feux nombreux et des empreintes de pas indiquaient une installation de fraîche date. Nos recherches nous firent apercevoir divers objets qui ne nous causèrent pas médiocrement de surprise et d'inquiétude. Marbre vit d'abord le haut d'un gouvernail qui semblait avoir appartenu à un navire de trois cents tonneaux. Non loin de là, il y avait des fragments de planches, d'allonges de revers, et autres parties d'un navire, toutes plus ou moins brûlées et dépouillées de tout métal. On avait même arraché les clous; rien ne restait que le bois, que nous reconnûmes pour de l'essence du chêne et du cèdre. C'était une preuve que ce malheureux navire avait été de quelque valeur.

Cette découverte nous absorba d'abord trop pour songer au Grand-Sec. Quand je me retournai pour l'observer, il était évident qu'il épiait nos démarches; mais ses émotions, s'il en éprouvait, étaient profondément cachées sous le masque de l'imbécillité. Il nous vit tour à tour prendre, examiner et rejeter chaque débris avec une indifférence apparente. Enfin, comme s'il eût pris quelque intérêt à nos investigations, il nous apporta un morceau de bois à moitié consumé, et qui n'était qu'une branche d'arbre de la forêt. Ce fait nous prouva que le sauvage ne comprenait point les motifs de notre conduite, et qu'il ne savait rien du navire étranger.

En faisant le tour du camp désert, nous découvrîmes un sentier qui conduisait à un point de la rive qui n'était pas en vue de notre mouil-

lage, et qui donnait sur la passe opposée à celle que *la Crise* avait franchie. Sur une espèce de débarcadère étaient des débris plus considérables, qu'on n'avait pas transportés jusqu'au bûcher parce qu'ils ne contenaient point de métal. Rien n'annonçait la nature du désastre dont le navire avait été victime.

Fatigué de nos investigations, je m'assis sur une pierre plate qu'on avait posée sur la roche dans l'intention évidente de former un banc. Comme elle n'était point d'aplomb, j'essayai de la placer plus solidement, et en la dérangeant je trouvai dessous une tablette d'ardoise couverte de caractères lisibles. J'appelai aussitôt mes compagnons, et nous lûmes la triste relation suivante :



Le major Merton.

« *La Loutre de mer*, brick américain, capitaine John Squires, a été attirée dans cette baie le 9 juin 1797, et attaquée par les sauvages dans la matinée du 11. Le patron, le second lieutenant et sept hommes d'équipage ont été tués sur la place. Le brick a été déchargé, puis halé ici, et brûlé jusqu'à la ligne de flottaison. Ceux qui survivent sont David King, premier lieutenant; Georges Zunt, Henri Webster, Stephen Stimpson et John Harris, matelots; Bill Flint, cuisinier; Peter Doolittle, mousse. Dieu sait quel sera notre sort. Je mets cette ardoise sous la pierre où je suis assis, dans l'espoir qu'un jour elle fera savoir à nos compatriotes ce qui s'est passé. »

Nous nous regardâmes les uns les autres avec stupéfaction. Le capitaine et Marbre se rappelèrent avoir entendu dire qu'un brick appelé *la Loutre de mer* n'avait point reparu, et cette découverte, pour ainsi dire miraculeuse, nous instruisait de sa destinée.

— Attirée dans cette baie! répéta le capitaine en parcourant de nouveau la tablette d'ardoise. Oui, je commence à tout comprendre. S'il y avait du vent, messieurs, je mettrais à la voile ce soir même.

— Ce serait inutile, capitaine Williams, répondit le premier lieutenant, puisque nous sommes sur nos gardes, et que les Indiens ne rôdent pas dans le voisinage. Jusqu'à présent, le Canard et ses amis ont montré de la probité dans leurs relations avec nous. Il est vraisemblable qu'ils ont encore des peaux à nous vendre. Le Grand-Sec prend les choses si froidement que j'ai peine à croire qu'il sache quelque chose de *la Loutre de mer*, qui peut avoir été attaquée par une autre bande.

Malgré la justesse de ces observations, le capitaine résolut de mettre le Grand-Sec à l'épreuve en lui montrant l'ardoise et en lui faisant subir un interrogatoire, autant qu'on pouvait le faire par gestes. Un spectateur indifférent aurait ri de nos vaines tentatives pour confondre l'Indien. Les signes, les grimaces, les cris, les jurons, tout fut inutile; le sauvage ne nous comprenait pas, ou feignait de ne pas nous comprendre, et l'interrogatoire fut clos par cette observation de M. Marbre :

— Cet animal ne sait rien de rien, encore moins ce qui concerne *la Loutre de mer*.

Nous revînmes au vaisseau en emportant l'ardoise; tout l'équipage fut convoqué et harangué par le capitaine. Il nous dit qu'un grand nombre de navires étaient perdus par la négligence de leur équipage. Il nous rappela que nous étions sur la côte nord-ouest, où des couvertures, de la poudre et des métaux avaient autant de valeur qu'en aurait la poudre d'or dans un port américain. Il nous recommanda la vigilance et la subordination, comme le seul moyen d'éviter le sort de l'équipage du brick dont nous venions de découvrir les déplorables restes.

J'avoue que je passai une mauvaise nuit. Un ennemi inconnu est toujours formidable, et j'aurais mieux aimé combattre les gardes-côtes que de rester à bord dans une baie unie comme un miroir, entourée de forêts aussi silencieuses qu'un désert. Cependant le navire était bien armé, et prêt à repousser les adversaires qui se présenteraient.

Il ne s'en présenta point. Le Canard et le Grand-Sec soupèrent avec l'appétit de l'innocence calomniée, et dormirent comme des sabots. S'ils étaient coupables, ils étaient complétement privés de conscience. Quant à nous, nous fûmes sur le qui-vive jusqu'au matin, époque à laquelle l'éventualité du danger devait être plus grande. A la fin de la nuit, la fatigue accabla tous ceux qui veillaient comme ceux qui n'étaient point de quart; cependant tout resta tranquille. Le soleil revint à l'heure accoutumée, dora de ses rayons la cime des arbres, et illumina les eaux de notre petite baie. La douce joie qu'on éprouve ordinairement à la naissance du jour dissipa momentanément nos appréhensions atténuées déjà par les réflexions de la nuit. A notre réveil, le sort de *la Loutre* ne nous inspirait plus que la tristesse exigée par le décorum.

CHAPITRE XIII.

A toi la faculté de briser les entraves;
Le pouvoir directeur, l'art napoléonien,
Qui réunit les cœurs dans un même lien,
Et vers un même but les dirige en esclaves.

HALLECK, *la Veste rouge*.

Le Canard et le Grand-Sec se comportèrent d'une manière admirable pendant toute la journée. Toutes leurs pensées semblèrent ab



Emilie Merton.

sorbées par le porc, le pain et le bœuf, ces grandes nécessités de l'existence, qui sont, au dire des Européens, le premier mobile de la vie en Amérique. Les sauvages passaient leur temps à manger et à dormir.

Honteux de surveiller de pareilles brutes, nous dirigeâmes notre attention vers d'autres objets. Le Canard nous apprit que nous n'aurions de nouvelles fourrures qu'au bout de quarante-huit heures, et le capitaine Williams, passant de l'excès de l'inquiétude à celui de la sécurité, résolut de profiter d'un beau jour pour décapeler les haubans. A neuf heures, l'équipage se mit à dégréer les mâts, et avant midi le navire était en *déshabillé*.

On conserva en haut les vergues des huniers moins leurs balancines, en les assujettissant avec des cordes de retenue; mais les mâts de hunes furent amenés aussi bas que possible. En un mot, nous dégarnîmes la mâture, sans toutefois encombrer le pont. La sûreté du port et la beauté du temps déterminèrent le capitaine à ce travail. Le soir on examina séparément toutes les manœuvres. On hissa de nouveau les agrès de la hune, et l'on replaça les têtes des mâts. L'équipage ayant besoin de repos après une journée si activement employée, la garde du navire fut confiée au capitaine et aux trois lieutenants.

Je pris le quart à minuit. Je trouvai sur le pont le troisième lieutenant, qui conversait de son mieux avec le Canard et le Grand-Sec. Les sauvages, qui avaient dormi toute la journée, semblaient vouloir passer la nuit à se promener.

— Y a-t-il longtemps que ces hommes sont ici? demandai-je au troisième lieutenant.

— Depuis la chute du jour; je les ai trouvés avec le capitaine, qui me les a transmis pour société. Si le Canard entendait le langage humain, ce pourrait être un compagnon agréable. Mais je suis las de lui faire des signes, ayant déjà rudement travaillé toute la journée.

J'étais armé et j'eus honte de témoigner des craintes au sujet d'hommes sans armes. D'ailleurs les deux Indiens ne se conduisaient pas à éveiller de nouveaux soupçons. Le Canard avait pris place sur le guindeau, et fumait avec une philosophie qui eût fait honneur au plus grave babouin. Quant au Grand-Sec, il ne semblait pas avoir assez d'intelligence pour fumer, occupation qui a du moins le mérite de donner un air de sagesse et de réflexion. J'ignore si les grands fumeurs sont plus aptes à méditer que le reste des hommes; mais on conviendra qu'ils ont souvent les apparences de la méditation.

Je me plaçai à mon poste avec des sentiments d'inquiétude, dont toutefois je cherchais inutilement les motifs. Je pouvais être assassiné et jeté à la mer par les deux sauvages. Mais pourquoi auraient-ils voulu me tuer, pour avoir ensuite tout l'équipage sur les bras? Les étoiles brillaient, et me permettaient de distinguer tout canot qui tenterait de s'approcher du vaisseau. Je passai un quart d'heure à réfléchir là-dessus, puis mes pensées changèrent d'objet. Dans ces mers lointaines, Clawbonny, Lucie, Grâce, Hardinge s'offraient aux yeux de mon imagination. J'étais rarement de quart pendant la nuit sans repasser les scènes de mon enfance, sans errer dans mes champs, accompagné par ma chère sœur et par son amie. Que d'heures de félicité ces douces images m'ont procurées sur les solitudes de l'immense Océan! avec quelle facilité ma mémoire se présentait les qualités de mes aimables compagnes! Depuis mon voyage à Londres, Émilie Merton embellissait parfois le tableau, avec son esprit plus cultivé et ses manières plus distinguées. Pourtant elle n'occupait guère que la troisième place dans la hiérarchie de mon admiration.

Je fus bientôt tout entier à mes rêveries, qui embrassaient à la fois le passé et l'avenir. Quel est le jeune homme de vingt ans qui n'a jamais bâti de châteaux en Espagne : constructions imaginaires élevées par l'inexpérience avec des matériaux que l'espérance lui fournit? Mon imagination m'emporta au point de me montrer Rupert laborieux, suivant assidûment le barreau, dont il était le plus bel ornement. Les facultés humaines ne pouvaient guère aller au delà de cette conception.

Lucie avait une belle voix, et la touchante mélodie de ses chants me revenait par intervalles. Cette nuit je me souvins d'une de ses chansons, qui parlaient de tendresse et de bonheur domestique. Appuyé sur la balustrade, je fredonnai l'air en essayant de me rappeler non-seulement les paroles, mais encore la douce voix qui les rendait avec tant de sentiment. Je les avais chantées quelquefois à Clawbonny, mais Lucie me fermait la bouche avec sa petite main, et me disait en riant : — Miles, ne gâtez pas une aussi jolie chanson; vous ne réussirez jamais en musique. Appliquez-vous plutôt à votre latin. Je croyais l'entendre se glisser derrière moi; son souffle effleurait mon épaule, et mes souvenirs étaient si présents qu'il me sembla tout à coup sentir sa main se poser sur mes lèvres. C'était celle du Grand-Sec : s'élançant sur moi à l'improviste, il m'avait passé un bâillon entre les dents et le serrait avec force, pendant que le Canard m'attachait les bras derrière le dos. Cette attaque avait été si brusque et dirigée avec tant d'adresse, qu'un seul instant avait suffi pour faire de moi un prisonnier sans défense.

Il m'était aussi impossible de résister que de donner l'alarme. On me lia les pieds et les mains, et l'on me plaça dans un coin du vibord. Je ne devais probablement la vie qu'au désir qu'avait le Grand-Sec de me garder comme esclave.

Dès ce moment toute apparence de stupidité disparut sur le visage de cet homme; il devint l'âme, le chef de ses compagnons. Pour moi, je demeurai attaché à un espars, complétement incapable de me dégager, témoin involontaire de ce qui suivit, et plus sensible au déshonneur d'avoir été surpris pendant mon quart qu'à mon danger personnel.

Quand je fus désarmé, le Canard prit une lanterne dans l'habitacle, l'alluma et l'éleva au-dessus du couronnement. On répondit sans doute immédiatement à ce signal, car il éteignit la lumière et se promena sur le pont pour saisir les rôdeurs qui s'y présenteraient. Mais la fatigue enchaînait les matelots dans leurs hamacs, comme s'ils eussent été sous des verrous. Je m'attendais à voir les deux sauvages remplir la yole d'effets et s'enfuir, ne présumant point qu'ils eussent l'audace d'attaquer un si fort équipage. J'avais compté sans mon hôte. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'une trentaine d'hommes gravirent sans bruit les flancs du navire avec tant de précaution qu'il fallut l'attention la plus vigilante de ma part pour remarquer leur arrivée. Tous étaient armés, chacun d'eux avait une espèce de poignard; les uns portaient des fusils, d'autres des haches de guerre ou tomahawks, des massues, des arcs et des flèches. A mon grand regret, j'en vis trois ou quatre se placer dans l'entre-deux des gaillards et autant à l'écoutille d'avant. Ainsi se trouvaient gardés les deux seuls passages par lesquels pouvaient monter les officiers et les matelots, s'ils essayaient de venir sur le pont. A la vérité, la grande écoutille et celle du logement des matelots étaient ouvertes pendant le jour, mais on les fermait le soir.

Le bâillon et les cordes qui liaient mes bras me causaient de vives souffrances, dont je m'apercevais à peine, tant ma curiosité était excitée. Les sauvages employèrent un quart d'heure à faire leurs dispositions. Le Grand-Sec, ce vieillard impassible et stupide, déployait non-seulement l'autorité, mais encore la présence d'esprit d'un chef expérimenté. Il plaça tous ses gens en embuscade, de manière à les dérober aux regards de ceux qui monteraient sur le pont. Un autre quart d'heure se passa, pendant lequel régna le plus profond silence. Je fermai les yeux et j'essayai de prier.

— Ohé, sur le pont! dit tout à coup une voix que je reconnus pour celle du capitaine. J'aurais voulu donner ma vie pour pouvoir l'avertir du danger, mais je réussis seulement à pousser un gémissement que le malheureux Williams entendit sans doute, car il s'avança en disant : — Monsieur Wallingford, où êtes-vous? Il était sans chapeau et à moitié vêtu, n'étant monté que pour faire sa ronde, et je frémis encore en parlant du coup qui tomba sur sa tête nue. Ce coup aurait abattu un bœuf et terrassa le pauvre capitaine. Ses assassins eurent soin de le recevoir dans leurs bras, pour que le bruit de sa chute n'éveillât personne. Mais mes oreilles, qui saisissaient avidement tous les sons, furent frappées du clapotis de la mer entr'ouverte sous le poids du corps. Ainsi périt le capitaine Williams, homme doux et bienveillant, excellent marin, dont le principal défaut était l'imprudence.

Le Grand-Sec avait pris le plus de part à cette scène terrible. Lorsqu'elle fut terminée, il ordonna à ses complices de retourner à leurs postes. Je crus qu'on allait égorger de la même manière tous les hommes, à mesure qu'ils paraîtraient sur le pont. Mais les sauvages préférèrent les faire prisonniers en fermant le capot d'échelle et l'écoutille d'avant. Le bruit réveilla l'équipage. J'entendis les coups portés en dedans contre les portes de la cabine; mais elles étaient solidement assujetties.

Aussitôt que les sauvages eurent enfermé l'équipage, ils détachèrent les cordes qui attachaient mes bras, de manière à laisser mes mouvements plus libres, délièrent mes pieds et ôtèrent mon bâillon. On me conduisit ensuite dans l'entre-deux des gaillards, et on m'annonça par signes que je pouvais communiquer avec mes compagnons. Ce fut par les ordres du Grand-Sec que s'effectua ma délivrance momentanée. Je compris qu'on voulait épargner ma vie, du moins pendant quelque temps, par des motifs qui déjouaient ma pénétration. Aussitôt que j'entendis un mouvement sur l'échelle, je m'écriai :

— Est-ce vous, monsieur Marbre?

— Oui; vous êtes là, Wallingford?

— C'est moi, soyez prudent. Les sauvages sont maîtres du pont et je suis leur prisonnier. L'équipage est emprisonné, et on a mis une forte garde à l'écoutillon d'avant.

J'entendis derrière le capot d'échelle un long sifflement, par lequel le premier lieutenant exprimait sa stupéfaction. Pour moi, je jugeai toute dissimulation inutile, et résolus de m'expliquer franchement, au risque de faire connaître le fond de ma pensée à mes ravisseurs, dont plusieurs entendaient probablement un peu d'anglais.

— Le capitaine Williams n'est pas en bas, reprit M. Marbre. Savez-vous ce qu'il est devenu?

— Hélas! monsieur Marbre, le pauvre capitaine Williams ne peut plus nous être utile.

— Que lui est-il arrivé? demanda le premier lieutenant avec précipitation.

— On l'a tué d'un coup de massue, et on l'a jeté à la mer.

Un silence de mort suivit cette triste nouvelle.

— C'est donc à moi de décider ce que nous avons à faire! s'écria M. Marbre. Miles, êtes-vous libre? pouvez-vous me parler à cœur ouvert?

— Je suis ici sous la garde de deux sauvages. Cependant ils m'exhortent à parler; mais je crains d'être compris par eux.

— Écoutez, Miles, reprit M. Marbre après un moment de réflexion; nous nous comprendrons facilement sans lâcher des paroles imprudentes. Quel âge avez-vous?

— Trente ans, monsieur Marbre. Trente bonnes années bien comptées.

— Avez-vous du salpêtre et des pilules, ou seulement des jouets d'enfants indiens?

— Peut-être une demi-douzaine de pilules.

Un coup de coude du Canard m'avertit de parler plus ouvertement, et me fit entendre qu'il nous avait compris, tant que nous nous étions exprimés sans allégorie.

— Diable, répondit M. Marbre d'un ton pensif, je vois qu'il faut être sur nos gardes. Croyez-vous qu'on songe à descendre?

— Pas encore, mais, ajoutai-je en appuyant sur le mot, la compréhension est plus générale que vous n'imaginez, et il ne faut rien dire de secret. Voici mon avis : sacrifiez des millions pour vous défendre, et n'accordez pas un centime de tribut.

Cette phrase était proverbiale en Amérique depuis le commencement de la guerre avec la France. J'étais convaincu qu'elle apprendrait à M. Marbre qu'il devait renoncer à toute capitulation. Il ne me fit aucune réponse, et l'on m'amena du vibord sur les cages à poulets, où l'on me permit de m'asseoir. L'obscurité était encore complète. Cependant, à la lueur des étoiles, je voyais les sauvages rôder sur le pont, et me jeter en passant des regards qui annonçaient les intentions les plus sinistres; mais un esprit supérieur dominait évidemment tous ces êtres féroces, contenait la turbulence de leur tempérament, et donnait à leurs actions un ensemble déterminé. C'était le Grand-Sec. De la voix et du geste il réglait les mouvements des Indiens, et, quoiqu'il parlât avec calme, on lui obéissait sans restriction, mais aussi sans marque visible de déférence. Je pouvais voir aussi que les sauvages considéraient leur victoire comme assurée, et s'inquiétaient peu de l'équipage emprisonné.

A la pointe du jour, des canots sortirent de la rivière, et amenèrent à bord un renfort de sauvages. Pendant qu'ils arrivaient, je n'eus aucune communication avec nos gens. J'étais toutefois convaincu qu'ils s'étaient réunis en enlevant les ballots légers qui composaient la cargaison et en abattant la cloison du gaillard d'avant. Il y avait même dans cette cloison un plancher à coulisse qui pouvait donner passage à un homme. M. Marbre avait donc sans doute rassemblé toutes ses forces, et avait assez d'armes et de munitions pour opposer une résistance vigoureuse. Je me demandais avec anxiété ce qu'il comptait faire. Une sortie eût été très-hasardeuse, et les mesures prises par le Grand-Sec et le Canard la rendaient même presque impraticable.

La manière dont mes ravisseurs me traitèrent excita ma surprise. Dès qu'il fut jour, ils me débarrassèrent de tous mes liens, et me laissèrent me promener en long et en large sur le gaillard pour rétablir la circulation du sang. Une mare de sang et quelques cheveux marquaient la place où le pauvre capitaine était tombé. On me permit d'y jeter un seau d'eau pour faire disparaître les signes révoltants d'un meurtre. Une étrange insouciance s'était emparée de moi. Je me résignais à mon sort, et j'enviais parfois celui de M. Marbre, qui pouvait détruire d'un seul coup tous les ennemis en mettant le feu au magasin à poudre. J'étais persuadé qu'il en viendrait à cette extrémité avant de se rendre à de pareils misérables. Le Grand-Sec et ses complices semblaient ne point prévoir ce danger, et leur plan habilement conçu avait jusque-là parfaitement réussi.

Dans la matinée, les sauvages se mirent en devoir de s'assurer du bâtiment, et je vis à la manière dont les deux chefs s'approchèrent de moi qu'ils étaient sur le point de commencer leurs opérations. Le Canard rangea tous ses hommes sur deux files; puis, levant la main avec un geste significatif, il me cria : — Comptez! Je comptai les sauvages, qui étaient au nombre de cent huit.

— Dites-le en bas, grommela le Canard.

J'appelai M. Marbre, et, quand il fut arrivé au haut de l'échelle, il me demanda de quoi il s'agissait.

— On m'ordonne de vous dire, monsieur, que les Indiens sont au nombre de cent huit.

— Je voudrais qu'ils fussent mille, car nous allons les faire sauter avec le pont. Pensez-vous qu'ils me comprennent!

— Le Canard vous comprend, monsieur, quand vous parlez lentement et sans circonlocution. Il devine à peu près ce que vous voulez dire maintenant, à juger par sa physionomie.

— Il est donc près du capot d'échelle?

— Oui, il est à bâbord, un genou appuyé sur l'extrémité de la cage à poules.

— Miles? dit M. Marbre avec hésitation.

— Eh bien! monsieur Marbre?

— Si vous nous ouvriez l'écoutille, que vous arriverait-il?

— Je serais égorgé sans doute; mais j'en ai pris mon parti. En tout cas ce serait inutile, et peut-être même nuisible en ce moment. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de les épouvanter en les avertissant que vous voulez les faire sauter.

M. Marbre y consentit, et je parvins à expliquer ses intentions au Canard, qui les transmit au Grand-Sec. Le vieillard écouta gravement; mais, à l'idée d'être lancé en l'air par la poudre, il ne manifesta pas plus de crainte que si l'on fût venu lui dire que le feu était à sa cheminée, en admettant qu'il en eût possédé une. La crainte lui était étrangère, et d'ailleurs un homme habitué à une si misérable condition n'attachait pas un grand prix à son existence. Sa physionomie sauvage exprima l'indifférence et l'incrédulité.

Je m'approchai pour rendre compte à M. Marbre du résultat de ma démarche; mais le silence avait succédé à l'agitation qui régnait d'abord sous le pont. Le Grand-Sec parut frappé de ce changement, et donna des ordres à quelques-uns des siens, sans doute pour leur recommander une surveillance plus active. Puis, avec l'aide du Canard, il fit jeter dans la yole des cordes, des drisses de bonnette et autres câbles; ensuite l'embarcation fut remorquée par des canots jusqu'à l'île. Là, les sauvages fabriquèrent un cap de remorque qu'ils attachèrent à un arbre, et qu'ils filèrent jusqu'au navire. Aussitôt après, une vingtaine de sauvages sautèrent sur le câblot, et s'y balancèrent afin d'en essayer la force. Au péril de ma vie je résolus de communiquer à M. Marbre ces nouveaux mouvements.

— Les Indiens ont établi un cap de remorque jusqu'à l'île. Ils s'apprêtent à couper les câbles qui retiennent le navire, et se proposent sans doute de le touer jusqu'à l'endroit où nous avons trouvé *la Loutre de mer*.

— Laissez-les faire, répondit M. Marbre. Nous serons prêts en temps opportun.

J'ignore à quoi attribuer l'apathie que témoignèrent les sauvages en m'écoutant. Peut-être entrait-il dans leur vue que l'équipage fût instruit de leur dessein. Ils mettaient dans tous leurs mouvements autant de tranquillité que si le navire leur eût appartenu, et leurs canots tournaient sans crainte autour de *la Crise*. Ils trouvèrent le merlin du cuisinier caché dans la chaloupe, et les coups qui tombèrent pesamment sur les câbles annonçaient les intentions de l'ennemi.

— Miles, me dit le premier lieutenant, ces coups me vont au cœur. Les coquins sont donc à la besogne?

— Ils ont déjà coupé le câble de l'ancre de bâbord, et travaillent maintenant à tribord. Ils ont fini! Le navire n'est plus retenu que par le cap de remorque.

— Y a-t-il du vent, mon ami?

— Pas dans la baie; mais je remarque en mer une légère ondulation.

— Où en est la marée?

— A la fin du jusant, et, pour amener le vaisseau jusqu'au roc où ils ont fait échouer *la Loutre de mer*, il faut que l'eau monte de dix à douze pieds.

— Dieu en soit loué! C'est un événement important pour nous.

— Pourtant, monsieur Marbre, le navire s'avance rapidement vers l'île. Il n'y a plus d'espoir pour nous!

— Ne perdons pas courage, Miles, et tâchons de faire quelque tentative pour nous tirer de là. Si je ne craignais pour vous, il y a une demi-heure que j'aurais joué à ces gredins un tour de ma façon.

— Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur. Le malheur est arrivé par ma faute, j'en dois subir les conséquences; faites ce que le devoir et la prudence vous commanderont.

Au bout d'une minute d'attente, j'entendis une détonation qui me fit supposer d'abord qu'on avait essayé de faire sauter le pont; mais les cris et les gémissements qui succédèrent au bruit de l'explosion m'apprirent le véritable état des choses. Une décharge de mousqueterie avait été tirée par les fenêtres de la cabine, et avait tué ou blessé mortellement onze sauvages qui passaient dans un canot. Les Indiens, irrités, m'auraient immédiatement mis à mort sans l'intervention du Grand-Sec, dont le ton d'autorité imposa le respect aux assaillants. Il était évident qu'on me réservait pour quelque raison cachée.

La plus grande partie des sauvages se précipitèrent dans les canots pour secourir les blessés; mais, n'osant passer sous le feu meurtrier de l'équipage, ils attendirent que le navire eût fait du chemin en avant. *La Crise* se trouva donc isolée des canots, et n'ayant à bord que la moitié des agresseurs. Ceux qui restaient sur le navire, faute d'ennemis à combattre, employèrent toute leur force pour peser sur le cap de remorque, et finirent par le briser.

J'étais appuyé sur la roue du gouvernail quand cet accident arriva. Le reflux se retirait avec une certaine violence, et le navire entrait dans l'étroite passe qui séparait l'île de l'un des côtés du continent. Il se dirigeait vers l'arbre auquel le câblot de remorque avait été attaché. Mais, par un mouvement instinctif plutôt que par réflexion, j'écartai la barre de manière à mettre *la Crise* au milieu de la passe. Le Canard dirigeait alors l'enlèvement des blessés, que l'on débarquait au fond de la baie, et, quand même il eût voulu suivre le navire, il aurait été tenu en respect par le feu des fenêtres de la cabine. Je demeurai donc pendant cinq minutes maître du gouvernail, et j'en profitai pour entrer en mer.

Cette situation nouvelle nous laissait une lueur d'espoir. J'observai que les sauvages ne concevaient pas pourquoi *la Crise* était descendue jusqu'à l'Océan, au lieu de porter contre les rocs. Ce changement de direction, inexplicable pour eux, produisit une terreur panique, et une trentaine se jetèrent à la mer et se mirent à nager du côté de l'île. Je crus un moment que tous allaient suivre le même chemin; mais je m'aperçus plus tard que les autres ne savaient pas nager, et qu'ils restaient à bord moins volontairement que par nécessité. Le Grand-Sec ne jugea pas à propos de lâcher sa proie.

Je crus le moment favorable; je marchai vers le capot d'échelle, et

j'allais l'ouvrir quand le Grand-Sec me porta un coup violent en faisant luire à mes yeux la lame de son couteau. L'affaire n'était donc pas encore terminée. Le chef sauvage ne se laissait pas déconcerter avec autant de facilité que je me l'étais figuré, malgré son extérieur de singe. Il avait un esprit fait pour les grandes entreprises, et, placé dans d'autres conditions, il eût pu devenir un héros. Il m'apprit à ne pas me fier aux apparences.

CHAPITRE XIV.

COURT.

Frère Jean Bates, n'est-ce pas l'aurore qui éclaire l'horizon?

BATES.

Je crois que oui; mais nous n'avons pas de motifs pour en désirer le retour.

WILLIAMS.

Nous voyons le commencement du jour, mais je pense que nous n'en verrons jamais la fin.

SHAKSPERE, *Henri V.*

Quand nous eûmes passé la pointe de l'île, nous sentîmes une douce brise du sud, et, en mettant la barre au vent, il me fut possible de maintenir le cap du côté de la plaine mer. La marée favorisa les mouvements de *la Crise*, qui s'éloigna de la côte avec une vitesse d'environ deux nœuds à l'heure. C'était une marche lente, mais il fallait aux canots quinze ou vingt minutes pour revenir du fond de la baie et faire le tour de l'île par l'autre passe. Pendant ce temps nous pouvions faire près d'un demi-mille.

Le Grand-Sec était embarrassé, car il n'avait aucune idée de l'action du gouvernail. Toutefois, voyant que *la Crise* continuait à gagner au large, il s'approcha de moi avec un air farouche qui me démontra qu'une sympathie naturelle n'avait pas été le motif de sa modération précédente. Il brandit son couteau, et l'appuya deux fois sur ma poitrine en me faisant signe de rentrer au port. Je crus que ma dernière heure était proche; mais je montrai les mâts pour indiquer au sauvage que le navire ne portait pas ses agrès accoutumés. Il me comprit et m'indiqua un paquet de voiles en murmurant des menaces. Il ramassa la voile de brigantine, qui était auprès de lui, et m'ordonna par gestes de la déployer.

Il est inutile de dire que j'obéis avec une secrète joie. Détachant les cargues, j'indiquai à une douzaine de sauvages ce qu'il y avait à faire, en mettant moi-même la main à l'œuvre. En peu de temps, je hissai le baume, la trinquette, la grande voile d'étai et le foc d'artimon. Comme on n'avait point passé la clef dans les mâts de hunes, je ne pouvais utiliser que ces quatre voiles. Elles ajoutèrent un nœud de plus à la marche du navire, et le portèrent sur un point où il sentait toute la force du vent qui soufflait du sud-est.

Le Grand-Sec me suivit avec le regard pénétrant d'un faucon. Comme j'avais obéi à ses ordres en faisant voile, il ne pouvait se plaindre de moi, et les résultats de la manœuvre le surprenaient. Voyant que le navire continuait à s'éloigner de la baie, il me menaça de nouveau, en me faisant signe de mettre le cap sur la terre. Je lui demandai un peu de place; puis je décrivis un long cercle sur le pont, et lui montrai les quatre voiles, pour lui expliquer qu'avec notre voilure actuelle il était indispensable de faire un grand détour. J'ajoutai qu'en mettant les huniers nous parviendrions plus vite au point désiré. Les sauvages me comprirent, et s'offrirent à m'aider. Il était clair qu'ils avaient conservé ma vie uniquement pour m'employer à la direction du navire; et, comme ils ne pouvaient rien sans moi, mon importance augmentait à mesure que nous avancions en mer. Quand le mâtereau eût été hâlé assez haut, je montai dans les agrès pour passer la clef. Du haut de la hune, j'aperçus les canots qui tournaient autour de l'île, et je jugeai à leur marche qu'ils devaient nous rejoindre dans un espace de vingt minutes. Il était important de prévenir leur arrivée. En possession de la confiance des sauvages, je réclamai leur assistance afin de hisser le grand foc. J'examinai ensuite les canots avec une lunette. Ils avaient cessé de pagayer, et s'étaient rapprochés les uns des autres, sans doute pour tenir conseil. Je supposai qu'à l'aspect de la voilure, ils se figuraient que nous avions repris *la Crise*, et je cherchai des moyens de les confirmer dans cette opinion. J'avais donné au Grand-Sec un cigare pour le mettre de bonne humeur, et j'avais pris la liberté d'en allumer un pour moi. La veille au soir nos canons avaient été amorcés, alignés et débarrassés de leurs tampons. Il suffisait d'enlever la platine du canon de l'arrière pour qu'il fût prêt à faire feu. Je mis la barre tout au vent, jusqu'à ce que notre bordée portât sur les canots; puis j'appliquai le cigare à l'amorce, m'élançai à la roue et mis la barre dessous. L'explosion produisit une stupéfaction générale. Le Grand-Sec s'avança sur moi, le couteau levé; mais je lui fis remarquer que le vaisseau loffait avec rapidité, et je tâchai de lui faire comprendre par signes que l'emploi du canon avait une influence sensible sur le changement qu'il remarquait; le navire continuant à virer, le chef indien crut à la vérité de mes explications, et ce fut avec un air de triomphe qu'il fit observer à ses compagnons la nouvelle marche de *la Crise*. Quant aux canots, effrayés du sifflement de la mitraille, ils pagayèrent vers le fond de la baie dans la ferme persuasion que nous avions reconquis le navire.

Ainsi le succès dépassait mon attente. Si je parvenais à perdre la terre de vue, mes services devenaient tellement nécessaires que ma vie cesserait d'être en danger. La côte était basse, le vent fraîchissait, *la Crise* filait quatre nœuds à l'heure, et en maintenant le cap dans la direction convenable, je pouvais, en moins de sept heures, parcourir une vingtaine de milles. Il était temps d'avoir une conférence avec Marbre. Pour éloigner les soupçons, j'appelai le Grand-Sec auprès du capot d'échelle, afin qu'il fût témoin de l'entretien, quoique je fusse bien convaincu que pas un des sauvages présents à bord n'entendait un seul mot d'anglais.

— Eh bien, Miles, me demanda le premier lieutenant, qu'y a-t-il? que veut dire ce coup de canon?

— C'est moi qui l'ai tiré, monsieur, pour écarter les canots, et j'ai complétement réussi.

— Je le sais; j'avais mis la tête à la fenêtre de la cabine. J'ai vu le boulet tomber à vingt brasses des canots, dont quelques-uns ont été atteints par des éclats de mitraille. Mais que comptez-vous faire? nous sommes à plus d'une demi-lieue de la terre. Qu'en doit penser le Grand-Sec?

J'expliquai au premier lieutenant notre situation, notre voilure, le nombre de sauvages que nous avions à bord, et les idées qu'ils avaient sur la manière de virer. Le Grand-Sec, pendant cet entretien, m'écoutait avec une attention soutenue, et gesticulait par intervalles pour m'inviter à tourner l'avant vers la côte; car *la Crise*, ayant le vent par son travers, avait repris la route de la pleine mer. Il fallait nécessairement rassurer les sauvages, et en même temps raffermir le grand hunier, qui, sous l'action de la houle de terre, menaçait de consentir au chouquet. Je m'approchai du Grand-Sec, et je vis avec satisfaction qu'il commençait à donner des symptômes du mal de mer, ainsi que plusieurs de ses compagnons. Je lui montrai les mâts et les vergues, et j'essayai de lui persuader, par une pantomime énergique, qu'il m'était impossible de virer le navire sans le secours de quelques matelots. Le vieillard secoua la tête, prit un air grave, et finit par prononcer les noms de Nab et de Joë. Ce dernier était le cuisinier nègre, et il avait partagé avec mon domestique l'honneur d'attirer spécialement l'attention des sauvages. Le Grand-Sec supposait sans doute, en cas de lutte, qu'il trouverait dans les noirs des alliés plutôt que des ennemis; mais j'étais sûr de la fidélité de mon serviteur, et je savais que le cuisinier avait autant d'attachement pour son pavillon que le plus blanc des Américains.

J'indiquai au chef indien les moyens de transporter les deux nègres sur le pont, sans relâcher le reste des prisonniers. On descendit une corde du canot de l'arrière jusqu'aux fenêtres de la cabine. J'avertis le premier lieutenant, et les deux nègres furent hélés tour à tour sur le plat-bord du canot, où ils furent reçus par les sauvages. Avant de les laisser monter sur le pont, le Grand-Sec leur fit un discours entremêlé de gestes significatifs, dans le but de les prévenir du sort qui les attendait s'ils se conduisaient mal.

J'envoyai les deux nègres à la hune, et bientôt toutes les voiles furent dans une position favorable. En les voyant s'enfler, nos ennemis poussèrent des cris d'allégresse, sans se douter que nous nous écartions de plus en plus du continent. Cependant le Grand-Sec insista de nouveau sur la nécessité de virer de bord. La disparition de la terre l'inquiétait, et, malgré les nausées du mal de mer, il continuait à me surveiller de près. Pour le calmer, je virai vent devant, avec l'assistance des sauvages, qui exécutèrent mes ordres mieux que je ne me le serais imaginé. Dès qu'ils se virent sur la route de la terre, ils manifestèrent une joie qui tenait du délire. J'eus peine à éviter que leur chef ne me serrât dans ses bras. La nouvelle marche du navire eut pour effet de diminuer l'active surveillance de nos ennemis, qui, se croyant près d'échapper au danger, cessèrent de résister à leurs souffrances physiques. Je postai Nabuchodonosor au gouvernail, et, me penchant sur le couronnement, je parvins à attirer Marbre à l'une des fenêtres de la cabine, sans alarmer le chef indien. J'avais observé que les Indiens évitaient de se tenir sur le gaillard d'avant, à cause des secousses que le tangage imprimait à cette partie du vaisseau. Je dis au premier lieutenant d'y concentrer toutes ses forces, puis je m'éloignai, et feignis de m'occuper entièrement de la manœuvre. Le sauvage qui gardait l'écoutille d'avant était dans un état pitoyable, et rendait son tribut à la mer avec des efforts convulsifs. L'écoutille n'était maintenue que par une barre de fer passée dans le crochet, et il n'était pas difficile de l'ouvrir.

Ce fut l'affaire d'un instant. L'équipage, conduit par Marbre, se précipita sur le pont en criant : — Vengeons le capitaine! Quand je voulus suivre mes compagnons, la sentinelle de l'écoutille me barra le passage. Le sauvage était armé des pistolets qu'on m'avait enlevés; mais peu accoutumé à s'en servir, il n'eut pas le temps d'en faire usage. Je l'étreignis dans mes bras, nous roulâmes tous deux sur le pont, et je me rendis bientôt maître de lui. Pendant que je l'attachais avec le câble qui servait à hâler bas le grand foc, nos matelots, sans

tirer un seul coup de fusil, frappaient les sauvages de leurs piques ou les jetaient à la mer. Au moment où j'arrivai au pied du grand mât, le navire était en notre pouvoir, et, de tous les sauvages, il ne restait plus que le Grand-Sec. Au commencement de l'attaque, Nabuchodonosor, abandonnant le gouvernail, avait passé les bras autour du corps de l'Indien, et le tenait comme dans un étau.

— A la mer, ce misérable! s'écria le premier lieutenant en fureur.

— Epargnez-le, monsieur Marbre : il m'a sauvé la vie.

Le nègre avait toujours eu pour mes ordres plus de déférence que pour ceux du capitaine même; autrement le Grand-Sec eût suivi ses compagnons dans les abîmes de l'Océan. Marbre, qui n'était pas naturellement cruel, dédaigna de frapper un prisonnier sans défense, et se contenta d'ordonner qu'on le gardât à vue. Satisfait d'avoir réussi, je courus à l'avant pour y prendre l'homme que j'avais attaché, mais il était trop tard. Des matelots s'étaient emparés de ce malheureux, et j'arrivai pour le voir disparaître par le sabord du bossoir. Pendant cette lutte de quelques minutes, *la Crise* avait suivi sa route, pareille à la terre qui se meut dans son orbite, indifférente aux luttes des nations dont les dissensions ensanglantent sa surface. Du haut du couronnement, nous vîmes dans notre sillage les bras et les têtes des Indiens qui se débattaient au milieu des flots. Par une impulsion involontaire, je fis observer à Marbre que nous pourrions en sauver quelques-uns.

— Laissez-les se noyer! et allez au diable, répondit le premier lieutenant.

— M. Marbre a raison, ajouta Nabuchodonosor. On ne peut rien attendre de bon des Indiens. Ils vous noieront, soyez-en sûr, si vous ne les noyez pas.

Je jugeai que toutes mes instances seraient inutiles, et toutes les victimes disparurent successivement. Le Grand-Sec les suivit des yeux, et l'expression de sa physionomie me prouva que, malgré son endurcissement, il était profondément touché du désastre inattendu qui décimait sa tribu. Peut-être avait-il des fils et des petits-fils parmi ces infortunés qu'il regardait pour la dernière fois. Néanmoins il se roidissait contre la douleur. Au moment où la dernière tête s'enfonça, je le vis frémir. Un gémissement étouffé lui échappa, puis il baissa la tête et demeura immobile comme un arbre de ses forêts natales. Je demandai à Marbre la permission de délier les bras du vieillard. Il me l'accorda non sans proférer quelques jurons à l'adresse du chef indien.

On mit le navire en panne à un mille de la passe méridionale qui conduisait dans la baie. En passant devant l'île nous tirâmes notre bordée de bâbord au milieu des buissons et des arbres, et nous jugeâmes par les cris que nous entendîmes que Marbre ne s'était pas trompé sur la position de l'ennemi. Je descendis dans la chaloupe avec des matelots armés et un pierrier que je tirai pour protéger mon débarquement. Je trouvai le bivouac de l'île abandonné. On y avait laissé notre yole et quelques canots; et, comme pour nous indemniser de nos malheurs, les sauvages avaient abandonné six cents peaux de loutres de mer qu'ils avaient apportées pour trafiquer avec nous, en attendant une occasion favorable d'exécuter leur complot. Je ne vis dans l'île qu'un seul homme, blessé d'un éclat de mitraille et dans les dernières convulsions de l'agonie.

A mon retour, le capitaine Marbre résolut de gagner le large avant la fin du jour; mais il déclara qu'avant de quitter ces parages il était indispensable de pendre le Grand-Sec en vue de son pays. Nous passâmes la nuit en panne; et, le lendemain matin, après avoir levé l'ancre, Marbre ordonna d'attacher une corde au bras de la vergue de misaine.

J'étais sur le gaillard d'arrière quand cet ordre fut donné. L'attitude sévère et le ton d'autorité du capitaine Marbre m'empêchèrent d'intercéder en faveur du condamné.

— Emparez-vous de cet assassin! dit Marbre quand tout fut prêt. Attachez-lui les mains derrière le dos, placez-le sur le troisième canon et attendez mes ordres.

Personne n'osa désobéir. Cependant je crus remarquer que quelques matelots manifestaient de la répugnance. Je hasardai une observation à voix basse :

— Avez-vous bien réfléchi, monsieur Marbre?

— Capitaine Marbre, s'il vous plaît, M. Wallingford. Je suis maintenant le patron de *la Crise*, dont vous êtes le premier lieutenant. J'ai l'intention de pendre votre ami le Grand-Sec, pour faire un exemple. Ces bois sont remplis d'hommes qui nous observent, et la vue de ce supplice leur fera plus de bien que quarante missionnaires et cinquante ans de prédications. Voilà comme il faut agir avec les Indiens!

Le condamné semblait avoir la conscience de sa fin prochaine; mais il lui était impossible de comprendre le genre de supplice qu'on lui réservait Je m'approchai de lui et lui serrai la main en lui montrant le ciel comme pour lui dire qu'il n'avait plus d'espoir que dans le Grand-Esprit. Dès ce moment, il prit une attitude calme et digne. Il ne voyait sans doute rien d'extraordinaire à sa destinée; car il avait dû sacrifier plus d'un prisonnier dans des circonstances où les représailles étaient beaucoup moins légitimes.

— Que deux des nègres passent la corde au cou de cet homme, dit Marbre, qui avait une trop haute opinion de la dignité des matelots blancs pour leur confier les fonctions de bourreau. Le cuisinier Joë et un autre noir furent chargés de ces sinistres préparatifs, et pour la première fois le Grand-Sec, levant les yeux en l'air, sembla comprendre le genre de mort qui l'attendait. Le principe de vie profondément enraciné en lui, prit un moment le dessus. Une ombre de regret passa sur sa physionomie si sombre et minée par la souffrance. Il regarda fixement notre nouveau capitaine. Mais celui-ci était convaincu qu'il accomplissait un grand acte de justice.

— Hisse! s'écria-t-il, et le Grand-Sec se balança aux bras de vergue. La douleur lui arracha un frissonnement; puis il demeura immobile comme un morceau de bois. Il cessa bientôt de donner des signes de vie. Au bout d'un quart d'heure un homme monta dans les agrès pour couper la corde, et le cadavre fut englouti dans l'Océan. Plus tard les détails de cette affaire furent consignés dans les journaux américains. Quelques moralistes essayèrent de jeter quelques doutes sur la légalité de la conduite de Marbre. Mais la nécessité d'assurer le salut de nos navires est un motif trop puissant pour être renversé par les paisibles arguments de la froide raison. Vainement on représenta combien il serait injuste que chaque partie intéressée se constituât à la fois législateur, juge et bourreau. Les besoins du commerce, l'amour de l'or, l'emportèrent sur toute autre considération. Cependant je sus que Marbre s'était repenti quand il n'était plus temps. Les avertissements secrets que Dieu fait entendre à notre conscience ne peuvent être étouffés par l'absolution qu'on se donne, alors même qu'on prend son propre intérêt pour mesure du bien et du mal.

CHAPITRE XV.

PREMIER SEIGNEUR.

Throca moronsas, cargo, cargo, cargo.

TOUS.

Cargo, cargo, villianda per corbo, cargo!

PAROLES.

Étrangers, acceptez de moi une rançon; ne me bandez pas les yeux.

PREMIER SOLDAT.

Boskos thromulgo boskos.

PAROLES.

Oui, je sais que vous êtes de la troupe de Muskos, et je perdrai la vie, parce que je ne puis me faire comprendre.

SHAKSPERE, *Tout est bien qui finit bien*, act. IV, sc. 3.

La Crise vira de bord aussitôt que le cadavre du Grand-Sec eut disparu, et l'équipage sortit du petit havre dans un sombre silence. A voir la tristesse des matelots, on eût dit des hommes en deuil qui s'éloignaient d'un tombeau sur lequel on entendait encore retomber la terre. Marbre me dit ensuite qu'il avait eu l'intention d'attendre que le corps du pauvre Williams vînt à flotter; mais la crainte d'être obligé d'engager une lutte avec les naturels l'engagea à quitter ces lieux sans rendre les derniers devoirs à notre digne commandant. Je pense toutefois que nous aurions pu rester encore un mois dans la baie sans recevoir la visite d'un seul Indien.

Il était midi quand le navire se trouva sur le vaste sein de la mer Pacifique. Le vent venait du sud-est et soufflait avec constance. Lorsque nous fûmes à douze milles au large, nous déployâmes les bonnettes de bâbord, et nous gouvernâmes au sud-ouest toutes voiles dehors. L'intention de Marbre était donc de quitter la côte. Il me manda dans la cabine, où je le trouvai occupé à consulter divers papiers et le portefeuille du capitaine Williams.

— Prenez un siége, monsieur Wallingford, dit le nouveau capitaine avec une dignité analogue à la circonstance. Je viens de parcourir les instructions que le défunt avait reçues des armateurs, et je vois que je m'y suis conformé sans le savoir. En tout cas, notre voyage a été productif. Il y a dans la cale soixante-sept mille trois cent soixante-dix dollars espagnols, et nos marchandises peuvent être estimées vingt-six mille deux cent quarante dollars. Or, n'ayant à payer ni droit ni commission, et possédant la somme nette, nous pouvons nous flatter d'avoir fait une excellente opération. Ensuite, notre passage dans le détroit de Magellan nous a fait gagner un mois, et si je croyais rencontrer les Français à l'ouest du cap Horn, je profiterais de mon avance pour tenter une croisière de cinq ou six semaines. Toute réflexion faite, nous avons une longue route devant nous; il vaut mieux gouverner vers la première relâche indiquée par les armateurs.

Après ce discours, le capitaine Marbre me montra une note marginale où l'on donnait au capitaine Williams des instructions supplémentaires, dans le cas où il ne pourrait atteindre complétement le but de son voyage. Je savais que le défunt les aurait négligées, et qu'il comptait aller chercher du bois de sandal aux îles Sandwich, suivant l'usage de tous les navires qui fréquentent cette côte. Conformément au pro-

jet placé en marge, on devait toucher à la dernière des îles Sandwich, et se mettre à la recherche de certaines îles où l'on pensait pouvoir établir des pêcheries de perles. Je dis à Marbre que notre navire était trop grand, et qu'il avait trop de valeur pour être exposé dans une expédition aussi hasardeuse. Mais le capitaine avait une prédilection particulière pour la pêche des perles. C'était son idée fixe; quoique cette entreprise ne fût qu'accessoire dans les instructions, il était disposé a la regarder comme le but principal de son voyage.

Marbre avait d'excellentes qualités, mais il n'était pas propre à commander un vaisseau. Personne n'était plus capable de l'arrimer, de le gréer, de le conduire dans les temps les plus contraires, mais il manquait du jugement nécessaire à l'administration d'une propriété importante. Il ne s'entendait pas plus à l'économie commerciale que s'il n'eût jamais navigué sur des navires marchands : aussi avait-il végété dans un grade subalterne ; l'instinct mercantile, l'un des plus vifs que signalent les études physiologiques, avertissait les armateurs qu'il occupait le poste auquel il était destiné par ses facultés naturelles et ses connaissances acquises. Les hommes les plus obtus acquièrent un merveilleux degré de perspicacité lorsqu'il s'agit d'intérêt pécuniaire.

Bien que je n'eusse que dix-neuf ans, je me permis de contre-carrer le capitaine. Les circonstances prévues par la note marginale n'avaient pas eu lieu, et nous devions nous conformer au vœu des armateurs, en prenant du bois de sandal aux îles Sandwich, et nous rendant de là en Chine pour y embarquer des thés. Marbre fut ébranlé par mes arguments, mais il persista. J'ignore quel eût été le résultat de sa détermination, si le hasard n'avait favorisé nos vues respectives.

Avant d'arriver aux îles Sandwich, Talcott fut promu au grade de troisième lieutenant, à ma vive satisfaction, car notre commun voyage à bord de *la Dame de Nantes* avait consolidé une liaison basée sur la conformité d'âge et d'éducation. Les îles Sandwich, où nous jetâmes l'ancre, avaient fait quelques progrès depuis le capitaine Cook; mais on n'y trouvait pas comme aujourd'hui des églises, des tavernes, des billards, des maisons de pierre; les habitants ne se convertissaient pas encore à la religion chrétienne, et ne possédaient pas ce mélange d'aisance, de sécurité, de lois et de vices qui constituent la civilisation. Les sauvages qui vinrent nous rendre visite étaient peu supérieurs à ceux de la côte nord-occidentale. Parmi eux était le patron d'un brick de Boston, dont le navire s'était brisé sur un écueil. Il se proposait de tenter des moyens de sauvetage; mais il voulait se débarrasser d'une quantité considérable de bois de sandal qui était encore à bord, et que la première tempête pouvait enlever. Il désirait obtenir en échange des marchandises susceptibles d'être vendues sur place avec avantage, et comptait attendre, pour s'embarquer, un autre navire appartenant aux mêmes armateurs. Le capitaine Marbre se frotta les mains de contentement après avoir visité le navire naufragé.

— La chance est pour nous, maître Miles, me dit-il, et nous partirons la semaine prochaine pour les pêcheries de perles. J'ai acheté pour rien le bois de sandal du navire échoué. Ce soir même nous en enlèverons la cargaison. Le fond est excellent en dedans de l'écueil, et nous pouvons procéder sans risque à notre opération.

Le résultat répondit à l'attente de Marbre, et au bout d'une semaine nous appareillâmes pour l'Eldorado de perles de Marbre. Nous passâmes la ligne par le 170° de longitude ouest. Un mois après notre départ d'Owyhee ou Hawii, par une belle nuit étoilée, le capitaine vint nous trouver sur le pont en se frottant les mains, comme il avait l'habitude de le faire quand il était de bonne humeur.

— En vérité, me dit-il, la Providence nous tient en réserve pour de grands événements. Voyez ce qui nous arrive depuis trois ans. D'abord nous faisons naufrage sur la côte de Madagascar, puis nous traversons les mers dans un canot. Nous rencontrons un corsaire de la Guadeloupe, nous finissons par nous en emparer. Ce n'est pas tout. Après avoir passé hardiment le détroit de Magellan, nous perdons le capitaine Williams, mais en arrivant aux îles Sandwich, nous avons le bonheur de trouver une magnifique cargaison de bois de sandal. Pour mettre le comble à nos aventures, il ne nous faut plus que la découverte d'une île.

— A quoi bon? répondis-je. Il y a tant d'armateurs qui ont des prétentions sur des îles inconnues, que nous ne gagnerions guère à en trouver une.

— Peu m'importe. Nous aurons du moins l'avantage de baptiser notre découverte. Voyez-vous déjà figurer sur les cartes l'île de Marbre, la baie de Wallingford, les montagnes de Talcott, le cap de la Crise? Quel honneur pour nous!

— Terre! s'écria la vigie sur le gaillard d'avant.

— Par saint Georges, voici notre île, dit Marbre en se précipitant à l'avant. Il y a une demi-heure que j'ai consulté la carte, et elle n'indique aucune terre à six cents milles autour de nous.

C'était en effet une terre, beaucoup plus voisine de nous qu'on n'aurait pu le désirer, car nous entendions le bruit des vagues qui déferlaient sur un des bancs de corail si nombreux dans ces parages : la lune nous donnait une vive lumière. La nuit était douce et embaumée, mais la brise nous portait directement sur les écueils où nous avions à craindre des courants. On sonda sans trouver le fond. Marbre commanda de courir une bordée pour nous écarter du rivage.

— Je connais ces bancs de corail, dit-il. Vous ne rencontrez pas le fond, et une seconde après vous êtes tout étonné de toucher. Si nous parvenions à jeter l'ancre, le grelin se trouverait au milieu de pointes anguleuses, comme un homme qui dort dans un hamac hérissé de rasoirs ouverts.

La brise était si faible que, malgré notre manœuvre, le navire ne put s'éloigner de la côte sur laquelle il s'affalait. C'était un de ces moments où Marbre se montrait dans toute sa supériorité. Il se tint sur le couronnement, et donna des ordres avec un sang-froid et une précision admirables. Je me plaçai dans les chaînes pour surveiller les matelots qui jetaient la sonde, et nous ne fûmes pas surpris de ne point trouver le fond, car nous savions que ces récifs étaient toujours perpendiculaires du côté de la pleine mer. Je proposai d'explorer dans la yole la place où nous étions, et, avec le consentement de Marbre, je quittai le navire, et gouvernai sous le bossoir du vent. Je me tenais dans la chambre du canot, et je me servais de temps en temps du petit plomb de sonde. En avançant, je vis distinctement une solide barrière de rochers battus par une houle formidable qui s'éparpillait en écume après les avoir franchis. Dans ce périlleux instant, où je n'aurais pas échangé le moindre champ de Clawbonny contre la propriété de *la Crise*, je remarquai sous le vent un point dont la surface était moins agitée. Je redoublai d'efforts pour m'en approcher. A peine y étais-je entré que le courant entraîna la yole avec une vitesse irrésistible. Je n'eus qu'une fois le temps de jeter la sonde, et je trouvai six brasses de profondeur.

Je remis le cap du côté du navire, qui était heureusement à la portée de la voix, et je le hélai avec force.

— Qu'y a-t-il, monsieur Wallingford? demanda Marbre avec autant de calme que s'il eût été à l'ancre dans le port de New-York.

— Voyez-vous la yole, monsieur?

— Parfaitement.

— *La Crise* a-t-elle un bon sillage, capitaine?

— Elle gouverne passablement.

— Alors ne m'adressez point de questions; mais tâchez de suivre la yole, c'est notre seul espoir, et nous pouvons réussir.

Sans me répondre, Marbre commanda de mettre la barre au vent et de ranger du monde au bras du vent. Je respirais à peine en voyant les bossoirs du navire faire leur abattée. *La Crise* entra rapidement dans l'étroit goulet, et quand elle approcha de l'endroit où j'avais trouvé six brasses, je m'écriai : — Dépêche, et jette l'ancre le plus tôt possible! — On ne me répondit point; mais les basses voiles et les perroquets furent déployés. On descendit le grand foc, et le navire vint au lof. J'entendis avec joie le bruit strident et prolongé de l'ancre de poste qui s'enfonçait profondément dans l'eau. Le navire prit sa touée de câble sans difficulté, et mouilla un instant après.

— Nous l'avons échappée belle, monsieur Wallingford, me dit Marbre en me serrant la main avec effusion dès que je parus à bord. Je vous remercie de nous avoir pilotés. N'est-ce pas la terre que j'aperçois sous le vent?

— Oui, monsieur, je distingue même des arbres sur le rivage.

— C'est une découverte, jeune homme, une découverte qui nous immortalisera. Dès ce moment, j'appelle ce chenal la passe de Miles, et je donne à ce banc le nom d'écueil de la Yole.

La vanité de Marbre ne me fit même pas sourire, tout préoccupé que j'étais du salut de *la Crise*. Le temps était doux, la nuit belle, la baie unie, mais le grelin pouvait raguer. Il était essentiel de s'assurer de notre véritable situation. Je demandai au capitaine la permission de pousser une reconnaissance du côté de la terre, et en me l'accordant, il m'enjoignit de prendre de l'eau et des provisions, attendu que mon devoir pouvait me retenir jusqu'au lendemain matin.

Entre les écueils et l'île régnait un intervalle d'environ une lieue de large, dont la profondeur, mesurée par nos sondages, était constamment de dix brasses. Les rochers contre lesquels la mer se brisait formaient en quelque sorte un ouvrage avancé, construit par les infatigables polypes, comme pour défendre une île que leurs ancêtres avaient probablement élevée deux siècles auparavant des profondeurs de la mer. Tous les navigateurs connaissent les travaux gigantesques accomplis par ces petits insectes aquatiques, dont l'action lente, mais continue, modifie certaines parties de la surface du globe.

Je trouvai la terre de facile accès, basse, couverte de bois et sans aucune trace d'habitation. Je m'aventurai dans l'intérieur, et après avoir fait plus d'un mille au milieu de cocotiers et de bananiers, j'arrivai au bassin qu'on rencontre d'ordinaire dans les îles de formation polypeuse. Comme il était peu éloigné de la mer, j'ordonnai d'y conduire la yole. Le petit bras de mer qui y aboutissait avait ainsi que la baie une profondeur de dix brasses et partout un fond sablonneux. J'aurais continué mes explorations jusqu'au lendemain, si je n'avais aperçu *la Crise* qui dérivait vers la terre. Je me hâtai de retourner à bord. Ainsi que je l'avais prévu, le câble avait ragué, et Marbre avait mis à la voile pour chercher un nouveau mouillage. Je lui parlai du lac situé au centre de l'île en lui certifiant qu'il y avait assez d'eau pour y pénétrer. La tâche n'était pas difficile, et bientôt *la Crise* fut en sûreté dans ce bassin naturel, où elle pouvait défier la plus rude tempête. Certains de n'avoir rien à craindre, nous carguâmes les voiles, et nous mîmes pour garder un seul homme sur le pont. Jamais, depuis que j'étais dans la marine, je n'avais regagné mon hamac

avec plus de satisfaction. J'avouerai franchement que j'étais content de moi : c'était par ma vigilance que le navire avait été sauvé, car, même après avoir evité les bancs de corail, il eût donné à la dérive contre les rochers, si je n'avais découvert ce bassin en temps opportun. Au milieu de la mer Pacifique, dans une île déserte, loin des douaniers et des gardes-côtes, rien ne pouvait troubler notre sommeil. Je me serais endormi de suite sans les discours que le capitaine m'adressa de sa chambre, dont la porte était entr'ouverte.

— Généralisons, me dit-il. C'était une de ses expressions favorites, et il l'employait sans en connaître la véritable portée. Nous aurons d'abord l'île de Marbre, la baie de Wallingford, l'écueil de la Yole et le mouillage de Miles. Comme nous l'avons vu, ce mouillage n'était pas fameux, mon ami; mais en ce monde de misère chacun doit avoir sa part de bien et de mal.

Je murmurai une réponse insignifiante en envoyant au diable celui qui troublait mon sommeil.

— Notre fortune est faite! continua M. Marbre. Le monde généralise en fait de découvertes, et n'établit guère de distinction entre les Colomb, les Cook et les Marbre. Une île est une île, et celui qui la découvre prend place au nombre des navigateurs illustres. Pauvre capitaine Williams! il eût navigué pendant cent ans sans rien découvrir.

— Excepté le détroit de Magellan.

— Ah! nous avons eu du mal à le passer! Sans nous, le navire n'aurait jamais accompli un si bel exploit. Nous sommes les favoris de la fortune, n'est-ce pas, Miles?

— Oui, monsieur... Arrive tout la barre tout au vent!...

— Il rêve, reprit le capitaine. Encore un mot, mon ami, avant de couper court à nos réflexions. Ne serait-ce pas une idée sublime que celle de mêler un peu de patriotisme à nos dénominations? Le patriotisme est à l'ordre du jour dans notre hémisphère. La partie supérieure de l'écueil pourrait s'appeler le rocher du Congrès, et l'on nommerait la plage de Washington le débarcadère dont vous m'avez parlé. Washington aurait sa part du gâteau.

— Oui, oui, monsieur.

— Je vois que vous êtes parti! Je vais tâcher de vous suivre, quoiqu'il soit difficile de dormir quand on a fait une grande découverte. Bonsoir, Miles.

— Oui, oui, monsieur.

Durant toute la nuit, le navire fut aussi silencieux qu'une église pendant la semaine. Pour ma part, je perdis toute connaissance, et les rayons du soleil avaient pénétré par les fenêtres de la cabine quand un violent coup sur l'épaule me réveilla. La transition subite des ténèbres à la lumière m'empêcha d'abord de reconnaître le capitaine Marbre, qui me dit d'un ton grave :

— Miles, il y a une révolte à bord; entendez-vous, monsieur Wallingford?

— Une révolte! capitaine, vous vous méprenez. Les matelots n'ont aucun sujet de mécontentement. Je n'entends aucun bruit, et le navire est à la place où nous l'avions laissé.

— Je suis sûr de mon fait, reprit Marbre, il y a dix minutes, quand j'ai voulu monter sur le pont pour respirer le frais, j'ai trouvé le capot d'échelle fermé à la façon du Grand-Sec. Vous reconnaîtrez sans doute que l'équipage ne se serait pas permis d'emprisonner ses officiers, s'ils n'avaient l'intention de s'emparer du navire.

— C'est très-extraordinaire. Avez-vous appelé, monsieur?

— J'ai frappé comme un amiral; mais pour toute réponse j'ai entendu un éclat de rire mal réprimé. Vous conviendrez que des matelots qui se rient de leurs officiers sont en état de flagrante rébellion.

— Je commence à le croire, monsieur. Armons-nous d'abord.

— Vous trouverez des pistolets dans ma chambre.

Un moment après, les deux autres lieutenants et moi nous fûmes prêts à combattre. Talcott alla réveiller le maître d'hôtel, qui reposait dans l'antichambre, et nous nous dirigeâmes vers le gaillard d'avant. Parvenus à la cloison qui nous séparait du logement des matelots, nous fûmes surpris de n'entendre que des ronflements sur tous les tons imaginables de la gamme de Morphée. Il y avait dans la cloison une porte de communication; Marbre l'ouvrit brusquement, et entra le pistolet au poing. Tous les matelots étaient endormis; la fatigue, l'habitude d'attendre des ordres avaient prolongé leur sommeil. Contrairement à ce qui se pratique dans les climats ardents, l'écoutille était fermée, et nous acquîmes bientôt la conviction qu'elle était barrée en dehors.

— En généralisant, s'écria le capitaine, je conclus que nous avons été surpris par des sauvages. Etes-vous sûr que l'île de Marbre soit inhabitée?

— Je ne l'ai pas visitée dans toutes ses parties; mais les bancs de corail sont ordinairement déserts.

— Malheureusement les armes sont sur le pont, dans le coffre d'armes. Réveillons nos gens, et voyons ceux qui manquent à l'appel.

On fit passer tous les matelots dans la cabine, qui était mieux éclairée que leur logement. Ils étaient présents, à l'exception de Harris, que nous avions placé sur le pont. Marbre les réunit, et tenta un assaut sur la porte de la cabine.

— Ho! ho! dit une voix sur le pont, que signifie tout ce vacarme?

— Qui diable êtes-vous? demanda Marbre en frappant plus fort que jamais. Ouvrez, ou je vais enfoncer la porte et vous jeter à la mer.

— *Monsieur*, reprit une autre voix, *tenez*, vous êtes *prisonniers; comprenez-vous? prisonniers*[1]!

— Ce sont des Français, capitaine Marbre, m'écriai-je, et nous sommes entre les mains de l'ennemi!

C'était une nouvelle tellement surprenante que nous nous refusions à y croire.

Quelques instants d'entretien éclaircirent nos doutes. Les vainqueurs entrèrent en arrangement avec nous. Il fut convenu que j'irais m'assurer de l'état des choses pendant que Marbre resterait en bas. Ce traité conclu la porte s'ouvrit; je m'élançai sur le pont, et j'eus peine à en croire mes yeux en voyant cinquante hommes armés se grouper autour de moi, et me regarder avec autant de curiosité que j'en manifestais moi-même. Tous étaient Français, à en juger par leur extérieur et leur langage. Au milieu d'eux était Harris, qui s'approchait de moi d'un air triste et embarrassé.

— Je sais que je mérite la mort, monsieur Wallingford, me dit-il; mais j'ai succombé à la fatigue, et, quand je me suis réveillé, j'ai trouvé ces gens à bord et maîtres du navire.

— Mais d'où diable sortent-ils? Y a-t-il un navire français près de la côte?

— D'après ce que j'ai pu voir, c'est l'équipage d'un bâtiment naufragé, et, trouvant une bonne occasion de quitter l'île et de faire une riche capture, il s'est emparé de la pauvre *Crise*. Elle est maintenant sous le pavillon français.

En effet, je regardai le pic, et j'y vis flotter le pavillon tricolore!

CHAPITRE XVI.

La brise du matin souffle tout embaumée;
Sous la main de la nuit la vague s'est calmée;
Les oiseaux de la mer tourbillonnent joyeux.
Mais sous un lourd chagrin quand son âme se brise,
Les clartés du matin, les flots, la fraîche brise
N'ont pas de charmes à ses yeux.

DANA.

La vérité est souvent plus étrange que la fiction; les circonstances qui nous mirent entre les mains de nos ennemis le démontreront complétement. *La Pauline*, commandée par M. Le Compte, était un bâtiment de six cents tonneaux qui avait des lettres de marque du gouvernement français. Elle appareilla de France quelques semaines après notre départ de Londres, relâcha d'abord à l'île de France, puis aux îles Philippines, et captura dans la traversée deux navires marchands, l'un anglais, l'autre américain, qu'elle coula bas quand elle eut déchargé la meilleure partie de la cargaison. De Manille, *la Pauline* partit pour la côte de l'Amérique du sud pour y échanger ses marchandises avec les Espagnols. Ayant fait avec succès la contrebande, M. Le Compte doubla le cap Horn, et chercha les navires ennemis dans la mer Pacifique. Il y avait juste trois mois et un jour qu'il avait touché sur le banc de Corail. Toute sa cargaison avait été transportée dans l'île, et, à la faveur d'un beau temps, les débris du navire avaient été dépecés pour être employés à la construction d'un schooner d'environ quatre-vingt-dix tonneaux. Il était déjà en état d'être lancé le soir où nous arrivâmes de la manière que j'ai rapportée. Les Français, qui entretenaient constamment des sentinelles sur la côte, nous avaient aperçus au coucher du soleil. A l'aide d'une bonne lunette de nuit, ils avaient épié nos mouvements; ils se préparaient a nous envoyer un canot pour nous avertir du danger quand *la Crise* franchit l'écueil du Corail. Le capitaine Le Compte savait qu'il y avait vingt chances pour une que nous fussions d'une nation ennemie. Il demeura caché en attendant que nous eussions jeté l'ancre. Dès que le silence régna, il monta dans sa gigue avec quelques hommes, après avoir eu la précaution de mettre des paillets aux avirons. N'entendant aucun mouvement, il s'aventura dans les chaînes de l'avant, et s'empara de Harris, qui dormait appuyé contre l'affût d'un canon, pendant que trois matelots français verrouillaient les écoutilles. Le canot fut envoyé pour demander des renforts, et plusieurs heures avant notre réveil *la Crise* avait changé de maître.

Tels furent les renseignements que j'obtins dans mes conversations subséquentes avec les Français. Mes propres yeux m'apprirent aussi l'histoire de leur colonisation de trois mois. L'île s'élevait au-dessus du niveau de la mer à une hauteur qui variait de dix à trente pieds. Elle renfermait plusieurs sources d'eau douce qui entretenaient la fraîcheur d'un magnifique gazon. Les Français, dont on connaît l'activité et la gastronomie, avaient semé des salades et des petits pois qui étaient déjà en pleine croissance. Leurs tentes s'étendaient en ligne sous des arbres touffus, et le schooner, qu'on appelait *la Petite Pauline*, recevait en ce moment sa première couche de peinture.

[1] Tous les mots en italique sont en français dans l'original.
(Note du traducteur.)

M. Le Compte me parut un philosophe plein de bon sens et de bonne humeur, résigné lui-même aux malheurs, et prêt à tout faire pour alléger ceux d'autrui. Il invita Marbre à venir sur le pont, et nous entamâmes des négociations dans notre langue maternelle, ce qui nous fut assez facile; car M. Le Compte, tous ses officiers et quelques-uns de ses gens avaient été plusieurs fois prisonniers en Angleterre.

— *Votre bâtiment* deviendra français, dit-il, *bien entendu*, avec sa *cargaison* et *tout cela. Bien, c'est convenu.* Je ne mettrai pas de *rigueur* dans *mes conditions.* Si vous parvenez à reprendre votre vaisseau *à nous autres Français, d'accord;* tout homme est pour lui *et sa nation.* Voici le *pavillon français*, et nous le défendrons de toutes nos



Le Grand-Sec.

forces. La prise nous a peu coûté; *mais, parole d'honneur*, nous la vendrons très-cher, *entendez-vous? Bien.* Maintenant, monsieur, je vous débarquerai avec vos gens dans l'île, où vous prendrez notre place pendant que nous prendrons la vôtre. Nous garderons les armes jusqu'à notre départ, mais nous vous laisserons *fusils, poudre* et *tout cela.*

Tel fut presque littéralement le programme de la capitulation que M. Le Compte nous proposa. Il n'était pas dans la nature de M. Marbre d'accepter un arrangement de cette espèce sans discussion. Mais je lui fis comprendre que toute résistance était inutile, et il adhéra aux conditions d'aussi bonne grâce qu'un homme qui se soumet à l'amputation d'une jambe sans avoir été magnétisé préalablement.

Dès que tout fut réglé, on délivra nos gens et on les transporta à terre dans les canots. Leur coffre et leurs effets furent arrimés dans les embarcations avec la plus honorable délicatesse. Jamais un plus triste cortége ne prit possession d'une contrée récemment découverte. M. Marbre affectait de siffler, et fredonnait sur le même air diverses chansons. Mais il était secrètement furieux de la *nonchalance* du capitaine Le Compte. Quant à moi, je regardais cet événement comme un épisode ordinaire de la guerre.

— *Voilà, messieurs!* s'écria M. Le Compte en nous montrant l'île d'un geste majestueux, comme s'il nous eût fait un cadeau magnifique. Vous serez les maîtres ici dès que nous aurons emporté nos petits bagages.

— Quelle diablesse de générosité! murmura Marbre. Il nous laisse l'île, les bancs de corail, les noix de coco, et il emmène notre navire avec sa cargaison. Je parierais mon pesant d'or qu'il va remorquer encore son maudit schooner.

— Il est inutile de se plaindre, monsieur, répondis-je; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rester en bonne intelligence avec les Français.

Le capitaine Le Compte nous invita à partager son déjeuner, pendant que des matelots français transportaient sur le schooner le peu d'objets qu'ils comptaient emporter, dans l'intention généreuse de laisser leurs tentes à la disposition des prisonniers.

— C'est la *fortune de la guerre*, messieurs, dit le capitaine Le Compte en faisant tourner artistement le moussoir d'une chocolatière. *Bon, c'est excellent, Antoine.*

Antoine nous apparut sous la forme d'un mousse bronzé par le soleil.

— Prenez ce chocolat, lui dit M. Le Compte, présentez mes compliments à *mademoiselle*, et dites-lui que nous partirons bientôt, et que dans vingt mois nous reverrons *la belle France.*

Ces paroles furent prononcées en français avec l'emphase d'un sentiment profond. Mais je savais assez de français pour les comprendre.

— Je suppose, dit Marbre, qu'il généralise sur nos malheurs dans son affreux baragouin; mais qu'il prenne garde! Il n'est pas encore en France.

Le déjeuner terminé, M. Le Compte me prit à part, et se promena avec moi sous les arbres. Il me fit comprendre qu'il avait remarqué la mauvaise humeur de mon capitaine, et qu'il désirait s'entretenir avec moi, d'autant plus que j'entendais un peu le français. Il m'annonça qu'on allait lancer le schooner le soir même, et que nous y trouverions des mâts, des agrès et des voiles. Le capitaine annonça l'intention de faire débarquer une partie de nos provisions, comme convenant mieux que celles de *la Pauline* à notre régime habituel; et, par la même raison, une partie des vivres du bâtiment français devait être transférée sur *la Crise.*

— Enfin, ajouta M. Le Compte, vous n'aurez plus qu'à mâter le schooner, à le gréer, à arrimer la cale, et vous pourrez partir dans une quinzaine. Vous ferez bien d'aller à Canton. Ce port n'est pas plus éloigné que l'Amérique du sud, et vous y trouverez beaucoup de vos *compatriotes*... Ainsi vous vous rendrez chez vous *avec toute facilité. Oui, cet arrangement est admirable.*

J'étais loin de partager l'admiration du capitaine, et j'avoue que j'aurais préféré rester à bord de *la Crise*, sauf à passer de nouveau le détroit de Magellan.



Arrivée des sauvages à bord de *la Crise.*

— *Allons*, dit brusquement M. Le Compte, nous sommes près de la tente de *mademoiselle;* demandons-lui comment elle se porte *ce beau matin.*

A cinquante vergues de nous étaient deux petites tentes de toile neuve, dressées avec soin et placées dans la partie la plus touffue du bois. La première des tentes était garnie de tapis et de différents meubles qui en faisaient une agréable habitation. Le capitaine français, qui avait encore bonne mine, malgré ses quarante ans, composa son maintien de la manière la plus gracieuse en s'approchant de la porte, et toussa respectueusement pour avertir de sa présence. Un domestique vint le recevoir. Aussitôt que j'aperçus cette femme, je crus la

reconnaître, sans me rappeler à quelle époque je l'avais rencontrée. Je réfléchissais encore à cette singulière circonstance quand je me trouvai à l'improviste, dans la tente, face à face avec Emilie Merton et son père.

Au grand étonnement de M. Le Compte, nous nous saluâmes avec effusion. Emilie avait perdu en partie l'éclat de sa beauté, mais elle était toujours jolie. Elle et son père étaient en deuil, et, ne voyant pas paraître la mère, je devinai la mort prématurée de madame Merton, qui était souffrante à l'époque où je l'avais connue.

Le capitaine Le Compte parut fâché de l'accueil cordial qu'on me faisait. Toutefois il ne perdit rien de ses bonnes manières, et annonça l'intention de me laisser avec mes amis tandis qu'il vaquerait à ses occupations. En prenant congé, il baisa la main d'Emilie avec une galanterie qui me causa une jalousie involontaire. Dès qu'il fut parti, la jeune fille se tourna vers moi en rougissant.

— Nous sommes à sa merci, me dit-elle. Je suis obligée de le ménager, monsieur Wallingford; mais jamais je n'épouserai un étranger.

— Ce n'est guère encourageant pour Wallingford, dit M. Merton en riant.

Emilie eut l'air embarrassée, et je remarquai avec une satisfaction intérieure qu'elle semblait se repentir de ce qu'elle avait dit. Elle reprit avec une précipitation qui m'enchanta :

— Je ne parle point pour M. Wallingford. Il ne m'obsède point de ses assiduités comme ce vilain Français, qui me traite plutôt en esclave qu'en femme digne de respect. D'ailleurs...

— Eh bien, miss Merton? demandai-je en la voyant hésiter.

— D'ailleurs les Américains ne sont pas des étrangers pour nous; car nous avons des parents aux Etats-Unis.

— C'est vrai, ma chère, dit M. Merton, et si mon père s'était établi dans le pays où il s'est marié, nous serions citoyens de l'Amérique. Mais M. Le Compte nous a donné un moment pour nous expliquer, et il importe d'en profiter si nous ne voulons être interrompus.

Emilie me pressa de commencer mon récit, et je l'eus bientôt terminé. Il fut abrégé par le désir que j'avais de savoir comment mes deux amis se trouvaient dans l'île de Marbre.



Départ de *la Crise* emmenée par les Français.

— Quand vous nous avez quittés à Londres, dit M. Merton, j'étais sur le point de faire voile pour les Grandes-Indes; mais on m'offrit une place avantageuse à Bombay, et comme il fallait partir le plus tôt possible, je m'embarquai à bord d'un navire qui n'était pas en état de se défendre, et qui fut facilement capturé par *la Pauline*. Je croyais d'abord que le capitaine Le Compte me rendrait ma liberté sur parole. Mais à Manille, où *la Pauline* relâcha, j'eus le malheur de perdre ma femme, et M. Le Compte devint amoureux d'Emilie. Maintenant je n'ai plus aucun espoir de délivrance tant qu'il pourra inventer des prétextes pour me retenir auprès de lui.

— J'ose croire qu'il n'abuse pas de son pouvoir pour accabler miss Merton d'importunités.

Emilie me récompensa de la chaleur avec laquelle je parlais par un doux sourire et une légère rougeur.

— M. Le Compte est plein de délicatesse, reprit le major Merton; pendant la traversée, il a mis la cabine à notre disposition. A Manille, il nous a laissés nous promener à terre, en se contentant de notre parole. Cependant Emilie est trop jeune pour un homme de quarante ans, trop Anglaise pour un époux étranger, et trop bien née pour accueillir les hommages d'un patron de navire marchand qui n'a rien, et qui n'est quelque chose que par son bâtiment.

Je compris les distinctions qu'établissait M. Merton. Il voyait une grande différence entre le propriétaire de Clawbonny, entraîné loin de son domaine par ses inclinations, et un simple aventurier. — Je me figure aisément, répondis-je, que miss Merton peut prétendre à un meilleur parti que celui du capitaine Le Compte, et j'ose espérer qu'il renoncera à sa recherche.

— Vous ne connaissez pas le caractère des Français, monsieur Wallingford, reprit Emilie. Il est très-difficile de leur persuader qu'ils ne sont pas adorables.

— Les marins ne partagent pas cette faiblesse nationale, répondis-je en riant. En tout cas, vous serez libre à votre arrivée en France.

— Peut-être plus tôt, répliqua le père. Ces Français sont maîtres absolus dans ces parages déserts; mais une fois que nous serons dans l'océan Atlantique, nous rencontrerons sans doute des croisières anglaises.

Cette probabilité fut pendant quelque temps le sujet de notre entretien; puis je crus prudent de m'éloigner, et je marchai le long de la plage en réfléchissant sur cet étrange événement.

Il est curieux d'étudier les moyens qu'emploie la nature pour former des îles au milieu de la mer Pacifique. Des écueils découverts il y a soixante ans sont aujourd'hui garnis de végétations, et par la suite une partie de cette vaste mer se transformera sans doute en continent. Le capitaine Beechey, dans la relation de son voyage, raconte qu'il fit naufrage sur un banc en 1792, et qu'en 1826 il trouva à la même place une île de trois lieues de long, ombragée de grands arbres. Si une seule famille d'insectes peut construire une île semblable dans l'espace de trente-quatre ans, les travaux de plusieurs familles réunies suffiraient pour poser sur l'Océan une sorte de plancher, et, à la longue, un chemin de fer joindrait l'Amérique avec l'ancien monde.

Tout en rêvant à cette théorie géologique, j'atteignis un rocher de corail sur lequel était assis M. Marbre, les bras croisés et dans une attitude mélancolique. En face était *la Pauline*, plus maltraitée par les Français que par les éléments. Elle avait touché sous le vent de l'île, et, dans cette mer paisible, il eût fallu des années pour en disperser les débris. Les charpentiers avaient enlevé toutes les œuvres mortes et une partie des varangues. On avait utilisé pour le schooner toutes les basses vergues, mais les mâts majeurs étaient encore debout.

Quelques instants se passèrent avant que M. Marbre tournât la tête de mon côté. Il parut satisfait de me rencontrer seul.

— Je viens de généraliser sur notre condition, me dit-il, et je la trouve déplorable en tous points. J'aimais ce vaisseau, monsieur Wallingford, comme on aime ses parents, et l'idée qu'il est tombé entre les mains des Français me réduit au désespoir.

— Rappelez-vous, pour vous consoler, capitaine Marbre, que le navire a été surpris comme nous avions surpris *la Dame de Nantes*.

— Voilà un principe général; quelles conséquences comptez-vous en déduire? C'est que ceux qui surprennent ne doivent pas être surpris eux-mêmes. J'aurais évité ce malheur en mettant des hommes de quart sur le pont. Mais le moyen de prévoir ce qui nous attendait dans une île inhabitée et dans une position aussi sûre!

Le capitaine était tellement ému, qu'il se couvrit la figure de ses deux mains calleuses pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux. J'essayai de le consoler en lui disant que nous pourrions prendre notre revanche. Puis j'allai rejoindre Emilie et son père, auxquels je présentai M. Marbre. J'appris que le capitaine Le Compte se proposait de lancer le schooner dans la soirée et de mettre à la voile le lendemain matin. Je compris de suite la cause secrète de cette brusque décision. Le jaloux voulait éloigner Emilie le plus tôt possible, et les

Français remuaient ciel et terre pour exécuter les ordres de leur capitaine.

M. Marbre emmena le major sous les arbres, et je pus avoir une demi-heure de tête-à-tête avec Emilie. Pendant que je causais familièrement avec elle, M. Le Compte parut; mais il eut assez de tact pour témoigner une généreuse confiance, plus susceptible de captiver la jeune fille que des actes de rigueur. Il nous invita tous à dîner et nous traita merveilleusement. On nous donna de la tortue, du champagne et du bordeaux. A cinq heures on nous pria d'assister à la mise en mer du schooner. Emilie prit son chapeau et son parasol, et accepta mon bras jusqu'au chantier. M. Marbre et moi nous étions passablement échauffés. Je lui suggérai l'idée d'attaquer les Français pendant la cérémonie; mais M. Le Compte avait eu la prudence de placer sur *la Crise* la moitié de son équipage.

Les ouvriers français avaient montré une véritable habileté dans la construction de *la petite Pauline*. C'était un navire sûr et commode, qui promettait d'être fin voilier.

Le capitaine Le Compte avait dirigé les travaux. Le navire où la famille Merton s'était embarquée pour Bombay portait le cuivre nécessaire à la construction d'une frégate et d'un sloop de guerre, et, avant de brûler la prise, on en avait transféré le métal sur *la Pauline*. Ainsi on avait pu doubler le schooner en cuivre, et le capitaine français comptait sans doute surprendre ses compatriotes à Marseille en leur montrant ce que pouvaient faire des marins industrieux naufragés sur une île de l'Océanie.

Lorsque nous fûmes placés, M. Le Compte se posta à l'avant du schooner, fit un profond salut à Emilie, et donna le signal. On enleva les étançons, et le petit bâtiment glissa dans la baie sans obstacle. En ce moment le capitaine lança une bouteille vide contre le tillac et s'écria de toutes ses forces :

— *Succès à la Belle-Emilie !*

Je me tournai du côté de ma jeune compagne, et je vis à sa rougeur qu'elle entendait le français. En même temps elle fit une moue qui me prouva que le compliment n'était pas favorablement accueilli. Bientôt après le capitaine Le Compte débarqua, et nous déclara que nous étions dorénavant maîtres du schooner.

— Nous nous séparerons bons amis, dit-il, mais si nous nous rencontrons et que nos *deux républiques* soient toujours en guerre, alors chacun combattra pour son pavillon.

La famille Merton s'embarqua immédiatement, et je crus remarquer qu'Emilie entrait dans le canot avec répugnance. Le major me dit en partant :

— Nous nous retrouverons, messieurs; notre rencontre a été providentielle. Adieu, au revoir.

Les Français avaient déjà transporté à bord de *la Crise* tous les objets qui composaient leur cargaison, et à la chute du jour ils cessèrent de communiquer avec la terre. Quand le capitaine Le Compte prit congé de nous, je ne pus que le remercier de sa politesse. Il avait eu certainement des égards pour nous; mais je persistai à attribuer son départ subit, qui laissait entre nos mains différents objets précieux pour nous, au désir d'interrompre mes relations avec Emilie Merton.

Le lendemain, au point du jour, Nabuchodonosor vint nous annoncer que *la Crise* levait l'ancre. Il y avait environ un mille depuis les tentes des officiers jusqu'à la passe, et j'arrivai sur la plage au moment où le navire appareillait. Emilie et son père étaient appuyés sur les bastingages du gaillard d'arrière. La belle jeune fille était à une si faible distance, que je pus lire dans ses yeux une expression de tendre intérêt. Le major cria : — Que Dieu vous bénisse, mon cher Wallingford! Puis le navire s'éloigna, et une demi-heure après il flottait au milieu de l'Océan.

CHAPITRE XVII.

> Prenez, prenez mes jours, mais laissez-moi l'honneur,
> J'affronterai la mort sans peur et sans faiblesse;
> Dans ma chair seulement votre glaive me blesse,
> Mais l'humiliation pénètre dans mon cœur.
>
> SHAKSPERE.

Entre la passe et le chantier, je trouvai M. Marbre, les bras croisés, les yeux fixés sur le navire qui disparaissait à l'horizon. L'animation de la fierté avait remplacé sur son visage l'abattement de la tristesse.

— Allez au diable! dit-il en faisant un geste menaçant au pavillon français. Vous dansez aujourd'hui sur l'eau comme un de vos fashionables aux ailes de pigeon; mais le jour de la vengeance arrivera. Miles, ce Français a osé me dire en face que nous pourrions être prêts dans une quinzaine; je veux lui montrer que les Américains peuvent gréer en trois jours son maudit schooner, tout en se réservant des heures de récréation.

M. Marbre était un homme expéditif. Bientôt, sous sa direction, nos quarante hommes furent à l'œuvre, et il leur fallut à peine une journée pour mâter le bâtiment, gréer la misaine, placer le bâton de foc et la vergue de civadière. A la vérité, les Français avaient tout préparé : aussi, après le dîner, l'on transporta la cargaison à bord, et nous eûmes l'espoir de pouvoir appareiller le lendemain au soir. Le travail s'accomplit avec ordre et en silence. Napoléon disait qu'on avait fait plus de bruit sur le petit schooner qui l'avait transporté de l'Orient à Ajaccio que sur le vaisseau de ligne qui l'avait conduit à Sainte-Hélène. Depuis cette époque mémorable, les Français ont appris à garder le silence à bord, et l'avenir prouvera ce qu'ils y ont gagné.

Dans la soirée, je *généralisai* avec M. Marbre sur nos projets. M. le Compte nous avait laissé un baril de poudre et des balles, mais il avait emporté les coutelas et les piques d'abordage. Il avait habilement concilié notre intérêt avec celui de ses compatriotes, et nous mettait à même de nous défendre sans qu'il nous fût possible de prendre l'offensive.

Le lendemain matin je fus debout dès le point du jour, et, comme j'avais souffert considérablement de la chaleur, je cherchai un endroit convenable et me plongeai dans les flots. Tout en nageant, je découvris un banc d'huîtres dont je détachai successivement une cinquantaine. Je les reconnus de suite pour des huîtres perlières, et j'envoyai Nabuchodonosor les porter à M. Marbre, qui employa à les recueillir plusieurs matelots indigènes qu'il avait amenés des îles Sandwich. Pendant le cours de leurs occupations, ces hommes découvrirent au fond du bassin, à l'endroit où *la Crise* avait mouillé, un coffre d'armes qui avait sans doute été coulé bas par les Français. Ils le retirèrent de l'eau, et nous y trouvâmes des coutelas, des pistolets, un sac de balles et de la poudre avariée par l'humidité. Les armes furent essuyées avec soin, imprégnées d'huile et remises dans le coffre, qui sécha jusqu'au soir aux rayons d'un soleil ardent.

La journée fut encore employée à l'arrimage de la cargaison. Nous fûmes obligés d'abandonner des objets précieux, principalement du cuivre; mais M. Marbre décida sagement qu'il ne fallait pas charger le schooner de manière à en ralentir la marche. A la fin du jour, M. Marbre donna subitement l'ordre de s'embarquer et de détacher les amarres. Nous prîmes le large par un bon vent, et trente-huit heures après le départ de *la Crise* nous étions déjà sur ses traces. Nous savions qu'elle s'était dirigée vers la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et nous avions remarqué qu'elle avait disparu du côté du nord. La distance que nous parcourûmes pendant la nuit nous donna une idée favorable du talent de construction de M. Le Compte, car le schooner fit cent six milles en douze heures, tandis que *la Crise* n'en aurait guère pu faire que quatre-vingt-dix dans le même espace de temps. Enchanté de son succès, M. Marbre demanda dès le matin une bouteille de rhum, réunit tout l'équipage sur le gaillard d'avant et leur adressa un discours.

— Mes amis, dit-il, nous avons eu durant ce voyage des chances tour à tour favorables et contraires. Mais, *en généralisant*, il est facile de voir que le bien l'emporte sur le mal. Ce coquin de Grand-Sec et ses complices ont fendu la tête au pauvre capitaine Williams; mais nous avons eu le bonheur de reprendre notre navire. Les Français nous ont joué un mauvais tour; mais ils nous laissent un schooner qui va plus vite que *la Crise*, et peut nous servir à la rattraper. Provisoirement je ne veux point naviguer sur un navire qui porte un nom étranger. Comment Le Compte a-t-il appelé le schooner, monsieur Wallingford ?

— *La Belle-Emilie*, répondis-je.

— Eh bien! je le débaptise : tant que Moïse Marbre restera à bord, il se nommera *la Polly*.

A partir de ce jour, *la Belle-Emilie* perdit sa première dénomination. D'après nos calculs, elle faisait un nœud à l'heure de plus que *la Crise*, et comme ce dernier bâtiment avait trente-huit heures d'avance sur nous et filait sept nœuds, il nous fallait dix jours pour le rejoindre. Pour ma part, je n'avais aucun désir de le rencontrer en mer, car nous n'étions pas en forces suffisantes pour l'attaquer. Mais le capitaine était déterminé à tenter l'aventure, et nous avait remis plus de poudre qu'il n'en fallait pour charger nos pistolets une demi-douzaine de fois.

Cinq jours après notre départ, nous examinâmes les huîtres que nous avions recueillies, et qui commençaient à se décomposer. Le capitaine et les lieutenants se les partagèrent, et je trouvai dans celles qui m'échurent cent quatre-vingt-sept grosses perles de la plus belle eau, qui pouvaient avoir une valeur de dix-huit mille dollars. Le capitaine examina dans la journée environ deux cent cinquante huîtres, après avoir eu soin de se boucher le nez avec de l'étoupe; mais il ne put obtenir trente-six perles. Je serrai précieusement les miennes pour les offrir en temps utile à mes chères amies. En regardant ces joyaux brillants et sans tache, arrachés à la putréfaction, je les comparais à des âmes qui viennent de quitter leur maison d'argile pour jouir d'une pureté inaltérable.

Le matin du onzième jour, la vigie placée à la vergue du petit hunier cria : — Une voile !... M. Marbre et moi montâmes dans le agrès, et nous distinguâmes à vingt milles de distance, par notre hanche du vent, les grandes voiles, les perroquets et les kakatoës d'un navire. Je déclarai que ce devait être un des baleiniers qui abondent dans ces parages. Mais M. Marbre me demanda si j'avais jamais vu un baleinier porter des perroquets volants, et assura que c'était *la Crise*. Il ordonna de lui donner la chasse, dans l'espoir de l'atteindre

PARIS. — Impr. LACOUR ET Cᵉ, rue Soufflot, 16

pendant la nuit. Une heure après nous rencontrâmes un canot baleinier qui flottait à la dérive. Il était de construction américaine, muni de ses avirons, et contenait un baril d'eau. Il paraissait avoir été remorqué, et les trois demi-clefs qui l'amarraient s'étaient détachées pendant la nuit. M. Marbre descendit dans ce canot avec quatre indigènes des îles Sandwich qui avaient servi sur des embarcations baleinières. Il prit l'avance sur le schooner, après m'avoir ordonné de le suivre et de virer de bord quand je verrais une lumière sur le canot, afin de courir parallèlement au navire signalé. Vers les neuf heures, M. Marbre me fit le signal convenu, auquel je répondis immédiatement. Je virai, et je pus apercevoir le bâtiment étranger par notre travers du côté du vent. A dix heures le vent se leva, et nous eûmes à l'improviste un gros temps qui nous obligea de prendre des ris à la misaine et de diminuer de voiles. Le capitaine, avant de nous quitter, n'avait point prévu cette tempête, et il était de la plus grande importance qu'il revînt à bord pour en éviter les effets. Je me hâtai d'allumer des signaux pour l'aider à rejoindre le schooner; mais la pluie vint à tomber par torrents, et avec tant de force qu'on n'aurait pas distingué la lueur d'un feu de joie à cent vergues de distance. Les lieutenants tinrent conseil sur le gaillard d'arrière, et décidèrent que le meilleur moyen de retrouver M. Marbre était de se maintenir autant que possible à la place où il nous avait vus en dernier lieu. Nous virâmes donc plusieurs fois pendant la nuit; les vents mugissaient autour de nous avec des accents funèbres, et la pluie continuait à tomber en si grande abondance, qu'elle se confondait avec les vagues, et nous enveloppait dans un linceul liquide.

La bourrasque se calma à la pointe du jour, et nous permit de mettre de nouveau toutes voiles dehors. Tous les officiers montèrent dans les agrès pour chercher le canot baleinier, mais il avait disparu. Ce qui était encore plus extraordinaire, c'est que nous n'apercevions pas le navire étranger. Nous nous tînmes pendant toute la journée en croisière dans les environs; mais toutes nos recherches furent inutiles.

Ainsi, après avoir quitté le bord un an auparavant en qualité de troisième lieutenant, je me trouvais actuellement à la tête d'un équipage de quarante hommes, et je n'avais pas encore vingt ans!

Au coucher du soleil, perdant tout espoir de retrouver le canot baleinier, nous poursuivîmes notre route. Les matelots se montrèrent disposés à m'obéir, car je m'étais toujours conduit de manière à mériter leur confiance. Tout le monde regretta M. Marbre, excellent marin, navigateur par instinct, dévoué à son pavillon et d'une bravoure à l'épreuve. Quant aux indigènes des îles Sandwich, on ne songea pas à leur sort. Nous étions habitués à les regarder comme des êtres étranges, sortis de l'Océan où ils venaient de rentrer si brusquement.

Quinze jours après la disparition de M. Marbre. nous aperçûmes les sommités des Andes, à quelques degrés au sud de l'équateur. Je me souvins que le capitaine Le Compte avait manifesté l'intention de relâcher à Guayaquil. En conséquence, je me dirigeai vers le même point. Pendant notre voyage, je m'étais familiarisé avec les baies et les rades de cette côte, et nous y avions des connaissances qui pouvaient nous être utiles. Dans la soirée du vingt-neuvième jour, le schooner entra dans une rade où nous avions commercé environ huit mois auparavant. A peine avions-nous jeté l'ancre, qu'un certain don Pédro nous aborda pour nous demander ce que nous voulions. Je le reconnus pour lui avoir livré de mes propres mains trois charges de marchandises qu'il m'avait payées en doublons. Quelques mots échangées tant en anglais qu'en espagnol suffirent pour renouer nos relations, et je lui donnai à entendre que nous cherchions notre navire, dont nous étions séparés pour accomplir une mission particulière. Après avoir battu les buissons pour tâcher de lever quelque gibier, don Pédro m'apprit que, dans l'après-midi, un navire avait doublé une île située à dix milles au sud, et qu'il aurait pris ce navire pour *la Crise*, s'il n'avait vu le pavillon français à la corne d'artimon.

J'étais suffisamment éclairé. Je me procurai aussitôt un pilote. J'appareillai vers dix heures du soir, et j'entrai à minuit dans le détroit qui séparait l'île du continent. Je m'avançai dans une embarcation pour pousser une reconnaissance, et j'aperçus *la Crise* à l'abri derrière un morne élevé. Je débarquai, je gravis le coteau et je pus examiner à mon aise la position du navire. A mon retour sur *la Polly*, je trouvai tous mes gens armés et si pleins d'ardeur que j'eus peine à comprimer leurs cris belliqueux. Je leur fis part du résultat de mes observations, et on diminua de voiles pour attaquer. Nous étions séparés de *la Crise* par le morne, qui formait un cap dans la mer. Pour éviter de tomber sous le vent, ce qui eût donné aux Français le temps de se reconnaître, je réduisis la voilure à la misaine, tout en tenant les autres voiles larguées, afin de m'en servir au besoin. Mon projet était d'aborder *la Crise* par le bossoir de tribord. Toutes mes dispositions prises, je dis à l'homme qui tenait la barre de faire porter, et je serrai la terre en doublant le cap. Le pilote m'avait dit que l'eau avait tout le long de la côte la profondeur nécessaire.

Dès que le navire fut en vue, j'ordonnai de carguer la misaine, et au moment où les Français, avertis de notre présence par le battement de la voile sur le mât, se préparaient à nous héler, nos bossoirs se heurtèrent avec fracas contre ceux de *la Crise*. Nous nous élançâmes sur le pont avec la précipitation d'une meute de lévriers qui, d'un seul bond, franchissent une haie. On nous opposa une vive résistance; des coups de feu furent échangés, mais la surprise nous assura la victoire. Les Français s'étaient crus d'abord attaqués par un garde-côte, et, lorsqu'ils nous eurent reconnus, je les entendis lâcher des jurons énergiques qu'il est inutile de reproduire.

Dans cette chaude escarmouche nous ne perdîmes que Harris; mais nous eûmes neuf blessés, et je fus moi-même du nombre. Le matelot, dont la négligence nous avait coûté la perte du navire, avait voulu réparer ses torts, et il succomba victime de son zèle. Au moment de l'abordage, avant de jouer des coutelas, nous avions fait une décharge, en vertu du principe que la chance du combat est pour ceux qui portent les premiers coups. Les Français n'eurent pas moins de seize morts. Le pauvre M. Le Compte fut frappé d'une balle au front au moment où il sortait en chemise de sa cabine.

CHAPITRE XVIII.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moindre que Macbeth, mais plus grand.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Pas si heureux, et pourtant beaucoup plus heureux.

SHAKSPERE, *Macbeth.*

J'aurais été parfaitement satisfait d'avoir reconquis *la Crise*, si M. Marbre avait été là pour partager mon triomphe. J'eus une courte entrevue avec le major Merton, et je lui donnai tous les détails nécessaires pour calmer les alarmes d'Emilie; puis, je me hâtai de virer afin d'éluder les représentations qu'auraient pu me faire les autorités espagnoles au sujet de la violation d'un territoire neutre. A la pointe du jour, *la Crise* et le schooner étaient à quatre lieues de la côte sur la grande route de tous les pays qui, soit dit en passant, était alors infestée par un bon nombre de voleurs. La cérémonie des funérailles eut lieu au lever du soleil. Je vis avec regret disparaître le pauvre Le Compte, et, en me rappelant ses espérances récentes, sa générosité, sa tendresse pour Emilie, je réfléchis à la fragilité de la vie humaine.

Il était nécessaire de prendre un parti au sujet de notre route. Notre cargaison se trouva augmentée de toutes les marchandises que les Français s'étaient proposé de débiter sur la côte de l'Amérique du Sud. C'étaient des soieries, des nouveautés et des vins, et, comme ces objets avaient autant de valeur à New-York que dans les colonies espagnoles, je renonçai à l'idée de faire la contrebande. Je résolus d'abord de retourner à l'île de Marbre pour y prendre du cuivre et des ballots qui y avaient été abandonnés sous une tente. Pendant que je discutais ce projet avec Talcott et le nouveau premier lieutenant, la vigie signala une voile. C'était un navire espagnol de grande dimension et fortement armé. Toutefois nous ne fîmes aucune tentative pour l'éviter. Dès que les étrangers virent le pavillon américain, ils témoignèrent le désir de communiquer avec nous. Je me rendis à leur bord, et, pendant la conversation que j'eus avec le capitaine, il me remit des journaux américains, où je trouvai le traité de paix entre les Etats-Unis et la France. Ainsi, d'après les articles de cette convention, la reprise de *la Crise* aurait été illégale si elle avait eu lieu quelques heures plus tard. Le navire espagnol devait relâcher à Valparaiso pour y renforcer son équipage, qui avait été décimé par la petite vérole. Comme l'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre, il croyait dangereux de doubler le cap sans avoir des moyens de défense suffisants. L'idée me frappa, et je proposai au capitaine de prendre à son bord les Français, qu'il serait facile plus tard de renvoyer de Cadix à Marseille. Ma proposition fut agréée, et à mon retour à bord de *la Crise*, j'en fis part à mes prisonniers, en leur apprenant que la France et l'Espagne étaient alliées contre un ennemi commun. Ils acceptèrent avec joie une occasion si favorable de retourner dans leur patrie, et se transportèrent immédiatement sur le navire espagnol. Je le laissai continuer sa route vers la côte, confiai au nouveau premier lieutenant le commandement de *la Polly*, et gardai Talcott à bord de *la Crise* en qualité de premier officier.

Le soir même j'eus une entrevue avec Emilie. Elle était pâle, et, quoiqu'elle s'estimât heureuse d'avoir recouvré sa liberté, la mort de Le Compte lui causait une mélancolie insurmontable; car les femmes ont toujours une sympathie involontaire pour quiconque se soumet à l'influence de leurs charmes. Je me réjouis avec elle de notre victoire, et j'appris au major Merton la triste disparition de M. Marbre. D'après les renseignements qu'il me donna sur la marche de *la Crise*, je m'assurai que ce n'était pas elle que nous avions aperçue au commencement de la tempête.

Je dois signaler ici une galanterie du pauvre Le Compte. Il avait fait construire sur le gaillard d'arrière de *la Crise* deux petites cabines élégantes, qui avaient été meublées avec l'habileté et le goût caractéristiques des Français. J'étais étonné que le défunt, qui avait à combattre la plus formidable marine du monde, eût fait bâtir sur la dunette des logements qui gênaient les manœuvres. Mais comme nous étions en paix, je me déterminai à les laisser, du moins tant que miss Merton resterait à bord. J'y installai le major et sa fille, et, imitant la politesse du capitaine français, je leur donnai une table séparée. En reconnaissance, le major, qui savait un peu de chirurgie, pansa la blessure que j'avais reçue à l'épaule, et Emilie me prodigua ces douces et séduisantes attentions dont les femmes seules ont le secret. Pendant notre traversée, j'eus peu d'occupations. Le navire, bonnettes dehors, à la faveur des vents alizés, faisait de cent vingt à deux cents milles dans vingt-quatre heures. Les lieutenants commandaient le quart, et j'eus le loisir de passer d'agréables instants avec le major et sa fille. Tantôt j'écoutais Emilie toucher du piano; car le sien, transporté du navire de Bombay sur *la Pauline*, avait échappé à toutes les catastrophes; tantôt nous lisions à haute voix dans quelques-uns des trois cents volumes qui composaient sa bibliothèque. A cette époque on aimait encore à lire Pope, Young, Milton et Shakspere, quoique les romans d'Anne Radcliff, ceux de miss Burney et *le Moine* de Lewis fissent concurrence aux auteurs classiques. La bibliothèque de la jeune personne contenait encore des livres plus utiles, et je les parcourus presque tous avant la fin du voyage. Dans un bâtiment bien ordonné, les officiers et l'équipage ont assez fréquemment des moments de repos, et l'on ne devrait jamais oublier de comprendre des livres dans la cargaison.

Le temps passa rapidement dans une société si pleine de charmes. Je pensais souvent à Emilie quand elle n'était pas présente à mes yeux; néanmoins je ne puis pas dire que j'en fusse amoureux. Il m'arrivait parfois d'établir des comparaisons entre elle et Lucie. Emilie avait des connaissances plus variées, mais aussi plus superficielles. L'une avait plus d'usage du monde, plus de délicatesse de sentiments et de manières; l'autre plus de naturel et d'élévation. Sous le rapport physique, la jeune Anglaise avait un teint et des yeux remarquables; mais l'Américaine l'emportait par la douceur de ses sourires et la pureté de ses contours. Toutes deux avaient un charme commun, que je persiste à regarder comme l'apanage presque exclusif de la race anglo-saxonne, quoique je l'aie trouvé au plus haut degré dans une Italienne. Je veux parler de cette expression angélique qui reflète si vivement la pureté et la tendresse féminines. Les deux jeunes filles la devaient surtout au bleu céleste de leurs yeux, et j'ai remarqué qu'elle se rencontrait rarement dans les yeux noirs ou bruns, dont on ne saurait toutefois contester le vif éclat. Cette expression chez Emilie était l'effet naturel de la nuance des prunelles; tandis que Lucie la possédait à un plus haut degré, mais seulement dans les moments d'émotion.

Il y avait une quinzaine que nous étions en mer, quand je me rappelai ma pêche de perles. Un ouvrier bijoutier, qui se trouvait à bord, en avait fait un collier qu'il avait garni d'un fermoir. Il avait placé la plus grosse perle au milieu, et séparé celles de seconde grandeur par plusieurs autres plus petites, de manière à former un collier assez grand pour moi, et qui, par conséquent, devait tomber avec grâce sur le sein d'une femme. Lorsque je lui montrai ce joyau magnifique, Emilie n'essaya point de cacher son admiration.

Quoique les Américains de la classe aisée connaissent toutes les ressources du bien-être, ils sont en général d'une singulière ignorance sur la valeur des pierres précieuses. Je doute que sur vingt citoyens des Etats-Unis, on trouvât, même à l'époque actuelle, un seul homme capable de distinguer un saphir d'une améthyste ou une turquoise d'un grenat. J'étais sous ce rapport un véritable Américain, et ce fut avec la plus vive surprise que j'entendis le major Merton dire, après un examen attentif :

— Ce collier, entre les mains d'un joaillier de Londres, vaudrait mille livres sterling.

— Que dites-vous, mon père? s'écria Emilie.

— Je suis convaincu de ce que j'avance. Ces perles sont moins remarquables encore par leur grosseur que par la beauté de leur eau. Je persiste à croire, Wallingford, qu'en envoyant ce collier à Londres, vous en pourriez tirer au moins huit cents livres.

— Je n'ai pas l'intention de le vendre, monsieur, répondis-je.

Je vis Emilie me regarder avec une émotion que je ne pouvais m'expliquer.

— Vous n'avez pas l'intention de le vendre? répéta le major. Mais alors que comptez-vous faire d'un pareil bijou?

— Le garder. Il m'appartient en toute propriété. Je l'ai tiré du fond de la mer; j'ai enlevé ces perles à leur séjour natal; elles ont pour moi plus de prix que l'argent qu'on pourrait m'en offrir.

— Vous avez des goûts coûteux, Wallingford. Dites-moi, je vous prie, quel est le taux de l'intérêt dans votre partie du monde?

— Environ six pour cent à New-York.

— Et combien valent soixante livres sterling en dollars?

— Nous comptons ordinairement cinq dollars par livre sterling; mais ce n'est pas exact.

— Eh bien! reprit le major, sacrifier un revenu de soixante livres ou de deux cent soixante-dix dollars, c'est payer cher le plaisir d'avoir un collier qui vous sera complétement inutile.

— Je vous ferai remarquer, répliquai-je, qu'il ne m'a rien coûté. D'ailleurs, je puis le donner à ma sœur, et si je me marie, en faire présent à ma femme.

Je vis le major réprimer un léger sourire; il semblait trouver ridicule qu'une femme portât à son cou deux années de son revenu, où qu'elle mît dans une seule partie de toilette un luxe qui n'était pas d'accord avec son genre de vie. Je ne fus point tout d'abord frappé de cette idée. Nous riions de voir des chefs d'Indiens demi-nus porter des habits d'uniforme et des chapeaux à plumes; mais nous ne remarquons pas dans nos mœurs des inconséquences presque aussi absurdes. Il était, selon moi, tout simple que madame Wallingford portât un collier qui appartenait légitimement à son époux.

Emilie continuait à tenir le collier dans ses mains blanches et potelées, dont les perles rehaussaient la beauté; je la priai de le mettre à son cou; elle obéit en rougissant.

— Sur ma parole, s'écria le père, enchanté, je commence à perdre mes préjugés, et à croire qu'un pareil ornement ne messied à aucune femme.

Ce compliment était mérité. Telles étaient l'éblouissante blancheur de miss Merton et la perfection de ses épaules, qu'il eût été difficile de dire si les perles ajoutaient de nouveaux charmes à la jeune fille ou si ses propres charmes rehaussaient l'éclat des perles. L'émotion du plaisir communiquait à son teint un coloris charmant, et pour prolonger notre satisfaction mutuelle, je l'invitai à garder les perles jusqu'à la fin du jour. Le soir, en me présentant sur la dunette, je trouvai Emilie Merton occupée à admirer le collier à la lueur d'une lampe. Ses yeux étaient aussi doux et aussi limpides que les perles elles-mêmes. Jamais elle n'avait été aussi séduisante; mais sa physionomie, à laquelle on pouvait reprocher l'absence d'expression intellectuelle, me parut cette fois pleine d'idées et de réflexion. — Elle pense à toi, murmura l'amour-propre à mes oreilles; elle songe au bonheur futur de madame Miles Wallingford.

— J'allais vous envoyer chercher, capitaine Wallingford, me dit-elle aussitôt qu'elle m'aperçut, pour vous remettre votre trésor.

— Vous auriez pu en rester dépositaire jusqu'à demain.

— Ma responsabilité eût été trop grande. D'ailleurs, vous le savez, c'est un honneur réservé à madame Wallingford.

Ces paroles furent proférées en souriant avec une intention bienveillante, et cependant j'y crus remarquer un ton *équivoque* qui s'éloignait du naturel auquel Grâce et Lucie m'avaient habitué. Je pris le collier, je serrai la main de la jeune fille suivant mon usage, je saluai le père et me retirai.

Pendant que j'étais à ma toilette, le lendemain matin, Nabuchodonosor se précipita dans ma chambre en criant : — Maître Miles! maître Miles! le bateau!

— Eh bien! qu'est-ce? Quelqu'un est-il tombé à la mer?

— C'est le baleinier, le pauvre capitaine Marbre!

— Je vous comprends, Nab. Allez sur le pont, et dites à l'officier de quart de mettre en panne. Je vais monter de suite.

Je m'attendais à trouver les débris du malheureux canot baleinier. Quand je montai sur le pont, tout l'équipage était en mouvement. La grande vergue avait été changée vivement, et l'on avait mis le vent sur les voiles. La matinée était brumeuse; mais au moyen de ma lunette d'approche, j'aperçus le canot baleinier signalé par Nabuchodonosor. En même temps la vigie cria : — Une voile! et nous distinguâmes sous le vent un navire qui semblait chercher à rejoindre son canot dont il avait été séparé par la nuit et par le brouillard. C'était donc simplement un baleinier et son canot. Ce qui le démontrait encore davantage, c'était la présence d'une baleine morte à un mille au vent du canot.

Je dis à Talcott : — Le canot est probablement américain; le capitaine y est sans doute, et vient nous apporter des nouvelles de New-York.

Au même instant Talcott poussa une exclamation de joie et cria à l'équipage : — Trois hourras, mes enfants! je vois le capitaine Marbre!

Il y eut une explosion de joie générale. Tout l'équipage s'empressa du côté vers lequel se dirigeait le canot, et trois minutes après, Marbre était sur le pont de son vieux bâtiment. Quant à moi, j'étais incapable de parler; le pauvre Marbre n'était pas non plus maître de lui, quoiqu'il se fût préparé à cette entrevue, et il pleurait comme un enfant.

— Je vous ai reconnu, Miles, me dit-il, j'ai reconnu cette maudite *Polly*. Dieu merci! *la Crise* est à nous; les Français n'ont pu la garder, je suis aussi heureux que si je l'avais reprise de mes propres mains. Les matelots vinrent tour à tour féliciter Marbre et lui donner des poignées de main, et il y eut un quart d'heure de tumulte avant qu'il pût maîtriser ses émotions et raconter ses aventures.

— Vous savez, dit-il après s'être essuyé les yeux et les joues, vous savez comment je vous ai quittés. Une demi-heure avant la tempête, j'étais près du navire auquel appartenait le canot, et pensant vous retrouver le lendemain matin, j'ai jugé à propos de l'aborder, plutôt que de courir après le schooner dans les ténèbres. J'ai trouvé dans le capitaine baleinier un ancien camarade, et il a été enchanté de revoir

son canot qu'il croyait perdu. Nous n'avions pas le temps d'échanger des compliments. On fit porter le navire pour vous héler d'abord, et puis ensuite pour échapper à la rafale. Pendant que M. Wallingford serrait le vent pour me chercher, nous courions vent arrière en fuyant devant le temps. Voilà pourquoi nous ne nous sommes pas retrouvés; car je n'ai pas eu un seul instant l'idée que vous m'aviez laissé au milieu de l'Océan...

— Nous avons croisé à la même place pendant tout un jour! m'écriai-je avec animation.

— Oui, oui, capitaine Marbre! dirent tous les matelots à la fois.

— Je le savais. Vos protestations sont inutiles. Eh bien! voilà toute mon histoire. Naturellement je suis resté à bord du baleinier, n'ayant d'autre alternative que de m'y attacher ou de sauter à la mer. Grâce au ciel, nous sommes réunis enfin, quoique à cinq cents milles de l'endroit où nous nous sommes séparés.

Après ce discours, j'emmenai Marbre en bas, et lui racontai ce qui s'était passé. Il m'écouta avec le plus profond intérêt, et ne témoigna de mauvaise humeur qu'en disant, lorsque j'eus terminé :

— Qui a mis cette maudite dunette sur *la Crise?*

— C'est le capitaine français.

— Je le reconnais là. C'est bien digne de lui de gâter, par une cabine surnuméraire, le plus beau gaillard d'arrière qui soit sur l'Océan.

— Eh bien! monsieur, vous êtes maintenant le maître, et vous pouvez la faire abattre si vous le jugez convenable.

— Moi, la faire abattre! Moi, enlever le commandement du navire à un homme qui l'a si bien mérité!

— Capitaine Marbre, vous m'étonnez; mais votre bon sens l'emportera sans doute sur ce premier mouvement, et vous vous rappellerez les obligations que vous avez contractées envers vos armateurs.

— Vous vous méprenez sur mes intentions, monsieur Miles Wallingford, répondit Marbre d'un ton solennel. Mon parti a été pris aussitôt que j'ai aperçu le navire. Je n'aurai pas la bassesse de vous arracher le fruit de votre courage et de votre habileté. D'ailleurs, je n'ai aucun droit sur *la Crise;* elle a été plus de ving-quatre heures entre les mains de l'ennemi, et on doit lui faire application des lois de reprise et de sauvetage.

— Cependant, capitaine Marbre, il y a une cargaison à prendre à Canton, et des intérêts considérables sont en jeu.

— Raison de plus pour que je persiste. Ils seront mieux dans vos mains que dans les miennes. Tant qu'il s'agit de conduire un vaisseau et de trouver mon chemin à travers l'Océan, je puis dire que je ne crains point de concurrent; mais je perds mes avantages dès qu'il faut en venir aux chiffres et aux calculs.

— J'étais loin de m'attendre à tant d'abnégation. Songez qu'en reprenant *la Crise*, je n'ai fait qu'exécuter un plan que vous aviez tracé.

— Voilà ce que je n'admets pas. Si, conformément à mes idées, nous avions attaqué les Français en mer, nous aurions été infailliblement battus; votre projet était beaucoup mieux imaginé. Ainsi, qu'il n'en soit plus question. Vous comptez sans doute relâcher à l'île, et de là faire route pour Canton?

— Précisément. Je vois avec plaisir que vous entrez dans mes vues.

— Eh bien! vous chargerez le schooner des marchandises dont vous ne pourrez trouver le débouché en Chine, et je les transporterai à New-York.

Mes arguments ne purent détourner M. Marbre de sa résolution, et il prit le commandement de *la Polly* avec notre ancien second lieutenant pour second.

CHAPITRE XIX.

Cherchez le banc de sable, et tentez la fortune
A l'heure où l'esturgeon se joue au clair de lune.

DRAKE.

Nous débarquâmes à bon port dans l'île; et dès que les vaisseaux furent à l'ancre, l'équipage se répandit sous les arbres ou le long de la plage. Les uns cueillirent des cocos, d'autres se mirent à pêcher à la ligne ou à la seine, d'autres ramassèrent des coquillages, dont j'achetai quelques-uns pour Clawbonny. Je les conserve encore en mémoire des aventures de ma jeunesse.

Emilie et son père prirent possession de leur ancienne tente. J'ordonnai de débarquer les meubles qui leur étaient indispensables. Comptant passer une dizaine de jours à l'île de Marbre, nous nous y établîmes commodément, et les matelots obtinrent la permission d'apporter à terre une partie de leurs effets. Le lendemain de notre arrivée, Nabuchodonosor vint inviter à déjeuner de la part du major Merton le capitaine Wallingford et le capitaine Marbre.

— Nous voici tous les deux sur la même ligne, me dit le vieux marin. J'espère que nous naviguerons longtemps ensemble.

— Quand il y a deux capitaines, répondis-je, le plus âgé occupe un rang supérieur, et l'on devrait vous appeler le commodore Marbre.

— Pas de plaisanteries, Miles, répliqua Marbre d'un ton sévère. C'est grâce à vous que je commande ce petit schooner sang mêlé, moitié français, moitié américain. C'est probablement le dernier navire que je commanderai. Plus je *généralise* sur ma vie, et plus je me persuade que le Seigneur ne m'a point créé pour le premier rang. Quand la nature a sur un homme des vues particulières, elle ne le jette pas à la dérive, au milieu des êtres humains.

— Je ne vous comprends pas. C'est, je le suppose, parce que j'ignore les détails de votre histoire.

— Miles, rendez-moi un service essentiel. Supprimez le monsieur, et appelez-moi Marbre ou Moïse, comme je vous appelle Miles.

— J'y consens volontiers; mais permettez-moi de vous rappeler que depuis deux ans vous me promettez toujours de me conter vos aventures.

— Mon récit ne sera pas long, et porte avec lui d'utiles enseignements. La vie d'un homme, convenablement *généralisée*, vaut souvent mieux que la plupart des sermons. Vous savez probablement à qui je dois les noms que je porte?

— Non, je suppose que c'est à vos parrains, ainsi que le commun des hommes.

— Vous êtes plus près de la vérité que vous ne vous l'imaginez. On m'a trouvé à l'âge de huit jours couché dans un panier, à bord d'un cutter de New-York. Ce bâtiment était chargé de pierres, et mon berceau avait été placé sur un morceau de marbre destiné à un monument sépulcral.

— Et voilà tout ce que vous savez de votre origine, mon cher Marbre?

— Je n'en veux pas savoir davantage. On ne désire jamais faire la connaissance de parents qui craignent de vous reconnaître. Vous avez sans doute, mon cher Miles, connu, aimé et respecté votre mère. Quant à moi, on m'a lancé au hasard dans le courant, où je n'ai cessé de dériver depuis, avec des vents qui n'étaient pas toujours favorables. On n'a pas même eu l'attention délicate d'attacher une étiquette à mes langes. Le marbrier qui me trouva m'envoya aux Enfants-Trouvés, où je fus inscrit sous le numéro dix-neuf. On me donna le prénom de Moïse, parce qu'une personne du même nom avait, à ce qu'il paraît, été exposée comme moi, à une époque très-reculée. Il fut d'abord question de me donner le nom de celui qui m'avait trouvé, mais il s'appelait Zollickoffer, et comme on le trouva d'une prononciation trop difficicile, je pris celui de Marbre à l'âge de quinze jours.

— Etes-vous resté longtemps aux Enfants-Trouvés?

— Jusqu'à huit ans; et je profitai d'un temps brumeux pour me soustraire à la charité publique. Je pris du service à bord d'un vaisseau anglais, et en 1775 j'étais gabier de la hune de misaine à bord du *Romeny*, de cinquante canons. Je passai de là sur *le Carnatis*, de soixante-quatorze canons. Dans les premières affaires de la révolution, je désertai et pris du service sur un sloop américain. Fait prisonnier et délivré après la guerre, j'ai toujours servi depuis dans la marine marchande.

— Et pendant tout ce temps, mon bon ami, vous avez été seul au monde?

— Précisément, et que de fois, en errant dans les rues de New-York, je me suis dit : Au milieu de tous ces hommes, il n'y en a pas un seul que je puisse appeler mon parent!

Marbre prononça ces mots avec une sensibilité que je n'aurais pas supposé cachée sous sa rude écorce. J'étais jeune alors, mais je suis vieux aujourd'hui, et les années m'ont appris à me défier des apparences. Tant de passions se dissimulent sous les dehors de l'indifférence, tant de souffrances réelles revêtent le masque d'une gaieté forcée, que j'ai cessé de m'en rapporter à la superficie mensongère des choses. L'extérieur est rarement un miroir fidèle des pensées de l'âme, et c'est par une flagrante injustice que le monde juge, d'après de vaines conjectures, des causes qu'il ne se donne pas la peine d'examiner à fond, et qu'il rend des arrêts sans appel, quand il n'a même pas les moyens d'arriver à une connaissance positive de la vérité.

— Nous sommes tous de la même famille, mon ami, repris-je avec une intention bienveillante, mais le temps et les circonstances nous éloignent les uns des autres.

— Ma famille, c'est moi; je suis à la fois ma souche et ma postérité; je suis plus important dans ma famille que Bonaparte dans la sienne.

— C'est votre faute si vous ne laissez pas d'héritier; pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Parce que mes parents ne m'en ont pas donné l'exemple. Allons, Miles, le major et sa fille nous ont invités, il ne faut pas les faire attendre. Mais à propos de mariage, voici une jeune fille qui vous convient sous tous les rapports. On peut dire que c'est le sort qui la jette dans vos bras.

— Je n'en suis pas certain, Marbre. En premier lieu, le major Merton n'accorderait pas volontiers sa fille à un marin des Etats-Unis.

— Pourquoi pas? Vous m'avez dit que vous possédiez votre domaine de Clawbonny depuis quatre générations, et, comme dit un proverbe espagnol, il faut trois générations pour faire un gentilhomme.

— Je crois, répliquai-je, que miss Merton s'inquiétera peu de mes ancêtres, si la génération présente ne parvient pas à lui plaire.

— Ce sera votre faute. Vous êtes seul avec elle au milieu de l'océan Pacifique, et si vous ne pouvez la convaincre par vos paroles, vous ne justifiez par la bonne opinion que j'ai conçue de vous.

Ce qui doit paraître étrange au lecteur, c'est que l'idée d'épouser Emilie se présentait pour la première fois à mon esprit. A Londres, je l'avais regardée comme une connaissance agréable, seulement nos relations avaient revêtu cette teinte romanesque et sentimentale qui est inhérente à la jeunesse. Depuis un mois que j'avais retrouvé Emilie, je la regardais uniquement comme une amie. Ses manières aimables, sa beauté, ses dix-neuf ans ne m'inspiraient qu'une affection fraternelle; et je ne sais quel vague sentiment dont je ne me rendais pas compte m'empêchait de devenir amoureux d'elle. Néanmoins la suggestion de Marbre ne me fut pas désagréable.

Nos hôtes nous reçurent affectueusement. Ils semblaient se rappeler le début de notre connaissance toutes les fois qu'ils me revoyaient avec Marbre. Le déjeuner se ressentit de notre présence à terre; car le jardin de M. Le Compte produisait encore quelques laitues, poirées, radis, etc. Quelques poules avaient été laissées dans l'île, et Nabuchodonosor nous avait procuré des œufs frais.

— Nous sommes ici installés comme d'anciens habitants, nous dit le major, et je passerais volontiers le reste de mes jours dans cette île charmante s'il ne fallait songer à ma pauvre fille, qui se contenterait difficilement de la société de son vieux père.

— Eh bien! major, dit Marbre; vous avez l'embarras du choix. Notre premier lieutenant Talcott est un homme bien élevé et de bonne famille, et quant au capitaine Wallingford, ici présent, je gagerais qu'il donnerait son Clawbonny pour partager la souveraineté de cette île avec une reine aussi gracieuse.

J'aurais souhaité que Marbre se fût abstenu de cette sortie, qui fit rougir Emilie Merton. Le major poursuivit s'ans s'émouvoir.

— Sans doute, sans doute, le romanesque plaît toujours aux jeunes gens, et ce lieu est propre à le développer, même chez les hommes d'un âge mûr; car l'idée que je viens d'émettre m'obsède depuis que je suis ici.

— Il est heureux, dit Emilie en riant, que vos désirs n'aient pas été assez forts pour que vous en fissiez l'objet de propositions directes.

— Vous êtes un obstacle à mes vœux; car que ferais-je avec une jeune fille qui aime les bals, les théâtres et les amusements du monde?

— Que feriez-vous vous-même, major Merton, avec celui que vous auriez choisi pour compagnon, sans livres, sans société, sans occupations?

— Je réfléchirais au passé, et je prendrais des mesures pour l'avenir. J'aurais les livres de la bibliothèque d'Emilie. Je goûterais le plaisir de créer tout de mes propres mains. Il y aurait une maison à construire, le débris du naufrage à recueillir, et la basse-cour à soigner. Oh! je vivrais comme un prince.

— Oui, mais vous n'auriez pas de sujets, et vous ne tarderiez pas à vouloir abdiquer.

— Peut-être, Miles. Toutefois cette chimère me sourit. Je n'ai plus que des parents éloignés; fils d'un cadet de famille, je n'ai jamais possédé un pouce de terre, et il me serait doux d'avoir un domaine d'une assez grande étendue. Mais Emilie paraît effrayée de la perspective de devenir héritière de cette vaste propriété foncière. Ainsi je n'en dirai donc pas d'avantage.

La conversation changea l'objet, et, après le déjeuner, le major et Marbre se promenèrent sous les arbres en se dirigeant du côté du navire échoué. J'engageai Emilie à prendre son chapeau et à faire un tour du côté opposé.

— Mon père a une singulière idée, me dit ma belle compagne après un moment de rêverie; ce n'est pas la première fois qu'il en parle.

— Le plan conviendrait à deux amants bien épris l'un de l'autre, répliquai-je en riant. Je me figure que deux jeunes gens unis par un attachement sincère passeraient une année et même deux ans dans cette île sans avoir envie de se pendre. Mais je crois que leur amour diminuerait par degrés, et qu'empressés de fuir ils se mettraient à construire une embarcation.

— Vous n'êtes pas très-romanesque, monsieur Wallingford, répondit Emilie avec un léger accent de reproche. Quant à moi, je vivrais aussi heureuse ici qu'à Londres si j'étais entourée de mes plus chers amis.

— Cela changerait la thèse. Que j'aie ici votre père, vous, l'honnête Marbre, ce bon M. Hardinge, Rupert, ma chère Grâce, Lucie, Nabuchodonosor et quelques autres de mes noirs, et je ne désirerais pas d'autre domicile. L'île a des qualités rares, de frais ombrages, des fruits délicieux et un sol qu'il serait facile de cultiver.

— Et quelles sont, monsieur Wallingford, les personnes dont la présence vous rendrait l'île agréable?

— D'abord le major Merton est un officier retraité au service de l'Angleterre, qui remplirait parfaitement les fonctions de juge et de chancelier. Il a une fille...

— Passez, passez, je la connais mieux que vous; mais qu'est-ce que Lucie, Rupert et cette chère Grâce!

— Cette chère Grâce est ma sœur, Rupert est mon ami d'enfance, M. Hardinge est mon tuteur. Quant à Nab, vous pouvez le voir là-bas; il donne à manger aux poulets. Lucie est la sœur de Rupert et la fille de M. Hardinge, vieil ecclésiastique qui officierait les dimanches, et célébrerait au besoin les cérémonies du mariage.

— Il n'en aurait guère l'occasion dans votre île déserte, dit précipitamment miss Merton.

Si certaines jeunes personnes montrent une exquise délicatesse quand on parle de mariage, c'est sans doute parce qu'elles sont éclairées sur ce sujet. La naïve Lucie n'aurait pas manqué de répondre à un propos de ce genre : — Oh! oui certainement : peut-être aurait-elle rougi; mais elle se serait gardée d'émettre l'opinion ridicule qu'on ne se marierait pas dans l'île de Marbre aussi bien qu'à Clawbonny ou à New-York. Quoi qu'il en soit, miss Merton jugea convenable de changer de conversation, et nous nous entretînmes de la santé de son père. En exprimant ses craintes à ce sujet, elle montra du naturel et une affection véritable. Les climats chauds ne convenaient pas au major, qui avait ressenti aux grandes Indes les atteintes d'une maladie de foie dont il était à peine rétabli. Emilie, en me quittant, me fit promettre de faire diligence pour arriver le plus tôt possible à des latitudes plus élevées.

Je retrouvai Marbre sous les arbres, dans un sentier que les pas du pauvre capitaine Le Compte avaient tracé.

— Ce major Merton est un homme sensé, me dit le vieux marin. C'est un véritable philosophe, et j'approuve fort son idée d'achever ici son voyage sans travailler jour et nuit à monter quelques échelons de l'échelle sociale pour faire ensuite la culbute. A vrai dire, Miles, ce projet me va, et je suis tenté de vous laisser partir sans moi.

Je regardai Marbre avec stupéfaction. Je le connaissais trop bien pour douter qu'il parlât sérieusement, et j'avais trop d'expérience de son caractère pour ne pas prévoir qu'il serait difficile de le détourner de son dessein. Le malheur qui le poursuivait depuis qu'il avait succédé au capitaine Williams était le véritable motif de cette étrange résolution.

— Vous n'avez pas assez réfléchi là-dessus, mon ami, répondis-je d'une manière évasive. La nuit vous portera conseil.

— Je ne crois pas, Miles. Il y a ici tout ce dont j'ai besoin, même quand vous aurez emporté les objets qui peuvent être utiles au navire.

— Je ne parle point des vivres; mais songez à la solitude, à l'isolement, aux chances de maladie, à la mort horrible qui vous surprendrait sans assistance.

— J'ai songé à tout cela; vivant en ermite, je serai parfaitement dans ma sphère. Sans doute j'aimerais à vous avoir avec moi, ainsi que Talcott ou le major; mais, puisque votre devoir vous appelle ailleurs, il vaut mieux n'avoir aucune société que d'en avoir une mauvaise. J'avais pensé à garder auprès de moi les matelots sandwichiens; mais il serait difficile de les maintenir dans l'obéissance après le départ du vaisseau. Je resterai donc seul. Vous annoncerez notre découverte à votre retour. Il viendra des navires me visiter de temps en temps, et j'aurai ainsi de vos nouvelles.

— Mon Dieu, Marbre! pouvez-vous envisager sérieusement un projet aussi insensé?

— Regardez ma situation, Miles. Tous les lieux de la terre doivent m'être indifférents, excepté celui-ci, que je puis regarder comme à moi. Personne ne peut désirer mon retour dans ma patrie. D'ailleurs cette patrie est ici. Cette contrée appartient à l'Amérique, et j'y planterai le pavillon des Etats-Unis, sous lequel je navigue depuis 1777, et que je n'abandonnerai jamais.

— Je serais sans excuse si je vous abandonnais ici.

— Eh bien, je me déroberai à votre vigilance, et votre responsabilité sera à couvert.

— Et que dirai-je à vos connaissances quand elles me demanderont ce que vous êtes devenu?

— Vous leur direz, répondit Marbre avec amertume, que l'homme que l'on avait retrouvé autrefois est perdu de nouveau; mais vous attachez trop d'importance à ma personne. Mon aventure fournira tout au plus la matière d'un article de journal; elle aura, pour les abonnés, le même intérêt qu'un assassinat ou un empoisonnement.

— En y réfléchissant, repris-je d'un air inquiet, je ne sais si vous trouverez ici des provisions suffisantes.

— N'ai-je pas mon fusil de chasse? Vous me laisserez des munitions, et les navires qui passeront renouvelleront mes subsistances. J'ai des porcs et de la volaille, des tonneaux de sucre et des légumes secs. Je puis planter, pêcher, chasser, faire des haies avec les cordages du navire échoué. Il vous reste un boisseau de blé de Turquie dont je puis ensemencer la plaine entre les bois. Je possède un coffre d'outils, et j'ai acquis en naviguant quelques talents dans l'art du charpentier et du serrurier. Je ne vois pas ce qui me manque. Loin d'être à plaindre, je suis digne d'envie. Il y a à Londres des milliers de malheureux qui échangeraient volontiers leurs rues populeuses et leur misère contre mon opulente solitude.

Je pensai qu'il était inutile de raisonner avec Marbre, et je confiai au temps le soin de lui ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts. Néanmoins il persista, et annonça à l'équipage l'intention de se fixer dans l'île qu'il avait découverte.

Au bout d'une semaine nous eûmes embarqué sur le schooner toutes

les marchandises dont on pouvait trouver le débit en Amérique. Sur le refus de Marbre, j'en confiai le commandement à notre ancien troisième lieutenant; j'écrivis aux armateurs, et j'ordonnai au capitaine du schooner de mettre à la voile et de retourner à New-York par la route du cap Horn. Cependant *la Crise* avait été arrimée. Avant d'appareiller, je tentai un dernier effort pour ramener Marbre à de meilleurs sentiments. Je mis en avant le major Merton, qui malheureusement avait employé trop d'arguments en faveur du projet de colonisation solitaire pour être écouté quand il se prononçait dans un sens contraire. Tout fut inutile, et il me fallut céder à la bizarre fantaisie de Marbre.

CHAPITRE XX.

Le monde, obéissant aux volontés divines,
Sème sa route de ruines,
Et, dans son cours déterminé,
Nous laisse seulement ce qu'il n'a pas donné.

LUNT.

La résolution de mon vieil ami étant inébranlable, il fallait du moins songer à son bien-être et à sa sûreté. Avec les planches qui restaient dans le chantier, nous lui bâtîmes une cabane solide, et propre à lui offrir un abri contre les orages des tropiques. On donna à cette construction douze pieds de large sur six de long. On y perça trois fenêtres et une porte, qui fut assujettie par des gonds. La chaleur du climat rendait une cheminée inutile; mais, à peu de distance de la cabane, nous plaçâmes sous un auvent la cambuse de *la Pauline*. Nous entourâmes aussi de pieux et de cordages un terrain de deux acres d'étendue, dont le sol était fertile et en plein soleil. Marbre savait un peu de jardinage. J'eus le triste plaisir de le voir houer son potager, et de l'ensemencer de mes mains avant de mettre à la voile. On y mit du blé, des pommes de terre, des pois, des haricots et des radis, et d'autres légumes dont on trouva les graines dans le jardin français. Nous transportâmes divers objets de *la Pauline* auprès de la maison de Marbre. Il se plaignait de ce que nous ne lui laisserions rien à faire, mais il ne pouvait s'empêcher d'être touché de l'intérêt que nous lui témoignions.

Les Français avaient abandonné leur chaloupe, qui était grande, doublée en cuivre, et gréée en lougre. Je la mis en état de naviguer sur cette mer tranquille et de transporter Marbre dans une autre île, s'il avait envie d'abandonner sa solitude. J'y plaçai deux mâts avec deux voiles, des vergues et des écoutes. A quelques pouces au-dessous du plat-bord, je fis clouer solidement une corde qui faisait le tour de la frêle embarcation. J'y attachai des garants, garnis d'œillets à leur extrémité; un câble passait dans ces œillets et dans ceux de plusieurs épontilles fixées sur les bancs. Je complétai ces mesures de précautions avec des prélarts goudronnés, de sorte qu'une vague pouvait déferler sur la chaloupe sans la submerger.

Pendant que je m'occupais de ces préparatifs, Marbre me surveillait attentivement. La veille de mon départ, au soir, il me prit le bras d'une main tremblante, et m'emmena à l'écart. Le voyant attendri, je conçus l'espérance qu'il allait m'annoncer un changement de résolution.

— Dieu vous garde, Miles! me dit-il d'une voix entrecoupée. Vous seul me feriez regretter le monde, et j'aurai un grand plaisir à recevoir de vos nouvelles.

— Et comment, mon cher ami?

— C'est vrai, les communications sont difficiles entre New-York et cette île. Je sais que, lorsque vous aurez disparu, je serai séparé du reste du monde probablement pour toujours; mais, qu'importe! je n'ai plus beaucoup de temps à passer sur cette terre. Hier, miss Merton m'a donné sa Bible, et, à ma prière, elle m'a montré le passage où il est question de Moïse. Je comprends maintenant pourquoi l'on m'a donné ce nom.

— Mais Moïse n'a pas jugé nécessaire de se réfugier dans une île inhabitée, uniquement parce que ses parents l'avaient abandonné.

— Ce Moïse n'avait aucun motif pour rougir de ses parents C'était seulement par crainte qu'on l'avait exposé; et puis il n'avait pas laissé surprendre par les Français un gros navire comme *la Crise*, montée par quarante hommes d'équipage.

— Allons, Marbre, vous avez trop de bon sens pour parler ainsi. Heureusement il n'est pas encore trop tard pour vous faire changer d'avis.

Tel fut le début du dernier effort que je tentai pour convaincre mon ami; mais il y résista avec opiniâtreté. En le quittant, je lui rappelai la nécessité de profiter du vent pour mettre à la voile le lendemain matin.

— Je le sais, répondit-il. Il est inutile de me le répéter. Vos gens sont déjà à l'œuvre. Voici Nab qui vient vous annoncer que le canot va partir. Je vais passer une première nuit à terre; demain vous voudrez sans doute serrer pour la dernière fois la main d'un vieux camarade, et vous me trouverez sur le rivage. Bonsoir. Mais, avant de nous séparer, je veux vous remercier des effets que vous avez fait porter dans ma hutte. Je n'en avais pas besoin; car j'ai assez de fil et d'aiguilles pour remplir une boutique de fripier, et la vieille toile qu'ont laissée les Français me fournira des vêtements pour le reste de mes jours. Bonsoir, mon cher enfant, que Dieu vous bénisse!

Malgré l'obscurité, je vis que les yeux de M. Marbre étaient humides, et je sentis ses mains trembler dans les miennes. Je le quittai convaincu qu'une nuit passée dans la solitude lui ferait passer le goût de la vie d'anachorète.

A mon retour sur *la Crise*, je donnai des ordres pour désaffourcher à la pointe du jour. J'avais investi Talcott du grade de premier lieutenant, et pris pour second lieutenant un Philadelphien, dont l'unique défaut était un goût prononcé pour les boissons alcooliques. Avant de démarrer, je me rendis à terre. Les poules et les cochons étaient déjà rassemblés près de la porte de la hutte; mais M. Marbre n'était pas là pour leur donner leur nourriture accoutumée. Sa cabane était vide!... Je supposai qu'après une nuit d'insomnie il était sorti pour jouir de la fraîcheur réparatrice du matin. Je le cherchai dans le bois voisin, le long du rivage, dans tous les lieux qu'il fréquentait; mais je ne vis nulle part la trace de ses pas. En jetant par hasard les yeux sur le lac, je remarquai que la chaloupe française n'y était plus, quoique je l'eusse laissée la veille amarrée avec un grappin assez solidement pour qu'elle ne pût être dérangée par un homme seul. Je retournai promptement à bord, et commandai une revue générale. Tous les matelots étaient à leur poste. Ainsi M. Marbre avait seul détaché et emmené la chaloupe. Je montai dans les hunes, et du haut des barres traversières du grand hunier je promenai mes regards sur toute l'étendue de l'île et des eaux qui l'entouraient. Je n'aperçus ni M. Marbre ni la chaloupe. Peut-être l'avait-il cachée derrière les débris de *la Pauline;* mais, en ce cas, il avait dû préalablement amener les mâts.

Cependant on avait levé notre dernière ancre, et *la Crise* avait le cap vers le goulet. Tout en surveillant le pilote, je continuai à chercher des yeux le solitaire et son embarcation. J'envoyai inutilement un canot près du navire échoué. Après de vaines recherches et une conférence avec Talcott, je demeurai presque convaincu que notre ami, se repentant de sa résolution, mais retenu loin de nous par une fausse honte, s'était aventuré en mer pour gagner une île voisine. Cependant nous ne pouvions distinguer au large rien qui ressemblât à une embarcation. Une seule fois, du haut de la vergue de kakatoës, je distinguai sur l'Océan, droit au vent, un point obscur qui avait quelque analogie avec la voile d'une chaloupe. Mais il y avait tant d'oiseaux de mer qui voltigeaient aux rayons du soleil que je fus forcé d'admettre malgré moi que ce pouvait être l'un d'eux, et je fus forcé de m'arrêter à cette supposition.

A midi, malgré mes justes inquiétudes, je donnai l'ordre de brasser carré et de continuer notre voyage. Le navire s'éloigna rapidement de la côte, et à deux heures la ligne de cocotiers qui bornait l'horizon s'enfonça complétement sous l'extrême limite des vagues tumultueuses. Dès ce moment je renonçai à tout espoir de revoir M. Moïse Marbre; mais cette circonstance répandit parmi nous une mélancolie qui dura plusieurs jours.

— Il est fâcheux, me dit à table le major Merton, que l'orgueil ait empêché M. Marbre de reconnaître son erreur; nous l'aurions conduit à Canton, où il aurait pu vous quitter et passer à bord d'un autre navire.

— Comme nous comptons le faire, ajouta Emilie avec une intention marquée. Il est temps d'épargner au capitaine Wallingford les embarras que lui cause notre présence.

— Quoi! miss Merton, répliquai-je précipitamment, votre charmante société peut-elle être un embarras pour moi? Puisque M. Le Compte vous a réservé un logement commode et que vous ne manquez de rien, je n'ai pas de motif pour me priver du plaisir de votre compagnie.

Emilie parut enchantée de ce compliment, et son père reprit d'un ton pensif:

— Je vous dois certainement mille excuses pour la peine que nous vous donnons; et je suis d'autant plus reconnaissant que vous avez manifesté l'intention de n'accepter aucune indemnité. Aussitôt que nous serons en Chine, je m'empresserai de m'embarquer sur le premier navire anglais qui voudra bien nous recevoir.

Cette déclaration parut attrister Emilie; mais, quoique je protestasse contre les intentions du major, je ne pouvais m'y opposer, puisque ni l'Angleterre ni Bombay ne se trouvaient sur notre route. Je voulus au moins profiter des moments que j'avais encore à passer dans la société des Merton. Le major, sans être brillant, avait l'esprit cultivé, et mes rapports avec Emilie me faisaient perdre cette rudesse particulière aux marins, pour y substituer quelques-unes des qualités de l'homme du monde. C'est grâce à elle que j'ai acquis un certain *aplomb* et que j'ai cessé d'être timide dans la société des femmes.

Je débarquai mes passagers à Wampoa en leur faisant promettre de me revoir avant mon départ. Je vendis facilement mes peaux de loutres et mon bois de sandal à des conditions très-avantageuses. J'achetai des thés, des nankins, des porcelaines et autres objets indiqués dans les instructions du capitaine Williams. Je fis aussi pour mon

propre compte des acquisitions que je destinai par anticipation à la future maîtresse de Clawbonny. Les marchandises indigènes se trouvaient à bas prix, de sorte que je devais recueillir l'honneur qui s'attache à un voyage fructueux.

Quand j'eus terminé mes opérations, après deux mois d'un travail assidu, je me hâtai d'aller prendre congé du major et de sa fille. Je trouvai Emilie seule, et, quand je lui annonçai mon prochain départ, elle en fut sensiblement affectée.

— Dieu sait, miss Merton, si nous nous reverrons jamais! lui dis-je avec émotion.

Je ferai observer à mes lecteurs que je suis maintenant un vieillard, et que la vanité à perdu sur moi tout son empire. Ainsi, quand je rapporte les impressions favorables que j'ai produites sur les autres, je puis me dire affranchi des faiblesses de l'humanité. Emilie tressaillit et devint pâle lorsque je lui parlai de la durée probable de notre séparation. Sa jolie main trembla au point qu'elle essayait en vain de manier l'aiguille. D'ordinaire si calme et si maîtresse d'elle-même, la



M. Le Compte capitaine de *la Pauline*.

charmante fille était en proie à une agitation inusitée. Ce n'est qu'aujourd'hui que je me rends compte des motifs qui m'empêchèrent de me jeter à ses pieds pour la supplier de me suivre en Amérique; mais, en réfléchissant froidement à cette scène quelques jours après, je fus émerveillé de mon stoïcisme. Je n'affirmerai pas que j'attribuasse à moi seul le trouble d'Émilie; cependant j'avoue que je ne pouvais l'expliquer d'aucune autre manière aussi agréable pour moi.

L'arrivée du major Merton nous rappela la nécessité de paraître calmes. Il avait l'air tellement inquiet que je lui demandai s'il éprouvait quelque indisposition.

— Je souffre toujours, répondit-il, et mon médecin m'a dit franchement que, si je ne passais pas au plus vite dans un climat froid, je n'avais pas six mois à vivre.

— Eh bien! m'écriai-je avec un empressement qui prouvait ma sincérité, partez avec moi! Grâce au ciel, il n'est pas trop tard pour vous le proposer; je mets à la voile demain matin.

— On me défend d'aller à Bombay, poursuivit le major. Il faut que je renonce à ma place.

— Tant mieux, monsieur! Dans quatre ou cinq mois je vous débarquerai à New-York, où vous trouverez une température assez froide pour vous guérir de toutes sortes de maladies. Vous serez à bord à titre d'hôte et non de passager.

— Je vous remercie de votre générosité; mais peut-être ne sera-t-elle pas du goût de vos armateurs.

— Ils n'ont rien à m'objecter. D'après le contrat passé avec eux, l'argent payé par les passagers me revient. On retient seulement une faible somme pour les vivres et l'eau du navire; mais, dans le cas où ils l'exigeraient, vous la leur donnerez. Elle s'élèvera tout au plus à cent dollars.

— A cette condition, j'accepte votre offre; seulement, comme je désire arriver au plus vite en Angleterre, je vous prie de me dire si vous relâcherez à Sainte-Hélène.

— Rien n'est plus facile si vous le désirez. Cette relâche sera même utile à la santé de l'équipage.

— En ce cas, Miles, notre marché est conclu; je serai prêt demain matin.

Cet arrangement rendit à Emilie toute sa sérénité. Moi-même je me sentis soulagé d'un fardeau; car la fille du major occupait, sinon mon cœur, du moins mon imagination. Talcott fut aussi enchanté que moi d'apprendre que nous jouirions encore de la société des Merton. Nous mîmes à la voile à l'heure convenue, et l'on conçoit aisément que nous passâmes sur la dunette la plus grande partie de ce voyage long et monotone. Je jouais passablement du violon et de la flûte; Talcott connaissait ce dernier instrument, et nous fîmes des trios délicieux.

Dans le détroit de la Sonde, je recommandai aux matelots une surveillance assidue; car ces parages étaient toujours infestés de pirates. Je supposais avec raison qu'il nous serait impossible de les éviter. Effectivement Talcott vint me réveiller un matin, et me cria: — Levez-vous, capitaine Wallingford, les coquins se pressent autour de nous comme des corbeaux autour d'une proie, et malheureusement le vent accalmit. Je me précipitai sur le pont, où tout l'équipage était déjà rassemblé. Le major Merton avait braqué sa lunette sur les ennemis, et les deux lieutenants détachaient les canons. L'Océan semblait couvert d'agresseurs, et le major me dit qu'il n'avait pas compté moins de vingt-huit praux, dont quelques-uns avaient de l'artillerie. Tous mes gens, pleins de confiance dans la force de *la Crise*, se préparaient à une vigoureuse résistance. Nabuchodonosor montrait un visage radieux, et semblait regarder comme une plaisanterie le combat qui allait s'engager; et pourtant ce nègre n'osait pas visiter pendant la nuit certaines localités de Clawbonny. Je suis même convaincu qu'aucun motif n'aurait pu le déterminer à traverser un cimetière, même en plein midi: mélange bizarre de courage héroïque et de crainte superstitieuse!

La flottille agissait de concert, et douze pièces de canon, qui furent dirigées à la fois contre *la Crise*, nous firent éprouver quelques avaries. Comme pour nous barrer le passage, le plus grand nombre des praux s'était placé à notre avant. Ceux qui étaient à l'arrière et par notre hanche formaient une ligne de bataille beaucoup moins serrée. J'ordonnai de carguer la grande voile et de mettre du monde aux cargues de la voile de brigantine. Les matelots employés à cette manœuvre furent pris exclusivement dans la batterie de tribord. Quand tout fut prêt, je mis la barre au vent; *la Crise* vira sur sa quille et boulina facilement. En même temps la bordée de bâbord, chargée à mitraille, fut dirigée sur le gros des embarcations ennemies. Aussitôt qu'on eut orienté et changé les amures, nous ouvrîmes le feu à bâbord et à tribord pour forcer les praux qui étaient à l'avant à abandonner leur position. Au bout de vingt minutes, tous les pirates étaient réunis à l'ouest, et c'était un grand avantage pour nous; car nous pouvions les foudroyer d'une seule bordée. J'ai oublié de dire que le vent venait du sud.

La Crise déploya les basses voiles et les kakatoës, afin de gagner au vent. Six des praux résolurent de nous en empêcher en serrant le vent, et essayèrent de passer devant nos bossoirs. Le navire continua sa route comme pour les séparer du reste de la flottille. Puis tout à coup il s'écarta d'environ trois points, et porta au centre même des forces ennemies. Les pirates, surpris de notre manœuvre, nous livrèrent passage, et nous traversâmes la flottille en la couvrant de mitraille et de charges en grappes. Trois ou quatre praux s'approchèrent de nous et firent mine de nous accoster; mais, pour les repousser, je ne jugeai pas à propos de déranger les canonniers, qui chargeaient et tiraient avec autant d'ardeur que de succès. Les pirates ne tentèrent pas de nous suivre. Quand la fumée se dissipa, je les vis à quelque distance à l'arrière, et dans un désordre qu'avaient causé les effets de notre artillerie. L'une des embarcations avait été coulée bas, et cinq ou six autres étaient réunies autour d'elle pour recueillir l'équipage; trois autres avaient reçu des boulets dans leurs mâts. J'ai appris dans un voyage ultérieur que les assaillants avaient perdu quarante-sept hommes. Nous eûmes quelques agrès endommagés; l'un de nos matelots mourut au Cap, moins par suite de ses blessures que faute d'un bon traitement chirurgical. Nabuchodonosor fut aussi blessé, mais assez légèrement pour être rétabli à notre arrivée à Sainte-Hélène.

Il n'y avait point de vaisseau anglais dans ce port, et mes passagers durent se résigner à nous accompagner jusqu'à New-York. Tout le monde fut ravi de garder à bord Emilie, qui avait montré le plus grand sang-froid dans notre échauffourée avec les pirates. Les matelots prétendirent qu'elle nous portait bonheur, oubliant que la pauvre enfant avait été amenée par une suite de chances contraires à la situation où elle se trouvait.

CHAPITRE XXI.

A quoi bon des vœux superflus?
A quoi bon regretter la jeunesse ou la gloire?
Puisque nos amis ne sont plus,
Buvons du moins à leur mémoire.

Nous arrivâmes à New-York par un beau jour du mois de juin 1802. En entrant dans le port de New-York, que quelques Américains enthousiastes ont comparé à la baie de Naples, j'étudiai avec intérêt la



Promenade du major Merton et de sa fille dans l'île de Marbre.

physionomie de mes compagnons; car j'éprouvais un désir juvénil de connaître l'opinion des étrangers sur ma patrie. Le major ne sembla pas frappé de la beauté du paysage; mais, soit par une satisfaction réelle, soit pour plaire à son hôte, Emilie fit éclater de vifs transports. Le navire était à la hauteur de Bedlow, et le pilote commençait à diminuer de voiles quand un schooner vint à passer devant nous. Au même instant j'entendis une exclamation de Nabuchodonosor, qui était occupé à ferler les perroquets volants.

— Qu'avez-vous à crier ainsi? lui dis-je avec emportement. Faites silence, monsieur, ou je vous apprendrai à vous taire.

— Monsieur Miles, s'écria le nègre en montrant avec vivacité le schooner, voici *la Polly!*

C'était en effet le navire construit par M. Le Compte, et je le hélai immédiatement.

— Ohé, *la Polly!*

— Ohé!

— Où allez-vous? Quand êtes-vous revenu de la mer Pacifique?

— Nous sommes en charge pour la Martinique. Il y a six mois que *la Polly* est arrivée des mers du Sud. Nous avons fait depuis deux voyages aux Grandes-Indes.

J'avais donc la certitude que les armateurs avaient reçu de mes nouvelles. En effet, dès que *la Crise* fut entrée dans l'Hudson, deux des principaux membres de notre maison de commerce vinrent à bord dans un canot. Si l'amiral Nelson, après la bataille d'Aboukir, avait pu annoncer lui-même sa victoire au roi d'Angleterre, il n'aurait pas reçu un accueil plus flatteur que celui qui me fut fait par les deux armateurs. A chaque phrase on me donnait du capitaine; on m'adressait à la fois des éloges et des questions sur la valeur de la cargaison, si bien que je ne savais à quoi répondre. Les deux négociants m'invitèrent en même temps à dîner pour le lendemain, et comme je m'excusai sur mes occupations, ils renvoyèrent l'invitation de jour en jour jusqu'à ce que j'eusse accepté. Quand on apporte de l'or, on est toujours le bienvenu.

Je donnai à l'équipage la permission d'aller passer la nuit à terre, et mes gens débarquèrent au milieu d'un cercle d'aubergistes prévenants et empressés. Le matelot qui a devant lui trois années de paye est une espèce de Rothschild dans la banque maritime. Quoique nos hommes n'eussent encore reçu un dollar vaillant, toutes les harpies qui les assaillaient savaient que leurs avances étaient hypothéquées sur la cargaison.

L'Angleterre et les Anglais avaient alors une influence remarquable dans toute l'Amérique, principalement à New-York, où un major anglais retraité était une sorte de gentilhomme au milieu des classes élevées. J'ai vu beaucoup de ces quasi-lords dont les titres de noblesse n'étaient que des commissions de capitaines ou de lieutenants signées par le roi de la Grande-Bretagne. Il n'est donc pas étonnant que le major Merton et Emilie fussent parfaitement reçus à leur arrivée, d'autant plus que leurs aventures avaient quelque chose de romanesque. L'un des armateurs leur offrit un logement convenable avec un empressement qui s'explique par l'importance qu'avait conservée notre ancienne métropole parmi cette *élite* de la société, qui avait soutenu la couronne pendant la guerre de l'indépendance. Je m'habillai, et je me rendis à terre, suivi de Nabuchodonosor. Mon projet était de passer au bureau de mes armateurs pour y recevoir des lettres, y répondre, et envoyer le nègre à Clawbonny avec la nouvelle de mon retour. L'heure à laquelle je passai près la batterie était celle de la promenade, et il y avait assez de jolies femmes pour me retenir un moment. J'errai quelque temps sous les arbres en regardant à droite et à gauche, suivi de Nabuchodonosor, qui poussait des cris d'admiration à la vue des Vénus noires occupées à promener les enfants de leurs maîtres. Je remarquai dans la foule deux jeunes gens vêtus simplement, mais avec un goût qui indiquait la classe aisée. Le jeune homme n'avait rien de remarquable, sauf une bruyante vivacité qui ne paraissait pas déplaire



André Drewett était l'adorateur avoué de Lucie Hardinge.

à sa belle compagne, à en juger par la manière dont ses dents éclatantes comme les perles de mon collier scintillaient entre des lèvres de corail. Un mélange de délicatesse féminine et de santé florissante, une démarche légère et gracieuse, un extérieur où se peignaient le bonheur et la bienveillance, tout contribuait à faire de cette femme une charmante créature... Elle avait cette distinction qui est autant le résultat des sentiments naturels que le fruit de l'art et des rapports sociaux. Je ne pouvais deviner ce que son cavalier lui disait, mais je les pris pour deux amants dont aucun nuage ne troublait la félicité. Mon nègre lui-même les remarqua, et pour mieux les examiner il cessa de regarder les Vénus au teint d'ébène.

Je ne pouvais pas bien distinguer les traits de l'aimable jeune femme; j'avais vu seulement qu'elle avait des yeux d'un bleu foncé, dont le regard rapide me fascina quand je passai auprès d'elle. Tout à coup j'entendis une voix dont le son me fit tressaillir. Ce seul mot : — Miles! prononcé avec une expression pénétrante, suffit pour me faire reconnaître Lucie Hardinge. Tremblante, incertaine, pâlissant et rougissant tour à tour, elle ne savait si elle devait suivre ou réprimer son impulsion; sa physionomie dénotait à la fois l'espérance, la crainte, le doute, le sentiment, la méfiance et la pudeur.

— Lucie! est-ce bien vous? Est-ce vous dont j'admirais la beauté sans vous reconnaître?

J'aurais passé une semaine à composer une salutation flatteuse, qu'il m'eût été difficile de mieux réussir. Je poursuivis l'œuvre que j'avais si bien commencée, et malgré les passants, malgré la gravité subite du joyeux cavalier de Lucie, je pressai cette tendre amie contre mon cœur, et lui donnai un baiser comme elle n'en avait jamais reçu. Les marins d'ordinaire ne font pas les choses à moitié, et j'y allai bon jeu, bon argent.

— Trêve, je vous prie, dit Lucie, rouge et confuse, en s'efforçant de se dégager de mes étreintes. Voici Grâce, mon père et Rupert.

En effet, toute la famille était venue respirer l'air du soir en compagnie d'un certain André Drewett, compagnon d'études de Rupert et adorateur avoué de Lucie. Grâce s'écria également : — Miles! Mais au lieu de s'élancer vers moi pour reculer ensuite, comme l'avait fait sa compagne, elle me sauta au cou et m'embrassa six ou huit fois de suite. Je pus remarquer que cette manifestation de tendresse fraternelle excitait la sympathie des passants.

Le bon M. Hardinge oublia sans doute que j'étais maintenant plus grand que lui et bronzé par un long voyage, car il m'embrassa comme si j'eusse été un enfant, et donna un libre cours à ses larmes et à ses actions de grâces. J'étais tellement ému que je me hâtai, pour me remettre, de donner une poignée de main à Rupert, de la part duquel je n'appréhendais pas une démonstration aussi sentimentale. Nous nous hâtâmes de nous dérober aux yeux de la foule et de chercher un endroit plus convenable pour nous entretenir. M. Drewett, chemin faisant, dit à Lucie : — C'est un ami intime ou un proche parent, miss Hardinge?

— Oh! oui, répondit-elle, c'est à la fois un parent et un ami.

— Oserais-je vous demander son nom?

— Son nom, monsieur Drewett, mais c'est Miles, notre cher Miles; vous nous avez sans doute entendu parler de Miles? Mais j'oublie que vous n'avez jamais été à Clawbonny... N'est-ce pas une heureuse surprise, ma chère Grâce?

Grâce serra la main de Lucie, et eut avec elle un colloque rapide, dont M. Drewett attendit la fin avec une patience qui me sembla digne d'éloges. Puis il ajouta :

— Vous étiez sur le point de me dire quelque chose, miss Hardinge?

— Moi! quoi donc? Je vous demande pardon, monsieur Drewett, mais je ne m'en souviens plus. Ah! maintenant je me le rappelle, j'allais dire que c'est M. Miles Wallingford de Clawbonny, pupille de mon père et frère de Grâce.

— Et à quel degré est-il votre parent? poursuivit le jeune homme avec insistance.

— A quel degré? à un degré très-rapproché. C'est..... Toutes mes idées sont confondues ce soir... il n'a aucun lien de parenté avec moi.

Là-dessus, M. Drewett jugea convenable de se retirer, et prit congé de nous avec une politesse étudiée qui me charma, mais que je n'étais pas alors en état d'apprécier à sa juste valeur. Personne ne parut regretter sa présence, et nous causâmes aussi tranquillement que si nous avions été sous le vieil ormeau de notre manoir. J'étais placé entre M. Hardinge et Grâce. Lucie était à côté de son père, sur les genoux duquel elle s'appuyait, et durant notre entretien, elle resta penchée en avant, attentive et les yeux fixés sur moi.

— Nous vous attendions, s'écria M. Hardinge. Le dernier navire arrivé de Chine a apporté la nouvelle que *la Crise* mettait à la voile dans dix jours, et j'ai consenti à venir à New-York pour attendre votre retour.

— Et jugez de notre étonnement, ajouta Rupert, quand nous avons lu dans les journaux : *La Crise*, capitaine Wallingford!

— Est-ce que les lettres que j'avais écrites de l'île ne vous étaient pas parvenues?

— Vous nous y parliez de M. Marbre, et j'en avais conclu naturellement qu'il reprendrait le commandement du navire.

— Il a bien voulu me le laisser, pensant qu'il était en bonnes mains, répondis-je avec une certaine fierté, car mon amour-propre me fit oublier un moment la triste position du vieux marin.

— Vous vous en êtes bien tiré, à ce qu'il paraît, me dit M. Hardinge. De toutes parts on fait l'éloge de votre conduite, et la reprise du navire est, dit-on, digne de notre meilleur amiral.

— J'ai tâché de faire mon devoir, répondis-je avec modestie. C'eût été un grand déshonneur pour moi d'être obligé de dire à mon retour que les Français s'étaient emparés de notre navire pendant que nous étions tous endormis.

— Mais vous avez aussi surpris les Français pendant le sommeil, et vous avez su garder votre conquête, dit une douce voix, dont tous les accents me semblaient mélodieux. Je me retournai et je rencontrai les regards expressifs de Lucie, qui, pour éviter les miens, se retira instinctivement derrière son père.

— Oui, répondis-je, nous avons été plus heureux que nos ennemis; mais vous vous rappellerez que nous avons été favorisés par la complaisance du pauvre M. Le Compte, qui nous a laissé un schooner à son propre détriment. Pour lui rendre justice, c'était un brave marin et un vrai chevalier. La précipitation avec laquelle il nous a abandonné son bâtiment était due peut-être au désir d'éloigner de nous miss Merton, pour laquelle il avait un amour jaloux.

— Miss Merton! s'écria Grâce.

— Miss Merton! répéta Rupert avec un accent de curiosité.

— Qu'est-ce que miss Merton? dit M. Hardinge en souriant.

Lucie seule garda le silence.

— Je croyais, monsieur, vous avoir parlé de la famille Merton, et expliqué comment je l'avais rencontrée à Londres et retrouvée près de M. Le Compte.

— Vos lettres contenaient bien quelques mots relatifs au major Merton; mais c'est la première fois que j'entends parler d'une miss Merton. N'est-ce pas, mes enfants, que dans les lettres de Miles il n'était question que du major?

— Assurément, répondit Grâce en riant; celle qui m'était adressée ne faisait nullement mention d'une jeune personne. Et la vôtre, Lucie?

— Bien entendu, dit Lucie à voix basse, qu'il ne m'aurait point parlé de ce qu'il jugeait à propos de taire à sa propre sœur.

— Il est étrange que j'aie oublié miss Merton, repris-je avec un rire forcé; les jeunes gens oublient rarement de s'occuper des jeunes demoiselles.

— Cette miss Merton est donc jeune, mon frère?

— A peu près de votre âge, Grâce.

— Est-elle belle? a-t-elle des qualités?

— Elle vous ressemble, ma chère.

— Je suppose, ajouta M. Hardinge, qu'elle doit être belle, puisque vous avez oublié de parler de ses charmes dans vos lettres.

— Je crois, monsieur, que tous ceux qui n'ont pas le goût trop difficile doivent considérer miss Merton comme étant d'une beauté remarquable. D'ailleurs vous pourrez en juger vous-même, car elle est ici avec son père.

— Ici? s'écrièrent unanimement tous mes interlocuteurs.

— Oui. Faute de trouver une occasion favorable, le major retourne en Angleterre par la voie d'Amérique.

— Et combien y a-t-il de temps que le père et sa fille sont à votre bord? me demanda Grâce d'un ton grave.

— Environ neuf mois, et y compris le temps passé à Londres, à Canton et dans l'île, nos relations remontent à près d'une année.

— Certainement vous êtes restés assez de temps ensemble pour qu'elle se gravât dans votre souvenir, et vous n'auriez pas dû l'oublier dans vos lettres.

Cette sortie fut suivie d'un moment de silence que M. Hardinge n'interrompit que pour m'interroger sur mon voyage de Canton. Comme il commençait à faire froid sur la Batterie, nous nous rendîmes chez madame Bradfort, où logeaient tous les habitants de Clawbonny. Cette dame avait un vif attachement pour Lucie, et l'avait introduite dans la meilleure société de New-York. Le commerce du monde avait eu pour effet de rehausser le charme des manières de Grâce et de son amie, et de tempérer par un certain degré de réserve la franchise naïve de la fille de M. Hardinge. Toutes deux avaient acquis des qualités telles, que je commençais à croire qu'Emilie Merton, loin de les éclipser, se perfectionnerait elle-même en leur compagnie.

Arrivé au logis, j'eus à répondre à une multitude de questions. On ne prononça pas un mot au sujet de miss Merton, et le sourire reparut sur la figure de Lucie. Afin de mieux examiner mes deux amies, je les priai de se poser devant moi. Grâce avait dix-neuf ans, et Lucie six mois de moins. Cette dernière n'avait pas, comme ma sœur, une taille frêle et délicate; elle s'était développée, sans toutefois que l'on pût lui reprocher la pesanteur qui accompagne souvent les formes rondes et potelées. Ses traits pouvaient être comparés avec avantage à ceux d'Emilie Merton, dont l'embonpoint avait fait disparaître tous les angles. La physionomie de Grâce avait toujours une expression d'intelligence; mais les yeux de Lucie étaient empreints d'une sensibilité qui les rendait pour moi plus séduisants que ceux de ma sœur. Bref, tout homme eût été fier d'exciter comme moi l'intérêt de deux femmes aussi accomplies.

Cependant Nabuchodonosor était allé retrouver une certaine Chloé Clawbonny, sa cousine issue de germaine, à laquelle il rendait déjà des soins avant son départ. A la demande de Lucie, on arracha le nègre à ses occupations galantes pour le faire monter au salon. Ce fut pour lui une grande faveur que d'être admis en présence de ses supérieurs; car à cette époque un nègre reconnaissait volontiers qu'il avait des supérieurs. Aujourd'hui cette qualification est proscrite; un homme en vaut un autre, et tous les citoyens se considèrent comme égaux entre eux, quoique les uns aient le malheur d'être condamnés à de rudes travaux, tandis que les autres ont le loisir de vivre dans une opulente oisiveté.

Notre journée se termina par un souper égayé de plusieurs toasts ;

on soupait encore en ce temps-là. La plupart de ceux dont on porta la santé m'étaient étrangers. Suivant les règles, on excluait toujours les personnes présentes, et les veufs ou célibataires ne désignaient que des gens placés dans les mêmes conditions d'existence. M. Hardinge excita notre hilarité en buvant à une vieille garde-malade nommée Peggy Perott, connue dans les environs de Clawbonny pour la plus laide femme du pays. Madame Bradford porta la santé du docteur Wilson, vieil ecclésiastique de ses amis, et Rupert but à miss Winthrop, dont la famille appartenait à la haute aristocratie coloniale.

— Connaissez-vous cette miss Winthrop? demandai-je à Grâce à voix basse.

— Pas du tout; je ne vais pas dans cette société, répliqua-t-elle avec douceur; Rupert et Lucie sont reçus par plusieurs personnes que je ne connais pas.

C'était la première fois que m'était révélée la différence de position de Grâce et de ses amis. Nous sommes toujours mécontents d'apprendre ce qui nous est défavorable; aussi éprouvai-je d'abord de l'indignation, tandis que, si ma sœur avait eu l'avantage, je me serais simplement figuré que le monde accomplissait envers elle un acte de rigoureuse justice. Ces distinctions produisirent des conséquences qu'il m'était impossible de prévoir, et que je raconterai dans la suite de cet ouvrage.

Rupert invita Grâce à porter un toast, car l'usage voulait qu'une dame succédât à un *gentleman*. Ma sœur, sans se déconcerter, mais après un moment d'hésitation, but à M. Edouard Marston; c'était un jeune homme qui fréquentait la maison de madame Bradfort.

— C'est à votre tour, mon cher Miles, me dit Grâce en souriant.

— Ma foi! je ne connais pas une âme. Nos jeunes filles du comté d'Ulster me sont sorties de la mémoire; mais puisque vous me pressez, je prendrai le nom de celle auprès de laquelle je viens de passer neuf mois. Donc, à Emilie Merton!

A ces mots, M. Hardinge devint rêveur, comme s'il eût songé à ses devoirs de tuteur; je n'osais pas regarder Lucie, quoique je n'eusse pas hésité à vider mon verre en son honneur, si les lois du toast ne s'y étaient opposées. C'était à son tour de proposer une santé, et elle en fut avertie par madame Bradfort, beaucoup trop méthodique pour oublier quelqu'un. Lucie avait eu le temps de réfléchir; elle s'inclina, s'arrêta un moment pour se recueillir, et dit :

— A M. André Drewett!

Ainsi Lucie Hardinge portait un toast à ce jeune homme avec lequel je l'avais surprise au milieu d'une conversation si animée. Avec plus d'expérience du monde, j'aurais trouvé cette circonstance toute simple; avec plus de connaissance de la nature humaine, j'aurais su qu'une femme pleine de tact et de délicatesse n'eût pas profité de l'occasion d'un vain usage pour trahir le plus cher de ses secrets. Mais j'étais jeune, prêt à porter devant l'univers entier la santé de celle que je préférais, et je ne me rendais pas compte des différences de sexe et de caractère. Le toast de Lucie me causa un mécontentement qui me rendit maussade tout le reste de la soirée. Ce fut sans déplaisir que j'entendis Rupert m'avertir qu'il était onze heures et qu'il fallait me chercher un gîte.

Le lendemain matin, en m'occupant des affaires du navire, je découvris que les feuilles publiques avaient popularisé mon nom parmi les marchands et les capitaines. Partout je fus favorablement accueilli. Il y a des hommes si forts de principes et d'intelligence, qu'ils se contentent de l'approbation de leur propre conscience, et opposent une égale indifférence aux louanges et aux mépris du monde. Mais j'avoue que je n'étais pas assez stoïque pour faire peu de cas de la bonne opinion de mes compatriotes. Je sais que le prix qu'on attache aux suffrages d'autrui est souvent un obstacle à l'élévation d'un homme; car lorsqu'on est incapable de juger et d'agir par sa propre inspiration, on court toujours risque de faire aux vœux de ses semblables des concessions inopportunes. Mais, comme dit le proverbe : d'un chat, on ne peut avoir que la peau; et j'étais passablement fier du piédestal en miniature sur lequel m'avaient exhaussé les journaux.

CHAPITRE XXII.

> Les vaisseaux ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs d'eau, je veux dire des pirates; et puis, il y a à craindre des eaux, des vents et des écueils. Néanmoins l'homme est bon... Trois mille ducats... Je crois que je puis prendre son billet.
>
> SHYLOCK.

Je vis presque tous les jours Grâce, Lucie, Rupert et le bon M. Hardinge; mais une semaine s'écoula avant que j'eusse le temps de rendre visite aux Merton. Quand il me fut possible de me présenter chez eux, ils se montrèrent charmés de me revoir, quoiqu'ils n'eussent pas besoin de mes attentions pour vivre heureux. Le major avait fait valoir ses droits auprès du consul anglais, le colonel Barclay, qui se trouvait être né dans l'île de Manhattan, et y avait des parents bien placés : circonstance à laquelle le major dut un crédit que son grade seul ne lui aurait pas obtenu. Le colonel Barclay introduisit les Merton dans des maisons dont ma qualité de capitaine de navire marchand m'interdisait l'entrée. Cette exclusion, pénible en tout cas, eut pour moi des désagréments particuliers.

Lorsque j'appris à Emilie que Grâce et Lucie étaient à New-York, et qu'elles avaient l'intention de venir la voir le soir même, elle me témoigna moins de curiosité qu'elle n'en avait manifesté un mois auparavant. Après avoir exprimé le plaisir qu'elle aurait à voir ces dames, elle me demanda si miss Hardinge était parente de M. Rupert Hardinge, qui lui avait été présenté la veille dans une réunion. Je répondis affirmativement.

— On m'a dit, reprit-elle, que c'était le fils d'un respectable ecclésiastique?

— La famille Hardinge jouit d'une grande considération parmi nous. Le père et le grand-père de Rupert étaient dans les ordres et son bisaïeul était marin.

— Marin? répliqua-t-elle. On m'avait dit qu'il avait été officier au service de l'Angleterre.

— C'est la vérité, répondis-je. Le vieux capitaine Hardinge, ou commodore Hardinge, avait commandé une escadre. Il servait dans la marine anglaise.

— Oh! dit vivement Emilie, quand on occupe ce grade dans la marine militaire, on est plus qu'un simple marin.

Ces mots suffisaient pour me prouver que miss Merton avait cessé de regarder le patron de *la Crise* comme le premier homme du monde. Un coup de sonnette annonça l'arrivée de deux jeunes filles, et bientôt j'eus le plaisir de voir ces trois aimables personnes réunies. Emilie reçut Grâce et Lucie avec une affabilité courtoise, et exprima chaleureusement la reconnaissance qu'elle me devait, à la vive satisfaction de mes jeunes amies, qui ne se lassaient jamais d'entendre faire mon éloge. Puis on parla des cercles de New-York, et comme les personnes qu'on nommait m'étaient totalement inconnues, j'eus tout le loisir de comparer entre elles ces trois femmes. Grâce et Lucie l'emportaient sur la jeune Anglaise par la délicatesse de leur teint, la petitesse de leurs mains et de leurs pieds, et par l'élégance de leur taille et de leur tournure. Emilie avait plus d'éclat, plus de vivacité dans la physionomie, Lucie plus de finesse et de sensibilité. La fille de M. Hardinge, dans sa jolie toilette du matin, me parut éclipser Emilie; mais celle-ci aurait peut-être obtenu plus de succès dans une salle de bal. Après une visite d'une heure, on se sépara avec la promesse de se revoir bientôt, et dès que nous fûmes dans la rue, Grâce me dit : — Ma foi, Miles, vous pouvez vous flatter d'avoir rendu service à une charmante femme. Elle me plaît infiniment.

— Quelle est votre opinion? demandai-je à Lucie.

— Absolument la même, dit-elle d'un ton moins enjoué qu'à l'ordinaire. J'ai rarement vu une jeune personne aussi aimable, et il n'est pas étonnant...

— Qu'est-ce qui n'est pas étonnant? demanda Grâce, voyant que son amie hésitait.

— Oh! j'allais dire une sottise; il vaut mieux me taire. Mais avez-vous remarqué, Grâce, les élégantes manières de miss Merton?

— Je serais tentée de leur reprocher un peu d'affectation.

— Néanmoins, reprit Lucie en me jetant un coup d'œil furtif, elle doit plaire aux gens qui y sont accoutumés, et ils doivent regretter de ne pas les retrouver dans les autres.

Ce reproche indirect me déplut. Lucie semblait m'accuser d'avoir perdu ma franchise naturelle au point d'aimer l'affectation. Je prétextai des occupations pour m'éloigner, et en passant dans Rector-Street, je rencontrai M. Hardinge, qui me cherchait.

— Venez ici, me dit le bon vieillard, je veux avoir un entretien avec vous. Je viens de causer avec mon vieil ami, John Murray, chef d'une des meilleures maisons de commerce d'Amérique. Il y a de l'étoffe dans ce jeune homme, m'a-t-il dit, profitez-en; achetez-lui un navire, et qu'il fasse désormais des affaires à son propre compte. J'ai réfléchi à ce projet, et si vous l'approuvez, j'ai un bâtiment en vue.

— Mais, mon cher monsieur, je n'ai pas assez d'argent pour faire cette acquisition. Après avoir navigué à bord du *John*, du *Tigre* et de *la Crise*, je ne me soucie pas de m'embarquer sur un navire d'un ordre inférieur.

— Vous oubliez de mentionner *la Polly*, dit le bon prêtre en souriant; en tout cas, votre dignité sera à couvert. Vous ne pouvez rien désirer de mieux que le navire que l'on m'a proposé. Il n'a fait encore qu'une traversée, et il est en vente pour cause de décès de son propriétaire. Quant à l'argent, vous vous rappellerez que j'ai placé dans les fonds publics treize mille dollars de votre revenu. A combien évaluez-vous votre paye et votre casuel?

— J'ai en ce moment près de trois mille dollars, et j'ai encore ma part de prise à toucher.

— Le prix du vaisseau n'est que de quinze mille dollars, et je compte que nous pouvons en réunir vingt. Allez donc voir le navire en question, et, s'il vous convient, je conclurai l'affaire.

— Mais, mon cher monsieur Hardinge, vous croyez-vous à même de juger de la valeur d'un bâtiment?

— Je me suis bien gardé de m'en rapporter à mes propres lumières. J'ai pris l'avis de John Murray, d'Archibald Gracie, de William Bayard, et même celui du docteur Benjamin Moore, tous juges compétents en pareille matière.

— Les trois premiers sont connaisseurs, mais qu'est-ce que le docteur Benjamin?

— C'est celui que nous avons élu évêque pendant votre absence; et, même en fait de navire, l'approbation d'un aussi honnête homme n'est pas à dédaigner.

Mes lecteurs riront, comme moi, de la simplicité de M. Hardinge, et pourtant est-il surprenant qu'un évêque se mêle de marine, quand nous voyons tant d'ignorants se mêler de discussions religieuses, sans avoir jamais ouvert un livre de théologie.

Le navire que je visitai était doublé et chevillé en cuivre, et d'environ cinq cents tonneaux. Il avait été construit à Philadelphie, ce qui était une garantie en 1802. Il avait fait un voyage en Chine, et il n'avait guère plus d'une année d'existence; on l'appelait *l'Aurore*. Après l'avoir examiné avec attention, je l'achetai à la fin de la semaine. Le moment était favorable, car il s'offrait des passagers pour presque toutes les parties du monde. J'avais à choisir entre la Hollande, la France, l'Angleterre et la Chine. Après avoir consulté mon tuteur, je me décidai à partir pour Bordeaux, dont je comptais revenir dans cinq mois, à l'époque de ma majorité. Je pris pour lieutenants Talcott et l'officier philadelphien de *la Polly*, qui s'appelait Walton. En attendant mon départ, je songeai à faire une visite à la maison paternelle. On était à l'époque où la classe aisée quitte la ville pour occuper les villas construites le long des rives de l'Hudson. M. Hardinge soupirait après la campagne et ses troupeaux; les jeunes filles commençaient à trouver la ville triste, et tout le monde, excepté Rupert, avait hâte de la quitter. J'avais invité les Merton à passer une partie de l'été à Clawbonny, dont le séjour pouvait améliorer la santé du major, auquel ses médecins avaient conseillé de chercher loin de New-York un air pur et frais. Emilie était lancée dans une société si élevée, que je fus surpris de l'entendre presser son père de remplir sa promesse.

— M. Hardinge, dit-elle, m'a assuré que Clawbonny était une jolie résidence. Vous n'attendez pas de nouvelles d'Angleterre avant plusieurs mois, et je sais que le capitaine Wallingford nous recevra avec plaisir.

Dès que j'eus décidé les Merton à me suivre, je fis une démarche auprès de Rupert; mais il refusa d'abord de nous accompagner.

— Mon cher Miles, me dit-il, vous admettrez sans doute que Clawbonny est un séjour insipide pour un habitant de New-York. Je suis bien ici, et mon excellente cousine Marguerite Bradford fait tout pour m'être agréable. Croiriez-vous que depuis deux ans elle m'a donné douze cents livres. Quelle excellente femme!

Connaissant l'attachement de madame Bradford à sa famille, je crus sans peine à sa libéralité; mais je fus étonné que Rupert eût été dans le cas d'y avoir recours, car il avait touché jusqu'au dernier centime les fonds que j'avais mis à sa disposition.

— Je suis fâché, répondis-je, que vous ne veniez pas avec nous; car je comptais sur vous pour divertir les Merton.

— Les Merton? Est-ce que réellement ils doivent passer l'été à Clawbonny?

— Pourquoi pas? Ils partent avec nous demain matin.

— Miles, mon cher ami, vous ne connaissez pas le monde; les Anglais, en particulier, sont esclaves des convenances et de l'étiquette. Je puis vous l'affirmer, car je passe la plus grande partie de mon temps dans la société anglaise.

La société dont parlait Rupert comprenait une partie de l'aristocratie américaine, quelques Anglais de familles respectables, et bon nombre d'aventuriers qui s'y glissaient à la faveur d'un extérieur avantageux et d'un certain usage du jargon du monde. Ils parlaient beaucoup, buvaient sec, affectaient un mépris souverain pour les hommes et les choses d'Amérique. Comme ils avaient souvent à la bouche les noms de lord R..., de sir John B..., ou autres grands personnages qu'ils connaissaient par ouï-dire, le novice Rupert s'imaginait qu'ils étaient en rapport avec les dignitaires de la Grande-Bretagne; il cherchait à copier les manières de ces faux *gentlemen*, et je le voyais avec peine s'efforcer de corrompre les bonnes qualités dont il était doué, pour s'attacher à l'imitation de ces modèles équivoques.

— Clawbonny n'est pas une résidence d'un genre élevé, répondis-je après un instant d'hésitation; toutefois c'est une habitation convenable.

— Sans doute, Miles, mais c'est une ferme, et, si les jeunes personnes aiment les excellents produits des fermes, elles ne sont pas pour cela disposées à y établir leur domicile. J'ai eu occasion de voir plusieurs fois Emilie Merton, et j'ai pu observer qu'elle avait beaucoup de délicatesse dans les goûts. Elle regrette que vous ayez suivi la profession de marin, qui, vous savez, n'est pas *comme il faut*.

— Vraiment, Rupert? répondis-je en partant d'un éclat de rire, car il me semblait absurde de ne pas accorder son véritable rang à un état aussi noble et utile. En tous cas, miss Merton ne peut pas se plaindre que j'aie cherché à la tromper sur ma position réelle.

— Je n'en répondrais pas. Elle avait sur votre propriété de Clawbonny des idées tout à fait [illegible] une propriété donne à un homme une certaine considération. Mais la terre est chose si commune chez nous que ceux qui en possèdent quelques acres ne jouissent point pour cela d'une estime particulière. Voilà ce que j'ai expliqué à miss Merton.

— Et que lui avez-vous dit, je vous prie? Rupert ôta son cigare de sa bouche, lança la fumée par jets intermittents, leva le nez en l'air comme pour observer les astres, puis il daigna me répondre:

— J'ai appris à Emilie que Clawbonny était une ferme et non une propriété. Puis je suis entré dans des détails sur la position des fermiers aux Etats-Unis.

— Et vos explications ont-elles fait perdre à miss Merton la bonne opinion qu'elle pouvait avoir de moi?

— Pas du tout; elle vous estime comme marin, elle vous regarde comme une espèce de Nelson dans la marine marchande; mais elle vous voit avec regret suivre une carrière qui n'est pas au nombre des professions libérales. Toute autre jeune personne aurait à cet égard les mêmes idées.

— Vous vous méprenez, Rupert. Pensez-vous, par exemple, que Lucie regrette que je ne me sois pas destiné au barreau?

— Sans contredit. Vous rappelez-vous comme elle a pleuré lorsque nous l'avons quittée pour aller en mer? C'était évidemment parce que vous faisiez choix d'un état qui n'était pas digne d'un *gentleman*.

J'étais loin de partager cette opinion; mais je n'avais pas le temps de discuter avec Rupert, et je me contentai de lui dire:

— Eh bien! partez-vous ou ne partez-vous pas?

— Ma foi, puisque les Merton sont de la partie, j'aurais mauvaise grâce à ne pas les suivre. Nous rendrons visite aux familles qui s'installent pendant l'été sur l'autre rive de l'Hudson. Il serait bon, Miles, de vous ménager des relations avec elles.

— Il y a cent ans que nous sommes avantageusement connus sur la rive occidentale, et j'ose espérer que nous serons bien accueillis sur l'autre, quoiqu'elle soit habitée par des personnes d'une condition supérieure. *Le Wallingford* met à la voile de bonne heure pour éviter la marée, et je prie Votre Seigneurie de ne pas se faire attendre; car je serais assez peu *gentleman* pour vous brûler la politesse.

Je quittai Rupert avec un sentiment de mépris et de colère. Je ne m'abusais point sur ma position sociale, et, sans m'imaginer que la nature eût créé les hommes inégaux, j'admettais volontiers que les habitudes, l'éducation et quelquefois le hasard établissaient des distinctions nécessaires. Aussi je trouvais naturel qu'Emilie Merton, avec ses idées anglaises, eût tenu les propos que lui prêtait Rupert; mais ce qu'il m'avait dit de Lucie m'attristait, et je résolus d'étudier ma jeune amie pendant le peu de jours que nous passerions à Clawbonny.

Le lendemain matin, nous appareillâmes à l'heure convenable, et favorisés par une fraîche brise du sud, nous débarquâmes au moulin dans l'après-midi. En ma qualité d'hôte, j'offris le bras à Emilie, et nous arrivâmes bientôt à un monticule d'où l'on dominait la maison, les prairies, les vergers et les champs.

— Voilà donc Clawbonny! s'écria Émilie. En vérité, capitaine Wallingford, c'est une ferme très-agréable, et je ne m'attendais pas à la trouver telle, même d'après la description que m'en avait faite M. Rupert Hardinge...

Cependant mon tuteur regardait d'un œil humide son habitation chérie. Sans s'inquiéter de miss Merton, il me prit le bras, et m'entraîna à quelques pas en avant. Lucie donnait le bras à son père de l'autre côté, et nous nous mîmes à la tête de la petite caravane.

— C'est un riant séjour, Miles, me dit M. Hardinge, et j'espère que vous ne songerez jamais à démolir cette vieille et solide maison.

— Pourquoi en aurais-je l'idée, mon cher monsieur? Elle a servi à mes ancêtres; elle peut durer encore un siècle.

— Sans doute; mais vous voilà dans le commerce, et quand vous serez devenu riche, vous pouvez avoir l'envie de bâtir un château.

C'était en effet l'un des rêves de mon enfance; mais le temps et la réflexion l'avaient depuis longtemps effacé.

— Qu'en pense Lucie? demandai-je; ai-je besoin, suis-je digne d'une maison plus belle?

— Je ne répondrai à aucune de ces questions, répondit la jeune fille d'un ton qui me sembla passablement maussade. Je ne connais pas ce dont vous avez besoin, et je ne veux pas parler de ce que vous méritez. Mais je suppose que la question sera tranchée l'un de ces jours par une certaine madame Wallingford.

En disant ces mots, la jeune fille détourna la tête pour m'empêcher de voir sa figure. Mais son observation ne fut point perdue pour M. Hardinge, qui la développa avec le zèle d'un attachement pur et désintéressé.

— Quand vous vous marierez, me dit-il, prenez une femme assez bonne et assez simple de cœur pour ne pas vouloir abandonner ou modifier Clawbonny. Mon Dieu! que de jours de bonheur et de tristesse se sont succédé sous ce toit, pour moi et pour tous ceux qui me sont chers!

Ces paroles furent suivies d'une espèce d'énumération des événements accomplis dans mon domaine, et mon tuteur la termina en répétant d'un ton solennel: — Gardez-vous bien, Miles, d'épouser une femme capable d'abandonner ou de changer Clawbonny.

CHAPITRE XXIII.

Oui, ton mérite est grand, si j'en crois tes aveux,
Mais pour cette beauté tu fais en vain des vœux.

Le Marchand de Venise.

Le lendemain matin, je fus sur pied de bonne heure, et, accompagné de Grâce, je me rendis au jardin, où je trouvai Lucie plus calme et plus heureuse en apparence que les jours précédents. Elle m'accueillit avec une cordialité qui dissipa mes alarmes, et je commençai à douter qu'elle eût de l'inclination pour un jeune homme d'une profession plus libérale que celle de capitaine marchand.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, lui dit Grâce. Il n'y a pas vingt minutes que vous étiez dans votre chambre, et vous voilà occupée à manger des groseilles vertes.

— Les fruits verts de Clawbonny valent mieux que les fruits mûrs de ces vilains marchés de New-York! s'écria Lucie avec une vivacité qui n'était pas étudiée; je préférerais une pomme de terre de Clawbonny à une pêche de New-York.

— Que nous serions heureux, reprit ma sœur, si vous pouviez renoncer à la marine, et venir vivre dans la maison que vos pères ont habitée avant vous!

— C'est impossible, répliqua Lucie. Les hommes ne sont pas comme nous autres femmes, qui donnons notre cœur tout entier à ce que nous aimons. Au lieu de cultiver en paix leurs terres, ils aiment mieux errer à l'aventure, faire naufrage, et relâcher dans les îles désertes.

— Il n'est pas étonnant que le séjour des îles désertes ait des charmes pour mon frère, puisqu'il y rencontre des compagnes comme miss Merton.

— Vous vous rappelez, ma sœur, que c'est à Hyde-Park, à Londres, que j'ai vu pour la première fois miss Merton.

— Vous conviendrez, Lucie, que le silence de Miles à cet égard est extraordinaire. Lorsque des jeunes gens retirent de jeunes dames d'une pièce d'eau, ils devraient en faire part à leurs amis et à leurs connaissances.

Combien de fois des paroles inconséquentes, proférées sans intention, nous causent des chagrins que nous pourrions nous épargner! Grâce n'avait aucune arrière-pensée; cependant les quelques mots qu'elle prononça me rendirent soucieux, et chassèrent les sourires de la physionomie ordinairement radieuse de sa compagne. La conversation languit, et bientôt après nous nous rendîmes ensemble à la maison. J'employai la matinée à parcourir le domaine à cheval avec M. Hardinge, et à écouter ses comptes de tutelle. Je connaissais déjà les principaux résultats de son administration; *l'Aurore* en était une preuve matérielle. Toutefois il jugea à propos d'entrer dans les explications les plus minutieuses. Il n'y avait pas sur terre un homme aussi facile à duper que cet excellent ecclésiastique, et si mes revenus avaient fructifié, c'était par suite de la prospérité générale du pays, des plans judicieux tracés par mon père et des précieuses qualités des agents que le défunt avait choisis. Si mes affaires avaient uniquement dépendu des connaissances et de la direction de M. Hardinge, elles eussent été promptement en déficit.

— Je ne crois pas aux miracles, mon cher Miles, me dit mon tuteur, aveuglé par un amour-propre charmant; mais je crois que mes facultés se sont renouvelées pour me rendre capable d'accomplir les difficiles fonctions qui m'ont été si brusquement confiées. Dieu merci! les deux orphelins n'ont pas à se plaindre. Dans l'achat des grains, par exemple, j'ai déployé un discernement dont j'ai été moi-même stupéfait, moi qui n'aurais pas su acheter un boisseau de blé avant d'être gérant responsable de vos moulins. Au reste, je ne m'attribue pas l'honneur du succès.

— J'espère, mon cher monsieur, que le meunier Morgan vous aura secondé de tout son pouvoir.

— Sans doute, il est toujours plein de bonne volonté, et vous savez que je ne manque jamais de l'envoyer au marché pour acheter ou pour vendre. Ses conseils m'ont été merveilleusement utiles.

— Mais comment êtes-vous parvenu à distribuer si avantageusement les différentes espèces de blés?

— J'ai encore pris l'avis de Morgan, Miles, et la beauté de nos récoltes est véritablement providentielle.

— Le vieil Hiram, oncle de Nab, a dû aussi vous être d'un grand secours? Il a beaucoup de jugement.

— Je me plais à le reconnaître, Hiram a été mon collaborateur assidu. En définitive, mon ami, vous devez être content de votre part de bonheur terrestre, et vous transmettrez à votre fils une excellente propriété. Vous n'êtes pas sans doute assez attaché à votre navire pour vous vouer au célibat, et je m'estimerai heureux de voir à Clawbonny une autre dame Wallingford. Ce sera la troisième; car je me rappelle votre grand'mère.

— Pourriez-vous m'indiquer une personne propre à remplir ce rang honorable? dis-je en souriant.

— Que pensez-vous de miss Merton, mon ami? Elle est belle, et cela plaît aux jeunes gens; elle est instruite, et cela plaît aux vieillards; elle est bien élevée, et cela durera quand la beauté aura disparu. Pas plus tard qu'hier, j'en ai causé avec Lucie pendant que nous remontions l'Hudson... Mais voyez donc comme ce blé est magnifique! j'avais eu l'intention de le semer là-bas sur le coteau, et de planter ce champ de pommes de terre; mais le vieil Hiram a tant fait que je me suis décidé à mettre les pommes de terre sur le coteau, et le blé dans la plaine, où il paraît venir miraculeusement.

— Mais, monsieur, vous oubliez de me dire le résultat de votre conférence avec Lucie.

— C'est vrai, c'est vrai; il est naturel que vous aimiez mieux entendre parler de miss Merton que de mes pommes de terre; c'est ce que je dirai à Lucie, soyez-en sûr.

— Je vous prie en grâce de n'en rien faire, mon cher monsieur! m'écriai-je avec inquiétude.

— Ah! vous vous sentez coupable; votre air alarmé vous trahit; mais, quoi que vous disiez, votre sœur et ma fille seront instruites de la vérité. Je cause souvent de vous avec Lucie, qui vous aime comme un frère... Allons, mon ami, vous rougissez comme une fille de seize ans; pourquoi rougiriez-vous d'un amour vertueux?

— Laissez de côté ma rougeur, monsieur, et parlez-moi de votre entretien avec Lucie.

— Eh bien, je lui ai parlé de votre long tête-à-tête avec miss Merton, à bord et dans une île déserte, et j'ai ajouté qu'il serait presque impossible que deux jeunes gens aussi accomplis eussent passé tant de temps ensemble sans éprouver de l'attachement l'un pour l'autre; à la vérité, la différence du pays peut être un obstacle à votre union.

— Et celle de position, monsieur! Vous savez qu'elle est fille d'un officier de l'armée anglaise, et que je suis simplement le patron d'un navire. Abstraction faite du mérite personnel et du privilége de l'âge, l'on ne me regarde pas à New-York comme l'égal du major Merton.

— C'est possible, mais Clawbonny, *l'Aurore*, vos revenus, sont autant de poids qui font pencher la balance en votre faveur.

— Je crains qu'il n'en soit rien; et pour avoir rang de *gentleman* dans notre aristocratique société, j'aurais dû étudier le droit comme Rupert. Vous pouvez voir par vous-même que sa position sociale est plus élevée que la mienne.

A peine eus-je prononcé ces mots que je m'en repentis; M. Hardinge en parut blessé; mais il était trop sincère et trop honnête homme pour nier un fait évident.

— Je ne chercherai pas à me le dissimuler, dit-il; Rupert semble même, à mon grand regret, s'apercevoir du léger avantage qu'il a sur vous; quant à Lucie, elle vous considère toujours comme un second frère.

Malgré l'assurance que me donnait M. Hardinge, je conservai des doutes que je me proposai d'éclaircir.

Le jour même, à dîner, je m'aperçus que Grâce avait introduit des améliorations sensibles dans l'économie domestique, et que les Merton eux-mêmes ne pouvaient trouver à redire à notre table. Quand on eut desservi, le major et M. Hardinge restèrent à vider une bouteille de madère, et nous nous retirâmes dans un coin pour converser. On permit à Rupert de fumer, à condition qu'il se tiendrait à quinze pas de la compagnie. Aussitôt que le petit cercle se fut formé, je passai dans ma chambre et je reparus bientôt après en criant:

— Grâce, je ne vous ai pas encore parlé d'un collier de perles que possède votre humble serviteur.

— Cependant nous le connaissons déjà, répondit Grâce avec une tranquillité désespérante; mais nous ne voulions pas vous demander à le voir, de peur d'être accusées de curiosité féminine; nous attendions votre bon plaisir.

— Qui vous a parlé de mon collier?

— C'est miss Merton qui vous a trahi.

— Ainsi la surprise que je vous préparais est manquée, dis-je avec un ton dans lequel perçait ma mauvaise humeur.

Emilie rougit et se mordit les lèvres sans rien dire; mais Grâce se chargea de l'excuser.

— Vous méritiez une punition, me dit-elle, car vous n'aviez pas besoin de nous préparer des surprises; d'ailleurs c'en était déjà une assez grande que de nous mettre en rapport avec Emilie Merton, sans l'avoir annoncée préalablement.

Le trouble d'Emilie augmenta à ces mots. Cependant elle dit avec calme: — Le capitaine Wallingford connaît bien peu les jeunes personnes, s'il a présumé que ses perles ne feraient pas le sujet de notre conversation.

— Voyons les perles, dit Lucie sans plus d'explication.

A la vue du collier, les jeunes filles ne purent s'empêcher de laisser éclater leur admiration, et Rupert lui-même, qui avait un faible pour les bijoux, déposa son cigare et franchit les limites qui lui étaient assignées. On convint unanimement qu'il n'y avait pas de collier semblable dans toute la ville de New-York; et quand j'eus raconté comment je les avais pêchées moi-même, Lucie ajouta à voix basse mais avec expression: — Cette circonstance en augmente le prix.

— Si miss Merton veut consentir à mettre le collier, dis-je galamment, vous le verrez dans tout son éclat, j'en ai déjà fait l'expérience.

Grâce appuya ma proposition, et, quand les perles furent au cou d'Emilie, Lucie s'écria dans un accès d'admiration généreuse : — Comme elles sont belles maintenant ! Oh, miss Merton ! vous devriez toujours porter des perles !

— Vous voulez dire ces perles, interrompit Rupert, qui était toujours prodigue du bien d'autrui. Ce collier devrait rester à la place qu'il occupe.

— Miss Merton en connaît la destination et les conditions auxquelles on pourrait l'acquérir.

Emilie ouvrit lentement le fermoir, plaça le collier devant ses yeux, et le regarda longtemps en silence.

— Quelles sont ces conditions ? demanda ma sœur.

— Il est évident, ajouta Lucie, qu'il a l'intention de vous les donner; autrement qu'en ferait-il ?

— Vous vous trompez, miss Hardinge. Je prie Grâce de m'excuser si je montre un peu d'égoïsme dans cette circonstance. Je destine ces perles, non pas à miss Wallingford, mais à madame Wallingford.

— Sur ma parole, dit Rupert en jetant un regard significatif à Emilie, qui y répondit par un léger sourire; sur ma parole la tentation est double, mon ami. Je m'étonne que miss Merton ait eu le courage de faire perdre au collier la position digne d'envie qu'il occupait.

— Miss Merton doit comprendre, repris-je froidement, qu'en parlant de la destination de mes perles, j'ai voulu seulement plaisanter sans la moindre présomption. Quoi qu'il en soit, j'ai encore des perles, de qualité inférieure, je l'avoue : je m'estimerai heureux, mesdames, si vous voulez bien les partager également entre vous. On peut en faire trois jolies bagues et autant de broches.

Je mis entre les mains de Grâce une petite boîte qui contenait plusieurs centaines de perles, dont quelques-unes étaient d'une beauté et d'une grandeur remarquables.

— Ne trompons point sa générosité, dit Grâce en souriant, et divisons le contenu de cette boîte en trois lots. Il y a dans le nombre de superbes joyaux.

— Ils auront, du moins pour vous, Grâce, et vraisemblablement pour Lucie, une valeur qu'ils ne posséderont pas peut-être aux yeux de miss Merton, c'est d'être le produit de mon travail.

— Certes, mon cher Miles, il suffit qu'ils nous soient offerts par vous pour nous être agréables, à Lucie et à moi; mais rien ne les rendra précieux à miss Merton.

— Ils pourront lui rappeler les périls qu'elle a courus, les jours qu'elle a passés dans l'île et des scènes qui, dans quelques années, auront tout le vague d'un rêve.

— Si monsieur Wallingford veut me permettre de choisir, je prendrai une perle à titre de souvenir, dit Emilie avec plus de sentiment qu'elle n'en avait montré depuis sa rentrée dans le monde.

— Prenez au moins de quoi faire une bague, reprit Grâce du ton le plus cordial. Si vous en acceptez une des mains de Miles, veuillez en prendre une demi-douzaine pour vous souvenir de moi. Allons, Rupert, vous avez du goût en pareille matière, aidez-nous à faire notre choix.

Rupert ne se fit pas prier deux fois, car il aimait à se mêler de toilette et de parure.

— En premier lieu, dit-il, il faut porter à sept le nombre des perles, en plaçant la plus grosse au milieu, et trois de chaque côté dont la grandeur ira en diminuant. Il faut regarder à la qualité plutôt qu'au poids dans le choix des six assesseurs, comme nous dirions au tribunal. Le grand juge sera de noble apparence, et ses subordonnés doivent être dignes de lui.

— Pourquoi n'appelez-vous pas vos juges mylords, comme nous le faisons en Angleterre ? demanda Emilie en s'adressant à Rupert.

— Nous avons tort assurément, et je voudrais de tout mon cœur qu'on adoptât ici l'usage de la Grande-Bretagne.

— Rupert, s'écria Lucie, vous savez que la forme de notre gouvernement s'y oppose. Il n'y a pas de nobles dans une république, et quand même vous pourriez avoir le titre de mylord, je suis sûre que vous ne le prendriez pas.

— Je crains bien de ne pas arriver même au titre de Votre Honneur... Voilà, miss Merton, deux perles que je recommande à votre choix. Remarquez comme leurs dimensions sont graduées.

— Lesquelles allez-vous prendre maintenant, Votre Honneur ? ajouta Grâce, à laquelle la familiarité qui existait entre Rupert et Emilie causait une certaine inquiétude.

— Celles-ci, elles compléteront une bague charmante, et j'envie ceux dont elles vous rappelleront le souvenir, miss Merton.

— Vous serez du nombre, monsieur Hardinge, et vous y avez droit, non-seulement par la peine que vous vous donnez, mais encore par le bon goût que vous avez déployé.

Lucie sembla pétrifiée. Elle était habituée depuis longtemps à considérer Grâce comme sa future belle-sœur; c'était une affaire conclue, et les intentions évidentes de Rupert pour Emilie inspiraient à sa sœur des soupçons de la nature la plus inquiétante. Je comprenais mieux qu'elle le caractère de Rupert, dont j'étais loin d'attendre une conduite conséquente et dirigée par des principes solides. Si mon imagination avait été un moment séduite par Emilie Merton, son image avait été promptement effacée par celle de Lucie : malgré mon attachement et mon estime pour celle-ci, je désirais vivement que ma sœur n'épousât pas son frère; au lieu d'éprouver du ressentiment en le voyant infidèle, j'étais disposé à m'en applaudir. J'avais pu apprécier combien il était indigne de devenir l'époux d'une femme telle que Grâce; mais il était impossible de calculer les effets qu'aurait son inconstance sur le cœur sensible de ma sœur. Si mes doutes avaient été éclaircis au sujet de M. André Drewett, je me serais peu inquiété de Rupert et de ses caprices.

Les perles destinées à miss Merton ayant été choisies par Rupert, je me chargeai de distribuer les autres. — Je serai, dis-je, l'arbitre impartial, car je n'ai pas de préférence pour l'une de vous : Grâce et Lucie me sont également chères.

— Tant mieux, dit Emilie avec un sourire significatif; il est bon que les jeunes gens traitent les jeunes personnes comme leurs sœurs; car en ce cas leurs sentiments n'ont pas besoin d'être réprimés. Les marins, quand ils sont à terre, observent rarement les limites que la société leur impose.

Je ne compris pas quelle intention avait dicté ces paroles; mais Rupert en rit comme d'une excellente plaisanterie, et il ajouta avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire :

— Vous voyez, Miles, que vous auriez mieux fait de suivre le barreau; les dames ne sont pas à même d'apprécier le mérite de vous autres gens de mer.

— C'est ce que je vois, répondis-je un peu sèchement. Il paraît que miss Merton n'a pas été satisfaite de mes excursions maritimes ?

Emilie ne répondit point, mais elle regarda les perles avec une attention qui prouvait qu'elle songeait plutôt à leur effet qu'à mes discours.

— Que dois-je faire maintenant ? demandai-je après avoir achevé le triage. Voulez-vous tirer les lots au sort, ou vous en rapporter à mon impartialité ?

— Nous avons pleine confiance en vous, répondit Grâce. Le partage est tellement équitable que l'une de nous ne saurait être favorisée au préjudice de l'autre.

— Puisqu'il en est ainsi, ce paquet est pour vous, Lucie, et voici le vôtre, Grâce.

Grâce se leva, me passa affectueusement les bras autour du cou, et m'embrassa comme elle le faisait toujours pour me remercier de mes présents. Le saint attachement qu'exprimaient ses yeux eût suffi pour me récompenser de dons d'une valeur centuple.

Je fus sur le point de lui offrir le collier. Quant à Lucie, en apercevant les perles, elle murmura quelques mots inintelligibles, mais sans quitter sa chaise. Emilie paraissait éprouver de l'ennui; elle prit son grand chapeau de paille et proposa de profiter de la beauté de la soirée. Rupert et Grâce y consentirent avec joie, et tous trois sortirent. Je m'excusai sous prétexte que j'avais des papiers à ranger dans ma chambre; et Lucie attendit pour suivre la compagnie qu'une domestique lui eût apporté son chapeau.

— Miles, me dit-elle en me tendant la petite boîte de papier où j'avais mis les perles qui lui étaient réservées.

— Voulez-vous que je les mette de côté pour vous, Lucie ?

— Non, dit-elle d'un ton de douce supplication. Gardez-les pour vous, pour Grâce, pour madame Miles Wallingford, si vous le préférez.

— Qu'ai-je fait pour mériter ce refus ? dis-je avec étonnement et le cœur partagé entre le mécontentement et la tristesse.

— Rappelez-vous, Miles, que nous ne sommes plus des enfants, et que nous avons atteint un âge où il est de notre devoir de respecter les convenances. Ces perles doivent valoir beaucoup d'argent, et je suis persuadée que mon père ne serait pas satisfait de me les voir accepter.

— Pouvez-vous me traiter ainsi, ma chère Lucie ?

— Je le dois, mon cher Miles, répliqua la jeune fille, dont les yeux se remplirent de larmes, quoiqu'elle essayât de sourire. Prenez donc cette boîte, et restons amis.

— Voulez-vous me répondre à une seule question avec votre franchise accoutumée ?

Lucie devint pâle et réfléchit un moment avant de prendre la parole. Elle dit enfin :

— Je ne puis répondre à une question avant qu'elle me soit adressée.

— Avez-vous attaché assez peu d'importance à mes présents pour ne pas conserver le bracelet que je vous ai donné avant de m'embarquer pour l'Amérique du Sud ?

— Non, Miles, j'ai votre bracelet, et je le garderai toute ma vie. C'est un souvenir de notre amitié d'enfance, et il m'est cher à ce titre. Sans doute, vous ne voulez pas me le redemander ?

— Si je ne vous connaissais, Lucie Hardinge, je douterais de vos sentiments. Depuis que je suis à terre, j'ai vu tant de choses étranges, et tant de caprices bizarres, surtout en fait d'attachement !

— Pourquoi douteriez-vous de moi, Miles ? En aucun cas je ne voudrais vous abuser.

— Je le crois, et je vois que vous avez actuellement l'intention de me désabuser. Je suis convaincu de la sincérité de vos paroles; cepen-

dant je voudrais voir ce bracelet; montrez-le-moi, si vous l'avez sur vous.

Lucie fit un brusque mouvement, comme pour me présenter le bracelet; mais elle s'arrêta, et ses joues se couvrirent d'une rougeur brûlante.

— Je vois ce que c'est, Lucie, vous n'avez plus mon souvenir, et vous n'osez pas me l'avouer.

En ce moment même le bracelet était aussi près que possible du cœur de la jeune fille, et sa pudique confusion provenait de la crainte qu'elle avait que cette circonstance ne fût découverte. Lucie se serait trahie elle-même, si j'avais insisté; mais je repris la boîte qu'elle me présentait avec une fierté que je pourrais qualifier de dramatique. Lucie me regarda fixement, et je m'aperçus qu'elle faisait de violents efforts pour ne pas fondre en larmes.

— Vous ai-je offensé, Miles? me dit-elle.

— Je manquerais de franchise si je disais le contraire. Vous avez vu qu'Emilie Merton elle-même a consenti à accepter mon cadeau.

— En effet, et pourtant elle a dû sentir combien il était inconvenant de recevoir un aussi riche présent; au reste, elle a passé tant de temps avec vous qu'il n'est pas étonnant qu'elle veuille en garder un souvenir, en attendant que...

Lucie n'acheva pas sa phrase; mais son visage, qui était devenu pâle, reprit tout d'un coup un vif incarnat.

— Quand je m'embarquai avec Rupert, Lucie, vous m'avez donné tout l'or que vous possédiez sur la terre.

— Je ne m'en repens pas, Miles; car nous étions très-jeunes, et vous aviez eu tant de bontés pour moi, qu'il m'était doux de vous en témoigner ma reconnaissance. Mais notre position actuelle nous dispense tous deux de recevoir aucun présent de ce genre.

Elle prononça ces mots avec un si doux sourire, que j'eus peine à m'empêcher de la serrer contre mon cœur. Elle s'éloigna, me laissant entre les mains la boîte, que j'allai porter dans la chambre de ma sœur. Je résolus d'avoir le soir même un entretien confidentiel avec Grâce, et d'apprendre ce que je devais penser des prétentions de M. André Drewett.

CHAPITRE XXIV.

Lorsque l'on prononçait votre nom devant elle,
Quand votre oncle vantait vos belles qualités,
Ou bien quand on parlait de votre cœur fidèle,
De vos jeunes amours par le temps respectés,
Une flamme subite éclairait sa prunelle,
Et des rougeurs passaient sur ses traits agités.

HILLHOUSE.

J'exécutai sans difficulté mon projet d'avoir une entrevue particulière avec Grâce. Il y avait à Clawbonny, de temps immémorial, une chambre exclusivement réservée aux maîtres de la maison. On l'appelait la chambre de la famille. Je me rappelais que, du temps de mon père, je n'avais jamais osé y entrer sans invitation expresse, et j'y pénétrais toujours avec le même respect que si c'eût été une église. Ce qui lui donnait à mes yeux un caractère particulier de sainteté, c'était que les morts de la famille étaient toujours déposés dans cette pièce avant d'être transportés au tombeau. La chambre, petite et de forme triangulaire, avait une seule fenêtre qui donnait sur un bosquet de rosiers, de seringuas et de lilas. Les meubles avaient été apportés d'Angleterre par Miles Wallingford; car c'était ainsi qu'on appelait l'émigrant qui avait fondé en Amérique la dynastie de Clawbonny. Cette chambre faisait partie des premières constructions, et l'on n'en avait pas renouvelé le mobilier; seulement, ma mère y avait introduit un fauteuil pareil à ce que les Français appellent une *causeuse*.

Pour préparer cette entrevue, j'avais glissé dans les mains de Grâce un billet ainsi conçu : « Rendez-vous dans la chambre de famille à six heures précises. » Quand je m'y rendis, j'y trouvai ma sœur assise sur la causeuse. La dernière fois que j'avais visité cette pièce, c'avait été pour contempler les traits pâles de ma mère avant qu'on la mît au cercueil. Les souvenirs de cette scène se présentèrent au même instant à notre esprit. Je pris place à côté de Grâce, je lui passai le bras autour de la taille, je l'attirai vers moi, et je reçus sa tête sur mon sein. Elle versa d'abondantes larmes, et je ne pus retenir les miennes. Plusieurs minutes se passèrent dans un profond silence; nous n'avions pas besoin de nous expliquer; nous nous comprenions mutuellement. Enfin, nous reprîmes de l'empire sur nous-mêmes, et Grâce releva la tête.

— Vous n'êtes pas entré dans cette chambre depuis, mon frère? me demanda-t-elle.

— Non, ma sœur, il y a longtemps aujourd'hui, longtemps pour des personnes aussi jeunes que nous.

— Miles, vous renoncerez à l'idée de bâtir un château; vous ne détruirez jamais cette chambre consacrée par tant de souvenirs!

— Non, ma chère, Clawbonny me devient de plus en plus précieux, à mesure que mes illusions se dissipent.

Grâce se dégagea de mes bras, et me regarda avec anxiété de l'autre coin de la causeuse; puis elle prit une de mes mains entre les siennes et la pressa affectueusement.

— Vous êtes trop jeune pour parler d'illusions détruites, me dit-elle avec un accent de tristesse inaccoutumé. Un homme de votre âge ne doit pas encore connaître les soucis. Nous autres femmes, je le crains bien, nous ne sommes nées que pour souffrir.

Je m'imaginais que Grâce allait me faire, pour la première fois, quelques confidences relativement à Rupert; je supposais qu'il s'était depuis longtemps expliqué avec elle, et qu'il y avait entre eux un engagement auquel il ne manquait que l'approbation de M. Hardinge et la mienne; toutefois, Grâce ne m'avait jamais rien dit de positif à cet égard. D'un autre côté, je n'avais pas parlé à Grâce de mon amour pour Lucie. Avant d'être revenu de mon dernier voyage, j'ignorais moi-même toute l'ardeur d'une passion qu'avaient récemment développée la jalousie et l'incertitude. Jusqu'alors mon attachement m'avait semblé si naturel, si semblable à celui dont ma sœur était l'objet, que je n'en avais jamais étudié le véritable caractère. Nous touchions tous deux les points douloureux de nos cœurs, et nous hésitions tous deux à mettre à nu notre faiblesse.

— Vous savez ce que c'est que la vie, Grâce, dis-je après un moment de silence, avec une indifférence affectée. Tantôt la plus pure lumière, tantôt les plus sombres nuages. Je ne me marierai probablement jamais, ma chère sœur, et vous et vos enfants vous hériterez de Clawbonny, et pourrez disposer de la maison comme vous l'entendrez. Toutefois, comme chacun de mes aïeux ajoutait quelque chose à la maison, je veux y laisser aussi la trace de mon passage. L'année prochaine, je ferai construire l'aile du midi, comme nous en avons le projet depuis longtemps, et disposer des appartements où nous pourrons sans rougir recevoir nos hôtes.

— Rien ici ne doit vous faire rougir, mon cher frère. Quant au mariage, vous n'êtes pas d'âge à prendre à cet égard un parti définitif.

Ceci fut dit d'un ton enjoué; mais il y avait sur le visage de Grâce une ombre de tristesse que j'aurais voulu n'y pas trouver. Je crois que Grâce devinait mon agitation intérieure; mais par délicatesse virginale, elle s'abstint d'approfondir mes pensées, car elle ajouta :

— Ecartons ces idées décourageantes; pourquoi avez-vous désiré me voir ici en particulier?

— Pourquoi? Vous savez que je vais mettre à la voile dans la semaine; il y a longtemps que nous ne nous sommes trouvés ici. Nous sommes d'âge à nous communiquer nos impressions mutuelles; il est bon de commencer dès à présent. Il me semble que vous n'êtes ma sœur qu'à moitié quand je vous vois en présence d'étrangers tels que les Hardinge et les Merton.

— Et depuis quand, Miles, regardez-vous les Hardinge comme des étrangers?

— Il n'y a pas le moindre lien de famille entre nous.

— Non, mais nous sommes unis par une amitié qui dure depuis l'enfance, et il m'est impossible de me rappeler une époque à laquelle je n'aie pas aimé Lucie Hardinge.

— Et à moi aussi. Lucie est une excellente personne, pour laquelle je conserverai toujours un vif attachement. Mais ne trouvez-vous pas que la prédilection soudaine de madame Bradford a singulièrement changé la position des Hardinge?

— Elle n'est pas aussi soudaine que vous le croyez, Miles; vous avez été absent, et vous n'avez pas calculé le nombre d'années qu'il a fallu pour établir cette intimité. M. Hardinge et madame Bradfort sont enfants des deux sœurs; la fortune de cette dernière, qui dépasse, dit-on, six mille livres par an, sans compter la belle maison qu'elle habite, vient de leur grand-père commun, qui n'a laissé à madame Hardinge qu'un faible legs, parce qu'elle a épousé un ecclésiastique. M. Hardinge est l'héritier légitime de madame Bradford. Il est tout simple qu'elle pense à laisser ses biens à ceux qui, sous certains rapports, y ont autant de droits qu'elle-même.

— Et l'on croit qu'elle nommerait Rupert son légataire?

— Rupert semble y compter; mais indubitablement Lucie aura une bonne part à l'héritage. Madame Bradfort a conçu un si vif attachement pour elle, que, l'hiver dernier, elle a voulu l'adopter; mais M. Hardinge et Lucie s'y sont refusés. Notre excellent tuteur a remercié sa cousine en ma présence, et lui a déclaré qu'il croyait de son devoir de garder sa fille auprès de lui tant qu'il vivrait, ou jusqu'à ce qu'il la confiât à la protection d'un époux.

— Et Lucie?

— Elle aime madame Bradfort, qui est après tout une bonne femme, quoiqu'elle ait un fol engouement pour le monde, les convenances et les usages. Lucie a pleuré entre les bras de sa cousine en disant qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à quitter son père. Vous devinez, ajouta Grâce en souriant, qu'elle n'a donné aucune explication relative à l'éventualité d'un mariage.

— Et comment madame Bradfort a-t-elle accueilli ce refus de ses bienfaits?

— Parfaitement. M. Hardinge a consenti à ce que Lucie passât tous

les hivers à New-York. Rupert fait son droit dans cette ville, et il s'y fixera après avoir pris ses licences.

— Maintenant que l'on sait que Lucie a un riche héritage en perspective, elle a plus de chances que jamais de trouver un mari qui l'affranchisse de la tutelle paternelle.

— Quel que soit son choix, Lucie restera toujours la fille dévouée de M. Hardinge ; mais vous avez raison, Miles, de supposer qu'elle a été recherchée. Elle ne m'a point révélé ses secrets ; car elle a des principes trop solides pour faire parade de ses conquêtes, même devant sa plus intime amie. Mais je sais positivement qu'elle a refusé un parti il y a deux ans, et trois partis l'hiver dernier.



Rupert.

— M. André Drewett était-il du nombre ? demandai-je avec une précipitation dont j'eus honte immédiatement après. Ma vivacité fit tressaillir Grâce, qui répondit avec un sourire mélancolique :

— Non, sans doute ; autrement il aurait cessé ses assiduités. Lucie est trop franche pour donner de fausses espérances à un prétendant, et ceux dont elle a rejeté la demande sont maintenant avec elle dans les termes d'une froide politesse. Quant à M. Drewett, comme il se montre plus empressé que jamais, il est impossible qu'il ait été repoussé. Vous savez que M. Hardinge l'a invité à venir à Clawbonny ?

— Lui ! M. André Drewett ? Et pourquoi nous rendra-t-il visite ?

— Je l'ai entendu demander à M. Hardinge la permission de se présenter ici. Notre tuteur, qui ne voit jamais le dessous des cartes, n'a pas cru devoir refuser. D'ailleurs, il aime Drewett, dont les qualités réelles ne sont gâtées que par ses prétentions de petit-maître. La sœur de M. Drewett est mariée, et habite de l'autre côté de l'eau ; il est probable qu'il passera l'Hudson pour se rendre à Clawbonny.

Je me sentis un moment indigné ; mais bientôt la raison reprit son empire. Ma mère avait accordé à M. Hardinge la permission expresse d'inviter qui lui plairait pendant ma minorité. Mais on eût dit qu'il bravait ma passion en introduisant chez moi un adorateur déclaré de Lucie. J'affectai un air d'indifférence, et pour mieux dissimuler mon émotion, j'essayai de siffler entre mes dents, tout en détruisant avec ma canne une toile d'araignée.

— Connaissez-vous, dis-je à ma sœur, les quatre *gentlemen* dont Lucie a refusé la main ?

— Certainement. Lucie ne m'en a jamais parlé ; mais j'en ai plusieurs fois plaisanté avec madame Bradfort.

— Ah ! vous avez plaisanté sur ce sujet. En effet, rien n'est plus plaisant pour une femme que de voir un homme se fourvoyer de cette sorte ; elle s'inquiète peu des souffrances qu'il éprouve.

Grâce devint pâle, et je remarquai sur sa douce physionomie une expression de rêverie et de repentir.

— Il y a peut-être, Miles, de la vérité dans votre observation et de la justice dans votre reproche. Nous ne traitons pas les amants malheureux aussi sérieusement qu'il le faudrait ; cependant je crois qu'il n'y a pas de femme capable de repousser sans compassion un homme qui semble lui être sérieusement attaché. En outre, votre sexe a des sentiments moins profonds que le nôtre, et l'on voit bien peu d'hommes mourir d'amour. Quoi qu'il en soit, Lucie n'est pas femme à encourager un adorateur qui ne lui plairait pas ; aussi n'a-t-elle point contracté de ces liaisons intimes sans lesquelles le cœur ne s'attache jamais. Les passions que n'enfante point un échange mutuel de sentiments et d'idées, mon cher frère, ne sont guère que le fruit des caprices de l'imagination.

— Je soupçonne que les quatre prétendants sont tous aujourd'hui radicalement guéris, dis-je en continuant à siffloter d'un air dégagé.

— Je n'en répondrais pas, il est si facile d'aimer Lucie et de l'aimer avec ardeur ! Je sais seulement qu'ils ne lui font plus de visites ; et quand ils la rencontrent dans le monde, ils se comportent comme doivent le faire, selon moi, des amants rebutés qui n'ont pas perdu tout respect pour l'objet de leur passion. Deux d'entre eux, peut-être, avaient subi l'influence de la fortune et de la position de madame Bradfort ; mais les autres étaient de bonne foi.

— Madame Bradfort est lancée dans la haute société, Grâce, dans une société que nous ne fréquentons pas nous-mêmes.

Ma sœur rougit légèrement, et il me fut facile de voir qu'elle était embarrassée. Toutefois, Grâce avait trop de fierté et de caractère pour souffrir d'une infériorité qui n'existait pas essentiellement. Elle ne ressemblait pas aux gens vains et frivoles, si souvent froissés par leurs rapports avec une classe au-dessus de la leur, surtout quand certains membres de cette classe prennent à tâche de faire sentir aux autres une prétendue supériorité, fondée sur des différences de position plutôt que sur des qualités individuelles.



M. Hardinge but à une vieille garde-malade nommée Peggy-Perott, connue dans les environs de Clawbonny comme la plus laide femme du pays.

— En effet, Miles, repartit Grâce, je n'avais pas appris à Clawbonny à établir tant de distinctions entre les classes, et à voir tant de personnes de bon ton ; pourtant je ne pense pas être déplacée dans la société. M. Hardinge m'avait préparée à y figurer, et je m'imagine que plus les gens du monde ont d'élévation véritable, moins ils sont exigeants et vétilleux en fait de convenances.

— Et Lucie, comment est-elle accueillie ? Est-elle courtisée, admirée, considérée ? Et vous-même ?

— Si vous aviez plus vécu dans le monde, Miles, vous ne m'auriez pas adressé cette question. Lucie a toujours été reçue comme si elle eût été la fille de madame Bradfort, et pour moi je n'ai jamais cherché à dissimuler ma position ; au contraire, j'ai eu le bon esprit de me montrer fière de mes parents.

— Permettez-moi de vous demander, Grâce, si l'on a sollicité votre main.

Grâce se mit à rire, et ses joues se couvrirent d'un rose foncé. L'expression de son visage suffit pour me convaincre qu'elle avait aussi refusé plusieurs partis, et j'éprouvai une espèce de plaisir à voir qu'une fille de Clawbonny pouvait être courtisée sans succès par des gens du grand monde. Au reste, aucune parole de Grâce ne justifia mes suppositions.

— Puisque vous êtes décidée à garder le silence sur vos propres affaires, dites-moi au moins quelles sont la fortune et la position de M. Drewett.

— Elles sont aussi avantageuses qu'une jeune femme peut les désirer; on assure même qu'il est riche.

— Dieu merci, il ne recherche pas Lucie dans l'espoir d'hériter de madame Bradfort?

— Pas le moins du monde; il est si aisé d'aimer Lucie pour elle-même, qu'un homme qui lui ferait la cour par intérêt courrait risque d'être pris dans son propre piége. Mais M. Drewett n'a pas besoin d'avoir recours à de honteux calculs pour augmenter sa fortune.

Il y avait, dès l'an 1802, des coureurs de dots, mais leurs manœuvres n'étaient pas aussi visibles qu'en 1844. Les mariages d'intérêt étaient rares, et les personnes des deux sexes n'étaient pas dressées, comme aujourd'hui, par un apprentissage régulier, à briguer exclusivement des alliances avantageuses.

— Vous ne m'avez pas dit, repris-je, de quel œil Lucie voyait ce Drewett.

Ma sœur me regarda fixement, comme pour s'assurer si je pouvais lui adresser une semblable question avec indifférence.

On doit se rappeler que nous ne nous étions pas expliqués verbalement sur la nature des sentiments dont nos compagnons d'enfance étaient l'objet. Nous ne connaissions que par induction l'état respectif de nos cœurs. Tout ce qui s'était passé entre Lucie et moi pouvait être attribué à une tendresse produite en partie par l'habitude; et si en maintes occasions nous nous étions donné des preuves d'un profond attachement, notre bouche ne l'avait point formulé.

— Lucie, répliqua Grâce, ne m'a point fait de confidences; et d'ailleurs si elle m'avait communiqué ses secrets, je ne jugerais point convenable de vous les révéler.

— Quoi! m'écriai-je, elle n'a jamais témoigné de préférence pour personne!

— Jamais, répondit Grâce d'un ton ferme. Notre affection mutuelle nous suffit, et c'est d'elle seule que nous nous entretenons, sans chercher à soulever le voile qui doit cacher les sentiments d'une fille bien née.

Un long et pénible silence suivit ces paroles; je le rompis le premier en disant :

— Grâce, je n'envie pas la prospérité nouvelle de la famille Hardinge; mais je pense que sans l'intervention de madame Bradfort nous aurions été beaucoup plus unis et beaucoup plus heureux.

Ma sœur trembla et devint pâle comme la mort.

— Vous pouvez avoir raison, Miles, me répondit-elle après un moment d'intervalle, toutefois votre supposition n'est pas généreuse; pourquoi désirer que nos plus anciens amis, les enfants de notre tuteur, aient moins de fortune que nous? Sans doute il vaudrait mieux pour nous que tout fût resté comme par le passé; mais quand la famille Hardinge jouit d'une position dont nous ne voudrions peut-être pas profiter, pourquoi aurions-nous l'égoïsme de leur souhaiter un sort moins heureux? Quelle que soit la condition de Lucie, elle sera toujours Lucie : et quant à Rupert, un aussi brillant jeune homme n'a besoin que d'une occasion favorable pour s'élever aux plus hautes dignités du pays.

Grâce parlait avec tant d'émotion et semblait si désintéressée, que je ne trouvai pas dans mon cœur le courage de la sonder davantage. J'entrevoyais confusément qu'elle commençait à former sur Rupert des soupçons qui répugnaient à son cœur pur et sincère; mais il était évident pour moi qu'elle hésitait à me révéler sa pensée intime. J'oubliais que je n'avais pas été franc moi-même et que je m'étais abstenu de toute ouverture susceptible de m'attirer la confidence de ma sœur, quoique rien ne m'imposât la loi de me taire. Après avoir laissé à ma sœur le temps de se remettre, je fis tomber la conversation sur nos intérêts de famille.

— Avant de nous revoir, Grâce, j'aurai atteint ma majorité. Nous autres marins nous sommes exposés à plus de périls que ceux qui restent à terre, et s'il m'arrivait un malheur, on trouvera dans mon secrétaire mon testament, signé et daté du jour de ma majorité. La principale disposition de cet acte est celle par laquelle je vous lègue Clawbonny.

— Voilà une triste et inutile conversation, repartit Grâce; cependant, je l'avoue, il me semble que, pour conserver la propriété dans notre famille, vous auriez mieux fait de la laisser à votre cousin Jacques Wallingford.

Ce Jacques Wallingford, dont je n'ai pas encore parlé, était un célibataire de quarante-cinq ans, fils d'un frère cadet de mon grand-père; il habitait à quelques milles de Cajuga-Bridge, dans la partie occidentale de New-York; je ne l'avais vu qu'une seule fois, mais je savais qu'il était riche et qu'il n'avait aucunement besoin de notre bien patrimonial. Je quittai Grâce après un entretien qui resserrait les liens par lesquels nous étions déjà unis. Jamais ma sœur ne m'avait semblé plus digne de ma tendresse, et jamais elle ne l'avait plus entièrement possédée.

Le reste de la semaine fut consacré aux plaisirs ordinaires de la campagne et de la saison. Me trouvant gêné dans la société des jeunes filles, je passai la plus grande partie du temps à courir les champs sous prétexte de commencer à surveiller mes domaines. M. Hardinge tint compagnie au major, et l'intimité s'établit bientôt entre ces deux vieillards; ce qui ne m'étonna point, car il y avait entre eux une rare conformité de sentiments. Tous deux aimaient l'Eglise épiscopale, tous deux avaient de l'antipathie pour Bonaparte; le major le détestait, mais mon tuteur ne détestait personne; tous deux vénéraient Pitt, et se figuraient que la révolution française était l'œuvre des démons et l'accomplissement des prophéties. C'étaient des opinions assez généralement répandues en Amérique, et pour ma part, j'étais prêt à dire comme Mercutio[1] : Malédiction sur vos deux maisons! car ni l'une ni l'autre ne se conduisait convenablement avec nous. Néanmoins une fraction de la nation seulement agissait conformément à l'intérêt national. Le reste se divisait en deux partis, dont l'un chantait les louanges du grand Corse, et dont l'autre regardait Pitt comme un ministre envoyé par le ciel. Selon moi, la France et l'Angleterre auraient été beaucoup plus tranquilles si ces illustres personnages n'avaient jamais vu le jour. Quoi qu'il en soit, mon tuteur et le major s'étaient liés; et leur union se consolidait chaque jour davantage, fortifiée par leurs idées politiques. Quant à Emilie, je ne m'en inquiétais que parce que sa liaison avec Rupert pouvait exercer une fâcheuse influence sur l'avenir de ma sœur. Rupert lui-même avait cessé depuis longtemps de posséder mon estime, et je ne lui restais encore attaché que par égard pour Lucie et pour M. Hardinge.



A la vue du collier, les jeunes filles ne purent s'empêcher de laisser éclater leur admiration.

[1] Personnage de Roméo et Juliette.

— Vous voyez, Nab, dis-je un jour à mon nègre qui sortait avec moi du moulin, M. Rupert a complétement oublié ce qu'il savait de la marine. Il a les mains aussi blanches qu'une jeune femme.

— Tant pis pour lui, monsieur Miles, il n'aura jamais la satisfaction de faire naufrage, d'être prisonnier des Indiens.

— Vous avez des goûts étranges, Nab, et j'en conclus que vous espérez revenir à New-York avec moi sur *le Wallingford* et vous embarquer sur *l'Aurore*.

— Assurément, monsieur Miles, quand vous allez en mer, comment pouvez-vous songer à laisser votre nègre à la maison!

En disant ces mots, Nabuchodonosor partit d'un bruyant éclat de rire; comme si la supposition qu'il venait de faire eût été le comble de l'absurdité.

— Eh bien! Nab, je souscris à vos vœux, mais ce sera le dernier voyage pour lequel vous aurez à me demander ma permission; car dès que je serai majeur, je vous rendrai la liberté.

— Ma liberté! Je n'en ai aucun besoin. A quoi me servirait-elle, puisque tous mes désirs sont satisfaits! Combien y a-t-il de temps que la famille Wallingford habite ce pays?

— Il y a juste cent sept ans.

— Et la famille Clawbonny, monsieur Miles?

— Je ne puis vous répondre avec certitude, Nab, car votre généalogie est un peu confuse; il doit y avoir quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans... Attendez, votre grand-père s'appelait Pompée.

— Oui, monsieur Miles, et c'était un fameux noir!

— Je ne dis rien de ses qualités, je crois qu'il en valait bien un autre. Eh bien, le vieux Pompée, votre grand-père, a été importé de Guinée et acheté par mon grand-père en l'an 1700.

— Eh bien, monsieur Miles, depuis cette année 1700, a-t-on connu un nègre de Clawbonny qui ait réclamé sa liberté?

— Il m'est impossible de répondre à cette question, mon camarade; car j'ignore vos désirs secrets, et plus encore ceux de vos ancêtres.

Nabuchodonosor ôta sa casquette de prélart goudronnée, se gratta la tête, et roula les yeux pour témoigner la satisfaction qu'il éprouvait en me prenant au dépourvu. Puis il fit la roue, et poussa en même temps un cri de joie qui ébranla les collines et les vallées. Ce *tour de force* était un de ceux que Nabuchodonosor m'avait appris dix ans auparavant.

— Si j'étais libre, monsieur Miles, s'écria-t-il, comme s'il eût imaginé un argument irréfutable, vous trouveriez un nègre capable d'en faire autant! Non, monsieur, je vous appartiens, vous m'appartenez, et nous nous appartenons.

Les choses en restèrent là provisoirement. Nabuchodonosor reçut l'ordre de se tenir prêt pour le lendemain, et à l'heure indiquée j'allai prendre congé de la compagnie.

Il avait été convenu que le major et Emilie resteraient à la ferme jusqu'au mois de juillet, et qu'ils iraient ensuite prendre les eaux dans le voisinage. J'avais passé une heure seul avec mon tuteur, et je n'avais plus qu'à recevoir sa bénédiction. Je n'osai demander à Lucie de l'embrasser; c'était la première fois que nous nous séparions ainsi; mais j'étais sur la réserve, et elle me parut pleine de froideur; néanmoins elle me tendit la main, que je pressai avec ferveur en lui disant adieu. Quant à Grâce, elle pleura dans mes bras. Le major et Emilie m'exprimèrent une affection cordiale, et je les quittai avec l'espoir de les revoir à New-York. Rupert m'accompagna jusqu'au sloop.

— Si vous trouvez une occasion, Miles, me dit mon ancien ami, donnez-nous de vos nouvelles. J'ai un vif désir d'avoir des détails sur la France, et je compte même prochainement la gratifier de ma présence.

— Vous! si vous avez l'intention de visiter la France, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de partir dans mon navire. Sont-ce vos affaires qui vous y appellent?

— Pas du tout, j'y vais par plaisir. Notre excellente cousine pense qu'un jeune homme d'une certaine classe doit voyager, et je crois qu'elle se propose de me faire attacher, sous un titre quelconque, à la légation des Etats-Unis.

J'étais confondu! Rupert Hardinge, sans ressources naguère, parlait maintenant de voyage en Europe, et de légation! J'aurais dû me réjouir de sa bonne fortune, et je fis des efforts pour me persuader que j'en étais satisfait. Il ne resta pas longtemps à bord du sloop, et nous ne tardâmes pas à appareiller. En longeant les bords escarpés de la crique, j'eus constamment l'œil au guet, dans l'espoir d'apercevoir au moins ma sœur; mon attente ne fut pas déçue. Grâce et Lucie avaient pris un sentier qui aboutissait directement à l'embouchure de la petite rivière, et elles étaient sur la rive au moment où le sloop entra dans l'Hudson. Toutes deux agitèrent leurs mouchoirs, et j'y répondis en leur envoyant des baisers. Au même instant, un canot à voiles passa devant nos bossoirs; et j'y vis un jeune homme debout, et faisant également des signaux avec son mouchoir. C'était André Drewett, qui débarqua bientôt pour saluer les jeunes filles. Son embarcation remonta la crique; et quand je le perdis de vue, ce nouvel hôte prenait avec mes compagnes le chemin de Clawbonny.

CHAPITRE XXV.

Au moment où gronde l'orage
Le long des sables de la plage;
Avide de terreur, tu marches en rêvant.
Tu vois le grand vaisseau flotter au gré du vent.

ALLSTON.

Roger Talcott n'était pas resté oisif pendant mon absence, et je trouvai *l'Aurore* prête à mettre à la voile. Nous avions reçu à bord plusieurs matelots de *la Crise*, qui, avec l'imprévoyance ordinaire aux marins, avaient déjà gaspillé leurs gages et leur part de prise dans le court espace d'un mois. Comme nous étions en paix avec tous les peuples, excepté avec la régence de Tripoli, il était inutile d'armer le navire. Je me contentai donc d'embarquer une pièce de six, une demi-douzaine de fusils, quelques pistolets, et des munitions en quantité suffisante pour réprimer une révolte, tirer quelques coups de canon comme signal, et tuer, à l'occasion, des oiseaux de mer.

Nous mîmes à la voile le 3 juillet, en charge pour Bordeaux. La brise de sud était à peine assez forte pour nous mettre à même de diriger le bâtiment, et nous profitâmes du reflux pour descendre le fleuve au milieu d'une flotte, d'environ quarante voiles, composée en partie de bricks et de chasse-marée. Le vent ridait à peine la surface des eaux, et la vaste étendue de la baie était aussi calme qu'un lac par une belle matinée d'été. Les navires animaient le paysage par leurs mouvements multipliés, et ils étaient trop éloignés de la terre pour produire l'effet disgracieux qui résulte ordinairement du contraste existant entre la hauteur des mâts et le peu d'élévation des rives voisines. La beauté de la matinée, le charme des sites environnants, les auspices favorables sous lesquels commençait notre traversée me firent momentanément oublier mes chagrins.

Je n'aimais pas à prendre des passagers; c'était, selon moi, diminuer la dignité de ma position, et me rabaisser au rang d'aubergiste et de maître de pension bourgeoise. Les capitaines sont toujours forcés de traiter comme leurs supérieurs les gens qu'ils reçoivent à bord, et cela même nuit à leur autorité. Toutefois j'avais quelques personnes à bord de *l'Aurore*. Mes anciens armateurs m'avaient présenté un certain Wallace Mortimer Brigham qui se rendait en France avec sa belle-sœur et sa femme, dont la santé était chancelante. M. Brigham, par une erreur commune aux Américains, s'était persuadé que le sud de la France et l'Italie avaient un climat plus salutaire que le nôtre. C'était une des idées que nous devions à notre dépendance primitive. Je sais qu'un peuple doit nécessairement passer par l'état de colonie, comme l'homme par celui de l'enfance et de l'adolescence; pourtant, comme dit lady Marie Worsley Montagu à son amie lady Rich : — Je conviens qu'il serait agréable d'avoir toujours quinze ans; mais l'on pourrait se dispenser d'en avoir cinq.

Dès les premiers instants du voyage, mes passagers me donnèrent une idée de leur caractère par des commérages indiscrets et par des suppositions gratuites sur tous les individus de leur connaissance. Ils avaient aussi le faible de se prétendre intimement liés avec des personnes de distinction. Ils semblaient oublier qu'en s'occupant des affaires de ceux-ci ils convenaient implicitement de leur propre infériorité.

Les dames portaient le nom de Sarah et de Jane, et j'acquis par leur intermédiaire des notions plus ou moins vraies sur la vie privée de plusieurs grandes familles de Salem. Leurs bavardages se prolongèrent pendant toute la traversée, et ne furent interrompus, pendant quelques jours, que par le mal de mer. Je me rappelle encore aujourd'hui la première scène de ce drame interminable.

— Wallace, dit Sarah, ne m'avez-vous pas dit hier que John Winter avait refusé de prêter vingt mille dollars à son gendre, qui s'était vu forcé de déposer son bilan?

— C'est un fait positif, mais qui n'a rien d'étonnant; car on sait depuis longtemps ce qu'il faut penser de la maison Winter.

— Etes-vous bien sûr qu'il ait fait faillite? demandai-je à M. Brigham.

— Passablement. J'ai des renseignements assez précis sur ses affaires, et je crois pouvoir affirmer qu'il a manqué.

Le ton indécis de M. Brigham me montra qu'il avait seulement

accueilli les rapports de quelques créanciers éconduits. Que de fois j'ai vu ainsi mes compatriotes se faire l'écho d'une vague calomnie! Il y a des hommes qui s'imaginent connaître des personnes auxquelles ils n'ont jamais parlé, par la seule raison qu'ils habitent assez près d'elles pour subir l'influence des insinuations malveillantes de la haine et de l'envie. Tels étaient mes passagers, dont l'entretien attira plus particulièrement mon attention lorsque Sarah eut nommé madame Bradford. Je découvris par la suite que les Brigham avaient eu des relations passagères avec deux prétendus amis de cette dame.

— Le docteur Hosack assure qu'elle ne vivra pas longtemps, dit Jane, qui semblait éprouver une espèce de plaisir sauvage à faire mourir une femme, pourvu qu'elle y trouvât l'occasion de se mêler de sa vie privée. Il y a plus d'une semaine qu'on a jugé son mal incurable, et elle a fait son testament mardi dernier.

— Comment, mardi dernier! s'écria Sarah avec surprise. Il y a un an qu'on m'a dit qu'elle avait testé en faveur du jeune Rupert Hardinge, qu'elle se propose d'épouser.

— Etes-vous certaine, dis-je en souriant à madame Brigham, que madame Bradford ait l'intention d'épouser M. Rupert Hardinge?

— Je la connais trop peu pour affirmer le fait, capitaine Wallingford.

— Vous vous faites plus ignorante que vous ne l'êtes, interrompit Jane. Vous êtes liée avec la famille Green, qui connaît parfaitement la famille Vinter, dont la maison est contiguë à celle de madame Bradfort; vous avez donc tous les moyens possibles d'être parfaitement informée.

— Sans doute, reprit madame Brigham; mais comme nous n'habitons pas ordinairement New-York, nous sommes exposés à nous tromper. On m'a dit aussi qu'il y avait un vieux monsieur Hardinge, ecclésiastique, qui serait certainement un époux plus sortable que son fils. Il a une fille, appelée Lucie, qui doit aussi avoir sa part à l'héritage de madame Bradford, et épouser M. André Drewett.

Quel champ de conjectures m'était ouvert! Comment ces étrangers étaient-ils parvenus à connaître des faits qui m'intéressaient si vivements? L'amour de la médisance développait-il leurs facultés au point de leur faire pénétrer des mystères que je ne faisais qu'entrevoir, n'avaient-ils pas des renseignements assez formels, puisqu'ils étaient instruits de l'attachement de Drewett pour Lucie?

Je n'essaierai pas de répéter tous les *cancans* de mes passagers, les suppositions qu'ils se permirent, les questions qu'ils m'adressèrent. Lady Montagu et Horace Walpole ont écrit de puérils bavardages; mais ils ont su les assaisonner de l'esprit dont s'entoure la médisance dans les grandes villes, telles que Londres et Paris : tandis que ceux que j'étais condamné à écouter tenaient des propos vulgaires et impertinents. Semblables à certains journalistes, qui s'imaginent que le ciel et la terre ont été créés exprès pour fournir matière aux *faits divers;* ils paraissaient croire que toutes les personnes de leur connaissance n'existaient que pour alimenter leurs conversations.

Le temps fut beau pendant les premiers jours de notre traversée, mais il changea tout à coup; il y eut des sautes de vent qui nous forcèrent à diminuer de voiles. Ces caprices du temps se terminèrent par une effroyable tempête, telle que je n'en avais pas encore vu.

C'est une grande erreur de croire que les plus gros temps arrivent en automne, au printemps et dans les mois d'hiver. La plus grande partie des coups de vent dont j'ai souffert ont eu lieu en été, c'est la saison des ouragans; et en dehors des tropiques, je crois que c'est aussi l'époque des grains A la vérité ces grains ne reparaissent pas périodiquement, une série d'années se passe souvent sans tempêtes; mais quand elles reviennent dans nos mers, on doit les attendre en juillet, août et septembre.

Dans la présente occasion, il venta frais du sud-ouest pendant plusieurs heures; ce qui donna à notre marche une vitesse de onze nœuds à l'heure. On cargua les voiles, et cette manœuvre, jointe au soulèvement des flots, ralentit peut-être notre course; cependant nous avions dû faire cent milles dans les dix premières heures. Le ciel était pur, sans nuages, le soleil brillant, la température favorable. Il n'y avait rien de désagréable à sentir les rapides courants d'air qui tourbillonnaient autour de nous. Au coucher du soleil, l'horizon avait un aspect qui me sembla de sinistre augure. On prit des ris aux trois huniers, à la basse voile d'artimon et au petit foc; ce qui formait une faible voilure pour un navire qui avait le vent presque au-dessus de sa dunette. A neuf heures on prit deux seconds ris, à dix heures on ferla les voiles de hune et d'artimon; je rentrai ensuite dans ma cabine, pensant que le vaisseau était en sûreté, et je me contentai d'ordonner au lieutenant de diminuer de voiles si *l'Aurore* fatiguait ou si les mâts étaient exposés. On ne me réveilla qu'au point du jour, et Talcott me dit en me posant la main sur l'épaule :

— Vous ferez bien de vous lever, capitaine Wallingford, car nous avons grand besoin de vos conseils.

Quand je montai sur le pont, le navire naviguait avec la basse voile d'artimon et la grande hune au bas ris; voilure qu'il pouvait porter longtemps en courant au large, mais qui pourtant était encore trop forte pour nous. J'ordonnai immédiatement de rentrer la voile de hune.

Malgré le peu de voile que nous présentions au vent, nous éprouvâmes encore des secousses qui ébranlèrent toute la quille. Aussitôt que l'on eut assez molli les points pour donner du jeu à la toile, ce fut par miracle que nous parvînmes à sauver le mât et à rouler la voile sans être obligés de la couper sur la vergue. Par bonheur la brise était constante, et la journée était aussi claire et aussi brillante que celle qui l'avait précédée.

Les gabiers firent plusieurs tentatives pour héler le pont; mais le bruit du vent dominait leur faible voix. Talcott monta lui-même sur la vergue, et je le vis gesticuler pour m'indiquer qu'il y avait quelque chose à l'avant. Les lames étaient si élevées, qu'il n'était pas facile de regarder à l'horizon; mais, en montant dans les agrès de l'artimon, je distinguai les mâts d'un bâtiment à l'est de nous, et directement sur notre passage. Il naviguait à sec, tout en faisant de terribles embardées. Parfois, il s'écartait à tribord, de manière à faire craindre qu'il fît chapelle; puis, s'élançant à bâbord, il dirigeait sur nous les vergues de ses trois mâts. Je ne pus apercevoir sa quille qu'une seule fois, dans un moment où il s'éleva sur une lame en même temps que *l'Aurore*. Les deux bâtiments me parurent d'une grandeur à peu près égale, et il était évident qu'ils se rapprochaient rapidement.

L'Aurore gouvernait admirablement, et c'était un grand avantage dans la circonstance; il suffisait d'un seul timonier pour la diriger. Il n'en était pas de même du bâtiment étranger, qui avait rentré toutes ses voiles. Talcott et les gabiers n'étaient pas encore descendus, quand je m'aperçus que nous ferions bien d'imiter la prudence de l'étranger.

Il est impossible de se maintenir dans une ligne droite en courant vent arrière sur une grosse mer. Les vagues, dans leurs bonds précipités, tantôt franchissent le navire, tantôt semblent s'arrêter brusquement comme pour lui permettre de les surmonter. Dans le cas où le bâtiment est soulevé à l'arrière par un torrent d'eau tumultueuse, la barre perd une partie de son pouvoir, et l'on dirait que la poupe va prendre la place des bossoirs. Il arrive au meilleur navire de dériver obliquement devant les lames, et il en résulte toujours des dangers et de l'embarras pour les marins. Le mérite de *l'Aurore* était d'obéir promptement et de subir, malgré l'empire des lames, l'influence du gouvernail.

L'Aurore avait conservé son petit foc, morceau triangulaire de forte toile, qui, montant de l'extrémité du beaupré vers la hune d'artimon, empêchait le navire de se coiffer, ou de refouler les vagues de manière qu'elles balayassent le pont. On comprendra que c'est un des plus grands dangers qu'on puisse courir par un gros temps; quand la batterie est mise à l'eau, ou quand le vaisseau reçoit le vent par le travers, l'inondation du pont est également à craindre. D'autres périls proviennent de l'impétuosité des lames, qui, plus promptes dans leur élan que le navire chassé par la tempête, se brisent contre la hanche ou la poupe, et versent leurs masses liquides sur le pont.

C'est à l'un de ces accidents que j'attribue la perte du bateau à vapeur *le Président*. Sauf les risques de l'incendie, les steamers bien construits offrent plus de garanties de sûreté que les navires ordinaires. Ils sont en état de lutter contre les rafales; mais, par une conséquence de leur construction, leurs forces se perdent à mesure que le danger augmente. Dans un très-gros temps, on ne peut forcer la vapeur; puisqu'une roue est presque hors de l'eau, tandis que l'autre est submergée. En outre, la grande longueur de ces bâtiments les expose au danger d'embarquer des lames, à l'entre-deux des gaillards, pendant qu'ils courent vent arrière. Il leur est encore difficile, par suite de leur construction, de se maintenir au vent, de prendre la lame debout, ou de sortir du creux des lames. A la vérité, ces observations ne s'appliquent qu'aux bateaux à vapeur qui portent des roues extérieures suivant le vieux système. La vis d'Erricson et les roues sous-marines de Hunter font, selon moi, des steamers les plus sûrs bâtiments du monde.

L'Aurore fut plusieurs fois envahie par les flots, et, comme tout autre objet flottant, elle embardait; ou plutôt son arrière virait précipitamment, comme s'il eût voulu prendre l'avance sur la proue. Le petit foc, dans les mouvements du navire, retentissait comme la détonation d'une petite pièce d'artillerie. La voile d'artimon demeurait immobile tant que nous restions dans l'entre-deux des lames; puis elle se détendait avec un bruit que l'on pouvait comparer à celui de plusieurs couvertures dans lesquelles on aurait berné plusieurs Sanchos Panças. Néanmoins la toile et les apparaux soutenaient merveilleusement les chocs les plus violents; mais, au moment où Talcott descendit, le foc fut éventé avec un fracas terrible, et arraché de la ralingue, comme si elle eût été coupée avec les ciseaux. La voile tournoya à la dérive, et alla tomber dans l'eau à un quart de mille de distance. J'appréhendai un pareil accident pour la voile d'artimon.

— Il faut rentrer cette voile, monsieur Talcott, lui dis-je, ou nous

risquons de la perdre. Le bâtiment que nous avons en vue navigue à mâts et à cordes, et il est bon de suivre son exemple. Si je ne voulais profiter du vent, il serait peut-être plus prudent de mettre en panne. En attendant mettez du monde aux cargue-fonds et aux cargue-points des basses voiles.

Nous avions conservé trop longtemps notre voilure, et il devenait urgent de la modérer. Le premier lieutenant se plaça au palan, et le second à l'écoute; je me chargeai moi-même de serrer l'artimon. J'attendis, pour donner des ordres, que le navire fût enseveli entre deux montagnes d'eau, et que la voile tombât le long du mât. Tous nos matelots halèrent avec énergie; et nous étions parvenus à guinder les points, quand *l'Aurore* sortit brusquement de sa cavité. La toile, qui faisait bosse, fut soumise à toute la violence de la tempête, et déchirée en lanières comme une toile d'araignée. Les morceaux qui restèrent attachés à la vergue, les apparaux et poulies ballottèrent de manière à menacer de mort ceux qui tenteraient de s'en approcher. Il était essentiel de s'en débarrasser. Dans cette intention, Talcott s'était décidé à monter sur la vergue, quand Nabuchodonosor sauta dans les agrès[1], sans en avoir reçu l'ordre. Il fut bientôt hors de la portée de la voix, et parvint, au péril de sa vie, à détacher tous les débris qui tenaient encore aux mâts, excepté la ralingue de têtière.

Aussitôt que le navire fut à sec, au prix du sacrifice de deux de ses voiles, j'eus le loisir de regarder l'autre bâtiment. Il était à un demi-mille à notre avant; il embardait avec furie, et les bras de ses basses vergues trempaient dans la mer. En nous approchant, je le reconnus pour un navire anglais des grandes Indes. Il paraissait profondément chargé : tantôt sa quille semblait prête à s'engouffrer dans les vagues, tantôt le cuivre qui le garnissait étincelait aux rayons du soleil.

Depuis que *l'Aurore* avait perdu sa voilure elle ne marchait plus aussi vite, et, quoiqu'elle fendît les flots plus rapidement que le bâtiment étranger, il lui fallut encore une heure pour en approcher à la distance d'une encâblure. Nous pûmes voir comment les éléments irrités se jouent d'une masse solide de bois et de fer. Il y avait des moments où nous distinguions à moitié la quille du navire étranger, qui montait sur la crête d'une vague écumante, comme s'il se fût élancé hors des eaux. Puis il disparaissait jusqu'aux hunes dans les sombres abîmes.

Lorsque les deux navires descendaient ensemble, ils se perdaient réciproquement de vue. Nous venions de nous plonger dans une de ces vallées de l'Océan, lorsqu'à notre vive terreur nous vîmes le navire anglais embarder directement par notre travers, et à cinquante brasses de distance. Deux voitures traînées au hasard sur une grande route par leurs coursiers emportés, n'auraient pas présenté un spectacle aussi effrayant que celui que nous avions devant les yeux.

L'Aurore plongeait de devant avec tant de force qu'elle se fût brisée en pièces si elle eût rencontré de la résistance. Quant au bâtiment anglais, il offrait sa batterie aux lames et s'écartait, vent arrière, à bâbord. C'était de ce côté que j'avais eu l'intention de gouverner; mais le voyant si désordonné dans ses mouvements, je pensai qu'il valait mieux prendre la direction opposée. Je criai : — Bâbord la barre! Mais au moment où *l'Aurore* obéissait à l'impulsion qu'on lui avait communiquée, l'autre navire s'éloigna, à tribord, dans le même sens que nous. Je m'écriai : — Tribord tout! Et bien m'en prit; car une minute plus tard nous tombions droit sur l'anglais. Nous passâmes à cent pieds l'un de l'autre; et si nous n'avions été éloignés par le roulis, nos vergues se seraient entremêlées. A l'instant où nous nous séparions, un cri de Talcott m'attira sur le couronnement; j'aperçus sur le navire anglais un homme qui agitait son chapeau, et je reconnus le visage empourpré de l'honnête Moïse Marbre.

CHAPITRE XXVI.

Quand le dernier signal, ébranlant l'univers,
Du dernier jugement nous dira la venue;
Quand les morts sortiront de la terre et des mers
Pour être passés en revue;
Lorsque le pécheur désolé
Verra son malheur sans remède,
Et que le juste même aura le cœur troublé,
Pauvre Tom, Dieu te soit en aide!

BREINARD.

Les deux navires, empressés de s'éviter, couraient dans le creux des lames. Le capitaine anglais et moi nous eûmes simultanément la même idée. L'un mit la barre tout à bâbord, l'autre tout à tribord; et nous vînmes tous deux au vent en courant des bordées contraires. Au lieu de fuir devant le vent, le navire anglais déploya son foc d'artimon. *L'Aurore* continua à naviguer à sec; puis je fis placer un foc de rechange. Nous embarquions peu d'eau; et, quand nos bossoirs rencontraient quelques lames plus qu'ordinaires, elles s'éloignaient sous le vent aussi vite qu'elles étaient venues du côté du vent. Vers la fin du jour la tempête se calma et la mer fut moins houleuse.

Si nous avions été seuls, je n'aurais pas hésité à déployer les voiles, et à poursuivre ma course; mais j'avais un vif désir de héler le bâtiment anglais, et de communiquer avec M. Marbre. En comptant Talcott, Nabuchodonosor, le maître d'hôtel, six matelots de l'avant, et moi, nous étions dix à bord qui connaissions Moïse Marbre, et nous n'avions aucun doute sur son identité. Je résolus donc de suivre le navire anglais pour me mettre en rapport avec mon ancien ami. Je l'aimais malgré ses bizarreries; je lui devais beaucoup, car il avait largement contribué à mon éducation maritime. Puis nous avions si longtemps voyagé ensemble, que sa carrière me semblait avoir une intime connexion avec la mienne.

Je craignis un instant que l'anglais se proposât de passer toute la nuit à la même place; mais, une heure avant le coucher du soleil, j'eus le plaisir de le voir déployer sa misaine, et déborder. J'avais viré deux heures auparavant pour mettre le cap de *l'Aurore* dans la même direction, et nous le suivîmes à mâts et à cordes. Le matin, les deux navires marchaient de conserve par une brise modérée du nord. J'accostai le bâtiment anglais et je le hélai à la manière accoutumée.

— Quel est ce navire?

— *Le Dundee*, capitaine Robert Ferguson. Quel est ce navire?

— *L'Aurore*, capitaine Miles Wallingford. D'où venez-vous?

— De Rio-Janeiro, en charge pour Londres. D'où venez-vous?

— De New-York, en charge pour Bordeaux. Nous avons été rudement secoués.

— C'est vrai; mais votre navire s'est bien comporté.

— J'ai lieu d'en être satisfait. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas à bord un Américain du nom de M. Marbre? Nous avons cru hier le voir sur votre couronnement, et nous vous avons suivis pour vous demander de ses nouvelles.

— Oui, oui, répondit le capitaine en faisant un signe de main, vous allez recevoir sa visite tout à l'heure. Il est occupé à arrimer son bagage, et compte sans doute vous demander passage pour retourner à New-York.

A ces mots, M. Marbre parut sur le pont et nous salua de nouveau avec son chapeau. Les deux navires mirent en panne, et Talcott se rendit dans notre canot à bord du *Dundee*. On fit échange de nouvelles et de journaux, et vingt minutes après je serrais la main de mon vieil ami. Il parut aussi surpris qu'enchanté de retrouver tant d'anciennes connaissances, et, sans prononcer d'abord une seule parole, il distribua à droite et à gauche d'affectueuses poignées de main. Je fis placer son coffre dans la cabine, puis j'allai m'asseoir à côté de lui, sur les cages à poules, dans l'intention d'apprendre ses aventures aussitôt qu'il serait disposé à me les raconter; mais il n'était pas facile d'éviter la curiosité importune de mes passagers. Ils avaient eu la langue enchaînée pendant la bourrasque, et j'avais joui d'une trêve momentanée; mais aussitôt que le vent s'était calmé, ils avaient repris le cours de leurs bavardages. La manière étrange dont M. Marbre était venu à bord leur faisait pressentir une histoire mystérieuse. Aussi s'étaient-ils placés en embuscade pour guetter nos paroles au passage. Je savais qu'il serait inutile de changer de place sur le pont, car ils n'auraient pas manqué de me suivre; si nous avions pu leur dérober une partie de notre conversation, leur imagination féconde aurait facilement comblé les lacunes. En conséquence, je priai M. Marbre et Talcott de m'accompagner; et je les conduisis dans la grande hune. Nous nous y assîmes commodément; les jambes pendantes sur le listeau. Grâce au ciel, ni Sarah ni Jane ne pouvaient nous suivre là!

— Que le diable les emporte! m'écriai-je, car il y avait de quoi faire jurer des gens beaucoup plus scrupuleux que moi; mais enfin nous avons mis entre eux et nous les agrès du grand mât, et je ne présume pas qu'ils se hasardent dans les hunes pour entendre ce que nous dirons.

— En tout cas, dit Talcott en riant, nous avons, pour battre en retraite, les barres traversières et la vergue de perroquet.

M. Marbre nous interrogeait des yeux, mais il eut bientôt deviné le sens de nos paroles.

— Je comprends, dit-il avec un signe d'adhésion, ces trois individus ont six paires d'oreilles; n'est-ce pas cela, Miles?

— Précisément; mais vous pourriez ajouter qu'ils ont encore à leur service quarante langues douées de grandes facultés d'élocution.

— Quarante langues! c'est beaucoup; quand on en possède tant, on aurait besoin de lest. Enfin, nous leur avons échappé, et ils sont réduits aux conjectures.

— Qu'ils ne s'épargneront pas, soyez-en sûr, repartit Talcott, ils

ne parviennent à discuter si longuement sur le prochain qu'en tirant de leur propre fonds la moitié de ce qu'ils racontent.

— Ma foi! qu'ils aillent... à Bordeaux, repris-je; nous avons hâte, mon cher Marbre, de savoir ce qui vous est arrivé. Vous avez en nous des amis dévoués, dont chacun est disposé à tout faire pour vous.

— Je vous remercie de toute mon âme, mes chers amis, dit l'honnête marin en s'essuyant les yeux avec le dos de sa main. Je crois sans peine à vos bonnes dispositions, et je vous sais gré de m'avoir mené en haut du mât; car je n'aurais pas voulu que ces harpies de terre vissent un homme de mon âge, qui navigue depuis quarante ans, donner de l'huile comme une vieille baleine. Vous voulez donc que je vous montre mon livre de loch?

— Oui, s'il vous plaît, sans en omettre un seul feuillet, et comme si vous aviez à le déployer devant une compagnie d'assurances.

— C'est beaucoup dire : car la plupart de ces assureurs sont des coquins fieffés, dont on a peine à tirer ce qu'ils doivent légitimement; il est vrai qu'il y en a qui sont honnêtes de la tête aux pieds, qui ont pitié du pauvre naufragé, et lui ouvrent leur bourse avant qu'il ait ouvert la bouche.

— D'accord; mais votre histoire, mon vieil ami!

— J'y arrive, je vais satisfaire votre curiosité sans rien dissimuler de mon entêtement et de ma folie. Vous m'avez sans doute, mes enfants, cherché en mettant à la voile?

— Oui, et nous avons pensé que, las de votre expérience à peine commencée, vous étiez parti avant nous.

— Vos conjectures étaient incomplètes. Quand vous fûtes à bord, je me mis à *généraliser* sur ma situation, et je me dis : Moïse Marbre, ils ne consentiront jamais à faire voile sans vous, et à vous laisser seul dans cette île, à l'instar de Robinson Crusoé. Il faut vous tenir caché jusqu'à ce que *la Crise* mette à la voile... Qu'est-elle devenue, cette pauvre *Crise?* vous ne m'en dites rien.

— Elle était en charge pour Londres quand j'ai quitté New-York, et elle allait recommencer son précédent voyage.

— Et les armateurs vous en ont refusé le commandement, Miles; ils ont allégué votre jeunesse, malgré tout ce que vous aviez fait pour eux?

— Non, ils ont tenté de me retenir; mais j'ai préféré commander un bâtiment à moi. *L'Aurore* est ma propriété, mon cher monsieur Marbre.

— Tant mieux! il y aura du moins un honnête homme parmi les propriétaires de navires. Et comment va votre bâtiment? avez-vous été inquiété par les pirates?

Je vis qu'il était inutile d'essayer d'obtenir un récit de M. Marbre avant de lui avoir appris les destinées de *la Crise*, et je les lui racontai succinctement.

— Mais, dit-il, qu'est devenu ce farceur de schooner que le capitaine français nous avait abandonné par charité?

— *La Pretty-Poll!* elle est rentrée au port, a été vendue, et fait actuellement le commerce des Antilles. Il y a maintenant entre les mains des armateurs un *boni* très-raisonnable, et votre paye, avec votre part de prise, vous constitue une somme de quatorze cents dollars.

Il n'est pas dans la nature qu'un homme soit fâché d'avoir de l'argent. Je vis à l'expression des yeux de M. Marbre que ladite somme, si considérable pour lui, le rattachait au monde et diminuait ses chagrins. Il me regarda fixement pendant une minute, et me dit avec l'accent du regret :

— Miles, si j'avais une mère, cet argent la mettrait dans l'aisance pour le reste de ses jours. Par un étrange caprice du sort, celui qui n'a pas de mère a de l'argent, et celui qui a une mère est sans ressources.

J'attendis que M. Marbre se fût remis de son émotion, et je le pressai de poursuivre.

— Je vous disais donc, reprit-il, que, resté seul dans ma hutte, j'avais *généralisé* sur ma situation. Je conclus de mes réflexions qu'on m'enlèverait de force si l'on me retrouvait le lendemain. Je démarrai la chaloupe, franchis l'écueil, et gouvernai au vent jusqu'à la pointe du jour; j'avais alors perdu la terre de vue, mais j'apercevais encore les perroquets du navire. Je retournai à l'île aussitôt qu'ils eurent disparu, je rentrai quand vous sortiez; et je repris possession de mes domaines, où il n'y avait plus personne pour s'opposer à ma volonté et pour contrarier ma fantaisie.

— Fantaisie est le mot; la raison n'était assurément pour rien dans votre projet, dont vous n'avez pas tardé à reconnaître les funestes conséquences.

— Je n'ai point tardé, Miles, à reconnaître que, si je n'avais ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, j'avais une patrie et des amis. Ce morceau de marbre funéraire sur lequel j'ai été trouvé m'est devenu aussi cher que le berceau doré d'un fils de roi. J'ai songé à vous, à mes autres compagnons, et je vous ai désirés comme une mère désire ses enfants.

— Pauvre homme! votre solitude était terrible. La volaille et les cochons ne vous ont-ils pas procuré quelques distractions?

— Ils m'ont occupé pendant quelques jours, mais bientôt je me suis aperçu que ce n'était pas une société suffisante pour un homme; j'avais en outre celle du diable, qui semblait se complaire à me remettre devant les yeux mes fautes passées. Par bonheur, vous aviez mis en parfait état la chaloupe française; j'y plaçai des barils d'eau douce; je tuai un porc, que je salai; j'embarquai du biscuit, et je quittai l'île Marbre deux mois après le départ de *la Crise*.

— Je vois d'ici, mon vieux camarade, que votre voyage n'a pas été moins triste que votre existence à terre.

— Vous vous trompez! je ne suis jamais seul en mer; on y a trop à faire; les manœuvres vous occupent, et puis on a le port en perspective; mais, en *généralisant* nuit et jour sans résultat, sans espoir d'atteindre un but, on court grand risque de perdre la tête. Oui, mes amis, je l'avoue, dans mon île déserte j'aurais infailliblement doublé le cap de la Folie; j'ai préféré m'éloigner.

— Mais vous étiez à douze ou quinze cents milles de toute île habitée, et c'est une distance qu'il est assez difficile de parcourir en pleine mer.

— Bah! qu'est-ce que cela quand on a des provisions et de l'eau? J'évitai les sauvages qui se trouvaient sous le vent. Je naviguais le jour; le soir, je mettais en panne en prenant des ris à la grande voile. Et de cette manière, pendant sept semaines, je courus d'île en île sur l'océan Pacifique.

— Et où avez-vous débarqué?

— Miles, j'ai rencontré un navire de Manille en charge pour Valparaiso; là, j'ai trouvé un Espagnol qui se proposait de passer les Andes : vous savez, ces grandes montagnes couvertes de neige qu'on aperçoit dans l'intérieur des terres quand on longe les côtes de l'Amérique du Sud?

— Je m'en souviens; elles sont trop évidentes pour qu'on n'en soit pas frappé.

— Eh bien! ce sont les Andes. Vous savez encore que les marins sont mal à l'aise sur les routes les plus plates et les mieux frayées, parce qu'ils sont obligés de monter et de descendre à chaque instant. Pour vous faire une idée des Andes, supposez que toutes les vagues soulevées par la dernière tempête sont amoncelées les unes sur les autres; ce ne sera qu'une galette comparativement aux Andes! la nature paraît avoir fait des efforts inouïs pour les élever, et pourtant à quoi servent-elles? De pareilles montagnes pourraient être utiles si elles séparaient la France de l'Angleterre; mais au pied de celles-ci on trouve d'un côté des Espagnols et des Portugais, et de l'autre des Portugais et des Espagnols. Quoi qu'il en soit, nous les franchîmes, et j'arrivai à Buenos-Ayres, d'où je passai à Rio sur un chasse-marée. C'est là que j'ai rencontré *le Dundee*, en charge pour Londres. Le capitaine m'a passablement traité; je m'étais donné comme un naufragé, car les ermites ne sont guère estimés parmi les protestants. Ils sont, au contraire, en odeur de sainteté chez les catholiques. Il m'est arrivé de conter à une aubergiste espagnole que j'étais une espèce d'anachorète, et j'ai cru un instant qu'elle allait tomber à genoux pour m'adorer.

Ici finit l'histoire de M. Moïse Marbre et de sa colonie, où il ne restait plus désormais que des poules et des cochons. Après avoir terminé son récit, M. Marbre m'accabla de questions sur les Merton, sur Clawbonny, Rupert; et même Nabuchodonosor, qui fut mandé à la hune pour présenter ses hommages à l'ex-premier lieutenant de *la Crise*. En somme, M. Marbre témoigna une vive satisfaction de se retrouver parmi nous; et à plusieurs reprises ses yeux se remplirent de larmes. Il fut convenu qu'il commanderait un quart, et qu'il ne remplirait point de fonctions obligatoires.

Quand nous descendîmes, je le présentai à mes passagers; et dans le courant de la journée M. Brigham ne manqua pas de le questionner.

— Vous êtes arrivé au but à l'improviste, capitaine Marbre! dit M. Brigham.

— Moi, près du but! il y a plus d'un mois que j'attendais *l'Aurore* à la place où je l'ai trouvée.

— Voilà qui est étrange! je ne comprends pas comment vous avez pu prévoir le passage de notre bâtiment.

— Savez-vous la trigonométrie sphérique?

— Je ne suis pas très-versé dans cette science; j'ai étudié les mathématiques, mais sans y faire de grands progrès.

— En ce cas, il serait inutile de chercher à vous faire comprendre la chose. Si vous aviez su la trigonométrie sphérique, je vous aurais donné les explications les plus satisfaisantes.

— Vous connaissez depuis longtemps le capitaine Wallingford?

— Mais oui, répondit sèchement M. Moïse Marbre.

Le ton de mon vieil ami déconcerta M. Brigham, qui cessa de lui adresser des questions; il interrogea Nabuchodonosor, mais le nègre avait reçu ses instructions et se tint sur la réserve.

J'arrivai à Bordeaux, où je me séparai avec joie de mes passagers. Malgré le peu de temps que j avais passé avec eux, leurs commérages eurent une funeste influence sur mon bonheur futur. L'effet de la médisance est trop souvent favorisé par la crédulité des hommes, qui ajoutent foi à des propos sans fondement et inspirés par les plus méprisables inclinations.

J'avais l'intention de retourner immédiatement à New-York, mais l'on m'offrit de transporter des vins et des eaux-de-vie à Cronstadt en Russie; et, dès que j'eus accepté, *l'Aurore* mit à la voile vers la fin d'août. Je trouvai à Cronstadt un navire américain, *l'Hypérion*, dont le capitaine et le premier lieutenant étaient morts de la petite vérole. Le consul des Etats-Unis voulut confier à M. Marbre le soin de reconduire ce navire à New-York; mais mon vieil ami s'y refusa opiniâtrément, et ce fut Talcott qui obtint ce poste de confiance. Je me séparai avec regret de mon premier lieutenant, pour lequel j'avais conçu une vive amitié. Je n'en entendis plus parler; les tempêtes de l'équinoxe furent terribles cette année, et *l'Hypérion* partagea sans doute le sort d'un grand nombre de navires qui se perdirent corps et biens.

M. Marbre remplaça Talcott et devint mon premier lieutenant, comme j'avais été le sien. Je pris du fret pour Odessa au compte du gouvernement russe; mais la Sublime Porte me refusa l'entrée des Dardanelles, et je fus obligé de laisser ma cargaison à Malte. De là je me rendis à Livourne, où j'arrivai à la fin de mars. Je profitai d'une occasion pour écrire à Grâce et à M. Hardinge, dont la tutelle avait cessé au mois d'octobre de l'année précédente; ne pouvant désigner un endroit où l'on pût m'adresser mes lettres, je ne reçus aucune nouvelle de Clawbonny pendant mon voyage. Mes amis savaient ce qui me concernait, et moi j'ignorais leurs destinées. Je ne dissimulerai point l'inquiétude que me causait mon ignorance; cependant c'était avec une sorte de satisfaction désespérée que je laissais le champ libre à M. André Drewett.

Je pris du fret à Livourne pour une maison d'Amérique, et, laissant à Marbre le soin de recevoir la cargaison, je fis une excursion en Toscane. Je visitai Pise, Lucques, Florence, et plusieurs autres villes intermédiaires. Je passai une semaine à visiter les curiosités de Florence, et qu'on juge de ma surprise quand, en me promenant dans la cathédrale, je me trouvai en face des Brigham! Ils m'accablèrent de questions : où étais-je allé, où était Talcott, où était *l'Aurore*, quand et par quel port mettrait-elle à la voile? puis ils me racontèrent leurs excursions :—Nous avons visité Paris; nous avons dîné chez le consul de France avec M. R. N. Liwingston, négociateur du traité de la Louisiane; nous avons vu Genève, le lac, le mont Blanc, le mont Cenis, Milan, Rome, le pape, Naples, le Vésuve, les temples de Pestum; et *nous voici*. Ils me parlèrent ensuite des lettres volumineuses qu'ils avaient reçues d'Amérique. La plus importante nouvelle qu'ils me donnèrent fut celle de la mort de madame Bradfort.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria Sarah; la pauvre femme est morte de son cancer. Ah! nous avions des renseignements bien positifs sur sa maladie et ses intentions. Elle a testé en faveur du jeune Hardinge, le fils de son cousin germain, et n'a rien légué à celui-ci, ni à la jeune et aimable miss Lucie. Tout le monde en est indigné.

— Ce n'est pas tout, interrompit Jane; on assure que le jeune Hardinge va épouser miss Merton, cette Anglaise qui a fait tant de bruit à New-York; son grand-père n'était-il pas comte, monsieur Brigham?

— C'était, je crois, lord Cumberland ou un autre, mais peu importe; il est certain que son père, le général Merton, la donne en mariage au jeune Hardinge, et celui-ci déclare qu'il ne donnera pas une obole à sa sœur.

— Et pourtant, dit Sarah avec emphase, les deux époux jouissent d'un revenu de seize mille dollars!

— Six mille, ma sœur! repartit Brigham, qui calculait assez bien; autrement il n'aurait jamais été à même de voyager en Italie. Madame Bradford avait six mille dollars de rente; je le tiens d'Upham, mon camarade de collége, qui a fait une étude particulière des fortunes de New-York.

— Mais êtes-vous sûr que M. Rupert soit l'unique héritier de madame Bradford? demandai-je en m'efforçant de conserver mon sang-froid.

— Je n'en doute pas le moins du monde; tout New-York en parle et plaint miss Lucie. Bien entendu que les filles à marier vont poursuivre le riche légataire comme les hirondelles poursuivent les mouches, et je parierais une paire de gants avec Sarah que nous recevrons dans trois mois la nouvelle du mariage de M. Hardinge.

Le trio loquace causa une heure durant, et me fit promettre de lui rendre visite; mais, après avoir écrit un billet d'excuse, je partis de Florence pour Livourne. Je ne croyais pas la moitié des rapports de M. Brigham; cependant il me paraissait certain que madame Bradford n'était plus, et il était possible qu'elle n'eût pas su établir une distinction entre le mérite de Lucie et celui de Rupert. Mais, en admettant que Rupert fût le possesseur de toute la fortune de la veuve, j'avais peine à le supposer capable, malgré son égoïsme, de dépouiller entièrement sa sœur. Quel changement! les Hardinge, que j'avais connus pauvres, presque dépendants des bienfaits de ma famille, étaient brusquement enrichis! Qu'allait-il résulter de cette élévation inattendue?

Je brûlais du désir de me rendre le plus tôt possible en Amérique pour savoir à quoi m'en tenir. Je craignais que M. André Drewett n'épousât Lucie, à laquelle je n'avais jamais fait part de mon amour et qui, dans sa position nouvelle, ne réserverait probablement pas sa tendresse à un marin errant sur les flots. J'étais tellement impatient de partir que je me serais décidé à mettre à la voile avec du lest, si les négociants ne s'étaient hâtés de compléter la cargaison.

J'appareillai le 15 mai 1803. En passant le détroit de Gibraltar, nous fûmes accostés par une frégate anglaise qui nous apprit la rupture de la France et de l'Angleterre. Les hostilités étaient déjà commencées, le premier consul ayant jeté le masque trois jours après notre départ; toutefois la frégate ne nous inquiéta pas.

Dans l'océan Atlantique, je pris soin d'éviter tous les navires que nous aperçûmes. Un sloop de guerre anglais nous donna la chasse à proximité de la côte d'Amérique; mais nous passâmes la barre de l'Hudson avant qu'il eût pu nous atteindre.

CHAPITRE XXVII.

Sous un visage d'ange est un cœur de démon.

HALLEECK.

Le soir même de notre arrivée à New-York, en me rendant à l'hôtel de la Cité, je rencontrai Rupert Hardinge, il marchait précipitamment; et ma vue parut lui causer de la surprise et même de l'embarras; néanmoins il m'accueillit chaleureusement. Il était en grand deuil et vêtu à la dernière mode.

— Wallingford! s'écria-t-il (c'était la première fois qu'il ne m'appelait pas par mon prénom), Wallingford! de quelles nues tombez-vous? Il avait couru tant de bruits sur vous que votre apparition est aussi surprenante que le serait celle de Bonaparte en personne. Votre navire est au port, n'est-ce pas?

— Sans doute; vous savez que je lui suis uni jusqu'à ce que la mort ou le naufrage nous sépare.

— C'est ce que j'ai souvent dit aux dames : Wallingford ne contractera jamais d'union indissoluble qu'avec un navire. Mais vous avez une mine excellente; l'air de la mer vous fait du bien.

— Je ne me plains pas de ma santé. Mais parlez-moi de votre famille! Votre père...

— Est à Clawbonny; vous connaissez son caractère : aucun changement de fortune ne peut l'empêcher de regarder son église enfumée comme une cathédrale et sa paroisse comme un diocèse. Je n'ose pas lui conseiller de renoncer à son état.

— Et vous, et le reste de la famille?

— Moi, je viens d'être reçu avocat. Mais, ajouta-t-il en me prenant le bras, de quel côté allez-vous? Si vous remontez la rue, je vais faire un tour avec vous. Il y a peu de monde en ville à cette époque de l'année; néanmoins voici l'heure où l'on rencontre dans Broadway quantité de femmes charmantes. Je vous disais donc que je faisais partie du barreau.

— Et comment se porte ma sœur? demandai-je sans m'enquérir de Lucie, dont je redoutais d'apprendre le mariage.

— Oh! Grâce... à vous dire vrai, mon cher capitaine, l'état de sa santé est inquiétant. Depuis l'automne dernier, elle est restée à Clawbonny; et, quoique je ne l'aie pas vue depuis un siècle, je crois qu'elle est toujours souffrante. Vous savez combien elle est délicate... Ah! Wallingford, plût au ciel que nos Américaines eussent la constitution robuste des Anglaises!

Je sentis un mouvement de colère que j'eus peine à réprimer; mais je réfléchis que peut-être Rupert n'avait jamais fait à Grâce de déclaration positive, et qu'avant d'être éclairé sur leurs relations il fallait m'abstenir de toute démarche inconsidérée. — Ces nouvelles m'affligent, répliquai-je après un moment de silence; Grâce a besoin des

soins les plus tendres, et, au lieu de courir les mers pour m'enrichir, j'aurais dû rester auprès d'elle et m'acquitter des devoirs d'un frère. Je ne me pardonnerai jamais ma négligence?

— Ne vous alarmez pas mal à propos, capitaine, reprit Rupert, la santé de Grâce tient à son tempérament, et l'on n'y reconnaît point les symptômes d'une maladie déterminée. Vous ne pouvez vous reprocher d'avoir cherché à gagner de l'argent; l'argent est une excellente chose, et j'espère que vos nombreux voyages ont produit leurs fruits?

— Parlez-moi de Lucie, répondis-je sans avoir égard à cette question.

— Miss Hardinge est à New-York, dans notre maison de Wall-Street. Mais, j'oubliais; vous ignorez la nouvelle?

— J'ai appris la mort de madame Bradfort en Italie, et c'est d'elle sans doute que vous êtes en deuil?

— Précisément. L'excellente femme nous a été enlevée. Elle est morte chrétiennement, mon cher Wallingford; il n'y a eu qu'une voix, dans tout le clergé de New-York, pour déclarer que sa fin avait été des plus édifiantes.

— Et vous a-t-elle institué son légataire universel? Sa fortune devait naturellement vous revenir, puisqu'elle avait appartenu à votre commune aïeule; mais Lucie a-t-elle été complétement oubliée?

Rupert parut inquiet, il se dandina de côté et d'autre comme un homme embarrassé, garda quelque temps le silence, et finit par me dire d'un ton confidentiel :

— Vous savez, Miles, que madame Bradfort, malgré ses rares qualités et sa fin édifiante, avait un caractère des plus bizarres; les femmes, et surtout les Américaines, se mettent parfois d'étranges idées en tête. Si nous avions vécu en Angleterre, j'aurais hérité légalement et sans conteste de tous les biens de madame Bradfort : d'après ce que m'a dit miss Merton, dont vous avez pu apprécier le bon sens.

— Vous qui êtes avocat, vous n'aviez pas besoin de consulter une Anglaise pour savoir la jurisprudence britannique en matière de succession.

— Oh! les lois, en Angleterre comme aux Etats-Unis, sont tellement défigurées par des commentaires, que les règles ordinaires se trouvent parfois transformées en règles exceptionnelles. Bref, madame Bradfort a fait un testament.

— Elle a vraisemblablement partagé sa fortune entre vous et Lucie?

— Pas tout à fait. C'était une femme très-singulière, très-fantasque, que ma bonne cousine, quoiqu'elle soit morte dans les plus admirables sentiments de piété. Elle a légué ses biens meubles et immeubles, ses maisons de ville et de campagne, à qui?... à ma sœur!

Ces mots furent un coup de foudre pour moi! Toutes mes espérances s'évanouissaient!...

— Et quel est l'exécuteur testamentaire? repris-je après un long intervalle.

— C'est mon père; heureusement que sa tâche n'est pas difficile, car toute la succession est parfaitement liquide. Elle se compose de maisons et magasins situés dans les plus beaux quartiers de New-York, de quelques milliers de livres placés sur l'Etat ou sur hypothèque, et se monte, en y comprenant les économies accumulées par la défunte, à sept mille livres sterling par an, franches et quittes de toutes charges.

— Et tout cela est à Lucie?

— Provisoirement, car la moitié au moins m'en reviendra. Lucie en est seulement dépositaire. Madame Bradfort se sera dit : Rupert est un bon garçon au fond; mais Rupert est jeune, il jette l'argent par les fenêtres. Je vais donc disposer de toute ma fortune en faveur de Lucie; mais quand elle aura atteint sa majorité elle lui en donnera la moitié ou même les deux tiers, en vertu des prérogatives du sexe masculin.

— Croyez-vous que telles aient été les intentions de la défunte? en avez-vous des preuves?

— Des preuves! je l'attesterais par serment, et tout tend à me confirmer dans mon opinion. Entre nous, j'ai deux mille dollars de dettes, et pourtant, comme vous le voyez, la bonne dame ne m'a pas laissé un dollar pour payer mes créanciers. Une femme aussi pieuse, qui a fini si chrétiennement, ne se serait pas conduite de la sorte à mon égard si elle n'avait eu des vues ultérieures.

— Je croyais, Rupert, que madame Bradford vous faisait une pension.

— Oui, de mille dollars par an, sans compter des gratifications supplémentaires qui montent à cinq mille dollars; mais qu'est-ce que d'aussi misérables sommes pour un jeune homme qui fréquente la haute société d'une grande ville? Les dons que la défunte m'a faits pendant sa vie me prouvent que, dans le fond de son cœur, elle me destinait sa succession, car on ne donne pas cinq mille dollars à un parent sans avoir le projet de lui en donner davantage. La fortune de madame Bradfort n'est donc entre les mains de Lucie qu'à titre de fidéicommis.

— Lucie est-elle de cet avis?

— Lucie n'est guère expansive, elle aime à surprendre ceux auxquels elle se propose de rendre service. — Rien n'était plus faux que cette appréciation du caractère de Lucie. — Par conséquent elle s'est renfermée dans le mutisme le plus absolu, en se contentant d'autoriser mon père à payer mes dettes et à me faire, par anticipation, une pension de quinze cents dollars. Maintenant, Miles, je vous ai parlé comme à un ancien ami, parce que je savais que mon père vous instruirait de l'état des choses quand vous iriez à Clawbonny; mais je vous recommande le plus profond secret. Si l'on savait que je dépends d'une sœur plus jeune que moi de huit ans, je serais la fable de la ville. Quelques intimes ont une vague idée de ma position, mais l'on pense généralement que je suis déjà en possession de la fortune et que le sort de ma sœur est entre mes mains. Ce bruit, que j'ai soin de répandre, éloigne les aventuriers qui seraient tentés de lui faire la cour par intérêt.

— Et est-il de nature à faire plaisir à un certain André Drewett? A l'époque de mon départ il rendait à Lucie des soins si assidus, que j'ai supposé qu'elle ne tarderait pas à changer de nom.

Je prononçai ces mots avec l'apparence d'une tranquillité que j'étais loin de ressentir.

— A vrai dire, Miles, répliqua Rupert, notre deuil a peut-être arrêté la réalisation des projets d'André. Vous comprenez qu'avant qu'il devienne mon beau-frère il importe que mes affaires soient arrangées, et qu'on ait bien déterminé les conditions du dépôt confié à Lucie. Au reste, je suis content d'André et lui témoigne de l'affection. Il est allié aux meilleures familles, il a des manières distinguées et une jolie petite fortune. Madame Bradfort le destinait sans doute à Lucie, car le revenu de Drewett, avec le tiers de celui de la chère défunte, équivaut juste à la totalité de ce dernier.

— Avez-vous dit à votre sœur ce que vous pensiez là-dessus? Comment reçoit-elle vos insinuations?

— Oh! à merveille!... Comme toutes les jeunes filles, elle rougit, elle prend quelquefois un air de mauvaise humeur; puis elle sourit fait la moue et s'écrie : Quelle folie!... c'est absurde. Vous m'étonnez, Rupert, etc., phrases qui n'abusent personne, pas même un pauvre nigaud de frère... Mais il faut que je vous quitte, Miles, car je dois accompagner des dames au théâtre, où le fameux acteur Cooper joue le rôle d'Othello.

— Encore un mot, Rupert : que deviennent les Merton?

— Les Merton, ils se sont fixés à New-York; le colonel, ayant trouvé le climat favorable, a obtenu une place qui le retient parmi nous. New-York ne peut plus se passer des Merton!

— Ah! ah! mon vieil ami le major a obtenu de l'avancement; ne l'avez-vous pas appelé le colonel?

— On lui donne plus souvent le titre de général; vous étiez dans l'erreur, Miles, quand vous pensiez qu'il était simplement major, tout le monde ici l'appelle le colonel ou le général.

— Je souhaite pour lui qu'il ait droit à ces qualifications. Adieu, Rupert, je ne vous trahirai pas; parlez de moi à Lucie, dites-lui que je désire la voir heureuse dans sa nouvelle position, et que je tâcherai de lui rendre visite avant de mettre à la voile.

Nous nous séparâmes; Rupert se dirigea à grands pas vers le théâtre, et je continuai lentement mon chemin sans direction arrêtée. J'avais envoyé Nabuchodonosor demander des nouvelles du *Wallingford;* il m'avait appris que le sloop sortirait du bassin au lever du soleil, et mon intention était de me rendre immédiatement à Clawbonny. Car, sans attacher une grande importance aux paroles de Rupert, j'avais besoin d'être rassuré sur l'état de ma sœur. En rôdant dans les rues je me trouvai à la porte du théâtre, et j'eus envie de savoir quels étaient les gens que Rupert accompagnait.

J'entrai; la salle était comble, malgré la saison. Le nom de Cooper, l'acteur en vogue, suffisait alors pour obtenir la foule, quoique quelques amateurs lui préférassent Fennel. La majorité accordait la palme à Cooper, et à juste raison; car rarement le public se trompe dans les choses de sentiment. Les *réclames* peuvent momentanément abuser le bon sens général; mais la nature reprend bientôt son empire, et ceux qui se sont adressés au cœur humain restent maîtres de la sympathie des hommes. En religion, le masque de l'hypocrisie sert souvent à conquérir une popularité usurpée; en politique, le dévouement des patriotes n'est souvent qu'une magnifique mystification qu'ils emploient pour parvenir; dans la vie sociale, des sourires menteurs, d'insignifiantes courbettes, des poignées de main perfides concilient à des intrigants une bienveillance peu méritée; mais le poëte, l'acteur, tous ceux qui parlent aux passions, à l'âme, à l'imagition, n'arrivent jamais à captiver les suffrages de tous sans avoir un mérite réel, développé par l'étude et perfectionné par l'art.

J'ai dit que la salle était comble; cependant je trouvai place sur le second rang d'une loge, d'où, en plongeant mes regards au-dessous de

moi, j'aperçus bientôt la frisure de Rupert. Il était à côté d'Emilie Merton et du major promu récemment au grade de colonel, ou de général, par la bonne volonté de mes chers compatriotes, si enclins à transformer en comtes, en capitaines et en phénomènes, des individus qui font une triste figure dans leur propre patrie.

Auprès du major il me sembla reconnaître Lucie, et il me suffit de l'apercevoir confusément pour éprouver une agitation sérieuse. Il y avait deux places vacantes, mais le dérangement qui eut lieu dans la loge m'annonça bientôt qu'elles étaient occupées. Tout le monde se leva. André Drewett présenta la main à une dame âgée, que je sus plus tard être sa mère, et, après l'avoir aidée à se placer, il s'arrangea pour se substituer au major à côté de Lucie. Il n'y avait rien que de très-naturel dans sa conduite, cependant elle me causa une douleur inexprimable.



Madame Bradford la vieille parente à héritage.

Sans faire attention à la pièce, je passai une heure à réfléchir, à me rappeler les jours de mon enfance, le soir de mon premier départ, mon retour, l'incident du bracelet et tant de circonstances où Lucie m'avait témoigné un tendre intérêt. M'étais-je abusé? Cet intérêt n'était-il dû qu'à sa sensibilité naturelle, qu'à son caractère ouvert, qu'à l'habitude enfin? Un fait que jétais bien, malgré moi, forcé de reconnaître, c'était la distance qui me séparait maintenant de Lucie. Tant que j'avais été riche relativement à elle, j'aurais pu l'épouser sans que le monde remarquât la faible différence de nos positions; mais aujourd'hui Lucie avait le double de mes biens : elle possédait une fortune, et j'étais seulement dans l'aisance! En outre, un marin comme moi, absent par nécessité, à part les avantages d'une éducation passable, était dans une condition défavorable pour réussir auprès d'une femme. Je ne jouissais pas des priviléges des oisifs de la ville, des avocats sans causes, qui, après deux heures d'étude, pouvaient passer la journée à la promenade, ou des hommes de loisir tels que Drewett. Plus je méditais, plus je devenais humble, plus la chance me semblait contraire.

Dans mon abattement, je voulus quitter le théâtre; mais je sentis un serrement de cœur à l'idée de partir sans avoir contemplé les traits de Lucie. Je me décidai donc à passer au parterre, à rassasier mes yeux de la vue de la femme à laquelle j'avais voué un amour durable; puis à m'éloigner, à fuir Lucie, à l'éviter avec soin, afin de me délivrer des tourments qui m'obsédaient depuis la mort de madame Bradfort. Avant cette époque, j'avais compté, je l'avoue, sur la différence de nos positions respectives; non pas que Lucie fût capable de prendre en considération des avantages pécuniaires, mais parce que la bonne ville de New-York, en 1803, était *tant soit peu* vouée au culte du veau d'or. La fille d'un pauvre vicaire de campagne ne pouvait, malgré ses charmes, captiver un grand nombre d'admirateurs; mais il n'en était plus de même depuis que les dispositions testamentaires de sa cousine l'avaient entourée d'une éclatante auréole.

Installé au parterre, je promenais mes yeux sur la loge. Le major et madame Drewett s'entretenaient ensemble. Celle-ci, comme la plupart des douairières, faisait *parade* de ses grâces, et avait je ne sais quoi de militaire, qu'elle avait conservé de la révolution américaine. Le major avait bonne mine, et l'on voyait, à son air d'assurance, qu'il était beaucoup plus considéré à New-York qu'à Londres, et qu'il subissait l'influence de son élévation. Pendant les entr'actes, les principaux personnages placés aux loges de face échangeaient des signes avec l'officier anglais; c'était une preuve qu'il était admis dans le grand monde, et que quiconque ne le connaissait pas se déclarait par cela même inconnu.

Emilie avait l'air d'être heureuse, et souriait aux galanteries de Rupert. Le major et sa fille, au milieu du monde, n'étaient plus les mêmes que dans les parages solitaires de l'océan Pacifique, mais n'était-ce pas tout simple; et moi, simple spectateur au parterre du théâtre du Parc, ressemblais-je au commandant de *la Crise?* J'ose affirmer que miss Merton avait presque oublié l'existence d'un nommé Miles Wallingford, quoique peut-être elle se rappelât de temps en temps les perles magnifiques qui devaient orner le cou de sa femme si jamais il en avait une.

Mais j'oublie trop longtemps ma bien-aimée! Elle brillait là de toutes ses grâces virginales; sa beauté s'était développée, ses yeux rayonnaient; sa rougeur était expressive; ses sourires avaient conservé leur douceur, ses mouvements leur grâce et leur naturel. La simplicité de son costume de demi-deuil rehaussait ses charmes, auxquels il suffisait d'une toilette de bon goût pour briller dans tout leur éclat. Après l'avoir regardée pendant quelque temps, je versai des larmes involontaires en songeant qu'il fallait renoncer à notre ancienne intimité et que chaque jour nous rendrait plus étrangers l'un à l'autre; je parvins à dissimuler mon émotion à mes voisins, et jusqu'à la chute du rideau je restai immobile, cloué à ma place, sans pouvoir détourner les yeux



— Dieu soit loué! dit Grâce, vous m'êtes donc rendu! J'avais peur que vous n'arrivassiez trop tard.

Les attentions et les prévenances dont Lucie était l'objet étaient un résultat naturel de son changement de fortune. Toutes les dames lui souriaient; les jeunes gens rôdaient dans les couloirs autour de sa loge, ou venaient lui présenter leurs compliments. L'air satisfait d'André Drewett semblait dire : — Les hommages que vous rendez à cette jeune dame s'adressent indirectement à moi. Cependant ma jalouse surveillance ne put constater dans le maintien de Lucie la plus légère

altération; c'était toujours la bonne, la simple et naïve jeune fille d'autrefois.

Les regards attachés sur sa loge, je m'aperçus à peine que les bancs se dégarnissaient autour de moi ; et je restais presque isolé dans le parterre, quand un cri de Lucie accéléra les battements de mon cœur. Elle m'avait vu, elle me regardait, elle me souriait en rougissant, et toute son attitude me prouvait qu'elle était encore fidèle à notre *amitié* d'enfance.

— Miles Wallingford ! me dit-elle en me tendant la main aussitôt que je fus assez près d'elle, vous étiez de retour, et nous n'en savions rien !

— Ma foi ! dit Rupert avec un certain embarras, j'avais oublié de vous dire que j'avais rencontré le capitaine Wallingford au moment où j'allais chercher le colonel et miss Merton.

— Quoique ma présence n'ait pas été annoncée, je suis charmé de voir miss Hardinge en bonne santé, et de retrouver ici mes anciens passagers.



Je donnai la main à Lucie sans prononcer un mot, et je compris à son air d'inquiétude ce qu'elle désirait savoir.

Je donnai une poignée de main au major et à Emilie, je saluai Drewett, et l'on m'invita à entrer dans la loge; car il était contre les règles d'établir une conversation du parterre aux loges de face. J'oubliai mes résolutions, et j'entrai. André Drewett eut la politesse de m'offrir sa place, mais d'un air que j'interprétai en ces termes : — Qu'ai-je à craindre de lui? c'est un patron de navire, et je suis un homme du monde riche et influent.

— Je vous remercie, monsieur Drewett, dit Lucie du ton le plus doux, M. Wallingford et moi sommes de très-anciens amis. Vous savez que c'est le frère de Grâce, et vous êtes allé à Clawbonny ; il n'est pas étonnant que j'aie mille choses à lui dire. Ainsi, Miles, prenez cette place, et contez-moi votre voyage.

Je fus obligé de souscrire à ce vœu, et, malheureusement pour moi, l'épisode de M. Marbre, attirant l'attention du major, lui fournit l'occasion de se mêler à la conversation. L'on jouait en ce moment l'ouverture de la petite pièce, et M. Merton m'emmena au foyer pour apprendre les détails de ce qui concernait M. Marbre. Je fus désolé, et Lucie parut affligée de ce contre-temps; mais il était inévitable, puisque je ne pouvais causer pendant la représentation.

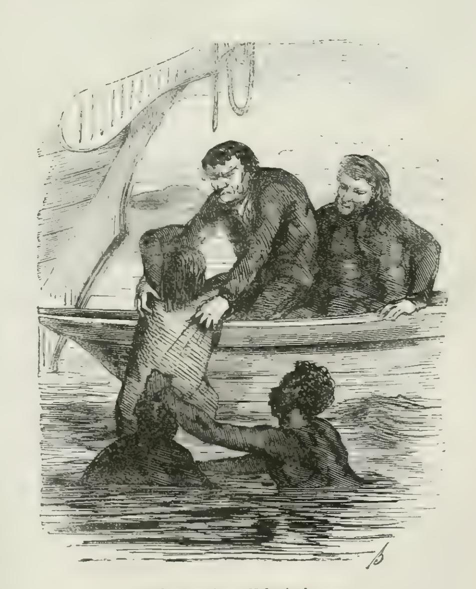
— Sans doute vous vous souciez peu de cette farce insipide, me dit le major en regardant par la fenêtre du foyer. Si vous m'en croyez, nous attendrons ces dames ici.

J'y consentis, et nous nous promenâmes dans le foyer jusqu'à la fin de la pièce. Le major me traita avec affabilité, et parut se souvenir des obligations qu'il avait envers moi. Après quelques moments d'en-



Le médecin auprès de Grâce Wallingford.

tretien, pendant lesquels je tournai fréquemment les yeux du côté de la loge, mon compagnon me dit brusquement :



Miles sauvé par Nabuchodonosor.

— Vos amis les Hardinge ont eu une fameuse aubaine, à laquelle ils étaient loin de s'attendre il y a quelques années.

— Oui ; mais je suis étonné que madame Bradfort n'ait pas laissé sa fortune à M. Hardinge, son héritier direct.

— Elle a pensé sans doute que le bon prêtre ne saurait qu'en faire. D'ailleurs, Rupert Hardinge a des talents ; il peut figurer avantageusement dans le monde, et la fortune de sa cousine lui sera plus utile qu'elle ne l'eût été à son père.

— Est-ce que Rupert est légataire universel ?

— Je ne crois pas; il y a, dit-on, une espèce de fidéicommis, en vertu duquel une portion des biens est réversible sur sa sœur. On a sottement prétendu que Lucie était l'unique héritière, mais je sais de bonne source que c'est faux. Lucie a probablement des droits à une certaine somme, qu'elle touchera si elle se marie avec le consentement de son frère.

Je vis clairement que le major Merton était dupe de l'astucieux Rupert, mais il ne m'appartenait pas de le détromper. La conversation devenait embarrassante pour moi, et ce fut avec plaisir que j'entendis dans la salle un mouvement qui annonçait la fin du premier acte. A la porte de la loge, nous trouvâmes madame Drewett, qui donnait le signal de la retraite, la petite pièce ne lui paraissant pas mériter d'être écoutée. Rupert me lança un coup d'œil inquiet, et me glissa ces mots à l'oreille : — Miles ! ce que je vous ai dit ce soir est un secret de famille, je vous l'ai confié comme à un ami.

— Vos affaires ne me regardent pas, répondis-je ; seulement, qu'il me soit permis d'espérer que vous vous conduirez toujours honorablement !

Pendant que Drewett était sorti pour faire avancer les voitures, je m'approchai de Lucie, qui me cherchait des yeux; mais, quand j'allais lui offrir le bras, M. André Drewett revint en disant : — La voiture ! et la conduisit à la porte du vestibule. L'équipage de madame Drewett s'était avancé le premier, celui de Lucie venait après. Lucie avait un équipage ! elle était entrée immédiatement en possession de la maison et du mobilier de la défunte, et les armes de madame Bradfort étaient encore sur les panneaux. Rupert faisait remarquer à tout le monde combien il était généreux de sa part de mettre une voiture à la disposition de sa sœur.

André Drewett fut obligé de partir avec sa mère, et j'eus le bonheur de pouvoir m'entretenir avec Lucie pendant une minute. Elle me parla de Grâce, qu'elle n'avait pas vue depuis plusieurs mois. Jamais elles n'avaient été si longtemps loin l'une de l'autre, et elles n'entrevoyaient pas le terme de leur séparation. Ma sœur, malgré les instances les plus pressantes, refusait de revenir à New-York ; tandis que Lucie, impatiente de revoir Clawbonny, était retenue en ville par Rupert, sous prétexte d'affaires à terminer.

— Grâce est plus fière que je ne l'étais, Miles, me dit Lucie, elle tient à nous prouver qu'elle sait se contenter de son domaine; moi, quand vous seul étiez riche, je ne rougissais point de ma pauvreté.

Ces mots furent proférés avec un accent de tristesse et de reproche. — Bonne Lucie, répondis-je en lui serrant la main, vous vous méprenez sur les intentions de ma sœur, savez-vous si sa santé est rétablie ?

Rupert m'a dit qu'elle allait à merveille, ses lettres respirent une douce gaieté et ne contiennent pas un mot de plainte ; mais je la verrai bientôt : Grâce Wallingford et Lucie Hardinge ne sont pas nées pour vivre séparées. Voici la voiture ; je vous verrai demain, Miles ; je vous attends à déjeuner, à huit heures !

— C'est impossible, je profite de la marée montante pour mettre à la voile; demain, à quatre heures du matin, je serai sur la route de Clawbonny.

Le major Merton fit monter Lucie dans la voiture, que je suivis des yeux debout sur la dernière marche de l'escalier du théâtre.

CHAPITRE XXVIII.

Écoutez-moi : longtemps j'ai gardé le silence,
De tranquilles destins flattaient mon indolence ;
Mais j'observais la dame et j'ai vu sur ses traits
De soudaines rougeurs embellir ses attraits,
Puis son teint revêtait, par un subit échange,
La céleste blancheur d'une figure d'ange.

SHAKSPERE.

Avant onze heures du soir j'arrivais à bord du *Wallingford*, où Nabuchodonosor m'attendait. Comme le vent était favorable, je donnai des ordres pour appareiller sans attendre le flot; et le surlendemain, vers huit heures, je débarquais sur le quai de Clawbonny.

M. Hardinge attendait l'arrivée du sloop, et me reçut à bras ouverts. — Soyez le bienvenu, mon cher enfant! me dit-il. Je vous ai jugé d'après mon cœur, et, averti par un journal de New-York de l'arrivage de *l'Aurore*, j'ai désiré que vous vinssiez ici par la prochaine occasion. Ah ! Miles, quand donc vous déciderez-vous à vous fixer à Clawbonny? Vous avez plus d'argent qu'il n'en faut pour vous rendre heureux.

— A propos d'argent, mon cher monsieur, tout en déplorant la perte de votre respectable parente, permettez-moi de vous féliciter de l'augmentation de votre fortune.

— Je vous remercie, mon cher ami, et j'espère que ces richesses inattendues ne nous empêcheront pas de servir Dieu comme nous le devons. En tout cas, la propriété est à Lucie et non pas à moi. Je parle à cœur ouvert avec vous, quoique Rupert juge prudent de taire la vérité pour ne pas attirer auprès de sa sœur un essaim de galants intéressés. Je ne veux induire personne en erreur, mais je puis garder le silence avec tous excepté avec vous qui devez savoir toutes nos affaires. Je suis l'exécuteur testamentaire ; et j'ai d'autant plus de plaisir à vous voir, que j'ai besoin de vos conseils pour me tirer des comptes de la succession. Ils m'absorbent au point de me faire négliger les devoirs de mon saint ministère, et je cours risque de devenir un homme d'argent.

— Ce danger n'est pas à craindre pour vous, mon cher monsieur ; mais vous ne m'avez encore rien dit de ma sœur ?

Je vis un brusque changement dans la physionomie de M. Hardinge : la joie fit place à l'anxiété. Quoique le bon prêtre fût peu observateur de sa nature, il avait évidemment remarqué des choses qui l'inquiétaient.

— Grâce est ici, répondit-il avec hésitation ; la chère fille est seule, moins gaie et moins bien portante qu'autrefois. La semaine dernière, j'avais envie d'envoyer chercher un médecin; mais elle s'y est opposée. Vous savez comme elle est délicate et belle, Miles ! ses traits ont toujours appartenu moins à la terre qu'au ciel, et aujourd'hui je crois, en la contemplant, voir un séraphin qui pleure sur les péchés des hommes.

— Je tremble, monsieur, qu'elle ne soit gravement malade.

— Dieu veuille que non ! mais, à vrai dire, elle n'est pas dans son état ordinaire. Ses pensées, ses facultés, ses inclinations la portent vers le ciel. Elle lit des livres de piété, elle médite, elle prie du matin au soir. C'est sans doute par suite de ces dispositions nouvelles qu'elle s'est retirée du monde, et qu'elle refuse toutes les invitations de Lucie. Vous connaissez leur attachement mutuel : et pourtant Grâce refuse de se rendre auprès de ma fille, bien qu'elle sache que Lucie ne peut venir à elle.

Je compris tout; un poids lourd comme celui d'une montagne oppressa mon cœur, et je fis quelques pas sans dire un mot. Les paroles de mon excellent tuteur retentissaient à mes oreilles comme le glas d'une sœur adorée. Quand je repris l'entretien, ma voix était si tremblante que mon émotion n'échappa pas à M. Hardinge.

— Grâce m'attend-elle aujourd'hui ?

— Oui ; et la seule pensée terrestre que je lui aie entendu énoncer depuis longtemps, c'est celle de votre prompt retour. C'est vous, Miles, qu'elle aime le plus au monde après Dieu.

Que n'aurais-je pas donné pour que ce fût la vérité ! Mais, hélas ! je savais qu'il n'en était pas ainsi.

— Je vous vois troublé, mon cher enfant, reprit M. Hardinge, l'état de votre sœur vous alarme; sans doute elle n'est pas bien, mais chez elle c'est l'esprit qui use le corps : ses souffrances viennent de ses réflexions, de sa manière d'envisager sa nature faillible. Mes entretiens et mes prières n'ont pas, je l'espère, été sans influence sur elle; elle a repris un peu d'enjouement, et elle me disait il y a une demi-heure que, si vous vous trouviez à bord du sloop, rien ne manquerait à son bonheur.

Quand il se fût agi de sauver ma vie, je ne me serais pas entretenu plus longtemps de ce pénible sujet. Comme nous avions encore une grande distance à parcourir avant d'arriver à la maison, je changeai de conversation pour éviter de perdre courage et de me mettre à pleurer au milieu de la route.

— Lucie compte-t-elle visiter Clawbonny cet été ?

En faisant cette question, il me semblait étrange de supposer que la ferme n'était plus la maison de Lucie. J'étais jaloux, je le crains, de la voir posséder des maisons et des terres qu'elle ne tenait pas de moi.

— J'espère qu'elle viendra, répliqua mon tuteur, quoiqu'elle ne soit plus maîtresse de ses actions. Vous avez dû la voir à New-York, Miles ?

— J'ai rencontré Rupert dans la rue, monsieur, et j'ai eu une courte entrevue avec Lucie et les Merton au théâtre. M. Drewett et sa mère étaient de la société.

Le bon prêtre se tourna brusquement vers moi, et me lança un coup d'œil d'intelligence. Un poignard, en pénétrant dans mes chairs,

m'aurait causé une douleur moins irritante; cependant j'eus la force de me contenir.

— Que pensez-vous de ce jeune Drewett? me demanda M. Hardinge d'un air confidentiel et avec un sentiment qui perçait dans ses moindres paroles quand il s'agissait de sa fille. Approuvez-vous le projet?

— Je crois vous comprendre, monsieur; M. Drewett aspire à la main de Lucie?

— Je ne vous parlerais point de ses intentions, s'il ne prenait grand soin de les divulguer lui-même à tout le monde.

— Peut-être dans le but d'écarter d'autres prétendants, dis-je avec une amertume qu'il me fut impossible de réprimer.

M. Hardinge parut surpris et même mécontent de mon observation.

— Vous avez une mauvaise pensée, mon cher enfant, me dit-il gravement, nous devons être charitables et toujours supposer le bien plutôt que le mal. Il est naturel que Drewett cherche à l'emporter sur ses rivaux, et l'on ne saurait le blâmer du parti qu'il a pris d'avouer franchement son attachement.

— J'ai eu tort, je l'avoue, repartis-je avec empressement et pour atténuer ma faute, je me hâte de reconnaître que M. Drewett n'est pas guidé par des motifs d'intérêt, puisqu'il s'était mis sur les rangs avant la mort de madame Bradfort.

— En effet, Miles. Mais, vous qui connaissez Lucie dès l'enfance, et qui lui avez voué une affection toute fraternelle, vous ne pouvez peut-être vous imaginer qu'un jeune homme l'aime aussi passionnément pour elle-même.

— Que me dites-vous là, monsieur? Je puis vous affirmer que je conçois aisément qu'on ait de l'amour pour votre fille. S'il était question de Grâce, mon opinion serait différente. Ma sœur m'a toujours semblé avoir trop d'affinité avec le ciel pour se soumettre aux passions de la terre.

— C'est ce que je vous disais tout à l'heure, et il faudra employer nos efforts à humaniser les penchants de Grâce. Il n'y a rien de plus dangereux que d'apporter dans la piété une exaltation maladive, qui est moins le fruit du repentir ou des dons spirituels que le résultat d'une fausse direction de notre faiblesse naturelle.

Comment aurais-je éclairé le bon vieillard sur les causes de la maladie de ma sœur? Il m'était impossible de croire que l'esprit juste de Grâce se fût laissé entraîner à l'ascétisme; mais je prévoyais que ses espérances avaient été déçues, ses affections blessées, par la légèreté, la vanité et l'égoïsme de Rupert. C'était un fait dont il n'était pas à propos d'instruire le père du coupable. Aussi, donnant pour la seconde fois un nouveau cours à l'entretien, je parlai de mon voyage et de mes intérêts matériels. Pendant ce temps, j'essayai de rassembler mes forces pour me préparer à l'entrevue que j'allais avoir avec ma sœur.

En approchant du logis, M. Hardinge fit un signal convenu pour annoncer mon arrivée; les nègres et négresses accoururent à ma rencontre en poussant, en signe de joie, de bruyants éclats de rire. Je me dérobai aux félicitations de mes serviteurs empressés et me dirigeai vers la chambre de famille, où Grâce m'attendait. Jamais ma main n'avait tremblé davantage en tournant une clef; je m'arrêtai un instant sans pouvoir prendre sur moi d'ouvrir, et dans l'espoir que l'impatience de Grâce m'en épargnerait la peine. Tout était silencieux, et j'entrai lentement, comme si je m'étais attendu à trouver dans la chambre l'un des morts que j'y avais vus déposés, dans leur avant-dernière demeure. Ma sœur était sur la causeuse, et sa faiblesse et son agitation l'empêchèrent de se lever. Je n'essaierai pas de décrire la secousse que j'éprouvai à son aspect; je m'étais attendu à la voir changée, et mon cœur me dit sur-le-champ qu'elle était près du tombeau!

Grâce me tendit les deux bras; je m'élançai auprès d'elle, et je l'attirai sur mon cœur avec la tendresse que j'aurais témoignée à un enfant. Dans cette situation, nous pleurâmes tous deux pendant quelques minutes. — Que Dieu soit loué! murmura-t-elle enfin, vous m'êtes donc rendu! J'avais peur que vous n'arrivassiez trop tard!

— Grâce, Grâce, que signifie cela? Ma tendre sœur, pourquoi vous vois-je en cet état?

— Miles, une explication serait inutile; ne comprenez-vous pas ce qui se passe?

Je répondis en lui pressant la main avec ardeur. Je savais que Grâce était capable d'aimer, mais non pas d'oublier; pourtant je ne me serais jamais figuré qu'elle serait réduite à cette extrémité par son amour pour Rupert, dont je connaissais l'égoïsme et la frivolité. Je ne comprenais guère la confiance qu'une femme aimante accorde à l'objet de son choix, auquel elle attribue toujours les qualités qu'elle désire lui voir. Dans l'angoisse de mon âme, je murmurai assez haut pour être entendu: — Le misérable!

Grâce se détacha aussitôt de mes bras. En ce moment on l'aurait prise pour une créature immatérielle; elle paraissait tenir à la vie par un lien si faible, que je craignis qu'elle ne me fût enlevée dans le cours de notre entrevue. Les souffrances qui la consumaient avaient communiqué a ses yeux un rayon d'une lumière céleste.

— Mon frère, dit-elle avec un accent de reproche, vous ne vous conformez pas au commandement de Dieu, j'attendais plus de calme du seul homme qui m'aime maintenant sur la terre.

— Il n'est pas facile, ma sœur, de pardonner à celui qui nous a si longtemps trompés, et vous a sacrifiée à sa vanité.

— Miles, mon bon frère, écoutez-moi, écartez de votre cœur toute pensée d'orgueil ou de colère. Si j'avais à me reprocher quelque chose, je me soumettrais à toute espèce de châtiment; mais, certes, c'est une faute excusable que de ne pouvoir maîtriser ses affections, et en mourant je ne veux point emporter avec moi le souvenir d'une querelle entre deux hommes qui ont jusqu'à présent vécu en frères. Songez aussi à M. Hardinge, qui est encore mon tuteur, et à ma fidèle Lucie.

— Pourquoi votre fidèle Lucie n'est-elle pas ici pour vous prodiguer ses soins? demandai-je d'un ton brusque.

— Elle ignore ma position; c'est un secret qui n'est connu que de Dieu, de vous et de moi. Après l'explication que j'ai eue avec Rupert, j'ai quitté New-York, et j'ai soigneusement caché à Lucie mon dépérissement graduel. Je lui écris chaque semaine, elle ne manque pas de me répondre; et rien dans mes lettres n'est de nature à lui faire soupçonner mon état. Ne la blâmez pas; je suis certaine qu'elle quitterait tout pour venir me voir, si elle avait le moindre pressentiment de la vérité. Laissez-moi me reposer sur votre sein, mon frère; je suis fatiguée de tant parler.

Je tins ma sœur dans mes bras pendant une heure entière sans prononcer un seul mot; je craignais d'augmenter son agitation, et sa pudeur virginale se refusait à des explications qui l'auraient nécessairement froissée. Sa chevelure soyeuse ondulait sur ma joue, de grosses larmes roulaient sur son visage pâle; mais par intervalles elle m'exprimait, en me pressant la main, combien ma présence la soulageait. Epuisée par les efforts qu'elle avait faits, elle tomba bientôt dans un assoupissement fébrile; et, plutôt que de l'en tirer, j'aurais passé toute la nuit à la tenir dans mes bras. Quand elle releva la tête, elle me dit avec un de ses plus angéliques sourires:

— Vous voyez comme je suis, Miles! j'ai la faiblesse et les exigences d'un enfant. Avant de quitter cette chambre, je vous prie de me faire une promesse.

— Je n'ai rien à vous refuser, lui dis-je avec attendrissement, et cependant je ne vous obéirai qu'à une condition.

— J'y consens, Miles, même sans la connaître, elle ne peut être telle que je ne puisse y accéder.

— En ce cas je vous promets de ne pas demander à Rupert compte de sa conduite, de ne pas l'interroger, de ne pas même lui adresser de reproches.

Je multipliai ainsi mes engagements, à mesure que les yeux de Grâce semblaient demander davantage. Néanmoins la dernière promesse parut la satisfaire complétement, elle me baisa la main et l'inonda de larmes brûlantes.

— Dites-moi maintenant votre condition, mon cher frère.

— La voici: je me chargerai des soins qui vous seront nécessaires; j'aurai la faculté d'envoyer chercher tel médecin que je voudrai, d'appeler auprès de vous les amis qui me conviendront.

— Mais, lui, Miles, vous ne le ferez pas venir?

— Certainement: sa présence me chasserait de la maison. Vous acceptez avec cette seule exception?

Grâce fit un signe d'assentiment et retomba sur mon cœur. Je cessai de parler et lui recommandai le silence. Quelques instants de repos lui rendirent assez de force pour qu'elle se crût en état de retourner dans sa chambre. J'appelai sa domestique Chloé, la cousine de Nabuchodonosor, et nous conduisîmes la malade jusqu'à son lit.

Il me fallut plus d'une heure pour me remettre. Dans la solitude de ma chambre, je pleurai comme un enfant la décadence de cette femme que j'avais laissée si belle! J'écrivis une lettre à Marbre en le priant de confier au second lieutenant le soin de décharger *l'Aurore*, et de venir me joindre par le retour du sloop. Je lui donnai une liste de médecins, et je lui recommandai d'en emmener un, le premier désigné, si c'était possible, ou l'un des autres en suivant l'ordre indiqué. Je n'osai écrire à Lucie, de peur qu'elle ne devinât la cause de la maladie de Grâce. J'adressai aussi une lettre à un docteur nommé Bard, qui avait une maison de campagne sur l'autre rive de l'Hudson. Je dis à Nabuchodonosor de faire partir le sloop pour New-York, et d'aller lui-même trouver M. Bard avec *la Grâce et Lucie*. Mes arrangements étaient terminés quand Chloé vint me dire que ma sœur me demandait.

Je trouvai Grâce sur son lit, plus forte et reposée. Je crus un moment que je m'étais exagéré le danger qu'elle courait; mais quelques minutes d'un examen attentif me convainquirent que mes premières impressions ne m'avaient pas trompé. Ignorant les théories de la science, je ne pouvais me rendre parfaitement compte de l'état de santé

de Grâce. Depuis six mois elle enfermait ses souffrances dans son sein, et c'était une épreuve à laquelle, dit-on, ne sauraient résister les constitutions les plus robustes. Cependant sa voix avait conservé presque toute sa force, de sorte qu'on ne pouvait attribuer son amaigrissement à la phthisie. Son visage annonçait la fatigue ; elle devait avoir de fréquents accès de fièvre, car les couleurs de son teint étaient de temps en temps plus animées qu'à l'ordinaire. Il y avait aussi un dérangement notable dans la respiration insensible, et les pores de la peau ne remplissaient plus leurs fonctions.

Grâce, sans se lever de son oreiller, me demanda des détails sur ma dernière traversée, et je parvins un moment à la distraire de ses souffrances. Ce résultat me démontra que je pouvais me promettre un plus grand succès, si je réunissais auprès d'elle quelques amis dont l'absence peut-être avait contribué à développer le germe de sa maladie. J'éprouvai le désir de savoir jusqu'à quel point le voyage de Clawbonny serait agréable à Lucie.

— Vous m'avez dit, Grâce, que vous étiez en correspondance avec Lucie ; je suppose que ses lettres ne sont pas de nature à m'être montrées, elles sont probablement remplies de tendres secrets, relatifs à André Drewett et autres adorateurs ?

Grâce me regarda fixement, comme pour étudier l'état de mon âme ; puis elle répondit :

— Vous vous trompez, Miles ; Lucie ne m'a jamais écrit un seul mot que vous ne puissiez voir. Pour vous le prouver, je vous remettrai le paquet de ses lettres en vous autorisant à les lire toutes. Vous croirez lire la correspondance d'une seconde sœur.

Il me sembla que Grâce appuyait sur ce dernier mot, qui me causa un trouble inexprimable. J'avais remarqué que Lucie ne l'employait jamais, et cette circonstance m'avait fortifié dans la folle idée qu'elle m'avait voué une affection plus tendre que celle d'une sœur pour un frère.

Grâce appela Chloé, lui donna la clef de son secrétaire et lui dit d'apporter des lettres qu'elle me remit aussitôt.

— Parcourez-les, Miles, me dit-elle ; il y en a une vingtaine ; vous aurez le temps d'en lire la moitié avant l'heure du dîner. Je vous recommande de ne pas alarmer M. Hardinge ; il ne me croit pas sérieusement malade ; il ne faut pas l'affliger inutilement.

Je promis d'être discret, et courus à ma chambre emportant la précieuse liasse des lettres de Lucie. L'avouerai-je ? je baisai avec ardeur ces lettres de ma bien-aimée, et il me sembla que je possédais un trésor. Je me mis à les lire avidement par ordre de date. Il était impossible à Lucie Hardinge d'écrire à une amie intime sans dévoiler en entier son caractère ; il perçait dans les moindres phrases. Mais ces lettres avaient encore un autre charme : Lucie ignorait qu'elle écrivît à une malade, mais elle savait qu'elle s'adressait à une recluse dont elle avait probablement deviné en partie les souffrances morales. Dans l'intention de distraire Grâce, elle avait rempli ses épîtres de fines observations, de satires piquantes et délicates, de commentaires amusants sur les folies du jour. Différents passages me prouvèrent que ma sœur lui avait fait des remontrances sur cet esprit critique, qui lui était révélé pour la première fois, et qui était aussi nouveau pour elle que pour moi-même. Un fait qui me frappa, c'est qu'il n'était pas une seule fois question de Rupert, et c'en était assez pour me prouver que Lucie avait compris les motifs de la retraite de Grâce.

Lucie ne parlait de moi que deux fois. Dans un premier post-scriptum, elle reproduisait des nouvelles que les journaux avaient données sur mes voyages. Le second post-scriptum était ainsi conçu : — Notre cher Miles est allé à Livourne et doit revenir ici dans le courant de l'été. Quel bonheur pour vous, ma chère Grâce ! Il est inutile d'ajouter que personne n'aura plus de plaisir à le revoir que son tuteur et moi.

Le nom d'André Drewett revenait très-fréquemment dans les lettres de Lucie, presque toujours associé à celui de sa mère, qui s'était évidemment constituée le chaperon de l'héritière. J'examinai chacun de ces passages avec la plus scrupuleuse attention pour découvrir le sentiment qui les avait dictés. Mais l'art le plus consommé n'aurait pas mieux réussi que le naturel de Lucie à cacher ses pensées secrètes. Il en est souvent ainsi. Les hommes droits et sincères sont fréquemment des énigmes indéchiffrables pour un monde perfide et corrompu. Un honnête homme est toujours un paradoxe pour tous ceux qui voient les choses autrement que lui ; et c'est pour cela que les actions les plus simples et les plus loyales sont parfois attribuées à des motifs diplomatiques.

Je me déterminai à prier Lucie de venir à Clawbonny ; après avoir pris l'agrément de son père, je lui écrivis de manière à ne pas éveiller ses alarmes, mais en termes assez pressants pour la décider à faire le voyage.

Nabuchodonosor se mit en route, et *le Wallingford* appareilla sur son lest le soir même. Grâce paraissait revivre en me voyant auprès d'elle ; et quand elle entendit M. Hardinge réciter sa prière, elle approcha de la chaise sur laquelle j'étais assis, me prit les mains dans les siennes, et s'agenouilla auprès de moi. Je fus touché jusqu'aux larmes de ces témoignages de tendresse.

Les marins prient rarement, moins qu'ils ne devraient le faire au milieu de leur existence périlleuse. Toutefois je n'avais pas complétement oublié les leçons de mon enfance, et je les mettais parfois en pratique. Ce soir-là j'implorai Dieu avec ferveur en lui demandant de me conserver ma sœur.

CHAPITRE XXIX.

Les chagrins ont toujours un remède assuré ;
Si, votre cœur comprend mes amoureuses peines,
Donnez-moi votre amour, que j'ai tant désiré,
Et vous apaiserez vos douleurs et les miennes.

SHAKSPEARE, *Comme il vous plaira.*

Le lendemain, dans la matinée, je rendis une courte visite à Grâce, et je remarquai une amélioration qui me fit concevoir des espérances. M. Hardinge insista pour me rendre le matin même ses comptes de tutelle, quoique je fusse disposé à lui donner quittance sans aucun examen. Quand nous eûmes établi nos calculs, nous montâmes à cheval pour parcourir ensemble le domaine, sur les beautés duquel mon tuteur ne manqua pas de s'extasier.

— Voilà l'humble séjour où je suis né, me dit-il en me montrant son petit presbytère. C'est là que j'ai vécu heureux, comme père et comme époux, au milieu de mon troupeau, dont j'espère avoir été le fidèle gardien. Que de chrétiens se sont agenouillés devant ce petit autel ; j'y ai vu votre mère, Miles, et votre vénérable grand'mère ; j'espère que le jour n'est pas loin où votre femme y viendra. Mariez-vous de bonne heure, mon ami, c'est le moyen d'être heureux.

— Je ne saurais contracter une alliance avant de trouver une femme que j'aime véritablement, mon cher monsieur.

— Le ciel vous préserve d'épouser une femme sans l'aimer ! je préférerais vous voir rester garçon jusqu'à mon heure dernière ; mais nous avons en Amérique bien des femmes dignes de votre tendresse ; je pourrais vous en indiquer cinquante.

— Commencez donc, monsieur ; votre recommandation sera d'un grand poids.

— Je vous citerai, par exemple, miss Catherine Harwey, jeune fille douée d'excellentes qualités, qui vous conviendrait à merveille.

— Je me la rappelle ; mais je lui reprocherai de manquer de charmes. Il me semble que c'était la plus laide de toutes les connaissances de madame Bradfort.

— Qu'est-ce que la beauté, Miles, quand il s'agit d'une union éternelle !

— Cependant votre conduite n'a pas été conforme à votre théorie ; car, autant qu'il m'en souvient, madame Hardinge était très-jolie.

— Oui, c'est vrai, répondit le vieillard avec simplicité ; mais l'absence de beauté ne doit pas être un motif d'exclusion. Si vous n'avez aucun goût pour Catherine Harwey, que dites-vous de Jane Hardwood, n'est-ce pas une jeune personne charmante ?

— Pour d'autres, mais non pas pour moi. Mais en me proposant des partis, vous oubliez votre propre fille.

Je prononçai ces mots avec la résolution du désespoir. J'avais été tenté par l'occasion et par la tournure qu'avait prise l'entretien. Mais à peine avais-je parlé, que je me repentis de ma témérité, et ce fut en tremblant que j'attendis la réponse. M. Hardinge se tourna brusquement vers moi, et je jugeai à son air que l'idée de mon mariage avec sa fille se présentait à lui pour la première fois.

— Lucie ! s'écria-t-il... Au fait, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ? Il n'y a aucun lien de parenté entre vous, quoique je vous aie longtemps considérés comme frère et sœur. Nous aurions dû y songer plus tôt, Miles ; c'eût été une union assortie ; mais je vous aurais prié de renoncer à la marine, Lucie a le cœur trop sensible pour supporter les inquiétudes de l'absence. Je m'étonne de n'avoir pas eu cette pensée avant qu'il fût trop tard. Comment ai-je pu ne pas la concevoir, moi qui ai l'habitude d'observer tout ce qui se passe autour de moi ?

Ces mots — trop tard — retentirent à mes oreilles comme l'arrêt du destin. Si mon interlocuteur avait eu seulement la dixième partie de l'esprit d'observation dont il se vantait, il se serait aperçu de mon trouble. Comme je m'étais avancé, je résolus de pousser jusqu'au bout les explications.

— Je suppose, mon excellent tuteur, que votre expérience a été mise en défaut par cela même que Lucie et moi nous avons été élevés ensemble. Mais pourquoi serait-il trop tard, si les deux parties intéres-

sées peuvent encore s'entendre? Miss Hardinge a-t-elle des engagements avec M. Drewett? Lui a-t-elle donné toute son affection?

— Vous pouvez être sûr d'une chose, mon ami; c'est que, si Lucie a des engagements, elle a donné toute son affection. Elle ne se mariera jamais sans accorder son cœur en même temps que sa main. Quant à ce qui se passe entre elle et André Drewett, je ne le sais que par induction.

— Ils doivent être liés par un attachement mutuel; Lucie n'est pas coquette; elle n'encouragerait pas un amour qu'elle n'aurait pas l'intention de partager.

— Drewett continue à la voir; il est aussi assidu qu'il est possible de l'être sans blesser les convenances, et comme ses vues m'honorent, je lui laisse le champ libre, et je ne cherche pas à influencer l'inclination de Lucie; mais il est une circonstance qui me paraît concluante. J'ai remarqué que ma fille prend soin de ne jamais se trouver seule avec Drewett; elle refuse de l'accompagner dans sa voiture même pour aller d'une porte à une autre, et dans les visites qu'il nous a rendues, elle a fait en sorte de n'être jamais tête à tête avec lui.

— Est-ce à vos yeux une preuve d'attachement?

— Sans aucun doute : elle craint de se trahir dans un tête-à-tête, et recule devant la nécessité de faire un aveu dont sa pudeur serait alarmée. En tout cas, Miles, c'est peu important pour vous, puisqu'il y a tant de jeunes personnes dans le monde.

— C'est vrai, monsieur, mais il n'y a qu'une seule Lucie Hardinge, répliquai-je avec une ardeur qui trahit mes sentiments secrets.

Mon ex-tuteur arrêta son cheval pour me regarder, et me contempla d'un air soucieux qui ne lui était pas ordinaire.

— J'étais loin de m'y attendre, s'écria-t-il; aimez-vous réellement Lucie, mon cher enfant?

— Plus que ma vie, monsieur! j'avais seize ans quand mon amour a commencé, et il se fortifie chaque jour.

La vérité m'était échappée, et j'étais prêt à donner cours à mes sentiments qui se précipitaient en foule, comme un torrent qui a brisé ses digues. Honteux de ma faiblesse, je devançai M. Hardinge pour être seul un moment. Il me rejoignit et nous marchâmes longtemps côte à côte dans un long et pénible silence.

— Je ne puis revenir de ma surprise, reprit le vieillard. Pourquoi ne m'avoir pas fait cet aveu deux ans plus tôt? Pourquoi avoir persisté à courir les mers, quand vous aviez des motifs si puissants pour rester chez vous? Mon ami, je compatis à vos peines, car je comprends ce qu'il y a de désolant à aimer Lucie sans espérance.

— A l'époque de mon départ, monsieur, j'étais trop jeune pour agir, et même pour démêler mes véritables sentiments. A mon retour, j'ai trouvé Lucie lancée dans une société supérieure à la mienne, et c'eût été lui donner une triste preuve de mon amour que de vouloir la faire descendre à mon niveau.

— Je vous comprends, Miles, j'apprécie la générosité de votre conduite; mais lorsque vous êtes revenu à New-York, à bord de *la Crise*, déjà peut-être il était trop tard. Il y a de cela une année, et je crois que dès lors Drewett s'était proposé.

— Eh bien, repris-je d'un air d'indifférence, je tâcherai de trouver le bonheur dans la pratique de mon état. D'ailleurs, en mettant de côté M. André Drewett, il est encore trop tard sous un autre point de vue. L'homme qui n'a osé offrir sa main à sa maîtresse quand elle était pauvre aurait mauvaise grâce à demander en mariage l'héritière de madame Bradford. Cependant, avant d'abandonner ce sujet pour ne plus y revenir, permettez-moi de vous adresser une question : Si M. Drewett et votre fille se conviennent, pourquoi ne se marient-ils pas? Leur union est peut-être uniquement retardée par le deuil de Lucie?

— Il y a une autre raison. Ma fille a l'intention de donner à son frère la moitié de la fortune dont elle vient d'hériter. Elle ne peut le faire qu'à l'époque de sa majorité; elle a encore deux ans à attendre.

Ici se termina notre entretien; mais dans le cours de la journée j'entendis mon tuteur se dire à lui-même, à plusieurs reprises : Quel dommage! je ne m'en consolerai pas. Il m'eût convenu pour gendre mieux que personne!

Vers midi, Nabuchodonosor vint m'annoncer qu'il n'avait pas trouvé le docteur Bard, mais que ma lettre lui serait remise le plus tôt possible. Je passai la soirée avec Grâce, elle ne me parut pas fâchée d'apprendre que j'avais écrit à Lucie. Quand je lui annonçai la visite d'un médecin, je lus dans ses yeux un tendre intérêt; on eût dit qu'elle me plaignait de l'illusion dans laquelle je persistais en espérant son rétablissement.

Le lendemain était un dimanche! Grâce exigea que je la conduisisse à l'église, dans un vieux carrosse qui avait appartenu à ma mère. Les fidèles, sauf une vingtaine d'exceptions, se composaient des serviteurs de mes domaines. Ma sœur ne fut point fatiguée des offices, et nous passâmes une journée agréable auprès de M. Hardinge. Le lendemain dans la matinée, je montai à cheval, et me rendis au rivage pour y attendre l'arrivée du *Wallingford*. J'en aperçus bientôt les hunes, puis le pont; sur le gaillard de derrière se tenait un homme d'un âge mûr, grand, maigre, et d'un air respectable. Je le saluai pensant que ce devait être un des médecins que j'avais envoyé chercher. C'était en effet le docteur Post, que j'avais désigné le second sur ma liste. Il me rendit mon salut; mais avant que j'eusse le temps de descendre pour le recevoir, Marbre sauta à terre, et me secoua cordialement la main.

— Me voici, Miles, s'écria-t-il, plus loin de l'eau salée que je n'ai été depuis vingt-cinq ans. Voilà donc ce fameux Clawbonny? Je ne veux rien dire du port, qu'un seul bâtiment suffit pour encombrer; mais la rivière me paraît belle, en tant que rivière. Croiriez-vous, mon ami, que j'ai eu la fièvre pendant toute la traversée? Je voyais la terre à tribord et à bâbord, et j'étais dans une apprehension continuelle d'aborder d'un côté ou de l'autre. En remontant à Clawbonny, je me suis rappelé le détroit de Magellan, quoique nous ayons eu un vent plus favorable et un horizon moins chargé. Qu'est-ce que c'est que cette grande machine qui tourne là-bas?

— C'est la roue d'un moulin, mon ami; c'est là où mon père a péri.

Marbre regarda tristement la roue, et me serra la main pour me témoigner combien il avait de regret de m'avoir rappelé un aussi triste événement.

— Je n'ai pas eu de père à perdre, murmura-t-il; mais j'oubliais de vous dire, Miles, qu'il y a une très-jolie femme dans la cabine du sloop.

— Ce doit être Lucie; et, sans rendre au médecin les honneurs qui lui étaient dus, je m'élançai dans la cabine du bâtiment.

J'y trouvai Lucie, accompagnée d'une vieille négresse qui lui appartenait depuis la mort de madame Bradfort. Je lui donnai la main sans prononcer un mot, et je compris à son air d'inquiétude ce qu'elle désirait savoir.

— Je crois vraiment qu'elle est mieux, répondis-je au regard interrogateur de Lucie. Hier elle est allée à l'église, et ce matin, par extraordinaire, elle a déjeuné avec nous.

— Dieu soit loué! s'écria Lucie; puis elle s'assit et soulagea son cœur oppressé en versant des larmes. Je la priai d'attendre quelques minutes, et j'allai rejoindre le médecin, dont les manières calmes et réfléchies m'inspirèrent une confiance que je n'avais pas ressentie depuis quelques jours.

Lucie me donna le bras pour gravir le coteau au sommet duquel était la voiture, où le docteur et Marbre prirent place. La négresse monta dans la charrette qu'on avait envoyée pour prendre les bagages, et je me trouvai seul avec Lucie, qui avait voulu continuer la route à pied. En toute autre circonstance ce tête-à-tête m'eût rendu heureux; mais dans notre situation actuelle, j'éprouvais un embarras insurmontable. Il n'en était pas de même de Lucie, qui poursuivit sa marche, appuyée sur mon bras et sans donner le moindre signe d'impatience ou de contrainte.

— Je revois donc Clawbonny! s'écria-t-elle; que ces champs sont verts, ces bois frais, ces fleurs suaves! Oh! Miles, une journée ici vaut une année passée à New-York!

— Pourquoi donc, vous qui êtes maîtresse de vos actions, passez-vous la majeure partie du temps en ville, quand vous savez combien nous serions heureux de vous posséder au milieu de nous?

— Je n'en étais pas sûre, et ç'a été le seul motif de mon absence. Si je m'étais attendue à un bon accueil, rien n'aurait pu m'engager à laisser Grâce passer six mois dans une triste solitude.

— Avez-vous pu supposer, Lucie, que je ne vous recevrais pas avec plaisir?

— Je ne pense pas à vous, Miles; mais j'avoue que j'ai douté de Grâce.

— Puis-je vous demander pourquoi vous avez conçu si mauvaise opinion de Grâce Wallingford, qui est presque votre sœur?

— Presque ma sœur! O Miles, je donnerais tout ce que je possède pour pouvoir m'expliquer franchement avec vous. Je voudrais voir renaître la confiance qui existait entre nous quand nous étions enfants.

— Rien ne s'y oppose, Lucie. Vous n'avez qu'à dire un mot pour combler l'abîme qui semble s'être formé entre nous depuis quelques années.

— Eh bien! répliqua Lucie avec sa simplicité habituelle, il suffit, pour m'expliquer, de prononcer le nom de Rupert.

— Qu'avez-vous à me dire de lui, Lucie? ne vous bornez pas à de vagues allusions.

Lucie me pressa la main avec un mouvement presque convulsif en ajoutant :

— Je dois croire que vous avez trop de reconnaissance pour mon père, trop d'égards pour moi, pour oublier que vous avez vécu longtemps avec Rupert sur le pied d'une affection fraternelle.

— J'ai déjà donné ma parole à Grâce; je n'agirai point avec Rupert comme je devrais le faire suivant le monde.

Lucie poussa un soupir involontaire, comme pour rendre l'air à sa poitrine oppressée, et ses doux yeux s'arrêtèrent sur mon visage avec une expression de reconnaissance sur laquelle il m'était impossible de me méprendre.

— Je suis disposé, ajoutai-je, à réitérer ma promesse vis-à-vis de vous.

— C'est tout ce que je désire, Miles, et vous soulagez mon cœur d'un lourd fardeau, d'autant plus que l'engagement que vous prenez est libre et spontané. Maintenant je suis prête à m'expliquer franchement avec vous; pourtant j'aurais désiré voir Grâce auparavant.

— Ne craignez pas, repris-je, de me dévoiler ses sentiments secrets. Je sais que c'est l'abandon de Rupert qui l'a mise aux portes du tombeau. Elle eût peut-être surmonté sa douleur si l'un de nous avait été ici; mais elle s'est trouvée privée de tout secours, et le coup qui avait frappé son cœur a réagi sur sa constitution frêle et délicate.

— Il y a longtemps que j'appréhendais un pareil malheur, répondit Lucie à voix basse. Son âme a sur son corps un empire plus qu'ordinaire, et il est probable que nous ne lui aurions pas épargné, par notre présence, les épreuves qu'elle a subies. Cependant il ne faut pas désespérer; avec des soins tendres et de bons conseils nous pouvons encore réussir à la sauver. Maintenant qu'elle a auprès d'elle un habile médecin, il faut agir franchement, et ne pas craindre de lui apprendre la vérité.

— Je comptais vous consulter à ce sujet; j'éprouvais de la répugnance à révéler les plus secrètes pensées de ma sœur.

— Certes, reprit vivement Lucie, il faut laisser conjecturer bien des choses, tout en faisant connaître au docteur Post que le moral est plus affecté que le physique. Mais ne parlons plus de cela, quant à présent. Je ne sais comment entretenir Grâce de mon frère, et vous devez me laisser le temps de réfléchir.

Quand nous arrivâmes à la maison, nous trouvâmes Chloé sur le seuil de la porte. Miss Grâce désirait avoir un entretien particulier avec miss Lucie. Je redoutais cette entrevue; mais Lucie me pria d'avoir confiance entière en elle, et je la quittai pour donner au docteur Post les renseignements nécessaires.

Ce ne fut qu'une heure après que Lucie reparut; je vis d'un coup d'œil qu'elle avait été en proie à une violente agitation, et cruellement surprise de l'état où elle avait trouvé Grâce. Ce n'est pas que la maladie eût des symptômes bien déterminés, mais ma sœur semblait déjà appartenir à un autre monde par l'éclat extraordinaire de ses yeux, par l'expression radieuse de son visage et la fragilité de son existence matérielle.

Le médecin retourna avec Lucie dans la chambre de ma sœur, et en sortit une heure après. Il lui prescrivit certains toniques, et me recommanda de distraire la malade en la faisant voyager, si j'avais les moyens de la transporter sans fatigue d'un lieu à un autre. Je songeai de suite au *Wallingford*, où il y avait deux cabines commodes, dont l'une avait été destinée par mon père à ma mère, qui allait de temps en temps à New-York. A cette époque de l'année le sloop ne servait qu'à transporter de la farine au marché, et l'on pouvait interrompre sans inconvénient le cours régulier de ses voyages. Le projet de l'employer à promener Lucie fut discuté le soir en famille, et tout le monde l'approuva.

— J'ai un malade à voir aux eaux, dit le docteur Post; transportez-moi à Albany, où vous me débarquerez. Après quoi vous pourrez descendre le fleuve et voyager aussi longtemps que le permettront les forces de miss Wallingford.

Ce plan nous parut excellent; Grâce elle-même l'accueillit avec un sourire, et nous résolûmes de le mettre à exécution.

CHAPITRE XXX.

Je sens une flamme brûlante
Sous les regards de ces deux yeux;
Ainsi l'étoile étincelante
Nous regarde du haut des cieux.

LONGFELLOU.

Je fis immédiatement toutes les dispositions nécessaires, et j'invitai Marbre à être de la partie et à me servir de second. Le patron ordinaire du sloop fut enchanté d'avoir quelques jours de relâche, et je ne retins à bord que le pilote, dont l'expérience pouvait nous être utile. Nabuchodonosor et trois nègres de Clawbonny devaient servir de matelots.

A midi tout était prêt pour l'embarquement; Grâce alla en voiture jusqu'au quai, et monta à bord soutenue par Lucie et moi, quoique tant de précautions ne fussent pas nécessaires. La négresse Chloé obtint la permission d'accompagner sa jeune maîtresse, et souvent, dans le cours du voyage, elle laissa échapper des cris d'admiratien en voyant manœuvrer Nabuchodonosor. J'imputai d'abord au zèle de ce dernier pour ma sœur l'activité superflue qu'il déployait; mais je ne tardai pas à découvrir que Chloé en partageait la gloire avec Grâce.

Dès que tout le monde fut à bord, nous démarrâmes, nous hissâmes le foc, et sortîmes lentement de la crique avec une douce brise du sud. En doublant le cap, nous aperçûmes sur la plage tous les noirs de Clawbonny rangés en ligne pour faire leurs adieux à ma sœur. Le ciel était pur, l'air embaumé, le soleil brillait plus radieux qu'en Italie et dans les îles Ioniennes. Le sloop, peint récemment, avait un aspect riant; tout souriait à notre départ. Quand nous passâmes devant les nègres, ils agitèrent leurs chapeaux, saluèrent, et prodiguèrent à ma sœur des marques d'attachement qui la touchèrent. Le spectacle qui s'offrait de toutes parts à ses yeux contribuait à la ranimer. Près de son frère, la main dans celle de Lucie, et jouissant des beautés mobiles du paysage, il était impossible qu'elle fût complétement étrangère au bonheur.

Quand *le Wallingford* entra dans l'Hudson pour le remonter, il y avait environ trente voiles en vue, les unes descendant à la faveur du reflux, les autres luttant comme nous contre le courant qui les emportait en aval. Une demi-douzaine de ces bâtiments étaient auprès de nous, et les ponts de la plupart de ceux dont le cap était au nord étaient garnis de groupes où se trouvaient des dames qui se rendaient sans doute aux eaux. Comme mon unique but était de distraire ma sœur, je priai Marbre de se rapprocher de ces différents navires. Il accéda à mes vœux, et nous arrivâmes bientôt par la hanche d'un sloop dont les passagers, rassemblés sur le pont, paraissaient appartenir à la meilleure société : sur le gaillard d'avant étaient plusieurs chevaux avec un équipage.

Il y avait longtemps que je ne m'étais senti aussi heureux : Grâce avait l'air plus rassis; Lucie, les joues colorées par le plaisir et la santé, me témoignait par ses regards, sinon de l'amour, du moins la plus franche amitié. Mon tuteur semblait oublier les pénibles impressions que lui avaient causées mes aveux. Il avait mis pour condition au voyage que nous reviendrions à Clawbonny en temps utile pour célébrer l'office du dimanche suivant, et s'occupait en ce moment même à relire un vieux sermon qu'il se proposait de débiter; mais à chaque minute il quittait son manuscrit pour admirer les sites du rivage.

Le Wallingford, fin voilier, accosta promptement *la Mouette*, le sloop que j'avais indiqué à Marbre.

— Quel est ce navire? demanda le patron.

— *Le Wallingford*, de Clawbonny, en charge pour une partie de plaisir.

Ce nom de Clawbonny, qui n'était celui d'aucune localité connue, fit sourire les passagers, mais il attira l'attention du capitaine et de son équipage. Depuis quatre générations, nous avions des sloops sur le fleuve, et *le Wallingford*, dont mon père avait dirigé la construction, jouissait d'une haute réputation parmi les marins de l'Hudson.

— En ce cas, dit le capitaine de *la Mouette*, vous êtes sans doute M. Wallingford? On vous revoit avec plaisir sur le fleuve. Je me rappelle un temps où votre honorable père tirait si bon parti de ce sloop, qu'il ne lui manquait que la parole. Sans cette nouvelle peinture, j'aurais assurément reconnu votre bâtiment rien qu'à ses bossoirs.

Ce discours me donna, aux yeux des passagers de *la Mouette*, une valeur qu'on ne m'avait pas d'abord accordée. Ils échangèrent quelques mots ensemble; puis un vieillard d'un extérieur très-respectable s'approcha des barres d'accastillage et me salua.

— Ai-je le plaisir, dit-il, de voir le capitaine Wallingford, avec lequel mes amis les Merton sont revenus de Chine?

Je saluai en signe d'adhésion.

— Les Merton, continua-t-il, m'ont souvent parlé de la reconnaissance qu'ils vous devaient; et dans le cas où ils seraient forcés de se rembarquer, ils voudraient faire route avec vous.

Cette appréciation de mes rapports avec la famille Merton, réduits à ceux d'un capitaine avec ses passagers, était loin de m'être agréable; et pourtant le vieillard qui parlait, homme de poids et d'importance, avait sans aucun doute l'intention de me faire plaisir : preuve nouvelle du danger que l'on court en essayant de juger des sentiments et des intérêts d'autrui. Il s'établit une conversation à laquelle il me fut impossible de me dérober, et tant que *le Wallingford* n'eut point dépassé *la Mouette*, je fus condamné au supplice d'entendre répéter cent fois le nom de Merton. Quelle cruelle épreuve pour Grâce!

Enfin, nous nous débarrassâmes de notre importun voisin, non sans que plusieurs dames de *la Mouette* eussent reconnu Lucie et son père. Pendant qu'elles s'entretenaient avec eux, je jetai un coup d'œil sur ma sœur : elle était pâle comme la mort, et semblait avoir hâte de se renfermer dans sa cabine. Je l'y conduisis, et peu de temps après on

vint me dire qu'elle s'était assoupie, et qu'il ne fallait pas la déranger.

Nous approchions d'un autre sloop dont la poupe portait le nom de *l'Orphée*, quand Lucie me dit à l'oreille et en rougissant jusqu'aux tempes : — Miles, rendez-moi un service : hélez ce sloop; j'ai des renseignements à lui demander, et je n'ose m'expliquer à haute voix en présence de tant d'étrangers.

Je regardai Lucie avec stupéfaction; cependant je me rendis à ses vœux. Le patron, qui fumait adossé nonchalamment au gouvernail, répondit : — Qu'y a-t-il? Je me tournai vers Lucie d'un air questionneur.

— Demandez-lui, reprit-elle avec embarras, si madame Drewett est à bord de son sloop; non pas M. André Drewett, mais sa mère.

La surprise faillit m'arracher une exclamation; cependant je me contins, et adressai froidement au patron la question voulue. Il y répondit par un signe de tête affirmatif, et bientôt après André Drewett parut sur le pont, le chapeau à la main, la figure souriante, et faisant à Lucie des signes d'intelligence. Elle me serra involontairement le bras, et il me sembla qu'elle tremblait. Les deux sloops étaient si près qu'on pouvait causer sans élever la voix.

— Bonjour, dit Lucie d'un ton qui me parut indiquer la plus grande familiarité. Madame Ogilvie m'a priée de dire à votre mère... mais voici madame Drewett, ajouta la jeune fille en s'interrompant précipitamment, je puis m'acquitter directement de ma commission.

Cette dame Ogilvie était à bord de *la Mouette*, et en passant, elle avait chargé miss Hardinge de prier madame Drewett de vouloir bien l'attendre à Albany pour se rendre avec elle aux eaux.

— Et maintenant, reprit madame Drewett après avoir écouté Lucie, nous avons quelque chose à vous remettre. Vous avez quitté si brusquement ma maison de campagne, à la réception de cette vilaine lettre (c'était la mienne), que vous avez oublié votre nécessaire, et comme il contient des papiers et des billets de banque, je tiens à vous le rendre le plus tôt possible.

Lucie tressaillit et manifesta quelque inquiétude, quoiqu'elle dût être sûre de la discrétion de madame Drewett. Je m'aperçus aisément qu'elle désirait rentrer en possession de son nécessaire, et jugeai convenable d'intervenir. Je saluai M. Drewett, qui me rendit froidement mon salut; c'était le premier signe de reconnaissance que nous échangions.

— Si votre sloop virait, lui dis-je, je virerais de bord moi-même, et j'enverrais un canot prendre le nécessaire.

— Virer! s'écria le patron d'un ton maussade, virer, quand nous avons un vent favorable!

J'allais insister, quand, à ma grande surprise, André Drewett prit le nécessaire des mains de sa mère, et monta sur l'extrémité de notre grande vergue, dans l'intention de la suivre jusqu'à notre pont. Son mouvement fut si rapide, que je n'eus pas le temps de lui adresser des représentations, qu'il n'aurait peut-être pas écoutées, tant il semblait jaloux de donner à sa maîtresse une preuve de son dévouement. Il s'aperçut promptement qu'il avait entrepris une tâche périlleuse, et s'accrocha à la balancine de gui.

Cependant l'extrémité de notre grande vergue était déjà à vingt pieds du gaillard d'arrière de *l'Orphée*. Les femmes criaient, Lucie restait pétrifiée, madame Drewett se cachait la figure en gémissant.

— Il va laisser tomber la boîte, monsieur Miles, me dit Nabuchodonosor, et ce sera dommage, car miss Lucie tient particulièrement à cette boîte; j'en ai eu cent fois la preuve.

— Eh bien! répondis-je, allez la chercher; pendant ce temps je vais tâcher de me rapprocher de *l'Orphée*.

L'agile nègre s'avança hardiment le long du gui, arriva près de Drewett, qui lui remit le nécessaire sans difficulté, descendit d'un pied sûr, et plaça la boîte entre les mains de Lucie.

— Je vous remercie, M. Drewett, dit celle-ci; maintenant, il est inutile de venir à notre bord, et M. Wallingford va vous mettre à même de regagner le vôtre.

Malheureusement, deux choses s'y opposaient, l'amour-propre de Drewett et l'entêtement du patron de *l'Orphée;* l'un avait honte de battre en retraite, après avoir vu Nabuchodonosor marcher si résolument sur le gui; l'autre, mécontent de voir que notre bâtiment devançait le sien, s'imaginait que Drewett l'avait abandonné pour monter à bord d'un plus fin voilier, et il s'était écarté de nous à la distance de cent vergues. Il n'y avait qu'un seul parti à prendre, et je l'adoptai immédiatement.

— Tenez bien la balancine, monsieur Drewett... Mollis le martinet du pic pour rider davantage la balancine du gui! sois paré à filer la corde de retenue, un homme à la grande écoute!.... Prenez garde à vous, M. Drewett, nous allons rentrer le boute-hors, et il vous sera facile d'atteindre notre couronnement.... Sois paré à lofer bellement, pour ne pas ébranler le gui!

Drewett protesta hautement contre mes ordres; il s'habituait à sa position, et demandait seulement à n'être point pressé.

— Non, non, me cria-t-il, ne touchez à rien, je vous en prie, capitaine Wallingford! puisque ce noir a marché sur le gui, j'en ferai bien tout autant.

— Mais ce noir a les pieds nus, monsieur, en outre, il est marin et accoutumé à grimper aux mâts. Vous ne l'êtes pas et vous avez des bottes.

— Il est vrai qu'elles me gênent, mais n'importe; dans une minute, et sans secours, j'aurai l'honneur de me présenter à miss Hardinge.

L'orgueil blessé, l'entêtement, l'amour, animaient tellement le jeune homme, qu'il fut sourd aux représentations simultanées de M. Hardinge et de moi. Lucie me dit d'un ton suppliant : — Empêchez-le de bouger, Miles, j'ai entendu dire qu'il ne savait pas nager. Mais il était déjà trop tard, et Drewett avait lâché la balancine; dès les premiers pas qu'il fit, je vis qu'il n'atteindrait jamais le mât, et criai à Marbre d'être paré à lofer. Au moment même, Drewett tomba à l'eau, et la manière dont il se débattit me prouva que Lucie était au fait de ses habitudes, et qu'il ne savait pas nager. J'étais en veste légère; je me précipitai dans les flots, et saisis le malheureux par les cheveux, à l'instant où il allait passer sous la quille. Je plongeai, et lui tins la tête hors de l'eau pour lui donner le temps de respirer et de recouvrer ses sens. Je lui criai de mettre ses deux mains sur mes épaules, de se laisser enfoncer le plus possible, et de se fier à moi; j'étais convaincu qu'un bon nageur pouvait ainsi remorquer un homme assez longtemps, sans de trop grands efforts. Mais la bouffée d'air qu'avait aspirée Drewett avait eu pour effet de lui donner la force de se débattre en désespéré, sans lui rendre son sang-froid. Sur terre, j'en serais facilement venu à bout; dans l'eau, le plus faible enfant devient redoutable. Que Dieu me pardonne! mais j'ai quelquefois pensé depuis que Drewett m'avait reconnu, et que la jalousie contribuait à l'égarer, car, au milieu de ses luttes convulsives, il murmurait ces mots : — Lucie, Wallingford, Clawbonny, il m'est odieux! Au lieu d'obéir à mes injonctions, il m'étreignit le cou avec ses deux bras, et chercha à me monter sur la tête; ses épaules sortaient hors de l'eau, pendant que le poids de son corps me maintenait dessous. Après avoir vainement essayé de nager avec mon fardeau, je lui pris les mains, et tâchai de me dégager. Je songeai, non plus à la vie de Drewett, mais à la mienne; nous plongeâmes tous deux, nous combattîmes sous l'eau comme deux ennemis acharnés. Trois fois mes efforts nous reportèrent à la surface, mais en disparaissant pour la quatrième fois, je sentis mes forces défaillir.

J'avais sur Drewett un avantage; il avait les yeux fermés, tandis que, dès mon enfance, mon père m'avait appris à tenir les miens ouverts dans l'eau. Au moment où je renonçais à tout espoir de salut, je vis venir à nous une masse noire que, dans mon trouble, je pris d'abord pour un requin, quoique les requins ne remontassent pas aussi avant dans l'Hudson. Cet objet indistinct nagea vers nous et plongea plus bas, comme pour passer en dessous, et ouvrir sa gueule formidable; puis je me sentis enlever avec Drewett à la surface. A peine avais-je vu la lumière, à peine avais-je aspiré une délicieuse gorgée d'air, que la voix de Marbre retentit harmonieusement à mes oreilles. Il m'arracha des bras de Drewett, et me hissa dans le canot. Nabuchodonosor sortit des flots en soufflant comme un marsouin.

— Courage, monsieur Miles, s'écria-t-il; le nègre est près de vous!

On m'avait placé dans le fond du canot, auprès de Drewett, qui paraissait complétement inanimé. Nabuchodonosor, le corps luisant comme une bouteille humide, se plaça à mes côtés, me prit la tête, et se mit à m'essuyer la face avec un mouchoir. J'ose espérer que ce n'était pas le sien.

— Ramez, mes enfants, dit Marbre, et regagnons le sloop. Ce jeune homme semble avoir fermé les écoutilles pour la dernière fois; quant à Miles, il ne se noiera jamais en eau douce.

NOTE DU TRADUCTEUR.

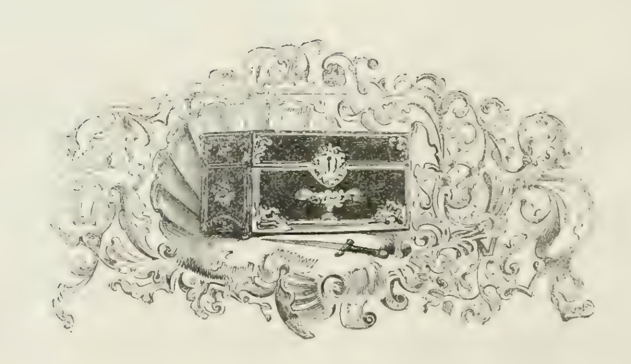
Les lecteurs de *Sur mer et sur terre* s'apercevront sans peine que le dénoûment de ce roman est incomplet; que le sort des principaux personnages n'est pas réglé comme il devrait l'être, et que l'auteur semble s'être arrêté au milieu de sa composition.

Fenimore Cooper, en effet, n'a donné dans *Sur mer et sur terre*, que la première partie d'une œuvre dont le complément indispensable est un second roman intitulé *Lucie Hardinge*. Quel peut être le but de cette combinaison? Nous l'ignorons. Nous avouons même qu'elle ne nous semble pas heureuse; nous aurions préféré voir réunis sous un même titre deux romans qui se suivent, et dans lesquels se développe la même action. Mais, reproducteur fidèle, nous avons dû respecter les intentions de l'écrivain original. Tous les précédents éditeurs de ses œuvres ont, conformément au texte anglais, publié séparément *Sur mer et sur terre* et *Lucie Hardinge*.

Nous sommes obligé, comme eux, et pour ne pas nous départir de notre exactitude habituelle, de maintenir la division établie par l'auteur lui-même, bien qu'elle soit à nos yeux superflue, et qu'on eût pu la supprimer sans le moindre inconvénient.

Nous avons cru ces explications indispensables pour qu'on ne nous accusât pas d'avoir, dans un but de spéculation, tranché un seul ouvrage en deux parties. Si cette coupe inusitée mécontente quelques lecteurs, ils ne s'en prendront qu'à Fenimore Cooper, auquel son talent et sa position littéraires pourraient faire pardonner de plus grands écarts.

FIN DE SUR MER ET SUR TERRE.



Paris. — Impr. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

LUCIE HARDINGE

SUITE DE SUR MER ET SUR TERRE,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADU[illegible]N DE LA [illegible]ÉD[illegible]

CHAPITRE I.

Au cœur de cet infâme
Les sentiments sont morts;
Que le temps en son âme
Éveille des remords!
J'épargnerai le traître :
A quoi bon faire naître
La rougeur sur son front?
C'est au juge implacable,
Qui punit tout coupable,
A venger mon affront.

Le roi Lear.

Il est presque aussi impossible de décrire ce qui se passa quand le canot atteignit *le Wallingford*, que les terribles incidents de ma lutte sous marine avec Drewett. Toutefois j'avais conservé assez de connaissance pour voir que M. Hardinge et Nabuchodonosor me donnaient des soins. Lucie n'était pas sur le pont; elle était sans doute auprès de Grâce, qu'elle préparait à entendre de fatales nouvelles. J'appris ensuite qu'elle était restée longtemps agenouillée dans la cabine, priant avec une ferveur convulsive, suivant l'habitude de ceux qui ont recours à Dieu en de grandes et soudaines catastrophes.

Durant les courts instants, les parcelles de temps, pour ainsi dire, où mes sensations avaient pu s'étendre au delà de la terrible scène dont j'étais acteur, j'avais entendu



[illegible] avait devant les yeux était son fils.

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36

les cris de Chloé; mais la voie de Lucie ne s'y était pas mêlée. Au moment où l'on nous hissa sur le pont, la négresse s'y tenait debout, la face ruisselante de pleurs, partagée entre l'excès de la terreur et celui de la joie, ne sachant si elle devait rire ou pleurer. Elle regarda d'abord M. Marbre, puis son amant, et son admiration pour celui-ci lui arracha cette exclamation :

— Quel homme! quel gaillard!

Ce fut heureux pour André Drewett qu'il y eût parmi nous un homme d'expérience et de résolution comme le docteur Post. M. Hardinge et Marbre avaient commencé à tourner en tous sens le prétendu cadavre, et à le pendre la tête en bas, sous prétexte de lui faire rendre l'eau qu'il avait avalée; mais l'autorité de l'habile docteur intervint à propos pour mettre un terme à ces dangereuses tentatives de résurrection. On dépouilla Drewett de ses habits, on fit chauffer des couvertures au feu de la cuisine, et l'on employa les moyens les plus judicieux pour rétablir la circulation du sang. Le médecin découvrit bientôt des signes de vie, et, ne laissant auprès du malade que le nombre d'assistants nécessaire, il le fit placer dans un lit chaud.

Bientôt l'on put regarder Drewett comme hors de danger. La terrible scène que le patron du sloop *l'Orphée* avait vue de si près changea ses résolutions. Il borda la grande voile, amena sa bonnette et sa voile de hune, vint au vent, et mit en panne par le travers du *Wallingford*. Pendant ces manœuvres on descendit Drewett dans l'entrepont. Une minute plus tard, la vieille dame Drewett et ses deux filles, Hélène et Caroline, vinrent à notre bord dans un canot. Je me chargeai de dissiper leurs tendres alarmes, car j'étais déjà en état de parler et de marcher, et le docteur Post ne s'opposa pas à ce qu'elles descendissent auprès du patient. Je profitai de l'occasion pour sauter dans la cale du sloop, où Nabuchodonosor m'apporta des vêtements secs, et ce fut avec de véritables délices que je sentis sur mon corps la douce chaleur d'une ample redingote. Toutefois mes efforts avaient été tellement énergiques qu'il fallut une nuit de profond sommeil pour rendre le ton à mes nerfs et la vigueur à mes muscles.

J'achevais de m'habiller quand on m'appela dans la cabine. Grâce me tendit les bras et pleura sur mon sein pendant quelques minutes. Elle avait éprouvé une forte secousse, quoiqu'on eût eu soin de lui cacher l'accident avant de pouvoir lui annoncer que j'étais sauvé. Lucie lui avait donné des détails avec réserve et circonspection, et l'on m'avait envoyé chercher. On m'accueillit avec la joie qu'éprouve le propriétaire d'un objet précieux, quand il le retrouve après avoir été sur le point de le perdre. Nous étions encore livrés à nos transports quand M. Hardinge parut à la porte de la cabine, tenant un livre de prières à la main : il nous imposa silence et tous s'agenouillèrent dans les deux cabines pendant que le bon vieillard nous lisait le *pater* et diverses oraisons. Cet acte de dévotion eut une influence salutaire sur tous les assistants et principalement sur les femmes. Lorsque j'entrai dans la grande cabine, l'excellent prêtre me prit dans ses bras, me donna sa bénédiction et m'embrassa comme il avait coutume de le faire lorsque j'étais enfant. J'avoue que je fus obligé de monter à la hâte sur le pont pour cacher mon émotion.

Au bout de quelques minutes je fus assez rassis pour ordonner de mettre à la voile. Nous suivîmes *l'Orphée* en amont, et nous l'eûmes bientôt devancé. Comme madame Drewett et ses deux filles refusaient de quitter André, toute la famille resta forcément à notre bord. Je les vis à regret dans notre compagnie, prévoyant que je les trouverais toujours entre moi et Lucie pendant le court espace de temps que j'avais à passer avec elle ; mais il était inutile de se plaindre. Après avoir déployé les voiles, je pris une chaise sur le pont et commençai, pour la première fois, à réfléchir froidement à tout ce qui s'était passé. Marbre s'assit à côté de moi, me serra cordialement la main et se mit à entamer la conversation. En ce moment Nabuchodonosor, qui avait changé de costume, se tenait sur le gaillard d'avant, les bras croisés à la manière des matelots et aussi calme que s'il n'eût jamais essuyé de coups de vent. Par intervalles, pour répondre aux sourires de Chloé, il inclinait la tête, ricanait et grimaçait; puis, reprenant brusquement son attitude, il essayait de conserver sa dignité.

— La Providence vous destine à quelque chose de remarquable, me dit Marbre; vous avez été sauvé dans un canot près de l'Ile-Bourbon ; puis, dans un deuxième canot, à la hauteur de la baie de Delaware. Troisièmement, vous avez échappé à un corsaire français, dans la Manche ; puis, quatrièmement, vous avez su vous tirer des mains du Grand-Sec et de ses compagnons ; ensuite, vous avez repris *la Crise;* sixièmement, vous m'avez recueilli sur les flots quand je me suis enfui de mon ermitage ; enfin, aujourd'hui même, vous voilà sain et sauf, après avoir porté sur vos épaules un homme d'un poids formidable au milieu des eaux de l'Hudson. Soyez-en sûr, Miles, la Providence vous réserve d'importantes fonctions; qui sait! un jour peut-être vous serez membre du congrès.

— Ces observations vous sont également applicables, car vous avez joué un rôle dans la plupart de mes aventures, et il vous en est arrivé d'extraordinaires à vous-même; rappelez-vous que vous avez été ermite.

— Silence, pas un mot là-dessus, ou les enfants mêmes me montreraient au doigt. Vous avez dû étrangement généraliser, Miles, quand vous avez plongé pour la dernière fois, sans espoir de remonter à la surface ?

— En vérité, mon ami, vos conjectures sont justes; lorsqu'on voit la mort de si près, on jette un coup d'œil rapide sur le passé ; il m'est venu à l'idée que ma perte vous causerait de vifs regrets.

— Oui, reprit Marbre avec sensibilité, ce sont des moments où la vérité se présente à nous, et c'est l'idée la plus juste qui vous ait traversé l'esprit ; si je vous avais perdu, j'aurais acheté une embarcation, et je serais allé m'établir dans la terre de Marbre. Mais voici votre cuisinière qui rôde autour de nous comme si elle voulait vous adresser la parole. Tous les nègres vont être fiers de l'exploit de Nabuchodonosor, et je ne serais pas surpris que vous fussiez obligé de leur distribuer des cadeaux à la ronde.

— En effet, Didon désire me parler et je vais l'inviter à approcher.

Didon Clawbonny, que nous avions emmenée pour nous servir, était la cuisinière de la famille et la mère de Chloé. Son teint pouvait être l'objet de la critique, car le feu lui avait communiqué un vernis peu agréable; mais on ne pouvait lui refuser les avantages de la taille : elle pesait deux cents. L'insouciance ordinaire de sa race se mêlait étrangement sur sa physionomie avec la sévérité indispensable à une cuisinière. Elle affirmait souvent qu'elle était accablée de la responsabilité qui pesait sur elle, ayant seule à rendre compte des qualités du bœuf trop cuit, du poisson trop cru et du pain trop lourd. Elle s'était mariée deux fois, et il n'y avait encore qu'un an qu'elle avait contracté le dernier hyménée.

— Nous sommes heureux de vous revoir, monsieur Miles, dit la cuisinière en faisant la révérence; tout le monde est heureux de ce que vous ne vous êtes pas noyé.

— Je vous remercie, Didon, je vous remercie de tout mon cœur; mon bain m'a du moins appris à quel point j'étais aimé de mes serviteurs... Eh bien! il paraît que vous avez pris un second mari pendant mon absence ?

Didon baissa les yeux, suivant l'usage des nouvelles mariées de toutes les couleurs, se tourna de trois quarts, et répondit en s'inclinant :

— Oui, monsieur Miles; je voulais vous attendre et vous demander votre consentement, mais Cupidon, mon prétendu, m'a dit : — Qu'est-ce que ça lui fait? il est loin d'ici, et ne s'inquiète guère de vous. Et il m'a tellement tourmentée que j'ai fini par céder à ses instances.

— Afin que tout soit en règle, ma bonne femme, je vous donne actuellement mon consentement et de grand cœur.

— Merci, monsieur, dit la négresse en montrant ses dents blanches.

— C'est sans doute notre excellent recteur, M. Hardinge, qui a béni votre union?

— Assurément, monsieur, aucun nègre du Clawbonny ne voudrait se marier sans les prières de M. Hardinge; mes deux mariages ont été célébrés à l'église.

— Et j'espère que vous n'avez pas à vous plaindre de votre changement de position; le vieux Cupidon n'est certes pas beau, mais c'est un garçon honnête et rangé.

— Oui, monsieur, on ne saurait le nier.

— Je suppose qu'il se conduit en bon père avec Chloé ?

— Ce n'est pas le père de Chloé, monsieur; son père s'en est allé pour toujours. Je venais vous dire un mot de Chloé et de ce garçon que vous voyez là-bas, Nabuchodonosor.

— Qu'y a-t-il, Didon? Je vois qu'ils s'aiment et ont aussi l'envie de se marier; si tel est l'objet de votre visite, je consens à cette union sans attendre votre requête.

— Ne vous pressez pas tant, monsieur Miles! s'écria la vieille négresse dont ce brusque consentement semblait contrarier les vues. Il y a plusieurs raisons pour refuser à Nab une jeune personne dans la position de Chloé. Vous savez que Chloé est maintenant la femme de chambre de mademoiselle Grâce. C'est elle seule qui l'habille et fait sa chambre, ma fille Chloé Clawbonny.

On pourrait appliquer ici le proverbe : tel maître, tel valet; l'amour de Nabuchodonosor n'avait pas d'autre destinée que le mien, et on nous repoussait tous deux par des motifs analogues. Je résolus de parler en faveur du pauvre garçon, mais il eût été contraire aux usages de la famille d'intervenir dans une affaire de cœur autrement que par des conseils.

— Si Chloé est la servante de ma sœur, repris-je, il faut vous rappeler que Nab est attaché à ma personne.

— Voilà ce que dit Chloé; mais il y a une grande différence entre Clawbonny et un navire. Nab avoue lui-même qu'il ne vit pas dans la même cabine que vous.

— C'est vrai, Didon, mais il y a une autre différence entre un navire et une maison. On peut avoir plus de confiance dans une femme de chambre que dans tout autre domestique qui sert à l'extérieur. Mais, d'après l'opinion des marins, pour quiconque n'est pas officier, il vaut mieux être matelot de l'avant qu'attaché au service de la cabine. J'ai été moi-même matelot de l'avant, et Nabuchodonosor occupe une place dans laquelle son maître l'avait précédé.

— C'est une considération importante, monsieur; mais on m'a assuré, monsieur, que pour récompenser Nab de vous avoir sauvé la vie, vous alliez lui donner la liberté : or, jamais ma fille n'épousera un nègre affranchi ; ce serait une alliance déshonorante, à laquelle votre vieille et fidèle servante ne consentira jamais.

— Nab pense absolument comme vous, Didon ; je lui ai offert sa liberté, et le drôle l'a refusée. Toutefois les temps ont changé, et aujourd'hui un nègre libre est plus considéré qu'un esclave; un de ces jours la loi vous affranchira tous en masse.

— Ne m'en parlez pas, monsieur Miles, ce jour ne viendra jamais pour moi, ni pour les miens; le vieux Cupidon partage mon opinion. Maintenant, monsieur, apprenez que M. Van Blarcum Brom se met en quatre pour avoir Chloé, mais il ne l'obtiendra pas. Nous sommes de trop bonne famille, monsieur, pour nous allier aux Van Blarcum ; il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'union entre nous.

— J'ignorais, Didon, que les esclaves de Clawbonny fussent si difficiles en mariage.

— Ils sont énormément difficiles, monsieur, et ils l'ont toujours été. Ne croyez pas, monsieur, que j'eusse moi-même épousé le vieux Cupidon s'il s'était offert un parti sortable dans la famille Clawbonny.

— Nab est de Clawbonny, et j'ai pour lui une affection toute particulière. J'espère donc que vous vous déciderez à l'accueillir favorablement.

— J'y penserai, monsieur Miles; mais, quand j'aurai réfléchi, j'espère que mes jeunes maîtres entendront mes raisons avant de donner leur agrément.

— Sans doute; Chloé est votre fille; elle vous témoigne le respect qu'elle vous doit, et, si elle voulait vous désobéir, nous ne l'encouragerions pas.

Didon redoubla ses remercîments et se retira avec une dignité qui parut de mauvais augure aux deux amants. Cet entretien me laissa quelques instants rêveur. Chose étrange que le monde! des gens appartenant à la classe la plus infime de la nation, des gens condamnés à l'infériorité par la nature même, tenaient obstinément aux distinctions qui faisaient mon malheur, et dont les philosophes vont jusqu'à nier l'existence! Ma cuisinière raisonnait, dans sa sphère étroite, à la façon de Rupert, des Drewett, du monde, et peut-être aussi de Lucie Hardinge!

L'approche de Marbre, qui s'était éloigné par discrétion, coupa court aux réflexions que m'inspirait cette bizarre coïncidence.

— Poursuivons, reprit Marbre, maintenant que la place est libre et que la vieille a défilé son chapelet. Je viens de causer avec la mère du jeune repêché; devineriez-vous à quoi elle attribue la folle action de son fils?

— Ma foi, non! peut-être à ce qu'il a naturellement peu de cervelle.

— A l'amour! Il paraît que le pauvre garçon est épris de votre aimable amie, de la sœur de Rupert; et ce n'est ni plus ni moins que l'amour qui l'a déterminé à danser sans balancier sur notre gui.

— Madame Drewett vous l'a-t-elle dit positivement?

— Oui, capitaine Wallingford, car pendant que vous régliez avec la vieille Didon les destinées de Nab et de Chloé, la mère du jeune homme, le docteur et moi, nous nous occupions du sort d'André et de Lucie. La bonne vieille dame m'a donné à entendre que leur mariage était une affaire conclue, et qu'elle regardait déjà miss Hardinge comme sa troisième fille.

Il était singulier que madame Drewett eût mis Marbre et même le docteur Post dans sa confidence; mais il fallait tenir compte de son état de surexcitation et de la manière dont Marbre envisageait la part qu'il avait prise au conciliabule. Madame Drewett, à peine remise d'une violente secousse, pouvait avoir commis une indiscrétion vis-à-vis un homme aussi éminent que le docteur, sans se préoccuper de la présence du vieux marin. Toutefois, de la révélation de celui-ci, je conclus qu'il était trop tard. Lucie devait avoir contracté un engagement, et n'attendait que l'époque de sa majorité pour avantager son frère avant de se marier. La manière dont elle me traitait était simplement le résultat de l'habitude et d'une amitié sincère, et, si elle redoublait d'attentions pour moi, c'était pour réparer le préjudice que Rupert nous avait causé. Avais-je droit de me plaindre en admettant la vérité de mes suppositions? Longtemps j'avais ignoré moi-même la passion que j'éprouvais pour elle, et je n'avais jamais cherché à la lui faire connaître. Elle n'était liée envers moi par aucune promesse, elle n'avait reçu aucune assurance d'attachement; rien ne l'obligeait à attendre mon bon plaisir. Telle était la sincérité de mon affection pour Lucie, que dans mon malheur je me félicitais de ne pouvoir lui imputer le moindre mensonge, le plus léger détour. Après tout, il était peut-être naturel qu'elle me préférât André Drewett. Quand elle l'avait rencontré, elle était d'âge à éprouver de l'amour, tandis qu'elle avait été habituée dès l'enfance à me traiter avec la familiarité et la confiance d'une sœur.

La scène du matin, la présence de madame Drewett et de ses filles produisirent un changement complet dans notre société. Les dames restèrent presque toujours en bas et le docteur Post conseilla à Drewett de ne pas quitter la chambre avant d'avoir recouvré ses forces. M. Hardinge quitta peu le malade, auquel il prodigua des attentions qui me parurent être celles d'un père pour son fils. Cependant *le Wallingford* continuait à remonter la rivière; il fut favorisé jusqu'au soir par une légère brise du sud, devança tous les autres sloops, et au moment où le soleil disparaissait derrière la chaîne de montagnes de Cattkills, nous étions à quelques milles de l'embouchure du cours d'eau qui donne son nom à ces hauteurs.

Il serait difficile d'imaginer un plus charmant paysage que celui qu'on apercevait du pont du sloop; aucun de nous, à l'exception de M. Hardinge, n'avait remonté l'Hudson jusque-là, et tous furent appelés en haut pour jouir des magnificences d'un beau soir. Les dames restèrent sur le pont jusqu'à la nuit; puis, comme le vent était tombé et la marée contraire, je résolus de jeter l'ancre; j'avais arrangé dans les cales pour Marbre et pour moi un gîte que je gagnai avec joie après les fatigues du jour. Dans la soirée, à travers la cloison, j'entendis de mon lit les dames rire et causer gaiement. Marbre, en rentrant, me dit qu'elles avaient oublié leurs peines, et qu'elles avaient tenu des propos si divertissants que lui-même en avait été charmé.

Nabuchodonosor nous appela au point du jour. Le vent fraîchissait de l'ouest-nord-ouest, mais le reflux commençait. J'étais si impatient de me débarrasser de mes hôtes, que je rassemblai immédiatement tout l'équipage sur le pont, afin de mettre à la voile. Nous nous avançâmes rapidement au milieu de canaux étroits, entre les îles qui divisent cette partie de l'Hudson, et nous atteignîmes heureusement la ville d'Albany. Ce fut avec un vif plaisir que j'en aperçus les quais bordés de magasins qui, je puis le dire sans exagération, vomissaient des blés et de la farine, que des sloops emportaient pour l'approvisionnement des armées européennes. Je proposai à ma sœur de débarquer, pour visiter la capitale de l'état d'Albany, et ma demande fut favorablement accueillie non-seulement par Grâce et Lucie, mais encore par la famille Drewett, charmée d'avoir une occasion de rester plus longtemps avec nous. Tout le monde était sur le pont quand *le Wallingford* dépassa un autre sloop que nous avions en vue depuis environ deux heures. En ce moment, Lucie et Chloé passèrent auprès de moi, soutenant Grâce, qui était d'une pâleur livide, et dont les jambes flageolaient au point qu'elle pouvait à peine marcher. D'un geste suppliant, Lucie me pria de me taire, et j'eus la force de souscrire à ses vœux. Je tournai les yeux du côté du sloop, où je trouvai l'explication de l'agitation subite de ma sœur. Les Merton et Rupert étaient sur le gaillard d'arrière du sloop étranger, et si près de nous, qu'il était impossible d'éviter de leur parler. En cette circonstance embarrassante, Lucie revint auprès de moi, dans l'intention, comme je l'ai su depuis, de me prier d'éloigner *le Wallingford*, mais il était déjà trop tard.

— Quelle agréable rencontre! s'écria Emilie Merton en apercevant Lucie; je vous croyais à Clawbonny, auprès du lit de miss Wallingford.

— Miss Wallingford est ici avec mon frère, madame Drewett et... Lucie ne compléta pas sa pensée.

— Eh bien, nous marchons de surprise en surprise! dit Rupert avec un aplomb qui me confondit. Tout à l'heure encore, nous vantions votre constance en amitié, et vous voici, mademoiselle Lucie, en route pour les eaux et courant après le plaisir.

— Non, Rupert, répliqua Lucie d'un ton qui ne pouvait manquer de ramener le fat égoïste à de meilleurs sentiments; non, Rupert, je ne vais pas aux eaux. Le docteur Post a conseillé à Grâce le changement d'air et de lieu, et Miles nous a tous emmenés dans son sloop, pour que, réunis en famille, nous puissions contribuer par nos efforts à la consolation de la chère malade; nous ne débarquerons pas à Albany.

Je saisis cette insinuation et compris que je ne devais pas même rapprocher le sloop du quai.

— Sur ma parole, elle dit vrai, colonel, s'écria Rupert, je vois mon père sur le gaillard d'avant, avec Post et diverses autres personnes de ma connaissance.. Oui, voici Drewett, voici Wallingford. Comment vous trouvez-vous de l'eau douce, mon noble capitaine? vous vous écartez étrangement de vos latitudes!

— Comment vous portez-vous, monsieur Hardinge?

En disant ces mots, je lui rendis froidement son salut, puis je fus obligé de parler au major et à sa fille; mais j'avais fait un signe à Nabuchodonosor qui tenait la barre. *Le Wallingford* s'éloigna et bientôt les interlocuteurs ne purent communiquer qu'en agitant leurs mouchoirs et s'envoyant des baisers avec la main. Tous les Drewett prirent part à ces manifestations; quant à Lucie, elle se tenait à l'écart, et je profitai de l'occasion pour lui glisser un mot à l'oreille.

— Que dois-je faire du sloop? il est urgent d'adopter un parti.

— N'abordez sous aucun prétexte. Oh! quel cruel supplice! les fenêtres de la cabine sont ouvertes, et Grâce n'a pas perdu une syllabe de l'entretien. On n'a même pas demandé des nouvelles de sa santé! Je vais descendre auprès d'elle.

Voulant éviter de parler de Rupert et de ma sœur, je me contentai de répéter ma question. Lucie demanda s'il n'était pas possible de débarquer mes passagers sans atterrir; et, sur ma réponse affirmative, elle me conjura de nouveau de ne pas approcher du quai. En conséquence, le sloop gagna le large et vira de bord; on mit à la mer le canot, où l'on plaça le porte-manteau de Post, et l'on avertit la famille Drewett que tout était prêt pour les déposer à terre.

— Nous ne nous séparerons pas ainsi, s'écria la vieille dame; pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous? miss Wallingford pourrait se trouver bien des eaux.

— Le docteur ne le croit pas; il nous conseille de redescendre tranquillement le fleuve; pourtant nous remonterons peut-être un peu plus loin, si Grâce en a la force et en exprime le désir.

Les Drewett protestèrent de leurs regrets et de leur désappointement; ils paraissaient s'occuper beaucoup de Lucie, et très-peu de ma pauvre sœur. Quelques tentatives furent faites pour détourner miss Hardinge de sa résolution, mais elle y opposa une fermeté calme contre laquelle se brisèrent toutes les instances de ses amis. M. Hardinge appuya brièvement la déclaration de sa fille, et les voyageurs se préparèrent avec répugnance à entrer dans le canot. Après qu'il y eut placé sa mère, André Drewett se retourna vers moi, et m'exprima sa reconnaissance en termes pleins de noblesse, de franchise et d'énergie. C'était la première fois qu'il me traitait en ami, et je dus lui répondre par une poignée de main. Nous nous séparâmes comme deux hommes liés ensemble par des obligations et des services mutuels.

Le visage de Lucie se calma, et pendant cette petite scène, elle

parut éprouver un air de satisfaction, que je remarquai, quoiqu'il me fût impossible de préciser le sentiment qui prédominait dans son âme pure et sincère. S'applaudissait-elle de la noblesse avec laquelle Drewett s'acquittait d'un de nos plus pénibles devoirs, celui d'avouer une obligation réelle? Sa rougeur provenait-elle de l'intérêt qu'elle me portait? je ne pouvais le lui demander, et il fallut me résoudre à l'ignorer.

CHAPITRE II.

J'étais en droit d'attendre un meilleur avenir :
J'ignore à quels destins j'aurais pu parvenir;
Mais une vérité plus facile à connaître,
C'est que je ne suis pas ce que je devrais être.

Lord BYRON, *Sardanapale.*

L'instant d'après, le canot emmena la famille Drewett, et je vis enfin mon bâtiment reprendre un caractère calme et domestique. Lucie avait disparu; mais, conformément à ses vœux, je mis le cap en aval, et commençai ma traversée de retour sans même songer à mettre le pied sur le territoire d'Albany. Marbre était trop accoutumé à se soumettre sans enquête aux mouvements d'un navire pour combattre mon projet, et *le Wallingford*, remorquant son canot, descendit avec la marée, à la faveur d'une légère brise de l'ouest. Les manœuvres nécessitées par ce changement de direction causèrent sur le pont un tel remue-ménage que Lucie ne reparut pas tout d'abord; quand je la revis, je la trouvai triste et pleine de poignantes appréhensions. Grâce avait été profondément blessée de la conduite de Rupert, et la réaction de sa douleur sur le physique avait été si violente qu'il fallait la laisser dans le calme le plus absolu. Elle était sur le point de s'endormir, car, comme un enfant, elle cherchait à réparer par le sommeil ses forces épuisées, aussi souvent que l'état de son esprit le lui permettait. Elle était, je l'ignorais encore, comme la flamme qui ondule au gré des vents, et dont la frêle existence est compromise par la moindre augmentation du courant d'air.

Nous avions atteint les îles, quand la marée montante et le calme nous obligèrent à jeter l'ancre. Aussitôt que le sloop fut en sûreté dans un bon mouillage, je cherchai à avoir une entrevue avec Lucie; mais elle me fit dire par Chloé que sa présence était nécessaire dans la cabine pour y maintenir le silence pendant que Grâce reposerait. Après avoir reçu ce message, je descendis dans le canot avec Marbre et Nabuchodonosor; ce dernier nous conduisit à terre, encouragé par les sourires de Chloé qui ne pouvait se lasser de s'extasier sur l'adresse avec laquelle, d'une seule main, et par un simple mouvement du poignet, il faisait bouillonner l'eau sous les bossoirs de notre petite embarcation.

Nous débarquâmes dans une anse sablonneuse, ombragée par d'énormes saules pleureurs. C'était une retraite agreste, où tout respirait la paix et le repos. On n'y voyait ni débarcadère, ni filets, ni rien de ce qui annonce la présence de l'homme. Une seule chaumière occupait le plateau d'une terrasse naturelle, élevée de douze pieds environ au-dessus du sol plantureux où s'enfonçait les racines des saules pleureurs. Cette chaumière était le *Beau Idéal* de la propriété champêtre et du bien-être domestique. Elle était en pierre, et n'avait qu'un étage, surmonté d'un grand toit pointu. Elle semblait de construction hollandaise; sa façade, qui regardait le fleuve, était blanche comme la neige, grâce à un récent badigeon. Les fenêtres avaient le charme de l'irrégularité; et l'aspect général du logis indiquait un autre style et un régime différent de celui dans lequel nous vivions alors. En effet, les chiffres 1698, dessinés par des barres de fer sur le mur de la cour, annonçaient que la maison était aussi ancienne que les seconds bâtiments de Clawbonny.

Le jardin de la chaumière était remarquable, sinon par son étendue, du moins par l'ordre admirable qui y régnait. Il était situé derrière l'édifice et contigu à un verger dont les arbres, au nombre d'une centaine environ, commençaient à se charger de fruits. L'espèce d'amphithéâtre auquel ce verger s'adossait semblait fait pour dérober ce charmant réduit à l'importune curiosité du reste du monde. Il y avait aussi, près de la chaumière, une demi-douzaine de gros cerisiers dont les fruits n'avaient pas encore complétement disparu, et qui servaient à la fois d'ornement et d'ombrage. Les dépendances du corps de logis principal paraissaient à peu près de même date et n'étaient pas en moins bon état.

En approchant du rivage, je dis à Nabuchodonosor de quitter ses rames, et pendant que la barque, obéissant à l'impulsion qu'elle avait reçue, s'approchait lentement de la plage sablonneuse, je contemplai avec admiration cette heureuse et paisible solitude.

— Voilà un ermitage auquel je pourrais m'habituer, me dit Marbre dont les yeux n'avaient pas cessé de se fixer sur la maison depuis que nous avions quitté le sloop. Voilà ce que j'appelle un ermitage humain; ce n'est pas un sépulcre comme mon île. Un emplacement pour élever des porcs et des volailles; un fin gravier pour descendre à l'eau; une bonne pêche au large, j'en suis convaincu; une maison bien gréée; des arbres aussi gros que les mâts majeurs d'un vaisseau : tout cela peut suffire aux désirs d'un homme, et par-dessus le marché, il a près de lui de la société s'il s'avise d'engendrer la mélancolie. C'est dans un lieu semblable que j'aimerais à me caser, quand le temps viendra de me mettre en carêne. Est-il endroit meilleur pour fumer un cigare que ce banc ombragé par un cerisier, et le grog ne doit-il pas avoir un goût deux fois plus exquis au bord de cette source fraîche?

— Vous pourriez devenir propriétaire de cette résidence même, mon ami Moïse; alors nous serions voisins, et pourrions nous visiter mutuellement par eau. Il ne doit pas y avoir plus de cinquante milles d'ici à Clawbonny.

— Je suis tenté de croire qu'on donnerait de ce petit domaine autant d'argent que d'un navire numéro un.

— Vous vous trompez, avec mille ou douze cents dollars, on achèterait la maison et la terre que vous voyez à l'entour. Je sais, Moïse, que vous avez ramassé plus de deux mille dollars dans vos voyages.

— Certainement, mais je voudrais que ce lieu fût un peu plus près de Clawbonny, et dans ce cas j'entrerais en négociation.

— Ce serait inutile après tout, je possède un aussi riant emplacement près de la Crique de Clawbonny, et je vous y ferai bâtir une maison à laquelle je donnerai l'apparence d'une cabine de vaisseau.

— J'y ai songé, Miles, et je me suis d'abord figuré que c'était une charmante idée; mais elle ne supporte pas l'examen. Vous pouvez construire une chambre qui ait l'air d'une cabine, mais vous ne lui donnerez pas la nature d'une cabine; quand même vous y placeriez des traversins, des cloisons et des équipets, comment vous procurerez-vous le mouvement? et qu'est-ce qu'une cabine sans mouvement? Je m'y trouverais aussi mal qu'en mer dans les latitudes calmes. Non, ne me faites point de cabines immobiles. Si je suis en mer, que je sois en mer; si je suis à terre, que je sois à terre.

Nous étions arrivés. La quille de notre barque raclait avec bruit les cailloux du rivage; nous nous avançâmes vers la maison dans l'espoir d'y trouver du lait, car deux vaches broutaient l'herbe épaisse d'un pré voisin; la porte était ouverte et nous pûmes jeter un coup d'œil dans l'intérieur sans violer les lois de la civilité. Il n'y avait pas d'antichambre, mais on entrait directement dans une salle qui occupait toute la façade du bâtiment. Elle pouvait avoir vingt pieds carrés et sa hauteur dépassait celle qu'ont ordinairement les constructions de ce genre. Cette pièce était proprement entretenue. Le plancher était recouvert d'un tapis. L'ameublement se composait d'une douzaine de chaises en bois noir à dossiers élevés, de deux ou trois tables où l'on aurait pu se mirer, de glaces entourées de moulures dorées, d'un buffet sur lequel étaient rangés des vases de porcelaine. Cet ensemble annonçait une position supérieure à celle des fermiers du pays, quoiqu'elle fût au-dessous de celle des plus modestes membres de la classe aisée. Je supposai que les hôtes du logis n'étaient pas toujours restés attachés à leur clocher et qu'ils avaient dû voir le monde, mais pas assez pour y perdre leurs vieilles habitudes domestiques.

Pendant que nous étions sur le seuil, la maîtresse de la maison ouvrit une porte avec cette régularité de mouvements qui caractérise la vieillesse, et parut devant nos yeux. C'était une femme de moyenne taille, presque septuagénaire; elle marchait lentement, mais d'un pas ferme, et paraissait bien portante. Son costume était à la mode du siècle précédent, simple mais aussi propre que tout ce qui l'environnait. Sa physionomie n'avait rien de cette délicatesse que donnent l'éducation et la bonne compagnie; mais elle indiquait une âme bienveillante et sensible. Elle nous salua sans surprise et nous invita à nous asseoir.

— Les sloops relâchent rarement ici, dit la vieille femme; ils débarquent d'ordinaire plus haut ou plus bas.

— Pourquoi? je vous le demande, dit Marbre avec la franchise familière d'un marin. Selon moi, c'est un excellent mouillage et un délicieux séjour. On y peut être aussi solitaire qu'on le désire sans devenir absolument ermite.

La vieille dame regarda Marbre d'un air de douceur et d'indulgence; mais en même temps elle semblait se demander à quelle espèce d'animal elle avait affaire.

— Si les bateliers préfèrent d'autres endroits à celui-ci, répliqua-t-elle, c'est sans doute parce qu'il n'y a pas de cabaret ici, tandis qu'on en trouve un à deux milles en amont et un autre à deux milles en aval.

— Cette observation, dis-je aussitôt, me rappelle que nous devons nous excuser d'avoir pénétré si hardiment chez vous; mais quelle que soit notre conduite à terre, nous pouvons toujours, nous autres marins, alléguer la pureté de nos intentions.

— Vous êtes les bienvenus; je reçois avec plaisir ceux qui comprennent les égards dus à une vieille femme, et je sais pardonner à ceux qui l'ignorent : à notre âge, nous connaissons le prix des bons procédés, car nous ne serons bientôt plus à même d'en avoir pour nos semblables.

— Vos dispositions bienveillantes viennent de ce que vous avez passé vos jours en cette agréable demeure.

— Je crois plutôt qu'elles viennent de Dieu, et que lui seul est la source de tout ce que nous avons de bien en nous.

— Cependant un lieu comme celui-ci doit avoir quelque influence sur le caractère. J'ose affirmer que vous avez longtemps vécu dans cette maison, qui, quel que soit votre âge, est beaucoup plus vieille que vous. Il est probable que vous l'habitez depuis votre mariage ?

— J'y suis née, monsieur, et mon père y est né avant moi. Vous avez raison de dire que je l'ai habitée depuis mon mariage, car j'y étais longtemps auparavant.

— Ceci n'est pas très-encourageant pour mon ami que voici. Dès le premier coup d'œil, il a eu envie d'acheter votre cottage ; mais maintenant qu'il sait combien il doit vous être cher, je doute qu'il ose vous faire des propositions.

— Et votre ami n'a-t-il point de maison où il puisse s'établir avec sa famille ?

— Je n'ai ni maison ni famille, ma bonne mère, répondit Marbre; e ne connais d'autre domicile qu'un vaisseau. Cependant, j'ai été un moment ermite et possesseur d'une île tout entière; mais la profession ne me convenant pas, j'ai bientôt jeté le froc aux orties et rendu l'île à la nature.

La vieille femme regarda Marbre fixement, et je lus dans ses traits qu'elle était invinciblement captivée par la sincérité et la bonhomie du vieux marin.

— Ermite ! répéta-t-elle avec curiosité; j'ai souvent entendu parler d'ermites, mais vous n'êtes pas tel que je me les suis figurés.

— Parce que j'avais pris un métier auquel je n'étais pas propre : je suppose qu'un homme, avant d'adopter une carrière, doit connaître ses ancêtres, de même qu'il faut consulter la généalogie d'un cheval pour savoir s'il peut servir à la course. Or, comme j'ignore entièrement quels sont mes parents, il n'est pas surprenant que je sois tombé dans l'erreur. C'est une chose pénible, ma vieille dame, d'être né sans nom !

La sortie misanthropique de Marbre excita vivement l'intérêt de notre hôtesse.

— Quoi! s'écria-t-elle, vous êtes né sans nom! C'est un fait si extraordinaire, que je désirerais savoir comment il est possible.

— Je suis prêt à vous l'expliquer, ma bonne mère; mais une complaisance en vaut une autre. Je vous prierai d'abord de répondre à quelques questions que je compte vous adresser sur les propriétaires de ce petit domaine. Quand vous m'aurez dit votre histoire, je m'empresserai de vous raconter la mienne.

— Oh! je vois ce que c'est, dit la vieille femme alarmée, vous venez de la part de M. Van Tassel pour savoir si on lui payera la somme dont il est créancier hypothécaire.

— Nous ne venons de la part de personne, ma bonne dame, dis-je avec précipitation, nous appartenons à ce sloop, nous sommes venus à terre pour nous dégourdir les jambes, et nous n'avons jamais entendu parler de M. Van Tassel, ni de sa créance hypothécaire.

— Le ciel en soit loué ! s'écria la vieille, dont un profond soupir parut soulager à la fois l'esprit et le corps. M. Van Tassel est un homme dur; et une veuve, sans autre appui qu'une petite fille de seize ans, n'est guère en état de lui résister. Mon pauvre vieux mari avait toujours soutenu que la somme due avait été payée; mais maintenant qu'il est mort, M. Van Tassel me présente l'obligation et l'hypothèque en me disant : — Je consens à suspendre toutes poursuites si vous parvenez à prouver que tout a été payé.

— La circonstance est si étrange, dis-je à la vieille dame, qu'il vous suffit de m'en instruire en détail pour vous assurer un autre défenseur. A la vérité, je vous suis étranger et le hasard seul m'a amené ici; mais la Providence a quelquefois des voies mystérieuses, et j'ai le pressentiment que nous pourrons vous être utiles. Dites-nous vos embarras, et, s'il le faut, on vous procurera le meilleur conseil judiciaire du pays !

La vieille dame parut touchée de mes offres ; le langage sympathique du cœur, plus éloquent que celui de la bouche, ne manque jamais d'aller au cœur, et mes paroles produisirent les fruits ordinaires de la franchise et de la sincérité. Elle me crut; et après avoir essuyé quelques larmes involontaires, notre hôtesse me répliqua sans détour :

— Vous n'avez pas l'air d'émissaires de Van Tassel; ces gens-là regardent déjà ma maison comme leur propriété, et jamais je n'ai vu d'êtres plus avides; mais vous ne leur ressemblez point. J'espère que je puis me fier à vous.

— Soyez-en sûre, la mère, s'écria Marbre en serrant cordialement la main de la vieille; je suis personnellement intéressé à cette affaire, puisque j'avais déjà résolu de vous acheter ce domaine; et vous concevez que je ne suis pas disposé à le laisser à M. Van Tassel.

— Il me serait aussi pénible de vendre ma maison que de l'abandonner à ce vampire, reprit la vieille avec un jeu de physionomie qui confirmait ses paroles. Je vous ai dit que mon père même était né dans cette maison. J'étais sa fille unique, et lorsque Dieu l'a rappelé, douze ans après mon mariage, la petite ferme m'est revenue comme de juste. Elle me serait parvenue dès lors franche et quitte de toutes charges, sans une faute que j'avais commise dans ma jeunesse. Ah ! mes amis, quand on fait le mal, c'est en vain qu'on espère en éviter les suites !

Les pleurs de la pauvre vieille commencèrent à couler en abondance ; Marbre essaya de la consoler.

— Le mal que vous avez fait, ma bonne mère, ne saurait être de conséquence.

— Hélas ! que ne dites-vous vrai ; j'ai rompu le cinquième commandement de Dieu, j'ai négligé d'honorer mon père et ma mère. Néanmoins le Seigneur a été miséricordieux, car sa bonté m'a permis de vieillir jusqu'à l'âge de soixante-dix ans.

— N'est-ce pas, dis-je à mon tour, une preuve que vos erreurs vous ont été pardonnées et que vous vous êtes rachetée par le repentir ?

— Qui peut l'affirmer? Le malheur qui m'arrive, le danger que je crains de mourir sans abri sont peut-être le châtiment de cet acte de désobéissance. J'ai été mère, je puis dire que je le suis encore, car ma petite-fille m'est aussi chère que si je lui avais donné naissance ; et c'est plutôt en regardant sur la terre que dans le ciel que je comprends la force du cinquième commandement.

— Si j'étais mu par un simple sentiment de curiosité, ajoutai-je aussitôt, je n'oserais vous regarder en face en vous demandant des renseignements sur votre position ; expliquez-nous-la comme vous l'entendrez, mais parlez avec confiance, car, je vous le répète, il est en notre pouvoir de venir à votre secours.

La vieille dame me regarda fixement à travers ses lunettes, puis elle nous dit : — J'aurais tort de vous conter une partie de mon histoire sans vous l'achever, car vous pourriez penser que Van Tassel est seul à blâmer, tandis que ma conscience me fait considérer mes malheurs comme la juste punition de mes fautes. Vous saurez que je descends des anciens colons hollandais; je naquis avant la révolution, sous le règne du roi Georges II, longtemps après que les Anglais furent devenus nos maîtres; mais à une époque où nous n'avions pas encore oublié le langage et les traditions de nos ancêtres. J'avais quinze ans quand un jeune Américain arriva parmi nous en qualité de maître d'école. La plupart de nous désiraient apprendre l'anglais, car nous sentions l'inconvénient d'ignorer la langue et les lois de nos dominateurs. On m'envoya à l'école de Georges Wetmore avec la plupart des jeunes gens du voisinage, et je la suivis pendant trois ans. Si vous étiez sur le sommet de la colline qui domine le verger, vous pourriez apercevoir la maison de mon instituteur, elle est à peu de distance de celle-ci.

— Je vois ce qui va arriver, s'écria Marbre ; le maître a appris à l'écolière quelque chose qui n'était ni dans l'alphabet, ni dans le catéchisme.

— Vous devinez juste, reprit la vieille ; après m'avoir fait la cour pendant un an entier, et m'avoir reconduite tous les jours en haut de la colline, Georges Wetmore me demanda en mariage.

— Eh bien, la mère, dit Marbre, j'ose espérer que vos parents l'accueillirent avec faveur.

— Non ; les Hollandais avaient mauvaise opinion des enfants de la Nouvelle-Angleterre, mes parents ne voulurent pas entendre parler de cette union, et me proposèrent pour époux mon cousin Pétrus Storm, qui n'était pas aimé même dans sa propre famille.

— Sans doute, vous répondîtes en déclarant que vous ne vouliez pas quitter la maison.

— Je contractai un mariage secret avec Georges, et il tint son école pendant une année encore, quoiqu'on lui eût retiré la plus grande partie de ses pensionnaires. Au bout d'un certain temps j'allai rendre visite à une parente qui demeurait en aval de l'Hudson. A l'insu de mes parents, je donnai le jour à un fils que Georges confia à une pauvre femme qui avait perdu le sien. Dès lors je commençai à être punie d'avoir enfreint le cinquième commandement.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Moïse, est-ce que les commandements défendent à une femme mariée d'avoir un fils?

— Non, certes, mon ami, mais ils nous ordonnent d'honorer nos parents, et cette bonne femme s'était mariée contre le vœu de son père et de sa mère.

— Oui, monsieur, et j'en ai été cruellement punie; quelques semaines après mon retour à la maison, j'appris la mort de mon premier né, la douleur que j'éprouvai me trahit; la nature parla dans les cœurs de mes pauvres parents, ils me pardonnèrent, prirent Georges auprès d'eux et le traitèrent désormais comme un fils, mais il était trop tard ; si j'étais rentrée en grâce quelques semaines plus tôt, mon cher enfant m'aurait été conservé !

— Qu'en savez-vous, la mère? nous mourons tous quand notre heure est venue.

— Son heure n'était pas venue. La misérable femme à laquelle Georges confia l'enfant, l'exposa pour s'épargner de l'embarras et pour gagner vingt dollars avec le moins de peine possible.

— Arrêtez, interrompis-je, ma bonne femme ; en quelle année était-ce ?

— Marbre me regarde avec étonnement, quoiqu'il devinât le but de ma question.

— C'était au mois de juin 1765. Pendant trente ans je crus que mon fils était mort; mais celle qui me l'avait ravi ne put emporter son secret dans la tombe, et avant de mourir elle m'envoya chercher pour me faire une triste révélation.

— Elle vous apprit, m'écriai-je avec rapidité, qu'elle avait exposé l'enfant dans un panier, sur un marbre funéraire, à bord d'un cutter de New-York ?

— En effet, dit la vieille, tout étonnée qu'un pareil fait fût venu à la connaissance d'un étranger, et elle nous contempla avec égarement, incertaine de ce qui allait suivre.

Marbre se mit à sangloter en se cachant la figure entre les mains. Je ne laissai pas longtemps la vieille dame dans le doute ; mais, après l'avoir préparée graduellement, je lui déclarai que l'homme qu'elle avait devant les yeux était son fils. Ainsi, après un demi-siècle de séparation, la mère et l'enfant étaient réunis par un hasard providentiel. Le lecteur devinera aisément la nature des explications qui succédèrent à cette reconnaissance ; elles dissipèrent tous nos doutes. Madame Wetmore avait suivi les traces de son fils jusque dans la maison des Enfants trouvés, mais comme elle n'avait obtenu de renseignements qu'après un intervalle de trente années, elle n'avait pu savoir le nom sous lequel il avait été inscrit. Plusieurs livres de l'hôpital avaient disparu pendant la révolution ; toutefois il restait plusieurs personnes en état de donner des indications, et les époux Wetmore, désireux de s'éclairer, avaient dépensé beaucoup d'argent en démarches infructueuses. Ils avaient fini par découvrir une ancienne directrice des Enfants trouvés qui avait déclaré connaître l'histoire de l'enfant exposé; malheureusement sa mémoire l'avait trompée, elle avait dit que l'enfant s'appelait Pierre au lieu de Marbre; en effet, on avait constaté qu'on avait admis à l'hospice un certain Aaron Pierre; il en était sorti pour entrer en apprentissage chez un marchand, puis il s'était engagé dans un régiment de ligne anglais et avait suivi l'armée à l'époque de l'évacuation, le 25 novembre 1783.

Les Wetmore s'imaginaient qu'ils étaient sur la trace de leur fils, et qu'ils le retrouveraient en Angleterre, portant encore l'uniforme. Après s'être consulté avec sa femme, Georges Wetmore résolut de s'embarquer pour la Grande-Bretagne dans l'espoir de retrouver son fils; mais l'argent était rare, ces braves gens vivaient à l'aise du produit de leur petite ferme, sans avoir fait d'économies; ils n'avaient d'autre parti à prendre que d'emprunter sur hypothèque. Un avocat de campagne, appelé Van Tassel, se montra disposé à avancer cinq cents dollars sur un domaine qui en valait trois mille. Cet homme appartenait à l'odieuse classe des usuriers de campagne, race de cormorans bien plus dangereuse que leurs confrères des villes, parce que leurs victimes souffrent ordinairement d'un dénûment réel et qu'elles manquent d'instruction et d'expérience. Pour parvenir à leur but, ces misérables savent prendre leur temps, et ils attendent une occasion favorable avec une patience prévoyante. Van Tassel, qui convoitait la petite ferme de madame Wetmore, fut d'abord plein d'égards et d'indulgence ; il laissa accumuler les intérêts pendant de longues années. Cependant le père alla en Angleterre, découvrit le soldat qu'on lui avait désigné et s'assura que Pierre connaissait ses parents. Il revint sans ressources et succomba quelques années après sous le poids de ses malheurs; il perdit sa fille et son gendre, et Catherine Wetmore, née Van Duzer, demeura seule au déclin de ses jours avec Kitty sa petite fille. Toutefois, avant de descendre au tombeau, Georges Wetmore était parvenu à vendre une partie de sa ferme et à réaliser assez d'argent pour payer Van Tassel; la dette avait été acquittée au chef-lieu du comté, et Wetmore, dans sa dernière maladie, avait montré la quittance à sa femme. Un an après, on conseilla à la veuve de retirer son obligation et de faire lever l'hypothèque, mais il lui fut impossible de retrouver la quittance, et son créancier lui opposa une demande reconventionnelle en la sommant de prouver qu'elle avait payé. C'était ainsi que Van Tassel avait commencé à prendre une attitude hostile, et il se préparait à faire vendre la ferme, quand la bonne femme retrouva si à propos son fils qu'elle croyait à jamais perdu.

CHAPITRE III.

Vous êtes de la loi la solide colonne;
En vertu des pouvoirs que Venise vous donne,
Augustes magistrats, c'est à vous de juger.
Mais, j'en fais le serment, rien ne peut me changer,
Vos paroles sur moi n'ont aucune puissance,
Et, non moins qu'à mes jours, je tiens à ma créance.

SHYLOCK.

Il n'est pas facile de décrire l'effet immédiat de cette découverte sur la mère et le fils; madame Wetmore se l'était présenté comme un petit enfant frais et rose, et elle le revoyait avec un visage bronzé, des traits durs et les manières rudes d'un matelot qui avait essuyé bien des tempêtes et penchait déjà vers son déclin.

Ignorant quel était le caractère de Marbre, elle était forcée de l'accepter tel que la Providence le lui envoyait; néanmoins l'amour d'une mère ne s'éteint pas aisément, et avant de quitter la maison, je pus voir les yeux de la vieille femme se fixer sur Marbre avec une expression de tendresse qu'ils n'avaient pas eue avant la révélation de sa naissance.

Quant au vieux marin, maintenant que le plus ardent désir de sa vie venait d'être satisfait à l'improviste, il était tellement stupéfait qu'il semblait croire qu'il lui manquait quelque chose. Sa mère était d'une condition égale à la sienne ; veuve d'un homme honorable, elle avait une propriété de peu d'étendue, mais que l'on pouvait regarder comme patrimoniale. Qui pouvait donc troubler le bonheur de Marbre? son caractère même; car il était si peu habitué aux douces émotions qu'il ne savait comment y faire face ; les sentiments tendres lui étaient étrangers, et son humeur le portait à leur résister, plutôt qu'à en suivre l'impulsion. Je remarquai que, s'il était content de sa mère, il n'était pas aussi content de lui-même : aussi, pour lui donner le temps de se remettre, je le priai d'aller jeter un coup d'œil à notre canot. Dès que je fus seul avec madame Wetmore, je lui expliquai mes rapports avec Marbre, et lui racontai sommairement la vie de mon vieux compagnon, en faisant ressortir tout ce qui était à son avantage : je la rassurai au sujet de la ferme; — au pis aller, lui dis-je, votre fils a de quoi dégrever votre propriété ; c'est pour lui que la dette a été contractée, et il s'estimerait heureux de l'acquitter sur-le-champ. Je vous conseille de payer Van Tassel, et dans le cas où vous retrouveriez la quittance, il sera obligé de vous restituer la somme ; je laisserai ici Moïse Marbre...

— Il s'appelle Oloff ou Olivier, interrompit la vieille avec précipitation; je lui ai donné le prénom de mon père et je l'ai baptisé avant de le confier à sa nourrice, dans l'espoir d'attendrir son grand-père quand il viendrait à connaître mon mariage; son véritable nom est Oloff Van Duzer Wetmore.

Je souris en songeant que Marbre naviguerait sous un semblable nom, et j'allais proposer un compromis quand l'objet de notre entretien reparut. Pendant une absence d'une demi-heure, le marin avait composé son maintien, et il jeta à sa mère un regard d'affection, auquel celle-ci répondit avec plus de naturel que je ne l'aurais espéré. Pour éviter une scène trop sentimentale, je poursuivis la conversation.

— Nous parlions de votre véritable nom, Moïse, il est impossible que vous conserviez ce nom tandis que votre mère vous en donnera un autre; il faut que vous renonciez à vous appeler Moïse Marbre.

— Moi, j'irais plutôt au diable...

— Silence, silence, vous oubliez en présence de qui vous êtes!

— J'espère, dit la mère d'un ton de reproche, que mon fils apprendra bientôt qu'il est toujours en présence de son Dieu.

— Oui, oui, vous avez raison, ma mère, je suis disposé à vous obéir en tout, mais si je cessais de m'appeler Moïse Marbre, je cesserais d'être moi-même. Ce nom tient à moi comme un vêtement, et je ne saurais m'en séparer. Si j'avais eu pour parents un roi et une reine, et que j'eusse été appelé à leur succéder, j'aurais régné sous le nom de Moïse Marbre, ou j'aurais donné ma démission ; cependant pour vous satisfaire je consens à coudre mon ancien nom à ceux que je reprends aujourd'hui.

— Peu m'importe comment vous vous appellerez, mon fils, tant que vous porterez votre nom honorablement; votre ami me dit que vous avez un bon cœur et une probité à toute épreuve, et je ne cesserai jamais d'en remercier Dieu.

— Miles a donc chanté mes louanges? vous saurez, ma mère, que personne n'a la langue mieux pendue ; la nature l'avait prédestiné au métier d'avocat, et c'est par le seul effet du hasard qu'il est marin ; mais dites-moi, je vous prie, comment est-ce que je m'appelle légitimement ?

— Oloff Van Duzer Wetmore Moïse Marbre, répondis-je ; vous pouvez intervertir l'ordre si vous voulez et vous appeler Moïse Oloff Marbre Van Duzer Wetmore.

Moïse se mit à rire, et voyant la mère et le fils dans des dispositions favorables, je me levai pour prendre congé d'eux.

— Vous resterez ce soir avec votre mère, dis-je à Marbre, j'appareillerai demain matin, et avant mon départ nous prendrons des arrangements ultérieurs.

— Je ne voudrais pas perdre mon fils sitôt après l'avoir retrouvé, dit la vieille femme avec inquiétude.

— Ne craignez rien, ma mère, répliqua Marbre, je coucherai ce soir sous votre toit, et j'y resterai si longtemps que vous serez charmée à la fin de vous débarrasser de moi.

Je quittai la maison et Marbre me suivit; au moment d'atteindre la plage j'entendis mon second étouffer un sanglot, et en me retournant, je fus surpris de voir des pleurs couler sur ses joues hâlées par le soleil; il donnait un libre cours à ses sentiments comprimés. Je lui pris la main, je la serrai avec affection sans prononcer un seul mot; puis je m'arrêtai en attendant que mon compagnon se fût remis avant de rejoindre Nabuchodonosor.

— C'est un songe! murmura Marbre dès qu'il fut en état de parler. C'est un cas aussi extraordinaire que mon installation dans mon ermitage.

— Vous vous accoutumerez bientôt au changement, Marbre, et tout cela vous semblera naturel.

— Quel plaisir d'être fils et d'avoir une mère encore vivante; une

mère dont ne rougiraient pas le président des Etats-Unis ou le premier commodore de la marine!

— Assurément, c'est un grand bonheur pour vous.

— C'est que, par-dessus le marché, c'est une vieille qui a très-bonne façon; je veux la faire habiller à neuf des pieds à la tête, et l'emmener à Philadelphie ou peut-être à Baltimore; elle y verra les théâtres, les jardins publics, les musées et autres choses dont je parierais qu'elle n'a point la moindre idée.

— Je présume que votre mère préférerait une église à tout autre édifice.

— Eh bien, il y a des églises dans toutes les villes; elle n'en a vu qu'une seule pendant toute sa vie, je la mettrai à même de choisir entre plusieurs. La variété est aussi agréable en fait de religion qu'en toute autre chose.

— Nous reparlerons de cela demain matin, Moïse; le sommeil calmera l'effervescence de vos idées; au lieu de penser à faire voyager votre mère, il est probable que vous resterez auprès d'elle, monsieur Wetmore.

— Au diable le Wetmore!... Pouvez-vous croire, Miles, que je renonce à mon état, à la mer, à vous-même?

— Vous avez voulu jadis être ermite, et vous auriez persisté dans ce projet si vous aviez pu de temps en temps vous procurer quelque société; eh bien! vos vœux sont comblés aujourd'hui, vous avez une mère, une nièce, une ferme, des granges, un jardin, un verger; assis sur votre seuil vous pouvez fumer des cigares, prendre votre grog, et regarder les sloops qui naviguent sur l'Hudson; en outre, vos différends avec M. Van Tassel peuvent faire l'objet d'un procès que vous ferez durer dix ans si cela vous amuse.

— Je prétends m'en débarrasser tout de suite; ma mère dit qu'il demeure près d'ici, et je compte lui rendre visite ce soir même.

Cette déclaration suspendit l'entretien; je connaissais assez bien Marbre pour prévoir qu'il était dangereux de l'abandonner à lui-même dans une affaire de ce genre, et je résolus de m'en mêler. Je retournai à la maison, demandai à madame Wetmore l'adresse exacte de l'usurier et me préparai à partir avec Marbre; l'unique valet de ferme venait d'atteler un vieux cheval à la vieille voiture pour aller chercher Ketty; nous profitâmes de l'occasion, et nous arrivâmes en peu de temps à la maison de Van Tassel. Pendant le voyage, je parvins à persuader à mon compagnon qu'il nuirait à sa cause en rossant l'avocat, comme il en avait l'intention; il fut convenu qu'il se contenterait de lui demander des explications en qualité de fils de madame Wetmore.

— Je connais ces usuriers, Miles, me dit mon second, ce sont des espèces de prêteurs sur gages; que le Seigneur ait pitié d'eux, quant à moi, ils ne m'en inspirent aucune. J'ai mis quelquefois en gage ma montre ou mon quart de cercle, et j'ai eu grand'peine à obtenir de misérables sommes; pourtant je saurai me contraindre, j'apprendrai à cet avocat que je suis Oloff Marbre Wetmore Moïse, et je soutiendrai la bonne cause de manière à le confondre; mais que ferez-vous pendant ce temps-là?...

J'eus l'idée qu'en décidant Marbre à pratiquer une espèce de ruse, je l'empêcherais d'avoir recours à la loi du plus fort, pour laquelle il se sentait une vive inclination.

— Vous me présenterez, répondis-je, sous le nom de Miles Wallingford, mais avec une certaine formalité, pour faire croire à ce Van Tassel que je suis homme de loi; nous parviendrons ainsi à le terrifier. Ne dites pas que je suis homme de loi, car ce serait un mensonge et nous perdrions du terrain lorsque l'on viendrait à savoir la vérité.

Marbre approuva cette idée; je lui communiquais ses dernières instructions quand nous arrivâmes à la porte.

Rien dans la demeure de Van Tassel ne dénotait la vie d'usurier, sauf une certaine négligence que ses partisans attribuaient aux mépris des apparences, mais que ses amis imputaient avec plus de raison à la parcimonie. Quand l'âme tout entière est occupée des moyens d'accaparer l'argent, elle repousse tout ce qui peut la détourner de son unique but: voilà pourquoi les avares affichent du dédain pour les apparences. Au reste, à part son extérieur inculte, l'habitation de Van Tassel était semblable à celle des gens aisés du pays; nous fûmes admis sans difficulté et introduits dans le cabinet de l'avocat.

M. Van Tassel nous regarda d'un œil perçant, comme pour chercher à deviner si nous venions pour emprunter; j'aurais pu passer pour un homme qui aurait besoin d'argent, car j'essayais de paraître sérieux et rêveur, mais j'aurais défié de prendre Moïse pour un nouveau client de l'usurier; il avait plutôt l'air d'un messager envoyé par l'esprit du mal, afin de demander l'exécution d'un pacte signé avec du sang, et dont la fatale échéance était arrivée. Il me fallut le tirer par le pan de son habit pour lui rappeler nos conventions, autrement il ne s'en serait pas tenu aux paroles, et aurait débuté par une vigoureuse bordée.

M. Van Tassel avait un extérieur très-misérable; il était maigre et décharné comme un homme qui n'avait qu'une nourriture insuffisante; il portait des lunettes à monture noire, et avait l'habitude de regarder par-dessus les objets éloignés, ce qui augmentait la tournure inquisitoriale de sa physionomie. Il était de petite taille et avait environ soixante ans; âge où l'avarice commence à donner autant de peine que de plaisir, car à cette époque de la vie l'homme ne peut manquer de voir le terme de ses projets terrestres. Toutefois, de toutes les passions, la soif de l'or est la dernière à perdre son empire sur le cœur humain.

— Votre serviteur, messieurs, dit poliment l'avocat, asseyez-vous donc s'il vous plaît; voici une belle soirée et un temps favorable aux grains; si la guerre continue en Europe, nous épuiserons nos terres pour vendre nos blés aux armées belligérantes. Nos propriétés me semblent avoir aujourd'hui moins de valeur qu'en 1793, où les hostilités ont commencé.

— Oui, répondit Marbre d'un ton bourru, ce que vous dites est vrai, surtout si vous parlez des fermes des veuves et des orphelins.

L'usurier fut interdit de cette réponse inattendue; il nous lança de nouveaux regards par-dessus ses lunettes, et reprit avec un mélange de courtoisie et d'autorité:

— Oserai-je vous demander vos noms et l'objet de votre visite?

— Vous en avez le droit, répliqua Marbre; nous n'avons à rougir ni de nos noms, ni de la commission dont nous sommes chargés. Vous en saurez le but, monsieur Van Tassel, plutôt que vous ne le voudriez, mais pour commencer par le commencement, celui qui m'accompagne est M. Miles Wallingford, ami intime de la vieille madame Wetmore, qui occupe une ferme appelée dans le pays le bosquet des saules pleureurs. M. Wallingford est l'ami de cette femme et le mien, et j'éprouve un vif plaisir à vous le faire connaître.

M. Van Tassel jeta un coup d'œil sur une liste alphabétique d'avocats pour voir la place que j'occupais parmi eux. — Je suis enchanté, dit-il, de faire la connaissance de monsieur, et si j'en juge par son âge, il n'y a pas longtemps qu'il exerce.

— Il y a commencement à tout, monsieur Van Tassel, répondis-je avec un calme qui déplut au vieil usurier.

— C'est vrai, monsieur; j'espère que vos succès vous mettront bientôt au niveau de vos collègues, votre ami a plutôt l'air d'un marin que d'un avocat; je présume qu'il n'est pas attaché au barreau?

— C'est ce que nous verrons, monsieur, répondit Marbre; je vous ai dit le nom de mon ami, je vais maintenant vous dire le mien. On m'appelle Moïse Marbre Wetmore Van Duzer Oloff. Vous pouvez choisir entre ces noms celui qui vous conviendra; je suis le fils unique de madame Wetmore.

— Le fils de madame Wetmore! s'écria Van Tassel surpris et embarrassé; je savais qu'elle avait un fils, mais j'avais toujours entendu dire qu'il était impossible de le retrouver; vous ne ressemblez, monsieur, ni à Georges Wetmore ni à Kitty Van Duzer.

Cette assertion n'était pas complétement vraie, ceux qui avaient connu Georges Wetmore dans son âge mûr déclarèrent par la suite que Moïse était tout son portrait! moi-même je reconnaissais de l'analogie entre les traits du vieux marin et ceux de sa mère, qui était cependant altérés par l'âge; il eût été difficile de constater cette analogie sans être instruit de la parenté qui existait entre eux; mais, pour quiconque la connaissait, la ressemblance était frappante.

— Vous trouvez que je n'ai pas de rapport avec mon père? s'écria Marbre du ton d'un homme disposé à profiter de la moindre provocation pour entamer une querelle. Comment lui ressemblerais-je après la vie que j'ai menée? On m'a enlevé à ma mère dix jours après ma naissance. Exposé sur un tombeau, j'ai été recueilli à l'hospice. Je l'ai quitté à l'âge de dix ans. J'ai été tour à tour matelot sur un vaisseau de guerre, corsaire, contrebandier, premier lieutenant, patron de navire, et même ermite. Pour conserver quelque ressemblance avec un être humain, après une semblable existence, il faudrait avoir la face aussi inaltérable qu'une monnaie d'or.

— Je n'y comprends rien, monsieur Wallingford, et vous prierai d'expliquer ce que monsieur veut dire.

— Je puis vous garantir la vérité de ses paroles; il est effectivement Oloff Van Duzer Wetmore, fils de Georges Wetmore et de Catherine Van Duzer. Il vient vous entretenir des prétentions que vous avez sur la ferme dont sa mère est propriétaire.

— Elles sont justifiées par une obligation de Georges Wetmore, garantie par une hypothèque que sa femme a consentie, et je vais procéder à la vente, conformément à la loi. J'ai différé jusqu'à ce jour par compassion pour une pauvre veuve, quoique l'argent soit prêté depuis longtemps. Vous concevez, monsieur, qu'en tardant à faire rentrer les fonds qui me sont dus, j'ai laissé échapper mainte occasion de les placer avantageusement; l'activité commerciale est grande dans ce pays, et il y a des hommes qui vendraient leur âme pour de l'argent.

— Je n'ai pas de peine à le croire, monsieur, mais on m'a affirmé que le billet de Georges Wetmore avait été payé.

— C'est impossible, monsieur, puisqu'il est encore entre mes mains. En votre qualité d'homme d'affaires, vous devez attacher peu d'importance à des bavardages de femme. Georges Wetmore avait quelque connaissance des affaires, et il n'aurait pas payé sans retirer son obligation, ou du moins sans obtenir une quittance.

— On m'a dit qu'il l'avait en effet obtenue, et qu'il avait eu le mal-

heur de la perdre avec son portefeuille le jour même où il avait effectué le payement entre vos mains.

— C'est un conte puéril; vous savez que la vente ne peut être arrêtée que par une injonction de la cour de la chancellerie, et certes le chancelier n'ajoutera pas foi aux ouï-dire de la partie intéressée à conserver la propriété.

— Sans doute, répliquai-je, aucun juge ne rendra un arrêt sur l'affirmation de madame Wetmore; mais vous vous rappellerez que son adversaire est obligé d'affirmer sa créance par serment. Ainsi tout ce se terminerait à l'amiable si vous consentiez à jurer que la somme ne vous a jamais été payée.

Ces mots produisirent sur Van Tassel une impression qui me parut convaincante. Il changea de visage et détourna les yeux; et, désormais persuadé qu'il avait tort, je me sentis plus d'ardeur à l'attaque.



— Nous sommes heureux de vous revoir, monsieur Miles, dit la grosse cuisinière Didon en faisant la révérence.

— J'ai été élevé avec Catherine Wetmore, répondit-il, et cette hypothèque m'a donné plus de peine que tout le reste de mes affaires; mais comme au bout de vingt ans il y aurait présomption de payement, il me serait impossible de différer plus longtemps à faire valoir mes droits. Toutefois, par égard pour une ancienne amie, je consentirai à entrer en arrangements. Elle reconnaîtra que la somme n'a pas été payée, et je lui laisserai la ferme sa vie durant.

L'iniquité d'une pareille offre faillit mettre Marbre hors de lui; mais je l'arrêtai d'un signe, et continuai la discussion.

— S'il consentait à ce que vous demandez, monsieur, mon ami vendrait son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

— En ce cas, monsieur Wallingford, je ferai vendre d'ici à huit jours, et une fois que la propriété aura changé de mains il ne sera pas facile de la ravoir; monsieur Wetmore, que voici, n'a pas l'air disposé à payer mille dollars.

— Eh bien, ce sera moi qui achèterai la propriété, et si nous découvrons plus tard que le défunt a réellement payé, nous aurons recours contre vous.

— Vous êtes jeune dans le métier, monsieur Wallingford, mais vous ne tarderez pas à connaître combien il est imprudent d'avancer de l'argent à ses clients.

— Je ne suis pas du métier, monsieur, comme vous vous l'êtes imaginé; je suis patron de navire, et M. Marbre Wetmore est mon second.

— Vous n'êtes pas avocat? s'écria Van Tassel en souriant avec amertume; ce sont des marins qui se mêlent de lutter avec moi dans une question d'hypothèque!... Bien, bien, je vois ce que c'est, vous n'avez entrepris cette démarche que pour exciter ma commisération en faveur d'une femme qui vit à mes dépens depuis vingt années.

Marbre n'en put entendre davantage, il se leva et accabla Van Tassel d'un torrent d'injures que je me garderai bien de répéter. Je le laissai décharger sa bile, mais voyant qu'il s'échauffait, je me hâtai de l'entraîner, et nous sortîmes en disant à l'usurier qu'il aurait bientôt de nos nouvelles.

Nous devions prendre sur notre route Kitty Huguenin, petite-fille de madame Wetmore.

— Tâchez d'avoir un air plus aimable, dis-je à mon second, sans cela vous feriez peur à votre nièce que vous allez voir pour la première fois.

— Le misérable! s'écria Marbre, il ose profiter de la position d'une pauvre vieille dont le mari est dans la tombe et dont le fils unique court les mers!

Les exclamations de Marbre furent répétées à plusieurs reprises, puis elles se ralentirent insensiblement comme les murmures lointains du tonnerre dans les cieux lorsque l'orage a passé.

CHAPITRE IV.

De nos jeunes beautés aucune ne l'égale :
On vante de ses traits le contour régulier,
Et jamais jeune fille à l'âme virginale
N'aima plus tendrement un plus beau cavalier.

SOUTHEY.

Quand nous approchâmes de la maison où nous devions trouver Kitty, Marbre tira les manches de sa veste, arrangea sa cravate noire et se débarrassa de sa chique : bref, pour me servir d'une expression maritime, il fit branle-bas général. Nous trouvâmes à la porte quatre jeunes filles, fraîches, jolies, délicates, comme la plupart des femmes d'Amérique, et passablement bien mises. A notre aspect, elles échangèrent des paroles rapides et des regards de surprise; elles se permirent même quelques ricanements étouffés, puis elles se préparèrent à recevoir les étrangers avec une dignité analogue à la circonstance.

La maison dans la cour de laquelle notre voiture s'arrêta était une ferme d'assez bonne apparence. Je saluai la compagnie avec toute l'urbanité possible en demandant mademoiselle Kitty Huguenin. Une jeune personne de seize ans, d'un extérieur agréable, et qui ressemblait assez à madame Wetmore pour être facilement reconnue, se détacha du groupe avec empressement; puis elle s'arrêta tout à coup par un mouvement instinctif de timidité.

— C'est moi qui suis Kitty, dit-elle en changeant plusieurs fois de couleur; qu'y a-t-il pour votre service, messieurs, venez-vous de la part de ma grand'mère?

— Oui, madame Wetmore nous a prêté sa carriole pour nous rendre chez M. Van Tassel, à condition que nous vous prendrions en passant.

Kitty se hâta de faire ses adieux à ses compagnes et se plaça sans difficulté entre Marbre et moi. Pendant quelques instants le silence régna parmi nous; mais je m'aperçus que Marbre jetait à la dérobée de longs regards sur sa jolie petite nièce. Ses yeux étaient humides, il toussait avec violence, et par intervalles s'essuyait le front avec son mouchoir.

— Vous vous êtes enrhumé ce soir, monsieur Wetmore, lui dis-je en le nommant pour préparer la révélation de notre secret.

— Je ne sais ce que j'ai, Miles; je suis ajourd'hui sensible comme une femme.

Je sentis Kitty se rapprocher de moi comme si elle eût appréhendé le contact de son autre voisin.

— Vous avez sans doute été surprise, miss Kitty, de trouver deux étrangers dans la voiture de votre grand'mère?

— J'étais loin de m'y attendre; mais vous êtes sans doute chargés de ses affaires avec M. Van Tassel? Eh bien, en avez-vous obtenu quelque chose, convient-il enfin qu'on l'a payé?

— Pas encore, mais le ciel vous envoie des défenseurs qui ne vous abandonneront pas.

— Miles a raison, ajouta mon second; la vieille dame, que Dieu bénisse! ne quittera jamais son domicile, à moins que ce ne soit avec moi pour aller voir les théâtres, les musées et autres curiosités.

Kitty regarda son voisin de gauche avec surprise; toutefois par un sentiment de pudeur virginale, elle me serra de moins près qu'auparavant.

— Je ne comprends pas, répondit-elle après un moment de silence, pendant lequel elle avait essayé de deviner le sens des paroles de Marbre; ma grand'mère n'éprouve pas le désir de voir la ville; il lui suffit de passer le reste de ses jours dans sa vieille habitation; d'ailleurs elle ne voudrait pas me laisser seule, quoique j'aie des protecteurs disposés à prendre soin de moi.

— Vous avez un ami, Kitty, auquel vous ne songez pas, et qui veillera toujours sur vous.

— De qui voulez-vous parler, monsieur? serait-ce par hasard d'Horace Bright?

Kitty prononça ces mots en rougissant, avec un mélange de pudeur et d'innocence enfantine qui me fit sourire involontairement.

— Qu'est-ce qu'Horace Bright? demandai-je en essayant de conserver ma gravité.

— Oh! c'est tout bonnement le fils d'un de nos voisins, vous voyez d'ici la ferme de son père, là-bas, derrière ces pommiers. Ma grand'mère n'a pas grande confiance en lui, et je crois pourtant qu'il est de bonne foi dans ses offres de service. En tout cas, si Van Tassel réussit dans ses projets, les sœurs de mon père ne me laisseront manquer de rien.



M. Van Tassel.

— Et si vos tantes vous oublient, s'écria Marbre avec sentiment, votre oncle arriverait à leur place.

L'étonnement de Kitty augmenta et elle se rapprocha encore une fois de moi.

— Je n'ai point d'oncle, répliqua-t-elle avec timidité; mon père n'avait point de frère, et le fils de ma grand'mère est mort.

— Non, Kitty, répondis-je, en faisant signe à Marbre de me laisser parler; il a été retrouvé aujourd'hui même; il a passé l'après-midi avec votre grand'mère; il posséde assez d'argent pour satisfaire aux injustes réclamations de l'avide Van Tassel, et vous servira de père.

— Est-il possible! s'écria Kitty en se serrant contre moi plus que jamais. Quoi! vous seriez mon oncle!

— Vous vous méprenez, regardez-moi, je suis trop jeune pour être le frère de votre mère.

— En effet, j'aurais dû m'en apercevoir; — c'est donc votre compagnon?

A ces mots, Marbre s'approcha de la jeune fille et l'embrassa avec une ardeur vraiment paternelle.

La pauvre Kitty fut d'abord effrayée, et comme sa grand'mère, elle éprouva un vif désappointement; mais il y avait tant de cordialité dans les manières du marin, qu'elle se rassura par degrés.

— Sans doute, dit Marbre en s'efforçant de retenir ses larmes, je ne suis guère digne d'une jeune personne comme vous, mais vous reconnaîtrez plus tard qu'il y a par le monde des oncles plus mauvais que moi: en somme, prenez-moi tel que je suis, et ne vous inquiétez plus des manœuvres de Van Tassel.

— Mais, reprit Kitty en se dégageant des bras du marin, ma grand'mère avait appris que son fils était soldat?

— C'était une erreur, j'ai toujours eu autant d'antipathie pour l'état militaire que d'inclination pour la marine.

— Et comment s'appelle mon oncle? demanda Kitty à voix basse et avec hésitation. — On l'avait baptisé Oloff.

— C'est vrai, ma chère, mais on m'a donné le nom de Moïse. — Vous connaissez sans doute Moïse, mon enfant?

— Assurément, mon oncle, dit en riant Kitty, c'est le législateur des Hébreux.

— Est-ce bien cela, Miles?

Je fis un signe d'assentiment.

— Vous connaissez son histoire? vous savez comment il a été trouvé par la fille du roi d'Ethiopie?

— Vous voulez dire du roi d'Egypte, mon oncle Oloff, s'écria Kitty en riant de nouveau.

— D'Ethiopie ou d'Egypte, c'est à peu près la même chose. Savez-vous, Miles, que cette enfant a reçu une fameuse éducation, et que sa compagnie sera d'une grande ressource pour moi dans les longues soirées d'hiver, lorsque j'aurai pris ma retraite.

En ce moment Kitty fit entendre une légère exclamation, et le changement de sa physionomie me prouva qu'elle songeait à toute autre chose qu'à son oncle Oloff; je lui demandai une explication.

— Ce n'est qu'Horace Bright qui nous regarde, le voyez-vous dans le verger? Il va se demander avec inquiétude quels sont ceux qui m'accompagnent.

L'intimité qui régnait entre les deux jeunes gens ne favorisait guère les projets que Marbre avait conçus de garder sa nièce auprès de lui dans ses vieux jours. Nous avions atteint le sommet du coteau, et nous perdîmes de vue Horace Bright. La jeune fille ne s'occupa plus que de sa grand'mère et de l'effet qu'avaient dû produire les événements du jour sur une constitution affaiblie par les années. A ma grande surprise, je trouvai M. Hardinge assis auprès de madame Wetmore, à la porte du cottage, tandis que Lucie se promenait aux environs dans un état d'agitation qui ne lui était pas naturel. Je courus auprès d'elle, et elle me tendit la main avec grâce, mais avec une émotion qui ne me présageait rien de bon.

— Miles, me dit-elle, il y a un siècle que vous êtes absent; je serais tentée de vous gronder si cette bonne vieille ne m'avait expliqué les motifs de votre disparition. J'éprouve le besoin d'air et d'exercice, donnez-moi le bras et faisons un tour pendant que mon père restera auprès de cette heureuse famille.



Marbre fait connaissance avec sa nièce Kitty.

Je donnai le bras à Lucie, et nous remontâmes la colline que la voiture venait de descendre; nous marchâmes quelque temps en silence, puis ma compagne me dit avec une vive expression de regret:

— Miles, j'aurais voulu que nous n'eussions pas rencontré cet autre sloop, ce matin.

En prononçant ces mots, elle pâlit, ses lèvres tremblèrent, des larmes grosses comme des gouttes de pluie brillèrent sur ses longs cils soyeux, et toute son attitude exprima la plus amère douleur.

— Il s'agit de Grâce! m'écriai-je d'une voix entrecoupée.

— Et quelle autre pourrait nous occuper, Miles? elle est l'unique objet de mes pensées, et mes chagrins augmentent quand je songe que c'est mon frère qui l'a tuée.

Je n'essayai pas d'atténuer l'impression que l'odieuse conduite de Rupert avait produite sur ma sœur.

— Ainsi donc, repris-je, Grâce est plus mal depuis cette malheureuse rencontre?

— Oh! Miles! quelle conversation j'ai eue avec elle! elle parle déjà comme si elle était dans un monde meilleur. Il n'y a plus de secret entre nous. Elle m'a confié la nature de ses relations avec Rupert, et du moins ses aveux ont soulagé son cœur oppressé, car elle repose en ce moment.

— Grâce vous a-t-elle chargée de me communiquer ce triste récit?

— Oh! oui! Miles, c'est un triste récit. Grâce avait quinze ans lorsque Rupert a juré de l'épouser; ce n'était pas un engagement vague, indéterminé, c'était une promesse solennelle que Rupert a trahie, séduit par l'éclat qui environne le famille Merton. Vous avez été élevé avec mon frère, vous connaissez son humeur capricieuse, mais vous ignorez peut-être jusqu'où vont son égoïsme et sa perfidie!

Je jugeai à propos d'arrêter Lucie; j'avais remarqué depuis longtemps qu'elle gémissait des égarements de son frère; mais jamais elle n'avait trahi ses pensées devant moi. Je vis qu'en allant au-devant de mes reproches elle s'efforçait de diminuer la force du coup dont Rupert nous avait accablés; et, pour lui éviter de pénibles aveux, je me hâtai de l'interrompre.

— Epargnez-vous, ma chère Lucie, des explications qui ne sont pas absolument nécessaires pour m'éclairer sur l'état de ma sœur. J'avoue, néanmoins, que je désirerais savoir comment Rupert est parvenu à rompre des liens formés depuis longues années.

— Je vais vous le dire : Grâce s'était aperçue des attentions de mon frère pour Emilie Merton, mais elle n'avait jamais provoqué d'explication verbale. Enfin, au moment de quitter la ville, elle crut se devoir à elle-même de connaître la vérité, et offrit à Rupert de le dégager de ses serments. Il feignit de croire qu'elle le désirait; elle le dissuada avec une naïve tendresse; elle ne chercha pas à dissimuler combien l'inconstance de son amant lui était pénible; alors il changea de système, il avoua qu'il n'était plus le même. — Nous étions bien jeunes, dit-il, quand nous avons pris l'engagement de nous unir; les obligations contractées par les mineurs ne sont point valables, puis il représenta qu'il n'avait rien, et qu'il était complétement hors d'état de soutenir un ménage, puisque madame Bradford m'avait légué tous ses biens.

— Et voilà l'homme qui veut persuader au monde qu'il est l'unique héritier! voilà l'homme qui m'a dit lui-même qu'il vous considérait comme une espèce de mandataire, chargée de veiller sur sa moisson en attendant qu'il la récolte!

— Je sais qu'il répand de faux bruits à ce sujet, répondit Lucie à voix basse. Avec quelle joie je réaliserais ses espérances s'il pouvait me rendre mes illusions! J'abandonnerais sans regret toute la fortune de madame Bradford pour voir Grâce heureuse et Rupert honnête homme!

— Hélas! je le crains bien, ma sœur ne retrouvera jamais le bonheur en ce monde.

— Je n'ai jamais désiré cette union, depuis que l'âge m'a mise à même d'apprécier le caractère de mon frère. Il aurait toujours été trop léger, trop volage, trop inconséquent pour satisfaire le cœur et le jugement sain de Grâce. Il a dit avec quelque raison que tous deux étaient trop jeunes pour s'engager inconsidérément : les jeunes gens ne savent ce qu'ils font et ne prévoient par les exigences futures de leur caractère. Aujourd'hui Grâce refuserait d'épouser Rupert; elle m'a avoué que son plus vif chagrin était de le connaître à fond, et moi, loin d'excuser mon frère, je me suis expliquée sur son compte sans aucune réserve, afin de relever la fierté de Grâce. Mais, hélas! votre sœur était tout entière dans ses affections, et maintenant qu'elles ont été blessées tout son être est menacé de périr avec elles.

Je ne répondis pas à cette observation prophétique, mais elle m'inspira le désir de retourner promptement au sloop, où il était temps de se rendre, car le crépuscule allait bientôt faire place à la nuit.

CHAPITRE V.

On peut du noir serpent affronter la morsure,
Il est pour l'enchanter maints talismans vainqueurs.
Mais quelle puissance conjure
Le serpent qui s'enlace autour de notre cœur.

Mélodies hébraïques.

Il ne fut pas facile de faire partager mon impatience à M. Hardinge; il éprouvait de la sympathie pour Marbre, et était aussi charmé des événements du jour que s'il eût été de la famille. Je priai Marbre de partir avec moi en lui promettant de le remettre à terre pour qu'il passât cette première nuit sous le toit maternel; il consentit volontiers à me suivre. Quand je lui eus appris que je me proposais de descendre l'Hudson jusqu'à New-York pour consulter encore les médecins, il demanda à m'accompagner pour aller chercher les mille dollars qui devaient fermer la bouche à Van Tassel. En conséquence, il fit ses adieux à sa mère et à sa nièce, et vers huit heures nous étions à bord du sloop.

Je ne demandai pas à revoir ma sœur. Je ne m'étais pas présenté à elle depuis le moment où nous avions trouvé Rupert en compagnie des Merton. A vrai dire, j'appréhendais de la revoir, sachant par expérience combien son moral influait sur son physique. Il me semblait qu'il ne me restait qu'un seul devoir à accomplir, celui d'aller chercher le plus tôt possible les secours de la médecine. Les instructions écrites du docteur Post me paraissaient insuffisantes.

Le reflux commença à neuf heures, et nous mîmes aussitôt à la voile avec une fraîche brise du sud-ouest. Marbre ignorait aussi bien que M. Hardinge la véritable position de ma sœur, et il résolut de célébrer par un souper la découverte de sa mère. J'avais envie de m'opposer à ce projet, mais Lucie me fit observer que de pareils convives n'étaient pas bruyants, et que leur conversation, entendue à travers la cloison, distrairait l'esprit de la malade. Le plan de Marbre fut donc mis à exécution, et au bout d'une heure les cabines du *Wallingford* présentaient un singulier spectacle. Grâce, se prêtant avec patience au désir de son amie, feignait de se divertir des saillies de mon second. Lucie prodiguait ses soins à la malade et la quittait par intervalles pour aller prendre part au festin. M. Hardinge, philanthrope par excellence, ne songeait qu'à la bonne fortune de son compagnon, qui ne cherchait plus à comprimer ses vives émotions. Quant à moi, je fus forcé d'avoir l'air de partager sa joie, quoique la santé de Grâce m'inspirât de poignantes inquiétudes.

— Ce lait est le meilleur que j'aie jamais trouvé à bord d'un navire, s'écria le second en terminant son repas par une tasse de café, et voici du beurre comme je n'en ai jamais goûté! La petite Kitty a apporté l'un et l'autre au canot, et quand les comestibles qui nous arrivent passent par les mains de nos parents, ils ont une saveur inaccoutumée. Vous devez le savoir par expérience, monsieur Hardinge?

— Je le comprends parfaitement, réplique le vénérable ecclésiastique.

— Je suis vraiment un homme heureux, repartit Moïse Marbre; j'aurais pu rencontrer dans ma mère une femme de mauvaise humeur, négligée dans sa personne, irréligieuse et aimant la bouteille; au contraire, je tombe sur une mère numéro un, sur une vieille dame qui ferait honneur au roi d'Angleterre en personne. J'ai eu un moment l'idée, monsieur Hardinge, de m'agenouiller devant elle et de la prier de me dire : Dieu vous bénisse, mon cher fils, Oloff ou Van Duzer, quel que soit votre nom!

— Vous n'auriez pas eu tort, monsieur Marbre; tout homme peut désirer sans rougir la bénédiction d'une mère.

— Je suppose, mon cher monsieur, ajouta Marbre, que mes nouveaux sentiments sont de nature religieuse. J'ai souvent prévu que je finirais par avoir de la foi, et maintenant que mon cœur est à l'aise sur ce sujet important, je veux vivre en paix avec toute la famille humaine, excepté pourtant l'infâme Van Tassel.

— Il ne faut excepter personne : on nous dit d'aimer ceux qui nous haïssent et de prier pour ceux qui nous persécutent.

Marbre regarda M. Hardinge avec stupéfaction. Il eût été difficile de trouver dans un pays de chrétiens un homme de son âge plus ignorant en fait d'instruction religieuse. Il est probable qu'il entendait pour la première fois ces préceptes si connus; mais je vis qu'il était pénétré de leur profonde moralité.

— Où nous dit-on cela, mon cher monsieur? demanda-t-il après avoir regardé le prêtre pendant quelques instants.

— Dans la Bible, dans le Nouveau-Testament. Vous devez tâcher d'aimer M. Van Tassel au lieu de le haïr.

Marbre secoua la tête d'un air de doute, et, pour prévenir une discussion dont le bruit aurait importuné ma sœur, je pris aussitôt la parole.

— Je suis charmé, dis-je à M. Hardinge, que le nom de Van Tassel ait été prononcé; cela me fournit l'occasion de vous demander conseil sur la conduite à suivre dans cette affaire.

Je racontai alors l'histoire de l'hypothèque; mon ancien tuteur connaissait mieux le pays que moi, et pour gagner du temps, il conseilla à Marbre de débarquer à Hudson et de prendre une voiture jusqu'à New-York. M. Hardinge se mêla de cette affaire avec l'ardeur qu'il apportait à toutes les bonnes œuvres, et il quitta la table pour écrire des instructions qui devaient diriger Marbre dans ses recherches.

Nous arrivâmes à Hudson vers minuit; comme la voiture publique ne devait partir que le lendemain matin, Marbre, impatient, se mit en quête d'un autre moyen de transport. Avant de retourner au sloop, nous eûmes le plaisir de voir le vieux marin installé dans un véhicule passable et suivant au grand trot la longue rue qui compose presque seule la cité d'Hudson.

Le lecteur s'imaginera facilement que je ne dormis pas cette nuit-là. Mon anxiété était si grande que, m'étant assoupi un instant, je rêvai de l'affreux accident qui m'avait enlevé mon père : il me sembla le voir avec ma mère et ma sœur ensevelis tous à la fois dans la même tombe. Cependant tout était tranquille lorsque je remontai sur le pont pour respirer l'air frais du matin. Il n'y avait sur le gaillard d'arrière que le pilote qui tenait la barre, mais j'aperçus sous le gui, auprès du mât, deux jambes que je reconnus pour celles de Nabuchodonosor, et une robe noire qui me sembla celle de Chloé ; au moment où j'approchais, j'entendis la négresse dire avec une animation peu conforme au ton ordinaire d'un entretien confidentiel :

— Non, jamais, monsieur, jamais sans l'approbation de ma mère et de toute ma famille ; vous n'avez pas une juste idée du mariage : bien des nègres se figurent qu'ils n'ont qu'à presser leur bonne amie de dire oui, et à se faire ensuite bénir par un prêtre pour que toutes choses soient en règle. Erreur, monsieur; la première condition pour se marier est d'obtenir un consentement.

— Eh bien ! Chloé, j'ai le vôtre depuis deux ans.

— Ce n'est pas de celui-là que je parle. Oseriez-vous, ingrat que vous êtes, vous marier sans le consentement de M. Miles, vous qui l'avez servi si longtemps, vous qui lui avez sauvé la vie, qui l'avez aidé à tuer une foule de sauvages, et avez habité avec lui un continent désert !

— Je n'ai jamais parlé de cela, Chloé, j'ai dit une île déserte.

— Eh bien ! c'est la même chose, ignorant ! Vous auriez tort de vouloir me reprendre, car j'ai plus d'éducation que vous, j'ai assisté souvent aux leçons de miss Grâce et de miss Lucie, et je serais en état de les répéter aussi bien que mes jeunes maîtresses elles-mêmes. Ainsi, Nab, taisez-vous, vous n'avez pas eu le temps de vous instruire, et, si je vous épouse, soyez bien convaincu que ce ne sera pas à cause de votre éducation.

— Tous les habitants de Clawbonny assurent que nous sommes parfaitement assortis.

— Ils n'entendent rien au mariage ; ils parlent à tort et à travers, et trop souvent sans savoir ce qu'ils disent. En premier lieu, ma mère, ma propre mère s'oppose à notre union, et c'est un motif assez grave.

— Laissez-moi parler à M. Miles, ma chère Chloé, il lui ordonnera de donner son consentement.

— Cela ne satisferait pas ma conscience, Nab ; nous sommes noirs, c'est vrai, mais jamais un maître de Clawbonny n'a ordonné à un esclave de se marier ou de ne pas se marier ; ce serait intolérable, on doit être libre en mariage comme en religion. Mais, Nab, il y a encore un autre obstacle plus insurmontable.

En disant ces mots, la voix de Chloé devint tremblante. Elle continua presque en sanglotant :

— Ne me parlez jamais de mariage tant que miss Grâce sera aussi mal ; je suis déjà assez préoccupée de la voir si pâle et si mélancolique, et, s'il lui arrivait un malheur, il vous faudrait renoncer à moi pour toujours. Si miss Grâce mourait, tout amour mourrait avec elle dans notre famille.

Ému de ce discours, je me retournai les larmes aux yeux, et je vis Lucie sur le capot d'échelle ; elle me dit que ma sœur désirait me parler, je me hâtai de descendre. Grâce me reçut avec un sourire angélique, mais les forces faillirent me manquer quand je m'aperçus du prodigieux changement qui s'était opéré dans un si court intervalle ; je lui baisai le front, que je trouvai d'un froid glacial, et ce fut avec effort qu'elle parvint à lever le bras pour me le passer autour du cou. Je lui pris la main et m'assis sur la barre d'arcasse ; Grâce, avant de me parler, me regarda pendant une demi-minute pour chercher à connaître l'opinion que j'avais de son état.

— Lucie me dit, mon frère, que vous voulez me conduire à la ville pour prendre de nouvelles consultations, je présume qu'elle s'est trompée.

— Non, ma sœur, si le vent se maintient à l'ouest, j'espère que vous serez demain soir chez Lucie ; je sais qu'elle vous donnera bien volontiers l'hospitalité, et j'ai cru pouvoir adopter ce plan sans vous le communiquer.

— Eh bien ! mon frère, si quelque chose au monde peut me faire du bien, c'est l'air natal, l'air pur de la campagne. Cédez à ma prière et arrêtez-vous à Clawbonny.

— Votre prière, Grâce, sera une loi pour moi, mais votre faiblesse, toujours croissante, m'inquiète, et il est de mon devoir de consulter les meilleurs médecins.

— Rappelez-vous, Miles, qu'il n'y a pas vingt-quatre heures j'avais auprès de moi l'un des hommes les plus habiles du pays. Nous avons ses instructions écrites, et elles peuvent me tenir lieu de tout secours humain. Cédez à mes instances, mon frère ; ramenez-moi à Clawbonny, le seul lieu du monde où je puisse jouir du repos de l'esprit et du corps; ce vaisseau me fatigue — il m'est impossible d'y prier — mon cher frère, si vous m'aimez, ramenez-moi à Clawbonny.

— Je n'avais pas de résistance à opposer, je remontai sur le pont le cœur gros, et donnai au pilote les ordres nécessaires. Quarante-huit heures après nous quittions l'Hudson pour entrer dans la rivière qui baignait mes domaines. Grâce était si faible qu'il fallut la transporter jusqu'à la voiture où elle s'assit auprès de Lucie. M. Hardinge se chargea de conduire, et, à mon arrivée, je le trouvai sur le seuil.

— Miles, mon cher enfant, mon second fils, me dit-il avec abattement, la main de Dieu pèse lourdement sur nous, votre bien-aimée sœur, ma chère Grâce, est plus mal que je ne l'avais supposé.

— Elle est entre les mains de son miséricordieux créateur, répondis-je en essayant de maîtriser mes émotions. — Il a résolu dans sa sagesse, je le crains bien, de l'enlever à un monde qui n'était pas fait pour elle. Je l'ai prévu dès les premières heures de mon retour, pourtant j'ai eu une lueur d'espérance quand Post nous a conseillé le changement de lieux ; cette excursion, loin de nous être profitable, a augmenté la souffrance de ma sœur.

— Mortels imprévoyants que nous sommes ! mais que pouvons-nous faire, mon ami ; j'avoue que ce choc inattendu anéantit toutes mes facultés ; j'avais supposé que cette maladie céderait à des soins assidus et à la force de la jeunesse, et la voici sur le bord du tombeau !

— Votre expérience, mon cher monsieur, peut m'éclairer dans ce moment critique, et je suis disposé à suivre vos conseils.

— Dieu seul peut vous soutenir, répondit mon ancien tuteur d'une voix étouffée. Nous prierons pour elle dimanche matin avec une ferveur sincère, car sa mère elle-même ne méritait pas davantage d'être aimée. Mourir si jeune, dans toute la fleur de la beauté ! — Ma raison me commande de ne pas m'affliger — je devrais me dire qu'elle va rejoindre son Dieu et m'applaudir de la perdre ; pourtant je ne puis m'empêcher de la pleurer — je l'aime depuis son enfance, et le vœu le plus cher de mon cœur eût été de la voir unie à Rupert, tandis que vous auriez épousé Lucie ; mais le ciel en a décidé autrement — vous m'avez prévenu trop tard de votre amour pour ma fille — quant à Rupert, élevé auprès de Grâce, il ne lui a voué qu'un amour fraternel, ou s'il a éprouvé d'autres sentiments, il n'a pas osé se déclarer lorsqu'il était sans fortune et qu'il avait l'orgueil de la pauvreté.

Ainsi, le pauvre vieillard s'aveuglait encore sur son fils. Par une de ces illusions qui sont si fréquentes dans la vie, il regardait encore avec indulgence le misérable dont l'abandon causait la mort de ma sœur. Il me semblait alors incroyable que la simplicité pût être poussée jusqu'à ce point, — et j'ai reconnu plus tard que tous les hommes étaient exposés à d'aussi grossières erreurs ; — leur sagacité est sans cesse en défaut : tantôt ils supposent des causes imaginaires aux événements dont ils sont témoins, tantôt ils établissent entre des causes et des effets une connexité dénuée de fondement. — Pour ne citer que mon exemple personnel, jamais l'on ne m'a rendu justice dans les circonstances de ma vie qui m'ont mis en évidence ; — souvent on m'a comblé d'éloges pour des actions insignifiantes ou qui du moins n'avaient pas le genre de mérite qu'on leur attribuait ; — souvent aussi on m'a jeté la pierre quand ma conduite était digne de louanges. — On trouvera dans la suite de mon récit quelques preuves de ces faux jugements du monde.

M. Hardinge, qui était passé d'une folle sécurité à un complet désespoir, envoya chercher sa fille, avec laquelle il eut un entretien particulier d'environ une heure. Il la questionna, comme je l'ai su depuis, sur la maladie de ma sœur, et voulut même savoir si ses affections morales entraient pour quelque chose dans la cause de cet affaiblissement extraordinaire ; néanmoins, il était loin de penser à Rupert, et Lucie, malgré sa franchise, crut inutile de l'éclairer.

CHAPITRE VI.

Pareille au lys, orgueil de la vallée,
Qu'un jour a vu briller et se flétrir,
Je vois pencher ma tête désolée,
Et suis, hélas ! condamnée à périr.

La reine CATHERINE.

Je revis Lucie à l'heure des prières du soir. Après s'être agenouillée, elle se releva baignée de larmes, embrassa son père plus affectueusement que jamais, et me tendit la main sans pouvoir parler.

Le déjeuner avait toujours été un gai repas à Clawbonny. Mon père avait renoncé à la vieille coutume américaine de manger au saut du lit. Nous déjeunions toujours à neuf heures : toute la famille, rafraîchie par le repos, ranimée par quelques heures d'exercice en plein air, prenait gaiement place au festin, au lieu d'y venir en bâillant comme si c'eût été un devoir et non pas un plaisir. Nous mangions aussi lentement que le permettait la vivacité de notre appétit. On riait, on jasait, on racontait ce qui s'était passé le matin, on faisait des projets pour la journée. — Notre sang circulait librement, et nous n'avions plus l'air de gens assoupis qui mangent pour accomplir une formalité indispensable. Plusieurs écrivains modernes ont célébré avec raison les déjeuners d'Amérique, qui sont toutefois très-inférieurs à ceux de France. Mais les habitants des Etats-Unis n'ont pas encore compris la

manière dont ils doivent jouir de la bonne chère. — Lucie se fit attendre, et, en entrant, elle nous annonça que Grâce avait passé une nuit assez tranquille. Notre repas fut triste et silencieux, et, quand il fut terminé, Lucie me dit les larmes aux yeux :

— Miles, rendez-vous dans une demi-heure à la chambre de famille. Grâce désire vous y entretenir ce matin, et je n'ai pu me refuser à ses vœux. Elle est faible, mais elle croit que cette visite lui fera du bien. Ne manquez pas d'être exact, car une trop longue attence pourrait la désoler. Bonjour, mon père, quand j'aurai besoin de vous, je vous enverrai chercher.

Lucie sortit après cet avertissement de sinistre augure, et je sentis le besoin d'aller prendre l'air sur la pelouse. Je ne revins qu'à l'heure du rendez-vous; Chloé me reçut à la porte et me conduisit en silence à la chambre de famille. Elle avait à peine posé la main sur le loquet quand Lucie parut et me fit signe d'entrer. Je trouvai Grâce étendue sur la causeuse, pâle et tremblante, mais brillante d'une beauté céleste. Elle était à la place qu'elle avait occupée lors de notre première entrevue. Elle me donna la main, et jeta un coup d'œil sur Lucie pour la prier de nous laisser seuls. Sans dire un mot, je m'assis, et j'attirai doucement la tête de ma sœur sur ma poitrine, position qui me permettait de cacher des larmes qu'il n'était pas en mon pouvoir de retenir. J'ignore combien de temps je passai dans cette douce attitude; je n'étais pas en état de calculer la marche des heures, et j'ai fait depuis de pénibles efforts pour oublier les circonstances de cette solennelle entrevue. Toutefois, après tant d'années, je m'en rappelle encore douloureusement les principales particularités.

Lorsque Grâce se fut relevée, elle tourna sur moi des yeux remplis d'une tendre inquiétude dont j'étais l'objet plus encore qu'elle-même.

— Mon frère, me dit-elle gravement, il faut se soumettre à la volonté de Dieu; je suis au plus mal; je me sens brisée; je m'affaiblis d'heure en heure. Nous aurions tort de nous dissimuler la vérité.

Je ne répondis point, quoiqu'elle se fût interrompue pour me laisser parler. Il m'eût été impossible de prononcer une syllabe, quand même il se fût agi de sauver ma vie. Ce temps d'arrêt fut court, mais éloquent.

— Si je vous ai mandé, mon cher Miles, poursuivit ma sœur, ce n'est pas que je considère ma fin comme prochaine. Dieu me conservera encore quelque temps à ceux qui me sont chers pour les familiariser avec l'idée d'une cruelle séparation; nous devons tous nous y préparer, et je n'ai point l'intention d'insister sur ce douloureux sujet; mais je vais profiter de la force et du courage qui me restent pour vous faire part de mes derniers vœux; quand même ils vous paraîtraient déraisonnables, veuillez m'écouter avec calme et indulgence.

— Vos moindres désirs seront une loi pour moi, ma chère sœur! Je vous écouterai comme aux jours de notre enfance, dont le bonheur est si loin !

— Parlons donc une dernière fois de choses mondaines. Puis, ce devoir accompli, il ne me restera plus sur la terre que l'amour que je porte à ceux qui m'environnent.

Grâce s'arrêta, et je me demandai avec étonnement ce qu'elle avait à dire, en même temps que j'étais touché de son héroïque résignation.

— Miles, mon frère, continua-t-elle, j'ai appris que votre dernier voyage avait été fructueux.

— Le succès a dépassé mon attente. Outre Clawbonny, je possède un navire et de l'argent comptant. Ainsi, ma sœur, disposez comme vous l'entendrez de ce qui vous appartient, et je regarderai chacun de vos legs comme une preuve de votre bon cœur et de vos rares vertus.

Un vif plaisir colora les joues de Grâce; cependant elle était en proie à une incertitude qui lui causait un tremblement nerveux.

— Vous vous rappelez sans doute, Miles, que, par le testament de notre père, ma fortune vous appartient si je meurs sans enfants avant l'âge de ma majorité; ayant à peine vingt ans, je n'ai pas le droit de tester.

— N'importe, Grâce, vos dernières volontés seront aussi sacrées que si la loi les autorisait. Je vais aller chercher une plume et de l'encre, et j'écrirai sous votre dictée.

— C'est inutile, mon frère, j'ai déjà exprimé tous mes désirs dans une lettre qui vous est adressée et qu'on trouvera parmi mes papiers; mais je ne voudrais pas vous voir consentir aveuglément à ce que je me suis proposé; j'aimerais mieux vous laisser le temps d'y réfléchir et m'en rapporter à vous.

— Je souscris d'avance à tout ce qu'il sera en mon pouvoir d'exécuter.

— Touchée de cette marque d'attachement, Grâce me pressa la main contre son cœur, mais elle avait une équité trop réelle pour s'en tenir à ces explications.

— Vous devez savoir, ajouta-t-elle, à quoi vous vous engagez. — M. Hardinge a géré fidèlement ma fortune : le peu de dépenses que nécessitait mon genre de vie, l'économie et des placements avantageux ont augmenté mon avoir; en renonçant à mon héritage, vous abandonnez un capital de vingt-deux mille dollars.

— Je voudrais qu'il fût plus considérable, ma sœur, pour avoir le plaisir de vous l'offrir; s'il ne suffit pas à l'accomplissement de vos projets, ajoutez-y dix mille dollars de mon argent; je veux augmenter, plutôt que diminuer, les moyens que vous avez de faire le bien.

— Miles! s'écria Grâce avec agitation, ne parlez pas ainsi; vous me faites presque repentir de mes intentions. — Mais non, écoutez-moi, car je sens que ce sera la dernière fois que j'oserai vous entretenir à ce sujet. — Je désire qu'en souvenir de moi, vous consacriez une somme de cinq cents dollars à Lucie. — Vous donnerez mille dollars à M. Hardinge pour les distribuer aux pauvres. Vous ferez quelques présents aux esclaves, de manière à conserver intacte une somme de vingt mille dollars.

— Et à quoi les emploierai-je, ma sœur? demandai-je en voyant qu'elle hésitait.

— Je lègue cette somme à Rupert. — Vous savez qu'il est sans fortune et qu'il a les habitudes d'un homme riche. — Le peu que je lui laisse peut l'aider à faire figure dans le monde. — J'espère que Lucie ne l'oubliera pas quand elle sera majeure, et que l'avenir sera plus heureux pour lui que le passé.

Ma sœur parlait si vite, qu'elle fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine. Quant à moi, il est plus facile d'imaginer mes sensations que de les peindre. Les circonstances ne me permettaient pas de soumettre à ma sœur des objections, et je sentais mon âme partagée entre une foule de sentiments, la douleur, le regret, l'indignation, la surprise, la pitié et la tendresse. Ainsi donc l'amour de la femme durait encore! Elle s'occupait de celui dont les dédains avaient détruit en elle les sources de la vie! Presqu'à l'heure de l'agonie elle lui léguait tout ce qu'elle possédait pour qu'il pût assouvir son égoïsme et sa vanité!

— Cela doit vous sembler étrange, reprit Grâce, mais je mourrais malheureuse si je ne donnais à Rupert un gage de pardon; d'ailleurs Emilie et lui sont sans ressources, et il est en mon pouvoir de venir à leur secours.

— Vous êtes un ange! murmurai-je, mais croyez-vous que Rupert acceptera?

— Comment refuserait-il une offre que je lui fais en quelque sorte du fond de ma tombe! — Il doit l'accepter au nom de notre ancienne affection, car il m'a aimée, Miles.

— Lui! m'écriai-je, incapable de me contenir plus longtemps, Rupert Hardinge n'aime que lui, il n'a jamais été digne d'occuper un seul instant vos pensées.

A peine ces paroles me furent-elles échappées, que je me repentis de mon indiscrétion. Grâce me regarda d'un air suppliant, en tremblant comme si son corps eût été près de se dissoudre. Je la pris dans mes bras. Je lui promis d'être plus maître de moi-même à l'avenir, et lui donnai l'assurance solennelle d'accomplir à la lettre toutes ses intentions. Cependant la pieuse faiblesse de Grâce ne m'empêchait pas de voir tout ce qu'il y avait de révoltant à enrichir un être aussi méprisable que Rupert, et il me semblait impossible qu'il fût assez vil pour accepter les dons de sa victime.

— Dans le cas où il refuserait, repris-je, que dois-je faire des vingt mille dollars?

— Il ne refusera pas, répondit Grâce, qui n'était pas encore détrompée sur le compte de Rupert; s'il n'a pas pu commander à son cœur, du moins il a conservé pour moi une amitié sincère — il recevra ce legs comme vous recevriez celui que pourrait vous faire Lucie.

Là-dessus ma sœur remit entre mes mains une lettre décachetée qu'elle adressait à Rupert et qu'elle me pria de lire quand je serais seul; puis, fatiguée de ses efforts et de ses émotions, elle laissa tomber sa tête sur son sein. Sentant qu'un peu de repos lui était nécessaire, je l'embrassai tendrement et la confiai aux soins de Chloé. En me rendant à la chambre qui me servait de cabinet de travail, je rencontrai Lucie dans le corridor. .

— Eh bien! Miles, comment la trouvez-vous? demanda-t-elle d'un ton bas et plaintif qui peignait ses propres alarmes.

— Nous la perdrons! Lucie, répondis-je en sanglotant. — Lucie me prit la main et la serra avec ardeur en murmurant : Pauvre Miles! quelle douleur pour un frère! — Elle oublia, pour me consoler, cette retenue que l'âge avait substituée à notre ancienne familiarité, et quand elle me quitta, elle inclina sa tête sur la mienne pour baiser les boucles de ma chevelure.

Resté seul, j'ouvris la lettre de ma sœur à Rupert, et la relus trois fois de suite, sans m'arrêter même pour réfléchir. Elle était conçue en ces termes :

« MON CHER RUPERT,

» Quand vous lirez cette lettre, Dieu, dans sa sagesse impénétrable, aura jugé à propos de me rappeler à lui! Que ma perte ne vous afflige pas, mon ami, car j'ai l'humble espérance de recueillir tout le fruit du grand sacrifice du Sauveur. Je ne pouvais être heureuse en ce monde, Rupert — c'est un bienfait pour moi qu'une vie meilleure; il m'est pénible de me séparer de votre excellent père, de vous-même, de votre chère Lucie et de mon frère bien-aimé. — Cette

douleur, excusable par son objet, est le dernier tribut que je paye à la nature — j'ai la ferme conviction que ma fin sera sanctifiée pour l'enseignement de ceux qui me connaissent — rappelez-vous-la donc comme un enseignement, mon cher Rupert, et tâchez de l'oublier sous tout autre rapport. — Vous n'avez pas été maître de votre cœur, et rien n'aurait pu me décider à devenir votre femme sans le posséder tout entier. — Je prie chaque jour, presque à chaque heure, pour vous et pour Emilie.

(Cette partie de la lettre portait des traces visibles de larmes).

» Vivez ensemble et rendez-vous mutuellement heureux : c'est une charmante personne, elle a des qualités acquises que vous n'auriez pas trouvées à Clawbonny et qui contribueront à votre bonheur. Afin que vous songiez à moi de temps en temps, je vous ai fait un legs que Miles vous remettra; acceptez-le pour vous et pour Emilie; je voudrais qu'il fût plus considérable, mais vous me saurez gré de mes intentions. Cette somme, toute modique qu'elle est, peut vous mettre à même de vous marier; et s'il y manque quelque chose, Lucie se chargera d'y pourvoir.

» Adieu, Rupert; je ne dis pas adieu, Emilie, car je pense que cette lettre restera un secret entre vous, mon frère et moi; mais je souhaite à votre future épouse toute la félicité terrestre et une fin aussi tranquille que celle de votre sincère amie,

» Grace Wallingford. »

O femmes! quelle vertu vous possédez quand l'éducation favorise en vous le développement de votre nature généreuse! Quel trésor vous perdez quand la cupidité et l'envie pénètrent dans vos cœurs corrompus par ces intérêts mondains qui n'acquièrent d'empire sur vous qu'en détruisant votre beauté morale!

CHAPITRE VII.

Ceux qui firent notre gloire
Nous sont bien vite enlevés,
Mais nous gardons leur mémoire
Quand nos yeux en sont privés.

Madame Hemans.

Grâce s'affaiblissait chaque jour, et tous les secours de l'art étaient devenus inutiles. M. Hardinge la voyait souvent, et j'étais admis tous les jours dans sa chambre où elle aimait à reposer sur mon sein pendant des heures entières. Comme il ne fallait plus songer à faire une seconde visite à la chambre de famille, je fis porter la causeuse dans l'appartement de ma sœur; ce vénérable meuble existe encore, et je m'y assieds souvent pour rêver au passé et me rappeler les différentes scènes dont il a été témoin.

M. Hardinge, comme il l'avait désiré, officia dans son église le dimanche suivant. J'eus le courage d'assister au service, et fus touché des témoignages de sympathie des assistants, qui versèrent des larmes quand on lut la prière pour les malades. A mon retour, je trouvai la maison déserte et silencieuse; j'y entrai sans rencontrer personne; mais dans le couloir qui conduisait à la chambre de ma sœur je vis six ou sept négresses agenouillées, et j'entendis la voix solennelle et doucement plaintive de Lucie qui lisait les prières des agonisants. Aussitôt qu'elle eut fini, je passai entre les négresses et pénétrai dans la chambre de ma sœur. Elle était à genoux sur une chaise longue, les yeux fermés, les mains jointes et dans une attitude qui indiquait une complète abstraction d'esprit. Elle ne s'aperçut pas de ma présence, et au moment où j'allais lui adresser la parole, Lucie m'entraîna dans l'antichambre.

— Ma sœur est-elle plus mal? demandai-je d'une voix sourde; car, quoique je fusse préparé à un triste résultat, je ne l'attendais pas aussitôt.

— On ne peut dire qu'elle soit plus mal, Miles, puisqu'elle est plus près d'être appelée à Dieu! Il y a une heure que Grâce m'a avertie qu'elle sentait approcher le terme de ses maux! cependant elle n'a pas voulu que je vous envoyasse chercher.

Tant que je conserverai la mémoire, je me représenterai Lucie telle qu'elle était en ce moment! Elle avait pour Grâce une tendresse dévouée, et cependant elle était si préoccupée de la communication qu'elle avait à me faire, que je ne lisais dans ses yeux qu'un tendre intérêt pour moi. Elle avait travaillé à étouffer ses propres douleurs; fortifiée par les espérances de la foi, elle regardait ma sœur comme plus digne d'envie que de regrets, et j'étais l'unique objet de ses angoisses. Ce généreux dévouement augmenta mon courage; j'eus honte de témoigner tout ce que j'éprouvais quand la meilleure des femmes me donnait l'exemple de la résignation.

— Dieu tout-puissant! m'écriai-je, sommes-nous si près de perdre Grâce!

— Le terme de ses jours est marqué, et c'est à peine si je puis la plaindre en la voyant s'éteindre si doucement et dans un calme si parfait.

— La volonté de Dieu soit faite! murmurai-je, le ciel convient mieux à son âme que le séjour des hommes.

Lucie me serra la main et parut soulagée d'un lourd fardeau par ma tranquillité apparente; elle m'ordonna de rester où j'étais jusqu'à ce qu'elle eût appris mon retour à Grâce. M. Hardinge arriva peu d'instants après.

— Que le ciel ait pitié de nous! me dit-il; je dis de nous, et non pas de vous seul, car Grâce m'a toujours été aussi chère qu'un de mes enfants. Donnez-moi de quoi écrire, Miles, et choisissez-moi un exprès parmi vos gens, et qu'il soit prêt à monter à cheval dans une demi-heure.

— Pourquoi? répondis-je. Nous avons reçu la visite du docteur Wurtz, notre médecin ordinaire, et il n'a pas vu d'autre moyen de prévenir le mal que ceux que nous connaissions déjà. Pourtant je serais plus rassuré si le docteur Bard se décidait à passer l'eau, et j'ai déjà songé à l'envoyer chercher par Nab.

— Vous avez raison, reprit M. Hardinge en s'approchant d'une petite table où le docteur Wurtz avait écrit pour la forme quelques prescriptions. Envoyez Nab sur l'autre rive et il mettra cette lettre à la poste; c'est la manière la plus expéditive de la faire parvenir à Rupert.

— A Rupert! m'écriai-je d'un ton que je me reprochai aussitôt.

— Certainement; nous ne pouvons nous dispenser d'envoyer chercher Rupert. Le pauvre garçon a toujours regardé Grâce comme sa sœur, et ce serait lui faire injure que de l'oublier dans une occasion aussi solennelle. Vous semblez étonné que je songe à le demander à Clawbonny!

— Rupert est aux eaux, monsieur, dans l'agréable société de miss Merton; ne vaudrait-il pas mieux l'y laisser?

— Que diriez-vous, Miles, si Lucie était à son lit de mort et qu'on négligeât de vous en avertir?

Je regardai le bon vieillllard d'un air si égaré, qu'il ne put s'empêcher d'établir une différence entre son hypothèse et la réalité.

— C'est vrai, mon pauvre Miles, dit M. Hardinge comme pour s'excuser, ma comparaison est défectueuse, puisque vous ne regardez pas Lucie avec les yeux d'un frère. En tout cas, il ne faut pas oublier Rupert, et ma lettre est déjà écrite.

— Il sera trop tard, monsieur, dis-je d'une voix entrecoupée; ma sœur ne passera pas la journée.

M. Hardinge ne s'attendait pas à cette déclaration: il pâlit et sa main trembla en cachetant sa lettre.

— Si telle est la volonté de Dieu, dit-il, il faut nous y soumettre. Mais Rupert peut du moins prendre part aux honneurs que nous rendrons à la pieuse chrétienne qui nous est enlevée.

Il fallait se rendre sans discussion à tant de bienveillance et de simplicité. D'ailleurs, Grâce venait de me faire appeler. Quand je la revis, elle avait rouvert les yeux et je frémis en remarquant leur expression surnaturelle. Ils n'étaient pas empreints des horreurs de la mort, mais leur éclat céleste annonçait l'état d'un esprit qui s'était dégagé de tout lien terrestre pour entrer dans un nouvel ordre de choses. Je crois avoir éprouvé quelque regret à l'idée que ma sœur pourrait être complétement heureuse sans que je prisse aucune part à sa félicité; il y a tant d'égoïsme dans nos cœurs qu'il s'en mêle toujours un peu à nos plus innocentes pensées.

Tant que l'âme de Grâce occupait une enveloppe d'argile, elle ne pouvait secouer entièrement les liens des affections humaines. Loin de là, les regards qu'elle jetait sur l'un de nous ou sur notre réunion exprimaient son inaltérable dévouement. On aurait dit que la mort se hâtait pour la délivrer avec le plus de promptitude et le moins de douleurs possible, et pourtant sa tendresse pour Lucie et pour moi lui donnait la force de parler. Sur un signe qu'elle me fit, je me jetai à genoux près d'elle. Je reçus sa tête sur mon sein; je me plaçai à peu près dans l'attitude que j'avais prise tant de fois depuis sa maladie, tandis que M. Hardinge, debout près de nous, murmurait d'une voix étouffée mais distincte les plus sublimes passages de l'Ecriture qui renferment des consolations pour les mourants. Quant à Lucie, elle était partout où ses soins étaient nécessaires, et souvent les yeux de Grâce se tournaient vers elle avec une expression de reconnaissance.

— L'heure est proche, me dit ma sœur, mais rappelez-vous qu'en mourant je demande pardon pour ceux qui m'ont offensée aussi bien que pour moi-même. Ne perdez pas de vue ce que vous m'avez promis, ne faites rien pour affliger Lucie ni son père.

— Je vous comprends, ma sœur, répondis-je, et vous pouvez compter sur mes serments.

Grâce me remercia de cette nouvelle assurance en me pressant doucement la main.

— Laissez entrer, poursuivit-elle, tous les esclaves qui désireront me voir. Je ne puis les récompenser de tout ce qu'ils ont fait pour moi, mais je compte sur vous, mon frère.

Lucie sortit doucement de la chambre, et quelques instants après

on vit défiler auprès de la porte toutes les négresses. La douleur de ces êtres naïfs, de même que leur joie, est d'ordinaire expansive et bruyante; mais Lucie, énergique et prudente au milieu de ces cruelles tortures, n'avait introduit les négresses qu'à condition qu'elles observeraient le plus complet silence.

Grâce parla à chacune d'elles avec calme et leur donna d'utiles conseils. Les noirs se présentèrent également, et les plus vieux d'entre eux furent tour à tour l'objet de son attention.

— Allez, dit-elle enfin, réjouissez-vous de me voir délivrée des soins de ce monde. Priez pour moi et pour vous. Je ne vous ai pas oubliés, et mon frère sera mon exécuteur testamentaire. Que Dieu vous bénisse, mes amis, et qu'il vous ait toujours en sa sainte garde!

Tel était l'ascendant de Lucie sur les noirs, que tous quittèrent la chambre sans bruit; la solennité de cette scène les avait frappés d'une sorte de respectueuse terreur. Cependant les plus âgés avaient les joues baignées de larmes, et ce ne fut que par des efforts extraordinaires qu'ils parvinrent à comprimer les explosions accoutumées de leur chagrin. Après leur départ, je m'étais mis à une fenêtre pour cacher mes propres émotions, quand j'entendis remuer dans les buissons qui étaient au bas de la maison; j'aperçus Nabuchodonosor étendu la face contre terre; en proie à de cruelles tortures, il enfonçait ses ongles dans le sol, et pourtant ce fidèle serviteur étouffait jusqu'à ses gémissements de peur de troubler les derniers moments de sa jeune maîtresse. J'ai su plus tard qu'il s'était placé là pour communiquer avec Chloé, qui, de temps en temps, lui donnait des nouvelles au moyen de signes télégraphiques. Sur l'invitation de Grâce, Lucie me rappela bientôt à la place que j'avais d'abord occupée.

— Ne me pleurez pas, reprit ma sœur; Dieu tempérera vos afflictions; il vous reste pour vous consoler monsieur Hardinge et notre Lucie...

A ces mots, Grâce s'arrêta et se tourna avec anxiété vers sa compagne. Voyant qu'elle n'achevait pas sa pensée, je présumai qu'elle était convaincue que le cœur de Lucie appartenait à André Drewett; mais je n'étais pas dans une disposition d'esprit qui me permît de réfléchir longtemps sur ce sujet. M. Hardinge venait de recommencer les prières; quand il les eut terminées, Grâce lui tendit la main, et, d'une voix claire et distincte, elle murmura quelques mots pour le bénir. Jamais je n'avais vu M. Hardinge plus ému. Cette bénédiction inattendue d'un vieillard par une jeune fille le jeta dans un trouble inexprimable, et il tomba, anéanti, sur une chaise. Puis, après avoir donné un libre cours à ses larmes, il reprit autant de calme qu'on en pouvait conserver au chevet de celle que nous perdions.

— Je meurs jeune, dit ma sœur, mais je suis lasse du monde, et me soumets sans murmure aux décrets de Dieu. Lucie, ma chère Lucie, passez dans la chambre voisine, et tirez les rideaux. Je veux regarder une dernière fois les champs de Clawbonny.

Il est assez ordinaire que les mourants prennent ainsi congé des choses de la nature matérielle et adressent un adieu aux magnificences de la création. Ce jour-là un calme religieux régnait sur les vergers, les prairies et les hauteurs boisées. De sa couche, Grâce pouvait apercevoir toute la ferme. En suivant la direction de ses yeux, je les vis fixés sur le petit bois où Rupert et moi l'avions trouvée au retour de notre premier voyage. C'était là, sans doute, qu'avait eu lieu l'entrevue décisive de ma sœur et de son indigne amant. Quoiqu'elle fût sur le point de descendre au tombeau, son cœur de femme ne pouvait être insensible aux impressions produites par un pareil spectacle! En vain la lumière des cieux inondait tout le paysage; en vain les oiseaux gazouillaient gaiement; en vain les prairies étalaient leurs fleurs et les bois leur feuillage nuancé; toutes les pensées de Grâce étaient concentrées dans ce bosquet, et son imagination lui retraçait des scènes en rapport avec le plus vif sentiment de toute sa vie. Je la sentais trembler entre mes bras, et après avoir murmuré une prière dont Rupert était l'objet, elle demanda qu'on fermât les rideaux, afin de rompre avec les pensées qui l'obsédaient.

Ce triste souvenir dut hâter le terme fatal. Dès ce moment les idées de Grâce furent plus confuses et ses forces diminuèrent rapidement. Une heure entière s'écoula dans un silence interrompu seulement par le faible murmure de nos prières. Pendant cet intervalle, ma sœur demeura presque immobile, les mains jointes et les yeux presque continuellement levés au ciel. Enfin elle parut se ranimer, jeta les yeux autour d'elle et reprit la parole :

— Ma chère amie, dit-elle à Lucie, où est Rupert? Sait-il que je vais mourir? S'il le sait, pourquoi ne vient-il pas me voir pour la dernière fois?

Cette question me fit tressaillir; Lucie, interdite, se cacha la figure avec les mains; mais le bon M. Hardinge, qui n'avait jamais conscience du mal, s'empressa de disculper son fils.

— J'ai envoyé chercher Rupert, ma chère enfant, dit-il; et quoiqu'il soit tout à miss Merton, il ne manquera pas d'accourir aussitôt qu'il aura ma lettre.

— Miss Merton! répéta Grâce en appuyant ses mains sur ses tempes, qu'est-ce que miss Merton? Je ne me rappelle personne de ce nom.

Nous comprîmes que notre chère malade perdait ses facultés, et nous ne fîmes aucun effort pour rétablir l'ordre de ses idées. Nous nous bornions à l'écouter en pleurant. Elle passa un bras autour du cou de Lucie, et l'attira vers elle en disant :

— Mon amie, nous détournerons ces enfants étourdis de leur idée d'aller en mer. Si le père de Miles et le grand-père de Rupert ont été marins, ce n'est pas une raison pour que le fils et le petit-fils aillent sur mer.

Elle s'arrêta, parut méditer et se tourna vers moi. Sa tête reposait toujours sur ma poitrine, et elle la releva pour me regarder en face, avec ce culte ardent qu'elle m'avait témoigné après mon retour dans la chambre de famille. Elle eut même la force de lever jusqu'à mon visage sa main que la maladie avait blanchie sans l'amaigrir; elle me caressa les joues, sépara les boucles qui couvraient mon front, et joua comme un enfant avec ma chevelure.

— Miles, murmura-t-elle d'une voix qui commençait à s'éteindre, n'oubliez pas que notre mère nous recommandait de dire toujours la vérité. Vous vous conduisez en homme, mon frère, et moi j'ai trop d'orgueil pour me souiller jamais d'un mensonge. Je voudrais que Rupert fût aussi franc.

C'était la première, la seule fois que Grâce me signalait un défaut dans le caractère de Rupert. Plût à Dieu qu'elle eût remarqué plus tôt ce vice essentiel! Mais une enfant peut-elle posséder le discernement et l'intelligence d'une femme?

La main de Grâce était encore sur mes joues, et, dans ce cruel moment, je n'aurais pas voulu la retirer, même pour acquérir la certitude que j'étais aimé de Lucie.

— Voyez, reprit ma sœur, comme il est bruni! Les joues de Rupert sont-elles aussi hâlées, ma chère?

— Rupert n'a pas voyagé comme lui, répliqua Lucie.

L'esprit de la mourante prit encore une nouvelle direction.

— Lucie, demanda-t-elle, aimez-vous toujours Miles comme nous l'aimions quand nous étions enfants?

— J'ai toujours conservé une affection sincère pour Miles Wallingford, répondit Lucie sans hésitation.

Grâce attacha sur moi ses yeux bleus, et ne les détourna pas jusqu'à son dernier soupir. Mes pleurs, auxquels je donnais un libre cours, semblaient l'embarrasser plutôt que l'affliger; on eût dit qu'elle en ignorait la cause. Tout à coup nous l'entendîmes parler à haute voix avec une ferveur qui lui rendait des forces. Les mots qu'elle prononça distinctement étaient empreints de sa tendresse pour moi :

— Père tout-puissant, dit-elle, du haut de votre miséricorde, jetez les yeux sur mon frère; donnez-lui la grâce de vous servir toujours fidèlement, et, quand il en sera temps, par les mérites de Jésus-Christ, ouvrez-lui votre demeure de délices.

Ce furent les dernières paroles de Grâce Wallingford. Elle vécut encore dix minutes, et mourut sur mon sein comme un enfant dans les bras de sa mère. Elle remua les lèvres plusieurs fois; je crus entendre un moment le nom de Lucie; mais je suppose qu'elle pria pour tous, y compris Rupert, jusqu'au moment où elle cessa d'exister.

CHAPITRE VIII.

Nos bosquets sont déserts; à de douces chansons
Succède un silence de glace;
Des siéges sont restés vides dans nos maisons,
Et personne n'y prendra place.

Madame HEMANS.

Je ne revis plus le corps de ma sœur après l'avoir remis entre les bras de Lucie. Une sorte de curiosité morbide nous pousse à contempler les traits des morts, mais je n'ai jamais été atteint de cette manie. On m'avait mené dans la chambre de famille pour contempler les dépouilles mortelles de mes parents à une époque où il était de mon devoir d'obéir passivement; mais j'étais maintenant d'âge à pouvoir prendre une décision, et au bout de quelques heures, dès que je fus en état de réfléchir, je résolus de ne point substituer, dans mes souvenirs, l'image d'un cadavre à celle d'une mourante dont les derniers regards avaient reflété les sentiments les plus purs.

Dès que j'eus déposé un dernier baiser sur le front encore chaud de ma sœur, je me hâtai de sortir de la maison pour respirer et pleurer en liberté. En traversant la pelouse, j'entendis les lamentations des nègres qui s'abandonnaient sans réserve à leur affliction, maintenant qu'ils n'étaient plus retenus par la crainte de troubler la malade. Je suivis la route sans autre but que d'échapper à la scène dont j'avais été témoin, et j'entrai dans le bosquet qui avait attiré l'attention de ma sœur expirante : là, tout me rappelait le passé, les jours d'enfance et de jeunesse, la vie commune, les jeux et l'amitié fraternelle des quatre enfants de Clawbonny. Je passai une heure dans ce petit bois, et mes rêves se transportèrent en deçà de l'heure présente. Je voyais, dans chaque massif de feuillage, la figure angélique de Grâce. J'entendais

son rire, joyeux sans éclats, et les sons de sa douce voix retentissaient à mes oreilles. Je revoyais aussi Rupert et Lucie. J'essayais de prendre part, comme autrefois, à leurs innocents ébats; mais l'affreuse vérité se faisait jour à travers mes douces illusions, et elle en détruisait le charme. Quand je quittai ce petit bois, ce fut pour m'éloigner davantage de la maison. Je ne rentrai qu'à la nuit. Durant toute ma promenade, je fus sous l'empire d'une espèce d'hallucination mystique qui me transporta loin du présent; je voyais partout la douce figure de Grâce! J'entendais sa voix à chaque pas! Tantôt revenant aux impressions de ma première enfance, je la promenais dans son petit chariot; tantôt elle me suivait d'un pas incertain pendant que je faisais tourner mon cerceau, ou bien elle écoutait les tendres reproches que je lui adressais gravement pour quelques fautes enfantines : puis, je la revoyais dans la fleur de l'adolescence; aimable et digne d'être aimée, maîtresse de ma confiance et capable de me conseiller dans tous mes projets. Que de fois, dans le cours de cette journée, le murmure d'un ruisseau, le bourdonnement d'une abeille, les vagues harmonies du feuillage se confondirent dans mon imagination avec la voix, le rire et les prières de cette sœur bien-aimée dont l'esprit était remonté au ciel !!!

J'eus un moment l'envie de passer la nuit en plein air. A mesure qu'une étoile apparaissait sous la voûte céleste, je me figurais qu'elle pouvait être le séjour de l'âme de la défunte; mais en songeant à Lucie et à M. Hardinge, je sentis qu'il était de mon devoir de rentrer. Nabuchodonosor et quelques noirs avaient été envoyés à ma recherche, mais ils n'étaient pas venus du côté où j'étais. J'éprouvai un triste plaisir à les voir s'entretenir et pleurer ensemble : leurs gestes, leurs larmes, leur animation me faisaient deviner qu'ils parlaient de leur jeune maîtresse, et je n'avais pas besoin d'autres éclaircissements pour comprendre ce qu'ils en disaient.

La nuit était close alors, je revins sur mes pas. Je distinguai dans l'ombre une figure, et, dans l'intention de l'éviter, je me dirigeais vers une porte bâtarde, lorsqu'elle marcha à ma rencontre : c'était Lucie.

— Oh! mon cher Miles, que je suis heureuse de vous revoir! me dit-elle en me prenant la main avec une ardeur et une franchise fraternelles, nous étions inquiets sur votre compte; mon père est allé jusqu'au presbytère, pensant que vous aviez pu vous diriger de ce côté,

— Depuis que je vous ai quittée, ma bonne Lucie, je n'ai cessé d'être avec vous, avec Grâce et avec votre père. Je suis maintenant plus maître de moi-même, et mon état ne doit pas vous inquiéter.

La manière dont Lucie fondit en larmes trahit la vivacité des émotions qu'elle avait jusque-là renfermées dans son sein. Tant que dura ce paroxysme de douleur, elle ne se fit aucun scrupule de s'appuyer sur mon épaule.

— Nous avons éprouvé une perte irréparable, reprit-elle en s'essuyant les yeux lorsque l'accès fut passé. Personne ne remplacera Grâce auprès de nous. Nous ne pouvons recommencer notre existence, nous ne pouvons revenir à l'enfance, avoir les idées des enfants, vivre et aimer comme eux et grandir ensemble avec les mêmes vues, les mêmes désirs, les mêmes opinions et les mêmes principes.

— Non, Lucie, le passé est à jamais perdu pour nous! Clawbonny ne sera jamais ce qu'il était!

Il y eut un moment de silence, pendant lequel il me sembla que Lucie faisait des efforts pour étouffer ses sanglots.

— Cependant, Miles, reprit-elle, nous ne pouvons désirer de la revoir; nous aurions tort de souhaiter qu'elle échangeât de nouveau contre nos misères la félicité dont nous avons tout lieu de croire qu'elle jouit dès à présent. Bientôt Grâce sera pour vous et pour moi un aimable modèle de bonté, de vertus, de dévouement, et nous aurons un plaisir triste, mais profond, à nous souvenir des plaisirs que nous avons dus à son affection, et de l'union intime qui a régné entre nous ici-bas.

— Ce sera un lien entre nous, Lucie, un lien qui résistera, je l'espère, à toutes les vicissitudes et à l'égoïsme flétrissant du monde.

— Je l'espère aussi, répliqua Lucie avec un embarras que je ne manquai pas d'attribuer au souvenir d'André Drewett; amis depuis l'enfance, nous n'avons pas besoin de nouveaux motifs pour continuer à nous estimer et à nous traiter avec affection.

Après cet entretien, nous entrâmes dans la maison, dont M. Hardinge avait réuni les habitants pour la prière du soir. Durant cette douloureuse cérémonie, je crus plus d'une fois entendre la voix de Grâce, et il me sembla que son âme rôdait autour de nous. Tous les nègres me regardaient avec intérêt, comme celui qui devait être le plus cruellement frappé. En se retirant, ils me saluèrent avec respect; la pauvre Chloé surtout était presque étouffée par ses sanglots. Elle n'avait consenti à quitter le corps de sa maîtresse que pour un seul instant, et l'on eût dit qu'en la perdant elle avait perdu une partie de sa propre existence.

Abrégeons ces pénibles détails. Cessons de m'appesantir sur mes chagrins, et de présenter aux lecteurs de sinistres tableaux. Grâce était morte un dimanche à l'heure accoutumée du dîner, elle ne fut enterrée que le jeudi suivant à midi. Nous attendions peu de parents; la plupart de ceux qui auraient pu être invités aux funérailles demeuraient trop loin pour qu'il fût possible de les avertir à temps. Cependant, la veille de l'inhumation, un homme d'environ cinquante ans, aux traits durs et prononcés, entra dans mon cabinet, me serra chaleureusement la main et s'assit sans cérémonie. Il portait le costume d'un fermier, mais ses manières et son langage annonçaient une classe supérieure. Après l'avoir regardé deux fois, je reconnus mon cousin Jacques Wallingford, propriétaire dans la partie occidentale de New-York.

— Je vois, mon cousin, me dit-il, que vous aviez oublié mon souvenir. Je regrette d'être obligé de renouer connaissance avec vous dans une si triste circonstance.

Notre famille est si peu nombreuse, monsieur Wallingford, que votre attention m'est doublement précieuse. J'avais le projet de vous écrire plus tard; mais je ne vous ai pas appris la perte que nous venons de faire, parce que votre résidence est très-éloignée de Clawbonny.

— J'ai appris par hasard la mort de ma cousine, et je me suis hâté d'accourir. Le sang et le nom de Wallingford m'ont toujours été chers, et je regarde Clawbonny comme un domaine patrimonial.

— La chère défunte, mon cousin, avait su apprécier vos bons sentiments; et comme vous êtes le seul parent de notre nom, elle m'avait prié de vous léguer cette terre avant mon dernier voyage.

— Je reconnais bien là cet ange dont on m'avait vanté les qualités, répliqua Jacques Wallingford en essuyant une larme, ce qui me donna bonne opinion de son cœur. Sans doute vous avez disposé de la propriété en sa faveur?

— Oui, monsieur, quoiqu'elle annonçât le projet de vous la transférer aussitôt qu'elle la possèderait.

— Je l'aurais certainement refusée. Nous sommes à moitié sauvages dans nos contrées, mais nos terres commencent à acquérir de l'importance, et nous comptons déjà parmi nous de riches propriétaires.

Ces mots furent prononcés avec l'orgueil que donne l'opulence. Dans le courant de la journée, j'eus plus d'une fois occasion d'observer que mon cousin attachait un grand prix à l'argent, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein d'honneur et d'équité. Il se concilia mon estime par la manière enthousiaste dont il parlait de Clawbonny. Ayant renoncé à l'espoir d'épouser Lucie, et décidé à vivre dans le célibat, je commençais à sentir la nécessité de faire un nouveau testament pour léguer mon domaine à Jacques Wallingford.

Je passai la soirée avec mon parent, et je le trouvai tellement à mon gré, que je le priai de marcher à côté de moi dans la cérémonie du lendemain. Cet arrangement, comme je m'en aperçus plus tard, mécontenta au plus haut point plusieurs collatéraux qui étaient d'un degré plus rapproché, quoiqu'ils ne portassent pas notre nom. Nous sommes ainsi faits! nous nous disputons sur une tombe! nous nous laissons entraîner par nos passions; nous soutenons des prétentions d'un intérêt éphémère au moment où l'éternité s'ouvre devant nous. Par bonheur, je ne vis mes autres cousins que le lendemain. Ils n'osèrent venir m'importuner; si Jacques Wallingford se l'était permis, c'est qu'il avait un aplomb et un sang-froid qui l'affranchissaient de toute contrainte.

Je me levai tard le lendemain, et j'avais sur le cœur un lourd fardeau. C'était un beau jour d'été, la campagne, autour de Clawbonny, avait un air de fête; c'était comme un dimanche exceptionnel qui avait le calme pieux du jour du repos sans en posséder le caractère pacifique et consolateur. Le rendez-vous était pour dix heures; je m'habillai à la hâte pour recevoir les voisins qui commençaient à arriver. M. Hardinge faisait les honneurs de la maison aux parents qui déjeunaient dans la salle à manger. Depuis la mort de ma sœur, j'avais mangé seul dans mon cabinet. Ce jour-là, Lucie me fit dire, par un vieux nègre, qu'elle se proposait de déjeuner avec moi. Elle parut, revêtue d'habits de deuil qui ajoutaient à sa pâleur; son abattement donnait à sa figure une douceur particulière, et jamais elle ne m'avait paru plus aimable que lorsqu'elle s'avança vers moi en me tendant les deux mains. Je les pressai affectueusement et je lui donnai un baiser tout fraternel.

— Que vous êtes bonne, ma chère Lucie! dis-je en la faisant asseoir. Quoique mon cousin, Jacques Wallingford, soit en somme un excellent homme, je n'aurais pas voulu l'inviter avec moi dans une pareille occasion.

— Je l'ai vu, répliqua Lucie, et je suis disposée à l'aimer. Votre mère avait de la tendresse pour lui, c'est une recommandation à laquelle nous devons avoir égard.

— J'aurai soin d'établir avec lui des relations plus suivies que par le passé. C'est quand nous commençons à nous trouver seuls au monde que nous sentons la nécessité de compter nos parents et de nous assurer leur appui.

— Vous n'êtes pas seul, Miles, vous ne le serez jamais tant que mon père et moi nous vivrons. Nous sommes pour vous de plus proches parents que vos collatéraux eux-mêmes, et nous partagerons constamment votre bonheur ou vos souffrances.

Cette déclaration ne fut point faite sans effort; toutefois, Lucie la proféra d'un ton ferme et de manière à ne me laisser aucun doute sur sa sincérité. J'aurais désiré qu'en me faisant part de la sympathie qu'elle éprouvait pour moi, elle montrât moins de naturel et plus d'hé-

sitation. L'amour, dont les tourments ont des charmes, nous laisse rarement le libre usage de notre raison.

Je causai ensuite avec Lucie de la cérémonie funèbre, nous y étions tous deux préparés, et, quoique les femmes n'assistassent pas d'ordinaire aux enterrements, Lucie m'annonça l'intention de m'accompagner à l'église; puis elle ajouta avec émotion : — Maintenant, mon cher Miles, mon frère, mon ami, j'ai à vous présenter une requête que je puis seule vous adresser, car mon père n'en saurait comprendre la nécessité.

— Je crois vous deviner, Lucie, Rupert est ici!



M. Hardinge était assis auprès de madame Wetmore, à la porte du cottage.

— Oui, Miles; je vous supplie de vous rappeler quels seraient les désirs, les pleurs et les instances de Grâce si Dieu ne l'avait pas séparée de nous.

— Eh bien! qu'il vienne, répliquai-je d'une voix étouffée. Je désirerais ne pas le voir, mais je n'oublierai jamais qu'il est votre frère.

— Vous le verrez le moins possible. Merci, mon cher Miles, de cette concession.

En quittant la chambre, Lucie me baisa, à la hâte mais avec ardeur, sur le front. Il me sembla que par ce baiser elle scellait un pacte trop sacré pour que je songeasse à le rompre.

Je glisserai sur les particularités du funèbre convoi. Suivant l'usage du pays, les amis suivaient le corps en voiture ou à cheval. Je n'aperçus pas Rupert dans le cortége. M. Hardinge lut l'office des morts avec un sentiment profond; mais ce pieux ministre, tout entier au service de l'autel, puisa dans la grandeur de ses fonctions le courage de s'abstenir de toute faiblesse. Il se soumettait à la volonté du divin maître dans la maison duquel il se trouvait. L'énergie du prêtre se communiqua à mon cœur, et, soutenu par les saintes espérances que la cérémonie inspirait, je ne versai pas une seule larme. Lucie ne montra pas moins de stoïcisme. Dans le coin éloigné où elle s'était placée, je l'entendis murmurer les réponses. La même résignation m'accompagna dans le moment terrible où la terre de la vallée retomba sur le cercueil, et, après avoir salué les assistants, je repris d'un pas ferme le chemin de la maison. Quand je me fus éloigné, les noirs se groupèrent autour du tombeau et demandèrent à remplir la fosse de leurs propres mains, comme si Grâce n'eût pu reposer en paix sans leur intervention. Ils ne quittèrent le cimetière que lorsque la sépulture eut repris l'aspect qu'elle avait avant d'être fouillée par la pioche. On plaça dessus des rosiers qu'on avait enlevés avec soin, et il eût été difficile à un étranger de s'apercevoir qu'une nouvelle tombe était voisine de celle du capitaine Miles Wallingford et de sa respectable veuve. Cependant la place était connue dans tout le voisinage, et l'on y fit plus d'un pèlerinage dans le cours de la quinzaine suivante. Ce furent surtout les jeunes filles d'alentour qui vinrent visiter le tombeau de celle qu'on avait surnommée *le lys de Clawbonny.*

CHAPITRE IX.

Hélas! c'est vainement que j'osais espérer,
L'impitoyable mort devait nous séparer!
Nul pouvoir à ses coups ne pouvait nous soustraire,
Tes jours étaient comptés, et l'heure funéraire,
Que mes illusions s'efforçaient d'éloigner,
Pour celle que j'aimais allait bientôt sonner.
Dans tes regards éteints, dans ta morne prunelle,
Où respirait encor l'amitié fraternelle,
Sur tes traits, dans mon cœur prêt à se déchirer,
Je lisais que la mort devait nous séparer!

C'est après les cérémonies funèbres que nous sentons complétement tout ce qui nous manque. Le corps a disparu, toute relation a cessé, même par l'organe de la vue, le dernier qui établisse des communications entre le défunt et nous. J'éprouvai un vide immense. Je restai seul avec moi-même dans cette maison muette, où les domestiques marchaient à la dérobée et comme s'ils eussent craint de troubler le sommeil des morts. J'ai compris en cette circonstance qu'une négation pouvait revêtir un caractère affirmatif et devenir aussi positive que si elle avait une existence réelle. Je voyais l'absence de ma sœur. Je percevais par les sens la disparition de Grâce, qui naguère encore jouait un rôle si important dans notre intérieur.



Ma sœur Grâce aimait à reposer sur mon sein durant des heures entières.

La famille Hardinge étant restée au presbytère, je dînai tête à tête avec Jacques Wallingford, et mon cousin, pour me distraire, m'entretint de sujets qu'il supposait capables de m'intéresser. Au lieu de s'occuper de matières complétement étrangères à ma situation, ce qui m'aurait sans cesse rappelé le but de ses efforts, il prit pour point de départ la perte que j'avais faite.

— Sans doute, me dit-il, vous retournerez en mer dès que votre bâtiment sera prêt; l'activité commerciale augmente tous les jours, et les paresseux laissent échapper de magnifiques occasions.

— L'argent n'a plus de charme pour moi, répondis-je; ma fortune suffit à mes besoins, et comme je ne me marierai probablement jamais, je ne vois pas pourquoi je travaillerais davantage. Cependant, je rejoindrai mon navire le plus tôt possible pour retourner en Europe.

— C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Les Wallingford sont des hommes prévoyants, et je reconnais en vous la bonne souche. Mais qui vous empêchera de vous marier?

— Je n'ai aucune inclination pour la vie conjugale.

— Alors que deviendra Clawbonny? demanda brusquement Jacques Wallingford.

Je ne pus m'empêcher de sourire de la question que m'adressait celui dont je voulais faire mon héritier; et probablement mon cousin, beaucoup plus âgé que moi, n'avait jamais entrevu la possibilité de me survivre.

— Je ferai un nouveau testament avant d'aller à New-York, répliquai-je avec résolution, et je vous léguerai Clawbonny.

— Vous avez raison, s'écria mon cousin avec une étrange franchise; vous avez raison, Miles, il faut que je sois héritier de ce domaine si vous mourez sans enfants, quand même vous laisseriez une veuve.

Ces paroles furent dites si naturellement; elles étaient si conformes à mes idées, que j'en fus moins choqué que surpris. Je savais que Jacques Wallingford aimait l'argent, et qu'il pourrait céder en conséquence au désir de thésauriser. J'aurais donc désiré qu'il ne me tînt pas de pareils propos, mais ils n'ébranlèrent pas les intentions que j'avais en sa faveur.

— Vous prêchez de bouche, mais non pas d'exemple, repris-je pour détourner la conversation. Vous approchez de la cinquantaine et vous n'êtes pas encore marié.

— Je resterai garçon toute ma vie. Il y a eu une époque où j'aurais facilement trouvé une femme si j'avais eu de l'argent, et maintenant que je suis passablement riche, j'ai d'autres préoccupations. Pourtant ce n'est pas une raison pour que vous ne me fassiez pas votre héritier. Il est vraisemblable que je ne vivrai pas assez longtemps pour entrer en possession de Clawbonny, mais c'est un bien de famille dont le propriétaire doit porter le nom de Wallingford. Si vous vous perdiez en mer, ou si vous aviez une de ces fièvres terribles qui déciment parfois les marins, ce domaine passerait à des femmes qui ne portent pas notre nom. Je suis loin de vous envier votre propriété, mais je serais désolé qu'elle tombât entre les mains des descendants de vos tantes ou de vos grandes-tantes. C'est la terre patrimoniale des Wallingford; et ne serait-ce pas dommage de l'abandonner aux Hazens, aux Morgans et aux Van Der Schamps!



Je trouvai cette chère Lucie assise auprès du tronc d'un cèdre qui abritait le tombeau de sa famille.

Ces réflexions me divertirent malgré moi, et j'eus l'envie de poursuivre la conversation pour mieux saisir le caractère du collatéral.

— Mais, repris-je, si nous restions tous deux célibataires, quelle serait la destinée de Clawbonny?

— J'ai songé à cela, et voici ma réponse. Dans ce cas, aucun Wallingford n'aura la douleur de voir la maison paternelle en la possession de Van Der Schamps ou de tout autre Hollandais; et d'ailleurs il y a encore des Wallingford.

— Vous m'étonnez, car j'avais cru que nous étions les derniers.

— Pas du tout. Miles, le premier du nom a laissé deux fils. Nous descendons de l'aîné, et le cadet, qui s'était établi dans la colonie de New-Jersey, a laissé des héritiers dont la postérité existe encore; mais n'oubliez pas que je viens avant elle.

J'assurai à mon parent que je lui donnerais la préférence, et je changeai de conversation, car la manière dont il me parlait de lui commençait à m'être désagréable. Je le quittai pour me retirer dans ma chambre; et il monta à cheval dans l'intention d'examiner à loisir le séjour de ses ancêtres.

A la nuit tombante, la famille Hardinge arriva. Mon tuteur entra dans mon cabinet, et, après m'avoir fait ses compliments de condoléances, il ajouta :

— Rupert est ici. Il pensait, ainsi que Lucie, qu'il ne fallait pas vous déranger ce soir; mais je connaissais mieux votre cœur. Qui pourrait être à vos côtés, dans ce cruel moment, mon cher Miles, si ce n'était Rupert, votre ancien ami, votre compagnon de jeux et d'aventures, enfin presque votre frère!

Presque mon frère! Néanmoins, fidèle à la parole que j'avais donnée, je reçus Rupert avec un calme apparent. Ses manières trahissaient ses remords, et son humilité me soutint dans mes bonnes résolutions. S'il s'était avancé pour me prendre la main, s'il avait essayé de me prodiguer des consolations, j'ignore quelles en eussent été les conséquences. Mais il montra plus de retenue que de familiarité, plus de respect que d'audace, et il eut la prudence de ne point se permettre la moindre allusion à la triste circonstance qui l'amenait à Clawbonny. Il refusa la chaise que je lui offrais, afin de me faire entendre que sa visite serait courte. De mon côté, j'avais résolu d'abréger l'entrevue; il me restait des devoirs sacrés à accomplir, et je profitai de l'occasion pour m'en délivrer.

— Je suis charmé, monsieur Hardinge, d'être à même de vous instruire d'une affaire dont Grâce m'a chargé, et que je désire terminer le plus tôt possible.

— Grâce, miss Wallingford, s'écria Rupert en reculant de surprise; je m'empresserai de me conformer à ses moindres désirs. Personne ne m'inspirait plus de vénération; je la regarderai toujours comme une des plus admirables femmes avec lesquelles ma bonne fortune m'ait mis en rapport.

Je n'eus pas de peine à rester maître de moi-même, car il était facile de voir que Rupert ne savait ce qu'il disait; je ne jugeai pas à propos d'employer à son égard une extrême délicatesse. Je repris donc sans aucune circonlocution :

— Vous êtes sans doute instruit de deux faits importants : le premier, c'est que ma sœur eût été maîtresse d'une petite fortune si elle avait vécu jusqu'à sa majorité; le second, c'est qu'elle est morte à vingt ans.

A ces mots, Rupert témoigna une surprise toute naturelle et une avidité qui ne l'était pas moins?

— Je sais cela, répondit-il, et je déplore la perte prématurée de votre sœur.

— En sa qualité de mineure, elle n'avait pas le droit de faire un testament; mais ses vœux se transforment pour moi en obligation légale. Elle a laissé en tout vingt-deux mille dollars. Je dois en consacrer cinq cents à donner à Lucie un souvenir de son amie. — Ma sœur a fait, en outre, quelques dispositions que lui a dictées sa charité, et c'est vous qui héritez du reste, c'est-à-dire d'un capital de vingt mille dollars.

— Moi, monsieur Wallingford! moi, Miles! Parlez-vous sérieusement?

— Cette lettre vous le prouvera, monsieur Hardinge; je suis chargé de vous la remettre en acquittant le legs qui vous revient.

Je tendis la lettre à Rupert, et m'assis à mon bureau pendant qu'il la lisait. Tout en écrivant, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur le légataire pour juger de l'effet que produisaient sur lui les dernières paroles de celle qu'il avait prétendu aimer. Pendant quelques minutes, il arpenta la chambre sans parler, en proie à une violente agitation. J'eus pitié de lui, et feignis d'être occupé pour lui laisser le temps de se remettre. Il ne tarda pas à recouvrer tout son sang-froid, car les bonnes impressions étaient rarement très-durables chez lui. Je ne tardai pas à apercevoir sur sa physionomie des signes d'une satisfaction qu'il avait peine à dissimuler.

— Les désirs de ma sœur seraient sacrés pour moi quand même elle

n'aurait pas reçu ma promesse formelle. Or, comme il est bon de régler de suite les affaires d'intérêt, j'ai fait à votre ordre un billet de vingt mille dollars, payable à dix jours sur la Banque de New-York.

— Je ne sais, Wallingford, si je dois accepter une aussi forte somme; — qu'en diront mon père et Lucie? Que pensera le monde si je reçois ce don inattendu?

M. Hardinge et sa fille s'étaient retirés dès le début de notre entretien.

— Votre père et votre sœur ne sauront rien, ajoutai-je, à moins que vous ne les avertissiez. Je ne parlerai pas de ce legs; mais je vous avoue qu'à cause de ma sœur j'aimerais mieux vous voir refuser.

— Eh bien! monsieur Wallingford, répondit Rupert en serrant froidement le billet dans sa poche de côté, j'examinerai si je puis accéder au désir de la pauvre Grâce. Quelles que soient ses prières, il me serait pénible de ne pas m'y conformer, et mes efforts tendront à honorer sa mémoire. Comme je vous vois affligé, je ne veux pas vous importuner davantage, et vous aurez ma réponse dans quelques jours.

Rupert se retira en emportant mon bon de vingt mille dollars. Je n'essayai pas de le retenir, et j'appris, sans aucune peine, qu'il était allé passer la nuit au presbytère. Le lendemain il partit pour New-York à mon insu, et quelques jours plus tard j'appris qu'il était en route pour rejoindre aux eaux la famille Merton.

Jacques Wallingford me quitta le lendemain des funérailles, en promettant de me rejoindre en ville.

— N'oubliez pas votre testament, me dit cet homme singulier, et, avant mon départ, montrez-moi le paragraphe qui concernera Clawbonny; entre parents du même nom, il ne faut rien se cacher en pareil cas.

Je ne savais si je devais accueillir une aussi étrange requête par un sourire ou par de sérieuses remontrances. Néanmoins, il y avait tant de franchise dans la conduite de mon parent, il semblait prendre si vivement part à ma perte, que mes doutes furent bientôt dissipés. En somme, j'avais conçu de Jacques Wallingford une opinion favorable, et l'on verra par la suite qu'il obtint toute ma confiance.

Lorsque mon cousin se fut éloigné, je me renfermai dans ma chambre jusqu'au soir. Puis, je sortis pour rafraîchir mes sens par une promenade à la douce clarté de la nouvelle lune. Par une impulsion presque instinctive, je me dirigeai vers la tombe de ma sœur. Les chemins qui environnaient Clawbonny étaient rarement fréquentés; mais à cette heure, si peu de temps après la funèbre cérémonie, je ne rencontrai personne sur la route. Il s'écoula plusieurs mois avant qu'aucun des esclaves se hasardât à sortir dans l'obscurité, et même pendant le jour, les noirs ne s'approchaient du cimetière qu'avec une terreur religieuse que la mort d'un Wallingford était seule capable de leur inspirer.

Le cimetière, placé sous l'invocation de saint Michel, est orné de cèdres soigneusement entretenus, dont un groupe ombrage les tombeaux de ma famille. Un banc rustique avait été placé sous leur feuillage par l'ordre de ma mère, qui avait l'habitude de passer plusieurs heures à méditer sur la sépulture de son époux. Souvent, après la mort de ma mère, je m'étais rendu, le soir, à la même place, en compagnie de Grâce et de Lucie; souvent nous nous y étions arrêtés en observant un religieux silence, ou en nous communiquant à voix basse les pensées qui nous survenaient. Quand j'approchai de ce banc, je songeai avec une amère satisfaction que Rupert ne nous avait jamais accompagnés dans nos pieux pèlerinages. Grâce elle-même, à l'époque où elle possédait sur son amant un ascendant presque complet, n'avait jamais pu le décider à nous suivre dans une excursion si opposée au caractère de Rupert. La famille Hardinge reposait aussi à l'ombre de ces grands arbres, et plus d'une fois j'avais surpris Lucie à pleurer, les yeux fixés sur les tombes de parents qu'elle n'avait jamais connus.

Craignant d'être dérangé, je m'avançai vers les cèdres avec précaution; je n'avais vu personne, mais tout à coup je m'entendis appeler par une voix étouffée. Je reconnus celle de Lucie et je trouvai cette chère enfant assise auprès du tronc d'un cèdre avec les teintes duquel se confondait la robe noire dont elle était vêtue. J'allai m'asseoir à ses côtés, et lui pris la main, plutôt machinalement et par suite d'une habitude d'enfance que par un mouvement de soudaine sympathie.

— Je ne suis pas étonné de vous trouver ici, lui dis-je, vous qui avez si fidèlement veillé sur ma sœur, durant les dernières heures de sa vie.

— Ah! Miles, répliqua-t-elle avec tristesse, que nous étions loin de prévoir l'avenir dans la courte entrevue que nous avons eue au théâtre!

— C'est la volonté de Dieu, Lucie, répliquai-je.

— Oui, dit-elle, mais, malgré ma résignation apparente, j'éprouve des regrets poignants, des remords qui ajoutent à ma douleur.

— Je vous comprends, Lucie, mais vous n'avez rien de commun avec Rupert; qu'il devienne ce qu'il voudra, vous resterez toujours Lucie Hardinge.

— Je vous remercie sincèrement, Miles, mais votre générosité vous égare. Nous vous étions étrangers par le sang, mais nous habitions sous votre toit. Nous étions admis dans le sein de votre famille, et tout nous imposait l'obligation sacrée de ne vous porter aucun préjudice. Je n'aurais pas voulu pour le monde entier que mon père eût connu la vérité.

— Il ne la saura jamais, Lucie; je désire que l'ingratitude de votre frère soit complétement oubliée; c'est désormais un étranger pour moi, mais le cruel événement qui nous accable resserrera les nœuds qui m'unissent au reste de la famille. Que Rupert soit heureux avec Emilie Merton; sur le tombeau de ma sœur je vous renouvelle l'engagement de ne jamais demander compte à votre frère de sa conduite.

Je ne reçus aucune réponse, mais, si je l'avais souffert, Lucie, emportée par la reconnaissance, aurait pris ma main pour la baiser. Je saisis la sienne et la portai à mes lèvres, jusqu'à ce que ma tendre amie l'eut doucement retirée.

— Miles, dit Lucie après un long silence, il ne faut pas rester à Clawbonny; votre cousin Jacques Wallingford vous convient, il demeure à peu de distance du Niagara; pourquoi n'iriez-vous pas lui rendre visite? vous profiteriez de l'occasion pour voir les cataractes.

— Vous avez raison, Lucie, il faut que je m'éloigne: aussi je compte partir demain matin.

— Demain! interrompit Lucie avec un douloureux étonnement.

— Croyez-vous que ce soit trop tôt? j'éprouve le besoin d'occupation aussi bien que de changement. Vous savez que j'ai un navire et des sommes importantes à faire valoir.

— Vous voulez donc reprendre votre ancienne profession? me dit Lucie d'un ton de tendre reproche.

— Certainement! que puis-je faire de mieux? je suis jeune encore, et puis passer quelques années en mer, puisque je ne me marierai jamais.

A ces mots Lucie tressaillit.

— Jacques Wallingford, repris-je, sera mon héritier, conformément au vœu de ma sœur. Vous êtes maintenant assez riche pour n'avoir plus besoin de moi, Lucie; autrement je vous aurais légué toute ma fortune.

— Je vous crois, mon cher Miles, répondit Lucie avec ardeur; vous m'avez toujours comblée de bonté, et je ne l'oublierai jamais.

— Pouvez-vous parler de mes bontés pour vous, quand à l'époque de mon départ vous m'avez donné tout l'or que vous possédiez? Je regrette presque maintenant que vous soyez beaucoup plus riche que moi.

— Ne parlons plus d'argent dans ce lieu sacré, répondit Lucie d'une voix tremblante. J'ai agi comme une jeune folle, comme un enfant sans expérience.

Ainsi Lucie voulait éviter certains événements de notre première jeunesse. Ses relations actuelles avec André Drewett lui rendaient sans doute ces souvenirs désagréables. Il me sembla ne pas reconnaître dans ces paroles la naïve franchise, la simplicité de Lucie. Néanmoins je comprenais les susceptibilités de l'amour, et savais qu'il pouvait s'alarmer des plus innocentes pensées.

Ces réflexions eurent pour effet de changer le cours de l'entretien, et il retomba sur celle que nous avions perdue.

— Nous pouvons vieillir, dit Lucie, mais jamais nous ne cesserons de nous représenter Grâce telle qu'elle était, et d'aimer sa mémoire comme nous l'avons aimée elle-même pendant sa vie. Depuis qu'elle est morte, je la vois constamment assise à mes côtés; elle s'entretient avec moi; elle me témoigne une confiance fraternelle, comme elle l'a toujours fait depuis son enfance jusqu'au jour de son trépas.

En disant ces mots Lucie se leva, s'enveloppa de son châle et me tendit la main pour prendre congé de moi, car j'avais l'intention de quitter Clawbonny le lendemain de bonne heure. Les pleurs qu'elle versait étaient-elles dues à notre conversation précédente? Mon départ en était-il en partie la cause? c'est ce que j'ignore. Mais il m'était impossible de la quitter ainsi. Je sentais que c'était une séparation définitive, puisque la femme d'André Drewett ne pouvait être ce qu'avait été Lucie Hardinge pendant près de vingt années.

— Je ne vous dis pas adieu, Lucie; si vous ne revenez pas à New-York avant que je mette à la voile, je reviendrai à Clawbonny pour vous voir encore une fois.

Lucie me serra la main, me souhaita précipitamment une bonne nuit, et se dirigea vers le presbytère. Elle crut que j'étais retourné de suite à la maison; mais je passai des heures entières seul dans le cimetière, tantôt méditant sur les morts, tantôt occupé des vivants. Deux fois je m'agenouillai près de la tombe de Grâce et priai avec ferveur; il me semblait que des prières adressées dans un pareil lieu devaient être favorablement exaucées.

Je vis de la lumière à la fenêtre de Lucie, et je ne me retirai que lorsqu'elle se fut éteinte. Minuit avait sonné depuis longtemps. Malgré cette visite solennelle aux sépultures, ce ne fut pas l'image des morts que j'emportai la plus brillante dans mon âme.

CHAPITRE X.

SHYLOCK.
Trois mille ducats... bien.
BASSANO.
Oui, monsieur, pour trois mois.
SHYLOCK.
Pour trois mois... bien.
BASSANO.
Et pour lesquels, je vous l'ai dit, Antonio s'engagera.

Le Marchand de Venise.

Je trouvai Jacques Wallingford à la ville; afin d'être sous le même toit que moi, il s'était logé à l'hôtel de la Cité et nos chambres se touchaient. Après dîner nous allâmes donner un coup d'œil à *l'Aurore*. Le second lieutenant me dit que Marbre avait fait une courte visite au bâtiment et qu'il avait disparu en promettant d'être de retour dans quelques jours. Je calculai qu'il arriverait à temps pour s'opposer à la vente, et son sort ne m'inspira plus d'inquiétude.

— Miles, me dit froidement Jacques Wallingford, votre avocat ne s'appelle-t-il pas Richard Harrison?

— Oui, M. Hardinge me l'a fait connaître, et c'est un des plus anciens avocats du pays; voilà sa demeure, juste en face de nous, de l'autre côté de la rue.

— Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'en parle. Il serait bon de faire une démarche auprès de lui et de lui donner des instructions relatives à votre testament. Je tiens à ce que Clawbonny soit assuré aux descendants de la ligne directe. Vous m'en céderiez la propriété pour un dollar que je ne l'accepterais pas de vous, fils unique d'un frère aîné. Mais je frémis à la pensée que Clawbonny pourrait cesser d'appartenir à un Wallingford.

Je fus stupéfait de cette franchise, sans pourtant en être fâché, car les manières de mon cousin avaient quelque chose qui prévenait en sa faveur.

— Monsieur Harrison ne serait pas visible à cette heure, répondis-je, mais je vais passer à son bureau et lui laisser une lettre.

Le lendemain, le testament fut rédigé et remis à mon cousin. Il me serait difficile d'expliquer les motifs de la confiance que j'avais en ce collatéral dont la franchise extraordinaire pouvait être également attribuée à l'excès de la probité ou au comble de l'artifice. Non-seulement je lui léguai Clawbonny, mais dans le courant de la semaine, je le mis au fait de toutes mes affaires pécuniaires, excepté du legs de Grâce en faveur de Rupert.

Je cherchais à me distraire en m'occupant d'affaires d'intérêt. Un de mes premiers soins fut d'aller à la banque où étaient déposés mes fonds, et de demander si Rupert Hardinge avait donné avis du billet que je lui avais souscrit. J'appris avec étonnement qu'il n'avait pas eu la patience d'attendre l'échéance, et qu'il l'avait escompté!

— Eh bien! Miles, me demanda le soir même Jacques Wallingford, que comptez-vous faire de votre bâtiment? Il paraît que les marchandises pour lesquelles vous aviez fait affaire ont été données à un autre armateur, et le prix du fret n'est pas maintenant très-élevé.

— En vérité, mon cousin, je ne suis guère prêt à vous répondre. Les produits des colonies sont très-recherchés, me dit-on, dans le nord de l'Allemagne, et si j'avais de l'argent, j'achèterais une cargaison pour mon compte. On m'a offert aujourd'hui des sucres et des cafés à des conditions fort raisonnables.

— Et quelle somme vous faudrait-il, mon ami?

— Cinquante mille dollars environ; et je n'en pourrais guère réaliser qu'une trentaine. Ainsi, je dois renoncer à mon idée.

— Pas encore; nous en reparlerons demain. Je vais vite en affaires, mais froidement. Le tumulte de cette ville et les fumées du madère m'entretiennent dans une espèce de fièvre, et j'ai besoin d'une nuit de repos avant de passer un marché.

Le lendemain, jacques Wallingford reprit l'entretien :

— J'ai songé à votre projet, me dit-il; pouvez-vous me donner des garanties si je vous prête l'argent qui vous est nécessaire?

— Je n'ai que dix mille dollars, et environ vingt-deux mille dollars en obligations valables et en créances hypothéquées.

— C'est une garantie insuffisante.

— C'est vrai, mais je ne puis en offrir aucune autre, à moins que ce ne soit mon navire ou Clawbonny.

— Bah! les navires n'ont rien de solide, même quand ils sont assurés. Faites-moi un billet à trois ou six mois; ajoutez à vos autres garanties une hypothèque sur Clawbonny, et je vous compterai aujourd'hui même quarante mille dollars.

Je fus surpris de cette offre, ignorant que mon parent fût assez riche pour prêter une aussi forte somme.

Dans la suite de la conversation, j'appris qu'il avait près du double de la somme, et qu'il venait à New-York pour la placer. Je ne me souciais pas d'engager Clawbonny, mais Jacques Wallingford dissipa mes scrupules.

— Vous auriez tort, me dit-il, si vous courriez risque de le faire sortir de la famille. Mais une hypothèque de vous à moi est comme une hypothèque de moi à vous. Vous m'avez fait votre héritier; et, pour n'être pas en reste avec vous, je vous ai fait aussi le mien. En perdant mon argent, vous perdriez aussi le vôtre.

Il n'y avait pas moyen de résister : l'acte fut passé le même jour, aux conditions fixées. Mon cousin me quitta au bout d'une semaine, après m'avoir assisté dans mes acquisitions et avoir vu arrimer *l'Aurore* :

— Adieu, Miles! me dit-il en me secouant la main avec une cordialité que nos relations paraissaient avoir augmentée; adieu, mon cher ami; que Dieu vous favorise dans toutes vos entreprises justes et loyales! N'oubliez jamais que vous êtes un Wallingford, et le propriétaire de Clawbonny. Si nous nous revoyons, vous trouverez en moi un véritable ami. Si nous ne nous rencontrons jamais, vous aurez sujet de vous souvenir de moi.

Quelques heures après j'étais dans la cabine de *l'Aurore* à ranger des papiers, quand j'entendis, sur le pont, une voix bien connue qui donnait des ordres aux arrimeurs.

— Dépêche... qu'on débarrasse le gaillard d'arrière... Allons, travaillez. — Vous avez un vieux loup de mer parmi vous.

En montant sur le pont, j'y trouvai Marbre, habit bas, et portant encore le reste de son costume de voyage.

— Bonjour, capitaine Wallingford, me dit-il en me saluant à la manière des marins. Que la volonté de Dieu soit faite! — C'est avec une vive douleur que j'ai vu dans les journaux l'annonce de la mort de votre sœur. — Toutefois, monsieur, il vous sera agréable d'apprendre que la ferme des Saules-Pleureurs est encore dans ma famille, et que l'hypothèque n'existe plus.

— Je l'apprends avec plaisir, monsieur Marbre, répliquai-je, frappé de la triste idée que je venais de grever mes propres domaines. Comment avez-vous laissé votre mère et votre nièce?

— Je ne les ai pas laissées du tout, je les ai emmenées avec moi. — Nous avons des choses à nous faire voir réciproquement.

— J'avoue que je ne vous comprends pas, Moïse.

Nous nous étions avancés du côté de l'arrière, et notre isolement permettait à mon second de me traiter avec son ancienne familiarité.

— Merci, Miles, me dit-il; appelez-moi Moïse le plus souvent possible, car c'est un nom que je n'entends plus maintenant; ma mère me donne celui d'Oloff, et la petite Kitty dit toujours mon oncle. Maintenant, pour vous expliquer ma pensée de tout à l'heure, je vais montrer à ma mère les marchés, les églises et les théâtres, et elle me montrera la pierre tumulaire où j'ai été déposé à l'âge de cinq semaines. Elle m'a dit qu'elle et son mari l'avaient fait chercher, et avaient fini par la découvrir. Ce marbre figure sur la tombe d'une vieille dame, et il est couvert d'une inscription des plus édifiantes.

Je félicitai mon second de cette importante découverte.... Puis je lui demandai des détails sur ses affaires.

— J'ai vogué à pleines voiles, répliqua Marbre. Le meilleur moyen d'acquitter ses dettes, c'est de gagner de l'argent; et quand on a de l'argent en main, on n'a plus qu'à le donner. Le vieux Van Tassel m'a reçu poliment quand il a vu mon sac de dollars. — Il ne voulait pas, disait-il, causer de la peine à l'excellente madame Wetmore; il consentait à ce qu'elle gardât l'argent tant qu'elle le désirerait, pourvu qu'elle payât régulièrement l'intérêt. Sans faire attention à ses beaux discours, je lui ai dit de compter son argent; et j'ai levé l'hypothèque avec la plus grande facilité. Pourtant, Miles, si j'ai un conseil à vous donner, ne consentez jamais une hypothèque; la terre grevée d'un pareil fléau vous échappe d'une manière ou d'une autre. Clawbonny est une propriété plus ancienne que les Saules-Pleureurs et trop précieuse pour être engagée.

L'avis arrivait trop tard, et j'avoue que j'éprouvais des remords pendant que Marbre me contait son histoire. Cependant je ne pouvais comparer mon parent, l'honnête et sincère Jacques Wallingford, à un méprisable usurier comme Van Tassel..

Je fus charmé de revoir mon second, il m'épargna une grande partie de ma besogne, et prit la direction du navire, car ce jour-là même sa mère et Kitty vinrent dîner dans la cabine. Je remarquai que la vieille femme fut émerveillée de la propreté qu'elle trouva dans les moindres recoins du bâtiment. Elle s'imaginait qu'un navire nageait dans le goudron autant que dans l'eau, et vit avec un sensible plaisir que les cabines étaient presque aussi propres que sa maison. Son fils lui fit voir successivement toutes les curiosités, sans oublier le théâtre, dont Kitty fut enthousiasmée. Elle déclara qu'elle consentirait volontiers à y aller tous les soirs. Elle se demanda ce qu'Horace Bright en penserait, et s'il oserait se hasarder seul dans un spectacle, dans le cas où il viendrait à New-York. — En 1803, l'Amérique était

encore dans un heureux état d'innocence, on n'y comptait presque pas de comédiens ambulants, et les habitants des villes jouissaient seuls des plaisirs du théâtre.

Il y avait à cette époque, dans la rue de Greenwich, une collection insignifiante de curiosités; les bons habitants de New-York la considéraient comme une merveille, quoiqu'elle fût très-inférieure au musée de Philadelphie. J'ai souvent eu occasion d'observer qu'aux Etats-Unis les gens des campagnes sont moins campagnards, et les gens des villes moins citadins que dans tout autre pays. Ce fait est assez facile à expliquer; les villes se sont formées rapidement, et leurs populations se sont augmentées d'hommes qui n'avaient pas été accoutumés dès l'enfance à la vie des cités. Si l'on resserrait mille villages en un seul groupe de maisons, leurs habitants conserveraient longtemps leurs idées, leurs goûts et leurs habitudes de villageois, quoique la réunion de leurs localités constituât une grande ville. Telle est à peu près l'histoire de nos villes américaines. Aucune d'elles n'a l'aspect d'une capitale, mais la plupart paraîtraient d'une grande beauté aux yeux de personnes telles que madame Wetmore et sa petite-fille.

J'accompagnai la famille dans le musée de la rue de Greenwich. Kitty aperçut un portrait de religieuse, et se demanda quelle était cette femme si singulièrement accoutrée. — En 1803, une religieuse était presque aussi rare en Amérique qu'un rhinocéros, mais les couvents se sont multipliés depuis.

— Grand'mère, s'écria Kitty, qu'est-ce que peut être cette dame? Ne serait-ce pas lady Washington?

— Elle a plutôt l'air de la femme d'un ecclésiastique, répondit madame Wetmore, non moins embarrassée que sa petite-fille. — Je crois que madame Washington aurait un costume plus gai et l'air plus heureux.

— Cette femme, dit Marbre, est ce qu'on appelle une nonne dans les pays catholiques.

— Une nonne! répéta Kitty, n'est-ce pas ce genre de femmes qui s'enferment dans une maison et s'engagent à ne jamais se marier?

— Vous avez raison, ma chère nièce; je m'étonne que vous ayez pu recueillir tant de renseignements utiles dans un séjour aussi éloigné que les Saules-Pleureurs. Oui, les religieuses sont des espèces d'ermites femelles que je ne puis pas souffrir.

— Je suppose, Kitty, demandai-je, que vous avez mauvaise opinion d'un homme ou d'une femme qui fait vœu de ne jamais se marier.

La jeune fille rougit et cessa de regarder le portrait. Madame Wetmore venait de fixer les yeux sur une copie médiocre de la Cène de Léonard de Vinci. On lui donna en même temps une explication imprimée, composée par un antiquaire du lieu, qui avait entrepris d'assigner des noms aux différents personnages du groupe.

— Mon Dieu! s'écria la bonne mère, qui m'aurait dit que je vivrais assez pour pour voir le portrait de ces saints personnages! Kitty, ma chère, ce vieillard à tête chauve c'est saint Pierre; auriez-vous cru que saint Pierre fût chauve; saint Jean est celui qui a les yeux noirs.

Kitty ne fut pas moins étonnée que sa grand'mère, et Marbre lui-même ne dissimula pas sa surprise.

— Le monde est en progrès, dit-il, et, pour ma part, je ne sais où les peintres et les auteurs trouvent ce qu'ils font.

Je quittai la compagnie à une heure pour aller manger un sandwich et boire un verre de porter au Vieux-Café. J'étais dans ma loge [1], les rideaux tirés, quand trois personnes entrèrent, demandèrent trois verres de punch et se placèrent dans la loge voisine. Comme elles ne prenaient pas la peine de parler bas, j'eus bientôt reconnu les voix d'André Drewett et de Rupert Hardinge, se mêlant à celle d'une tierce personne qui m'était étrangère.

— Eh bien! Norton, dit Rupert avec un peu d'affectation, c'est vous qui nous avez amenés dans ce café fréquenté par vous autres commerçants. J'espère que vous allez nous faire les honneurs de l'endroit.

— Ne craignez rien, cher Hardinge, reprit Norton, les gens les plus distingués de la ville ne dédaignent pas de venir ici boire du punch. — A propos, j'ai vu l'autre jour, dans un journal, qu'une de vos parentes était morte, miss Grâce Wallingford, sœur de votre ancien camarade.

— Ce n'était pas ma parente, répondit Rupert: c'était seulement la pupille de mon père. Vous savez qu'à la campagne le prêtre doit veiller sur tous les malades et sur tous les orphelins.

— Mais les Wallingford n'ont besoin de secours de personne, dit précipitamment Drewett. Je connais leurs propriétés; et, quant à miss Wallingford, c'était une femme charmante, dont la mort portera un coup terrible à votre sœur.

Ces mots furent proférés avec tant de sentiment, que je fus disposé à pardonner à Drewett d'aimer Lucie, quoique je misse en doute si je lui pardonnerais jamais d'en être aimé.

[1] La plupart des restaurants anglais ou américains sont divisés en compartiments par des cloisons qui séparent chaque société l'une de l'autre.

— Mais, oui, repartit Rupert en feignant une indifférence dont il m'était facile de reconnaître la fausseté; mais oui, Grâce était une bonne créature. Cependant, élevé avec elle dès l'enfance, je ne lui accordais pas la même attention que ceux qui la connaissaient moins.

— Quiconque s'est trouvé en relation avec elle doit la respecter et l'estimer, ajouta Drewett, comme s'il eût voulu me captiver.

— C'est un bel éloge, dit Norton, de la part de l'adorateur déclaré, du prétendu même de votre sœur, Hardinge. Mais je suppose que Drewett voit la chère défunte par les yeux de son amie, car toutes deux étaient intimes, je crois.

— Intimes comme deux sœurs, répliqua Drewett; miss Hardinge l'aimait tendrement: il n'y a que des personnes accomplies qui puissent obtenir l'amitié de miss Hardinge.

— Grâce Wallingford, dit Rupert, avait du mérite sans aucun doute, ainsi que son frère qui est un honnête garçon; lorsque j'étais enfant, j'étais presque intime avec lui.

— Preuve certaine de ses vertus, interrompit Norton en riant; mais puisqu'il y avait une tutelle, il fallait qu'il y eût aussi une fortune. Il me semble avoir entendu dire que ces Wallingford étaient à l'aise.

— Oui, répliqua Drewett, ils ont une cinquantaine de mille dollars qui reviennent maintenant au frère, et je suis enchanté que cette somme tombe entre les mains d'un aussi brave garçon.

— En le louant, Drewett, vous montrez de la générosité, car j'ai entendu dire que ce frère était votre rival.

— Il m'inspirait des inquiétudes, je l'avoue, mais elles se sont dissipées. Je ne le crains plus, et rien ne m'empêche de voir et de reconnaître ses qualités; d'ailleurs il m'a sauvé la vie.

Ces paroles me prouvaient l'intelligence qui existait entre les amants. Pourquoi Drewett m'aurait-il craint, moi qui n'avais jamais osé dire un seul mot à ma bien-aimée pour lui faire comprendre la différence de la passion avec l'estime, de l'amour avec l'attachement fraternel? Je n'en voulus pas entendre davantage, mais je quittai ma place avec précaution. Dès ce moment, il me tarda de retourner en mer; j'oubliai même le projet que j'avais de revoir encore une fois la tombe de ma sœur, et je ne me sentis pas la force de soutenir une autre entrevue avec Lucie. Dans l'après-midi, je dis à Marbre de faire les préparatifs du départ pour le lendemain matin.

CHAPITRE XI.

Prends cette clef, fais sortir le prisonnier et amène-le vite ici, je veux le charger de porter une lettre a ma maîtresse.

Les peines d'amour perdues.

Je n'essaierai pas d'analyser les sentiments qui me déterminaient à quitter l'Amérique, j'avais découvert ou cru découvrir dans André Drewett certaines qualités qui le rendaient, jusqu'à un certain point, digne de Lucie. J'éprouvais combien il est pénible de reconnaître le mérite d'un rival, mais en même temps, quand je réfléchissais que Lucie ne pouvait jamais être à moi, je m'applaudissais de trouver dans son futur mari autant de générosité. Le même soir Marbre embarqua sa mère et sa nièce pour les Saules-Pleureurs, et avant le coucher du soleil *l'Aurore* était prête à appareiller. Je me rendis à mon hôtel; je payai ma note, y pris mes lettres; la première que j'ouvris venait de Washington et portait le sceau de l'Etat; elle contenait une prière de remettre des dépêches au consul américain de Hambourg. Je trouvai encore dans le paquet une lettre de M. Hardinge, pleine d'excellents conseils et de recommandations paternelles. Lucie m'avait aussi écrit une longue épître que je relus plusieurs fois avec délices. Le seul passage qui ne me satisfit pas fut celui par lequel elle me priait de ne pas revenir à Clawbonny avant mon départ. « Le temps diminuera la douleur d'une pareille visite; à votre retour d'Europe, vous verrez Grâce telle que nous la voyons, tranquille dans le séjour des bienheureux où nous espérons la retrouver un jour.

» D'après ce que m'a dit mon père, continuait Lucie, Grâce désire que j'accepte quelque chose en souvenir de son affection; j'aurais souhaité qu'elle fixât une valeur moindre, car les cheveux que je possède d'elle me sont plus précieux que des diamants. Comme il faut acheter un bijou pour répondre au vœu de votre sœur, je vous prie de me donner les perles dont vous lui aviez fait présent à votre retour de l'Océan Pacifique. Bien entendu que je ne parle pas du précieux collier que vous réservez à une personne qui vous sera un jour plus chère que nous tous. Je ne vous demande que la douzaine de perles que vous avez remise à votre sœur en ma présence; elles ont assez de valeur en elles-mêmes pour répondre à toutes les intentions de la légataire, et je sais que Grâce y attachait un grand prix parce qu'elles venaient de vous, mon cher Miles; comme je sais où elles sont, j'irai à Clawbonny, et j'en prendrai possession si vous le permettez. »

Je savais à peine ce qu'il fallait penser de cette requête, et pour-

quoi Lucie tenait à ces perles, tandis qu'elle pouvait choisir entre divers autres bijoux plus précieux et que Grâce avait également portés. J'eus un moment l'idée d'offrir à Lucie mon collier à la place de celui de ma sœur; mais, en y réfléchissant, je ne voulus pas m'exposer à un refus presque certain. Je pris la résolution de répondre à la lettre de Lucie et d'envoyer cette réponse par le pilote. Je n'avais point d'armateur qui s'inquiétât de la marche de mon navire, je n'avais plus de sœur pour veiller sur moi; à qui donc pouvais-je adresser mes derniers adieux en quittant ma terre natale, si ce n'était à cette constante et sincère amie? Tel était le titre qu'elle avait encore conservé pour moi, et auquel je m'accrochais comme le naufragé se cramponne à la dernière planche qui surnage.

La quatrième lettre, à mon grand étonnement, portait la signature de Jacques Wallingford, je la transcrirai dans son entier :

« Mon cher Miles,

» Je suis arrivé à Albany, et j'apprends avec peine par les journaux que vous n'êtes pas encore en route; cependant il serait temps de partir, je vous le dis dans votre intérêt et non dans le mien, car vous savez que je suis amplement garanti. Quoi qu'il en soit, les sucres peuvent diminuer; si vous êtes en avance, vous pourrez attendre la hausse; mais, si vous arrivez après les autres, il faudra vous contenter de ce qu'on vous offrira.

» Surtout, mon cher Miles, ne vous mettez pas en tête de faire un codicile; votre testament est précisément tel qu'il doit être et je déteste les changements. Je suis votre héritier et vous êtes le mien. Votre conseil, Richard Harrison, est le fidèle dépositaire de notre secret.

» Adieu, mon cher ami, nous sommes tous les deux des Wallingford, et les plus proches parents du nom, et, par conséquent, nous avons seuls des droits à posséder Clawbonny.

» Votre affectionné cousin,

» Jacques Wallingford. »

J'avoue que tous ces soins relatifs à Clawbonny commençaient à m'importuner; souvent je regrettais d'avoir été trop ambitieux ou trop irréfléchi, et j'aurais été satisfait de retourner en mer comme simple patron, laissant le commerce à ceux qui le comprenaient mieux que moi.

Je me rendis à bord, suivi de Nabuchodonosor, qui avait de nouveau abandonné son pays et Chloé pour suivre ma destinée. Pendant que nous descendions la baie avec le reflux, par une légère brise du sud-ouest, je répondis à toutes mes lettres, même à celle du secrétaire d'Etat, qui était, à cette époque, James Madison. Je demandai à M. Hardinge la permission d'augmenter sa bibliothèque de quelques livres de piété qu'on ne pouvait se procurer alors qu'en Europe. Je tranquillisai Jacques Wallingford le plus brièvement possible; mais je fus moins laconique avec Lucie. Je lui dis de disposer à son gré des perles de Grâce, et de prendre en outre, dans les bijoux de ma sœur, ce qui lui serait agréable. Je signalais entre autres une paire de bracelets, dont mon père avait acheté les rubis dans un de ses voyages. A la vérité, ces bracelets renfermaient quelques-uns de mes cheveux, mais je faisais remarquer à Lucie qu'il était facile de les faire disparaître.

En réponse à ce que Lucie m'avait dit au sujet de mon collier, j'écrivis le post-scriptum suivant :

« Vous dites que je réserve mes plus précieuses perles à ma femme. J'avoue que c'était d'abord mon intention; mais aujourd'hui toutes mes illusions se sont dissipées, et je ne me marierai jamais. Je sais qu'une semblable déclaration, de la part d'un jeune homme de vingt-trois ans, est plus propre à provoquer un sourire qu'à persuader, mais je ne la fais pas sans réflexion. Celle dont j'espérais obtenir la main, quoiqu'elle soit ma sincère amie, s'est habituée à ne me regarder que comme un frère, et pendant que je laissais échapper l'occasion favorable, un autre s'est emparé de ses affections. Sous ce rapport, mon sort est semblable à celui de Grâce, et pas plus qu'elle je ne suis capable d'aimer deux fois. Mais pourquoi vous conter tout cela? Je sais que vous n'accepterez pas mon collier, puisque, après m'avoir donné votre dernière pièce d'or, vous avez refusé toute compensation. Il est inutile de vous en dire davantage, je n'ai pas le droit de vous importuner de mes chagrins, surtout dans un moment où votre tendre cœur est si complétement absorbé par notre perte récente. »

En écrivant ces lignes, mon intention était de faire une espèce de déclaration à Lucie. J'avais la triste satisfaction de penser que cette chère enfant apprendrait ainsi avec quelle ardeur je l'aimais encore; mais, une semaine plus tard, en rêvant à ce que j'avais écrit, je réfléchis que mes paroles s'appliquaient aussi bien à Emilie Merton qu'à Lucie Hardinge, et que celle-ci, par modestie, pourrait bien ne pas se reconnaître dans le portrait que j'avais tracé. Après avoir achevé ma correspondance, je montai sur le pont; *l'Aurore* gagnait rapidement le large, ayant ses vergues carrées et une bonnette à son petit hunier. Le pilote était actif, et Marbre apportait dans ses fonctions un sang-froid et une lucidité remarquables. Nabuchodonosor semblait transporté de joie en revoyant l'Océan; ses yeux étaient ouverts, ses narines dilatées, et il aspirait avec avidité l'air chargé de sels et des émanations particulières de la mer. Je crois que pendant deux heures au moins il cessa de penser à Chloé.

Aussitôt que nous eûmes franchi la barre, le pilote prit mes lettres et descendit dans son canot.

— Voyez-vous cette voile au sud-est? me dit-il en me montrant une tache blanche sur les flots; eh bien! faites-y attention si vous ne voulez servir dans la marine anglaise : c'est le vaisseau *le Léandre;* et depuis que la guerre a commencé, il a déjà donné la chasse à plusieurs de nos bâtiments. Les Anglais, comme vous le savez, s'inquiètent peu de notre neutralité, et ne se gênent pas pour exercer la presse sur les navires américains.

J'avais déjà reçu quelques avis analogues avant de quitter New-York, où l'on savait déjà que la presse avait été remise en vigueur. Cet abus de la force trouvait même des partisans parmi mes compatriotes; mais je l'avais toujours considéré comme une monstruosité. Il me semblait odieux d'arrêter, à titre d'Anglais, tout homme qui, au milieu de l'Océan, à cinq cents milles peut-être de la terre, ne pouvait pas prouver qu'il était Américain; en outre, je croyais que les négociants des pays neutres avaient parfaitement le droit d'acheter à l'une des parties belligérantes et de revendre à l'autre, sans qu'on les inquiétât dans leur trafic.

Le Léandre était un vaisseau à deux ponts, de cinquante canons, qui avait glorieusement figuré à la bataille d'Aboukir. Pour l'éviter, je gouvernai est-quart-sud-est, toutes bonnettes dehors; nous étions à moins de deux lieues de la terre, et nous longions la côte avec une vitesse de six nœuds à l'heure. Tout à coup le vaisseau anglais vira de bord cap pour cap et fit voile pour nous barrer le passage; il était à l'avant de notre bossoir du vent, dans une position qui ne lui permettait pas de porter des bonnettes des deux côtés, car, pour cela, il eût été obligé d'alarguer et d'entrer dans nos eaux; toutefois il nous poursuivit vigoureusement pendant toute la nuit. Au lever du soleil, il était à portée de canon, et j'apercevais sous notre bossoir de dessous le vent le fort de Montauk.

Je tins conseil avec Marbre; j'étais assez disposé à me laisser accoster par *le Léandre.* Qu'avais-je à craindre? nous étions en charge pour Hambourg, avec une cargaison achetée dans les colonies tant anglaises que françaises. Quelle chicane pouvait on me chercher? Néanmoins Marbre s'opposait à mes vues; il prétendait qu'il valait mieux courir les plus grands risques que de laisser arriver ce vaisseau de cinquante canons.

Dirigez-vous vers Montauk! s'écria mon second, et que *le Léandre* nous suive s'il l'ose; il y a là des écueils sur lesquels je l'inviterai à venir, et qui pourront lui ôter l'envie de donner la chasse aux bâtiments américains.

— Vous engagez-vous, Moïse, à faire passer le navire sur les récifs?

— Assurément, capitaine Wallingford, je connais tous les ports de ces parages, et ma tête pourrait servir de répertoire à un pilote côtier.

Sur cette assurance, je me déterminai à continuer ma route.

CHAPITRE XII.

Notre vaisseau rapide, entre mille vaisseaux,
Sent le frémissement de la brise légère;
Et dès le premier souffle il bondit sur les eaux
Comme le char dans la carrière.

Willis.

Une demi-heure plus tard, une crise devenait imminente; nous avions été obligés de loffer pour éviter un écueil qui existait à la hauteur du fort de Montauk, de sorte que *le Léandre* avait eu le temps de se rapprocher de nous. Celui qui le commandait eut l'idée d'essayer la puissance de la poudre; il fit tirer le canon de l'avant, et un boulet de douze livres, après avoir ricoché sur les flots, vint tomber précisément en face de notre arrière. Il fallait évidemment agrandir la distance qui nous séparait de l'ennemi.

L'un des avantages matériels d'un vaisseau de guerre, quand il donne la chasse à un navire marchand, c'est la grande rapidité avec laquelle il peut déployer ou rentrer ses voiles. Je savais que dès que nous touchions à nos vergues, à nos amures, à nos écoutes, *le Léandre* se hâtait de nous imiter, et qu'il était plus expéditif que nous dans ses manœuvres. Néanmoins nous abraquâmes le bras du vent, et nous poussâmes dehors les boute-hors-des-bonnettes, pour nous mettre en état de doubler la pointe sur laquelle est bâti le fort Montauk. Marbre me représenta que, si nous écartions par degrés, nos voiles de derrière cache-

raient nos manœuvres au *Léandre*. Cet avis me parut bon à suivre, mais nous ne pûmes dérober nos manœuvres aux Anglais. A peine nos matelots étaient-ils dans les agrès de misaine, du côté de dessous le vent, que *le Léandre* fit son abatte et déploya comme nous ses bonnettes de bâbord. L'augmentation de sa voilure accrut l'activité de sa marche, et il menaça de nous joindre avant que nous eussions le temps de doubler la pointe.

— Au fait, monsieur Marbre, dis-je après avoir délibéré avec mes lieutenants; au fait, il serait bon peut-être de rentrer nos petites voiles, de pincer le vent et de nous laisser accoster; nous sommes d'honnêtes gens, et nous pouvons nous montrer sans inconvénient.

— N'y pensez pas! s'écria le second; après cette longue poursuite, les Anglais sont furieux comme des ours, ils ne laisseraient pas à notre bord un seul homme pour tenir la barre. et il y a dix à parier contre un que, sous un prétexte quelconque, ils enverraient le navire à Halifax; ils prétendraient que le café vient de la Martinique, et que le sucre a un goût français. Croyez-moi, capitaine Wallingford, persévérons; le vent est sud-sud-ouest, et nous avons le cap nord-ouest: dès que nous serons d'un degré plus au nord, nous aurons *le Léandre* dans nos eaux.

— C'est parfait en théorie; mais en pratique, nous marchons vers le fort de Montauk à raison de huit nœuds à l'heure. Vous m'avez dit vous-même qu'il y avait un écueil à la hauteur de ce cap : ainsi, d'après votre calcul, en quinze minutes nous pouvons être mis en pièces.

Je jugeai que Marbre était troublé à la manière dont il roulait sa chique, et au regard qu'il fixait sur l'eau en avant de *l'Aurore*. J'avais la plus grande confiance dans sa prudence et son expérience maritime; je savais aussi qu'il était capable de tout entreprendre dans les circonstances difficiles.

— Ecoutez, Miles, me dit-il, le récif est droit devant nous; mais il y a un canal entre la pointe et lui; j'ai passé par ce canal pendant la guerre de l'indépendance, en chasse d'un navire des colonies anglaises, et j'ai tenu la sonde pendant ce temps-là. Encore un quart, Nab... laisse arriver d'un quart... ferme.... très-bien.... Que John Bull ose donc nous suivre!

— Il faut que vous soyez bien sûr de votre canal, monsieur Marbre, pour assumer sur vous une pareille responsabilité. Rappelez-vous que toute ma fortune est embarquée sur ce navire, et que mon assurance ne vaudra rien si vous vous perdez ainsi en plein jour. Réfléchissez un moment, je vous en supplie, si vous n'êtes pas certain de ce que vous faites.

— Et que vaudra votre assurance si l'on vous emmène à Halifax ou aux Bermudes? Je tiens plus à *l'Aurore* que si elle m'appartenait, mais je m'engage à la sauver.

Je me résignai, non sans craindre le résultat. J'étais animé par la lutte commencée, et je n'hésitai pas à risquer à la fois mon bien et celui de mon cousin Jacques Wallingford. La marche de *l'Aurore* ne nous laissa bientôt plus le temps de changer de direction. En consultant les cartes, nous reconnûmes que l'écueil était déjà entre le large et nous, et qu'il était indispensable d'attérir ou de suivre le canal de Marbre. Nous réussîmes, ce qui nous fit gagner du temps sur *le Léandre*. Il serra le vent dès qu'il crut dangereux d'approcher davantage. Au bout d'une heure, apercevant son bois noyé au sud-ouest, je fis rentrer nos bonnettes de bâbord, et nous reprîmes la mer le long de la rive orientale de Block Island.

La joie fut grande à bord de *l'Aurore*. Le lendemain à la pointe du jour, nous vîmes à l'ouest une voile qui nous parut être *le Léandre*, mais elle ne nous donna pas la chasse. Nous fûmes charmés d'avoir échappé aux Anglais; et reconnaissant la nécessité de la prudence, je résolus d'éviter désormais l'approche de tous les vaisseaux de guerre.

Les jours suivants n'amenèrent aucun incident nouveau. Le trente-troisième jour, le vent sauta au sud-ouest, et la pluie tomba mêlée d'une brume fine qui empêchait souvent de voir à un quart de mille du bâtiment. Ce changement survint à minuit, quand nous étions à environ quatre cents milles de la Manche. Marbre prenait le quart à quatre heures et il m'envoya chercher pour me consulter. Je donnai ordre de gouverner nord-nord-est avec les voiles de hune, les basses voiles de l'avant, la voile de brigantine et le foc. Au lever du soleil, je fis déployer les grandes bonnettes et le grand perroquet.

— Nous ne sommes pas loin, capitaine Wallingford, me dit Marbre, de l'endroit où nous avons surpris *la Dame de Nantes*. Le temps n'était pas alors plus brumeux qu'aujourd'hui.

— Vous vous trompez dans vos calculs de longitude, maître Moïse, nous sommes à quelques centaines de milles de l'endroit; en outre, nous avons un temps humide au lieu d'un temps sec, et deux fois plus de houlle et de vent qu'à cette époque.

— Oui, oui, monsieur, je comprends la différence; mais, en somme, ce souvenir nous reporte à d'heureux jours, comme doivent en convenir tous ceux qui ont servi à bord de *la Crise*.

— Le temps actuel nous paraîtra peut-être aussi doux dans cinq ou six ans d'ici.

— Nous sommes tous ainsi faits, nous autres marins; les voyages accomplis sont profondément ancrés dans notre mémoire; le présent n'est rien pour nous. Allons, Nab, dépêche, attention à cette vergue de misaine, et voyons la longueur du gui.

Contrairement à ses habitudes, Nabuchodonosor se tenait debout sur la vergue, et regardait du côté du vent, par-dessus le bord du hunier.

— Qu'y a-t-il? s'écria Marbre frappé de l'immobilité du noir, que voyez-vous?

— Rien du tout, monsieur, rien absolument; mais tout à l'heure j'ai vu un vaisseau.

— Où?

— Là-bas, monsieur Miles, par le bossoir de bâbord; regardez vous-même, et vous l'apercevrez bientôt.

Tout l'équipage monta sur le pont; chacun ouvrit les yeux avec une juste inquiétude, et bientôt nous aperçûmes le vaisseau étranger du haut du gaillard d'avant. Il fut visible pour nous pendant une demi-minute, dans une de ces éclaircies passagères des brouillards, qui permettaient aux regards de pénétrer à la distance d'un mille à la ronde. C'était une frégate, c'est-à-dire un vaisseau qui, comme toutes les frégates d'alors, tenait le milieu entre un gros sloop de guerre et un vaisseau à deux ponts. On distinguait parfaitement sa virure jaune, garnie de quatorze sabords, et dont les teintes ressortaient sur la vague sombre, recouverte d'un vernis liquide par la brume et l'écume des mers. L'étranger avait ses trois huniers, avec bas ris, son foc, son baume, et ses basses voiles sur les cargues. Comme le vent ne soufflait pas avec assez de force pour justifier cette voilure, nous supposâmes que la frégate croisait en cherchant aventure; son aspect dénotait de perfides intentions. Comme tous les croiseurs inoccupés prennent des ris pendant la nuit, et qu'il était encore de bonne heure, il était possible que nous eussions aperçu ce navire avant le lever du capitaine ou du premier lieutenant. En tout cas, il était devant nous, sombre, luisant, remarquable par la régularité de ses proportions; ses voiles étaient mouillées, mais neuves et solides; son cuivre étincelait comme celui d'une chaudière ou d'une pièce récemment frappée, et les canons des deux gaillards passaient leurs gueules sinistres à travers les garants des palanquins de sabords, comme autant de bouledogues muselés dans leurs niches.

La frégate boulinait aisément, et suivait une ligne qui devait l'amener en quelques minutes à portée de pistolet de notre avant. Par une impulsion soudaine, et dont je ne distinguais même pas la nature, je criai au timonier de mettre la barre à tribord. Grâce à cette manœuvre, nous pouvions avoir l'espoir de passer à un mille de la frégate, et séparés d'elle par un brouillard impénétrable aux yeux. Nabuchodonosor monta sur les barres traversières des hunes pour nous servir de vigie, et Marbre, dont l'expérience dirigeait les regards, aperçut encore la frégate sous notre vent, ayant toujours ses ris pris et ses basses voiles sur les cargues.

— Par Saint-Georges! s'écria le second, tous ces John Bull dorment encore et ne nous ont pas vus! si nous parvenons à nous dépêtrer d'eux comme des gens du *Léandre*, *l'Aurore* deviendra aussi fameuse que le Vaisseau Fantôme. Voyez-les! ils ne bougent pas plus à bord qu'une assemblée de quakers!

En effet, la frégate ne donnait aucun signe d'inquiétude, et elle se croisa avec nous sans se douter de notre présence. Marbre se frotta les mains; l'équipage se divertit aux dépens des Anglais, et je commençais moi-même à croire que nous étions débarrassés d'un importun voisinage, lorsque Nabuchodonosor descendit des agrès pour obéir à un ordre du second.

— Prenez la barre, lui dit Marbre, nous avons besoin de votre talent, quel chemin a pris John Bull quand vous l'avez perdu de vue?

— Il est allé à l'est, monsieur, mais il se préparait à faire voile.

— Comment le savez-vous? je vous dis au contraire que tout l'équipage dormait, je l'ai vu.

— Vous le savez donc mieux que moi, monsieur Marbre, puisque vous l'avez vu, dit Nabuchodonosor en faisant une grimace expressive.

Je fus convaincu qu'il avait remarqué une manœuvre dont il ne pouvait probablement rendre compte, mais nous acquîmes bientôt la conviction que John Bull n'était pas endormi. Le brouillard s'entr'ouvrit, et à environ trois quarts de mille nous vîmes la frégate donner vent devant et déployer sa trinquette et son grand perroquet; ses manœuvres prouvaient à ne pas s'y méprendre qu'elle nous avait aperçus et qu'elle nous donnait la chasse. J'appelai Marbre en consultation sur le gaillard d'arrière, et lui manifestai l'intention de diminuer de voiles et de me laisser accoster; mais il s'y opposa une seconde fois.

— Nous sommes, dit-il, en charge pour Hambourg, qui est droit par notre travers sous le vent; personne ne peut donc nous blâmer de suivre notre route : ainsi, Miles, je vous conseille de brasser quarré, de nous écarter de deux quarts, de déployer les bonnettes du vent. Si le brouillard continue, nous pouvons faire quatre milles avant que les Anglais devinent où nous sommes.

Je suivis cet avis; il ventait frais en ce moment, et *l'Aurore* fendit les lames avec rapidité dès qu'elle sentit l'impulsion des bonnettes. Nous suivions une ligne qui formait un angle obtus avec celle qu'avait

prise la frégate, et il y avait possibilité pour nous de passer les limites dans lesquelles les objets étaient visibles à la faveur des éclaircies. Tant que dura la densité de l'atmosphère, mes espérances furent énergiques, et nous fîmes la route avec tant de vitesse que nous aperçûmes la frégate à deux milles en arrière. Tout mon équipage était plein d'ardeur et de joie; le succès nous paraissait assuré, lorsque le sombre voile qui couvrait l'Océan se leva du côté du sud-ouest. Le soleil perça lentement les nuages, et les vapeurs se dispersèrent par degrés, laissant la vue s'étendre jusqu'aux extrémités de l'horizon.

Je ne saurais décrire l'anxiété avec laquelle nous suivîmes ce lever de rideau. Tous les yeux se portaient avec angoisse dans la direction où l'on s'attendait à trouver la frégate, et à notre vive satisfaction, l'atmosphère s'éclaircit dans un espace de plusieurs milles sans qu'on découvrît l'ennemi. Mais nous ne pouvions manquer de le voir, car il ne s'était pas écoulé assez de temps pour le faire disparaître derrière la courbe de l'Océan. Ce fut Marbre qui le signala le premier à deux lieues de distance, sous notre vent, marchant avec la rapidité d'un cheval de course. Un horizon clair, une mer libre, une forte brise et plusieurs heures de jour, tout lui donnait la certitude de nous atteindre; la fuite devenait impossible, j'étais obligé de me confier à la justice de ma cause.

CHAPITRE XIII.

Qu'est-ce donc, Buckingham, et qui vient nous troubler?
Un envoyé du roi! Je dois dissimuler.

Le roi HENRI VI.

D'abord la frégate prit des ris à ses huniers et déploya ses perroquets; mais, voyant que nous n'amenions pas nos bonnettes, elle détacha six ris, brassa quarré, mit ses bonnettes de hune, et gouverna de manière à nous barrer le passage. A un quart de mille de *l'Aurore*, elle arbora son pavillon et nous lui répondîmes en lui montrant les étoiles et les raies de l'étendard américain, tout en continuant à courir toutes voiles dehors. La frégate parut surprise de notre persistance, et nous envoya un coup de canon de chasse qu'elle eut soin de ne pas diriger trop près de nous. Là-dessus je mis en panne et attendis la visite du canot anglais; aussitôt le canot de la frégate fut lancé à la mer et dirigé vers notre arrière. Il était monté par un lieutenant, un midshipman et son équipage ordinaire. J'eus le temps d'examiner mes visiteurs pendant qu'ils luttaient contre la houle pour accrocher un harpon dans les chaînes de hauban du grand mât. Les matelots, comme tous ceux des vaisseaux de ligne, avaient un air de propreté, de vigueur et de soumission. Le midshipman semblait appartenir à une classe distinguée, mais le lieutenant était un de ces vieux loups de mer qui ne descendent en canot que dans les grandes occasions. Il avait une quarantaine d'années, les traits durs, le visage rouge et gravé, la physionomie renfrognée. Je sus par la suite que c'était le fils d'un employé inférieur du chantier de Portsmouth. Il avait gagné son grade par son mérite, et devait surtout son avancement au zèle qu'il déployait quand il s'agissait de presser des matelots. Il s'appelait Sennit.

Je fis jeter une corde à M. Sennit, et Marbre alla au-devant de lui sur le passe-avant. Je me divertis de voir le rapprochement de ces deux hommes qui avaient ensemble plus d'un point d'analogie. Tous deux étaient dogmatiques et avaient ce genre de saillies particulier aux marins. Chacun d'eux haïssait cordialement la nation de l'autre, mais ils avaient une égale antipathie pour les Français. Sennit savait distinguer un second d'un patron de navire, et sans répondre au salut de Marbre, il s'avança directement vers moi, assez mécontent de ce qu'un capitaine eût dédaigné d'être sur le passe-avant pour aller à la rencontre d'un lieutenant de marine.

— Votre serviteur, monsieur, dit-il, nous devons sans doute le plaisir de votre compagnie à la cessation du brouillard?

— Vraisemblablement, monsieur, répondis-je en essayant de conserver mon sang-froid; je ne pense pas que vous eussiez eu cet avantage si la brume avait continué.

— Oui, vous vous cachez et vous seriez capable de soutenir une longue chasse pendant la nuit; mais *le Rapide*, vaisseau de Sa Majesté Britannique, ne se laisse pas déconcerter par un navire américain.

— Votre succès actuel me le prouve, monsieur.

— On se sauve rarement sans motifs; je suis chargé de savoir pourquoi vous avez voulu vous dérober à nous; ainsi, monsieur, pour commencer, ayez la bonté de me dire le nom de votre navire.

— *L'Aurore* de New-York. Patron, Miles Wallingford.

— Bien. D'où venez-vous? ou allez-vous? et quelle est votre cargaison?

— De New-York, en charge pour Hambourg, nous avons des sucres, du café et de la cochenille.

— Précieuse cargaison, dit M. Sennit en prenant ses notes. Il serait à désirer pour vous que vous fussiez en charge pour une autre partie du monde. La dernière guerre a amené les Français dans cette partie de l'Allemagne, et on soupçonne Hambourg d'être sous l'influence de Buonaparte.

— Et si nous étions en charge pour Bordeaux, monsieur, auriez-vous le pouvoir d'arrêter un bâtiment neutre?

— Si vous parlez de pouvoir, monsieur Wallingford, vous vous placez sur un terrain qui foncera sous vos pieds. Nous avons le pouvoir de vous manger s'il le faut. Vous vouliez peut-être invoquer le droit?

— Je ne disputerai pas avec vous sur les mots, monsieur.

— Eh bien! pour vous prouver mes intentions amicales, je ne dirai plus rien à ce sujet. Avec votre permission, j'examinerai vos papiers, et pour vous prouver que je me regarde comme en pays de connaissance, je vais renvoyer mon canot.

Le ton ironique de cet homme, le genre de son esprit grossièrement caustique me déplaisaient à l'excès; mais, ne pouvant refuser de lui laisser voir mes papiers, je descendis les chercher et remontai bientôt sur le pont. M. Sennit lut avec attention la déclaration de cargaison et l'acquit du navire à la douane, puis il demanda à voir le rôle d'équipage, examina tous les noms, dans l'espoir de trouver une recrue pour sa frégate.

— Montrez-moi ce Nabuchodonosor Clawbonny, monsieur Wallingford, dit-il en ricanant. Ce nom étrange me cache peut-être un compatriote.

— Voici celui qui le porte, monsieur; c'est lui qui tient le gouvernail. Il est né chez mon père, et est mon esclave.

— Votre esclave! joli mot dans la bouche d'un homme libre et indépendant. Il est heureux pour vous, monsieur Wallingford, que vous ne soyez pas en chargement pour la vieille Angleterre, cette terre du despotisme, où vous verriez tomber les fers de ce nègre!

Je ne pus m'empêcher de trouver quelque vérité dans ce sarcasme; aussi je gardai le silence.

— Maintenant, reprit Sennit, je vous prierai de ranger tous vos gens dans la galerie du faux-pont.

On les plaça près du gaillard d'arrière, et l'œil expérimenté de Sennit reconnut parmi eux un Anglais et un Irlandais, porteurs de certificats équivoques. Il leur ordonna aussitôt de se préparer à monter à bord du *Rapide*, et m'invita froidement à leur payer leurs gages. Marbre était auprès de moi, et lisant l'irritation sur ma physionomie, il se chargea de répliquer :

— Vous croyez qu'il faut payer ces hommes avant qu'ils sortent du navire?

— Sans doute, il est de mon devoir d'y veiller, repartit le lieutenant.

— Eh bien! monsieur, en établissant la balance, nous trouvons qu'elle est en notre faveur, puisque chacun de ces hommes a reçu cinquante dollars ou deux mois d'avance, et comme ils n'ont fait que la moitié de leur temps, Sa Majesté aura à nous compter vingt-cinq dollars pour chacun.

— De quel pays êtes-vous? demanda le lieutenant d'un air menaçant. Vous êtes des cornailles, si j'en juge par votre impudence? Prenez garde, monsieur, j'ai pressé plus d'un second dans ma vie.

En ce moment, le canot de la frégate revint, amenant le premier lieutenant, qu'on appelait Powlett. Sennit n'était qu'un lieutenant surnuméraire dont la commission était de date plus récente que celle de Powlett. Celui-ci était un de ces rejetons de l'aristocratie anglaise, qui doivent leur grade uniquement à l'influence de leur famille : hommes de salon, transformés en marins par les droits de leur naissance. Il n'avait que vingt ans, tandis que le lieutenant surnuméraire naviguait déjà depuis près de vingt-cinq ans.

Je fis une profonde révérence à M. Powlett, qui me répondit par un salut des plus gracieux. Puis il prit à part Sennit, et eut avec lui une assez longue conférence. Je l'entendis dire entre autres choses : — Je ne me mêlerai pas de l'équipage, Sennit; je ne me soucie pas de commander un détachement de presse; vous êtes assez accoutumé aux fonctions de ce genre, je vous les abandonne.

Je compris que c'était donner carte blanche à Sennit et lui permettre de prendre autant de mes hommes qu'il le jugerait à propos. Il n'est pas rare de voir un homme tolérer dans autrui des actes qu'il dédaignerait d'accomplir lui-même.

— On nous a appris, dit Powlett en s'approchant de moi, que vous étiez en charge pour Hambourg.

— Oui, monsieur, mes papiers vous le démontrent.

— Notre gouvernement voit avec défiance tout le commerce avec cette partie du continent, surtout depuis les derniers mouvements des Français.

— Je crois que Hambourg est encore un port neutre, monsieur, et puisqu'il n'est pas en état de blocus, je ne vois pas ce qui empêcherait un Américain d'y entrer.

— Ah! oui, vous avez des idées particulières sur ce sujet, mais il m'est impossible de cadrer avec vous. Notre capitaine, lord Harry Dermond, m'a enjoint d'être très-sévère, et je suis obligé d'obéir, quoi qu'il m'en coûte. Le sucre et le café nous sont excessivement suspects.

— Ce sont des denrées dont le commerce est parfaitement licite.

— Avez-vous un intérêt dans la cargaison, capitaine Wallingford?

— J'en suis propriétaire, monsieur.

— Et vous me paraissez être Anglais ou Américain, car j'avoue qu'il m'est impossible de distinguer l'un de l'autre?

— Je suis Américain, ainsi que mes ancêtres depuis longues générations.

— Eh bien, vous ressemblez tout à fait à un Anglais, et puisque vous êtes Américain, je ne vois pas pourquoi vos cafés et vos sucres ne seraient pas américains aussi. D'où viennent ces derniers?

— Ils ont été récoltés, je crois, à Saint-Domingue.

— A Saint-Domingue! N'est-ce pas une colonie française?

— Certainement, monsieur; quoique les Espagnols et les nègres en disputent la possession aux Français.

— C'est une circonstance dont je dois avertir lord Harry.

— Je suis vivement contrarié, capitaine Wallingford, de retenir votre navire; mais mon devoir est d'envoyer un midshipman à bord du *Rapide* pour demander des ordres.



Le cousin Jacques Wallingford.

Pendant ce colloque, Sennit n'était pas resté oisif.

Parmi les gens de mon équipage étaient un Suédois et un Prussien, et, comme ils avaient appris l'anglais à Londres ou à Liverpool, il feignit de croire qu'ils étaient nés dans la Grande-Bretagne, et leur ordonna de faire leurs paquets pour joindre leur pavillon. Aucun d'eux ne se montrait disposé à obéir, et une vive discussion s'était engagée lorsque j'approchai du groupe.

— Nous allons arranger l'affaire, monsieur Wallingford, s'écria Sennit : voici deux hommes du Lancashire qui veulent se faire passer pour Norwégiens. Comme ils refusent avec entêtement l'honneur de servir Sa Majesté Britannique, je vais prendre à leur place cet homme du comté de Kent, qui les vaut tous les deux.

En disant ces mots, Sennit désignait un Américain athlétique, nommé Tom Woorhès, Hollandais d'origine. Il n'avait pas une goutte de sang anglais dans les veines, mais c'était le plus vigoureux et le plus habile marin de *l'Aurore*, et ses qualités n'avaient pas échappé à la sagacité du lieutenant.

— Vous me demandez, répondis-je, de vous abandonner un homme qui est né à dix milles de mon pays et dont la famille est fixée en Amérique depuis deux cents ans.

— Oui, oui, vous êtes de vieilles familles en Amérique, mais je parierais cent guinées que le gaillard est Anglais. Je pourrais nommer un village du comté de Kent qui n'est pas loin de celui où il a vu le jour. Je ne prétends cependant pas dire que vous n'étiez pas son voisin, car vous avez la tournure d'un habitant de Douvres.

— Vous seriez moins disposé à la plaisanterie, monsieur, si ce vaisseau était de trente-six canons ou si vous étiez à terre avec moi.

Sennit me lança un regard dédaigneux et conclut l'affaire en ordonnant à Woorhès d'apprêter ses malles; mais, à l'exemple du Suédois et du Prussien, Woorhès s'éloigna sans se mettre en mesure d'obéir, et, quant à moi, plein de dégoût pour Sennit, j'allai rejoindre l'autre lieutenant, dont la stupidité était du moins déguisée par les manières d'homme du monde.

M. Powlett se mit à m'entretenir de Londres. Il me dit combien de fois il était allé à l'Opéra pendant son dernier séjour à la ville et me décrivit une charmante fête champêtre qu'avait donnée une femme de sa connaissance. Sur ces entrefaites le canot revint et l'on m'invita de la part du capitaine du *Rapide* de vouloir bien l'honorer de ma visite en apportant avec moi les papiers de *l'Aurore*. Regardant comme d'un bon augure la formule polie de l'invitation, je consentis à suivre Sennit pendant que le premier lieutenant restait à mon bord, dont je remis à Marbre le commandement durant mon absence.

Sennit, comme tous les hommes grossiers, se montra disposé à se venger par tous les moyens possibles, et il ne m'épargna point les humiliations. Il me fit entrer devant lui dans le canot et monta devant moi le long des flancs du *Rapide*. La conduite de son capitaine fut très-différente. Lord Harry n'avait pas cet air de distinction que les niais attribuent à la noblesse, mais il avait d'excellentes manières. Quoiqu'il fut âgé de vingt-quatre ans seulement, il commandait déjà depuis deux ans, et s'était récemment signalé dans un combat. Il me reçut civilement, mais sans compromettre sa dignité; il y avait sur son visage un bienveillant sourire dont je ne me rendis pas compte tout d'abord; mais, comme sa physionomie ne subit aucun changement après une conversation particulière avec Sennit, j'en conclus que le sourire lui était ordinaire et n'avait aucune signification.

— Je suis fâché, capitaine Wallingford, me dit lord Harry Dermond, qu'il soit de mon devoir d'envoyer votre navire à Plymouth. Les Français prennent un tel ascendant sur le continent que nous sommes obligés d'être constamment sur nos gardes; en outre, votre cargaison est d'origine ennemie.

— Quant à l'ascendant des Français, milord, nous autres Américains n'avons pas à nous en occuper maintenant; ma cargaison provient nécessairement des récoltes de l'année dernière et doit avoir été manipulée dans un temps de paix générale. Je ne vois donc pas comment vous pourrez faire légaliser ma prise.

— C'est l'affaire de sir Williams Scott, mon bon monsieur, répondit le capitaine avec son sourire accoutumé. Ainsi il est inutile de discuter; toutefois un pénible devoir doit s'accomplir de la manière la moins désagréable possible; vous pourrez garder avec vous à votre bord ceux de vos gens qu'il vous plaira de désigner, et, dans le cas où l'on confisquerait la cargaison, je pense que l'on relâcherait le bâtiment. Comme il faut quelque temps pour régler ces préparatifs, je m'estimerai heureux si vous voulez bien accepter une collation dans ma cabine.

C'était du moins me dépouiller avec politesse; je ne pouvais supposer cependant qu'on déclarât *l'Aurore* de bonne prise; mais le retard qu'on me faisait éprouver m'était très-préjudiciable. Deux mois de détention pouvaient m'empêcher d'arriver à temps pour payer le billet que j'avais fait à Jacques Wallingford. L'hypothèque qui pesait sur Clawbonny se présentait à moi comme une sinistre menace. Je n'étais donc guère d'humeur à profiter de l'hospitalité de lord Harry Dermond. Cependant, je comprenais l'inutilité des représentants et ma dignité exigeait que je supportasse stoïquement la mauvaise fortune. Je priai le capitaine du *Rapide* de me laisser mon second, le coque et Nabuchodonosor. Lord Harry m'objecta qu'il n'était pas d'usage de laisser un second, mais il déclara qu'il accédait à mes vœux. La frégate devait se rendre à Londres dans une quinzaine, et l'on promit qu'à cette époque, l'on remettrait sous mes ordres mon équipage tout entier, à l'exception des sujets de Sa Majesté Britannique.

CHAPITRE XIV.

PREMIER GENTILHOMME.

Quelle est ma rançon, capitaine?

LE CAPITAINE.

Mille couronnes : donnez-les ou courbez la tête.

LE SECOND.

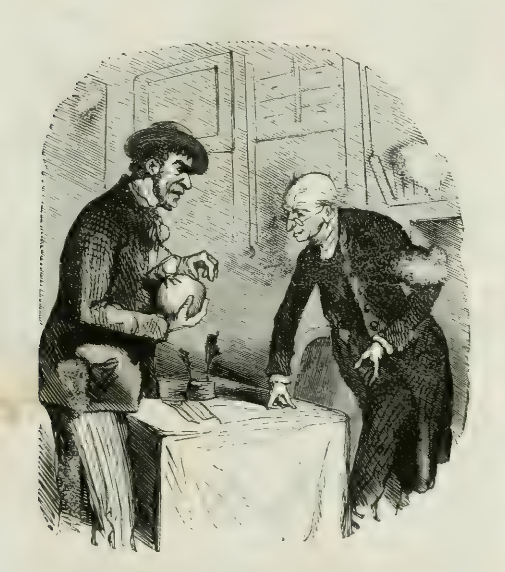
Oui, vous ne pouvez la sauver qu'en les donnant.

SHAKSPERE, *Le roi Henri VI.*

Jamais je ne vis d'homme plus irrité que le fut M. Moïse Oloff Van Duser Marbre en apprenant la capture de *l'Aurore*; il ne put contenir sa langue, et je ne parvins à l'empêcher de se mettre en pleine rébellion qu'en lui déclarant qu'on l'enverrait à bord du *Rapide* s'il s'écartait des lois de la prudence. Pendant que nos gens déménageaient, il me proposa de jeter Sennit à la mer, mais, par un regard d'intelligence,

je lui donnai à entendre qu'il n'était pas encore temps. Il me comprit, porta le doigt à son nez, cligna l'œil, et, à partir de ce moment, il recouvra toute sa bonne humeur.

Le lieutenant surnuméraire fut choisi comme chef de prise, et eut sous ses ordres dix matelots de la misaine, avec un maître pilote en second qu'on appelait Diggins. Les deux vaisseaux se séparèrent à quatre heures après midi.



M. Van Tassel reçut fort poliment Moïse Marbre quand il aperçut le sac de dollars.

La présence de Sennit me fut presque aussi pénible que la perte de mon navire; il s'installa dans ma cabine avec le pilote et prit même possession de ma grande chambre, d'où il fit enlever mon matelas. Diggins disposa son lit dans le logement de Marbre, nous laissant tous deux chercher une place quelconque pour abriter notre tête. A l'inspiration de Marbre, j'affectai d'être très-indigné de ce traitement quand j'ordonnai à Nabuchodonosor de pendre nos hamacs dans le logement des matelots.

Tous les équipets étaient solidement fermés à clef, et Sennit n'avait pu les forcer de peur de s'attirer une affaire avec l'amirauté. Il était donc très-important pour lui de manger à ma table et de tâcher d'apaiser mon ressentiment. Il me fit des excuses de sa conduite cavalière et je jugeai prudent de les accepter; je le laissai en possession de la grande chambre, mais je restai dans le logement des matelots tout en consentant à prendre mes repas à la cabine. Cet arrangement prémédité me mit à même d'avoir des conférences secrètes avec Marbre; la première occasion qui s'en présenta fut celle de notre installation.

— Que pensez-vous, Moïse, de M. Sennit et de ses gens? lui dis-je en rangeant nos effets. Ils ne m'ont pas l'air de marins du premier ordre, et je crois possible d'en venir à bout.

Marbre me fit un geste pour me recommander le silence, s'approcha de la porte avec précaution, et, s'étant assuré que personne n'était à proximité, il me communiqua ses idées.

— J'ai la même opinion que vous, me dit-il en se frappant le front avec l'index de la main droite. M. Sennit est un rusé coquin, mais son acolyte boit come un charbonnier, et l'on peut en venir à bout avec de l'eau-de-vie. Quant aux matelots, ce sont des maladroits qui n'entendent guère le service. On nous a donné les balayures de la cale.

— Vous savez comment sont ces jeunes capitaines, ils gardent leurs meilleurs hommes pour le combat. Ce lord Harry Dermond espère rencontrer une frégate française, comme *la Vigilante*, *la Diane* ou toute autre de même force. Voilà pourquoi il a mis à notre bord Sennit avec le rebut de son équipage. D'abord il suppose que *l'Aurore* sera à Plymouth dans quarante-huit heures, ce qui arrivera certainement si le vent se maintient.

— Ces hommes sont des badauds de Londres qui sont indignes de monter sur une vergue ou sur un bâton de foc.

Cette opinion était sans doute exagérée, car tous les compagnons de Sennit avaient navigué assez longtemps pour acquérir quelques connaissances; il y en avait même trois qui pouvaient passer pour de véritables marins.

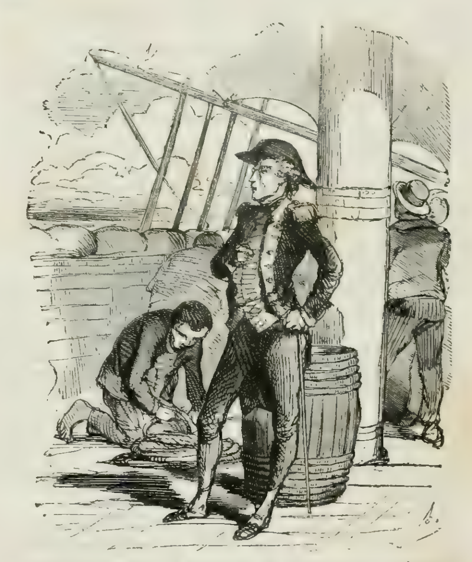
— Il nous faut de la résolution, repris-je, car nous sommes quatre contre douze; mais nous avons l'avantage d'être des hommes d'élite et d'attaquer par surprise. Le bon droit est pour nous; nous sommes autorisés à reconquérir par la force ce qui nous a été enlevé par la force.

— Voici ma main, s'écria Marbre; je vous seconderai de tous mes efforts. Assez causé maintenant, nous reprendrons l'entretien après le souper.

— Bien. Parlez à Diggins le coque, et je m'expliquerai avec Nab.

Je me séparai de Marbre, et j'allai me placer en observation sur le pont. Les hunes du *Rapide* commençaient à disparaître, et *l'Aurore* marchait toutes voiles dehors. Tous les Anglais étaient sur le pont, y compris Sennit, qui me salua avec assez d'urbanité. Mon but était de savoir quelle serait la distribution du service pendant la nuit prochaine, car je me proposais d'agir immédiatement. J'appréhendais que Sennit eût envie de tenir tout l'équipage éveillé, ce qui rendait mes projets d'exécution difficiles. Le chef de prise se montra disposé à entretenir avec moi des relations amicales, et m'invita à souper dans la cabine.

— Je n'ai aucune raison pour ne pas accepter votre invitation, répondis-je, maintenant que nous nous sommes expliqués ensemble; je pense que mon second sera de la partie, ainsi que le vôtre.



Lord Harry, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-quatre ans seulement, commandait déjà depuis deux ans.

— Certainement; seulement, monsieur Wallingford, je vous prierai de permettre que monsieur Marbre relève Diggins pendant une demi-heure, pour donner au pauvre diable le temps de manger un morceau.

M. Sennit m'adressa cette requête en ricanant, car il savait qu'il était contre les règles de demander à un homme d'aider à conduire au port son navire capturé. Néanmoins, j'acceptai cet arrangement, qui pouvait avoir son utilité.

Nabuchodonosor vint annoncer bientôt que le souper était prêt. A ce qu'il paraissait, Sennit avait fait un médiocre dîner, et il avait envie de prendre sa revanche. Il me conduisit dans la cabine en manifestant une vive satisfaction. Dans les conditions légales où nous étions

placés, un équipage de prise n'avait pas le droit de consommer les provisions du bâtiment; mais j'avais recommandé à mon nègre d'être libéral, et un repas assez complet nous était servi. Sennit fut bientôt à l'œuvre, et, sous prétexte d'aller chercher un supplément de sucre, je remis trois bouteilles d'eau-de-vie à Nabuchodonosor en lui disant d'en donner une à l'aide-pilote et les deux autres à l'équipage. La nécessité de m'assurer de bons traitements et de faire respecter ma propriété justifiait assez cette gratification pour que ma générosité ne parût pas suspecte.

Nous restâmes une heure à table. Sennit but du vin sans se faire prier, mais il refusa de prendre de l'eau-de-vie. Comme il en avait pris le jour même deux ou trois verres en ma présence, j'attribuai sa réserve au sentiment qu'il avait de ses devoirs, et je mis plus de circonspection dans ma conduite. Enfin, le lieutenant dit quelques mots en faveur du pauvre diable qui était sur le pont, et Marbre alla le remplacer. Dès que l'aide-pilote parut, je vis sur son visage les effets de l'eau-de-vie, et je craignis que son supérieur ne le remarquât; mais celui-ci était trop occupé à boire du madère pour s'inquiéter du plus ou du moins de liquide qu'avait absorbé M. Diggins. Ce mémorable souper eut une fin, comme toutes les choses de la terre, et les convives montèrent sur le pont, laissant Nabuchodonosor et le coque enlever le couvert. Il était nuit, mais les étoiles répandaient une douce lumière sur la surface des eaux, et, les ténèbres ne présageant rien d'extraordinaire, Diggins avait fait rentrer plusieurs bonnettes.

Quand des marins montent sur le pont, il est d'usage qu'ils interrompent leur entretien pour observer le temps et la position du navire. Je me séparai de Sennit pour lui laisser faire ses calculs. Marbre rendit le commandement du pont à Diggins, et se promena seul sur le gaillard d'avant.

— Les matelots ont-ils soupé, monsieur Diggins? demanda le lieutenant.

— Pas encore, monsieur; nous n'avons pas de cuisinier particulier, et nous avons été obligés d'attendre.

— Les gens du roi ne doivent pas attendre. Ordonnez à ce nègre de préparer le souper pendant que nous allons régler les quarts pour cette nuit.

L'ivresse de Diggins augmentait visiblement; il avait sans doute caché la bouteille quelque part, auprès de lui, et la visitait clandestinement par intervalles. Cependant, il donna les ordres nécessaires. Les matelots se rangèrent sur le gaillard d'arrière, et furent divisés en deux bandes, de cinq chacune, pour les deux quarts qu'exigeait le service du bâtiment.

— Il est huit heures passées, dit Sennit. Allez souper, mes amis, mais dépêchez-vous; ce navire est trop gros pour se passer de vigie à l'avant; d'ailleurs, j'espère que les Américains nous donneront un coup de main pendant que vous mangerez une bouchée.

— Sans doute, monsieur, s'écria Marbre. Holà! Nab, sortez de la cuisine, et servez de matelot d'avant pendant que John-Bull est à souper; il est toujours de mauvaise humeur quand il a faim, et nous le nourrirons bien pour vivre avec lui en bonne intelligence.

Ces mots provoquèrent à la fois des rires, des jurons et des murmures. Toutefois, les Anglais descendirent et se mirent à manger avec appétit. Je crus que Marbre se proposait de fermer brusquement l'écoutille du gaillard d'avant, et d'attaquer les officiers de prise et l'homme qui restait au gouvernail. En laissant le coque pour garder l'écoutille, nous aurions été trois contre trois avec des chances de succès. J'étais plus fort que Sennit, et j'avais en outre l'ardeur de la jeunesse. Diggins n'aurait pas pesé plus qu'un enfant entre les mains de Marbre; et quant à l'homme qui tenait la barre, Nabuchodonosor, en cas de besoin, l'aurait lancé à la hauteur de la hune d'artimon. Mais mon second paraissait avoir conçu un autre projet que je cherchais encore à deviner quand j'entendis le bruit de l'eau qui jaillissait sous le poids d'un corps lourd.

— Un homme à la mer! cria Marbre.

Sennit et moi nous courûmes dans les agrès du grand mât, et nous vîmes le chapeau d'un pauvre diable qui semblait se débattre avec énergie.

— Tribord la barre! s'écria Marbre; montez aux vergues de misaine, Nab. Capitaine Wallingford, secondez-nous, s'il vous plaît. Monsieur Sennit, mettez le canot à la mer pendant que nous allons veiller aux grandes vergues.

Tout cela avait été combiné par mon second; il réunissait ainsi nos forces et nous éloignait du canot. Il mit tant de naturel dans sa conduite qu'il n'éveilla pas le moindre soupçon. Pour rendre justice à Sennit, je dois reconnaître qu'il montra de l'activité et de la résolution. La perte d'un homme était pour lui une importante affaire, et il fut le premier à descendre dans le canot, pendant que nous étions occupés à orienter les grandes vergues et à mollir les drisses du perroquet. Six hommes suivirent leur lieutenant et s'aventurèrent dans le canot. Il n'y avait pas de temps à perdre; je me retournai vers Marbre qui était à mes côtés.

— A votre tour, murmura-t-il en me mettant un pistolet à la main; l'aide-pilote est hors d'état de résister; Nab et le cuisinier ont reçu mes ordres, vous n'avez qu'à parler pour que nous commencions.

— Il me semble inutile de verser le sang, répondis-je. Si vous êtes armé, ne faites pas feu sans nécessité, nous pouvons avoir besoin d'employer nos armes contre les gens du canot.

— Que nous importe le canot? interrompit Marbre, laissons-le retourner en Angleterre. Maintenant, monsieur Diggins, ajouta-t-il en s'approchant de l'aide-pilote, tirez-moi un palan du gaillard d'avant, envoyez trois ou quatre de vos gens le chercher.

— Entendez-vous, dit Diggins d'une voix indistincte, que trois ou quatre de vous aillent à l'avant et passent le palan à M. Marbre.

Les trois Anglais disponibles descendirent, nous laissant seuls avec Diggins et le timonier, Marbre ferma froidement l'écoutille, plaça le coque en sentinelle, et revint tranquillement à l'arrière.

— Le bâtiment est à vous, capitaine Wallingford!

— Monsieur Diggins, dis-je en m'avançant vers l'aide-pilote, comme le navire m'appartient, vous trouverez bon que je le dirige en personne; descendez, et tâchez de passer une soirée agréable, vous avez de l'eau-de-vie à discrétion.

Diggins était un sot et un lourdaud, mais il ne manquait pas de cœur; il montra des dispositions hostiles et appela ses hommes à son aide, mais je le saisis au collet et le poussai sans cérémonie par le capot d'échelle; une demi-heure après il était ivre-mort et ronflait sur le parquet de la cabine.

Il ne restait plus que le timonier. C'était un de ces marins tranquilles et rangés, qui sont prêts à se soumettre à l'autorité quelle qu'elle soit.

— Vous voyez ce qui arrive, lui dis-je, le bâtiment a encore changé de maître; vous serez traité suivant votre conduite; restez à la barre et vous aurez du grog en abondance; mais, si vous vous insurgez, vous vous trouverez aux fers avant de savoir où vous serez.

— Oui, oui, monsieur, répondit machinalement le matelot en portant la main à son chapeau.

— Maintenant, monsieur Marbre, ajoutai-je, il est temps d'avoir l'œil sur le canot, qui aura bientôt retrouvé le noyé ou renoncé à le sauver. J'avoue que j'aurais voulu reprendre le navire sans lancer un homme à la mer.

— Un homme à la mer! dit Marbre en riant; j'aurais jeté toute l'Angleterre à la mer s'il l'avait fallu, mais c'était inutile; le noyé après lequel ils courent n'est qu'une corde de défense surmontée d'un chapeau goudronné. M. Sennit n'a pas besoin de se dépêcher, car je lui garantis que son noyé flottera aussi longtemps que son embarcation.

Ainsi me furent expliqués tous les expédients de Marbre, et je fus charmé de n'avoir pas à regretter la vie d'un homme; cependant mon premier soin fut de carguer les trois perroquets afin de gouverner plus aisément. Je mis Marbre, mon nègre et le coque aux bras des vergues de l'arrière, et leur ordonnai d'éventer les voiles pour tenir le navire près et plein; cependant, je hélai le canot qui s'approchait.

— Voilà un tour qui vaudra à quelqu'un une rude correction, s'écria M. Sennit. L'homme à la mer n'est qu'un mannequin que je soupçonne votre second d'avoir fabriqué.

Il avoue sa faute, monsieur Sennit, son but était de vous éloigner du navire pour nous en faciliter la reprise. *L'Aurore* est revenue sous mes ordres, et avant de vous laisser remonter à bord, je dois avoir une explication avec vous.

Des jurons énergiques me prouvèrent qu'il ne s'était pas douté de la vérité avant cette brusque révélation. Le canot était arrivé sous notre arrière où l'on devait le crocher par le moyen des palans, mais j'étais en mesure de repousser quiconque tenterait cette manœuvre; pour plus de sûreté, j'appelai Nabuchodonosor au gouvernail; je jetai à Sennit le bout des drisses d'une bonnette basse, je fis lâcher le palan au matelot qui l'avait saisi, et je m'écartai du canot, qui se trouva remorqué à distance respectueuse de notre poupe.

— Votre intention n'est pas de nous laisser ici sur l'Océan, me cria M. Sennit après avoir ruminé quelques instants.

— C'est selon votre conduite, monsieur; je ne vous souhaite aucun mal, mais je tiens à rester maître de mon bâtiment. La nuit promet d'être bonne, le vent est modéré, de sorte que le canot ne court aucun risque. Nous allons vous jeter une voile de rechange pour vous couvrir, et vous aurez la consolation de savoir que nous faisons le quart pendant votre sommeil.

— Oui, monsieur, je vous comprends et nous ne pouvons que nous conformer à vos désirs, car je n'espère pas vous faire renoncer au fruit de votre triomphe; mais donnez-nous des vivres et de l'eau, et ne nous lâchez pas à la dérive dans ce canot, si loin de la terre.

Je donnai à Sennit l'assurance que nous prendrions soin de lui; nous lui passâmes une voile, un sac à pain, du bœuf, du porc et un baril d'eau fraîche. Je pris rapidement toutes ces précautions, ignorant si nous ne serions pas obligés de laisser l'embarcation à la dérive; je dois dire, à la louange de Marbre, qu'il me seconda activement, quoique, pour assurer le salut de *l'Aurore*, il eût sacrifié sans hésitation tout l'équipage de prise. Plus humain que lui, j'éprouvai une joie sincère à me retrouver maître du navire, après un court interrègne, sans avoir versé une goutte de sang.

CHAPITRE XV.

LE CAPITAINE.

Quant à ceux dont nous avons réglé la rançon,
c'est notre bon plaisir que l'un d'eux s'éloigne;
venez donc avec nous et laissez-le partir.

Le roi Henri VI.

Maintenant que *l'Aurore* était entre nos mains, il était difficile de dire ce que nous devions en faire. Il y avait de la témérité à traverser la Manche au milieu des croisières anglaises; tout vaisseau qui nous accosterait nous demanderait naturellement la cause de la faiblesse de notre équipage, et il nous était difficile de répondre d'une manière satisfaisante. Je résolus donc, de concert avec Marbre, de gouverner à l'est et d'entrer dans un port français, à Bordeaux, par exemple. où il y avait toujours bon nombre d'Américains. Nous virâmes de bord assez facilement, j'envoyai le matelot anglais tenir compagnie à Diggins dans la cabine, et je restai sur le pont pour faire le quart. Toute la nuit j'eus l'œil au guet; plusieurs fois j'aperçus Sennit s'efforçant de s'approcher de notre poupe, mais il se hâtait de s'éloigner à l'extrémité du câble de remorque, sitôt qu'il voyait la tête de Marbre ou la mienne passer au-dessus du couronnement.

A la pointe du jour, une seule voile était visible à l'horizon, c'était un bâtiment marchand, orienté au plus près, ayant le cap au sud-est; en continuant notre route ou en nous écartant légèrement vers le nord, nous pouvions l'accoster facilement; mes projets furent arrêtés en conséquence; je dis à Sennit de prendre l'un des palans du canot, ce qu'il fit volontiers, espérant que j'allais le recevoir à bord, par suite d'un traité. Je me tins sur mes gardes pour prévenir un assaut; j'aurais pu sans peine tenir tête à une douzaine d'hommes obligés de monter les uns après les autres le long du cordage. Pendant ce temps, Marbre était descendu dans la cabine, d'où il ramena le matelot anglais à moitié endormi; d'après mes ordres, il se glissa dans le canot et nous fûmes ainsi délivrés d'un de nos ennemis. Sennit se mit à m'adresser des remontrances et m'exprima la crainte de voir l'embarcation couler bas sous l'action du câble de remorque, le navire filant cinq à six nœuds à l'heure; mais je connaissais trop l'habilité des Anglais pour les croire en danger, et je savais qu'ils lâcheraient le palan avant de laisser l'eau entrer dans le canot.

Diggins nous donna plus d'embarras; il était tellement abruti par l'ivresse qu'il fallut l'aider à marcher; nous finîmes par le faire descendre, mais la boisson lui avait ôté des forces, et, lâchant le palan, il tomba lourdement à la mer; un matelot le saisit par le collet et le tira dans le canot.

Sennit profita de cet accident pour me faire de nouvelles représentations relativement au danger de surcharger le canot. — Au nom du ciel, capitaine Wallingford, s'écria-t-il avec une politesse suppliante, finissez! nous embarquons les lames, et voilà plus de dix fois que nous sommes sur le point de chavirer; rien ne serait plus facile que de vous emparer de nous en nous laissant monter à bord un à un.

— Je n'ai pas envie de vous voir dans les fers, monsieur Sennit, et mon expédient actuel m'affranchit de la cruelle nécessité de vous emprisonner. Tenez donc le palan, ou je serai forcé de vous lâcher.

Cette menace fut efficace, les trois hommes enfermés à l'avant furent successivement retirés et placés dans l'embarcation. On donna aux Anglais du pain, de la viande cuite et de l'eau, et, pour prévenir tout accident, nous leur fîmes parvenir une boussole et le quart de cercle de Sennit. Quoique l'embarcation portât douze hommes, elle ne courait aucun risque, car elle en aurait pu contenir trente.

Débarrassés des Anglais, nous eûmes le temps de déjeuner, et si M. Sennit vivait encore, il pourrait déclarer qu'on ne l'oublia pas; on envoya à ses gens du café chaud, largement édulcoré, et ils eurent aussi leur part des autres comestibles. On leur transmit aussi les voiles du canot, qui était gréé de manière à porter deux civadières.

Cependant le navire étranger était à deux lieues de nous et il devenait urgent d'agir. Je fis monter Marbre dans la hune pour examiner l'horizon, il n'y avait point d'autres voiles en vue. Je marchai droit au couronnement et je hélai Sennit.

— Monsieur, lui dis-je, il est nécessaire de nous séparer, le navire que nous apercevons est anglais, il vous recueillera; je me propose de lui parler et de lui indiquer où vous êtes.

— Au nom du ciel, capitaine Wallingford, réfléchissez un moment avant de nous abandonner ici, à mille milles de la terre.

— Vous êtes juste à trois cent vingt-six milles de Silly, et le vent vous y porte; d'ailleurs, vos compatriotes vous prendront certainement à leur bord et vous conduiront au port.

— Oui, dans une des Antilles. En admettant que ce navire soit anglais, il est, suivant les apparences de la compagnie des Grandes-Indes, et il peut nous mener à la Jamaïque.

— Eh bien, vous aurez des occasions pour revenir tranquillement, monsieur Sennit; vous vouliez aussi m'écarter de ma route, quoique j'eusse aussi peu de goût pour Plymouth que vous en manifestez pour la Jamaïque.

— Mais ce navire peut être français; maintenant que je le regarde, je lui trouve la tournure française.

— Eh bien, dans tous les cas, il vous traitera bien. Les Français mangent et boivent tout comme vous autres; seulement pendant quelques semaines vous aurez de la soupe maigre à la place de bœuf.

— Mais, capitaine Wallingford, ce diable de Buonaparte n'échange pas de prisonniers; et si je vais en France, je suis un homme perdu.

— Et si j'étais allé à Plymouth, j'aurais été perdu de même.

— Rappelez-vous qu'en définitive nous sommes du même sang, que nous avons la même origine saxonne, que nous sommes compatriotes comme les natifs de Kent et de Sulfolk.

— Je ne le nierai pas, monsieur; cependant je m'étonne que vous arrêtiez en pleine mer les vaisseaux de vos frères.

— Ce n'est pas ma faute, monsieur Wallingford; lord Dermond est noble et capitaine, que pourrais-je opposer à ses volontés, moi pauvre diable de lieutenant dont la commission n'a pas une année de date? Quant à nous, nous sommes sur un pied d'égalité, et il doit y avoir échange de bons procédés entre deux hommes comme vous et moi, qui ont leur chemin à faire dans le monde.

— Vous me rappelez la nécessité de marcher; adieu, monsieur Sennit. — Frappez, Moïse.

Marbre donna un coup de hache sur les drisses de bonnette, et l'embarcation, séparée de *l'Aurore*, se balança sur les vagues à vingt brasses de la poupe. Je vis M. Sennit me montrer le poing, sans pouvoir entendre ce qu'il me disait; mais je suppose qu'il ne m'adressait pas des éloges. Il parut d'abord abattu et déconcerté; puis, revenant à de plus sages pensées, il mâta le canot et déploya ses voiles.

Mon intention avait d'abord été de parler au navire étranger; mais, jugeant qu'il ne pouvait manquer de voir l'embarcation, je me tins à environ un demi-mille de distance, un peu en avant de l'étrave. Je hissai pavillon américain, et il arbora le pavillon anglais. S'il avait été français, je m'en serais peu inquiété, car il m'était indifférent que mes persécuteurs devinssent prisonniers de guerre.

Nous fîmes des préparatifs pour déployer nos bonnettes, quoique le navire anglais manifestât l'intention de nous accoster. Je savais qu'il devait être armé et n'éprouvais aucun désir de me rendre à ses vœux, d'autant plus qu'il pouvait m'adresser des questions embarrassantes relativement au canot. Il le vit quand nous étions déjà à un mille de sa hanche de dessous le vent, ayant nos bonnettes basses et de hune, et marchant à raison de huit nœuds à l'heure. Vingt minutes après, à l'aide d'une lunette, nous vîmes le bâtiment anglais brasser le grand hunier sur le mât et recevoir à son bord Sennit et l'équipage de prise. Il nous sembla que Sennit engageait le capitaine à nous donner la chasse; mais nous étions en mesure de ne pas la craindre, et pour plus de sûreté, nous déployâmes les perroquets volants. Après nous avoir poursuivis pendant quelque temps, le navire de la Compagnie, jugeant qu'il serait impossible de nous atteindre, rentra ses petites voiles et serra le vent de nouveau, emportant en ligne droite l'équipage de prise loin des côtes de l'Angleterre. J'appris par la suite que Sennit et ses compagnons avaient débarqué aux Barbades, après une agréable traversée de vingt-six jours seulement. Il leur fallut sans doute beaucoup plus longtemps pour revenir, car six mois plus tard aucun d'eux n'avait reparu en Angleterre.

A six heures du soir, le vent s'était maintenu favorable, l'horizon était libre, et tout nous présageait une bonne nuit. Je calculai que nous étions à moins de quatre cents milles de Brest, et qu'en nous rapprochant de la terre, nous pouvions choisir entre tous les ports français, depuis Cherbourg jusqu'à Bayonne.

Deux jours se passèrent sans accident; le troisième, à midi, nous étions à cent quatre milles au sud-est de l'île d'Ouessant; le vent avait sauté au nord-est, et nous nous mîmes tous à l'œuvre pour orienter les vergues, rentrer les bonnettes et border. Cette opération nous prit près de deux heures; nous avions été tellement occupés, qu'il ne nous était pas resté de temps pour regarder autour de nous. Je n'éprouvai donc aucune surprise lorsque le coque cria : — une voile! Du haut de la grande vergue, j'aperçus à une portée de canon un lougre français en croisière; il s'était glissé près de nous comme un serpent sous l'herbe, à mâts et à cordes, et venait de déployer ses voiles pour nous donner la chasse. Il nous était impossible de l'éviter, mais pourquoi aurions-nous essayé de fuir? les deux nations étaient en paix; nous venions d'acheter aux Français la Louisiane que nous avions payée quinze millions de dollars. En outre, *l'Aurore*, échappée des mains des Anglais, devait trouver aide et protection auprès de leurs adversaires.

— C'est un Français, Moïse, m'écriai-je; et en nous écartant des deux quarts, nous allons l'accoster en moins d'un quart d'heure.

— J'aimerais mieux n'avoir rien à démêler avec lui, répondit mon second. Nous sommes dans un temps de démoralisation, et la mer est couverte de Van Tassel, non moins redoutables que ceux qui ont tourmenté ma mère et la petite Kitty.

— Nous n'avons rien à craindre, Moïse ; puisque nous cinglons vers un port français, ils ne feront pas de difficulté pour nous prêter une demi-douzaine de matelots.

— Oui, et ils retiendront la moitié de la cargaison pour droit de sauvetage. Je connais ces larrons et vous devez les connaître aussi, car il n'y a pas trois ans que vous étiez leur prisonnier.

— Les temps sont changés, Moïse, et je veux agir avec confiance.
— Laisse arriver, Nab.

Les deux navires ne tardèrent pas à être bord à bord. Le lougre était armé de seize canons et semblait avoir un fort équipage ; il hissa le pavillon tricolore, vira de bord et nous héla.

— Quel est ce vaisseau ? demanda-t-il en baragouin anglais.

— *L'Aurore,* de New-York ; puis-je vous demander le nom de votre lougre ?

— *Le Polisson*, corsaire français. Quel est votre chargement ?

— Du sucre, du café, de la cochenille et quelques autres denrées.

— *Peste*[1] ! Vous êtes en charge, *monsieur, s'il vous plaît?...*

— Pour Hambourg.

— *Diable!* ce n'est pas *le chemin*. Comment venez-vous par ici, monsieur, avec un vent du sud-est ?

— Nous allons à Brest, ayant besoin de secours.

— Du secours, nous pouvons vous en donner.

Je reçus l'ordre de mettre un canot en mer, et de me rendre à bord du lougre avec mes papiers ; mais le capitaine français témoigna une grande surprise en apprenant que je n'avais pas de canot. Il m'envoya sa yole et me reçut en personne. Je vis au premier coup d'œil que j'avais affaire à des gens qui couraient les grands chemins de l'Océan pour y chercher de l'or, et dont l'avidité était tempérée par la crainte des pontons anglais. On ne m'invita pas à entrer dans la cabine, espèce de trou noir, sale et encombré, car à cette époque la malpropreté des bâtiments français était proverbiale. Ce fut assis sur une cage à poules que M. Gallois, capitaine du lougre, examina mes registres ; il était assisté d'un renégat anglais, avec lequel il eut une longue conférence. Après avoir passé en revue tous mes papiers avec la plus scrupuleuse attention :

— Pourquoi n'avez-vous pas de canot, monsieur ? demanda-t-il.

— Je l'ai perdu il y a trois jours à cent lieues au sud-ouest.

— Mais nous n'avons pas eu de gros temps ! Pourquoi n'avez-vous pas plus de *marins* dans votre navire ?

Je vis qu'il était opportun de dire toute la vérité. En conséquence, je racontai tout ce qui s'était passé entre *le Rapide* et nous. Après ce récit, il y eut une autre longue conférence entre M. Gallois et son conseiller privé ; puis tous deux m'accompagnèrent à bord de *l'Aurore*, où ils se livrèrent à une enquête très-superficielle, qui constata les faits que j'avais avancés.

J'avoue que j'avais compté produire un effet favorable sur un Français en lui narrant comment j'avais su enlever notre navire aux Philistins. Plusieurs fois, pendant le cours de mon récit, M. Gallois avait laissé échapper un *Bon!* expressif. Néanmoins il était évident que, loin de vouloir nous témoigner des égards, il cherchait un prétexte pour nous capturer ; il envisagea successivement l'affaire sous toutes ses faces, et eut un nouvel entretien secret avec son complice.

— Monsieur, me dit-il, je suis désespéré, mais votre bâtiment est de *bonne* prise : vous avez été *prisonnier* des Anglais, des ennemis de la France ; l'Amérique est neutre, c'est vrai, mais je considère votre navire, *monsieur*, comme entre les mains des Anglais, et je m'en empare. *Mes regrets sont vifs, mais que voulez-vous!* les corsaires doivent faire leurs devoirs comme les vaisseaux de la *nation*. Je vais vous envoyer à Brest ; et si vous n'êtes pas vendu *par un décret*, je m'estimerai heureux de vous rendre *votre bâtiment. Allons!*

Quel singulier *dénoûment!* j'étais capturé, parce que j'avais été capturé : les Français devaient me prendre parce que les Anglais m'avaient pris ! J'ai toujours pensé que l'affaire de *l'Aurore* était le début de cette longue suite d'iniquités commises au préjudice du commerce américain, et qui se termina par le blocus de toute l'Europe et l'interdiction des mers.

Je savais qu'il était inutile de discuter avec un corsaire rapace. — Qu'il m'envoie où bon lui semblera, me dis-je à moi-même ; une fois que je serai au port, le consul américain me fera obtenir justice. Ce capitaine sera dupe de son avidité, qui tournera à mon profit.

M. Gallois avait sans doute d'autres idées, car il s'empressa de mettre à notre bord un équipage de dix-sept matelots. J'assistai en silence à leur embarquement. Quant à Marbre, il alluma un cigare et s'assit sur un cabestan. Il réprima sa colère tant pour conserver sa dignité que pour éviter d'être emmené hors du vaisseau ; on nous y laissa tous, les Français ne se sentant guère disposés à encombrer leur étroit domicile.

[1] Tous les mots en italique sont en français dans le texte de Fenimore Cooper. (Note du traducteur.)

CHAPITRE XVI.

Vous êtes triomphant, vous l'avez emporté,
Ecoutez donc la voix qui dit la vérité.

Lord Byron, *Marino Faliero.*

Il était quatre heures du soir quand *l'Aurore* se sépara du *Polisson*, qui continua sa croisière pendant que nous suivions notre route vers Brest.

— Eh bien, Miles, me dit mon second, il faut nous débarrasser de suite de ce que nous avons à faire ! Quand commencerons-nous, au quart de minuit ou au quart de diane ?

— De quoi s'agit-il, Moïse ? lui demandai-je.

— De jeter ces Français à la mer. Vous n'avez sans doute pas l'intention de les laisser conduire *l'Aurore* à Brest ?

— Pourquoi pas ? nous y allions quand nous les avons rencontrés ; et s'ils veulent prendre la peine de nous y mener, tant mieux pour nous.

— Ne vous abusez pas, Miles, j'ai été entre les mains des Français avant de vous connaître ; ils ne vous lâcheront pas tant que le navire et la cargaison payeront les frais de votre détention. Je vous aime plus que tout au monde, excepté ma bonne vieille mère et la petite Kitty, et je vois avec peine que vous courez à votre perte.

— Mais comment reprendre *l'Aurore?* Nous sommes quatre contre dix-sept.

— La chance n'est pas inégale, reprit Marbre en regardant froidement le groupe bruyant des Français qui jasaient en mangeant leur soupe. Ces gens-là sont pleins de feu et d'ardeur, mais ils ne sont pas très-redoutables dans un combat corps à corps. Voici Nab qui est fort comme un âne ; Diogène le coq est un Hercule, et nous ne sommes pas minces tous les deux.

Ces paroles de Marbre n'étaient inspirées par aucune forfanterie, mais elles étaient loin de la vérité ; il y avait parmi les Français quatre hommes non moins robustes que nous, et nous en serions difficilement venus à bout. Cependant les représentations de Marbre diminuèrent les espérances que j'avais conçues. Il me parla des révolutionnaires de France, et me conta tant d'histoires de navires saisis et de marchands ruinés, que ma confiance en mon bon droit fut ébranlée. Buonaparte était alors à l'apogée de sa puissance consulaire ; il allait devenir empereur, et il avait commencé cette guerre avec virulence en arrêtant, au mépris du droit des gens, tous les Anglais résidant sur le territoire français. Quoi qu'on puisse dire de la grandeur et du génie de Napoléon, comme militaire et comme homme d'Etat, il n'y a guère d'hommes honnêtes et éclairés qui soient disposés à vanter son respect pour la légalité. Les dispositions de son gouvernement contribuaient donc à augmenter mes alarmes ; et, après avoir longuement conféré avec mon second, je me déterminai à employer simultanément la ruse et la force pour reconquérir mon navire.

Le nom de notre chef de prise était Le Gros, qualification qui ne lui convenait guère, car c'était un petit homme jaune et ratatiné ; néanmoins, contrairement à Sennit, il avait de la vigilance et de l'activité ; il ne quittait jamais le pont ; et comme nous étions près de la côte, je pouvais toujours compter sur l'avantage de l'avoir auprès de moi toute la nuit. Craignant de rencontrer un croiseur anglais, il avait constamment les yeux fixés sur l'horizon. Je me levai plusieurs fois durant la nuit dans l'espoir de le trouver endormi, mais je le vis toujours arpenter d'un pas rapide le gaillard d'arrière, armé jusqu'aux dents, et paraissant inaccessible à la fatigue et aux autres faiblesses de la nature humaine. Il était inutile de songer à le prendre en défaut ; aussi je cessai de résister au sommeil, et m'endormis vers les trois heures du matin.

Les deux nègres dormirent toute la nuit ; Nabuchodonosor surtout profita largement de cette absence de responsabilité qui caractérise l'existence de l'esclave. Les mouvements du navire ne l'inquiétaient pas plus que ceux de la terre n'inquiètent les êtres qu'elle emporte dans sa révolution périodique. Je fus levé à dix heures, et je réveillai Marbre qui ronflait encore. Je sentis une brise, et reconnus aux embardées du navire qu'il était orienté au plus près. Cependant, Marbre passa la tête à la fenêtre de la cabine, d'où l'on apercevait l'Océan dans toute l'étendue de nos eaux.

— Par Jupiter ! s'écria-t-il, on nous donne la chasse ! Voilà donc pourquoi les grenouilles[1] se remuent tant ce matin. Voilà une frégate, ou je ne m'appelle pas Oloff Marbre.

En effet, à deux lieues à l'arrière, s'avançait une frégate dont les mâts étaient si complétement couverts de toiles, qu'elle ressemblait à

[1] Terme de mépris par lequel on désigne en anglais les Français : soit parce qu'ils mangent des grenouilles, soit parce qu'ils en ont l'agilité. (Note du trad.)

un grand nuage pyramidal. Nous courûmes sur le pont; le vent était au nord-est, on apercevait la terre à trois lieues, et M. Le Gros gouvernait vers un groupe d'îles placées par notre bossoir du côté du vent. Les Français étaient en proie à de vives alarmes, et semblaient avoir devant les yeux l'image des pontons anglais avec toutes leurs horreurs bien connues. M. Le Gros vociférait et donnait vingt ordres par minute, tandis que ses autres hommes faisaient à eux seuls plus de bruit que mille Américains. Je fus d'abord tenté de me mêler des manœuvres, et de mettre Nabuchodonosor à la barre pour éviter le déshonneur d'être atteint par la frégate. Mais cette seconde reprise m'offrait quelques chances de salut, et je laissai les choses suivre leur cours.

Au bout d'une heure, *l'Aurore* diminua de voiles, cargua les basses voiles et les perroquets, afin de ne pas donner contre des rochers qui se montraient à un demi-mille à l'avant. Des pêcheurs, qui nous avaient vus de la côte, s'approchèrent de nous dans une grande embarcation, et M. Le Gros les interrogea sur la possibilité de passer entre les écueils. Il parut très-inquiet en apprenant que cela dépendait de la quantité d'eau qu'il y avait dans l'un des canaux qui séparaient les groupes de rochers. Le bruit et la confusion augmentèrent. Cependant la frégate arrivait sur nous; encore une demi-heure, et elle allait être à portée de canon. Il y a quelque chose d'enivrant dans une chasse. J'éprouvais un vif désir d'échapper aux Anglais, tout en croyant les Français moins disposés qu'eux à me rendre justice. Voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, je proposai à M. Le Gros de descendre avec lui dans le bateau-pêcheur pour sonder le chenal : cette opération ne demandait qu'un quart d'heure.

L'ordre à bord d'un navire est impossible sans le silence, le sang-froid et la subordination. Un marin brouillon est toujours un mauvais marin. Le calme est indispensable en mer, et les bons officiers ne font de bruit que dans les cas d'extrême nécessité, pour dominer le tumulte des éléments. A cette époque, cet important axiome n'était pas compris par les vaisseaux de ligne français, et encore moins par les corsaires.

Ma proposition fut adoptée avec acclamation, et, sans attendre les ordres de leur chef, les matelots du corsaire se précipitèrent dans le bateau; M. Le Gros fut emporté dans le torrent; et quand les pêcheurs démarrèrent, il ne restait plus à bord que trois Français; tous les autres étaient descendus entraînés par leur désir de se rendre utiles, qu'activait peut-être la hideuse perspective des pontons anglais.

— Vous aurez la complaisance, monsieur Wallingford, me cria M. Le Gros, d'éventer le hunier et d'entrer dans le chenal quand nous agiterons nos chapeaux.

— Oui, oui, répondis-je en français, laissez-moi le soin d'éventer les huniers, et de faire la nique à l'Anglais.

— *Bon! Vive la France!* crièrent tous les hommes de l'embarcation. J'ignore quelles étaient leurs idées; mais s'ils comptaient retourner à bord de *l'Aurore*, c'est qu'ils ne connaissaient pas ceux qu'ils avaient laissés maîtres du navire. Les trois Français qui restaient ne nous inquiétaient guère, nous étions même satisfaits de les avoir pour nous assister dans les manœuvres.

Le bâtiment avait ses trois huniers, son baume et son foc, au moment où M. Le Gros l'abandonna si singulièrement à ma direction; la grande vergue était carrée. Mon premier soin fut d'éventer le grand hunier et de prendre de l'air, puis je me dirigeai vers les roches, déterminé à en approcher le plus possible pour ôter aux Anglais l'envie de me suivre; j'aurais pu perdre le navire, mais j'aimai mieux l'exposer que de tomber entre les mains des Anglais après l'affaire du *Rapide*.

Dès que je fus délivré de la crainte de voir approcher la frégate à portée de canon, je m'inquiétai peu de M. Le Gros. Les corsaires avaient d'abord supposé que je servirais leur projet en pénétrant dans le chenal; mais quand ils me virent rester sous le vent de ce passage, la vérité commença à luire dans les brouillards de leur cerveau. Ils s'étaient assurés par des sondages qu'il y avait assez d'eau entre les rochers, et me faisaient des signaux en agitant leurs casquettes et leurs chapeaux cirés; mais, insensible à leur appel, *l'Aurore*, au lieu de pénétrer dans la passe, côtoya le groupe d'îles ayant le vent droit par le travers. Quant à la frégate anglaise, elle serrait le vent et se préparait à continuer sa poursuite.

Aussitôt que M. Le Gros se fut aperçu du tour que je lui jouais, il s'élança sur mes traces à la voile et à la rame. Alors je laissai tomber la voile de misaine, je bordai à joindre et hissai le grand perroquet; non pas que j'eusse peur du bateau-pêcheur, mais afin d'éviter l'effusion du sang. Dans leur précipitation, les Français avaient eu l'imprudence de laisser à bord six ou huit fusils et plusieurs boîtes de cartouches; j'avais mes pistolets à deux coups chargés jusqu'à la gueule, et il m'était facile de tenir les corsaires en respect.

M. Le Gros semblait ne pas s'inquiéter de mes moyens de défense, car il me poursuivait avec ardeur. Néanmoins *l'Aurore* le laissait à l'arrière et filait environ six nœuds; mais comme la frégate en filait huit, il était probable qu'elle nous rejoindrait si elle n'était arrêtée par les bas-fonds et les difficultés de la navigation.

Lorsque j'étais allé à Bordeaux l'année précédente, j'avais acheté une carte de la côte de France avec un texte explicatif. Ce texte représentait les îles dont nous étions si près comme séparées les unes des autres par d'étroits canaux, dans lesquels il y avait des rochers coulés. Aimant mieux faire naufrage que de voir *l'Aurore* prise par les Anglais ou les Français, je résolus de tenter cette périlleuse navigation.

Cependant M. Le Gros jugea impossible de nous rejoindre en se tenant dans nos eaux, il coupa entre des îlots que nous étions obligés de doubler et se trouva en avant de nous; mais, au lieu d'essayer de nous aborder, il entra dans une passe excessivement étroite en nous invitant par gestes à le suivre. Je donnai ordre de lofer et j'entrai hardiment dans l'étroit chenal où les corsaires me précédaient. Il pouvait avoir trente brasses de largeur de notre côté et allait en se rétrécissant; la marée y formait un courant tellement rapide que le navire, entraîné par les flots, eût été fendu depuis la quille jusqu'aux allonges de revers si nous avions rencontré un rocher coulé. Pendant près de cinq minutes nous fûmes emportés avec une effrayante vitesse, et nous nous trouvâmes enfin dans une large baie entre les îles et la côte. A l'extrémité de la dernière île il y avait une batterie de quatre canons, un phare et des cabanes de pêcheurs. On apercevait sur plusieurs éminences de la côte d'autres batteries peu considérables qui dominaient une espèce de promontoire large d'une lieue.

M. Le Gros nous attendait au sortir du chenal; il avait eu la précaution de nous choisir un mouillage à portée de la batterie de l'île, mais je ne me souciais pas de m'y placer. Lorsque je passai devant lui, tous les corsaires me crièrent de diminuer de voiles et de jeter l'ancre. Je répondis que j'allais continuer ma route, pour virer un peu plus loin; et ils me réitérèrent l'invitation de m'arrêter, en répétant à plusieurs reprises : *N'importe! n'importe!* — En effet, on pouvait mouiller indifféremment dans tous les endroits à une demi-lieue à la ronde.

La frégate continuait sa poursuite et l'on apercevait ses voiles derrière les rochers de l'île. Elle doubla la pointe pour entrer dans la baie où nous nous trouvions, mais le feu de la batterie l'obligea de gagner le large. Toutefois sa présence nous rendit un grand service, car au moment où elle parut les canonniers avaient établi des communications avec M. Le Gros et se préparaient sans doute à nous envoyer un boulet. Nous profitâmes de cet incident pour nous éloigner le long de la côte; et nous étions déjà à un mille du bateau-pêcheur lorsque M. Le Gros leva son ancre de touée et commença à nous poursuivre. Mais, comme *l'Aurore* était fine voilière et favorisée par la brise et la marée montante, je ne craignais ni M. Le Gros ni son bâteau-pêcheur. La frégate me donnait plus d'inquiétude. C'était, comme je l'ai su plus tard, un vaisseau de construction française appelé *la Fortunée*, et son capitaine s'était rendu fameux par ses courses hardies le long des côtes de France. C'était la troisième fois que, sous le feu des batteries, il s'aventurait dans cette rade, dont il connaissait les tours et les détours. Aussitôt qu'il vit sa frégate hors de la portée du canon de l'île, il fit carguer ses voiles et porta cinq courtes bordées près du continent.

Je compris que nous ne pourrions échapper à la frégate si nous restions dans le détroit, entre la côte et les îlots. A la vérité, nous pouvions arriver avant elle à l'extrémité occidentale; mais il fallait renoncer à toute chance de salut dès que nous aurions repris la pleine mer. Dans cet embarras Marbre me donna une heureuse idée, que j'eus seulement le mérite de mettre à exécution.

— Passons devant la batterie de l'île, me dit-il, les Anglais n'oseront s'en approcher, et les Français ne tireront pas sur nous, parce qu'ils s'imagineront que nous échappons à un ennemi commun.

Je fus frappé de l'excellence de cet expédient, et je me dirigeai en conséquence vers le goulet par lequel on entrait dans la rade. Je hissai le pavillon tricolore par-dessus l'étendard britannique, de manière à faire croire que nous étions une prise anglaise; afin de rendre l'illusion plus complète, je carguai les basses voiles et laissai tomber les drisses du perroquet comme si j'eusse été disposé à jeter l'ancre. M. Le Gros s'imagina que j'allais en effet mouiller sous la batterie et que j'avais arboré les deux pavillons pour défier les Anglais. Aussi l'équipage du bateau-pêcheur qui était à un quart de mille de nous fit retentir l'air de ses acclamations. Je tenais les yeux fixés sur la batterie : elle était construite pour commander la rade et non pour défendre le goulet, dans lequel aucun ennemi n'aurait osé s'aventurer; deux gros canons gardaient l'entrée, mais ils étaient dans un ouvrage détaché où l'on ne plaçait des hommes que dans les circonstances exceptionnelles.

En dehors du goulet était mouillé un petit brick, qui nous salua de cris de Vive la France! Je respirai avec délices, et je sentis mon cœur soulagé d'un poids énorme lorsque le navire fut hors de la portée du dernier canon. Les soldats de garde nous faisaient des signes pour nous indiquer que nous allions trop loin; mais, loin de diminuer de voiles, je fis border les amures de la grande voile et de la voile de misaine, et je déployai les perroquets. Ces manœuvres dévoilèrent mes intentions, et le tumulte qu'elles excitèrent sur le rivage parvint jusqu'à nous. On fit des préparatifs pour conduire à la côte une pièce d'artillerie légère et une vingtaine de canonniers coururent vers la batterie détachée; mais déjà nous étions en mer et nous avions arboré, en signe de triomphe, le pavillon américain.

CHAPITRE XVII.

Cette course m'a mis tout hors d'haleine.

SHAKSPERE.

Je regardai Marbre en face, et nous partîmes tous deux d'un éclat de rire en voyant tomber près de nous un boulet de la batterie de deux canons. Je changeai la direction de *l'Aurore* pour éviter une bordée : puis je n'eus plus rien à craindre des Français. Le bateau-pêcheur n'essaya pas de nous suivre, et ainsi se terminèrent pour cette fois nos rapports avec l'équipage du *Polisson*. Quant à *la Fortunée*, elle avait poursuivi sa route, afin de nous saisir à l'extrémité du canal, et il lui fallait au moins quatre heures pour nous rejoindre. Renonçant à s'emparer de nous, elle se précipita sur le malheureux brick, dont elle prit possession malgré le feu de la batterie. En nous éloignant, nous entendîmes les coups de canon, et nous vîmes la fumée onduler au-dessus des îlots.

— Eh bien, Miles, me dit Marbre, vous savez ce que j'ai toujours dit de votre bonheur. Vous mourrez l'un de ces jours sans contredit, mais pas avant d'avoir accompli quelque chose de remarquable. Je regarde votre société comme une police d'assurance et je ne crains pas les revers de fortune tant que je suis sous vos ordres ; sans vous, je ne serais qu'un ermite au lieu d'être un fils respectueux et un oncle affectionné. Mais que comptez-vous faire maintenant?

— Je crois, Moïse, que le meilleur parti à prendre c'est d'aller à Hambourg. Le vent du nord peut durer longtemps dans cette saison, et celui du sud-ouest ne tardera pas à souffler, et nous pouvons être arrivés dans une quinzaine.

— Et ces trois Français, qu'en ferez-vous?

— Il faut les garder, les bien nourrir, les bien traiter et les faire travailler. Je suppose qu'ils n'entendent rien à la navigation, cependant nous tâcherons d'en tirer parti.

— Et les Anglais?

— Nous pourrons les éviter en serrant la côte d'Angleterre; j'ai souvent entendu dire que les vaisseaux de ligne n'inquiétaient point les bâtiments qu'ils rencontraient près de la côte.

— Notre aventure ne vient pas à l'appui de ce que vous dites, Miles; quoi qu'il en soit, vous êtes capitaine et propriétaire, et je vous abandonne la direction de votre bâtiment.

Après une courte discussion, le projet d'aller à Hambourg fut adopté. Rien ne nous inquiéta pendant le reste du jour. Les trois Français nous causèrent quelque embarras ; je les contins en leur déclarant que, s'ils m'importunaient, je les mettrais à bord du premier vaisseau de guerre anglais qui s'offrirait à nos yeux. Cette menace les calma; il fut convenu à l'amiable qu'ils me serviraient de leur mieux et que je les payerais largement. Il eût fallu au moins un équipage double pour conduire un bâtiment de la grandeur de *l'Aurore ;* toutefois sept hommes pouvaient suffire, quoique aucun des Français ne fût capable de tenir la barre. Nous étions d'ailleurs si contents d'être débarrassés des Français et des Anglais, que nous nous serions soumis à des fatigues deux fois plus pénibles si nous avions été sûrs de ne plus rencontrer de croiseurs.

Pendant la nuit le vent sauta au sud-ouest, nous brassâmes les vergues, et le navire mit le cap en route ; mais je jugeai prudent de ne pas mettre toutes voiles dehors dans l'obscurité. Au lever du soleil, lorsque je montai sur le pont, je trouvai mon second occupé à examiner l'horizon avec une certaine inquiétude.

— Nous sommes en compagnie ce matin, capitaine Wallingford ! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut; depuis la pointe du jour voilà six voiles qui paraissent.

— J'espère que *le Polisson* n'en est pas? Il croise à l'entrée de la Manche, et c'est précisément là où nous sommes.

— Ce navire que vous voyez au nord-ouest me paraît suspect, et ses huniers ressemblent singulièrement à des voiles de tréou.

Je regardai moi-même l'Océan, et déclarai sans hésiter que le navire suspect était un lougre. Cinq autres bâtiments étaient rangés autour de nous comme autant de points d'un cercle dont *l'Aurore* formait le centre. Il était douteux qu'ils se vissent les uns les autres, séparés comme ils l'étaient par le diamètre du cercle. En cette circonstance, je crus devoir poursuivre ma route sans hésitation, comme un homme qui n'a rien à se reprocher. Marbre partageait mes idées, et d'ailleurs *l'Aurore* était si complétement investie, que nous n'avions pas la liberté du choix. Par suite de notre malheureuse position, tous les croiseurs, en se dirigeant vers le centre, devaient nécessairement porter sur nous.

Au bout de deux heures, les six étrangers s'étaient rapprochés, et nous pouvions en déterminer assez exactement la nature. Les deux qui venaient à l'arrière, l'un à bâbord, l'autre à tribord, étaient des frégates, mais il n'était pas encore facile de reconnaître à quelle nation ils appartenaient. Les signaux qu'ils se faisaient réciproquement annonçaient que tous deux voguaient de conserve ; ils portaient des bonnettes basses et hautes, et la rapidité de leur course nous donnait lieu de croire qu'ils arriveraient auprès de nous dans deux ou trois heures.

Deux autres bâtiments me parurent aussi des frégates, que je jugeai anglaises à l'envergure de leurs voiles supérieures; elles marchaient également de conserve. Le lougre fut reconnu pour *le Polisson*, et il courait droit sur nous, poursuivi par une corvette qui était déjà dans ses eaux.

M. Gallois avait tant de confiance dans la vitesse de sa marche, qu'il ne semblait pas s'inquiéter de son ennemi. J'affrontai hardiment le danger, sachant que la corvette avait le temps d'approcher assez pour empêcher les corsaires de nous amariner; je craignais toutefois que, pour se venger, ils ne nous fissent passer à bord du *Polisson*, après avoir mis le feu à notre bâtiment.

Il était dix heures quand *le Polisson* arriva pour la seconde fois par notre travers; les Français nous avaient reconnus, et le vacarme qu'ils firent en se communiquant leurs impressions était pareil à celui qu'on dit s'être élevé des murailles inachevées de Babel. Sachant que nous n'avions pas de canot, M. Gallois mit sa yole en mer, et nous accosta en personne. Comme j'avais ordonné aux trois Français de rester en bas, il ne trouva sur le pont que Marbre, Diogène, Nabuchodonosor et moi.

— *Parbleu ! monsieur* Wallingford, s'écria le corsaire en me saluant avec une exquise politesse, *c'est bien extraordinaire !* Q'avez-vous fait de mes gens? Vous les avez mis en mer, *comme avec l'anglais !*

Je fus dispensé d'explications par l'apparition subite de mes trois prisonniers, qui, au mépris de mes ordres, accoururent vers leur chef légitime, la bouche ouverte ; et, empressés de narrer ce qui s'était passé, ils se mirent à parler tous à la fois avec une vivacité divertissante. Ce fut une interminable volée d'exclamations, de jurons, d'éloges de ma conduite, de récits tellement confus, que M. Gallois n'y comprit rien. Il fut obligé d'avoir recours à moi ; et je lui racontai toute l'affaire en anglais, langue qu'il entendait beaucoup mieux qu'il ne la parlait.

M. Gallois avait la rapacité d'un voleur de grand chemin, mais elle était singulièrement tempérée par la politesse française. Il n'avait pas toujours été corsaire, et savait discerner le bien du mal quand ses intérêts n'étaient pas en jeu. Dès qu'il fut instruit de l'aventure, il se mit à rire, en criant *Bon!* Je vis qu'il était de bonne humeur, et terminai mon récit sur un ton légèrement ironique, en insistant sur la complaisance qu'avait mise M. Le Gros à quitter *l'Aurore* et à la piloter dans la baie.

— *Sacr-r-r-rées bêtes !* dit à plusieurs reprises M. Gallois.

Néanmoins il ne témoigna point de ressentiment, et sembla penser qu'après une bonne prise ce qu'il y avait de meilleur était une bonne plaisanterie.

— *Tenez, mon ami*, me dit-il en me serrant la main et en regardant la corvette, qui n'était pas à plus d'une lieue de distance, vous êtes ce que vous appelez en *anglais a good fellow*, un bon garçon ; *j'admire votre esprit.* Vous vous êtes tiré d'affaire *admirablement*, et j'ai de *vifs regrets* de ne pouvoir *cultiver votre connaissance; mais* il faut que je vous quitte; *mille pardons;* vous n'avez pas trop de monde, *mais c'est impossible d'abandonner mes compatriotes. Allons, mes enfants, au canot !*

Là-dessus, les trois Français me quittèrent sans cérémonie. M. Gallois, comme c'était son devoir, descendit le dernier dans le canot; il eut le temps de me serrer encore une fois la main et de me renouveler *ses vifs regrets* de ce qu'il n'avait pas le loisir de cultiver ma connaissance ; l'approche de la corvette rendait une prompte fuite nécessaire ; une autre fois nous serions plus heureux.

Ce fut ainsi que je me séparai d'un homme qui s'était emparé de moi sans scrupule, comme d'une épave trouvée sur le sable. En amarinant mon navire, il exposait ses matelots à tomber entre les mains de l'ennemi et, faisant de nécessité vertu, il montrait des égards pour ceux qu'il ne pouvait voler. Chose étrange! sa civilité me fit presque oublier l'acte illégal dont j'avais été précédemment victime. La majorité des hommes attache beaucoup plus d'importance aux formes qu'au fond même, auquel très-peu de gens savent assigner sa véritable place.

Le Polisson fit route dès le retour de son embarcation. Il passa près de nous, sur la crête d'une lame, et nous pûmes distinguer les visages des matelots, qui ne semblaient point partager la tranquillité d'esprit de leur chef. Nous entendîmes aussi le perpétuel caquetage qui retentissait à bord jour et nuit. M. Gallois salua avec affabilité, et sourit aussi gracieusement que s'il n'eût jamais attenté à l'inviolabilité des poches d'autrui; puis il braqua sa lunette vers la corvette, qui commençait à lui causer des inquiétudes.

Réduits à notre premier nombre de quatre, nous réunîmes toutes nos forces pour carguer le hunier avec la certitude que la corvette nous obligerait encore à virer. *L'Aurore* demeura stationnaire, attendant l'avenir avec une patience philosophique.

— Il est inutile d'essayer de fuir, dis-je à Marbre; nous n'avons

pas assez d'hommes pour gagner de vitesse le vaisseau qui vient sur nous.

— Oui, répondit mon second, et voilà qu'il déploie son pavillon en l'assurant d'un coup de canon. Ce drapeau blanc indique que la corvette obéit à un amiral, un vice-amiral ou un contre-amiral; quant aux frégates, si je ne me trompe, elles ont déployé un pavillon bleu.

Il résultait de ces différences que les trois vaisseaux anglais n'appartenaient pas à la même escadre. En ce moment, *l'Aurore* était en panne avec ses basses voiles, son baume et son foc, sa grande voile ferlée, son grand hunier masqué, et les vergues de perroquet sur le ton. *Le Polisson* fuyait sur les vagues, orienté au plus près, et manifestant l'intention de se réfugier derrière les frégates, qu'il savait probablement être françaises. Les vaisseaux placés sous le vent gouvernaient de conserve et viraient vent de vent à l'est avec toutes voiles dehors; ils pouvaient être à trois lieues de nous, tandis que les frégates françaises, placées au vent, étaient plus rapprochées. La corvette s'avançait directement de notre côté, leste et merveilleusement disposée dans toutes ses parties. L'eau jaillissait de ses écubiers, et s'éparpillait sous les bossoirs. Quelques minutes plus tard ce vaisseau arriva sous notre vent, et nous adressa les questions que ses fonctions publiques lui donnaient le privilége de nous faire?

— Quel est ce vaisseau? où allez-vous?

— *L'Aurore* de New-York, capitaine Miles Wallingford; en charge pour Hambourg.

— Le lougre ne vous a-t-il pas abordé?

— Oui, oui, pour la seconde fois depuis trois jours.

— Comment s'appelle-t-il et quelle est sa force?

— *Le Polisson* de Brest, seize canons de faible calibre et environ cent hommes d'équipage.

— Connaissez-vous les vaisseaux qui sont au vent?

— Pas du tout, mais je suppose qu'ils sont français.

— Pourquoi supposez-vous?...

La distance m'empêcha d'en entendre davantage, et je ne distinguai plus que le sifflet aigu de l'officier qui commandait les manœuvres. La corvette continua à poursuivre le lougre, quoique les deux vaisseaux placés au vent eussent arboré le drapeau tricolore et tiré un coup de canon en signe de défi.

Bientôt après, M. Gallois vira pour soutenir les frégates françaises. Aussitôt la corvette vira également pour séparer *le Polisson* de ses deux protectrices, au risque de s'exposer à leur feu. Il me sembla cependant que les frégates françaises accordaient peu d'attention au lougre; car en modifiant légèrement leur course, il leur eût été facile de le défendre. Loin de là, elles dévièrent du côté opposé comme pour se rapprocher des deux vaisseaux que l'on apercevait sous le vent. Comme aucun des belligérants ne semblait songer à nous, nous éventâmes nos huniers pour nous éloigner; mais, pensant avec raison qu'il n'était pas politique de montrer de l'empressement à fuir, nous sortîmes tranquillement du cercle.

Entre onze heures et onze heures et demie, les quatre frégates étaient à une lieue les unes des autres. Curieux de connaître l'issue du combat, je coiffai le hunier, et me tins à quelque distance dans l'espoir de trouver assistance auprès du vainqueur. Presque tous les croiseurs avaient, à cette époque, des étrangers à leur bord, et se montraient disposés à augmenter l'équipage des navires en détresse. Quant à la manière dont je devais présenter ma requête, je m'apprêtais à la varier suivant les circonstances. Si les Français restaient maîtres du champ de bataille, je leur raconterais mon affaire avec l'équipage du *Rapide*; dans le cas où les Anglais seraient victorieux, je leur dirais comment j'avais échappé au *Polisson*.

Au moment où nous mettions en panne, les frégates françaises commencèrent à rentrer leurs petites voiles. Cette manœuvre fut effectuée avec une maladresse et une irrégularité que Marbre jugea de mauvais augure pour le pavillon tricolore. Il est certain qu'en 1803 la marine française n'avait rien de très-remarquable; elle résistait vigoureusement à l'ennemi, à cause de l'esprit belliqueux de la nation. Néanmoins, la France n'était pas alors une puissance maritime, et les troubles de la Révolution n'étaient point faits pour favoriser la création d'un bon corps de marine française. A bord des vaisseaux français, les braves gens étaient plus nombreux que les habiles marins; en outre, le penchant au bavardage, la pire de toutes les faiblesses humaines, augmentait le désordre et la confusion.

Ce fut un beau spectacle que celui des quatre vaisseaux qui se préparaient au combat; les Anglais ne se pressaient pas, les deux frégates françaises avaient déjà cargué leur perroquet, et naviguaient avec leurs trois huniers, leur baume et leur foc, avant que leurs adversaires eussent rentré un seul kakatoës. Ces derniers étaient sous le vent; et pour se rapprocher ils portèrent une bordée de notre côté, avec l'intention de virer dans les eaux des vaisseaux français. J'avoue que je les vis venir à moi avec inquiétude; mais il était trop tard pour fuir: c'eût été s'exposer à être capturé, et il valait mieux attendre avec dignité.

Les frégates anglaises étaient déjà à portée de fusil de *l'Aurore* quand les Français virèrent et mirent le cap à l'ouest, c'est-à-dire dans notre direction. Au lieu de reculer, les Anglais déployèrent leurs amures et leurs écoutes; leurs six perroquets et leurs clinsfocs tombèrent au même instant; puis les vergues elles-mêmes disparurent ainsi que les petites voiles; les deux vaisseaux ressemblaient à des oiseaux qui ferment leurs ailes. Les basses voiles furent carguées, mais on ne les serra pas. Pendant ce temps l'une des frégates était à une encâblure de distance de nous, et elle lofait tout au plus assez pour laisser de l'espace à notre hanche du vent.

— Par saint Georges! Miles, me dit Marbre, la seconde frégate est *le Rapide*.

Marbre avait raison. Nous étions menacés d'avoir prochainement la visite de lord Harry Dermond et de ses officiers, car il n'y avait pas deux encâblures de distance entre les deux frégates. Cependant le premier vaisseau me héla sans préambule avec un porte-voix:

— Pouvez-vous me donner des nouvelles des deux vaisseaux qui sont au sud de nous?

— Je n'en sais que ce que vous voyez, monsieur; je suppose qu'ils sont français et qu'ils ont l'intention de vous attaquer.

— De nous attaquer! s'écria le capitaine anglais. — Sois paré! — La barre dessous! — Hale bas le grand hunier.

Ces commandements furent prononcés d'une voix de tonnerre et promptement exécutés. Le vaisseau vira vent devant, par notre travers du vent, et si près de nous que l'on aurait pu jeter un biscuit d'un bord à l'autre. Il tourna sans perdre son air, et continua sa route, ayant ses adversaires en face de lui.

— Maintenant, me dit Marbre, il faut éventer nos voiles et marcher vite. *Le Rapide* nous laissera tranquilles; voyant qu'on nous a déjà accostés, il va virer dans les eaux de sa compagne, et il est essentiel de l'éviter.

Nous fîmes servir les voiles et gouvernâmes de manière à mettre une encâblure entre nous et *le Rapide;* néanmoins je crois que nous fûmes reconnus. Un officier, qui était dans la galerie du faux-pont, nous examina avec une lunette; c'était le lieutenant Powlett. Bientôt lord Harry Dermond parut en personne avec d'autres officiers, et tous fixèrent les yeux sur nous. Quel moment d'angoisse! Il n'y avait pas un mille entre les deux navires, quoique *l'Aurore* fît tous ses efforts pour accroître cette distance. En faisant une embardée du côté de dessous le vent, *le Rapide* nous plaçait sous sa bordée. Où était l'équipage de prise! S'il avait été à bord de *l'Aurore*, Sennit n'aurait pas manqué de communiquer avec son capitaine. S'il n'était pas à bord, il devait donc être au milieu de l'Océan ou prisonnier à fond de cale. Telles étaient les pensées qui occupaient sans doute les officiers anglais.

Je me croyais perdu; mais la Providence me sauva encore une fois. La première frégate anglaise n'avait pas cessé de marcher pendant que *le Rapide* restait à l'arrière. Le combat allait s'engager, et l'une des frégates françaises tira un coup de canon. Au bruit de la détonation, *le Rapide* sembla se réveiller en sursaut, tous les officiers quittèrent le couronnement, on amura les basses voiles, et les trois perroquets s'élevèrent à la tête du mât. Avec ce surcroît de voilures, la frégate bondit sur les flots et eut bientôt rejoint sa compagne. J'ai su depuis que celle-ci s'appelait *le Prince-Noir*, commandé par sir Hotham Ward. Les frégates françaises s'appelaient *la Désirée* et *le Cerf*, commandées l'une par M. Menneval, et l'autre par un capitaine dont je n'ai jamais pu savoir le nom.

En essayant de m'écarter du *Rapide*, je m'étais placé sous le vent, à une demi-portée de canon. Je me hâtai de quitter cette position dangereuse, et mis le cap à l'ouest afin d'être à l'abri des boulets. Pendant cette manœuvre, j'eus l'occasion de regarder la corvette et le lougre; ce dernier courait des bordées à l'est pour se rapprocher de la côte, et la corvette marchait sur ses traces avec vitesse.

CHAPITRE XVIII.

> Nous nous sommes vus, monsieur.
> — En mer, je crois.
> — Oui, monsieur.
> — Vous vous êtes bien conduit sur l'eau.
> — Et vous sur terre.
>
> *Antoine et Cléopâtre.*

Le lecteur comprend sans doute que j'offre à ses regards un panorama mobile. Aussitôt que *l'Aurore* fut à un mille et demi des frégates anglaises, je fis mettre le vent sur les huniers, car j'avais un désir insurmontable d'être spectateur du combat. Ce sentiment était partagé par mes trois compagnons, et il eût été impossible de décider Nabuchodonosor ou Diogène à mettre la main à un cordage. Peut-être y avait-il de la folie à ne pas s'éloigner aussi vite que possible; mais à deux milles de distance, nous courions réellement peu de danger. Les Anglais ne semblaient pas disposés à abandonner la partie, et les vaisseaux de la Grande Nation ne se rendraient pas sans une vigoureuse résistance. Nous avions donc le temps de nous retirer les braies nettes.

D'ailleurs, en mettant de côté ces considérations, la curiosité et l'intérêt nous clouaient à notre place.

Le premier coup de canon fut tiré par *la Désirée* sur *le Prince-Noir*, et il porta sans doute, car sir Hotham Ward s'écarta immédiatement. *La Désirée* tira successivement tous les coups de sa bordée, et, quoique *le Prince-Noir* eût souffert considérablement, surtout dans les mâts, il soutint le feu sans répondre; puis toute sa bordée partit à la fois avec un effroyable retentissement.



Le nom de notre chef de prise était Le Gros, qualification qui ne lui convenait guère.

Le Rapide ouvrit son feu sur *la Désirée*, et les détonations que j'entendis à l'arrière m'apprirent que *le Cerf* prenait part au combat. Les quatre vaisseaux, qui couraient presque parallèlement, ralinguèrent leurs huniers et s'arrêtèrent un moment pour attendre que la fumée se fût dissipée. — Quand ce rideau de nuages cessa de les dérober à nos yeux, les frégates françaises avaient leurs voiles déchirées, leurs vergues désemparées et la hune d'artimon du *Cerf* avait été abattue. *Le Prince-Noir*, orienté au plus près, lofait par le travers des eaux de ses adversaires, suivi de près par *le Rapide*. Au moment où le *Prince-Noir* virait de bord pour prendre le vent, son mât de grand perroquet tomba entraînant avec lui la vergue et la voile. C'était une preuve que les coups de M. Menneval n'avaient pas été sans résultat.

Après cette première escarmouche, nous vîmes les Français travailler avec activité, mais sans ordre, à enlever les débris, à bosser les agrès et à réparer les avaries. L'équipage du *Cerf*, après des efforts désespérés et passablement bien dirigés, parvint à se débarrasser de sa hune, qui se balançait près de sa hanche de dessous le vent. Dix minutes plus tard, les frégates françaises mirent la barre au vent et gagnèrent au nord vent arrière. *Le Prince-Noir* arriva également; mais, au lieu de faire son abatée vent arrière, il lofa à propos, traversa les eaux de l'ennemi et envoya une bordée dans les fenêtres de la cabine du *Cerf* pendant que *le Rapide* canonnait *la Désirée*. La fumée nous cacha de nouveau les combattants; et pendant un quart d'heure les détonations se succédèrent avec rapidité, puis elles devinrent moins fréquentes. Plusieurs boulets tombèrent de notre côté, il y en eut même deux qui passèrent entre nos mâts, mais telle était notre animation, que nous restâmes immobiles pendant une heure entière; elle me parut un siècle, tant j'avais hâte de connaître le résultat. J'avais pris part à plusieurs combats, mais celui-ci, dont j'étais simple spectateur, me semblait d'une longueur interminable. Cependant le feu cessa après s'être graduellement ralenti. La fumée, qui roulait sur les eaux, se dispersa lentement et nous permit de contempler de nouveau le champ de bataille.

Le vaisseau qui se montra le premier fut notre ancienne connaissance *le Rapide*. Il avait perdu ses trois huniers; le premier était brisé au-dessous des barres traversières, les deux autres étaient rasés près du chouquet. Sa grande vergue avait perdu un bras, et ses agrès inférieurs, ainsi que ses flancs, étaient couverts de débris. Il naviguait avec sa voile de misaine, sa voile d'artimon, sa voile d'étai de misaine et son baume : c'était à peu près toutes les voiles qui lui restaient.

Nous avions à peine eu le temps d'examiner *le Rapide*, lorsque parut la coque sombre du *Cerf*. Ce vaisseau avait été rudement traité : il n'avait plus que son mât de misaine. Autour de lui, la mer était jonchée de débris; et trois canots recueillaient les hommes qui nageaient sur les espars. Il était à une encâblure du *Rapide*, et semblait vouloir s'en éloigner davantage; car, dès qu'il eut hissé ses canots, il déploya sa misaine, et porta au large, vent arrière, après avoir placé le pavillon tricolore au tronçon de ses mâts. *La Désirée* imita les mouvements du *Cerf;* elle avait un peu moins souffert : son mât d'artimon était rasé près du pont, mais le grand mât et le mât de misaine étaient entiers. Par malheur pour elle, sa vergue d'artimon avait consenti au milieu, les deux bouts intérieurs touchaient le gaillard d'avant, tandis que les bras de vergue étaient soutenus en l'air par les balancines. Ce vaisseau marchait avec sa grande voile et sa voile d'étai de misaine.

Le Prince-Noir avait tous ses mâts excepté ceux de perroquets. Les débris étaient déjà enlevés, les vergues des hunes étaient sur le ton, et l'équipage garnissait les mâts, les agrès et les hunes. Il en était de même à bord du *Rapide*. Ainsi nous était expliquée la fin du combat. Les deux frégates anglaises avaient employé leurs matelots pour assujettir leurs mâts, tandis que les Français, en courant vent arrière, n'étaient pas en position d'envoyer une bordée avec succès. Les frégates, à cette époque, employaient rarement leurs canons de chasse, à cause de l'élancement de l'étrave.

Quoique les Français réparassent leurs avaries avec confusion, je remarquai, à bord du *Cerf*, un groupe d'hommes qui travaillaient avec



Comment l'*Aurore*, sous les ordres de Miles, échappa aux Anglais et aux Français.

autant de vigueur que de méthode et de sang-froid. Cet aspect me prouva que le système vicieux adopté dans la marine française neutralisait d'excellentes qualités. La France a dû ses défaites à la loquacité naturelle de ses habitants, augmentée, sous le règne des *citoyens*, par l'exagération politique. Les Anglais, au contraire, ont dû leur succès sur mer à leur taciturnité naturelle, corroborée par la discipline sociale de cette nation, à laquelle on pourrait reprocher un excès de régularité [1].

[1] Cette appréciation serait peut-être aussi exacte si l'on en changeait les termes. Ce que Fenimore Cooper appelle *loquacité* n'est que l'expansion d'un esprit

Prévoyant que l'orage allait passer sous le vent, nous ne quittâmes pas notre place. *Le Rapide* se précipita sur les traces de l'ennemi et envoya plusieurs bordées à bâbord et à tribord du *Cerf*. *Le Prince-Noir* se tint d'abord au lof, puis il arriva, vent arrière, avec une vitesse presque double du *Rapide* désemparé de ses huniers; mécontent de la manière dont on traitait son compagnon, M. Menneval mit la barre à bâbord, vint au vent, et lâcha au *Prince-Noir* une bordée qui abattit le grand mât et la hune d'artimon. Dans cette circonstance critique, le vaisseau anglais continua sa route, ayant le cap vers l'ennemi; il n'essaya de lofer qu'à deux cents vergues de *la Désirée*. Alors il vint lentement au vent, aidé dans sa manœuvre par la position de la hune d'artimon, que la chute du grand mât avait entraînée à l'arrière. *Le Cerf*, voyant que le combat allait recommencer sur un point fixe, se rapprocha de *la Désirée*, et les quatre frégates reprirent avec ardeur leur œuvre de destruction.

Il ne serait pas facile de rapporter tous les incidents de ce second engagement, qui dura plus de deux heures; aucun des quatre vaisseaux ne manqua à son devoir, mais ce fut *le Prince-Noir* dont j'admirai le plus le noble maintien. Il était obligé de faire feu à travers les débris de ses mâts; cependant il eut l'avantage dans la canonnade; mais, encombré de toutes parts, il fut enfin laissé en arrière par *la Désirée*. Alors il vira pour enlever les débris qui embarrassaient ses manœuvres; en même temps le vaisseau que commandait M. Menneval changea sa basse voile de misaine et sa voile de brigantine qui étaient hachées en lambeaux.

Le Rapide et *le Cerf* n'étaient pas restés oisifs; la frégate française s'était conduite admirablement; puis, après un combat à chances presque égales, elle avait suivi *la Désirée*.

Maintenant qu'il s'agissait de réparer des avaries, nous pûmes voir la supériorité réelle des Anglais sur les Français[1] : tout homme est capable de mettre le feu à un canon, mais il faut un marin expérimenté pour remplacer ou enlever des agrès endommagés. Depuis le commencement de cette affaire, nous avions tous été frappés de l'ordre qui régnait à bord du *Prince-Noir* et du *Rapide*, surtout en le comparant au défaut d'ensemble des manœuvres françaises. *Le Prince-Noir* eut réparé ses avaries en une demi-heure; *le Rapide* mit plus de lenteur dans ses opérations, toutefois il les eut terminées avant que les frégates françaises fussent tirées d'embarras.



La frégate française *le Cerf* désemparée dans le combat livré à deux vaisseaux anglais.

Sitôt que les Anglais furent en état de combattre, ils se jetèrent rapidement sur l'ennemi. M. Menneval fit porter à propos, s'écarta en dépendant, et ouvrit son feu sans retard quand ils furent à une demi-mille de distance. Cette précipitation lui réussit; les mâts inférieurs du *Prince-Noir* furent endommagés avant qu'il eût eu le temps de placer ses nouvelles hunes, et bientôt il ne lui resta que trois tronçons dont le plus haut s'élevait de vingt pieds au-dessus du pont; il se trouvait alors dans l'impossibilité de marcher autrement qu'à la dérive, avant qu'on eût coupé les débris. *La Désirée* profita de ce désastre pour s'éloigner, laissant sa conserve engagée avec *le Rapide;* M. Menneval ne manquait pas de courage, mais les Français étaient tellement accoutumés à des échecs sur mer, qu'il ne jugea pas à propos de disputer plus longtemps la victoire. *Le Cerf* soutint seul la lutte jusqu'à ce que *le Prince-Noir*, après avoir jeté à la mer les fragments mutilés de sa mâture et de ses agrès, lui envoyât une bordée par la hanche de bâbord; en même temps, *le Rapide* le canonnait à tribord et le contraignait à se rendre. *La Désirée* poursuivit tranquillement sa route, mais elle fut surprise, le lendemain matin, par un vaisseau anglais à deux ponts, et amena pavillon sans résistance.

Le lecteur peut être tenté de connaître quels sentiments nous éprouvâmes à bord de *l'Aurore*, entre les premiers et les derniers coups de canon; nous regardâmes tout le combat avec une parfaite indifférence. J'avais eu certainement dès l'enfance une certaine sympathie pour les Anglais, mais la réflexion avait modifié mes idées, sans toutefois me faire partager les théories politiques de la France. Quant à Marbre, quoique ennemi de l'Angleterre depuis la révolution, il avait conservé les préjugés vulgaires contre les Français, et je dois avouer qu'il avait un plaisir cruel à voir les combattants s'entre-détruire. Si nous avions été assez près pour voir les tortures causées par les horribles blessures d'un combat naval, nul doute qu'il eût été ému; mais, à la distance où nous étions, il assista à l'action sans sourciller.

— Je n'ai qu'un seul désir, me dit-il dans le plus fort de l'affaire, c'est que M. Gallois et son maudit lougre soient de la partie. Je voudrais voir *le Polisson* et la corvette s'arracher les yeux comme deux harengères qui ont épuisé leur vocabulaire d'injures.

L'attitude de Nabuchodonosor et de Diogène était celle que devaient avoir les empereurs romains quand ils regardaient les luttes acharnées des gladiateurs dans l'Arène. Les Nègres criaient bravo et secouaient la tête avec des transports de joie quand une demi-douzaine de canons partaient ensemble. Un dialogue entre les deux enfants de l'Afrique expliquera mieux leur pensée.

— Comment trouvez-vous cela? demanda Diogène avec un sourire qui découvrit trente-deux dents d'ivoire.

— Ils vont bien, répondit Nabuchodonosor; voyez comme *le Rapide* a du cœur à l'ouvrage!

— Ils devraient bien se rapprocher, Nab, il y a des coups qui ne portent point.

— C'est toujours ainsi dans une bataille, cuisinier.

— Bon! voilà John Bull qui reçoit un boulet.

— Je crois qu'il ne songe pas à presser des hommes en ce moment.

— Maintenant, c'est au tour de Jean-Crapaud[1]. Quel tapage! on entend craquer les fenêtres de la cabine.

— Que nous importe! Nab, qu'ils se mangent les uns les autres, cela ne nous fait pas de mal.

Là-dessus les deux spectateurs partirent d'un bruyant éclat de rire, battirent des mains et se balancèrent avec vivacité. Quand les mâts du *Prince-Noir* tombèrent, Diogène fut tellement enchanté qu'il se mit à danser, et Nabuchodonosor le regarda faire avec une espèce de sympathie encourageante. Il est hors de doute que l'homme a en lui beaucoup de la bête féroce et qu'on peut l'amener à trouver du plaisir dans la contemplation de scènes de carnage. Quand on exécute un criminel, il y a toujours des milliers d'individus, des deux sexes et de tous les âges, qui s'assemblent pour être témoins de l'agonie de leurs semblables; et, quoique ces curieux aient souvent des accès d'hu-

ardent, actif, spontané; la *taciturnité* des Anglais est simplement la torpeur d'une intelligence dominée par l'influence de son enveloppe physique et d'une alimentation trop substantielle. Cette obtuse passivité des Anglais, le peuple le moins spirituel de l'univers, les rend précisément propres aux manœuvres nautiques; ils consentent sans regret à se mettre au service d'une lourde machine; ils s'assimilent volontiers aux agrès; ils s'identifient par leur nature même avec des agents purement matériels, tandis que l'impétuosité française est mal à l'aise dans l'étroit espace d'un vaisseau. (Note du traducteur.)

[1] Cette supériorité sur laquelle l'auteur insiste tant pouvait être réelle en 1803; mais, à coup sûr, de l'avis de tous les hommes compétents, la marine française lutterait avec avantage aujourd'hui contre celle de la Grande-Bretagne. (Note du traducteur.)

[1] Terme de mépris par lequel on désigne les Français.

manité pendant le cours du supplice, ils ne détournent les yeux qu'après avoir vu jusqu'à la fin tout ce qu'il a de terrible et de révoltant.

Il faut ajouter un mot relativement à notre ami, M. Gallois. A l'instant où les mâts du *Prince-Noir* étaient brisés, je vis *le Polisson* au vent, toutes voiles dehors et cinglant vers la côte. La corvette lui donnait encore la chasse et lui envoyait de temps en temps des boulets; la distance était si grande que nous apercevions la fumée sans entendre les explosions. Les deux bâtiments finirent par disparaître au sud-ouest. J'ai su plus tard que le lougre s'était échappé, grâce à la précipitation du vaisseau anglais, qui, en abordant, avait rompu son mât de grand perroquet. Cet accident permit à M. Gallois de s'éloigner, et il dut rejoindre sans obstacles M. Le Gros.

CHAPITRE XIX.

L'Océan était calme, et nos yeux sur les eaux
Découvrirent au loin deux rapides vaisseaux,
L'un venant de Corinthe, et l'autre d'Épidaure.
Ils s'offrirent à nous au lever de l'aurore...
Mais cessons ce récit qui cause mon tourment :
Devinez-en la fin par le commencement.

La comédie des Erreurs.

Le temps d'agir était venu pour *l'Aurore*. De tous les vaisseaux placés sous le vent, celui que nous avions sujet de redouter, *le Rapide*, était le plus en état de nous suivre. A la vérité nous pouvions l'emporter sur lui par la vitesse de notre marche; mais l'équipage d'un vaisseau de guerre pouvait rétablir l'équilibre et même faire pencher la balance en sa faveur. J'appelai mon second, et nous entrâmes en consultation.

— Il n'est pas bon pour nous de rester ici, dis-je à Moïse; les Anglais sont vainqueurs, et les officiers du *Rapide*, nous ayant reconnus, vont sans doute se mettre à nos trousses.

— Je crois plutôt, Miles, que la frégate va être forcée de suspendre sa marche pendant quelques heures. Quoi qu'il en soit, comme elle a notre équipage à bord, nous ferions bien de tâcher d'en reprendre une partie. Si j'avais le moindre bateau, je me mettrais dedans avec un drapeau de parlementaire, et j'entamerais les négociations.

— Il est plus sage de rester où vous êtes, répondis-je en riant. Il faudra au moins quatre heures au *Rapide* pour rétablir un peu d'ordre dans sa voilure, et nous avons le temps de nous éclipser. Par saint Georges, voici un boulet qui nous arrive!

En effet *le Rapide* avait ses bossoirs dirigés de notre côté, et un boulet bondissant de vague en vague tomba à cent vergues de distance de *l'Aurore*.

— Holà, s'écria Marbre, qui avait braqué sa lunette sur les frégates, le diable s'en mêle; voici un canot qui arrive de ce côté et un autre canot qui le poursuit. C'est au premier d'entre eux que le coup a été destiné.

J'examinai à mon tour, et je vis au vent de la frégate une frêle embarcation montée par sept hommes. L'un gouvernait, les autres ramaient, et tous déployaient une énergique activité. C'étaient quelques-uns de nos matelots, guidés par le second lieutenant; ils avaient profité du tumulte pour s'enfuir, et le cutter qu'on avait envoyé à leur poursuite dépendait de la prise française.

— Ce sont nos gens, Miles, me dit Marbre. Eventons nos voiles et allons à leur rencontre.

Ce projet ne pouvait être exécuté sans nous mettre à portée des canons anglais; mais comme les deux embarcations étaient sur une ligne parallèle, la frégate ne pouvait faire feu sans courir le risque d'atteindre ses propres matelots. Nous éventâmes donc le grand hunier, et quoiqu'il n'y eût que trois hommes aux bras de la grande vergue, nous brassâmes quarré avec une force de géant. Le sentiment, l'intérêt, le soin de notre salut, tout contribuait à nous donner des forces. Nous étions en trop petit nombre pour résister à toutes les chances du voyage, tandis qu'avec sept hommes de plus il nous était facile de conduire le navire à Hambourg. Nabuchodonosor se mit à la barre. Le cuisinier se plaça sur le gaillard d'avant et je m'occupai avec Marbre de réunir des cordes pour les jeter aux fugitifs aussitôt qu'ils seraient à proximité. Cependant le cutter, qui avait dix rames et un équipage complet, gagnait rapidement sur le canot. Nous agitâmes nos chapeaux pour encourager les nôtres; mais ils répondirent à peine à nos signaux, tant ils étaient occupés à ramer ou à pomper l'eau. Marbre, avec le secours de Diogène, hissa le grand perroquet volant; l'eau écuma sous nos bossoirs, et bientôt le canot fut si près de nous, qu'il devint indispensable de pincer le vent. Nous boulinâmes les voiles avec le cap à l'ouest, sans toucher à une seule vergue. Toutefois nous avions lofé assez pour masquer toutes les voiles carrées, et l'air du navire était assez amorti pour permettre aux fuyards de nous atteindre.

En cet instant, l'officier du cutter tira un coup de feu qui cassa le bras de l'un des rameurs; il changea aussitôt de place avec mon second lieutenant, qui saisit l'aviron et se mit à l'œuvre avec ardeur. Trois nouveaux coups de fusil furent tirés sans résultat. Nos gens étaient alors à cent cinquante vergues de nous, et les Anglais à vingt vergues plus loin.

— Courage! criai-je à mon second lieutenant après avoir dit à Marbre de prendre une corde.

Les fugitifs me répondirent par des acclamations. Marbre me jeta une corde des chaînes d'artimon. Nos matelots purent la saisir; et d'un signe j'ordonnai à Nabuchodonosor de déborder. Bientôt le bruit des poulies des cargues-points m'annonça que Diogène amarrait la grande voile. Moïse et moi, nous chargeâmes de l'écoute, et soumise à l'impulsion d'une large pièce de toile, *l'Aurore* entraîna rapidement le canot à sa remorque. En sautant sur le couronnement, je vis mes gens debout, criant en signe de triomphe et agitant leurs bonnets. A cent pieds derrière eux, marchait le cutter, dont l'officier animait l'équipage tout en chargeant son fusil. Le succès nous paraissait certain, lorsque la corde de touée se détacha du banc du canot. Les Américains n'eurent pas le temps de reprendre leurs rames avant d'être accostés. Une forte lame nous emporta loin d'eux. Le fruit de mes efforts fut perdu, et après avoir été sur le point de recouvrer la meilleure partie de mon équipage, je me retrouvai sur l'Océan avec trois hommes pour conduire *l'Aurore!*

Connaissant trop bien son devoir pour renoncer à s'emparer de nous s'il était possible, le lieutenant anglais s'élança dans nos eaux après avoir enlevé toutes les rames aux vaincus. Je le laissai approcher, car je désirais lui parler; il me coucha en joue en m'ordonnant de mettre en panne. Je sautai sur la poupe, ayant le corps couvert jusqu'aux épaules, et le visant avec un des fusils français, je le priai de gagner au large.

— Qu'avez-vous fait d'un équipage de prise qu'on avait mis à votre bord? demanda le lieutenant.

— Je l'ai mis en mer, répondis-je. Nous avons eu assez d'équipages de prise, et nous n'en voulons pas davantage.

— Mettez en panne, monsieur, sous peine d'être traité comme pirate.

— Oui, oui, cria Marbre incapable de se contenir, mais il faudrait d'abord nous attraper. Je voudrais que les Français vous eussent coupé le sifflet.

Ces paroles n'étaient ni convenables ni politiques. J'ordonnai à mon second de garder le silence, et je demandai avec intérêt les noms des combattants et les pertes des différents vaisseaux. Mais l'officier anglais était trop échauffé pour entamer une conversation aussi calme; toutefois, il n'osa pas tirer, il voyait que nous étions armés; et jugeant sans doute impossible de nous aborder, il retourna à l'embarcation capturée.

Le résultat de ces derniers événements causa un vif désappointement à bord de *l'Aurore*. Marbre épancha sa bile en jurons réitérés. Quant à moi, je conservai le sang-froid qui m'était nécessaire pour me dérober à mes ennemis. Je me dirigeai vers le nord-ouest en ayant soin de ne pas m'aventurer sous les batteries des vaisseaux de guerre. Je me plaçai moi-même au gouvernail pendant une heure. Du temps où je faisais mes premiers voyages sur l'Hudson, je m'étais imaginé que les capitaines prenaient la barre par plaisir autant que par devoir; mais l'expérience m'avait appris que de tous les travaux nautiques, le maniement du gouvernail est celui qu'on envie le moins, après la périlleuse fonction d'arranger le foc par un gros temps.

Afin d'éviter les croiseurs, je résolus d'entrer dans le canal Saint-Georges, où nous pouvions rencontrer quelques navires américains en charge pour Liverpool. Le vent se maintint favorable pendant plusieurs jours, et nous arrivâmes sans rencontrer personne à deux lieues des îles Silly. Là, un bateau pilote nous accosta au lever du soleil. Le vent venait du nord-est, et l'on apercevait au loin, du côté du vent, un vaisseau qui avait l'aspect d'un brick de guerre.

Les pilotes furent frappés de notre direction et de la faiblesse de notre équipage. Il était rare, à cette époque, que des bâtiments américains, chargés à couler bas, passassent si près de l'Angleterre, venant du sud-est et gouvernant au nord-ouest. Le chef des pilotes m'exprima sa surprise dès que je lui eus dit que je ne voulais entrer dans aucun des ports voisins.

— J'ai besoin d'hommes, ajoutai-je, et je voudrais en trouver trois ou quatre qui seraient bien payés et reviendraient à mes frais.

— Oui, répondit le pilote, je vois que vous avez peu de monde pour conduire un si gros navire. Puis-je vous en demander la raison?

— Vous savez comment agissent vos croiseurs en temps de guerre: une frégate anglaise m'a enlevé tous mes matelots, à l'exception de ceux que vous voyez.

— Les officiers de Sa Majesté ne font guère de rafles aussi complètes, répliqua le pilote d'un ton d'incrédulité. Quand ils jugent à propos d'enlever tous les hommes d'un bâtiment, il est d'usage qu'ils les remplacent.

— Oui, la loi l'exige peut-être quand il s'agit de navires anglais;

mais on traite différemment les Américains. En tout cas, je serais bien aise de me procurer quelques hommes.

— Où allez-vous, mon maître?

— A Hambourg.

— A Hambourg? mais ce n'est pas le chemin; vous devriez passer par la Manche, et non par la mer d'Irlande.

— Je le sais, mais je n'ai pas voulu m'aventurer dans la Manche avec un si faible équipage.

— Vous auriez trouvé à le renforcer, mon maître, reprit d'un ton sec le chef des pilotes. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons pas vous suivre. Ainsi il est inutile de causer davantage. Adieu donc; comme vous n'avez pas besoin de pilote, nous allons chercher fortune ailleurs.

Là-dessus, l'embarcation s'éloigna. Elle était à une lieue de nous quand nous découvrîmes que les pilotes faisaient des signaux au brick qui avait ses bonnettes dehors. Je me hâtai de faire voile pour éviter le croiseur. En passant, il accosta le bateau-pilote, et, après un court entretien, il se mit à notre poursuite. Il était difficile de lui échapper, car il pouvait gagner sur nous un nœud à l'heure. Mais, par bonheur, vers midi le vent tomba, ce qui réduisit la route des vaisseaux à deux ou trois nœuds, et diminua par conséquent la différence de notre marche. Le vent se maintint faible jusqu'au coucher du soleil; puis il s'éleva une fraîche brise du nord-ouest qui nous porta droit au vent du brick, éloigné de nous d'environ six milles. Nous pûmes alors concevoir l'espoir de lui échapper; c'était du moins l'avis de Marbre, et en fait de marine, j'avais le plus grand respect pour son opinion.

Vers dix heures, les deux bâtiments couraient la bordée de tribord, gouvernant au sud-ouest, et le brick était à environ une lieue sous le vent de *l'Aurore*, un peu par l'avant de son travers : c'était la position la plus favorable pour nous. L'horizon du côté du vent, et l'extrême limite de la mer au nord étaient couverts de nuages qui présageaient un vent formidable. Les ténèbres de ce dernier plan pouvaient nous empêcher d'être aperçus, et dès que la nuit nous cacha les contours des voiles du brick j'ordonnai de mettre la barre dessous.

C'était une affaire épineuse de virer avec une aussi faible brise et une aussi forte voilure. Les vergues de l'arrière furent changées vivement; mais les amures de grande voile et les écoutes nous donnèrent beaucoup d'embarras. Nous brassâmes toutes les vergues de l'arrière au plus près du vent, après avoir carré la vergue de misaine; puis nous éventâmes toutes les voiles à l'avant avec une irrésistible énergie.

Durant la nuit, l'inquiétude nous empêcha de fermer l'œil : nous aurions été perdus si le brick eût viré en même temps que nous; et même, en admettant qu'il eût continué sa route, il devait être à une lieue sous notre écoute. Aussi, dès que la lumière dissipa le voile épais qui nous environnait, nous interrogeâmes l'horizon avec anxiété. Il n'y avait aucun navire en vue, quoique le soleil inondât l'Océan de ses rayons éclatants. Le brick avait sans doute poursuivi sa route, et courait au vent dans l'espoir de nous rejoindre.

D'après notre estimation, nous avions le cap vers la côte du pays de Galles. Je résolus de remonter le canal Saint-Georges, avec la certitude de trouver des matelots irlandais si je parvenais à dépasser Liverpool.

CHAPITRE XX.

Que ces rivages sont charmants!
Sillonnés de rochers et de rades profondes
A ceux qui passent sur les ondes
La côte pittoresque offre mille agréments.

Chanson irlandaise.

Nous marchions sans savoir le sort qui nous attendait. Le vent se maintint au nord-ouest jusqu'à ce que nous fussions parvenus à vingt milles de la côte galloise. Puis il sauta au sud, et vint ensuite droit de l'avant. Il devenait nécessaire de jeter l'ancre, et je me proposai de mouiller sur quelques points de la côte d'Irlande pour trouver du secours parmi les enfants de saint Patrick [1]. A ma vive satisfaction, j'aperçus au large un bateau-pêcheur, auquel je me hâtai de faire des signaux. Il ne tarda pas à arriver bord à bord, et le premier homme qui nous accosta fut un nommé Térence Mac Scale. On voyait sur sa physionomie ce singulier mélange de finesse et d'étourderie qui caractérise généralement les paysans irlandais.

— Voilà une belle matinée! me dit-il, quoique le temps fût loin d'être favorable. Votre Honneur désire-t-il du poisson?

— Merci, je voudrais un mouillage, avec un bon fond, pour m'abriter contre le grain qui nous menace. Indiquez-moi ce que je cherche, et vous pouvez compter que je vous payerai en bonnes guinées.

— Eh bien! Votre Honneur, personne n'est plus que moi capable de vous enseigner cela, et je mettrai tout mon zèle à vous servir. Cependant, vous feriez peut-être mieux de vous en rapporter à Michel Sweney, qui est un véritable marin.

[1] Saint Patrick, évêque et apôtre d'Irlande, né en 377, mort vers l'an 460, est le fondateur de l'église d'Armach, métropolitaine du pays. (Note du traduct.)

Je hélai Michel, et il sortit de son bateau assez difficilement, car les pêcheurs avaient de la peine à écarter leur lourde embarcation de nos porte-haubans d'artimon. Térence ne semblait propre qu'à pêcher le maquereau et la dorade, et le nouveau-venu ne paraissait pas valoir mieux au premier abord. Il avait près de quatre-vingts ans, et ses facultés semblaient anéanties par l'usage immodéré de l'eau-de-vie de grains. Il était imprégné de parfums alcooliques, de même que le corroyeur emporte toujours avec lui l'odeur du tanin. Cependant, il était de sang-froid en ce moment, et me répondit avec assez d'intelligence.

— Vous avez besoin d'un mouillage? me dit-il lorsque je me fus expliqué; je me charge de vous en trouver un. Quant aux guinées dont vous me parlez, on n'y a pas égard entre amis. Je les prendrai pour vous obliger, si tel est votre désir, et je guiderai votre navire comme s'il n'y avait pas une pièce d'or dans le monde. Voulez-vous mouiller en pleine eau, ou vous placer entre les rochers comme un enfant dans son berceau?

— J'aimerais mieux une rade sûre, dans une position qui pût me garantir du vent.

— Fiez-vous à nous, Votre Honneur; éventez votre hunier et portez la bordée à terre; le vieux Michel et la vieille Irlande auront soin de vous.

Je ne me souciais guère de mettre le cap sur la terre avec un pareil pilote; mais, comme la bourrasque approchait, il n'y avait pas à hésiter. Les bouffées du vent communiquaient à *l'Aurore* un tel roulis qu'il était difficile de se tenir debout sur le pont. Je gardai à bord les pêcheurs, dont je remorquai l'embarcation, et, avec leur assistance, j'eus le bonheur d'atteindre un mouillage dont l'eau était suffisamment profonde et qu'une pointe de terre garantissait de la rafale. Aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre, Michel et ses compagnons me souhaitèrent bonne chance, reçurent leur salaire et se laissèrent couler dans leur bateau de l'extrémité de notre gui de brigantine. J'essayai vainement de les retenir, mais Michel me promit de me procurer quelques jeunes Irlandais, à la condition que je les conduirais en Amérique après avoir débarqué à Hambourg. De mon côté, je lui garantis une guinée par tête, et je me séparai du vieux pêcheur, qui vraisemblablement pilotait un navire pour la première et la dernière fois.

CHAPITRE XXI.

Du Très-Haut la puissance embrasse
A la fois le temps et l'espace;
Elle prédomine en tous lieux;
Des vents calmant la violence,
Elle rétablit le silence
Sur l'Océan et dans les cieux.
Humilions-nous devant elle;
A cette puissance éternelle
Ne cessons pas de rendre honneur.
Sur les mers ou sur le rivage,
Au jour de soleil et d'orage,
Courbons-nous devant le Seigneur.

Duo.

J'ignore sur quel point de la côte d'Irlande nous allions aborder. C'était à peu près entre Strangford et la baie de Dundrum. La tempête dura toute la nuit, et loin de diminuer de force, elle avait encore augmenté le lendemain.

L'Aurore tanguait d'une manière terrible; souvent, la figure de l'éperon était complétement submergée, et des tonneaux d'eau inondaient le gaillard d'avant, pour s'écouler à l'arrière à la lame suivante.

Nous ne pouvions nous maintenir au-dessus de l'eau qu'en restant sur les bittes de guindaut, où sur la mèche de l'étai du grand mât. Il était évident que les pêcheurs irlandais ne se connaissaient pas en mouillage, et, que si l'appareil de nos ancres avait pu atteindre le fond, nous aurions été tout aussi bien au milieu du canal que dans notre situation actuelle.

Vers neuf heures du matin, je tins conseil avec Marbre sur les lisses des rabattues. Quoique nous fussions cramponnés à la même écoute de hunier, nous étions obligés de crier pour nous faire entendre. Le vent, qui hurlait dans les agrès, faisait des cordages une espèce de harpe éolienne, tandis que le mugissement des eaux formait comme un accompagnement de basse dans ce terrible concert.

— Dites-donc, Miles, me cria mon second, *l'Aurore* saute comme une baleine qui a un harpon dans le corps. J'ai peur que l'étrave ne se détache?

— Ce n'est pas à craindre, répondis-je; mais je suis inquiet du câble de l'ancre de tribord. Voyez donc comme il est tendu.

— En effet, nous pourrions essayer de le mollir en mettant la barre à bâbord?

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que trois lames énormes soulevèrent les bossoirs de *l'Aurore* à une prodigieuse hauteur. Je sentis une violente secousse ; mais le torrent d'eau qui couvrit le gaillard d'avant, m'empêcha de rien voir. Les bossoirs se relevèrent, s'enfoncèrent une seconde fois, puis le navire parut allégé.

— Nous dérivons, Miles, s'écria Marbre. Nos deux câbles se sont brisés comme du fil, et nous courons vers la terre la tête la première.

C'était malheureusement vrai : les cordages s'étaient rompus, et le bâtiment faisait son abatée, en fuyant devant le temps, pareil au cheval emporté qui se débarrasse de sa bride avant de commencer sa course impétueuse. Je cherchai des yeux mes nègres. Le fidèle Nabuchodonosor, marin par instinct plutôt que par raisonnement, s'était déjà élancé au gouvernail. Sur un signe que je lui fis, il mit la barre tout au vent, et nous attendîmes avec anxiété, le résultat de cette manœuvre.

La force du vent faisait pencher *l'Aurore* de manière à noyer en partie les bras des basses vergues. Avant qu'on eût eu le temps de changer la barre, trois lames furieuses balayèrent nos ponts, emportèrent les cages à poules, et cinq ou six barils d'eau. Puis le navire courut vent arrière, presque parallèlement à la côte. Le vent s'engouffrait si directement dans le canal qu'il n'y aurait pas eu danger immédiat si nous avions pu prendre le large. Mais, après avoir fui devant le temps pendant trois ou quatre heures, nous découvrîmes la terre à l'avant.

Marbre me proposa de déployer le grand hunier pour nous éloigner de la terre. Nous y parvînmes, non sans peine; et ce lambeau de toile suffit pour entraîner *l'Aurore* avec une vitesse qui, d'après mes calculs, devait s'élever à onze ou douze nœuds. Nous courûmes ainsi jusqu'au lendemain vers l'océan, chacun de nous se succédant à la roue et remplissant à la fois les devoirs de timonier et de matelot. En arrivant à l'entrée du canal, nous vîmes passer un bâtiment américain désemparé du grand mât et du mât d'artimon. Une demi-heure plus tard, un brick anglais, qui capéyait droit par notre avant, sombra à nos yeux et s'engloutit comme un marsouin qui plonge dans les abîmes de l'Océan. J'ignore qu'elle fut la cause de ce désastre; mais cinq minutes après *l'Aurore* passa sur le lieu même sans découvrir la moindre trace du brick ; malgré notre vive attention, nous n'aperçûmes pas même un anspect flottant.

A midi précis, notre petit hunier fut enlevé des garcettes, et les secousses qu'il communiqua aux esparres faillirent renverser le mât de misaine. Dix minutes après, notre grand hunier fut déchiré en lanières avec une détonation effroyable. Ses lambeaux s'engagèrent dans la hune de misaine, où ils furent arrêtés par le mât, les trélingages des haubans et autres obstacles. Toutes les chevilles de la misaine se détachèrent les unes après les autres. Tous les agrès se rompirent successivement, et en tombant à la mer ils firent lourdement tanguer le navire, qui fit chapelle et embarqua une lame épouvantable. Elle balaya le pont, enleva la chaloupe, la cambuse et toutes les galeries placées sous le vent dans l'entre-deux des gaillards. Nabuchodonosor était alors dans la chaloupe, et la dernière fois que je vis le pauvre garçon, il était debout sur l'embarcation, et fut entraîné avec elle sur le sommet d'une vague. Diogène disparut avec la cambuse. Marbre, qui tenait la barre, se soutint sur ses jambes tout en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Quant à moi, je fus sauvé par les agrès du grand mât, contre lequel je fus jeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer le sang-froid et la conduite de Marbre dans ce moment terrible. D'abord, il mit la barre dessous et amarra la roue; c'était ce qu'il y avait de mieux à faire dans cette circonstance, et il le fit sous l'influence de cet instinct nautique qui remplace souvent la réflexion dans les plus grands périls; puis il s'élança à l'avant pour jeter une corde aux naufragés; mais aucun d'eux n'était visible. Nous restions sur le pont face à face, au milieu du bouleversement du ciel et des eaux : Marbre me prit la main avec un coup d'œil éloquent qui exprimait la joie de me voir sauvé et la résolution de me soutenir jusqu'au bout; ses yeux étaient empreints du sentiment qu'un soldat aimerait à lire dans ceux d'un camarade au milieu de la mêlée; cependant ses regards ne me promettaient pas victoire.

La situation du navire eût été meilleure qu'auparavant si nous avions pu nous débarrasser des débris. La partie inférieure du mât de misaine était sur le gaillard d'avant, et, violemment secouée par les lames, elle broyait tous les objets environnants. L'état des galeries de l'avant et des bossoirs m'inspirait de justes alarmes. En outre, la chute de la chaloupe, de la cambuse, des barils d'eau et des mâts de rechange avait ébranlé les couples; les charpentes s'étaient fendues, plusieurs voies d'eau s'étaient déclarées, et l'eau entrait rapidement toutes les fois que le plat bord était submergé du côté de dessous le vent. J'abandonnai mes sucres et mes cafés, renonçant à l'espoir de sauver le bâtiment.

Marbre et moi, nous étions accoutumés à lutter contre la mauvaise fortune. Si mon second s'était trouvé sur une planche au milieu de l'Atlantique, je crois qu'il aurait coupé un morceau de bois pour en faire un mât de fortune, et qu'il eût déployé sa chemise en guise de voile; je n'ai jamais connu d'homme plus foncièrement marin. Lorsqu'un expédient ne lui réussissait pas, il avait de suite recours à d'autres ressources. Nous entreprîmes ensemble de nous débarrasser du mât de misaine ou d'en couper du moins le plus d'apparaux possible. L'aspect du ciel, qui présageait la fin de la tempête, nous encourageait au travail; nous le continuâmes pendant une demi-heure, ne nous interrompant que pour prendre quelque nourriture et boire deux ou trois verres de bon xérès. Pour enlever les débris qui encombraient l'avant, il fallait couper plusieurs gros cordages; mais ce qui rendait l'œuvre difficile, c'était la position des porte-haubans de misaine; ils étaient presque toujours submergés, et, comme le navire avait perdu ses galeries de dessous le vent, on ne pouvait rester assez longtemps de ce côté pour couper les haubans et les rides. Marbre, accoutumé à s'aventurer dans les agrès, s'apercevant qu'on pouvait marcher sur la hune renversée, saisit une hache sans me dire un mot, courut sur le mât, et se mit à couper les colliers d'étai à la tête du mât. Il eut bientôt achevé; mais à peine les esparres furent-elles dégagées, que, poussé par une lame gigantesque, le mât de misaine glissa du gaillard d'avant dans la mer en emportant mon second à la dérive!

L'accident était sérieux : je savais que Marbre ne manquerait pas d'énergie, mais comment franchir la distance qui le séparait du navire? Le point des débris le plus rapproché était la vergue de hune, à laquelle s'amarrait le bras du petit hunier, seul cordage qui retînt encore le mât de misaine. Marbre essaya de s'y cramponner; mais toutes les fois que les débris s'écartaient, ce bras, dont l'extrémité supérieure était intacte, exerçait une traction sur la vergue de hune et la soulevait hors des flots.

— Sois paré à prendre le bras, criai-je à Marbre, je vais le mollir.

Mon second m'entendit et fit un signe d'adhésion avec la main. Je mollis brusquement le cordage, et Marbre, en se traînant sur les mains et sur les pieds, atteignit le bout de la vergue, qui dans le moment même fut élevée au-dessus de l'eau par la tension du bras du petit hunier et la dérive des débris flottants. Je tremblai en voyant ce robuste marin ainsi suspendu en l'air et dominant les vagues courroucées qui, comme autant de lions affamés, semblaient bondir pour s'emparer de leur proie. Marbre tendait la main pour saisir le cordage lorsque la poulie céda. La boucle du bras se détacha de la vergue, qui retomba dans la mer. Le jaillissement des eaux me déroba le mât tout entier; puis j'aperçus Marbre qui s'amarrait à la hune, comme à la partie des débris la moins submergée; en s'élevant sur la crête d'une lame, le malheureux me fit un geste d'adieu! C'était le dernier du marin!

Ce fut ainsi qu'il plut à la divine Providence de me séparer de mes compagnons. Ne songeant plus à sauver *l'Aurore*, n'étant même pas préoccupé du soin de sauver ma vie, je restai une heure entière au pied du mât d'artimon, les bras croisés, les yeux fixés sur les débris qui s'éloignaient. A chaque instant je m'attendais à voir Marbre disparaître; mais, quoiqu'il fût presque toujours sous l'eau, il s'était trop solidement attaché à la hune pour être emporté par les flots. Il m'était impossible de rien entreprendre pour le sauver. Qu'allait-il donc devenir sans nourriture ! Je jetai à la mer deux barils d'eau fraîche et une caisse de biscuit, dans la vague espérance qu'ils dériveraient de son côté et contribueraient à prolonger son existence. Lorsque Marbre cessa d'être visible du pont, je montai dans la grande hune, et suivis des yeux la masse de mâts et d'agrès. Puis j'examinai la boussole afin de calculer de quel côté il se dirigeait, et dès que le vent fut diminué, je hissai un pavillon.

— Il sait que je ne l'abandonnerai pas tant que je conserverai un souffle de vie, murmurai-je en moi-même ; et cette pensée me soulagea dans ce moment cruel. Depuis que mon second était tombé à la mer, je n'avais plus d'autre image sous les yeux; je ne songeais plus à Lucie, dont la pensée avait occupé mon imagination depuis mon départ, même au milieu des émotions d'un combat naval.

Au coucher du soleil, le vent s'était complétement calmé, *l'Aurore* capéyait aisément; mais il y avait six pieds d'eau dans la cale; il était inutile de chercher à étancher tout seul un navire de cette dimension. Les œuvres-mortes avaient tellement souffert, que j'étais convaincu qu'il coulerait bas s'il ne rencontrait un autre bâtiment. Je ne puis dire que je fusse troublé par la perspective du sort qui m'attendait. Mes idées se portaient sans cesse vers mes compagnons, et si je les avais retrouvés, j'aurais eu encore un dernier instant de bonheur.

Vers le matin, je succombai à la fatigue et tombai dans un assoupissement d'où je fus tiré par les rayons du soleil qui me frappaient au visage. Le vent était encore au nord-est. La mer avait repris son mouvement ordinaire. Je regardai longtemps l'Océan, dont les vagues étincelaient des feux d'un beau jour; mais il n'y avait aucun objet en vue. *L'Aurore* ralliait si bien au vent que les débris devaient être sous le vent; mais le navire devait avoir fait du chemin pendant la nuit dans la direction du sud, qu'il avait prise depuis le moment où il s'était coiffé. Mon premier soin fut de le placer vent arrière ; puis je résolus d'essayer de le conduire au nord pour retrouver mon second ; si j'y réussissais, nous aurions du moins la triste consolation de mourir ensemble!

CHAPITRE XXII.

Père de tous, auquel rendent honneur
Le saint, le sauvage et le sage.
Dans tout pays et dans tout âge,
Jéhova, Jupiter, Seigneur!

POPE.

Sentant la nécessité de posséder toutes mes forces, je déjeunai, quoique sans appétit, avant de me mettre à l'œuvre. Puis je m'agenouillai sur le pont, et je priai Dieu avec ferveur, en invoquant son assistance divine. Pourquoi un vieillard, dont la carrière est presque terminée, hésiterait-il à avouer que, dans l'orgueil de la force et de la jeunesse, il a reconnu par expérience combien nos propres ressources étaient insuffisantes? Oui, je priai! et sans doute avec les sentiments convenables, car ce secours spirituel me parut plus efficace que tout autre. Je me relevai avec des idées d'espérance que je tâchai de modérer comme dangereuses dans l'extrémité à laquelle j'étais réduit. Peut-être l'âme de ma sœur bénie eut-elle la permission de jeter les yeux sur moi, et d'offrir ses pures sollicitations pour un frère qu'elle avait aimé si ardemment! Je commençai à me sentir moins solitaire, et la conscience mystérieuse que j'avais de la présence des âmes de mes parents défunts me donna une puissante activité.

Mon premier soin fut d'attacher à la tête du grand mât l'étai du grand foc qui s'était détaché de son bâton. Ensuite je guindai les drisses et déployai le foc. Après avoir largué cette voilure insuffisante, mais la seule dont je pusse disposer, je mis la barre au vent, et, grâce à l'action de la brise sur la coque et les mâts, je parvins à cingler vers le nord avec une vitesse de trois nœuds à l'heure. Je calculais que les débris ne faisaient qu'un seul nœud, et j'espérais les rejoindre; mais sur le midi, étant monté à la hune, je n'aperçus aucun objet sur la surface de l'Océan. Il semblait que les oiseaux et les poissons mêmes m'eussent abandonné à mon isolement. Je demeurai en observation jusqu'à ce que mes yeux fussent fatigués de regarder, et mes bras de soutenir la lunette. Quand je redescendis, en sondant les pompes, je trouvai dix pieds d'eau dans la cale. *L'Aurore* s'enfonçait lentement sous mes pieds, et ma vie était désormais limitée dans un cercle de vingt-quatre heures. J'étais résigné à mon sort. Pourquoi aurais-je essayé de prolonger mon existence? Ma demeure patrimoniale, mon cher Clawbonny, devait m'être enlevée par Jacques Wallingford, qu'il me serait impossible de rembourser. Je n'avais plus l'espoir d'être aimé de Lucie. Excepté elle et M. Hardinge, peu de personnes dans le monde s'inquiétaient de moi, et mes compagnons de voyage avaient péri sans doute, ou étaient condamnés comme moi à une mort certaine.

Quelque temps avant le coucher du soleil, je remontai à la hune pour jeter un dernier regard sur l'Océan, qu'illuminaient les clartés d'une magnifique soirée. Il n'y avait aucune voile en vue; mais au moment où je quittai ma lunette, j'aperçus à un mille du navire quelque chose qui flottait sur l'Océan : c'étaient les débris sur lesquels Marbre devait surnager; mais il n'y était plus! Il avait sans doute été enlevé par une lame en essayant de s'assujettir solidement à la hune. Je ne pouvais pas même espérer de trouver son cadavre et de reposer à ses côtés dans les profondeurs de la mer, sur laquelle nous avions parcouru ensemble tant de milliers de lieues. Quand cette dernière illusion m'eut été enlevée, je me jetai sur le matelas que je m'étais arrangé près du gaillard d'arrière, et je sanglotai amèrement. A la fin, la fatigue m'accabla, et je tombai dans un profond sommeil avec la vague pensée que je serais englouti pendant la nuit. La nature triompha de moi si complétement, que je goûtai, jusqu'au lendemain, un repos profond et continu, auquel je dois sans doute, après Dieu, de pouvoir raconter ces aventures. Il est à peine nécessaire de dire que la nuit avait été tranquille. Quand je me levai, je trouvai l'Océan étincelant comme un miroir. Les débris battaient la carène du navire; il n'y avait pas un souffle de vent. Parfois, lorsqu'une grosse vague roulait le long de *l'Aurore*, celle-ci semblait monter à la surface comme pour prendre haleine; et le clapotement de l'eau annonçait quels étaient les résultats d'un pareil mouvement. Je m'agenouillai de nouveau, et priai l'Être redoutable avec lequel il me semblait alors être seul au centre de l'univers. J'eus en ce moment la pensée de prolonger ma vie, car l'état de la mer m'offrait quelques chances de salut. L'eau avait monté lentement pendant la nuit; elle atteignait déjà les chevilles inférieures des grands porte-haubans et des porte-haubans de la misaine. Je supposai que *l'Aurore* pourrait flotter encore un jour, à moins qu'une tête de bordage ne se fût lâchée sous le bossoir de tribord. Je pensai qu'en plaçant autour de la hune les mâts de perroquet et de kakatoës, je m'établirais un plancher qui pourrait me soutenir à la surface des eaux avec des provisions pour un mois. Après un travail plus long que difficile, je détachai les clefs des deux mâts, les poussai auprès du hunier et les amarrai solidement ensemble à l'aide de clous et d'éguillettes. Je mis dessus les écoutilles, et longtemps avant le milieu du jour j'avais formé une petite plate-forme élevée d'environ dix-huit pouces au-dessus de l'eau et garnie d'une bordure de cordages. Je m'occupai ensuite de détacher les voiles de leurs vergues et d'enlever tous les agrès qui ne servaient pas à lier ensemble les diverses parties de mon radeau. Je conservai le mât, la vergue et la voile de perroquet volant, dans l'intention de les gréer quand je n'aurais rien de mieux à faire. Puis je transportai sur le radeau un sac de biscuit, du bœuf et des harengs fumés, un peu de beurre, des anchois, un panier de liqueurs et deux barils d'eau. M'apercevant que le poids de mes provisions ne surchargeait pas trop mon plancher débarrassé des voiles et des agrès, j'y plaçai, non sans effort, un coffre contenant mon or et mon argent; j'y ajoutai mon pupitre, un matelas, deux ou trois contre-pointes et quelques effets légers qu'il m'était facile de jeter à la mer en cas d'accident.

Il était presque nuit, j'avais dîné avec des restes de viande froide, et je me sentais fatigué. Jugeant imprudent de rester sur le navire, et même trop près de lui, je m'emparai de deux rames appartenant à la chaloupe, que j'avais trouvées dans la chambre, et je m'en servis pour m'écarter. Je ramai pendant une heure entière. Au bout de ce temps, j'étais à cent vergues du couronnement de *l'Aurore*, affranchi de la crainte d'être englouti avec elle, mais convaincu par cette expérience que j'avançais trop lentement pour parvenir à me sauver, si je n'étais pas recueilli par quelque vaisseau.

Je passai cette nuit aussi tranquillement que la précédente. A mon réveil, je regardai la mer sans rien voir. *L'Aurore* avait sombré pendant la nuit, si doucement, qu'elle n'avait pas causé d'agitation sur les flots. Je frémis en songeant au sort qui m'aurait attendu si j'étais resté à bord. Je ne saurais décrire ce qui se passa en moi quand je me trouvai seul au milieu de l'Océan sur un pont de dix pieds carrés, qui s'élevait à moins de deux pieds au-dessus de la surface. La présence du navire avait d'abord été pour moi une sorte de protection; maintenant qu'il avait disparu, je voyais dans leur entier tous les dangers de ma situation. La moindre lame pouvait balayer toutes mes provisions. Mon plancher avait une pesanteur spécifique qui l'empêchait de couler; mais, d'un autre côté, il ne pouvait s'élever au-dessus des lames assez haut pour en rompre les brisants.

C'étaient de tristes réflexions! elles me poursuivirent durant mes prières du matin. Je pris ensuite un peu de nourriture. Je gréai le mât et hissai la voile. Vers neuf heures il s'éleva du nord-ouest une fraîche brise qui rafraîchit mon corps exposé aux rayons brûlants d'un soleil d'été.

CHAPITRE XXIII.

Il y avait de l'éloquence dans leur silence et des paroles dans leurs gestes. On eût dit qu'ils s'étaient entretenus d'un monde détruit. On lisait l'étonnement sur leur visage; mais le spectateur le plus attentif n'aurait pu décider s'ils étaient tristes ou joyeux.

Le Conte d'hiver.

J'employai une demi-heure à carrer ma vergue et à placer mon radeau vent arrière. J'avais apporté une ligne de lock, un sablier, un quart de cercle et autres instruments. J'estimai que je filais un demi-nœud à l'heure, et qu'en conservant cette vitesse je pouvais atteindre la terre au bout de quinze ou seize jours. Mais que de dangers j'avais à affronter jusque-là! Il venta frais pendant la journée, et plusieurs fois mon pont fut lavé par les lames. Vers le déclin du jour, le vent tomba, et la nuit s'écoula encore assez tranquillement, quoique mon sommeil fût troublé par des rêves. Je songeai à Lucie, à M. Hardinge et à Clawbonny, que je m'imaginais déjà voir en la possession de mon cousin. Je rêvai aussi que Lucie avait acheté mon domaine, qu'elle y faisait bâtir une maison dans le goût moderne, et qu'elle s'y établissait avec André Drewett. Dans un de ces instants d'hallucination où j'étais partagé entre la veille et le sommeil, il me sembla entendre causer Marbre et Nabuchodonosor. Ils parlaient d'une voix basse et solennelle, et les paroles étaient tellement distinctes que je me les rappelle encore.

— Nous n'avons plus l'espoir de le retrouver, disait Marbre d'un ton chagrin; je l'ai jugé perdu lorsque j'ai été entraîné par ces maudits mâts.

— Vous vous trompez peut-être, monsieur Marbre, répondait le nègre; monsieur Miles nage comme un poisson, et il n'a pas d'homme sur le dos pour le surcharger.

— Malgré tous ses efforts, Nab, il ne pourrait se soutenir sur l'eau pendant l'espace de deux cents milles. C'est un exploit dont les sauvages de l'Océanie sont seuls capables; mais ils ont incontestablement les pieds palmés. Croyez-moi, Nab, la Providence nous l'a enlevé.

— Si jamais nous retournons à la maison, reprit Nabuchodonosor,

comment pourrons-nous apprendre cette triste nouvelle au bon vieux M. Hardinge?

— Ce sera difficile, Nab; mais nous courons le risque d'en être dispensés. En attendant, tâchons de faire un somme, car, si le vent se lève, il nous faudra tenir les yeux tout grand ouverts.

Je n'en entendis pas davantage. J'écoutai quelques instants inutilement, puis je tombai dans un assoupissement plus profond qui me fit tout oublier. Je me réveillai avant le jour; l'horizon était encore couvert de ténèbres. Mes premiers regards se portèrent vers l'orient, que commençaient à éclairer les premières lueurs de l'aurore; puis, me retournant lentement, j'examinai l'occident. Il me sembla voir une embarcation à dix vergues de moi. Je crus d'abord que c'était une illusion. Je me frottai les yeux pour m'assurer que j'étais bien éveillé. D'un second coup d'œil, je reconnus ma chaloupe dans laquelle le pauvre Nabuchodonosor avait été emporté par-dessus le bord; elle était retournée et gréée de deux mâts. Qu'était devenu mon nègre? Comment était-il parvenu à mâter seul cette embarcation, que les vents et les courants poussaient auprès de mon radeau? Je crus un instant à l'intervention d'une puissance surnaturelle. Presque machinalement je criai :

— Hohé! le bateau!

— Hohé! répondit Marbre, qui est-ce qui nous hèle?

L'instant d'après, mes deux compagnons parurent l'un à côté de l'autre. La conversation que j'avais entendue était réelle, et ceux dont j'avais déploré la perte se trouvaient sains et saufs auprès de moi. La chaloupe et le radeau s'étaient rejoints dans les ténèbres, et restaient côte à côte par l'effet de cette attraction bien constatée qui, dans les temps de calme, rapproche les bâtiments les uns des autres.

Il serait difficile de dire lequel de nous fut le plus étonné. Marbre, que j'avais supposé enlevé du radeau, montait la chaloupe, et moi, que l'on croyait englouti avec le navire, je me retrouvais sur le radeau. Nous paraissions avoir changé de place sans intention et sans espoir de nous revoir. Quoique ignorant les circonstances qui nous réunissaient, nous nous mîmes tous à verser des larmes de joie, et Nabuchodonosor, impatient, se jeta à la mer et vint me baiser les mains en murmurant des paroles entrecoupées.

— Que faites-vous donc, maudit nègre? s'écria Marbre; vous désertez votre poste, et vous me laissez seul pour conduire cette chaloupe?

La vérité était que Marbre, honteux de la faiblesse qu'il avait montrée, cherchait à la dissimuler. Nabuchodonosor répondit à cet appel en plongeant de nouveau et en regagnant l'embarcation à la nage.

— Enfin vous voilà, murmura mon second. Allons, calmez-vous, Nab; il ne convient pas à des hommes de s'oublier ainsi. Si nous avons retrouvé Miles, ce n'est pas une raison pour abandonner notre poste ou pour perdre l'esprit.

Aussitôt qu'il fut à proximité, Marbre s'élança sur le radeau d'un bond impétueux qui repoussa la chaloupe.

— Dieu soit loué, mon cher enfant! me dit-il en m'étreignant les deux mains avec force; je ne sais comment cela se fait, mais depuis que j'ai retrouvé ma mère et la petite Kitty, je m'attendris très-facilement.

L'émotion de Marbre était au moins égale à celle de mon nègre. Lorsqu'elle se fut calmée, nous amarrâmes la chaloupe au canot, et les explications commencèrent.

J'ai déjà raconté comment la chaloupe avait été enlevée par les lames. La première montagne d'eau l'avait dérobée à nos yeux; mais il paraît que Nabuchodonosor était parvenu à la maintenir à l'endroit et à l'écoper suffisamment. Dès que la tempête s'était ralentie, il avait gréé les deux mâts, déployé les deux voiles de tréou aux bas ris, et couru au vent des bordées de trois ou quatre milles de longueur. Quelques heures après, il avait recueilli Marbre à demi noyé, attaché à la hune du perroquet de misaine.

Mon second avait pris la direction de la chaloupe, et avait fait une longue bordée au nord pour se rapprocher de *l'Aurore*.

Les deux aventuriers ne manquaient pas de vivres : par mes ordres, on conservait toujours dans chaque embarcation un baril d'eau fraîche, et le cuisinier, qui était une espèce d'épicurien, mettait toujours à part, dans la chambre de la chaloupe, du biscuit, des morceaux de bœuf et de porc salé.

Notre bateau manquait de lest. Pour y suppléer, nous y transportâmes ma petite cargaison.

Ce fut avec regret que je me séparai du radeau, dont les matériaux étaient tout ce qui restait de *l'Aurore*, et sur lequel j'avais passé des heures de solitude et d'angoisses difficiles à oublier.

Nous gouvernâmes ensuite au sud; mais le vent s'était élevé, et il nous fut impossible d'avancer. Nous virâmes de nouveau, et après avoir louvoyé au nord pendant quelque temps, nous rencontrâmes encore les débris abandonnés. C'était une preuve que nous essaierions inutilement de faire route au vent.

Nous résolûmes de nous servir de ces débris comme d'une espèce d'ancre flottante, en passant un bout de grelin dans la cheville à œillet de la hune. Cet expédient nous réussit, et le bateau tint tête à la mer sans embarquer beaucoup d'eau.

Une pluie fine tomba sur ces entrefaites et obscurcit l'atmosphère; mais, pleins de confiance dans la solidité de notre embarcation, nous nous mîmes à causer tranquillement de l'avenir et du passé, au milieu des vagues tumultueuses de l'Atlantique.

— J'espère, Miles, me dit Marbre, que les assureurs vous indemniseront de toutes vos pertes.

— Pas du tout, Moïse, je me considère comme un homme presque entièrement ruiné. Le navire a péri, d'abord parce que *le Rapide* lui a enlevé son équipage; secondement, parce que nous avons mis en mer les Anglais. Les assureurs profiteront des circonstances pour refuser toute indemnité.

— Ah, les coquins! Le mal est plus grand que je ne l'avais cru; mais vous pouvez toujours vous abriter à Clawbonny?

J'allais expliquer à Marbre ce qui concernait mon foyer domestique, quand une ombre subite couvrit la chaloupe. Il me sembla que le mouvement de l'eau s'augmentait, et nous nous tournâmes brusquement du côté du vent. Marbre poussa un cri terrible, et le spectacle qui s'offrit à mes yeux fit battre mon cœur avec violence. A cent pieds de nous était un grand vaisseau, autour duquel l'eau bouillonnait jusqu'aux écubiers. Nous avions à peine le temps de le regarder avant qu'il arrivât sur nous. Elevé sur une vague, il montrait hors de l'Océan ses flancs noirs et lustrés et ses canons étincelants, qui semblaient avoir été tout récemment vernis.

Nabuchodonosor était à l'avant de la chaloupe, et j'étais à l'arrière. J'étendis instinctivement les bras pour repousser le danger, me croyant près d'être englouti sous le cuivre de la carène.

Sans la force et la présence d'esprit de Nabuchodonosor, nous aurions été inévitablement perdus, car la houle nous aurait empêchés de regagner le radeau; et même, si nous y étions parvenus, nous serions morts de faim et de soif. Mais mon nègre saisit le grelin qui nous amarrait, et fit avancer la chaloupe de quelques pieds. Néanmoins, quand le vaisseau passa près de nous, je mis la main sur la gueule du troisième canon. Échappés au danger, nous nous mîmes à crier tous ensemble. Personne, jusqu'alors, ne nous avait aperçus; mais nos clameurs donnèrent l'alarme, et la poupe fut bientôt couverte d'officiers. Parmi eux était un vieillard à tête grise, que je reconnus pour le capitaine. Il fit virer de bord, et quelques instants après nous étions sur le gaillard d'arrière du *Breton*, frégate anglaise de cinquante canons.

— Soyez le bienvenu, me dit le capitaine avec cordialité. Je remercie Dieu de m'avoir mis à même de vous sauver. Vous devez avoir perdu votre navire récemment, car vous ne paraissez pas avoir souffert? Quand vous serez tranquillement établi, j'espère que vous me direz le nom de votre navire et les détails de sa perte? Elle doit avoir eu lieu dans le dernier coup de vent qui a fait beaucoup de mal le long des côtes? Je vois que vous êtes Américain, et que votre chaloupe a été construite à New-York; mais tous les naufragés sont des compatriotes.

La manière dont nous fûmes traités répondit à cette généreuse réception. Tant que je demeurai avec ce capitaine, qu'on appelait Rowley, je n'eus pas le moindre sujet de me plaindre de sa conduite. Si j'avais été son fils, il ne m'aurait pas traité avec plus de bienveillance. Il m'installa dans sa propre cabine et me fit asseoir à sa table. Je lui racontai sommairement ce qui nous était arrivé, sans toutefois parler de l'affaire du *Rapide;* je lui dis seulement comment j'avais échappé à un corsaire français, et lui laissai supposer que mon équipage m'avait été enlevé dans cette occasion. Il écouta mon histoire avec intérêt; puis il envoya Marbre dans la sainte-barbe, et confia Nabuchodonosor aux soins des domestiques de la cabine. On tint conseil au sujet de la chaloupe, que l'on résolut d'abandonner comme inutile et embarrassante. Placé sur l'échelle hors le bord, je regardai d'un œil triste ce dernier débris de *l'Aurore*. La perte de ce navire et de sa cargaison m'enlevait une somme de quatre-vingt mille dollars.

CHAPITRE XXIV.

Vainement nous rêvons la gloire,
Nos triomphes sont imparfaits.
Le lendemain d'une victoire
En détruit souvent les effets.

Il n'y avait que peu de jours que *le Breton* était sorti de la baie de Cork. Il avait ordre de courir à l'ouest, et de croiser pendant trois mois pour protéger le retour des bâtiments anglais qui arrivaient d'Amérique. Ce n'était guère satisfaisant pour nous; mais dans l'impossibilité de nous débarquer, le capitaine Rowley promit de nous mettre à bord du premier bâtiment que nous rencontrerions. C'était tout ce que nous avions le droit de lui demander.

Plus de deux mois se passèrent sans que *le Breton* aperçût une seule voile : les marins sont exposés à de pareilles vicissitudes; tantôt ils se trouvent au milieu d'une multitude de navires, tantôt ils semblent être les seuls maîtres de l'Océan. Après les tempêtes de l'équinoxe,

la frégate gouverna au sud jusqu'à la hauteur de Madère, et après avoir croisé pendant trois semaines dans le voisinage de cette île, elle reprit la route de Plymouth. Pendant cette expédition, elle avait abordé une trentaine de voiles appartenant à des pays neutres, et dont aucune ne pouvait nous fournir les moyens de retourner en Amérique. Dans l'après-midi du jour où *le Breton* gouverna au nord, on signala un vaisseau étranger qui fut reconnu pour une frégate avant le coucher du soleil; *le Breton* manœuvra toute la nuit pour la rallier, et avec succès, puisqu'il n'en était éloigné que d'une lieue quand je remontai sur le pont, le lendemain matin. On avait fait branle-bas général, et il régnait sur le vaisseau une animation qu'on n'y avait pas encore remarquée.

— Bonjour, Wallingford, me cria gaiement le vieux capitaine, vous arrivez juste à temps pour voir ce Français dans tout son éclat. Dans deux heures d'ici, je l'espère, il n'aura pas l'air si coquet. C'est un beau vaisseau, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondis-je, et il paraît avoir comme vous cinquante canons. Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit français?

— Sans contredit : jamais frégate anglaise n'a eu ces vergues et ces mâts de perroquet; ainsi, monsieur Wallingford, vous aurez l'obligeance de déjeuner une heure plus tôt que de coutume.

Je suivis le capitaine Rowley dans la cabine, où je trouvai Marbre, qu'il avait eu la politesse d'inviter. Jamais le bon vieillard ne m'avait témoigné plus d'égards et d'affection que ce matin-là.

— J'espère, messieurs, nous dit-il après le premier service, que vous ferez honneur à la cuisine de Davis; étant sujet anglais, je crois tout naturellement nos vaisseaux supérieurs à ceux de la France; mais je sais très-bien que nous ne triomphons jamais sans peine, et il serait possible que cette frégate nous coupât les vivres pour demain.

— Vous autres Anglais, lui dis-je, vous entamez toujours une action contre les Français avec une entière confiance dans la victoire.

— Oui, c'est un sentiment que nous avons inspiré à nos gens; mais je suis trop vieux pour ne pas savoir que tous les combats sont chanceux. Nous différons des Français par l'organisation du service, mais il n'y a pas dans les hommes même autant d'inégalité qu'on se l'imagine. Le résultat est entre les mains de Dieu!

Je fus surpris d'entendre parler ainsi le capitaine Rowley, qui était ordinairement d'une humeur enjouée, mais il ne me convenait pas de continuer l'entretien. Au bout de quelques minutes, nous nous levâmes de table, et j'entendis donner au maître d'hôtel l'ordre d'aller dire au premier lieutenant qu'il eût à faire enlever les cloisons de la cabine. Au moment où j'entrais avec Marbre dans un logement de toile qu'on lui avait établi en bas, le tambour appela tous les matelots à leurs postes.

— Eh bien, Miles, me dit Marbre, ce voyage surpassera de beaucoup tous ceux que nous avons faits : nous avons été capturés deux fois, nous avons fait naufrage, nous avons vu un combat et nous allons prendre part à un autre. Que pensez-vous qu'exigent de nous le patriotisme et la vertu républicaine?

C'était la première fois que Marbre m'exprimait son républicanisme, d'autant plus étrange qu'il avait dans le caractère autant d'absolutisme que Napoléon lui-même.

— La République française, lui répondis-je, n'existe guère que de nom; d'ailleurs la ressemblance des gouvernements ne suffit pas pour unir deux nations; quand elles n'ont pas des lois complétement identiques, elles sont plus disposées à se quereller sur les dissidences qu'à s'entendre sur les points de rapport; en tout cas, puisque nous sommes en paix avec l'Angleterre et la France, nous n'avons pas à nous mêler de leurs discussions.

— Je m'attendais à cette réponse, Miles; cependant il serait pénible d'être au milieu d'un combat sans y participer. Je donnerais cent dollars pour être maintenant à bord de la frégate française; il me répugne de me ranger du côté de John Bull.

— Nous n'avons pas besoin de prendre parti, pas plus que Nabuchodonosor; cependant comme les Anglais nous ont sauvé la vie, et qu'ils nous nourrissent depuis trois mois, nous pouvons essayer de nous rendre utiles, principalement en secourant les blessés.

Nous en étions là quand un coup de canon tiré sur le pont nous apprit que l'action s'engageait. Quand j'arrivai sur le gaillard d'arrière, le vaisseau avait diminué de voiles, les matelots étaient à leurs postes, les canons détachés et alignés; toutes les tappes étaient enlevées; on avait distribué les boulets et on voyait çà et là de vieux canonniers en chef rôder autour de leurs pièces, comme s'ils eussent été impatients de commencer. Le silence était pareil à celui qui règne dans une église déserte.

— Wallingford, me dit le capitaine Rowley, vous n'avez rien à faire ici; il ne serait pas convenable que vous prissiez part à l'action, et il y aurait de la folie à vous exposer sans nécessité.

— Je le sais, capitaine Rowley, mais j'ai présumé que vous voudriez bien me permettre d'être spectateur; je puis être utile aux blessés et je connais trop bien mon métier d'officier pour gêner les mouvements de l'équipage.

— J'ignore si je dois vous permettre de rester ici, répondit gravement le vieillard, ce sera une affaire sérieuse. Dans dix minutes, nous allons être à portée, et je vous laisse à décider si la prudence n'exige pas que vous descendiez.

Me contentant de cette réponse, je m'éloignai du gaillard d'arrière; dans l'entre-deux des gaillards, je passai devant les soldats de marine que leur commandant rangeait en ligne avec autant de soin que si la victoire eût dépendu de leur symétrie; sur le gaillard d'avant je trouvai Nabuchodonosor, les mains dans ses poches, surveillant les manœuvres des Français comme le chat épie celles de la souris; ses yeux exprimaient le vif intérêt qu'il prenait à l'affaire, et je jugeai qu'il serait inutile de vouloir l'obliger à descendre.

Le capitaine avait donné la réplique aux officiers, et ils me sourirent avec bienveillance; le premier lieutenant fut le seul qui se montra mal disposé à mon égard.

— Il y a trop d'étoffe dans cet homme pour qu'il reste dans l'inaction, dit-il sèchement en montrant Nabuchodonosor.

— Nous sommes neutres, monsieur Cléments, répondis-je, et nous ne pourrions combattre sans blesser le droit des gens; toutefois j'ai été si bien traité à bord du *Breton*, que je regrette sincèrement qu'il ne me soit pas permis de partager vos dangers.

Le lieutenant me lança un coup d'œil perçant, murmura quelque chose entre ses dents et s'avança vers le capitaine Rowley; celui-ci regarda de mon côté et me fit avec le doigt un geste de reproche; puis, il sourit doucement et chercha des yeux un midshipman qui lui servait d'aide-de-camp; en ce moment, la frégate française lâcha toute sa bordée, après avoir viré vent devant; la plupart des boulets endommagèrent les mâts du *Breton*, et deux seulement portèrent dans le plein bois. Nabuchodonosor se mit immédiatement au travail avant que j'eusse le temps de lui parler; il saisit une bosse et se mit à raccommoder le faux grand étai qui avait été cassé; le maître d'équipage applaudit à son activité et envoya à son aide quelques hommes du gaillard d'avant. A partir de cet instant, Nabuchodonosor fut constamment dans les agrès; par intervalles sa figure grimaçante se montrait au milieu des éclaircies de la fumée. *Le Breton* pouvait avoir des matelots plus vieux et plus expérimentés, mais il n'en possédait pas de plus actifs, de plus dociles et de plus athlétiques. La gaieté de cœur avec laquelle ce noir travaillait au milieu des périls et du fracas de la bataille m'a toujours paru merveilleuse.

Le capitaine Rowley attendit, pour répondre à cette bordée, que les deux vaisseaux fussent à portée du pistolet. *Le Breton* lâcha sa bordée de bâbord et vira tout aussitôt. J'ignore comment cela se fit; mais quand on changea les grandes vergues, je me trouvai placé aux bras de misaine et tirant avec la vigueur d'un cheval de halage. Le second pilote, qui commandait ces bras, me remercia de mon assistance.

— Dans une heure ils seront à nous! capitaine Wallingford, me dit-il avec une expression de joie.

Je me repentis du rôle que j'avais joué, et résolus de me borner à celui de spectateur. Je me rendis sur le gaillard d'arrière, où le sang avait déjà coulé. Le capitaine Rowley s'y trouvait avec Cléments et le chef de timonerie. Les boulets se succédaient à chaque minute, et les gémissements des blessés commençaient à se mêler au tumulte du combat.

— Cela chauffe, Wallingford, me dit le capitaine Rowley; vous n'avez pas affaire ici, mais j'aime à voir la figure d'un ami. Vous avez examiné ce qui se passe, qu'en dites-vous?

— Votre vaisseau doit l'emporter, capitaine, l'ordre et la régularité sont admirables!

— Eh bien! je suis charmé de vous entendre parler ainsi, Wallingford, car je sais que vous êtes un marin. Descendez sur le premier pont et remontez me dire ce que vous y aurez remarqué.

J'étais décidément enrôlé comme adjudant; toutefois j'obéis et fus témoin d'un spectacle tel que je n'en avais jamais vu; quoique la saison fût avancée, le temps était si chaud que la plupart des matelots s'étaient dépouillés. C'est un rude travail que de manœuvrer pendant des heures entières de lourds canons, et si l'animation du combat empêche de sentir d'abord les fatigues, elles laissent le corps abattu comme par une maladie. La plupart des marins n'avaient que leur culotte; leurs queues longues et roides pendaient sur leurs dos nus qui ressemblaient à ceux d'athlètes prêts à combattre dans le cirque. Le pont était rempli de la fumée des amorces, quoique la poudre, en faisant explosion, s'échappât au dehors en épais tourbillons de flamme et de salpêtre. Je crus être dans une espèce de pandœmonium. A travers la fumée, je voyais les canonniers tourner entre leurs mains les refouloirs et les écouvillons. Les canons, en reculant avec force, chancelaient et même bondissaient sur le pont. Pour ajouter à l'effet de leurs commandements, les officiers brandissaient leurs épées. Çà et là couraient des mousses qui apportaient ou allaient chercher des munitions. On se passait les boulets de main en main : et pour ajouter aux couleurs sinistres du tableau, les morts et les mourants gisaient dans leur sang au milieu du vaisseau.

— Ces Français se conduisent bravement! me cria Marbre, voilà un boulet qui vient de traverser les chaudières du coque. Si les canonniers ne font feu des quatre pieds, nous allons perdre la partie. Je

ne voudrais pas être battu, Miles; tout le monde jusqu'à ma nièce me montrerait au doigt.

— Nous sommes de simples passagers, Moïse, et la victoire n'intéresse en rien le pavillon américain.

— Je n'en suis pas certain, Miles, je ne veux pas être battu, même comme passager. Tenez, regardez! encore deux coups pareils et la moitié de nos canons sera réduite au silence!

Deux boulets entrèrent en même temps, l'un d'eux frappa la paroi d'un sabord, l'autre étendit sur le pont quatre hommes qui étaient sur le point de tirer la pièce de ce sabord. Le lieutenant de la division saisit la mèche, la raviva en soufflant dessus, la posa sur la lumière, et le coup partit. A l'instant du recul, le lieutenant chercha des yeux des hommes pour remplacer ceux qui étaient tués ou blessés. Ses regards s'arrêtèrent sur nous, sans qu'il nous adressât de questions.

— Oui, monsieur, dit Marbre en déposant sa veste et sa chique, je suis à vous dans une minute.



A mon réveil je regardai la mer sans rien voir : *l'Aurore* avait sombré pendant la nuit.

Je ne savais si je devais le laisser faire ou lui adresser des représentations; mais avant que j'eusse eu le temps de réfléchir, il s'était installé en qualité de chef de pièce; craignant que la contagion me gagnât, je me hâtai de remonter l'échelle. Le grand hunier de la frégate française venait de tomber à la mer, et le capitaine Rowley félicitait son équipage en agitant son chapeau en signe de triomphe. *Le Breton* avait souffert considérablement, mais ses principaux mâts étaient encore debout. Les Français avaient aussi perdu leur hunier d'artimon, et leur feu se ralentissait depuis environ un quart d'heure. Selon l'ordinaire, les détonations de l'artillerie neutralisaient l'effet de la brise, et les deux combattants s'écartaient peu de la position qu'ils occupaient.

Je m'étais placé sur le couronnement pour faire mes observations, quand j'entendis le bruit d'un boulet qui brisait une planche sur le gaillard d'arrière. Un groupe s'était formé autour d'un homme qui tombait et qu'à son uniforme et ses épaulettes je reconnus pour le capitaine; je courus aussitôt près de lui.

— Puisque vous ne faites rien, monsieur, me dit Cléments, voulez-vous aider à transporter en bas le capitaine Rowley?

Le ton dont le premier lieutenant prononça ces paroles et le regard dont il les accompagna semblaient me dire : Je vais maintenant commander ce vaisseau et nous verrons si les lois ne changent pas en même temps que le maître! Toutefois, j'obéis malgré mon mécontentement secret; et, avec le secours du domestique du capitaine, je le portai dans la sainte-barbe. Aussitôt que le chirurgien eut examiné les blessures du pauvre vieillard, il déclara qu'il n'y avait point d'espoir.

— Le capitaine ne peut vivre une demi-heure, me dit-il à part; tout ce que nous pouvons faire, c'est de lui donner ce qu'il demandera. Actuellement, il est étourdi par la secousse qu'il a éprouvée, et dans quelques minutes il demandera probablement à boire. Demeurez auprès de lui, puisqu'aucun devoir ne vous appelle sur le pont. Voilà un malheur dont Cléments va profiter, on lui attribuera en partie le gain de la bataille, quoiqu'elle soit déjà décidée.

En effet, vingt minutes après, nous entendîmes des cris de victoire sur le pont. Le bruit parut ranimer le blessé.

— Que signifie cela, Wallingford? me demanda-t-il d'une voix dont la force me surprit.

— Cela signifie, capitaine Rowley, que vous avez vaincu! que vous êtes maître de la frégate française.

— Maître! suis-je maître de ma propre vie? à quoi me sert la victoire maintenant? je vais mourir bientôt, mon jeune ami, et tout sera fini pour moi; ma pauvre femme trouvera que c'est une bien triste victoire.

Hélas! que pouvais-je lui dire! ses pressentiments ne le trompaient pas! il mourut en ma présence, avec calme et en conservant sa connaissance jusqu'à la fin; mais je pus voir qu'il se demandait si l'éclat que jetait sur lui son dernier succès répondait entièrement au but de son existence. L'approche de la mort place l'homme sur une éminence morale d'où il domine de toutes parts le passé et l'avenir. Il est alors à même de contempler dans son entier le spectacle de la vie, et de se former une opinion sur le rôle qu'il a rempli. Comme la plupart de ceux qui contribuent à nos plaisirs et briguent nos applaudissements, il est parfois, en quittant la scène, plus mécontent de son jeu que la foule irréfléchie : car celle-ci, s'attachant uniquement à la surface des choses, accorde trop souvent ses suffrages à la médiocrité.

Je glisserai sur les dix jours qui suivirent. Le premier usage que fit M. Cléments de son commandement fut de me transférer de la cabine à la sainte-barbe. A la vérité, je n'y manquais pas d'espace, car plusieurs officiers et matelots avaient passé à bord de la prise. Leur place fut occupée par les officiers français et par moi. Le corps du pauvre capitaine Rowley fut conservé dans de l'eau-de-vie, et l'ordre accoutumé se rétablit. Seulement la diminution de l'équipage et les avaries du vaisseau nous ôtaient toute envie de rencontrer les Français. Maintenant que l'excitation du combat avait cessé, Marbre était honteux d'y avoir participé, et il regretta toute sa vie d'avoir combattu sous le pavillon anglais. Quant à Nabuchodonosor, il comprenait peu les distinctions établies entre les pays, et s'imaginait toujours qu'il était de son devoir de s'attacher au vaisseau sur lequel il se trouvait.

En entrant dans la Manche, nous aperçûmes une frégate avec laquelle nous échangeâmes des signaux. On peut juger aisément de l'inquiétude qui me saisit quand j'appris que c'était *le Rapide*. La frégate était déjà à une portée de canon, et bientôt elle vira de bord sous l'écoute du *Breton*, qui avait mis en panne pour l'attendre. Lord Harry Dermond, en personne, vint à bord pour communiquer ses dépêches au capitaine Rowley, comme à son commandant d'âge. Je ne quittai point le gaillard d'arrière, afin de tâcher de savoir ce qu'étaient devenus Sennit et ses compagnons.

Cléments alla à la rencontre du jeune capitaine sur l'échelle hors le bord. Il s'excusa de ne s'être pas rendu à bord du *Rapide*, en alléguant le mauvais état de ses embarcations, et fit son rapport sur la dernière affaire. Lord Harry se trouvait plus ancien dans le grade que le nouveau capitaine. En conséquence, il se mit à lui adresser des questions. Je m'étais placé dans la galerie du faux-pont pour échapper à l'attention; mais, en se tournant brusquement, le commandant du *Rapide* m'aperçut; il était si près de moi, que je pus entendre ce qu'il disait :

— Voilà une figure de ma connaissance, monsieur Clements; j'ai vu cet homme quelque part. Peut-être ai-je servi avec lui.

— Je ne le crois pas, mylord; c'est un Américain que nous avons recueilli en mer, un certain Wallingford, capitaine de *l'Aurore*. Son bâtiment a sombré dans une tempête, et tout l'équipage a péri, excepté ce gentleman, son second et un nègre. Nous les avons à bord depuis plus de trois mois.

Lord Harry Dermond siffla entre ses dents, s'avança vers moi, me salua et entama aussitôt un dialogue très-désagréable :

— Votre serviteur, monsieur Wallingford, nous nous rencontrons assez souvent et dans des circonstances extraordinaires. La dernière fois, j'étais tellement occupé que je n'ai pas eu le temps de vous rendre mes devoirs. Monsieur Clements, j'ai une petite affaire à traiter avec ce gentleman, et je vous prie de m'accompagner avec lui dans votre cabine.

Il n'y avait pas d'objections à faire, et je suivis les deux officiers.

CHAPITRE XXV.

Oh! je me contiendrais à peine
Si j'étais maître de la plaine,
Des champs et des forêts du roi;
Mais avec calme, avec courage
Je sais résister à l'orage :
Le malheur ne peut rien sur moi.

Chanson écossaise.

En voyant l'air froid et résolu de lord Harry Dermond, je me préparai à subir une rigoureuse enquête. Quand nous fûmes dans l'arrière-



Nab, impatient, se jeta à la mer et vint me baiser les mains en murmurant des paroles entrecoupées.

cabine, les officiers s'assirent sur un sofa et me firent signe de prendre une chaise.

— Monsieur Wallingford, me dit-il, les préliminaires sont inutiles entre nous. J'ai reconnu votre navire, il y a trois mois, pendant le combat livré par *le Prince-Noir* et *le Rapide*. Votre présence a besoin d'être expliquée.

— Je le conçois parfaitement, mylord, et je suis prêt à vous satisfaire. Pensant que vous n'aviez pas le droit d'envoyer *l'Aurore* à Plymouth, et sachant qu'une détention de quelque durée causerait ma ruine, j'ai profité de conjonctures favorables pour reprendre possession de mon navire.

— Voilà du moins ce qui s'appelle de la franchise! Ainsi vous avez surpris les matelots pendant la nuit, vous les avez massacrés, et vous avez perdu plus tard votre bâtiment parce que vous n'aviez pas assez de monde pour le conduire?

— Ceci n'est vrai qu'en partie. Certainement je n'aurais pas perdu mon navire si j'avais conservé mon équipage dans son intégrité, et je l'aurais conservé si je n'avais jamais rencontré *le Rapide*.

— C'est une manière indirecte de nous attribuer votre perte.

— Je dirai sans détours que je vous en crois indirectement la cause.

— Eh bien! monsieur, c'est un point sur lequel nous ne serons probablement jamais d'accord. Nous autres, serviteurs du roi d'Angleterre, nous n'admettrons jamais la manière dont vous interprétez le droit des gens. Ce sont d'ailleurs, vous le savez, des questions dont nous laissons la solution à nos juges de l'amirauté; ce qui m'importe en ce moment, c'est de savoir ce que sont devenus ceux auxquels était confié votre navire.

Je rapportai brièvement comment j'avais reconquis *l'Aurore*. Les deux officiers anglais m'écoutèrent attentivement. Le capitaine du *Rapide* fronça le sourcil sans laisser paraître ses pensées, et je distinguai sur la figure de Cléments un sourire d'incrédulité.

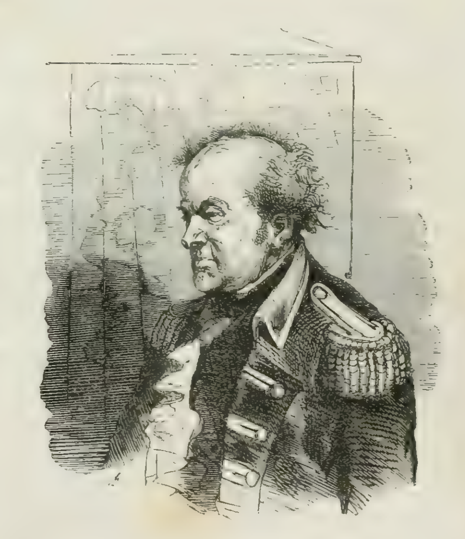
— Voilà un conte bien arrangé, mylord, dit-il d'un ton ironique. Cependant je doute qu'il y ait dans la marine anglaise des gens disposés à le croire. Mais je vous demande pardon, mylord; c'est votre affaire et non la mienne, et j'ai eu grand tort de prendre la parole.

Lord Harry Dermond parut partager cette opinion ; il avait l'orgueil de sa naissance et de son grade, et n'aimait guère à voir un homme d'une condition inférieure intervenir dans une affaire qui lui était personnelle; il se contenta donc de s'incliner en signe d'adhésion. Il réfléchit un moment avant de reprendre la parole.

— Vous comprenez, monsieur Wallingford, qu'il est de mon devoir de prendre sur cette affaire les renseignements les plus précis. Je sors du port où mon vaisseau est resté plusieurs semaines pour réparer ses avaries, et j'aurais reçu infailliblement le rapport de Sennit s'il avait été en Angleterre.

— Je doute qu'il y soit, mylord; j'ai vu l'équipage de prise recueilli par un bâtiment de commerce qui m'a semblé appartenir à la compagnie des Grandes-Indes. Il est probable que Sennit et ses hommes ont tous été transportés aux Antilles.

Ici Clements tendit à lord Dermond un papier sur lequel il avait tracé quelques mots au crayon. Après avoir parcouru le billet, le capitaine du *Rapide* fit un signe d'assentiment, et Clements quitta la cabine. Pendant son absence, mon compagnon me traita poliment, me donna des détails sur le combat auquel j'avais assisté, et eut même l'obligeance de m'en montrer le récit officiel qu'il avait apporté pour le faire voir au capitaine Rowley. Clements, à son tour, m'annonça sans cérémonie qu'on m'attendait pour dîner. Je me levai ; mais, avant de sortir, j'eus le temps de voir entrer Marbre, et au moment où je disparaissais sous l'écoutille j'aperçus Nabuchodonosor debout près du charnier, sous la garde d'une sentinelle.



Le vieux capitaine Rowley.

Le dîner dura près d'une heure, et lord Dermond attendit civilement qu'il fût terminé pour me rappeler dans la cabine. Je trouvai Marbre dans l'antichambre, Nabuchodonosor près de la porte et les deux officiers occupés à écrire.

— Monsieur Wallingford, me dit lord Harry, il est loyal de vous apprendre que le récit de votre second ne s'accorde en rien avec le vôtre. J'ai rédigé sa déposition sous sa dictée, et je vais vous la lire.

— Je ne vois pas comment Marbre pourrait dire vrai s'il me contredisait, mylord. Je suis prêt à vous écouter.

« J'étais premier lieutenant de *l'Aurore*, de New-York, dont Miles Wallingford était patron et propriétaire; trois jours après avoir quitté la frégate, je m'appliquai, de concert avec le capitaine, à faire comprendre à M. Sennit combien il était injuste de saisir un bâtiment neutre et d'interrompre un heureux voyage. Nos raisons parurent tellement convaincantes au susdit lieutenant Sennit qu'il consentit à descendre dans la yole du navire avec une quantité suffisante de vivres et d'eau, et à nous abandonner *l'Aurore*; en conséquence, l'embarcation fut mise en mer, arrimée convenablement, et l'on prit les soins les plus tendres de ceux qui allaient s'y placer; ensuite les Anglais prirent congé de nous, les larmes aux yeux, en faisant mille vœux pour notre prospérité. »

— Est-ce sérieusement, mylord, que mon second vous a fait un pareil récit?

— Très-sérieusement; je crois même qu'il a offert de l'affirmer par serment, mais nous l'en avons dispensé.

Voici maintenant la déposition du noir :

« Nabuchodonosor Clawbonny déclare qu'il appartient à *l'Aurore*, et qu'il y est resté jusqu'au jour du naufrage. Le capitaine Wallingford a ordonné à M. Sennit de quitter le bâtiment, et, comme de juste, M. Sennit a obéi... »

— Mais à quoi bon en lire davantage? on doit ajouter peu de foi au témoignage d'un esclave. Vous voyez, monsieur Wallingford, que vos compagnons ne sont pas d'accord avec vous, et que votre conduite éveille les soupçons les plus fâcheux. Je ne me justifierais jamais envers mes supérieurs si je négligeais de vous arrêter et de vous conduire en Angleterre, où vous passerez en jugement.

— Je regrette que mes compagnons aient eu assez peu de jugement pour vous faire de pareilles déclarations. J'ai dit la vérité et je n'ai rien à ajouter, d'autant plus que mes représentations ne vous feraient pas sans doute changer d'avis.

— Vous montrez de la fermeté, monsieur; j'espère que vous soutiendrez votre caractère jusqu'au bout. Néanmoins on ne peut exposer impunément la vie des sujets du roi.

— Pas plus que la propriété d'un citoyen américain. Si j'avais employé la force pour recouvrer mon navire, si j'avais jeté l'équipage de prise à la mer, j'ai la conviction que je n'aurais fait que mon devoir.

— C'est bien, monsieur, et j'espère pour vous qu'un jury anglais envisagera l'affaire au même point de vue; présentement préparez-vous à me suivre à bord du *Rapide*, car il ne faut pas vous séparer des témoins importants que nous pourrons trouver à bord de ce vaisseau.

Là-dessus je fus congédié, et j'allai rejoindre Marbre dans l'antichambre, d'où j'entendis la conversation suivante :

— Je vous prie, mylord, dit Clements, de ne pas m'enlever le second et le noir; ce sont deux marins de premier ordre; le nègre nous a rendu de grands services dans la dernière affaire, et le second s'est battu comme un lion pendant près d'une heure. Nous manquons de matelots, et j'espère déterminer ces deux hommes à s'enrôler; la perspective d'une part de prise les décidera certainement.

— Je suis fâché que mon devoir m'oblige de les emmener tous trois, Clements, mais je tiendrai compte de ce que vous dites; nous pourrons peut-être les décider à entrer à bord du *Rapide*.

Ici M. Clements s'aperçut que la porte était entrebâillée, et il m'empêcha, en la fermant, d'entendre la suite. Je me tournai vers Marbre, dont la physionomie exprimait le repentir; loin de lui reprocher son artifice inopportun, je lui serrai la main en signe de pardon; je voyais clairement que le pauvre homme avait peine à se pardonner à lui-même; mais dans le moment même il ne m'exprima pas ses idées.

La conférence entre Harry Dermond et M. Clements dura une demi-heure; je vis à la figure de ce dernier qu'il avait échoué dans sa tentative, lorsqu'il reparut dans l'antichambre de la cabine. Quant à nous, nous fûmes transportés, avec le peu d'objets que nous possédions, à bord du *Rapide*. Notre arrivée produisit une vive sensation, tempérée toutefois par la discipline qui règne sur un vaisseau de ligne. Aussitôt que je fus arrivé sur le gaillard d'arrière, on me mit aux fers et sous la garde d'une sentinelle que l'on plaça derrière la porte de ma cabine; à la vérité, on eut pour moi quelques attentions; on tendit dans la cabine où j'étais placé un paravent de toile derrière lequel je me couchais et prenais mes repas; mes fers étaient si larges que je trouvais moyen de les enlever et de les remettre à volonté; les officiers s'en aperçurent sans doute, mais ils fermèrent les yeux, et je supposai qu'ils tenaient seulement à sauver les apparences. Si je n'avais été détenu, si ma réclusion n'avait porté un notable préjudice à mes affaires, je n'aurais pas eu de sujet de plaintes; je fus passablement traité pendant mon emprisonnement, qui dura jusqu'au mois d'avril 1804, c'est-à-dire cinq mois entiers. Durant ce temps *le Rapide* s'avança au sud jusqu'à la ligne; pendant sa traversée de retour, il cingla autour des Açores et des Canaries sans rencontrer de vaisseaux français. On me permit de prendre de l'exercice deux fois par jour, tant sur le passe-avant que sur le premier pont, et mes vivres furent fournis par la table de la cabine; ma santé se maintint toujours bonne, grâce à la propreté du vaisseau et à l'admirable manière dont il était aéré. De temps en temps je recevais la visite d'un officier, qui s'entretenait avec moi de sujets propres à me distraire sans faire la moindre allusion aux motifs de mon emprisonnement; je ne parlai pas une seule fois à Marbre et à Nabuchodonosor; je les voyais travailler avec le reste de l'équipage, et nous échangions souvent des regards d'intelligence.

Enfin nous entrâmes au port, amenant avec nous un bâtiment français, capturé à l'est du cap de Bonne-Espérance; mes deux compagnons faisaient partie de l'équipage de prise; le jour de notre arrivée, je reçus la visite du commis aux vivres, et je pris la liberté de lui demander si mes camarades étaient entrés dans la marine anglaise.

— Pas tout à fait, me répondit-il; néanmoins ils semblent y prendre goût, et nous croyons qu'ils aimeront mieux s'engager que de perdre la part de prise qui leur doit revenir. Le chef de timonnerie m'a assuré que votre second était un homme d'élite; mais lord Dermond, s'attendant à trouver des croiseurs français dans la Manche, a placé vos gens sur le navire capturé, de peur qu'ils refusassent de combattre. Ils ont fait leur devoir, disent-ils, pour se maintenir en bonne santé; et, s'il faut vous parler franchement, nous les soignons dans l'espérance qu'ils s'attacheront à nous pour toujours.

Ces paroles me mirent au fait de tout ce qui se passait; j'étais certain que Marbre ne consentirait jamais à servir sous le pavillon britannique; mais je craignais que, pour détruire les funestes effets de son étourderie, il ne commît quelque nouvelle action non moins funeste à nos intérêts. Quant à Nabuchodonosor, je savais qu'il ne m'abandonnerait jamais; mais j'appréhendais que l'on n'abusât de son ignorance.

Le jour où nous jetâmes l'ancre dans la baie de Plymouth, il ventait frais du sud-ouest, et le temps était sombre et couvert de brume; le vaisseau entra au coucher du soleil, précédé de sa prise, qui mouilla à quelque distance à l'avant; dès qu'il fut amarré, lord Harry Dermond passa dans sa cabine, et je l'entendis dire au premier lieutenant :

— A propos, M. Powlett, il faut changer le prisonnier de place dans la matinée; maintenant que nous sommes près de la terre, il y aurait du danger à le laisser près d'un sabord.

Je rêvais encore au but de cette observation quand j'entendis le bruit d'un canot qui longeait *le Rapide*; c'était celui du vaisseau français, dont le chef de prise était venu à bord, et mes compagnons étaient au nombre des rameurs; Marbre me fit un signe auquel je répondis. Il faisait si sombre qu'on pouvait à peine distinguer les objets les plus rapprochés; cependant Marbre vit que je l'avais reconnu et resta dans le canot avec Nabuchodonosor; les deux autres rameurs, accoutumés à servir avec les Américains, ne firent aucun scrupule de suivre leur commandant pour aller causer sur le pont; presque au même instant, l'officier de quart cria :

— A l'arrière le cutter de *la Minerve* pour faire place au canot du capitaine.

Le cutter était à bâbord, mais, comme une grosse lame déferlait contre le flanc de tribord, le capitaine aimait mieux descendre de l'autre côté, contrairement aux règles de l'étiquette, que de s'exposer à mouiller sa veste. Les paroles que j'avais entendues me préoccupaient vivement, le danger qui me menaçait était présent à mes yeux; résolu d'y échapper à tout prix, je me glissai, au risque d'être aperçu, entre le canon et la paroi du sabord; j'étais suspendu par les mains le long du flanc du vaisseau, quand le canot de *la Minerve* passa au-dessous de moi. Marbre me saisit par les jambes et me dit à l'oreille de me coucher au fond de l'embarcation; nous nous heurtâmes contre le canot du capitaine, que l'on hissa à l'échelle hors le bord; mais personne ne soupçonna ce qui venait de se passer. Ce canot était le seul des embarcations du *Rapide* qui fût à la mer à cette heure.

Une minute après nous étions à l'arrière, et mon nègre nous tenait amarrés avec un harpon aux chaînes du gouvernail; le capitaine du *Rapide* descendit dans le canot, qui l'emporta rapidement au débarcadère accoutumé; aussitôt nous lâchâmes prise et nous dérivâmes sous l'impulsion d'une forte marée et d'un bon vent. On était trop préoccupé des embarras d'une récente arrivée pour faire attention à nous; l'absence du capitaine nous favorisait; c'était un officier vigilant; mais M. Powlett était ce qu'on appelle à bord un pauvre diable. Or, du moment qu'un bon capitaine a le dos tourné, la discipline se relâche, et les matelots, peu intimidés par le premier lieutenant, se dispensent, autant qu'il leur est possible, de travailler.

Bientôt *le Rapide* disparut à nos yeux; je me levai et je pris la direction des affaires; le cutter fut mâté, et nous déployâmes une voile de tréou; mettant la barre tout au vent, je gouvernai hardiment vers la mer; quoique nous eussions reconquis un semblant de liberté, notre position était assez périlleuse; nous n'avions pas un sou vaillant, nous portions sur nous toute notre garde-robe, les ténèbres étaient d'une épaisseur effrayante, le vent soufflait avec une violence redoutable pour une fragile embarcation, et nous n'avions ni eau ni provisions d'aucune espèce; cependant nous gagnâmes le large, confiant à la Providence notre commune destinée. J'espérais rencontrer un navire américain; et, dans le cas contraire, nous pouvions atteindre la côte de France en moins de quarante-huit heures.

Comme nous connaissions mutuellement notre habileté, nous nous arrangeâmes pour dormir à tour de rôle, et nous marchâmes ainsi toute la nuit, sans boussole et guidés uniquement par la direction du vent. Quand le jour revint, nous n'aperçûmes aucun bâtiment à notre

poursuite; il est vrai que la brume nous empêchait de voir à quelque distance. Toute la matinée nous courûmes au nord-ouest avec notre voile de tréou au bas ris. Pour étancher notre soif, nous exposâmes nos cravates à la brume, et nous fîmes une petite provision d'eau en les tordant lorsqu'elles furent imbibées. Cependant, les brouillards et la fraîcheur de l'air nous soutinrent, et je ne sentis guère la faim que vers le milieu du jour; alors nous nous mîmes à causer de notre dîner sur le ton de la plaisanterie plutôt qu'avec une vive inquiétude. Notre conversation durait encore lorsque Nabuchodonosor s'écria : Voilà une voile! C'était en effet une frégate anglaise, ayant les amures à bâbord et le cap à l'ouest nord-ouest; elle avait deux ris pris à ses huniers, son baume, son foc et deux basses voiles, et portait des bordées vers la côte d'Angleterre. Sa direction l'entraînait à deux cents vergues sous notre vent, et nous nous empressâmes de larguer notre voile. Nous suivîmes des yeux ce vaisseau, qui tantôt s'élevait sur le sommet d'une vague, tantôt descendait avec grâce en nous dérobant sa coque luisante; grande fut notre joie quand il se fut avancé de manière à nous placer par sa hanche du vent, mais nous n'osâmes déployer notre voile avant qu'il eût complétement disparu dans les nuages du brouillard. Les hommes engagés dans des circonstances hasardeuses échappent ainsi parfois à un danger imminent, sans participer directement à leur salut.

Notre seconde aventure fut d'une nature plus agréable. Nous signalâmes un bâtiment d'assez grande dimension qui portait des bonnettes de hune et remontait la Manche vent arrière. C'était un américain! Nous fûmes tous d'accord sur ce point, et nous courûmes nous placer sur sa route, en calculant que sa vitesse était du double de la nôtre; au bout de vingt minutes il passa près de nous. La curiosité de l'équipage sembla fortement excitée par notre présence. Marbre dirigea si habilement l'embarcation, qu'après avoir saisi un cordage qu'on lui tendit, il se rapprocha sans ralentir la marche du vaisseau qui faillit nous couler bas en nous remorquant. Nous montâmes sur le pont, abandonnant notre embarcation au gré des flots.

Ce bâtiment venait de la rivière James. Il était chargé de tabac et en charge pour Amsterdam. Le capitaine écouta notre histoire, la crut et en fut touché. Nous passâmes une semaine avec lui, et nous le quittâmes sur la côte de Hollande pour aller à Hambourg, où j'espérais trouver des lettres. Cette illusion fut détruite, il n'y avait rien pour moi; et nous étions sans argent dans une ville étrangère. Je ne crus pas prudent de conter notre histoire, et nous nous décidâmes à gagner notre traversée à la sueur de nos fronts. Après avoir cherché quelque temps, nous fûmes obligés d'entrer dans le premier navire qui s'offrit à nous. C'était un philadelphien appelé *le Schuylkill.* Je m'y embarquai comme second lieutenant, et mes compagnons comme matelots de misaine. On ne nous questionna pas sur le passé, et nous résolûmes de faire notre devoir sans mot dire. On rendit justice à mes efforts et à mon activité, et avant le départ je remplaçai le premier lieutenant, qu'on avait renvoyé pour cause d'ivrognerie. Marbre fut mis à ma place, et pendant les cinq mois suivants notre vie fut assez douce. Je dis cinq mois, car, au lieu de retourner directement aux Etats-Unis, *le Schuylkill* alla en Espagne prendre un chargement de barilles qu'il transporta à Londres, où il prit du fret pour Philadelphie. Notre histoire, enjolivée de détails apocryphes, avait été insérée dans les journaux anglais, mais elle était oubliée au milieu des événements de l'époque.

Néanmoins, je m'estimai heureux quand je pus enfin quitter l'Angleterre pour retourner dans ma patrie. Ma paye m'avait mis à même de remonter ma garde-robe, et nous étions tous les trois passablement équipés. La traversée fut longue, et ce ne fut que le 7 septembre 1804, à l'âge de vingt-trois ans moins quelques semaines, que, ruiné, sans espérance, je débarquai sur les quais de Philadelphie. Toutefois, je ne laissais rien voir de mon chagrin, et mes compagnons ignoraient toute l'étendue de mes pertes. Après avoir été congédiés, nous réunîmes une somme de cent trente-deux dollars. Avec cet argent nous nous préparâmes à retourner à New-York. Marbre avait hâte d'embrasser sa mère et sa nièce. Nabuchodonosor désirait voir Chloé. Quant à moi, je voulais avoir une conférence avec mon principal créancier, Jacques Wallingford, et savoir des nouvelles de M. Hardinge et de Lucie.

CHAPITRE XXVI.

Oui, d'amères douleurs je me sens dévorer!
Vous croyez, mes amis, que je devrais pleurer?
Mais que les feux du ciel me terrassent sur l'heure,
Que mon corps en lambeaux soit brisé, si je pleure!

Le Roi Lear.

Nous voyageâmes par terre jusqu'à South-Amboy, où nous montâmes à bord d'un paquebot qui nous débarqua près de New-York. Nous surveillions le placement de nos coffres sur une charrette, lorsqu'un homme m'aborda et s'écria en me prenant la main : — Sur mon âme, le capitaine Wallingford est vivant! C'était le vieux Jared Jones qui avait été meunier à Clawbonny depuis mon enfance jusqu'à mon départ. Je m'étais attendu à l'y retrouver; mais ses regards, sa contenance, ses larmes involontaires me préparèrent à apprendre de nouveaux malheurs. Je gardais le silence, mais l'expression de ma physionomie sollicitait une explication; Jared me comprit, et nous nous dirigeâmes ensemble vers la Batterie, laissant Marbre et Nabuchodonosor s'acheminer vers le modeste logement où nous nous proposions de nous cacher provisoirement. C'était une auberge fréquentée par Moïse depuis longues années.

— Vous voyez, Jared, que je ne reviens pas tel que j'étais parti. Mon navire et ma cargaison sont perdus. Il ne me reste plus rien.

— Nous nous attendions à quelque chose de semblable, monsieur; quelques-uns de vos matelots sont revenus, et ont annoncé que *l'Aurore* avait été capturée par les Anglais. Puis, on a fait courir le bruit de votre mort. Ensuite est venue cette malheureuse affaire d'hypothèque.

— L'hypothèque sur Clawbonny!

— Oui, mon cher monsieur Miles, les créanciers ont été autorisés à faire vendre.

— Et Clawbonny a été vendu, je ne suis suis plus propriétaire de la maison paternelle?

— Non, monsieur, elle est vendue depuis trois mois; nous avons été congédiés, même les noirs que M. Hardinge a recueillis dans une maison près de son presbytère.

— Et Chloé, domestique de ma sœur, qu'est-elle devenue, Jared?

— Je crois que miss Lucie l'a recueillie. Miss Lucie est immensément riche, comme vous le savez; et elle a chargé son père d'acheter tous les objets mobiliers. Tout le bétail a été transporté sur la ferme Wright, prêt à être rendu à son propriétaire si jamais il le réclamait.

— Miss Hardinge a donc eu la bonté de louer cette ferme dans cette intention?

— On dit qu'elle l'a achetée sur ses économies. Il paraît qu'elle est maîtresse de ses revenus quoique mineure, et voilà l'usage qu'elle a fait de son argent.

— J'avais supposé qu'elle se marierait pendant mon absence avec son prétendu M. Drewett.

— En effet, il en a été question dans le pays; mais on dit que miss Lucie ne se mariera qu'après sa majorité, afin de disposer librement de son bien. Vous savez peut-être, monsieur, que M. Rupert est marié, et qu'il vit comme un Nabab dans une des plus belles maisons de la ville; il y a des gens qui prétendent qu'il a droit à une partie de l'héritage de madame Bradford.

Je ne me souciai pas de poursuivre ce genre de conversation. Quoique les nouvelles que je recevais de Lucie fussent un baume pour mes blessures, c'était toutefois un sujet trop sacré pour être livré aux commentaires d'un tiers, et je ramenai l'entretien sur Clawbonny et sur les bruits qui avaient circulé relativement à moi.

D'après ce que me raconta Jared, le second lieutenant de *l'Aurore* et les matelots qui n'avaient pas été victimes de la presse étaient parvenus à regagner leurs foyers. Ils avaient rapporté la capture du navire, son apparition extraordinaire pendant le combat et leur tentative d'évasion. Cette dernière affaire avait fait quelque bruit, et les journaux avaient chaudement discuté la question de savoir si des Américains avaient le droit de s'enfuir dans l'embarcation d'un vaisseau de guerre anglais. A cette époque, les partis en Amérique prenaient autant d'intérêt aux guerres de l'Europe, que si les Etats-Unis eussent été engagés dans la querelle. Les politiques ou quasi-hommes d'Etat reproduisaient les opinions les plus exagérées des belligérants. Les fédéralistes justifiaient tous les actes de l'Angleterre, et tous les abus de la politique de Napoléon trouvaient grâce aux yeux des démocrates. Je ne crois pas cependant que le parti franco-américain fut aussi français que le parti anglo-américain était anglais. Ce dernier était encore sous l'empire des idées de l'ancienne métropole. Il savait comment l'Angleterre interprétait les vérités morales et politiques, et avait à peine conscience d'un autre système social. En un mot, il avait la foi, comme les fidèles qui adorent des reliques à distance. Ses opinions étaient profondément enracinées, inhérentes à l'état colonial, tandis que le parti français devait son existence principalement à l'opposition. L'alliance de 1778 avait quelque influence sur les hommes assez vieux pour avoir pris part aux événements de la révolution, mais ils formaient une exception dans la classe des démocrates. L'esprit anglais était donc le plus naturel et le plus répandu parmi les Américains.

La polémique engagée entre les journaux à propos de *l'Aurore* avait attiré l'attention de mes amis. Au bout de quelques mois, ne recevant point de nouvelles, ils crurent mon bâtiment perdu. Enfin, un navire de la Jamaïque répandit confusément l'histoire de Sennit. On sut que nous étions restés quatre seulement à bord de *l'Aurore*, et l'on en conclut que le manque de forces avait dû amener infailliblement notre naufrage.

Bientôt après, Jacques Wallingford parut à Clawbonny. Il n'y fit aucun changement, il se montra bienveillant avec tous, et dit aux esclaves que l'ordre accoutumé ne cesserait de régner. On savait qu'il

devait être mon héritier, et rien dans sa conduite ne faisait prévoir les violences qui suivirent. Mais deux mois après sa visite M. Hardinge et tous ceux qui s'intéressaient à Clawbonny apprirent avec stupéfaction l'existence de l'hypothèque. Les poursuites furent commencées, et plus tard mon domaine fut vendu publiquement à Kingston. Il fut adjugé, pour moins d'un sixième de sa valeur, au prix de cinq mille dollars. Personne n'était là pour soutenir mes droits, M. Hardinge était venu à la vente, plutôt pour faire des remontrances à mon cousin que comme enchérisseur sérieux. Un certain Daggett, parent de Jacques Wallingford du côté de sa mère, fut l'acquéreur ostensible; c'était lui qui avait pris possession de ma terre patrimoniale, avait congédié les nègres et remplacé les anciens serviteurs de la ferme et du moulin. A la surprise générale, Jacques Wallingford ne parut pas dans cette affaire, quoiqu'il eût des droits dans ma succession. On n'entendit point parler de lui; et M. Daggett, homme mystérieux et réservé, ne donna aucun éclaircissement.

Tel fut, en substance, ce que m'apprit le meunier dans une conversation à bâtons rompus qui dura une heure. Quand je me séparai de lui, je lui donnai mon adresse et rendez-vous pour le lendemain. Ce vieillard me témoignait un intérêt qui me touchait, et je voulais obtenir de lui d'autres renseignements, principalement sur Lucie et M. Hardinge.

Je suivis ensuite Marbre et Nabuchodonosor à l'auberge, qui était fréquentée par des seconds et des patrons d'un ordre inférieur. Nous passâmes le reste de la matinée à nous établir commodément dans nos chambres et à faire notre toilette. Je ne possédais pas un seul habit; mais avec ma veste bleue, mes culottes de matelot, ma chemise blanche et ma cravate noire, je ne craignais pas de me montrer. Je venais d'Angleterre, pays où les objets d'habillement sont bons et à bon marché, — et l'on voyait rarement à New-York un matelot plus élégant que je ne l'étais.

J'avais dîné avec Marbre, et nous nous préparions à sortir quand un homme maigre, à la figure bilieuse et fatiguée, — s'avança vers le comptoir. Le garçon me désigna, et l'étranger se présenta à moi sous le nom du colonel Warbler[1], éditeur du *Franc-Parleur républicain de New-York.*

A en juger par l'assurance qu'il déployait, il semblait croire que le but de l'existence était de propager les nouvelles, et considérait ceux qui s'en occupaient comme des êtres privilégiés. Le grade qu'il s'arrogeait paraissait appartenir d'office à tous les rédacteurs en chef d'un certain calibre.

— Nous venons d'apprendre votre arrivée, me dit-il, capitaine Wallingford, et nous sommes impatients de vous mettre, *rectus in curiâ*, en présence de la nation. Votre aventure a excité la curiosité il y a quelques mois, et le public est disposé à l'entendre dans son entier, et à s'en émouvoir plus que jamais. Si vous voulez avoir la bonté de me donner des détails, monsieur, ajouta-t-il en tirant de sa poche de quoi écrire, je vous promets de les faire paraître dans le *Franc-Parleur* de demain, et de les présenter d'une manière dont vous n'aurez pas à vous plaindre. Ma capture est déjà faite, et, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous en faire la lecture.

Là-dessus, sans me demander mon approbation, le colonel se mit immédiatement à me lire ce qu'il appelait sa capture.

« *Le Schuylkill,* arrivé dernièrement à Philadelphie, nous a ramené notre estimable concitoyen, le capitaine Miles Wallingford. Nos lecteurs connaissent déjà les abus dont il a été victime. Nous avons appris de sa bouche les odieux traitements qu'il a subis à bord d'un vaisseau anglais, *le Rapide*, commandé par un homme de la classe privilégiée, appelé lord... » (J'ai laissé le nom en blanc.) — « Ce récit éveillera des sentiments d'horreur et d'indignation dans le cœur de tous les bons Américains. Ils y reconnaîtront la perfidie et l'insolence des Anglais; ils verront que, non content de presser tout l'équipage, un rejeton de l'aristocratie a violé tous les traités, foulé aux pieds les principes de l'honneur et manqué aux lois divines et humaines.

» Nous croyons que personne n'osera défendre une aussi infâme conduite, et que les satellites mêmes de l'Angleterre se joindront à nous pour dénoncer ce nouvel exemple de son humeur agressive et de ses usurpations. »

— Voilà, monsieur; j'espère que vous trouverez ce début à votre goût.

— Il est un peu partial, colonel, car j'ai autant à me plaindre des Français que des Anglais, ayant été capturé d'abord par une frégate anglaise, ensuite par un corsaire français. S'il faut vous parler de cette histoire, j'aime mieux vous la conter tout entière.

— Parlez, monsieur; nous désirons faire connaître toutes les énormités dont ces arrogants Anglais se rendent coupables.

— Je crois qu'en capturant mon bâtiment le commandant anglais a commis une grande injustice et a été cause de ma ruine...

— Arrêtez, monsieur, s'il vous plait! interrompit le colonel Warbler en écrivant avec rapidité :

« Et a ainsi causé la ruine d'un homme honorable et industrieux. »

[1] Babillard.

— Voilà qui finit admirablement la période. Maintenant, monsieur, ayez la bonté de continuer.

— Cependant, je n'ai pas à me plaindre d'avoir été personnellement maltraité. Les Anglais ont peut-être été moins iniques à mon égard que les Français, puisque ceux-ci m'ont empêché de trouver du secours en France, lorsque je m'étais débarrassé de mon équipage de prise.

Le colonel Warbler m'écouta avec une froide indifférence. Il n'aurait pas voulu écrire une seule ligne contre les Français. Il appartenait à la nombreuse école de *nouvellistes* qui se croient forcés, par les règles de leur profession, d'accommoder la vérité à leurs desseins particuliers.

En insistant sur le préjudice que m'avaient causé les Français, je mis d'autant plus de chaleur dans ma narration, que j'avais remarqué la répugnance de mon auditeur à publier ces détails.

Néanmoins, le lendemain matin, le *Franc-Parleur républicain* contenait un rapport de mon affaire, en harmonie avec les principes invariables de ce journal indépendant.

On ne disait pas un seul mot de M. Gallois; mais le récit des faits et gestes de lord Dermond était accompagné d'épithètes que le colonel Warbler avait dû tirer de son propre fonds, car, assurément, elles ne venaient pas de moi.

Aussitôt que je fus débarrassé de ce gentleman, qui fut bientôt effarouché de mes sorties contre les Français, je quittai la maison pour aller me promener à Broadway.

Nous étions à peine dehors quand un homme me toucha le coude. Il avait un air d'importance et d'empressement, et paraissait harassé d'une longue course.

— Je vous demande pardon, monsieur! Le garçon de salle de l'hôtel où vous logez m'a dit que vous étiez le capitaine Wallingford.

Je fis un signe affirmatif, prévoyant qu'il allait aussi me demander des renseignements.

— Eh bien! monsieur, j'espère que vous excuserez la liberté que je prends en faveur du motif de ma démarche. Je représente le public qui tient à savoir toujours à fond les nouvelles d'un intérêt général. Je suis le colonel Positif, rédacteur en chef du *Véridique Fédéral*, journal auquel votre honoré père avait eu la bonté de s'abonner. Nous venons d'apprendre les atrocités qu'a exercées sur vous, capitaine Wallingford, un pirate français, un brigand sans foi ni loi.

Le colonel Positif poursuivit en lisant un fragment dans lequel il envisageait la question tout autrement que son antagoniste le Franc-Parleur.

« C'est un nouvel exemple de l'insolence des Jacobins. Ces atrocités exciteront l'indignation de tout Américain bien pensant. Elles ne trouvent de défenseurs que parmi les hommes qui, ne possédant rien, sont toujours prêts à applaudir au succès des voleurs, même dans les cas où sont compromis les droits et la prospérité des États-Unis. »

A ces mots, le colonel Positif s'arrêta pour reprendre haleine et me regarda comme s'il se fût attendu à m'entendre pousser des cris d'admiration.

— Colonel, répliquai-je, un corsaire français a commis envers moi un acte illégal; mais je n'aurais eu rien à craindre si je n'avais été antérieurement arrêté par une frégate anglaise, *le Rapide*, commandé par le capitaine lord Harry Dermond, fils d'un noble irlandais, le marquis de Thole.

— Une frégate anglaise! dites-vous; en vérité, monsieur, c'est bien extraordinaire. Les vaisseaux de la Grande-Bretagne se permettent rarement d'injustes agressions. Nous lui sommes unis, comme vous savez, par une communauté de mœurs, de langage et d'origine, et elle n'oublie pas que l'Amérique a comme elle les Saxons pour ancêtres. Au contraire, tous les bâtiments qui nous arrivent nous apprennent de nouveaux crimes commis par les Mirmidons que commande l'illégitime empereur des Français. C'est un homme, monsieur, qu'on ne peut comparer qu'à Néron, à Caligula et aux autres tyrans de l'antiquité. Si vous voulez bien me donner des détails sur l'agent de Buonaparte qui vous a capturé, je vous promets de les divulguer de manière à confondre mes adversaires.

J'eus la cruauté de refuser; mais mon silence n'arrêta point le colonel *Positif*. Le *Véridique Fédéral* contenait un récit qui m'était attribué, et qui fut lu avec avidité par tous les fédéralistes d'Amérique. Celui du *Franc-Parleur républicain* fut répété par les journaux démocratiques et dévoré également par leurs partisans. Je reconnus par la suite que les deux camps divisaient le pays. Quand je m'entretenais avec un fédéraliste, il aurait écouté toute la journée la partie de mon histoire qui concernait le corsaire français; c'était tout le contraire quand je m'adressais à un démocrate. Comme la plupart des marchands appartenaient à la première de ces opinions, je me fis du tort en parlant inconsidérément de mes malheurs.

Il y avait peu de temps que mon histoire circulait quand les bruits les plus absurdes coururent sur mon compte. Moi, Miles Wallingford, le cinquième du nom à Clawbonny, je n'étais qu'un déserteur anglais, et certaines gens étaient disposés à jurer que Marbre s'était sauvé, quatre ans auparavant, d'un vaisseau anglais après avoir volé le capitaine. On sait avec quelle imagination les calomnies se fabriquent et

avec quelle rapidité elles se répandent. Ainsi, pour y mettre un terme, j'eus la prudence de garder le silence. Je cherchai à faire oublier mes aventures, et parvins ainsi à sauver ma réputation, que j'étais sur le point de perdre comme ma fortune. J'avoue qu'en rentrant dans mon pays natal j'avais parfois espéré m'y placer sous la protection des lois ; mais elles étaient impuissantes pour réparer le préjudice que l'on m'avait causé, d'autant plus qu'en 1804 les États-Unis étaient constamment soumis à l'influence étrangère. Si j'avais eu à me plaindre seulement d'un Français ou d'un Anglais, ma position eût été plus avantageuse, car l'un ou l'autre des partis politiques m'aurait soutenu aussi longtemps que les besoins de sa cause l'auraient nécessité ; mais j'avais été victime des deux belligérants ; et, par un consentement mutuel, les journaux cessèrent bientôt de s'occuper de moi.

Marbre ne sut pas se contenir aussi prudemment en voyant le manque de véritable nationalité de ses compatriotes. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée qu'un Américain, après avoir perdu comme moi son navire et sa cargaison, ne devait attendre aucune réparation des autorités de son pays. Plusieurs années après, il exprimait encore ses opinions à cet égard avec une franchise qui faisait plus d'honneur à sa probité qu'à sa circonspection.

Après nous être débarrassés du colonel numéro deux, nous continuâmes notre promenade. Je rencontrai plusieurs personnes de ma connaissance, mais le costume que je portais me servit de déguisement. Elles passèrent sans me remarquer, et je n'en fus point fâché, car je désirais garder pendant quelques jours une espèce d'incognito. Cependant je ne pouvais tarder à être vu, New-York étant en 1804 une ville de peu d'étendue, où l'on connaissait tous ceux qui occupaient un rang quelconque.

Nous allâmes au delà de l'église Saint-Paul, dans le beau quartier de la ville. Sur le seuil d'une des résidences patriciennes, je vis un homme élégamment vêtu qui semblait en être le propriétaire : c'était Rupert, il poussa un cri et appela Marbre par son nom.

— Marbre, mon cher ami, comment vous portez-vous ? Votre vue me rappelle le bon vieux temps et l'eau salée.

En disant ces mots, notre ancien camarade descendit les degrés et tendit la main à Moïse avec une cordialité mêlée de morgue aristocratique. Celui-ci, qui ne connaissait à Rupert d'autres défauts que son antipathie pour la mer, lui secoua la main sans arrière-pensée.

— Je suis vraiment ravi de vous rencontrer, monsieur Hardinge. Votre père et votre charmante sœur demeurent-ils ici ?

— Non, mon vieux Moïse, répondit Rupert sans jeter les yeux sur moi. Voici ma maison où je serai charmé de vous avoir et de vous présenter ma femme, que vous connaissez déjà : miss Emilie Merton, fille du général Merton, de l'armée anglaise.

— Au diable l'armée et la marine anglaise ! s'écria Marbre brusquement ; sans cette dernière, notre ami Miles, que voici, serait riche à l'heure qu'il est.

— Miles, répéta Rupert avec un étonnement naturel ; vous n'avez donc pas péri en mer, Wallingford ?

— Comme vous voyez, monsieur Hardinge ; je suis encore vivant, et je profiterai de cette occasion pour vous demander des nouvelles de votre père et de votre sœur.

— Ils se portent bien, je vous remercie ! Mon père en particulier sera charmé de vous voir. Il a été profondément affecté de vos malheurs, et a fait ce qu'il a pu pour éteindre les poursuites. Mais vous savez qu'il n'est pas riche et que Lucie ne peut toucher qu'à son revenu, dont les économies ne suffisaient pas. Moi-même, je venais de m'établir en ménage, et vous savez qu'en pareil cas on a besoin de toutes ses ressources. Nos efforts ont été inutiles. Pauvre Clawbonny ! J'ai appris avec une vive douleur qu'il avait été vendu. On dit cependant que M. Daggett, votre successeur, en tire un parti admirable. Il paraît que c'est un capitaliste, et qu'il a de quoi réaliser tous ses plans.

— Je suis charmé que Clawbonny soit tombé en de bonnes mains, puisqu'il est sorti des miennes. Au revoir, monsieur Hardinge, je tâcherai de voir bientôt monsieur votre père et d'obtenir de lui des renseignements détaillés.

— Votre retour lui causera une joie excessive, Wallingford, et, quant à moi, je me ferai toujours un grand plaisir de vous aider de tout mon pouvoir. Les eaux doivent être basses chez vous ? je le crains bien.

— Oui, je suis dans le moment du reflux et incapable d'acquitter un reliquat de vingt ou trente mille dollars. Mais je ne désespère point ; je suis jeune, et j'ai une noble profession.

— J'ose dire que vous réussirez, reprit Rupert d'un ton protecteur. Vous avez toujours été entreprenant, et je ne suis pas inquiet de vous. Il serait à peine convenable de vous inviter à entrer ce soir chez ma femme. Sans doute, vous portez à merveille votre veste, mais je sais que les jeunes gens aiment à faire un peu de toilette avant de se présenter aux dames. D'ailleurs Emilie est d'une délicatesse extrême en fait d'étiquette.

— Cependant, madame Hardinge m'a souvent vu en veste, et elle a passé de longues heures en ma société quand j'étais vêtu comme je le suis en ce moment.

— Oui, mais c'était en mer, où il faut s'accoutumer à tout. Bonsoir, Wallingford, je ne vous oublierai pas ; je suis intime avec les chefs de toutes les principales maisons de commerce, et vous pouvez compter que je ferai quelque chose pour vous. Bonsoir. — Un mot, s'il vous plaît, Marbre, avant de nous séparer.

Je laissai échapper un sourire amer et je m'éloignai fièrement. Je me doutais peu qu'en ce moment même Lucie était assise à trente pas de moi et qu'elle écoutait les plaisanteries d'André Drewett. J'aurai occasion de parler prochainement de la manière dont elle accueillait son adorateur.

Marbre, en me rejoignant, m'apprit que Rupert l'avait arrêté pour lui demander notre adresse. J'avoue que je ne sus à mon ancien ami aucun gré de cet acte de condescendance.

CHAPITRE XXVII.

Le soleil disparaît ; sur les flots descendant,
Ses dernières lueurs colorent l'occident,
Mais de son char doré l'éblouissant sillage
D'un heureux lendemain nous donne le présage.

SHAKSPERE.

Je fus presque aussi étonné que Rupert lui-même de ma conduite envers lui. Il l'attribua sans doute à ma décadence, car au commencement de l'entrevue, il éprouvait un embarras visible, et son assurance augmenta à mesure qu'il crut que la mienne diminuait. La modération que je manifestai fut due entièrement à Lucie, qui n'avait jamais perdu son influence sur mon esprit. Marbre, ignorant le véritable état des choses, se montra enchanté des manières et de la réception de Rupert.

— Tout le monde ne peut pas être marin, me dit-il. C'est un don naturel, comme une belle voix ou la faculté de danser sur la corde. Rupert réussira parfaitement à terre dans le métier d'homme du monde, quoiqu'il ne vaille rien en mer, comme en conviendront tous ceux qui ont navigué avec lui. Il y a en lui de l'étoffe, mais c'est une étoffe terrienne et qui n'est pas de mise sur l'Océan. Je soutiendrais volontiers que, si l'on faisait embarquer le grand empereur Buonaparte, ce serait un marin des plus médiocres.

Je ne fis aucune réponse, et nous rôdâmes dans les rues jusqu'à la brune. Le lendemain matin, nous avions déjeuné à la table d'hôte, et j'allais me mettre à la recherche d'un avocat, pour le consulter sur la validité de mon assurance, quand on m'annonça que deux personnnes demandaient à me voir. Je crus d'abord que c'étaient encore des rédacteurs en chef ; mais aussitôt que nous fûmes seuls l'une de ces personnes m'expliqua le but de sa visite avec une politesse de forme propre à dissimuler l'âpreté du fond. On aurait pu appliquer dans l'espèce ce dicton latin : *suaviter in modo, fortiter in re.*

— Je suis fâché de vous dire, capitaine Wallingford, que j'ai un mandat d'arrêt contre vous pour une somme qui ne s'élève pas à moins de soixante mille dollars.

— Diable ! mon bon cousin, murmurai-je, vous allez vite en besogne ! — Je dois une partie de cet argent, monsieur, si ma ferme n'a été vendue que cinq mille dollars. Mais quel est celui qui me fait ainsi contraindre par corps ?

Ici, la seconde personne se fit connaître pour M. Meekly, avoué du demandeur

— Je viens ici, dit-il, dans l'espoir de contribuer à arranger l'affaire à l'amiable. Mon client est M. Thomas Daggett, de Clawbonny, dans le comté d'Ulster. Il a vos obligations entre les mains, comme administrateur de feu Jacques Wallingford dont vous étiez, je crois, le parent.

— Mon cousin est donc mort ?

— Il a quitté cette vie, il y a huit mois, au moment où on s'y attendait le moins. Il est mort intestat, et son principal héritier, le fils de sa tante maternelle, a été nommé administrateur de la succession ; il est fâcheux que la loi vous exclue, puisque vous portez le même nom que le défunt.

— Mon cousin m'a donné lieu de croire que je serais son héritier, comme il était le mien. J'ai déposé entre ses mains un testament en sa faveur.

— Nous savons cela, monsieur, et comme on vous a longtemps cru mort, on a été sur le point de lui adjuger vos biens personnels, ce qui nous eût évité la démarche désagréable à laquelle nous sommes forcés aujourd'hui ; mais une grave question se présentait : lequel était mort le premier de vous ou de votre cousin ? nous n'avions aucun moyen de la décider, et, dans tous les cas, le devoir de l'administrateur était d'agir avec toute la célérité possible.

— Puisqu'il en est ainsi, rien ne peut me sauver de la prison ; je ne

connais personne sur la terre qui soit à même de me cautionner pour la somme que je dois, indépendamment des frais.

— J'en suis désespéré, capitaine Wallingford, reprit civilement M. Meekly; nous tâcherons de prendre des arrangements pour vous faire sortir de prison le plus tôt possible; venez avec moi, l'huissier nous suivra.

— Volontiers, monsieur; mais, avant de quitter cette maison, je veux payer ma note et communiquer ma position à mes amis.

Je comprenais Nabuchodonosor dans le nombre, car je m'apercevais que je descendais rapidement l'échelle sociale et que ma condition nouvelle me rendait précieuse l'amitié même de mes esclaves; sur un signal que je lui fis, ce digne serviteur accourut avec Marbre, et je les mis simplement au fait de mes affaires.

— Arrêté! dit Moïse, en regardant l'huissier avec un souverain mépris. Arrêté! mais Miles, vous pouvez vous défaire seul de ces deux individus, et avec notre assistance vous les réduirez en bitord d'un tour de main.

— C'est possible, Moïse, mais je ne puis me défaire de la loi, même avec votre puissante assistance; d'ailleurs, il n'est pas dans mes intentions de résister. Me voici donc en charge pour la prison, puisque aucune caution ne se présente.

— Aucune caution! n'avez-vous pas la mienne et celle de Nab?

— Je crois, fit observer l'avoué, que monsieur ne comprend pas bien la contrainte par corps.

— Je ne la comprends pas! vous croyez cela, mon ami? cependant quand des Hambourgeois ont voulu m'arrêter, il y a trente ans, à Philadelphie...

— Qu'importe tout cela maintenant, Moïse! je vous prie de payer ma note, de donner mon porte-manteau à Nab, qui me l'apportera, et de vous charger de mes autres effets. Vous viendrez me voir de temps en temps; mais je vous ordonne de ne pas me suivre.

A ces mots, je quittai l'auberge avec une vitesse qui donna quelque inquiétude à l'huissier; une fois dans la rue, cependant, mon pas se ralentit, et, me plaçant auprès de M. Meekly, je l'entretins de la possibilité d'un accommodement.

— A vous dire vrai, capitaine Wallingford, mon client n'espère pas recouvrer jamais la totalité de sa créance; vous ne possédez plus maintenant que quelques bijoux, vos bestiaux et vos ustensiles d'exploitation, des nègres, un sloop et divers effets mobiliers; les garanties qui sont entre nos mains serviront à éteindre une partie de la dette, mais il y aura toujours un reliquat très-important.

— Vraiment, répondis-je à l'avoué, je dois savoir gré à M. Daggett de sa modération; il a une propriété dont la valeur au minimum est de trente-cinq mille dollars et qui lui rapportera un revenu net de deux mille dollars par an, sans compter des avantages qu'elle présente comme résidence; en outre, les obligations et les créances hypothécaires dont il est saisi s'élèvent à une somme de vingt mille dollars. Vous voyez que les quarante mille dollars que je devais à mon cousin fructifieront entre les mains de ses héritiers, et pourtant je vais passer ma vie en prison.

— Vous ne voyez pas l'affaire sous son véritable point de vue, repartit M. Meekly : M. Daggett n'occupe pas Clawbonny en qualité d'administrateur, il représente l'acquéreur, qui est un de ses neveux, et le prix du domaine, se montant à cinq mille deux cent cinquante-cinq dollars, est à déduire sur le total de votre obligation.

— Oui, monsieur, je comprends bien que ma propriété ait été adjugée, au rabais, par vente forcée et en l'absence du débiteur; mais quelles sont les propositions que vous êtes autorisé à me faire?

— M. Daggett sait que vous avez des perles assez précieuses, de l'argenterie et du mobilier; il vous propose de lui abandonner le tout au prix de l'estimation, et il vous donnera du temps pour le reste de votre dette; il pense que vous pouvez ainsi réaliser environ quatre mille dollars.

— Les perles dont vous parlez, ma vaisselle plate, évaluée au prix du vieil argent, le sloop, les chevaux, les voitures et les instruments d'exploitation, ont une valeur au moins double de celle-là; je ne compte pas les esclaves que j'ai l'intention d'affranchir tous, si la loi me le permet. Si M. Daggett refuse d'élever le prix de mes objets mobiliers, je tâcherai de m'en défaire moi-même et je resterai provisoirement en prison. Comme Clawbonny représente plus de cinq mille dollars, et que les obligations provenant de ma sœur forment une somme de vingt-deux mille dollars, je n'en dois plus réellement que treize mille.

— Nous allons arriver à la prison, monsieur, sa vue vous décidera peut-être.

— Non, monsieur, je ne refuse pas d'acquitter ma dette; mais il faut qu'on estime mes biens meubles à leur juste valeur. Adieu, monsieur Meekly, je crois inutile que vous m'accompagniez plus loin.

Cette conversation me prouva que j'avais affaire à un fripon. M. Daggett craignait que je ne vendisse mes meubles avant qu'il eût le temps d'opérer une saisie régulière; il espérait m'effrayer et me forcer à un arrangement; mais la fermeté que je témoignai déconcerta son émissaire, qui prit bientôt congé de moi. Quelques minutes plus tard, j'avais franchi le seuil de la prison pour dettes, j'avais quelque argent, et, ne me souciant pas de frayer avec les gens que j'y rencontrai, je me fis donner une petite chambre garnie de quelques meubles insuffisants.

J'y étais à peine établi quand Nabuchodonosor apporta mon porte-manteau. Le pauvre garçon avait versé des larmes, car non-seulement il sympathisait à mes malheurs, mais encore il en souffrait comme une victime. Dans l'idée de tous les nègres, ils faisaient partie de la famille et du domaine de Clawbonny et n'en pouvaient être séparés que par une convulsion de la nature. Aussi, de peur de réduire Nabuchodonosor au désespoir, je me gardai bien de lui dire que la propriété ne m'appartenait plus. Il me remit une lettre cachetée aux armes des Hardinge, pliée avec soin et recouverte d'une enveloppe sur laquelle Rupert avait écrit l'adresse. Le papier, l'écriture et la disposition de cette lettre annonçaient la stricte observation des formalités mondaines. Je me hâtai d'en lire le contenu, que je transcris littéralement :

« De ma maison de Broaduray, mercredi matin.

» Mon cher Wallingford,

» J'ai l'idée que le billet ci-inclus peut vous être utile, et je me reproche de n'avoir pas songé à vous l'offrir quand je vous ai vu. Je regrette qu'il ne soit pas en mon pouvoir de vous inviter à dîner avec moi, aujourd'hui, *en famille;* mais madame Hardinge a de la compagnie, et nous sommes engagés pour tout le reste de la semaine. J'espère, toutefois, trouver une occasion de vous revoir quand je serai moins répandu. Lucie vient d'apprendre votre arrivée, et elle écrit un billet à mon père, qui sera enchanté de savoir que vous êtes encore de ce monde. Le général me prie de le rappeler à votre souvenir, et quand il retournera en Angleterre, il espère qu'il s'embarquera sur votre navire.

» Adieu, mon cher Wallingford, je n'oublierai jamais nos escapades d'enfance, qui doivent, je crois, vous faire sourire de temps en temps.

» Votre affectionné

» Rupert Hardinge. »

Cette lettre contenait un bon de vingt dollars; l'homme auquel j'en avais envoyé vingt mille m'envoyait, dans ma détresse, cette magnifique donation! Il est inutile de dire que Nabuchodonosor lui reporta le billet, avec une brève épître dans laquelle je lui adressais réception de la sienne. Du moins, heureusement pour moi, je n'avais pas besoin de sa charité.

Une heure après le départ de mon nègre, un geôlier vint m'annoncer qu'un ecclésiastique, accompagné d'une dame, me demandait au parloir. J'y courus à la hâte, et je trouvai Lucie et son père. En allant chez Rupert, Nabuchodonosor avait vu Chloé. M. Hardinge avait appris par elle que j'étais en prison, et, donnant à peine à sa fille le temps de mettre un châle et un chapeau, il était venu me rendre visite. Je vis au premier coup d'œil que Lucie était dans une violente agitation; qu'elle était pâle, mais plus belle que jamais, et qu'elle n'avait changé ni d'extérieur ni de caractère.

— Miles! mon cher enfant! s'écria le bon vieux prêtre en me serrant dans ses bras, que d'actions de grâces je rends à Dieu! Excepté Lucie et moi, tout le monde vous croyait mort, mais nous ne pouvions nous accoutumer à l'idée de vous avoir perdu pour jamais.

Pendant que mon ancien tuteur me pressait contre son sein, je vis Lucie pleurer comme si son cœur eût été prêt à se briser. Puis elle releva la tête et essaya de sourire par un effort dont j'étais seul l'objet. Elle tremblait de tous ses membres. Je pris la main qu'elle me tendait et je la couvris de baisers.

— Tous mes malheurs sont oubliés, m'écriai-je, puisque je vous retrouve et que vous êtes toujours Lucie Hardinge.

Je savais à peine ce que je disais, mais je remarquai que la figure de Lucie se couvrait de rougeur, et qu'un sourire inexplicable effleurait ses lèvres. Sa physionomie exprimait un vif désir de connaître mes aventures, mais j'étais hors de moi et incapable de tenir un discours suivi. Ce ne fut qu'après dix minutes d'émotion que je racontai la manière dont j'avais perdu mon navire et les motifs de mon arrestation.

— Je suis enchanté, ajoutai-je, que mon cousin Jacques Wallingford n'ait pas pris part à ces poursuites; quoique je déplore sa perte, mon malheur eût été plus pénible à supporter si j'avais pu croire qu'un parent, m'abusant par de faux semblants d'amitié, avait combiné un plan pour me ruiner.

— Puisqu'il avait parlé de vous faire son héritier, reprit M. Hardinge, il aurait dû s'acquitter de sa promesse.

Lucie n'avait interrompu mon récit par aucune observation. Le rayonnement de ses yeux limpides trahissait l'intérêt qu'elle prenait à mes paroles.

— Peu importe, dit-elle, quelles ont été les intentions de monsieur Jacques Wallingford. Je l'ai toujours regardé comme un homme peu civilisé, mais honnête. On doit lui pardonner de n'avoir pas prévu sa

mort inattendue. Il s'agit maintenant, mon cher père, de tirer promptement Miles de ce misérable lieu.

— Oui, mon ami, que Dieu vous préserve de coucher ici une seule nuit!

— Je crains d'en passer plus d'une, monsieur. Je ne dois réellement que treize mille dollars, mais je suis contraint par corps, je le crois, pour la totalité de mon obligation. Le but de mon arrestation est sans doute de m'amener à un compromis et à l'abandon de mes biens meubles. Pour sortir d'ici, il faudrait donner caution de tout ce que la loi permet au demandeur de réclamer, et je ne vois pas d'homme qui puisse répondre de cette somme pour moi.

— J'en connais deux, Rupert et moi.

L'idée de recevoir une pareille faveur de Rupert me causa un vif déplaisir, et je lus dans les yeux de Lucie qu'elle partageait mes sentiments. Néanmoins, je remerciai M. Hardinge en lui serrant la main avec ardeur.

— Malheureusement, répondis-je, vous n'êtes pas assez riche. L'huissier a reçu des instructions rigoureuses, et ni vous ni Rupert ne pouvez vous porter caution d'une somme de cinquante mille dollars.

— Mon Dieu, Miles, est-ce absolument nécessaire?

— Oui; si on l'exige, je crois que la loi veut des garanties pour le montant de la somme réclamée. Rupert vit dans l'aisance, et cependant je doute qu'il puisse affirmer par serment qu'il est à même de répondre de toute ma dette.

La figure de M. Hardinge devint triste, et il s'arrêta un moment avant de me répondre.

— Je ne suis pas, dit-il, dans les secrets de Rupert. J'espère que ses affaires vont bien et qu'il mène une bonne conduite, quoique j'aie parfois supposé qu'il était enclin au jeu. Il a acheté et meublé un bel hôtel, dans lequel il vit largement. Quand je lui parle de ses dépenses, il me demande si je crois que les jeunes Anglaises de condition se marient sans dot. Il me semble pourtant, mon cher Miles, que les Merton n'ont d'autres ressources que la solde du colonel.

— Du major Merton! répondis-je en appuyant sur le véritable titre de ce digne personnage. Le major Merton m'a dit positivement que sa paye était sa seule ressource.

M. Hardinge poussa un profond soupir, et Lucie devint pâle comme la mort! Le vieillard ne connaissait pas le caractère de son fils, mais il avait les justes alarmes qu'un père devait éprouver en pareille circonstance. Je compris la nécessité de calmer ses appréhensions.

— Vous savez, mon cher tuteur, que je ne voudrais pas vous tromper, mais je dois vous empêcher de juger Rupert avec trop de précipitation. Je sais d'où il a tiré avant mon départ une somme assez considérable qui lui appartient légitimement. Elle n'est pas assez forte pour qu'il puisse soutenir longtemps le train qu'il mène; mais il a encore quelques années devant lui. Vous n'avez à craindre ni le jeu, ni l'improbité. Rupert n'aime pas les cartes, et il est trop prudent pour se brouiller avec les tribunaux.

— Dieu en soit loué! s'écria M. Hardinge, je m'étais effrayé à tort. Rupert a du talent, et j'espère qu'il occupera un jour un poste honorable au barreau. Peut-être a-t-il eu tort de se marier sans avoir une position stable; mais je suis rassuré sur son compte maintenant que je sais qu'il s'est procuré de l'argent d'une manière juste et honorable.

Je n'avais parlé ni de justice, ni d'honneur, mais la tendresse d'un père s'abuse aisément. L'expression des traits de Lucie m'apprit qu'elle soupçonnait la vérité. Jamais je n'avais vu tant d'humiliation sur son visage, ordinairement calme et toujours séduisant. Cependant elle reprit bientôt son sang-froid et fut la première à nous rappeler le but de notre entrevue.

— Nous oublions Miles, dit-elle. Il paraîtrait, mon père, qu'il ne vous trouve pas assez riche pour être sa caution. Ne pourrais-je moi-même lui en servir?

Lucie prononça ces mots avec fermeté et du ton d'une personne qui commençait à s'accoutumer à l'idée d'être comptée pour quelque chose dans le monde financier. Mais, pour se mettre ainsi en avant, elle eut à surmonter la modestie de son sexe, et une vive rougeur colora son visage.

— Mille remercîments, ma chère Lucie, lui dis-je avec affection; mais, quand même vous pourriez être ma caution, je ne le souffrirais certainement pas. C'est assez que vous veniez me visiter ici, sans mêler votre nom dans mes affaires. M. Daggett me gardera en ce lieu quelques semaines. Quand il verra que j'emploie des intermédiaires pour vendre mes biens meubles, il craindra d'en perdre le prix, et offrira d'entrer en arrangement. Une fois libre, je puis retourner en mer, sinon comme capitaine, du moins comme second.

— Une mineure ne peut donc être admise comme caution? demanda Lucie.

— Non sans doute, la loi s'y oppose.

— N'en parlons donc plus, reprit Lucie; mais je puis du moins acquérir les bijoux; et, par bonheur, j'ai presque une année de revenu disponible. Je désire acheter vos perles. Je les ai déjà en ma possession, et je les ai souvent convoitées. Vous les estimez, je crois, trois mille dollars? Mon père vous comptera cette somme. Vous enverrez chercher l'avoué de votre persécuteur, et lui offrirez le prix des perles, à la condition qu'il acceptera mon père pour caution. S'il a les intentions que vous lui avez supposées, il ne manquera pas d'accéder à vos propositions.

Je fus charmé de la variété de ressources que montrait Lucie. Son projet était acceptable; j'étais convaincu que Daggett accepterait M. Hardinge comme caution, mais je ne pouvais songer à recevoir de Lucie trois mille dollars pour des perles qui n'en valaient guère que la moitié.

— Il est inutile de s'arrêter à votre proposition, lui dis-je en exprimant ma reconnaissance par un regard. Je ne puis consentir à vous voler, ma très-chère Lucie, parce que vous êtes disposée à vous laisser dépouiller. Laissez-moi ici quelques jours encore, et M. Meekly me fera sortir de son propre mouvement.

— J'ai une idée! s'écria M. Hardinge en se levant brusquement. Lucie, je vais revenir dans un quart d'heure; puis nous emmènerons Miles en triomphe! Oui, oui, mon projet ne peut manquer de réussir si je m'adresse à un avocat honorable.

— Puis-je savoir de quoi il s'agit, mon cher père? demanda Lucie en me lançant un coup d'œil expressif.

— Voilà ce que c'est: je vais aller trouver l'évêque, qui est disposé à tout faire pour moi. Nous irons ensemble chez ce M. Meekly, et nous donnerons notre parole, en qualité d'ecclésiastiques, que Miles paraîtra au tribunal à l'appel de la cause. En me rendant chez l'évêque, je passerai au bureau de Richard Harrisson, et je le consulterai.

— J'approuve cette dernière idée, M. Harrisson peut nous donner un avis utile. Je vous serai infiniment obligé si vous voulez l'inviter à me rendre une courte visite. Au moment où j'ai été arrêté, j'avais l'intention de le consulter relativement à mon assurance.

M. Hardinge écouta attentivement et quitta la chambre.

Beaucoup de jeunes personnes auraient été embarrassées de se trouver seules avec un détenu; mais Lucie était unie avec moi par une si longue intimité qu'elle ne fut pas effrayée des inconvénients de ce tête-à-tête. Quand son père sortit, elle était absorbée dans ses pensées. Je m'étais levé pour conduire M. Hardinge, et lorsque je revins lentement à ma place, la jeune fille se leva, prit une de mes mains dans les siennes et me regarda fixement.

— Miles, me dit-elle, je ne parlerai plus des perles ni de mon argent, et j'éviterai de faire intervenir Rupert dans votre affaire, si vous voulez accepter la caution que je puis vous procurer. Je connais un gentleman qui se contentera de ma parole pour garantie, qui est assez riche pour être accepté, et qui a souvent parlé devant moi des services que vous lui avez rendus. Vous ne pouvez savoir combien il est disposé à vous obliger; mais je le sais. Maintenant, je vous demande de me donner votre parole, j'exige que vous ne refusiez pas son assistance quand même il vous serait complétement étranger.

— Comment est-il possible, Lucie, que vous connaissiez un tel homme?

— Oh! vous ne sauriez imaginer les progrès que j'ai faits dans l'entente des affaires. Vous accepteriez ma caution, Miles, si j'étais homme et si j'avais atteint ma majorité.

— Certainement, avec les sentiments que j'ai pour vous, Lucie, j'accepterais une pareille faveur de vous plutôt que de tout autre. Mais vous n'êtes pas homme, Dieu merci! et vous êtes encore mineure.

— Promettez-moi donc d'accepter les services de la personne que je vous enverrai. Il serait désespérant pour nous de vous savoir en prison, tandis que nous vivons dans l'opulence. Je ne quitterai pas votre main avant d'obtenir votre promesse.

— Votre regard me décide, Lucie, je prends les engagements que vous désirez.

L'émotion de cette chère enfant était si vive, que ses larmes coulèrent aussitôt que son esprit fut rassuré. Ce ne fut qu'un désordre passager, et un radieux sourire effaça bientôt toute trace de chagrin de sa douce physionomie.

— Maintenant, Miles, j'ai la certitude de vous arracher bientôt de cet horrible lieu. Nous aurons le temps de prévenir la saisie que vous redoutez. Avant qu'elle soit exécutoire, j'attendrai ma majorité, et je pourrai me substituer au lieu et place de cet odieux M. Daggett. Vous aimerez mieux, sans doute, être mon débiteur que le sien.

— Ma chère Lucie! il n'y a rien que je ne voulusse vous devoir de préférence à tout être vivant, sans excepter votre père.

Une satisfaction profonde se peignit sur les traits de Lucie, et je vis encore errer sur sa bouche cet inexplicable sourire que j'avais remarqué dès le début de notre entrevue. Avant que j'eusse le temps de lui en demander la signification, elle prit un air de tristesse et tourna vers moi des yeux humides.

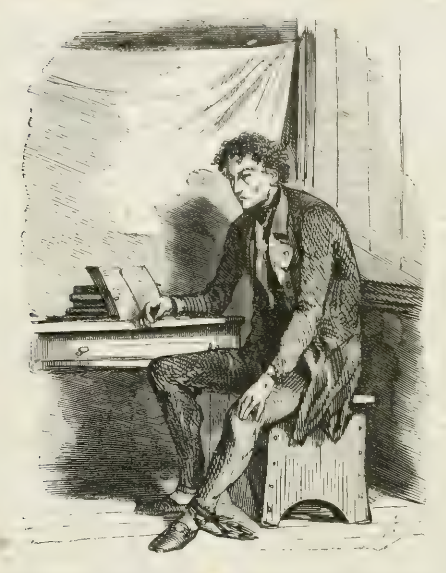
— Miles, me dit-elle, je crois vous avoir compris quand vous avez parlé de Rupert. C'est à la pauvre Grâce qu'il doit sa fortune, et vous vous êtes dépouillé pour accomplir les vœux de votre sœur. Je m'étonne que cette idée ne se soit pas déjà présentée à moi, mais il est si cruel d'avoir mauvaise opinion d'un frère! Je ne vous adresse pas de questions. Je vois que vous avez résolu de ne rien dire: que vous vous y êtes peut-être engagé par serment, mais nous ne pouvons vivre avec

ce déshonneur, et le jour où j'aurai vingt et un ans je vous restituerai les vingt mille dollars qui composaient, je crois, la fortune de Grâce.

— Quand même ce que vous imaginez serait vrai, pensez-vous, Lucie, que je vous laisserais acquitter les dettes de Rupert?

— Vous le devez. Je rougirais de voir une partie de votre avoir entre les mains de mon frère pendant que votre liberté serait menacée. Comme vous le verrez, Miles, il n'y a qu'un moyen de m'empêcher de vous rendre la fortune de Grâce à l'époque de ma majorité.

L'inexplicable sourire effleura de nouveau les lèvres de Lucie, et j'avais résolu de lui en demander le sens quand M. Hardinge rentra.



Aussitôt arrivé à bord du *Rapide*, on me met aux fers et sous la garde d'une sentinelle placee à la porte de ma cabine.

— M. Harrisson n'y est pas, s'écria-t-il, mais je lui ai mandé, par un billet, que son ancienne connaissance, le capitaine Wallingford, avait le plus urgent besoin de ses services. Il est allé à sa maison de campagne de Greenwich, et reviendra dans le courant de la journée. Je lui ai recommandé de venir me trouver immédiatement. C'est un ancien condisciple qui se mettra en quatre pour m'obliger. A présent, Lucie, il faut sortir de prison. J'ai vu un certain M. Drewett se diriger vers notre maison, et j'ai eu la charité de lui dire que nous y serions dans dix minutes.

Lucie se leva avec un empressement que je lui pardonnai à peine. Ses joues se colorèrent et elle entraîna son père d'une manière qui me parut peu conforme à sa réserve habituelle. Cependant, avant de sortir, elle me dit à voix basse : — Songez, Miles, à tenir votre promesse, et dans une heure vous serez libre!

CHAPITRE XXVIII.

Elle m'embrassa doucement;
Et sur son visage charmant
Régnait un gracieux sourire;
Et lorsque je voyais ses yeux
Sur moi se fixer radieux,
J'éprouvais un ardent délire.

COLERIDGE.

Je ne vis personne pendant les deux heures qui suivirent. La fenêtre du parloir, où j'eus la faculté de rester, donnait sur le parc de New-York. J'y aperçus bientôt mon second et Nabuchodonosor, qui semblaient tenir la prison en état de blocus, de peur qu'on ne m'enlevât, ou qu'un nouvel ennemi ne s'introduisît dans la place. Nabuchodonosor disparut pendant une heure et revint avec un paquet de cordes. Mes deux amis dévoués s'établirent alors à quelque distance de la prison et se mirent à fabriquer une échelle. Leur divertissante activité ne se ralentit point, et ils travaillaient encore quand je les interrompis en personne comme on le verra tout à l'heure.

Deux heures après le départ de Lucie et de son père, le geôlier m'annonça une nouvelle visite. J'attendais celle de mon avocat ou de M. Harrisson. Mais quelle fut ma surprise quand je vis entrer André Drewett, accompagné du geôlier qui tenait une lettre à la main.

— Capitaine Wallingford, me dit ce dernier, j'ai ordre de vous ouvrir la porte. Vous êtes élargi sous caution.

Le geôlier disparut.

— Et c'est à vous que je dois cela, monsieur Drewett?

— Je le voudrais de tout mon cœur, mon cher monsieur, répondit André en me serrant la main. Certes, je n'aurais pas souffert que mon sauveur fût détenu faute de caution, mais je n'ai pas le mérite de la priorité. C'est miss Hardinge qui m'a prié d'obtenir votre libération, et c'est elle que vous devez remercier, quoique ses vœux aient servi ma reconnaissance.

Ces paroles furent prononcées avec une noble franchise, et je fus étonné de n'avoir jamais envisagé André Drewett sous un jour aussi favorable. Il était embelli, il avait des manières distinguées et une physionomie intelligente; j'étais obligé de lui rendre justice.

— Lucie n'oubliera jamais notre intimité d'enfance, dis-je avec un certain embarras. Elle m'a quitté en me déclarant vaguement ses intentions, mais je n'étais pas préparé à vous voir. S'il est sur la terre un homme digne d'envie, c'est vous, monsieur Drewett.



— Sur mon âme, le capitaine Wallingford est vivant! s'écria le vieux Jared Jones.

André parut troublé, rougit, se mit à la fenêtre, et ne parvint à se calmer que par un long effort.

— Je crois vous comprendre, Wallingford, dit-il. Vous supposez que je suis le prétendu de Lucie Hardinge?

— Sans doute; tout ce que j'apprends, tout ce que je vois, la confiance qu'elle vous témoigne, ne me laissent aucun doute.

— Eh bien, vous êtes dans l'erreur : je n'ai pas le bonheur de posséder la tendresse de miss Hardinge, et personne n'obtiendra sa main sans avoir d'abord son cœur tout entier.

Je fus stupéfait. Quoi! Lucie n'avait pas d'engagement avec Drewett! Il convenait lui-même qu'elle ne l'aimait pas! André devina sans doute, en partie, mes sentiments, car il parut disposé à continuer l'entretien de manière à dissiper toute incertitude.

— Il y a très-peu de temps, dit-il, que j'ai reconnu mes torts involontaires envers miss Hardinge. Comme vous êtes son plus ancien ami, je parlerai à cœur ouvert, et je tâcherai de me justifier jusqu'à un certain point.

Vous aviez entendu dire, ajouta André Drevett, que j'étais le prétendu de miss Hardinge.

— Sans contredit, c'était même l'opinion de son père; il supposait que Lucie vous avait fait une promesse conditionnelle, et qu'elle attendait le consentement paternel pour vous épouser.

— M. Hardinge s'est étrangement fourvoyé. A la vérité, monsieur Wallingford, j'ai longtemps fait la cour à miss Hardinge. Je lui ai demandé sa main, il y a quelques années, et j'ai essuyé un refus. Mais comme elle avait eu la franchise de m'avouer qu'elle était libre de disposer d'elle, j'ai persévéré malgré ses conseils, ses désirs, et je puis même dire ses instances. Je crois qu'elle m'estime et qu'elle a un profond respect pour ma mère, qui l'aime avec une tendresse presque égale à la mienne. J'espérais que cette estime et ce respect pourraient amener de l'amour, mais ma folle présomption a reçu le châtiment qu'elle méritait. Il y a environ six mois, peu de temps après avoir reçu la fausse nouvelle de votre mort, j'eus un dernier entretien avec Lucie, et j'acquis la conviction que mes espérances étaient illusoires. Depuis ce temps j'ai essayé de vaincre ma passion : un amour rebuté ne peut pas durer toujours, et le mien est maintenant assez calmé pour que je puisse vous en parler sans douleur. Cependant, j'ai toujours l'estime la plus vraie pour miss Hardinge, et un seul regard encourageant me rappellerait auprès d'elle, quoique j'aie idée qu'elle ne veuille pas se marier. Mais quittons ce lieu où l'on n'a plus le droit de vous retenir.

J'étais dans un état qui m'ôtait presque la conscience de mes actions. Le plaisir de ma délivrance n'était rien comparativement à celui d'apprendre que Lucie était libre aussi : Lucie que j'avais crue longtemps irrévocablement engagée et que j'avais continué d'aimer sans espoir! André Drewett, à en juger par les discours qu'il tenait, ne l'avait jamais aimée autant que moi; sa passion ne faisait pas, comme la mienne, partie de son existence depuis ses plus jeunes années. Pendant que ces pensées me traversaient l'esprit, je pris le bras de Drewett et je sortis précipitamment.

Le garçon me désigna, et l'étranger se présenta à moi sous le nom de colonel Warbler, éditeur du *Franc-Parleur républicain* de New-York.

J'avoue que je respirai plus librement quand je me trouvai en plein air; mon compagnon me suivit, et je le menai à l'endroit où Marbre et Nabuchodonosor confectionnaient leur échelle de cordes. Leur surprise fut grande quand ils me virent en liberté, et mon second eut l'air désappointé, quoique la présence d'André Drewett lui expliquât ce qui s'était passé.

— Si vous aviez seulement attendu jusqu'à la nuit, me dit Marbre en regardant la prison d'un air menaçant, nous aurions montré à ces maudits geôliers la manière dont un marin peut quitter leur repaire. Je suis presque fâché que l'occasion soit perdue, car il eût été amusant de les voir se réveiller pour faire leur ronde et trouver les oiseaux dénichés. J'ai presque envie de vous prier de retourner en prison.

— Je ne m'en soucie pas du tout, ainsi faites-moi le plaisir de transporter mes bagages à l'auberge où je compte pendre mon hamac ce soir. Monsieur Drewett, je dois m'empresser d'aller remercier celle à qui je dois ma liberté! Voulez-vous m'accompagner?

André s'excusa et nous nous séparâmes en nous donnant une poignee de main amicale. Je courus à la maison de Lucie; je frappai à sa porte presque sans savoir comment j'y étais arrivé. L'heure du dîner était proche, et le domestique hésitait à recevoir un marin qui avait l'air hors de lui, lorsque Chloé m'aperçut.

— Monsieur Miles, s'écria-t-elle, quel plaisir de vous revoir! Nab nous a annoncé votre arrivée, et maintenant celui qui vous a volé Clawbonny sera bientôt mis à la porte.

Chloé m'introduisit, et je me trouvai bientôt au salon en présence de la jeune maîtresse du logis. Comme elle me parut belle en ce moment! elle s'était habillée pour dîner, suivant l'usage, mais avec une simplicité de bon goût. Sa figure était radieuse, et l'agitation du plaisir avait augmenté le coloris de ses joues.

— Vous m'avez tenu parole, me dit-elle en me tendant les deux mains. André Drewett a été charmé de trouver l'occasion de vous être utile, mais je craignais votre caractère entier.

— Vous ne le craindrez plus désormais, ma bien-aimée Lucie! Non-seulement Drewett a tiré mon corps de prison, mais encore il a délivré mon âme d'un pesant fardeau en m'avouant franchement que vous ne l'aimiez pas!

Les clartés rosées qui se jouent le soir dans un ciel d'automne ne sont pas plus belles que les teintes changeantes qui passèrent sur le visage de Lucie. Elle ne parla pas tout d'abord, mais ses yeux m'interrogèrent; ses regards étaient si éloquents! Quoique la modestie et la timidité en modérassent l'expression, je devinais d'avance la question qu'elle parvint à m'adresser.

— Que voulez-vous dire, Miles? reprit-elle d'une voix tremblante :

— Je veux vous demander de garder à jamais ces deux mains! Non pas une seule, Lucie : une seule ne satisferait pas un amour comme le mien : un amour qui est ma vie! un amour qui a grandi avec moi depuis l'enfance!

— Prenez-les toutes deux, mon cher Miles, et gardez-les aussi longtemps qu'il vous plaira.

Tout en prononçant ces mots, Lucie me retira ses mains avec violence et les porta à son visage baigné de larmes! Je la saisis entre mes bras; je m'assis auprès d'elle sur un sofa; et je n'ai pas honte de dire que nous pleurâmes ensemble. Je ne révèlerai pas ce qui se passa pendant le quart d'heure suivant; peut-être ne le pourrais-je pas, si je l'essayais; mais je sais qu'au bout de quelque temps mon bras étreignait la taille délicate de Lucie! Notre entretien ne se fit pas remarquer par la cohérence, et il ne saurait être intéressant pour personne.

— Pourquoi avoir tardé si longtemps à me dire cela, Miles? demanda Lucie d'un ton de reproche. Vous avez eu tant d'occasions de me révéler votre secret, et vous auriez dû deviner comment je vous aurais écouté. Que de misères et de souffrances vous nous auriez épargnées!

— Quant à celles que je vous ai causées, mon amie, je ne me les pardonnerai jamais; mais j'ai bien mérité celles que j'ai endurées. Pourtant, j'ai des excuses à alléguer; je pensais que vous aimiez Drewett. Tout le monde disait que vous deviez l'épouser. Votre père lui-même s'y attendait et m'en avait parlé.

— Pauvre cher père! il connaissait peu mon cœur. Cependant, c'était lui qui m'avait décidée à ne jamais me marier de votre vivant.

— Que le ciel l'en récompense, comme de toutes ses autres bonnes actions! Comment cela s'est-il fait, Lucie?

— Lorsque nous eûmes appris la perte probable de *l'Aurore*, mon père a ajouté foi aux bruits qui circulaient. Un sentiment que je ne puis m'expliquer m'empêcha d'y croire. C'était sans doute la Providence qui m'accordait le secours d'une espérance consolatrice! Mon père, convaincu que vous étiez mort, parlait de toutes vos bonnes qualités et m'exprimait souvent ses regrets. Il me déclara l'attachement que vous m'aviez voué, et vous pensez bien qu'après cette révélation il m'était impossible d'accueillir les hommages de personne.

Lucie me reprocha de nouveau, à plusieurs reprises, d'avoir si longtemps tardé à faire connaître mes sentiments. J'avais repris possession de ses deux mains, et elle les laissait entre les miennes, en rougissant de pudeur et de plaisir.

— Je vous connaissais si bien, Miles, me dit-elle encore, que, si vous n'aviez pas retrouvé la parole, je me serais vue forcée de vous faire moi-même une déclaration. Insensé que vous étiez! comment pouviez-vous supposer que j'en aimais un autre que vous? voyez!

Elle tira de son sein le bracelet que je lui avais donné, et me le présenta encore imprégné d'une douce chaleur. Je déposai un baiser fervent sur ce bracelet et sur les joues de Lucie, que mes lèvres avaient pressées plusieurs fois pendant le cours de cette entrevue.

CHAPITRE XXIX.

Tu m'as bien fait du tort,
Hal! Dieu te le pardonne!

SHAKSPERE, 1re partie du *Roi Henri IV*.

Enfin Chloé entr'ouvrit la porte après avoir frappé doucement, et demanda s'il fallait servir. Lucie dînait à quatre heures, et il en était près de cinq.

— Mon père est-il rentré? demanda la jeune maîtresse.

— Pas encore, madame; mais vous savez qu'il oublie toujours l'heure. Comme M. Miles est marin, je suppose qu'il doit avoir de l'appétit. J'ai appris qu'il avait eu bien des tribulations pendant ce dernier voyage.

— Oui, vous avez vu Nab, miss Chloé, m'écriai-je, et comme Othello, il vous a enchantée par le récit de ses aventures et de ses dangers!

Si Chloé avait pu rougir, nous étions dans une disposition d'esprit à lui pardonner cet acte de faiblesse; mais, malgré la couleur foncée de sa peau, cette honnête fille avait un cœur sensible dont les émotions se reflétaient sur son visage. Au nom de Nabuchodonosor, ses yeux rayonnèrent d'un plaisir qui tenait de l'ivresse.

— Quel gaillard! s'écria-t-elle. — Quels sont les ordres de miss Lucie?

— Dînons, répondit Lucie en souriant de l'émotion de sa camériste. Dites à Jones de servir; M. Hardinge reviendra sans doute bientôt, nous ne serons que trois à table.

La mention de la table me fit jeter un coup d'œil sur mon costume; il était propre et convenable, surtout pour un homme qui n'avait pas à rougir de sa figure; mais il me rappela ma pauvreté et la distance que les opinions du monde plaçaient entre Lucie et moi. Ma famille était trop respectable, et j'avais été trop bien élevé pour qu'on pût me reprocher ma naissance; mais il y avait un véritable abîme entre l'héritière de madame Bradfort et un patron de navire ruiné.

Lucie me comprit, et, passant son bras autour du mien, elle m'entraîna dans la bibliothèque.

— Il est facile, Miles, me dit-elle doucement, de mettre des pans à votre veste.

— Sans doute, Lucie; mais avec quel argent? La joie m'a jeté dans un tel désordre, que j'ai oublié que je n'ai rien et que je ne suis pas un parti sortable pour vous. Si j'avais seulement Clawbonny, je serais moins humilié, et je pourrais prétendre à quelque considération.

Lucie me regarda fixement, et il me sembla que mes paroles l'affligeaient. Elle prit une petite clef, ouvrit un tiroir et me montra les pièces d'or que j'avais eues jadis en ma possession, et que je lui avais rendues après mon premier voyage. Dans le même tiroir étaient les perles que Grâce lui avait léguées et celles qui m'appartenaient. Elle prit l'or dans la paume de sa main, qui était aussi douce que le velours et aussi blanche que l'ivoire.

— Miles, me dit-elle, vous avez autrefois accepté tout ce que j'avais, sans prétendre à un sentiment plus doux que l'amour fraternel, pourquoi me refuseriez-vous maintenant que vous voulez devenir mon époux.

— Précieuse créature! je crois que vous me guéririez même de mon fol orgueil.

A ces mots, je pris mes perles et les lui jetai au cou, autour duquel elles pendaient en longue chaîne, rivalisant de blancheur avec la peau qu'elles paraient.

— J'ai dit que je ferais présent de ces perles à ma femme, et je vous les offre aujourd'hui, quoique ignorant encore si je pourrai les dérober aux poursuites de Daggett.

Lucie déposa sur ces perles un baiser qui certes ne leur était pas adressé, et j'eus l'idée qu'elle attendait depuis longtemps ce présent significatif.

— Merci, mon cher Miles, reprit-elle; vous voyez avec quelle facilité j'accepte vos dons, pourquoi refuseriez-vous les miens? Quant à ce M. Daggett, nous n'aurons pas de peine à nous en débarrasser. Je serai majeure avant qu'il obtienne contre vous un jugement définitif, et Miles Wallingford sera à même de payer toutes ses dettes, puisqu'à cette époque ma fortune sera la sienne! Mais j'entends la voix de mon père et d'une autre personne; j'avais espéré que nous dînerions seuls.

M. Hardinge entra suivi d'un vieillard dont la figure respectable, l'air grave et les manières méthodiques annonçaient l'habitude de traiter les affaires importantes. Je le reconnus pour Richard Harrisson, l'un des avocats les plus distingués d'Amérique, et celui auquel m'avait adressé Jacques Wallingford quand il m'avait pressé de faire mon testament. M. Harrisson me secoua cordialement la main après avoir embrassé Lucie, avec laquelle il était intimement lié. Ensuite il alla droit au fait, sans aucune circonlocution.

— J'ai appris avec surprise la mort de mon honorable client et ami, M. Jacques Wallingford. J'étais moi-même assez dangereusement malade à l'époque de son décès, et voilà sans doute pourquoi je n'en ai pas lu l'annonce dans les journaux. Il n'y a qu'une demi-heure que mon ami M. Hardinge m'a instruit de ce triste événement.

— Il y a huit mois que mon cousin est mort, répondis-je.

— Et il avait de vous une obligation pour une somme de quarante mille dollars?

— Je le dis à regret, une obligation garantie par une hypothèque sur mon domaine patrimonial, Clawbonny, qui depuis a été vendu pour un morceau de pain, moins du quart de sa valeur!

— Et vous avez été arrêté, pour le reliquat, à la poursuite de l'administrateur?

— Oui, monsieur; et il y a deux heures à peine que je suis en liberté sous caution.

— Eh bien, monsieur, les procédures n'aboutiront à rien. J'ai déjà donné ordre de rédiger une requête au chancelier. Si l'administrateur de votre parent a la sottise de résister, il faudra un mois pour arranger vos affaires. S'il a quelque bon sens, en moins de vingt-quatre heures vous rentrerez en possession de Clawbonny.

— Vous ne voudriez pas me faire concevoir de fausses espérances, monsieur Harrisson, et pourtant j'ai peine à m'expliquer vos paroles.

— Votre parent, M. Jacques Wallingford, l'un de mes plus estimables clients, a fait un testament que j'ai rédigé moi-même et dont je suis le dépositaire; le voici. Vous verrez que par ce testament il vous tient quitte de votre dette et renonce à l'hypothèque. Bien plus, il vous institue son légataire universel, et vous recevrez, en cette qualité, plus de deux cent mille dollars, car les legs particuliers qu'il a faits à quelques parentes sont de médiocres valeurs. Jacques Wallingford était un honnête homme, mais il aimait l'argent et travaillait à s'enrichir. S'il avait vécu vingt ans de plus, il aurait amassé une des plus belles fortunes de l'Etat. Il avait posé d'excellents fondements, mais il est mort trop tôt pour achever l'édifice.

Quelle péripétie! Non-seulement j'étais libéré de ma dette, mais encore Clawbonny m'était rendu! A la vérité, j'avais perdu *l'Aurore*, mais en revanche j'étais le légataire de Jacques Wallingford, dont les biens consistaient en rentes trois pour cent, en créances solides, en terres productives dans la partie occidentale de l'Etat et en maisons sises à New-York. En un mot, j'étais plus riche que Lucie elle-même. Je n'avais plus besoin d'avoir recours à sa générosité. Il n'est pas difficile de croire à la joie que me causèrent ces nouvelles; mais Lucie n'en parut pas aussi satisfaite. Elle avait éprouvé un vif plaisir à l'idée de me donner une preuve de son entière confiance en remettant toute sa fortune entre mes mains; néanmoins elle partageait ma prédilection pour Clawbonny, et ma restauration sur le trône de mes pères excita ses transports aussi bien que les miens.

M. Harrisson nous annonça que Daggett était venu à New-York afin de s'entendre avec moi au sujet de mes biens meubles. En conséquence, il avait l'espoir d'arranger les affaires en peu de jours. Pendant que nous étions à table, un émissaire de M. Harrisson vint l'avertir que MM. Daggett et Meekly l'attendaient chez lui. Nous courûmes au rendez-vous. M. Daggett, que je voyais pour la première fois, était sensiblement consterné.

— J'ai appris d'étranges nouvelles, monsieur Harrisson, dit l'avoué; votre caractère et votre réputation me donnent lieu de croire qu'elles sont réelles. Cependant n'y a-t-il point d'erreur?

— En aucune façon, monsieur Meekly. Si vous voulez bien lire le testament, vous verrez que les faits sont tels que je vous les ai mandés. Quant à l'authenticité du testament, elle est incontestable, je l'ai rédigé moi-même d'après les intentions précises de Jacques Wallingford, instructions autographes que j'ai conservées. De plus, le testament a été copié par mon client, signé et cacheté en ma présence; vous reconnaissez sans doute qu'il est en bonne forme.

M. Meekly le lut à haute voix depuis le commencement jusqu'à la fin, et, en me le remettant, il jeta à Daggett un regard de désespoir.

— Y a-t-il un inventaire annexé au testament? demanda l'administrateur avec une certaine inquiétude.

— Le voici, reprit M. Harrisson. Il contient les renseignements sur l'endroit où sont déposés les titres et les créances hypothécaires. J'ai en ma possession diverses obligations, et si le testateur avait gardé celle de M. Wallingford ici présent, c'était sans doute parce qu'il la considérait comme une chose de famille.

— Eh bien! monsieur, vous verrez que l'on n'a pas distrait les

fonds placés. Nous n'avons trouvé dans les papiers du défunt que le billet de monsieur avec quelques autres de moindre valeur.

— Votre administration, monsieur Daggett, cesse dès aujourd'hui, reprit mon avocat; je suppose que vous ne prétendez pas vous y opposer, et je ne vous le conseillerais pas.

— Nous n'élèverons aucune réclamation, dit précipitamment Meekly, et nous attendons de votre client la même générosité.

Voilà ce que je gagnai à avoir pour appui un homme de poids et un savant jurisconsulte. Avant la fin de l'entrevue, Daggett renonça à toutes ses prétentions et me restitua Clawbonny, dont la vente fut annulée plus tard à l'amiable. Cependant il me restait encore beaucoup à faire; et il fallait m'arracher à mes amours pour m'occuper de mes intérêts. J'étais obligé de me rendre dans le comté de Genessée, où étaient situés les biens de mon cousin. Ce voyage, qu'on peut faire aujourd'hui en trente heures, me prit huit jours; et j'employai plus d'un mois à accomplir toutes les formalités de la saisie. Pendant ce temps, M. Hardinge se chargea de Clawbonny. Lucie m'écrivit régulièrement trois fois par semaine, et m'apprit que la maison, la ferme et le moulin étaient rendus à leur ordre accoutumé. *Le Wallingford* avait recommmencé ses voyages, et les bestiaux étaient rentrés dans leurs étables. Tous les nègres étaient revenus. Bref, Clawbonny n'était changé qu'en mieux, M. Daggett ayant fait peindre et badigeonner la maison. On n'attendait plus que moi pour mettre le comble à la félicité générale. Chloé avait fait part de ses inclinations à miss Lucie; il était convenu que Nabuchodonosor et son maître se marieraient en même temps.

Quant à Moïse Marbre, il était allé aux Saules-Pleureurs. La lettre que je reçus de lui donnera une idée exacte de ses actions et de ses sentiments.

« Des Saules-Pleureurs, le 18 septembre 1804.

« Capitaine Wallingford,

» Mon cher monsieur et mon cher Miles, je suis ici depuis dix jours amarré à l'avant et à l'arrière, et jouissant au sein de ma famille de tout le bonheur que mon cœur peut désirer. La vieille m'a reçu à bras ouverts, et elle a pleuré comme un alligator en entendant le récit de mes catastrophes. Quant à Kitty, elle riait et pleurait à la fois. Elle ne fait que rire du matin au soir depuis qu'elle va de conserve avec ce jeune Horace Bright que nous avons rencontré en revenant de voir Van Tassel. Il est cruel pour moi de perdre une nièce que j'avais espéré garder auprès de moi. Mais ma mère m'a fait observer que j'y gagnerai un neveu.

» Parlons maintenant du vieux Van Tassel. Le Seigneur ne laisse jamais prospérer les fripons. Ma mère a retrouvé la quittance, et l'on a fait rendre gorge à ce fesse-Mathieu. Ma mère regarde cette affaire comme terminée; mais je ne serai point satisfait tant que je n'aurai pas réglé mon compte à coups de poing. N'entendant rien aux papiers, la vieille avait reçu la somme en dollars, et dix minutes après mon arrivée la bonne femme a pris un bas dans un tiroir et s'est mise à me compter de l'argent. Ainsi, Miles, je suis rentré dans mon bien comme vous dans le vôtre.

» Vous m'offrez de me payer mes gages pour la totalité du dernier voyage. C'est un trait de générosité qui vous honore et qui est rare dans ces temps maudits; mais je ne toucherai pas un sou. Quand un navire se perd, les gages se perdent avec lui; c'est conforme à la loi et à la raison; il serait cruel qu'un marchand fût obligé de payer la besogne faite à bord d'un bâtiment qui est au fond de l'Océan; ainsi qu'il ne soit plus question de cela.

» Je suis charmé d'apprendre que vous allez vous marier à votre retour à Clawbonny. Si j'étais à votre place, et qu'une femme jeune si jolie me fît signe d'entrer au port, je ne resterais pas longtemps au large. Je vous remercie sincèrement de l'invitation que vous me faites d'être un de vos garçons d'honneur. C'est une fonction dont je serai fier et que je remplirai avec joie. Indiquez-moi la manière dont je dois me gréer pour la circonstance; car, pour ne pas faire tache, il faut que je sois habillé comme le reste des garçons d'honneur. En attendant un mot de vous, je demeure votre ami et votre ancien camarade.

» Moïse Van Duzer Marbre. »

L'orthographe de cette lettre n'était pas très-correcte, mais les caractères étaient lisibles, et Marbre s'était évidemment donné beaucoup de peine pour composer son épître.

Je ne reproduirai aucune des lettres de ma chère Lucie; elles étaient naïves, franches, tendres et délicates comme elle. Elle me mandait entre autres choses que notre union devait avoir lieu à Saint-Michel, que je la trouverais au presbytère, et que nous irions à Clawbonny en sortant de l'église. Elle avait invité Rupert et Emilie; mais cette dernière était retenue à New-York par l'état de sa santé, et son père avait la goutte. Lucie me demandait d'ailleurs s'il ne serait pas à propos, vu les circonstances, de nous marier sans éclat. Je lui répondis affirmativement, et une semaine après je quittai le comté de Gennessée, où rien ne me retenait désormais. Loin d'avoir été reçu comme un intrus, j'avais été reconnu par tout le monde comme l'héritier de mon cousin.

CHAPITRE XXX.

Je rassurai son cœur, et tout en rougissant,
Elle me déclara son amour innocent.
Ainsi j'obtins l'objet d'une ardeur empressée,
Geneviève, ma belle et pure fiancée.

Coleridge.

Je m'arrangeai pour prendre Marbre aux Saules-Pleureurs. Je trouvai cet honnête homme, heureux et tranquille, occupé principalement à raconter ses aventures à la ronde. Il n'était pas foncièrement menteur, mais il aimait à étonner les ignorants. Il paraît qu'il y réussit, car les Hollandais du voisinage se redisent encore aujourd'hui les merveilleux exploits et les souffrances inouïes du capitaine Marbre.

Moïse partit le lendemain avec moi dans une voiture qu'on avait envoyée au-devant de nous: cette voiture m'appartenait; elle était traînée par mes chevaux et conduite par un de mes nègres.

Je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes en me voyant ainsi réintégré dans ma propriété; et les sentiments qui m'animaient redoublèrent d'intensité quand nous atteignîmes le sommet d'où l'on apercevait la vallée et les constructions de Clawbonny. Quel moment dans mon existence! Je n'étais pas né riche, mais j'avais vécu dans l'aisance. Avant de perdre *l'Aurore*, je n'avais pas connu les poignantes humiliations de la pauvreté; et les tortures que j'avais éprouvées en apprenant l'adjudication de mon domaine ont laissé dans mon cœur une impression qui durera toute ma vie. Souvent, en parcourant les rues de New-York, j'avais regardé les maisons en me rappelant que j'étais sans asile! L'aspect des magasins d'habillements devant lesquels j'avais passé me faisait souvenir que, toutes mes dettes payées, il ne me resterait pas un vêtement. Maintenant quelle différence! La maison de mes ancêtres était prête à me recevoir, et les champs voisins étaient parés de leur plus séduisante beauté. La nature même semblait fêter ma bienvenue en étalant tous les charmes de la félicité rurale.

La route faisait un circuit considérable en descendant la colline, mais il y avait le long de l'escarpement un sentier de traverse que prenaient toujours les piétons. Je m'excusai vaguement auprès de Moïse, en lui recommandant de m'attendre au pied du coteau. Puis je m'élançai au bas de la voiture; je franchis une haie, et je me hâtai de disparaître pour cacher mon émotion. Sitôt que je fus seul, je m'assis sur un quartier de roche, et j'ignore combien de temps j'y passai plongé dans une douce rêverie. Je ne songeais pas encore à m'éloigner quand une petite main se posa sur mon front; une douce voix prononça mon nom à mes oreilles, et, en me retournant, je pressai Lucie dans mes bras. Elle avait gravi la colline pour aller à ma rencontre; et, comprenant tout ce que je devais éprouver, elle n'avait pas voulu se priver du plaisir de partager mes émotions.

— Vous voilà rentré dans tous vos droits, mon cher Miles, me dit-elle. Vos lettres m'ont appris que vous étiez riche, mais j'aurais mieux aimé vous voir pauvre en conservant Clawbonny que millionnaire en étant forcé de l'abandonner. En tout cas, pour vous le rendre, j'aurais employé tous les moyens qui étaient en ma puissance.

— Le meilleur était de m'accepter pour époux; y aviez-vous songé, ma chère Lucie?

Lucie rougit, quoiqu'elle n'hésitât pas à avouer l'inclination qu'elle avait pour moi. Après un moment de silence, elle reprit en souriant:

— Je me suis attendue à ce qui arrive depuis le jour où mon père m'a parlé de vos sentiments pour moi. Les femmes sont plus confiantes en affection que les hommes; elles sont plus préoccupées des affaires du cœur, car nous vivons entièrement pour vous, tandis que le monde est toujours là pour vous distraire et absorber vos pensées. J'ai toujours cru que Miles Wallingford n'aurait jamais d'autre femme que Lucie Hardinge. J'en ai douté une seule fois et un seul instant; et depuis que j'ai réfléchi sur de pareils sujets, j'ai décidé que Lucie Hardinge n'aurait jamais d'autre époux que Miles Wallingford.

— Quand avez-vous pu concevoir des doutes, ma chère amie? vous vous êtes trop avancée pour ne pas compléter votre explication.

Lucie devint pensive, et avant de répondre, elle remua le gazon avec le fer de son ombrelle.

— Emilie Merton était l'objet de mes alarmes. Lorsque je l'ai vue pour la première fois, je l'ai jugée plus digne que moi d'être aimée; il m'a semblé impossible que vous eussiez passé tant de jours ensemble sur un navire sans contracter un attachement mutuel. Mais, lorsque je vous ai vus tous deux sous le même toit, j'ai été convaincue que, si votre imagination avait été un moment séduite, votre cœur m'était resté fidèle.

— Est-il possible, Lucie! Les femmes ont-elles vraiment plus de discernement, plus de rectitude que nous autres hommes? Lorsque j'étais prêt à me pendre par jalousie pour André Drewett, saviez-vous réellement que mon cœur vous appartenait tout entier?

— J'étais parfois en proie à une pénible incertitude. Je ne dirai pas que je sentais la puissance de mes charmes, mais je sentais que nous étions chers l'un à l'autre!

— N'avez-vous jamais supposé, comme votre excellent père, que notre tendresse était trop fraternelle pour se transformer en amour? que nous étions trop accoutumés à nous aimer depuis l'enfance pour éprouver une passion? Car ce que je ressens pour vous, Lucie, je ne prétends pas l'honorer du nom d'estime et d'affection : c'est une passion qui fera le malheur ou le bonheur de ma vie!

Lucie sourit avec embarras, et elle fouilla de nouveau avec son ombrelle le gazon qui croissait autour de la roche sur laquelle nous étions assis.

— Comment pouvais-je croire, dit-elle, que vous me regardiez simplement comme une sœur, quand toute votre conduite me donnait la preuve du contraire? Je m'apercevais que vous trouviez quelque différence entre nos positions respectives et que le manque de confiance vous empêchait seul de vous expliquer.

— Alors, pourquoi m'avoir laissé si longtemps dans un doute qui m'accablait?

— Etait-ce à moi de parler, Miles? J'essayais d'agir naturellement, et je comptais sur la Providence!

Je pressai Lucie contre mon cœur. Ne jugeant pas convenable de s'acheminer avec moi vers la maison, elle me quitta à peu de distance, et je rejoignis mon second, qui ruminait au pied de la colline.

— Eh bien, Miles, s'écria-t-il avant que j'eusse eu le temps de m'excuser de l'avoir fait attendre, vous semblez attacher autant de prix à cette terre qu'un marin à son vaisseau. Je partage vos sentiments, car le plus grand malheur du monde, après celui d'être ermite, est de ne tenir à rien. Je ne donnerais pas un baiser de ma nièce ou une ride de ma mère pour toutes les îles désertes de l'Océan. Allons, reposez-vous, mon ami. Vous êtes rouge comme un bouton de rose, et l'on dirait que vous avez passé le temps de votre absence à monter et à descendre la colline.

— C'est que la marche est fatigante, mais enfin me voici, et nous allons nous remettre en route.

— Pendant que j'étais seul, mon ami, j'ai songé à mes devoirs de garçon d'honneur, que je désire remplir convenablement. D'abord, comment dois-je être habillé? Je me suis procuré le bouquet dont vous m'avez parlé dans votre lettre; Kitty me l'a arrangé la semaine dernière; je l'ai mis dans ma malle, et il avait très-bonne mine la dernière fois que je l'ai vu.

— Avez-vous songé aux culottes courtes?

— Oui, je les ai dans mes bagages, et, si j'ai le temps, j'y joindrai des guêtres.

— On n'a jamais vu de garçon d'honneur avec des guêtres, Moïse; il faudra vous en passer et mettre des bas de soie, comme tout le monde.

— Bien, c'est entendu. Mais comment devrai-je me conduire? Serai-je obligé d'embrasser miss Lucie?

— Certainement il est d'usage que le garçon d'honneur embrasse la fiancée.

— Alors, vous me ferez signe quand il sera temps de poser ma chique et de faire le branle-bas général. Si j'avais été élevé par mes parents, au lieu d'être déposé sur une pierre tumulaire, le mariage ne serait pas pour moi une mer inconnue; j'ai erré seul à travers le monde, et j'en ignore les convenances. J'aurai beau chanter, rire, faire du bruit, m'efforcer de me conduire décemment, je finirai par montrer le bout de l'oreille. On découvre toujours la vérité, quoique les faux-semblants soient à l'ordre du jour ici-bas. Vous le savez bien, Miles, vous qui affichiez tant de calme, tout en mourant d'amour pour celle que vous allez épouser; ma bonne vieille mère use aussi de faux-semblants quand elle prétend être parfaitement satisfaite de son fils, et la petite Kitty n'est pas non plus exempte de dissimulation lorsqu'elle assure qu'elle préfère mes caresses à celles du jeune Brigt. Il n'y a que Lucie Hardinge qui me paraisse dédaigner les faux-semblants.

Ce discours prouvait que Marbre était observateur; je lui sus gré d'avoir si justement apprécié la femme qui m'était chère, et je lui en exprimai immédiatement ma reconnaissance. Je lui promis aussi de venir à son aide en cas opportun.

CHAPITRE XXXI.

Oui, sur le sang de mes veines
A ton gré lève un impôt;
O la plus belle d'Athènes,
Zoé mac, sas agapó.

Byron, *Chanson romaïque.*

Les nègres de Clawbonny vinrent au-devant de nous à un demi-mille de la maison. Nabuchodonosor remplissait le rôle de maître des cérémonies, ou plutôt de commodore, car il avait emprunté au sloop une flamme à queue d'aronde et autres symboles suffisamment maritimes pour la réception d'un marin. Le vieux nègre Cupidon portait le pavillon du *Wallingford*, et l'on avait fait une espèce *d'arlequinade* avec des épissoirs, des clefs, des maillets à fourrer et des paumelles de voilier. La marche se terminait par une énorme carotte de tabac, quoique je n'employasse jamais cette plante qu'en cigares. Nabuchodonosor avait vu des processions tant à New-York que dans les pays étrangers, et il avait voulu que celle-ci lui fît honneur. Il est vrai qu'il m'en parla plus tard comme d'une procession de noirs, et qu'il affecta de la mépriser; mais je vis bien qu'il était charmé de l'intelligence qu'il avait déployée et désolé du triste résultat de ses soins. Aussitôt que je fus assez près pour être reconnu par les vieux noirs, les femmes se mirent à pleurer, les hommes agitèrent les bras en criant :

— Monsieur Miles! monsieur Miles!

La troupe se débanda; et la régularité fit place au désordre d'une émotion vraie.

Descendue des échasses sur lesquelles l'avait guindée l'imagination de Nabuchodonosor, la réception que me firent ces êtres naïfs fut infiniment touchante. Les plus âgés vinrent me donner la main, les plus jeunes se tinrent à l'écart, et je les passai successivement en revue. Les enfants se roulaient sur le gazon pendant que les petites filles répétaient en me faisant la révérence :

— Soyez le bienvenu à Clawbonny, monsieur Miles!

Mon cœur débordait, et je me demande si jamais un propriétaire européen reçut de ses serviteurs un accueil plus chaleureux que celui qui me fut fait par mes esclaves.

M. Hardinge m'aborda sur la pelouse, me prit dans ses bras et me donna sa bénédiction. Nous entrâmes dans la maison en silence, et le bon vieillard me fit faire l'inspection des appartements pour me démontrer que l'ancien ordre était établi et que le règne de Daggett n'avait rien dérangé dans les cinq constructions de Clawbonny. J'en méditai dès lors une sixième, tout en me proposant de conserver précieusement celles qui existaient déjà.

Le jour suivant était celui où Lucie devait s'unir à moi. Je quittai la maison à dix heures du matin, dans une riche voiture qui avait été commandée pour la circonstance. Moïse m'accompagnait dans son costume de garçon d'honneur. Ses formes massives et carrées avaient une tournure assez grotesque sous la culotte courte et les bas de soie, et il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur ma toilette pour la comparer à la sienne.

— Vraiment, Miles, me dit-il, il n'y a de profitable que l'éducation domestique. Si je n'avais pas été élevé à l'hospice, j'aurais certes des jambes moins ramassées; mes parents les auraient placées sur un traversin, au lieu de me les laisser courir au hasard. Enfin, c'est pour vous obliger que je navigue à sec aujourd'hui, mais c'est pour la première et dernière représentation.

Avant d'entrer à l'église, nous nous arrêtâmes à la porte de la cure Mon beau-père et ma jolie fiancée étaient déjà prêts. Que Lucie était belle dans sa toilette de fiancée! Elle n'avait pas déployé tout le luxe qu'autorisait sa position et que sa fortune lui eût permis de se procurer. Cependant il eût été impossible de la voir sans éprouver l'influence de ses grâces virginales et de son élégante simplicité. Elle avait une robe de belle mousseline des Indes, et ses beaux cheveux noirs avaient pour toute parure un peigne orné de perles et le voile accoutumé. On lisait sur sa physionomie l'expression d'une tendresse profondément sentie. Mon collier, qui pendait sur sa gorge d'ivoire et sur ses épaules lisses, en augmentait l'éclat, et en même temps éveillait des réminiscences de mes longues aventures.

Nous n'avions d'autre garçon d'honneur que Marbre. Personne du voisinage n'avait été invité, car nos meilleurs amis étaient assurément nos serviteurs. J'avais d'abord songé à prier Drewett de m'assister dans la cérémonie, mais Lucie me fit renoncer à ce projet en me demandant si j'aurais consenti volontiers à lui rendre un pareil service dans le même cas. Quant à Rupert, j'ignore comment il se justifia auprès de son père, mais le fait est qu'il ne parut pas, et nous n'en fûmes pas fâchés.

Lorsque je parus dans le petit salon du presbytère, ma fiancée me tendit la main sans prononcer une seule parole, changea de couleur à plusieurs reprises, puis me prit tranquillement le bras et se tourna vers son père pour lui annoncer que nous étions prêts. M. Hardinge nous conduisit à l'église, qui n'était qu'à un pas de la cure. Tous se rangèrent autour de l'autel, et cinq minutes après Lucie était ma femme.

Nous étions entrés dans la sacristie quand les noirs, qui formaient à cette époque une partie si essentielle de presque toutes les familles américaines, vinrent nous présenter leurs humbles et sincères félicitations.

— Je vous souhaite beaucoup de joie et toutes sortes de prospérités, monsieur Miles, me dit la vieille Drolon en me baisant la main; ah! c'eût été un heureux jour pour vos parents, sans parler d'une autre sainte qui est dans le ciel. Nous faisons aussi des vœux pour vous, madame Lucie, et nous sommes tous enchantés que ce soit vous qui épousiez M. Miles, c'est un bonheur dont nous avons un moment désespéré.

Lucie, avec la plus gracieuse affabilité, mit dans la main rude et calleuse de la vieille négresse sa petite main blanche, dont l'annulaire portait la bague nuptiale; elle eut pour chacun des paroles amicales et des remercîments affectueux.

Aussitôt que la partie de la cérémonie fut terminée, nous nous rendîmes à la cure, où Lucie échangea sa robe de noces contre un des plus charmants négligés que j'eusse jamais vus. Je sais que je parle maintenant comme un vieillard qui ne peut éviter un peu de radotage en se reportant au temps de sa jeunesse; mais on n'a pas souvent l'occasion de parler d'une fiancée comme Lucie Hardinge. Elle ôta son peigne et son voile, qui ne s'harmonisaient pas avec le reste de son nouveau costume, mais elle conserva son collier pendant tout le reste de cette bienheureuse journée; dès qu'elle fut habillée, je partis avec elle pour Clawbonny, où tous les effets avaient déjà été transportés, sous la direction de Chloé; en arrivant, je conduisis ma femme dans la chambre de famille, et je lui dis en la pressant contre mon cœur :

— Nous avons été bien près de perdre ce domaine, mon amour; mais enfin il est à nous, à nous deux, et pour toujours.

Tous les objets qui nous environnaient nous rappelaient les événements accomplis; préoccupée d'idées pieuses, Lucie se détache doucement de mes bras.

— Asseyons-nous un moment, Miles, me dit-elle en souriant, et, puisque nous voici dans cette chambre révérée, causons un peu d'affaires de famille; peut-être l'entretien est-il prématuré, mais nous sommes d'anciennes connaissances, et nous n'avons pas besoin d'attendre pour découvrir nos vœux respectifs et connaître à fond nos caractères. Je suis de votre avis, mon ami; ce lieu doit être à nous pour toujours, il ne faut jamais abandonner ce séjour où nous avons grandi ensemble, où nous avons apprécié et aimé votre sœur chérie. La maison de campagne que m'a laissée madame Bradfort est sans doute plus conforme au goût et aux habitudes modernes, mais nous n'y saurions être aussi bien que dans une résidence à laquelle tant de souvenirs se rattachent. Je ne vous aurais pas exprimé cette opinion si vous n'aviez pris l'initiative, car, en vous accordant ma main, j'ai voulu vous donner en même temps l'autorité d'un époux sur tout ce qui me concerne; mais, puisque vous avez l'intention de vous fixer à Clawbonny, je n'hésite plus à vous dire quels sont mes desseins relativement à Riversedge.

C'était le nom de la *villa* de madame Bradfort.

— Parlez, mon amie, je suis prêt à me conformer à vos moindres désirs.

— Eh bien! il faut que Rupert et Emilie trouvent un asile, car je suis sûre qu'ils ne peuvent se soutenir longtemps à New-York; réservons-leur Riversedge, qu'ils s'y installent dès à présent, pendant l'été; pour moi, j'aime mieux passer une heure ici qu'un jour entier ailleurs.

— Quoi! même dans votre maison de ville?

— Oui, Miles; Clawbonny m'est cher à cause de vous, il est à vous, je suis à vous, et tout ce que vous possédez doit être réuni.

— Merci, ma chère; mais Rupert pourra-t-il avoir à la fin une maison à la ville et à la campagne?

— Vous êtes plus à même que moi de répondre à cette question; quand nous aurons passé une demi-douzaine d'années ensemble, vous me jugerez peut-être digne de connaître le secret de sa fortune actuelle.

Ceci fut dit en plaisantant, mais non sans inquiétude; je réfléchis aux conditions qui avaient déterminé Grâce à me recommander le silence; elle avait voulu cacher son legs à Lucie, de peur que cette noble femme n'y mît opposition; elle n'avait pas songé à la possibilité de mon mariage avec Lucie, et les circonstances rendaient tout mystère inutile à l'égard de ma bien-aimée. Je lui communiquai donc tout ce qui s'était passé; elle m'écouta attentivement, et, quoiqu'elle eût deviné la vérité, mes révélations lui causèrent une douleur réelle.

— Si j'apprenais cela par un autre, me dit-elle après un moment de réflexion, je serais couverte de honte; mais je vous connais trop bien pour ne pas comprendre que vous avez fait sans regret le sacrifice de votre argent, et que vous avez été plus sensible à l'égoïsme de Rupert qu'à la perte de nos vingt mille dollars. J'avoue que vos révélations modifient tous les projets que j'avais conçus pour l'avenir de Rupert.

— De quelle manière, mon amie? Il ne faut pas que ma conduite influe sur vos décisions.

— Elles doivent changer, Miles, avec l'idée que je me formais du caractère de mon frère. J'avais l'intention de partager également avec lui la fortune de madame Bradfort. Si j'avais pris un autre époux, je lui aurais imposé la condition de me laisser libre de faire cette donation; mais j'avais en vous une confiance si absolue, que j'ai éprouvé une satisfaction profonde à me mettre en quelque sorte à votre merci. Je sais que tous mes biens personnels vous appartiennent sans réserve, et que, même après ma majorité, je ne puis disposer de rien sans votre consentement; mais j'ai eu la conviction intime que vous me laisseriez agir à ma guise.

— Vous pouvez l'avoir encore, mon amie; je ne m'opposerai point à l'accomplissement de vos vœux.

— N'importe, Miles; il y aurait de la folie à enrichir un pareil homme. Si vous le permettez, je donnerai à Rupert et à Emilie une modeste pension trimestrielle, qui, avec l'usufruit de ma maison de campagne, les mettra à même de vivre à l'aise. J'aurais tort de faire davantage pour eux.

On conçoit facilement que j'adhérai de grand cœur à ce projet. Avant de quitter la chambre de famille, nous fixâmes la pension à deux mille dollars par an, et le résultat de notre conférence fut communiqué à Rupert par Lucie dans une lettre écrite le même jour.

Notre repas de noces fut modeste, mais une gaieté douce et vraie y présida. Durant la soirée, les noirs dansèrent dans une vaste buanderie qu'on transforma aisément en salle de bal. Nos simples et tranquilles réjouissances durèrent plusieurs jours; l'union de Nabuchodonosor et de Chloé, qui suivit presque immédiatement la nôtre, autorisa la prolongation des fêtes.

Marbre s'était si honorablement acquitté de ses devoirs de garçon d'honneur qu'il voulut les remplir auprès de Chloé, mais celle-ci le refusa.

— Non, monsieur Marbre, dit-elle, il ne faut pas mêler les couleurs. Vous êtes blanc, et nous sommes noirs. Le mariage est une occupation solennelle, et mon union avec Nabuchodonosor Clawbonny ne doit pas apprêter à rire aux mauvais plaisants.

CHAPITRE XXXII.

Cette maladie confond ma science; cependant j'ai connu des gens qui marchaient pendant leur sommeil, et qui sont morts saintement dans leur lit.

Macbeth.

La lune de miel se passa à Clawbonny. M. Hardinge était transporté de joie de m'avoir pour gendre. Je crois qu'il m'aimait réellement plus que son propre fils, dont, à la vérité, il ne connut jamais le caractère. Il eût été cruel de le détromper, et il ne se présenta aucune occasion propre à amener un *éclaircissement*. Le défaut de principes de Rupert était une qualité négative plus qu'active; il était égoïste et vain, mais trop fin pour se compromettre. Je le vis rarement après mon mariage. Je l'appelais monsieur Hardinge, et il m'appelait monsieur Wallingford; nous avions oublié nos prénoms. Je vais placer ici son histoire et celle de sa femme, car j'ai hâte d'en finir avec lui, et son souvenir m'est encore pénible actuellement.

Rupert ne vécut que quatre ans après le mariage de sa sœur, et lorsqu'il n'eut plus de quoi soutenir son luxe, il accepta la jouissance de Riversedge, maison de campagne de madame Bradfort, et une rente de deux mille dollars que Lucie lui accorda Il se contenta de cette somme jusqu'à l'heure de sa mort, mais il est vrai que je payai deux fois ses dettes à l'insu de Lucie. Je crois qu'avant de fermer les yeux il reconnut en partie ses égarements. Il ne laissa qu'une fille qui lui survécut quelques mois seulement. La goutte avait déjà emporté le major Merton. Il y avait toujours eu entre ce vieil officier et moi une espèce de cordialité, et je pense que, dans ses bons moments, il se rappelait les services que Marbre et moi lui avions rendus. Comme la plupart des officiers, il ne laissa pas de fortune: de sorte que madame Hardinge se trouva entièrement dépendante des amis de feu son mari. Emilie avait un de ces caractères demi-mondains, qui ne sont pas entièrement dépourvus de bonnes qualités, mais qui mettent toujours dans leurs actions un fâcheux esprit de calcul. Les avantages personnels et les manières agréables de Rupert l'avaient séduite. Le croyant héritier de madame Bradfort, elle l'avait épousé volontiers; mais le désenchantement n'avait pas tardé à succéder à ses illusions. Je la félicitai sincèrement quand elle m'annonça qu'elle allait se remarier à un homme riche appelé Montier. Elle passa en Europe avec son mari, qui lui légua, en mourant, toute sa fortune. Elle habitait une sorte de château qu'elle appelait palais, sur les bords de l'un des magnifiques lacs de l'Italie. Nous continuâmes à entretenir des relations avec elle, et nous lui rendîmes visite en 1825. J'essayai, dans cette dernière entrevue, de lui rappeler divers incidents de sa jeunesse, mais il me fut impossible d'y parvenir; le temps en avait complétement oblitéré le souvenir dans le cœur de la *signora Montiera*. Néanmoins, me voyant vivre dans l'opulence, elle était disposée à me traiter avec considération et à oublier que j'avais été patron d'un navire. Elle écouta en souriant et avec patience mes narrations prolixes, malgré la confusion singulière qui régnait dans son esprit. Elle avait quelque idée de la brouette et du canal de *Hyde-Park*, mais elle avait oublié complétement son voyage dans l'Océan Pacifique; cependant elle reconnut le collier de perles dont Lucie se para dans une fête que la *signora* donnait à ses voisins. Elle dit même à l'une des invitées que ces perles lui avaient été destinées autrefois.

— Mais vous savez, *cara mia*, ajouta-t-elle en soupirant, on n'est pas maître des sentiments de son cœur,

La *ci-devant* Emilie est morte il y a trois ans; elle avait constamment vécu dans un cercle étroit, tracé par ses propres vanités, et embelli par les idées mesquines qu'elle s'était formées sur le but de l'existence humaine.

Quant à la race des Clawbonny, tous les anciens membres de cette nombreuse famille vécurent et moururent à mon service, ou plutôt, on peut le dire, je vécus dans leur dépendance. La vieille Didon vit ses charmes se répéter à plusieurs reprises dans la postérité de Nabuchodonosor et de Chloé; mais elle persista à soutenir opiniâtrément que Cupidon, en sa qualité de second mari, n'avait aucune relation légitime avec ses petits-enfants. Comme les institutions humaines brisent souvent des liens plus solides que ceux qui m'unissaient à mes esclaves, les jeunes noirs profitèrent de la décision qui abolissait l'esclavage dans les limites de l'Etat de New-York. Ils me quittèrent les uns après les autres pour aller chercher fortune dans la capitale ou pour s'établir en d'autres parties du pays. Il ne resta guère auprès de moi que Nabuchodonosor, sa femme et leurs descendants directs. Ils conservent encore aujourd'hui pour moi des sentiments qui résistent aux innovations d'une société inconstante. A leurs yeux, Clawbonny est toujours Clawbonny; et moi et les miens, nous constituons pour eux une race à part. J'avais donné à Nabuchodonosor et à Chloé des lettres d'affranchissement le jour du mariage de ce couple fidele. Nabuchodonosor les mit dans le fond de sa boîte à tabac, et il les aurait certainement déchirées s'il ne les avait tenues de moi. Ce fut là que je les vis par hasard, dix-sept ans plus tard, et je suis convaincu que, dans l'intervalle, elles n'avaient été ouvertes par personne. A la vérité, la nouvelle législation les rendait inutiles, mais ce procédé est caractéristique. Mon compagnon d'aventures manifestait par là l'intention de s'attacher à jamais à moi. Quelles que fussent mes intentions à son égard, il n'entendait pas me libérer de mes obligations de maître.

Je n'eus jamais qu'un seul entretien avec Nabuchodonosor ou avec sa femme au sujet de leurs gages, et je m'aperçus qu'il leur répugnait d'être confondus avec les autres salariés de ma maison.

— Qu'ai-je donc fait, monsieur Miles, pour que vous vouliez me payer comme un homme de louage? me dit Nabuchodonosor à la fois irrité et affligé de ma proposition. Je suis né dans la famille, et il me semble que c'est assez. Si ce n'est pas assez, je vous ai accompagné dans votre premier voyage, et j'ai constamment navigué avec vous depuis.

Ces paroles, prononcées d'un ton de reproche, terminèrent ce léger différend. Dès lors il ne fut plus question de gages entre nous. Si Nabuchodonosor a besoin d'habits, d'argent, de meubles, il m'en demande sans hésitation, sans honte, sans répugnance. Chloé agit de même avec Lucie, qu'elle révère non-seulement comme celle qui a l'honneur d'être ma femme, mais encore comme la suppléante de Grâce. Pour mes deux nègres, M. et madame Wallingford sont toujours M. Miles et miss Lucie, et j'ai vu un jour un voyageur anglais exhiber un carnet et écrire une remarque, probablement très spirituelle, en entendant Chloé donner le titre de demoiselle à la mère de trois beaux enfants qui jouaient sur ses genoux. Au reste, Chloé ne tint pas compte de l'observation du touriste étranger, et elle continue à appeler sa maîtresse miss Lucie, quoique celle-ci soit aujourd'hui grand'mère.

L'amour de la vérité me force à reconnaître que tous les rejetons de la famille de Nabuchodonosor ne me sont pas restés aussi fidèles. Presque tous ont subi l'influence de l'esprit du siècle, et ils ont d'autres idées que leurs parents sur les relations qui ont existé pendant plus de cent ans entre les Wallingford et les Clawbonny. Ils se sont mis à émigrer, et je les ai vus partir sans regret. Néanmoins, tant qu'il restera quelqu'un de la vieille souche, nos liens ne seront pas complétement rompus, et la tradition conservera une partie de son empire. Aucun des fils de mes anciens esclaves ne s'est dérobé à mes lois sans mon autorisation, et je leur ai procuré des places à mesure que l'ambition ou la curiosité les a emportés à travers le monde.

Je ne suis pas assez retardataire pour me plaindre de cet esprit du siècle qui a fait irruption parmi nous; je ne suis point rebelle aux améliorations, et je reconnais la nécessité de la plupart des changements qui se sont accomplis sous mes yeux. Je suis loin de penser que l'esclavage domestique, tel qu'il existait à Clawbonny, représentât fidèlement celui qui régnait dans le reste du pays; mais je crois que l'institution, basée sur les anciennes lois américaines, était aussi désavantageuse aux blancs qu'aux noirs. Nos familles, avant l'abolition de la servitude, avaient toujours quelque chose de patriarcal; les nègres en faisaient partie, et des sentiments d'affection tempéraient les rapports du maître avec l'esclave. Je ne m'alarme point de l'esprit d'affranchissement, pourvu qu'il soit possible d'en réglementer l'application; mais je crains cette inquiétude vague qui aspire sans cesse après les changements, sans en examiner la convenance, sans tenir compte des modifications introduites sous les régimes précédents. Suivant la croyance des philosophes du mouvement, rien dans la vie sociale n'est suffisamment développé.

D'après mes idées, les deux partis les plus dangereux dans un Etat sont celui de la conservation absolue et celui du progrès illimité. Le premier maintient des abus dont il vaudrait mieux se débarrasser; le second, marchant en aveugle dans des voies ténébreuses, provoque la destruction des plus indispensables éléments. L'antagonisme qui règne entre ces partis contribue à les exaspérer, et chacun d'eux, emporté par la chaleur de la discussion, pousse ses idées jusqu'à leurs extrêmes conséquences.

Aucun homme sensé ne doute que, dans le cours des événements, il ne se produise beaucoup de faits qu'il est bon de conserver, et beaucoup d'autres auxquels on doit ne donner aucune suite. On n'est un législateur sage et prudent qu'à condition de savoir établir les distinctions convenables.

Lafayette, dans un de ses meilleurs discours, a parfaitement caractérisé le parti conservateur. « On parle du juste-milieu, disait-il, comme d'une opinion politique clairement établie. Nous savons tous ce que c'est que le juste-milieu quand il s'agit d'une question particulière. C'est tout simplement le côté vrai de cette question. Mais ceux qui prétendent appartenir au parti du juste-milieu, ceux qui se proposent de le suivre constamment pendant la crise actuelle, me rappellent le cas que voici : Un homme à idées exagérées avance la proposition que quatre et quatre font dix. Un autre, plus judicieux et plus fort en arithmétique, soutient que quatre et quatre ne font que huit. Là-dessus, votre homme du juste-milieu se croit obligé de dire : Messieurs, vous êtes dans l'erreur : la vérité n'est jamais dans les extrêmes, et quatre et quatre font neuf. »

Ce qui est vrai du parti conservateur l'est encore plus de celui du mouvement, car il arrive souvent qu'en morale aussi bien qu'en thérapeutique le remède est pire que le mal. Les bouleversements causés par les révolutions de la société européenne proviennent de causes qui sont étrangères à l'Amérique. En Europe, on a fait des changements radicaux, on a altéré la base même de l'édifice social, tandis que les étages supérieurs conservent encore des traces de l'ancienne architecture. Puisqu'il en est ainsi, on doit pardonner quelques erreurs aux artisans qui veulent réduire toutes les constructions à un seul ordre simple et régulier; mais, parmi nous, l'homme qui ne voit de terme à rien de terrestre, et soutient toujours que le mieux est au delà de l'organisation présente, est évidemment dans l'erreur; il finira par s'apercevoir que la vérité est placée sur le sommet d'une hauteur et que lorsqu'on met trop d'ardeur à l'atteindre, la rapidité d'une course irréfléchie nous fait dépasser le but, et rouler sur la pente opposée.

CHAPITRE XXXIII.

> Voici la fin du voyage,
> Il nous faut plier bagage;
> Ça, mettons-nous en chemin,
> Suivons la pente rapide,
> Où, pour nous servir de guide,
> La mort nous prend par la main.
>
> *Vieille chanson.*

Il faut maintenant parler de Marbre.

Il passa un mois entier à Clawbonny après mon mariage. Plusieurs fois, pendant cet intervalle, il essaya avec Nabuchodonosor de changer les agrès de mon sloop, et finit par en venir au gréement primitif : comme beaucoup de novateurs qui, après de nombreuses tentatives de modifications, conservent la loi telle qu'elle était. Il entreprit aussi de chasser, mais il avait les jambes trop courtes pour franchir les échaliers, et de désespoir, il renonça à cet exercice. En dix jours, il ne mit dans sa carnassière que trois rouges-gorges, un jeune écureuil et un corbeau. Il prétendit qu'il avait en outre blessé un pigeon et jeté l'alarme dans une compagnie de cailles. Quand je chassais sur le territoire de Clawbonny, je tuais souvent dans une matinée dix coqs de bruyères et autant de cailles.

Six semaines après notre mariage, Lucie et moi nous allâmes passer huit jours aux Saules-Pleureurs. A ma grande surprise, M. Van Tassel me fit une visite sans qu'il me parût avoir d'intentions malveillantes; Marbre se réconcilia avec cet homme aussitôt qu'on lui eut remboursé le montant de l'obligation de son père, en principal et intérêts; mais il en parla toujours avec mépris dans l'intimité. J'avoue que je fus étonné de l'humeur facile que montrait le vieil usurier; mais j'étais trop jeune alors pour savoir que deux principes règlent la conduite des hommes dans les relations qu'ils ont les uns avec les autres. Le premier procède de l'humilité chrétienne et du pardon des injures; le second vient de l'indifférence que l'on a pour la justice. Il arrive parfois qu'on regarde comme vindicatifs des gens qui sont simplement honnêtes, et qu'on vante l'esprit conciliant de certains hommes trop corrompus pour que le mal leur inspire une légitime indignation.

Marbre perdit sa mère un an après notre malheureux voyage à bord de *l'Aurore*. Sa nièce s'était mariée à Horace Bright; et, se voyant de nouveau solitaire, il commença à parler de courir le monde. Il arriva brusquement à Clawbonny avec tout son équipage, et m'annonça l'intention de chercher une place de second sur un navire en

charge pour les Indes-Orientales. J'étais alors occupé de surveiller la construction de l'aile que je faisais ajouter à ma maison. Je gardai Marbre quelques jours auprès de moi; puis je l'accompagnai à New-York, et nous visitâmes ensemble les chantiers. Nous remarquâmes un bâtiment d'essence de chêne, doublé et chevillé en cuivre, avec des ponts en sapin du sud. Je lui demandai comment il le trouvait.

— C'est un bâtiment numéro un, dit-il; a-t-il un nom de bon augure?

— Il s'appelle *le Plongeur*, et j'ai l'intention de l'envoyer à Canton et de vous en donner le commandement.

Le vieillard fut touché de cette marque de confiance. La découverte de son origine l'avait rehaussé à ses propres yeux, et il accepta sans objection le poste de capitaine. Pendant plusieurs années, il fit des voyages qui me rapportèrent beaucoup d'argent. Une fois, il emmena Lucie et moi en Europe, en qualité de passagers; ce fut après la mort de mon cher tuteur, qui fit une fin digne de sa vie chrétienne et vertueuse. Nous passâmes plusieurs années à parcourir l'ancien continent, avec mes enfants, deux garçons et deux filles, et Marbre, accompagné de Nabuchodonosor, vint nous prendre au Havre pour nous ramener en Amérique.

Lorsque je revis en cette occasion mon vieil ami Moïse, je fus douloureusement frappé de sa rapide décadence. Il avait dépassé la soixantaine, époque où les marins sont déjà usés par les fatigues de leur aventureuse existence. Toutefois il avait eu le courage d'entreprendre le voyage, mais trois jours après notre départ de France, cet homme de fer fut obligé de se mettre au lit. Je m'aperçus que ses jours étaient comptés, et crus nécessaire de lui faire connaître son véritable état. La mâle résignation du malade me rendit ce triste devoir moins pénible. Ce ne fut qu'après m'avoir écouté jusqu'au bout qu'il s'efforça de me répondre.

— Miles, me dit-il, il y a longtemps que j'ai pressenti le terme du voyage de la vie : quand les couples sont disjoints; quand les gournables neufs ne font plus qu'endommager le bois, il est temps de dépecer la coque pour vendre le cuivre et le vieux fer. J'ai fatigué *le Plongeur* à courir les mers, mais il me l'a bien rendu. Je ne reverrai jamais l'Amérique, et je vous remets aujourd'hui le commandement du navire; il est à vous et personne n'en saurait prendre plus de soin. J'avoue que je voudrais être enfermé entre des planches qui auraient appartenu à ce bâtiment. Voici des cloisons qu'on a enlevées des cabines, on y pourrait trouver la matière d'un beau cercueil.

Je promis au vieillard que tout serait fait comme il le désirait. Par une réflexion subite, je jugeai l'occasion favorable pour lui dire un mot relativement à l'avenir. Marbre n'avait jamais été vicieux, il avait des sentiments d'honneur et de probité, modifiés seulement par les opinions particulières aux marins. Il avait péché principalement par omission; car il n'avait reçu dans son enfance aucune espèce d'instruction religieuse, et celle qu'il s'était procurée pendant le cours de sa carrière n'était pas d'un caractère très-orthodoxe. J'avais souvent pensé qu'il était dans des dispositions d'esprit convenables, mais je n'avais pas trouvé le moment d'en profiter. Ce jour-là, je m'expliquai franchement avec lui, et il m'écouta avec l'attention d'un homme absorbé.

— Oui, Miles, me répondit-il d'un ton rêveur, il y a de la vérité dans vos paroles, mais il est un peu tard pour que j'aille à l'école. J'ai souvent entendu, sous diverses formes, des enseignements de ce genre, mais ils me sont toujours parvenus par fragments, si bien que j'en perdais des morceaux avant d'avoir pu les coudre ensemble pour en tirer un bon parti. Quoi qu'il en soit, durant notre traversée, qui, comme vous le savez, a été assez longue, j'ai étudié assidûment l'Écriture, et je puis me vanter d'y avoir recueilli une morale de la meilleure qualité. J'avais toujours pensé qu'il était absurde de pardonner à ses ennemis; ma règle était de rendre bordée pour bordée, comme j'en ai donné plusieurs fois des preuves, mais je sais maintenant combien le pardon est préférable à la vengeance!

— Mon cher Moïse, ces réflexions me font concevoir des espérances. Entretenez ces bons sentiments; appuyez-vous sur le Sauveur, et votre heure dernière sera la plus heureuse de toute votre vie.

— Néanmoins, j'ai dans ma vie plusieurs actions qui m'inquiètent. Je me reproche la mort du Grand-Sec, que j'ai fait pendre sans aucune forme de procès. Quant au vieux Van Tassel, il est allé carrer ses vergues dans une partie de l'univers où tous ses mauvais tours seront dévoilés, et je croirais déraisonnable de conserver de la rancune contre un homme qui a cessé de vivre; je lui ai complétement pardonné.

Je comprenais Marbre mieux qu'il ne se comprenait lui-même. Il sentait la beauté sublime de la morale chrétienne; mais il y avait dans son cœur certaines idées enracinées, qu'il n'avait pas la force d'extirper. Le supplice du Grand-Sec ne lui paraissait pas très-conforme à la légalité et aux commandements de Dieu, mais il cherchait à se disculper en se représentant ce sauvage comme un bandit dont les déprédations avaient réclamé un prompt châtiment.

Comme Van Tassel avait réparé en partie le mal qu'il avait fait, il avait quelques droits au pardon de Marbre, mais celui-ci ne le lui accordait qu'à demi, car il y avait dans son cœur un mépris profond qui n'était point en harmonie avec la charité chrétienne.

Notre conversation dura longtemps; Lucie vint y prendre part, et je jugeai à propos de laisser le vieux marin entre les mains d'une personne si propre, par sa nature et son éducation, à lui inspirer des réflexions utiles. J'avais à gouverner le bâtiment et c'était un prétexte pour ne pas intervenir dans les entretiens que pouvait avoir le mourant avec son ange consolateur. Cependant j'assistai à plusieurs de leurs conférences. Je fus présent, avec mes fils et mes filles, à quelques-unes de leurs prières en commun; ainsi je fus à même de suivre les progrès de la conversion de mon vieil ami.

C'était vraiment un admirable spectacle que celui de cette femme encore belle employant sa rhétorique douce et persuasive, parlant avec cette éloquence que donnent le cœur et la pureté d'intention, enfin, se consacrant jour et nuit à la pieuse tâche qu'elle avait entreprise. Je n'ose dire qu'elle réussit complétement. Il n'était peut-être pas en son pouvoir de diriger un homme de soixante-dix ans, et de l'amener à un repentir absolu, après une existence de marin; mais, par la grâce de Dieu, nos efforts obtinrent un commencement de succès; la semence prit racine, et nous pûmes espérer que la plante croîtrait sous la surveillance de l'Esprit-Saint.

CHAPITRE XXXIV.

Il disait, et, fermant sa paupière affaiblie,
Débile, il retomba sur le sein maternel;
Sa mère en vain chercha à ranimer sa vie,
Il était endormi du sommeil éternel.

Romance.

La traversée fut longue, mais très-tranquille, et nous eûmes tout le temps de vaquer à nos pieuses occupations. Le navire était encore à l'est des Grands-Bancs lorsque Marbre cessa de parler beaucoup, quoiqu'il fût facile de voir qu'il était plongé dans une méditation profonde. Il tomba rapidement, et je considérai sa mort comme imminente. Il ne semblait pas souffrir, mais la vie l'abandonnait par degrés; pareille à la cigogne qui s'empresse d'enlever son nid d'une cheminée peu solide, l'âme de mon vieil ami quittait son enveloppe terrestre, dont il devenait impossible de se servir plus longtemps.

Environ une semaine après, mon fils aîné, Miles, monta sur le pont et m'apprit que sa mère désirait me voir dans la cabine. Les traits de Lucie me firent deviner la nouvelle qu'elle avait à m'annoncer.

— Le moment est proche, mon cher Miles, me dit-elle avec solennité, nous allons perdre notre ami.

Quoique j'eusse prévu depuis longtemps ce résultat, j'éprouvai un serrement de cœur; je passai rapidement en revue mes jeunes années de périls et d'aventures, et j'y trouvai presque partout l'image du moribond. Malgré la bizarrerie de son caractère, il m'avait toujours été fidèle; il avait partagé fraternellement mes plaisirs et mes tribulations. Depuis l'époque où je m'étais embarqué à bord du *John*, Moïse Marbre m'avait toujours témoigné une amitié constante et désintéressée.

— Le sait-il? demandai-je avec inquiétude. La dernière fois que je l'ai vu, je crois que son esprit était légèrement égaré.

— Peut-être; mais il est maintenant plus recueilli et plus maître de lui. Il y a lieu de croire qu'il a enfin subi l'influence du sacrifice du Rédempteur.

Sans m'expliquer davantage avec Lucie, j'entrai dans la cabine où l'on avait élingué le hamac de Marbre. C'était une chambre spacieuse et aérée, qui avait été préparée par mes ordres pour Lucie et ses deux filles, mais que ces femmes tendres et dévouées avaient cédé de grand cœur à leur vieil ami.

Je n'ai pas encore donné de détails sur ces deux jeunes filles : l'aînée s'appelait Grâce, et la plus jeune Lucie. La cadette entrait alors dans sa quinzième année, et sa sœur avait deux ans de moins. Par une singulière coïncidence, Grâce avait plus de ressemblance avec les femmes de ma famille, tandis que la petite Lucie, franche et naïve, me rappelait sa mère enfant. Quand je lui entendais dire quelques bonnes paroles ou rire d'un rire gai et mélodieux, une impulsion soudaine me reportait aux jours de mon enfance et de mes jeunes affections. Ma femme comprenait ce sentiment; elle souriait en me voyant embrasser sa fille avec ardeur, et quelquefois une légère rougeur se répandait sur son visage.

Dans la présente occasion, les deux jeunes filles étaient dans la cabine, s'efforçant d'être calmes et mettant tout en œuvre pour soulager le mourant. Grâce, l'aînée, était la plus active et la plus utile; mais la plus jeune, malgré sa faiblesse et son inexpérience, ne pouvait rester simple spectatrice de cette scène de douleur, et elle aidait sa sœur toutes les fois qu'elle en saisissait l'occasion.

Marbre avait toute sa connaissance; il examina lentement toutes les personnes qui étaient réunies autour de lui; puis il nous adressa la parole avec cette voix sourde et saccadée qui précède ordinairement la mort.

— Appelez Nab, me dit-il; j'ai pris hier congé de mes seconds et

de tout le reste de l'équipage; mais je regarde Nab comme de la famille, aussi je l'ai gardé pour le dernier.

Je savais que ces adieux avaient eu lieu, mais je n'y avais pas assisté, voulant éviter une scène qui se serait répétée pour moi le lendemain. Je fis avertir Nabuchodonosor et il se hâta de se rendre au vœu de Moïse.

— Vous n'êtes qu'un nègre, Nab, lui dit le vieux marin, mais votre cœur ferait honneur à un roi. Il a presque autant de qualités que celui de Miles, et il n'y a guère d'hommes dont on en puisse dire autant. Approchez-vous, mon ami, personne ici ne vous blâmera de cette liberté.

La petite Lucie se retira aussitôt et mit Nabuchodonosor à la place qu'elle-même occupait.



Le colonel Positif, rédacteur en chef du *Véridique fédéral*.

— Merci, mon enfant, dit Marbre, je n'ai pas connu votre mère quand elle était à votre âge, mais je suis convaincu que vous êtes ce qu'elle était alors. Conservez cette ressemblance, ma chère, et votre père sera aussi heureux par sa fille que par sa femme : personne ne mérite mieux que Miles les dons de la fortune.

A ces mots, Marbre remarqua dans les yeux de Lucie une expression chagrine qu'il interpréta rapidement.

— Je veux dire les faveurs de la Providence; je comprends maintenant qu'un directeur suprême veille sur nous, noirs ou blancs.

— Il tient compte de tout, capitaine Marbre, dit ma femme d'une voix douce et accentuée. Il ne tombe pas même un oiseau sans sa permission.

— Oui, je le comprends bien maintenant, quoique j'y eusse peu songé auparavant. Ce n'est pas le hasard qui dirige le monde, et s'il y a des chances, elles sont providentielles. Ainsi, Nab, quand nous avons fait naufrage à bord de *l'Aurore*, c'était par la volonté de Dieu qui se proposait de nous amener à notre situation et à nos sentiments actuels. Oui, madame Wallingford, je comprends cela parfaitement, et je n'oublierai jamais vos bontés. Je vous ai envoyé chercher, Nab, pour vous faire mes adieux et pour vous donner les conseils d'un vieillard avant de quitter ce monde.

Nabuchodonosor se mit à se tordre les doigts, et je vis des larmes étinceler dans ses yeux, car son attachement pour Marbre datait de loin et avait été éprouvé par de rudes dangers.

— Oui, monsieur le capitaine, je suis à vos ordres, dit le nègre en s'efforçant de modérer son chagrin.

— J'ai à vous donner quelques conseils, Nab, à prendre congé de mes amis, et ensuite je serai rayé du rôle d'équipage. La vieillesse et la fatigue m'ont usé, j'ai filé mon câble jusqu'au bout; la bosse est lâche, et il suffira de quelques secousses pour entraîner le navire à la dérive. Vous, au contraire, vous êtes à la fleur de l'âge. Vous vous distinguez sur une vergue ou à la barre; puissiez-vous achever comme vous avez commencé! Sans doute vous n'êtes pas exempt de défauts; tous les nègres en ont! mais vous êtes un bon garçon, et on est aussi sûr de vous trouver à votre place que les pompes. Soyez fidèle à votre femme, quoiqu'elle ne soit qu'une négresse. Prenez votre maître pour modèle, et observez avec quelle ardeur il aime votre maîtresse. Quant à vos enfants, élevez-les d'après les conseils de madame Wallingford. Je sais par expérience que vous ne pouvez mettre à la voile avec de meilleures instructions que les siennes. Je me suis aperçu que votre fils Hector jurait; faites-y attention; gourmandez-le d'abord, et si les réprimandes sont inutiles, tapez! Les bouts de corde ont une grande puissance sur la jeunesse. Pour vous, Nab, continuez à vous bien conduire, et le Seigneur ne vous abandonnera pas.

Ici, Marbre épuisé s'arrêta, mais il fit signe à Nabuchodonosor de ne pas s'éloigner, attendu qu'il avait encore quelque chose à lui dire. Après un instant de repos il chercha sous son oreiller et en tira une vieille tabatière; il la parcourut des doigts jusqu'à ce qu'il eût réussi à l'ouvrir, y prit une chique et referma le couvercle; tout cela fut fait très-lentement et avec les mouvements faibles et incertains d'un mourant.

— Recevez ce présent de moi, reprit-il en tendant la tabatière à Nabuchodonosor; cette boîte est pleine d'excellent tabac et voilà vingt ans que je la porte; elle a plus de service en mer que beaucoup d'autres : elle a assisté à neuf combats et à sept naufrages; elle a fait quatre fois le tour du monde, sans compter qu'elle a passé le détroit de Magellan dans l'obscurité, comme vous et votre maître le savez aussi bien



Elle prit une petite clef, ouvrit un tiroir et me montra les pièces d'or que je lui avais vendues après mon premier voyage.

que moi. Prenez-la donc et ayez-en grand soin; n'y mettez jamais que du tabac de premier choix; elle n'en a jamais contenu d'autre. Maintenant, Nab, un mot sur une petite mission dont je compte vous charger. Demandez d'abord la permission de votre maître, puis allez aux Saules-Pleureurs et portez ma bénédiction à Kitty et à ses enfants; c'est une tâche qui vous sera facile à accomplir, si vous y apportez le recueillement convenable. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'aller trouver ma nièce et sa famille, et de leur dire qu'avant de fermer les yeux j'ai prié Dieu de les bénir tous; pourrez-vous vous rappeler cela?

— J'essayerai, capitaine Marbre, je ferai mon possible, mais je suis bien ignorant.

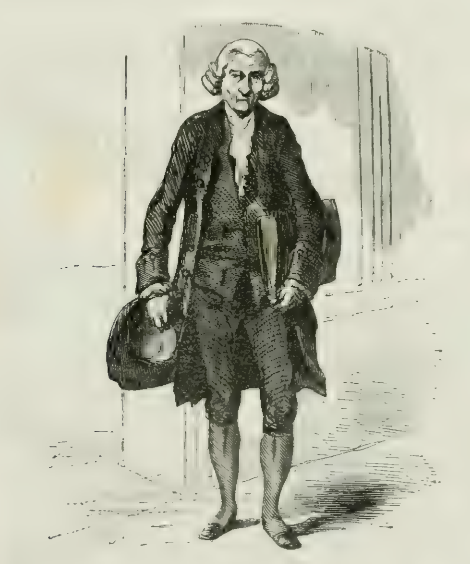
— Peut-être aurait-il mieux valu me confier ce devoir, dit la voix harmonieuse de ma femme.

Marbre fut satisfait de cette proposition, et parut disposé à l'accepter.

— Je n'aurais pas voulu vous causer autant d'embarras, mais j'accepte avec reconnaissance. Eh bien, en ce cas, Nab, vous n'aurez pas de bénédiction à donner, à moins que ce ne soit à Chloé et à sa petite famille; bénissez-les tous, excepté Hector, et ne lui accordez sa part que s'il s'engage à ne pas jurer. Adieu! Nab, donnez-moi la main. Vous m'avez été fidèle, et que le ciel vous en récompense! Vous n'êtes qu'un nègre, je le sais, mais il y a un être aux yeux duquel votre âme est aussi précieuse que celle de plus d'un souverain.

Nabuchodonosor échangea une poignée de main avec son vieux commandant, sortit du cercle et se précipita en sanglotant dans l'antichambre.

Marbre s'arrêta pour se remettre des émotions que lui faisait éprouver la douleur du noir. Quand il eut recouvré son sang-froid, il fouilla dans son hamac et finit par trouver deux petites boîtes de carton, dont chacune contenait une jolie bague; il semblait les avoir achetées tout exprès avant de quitter le port; il les donna à mes filles, qui les reçurent en pleurant.



M. Harrisson était un vieillard dont la figure respectable, l'air grave et les manières méthodiques annonçaient l'habitude de traiter les affaires graves.

— Votre père et moi, nous avons éprouvé ensemble bien des avaries, dit-il, et je vous aime plus que mes propres parents. Ce n'est pas un péché, je l'espère, madame Wallingford; d'ailleurs il ne serait pas en mon pouvoir de m'en empêcher. J'espère que vous vous rappellerez tous quelquefois le pauvre vieux loup de mer que Dieu, dans sa sagesse, a jeté comme une épave sur votre chemin pour qu'il pût s'améliorer dans votre compagnie. Voici votre étoile polaire, jeunes gens, ajouta-t-il en désignant ma femme. Ne perdez jamais Dieu de vue, et donnez à votre digne mère la seconde place dans vos cœurs. Je ne prétends pas médire de votre père, qui a certainement son mérite; mais, quand on a une mère comme la vôtre, on doit se modeler sur elle, et le meilleur des maris ne saurait l'égaler en vertu.

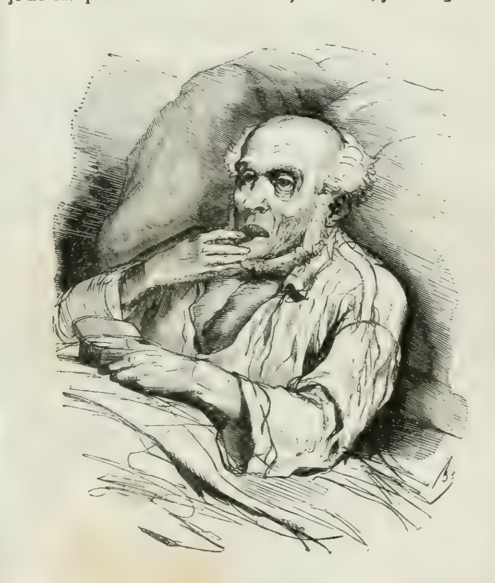
Quelques minutes après, Marbre prit solennellement congé de tous mes enfants, et les pria de le laisser seul avec ma femme et moi. Nous passâmes une heure à causer ensemble, et pendant ce temps Moïse m'exhorta à plusieurs reprises à prêter l'oreille aux conseils de ma femme, car il semblait se préoccuper vivement du salut futur de mon âme.

— J'ai généralisé à plusieurs reprises sur l'affaire du Grand-Sec, poursuivit-il; mais madame Wallingford a rassuré mon cœur sur ce point. L'amour du Christ sert de contre-poids à mes péchés, et la grandeur infinie de la divine miséricorde me permet d'espérer mon



Lucie Hardinge devenue madame Wallingford.

pardon. Je suis résigné à partir, Miles, car il est temps d'en finir, et je ne suis plus bon à rien sur la terre; sans vous, je ne regretterais



La dernière chique du vieux Moïse Marbre.

point la vie. J'avoue qu'il m'est pénible de vous quitter, et que, malgré mes efforts, je ne puis parvenir à m'en consoler; pourtant, mon cher enfant, car vous êtes encore un enfant à mes yeux, j'oublie

toutes mes douleurs en levant les yeux vers le ciel. Adieu, laissez-vous guider par votre femme, et, quand le voyage sera terminé, nous nous retrouverons tous dans le même port.

— Je suis bien heureux, Moïse, de vous trouver en ces dispositions; la perspective que vous me faites entrevoir me remplit d'une pieuse joie qui diminue les chagrins de notre séparation. Quant à vos péchés, Dieu a la puissance et la volonté de vous en alléger, puisqu'il vous trouve disposé à faire pénitence et à implorer la médiation de son divin fils. Avez-vous quelques vœux à former? voici le moment de me les faire connaître.

— J'ai fait un testament, Miles, et vous le trouverez dans mon pupitre. Je donne quelques bagatelles à vous et aux vôtres; mais vous n'avez pas besoin d'or, et tout ce que je possède revient à Kitty et à ses enfants. Il est toutefois une chose sur laquelle je n'ai pas encore d'idée fixe; je vais vous la dire : sied-il mieux à un marin d'être jeté à la mer que d'être enseveli dans un cimetière? Je n'aime pas les pierres tumulaires, j'en ai trop usé dans mon enfance, et j'aurais besoin d'une belle dérive. Quelle est votre opinion, mon ami?

— Décidez vous-même, vos désirs seront une loi pour moi.

— En ce cas, enveloppez-moi dans mon hamac et lancez-moi à la mer, suivant l'ancienne méthode. J'ai quelquefois pensé qu'il serait bon de reposer à côté de sa mère, mais elle pardonnera à un vieux marin de préférer l'eau salée à un cimetière de campagne.

Plusieurs autres entrevues suivirent celle-ci; mais le vieillard ne me dit plus rien de son enterrement ni de ses dispositions testamentaires. Lucie priait souvent avec lui, et lui lisait la Bible deux ou trois fois par jour. Je me souviens d'avoir entendu une fois près du hamac le murmure d'une voix basse et enfantine : c'était celle de ma fille cadette qui relisait un chapitre que sa mère avait lu et commenté une heure auparavant.

Marbre mourut sans douleurs et sans gémissements. Toute ma famille, Nabuchodonosor et le premier lieutenant se réunirent autour de son lit de mort. Nous ne fûmes avertis de sa fin que par un regard d'intelligence qu'il jeta sur ma femme une minute avant de rendre le dernier soupir. Ce regard était plein de résignation et d'espérance, et nous eûmes lieu de croire que cet homme simple et honnête était mort dans des sentiments de componction.

Pour obéir à sa requête, et malgré la vive opposition de ma femme et de mes filles, j'ensevelis le corps de mon vieil ami dans les abîmes de l'Océan.

CHAPITRE XXXV.

Ce fleuve, qui jadis réfléchit ma figure
Jeune et vive, et mon front ceint de flottants anneaux,
Revoit mes yeux éteints, ma blanche chevelure,
Mon front ridé comme ses eaux.

BURNS.

Je n'ai plus maintenant qu'à parler de Lucie. J'ai réservé cette agréable tâche pour la dernière, et je passe sur les événements qui ont signalé la seconde partie de mon existence pour terminer ce récit en m'occupant du sujet qui m'est le plus agréable.

Pendant les premières années qui suivirent mon mariage, j'ai joui certainement d'un bonheur que peut seule donner une union formée par l'amour avec l'approbation de la raison et des principes. Je ne prétends pas que ma félicité ait diminué; elle a au contraire augmenté sous un certain rapport, mais le temps et l'intimité ont fini par me familiariser avec la pureté, le désintéressement et la délicatesse d'une femme. J'en jouissais d'abord comme de choses qui m'étaient complétement inconnues, tandis que, si j'étais aujourd'hui subitement privé de Lucie, je les regretterais comme une partie intégrante de mon existence.

Lorsque je parcours les champs de Clawbonny, je me rappelle avec une joie calme et une sincère reconnaissance la manière dont j'ai passé les premières années de notre mariage. A cette époque Lucie m'accompagnait dans toutes mes courses à cheval ou en voiture; elle écoutait toutes mes suggestions avec un tendre intérêt et une attention indulgente; elle me rendait pensées pour pensées, sentiments pour sentiments, rires pour rires, et parfois aussi larmes pour larmes. Toutes les émotions qui s'élevaient dans mon cœur se réfléchissaient dans le sien. Ce fut pendant ces années que furent conçus et exécutés mes grands projets d'amélioration pour la maison, les jardins d'agrément et les champs de Clawbonny. Nous construisîmes des dépendances et des écuries plus appropriées que celles qui existaient au genre de vie que nous imposait l'augmentation de notre fortune. Une autre aile fut ajoutée à l'édifice principal, dont nous conservâmes l'architecture irrégulière et la confusion pittoresque. Après avoir ainsi employé le premier été qui suivit notre mariage, je dis à Lucie qu'il était temps de cesser nos constructions pour songer aux réparations de Riversedge.

— N'y songez pas, me répondit-elle, laissez de côté la maison de madame Bradfort, et occupez-vous avant tout de Clawbonny. C'est la véritable demeure des Wallingford; si notre cher fils devient homme et se marie, nous l'installerons à Riversedge jusqu'à ce que nous soyons prêts à lui abandonner Clawbonny.

Ce projet n'a pas été exécuté, car Miles, mon fils aîné, habite Clawbonny avec nous tout l'été, et ses enfants bruyants jouent, en ce moment même, à la balle, dans un champ exclusivement réservé à leurs récréations.

La seconde période de mon union avec Lucie prit un nouveau caractère. Nos enfants commencèrent à compter, non plus comme de petits êtres sur lesquels il fallait veiller avec sollicitude, mais comme des créatures faites à l'image de Dieu, et dont la conduite dépendait de nos instructions. J'ai toujours admiré la manière dont Lucie gouverna ses enfants et les forma insensiblement à la vertu; sa règle a été toute de bienveillance et d'amour. Je ne crois pas avoir jamais entendu sa voix s'élever sous l'influence de la colère. Quand elle adresse un reproche, c'est avec le langage de l'affection et de l'intérêt, quoiqu'elle sache y mettre la sévérité qu'exigent les circonstances. Le résultat de nos soins a dépassé toutes les espérances que nous avions pu concevoir.

Quand nous avons voyagé, nous avons emmené nos enfants avec nous. Tous ceux qui ont vu le monde savent combien les voyages agrandissent les idées; mais peu de personnes sont à même de comprendre la satisfaction intime qu'on éprouve en partageant les richesses intellectuelles que l'on recueille avec ceux qu'on aime le plus sur la terre. Nos quatre enfants étaient nés dans les huit premières années de notre mariage, et quand nous nous mîmes en route tous étaient à même de profiter de nos excursions.

A mesure que nous avançons en âge, l'amour que nous avons pour nos enfants s'accroît en même temps que nous nous détachons des biens du monde. Nos pensées se portent vers un monde futur avec une piété naturelle que ne dépare point la moindre teinte de bigoterie, ni de puritanisme. Nous ne confondons jamais le péché avec une gaieté innocente. Nous savons établir une juste distinction entre les commandements de Dieu et les prohibitions exagérées de certains théologiens. Je dois la plus profonde reconnaissance à Lucie pour avoir inculqué à nos enfants le sentiment de leurs devoirs, sans leur donner de fausses idées sur la piété.

Grâce à ma tempérance et à l'exercice, je suis encore vert et je parais avoir dix années de moins que mon âge. Lucie était encore une femme réellement séduisante à l'âge de cinquante ans. Je la trouve encore telle, et le vieux Nabuchodonosor, qui est installé auprès de nous avec sa femme Chloé, appelle souvent mes filles ses belles jeunes maîtresses, et ma femme sa belle vieille maîtresse.

Et pourquoi Lucie Hardinge ne conserverait-elle pas des traces de ces charmes qui l'ont rendue si attrayante dans sa jeunesse? Une âme pure, juste et tranquille ne peut manquer de communiquer quelques-uns de ses rayons au visage sur lequel elle se reflète encore. Je le répète, Lucie est toujours charmante à mes yeux, elle l'emporte même sur ses filles. Mon union avec elle fait le bonheur et l'orgueil de ma vie, et il n'est pas de jour où je ne me jette à genoux pour en rendre grâce à Dieu.

FIN DE LUCIE HARDINGE.

EXCURSION

SUR LES BORDS DU RHIN

(1836),

PAR

FENIMORE COOPER.

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

Vous m'avez suivi en France et en Belgique. Dans la dernière lettre que j'ai adressée à mes correspondants d'Amérique, j'annonçais mon entrée en Prusse, où nous allons voyager de concert.

Il y a longtemps que Charlemagne a été enterré à Aix-la-Chapelle, et que cette ville a perdu l'importance qu'elle avait comme capitale; cependant elle contient encore 30,000 habitants. Ses rues n'ont rien de remarquable, mais elles s'élargissent de jour en jour. L'hôtel-de-ville est un bâtiment très-ancien, dont une tourelle passe même pour être l'ouvrage des Romains; elle est célèbre par deux congrès européens qui furent tenus en 1748 et de nos jours. On voit encore dans une galerie les portraits des plénipotentiaires, remarquables pour la plupart par leurs perruques volumineuses.

La cathédrale mérite d'être vue; le chœur est moderne relativement aux autres parties, puisqu'il compte à peine cinq cents ans d'existence. La principale partie de l'édifice est une rotonde qui remonte au règne des Carlovingiens. Elle est entourée d'une galerie circulaire où l'on plaçait les trônes de l'empereur d'Allemagne et des électeurs pendant la cérémonie du couronnement. Chacun de ces trônes était flanqué de colonnes antiques apportées de Rome, et qui furent transférées à Paris sous le règne de Napoléon, dont on ne saurait trop maudire l'esprit d'accaparement et d'absolutisme. La cathédrale est, dit-on, riche en reliques. On y trouve même un peu de la manne du désert et un morceau de la verge d'Aaron. Elle possède aussi quelques vitraux dont les dessins et les couleurs sont admirables. A midi, j'envoyai demander des chevaux, et je reçus la visite du maître de poste, qui vint me complimenter en ma qualité de représentant de la république des lettres en Amérique.

En quittant la vallée d'Aix-la-Chapelle, je trouvai un pays plat et monotone, au milieu duquel l'on aperçoit à peine l'ancienne capitale du duché de Juliers, cachée derrière ses remparts de gazon. A Berghem, je reçus encore la visite du maître de poste et de son commis, qui, après m'avoir demandé si j'étais l'auteur du *Dernier des Mohicans*, m'accablèrent de félicitations. On ne connaît pas en Amérique cet enthousiasme pour les lettres et pour les beaux-arts, qu'on rencontre parmi les nations européennes. Il y a parmi nous peu de gens disposés à s'éprendre d'un nom, surtout quand il est étranger; mais l'Allemagne est la terre de l'admiration. J'en citerai entre parenthèse une preuve concluante. J'étais logé à Dresde en face la maison qu'occupait Ludwig Tieck, auteur dramatique et romancier distingué. Un jour, un jeune homme, avec lequel je venais de prendre une glace dans la salle commune de l'hôtel, m'accompagna jusqu'à la porte, et me demanda si je savais où demeurait M. Tieck.

Je lui montrai la maison.

— Est-il possible, me dit-il, de voir M. Tieck ?

— Non, lui répondis-je; on m'a assuré qu'il était allé à Spa, pour prendre les eaux.

— Pourriez-vous du moins, reprit le jeune homme, me montrer la fenêtre de sa chambre?

Je la lui indiquai, et l'y laissai en contemplation. Il y était encore une heure après.

Si M. Tieck eût pu se montrer à son jeune admirateur, je doute que ce dernier eût éprouvé les mêmes transports. On a dit avec raison qu'il n'y avait point de héros pour son valet de chambre, et l'effet produit par les ouvrages est presque toujours détruit en partie, quand on voit l'auteur. Ce fut probablement ce qui arriva lorsque mes deux maîtres de poste vinrent me présenter leurs hommages, et ils parurent étonnés de me trouver à peu près semblable à tout autre voyageur.

Le soleil allait se coucher quand nous descendîmes la pente qui conduisait au bord du Rhin, et il était nuit lorsque la chaise de poste traversa les bastions et les demi-lunes qui entourent Cologne.

Nous logeâmes dans un ancien hôtel électoral qui avait des appartements spacieux et un beau jardin. Pour les Américains, qui sacrifient constamment l'agréable à l'utile, il est bon de dire qu'en Europe le mot jardin veut dire une promenade, et n'a rien de commun avec un potager.

Notre première visite fut pour la cathédrale, qui serait peut-être la plus belle du monde entier si elle était achevée. La première pierre en fut posée le 14 août 1248, par l'archevêque Conrad. Les travaux étaient assez avancés en 1320, pour qu'on pût célébrer l'office divin dans le chœur. L'immense construction fut continuée lentement jusqu'en 1499, puis interrompue subitement pour n'être reprise que de nos jours. L'une des tours de la façade, qui doit avoir cinq cents pieds de haut, atteint à peine aujourd'hui le tiers de son élévation. Elle est surmontée d'une grue qu'on renouvelle de temps en temps. La nef demeure également inachevée, et recouverte jusqu'à présent d'une voûte en planches. Le chœur seul est complet. Ses voûtes hardies, supportées par quatorze piliers élancés, s'élèvent à une hauteur de cent-un pieds. De longues fenêtres, enrichies de magnifiques vitraux, jettent sur le pavé leurs reflets multicolores.

Nous ne pouvions nous dispenser de visiter le trésor de l'église, quoiqu'on exige des voyageurs qui désirent le contempler une rétribution passablement exorbitante. On y remarque les crânes des rois mages enfermés dans une châsse précieuse, qui, malheureusement, a été détériorée pendant la révolution, et qui, malgré d'habiles restaurations, n'a pu reconquérir sa splendeur primitive.

Cologne abonde en églises et en reliques. En sortant de la cathédrale, notre but était de les visiter; mais nous nous arrêtâmes d'abord au musée Wallraf, ainsi nommé du nom de son fondateur. Il possède

un beau tableau de Rubens, représentant *saint François qui reçoit les stigmates;* une allégorie d'Otto Veenius, quelques portraits d'Holbein, et diverses compositions d'Israël de Meckenheim, et autres peintres contemporains de Van-Eyck.

Du musée Wallraf nous allâmes à la curieuse église des Apôtres, dont le chœur rappelle Sainte-Sophie de Constantinople. Non loin de là se trouve une grande maison appelée le *Papagey*, qui fut jadis témoin d'un miracle. Elle était occupée en 1357 par le chevalier Mengis d'Adocht et par sa femme Richmodis Lisolphokirchen. Cette dame, attaquée de la peste qui ravageait Cologne, tomba en catalepsie et fut enterrée comme morte. Pendant la nuit le fossoyeur vint pour lui enlever son anneau d'or; mais Richmodis se réveilla tout à coup; elle eut assez de force pour briser son cercueil, saisir la lanterne du fossoyeur éperdu, et reprendre le chemin de l'Olivengassé, où elle demeurait.

Mengis d'Adocht veillait absorbé par la douleur.

— Qui va là? dit il en entendant frapper.

— C'est votre femme que l'on avait crue morte et que la Providence a tirée du tombeau.

— Est-il possible? reprit le chevalier.

— Ouvrez, dit la femme, et vous en jugerez par vos propres yeux.

— Plutôt de croire que ma femme revient, dit Mengis, je croirais que mes chevaux sont montés de l'écurie au grenier.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il entendit monter les chevaux. Il s'empressa d'ouvrir la porte et de faire entrer sa femme, qui, en mémoire de ce fait prodigieux, donna à l'église des Apôtres une superbe tenture dont il reste encore un morceau. Le grenier du *Papagey* est toujours orné de deux chevaux en bois peint.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les monuments religieux de Cologne; mais je ne dois pas oublier Saint-Géréon, dont l'architecture est tout à fait exceptionnelle. La façade est précédée d'un narthex ou vestibule couvert. On entre de là dans une nef décagonale dont la coupole est soutenue par d'élégantes colonnes de granit. Le sol de l'église s'élève successivement; il faut monter sept degrés pour arriver au maître-autel, derrière lequel treize autres degrés conduisent au chœur. Sous ce chœur, dans une église souterraine, sont les reliques des martyrs de la Thébaïde et de la Mauritanie, qui, au nombre de quatre cent huit, moururent pour la foi chrétienne l'an 286 de notre ère. Comment ces ossements ont été transportés là, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer.

D'autres reliques non moins merveilleuses et non moins considérables sont déposées dans l'église de Sainte-Ursule. Elles proviennent, dit-on, de onze mille vierges compagnes du martyre de sainte Ursule. Ces ossements tapissent les murailles de l'église, divisée en compartiments comme un pigeonnier. On les aperçoit à travers des vitrages; mais ils sont presque tous enchâssés dans des bustes de bois ou d'argent, ce qui en rend l'aspect moins formidable.

Il a semblé étonnant à quelques docteurs de Sorbonne qu'on ait massacré onze mille vierges à la fois, en l'année 453, dans un pays où l'on n'en trouverait pas ce nombre aujourd'hui. La découverte de quelques vieux manuscrits semble établir qu'Ursule n'avait qu'une seule compagne appelée Undecimille, et que l'erreur d'un copiste ultérieur a fait de ce dernier nom *undecim mille.* Cette opinion est fort admissible; mais alors comment deux femmes ont-elles pu fournir l'innombrable quantité d'os et de crânes que l'on montre à Cologne? Dans la même église est un vase en albâtre, de forme orientale, qui paraît avoir contenu jadis de l'eau ou du vin. Le gardien nous a assuré avec beaucoup de sang-froid que c'était la cruche dont l'eau avait été convertie en vin par le Sauveur, aux noces de Cana.

Il ne faut point quitter Cologne sans faire un pèlerinage à la maison où est né Rubens, et où mourut Marie de Médicis, veuve de Henri IV. On voit dans une église voisine les fonts où l'illustre artiste a reçu le baptême. Le chœur de la même église est surmonté d'un admirable tableau de Rubens représentant le crucifiement de saint Pierre. Il avait été enlevé par les Français au mois d'octobre 1794, et placé au musée du Louvre, où il resta jusqu'en 1815. Dans l'intervalle, les habitants de Cologne en avaient fait faire une copie dont ils tirent aujourd'hui parti pour assouvir leur avidité mercantile. La copie du tableau est exposée seule au public, et le voyageur qui veut connaître l'original doit préalablement donner la pièce à un bedeau. Il empoche l'argent, fait tourner sur un pivot le dessus de l'autel, et à la place de la froide imitation, vous apercevez l'énergique et large peinture, reléguée derrière par une hideuse cupidité.

Quand on sort de France, où l'on prodigue si libéralement toutes les richesses des sciences et des arts, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la mesquinerie des habitudes belges ou allemandes. Les tableaux qui décorent les temples sur les bords de l'Escaut ou du Rhin sont voilés avec soin, et il faut payer pour les voir. Les églises mêmes sont souvent fermées immédiatement après les offices, et il faut payer pour y entrer. Il y a même plusieurs villes dont les autorités avertissent franchement l'étranger de la spoliation organisée contre lui. Des affiches indiquent le prix de chaque curiosité : tant pour le tableau de Rubens, tant pour le volet d'Albert Durer, et tant pour la châsse de sainte Evregisile. Cette rapacité gâte en grande partie le plaisir qu'on aurait à voir de belles choses.

J'ignore s'il y a quelque connexité entre les mauvaises odeurs et l'eau de Cologne de Jean-Marie Farina; mais il est certain que sa ville natale est une des plus sales et des moins odoriférantes de l'Europe. On dirait que les indigènes ont voulu forcer les voyageurs à acheter le grand antidote. Malgré les émanations désagréables, nous continuâmes à battre le pavé jusqu'au soir, et nous allâmes avant dîner nous reposer sur le pont flottant, pour contempler la nappe bleue et limpide du Rhin.

En véritables flâneurs, nous montâmes le lendemain dans notre chaise de poste, et, abandonnant au hasard le soin de nous diriger, nous traversâmes les vastes plaines qui s'étendent à l'est du côté de Bonn. Le soir nous mangions du canard aux pommes et du mouton aux confitures dans la vaste salle de l'Etoile-d'Or, pendant que des musiciens, placés sur une galerie supérieure, nous jouaient par fragments les ravissantes symphonies de leur compatriote Beethoven.

Les bâtiments de l'université de Bonn n'offrent rien de remarquable. La cathédrale a cinq beaux clochers lombards, qui se dressent orgueilleusement au-dessus des maisons basses de la cité. On peut apprendre à Bonn à peu près toutes les sciences humaines. On y compte cinq facultés : la faculté de théologie catholique, la faculté de théologie évangélique, la faculté de jurisprudence, la faculté de médecine et la faculté des lettres. Indépendamment des sciences qu'embrassent ces grandes divisions, on y enseigne l'architecture, le dessin, la peinture, l'équitation, la danse, l'escrime et les langues étrangères. Les étudiants qui suivent les cours sont au nombre de douze cents. Ce sont des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, disséminés dans la ville, où ils trouvent à se loger moyennant dix ou vingt francs par mois. Chaque repas leur coûte trois à cinq silbergrosse (quarante à soixante-cinq centimes).

Pour embrasser d'un seul coup d'œil Bonn et ses environs, on monte sur le Kreuzberg, montagne d'où l'on aperçoit toute la ville, le cours du Rhin, et dans le fond les sept montagnes, masses immenses dont les sommets touchent les nues et dont les flancs sont couverts de ruines gothiques. Les tours de Cologne se dessinent distinctement à la gauche du voyageur.

L'ancien couvent des Servites, construit sur le Kreuzberg, renferme un escalier de marbre, dans lequel sont incrustées une foule de reliques, et qu'en conséquence il n'est permis de monter qu'à genoux. Il y a deux escaliers collatéraux pour ceux qui dédaignent de se soumettre à cette humiliante cérémonie. Au centre de l'église du monastère est un caveau où l'on descend par une dizaine de marches. Des deux côtés, le long des murailles sombres de ce lieu funèbre, sont rangés une vingtaine de cadavres, anciens habitants de l'abbaye. Une propriété particulière du sol, probablement saturé de sulfate d'alumine, les a conservés dans leur intégrité. Leur peau s'est parcheminée, mais aucune parcelle n'en est détruite; leurs vêtements mêmes sont intacts. L'individu qui me montra ces étranges momies était un vieillard centenaire, qui reconnaissait parmi elles des amis d'autrefois, et qui avait plutôt l'air d'un squelette que les morts rangés autour de nous. Tout le pays d'alentour est admirable : tantôt on rencontre un village caché dans un vallon, et dont les cabanes sont tapissées de lierre; tantôt on passe entre des bruyères ou sous les voûtes d'une forêt. Le Siebengebirge est presque toujours visible au loin avec ses cimes majestueuses. Laissant de côté les bains de Godesberg, nous allâmes passer la nuit dans un misérable hameau situé au bord du Rhin. Nous avions en face de nous le vieux château du Drachenfels, bâti sur un plateau de la chaîne des sept montagnes. Un peu plus loin, sur la rive où nous étions, s'élevaient les débris du Rolandseck. Une île qui coupait le Rhin en deux parties égales contenait des bâtiments considérables.

Mes compagnons de voyage et moi, nous avions entendu parler des manoirs du Drachenfels et du Rolandseck; mais nous ignorions quel était l'édifice contruit dans l'île.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à mon postillon.

— C'est une auberge, répondit-il, *mein herr*, *es ist ein gasthaus*.

— Une auberge! m'écriai-je; mais il n'en a pas toujours été ainsi?

— Non, monsieur, me dit un individu qui nous écoutait en fumant sa pipe; c'était, il y a une vingtaine d'années, un couvent de Bénédictines. Ce fut là, dit-on, qu'Hildegarde, fiancée du paladin Roland, dont vous voyez le château sur la rive droite, se renferma sur le faux bruit de sa mort. Quand il revint, elle était enchaînée par un vœu indissoluble; et ce fut alors que le chevalier désespéré partit pour la guerre d'Espagne où il succomba.

— Vous paraissez connaître les antiquités du pays? dis-je à mon interlocuteur.

— Ma seule distraction est de m'en occuper. Aussi puis-je vous donner quelques détails sur le monastère Nonnenwerth. Il fut fondé en 1117, par l'archevêque Ferdinand Ier; mais les constructions actuelles ne datent que de 1779. Vous ferez bien d'aller les visiter.

Le lendemain nous suivîmes ce conseil, et, traversant le Rhin en ba-

teau, nous abordâmes à la pointe supérieure de l'île. L'aubergiste y était seul avec sa femme, son cuisinier, une vieille servante et trois soldats prussiens, qui avaient des billets de logement. Il parut étonné de voir des étrangers, et nous ne fûmes pas moins agréablement surpris de l'agréable solitude dont l'existence nous était révélée. Nous avions à notre disposition des appartements spacieux, de riantes prairies, des bois qui semblaient avoir été plantés avec art, en manière de jardin anglais. J'avais dans ma société deux jeunes Parisiennes qui furent ravies de cette bonne occasion.

Malheureusement l'excessive chaleur du jour amena un orage; vers le soir, des éclairs illuminèrent les sommets des sept montagnes, et la pluie tomba en abondance. Je me réfugiai dans la cuisine du monastère, où les trois Prussiens mangeaient du pain et du fromage à la lueur d'une chandelle de suif. Cherchant un spectacle plus poétique, je parcourus les longs corridors du couvent, et j'arrivai dans une galerie qui communiquait des cellules à la chapelle. Je distinguai au-dessous de moi, dans le chœur, une vieille femme qui tenait une lanterne à la main, et qui semblait environnée de figures étranges, les unes agenouillées, les autres debout. J'avoue que je fus un moment effrayé, et que, pour dissimuler mon trouble, je me mis à fredonner un air. Aussitôt j'entendis le bruit d'une porte qui se fermait précipitamment, et tout rentra dans l'obscurité.

J'appris le lendemain matin que la femme qui m'était apparue dans la chapelle était la vieille servante que la peur du tonnerre y avait attirée. Les personnages fantasques dont je l'avais crue environnée étaient peints sur les murs ou sur les vitraux.

Le son du cor nous annonça que notre chaise de poste était prête, et nous quittâmes l'île pour remonter en voiture les bords du Rhin. Toutes les hauteurs étaient couronnées de châteaux, dont nous fîmes, en passant, l'inspection. On voit à Andernach les ruines du palais des rois d'Austrasie, si solidement construit qu'il serait peut-être encore susceptible de restauration. Entre cette ville et Coblentz, les eaux du fleuve étaient si basses, qu'en approchant de Neuwied, nous nous demandions si cette ville était située sur la rive gauche ou de l'autre côté de l'eau. Bientôt, après avoir traversé la Moselle, nous entrâmes dans la ville fortifiée de Coblentz, si importante au point de vue militaire.

La veille nous avions couché dans un vaste couvent de six cents pieds de long, dont nous étions les maîtres absolus. Ce soir-là nous n'eûmes d'asile que dans une auberge encombrée de voyageurs. Coblentz a de charmantes promenades et des places spacieuses; on y traverse le Rhin sur un pont de bateaux. Comme ce fleuve sert de frontière à un grand nombre de pays, on a évité généralement d'établir dessus des ponts fixes. On les remplace par des plates-formes posées sur des bateaux, qui sont amarrés les uns aux autres, et qu'on peut disjoindre en quelques heures.

Le territoire situé en face de la ville dépend du duché de Nassau; mais le roi de Prusse y possède la célèbre forteresse d'Ehrenbreitstein. Le général Marceau assiégea inutilement cette redoutable citadelle, que les Français démantelèrent et firent sauter après la trêve signée à Léoben, au mois d'avril 1797. Marceau est enterré non loin de là, dans un monument dont Byron donne une description fidèle, et sur lequel il y a écrit des stances qu'on se plaît à répéter :

« Près de Coblentz, une simple pyramide couronne un tertre de gazon; elle recouvre les cendres d'un héros. Ce fut l'un de nos ennemis; mais n'en rendons pas moins hommage à la mémoire de Marceau. Les fiers soldats versèrent des pleurs sur la tombe du jeune guerrier en le plaignant et l'enviant à la fois, car il avait vécu pour la France et combattu pour défendre ses droits.

» Hélas! sa carrière fut courte et glorieuse; ses amis et ses adversaires s'unirent pour suivre ses funérailles! Que l'étranger s'arrête auprès de son monument et y prie pour le repos de cette âme valeureuse. Marceau fut un défenseur de la liberté; il fit partie du petit nombre d'hommes qui n'abusent pas du pouvoir terrible qu'elle donne à ceux qui combattent en son nom. Marceau avait conservé la pureté de son âme, et il fut pleuré. »

Le général Hoche est inhumé auprès de son ami; mais on lui a élevé un monument séparé auprès d'Andernach avec cette inscription :

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
A SON GÉNÉRAL EN CHEF,
HOCHE.

En remontant le Rhin à partir de Coblentz, le paysage devient de plus en plus magnifique; la route suit tous les détours du fleuve, resserré entre des collines. Au milieu des vignobles et des bois surgissent d'innombrables châteaux en ruines; l'un d'eux qu'on appelle Ritterstein vient d'être acheté par un frère du roi de Prusse et entièrement réparé. Nous mîmes pied à terre pour aller nous assurer par nos propres yeux du bon goût que le prince avait déployé dans cette restauration. Après avoir gravi entre deux vieilles murailles un escarpement sinueux, nous arrivâmes à la porte, où nous fûmes accueillis par les aboiements furieux d'un énorme mâtin, fait pour garder une basse-cour plutôt qu'une demeure princière. Une espèce de sénéchal qui était légèrement ivre vint à notre rencontre et nous offrit de nous faire les honneurs de la place. Il congédia préalablement le chien en lui adressant la parole dans un langage qui n'avait guère plus d'harmonie que les grognements de cet animal.

Les tours rondes de ce manoir datent de la construction primitive. Il a suffi d'en boucher les crevasses et d'en refaire les mâchicoulis. Il me serait impossible de vous donner la moindre idée de cet édifice irrégulier; la description en serait aussi incompréhensible pour un Américain que celle d'une église gothique, dont le genre architectural est inconnu aux Etats-Unis.

— Le château a pour assises des crêtes de rochers dont il suit les anfractuosités. La cour est étroite et incommode; mais partout où l'on a trouvé la place, on a ménagé des terrasses d'où l'on jouit d'une vue magnifique. A l'intérieur, les anciennes dispositions ont été respectées avec soin. Les meubles sont du moyen âge, et proviennent des collections de Berlin, enrichies des dépouilles de tous les petits comtes et barons dont les minces possessions ont été réunies au royaume de Prusse.

— La grande salle, ou salle des chevaliers, est la partie la plus curieuse du bâtiment. La cheminée est énorme; le lustre est formé de cornes de cerf entrelacées auxquelles on suspend des lampes. Les murailles sont ornées d'armures et de panoplies. Les chaises, tables, bahuts, dressoirs, etc., sont en chêne, avec des garnitures brodées en or qui représentent des armoiries. Dans un coin de l'appartement est une fontaine de porcelaine. Je crois que, tout en essayant de se rapprocher du passé, le prince Frédéric a commis de légers anachronismes, et qu'il a tant soit peu modernisé les temps féodaux. Le même reproche pourrait d'ailleurs être adressé à sir Walter-Scott.

Tous les escaliers sont remarquables par leur hardiesse et leur singularité. Il y en a d'extérieurs, qui serpentent le long des tours, placées elles-mêmes sur des rochers à pic, à une élévation vertigineuse de près de trois cents pieds. Me trouvant sur l'une de ces hélisses, je remarquai de la fumée qui sortait d'une échauguette. On me dit que c'était la mèche encore allumée d'une pièce de petit calibre qu'on venait de tirer pour avertir un bateau à vapeur sur lequel le prince et sa famille s'étaient embarqués une heure auparavant. Les fondateurs d'un pareil repaire ne se figuraient guère que leurs successeurs iraient en bateau à vapeur de Bingen à Coblentz.

Les appartements du Ritterstein sont petits, mais nombreux et assez commodes. Après avoir vu toutes les ruines informes qui bordent les berges du Rhin, c'est un grand plaisir que de parcourir un castel encore habitable. C'est comme si l'on caressait une girafe vivante après en avoir vu une douzaine d'empaillées. Nous ne savions où aller coucher : Bingen ne nous séduisait pas, et nous avions envie de traverser le Rhin pour entrer dans le duché de Nassau; mais il n'y avait pas de pont, mais il pouvait y avoir un bac. Je pris des renseignements, et le maître de poste confirma mes prévisions. Je m'embarquai avec ma compagnie dans un petit bateau, qui déploya une voile de civadière, et dix minutes après nous mettions pied à terre au bas de la colline qui produit les vins de Rudesheim. « Charlemagne, dit une vieille légende, contemplant ce coteau d'une fenêtre de son palais d'Ingelheim, s'aperçut qu'au-dessus du village de Rudesheim la neige disparaissait plus vite que partout ailleurs, et il y fit planter des vignes. »

Que sont devenus Charlemagne et ses descendants, nul ne le sait; mais les rejetons de ces vignes sont encore florissants. Le premier soin de l'aubergiste chez qui nous nous installâmes fut de nous offrir une bouteille *rudesheimer hinter hausen*, ou vin de derrière les maisons. Je le trouvai délicieux, et, comme il supporte parfaitement le voyage, je crois qu'on aurait quelque avantage à l'apporter en Amérique. Il est de beaucoup préférable à ces mélanges alcooliques que nous buvons sous le nom de madère et de xérès.

Je regardai mon hôte pour juger à sa physionomie s'il abusait des dons que la nature avait mis à sa portée. Mais rien dans sa personne n'annonçait un buveur très-déterminé. L'ivrognerie n'est guère commune que dans les pays où le vin est un objet de luxe; quand il est abondant, on sait en apprécier les avantages sans en faire un usage immodéré. Ceux qui s'enivrent en France, en Allemagne en Italie sont surtout des buveurs d'eau-de-vie. Il faut vivre dans un pays de vignoble pour connaître les effets salutaires du vin.

Je traversais un jour la baie de Naples à bord de la chaloupe la Divine Providence, *la Divina Providenza*, conduite par un équipage de vingt et un hommes. Le patron, avec lequel je naviguais depuis plusieurs semaines, m'adressait diverses questions sur la manière de vivre des Américains, et en particulier des classes laborieuses. Mes réponses produisirent une vive impression parmi les rameurs, et, quand ils m'entendirent affirmer qu'un ouvrier gagnait un ducat par jour, ils parurent tous disposés à émigrer.

— *E il vino, signore, quale è il prezzo del vino?* demanda le patron.

Je répondis que le vin était parmi nous un objet de luxe et que les artisans ne pouvaient s'en procurer. A ces mots, un murmure désapprobateur parcourut les rangs de l'équipage, et personne n'eut plus l'air de vouloir quitter *la Divina Providenza*.

Le Rheingau (c'est ainsi qu'on appelle la partie du duché de Nassau où nous venions de débarquer) produit le meilleur vin du Rhin. Les principaux vignobles sont ceux de Johannisberg, Hochheim, Geissenheim, Steinberg et Rudesheim. Johannisberg appartient au prince de Metternich, et jouit de la plus grande réputation. Un docteur de mes amis m'a assuré que ce vin soumis à l'analyse contenait moins d'acidité qu'aucun autre. Le vin de Geissenheim, dont les revenus enrichissent le comté d'Ingelheim, est également estimé. Le hochheimer des vignes qui avoisinent le village et le rudesheimer de derrière les maisons ont un bouquet exquis.

Rudesheim était une station romaine, et l'on y voit encore des ruines considérables, dont quelques parties ont été restaurées par le propriétaire, le comte d'Ingelheim. Il est curieux de les étudier en sortant d'un château gothique. L'avantage me paraît appartenir au Romain, dont les ouvrages inébranlables survivent à ceux du moyen âge.

Après déjeuner nous partîmes pour aller visiter Johannisberg. Si jamais il vous tombe une bouteille de ce vin entre les mains, vous trouverez sur l'étiquette une vignette qui représente assez exactement le château et les vignes. La réputation de ce cru est toute récente, tandis que celui de Hochheim est très-anciennement connu. Ce dernier, avant la révolution française, appartenait à une communauté religieuse qui savait le faire valoir. Je me souviens que, me promenant un jour avec La Fayette dans sa propriété de La Grange, en Brie, je vis des ouvriers en train de pressurer du raisin. Je lui exprimai vivement ma surprise.

— Mon cher ami, me répondit le général, nous faisons du vin ici, mais nous nous gardons bien de le boire.

Les moines de Johannisberg n'imitaient sans doute pas cette conduite, et ils goûtaient amplement le produit de leurs vignobles.

Johannisberg a changé plusieurs fois de propriétaire. Quelque temps après mon retour à Paris, le hasard me plaça à table entre le chargé d'affaires de Nassau et le duc de Valmy. Le représentant du petit prince allemand, sachant que j'avais visité sa patrie, me demanda si elle me plaisait. La politesse m'obligeait en tout cas à répondre affirmativement; mais, comme j'avais été réellement enchanté, j'exprimai mon enthousiasme avec chaleur. Je m'étendis principalement sur les riches vignobles du Johannisberg. Plus mes éloges redoublaient, plus le diplomate paraissait embarrassé. Sans y faire attention, je poursuivais ma harangue, à laquelle il mit un terme en me donnant un coup par-dessous la table.

Il m'apprit au dessert que le Johannisberg ne produisait que des raisins verts pour mon voisin, dont le père avait possédé ce domaine. En 1815, les alliés avaient enlevé au duc de Walmy le présent fait par Napoléon à Kellermann.

Le prince de Metternich a fait de Johannisberg un séjour magnifique sans somptuosité. Il ne reste plus de traces d'un ancien couvent. La montagne que le château couronne est escarpée d'un côté, et en forme de cône régulier sur les trois autres faces. Les vignes viennent jusqu'au pied du mur. Le meilleur vin est produit par celles qui sont près de l'habitation, à l'exposition du sud-est. La vue est belle et étendue. L'ombre seule manque à ce site pittoresque; mais c'est un avantage malheureusement incompatible avec le bon vin.

La plupart des fermiers déclareraient le sol de cette côte impropre à l'agriculture. Il est blanchâtre, mêlé de pierres et de coquilles. Il produit en moyenne vingt-cinq foudres de treize cents bouteilles chacune, et le vin des bonnes années se vend cinq dollars la bouteille. J'en achetai une à un domestique moyennant la somme de deux florins. Mais il est probable que je fus attrapé, car ce vin était de qualité très-inférieure à celle de l'excellente boisson que m'avait donnée, pour le même prix, mon hôte du Rudesheim.

— Du Johannisberg j'allai à Biberich, petite ville où réside le duc de Nassau pendant l'été. Ce duché occupe le quatorzième rang parmi les Etats de la confédération germanique. Sa population est de deux cent soixante-dix mille habitants, et son contingent de trois mille hommes. La famille régnante descend d'une maison franconienne, dont la branche cadette est la souche des rois de Hollande. Ce petit Etat est une des souverainetés fabriquées en 1806, et confirmées en 1814 par les puissances alliées. On dirait qu'il n'a été institué que pour la surveillance et la bonne administration de quelques vignobles de première qualité.

Le duché de Nassau a été récemment agité par des troubles politiques, quoiqu'il jouisse déjà d'un gouvernement représentatif. On pense généralement, de ce côté de l'Atlantique, que la forme démocratique convient mieux aux petits Etats qu'aux grands. C'est une théorie que je suis loin de partager, et que les rois européens ont imaginée dans leur intérêt personnel.

Les dangers des gouvernements populaires sont les excès du peuple, les erreurs de l'opinion, les prétentions exagérées des masses, qui ne connaissent pas toujours leurs véritables intérêts, et qui ne jugent pas toujours sainement les hommes ni les choses.

Les inconvénients de l'absolutisme sont la prédominance de quelques courtisans et la confiscation des droits de tous au profit des amis du prince.

Or, dans un grand pays, les excès du peuple ne sont jamais universels. Ils ne s'étendent jamais simultanément sur une vaste surface. L'agitation d'une partie de la nation est contre-balancée par la puissance des autres parties, et les gens paisibles finissent toujours par l'emporter sur les perturbateurs.

Dans un petit Etat, des relations de voisinage s'établissent entre le prince et ses sujets, et la familiarité tempère l'absolutisme.

Ainsi, vivant sous un régime démocratique, je voudrais que la liberté formât autour de moi une immense atmosphère où je la respirerais à pleins poumons.

Soumis au pouvoir despotique, je voudrais avoir pour maître un roi d'Yvetot. Bien entendu que je me suppose honnête homme; car celui qui voudrait s'élever à force de bassesse, en sacrifiant tous ses principes, devrait s'attacher à un puissant souverain.

Les petits Etats sont un mal, mais il me semble moindre quand l'autorité y est absolue. A mon sens, les habitants de Nassau feraient bien de conserver ce qu'ils ont, et les Français de chercher mieux.

Le palais de Biberich mérite d'être vu. Il l'emporte incontestablement, sous le rapport du goût et de l'élégance, sur l'hôtel du président des Etats-Unis. Les jardins sont vastes et bien dessinés. Nous avons eu nous-mêmes la preuve qu'ils n'étaient pas exclusivement réservés aux plaisirs du prince; les souverains d'Europe en général abandonnent à leurs sujets la jouissance de leurs domaines.

Au centre du palais de Biberich est une salle circulaire, surmontée d'un dôme et environnée d'une colonnade de marbre indigène. Au moment de notre visite, le duc allait se mettre à table. Sa maison paraît tenue comme celle d'un gentilhomme aisé. Elle est calme, et la domesticité n'en est pas nombreuse.

La véritable capitale du duché est Wiesbaden, petite cité, propre, bien bâtie, qui s'embellit tous les jours. La nature a peu fait pour elle; elle est au fond d'une vallée, ou plutôt d'un trou, où la chaleur doit être accablante pendant la canicule. Ses eaux, qui ont quelque renommée, sont à un mille environ de la ville. De la colline où sont les sources descend un ruisseau à peine assez large pour faire tourner un moulin, mais que l'art a transformé. On a formé des cascades, jeté des ponts, amoncelé des rochers, planté des bouquets d'arbres, tracé des sentiers sinueux, et l'on est ainsi parvenu à créer un parc délicieux. Les jardins paysagers, qu'on qualifie de jardins anglais, sont plus communs en Allemagne que dans les Iles-Britanniques. En France, les particuliers seuls les connaissent; mais les promenades publiques ont un aspect froid, monotone et stérile. Rien n'est moins pittoresque que les boulevards qui règnent autour des murs d'enceinte des villes françaises. Les Champs-Elysées de Paris n'ont eux-mêmes aucun charme intrinsèque, et ne valent quelque chose que par leurs accessoires.

Après avoir pris les eaux de Wiesbaden, nous allâmes coucher à Francfort-sur-le-Mein, à l'hôtel du Cygne-Blanc. L'aubergiste nous accueillit avec une excessive politesse, nous donna de bon vin, et nous servit, en l'honneur de l'Allemagne, un mets indigène en grande réputation. C'était une perdrix accommodée avec des choux, des carottes, des navets, etc. C'est la *perdrix aux choux* des Français, ou plutôt la *perdrix à la jardinière*.

Francfort-sur-le-Mein mériterait qu'on lui consacrât plusieurs jours. La cathédrale où l'on couronnait autrefois l'empereur romain; les églises des réformés; l'hôtel-de-ville et sa collection de portraits des empereurs; le Saalhof, château moderne bâti sur l'emplacement de celui des Carlovingiens, sont des monuments dignes de l'attention du voyageur. Ceux qui cherchent moins à s'instruire qu'à jouir des agréments de la belle saison, trouvent autour de la ville de riantes promenades.

Je profitai de mon séjour à Francfort pour me mettre au courant des affaires du monde, en passant quelques heures dans un de ces salons de lecture qu'on nomme en Allemagne *redoutes* ou *casinos;* puis, après un rapide examen des rues de la ville et de ses riants boulevards, je partis pour Darmstadt avec ma caravane. En gravissant une côte, nous signalâmes de loin la ville de Homberg, capitale de la principauté de Hesse-Homberg, dont elle compose presque seule le territoire. Le dernier souverain de ce chétif empire a eu l'honneur de s'unir à une princesse du sang royal d'Angleterre. L'antiquité de sa race a pu seule déterminer cette alliance, puisque la domination que le prince faisait partager à sa femme ne s'étendait que sur une vingtaine de mille sujets.

La ville de Darmstadt est une de celles qui sont conçues sur un plan si vaste, qu'elles paraissent mesquines. On se demande pourquoi on y a donné tant de largeur à des avenues dont on atteint l'extrémité en cinq minutes. A la vérité, on y gagne de l'air et de l'espace.

Les anciens landgraves de Hesse-Darmstadt sont devenus des grands-ducs, dont la souveraineté s'exerce sur sept cent mille âmes. Le manoir des landgraves dresse encore ses tours au cœur de la ville, si l'on peut attribuer un cœur à une cité disposée de manière à n'avoir que des artères. Nous voulions visiter l'intérieur de ce vieil édifice, mais il nous fut impossible de mettre la main sur le concierge. Auprès du manoir féodal est un palais moderne d'une architecture élégante, avec des jardins anglais d'une étendue considérable.

A peu de distance de Darmstadt, commence une route appelée le Bergestrasse (le chemin de la montagne.) Elle est parfaitement unie, mais elle doit son nom à ce qu'elle longe des hauteurs, et qu'elle est elle-même assez élevée pour dominer les plaines du Palatinat. Elle est sur la lisière du territoire que les événements politiques ont annexé au grand-duché de Bade.

Le postillon qui nous conduisait montrait une notable habileté en menant un attelage de quatre chevaux dont les premiers étaient à une assez grande distance en avant des seconds. Ces chevaux, suivant l'usage allemand, n'avaient pas les yeux couverts, et ils n'en allaient pas plus mal pour cela. Il en est d'une voiture de voyage comme du char allégorique des affaires. Gênez les mouvements de ceux qu'on y attèle, bandez-leur les yeux, et ils vous conduiront à l'abîme; laissez-leur la liberté de leurs allures, ne les tracassez pas trop, et vous en viendrez mieux à bout.

Il faisait nuit lorsque, traversant le pont jeté sur le Necker, nous arrivâmes dans les rues populeuses d'Heidelberg. Le spectacle qui s'offrit à nos yeux, le lendemain matin, était plein de vie et d'animation. Nos fenêtres donnaient sur la place du marché, et la moitié des paysans du grand-duché semblait s'y être donné rendez-vous. Un marché est un lieu bruyant dans tous les pays du monde; mais quand les étalagistes ont l'avantage de parler allemand, il se produit un tintamarre dont on conçoit à peine l'intensité. Si la bonne société germanique n'a pas le verbe remarquablement haut, en revanche le peuple déploie une puissance de poumons qui n'a point d'égale.

Nous avions l'intention de nous diriger vers l'est; mais le pays que nous parcourûmes en quittant Heidelberg offrait si peu d'intérêt, que nous changeâmes de route à Heilbron, vieille cité germanique, dont les maisons sont presque toutes peintes extérieurement. Nous traversâmes Weinsberg, si célèbre par le dévouement de ses femmes qui, autorisées par une capitulation à emporter ce qu'elles avaient de plus précieux, chargèrent leurs maris sur leurs épaules. Cette aventure arriva du temps de Conrad III, l'an 1138; c'est, comme on le voit, de l'histoire ancienne.

Le soir, nous reposâmes dans une bourgade appelée Bessingheim, au murmure des eaux du Necker, qui coulait sous nos fenêtres. Partant le lendemain de bonne heure pour éviter la chaleur, nous vînmes déjeuner à Ludwigsberg. Un régiment manœuvrait dans une prairie voisine de la route, et le postillon nous désigna un gros officier, d'une physionomie imposante, comme étant le duc de Wurtemberg, cadet de la famille royale, les princes allemands ne connaissant pas de plus grand plaisir que de faire faire l'exercice à leurs soldats.

Ludwigsberg est le Windsor, le Saint-Denis des princes de Wurtemberg. Ils y ont leur sépulture, plus un palais lourd, massif, et une galerie de tableaux. Feu la reine de Wurtemberg, princesse anglaise, habitait Ludwigsberg. On nous montra ses appartements, qui étaient absolument dans le même état que le jour de sa mort; elle avait un vif attachement pour sa famille et la monomanie des portraits. Ceux de ses parents à tous les degrés tapissent les murailles. Toute femme raisonnable peut se contenter d'un unique et seul portrait de son époux; mais la reine défunte ne s'en tenait pas là, elle avait dans une seule chambre jusqu'à six portraits de son mari.

Pendant que nous étions au balcon du château qui donne sur de beaux jardins, notre guide me montra un hameau à demi caché dans les bois d'une vallée voisine : c'était Marbach, lieu de naissance de Schiller. Je n'éprouve guère l'intérêt qu'on attache si communément à l'habitation ou à l'extérieur des hommes célèbres. Cependant je ne fus jamais mieux convaincu de la supériorité de la véritable grandeur sur la fausse. Ce hameau isolé acquit aussitôt pour moi une importance devant laquelle s'effacèrent tous les souvenirs monarchiques qui environnent le palais de Ludwigsberg. Pauvre Schiller! Gœthe s'est formé une réputation factice propagée par le commérage et la camaraderie; mais la postérité reconnaîtra la suprématie de Schiller. Je donnerais ma vie pour acquérir une gloire pareille à la sienne, une gloire que chaque jour consolide, et dont l'éclat s'accroît incessamment. L'éducation et les caprices de la mode peuvent enfanter des Gœthe par douzaines; mais Dieu seul crée des hommes tels que Schiller. Les Allemands ont beau dire que nous ne comprenons pas Gœthe, puisque nous ne le lisons que dans des traductions : les traductions sont la meilleure pierre de touche du génie; car pourvu qu'il y ait de l'étoffe dans l'original, les plus imparfaites nous en font sentir les beautés.

Il n'y a qu'une poste de Ludwigsberg à Stuttgart, où nous arrivâmes d'assez bonne heure. Quoique cette ville renferme 30,000 habitants, elle ressemble plutôt au chef-lieu d'un modeste canton suisse qu'à la capitale d'un royaume germanique. Située au pied d'une montagne à l'extrémité d'une vallée, elle aurait une physionomie complétement rustique sans les résidences royales qui en forment pour ainsi dire le noyau.

C'est d'abord le vieux château féodal, berceau de la maison de Wurtemberg; sorte de prison avec de grosses tours rondes et des cours étroites. Ce repaire est flanqué de deux palais, dont l'un, construit dans le style italien, rappelle le Luxembourg de Paris.

Un peu plus loin, sur une éminence, s'élève une nouvelle maison de plaisance dans le genre du grand Trianon de Versailles. J'aime à croire que ces palais ne coûtent rien à la nation, et que les souverains les construisent avec leurs fortunes particulières.

Pendant que nous retournions à l'hôtel pour dîner, nous vîmes passer une élégante chaise de poste, richement décorée d'armoiries. Elle renfermait la princesse d'Hechingen, qui venait prendre le thé avec ses cousins de Wurtemberg. Il règne dans ces quasi-royaumes un sans-façon qui contraste avec la vieille étiquette allemande; et ses anciens ducs, métamorphosés en rois par la politique et la générosité de Napoléon, n'ont pas l'air de se prendre au sérieux.

Je quittai Stuttgart le lendemain matin pour me rendre à Tubingen, ville plus germanique que Stuttgart, possédant une université, des redoutes, et des maisons gothiques. J'y reçus la visite d'un de mes compatriotes, Allemand d'origine, que ses parents y avait envoyé pour completer son éducation. Quand il l'aura terminée, il saura parfaitement le grec et la métaphysique, il aura des idées extravagantes en politique, se montrera sceptique en matière de religion, fera de la poésie en rêve, comme un danseur fait de la poésie en action, et excellera surtout dans l'art de fumer.

A une lieue de Tubingen, je remarquai sur la cime d'une éminence conique de belles ruines du moyen-âge : c'étaient les débris du château de Hohenzollern, construit vers l'an 980. Les descendants de ses premiers possesseurs règnent encore sur une principauté voisine.

Hechingen, leur capitale, est une bourgade de trois mille âmes, tortueuse et mal bâtie. Sur une enseigne, au-dessus d'une misérable échoppe, je lus en passant : Ministère de la guerre. Le château de ces potentats en miniature ne vaut pas une maison de campagne américaine. Cependant le postillon qui nous conduisait portait fièrement la livrée de son souverain, dont en moins d'une heure nous avions traversé tous les Etats.

Entre Bahlingen et Tuttlingen, nous aperçûmes de loin un ruisseau qui serpentait dans les prairies. Je demandai au postillon comment on appelait ce cours d'eau. C'était le Danube, que j'avais vu si grand et si majestueux arroser la Bavière, l'Autriche et la Hongrie! L'hôtelier chez lequel je m'arrêtai me dit qu'une longue montagne séparait les eaux du fleuve naissant de celles du Rhin, et qu'il était essentiel de prendre deux chevaux supplémentaires. Je suivis ce conseil, et je sortis de Tuttlingen avec fracas dans une voiture à six chevaux. Au sommet de la montagne, nous trouvâmes la frontière du duché de Bade. De là on apercevait un horizon immense, et le paysage avait le caractère mystérieux des sites germaniques. Les ruisseaux qui coulaient auprès de nous allaient tomber dans le Rhin, et, après avoir traversé la moitié de l'Europe, ils mêlaient leurs eaux à la mer du Nord. De l'autre côté, la petite rivière, dont le cours était presque caché par l'herbe des prés, se dirigeait vers le sud-est, recevait dans sa marche rapide d'innombrables affluents, et avait son embouchure dans la mer Noire, près des confins de l'Asie. L'aspect simultané du Danube et du Rhin éveillait en nous une foule de souvenirs grandioses, et nous inspirait une poétique rêverie.

A partir de ce point, nous commençâmes à descendre; mais, loin de conserver nos six chevaux, nous eûmes beaucoup de peine à en trouver trois à la poste voisine. Telle est la vie, où le dénûment succède si brusquement à l'abondance! Après avoir suivi une route accidentée, nous nous trouvâmes tout à coup sur les bords du Rhin, et nous dîmes adieu à l'Allemagne pour entrer en Suisse.

EN SUISSE.

Nous étions ravis de revoir le Rhin, d'être délivrés de la monotonie du Wurtemberg! Ce pays a sans doute de belles parties, capables d'exciter l'admiration et de provoquer des réflexions utiles; mais il est dépourvu d'intérêt pour celui qui ne fait qu'y passer.

Nous n'avions plus de poste à nos ordres; nous étions obligés de nous confier à la probité d'un voiturier inconnu. Laissant cet homme nous suivre en voiture, nous remontâmes à pied le cours du Rhin, par une route ignoble et vulgaire, semée de forges et de moulins. Elle conduisait à la cataracte du Rhin. Quels accessoires pour une cataracte!

Au reste les chutes du Rhin ne méritent pas leur réputation. Il y a en Suisse plusieurs cascades qui, abstraction faite du volume d'eau, ont plus de charmes unis à plus de majesté.

Après avoir suivi le cours du fleuve pendant quelques milles, nous le revîmes à l'un de ses détours resserré entre des rochers. Ses flots, dont on vante avec raison la belle teinte azurée, n'avaient plus qu'une couleur noirâtre. Ils coulaient sous un pont couvert que nous

traversâmes pour entrer dans le canton de Zurich. Deux heures après nous poussions des cris d'enthousiasme en contemplant à l'horizon les montagnes couronnées de neige.

Zurich, que j'avais vu populeux en 1828, était désert en 1832. Les agitations de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, avaient retenu chez elle la classe des riches voyageurs; mais il y avait à Zurich des légitimistes qu'on supposait réunis pour conspirer. M. de Chateaubriand logeait au même hôtel que nous, et, quoique j'eusse depuis longtemps envie de le connaître, je ne jugeai pas à propos de me présenter à lui. Je ne suis pas de ceux qui s'imaginent qu'on a le privilége de déranger sans motif un écrivain illustre. La célébrité est souvent un fardeau lourd à porter, et il faut respecter les intentions de celui qui s'en délasse au sein de la retraite.

De Zurich on commence à gravir la pente qui va des bords du Rhin jusqu'aux cimes des montagnes; pour charmer les ennuis d'une pénible ascension, le voyageur a la vue du lac de Zurich, dont les rivages sont garnis de hameaux, de chaumières et de blanches églises. En contemplant ce paysage, aux dernières lueurs du soleil couchant, je ne le trouvai pas inférieur à celui de la côte de Naples. Les ténèbres s'accrurent; elles enveloppèrent graduellement les rochers, les villages, les maisons éparses, les prairies verdoyantes. Il ne resta enfin de lumineux que la nappe bleue du lac, dans laquelle se réfléchissait la clarté des nuées. Cette transition lente du crépuscule à l'obscurité produit dans les Alpes des effets grandioses qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Nous nous arrêtâmes au *Bœuf*, à Einsiedeln, et le lendemain nous visitâmes le couvent de Bénédictins, édifice assez semblable à une grange, mais propre, spacieux et admirablement tenu.

Notre route nous conduisit à travers les prairies, formées dans le lac de Lowertz par la chute du Rossberg. De cette vallée, ravagée par des éboulements, nous gagnâmes la ville de Lucerne, et comme le temps était beau, j'envoyai mon domestique François à Berne, avec la voiture, et louai un bateau pour Alpnach. Le lac était paisible, la brise favorable, cependant notre navigation n'était pas sans danger, car sur cette surface liquide, bornée de tous côtés par des rochers abruptes, les moindres changements de vent causaient une violente perturbation.

J'avais déjà parcouru ce pays en 1828, mais je le revoyais avec un plaisir nouveau. Nos impressions dépendent moins peut-être des objets extérieurs que de nos prédispositions internes. Notre âme est un instrument sujet à se déranger, et quand elle n'est pas d'accord, elle demeure presque indifférente aux plus magnifiques spectacles. L'état hygrométrique de l'atmosphère, les nerfs, la digestion, la tournure d'esprit, le cours que prennent les pensées, sont autant de causes qui contribuent à augmenter ou à réduire les sensations. Dans les dispositions où je me trouvais, je goûtai mieux que jamais les beautés rustiques de la Suisse; elles réalisent à mes yeux le beau idéal de la nature champêtre; elles ont le fini d'un tableau flamand, et les parties intégrantes en sont combinées de telle sorte que les peintres, en les reproduisant, n'ont absolument rien à y changer pour remplir toutes les conditions de l'art: chalets, pelouses, forêts de sapins, routes sinueuses, cataractes, montagnes ardues, lacs azurés, sont naturellement groupés de manière à former les plus merveilleux panoramas.

A Brientz, nous dînâmes en compagnie de plusieurs Anglais. La conversation était animée, et roulait sur la politique. L'orateur de la bande déclamait contre l'esprit démocratique; il s'écriait que les peuples, mécontents de n'avoir qu'un maître, étaient bien fous de vouloir s'en donner plusieurs; c'est un argument à l'usage de toutes les aristocraties renversées. Un Français, qui était mon voisin à table, écoutait sans rien comprendre, et ruminait philosophiquement. Pour dérouler les politiques de la Grande-Bretagne, à l'entretien desquels nous ne voulions pas nous mêler; nous nous mîmes à parler français, j'échangeai quelques mots avec mon voisin, qui me parut d'abord un homme maussade et taciturne. Je savais que, malgré la grande théorie de la fraternité des peuples, les antipathies nationales n'avaient pas disparu. Aussi je crus devoir, à la première occasion, avertir mon interlocuteur que j'étais né de l'autre côté de l'Atlantique. A l'instant même il changea de manières, devint communicatif et me divertit par ses saillies.

Mais je m'aperçois que le plaisir de vous écrire m'entraîne. J'avais promis de vous mener sur les bords du Rhin; il y a longtemps que je les ai perdus de vue, et pourtant je tiens encore la plume. Il est temps de mettre un terme à cette causerie, dans laquelle j'ai cherché moins à décrire des contrées qu'à peindre mes impressions personnelles.



Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.